

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



UNIVERSIDAD COMPLUTENSE
5324717690

Digitized by Google

A1
M65
Z

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FA
5907

TROISIÈME ET DERNIERE

ENCYCLOPÉDIE THÉOLOGIQUE,

OU TROISIÈME ET DERNIÈRE

SERIE DE DICTIONNAIRES SUR TOUTES LES PARTIES DE LA SCIENCE RELIGIEUSE,

OFFRANT EN FRANÇAIS, ET PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE,

LA PLUS CLAIRE, LA PLUS FACILE, LA PLUS COMMODE, LA PLUS VARIÉE ET LA PLUS COMPLÈTE DES THÉOLOGIES :

CES DICTIONNAIRES SONT, POUR LA TROISIÈME SÉRIE, CEUX :

DES SCIENCES POLITIQUES, — DES MUSÉES, — D'ÉCONOMIE CHARITABLE, — DES BIENFAITS DU CHRISTIANISME, — DE MYTHOLOGIE, — DE LA SAGESSE POPULAIRE, — DE TRADITION PATRISTIQUE ET CONCILIAIRE, — DES LÉGENDES, — DES ORIGINES DU CHRISTIANISME, — DES ABBAYES, — D'ESTHÉTIQUE, — D'ANTIPHILOSOPHISME, — DES HARMONIES DE LA RAISON AVEC LA FOI, — DES SUPERSTITIONS, — DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE SCHOLASTIQUE, — DES APOCRYPHES, — DE DISCIPLINE ECCLÉSIASTIQUE, — D'ORFÉVRERIE ET ORNEMENTATION RELIGIEUSES, — DE TECHNOLOGIE, — DES SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES, — DES CARDINAUX, — DES PAPES, — DES OBJECTIONS POPULAIRES, — DE LINGUISTIQUE, — DE MYSTIQUE, — DU PROTESTANTISME, — DES PREUVES DE LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST, — DU PARALLÈLE ENTRE LES DIVERSES DOCTRINES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES ET LA FOI CATHOLIQUE, — DE BIBLIOGRAPHIE ET DE BIBLIOLOGIE, — DES ANTIQUITÉS BIBLIQUES, — DES SAVANTS ET DES IGNORANTS, — DE PHILOSOPHIE, — D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, — DES DROITS DE LA RAISON DANS LA FOI, — DE PHYSIOLOGIE, — DES MISSIONS, — DES CANTIQUES, — DE LÉGISLATION CANONICO-CIVILE, THÉORIQUE ET PRATIQUE, DES CONTROVERSES HISTORIQUES, — DE LA DOCTRINE CATHOLIQUE PAR LES SEULS CANONS DES CONCILES, — DES LEÇONS ET EXEMPLES DE LITTÉRATURE CHRÉTIENNE EN PROSE ET EN VERS;

Publication sans laquelle on ne saurait parler, lire et écrire utilement et exactement, n'importe en quelle situation de la vie;

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

PRIX : 6 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE, OU A 50 VOLUMES CHOISIS DANS LES TROIS *Encyclopédies*; 7 FR. ET MÊME 8 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL DICTIONNAIRE PARTICULIER.

65 VOLUMES, PRIX : 390 FRANCS.

TOME TRENTE-QUATRIÈME.

DICTIONNAIRE DE LINGUISTIQUE.

34-9 1-ex. 17.

TOME UNIQUE.

PRIX : 8 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, 20, AU PETIT-MONTROUGE,
AUTREFOIS BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS, MAINTENANT DANS PARIS.

1864

Digitized by Google

AVIS IMPORTANT.

D'après une des lois providentielles qui régissent le monde, rarement les œuvres au-dessus de l'ordinaire se font sans contradictions plus ou moins fortes et nombreuses. Les *Ateliers Catholiques* ne pouvaient guère échapper à ce cachet divin de leur utilité. Tantôt on a nié leur existence ou leur importance; tantôt on a dit qu'ils étaient fermés ou qu'ils allaient l'être. Cependant ils poursuivent leur carrière depuis 21 ans, et les productions qui en sortent deviennent de plus en plus graves et soignées : aussi paraît-il certain qu'à moins d'événements qu'aucune prudence humaine ne saurait prévoir ni empêcher, ces Ateliers ne se fermeront que quand la *Bibliothèque du Clergé* sera terminée en ses 2,000 volumes in-4°. Le passé paraît un sûr garant de l'avenir, pour ce qu'il y a à espérer ou à craindre. Cependant, parmi les calomnies auxquelles ils se sont trouvés en butte, il en est deux qui ont été continuellement répétées, parce qu'étant plus capitales, leur effet entraînait plus de conséquences. De petits et ignares concurrents se sont donc acharnés, par leur correspondance ou leurs voyageurs, à répéter partout que nos Editions étaient mal corrigées et mal imprimées. Ne pouvant attaquer le fond des Ouvrages, qui, pour la plupart, ne sont que les chefs-d'œuvre du Catholicisme reconnus pour tels dans tous les temps et dans tous les pays, il fallait bien se rejeter sur la forme dans ce qu'elle a de plus sérieux, la correction et l'impression; en effet, les chefs-d'œuvre même n'auraient qu'une demi-valeur, si le texte en était inexact ou illisible.

Il est très-vrai que, dans le principe, un succès inouï dans les fastes de la Typographie ayant forcé l'Editeur de recourir aux mécaniques, afin de marcher plus rapidement et de donner les ouvrages à moindre prix, quatre volumes du double *Cours d'Ecriture sainte et de Théologie* furent tirés avec la correction insuffisante donnée dans les imprimeries à presque tout ce qui s'édite; il est vrai aussi qu'un certain nombre d'autres volumes, appartenant à diverses publications, furent imprimés ou trop noir ou trop blanc. Mais, depuis ces temps éloignés, les mécaniques ont cédé le travail aux presses à bras, et l'impression qui en sort, sans être du luxe, attendu que le luxe jurerait dans des ouvrages d'une telle nature, est parfaitement convenable sous tous les rapports. Quant à la correction, il est de fait qu'elle n'a jamais été portée si loin dans aucune édition ancienne ou contemporaine. Et comment en serait-il autrement, après toutes les peines et toutes les dépenses que nous subissons pour arriver à purger nos épreuves de toutes fautes? L'habitude, en typographie, même dans les meilleures maisons, est de ne corriger que deux épreuves et d'en conférer une troisième avec la seconde, sans avoir préparé en rien le manuscrit de l'auteur.

Dans les *Ateliers Catholiques* la différence est presque incommensurable. Au moyen de correcteurs blanchis sous le harnais et dont le coup d'œil typographique est sans pitié pour les fautes, on commence par préparer la copie d'un bout à l'autre sans en excepter un seul mot. On lit ensuite en première épreuve avec la copie ainsi préparée. On lit en seconde de la même manière, mais en collationnant avec la première. On fait la même chose en tierce, en collationnant avec la seconde. On agit de même en quarte, en collationnant avec la tierce. On renouvelle la même opération en quinte, en collationnant avec la quarte. Ces collationnements ont pour but de voir si aucune des fautes signalées au bureau par MM. les correcteurs, sur la marge des épreuves, n'a échappé à MM. les corrigeurs sur le marbre et le métal. Après ces cinq lectures entières contrôlées l'une par l'autre, et en dehors de la préparation ci-dessus mentionnée, vient une révision, et souvent il en vient deux ou trois; puis l'on cliche. Le clichage opéré, par conséquent la pureté du texte se trouvant immobilisée, on fait, avec la copie, une nouvelle lecture d'un bout de l'épreuve à l'autre, on se livre à une nouvelle révision, et le tirage n'arrive qu'après ces innombrables précautions.

Aussi y a-t-il à Montrouge des correcteurs de toutes les nations et en plus grand nombre que dans vingt-cinq imprimeries de Paris réunies! Aussi encore, la correction y coûte-t-elle autant que la composition, tandis qu'ailleurs elle ne coûte que le dixième! Aussi enfin, bien que l'assertion puisse paraître téméraire, l'exactitude obtenue par tant de frais et de soins, fait-elle que la plupart des Editions des *Ateliers Catholiques* laissent bien loin derrière elles celles même des célèbres Bénédictins Mabillon et Montfaucon et des célèbres Jésuites Petau et Sirmond. Que l'on compare, en effet, n'importe quelles feuilles de leurs éditions avec celles des nôtres qui leur correspondent, en grec comme en latin, on se convaincra que l'invraisemblable est une réalité.

D'ailleurs, ces savants éminents, plus préoccupés du sens des textes que de la partie typographique et n'étant point correcteurs de profession, lisaient, non ce que portaient les épreuves, mais ce qui devait s'y trouver, leur haute intelligence suppléant aux fautes de l'édition. De plus les Bénédictins, comme les Jésuites, opéraient presque toujours sur des manuscrits, cause perpétuelle de la multiplicité des fautes, pendant que les *Ateliers Catholiques*, dont le propre est surtout de ressusciter la Tradition, n'opèrent le plus souvent que sur des imprimés.

Le R. P. De Buch, Jésuite Bollandiste de Bruxelles, nous écrivait, il y a quelque temps, n'avoir pu trouver en dix-huit mois d'étude, *une seule faute* dans notre *Patrologie latine*. M. Denzinger, professeur de Théologie à l'Université de Wurzbourg, et M. Reissmann, Vicaire Général de la même ville, nous mandaient, à la date du 19 juillet, n'avoir pu également surprendre *une seule faute*, soit dans le latin soit dans le grec de notre double *Patrologie*. Enfin, le savant P. Pitra, Bénédictin de Solesme, et M. Bonetty, directeur des *Annales de philosophie chrétienne*, mis au défi de nous convaincre d'une seule erreur typographique, ont été forcés d'avouer que nous n'avions pas trop présumé de notre parfaite correction. Dans le Clergé se trouvent de bons latinistes et de bons hellénistes, et, ce qui est plus rare, des hommes très-positifs et très-pratiques, eh bien! nous leur promettons une prime de 25 centimes par chaque faute qu'ils découvriront dans n'importe lequel de nos volumes, surtout dans les grecs.

Malgré ce qui précède, l'Editeur des *Cours complets*, sentant de plus en plus l'importance et même la nécessité d'une correction parfaite pour qu'un ouvrage soit véritablement utile et estimable, se livre depuis plus d'un an, et est résolu de se livrer jusqu'à la fin à une opération longue, pénible et coûteuse, savoir, la révision entière et universelle de ses innombrables clichés. Ainsi chacun de ses volumes, au fur et à mesure qu'il les remet sous presse, est corrigé mot pour mot d'un bout à l'autre. Quarante hommes y sont ou y seront occupés pendant 10 ans, et une somme qui ne saurait être moindre d'un demi-million de francs est consacrée à cet important contrôle. De cette manière, les Publications des *Ateliers Catholiques*, qui déjà se distinguaient entre toutes par la supériorité de leur correction, n'auront de rivales, sous ce rapport, dans aucun temps ni dans aucun pays; car quel est l'éditeur qui pourrait et voudrait se livrer APRES COUP à des travaux si gigantesques et d'un prix si exorbitant? Il faut certes être bien pénétré d'une vocation divine à cet effet, pour ne reculer ni devant la peine ni devant la dépense, surtout lorsque l'Europe savante proclame que jamais volumes n'ont été édités avec tant d'exactitude que ceux de la *Bibliothèque universelle du Clergé*. Le présent volume est du nombre de ceux révisés, et tous ceux qui le seront à l'avenir porteront cette note. En conséquence, pour juger les productions des *Ateliers Catholiques* sous le rapport de la correction, il ne faudra prendre que ceux qui porteront en tête l'avis ici tracé. Nous ne reconnaissons que cette édition et celles qui suivront sur nos planches de métal ainsi corrigées. On croyait autrefois que la stéréotypie immobilisait les fautes, attendu qu'un cliché de métal n'est point élastique; pas du tout, il introduit la perfection, car on a trouvé le moyen de le corriger jusqu'à extinction de fautes. L'Hébreu a été revu par M. Drach, le Grec par des Grecs, le Latin et le Français par les premiers correcteurs de la capitale en ces langues.

Nous avons la consolation de pouvoir finir cet *avis* par les réflexions suivantes : Enfin, notre exemple a fini par ébranler les grandes publications en Italie, en Allemagne, en Belgique et en France, par les *Canons grecs* de Rome, le *Gerdil* de Naples, le *Saint Thomas* de Parme, l'*Encyclopédie religieuse* de Munich, le recueil des *déclarations des rites* de Bruxelles, les *Bollandistes*, le *Suarez* et le *Spicilége* de Paris. Jusqu'ici, on n'avait su reimprimer que des ouvrages de courte haleine. Les in-4°, où s'engloutissent les in-folio, faisaient peur, et on n'osait y toucher, par crainte de se noyer dans ces abîmes sans fond et sans rives; mais on a fini par se risquer à nous imiter. Bien plus, sous notre impulsion, d'autres Editeurs se préparent au *Bullaire* universel, aux *Décisions* de toutes les Congrégations, à une *Biographie* et à une *Histoire* générale, etc., etc. Malheureusement, la plupart des éditions déjà faites ou qui se font, sont sans autorité, parce qu'elles sont sans exactitude; la correction semble en avoir été faite par des aveugles, soit qu'on n'en ait pas senti la gravité, soit qu'on ait reculé devant les frais; mais patience! une reproduction correcte surgira bientôt, ne fût-ce qu'à la lumière des écoles qui se sont faites ou qui se feront encore.

Digitized by Google

R-464621

DICTIONNAIRE

DE

LINGUISTIQUE

ET

DE PHILOLOGIE COMPARÉE.

HISTOIRE DE TOUTES LES LANGUES MORTES ET VIVANTES,

OU

TRAITÉ COMPLET D'IDIOMOGRAPHIE,

embrassant

L'EXAMEN CRITIQUE DES SYSTÈMES ET DE TOUTES LES QUESTIONS QUI SE RATTACHENT A L'ORIGINE ET A LA FILIATION DES LANGUES, A LEUR ESSENCE ORGANIQUE ET A LEURS RAPPORTS AVEC L'HISTOIRE DES RACES HUMAINES, DE LEURS MIGRATIONS, ETC.

Précédé d'un

Essai sur le rôle du langage dans l'évolution de l'intelligence humaine.

PAR L.-F. JÉHAN (de Saint-Clavien),

Membre de la Société géologique de France, de l'Académie royale des sciences de Turin, etc.

Ce n'est que des hauteurs de l'intuition chrétienne que l'antiquité se dévoile au philologue dans toute sa vérité et sa beauté. OTFRIED MULLER.

PUBLIÉ

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU

DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE ECCLÉSIASTIQUE.

TOME UNIQUE.

PRIX : 7 FRANCS.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, 20, AU PETIT-MONTROUGE,
AUTREFOIS BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS, MAINTENANT DANS PARIS.

1864

Digitized by Google

623646123
1 3510 6013



Paris. — Imprimerie J.-P. MIGNE.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

DES LANGUES

CONSIDÉRÉES DANS LEUR ESSENCE ORGANIQUE ET DANS LEURS RAPPORTS AVEC L'HISTOIRE DES RACES HUMAINES.

Comme le monde est figuré dans la nature, ainsi la nature humaine se peint dans le langage, et c'est par là que la linguistique peut être nommée la dynamique de l'esprit.

BOECKH.

Dans notre *Dictionnaire d'Anthropologie* ou *Histoire naturelle des races humaines*, nous nous sommes principalement appuyé sur les caractères physiologiques pour ramener à l'unité tous les types divers de notre espèce, répandus sur le globe. Nous n'avons point sans doute négligé l'argument tiré de l'affinité des langues, mais nous n'avons pu donner à cette partie de notre travail toute l'étendue convenable. Nous avons pensé que la linguistique est devenue, dans ces derniers temps, une science assez vaste, assez importante surtout dans la solution des graves problèmes qui se rattachent à la nature de l'esprit humain ainsi qu'à l'histoire, à la filiation, à la civilisation des peuples, pour mériter une étude à part, et c'est ce qui nous a déterminé à réunir, dans un Dictionnaire spécial, l'histoire de toutes les langues mortes et vivantes et de leurs principaux dialectes. Nous y avons joint l'examen d'une foule de questions d'un haut intérêt, particulièrement sur l'origine des peuples, sur celle de leurs idiomes, de leurs religions, de leurs traditions diverses, sur l'ethnographie philologique, linguistique, archéologique et sur la philologie comparée, que l'on pourrait appeler la physiologie du langage.

Il n'est aucune personne un peu instruite aujourd'hui qui ne sache comment l'étude comparée des langues peut conduire aux résultats les plus précieux pour l'histoire primitive. Ce que peut avoir de fécond le procédé de la comparaison appliqué à certaines études s'est rarement mieux révélé que dans les rapides progrès accom-

Digitized by Google

plis par la science des langues à partir du jour où, ne bornant plus son effort à faire passer d'un idiome dans un autre un discours ou un ouvrage, elle a rapproché les procédés et les mots des divers idiomes, interrogé les grammaires, non pour en appliquer les règles, mais pour en analyser le génie, cherché enfin dans l'histoire du langage l'explication des origines ou du classement des sociétés humaines. La philologie comparée a pour but d'établir, par la comparaison des mots et des formes grammaticales, les lois de développement de la faculté qu'on nomme la parole, et, dans les divers modes d'application de ces lois, elle arrive à reconnaître sans peine l'âge d'une langue comme le degré de civilisation qu'elle représente. On conçoit qu'on puisse aller loin dans cette voie quand on considère et qu'on étudie tous les mots, et qu'on ajoute à cette étude celle des constructions grammaticales, tel que le système des signes pour représenter les temps et les modes des verbes, les divers rôles des noms, dans les phrases, qu'on a appelés *cas* dans plusieurs langues, etc., etc.

Or, depuis Leibnitz, qui proposa l'étude comparée des langues comme moyen d'éclairer les migrations des peuples dans l'antiquité, qui commença cette étude d'une manière vraiment scientifique, parce qu'elle était philosophique, et qui annonça d'avance une partie des nombreuses découvertes qu'on a faites, la philologie ethnographique est devenue une des sciences les plus fécondes des temps modernes.

Après des efforts vains et longtemps prolongés pour faire remonter toutes les langues à quelqu'une des langues connues qui auraient été leur mère commune, et que l'on supposait être l'hébreu, on prit enfin le parti de renoncer à tout système préconçu et de se mettre à comparer simplement les langues entre elles, mortes et vivantes, afin de constater, par détails, leurs affinités. Ce qui constitue le fondement et tout à la fois l'objet de la philologie comparée, c'est la reconstruction du travail mental d'où sont sorties les langues et qui a présidé à leurs variations. Cette science poursuit deux ordres d'études. Dans le premier, elle refait l'histoire intérieure, interne, d'une langue ou d'une famille de langues. Dans le second, elle dresse une classification des langues connues, compte les familles et détermine à laquelle chacune d'elles appartient, puis scrute les affinités qui lient ces familles entre elles. L'ensemble des premières recherches met sur la voie des secondes. Les principes que promet de poser l'histoire d'une langue poursuivie dans toutes ses transformations et ses dérivations apprennent à fixer l'âge d'un idiome, la période à laquelle appartient la forme qu'il nous présente, et l'on n'est plus alors exposé à prendre pour des différences spécifiques ce qui ne tient qu'à des inégalités de développement, et à tomber ainsi dans cette erreur, fréquente en ornithologie, qui fait regarder comme d'espèces diverses des individus spécifiquement identiques, mais dont le plumage diffère à raison de l'âge et du sexe.

Parmi les nombreux déblayeurs d'une Babel à effrayer les plus audacieux, nous devons mentionner les Paulin de Saint-Barthélemy, Young, Anquetil Duperron, Abel Remusat, Adelung, Vater, Bopp, Crawfurd, Marsden, les Champollion, G. de Humboldt, Klaproth, Balbi, Kennedy, Gallatin, Duponceau, Jackel, Sharon Turner, Leyden, Betham, les deux Schlégel, Prichard, Whiter, Goulianoff, Mérian, Hammer, Lassen, Lepsius, Eichhoff, J. Grimm, Pott, notre immortel Burnouf, et une innombrable phalange d'idiomographes et de philologues du second ordre dont les ouvrages formeraient seuls une bibliothèque considérable. Ces hommes, qui ont surgi depuis un siècle, de tous les pays savants, travaillèrent d'abord sans aucun plan commun et sans méthode commune. Chacun attaquait au hasard les langues pour lesquelles il avait le plus d'attrait; chacun observait à sa manière. Les uns, tel que Kloproth, prétendant que « les mots sont l'étoffe du langage et que la grammaire ne donne que la forme, » s'attachèrent aux étymologies et formèrent ce qu'on a appelé l'école des *Lexicographes;* d'autres, tels que Bopp, Schlégel, G. de Humboldt, considérèrent la construction grammaticale comme plus importante, et les analogies qu'elle présentait entre plusieurs langues comme plus fondamentales. Il est résulté, de tous ces travaux épars, des matériaux scientifiques que l'on a pu coor-

Digitized by Google

donner et qui ont conduit à la solution de questions fort curieuses et du plus vif intérêt.

Nous nous proposons de résumer d'abord les principaux résultats de l'étude interne des langues, de ce qui constitue leur essence, leur organisme, ou concerne leur développement historique; puis nous rechercherons les données qui en ont réglé la classification, usant de toutes les ressources que l'idiomographie comparée peut nous fournir pour déterminer l'origine et la filiation des races et des peuples.

§ I.

L'activité de l'esprit a besoin d'une langue pour se manifester sous les formes de la pensée, de la même manière que l'âme a besoin du corps : on ne peut penser qu'au moyen d'une langue et plus une langue est apte à exprimer toutes les émotions, tous les mouvements de l'âme, plus elle se rapproche de la perfection. Elle est, au contraire, d'autant plus imparfaite que son expression acoustique reste davantage en arrière de la pensée et n'en peut donner que des abréviations.

Penser, c'est mettre les conceptions de notre esprit, les notions, dans tel rapport ou telle relation. Toute langue se décompose donc en deux éléments : les *notions* et les *rapports*. Les notions ou représentations sont comme les matériaux de la langue; les rapports entre les notions constituent la forme. La perfection d'une langue consisterait à exprimer d'une manière acoustiquement complète et ses éléments matériels et ses éléments formels. On appelle *significations* les notions ou représentations. L'essence d'une langue est donc basée sur la manière dont elle exprime *acoustiquement*, c'est-à-dire par un mot, les significations et les rapports.

La *signification*, exprimée par un mot, s'appelle *racine;* elle peut être séparée de tout mot qui exprime le *rapport :* ainsi ετυπτον, *je frappais*, se compose d'abord de τυπ, racine et mot de signification, et de plusieurs mots de relation : ε —, exprimant le rapport du passé; —τ—, le rapport du présent; — ον, exprimant le rapport de la première personne du singulier ou de la troisième du pluriel.

Ainsi le *mot* est un produit à la création duquel ont concouru la signification et la relation. C'est de l'expression de l'une et de l'autre que dépend la formation du mot, puis la construction de la phrase, enfin le caractère entier de l'idiome. Une racine n'apparaît d'une manière bien déterminée que par l'expression acoustique de la relation : c'est de la sorte qu'une racine doit revêtir ces diverses figures appelées adjectif, substantif, verbe, cas, mode, temps, etc., et servir de base à la déclinaison et à la conjugaison.

La *signification* peut se trouver exprimée phonétiquement sans que la *relation* le soit. Cette dernière reste pour ainsi dire latente; elle est alors suppléée par quelque autre manifestation, par la place qu'on lui fait occuper dans la phrase, par l'accentuation et l'intonation, par le geste, etc. Ces moyens détournés pour exprimer la relation entre les significations s'observent principalement dans les idiomes monosyllabiques, dans la langue chinoise, par exemple. Une langue monosyllabique ne se compose que de racines exprimant une signification, mais ne renfermant qu'implicitement la relation. Ici les catégories des mots ne sont pas distinctes par des sons acoustiques particuliers, et le même mot, le même son, peut représenter un substantif, un verbe, une particule, un nominatif, un génitif, un temps présent ou passé, un indicatif, un subjonctif, un actif, un passif, etc. Les distinctions ne se font qu'à l'aide de la place qu'on donne à ce mot dans la phrase, et c'est ce qui lui imprime le cachet spécial de telle ou telle relation.

Dans les langues à syllabes simples, à racines monosyllabiques, la simplicité, l'unité de l'*idée* se reflète dans l'unité du *son*, dans la syllabe unique; le mot n'est point encore devenu un organisme, une multiplicité de divers membres : le mot n'est ici qu'une unité ferme et sèche comme un cristal.

Digitized by Google

On remarque cependant une transition presque insensible entre ce principe rigoureusement unitaire et l'opposition d'un son déterminant, d'une *relation*, à côté du son de *signification*. Ici on choisit, pour exprimer la relation, soit des sons ayant une signification générale, *homme*, *femme*, par exemple, pour désigner le sexe, soit des racines de relation, comme des pronoms, c'est-à-dire des racines qui avaient primitivement une signification très-générale ou qui l'ont reçue plus tard.

Quand ces sortes de compositions augmentent en nombre, le caractère de l'idiome monosyllabique se transforme. En effet, quand la *relation* s'exprime par des mots accolés à la fin du mot de la *signification* resté immuable, le signe caractéristique de l'idiome monosyllabique disparaît : le mot *significatif* ne renferme plus le mot *relatif;* celui-ci obtient une existence à part. Tous ces mots de relation avaient été à l'origine des mots de signification, plus tard ils se sont altérés et ont fini par devenir des mots de relation. C'est ainsi que nous arrivons à la deuxième grande classe de langues, celle des langues d'*agglomération* ou d'*agglutination*, qui procèdent dans leur formation par voie simplement mécanique. Cette langue, à laquelle appartiennent presque toutes les langues américaines (1) et le basque, en Europe, comprend beaucoup de subdivisions, selon la manière plus ou moins intime dont les mots de relation s'attachent soit à la racine, c'est-à-dire au mot de signification, soit entre eux. Quelquefois les mots affixes existent encore comme s'ils n'étaient que des mots isolés; d'autres fois la fusion est si intime que la langue agglomérante se rapproche visiblement des langues de la troisième classe, ou langues à flexion.

Cette classe intermédiaire des langues, nous parlons des langues par *agglutination*, compte un grand nombre d'individus, ou plutôt la plus grande partie des langues du genre humain appartient à cette catégorie. Dans ces langues, le mot se forme par des membres qui se juxtaposent; tel est le caractère tranché qui les distingue des idiomes monosyllabiques. Mais ces membres ne se confondent pas encore en un seul organisme entier; c'est là ce qui constitue une différence fondamentale entre ces langues et les langues à flexion. Le mot n'est encore dans les premières qu'un composé de plusieurs mots conservant encore chacun une sorte d'individualité.

Dans la première classe, nous rencontrons l'unité la plus rigoureuse, mais sans l'expression particulière des relations.

Dans la deuxième classe, nous rencontrons l'expression souvent très-explicite des relations à l'aide des mots affixes, mais aux dépens de l'unité.

Dans la troisième classe, enfin, nous trouvons la signification et la relation incorporées dans des mots particuliers, et cela sans déroger à l'unité. Voilà certainement la classe la plus élevée, la plus riche, la plus féconde, la plus flexible; elle seule reflète, mieux que les deux précédentes, les mouvements de l'âme et de l'esprit, l'acte de la pensée, dans laquelle il y a fusion complète de la *signification* et de la *relation*, qui le pénètrent réciproquement. Ce qu'il y a de grandiose dans ce triple développement, c'est que, sur le premier échelon, nous voyons l'*identité sans différences*, l'identité pure et simple de la signification et de la relation ; sur le deuxième échelon, nous découvrons la *différenciation* de la signification d'avec la relation, à l'aide de mots spécialement affectés à manifester l'une et l'autre; enfin, sur le troisième échelon, cette différenciation, cette séparation se reforme de nouveau pour reconstituer l'*unité*, mais unité infiniment supérieure à l'unité de l'identité primitive, puisque cette seconde unité est le résultat de la différence précédente. Cette *seconde unité* n'est plus le contraire pur et simple de la différenciation, elle l'a absorbée, digérée, assimilée; bref, elle agit comme le vrai organisme vivant, comme l'animal. Les idiomes à *flexion* sont donc les êtres les plus parfaits de tout le règne de la parole; dans ces idiomes le mot est devenu l'*unité de la multiplicité des membres* ou *des organes*, c'est-à-dire l'organisme unitaire et multiple à la fois.

(1) Nous disons *presque toutes*, car il faut au moins excepter le *guarani* du Brésil et l'*othomi* du Mexique, qui n'ont pas du tout cette nature *polysynthétique* ou de langues à composition par agglutination, thèse que Duponceau nous semble avoir trop généralisée.

Digitized by Google

C'est l'étude du sanskrit surtout qui a mis en évidence ces lois curieuses de la transformation graduelle des langues. Au début, dans le *Rig-Véda*, cette langue apparaît avec ce caractère synthétique, ces expressions complexes que l'on remarque dans les langues d'un organisme inférieur. Puis vient le sanskrit des grandes épopées de l'Inde ; la langue a gagné alors plus de souplesse, tout en conservant cependant encore la raideur de ses premières allures. Bientôt l'édifice grammatical se décompose : le poli, qui correspond à son premier âge d'altération, est empreint d'un remarquable esprit d'analyse. « Les lois qui ont présidé à la formation de cette langue,» dit E. Burnouf, «sont celles dont on retrouve l'application dans d'autres idiomes, à des époques et dans des contrées très-diverses ; ces lois sont générales, parce qu'elles sont nécessaires. Que l'on compare, en effet, au latin les langues qui en sont dérivées, aux anciens dialectes teutoniques les langues de la même origine, au grec ancien le grec moderne, au sanskrit les nombreux dialectes populaires de l'Inde : on verra se développer les mêmes principes, s'appliquer les mêmes lois. Les inflexions organiques des langues mères subsistent en partie, mais dans un état évident d'altération. Plus généralement elles disparaissent et sont remplacées, les cas par des particules, les temps par des verbes auxiliaires. Ces procédés varient d'une langue à l'autre, mais le principe demeure le même ; c'est toujours l'analyse, soit qu'une langue synthétique se trouve tout à coup parlée par des barbares qui, n'en comprenant pas la structure, en suppriment et en remplacent les inflexions, soit qu'abandonnée à son propre cours, et à force d'être cultivée, elle tende à décomposer et à subdiviser les signes représentatifs des idées et des rapports eux-mêmes. »

Le prâkrit, qui représente le second âge d'altération de la langue sanskrite, est soumis aux mêmes analogies ; d'une part il est moins riche, de l'autre plus simple et plus facile. Enfin, le kawi, ancien idiome de Java, est une corruption du sanskrit où cette langue est privée de ses inflexions et a pris en échange les prépositions et les verbes auxiliaires des dialectes vulgaires de cette île. Ces trois langues elles-mêmes, formées par dérivation du sanskrit, éprouvent bientôt le même sort que leur mère, elles deviennent à leur tour langues mortes, savantes et sacrées, le pali dans l'île de Ceylan et l'Indo-Chine, le prâkrit chez la secte des Djaïnas, le kawi dans les îles de Java, Basi et Madoura. Alors s'élèvent dans l'Inde des dialectes plus populaires encore ; les langues gouri, l'hindoui, le bengali, le cachemirien, le dialecte de Gouzerate, le mahratte et les autres idiomes vulgaires de l'Hindoustan, dont le système est beaucoup moins savant (2).

Cette triplicité de système qui se révèle dans l'expression de la pensée humaine en tant qu'elle se manifeste par la parole, embrasse toutes les langues, soit éteintes, soit parlées aujourd'hui sur le globe. Une langue qui n'appartient à aucune des trois grandes classes que nous venons de mentionner, est-elle possible ? Il semble que la nature de l'esprit humain et les lois de la pensée ne permettent pas de répondre autrement que par la négative.

Ici se présente naturellement à l'esprit, sur la nature intime du langage dans ses rapports avec la pensée, une foule de considérations dont nous essayerons de développer quelques-unes, renvoyant à l'*Essai* qui suit (col. 83, ci-dessous), des développements plus complets sur cette matière.

Dans la pleine réalité, si tout est distinct, rien n'est isolé. Tout ce qui vit, se meut et se déploie dans le sens d'un organisme et avec un caractère individuel ; mais tout se touche et s'engrène dans le monde ; quelque librement que se puisse manifester une individualité, jamais elle ne saurait s'affranchir de cette immense solidarité qui enveloppe la sphère de

(2) La cause de ces transformations se trouve dans la condition même d'une langue, dans la manière dont elle se modèle sur les impressions et les besoins de l'esprit ; elle tient à son mode même de génération. « Il ne faut pas, » dit G. de Humboldt, « considérer une langue comme un produit mort et une fois formé ; c'est un être vivant et toujours créateur. La pensée humaine s'élabore avec les progrès de l'intelligence, et cette pensée, la langue en est la manifestation. Un idiome ne saurait donc demeurer stationnaire : il marche, il se développe, il grandit et se fortifie, il vieillit et s'étiole. »

Digitized by Google

l'univers créé. Selon que l'individualité grandit, les rapports s'élèvent et se multiplient, de même qu'à la personnalité humaine se mesure le vrai progrès social.

La connaissance d'un être implique donc la connaissance des rapports qu'il soutient avec d'autres êtres. Il y a plus : dans le monde de l'intelligence, la même solidarité existe entre les idées. En effet, qui connaît, cherche et arrive à désigner, à nommer et à définir, et dans tous ces actes se retrouve un même procédé : rattacher l'individuel au général.

Il va de soi qu'il en doit être de même dans le langage, naturelle et nécessaire réverbération de la pensée. Dans toute langue, quelque rudimentaire qu'elle soit, il y a une désignation des choses ou des idées, et une désignation de leurs rapports (3). Le sens plein d'un mot résulte à la fois de la notation de l'idée et de l'indication de la catégorie (4). S'il est vrai que tout mot a primitivement et foncièrement un sens matériel et concret, c'est-à-dire individuel, il est tout aussi vrai que, pour la pensée, le mot, dès qu'il existe pour elle, côtoie un sens abstrait ou général. De telle sorte que dans le monde des mots, comme dans celui des idées et celui des choses, il y a toujours à un certain degré un entrelacement, une pénétration mutuelle de l'individuel et du général. Tout ce qui est, tout ce qu'on pense, tout ce qu'on nomme, est individuel, et cependant ne se conçoit et ne se nomme que par la catégorie. C'est que, hors Dieu, il n'y a rien au monde qui ait en soi son principe et sa fin.

Ce besoin de marquer à chaque mot son rôle, à chaque individu sa classe, donne naissance aux *formes grammaticales*, et à cet égard, il est vrai de dire que toute langue a des formes, c'est-à-dire un système plus ou moins développé pour indiquer les rapports et les catégories.

Les formes grammaticales sont comme des exposants des rapports des mots avec l'unité totale de la phrase (5).

Dans le vrai sens linguistique, la phrase n'est pas une pure juxtaposition des *parties du discours* qui auraient été inventées successivement, en raison du développement des besoins intellectuels. Tout, dans la vie des langues (et c'est toujours de la vie qu'il s'y agit), tout ce qui se produit dans la parole humaine, se range par unités organiques. Il y a l'unité du discours, l'unité de la période, l'unité de la proposition, l'unité du mot, l'unité de la syllabe. Chacune de ces unités correspond non pas à une pure collection ou aggrégation, mais à un organisme vivant (6).

Le mot est la molécule intégrante de la phrase : il ne se comprend complétement que par elle. La phrase, à son tour, peut être envisagée comme un mot à la seconde puissance (7).

Dès qu'un mot fonctionne, il a pris place dans un système de rapports plus ou moins compliqués, et selon qu'une langue a plus ou moins de force expressive, ces rapports, comme nous l'avons vu plus haut, sont plus ou moins *explicitement* indiqués.

Les savants ne connaissent pas de langue qui pousse plus loin à cet égard la richesse d'expression et de notation que le *sanskrit*. La phrase y apparaît, même aux yeux, comme un tout indissoluble, un agencement, un engrenage, et c'est avec un grand sens qu'on a soutenu dans ces derniers temps que les nombreuses lois euphoniques imposées à la rencontre des lettres initiales et finales des mots correspondent à un sentiment profond de l'unité organique de la phrase. On peut trouver sans doute que cette minutieuse notation

(3) Tiedemann, *System der Stoischen Philosophie*, I, 166. — Pott, *Etymol. Forschungen*, I, 149. — Bindseil, *Physiologie der Stimm- und Sprachlaute*, p. 13.

(4) Humboldt, *Ueber Verschiedenheit*, etc., § 14; *Entstehen der grammatischen Formen* (*Mémoires de l'Académ. de Berlin*, 1822-1823).

(5) Humboldt, *Lettre à A. Rémusat sur la nature des formes grammaticales*, Paris, 1827.

(6) Humboldt, *Ueber Verschiedenheit*, etc., § 15 et 17.

(7) Pott, *Einleitung*.

Digitized by Google

entrave l'exercice de la pensée, l'application de l'analyse. Mais il nous suffit ici de constater le fait (8).

Il se trouve d'ailleurs ou se pressent plus ou moins atténué dans tout le groupe des langues indo-européennes. Et il est important pour la philologie comparée de l'étudier là où il se rencontre dans sa plénitude, parce qu'il offre la vraie base d'interprétation et d'appréciation des formes grammaticales. C'est pour avoir méconnu cette vérité, qu'il a régné pendant si longtemps tant d'arbitraire dans les jugements des grammairiens. On ne remue rien sans point d'appui.

La *flexion* constitue la vraie forme grammaticale. Elle *fléchit*, assouplit, ajuste les mots dans la phrase. Sans elle, il y a encore phrase, mais plutôt dans la pensée que dans l'expression complète et véritable. Son caractère propre est d'être abstraite, générale, uniforme et immuable dans toute une série d'applications. C'est une pure expression de *rapport*, et qui par conséquent ne se conçoit réellement que dans la contexture d'une phrase, dans un ensemble de mots. La flexion forme avec le mot, non pas un tout composé, mais un tout simple, indivisible. Ce ne sont pas deux éléments, deux idées accolées, nouées l'une à l'autre, c'est une subordination, une hiérarchie, une idée développée, c'est-à-dire déterminée et classée.

L'étude attentive des langues prouve que la flexion domine tout dès qu'elle se montre. Ce ne peut être une qualité adventice et fortuite que tel ou tel génie, telle ou telle convention a inoculée à un idiome : c'est une propriété essentielle, première, et qui, sortant du plus profond de l'aptitude linguistique d'une nation, préside à tous ses développements ultérieurs et s'engrène dans l'organisme total de la langue nationale. Elle se trouve notamment dans la plus étroite liaison avec deux éléments contradictoires en apparence, mais au fond coopérant organiquement, l'*unité lexicale* et la *division analytique* de la phrase. D'un côté elle rattache les mots les uns aux autres comme unités individuelles mais solidaires; de l'autre elle favorise la division analytique de la phrase et la liberté de sa formation; en ce que, dans son procédé purement grammatical, elle pourvoit les mots de signes caractérisques qui font reconnaître facilement les rapports des parties avec le tout. Elle aide ainsi également à l'analyse des détails et à la conception synthétique. Enfin, ce qui est plus important encore, comme elle est surtout l'expression des rapports logiques de l'individuel et du général, elle stimule les plus audacieux élans de la pensée philosophique.

Dans le tissu (*textus*) du discours, dans la synthèse linguistique arrivée à son point culminant, la flexion répond à la fois à une exigence logique et à une exigence d'euphonie ou d'eurhythmie. Comme tout penser consiste à isoler et à unir, à décomposer et à reconstruire, il a besoin d'une forme intellectualisée qui serve à indiquer l'unité des parties, c'est-à-dire des mots, et l'unité du tout, c'est-à-dire de la phrase. Or, la flexion répond merveilleusement à ce besoin, en ce qu'elle n'a pas d'autre rôle que d'y répondre. D'un autre côté le son cherche naturellement à mettre ses différentes modifications qui entrent en contact, dans une ordonnance qui plaise à l'élocution comme à l'oreille. Souvent il se borne à aplanir des difficultés de prononciation ou à obéir à des habitudes organiques. Quelquefois il va plus loin, et en fondant intimement la flexion avec le radical, il cherche et arrive à former des sections rhythmiques, et l'on dirait qu'il n'a souci que d'un plaisir d'acoustique; mais, à bien voir les choses, il y a là une élaboration du son par le sens linguistique interne pour faire de l'unité acoustique le symbole de l'unité d'une idée déterminée.

(8) Le sanskrit est sans doute une langue morte, savante et de lourd attirail, mais ce n'est pas une langue factice, conventionnelle et qui n'aurait jamais été vivante, parlée. On a également dit, mais avec aussi peu de raison, que la langue savante des Chinois (*wen-tze*) est le produit de pures combinaisons artificielles (Bazin, *Principes généraux du chinois vulgaire*). Or, on arrive par là à cette étrange assertion de M. Ampère (*De la Chine et des travaux de M. Abel Rémusat*), qu'en Chine la langue écrite a précédé la langue parlée (le chinois vulgaire)!

Digitized by Google

Le son contribue à indiquer l'unité lexicale par la *pause*, par les *mutations syllabiques internes* et par *l'accent*. La *pause* ne peut servir qu'à indiquer l'unité extérieure; en dedans du mot, elle détruirait son unité. Mais dans le discours agencé, un repos de la voix à la fin des mots, repos fugitif et perceptible seulement pour l'oreille exercée, est naturel pour rendre reconnaissables les éléments de la pensée, tout en se subordonnant aux exigences de l'entrelacement de la phrase. Les langues où se manifeste un sentiment juste et fin, arrivent à concilier l'individualité de chaque mot avec l'agencement du tout. On n'a qu'à voir les lois euphoniques qui règlent en sanskrit le contact des mots entre eux.

Quant aux *mutations syllabiques internes*, elles contribuent à marquer l'unité du mot en ce qu'elles mettent pour ainsi dire en action la solidarité intime et presque la pénétration mutuelle des syllabes du même vocable. Il arrive ainsi que, par un merveilleux instinct, à la fois linguistique et euphonique, les syllabes ajoutées au radical comme signes de déterminations accessoires, échangent le sens réel et distinct qu'elles ont pu avoir d'abord en un sens symbolique. Mais il faut bien remarquer que tout cela s'opère par spontanéité, et non par convention proprement dite. Lors même que la philologie comparée arriverait un jour, comme elle y travaille aujourd'hui, à retrouver le sens primitif et individuel de toutes les flexions (syllabes ou lettres qui n'ont plus qu'une valeur de position), on ne pourrait jamais admettre dans les langues un pur développement *mécanique*. Telle est toutefois l'erreur de certains linguistes qui oublient que toute langue a son principe d'individualité, et s'imaginent que celle qui n'a pas le sens de flexion en germe, peut l'acquérir à la suite de développements plus ou moins longs. Non : qui dit langage, dit organisme, et l'organisme ne s'emprunte pas.

Un troisième moyen de marquer l'unité du mot, c'est l'*accent*. On peut notamment distinguer dans la syllabe trois qualités phonétiques (9), l'espèce propre de ses sons, sa mesure chronique et sa tonalité. Les deux premières sont déterminées par leur propre nature et font, pour ainsi dire, sa constitution corporelle; mais le ton, le ton linguistique et non pas métrique, dépend de la liberté du parlant, est une force qu'il lui communique, et ressemble à un esprit qu'il lui aurait insufflé. Il plane au-dessus du discours comme un principe encore plus plein d'âme que la langue matérielle même, et est l'expression immédiate de la valeur que le parlant veut imprimer à tout ce qu'il énonce. En soi, toute syllabe est capable de ton. Mais comme entre plusieurs une seule obtient réellement le ton, par là même cesse la tonalité de celles qui l'accompagnent immédiatement et s'opère la subordination. De là, l'accent lexical qui réalise l'unité vivante d'un mot. Aucun mot véritable ne peut être dénué d'accent, ni ne peut en avoir plus d'un *principal;* car il se morcellerait et deviendrait plusieurs. On conçoit toutefois qu'il puisse y avoir des accents *secondaires*, issus de la qualité rhythmique du mot ou de nuances de signification.

Des considérations d'un autre ordre se présentent et appellent nos méditations.

On s'attendrait à voir dans le cours des siècles les idiomes s'élever par degrés de l'état monosyllabique à l'état d'agglutination, pour aboutir enfin à l'état de flexion. Or, c'est tout le contraire que nous observons : plus nous remontons le courant des siècles, plus nous trouvons l'*idiome* développé (10). Le latin, par exemple, est plus riche en formes que les idiomes romanisés d'aujourd'hui; les langues modernes de l'Inde qui dérivent du sanskrit sont tout à fait dégénérées, quand on les compare à la perfection sublime de leur noble mère, et le Chinois de nos jours est tout aussi monosyllabique que celui des monuments les plus anciens. L'expérience démontre que dans les temps historiques les

(9) Humboldt, *Ueber Verschiedenheit*, etc., § 16.— Rapp, *Versuch einer Physiologie der Sprache.*

(10) Quand on arrête sa pensée où s'arrête le champ des faits observables, on n'a pas de peine à découvrir que plus les langues sont anciennes, plus elles sont riches d'harmonie imitative, vivantes de poésie, brillantes de pittoresque, éclatantes de sonorité. Tout y est ample, abondant, plein de suc et de séve. Faut-il en conclure que, dans les premiers temps, chaque son linguistique avait son sens particulier, indépendant, et que dans les premiers agencements, dans les procédés originels, il n'était pas une articulation de la parole qui ne correspondît à une articulation de la pensée? Depuis longtemps le débat est engagé sur cette question entre les maîtres de la science, et il est demeuré jusqu'à ce jour sans conclusion définitive. — *Voy.* J. Grimm (*Deutsche Grammatik*) ; Pott (*Etymologische For-*

Digitized by Google

langues déclinent et nous n'assistons jamais à la naissance d'une langue nouvelle. En voyant aux premiers rayons de l'histoire la langue déjà si richement développée, nous en inférons avec raison que la formation de la langue avait eu lieu avant l'histoire. Ici se présentent les hypothèses plus ou moins incohérentes, toutes insoutenables, de l'origine humaine du langage (11). Nous ne pouvons nous arrêter à les discuter — *Voy.* LANGAGE (Origine du). Pour nous le langage est d'institution divine, les langues seules sont l'ouvrage de l'homme. Nous bornant donc à constater des faits, nous ferons observer qu'aussitôt que l'histoire prend naissance, nous voyons la langue commencer à effacer peu à peu ses particularités caractéristiques. On paraît donc autorisé à reconnaître comme deux époques distinctes dans l'histoire des idiomes : d'abord l'histoire de leur développement, c'est l'époque anté-historique; puis l'histoire de leur décadence, c'est l'époque historique.

Vouloir remonter plus haut, essayer de rechercher les lois qui ont présidé à la création des sons de *signification*, c'est une tâche qui nous paraît au-dessus des données de la science. Nous nous contentons du développement de la langue, ce qui constitue ses *formes*, et nous supposons sa *matière*, sa substance phonétique ou acoustique, qui sert pour ainsi dire de matière première à ce développement; ce sont, en d'autres termes, les racines ou les sons de signification. Comment cette matière première, commune à tous les idiomes, comment les racines ont-elles pris origine?

Cette question est tout aussi insoluble scientifiquement que la question relative à l'origine d'un organisme quelconque. On peut bien comprendre le rapport général entre la langue et l'esprit, mais il n'en est pas de même de la question suivante : Pourquoi cette racine a-t-elle cette signification particulière? C'est-à-dire : Quel est le rapport qui existe entre la signification et le son, le mot? Le problème ne nous paraît pas pouvoir se résoudre autrement qu'en remontant à l'origine première de toutes choses, à l'intervention du Créateur.

On a bien essayé, il est vrai, de reconstruire l'époque primitive ou anté-historique d'après l'essence des idiomes existants. On a été conduit par la dissection qu'on en a faite, à supposer que le *monosyllabisme* avait été l'élément primaire, que l'*agglutination* était

schungen) ; F. BOPP (*Sprachvergleichende Kritik über Grimm's Deutsche Grammatik*, Berlin, 1836 ; *Vergleichende Grammatik ; sanskritische Conjugationssysteme*, etc. — BOPP soutient que toutes les désinences sont dérivées de mots autrefois significatifs par eux-mêmes, mais qui, en s'attachant à un autre mot devenu dominant, s'y sont à la longue subordonnés en oblitérant leur son et leur sens. C'est encore lui qui a cherché à expliquer par la simple influence *mécanique* de la désinence sur la racine, le changement de voyelle qui se remarque, *du pluriel au singulier*, dans certaines conjugaisons du groupe indo-européen. Par exemple en français : je tiens, tu tiens, il tient, nous tenons, vous tenez ; en sanskrit : vêda, vêtta, vêda, vidima, vida, vidus; en gothique : vait, vaist, vait ; vitum, vituth, vitum ; en allemand : ich weiss, du weisst, er weiss, wir wissen, ihr wisst, sie wissen ; en grec : οἶδα, οἶσθα, οἶδε, ἴσμεν, ἴστε, ἴσασι.

(11) Si la parole est une invention humaine, cette invention est non-seulement la plus merveilleuse et la plus étonnante, mais encore elle ne ressemble à aucune autre invention connue. D'abord ses éléments, les sons articulés, ne sont pas formés par la nature, puisqu'on ne les a trouvés chez aucun individu dont l'éducation eût été abandonnée à la seule nature. Il est d'ailleurs évident et avoué des adversaires, que l'inventeur de la parole devait, avant tout, inventer ces sons et les combiner ensuite de manière à en faire des mots. En second lieu, quel rapport y a-t-il (j'entends un rapport naturel, essentiel, pris dans le fond même de la chose), entre les sons articulés, les mots, le langage enfin, et l'expression des idées ? Et s'il y a quelque chose d'incontestable, n'est-ce pas que *le langage est ou paraît tout à fait arbitraire ?* En effet, nous comprenons sans peine que toute espèce de son est, de sa nature, indifférente à rendre telle ou telle idée, et cela précisément parce que, de sa nature, le son ne peut rendre aucune idée, aucune pensée. Dira-t-on que, si personne aujourd'hui ne connaît plus les relations naturelles de la parole et de la pensée, il ne s'ensuit pas qu'elles aient été inconnues de celui qui les a créées? Mais c'est donner un degré d'intelligence surhumain à celui dont on veut absolument faire un homme. Ainsi l'on est forcé, en abandonnant le sentiment qui attribue l'institution du langage à Dieu même, et qui en rapporte l'origine au commencement du genre humain, on est forcé, dis-je, de tomber dans une contradiction frappante, puisque, d'une part, on suppose l'homme privé de langage, réduit à l'état le plus misérable, tout occupé des besoins physiques, et dans une ignorance qui laissait peu d'intervalle entre lui et la brute; et que, de l'autre, il est nécessaire de donner au premier inventeur des langues un génie supérieur à tout ce qui a existé dans la suite, même dans les *siècles de lumières*. Attribuer à l'homme l'invention du langage, c'est lui donner un vrai pouvoir créateur, pouvoir qu'un seul aurait d'ailleurs exercé une seule fois, dans un seul objet ; c'est-à-dire qu'il s'est créé lui-même, quant à son être moral, en créant ses idées avec leurs expressions. Voir notre ouvrage *Du langage et de son rôle dans la constitution de la raison*, 1 vol. in-18, chez Lecoffre, éditeur à Paris.

Digitized by Google

venue ensuite,et en dernier lieu la *flexion*. On a prétendu que les langues monosyllabiques s'étaient les premières arrêtées, dans leur développement, que les langues agglutinantes s'étaient développées du monosyllabisme, et de celui-ci les langues à flexion. Tout cela n'est qu'hypothèse encore, car nulle part nous ne voyons ces transformations s'accomplir. Pourquoi ces arrêts de plusieurs milliers d'années dans le développement des langues monosyllabiques (le chinois, par exemple), dans celui des langues par agglutination, comme le tatar, le turk, le finnois et le plus grand nombre des langues américaines? Pourquoi aucune de ces langues n'a-t-elle pu atteindre au degré le plus élevé, celui de la flexion? Pourquoi trouvons-nous au contraire les langues à flexion arrivées à leur développement complet dès l'antiquité la plus reculée?

S'il est difficile de constater, dans la croissance des langues, une marche ascendante et régulière, il n'en est pas de même de leur décroissance. Plus l'esprit se déploie dans le courant de l'histoire, plus il semble se dérober au son; on voit les flexions s'affaisser, presque s'effacer, tout luxe disparaît; les éléments phonétiques qui ne sont plus sentis dans leur signification, se plient aux lois physiques des organes phonétiques et acoustiques. Ces lois, en agissant sur l'organisme de la parole, déterminent des assimilations et des décompositions phonétiques de toute sorte. L'expérience démontre que l'histoire nationale et l'histoire de la langue sont en rapport inverse. Voyez les nations de la civilisation moderne; toutes ont eu une histoire politique et sociale fortement agitée, et aucune, appartenant à la grande souche indo-germanique, n'a pu conserver la perfection primitive de son idiome. N'oubliez pas non plus que toutes ces nations, les véritables pionniers et architectes de la civilisation humaine, se sont mises en contact permanent entre elles; c'est encore là un motif, du moins accessoire, de la décroissance des idiomes primitifs. Quelle énorme différence entre les idiomes romans ou germaniques, surtout l'idiome anglais d'un côté, et l'idiome lithuanien de l'autre! Ceux-là, appartenant à des nations profondément et depuis longtemps travaillées en tout sens par les luttes de l'esprit, ont perdu beaucoup de leur richesse primitive; tandis que l'idiome des Lithuaniens, qui n'ont eu ni une histoire ni une littérature riche et féconde, s'est maintenu dans son originalité antique et naïve. Les langues slaves, de même, se montrent à l'observateur comme des langues dont les possesseurs n'ont pas encore achevé leur développement politique et social. La langue norvégienne, telle qu'elle se parle aujourd'hui dans l'île d'Islande, ancienne colonie des Norvégiens, possède encore presque toutes les richesses de l'antique langue du Nord; tandis que cette langue a beaucoup dégénéré chez les Suédois, les Danois, et même chez les Norvégiens du continent. Pourquoi? Parce que les habitants de l'Islande restaient étrangers aux mouvements de l'Europe, et que les Suédois, les Danois et les Norvégiens proprement dits, ces trois branches du grand arbre nordlandais, participaient et participent constamment à l'histoire universelle du continent européen. Les grandes époques, celles qu'on pourrait appeler les cataclysmes des races et des sociétés, sont accompagnées d'un rapide décroissement des idiomes; la migration des peuples vers l'empire romain était suivie d'une dégénérescence subite des langues romanes et germaniques.

La manière dont cet affaissement s'opère est partout la même au fond, parce qu'il existe une ressemblance fondamentale dans la nature de toutes les nations et, par conséquent, dans leurs organes phonétiques et acoustiques. Ainsi, il y a des mutations qui se font dans certaines combinaisons phonétiques chez les nations les plus diverses absolument d'après la même méthode; on voit se présenter peu à peu les mêmes changements dans les langues *monosyllabiques*, dans les langues d'*agglutination*, et dans les langues de *flexion*. C'est là quelque chose de surprenant à la première vue, et qui ne s'explique parfaitement que par la nature physiologique des organes de la voix humaine, qui sont identiques partout et toujours.

Un fait qui se reproduit dans toutes les langues qui marchent avec la civilisation, c'est qu'elles perdent la *prosodie* de leurs syllabes, et quelles la remplacent par l'accent : Voyez les langues latinisées vis-à-vis du latin.

Digitized by Google

Les langues d'une organisation supérieure, celles de flexion, tendent à simplifier leurs formes grammaticales. Elles coupent, par exemple, les terminaisons de flexion, les cas de déclinaison, en leur substituant des prépositions; le verbe a perdu les formes des temps et des modes, il les remplace par des verbes auxiliaires, et se voit obligé d'y ajouter les pronoms personnels, parce que les terminaisons personnelles se sont effacées à leur tour, ou que si elles restent encore debout, elles ne sont plus senties par l'oreille comme telles. De cette manière se trouve presque rompue la vieille synthèse qui existait entre la *signification* et la *relation;* ces langues secondaires à *flexion* descendent sur le deuxième plan, celui de l'*agglomération*, et la vraie flexion ne s'y maintient souvent que dans le cas où le radical lui-même est changé. Ce qui s'était dit par un seul mot, ne se dit plus que par plusieurs : en latin *matri*, en italien *alla* (*ad la*) *madre*, en français *à la mère; — amor, io sono amato, je suis aimé.* C'est ce qui a fait donner à ces langues le nom de langues *analytiques*.

Un autre signe de la décadence formelle, c'est l'affaiblissement du pronom démonstratif et plus tard encore du nom de nombre *un*, au point que l'un et l'autre finissent par devenir l'article : en latin *homo*, *piscis*, signifient aussi bien *un* homme, *un* poisson, que *l'* homme, *le* poisson; mais dans les langues modernes on a, en allemand : *Der* Mann, *der* Fisch, *ein* Mann, *ein* Fisch; *l'* homme (*le*, *la* vient de *ille*, *illa*, comme *cet*, *cette* de *iste*, *ista*) et *le* poisson, *un* homme, *un* poisson. Quand les terminaisons des déclinaisons *du nom* ont été usées, il a besoin de l'article. De même *le verbe*, quand il a rejeté ses terminaisons, ou quand elles ne sont plus senties comme jadis, ne peut se passer des *pronoms* personnels. Ceux-ci sont pour le verbe ce que l'article est pour le nom. Les antiques formes finales, si abondantes et si multiples, font place à un nombre restreint de quelques formes prépondérantes; cette analogie monotone des terminaisons est un signe caractéristique de la dégénérescence : homm*e*, latin homo; ros*e*, ros*a;* corn*e*, corn*u;* latin homin*es*, ros*æ*, corn*ua*, s'affaiblissent en français jusqu'à devenir homm*es*, ros*es*, corn*es*, c'est-à-dire que la consonne finale *s*, en français, a chassé par voie d'analogie toutes les autres terminaisons si variées *es*, *æ*, *a*, etc.

Il n'est guère probable que les langues à flexion redescendent jamais à l'état d'agglutination, moins encore à l'état monosyllabique, mais on peut affirmer que les langues à flexion qui sont tombées en ruines, ne pourront jamais se relever à leur hauteur primitive. Du reste, on ne saurait admettre que les idiomes monosyllabiques et agglutinants de nos jours sont d'anciennes langues à flexion retombées à l'état d'enfance. Ce serait supposer que ces peuples auraient eu une histoire de la pensée, une littérature riche et puissante, dont la disparition complète serait inexplicable. Quant au chinois monosyllabique, on en possède des monuments de la plus haute antiquité, qui suffisent pour détruire toute idée d'une perfection antérieure au monosyllabisme, et quant aux idiomes agglomérants, ils ne proviendraient, si cette hypothèse était admissible, que du monosyllabisme, mais nullement des langues à flexion.

On s'est demandé quelle était la cause de cette décadence des langues à flexion. On a cherché cette cause au-dessus de toutes les langues, en dehors de la libre volonté de l'homme. L'histoire sociale d'une nation, surtout sa littérature, pourra accélérer la décadence de son idiome, mais le point de départ de cette décadence existe dans la nature humaine.

L'altération continuelle des sons se montre clairement dans le rapport entre l'écriture et la prononciation. L'alphabet d'une langue peut nous fournir une image assez nette de la prononciation à l'époque où il y fut introduit. — Abstraction faite de l'impossibilité matérielle de nous représenter chacune des nuances si multiples de la voix et de l'oreille. Or, bientôt après l'établissement de cet alphabet on s'aperçoit de certaines divergences entre la prononciation et l'écriture du même mot. Ces divergences vont en augmentant; les sons changent de plus en plus, les caractères alphabétiques restent immuables en montrant une époque du passé, comme l'aiguille d'un cadran arrêté.

Digitized by Google

Nous venons d'esquisser quelques-uns des phénomènes généraux que la science a saisis dans ce qu'on peut appeler la *vie du langage*. L'étude de ces phénomènes a conduit à la notion précise des existences individuelles, ce qui a permis à la philologie comparée d'entrer dans une voie plus féconde et plus large; elle a quitté la psychologie pour l'ethnologie, c'est-à-dire l'étude de l'individu pour celle des sociétés. Elle a découvert entre chaque langue et l'état social du peuple qui la parle des rapports intimes; elle a retrouvé tous les mots et les formes grammaticales des documents historiques qui lui ont permis de reconstruire l'histoire des migrations des races diverses répandues sur le globe.

C'est maintenant ce que nous allons essayer de constater.

§ II.

Une feuille enlevée à l'un des livres sacrés de la Perse tombe un jour par hasard sous les yeux d'un jeune Parisien. A la vue de ces caractères dont la clef était perdue, ce jeune homme (il n'avait pas vingt-trois ans) se sent consumé d'une curiosité infinie ; il se représente toute la sagesse du monde antique cachée sous cette lettre enchantée ; il fait serment d'apprendre cette langue que personne n'entend plus en Europe. Il ira l'épeler au bord du Gange. Dans cette idée, il prend un engagement de volontaire dans un détachement de la compagnie des Indes. Il part; lui-même raconte comment il sortit de l'esplanade des Invalides, à pied, tambour en tête. Ce jeune soldat qui emportait dans son sac une Bible et les essais de Montaigne , arrive dans les grandes Indes; délié de son engagement, il entreprend seul, sans ressources, d'immenses voyages par terre, afin de mieux fouiller les souvenirs de la contrée. C'est ainsi qu'il parcourt, un pistolet à la ceinture, sa Bible à son arçon, la distance comprise entre Benarès et les côtes de Coromandel. C'était le temps de la guerre des Anglais et des Français. Maltraité par les uns et par les autres, il remonte à Surate. Là, enfin, il rencontre des prêtres persans, qui avaient conservé dans l'exil les anciens monuments de la liturgie des Mages. Il retrouve cet ancien culte du feu, ce reste de flammes qu'Alexandre n'avait pu éteindre et qu'une population sans patrie ranime aujourd'hui de son souffle. Sa curiosité commence par exciter la défiance des prêtres; mais un séjour de près de dix ans lui sert à gagner l'amitié du plus savant d'entre eux. Le Parsis lui enseigne en secret la langue sacrée de ses ancêtres, le zend, qui avec le sanskrit est pour la haute Asie, ce que sont pour notre Occident, le grec et le latin, c'est-dire une langue qui n'appartient plus qu'au culte. L'espérance de toute sa vie est remplie. Il tient dans ses mains les livres sacrés que n'avait encore vus aucun Européen. Car *le regard seul les souille*, disent les Mobeds. Il en a recueilli plusieurs copies; il les lit, il les traduit. Chose qui semble incroyable, il possède dans la langue morte , les livres des Mages, compagnons de Darius, de Xercès, de Cyrus, de Cambyse ; de ses voyages il rapporte toute une bibliothèque composée de manuscrits; et comme Camoens, avec son poëme échappé du naufrage (car on peut bien comparer le héros au poëte), il revient en Europe où il publie les monuments de la religion persane, un peu avant que n'éclate la révolution. Ce jeune Français si passionné pour la science, si courageux, si ferme, si persévérant dans ses résolutions, était le célèbre Anquetil Duperron, qui fonda ainsi la science de la tradition orientale.

D'autre part, l'Angleterre, restée maîtresse des Indes, achevait d'en prendre possession par la science. Un Français a retrouvé la langue et la religion des peuples persans ou zends. Un Anglais, William Jones, a retrouvé la langue des anciens peuples hindous. Depuis que cette double civilisation est rentrée dans la tradition vivante, chaque société a été, en quelque sorte, rejetée sur un autre plan. Par delà les dieux de l'Ionie, on aperçoit, dans les montagnes de l'Asie, les dieux indiens. L'Olympe recule jusqu'à l'Hymalaya. Peu à peu l'Occident recueille les dépouilles et la sagesse de ce vieux monde, manuscrits apportés par les missionnaires et les voyageurs, hymnes, genèses, liturgies, rituels, épopées, codes de lois écrits en vers, drames, philosophie, théologie. Dans la première ardeur des découvertes, les orientalistes publièrent qu'une antiquité plus profonde, plus philo-

Digitized by Google

sophique, plus poétique tout ensemble que celle de la Grèce et de Rome, surgissait du fond de l'Asie. Un nombre considérable d'habiles et patients scrutateurs se mirent à l'œuvre, et les philologues ne furent ni les moins ardents, ni les moins heureux dans leurs recherches et leurs élucubrations. L'étude comparative des langues de l'Europe avait constaté la parenté plus ou moins étroite de ces langues entre elles. Outre l'identité de leur système grammatical, leur vocabulaire est composé de mots qui tous peuvent se rattacher les uns aux autres par les règles de l'étymologie. Ces règles sont basées sur la comparaison que l'on a faite des changements subis par les mots en passant d'une langue dans une autre; ce travail comparatif a conduit à la découverte de lois de permutation pour les lettres et de procédés réguliers pour l'échange des sons. On verra par le tableau que nous avons tracé de ces permutations, à quel patient travail il a fallu se livrer pour en découvrir les lois et pour remonter de mots en apparence assez dissemblables, à un radical, à un type commun. Ce radical ou type primitif a été trouvé dans le sanskrit, ou du moins les mots de cette langue se présentent sous une forme beaucoup plus ancienne que les formes européennes et par conséquent ils se rapprochent le plus du type dont nous ne pouvons aujourd'hui saisir que des dérivations diverses.

Pour fixer les idées, nous donnerons un exemple de permutations de consonnes dans quelques langues germaniques. Ces langues aiment à mettre *h* pour *k*; *th* pour *t*; *f* pour *p*; *t* pour *d*; *p* pour *b*; *k* pour *g*; *g* pour *χ*; *d* pour *o* et *b* pour *f*.

Sanskrit.	*Grec.*	*Latin.*	*Gothique.*	*Ancien allemand.*
pâdas	πούς (ποδός)	pes	fôtus	vûoz
kapâla	κεφαλή	caput	haubith	koupit
dvau	δύο	duo	tvai	zuêné
gnâ	γνῶμι	gnosco	kan	chan
lih	λείχω	lingo	laigô	lêkôm

On a naturellement conclu de cette étude comparative que les langues de l'Europe appartiennent à une grande famille originairement divisée en plusieurs branches dont nous ignorons l'ancêtre commun, mais dont le sanskrit nous représente une des plus anciennes lignes collatérales.

Le perse et le zend sont deux sœurs du sanskrit auxquelles les langues germaniques tiennent de plus près, tandis que le grec et les idiomes slaves rappellent davantage le sanskrit. La famille lithuanienne surtout, a gardé presque sans altération le moule de la langue de l'Inde. Aussi a-t-on remarqué que plus on avançait vers l'est, plus les langues offraient de ressemblance avec la langue antique qui fut leur mère commune. Refoulé à l'extrémité de l'ouest, sur les côtes de l'Armorique en Irlande, etc., le celte présente des affinités incontestables avec le sanskrit, mais plus difficiles à saisir.

Parmi les quatre grandes classes de langues européennes se rattachant à la souche indo-germanique, nous avons nommé les langues germaniques, les langues slaves, les langues celtiques; ajoutons une quatrième famille dite *pélasgique*, qui comprend le grec, le latin et toutes les langues romanes.

Le groupe *pélasgique* tire son nom des Pélasges qui auraient originairement peuplé la Grèce et l'Italie et dont l'idiome aurait été la souche du grec et du latin. Ces deux langues doivent être considérées comme deux sœurs dont l'aînée ne serait pas le grec. L'éolien, le plus ancien dialecte hellénique, ressemble au latin bien plus que les autres dialectes plus récents du grec. Le latin n'était qu'une des branches de l'ancienne famille des langues italiques comprenant le japygien, l'étrusque et l'italiote. Ce dernier se subdivisait en deux rameaux dont l'un constituait le latin et l'autre renfermait les dialectes des Ombriens (12), des Marses, des Volsques et des Samnites.

(12) Il est à peu près démontré que les populations aborigènes de l'Italie, sauf quelques exceptions, se rattachaient fondamentalement aux Ombriens; et quant à ceux-ci, c'étaient, ainsi que leur nom l'indique, des émissions de la souche kymrique, peut-être modifiées d'une manière locale par

Digitized by Google

La langue japygienne (13) nous a été révélée par des inscriptions découvertes en Calabre et que Grotefend, Kirchhoff et Mommsen ont essayé de déchiffrer; cette langue est indo-européenne; les inscriptions des idiomes italiotes démontrent encore plus nettement leur parenté avec le prototype asiatique. De plus, leur comparaison avec le sanskrit nous fait connaître le degré de civilisation auquel étaient parvenues les tribus qui les parlaient, au moment où elles commencèrent leur migration. Ainsi tous les noms d'animaux domestiques sont les mêmes en sanskrit, en latin et en grec : *bœuf*, sansk. *gaûs*, lat. *bos*, grec βοῦς; *brebis*, sansk. *ovis*, lat. *ovis*, grec οἶς, etc.; elles savaient construire des chars, faire des jougs (sansk. *jugam*, devenu *jugum*, en grec ζύγος); elles divisaient l'année en mois lunaires, employaient le système décimal dans leur calcul et professaient un culte semblable à celui qui est dépeint dans les plus anciens livres sacrés des Hindous.

A une époque qu'il est impossible de préciser, les Pélasges se séparèrent en *populations helléniques* et en *populations italiques*, et les mots propres à la fois au grec et au latin nous montrent quels étaient les progrès accomplis et les connaissances communes chez les Pélasges. C'est à eux que remontent l'établissement de l'agriculture, la culture des céréales, de la vigne et des oliviers. Les mots particuliers au latin attestent les progrès propres aux peuples italiques. Ainsi le mot qui signifie *barque* ou *navire*, sansk. *nâus*, lat. *navis*, appartient aux trois langues; mais les mots *velum*, *malus*, *antenna* sont exclusivement latin, parce que ce furent les anciens peuples d'Italie qui inventèrent la navigation à voiles.

Nous ne nous arrêterons pas aux langues romanes nées de la décomposition du latin. Nous avons déjà dit comment elles perdirent leur caractère synthétique et les flexions de leur mère.

Passons aux langues *slaves*. Ces langues forment des groupes qui correspondent à des degrés divers de développement linguistique. Ainsi le lithuanien, l'ancien prussien et le livonien ou celtique, appartiennent à une période moins avancée que celle où apparaît le rameau slave proprement dit. Cela ressort de la comparaison des grammaires. Le slave propre comprend deux branches; l'une occupe le sud-est et renferme le russe, le bulgare, l'illyrien, le serbe, le croate, etc.; l'autre embrasse dans l'ouest le polonais, le bohême, le wende, etc.

La famille *germanique* se rattache plus particulièrement aux langues iraniennes qui comprennent le perse et le zend et beaucoup d'autres idiomes dont plusieurs ont disparu. Cette parenté des idiomes germaniques avec les langues de l'Iran nous montre assez quel fut le berceau des peuples qui vinrent occuper l'Europe centrale, chassant devant eux les Celtes qui les y avaient précédés. On trouvera l'histoire et la classification de ces langues aux articles qui leur sont consacrés dans ce dictionnaire. On observe entre ces langues une affinité beaucoup plus étroite que celle que l'on a constatée entre les langues pélasgiques et entre les langues slaves. Le principal trait qu'elles possèdent en commun, c'est l'existence de deux formes différentes de verbes et de substantifs, que les grammairiens ont appelées déclinaisons et conjugaisons fortes et déclinaisons ou conjugaisons faibles.

Enfin la quatrième et dernière famille indo-européenne comprend les langues *celtiques* qui sont venues mourir sur les rives de l'Atlantique. Cette famille qui fut sans doute puissante dans une haute antiquité, ne nous offre plus aujourd'hui que des représentants très-dégénérés; c'est à elle qu'appartenait sans doute la langue que parlaient les Gaulois nos ancêtres (14) — *Voy.* CELTIQUES (Langues).

la mesure de l'infusion finnique reçue dans leur sein. Cette parenté des Ombriens avec les Kymris est prouvée surtout par plus de trois cents mots cités par le cardinal Maï, au tome V de sa collection des classiques, édités sur les manuscrits du Vatican, et que le latin a tirés du celtique, *gaëlique*, *gallois* et *breton*, etc.

(13) Les Japyges seraient venus en Italie vers l'an 1186 avant notre ère.

(14) A partir de l'époque romaine, il faut considérer les nations celtiques, de la Gaule, de la Germanie, du pays helvétien, de la Rhétie, comme devenues étrangères à la nature spéciale de leur inspiration antique, et se borner à ne plus reconnaître chez elles que des traditions de faits, et certaines dispositions d'esprit qui, persistant avec la mesure du sang des Kymris demeurés dans le nouveau mélange ethnique, ne gardaient d'autre puissance que de prédisposer les populations nouvelles à reprendre un jour quelques-unes des voies jadis familières à l'intelligence spéciale de la race gallique. *Voy.* DIEFFENBACH, *Celtica II*; — THIERRY, *Hist. des Gaulois*.

Nous verrons ailleurs que les monuments grossiers, attribués aux Celtes, appartiennent plus pro-

Digitized by Google

Un simple coup d'œil sur l'affinité des langues européennes avec les antiques idiomes parlés des bords de la mer Caspienne aux rives du Gange, nous permet de reconstruire avec certitude l'ordre des migrations qui ont peuplé l'Europe. Nous trouvons dans l'histoire de ces langues un indice incontestable de l'origine asiatique des nations européennes ; des tribus, parties du pied de l'Imaüs, se sont poussées les unes les autres, et les Celtes, les plus anciennement arrivés sur notre continent, ont fini par en devenir les habitants les plus occidentaux.

Outre les inductions, tirées de l'évidente affinité des langues, des rapprochements d'un autre ordre et non moins décisifs viennent s'ajouter aux faits qui établissent en Asie le berceau commun des peuples de l'Europe. Dans les plus anciens monuments religieux de L'Inde et de la Perse, dans les *Védas*, le *Zendavesta*, etc., nous trouvons une foule de traditions mythologiques, de croyances, de surnoms de dieux, de rites sacrés, dont la Grèce antique, la vieille Italie, l'Allemagne, la Scandinavie, la Russie et même l'Angleterre, nous offrent des variantes curieuses dans leurs légendes et leurs mythes. Au milieu de la mobilité, des changements, des transformations que subissent ces mythes héroïques ou religieux, un fond commun d'idées reste, qui permet de saisir la parenté originaire des croyances. Ce sont les mêmes traits sous un costume différent. MM. Aufrecht et Kuhn, orientalistes distingués de Berlin, et un des premiers indianistes de l'Allemagne, M. Alb. Weber, ont particulièrement fait ressortir dans leurs ouvrages ces frappantes analogies.

Il faut donc nécessairement reconnaître que des peuples, partis des confins de l'Inde, de la Perse, ont apporté en Europe leurs idiomes et leurs traditions. Mais à cette époque reculée où les tribus asiatiques se mirent en marche, faut-il admettre que cette partie du monde n'était point encore peuplée et que les tribus conquérantes ne trouvèrent devant elles que des solitudes? C'est encore dans l'étude des langues que nous trouverons la solution de ce problème ethnographique.

La science a démontré, nous venons de voir par quels procédés, que les langues de l'Europe appartiennent à la souche indo-européenne, mais pas toutes absolument; trois groupes font exception : le *basque*, le *finnois* et le *hongrois* ou *magyar* (15). Ce troisième groupe qui se rattache au groupe finnois, est la langue des anciens Huns, lesquels se sont mêlés aux populations de la Dacie et de la Pannonie et ont ainsi donné naissance aux Hongrois dont le nom même rappelle l'origine.

Quant au basque ou euskari, des travaux récents sur cette langue ont montré qu'elle a eu jadis un domaine beaucoup plus considérable que l'espace étroit où elle est aujourd'hui confinée et qu'elle a été parlée par une population (les Ibères) qui s'étendait des Alpes jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Espagne (16). C'est aux savantes recherches de G. de Humboldt et à celles plus récentes d'un habile philologue de Béziers, M. Boudard, que nous devons l'élucubration de ce fait d'un grand intérêt. Le basque serait donc le dernier vestige de la langue des Ibères, peuples que les Celtes auraient repoussés au midi de la Gaule, où nous les voyons établis au temps de César. Le nom de Celtibérie indique un mélange de ces deux peuples en Espagne et l'on ne peut douter qu'il n'ait eu lieu également dans le Languedoc et l'Aquitaine.

Le basque ou langue ibérienne présente de frappantes analogies avec les idiomes polysynthétiques ou agglomérants du Nouveau-Monde, ainsi qu'il sera facile de s'en convaincre par la comparaison de ces langues dans les divers articles que nous leur avons consacrés. On croit être fondé ainsi à regarder le basque comme la langue d'un peuple en-

blement à la race finnique qui les avait précédés dans nos contrées.

(15) Nous ne parlons pas du turk et du maltais, dont l'introduction en Europe est de date relativement récente.

(16) Suivant Ewald, les Ibères du Caucase appartiendraient à la souche de *Hebr* ; supposition gratuite. Ce qui autorise à rapprocher le nom des Ibères du Caucase de celui des Ibères de l'Espagne, c'est ce fait qu'une montagne de la Grèce continentale s'est très-anciennement appelée les *Pyrénées*, tandis qu'un fleuve de la Thrace se nommait l'*Hèbre*. Ce sont là des jalons dignes d'être remarqués.

Digitized by Google

core dans un état intellectuel fort primitif,et l'étude du finnois permettrait même de supposer que les Ibères étaient d'une race alliée à la race tartare (17).

Le deuxième groupe de langues européennes étrangères ou sanskrit est le groupe finnois, qui occupe tout le territoire de la Russie septentrionale jusqu'à l'extrémité du Kamtschatka. L'étude comparative de la grammaire et du vocabulaire des nombreux idiomes que parlent les tribus répandues dans la Sibérie, a révélé entre eux un lien commun. Toutes ces langues, depuis le Japon jusqu'à la Finlande, offrent ce même caractère d'agglutination que nous venons de signaler dans le basque, mais à un moindre degré. — *Voy.* FINNOIS, etc.— Les langues finnoises et basque étaient donc des idiomes d'une organisation analogue qui dénoterait un faible degré de développement intellectuel (18). On voit par l'étude du vocabulaire des langues finnoises et tartares que les populations qui les parlaient manquaient d'une foule de connaissances que nous rencontrons dès l'origine chez les populations indo-européennes. Ainsi le nom du sel est, dans tous ces idiomes, exprimé par un dérivé du nom sanskrit, grec et latin (19). On peut donc supposer que les tribus asiatiques, lorsqu'elles pénétrèrent en Europe, n'y rencontrèrent que des populations dont la puissance intellectuelle n'était probablement pas supérieure à celle des hordes actuelles de la Sibérie. Les conquérants, venus de l'Asie occidentale, n'eurent donc pas de peine à soumettre ces barbares auxquels ils se mêlèrent souvent sans doute, mais dont ils constituèrent l'aristocratie. L'esprit guerrier et hautain est un trait caractéristique des Aryas (*Voy.* ce mot) et des Iraniens,et il ressort dans toute l'histoire des peuples germains, latins et grecs.

Nous ne pouvons nous arrêter à tracer le tableau de l'organisation de ces nombreuses langues finnoises, appelées aussi ouraliennes et ougro-tartares, qui sont parlées par les races de la Sibérie et celles de l'Asie centrale, vaste famille divisée en quatre groupes : le groupe ougrien, comprenant l'ostiak, le samoïède, le vogoul et quelques autres dialectes; le groupe tartare, auquel appartiennent le mongol, l'ouïgour, le mandchou et le turk; le groupe japonais auquel se rapporte le coréen; le groupe finno-ougrien ou tchoude, qui embrasse le suomi ou finlandais, l'esthonien, le lapon et le magyar. Les langues de ce dernier groupe sont supérieures à celles des groupes précédents sous le rapport du système grammatical et de l'idéologie (20).

On retrouve jusque dans la partie la plus boréale de l'Amérique des rameaux de la famille finno-ougrienne, ce qui concorde avec l'étude des races, car l'Eskimau, habitant de ces régions polaires, se rattache par ses traits au type ougrien (21).

(17) Nask ne voit dans les Ibères que des Finnois, et il prétend fonder sa démonstration sur la linguistique. (*Ursprung*, etc., p. 112-146.)

(18) Le nom de *finnois* viendrait par contraction et mutation de lettres de finn, fen, fi-ouen, fi-gen, fit-gen, pit-gen, pit-goma, *homme jaune*, d'où le latin *genus* et *genius* et le grec πυγ-μαῖος, *pygmée;* on sait que cette race a les yeux bridés, le nez plat, la taille obèse et ramassée. C'est à elle qu'il faut rapporter tout ce qu'on a dit des *nains*, des *gnomes*, des *génies*, des *larths*, des *pénaeth*, des *fad*, *fadet*, *fée*, etc., etc.

(19) On sait que l'usage du sel fut longtemps inconnu aux habitants du nord de l'Europe, et que c'est un roi de Danemark, Christiern II, qui l'apporta aux paysans suédois. La permutation de S en H ou Kh est fréquente dans les langues : ainsi *sal*, nom latin du sel, *hal*-on en breton, se disait aussi *hall* jadis chez les Allemands; de là le nom de *halle* donné aux lieux où il y a des salines, et par extension aux lieux où se tiennent les marchés.

(20) Muller (*Suggestions*, etc. London 1854) considère l'agglutination comme le caractère distinctif de toutes les langues finniques. Peut-être y aura-t-il lieu, d'une part, à mieux s'expliquer sur les limites exactes de l'agglutination, et, d'un autre, à rechercher si les langues arianes elles-mêmes ne possèdent pas, de leur propre fonds, ce même procédé. L'étude des langues finniques est malheureusement bien peu avancée encore, et fait obstacle ainsi à toute connaissance définitive des autres familles d'idiomes.

(21) Des recherches archéologiques d'un grand intérêt tendent à démontrer que des populations jaunes ou finnoises, venues de l'Amérique du Nord où elles s'étendaient jusque vers les rives du Mississipi Supérieur, et accumulées dans le nord de l'Asie, ont jadis débordé sur l'Europe entière, depuis l'extrémité méridionale de l'Italie et de l'Espagne jusqu'à la haute Sibérie, en couvrant la Suisse, la Gaule, les îles Britanniques, toute l'Allemagne, le Danemark, le sud de la Suède, la Pologne et la Russie, et que c'est à elles qu'il faut attribuer l'ensemble de ces monuments grossiers de terre et de pierre brute qui témoigne partout de l'unité de la population primordiale de notre continent. Il faut renoncer à voir dans de telles œuvres des résultats qui n'ont pu sortir de la culture sporadique, et d'ailleurs bien connue aujourd'hui pour avoir été plus développée,des nations celtiques et des tribus slaves. Nous reviendrons sur ce sujet à l'article CELTIQUES (LANGUES).—*Voy.* WORMSAÆ, *The primeval antiquities of Danemark.*—SCHAFFORIK, *Slawische Alterthümer.* — KEFERSTEIN, *Ansichten über die keltischen Alterthümer.*

Digitized by Google

On a découvert dans trois parties distinctes de la presqu'île de l'Inde des populations agricoles que l'on considère comme des débris de la nationalité indienne primitive. Ces tribus seraient les restes de l'ancienne race qui occupait l'Inde lorsque les Aryas y pénétrèrent et qui fut repoussée par ces conquérants aux deux extrémités opposées de son vaste territoire. Ces tribus parlent des langues qui sont absolument étrangères au sanskrit, mais qui sont très-voisines des idiomes tartares. Toutes les données philologiques concourent à nous faire admettre qu'une race très-voisine de la race tartare, et par conséquent alliée elle-même à la race finnoise, précéda dans l'Hindoustan la race supérieure, qui, des bords de l'Euphrate et de l'Indus, envoyait un de ses rameaux, sous le nom d'Aryas, vers l'extrême Orient, tandis que l'autre allait peupler l'Europe. — *Voy.* DRAVIDIENNES (Langues) et INDE. — Plusieurs savants philologues et ethnographes (Rask, Hodgson, Max Muller, Rawlisson, Norris, etc.) paraissent avoir exagéré le rôle que la race jaune, scythique, mongole, finnoise ou comme on voudra l'appeler, aurait joué sur le globe et dans les destinées du monde. Qu'il y ait derrière l'antiquité de la race chamitique, spécialement de la céphène (celle des Ethiopiens orientaux, qui sont les Céphènes des anciens, les Couschites de la *Genèse*), une antiquité plus reculée encore, qui pourrait rendre compte de la dispersion de la race humaine jusqu'aux extrémités de l'Amérique par les voies de l'Asie orientale, où les Tongouses forment le pont vers le nord-est de l'Asie; de la dispersion des Malais sur l'océan Pacifique par le mouvement de la race chinoise; de l'arrivée des peuples du Dekkhan dans le midi de l'Inde, et des Brahouis dans le midi de la Perse orientale; de la dispersion des nègres océaniens, expulsés du midi de l'Inde; de celle des races africaines rattachées à l'ouest de l'Inde, où les géographes indiens citent une population de Varvaras aux cheveux crépus et qui ne sont pas nègres, mais qui rappellent peut-être les Somanlis et tribus parentes de la côte d'Afrique, où les anciens connaissent une *mare Barbaricum*; que les nègres aient été refoulés par les Couschites et autres Chamites vers le sud de l'équateur; tout cela peut se présumer, mais les preuves sont encore lointaines. A part la philologie proprement dite, il y a la question des croyances, traditions, légendes, institutions, mœurs, coutumes, en défalquant tout ce qui tient à la nature humaine, tout ce qui s'entend de soi, les contacts évidents ou les contacts probables. Il y a là plus d'une question compliquée, qui ne sera dénouée, si elle l'est jamais complétement, qu'à la suite des âges.

Quoi qu'il en soit, et pour en revenir au rôle de la race scythique, nous pouvons dire que partout où elle a passé sur la scène du monde et où nous pouvons nous rendre un compte historique de sa présence, nous la voyons ravager tout sans jamais rien fonder. Quand elle cesse de ravager, elle cesse d'agir; et tôt ou tard cessant d'agir et de comprimer, elle succombe. On dirait le *fléau de Dieu*, qui sert à châtier les peuples et les empires.

L'invasion des Scythes dans la vieille Asie et la vieille Europe du temps de l'empire des Mèdes et à plusieurs époques précédentes, invasion qui amène des flots temporaires vers l'Inde, la Perse, l'Arménie, l'Asie Mineure, ou du côté de la Scythie d'Europe; celle des races scythiques qui bouleversent l'empire grec de la Bactriane et fondent un empire d'Indo-Scythes dans l'Inde; celle des races hunniques qui jettent à bas l'empire romain et déterminent la grande émigration des peuples slaves et germaniques; celle des Avares et des Madgyars, comme des Polovtses, qui remplissent l'espace intermédiaire entre l'invasion hunnique et celle des hordes turkes; cette dernière qui, se précipitant sur l'Asie musulmane, y écrase la domination des Arabes; celle des Mongols, qui engloutissent momentanément la terre, depuis la Chine et le Tibet, la Perse, la Syrie, l'Asie Mineure jusqu'aux extrémités de la Russie, de la Pologne, de la Silésie, de la Hongrie; celle des Turks de Constantinople, comme celle des Turks qui fondent l'empire du grand Mogol dans l'Inde, ou s'établissent dans la Perse sous la dynastie de Kadjar; voilà de grands retentissements, un fracas épouvantable... mais qu'en est-il resté? A part l'empire du grand Mogol, devenu persan et indien de turk qu'il était en son principe, une destruction épouvantable de toutes les parties du globe, l'étouffement universel de tous les germes de culture dans

Digitized by Google

toutes les régions du monde arabe comme du monde persan où ces fléaux pèsent. C'est tout ce que l'on trouve à signaler.

Si ces Scythes s'humanisent sur quelques points, ils ne se transforment point, ils cessent d'être. Tel fut le sort des Mongols de la Chine, qui acceptèrent les institutions et les mœurs des vaincus, conservant les postes militaires; des Mantchoux de la même région; des Seldjoucides qui embrassèrent la civilisation arabe; des Gaznévides dans la Perse et l'Inde. Tel fut celui de l'empire du grand Mogol qui cesse d'être turk de bonne heure, pour devenir persan et indien, se mêlant au sang des Radschapoutras. Les vaincus, maîtres de fait, entrent dans le conseil des vainqueurs, s'allient à leur cause, les absorbent et les dominent, ou les expulsent. Quant au Turk de Constantinople, il reste campé en Asie et en Europe, comme l'a si bien dit M. de Bonald, et partout où il domine, il stérilise les peuples et les territoires, témoins la Syrie et la Babylonie, l'Asie Mineure, la Palestine, l'Egypte, Méroë et le Soudan.

Les Aryas nous présentent un tout autre spectacle; on peut les regarder comme la plus fluide de toutes les familles de l'espèce humaine; elle en est, en même temps, la plus compréhensive, ce qui est exprimé par l'ensemble de ses idiomes. La poésie profonde de la langue des Indiens, des Grecs et des Germains s'est traduite en une singulière aptitude pour la métaphysique. L'énergie et la forme juridique du vieil idiome des Perses et des Romains en ont fait, de bonne heure, des peuples d'empire et de gouvernement, au génie politique, administratif et législatif, caractère qui a passé à la nation française. Le gouvernement de soi, ou l'indépendance personnelle, vieux fonds de la noblesse guerrière de la vieille Inde, de la vieille Perse, de la vieille Grèce, de la race des Kymris et de la vieille Germanie, s'est perpétué dans le *self government* de la race anglo-saxonne et anglo-normande de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis du nord de l'Amérique. Si les Aryas n'ont inventé ni les arts, ni les sciences, ni l'industrie des hommes, loin de s'immobiliser, de se momifier, comme les Chinois, les Egyptiens, les Chaldéens, ils ont progressé avec les Grecs, comme à travers la naïve ignorance du moyen âge. Prenant feu à l'exemple du Pape Gerbert (Sylvestre II), d'Albert le Grand, de Roger Bacon au moyen âge, du cardinal Cusanus à la Renaissance, ils sont arrivés aux hauteurs d'un Képler, d'un Galilée, d'un Newton, d'un Laplace, d'un Lavoisier, comme à tous les prodiges de la science et de l'industrie des temps modernes. Ce sont eux seuls qui ont produit de grandes littératures dans l'Inde et la Grèce aux jours de l'antiquité; une autre littérature éminente par l'histoire, la politique, la jurisprudence dans la vieille Rome; la poésie héroïque, chevaleresque et galante du moyen âge; le Dante, Pétrarque, au XIVe siècle; les grands écrivains de l'Italie, de l'Espagne, du Portugal, dans les âges suivants; ceux de l'Angleterre sous la reine Elisabeth et son successeur; ceux de la France sous Richelieu et Louis XIV; ceux de l'Allemagne au XVIIIe siècle. Rien n'est arrêté ni ne s'est immobilisé chez eux, depuis leur accession au christianisme. A eux fut dévolu le gouvernement du monde sous Alexandre et les Césars romains; à eux sous Charlemagne et la papauté du moyen âge; à eux revient, depuis la Renaissance, cette lente et graduelle élaboration d'un système d'équilibre qui volant, dès le XVIe siècle, sur les doubles ailes de la navigation maritime et de l'imprimerie, dès le XVIIIe siècle, sur les doubles ailes de la science et de l'industrie, toujours précédé ou suivi d'une action chrétienne directe ou indirecte, leur assigne l'empire du globe, sur les pas de la religion et de la science, qui pénètrent tous les ressorts de l'activité humaine.

§ III.

A côté de cette grande et forte race des Aryas, apparaît, dès la plus haute antiquité, une autre race non moins féconde dans l'histoire des destinées de l'humanité: nous voulons parler des Sémites. Mais avant d'en faire l'objet spécial de nos études, recherchons d'abord quel fut le rapport primitif de voisinage entre les plus antiques familles de l'espèce humaine.

Digitized by Google

Les peuples primitifs, les peuples d'avant l'histoire constituent un monde à part dans l'histoire de l'humanité. Ils concevaient les catastrophes de leur existence sociale, combinées avec les catastrophes du monde physique sous la forme du *mythe*. Ce mythe avait presque constamment deux faces : la physique et la cosmogonique, l'éthique et la religieuse. Il n'existe presque pas de mythe important qui ne soit mélangé de ces éléments. La raison en est simple : c'est que les mythes formaient un antique, un primitif langage, spécialement chez les nations aryennes. Il était, pour eux, l'équivalent de la *tradition patriarcale* propre aux Sémites, qui exprimaient, à l'instar des Hébreux et des Arabes ismaélites, un même fond d'idées sous la forme de l'histoire pure, encadrant le tout dans une généalogie des patriarches de la race pastorale; d'autre part, la mythologie des Aryas correspond aussi à la *hiéroglyphique* des fils de Cham, plus spécialement propre aux peuples de l'Egypte. Elle correspond même, mais d'une autre façon, au *système graphique* sur lequel est établie la totalité de la culture de la race chinoise. Quiconque se pénètre à fond de ces analogies et de ces différences, peut assez facilement se rendre compte d'une foule de phénomènes moraux, sociaux et même historiques d'un monde primitif, qui demeureraient sans cela à peu près lettre close.

Tel est donc le rapport entre les trois familles les plus grandes et les plus antiques de l'espèce humaine, dont nous pouvons nous rendre compte d'après des monuments d'un très-vieux langage et d'une très-vieille écriture. La race aryenne, dont le génie est mythologique par excellence, cultive aussi la première le verbe humain, rendant la parole fluide et lui imprimant un cachet universel. Les *mots* les plus importants de son langage furent, en leur principe, de véritables mythes, en quelque sorte des *hiéroglyphes parlés*, qui n'eurent pas besoin d'un système *graphique* pour s'expliquer, pour étendre leurs racines dans la mémoire des hommes. Tout autre est la race sémitique. Les Hébreux et les Arabes ismaélites, qui seuls nous en ont conservé le grand type, manifestent un génie *généalogique* dans son contraste avec un génie *mythique*. Les fils de Sem ignorent les mythes des Aryas, et les mots de leur langage ne renferment pas le même germe. Ils présentent leurs pensées et leurs sentiments sous la forme muette de la généalogie de leurs ancêtres; c'est ainsi que la fable des uns devient l'*histoire* des autres, que la pensée des Sémites relève d'une *autorité*, s'appuie de l'esprit de *tradition*, tandis que l'idée des Aryas se déploie dans le sens de l'art et de la poésie. Comme la race sémitique était, en son principe, exclusivement nomade, la tradition se formulait naturellement chez elle dans la généalogie des pères, et c'était là le grand legs de la famille pastorale. Le reste de ses idées et de ses sentiments s'exprimait au moyen d'un *parallélisme* constant entre les affections du cœur ou les élévations de l'esprit humain, et la majesté des phénomènes du monde sensible. Il n'y avait pas là, comme chez les Aryas, d'*identification* complète de l'idée ou de l'affection avec le phénomène de la nature, ce qui est le propre de la donnée *mythique* de l'esprit humain. Le culte de la race sémitique pure est une adoration en permanence du Dieu suprême; mais elle ne sort pas de la sphère d'une sublimité qui nous paraît monotone; elle ne croît pas en étendue et ne s'étend pas, par les racines, dans la profondeur de son sujet même. C'est ainsi que les rapports les plus intimes de l'âme humaine y font souvent défaut, que l'horizon intellectuel ne s'y fraye pas de nouvelles avenues, qu'il y a absence de ce riche développement de la pensée, du cœur et de l'esprit, qui caractérise les races aryennes et européennes, lesquelles, mises en contact avec le christianisme, devaient déployer toutes les facultés du génie humain, le poussant vers la domination du globe.

J'aborde les races chamites, dont les Couschites ou les Ethiopiens orientaux et occidentaux constituent la branche principale, noyée, il est vrai, sous la conquête des races aryennes et sémitiques, mais réagissant sur elles d'une manière variée. Nous ne pouvons en juger, malheureusement, que d'une façon indirecte; mais nous pouvons en juger de deux manières, soit par la *réaction* du peuple couschite sur le peuple conquérant, depuis la conquête, soit par l'action directe que, dans un âge primitif, il exerçait sur les peuples qu'il civilisa en partie avant de plier sous la force de leurs armes. Voici maintenant la différence

Digitized by Google

à établir entre son influence sur les deux races de Sem et de Japhet. Les Couschites ont subjugué partout les Sémites, leurs conquérants, au moyen de leurs sciences et de leurs industries, par les formes de leurs cultes et les modes de leurs gouvernements. Dans la Chaldée, dans l'Assyrie, dans l'Arabie Heureuse, les Sémites sont les maîtres matériels, mais les Couschites leur ont imposé le joug de leur pensée. Quant aux Aryas, c'est tout autre chose ; ils ne se sont laissé absorber par les Couschites sur aucun point. Les Shoûdras sont devenus Aryas dans l'Inde, et les Aryas, en adoptant une science et une philosophie couschites, les ont digérées, les développant d'une façon supérieure et originale.

Le système *hiéroglyphique* prouve, du reste, une infériorité évidente par rapport au système du verbe humain chez les peuples qui sont obligés de s'en servir pour se faire entendre, qui sont forcés d'en faire le dépôt absolu de leur science et de leur intelligence. Il n'en est pas moins vrai que le double système de l'écriture des Egyptiens et des Chinois témoigne d'une rare *ingéniosité* d'esprit, d'une grande force d'attention et d'une minutie d'observation étonnante, à part la grande naïveté de l'ébauche première et même la grossièreté de la donnée primitive. Dans un pareil système de langage, le mythe ne saurait exister dans son génie propre, ne pourrait devenir fluide et former un idiome parlé, pour l'embrancher à travers toutes les conceptions de l'esprit humain. Il ne pourrait devenir cet arbre vivace de la parole des langues aryennes, qui ouvrent tous les horizons du monde intellectuel dans leur étendue la plus vaste et la plus profonde. Il manque, en revanche, au langage des mythes, ce caractère d'*utilité pratique*, ce travail d'une observation minutieuse pour tout ce qui concerne la civilisation dans son ébauche technique et matérielle, caractère et travail qui font l'honneur et la gloire du système des hiéroglyphes. C'est ainsi que les Aryas ont tout développé et tout agrandi, mais qu'ils n'ont, en principe, rien imaginé en fait d'astronomie et de géométrie, d'industrie et d'art. Les Sémites sont bien plus pauvres encore, à cet égard, parce qu'ils se renferment bien plus étroitement dans la sphère des intuitions de la vie nomade propres à leurs idiomes. Comme le génie des fils de Cham, bien que sous de tout autres rapports, bien que dans des combinaisons d'une tout autre famille de peuples, le génie de la race chinoise est essentiellement technique et scientifique. Il n'en est pas moins vrai de dire que toutes ces races de la Chine et de la Chaldée, que toutes ces races de l'Egypte et de la Phénicie, quoiqu'elles observent bien et qu'elles inventent mieux encore, quoiqu'elles portent la technique, la science et l'industrie à un haut degré de perfection, s'arrêtent à diverses stations d'un point nommé, s'immobilisant plus ou moins dans ce point unique. Aussi voit-on, et cela de très-bonne heure, que toutes appartiennent, sous diverses conditions et à divers degrés, à un monde qui finit et non pas à un monde qui commence.

Pour que ces peuples si hétérogènes de mœurs et d'idées aient pu se trouver en contact par leurs familles premières, il faut remonter à un état bien plus antérieur à l'existence des grands empires de l'Asie méridionale et de l'Egypte, à un état bien antérieur encore à l'extension de la race sémitique et de la race aryenne, comme aussi au développement de la civilisation chinoise. Les traditions aryennes et sémitiques, jusqu'à un certain point aussi les traditions chinoises, nous renseignent à cet égard. Il est vrai que celles de l'Egypte nous font absolument défaut, car il n'y a que les hiéroglyphes qui y parlent, et les hiéroglyphes n'expriment qu'un présent et non pas un passé traditionnel ; mais il nous est toujours ouvert une ressource, nous pouvons toujours juger par une certaine analogie de croyances avec d'autres peuples, analogies qui nous offrent des points de comparaison solide. Toutes les traditions de l'espèce humaine, ramenant les primitives familles à la région de *leur berceau*, nous les montrent groupées autour des contrées où la tradition hébraïque place le *jardin* dans l'Eden, où celle des Aryas établit l'Airyâna vaêdjâ, ou le Mérou avec les régions voisines. Ce sont, du côté de l'occident, le Ferghana ou le Kokhand, ainsi que le Tokharestan, en outre le Soghd et la Bactriane ; ce sont du côté de l'orient, la Sérique ou le Tourkestan chinois ; puis du côté du midi, le Baltistan ou le petit Tibet, avec tout l'Afghanistan oriental et occidental ; enfin, du côté du nord, les contrées qui aboutissent au lac Aral vers le nord-ouest, au lac Balghasch, etc., vers le nord-est. Tout concourt à

Digitized by Google

prouver que ce fut ici le séjour d'une *humanité primitive*, à laquelle nous sommes forcés de remonter pour expliquer les rapports d'idées et de cultes d'une nature tout à fait *spéciale*, et qui sortent de la catégorie des sentiments *naturels* à l'espèce humaine. Or tous ces rapports tournent autour d'un point unique qui est celui des *grands arcanes* du genre humain pour tout ce qui concerne son génie propre, pour tout ce qui touche à ses origines (22).

L'Eden devient *géographiquement* impossible si on le prolonge, avec la Genèse, du côté du Tigre et de l'Euphrate en leur cours supérieur; mais on conçoit fort bien, *mythiquement* parlant, que l'on ait considéré l'Oxus et l'Indus (le Gihon et le Pishon), comme sortis d'un même lac, quoique cela ne soit pas vrai en géographie. Il en est ainsi du Tigre et de l'Euphrate, qui ne dérivent pas de la même source, mais peuvent être envisagés, mythiquement, de ce point de vue. Comme l'Oxus et l'Indus, l'Euphrate et le Tigre naissent dans des régions rapprochées. Rejetons une hypothèse trop scientifique pour les jours de la haute antiquité, celle qui prétend expliquer la source unique des quatre fleuves par leur issue de ce gigantesque système de montagnes qui sépare l'Asie centrale de l'Asie méridionale. Le souvenir de la migration des ancêtres de la race sémitique sert à expliquer parfaitement cette immense extension de l'Eden biblique, qui va des sources de l'Indus et de l'Oxus à celles du Tigre et de l'Euphrate. Doubles voisins d'une race primitive de Couschites ou de Céphènes, ainsi que de celle des Aryas de la Bactriane, ces proto-Sémites doivent avoir constitué un chaînon de peuples intermédiaires par suite de leur migration d'orient en occident, de peuples qui rattachent les traditions mythiques des races métallurgiques du Pont et du Caucase, aux traditions mythiques des races métallurgiques de l'Hindou-Kousch, du Belour et des montagnes du petit Tibet. En faveur de cette solution d'un problème important paraissent militer une foule de raisons mythiques, géographiques et ethnographiques, relevant d'un primitif ordre historique d'idées et de choses.

Si jamais cette question devenait soluble, elle le serait par les mythologies comparées de toutes les branches de la famille des Aryas, par celles des races finnoises du Touran occidental, qui roulent, presque exclusivement, sur les dieux de la métallurgie, ainsi que par les mythologies des peuples chamitiques de l'Asie méridionale. Influentes sur les croyances des Aryas pour tout ce qui touche aux origines de l'art et de la civilisation matérielle d'un monde primitif, ayant absorbé en outre toute la foi patriarcale de quelques-unes des grandes branches de la famille sémitique, les croyances chamites reposent sur un fond de culture technique et scientifique, spécialement propre aux Ethiopiens orientaux, qui sont les Couschites ou les Céphènes.

On a supposé l'existence d'une langue antésémitique. Non content d'établir un rapport de primitif voisinage entre les Sémites et les Aryas, une tradition sur les origines de l'espèce humaine qui leur serait à peu près commune, on a voulu faire découler les idiomes des Aryas et des Sémites d'une même source. Parce qu'il est possible de décomposer la langue des Aryas, d'y faire des mots isolés de chacune des parties du discours, d'où il ne suit nullement qu'elle ait jamais existé à l'état du chinois sans composition et sans grammaire, on a voulu essayer cette anatomie sur l'idiome sémitique. On ne peut nier qu'il y ait entre ces deux idiomes des rapprochements même assez significatifs; mais vouloir pousser ces rapprochements aussi loin que l'ont essayé MM. Fürst et Delitzsch, c'est-à-dire jusqu'à la décomposition des lettres mêmes, par delà la décomposition des mots, c'est, à force de ténuité exagérée, ramener la science aux tristes théories des Court de Gébelin et des Condillac.

(22) Ce qui est censé préexister dans le monde des dieux, embrassant l'ordre cosmique des choses, la création et l'ordonnance, comme le maintien du système de l'univers, doit se reproduire, à sa façon, dans le monde des hommes. Les *arcana* de l'humanité, qui se rattachent, pour les Aryas, à son origine dérivée des dieux chthoniens qui s'agitent au sein de la terre, où ils enfantent, sont, en leur principe, les *arcana* des divinités elles-mêmes. Il s'agit ici de l'élévation et de l'abaissement alternatif de la nature divine et de la nature humaine, du caractère de la mort, qui conduit les Aryas à l'immortalité par les sacrifices, les Chamites à la transmigration des âmes par les jugements que leur infligent les grands dieux chthoniens, devant lesquels elles comparaissent. Particulièrement active en tout ceci, la Némésis préside, en outre, à la destinée des peuples et des empires.

Digitized by Google

Le but de tous ces efforts serait de ramener les idiomes connus de l'espèce humaine au type chinois, qui se rapprocherait ainsi de la langue parlée par Adam dans le paradis terrestre. Mais la question de la diversité originelle des grandes familles de langues n'a absolument rien de commun avec celle de l'unité originelle de l'espèce humaine; aux yeux du Chrétien, le Saint-Esprit souffle également, quoique diversement, dans toutes les langues. Chaque idiome primitif est un tout en son principe même. Les langues monosyllabiques, antigrammaticales par leur essence, restent telles à jamais; chaque famille d'idiomes suit son type, n'en déviant jamais sérieusement dans le cours de ses aventures.

La séparation des parties du discours d'un langage, sa réduction aux éléments distincts de la parole, qui en abolissent la grammaire, possible pour les idiomes aryens, devient impossible pour les sémitiques. Mais ce qui est hypothétiquement possible n'est pas pour cela un fait. Chaque muscle, nerf, tendon, artère, que l'anatomie constate dans le corps humain, n'y ont jamais existé dans l'isolement. Quant aux langues sémitiques, par suite de leur rudesse élémentaire, de leur simplicité et presque de leur grossièreté primitive, l'acte de séparation y est impraticable, car il faudrait détruire le mot pour le décomposer dans la lettre même.

M. Bunsen, se fondant sur les essais désespérés de MM. Fürst et Delitzsch, a tenté de ramener à l'unité les idiomes de l'espèce humaine. Tout en admettant les résultats de la philologie comparée, tout en distinguant entre les grammaires, organismes des diverses familles de langues, il prétendait arriver à l'unité d'un dictionnaire sur le cadavre de toutes ces grammaires, dégageant l'inconnu d'un connu qui résiste opiniâtrément à l'analyse. M. Renan a mis à néant cette tentative, refusant de suivre M. Bunsen dans l'ascension de son échelle des langues, du chinois à l'indo-européen, du degré le plus bas au degré le plus élevé de cette échelle. Restant à jamais tel, le chinois ne lui semble pas être le germe d'un idiome touranien, celui-ci d'un idiome chamitique remontant au sémite, ni le sémite renfermer le principe de l'indo-européen. Les systèmes de ces langues ne sont pas des ponts de passage qui aboutissent les uns aux autres. Ils ont roulé dans leurs orbites autour du verbe humain, soleil de leurs évolutions intelligibles; quant aux exceptions apparentes, produits du mélange de peuples et de races, elles tombent toutes à des époques historiquement appréciables.

Que l'on entasse hypothèses sur hypothèses, que l'on essaye du miracle de Babel en sens inverse de ce miracle, que l'on construise un corps de la parole avec des bras et des jambes hétérogènes, l'homme primitif est, en ceci, hors de cause : il est invinciblement donné par la conscience de l'espèce humaine. Elle se sait une par son verbe inné, par sa raison, par sa morale, par la liberté de sa pensée et de son action, par la responsabilité de ses œuvres, à part la foi, à part la tradition mythique des peuples de l'antiquité, à part les idées de purification et de sacrifice qui se rattachent à sa tradition, à part les rites domestiques et publics qui en relèvent : ensemble qui peut braver à son tour les deux principaux arguments qu'on oppose à l'unité : l'un, le plus faible, tiré de la diversité de langage; l'autre, le plus fort, emprunté à la diversité des types de l'espèce humaine. L'action d'un monde primitif sur une humanité primitive nous étant totalement inconnue, la dernière de ces preuves commence à chanceler sur sa base. Nous pouvons constater, en outre, une abondance de physionomies étranges, qui ne sont pas le produit d'un mélange, et semblent expliquer la possibilité physiologique du passage d'un type de l'espèce humaine à un autre, en tenant compte des passions de l'âme, qui influent sur la génération de ces figures anomales. Que ne devait-il pas en résulter dans un vieux monde, bien plus énergique dans la permanence de ses productions que le monde actuel?

Dans le rapprochement qui a été fait d'une certaine portion des vocabulaires arya et sémitique, il faut faire la part de l'illusion et celle de la vérité.

L'illusion complète, radicale, c'est la descendance d'un même foyer. La vérité se trouve dans le rapport, par suite d'un voisinage des ancêtres primitifs des Aryas, des Sémites et des Céphènes; voisinage qui remonte à un monde ancien, qui précède d'un grand nombre de siècles les grands empires céphènes de l'Asie méridionale, comme aussi leurs établis-

Digitized by Google

sements dans diverses portions de la vieille Inde et de la vieille Babylonie d'avant Xisouthros; les fondations des royaumes céphènes de Suse, de Babylone et de Ninive appartenant à une ère postérieure à celle de Xisouthros. Ces royaumes sont, à leur tour, beaucoup plus vieux que les migrations des Aryas et des Sémites, qui les mirent à néant. Nous obtenons ainsi trois degrés de comparaison pour l'antiquité relative des primitifs rapports entre les Aryas et les Sémites. Leur migration en est le dernier; l'établissement des Céphènes dans l'Inde et la vieille Babylonie est à la tête; la fondation des royaumes de Suse, de Babylone et de Ninive tombe dans une époque intermédiaire. C'est donc par delà ces trois temps qu'il faut placer le voisinage primitif des Sémites à l'occident, du côté de la Médie, des Céphènes à l'orient, occupant un pays de Kousch sur l'Oxus et de Chavila sur la rivière de Caboul, ainsi que des Aryas de la Bactriane et du Soghd au nord; configuration géographique des lieux qui place les ancêtres des Sémites dans les pays entre l'Ariane et la Médie, avant qu'ils se fussent portés du côté de la haute Assyrie et de l'Arménie.

S'il est probable que les ancêtres des Aryas et des Sémites se soient tendu la main dès leurs berceaux, ils ont dû, par le fait seul du courant opposé de leurs migrations, se séparer dès une époque antéhistorique. Il n'en est pas ainsi des Sémites dans leurs rapports avec les Céphènes. Non-seulement les ancêtres des Sémites ont coudoyé les régions de l'Eden qui portent les noms de Kousch et de Chavila, ils ont touché également aux peuples qui en sont issus du côté de la Médie, de l'Assyrie, de la Babylonie, durant la domination des Céphènes. Les heurtant, se mêlant et confondant avec eux dans l'Arabie Heureuse et l'Ethiopie adjacente, ils rencontrèrent une race analogue dans l'Egypte et le Chanaan, comme des Céphènes de vieille souche, devenus Sémites par leur idiome, parmi les Phéniciens. C'est ainsi qu'ils les ont plus spécialement connus que le reste du genre humain.

De cet enlacement des destinées des races sémitiques et chamitiques est née une double difficulté, un double embarras. Le premier concerne la distribution des familles de Sem et de Cham, la Genèse comptant parmi la postérité de Cham des populations qui parlent un idiome sémitique pur ou mélangé, quoiqu'elles se distinguent du génie des Sémites et de leur type invariable pour tout le reste. L'autre embarras touche au rapport du copte et des langues sémitiques, le copte étant le fragment le plus original des idiomes chamitiques connus.

Quoique le copte tranche tout aussi fortement que la langue des Aryas avec le sémitique, les ressemblances entre le copte et le sémitique sont plus frappantes sur un petit nombre de points, qui touchent à la grammaire et non au dictionnaire, comme cela a lieu entre les Sémites et les Aryas. Quoique ces analogies soient généralement extérieures, et qu'elles n'affectent que faiblement le mécanisme du langage, les Orientalistes du dernier siècle, qui les avaient superficiellement aperçues, penchaient à placer le copte dans un rang subalterne, en le rangeant dans la famille des langues sémitiques. M. Et. Quatremère déchira alors le voile qui couvrait les origines du copte et y découvrit une langue mère. Depuis les découvertes de M. Champollion, le copte a été décidément salué comme un restant de la langue des Pharaons par son rapport avec les hiéroglyphes. Il ne s'agit donc plus de le classer dans la catégorie des langues sémitiques. Pour expliquer les analogies entre le copte et le sémitique, on a versé du côté opposé de la vieille ornière : le copte n'a plus été une langue sémitique *sui generis*, une langue sémitique appauvrie et dégénérée; il est devenu le grossier prototype, le rudiment élémentaire des idiomes sémitiques eux-mêmes.

Dans un travail ingénieux, quoique souvent des plus hasardés, le savant philologue Benfey avait tenté de placer l'hébreu à la tête des idiomes sémitiques de l'Asie, le copte à la tête des mêmes idiomes dans l'Afrique. Les deux courants, dérivés dans un sens opposé d'une seule source, eussent ainsi appartenu à une langue antésémitique qu'il restait à découvrir. M. Bunsen ne s'en est pas contenté, car le copte est devenu à ses yeux cet idiome antésémitique dont les dialectes sémitiques eussent été comme l'exsudation. Ce n'est pas qu'il ramenât à l'Egypte le berceau de ces idiomes; il les faisait au contraire dé-

Digitized by Google

river de la Babylonie, sein fécond qui engendra les Egyptiens, sevrés de son lait à une époque obscurcie par la nuit des âges. Qu'entre la Babylonie, l'Assyrie et l'Elymaïde encore couschites, à l'époque nemrodienne de la Genèse, et l'Egypte des vieux Pharaons il y ait eu des rapports intimes, à cela nul doute; qu'il ait subsisté un échange scientifique entre les pontifes de la vieille Chaldée et de la vieille Egypte, un échange de théories cosmogoniques, de doctrines philosophiques, on a tout lieu de le croire; que le système des poids et mesures de la Chaldée ait ainsi passé à l'Egypte, cela semble certain.

Il y a même plus. Le fond de la civilisation babylonienne étant anténemrodien, les rapports de l'Egypte et de la Babylonie doivent également remonter plus haut. Nous arrivons ainsi aux vieux âges du monde, à l'époque mythique et antéhistorique de l'espèce humaine, à un système mythique du calcul des temps, à une vieille année lunaire qui précède l'année solaire de l'époque postnemrodienne chez les Chaldéens. Cette vieille astronomie mythique, le calcul mythique des quatre âges du monde, la géographie mythique d'un système symétrique de montagnes, de fleuves et d'océans, ayant une sorte d'Eden à son centre, mappemonde céphène dont la tradition ne s'est jamais effacée des cosmographies de l'antiquité, depuis l'Inde et la Chine jusqu'aux extrémités de l'Occident, tout cela nous ramène également à des rapports entre la vieille Babylonie et la vieille Egypte. Il existe, à cet égard, des conceptions mythiques d'une nature précise, par rapport à la marche de la civilisation le long des côtes de l'Océan Indien, du golfe Persique, de la mer Rouge et de la Méditerranée depuis Joppé jusqu'aux extrémités de la Phénicie (23).

Par un contraste formel avec la religion des Aryas du Véda et du Zendavesta, ainsi qu'avec la religion héroïque des grandes épopées de l'Inde, les croyances des Shoûdras, telles qu'elles ont passé, mélangées d'idées aryennes, dans les Pourânas, comme expression des sectes populaires de l'Inde, manifestent partout des divinités essentiellement hiéroglyphiques, qui présentent les plus fortes ressemblances avec celles de la vieille Chaldée, de la vieille Phénicie, de la vieille Egypte (têtes, pieds et mains sans nombre, la figure animale reposant sur le corps de l'homme et relevant d'un principe de métamorphose). On ne saurait douter, d'après cela, qu'ils aient eu une écriture hiéroglyphique, à l'appui de leur primitif langage. Les dieux furent en partie des hiéroglyphes, dont le déchiffrement servirait à la connaissance du fond d'idées qu'ils expriment. Il en est de même des dieux de la mythologie chinoise, qui paraissent tous également sous forme animale. Les Aryas connaissent fort bien les dieux de cette espèce et les traitent de Gagènes, c'est-à-dire *enfants de la terre*, fils d'un *Râhon* et d'une *Kéton* de l'Inde, d'un *Phorkys* et d'une *Ketô*, d'un *Typhoios* et d'une *Echidna* de l'Asie Mineure, etc. Ils les combattent comme des géants qui appartiennent au culte *chthonien* d'une antique race agricole, et *pélagien* d'une antique race maritime, quoique une portion de la race arya ait adopté leurs cultes avec leur civilisation.

En prenant en considération cet ensemble de choses, soutenir avec M. Bunsen que le type de l'idiome égyptien, de la race égyptienne, de la science égyptienne provient de l'antique Babylonie, c'est les rattacher plus ou moins à l'ensemble de la culture des Céphènes, représentée par les théories des Matsyâh de l'Inde et des Oannès de la Chaldée, parentes des spéculations des Taautès de la Phénicie et des Thot de l'Egypte. En tout ceci, il ne saurait être question que d'une parenté, non pas d'une identité d'origine.

Quoi qu'on fasse, on n'arrivera jamais par ce moyen au copte comme à un prototype de la langue antésémitique par excellence, dont les idiomes sémitiques seraient descendus; pas plus qu'on n'arrivera par d'autres moyens à une langue *a priori*, de nature monosyllabique, dont le système trilitère sémitique serait découlé tout aussi bien que le système de la langue des Aryas.

Il y a une chose décisive à cet égard. Les Sémites sont postérieurs aux Céphènes dans l'Asie méridionale. Loin d'en émaner, ils les subjuguent. Là où ils se mêlent aux vaincus,

(23) Il s'agit du peuple des Matsyâh de la vieille Inde mythique, servant d'intermédiaire entre les Kaushikas de l'Orient, dont les Matsyâh font partie, et les Couschites de la Susiane et de la Babylonie. — *Voy.* la *Revue archéologique* du 15 janv. 1856, p. 590.

Digitized by Google

comme dans la Syrie, la Babylonie, l'Arabie méridionale, le Chanaan, leur langue passe aux vaincus, comme une portion de la foi des vaincus passe aux vainqueurs. Il en est de même dans l'Inde et dans la Perse, où il y a action de l'idiome des Aryas sur celui des Céphènes et réaction de la foi et de la civilisation des Céphènes sur les Aryas.

Le copte est, au fond, une langue antigrammaticale par son essence même, et n'est devenu grammatical qu'obscurément et imparfaitement, par une action évidente des idiomes sémitiques. Toute une famille de langues de l'Afrique septentrionale est dans le même cas. Depuis les côtes de la mer Rouge jusqu'aux rives de l'Atlantique, à partir des idiomes couschites, nubiens, ou comme on voudra les appeler, jusqu'aux idiomes des Cabyles, des Touariks et des Guanches, il règne un type linguistique qui n'est pas identique au copte, il s'en faut, mais qui tourne dans une sphère parente, en même temps qu'il semble avoir subi des influences sémitiques depuis les vieux jours du monde. Autant que nous pouvons en juger, le caractère hiéroglyphique des religions de ces peuples et de ces contrées correspond partout intimement à la nature de leurs langages.

Après avoir fait justice de l'idée qui pose le copte comme prototype des idiomes sémitiques, comme un langage qui sert de pont entre les idiomes scythiques et sémitiques, il convient de rechercher au contraire quelle a été l'action exercée par les langues sémitiques sur le copte et les autres langues chamitiques, action qui tient à diverses causes.

Nous voyons d'abord une influence prépondérante des idiomes sémitiques sur la généralité des langues du midi de l'Asie, occupée par les Couschites, je veux dire la Babylonie et la Mésopotamie, et très-anciennement la Syrie jusqu'aux abords du Taurus, l'Arabie Heureuse et une portion de l'Ethiopie, finalement la Phénicie et le Chanaan qui s'y rattache. Défalquons un mélange très-probable de mots couschites dans le chaldéen, l'araméen, le phénicien, mots qui se trouvent encore avec abondance dans l'ehkili du midi de l'Arabie et dans plusieurs idiomes de l'Abyssinie devenue sémitique, comme le midi de l'Arabie, par l'invasion des Yoktanides; sous tous les autres rapports, ces peuples, si différents des Sémites par l'ensemble de leur culture et de leur civilisation, parlent des langues qu'il faut presque toutes classer parmi les dialectes sémitiques. Il existe en ceci une influence évidente des différentes familles des Sémites conquérants, Arphaxites, Araméens et Yoktanides sur les races couschites, dont ils bouleversèrent l'empire, tout en subissant l'influence de leur civilisation inséparable de celle de leurs croyances.

Nous rencontrons cependant une pareille métamorphose chez les Céphènes de la Médie, de la Perse et de l'Inde. Le fond d'une population d'un brun foncé, tirant plus ou moins vers le noir, les Shoûdras et les Kâdraveyas (les Gédrosiens), ainsi que les races parentes de l'Arachosie, etc., succombant sous l'invasion aryenne, y a perdu ses idiomes par le mélange, tout en introduisant, dans le sanskrit, le zend et les idiomes de la Médie et de la Perse, une foule de mots qui ne sont pas aryas d'origine. Quoique les Aryas aient su mieux défendre leur originalité morale, religieuse et intellectuelle que les Araméens, les Arphaxites et les Yoktanides, ils n'en ont pas moins subi l'action d'une foi couschite qui relevait d'un fond de culture agricole, commerciale et industrielle. Une portion de la philosophie brâhmanique et le système de la caste lui-même, la doctrine de la transmigration qui s'y rattache, étranger au génie arya pur, trahissent une sagesse céphène dont le grand dieu des Céphènes porte témoignage; je veux parler de *Tvashtar* ou *Vishvakarman*, du dieu ouvrier par excellence, identifié au Brahma des pontifes aryas. Les *Bâbhravas*, ou les *Bruns*, et les *Kâpeyas*, c'est-à-dire les *Cercopes*, à la face obscure, issus des *Kaushikas* et affiliés au pontificat des Brahmanes, ont été les soutiens de ce système amalgamé avec la doctrine d'un pur aryanisme. Mais entre l'action que les Ethiopiens assujettis et supérieurs en culture ont exercée sur leurs vainqueurs aryas et sémites, il y a une notable différence. Dans la Syrie, la Mésopotamie, la Chaldée, l'Arabie Heureuse, comme au sein de la primitive Abyssinie, le culte monothéiste de l'*El* des Sémites et de ses *Elohim* perce à peine, et se trouve partout absorbé par le culte de Mylitta et de Baal; au contraire dans l'Inde et dans la Perse, le génie arya triomphe encore, même en s'assimilant des éléments de la culture comme de la foi des Céphènes.

Digitized by Google

Du reste, cet abandon de la langue des Céphènes qui succombe en se mêlant par le vocabulaire à celle de leurs vainqueurs s'explique par la supériorité de l'idiome des Sémites et des Aryas sur celui des Céphènes.

Il serait important de scruter à fond le dictionnaire des langues sémitiques dans les monuments les plus anciens de ce langage même; chose très-faisable pour les langues aryas, où le tuf arya se sépare étymologiquement des éléments étrangers qui y ont pénétré dès les jours d'une antiquité reculée. On a remarqué que le mot *nagara* pour *cité*, sans étymologie dans le sanskrit et les idiomes voisins, devait lui être étranger dans son principe même. C'est l'arabe *nagran*, qui se rencontre dans une ville célèbre de l'Arabie Heureuse. Comme l'alphabet indien s'appelle *Devâ-Nâgarî*, *écriture empruntée à la cité des dieux*, et que cet alphabet a dû être hiéroglyphique en son principe, il semble en résulter que les inventeurs de la nâgarî furent les Ethiopiens orientaux habitants du Nagara ou de la cité couschite de la vieille Inde, du temps où ils perdirent leur idiome natif et passèrent à celui des Aryas; les vainqueurs auront adopté postérieurement cet alphabet si conforme au système de leur langage. Quant aux Céphènes de Suse et de Babylone, ils transformèrent aussi, très-problablement, l'écriture cunéiforme, originairement hiéroglyphique selon M. Oppert, pour en faire un alphabet, du temps où leurs idiomes se modifièrent par le mélange avec les Aryas dans la Susiane et avec les Sémites dans la Chaldée; de sorte qu'ils auront également transcrit leur nouvel idiome au moyen de cet alphabet. Les lettres dites phéniciennes sont dues, à leur tour, à l'initiative des Céphènes sémitisés, dans leur passage des rives de la mer Rouge aux rives de la Méditerranée.

On le voit, l'action des Sémites, y compris celle des Aryas sur une portion des langues chamitiques, tombe dans un très-vieux monde. Quand, par suite d'un mouvement immense, les races aryas et sémitiques débordèrent sur les Etats céphènes de l'Asie méridionale, que les Sémites occupèrent l'Asie occidentale, les Aryas l'Asie orientale, la zone intermédiaire de l'Assyrie et de l'Elymaïde étant subjuguée, selon toute apparence, par une race sémitique à laquelle le flot d'une invasion arya arracha cette conquête, il y eut certainement un grand nombre de mélanges de races et de combinaisons nouvelles. Un flot d'invasion roula aussi des ondes mélangées de populations diverses composées d'Aryas, de Sémites et de Céphènes rendus mobiles en les arrachant à leur vieille base. De ce nombre furent les Phéniciens et avant eux les Cares leurs prédécesseurs. Tout ce flot prit son cours à travers l'Egypte où il resta à l'état plus ou moins tumultueux, plus ou moins stagnant durant le cours de plusieurs siècles; c'est l'époque des Hyksôs, trop longtemps considérée comme une invasion purement hébraïque, ou purement bédouine, et à laquelle on doit la culture du Delta et ses monuments aux dépens des populations vaincues. C'est aux égyptologues à se mettre d'accord avec une saine philologie sémitique pour arriver à de nouvelles lumières sur cette époque tant controversée, si obscure et si importante des Hyksôs. L'action exercée par les idiomes sémitiques sur le copte pourrait bien y avoir pris ses commencements.

Si, quittant le monde des Aryas et des Chamites, nous abordons le monde si distinct des Sémites, je veux dire des Sémites pur sang, qui n'ont pas été absorbés par les institutions des fils de Cham, nous nous trouvons aussitôt dans un autre monde. Les races sémitiques sont radicalement dépourvues de mythologie quelle qu'en soit la forme. Leur génie est antimythique par essence; car les mots de leur idiome sont des images sensibles qui n'ont jamais servi de types à un ordre d'idées intuitives. Chez les Aryas, la donnée mythique repose sur le caractère *typique* du langage même. Hiératique ou hymnique en son principe, composant un système de *hieroi logoi* comme chez les Grecs, de *nâmâni yadschuyâni*, mots sacramentels, comme chez les Indiens, d'*indigitamenta*, comme chez les Latins, où les *nomina* figurent comme *numina*, de *keemingar* ou de signes de reconnaissance, comme chez les Scandinaves, la donnée mythique s'élargit dans l'épopée, se symbolise dans le drame, passe à l'état d'abstraction dans la poésie cosmique et gnomique primitive, d'où elle pénètre plus tard dans le domaine d'une vieille philosophie. Rien d'analogue chez les Sémites.

Digitized by Google

A y regarder de près, toute la vieille mythologie céphène, qui se reproduit dans celle des Assyriens, des Babyloniens, des Phéniciens, toute la littérature sacrée et profane des personnages mythiques qui ont nom Oannès, Taautès, Thoyt, etc., toute la primitive littérature chinoise, écrite sur les écailles du dos d'un dragon mythique, fils des ondes, la sagesse égyptienne, formée des livres de Thoth, immense dépôt de la spéculation cosmique de ces peuples, comme de leur application technique et industrielle, relèvent de l'hiéroglyphe, et non pas, comme chez les Aryas, de la parole.

Chez les Sémites, rien de cela; leur mot propre ne fut pas un mythe, leur pensée ne s'exprimait pas au moyen d'un hiéroglyphe. Ils l'expriment par images et composent des tableaux. La parabole remplace pour eux l'action du mythe comme celle de l'hiéroglyphe, et il en naît le parallélisme, trait particulier de leur langage. Le mot toujours pittoresque et souvent énergique chante Dieu comme l'oiseau dans son bocage, mais n'arrive pas à l'expression abstraite de l'idée de la Divinité, ni à l'abstraction en aucun genre; partout le Dieu vivant, nulle part le Dieu théologique et dogmatique. Il a fallu torturer l'idiome des Arabes pour le plier à l'expression des pures catégories de l'entendement.

Cette différence du génie linguistique et du caractère propre aux trois races étant donnée, on conçoit leur différence quant à la manière de prendre pied dans la tradition et de s'orienter dans la légende. Si les généalogies des rois et des pontifes aryas ont un principe mythique, celles des Chamites ont un tout autre caractère. Gravées dans les chiffres des dieux sur des édifices publics, dans des temples, des palais, des sanctuaires, elles ressemblent, par leur caractère monumental, à des archives sculptées dans la pierre, sans porter pour cela le caractère exclusivement historique qu'on leur attribue. Archives de temples et de palais, elles figurent, en quelque sorte, l'alliance de l'Eglise et de l'Etat. Telles elles nous paraissent sous une forme dans la Chine, sous d'autres formes à Ninive, à Babylone, à Tyr et dans l'Egypte. Il faut se garder d'en exagérer la valeur rigoureusement historique avec les sinologues d'autrefois et un peu aussi avec les égyptologues du jour, qui me semblent faire remonter l'infaillibilité de Manéthon beaucoup trop haut en histoire, comme d'autres pourraient être tentés de le faire pour Bérose. Le point de départ est, en tous ces monuments, quelque triade hiéroglyphique, comme celle d'un père, d'une mère et d'un fils, symbole de la triple puissance du ciel, de la terre et de l'espèce humaine, ou du principe igné, du principe humide et de la génération des êtres de la terre. Une astronomie purement mythique en son principe, un calcul mythique des temps servent de cadre primitif aux dynasties du ciel et de la terre, à la généalogie des dieux et à la succession des hommes. J'ignore si l'on peut affirmer avec quelque assurance qu'une astronomie véritablement scientifique éclate sur aucun des monuments de l'Egypte. M. Brugsch le nie à peu près, et M. Lepsius l'affirme, non sans y mêler un certain doute.

Du reste, les dieux des Chamites paraissent facilement sous le caractère de l'homme comme inventeurs des sciences et des arts, et impliquent naturellement un certain évhémérisme, contraire au génie des Aryas et qui se rapproche davantage de la nature des Sémites.

Comme on le voit, la séparation des noms fictifs et historiques est, en toutes ces choses, matière scabreuse et difficile.

Au lieu de dieux, les Sémites placent des hommes à la tête de leurs généalogies : ce ne sont pas des héros, fils de dieux ou demi-dieux, démembrement du Dieu unique en autant de manifestations divines, ce sont des patriarches-pasteurs, guides de tribus pastorales; car c'est sur ce type sémitique pur qu'ils se figurent le reste de l'espèce humaine. Les patriarches de ce genre doivent être pris collectivement, comme désignant leur famille réelle, les branches collatérales de leur parenté, ou l'ensemble de la tribu, y compris les serviteurs et les esclaves. Ils figurent doublement, comme unité simple et comme unité collective : ce mode de généalogie est permanent chez les Hébreux et les Arabes.

Quant à la tradition universelle de l'espèce humaine, que nous ne rencontrons que chez les Hébreux, car les Arabes la leur ont empruntée, c'est un monument unique dans les

Digitized by Google

annales du monde. S'il y a quelque ombre de cette donnée chez les Aryas, et notamment parmi les brahmanes, comme dans les récits de Bérose, conformes aux mouvantaras de l'Inde brahmanique, cela ne saurait se comparer. Il est vrai que le récit du monde antédiluvien et postdiluvien, jusqu'à la vocation d'Abraham, n'est pas aussi *isolé* qu'il en a l'apparence; car il a appartenu en commun aux Aryas et aux Céphènes, et il en perce quelque chose dans les annales de la Chine : mais on ne retrouve nulle autre part la netteté d'aperçu et la conscience du fait qui caractérisent le récit de la Genèse.

A la race sémite revient la science du vrai Dieu, qu'elle a communiquée à l'espèce humaine par la voie du christianisme. Elle est originellement et de fondation la plus sublime de toutes les grandes familles de l'espèce humaine, quoiqu'elle n'ait jamais bien réellement progressé, et qu'elle ait vécu pour tout le reste de l'emprunt fait aux sciences et à la philosophie des Aryas.

Le pur génie du sémitisme repose sur un fond d'enthousiasme plus élevé que chez aucun peuple; c'est la puissance du vol lyrique le plus sublime qui ait jamais été atteint. L'âme fait explosion dans son sentiment d'admiration des magnificences du Créateur; la création tout entière lui semble une splendide hyperbole de sa puissance. Prenant son vol de l'adoration et de la prière, elle s'élève jusqu'à la vision et la prophétie chez les *Nebüim* des Hébreux, montant vers l'intuition du trône divin, dont le trône salomonien est un reflet terrestre. L'apparition de Dieu, dans la nuée, finit par y progresser jusqu'à la vision d'une cité sainte, dont nous possédons la plus sublime expression dans l'*Apocalypse*. Chez les grands prophètes, notamment chez Isaïe, la prophétie, sans abandonner le souffle lyrique, s'élève jusqu'à embrasser l'horizon tout entier de l'espèce humaine, comprenant les destinées des peuples et des empires et un âge inconnu qui s'élève par delà la fin du monde.

Enfin, le rôle de la race sémitique dans l'histoire du genre humain fut le plus élevé de tous, car elle lui donna la *religion*. Aussi longtemps que les Aryas de l'Occident, que les Grecs et les Romains demeurèrent païens, ils ont pu fonder et détruire, conquérir et rebâtir; les créations d'Alexandre dans l'Orient, celles des Romains dans l'Occident, ne furent que des œuvres de syncrétisme. Elles ont joué leur rôle dans la préparation des destinées de l'espèce humaine par le rapprochement des peuples, rapprochement qui n'a profité qu'au christianisme; mais elles ont promptement vieilli dans une corruption précoce des plus effrayantes. Si nous pouvons déplorer, scientifiquement parlant, leurs ruines, nous devons nous en réjouir moralement et historiquement parlant. Sans le christianisme, ni le monde celtique, ni le monde germanique, ni le monde slave n'eussent abouti et n'aboutiraient à aucune destinée universelle; car la conquête par les armes passe avec les armes : la Chine, l'Assyrie, la Médie, la Perse, l'Egypte, la Grèce, Rome, le prouvent. Il n'y a que la conquête par les sentiments et les idées qui tienne, en changeant le cœur et en modifiant l'esprit des peuples (24).

§ IV.

L'histoire des Sémites nous introduit naturellement en Afrique, où ils ont pénétré, ainsi que nous l'avons dit précédemment, et où leurs idiomes ne sont plus représentés aujourd'hui avec leur pureté originaire que par une langue morte, le gheez, devenu la langue sacrée des Abyssins.

Il y a eu évidemment dans cette partie du monde bien des croisements de langues comme de races. Les nègres ne présentent pas entre eux plus d'homogénéité que les blancs, et la diversité linguistique décèle des croisements que trahissent d'autre part les nuances si variées de la peau et les différences prononcées dans la forme de la tête, l'angle facial et l'ampleur du crâne. Il y a eu des croisements entre les Sémites et les nègres, entre les nègres et les Chamites. D'après des travaux récents, ce n'est pas seulement le gheez et l'amhorique qui se rattacheraient à la souche arabe, mais il paraît qu'il faudrait y rapporter

(24) Cf. le savant Mémoire de M. le baron d'Eckstein, intitulé : *Questions relatives aux antiquités des peuples sémitiques.* — *Histoire générale des langues sémitiques*, par M. Ern. Renan.

Digitized by Google

encore beaucoup d'autres idiomes africains. En première ligne se présentent le tögrjana et le tögray (tigré); puis la langue du Gouraghé au sud-ouest, l'adari dans le Harar, le gafat à l'ouest du lac Tzana, l'ilmorma, en usage chez plusieurs tribus gallas, l'afar et ses deux dialectes; le saho, parlé par les Sahos qui habitent non loin de Mossawa sur la mer Rouge (d'Abbadie), le homal, le sechuana et le wanika (Ewald). Toutes ces langues présentent des caractères nettement sémitiques. Il faut leur adjoindre encore le suahili, qui ouvre à son tour un autre coin de l'horizon.

C'est une langue cafre, et le peuple qui en parle les dialectes, jadis borné, dans l'opinion des Européens, aux territoires les plus méridionaux de l'Afrique, s'étend maintenant pour nous, 5° plus au nord, jusque par delà Monbaz (25). Il atteint l'Abyssinie, confesse, lui noir et non pas nègre, une communauté fondamentale d'idiome avec des tribus purement nègres, telles que les Suahilis proprement dits, les Makouas et les Monjous. Enfin, les Gallas parlent tous des dialectes qui se rapprochent du cafre (26).

Les observations ne s'arrêtent pas là. On est en droit d'y ajouter ce dernier mot, de la plus haute importance : tout le continent d'Afrique, du sud au nord et de l'est à l'ouest, ne connaît qu'une seule langue, ne parle que des dialectes d'une même origine. Dans le Congo comme dans la Cafrerie et l'Angola, sur tout le pourtour des côtes, on retrouve les mêmes formes et les mêmes racines (27). La Nigritie, qui n'a pas encore été étudiée, et le patois des Hottentots, restent, provisoirement, en dehors de cette affirmation, mais ne la réfutent pas.

On a remarqué que le développement grammatical des langues africaines ne correspond pas au degré d'infériorité intellectuelle attribué d'ordinaire aux peuples de l'Afrique. Toutes, jusqu'aux langues hottentotes, dénotent un développement assez avancé de la faculté du langage, et par conséquent des facultés réflectives dont celle-ci est la manifestation. Quand nous mettons ces idiomes si riches en formes verbales, et qui distinguent le duel et souvent deux pluriels, en regard des idiomes monosyllabiques parlés par une race pourtant bien autrement intelligente, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer combien le génie grammatical est différent de l'aptitude à la civilisation, et nous sommes frappé davantage de cette vérité : que les individus, comme les races, sont plus divers qu'inégaux; nul n'a le droit de se croire absolument supérieur, car la supériorité ne se trouve jamais sur tous les points chez un même individu et chez une même race (28).

Certaines affinités ont été saisies entre les langues de l'Afrique et celles de la Polynésie. Ces analogies ne peuvent nous étonner quand nous voyons régner, depuis Madagascar jusqu'aux îles Marquises et à celles des Amis, une seule famille de langues, le *malayo-polynésien*. Cette famille se décompose en deux groupes : le groupe malais, comprenant un ensemble d'idiomes parlés depuis Madagascar jusqu'aux Philippines, et le groupe polynésien proprement dit. L'idiome de Madagascar ou le malgache sert de chaînon entre le groupe malais et les idiomes de la famille suahili-congo, avec lesquels il a de nombreux rapprochements.

Ces langues présentent, on s'y attend bien, une grande inégalité de développements. Ainsi, tandis que le malais dénote un degré avancé de culture, le groupe polynésien offre une simplicité toute primitive dans son système phonétique singulièrement rétréci, dans les moyens matériels et la pauvreté des formes qu'il emploie pour marquer les catégories grammaticales. Le discours se compose d'éléments rigides, invariables, et la clarté ne s'obtient qu'à l'aide de particules souvent équivoques. Dans la structure des mots, la syl-

(25) Pott, *Verwandtschaftliches Verhœltniss der Sprachen vom Kaffer-und Kongo-Stamme*, t. II, p. 8.

(26) Pott, *ibid.*

(27) Cette opinion, basée sur les travaux des missionnaires et des voyageurs, et en particulier ceux de d'Abbadie et de Krapf, trouve de vigoureux propagateurs dans M. de la Gabelentz, *Zeitschrift d. d. m. Gesellsch.* t. I, p. 238; M. Ewald, dans son beau Mémoire sur la langue saho; M. Krapf, directement, dans un Essai intitulé : *Von der Afrikanischen Ostküste* (même recueil, t. III, p. 311), et M. Pott, dont l'autorité est si grande en un pareil sujet. Ritter et Carus partagent le même avis. Toutefois cette opinion ne nous a pas paru avoir pris encore assez de consistance dans la science pour que nous ayons osé l'adopter dans notre étude des langues africaines.

(28) *Voy.* un récent ouvrage de M. Pott, intitulé : *De l'inégalité des races humaines considérée sous le rapport linguistique* (en allemand).

Digitized by Google

labe ne peut être terminée par une consonne suivie d'une voyelle; souvent même elle n'est formée que d'une seule voyelle. Non-seulement ces langues rejettent les consonnes sifflantes, mais encore elles tendent à aplanir les consonnes homogènes et à faire disparaître celles qui ont une individualité trop prononcée. Il semble donc qu'on doive les considérer comme le résultat de l'altération graduelle des langues malaises, plus énergiques et plus arrêtées. Telle est la pauvreté de leur système vocal, que, pour former des mots nouveaux, elles répètent le plus souvent une même syllabe. On y voit le même mot appartenant à différentes parties du discours, tantôt exprimant une action, tantôt désignant un objet. Souvent même le genre et le nombre ne sont pas indiqués.

Malgré le peu d'homogénéité de ces races, sorties sans doute de nombreux mélanges, ce fait d'un fonds de mots communs et d'une grammaire reposant sur les mêmes bases, nous autorise à admettre qu'une seule et même race a exercé son influence sur toutes ces populations. Cette race, la philologie comparée nous en indique le berceau dans la presqu'île transgangétique. Là nous trouvons un ensemble de langues appartenant à la même famille que le chinois, et se rattachant d'un côté au tibétain et de l'autre au siamois. Ces langues sont caractérisées par le monosyllabisme dont la langue chinoise est le type le plus pur, surtout sous sa forme ancienne ou archaïque. Chaque mot chinois, c'est-à-dire chaque syllabe, se compose d'un son initial et d'un son final. Le son initial est une des trente-six consonnes chinoises, le son final est une voyelle qui ne supporte jamais qu'une consonne nasale par laquelle il se termine souvent, ou une seconde voyelle. Ce qui caractérise le chinois et les autres langues de la même famille, c'est l'accent, qui se manifeste par une sorte d'intonation chantante, laquelle varie de quatre manières différentes dans le chinois, se réduit à deux dans le birman et finit par s'effacer dans le tibétain. La présence de cet accent détruit toute harmonie et s'oppose à la liaison des mots entre eux, car le moindre changement dans le ton du mot donnerait naissance à un autre mot. Pour que le langage demeure intelligible, il faut que la prononciation du mot reste invariable. De là l'absence, dans la famille chinoise, de ce que les philologues appellent *phonologie*. Cependant, en siamois, on remarque une disposition à appuyer ou à traîner sur le dernier mot dans une expression composée. Cette tendance au dissyllabisme se montre davantage dans le cambodjien. Enfin, dans le birman, presque tous les mots, quoique monosyllabiques, ont la faculté de se modifier dans leur prononciation, de façon à se lier aux autres mots et à donner naissance à une vocalisation plus harmonieuse.

Dans le bassin de l'Iraouaddi et dans l'Aracan, au pied des monts Youmah, on trouve des tribus qui parlent des idiomes alliés à celui des Birmans. D'autres langues de la même famille, telles que le laos, ont été peu à peu repoussées du nord-ouest de la presqu'île transgangétique par les populations conquérantes sorties de cette race belliqueuse des Birmans. C'est à leur race qu'appartiennent les populations les plus sauvages de l'Assam, telles que les Singphos et les Manipouris. La langue et le type physique de ces tribus ne laissent aucun doute à cet égard. Le tibétain n'est lui-même qu'une modification, qu'une altération des langues de la famille monosyllabique, à laquelle appartiennent les dialectes assamais: c'est ce que nous montrent les idiomes de plusieurs tribus de l'Assam et de l'Aracan, par exemple celui des Nagas et celui des Youmahs, qui servent de passage du birman au tibétain. Les populations plus ou moins barbares répandues au nord-ouest de la presqu'île transgangétique ont tous les caractères de la race que l'on a appelée jaune. Evidemment c'est chez elles qu'il faut aller chercher le type de la famille chinoise (29).

(29) Suivant le Chanava-Dharma-Sastra, ou code religieux des Hindous, compilé à une époque postérieure à la rédaction des grands poëmes, mais sur des documents incontestablement fort anciens, le Maha-Tsin (de *maha*, grand, d'où *magnus, a*, etc.), le grand pays de la Chine, fut conquis par des tribus de Kschattryas réfractaires qui, après avoir passé le Gange et erré quelque temps dans le Bengale, traversèrent les montagnes de l'est et se répandirent dans le sud du Céleste Empire, dont ils civilisèrent les peuples (*Chanava-Dharma-Sastra*, ch. 10, § 44, 44, 45). Ainsi, du témoignage des lois de Manou, il résulte que la Chine, à une époque postérieure aux premiers temps héroïques de l'Inde, a été civilisée par une nation immigrante de la race hindoue, kschattrya, ariane, blanche, qui est venue opérer en Chine, dans le Hôuan, les mêmes merveilles qu'un rameau également hindou

Digitized by Google

Quant au tibétain, il est de toutes les langues de cette famille monosyllabique, celle qui en garde le moins la physionomie; bien des traits le rapprochent des idiomes dravidiens. L'effet vocal de ses combinaisons de consonnes est plus doux, plus amolli, que dans le birman, mais on y retrouve les nombreuses aspirations et les nasales de cette dernière langue et du chinois. Quand on compare les monuments de l'ancienne langue birmane et ceux de l'ancienne langue tibétaine, on voit que jadis ces langues avaient une âpreté dont le tibétain garde encore aujourd'hui des traces incontestables, car, malgré ses combinaisons de consonnes adoucies, il est au fond complétement dépourvu d'harmonie. Des particules placées après les mots en modifient le sens, et l'ordre de ces mots est toujours inverse de ce qu'il est dans nos idiomes. On y peut construire des phrases composées de mots disjoints, liés seulement entre eux par la vertu rétroactive d'un mot final, et c'est ainsi que ces langues parviennent à rendre les idées de temps les plus compliquées. De ces idiomes, qui sont tous d'une extrême simplicité, le birman est le plus élaboré; le chinois et l'annamite lui sont fort inférieurs. Sous le rapport du système vocal, au contraire, le tibétain et le birman restent à peu près au niveau du chinois, et c'est dans le midi de la presqu'île transgangétique qu'il faut aller chercher des articulations plus développées, s'exerçant pourtant toujours sur un petit nombre de sons monosyllabiques.

Malgré les caractères communs à toutes ces langues et les degrés divers de développement qu'on remarque entre elles, on ne saurait les considérer comme procédant les unes des autres, mais elles doivent être placées parallèlement, à des distances toutefois inégales du monosyllabisme le plus élémentaire. Le birman et le tibétain, quoique très-rapprochés entre eux, demeurent néanmoins encore trop séparés, pour qu'on puisse les faire dériver l'un de l'autre. On devrait plutôt, suivant M. Logan (30), les considérer comme deux débris diversement altérés d'une langue plus ancienne qui avait la même base que le chinois. Ainsi l'on doit croire que depuis une époque fort reculée, la race jaune occupe tout le sud-est de l'Asie, car l'emploi de ces langues monosyllabiques est un trait caractéristique qui ne trompe jamais. Dans ces défilés de l'Assam, où se trouvent réunies tant de tribus différentes, repoussées là par les conquêtes des Aryas, des Chinois et des Birmans, les races à type tartare se distinguent toutes des races dravidiennes par leur langage monosyllabique, allié tantôt au tibétain, tantôt au birman.

Il existe dans la presqu'île de Malacca et dans les îles de la Malaisie des populations qui rappellent par leur type et par leurs mœurs les tribus les plus barbares de l'Assam, tels que les Garows, les Nagas, les Michmis et autres populations sauvages du nord-est de l'Hindoustan. La ressemblance de traits et de coutumes est particulièrement remarquable entre ces populations de l'Assam et les diverses tribus indigènes de Sumatra; cette ressemblance s'étend même pour plusieurs usages à tous les Polynésiens, comme le tatouage, la coutume de se faire une nouvelle marque à la peau après avoir tué un ennemi, celle, pour un jeune homme, de ne pouvoir se marier qu'après avoir coupé un certain nombre de têtes d'ennemis, celle encore d'exposer les morts sur des échafauds jusqu'à l'entière consomption des chairs. Si les langues que parlent les tribus d'Assam appartiennent à la famille tibéto ou siamo-birmane, celles des Malayo-Polynésiens tiennent au siamois et au birman; seulement à mesure qu'elles s'éloignent de leur point de départ, leurs sons s'adoucissent, elles s'appauvrissent en aspirant à sortir du monosyllabisme qui leur a donné le jour. D'après cet ensemble de circonstances frappantes, nous sommes sans doute autorisés à conclure que les populations malayo-polynésiennes sont primitivement sorties de la presqu'île transgangétique.

Ce ne sont pas seulement des détachements de la souche tibéto-chinoise qui sont descendus dans la Malaisie; d'autres peuplades, probablement issues de la même souche, ou au moins d'une souche voisine, les tribus dravidiennes, sont venues de l'Hindoustan se croiser avec les premiers. Mais un croisement bien plus sérieux dut surtout altérer le type de

avait, antérieurement, préparées dans la vallée supérieure du Nil.

(30) *Voy.*, dans son *Journal de l'Archipel indien* et dans son *Ethnologie océanienne*, les savantes études de M. Logan sur les idiomes océaniens.

Digitized by Google

ces souches, nous voulons parler de la race noire. Cette race, que l'on retrouve aujourd'hui dans la Nouvelle-Guinée et l'Australie, et à laquelle appartenaient les indigènes de la terre de Van Diemen, avait occupé dans le principe le sud de l'Hindoustan. On peut juger de la barbarie des langues que parlaient ces tribus noires par celles que parlent encore les Australiens. Ces langues ont été depuis longtemps chassées par les idiomes malais, sauf sur quelques points où l'on en rencontre encore des traces.

Les langues australiennes qui s'étendaient, ainsi que la race qui les parlait, depuis le midi de l'Hindoustan jusqu'au delà du 140e degré de latitude orientale, se distinguent nettement des idiomes malayo-polynésiens et du groupe dravidien. Cependant un habile philologue anglais, que nous avons nommé plus haut, a saisi des analogies entre les langues australiennes et les idiomes dravidiens; les derniers paraissent avoir exercé une influence sur la langue de ces tribus noires lorsqu'elles furent repoussées de la péninsule gangétique. Parmi les preuves linguistiques sur lesquelles il s'appuie, M. Logan remarque qu'on rencontre toujours le même radical avec le sens de *bateau*, de *pirogue*, depuis la Polynésie jusque dans le midi de l'Hindoustan et chez quelques langues du centre de l'Afrique. On en peut conclure sans doute qu'une même race, essentiellement navigatrice, a exercé son influence sur tout l'Océan, depuis la mer du Sud jusqu'à la côte de Zanguebar. Ainsi, trois races se seraient rencontrées sur le littoral de la mer des Indes, une race noire et deux races jaunes, et du mélange de ces races seraient sortis les habitants des innombrables archipels de l'Océanie. La race noire paraît avoir été indigène; la race dravidienne appartient à la grande famille touranienne qui embrasse les populations finnoises et tartares; quant à la troisième, il n'est pas si facile d'en assigner la patrie. Si la comparaison des langues nous autorise à faire sortir de la presqu'île transgangétique une partie des Polynésiens, ces insulaires n'en présentent pas moins des caractères spéciaux qui les distinguent nettement des Malais, et l'homogénéité de leur idiome en fait une famille bien tranchée. Quelques savants font venir cette race du nord-est de l'Amérique, d'autres de la Sibérie orientale; d'autres ont prétendu qu'elle pouvait être un débris d'un ancien continent submergé. Quoi qu'il en soit, les Polynésiens ont plusieurs traits communs de langage et de mœurs avec diverses tribus d'Amérique et semblent être le chaînon par lequel ces populations sont unies à celles de l'Asie.

Terminons ce rapide aperçu des familles de langues distribuées sur la terre par un coup d'œil sur la nature et les caractères des idiomes du Nouveau-Monde.

Les langues américaines ont un air de famille bien plus prononcé que n'ont entre eux les idiomes de l'Afrique et de la Malaisie. Elles sont surtout remarquables par leur homogénéité grammaticale et par une tendance à l'agglutination beaucoup plus décidée que dans aucune autre famille linguistique, à l'exception du basque. Cette agglomération de mots par contraction, par suppression d'une ou plusieurs syllabes des radicaux combinés, sert à former de nouveaux mots qui sont traités comme des mots simples, susceptibles d'être employés et modifiés comme eux. Les idiomes à incorporation aiment ainsi à fondre en un mot tout ce qui aurait dû composer la phrase entière. En mexicain, *ni-na-ca-qua* ne forment qu'un seul mot, qui se traduit par « je mange de la viande. »

Cette propriété a fait donner aux langues du Nouveau-Monde le nom de *polysynthétiques* (Du Ponceau) ou d'*holophrastiques* (Lieber).

Les idiomes américains possèdent encore quelques autres traits distinctifs : ainsi au lieu d'un genre masculin et d'un genre féminin, ils ont un genre animé et un genre inanimé : ils ont deux pluriels et quelquefois deux duels, l'un particulier et l'autre général, ce qui leur est commun avec les langues hottentotes et quelques idiomes de la Polynésie (31).

(31) « Le sauvage communique ses pensées par un tissu de rapprochements et d'analogies, pour ainsi dire, dont les combinaisons, véritablement poétiques, décèlent un esprit observateur et des sensations très-délicates, dont le charme lui fait aimer ses habitudes sauvages et craindre la civilisation qui les émousse. Tirez-le, en effet, de ses forêts qui furent son berceau, cherchez à le façonner à la société européenne, il se plie à cette gêne, il s'y résigne, mais pour un temps seulement... » [M. Debret, *Voyage pittoresque du Brésil* (1834).] A l'appui de cette observation que l'on ne songe

Digitized by Google

La classification des langues de l'Amérique présente les plus grandes difficultés, parce que le fractionnement des populations qui vivent par petites tribus sauvages, amène une prompte altération des mots. Toutefois, c'est une chose digne de remarque que l'incapacité absolue de l'homme à créer une nouvelle langue, malgré les tentatives mêmes qu'il a faites pour y parvenir. Il y a eu des réunions d'individus qui ont voulu se faire un langage à part, qui se sont composé des jargons, des argots. Dans ces idiomes de création arbitraire, on a inventé des mots nouveaux, imaginé des expressions bizarres. Eh bien! malgré cette volonté persévérante de briser avec la langue ancienne, sous cette enveloppe de fantaisie les formes grammaticales de la langue qu'on voulait abandonner ont toujours reparu. Ainsi, dans l'Amérique du Nord, on a vu des peuplades indiennes, à la suite de dissensions, se séparer en deux tribus, aller vivre chacune dans des endroits éloignés, en évitant désormais tout contact entre elles; des habitudes nouvelles, des conventions particulières, des impressions locales n'ont pas tardé à transformer les mots du vocabulaire dont ces tribus se servaient. Ces mots, en nombre naturellement très-restreint, se sont altérés au point qu'il n'est plus possible d'en saisir la parenté d'origine avec ceux dont ils sont pourtant sortis. En réalité, un vocabulaire nouveau a été créé, mais la grammaire est restée la même. Les formes verbales, le mode d'emploi des catégories du discours subsistent identiquement quant au fond, et en dépit du changement de peau, la similitude du squelette accuse la communauté de race. On connaît des langues qui vivent depuis plus de trois mille ans, qui ont été parlées par des peuples ayant traversé de notables vicissitudes, et cependant le fond de ces langues est encore ce qu'il était à l'origine. Le grec que l'on parle aujourd'hui à Athènes n'est pas aussi éloigné du grec d'Homère que le français l'est de l'espagnol ou de l'italien; le chinois qu'on écrit à la cour de Pékin n'est pas différent, quant au fond, du chinois des *Kings*, les anciens livres sacrés de la Chine, et le rabbinique s'éloignent moins du style de la Genèse que l'anglais ne s'éloigne du saxon. Ce grand principe de la persistance des langues nous fournit un moyen de les classer, d'en saisir les filiations et les mélanges. Nous savons que les modifications qui s'opèrent dans la vie d'une langue ne la font pas sortir de la condition même de son être; elle ne peut briser son organisme et effacer totalement sa marque originelle (32).

C'est en se basant sur ce principe que MM. Galatin, Duponceau, Buschman, etc., ont entrepris la classification des langues américaines dont on a trouvé, dans la seule Amérique du Nord, trente-sept familles comprenant plus de cent dialectes. Il y a des idiomes américains, tels que le moxa ou pampéen et le caraïbe, dans l'Amérique méridionale, dont la simplicité grammaticale est excessive. Ainsi, dans le galibi, langue des tribus sauvages de la Guyane française, on ne trouve ni genres ni cas; le pluriel est simplement exprimé par l'addition du mot *papo* qui signifie *tous*, et qui sert à la fois pour le substantif et pour le verbe. Dans cette dernière partie du discours, on ne distingue pas les personnes, et la même forme sert pour les trois personnes au pluriel et au singulier.

Les langues du Nouveau-Monde ont donc aussi passé par des phases de développement très-diverses; mais alors même qu'elles atteignaient, comme dans le Quichua et le Guarani, un degré remarquable d'élaboration, elles ne pouvaient cependant dépasser les formes élémentaires sur lesquelles elles ont été échafaudées. Elles ont eu leur moule arrêté, leur terme prédestiné, de même que les langues africaines, qu'elles rappellent singulièrement par leur génie, par leur douceur, mais sur qui elles l'emportent de beaucoup en puissance agglutinative.

guère à contester, que nous sachions, le voyageur cite l'exemple assez frappant d'un jeune Indien qui, élevé avec soin par un riche habitant de Bahia, finit par demander à entrer dans les ordres; et qui, le jour même de sa première Messe, s'étant dirigé vers les forêts que son cœur regrettait en silence, s'y enfonça pour ne plus jamais revenir.

(32) En vain, une langue est-elle transportée dans une contrée différente de son berceau, elle n'en garde pas moins son cachet, son type primitif. Des altérations secondaires peuvent se produire, des modifications dues au génie des hommes nouveaux qui l'adoptent, la font dévier de la rigueur de ses premiers principes, mais sans jamais toucher à son organisme constitutif. La langue basque, refoulée il y a bien des siècles à l'extrémité occidentale de l'Europe, pénétrée de mots indo-européens, et forcée de vivre dans une société infiniment supérieure à celle des races antiques qui la parlèrent primitivement, n'a pas plus abandonné son type que le nègre transporté en Amérique n'a perdu le sien.

Digitized by Google

C'est en parcourant la chaîne entière des langues, en jetant un coup d'œil sur ce tableau mobile soumis à une rotation continuelle, dans laquelle la parole humaine se reflète sous mille nuances diverses, que l'on reconnaît avec admiration l'unité et la variété de la nature. Unité dans l'essence même du langage, dans l'expression concise des idées simples, dans l'échelle limitée des sons fondamentaux, qui ne sont guère qu'au nombre de cinquante; variété dans leurs combinaisons infinies, dans l'abstraction et l'assimilation des idées mixtes, dans les formes de chaque idiome spécial, qui caractérisent les progrès de chaque peuple, et qui des cris discordants du sauvage s'élèvent jusqu'à l'inspiration du poëte et à la dialectique de l'orateur. Combien d'idiomes plus ou moins élaborés ont déjà disparu de la surface du globe; combien d'autres se sont confondus, transformés par des révolutions violentes, ou modifiés et altérés par la marche progressive des siècles, comme ils se modifient encore tous les jours, sans que les efforts de la science ni les chefs-d'œuvre de la littérature puissent arrêter ce mouvement irrésistible imprimé à toutes les choses terrestres!

L'histoire des langues est la base de celle des nations. Au milieu des épaisses ténèbres qui couvrent les premiers âges du monde, parmi tant d'erreurs et de fables dont chaque peuple a environné son berceau, elle est comme un fil conducteur qui nous dirige, sinon avec certitude, du moins avec méthode et probabilité, en marquant dans la famille humaine les analogies et les différences, en caractérisant chaque génération successive, et en signalant sur le sol mobile les traces de son rapide passage que tant d'événements postérieurs paraissaient avoir effacés sans retour. En effet, que nous apprend l'histoire générale sur les premiers établissements des hommes, sur leurs rapports, sur leurs divisions, sur la formation des tribus et leur disposition respective? Qui a suivi leur marche silencieuse à travers les déserts, les fleuves et les montagnes, et observé ce vaste réseau de peuples s'étendant progressivement sur la terre? Un seul livre, dans quelques pages sublimes, nous laisse entrevoir cet imposant mystère; mais se bornant aux grandes vérités, il proclame l'unité primitive des nations sans tracer le tableau de leurs vicissitudes. Là où l'histoire se tait, où la tradition révélée s'arrête, quel guide nous reste encore dans cette recherche d'un si haut intérêt, sinon l'éthnographie comparée, qui peut jusqu'à un certain point reconstruire le monde à sa naissance, en retraçant, au moyen de la linguistique et de la géographie réunies, le mouvement général de sa population?

APPENDICE.

Le chiffre des langues connues a dû naturellement augmenter à mesure que les voyageurs ont fait de nouvelles découvertes. Tandis qu'autrefois le P. Kircher craignait d'être taxé d'exagération en gratifiant le genre humain de cinq cents manières d'exprimer sa pensée, M. d'Azara lui en a accordé mille, Don J.-F. Lopez quinze cents, Don J.-E. Rayo deux mille. F. Adelung, dans son *Catalogue de toutes les langues et de leurs dialectes*, trouve, d'après ses calculs, un total de trois mille soixante quatre, qu'il répartit ainsi:

Europe	587
Asie	937
Afrique	276
Amérique et Océanie	1264

Balbi, distinguant les langues des dialectes, a constaté dans l'univers deux mille sept cent quatre-vingt-seize langues de plus qu'Adelung, savoir:

Langues.	En Europe	148
	En Asie	153
	En Afrique	118
	En Amérique	424
	En Océanie	117
Dialectes, environ,		5000
	Total.	5,860

Digitized by Google

Voici la proportion dans laquelle certaines langues d'Europe sont parlées dans le Nouveau-Monde :

L'anglais y est parlé, dit-on, par	11,647,000	indiv.
L'espagnol, par	10,504,000	
Le portugais, par	3,740,000	
Le français, par	1,242,000	
Le hollandais, le danois et le suédois, par	216,000	
	27,349,000	

Un curieux et patient habitant de Nîmes a relevé en 1786 le nombre de mots que contenait alors le *Dictionnaire* de l'Académie française, et il y a compté :

Substantifs.	18,716	
Adjectifs.	4,803	
Verbes.	4,557	
Adverbes.	1,634	
Total.	29,710	mots.

Ce chiffre a dû beaucoup augmenter depuis cette époque.

En 1831, le relevé des mots de la langue anglaise contenus dans le *Dictionnaire* de Johnson donnait le nombre suivant :

Substantifs.	15,910	
Adjectifs.	8,444	
Verbes.	10,142	
Adverbes.	2,288	
Total.	36,784	mots.

Sur ces 36,784 mots, on en compte 15,779 dérivés dont voici la liste :

Du latin.	6,732
Du français.	4,812
Du saxon.	1,665
Du grec.	1,148
Du hollandais.	691
De l'italien.	211
De l'allemand.	173
Du welche.	95
Du danois.	75
De l'espagnol.	36
Du suédois.	59
De l'islandais.	50
D'autres langues.	41
Total.	15,779

Si, comme d'autres calculs l'établissent, le vocabulaire italien en a 35,000, l'espagnol 30,000, etc., à quel chiffre effrayant ne doit pas s'élever le total des mots qui forment les 5,860 langues et dialectes qui, suivant Balbi, se parlent dans l'univers! Un journal anglais, *le Panorama de Londres* (novembre 1834), prétend que « tous les habitants du globe, d'après un calcul brut, ne pourraient, dans l'espace de mille millions d'années, écrire toutes les transpositions des vingt-cinq lettres de l'alphabet, même en supposant que chaque individu écrivît par jour quarante pages dont chacune contînt quarante différentes transpositions de lettres. »

Ce sont là de ces calculs que les lecteurs aiment en général beaucoup mieux admettre sur parole que de les vérifier. Un mathématicien, nommé Toquet, a pourtant voulu savoir à quoi s'en tenir, et sans s'effrayer du travail, il s'est rendu compte du nombre des combinaisons des vingt-cinq lettres de l'alphabeth. Suivant lui, ce nombre s'élève, sauf erreur, à : 620,448,401,733,239,439,360,000.

Il faut que l'instrument vocal soit bien compliqué et qu'il offre des ressources bien merveilleuses pour suffire aux devoirs que certaines langues lui imposent. Il semblerait, au

Digitized by Google

premier abord, qu'un nom qui sert à désigner une personne, et qui, par conséquent, doit se répéter souvent, devrait être simple, court et d'une prononciation facile. Ce n'est pas l'opinion de certains peuples. Un des chefs de Tahiti s'appelait *Demstrgrfrwomldammfr*. Un chef indien de la tribu des Sacs a écrit ses *Mémoires* en mauvais anglais (Boston, 1834); il s'appelle *Maikamichikiakiak*, c'est-à-dire *Corbeau-Noir*. Dans les îles Sandwich, un roi d'Owayhi se nommait *Pourahouaoukaikaïa*, une reine, *Kaïkiraniariopouna*. Enfin on a pu lire dans les journaux du 12 septembre 1839 : « S. M. le roi de Hollande vient de nommer commandeur de l'ordre du Lion néerlandais le sultan de Djocjockarta (île de Java), dont le nom est : *Hamankoeboewonosenopaitingalgougabgurrachmansagdinpanotagomode*, V^e^ du nom; » il était le cinquième! Sous quatre règnes avant le sien, les Djoujocartiens avaient déjà été obligés de crier de temps en temps Vive..... ce nom-là! Nous espérons que ces sortes de noms, qui sans doute ont été choisis de cette taille pour faire peur aux ennemis, sont exclusivement réservés aux rois et aux chefs; sinon la démocratie ne pourra jamais s'implanter dans ces pays-là. Figurez-vous une assemblée nationale composée de noms pareils, et un de ses secrétaires obligé de faire l'appel nominal!

AVERTISSEMENT SUR L'ESSAI SUIVANT.

Nous nous sommes proposé dans l'*Essai* qui suit d'esquisser le tableau du développement intellectuel de l'enfant, sujet d'observations délicates et difficiles, auquel, de nos jours, un des plus profonds scrutateurs des mystères et des lois de la nature, n'a pas dédaigné d'accorder une large part dans ses méditations (33). Ce sujet, d'une importance capitale dans l'étude de l'homme, se rattache naturellement à la philosophie du langage, puisque c'est un fait aujourd'hui démontré que l'homme ne peut penser aux intelligibles, ne peut se développer rationnellement, sans le signe ou sans une parole quelconque.

Après avoir suivi l'enfant dans son évolution première et toute sensorielle, nous le montrons prenant peu à peu possession du langage. C'est ainsi que nous avons été amené à l'étude du problème tant débattu du rôle du signe dans la constitution de la raison humaine. Pour résoudre ce problème, nous sommes parti de l'abstrait, du général, de l'universel, puisqu'ils sont les éléments de la pensée proprement dite, et nous avons prouvé qu'ils ne peuvent être conçus par la raison qu'à la condition d'être déterminés par une forme propre; et comme ils n'ont point de formes naturelles qui les manifestent il faut qu'ils soient constitués, posés par des formes artificielles, qui sont les signes ou le langage. S'il est vrai de dire que *la nature se nomme*, parce que tout phénomène particulier est signe d'idée à l'égard de l'être qu'il manifeste, il n'en est pas de même de l'universel et de l'abstrait qui n'ont point de forme naturelle, qui ne peuvent être aperçus, déterminés, s'ils ne sont point nommés. Placée entre le concret et l'abstrait, entre le particulier et l'universel, la raison ne peut concevoir l'un sans l'autre, et ne peut par conséquent s'apercevoir elle-même, si ce n'est dans l'acte par lequel elle saisit le concret et l'abstrait, la forme naturelle et la forme artificielle; d'où l'on doit conclure que l'une et l'autre forme préexistent à l'opération rationnelle.

Pour mieux se rendre compte de ces conditions ou des lois de la pensée, il suffit d'approfondir la notion que nous avons du concret et de l'abstrait.

Quel que soit l'être réel ou concret que nous considérions, il ne nous apparaît jamais qu'enveloppé de modes ou attributs. Ces modes supposent deux choses, la substance dont ils sont la forme extérieure, le lien qui unit le mode à la substance, pour ne faire de l'un et de l'autre qu'un seul et même tout. Ces trois éléments, la substance, le mode et leur copule, constituent essentiellement la notion de tout être réel quelconque. Or, de ces trois éléments, la forme naturelle en exprime un seul, l'attribut; elle ne suffit donc pas pour nous manifester l'être; d'où il suit que sans la détermination propre, individuelle, opérée par la forme ou le signe artificiel, les deux autres éléments, la substance et le rapport qui unit le mode à la substance, n'existeraient pas pour l'homme.

Il y a plus : le signe naturel lui-même n'est un vrai signe qu'à la condition d'être transformé en signe artificiel, c'est-à-dire abstrait, généralisé par le langage, et c'est ce que rend évident la nature même du langage qui ne se constitue que par la syntaxe de la proposition, loi absolue du signe articulé. La proposition est l'expression des trois éléments que renferme la notion de l'existence, et répond ainsi au plan de l'idée, comme l'idée est conforme elle-même au plan de l'être. Elle se compose, en effet, de trois mots qui se supposent entre eux comme les membres d'un même tout, et dont le système a dû nécessairement être donné tout d'une pièce; ces trois mots, triangle lumineux qui supporte tout l'édifice de la pensée et de la science humaine, sont le sujet qui figure la substance, l'attribut qui figure le phénomène, le verbe qui figure l'union de l'un et de l'autre dans une même existence (34). Ici, par un effet merveilleux du

(33) M. Ampère. *Voy.* son *Essai sur la philosophie des sciences*, t. I, Préface, pag. XXI et suiv.

(34) « Trois éléments dans le monde : la substance, la qualité, le rapport; trois idées dans la pensée : l'idée de substance, l'idée de qualité, l'idée de rapport; dans le langage, trois classes de

Digitized by Google

signe artificiel, l'individuel, le particulier, le concret, disparaît : car il n'y a point de science de l'individuel, ou de ce qui passe, mais seulement du général, de l'universel, ou de ce qui subsiste (35). On ne connaît point Socrate si l'on ne sait qu'il est *homme*. Les lois des êtres, voilà le véritable objet de toutes nos investigations intellectuelles. Les objets de la création ont été placés dans l'espace les uns à côté des autres, non-seulement avec leurs caractères propres et différentiels, leurs oppositions et leurs contrastes, leurs qualités spéciales et distinctives, mais encore avec leurs analogies, leurs similitudes, leurs rapports de nature, de substance et de forme : voilà l'œuvre de la Toute-Puissance créatrice. L'observation, s'attachant à ces caractères particuliers, à ces propriétés communes, les distingue ou les assimile, les sépare ou les unit, les dispose et les ordonne dans ses combinaisons scientifiques, selon les ressemblances ou les dissemblances que la nature elle-même a mises entre eux : voilà l'œuvre de l'homme.

Mais l'homme ne classe pas seulement les objets de la nature, il classe aussi les qualités, les relations, les actions, les affections, les propriétés, les passions, toutes choses en un mot, et une langue tout entière ne se compose que d'abstractions et de généralisations, comme chacun peut s'en convaincre en ouvrant un vocabulaire.

C'est ainsi qu'au moyen de l'extension et de la compréhension des propositions, la connaissance humaine se condense en quelque sorte sous une forme adaptée à la capacité de notre intelligence, et qu'elle acquiert une simplicité admirable, sans rien perdre de sa certitude et de sa clarté. C'est ce qui fait dire au père de la philosophie écossaise, que la sagesse des siècles et les plus sublimes théorèmes de la science pourraient être déposés, comme l'*Iliade*, dans une coquille de noix, qui les transmettrait aux générations futures. Cet effet miraculeux du langage, ajoute-t-il, réside tout entier dans les termes généraux, sans lesquels tout langage, toute proposition, seraient impossibles. C'est donc sur le rôle même du langage dans la pensée humaine que nous avons établi nos preuves de la nécessité du signe pour l'évolution de notre intelligence et la constitution de la raison. On sait combien cette question a soulevé, dans ces derniers temps, de controverses irritantes et passionnées. Nous croyons que, de part et d'autre, on se serait épargné la peine d'écrire de gros volumes inutiles, si l'on avait abordé la question au fond, au lieu de se livrer à la surface ou en dehors à d'interminables débats qui ne pouvaient aboutir. Quelques-uns ont cru frapper un grand coup en s'attaquant à M. de Bonald ; ils l'ont poursuivi à outrance à travers leurs *in-octavo*, labeur aussi douloureux que stérile. M. de Bonald reste avec les lois de la pensée et de son évolution, qu'il a mises dans un jour éclatant, avec le grand fait, le fait constant, universel, de la *génération intellectuelle*, en dehors de laquelle aucun homme ne parvient à la vie intelligente qui convient à sa nature, n'arrive, en un mot, à l'usage de la raison. Ce fait de la nécessité de l'enseignement social au moyen du langage pour le développement primitif de l'intelligence, doit être cherché sans doute dans la nature même de la pensée. C'est donc de ce côté qu'il aurait fallu porter ses investigations, montrer quelle était la vraie théorie de la connaissance humaine, et la substituer à celle qu'on supposait insuffisante ou erronnée. Au lieu de se placer franchement sur ce terrain, on a diffusément épilogué, ergoté sans dignité comme sans raison, et l'on n'a pas pris garde que l'étude approfondie de l'esprit humain, dans ses modes de manifestation, et les travaux psychologiques de toutes les écoles, ont singulièrement fait progresser la question dans ces derniers temps, en sorte que, aujourd'hui, M. de Bonald a cent fois plus raison qu'à l'époque où il publiait son livre de la *Législation primitive ;* sa magnifique thèse a pour elle toutes les données de la philosophie contemporaine.

Du reste, nous avons fait peu de controverse. La meilleure controverse, selon nous, est celle qui met le problème et sa solution même, vraie ou présumée telle, en présence du lecteur. Si cette solution a quelque valeur, elle se soutient d'elle-même ; si elle est illusoire, elle tombe pour ne plus se relever : toutes les ressources de l'esprit n'y feront rien. Nous avons pourtant cité quelques noms propres et relevé comme en passant quelques attaques, qui pourront donner une idée de la portée de tant d'autres auxquelles il eût été fastidieux de s'arrêter.

Enfin, nous devons expliquer le nom d'*idéothétique* (36) que nous proposons pour désigner la branche de l'idéogénie qui a pour objet l'*établissement de l'idée* dans l'esprit au moyen du langage ; sous cette dénomination, nous comprenons ce que M. Ampère a appelé *conceptions onomatiques*, c'est-à-dire conceptions relatives aux mots (37).

mots : le mot qui reproduit l'idée de substance, le mot qui reproduit l'idée de qualité, le mot qui reproduit l'idée de rapport ; dans notre terminologie grammaticale enfin, trois dénominations expressives : la première pour le mot qui reproduit l'idée de substance, le substantif ; la seconde pour le mot qui reproduit l'idée de qualité, le qualificatif ; la troisième pour le mot qui reproduit l'idée de rapport, le relatif. Le monde est le prototype, dont l'image se retrouve de plus en plus altérée, mais toujours reconnaissable dans les copies qui s'en éloignent de plus en plus, dans la pensée qui le sait, dans le langage qui le nomme, et dans la grammaire qui analyse et compte ses différents noms. » (CHARMA, *Essai sur le langage*, p. 86.)

(35) Toute pensée, toute raison véritable a pour base, pour substance, ce qui ne change point, et le variable, le contingent, l'individuel, n'est intelligible qu'autant qu'il se lie à la vérité invariable, nécessaire, universelle ou infinie. L'être qui n'est en rapport qu'avec le variable, le contingent, le relatif, par cela même est dépourvu d'intelligence ou privé du vrai.

(36) De θέσις, l'action de *poser*, d'*établir*, et ἰδέα, *idée*.

(37) *Voy.*, dans le journal le *Temps* du 22 juillet 1833, l'extrait remarquable, donné par M. Roulin, d'une leçon faite au Collége de France par M. Ampère. Cet extrait se trouve aussi à la fin de la Préface de l'*Essai sur la philosophie des sciences*.

Digitized by Google

IDÉOTHÉTIQUE

OU

ESSAI SUR L'ÉVOLUTION DE L'INTELLIGENCE HUMAINE.

—

A LA MÉMOIRE VÉNÉRÉE

DE

M. DE BONALD;

HOMMAGE A SON GÉNIE

ET

PROTESTATION

CONTRE LES INTERPRÉTATIONS ININTELLIGENTES DE SES DOCTRINES.

—

L'homme pense sa parole avant de parler sa pensée.
(De Bonald.)

La parole est le moteur primitif et nécessaire de nos idées.
(Lacordaire.)

Le signe est tellement associé avec la chose signifiée, que celle-ci ne s'offre point à l'esprit sans l'autre.
(Reid, *Essai* vi, p. 198.)

Sans un système de signes quelconque point d'idées possibles. Cette proposition qui paraît un paradoxe est une des plus importantes découvertes de la philosophie moderne, et toutes les écoles sont d'accord sur ce point.
(M. l'abbé Noirot, *Leçons de philosophie, professées au lycée de Lyon*, p. 182.)

§ I. — *Première enfance.*

Voyez cette jeune plante qui élève à peine au-dessus du sol sa tige délicate. Sous les influences vivifiantes des tièdes rayons du jour et des rosées matinales qui abreuvent ses rameaux naissants, elle se pénètre de fluides nourriciers, affermit ses fragiles tissus et déroule au soleil ses premières formes où circule une vie qui devient de jour en jour plus intense. Bientôt une riante végétation se déploie, de nouvelles harmonies se révèlent de brillantes transformations se préparent. L'heure arrive, et de chaque branche s'élancent des germes féconds qui s'ouvrent en radieuses corolles d'où s'exhalent de suaves aromes et où s'élaborent ces fruits savoureux, l'honneur de nos vergers et les délices de nos tables : harmonieuse image du développement de l'âme humaine dont les pouvoirs d'abord obscurs, latents, repliés sur eux-mêmes et réduits à leurs plus étroites dimensions, s'éveillent

Digitized by Google

peu à peu sous d'heureuses influences, déploient leur énergie interne, se fécondent, se constituent et bientôt s'épanouissent en une riche floraison dans toute la plénitude de leur vie propre.

Telle est la marche de notre intelligence dans son évolution : avant qu'elle arrive à son midi, il faut qu'elle soit à son aurore : avant l'aurore, c'est l'aube naissante; avant l'aube, c'est la nuit sombre. Comme toutes les créatures visibles, l'homme s'élève graduellement à la perfection. Pareil à cet univers, dont il est la partie la plus noble, il commence par la nuit, et c'est du soir et du matin que se compose le jour de son pèlerinage.

Essayons de suivre le mouvement de ces énergies intimes, profondes, dans leur marche progressive, en remontant à cette première période de la vie où leurs manifestations soulèvent à peine le voile qui nous les dérobe.

Le germe n'est pas le bouton qui va s'ouvrir, la corolle déployant ses pétales embaumés n'est pas le fruit doré qui couronnera le fertile rameau; mais c'est toujours la même vie, le même être, la même plante, seulement sous des manifestations diverses, sous des formes progressives, avec des modes de plus en plus parfaits. Tout développement n'est qu'un jeu de la nature, par lequel ce qui est, devient, sous une autre forme, ce qu'il était déjà virtuellement. C'est une marche, une progression, un mouvement de l'un vers l'autre, mais l'un et l'autre ne sont pas, pour cela, différents de ce qu'ils étaient d'abord. S'il est incontestable que les facultés du corps datent du moment de son organisation, il ne l'est pas moins que celles de l'âme datent du moment où elle fut créée, qu'elles entrent en action dès les premières impressions reçues, dès les premiers sentiments éprouvés. Sans doute c'est une ébauche informe; sans doute rien n'est prononcé, rien n'est démêlé, rien n'est distinctement perçu; tout est confondu, tout échappe, mais tout existe; et lorsque, fortifiées par l'exercice, ces facultés se montreront dans toute leur puissance, elles pourront bien nous déguiser leur origine, elles ne changeront pas leur nature. Newton induisant de la chute d'une pomme la loi de la gravitation universelle, ne raisonnera pas autrement que Newton au berceau, lorsqu'il tendait les bras à sa nourrice, d'après le souvenir des soins qu'il en avait reçus. Seulement Newton adulte savait qu'il pensait et qu'il raisonnait, Newton enfant ne le savait pas (38).

A l'origine les impressions sensorielles agissent sur un milieu tout passif qui ne leur oppose aucune résistance; tout est vague et confus pour l'enfant, rien n'a de réalité ni de consistance. Les figures qui passent et repassent devant ses yeux ne sont que des ombres fugitives. Mais peu à peu, à l'impression vient se joindre la réaction; l'affection sensorielle, rencontrant alors un fond impénétrable, s'y brise et s'y réfléchit. Jusque-là le nouvel être se sentait jouissant ou souffrant par cela seul qu'il se sentait existant, mais ce n'était qu'un sentiment aveugle qui ne déterminait aucune perception distincte. Absorbé dans le vague sentiment de l'existence actuelle et tout entier à l'impression qui l'affectait, l'enfant passait d'un mode à l'autre sans remarquer la transition. L'existence était pour lui une chaîne non interrompue dont il ne distinguait pas les anneaux.

Mais il vient un moment où l'âme cesse d'être purement passive. Les impressions qu'elle reçoit, s'arrêtent davantage à la surface, de sorte que l'enfant parvient à se distinguer comme chose une et permanente des divers changements que subit son état, c'est-à-dire de ses sensations. Un sentiment plus marqué, quoique obscur encore, l'avertit qu'il y a en dehors de lui une existence étrangère, quelque chose d'objectif qui a déterminé la sensation en élevant un obstacle au-devant de sa vie (39). Les mêmes

(58) Qu'on se reporte par la pensée à l'instant où, dans le sein de la mère, s'accomplit la fécondation de la molécule organisée qui sera l'homme un jour; qu'on se représente les phases successives de l'évolution de ce germe où l'être futur existe invisiblement, les transformations merveilleuses par lesquelles il atteint, en s'élevant toujours, le degré de perfection que détermine sa nature propre : quel prodigieux travail! quel progrès immense! S'il est permis de comparer les distances mesurées sur l'échelle de l'organisation à celles que mesurent dans l'espace les pures grandeurs géométriques, il y a certes plus loin du premier état de l'homme à ce qu'il est déjà lorsqu'il rompt ses enveloppes fœtales, que de notre globe aux mondes que l'œil armé du télescope découvre au fond de la voie lactée.

Et cependant qu'est-ce que l'homme au moment de sa naissance près de ce qu'il deviendra par un progrès nouveau, continu, perpétuel, qui, n'ayant d'autre terme que l'infini même, se prolonge sans jamais rencontrer de dernière limite, de sphères en sphères toujours plus vastes, toujours plus élevées, au delà de son existence terrestre?

(39) Si pendant la période embryonnaire, il est

Digitized by Google

impressions, en se répétant, mettent en jeu chez lui les facultés de l'âme. Il se sent, il se voit (40) en face de la nature dont il subit les influences ou hostiles ou bienveillantes. C'est de ce sentiment confus de quelque chose qui limite son existence personnelle, que naît la perception, mais bien faible à l'origine, car elle se borne à lui révéler l'existence du monde extérieur sans lui procurer aucune notion de ses particularités. L'enfant voit les choses, mais sans en distinguer aucun mode, aucune partie, aucun rapport; le monde matériel ne se montre à ses yeux que comme une surface peinte de mille couleurs.

Voici donc l'enfant en présence du monde matériel, qui se présente à lui comme une espèce de chaos où tous les éléments se confondent. Comment l'enfant débrouillera-t-il ce chaos? Comment distinguera-t-il les parties hétérogènes, séparera-t-il les éléments cachés en quelque sorte dans la masse commune? Autrement, comment sortira-t-il de cet état de rêve où tout est pour lui confus et vacillant?

L'enfant manifeste d'abord son penchant à la *distinction*, à l'examen, à l'analyse (41), par la fixation de son activité sensorielle sur un objet déterminé, c'est-à-dire par l'attention, attention nécessairement instinctive, irréfléchie, fatale. L'activité de l'âme pénètre dans la passivité pour porter le mouvement au sein du repos, l'ordre au sein de la confusion, la lumière au sein des ténèbres. Le premier des sens instructifs qui entre en exercice, qui détermine le *fiat lux* de l'intelligence, c'est celui de la vue; l'enfant s'occupe d'abord des choses visibles. Du milieu des sensations dont l'assemblage désordonné présentait l'image du chaos, s'élève une sensation unique qui domine toutes les autres. Sur le fond immobile, mais diversement coloré qui rencontre son œil, l'enfant voit des corps qui se détachent par le mouvement, comme autant d'objets distincts, tandis que d'autres gardent le repos. L'enfant ne remarque d'abord que les corps qui se meuvent; tandis qu'ils parcourent l'espace, son œil s'attache à eux ou se meut dans la même direction (42). Telle est, si on peut l'appeler ainsi, la première notion que l'enfant acquiert, la perception phénoménale d'un objet matériel.

Parmi les choses qui attirent principalement ses regards, et sur lesquelles l'enfant porte une attention qu'on peut appeler désintéressée, puisque ces choses n'ont point trait à la satisfaction de ses besoins, nous devons remarquer celles qui flattent agréablement la sensibilité générale de ses orga-

venu un moment où l'âme a cessé d'être, pour ainsi dire, identifiée avec la vie matérielle, cependant elle ne s'est point encore établie en libre antagonisme avec cette dernière, elle ne s'est point éveillée; elle est restée enchaînée aux organes, étrangère au monde extérieur, et n'ayant de l'existence qu'un vague et obscur sentiment. Pour qu'elle puisse se manifester, se développer comme force spéciale, il faut qu'elle brise ses liens et qu'elle se dégage de la vie matérielle. Mais elle n'a pas ce pouvoir par elle-même; elle ne l'acquiert que par le secours du monde extérieur et de la vive stimulation qu'il exerce sur le sentiment de l'existence. Sa séparation, son affranchissement commencent à s'opérer au moment où, violemment précipitée dans un monde nouveau, elle se trouve en conflit avec la réalité extérieure, et où une scission s'établit dans la vie du nouvel être, oppose la cause au phénomène, l'âme au corps, et fait sortir la première de son sommeil léthargique.

(40) *Il voit..., il sent...*, ou plutôt il n'y a pas de mots dans la langue pour exprimer ce premier état de l'âme, dans lequel elle ne peut se rendre compte de rien, ni de ce qui se passe en elle, ni de ce qui est en dehors d'elle. Au milieu de cette pénurie de mots propres pour représenter cet état, nous sommes forcé d'employer les mêmes termes qui se rapportent à l'âme en possession du pouvoir réfléchi, *percevoir*, *connaître*, *juger*, etc.,

(41) Autre mot dont nous osons nous servir ici, mais sur le sens duquel il ne faut pas se méprendre. Analyser c'est décomposer un tout, mais cette décomposition peut se faire à divers degrés et de mille manières, et ce tout sera tout ce que vous voudrez. Lorsque, arrivé de nuit dans un pays qui vous est inconnu, vous ouvrez votre croisée le matin au lever du soleil, et jetez les yeux sur la perspective qui se déploie devant vous, vous commencez une analyse en distinguant, successivement les parties qui composent le paysage, comme les eaux, les bois, les plaines, les coteaux, etc. C'est de cet ordre peu scientifique que sera, si vous voulez, l'analyse de l'enfant à son début.

(42) Jusqu'aux premiers actes de vision, les axes des yeux avaient été parallèles l'un à l'autre; à ce moment, les muscles oculaires, organes de l'attention, en faisant converger ces axes vers l'objet qui fixe la vue, établissent l'unité des organes visuels par rapport aux connaissances qui peuvent être acquises avec leur secours. — Jusqu'au quatrième mois, l'enfant est myope et ne remarque que ce qui l'entoure de près; cela tient à la convexité considérable de la cornée et à la forme ronde du cristallin. — Les yeux ont besoin d'éducation, et ce n'est qu'après de longs et pénibles efforts que l'enfant apprend à les diriger. Dans le commencement, le regard de l'enfant est tantôt fixe, tantôt vacillant; les mouvements de ses yeux sont prompts, brusques, irréguliers; ils ne se régularisent que peu à peu. L'enfant a besoin d'apprendre à trouver de suite l'objet qu'il veut regarder, à y rester appliqué aussi longtemps qu'il le veut, et surtout à passer immédiatement et à volonté de l'un à l'autre; et ces difficultés durent plus longtemps qu'on n'est porté à le croire généralement. Il en est de même de tous nos actes, depuis les plus simples jusqu'à ceux qui sont réellement les plus compliqués.

Digitized by Google

nes sensoriels, comme les couleurs brillantes, le rouge, le jaune, le blanc éclatant, etc. (43). Quant aux formes, elles lui sont longtemps indifférentes; mais le son qui, dans les commencements, lui causait du trouble, et même de l'effroi, lui fait bientôt plaisir. On connaît, sur les petits enfants, l'effet des tons doux, particulièrement en mode mineur, monotones par le rhythme et par les sons (44).

Lorsqu'un objet inconnu vous est présenté, qu'il vous soit apporté des extrémités de la terre, qu'il ait été tiré du fond de la mer ou des entrailles du globe, ou qu'il soit tombé de l'atmosphère, votre esprit pourra toujours le saisir par quelque côté, le connaître sous quelque rapport. Vous pourrez dire de lui qu'il est solide ou liquide, qu'il a telle couleur, telle forme, que c'est un minéral, ou un végétal, ou un animal, qu'il est petit ou qu'il est grand, etc. Vous pourrez ainsi le classer, lui assigner une place dans quelque ordre de connaissances, au moins le rapporter à l'idée universelle de l'être, et dire de lui qu'il *est*, qu'il *existe*. Evidemment l'enfant, en présence d'un objet extérieur qu'il perçoit, ne peut rien faire de semblable. Placez sous les yeux d'un homme et d'un enfant d'un an un corps blanc, rond et d'un pied de diamètre; sans doute l'un et l'autre, par leurs sens, percevront et la couleur, et la figure, et le volume ou la grandeur de ce corps; mais l'homme distinguera la couleur de la figure, et l'une et l'autre de sa grandeur; l'enfant ne verra rien de tout cela, et il n'aura qu'une notion complexe et confuse du mélange de toutes ces choses. Si l'homme peut découvrir dans le corps dont nous parlons, ce que l'enfant n'y saurait distinguer, il est évident que ce n'est pas par le moyen des sens, mais par le secours de quelque autre faculté que l'enfant ne possède point encore. Chez l'enfant, l'analyse ne porte donc point sur les modalités des corps, mais sur les corps eux-mêmes, qu'il distingue, comme autant de masses, les uns des autres.

Ainsi le mouvement primitif de l'âme, dans la sphère des objets sensibles, n'est qu'une perception inerte, confuse, isolée, inintelligente. L'enfant sent : voilà tout; les sensations se succèdent en lui sans autre lien que l'unité de l'être qui les éprouve. Elles ne deviennent point objet; c'est pourquoi il ne les combine (45) ni ne les transforme; il ne les oppose ni ne les harmonise, il les laisse ce qu'elles sont, de simples faits. Il ne les décompose point, car avant qu'ils soient marqués du signe qui les distingue et les fixe, les éléments de la pensée ne peuvent être analysés, et restent confondus dans une vague synthèse. C'est la période naturelle (46) ou impersonnelle du développement de l'intelligence. Or tout est simultané, indécomposé ou *indivis* dans l'évolution primordiale de l'être, aussi bien dans l'ordre moral que dans l'ordre organogénique (47).

Pour connaître, l'enfant n'a qu'un procédé, l'analyse, analyse spontanée, instinctive, fatale, analyse à son degré le plus inférieur et qui consiste simplement à distinguer les uns des autres les objets matériels qui l'environnent. Peu à peu, en vertu d'une association des sens, il arrive à connaître la substantialité des choses, leur matérialité ou réalité et à en saisir quelques détails. C'est un résultat de la combinaison des sensations affectives et des sensations perceptives, produites en lui à l'occasion d'un seul et même objet. Ainsi il apprend à distinguer les personnes et les choses qui l'entourent;

(43) Point de départ du goût esthétique.

(44) Il est à noter que c'est par l'intermédiaire du sens de l'ouïe, le plus rebelle aux influences du sommeil, que les autres sens s'endorment tandis que lui veille encore. En effet, on sait avec quelle facilité la monotonie d'un son provoque le sommeil; le bruit d'une chute d'eau, le murmure du vent dans le feuillage, les naïves chansons dont nos mères ont bercé notre enfance, etc., endorment nos sens, tandis que les oreilles restent encore sensibles à l'impression du son.

(45) Quand nous disons que l'enfant *ne combine point, n'oppose point* ses sensations, nous entendons qu'il n'y a point chez lui acte volontaire, intelligent, de combinaison ou d'opposition de sensations.

(46) Nous opposons ici *naturel* à *artificiel*, *impersonnel* à *réfléchi*.

(47) « Tous les appareils, tous les tissus, tous les organes se forment du blastoderme ou des sucs qui le pénètrent, dans le point même où ils doivent servir à l'accomplissement des fonctions transitoires de l'embryon ou des fonctions permanentes de l'animal parfait. Aucune de ces parties ne semble provenir d'une autre, elles paraissent pour ainsi dire indépendantes; mais elles tendent en réalité vers un but commun, et l'on ne tarde pas à les voir se raccorder entre elles, suivant les fins d'une sorte de prévision ordonnatrice aussi admirable que mystérieuse. » (LONGET, *Traité de physiologie*, p. 258.)

Ainsi le blastoderme serait le point de départ du développement organique comme la synthèse primitive est le point de départ de l'évolution intellectuelle. Tous les appareils sont confondus dans le blastoderme comme tous les éléments de la pensée dans la synthèse. Il y a parallélisme harmonique. Nous trouvons à chaque pas les manifestations de cette belle loi du monde : *unité dans la variété*.

Digitized by Google

à la perception des traits et du jeu de la physionomie, des vêtements, de l'extérieur, de la voix (48), des personnes qui prennent soin de lui, qui lui parlent, qui le promènent, qui le caressent, qui l'amusent, il associe les sensations affectives dont elles sont pour lui l'occasion, et c'est le concours simultané de ces diverses sensations qui les lui fait connaître. Ainsi encore à la perception de la couleur, de la forme des substances qui le nourrissent ou du vase qui les contient, etc., il associe la jouissance que ces substances lui procurent en satisfaisant ses besoins. Plus tard aussi il combine la vue à l'ouïe et veut voir ce qu'il a entendu, voix, cri, son, etc. Enfin, si l'on y prend garde, on verra qu'à l'origine aucun de ses sens ne marche isolément et que toute connaissance chez lui est le résultat d'une association ou combinaison d'activités sensorielles (49).

Les sens ne tardent pas à être secondés par la mémoire (50), acte par lequel l'enfant reconnaît comme *antérieurement* perçu un phénomène *actuel*. Primitivement le nouvel être vivait tout entier dans le présent; la sensation avait la même durée que l'affection des sens; à peine un objet dont la présence le réjouissait, avait-il cessé d'être sous ses yeux, qu'il s'effaçait de son âme. Mais aussitôt que l'aurore de la faculté procréatrice de l'idée commence à poindre, l'impression devient plus durable et le regard de l'âme ne tarde pas à se porter sur le passé immédiat. On voit alors l'enfant redemander l'objet qui lui était agréable et qui a été soustrait à sa vue, ou bien rester dans l'état d'excitation où cet objet l'avait mis. C'est qu'en effet l'âme ayant saisi dans les objets plus de rapports ou des rapports plus distincts, a pris possession de la réalité, elle s'en forme une image, elle en fait une propriété qui lui reste, que la mémoire conserve après que les choses ont cessé d'affecter les sens. Une fois que l'enfant a connu une chose, il la reconnaît; aussitôt qu'elle affecte de nouveau ses sens, elle éveille l'idée des qualités antérieurement perçues par lui, et l'enfant manifeste dès lors les mêmes sensations que celles qu'avait précédemment produites en lui cette même chose. C'est ainsi qu'il reconnaît les personnes qui s'occupent de lui, les objets visibles qui frappent souvent ses yeux. Mais longtemps la sensation, chez lui, prédomine sur le moi, ce qui nuit à la netteté, à la précision de ses idées, en sorte qu'il lui arrive souvent d'être induit en erreur par des analogies générales. « Je n'oserais assurer, » dit Reid (51), « que les enfants, au premier éveil de l'imagination (par ce mot Reid entend la conception, c'est-à-dire la vue, dans l'esprit, de l'objet absent), démêlent toujours avec exactitude ce qu'ils conçoivent simplement et ce que la mémoire leur retrace. » L'habitude se forme en même temps que la mémoire se développe : car l'habitude est la mémoire du sentiment. Elle a pour caractère la pérennité. Elle vient faire contrepoids à ce besoin d'activité qui sans elle dissiperait les forces dans la variété des sensations. L'enfant s'attache donc à ce qu'il connaît déjà, il y revient, il le revoit avec plaisir. La jouissance qu'il éprouve dans la diversité des objets a son point d'appui dans l'habitude. S'il se plaît à la promenade, c'est porté sur les bras de sa mère ; s'il aime les caresses et les jeux, c'est de la part de ceux

(48) Qu'on ne se méprenne point sur le sens qu'il faut donner à cette énumération de détails. Certainement l'enfant voit ces détails d'abord d'une manière très-fugitive, puis peu à peu, par l'effet de l'habitude, d'une manière plus distincte; mais il les voit dans le tout, dans l'ensemble pour lui indivisible et dans lequel il n'a ni le besoin ni les moyens d'introduire aucune division. Sans doute un mode peut prédominer au milieu de tous les autres et frapper le sens d'une impression plus vive, comme l'éclat de la flamme, le brillant d'un métal poli, la vivacité d'une couleur, etc., mais cela encore est un tout, une image où, pour lui, le mode est confondu avec la substance. Jamais l'enfant, jamais l'homme dépourvu du signe qui abstrait, nomme, détermine, classe et fixe les modalités, ne pourra dégager cette modalité, quelle qu'elle soit, de l'objet qui la supporte et voir le mode indépendamment du sujet auquel il est nécessairement uni. Là est toute la question du langage.

(49) Dans les premiers temps la sensibilité n'a pu être éveillée que par la sensation affective. L'enfant rapporte d'abord tout à la jouissance ou à la souffrance, au plaisir ou à la peine; les choses ne le touchent que par l'un ou l'autre de ces côtés; c'est là ce qui détermine instinctivement son attention à se porter sur les objets. C'est qu'effectivement il ne peut primitivement les atteindre que sous les rapports du plaisir ou de la peine qu'il éprouve à leur occasion; tout autre rapport lui est inconnu ou indifférent, et ne cesse de l'être qu'autant qu'il se rattache à un rapport affectif. « L'association des idées, dit madame Necker, ne se forme guère dans la tête des enfants que lorsque leur sentiment est excité. Dans tout ce qui n'intéresse pas leurs petites passions, l'expérience est longtemps perdue. »

(50) Il ne s'agit ici, bien entendu, que de la mémoire *physique* ou celle qui enchaîne les objets par leurs rapports physiques, et non de la mémoire *métaphysique* qui enchaîne les objets par les rapports de cause ou d'effet, de principe et de conséquence.

(51) Essai, IV, chap. 1, tom. IV, p. 118.

Digitized by Google

qu'il connaît. Tel enfant ne veut recevoir les soins que de telle personne; tel autre ne veut s'endormir qu'au balancement de son berceau ou au bruit monotone d'une chanson.

C'est avec l'habitude que commence l'éducation. Occuper ses sens est pour l'enfant un besoin impérieux; il est avide de sensations; sa vie intérieure n'ayant en elle-même rien qui la remplisse, appelle un aliment et le cherche dans le monde extérieur qui s'ouvre à ses pouvoirs sensoriels, les excite et lui fournit des matériaux d'idées. C'est le premier germe du désir de savoir, de connaître ce qui n'a point de rapport immédiat avec lui, et ne fait que mettre en jeu ses forces intérieures. Aussi, aime-t-il qu'on le promène, qu'on renouvelle à ses yeux la scène des objets; cette distraction l'apaise s'il pleurait; la diversité plaît à ses sens, et quand ses impressions sensorielles ne sont pas variées, son agitation et ses cris attestent un ennui que calme aussitôt le moindre changement dans ce qui l'entoure.

L'enfant, dépourvu du signe, est-il capable de l'opération intellectuelle qu'on appelle *jugement?* Il est évidemment incapable du jugement proprement dit, du jugement qui nie ou affirme un prédicat de son sujet, parce que l'être intelligent, qui l'a conçu, a l'idée de l'un et de l'autre. Dans l'appréhension de l'objet sensible l'enfant sent cet objet agréable ou pénible, et par suite il le recherche ou le repousse et semble ainsi l'*affirmer* bon ou mauvais; mais ce n'est pas là *juger*, c'est *sentir*, c'est éprouver un *mouvement instinctif* et rien de plus. Cette sensation, ce mouvement, portent sans doute l'enfant aux mêmes actes auxquels l'homme est conduit par le jugement de la raison. Mais l'identité des résultats ne saurait démontrer ici l'identité de la cause prochaine qui les a produits. Le mot *jugement* convient donc seulement pour indiquer cette cause dans l'homme pourvu du signe ou parlant, et si l'on veut désigner cette même cause dans l'enfant, on devra l'appeler *jugement par sensation* ou *jugement par instinct*, ou encore, comme l'appelle Rosmini, *discernement instinctif.*

Enfin nous signalerons une dernière faculté qui se manifeste de bonne heure chez l'enfant, c'est celle de *compréhension.* La compréhension est l'œuvre de la sympathie; elle se rapporte à l'expression générale des affections humaines, à la mine, au ton de la voix, et même à l'imitation. Ces modifications du corps qui frappent la vue et l'ouïe, déterminent sympathiquement, dans l'âme de l'enfant, la disposition intérieure qui les a fait naître. Par l'association des deux sens supérieurs et antagonistes que nous venons de nommer, l'enfant parvient à saisir le rapport de deux idées produites par des sensations simultanées, et s'élève ainsi jusqu'à l'intelligence des signes ou de la parole. Nous touchons ici à une nouvelle phase du développement moral. Cette seconde période de l'enfance est marquée par l'intervention d'un élément nouveau dans la pensée, le langage, ce puissant levier qui, soulevant l'enfant des régions inférieures de la sensation et de l'instinct, l'introduit peu à peu dans le monde de l'intelligence et de la rationalité. Nous disions que l'enfant fait ses premiers pas dans le domaine de la compréhension des signes au moyen de l'association des deux sens supérieurs, la vue et l'ouïe. En effet, la lumière apparaît à la surface des corps, occupe l'esprit, et, en séparant les choses, procure des intuitions déterminées des objets; le son, au contraire, vient de la profondeur, et pénètre dans la profondeur; il désigne plus la qualité que les choses elles-mêmes, plus l'activité que l'existence, et éveille des sentiments plus obscurs. Aussi l'enfant apprend-il à embrasser les objets visibles dans son esprit, c'est-à-dire à les connaître, tandis qu'à l'égard des sons, comme il les reçoit dans le sentiment, et non dans l'esprit, il apprend à les considérer, non comme des choses indépendantes, mais comme des caractères indicateurs. A-t-il souvent entendu un certain bruit à la vue d'un objet, à l'aperception d'une propriété ou d'un événement, ce son, lorsqu'il se fait entendre de nouveau, rappelle l'idée qui précédemment s'était formée simultanément avec lui. Cette association d'une idée, venant de la vue, à une perception acquise par l'oreille, lui apprend à comprendre des mots qui sont d'abord pour lui des signes d'objets visibles, des noms de choses et de personnes. Nous venons de parler du son; qu'est-ce que ce phénomène? quelle est sa nature?

Le son, lorsqu'on fait abstraction des effets immenses qui résultent de son union avec la pensée, est, de toutes les sensations, la plus indifférente, tandis qu'elle devient la plus importante par les effets que nous lui faisons produire. Elle est différente par sa nature de toutes les autres sensations. Les autres sensations se rapportent à l'or-

Digitized by Google

gane qui a reçu l'impression, ou à l'objet qui l'a produite, ou à l'un et l'autre en même temps, et elles sont destinées à nous instruire, les unes de l'état de l'organe, les autres des qualités de l'objet qui les produit.

Il n'en est nullement ainsi du son ; il ne se rapporte ni à l'organe qui a été ébranlé, ni à l'air qui a produit cet ébranlement, ni au corps que nous appelons sonore uniquement parce que nous apprenons d'ailleurs que c'est lui qui produit l'ébranlement de l'air, cause immédiate de l'impression reçue par l'organe, et de la sensation qui en est la suite. Ainsi elle ne nous apprend rien, ni de l'état de l'organe, puisqu'elle ne s'y rapporte pas, ni du corps qui l'a produite, puisque nous ne pouvons regarder le son comme une qualité du corps sonore ; et ce n'est que par le raisonnement que nous sommes portés à lui supposer la propriété de le produire. Le son est une espèce de création étrangère à nous et à tous les corps de la nature : ce n'est point un corps, ni rien qui y ressemble ; ce n'est pas non plus une qualité. C'est un phénomène impossible à définir, impossible à classer, qu'on ne peut analyser puisqu'il n'a point de parties. Nous savons seulement que deux choses sont nécessaires pour le former, la vibration du corps sonore, et l'oreille capable de l'entendre. Supprimez l'un ou l'autre, et le son n'existe plus. Pour peu qu'on y fasse attention, on reconnaîtra qu'en l'absence de l'oreille qui entend, quelle que soit la vibration de l'air, il n'y aura que de l'air qui change de place avec plus ou moins de rapidité ; mais là on ne trouvera rien qui soit son ou bruit (52). Il faut absolument une oreille pour apprécier la vibration qui produit alors une sensation dans l'être qui entend, et l'excite par là à porter son attention sur les objets dont il est entouré

De tous les êtres capables d'entendre les sons, il en est peu qui ne soient doués de la faculté d'en produire quelques-uns ; mais, parmi ceux-ci, aucun ne la possède à un degré aussi étendu et aussi varié que l'homme. Lorsque l'éducation et l'habitude ont donné à son organe toute la flexibilité dont il est susceptible, il peut le modifier, ainsi que le témoigne l'étonnante variété des langues, d'un nombre incroyable de manières différentes par la diversité des articulations.

L'homme exerce sans doute une grande influence sur tous les objets de la nature ; il en est plusieurs auxquels il peut à volonté faire subir une grande variété de modifications ; mais il y a l'infini entre l'espèce d'empire qu'il exerce sur ces objets divers, et celui qu'il exerce réellement sur le son. Le son paraît être sa propre création ; sans autre instrument que l'organe vocal, il le produit et le modifie à son gré. On dirait qu'il le recèle en lui-même avec toutes ses modifications, pour l'en tirer à volonté ; et il le produit en effet, on pourrait dire, comme Dieu produisit la lumière ; et les modifications qu'il lui fait subir se convertissent en une véritable lumière qui éclaire l'intelligence : production merveilleuse qui ne ressemble à rien de ce que nous connaissons ; qui n'a aucune analogie avec les modifications de la matière, ni de rapport avec quoi que ce soit, si ce n'est celui dont il se trouve revêtu dans l'homme, où il est devenu, modifié par l'articulation, le signe, l'expression, le corps de la pensée.

Si, en étudiant le son dans son essence, on le trouve différent de toutes les modifications matérielles, il ne faut point s'en

(52) Le son n'est pas, comme on l'a trop répété, un simple phénomène de mouvement, une vibration imprimée à l'air ou à un autre fluide : car, outre les qualités de ton, de force ou de durée, il y a dans le son une propriété constamment en rapport avec la nature intime de l'être qui le produit, et cette propriété qu'on appelle *timbre* ne saurait trouver sa raison dans une cause purement mécanique, dans un mouvement qui ne peut, après tout, engendrer que du mouvement. On est donc forcément conduit à considérer le son comme un fluide spécial, comme quelque chose de positif et de substantiel, dégagé du corps sonore par le moyen des vibrations. Les ondulations de l'air, comme les mouvements des autres milieux à travers lesquels le son se transmet, ne peuvent être également que des conditions de sa propagation. Dans l'espace, elles ne peuvent être le son lui-même, ou, si vous aimez mieux, la cause essentielle du phénomène que nous nommons ainsi. Quelques savants ont supposé que le fluide sonore est identique au fluide lumineux. Quoi qu'il en soit, il est certain que chaque corps ayant une forme intime spécifique, le son, en tant que perçu, doit avoir une relation immédiate à cette forme et la manifester à sa manière. Cf. Chavée, *Lexicologie indo-européenne*, p. 2.

« L'analogie qui subsiste entre le son et la lumière a été découverte par une série de rapports qui ne permettent pas de douter de leur intime coïncidence dans un phénomène commun, le mouvement vibratoire d'un milieu élastique. » J. Herschell, *Disc. sur l'étude de la philosophie nat.*, p. 90, 254. — Cf. Lamennais. *Esquisse d'une philosophie*, lib. x, c. 6.

Comme le son, par ses diversités, manifeste la forme distinctive du corps d'où il émane, de même devenu parole, c'est-à-dire modifié selon les lois de la nature humaine, il manifeste la forme intime de l'homme, son intelligence.

Digitized by Google

étonner. Quoique produit par un mouvement matériel, il est destiné à devenir une modification tout à fait intellectuelle, à faire partie de l'intelligence humaine, comme le corps fait partie de l'homme ; aussi, si l'on considère la parole comme signe de la pensée, il faut reconnaître que ce signe est différent de tous les autres; il est ce qu'on pourrait appeler la partie matérielle de l'intelligence, comme le corps est la partie matérielle de l'homme (53).

Au moment d'étudier le rôle du son, devenu parole et signe de la pensée, il convenait d'en signaler la nature mystérieuse. Revenons à l'enfant.

Les sons sortent d'abord involontairement de sa poitrine, lorsqu'il éprouve une vive sensation qui le remue avec force au dedans. Bientôt sa volonté prend possession de la voix, et il commence à *balbutier* dès qu'il éprouve du plaisir à manifester sa force par des démonstrations qui puissent frapper son oreille. C'est de cette manière qu'on le voit jouer avec ses organes vocaux dans les moments de calme et de satisfaction et faire entendre des sons confus, qui sont le prélude de la parole. Après cet exercice préliminaire, il émet, mais involontairement encore, des sons plus déterminés, des espèces d'exclamations, lorsqu'il aperçoit quelque chose de nouveau et qui le flatte. Un peu plus tard, l'instinct de l'imitation entre en jeu aussi sous ce rapport. L'enfant regarde avec attention les lèvres de sa mère, quand elle lui parle, et s'il entend un mot facile à prononcer, il remue les lèvres en essayant de le prononcer lui-même à voix basse (54). Enfin, vers la fin de la première période de l'enfance, le besoin de communiquer avec les autres s'éveille en lui; il se crée une espèce de langage, à l'aide duquel il parvient à se faire comprendre. Suivons-le dans cette seconde phase de son évolution intellectuelle.

§ II. — *Seconde enfance.*

Dans cette seconde période qui s'étend depuis la fin de la première année jusqu'à sept ans, l'intensité de la vie, qui s'était développée pendant la première enfance, augmente, et ses progrès sont appuyés par le volume proportionnellement très-considérable du cœur et du cerveau. Mais à la réceptivité, qui avait prédominé jusqu'alors, se joint une spontanéité qui l'éveille peu à peu, et tandis que l'âme commence ainsi à faire des progrès vers une certaine indépendance, il se prononce à l'extérieur une liberté plus grande des mouvements, qui caractérise cette période de la vie, et en même temps celle-ci acquiert de plus en plus la faculté de se maintenir et de se conserver par elle-même.

Pendant la période précédente, la voix était l'explosion sans conscience de la sensation, la réaction organique contre un état intérieur; le cri n'était que la simple manifestation d'une atteinte portée à la sensibilité générale; la joie inspirée par l'activité sensorielle produisait le rire; une sensation déterminée s'était peinte ensuite dans des exclamations déjà plus expressives (55). Devenu attentif à son propre bruit, l'enfant avait fini par jouer avec ses organes vocaux, et son bégayement était le précurseur de la parole articulée, comme l'agitation vague des membres était celui de l'aptitude à saisir des corps étrangers et à mouvoir son propre corps.

Depuis longtemps déjà, on peut dire depuis la naissance, les organes vocaux de l'enfant sont exercés, et cet exercice les a

(53) Par cela même que le son n'est pas destiné à manifester l'étendue, il est le moyen propre de la manifestation de l'intelligence à l'état plus élevé dont le caractère spécial est l'unité de l'organisme et l'unité de la vie, lesquelles excluent l'idée de l'étendue.

« Quelque admirable que nous paraisse la structure de l'œil, il y a de bonnes raisons de penser que le sens de l'ouïe est un appareil d'une complication et d'une perfection organique encore plus grande, occupant le plus haut rang dans la série des organes des sens; et, sans rapporter les explications que donnent à ce sujet les anatomistes modernes, nous ferons remarquer que le sens de la vue est moins parfait chez l'homme que chez des espèces qui s'éloignent beaucoup de l'homme et qui occupent incontestablement un rang inférieur dans la série animale; tandis que l'appareil de l'audition atteint sa perfection chez l'homme, où il doit être en rapport avec la faculté de produire des voix articulées, de manière à déterminer la formation du langage, condition organique de toutes nos facultés intellectuelles. » (Cournot, inspecteur général de l'instruction publique, *Essai sur les fondements de nos connaissances*, tom. I, p. 203.)

(54) *Hessische Beitræge*, tom. II, p. 332.

(55) M. Charma appelle *syllepse* le premier état de l'âme, et *sylleptique* le langage naturel qui précède le langage artificiel. « L'homme, avec le premier, dit-il, ne communiquait à ses semblables que ses émotions les plus vives, que ses affections les plus saillantes; les mouvements désordonnés du cœur, les tempêtes de l'âme, trouvaient seuls en lui un interprète : la vie intérieure ne se produisait au dehors que par bonds et dans ses excès, comme cette flamme cachée qui dévore le sein de la terre et qui ne se trahit que de loin en loin par l'ébranlement du sol ou l'éruption d'un volcan. La chaîne qui fait de nos différents actes un tout, un ensemble, était sans cesse rompue : il y avait à chaque instant, dans la trame expressive, solution de continuité. » (*Essai sur le langage*, p. 25.)

Digitized by Google

affermis et fortifiés. La congestion vers la bouche, qui accompagne la dentition, détermine les organes de la parole à se développer. La cavité orale s'étant agrandie, la langue acquiert, par la mastication qui commence, comme elle avait fait auparavant, mais à un moindre degré, par la succion, une motilité plus libre, en même temps que les progrès de l'ossification de l'hyoïde lui procurent un point d'appui plus solide. Les incisives tiennent les deux mâchoires écartées l'une de l'autre, et les lèvres, au lieu de s'allonger en une sorte de trompe favorisant la succion, font partie des parois tendues de la bouche, qui avec les dents de devant, contribuent à modifier la voix. C'est ainsi que la sagesse divine, dans son admirable prévoyance, prépare, combine, dispose toutes les parties du merveilleux appareil d'où doit bientôt jaillir la pensée humaine en accents harmonieux et vivants (56).

Les facultés physiques sont tout aussi remarquables dans l'apprentissage du langage que les facultés morales elles-mêmes. C'est ce qu'ont démontré les belles expériences sur les sourds-muets, publiées par M. Itard (57). Après avoir donné le détail de ses expériences, le savant observateur en tire la conclusion suivante : « Ainsi, dit-il, voilà bien constatée cette supériorité d'imitation vocale que l'enfant en bas âge a sur l'adolescent, supériorité fondée sur deux différences bien tranchées et bien établies par mes propres expériences, desquelles il résulte : 1° que l'enfant imite de son propre mouvement, tandis que chez l'adolescent, il faut que l'imitation soit provoquée; 2° que l'enfant n'a besoin pour parler que d'entendre, lorsque pour remplir la même fonction, l'adolescent a besoin d'écouter et de regarder. »

On voit ensuite quelles difficultés M. Itard éprouva quand il voulut faire émettre et prolonger des sons à des sourds-muets qui avaient déjà, grâce à lui, l'ouïe passablement formée, mais qui ne savaient pas gouverner leurs poumons et leur gosier. Il faut lire ces curieux détails dans le livre même, pour comprendre ce que serait l'art de parler, s'il fallait l'étudier méthodiquement, sans avoir eu la nature pour maître dans le premier âge.

Les conditions extérieures ou organiques de l'articulation des sons existent donc désormais; mais cette articulation elle-même est un acte de la volonté, c'est le fruit d'un empire que l'enfant acquiert sur la voix, d'une modification variée de celle-ci par la synthèse volontaire des éléments de la parole, d'une production de sons qui se laissent résoudre en parties déterminées.

La condition intérieure est l'existence d'idées précises, laquelle suppose à son tour la distinction entre le sujet ou le moi intelligent actuellement affecté et l'objet ou phénomène interne déterminé par la parole. Tant que l'activité de l'âme se réduisait à la sensation, il n'y avait aussi chez l'enfant qu'une voix inarticulée, expression générale et vague de la subjectivité; la voix articulée, au contraire, est la peinture d'un objet, non tel qu'il nous est donné par le monde extérieur, mais tel qu'il s'est représenté en nous; la voix articulée repose donc sur l'intuition d'une image, par conséquent sur l'intuition de soi-même, du moi ou sujet dont elle est le reflet, comme la voix inarticulée était celui de la sensation. Cette intuition de soi-même, cette vue au dedans, commence à la fin de la première enfance, quelque imparfaite qu'elle soit encore à cette époque.

Enfin il est une troisième condition qu'on peut appeler intermédiaire, nécessaire à l'entière et parfaite production, dans l'âme, du phénomène de la pensée au moyen de la parole, c'est la liaison entre une idée déterminée et des sons également déterminés. Pendant la première période, les progrès et l'association de l'analyse et de la synthèse

(56) Il n'est pas dans le corps humain un seul membre qui ne proclame l'existence d'une âme appelée aux plus hautes destinées. Le corps humain est le chef-d'œuvre de la création visible, si vous lui donnez la raison pour le conduire; si vous ne lui donnez que la sensation, comme à la brute, c'est une anomalie, c'est un jeu bizarre de la nature. On connaît la brillante description que Nodier a donnée de l'organe de la voix : « Outre sa construction sublime et à jamais désespérante pour tous les facteurs d'un instrument à touches, à corde et à vent, l'homme a dans les poumons un soufflet intelligent et sensible, dans ses lèvres un limbe épanoui, mobile, extensible, rétractile, qui jette le son, qui l'assouplit, qui le contraint, qui le voile, qui l'éteint; dans sa langue un marteau souple, flexible, onduleux, qui se replie, qui s'accourcit, qui s'étend, qui se meut et qui s'interpose entre ses valves, selon qu'il convient de retenir ou d'épancher la voix, qui attaque ses touches avec âpreté ou qui les effleure avec mollesse; dans ses dents un clavier ferme, aigu, strident; à son palais un tympan grave et sonore. »

(57) *Traité des maladies de l'oreille et de l'audition.* — *Voy.* surtout les pages 285 et 502 du tome II.

Digitized by Google

ont mené l'enfant à l'idée (58). Il a appris à embrasser les différentes activités sensorielles dans l'unité de la représentation ou image : maintenant l'enfant, qui cherche à traduire l'idée dans un langage physique, choisit ce qui peut frapper l'oreille, parce que c'est sous cette forme que son activité propre peut le rendre de la manière à la fois la plus libre et la plus précise, et qu'en jouant avec ses organes vocaux, en prenant plaisir à faire sortir des sons de lui-même, il s'est exercé depuis quelque temps déjà à cette faculté.

Il y a donc dans l'enfant un penchant individuel qui provoque en lui la parole et le porte à manifester au dehors la vie intérieure. De même que la sensation se révélait par la voix, le cri, l'exclamation, de même aussi toute idée nette veut se traduire par des sons déterminés : ce qui avait pris une forme dans l'intérieur, à l'occasion d'impressions sensorielles, tend à se refléter sous une forme susceptible de frapper les sens. Ainsi la parole émane de l'intérieur par l'effet de la réaction, par suite de l'antagonisme et en même temps de l'unité du monde physique et du monde intellectuel. Ce qui provoque encore la parole, c'est la sympathie avec nos semblables, c'est l'instinct de l'imitation et de la sociabilité ; l'enfant reconnaît sa nature dans les autres hommes, il veut leur ressembler par l'imitation des sons qu'ils émettent, et il cherche à se rendre semblable à eux en faisant naître dans leur intérieur les mêmes idées que celles qui existent en lui-même. Il se plie donc aux formes qu'il trouve admises déjà, il apprend à comprendre la langue de ceux qui l'entourent, et à l'imiter en comparant ses propres sons à ceux qu'il entend.

Le langage devient pour lui un moyen de perfectionnement. Il est l'œuvre de l'intelligence, tire naissance de ce qui a été compris, et permet de se faire comprendre. Par elle-même la pensée est illimitée et n'acquiert une signification précise que par la parole ; elle prend corps dans les mots, et revêt ainsi une forme spéciale, individualisée, que le mot *terme* rappelle dans toutes les langues.

Rien ne peut être plus intéressant que de voir l'intelligence sortir peu à peu du nuage qui l'enveloppait, prendre un léger essor chaque fois qu'elle découvre une expression nouvelle et faire servir ses premiers succès à en obtenir toujours de plus grands. L'enfant, encore étranger dans le monde des choses qu'il connaît à peine, sent bientôt le besoin d'entrer dans le monde des mots qui y correspond et qui fournira des instruments à sa pensée. Alors commence pour lui l'existence intellectuelle proprement dite, une existence où les images et les désirs tumultueux qu'elles excitent, règnent toujours, mais où il s'introduit pourtant un élément plus tranquille.

Il n'est personne qui n'ait remarqué que, bien longtemps avant que l'enfant puisse la comprendre, la parole, par ses articulations pénétrantes, par les gestes, par les regards, par les mouvements de physionomie qui l'accompagnent, excite en lui une attention mêlée d'étonnement. La parole est-elle douce, caressante, l'expression du visage de celui qui parle est-elle riante, affable, bienveillante, l'enfant, par un mouvement instinctif, prend une physionomie analogue, et déjà il essaie lui-même en souriant et s'agitant de répondre par de petits cris inarticulés à ces provocations flatteuses. Si, au contraire, la voix est rude, grondeuse, menaçante, si le visage lui-même exprime la sévérité, vous voyez aussitôt l'enfant surpris, ému, se détourner avec effroi et marquer le trouble qui l'agite par ses pleurs et ses cris (59).

Le développement verbal dans l'homme n'a point lieu au début par une proposition complète. Avant de composer le discours il faut qu'il en ait acquis les matériaux ou les

(58) L'analyse fait saisir les différents traits d'une chose reconnue, savoir d'abord, pour les objets visibles, l'illumination, la couleur, la forme et le volume, puis plus tard, pour le son, le timbre, l'intensité, le ton, la vitesse. La synthèse, au contraire, réunit les diverses activités sensorielles en une seule unité intérieure : si la concentration des sens sur une chose extérieure avait fait connaître d'abord l'unité de l'objet, celle des sensations dans l'intérieur produit l'unité du sujet. Le résultat commun de ces deux actes est de ramener les divers phénomènes extérieurs à l'existence intérieure et unique. L'idée qui découle de là est une image des objets affectant les sens, que l'activité spontanée du sujet crée dans son propre intérieur, et qui embrasse, comme unité, les divers caractères de ces objets. L'enfant à la mamelle entre dans ce domaine, mais sans y avancer bien loin ; ses idées n'acquièrent ni une entière précision, parce qu'elles n'embrassent point encore complétement tout l'ensemble des caractères, ni une parfaite clarté, parce que la sensation prédomine encore sur le moi.

(59) On se tromperait toutefois si l'on regardait ces mouvements comme primitifs ou innés chez l'enfant. Un langage caressant, une parole sévère, seraient sans effet sur un enfant qui n'aurait pas ressenti à leur occasion quelques sensations de plaisir ou de douleur, car ce sont là les deux principaux aiguillons de l'enfant assoupi dans ses organes, et le point de départ, comme nous l'avons

Digitized by Google

éléments, et il ne peut les acquérir que successivement. Comme dans la nature tout ce qui peut être affirmé se rapporte à une substance, ainsi, dans le discours ou dans la proposition, c'est au substantif que tout se rapporte. Aussi les mots qui se détachent les premiers, dans l'esprit du jeune enfant, de la phrase dont ils font partie, ce sont les noms des personnes ou des choses qui ont attiré son attention. Il en répète d'abord la syllabe la plus marquante; d'où est venue l'idée de former de syllabes redoublées les premiers mots qu'on lui apprend. Ces premiers mots ne sont que les articulations les plus faciles dont se composait le ramage naturel de l'enfant : *ma, pa, da, na,* etc., auquel il n'attachait aucun sens et dont on a fait *papa*, *mama*, *dada*, etc. Il ne tarde pas à associer ces mots à l'idée de certains objets et à en faire un langage, mais ce n'est jamais qu'après qu'on a pris soin de lui en donner un exemple. De lui-même l'enfant ne nomme aucun objet, et quand il est parvenu à employer un nom, ce n'est jamais que celui qu'on lui a souvent répété en lui montrant l'objet qu'il désigne. C'est, comme on voit, un véritable enseignement. Ainsi le substantif devient, dans le langage, la base du discours, comme son prototype, la substance, est dans la nature le fondement de l'existence et de la manifestation réelle (60).

Après les noms des objets matériels, les mots qui s'introduisent le mieux dans la tête de l'enfant, ce sont les adjectifs qui expriment des sensations très-marquantes : *bon, joli, grand, chaud, froid, blanc*, etc. Comme les qualités naturelles sont des caractères particuliers des substances, ainsi les qualificatifs ou noms adjectifs sont dans la proposition des modificateurs du nom substantif. On a souvent lieu de remarquer que l'énoncé d'un seul nom ou d'un seul qualificatif équivaut, dans l'esprit de l'enfant, à toute une proposition. A la vue ou même au souvenir d'une pomme, l'enfant criera en gesticulant : *pomme! pomme!* c'est-à-dire : *je veux une pomme!* ou *voilà des pommes!* En buvant du lait, il dira : *bon!* En mangeant un potage, il dira : *chaud!* c'est-à-dire : *le lait est bon! le potage est chaud!*

C'est sans doute une chose assez simple que l'enfant apprenne le nom des objets matériels et de leurs qualités, quand on les lui a souvent montrés en proférant certains sons; la chose réveille ensuite l'idée du mot et le mot celle de la chose. Mais il semble plus difficile de concevoir comment l'enfant attache un signe à ce qui n'existe pas matériellement, à ce qui n'est ni substance ni mode de substance. Les actions exprimées ou supposées par les verbes, n'ont point en effet de type permanent dans la nature. Le verbe est l'expression nécessaire du rapport perçu entre le sujet et la qualité, ou attribut. Toutefois on comprend que l'enfant, témoin des actions, retienne le mot qui les exprime, et que voyant, par exemple, *Paul courir*, *Albert pleurer*, etc., et entendant dire : *Paul court*, *Albert pleure*, etc., il répète cette proposition et une foule d'autres analogues. Ne se livre-t-il pas lui-même continuellement à toutes sortes d'actes? *il pleure, il crie, il joue, il court, il promène, il marche, il boit, il mange, il frappe, il rit*, etc. Toutes ces actions sont des faits sensibles; on les désigne devant l'enfant par le verbe qui les exprime, il s'habitue à le répéter dans les mêmes circonstances, à l'infinitif, au présent de l'indicatif, au parfait, au futur; les autres modifications du temps viennent plus tard (61). Il emploie d'abord ces divers mots sans les lier entre eux, mais on peut aisément juger que son esprit les rassemble. Ainsi un enfant qui, voit son père et sa mère auprès du feu, dit aussitôt : *Papa, maman, chaud*, en laissant de côté les mots intermédiaires. A ce degré si peu avancé de développement, les enfants énoncent à tout moment des observations

montré, de son activité et de son attention. Tout le monde sait quel rôle jouent les caresses, et, dans plusieurs cas, les petites sévérités simulées, dans les premières années de l'enfance et même plus tard. La tendresse maternelle est à cet égard singulièrement ingénieuse. Dans la première période de la vie, l'enfant ne paraît avoir le sentiment de l'existence que dans une alternative de plaisirs et de peines, et tout, dans ce qui l'environne, est pour lui ou une occasion de jouissance ou un sujet de contrariété, en sorte qu'à chaque instant son attention est stimulée. C'est là sans doute un moyen puissant d'avancement intellectuel, secondé surtout, comme il l'est perpétuellement, par les soins des personnes qui sont chargées de l'enfant.

(60) La parole a pour point de départ ce qui est isolé ou particulier. L'enfant commence par des monosyllabes, et ne s'élève pas beaucoup au delà des mots dissyllabiques.

(61) On a avancé que l'enfant prononçait le verbe *être* avant les verbes dérivés, et le verbe *être* dans sa généralité, avant de le déterminer par le temps, le nombre et les personnes. Cette haute métaphysique n'est nullement dans la pratique de l'enfant.

Digitized by Google

désintéressées, sans autre motif que le plaisir de les énoncer.

En y réfléchissant, on s'aperçoit que ces trois sortes de mots, le nom, l'adjectif et le verbe, prononcés dans le premier âge avant les autres, sont véritablement la matière et comme le corps du discours. Ils expriment les grands intérêts de l'âme dans ce monde, celui de distinguer les objets extérieurs par les noms, celui de définir les propres impressions par les adjectifs, et enfin d'énoncer les déterminations par les verbes. Il y a là connaître, sentir et vouloir. C'est tout l'homme.

Avec quel plaisir, avec quelle étonnante rapidité, l'enfant n'avance-t-il pas dans l'étude du langage, une fois qu'il en a franchi les premiers pas! Tous les jours il se sert de termes nouveaux, et s'engage dans de plus longues phrases. L'amusement qu'il trouve à parler est intarissable. Quand il voit une chose qui l'intéresse, il répète vingt fois qu'il la voit, avec une satisfaction dont nous n'avons pas d'idée. Il se raconte à lui-même ce qui le frappe; le pouvoir qu'il a de prolonger ainsi son impression le ravit, et une fierté mêlée de joie éclate dans ses yeux. Si c'est la difficulté d'articuler les sons qui l'arrête, il se tourmente jusqu'à ce que le mot ait pris l'essor.

Résumons. L'enfant voit les objets, il en saisit les qualités sensibles, on les nomme devant lui; il s'habitue à en répéter le nom. Voilà comment il procède au début dans l'acquisition de l'idée particulière et dans celle du langage qui la nomme. C'est dans le monde sensible et au moyen du monde sensible que l'intelligence de l'enfant se développe d'abord. Il en prend possession à l'aide de la parole qui classe les objets, les *faits*, les phénomènes sensibles, dans son esprit, dans sa mémoire.

La première idée ou les premières idées de l'enfant appartiennent donc au monde sensible. A l'époque où la réceptivité sensorielle prédomine encore, ce sont ou des sensations agréables qu'il recherche ou des sensations désagréables qu'il repousse. Avant de pouvoir les nommer, il a dans l'esprit, au moyen de la sensation, l'idée particulière d'un certain nombre d'objets et de qualités sensibles perçues dans ces objets. On en prononce tous les jours le nom devant lui; il s'habitue à le répéter et bientôt le mot lui rappelle l'objet ou la qualité dans l'absence même des objets. Telles sont les premières idées de l'enfant. Ce sont des *images*, des *sensations*. Il ne tarde pas à y joindre des *idées d'actions* physiques au moyen des verbes qui les expriment et dont on se sert en lui parlant. *Le feu brûle, l'eau mouille, le couteau coupe, le chien aboie, Albert pleure, crie, mange, dort, court, frappe*, etc.

La langue de l'enfant est donc d'abord celle de la sensation, le vocabulaire du monde des corps. Il l'apprend non par raisonnement, mais par instinct, par besoin, par imitation, par curiosité, par écho.

Jetons un rapide coup d'œil sur le développement des facultés pendant cette période de la seconde enfance.

La *perception* devient plus vivante; les impressions sont encore généralement passagères, mais, peu à peu, elles acquièrent plus de durée. L'attention croît aussi par degrés; en même temps, elle se reporte des phénomènes isolés sur les événements, et des objets sur les rapports, d'abord dans l'espace, puis dans le temps, de manière que l'esprit d'observation se développe. Vers cinq ans, l'enfant suit déjà avec intérêt la marche des faits qu'on lui raconte, et il a la faculté de les lier dans son imagination, parce que la parole dont il jouit pleinement fournit un point d'appui intérieur à la marche de ses idées. La masse de ses connaissances s'accroît de jour en jour, et, comme il reçoit plus par la parole que par l'intuition sensorielle immédiate, il est soustrait, jusqu'à un certain point, à l'esclavage des sens, et le commerce qu'il entretient avec des êtres pensants lui apprend à pénétrer plus avant dans son propre intérieur.

La *mémoire* est soutenue par la parole, le mot donnant à l'image une forme déterminée et par cela même permanente (62). D'abord elle consiste uniquement à reconnaître: c'est la simple conscience qu'une impression actuelle ressemble à celle qui a eu lieu déjà auparavant. Plus tard, l'idée antérieure est rappelée par d'autres idées affines. Ainsi la mémoire croît avec la vivacité et la clarté

(62) « Si l'homme arrive à la connaissance, et par suite, jusqu'à un certain point, à la possession du monde matériel, c'est grâce à la parole. Par la parole humaine, le monde, tel qu'il doit exister pour l'homme, sort en quelque sorte de l'abîme, comme en sortirent, par la parole divine, les mondes qui peuplent l'immensité. » (*Essai d'une philosophie de l'histoire*, par Barchou de Penhoen, t. Ier, p. 59.)

Digitized by Google

des idées, de même qu'avec la faculté de saisir les relations des choses; c'est précisément l'idée de cette relation dans la pensée qui unit les images à l'âme (63).

A mesure que l'activité augmente, l'*entendement* acquiert aussi davantage de spontanéité, et il met de l'ordre et de la liaison dans les idées. Sans doute, l'enfant s'arrête encore de préférence à ce qui frappe les sens, à la réalité; mais déjà il manifeste un certain pouvoir d'abstraction. Et ce qui suppose d'abord en lui cette faculté, c'est qu'il ne tarde pas à préciser, d'après un simple son, quel est le mouvement visible qu'on fait en l'imitant, par exemple, *prendre*, *donner*, *aller;* or, pour produire ces actes d'après le mot qui les exprime, l'enfant a dû établir une distinction entre le changement et la substance dans laquelle s'opère cette mutation, ce qui ne peut avoir lieu sans une sorte d'abstraction. Les gestes accompagnent les mots et font concevoir à l'enfant l'expression subjective, *beau*, *bon*, etc., c'est-à-dire qu'il apprend à connaître les mots indicateurs des qualités des choses, d'après les sensations que ces qualités produisent en nous, attendu que son âme se place, par un effet sympathique d'imagination, dans l'état exprimé par les gestes; qu'elle déduit cet état de la qualité de l'objet, et qu'elle prend le son dont elle a été frappée en même temps pour l'expression de cette qualité. Si alors on lui représente physiquement par gestes des qualités objectives, telles que celles d'être *grand*, *petit*, *éloigné*, *prochain*, et qu'en même temps on les lui nomme, il arrive à comprendre par abstraction, en séparant l'attribut de la substance (64). Cependant, parmi les mots de ce genre, il en est fort peu qu'on enseigne ainsi à l'enfant, et il les apprend pour la plupart de lui-même. Mais il apprend aussi des mots dont la signification n'est point immédiatement représentée d'une manière sensible, et ne peut être saisie que par la pensée, des mots, par conséquent, dont on ne peut donner l'explication qu'à l'aide d'autres mots représentant des pensées. C'est ainsi qu'il apprend peu à peu à exprimer, sans guide proprement dit des idées générales (65).

De même que le principe spirituel de la vie se lie à un rapport matériel dans la génération, se révèle comme créateur dans cette association, et donne à la matière la forme d'un corps organique, afin de pouvoir, par cette union avec une chose finie, se représenter comme individu, de même aussi le langage est un mouvement du corps organique par lequel l'âme se révèle immédiatement dans la sphère des objets sensibles, qui prend toutes les formes, s'attache à toutes les excitations de l'existence intérieure, une sorte d'appareil consistant uniquement en activité, qui est inépuisable dans ses productions, et qui repose sur des lois simples, éternelles, d'une application générale. De même que le corps, le langage devient un point d'appui pour l'âme, les activités de cette dernière se représentent désormais sous des formes déterminées; le torrent des idées est renfermé dans un lit, et à ce chaos flottant succède une configuration arrêtée: les idées, comme frappées au coin de la parole, deviennent précises et claires; leur persistance rend l'âme plus indépendante des sens, et le monde intérieur plus puissant contre le monde extérieur. Or, les idées ainsi arrêtées, limitées, fixées, préparent à la pensée, puisqu'on peut les associer ensemble ou les résoudre en leurs parties :

(63) Le sensible, tout nu, c'est-à-dire sans connexion avec un monde idéal ou de rapports perçus, est trop impuissant pour laisser une impression durable. Si l'homme ne conserve aucun souvenir de sa première enfance, c'est que l'enfant à cet âge vit uniquement dans la représentation des phénomènes sensibles, tels qu'ils se tiennent immédiatement les uns aux autres, sans en apercevoir ni les relations, ni les conséquences.

(64) « Lorsque l'enfant entend donner une même épithète, celle de *rouge*, par exemple, à une fleur, à une étoffe, aux images colorées par le soleil couchant, l'envie qu'il a de comprendre le sens de ce mot, l'oblige à comparer ces divers objets, et lui fait découvrir en quoi ils se ressemblent. C'est l'acte par lequel il conçoit en quoi consiste cette ressemblance, qui laisse dans la mémoire l'idée générale de *rouge* qui s'associe à ce mot.

« D'autres conceptions de même nature se rapportent aux phénomènes actifs. Ainsi, quand l'enfant entend prononcer les mots *sentir*, *désirer*, *juger*, *vouloir*, il cherche à concevoir ce qu'il y a de commun dans les états ou les actes de la pensée auxquels il entend donner le même nom; et de là les conceptions que plusieurs psychographes ont appelées avec raison *idées réflexives*, en prenant le mot *réflexion* dans le sens que Locke lui a attribué. Il en est de même des idées des rapports sociaux, du bien et du mal moral, du devoir, » etc. (Ampère, *Essai sur la philosophie des sciences*, Préface, p. LVII.)

(65) « On ne parle point sans conceptions générales; car il entre nécessairement des termes généraux dans le tissu de la phrase la plus courte et la plus simple. La difficulté de former des conceptions générales est très-exactement mesurée par la difficulté d'apprendre à parler; car elle est, avec celle d'articuler les sons, la seule que les enfants aient à vaincre. » (Reid, *Essai*, v, ch. 6, p. 259.)

Digitized by Google

de là toutes les opérations intellectuelles, toutes les formes de la pensée, comme observer, comparer, généraliser, classer, déduire, etc.

Qu'est-ce qu'*observer?* C'est distinguer, composer et recomposer les éléments d'un objet pour en prendre une connaissance claire et distincte. Or, il ne suffit pas d'embrasser d'un regard fixe, immobile, l'ensemble d'un objet, pour s'en former une idée; un tel acte pourra produire une impression vive, mais cette impression ne fera pas connaître l'objet perçu. Ce n'est pas là l'attention. Tout acte d'attention renferme une décomposition, une analyse, une abstraction des parties ou des qualités de son objet. Une éternelle attention qui ne conclurait pas, serait un miracle de patience, un chef-d'œuvre d'inutilité. Mais, pour conclure, il faut qu'une idée se soit produite par l'attention, qu'un mode, un élément quelconque, un rapport, ait été saisi dans l'objet soumis à l'activité sensorielle. Or, comment saisir une qualité sans analyser? comment analyser sans abstraire? comment abstraire sans le signe qui nomme, détermine et fixe le mode abstrait?

Et quand vous parviendriez à déterminer ces éléments, ces parties de l'objet que vous étudiez, si, à mesure que vous les observez, vous ne joignez à la distinction intellectuelle une distinction matérielle; si vous ne les marquez du signe qui porte avec lui la lumière, l'ordre, la méthode et la précision, tout retombera dans l'obscurité, la confusion, l'indétermination, et ce travail de Sisyphe sera sans cesse à recommencer. La parole est donc la condition de toute observation proprement dite.

Comparer, c'est saisir des rapports, noter des ressemblances et des différences entre les objets. Mais, si on ne peut les fixer sous un signe à mesure qu'on les découvre, que retiendra-t-on de la vue de ces rapports? Comment les composera-t-on eux-mêmes entre eux? « Sans un langage quelconque, « la comparaison serait vaine, et ses résul- « tats, sans nom, confus et fugitifs, se suc- « céderaient en nous sans y laisser aucune « trace (66). »

On ne peut *généraliser* qu'on ait d'abord observé et comparé : la parole est donc nécessaire pour la généralisation, puisqu'elle l'est pour ses deux antécédents. Mais, de plus, l'idée générale et les principes généraux ont en eux-mêmes quelque chose de si purement intellectuel, ils sont si peu perceptibles dans la vue des réalités individuelles, que, si on ne les fixait pas sous des formules et des mots spéciaux, ils disparaîtraient de l'esprit immédiatement après y être entrés. Pour la formation des principes généraux, la parole est donc indispensable.

Ce que nous venons de dire de la parole, comme moyen de s'élever aux généralités, s'applique avec la même justesse à la *déduction*. Cela résulte trop évidemment des considérations qui précèdent pour qu'il soit nécessaire d'insister.

Enfin, comment la *classification* pourrait-elle s'accomplir si l'on ne pouvait distinguer par des noms les divers groupes, les genres, les espèces, que l'on a distingués sur la vue de leurs qualités communes? Les sciences de classification dépendent tellement des noms, qu'elles ont reçu de cette dépendance le nom de sciences de nomenclature.

Nous ajouterons que, comme il n'y a point de connaissance véritable et profitable sans l'aide de la mémoire, et que, comme la mémoire n'a de prise sûre et durable qu'au moyen des signes qui expriment les perceptions, la parole assure la conservation, comme elle assure l'acquisition des connaissances. Cela est vrai surtout de tout ce qui est rapports composés, principes généraux, abstractions, lesquels ne peuvent se produire ni se conserver qu'au moyen du langage (67).

(66) *Traité de logique*, par DUVAL-JOUVE, p. 204.

(67) « Le langage est certainement la condition de toutes les opérations complexes, et peut-être de toutes les opérations simples de la pensée. » (COUSIN, *Cours de* 1819, 1re partie, p. 109.)

« Les opérations intellectuelles deviennent impossibles sans le secours du langage. Quelle que soit, en effet, celle de nos trois opérations fondamentales que l'on considère, l'idée, le jugement, le raisonnement, ont également besoin du langage. » (Jules SIMON, *Manuel de philosophie à l'usage des collèges*, p. 274, 278.) — Le même auteur pose ensuite deux faits : « Le premier, c'est que le langage naturel est absolument impuissant pour exprimer une idée abstraite; le second, c'est que le plus simple développement de la pensée suppose et exige de nombreuses abstractions. » (*Loc. cit.*)

« La parole accompagne toujours l'attention pour l'aider dans ses travaux. C'est en énonçant successivement les parties, les propriétés, les qualités, les rapports sur lesquels l'attention s'exerce, que nous acquérons une véritable connaissance des objets.

« La parole accompagne toujours la mémoire passive, pour rendre plus sensible et plus distinct ce qui lui est confié. C'est elle qui l'y grave d'une

Digitized by Google

§ III. — *Nouvelles considérations sur le développement de l'intelligence. — Les idées abstraites, générales, nécessaires, universelles, absolues.*

Dans sa plus grande généralité, et par conséquent dans sa plus grande simplicité, une connaissance ou perception consiste à voir, ou à percevoir, ou à comprendre, ou à savoir qu'un *objet* est avec telle ou telle *qualité*.

La perception est un fait éminemment simple et indécomposable dans sa production; il a lieu dans sa totalité ou il n'a pas lieu. Un objet ne se montre pas sans une qualité, ni une qualité sans un objet; et tel est le rapport qui unit la qualité à l'objet, que l'on voit l'objet et la qualité qui le rend évident, ou qu'on ne voit rien du tout. Ainsi, comme fait, la perception ne se produit pas à demi et ne résulte pas d'éléments qui se réunissent successivement pour la constituer.

Mais si, dans sa production et dans ce qu'il a d'*objectif*, ce fait est indécomposable, il n'en est plus de même après sa production et dans ce qu'il a de purement *subjectif*. L'être intelligent voit l'objet et voit la qualité indivisiblement unis dans leur rapport; mais par suite d'un pouvoir dont il est doué, il peut concevoir la séparation de l'objet de la qualité; il peut au moins ne s'attacher qu'à la vue de la *qualité*, ne conserver que la vue de la qualité sans la vue de l'*objet*, ou réciproquement. Or, cette vue isolée d'un objet ou d'une qualité nécessairement unis dans le fait réel et total de la perception, c'est l'idée *abstraite*, c'est l'*abstraction*.

Ainsi, par exemple, je ne vois pas un objet avant et sans une couleur, ni une couleur sans et avant un objet. Je vois nécessairement l'un et l'autre simultanément et unis; mais je puis négliger la vue de l'objet pour ne m'attacher qu'à la vue de la couleur ou réciproquement. Voir un objet et sa couleur est une *perception;* la vue isolée de l'objet ou celle de la couleur est l'*idée abstraite*.

Ainsi, dans toute perception, il y a trois idées que l'on peut isoler, l'idée de l'*objet*, l'idée de la *qualité*, et l'idée de *rapport* qui les unit.

Et si, pour saisir mieux encore les relations de la perception et de l'idée, nous les considérons dans leur expression par la parole, nous trouverons que *la perception s'exprime par la proposition*, et *l'idée par le mot*. La connaissance ou perception est un fait intellectuel entier et complet; l'idée est encore un fait intellectuel, elle est encore de la connaissance, mais une connaissance incomplète, brisée et décomposée (68). De

manière profonde, et l'y conserve en en ravivant de temps en temps le souvenir, qui s'efface presque toujours si nous négligeons les moyens qu'elle nous fournit.

« La parole accompagne la mémoire active, pour en rendre le jeu plus facile et plus sûr. C'est elle qui dirige le rayon lumineux que la mémoire active promène dans la chambre obscure, ou plutôt elle est elle-même ce rayon lumineux qui éclaire les objets que renferme la chambre obscure, et les met à notre disposition.

« C'est par la parole que nous abstrayons, que nous généralisons, que nous classons les êtres, les qualités et les rapports; or, l'intelligence humaine ne se compose que d'abstractions, de généralités et de classifications.

« Comment la vérité s'établit-elle dans l'esprit? N'est ce pas par le jugement et les affirmations? Que seraient les jugements et les affirmations prononcés par l'intelligence, si elle n'était secondée par la parole? Ils resteraient de même nature que les jugements et les affirmations que prononcent les animaux sur les objets qui agissent directement sur eux, par leurs rapports immédiats à leurs besoins.

« Nous raisonnons, mais que serait le raisonnement sans la parole?... Il est donc vrai de dire que toutes les opérations par lesquelles l'intelligence se forme et se développe, sont faites au moyen de la parole, qu'elles ne peuvent se faire sans elle; qu'ainsi une fois reconnue comme faculté de l'homme, la parole doit être rangée parmi les facultés intellectuelles; et toute théorie des facultés serait incomplète, si elle ne comprenait celle là, qui féconde toutes les autres. » (CARDAILLAC, *Études élém. de phil.*, t. II, p. 332.)

(68) Une idée pure ne serait jamais qu'un produit incomplet de l'intelligence. Que quelqu'un prononce devant nous le mot *homme* : ce mot exprime une idée, mais n'offre pas un sens complet; car que veut-on nous faire entendre? qu'on pense à l'*homme*, qu'on le connaît, qu'on l'étudie, qu'on l'aime, qu'on le hait, qu'on l'estime, qu'on le plaint, etc ? Ce mot est susceptible de mille interprétations. Cependant nous avons pris pour exemple un substantif, c'est-à-dire la seule espèce de mots qui semble exprimer une idée entière; car toutes les autres espèces de mots, à l'exception du verbe qui peut à lui seul traduire un jugement, impliquent toujours un rapport à quelque chose qu'ils ne font pas connaître, et n'expriment, par conséquent, que des fragments de pensée. Aucun mot n'existe pour soi et ne se suffit à lui-même. Chaque espèce de mots est, par sa nature, destinée à former un élément dans une combinaison, et cette combinaison, unique objet du langage, n'est autre que la proposition qui, seule, forme un tout dans l'intelligence. Puisque l'idée n'est en soi que le résultat d'une abstraction psychologique, elle ne s'offre point à nous comme un objet immédiat d'analyse, puisque, dans sa réalité, elle est inséparable du jugement qui lui communique, avec le complément de son existence, la forme et le caractère dont elle est revêtue : elle n'est point intelligible en elle-même : elle ne l'est que dans le jugement, et c'est dans le jugement que nous devons essayer de saisir la nature, d'apprécier l'étendue de notre connaissance.

Dans tous nos jugements le sujet est nécessairement conçu comme une substance. Aucun mode, considéré dans la substance dont il dépend, ne peut être l'objet de l'affirmation. Pour que les modes

Digitized by Google

même la proposition est seule une expression complète ; le mot est encore une expression, mais si incomplète, qu'ainsi isolé il ne représente rien de réel. Et comme on ne parle pas sans parler d'une chose et de ses qualités, on ne connaît pas sans connaître une chose et ses qualités; avec cette différence toutefois que, quand on parle, les paroles se succèdent suivant tel ou tel ordre, tandis que, quand on connaît, on ne connaît pas d'abord l'objet et puis la qualité, mais d'un seul et même coup l'objet et la qualité, unis dans leur étroit rapport. Tout est simultané dans le fait de connaître, et si, dans le langage, l'on exprime l'objet et la qualité par un terme et puis par un autre terme, ce n'est pas pour noter par la place des termes la place relative dans la perception de l'objet et de sa qualité, leur antériorité et leur postériorité, c'est tout simplement pour noter leur distinction et leur relation.

La perception résulte de l'évidence des objets; l'idée résulte du pouvoir qu'a l'être *intelligent* de décomposer les perceptions. Les objets se montrant dans l'unité concrète de leur existence, ne déterminent point des idées, mais des perceptions. A la perception répond un objet réel, une réalité évidente ; à l'idée pure et isolée ne répond aucune réalité ainsi isolée. Ainsi, à la perception que ce papier est blanc, répond comme réalité objective ce papier blanc; à l'idée isolée de *papier* ou à celle de qualité *blanc* ne répond rien de tel, car ce papier ne peut ni exister ni se rendre évident, et se montrer sans être et se montrer *blanc*, ou *gris*, ou *rude*, ou *doux*, ou avec une qualité quelconque, sans quoi on serait forcé d'admettre des objets sans qualités, ou des qualités *sans* objets; des qualités qui n'appartiendraient à rien, ou des objets qui ne seraient rien. On ne compose donc point les perceptions de la réalité avec des idées, puisque les objets ne déterminent point des idées, mais des perceptions; mais en décomposant ces perceptions on trouve l'idée et on la dégage. L'*idée* est donc moins un *élément* qu'un *fragment* de perception. Un élément peut exister d'abord seul et indépendamment de la totalité qu'il concourt à former; un fragment suppose, au contraire, un tout préalablement existant, et ne peut être que le résultat de la décomposition de ce tout. L'*eau*, le *carbone*, etc., qui sont les éléments d'une plante, existent avant elle et sans elle : la tige, les feuilles, les fleurs, etc., en sont des fragments, et n'ont pu exister qu'en tant que la plante a existé. Ainsi en est-il de l'idée par rapport à la perception qui la contenait.

La perception, répétons-le, peut seule résulter de l'évidence : l'idée ne résulte de l'évidence qu'en ce qu'elle se trouve dans la perception. Les idées n'existent pas d'abord et par elles-mêmes, ainsi fragmentées et incomplètes, devant constituer la perception par leur rapprochement. On ne peut donc pas dire qu'on acquiert directement des idées, mais on acquiert des connaissances, des perceptions, et de ces perceptions on dégage les idées par un travail d'analyse plus ou moins difficile, selon la clarté de la perception totale. Par exemple, on n'acquiert pas d'abord et isolément l'idée de *cause*, mais par la conscience on se voit être cause, on se connaît comme cause, et de cette connaissance totale l'être intelligent sépare la connaissance partielle et fragmentée qui est l'idée de *cause*. C'est en ce sens seulement qu'on peut dire qu'on acquiert des idées, et qu'on peut rechercher quelle est l'origine de nos idées. L'origine d'une idée est dans le fait total de connaissance qui la renfermait pour la première fois, et dans l'acte ou les actes de décomposition, d'abstraction qui l'en ont séparée.

Nous avons dit tout à l'heure que l'idée se dégageait de la perception ou la modalité de la substance par un travail d'analyse. Approfondissons ce qui se passe dans cette opération.

Rappelons d'abord que nos premières

qui, dans nos premiers jugements, figurent comme attributs, puissent fournir des sujets à de nouveaux jugements, il faut que l'esprit les concevant à part, et les détachant par la pensée des sujets auxquels ils appartiennent, les élève à la condition de substances abstraites. De là la nécessité des substantifs abstraits. La formation de cette seconde classe de substances a prodigieusement étendu le cercle de nos connaissances. Sans elle, l'homme demeurerait renfermé dans l'analyse de chaque objet individuel; il deviendrait incapable de concevoir cette multitude infinie de relations qu'il établit entre les substances ; car toute relation entre deux substances est fondée sur la similitude ou sur la différence que la comparaison permet d'apercevoir entre leurs modes; et l'on ne comprend pas comment l'homme parviendrait à discerner la similitude ou la différence qui existe entre les modes, s'il ne pouvait poser abstraitement les modes comme sujets de ses jugements.

Digitized by Google

perceptions ou idées sensibles sont nécessairement composées, puisqu'elles ont toujours pour objets des substances revêtues de plusieurs qualités. Il en est de même de nos premières idées intellectuelles, lesquelles nous représentent toujours ou le concours simultané de plusieurs opérations pour un but commun ou une tendance de chacune d'elles, prise isolément, vers plusieurs fins différentes. Enfin la conscience non plus ne peut nous donner dès l'abord aucune idée simple sur les faits intérieurs. Il suit de là qu'avant le travail de l'esprit secondé par les signes, la pensée, nécessairement complexe, demeure entière et en quelque sorte indivise dans notre esprit. Comme tous les éléments qui la composent ont pris simultanément naissance, tous aussi ils se retracent à la fois dans la conscience, qui ne reçoit de l'ensemble qu'une impression vague et confuse.

Cette complexité, cette espèce de chaos de la pensée primitive ne peut se débrouiller que par l'analyse. Or quel sera l'instrument de cette analyse? Les sens? Examinons. Les sens, nous l'avons vu, sont des machines à abstractions. C'est par leur secours que l'enfant apprend à discerner les objets avant l'emploi des signes. Cette distinction repose évidemment sur une sorte d'analyse, puisque pour distinguer les objets les uns des autres il faut avoir saisi entre eux des différences de couleur, de son, d'odeur, de saveur, d'étendue, de forme, de solidité, etc. Mais signalons ici, sous le rapport de la pensée, entre l'homme qui a l'usage du signe et celui qui en est dépourvu, une différence qui n'a pas été assez remarquée : c'est que l'homme, avant le langage, ne pense aux qualités ou modes qu'il a saisis dans les objets qu'en rappelant à sa mémoire les objets mêmes qui ont affecté ses sens. Les choses mêmes se présentent à son esprit, et non les termes qui en sont les signes; il ne pense que par images; penser, pour lui, c'est revoir, c'est éprouver les sensations que l'objet réel aurait excitées. Tout se passe dans sa tête en tableaux ou plutôt en scènes animées, où la vie se reproduit partiellement. Il faut donc reconnaître dans l'enfant, dans l'homme, avant le langage, le pouvoir de distinguer les diverses parties d'une impression reçue; mais, nous le répétons, ces détails ne subsisteront dans son esprit qu'identifiés à tel ou tel objet qui les supporte. Ainsi, il aura dans l'esprit l'image d'un objet ou blanc, ou chaud, ou rond, etc., déterminé, jamais l'idée de blancheur, de chaleur, de rondeur, etc., et ainsi de mille autres idées de modes ou de rapports (69).

Il importe donc d'établir plusieurs espèces de distinctions entre les idées sensibles : 1° elles peuvent être distinctes parce que l'analyse en a décomposé les éléments, parce que la comparaison a fait ressortir, parmi les rapports particuliers qui les unissent, les différences précises qui les séparent; 2° les idées sensibles peuvent être distinctes dans un de leurs éléments, en raison de la prédominance qu'un sens donne toujours à ses impressions; 3° enfin une idée sensible peut être distincte dans son ensem-

(69) « Sans l'usage des signes, dit Dugald-Stewart, toutes nos pensées se seraient bornées aux individus. » (*Elém. de la phil. de l'esprit humain*, tom. I, pag. 144.) — A part quelques détails peu exacts, l'auteur de l'article *Parole*, dans l'*Encyclopédie du* XIXe *siècle*, trace de la situation intellectuelle de l'homme, dépourvu du signe, un tableau qui peut aider à faire comprendre tout ce que la pensée doit au langage.

« Il n'est pas, » dit-il, « difficile de s'expliquer ce singulier état de langueur intellectuelle du muet, non du muet à qui l'abbé de l'Epée a révélé un langage symbolique, traduction fidèle du langage vocal, mais du muet abandonné à la seule nature, tel que nous le supposons, du muet qui ne peut ni parler, ni lire, ni voir en lui-même, sous quelque emblème connu, sa propre pensée. Les choses qu'il a vues, les événements dont il a été témoin, les impressions qu'il a ressenties, il les retrouve aisément dans sa mémoire, mais il les retrouve sous leur première forme, plus ou moins affaiblie par le temps. Il se souvient des lieux qu'il a habités et les revoit tels qu'il les a laissés, des personnes qu'il a aimées ou redoutées, des émotions qu'il a éprouvées près d'elles. Mais, pour lui, l'idée du paysage ou celle de maison se confond avec la vue intérieure de telle maison ou de tel paysage; le nom de tel homme, ceux de sa mère et de ses frères, sont identiques à la vue intérieure de la personne de sa mère ou de celle de ses amis; l'idée des hommes, en général, se présente sous l'aspect d'une multitude dispersée ou assemblée; l'idée de joie, de chagrin, de justice, n'est que le ressentiment plus ou moins profond des sentiments qu'il a éprouvés dans tel et tel moment de sa vie. Les idées abstraites, il les a donc; mais elles se présentent à lui sous une forme concrète, (qu'est-ce que des idées abstraites sous une forme concrète?) et toujours environnées du cortége nuageux des phénomènes circonstanciels sous lesquels il les a une fois perçues. Il ne peut les en dégager pour les revêtir d'une forme plus pure qui lui permette de les contempler en elles-mêmes, ou qui s'approprie aisément à toutes les hypothèses sous lesquelles se rencontrerait la même idée. Il est donc obligé, pour penser, de remuer en quelque façon d'immenses machines qui fatiguent bientôt sa tête et répandent sur ses conceptions toute sorte d'embarras et de ténèbres. De là l'impossibilité et le dégoût de toute œuvre mentale qui exigerait un peu d'haleine. » — *Voy.* la note A à la fin de l'Introduction.

Digitized by Google

ble, en raison de la vivacité de l'impression qu'elle fait sur la conscience; l'âme alors embrasse l'objet d'un seul regard sans qu'elle en ait démêlé les qualités diverses ou saisi les détails; mais l'image qu'elle en a conservée est si vive, qu'elle ne le confond avec aucun autre et elle le reconnaît partout où elle le retrouve. Il y a dans tous les esprits un grand nombre de ces *idées-images* qui n'ont jamais été analysées, et dont chacune, dans son ensemble, se détache nettement sur le fond de la conscience. Or, si nous observons ce qui se passe dans les animaux, il nous paraîtra évident que pour établir une distinction entre leurs idées, ils n'ont point recours à l'analyse de leurs éléments : leurs moyens de décomposition sont trop bornés, et il leur serait d'ailleurs impossible de conserver les résultats d'un travail analytique. Chaque idée forme en eux un tableau dont la couleur générale est nette et tranchée, ou dont un seul point est vivement éclairé; c'est ainsi qu'ils parviennent à distinguer les objets qui les intéressent (70). L'analogie nous autorise à croire qu'il en est de même de l'homme privé des moyens d'analyse que lui fournit la parole; toutes ses idées ne sont que des images et il ne saisit que des ensembles. Pour aller au delà d'un sentiment général et en quelque sorte *synthétique* de différence entre les choses, il faut étudier séparément les qualités qui leur appartiennent, et comparer ces qualités entre elles. Or, la comparaison des qualités ne produit aucun résultat net et précis tant que l'on n'est pas parvenu à les détacher de leurs sujets (71). Nous ne pouvons donc apprécier quelle serait, sans le secours du langage, l'étendue possible de notre connaissance, qu'en déterminant jusqu'à quel point l'homme serait encore capable d'opérer dans les substances l'abstraction des modes.

Avant d'entrer dans cet examen, qu'il nous soit permis d'insister sur cette merveilleuse propriété du langage d'être la vivante analyse de tous les éléments de la pensée. Aux prises avec des ensembles de phénomènes et de propriétés, l'homme initié au langage, commence par donner un nom à tous ces ensembles, dont il prend une connaissance vague, superficielle, générale; puis, toujours à l'aide de la parole, il revient sur eux, cherche à en démêler les parties, attribue à chacun d'eux les propriétés qui lui conviennent, rejette celles qu'un aperçu incomplet lui offrait à tort, enfin, prend possession des objets ou des faits autant qu'il lui est donné de le faire, en se les représentant dans leur totalité et dans les parties qui les composent.

Ce beau travail s'il était partout et toujours habilement et consciencieusement effectué, serait assurément le dernier degré auquel pût atteindre la perfectibilité humaine. Là où dans les sciences exactes, l'homme s'est posé ce but et l'a poursuivi avec persévérance, il a obtenu des résultats prodigieux. Il faut donc que le travail analytique par lequel nous manions les éléments de notre pensée, c'est-à-dire les phénomènes et les parties distinctes qui les constituent, ait quelque chose de complet et de réel, puisqu'il nous mène quelquefois à cette vérité relative vers laquelle nous convergeons avec effort. Or, ce travail est le fruit de l'analyse dite *grammaticale*, et cette analyse est depuis l'origine de l'homme le seul procédé dont l'intelligence fasse emploi pour le conduire au milieu des faits infinis dont la vie individuelle et l'existence sociale sont semées.

Dégager, autant que possible, d'un phénomène la substance (le *sujet*), qui en est comme le fond; détacher, pour l'observer à part, la propriété (l'*attribut*) plus ou moins engagée dans cette substance; prononcer (le *verbe substantif*) que telle propriété appartient ou n'appartient pas à telle substance (72); voilà le degré le plus élevé de l'analyse, auquel aboutissent nos raisonnements les plus divers.

Non content d'offrir ces trois phases de la

(70) « Les animaux, » dit Cuvier, « restent toujours à l'état où est l'enfant lorsqu'il ne peut pas encore parler, c'est-à-dire qu'ils apprennent bien à connaître, jusqu'à un certain point, les objets qui leur sont utiles ou nuisibles, à se conduire d'après cette connaissance, mais qu'ils ne viennent jamais jusqu'à posséder et à pouvoir manier des idées générales par le moyen des signes qui sont l'instrument nécessaire pour conduire jusqu'au raisonnement de l'homme. » (*Histoire des sciences natur.*, tom. V, p. 173.)

(71) « C'est principalement à la possession exclusive de la faculté d'*abstraction* et des autres facultés liées à l'usage des signes généraux, que notre espèce doit sa supériorité sur les animaux. » (Dugald-Stewart, *Eléments de la philos. de l'esprit humain*, tom. II, p. 84.) — Locke est du même sentiment, liv. II, chap. 11.

(72) Enlever le verbe de la phrase, c'est ôter le soleil du monde; il n'y a plus qu'obscurité, immobilité, mort. Pour comprendre une proposition, pour l'expliquer, le sujet ne suffit pas; il faut le verbe, qui est la lumière. C'est lui qui fait sortir des entrailles du substantif les puissances, les qualités et les rapports qu'il contient, comme c'est par lui que l'existence une fois constituée réagit sur la

Digitized by Google

pensée d'une manière distincte, l'homme s'est approprié des instruments particuliers qui viennent au secours de son intelligence et permettent de pénétrer dans une analyse plus intime et plus prompte des phénomènes et de leurs propriétés : il établit les rapports qui se remarquent entre les idées qu'il distingue, et, les caractérisant, spécialise de plus en plus l'objet de son attention; comme la substance peut être considérée comme telle (le *substantif*), ou au point de vue de ses propriétés (l'*adjectif*), il différencie exactement ces deux circonstances de l'observation : il note également les différents genres de subordination que les idées ont entre elles (la *préposition*, la *conjonction*, les *cas*, les *temps* du verbe substantif), et déjà il jouit de tous les matériaux nécessaires pour se livrer sans obstacle à ses recherches.

Mais armé désormais des instruments puissants qui divisent les pensées les plus complexes et les réduisent à leurs plus simples éléments, il ne s'arrête pas encore dans cette voie : il simplifie son travail pour le rendre plus expéditif; il réunit la propriété au mot qui affirme son existence (le *verbe adjectif*) et son rapport à la substance; il modifie même cette propriété ainsi resserrée par des mots qui en restreignent encore la signification (l'*adverbe*). Enfin, il évite les redites (le *pronom*), emprunte la substance ou la propriété contenue dans son nouveau verbe (le *participe*) et au besoin exprime encore certaines nuances plus délicates de la pensée (la *particule*).

Telles sont, avec les différences qui résultent du goût et des habitudes des peuples, les bases sur lesquelles reposent toutes les langues. Le langage est donc par essence un instrument d'analyse. La pensée n'est point un phénomène simple, elle est au contraire infiniment complexe : point de pensée qui ne renferme un grand nombre de jugements, de perceptions et d'autres opérations intellectuelles; ces perceptions ne seraient jamais saisies distinctement par la conscience, parce qu'elles existent simultanément, que l'intelligence ne distingue un tout complexe qu'à la condition de l'analyse et de la décomposition de ses parties, et que le langage rend successif ce qui est simultané dans la conscience. Les paroles prononcées les unes après les autres représentent chacune un des éléments de la pensée, et à mesure que nous prononçons ces paroles, chacun de ces éléments vient s'offrir à l'attention de la conscience qui les perçoit et les saisit mieux, parce qu'ils sont isolés et distincts des autres éléments. Ainsi, penser, c'est combiner des notions; mais point de combinaisons sans composition et décomposition, et point de composition et de décomposition sans le langage. La pensée, en effet, séparée du langage ou de l'art, est quelque chose d'infini, de vague, d'insaisissable; la parole lui donne une forme, elle la limite, elle lui donne le caractère de fini, elle la met au monde, si l'on peut ainsi parler (73). Il faut que la pensée soit réfléchie, et en quelque sorte condensée par l'art pour être saisissable. La lumière pure n'éclaire point,

substance et reflue pour ainsi dire par sa racine vers son centre pour s'y reposer et s'y souder. C'est le terme mystérieux de la proposition.

(73) L'évolution de l'intelligence humaine à l'aide du langage peut nous aider à comprendre, au moins jusqu'à un certain point, l'évolution de l'intelligence divine. Une haute contemplation nous fait entrevoir comment, dans les profondeurs de l'intelligence divine, se forme, émerge, pour ainsi dire, une notion infinie, illimitée; comment encore, à l'aide d'une activité qui lui est propre, cette intelligence ne cesse d'imposer à cette notion première des limitations, des déterminations nouvelles. Or nous ne saurions tenter de nous rendre compte de la façon dont nous exprimons notre propre pensée par le langage sans apercevoir que les choses ont lieu absolument de même. Nous voyons sous toutes les formes que peut revêtir la pensée qu'il s'agit toujours d'une notion plus ou moins générale, à laquelle nous faisons subir une nouvelle limitation, détermination. Nous le faisons au moyen du verbe, qui réunit, met en contact les deux termes de la proposition, base et fondement de tout langage. Le verbe est ainsi l'expression de cette activité intellectuelle qui nous permet de faire sortir de nouvelles notions de celles que nous possédons déjà à tel moment donné. Nous reproduisons ainsi dans le domaine du fini cette suprême activité au moyen de laquelle Dieu engendre éternellement dans la notion de l'être en soi les notions des êtres et des choses déterminées. Le verbe de l'homme devient l'écho du Verbe suprême, du Verbe de Dieu. Mais tandis que nos propres paroles frappent l'air d'un vain son bientôt évanoui, la parole de Dieu, en raison de ce mystère de la création pour nous insondable, prend corps et consistance; elle devient visible et durable. Supposons que toute proposition émise dans le langage humain, par cela même qu'elle a été émise reçoive une existence réelle, objective; supposons qu'elle se matérialise en quelque sorte aussitôt que prononcée, et peut-être pourrons-nous nous faire une idée, bien qu'affaiblie, de la façon dont les choses se passent dans les profondeurs de l'essence divine; car le langage de Dieu, c'est le monde; la création, c'est l'ensemble des propositions qui, par suite de son incessante activité, se forment dans l'intelligence de Dieu, et qui sont parlées dans le monde aussitôt que pensées. Aussi toutes les religions et toutes les philosophies ont-elles, comme à l'envi, rendu hommage à cette faculté créatrice de la parole. L'Inde, la Perse, Pythagore et Platon, sous des formes différentes, l'ont également confes-

Digitized by Google

la lumière réfléchie est seule visible; de même, la pensée pure est bien réelle mais insaisissable; la pensée réfléchie, c'est-à-dire renvoyée à l'esprit par le langage, est aussi seule saisissable (74).

Pour rendre ces considérations évidentes, analysons le rôle psychologique du langage dans la formation même de la pensée et des jugements humains.

Pour la perception concrète le monde est double : l'esprit et la matière; pour la perception abstraite, il est triple, toute réalité s'offrant à nous sous trois aspects divers.

Il y a d'abord l'élément extérieur, superficiel, qui n'est pas, mais qui fait que ce qui est, paraît; avec lui et par lui les choses se manifestent, se colorent, se limitent, se distinguent, s'opposent; essentiellement mobile et variable, on peut le comparer au Protée de la Fable, qui, sans cesse se transforme et sans cesse échappe à toutes les chaînes qui le voudraient fixer : c'est le phénomène, l'accident, le mode, la *qualité*, tous mots synonymes.

Au-dessous du phénomène ou de ce qui paraît, à une profondeur où la raison seule peut descendre, se cache et s'enveloppe dans son unité, son identité et son indivisibilité, un élément qui n'apparaît pas, mais sans lequel l'apparence ne serait qu'illusion et mensonge; il est la base sur laquelle s'appuie le monde phénoménale, variable, multiple; tout ce qui est, n'est qu'en lui, avec lui et par lui, ou plutôt n'est que lui : C'est l'être, c'est la *substance*.

Le phénomène et la substance sont indissolublement unis dans la nature; ils forment un tout indivisible; le lien qui les rapproche, le médiateur par lequel se tiennent et se concertent l'unité et la variété, l'être et le paraître, la substance et le mode, se nomme relation ou *rapport*.

Aucune réalité ne peut subsister sans ces trois éléments qu'elle assemble et harmonise en soi. Substance, qualité, rapport, voilà l'être, voilà le monde; notion de la substance, notion de la qualité, notion du rapport, voilà l'idée; le signe, c'est le sujet, le verbe et l'attribut; le sujet qui figure la substance, l'attribut qui figure le phénomène, le verbe qui figure l'union de l'un et de l'autre dans une même existence. Le signe artificiel se pose logiquement *a priori*, c'est-à-dire qu'il va du sujet à l'attribut en passant par le verbe; le signe naturel, au contraire, va du dehors au dedans, de la circonférence au centre, il impose à la raison le mode *a posteriori*, tandis que le signe artificiel la place *a priori*. Ainsi, constitué dans le mode *a posteriori* de la connaissance par sa nature relative et contingente, l'homme est placé *a priori* par le langage, qui lui révèle l'universel, l'abstrait, le nécessaire, etc., et voilà la vraie fonction du signe : il fait passer la raison humaine de la puissance à l'acte.

Approfondissons cette merveilleuse propriété du langage et voyons comment il opère.

On sait que pour exprimer les modes, nous employons deux espèces de mots. Les uns, appelés *adjectifs* nous les montrent dans une relation de dépendance à quelque sujet exprimé ou sous-entendu. Tels sont les mots *blanc*, *solide*, *liquide*, *pesant*, *sonore*, etc. Les autres, comme *blancheur*, *solidité*, *liquidité*, *pesanteur*, *son*, etc., sont des *substantifs abstraits* qui nous font voir les modes en eux-

sée. Enfin, n'y a-t-il pas un livre qui débute ainsi : *Au commencement était la parole, et la parole était en Dieu. Et elle était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par elle, et sans elle rien de ce qui a été fait n'eût été fait.* (*Joan.* I, 1 seq.)

(74) « C'est à l'abstraction, dit Reid, que l'entendement humain doit ses notions les plus simples et les plus distinctes. Les objets les plus simples que nous présentent les sens sont complexes et indistincts tant que l'abstraction ne les a pas résolus dans leurs éléments, et l'on peut en dire autant des objets de la mémoire et de la conscience.

« Les notions complexes les plus distinctes sont celles que l'entendement lui-même compose en combinant les notions simples qu'il a acquises par l'abstraction.

« Sans les facultés d'abstraire et de généraliser, l'esprit humain n'aurait point inventé des méthodes de classification, ni distribué les choses en genres et en espèces.

« Sans les mêmes facultés, il serait incapable de définir, car les individus ne sont pas susceptibles de définitions : les universaux seuls en comportent.

« Sans notions abstraites et générales, il n'y aurait ni raisonnement ni langage.

« Les animaux ne se montrant point capables de distinguer les divers attributs d'un même sujet, de classer les choses en genres et en espèces, de définir, de raisonner, de communiquer leurs pensées par des signes artificiels, comme le font les hommes, il y a lieu de croire, avec Locke, qu'ils sont privés de la faculté d'abstraire et de généraliser, et que c'est une différence spécifique entre eux et l'espèce humaine. » (*Essai*, v, chap. 5, p. 246.)

« Sans la lumière préalable de la généralité supérieure, la généralité inférieure ou individualité resterait, pour l'esprit ainsi disposé, d'une obscurité impénétrable. Une fleur est là sous mes yeux; botaniste, je ne suis satisfait qu'autant que je me représente le genre auquel elle se rattache; c'est le *pigamon des Alpes*, de Décandolle, le *Thalictrum alpinum*, de Linné! » (CHARMA, *Essai sur le langage*, p. 201.)

Digitized by Google

mêmes, indépendamment de tout sujet, et qui les élèvent au rang des substances (75). Nous concevons donc les modes sous deux points de vue opposés ; et cependant un seul de ces points de vue nous est donné par la nature. Toujours en effet la nature nous présente les modes engagés dans la substance ; la *blancheur* dans le lait, la *liquidité* dans l'eau, la *pesanteur* dans le corps, etc. Le sujet et la qualité sont donc partout inséparables. Mais alors par quel effort d'analyse l'esprit pourra-t-il séparer deux conceptions qui lui arrivent toujours unies et qui font partie d'un seul et même tout ? Comment abstraire le mode de la substance ? Les objets eux-mêmes ne peuvent nous conduire à l'abstraction ; ils n'y sont qu'un obstacle, puisqu'ils nous présentent toujours le mode dans une dépendance nécessaire. Quand mon attention se porte sur ce papier, j'en distingue sans doute la blancheur, mais je ne déplace pas cette modification ; elle demeure liée à la substance, et je ne l'aperçois que comme partie dans un tout. Si nous nous rejetons sur l'idée, nous n'obtiendrons pas plus de succès. En effet, nous ne pouvons concevoir ni mode sans substance, ni substance sans mode, parce qu'une substance sans mode et un mode sans substance impliquent contradiction. Le mode et le sujet ne sont réels, ne sont possibles qu'ensemble ; ils se servent de complément l'un à l'autre, ou plutôt ils ne font réellement qu'un et constituent comme deux faces corrélatives d'une indivisible unité (76). Mais si toute séparation réelle du mode et de la substance est absolument impossible dans la pensée comme dans la nature, qu'expriment donc les substantifs abstraits ? Ils n'expriment qu'une apparence, et l'abstraction des modes ne doit être considérée que comme un phénomène artificiel produit par l'emploi successif et distinct des signes du langage.

Si maintenant nous examinons la nature des jugements humains, nous trouverons qu'ils ont tous pour objet d'unir un mode à une substance ou de l'en séparer. Toute idée de mode implique un rapport, et dans la réalité intellectuelle, on ne pourrait dégager le rapport de l'idée même sans détruire celle-ci. Il y a, dans toute idée de mode même le plus simple, deux éléments inséparables, l'impression produite par son objet et la conception d'un rapport quelconque qui la détermine. Or, pour percevoir ce rapport, il faut avoir comparé ses deux termes. Mais pour comparer les deux termes dont le premier est une idée de substance, le second une idée de mode, il est nécessaire préalablement que chacune de ces idées soit

(75) Dans les langues sémitiques, il n'y a pas, à proprement parler, de noms abstraits ; en hébreu, les mots qui y correspondent sont tous ou des substantifs pluriels ou des adjectifs féminins. Ainsi la vie se traduit par un mot qui signifie littéralement les vivants, ceux qui respirent, *chaiim ;* vieillesse et virginité, par *zakenim* et *betoulim*, les vieux et les vierges ; Divinité ou Dieu, par *elohim*, les forts ou les forces ; justice, par *tsedeqah*, le juste, etc. D'un côté, c'est la collection prise pour désigner la qualité commune à toutes les parties du groupe ; de l'autre, c'est la personnification de cette qualité. Ce dernier procédé paraît avoir été suivi exclusivement par les langues indo-germaniques, dans lesquelles les noms abstraits sont formés généralement de deux radicaux, l'un qui exprime l'idée particulière cachée sous l'abstraction ; l'autre, qui sert pour ainsi dire à réaliser cette idée : *virgin-itas, just-itia, benevol-entia, vir-tus, senec-tus, fort-itudo, mansuetudo*, etc.

Les noms abstraits ne sont pas seulement signes de séries logiques, ils servent encore à désigner des collections naturelles, des qualités, propriétés, modifications, des principes, des causes, des individus. La philosophie nous apprend même que tout nom abstrait n'eut dans l'origine qu'une signification particulière, et que c'est par extension ou accommodation qu'il est devenu signe d'abstraction et de série. *Vertu* est synonyme de force. On l'emploie dans ce sens lorsqu'on dit, par exemple : *Remède sans vertu*. Alors il représente une idée particulière. Mais les moralistes ont pris le nom de vertu pour désigner tout effort que l'homme fait sur lui-même en résistant à la fougue de ses penchants ; la *vertu*, dans ce sens, indique une série logique. Le procédé par lequel le signe représentatif d'une idée simple devient signe de série logique se nomme *généralisation*. La série logique constitue une partie considérable du langage humain, et sans elle le discours serait impossible.

(76) « Quand je vois la plaine lune et que je fixe mon attention uniquement sur son contour, je forme l'idée de la rondeur, mais je ne saurais dire que la rondeur existe par elle-même. La lune est bien ronde, mais la figure ronde n'existe pas séparément hors de la lune. Il en est de même de toutes les autres figures ; et quand je vois une table triangulaire ou carrée, je puis avoir l'idée d'un triangle ou d'un carré, quoiqu'une telle figure n'existe jamais par elle-même ou séparément d'un objet réel doué de cette figure. Quand je vois un poirier, un cerisier, un sapin, etc., toutes ces idées sont différentes ; mais cependant j'y remarque plusieurs choses qui leur sont communes, comme le tronc, les branches, les racines. Je m'arrête uniquement à ces choses que les différentes idées ont de commun, et je nomme un *arbre* l'objet auquel ces qualités conviennent. Ainsi, l'idée de l'arbre que je me suis formée de cette façon est une *notion générale* et comprend les idées sensibles du poirier, du pommier, et en général de tout arbre qui existe actuellement. Or, l'*arbre* qui répond à mon idée de l'arbre n'existe nulle part ; il n'est pas poirier, car alors les pommiers en seraient exclus ; en un mot, il n'existe que dans mon âme, il n'est qu'une idée, mais une idée qui se réalise dans une infinité d'objets. » (EULER, 11e part., lettre 32.)

Digitized by Google

isolée, posée à part dans notre esprit et mise en face de l'autre. Or, avant le signe qui l'abstrait, le mode se montre toujours engagé dans la substance, et les conceptions de ces deux éléments corrélatifs forment dans la conscience un tout indivisible; il suit de là que, sans l'usage du signe, aucune comparaison ne peut avoir lieu, et que, par conséquent, les trois parties du jugement, *sujet*, *attribut* et *rapport*, n'apparaissent plus isolées, mais forment dans la pensée une seule et unique conception; et si, dans cette conception, on peut apercevoir trois faces ou trois points de vue distincts, il est impossible d'en considérer un seul ailleurs que dans le tout indivisible où il est compris. Enfin, sans le langage, les parties du jugement ne se présenteraient pas non plus dans un ordre successif; la succession en effet n'est pas dans la pensée dont les éléments sont corrélatifs et par conséquent simultanés; elle est uniquement dans les termes de la proposition qui exprime les parties du jugement, non dans l'ordre où l'esprit les forme, mais dans l'ordre où il les distingue.

Les considérations que nous avons présentées sur la simultanéité et l'indivisibilité des éléments qui constituent le jugement dans l'esprit humain et sur l'impossibilité, sans le signe, d'abstraire le mode de la substance, sont applicables à toutes les hypothèses que l'on pourrait adopter sur la formation de nos jugements. Refusera-t-on d'admettre que le jugement soit un résultat de la comparaison? Le jugement sera alors une perception analytique des qualités contenues dans un sujet soumis à l'observation, ou une conception immédiate et synthétique de rapport suggérée par l'intérêt rationnel. Dans le premier cas, c'est-à-dire quand le jugement se forme par l'analyse des qualités que l'on observe dans un sujet donné, les modes, d'après la nature même de l'opération, demeurent engagés dans la substance, et l'indivisibilité des parties du jugement est un fait nécessaire. Dans le second cas, quand le jugement est un produit immédiat de l'instinct, l'identification et la simultanéité des parties qui le constituent sont nécessairement impliquées dans l'origine même qu'on lui assigne (77). Ainsi, dans quelque hypothèse qu'on se place, dès que l'on fait abstraction du langage, on trouve toujours dans le jugement une conception simple, dont les faces sont réellement inséparables et se montrent simultanément. « Le lion n'a jamais posé ici l'idée du moi, là l'idée de la force, et entre ces deux idées la notion du rapport qui les unit; jamais il n'a dit en lui-même successivement et en séparant ces trois choses : *Je suis fort!* il les a senties dans une conception simple, qui est une dans sa nature et triple dans ses aspects (78). »

En supposant d'ailleurs que le mode pût en réalité être conçu indépendamment de la substance, on ne pourrait l'abstraire sans la généraliser. Tant que nous nous représentons le mode dans un objet déterminé, il reste individuel dans notre pensée, nous le concevons nécessairement dans la substance qu'il détermine, et l'idée de mode est alors tellement engagée dans celle de substance qu'il y aurait folie à vouloir se rappeler l'un sans l'autre.

Or, quand la nature n'offre à nos yeux que des modes particuliers, toujours indissolublement attachés à quelque sujet, de bonne foi, peut-on croire que, sans le secours de la parole, on parviendrait à leur ôter ce qu'ils ont de déterminé dans chaque être pour ne plus voir que ce qu'ils ont de commun? Pour rendre la difficulté plus sensible, prenons un exemple et voyons ce qu'aurait à faire, pour former la notion générale de *blancheur*, un homme dépourvu du signe. Etant données, je suppose, les idées de papier, de lait, de toile, etc., il lui faudrait isoler chaque couleur particulière du sujet auquel elle appartient et des autres qualités qui sont unies avec elle dans le même sujet; après cette première abstraction, contrariée

(77) Nous devons même aller plus loin et reconnaître que l'acte du jugement instinctif semble ne subir qu'à regret les modifications que le langage a coutume d'introduire dans la pensée. L'expérience démontre qu'il est rare que, dans la pratique, les inspirations du sens commun nous présentent distinctement un sujet, un attribut et un rapport; elles ont peine à se laisser traduire en propositions, et une tendance naturelle les ramène toujours à la forme du sentiment.

(78) *Voy.* LAROMIGUIÈRE, *Leçons de philosophie*, tom. II, cinquième leçon. — Nous ferons remarquer que si tous nos raisonnements roulent ici sur la substance et le mode, c'est que tous les objets de notre pensée sont conçus sous le double point de vue du sujet et de l'attribut, et par conséquent de la substance et du mode. Cette corrélation entre dans tous nos jugements et en détermine universellement la forme.

« Aucun jugement, » dit M. Gourju, « ne peut subsister dans l'esprit s'il n'est exprimé. En sorte que, sans le langage, la raison serait une force réduite à l'inaction. »

Digitized by Google

à la fois par les objets et par la nature de la pensée, il devrait comparer entre elles les diverses couleurs, pour saisir ce qu'elles ont de semblable et de différent, enfin concentrer exclusivement sa réflexion sur les ressemblances qui les unissent. Nul doute que cette suite d'efforts pénibles, combattus par un concours de causes intérieures et extérieures, ne fût au-dessus de l'homme que nous supposons, dont la faiblesse ne serait pas secondée par la puissance de la parole (79).

Mais, si nous approfondissons un peu les choses, trouverons-nous que nous sommes réellement fondés à dire que le langage opère dans notre pensée de véritables abstractions? Les concepts généraux, même chez l'homme en possession de la parole, ont-ils une existence propre? Sont-ils réellement indépendants des idées individuelles auxquelles ils servent de lien? Pour éclaircir ces questions, il importe de se rendre bien compte de ce qu'on appelle *notion générale*. On peut la définir une collection de ressemblances, perçues entre plusieurs substances ou qualités déterminées, par conséquent, un rapport, un point de vue pris entre des individualités. Or, peut-on concevoir une relation, sans concevoir en même temps des termes entre lesquels elle existe? De ce que le mode et la substance sont corrélatifs et ne peuvent subsister l'un sans l'autre même dans la pensée, ne s'ensuit-il pas que le langage n'abstrait réellement pas le mode de son sujet et qu'en exprimant par un terme à part chacune des faces d'une conception essentiellement indivisible, il éclaire successivement chacune d'elles sans les isoler; qu'enfin il se borne à distribuer la lumière de telle sorte que chaque élément de l'idée la reçoit à son tour, tandis que l'autre demeure dans l'ombre, sans cesser pourtant d'être présent à la conscience? Puisque tout rapport suppose nécessairement au moins deux termes entre lesquels il est conçu, l'idée générale, qui n'est qu'un rapport, ne peut donc pas être conçue par elle-même et indépendamment de toute idée individuelle. Ce qui implique contradiction dans les termes ne saurait être conçu par notre esprit; toute réalité est nécessairement déterminée, et il est impossible que l'indéterminé soit conçu comme un tout complet. D'où nous concluons que l'idée générale, ne représentant que des qualités indéterminées, n'est possible qu'autant que nous en concevons l'objet comme partie d'un tout déterminé, et qu'ainsi elle est liée à une conception au moins confuse de ce tout dont elle représente une partie (80).

Ces raisonnements sont basés sur les faits, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre en se rendant compte du procédé suivi dans l'étude des sciences. Qu'un homme se propose d'étudier l'anatomie, il cherche un fondement à toutes ses conceptions dans l'observation d'un sujet individuel. Veut-il, par exemple, se former une idée générale de l'organisation du corps humain? il fixe son attention sur les qualités que lui présenterait également tout autre sujet de même espèce, et, concentrant son esprit sur des

(79) Nous avons déjà fait voir à la fin du paragraphe précédent l'indispensable nécessité des signes pour que la mémoire puisse conserver les idées. Nous répéterons ici que la mémoire, sans le langage, n'aurait aucune prise sur l'idée générale; car, dans cette hypothèse, l'idée générale n'existe qu'à la condition d'être réellement abstraite. Or, une idée abstraite ne peut se lier à nos autres connaissances sans perdre aussitôt son caractère; elle n'est abstraite qu'autant que l'effort qui l'a créée la retient dans l'isolement. Par conséquent, dès que l'esprit cesserait d'agir pour la conserver présente, elle disparaîtrait sans retour, ou viendrait de nouveau se fondre dans les idées individuelles d'où elle aurait été tirée. Le langage est donc un support nécessaire aux notions générales; sans lui, elles n'auraient dans l'esprit ni consistance ni fixité, et l'homme serait incapable de les conserver.

(80) Le caractère distinctif de toutes les langues indo-européennes; c'est ce que G. de Humbold appelle *flexionssinn*, c'est-à-dire, cette haute faculté linguistique qui tend à marquer dans un mot, sans en briser l'unité, non-seulement le sens propre, individuel, mais le rapport à une classe, à une catégorie. Ce n'est pas que chacune des langues qui se parlent sur la terre ne cherche, à sa manière, à réaliser, à symboliser ce besoin qu'a notre esprit de toujours ramener à un genre, à une catégorie l'objet qu'il examine; mais nulle part on ne trouve une flexion aussi nettement déterminée que dans la famille indo-européenne. A une racine qui marque un objet individuel, elle sait attacher intimement un élément qui signifie l'espèce; ce n'est pas une simple juxta-position mécanique, extérieure, superficielle, comme on en trouve dans les langues océaniennes, c'est essentiellement une combinaison organique, intime, une pénétration mutuelle des deux éléments qui se coordonnent pour former une unité lexicale vivante, symbolisée par l'accent unique de chaque mot. On dirait que ceux qui parlent ces langues si finement nuancées, savent que, dans le moi comme dans le non-moi, toute idée générale se perçoit par une individualité, et toute individualité, à son tour, ne se comprend que par son rapport avec l'espèce. Cette puissance de transformer une racine en suffixe, de faire qu'un mot ne serve plus, dans sa fusion avec un autre, qu'à en indiquer les appartenances et dépendances, Humboldt y voit le plus bel exemple linguistique de l'esprit dominant la matière, du sens transformant le son.

Digitized by Google

points de vue partiels, il fait de l'individu qu'il observe le type du genre. On procède de la même manière dans toutes les sciences physiques et naturelles. Jamais les définitions ne sont intelligibles par elles-mêmes : on ne parvient à les comprendre, qu'en les appliquant à quelque modèle que l'on imagine ou que l'on a sous les yeux. Les choses se passent de même encore quand on aborde l'étude de soi-même; les phénomènes ne se conçoivent point immédiatement sous un point de vue général : la réflexion se concentre sur des souvenirs, sur les impressions que les différents actes individuels de la pensée ont laissées dans la conscience. Enfin la même nécessité de fonder les concepts ou raisonnements généraux sur quelque concept ou type individuel se manifeste plus clairement encore en géométrie. A-t-on à démontrer un théorème : on n'y parvient qu'à l'aide d'une figure particulière et déterminée. En résumé, quelle que soit la science que l'on étudie, on ne peut, dans le principe, comprendre ni les définitions ni les raisonnements sans les secours de modèles ou exemples individuels, qui servent de fondement ou de support aux concepts généraux que nous formons. L'objet qui occupe l'esprit dans les méditations générales ou scientifiques est donc toujours ou un individu réel, considéré comme type du genre, ou une idée individuelle, que l'on envisage sous certains points de vue partiels, et dont l'application est généralisée par le langage (81).

On convient de la nécessité où nous sommes d'appuyer, dans nos premières études, nos conceptions générales sur des idées individuelles, mais on veut qu'après un long exercice de notre intelligence aux généralisations, la nécessité d'éclairer l'abstrait par le concret cesse de se faire sentir.

L'objection accorde donc qu'au moment où nous abordons pour la première fois l'étude des sciences, on ne peut comprendre l'abstrait que par le concret. Nous ne disons pas autre chose. Mais nous soutenons de plus qu'en tout genre et dans toute hypothèse, le raisonnement ne paraît devenir indépendant des idées individuelles que quand une fréquente répétition l'a tourné en habitude. D'où lui vient alors ce caractère apparent de généralité pure et abstraite? On n'en saurait chercher la raison ailleurs que dans l'habitude, qui nous permet de détourner notre attention des idées, pour la concentrer sur des combinaisons de signes qui nous sont devenues familières. Quand nous nous occupons de matières, qui sont depuis longtemps l'objet de nos études, nous cessons d'éveiller distinctement les idées et de chercher leurs rappels en elles-mêmes : nous nous laissons conduire par les nombreuses liaisons, précédemment établies entre les

(81) « On ne niera pas, je suppose, que celui qui commence à étudier la géométrie, considère les figures comme des objets individuels, et uniquement comme des objets individuels. Lorsqu'il lit, par exemple, la démonstration de l'égalité des trois angles à deux angles droits, il ne pense qu'au triangle qu'il voit tracé sous ses yeux; bien plus, son attention est tellement absorbée par cette figure particulière, que ce n'est pas sans quelque difficulté qu'il parvient d'abord à appliquer la démonstration à des triangles d'une autre espèce, ou même encore à ce premier triangle placé dans une position renversée. C'est pour redresser cette pente naturelle de l'esprit, qu'un maître intelligent, lorsqu'il est assuré que l'élève comprend parfaitement la force de la démonstration, appliquée au triangle particulier choisi par Euclide, varie la figure de plusieurs manières, afin de lui faire voir que la même démonstration, exprimée dans les mêmes termes, est également applicable à toutes. C'est ainsi qu'il arrive peu à peu à comprendre la nature du raisonnement général, et que son esprit se met insensiblement en possession de ce principe logique, que, lorsqu'une proposition mathématique ne contient dans son énoncé qu'un certain nombre des attributs de la figure qui sert d'exemple, la même proposition est vraie à l'égard de toutes les autres figures ayant les mêmes attributs, quelque différentes qu'elles puissent être d'ailleurs par leurs particularités propres et distinctives.

« Le calcul algébrique appliqué à la géométrie place cette théorie sous un jour plus vif encore. Ce calcul, en effet, « présente quelquefois d'un coup « d'œil, dit Halley, tous les cas possibles d'un « problème, et embrasse souvent, dans l'énoncé « d'un théorème général, toute une science qui, « développée en propositions et démontrée à la « manière des anciens, pourrait fournir la matière « d'un traité. »....

« Si dans cette discussion je prends mes exemples dans les mathématiques, c'est parce que, à l'époque de la vie où l'on aborde cette étude, l'esprit a acquis un degré suffisant de maturité pour être en état de réfléchir sur les phases de ses progrès; tandis que, dans les conclusions générales auxquelles nous sommes arrivés et habitués dès l'enfance, il nous est tout à fait impossible de constater par l'observation directe quel est le procédé que notre pensée a primitivement suivi dans leur acquisition. Sous ce point de vue, les pas mal assurés et incertains du géomètre débutant offrent au logicien un phénomène particulièrement intéressant et instructif, pour éclairer l'origine et le développement de nos facultés rationnelles. La véritable théorie du raisonnement, et surtout du *raisonnement général*, peut ici être clairement déterminée par tout observateur attentif, et peut ensuite être appliquée avec confiance à toutes les autres branches de la connaissance humaine. » (Dugald-Stewart, *Eléments de la phil. de l'esprit humain*, t. II, p. 79, 81, 82.)

Digitized by Google

signes; et le langage ordinaire devient pour le savant ce que les caractères algébriques sont pour le mathématicien (82). Assurément quand nous parlons, quand nous improvisons, nous n'attachons pas actuellement à tous les mots que nous prononçons un sens distinct et précis (83). Puisque, dans nos raisonnements habituels, les idées ne sont pas actuellement distinctes pour la conscience, nous n'éprouvons pas non plus actuellement les rapports qui les unissent. Notre esprit se renferme donc alors dans des combinaisons verbales, auxquelles il attribue par habitude le caractère de la vérité; c'est là un fait d'expérience (84). Ainsi donc nous croyons qu'il reste démontré que les concepts généraux sont toujours liés dans notre pensée à quelque idée individuelle, puisque tout raisonnement qui cesse de s'appuyer sur des types ou sur des exemples particuliers revêt un caractère en quelque sorte *algébrique* et se renferme dans des combinaisons rapides de signes associés par l'habitude. C'est dans ce dernier sens que Dugald-Stewart a dit : « Lorsque nous raisonnons sur les classes ou genres, les objets de notre attention sont de simples signes; ou si, en quelques cas, le mot générique nous rappelle des individus, cette circonstance doit être regardée comme l'effet d'une association accidentelle, et elle a plutôt pour résultat de troubler le raisonnement que de le faciliter (85). »

Des considérations développées dans ce

(82) C'est à la faveur de l'emploi des lettres de l'alphabet dans l'algèbre, que Leibnitz et Berkeley ont si bien réussi à faire comprendre l'emploi du langage comme instrument de la pensée.

(83) Il n'est pas vraisemblable, en effet, qu'un savant qui improvise attache actuellement à tous les mots qu'il prononce un sens d'une précision rigoureuse. Voulez-vous une preuve de l'obscurité actuelle de ses idées? Arrêtez-le sur un mot quelconque, et demandez-lui de le définir : il sera forcé de réfléchir un moment avant de vous répondre, et pour trouver les éléments de sa définition, il lui faudra les chercher. Du reste, ce que nous disons du savant, nous pouvons le dire de tout homme qui a l'usage et l'habitude de la parole. Il y a bien peu d'hommes qui observent avec assez de soin les divers emplois des mots pour déterminer avec précision tous les éléments de leur signification. Quand on est parvenu à saisir les principales idées élémentaires comprises dans une idée complexe, on s'en tient pour le reste à un sentiment vague, et comme l'usage nous apprend à faire des noms d'idées complexes une application habituellement juste, on finit par s'imaginer que ces idées sont aussi précises que les notions des substances et des modes simples; souvent même les noms de ceux-ci ne sont pas les moins difficiles à définir. Qu'une personne sans instruction vous dise en parlant de certains objets : *J'en connais le nombre, la forme et la couleur.* Si vous lui demandez ce qu'elle entend par *nombre*, *forme* et *couleur*, il lui sera impossible de vous en donner la définition, et pourtant il est incontestable que cette personne se comprenait bien, et que vous l'avez bien comprise vous-même. Pour le commun des hommes, *nombre*, c'est un, deux, trois, etc.; *forme*, c'est ce qui est carré, rond, cylindrique, etc.; *couleur*, c'est le blanc, le noir, le vert, le jaune, le rouge, etc. « Le langage, » dit le profond linguiste Lassen, « n'exprime jamais adéquatement, complétement l'objet, mais se borne à rendre le caractère saillant, ou ce qui lui paraît tel. L'étymologie a pour but de retrouver ce point de vue. Partout la notation, l'expression n'est que partielle. »

(84) C'est dans le sens que nous venons d'expliquer qu'il est vrai de dire que *les mots sont les idées, et que les idées sont les mots.* Certains esprits superficiels se sont beaucoup récriés contre ces expressions; ils n'ont pas su distinguer entre l'homme qui a l'habitude de l'emploi des signes dont il a acquis depuis longtemps une parfaite intelligence, et celui à qui pour la première fois on enseigne simultanément les signes et les idées. Par habitude, l'idée s'incarne dans le mot, s'incorpore au mot; de sorte que pour l'esprit alors le mot c'est toute l'idée, et combiner des mots c'est réellement combiner des idées, aussi bien lorsqu'on pense sa parole que lorsqu'on parle sa pensée.

« L'action exercée sur la pensée humaine par le langage, » dit M. Ampère, « se fortifie tellement par l'habitude que le signe finit par se confondre complétement avec l'idée. » (*Essai sur la philosophie des sciences*, t. II, p. 81.)

Comparés aux autres systèmes de signes, et en particulier aux signes oculaires, les signes vocaux présentent plusieurs avantages inappréciables; ils impliquent deux éléments essentiellement distincts, l'articulation et le son. Ces deux éléments sont réellement séparables dans l'emploi de la parole. Quand nous réfléchissons, la parole intérieure dont nous nous servons ne conserve plus que les articulations; en se dépouillant du son, elle ôte toute prise à l'imagination, et donne aux signes un caractère de spiritualité presque égal à celui qui appartient à la pensée. Dans l'exercice des facultés analytiques et rationnelles, nous *pensons* donc ces signes vocaux; nous ne sommes obligés ni de les produire extérieurement, ni même de les imaginer. Il n'en n'est pas ainsi des signes oculaires; en eux tout s'adresse aux sens. Pour les concevoir nettement, on est souvent forcé de les réaliser; il faut toujours au moins un effort actuel d'imagination pour en réveiller distinctement l'idée. Quand nous les employons, une partie de notre activité est donc en quelque sorte détournée au profit de l'imagination; et l'effort que le rappel ou la répétition du signe exige de nous, affaiblit la puissance d'analyse et de raisonnement qui s'applique aux objets.

« Une fois que la pensée s'est incorporée dans la parole, le sentiment de la pensée et celui de la parole se fondent l'un dans l'autre, au point de ne pouvoir plus, non-seulement se séparer, mais même se distinguer. La *parole* est *pensée*, le sentiment de la parole est sentiment de la pensée, et nous ne pouvons avoir d'autre sentiment de la pensée que celui que nous avons de la parole. Et remarquez bien que c'est vrai, non-seulement des idées abstraites et générales, mais même des idées individuelles, lorsque leur objet a été nommé. » (Cardillac, *Etudes élément. de philosophie*, t. II, c. 10, p. 386.)

(85) *Eléments de la philos. de l'esprit humain*, t. I, p. 144.)

Digitized by Google

paragraphe nous sommes en droit de conclure que l'homme, dépourvu du signe, ne pourrait jamais dégager le mode de la substance. Par conséquent, il ne pourrait jamais s'élever ni à l'abstraction ni à la généralisation. L'abstraction, en effet, est un procédé de l'esprit qui considère la qualité indépendamment et hors de la substance à laquelle elle appartient. Or, le signe, nous l'avons montré, est absolument indispensable à la formation et à la conservation, dans l'esprit, de l'idée abstraite, et supprimer les noms qui expriment les qualités des objets et les fixent dans notre esprit, c'est anéantir l'idée abstraite. Ainsi, supprimer les mots *couleur*, *son*, *forme*, *figure*, *durée*, *étendue*, *sensation*, *idée*, *jugement*, *faculté*, etc., etc., c'est supprimer autant d'idées abstraites, c'est supprimer presque tout le dictionnaire, c'est-à-dire à peu près toute la langue (86). En effet, tous les mots d'une langue, à l'exception des noms propres, désignent des points de vue considérés d'une manière abstraite. La diversité des points de vue produit la diversité des espèces de mots (87).

Les langues ne seraient même possibles à aucun degré sans l'abstraction. Le langage, en effet, se compose de propositions, et toute proposition exprime au moins trois choses séparément : le sujet dont on parle, sa manière d'être et le lien de l'un à l'autre; toute proposition repose donc sur trois abstractions au moins.

A la suppression des mots qui expriment l'abstraction, il faut joindre celle de tous les mots qui expriment les idées générales, car toute idée générale est une idée abstraite quoique la réciproque ne puisse se dire; l'idée générale est la connaissance d'une classe d'êtres réunis ensemble par un attribut commun. Or, les êtres ne nous sont connus que par leurs qualités; les idées que nous en avons ne sont autre chose que la réunion des idées représentatives de leurs qualités. L'idée générale se compose donc de perceptions ou d'idées représentatives de qualités communes à tous les individus de la même classe, de la même famille, du même genre, sans en renfermer aucune de celles qui leur sont personnelles ou propres. Or, classer des substances, classer des modes, ne peut se faire qu'au moyen de noms communs.

Tous les noms communs, *homme*, *cultivateur*, *mécanicien*, *animal*, *arbre*, *pierre*, et mille autres, expriment des idées générales. Mais l'homme, dépourvu du signe, n'a pas de noms communs à sa disposition : il ne peut donc avoir d'idées générales. Ainsi, point d'idées abstraites, point d'idées générales, pour l'homme privé du langage. Or, telle est cependant la nature de l'esprit humain, qu'il n'y a, à proprement parler, vérité pour lui que dans les généralités; les individus, comme les faits individuels, ne l'intéressent qu'autant qu'ils sont l'objet ou la matière d'observations, afin d'y découvrir les vérités générales qu'ils renferment, ou bien les termes d'application des vérités générales dont ils font partie. Toutes les sciences se composent de vérités générales et des rapports que ces vérités ont entre elles; et l'intelligence ne se nourrit que de vérités générales (88), dont la possession donne à l'homme un rang si distingué dans la création. Ainsi on doit comprendre que tous les travaux de la raison se bornent à cette double opération : tirer des faits individuels les vérités générales qu'ils contiennent, trouver, dans ces vérités, les vérités moins générales qui en font partie. C'est dans ce cercle étroit dont la raison ne peut sortir, et par cette double opération sans cesse répétée, qu'elle donne à l'intelligence tout le développement que celle-ci peut recevoir. Ces deux opérations sont le jugement et le raisonnement, ce qui suppose que l'office de la raison se borne à juger et à raisonner. Mais, sans abstraction et sans généralisation, il n'y a ni jugement proprement dit ni raisonne-

(86) « Les abstractions font la beauté de nos langues et nous rapprochent des esprits célestes, qui s'entendent par intuition. » (Duponceau, *Mémoire sur le système grammatical des langues américaines*, p. 32.)

(87) « Le vocabulaire d'une langue est un répertoire d'idées abstraites. La combinaison la plus simple des termes du discours, la proposition, est formée d'idées abstraites. Le sujet, le verbe et l'attribut sont trois termes abstraits, un seul cas excepté, lorsque le sujet est un nom propre. Un ordre particulier de science porte le nom de sciences abstraites; mais elles le sont toutes. L'individu, l'être concret, n'y figure que dans son rapport avec son genre ou son espèce, ou avec sa loi. » Voyez la spirituelle et intéressante leçon de Laromiguière, sur les idées abstraites. (*Leçons de Phil.*) — *Voy.* la note B, à la fin de l'Introduction.

(88) « Non-seulement tout langage, mais toute proposition serait impossible sans les termes généraux; ces termes forment le fond des langues, et seuls, leur communiquent cette inappréciable propriété d'exprimer sans effort et avec rapidité toutes les vérités de l'expérience et toutes les découvertes de la science. » (Reid, *Essai*, v, c. 1.)

Digitized by Google

ment (89). Donc, faute du signe ou du langage, l'homme ne pouvant s'élever à l'abstraction et à la généralisation, ne peut non plus former aucun jugement, aucun raisonnement, et ne peut, par conséquent, constituer sa raison.

Sans le signe, point d'idées abstraites ni d'idées générales, point de jugement ni de raisonnement, ajoutons point de principes de raison, dits encore principes absolus, principes de sens commun, vérités nécessaires, principes premiers, principes ou vérités de raison, etc. En effet, ces principes ou idées et vérités nécessaires, universelles, ne peuvent aussi se développer dans notre esprit qu'à l'aide du langage. Elles existent d'abord dans notre intelligence à l'état concret, enveloppées dans les notions sensibles et dans nos jugements particuliers. Pour les en dégager, pour les concevoir sous leur forme abstraite et pure, il faut un signe qui facilite cette opération de la pensée et en fixe le résultat. Sans cela l'esprit retomberait bientôt sur lui-même, épuisé par l'effort infructueux qu'il aurait fait pour saisir l'idée dans son abstraction et son universalité. Il resterait donc enchaîné dans les liens du monde sensible. Jamais il ne s'élèverait à l'intelligence claire et distincte des idées et des axiomes de la raison.

§ IV. — *Réponses aux objections.* — *Controverse.*

Objection. — Pour être exprimés, les genres doivent exister ou dans les choses ou dans l'esprit. Or, ils n'existent pas dans les choses, on l'a démontré contre les réalistes : donc ils existent dans l'esprit et sont de purs concepts de l'entendement.

Réponse. — Les genres, nous le reconnaissons, ont une existence dans l'esprit humain et les mots qui les expriment ont un sens; ils expriment une conception réelle, mais cette conception n'est ni isolée ni indépendante, elle n'est qu'un point de vue pris dans quelque idée individuelle. Pour que l'objection eût quelque valeur, il faudrait faire voir que, si les genres n'existent pas dans les choses, ils doivent avoir dans l'esprit une existence à part, isolée, indépendante. Mais la disjonctive ainsi posée deviendrait fausse; car il est évident que l'on peut exprimer des conceptions partielles, pourvu qu'elles soient distinctes. Sans cela, il eût été impossible de nommer les diverses qualités perçues dans un même objet, puisqu'en les percevant ainsi, on ne les a pas encore détachées de leur substance. La question se réduit à savoir non si les genres sont des conceptions réelles, mais si ces conceptions sont ou ne sont pas réellement abstraites.

« Quoique les idées abstraites et générales n'aient pas d'objet réel dans la nature; quoiqu'elles ne soient jamais senties indépendamment de la parole; quoique, lorsqu'elles sont rendues sensibles par la parole, le sentiment se fonde et se dissimule dans celui de la parole, loin d'être de pures dénominations, comme le prétend Condillac, elles sont au contraire une modification réelle de l'âme humaine; modification vraiment constitutive de l'intelligence (90). »

Objection. — Admettre que le savant n'est dirigé dans ses raisonnements que par des associations de signes, c'est rendre la vérité purement *nominale*.

Réponse. — Quand l'algébriste transforme des équations pour les résoudre, il n'attache actuellement aucune idée aux caractères dont il fait usage. En conclurez-vous que la vérité algébrique est tout entière dans

(89) « Les idées générales de toute espece, les idées abstraites, les idées composées, les opinions, les croyances, les vérités intellectuelles et morales de tout ordre ne peuvent se former, s'établir et se conserver qu'au moyen des mots auxquels elles sont attachées. » (De Cardaillac, *Etudes élément. de phil.*, t. II, p. 274 et passim.)

« B. Hoc unum me male habet, quod nunquam a me ullam veritatem agnosci, inveniri, probari animadverto, nisi vocabulis vel aliis signis in animo adhibitis.

« A. Imo si characteres abessent, nunquam quidquam distincte cogitaremus, neque ratiocinaremur. » (Leibnitz, *Dial. de connex. inter res et verba*, Œuv. *phil.*, édit. Raspe.

« A et B tombent d'accord sur ce point que, sans les signes ou les caractères, nous ne pourrions penser distinctement, raisonner, etc. Il s'ensuit que pour les opérations de l'esprit, si peu qu'elles soient complexes, pour le mouvement et la netteté de la pensée, les signes sensibles sont nécessaires. Nous le reconnaissons. » (*De la valeur de la raison*, par le P. Chastel; p. 179.)

« Les mêmes facultés qui, sans l'usage des signes, ne se seraient pas élevées au-dessus de la contemplation des individus, se trouvent par leur secours en état de saisir sans peine des théorèmes généraux, que les efforts réunis de tous les hommes, appliqués aux cas particuliers, n'auraient jamais pu atteindre. L'accroissement de force, qui résulte pour l'homme de l'invention des machines, n'est qu'une faible image de l'accroissement de capacité qu'il doit à l'emploi du langage. » (Dugald-Stewart, *Eléments de la philosophie de l'esprit humain*, t. I, p. 160.)

(90) Cardaillac, *Etudes élémentaires de philosophie*, t. II, c. 10, p. 388.

Digitized by Google

les lettres ? Non sans doute. Vous n'ignorez pas que les premières équations traduisent les idées de rapport contenues dans l'énoncé du problème, et que la légitimité des transformations a été antérieurement démontrée. L'algébriste sait bien que les combinaisons de termes qu'il forme, suivant des règles qui lui sont familières, correspondent à des rapports réels : il n'a pas créé sa langue sans idées ; mais quand il a contracté l'habitude de s'en servir, il se laisse guider par elle avec confiance ; il croit avec raison à son infaillibilité. Sans doute il n'y a de vérité que dans les idées (91), mais il ne s'ensuit pas que le savant soit toujours obligé de raisonner sur les idées mêmes et qu'il ne puisse pas se renfermer dans des combinaisons verbales dont il a précédemment constaté la valeur (92).

Objection. — La conscience atteste l'existence en nous de conceptions purement abstraites. Nous pouvons parler de l'*homme*, par exemple, de la *vertu*, du *vice* sans nous représenter un homme petit ou grand, blanc ou noir ; sans voir dans la vertu un acte de prudence ou de courage, dans le vice un acte de témérité ou de lâcheté, etc.

Réponse. — La conscience ne nous révèle distinctement que ce qui est distinct dans notre esprit. Toute idée confuse est pour elle comme si elle n'était pas. Aucune proposition négative ne peut donc être vérifiée par son seul témoignage, car on peut nier l'existence d'un phénomène, uniquement parce qu'il est confus. Or, dans le débat qui nous occupe, le témoignage de la conscience n'est-il pas négatif ? Votre raisonnement aboutit à ceci : « Aucune conception individuelle ne me paraît jointe à mes idées générales quand je prononce les mots de vertu et de vice. Donc ces idées générales sont de pures abstractions. » Mais que l'idée générale soit abstraite, comme vous le prétendez, ou qu'elle demeure liée à quelque idée individuelle, comme nous l'avons soutenu, dans les deux cas le fait reste le même aux yeux de la conscience. Car, dans notre hypothèse, quand, en raison de l'habitude, l'esprit se concentre exclusivement sur un point de vue général, pris dans une idée individuelle, l'élément général de notre conception se détache avec clarté sur le fond de la conscience, l'élément individuel s'efface et demeure dans l'ombre et notre intelligence se persuade qu'il a cessé d'exister parce qu'il ne lui offre plus que quelques traits confus.

Objection. — L'homme est surtout frappé des ressemblances qui existent entre les objets, et les différences échappent à son premier examen ; comment pourrait-il être si pénible pour l'esprit d'écarter ces dernières qui s'effacent d'elles-mêmes ? Quand j'observe la blancheur du lait, du papier, de la toile, ne suis-je pas à peu près identiquement affecté ? Ai-je beaucoup à retrancher de mes idées individuelles pour en former une qui soit applicable tout à la fois à la toile, au lait, au papier ? Ces généralisations faciles ne paraissent pas même hors de la portée des animaux.

Réponse. — La ressemblance et la différence sont deux idées corrélatives qui ne vont pas l'une sans l'autre. Si l'on n'aperçoit aucune différence entre deux objets, il n'est pas juste de dire qu'on ait aperçu leur ressemblance : on les a confondus. L'enfant qui est identiquement affecté par la blancheur du lait, du papier, de la toile, n'a pas pour cela une notion générale de la blancheur : il confond entre elles les nuances diverses que le contenu lui présente dans ces trois objets ; et ces trois idées individuelles n'en font qu'une ; parce qu'il n'en a pas encore démêlé les différences. On va jusqu'à avancer que les animaux mêmes s'élèvent quelquefois jusqu'à la généralisation, et l'on cite le chien de chasse qui annonce, dit-on, à son maître, par des signes déterminés, l'espèce de gibier qu'il poursuit. A ce compte, un enfant de deux jours conçoit, d'une manière abstraite, la douleur et ses diverses

(91) « La question sur la nécessité du langage est tout à fait en dehors de celle qui partageait les trois écoles de philosophes (*réalistes*, *nominaux* et *conceptualistes*). Moi qui n'ai point envie du tout d'être *nominal*, je suis d'ailleurs fermement convaincu de la nécessité des mots, pour que l'homme soit porté à réfléchir sur les universaux ; et c'est, je crois, ce que je suis parvenu à démontrer dans l'*Essai sur les bornes de la raison humaine* (vol. I, p. 62 et suiv.).

« Il y a une grande différence entre supposer que les universaux sont de purs noms auxquels il ne correspond ni choses ni idées, et admettre que ce sont des choses réellement existantes en elles-mêmes, ou au moins des idées existant dans notre esprit, bien que nous ne puissions connaître ces choses ou acquérir ces idées pour la première fois, sans le secours du langage articulé. » (ROSMINI, *Nouv. essai sur l'origine des idées*, p. 146.)

(92) « Quelle que soit la science dont on s'occupe, le procédé de l'esprit qui raisonne est toujours parfaitement analogue aux opérations de l'algèbre. » (DUGALD-STEWART, *Elém. de la phil. de l'esprit humain*. t. I. p. 136.)

Digitized by Google

espèces ; car il ne se méprend jamais dans l'emploi des signes propres à manifester ce sentiment. N'est-il pas évident qu'ici l'animal et l'enfant sont, dans la production des signes, entraînés par leur instinct, qu'ils sont sous l'empire d'idées individuelles fortement associées et qui se réveillent instantanément les unes les autres? Tous les jours nous agissons encore en vertu de ces fausses apparences de généralisation ; et notre raison, d'accord avec la conscience, nous assure que c'est l'instinct qui nous dirige.

Objection. — Voyez l'acte de la pensée dans l'enfance. A peine a-t-il appris le mot *arbre* et sa signification, qu'on le voit aussitôt généraliser ce mot et le répéter en présence de tous les arbres qu'il rencontre. D'où vient à l'enfant cette facilité de généralisation, si elle n'est pas le résultat d'une faculté spéciale qui agit par elle-même et indépendamment de la parole ?

Réponse. — Il suffit de confondre deux objets pour leur donner le même nom. Quand l'enfant, après avoir appliqué le nom d'arbre à un pommier, l'emploie ensuite pour désigner un poirier ou un cerisier, il n'a pas, pour cela, l'idée générale d'arbre ; mais, en raison de la ressemblance des deux objets, le second réveille vivement le souvenir du premier, et le souvenir du premier appelle à la suite le nom qui y est associé (93). D'ailleurs, longtemps avant d'articuler des sons et de les employer extérieurement comme signes, l'enfant en retient un certain nombre gravés dans son esprit. Quand il commence à se faire entendre, il possède déjà, depuis plusieurs mois, quelques élements de la parole. Les longs efforts qu'il fait pour articuler les sons prouvent assez que ces sons ont déjà pour lui un caractère significatif et qu'il en connaît l'usage. Or, cette parole intérieure, dont il ne pouvait encore se servir pour communiquer sa pensée, en secondait en lui les progrès et préparait l'œuvre que vous regardez à tort comme immédiate (94).

Objection. — Un homme privé du langage, un sourd-muet, par exemple, distingue dans un morceau de cire, qui prend entre ses mains des formes diverses, l'identité de la substance, et la variété des modifications ; il a donc l'idée générale de la substance et du mode.

Réponse. — Ce raisonnement n'est qu'une pétition de principe. Si cet homme n'a d'abord qu'une idée individuelle du morceau de cire qu'il tient dans sa main, il ne conçoit pas la division des modes de la cire en deux classes, dont l'une renfermerait des qualités essentielles, l'autre de simples accidents. Tous les modes d'une substance, quand on la considère dans son individualité, sont essentiels. Qu'un seul de ces modes vienne à changer, la substance cesse évidemment d'être la même. Prétendre que, pour l'homme dont on parle, la substance de la cire n'a pas changé en changeant de forme, c'est supposer qu'il n'avait pas compris la forme dans son idée de la cire ; c'est lui prêter à l'avance une notion abstraite et générale, sans s'expliquer d'où elle peut lui être venue.

Objection. — M. Charma : « A chaque instant, le mot que mon idée appelle lui échappe ; l'idée est là qui attend son symbole ; ce symbole ne lui est donc pas indissolublement uni (95). »

M. l'abbé Maret : « L'homme a souvent des idées dont il n'a pas, dont il cherche l'expression. Il a donc des idées sans mots (96). »

Le P. Chastel : « Il arrive à tout homme d'avoir une conception, une idée claire, pré-

(93) « Quand un singe va sans hésiter d'une noix à l'autre, pense-t-on qu'il ait l'idée générale de cette sorte de fruit ? Non sans doute ; mais la vue de l'une de ces noix rappelle à sa mémoire les sensations qu'il a reçues de l'autre, et ses yeux, modifiés d'une certaine manière, annoncent à son goût la modification qu'il va recevoir. » (J. J. Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements*, etc.)

(94) « On est porté d'ordinaire à supposer que les premiers essais de la parole sont contemporains de l'étude du langage, tandis que, en réalité, ces essais ne sont que la conséquence des progrès déjà faits silencieusement par l'enfant dans l'interprétation des mots ; et longtemps avant qu'il parle, il a déjà surmonté une foule des difficultés logiques qui embarrassent si fort les grammairiens. » (Dugald-Stewart, *Eléments*, etc., t. II, p. 365.)

« L'enfant peut bien, à la vérité, donner le nom de *père* à un individu semblable à la personne qu'on lui a appris à appeler ainsi, mais c'est par erreur et non par dessein ; c'est parce qu'il confond les deux personnes en une, et non parce qu'il perçoit une ressemblance entre elles, tout en les connaissant différentes. » (Dr William Magee, *Discours et Dissertations*, etc., t. II, p. 63, etc., 3e édit.)

« A vrai dire, il n'y a là ni généralité, ni individualité ; il n'y faut voir que la matière première et commune dont plus tard, en la soumettant à des conditions diverses, nous formerons et le général et l'individuel. » (Charma, *Essai sur le langage*, p. 96.)

(95) *Essai sur le langage*, p. 131. C'est un des rationalistes éclectiques qui soutiennent l'invention humaine du langage. — *Voy.* la note C à la fin de l'Introduction.

(96) *Philosophie et religion*, p. 331.

Digitized by Google

cise et fortement sentie, et de chercher une expression qui lui convient (97). »

Réponse. — Ceci repose sur une confusion. Sans doute avant le mot *propre* on peut avoir l'idée *vague;* mais c'est au moyen d'autres mots, d'expressions générales qui sont au mot propre ce que l'idée vague est à l'idée précise, de sorte que le rapport entre le mot et l'idée se soutient constamment. Posé ce principe, tout s'enchaîne parfaitement. L'idée ne s'acquiert et ne se rappelle qu'au moyen du mot, parce que dans l'état présent de l'existence humaine, il y a une liaison aussi intime entre la pensée et le langage qu'entre l'âme et le corps. Rien ne m'empêche donc de chercher une idée dont je n'ai aucune connaissance; il suffit pour cela que j'en sente non la présence, comme on le dit, mais l'absence. Cette absence, je la sens par d'autres idées qui ont rapport à celle que je cherche, et qui m'y conduisent, parce qu'elles ne satisfont pas mon esprit, et l'excitent par là même à pousser au delà son activité. On a donc, si l'on veut, une notion négative de l'idée qu'on cherche; cette notion négative se forme des idées voisines, grâce auxquelles on fait, pour ainsi dire, le *tour* de celle qu'on ignore; on voit ainsi le nœud avant le dénoûment, le problème avant la solution, et on ne possède cette notion négative qu'au moyen de mots qui y sont proportionnés, de *périphrases, car ce mot explique tout.* C'est précisément ce que M. de Bonald, dans un passage que l'on a incriminé (98), entend *par ce qui précède et ce qui doit suivre;* c'est le texte idéal. Voilà ces caractères distinctifs, cette connaissance antérieure qui sert de terme de comparaison dans la recherche de l'idée et du mot; car, encore une fois, il n'y a pas de recherche du mot seul ni de l'idée seule; ce qui est réel, c'est qu'à l'aide de l'idée négative et des expressions qui y correspondent, l'esprit trouve l'idée précise, en même temps que le mot propre et par le moyen du mot propre (99).

Objection. — « Les idées préexistent aux mots dans l'esprit... Les idées sont indépendantes des mots et de la parole chez les enfants eux-mêmes (100). » — « On peut croire qu'il n'est point d'objet auquel il ne soit possible de penser, sans penser en même temps au nom qu'il porte dans nos langues (101). »

(97) *De la valeur de la raison*, p. 101. — M. l'abbé Bensa (*Le vrai point de la question entre traditionalistes et semi-rationalistes*, p. 24), et le P. Ventura (*Les semi pélagiens de la philosophie*, p. 245), ont cru devoir relever une note de la page 105 du livre du P. Chastel (*De la valeur de la raison*), dans laquelle le grave philosophe s'est amusé à broder, avec une licence peu commune, une anecdote qu'il tenait de nous, et dont il a cru devoir égayer un moment les aridités de sa controverse. Une *Revue* universitaire s'est emparée de cette plaisanterie du P. Chastel, et l'a couronnée par ce trait grotesque : « Le traditionalisme est un système qu'une femme réfute en dix mots. » En lisant cette boutade digne d'un écolier universitaire en goguette, le P. Chastel a dû s'applaudir de son originale invention, et il aura sans doute trouvé là dedans une compensation aux duretés que ladite *Revue* ne lui ménage guère.

Voici, du reste, en quoi consistait *primitivement* cette anecdote qui a fait tant de chemin : En 1853, un soir que j'étais allé faire une visite à M. l'abbé Chassay, qui demeurait alors chez M. de Latour du Pin, rue de l'Université, à Paris, la conversation tomba sur le rôle du langage dans l'évolution de l'intelligence. Ce fut à ce sujet que M. l'abbé Chassay me raconta que le soir précédent, dans une réunion de personnes distinguées et instruites dont il faisait partie, on avait agité cette même question, qu'on avait été généralement d'avis qu'il y avait impossibilité de penser aux choses suprasensibles sans les mots, qu'une dame seule, plutôt dans le but d'alimenter le débat que par conviction, avait exprimé un sentiment opposé, mais que, n'ayant pu l'appuyer d'aucune bonne raison, cet incident n'avait pas eu de suite. Tout le beau raisonnement auquel cette dame se livre dans la note du P. Chastel, comme tout le dialogue qui précède, est une création fantastique de l'ingénieux auteur. Du reste, il a été assez mal inspiré dans cette circonstance. Puisqu'il se décidait à prêter son sel et ses arguments à une dame du faubourg Saint-Germain, il aurait été convenable de lui supposer un peu plus de tact et de prudence, dès lors surtout qu'il lui faisait parler philosophie, traditionalisme et métaphysique; il n'aurait point dû lui faire avancer qu'on peut avoir une idée abstraite sans le mot qui l'exprime, comme celle d'*étonnement*, par exemple, *qu'il lui semble avoir*, dit-elle, *sans le mot*, au moment même où elle le prononce; distraction peu excusable qu'aurait pu relever le plus mince bachelier présent, en lui citant ses éléments de psychologie.

Est-il nécessaire d'ajouter que, dans la discussion qui eut lieu dans le salon de M. de Latour du Pin, il ne fut nullement question de traditionalisme. Mais le P. Chastel est habile; il sait transformer les choses et faire arme de tout, comme si la thèse qu'il défend était désespérée.

(98) *Recherches phil.*, tom. II, p. 141. — *Législation primit.*, tom. I, p. 329.

(99) *Voy.* la réponse que M. l'abbé Berton a faite à M. de Chalambert dans son *Essai philosoph. sur les droits de la raison*, p. 194.

(100) M. l'abbé MARET, *Philosophie et religion*, tom. I, p. 332 et passim. — Le P. CHASTEL, *De la valeur de la raison*, p. 98, 231 et passim. — *Voy.* la note D à la fin de l'Introduction.

(101) Le P. CHASTEL, *op. cit.*, pag. 104. — Voici comment le P. Chastel essaye de prouver son assertion : « Lorsque vous vous représentez l'éternité comme une durée dont vous n'apercevez ni le commencement ni la fin, l'immensité comme une étendue sans limites, la justice infinie et l'infinie miséricorde sous les traits d'un visage implacable ou plein de mansuétude, est-ce que vous pensez alors aux mots latins ou français, aux termes qui vous ont peut être appris ces choses? » Le P. Chastel, au lieu de penser avec le *mot*, peut penser avec sa *dé-*

Digitized by Google

Réponse. — Admettre que l'enfant aurait l'idée, l'idée pure, suprasensible, avant le signe, c'est admettre ou qu'il se serait fait l'idée par sa propre activité indépendamment du signe, ou qu'on la lui aurait donnée sans lui donner en même temps le signe. Or, ni l'un ni l'autre n'est possible. D'abord on n'a pu lui donner l'idée sans lui donner en même temps le signe; cela est évident, puisqu'on ne peut communiquer avec lui que par un langage quelconque. On ne peut pas dire que l'enfant se donnera lui-même l'idée par sa propre activité indépendamment du signe; cela est au-dessus de ses forces; nous avons démontré, dans le paragraphe précédent, l'impossibilité de former et de conserver les idées abstraites, générales et universelles, sans le signe qui les détermine et les fixe dans l'esprit.

« Privées de signes, ces idées (les idées abstraites, générales et universelles, absolues) ne se dégageront et ne s'éclairciront jamais. L'induction et la déduction, qui les supposent, seront impossibles; la réflexion demeurera frappée de paralysie. La science, fille de la réflexion, ne pourra naître, car elle s'appuie sur les idées absolues et n'admet que des idées générales. Et voilà l'état où l'absence des signes analytiques réduirait l'intelligence (102)! »

Puisque l'idée précède, dit-on, nécessairement le mot, crée le mot, existe indépendante du mot, n'est-il pas étrange que l'homme ne puisse penser arbitrairement, réfléchir, observer, comparer, juger, raisonner, sans les mots? Pourquoi, lorsqu'il pense, ne prend-il pas, ne laisse-t-il pas, indifféremment, les mots? On ne dira pas que cela vient de l'habitude qu'il a contractée de ne penser qu'au moyen du langage, car on conviendra bien sans doute que ce doit être aussi une habitude de l'esprit que l'idée précède le mot, puisque c'est, dit-on, une nécessité qu'il en soit ainsi. Et puis le sourd-muet est là, lequel n'a point du tout l'habitude de penser au moyen de la parole. Loin de lui servir, le langage ne devrait-il pas contrarier, embarrasser, surcharger notre esprit? Si c'est le contraire qui arrive, n'est-ce point parce que la pensée abstraite, la ré-

finition; tout le monde est de cette force. Une durée dont on n'aperçoit ni le commencement ni la fin, c'est l'*éternité.*

(102) M. Aug. Thiel, professeur de philosophie au collége royal de Metz, *Programme d'un cours élémentaire de philosophie*, 1re part., p. 97.

« Tant que l'homme n'a pas l'usage de quelques signes d'institution ou d'un langage artificiel quelconque, toutes les perceptions qu'il peut avoir à l'occasion des objets restent confondues ou constamment unies avec ces objets; en sorte que malgré la faculté qu'il a de ne les recevoir qu'une à une par les organes de ses sens, il ne peut jamais décomposer ou analyser dans le sens ordinaire de ce mot, c'est-à-dire ici faire aucune abstraction. Mais du moment qu'il aperçoit ces mêmes perceptions dans un signe quelconque, il les sépare, par sa pensée, de l'objet auquel il était accoutumé à les joindre, parce qu'alors il les en voit réellement séparées dans le signe qui les lui représente. » (Thurot, *De l'entendement et de la raison*, tom. I, pag. 164.) Il y a unanimité d'opinion sur ce point entre tous les philosophes. Nous devons cependant en excepter le P. Chastel, qui soutient que l'enfant peut recevoir l'idée abstraite, générale, *du seul spectacle des choses sensibles et de ses propres sensations*, indépendamment du signe. (*De la valeur de la raison*, p. 229-233.) En cet endroit de son livre, il en fait un argument qu'il croit un coup mortel pour la théorie qu'il combat. Il est vrai qu'à la page 17 du même livre, l'argument se réduit à une simple *possibilité :* « Il est possible qu'il (l'enfant) commence à penser en recevant de la sensation l'idée particulière et en s'élevant de là aux idées générales; il est possible que l'idée générale et l'idée particulière naissent en lui simultanément et à la même occasion. » Il est possible aussi que ce ne soit rien de tout cela et que les choses se passent tout autrement. Que devient l'argument de la page 233 considéré du point de vue de la page 17? *Telum imbelle sine ictu.* Nous disons, nous, que l'enfant *ne recevra pas l'idée abstraite, générale, du seul spectacle des choses sensibles.* L'enfant voit un *cheval blanc*, un *mur blanc*, un *drapeau blanc*, une série aussi longue que vous voudrez d'*objets blancs;* il ne voit et ne peut voir que des *individus blancs*, parce que le mode reste pour lui engagé dans la substance, et que, faute d'un signe, *le blanc, la blancheur*, il ne peut l'en dégager pour l'abstraire et le généraliser. Il n'aura donc pas l'idée abstraite, générale, de *blancheur*, parce que *la blancheur en général* n'existe nulle part que dans le signe, expression d'un point de vue commun, d'un mode substantifié, personnifié en quelque sorte, et considéré indépendamment de tout objet blanc déterminé. « Il est évident, » dit M. Thurot, « que ce n'est qu'à l'aide des signes que nous avons des idées ou générales ou abstraites; que même elles ne sont telles qu'autant que nous les considérons dans les signes qui nous les représentent; qu'enfin ce ne sont pas véritablement les idées qui sont générales, mais qu'il n'y a que les signes, c'est-à-dire ici les mots, qui soient généraux, parce que les mêmes mots peuvent, en effet, s'appliquer à une infinité d'objets réellement différents. » *De l'entendement et de la raison*, tom. I, pag. 173.) Le mot *blancheur*, par exemple, peut s'appliquer à tous les objets *blancs*, quelque différents qu'ils soient d'ailleurs.

« Supposons, » dit un autre auteur, « que nous n'ayons aucun signe, aucun mot, pour indiquer les qualités des choses, par exemple la *couleur bleue.* Nous ne pourrons penser à *cette* couleur qu'à la condition de nous représenter un corps bleu déterminé que nous aurons vu, et si nous en avons vu plusieurs, nous ne pourrons penser à la couleur bleue, en général, qu'en parcourant par l'imagination ces différents corps; car l'idée de leur ressemblance ne sera pas d'une facile formation, précisément parce qu'on manquera du mot *ressemblance;* ensuite on parviendrait à la former, que si l'on manque de signes pour la fixer, l'*usage* abstrait en devient impossible. » (Tissot, *Anthropologie spéculative générale*, tom. I, p. 267.)

Digitized by Google

flexion, la comparaison, le jugement, le raisonnement, constituent un *art* dont le langage est l'instrument nécessaire?

Il faut convenir qu'il y a bien peu de philosophie à supposer et à soutenir que la pensée peut exister réellement dans l'esprit indépendamment de la parole, lorsqu'on voit toutes les pensées se communiquer, se transmettre et se recevoir par le moyen du langage ou des signes sensibles qui le traduisent.

On ne réfléchit pas assez à la nature, au rôle du langage. Qu'exprime-t-il sinon des modalités, des abstractions, des généralisations, des relations ou rapports pris entre les objets, soit du monde physique, soit du monde intellectuel et moral? Or, ces relations innombrables, exprimées par le langage, ne correspondent à aucune réalité qui soit exclusivement leur objet; elles ne sont que des points de vue sous lesquels l'intelligence considère plusieurs choses à la fois: elles ont hors de nous une occasion, un fondement; elles n'ont pas d'objet proprement *dit*. Que seraient-elles donc dans l'esprit sans le signe qui les supporte? Ce que serait l'algèbre pour le mathématicien sans les caractères algébriques.

Pour convertir des impressions diverses et séparées en une impression unique, il faut que l'activité intervienne et qu'elle constitue l'unité. Cela se conçoit comme d'autant plus nécessaire ou plus démontré que l'acte seul est un et simultané, et, par suite, seul capable de produire le phénomène d'unification dont il s'agit. Mais comment l'acte unifiant aura-t-il lieu? Il n'aura lieu que par sa transformation en un signe que la mémoire puisse garder. Sans le signe pas d'unification. L'enfant verra, par exemple, deux bâtons, vingt bâtons, un nombre indéterminé de bâtons d'égale longueur; c'est une multiple sensation, mais il faut faire sortir de cette multiple sensation, l'unité de rapport qui existe entre ces sensations; cette unité se constitue par le signe *égalité* qui se traduit ainsi pour l'enfant : Toutes les fois que deux ou un plus grand nombre de bâtons sont ainsi de même longueur, cela s'appelle *égalité* (103). L'idée est donc l'effet d'un acte de l'esprit donnant à des impressions cérébrales multiples et diverses la valeur de l'unité, au moyen du signe qui unifie, en le *nommant*, un groupe donné d'impressions.

Toute idée relative ou toute relation est produite par la comparaison, ou suppose au moins la conception de deux objets réels. Soient, par exemple, A et B, deux objets dont j'ai les idées, et que je compare : j'acquiers une troisième idée, C, qui est le rapport perçu entre les premières : on demande où est l'objet de l'idée C? Est-il dans A exclusivement? Non sans doute; car s'il était dans A tout seul, l'attention suffirait pour l'y découvrir : il serait inutile de rapprocher entre eux A et B et de les comparer. On ferait voir par une raison semblable que C ne peut être exclusivement contenu dans B. Soutiendra-t-on que C est une réalité complexe, qui se partage entre A et B ou un troisième objet, qui consiste dans la réunion des deux autres? Mais l'hypothèse d'une réalité, qui se partage et qui n'est entière dans aucun objet, est trop absurde pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter. Quant à la réunion de A et de B, elle n'est ici qu'une juxtaposition, qui ne peut créer aucune réalité distincte des deux objets réunis. Les relations ne correspondent donc à aucune réalité, qui soit exclusivement leur objet. Le raisonnement que nous venons de faire est d'une exactitude mathématique (104).

Maintenant voici les difficultés qui se pré-

(103) Les adjectifs et les noms abstraits de rapports semblent prêter aux objets des caractères qui n'appartiennent à aucun d'eux pris isolément; ainsi, l'*égalité* de deux choses n'est ni à celle-ci ni à celle-là; elle est entre les deux. Il en est de même des adjectifs de nombre; *trois*, par exemple, exprime, non pas une qualité propre à chacun des objets comptés, car chaque objet est *un*, mais ce qui résulte pour eux de leur union.

(104) A l'idée, à la vue simple et abstraite de la différence entre A et B ne répond pas un être, un objet spécial qui soit la différence entre l'objet A et l'objet B, et par conséquent un troisième objet, car il s'ensuivrait que, comme cet objet serait lui-même différent des deux autres, il faudrait intercaler entre lui et chacun des deux un nouvel objet-différence, et ainsi indéfiniment, ce qui est absurde. Par la même raison, à l'idée de ressemblance entre deux objets ne répond pas un troisième objet réel, distinct des deux autres et qui soit leur ressemblance, mais seulement une qualité commune qui est dans chaque objet, indivisiblement unie à chaque objet. Ainsi l'humanité n'existe que dans les individus et par les individus hommes; mais, en retour, les individus ne se ressemblent et ne forment un genre que par l'unité de l'humanité, de ce caractère commun qui est en chacun d'eux, et qui, abstrait et considéré isolément par l'être intelligent, devient l'objet de l'idée générale. Voici donc la réponse à faire à la troisième question du problème de Porphyre : Les genres sont-ils séparés des objets sensibles ou en font-ils partie? Distincts oui, mais non séparés; séparables peut-être, mais non dans les limites de ce monde et de la réalité actuelle.

Il en est des lois comme des genres, puisque, comme les genres, elles sont l'objet des perceptions

Digitized by Google

sentent pour l'homme ou pour l'enfant, dépourvu du signe :

1° Etant données plusieurs idées individuelles *non nommées*, établir entre elles une comparaison qui permette de distinguer ce qu'elles ont de semblable et de différent, ressemblances et différences (105) qui sont autant de modes également *non nommés*. Première difficulté, et elle est grande ou plutôt invincible sans les signes; car il s'agit de retenir en même temps sous le regard de l'attention plusieurs substances et plusieurs modes, puis d'isoler, pour les considérer à part (toujours sans le signe), chaque mode particulier du sujet auquel il appartient et des autres qualités (aussi non nommées) qui sont unies avec lui dans le même sujet. Or, « sans un langage quelconque, nous dit un habile logicien déjà cité, la comparaison serait vaine et les résultats sans nom, confus et fugitifs, se succéderaient en nous sans y laisser aucune trace (106). »

2° Après avoir fait cette abstraction, contrariée à la fois par les objets dans lesquels les modes divers restent engagés, et par la nature de la pensée qui, dépourvue du signe, voit toujours les modes engagés dans les substances comparées, il faudrait concentrer exclusivement l'attention sur les ressemblances qui unissent les idées individuelles que l'on considère, et se placer par ce moyen sous un point de vue à la fois partiel et commun; partiel, puisqu'il exclut les différences; commun, puisqu'il se retrouve également dans toutes les idées ou dans tous les objets comparés. Deuxième difficulté véritablement insurmontable, car ce point de vue est une idée générale sur laquelle la mémoire ne peut avoir aucune prise sans le langage. L'idée générale, en effet, n'existe qu'à la condition d'être réellement abstraite. Or, une idée abstraite, ainsi que nous l'avons vu précédemment (107), ne peut se lier à nos autres connaissances sans perdre aussitôt son caractère; elle n'est abstraite qu'autant que l'effort qui l'a créée, la retient dans l'isolement. Par conséquent, dès que l'esprit, privé du secours du signe, cesserait d'agir pour la conserver présente, elle disparaîtrait sans retour, ou viendrait de nouveau se fondre dans les idées individuelles d'où elle aurait été tirée (108).

Si les difficultés sont telles quand il s'agit d'opérer sans le signe l'abstraction et la généralisation dans le domaine des choses sensibles, que seront-elles si vous vous transportez au milieu des phénomènes qui s'accomplissent au sein du moi, dans le monde des idées pures, si vous entreprenez d'étudier les facultés et les affections de l'âme, les opérations de l'esprit, nos rapports moraux avec Dieu et avec nos semblables (109)?

M. l'abbé Maret dit quelque part : « La perception du monde sensible, la connaissance qui s'acquiert à l'occasion des sensations, serait bien vague, bien fugitive, bien stérile, si nous n'avions pas le pouvoir de donner un nom à chaque objet de la nature (110). » Si la *connaissance qui s'acquiert à l'occasion des sensations* est *stérile* à ce point sans le langage, que serait pour l'homme, dépourvu du signe, le monde rationnel et suprasensible?

Le même écrivain dit ailleurs : « Il est évident que les mots et le langage sont nécessaires à la distinction, à la clarté et à la persistance des idées; qu'ils aident à la réflexion et en sont peut-être la condition essentielle. Une idée sans expression serait vague, confuse, fugitive, et laisserait à peine une faible trace dans l'esprit (111). Tout le monde convient que les mots sont nécessai-

générales. En effet, la perception d'une loi, c'est la perception d'une ou de plusieurs circonstances nécessaires à la production d'un fait; c'est la perception de la manière constante et générale dont un fait a lieu. Et cette manière générale, cette condition générale, n'est pas un objet général, un être général qui existe en dehors des faits qu'il accompagne et dans lesquels il a été perçu, et réponde ainsi isolé à l'idée générale isolée; exemple : *la vitesse croît comme le carré des temps.*

Enfin il en est des lois que donne la généralisation absolue comme des lois que donne la généralisation comparative.

(105) Des objets dont on ne saisirait pas les différences se confondraient dans l'esprit.

(106) Duval-Jouve, *Traité de logique*, p. 204.

(107) *Voy.* § III.

(108) « Toute idée générale est purement intellectuelle; pour peu que l'imagination s'en mêle, l'idée devient aussitôt particulière. Essayez de vous tracer l'image d'un arbre en général, vous n'en viendrez jamais à bout; malgré vous il faudra le voir petit ou grand, rare ou touffu, clair ou foncé, et s'il dépendait de vous de n'y voir que ce qui se trouve en tout arbre, cette image ne ressemblerait plus à un arbre. Les êtres abstraits se voient de même ou ne se conçoivent que par le discours. » (J. J. Rousseau, *Disc. sur l'origine et les fond. de l'égalité*, etc.)

(109) « Non-seulement, » dit Reid, « nous classons les substances, nous classons aussi les qualités, les relations, les actions, les affections, les passions, toutes choses en un mot. » (*Essai* V, ch. 1.)

(110) *Philos. et religion*, p. 275.

(111) Le P. Chastel n'a aucune sympathie pour cette opinion. « Se comprend-on, » dit-il, « quand on se livre à ces beaux raisonnements? Quoi donc! y aurait-il dans l'âme, en attendant le mot ou le signe, une pensée vague qui ne serait déterminée à rien, jusqu'à ce que le mot vienne l'appliquer à un

Digitized by Google

res aux opérations un peu compliquées de la pensée, à la comparaison, au jugement, au raisonnement (112). »

Il ajoute un peu plus loin : « Il n'y a pas de vie intellectuelle, morale, sociale, un peu formée et développée, suffisamment formée et développée pour que l'homme ait la conscience de lui-même et de sa destinée, sans l'usage mental et extérieur de la parole, sans que l'homme se parle à lui-même et parle aux autres, sans qu'il pense sa parole et parle sa pensée (113). La parole, à cause de la double nature de l'homme, est nécessaire à la vie intellectuelle, morale et sociale (114). »

Le P. Chastel lui-même a été dans le vrai sur la question, au moins l'espace d'un quart d'heure. Ecoutez.

« Lorsqu'il s'agit d'abstraire les qualités diverses des choses, de les considérer à part et indépendamment des objets perçus; de comparer ces objets, de recueillir leurs ressemblances et leurs différences, leurs innombrables rapports et tous les phénomènes de cause et d'effet; lorsqu'il s'agit de combiner à l'infini ces rapports et ces phénomènes et de former d'une manière quelconque des idées abstraites, générales, insensibles; lorsqu'il s'agit surtout de conserver et de fixer sous le regard de l'esprit ces idées si mobiles et si fugitives; de les préciser et de les classer, pour empêcher qu'elles ne s'effacent, ou qu'elles ne se confondent; pour être en état de les rappeler à volonté, de manière que chacune d'elles se présente toujours la même et sous le même aspect; alors, on sent de quel secours, de quelle nécessité sont les mots et les expressions. Sans un signe particulier, attaché à chaque idée pour la déterminer et la caractériser, tout ce monde d'idées subtiles, légères, indécises, flotterait dans l'esprit, tourbillonnerait, s'évanouirait comme les atomes dans l'espace (114*). »

Etait-ce la peine de tant se fâcher contre les idées *vagues, confuses, fugitives, indéterminées* avant le signe, pour en venir à dire soi-même quelque chose de plus fort? Que serait l'homme, nous le demandons, dans l'esprit duquel, faute du langage, les idées *flotteraient, tourbillonneraient, s'évanouiraient comme des atomes dans l'espace?* Son

objet propre? Mais qu'est-elle donc cette pensée indéterminée, cette pensée sans objet ou cette pensée ayant un objet dont le caractère, la forme et l'étendue restent ignorés? Comment ne voit-on pas, au contraire, que nécessairement, essentiellement, l'esprit doit connaître et distinguer l'objet de sa pensée, doit avoir présente la forme de sa pensée avant de lui appliquer le mot qu'il lui destine? » (*Op. cit.*, p. 98.) Une psychologie un peu plus approfondie aurait épargné au P. Chastel tous ces frais d'éloquence. Le P. Chastel attaque la théorie de M. de Bonald et croit la comprendre; M. l'abbé Maret l'attaque et la reproduit. Ces nouvelles attaques de quelques membres du clergé contre l'auteur de la *Législation primitive* ne sont qu'un écho malheureux de la critique du même auteur faite avec tant de légèreté par l'école éclectique, et en particulier par M. Damiron (*Essai sur l'histoire de la phil.*, art. *De Bonald*) et J. Simon (*Revue des deux mondes*, août 1841). Aucune de ces critiques n'a de portée, parce qu'aucune ne touche au point principal et ne va au fond de la question. M. de Chalembert n'a pas été moins impuissant dans ses articles publiés dans le *Correspondant* (tom. XXIII); ce ne sont que méprises et contradictions. Voyez-en la réfutation dans l'excellent livre de M. l'abbé Berton, *Essai philosophique sur les droits de la raison*. Au reste, M. de Bonald, comme le dit ce dernier auteur, est mieux vengé par les contradictions de ses adversaires que par le zèle de ses partisans. La valeur éprouvée de ses écrits rend impuissantes des attaques qui ne nuiront qu'à leurs auteurs, et sa gloire, qui augmente tous les jours, nous révèle en lui, comme le disait naguère une bouche vénérable, *le père de la génération bien pensante*.

(112) *Philosophie et religion*, p. 332.

(113) M. l'abbé Maret a été plus heureux que le P. Chastel, il paraît avoir compris le célèbre axiome de M. de Bonald : *L'homme pense sa parole avant de parler sa pensée*. Le P. Chastel, pour le comprendre, a fait trois efforts, essayé trois commentaires, sans aucun succès : *ter cecidere manus*.

Le premier commentaire le conduit à trouver que c'est à peu près une *vérité à la Palisse*. Toutefois, cet aboutissement l'étonne. « Nous aimons mieux, » dit-il, « avouer que nous ne comprenons pas. »

Le deuxième commentaire le mène, non à *soupçonner* que cet axiome *est une mystification*, mais à dire qu'*il est pour lui personnellement une énigme impénétrable*.

Enfin le troisième commentaire lui fait découvrir dans le même axiome *une chose que les partisans du système ne disent pas, ce dont il les félicite*; mais comme cette découverte n'explique rien, « leur axiome, » dit-il une troisième fois, « reste pour nous incompréhensible (*a*). »

Il est vrai que six lignes après ce lucide commentaire, le P. Chastel cite quatre passages dans lesquels M. de Bonald explique lui-même son axiome avec la plus grande clarté : « Nous ne pouvons penser, » dit-il, « sans parler en nous-mêmes, c'est-à-dire sans attacher des paroles à nos pensées; vérité fondamentale de l'être social, que j'ai rendue d'une manière abrégée lorsque j'ai dit que l'*être intelligent pensait sa parole avant de parler sa pensée* (*b*). » Après cela le P. Chastel n'en continue pas moins de douter que l'axiome *ait un sens réel*.

M. de Bonald a beau faire, il est toujours singulièrement apocalyptique pour le P. Chastel. — *Voy.* la note E à la fin de l'Introduction.

(114) *Ibid.*, p. 133.

(114*) *De la valeur de la raison*, p. 95.

(*a*) *De la valeur de la raison*, p. 91, 92.

(*b*) *Essai sur les lois de l'ordre soc.*, p. 250. — *Du divorce*, p. 86. — *Législ. prim.*, I, p. 325 55. — *Principe const. de la soc.*, p. 38.

Digitized by Google

intelligence pourrait-elle se développer, sa raison se former? Etait-ce la peine de poursuivre, à travers un gros volume, l'*homme de génie qui a dit à son siècle de si profondes vérités, qui a tiré tant d'intelligences des routes perdues* (115), pour aboutir finalement a la consécration de sa doctrine par un si solennel aveu?

Objection. — Quoi que vous puissiez dire, vous êtes forcé de convenir que le mot ne donne pas, ne peut pas donner l'idée, mais que l'idée est attachée au mot par l'enfant, par l'individu qui apprend à parler.

Réponse. — « L'expression et l'idée doivent se développer simultanément dans l'esprit; l'une ne peut y être que par l'autre et avec l'autre (116). » Tel est le fait reconnu par toute la philosophie moderne. L'enfant, le sourd-muet, ne se donnent point l'idée séparément du signe; ils reçoivent l'un avec l'autre. Ils ne se donnent pas le signe, cela est évident. Ils ne se donnent pas l'idée séparément du signe; car nous avons démontré qu'elle ne peut pas subsister dans l'esprit sans le signe (117).

Un enfant qui sort tous les jours pour se promener avec sa mère, a-t-il l'idée exprimée par le mot *promenade?* Nous répondons

(115) Lacordaire, parlant de M. de Bonald, *Considérations sur le système philosophique de M. de Lamennais*, p. 138 : « Personne ne peut mettre en doute l'élévation, la loyauté, la noblesse de son caractère (de M. de Bonald), le malheur même et l'exil n'ont pu ébranler son attachement profond à l'Eglise et aux principes éternels de toute société; ses hautes facultés, ses méditations, ses études, il a tout consacré avec un admirable désintéressement à la défense de l'ordre social; et l'on peut dire, sans exagération, que sa vie entière n'a été qu'un long combat contre les ennemis de l'Eglise et de la société. Et pourtant, voilà que des rangs mêmes de ses frères dans la foi partent les plus sévères accusations et les plus violentes attaques contre lui. Voilà que des Chrétiens, unissant leur voix à celle du rationalisme, poursuivent la mémoire de l'illustre philosophe par l'ironie et le sarcasme, et livrent son nom à la risée et au mépris public. C'est même au nom de la foi que l'on flétrit un frère, et l'on a vu un écrivain catholique accoler une prière avec l'accusation la plus violente, et invoquer avec emphase les lumières de l'esprit de Dieu sur un travail où ses amis mêmes n'ont pu voir qu'une mordante satire. » (M. l'abbé *Lonay*, profess. de philos. à Saint-Trond (Belgique), *Quelques vues sur la philosophie de M. de Bonald.*) — *Voy.* aussi un excellent ouvrage qui vient de paraître, publié par le même auteur; il a pour titre : *Dissertations philosophiques*, Paris, chez Douniol. — *Voy.* la note F, à la fin de l'Introduction.

(116) Nous empruntons ces paroles à la page 173 d'un livre plein d'intérêt, intitulé : *L'instruction des sourds-muets mise à la portée des instituteurs primaires et des parents.* Ce Mémoire, qui a remporté la médaille d'or au concours de la société centrale des sourds-muets, à Paris, en 1855, est du célèbre abbé Carton, directeur de l'institution des sourds-muets, chanoine de la cathédrale de Bruges et de l'église métropolitaine de Paris, chevalier de l'ordre de Léopold, membre de l'académie royale de Bruxelles, et docteur en philosophie et lettres de l'université de Louvain, etc.

(117) M. l'abbé Maret présente, sur le sujet qui nous occupe, une théorie qu'il croit *appuyée sur un fait incontestable*, et « qu'on peut, » dit-il, « défier toute critique de jamais ébranler. Ce fait est que l'enfant a d'abord des idées sans mots et des mots sans idées; c'est que, dans l'enfant, l'idée précède le mot. » (*Lettre à M. Ubagh*, dans la *Revue de Louvain*, mai 1857. — *Philosophie et religion*, leçon 15e.)

L'enfant a des idées sans mots.... Des idées images, oui; des idées proprement dites, c'est-à-dire suprasensibles, abstraites, générales, des idées réflexes, nous venons de démontrer qu'il n'a point, qu'il ne peut avoir sans le signe de telles idées.

Dans l'enfant, l'idée précède le mot.... L'idée-image, oui; l'idée générale, jamais. L'enfant peut en effet avoir sans le mot des idées sensibles, mais si l'idée générale précédait le mot chez l'enfant, le mot ne serait pas nécessaire à la conception de l'idée, qui pourrait ainsi subsister dans l'esprit indépendamment du signe. On serait logiquement forcé d'admettre que l'enfant, le sourd-muet, peuvent former, développer leur intelligence sans le secours du signe, arriver par eux-mêmes à la connaissance proprement dite des vérités de l'ordre intellectuel, et constituer ainsi leur raison indépendamment de tout enseignement, et par leur propre force ou activité personnelle. Un fait d'expérience perpétuel, universel, dément cette théorie. M. l'abbé Maret l'a compris, et il se hâte d'admettre la *nécessité de la parole pour la parfaite clarté, la parfaite distinction, la persistance des idées, la réflexion.* (*Revue de Louvain*, mai, 1857, p. 285.) Il fallait bien se résigner à cette restriction sous peine de tomber dans l'absurde. Mais M. Maret n'a évité un écueil que pour aller se heurter contre un autre. En effet, il veut toujours des idées avant le langage, des idées, il est vrai, *sans clarté, sans distinction, sans persistance, irréfléchies* (ubi supra). Qu'est-ce que ces idées crépusculaires, moitié jour, moitié nuit; ces êtres à formes indécises, ces vagues fantômes sans persistance, qui passent et repassent dans la nuit de l'entendement, où ils disparaissent pour renaître non moins insaisissables, non moins vaporeux? Tous ces avortements de la pensée pourront-ils, oui ou non, constituer un être intelligent, raisonnable, indépendamment du langage? S'ils ne le peuvent, comme vous le reconnaissez, que gagnez-vous à cette évocation d'idées stériles, impuissantes à éclore, et n'en faut-il pas toujours revenir à la théorie de l'illustre auteur dont vous paraissez vouloir vous séparer aujourd'hui? Cette théorie, dès lors, ne subsiste-t-elle pas tout entière, et les modifications que vous prétendez y apporter ne sont elles pas tout à fait illusoires?

Maintenant, que l'activité de l'enfant ait sa part et concoure à l'acquisition du langage et de l'idée qu'il représente, qu'il constitue, rien de plus vrai. Qui s'est jamais avisé de nier qu'il y ait dans l'enfant des facultés, un principe actif? La question est de savoir si ce principe actif peut par lui-même, seul, et indépendamment de toute condition de langage, de direction et d'enseignement, développer dans l'homme l'intelligence et former la raison. S'il ne le peut, et il ne le peut, rien de plus incontestable, que servent à M. Maret toutes ses *idées confuses, irréfléchies, non persistantes* (*Ibid.*, p. 285), qui resteront éternellement à cet état d'embryon informe, si la parole ne vient leur donner la lumière et la vie?

Digitized by Google

qu'il ne l'a pas : 1° avant que ce mot ait été prononcé devant lui; 2° avant que l'enfant ait attaché à ce mot l'idée qu'il exprime.

Se promener, pour un enfant, c'est sortir, c'est marcher, aller de côté et d'autre, c'est courir, c'est voir une suite d'objets variés, jouir plus pleinement de l'air et de la lumière, etc. L'enfant sait ou plutôt sent tout cela; il y peut songer et il y songe, mais c'est une suite de mouvements, c'est un tableau, un ensemble d'objets sensibles qui se représentent à son esprit. Ces scènes variées, cette suite d'objets, ces exercices, auxquels l'enfant prend goût, n'ont rien de commun avec une idée abstraite ou générale.

Mais qu'une mère dise à son enfant et lui répète toutes les fois qu'il sort pour se promener : *A la promenade! Allons à la promenade!* Le mot *promenade*, dont l'énoncé est suivi d'un ensemble d'actes qu'il aime, lui donne une idée nouvelle, l'idée *promenade*. Je dis que cette idée est nouvelle. En effet, sortir, marcher, courir, aller, venir, s'amuser dans la cour, dans le jardin, constituaient un ensemble d'actes que l'enfant ne pouvait se rappeler que successivement et sous une suite d'images; le mot *promenade* a synthétisé tous ces actes, tous ces mouvements. Tous ces actes successifs et divers sont maintenant compris sous un seul mot, la *promenade*, qui en forme comme le nœud et les fond dans une parfaite unité (118). *Promenade* veut dire maintenant, pour l'enfant, sortir, marcher, courir, s'amuser librement au dehors. C'est une idée nouvelle encore en ce sens qu'elle est commune ou générale et que l'idée *promenade* s'applique à la promenade d'aujourd'hui comme à toutes les promenades passées, comme à toutes les promenades futures; enfin, elle est nouvelle en ce sens qu'elle embrasse toutes les promenades *possibles*, c'est-à-dire qu'elle est *universelle*, ce à quoi, sans doute, l'enfant ne songe pas et ne songera peut-être jamais.

Mais le mot *promenade* serait vainement prononcé devant l'enfant si la mère, après l'avoir prononcé, ne faisait accomplir à son enfant l'ensemble des exercices qu'il rappelle et qui lui en donnent l'intelligence. Faites les exercices de la promenade et ne prononcez jamais le mot, jamais l'enfant n'aura l'idée que ce mot exprime; nous l'avons prouvé. Prononcez le mot, mais n'en donnez jamais la signification, en mettant l'enfant en présence des choses, des actes, en l'accompagnant des gestes et autres signes naturels, ou même en l'expliquant par la parole, si l'enfant parle déjà et est suffisamment développé pour comprendre votre explication verbale, et jamais le mot ne sera pour lui qu'un vain son.

Dans la réalité pratique, la connaissance humaine ne se produit jamais à l'état d'idée pure. L'idée pure n'est qu'une abstraction psychologique et qui n'est point intelligible en elle-même, mais seulement dans le jugement qui la complète par l'expression ou affirmation d'un attribut. Quel que soit donc le moment où l'enfant connaît, il juge, mais il ne peut juger sans avoir dans l'esprit une notion susceptible de devenir commune, car juger, c'est ranger dans une certaine classe d'objets ce qui ne peut s'opérer qu'au moyen d'une qualité commune aux objets qu'on y range. Il faut donc, pour former un jugement, en avoir acquis les éléments qui sont le *sujet* (idée toujours en soi abstraite ou générale, excepté quand il est un nom propre), et l'*attribut* ou *prédicat* (autre idée générale ou universelle). Mais l'enfant peut-il acquérir les éléments du jugement sans juger? Il le peut sans doute (119). Dans cette acquisition, il est d'abord passif; il reçoit

(118) Les langues sont pleines de mots semblables, sans lesquels les idées ne se généraliseraient jamais; ces mots sont la synthèse de plusieurs choses, qualités ou actions, comme *homme*, *animal*, *meuble*, *plante*, *travail*, et toute l'innombrable série des termes généraux.

« Les enfants ayant le plus grand intérêt à comprendre et à être compris, déploient, pour atteindre ce double but, tout ce qu'ils ont d'activité et d'intelligence; et ce travail de comprendre et d'être compris n'est autre que celui de former des notions abstraites.

« Comme tous les mots d'une langue, à l'exception des noms propres, sont des termes généraux, à mesure que l'enfant acquiert l'intelligence de ces termes, il acquiert des notions générales.... Il apprend la signification du plus grand nombre de ces termes, en observant dans quelles occasions ceux qui les entouraient en faisaient usage.

« Quoi ! » dit Berkeley, « deux enfants ne pourront « causer hochets et bonbons, s'ils n'ont rassemblé « et comparé d'innombrables similitudes; s'ils n'en « ont extrait, par l'abstraction, des idées générales, « et s'ils n'ont attaché ces idées à tous les noms « dont ils se servent? »

« J'en demande pardon à Berkeley, mais quelque étrange que cela lui paraisse, il est évident que deux enfants qui s'entretiennent de hochets et de bonbons, et qui s'entendent, attachent le même sens aux termes généraux qu'ils emploient, et les comprennent par conséquent; ils ont donc des conceptions générales. » (Reid, *Essai* V, c. 6, p. 259.)

(119) « Entendre les termes est chose qui précède naturellement les assembler : autrement on ne sait ce qu'on assemble. » (Bossuet, *Conn. de Dieu et de soi-même*, ch. 1er, § 13.)

Digitized by Google

l'impression; puis actif ou attentif à quelque degré, il discerne; il discerne instinctivement d'après l'effet produit en lui par l'impression; le mot est prononcé en même temps que l'impression est éprouvée. L'objet qui a produit l'impression est multiple dans sa nature ou ses modes, l'impression elle-même fugitive; le mot, au contraire, est simple et un, il a de plus quelque chose de vivant dans sa modulation parce qu'il émane d'un être vivant, qui lui communique de sa vie; il retentit donc au fond de l'âme comme un appel sympathique; bientôt l'enfant le saisit et y fixe l'impression, l'idée, l'image, longtemps même avant de pouvoir l'articuler lui-même. Le signe devient quelque chose d'extérieur et de perceptible aux sens, sur quoi l'attention se porte, qu'elle saisit, qu'elle retrouve à volonté, et qui toujours lui rappelle l'idée, l'image, de sorte qu'elle peut aller de l'une à l'autre sans s'égarer. Grâce à l'expression, l'esprit ne voit plus l'idée seulement en lui-même, il la regarde et la considère hors de lui, dans le signe, et portant, à diverses reprises, son attention de l'idée sur le signe, et du signe sur l'idée, il donne à celle-ci la précision et la fixité de celui-là (120) : c'est l'idée réfléchie.

Ce qui vient de l'enfant, ce qui se produit instinctivement chez lui et va s'éclaircissant peu à peu, c'est le travail intellectuel du jugement et de son analyse. Grâce à ce travail intense et spontané, qui ne peut lui être enseigné d'aucune manière, il reçoit comme analytiques les signes qu'il perçoit et les emploie comme tels. La perception et l'usage d'abord instinctif de ces signes, secondent et activent ce travail, mais à la condition que la faculté qui l'opère, existe et s'exerce. Aussi, jusqu'à un certain moment, c'est en vain que les sons frappent l'oreille de l'enfant. Sa faible intelligence sommeille encore; dès qu'elle s'éveillera, son regard, son sourire le diront à sa mère; sa bouche bégaiera quelques mots, puis d'autres encore, et il viendra enfin à exprimer analytiquement sa pensée en reproduisant ces mots avec intention; alors il parlera. Pour bien juger de ce qu'il met du sien dans ce travail, placez à ses côtés un des animaux qui montrent le plus d'intelligence; prenez-le parmi ceux que l'instinct d'imitation pousse à répéter les mots de la langue humaine; faites que ses oreilles soient frappées des mêmes sons que celles de l'enfant, et voyez si jamais, en les reproduisant, il viendra à en faire l'usage analytique, rationnel et volontaire qu'en fait, avec tant d'aisance, de naïveté et de grâce, cet enfant après quelques années. A quoi tient cette différence? A ce qu'il y a chez l'enfant un principe qui n'est pas chez les animaux; à ce que l'analyse mentale du jugement n'a jamais lieu chez ces derniers, tandis qu'elle commence à s'opérer d'elle-même dans l'homme enfant, et n'attend, pour se compléter et s'achever, que

(120) Le fait de l'incorporation des idées aux signes est complexe, et se compose de trois faits bien distincts :

1° *Perception* d'un fait extérieur tel que mouvement, geste, cri, son articulé, image, figure, lettre, etc.;

2° *Conception* d'une idée ou d'une pensée dont ce fait extérieur est l'indice ou le signe représentatif;

3° *Jugement* qui rapporte cette idée ou pensée à l'être en qui le fait indicateur a été perçu.

Le problème du langage, dans son rapport avec la pensée, est compris tout entier dans le second de ces faits. Toute la question est de savoir comment le fait extérieur perçu devient primitivement un signe d'idées. Entre deux interlocuteurs, qu'y a-t-il autre chose que des sons produits, ou de l'air modifié alternativement par l'un et par l'autre? et comment peut-on comprendre qu'au moyen de ces modifications de l'air, qui vont et viennent de l'un à l'autre, les faits psychologiques qui sont renfermés dans la conscience, faits qui ne peuvent d'aucune manière tomber sous les sens, peuvent cependant être révélés de l'un à l'autre, de manière que l'un d'eux voie dans la conscience de son adversaire, comme il voit dans la sienne par le sens intime?

La pensée, sous quelque point de vue qu'on la considère, est intransmissible; ni la lecture, ni les leçons orales ne transmettent réellement la pensée de celui qui écrit ou qui parle; dans ces deux cas, l'art ou le langage ne peut servir qu'à réveiller des pensées si elles existent, ou à mettre celui qui écoute ou qui lit dans le cas de se faire lui-même des pensées par son propre travail intellectuel.

Si les idées ne peuvent passer d'un esprit dans un autre, ni être représentées par des sons et transportées par des mots, toute communication entre deux êtres intelligents est donc impossible; c'est à-dire le langage, si on le considère comme l'un des deux moyens que nous venons d'examiner, est donc impossible? La solution de cette question est dans l'*association des idées*. N'est-ce pas en partant du phénomène de l'association des idées, qu'on a pu faire une des plus grandes découvertes des temps modernes, l'invention du langage pour les sourds-muets et les aveugles? En vertu de l'association, non plus des idées, mais des impressions, n'est-on pas parvenu à soumettre des êtres dépourvus d'intelligence, à une discipline qui leur donne toute l'apparence de l'intelligence?

« Les enfants, » dit Mme Necker, « ont une faculté d'association merveilleuse; tout s'enchaîne, tout s'attire réciproquement dans leur cerveau; les images se réveillent les unes les autres, et entraînent à leur suite le mot. Quand ce mot passe d'un objet à un autre, c'est par l'effet d'un rapport moins apprécié que senti, et l'enfant ne s'aperçoit distinctement ni de l'analogie, ni des différences. » (*De l'éducation progressive*, t. I.)

Digitized by Google

le secours des signes analytiques (121).

L'image, l'idée sont d'abord particulières pour l'enfant : le *chocolat* c'est celui qu'il a dans la main, le *lait* c'est celui qu'il boit, la *table* c'est celle devant laquelle on l'asseoit, la *cour* c'est celle où il se promène. Mais peu à peu et à la suite d'expériences répétées, ces mots prennent de l'extension, ils se généralisent et l'idée avec eux, il y a le *chocolat* de maman, celui de bon papa, celui de l'oncle ou de la tante, celui du monsieur ou de la dame qui viennent faire visite, celui d'hier, celui d'aujourd'hui, etc. Si, au moment où il le mange ou seulement en le lui rappelant par son nom, vous lui dites, vous lui répétez : *Bon ! le chocolat ;* le *chocolat est bon !* il finira par répéter ces mots à son tour et par les appliquer parfaitement.

Bon ! voilà le terme général, le prédicat universel, mais l'idée y est elle? *Bon* n'exprime d'abord pour l'enfant que la sensation agréable, particulière, qu'il éprouve au moment où il mange du chocolat; mais cette sensation, il l'éprouve aussi en mangeant du sucre, des gâteaux, des fruits, etc. On répétera le mot *bon* dans toutes ces circonstances et dans bien d'autres; l'enfant le comprendra et l'appliquera lui-même, et le signe et l'idée se généraliseront en même temps. Tout ce qui flattera ses goûts, ses sens, tout ce qui lui procurera du plaisir, sera *bon*, papa est *bon !* maman est *bonne !* De là à *bonté*, il n'y a qu'un pas facile, et voilà l'idée abstraite et le substantif abstrait qui paraissent à la fois dans l'esprit naturellement et sans effort, et tous y entreront et s'y fixeront par un procédé analogue, c'est-à-dire par le mot prononcé et répété, mais prononcé et répété en présence des objets, des faits, des phénomènes, des actes, des analogies, des rapports, ou bien accompagné d'une explication verbale si l'enfant parle déjà par propositions (122).

Mais remarquez bien ici comment les choses se passent. Sans le mot *chocolat*, l'enfant n'aura jamais dans l'esprit qu'une image, celle d'un morceau ou d'une pastille, etc., de chocolat; il ne pourra sortir du particulier, ni généraliser; il ne pourra jamais, par exemple, avoir l'idée exprimée par le mot *chocolat* dans ce jugement : *J'aime le chocolat*, c'est-à-dire qu'il n'atteindra jamais le général, l'universel. De même, sans le mot *bon*, il n'aura jamais l'idée exprimée par ce mot. Ainsi, en mangeant du chocolat, il éprouvera une sensation agréable, en mangeant du sucre, une autre sensation agréable, en mangeant des cerises, encore une sensation agréable; de même en buvant du lait, en mangeant des gâteaux, etc. Ce seront autant de sensations agréables, mais isolées, déterminées, particulières, où rien d'abstrait, rien de général ne se montre pour l'esprit. C'est qu'en effet la généralisation n'est *déterminée* que par le signe qui exprime l'idée commune à chacune des friandises qu'il recherche, qui la déclare appartenir à la classe des objets *bons*. On lui a dit et répété : Le sucre est *bon*, le chocolat est *bon*, le lait est *bon*, le gâteau est *bon*, etc.; la sensation agréable, quoique

(121) « Ce travail interne, c'est l'œuvre de la raison qui constitue l'intelligence humaine; ce secours étranger qu'il réclame, c'est celui de mots prononcés par une bouche humaine, ou d'autres signes analytiques perçus, qui, en isolant les idées élémentaires du jugement, facilitent l'analyse et amènent graduellement l'esprit à remplacer l'expression synthétique par l'expression analytique, l'interjection par la proposition.

« La parole n'est donc que l'acte même de la raison, manifesté par des mots. Sans la raison, point de jugement, point d'analyse de la pensée, point d'expression analytique, point de parole. Sans la parole, la raison s'arrête dans son exercice; la pensée, à peine conçue, languit et meurt; c'est un germe fécondé qui périt faute d'air et de nourriture; c'est un fruit qui avorte en naissant. Nécessaires l'une à l'autre, la raison ne peut se passer de la parole, ni la parole naître sans la raison. » — (THIEL, profess. de philos. au collége impérial de Metz; *Programme d'un cours élém. de philos.*, t. II, p. 94.)

(122) Un père conversait un jour avec une autre personne et l'entretenait de ses enfants, deux petits garçons qui s'amusaient à côté de lui.

« Charles, » vint à dire le père, « a plus de candeur que Georges. » Celui-ci, qui n'avait pas paru faire attention à la conversation, saisit pourtant ces paroles, et les comprenant à sa manière, il s'en va trouver sa bonne. « Ma bonne!... ma bonne!... » répétait-il, « je veux de la candeur!... Donnez-moi de la candeur... Papa dit que Charles en a plus que moi... » — « De la candeur!... » disait la bonne, « de la candeur!... qu'est-ce qu'il demande?... Laissez-moi tranquille!... je n'ai pas de candeur à vous donner... » Comme le petit bonhomme insistait : « Je vous dis que je n'ai pas de candeur... allez demander cela à votre maman... » Georges rencontre sa mère. « Maman, lui dit-il, ma bonne n'a pas de candeur... j'en veux... j'en veux autant que Charles. » La mère sourit. « Mon petit Georges, » lui dit-elle, « un enfant qui écoute bien et fait tout ce qu'on lui dit, qui ne ment jamais, qui est bien docile, bien gentil, a de la candeur... c'est cela qui s'appelle de la candeur. » — « Ah ! » dit Georges, « je croyais que c'était du *candi* (espèce de sucre); j'aime mieux du *candi*. » Et il s'en alla jouer.

La définition de la *candeur* par la mère de Georges n'est probablement pas conforme à celle du dictionnaire de l'Académie, mais il importe peu ici où nous n'avons voulu prouver qu'une chose : la nécessité d'un enseignement pour l'intelligence du mot, toutes les fois que la sensation elle-même n'explique pas le mot.

Digitized by Google

diverse, qu'il éprouvait en mangeant du chocolat, du sucre, etc., a fixé le sens du mot *bon* dans son esprit, et il l'appliquera bientôt de lui-même à tout ce qui flattera son goût.

On voit, par ce qui précède, qu'il n'a point été nécessaire qu'avant d'énoncer le jugement : *Le sucre est bon*, l'enfant ait eu dans l'esprit l'idée générale exprimée par le prédicat *bon*. Le mot *bon*, appliqué à l'objet nommé de sa friandise, n'a exprimé d'abord pour lui qu'une jouissance particulière du goût. Cette jouissance se répète à propos de dix, de vingt autres substances alimentaires, et autant de fois l'enfant les qualifiera *bons*. « Ainsi, à leur origine, toutes nos idées sont individuelles ; puis elles deviennent infiniment générales et les noms prennent la même extension (123). »

Ici nous nous trouvons en présence d'une grande loi providentielle, la nécessité d'un principe éducateur qui pénètre de sa vie notre vie, la féconde, la développe et nous conduit à l'âge de raison : vérité simple, vulgaire, mais base de la plus haute philosophie et point de départ de toute la science de l'homme (124).

Nous voici donc arrivés à la solution pra-

(123) *Leçons de philos.*, par M. l'abbé Noirot, p. 87. — Nous ferons ici, à ce sujet, une observation qui va à l'encontre de certaines théories ontologiques qui nous paraissent peu fondées. Quel que soit l'objet qui se présente pour la première fois à nos moyens de connaître, nous le saisissons en masse et non successivement ou par la notion successive de tout ce que nous pouvons y découvrir. Plus tard, sans doute, nous en distinguerons les éléments, nous en abstrairons les propriétés et les manifestations ; mais nous n'opérons ainsi qu'après l'avoir préalablement connu synthétiquement, sans en distinguer les points de vue divers. Nous n'avons donc pas d'abord l'idée de phénomènes (quotités ou modes) distincte de celle de substance, et l'idée de rapport distincte des idées de phénomène et de substance ; nous ne composons pas la première connaissance que nous avons d'un être des trois idées qu'on prétend trouver dans le principe de la substance : nous connaissons l'être tel qu'il nous frappe d'abord, et nous le connaissons par notre seule faculté de connaître, sans qu'il soit aucunement besoin de recourir à d'autres moyens, à d'autres conditions. Ainsi l'enfant, dans le corps qui s'offre à lui, ne saisit pas d'abord pour la première fois le phénomène qui le frappe, puis la substance cachée sous ce phénomène, en vertu d'une prétendue conception de la nécessité de rattacher tout phénomène à sa substance et dont son esprit serait muni à l'avance; il voit, il connaît ce corps étendu, coloré, formé de telle ou telle manière: il n'en distingue ni l'étendue, ni la forme, ni la couleur, ni la substance; il perçoit directement le corps tel qu'il se montre, c'est-à-dire d'une manière concrète et toute synthétique.

(124) « Il faut, avant que l'enfant prononce un seul mot, que son oreille soit mille et mille fois frappée du même son, et, avant qu'il ne puisse l'appliquer et le prononcer à propos, il faut encore mille et mille fois lui présenter la même combinaison du mot et de l'objet auquel il a rapport : l'éducation, qui seule peut développer son âme, veut donc être suivie longtemps et toujours soutenue; si elle cessait, je ne dis pas à deux mois, comme celle des animaux, mais même à un an d'âge, l'âme de l'enfant qui n'aurait rien reçu serait sans exercice, et, faute de mouvement communiqué, demeurerait inactive comme celle de l'imbécile, à laquelle le défaut des organes empêche que rien ne soit transmis ; et à plus forte raison, si l'enfant était né dans l'état de pure nature, s'il n'avait pour instituteur que sa mère hottentote, et qu'à deux mois d'âge il fût assez formé de corps pour se passer de ses soins et s'en séparer pour toujours, cet enfant ne serait-il pas au-dessous de l'imbécile, et, quant à l'extérieur, tout à fait de pair avec les animaux? » (Buffon, *Hist. natur. des quadrupèdes; nomenclature des singes*, t. VIII, édit. de Rapet; 1818.) — Buffon n'est ici que l'interprète du sens commun et d'un fait d'expérience universelle.

Le grand naturaliste que nous venons de citer dit que l'enfant, séparé de sa mère à deux mois d'âge, s'il était assez formé de corps pour se passer de ses soins, serait, quant à l'extérieur, tout à fait de pair avec les animaux. Cette dernière observation n'est pas une assertion jetée là comme par hasard et à la légère ; elle a au contraire sa preuve dans de nombreux faits, et de hautes considérations physiologiques sur les races humaines la démontrent invinciblement. Il est prouvé, en effet, que la société arrache l'homme non-seulement à la dégradation morale, mais aussi à la dégradation physique qui tend à l'entraîner ; elle le replace sur son équilibre et lui rend sa valeur. Dès qu'il entre en elle, il prospère ; il retrouve son sang, ses muscles, son cerveau et sa beauté. Il semble, en quelque sorte, que la société distille dans son sein un suc spécial pour l'accroissement de la plante humaine. « Il faut, » dit un profond physiologiste, « appliquer au développement de l'organe du moral humain les mêmes lois qui régissent le développement des autres organes. Ces lois sont bien simples ; la vie ne se maintient que par deux choses : 1° par un support, qui est l'organisation ; 2° par un *stimulus*, ou principe extérieur d'action. Tout organe a son *stimulus* spécial; celui qui en est privé est exposé à périr : l'estomac a les aliments, les poumons l'air atmosphérique. Le cerveau sortirait de la loi commune des organes, s'il n'avait son *stimulus* spécial. Pour lui, ce *stimulus* est dans ce qui l'astreint à la pratique de ses manifestations intellectuelles et morales : c'est l'enseignement, c'est la société. Si ces modificateurs sont absents, le cerveau reste dans l'état d'infériorité où nous le voyons chez les sauvages. On ne peut pas se rendre compte autrement de la perfectibilité de ce sublime organe. Le cerveau humain perd sa prépondérance physiologique et subit un véritable retrait à mesure que baisse l'action de ses modificateurs naturels, absolument comme tout organe se dégrade par le défaut du *stimulus* entretenant sa fonction. Lorsque l'encéphale ne fonctionne plus dans le sens de la vie morale et de relation, au lieu d'être l'*organe-roi*, comme l'ont nommé justement quelques physiologistes, il tombe sous l'assujettissement des impressions organiques qui naissent des viscères intérieurs. La physiologie, forte précisément des travaux des médecins matérialistes eux-mêmes, déroule avec ampleur la raison et les preuves de ce fait, qui est le plus sérieux de la nature humaine. Tant que subsiste l'ordre physiologique, que le cerveau se développe par le

Digitized by Google

tique de ces grands problèmes psychologiques que nous avons agités jusqu'ici.

Rien de plus évident, rien de plus incontestable; l'ouïe ne donne pas l'intelligence de la langue; les mots soit parlés, soit écrits, n'ont par eux-mêmes aucune signification. Ils sont de leur nature muets comme la corde qui n'est pas touchée par l'archet. Mais qu'un artiste habile saisisse l'archet et presse la corde sonore, et des notes mélodieuses vont en jaillir; de même qu'une mère s'empare du signe, en applique le sens en présence de son enfant, et le mot va recevoir une âme et l'idée un corps, et la pensée va naître et se développer en une riche et vivante floraison.

Ecoutons un homme d'une longue expérience en ces matières : « Renfermez, » dit-il, « une mère avec son enfant dans une chambre, mais en les séparant par une mince cloison, une toile opaque; que dans cette position, la mère répète du matin au soir et pendant des années tous les mots de la langue, l'enfant imitera le son qu'il entend, mais il ne saura pas quelle idée ce son rappelle, ni quelle pensée il réveille dans l'âme de sa mère.

« Déchirez le voile; ôtez la cloison; mettez la mère en présence de son enfant; qu'il la voie, et la mère, sous l'impulsion de son cœur, aura bien vite associé le substantif à la substance, le verbe à l'action et la qualité à un adjectif. S'il s'agit d'un objet, elle le montrera et le nommera, elle le touchera, le maniera et le fera toucher ou manier par l'enfant; s'il s'agit d'un verbe, en disant le mot elle fera l'action, fera répéter le mot et l'action et les répétera avec l'enfant, par exemple, *ouvrez* la porte, l'enfant *ouvre* la porte; allons *ouvrir* la porte, l'enfant sait déjà *ouvrir* la porte, etc., puis elle dira et fera l'action opposée, ou contraire : Fermez n'ouvrez pas la porte, il ne faut pas *ouvrir* la porte, il faut la *fermer;* et par le contraste elle exprimera plus vivement encore la signification du mot. Elle met ensuite les mots dans toutes les positions syntaxiques possibles, et conformément aux vœux de la Providence, elle les répète, les répète mille fois et se sent heureuse de pouvoir parler. Ces incessantes répétitions impriment profondément dans la mémoire de l'enfant, le son, le mot parlé, ainsi que l'idée que ses gestes y ont attachée.

« La mère ne garnit pas seulement la mémoire de mots et de phrases, elle forme en même temps le jugement de l'enfant. Elle fait remarquer les qualités des objets, leur forme, leur usage ou leur utilité; et sa physionomie, le son de sa voix manifestent un attrait, une répulsion, un goût, une envie ou une aversion. S'il s'agit d'une action, elle exprime l'idée qu'elle s'en forme; elle l'approuve ou la désapprouve, et elle prononce le jugement qu'elle en porte par les traits de sa figure, par une récompense, par une répulsion, par une douleur feinte ou réelle, par sa joie, par le bonheur que la chose lui inspire, par l'horreur qu'elle en conçoit, et elle rend tout cela sensible; car toute la mère devient alors explication; c'est une partie de sa mission providentielle. Ainsi se fait l'association du mot et de l'idée, et si au lieu de prononcer le mot, elle l'écrivait et le montrait sur un tableau ou sur une ardoise; si elle entourait le mot écrit de toute la pantomime qui lui a servi pour faire comprendre la valeur du mot parlé, à la vue du mot écrit, l'enfant se souviendrait de cette pantomime et de l'objet de la qualité ou de l'action qu'il est destiné à exprimer, aussi bien que le son les lui rappelle. Avant cette association, le mot écrit n'était qu'une réunion de lettres sans vie, le mot parlé n'était qu'un bruit; mais dès que la convention entre la mère et l'enfant a été

travail de la pensée, par l'exercice des devoirs et des obligations sociales, la secousse produite par les impressions viscérales est faiblement ressentie; il n'y a pas empiétement des viscères sur le cerveau, et conséquemment sur la volonté. Mais lorsque le cerveau est faible, comme chez le sauvage, comme chez tous les hommes livrés aux bas instincts, la réaction des surfaces internes, et en particulier du sens alimentaire et du sens génital, s'exerce sur lui d'une manière tyrannique. La liberté morale, sans périr tout à fait, demeure comme étouffée sous le poids des besoins des sens internes; rien ne fait plus équilibre, et l'animal l'emporte. Ces considérations nous font conclure que, selon l'expression de saint Thomas, l'homme est un être essentiellement perfectible, et qu'il est perfectible seulement à la condition de l'état social. »

Or, si c'est dans la société que l'homme voit son sang se purifier, sa poitrine s'élargir, ses muscles se fortifier, son cerveau se développer, son visage s'embellir et son espèce se multiplier, il apparaît de plus en plus que la société doit être, au milieu des temps, la condition de l'existence de l'homme comme être doué d'un corps.

Nous avons réuni dans la note G, à la fin de ce Dictionnaire, une série de faits positifs qui confirment de tout point les considérations précédentes. Voir aussi, dans ce Dictionnaire, plusieurs articles relatifs aux nègres océaniens et aux nègres africains, aux sauvages de l'Amérique.

Digitized by Google

établie, le mot soit écrit, soit parlé, a reçu une âme qui est l'idée associée au mot; il vit, il est devenu un instrument au moyen duquel deux intelligences peuvent se mettre en contact, se rappeler leurs souvenirs, se communiquer leurs conceptions, leurs sentiments, leurs idées.

« Dieu a mis dans l'âme de la mère des inclinations en rapport avec les faits qu'elle doit poser pour élever son enfant dans la connaissance et la pratique de la langue et pour développer son intelligence au moyen de la langue; mais la mère ne raisonne pas ses actions, et c'est un bonheur; une mère, qui voudrait suivre une méthode, et faire savamment ce qu'elle fait d'instinct, perdrait son génie maternel et n'obtiendrait pas le succès qu'obtiennent toutes celles qui se contentent d'être mères.

« Il n'y a pas une seule mère cependant qui sache de quoi dépend essentiellement l'enseignement et l'intelligence de la langue maternelle, toutes pourtant réussissent à l'enseigner. A l'âge de trois ans, et souvent plus tôt, l'enfant parle, raisonne, converse avec ses semblables, emploie les mots abstraits et les applique sans se tromper (125). »

« Tout cet enseignement se donne, sans que la mère se soucie de la langue, de ses lois ou de son élégance. Dans le cours de ses relations avec l'enfant, elle sème des mots qu'elle anime en y attachant une idée, et ces mots restent comme des jalons ou comme des phares, qui empêchent l'enfant de s'égarer.....

« Elle ne s'adresse d'ailleurs jamais à l'intelligence de l'enfant sans y intéresser tout son être, son cœur, sa volonté, son imagination; elle sait qu'il faut développer toutes ses facultés à la fois, qu'il doit y avoir harmonie entre ses sentiments, ses habitudes et ses idées; que ce n'est pas un corps, que ce n'est pas une âme qu'elle dresse, comme le dit Montaigne, mais que c'est un homme qu'elle forme.

« Il y a plus encore : la mère n'enseigne pas la langue, elle n'enseigne que des idées; elle s'adresse directement à la raison de son enfant et ne se méfie pas de son activité; elle a foi dans son intelligence et raisonne avec lui comme s'il la comprenait; elle agit et le fait agir en même temps; elle lui fait prendre des conclusions et les exécute par lui; l'enfant vit de la vie de la mère; il comprend avec la pensée de sa mère; toute son intelligence paraît être comme une bouture de l'intelligence de la mère, et toute l'activité maternelle ne semble destinée qu'à la détacher peu à peu de la souche. Quel être qu'une mère! et quelle est notre pitoyable présomption de vouloir nous comparer à elle dans notre art! Sous cette protection et cette direction, le mouvement de l'enfant devient marche et course; son agitation, les agitations de son âme, ses sensations, ses passions se transforment en actions morales, en pensées justes et nobles, en une volonté, et deviennent de l'intelligence, de la science et de la foi (126). »

Une loi générale et constatée jusqu'à l'évidence dans le monde des réalités corporelles, c'est la loi de génération, sans laquelle aucun être organique et vivant ne peut recevoir l'existence. Le concours de deux êtres est reconnu indispensable à la production d'un troisième.

Il existe dans le monde des intelligences une loi non moins certaine : c'est la loi de génération intellectuelle, en dehors de laquelle nulle substance pensante ne parvient à la vie intelligente qui convient à sa nature. On n'a découvert nulle part, en dehors de l'humanité, un être semblable à l'homme, qui pût dire : « Je tiens mon existence de moi-même; je ne l'ai pas reçue selon la loi

(125) M. l'abbé Carton, dans l'ouvrage cité, p. 57.

(126) *Id. ibid.*, p. 175. — Nous lisons dans un *Mémoire* du même auteur *couronné par l'Académie* de Bruxelles (t. XIX des *Mémoires* couronnés) : « Lorsque nous nous examinons et que nous essayons de donner une date à l'acquisition de nos notions morales et intellectuelles, notre mémoire est impuissante à en fixer une : elles se trouvaient en nous au moment où la mémoire a commencé son action; il semble que ces notions nous aient accompagnés à notre entrée dans la vie, ou qu'elles soient innées en nous; mais on a fait justice de cette opinion. Un seul fait, d'ailleurs, aurait suffi pour renverser complétement cette théorie : c'est l'ignorance des sourds-muets de naissance; c'est le vide que l'on peut constater dans leur intelligence avant qu'ils aient été mis en rapport avec les notions ou les traditions sociales (page 4). » — Suivant M. Puybonnieux, professeur à l'Institution impériale des Sourds-Muets de Paris, « 30,000 de nos concitoyens souffrent de cette infirmité cruelle (la surdi-mutité), qui, en immobilisant, en quelque sorte, les facultés morales, semble condamner l'homme, cette créature faite à l'image de Dieu, à n'être qu'un être matériel, destiné à se mouvoir, à souffrir et à mourir sans avoir vécu. » (Rapport fait par M. Puybonnieux sur le Mémoire de M. l'abbé Carton : *L'Instruction des Sourds-Muets mise à la portée*, etc., dont nous avons déjà parlé.)

Digitized by Google

commune. Deux créatures humaines concourent vulgairement à la production d'une troisième, voilà la loi de tous; mais je suis à moi-même ma loi, nul autre que moi n'a contribué au phénomène de ma production. »

Or, depuis six mille ans que le monde existe, on ne vit aucun homme en dehors de l'humanité qui pût dire : « L'enseignement social est nécessaire au développement primitif de l'intelligence, puisque partout où l'homme est soumis à l'influence de la société, il arrive à l'usage de la raison, et qu'il n'y arrive jamais s'il est soustrait à tout enseignement. C'est ainsi que les choses se passent aujourd'hui sous nos yeux et dans tout l'univers; c'est ainsi qu'elles se sont passées toujours dans tous les temps et dans tous les lieux. Tout homme qui a l'usage de la raison y est parvenu sous l'influence d'une raison déjà formée. *Voilà le fait;* rien au monde de plus positif, de plus universel, de plus constant que ce fait. Eh bien ! moi seul je me suis soustrait à la loi universelle; *seul* et par moi-même j'ai formé, développé ma raison; seul et par moi-même, sans le secours de la parole ni d'aucun enseignement social, je suis parvenu à la connaissance des vérités de l'ordre intellectuel et moral. »

Aussi longtemps que cet homme exceptionnel sera introuvable, on aura le droit de conclure avec le plus haut degré de certitude, *que l'enseignement social est une loi de la raison,* la loi première du développement des idées (127). Se pourrait-il qu'un fait qui jamais ne se dément n'impliquât aucune nécessité, aucune loi naturelle? Peut-on croire que l'homme ne soit pas dans sa véritable nature, lorsqu'il naît dans la société, lorsqu'il est élevé, instruit par la société et conduit par ses enseignements à l'usage de la raison?

En terminant, nous rappellerons, sur la question qui vient de nous occuper, les éloquentes paroles d'un illustre et profond génie, une des gloires de la chaire catholique : « Vers la fin du siècle dernier, un prêtre français, touché du malheur de ces pauvres créatures qui naissent privées de la parole, parce qu'elles naissent privées de l'ouïe, circonstance qui atteste encore l'étroite liaison du mystère de la parole avec le mystère d'un enseignement préalable; un prêtre, dis-je, touché du sort des sourds-muets, consacra sa vie à les tirer de leur douloureuse solitude, en cherchant une expression de la pensée qui pût aller jusqu'à la leur, et arracher enfin de leur poitrine, si longtemps fermée, le secret de leur état intérieur. Il y parvint. La charité, plus ingénieuse que l'infortune, eut ce bonheur d'ouvrir les issues que la nature tenait fermées, et de verser en des âmes obscures et captives la lumière ineffable, quoique imparfaite, de la parole. Le bienfait était grand, la récompense le fut davantage. Dès qu'on put pénétrer dans ces intelligences inconnues, l'investigation n'y découvrit rien qui ressemblât à une idée, je ne dis pas seulement à une idée morale et religieuse, mais à une idée métaphysique. Tout y était image de ce qui tombe sous les sens, rien de ce qui tombe de plus haut dans l'esprit. La sensation y était prise en flagrant délit d'impuissance; que dis-je, la sensation? L'intelligence elle-même, quoique douée de la semence idéale de la vérité, quoique assistée de la révélation du monde sensible, l'intelligence apparaissait dans les sourds-muets à l'état de stérilité. Des hommes déjà mûrs d'âge, nés dans notre civilisation, qui ne l'avaient jamais quittée, qui avaient assisté à toutes les scènes de la vie de famille et de la vie publique, qui avaient vu nos temples, nos prêtres, nos cérémonies, ces hommes interrogés sur le travail intime de leurs convictions, ne savaient rien de Dieu, rien de l'âme, rien de la loi morale, rien de l'ordre métaphysique, rien d'aucun des principes généraux de l'esprit humain. Ils étaient à l'état purement instinctif. L'expérience a été répétée cent fois, cent fois elle a donné les mêmes résultats; c'est à peine si, dans la multitude des documents publiés jusqu'à ce jour, on aperçoit quelques doutes ou quelques dissidences sur un fait aussi capital, qui est la plus grande découverte psychologique dont puisse se vanter l'histoire de la philosophie. Quoi donc! la pensée avait-elle reçu dans la parole un auxiliaire si indispensable, que, sans son secours, l'homme était condamné à ne pouvoir sortir du règne des sensations? La parole était-elle pour toutes les opérations de l'intelligence le point ou le moyen de jonction entre l'âme et le corps? Notre double nature

(127) « Je crois avec Ballanche, » dit un rationaliste qui soutient l'origine humaine du langage, « que l'homme, s'il était seul, serait un être incomplet, sans but, sans facultés, sans avenir, » (Charma, *Essai sur le langage*, p. 182.)

Digitized by Google

exigeait-elle cette sorte d'incarnation de ce qu'il y a de plus immatériel au monde, ou bien Dieu avait-il voulu nous faire comprendre la dépendance de notre esprit en le rendant incapable de se seconder sans l'action extérieure de l'enseignement oral?...

« Toujours est-il que le fait est incontestable, et que la parole est le moteur primitif et nécessaire de nos idées, comme le soleil, en agitant par son action la vaste étendue de l'air, y produit la scintillation brillante qui éclaire nos yeux.

« Il suit de là que la doctrine catholique est dans le vrai, lorsqu'elle nous montre Dieu enseignant le premier homme, soit en faisant jaillir la vérité de son intelligence par la percussion du verbe, soit en lui annonçant des mystères qui surpassaient les forces de l'ordre purement idéal. En effet, puisque l'homme ne pense et ne parle qu'après avoir entendu parler, et que, d'une autre part, les générations humaines viennent aboutir à Dieu, leur créateur, il s'ensuit que le branle premier de la parole et de la pensée remonte à l'heure de la création et a été donné à l'homme, qui ne possédait rien, par celui qui possédait tout et qui voulait lui tout communiquer. Une fois ce mouvement imprimé, la vie intellectuelle a commencé pour le genre humain, et ne s'est plus arrêtée depuis. La parole divine, immortalisée sur les lèvres de l'homme, s'est répandue comme un fleuve intarissable et divisé en mille rameaux à travers les vicissitudes des nations, et conservant sa force aussi bien que son unité dans le mélange infini des idiomes et des dialectes, elle perpétue au sein même de l'erreur les idées génératrices qui constituent le fond populaire de la raison et de la religion. Si la liberté humaine en vicie l'enseignement, ce n'est que d'une manière limitée; ses efforts n'atteignent pas jusqu'aux dernières profondeurs de la vérité. La parole, par cela seul qu'elle est prononcée, porte dans son essence une lumière qui saisit l'âme et se la rend complice, sinon pour tout, du moins pour les principes fondamentaux sans lesquels l'homme s'évanouit tout entier. Ainsi, Dieu, par l'effusion de son verbe continué dans le nôtre, ne cesse de promulguer l'évangile de la raison, et tout homme, quoi qu'il fasse, est l'organe et le missionnaire de cet évangile. Dieu parle en nous malgré nous; la bouche qui le blasphème contient encore la vérité, l'apostat qui le renie fait encore un acte de foi, le sceptique, qui se rit de tout, se sert de mots qui affirment tout (128). »

§ V. — *Citations de quelques auteurs qui ont écrit sur le langage.*

Nous avons cité au long, dans un autre ouvrage (129), le sentiment d'une foule de philosophes et de savants sur l'origine du langage et sur son rôle dans l'évolution de l'intelligence humaine. Nous nous bornerons à reproduire ici seulement quelques lignes extraites d'un petit nombre de ces auteurs. Nous omettons la plupart de ceux déjà cités dans cet *Essai*.

Balmès. — La parole est le fil conducteur de l'intelligence dans le labyrinthe des idées.

Le signe suit l'idée; il semble nécessaire à l'idée.

Nous ne pourrions apprendre si l'enseignement n'eût présidé au développement primitif de notre intelligence. (*Philos. fond.*, t. I, p. 97 et 214; t. II, p. 314 et 320.)

Ballanche. — L'homme ne peut être ce que Dieu a voulu qu'il fût sans la parole. Sans elle, il ne penserait pas, comme sans les yeux il ne pourrait pas voir, comme sans les mains il ne pourrait pas toucher, comme sans les oreilles il ne pourrait pas entendre. (*Essai sur les institutions sociales*, 1re partie, chap. 9.)

Barchou de Penhoen (le baron), membre de l'Institut. — Si l'homme se sait, s'il se comprend, s'il parcourt les diverses phases d'une évolution intellectuelle au bout de laquelle il s'apparaît dans toute la grandeur de sa nature, c'est grâce à la parole. S'il arrive à la connaissance, et par suite, jusqu'à un certain point, à la possession du monde matériel, c'est encore grâce à la parole. Nous enfantons le monde, nous nous enfantons nous-mêmes par la vertu de notre propre verbe. (*Essai d'une philosophie de l'histoire*, t. I, p. 59.)

Bautain. — Sans le ministère de la parole il n'y a pour l'humanité ni développement intellectuel ni développement moral.

La nécessité de la parole ressort de la constitution même de l'homme. Son intelligence, son esprit ne voient point directement les choses intelligibles, spirituelles. La vérité, la lumière ne pénètrent en lui qu'à travers son enveloppe organique, et par

(128) Lacordaire, *Conférences de Notre-Dame*, 49e conf. — *Voy.* la note H, à la fin de l'Introduction.

(129) *Du langage et de son rôle dans la constitution de la raison*; 1 vol. in-12, Paris, Lecoffre, éditeur.

Digitized by Google

conséquent il faut qu'elles revêtent une forme analogue au milieu qu'elles doivent traverser, comme le rayon du soleil est nécessairement modifié par l'atmosphère avant d'arriver à la terre. (*Psychol. expérim.*, t. II, p. 196-201.)

Berton (M. l'abbé). — Pour les notions intellectuelles, il est impossible qu'elles aient un caractère d'actualité et de perceptibilité avant l'acquisition de la parole. (*Essai philos. sur les droits de la raison*, p. 187.)

Blanc Saint-Bonnet. — Il ne peut pas plus y avoir de pensée sans ses paroles que de figures sans ses limites. (*De l'unité spirituelle*, t. III, p. 1170.)

Blaud (le docteur). — Sans la parole, la pensée serait nulle, l'intelligence muette ne pourrait rien produire comme elle ne pourrait rien manifester.

La pensée n'est pas la parole, mais, sans elle, elle ne pourrait naître et paraître au dehors. A son tour, la parole n'est pas la pensée, mais, sans celle-ci, elle ne pourrait se former. (*Traité de physiol. philos.*, t. II, p. 276, etc.)

Bossuet. — Sans nous égarer, avec Platon, dans ces siècles infinis où il met les âmes en des états si bizarres, que nous réfuterons ailleurs, il suffirait de concevoir que Dieu, en nous créant, a mis en nous certaines idées primitives, et que ces idées se réveillent par les sens, par l'expérience et par l'instruction que nous recevons les uns des autres. (*Logique*, ch. 37.)

Nous ne pensons jamais, ou presque jamais, à quelque objet que ce soit, que le nom dont nous l'appelons ne nous revienne, ce qui marque la liaison des choses qui frappent nos sens, tels que sont les noms, avec nos opérations intellectuelles. (*Connaiss. de Dieu et de soi-même*, ch. 3, § 14.)

De Bronne. — Otez le langage à l'homme, toutes les facultés sont inertes, il n'existe qu'un animal plus misérable que les autres. (*Civilisation primitive*, p. 236.)

Buchez. — Personne n'ignore que la connaissance des mots est antérieure chez les hommes à toute opération dont ils puissent se rendre compte. (*Traité complet de philos.*, t. I, p. 225.)

Il est un fait qui est aujourd'hui démontré en philosophie, c'est que l'homme ne peut penser sans signes ou sans une parole quelconque. (*Introduction à la science de l'histoire*, t. II, p. 227.)

Cardaillac. — Une fois que la pensée s'est incorporée dans la parole, le sentiment de la pensée et celui de la parole se fondent l'un dans l'autre au point de ne pouvoir plus, non-seulement se séparer, mais même se distinguer. La *parole* est *pensée*, le sentiment de la parole est le sentiment de la pensée, et nous ne pouvons avoir d'autre sentiment de la pensée que celui que nous avons de la parole. Et remarquez bien que c'est vrai, non-seulement des idées abstraites et générales, mais même des idées individuelles, lorsque leur objet a été nommé. (*Etudes élém. de philos.*, t. II, ch. 10, p. 386.)

Charma. — Sans le langage, toutes nos idées générales, toutes nos idées abstraites, réduites à leur propre essence, s'évanouiraient, se disperseraient aussitôt que l'esprit les perdrait de vue et il nous faudrait sans cesse les refaire. La langue, en les incarnant, les fixe et les solidifie; grâce à elle, l'abstraction, la généralité, pures conceptions, prennent un corps, se substantifient et vivent par là d'une existence indépendante. (*Essai sur le langage*, p. 174.)

Cournot (inspecteur général de l'instruction publique). — C'est la loi fondamentale de l'esprit humain qu'il ne puisse s'élever à la conception de l'intelligible qu'en s'appuyant sur des signes sensibles.

Le langage est la condition organique du développement de toutes nos facultés intellectuelles. (*Essai sur les fondements de nos connaissances*, t. I, p. 203, et t. II, p. 12.)

Cuvier (le baron G.). — Cette disposition à exprimer une idée très-générale par un signe commun est ce qui caractérise l'espèce humaine, et ce qui est le germe de toutes ses facultés intellectuelles; car ce n'est qu'au moyen des idées générales, exprimées par des signes, qu'elle fait des jugements, des raisonnements et toutes ses autres opérations purement intellectuelles. (*Hist. des sciences naturelles*, t. V, p. 166.)

Condillac. — Si vous croyez que les noms vous soient inutiles, arrachez-les de votre mémoire et essayez de réfléchir sur les lois civiles et morales, sur les vertus et les vices, enfin sur toutes les actions humaines, vous reconnaîtrez votre erreur. (*Art de penser*, passim.)

Cousin. — Le langage est certainement la condition de toutes les opérations complexes, et peut-être de toutes les opérations simples de la pensée. (*Cours de* 1819, 1re partie, p. 109.)

De Gérando. — L'homme privé, dès sa

Digitized by Google

naissance, du commerce de ses semblables et de l'usage de tous les signes que ce commerce nous conduit à instituer, ne s'élève point au-dessus du cercle étroit dans lequel végète la brute.

Quelles que soient les facultés que l'homme tenait déjà des bienfaits de la nature, ces facultés, sans le secours du langage, seraient en nous oisives et impuissantes.

Sans le langage la réflexion serait toujours stérile; c'est lui qui détermine son activité et ses progrès. (*Des signes et de l'art de penser*, t. I, Introd., p. 1 et 7; t. II, p. 250.)

Destutt de Tracy. — Sans les signes, nous ne penserions presque pas. (*Idéologie*, ch. 17.)

Dugald-Stewart. — Sans l'usage des signes, toutes nos pensées se seraient bornées aux individus. (*Eléments de philos. de l'esprit humain*, t. I, p. 144.)

Gerdy (le docteur). — Le langage est le levier de l'intelligence. C'est, dans les choses intellectuelles, l'appui qu'Archimède demandait dans les choses physiques pour soulever le monde. (*Physiologie philosophique*, p. 237.)

Gibon. — L'homme s'attacherait peu aux détails s'il était privé des moyens d'analyse que lui fournit la parole. L'analogie nous porte à croire que toutes ses idées ne seraient que des images et qu'il ne saisirait que des ensembles. (*Cours de philosophie*, t. I, p. 156.)

Harris. — Les mots ne sont les signes ni des objets extérieurs individuels, ni des idées particulières; il n'est pas de leur essence de représenter autre chose que les idées générales. (*Hermès*, ou *Recherches philosophiques sur la grammaire universelle*, traduit de l'anglais par Thurot. Londres, 1752.)

Humboldt (le baron Guillaume de). — Sans le langage, point de conception achevée, point d'objet pour l'âme, car aucun objet extérieur n'obtient de réalité pour elle qu'au moyen de la conception. Or, dans la formation et dans l'emploi du langage on voit toujours passer nécessairement toute la nature de la perception subjective des objets. (Dans Stecher, *Analyse des doctrines de G. de Humboldt*, p. 26.)

De quelque manière qu'on le prenne, l'homme ne vit, ne se meut que par le langage. (Id., *ibid.*, p. 23.)

Klaproth (art. *Langues* dans l'*Encyclopédie moderne*.) — Sans langage l'homme serait placé au même degré que les animaux et ne suivrait que les impulsions confuses de sa pensée. Penser et parler sont donc, d'après leur origine, une même chose; car sans parole on ne peut penser, et sans penser on ne peut parler.

M. Léon Vaïsse, dans une note, commente ainsi ce passage : « Dans l'exercice de la pensée notre intelligence n'opère pas directement sur les idées; elle opère seulement sur les signes qui les représentent. Or, comme il est parfaitement démontré qu'un sourd-muet peut penser sans être en état de parler, il s'en suit que ce qui est indispensable à l'acte intellectuel, ce n'est pas précisément la parole, mais c'est un ordre quelconque de valeurs significatives. »

Laurentie. — La société développe l'intelligence, et sans la société l'homme serait sans idées. (*Introd. à la philos.*, p. 62.)

Leibnitz. — Si characteres abessent, nunquam quicquam distincte cogitaremus, neque ratiocinaremur. (*Diul. de connex. inter res et verba. — OEuv. phil.*, édit. Raspe, p. 509.) — Ailleurs il appelle les langues *le miroir de l'entendement*.

Locke. — On ne saurait jamais faire bien entendre les vérités générales, et rarement les comprendre soi-même, si ce n'est en tant qu'elles sont conçues et exprimées en paroles. (*Essai sur l'entend. hum.*, liv. IV, ch. 4.)

Mallet. — Otez le langage mental, et les opérations de la pensée n'ont plus rien que de complexe et de confus. Essayez, sans le secours de la parole, d'abstraire, de généraliser, de raisonner; la possibilité d'une semblable opération peut à peine se concevoir. (*Etudes philosophiques*, t. I, p. 225 et suiv.; ouvr. cour. par l'Acad. franç.)

Maupied (M. l'abbé). — En dehors de la société, l'homme ne parlerait pas; son intelligence ne se manifesterait pas; être isolé dans le monde, le présent serait tout pour lui; sa conservation individuelle l'absorberait tout entier. (*Dieu, l'homme et le monde*, t. II, p. 308.)

Millot (l'abbé). — Il est certain que l'esprit humain n'a jamais pu connaître et combiner que des objets fixes et déterminés, ou des modifications de ces objets. Il est aussi certain qu'il n'y a que les mots qui puissent distinguer, fixer et déterminer les idées, ainsi que leurs modifications, de sorte que, supposer la combinaison et la multiplication des idées avant l'invention des mots qui les font distinguer, qui les fixent et les déterminent, c'est mettre l'effet avant la cause. (*Histoire*

Digitized by Google

philosophique de l'homme; Réfutation de Maupertuis.)

Reid. — Le langage sert à penser aussi bien qu'à communiquer ses pensées.

Le signe est tellement associé avec la chose signifiée que celle-ci ne s'offre point à l'esprit sans l'autre. (*Essai* V, p. 198.)

Remi-Valade. — La parole n'est pas seulement l'interprète de la pensée, elle en est aussi l'instrument. En la rendant sensible pour les autres, elle la rend plus saisissable pour nous-mêmes, et en facilite les combinaisons à tel point qu'il est presque vrai de dire que nous ne pensons qu'à l'aide des mots. — M. Remi-Valade est professeur à l'institution impériale des sourds-muets de Paris; *voy.* ses *Etudes sur la Lexicologie et la grammaire du langage naturel des signes*, p. 195.)

Rougemont (F. de). — L'intelligence ne peut concevoir une idée sans le secours des mots. (*Le peuple primitif*, t. I, p. 12.)

Rousseau (J.-J.). — Les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'esprit qu'à l'aide des mots, et l'entendement ne les saisit que par des propositions. (*Discours sur l'origine et les fondements*, etc.)

Roux-Lavergne. — Le langage est l'instrument indispensable sans lequel la raison humaine ne passerait jamais de la puissance à l'acte.

Nous entendons par idée une notion ayant pour essence d'être inséparable d'un signe, au même sens et avec la même rigueur qu'une substance est inséparable d'un phénomène (*De la philosophie de l'histoire*, p. 255).

Saisset Am.-Jacques, J.-Simon. — Les opérations intellectuelles un peu compliquées deviennent impossibles sans le secours de la parole; quelle que soit, en effet, celle de nos trois opérations fondamentales que l'on considère, l'idée, le jugement, le raisonnement, ont également besoin du langage.

Le langage naturel est absolument impuissant pour exprimer une idée abstraite; le plus simple développement de la pensée suppose et exige de nombreuses abstractions. (*Manuel de philosophie*, p. 274, 278.)

Schlegel (Frédéric). — Les sourds et muets, s'ils étaient abandonnés à eux-mêmes, reproduiraient le phénomène de l'imbécillité; car, en eux, l'absence du langage serait suivie de celle de la raison. Aussi les hommes généreux qui se dévouent à la tâche pénible mais honorable de former à la raison cette classe d'infortunés, n'atteignent leur but qu'en substituant à l'usage du langage articulé le secours du langage des signes; tant il est vrai de dire que c'est la parole qui imprime à l'homme le cachet de la raison. (*Philosophie de la vie*, t. I, leç. 3, 122, p. 117.)

Schleicher. — L'activité de l'esprit, en se manifestant sous les formes de la pensée, a besoin de la langue, absolument comme l'esprit a besoin du corps. On ne peut penser que par et dans une langue. (*Les Langues de l'Europe moderne*, trad. de l'allemand par Ewerbeck, p. 6.)

Sloman (le dr Henri). — Une pensée n'existe que virtuellement tant qu'elle n'est pas formulée dans le langage. (*La logique subjective de Hegel*; Remarques, p. 137.)

Tissot. — Nous ne sortons de la perception, nous ne nous élevons à la généralisation, nous ne jugeons même, à proprement parler, ou en matière abstraite, que par le moyen des signes ou du langage. (*Anthropologie spéculative*, t. I, p. 267.)

Thiel. — La raison ne peut se passer de la parole, ni la parole naître sans la raison. (*Programme d'un cours élém. de philos.*, t. II, p. 95.)

Wiseman (le cardinal). — Le langage est évidemment le pouvoir de donner un corps à la pensée, et, pour ainsi dire, de l'incarner; aussi nous pouvons presqu'aussi facilement imaginer notre âme sans aucun corps, que nos pensées sans les formes de leur expression extérieure. (*Discours sur les rapports entre la science*, etc., disc. 1.)

Pour compléter cet *Essai*, Voy. la première partie de l'Introduction de ce Dictionnaire, et l'article Langage (Origine du), etc., etc.

Digitized by Google

NOTES ADDITIONNELLES

A L'ESSAI SUR L'ÉVOLUTION DE L'INTELLIGENCE HUMAINE.

NOTE A(Col. 116).

Du sourd-muet.

Tout ce qui est dit de la nécessité du langage pour le développement et la formation de la raison, est évidemment applicable de tout point au sourd-muet. Mais celui-ci n'est pas l'homme isolé, *l'homme de la nature* des rationalistes; le sourd-muet vit, grandit, se développe au sein de la société. Quoique privé de la communication verbale, il y participe nécessairement au bienfait de la civilisation; il y reçoit par les yeux une éducation fort incomplète, sans doute, mais suffisante pour jeter dans son esprit une foule d'idées qu'il n'aurait certainement pas dans l'état d'isolement. Il y est soumis aux règles morales qui régissent la famille et l'Etat; il y est témoin de nos arts et de leurs productions, de notre culte et de ses cérémonies, de nos usages et de tout ce qui constitue la vie commune. Tout ce qu'il voit le porte naturellement à réfléchir, et tout lui est d'ailleurs expliqué par les relations de toutes sortes qui s'établissent entre lui et ceux qui l'entourent, entre ceux qui l'entourent et le reste des hommes. Enfin le seul spectacle de la vie sociale porte avec lui une instruction profonde qui en fait comme un livre où tout homme peut recueillir une expérience toute faite, lire ses droits et ses devoirs, et puiser tous les éléments de la science nécessaire au développement de la moralité humaine.

Toutefois, malgré les avantages apparents de sa position, on est obligé de reconnaître que le monde rationnel et supra-sensible reste fermé au sourd-muet tant qu'il n'a pas reçu une instruction régulière qui l'élève jusqu'aux idées intellectuelles, morales et religieuses. « Les secrets du monde intellectuel, » dit M. de Gérando, « sont ignorés du sourd-muet; en vain on lui en demanderait compte(130-40). » « L'instruction, » dit-il encore, « peut seule introduire les sourds-muets à la vie sociale, morale et religieuse (141). »

Chez le sourd-muet privé d'instruction, à la vue des actions des hommes, tout se réduit à éprouver du plaisir ou de la douleur, de la joie ou de la tristesse, de l'amour ou de la haine, et à voir que tous les hommes éprouvent les mêmes affections et les mêmes sentiments que lui, et que comme lui ils font effort pour retenir le sentiment du plaisir et pour repousser le sentiment de la douleur. Instruit par sa propre expérience, il ne doute pas qu'on fait du mal à autrui en le frappant, et qu'on lui cause de la peine en lui volant ce qui est à son usage. Aussi toutes les fois qu'il n'aura pas une raison d'agir, il s'abstiendra de frapper ou de voler; mais, lorsqu'il aura un motif quelconque, il agira sans scrupule et sans remords, parce qu'il ne sait pas, qu'il ne juge pas qu'il est mal de nuire à autrui, vu qu'il ignore que l'action de frapper et de voler est contraire à une loi qui le défend. « Borné aux seules sensations qu'il éprouve, il est gai si elles sont agréables, et triste si elles sont fâcheuses (142); » mais quoique affecté d'une manière différente en voyant maltraiter ou secourir un malheureux, parce qu'il serait content d'être secouru et chagrin d'être maltraité, il ne juge pas de la bonté ou de la malice de l'action dont il est témoin. S'il connaît la correction, il ignoré la justice. Etant lui-même sa fin, il n'a d'autre règle que l'amour de lui-même : tout ce qui lui plaît est bien, et tout ce qui lui déplaît est mal. *Voilà toute sa morale*, il n'en connaît point d'autre (143).

Mais, dit-on, le sourd-muet ayant des yeux pour voir et une intelligence pour comprendre la conduite des hommes, les cérémonies du culte, le spectacle de l'univers doivent élever son esprit à la connaissance de la Divinité et du monde moral.

Supposons pour un moment que, sans le secours d'un idiome, le sourd-muet puisse raisonner intérieurement sur toutes choses, qui nous dira qu'il cherche véritablement à se rendre compte de ce qui se passe autour de lui? Et s'il s'en occupe sérieusement, ne sera-t-il point exposé à se tromper à chaque pas? Les pieux exercices de la famille ne le conduiront-ils point à des inductions superstitieuses? Les cérémonies de la religion ne le porteront-elles pas à borner son culte aux objets sensibles qu'elles représentent? Si, malgré son indigence intellectuelle, il est assez heureux pour comprendre qu'il doit élever plus haut ses pensées, combien de temps lui faudra-t-il pour se former la notion d'une puissance suprême? combien de temps pour concevoir cette puissance intelligente et libre, digne de nos hommages et de nos respects? combien de temps pour découvrir l'existence et l'immortalité de l'âme, pour démêler l'obligation d'éviter le mal et de faire le bien, et pour soupçonner la récompense ou la punition promise au serviteur fidèle ou désobéissant? Hélas! les philosophes de Rome et d'Athènes, frappés du bel ordre du monde, croyaient la matière éternelle, et après avoir longtemps cherché la cause de cette admirable harmonie, ils avaient cru la trouver, les uns dans l'air, les autres dans le feu; et l'on voudrait que le sourd-muet, ne recevant rien d'autrui, réduit à ses seules forces, reconnût, à la vue de ce qui se passe autour de lui, un Dieu créateur et invisible, auteur de son être, soutien de son existence! On voudrait qu'il imaginât la distinction du bien et du mal, et qu'il créât, en quelque sorte, la morale tout entière, tandis qu'on ne saurait nommer une seule vérité morale que l'esprit de l'homme ait réellement découverte! Certes, ce serait donner à un être disgracié une tâche bien difficile à remplir et d'une exécution bien incertaine, quand même il serait vrai, comme on le prétend, que les actions dont il est témoin dussent le porter à en chercher la cause.

Mais nous sommes bien éloignés d'accorder cette supposition, car il est évident que pour tirer quelque instruction de la conduite et des actions des hommes, il faut avoir des notions fondamentales sur Dieu et sur le bien et le mal, notions dont le sourd-

(130-40) *De l'éducation des sourds-muets*, t. II. p. 455.
(141) Id., p. 661.
(142) *Cours d'instruction d'un sourd-muet*, par M. l'abbé Sicard, Discours préliminaire, page 11.
(143) Id., *ibid.*

Digitized by Google

muet est privé. Pour s'instruire à la vue des cérémonies du culte, il faut en connaître l'objet et le motif; autrement les actions extérieures de piété ne sont qu'un vain spectacle : il n'y a aucun rapport entre des prostrations, des encensements, et un être invisible, maître et seigneur de toutes choses. Pour étudier les différents objets qui frappent nos regards, et remonter péniblement de l'effet à la cause, il faut raisonner, poser des principes et tirer des conséquences, ce qu'on ne peut faire qu'à l'aide des mots d'une langue : l'expérience et les faits l'ont prouvé.

Le sourd-muet, dans ses actes extérieurs de piété, n'agit que par imitation. Ainsi l'enfant, au sortir du berceau, imite sa mère; comme elle il se met à genoux, remue les lèvres, prend un rosaire, et en parcourt machinalement les grains. Est-il surprenant que le sourd-muet, avancé en âge, fasse la même chose et soit imitateur? Un sourd-muet, nommé Louis, voyant un sourd-muet instruit faire sa prière dans un livre, demandait lui-même un livre, et comme on le lui refusait à cause de son ignorance, prenait au hasard une feuille de papier, allait se placer auprès de son camarade d'infortune, et se comportait comme s'il avait lu et prié d'une manière fort grave et fort recueillie. Lisait-il, priait-il Dieu? Non, sans doute. Que faisait-il donc? Il imitait, et il était content. Dans l'école de Paris, il en est un autre qui assiste avec assiduité aux Offices de l'Eglise, se lève, s'asseoit et se prosterne avec les fidèles; aux fêtes solennelles, il porte la bannière avec beaucoup d'à plomb et de gravité; mécanicien né, il monte, arrange et règle l'horloge. Cependant depuis trente ans qu'il est dans la maison, on n'a jamais pu le faire réfléchir aux vérités intellectuelles; il ne pense qu'à ce qui tombe sous les sens. On ne peut donc pas se fier aux simples apparences, ni soupçonner la connaissance des choses d'après certaines manières d'agir. Les marques extérieures de piété n'ont donc pas une liaison nécessaire avec les premiers principes de la religion et de la morale.

Que, sans avoir fréquenté les écoles, les sourds-muets sachent gesticuler et faire des signes délibérés et avec intention, nous en convenons; mais ces signes, en petit nombre, sans ordre et sans liaison, analogues aux nécessités de la vie, à des objets sensibles et d'un usage commun et ordinaire, ou, tout au plus, à certaines actions qui ont frappé leurs regards et qu'ils tâchent de décrire en imitant la forme et l'image des choses, n'ont jamais rapport aux vérités intellectuelles. Pour faire des signes de vérités intellectuelles, il faudrait connaître ces vérités, et elles sont ignorées des sourds-muets. N'ayant des yeux que pour le monde physique, leurs gestes ne correspondent qu'à des objets extérieurs; c'est un *fait* reconnu de tous les instituteurs des sourds-muets, et même ces gestes ne sont que des descriptions vagues, grossières et difficiles à comprendre.

Un directeur d'institution de sourds-muets d'une haute importance, a tracé le portrait suivant des infortunés à l'instruction desquels il a déjà consacré près de trente ans de sa vie :

« Le sourd-muet est plein de préventions contre les hommes; il se nourrit de l'idée que ses parents, sa famille, toutes les personnes qu'il hante, qu'il voit, qu'il fréquente, ont plus de bienveillance pour les autres que pour lui.

« Il n'a pas l'idée de son malheur, il ne sait pas que les autres possèdent un sens qui lui manque; il s'imagine que tout le monde est sourd-muet.

« On ne doit donc pas s'étonner qu'une certaine aigreur résulte de sa position et de l'abandon dans lequel on le laisse végéter. Mais on concevra plus difficilement que cette position lui inspire des sentiments d'orgueil, des préjugés en faveur de sa supériorité. Rien n'est plus vrai cependant. Le pauvre sourd-muet n'ayant pour tout moyen de communication avec ses semblables que quelques gestes, sans aucune idée de l'existence d'un autre moyen de manifester ses sensations, ses sentiments, ses volontés, ses idées, fait des signes un usage plus habituel que les autres hommes; la nature chez lui est ingénieuse à les perfectionner. Il les perfectionne lui-même sans cesse par l'usage, et, dans sa conviction, il s'exprime bien, il parle avec clarté, il s'énonce avec élégance. Ni sa famille ni les étrangers ne manient aussi facilement que lui ce langage mimique; la difficulté qu'ils ont à le comprendre lui donne une pitoyable idée de leur intelligence; l'embarras plus grand encore qu'ils éprouvent pour s'exprimer n'est guère de nature à lui inspirer plus d'estime pour eux. Dès lors il ne faut pas s'étonner qu'il se classe au-dessus de ceux qui l'entourent, qu'il relègue dans son esprit, bien au-dessous de lui, ceux qui auraient dû être pour lui les interprètes, les professeurs des vérités sociales, des vérités morales ou révélées.

« Cette aberration de son esprit est le produit de son infortune qui l'a placé hors de la voie ordinaire tracée par la Providence, et cette déviation le fait tomber dans toutes sortes de suppositions fausses. Privé de guide, il croit de bonne foi à je ne sais combien d'idées absurdes auxquelles son intelligence incomplète, son imagination livrée à elle-même, parviennent à donner une réalité.

« Suivons le sourd-muet dans toutes les habitudes sociales. Il voit prier ses frères : la mère ou la bonne prie avec eux, mais on ne l'invite pas à s'associer à la prière; on le repousse même, ou si on lui permet de s'agenouiller à côté des autres, c'est avec un geste qui lui dit : Vous ne comprenez rien à ce que nous faisons. Il saisit le sens de ce geste, et cette répulsion l'aigrit encore davantage.

« Puis aucune explication n'ayant fait connaître la valeur et le sens de cette action, rien ne l'ayant éclairé sur la portée et le but de cette humble position d'une personne se mettant à genoux, qu'en résulte-t-il? Il n'a encore aucune idée de la Divinité, il n'a que cette agitation de l'âme qui la porte vers un Etre suprême, encore inconnu, mais qu'elle rêve vaguement. Ebahi, il regarde la direction que l'on donne aux yeux dans la prière, et ne trouvant là-haut rien de plus grand que le soleil et la lune, il deviendrait idolâtre, s'il était possible, avant d'avoir l'idée de la Divinité; et c'est la terreur plutôt que le respect qui l'anime (144). Il jouit du soleil et de ses bienfaisants rayons, sans raisonner sur leur douce influence; mais la lune inspire à tous les sourds-muets une crainte vague : j'en ai vu qui lui montraient le poing pour la menacer, l'effrayer et l'empêcher de les poursuivre de ses regards; tous en ont peur.

« Dans son imagination, le firmament devient un amalgame absurde de rêves et d'images impossi-

(144) « On a vu, » dit Leibnitz (*Nouv. essais*, l. II, c. 1), « un enfant né sourd et muet marquer de la vénération pour la pleine lune, et l'on a trouvé des nations qu'on ne voyait pas avoir appris autre chose. »

Tout le monde connaît l'histoire du jeune Sintenis, élevé jusqu'à dix ans conformément à la fiction de l'auteur d'*Emile*, et qui n'avait jamais jusque-là ni entendu ni lu le nom de Dieu. Cependant, en l'absence du nom, le besoin de l'objet s'était fait sentir; il crut l'avoir trouvé dans le soleil. Comme cet astre éclatant semble se promener chaque jour du levant au couchant, pour répandre sur la terre la lumière et la chaleur avec d'innombrables bienfaits, l'enfant n'hésita pas à en faire un être vivant, comme toute l'antiquité païenne l'a fait. Tous les matins, par le beau temps, il allait mystérieusement au jardin pour assister au lever de l'astre du jour et pour lui apporter son hommage. Jamais Vestale, comme il l'a dit depuis, ne lui a rendu un culte plus sincère, plus cordial et plus pur.

Digitized by Google

bles. Les étoiles sont des lampes que l'on allume le soir dans des maisons invisibles, il est vrai, mais que tous supposent comme existant. S'il pleut, ce sont les ménagères qui lavent leurs demeures, ou qui jettent des seaux d'eau. Ils admettent sans sourciller d'autres explications tout aussi folles et aussi absurdes.

« A l'église, si on l'y mène, tout ce qu'il voit lui inspire de l'étonnement; mais ce qui le révolte pardessus tout, c'est l'enterrement des morts.

« La mort : ce mot ne lui dit rien,—il n'a pas l'idée de mourir; il ignore ce que c'est que mourir; il ne veut pas mourir. Le sentiment de sa destination immortelle l'agite, mais il ne lui sert qu'à nier la vérité de ce qu'on lui dit... Il s'imagine qu'il vivra toujours, et enterrer un cadavre est pour lui étouffer un homme, ou tout au moins l'emprisonner dans la terre. S'il s'agit de l'enterrement de ses parents, il hait ceux qui y concourent, il déteste le prêtre qui remplit les dernières cérémonies. Ces erreurs, ces préventions, ces préjugés deviennent le plus grand obstacle au succès de son instruction méthodique.

« La rectitude, la logique naturelle des autres enfants doués de tous leurs sens, la virginité de leur intelligence, les prédisposent à la foi, aux vérités que nous leur révélons successivement; leurs âmes ont faim et soif, elles languissent après les notions dont elles pressentent la féconde influence. C'est l'œil qui cherche la lumière et qui se réjouit de son éclat; c'est l'oreille à laquelle plaît naturellement le son; c'est le goût dont les papilles sont instinctivement agitées lorsqu'elles sentent la nourriture. Ainsi l'enfant cherche à connaître, à nourrir son âme de vérités; toute son envie est d'apprendre, tout son bonheur de comprendre. Si son corps trouve des jouissances en satisfaisant aux exigences de la faim et de la soif, son âme jouit davantage encore au développement de sa raison.

« L'enfant ordinaire a donc pu apprendre la langue par l'ouïe; par la langue, il a appris une foule de notions; son esprit voit, sa vue est juste, nette et étendue; elle s'élargit encore tous les jours, parce que les notions fécondent l'âme, et que du connu elle conclut à ce qui lui est encore inconnu; les instituteurs primaires, aux mains de qui on les livre dans leur jeune âge, n'ont plus qu'à bâtir sur des fondements vrais et solides.

« Mais il n'en est pas ainsi pour le sourd-muet. A son entrée dans nos institutions, tout chez lui est à défaire. A la besogne de l'instruire se joint la tâche plus ardue encore de détruire ce qui existe dans son intelligence.

« Instruire un enfant ordinaire avant que son intelligence soit déroutée, avant que son jugement soit faussé par des préjugés, est une tâche comparativement facile, car telle est la destinée de l'enfant, c'est sa nature, la Providence veut que l'enfant apprenne tout; mais, avant d'instruire un sourd-muet, on doit combattre les vues absurdes de son esprit, réfuter ses idées erronées, redresser la direction de sa volonté, changer les habitudes déjà invétérées de penser et d'apprécier les choses; il faut renverser des convictions basées sur l'amour-propre et l'orgueil; c'est presque une âme à refaire. Une telle charge, on le comprend, triple les difficultés de l'éducation; ce n'est plus une marche régulière, c'est une lutte, un combat continuel. Il ne s'agit plus seulement d'appliquer une méthode qui a subi l'épreuve de l'expérience; développer l'intelligence d'un sourd-muet rempli de préventions et d'erreurs, c'est marcher à tâtons à la découverte des obstacles et des moyens de les ôter de la route; or, qu'on le remarque bien, ces obstacles ce sont des convictions implantées dans un esprit vierge; des idées que l'enfant sourd-muet s'est assimilées avec le lait, des préjugés nourris en dehors de tout concert, en dehors de tout contrôle, que rien n'a combattus. Oh! l'enfant sourd-muet, avec sa vie à lui seul, perd un temps précieux, et la perte en est presque irréparable, car l'âge destiné par la Providence au développement de l'esprit de l'enfant, c'est l'enfance; alors tout contribue au succès : sa curiosité, sa foi naïve, sa soumission, la vivacité de sa mémoire, la bonté de son cœur, la droiture de sa raison, ses désirs même qui constituent une espèce de faim de l'esprit. »

(L'abbé CARTON.)

NOTE B (Col. 134).

Idées générales et termes généraux.

Nous avons dit que le vocabulaire d'une langue était tout entier composé de termes abstraits et généraux. C'est en effet une chose remarquable que le peu de place qu'y occupent les *noms propres*. Il semble pourtant que si le langage eût été d'invention humaine, il eût dû se composer de noms propres. Il était naturel, en effet, de désigner d'abord par un mot particulier, chacun des individus organiques ou inorganiques avec lesquels on était immédiatement en rapport. Mais si le langage s'était borné à nommer seulement les individus, comme le nombre de ceux-ci est infini, il aurait fallu, pour former une langue parfaite, que le nombre des mots eût été aussi infini, et, dans cette hypothèse, il aurait surpassé la capacité des hommes les plus habiles. En outre, comme les individus n'ont qu'une existence passagère et fugitive, le langage des hommes qui vivaient il y a un siècle serait aujourd'hui absolument inconnu. Enfin le langage de chaque province, de chaque ville, de chaque hameau, eût été nécessairement partout différent, et eût changé partout à chaque instant, puisque telle est la nature des individus à laquelle il est assujetti.

Si le langage ne se fût composé que de noms propres, aucune proposition générale n'eût été possible, parce que, dans cette hypothèse, tous les termes de la langue auraient été particuliers; point de proposition affirmative, parce qu'il n'existe point dans la nature d'individu qui soit autre que lui-même. Il n'y aurait donc eu de propositions possibles autres que des négations particulières. Ainsi le langage n'aurait pu servir à la communication des vérités générales affirmatives; il n'y aurait point eu de démonstration (145), par conséquent point de sciences, qui ne sont que les résultats d'un ensemble de démonstrations; point d'arts, puisque ceux-ci ne sont que des applications pratiques des théorèmes des sciences.

Mais puisqu'il n'en est pas ainsi, puisque les mots ne sont pas les signes des objets extérieurs individuels, il n'est pas de leur essence de représenter autre chose que des idées générales. Et en effet les adjectifs, les pronoms, les verbes, les participes, les adverbes, les articles, les prépositions, les conjonctions, les interjections, sont tous, sans exception, des termes généraux. Il en est de même de tous les substantifs, à l'exception des noms propres (146).

(145) Syllogizari non est ex particulari,
Neve negativis, recte concludere si vis.

(146) Quand nous disons que nous avons l'idée ou la notion d'une chose, nous voulons dire que cette chose,

Digitized by Google

Cependant tous les objets sensibles sont des individus; il en est de même des objets de la conscience, de tous les objets de nos jouissances et de nos désirs, de nos espérances et de nos craintes. On peut avancer sans témérité que, sur la terre et dans les cieux, Dieu n'a créé que des individus.

Comment se fait-il donc que les mots généraux tiennent tant de place dans les langues, et les noms propres si peu?

C'est que les objets désignés par des noms propres n'ont qu'une existence locale, et ne sont connus que d'un village ou d'un canton; les autres hommes qui parlent la même langue et le reste du genre humain les ignorent. Les noms par lesquels on les désigne étant particuliers à la localité, et ne se traduisant point dans les autres langues, ne font pas plus partie du langage, que les coutumes d'un hameau ne font partie de la législation d'un peuple.

Il faut observer, de plus, que l'essence de tout objet nous étant impénétrable, les individus ne se montrent à nous que par leurs propriétés, telles que le nombre de leurs parties, leurs qualités sensibles, leurs relations à d'autres individus, leur situation, leurs mouvements. C'est par là qu'ils nous sont utiles ou nuisibles; qu'ils excitent en nous des espérances ou des craintes; qu'ils servent d'instruments à nos desseins; c'est enfin par l'expression de leurs attributs que nous pouvons communiquer à nos semblables la connaissance que nous avons acquise de chacun d'eux. La nature même de ces attributs exige qu'ils soient exprimés par des mots généraux. En effet, quelle que soit la créature individuelle que nous observions, ouvrage de Dieu ou des hommes, tous ses attributs sont communs à plusieurs individus; l'expérience nous l'apprend, ou nous le présumons ainsi, et nous leur donnons le même nom dans tous les sujets auxquels ils appartiennent.

Il n'y a pas seulement des attributs d'individus, il y a des attributs d'attributs, qu'on pourrait appeler *attributs secondaires*. La plupart des attributs sont susceptibles de degrés et de modifications diverses, qui ne peuvent s'exprimer que par des mots généraux.

Ainsi la mobilité est une propriété des corps, mais les directions du mouvement peuvent varier à l'infini, et, d'ailleurs, il peut être rapide ou lent, uniforme, accéléré ou retardé.

Puisque tous les attributs primaires ou secondaires s'expriment par des mots généraux, il suit de là que tout ce qui est affirmé ou nié du sujet d'une proposition, ne peut être exprimé que par un terme général.

Les sujets des propositions peuvent être aussi des termes généraux. Voici de quelle manière :

Les mêmes facultés par lesquelles nous distinguons et nommons les différents attributs de chaque sujet, nous font remarquer que plusieurs sujets ont des attributs qui sont les mêmes, et d'autres qui sont différents. C'est un moyen très-naturel que nous avons de ramener l'immensité des individus à un nombre limité de classes que l'on appelle *genres* et *espèces*.

Tous les individus à qui certains attributs sont communs, nous les rangeons dans la même classe, et nous donnons à cette classe un nom qui ne désigne pas un certain attribut, mais la collection de tous les attributs qui distinguent cette classe; de sorte qu'en affirmant ce nom d'un individu, nous affirmons qu'il a tous les attributs qui caractérisent la classe dont il s'agit. La *fourmi*, l'*aigle*, le *lion*, sont des classes d'animaux. Nous distribuons de la même manière toutes les substances végétales et minérales.

Non-seulement nous classons les substances, nous classons aussi les qualités, les relations, les actions, les affections, les passions; toutes choses en un mot.

Dans les classes, on distingue divers degrés qui rentrent les uns dans les autres, tels que les *espèces*, les *genres*, les *familles*, les *ordres*, etc.; quelquefois une espèce se divise elle-même en espèces subordonnées, et la subdivision se poursuit aussi loin que l'exigent les méthodes de la science ou les besoins du langage.

Dans cette distribution des choses, il est évident que le nom de l'espèce exprime plus d'attributs que celui du genre. Chaque espèce comprend d'abord tout ce qu'il y a dans le genre, et, de plus, les attributs qui la distinguent des autres espèces du même genre; et à mesure que les subdivisions s'étendent, l'espèce inférieure embrasse toujours un plus grand nombre d'attributs, en même temps qu'elle s'applique à un moindre nombre d'individus.

De là cet axiome logique, que plus un terme général a de compréhension, moins il a d'extension; et que plus il a d'extension, moins il a de compréhension. Ainsi, dans cette suite de termes généraux subordonnés : *animal*, *homme*, *Français*, *Parisien*, chaque terme comprend un plus grand nombre d'attributs que le précédent, et s'étend à un moindre nombre d'individus.

On trouve des noms de genres et d'espèces dans les langues informes des tribus les plus sauvages, comme dans les langues polies des nations civilisées. Les ignorants pratiquent les lois de la généralisation et de la classification sans les connaître, comme ils voient les objets et font un bon usage de leurs yeux sans connaître la structure de l'œil et sans avoir étudié la théorie de la vision.

Chaque genre et chaque espèce peuvent être ou le sujet ou le prédicat de propositions innombrables; car chaque attribut, renfermé dans le genre ou dans l'espèce, peut en être affirmé; le genre peut être affirmé de l'espèce, et le genre et l'espèce peuvent l'être de tous les individus qu'ils embrassent. Ainsi, par exemple, on peut affirmer de l'homme tout attribut commun à l'espèce, et en faire

grâce à ses qualités ou propriétés sensibles, a pénétré jusqu'à nous par l'entremise de nos organes ou de nos sens. Mais, au lieu de parler seulement de cette chose individuelle, comme c'est notre intention de le faire, nous disons, à notre insu et sans le vouloir, que nous en avons pris ou reçu une notion générale; car, bien qu'à l'instant même où cette chose vient frapper nos sens, l'acte d'appréhension ou de perception que nous faisons pour la saisir ne porte que sur son individualité, cependant il est si vrai que la généralité s'y trouve unie d'une manière inséparable, que nous n'avons aucun moyen de ne parler que de son individualité, et que, pour la désigner, nous sommes contraints d'avoir recours à des idées ou notions générales. La pensée ou le *moi* est une chose générale qui ne peut rien admettre dans son sein qui ne soit de même nature qu'elle, ou qu'elle ne le rende identique à elle en se l'appropriant : il s'ensuit que, quand nous prenons idée d'une chose, c'est le général qui est en elle que nous saisissons, ou plutôt nous restituons à son individualité la généralité qui s'y trouve cachée ou contenue, et que nos sens n'avaient pu saisir.

Lorsque je dis, par exemple, *ce livre*, *cette maison*, à coup sûr j'ai l'intention de désigner une chose individuelle, et pourtant je n'y réussis pas; il m'est tout à fait impossible de dire ce que je veux dire et de ne dire que cela; car, malgré moi, j'associe la notion générale *livre*, *maison*, à une autre notion générale exprimée par les mots *ce*, *cette*, ou par tout autre signe du discours ou du geste qui convient aussi bien au livre qu'à mille autres choses. Mes sens se sont arrêtés sur une chose singulière ou individuelle, sur une seule chose en un mot, et cependant je ne puis la désigner ni dire ce qu'elle est sans éveiller des idées générales.

Digitized by Google

ainsi le sujet d'un nombre infini de propositions.

Ce que nous avons dit de l'extension et de la compréhension des termes généraux, s'applique aux propositions; les termes généraux leur communiquent l'extension et la compréhension qui est en eux. C'est là une des plus nobles propriétés du langage, et ce qui lui donne la vertu d'exprimer avec facilité et promptitude les résultats les plus élevés de la science et les vérités les plus générales que l'entendement humain puisse concevoir.

Si le prédicat est un *genre* ou une *espèce*, la proposition a la même compréhension que le prédicat lui-même. Quand je dis que cette montre est d'or, j'affirme d'elle, par cette seule proposition, toutes les propriétés connues de ce métal; quand je dis d'un homme qu'il est géomètre, j'affirme de lui tous les attributs qui sont propres à l'animal, tous ceux qui sont propres à l'homme, et tous ceux qui sont propres à l'homme qui a étudié la géométrie; quand je dis que l'orbite de la planète de Mercure est une ellipse, j'affirme de cet orbite toutes les propriétés géométriques de cette figure, celles qui pourraient être découvertes un jour, comme celles qui sont connues aujourd'hui.

De même, si le sujet d'une proposition est un *genre* ou une *espèce*, la proposition a la même extension que le sujet. Ainsi, quand on démontre que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits, cette propriété s'étend à tous les triangles rectilignes qui ont existé, qui existent, et qui pourraient exister.

C'est par cette extension et cette compréhension des propositions, que la connaissance humaine se condense, en quelque sorte, sous une forme adaptée à la capacité de notre intelligence, et qu'elle acquiert une simplicité admirable, sans rien perdre de sa certitude et de sa clarté.

Les propositions générales peuvent se comparer au germe d'une plante, qui, selon quelques philosophes, ne contient pas seulement la plante qui va naître, mais encore les graines qu'elle portera et toutes les plantes qui en naîtront dans un avenir sans bornes.

Il y a pourtant cette différence, que le temps et des circonstances dont la réunion n'est pas en notre pouvoir, doivent concourir au développement de tous ces germes, au lieu qu'une proposition générale est toujours prête à rendre intactes les vérités particulières qui lui ont été confiées.

Ainsi la sagesse des siècles et les plus sublimes théorèmes de la science pourraient être déposées, comme l'*Iliade*, dans une coquille de noix, qui les transmettrait aux générations futures. Cet effet miraculeux du langage réside tout entier dans les termes généraux, annexés aux divisions et aux subdivisions des choses.

Ce qui précède suffit pour montrer que non-seulement tout langage, mais toute proposition serait impossible sans les termes généraux; que ces termes forment le fond des langues, et seuls leur communiquent cette inappréciable propriété d'exprimer, sans effort et avec rapidité, toutes les vérités de l'expérience et toutes les découvertes de la science.

NOTE C (Col. 140).

Controverse entre M. l'abbé Maret et la Revue catholique *de Louvain sur la nécessité de l'enseignement et la révélation naturelle.*

Il s'est engagé, dans la *Revue catholique* de Louvain, une polémique intéressante entre M. l'abbé Maret et M. Labis au sujet d'une *Théorie de la connaissance*, soutenue par le doyen de la Faculté de théologie de Sorbonne dans son livre *Philosophie et religion*. Voici la réponse que fait M. Labis à la deuxième lettre que M. Maret a adressée à la *Revue* de Louvain (août 1857) :

« La question principale qui nous divise, » dit M. Maret, « est celle de savoir si, outre la révé- « lation surnaturelle et théologique, si, *outre la ré-* « *vélation de la nature et de la raison*, qu'on peut « appeler, en un sens, *révélation naturelle*, il existe « une autre révélation naturelle... »

« Ce n'est pas là, » répond M. Labis, « la question qui nous divise, et nous nous empressons de dire que *la révélation de la nature et de la raison* est l'unique *révélation naturelle* que nous admettions et dont nous proclamions la nécessité.

« Nous admettons également avec le savant professeur que l'objet le plus élevé de cette révélation, ce sont les idées, les principes, les vérités éternelles que l'homme ne fait pas, qu'il reçoit, ou qu'il aperçoit dans la lumière divine; que ces vérités lui sont données, manifestées, et qu'elles sont la lumière même de la raison qui se trouve dans tous les hommes venant au monde.

« Jusque-là nous sommes parfaitement d'accord.

« Mais pour que notre intelligence saisisse cet objet, pour qu'elle aperçoive ces vérités dont la participation réfléchie constitue l'usage de la raison, il y a, selon nous, une condition indispensable dont M. Maret paraît vouloir se passer, et voilà le point où l'accord cesse.

« Il suppose que la raison saisit la vérité ainsi manifestée, par l'effet de son activité naturelle, et que la science naturelle, par conséquent, est un produit ou un développement spontané de sa nature.—Nous prétendons, au contraire, que l'activité humaine n'est pas douée de cette spontanéité, mais qu'elle dépend d'un stimulant extérieur, l'enseignement, ou l'action intelligente d'une raison en exercice sur celle qui est encore enveloppée dans les langes de l'enfance.

« En conséquence, la révélation naturelle primordiale implique, selon nous, outre la manifestation des vérités éternelles à la raison, admise par M. Maret, un acte divin équivalent à l'enseignement. Ces deux choses constituent ensemble l'acte *fécondateur* de l'intelligence; au reste, nous ne faisons pas difficulté de reconnaître que cet acte *fécondateur* a pu, pour le premier homme, n'être que virtuellement distinct de l'acte *créateur*.

« Nous avons établi notre sentiment et réfuté l'hypothèse contraire en faisant appel, non pas à l'autorité, mais à l'expérience; car l'expérience est évidemment la seule voie que nous ayons pour décider cette question, à moins qu'on ne veuille se contenter de bâtir des systèmes sur des hypothèses gratuites et arbitraires.

« Nous avons donc montré d'abord que l'hypothèse de M. Maret aboutit à une conclusion démentie par les faits. Qu'il nous permette de rappeler sommairement, mais en termes clairs et précis, ce que nous avons déjà dit, afin qu'il n'y ait plus ni équivoque, ni méprise possible.

« D'après lui, c'est par la force native des facultés naturelles que le premier homme, au moment même de sa création, s'est mis en possession des premières vérités; la science naturelle est le résultat, *le produit de l'activité humaine* et des opérations ordinaires de l'esprit : l'observation, l'intuition, le raisonnement. Seulement, grâce à la

Digitized by Google

perfection des organes et des facultés chez notre premier père, toutes ces opérations, que nous faisons si lentement, si difficilement, si imparfaitement, ont été faites par lui avec la rapidité de l'éclair. Au reste, pas d'enseignement, ni de concours ou d'action spéciale de la part de Dieu tenant lieu d'enseignement.—Voilà l'hypothèse. Or, disons-nous, Adam n'était pas d'une autre nature que nous; donc, ce qu'il a pu, nous le pouvons aussi, à certain degré; tout homme, par conséquent, doué des facultés ordinaires, quoique privé, n'importe comment, de tout commerce avec ses semblables dont l'intelligence est développée, pourra parvenir par lui-même et spontanément à la science naturelle de Dieu, de l'homme et du monde.

« Cette conclusion, rigoureusement déduite de l'hypothèse, est contraire aux faits; donc l'hypothèse est inadmissible.

« Pour établir ensuite notre sentiment, nous n'avons eu qu'à retourner le même raisonnement. Nous avons posé, comme point de départ essentiel, un principe admis par tout le monde, savoir : que le premier homme, *de sa nature*, ne jouissait d'aucune puissance que ses descendants ne possèdent également à un certain degré. « Or, » ajoutions-nous, « l'homme ne parvient à la connaissance des vérités religieuses et morales que par l'enseignement : donc le premier homme a dû aussi être enseigné; et comme il était seul encore de son espèce, il a dû recevoir cet enseignement de Dieu lui-même.

« Comme on le voit, et quoi qu'en dise le savant professeur, il y a dans ce raisonnement autre chose que des expressions poétiques, ou un système imaginé pour le besoin d'une cause quelconque. L'argumentation est rigoureuse de tous points.

« Que devrait donc faire M. Maret, s'il n'admet pas la conclusion? Evidemment il n'a qu'un parti à prendre : c'est de réfuter les prémisses; et comme la majeure est incontestable, et que personne n'oserait nier que les enfants ne soient de la même nature que leur père, il ne lui reste qu'à attaquer la mineure. Mais il s'en garde bien.

« Malgré nos observations et nos provocations, il s'abstient toujours de nous dire s'il regarde l'enseignement comme une condition essentielle et *indispensable*, non pas seulement pour le développement *complet* de l'esprit humain, mais encore et *surtout* pour son *premier développement*, ou pour la connaissance des principes et des vérités premières. Comme il laisse planer l'incertitude sur le fait qui doit servir de base au raisonnement, ses assertions restent vagues et ne reposent sur rien. Sur quoi, en effet, s'appuie-t-il pour refuser à l'acte créateur le caractère d'un enseignement, et pour affirmer la suffisance et la spontanéité de la raison? Sur l'autorité de la théologie, dont il prétend *reproduire l'enseignement et les formules*. Et il cite saint Thomas et Suarez, qui enseignent que la science naturelle, dans le premier homme, *était exactement de la même nature que la nôtre*. — C'est en vertu de la même autorité qu'il repousse la nécessité de la *révélation naturelle* telle que nous l'entendons; sa raison péremptoire paraît être que *cette révélation était inconnue aux grands théologiens et à la tradition théologique*.

« Je ne puis le dissimuler, je me serais attendu à d'autres arguments de la part d'un théologien philosophique tel que M. Maret.

« Je réponds, premièrement, que la théologie, comme telle, n'a pas d'enseignement formel au sujet de la question qui nous occupe, par la raison que cette question est tout entière en dehors des données de la révélation, et qu'elle ne peut être résolue qu'à l'aide de l'observation attentive des lois de l'esprit humain.

« En second lieu, que les anciens théologiens, quelque respectables qu'ils soient, ne sont pas ici des autorités décisives; d'abord, parce qu'il s'agit d'une question purement philosophique en elle-même, bien qu'elle ait des conséquences très-graves pour l'apologétique chrétienne; ensuite et surtout parce que le fait psychologique qui nous oblige d'admettre une éducation divine en faveur du premier homme, ce fait, dis-je, n'ayant pas été observé, étudié par les anciens, il n'est pas étonnant qu'ils n'en aient pas déduit les conséquences, et que la révélation naturelle leur soit demeurée inconnue. Que M. Maret nous montre un seul de ces théologiens auxquels il fait allusion qui ait posé la question de la nécessité de l'enseignement pour parvenir à l'usage de la raison, et qu'il l'ait résolue dans un sens ou l'autre, et alors nous verrons. Mais s'il est constant que cette question leur a échappé, qu'elle n'a jamais fixé leur attention, qu'on cesse de nous les opposer ou de se prévaloir de leur silence. Leur inadvertance, qui n'ôte rien du reste à leur mérite, n'empêche pas que cette loi ne soit constatée autant que peut l'être une loi de la nature, c'est-à-dire par l'expérience la plus universelle, la plus invariable, la plus constante. Et nous ne craignons pas de le répéter avec notre honorable ami M. Laforêt (147) : « Notre époque peut se flatter « d'avoir assis sur une base que nul choc n'ébran- « lera la plus grande découverte psychologique que « présente l'histoire de la philosophie. L'observa- « tion a porté un regard attentif sur des faits peu « remarqués auparavant (l'homme remarque si peu « ce qui se passe en lui et hors de lui!), et l'étude « de ces faits a révélé une loi de la nature que des « préjugés de système peuvent encore faire contes- « ter durant un certain nombre d'années (c'est le « sort de toutes les découvertes), mais qui a pris « place dans la science, et que dans un avenir peu « éloigné tout philosophe sera contraint de recon- « naître. »

« Ce fait acquis à la science est un triomphe remporté sur le rationalisme; par conséquent, négliger ou repousser les avantages qu'il nous procure, c'est mal servir la cause que nous défendons.

« Troisièmement, quoique les scolastiques ne se soient pas posé la question de la nécessité générale de l'enseignement, et d'une révélation primordiale divine impliquant la condition de l'enseignement pour le premier homme, leur langage néanmoins, aussi bien que celui des Livres saints, est loin d'être favorable au système de M. Maret. Nous l'avons déjà fait voir. Bornons-nous à répondre un mot à l'argument qu'il prétend en tirer. Saint Thomas, après avoir dit que le premier homme a reçu la science de toutes choses *infuse de Dieu : Primus homo habuit scientiam omnium per species a Deo infusas*, ajoute immédiatement : *Nec tamen scientia illa fuit alterius rationis a scientia nostra*. « Or, » continue M. Maret, « notre science est une science d'observation, d'in- « tuition, de raisonnement. Donc, le premier hom- « me, au moment de sa création, a dû, comme « nous, s'observer lui-même, observer la nature.. « et raisonner, c'est-à-dire appliquer les principes « à l'expérience... Cette science a donc été, comme « la nôtre, un acte humain, un produit de l'acti- « vité humaine. » N'allons pas si vite. Que la science du premier homme ait été de la même nature que la nôtre; que son esprit, doué de cette science, ait fait les mêmes opérations que nous, nous n'en doutons pas. Mais s'ensuit-il qu'elle ait été *le produit de l'activité humaine?* Ni plus ni moins que la nôtre. Or, pour que la science se produise en nous, il faut que l'enseignement d'une intelligence déjà développée concoure avec notre activité : donc il a fallu que Dieu suppléât, d'une manière spéciale pour Adam, cet enseignement. Et ce que dit saint

(147) *Dogmes catholiques*, t. I, p. 35.

Digitized by Google

Thomas s'accorde parfaitement avec notre explication ; car, d'après lui, nous venons de l'entendre, la science *a été infuse de Dieu dans le premier homme*, bien que cette science n'ait pas été d'une autre nature que la nôtre, tout comme les yeux, continue-t-il, que Jésus-Christ a donnés à l'aveugle-né n'ont pas été d'une autre espèce que ceux que la nature a produits : *Sicut nec oculi, quos cæco nato Christus dedit, fuerunt alterius rationis ab oculis quos natura produxit* (118). Il est évident que, d'après l'Ange de l'école, la science a été infuse ou donnée à notre premier père par un acte divin spécial, comme les yeux à l'aveugle-né, et non point produite naturellement, spontanément, par la force de l'activité humaine.

« Enfin, le système de M. Maret, supposé qu'il n'eût contre lui ni l'expérience et les lois de la nature, ni les théologiens dont il a cru se faire un rempart, se soutiendrait-il au moins comme théorie ? Peut-on dire qu'abstraction faite de la réalité, c'est un système plausible? Non, pour parler franchement, nous ne pouvons pas même lui reconnaître ce faible mérite. Quoique nous ayons étudié la doctrine de M. Maret, non-seulement sans prévention, mais avec le désir sincère, qu'il veuille bien le croire, de n'y point trouver matière à critique, nous ne pouvons concilier entre elles les assertions suivantes : d'une part, *la création est le moyen par lequel l'homme est doué, au premier moment de son existence, au moment même où il naît à la vie, d'une raison formée, développée, ornée de toutes les connaissances nécessaires : l'homme, dans sa création, possède donc la science naturelle ;* d'autre part, *cette science a été un produit de l'activité humaine. — Cette science est reçue dans la création ; elle n'est pas acquise, et cependant elle est produite par les opérations de l'esprit : l'observation, l'intuition, le raisonnement. — Elle a été donnée de Dieu à l'homme par infusion*, et pourtant il n'est pas permis de dire qu'elle a été révélée.

« Enfin, qu'il nous soit permis de demander à notre honorable contradicteur comment il conçoit que le premier homme ait *observé, raisonné, sous l'action créatrice*, c'est-à-dire *appliqué les principes à l'expérience*, tandis que Dieu le tirait du néant. Il a beau dire que *toutes ces opérations ont été faites avec la rapidité de l'éclair :* ou il distingue plusieurs instants dans la création, ou il suppose qu'Adam a raisonné avant d'être créé. Nous ne dirons rien de la seconde hypothèse ; mais s'il s'en tient à la première, pourquoi nous oppose-t-il que *l'enseignement suppose l'existence de l'être enseigné?* Et pourquoi encore trouve-t-il mauvais que, d'après notre système (nous n'avons rien dit à ce sujet), l'homme, au moment de sa création, aurait été purement passif ?

« Les attaques que M. Maret avait dirigées contre la doctrine énoncée par nous se trouvent pour la plupart réduites à néant par ce que nous venons de dire, et nous ne tenons pas à les relever toutes. »

NOTE D (Col. 142).

M. de Rémusat et les nouveaux adversaires de M. de Bonald.

M. Ch. de Rémusat a publié, dans la *Revue des deux mondes* (1er mai 1857), un article intitulé : *M. de Bonald et ses nouveaux adversaires dans le clergé.* Là le livre du P. Chastel et celui de M. l'abbé Maret obtiennent les éloges les plus flatteurs. « C'est, » dit M. de Rémusat, « un écrivain de la compagnie de Jésus qui a publié la plus complète réfutation de la théorie de M. de Bonald. C'est le doyen d'une faculté de théologie qui lui a porté le dernier coup. » M. de Rémusat trouve cela piquant. Si, dans cet article, les adversaires de M. de Bonald ont toutes les sympathies du célèbre rationaliste, les mandements de nos évêques, l'enseignement de nos chaires catholiques, les encycliques même de nos souverains pontifes, sont loin d'y être aussi bien traités ; on leur adresse de graves reproches, et l'on formule contre eux des accusations qui présentent un singulier contraste avec les félicitations que reçoivent le P. Chastel et M. l'abbé Maret. M. de Rémusat trouve dans les *encycliques sur les questions qui intéressent la philosophie, une phraséologie malheureuse, des gémissements affectés, des imputations gratuites, tout le fâcheux style de la chancellerie romaine.* Il trouve dans les *défenseurs de l'Eglise un langage immodéré, un ton de violence, des excès de pensée et de diction...* « Que la chaire « se permette, » dit-il, « une certaine véhémence, « on peut le comprendre sans l'excuser : il faut « émouvoir, il faut agiter un auditoire qui ne sau- « rait être conduit tout entier par la raison ; mais « si dans un ouvrage fait à tête reposée, dans un « mandement, dans une lettre pastorale, se retrou- « vent les mêmes invectives écrites avec le plus « grand sang-froid du monde, comment l'expliquer ? « Est-ce à dessein, est-ce par laisser-aller qu'on « parlerait ainsi? Que voudrait-on inspirer, le dé- « dain ou le ressentiment? Ce ton d'anathème ne « peut être sincère, et ceux qui veulent parler « dans la chaire de vérité ne doivent point s'expo- « ser à cette question : « Parlez-vous sérieuse- « ment? »... Que l'éloquence religieuse prenne les « mêmes licences (que la controverse politique), « qu'elle se permette la même exagération dans « l'invective ou dans la flatterie, et elle amènera « ses auditeurs à beaucoup rabattre de leur con- « fiance dans la vérité des sentiments qui l'inspi- « rent. Et qu'arrivera-t-il alors, quand les mêmes « bouches annonceront l'Evangile? Quelle autorité « leur restera-t-il pour affirmer les mystères, les « espérances, les menaces enfin de la religion? La « déclamation, qui est de mauvais goût dans un « livre, est de mauvaise foi dans la chaire, et « l'exagération des phrases, transportée de la litté- « rature dans la prédication, tourne à l'hypocrisie. « Tout homme, mais le clergé plus que personne, « ne doit strictement écrire que ce qu'il pense. Il y « a sans doute des gens qu'on ne persuade que par « le faux ; car enfin les convictions formées par « des déclamations n'en sont pas moins des con- « victions : ceux que l'on convertit ainsi n'en sont « pas moins convertis, et s'il fallait trop éplucher « les effets de ce qu'on est convenu d'appeler la « réaction religieuse, et écarter tout ce qui est dû « à de mauvaises raisons ou à des sentiments « vulgaires, on licencierait bien des disciples, on « repousserait bien des cœurs que l'habitude peut « amener plus tard à une piété plus digne de son « objet. Puis le vent souffle où il lui plaît, et s'il ap- « porte la foi, comment s'en plaindre? Il ne faut pas « être plus difficile que Dieu même, et s'il a permis « que le mensonge ramenât à la vérité, il faut... « J'aime à pousser ainsi le raisonnement, parce « que j'y sais une admirable réponse. » Cette réponse est fournie à M. de Rémusat par le P. Chastel. Comme elle est un peu longue, nous ne la transcrirons pas ici ; on la trouvera aux pag. 469,

(118) *Summa theol.*, p. I, quæst. 94, art. 3, ad 1.

Digitized by Google

470 et 471 de son livre. Dans ces pages le P. Chastel déplore amèrement les *mauvais moyens de conversion*, et conclut qu'il n'y en a qu'un *seul*, c'est *de faire appel à la raison* (page 474).

« Voilà, » continue M. de Rémusat, « ce que « nous enseigne le P. Chastel, de la compagnie de « Jésus. Que pourrions-nous ajouter? Le tableau « qu'il trace est d'une triste fidélité. Rien n'est plus « propre à empêcher les conversions réfléchies et « sérieuses que ces manières peu scrupuleuses de « discuter, que ces formes hautaines de prédication « qui discréditent le prédicateur, que ces doctrines « qui ne laissent aucun droit à la raison et à la « conscience individuelle, qui présentent la vérité « comme imposée par l'enseignement ou le com- « mandement, qui prosternent dans la poussière « tout ce qui est science, méditation, effort d'esprit, « pour n'attribuer les signes augustes de la sagesse « qu'à l'autorité visible se rendant témoignage à « elle-même et cherchant l'obéissance au lieu de la « conviction. »

Nous venons de montrer sous quel rapport le livre du père Chastel plaît surtout à M. de Rémusat. Il est juste de dire aussi ce qui ne le satisfait point dans ce livre, d'ailleurs *d'un esprit excellent*. Il *pourrait signaler* « plus d'un passage où, entraîné « par les habitudes du monde qui l'entoure (l'in- « fortuné!), l'auteur s'exprime sans exactitude et « sans justice sur ce qu'il appelle le rationalisme... « Il se croit dans l'obligation de ne pas toujours « traiter les philosophes avec une sagacité bien- « veillante. Il ne daigne pas toujours les compren- « dre, de peur de les ménager; il essaie même de « se fâcher quelquefois, pour n'être pas accusé « d'indulgence... » Au fond, ce ne sont que peccadilles, et, en somme, M. de Rémusat est content. Il est flatté surtout que le P. Chastel n'ait pas *consacré* à combattre ce *qu'il appelle le rationalisme, la vingtième partie des pages dirigées contre les adversaires réputés orthodoxes.*

A propos de M. l'abbé Maret et de son nouveau livre, M. de Rémusat *félicite la première école de théologie de la France de remettre en honneur les saines traditions du cartésianisme catholique.* « Il serait à souhaiter, » ajoute-t-il, « que les leçons de M. Maret, « rédigées avec réflexion, eussent été entendues, non- « seulement de tous les étudiants en théologie, mais « des supérieurs de bien des séminaires. » Il signale et déplore dans le clergé une tendance à *la restauration du péripatétisme.* « Si l'on veut lire, non pas « les sermons du père Ventura, dont l'autorité « philosophique n'est pas très-grande, mais la pré- « face assez remarquable de la dernière édition « latine de la *Somme contre les Gentils*, de saint « Thomas d'Aquin, on y verra de savants mem- « bres du clergé se déclarer pour Aristote contre « Platon, afin de pouvoir préférer le moyen âge au « XVIIe siècle, et la scolastique à Descartes. » Un peu plus bas M. de Rémusat dit encore : « Tout le « monde a lu, jusque dans certaines publications « épiscopales, que toutes les connaissances hu- « maines, même les sciences profanes, même les « systèmes philosophiques, même les religions « fausses, prenaient leur source dans la révéla- « tion, et que le genre humain n'avait jamais eu « qu'une seule foi. » Cela paraît à M. de Rémusat très-préjudiciable à la religion. « Tout cela, » dit-il, « n'a été inventé que pour mieux restaurer l'auto- « rité de l'Église et du saint-siége. La voyant « ébranlée ou méconnue, on n'a, selon l'usage, « imaginé rien de mieux que de la faire ab- « solue... »

C'en est assez sans doute pour montrer quelle figure doivent faire, au milieu des applaudissements du rationalisme, nos deux auteurs catholiques. Plus avisés que les crédules enfants de Dardanus, ils ont compris, on n'en saurait douter, que Sinon a pénétré dans la place; ils ont deviné *la machine* et se sont dit avec le grand prêtre :

. . . . Aliquis latet error. . . . . .
Quidquid id est, timeo Danaos et dona ferentes.
(VIRGIL., *Æneid.*, II, 48, 49.)

NOTE E (Col. 150).

De la parole intérieure.

L'axiome de M. de Bonald, dont on a bien pu discuter la valeur philosophique, mais non contester le sens, évident jusqu'ici pour tout le monde, nous rappelle quelques réflexions d'un ancien professeur de philosophie au collége royal de Bourbon, M. Cardaillac, sur le rôle de la parole intérieure dans l'intelligence humaine.

« L'homme, » dit M. Cardaillac, « n'est jamais plus admirable que dans ce colloque solitaire, dont la parole intérieure est le seul instrument...

« Le souvenir de la parole articulée, en ce qu'il présente de spécial entre tous les souvenirs, donne lieu à plusieurs remarques. La première, c'est que tous les souvenirs, même celui des choses qui sont le plus familières, ont toujours quelque chose de vague, d'obscur et d'indéterminé. Quel est celui dont l'imagination est assez puissante pour, en l'absence d'un ami, se représenter sa figure d'une manière aussi exacte et aussi rigoureuse que s'il était présent, bien qu'il ne passe pas un jour sans le voir? Et si nous choisissons un exemple plus simple encore, qui peut se représenter une couleur d'une manière aussi exacte et aussi distincte que lorsqu'elle est sous les yeux? Le souvenir de la parole, au contraire, est aussi exact, aussi précis et aussi rigoureusement déterminé que peut l'être la sensation elle-même lorsque nous l'entendons. Deux articulations, quelque analogues qu'elles soient, ne se confondent pas plus dans le souvenir que dans la sensation même. On pourrait dire plus; le souvenir est souvent plus distinct que la sensation, et nous aide quelquefois à la distinguer elle-même.

« Ce souvenir accompagne toujours la sensation, et ce n'est même que par là que la parole est intelligible pour nous.

« Il faut remarquer encore que, quoique le son soit seul susceptible d'être modifié par l'articulation, le souvenir de la modification le produit en nous indépendamment du souvenir du son; aussi n'est-ce que dans l'articulation que réside toute la puissance de la parole; le son n'en étant que le véhicule, est à l'articulation ce que la substance est aux qualités, seule chose que nous connaissions dans les corps; avec cette différence que, malgré leur existence réelle, les substances nous sont inconnues, tandis que le son nous est connu par la sensation.

« Mais dans le souvenir qui constitue la parole intérieure, le son qui en est la substance a disparu, il ne reste plus que l'articulation, capable de produire à elle seule tous les effets auxquels elle est destinée.

« Les effets de la parole intérieure sont aussi merveilleux et identiquement les mêmes que ceux de la parole émise et portée par le son. Elle participe aux mêmes caractères, et remplit les mêmes fonctions. Expression de la pensée, elle la tire, pour ainsi dire, du sanctuaire obscur de l'intelligence, où elle était confondue dans la foule de toutes les

Digitized by Google

pensées qui la composent, pour la porter à la surface et nous la rendre sensible en lui donnant un corps qui en est l'expression, sans lequel elle échapperait au sentiment, et resterait aussi voilée pour nous qu'elle le serait pour nos semblables, si nous n'avions le son articulé pour l'émettre au dehors (149). »

NOTE F (Col. 151).

Réponse de M. l'abbé Berton à la critique de M. de Bonald par M. Victor de Chalambert.

Si M. de Bonald a des détracteurs, les uns, d'une insigne mauvaise foi et passionnés jusqu'à l'extravagance, les autres, inintelligents et maladroits, aveuglés qu'ils sont par le préjugé et l'esprit de système, il n'a pas manqué d'habiles défenseurs qui ont montré l'impuissance de toutes ces attaques et la futilité des théories qu'on essaye d'opposer aux doctrines de l'illustre auteur de la *Législation primitive*. Nous croyons devoir reproduire ici la réponse que M. l'abbé Berton a faite à l'une des critiques les plus vives dont M. de Bonald ait été l'objet. Cette critique est de M. V. de Chalambert, et a paru dans le tome XXIII, p. 566, du *Correspondant*.

« M. de Chalambert, » dit M. l'abbé Berton, « commence par exposer le système de M. de Bonald; il le réduit à trois propositions qui en forment la base. Les trois propositions sont : « 1° L'homme « n'a la connaissance de sa pensée que par son ex« pression, qui lui est transmise par les sens; 2° la « parole n'a pas été inventée par l'homme, car « l'homme n'a pu découvrir l'instrument sans le« quel il ne connaît pas sa pensée; 3° la parole « n'ayant pas été inventée par l'homme, qui ce« pendant en a besoin pour penser, il est néces« saire qu'elle lui ait été révélée; d'où il suit que « tout ce que l'homme pense, tout ce qu'il connaît, « il le doit à la parole révélée ou à la révélation. »

« On pourrait examiner jusqu'à quel point cet exposé est fidèle; mais nous le supposons parfait, et c'est de là que nous partons pour apprécier la justesse des reproches qui sont adressés à M. de Bonald (150).

« Le critique attaque d'abord la première proposition, *de laquelle*, selon lui, *découlent toutes les autres*.

« Avant de produire ses objections, M. de Chalambert expose de nouveau le sens de cette première proposition : « M. de Bonald, » dit-il, « sup« pose la préexistence de la pensée, et il n'accorde « à la parole que la vertu d'en révéler à l'homme la « connaissance. » Après l'opinion de son adversaire sur le point en litige, il nous donne la sienne : il dit que la *formation de la connaissance* est le produit combiné de l'élément spirituel, de l'élément corporel et de l'élément social, de manière que ces deux derniers (y compris la parole) sont des *instruments nécessaires dans la production du phénomène de la connaissance*. Et il ajoute immédiatement : « Sans la parole, la connaissance serait sans doute, « mais elle demeurerait imparfaite, vague, indé« cise, comme celle du sourd-muet, lorsqu'il n'a « pas encore un moyen quelconque d'exprimer sa « pensée; ou bien comme celle de l'homme qui, se « recueillant en lui-même pour penser, ne fait d'a« bord qu'apercevoir l'idée, et ne la voit, n'en ac« quiert la connaissance pleine et entière, claire et « précise, que lorsqu'il a trouvé le mot qui l'ex« prime. » Ainsi on peut *apercevoir* l'idée, mais non la *voir* avant d'avoir trouvé le mot qui l'exprime; ainsi encore, la connaissance existe avant la parole, quoique la parole soit un instrument nécessaire de la production de la connaissance. Prenons bonne note de ces contradictions; quant à la comparaison du sourd-muet et de l'homme qui cherche un mot, nous la laissons passer, parce que nous en verrons bientôt de plus singulières.

« Dans sa quatrième exposition de la première proposition de M. de Bonald, le critique lui fait dire : « La pensée préexiste, mais l'homme n'en a nulle « connaissance jusqu'au moment où elle lui est ré« vélée par une parole venue du dehors; de telle « sorte que la pensée sans son expression n'est « pas. » Si, vraiment, M. de Bonald a dit : La pensée existe avant la parole, mais elle n'existe pas avant la parole; si, en l'espace de deux lignes, il a confondu la pensée avec la connaissance de la pensée, après avoir distingué ces deux choses, pourquoi ne pas l'accuser de contradiction? Au lieu de cela, voici comment le critique réfute la phrase qu'il attribue à M. de Bonald : « Nous avons « vu que les choses ne se *passaient* pas ainsi; « que non-seulement la pensée préexiste, mais « que l'homme en acquiert une certaine connais« sance avant qu'elle soit exprimée. » On pourrait demander d'abord pourquoi vous distinguez ici la *pensée* de la *connaissance de la pensée*, après avoir plus haut confondu, non sans raison, ces deux choses; car vous dites indifféremment : *phénomène de la génération de la pensée* (p. 572), *production du phénomène de la connaisssance* (*ibid.*), et même *production de la connaissance de la pensée* (p. 573). On pourrait remarquer aussi que ce qui, selon vous, préexiste à la parole, c'est précisément ce qui, selon vous, ne peut se former qu'à l'aide de la parole, c'est-à-dire la connaissance de la pensée ou l'idée actuelle. M. de Bonald est bien plus conséquent. Il ne dit pas que la pensée proprement dite préexiste à la parole; il dit seulement qu'il préexiste, non-seulement une faculté, mais un véritable germe, soit qu'il faille entendre par là, comme le pensent quelques-uns, les formes des idées futures, soit que cela signifie, comme d'autres le veulent, l'idée générale de l'être dont la parole produirait les déterminations diverses. Ce qui préexiste à la parole, suivant M. de Bonald, ce n'est donc pas l'idée actuelle qui, selon lui, ne peut se former qu'à l'aide de la parole. Il faut donc reconnaître qu'il ne se contredit pas, et qu'il a été mal interprété; mais son critique se contredit : 1° en ne proportionnant pas son appréciation à l'exposition inexacte qu'il a faite de M. de Bonald; 2° en distinguant la *pensée* de la *connaissance de la pensée*, après avoir confondu ces deux expressions; 3° en soutenant que la connaissance de la pensée précède la parole, après avoir dit que la parole est l'instrument nécessaire de la formation de cette connaissance.

« Et en effet, cette préexistence de la connaissance de la pensée est inadmissible. Elle ne pourrait se soutenir tout au plus que dans le sens de cette conscience sourde, que Leibnitz attribuait aux monades; or, ce n'est pas ainsi, évidemment, que l'entend le critique. On peut l'admettre encore pour les idées des objets sensibles; mais pour les notions intellectuelles, il est impossible d'établir qu'elles aient un caractère d'actualité et de percep-

(149) *Etudes élémentaires de philosophie*, t. II, c. 6.

(150) Il faut évidemment en excepter les cas où le critique cite les paroles de M. de Bonald; on ne peut alors s'empêcher d'examiner s'il l'interprète bien

Digitized by Google

tibilité avant l'acquisition de la parole. On pourrait dire avec raison au critique, à l'occasion de cette *préexistence de la connaissance de la pensée*, ce que, plus loin, il dit à tort à M. de Bonald, à l'occasion de la préexistence de l'aptitude : « C'est là une « vaine hypothèse dont il est impossible de donner « la démonstration. »

« Il n'est pas plus vrai, » continue le critique, « de dire que la pensée, sans son expression, n'est « pas, qu'il ne le serait de prétendre que la pensée « de l'artiste n'est pas avant que son ciseau l'ait « sculptée sur le marbre. » On pourrait dire à l'auteur de cette assertion ce qu'il ajoute à l'adresse de M. de Bonald : « Rien ne prouve mieux le vice « de cette théorie que l'exemple proposé par l'au- « teur lui-même pour l'expliquer. » Assurément, s'il fut jamais comparaison inexacte, c'est celle-là. Sans doute, il est vrai que la pensée de l'artiste existe avant que le ciseau l'ait exprimée sur le marbre, puisque cette pensée contribue à produire la sculpture. Mais c'est précisément ce qui prouve que la pensée ne précède pas l'expression; car ce n'est pas la pensée qui produit l'expression, c'est l'expression, au contraire, qui *contribue* à produire la pensée. La comparaison qu'on nous oppose ne serait donc exacte que s'il y avait analogie complète entre l'origine du langage et l'origine des statues.

« Le critique cite ensuite le passage suivant de la *Législation primitive* (t. 1, p. 246) : « Que cher- « notre esprit quand il cherche une pensée? Le mot « qui l'exprime, et pas autre chose. Je veux re- « présenter une certaine disposition de l'esprit dans « la recherche de la vérité : *habileté*, *curiosité*, *pé- « nétration*, *finesse*, se présentent à moi. La pensée « qu'ils expriment n'est pas celle que je cherche, « parce qu'elle ne s'accorde pas avec ce qui pré- « cède et ce qui doit suivre; je les rejette. *Sagacité* « s'offre à mon esprit. Ma pensée est trouvée, elle « n'attendait que son expression. »

« C'est là une vérité d'expérience; cela signifie uniquement que jamais nous ne nous rappelons une idée métaphysique avant de nous rappeler le mot qui sert à l'exprimer. Eh bien! c'est contre cette réflexion si naturelle que le critique entasse arguments sur arguments. Quant à leur valeur, on va en juger : « Que cherche notre esprit, » dit-il, « quand il cherche une pensée? Il nous semble que « poser la question en ces termes, c'est admettre « tout d'abord que l'esprit a déjà une certaine con- « naissance de l'idée qu'il cherche. » Ainsi, supposer qu'on n'a pas une idée, c'est admettre qu'on l'a! *Il nous semble*, au contraire, qu'avoir une certaine connaissance d'une idée, et chercher cette idée, sont deux choses qui s'excluent totalement. *Je puis* chercher un livre, quoique je le connaisse; mais pour une idée, c'est autre chose : dès que je la connais, je la tiens. « Car, comment la cherche- « rait-il, si elle lui était entièrement connue? » Mais ce qui m'embarrasserait bien davantage, c'est de savoir comment il pourra la chercher, si elle lui est connue. — « Lorsque je cherche un livre, « c'est apparemment que j'en ai quelques notions. » Nous venons de montrer que cette comparaison est inexacte; bien plus, qu'elle prouve le contraire de ce qu'elle veut prouver, attendu que les idées et les in-octavo entretiennent avec l'esprit des rapports tout différents. — « Je sais d'abord que ce livre « existe. » — Comment! on ne peut pas chercher quelque chose qui n'existe pas? Évidemment, vous avez confondu *chercher* avec *trouver;* il ne laisse pas cependant que d'y avoir une petite différence.

« La suite est digne de ce début; il faut tout citer : « Je sais d'abord que ce livre existe; ensuite « qu'il a certains caractères distinctifs, sans quoi « tous les livres de toutes les bibliothèques du « monde me passeraient sous les yeux, sans qu'il « me fût possible de trouver celui que je cherche. « De même, lorsque je veux représenter une cer- « taine disposition de l'esprit dans la recherche de « la vérité, il faut que j'en aie connaissance; sinon « tous les mots se présenteraient en vain à mon « esprit, je n'aurais aucun motif de prendre l'un « plutôt que l'autre; et si, dans le cas que l'on « suppose, je choisis *sagacité*, c'est que je constate « la concordance parfaite de l'idée exprimée par « ce mot avec celle que j'avais dans l'esprit. En « trouvant ce mot, ou si l'on veut, en nommant « ma pensée, je ne fais donc que lui donner une « forme extérieure et sensible qui la rende plus « précise et plus saisissable. Je fais, pour me ser- « vir d'une comparaison employée par M. de Bo- « nald, comme un peintre qui, voulant représenter « la figure d'un ami absent, retouche son dessin « jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'expression du visage, « qu'il reconnaît aussitôt. Ce dernier mot explique « tout, car il faut connaître déjà une personne ou « une idée pour les reconnaître. D'ailleurs l'expé- « rience de chaque jour nous apprend qu'on peut « avoir la connaissance d'une idée ou d'une per- « sonne sans que les mots qui servent à les nom- « mer soient encore présents à notre pensée. »

« La voilà donc, cette fameuse théorie qui doit remplacer à jamais celle de M. de Bonald! Nous l'avons citée loyalement; comptons maintenant les méprises, contradictions, etc., car nous avons besoin ici du secours de l'arithmétique.

« 1° On pourrait croire que le critique se contredit en raisonnant dans l'hypothèse de M. de Bonald, après avoir nié qu'on puisse raisonner dans cette hypothèse, c'est-à-dire après avoir nié qu'on puisse chercher une idée qu'on n'a pas; mais en réalité, il ne traite pas la même question, et, par conséquent, sa théorie, fût-elle vraie, ne prouverait rien contre M. de Bonald, celui-ci s'occupe de la recherche d'une idée qu'on n'a pas, au moyen d'un mot que l'on n'a pas non plus, et le critique s'occupe uniquement de la recherche d'un mot que l'on n'a pas, au moyen d'une idée que l'on a : ce sont là deux choses tout à fait différentes.

« 2° Vous établissez la proportion suivante : l'idée est à la parole comme la notion d'un livre est à la substance du livre lui-même. Il s'ensuivrait que la parole produit la pensée, de même que la vue du livre produit, dans l'esprit, l'image qui sert à le reconnaître. Du reste, si la comparaison n'avait que l'inconvénient de ruiner votre système, cela ne prouverait rien contre elle; mais je vous ai montré plus haut qu'elle a d'autres côtés vulnérables.

« 3° Vous oubliez ici les principes posés dans votre étude du *Phénomène de la génération de la pensée*, car vous devenez partisan de l'invention humaine du langage, en supposant que la pensée produit la parole, comme l'idée du peintre produit les traits du dessin. D'ailleurs, vous ne vous occupez que de la recherche des mots, et dans l'opération que vous décrivez, c'est la pensée qui est l'instrument; c'est donc, d'après vous, à l'esprit humain que l'on doit le langage (151).

« 4° Puisqu'il n'y a qu'un rapport arbitraire entre les mots et les idées, quand même tous les mots du dictionnaire passeraient devant vous, vous ne pourriez jamais saisir au passage celui qui concorderait avec votre idée; aussi vous ne comparez pas le mot avec l'idée, mais l'idée intérieure avec l'idée qui est généralement attachée au mot. Nouvelle impossibilité. Si vous ignorez le rapport entre le mot et l'idée qu'on y attache généralement, la recherche

(151) Le critique ne pourrait me répondre qu'il s'agit du *souvenir* et non de l'*acquisition*, puisque sa thèse (qu'il suppose vraie au lieu de la prouver) est que la connaissance de l'idée préexiste à l'*acquisition* du mot.

Digitized by Google

que vous décrivez ne peut avoir de résultat, si, au contraire, vous connaissez ce rapport, l'idée intérieure et l'idée extérieure se confondent ; le mot lui-même est déjà connu, et je ne vois pas ce qu'il vous reste à chercher. Vous objectez à M. de Bonald que, pour chercher une idée, il faut déjà l'avoir. Il pourrait très-bien vous répondre que, d'après vous, pour chercher un mot, il faut déjà l'avoir. Il y a seulement une petite différence, c'est que l'objection faite à M. de Bonald étant l'opposé de son principe, ce principe est confirmé par la fausseté évidente de l'objection, tandis que celle qu'on vous oppose, étant une conséquence rigoureuse de vos principes, les entraîne nécessairement dans sa ruine.

« 5° Nous arrivons à la comparaison du peintre. Elle vaut celles du sourd-muet, de la statue et du livre, car elle revient à cette proportion : l'image que le peintre a dans l'esprit est à son tableau comme l'idée est au mot qui l'exprime. Mais si le peintre reconnaît l'image de son ami après l'avoir faite, c'est parce qu'il y a un rapport naturel entre l'image qu'il a dans l'esprit, et celle que vient de tracer son pinceau ; l'image intellectuelle peut produire l'image matérielle, et réciproquement. Or le critique ne peut pas dire que la pensée produit la parole, et il ne veut certainement pas dire que la parole produit la pensée ; je ne vois donc que des contrastes.

« 6° De plus, si le peintre *re*connaît son œuvre après l'avoir faite, il s'ensuit, à cause de sa parité, qu'on *re*connaît aussi le mot qu'on trouve, par conséquent qu'on le connaissait déjà, par conséquent qu'il est inné, puisqu'il est question de l'*acquisition* et non pas seulement du souvenir.

« 7° Il nous reste à parler du mot *re*connaître, et du singulier parti que le critique a prétendu tirer de la particule *re*. Ce mot explique tout, dit-il. Il nous semble, au contraire, que ce mot n'explique rien. Singulier raisonnement : pour reconnaître, il faut connaître, donc la pensée existe avant la parole ! Il y a loin du premier membre au second ; vous faites un enthymème, et un sorite n'eût pas suffi. D'ailleurs, si le fait de la *re*connaissance suppose la connaissance, vous m'avouerez que le fait de la recherche d'un mot qu'on ignore suppose que le trouver ne sera pas le reconnaître : or vous parlez précisément de la recherche d'un mot qu'on ignore ; donc l'expression de reconnaître ne peut s'appliquer *aux mots*. Vous me direz peut être qu'elle s'applique aux idées ; mais c'est précisément ce qui est en question. Prouvez donc que lorsqu'on acquiert une idée, on ne fait que la reconnaître, ou plutôt avouez qu'il est impossible de prouver une proposition d'où il suivrait que toutes les idées sont innées.

« 8° Enfin, nous sommes arrivés au terme ; il ne nous reste plus que la comparaison de la personne et de l'idée, et nous serons brefs, car son faible saute aux yeux. Elle revient en effet à cette proportion : une idée est au mot qui l'exprime, comme une personne est à son nom. Comment un homme sérieux a-t-il pu se tromper à ce point ? La dernière comparaison péchait par un rapport trop intime entre ses deux termes, l'idée du peintre et du tableau ; ici c'est l'excès opposé. Mais à quoi bon s'arrêter à combattre de pareils arguments ? A quoi bon se fatiguer à prouver que si la parole concourt au *phénomène de la génération de la pensée*, les noms de famille ou de baptême ne sont pour rien dans le *phénomène de la génération de l'homme ?*

« En résumé, en attaquant l'hypothèse de M. de Bonald, c'est-à-dire en niant qu'on puisse chercher une idée qu'on n'a pas, le critique était dans l'erreur, mais il était à la question ; dans son argument, il est, comme nous l'avons vu, aussi loin de la question que de la vérité. Son principe fondamental, c'est que la connaissance de la pensée préexiste à la parole ; c'est là le nœud de la difficulté, c'est là ce qu'il devait prouver contre M. de Bonald. Au lieu de cela, il pose uniquement la question de savoir comment, étant données ces idées antérieures actuelles, on peut acquérir la parole ; et il donne une réponse où les contradictions se croisent et s'entrelacent tellement qu'il y aurait à s'y perdre. »

—

NOTE G. (Col. 162.)

L'homme de la nature.

S'il se trouve un homme qui ne puisse vivre en société ou qui prétende n'avoir besoin que de ses propres ressources, ne le regardez pas comme faisant partie de la cité ; c'est une bête sauvage ou un dieu.

(ARISTOTE.)

Pour donner une idée de ce que serait l'homme isolé dès l'enfance et sequestré de la société, nous rapporterons ici l'histoire authentique de quelques individus qui ont été ainsi séparés de leurs semblables presqu'au sortir du berceau.

« Les loups, qui abondent dans les forêts des royaumes d'Oude et de Népaul (Inde) enlèvent souvent des enfants dans les villages, et le petit captif ne succombe pas toujours sous la dent de son ravisseur. Il est nombre d'exemples d'enfants élevés par une louve au milieu d'une portée de louveteaux dont ils ont pris, pauvre humanité ! toutes les habitudes. Un officier au service de la compagnie me racontait, au sujet de ces Romulus indiens, l'histoire suivante, que je livrerai au lecteur sans commentaires.

« Dans le village de Chuprah, situé à l'est de Sultanpore, vivaient un homme, sa femme et leur enfant, âgé de trois ans. En mars 1845, la famille sortit un matin pour aller vaquer aux travaux des champs. L'enfant avait alors au genou droit une large cicatrice provenant d'une brûlure qu'il s'était faite en tombant dans le feu quelques mois auparavant. Pendant que ses parents travaillaient la terre, l'enfant se roulait sur l'herbe à quelque distance, lorsqu'un loup bondit sur lui de la jungle voisine, le saisit par les reins et l'emporta au galop, malgré les cris et les poursuites du père et de la mère. Des recherches faites le lendemain et les jours suivants, sous la direction du père, par ses amis et ses voisins furent sans résultat, et l'on dut renoncer à toute espérance de trouver vestige de l'enfant enlevé.

« Six ans s'étaient écoulés sans que la mère, qui avait perdu son mari dans l'intervalle, eût entendu parler de son enfant : l'on était alors au mois de février 1849. Deux cipayes, venus en congé à la ville de Singramow, peu distante de Chuprah, quittèrent un beau matin leur domicile pour aller se promener sur les bords de la petite rivière qui traverse la ville. Assis au bord de l'eau, ils savouraient la brise du matin, lorsqu'ils virent, à leur grand étonnement, trois petits loups en compagnie d'un jeune garçon qui, sortis prudemment de la jungle, s'avancèrent vers le rivage où ils commencèrent à étancher leur soif. Les cipayes, remis de leur première stupeur, se lancèrent à la poursuite de la petite troupe, et parvinrent à saisir l'enfant au moment où il s'introduisait dans un antre où les trois louveteaux l'avaient précédé. Il tenta d'abord de se défendre à coups de dents con-

Digitized by Google

tre ses capteurs : mais ces derniers l'amarrèrent solidement et l'amenèrent à leur logis, où pendant vingt jours ils le nourrirent de viande crue et de gibier. Trouvant alors les frais de table de leur hôte trop élevés, ils se décidèrent à le conduire au bazar de Kholépoor, où des personnes charitables avaient promis de se charger de son entretien.

« Un cultivateur de Chuprah, qui vit le jeune garçon au bazar, raconta, à son retour dans le village, les détails de la capture des deux cipayes, et l'histoire arriva ainsi jusqu'à la veuve. Cette dernière ne perdit point de temps pour se rendre au bazar, et là, reconnut sur le corps du jeune garçon, non-seulement la cicatrice au genou droit et celle des dents de la louve sur les reins, mais encore à la cuisse, un signe avec lequel son fils était venu au monde. Convaincue de l'identité de la pauvre créature, elle la ramena avec elle au village, où tous ses voisins n'hésitèrent pas à la reconnaître pour son fils. Pendant plusieurs mois, la mère chercha, par des soins assidus, à ramener l'enfant à des habitudes humaines : mais ses efforts ne furent couronnés d'aucun succès, si bien que, dégoûtée, elle se décida à l'abandonner à la charité publique. L'enfant fut alors recueilli par les domestiques de l'officier qui me racontait cette étrange histoire, et ceux-ci le traitaient comme ils eussent pu traiter un chien mal apprivoisé. Il vécut ainsi environ un an; son corps exhalait une odeur sauvage fort désagréable, ses coudes et ses genoux étaient endurcis comme de la corne, sans doute par suite de l'habitude de marcher à quatre pattes qu'il avait contractée au milieu des louveteaux ses compagnons d'enfance. Toutes les nuits il se rendait dans les jungles voisines et ne manquait jamais de prendre sa part des charognes qu'il pouvait rencontrer sur son chemin. Il marchait généralement sur ses deux jambes, mais prenait sa nourriture à quatre pattes en compagnie d'un chien paria avec lequel il entretenait des relations d'intimité. Jamais on ne le vit rire ou on ne l'entendit parler. Il mourut presque subitement après avoir avalé une grande quantité d'eau» (152).

Camerarius (*Horæ subcesivæ*) rapporte qu'un jeune homme fut trouvé en 1544 dans la Hesse au milieu des loups qui l'avaient enlevé à l'âge de trois ans. Il marchait et courait à quatre pieds. Amené à la cour du prince Henri, landgrave de Hesse, ce sauvage apprit à parler (153). Il avait oublié la plupart des habitudes naturelles et des sensations qu'il avait éprouvées dans l'état sauvage.

Le même auteur parle d'un autre sauvage, trouvé près de Bamberg et qui avait douze ans environ. Il le vit lui-même courir à quatre pieds avec une agilité étonnante. Il mettait les chiens en fuite à coups de dents. Il avait été trouvé parmi des bœufs. Ses membres étaient d'une souplesse extraordinaire.

Un autre sauvage auquel on donna le nom de Joseph Ursin, fut trouvé en 1661 vers l'âge de neuf ans dans les forêts de la Lithuanie. *Tous ses sens*, dit Moréri, *étaient tellement abrutis et il était si dénué d'esprit et de raison qu'il semblait n'avoir rien de l'homme que le corps. Toutes ses inclinations tenaient entièrement de la bête.*

Il marchait sur ses pieds et sur ses mains à la manière des ours au milieu desquels on le prit (154); il mangeait la chair crue et suçait la séve des arbres dont il déchirait l'écorce avec ses ongles (155). C'est ce jeune homme qui donna lieu aux observations consignées dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*. Voy. ces *Mémoires*.

Connor, médecin anglais, qui avait demeuré en Pologne, vit à Varsovie, en 1694, un enfant qui avait été pris vers l'âge de dix ans, au milieu d'une troupe d'ours dans les mêmes forêts de la Lithuanie où Joseph Ursin avait été rencontré 37 ans auparavant (155*). Lorsqu'on l'atteignit, il poussait des hurlements à la manière des ours et marchait à quatre pieds. Ce ne fut qu'à force de soins qu'on put l'apprivoiser, lui apprendre à se tenir debout et à prononcer quelques mots; quand il sut parler, on l'interrogea sur sa vie précédente, mais il en avait perdu la mémoire et *ne savait pas plus ce qui lui était arrivé*, dit Connor, *que nous ne savons ce qui nous arrive au berceau*. Il essaya plusieurs fois de fuir la société humaine pour reprendre son ancien genre de vie.

Un médecin hollandais, Tulpius, rapporte (156) l'histoire d'un jeune homme trouvé dans un désert d'Irlande, au milieu d'un troupeau de moutons sauvages. Il avait la bouche fort grande, le front aplati, abaissé, le sommet de la tête très-enflé comme celui des béliers et il s'en servait pour frapper à la manière de ces animaux. Son cri ressemblait au bêlement des brebis. La conformation de sa glotte, qui était très-large, lui facilitait ce cri. Il marchait à quatre pieds, sautant de roche en roche avec une merveilleuse agilité. Sa nourriture ordinaire était du foin et de l'herbe, qu'il savait distinguer à l'odorat sans se tromper. Sa taille était svelte et maigre, sa poitrine fort rentrée, sa physionomie assez agréable. On l'amena vers la fin du XVIIe siècle à Amsterdam : il n'avait alors que seize ans et conservait toujours le désir de reprendre son ancienne manière de vivre.

Boerhaave avait coutume de rappeler dans ses leçons de médecine, l'histoire d'un jeune homme égaré à l'âge de cinq ans, par ses parents, pendant une guerre, dans une forêt où il vécut sauvage jusqu'à vingt-un ans, on le nomma depuis *Jean de Liége*. Il se nourrissait d'herbes agrestes, de fruits et de racines sauvages, qu'il savait très-bien découvrir par l'odorat, et dont il distinguait les qualités avec une finesse étonnante. Il distinguait de très-loin également par l'olfaction la femme qui lui servait de garde. Il perdit peu à peu dans la société cette finesse d'odorat. Il aspirait toujours à retourner dans les champs et les bois.

Un journal, publié à Breslaw, fait mention d'un garçon de treize ans, pris dans le Hanovre, près de Hameln, en 1724. Il avait l'air égaré et le caractère extrêmement farouche, son nez était épaté, sa chevelure frisée et courte, sa taille svelte et petite. Quand on l'irritait il poussait des cris semblables au bégaiement (157). Il refusa d'abord toute autre nourriture que des fruits qu'il choisissait et flairait. Il mangeait plus que deux hommes. Son ouïe était singulièrement fine et exercée. Il faisait souvent des sauts très-prestes, des gestes singuliers, et il baisait la terre. Le roi d'Angleterre l'ayant fait venir à Londres, on lui donna quelque éduca-

(152) E. DE VALBEZEN, *Les Anglais et l'Inde*, 2e édit., p. 369.

(153) Il disait que s'il n'eut tenu qu'à lui, il serait retourné dans la société des loups, qu'il préférait à celle des hommes.

(154) *Voy.* l'art. *Ours* dans le *Dict. d'hist. nat.*, de Déterville, p. 453.

(155) Voy. l'*Hist. nat. Poloniæ*, par le jésuite RZACZINSKY, p. 355.

(155*) *Evangel. medic.*, Iéna, 1706, p. 133.

(156) *Observ. med.*, liv. IV, ch. 10.

(157) « Les individus que nous nommons sauvages, parce qu'ils ont été trouvés errants depuis leur enfance dans les forêts, ne peuvent point avoir de voix (ils n'ont que des cris), l'intelligence ne se développant pas dans l'état d'isolement, et nécessitant la vie sociale. » (MAGENDIE, *Précis de physiologie : De la voix proprement dite*, 2e édit.)

Digitized by Google

tion, mais il mourut trois ans après avoir été pris (158).

On a aussi trouvé des femmes sauvages dans les forêts. Le journal de Breslaw, où nous avons puisé l'histoire précédente, donne la notice d'une jeune fille trouvée en 1717 dans une forêt montueuse (province d'Over-Yssel, en Hollande). Elle pouvait avoir dix-neuf ans, marchait sur deux pieds, courait fort vite et vivait d'herbes, de racines et de feuillages. Elle faisait entendre un bégaiement inintelligible. Elle regretta d'abord son premier genre de vie.

M. Sigaud-Lafond cite, dans son *Dictionnaire des merveilles de la nature*, l'histoire d'une autre fille trouvée en 1767 dans le comté de Hont (Basse-Hongrie). Elle était nue, grande, robuste et paraissait avoir dix-huit ans. Sa peau était brune, son regard effaré, son caractère plein de rudesse. Elle ne voulait manger que de la chair crue, qu'elle dévorait avec une avidité extraordinaire, ainsi que des racines sauvages et des écorces d'arbres.

L'histoire la plus célèbre de ce genre est celle de Mlle Leblanc, racontée par Racine le fils, pour *faire connaître*, nous dit-il, *l'état où nous serions tous, tant que nous sommes, si nous avions été, comme elle, privés en naissant de toute société.*

En 1731, un être à forme humaine, pressé par la soif, entra dans le village de Songy, à deux lieues de Châlons. Il avait à la main un bâton court et gros par le bout, comme une massue. Les paysans lâchèrent contre lui un dogue dont le collier était armé de pointes de fer. Cet être inconnu attendit le dogue, et d'un coup de bâton l'étendit mort sur la place. Ensuite il regagna la campagne et disparut dans la forêt voisine. Peu de jours après, les domestiques du château de Songy (à cinq lieues de Châlons) aperçurent pendant la nuit, dans le jardin, sur un pommier chargé de fruits, une espèce de fantôme; ils s'approchèrent en silence afin d'environner l'arbre, mais le fantôme sauta sur un pommier voisin, et de là de branche en branche, hors du jardin, se sauvant dans le bois, au sommet d'un arbre très-élevé. Le seigneur de Songy accourut avec ses domestiques et des paysans, et l'on reconnut sur l'arbre un être semblable à une jeune fille, à peau très-brune et à longs cheveux flottants. On cerna l'arbre, où la jeune fille restait tapie dans le plus épais du feuillage. Après l'avoir gardée à vue pendant quelque temps, on pensa que la faim et la soif la feraient sortir de sa retraite. La dame du lieu fit placer au pied de l'arbre un seau plein d'eau (159). Après quelque hésitation, la jeune fille descendit et s'approcha du seau pour boire. Elle avalait l'eau en plongeant le menton jusqu'à la bouche. On la saisit, mais ce ne fut pas sans de grandes résistances de sa part. Elle avait les ongles des pieds et des mains très-longs et très-durs. Ses doigts étaient singulièrement nerveux. Ses pouces étaient surtout très-forts et démesurément allongés. Arrivée au château, son premier mouvement fut de se jeter sur des volailles crues que le cuisinier préparait (160).

Tel avait été jusque-là l'abaissement de ses facultés intellectuelles que, quoiqu'elle fût âgée de 17 à 18 ans lorsqu'on s'empara d'elle, *elle ne put se rappeler que peu de choses de son premier état*, quand on l'interrogea après qu'elle eut été instruite et qu'elle eut appris à parler. Mais si son intelligence était restée inerte, son corps avait acquis des facultés inconnues dans l'état social. Elle savait pousser de la gorge un cri effrayant, imiter le cri de quelques animaux, grimper aux arbres avec une agilité merveilleuse, et sauter d'un arbre à l'autre, tuer les loups (161), prendre les lièvres à la course, boire leur sang et dévorer leur chair. « La manière dont elle courait après les lièvres, » dit Racine, « est surprenante; elle a donné des exemples de sa façon de courir. Il ne paraissait presque point de mouvement dans ses pieds et aucun dans son corps; ce n'était point courir, mais glisser... Cette même agilité qu'elle avait sur la terre, elle l'avait dans l'eau, où elle allait chercher les poissons, qui étaient pour elle des mets très-friands. Elle restait longtemps plongée; l'eau paraissait être son élément. » Sa force était si grande, qu'elle dit à Racine avoir repoussé six hommes qui voulaient entrer dans sa chambre, en renversant sa porte sur eux.

« Lorsque, peu à peu apprivoisée, elle eut appris notre langue (162), après avoir répété qu'elle ignorait d'où elle venait, n'ayant jamais vu que des forêts où elle avait vécu avec une compagne de son âge, elle raconta comment elle l'avait perdue, ce qu'elle m'a raconté dans la suite de la même façon. Toutes deux, nageant dans une rivière (la Marne, sans doute), entendirent un bruit qui les obligea de plonger. C'était un chasseur, qui de loin ayant cru voir deux poules d'eau, avait tiré sur elles. Elles poussèrent leur voyage beaucoup plus loin, et, sortant de la rivière pour entrer dans un bois, elles trouvèrent un chapelet qu'il fallut se disputer, parce que toutes deux voulaient s'en faire un bracelet. Notre sauvage ayant reçu un coup sur le bras, répond à sa compagne par un coup sur la tête, malheureusement si violent que, suivant son expression, elle *la fit rouge*. Aussitôt, par ce mouvement de la nature qui nous porte à secourir nos semblables (163), elle va chercher un chêne et monte jusqu'au haut, espérant, m'a-t-elle dit, trouver une gomme propre à guérir le mal qu'elle avait fait. J'ignore quelle connaissance elle avait de ce remède. L'ayant trouvé, elle retourne à l'endroit où elle avait laissé sa compagne; elle n'y était plus, et ne l'a jamais revue. » (164).

Un autre sauvage de 11 à 12 ans, aperçu d'abord dans les bois de la Canne (Tarn), puis dans les environs de Saint-Cernin (Aveyron), où il fut pris en 1798, a été l'objet d'explorations faites avec une rare sagacité d'esprit, par le docteur Itard, médecin de l'institution impériale des sourds-muets, à Paris. « Ce malheureux enfant, » dit M. Morel, « offrait l'affligeant spectacle de la dégradation humaine. La grossièreté de ses sens, ses appétits, ses instincts brutaux, son indifférence pour les objets étrangers à la satisfaction de ses besoins, ses habitudes sauvages, sa profonde aversion pour la société et ses ouvrages, son amour de l'indépendance,

(158) *Breslauer Sammlung IV Suppl. Versuch* 35.

(159) Racine parle d'une anguille qu'on lui aurait aussi montrée pour l'attirer. Cette circonstance de l'anguille est assez bizarre pour qu'on puisse soupçonner quelque erreur de la part de la jeune sauvage.

(160) Elle ne tarda pas à tomber dangereusement malade; elle ne pouvait trouver de soulagement qu'en suçant du sang chaud qui glissait dans ses veines comme une sorte de baume. Ses ongles et ses dents tombèrent à mesure qu'elle s'accoutuma à notre nourriture. La tentation de retourner dans les bois pour y vivre seule la prenait souvent et la plus violente de ces tentations, était celle de boire le sang de quelque animal vivant.

(161) Elle se servait pour cela d'un bâton qu'elle portait à une espèce de ceinture, et qu'elle a depuis appelé son *boutoir*.

(162) Extrait de la notice publiée par L. Racine dans son *Poëme de la religion*.

(163) On voit bien qu'ici comme dans plusieurs autres cas, Racine prête ses sentiments et ses idées à la pauvre sauvage.

(164) De Châlons, Mlle Leblanc fut conduite à Paris où elle voulait se faire religieuse; mais sa faible santé l'empêcha d'exécuter cette résolution. Elle est morte à Paris vers 1780.

Digitized by Google

l'abrutissement de son intelligence, le son monotone et guttural de sa voix, tout, jusqu'à sa marche précipitée et au balancement de son corps, tout attestait la longue et délétère influence d'une vie errante et solitaire (165).»

« Etranger à cette opération réfléchie, qui est la première source de nos idées, il ne donnait de l'*attention*, » dit M. Itard, « à aucun objet, parce qu'aucun objet ne faisait sur ses sens nulle impression durable. Ses yeux voyaient et ne regardaient point; ses oreilles entendaient et n'écoutaient jamais; et l'organe du toucher, restreint à l'opération mécanique de l'appréhension des corps, n'avait jamais été employé à en constater les formes et l'existence (166). »

« Le sauvage de l'Aveyron, dont le développement fut assez remarquable par rapport à son point de départ, ne franchit pourtant pas les premiers degrés de la civilisation et finit par rester stationnaire (167). » Il mourut à Paris en 1828. Il n'était point idiot, comme l'ont prétendu quelques auteurs systématiques, Gall, etc. Virey, observateur judicieux, qui a vu et examiné plusieurs fois ce sauvage, et en a fait le sujet d'une dissertation qu'il a publiée à la fin de son *Histoire naturelle du genre humain*, dit qu'on *ne peut pas le regarder comme un imbécile* (168).

Nous venons de voir un jeune sauvage surpris dans les bois, sautant d'arbre en arbre, vivant nu, de la vie d'un singe plutôt que d'un homme, n'articulant aucun son que des cris imités des animaux qu'il avait entendus, dont l'intelligence reste profondément dégradée au milieu de cette vie errante et de cette liberté absolue. Nous pouvons citer un autre malheureux enfant qui, pendant douze ans a été, au contraire, retenu dans une contrainte et une captivité absolue au fond d'un cachot, où un homme dont il ne voyait jamais la figure lui apportait chaque jour du pain et une cruche d'eau. Ce jeune homme fut trouvé au mois de mai 1828, à l'entrée d'une des portes de la ville de Nuremberg, dans une attitude immobile. Il ne parlait pas, mais il pleurait. Il tenait en main une lettre adressée à un officier du régiment des chevau-légers en garnison dans la ville. Cette lettre annonçait que, depuis l'âge de 4 ans jusqu'à celui de 16, le porteur avait été renfermé dans un cachot, qu'il avait été baptisé, que son nom était Gaspar Hauser, et qu'il était destiné à entrer dans les chevau-légers. « Jamais, » lit-on dans une lettre adressée au rédacteur du *Globe*, le 15 novembre 1829, « jamais il n'y eut table rase comme celle de son esprit et de son âme à 16 ans. »

« ... Jusqu'à présent, » dit M. Feuerbach (169), « c'est-à-dire peu de temps après qu'il fut sorti de son cachot, rien n'existait pour lui que ce qu'il pouvait voir, ouïr, sentir, flairer ou goûter, et son esprit, si vif et bientôt si spéculatif, n'acceptait encore rien de ce qui échappe aux sens ou qui ne pouvait lui être rendu sensible. »

Après avoir reçu un développement intellectuel très-remarquable, l'infortuné Gaspar fut assassiné en plein midi au jardin botanique de la ville de Nuremberg, en 1832.

Gaspar Hauser présenta des particularités physiologiques qui méritent d'être remarquées. Sa physionomie était, au sortir de son cachot, très-commune et sans expression; les parties inférieures de sa figure s'étendaient un peu en avant. Ses yeux avaient l'expression d'une torpeur animale. La partie gauche de sa figure était notablement retirée et tordue. Mais cette conformation de sa figure changea tout à fait dans le laps de quelques mois; son regard devint vif et expressif, les parties inférieures et saillantes de la figure rentrèrent tellement qu'il était difficile de le reconnaître. Il montrait la plus grande horreur pour toute espèce d'aliments, excepté pour le pain et l'eau. Sa salive était terne et tellement collante qu'il s'en servait pour attacher des images à la muraille; lorsqu'on voulait les en arracher, c'était ordinairement le papier ou la chaux qui cédaient.

Sa vue ne connaissait, pour ainsi parler, ni jour ni nuit; il marchait pendant les ténèbres avec la même assurance que pendant le jour. En pleine nuit, il pouvait distinguer les couleurs, même foncées, le vert, le bleu, etc. Son ouïe était aussi d'une subtilité merveilleuse. Son odorat fut la cause que toute sa vie ne fut plus qu'un tourment. Ce qui nous paraît, à nous, sans odeur, était loin de l'être pour lui. Il pouvait distinguer de loin, même lorsqu'il ne les voyait pas, les différentes sortes d'arbres.

Quant à la susceptibilité des organes du *toucher*, surtout pour les irritations galvaniques, elle était étonnante. Lorsqu'on dirigeait vers lui le pôle nord de la barre aimantée, il ressentait qu'un courant d'air partait de lui; si c'était le pôle sud, il disait qu'on soufflait sur lui. Pendant ces expériences, la sueur lui venait au front et il se sentait agité. Un jour, entré dans une boutique d'ouvrages de laiton, il se hâta d'en sortir, en criant qu'il était tiré par tout le corps et de tous les côtés. On a eu outre observé en lui, à un degré supérieur, le magnétisme animal.

Nous venons de voir, dans les divers récits qui précèdent, l'histoire de l'*homme de la nature* non moins cher à la philosophie de notre temps qu'à celle du siècle dernier. C'est à l'école de J.-J. Rousseau qu'appartiennent aujourd'hui la plupart des zoologues, anthropologues, ethnographes et philosophes de la France, de l'Allemagne, etc. Tous partent de l'*homme de la nature*, idéal éternel des doctrines philosophiques et sociales modernes. Toutefois il faut convenir que les faits sont bien peu favorables au système. En effet, si l'homme, comme on le prétend, avait commencé par l'*état de nature*, on ne comprend pas comment il en eût pu sortir. Tous les individus, isolés au fond des bois, dans la compagnie des animaux, dont nous venons

(165) *Notice biographique sur M. Itard*, dans les Annales de l'éducation des sourds-muets.

(166) *Rapport au ministre de l'intérieur.*

(167) M. Morel, ouvrage cité. — On lira avec un vif intérêt les deux Mémoires publiés par M. Itard, le premier intitulé : *De l'éducation d'un homme sauvage* ou *des premiers développements physiques et moraux du jeune sauvage de l'Aveyron* (1801). Le second porte le titre de : *Rapport au ministre de l'intérieur sur les nouveaux développements du sauvage de l'Aveyron* (1807).

(168) Nous ajouterons quelques détails physiologiques sur ce jeune Aveyronnais. Quand on le prit, on lui présenta des pommes de terre qu'il mangea crues ainsi que des châtaignes et des glands, rejetant toute autre nourriture, telle que viande, pain, pommes, etc.; il rejetait aussi le sucre, le sel, etc.; il flairait toutes les nourritures qu'on lui offrait avant de les goûter. Il se tenait presque tout le jour accroupi, mangeant continuellement et aimant à dormir ensuite. En se couchant, il se blottissait en boule et se berçait pour s'aider à dormir. Il était très-maigre quand on le prit; il devint fort gras. Il ne craignait nullement le grand froid ni l'extrême chaleur. Quand il suait, il se parsemait la peau de poussière, car il n'aimait pas l'humidité. Ses mains n'étaient point calleuses, mais il avait de grands ongles et ses doigts étaient d'une flexibilité étonnante. Ses cheveux blonds lui couvraient presque tout le visage. Il n'avait aucune idée de pudeur, il ne songeait qu'à lui et ne sentait que lui seul, c'était un parfait égoïste.

(169) L'ouvrage de M. Feuerbach est intitulé : *Kaspar Hauser, Beispiel eines Verbrechens am Seelenleben des Menschen*, Ansbach, 1832. Cet écrit est plein d'intérêt au point de vue physiologique et psychologique.

Digitized by Google

de lire l'histoire, ont regretté leur premier genre de vie, et nous n'en avons vu aucun chercher à améliorer son abjecte condition. Tous, au contraire, en sont très-satisfaits et désirent y rentrer après avoir été violemment introduits dans la société humaine (170).

Non-seulement l'âme était descendue au dernier terme de la dégradation, mais le corps lui-même tendait à changer de formes et de proportions. La station droite devenait horizontale à la manière des quadrupèdes. La conformation de plusieurs parties de la tête et de la poitrine se rapprochait de celle des moutons au milieu desquels il vivait, dans l'enfant irlandais décrit par Tulpius. Nous avons remarqué la longueur des pouces chez la sauvage de Songy, chez tous, la longueur et la dureté des ongles, la force des dents qui permettait aux uns de dévorer la chair crue, aux autres de broyer le foin, les feuilles, les écorces d'arbres, ou de mettre en fuite en les mordant les animaux les plus féroces. La plupart ont les cris des animaux au milieu desquels ils vivent, ou des cris plus effrayants encore. Tout, dans leurs habitudes, se rapporte au corps, à sa nourriture, à sa conservation, à la satisfaction de ses besoins les plus grossiers ; aussi développe-t-il des facultés qu'*a priori* on ne croirait pas l'homme capable d'acquérir. Ils courent, grimpent, sautent avec une prodigieuse légèreté, ou nagent, plongent, pêchent avec la main, prennent à la course les animaux les plus agiles, abattent d'un seul coup les animaux féroces. (La sauvage de Songy et sa compagne.) La plupart des sens, l'ouïe, la vue, l'odorat surtout, ont une finesse extrême. Chez plusieurs, l'odorat sert à distinguer avec l'infaillibilité de l'instinct des animaux, les plantes qui leur conviennent.

Toutefois on n'est pas peu embarrassé pour expliquer comment à l'origine le corps put s'accoutumer à un régime si étrange et prendre les habitudes d'une hygiène si anormale. La transition à un état si en dehors des conditions ordinaires, a dû être préparée par une première enfance probablement fort misérable, vagabonde, accoutumée déjà aux privations, aux souffrances de toutes sortes. Il semble qu'un enfant même de 7 à 8 ans, élevé jusqu'à cet âge chez des parents qui auraient pu lui procurer la nourriture, le vêtement et un toit, périrait infailliblement s'il était jeté tout à coup au milieu de nos forêts si stériles en fruits comestibles. Il ne tarderait pas à être victime de la faim, de la nudité, des dures intempéries de nos climats et de mille dangers contre lesquels il serait sans ressource.

Quant à ceux de ces individus qui vivaient en société avec des animaux féroces qui les avaient adoptés, c'est une difficulté de plus à résoudre.

Nous terminerons ce que nous avions à dire sur l'*homme de la nature*, par quelques remarques sur l'opinion d'un auteur récent qui voit dans certains actes de mademoiselle Leblanc des *actes raisonnés*, des *sentiments du cœur*, la *réflexion* et le *calcul de la pensée* (171). Il se fonde d'abord sur ce qu'ayant été *questionnée par signes pour savoir où elle était née, elle montra un arbre*. J'avoue que je serais singulièrement embarrassé si j'avais à faire comprendre *par signes* cette question à une personne ordinaire : *Où êtes-vous née ?* Mais mon embarras serait extrême si je m'adressais à une pauvre sauvage intellectuellement aussi dénuée que celle dont nous parlons, et je craindrais fort de n'avoir point été compris. Quel est le *signe* ou quels sont les *signes naturels* qu'on pourrait employer dans une pareille circonstance ? La question qu'on lui adressait était assez complexe et je ne vois pas comment elle peut être exprimée par des *signes naturels*. Il y a tout lieu de croire que notre sauvage ne comprit rien aux gestes qu'on faisait devant elle. Ce qui confirme cette supposition, c'est que plus tard, quand elle sut parler, elle dit à M. Valmont de Bomare, qui la vit et l'interrogea, en 1765, que *ses parents cultivaient la terre et qu'elle allait souvent ramasser des herbes sur le bord de la mer pour engraisser leur terrain*. Ainsi la *précision* de sa réponse aux gens de Songy est tout à fait chimérique.

Le même auteur voit les *sentiments du cœur* et un *calcul de la pensée* dans l'action d'aller chercher au haut d'un chêne un remède propre à guérir la plaie qu'elle avait faite à sa compagne. Ce fait est fort obscur dans l'histoire de notre sauvage. Qu'était-ce que ce remède ? Racine parle d'une *gomme*... qui est-ce qui connaît la gomme du chêne et sa propriété sanguisorbe ? Le *tan* mélangé au charbon pulvérisé est très-utile pour panser les plaies, mais on ne prétendra pas sans doute que le *calcul de la pensée* de la jeune sauvage allait jusque-là. Il est très-vraisemblable que ses souvenirs étaient bien confus sur ce point. En effet, elle dit à M. Valmont de Bomare que « voyant saigner sa compagne, elle courut chercher des grenouilles, en écorcha une, lui colla la peau sur le front, et banda sa plaie avec une lanière d'écorce d'arbre qu'elle avait arrachée avec ses ongles. La blessée prit le chemin de la rivière et disparut sans qu'on ait su depuis ce qu'elle était devenue. » Elle dit, au contraire, à Racine qu'étant *retournée à l'endroit où elle avait laissé sa compagne, elle ne l'y trouva plus*... Que croire, que penser au milieu de toutes ces contradictions (172) ?

Les lois qui régissent l'homme sont unes et invariablement les mêmes dans les mêmes conditions d'existence. C'est en vain que nos systèmes essayent de les faire fléchir et de chercher dans l'individu isolé ce qui ne peut se trouver que dans l'individu social. L'homme intelligent et moral ne se développera jamais spontanément et sans le secours d'une puissance ou d'une direction externes, parce qu'il n'a point en lui-même la raison de son développement. Dans l'isolement et sans aucune parole d'instruction, la nature physique restera inerte en lui et sans manifestation, c'est-à-dire sans

(170) Aucune société barbare ou sauvage n'est sortie de son état par elle-même et sans un éducateur. Il en est de même de l'individu.

(171) Le P. Chastel, *De la valeur de la raison.*

(172) Si la sauvage de Songy avait eu *des idées* comme celles qu'on lui suppose, il semble qu'elle aurait *pensé* à se rapprocher de ses semblables, à implorer leur assistance. Dans ses courses vagabondes, elle avait eu mainte occasion de voir d'autres hommes, leurs habitations, les produits de leur industrie, et pourtant jamais elle n'a eu le désir ou la curiosité de se mettre en rapport avec eux. Tout en elle se meut sous l'impulsion de l'organisme et de ses plus grossiers instincts. L'homme, par le côté matériel de son être, résumant en lui les êtres inférieurs, en a toutes les propriétés égoïstes : il jouit comme un animal, il absorbe comme un végétal, il s'isole comme un minéral.

« L'homme privé dès sa naissance, du commerce de ses semblables et de l'usage de tous les signes que ce commerce nous conduit à instituer, ne s'élève point au-dessus du cercle étroit dans lequel végète la brute que nous vouons au mépris, et à laquelle nous daignons à peine accorder quelque portion de notre intelligence. On connaît l'histoire du jeune homme trouvé dans les forêts de la Lithuanie, qui donna lieu aux observations consignées dans les mémoires de l'Académie des sciences. On connaît celle de la sauvage champenoise. On sait qu'ils ne différaient en rien des animaux au milieu desquels ils s'étaient trouvés jusqu'alors exilés. Ils avaient leurs penchants, leurs habitudes, leur industrie ; rien en eux n'annonçait la présence de cette raison qui réfléchit, qui combine, qui règle toutes nos facultés, et fait de l'homme un être pensant. » (Degérando, *Des signes et de l'art de penser*, t. I, Introd., p. i.)

Digitized by Google

réaction, parce qu'elle ne recevra point d'action qui lui convienne, d'excitation qui réveille et vivifie le germe qui dort en elle. L'homme physique seul se développera en raison des influences qui le pénètrent, mais l'intelligence et la volonté demeureront ensevelies dans les instincts de l'animalité.

NOTE H (col. 167).

Le Verbe.

L'antiquité n'ignorait point la toute-puissance de la parole divine, et possédait même plusieurs dieux-verbes. Mais ces dieux occupaient, chacun dans sa religion, une place subordonnée à côté et tout près des déités principales dont ils étaient les messagers et les interprètes.

Ces dieux-verbes et leurs mythes attestent que l'humanité a su, dès les temps anciens, qu'au commencement l'univers avait été fait par la simple parole de Dieu, et que Dieu avait ensuite parlé aux peuples pour leur révéler sa volonté. La terre entière est pleine de la gloire du Verbe.

Sa gloire s'est même communiquée au verbe humain. Créé à l'image de Dieu, l'homme a cru remarquer dans sa parole quelque chose de la toute-puissance que possédait celle de son auteur; il lui a semblé que par ses prières, ses chants, ses bénédictions et ses malédictions, par ses évocations et ses exorcismes, il pouvait à volonté ébranler les cieux, la terre et les enfers; il s'est imaginé, comme les Finnois, qu'avec les *trois paroles originelles du Créateur*, il guérirait tous les maux, ou, comme l'Hindou, qu'en répétant sans se lasser le nom sacré *aum*, que Dieu avait prononcé le premier, il s'identifierait avec Dieu lui-même.

Quand serait née la magie, si l'humanité n'avait pas passé son enfance dans l'extase et les rêves d'une foi qui, dans sa surabondance de forces, ne se comprenait pas elle-même? Et comment l'homme, dont les mots sont des sons impuissants, aurait-il eu l'idée d'attribuer aux mots divins une énergie incommensurable et des effets qu'il ne peut concevoir s'il n'avait appris par la révélation que *Dieu dit, et la lumière est.* La phrase de la cosmogonie de Moïse qui excitait l'admiration de Longin, n'est point une de ces expressions sublimes que trouvent une fois dans leur vie les poëtes; c'est de la simple prose, mais de la prose de Dieu, que l'homme n'aurait jamais inventée.

FIN DE L'INTRODUCTION ET DES NOTES ADDITIONNELLES.

MAPPEMONDE ETHNOGRAPHIQUE.

LANGUES ASIATIQUES.

I. Famille des langues sémitiques.— Hébraïque, Syriaque, Pehlvi, Arabe, Gheez, Amharique, etc.

II. Langues de la région caucasienne.— *Familles :* Géorgienne : *Géorgien*, etc.; Arménienne : *Arménien*, etc.; Aware : *Aware propre*, etc.

Autres langues. — Mizdjeghi, Circassienne, Abasse, etc.

III. Famille des langues persanes.— Zend, Parsi, Persan, Kurde, Pouchto, etc.

IV. Langues de la région indienne. — Famille sanskrite : Sanskrit, Pali, Hindoustani, Cachemire, Zingane, Malcyalam, Cingalais, Tamoule, Telinga, Bengali, Maharatte, etc.

Autres langues. — Touppahs, Garrow, Goands, Wadasse, etc.

V. Langues de la région transgangétique. — *Familles :* Tibétaine : *Tibétaine propre*, etc.; Chinoise : *Kouwen, Kouan-hoa*, etc.; Japonaise : *Japonaise*, etc.

Autres langues. — Kukheng-Barma, Moan-Perguane, Laos Siamoise, Anamite, Coréenne, etc.

VI. Groupe des langues tartares.— *Familles :* Toungouse : *Mandchoue, Toungouse;* Tatare ou Mongole : *Mongole, Kalmouke*, etc.; Turke : *Turke, Yakoute, Tchouwache.*

VII. Langues de la région sibérienne. — *Familles :* Samoyède : *Khassovo, Tawghi, Soyote*, etc.; Jenisseï : *Denka, Imbzk*, etc.; Koryèque : *Koryèque, Karaga, Tchktche de Pallas*, etc.; Kamtchadale : *Kamtchadale-Koryèque*, etc.; Kourilienne : *Kourilienne, Jesso*, etc.

Autre langue. — Youkaghire.

LANGUES EUROPÉENNES.

I. Famille basque ou ibérienne. — Escuara ou Basque.

Famille celtique.— Galique, Cymraeg ou Kumrbe.

II. Famille des langues thraco-pélasgiques ou gréco-latines. — Albanaise, Etrusque, Grecque ancienne, Grecque moderne, Latine, Romane, Italienne, Française, Espagnole, Portugaise, Valaque, etc.

III. Famille des langues germaniques. — Haut-Allemand ancien, Allemand, Frison, Néerlandais, Mésogothique, Normannique, Suédois, Danois, Anglo-Saxon, Anglais, etc.

IV. Famille des langues slaves. — Illyrienne ou Slavonne, Russe, *Tchekhe*, Polonaise, Wende, Prueze, Lithuanienne, Lettonienne, etc.

V. Famille des langues ouraliennes. — Finnoise, Esthonienne, Lappone, Tcheremisse, Permienne, Wotièque, Madjar ou Hongroise.

LANGUES AFRICAINES.

I. Langues de la région du nil. — *Familles :* Egyptienne : *Egyptien ancien, Egyptien moderne* ou *copte;* Nubienne : *Nuba-Kensy;* Troglodytique : *Bicharienne-Adareb*, etc.; Shiho : *Shiho, Dankali-Adaïel.*

Autres langues. — Chillouk, Tacazze Shangalla, Tcheret-Agow, etc.

II. Langues de la région de l'atlas ou famille des langues atlantiques. — Atlantique propre ou Amazigh, Ertana ou Touarick. Tibbo, Atlantique arabisée ou Amazigh arabisée, Chellouh, Guanche.

III. Langues de la nigritie maritime. — *Familles :* Mandingo : *Mandingo, Jallonka, Sousou*, etc.; Achantie : *Achantie, Felu, Akkripon, Inta*, etc.; Dagwumba : *Dagwumba*, etc.; Ardrah : *Ardrah-Judah*, Benin? etc.; Kaylee : *Kaylee*, etc.

Autres langues. — Foulah, Wolof, Serere, Seracolet, Boullam, Acra, Kerrapee, Oongobai, Empoôngwa, etc.

IV. Langues de l'afrique australe. — *Familles :* Congo : *Loango, Congo, Bunda, Molua?* etc.; Caffre : *Caffre propre, Betjouane*, etc; Hottentote : *Hottentote, Saab;* Monomotapa : *Monomotapa? Macouas, Sowaiel*, etc.; Gallas : *Gallas, Mazimbos?* etc.

V. Langues de la nigritie intérieure ou du soudan.— *Familles :* Haoussa : *Haoussa*, etc.; Bornouane, *Bornou*, etc.

Autres langues. — Tombouctou, Maniana, Kallagi, Baghermeh, Mobba, Darfour, Wassanah? Hibo, Eyeos, etc.

Digitized by Google

LANGUES OCÉANIENNES.

I. Famille des langues malaises.—Grand-Océanien, Java vulgaire, Basa-Krama, Bali vulgaire, Malais propre, Battas, Achin, Redjang, Bima, Timouri, Ternati, Bugis, Macassar, Tagalog, Biss-yo, Soulou, Mindanas, Chamarre, Ulea, Radack, Nouveau-Zélandais, Tonga, Taïtien, Marquesas, Sandwich, Si-deïa, Madecasse, etc.

II. Langues des nègres océaniens et d'autres peuples. — Tembora, Sidney, Endeavour-Parkinson, Lachlan's-Oxley, Dory, Vaigiou-Papou-Offak, Nouvelle-Irlande, Tanna, Mallicolo, Nouveau-Calédonien-Cook, Nouveau-Calédonien-Rossel, Diemen-Rossel, Pelew, etc.

LANGUES AMÉRICAINES.

I. Langues de la région australe de l'amérique méridionale. — *Familles :* Chilienne : *Chiliduga* ou *Araucan*, Vuta-Huiliche, etc.

Autres langues. — Pecherais, Patagone, Tehuelhet, Puelche.

II. Langues de la région péruvienne. — *Familles* : Mocoby-Abipon : *Mocoby*, *Abipon*, *Toba*, etc.; Vilela-Lule : *Vilela*, *Lule*, etc.; Péruvienne : *Péruvienne* ou *Quichua*, *Aymara*, etc.

Autres langues. — Aguitequedichaga, Zamuca, Chiquitos, Carapuchos, Panos, Xeberos, Capanaguas, etc.

III. Langues de la région guarani-brésilienne. — *Familles :* Guarani : *Guarani propre*, *Brésilienne* ou *Lingoa-Geral*, *Omagua*, etc.; Purys : *Purys*, etc.; Macharis : *Camacan*, *Patachos*, etc.; Payagua-Guaycurus : *Guaycurus*, *Payagua*, etc.

Autres langues. — Charrua, Minuane, Guayana, Botecudos, Mundrucus, Araras, Mayurunas, Guanas, Bororos, Guatos, Appiacas, Cayapos, Chavantes, etc.

IV. Langues de la région orenoco-amazone ou andes-parimes. — *Familles :* Caribe-Tamanaque : *Caribe*, *Chaymas*, *Tamanaque*, *Guaronos*, *Arawaque*, etc.; Saliva : *Saliva*, *Macos*, etc.; Cavere-Maypure : *Maypure*, *Mocos*, *Guaypunabis*, etc.; Yarura-Betoï : *Yarura*, *Betoï*, etc.

Autres langues. — Rocouyenne, Oyampis, Guaharibos, Maquiritare, Ottomaque, Manitivitanos, Chibcha ou Mozcas, Cunacunas, Goahivos, Popayan, Paes, Dariel, Guaimies, Xibaros, Mainas, Encabellada, Quitos, Cofane, Ticuna, Guamia, etc.

V. Langues de la région de guatemala. — *Familles :* Maya-Quiche : *Maya* ou *Yucatane*, *Haïti ?* *Mam*, Quiche, Kachiquel ? *Zutugil*, *Kachi ? Poconchi ?* etc.

Autres langues. — Chontal, Mosquitos, Poyals, Mopane, Chol, Laucadones, Tzendal, Chiapaneca, etc.

VI. Langues du plateau d'anahuac ou du mexique. — *Familles :* Mexicaine : *Mexicaine* ou *Aztèque*, *Cora*, etc.

Autres langues. — Mixteca, Zapoteca, Totonaca, Huasteca, Othomi, *Tarasque*, etc.

VII. Langues du plateau central de l'amérique du nord et des pays limitrophes a l'est et a l'ouest. — *Familles :* Tarahumara : *Tarahumara*, *Opata*, etc.; Panis-Arrapahoes : *Panis*, *Arrapahoes*, *Keres*, *Jetans*, *Yuta*, etc.; *Caddos*, *Adaize*, etc.

Autres langues. — Cinaloa, Guazave, Pimas, Sonora, Allighewi? Casas-Grandes? Moqui? Yabipais, Apaches, Tancards, Pascagolas, Appalaches, etc.

VIII. Langues de la région missouri-colombienne. — *Familles :* Colombienne : *Colombienne-Supérieure*, *Colombienne-Inférieure*, *Multnomah*, etc.; Sioux-Osage : *Sioux*, *Winebago*, *Ottoes*, *Maha*, *Minetares*, *Corneille*, *Osage*, etc.

Autres langues. — Sussee, Paegan, Nateotetain.

IX. Langues de la région alléghanique et des lacs. — *Familles :* Mobile-Natchez ou Floridienne : *Natchez*, *Muskohge*, *Chikkasah*, *Chaktah*, *Cheerake*, Mobile; Woccons-Katahba : *Katahba*, etc.; Mohawk-Hurone ou Iroquoise : *Mohawk*, *Hurone*, *Oneidas*, etc.; Lennape, Chippaways-Delaware ou Algonquino-Mohegane : *Sawanou*, *Saki-Ottogami*, *Miamis-Illinois* ou *Delaware*, *Mohegan*, Abenaqui, *Gaspésien* ou *Miomac*, *Algonquino-Chippaways*, *Knistenaux*, *Cheppewyan propre*, *Tacoulies*, etc.

Autres langues. — Timuacana, Bahama, etc.

X. Langues de la côte occidentale de l'amérique du nord. — *Familles :* Waicure : *Waicure*, etc.; Cochimi-Laymona : *Cochimi propre*, etc.; Matalans-Quirotes : *Matalans*, etc.; Kolouche : *Kolouche propre*, *Tchinkitane*, etc.

Autres langues. — Pericu, San-Diego, Santa-Barbara, Rumsen, Eslene, Chulpun, Tcholovones, Killamuks, Noutka ou Wakash, Ile de la Reine-Charlotte, Ougaljakhmoutzi, Kinaïtze, etc.

XI. Langues de la région boréale de l'amérique du nord ou famille des idiomes eskimaux. — Eskimau, Tchougache Konega, Aleutien, Aglemonte ou Tchouktche-Américain, Tchouktche propre ou Tchouktche-Asiatique.

Digitized by Google

DICTIONNAIRE

DE

LINGUISTIQUE.

A

ABABDÉE. *Voy.* TROGLODYTIQUE.

ABASSE. *Voy.* ABAZE.

ABAZE, ABASSE ou ABSNE, langue classée dans la région caucasienne, parlée par les *Abazes*, *Abasses*, *Abasgiens*, *Abassi* ou *Awchasen*, dont le véritable nom est *Absne*, et qui sont les *Abasci* mentionnés dans le périple du Pont d'Arrien et les *Awasgi* ou *Abasgi* des auteurs bysantins. Les Abasses sont partagés en plusieurs hordes, dont voici les principales : les *Abasses* proprement dits ou *Awchasen*, qui demeurent dans l'Abchaseti ou la Grande-Abassie, pays placé le long du Caucase méridional et de la côte nord-est de la mer Noire. Soumis d'abord aux Romains, ensuite aux Lasi, aux Géorgiens, aux Persans, aux empereurs de Constantinople et aux Turks, ils sont actuellement vassaux de l'empire russe. C'est sur leur territoire que se trouvait l'ancienne Dioscurias, où le commerce rassemblait un si grand nombre de nations différentes. Les *Topanta*, nommés *Alti-Kessek-Abasi* par les Tartares; ils habitent la Petite-Abassie, qui fait partie de la Circassie entre le Kuban et le Tereck, et sont en partie vassaux de l'empire russe, et en partie des princes circassiens. Les *Beschil bai*, qui demeurent le long de l'Urup et sont indépendants. Les *Natuschachi* ou *Netschquadscha*, qui demeurent à l'ouest du Schapsich et le long des ruisseaux et des fleuves Attakum, Bakan, Zemes, Ta sipsh, Shup, etc., etc.; ce sont de terribles voleurs qui n'obéissent à personne. Les *Barrakai*, qui vivent sur les bords du Khotz et du Gut son affluent. Les *Kasibeg*, qui habitent près des sources du grand et du petit Laba. La célébration du dimanche et l'observation des grands jeûnes de l'Eglise grecque rappellent le christianisme qu'ils professaient avant d'avoir embrassé la religion de Mahomet. Cette langue a plusieurs mots communs avec la circassienne, dont elle suit les règles de la syntaxe.

ABENAQUI. *Voy.* LENNAPPE.

ABIPON. *Voy.* MOCOBY.

ABOIEMENTS de chiens, langage qui y ressemble. *Voy.* CARAPUCHOS.

ABSTRACTION, dans l'idée et dans les mots. *Voy.* l'*Essai*, § III.

ABYSSINIQUE (LANGUE), une des branches de la famille sémitique, ainsi nommée parce qu'elle comprend les principaux idiomes de l'Abyssinie.

L'Abyssinie est cette contrée de l'Afrique située au delà de la Nubie, le long des côtes de la mer Rouge, peuplée d'abord par les fils de *Cusch*, fils de Cham. Les premiers habitants furent des *troglodytes*, c'est-à-dire habitant des cavernes creusées dans les flancs des montagnes. Des Juifs vinrent s'y fixer du temps de Nabuchodonosor (173); puis des

(173) Dans le pays on les nomme *Falâsyan* ou *exilés*. Ces Juifs ont conservé leur Bible et chantent les psaumes en hébreu. Et ce qui est très-remarquable, le caractère de cet hébreu est le *samaritain*, et l'alphabet amharique, seul en usage en Ethiopie, n'a de rapport qu'avec le samaritain, comme l'ont reconnu Ludolf et Deshauteraies. D'où il résulte, aux yeux de quelques critiques, une preuve insigne en faveur des traditions abyssiniennes, parce qu'à l'époque où cet empire (selon la Chronique d'Axum) embrassa le judaïsme, c'était le caractère dont se servaient les Juifs, qui n'ont adopté le chaldaïque qu'après la captivité. Toutefois nous devons convenir que ce point de critique est toujours très-controversé. Ainsi M. de Sacy a essayé de démontrer que l'alphabet éthiopien dérivait de l'alphabet des Grecs, ou plutôt de celui des Coptes (*Mém. de l'acad. des inscr.*, t. 50). Leipsius voulut

Digitized by Google

Égyptiens, des Ethiopiens, des Arabes s'étant répandus dans ces contrées en fuyant l'aridité des sables et des déserts de la Nubie, les Orientaux donnèrent à cette contrée le nom de *Habesch* ou *Abbas-chi*, c'est-à-dire *peuple mélangé*, d'où vient le nom d'*Abyssinie*. Les Abyssins repoussent ce nom et se donnent celui d'*Amharites* ou *Tugrayens* (*Tigréens*), du nom de leurs provinces, ou plus généralement celui de *Caschtans*, c'est-à-dire *chrétiens*. Dans leurs livres ils sont appelés *Ethiopiens*, mot dont se sert Homère; les Romains les nommèrent *Axumites*, d'*Axum*, leur capitale.

Leurs annales remontent jusqu'à *Maquela* (*Belkis* d'après les écrivains arabes), qui est cette reine de Saba venue à Jérusalem pour admirer la puissance et la gloire de Salomon.

Tous les idiomes parlés en Abyssinie peuvent être subdivisés en deux branches secondaires, selon qu'ils montrent plus ou moins d'affinité avec la langue axumite ou avec l'amharique. *Voy.* ces mots et SÉMITIQUES.

ACERRÆ, ville fondée par les Etrusques. *Voy.* ETRUSQUES.

ACHANTIE (FAMILLE), classée dans le groupe des langues de la Nigritie maritime. Elle comprend presque toutes les langues parlées le long de la côte d'Or et dans son intérieur; elles sont très-peu connues, à l'exception de l'achantie et de son dialecte fantie. Pleines de figures hyperboliques et pittoresques, leurs mots changent de signification selon les différentes intonations qu'on leur donne. Voici les langues que l'ethnographie paraît distinguer dans cette famille :

1° *Achantie*, parlée par les *Achantes* ou *Ashantees*, qui sont la nation dominante de l'empire de ce nom et les habitants du royaume d'Achantie propre, dont dépendent plus ou moins tous les royaumes de la côte d'Or et autres dans celles d'Ivoire et des Esclaves. Cette langue a peu de conjonctions et encore moins d'adverbes et de prépositions; elle remplace souvent ces dernières par un verbe à l'aide duquel elle exprime aussi le comparatif et le superlatif. L'achantie n'a pas de passif, n'emploie presque jamais les infinitifs, et le verbe *être* n'y est employé qu'au présent; sa déclinaison n'a ni genre, ni article indéfini; le préfixe *en* sert à y distinguer le pluriel des substantifs. Les principaux dialectes de l'achantie nous paraissent être les suivants : le *warsaw*, l'*akkim* et l'*aquapim*, parlés dans les pays de ce nom, tributaires des Achantes; l'*achantie propre*, parlé dans le royaume d'Achantie; c'est le plus sonore et le plus poli, non-seulement de cette langue, mais même de celles qu'on parle depuis Apollonia jusqu'au Rio-Volta; le *fantie*, qui est connu depuis longtemps et beaucoup avant l'achantie propre; il est parlé le long de la côte, depuis le royaume d'Ahanta jusqu'à celui d'Acra, par les *Fantes*, nation qui était la plus puissante de cette côte avant d'avoir été vaincue par les Ashantes, et de laquelle dépendaient les pays d'Agona et d'Akron; l'*assin*, parlé dans le royaume de ce nom, tributaire des Achantes, et dont les habitants sont encore plus civilisés que leurs dominateurs; l'*amina*, parlé dans le pays des *Amina*, situé dans l'intérieur; il paraît que ce peuple, jadis très-puissant, a été subjugué par les Achantes, et que sa langue est identique avec le dialogue fantie, ou du moins n'en diffère que comme un dialecte.

2° *Amanahaea*, parlée dans le petit royaume de ce nom situé sur la côte, et dit aussi Apollonia et Beïn.

3° *Ahanta*, parlée dans le royaume d'Ahanta, placé à l'est du précédent.

4° *Aöwin*, par les habitants du pays d'Aövin, l'Alwina des anciens voyageurs; il est gouverné par sept ou huit chefs indépendants les uns des autres, mais vassaux des Achantes.

5° *Affettou*, parlée dans le district de Fetou, Affettou ou Affettoo dans le pays des Fantes, dépendant des Achantes, et dans lequel se trouve le cap Cape-Coaste, chef-lieu des colonies anglaises dans la Guinée.

6° *Akkripon*, par les habitants d'Akkripon, pays de l'intérieur voisin des Amina. Cette langue diffère beaucoup de toutes celles qui forment cette famille.

7° *Booroom*, parlée dans le royaume de Booroom, qui s'étend le long de la rive droite du Rio-Volta, et dont la capitale est Guia; outre cette langue, on y parle aussi communément l'achantie.

8° *Inta*, parlée dans le royaume d'Inta, qui est le Tafou ou Tafoe des anciens voyageurs; il est situé sur la rive gauche du Rio-Volta, et, selon Bowdich, plus peuplé et plus civilisé que l'Achantie.

ACHEM. *Voy.* SUMATRIENNES.

ACRA ou INKRAN, langue africaine du groupe de la Nigritie maritime, parlée par les habitants du royaume d'Acra, lesquels, avec leurs dominateurs successifs les *Aquamboe* et les *Akkim*, ont été subjugués par les Achantes. La prononciation de cette langue est tellement difficile, qu'on n'a pas de lettres dans nos alphabets pour la représenter convenablement; la conjugaison est assez riche, mais la plupart des temps ne sont distingués les uns des autres que par l'accent. Les prépositions sont placées après les substantifs, après lesquels elle met aussi les articles défini et indéfini; elle forme ses pluriels par

le tirer du dévanâgari; aujourd'hui on prétend que la découverte des inscriptions himyarites de l'Yémen a enfin résolu le problème, et que l'alphabet éthiopien est identique avec l'ancien alphabet himyarite ou *musnad*. Ce dernier alphabet se retrouverait sur les monuments d'Axum (Rœdiger, dans l'*Allgemeine Litt.-Zeitung* de Halle, juin 1839), comme sur ceux de Mareb, et il offrirait d'ailleurs la plus parfaite similitude avec l'alphabet ghez, sauf en ce qui concerne la direction de l'écriture et le système des voyelles. Les ressemblances que l'on a cru trouver entre l'alphabet ghez d'une part, et l'alphabet samaritain ou même l'alphabet grec de l'autre, se trouveraient par là expliquées (Gésénius, Kopp, Hupfeld), puisque ces deux derniers alphabets sont eux-mêmes des formes du phénicien.

Digitized by Google

inflexion, epenthesis, paragoge et apocope; comme l'achantie, elle ne distingue pas les genres, n'a pas de verbes passifs qu'elle exprime par des circonlocutions, et n'emploie presque jamais les infinitifs; mais son verbe *être* a les trois temps, présent, passé et futur. Il paraît que l'acra est aussi parlé avec le kerrapie dans l'Etat de Tadoo, qui est à six journées au delà de Popo sur la côte de Dahomey, par les descendants des Acras fugitifs, qui sous la conduite de leur roi s'y réfugièrent lors de l'invasion des Aquamboes dans leur pays natal.

ADAIEL. *Voy.* DANKALI.

ADAREB. *Voy.* TROGLODYTIQUE.

AFFINITÉ de la langue française avec les langues indo-européennes. *Voy.* FRANÇAISE (Langue).

AFGHAN. *Voy.* POUCHTOU.

AFRICAINES (LANGUES), auraient toutes de l'affinité avec les langues sémitiques. *Voy.* l'Introduction, § IV.

AFRIQUE. — Située presque tout entière sous la zone torride et soumise à sa funeste influence, l'Afrique n'a pas pu développer, comme l'Europe, les germes de civilisation qu'elle avait reçus de l'Asie. La région du nord, habitée par la race blanche, qu'on y reconnaît encore à la noblesse de ses traits, malgré l'obscurcissement de son teint, est la seule où des nations heureuses aient marqué dans les fastes de l'histoire. Les quatre autres régions, celles de l'ouest, du centre, de l'est et du midi, dans lesquelles la nature indomptable s'oppose à tous les efforts de l'homme, lui offrant tantôt un océan de sable, tantôt des torrents débordés, tantôt de vastes plateaux que la pluie ou le soleil transforment tour à tour en jardins ou en déserts, végètent encore avec la race noire dans la plus affligeante barbarie. Aussi les divisions des peuples et des langues cessent-elles dès lors d'offrir quelque fixité, et, leur intérêt diminuant en raison de leur difficulté même, nous nous contenterons de les indiquer sommairement sans insister sur chacune d'elles.

L'Afrique septentrionale, c'est-à-dire toute la côte qui s'étend depuis l'entrée de la Méditerranée jusqu'à celle de la mer Rouge, se divise en deux parties, celle du nord-est et celle du nord-ouest. Dans la première, arrosée par le Nil et bornée par les montagnes de la Lune, se distinguent d'abord les Egyptiens, peuple grave et éclairé, dont la civilisation mystérieuse est analogue, sinon identique, à celle de la Chaldée et de l'Inde, et dont les débris peu nombreux subsistent de nos jours sous le nom de Coptes. La même région est habitée par les Nubiens, les Bichariens et autres tribus à demi-civilisées, et par la nation remarquable des Abyssins, qui a adopté un dialecte de l'arabe. L'autre région, traversée par l'Atlas et bornée par le grand désert, comprenait autrefois les Etats florissants des Carthaginois, des Cyrénéens, des Numides et des Maures. Aujourd'hui les restes de ces nations, constituant la famille Berbère, sont dispersés sous les noms d'Amazigs, de Touariks, de Tibbos, sur les bords de la Méditerranée et dans les oasis de la mer de sable.

L'Afrique occidentale, derrière le désert de Sahara, comprenant toute la côte de l'Atlantique depuis le cap Vert jusqu'au cap Négro, présente une foule de familles nègres, dont les principales sont, dans la Sénégambie, celles des Wolofs, des Mandingos, des Foulahs; dans la Guinée, celles des Achanties, des Dagoumbas, des Ardrahs; dans le Congo, celles des Congos et des Benguelas.

L'Afrique centrale, si peu connue encore qu'on ne saurait déterminer ses limites, est habitée, jusqu'au grand lac de Tchad ou mer intérieure, par les Kissours, les Haoussas, les Bornouans, et autres peuplades assez industrieuses.

L'Afrique orientale, des sources du Nil au cap Sofala, tout le long de la mer des Indes, ne présente guère que deux familles connues : au nord-est, celle des Gallas, oppresseurs actuels de l'Abyssinie, et au sud-est celle des Motapas ou réunion de toutes les tribus qui habitent les côtes de Zanguebar, de Mozambique et de Monomotapa.

L'Afrique méridionale, depuis les caps Négro et Sofala jusqu'au cap de Bonne-Espérance, ne renferme également que deux familles, celle des Cafres et celle des Hottentots.

Nous reproduirons ici le résumé des recherches ethnologiques et linguistiques publiées par un savant qui s'est fait connaître par des travaux spéciaux sur cette partie du monde.

« Quelle place, » dit M. d'Avezac, « occupent les types africains dans le vaste tableau des populations du globe? Sans nous restreindre aux trois variétés de Link et de Cuvier, ou aux cinq variétés de Blumenbach, ni même aux deux espèces de Virey, sans déborder non plus jusqu'aux onze espèces de Desmoulins, ou aux quinze espèces de Bory de Saint-Vincent, nous prendrons comme un *mezzo termine* commode, en les élevant au rang d'espèces (174), les trois divisions principales et deux divisions subordonnées dans la coordination desquelles Swainson a concilié les classifications de Cuvier et de Blumenbach. Dans ces grandes coupes viennent se ranger, à titre de variétés, les nombreuses espèces de Bory de Saint-Vincent, et celles qu'il faut ajouter à son incomplète nomenclature.

« Sans nous détenir à montrer comment le zoologiste anglais, s'élevant sur les idées de Mac-Leay, établit dans toute section naturelle du règne animal une subdivision tripartite présentant un type, un sous-type, et un groupe aberrant ou moins développé, composé à son tour de trois groupes secondaires dont un principal et deux subordonnés, nous supposerons de prime abord que

(174) Sur la question si débattue de l'*unité* de l'espèce humaine, voyez notre *Dictionnaire d'Anthropologie* ou *Histoire des races humaines*.

Digitized by Google

l'espèce blanche ou caucasique est le type fondamental du genre humain, l'espèce mongolique le sous-type, et l'espèce éthiopique le groupe aberrant, formé des trois sous-espèces nègre, américaine et malaie, dont la première se lie à l'espèce blanche par la sous-espèce américaine ou rouge, et à l'espèce jaune par la sous-espèce malaie ou brune.

« Poursuivant l'application de la même méthode, on peut classer l'espèce blanche en trois variétés qui seraient ainsi échelonnées, savoir : la variété japétique ou indo-germanique constituant le groupe normal, la variété schémétique ou syro-arabe offrant le sous-type et la variété kamitique ou phénico-égyptienne offrant le groupe aberrant, dans lequel il faudrait probablement compter comme sous-variétés les Messrytes, les Houschytes et les Kananiens, ces derniers servant de lien avec la variété japétique, et les Houschytes se rapprochant davantage de la variété schémétique. Les races blanches africaines représentent, autant à raison de leurs généalogies traditionnelles que par la persistance des caractères physiques, toutes ces grandes sections de l'espèce blanche, dont la coordination présentait dès lors ici un intérêt direct et immédiat.

« L'espèce jaune, sans être complétement désintéressée dans l'éthnologie africaine, ne laisse toutefois apercevoir qu'une liaison éloignée, immémoriale, et dont la trace n'est pourtant pas entièrement perdue, entre le Copte, héritier dégénéré de l'antique peuple d'Égypte, et le Chinois, variété sous-type dans l'espèce mongole, où le groupe aberrant paraît formé par les sous-variétés hyperboréennes.

« Quant à l'espèce éthiopique, la sous-espèce nègre, qui en constitue le type normal, appartient essentiellement à l'Afrique ; mais, pour coordonner dans un classement rationnel les variétés de celle-ci, il serait indispensable de réunir des notions beaucoup plus étendues et plus précises que nous n'en possédons encore sur les populations susceptibles de figurer dans ce cadre ; ce n'est donc qu'à titre d'hypothèse avanturée et conjecturale que nous désignerions le nègre africain proprement dit comme variété type, et que nous placerions dans le groupe aberrant le Hottentot, le Kafre et l'Alfourous. Puis, dans la variété nègre proprement dite, il est impossible de méconnaître que les subdivisions sont commandées par des différences frappantes entre les belles races du nord et celles qui, vers le sud, se rapprochent du Hottentot par les formes corporelles ; mais les indications éparses et incomplètes qui laissent apercevoir ces diversités tranchées ne suffisent point à en esquisser la distribution synthétique ; la détermination des types, la recherche des éléments générateurs des populations hybrides, soulèvent à chaque pas d'inextricables difficultés.

« Quoi qu'il en soit de ces essais de classification, les races africaines qui doivent trouver leur place dans ce tableau d'ensemble peuvent être énumérées en gros dans l'ordre suivant, corrélatif à la disposition systématique des groupes naturels, eu égard aux affinités les plus marquées.

« 1° Les races *européennes* qui ont formé des colonies disséminées sur toute la périphérie et dans les îles, y compris la race turke, clair-semée dans les pays de la côte septentrionale.

« 2° Les races *arabes* répandues sur les côtes orientales jusqu'à Sofalah et Madagascar dans toute l'Egypte, sur la lisière boréale le long de la Méditerranée, sur le littoral atlantique jusqu'au Sénégal, et étendues à une assez grande profondeur dans le désert, dont elles occupent encore les austro-orientales.

« 3° La race *copte* au teint jaune foncé, au nez court et droit, aux grosses lèvres, au visage bouffi, qui tend à s'effacer chaque jour davantage du sol de l'Egypte, et qui semble conserver la trace de l'ancienne infusion d'un élément mongol ou chinois.

« 4° Les races *kouschites* au teint nigrescent, au nez presque aquilin, à la bouche moyenne, au visage ovale, qui peuplent l'Abyssinie et une partie du littoral de la mer Rouge sous les noms de Ilhabeschyn, Danâgyl, Schihou, Ababdeh, la plupart de ces nations, sinon toutes, se dénommant elles-mêmes *Aga'zydn* ou pasteurs. Peut-être divers éléments asiatiques et africains s'y sont-ils fondus dans des proportions diverses ; les traces d'une infiltration nègre sont aisément saisissables, et d'un autre côté le noyau semble offrir une grande analogie avec les castes inférieures de l'Inde. Quoi qu'il en soit de l'origine indienne ou étrangère de ces peuples, toujours est-il que l'Afrique seule les possède aujourd'hui ; quelques rameaux détachés s'en retrouvent sur la côte de Zanguebar et parmi les populations berbères.

« 5° Celles-ci forment l'un des groupes les plus remarquables du continent, où elles occupent les régions montagneuses du nord, et les parties centrales du Ssahhrâ depuis l'Egypte jusqu'à l'Océan atlantique et aux Canaries, et depuis la Méditerranée jusqu'à Ten-Boktoue et Kasynah, peut-être même jusqu'au delà du lac Tchâd, sous les dénominations diverses de Schelouhh, Barêber, Qabâyl, Touâreh, Sourqâ et autres, que leur donnent leurs voisins arabes ou nègres, et sous l'appellation générale de *Amazygh*, c'est-à-dire nobles, ou de *Amazerqt*, c'est-à-dire libres, qu'ils se donnent eux-mêmes : réunion d'éléments forts divers, les uns blancs, d'autres hâlés, la plupart olivâtres, quelques-uns presque noirs. Un front étroit, une figure ovale, des traits arrondis, des yeux foncés et cruels, des cheveux noirs et rudes, semblent, avec le teint olivâtre, caractériser, au milieu de cette agglomération confuse, une souche primordiale, que les traditions désignent comme kana'néenne, mais qui d'une part s'est nourrie d'une séve dérobée aux races nègres, et sur laquelle, d'autre part, sont venus s'enter de puissants rameaux japétiques.

« 6° Du milieu des races nègres se détache une population métisse, à couleur tannée ou

Digitized by Google

cuivreuse, au nez saillant, à la bouche moyenne, au visage ovale, qui se compte elle-même parmi les races blanches et se dit issue de pères arabes unis à des femmes tauroudes. Sous les noms de Foulahs, Fellânys, Fellâtahs, ou plutôt sous celui de *Peuls* qu'ils se donnent eux-mêmes, ces peuples occupent une zone large et onduleuse depuis les rives du Sénégal jusqu'aux montagnes du Mandharah et peut-être beaucoup plus loin. Leur chevelure crépue et même laineuse, quoique longue, justifie leur classement parmi les populations oulotriques; mais ni les traits du visage, ni la couleur de la peau qui leur a valu de la part des voyageurs la dénomination de *Peuls rouges*, ne permettent de les confondre avec les nègres, quelque intime que soit d'ailleurs, sur la lisière commune, la fusion des deux types.

« 7° Les races *nègres* proprement dites, à peau noire plus ou moins foncée, au nez généralement épaté, aux lèvres grosses et saillantes, au visage court, aux cheveux laineux, sont répandues sur la majeure partie du sol africain depuis le Sénégal et le haut Nil jusqu'au delà du tropique austral. Les caractères spécifiques sont diversement combinés chez les différentes races qui forment cette division éthnographique : ainsi le Ouolof, le plus noir de tous les nègres, est celui dont le nez est le moins épaté, les lèvres les moins grosses; le Montchicongo, au contraire, dont le teint est beaucoup moins foncé, a le nez presque plat, des lèvres énormes, et la femme possède, dans de moindres proportions, le tablier et les grosses fesses de la Hottentote; entre ces types extrêmes, l'Aschanty, le Manding, l'Arada, l'Ibo, le Monjou, le Makou offrent une série de types intermédiaires.

« 8° Les races *hottentotes*, à peau brunâtre comme la suie, au nez entièrement épaté, aux lèvres grosses et avancées, aux pommettes saillantes, au visage triangulaire profilant celui du singe, habitent l'extrémité sud-ouest de l'Afrique. Chez la femme, un trait remarquable est le développement des nymphes qui couvrent les parties génitales d'une sorte de tablier naturel, et celui des fesses, dont l'énorme saillie semble destinée à supporter l'enfant pendant l'allaitement.

« 9° Les races *kafres*, au teint gris noirâtre ou plombé, au nez arqué, aux grosses lèvres, aux pommettes saillantes, occupent, au nord-est des Hottentots, une vaste portion de l'Afrique orientale, ainsi que la pointe sud de Madagascar; avec elles il faut probablement classer les Gallas, qui depuis Mélinde se sont avancés jusqu'au cœur de l'Abyssinie.

« 10° Enfin la race *malaie* a répandu quelques colonies sur la plage africaine, puisqu'elle a peuplé les rivages orientaux de Madagascar.

« Il est à peine besoin de dire, que sur la limite naturelle des cantonnements géographiques respectifs, les races que nous venons d'énumérer se sont plus ou moins étendues les unes dans les autres, et que leurs démarcations précises ne sont pas toujours faciles à discerner.

« Telle est l'ébauche grossière à laquelle nous devons borner, quant à présent, nos essais de distribution ethnographique des races africaines sous le point de vue de leur constitution physique. L'état incomplet de nos connaissances actuelles à cet égard ne permet point de tenter une esquisse moins imparfaite; mais les données linguistiques, bien que fort incomplètes aussi, peuvent utilement concourir à une classification méthodique de ces peuples, au moyen des échantillons de langage recueillis en grand nombre, et dont les connexités ou les différences mutuelles sont plus faciles à saisir. Mais il faut se garder d'une erreur trop commune aux linguistes, celle de considérer sans restriction comme éthnographiques les rapprochements ou les divisions fondés sur de tels indices. On ne doit point oublier que bien souvent un même langage est parlé par des races fort diverses, et que souvent aussi des rameaux d'une même souche ont appris des langues distinctes. Ainsi parmi les Berbers sont cantonnées quelques peuplades noires évidemment hétérogènes et qui n'ont pourtant d'autre idiome que le berber, tandis que d'un autre côté ces mêmes peuplades rapprochées des Abyssins par tous les caractères physiques, en demeurent complétement séparées par le langage. Mais il est aisé de concevoir que les dissidences linguistiques entre des peuples limitrophes ou mutuellement enclavés révèlent, dans la plupart des cas une différence réelle d'origine; et que réciproquement les similitudes de langage entre des peuples séparés par de grandes distances supposent une communauté antérieure, sinon toujours d'origine, au moins d'habitation et de nationalité.

« Un phénomène qu'il importe de ne pas perdre de vue dans cette étude diacritique, c'est que la similitude de langage n'est souvent que partielle, tantôt bornée à des racines communes modifiées et construites suivant des analogies et des syntaxes différentes, tantôt restreinte à l'unité de syntaxe et d'analogie grammaticale appliquées à des radicaux divers : l'affinité, en ce dernier cas, au contraire, l'affinité est moins apparente, mais plus intime, et l'on peut dire qu'elle constate, sinon la parenté des idiomes, du moins celle des populations qui les parlent; dans le premier cas, au contraire, l'affinité est plus apparente que réelle, et s'applique aux langues bien plutôt qu'aux hommes; souvent, en effet, les peuples sont forcés d'apprendre des langues étrangères, au gré des réunions ou des morcellements politiques qu'ils subissent; mais en général le vocabulaire de la langue maternelle est alors seul changé, et la grammaire native conserve le privilége de façonner à ses idiotismes les éléments nouveaux qui lui sont imposés. L'étude des grammaires est donc la meilleure clef dont la linguistique comparée se puisse aider pour l'éclaircissement des origines éthnologiques; malheureusement cette

Digitized by Google

étude est difficile, souvent même impossible, faute de matériaux suffisants; et réduits que nous sommes à de minces et imparfaits vocabulaires, quelquefois même à de simples indices, nous ne pouvons aspirer à des résultats exempts d'incertitudes.

« Quoi qu'il en soit, et sans avoir la prétention de donner ici des idiomes africains, ni un inventeur complet, ni même une liste fort étendue, nous les distribuerons en deux catégories : l'une composée de langues que nous appellerions volontiers cohésives, pour marquer l'espèce de lien qu'elles forment entre tous les éléments d'une même race, ou des éléments juxta-posés de races diverses; l'autre, des langues qu'il faudrait au contraire appeler diacritiques, à raison des séparations qu'elles déterminent entre des éléments qui, au moins dans l'état imparfait de nos connaissances éthnographiques, sont vulgairement considérés comme homogènes. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'un tel classement n'a rien de sérieux, et qu'il indique simplement le point de vue d'utilité actuelle sous lequel nous envisageons momentanément le catalogue général des langues africaines.

« L'espèce de fonction cohésive qu'il est utile de considérer dans les unes, est particulièrement frappante dans la langue berbère ou amazygh, qui réunit en un seul faisceau, ramène à une souche unique de nombreux rameaux dispersés sur une immense étendue; ses dialectes sont parlés dans toutes les ramifications de l'Atlas, dans toute la ligne d'oasis qui s'étend, derrière ces montagnes, depuis El-Ouahh-el-Bahharyeh confinant à l'Egypte, jusqu'au Ouâdy Dara'h qui s'approche de l'Atlantique, et dans toute cette vaste partie du Ssahhrâ comprise entre Soquâ et Geny, entre Touât et Bornou; montrant la parenté intime de l'habitant de Syouah avec le Schelahh de Marok, même avec l'ancien Guanche des Canaries, et celle du Qabâyly d'Alger, avec le Sourqâ des bords du Niger; réunissant aussi avec eux des débris des races blanches du nord, reconnaissables encore à leur tête carrée, leurs cheveux blonds et leurs yeux bleus; et des rameaux égarés de la race kouschyte, tels que les Erouâghah, encore noirs au milieu des blancs, encore doux et bons au milieu de peuples farouches et cruels; et d'autres éléments que signalent des différences physiques tranchées, mais qu'on ne sait à quel type rapporter, tel que le Beshery aux traits heurtés, auvergnat de l'Atlas, qui naguère parlait aussi le berber, oublié aujourd'hui pour l'arabe, et chez lequel on retrouverait peut-être encore, à travers l'arabe et le berber, les vestiges d'une grammaire antérieure.

« Dans un voisinage immédiat et sur une étendue non moins vaste, divers dialectes, philologiquement rattachés à la souche araméenne, réunissent en un seul groupe tous les éléments de race sémitique répandus sur le sol africain, puis à ceux-ci presque tout ce qui subsiste encore de la race copte, puis encore les seuls restes intacts de la race kouschyte, et avec ces derniers quelques débris étrangers que la juxtaposition ou l'enclavement a ramenés à la communauté de langage. Et si l'on tranche la séparation des deux dialectes principaux, l'arabe d'une part avec toutes ses variétés, et d'autre part le g'ez et ses annexes, il faudra tenir compte dans la division arabe, indépendamment de la fusion des deux familles qahhthanyte et isma'ylyte, de l'immixition à celles-ci des Coptes, de quelques débris des Hébreux palestins, et d'autres éléments moins distincts: peut-être les Kaldeo-Nabathéens nous sont-ils révélés par les formes syriaques qu'affectent tant de noms propres de la topographie africaine. Il faudra reconnaître aussi, dans la division kouschyte, l'intromission de quelques rameaux bhomayrytes, que leur peau blanche signale encore sur les montagnes de Samen et d'Enarya, et que l'on a identifiés aventureusement, sur la foi de leur culte, à des Juifs de Palestine, ou d'après le nom de leur province, aux Schamyyn ou Syriens de Damas.

« En continuant d'envisager les indications linguistiques sous le même point de vue d'assimilation éthnologique, nous rattacherons à la race copte les peuples qui habitent, au sud du golfe de Qâbes, les montagnes de Mathmâthah et de Naouayl, et dont le langage, au rapport d'un voyageur maghrebin assez récent, n'est ni berber, ni turk, ni arabe, mais copte.

« De même la langue peule ou felâne a fait reconnaître, avant que les caractères physiques l'eussent confirmée, l'homogénéité des tribus qui habitent, dans l'ouest, le Toro, le Foutah, le Bondou, le Kassou le Foutah-Gjalon, le Sangaran, le Fouladou, le Brouho, le Masynah, avec les Fellâtah dont le puissant empire presse le Bornou par l'ouest et le sud, et envoie des colonies vers les bords inférieurs du Niger.

« Et pareillement le malais de Madagascar, est rattaché par son idiome, aussi bien que par sa physionomie native, à la grande famille malaise de l'Océanie.

« Si nous considérons au contraire les idiomes africains sous le rapport des indications diacritiques qui résultent de leur examen comparatif, ils viendront en aide à notre ignorance pour tracer, à défaut d'autres bases, la distribution en diverses races de tant de peuples différents que nous confondons vulgairement sous l'appellation commune de nègres, qu'ils soient noirs de jais comme le Ouolof, olivâtres comme le Ssomâly, ou marrons comme le Nube; mais ces langues n'en conservent pas moins simultanément un caractère cohésif à l'égard des fractions éparses qu'elles rallient. Ainsi l'idiome manding sépare, d'entre la masse confuse de l'espèce nègre, une population nombreuse et puissante, qu'il réunit en un seul groupe, bien qu'elle constitue, sous les noms de mandings, de Sousous, de Bombaras, de Kong et autres encore, plusieurs nations politiquement séparées. La langue ouolofe détermine de même, diacritiquement et cohésivement à la fois, le groupe des peuples de Ouâlo, Ghiolof, Kayar, Baol, Sin et Saloum.

Digitized by Google

Il en faut dire autant de la langue aschanty pour une grande partie des peuples du Ouanqârah, et autant de la langue aradah pour une autre grande partie.

« Dans l'est, divers groupes sont formés d'après les analogies et les répulsions respectives des langues nubiennes, qui classent ensemble les Nubes ou Dongolais et les Qenouz ou Barâbres, à part des Tibbous de l'ouest, et des Ababdeh et Bischaryyn leurs voisins à l'orient; ceux-ci réunis à leur tour distinctement des Schihou, Denâqyl et Adayel, lesquels sont eux-mêmes rapprochés des Gallas et des Ssomâlys.

« La langue bounda ou magioloua, et la langue bomba, déterminent pareillement, entre des populations limitrophes, une division tranchée en deux groupes, dont l'un renferme, avec les peuples du Congo, une quantité de nations successivement voisines, dont les plus remarquables sont les Cassanges et les Molouas, tandis que l'autre s'étend au nord, comprenant les peuples de Ilo, ceux de Sala ou Anzico, et les Minéanay, sujets du Monéné-Emougy. Plus loin, sur la côte orientale, on ne connaît encore, parmi les peuples qu'on y a aperçus, aucune consanguinité de langage qui permette de les grouper par agglomérations congénères, mais, dans la région australe, les peuplades hottentotes et les tribus kafres sont respectivement réunies et distinguées par deux systèmes spéciaux de langages.

« Autour des diverses familles que nous avons indiquées, quelquefois même dans leur sein, des idiomes dissidents, parqués en quelques cantons isolés, témoignent encore de l'ancienne existence des peuples qui se sont fondus ou effacés dans des nations conquérantes : tels sont le sérère au milieu du ouolof, le féloup, le banyon à côté du manding, le kissour à côté du peul, le bouroum au sein de l'aschanty, et mille autres. Nous ne parlerons point du turk, dominateur précaire sur la côte septentrionale, ni des langues apportées par les colons européens, et qui demeurent confinées avec eux dans leurs établissements.

« Les monuments lapidaires épars dans le nord de l'Afrique nous ont transmis, entre les alphabets des dominateurs phéniciens, Grecs et Romains, le triple alphabet des Egyptiens, douteusement déchiffré par l'ingénieux effort de l'érudition moderne; ils nous ont aussi révélé un alphabet de caractères inconnus, accolés à des inscriptions puniques, et qu'il semble plausible d'attribuer aux peuples berbers, bien qu'ils les aient oubliés pour l'écriture arabe, comme ont fait les Coptes de leur ancien alphabet, relégué aujourd'hui dans les livres qu'ils ne lisent plus. Les Abyssins ont gardé leurs vieux caractères éthiopiens, moins vieux peut-être que ne l'admet l'opinion commune; quelques Juifs barbaresques griffonnent encore l'écriture chaldaïque; partout ailleurs l'alphabet arabe, natif chez les uns, importé chez les autres, réservé aux docteurs chez quelques peuples nègres, tout à fait inconnu au delà d'une certaine limite, est le seul employé aujourd'hui par les Africains indigènes. » — *Voy.* les considérations générales qui ont été faites sur les langues africaines au § IV de l'Introduction.

La comparaison des langues de l'Afrique avec celles des autres parties du monde n'a encore offert d'une manière positive aucun établissement des peuples de ce continent dans les autres. Cependant on ne doit rien décider avant de mieux connaître la grande variété des nations, et peut-être des races qui peuvent exister dans l'intérieur de l'Afrique, surtout sous la ligne. Mais la linguistique nous signale, avant les temps historiques, une invasion des peuples asiatiques sur le sol africain, invasion dont les langues de l'Abyssinie, qui forment la branche abyssinique de la famille sémitique, fournissent la preuve la plus évidente. Plus tard, ces mêmes peuples firent d'autres invasions, parmi lesquelles on compte au premier rang les colonies phéniciennes. Mais en outre, la géographie ancienne de l'Afrique septentrionale est remplie de noms sémitiques. Dans le moyen âge, et postérieurement, l'islamisme répandit la langue *arabe* sur presque la moitié de l'Afrique. L'Europe aussi, d'abord aux beaux temps de la Grèce et de Rome, ensuite à l'époque des grandes découvertes géographiques et de la fondation de ses nombreuses colonies, fit des envahissements partiels sur le territoire africain, de manière que le *grec* et le *latin* furent parlés dans une partie de l'Afrique, et que le *portugais*, l'*espagnol*, le *hollandais*, l'*anglais*, le *français* et le *danois* y sont parlés maintenant dans plusieurs de ces contrées. La langue portugaise est celle qui y est la plus répandue, et, après elle, la hollandaise et l'anglaise. L'Océanie n'a pas encore entamé le continent africain, mais elle réclame la plus grande partie de la nombreuse population de l'île Madagascar.

Le tableau ci-dessous offre les cinq branches dans lesquelles il nous semble plus convenable de partager provisoirement toutes les langues africaines connues :

TABLEAU GÉNÉRAL DES LANGUES AFRICAINES.

I. — LANGUES DE LA RÉGION DU NIL,

subdivisées en :

Famille égyptienne :
Egyptien ancien.
Egyptien moderne ou copte.

Famille nubienne :
Nouba ou berber.
Kensy ou Dongolah.

Famille Troglodytique :
Bicharienne.
Adareb.
Ababdée?

Famille Shiho-Danhali :
Shiho.
Danhali-Adaïel.

Chillouk.
Dizzela.
Tacazze-Shangalla.
Tcheret-Agow.
Agow-Damot.
Gafate?
Guragué?

Digitized by Google

II. — LANGUES DE LA RÉGION DE L'ATLAS,

formant la

FAMILLE ATLANTIQUE :
Atlantique propre, Amazigh ou Berber.
Ertana ou Touarick.
Tibbo.
Amazigh arabisé.
Chellouh ou Tamazirh.
Guanche.

III. — LANGUES DE LA NIGRITIE MARITIME ou DE LA GUINEE ET DE LA SENEGAMBIE,

subdivisées comme il suit :

FOULLAH OU POULE.
FAMILLE MANDINGO :
Mandingo.
Jallonka.
Sokko.
Kong.
Sousou.
WOLOF ou JOLOF.
SERERE.
SERACOLET.
DJALONKE?
FELOUPE.
PAPEL?
BIAFARE?
BAGOES.
TIMMANIE.
BOULLAM.
KROU ou KROO?
KANGA.
MANGREE.
GIEN.
FAMILLE ACHANTIE :
Achantie ou Achantee.
Amanabaea.
Achanta.
Aowin.
Affettou ou Fetou.
Akkipon.
Bouroum ou Booroom.
Inta.
GAMAN.
TJEMBA.
TEMBU.
FAMILLE DAGWUMBA :
Dagwamba.
Ingwa.
AGRA ou INKRAN
ADAMPE.
KERRAPIE.
FAMILLE ARDRAH :
Ardrah-Juda.
Papaa.
Watje.
Benin?
WAWU.
QUA.
FAMILLE KAYLEE :
Kalee.
Onogoomo.
Sheekan.
OONGOBAI.
EMPOONGWA.

IV. — LANGUES DE LA RÉGION DE L'AFRIQUE AUSTRALE.

subdivisées en :

FAMILLE CONGO :
Loango.
Camba.
Anzico ou Makokko?
Congo.
Bunda ou Angola.
Benguela.
Mandongo.
Molua?
FAMILLE CAFFRE :
Caffre méridionale ou Caffre propre.
Caffre occidentale ou Beetjouane.
Caffre orientale ou Mosambique?
Caffre moyenne ou de la baie Lagoa.
FAMILLE HOTTENTOTE :
Hottentote.
Suab ou Bosjemanus.
FAMILLE MONOMOTAPA :
Monomotapa?
Macouas.
Monjoue.
Sowaïel.
FAMILLE GALLAS :
Gallas :
Muzimbos?
SOMAULI.
HURRUR.
GINGIRO?
MOHENEMOUGI.

V. — LANGUES DU SOUDAN ou DE LA NIGRITIE INTÉRIEURE,

Subdivisées comme il suit :

TOMBOUCTOU.
GARANGI. } sans intérêt.
MANIANA. }
MOSI. }
CALANNA. }
FOBI. }
KALLAGI. }
FAMILLE HAOUSSA :
Haoussa.
Quollaliffa.
FAMILLE BORNOUANE :
Birni ou Bornouau.
Mahiha.
MANDARA. } sans intérêt.
AFFADEH. }
BAGHERMEH. sans intérêt.
MOBBA ou BORGOU.
DARFOUR.
DAR-RUNGA.
HIBO.
WASSANAH. sans intérêt.
MAHIE.
EYEOS ou EYO.

AFRIQUE AUSTRALE (Langues de l'). — Cette vaste région, qui ne comprend pas moins des sept douzièmes de la surface de toute l'Afrique, et qui, à l'exception de sa côte occidentale, et de son extrémité australe, est encore la partie la moins connue de cette partie du monde, offre à ses premiers regards le Congo. Brûlé par les feux d'un soleil ardent, humecté par la fraîcheur des nuits égales aux jours, et par les nombreux fleuves qui le sillonnent, le sol de cette contrée acquiert de ce mélange de chaleur et d'humidité, une fertilité qui ne le cède en rien à celui de la Guinée proprement dite. Lorsqu'on s'éloigne des côtes, où le terrain trop sablonneux ou trop marécageux, pour recevoir la culture, attriste l'œil par sa sécheresse et sa stérilité, et qu'on fait quelques pas dans les terres, on trouve une végétation jeune et riante, des champs et des forêts émaillés des fleurs les plus belles et les plus odorantes. Riche de tous les végétaux de la Guinée, le Congo l'est encore d'un grand nombre d'arbres fruitiers et de teinture, qui lui sont propres; les plantes alimentaires y abondent, et l'immense baobab, dont le tronc creusé par le

Digitized by Google

temps, sert quelquefois de salle d'assemblée à une peuplade entière, y offre de nombreuses ressources aux habitants. La terre ici ne cache point sa misère sous le riche manteau d'une végétation brillante ; son sein recèle un grand nombre de mines d'excellent fer, et sur la côte d'Angola, le cuivre et l'argent se trouvent à fleur de terre. Tant d'avantages précieux sont au moins balancés par le grand nombre de serpents monstrueux qui infestent ces contrées, par ces nuées d'insectes dont la piqûre est, dit-on, mortelle, et par ces troupes de fourmis anthropophages, qui n'ont besoin que d'un jour pour ronger jusqu'aux os les malfaiteurs qu'on leur abandonne quelquefois. Si la terre est plus riche et plus fertile que dans beaucoup d'autres parties de l'Afrique, les habitants sont inférieurs à beaucoup d'autres Africains. Ils semblent n'agir que par instinct ; leurs passions sont rudes et déréglées, et leur manière de vivre est celle de véritables sauvages. Faibles et timides, ils s'effrayent de leurs propres actions. Leurs chefs, tous héréditaires, à l'exception de ceux de Loango, sont des rois absolus, qui vendent leurs ministres quand ils en sont mécontents, et disposent à leur gré de la liberté et de la vie de leurs sujets. Nous rencontrons encore ici le *pays* des Hottentots, que nous confondrons avec le territoire du Cap. D'une couleur brune foncée, les Hottentots ont la tête petite, le visage large d'en haut, et très-étroit d'en bas, le corps droit et bien fait, et la chevelure noire, frisée ou laineuse. Monogames rigides, ils imposent à la veuve qui veut se remarier l'obligation de se faire couper une phalange du doigt ; leurs mœurs sont simples et pastorales, et leur vie se passe au milieu de leurs troupeaux, leur unique richesse. Près d'eux, les Boschimens se font remarquer par leur maigreur excessive, d'une couleur jaunâtre, très-foncée ; leurs femmes offrent le type du laid ; leurs chairs sont molles et pendantes, et leur dos creux et décharné, fait ressortir singulièrement la proéminence de leurs fesses. Véritables mendiants voleurs, ils vivent de la charité des autres tribus, qui leur distribuent de temps en temps des bestiaux ou de la volaille, et quelquefois de la dépouille des passants, qu'ils attendent dans les déserts, armés de flèches empoisonnées, dont seuls ils font usage dans cette partie de l'Afrique.

C'est ici que la nature offre aux regards étonnés le spectacle magique de ces fameux Karrou's dont le sol, brûlé par les rayons du soleil, dans la saison sèche, ne présente qu'une poussière brûlante, qu'une végétation desséchée ; mais lorsque la saison humide arrive, les pluies développent en un instant tous les germes cachés dans le sein de la terre, et ce qui n'était qu'un désert aride un moment avant, se transforme tout à coup, et comme par enchantement, en un riant jardin paré de fleurs éclatantes, et qui répandent dans l'air un délicieux parfum. Tout renaît, tout s'anime ; les colons du Cap arrivent avec leurs troupeaux, et les Karrou's offrent alors l'image des siècles fortunés de la Fable. Mais bientôt toute cette pompe de la nature disparaît ; au bout d'un seul mois cette végétation si brillante est éteinte, et, avec la chaleur, le désert a reparu. La nature déploie au Cap une richesse qui fait l'admiration des botanistes, et fournit à nos serres et à nos jardins leurs plus beaux ornements, et cependant, l'œil de l'Européen mécontent demande à la végétation plus d'égalité, et ne retrouve pas dans les forêts cette fraîcheur qui donne de la vie au corps, et cette obscurité religieuse qui porte l'homme à la contemplation, et donne à l'âme de l'élan vers les cieux. La Cafrerie, que nous trouvons aussi dans cette région, nous offre plusieurs tribus remarquables. Ici, ce sont les Koussas, cafres vigoureux et bien faits, qui se livrent presque exclusivement aux soins de leurs bestiaux, pour lesquels ils sont passionnés, et qu'ils savent rendre aussi dociles que le chien le mieux dressé ; ces Koussas qui, braves, mais pacifiques, ne prennent jamais les armes que pour la défense de leurs droits : pour qui l'hospitalité est un devoir sacré, dont ils s'acquittent avec une prévenance qu'on rencontrerait difficilement en Europe, et qui portent jusqu'au milieu des combats une simplicité de mœurs vraiment patriarcale. Là, c'est la nation des Beetjuanes, qui se divise en un grand nombre de tribus, parmi lesquelles celle des Maquinis se fait remarquer par sa civilisation, sa richesse et sa puissance. Moins noirs que les nègres, moins jaunes que les Hottentots, les Beetjuanes n'ont ni le brillant des premiers, ni la teinte terreuse des seconds ; leurs formes moins élancées que celles des Cafres, ont plus de grâce encore, et leur figure, plus européenne, annonce une intelligence plus délicate et plus active ; grands voyageurs, ils s'endurcissent dans les fatigues les plus pénibles, et se contentent de la nourriture que la nature leur présente. Actifs et industrieux, ils font eux-mêmes les instruments dont ils se servent. Peu disposés à respecter les droits de la propriété, ils sont cependant probes, francs et loyaux. Leur religion est simple et dégagée de la plupart des superstitions qui règnent dans cette région. Nous nommerons ici le Monomotapa, pour signaler à l'observation ces grands édifices tout couverts d'inscriptions, dans une langue inconnue, qu'on trouve à Butua, et qui attestent, par leur présence, la puissance d'une ancienne civilisation éteinte ou disparue ; nous nommerons aussi la côte de Mozambique, pour vouer à l'exécration des gens de bien le commerce d'hommes qui s'y fait légalement, ainsi qu'au Congo. Proscrits du nord de la ligne, qu'ils n'ont point abandonnée, les négriers trafiquent ici des hommes avec la même publicité qu'ils feraient une bonne action. C'est le front levé que la traite commet encore ici ses atrocités, et que chaque jour ce trafic odieux ensanglante ces bords. Nous ne détournons les yeux des cri-

Digitized by Google

mes des Européens que pour rencontrer la barbarie des naturels. Après avoir parcouru le Zanguebar, dont la richesse et la fertilité contrastent tant avec l'aridité de la côte d'Ajan, qui n'offre partout que des rochers et des sables déserts ; le pays riche et montagneux des Mono-Emugi ou Mou-Nimigi, qui passent pour être blancs ; celui des Gingirains, esclaves d'un roi qui se croit l'égal du soleil, et ne peut donner de fêtes sans verser le sang de quelques-uns de ses sujets ; nous trouvons les Gallas, nomades dégoûtants et barbares, dont rien ne peut arrêter la course furieuse autant qu'inattendue, et qui, après s'être montrés au sud-est de l'Abyssinie, en occupent aujourd'hui les plus belles provinces.

Chez tous les peuples connus de cette région immense, les mœurs sont simples ou barbares, la civilisation n'a fait que des progrès très-lents, et une observation féconde en réflexions affligeantes, c'est que ceux qui ont été le plus souvent en contact avec l'Europe sont aussi ceux qui ont abandonné cette simplicité des mœurs primitives, cette franchise, cette loyauté qu'on retrouve chez beaucoup d'autres, qui, plus éloignés, n'ont point encore été gâtés par ces hommes qui, méprisant les riches productions que la terre offre à leur commerce, n'y descendent que pour trafiquer du sang de ces habitants, auxquels ils n'ont su apporter que de la corruption et des chaînes.

Les limites de ce groupe sont : à l'*est*, l'Océan indien ; au *nord*, pendant un petit espace, un bras de ce même océan, connu sous le nom de golfe d'Oman, ensuite la région du Nil, la Nigritie Intérieure ou Soudan, et l'extrémité australe de la Nigritie Maritime ; à l'*ouest*, pendant un petit espace, la côte de Gabon, appartenant à la Nigritie Maritime, ensuite l'Océan Atlantique ; au *sud*, le Grand Océan. Dans ces limites, ce groupe comprend tout le Congo dans sa plus grande étendue ; le pays des Hottentots, celui des Caffres, le Monomotapa avec la côte de Mozambique, la Côte Orientale, et ce que nous appelons le plateau Equatorial. Ces côtes, qui comprennent environ les cinq onzièmes de tout le contour de l'Afrique, s'étendent depuis le cap Lopez, extrémité nord-ouest du Congo, jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb, entrée de la mer Rouge.

On a distingué dans cette vaste région cinq principales familles. Ce sont les familles Congo, Caffre, Hottentote, Monomotapa et Gallas. *Voy.* ces mots.

Quatre idiomes peu connus appartiennent encore à l'Afrique australe ; ce sont le *Somauli*, le *Hurrur*, le *Gingiro* et le *Mohenemougi*. Les *Somauli* sont très-adonnés au commerce et à la navigation.

TABLEAU POLYGLOTTE DE L'AFRIQUE AUSTRALE.

			Orthographe.	*Soleil.*
FAMILLE CONGO.	Loango ; *Malemba.*	1	anglaise	mouene
	Camba.	2	danoise	tango
	Congo ; *Embomma.*	3	anglaise	tangua
	Angola ou Bunda.	4	portugaise	ricumbi ; luanha
	Mandongo	5	danoise	attaschi
FAMILLE HOTTENTOTE.	Hottentote ; *Corana.*	6	allemande	sorohb
	Hottentote.	7	française	sorré
	Saab.	8	allemande	t"koura
FAMILLE CAFFRE.	Caffre Méridionale ou Propre ; *Koossa.*	9	allemande	lelanga
	Caffre.	10	allemande	lelanga
	Caffre Occid. ou Beetjuane ; *Beetjuane.*	11	allemande	leetshaatsi
	de Latiakoo ?	12	anglaise	letchachi
	Caffre Moyenne ; *Bale-Lagoa.*	13	anglaise	diambo
FAMILLE MONOMOTAPA.	Macouas.	14	anglaise	ezooah
	Monjoue.	15	anglaise	d'yoova
	Sowaïel.	16	anglaise	matoto
FAMILLE GALLAS.	Gallas ; *Sud-gallas.*	17	anglaise	addu
Saumauli.		18	anglaise	ghurrah
Hurrur.		19	anglaise	eer,

	Lune.	*Jour.*	*Terre.*	*Eau.*	*Feu.*
1	n'gondai	laumbau	n'toto	maza	bazao
2	gonda	»	»	»	»
3	gonde	moine	sion so ; toto	maza	bazao
4	riegi	quiria irua	»	menha ; masa	tubia ; matubia
5	agone	»	»		»
6	gam	sorokoa	t'"kehaaub	t'kamma	t"aib
7	tcha	»	camk'amma	kamma	»
8	t'"kaukaruh	t"gaa	t'kanguh	t'kohaa	t'"jih
9	injanga	imine	umtsiaha	ammaansi	umlilo
10	janga	»	»	maasi	lilo
11	kohrij	motsichari	lehaatzi	meetsi	mulelo
12	kuylu	mootzeekoore	moo	mootzoo	»
13	moomo	secuzengeva	»	matee	»
14	taiya	»	»	maze	moorro
15	mare	»	elapoo	meze	moto
16	mooeine	»	mooze	moye	moto
17	djea	erra	laffa	beshan	ebiddeh
18	taiya	»	»	beyoo	dob
19	werhe	oj	diche	me	issat

Digitized by Google

	Père.	*Mère.*	*Œil.*	*Tête.*	*Nez.*
1	tata	mamma	mesau	n'too	mazaumaa
2	tate	mama	»	motu	»
3	taata	mama	»	m'too	yoono
4	tata ; jetata	mama ; manha	risu ; messu	mietue	risienu ; masienu
5	saminatta	engoami	»	motu	»
6	aboob	eitos	muhm	minuong	t'geub
7	jo	»	mu	bikqua	thurée ; quoi
8	oa	choa	t'saguh	t'naa	t'nuhntu
9	bao	uhma	amesligo	klogo	poomlu
10	bao	mau	»	loko	»
11	raacho	maacho	liklo	kohho	ongko
12	baracho	macho.	macooko	»	inco
13	»	»	teesho	sacko	numpho
14	tele	mama	meto	»	»
15	atteate	amavo	mezo	»	»
16	»	»	»	»	»
17	abbo	bolésa	hedja	»	funyan
18	abbai	oyu	ill	muddah	saa
19	ou	ae	ain	»	oof

	Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Pied.*
1	noua	»	manoo	candase	tambee
2	»	»	»	koko	kulu
3	m'noi	»	menoo	coco	tambee
4	risumbu ; maeanu	rimi ; marimi	richu ; machu	lucacu : macacu	quinama
5	»	»	»	koko	kolo
6	t'kehamma	»	t'kuhm	t'koam	t'keib
7	hoamqua	tamma	kou	omma	itqua ; yi
8	tuh	»	t'key	t'aa	t'ooah
9	mlumu	mlume	sihaju	insanga	jenjao
10	»	»		fansa	enjau
11	mulume	»	meno	sseaakja	lonao
12	moolom	»	menno	seakka	loonowho
13	nemo	»	menho	mandha	chizenda
14	yanoo	»	»	»	»
15	ovawa	»	»	»	»
16	»	»	»	»	»
17	affia	arruba	ilkaé	»	fana
18	aff	arrub	illuk	»	og
19	aff	arrat	sin	»	»

	Un.	*Deux.*	*Trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	base	cole	tato	yaecaquea	tanoo
2	moschi	soli	tattu	»	»
3	mosey	meoly	tatoo	m'na	toanoo
4	mochi ; rimochi	quiari ; maiori	quitata	nana ; quiguana	itano ; quitunu
5	omma	meere	metatu	»	»
6	koey	t'hoam	t'norra	hakka	kurruh
7	q'kui	k'kam	k'ouna	hakka	koro
8	t'kosy	t'kuh	»	»	»
9	ibaje	mabini ; sombini	mat'hatu	mani	maslanu
10	enje	babini	atatu	sanu	sumenini
11	mongahéla	baberi	t'harro	iani	»
12	moonella	hooheede	hoorugh	hoone	hoochanoo
13	chingea	seberey	trirarou	moonaw	thanou
14	»	»	»	»	»
15	»	»	»	»	»
16	chemoje	mabbere	madatoo	mucheche	manoo
17	toko	lumma	sedde	affoor	shun
18	kiow	lebba	sudde	affur	shan
19	abad	kout	sheeste	harrut	hammeest

	Six.	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix.*
1	sambanou	sambouady	enana	évaua	ecaume
2	»	»	»	»	»
3	sambanoo	sambody	n'ana	nana	coomy
4	samaunu	sambuari	naqui	irrua	»
5	»	»	»	»	»
6	t'nami	honko	t'kaisee	t"goissee	diisse
7	nanni	honko	khyssi	khessi	gyssi
8	»	»	»	»	»
9	sika"na	sit" handatu	(thoba)	t'huomme	sjume
10	sinje	»	»	»	sumi
11	t'hanno	lisasjupa	arriuni	»	sjume
12	marrootar	quashoopa	quereha	quahera	shoome
13	thanounachengeva	thanounatrebeeze	thanoutrirarou	thanounamaunaw	koumaw
14	»	»	»	»	»
15	»	»	»	»	»
16	funjate	mukendeh	munnane	komme	moje
17	ja	toorbah	seddet	suggul	koodun
18	leh	t'dubba	sedeid	suggal	tubban
19	sedeest	sate	sut	zeytan	assir

AGGLUTINATION, langues formées par agglutination. *Voy.* l'Introduction et ESKIMAUX.

AGLEMONTE. *Voy.* ESKIMAUX.

AINOS. *Voy.* KOURILIENNE.

AKUSCHA. *Voy.* LESGHIENNE.

ALAINS. *Voy.* OSSÈTE.

ALB, ALBAIN, ALBANIE, ALPES, etc.,

Digitized by Google

en gallique et germanique signifient *pâturages de montagnes*.

ALBANAISE, SKIP ou SCHYPE (Langue), appartient à la branche thraco-illyrienne, famille des langues thraco-pélasgiques ou gréco-latines. — Cette langue, suivant Ange Masci (175), est celle que parlaient autrefois les Macédoniens, les Illyriens et les Epirotes. On la parle encore, dit-il, des rives de l'Arta jusqu'à Scutari.

On distingue dans l'albanais quatre dialectes :

1° Le Guégaria, répandu depuis Budna jusqu'aux limites de l'Herzegovine au nord et au cours du Drin au midi, et même au delà dans le pachalik de Croïa.

2° Le Toscaria, parlé à Bérat dans tout le Musachi.

3° Le Japouria, se parle en Japourie ou Japygie, canton qui relève des Sangiacs de Bérat et de Delvino.

4° Le Chamouria, parlé par les Massorakiens et les Aïdonites, ou peuple de Pluton, qui habitent les bords de l'Achéron, par les Parquinotes et les Souliotes.

Le travail le plus important qui ait été publié sur cette langue est celui de Malte-Brun; nous ne pouvons mieux faire que de le reproduire (176).

Les Albanais sont probablement une tribu des anciens Illyriens, qui, sortie des contrées intérieures et montueuses, s'est fait connaître à mesure que les calamités de l'empire romain forçaient les peuples montagnards et pasteurs à se fier à eux-mêmes pour la défense de leurs chaumières. Sans doute, dans une région comme celle de la Turquie d'Europe, où tant de nations se sont heurtées et fondues ensemble, on ne doit pas s'attendre à trouver une tribu primitive, sans mélange depuis vingt siècles; aussi définirons-nous notre thèse dans les termes les plus précis que voici :

Il est prouvé par la langue des Albanais, qu'ils habitent en Europe depuis aussi longtemps que les Grecs et les Celtes, auxquels ils paraissent tenir par plusieurs liens. Il est probable que des tribus illyriennes, parlant une langue affiliée à celle des tribus primitives des *Pelasghi* (Pélasges), des *Dardani*, des *Graiki*, des *Makedones*, habitaient avant les temps historiques les montagnes de l'Albanie, sous des chefs héréditaires; qu'elles étaient encore voisines de quelques tribus de la famille qui depuis a été nommée *Slave*. Les Illyriens envoyèrent des essaims de colons en Italie; mais lors de la grande invasion des Celtes en Grèce et en Asie, une partie des Illyriens, parmi lesquels étaient les *Albani*, furent subjugués par des castes guerrières, tant Celtes que Germaniques, à peu près comme il arriva vers le même temps en Galatie. Plus tard, les Romains et les Italiens, conquérants de l'Illyrie, ont dû se mêler aux habitants des villes; mais les tribus de pasteurs, distingués dès lors sous le nom celtique d'Albani, ont conservé le fond de leur ancienne langue, en y admettant peut-être une nouvelle addition des formes et des mots tirés de la langue italique vulgaire, qui était la *romana rustica*, et de l'idiome militaire des légions; cette addition jointe à ce que l'éolien, le pélasque, et peut-être l'illyrien, avaient d'anciens rapports avec l'italique, rapprochèrent l'albanais du daco-latin ou valaque moderne, idiome né du mélange de la langue inconnue des Daces avec l'idiome romain, rustique et militaire. L'un et l'autre éprouvèrent de nouveaux changements, lorsque, dans le VI° siècle, plusieurs essaims de Slaves Karpathiens, conduits en grande partie par des princes de la race des Goths, vinrent repeupler le nord de l'Illyrie.

C'est ainsi que nous définissons, limitons et combinons un grand système historique entrevu par Leibnitz (177) et Paulmier de Grentesmenil (178), esquissée par *Masci* (179) et Thunmann (180), exagéré, faussé, et embrouillé par *Dolci* et Sestrencewitz (181), système qui, lié un jour aux recherches des orientalistes, doit jeter une clarté nouvelle sur l'histoire et la géographie primitive de la Grèce, de l'Italie et de l'Asie Mineure. Mais établissons d'abord le monument vivant sur lequel tout se fonde, je veux dire la langue albanaise.

Nous commencerons par faire observer que la parenté, ou du moins la connexité des langues *japhétiques*, depuis les bords du Gange jusqu'aux rives de l'Islande, étant un fait connu, étudié, approfondi en quelques points, le mélange des mots dans l'albanais cesse d'être un phénomène purement local et spécial, comme il parut du temps de Leibnitz, et doit s'expliquer en partie par la ressemblance générale des *familles* de langues composant le *règne indo-gothique*. Tel mot albanais peut être latin, sanskrit et germanique, sans pour cela avoir été introduit de dehors en Albanie. Par exemple, *gneri*, homme, en albanais, *aner* en grec, *nar* en persan, sanskrit et zend; *nero* homme fort, *nerienne*, force virile, en sabin, vieux dialecte italique, sont des mots affiliés, à ce qu'il paraît, sans qu'on puisse précisément dire que l'un vient de l'autre. Autre exemple remarquable : *ziarm*, feu, en albanais, répond à *tjerm* en arménien, à *thermos* en grec-ionien, à *tharmos* en grec-éolien, à *garm* en persan, à *warm* en allemand; cet enchaînement prouve seulement la liaison générale de toutes ces langues. De même *reg*, roi en albanais, se lie à *rex* en latin,

(175) *Annales des voyages*, t. III.

(176) Voy. *Géographie universelle*, liv. CXVIII°.

(177) Leibnitz, Collect. 6, p. 2, p. 138; — *Annales des voyages*, III, 157.

(178) P. de Grentesménil, *Græcia antiqua*, p. 213 et suiv.

(179) Masci, *Essai sur les Albanais*, *Annales des voyages*, III, 145.

(180) Thunmann, *Untersuchungen über die östliche*, etc.

(181) Dolci, *De præstantia linguæ Illyricæ*; Sestrencewitz, *Recherches sur les Slaves*, etc.

Digitized by Google

rix en celte, *regin* en islandais, *radja* en sanskrit, et à une foule d'autres synonymes dans toutes les langues de ce même règne, sans qu'on puisse donner à aucun d'eux la priorité. Même observation à l'égard de la grammaire de cette langue; si elle a des rapports très-marqués avec les grammaires grecque et latine, c'est une preuve de parenté, de connexité, mais non pas de *filiation*, puisqu'il y a eu des systèmes de grammaire complétement formés en Phrygie, en Thrace et en Illyrie, en même temps ou même plus anciennement qu'en Grèce. Etre historique ou être symbolique, Cadmus appartient aussi bien à l'Illyrie qu'à la Béotie.

Quelques mots sanskrits d'une nature tout à fait géographique frapperont sans doute ceux qui étudieront l'albanais. *Mail*, montagne en général, d'où *maina*, en Thessalie et en Péloponèse; *gour*, rocher, petite montagne, sont des noms très-usités en Albanie. *Candahar* et *Candavia* sont le même nom dans le même sens; mais on n'en tirera aucune conclusion spéciale quand on saura que les noms dominants de la géographie grecque, l'*Hemus*, le *Pindus* (*Bindhia* ou *Vindia* dans l'Inde) le Parnasse (*Paranischa*), les cinq ou six *Kinthos* (182), paraissent également trouver dans le sanskrit l'étymologie que le grec leur refusa. Ce sont des liaisons générales entre les langues japhétiques, dont le haut pays d'Arménie pourrait bien être le centre commun.

Passant au caractère spécial de cette langue, nous pouvons affirmer, 1° que plus d'un tiers des racines albanaises ne sont que des racines grecques, réduites à leur état primitif, monosyllabique et barbare; que cette portion grecque de langue albanaise paraît se rattacher spécialement au dialecte, ou si l'on veut, à la langue *œolique*, qui, selon nous, ne différait pas radicalement de la langue plus ancienne, plus rude, et probablement plus monosyllabique de *Pelasghi* (Pélasges) (183), et qui dominait dans l'ancien macédonien, épirote, thessalien, béotien; enfin que le fond de l'albanais est un ancien idiome semi-grec, tel qu'on en parlait dans les siècles anté-homériques; 2° qu'un autre tiers des racines albanaises paraît appartenir au latin, au sabin ou samnite, au celte italique, au germanique et au slavon, et, généralement parlant, aux langues européennes du centre et de l'occident, sans qu'il y ait aucune raison connue jusqu'ici pour décider si tous ces rapports sont originaires et appartenant à l'époque antique, où la plupart des familles européennes habitaient les hautes terres de la péninsule du mont Hœmus et du mont Pinde, ou si quelques-uns sont des traces de mélanges successifs, provenant entre autres des colonies militaires romaines; 3° qu'à l'égard du tiers restant, jusqu'ici non expliqué, les analogies des noms géographiques semblent indiquer les langues anciennes de Thrace et de l'Asie Mineure comme la souche la plus probable. Il résulte de ces trois assertions que la langue albanaise est un chaînon distinct, ancien et important de la grande chaîne des langues pélasgo-helléniques, du règne indo-gothique.

L'*œolisme* se manifeste dans les racines albanaises, lorsqu'on essaye de leur appliquer le digamme ou la métathèse de la lettre R, ou les autres changements de lettres usités parmi les OEoliens. Par exemple, *tragein*, manger, en grec, devient, par la forme œolienne de l'infinitif, *tragen*, et par la métathèse de l'*r*, *targen;* de là l'albanais *darkem*, manger. *Oun* et *oune*, je, en albanais, est corrélatif d'*iôn* ou *iônga* en béotien, et d'*egon* en œolien. *Bale*, tête, en albanais, répond à *bala* en macédonien, *phala* en béotien, étant tous les deux des œolismes, au lieu de *kephala*. La Slavonie s'appelle en albanais *Schienia*, le pays des étrangers, de *skenos*, forme œolique de *xenos*, et peut-être l'œolique *skiphos*, épée, est la vraie souche du nom *skipatar* que se donnent les Albanais sans y ajouter un sens. Le digamme paraît dans bien des mots, par exemple : *vraam*, tuer, maltraiter, de *raiein; vel*, huile de *elaion; verbuem*, priver, de *orbare* (lat.); *verra*, le beau temps, de *ear, ér*. De même *Voïoussa*, nom du fleuve de l'ancien Aoüs ou Aioüs. C'est aussi par le caractère œolien que l'albanais se lie au macédonien. *Loos*, l'août des Macédoniens, est le *loonar* des Albanais; deux mois albanais ont le nom de *brit*, avec addition de premier et de second, ce qui rappelle le *beritios* et *hyperberitios* du Calendrier macédonien, quoique dans un autre ordre; les noms *daisios* et *panemos* ont un sens convenable en albanais. Le *krios* des campagnards macédoniens répond au *kirsouer* des Albanais, en observant que *ouer* est un nom qui signifie *saison* (184). Mais comment nous enfoncer dans une question aussi ardue, avant qu'il existe un seul vocabulaire albanais tant soit peu complet, et avant qu'on ait recueilli tous les noms indigènes des mots?

Le caractère pélasgique se manifeste par un fait aussi neuf qu'important. Les noms de plusieurs divinités grecques, selon Hérodote, dérivent de la langue pélasgique; or nous trouvons dans l'albanais *deet*, la mer, d'où *Thétis; dée*, terre, d'où *Deo* et *Demeter*, nom de Cérès; *héré*, l'air, le vent, d'où *Here* ou Junon; *dieli*, le soleil, d'où *Delios*, surnom d'Apollon, dieu du soleil; *Uranie*, image, d'où *Uranos*, le ciel. C'est, il est vrai, plus et moins que l'assertion d'Hérodote, puisqu'il ne nomme que Junon parmi ces divinités, mais c'est au moins un indice que des mots de la plus haute antiquité se sont con-

(182) *Kinthos*, dans l'île de Délos; *Zakinthos*, l'île; *Arakinthos*, en Attique; *Anakinthos*, en Arcanie; *Berekinthos*, en Crète, idem en Phrygie; de *kunitha*, colline sacrée.

(183) *Voy.* Paulmier de Grentesménil, *Græcia antiqua*, p. 54 et 55.

(184) Comparez Usserius, *De Maced. et anno solari.*

Digitized by Google

servés dans l'albanais. D'ailleurs, on sait qu'Hérodote n'avait, de son propre aveu, aucune idée certaine de la langue des Pélasges, et qu'après les avoir présentés comme une race différente des Grecs, il en fait pourtant descendre les Athéniens, les Arcadiens, les Thessaliens : il est permis de croire qu'il a sacrifié la mythologie des Pélasges à celle de l'Egypte et de la Libye. Les Pélasges sont reconnus par toute l'antiquité comme la première race qui domina sur la Grèce, et qui fut la souche des peuples qui se prétendirent les *autochtones* ou indigènes. Le Pindus était leur plus ancien séjour connu; Dodone la Pélasgique est le centre du culte primitif de la Grèce. Un idiome ancien, rude, monosyllabique, quoique semi-grec, devait paraître inintelligible à un Ionien comme Hérodote. Le nom même de *Pélasges*, comme ceux de *Pella*, *Pellène*, de *Pélion*, des *Péligni*, de vingt autres lieux ou peuples, s'explique naturellement du mot *pela*, rocher, pierre, en macédonien (185) et en thessalien (185*), mot auquel répond en albanais *pul* ou *pil*, forêt. Ces fameux Pélasges ou plutôt *Pelasghi*, qu'on a fait venir des sources du Nil et des sommets du Caucase et de la tour de Babel, n'étaient que les vieux ancêtres des Grecs, les gens de la vieille roche, les constructeurs en pierre; et leur culte tout européen était celui d'un Dieu suprême et des forces élémentaires de la nature (186)

Les noms consacrés par la géographie, et spécialement par la géographie physique, figurent au premier rang parmi les documents de l'histoire primitive, de l'histoire antérieure à la chronologie. Longtemps avant que les hommes ne se fussent avisés de compter les années et de classer les événements dans un ordre chronologique, ils avaient désigné sous des dénominations locales et prises de leur idiome tous les objets divers qui les environnaient, les montagnes qui bornaient l'horizon, les rivières qui étanchaient leur soif, les villages qui les avaient vus naître, la nation et la tribu à laquelle ils appartenaient. Si cette nomenclature géographique se fût conservée pure et complète, elle offrirait une mappemonde bien plus véridique que toutes nos histoires universelles.

L'*hellénisme* général de la langue albanaise, pour être reconnu, exige souvent des comparaisons avec des mots grecs peu usités ou pris dans un sens détourné, ou tirés de dialectes peu connus; par exemple :

Grua, femme, répond à *graia*, nom propre des Grecs au féminin.
Kourm, le corps, répond à *kormos*, trône, tige.
Khunde, nez, répond à *chondros*, cartilage.
Dora, main, répond à *doron*, paume de la main.
Ziza, mamelle, répond à *tithos*.
Groust, poignet, répond à *gronthos*.
Cambe, pied, répond à *kampe*, flexion.
Flacha, flamme, répond à *phlox*.
Krupa, sel, répond à *kruos*, cristal.
Ugrane, se nourrir, répond à *graein*.
Stepei, maison, répond à *stephos*, toit, couverture.
Kouitou, je me rappelle, répond à *kôtheoc*, je pense.
Brecheir, la grêle, répond à *brechein*, mouiller, et à *eir*, tempête, foudre.
Iourte, prudent, répond à *iotes*, prudence (Homère).
Iri, jeune, répond à *ear* ou *er*, printemps.
Ve, œuf, répond à *oveon*, en dialecte crétois.
Pota, oie, répond à *potanos*, volatile, en dorien.
Chata, pauvreté, répond à *chatein*, manquer, être privé.
Skepetim, foudre, répond à *skepto*, je tombe avec impétuosité.
Phare, division, tribu, répond à *pharos*, qui est le *pars* des latins.
Prink, père, chef, répond à *prin*, avant (*primus*).
Frike, peur, répond à *phrix*, frissonnement.
Bastakes, propriétaires fonciers, en Béotie, répond à *bastine*, domaine rural, en albanais.

Nous ne citons que les exemples curieux ou très-difficiles à apprécier; les similitudes plus évidentes se présentent en foule à quiconque voudra étudier les vocabulaires imprimés ou manuscrits. Bien des mots albanais et grecs ne diffèrent que par les formes grammaticales, par exemple :

Piim et *piein*, boire.
Pounouem et *ponein*, travailler.
Zieiim et *zeein*, bouillir, s'échauffer.
Luem, oindre.
Luam, laver, et *louein*, laver, humecter.
Pituem, interroger, et *pythesthai*.
Prim et *proienai*, aller en avant.

Les prépositions *nde*, dedans (*endo*); *paa*, sans, d'*apo*; *mo*, avec, de *meta*; les adverbes *mo*, non, de *me*, et autres.

Quelquefois un mot albanais, quoique n'ayant pas son terme correspondant en grec, n'en est pas moins une composition d'éléments helléniques; par exemple : *Panomi*, anarchie, est formé de la préposition albanaise *pa*, qui n'est autre chose que l'*apo* grec, et de *nomos*, la loi. Le mot albanais représente donc un mot grec perdu ou inusité, *aponomia*. Le verbe albanais *hippune*, monter, sauter, indique probablement la vraie étymologie grecque de *hippos*. Les noms de montagnes et de peuples de la Grèce primitive paraissent en grande partie albanais.

Les rapports de l'albanais avec le latin sont bien difficiles à apprécier, étant de plusieurs époques. Il y en a qui tiennent à l'antique connexion de l'œolique et du *pélasge* avec le latin primitif. D'autres traits de ressemblance proviennent du mélange de celte, tant avec l'albanais qu'avec les idiomes anciens italiques; enfin les colonies militaires romaines ont dû répandre la langue *romana rustica* dans l'Illyrie et l'Epire. Sans doute de nouvelles études de l'histoire

(185) Sturtz, *De lingua Macedonica*.
(185*) Tzetzes, *Chiliad.*, II, c. 17.
(186) C'est ici l'opinion particulière de Malte-Brun sur l'origine des Pélasges. Cette origine est mieux connue aujourd'hui. *Voy.* Pélasges.



Digitized by Google

des Tyrrhéniens et de celles des autres peuples italiques pourront fournir des lumières plus précises; mais déjà il paraît que la langue albanaise est intimement liée avec les idiomes de l'ancienne Italie. Voici quelques exemples des rapports reconnus ;

Kiel, le ciel.
Lioume, fleuve (*flumen*).
Mik, ami.
Sok, camarade.
Lake, lac, lieu bas.
Flochete, cheveux, de *floccus*.
Lufta, guerre, de *lucta* (lutte).
Pische, poisson.
Aar, or (*aureum*).
Peeme et *poma*, fruits.
Remb, ramus, rameau.
Larii, laurier.
Setrat, le lit.
Chioutet (*ciudad*), cité.
Fakie, la face.
Fruituem, porter du fruit.
Martuem, marier (*maritare*).
Turbuem, troubler, faire enrager.
Pulchuem, plaire (*placere*).
Desciruem, désirer.
Kiaam, se plaindre (*chiamar*).
Vape, chaud, de *vapidus*.
Boukre, beau, de *pulcher*.
Larg, absent (au large).
Spess, épais, de *spissus*.
Cundra, contre.
Nde, en, dans (*endo*).
Per, par.

Mais il suffit de faire observer que les latinismes ou italianismes dans l'albanais ont beaucoup de rapport avec ceux de la langue valaque ou daco-romaine. On sentira combien le caractère latin est intimement et anciennement empreint dans l'albanais par cette seule observation; le terme du comparatif en albanais est *mi*, racine liée à *melior*, à *mieux*, à *mehr* ; et le terme du superlatif est *ssum* (prononcez *schoume*) qui n'est autre chose que *summe*.

Les *celticismes* et les *germanismes* de l'albanais ne sont pas de peu d'importance; ce ne sont pas des emprunts purement accidentels. Les mots albanais de ces deux classes tiennent à des familles entières de mots; par exemple :

Larth en albanais, *lard* en français, *lardum* en latin, *lar* (gras) en celte;

Larix, *laeriche*, *laerke*, arbre résineux, en latin, allemand, danois, forment une chaîne à travers les langues du Nord et de l'Ouest, tandis que

Bret, roi, d'où *breteri*, royauté, royaume.
Brii, corne.
Bar, herbe.
Bres, ceinture.
Droe, pour (*dread*, en anglais).
Bastarth, bâtard.
Brittune, rayonner.
Bleem, faire emplette.
Speet, rapide (*speed*, en anglais).

Sont évidemment des mots celto-gaulois, et que

Miel, farine.
Buk, pain.
Hethe, fièvre.
Goetie, festin.
Chierr, char.
Cand, angle.
Gind, genre, famille (*kind*, en anglais).
Tim, fumée (*dimma*, vapeur, en suédois).
Scin, pluie.
Neta, nuit.
Dera, porte.
Til, étoile, dans le dialecte d'Epire (*ild*, feu, en danois).
Bir, fils (*bærn*, enfants, en danois).
Oulk, loup.
Sion, yeux.
Ve, serment.

et autres, sont presque littéralement germaniques ou gothiques.

Ces faits, selon Malte-Brun, peuvent difficilement s'expliquer par des migrations des peuples; ils deviennent clairs lorsqu'on reconnaît que l'ancienne population du mont Hœmus comprenait des tribus celtes, slaves, garmaniques, à côté des tribus pélasges, helléniques, asiatiques.

Ceci nous conduit à la troisième division de la langue albanaise, celle qui consiste en *racines inconnues* ou du moins *inexpliquées*. Au premier coup d'œil, en contemplant cette masse de mots, en apparence étrangers à toute langue européenne connue, nous avons été tenté d'admettre une origine asiatique directe et spéciale de la langue albanaise, et d'abandonner toute la question aux orientalistes; mais, voyant tous les jours quelque mot albanais céder à nos recherches, et, malgré son apparence baroque, se laisser ramener à l'hellénisme ou à d'autres idiomes européens, nous nous sommes dit qu'une langue aussi évidemment indigène doit avoir eu des éléments communs avec la langue thrace, l'illyrienne, la phrygienne, la lydienne, et que peut-être la partie inconnue de ses racines est un reste précieux de l'une ou de l'autre de ces langues ou bien de toutes. L'albanais, dans cette hypothèse, serait une source presque aussi précieuse d'indications historiques que le serait la langue d'Orphée ou celle de Deucalion. C'est là qu'on trouverait le sens de beaucoup de noms de lieux et de peuples. En effet, si, avec nos ressources actuelles (186*), déterrant péniblement quelques mots dans des fragments des vocabulaires, nous avons pu trouver que le mot *Scardus* tire son origine de ses pics dentelés, *card* et *scarra* signifiant scie (*sierra*) ; que le *Scomius* est le très-haut mont (*scume mol*); que les défilés de *Succi*, dans le *Hœmus*, sont formés par des monticules (*sukhe*); que l'*OEagrius* (Hebrus) est *l'eau des forêts sauvages;* que le *Pontus* est « la rivière formant des étangs ; » le

(186*) *Dictionn. Epirot.* de Bianchi (*Harthe*), faussement nommé Biondi par le major Leake; Vocabulaire dans LEAKE, *Researches in Greece*. Vocabulaire de Thunmann et de M. de Pouqueville; Glossaire manuscrit de la Bibliothèque du roi ; Fragments manuscrits d'une gramm. de Vellara.

Digitized by Google

Dryn « le fleuve des bois; » le *Védi* (Aous), « l'eau, » et le *Vaïoussa* « l'eau toujours arrosante; » que le mont *Bora* doit son nom aux neiges (*bora*, ou *bdore*), et le *Bernus* peut-être à *perrune*, torrent; que la *Candavia* est « le pays inégal et aux chemins anguleux » (*candoign*); et sans entrer dans plus de détail, si nous pouvons montrer que toute la géographie physique de la contrée comprise entre l'Acheloüs au sud, le mont *Balle* au nord-ouest, et le *Scomius* au nord, est dominée par des noms albano-illyriens, pourquoi ne pas reconnaître dans cette langue un monument géographique des plus intéressants?

L'ethnographie n'en tire pas moins d'indications intéressantes. La première application qu'on nous demandera, sera sans doute une explication des noms divers de la nation albanaise. Nous allons aborder ce problème.

Les Albanais s'appellent eux-mêmes *Arvenesce* (sing.), selon Ibarthe, et *Skipitar* (sing.), selon Thunmann. Ce dernier nom n'est, dit-on, qu'un dérivé de *skip*, nom qui désigne leur langue; de là *skipitar*, celui qui parle *skip*, et *skiperi*, pays où l'on parle *skip*. Mais que signifie *skip*? Si l'on pense que la nation albanaise a paru d'abord sur l'horizon géographique comme un peuple pasteur et montagnard, ensuite sur l'horizon historique comme un peuple militaire, on sera tenté de croire que le nom de *skipitar* veut dire l'*homme armé*, l'homme qui a affaire avec l'épée, le *Skiphos* (187). Le nom d'Albanais, quoique oublié, n'en est pas moins authentique. Le mont *Albunus* de Ptolémée est le mont *Albia* ou *Albion* de Strabon. Ce nom repousse l'audace critique ou plutôt anticritique de ceux qui voudraient effacer d'un trait destructeur les *Albani* et les *Albanopolis* dans la suite du texte de Ptolémée. Effacez donc aussi toutes les *Alba* et tous les *Albanus* dans l'Italie, la Gaule et l'Espagne. Comme *albhain* en gallique, et *alb* en germanique signifie *pâturage de montagne*, il est probable que le nom *Albani* est une dénomination indigène et très-ancienne. On regarde *Arbenesce*, dont les historiens byzantins ont fait *Arvanitæ*, comme corruption d'*Albanitæ*; mais cela n'est pas complétement prouvé. Les Turcs en ont fait *Arnaout*. Peut-être ce nom vient-il des Slavons-Illyriens, chez qui *arvanié* signifie *guerre, combat*; il ne serait qu'une traduction de *Skipitar* ou *Skipetar*.

Les noms des tribus illyriennes nous paraissent également venir de la langue albanaise. Les *Parthini* ou *Parthyeni* de l'Illyrie ne sont que les peuples *blancs* (*i barthe*), et nullement les Parthes. Les *Dassarètes* sont les tribus *isolées*, et les *Dalmates* ou *Delmates* les jeunes gens; en général, les noms des peuplades et des villes présentent un sens en albanais; le port *Eled* ou *Elet*, chez Scylax, n'est que le port *Elæa* des autres écrivains, avec la terminaison du génitif albanais. Si tant de dénominations géographiques s'expliquent naturellement par la langue parlée encore dans l'ancienne Illyrie, pourquoi irions-nous chercher l'origine de cette langue dans le Caucase? Cherchons d'abord à mettre ces importantes indications en rapport avec celles que les restes de la langue macédonienne nous fournissent; et pour savoir ce que c'était que les *Mœdi*, les *Lydi*, les *Pelasghi*, les *Phryghes* ou *Vrighes* et d'autres peuples européens au nord de la Grèce, portons avant tout nos recherches sur la topographie des pays connus par les Grecs; peut-être obtiendrons-nous des résultats plus grands et plus sûrs qu'en ayant recours à des pays au delà de l'Euphrate.

Le tiers inconnu de la langue albanaise nous paraît devoir être l'ancien *illyrien*. Aussi doit-on se garder de pousser nos indications trop au delà des limites de l'Illyrie. Nous avons vérifié que plusieurs noms dominants dans la Thrace ne se trouvent pas en Illyrie ni en Macédoine, entre autres *bria*, ville; *para*, lieu élevé. Les terminaisons en *issos* et *itza*, ainsi que celles en *davu* ou *ava*, appartiennent spécialement aux Thraces-Gètes. Nous croyons que l'illyrien était une branche distincte du thrace, si même il ne formait pas une famille à part. Le nom slavon et germanique du *Strymon* (en polonais *Strzumien*, en scandinave *Stræm*, *Strœmmen*, *Straum*, etc.) figure comme un monument isolé de quelques établissements effacés par le temps. Les *Dardani* Illyriens, qui, selon une ancienne et respectable tradition, sont les parents des peuplades dispersées en Troade, en Epire et en Italie (188), seraient-ils les frères des Albanais? Ils se retrouvent auprès d'*Ilion*, qui signifie en albanais *un lieu élevé*. La Macédoine renfermait une petite ville, *Ilion*, et une montagne portait ce nom dans la Laconie. Ce sont des indices qu'une critique téméraire peut seule dédaigner. Mais il faut sans doute de nouvelles méditations pour décider si les *Ombrigues* et les *Siculi* de l'ancienne Illyrie, et les *Toskes*, de la moderne Albanie, ont des rapports avec les populations primitives de l'Italie.

Comme nous avons dû présenter dans la langue albanaise un monument ethnographique et géographique, on nous permettra encore une digression sur la nature grammaticale de cet idiome (189).

La langue albanaise a des rapports avec le

(187) *Tar*, *itar* et *atar*, sont des terminaisons qui dénotent une occupation, un métier, comme *arius* et *tor* en latin.

(188) Homère, Virgile, Pline, Lycophron. Je n'ignore pas que le savant Niebuhr a combattu la migration d'Enée comme une fable; mais la migration des *Dardani* peut être un fait historique indépendant des fables qu'on y a rattachées.

(189) *Observatione grammaticale*, par F.-M. Lecce. Rom., 1716. — Leake, *Recherches sur la Grèce*. — Vater, *Tables comparatives*, etc., 1822. — Vellara, *Fragment manuscrit*.

Digitized by Google

latin, le grec, le slavon, mais elle est bien moins riche en formes que les deux dernières, et ses formes sont moins régulièrement dérivées l'une de l'autre. Elle n'a ni les mots composés du grec, ni les constructions hardies du latin; elle emploie beaucoup de mots auxiliaires; par exemple, pour dire *fainéants*, elle dit : *te paa pune* (littéralement en grec : *toi apo ponou*), ceux sans occupation. Elle a bien deux formes de substantifs dérivés; l'une répond à l'*arius* ou au *tor* des Latins; l'autre à l'*erei* ou *erie* des Germains; par exemple de *lufta* vient *lufletar*, lutteur, guerrier; de *bret*, roi, vient *breteri*, royauté; mais la plupart des substantifs dérivés ne sont que les infinitifs précédés de l'article du neutre; par exemple : *me pym*, boire; *te pym*, boisson; comme si on disait en français *le boire*. Elle est pauvre en termes intellectuels; mais nous avons des raisons pour croire que les termes physiques sont bien plus abondants et plus variés que les livres imprimés ne le feraient supposer. Le substantif albanais a une forme absolue qui paraît dans le vocatif, et une forme déterminée par un article *terminal* qui paraît dans le nominatif; par exemple : *grone*, femme, *groncia*, la femme; *gour*, pierre, *gouri*, la pierre; *barck*, ventre, *barckon*, le ventre. Cependant l'adjectif a des articles *prépositifs;* par exemple : *i mir*, le bon; *e mire*, la bonne; *te mire*, le bon, au neutre. La déclinaison des pronoms est très-complète, très-régulière, et présente quelque analogie avec le latin dans les première et deuxième personnes. Les verbes ont dix conjugaisons, selon Lecce, mais on peut les ramener à *huit*, distinguées par les infinitifs, savoir quatre en *am*, *em*, *im*, *oum*, précisément comme les quatre présents en Arménien, deux en *ane* et *oune*, et deux en *le* et en *re*. Le plus grand nombre des présents se terminent en *agn*, *egn*, *ign* et *ogn*, et la plupart des prétérits en *ava*, *eva*, *iva*, *ova*. Mais cette remarquable régularité ne se suit pas de manière à correspondre dans le même verbe. On dirait que le verbe albanais a subi deux formations différentes et successives, l'une fondée sur les quatre voyelles *a*, *e*, *i*, *o*, l'autre née d'un certain nombre d'innovations et d'additions. C'est ici, on le sent, le grand point critique de cette langue; c'est l'énigme à deviner pour celui qui voudra séparer dans l'albanais les formes pelasgo-éoliennes des formes illyriennes. L'infinitif est toujours précédé de l'article *me* lorsque le sens est actif, *meou*, lorsqu'il est passif ou réciproque. L'imparfait, le prétérit, le futur, le conditionnel, l'impératif, l'infinitif et le participe se forment par inflexion; les autres temps sont des formations mécaniques au moyen des verbes auxiliaires *avoir* et *être*. Le passif se forme par le verbe *être* et par l'infinitif actif, qui, en perdant son article *me*, devient un supin.

La grammaire albanaise offre, ce nous semble, à côté d'une grande originalité, les preuves de la simplicité de la nation pour laquelle ses législateurs inconnus l'ont créée. Tels devaient être les systèmes grammaticaux d'Orphée, de Linus, de Cadmus.

Dans les livres albanais, imprimés par la *Propaganda*, on se sert de l'alphabet italien moderne, en y ajoutant quatre lettres particulières; les Albanais eux-mêmes emploient l'alphabet grec moderne, également avec des lettres particulières; mais il existe encore un alphabet ecclésiastique *albanais* de trente lettres, offrant de grandes ressemblances avec les caractères phéniciens, hébreux, arméniens, palmyréniens; quelques uns avec l'écriture hiéroglyphique-hiératique; peu avec les caractères bulgares et mélogothiques. Il lui manque ce que notre curiosité y chercherait de préférence, le caractère pélasge, étrusque ou runique; ce n'est pas une écriture *hastiforme;* c'est le roseau des manuscrits grecs qui en est le trait dominant; aussi, c'est, nous le croyons, dans sa forme actuelle, l'ouvrage des prêtres chrétiens, soit au IIe siècle, lors de l'introduction du christianisme, soit au IXe, lorsque l'Eglise chrétienne d'Albanie se rattacha définitivement au siége de Rome; mais cet alphabet renferme des éléments d'alphabets infiniment plus anciens, usités en Illyrie, en Macédoine et en Epire.

Les Albanais possèdent dans leur langue des chants nationaux qu'il serait extrêmement intéressant de connaître, même quand il serait vrai qu'ils ne remontent qu'au temps de *Scander-Berg;* mais ce qui aurait une importance inappréciable pour l'histoire des peuples et des langues, ce serait l'examen des inscriptions qui paraissent exister dans la haute Albanie.

ALBANIA des anciens. *Voy.* LESGHIENNE.

ALFOUROUS. *Voy.* NOUVELLE-GUINÉE.

ALÉUTIEN. *Voy.* ESKIMAUX.

ALEXANDRINS (AUTEURS), leurs erreurs dans la chronologie des rois assyriens, etc. *Voy.* CUNÉIFORMES.

ALGÉRIE, ses dialectes. *Voy.* note IV, à la fin du volume.

ALGONQUIN. *Voy.* LENNAPPE.

ALLÉGHANIQUE ET DES LACS (RÉGION) dans l'Amérique du Nord. — Cette région a pour confins : au *nord*, la région boréale de l'Amérique du Nord et la baie d'Hudson; à l'*est*, l'océan Atlantique; au *sud*, la partie de l'Atlantique qui sépare l'archipel de Bahama des grandes Antilles, ensuite le vieux canal de Bahama entre la Floride et l'île de Cuba, le golfe du Mexique et les régions du Plateau Central et Missouri-Colombienne; à l'*ouest*, ces mêmes régions et celle de la côte occidentale de l'Amérique du Nord. Dans ces limites, ce groupe embrasse un peu plus que la moitié du territoire soumis aux Etats-Unis, les trois quarts environ de l'Amérique anglaise et une partie de l'Amérique russe.

En combinant les savantes recherches de Vater avec celles des philologues anglo-américains, on a classé les langues de cette immense région en quatre principales familles : la famille MOBILE-NATCHEZ ou FLORIDIENNE; la famille WOCCONS CATAWBA; la

Digitized by Google

famille MOHAWK-HURONE ou IROQUOISE; la famille LENNAPPE, appelée aussi CHIPPAWAYS-DELAWARE ou ALGONQUINO-MOHEGANE. *Voyez* ces mots.

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES DE LA RÉGION ALLEGHANIQUE (Amérique du Nord.)

		Orthographe.	*Soleil.*
TIMUACANA.		1 espagnole	»
FAM. MOBILE-NATCHEZ ou FLORIDIENNE.	MUSKOHGE.	2 anglaise	neetla-husa
	CHIKKASAH.	3 anglaise	neetak-hasseh
	CHOKTAH ou CHAKTAW.	4 anglaise	neetak-hasse
	CHEEBAKE, CHEROKEE ou CHELEKI.	5 allemande	natoh
FAM. WOCCONS-KATAHBA.	WOCCONS.	6 anglaise	witapare
	KATAHBA.	7 anglaise	nooteéh
FAM. MOHAWK-HURONE.	MOHAWK.	8 anglaise	(kilauquaw)
	ONEIDAS ou ONNOIOUT.	9 anglaise	»
	ONONDAGOS.	10 anglaise	garachqua
	SENECAS ou MAECHACHTINI.	11 anglaise	gachquau
	CAYUGAS ou QUEUGUES.	12 anglaise	gauquau
	TUSCARORAS.	13 anglaise	beegtheh
	WYANDOT.	14 anglaise	yaandeshra
	HURONE.	15 française	garakoua
	HOCHELAGA.	16 française	yemay
FAMILLE LENNAPE.	SAWANOU ou SHAWANOESE.	17 allemande	kesathwa
	SAKIS-OTTOGAMIS. *Sakis* ou *Sakewi.*	18 allemande	kehessoa
	MIAMIS-ILLINOIS. *Miami Propre.*	19 française.	ifpête kilixsoua
	PAMPTICOUGH.	20 anglaise	kesis
	LENNAPPE ou DELAWARE. *Delaware. Minsi.*	21 anglaise	natatane
		22 anglaise	quishough
	SANKITANI.	23 hollandaise	»
	NARRAGANSET.	24 anglaise	nippaûus
	MASSACHUSETT ou NATICK.	25 anglaise	chequikompuh
	MOHEGAN. *Mohegan Propre. Abenaki.*	26 anglaise	keesogh
		27 allemande	kizus
	ETECHEMINE.	28 française	»
	GASPÉSIEN ou MICMAC.	29 française	achteck
	ALGONQUINO-CHIPPAWAYS. *Chippeway Pr.* ou *Ochippewag. Algonquin Propre.*	30 allemande	kisis kijis
		31 anglaise	
	KNISTENAUX. *Knistenaux Propre. Cree.*	32 anglaise	pisim
		33 anglaise.	pesim
	CHEPPEWYAN, *Cheppewyan Propre.*	34 anglaise	sah
	TACOUALLIES ou CARRIER.	35 anglaise	sa

	Lune.	*Jour.*	*Terre.*	*Eau.*	*Feu.*
1	»	»	»	»	»
2	neetla-husa	neethleeh	ecaunnauh	wewa	»
3	hasche	neetak	yahkane	okaw	»
4	hasche-neenak	neetak	yahkane	okah	ioak
5	natoh-sonoyih	ikôm	katon	amoh	atseluh
6	witapare	waukhaway	»	ejau	yau
7	nooteéh	»	»	ejau	epee
8	(kilauquaw)	»	oghwhenja	hohnekah	ocheeleh
9	»	weennecssat	ahunga	oaknekahnoos	»
10	garachqua	wanta	uchwuntschia	ochnecanos	jotécka
11	(gachquau)	»	yoounjah	neekhanoos	ojeesttah
12	gauquau	»	owhenjateh	ochneckanos	»
13	beegtheh	(ootauhne)	auwheweh	auweah	otcheere
14	waughsunt yandeshra	»	umaitsagh	saundustee	seesta
15	ladicha	ourhenha	ondechra ; ata	aoüen	assista
16	assomaha	»	»	ame	azista
17	tepethkakesathwa	(keeshqua)	ake	nipe	scoote
18	tepakikeges	kischeki	haki	nepi	eskuata
19	pekonteouekilixsoua	ifpété	akihkeoué	nepé	kotheoué
20	keiss	pecuneah	»	umpe	tinda
21	keyshocof	keyseu	hogkey	nappie	(tendeu)
22	nipahum	gischgu	achgi	mbi	tenden
23	»	»	»	empye	tinteywe
24	nanepaushat	kéesuck	aucke	noop	chukwut
25	nanepaushadt	kesuk	ohke	nippe	nooteau
26	(pepauk)	»	(haekkeeh)	nbey	staw
27	kizus	kizuku	ki	nebi	skutai
28	»	»	»	»	
29	kinchkaminau	»	megamingo	chabaûan, orenpeoc	bouktou
30	tipikkisis	kigik	ahki	nipi	skute
31	dibickijiss	kigigatte	missi achkui	nipei	scoutay
32	tibisca pesim	kigigah	messe asky	nepec	scoutay
33	tipiscopesim	kesecow	askee	nepee	esquittu
34	sah	»	»	toue	counu
35	chaol cussa	janess	oteluss	too	kone

Digitized by Google

	Père.	*Mère.*	*OEil.*	*Tête.*	*Nez.*
1	»	»	»	»	»
2	chulkkeh	chutseh	»	isteka	isteeopooh
3	aunkke	saske	»	skoboch	ebitchella
4	chmkeh	iskeh	eenoskeen	eebuk	»
5	etotoh	etsing	akatoh	isko	colyensuh
6	»	»	neetooh	poppe	»
7	nenedau	checheendau	»	»	eepeesooh
8	ragenez	isstaah	(ooorloor)	»	onuhsah
9	rageneh	ragoonoohah	okaureh	»	onoocohsah
10	agenenhos	onurha	»	anuwara	oniochsa
11	hauneeh	noyegh	kakua	»	kakondah
12	»	nohah	kaukauhah	»	enuchsahke
13	aukoreeha	anah	»	otareh	acheésah
14	hayesta	aneheh	»	»	»
15	aihtaa	anau	acoina	scouta	aougya
16	»	»	higata	aggonzi	»
17	notha (mon)	neegah	(kiskeessiqua)	(weessie)	(chas; chalie)
18	nossa	kekman	neskischuekut	ueschi	nekkiuane
19	noxsahé	kekiah	kéchékoué	indépeckoué	kiouané
20	»	»	»	»	»
21	nuha	monah	wisking	wile	wekeyon
22	»	»	wuschginquali	wilustikan	wichkiwon
23	»	»	schinquoy	wyer	akywan
24	osh	okasu	wuskeesuk	uppaqountup	wuchaun
25	noosh (mon)	nokas (ma)	wuskesuck	nuppuhkuk (ma)	wutch
26	noch	(okukkeen)	hkeesque	weenis (sa)	(okewon)
27	nemitagus (mon)	nigaus (ma)	toiscku	metep	kitau
28	»	»	»	»	»
29	nouchich	nekich	nepiquigour	menougi	chichkon
30	os	ninga (ma)	ostschingik	ostchtikuan	stschangwen
31	nossi (mon)	nigah (ma)	oskingick	o'chitigoine	ochegwane
32	nootawie (mon)	nigahwei (ma)	eskisoch	ustiquoin	oskiwin
33	otawe	ekawe	miskeesiék	istegwen	miskeewon
34	zitah (mon)	zinah (ma)	nackhay	edthé	»
35	appa	unnungcool	onow	pitsa	paninchis

	Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Pied.*
1	»	»	»	»	»
2	»	iste-tolahswah	»	istinkeh	isteelceetoppixse
3	»	soolish	»	illock	yeyeh
4	»	soolish	»	»	ceyee
5	aboli	kanokoh	kytoke	owoyeni	lasatenoh
6	»	»	»	»	»
7	»	neesoomeseh	»	necksapeeah	nepapeéah
8	»	»	»	(oonuntsaw)	(ooseetaw)
9	»	owinaughsoo.	»	osnooslah	ochsheecht
10	»	enachse	»	eniage	ochsita
11	»	»	»	kaschuchtah	sheedau
12	»	»	»	»	»
13	»	ouwentochseh	»	oachtneh	auseekeh
14	»	»	»	»	»
15	»	»	»	ahonressa	achita
16	esahe	osnache	esgongas	aignoascon	onchidascon
17	»	(weelinwie)	(wepectalee)	(lichik)	(kussie)
18	nektone	nenaneue	nepitan	nepekuinettsche	nekatsche
19	tonéneh	ouélané.	ouipitâh	onexcà	kâtah
20	»	»	»	»	»
21	»	weelanue	»	naack	woseed
22	»	wilano	wichpit	nachk	»
23	toone	wyeranou	wypyt	nachk	syt
24	»	weenat	wepitteash (ses)	wunnicheke	wussete
25	»	meenaunoh	meepitash (ses)	wunnutcheg	seet
26	»	(weenannuh)	wepeeton (ses)	(oniskan)	(neezeet) (mon)
27	nedun (ma)	»	nipit (ma)	neretsi (ma)	nesit (mon)
28	»	»	»	»	»
29	meton	nitnou	nebidre	nepeden	nechit
30	oton	tennani	urbit	niinttschin	osit
31	otonne	otainani	nibit (mes)	»	»
32	otoune	otaithani	wippittah (mes)	»	»
33	meetoon	otayence	meepit	mecheechee	mesit
34	»	edthu.	goo	lawong	cuh
35	»	tsoola	ohgoo	olà	ôca

Digitized by Google

	Un.	*Deux*	*Trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	minecotamano	naiuchamima	uohapumima	nacheketamiua	namaruama
2	hommai	hokkole	»	»	»
3	chephpha	toogalo	»	»	»
4	»	»	»	»	»
5	»	»	»	»	»
6	tonne	numperre	nam-mee	punnum-punne	webtau
7	tonne	nunperre	nam-mee	»	»
8	uskot	teggeneh	ohs	kialeh	wisk
9	»	»	»	»	»
10	»	»	»	»	»
11	»	»	»	»	»
12	»	»	»	»	»
13	nnche	necte	ohssah	untoc	ouchwhe
14	scat	tindee	shaight	andaght	weeish
15	escate	téni	hachin	dac	ouyche
16	secada	tignem	hasche	hannaion	oviscou
17	negote	neshwa	nithese	newe	nialinwe
18	nekote	nisch	nessoa	nieue	niananon
19	ingôté	nichoué	nexsoué	nioué	yalanoué
20	weembot	neshimaub	nishwonner	yau-ooner	umperren
21	koti	nisha	naha	nehwa	beleanagh
22	gutti	nischa	nacha	newa	nalan
23	cotte	nyssé	nacha	wywe	parenagh
24	nquit	neèsse	nish	»	»
25	pasuk	nesuog	nishuoh	»	»
26	ngwittoh	neeseh	noghhoh	nauwoh	nunon
27	»	»	»	»	»
28	beehkon	nich	nach	iau	prenchk
29	negout	tabo	chicht	neou	nan
30	pegik	nig	nessoe	niuin	nanan
31	pecheik	nige	niswois	neau	nana
32	peyac	nisheu	nishtou	neway	niannan
33	pauch	nesho	nishto	nayo	nayahnum
34	slachy	naghur	tagby	dengky	sasoulachee
35	clottay	nongki	toy	tingkay	skoonely

	Six.	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix.*
1	namarecama	napikichama	napikinahuma	napekecheketama	natumama
2	»	»	»	»	»
3	»	»	»	»	»
4	»	»	»	»	»
5	»	»	»	»	»
6	isto	nommis-sau	nup-sau	weihere	soone-noponne
7	»	»	»	»	»
8	yoiyok	chautok	sottago	téuhotoh	wialeh
9	»	»	»	»	»
10	»	»	»	»	»
11	»	»	»	»	»
12	»	»	»	»	»
13	houeyoc	chauhnoc	necksra	wearah	wartsauh
14	waushau	sootare	autarai	aintru	aughsagh
15	houdahéa	sotaret	atteret	néchon	assan
16	indahir	ajaga	adigue	madellon	assem
17	negotewathewe	neshwathewe	sashekswa	chakatswe	metathwe
18	kotoaschec	nouec	schoaschec	schac	kultsche
19	kakotsoué	souaxtetsoué	pollâné	ingotéménéké	matatsoué
20	whoyeoc	toppoosh	nauhaushshoo	pachicconk	cosh
21	kotas	nishans	ghaas	beshkunck	telon
22	guttasch	nischoasch	chaasch	nolewi	wimbat
23	coattasch	nyssas	gechas	pescon	terren
24	»	»	»	»	»
25	»	»	»	»	»
26	ngwittus	tupouwus	ghusooh	naunceweh	mtannit
27	»	»	»	»	»
28	chachit	coutachit	erouïgueu	pechcoquem	petock
29	kamachin	croeguenik	meguemorchin	eschkonadek	metren
30	gotoasso	ningoassoe	nischua	schangassoe	mi'assoe
31	nigutawaswois	nigiwaswois	shawaswois	shangwaswois	mitaswois
32	negoutawoesic	nishwoisic	jannaneuw	shack	mitalat
33	nicotwasick	taboocoop	ianânaon	kagatemetatut	metatut
34	alkitarhyy	»	alkideingby	cakinahanothna	canothna
35	alketate	tekalti	alketinga	clohooly	lannezy

ALLEMAND. *Voy.* TEUTONIQUE. — Son extension. *Voy.* ibid. — Bas allemand ancien et moderne. *Voy.* SAXONNE.

ALLEMANI. *Voy.* TEUTONIQUE.

ALLIGHANIS. *Voy.* ALLIGHEWI.

ALLIGHEWI, langue éteinte du plateau central de l'Amérique du Nord, parlée jadis par les *Alligheui*, *Talligewi*, *Talligeu* ou *Alighanis*, qui, d'après les traditions recueillies par Heckewelder, auraient eu une taille gigantesque. Ces Alligheui étaient plus civilisés que toutes les autres tribus que les Européens ont trouvées au XVIe siècle dans l'Amérique septentrionale au nord du Mexique. C'était une nation agricole, qui habitait dans les villes fondées sur les rives du Mississipi. C'est aux Alligheui qu'appartient la construction des nombreux monuments

Digitized by Google

militaires et des *tumulus* qu'on rencontre dans tout le vaste espace qui s'étend au sud des grands lacs du Canada et à l'ouest des Alleghanis, monuments simples et antiques, trop pompeusement annoncés dans quelques écrits américains, et dont quelques-uns rappellent, par leur forme, les *teocallis* mexicains et les pyramides à gradins de l'Egypte et de l'Asie occidentale. Chassés dans le XIe siècle par les Lenni-Lenapes du vaste territoire qu'ils occupaient, les Allighewi se retirèrent vers le sud, en descendant le Mississipi, et l'on ignore ce qu'ils sont devenus. On ne sait rien sur la langue que parlait ce peuple remarquable, ni sur la contrée d'où il paraît être sorti. Rejetant les hypothèses des antiquaires américains qui lui assignent une origine juive ou tartare, comme destituées de toutes probabilités, nous ferons observer qu'un grand géographe a démontré l'erreur de ceux qui le faisaient descendre des Scandinaves. Nous inclinons avec ce savant philologue et avec le célèbre baron de Humboldt, à lui assigner cette région pour sa patrie primitive. M. de Humboldt trouve même assez probable que l'invasion des Lenni-Lenapes et la destruction du pouvoir des Allighewi, aient été liées à la migration des Caribes du nord vers le sud. — *Voy.* la note *I* à la fin du volume.

ALMOHADES. *Voy.* ATLANTIQUE.

ALPHABET. — A la vue de cette foule d'idiomes parlés par les divers peuples du monde et des séries discordantes de caractères employées pour les représenter, on est d'abord tenté de croire que rien n'est plus mobile que la parole humaine, que rien n'est plus incohérent que ses milliers d'éléments primitifs. Mais considérez isolément une de ces langues dont la réunion vous trouble et vous confond, analysez les mots de chaque phrase, les syllabes de chaque mot, les sons de chaque syllabe; faites subir le même travail à une seconde, à une troisième, et continuez ainsi votre examen jusqu'à ce que vous ayez parcouru, s'il est possible, la chaîne entière des langues existantes : et vous serez bientôt convaincu que ces éléments, combinés de tant de manières, sont exactement les mêmes dans leur essence, et se réduisent à moins de cinquante sons. En effet, les organes de l'homme étant les mêmes sur toute l'étendue de la terre, il est évident que l'échelle des sons doit être également identique, et proportionnée aux effets naturels et limités de l'appareil vocal. Rien de plus simple et de plus admirable à la fois que le mécanisme de cet appareil. L'air sonore qui s'échappe du larynx se module dans la cavité de la bouche, ou s'articule par le contact de la langue, du gosier, des dents et des lèvres. Toute modulation est une voyelle et toute articulation une consonne. La modulation est diversement nuancée par les vibrations légères du gosier qui se communiquent aux parois de la bouche, tandis que l'articulation se modifie suivant le genre et l'intensité des contacts. De la combinaison de ces deux sortes de sons résultent tous les phénomènes du langage.

Il est constant, d'après ce que nous venons de dire, qu'il ne peut exister, pour tous les idiomes du monde, qu'un seul alphabet véritable, qu'une seule série de tons primitifs fondée sur les fonctions mêmes des organes. L'influence du climat, des localités, des habitudes, se fait souvent sentir dans la prononciation; elle lui donne plus ou moins de pureté, de volubilité ou d'énergie; elle prive tel peuple de l'usage de certains sons, elle les prodigue et les multiplie chez tel autre, et leur fait subir diverses altérations que la nationalité rend permanentes; mais il suffit d'un peu d'attention pour se convaincre que toutes ces distinctions accessoires sont comme des variétés d'une même espèce, et qu'elles n'altèrent nullement, dans sa nature, le type fondamental et immuable de l'alphabet. Ainsi, les vibrations de la bouche produisent partout les voyelles, le souffle des poumons, l'aspiration, le contact du gosier, des dents et des lèvres, les gutturales, les dentales, les labiales. Ce sont là les bases invariables sur lesquelles se fonde l'étymologie; c'est dans les limites de ces grandes divisions, distinguées elles-mêmes en différents degrés, que doit se tenir l'esprit de comparaison, toutes les fois que, suivant une idée simple à travers le labyrinthe des langues, il est appelé à constater l'identité du sens et du son. Les modifications qu'éprouve un même idiome dans les générations successives de chaque peuple, et les métaphores plus complètes qu'il subit quand il passe d'une nation à une autre, n'effacent jamais entièrement les affinités primitives, souvent même elles reparaissent plus nettes et plus précises à une grande distance de temps et de lieux; parce qu'il n'existe pas un mot dans le langage qui ne soit issu d'un autre mot, et que les manifestations combinées de la pensée et de la parole, malgré leur infime variété, se meuvent dans un cercle dont la circonférence est immense, mais dont tous les rayons tendent vers un centre commun.

On distingue deux espèces de sons dans la voix, les simples et les composés. Les premiers, qu'on appelle simplement sons, se forment par l'émission de l'air sonore, sans participation des lèvres, de la langue et des dents, comme A. Chacun de ces sons exige que les organes de la bouche soient dans la position nécessaire pour faire prendre à l'air qui sort de la trachée-artère la modification qui lui est particulière. Ainsi, la situation des organes pour déterminer le son A n'est pas la même que celle qui doit exciter celui de l'U. Tant que cette position des organes subsiste, et que les poumons peuvent donner de l'air, le son se fait entendre. Les poumons sont, à cet égard, ce que le soufflet est à l'orgue. Les seconds, au contraire, qui prennent le nom d'*articulations*, exigent le concours de quelqu'un de ces organes, soit le concours des lèvres, comme B, soit celui de la langue et des dents, comme D, etc. De là,

Digitized by Google

ainsi que nous le disions, deux espèces de caractères : les *voyelles*, pour représenter le son qui résulte de la situation où se trouvent les organes de la parole au moment que l'air sort de la trachée-artère; les consonnes, pour désigner les *articulations*, c'est-à-dire les sons modifiés momentanément par un des organes de la parole. Les voyelles forment donc les sons principaux et primitifs.

Elles sont au nombre de cinq : *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, auxquelles on peut ajouter la voyelle surnuméraire *y*, dont nous avons dénaturé la valeur primitive pour lui donner celle de l'*i* qu'elle n'avait pas dans l'alphabet latin. En négligeant les lettres qui séparent les voyelles les unes des autres, on aperçoit un ordre méthodique dans leur distribution. Depuis l'*a* jusqu'à l'*u*, qui forment les deux termes extrêmes, l'ouverture de la bouche décroît graduellement dans la prononciation, de telle sorte que, pleinement ouverte à la première des voyelles, elle se trouve presque fermée à la dernière. Cette distribution est de la plus haute antiquité.

On divise ordinairement les voyelles en deux classes : les voyelles simples que nous venons d'indiquer et les voyelles composées comme *ai*, *ou*, *au*, *eu*, *on*, *in*, etc.

Les consonnes étant le produit de différents organes dont chacun a son action particulière, forment, par conséquent, une famille nombreuse qui se compose de plusieurs branches. Les organes, instruments de la parole, sont au nombre de six, dont trois sont mobiles et actifs, à savoir : les *lèvres*, la *langue* et la *gorge*, et trois immobiles et purement passifs : les *dents*, le *palais* et le *nez*. En les considérant sous ce point de vue, les consonnes se divisent donc naturellement en *labiales*, *linguales*, *gutturales*, *dentales*, *palatales* et *nazales*.

C'est par les *labiales* que commence le langage chez presque tous les peuples. On dit cependant que quelques sauvages de l'Amérique, et particulièrement les Hurons, n'en font point usage. Elles sont au nombre de cinq : *b*, *p*, *m*, *f* et *v*. Les deux dernières diffèrent des autres en ce qu'elles n'exigent pas le contact parfait des lèvres; aussi, porte-t-elles le nom de labiales *demi-closes*, et les autres celui de labiales *closes*.

Les lettres *linguales*, c'est-à-dire celles dont la langue est le principal instrument, forment la seconde classe des consonnes; elles se subdivisent en trois branches, savoir : en *dentales*, lorsque, pour les produire, la langue frappe sur les dents; en *palatales*, lorsque la langue s'élève et s'attache au palais; en *nazales*, lorsque le son reflue par le nez, selon l'expression populaire. Les *dentales* sont au nombre de deux : D, T; les *palatales* sont L et R; les *nazales* sont M et N; mais il existe entre elles cette différence que le M dépend beaucoup des lèvres, tandis que le N appartient tout à la fois à la langue et au palais. C'est de toutes les consonnes celle qui exige le concours de plus d'organes pour la prononciation.

Les lettres connues sous le nom de *sifflantes* sont encore une division des linguales : la langue en est le principal instrument. Pour les produire, elle s'applique au palais et comprime ainsi le souffle, qui, sortant avec peine, forme cet espèce de sifflement dont elles ont tiré leur nom. Les sifflantes proprement dites sont le *s*, le *z* et le *x*. Les soufflantes *f* et *v*, et la chantante *j*, en approchent, en ce sens qu'elles participent plus ou moins au sifflement qui forme le caractère distinctif des lettres sifflantes.

La division que l'on a faite des sons de la voix et des caractères graphiques en voyelles et en consonnes ne nous semble point exacte. Les sifflantes forment, en effet, une classe intermédiaire qui tient à la fois à la voyelle et à la consonne, sans être ni l'une ni l'autre. Le son des sifflantes se prolonge et se soutient de lui-même comme celui des voyelles, et elles modifient les voyelles de la même manière que les consonnes. Les sifflantes ont même un avantage que ne possèdent pas les voyelles : c'est que leur son peut s'élever ou s'abaisser sans souffrir aucune interruption; au lieu que pour fortifier ou affaiblir les autres voyelles, il faut les prononcer de nouveau chaque fois qu'on veut changer de ton. On pourrait donc en faire une classe à part sous le nom de lettres *muettes* qui comprendrait les lettres suivantes *f*, *v*, *s*, *z*, *j*, *r*.

Les *gutturales* forment la troisième classe des consonnes. Cette dénomination, consacrée parmi les grammairiens, est aussi impropre que celle de nazales appliquée à d'autres consonnes : car les gutturales ne proviennent pas du gosier ou de la trachée-artère, comme on le suppose depuis qu'on écrit des grammaires. Le gosier est le principe des voyelles, mais il ne produit pas les articulations. Les consonnes gutturales sont au nombre de quatre dans l'alphabet : *c*, *g*, *k*, *q*; mais elles se réduisent à deux, le *c* et le *g*.

On pourrait donc répartir ainsi les vingt-cinq lettres de notre alphabet :

VOYELLES :

A, E, I, O, U, Y.

CONSONNES :

1° LABIALES. *Closes.* B, P. — *Demi-closes.* F, V.

2° LINGUALES. *Dentales.* D, T. — *Palatales.* L, R. — *Nazales.* M, N. — *Sifflantes.* S, X, Z. — *Chantante.* J.

3° GUTTURALES. — C, G, K, Q, H.

Au milieu de tous les systèmes contradictoires qui ont été présentés pour expliquer l'origine de l'écriture, on trouve un principe unanimement avoué, c'est la haute antiquité de l'écriture, et un autre principe qui fut toujours soupçonné, l'antériorité de l'écriture à la dispersion des peuples ou au moins sa simultanéité qui est parfaitement d'accord avec les conjectures de la raison et

Digitized by Google

avec les faits rapportés dans la Bible, le plus ancien des livres.

On a longtemps attribué l'honneur de la découverte de l'écriture à un personnage égyptien, nommé Thot, et auquel les Grecs donnèrent le nom d'Hermès (190). Les Phéniciens auraient été les premiers à qui les Egyptiens auraient communiqué ces signes merveilleux qui jouent un si grand rôle dans l'histoire des progrès de l'esprit humain, et les Phéniciens à leur tour les auraient répandus dans toutes les nations qui avoisinaient les mers fréquentées par leurs vaisseaux. Le Phénicien Cadmus les aurait portés en Grèce. Toute cette histoire est-elle appuyée sur des documents positifs? Nous sommes bien forcé de dire que non, et l'on peut à cet égard consulter Fréret et le P. Mabillon, qui soutiennent l'existence d'un alphabet pélasgique, antérieur à celui de Cadmus. Ce fut par un événement semblable que l'Italie reçut son alphabet de l'Arcadien Evandre, dont Tite-Live a dit : *Venerabilis vir miraculo litterarum* (191).

Quand on jette les yeux sur les plus anciens alphabets, phénicien, hébreu, étrusque, grec, latin, runique, zend, syriaque, copte, arménien, etc., on ne peut refuser de reconnaître qu'il existe entre tous ces alphabets une sorte de parenté et de filiation qu'il est facile de constater. Faut-il en conclure l'existence d'un alphabet unique, qui aurait servi de point de départ à tous les autres? Cette opinion nous paraît très-soutenable, si l'on y joint surtout d'autres présomptions qui ne manquent pas non plus d'une certaine valeur. Il est digne de remarque, par exemple, que les alphabets les plus anciens vont tous de droite à gauche; qu'ils se composent tous de seize caractères. L'alphabet phénicien donné par Barthélemy est semblable en ce point à l'alphabet phénicien bétique que don Velasquez trouvait en 1752 sur les médailles des contrés orientales de la vieille Espagne. L'alphabet étrusque n'est également que de seize lettres; il en est de même des anciens alphabets grecs et de l'alphabet latin, au témoignage des grammairiens Priscien et Victorien. Enfin, l'on pourrait invoquer en faveur de cette opinion l'autorité des anciens, qui, divisés sur le peuple auquel il faut attribuer l'invention de l'écriture alphabétique, paraissent unanimes sur l'unité de l'invention elle-même.

Quelques savants ont voulu donner la raison pour laquelle tous ces alphabets ne possèdent que seize caractères; mais lorsqu'on veut tout expliquer, on court grand risque de substituer les systèmes aux faits, et c'est ce qui leur est arrivé.

La première direction que prit l'écriture fut de droite à gauche : née dans l'Orient avec l'écriture, cette direction s'est conservée chez un grand nombre de peuples, et notamment chez les Arabes. Les Juifs, sans contredit les plus scrupuleux pour les anciens usages, l'ont pareillement gardée par respect pour les Livres saints. Les Chinois eux-mêmes écrivent de droite à gauche, quoique leurs lignes soient perpendiculai-

(190) « L'Egypte arriva très-anciennement au complément réel de son système graphique, à l'*alphabet*. Les causes et l'époque de ce perfectionnement mémorable nous sont absolument inconnues. Est-il le résultat des efforts de la philosophie égyptienne? N'est-ce qu'une transmission faite à l'Égypte par un peuple qui l'aurait précédée dans les voies de la civilisation? L'esprit se confond dans l'examen de deux questions où se manifestent une antiquité incontestablement supérieure à tous les temps historiques de l'Occident et un perfectionnement de système graphique pour l'écriture, de système grammatical pour la langue, que les principes de l'idéologie moderne n'ont ni dépassé ni prévu. Aux plus anciens temps des annales de l'Egypte, fondées sur l'autorité des monuments existants, au XXIIIe siècle avant l'ère chrétienne, le système graphique est le même que pour le siècle d'Auguste, et le système grammatical du langage a les mêmes principes généraux qu'au temps des ermites chrétiens de la Thébaïde. On sait tout sur la civilisation égyptienne, à l'exception de son origine et de ses commencements. La France n'a retrouvé dans les sables du désert que les magnificences des Pharaons; le temps lui a ravi leur berceau! » (Champollion-Figeac, *L'Egypte.*)

Voy. Sanskrit (L.), où l'on trouvera quelques données sur les commencements présumés de l'Egypte.

(191) Les questions que soulève l'alphabet sont considérables. C'est un de ces sujets dont l'apparente modestie trompe au premier coup d'œil, et un de ces problèmes ténébreux dont la science philologique cherche vainement la solution. En quel temps et en quel lieu l'écriture a-t-elle commencé? Est-ce une invention des hommes, ou faut-il la regarder avec Platon et quelques Pères de l'Eglise comme une révélation divine? L'écriture alphabétique est-elle la plus ancienne, ou n'est-elle qu'une modification, qu'une altération de l'écriture hiéroglyphique? quel fut le premier alphabet? combien contenait-il de caractères? ces caractères sont-ils des symboles ou des signes purement arbitraires? Quelques-unes de ces questions ont été agitées dès la plus haute antiquité; les autres n'ont été abordées que par les savants des derniers siècles, sans qu'on soit parvenu à déchirer le voile qui nous dérobe cette portion de l'histoire des temps anciens. Les érudits de notre âge seront-ils plus heureux que leurs devanciers? Dans un siècle où les philosophes forment, pour ainsi dire, un peuple européen; où la France peut placer avec orgueil à côté des Gésénius, des Schlegel, des Lassen, des Colebrooke, des Wilkins et des Bopp, les noms rétentissants de Sacy, de Rémusat, de Burnouf, etc.; où l'Afrique et l'Amérique livrent les secrets de leurs idiomes les plus incultes; du sein de ce vaste mouvement qu'appelait et pressentait Leibnitz, quelle voix assez sûre d'elle-même oserait en proclamer témérairement l'inutilité! Cependant les siècles passés n'ont-ils pas aussi laissé d'immenses travaux comme une déception décourageante et un douloureux témoignage de notre profonde ignorance? Nous pouvons le dire, au moins pour le présent, dans cet ordre de faits, comme en presque tous ceux qui concernent l'histoire primitive de l'humanité, il faut bien se résoudre à ne posséder que des notions douteuses et imparfaites. Le temps a détruit du livre du passé d'innombrables pages que n'ont pas retrouvées les lointaines générations. Nous nous garderons donc de placer un système nouveau à côté de tant de systèmes, et d'introduire un dernier élément dans la confusion des langues.

Digitized by Google

res; mais leurs colonnes s'avancent de la droite vers la gauche; comme nos colonnes de chiffres. On finit par reconnaître les inconvénients de cette méthode; mais le changement de direction ne fut pas instantané, il y eut un temps intermédiaire pendant lequel, après avoir écrit une ligne de droite à gauche, on écrivait la ligne suivante de gauche à droite. Il existe encore des inscriptions grecques écrites de cette manière, et notamment le monument des prêtresses d'Apollon Amicléen, découverte dans la Laconie par Fourmont. On a longtemps regardé les Grecs comme les inventeurs de cette manière d'écrire, qu'ils appelèrent *boustrophédon*, c'est-à-dire écriture qui suit une direction semblable à celle des bœufs qui labourent; mais on voit dans Vossius que les Hébreux, avant Esdras, écrivaient de la même manière.

Avec quels caractères l'inventeur de l'écriture alphabétique composa-t-il son alphabet? Imagina-t-il de nouveaux signes, ou choisit-il ceux dont il se servit dans les figures de l'écriture symbolique? On l'ignore.

Autres questions. Les caractères de notre alphabet sont-ils des signes purement arbitraires ou des images représentatives? Nous possédons là-dessus une foule de systèmes auxquels il est bien facile d'en ajouter d'autres, quand on ne prend pour guide que son caprice ou son imagination. Parmi les écrivains modernes, nous ne pouvons nous empêcher de citer l'auteur du *Monde primitif*. Partant de ce point que l'écriture, comme le langage, est fondée sur l'imitation, il en poursuit les conséquences avec une comique bonne foi jusqu'aux paradoxes les plus ridicules. Quiconque a le bonheur de savoir faire un M ne s'imaginerait pas, à coup sûr, qu'il peint une mère ayant son fils entre les bras et l'élevant pour le faire voir. C'est pourtant ce qu'affirme sérieusement le savant de Lausanne, et il faut avouer que les opinions de ses émules en érudition grammaticale ne le cèdent guère aux siennes.

Le système le moins dépourvu de vraisemblance est celui que Wachter, le président de Brosses et Wan-Helmont, avaient entrevu, et que d'autres écrivains plus récents ont établi d'une manière plus complète. Il consiste à regarder les caractères graphiques les uns comme une esquisse des organes de la parole, les autres comme une esquisse des sons de la voix.

Dans ce système ridiculisé par l'abbé Bergier, l'A représente le son le plus naturel; il ne faut qu'ouvrir la bouche pour le former. L'ouverture de la bouche en était donc le vrai signe. C'est aussi une simple esquisse de la bouche ouverte.

Le son qu'indique l'E est le signe de l'existence, le son même de la respiration. Aussi nous retrace-t-il le dessous du nez dans toutes ses parties. Les trois lignes dont il se compose sont une ébauche complète des deux narines et du diaphragme qui les sépare. Ceci est déjà beaucoup moins clair.

Voici qui l'est encore moins. L'I est un symbole. Le son de cette lettre est le plus aigu et le plus perçant. Elle représente une flèche, et le point dont elle est surmontée indique le but que la flèche va toucher. Platon observait à ce propos que l'I était très-propre à exprimer les choses subtiles et pénétrantes. C'est une question d'oreilles : Platon les avait probablement meilleures que les nôtres.

Si le son de l'I est le plus perçant, celui de l'O est le plus plein, et c'est pour cette raison qu'il a la forme d'un cercle. Isidore de Séville le pensait ainsi: « L'I et l'O, » dit-il dans son *Livre des étymol.*, chap. 3, « sont deux lettres dont l'une n'ayant qu'un son grêle, n'est aussi qu'une baguette déliée; l'autre rendant un son épais, *pinguis sonus*, a de même une figure pleine. Enfin, l'U se prononçant d'une manière gutturale, a aussi la figure du gosier. »

La lettre la plus heureuse pour ce système dans les consonnes est le B, qui profile la bouche et peint les lèvres qui le forment (192).

(192) « Le problème de l'origine des alphabets est encore loin d'être éclairci comme il est désirable qu'il le devienne. Il tient d'aussi près que possible aux questions ethniques, et est destiné à prêter de grands secours à bien des solutions de détails. Il est, du reste, compliqué par une conception *a priori*, inventée au XVIIIe siècle, et sur laquelle on se heurte à chaque instant quand il s'agit des grands traits, des caractères principaux de l'histoire humaine. Les gens qui font ce qu'ils appellent de la philosophie de l'histoire, ont imaginé que l'écriture avait commencé par le dessin, que du dessin elle était passée à la représentation symbolique, et qu'à un troisième degré, à un troisième âge, elle avait produit, comme terme final de ses développements, les systèmes phonétiques. C'est un enchaînement fort ingénieux, à coup sûr, et il est vraiment fâcheux que l'observation en démontre si complétement l'absurdité. Les systèmes figuratifs, c'est-à-dire de ceux des Mexicains et des Egyptiens, sont devenus, ou plutôt ont été, dès les premiers moments de leur invention, idéographiques, parce qu'en même temps qu'on a eu à donner la forme d'un arbre, d'un fruit ou d'un animal, il a impérieusement fallu exprimer par un signe graphique l'idée incorporelle qui motivait la représentation de ces objets. Or voilà un des deux degrés de transition supprimé. Quant au troisième, il ne semble pas s'être produit nécessairement, puisque ni les Mexicains, ni les Chinois, ni les Egyptiens n'ont fait sortir de leurs hiéroglyphes un alphabet proprement dit. Le procédé que les deux derniers de ces peuples emploient pour rendre les noms propres est la plus grande preuve à offrir que le principe sur lequel se base leur système de reproduction du langage, oppose des obstacles invincibles à ce prétendu développement. Les écritures idéographiques sont donc nécessairement symboliques, et, d'autre part, n'ont aucun rapport, ni passé, ni présent, ni futur, avec la méthode de décomposition élémentaire et de représentation abstraite des sons. Elles restent ce qu'elles sont, et n'atteignent pas à un but logiquement contraire au principe fondamental de leur construction primitive.—Peut-on affirmer de même que les alphabets phonétiques que nous possédons ne soient pas des descendants de systèmes idéogra-

Digitized by Google

Si l'explication de toutes les lettres n'est pas aussi saisissable, il en existe quelques-unes dont il est impossible de contester l'exactitude. Rien n'est plus difficile assurément que de savoir la vérité sur ce point; mais un secret instinct nous dit, ce semble, que dans un art si prodigieux il y a quelque chose de plus que le caprice et que le hasard. Assurément le bon sens proteste contre ces derniers avec Platon et une foule de philosophes anciens, qui regardaient l'invention des caractères de l'alphabet comme une œuvre tellement sublime qu'elle était au-dessus du génie de l'homme et ne pouvait venir que de Dieu. D'un autre côté, les peuples primitifs, si versés dans l'art des symboles, les auraient-ils tout à fait négligés pour leurs alphabets? Il est difficile de le croire. Quoi qu'il en soit, nous ne possédons plus ces premiers caractères qui serviraient à nous guider. Chaque peuple les a modifiés suivant ses goûts et ses habitudes. Nous ignorons le point de départ; mais, à commencer à une certaine époque, nous pouvons suivre à travers les siècles les modifications qu'ils ont subies; et elles sont si graves et si nombreuses, qu'il faut bien se résoudre à voir de plus en plus s'épaissir les ténèbres qui couvrent leur origine. Nous avons perdu le secret de la forme de nos lettres, comme les Egyptiens, au déclin de leur empire, avaient perdu le sens de leurs hiéroglyphes.

C'est aux Latins que nous devons le perfectionnement de l'alphabet. Il fut aussi grossier au commencement. C'était l'alphabet grec, à très-peu de différence près, mais surtout l'alphabet dorien, qui se rapproche le plus des alphabets orientaux. Il se dépouilla peu à peu de sa rudesse, et acquit enfin son élégance et sa régularité sous le règne d'Auguste, c'est-à-dire au plus bel âge de la grandeur romaine. Dans le principe, les Latins ne connurent pas les huit lettres suivantes, *g*, *h*, *j*, *q*, *v*, *x*, *y* et *z*, ce qui réduit leur alphabet aux seize caractères qui se trouvent dans tous les alphabets primitifs. Le fait est confirmé par Quintilien (193) et par Tacite (194).

Selon l'opinion commune, le *g* ne parut chez les Romains qu'après la première guerre punique; car sur la colonne rostrale élevée en l'honneur du consul Duilius, on voit écrits avec un *c* plusieurs mots qui le furent plus tard avec un *g*, tels que *cocnatos*, *cocnantes*, etc. Plutarque en attribue l'invention à Carvelius.

H, au contraire, est le premier caractère qu'ils ajoutèrent aux seize lettres primitives, selon le sentiment d'Isidore de Séville, au chap. 3 de ses *Etymologies*. Il y a une question fort débattue entre les grammairiens modernes, et qui le fut également dans l'antiquité, c'est celle de savoir s'il faut ranger ce caractère au nombre des lettres proprement dites, ou seulement le considérer comme une espèce d'accent qui remplaça F, dont l'emploi fut primitivement de marquer l'aspiration, comme le prouve ce passage de Priscien :

« *Antiqui littera* F, *loco aspirationis, uti solebant; dicebant enim :* TRAFO, VEFO, *pro* TRAHO, VEHO. » Les Grecs auxquels les Latins l'empruntèrent ne s'en servaient que de cette manière, au rapport de Marius Victorinus, et y substituèrent bientôt un accent. Aulu-Gelle, un des écrivains et des philosophes les plus estimés de son temps, s'est expliqué sur cette question d'une manière très-nette. Il nous apprend (195) qu'on se servait de *h* pour fortifier le son, *ut sonus esset viridior, vegetiorque*, et qu'on le faisait à l'imitation

phiques oubliés? Poser une telle question, c'est, je le sais, affronter des axiomes qui ont acquis force de loi; mais qu'on juge de leur valeur. On part du type phénicien comme paradigme, comme souche de toutes les écritures phonétiques, et l'on veut que la lettre *guimel* représente le *cou* et la *forme du chameau*; la lettre *ain*, de même, est censée rappeler parfaitement un *œil*: la lettre *daleth* une *maison ou une tente*, etc. Pourquoi? c'est que *guimel*, *ain* et *daleth* sont les initiales des mots *gamal* (*chameau*), de *ain* (*œil*) et de *daleth* (*maison*). Mais le *guimel* l'est également de *gedi*, *chevreau*, et si l'on consent à examiner les choses sans prévention, on conviendra que le *guimel* ressemble tout autant à un *chevreau* ou *bouc* qu'à un *chameau*. On pourrait trouver, sans nulle peine, d'aussi nombreuses analogies pour toutes les lettres de l'alphabet. Il suffit d'un peu de bonne volonté. Voilà ce que c'est que le système qui fait dériver inévitablement les alphabets phonétiques des séries idéographiques, et voilà les puissantes raisons sur lesquelles il s'appuie. Aussi est-il nécessaire d'y renoncer, et au plus tôt.

« D'autant mieux que les études actuelles sur les alphabets assyriens font découvrir une nouvelle méthode graphique qui, de quelque façon qu'on la torture, ne saurait nullement être rapprochée du dessin symbolique. Ces combinaisons claviformes affichent bien certainement la prétention la mieux justifiée à ne présenter la pensée qu'au moyen de signes abstraits.

« Puis, au besoin, on pourrait citer encore tels modes d'écriture qui ne sont ni idéographiques, ni phonétiques, ni syllabiques, mais seulement mnémoniques, et qui se composent de traits sans autre signification que celle qui leur est attribuée par l'écrivain. Ce dernier système, fort imparfait assurément, et privé du pouvoir d'exprimer des mots, rappelle seulement au lecteur certains objets ou certains faits déjà connus. L'écriture lenni-lenape est de ce genre.

« Voilà donc, la question étant prise en gros, quatre catégories de ressources graphiques employées par les hommes pour garder la trace de leurs pensées. Ces quatre catégories sont fort inégales en mérite, et atteignent bien diversement le but pour lequel elles sont inventées. Elles résultent d'aptitudes très-spéciales chez leurs créateurs, de façons très-particulières de combiner les opérations de l'esprit, et de déduire les rapports des choses. Leur étude approfondie mène à des résultats pleins d'intérêt, et sur les sociétés qui s'en servent, et sur les races dont elle émanent. » (GOBINEAU, *De l'inégalité des races humaines*, t. III, p. 129.)

(193) Liv. I, chap. 3.
(194) *Annal.*, XI, 14.
(195) Liv. I, chap. 3.

Digitized by Google

de la langue grecque, *studio et exemplo linguæ Atticæ*. Il semble même insinuer qu'au lieu d'insérer ce caractère dans le corps des mots, on l'écrivait au-dessus, à la manière des accents, et Calepin ne craint pas de l'affirmer sur l'autorité de cet écrivain : « Aulu-Gelle, « dit-il, » nous apprend que, dans le principe, l'usage n'était pas d'insérer l'aspiration *h* au milieu des lettres comme cela se pratique aujourd'hui parmi nous, mais de la placer au-dessus, à l'exemple des Grecs; ce qu'il témoigne avoir vu lui-même dans un manuscrit fort ancien, qu'il croyait être de la main même de Virgile. »

La forme du J, chez les Romains, fut aussi celle de l'*i;* mais ces deux manières de figurer la même lettre ne sont pas néanmoins aussi anciennes l'une que l'autre. L'*i* droit a fait de tout temps partie de l'alphabet, au lieu que le *j* courbe n'y fut admis qu'à une époque beaucoup plus rapprochée. On convient généralement qu'il fut en usage près de deux siècles avant la fin de la république, mais sans distinction de voyelle et de consonne. Les modernes, au XVIe siècle, frappés enfin de l'embarras et des inconvénients de cette confusion, assignèrent à chacun de ces caractères un son déterminé. L'*i* droit fut choisi pour être le signe de la voyelle, et le *j* courbe pour être celui de la consonne. Le premier conserva son ancienne forme et son ancien nom ; le second en prit un autre. Cette heureuse distinction n'eut pas moins de succès que celle des caractères *u* et *v*, qui se fit en même temps et pour les mêmes raisons.

Le *g* et le *q* ne sont évidemment que des équivalents du *c*, dont ils ont usurpé une partie des fonctions, en jetant dans l'alphabet, et, par suite dans l'orthographe, une grande confusion. Le premier de ces caractères, le *g*, fut inventé par le grammairien Salvius, au rapport de Salluste. Le nom de l'inventeur du second ne nous est pas resté; il serait à souhaiter que son invention fût demeurée dans le même oubli.

Le *v*, qui est d'une haute antiquité, fut longtemps confondu avec l'*u*, comme nous l'avons dit. Les Romains sentirent bien les inconvénients de ce double emploi, et essayèrent à différentes reprises, de donner cours à quelque nouveau signe qui pût le remplacer. Les grammairiens ne furent pas les seuls qui s'occupèrent de cette tâche; les souverains eux-mêmes s'y appliquèrent, et l'empereur Claude ne crut pas manquer à sa dignité en se livrant à de pareilles recherches. Comme le son *ve* et *fe* ont une grande analogie, il crut qu'il n'y avait rien de mieux à faire que d'employer le caractère *f* lui-même à désigner le son du *v;* en le renversant. Quintilien goûta beaucoup cette innovation, mais le nouveau caractère, malgré l'éclat de son origine et le patronage d'un homme aussi distingué que l'était Quintilien, ne put obtenir une place dans l'alphabet. Les modernes plus heureux, firent, sans effort, au XVIe siècle, ce que Claude, avec son autorité suprême avait inutilement essayé : ils assignèrent à ces caractères la double fonction qu'ils ont aujourd'hui.

Le *x* ne parut chez les Romains que dans les derniers temps de la république. Ils se servaient auparavant du *c* et du *s*, comme dans *apecs* au lieu de *apex*, ainsi que l'attestent les inscriptions qui nous restent sur leurs monuments. Le *x* fut donc plutôt une abréviation qu'une lettre proprement dite; c'était le dernier caractère de l'alphabet avant l'insertion de l'*y* et du *z*, qui n'eut lieu que longtemps après.

On a longtemps attribué l'invention de l'Y à Pythagore et à Palamède, qui, au siége de Troie, devina le jeu d'échecs. On disait que le premier avait dessiné ce caractère en prenant pour modèle un chemin divisé en deux branches, et dont la vue lui en suggéra l'idée; que le second, aruspice de profession, considérant le vol d'une troupe de grues, leur emprunta la forme de cette lettre, qu'il ne savait comment peindre; mais il n'est pas nécessaire de faire remarquer l'invraisemblance et la contradiction de ces contes puérils. Voici ce qui donna lieu à l'insertion de l'y dans l'alphabet latin. Lorsque les Romains écrivaient dans leur langue quelques mots grecs où l'*u* devait être prononcé à la manière des Grecs, ils employaient l'*y* pour avertir de ce changement de son, ainsi que le dit expressément Quintilien (196). Avant cette époque, ils remplaçaient l'*y* par l'*u*, comme l'avait fait Ennius, qui, selon le témoignage de Cicéron, avait constamment écrit *Purrhus* au lieu de *Pyrrhus*.

Simonide de Mélos passe communément pour l'inventeur du *z*, que Quintilien appelle un caractère plein de mollesse et de suavité, *mollissimum* et *suavissimum*. Les dames romaines n'ignoraient pas, à ce qu'il paraît, l'avantage de cette lettre : car elles en substituaient volontiers le son doux au son plus ferme du *g*. Elles disaient donc *fixere oscula*, au lieu de *figere*, au rapport de Capelle. De la bouche des dames romaines, cette lettre passa dans l'alphabet; mais elle n'y fut néanmoins admise que très-tard, et c'est là la raison pour laquelle elle occupe la dernière place dans les caractères alphabétiques.

Des vingt-cinq caractères que renferme aujourd'hui notre alphabet, un grand nombre appartient donc aux Romains, qui les inventèrent, et nous sommes, relativement aux autres, entièrement de l'avis de Cicéron. *Meum semper judicium fuit omnia nostros aut invenisse per se sapientius quam Græcos, aut accepta ab illis fecisse meliora quæ quidam digna statuissent in quibus elaborarent* (197). « J'ai toujours pensé que les Romains avaient, en toutes choses, ou inventé d'eux-mêmes plus sagement que les Grecs, ou perfectionné ce qu'ils empruntèrent quand ils jugèrent digne de s'y appliquer. »

Nous allons indiquer quelques-uns des

(196) *Instit. orat.*, lib. XII, c. 10.

(197) *Tuscul.*, I, cap. 1.

Digitized by Google

défauts de notre alphabet ; et ce que nous en dirons convient à tous les autres avec une égale justesse. Donnez-moi un bon alphabet, a dit Leibnitz, et je vous donnerai une langue bien faite ; donnez-moi une langue bien faite, et je vous donnerai une bonne civilisation. Malheureusement le mélange fortuit de signes équivoques et insuffisants, que nous appelons l'alphabet français, ne ressemble presque en rien à celui que demandait l'illustre philosophe.

D'abord qu'est-ce que la distribution des caractères dont il se compose? Pourquoi l'A occupe-t-il la première place, le B la seconde, le C la troisième, et ainsi des autres signes? On pourrait dire, en vérité, et ce ne serait pas un paradoxe que, si la disposition des signes avait été remise au hasard, on ne serait pas parvenu à un résultat plus ridicule. C'est ce que disait, dans Plutarque, avant nous, le grammairien Zophirion, qui s'affligeait de ce que l'ordre des lettres chez les Grecs était peu conforme à la raison (*Sympos.*, lib. IX, q. 3.) L'alphabet se composant de plusieurs sortes de lettres qui forment comme autant de classes, l'analogie demandait qu'elles fussent rangées dans cet ordre, qui était le plus naturel. Il est vrai que quelques écrivains prétendent qu'il en fut ainsi dès le principe ; mais les descendants auraient toujours la honte d'avoir défiguré l'œuvre régulière que leurs ancêtres leur avaient laissée.

La distribution irrégulière des caractères n'est pas le seul défaut de notre alphabet. Nous avons dit précédemment que la lettre appelée par nous voyelle n'exprime qu'une émission du son ; qu'elle n'exige le concours d'aucun des organes ou des touches de la parole, et qu'elle ne sert qu'à vocaliser la consonne, en faisant pour elle l'office du soufflet dans l'orgue. Certaines langues orientales l'ont tellement dédaignée, qu'elles se sont contentées de l'exprimer par des points ou l'ont entièrement supprimée. Sur les quatorze voyelles rationnelles environ que nous possédons en français, nous ne savons en écrire que cinq ; et il est assez curieux d'examiner comment nous les écrivons. La voyelle *e* sur laquelle repose notre système *syllabique*, et qui est une des principales conditions du rhythme de nos vers, est le signe d'un son si faible et si fugitif que la voix ne parvient à lui donner une certaine tenue qu'en le poussant au degré plus intense qui le suit dans la gamme de la prononciation. Nous lui avons judicieusement donné pour cette raison le nom d'*e* muet; mais qu'y a-t-il de commun entre cette insaisissable voyelle et la voyelle éclatante de *liberté*, et l'*e* emphatique de *tempête*? Pourquoi les confondre sous la même dénomination alphabétique? Les Grecs, qui n'en avaient que deux, les avaient représentés par un double caractère ; notre indigence n'a trouvé qu'un signe pour trois que nous possédons. On nous dira peut-être qu'on a eu soin de les modifier par des accents; mais pourquoi modifier un signe par des accents et le forcer à exprimer ce qu'il n'exprime point, au lieu d'ajouter deux caractères nouveaux à celui que nous avons? Ce que nous disons de l'*e*, on peut l'appliquer aussi justement aux autres voyelles, qui révèlent également notre impuissance et notre pauvreté. Il est vrai que si des quatorze voyelles de notre alphabet, il y en a neuf qui n'ont point de signe propre ; si le son *eu* d'*heureux* qui est très-caractérisé, se représente avec la ridicule combinaison de deux lettres, pendant que la vocale *e*, insignifiante et douteuse, possède un caractère dans l'alphabet ; si, dans notre incompréhensible orthographe, nous employons si souvent deux signes équivoques pour tenir place d'un signe qui se nommerait tout seul, comme dans notre prétendue diphtongue *ou*, et dans nos voyelles nazales *an*, *en*, *on*, etc. ; si nous n'avons pas de caractères quand nous en aurions le plus grand besoin pour lever d'intolérables difficultés de prononciation, nous pouvons nous flatter, par manière de compensation, d'en posséder quelques-uns qui ne nous servent à rien. C'est ainsi que nous avons deux *i* voyelles, puisque l'*y* que nous appelons si ridiculement *i* grec, n'est pas autre chose.

Après tout, ce serait peut-être là un défaut, jusqu'à un certain point excusable dans notre alphabet, qui aurait encore sur beaucoup d'autres, l'avantage de peindre au moins quelques voyelles, si le rédacteur des méthodes alphabétaires avait été mieux inspiré pour les consonnantes que pour les vocales : mais c'est partout le même désordre et la même confusion. Nous citerons seulement quelques exemples, en commençant par le *c*, signe tellement défectueux qu'il est impossible de donner une idée de ses attributions, en le nommant, de quelque manière qu'on le nomme. Tantôt, en effet, il est dur comme le *q*, devant l'*a*, l'*o* et l'*u*, tantôt sifflant comme le *s*, et réciproquement en une foule de cas. Il y a nécessairement un de ces deux caractères qui est inutile dans les mots *sceptre*, *science*, et dans mille autres que nous pourrions citer. Non content d'avoir dénaturé le *c* devant l'*e* et l'*i*, nous avons trouvé le moyen de le dénaturer encore devant les autres voyelles ; mais cette fois on a eu recours à une espèce d'appendice appelé *cédille*, qui, placé au-dessous, le métamorphose subitement en *s*, comme s'il n'eût pas été beaucoup plus simple d'employer l'*s* lui-même. Le *t* vient à son tour réclamer sa part dans cette usurpation baroque, et prend la place de *s* dans *attention*, *contraction*, etc.

A côté du *c* qui n'offre de lui-même aucune idée de sa valeur graphique, on peut bien placer le *g* qu'il est impossible de nommer d'une manière convenable, si on n'y accole un auxiliaire. On peut choisir entre les sons nombreux qu'il représente dans les mots *genre*, *gaule*, *guerre*, signe, etc. ; ils donnent une idée de la facilité avec laquelle on peut prononcer cette langue. Il est pareillement assez piquant d'examiner ce que nous avons fait de l'*e* des Grecs, que nous

Digitized by Google

appelons *h*, et auquel nous avons substitué notre *e* coiffé d'un accent circonflexe devant une voyelle qui s'élève ; *h* tient la place d'un signe, et n'est cependant pas un signe, puisqu'il n'exprime rien. Devant une voyelle prétendue aspirée, il n'exprime pas même une aspiration, par la raison que nous n'avons pas d'aspiration; il marque tout simplement que la voyelle ne s'élève pas, et en vérité, ce n'était pas la peine de dénaturer l'alphabet grec pour un pareil résultat.

Puisque nous en sommes aux consonnantes inutiles, nous demanderons à quoi notre *x* peut servir. La meilleure manière de l'expliquer, c'est de dire qu'il tient lieu du *q* et du *s*, et c'est en même temps prouver sa parfaite inutilité, puisque nous avons déjà l'avantage de posséder en triple l'un et l'autre de ces caractères. Nous n'attaquerons pas cette définition des grammairiens, mais l'on voudra bien aussi nous avouer qu'il n'a pas la fonction caractéristique qu'ils lui attribuent dans *exigeant*, où il représente *gz;* dans *Bruxelles*, où il représente *ss ;* dans *excès*, où il représente le *k;* dans *sixain*, où il représente le *z ;* dans *dixme*, où il ne représente rien du tout.

Nous n'avons considéré jusqu'ici que l'alphabet sémitique, mais n'y aurait-il pas lieu d'admettre plusieurs souches d'écriture? Klaproth en reconnaissait jusqu'à trois pour l'ancien monde, savoir : la souche chinoise, la souche indienne et la souche sémitique. L'existence distincte de la première est un fait irrécusable. Mais ce qui est loin d'être aussi bien prouvé, c'est l'existence des écritures indiennes et sémitiques comme constituant deux souches entièrement indépendantes l'une de l'autre. On est bien plus fondé à rattacher avec Volney, Kopp, de Prinseps et Schleiermacher, les écritures indiennes au système sémitique, et à réduire ainsi les souches des divers systèmes d'écriture de l'ancien monde à deux, la souche chinoise, dont l'influence s'est à peu près bornée au Japon, à la Corée, au Tonquin et quelques parties de la Tartarie, et la souche sémitique qui s'est modifiée sous diverses influences, d'un côté jusque dans l'Inde en passant par l'Assyrie et la Perse, et de l'autre dans la Grèce, l'Italie et le reste de l'Europe.

Du reste on peut supposer, et cette supposition n'est assurément pas sans valeur, que les Indiens ont dû à d'anciens rapports avec la Chine la première idée d'un système régulier d'écriture. On pourrait peut-être expliquer par là quelques particularités que présentent les caractères indiens primitifs. Nous sommes donc disposé à accorder une certaine part à l'influence chinoise dans la formation de l'écriture indienne; mais en même temps nous ne pouvons nous refuser à voir, dans tant de traces d'une analogie toute contraire, la preuve que le germe de l'écriture qui a pu avoir été apporté dans l'Inde par des peuples situés à l'est, ou qui leur a été emprunté, y a été fécondé sous une seconde influence étrangère, partie, celle-ci, de peuples situés à l'ouest. Ces derniers durent à la perfection relative de leur système graphique, d'avoir une part plus grande dans la formation des alphabets indiens, qui constituèrent eux-mêmes un nouvel et immense perfectionnement sur l'un comme sur l'autre de leurs modèles.

Dans l'Inde, plus que nulle part ailleurs, le goût ou le caprice local semble avoir altéré le type primitif. Peut-être même le principe alphabétique plutôt que le type d'un alphabet particulier, y a-t-il été porté; mais, dans tous les cas, il nous paraît impossible de considérer les écritures indiennes comme un fruit du sol en présence d'analogies que l'on ne peut méconnaître, et qui ne sauraient être purement fortuites, entre le système des signes écrits des Indiens et celui des Sémites. L'écriture phonétique, telle qu'elle existe dans l'alphabet sanscrit, par exemple, présente, sans contredit, un système plus complet et plus perfectionné que celui de l'hébreu ou du phénicien. Le nombre des lettres indiennes est en effet bien plus considérable que celui des lettres sémitiques; mais ce nombre n'a pas toujours été ce que nous le voyons aujourd'hui, puisque Anquetil-Duperron nous apprend, dans l'introduction qu'il a mise en tête de sa traduction du *Zend-Avesta*, que l'alphabet sanscrit n'eut primitivement que vingt-huit lettres. Les grammairiens de l'Inde ont substitué à l'ordre illogique, et simplement mnémotechnique sans doute, observé dans les alphabets qui leur ont servi, selon nous, de point de départ plutôt que de modèles pour la composition des leurs, une classification basée sur la nature des éléments phonétiques que représentent les lettres. Les voyelles y tiennent en outre une place plus grande et sont bien mieux déterminées; malgré cela, l'on ne peut se refuser à admettre un reste d'analogie dans la manière dont ce genre d'élément phonétique est traité des deux côtés. Si, chez les Indiens, la voyelle ne passe pas pour ainsi dire inaperçue, comme chez les Sémites, elle ne tient encore dans le corps des mots qu'une place secondaire, et nos alphabets européens, dont personne ne révoque en doute l'origine sémitique, se sont, à cet égard, bien plus écartés du système primitif, puisque les voyelles s'y écrivent tout aussi explicitement que les consonnes. Remarquons même qu'il y a certains alphabets indiens, tels que le watch du Moultan et le sindhou, dans lesquels les voyelles sont complétement laissées de côté.

On ne pourrait objecter comme un argument en faveur de l'indépendance de la souche indienne, la différence qui existe entre la direction que suivent les écritures indiennes et les écritures sémitiques, puisque les nations européennes ont toutes apporté précisément le même changement dans la manière d'écrire. Quelques critiques croient même reconnaître, et, selon nous, avec quelque raison, à la forme de certaines lettres sanskrites, qu'elles ont dû autrefois

Digitized by Google

se tracer de droite à gauche, comme se tracent toujours l'hébreu, l'arabe et leurs congénères immédiats. Une observation encore qui n'est pas sans quelque valeur, c'est celle-ci : que l'analogie que présentent dans leurs formes le *mim* et le *samech* de l'hébreu, se reproduit entre le *ma* et le *sa* du sanscrit, sans que le fait puisse être autrement expliqué que comme le résultat d'une erreur traditionnelle, ces lettres n'ayant pas d'ailleurs le moindre rapport quant aux articulations qu'elles représentent. Que si les analogies de formes ne sont pas plus nombreuses qu'on ne le voit entre les alphabets indiens et les sémitiques, c'est une chose qui ne peut pas étonner, quand on considère, soit la capricieuse variété des formes des divers systèmes alphabétiques de l'Inde, que l'on fait dériver tous les uns des autres, soit le peu de traces qu'ailleurs on retrouve des sources où ont puisé les auteurs de certains alphabets de formation bien évidemment secondaire, tels que l'arménien et le géorgien. Par toutes les raisons que nous venons de déduire, il nous est impossible de ne pas voir dans les écritures indiennes, sinon une copie, du moins une imitation des écritures sémitiques.

A l'article spécial consacré à chacun des idiomes qui possèdent une écriture particulière, nous avons eu soin d'en décrire l'alphabet.

ALPHABET DES BERBÈRES Touariks, fait très-curieux. *Voy.* ATLANTIQUE.

ALPHABET ÉTRUSQUE. *Voy.* ÉTRUSQUE.

ALTHOCHDEUTSCH. *Voy.* TEUTONIQUE.

AMAZIG. *Voy.* ATLANTIQUE et BERBÈRES.

AMAZIG-ARABISÉ. *Voy.* ATLANTIQUE.

AMAZONES. *Voy.* CAUCASIENNE.

AMÉRICAINES (LANGUES), comparées avec celles de l'Ancien Monde. — *Voy.* note II, 3e question, à la fin du volume.

AMÉRIQUE. — L'Amérique, ce double continent qui se prolonge de l'un à l'autre pôle avec une variété infinie de sites, de productions et de climats, n'est pas habitée en proportion de son étendue. Avec ses imposantes montagnes, les plus hautes après celles du Thibet, ses fleuves majestueux, ses vertes savanes, ses sombres forêts vierges, sa végétation vigoureuse, elle semble être comme une retraite préparée à la population surabondante de l'Ancien Monde; et déjà les nations indo-européennes, qui ont donné naissance à tant d'états, entraînant à leur suite une partie de la race nègre, en ont envahi les contrées les plus belles, où elles prospèrent et se naturalisent. Les indigènes, diminuant chaque année et devenus étrangers sur leur propre territoire, ne présentent plus qu'une image imparfaite des mœurs, des lois, des langues de leurs ancêtres et de la filiation antique et mystérieuse qui les rattache peut-être à l'Asie. Ils appartiennent tous à la race rouge avec divers degrés de civilisation, et les relations les moins incomplètes nous les montrent relégués dans leurs déserts, à de grandes distances les uns des autres, et morcelés en une foule de peuplades dont chacune parle un idiome différent. Le seul moyen de les classer jusqu'ici est de les grouper par régions, d'après les divisions naturelles que les climats, les fleuves et les montagnes assignent à cette moitié de la terre, et qu'on peut distinguer en régions du sud, du sud-ouest, du sud-est, du centre, du nord-est, du nord-ouest et du nord

Le sud de l'Amérique, depuis le cap Horn jusqu'à l'embouchure de la Plata et le désert d'Atacama dans les Andes, comprenant les pays sauvages de la Patagonie et du Chili, présente pour peuplades principales les Pécherais, les Patagons, les Araucans et les Puelches, subdivisés en plusieurs tribus.

Le sud-ouest, haut plateau traversé par les Cordillères, et borné d'un côté par le grand Océan, de l'autre par les fleuves Paraguay et Madeira, renferme le riche Etat du Pérou dont les naturels, jadis si policés et si paisibles, sont les Guichuas, les Mocobys et les Chiquitos.

Le sud-est, entre le fleuve de la Plata, celui des Amazones et l'Atlantique, offre les fertiles contrées du Paraguay et du Brésil, dont les nations dominantes sont les Payaguas, les Guanas et les Guaranis, remarquables par la perfection de leur langage.

Le centre de l'Amérique, entre le Maragnon, le golfe du Mexique et la mer Vermeille, est divisé en deux parties par l'isthme de Panama : d'un côté s'étendent la Guyane, la Colombie, les Antilles, habitées par les Mozcas, les Salivas, les Cavères, les Caraïbes, peuples actifs et navigateurs; de l'autre, le Guatemala et le Mexique, où dominaient jadis les Mayas et les Aztèques, les nations les plus civilisées du Nouveau-Monde, et où subsistent encore, sur le plateau central, les tribus libres des Apaches, des Panis et des Caddos.

Le nord-est, du golfe du Mexique à la baie d'Hudson, et de l'Atlantique aux monts Colombiens, forme les vastes possessions des Etats-Unis et de la Nouvelle-Bretagne, habitées, dans quelques districts seulement, par des indigènes indépendants, tels que les Colombiens, les Sioux, les Natchez, les Hurons, les Lennapes, subdivisés en plusieurs tribus.

Le nord-ouest, entre les monts Rocheux et le grand Océan, pays peu connu jusqu'à ce jour, comprend les peuplades chasseresses des Waïcures, des Noutkas et des Kolouches.

Enfin, le nord de l'Amérique, de la baie d'Hudson à la mer Glaciale, présente les côtes froides et solitaires sur lesquelles pêchent les Esquimaux dont les tribus chétives font partie de la race jaune, et forment, par les îles Aléoutiennes, la communication directe entre l'Amérique et l'Asie.

Nous avons à consigner ici le résultat des recherches et des efforts de la science pour arriver à connaître d'où les habitants de ce vaste continent tirent leur origine et à quel-

Digitized by Google

les nations de l'Ancien Monde ils peuvent plus particulièrement se rattacher.

Recueillons d'abord l'opinion d'un linguiste célèbre.

« Les langues, » dit Malte-Brun, « sont une des marques les plus certaines de l'origine commune des peuples (198).

« C'est dans les idiomes de l'Amérique qu'on a cru trouver les seules preuves positives d'une émigration des nations asiatiques à laquelle le Nouveau-Monde devrait sa population. Smith Barton a le premier donné à cette hypothèse une sorte de consistance, en rapprochant un grand nombre de mots pris dans divers idiomes américains et asiatiques (199). Ces analogies, ainsi que celles qu'ont recueillies l'abbé Hervas (200) et M. Vater (201), sont, sans doute, trop nombreuses pour pouvoir être considérées comme un jeu de hasard; mais, ainsi que M. Vater le remarque, elles ne prouvent que des communications isolées et des émigrations partielles. L'enchaînement géographique leur manque presque entièrement; et, sans cet enchaînement, comment en ferait-on la base d'une conclusion?

« Nous avons repris les recherches des trois savants nommés, et, sans avoir à notre disposition des matériaux bien étendus, nous avons amené des résultats qui nous ont fait croire un moment que nous allions démontrer comme une vérité historique l'origine tout asiatique des langues américaines.

« Nous avons d'abord retrouvé l'enchaînement géographique incontestable de plusieurs mots principaux qui se sont propagés depuis le Caucase et l'Oural jusque dans les Cordillères du Mexique et du Pérou. Ce ne sont point des syllabes que nous rapprochons par des artifices étymologiques; ce sont des mots entiers, défigurés seulement par des terminaisons ou des inflexions de son, et dont nos lecteurs pourront, pour ainsi dire, suivre le voyage. Les objets les plus frappants dans les cieux et sur la terre, les relations les plus douces de la nature humaine, les premiers besoins de la vie, tels sont les chaînons qui lient plusieurs langues d'Amérique aux langues de l'Asie. Il se présente même quelques rapports, pour ainsi dire, plus métaphysiques, dans les pronoms et les nombres; mais ici la chaîne est plus souvent interrompue. Ce n'est pas encore tout. L'enchaînement géographique s'est souvent offert à nos recherches sous l'aspect d'une ligne de communication double et triple; quelquefois ces lignes se confondent dans les points intermédiaires, vers le détroit de Béring et dans les îles Aléoutiennes; mais elles se distinguent par les chaînons extrêmes. Le nombre des analogies certaines est plus du double de celui qu'on avait observé. Enfin, ce n'est

(198) Rien de plus important pour l'histoire de l'homme que l'étude des langues du nouveau continent; malheureusement rien de plus incertain que les données générales sur lesquelles cette étude a reposé jusqu'ici. Les causes de cette incertitude sont : le nombre et la difficulté de ces langues, le mauvais vouloir des indigènes, l'incurie des observateurs, l'imperfection des méthodes de transcription, l'esprit de système. Les indigènes de Mexico et des plaines voisines, parlant le *nahualt* ou mexicain, ne peuvent prononcer que peu de mots de la langue des Otomis, qui habitent les montagnes à 2 ou 3 lieues à l'ouest de la capitale, malgré des rapports continuels avec ces derniers, qui les pourvoient de charbon. Outre leurs voyelles nasales et gutturales, les Otomis ont, entre autres articulations bizarres, une classe tout entière de consonnes *détonnantes*, communes au Maya et à d'autres langues américaines, qui défient tous les efforts des Mexicains proprement dits. Lors donc qu'on écrit des langues aussi différentes avec des caractères européens qui ne sauraient les représenter, on crée entre les langues mêmes, puis entre ces langues et celles de l'ancien continent, des analogies qui n'existent pas, au préjudice des analogies réelles, affaiblies, voilées, détruites par un système de notation vicieux. Neves, Ramirez, Yeppes et d'autres pour l'otomi; Parra et Flores, pour le kiche, le cakchiquel et le khutuhil; M. Hale, pour les langues de l'Amérique du nord; M. Aubin, pour le comanche, le mazahua et le mixtèque; d'autres encore, ont cherché à remédier à cet état de choses par l'introduction de signes nouveaux. Mais l'innovation n'a pas été goûtée, et la société ethnologique américaine vient de publier les vocabulaires de M. Hale, en y transcrivant en lettres latines des sons qui n'ont que peu ou point de rapport avec ces lettres! Si de la transcription des sons nous passons à la signification des mots, à la grammaire, à la structure du langage, l'incertitude augmente encore. *Tonatiuk* (soleil), signifie en mexicain : qui va rayonnant; *Tlaolli* (maïs), signifie : chose égrénée, dépiquée, détachée, grain par excellence. *Teoll* (Dieu ou plutôt Seigneur) *teutl*, *teutli*, *tecuhtli*, *teccuetli*, suivant les dialectes écrits et parlés, signifient : preneur de gens. *Yacatl* (nez) signifie : pointe, et ainsi de suite, dans les divers ordres d'idées. Que peut être l'étude des formes grammaticales, des lois générales de la parole, dans des langues assez peu connues pour que l'on y confonde à ce point le simple avec le composé, le mot avec la phrase? Malgré ces circonstances défavorables, d'importants résultats ont été obtenus. L'identité de la langue des Tchuktchis sédentaires asiatiques et des Esquimaux américains est un fait dont la gravité n'échappera à personne.

Du temps de Kircher, vers 1676, les Jésuites réunis à Rome en assemblée générale, évaluaient à 500 le nombre des différentes langues américaines. Un siècle plus tard, le Jésuite Juan Lopez, né dans l'Amérique du sud, mais ayant aussi parcouru une grande partie de celle du nord, portait à 1,500 ce nombre, que Stanislas Royo, particulièrement versé dans les langues du Pérou, élevait jusqu'à 2,000. Nous croyons ces chiffres exagérés, sans pouvoir les rectifier, parce que beaucoup de ces langues ont cessé d'exister.

C'est principalement sur la nature des langues américaines que s'est exercé l'esprit de système. On a d'abord vu de l'hébreu, du celte, du basque, etc., dans les langues du Nouveau-Continent. Plus tard, on a fait des Américains une race à part, avec des langues à part, toutes construites sur le même modèle, et qu'on a appelées *polysynthétiques*. La suite permettra de juger ce qu'il faut penser de cette hypothèse, qui a prévalu.

(199) Smith-Barton : *New views*, etc.

(200) Hervas : *Dictionnaire polyglotte*, p. 38, etc.

(201) Vater : *De la population de l'Amérique*, p. 155.

Digitized by Google

pas une seule dénomination du soleil, de la lune, de la terre, des deux sexes, des parties du corps humain, qui a passé d'un continent à l'autre; ce sont, deux, trois, quatre dénominations différentes, provenant de langues asiatiques reconnues pour appartenir à diverses souches (202).

« Tant de rapprochements inattendus, et que n'avaient pas aperçus nos devanciers, auraient pu nous engager à soutenir avec une sorte d'assurance l'origine purement asiatique des principales langues américaines. Mais, plus attaché à l'intérêt de la vérité, nous n'essayerons pas de fonder sur nos observations une assertion imposante et hasardée; nous dirons franchement que les analogies entre les idiomes des deux continents, quoique élevées par nos recherches à un nouveau degré de certitude et d'importance, ne nous autorisent qu'à tirer les conclusions suivantes :

« 1° Des tribus asiatiques, liées de parenté et d'idiome avec les nations finnoises, ostiaques, permiennes et caucasiennes, ont émigré vers l'Amérique, en suivant les bords de la mer Glaciale, et en passant le détroit de Béring. Cette émigration s'est étendue jusqu'au Chili et jusqu'au Groenland.

« 2° Des tribus asiatiques, liées de parenté et d'idiome avec les Chinois, les Japonais, les Aïnos et les Kouriliens, ont passé en Amérique en longeant les rivages du Grand-Océan. Cette émigration s'est étendue pour le moins jusqu'au Mexique.

« 3° Des tribus asiatiques, liées de parenté et d'idiome avec les Toungouses, les Mandchoux, les Mongols et les Tatars, se sont répandues, en suivant les hauteurs de deux continents, jusqu'au Mexique et aux Apalaches.

« 4° Aucune de ces trois émigrations n'a été assez nombreuse pour effacer le caractère originaire des nations indigènes d'Amérique. Les langues de ce continent ont reçu leur développement, leur formation grammaticale et leur syntaxe, indépendamment de toute influence étrangère.

« 5° Les émigrations ont été faites à une époque à laquelle les nations asiatiques ne savaient compter que jusqu'à deux ou tout au plus jusqu'à trois, et où elles n'avaient pas formé complétement les pronoms dans leurs langues (203). Il est probable que les émigrés d'Asie n'amenèrent avec eux que des chiens et peut-être des cochons; ils savaient construire des canots et des cabanes; mais ils ne donnaient aucun nom particulier aux divinités qu'ils ont pu adorer, ni aux constellations, ni aux mois de l'année.

« 6° Quelques mots malais, javanais et polynésiens ont pu être transportés dans l'Amérique méridionale avec une colonie de Madécasses, plus facilement que par la route du Grand-Océan, où les vents et les courants ne favorisent pas la navigation dans une direction orientale.

« 7° Un certain nombre de mots africains paraissent avoir été transportés par la même voie que les mots malais et polynésiens; mais les uns et les autres n'ont pas encore été reconnus en assez grande quantité pour pouvoir servir de base à aucune hypothèse (204).

« 8° Les mots de langues européennes qui paraissent avoir passé en Amérique proviennent de langues finnoises et lettones; ils se rattachent au Nouveau-Continent par les langues péruvienne, ostiaque et iouka-ghère. Rien dans les langues persane, germanique, celtique; rien dans les langues sémitiques ou de l'Asie occidentale, ni dans celles de l'Afrique septentrionale, n'indique des émigrations anciennes vers l'Amérique.

« Voilà le résultat de nos recherches et de celles de nos devanciers. Quelques idiomes asiatiques ont pénétré en Amérique, mais la masse des langues parlées dans ce continent présente, comme la race des hommes qui les parlent, un caractère distinct et original. Nous allons en considérer les rapports généraux,

« Parmi le nombre prodigieux d'idiomes très-différents qu'on rencontre dans les deux Amériques, il y en a quelques-uns qui s'étendent sur de vastes pays. Dans l'Amérique méridionale, la Patagonie et le Chili ont, en quelque sorte, une seule langue : les dialectes de l'idiome des *Guaranis* sont répandus depuis le Brésil jusqu'au Rio-Negro, et même par la langue *omagua* jusque dans le pays de Quito. Il y a de l'analogie entre les langues des *Lule* et des *Vilela*, et plus encore entre celle d'*Aymar* et de *Sapibocona*, qui ont notamment presque les mêmes mots de nombres. La langue *quichua*, la principale du Pérou, partage également avec celles-là plusieurs mots de nombres, sans parler des analogies particulières qu'elle présente avec d'autres langues du voisinage. L'idiome des *Maypure* est étroitement lié avec ceux de *Guaypunavi* et de *Caveri;* il tient aussi beaucoup de l'*Avanais*, et il a donné naissance au maypure propre, ou parène ou chirupa et à plusieurs autres qu'on parle autour du Rio-Negro, du Haut-Orénoque et du Marañon (205). Les *Caraïbes*, après avoir exterminé, dans le XVIe siècle, les Cabres, étendirent leur langue avec leur empire depuis l'équateur jusqu'aux îles Vierges. Au moyen de la langue *galibi*, un missionnaire asssure qu'il pouvait communiquer avec tous les naturels de cette côte, les Cumangoles seuls exceptés (206). Gily considère la langue caraïbe comme la

(202) *Voy.* ci-après : *Tableau de l'enchaînement géographique des langues d'Amérique et d'Asie.*

(203) *Voy.* les nombres et les pronoms dans le Tableau indiqué plus haut.

(204) *Voy.* l'observation à la fin du Tableau indiqué.

(205) VATER, p. 141.

(206) PELLEPRAT, dans le *Dictionnaire Galibi*, Préf., p. VII.

Digitized by Google

langue mère de vingt autres, et particulièrement de celle de *Tamanaca*, dans laquelle il pouvait se faire comprendre presque partout sur le Bas-Orénoque (207). La langue *saliva* est la mère des idiomes ature, piaroa et quaqua, et le *taparita* descend de l'*otomaca*.

« Dans l'Amérique septentrionale, la langue des *Aztèques* s'étend depuis le lac de Nicaragua jusqu'au 37°, sur une longueur de 400 lieues (208). Elle est moins sonore, mais aussi riche que celle des Incas. Le son *tl*, qui, dans l'aztèque, n'est joint qu'aux noms, se retrouve dans l'idiome de Noutka, même comme finale des verbes. L'idiome de Cora a les principales formes du verbe pareilles aux conjugaisons aztèques, et les mots offrent quelques rapports (209). Après la langue mexicaine ou aztèque, celle des *Otomites* est la langue la plus générale du Mexique. Mais à côté de ces deux principales, il y en a, depuis l'isthme de Darien, jusqu'au 23° de latitude, une vingtaine d'autres, dont quatorze ont déjà des grammaires et des dictionnaires assez complets. La plupart de ces langues, loin d'être des dialectes d'une seule, sont au moins aussi différentes les unes des autres que l'est le grec de l'allemand, ou le français du polonais. Ce n'est qu'entre l'idiome huaztèque et celui de Yucatan, qu'on découvre quelques liaisons.

« Le Nouveau-Mexique, la Californie et la côte nord-ouest forment encore une région peu connue, et c'est là précisément que la tradition mexicaine place l'origine de beaucoup de nations. Les langues de cette région seraient très-intéressantes à connaître; mais à peine en a-t-on une idée obscure. Il y a une grande conformité de langage entre les *Osages*, les *Kansès*, les *Ottos* ou *Ottous*, les *Missouris* et les *Mahas*. La prononciation gutturale des fiers *Sioux* est commune aux *Panis*. La langue des Appaches et des Panis s'étend depuis la Louisiane jusqu'à la mer de Californie (210). Les *Eslenes* et les *Rumsen* ou *Runsiènes*, dans la Californie, parlent aussi un idiome très-répandu, mais différent des précédents.

« Les *Tancards*, sur les bords de la rivière Rouge, ont un certain gloussement, et la langue si pauvre qu'ils parlent moitié par signes (211).

« Dans les provinces méridionales des Etats-Unis, jusqu'au Mississipi, il y a des rapports immédiats entre les idiomes des *Chaktahs* et des *Chikkasahs*, qui ont en outre quelque air de parenté avec celui de *Cheerakes*. Les *Kreeks* ou *Muskohges* et les *Katahbas* en ont emprunté des mots. Plus au nord, la puissante tribu des six nations parle une seule langue, qui forme entre autres les dialectes des *Senekas*, des *Mohawks*, des *Onondagos*, des *Cayugas*, des *Tuscaroras*, des *Cochnewagos*, des *Wyandots* et des *Oneidas*. Les nombreux *Nadowessies* ont leur idiome à part. Des dialectes de la langue *chippawaye* sont communs aux *Penobscots*, aux *Mahicanis* ou *Mohicans*, aux *Minsis*, aux *Narragausets*, aux *Natiks*, aux *Algonquins* et aux *Knistenaux*. Les *Miamis*, avec lesquels Charlevoix (212) classe les *Illinois*, en tiennent aussi des mots et des formes. Enfin, sur les confins des Knistenaux, dans le nord le plus reculé, sont les *Esquimaux*, dont l'idiome s'étend depuis le Groenland jusqu'à Ounalachka (213); le langage des îles Aléoutiennes paraît même offrir des ressemblances intimes avec les dialectes esquimaux, comme ceux-ci en offrent avec le samoyède et l'ostiac. Au milieu de cette zone de nations polaires, semblables par le langage comme par le teint et les formes, nous voyons les habitants des côtes américaines du détroit de Béring continuer avec les Tchouktchi, en Asie, une famille isolée, distinguée par un idiome particulier, par une taille plus avantageuse, et probablement originaire du nouveau continent.

« Ce grand nombre d'idiomes prouve que la plupart des tribus américaines ont longtemps vécu dans l'isolement sauvage où elles croupissent encore. La famille ou la tribu qui erre dans les forêts à la poursuite des animaux, et toujours armée contre d'autres familles, d'autres tribus qu'elle redoute, se crée nécessairement des mots d'ordre, des paroles de ralliement, enfin un argot de guerre qui sert à la garantir de surprises et de trahisons. Ainsi, les *Ménomènes*, tribu de la Haute-Louisiane, parlent un langage singulier qu'aucun blanc n'a jamais pu apprendre; mais tous comprennent l'algonquin, et s'en servent dans les négociations (214).

« Mais quelques langues américaines présentent d'un autre côté une composition si artificielle, si ingénieuse, que la pensée en rapporte nécessairement l'invention à quelque nation anciennement civilisée; je ne dis pas civilisée à la manière des modernes, mais comme l'étaient les Grecs d'Homère ayant des idées morales développées, des sentiments exaltés, une imagination vive et ornée, enfin assez de loisir et de tranquillité pour se livrer à des méditations, pour se créer des abstractions.

« C'est principalement sur la formation du *verbe* que les inventeurs des langues américaines ont exercé leur génie. Presque dans tous les idiomes, la conjugaison de cette partie du discours tend à marquer, par des inflexions particulières, chaque rapport entre le sujet et l'action, ou entre le sujet et les êtres qui l'environnent; en général, les circonstances où il se trouve placé. C'est ainsi que toutes les personnes des verbes

(207) *Dictionnaire polyglotte* d'Hervas.
(208) Humboldt, *Essai politique*, t. II, 445.
(209) Hervas, *Saggio pratico di lingue*, art. IV, p. 71.
(210) *Voyage de M. Pike*, trad. franç., t. II, p. 95, 218, 258, etc.
(211) *Ibid.*, t. II, p. 159.
(212) Histoire de son voyage, t. VI, p. 278.
(213) Cook, *Second voyage*, t. IV.
(214) Pike, t. I, p. 210.

Digitized by Google

sont susceptibles de prendre des formes particulières, à l'effet de rendre les accusatifs pronominaux qui peuvent s'y rattacher comme idée accessoire, non-seulement dans les langues de Quichua et de Chili qui diffèrent totalement l'une de l'autre, mais encore dans le mexicain, le coraen, le totonacaen, le natiquam, le chippiwaye — delawarien et le groenlandais.

« Ce merveilleux accord dans un mode particulier de former les conjugaisons d'un bout de l'Amérique à l'autre favorise singulièrement la supposition d'un peuple primitif, souche commune des nations américaines indigènes. Mais lorsqu'on sait que des formes à peu près semblables existent dans la langue du Congo et dans la langue basque (215), qui, d'ailleurs, n'ont aucun rapport ni entre elles, ni avec les idiomes américains, on est forcé de chercher l'origine de toutes ces analogies dans la nature générale de l'esprit humain.

« D'autres finesses grammaticales achèvent l'étonnement que nous inspirent les langues américaines.

« Dans les diverses formes des idiomes du Groenland, du Brésil, et des Betoï, la conjugaison est autre lorsqu'on parle négativement; le signe de négation est intercalé dans le moscan et l'arawaque aussi bien que dans la langue turque. Dans toutes les langues américaines, les pronoms possessifs sont formés de sons annexés aux substantifs, soit au commencement, soit à la fin, et qui diffèrent des pronoms personnels. Les idiomes guazain, brésilien, chiquitos, quichua, tagalieu et mandchou, ont un pronom pluriel de première personne, *nous*, excluant le tiers auquel on adresse la parole, et un autre qui comprend ce tiers dans le discours. L'idiome tamanacan ou tamanaque se distingue des autres branches de la langue par une richesse extraordinaire en formes indicatives du temps. Dans le même idiome et dans ceux des Guaicures et des Huaztèques, ainsi que dans le hongrois, les verbes neutres ont des inflexions particulières. Dans les idiomes arawaque et abipou, de même que dans les langues basque et phénicienne, toutes les personnes des verbes, à l'exception de la troisième, sont marquées par des préfixes pronominaux. L'idiome betoï se distingue par des terminaisons de genre, exprimées par *os*, qui manquent à toutes les autres langues d'Amérique.

« Si l'histoire des langues américaines ne nous conduit qu'à des conjectures vagues, les traditions, les monuments, les mœurs, les usages, nous fourniront-ils des lumières plus positives?

« Lorsque les Européens firent la conquête du Nouveau-Monde, la civilisation était concentrée dans quelques parties de la grande chaîne de plateaux et de montagnes. L'Anahuac renfermait le despotique Etat de Mexico ou Tenochtitlan, avec ses temples arrosés de sang humain, et Tlascala, peuple de républicains non moins superstitieux. Les *Zaques*, espèce de pontifes-rois, gouvernaient du sein de la cité de Condinamarca les montagnes de la Terre-Ferme, tandis que les fils du Soleil régnaient sur les vallées élevées de Quito et de Cuzco. Entre ces limites, le voyageur rencontre encore aujourd'hui de nombreuses ruines de palais, de temples, de bains et d'hôtelleries publiques (216). Parmi ces monuments, les *Téocalli* des Mexicains rappellent seuls une origine asiatique : ce sont des pyramides, environnées de pyramides plus petites, comme le sont les temples pyramidaux appelés *Cho-Madou* et *Cho-Dagou* dans l'empire birman, et *Pkah-Ton* dans le royaume de Siam.

« D'autres monuments ne nous parlent qu'un langage absolument inintelligible. Les figures, probablement hiéroglyphiques, d'animaux et d'instruments, gravées sur les rochers de Siénite, voisins du Cassiquiare, les camps ou forts carrés découverts sur les bords de l'Ohio, ne nous fournissent aucun indice. L'Europe savante n'a jamais eu des nouvelles de l'inscription en caractères tatars qu'on disait avoir été trouvée dans le Canada et envoyée au comte de Maurepas (217).

« On cite encore des monuments d'une nature très-douteuse. Les peintures des Toultèques ou Toltèques, anciens conquérants du Mexique, indiquaient d'une manière claire, nous dit-on, le passage d'un grand bras de mer; assertion qui, après la disparition des preuves, doit inspirer peu de confiance (218). Les peintures mexicaines existantes ont un caractère si obscur et si vague qu'il serait bien téméraire de les considérer comme des monuments historiques.

« Les mœurs et les usages dépendent trop des qualités générales de l'esprit humain et des circonstances communes à plusieurs peuples, pour pouvoir servir de base à une hypothèse historique. Les peuples chasseurs, les peuples pêcheurs ont nécessairement la même manière de vivre. Que les Toungouses mangent la viande crue et seulement desséchée par la fumée; qu'ils mettent de la vanité à pointiller sur les joues de leurs enfants des lignes et des figures en bleu ou en noir; qu'ils reconnaissent la trace de leur gibier au moindre brin d'herbe courbée; ce sont là des traits communs à tous les hommes nés et élevés dans les mêmes circonstances. Il est sans doute un peu plus remarquable de voir les femmes toungouses et américaines s'accorder dans l'usage de coucher leurs enfants tout nus dans un tas de bois pourri et réduit en poudre (219); cependant les mêmes besoins et les mêmes lo-

(215) Vater, p. 210.
(216) A. de Humboldt, *Vues et monuments des Cordillères.*
(217) A. de Humboldt, *Ansichten*, p. 79.
(218) Botturini, *Idea d' una storia di Messico*, cité par M. Vater.
(219) Georgie, *Peuples de la Russie*, p. 324. — Long., *Voyages dans le Canada*, p. 54 (en anglais).

Digitized by Google

calités expliqueraient encore cette ressemblance. Il est aussi digne de remarque que les anciens Scythes aient eu, comme les Américains, l'usage de *scalper* ou d'enlever à leurs ennemis la peau de la tête avec les cheveux (220), quoique sans doute la férocité ait partout inspiré à l'homme des excès semblables. Un certain nombre d'analogies plus importantes rattache le système religieux et astronomique des Mexicains et des Péruviens à ceux de l'Asie. Dans le calendrier des Aztèques, comme dans celui des Kalmouks et des Tatars, les mois sont désignés sous des noms d'animaux (221). Les quatre grandes fêtes des Péruviens coïncident avec celles des Chinois; les Incas, à l'instar des empereurs de la Chine, labouraient de leur propre main une certaine étendue de terrain. Les hiéroglyphes et les cordelettes en usage chez les anciens Chinois rappellent d'une manière frappante l'écriture figurée des Mexicains et les *quipos* du Pérou. Enfin tout le système politique des *Incas* péruviens et des *Zaques* de Condinamarca était fondé sur la réunion du pouvoir civil et ecclésiastique dans la personne d'un dieu incarné (222).

« Sans attacher à ces analogies une importance décisive, on peut dire que l'Amérique, dans ses mœurs comme dans ses langues, montre l'empreinte d'anciennes communications avec l'Asie. Mais ces communications ont dû être antérieures au développement des croyances et des mythologies actuellement régnantes parmi les peuples asiatiques. Sans cela, les noms de quelques divinités auraient été transportés d'un continent dans l'autre.

« Un savant Américain a prouvé que toutes les nations éparses depuis la baie d'Hudson jusqu'au golfe du Mexique, bien qu'inconnues les unes aux autres, et parlant un idiome différent, n'avaient jadis qu'une seule et même religion. Elles adoraient un Etre suprême, créateur de toutes choses, qui aime à se communiquer à certaines âmes choisies; elles ne se permettaient pas de le représenter sous aucune forme. Elles reconnaissaient aussi des génies tutélaires dont elles faisaient des images. Elles croyaient à l'immortalité de l'âme et à des peines et des récompenses dans une autre vie (223).

« Aucune tradition américaine ne remonte à l'époque infiniment reculée de ces communications. Les peuples de l'Amérique méridionale n'ont presque pas de souvenirs historiques. Les traditions des nations septentrionales se bornent à assigner la région où jaillissent les sources du Missouri, du Colorado et du Rio-del-Norte, comme la patrie d'un très-grand nombre de tribus.

« En général, depuis le VIIe jusqu'au XIIIe siècle, la population paraît avoir continuellement reflué vers le sud et vers l'est. C'est des régions situées au nord du Rio-Gila que sortirent ces nations guerrières qui, les unes après les autres, inondèrent le pays d'Anahuac. Les tableaux hiéroglyphiques des Aztèques nous ont transmis la mémoire des époques principales qu'offre la grande migration des peuples américains. Cette migration a quelque analogie avec celle qui, au Ve siècle, plongea l'Europe dans un état de barbarie dont nous ressentons encore les suites funestes dans plusieurs de nos institutions sociales. Les peuples qui traversèrent le Mexique laissèrent, au contraire, des traces de culture et de civilisation. Les Toultèques y parurent pour la première fois l'an 648, les Chichimèques en 1170, les Nahualtèques l'an 1178, les Acolhues et les Aztèques en 1196. Les Toultèques introduisirent la culture du maïs et du coton; ils construisirent des villes, des chemins, et surtout ces grandes pyramides que l'on admire encore aujourd'hui, et dont les faces sont très-exactement orientées. Ils connaissaient l'usage des peintures hiéroglyphiques; ils savaient fondre des métaux et tailler les pierres les plus dures, ils avaient une année solaire plus parfaite que celle des Grecs et des Romains. La force de leur gouvernement indiquait qu'ils descendaient d'un peuple qui, lui-même, avait déjà éprouvé de grandes vicissitudes humaines dans son état social (224). Mais quelle est la source de cette culture? Quel est le pays d'où sortirent les Toultèques et les Mexicains?

« Les traditions et les hiéroglyphes historiques donnent à la première demeure de ces peuples voyageurs les noms de *Huehuetlapallan*, *Tollan* et *Aztlan*. Rien n'annonce aujourd'hui une ancienne civilisation de l'espèce humaine au nord de Rio-Gila, ou dans les régions septentrionales parcourues par Hearne, Fiedler et Mackenzie; mais sur la côte nord-ouest, entre Montka et la rivière de Cook, dans la baie Norfolk et dans le canal de Cox, les indigènes montrent un goût décidé pour les peintures hiéroglyphiques (225). Quand on se rappelle les monuments qu'un peuple inconnu a laissés dans la Sibérie méridionale, quand on rapproche les époques de l'apparition des Toultèques, et celle des grandes révolutions de l'Asie, lors des premiers mouvements des Hiongnoux, ou Turcs, on est tenté de voir dans les premiers conquérants du Mexique

(220) Hérod., t. IV, sect. 64.

(221) A. de Humboldt, *Vues et monuments.*

(222) Fischer, *Conjectures sur l'origine des Américains.*—Pallas, *Nouveaux mémoires sur le Nord*, t. III, p. 289-322.—Schérer, *Recherches historiques et géographiques sur le Nouveau-Monde*, Paris, 1777. Cet écrit ancien a été copié textuellement dans une suite d'articles insérés dans le *Moniteur*, en 1816.

(223) Jarvis, *Discourse on the religion of the Indian tribus of North America*, etc., New-York, 1820.

(224) Humboldt, *Essai politique*, t. I, p. 370 et 404.

(225) *Voyage de Marchand*, t. I, p. 258, 261, 375. Dixon, p. 332.

Digitized by Google

une nation civilisée qui avait fui des rives de l'Irtyche ou du lac Baïkal, pour se soustraire au joug des hordes barbares du plateau central de l'Asie (226).

« Le grand déplacement des tribus américaines du nord est constaté par d'autres traditions. Tous les indigènes des Etats-Unis du midi prétendent y être arrivés de l'ouest, en passant le Mississipi. Suivant l'opinion des Muskohges, le grand peuple dont ils sont sortis demeure encore dans l'ouest; leur arrivée ne paraît dater que du XVIe siècle. Les Senekas en étaient autrefois des voisins. Les Delawares ont trouvé sur le Missouri des naturels qui parlaient leur langue (227). D'après M. Adair, les Chaktahs sont venus avec les Chikkasahs, postérieurement aux Muskohges.

« Les *Chipiouans* ou Chepewyans, ont seuls des traditions qui paraissent indiquer leur sortie de l'Asie. Ils habitaient, disent-ils, un pays très-reculé vers l'ouest, d'où une nation méchante les chassa; ils traversèrent un long lac, rempli d'îles et de glaçons; l'hiver régnait partout sur leur passage; ils débarquèrent près de la rivière du Cuivre. Ces circonstances ne sauraient s'appliquer qu'à une émigration d'une peuplade de Sibérie, qui aurait passé le détroit de Béring ou quelque autre détroit inconnu et encore plus septentrional. Cependant, la langue des Chipiouans n'offre pas un caractère plus asiatique que les autres idiomes américains. Leur nom ne se trouve pas plus parmi l'immense nomenclature des tribus asiatiques anciennes et modernes que celui des Hurons, qu'on a si mal à propos voulu comparer avec les *Huires* de Marco-Polo et les *Huiur* de Carpin, qui ne sont que les Ouigours.

« En dernière analyse, les traditions, les monuments et les usages comme les idiomes rendent très-probables plusieurs invasions de nations asiatiques dans le nouveau continent; mais toutes les circonstances concourent aussi à reculer l'époque de ces événements jusque dans les ténèbres des siècles antérieurs à l'histoire. L'arrivée d'une colonie de Malais, mêlés de Madécasses et d'Africains, est un événement vraisemblable, mais enveloppé d'une obscurité encore plus épaisse. La masse des Américains est indigène.

« Après avoir exposé l'ensemble de nos recherches et de nos conjectures sur l'origine des Américains, ce serait fatiguer inutilement nos lecteurs que d'analyser longuement toutes les opinions qu'on a proposées à ce sujet. Il suffit de savoir que tout a été imaginé. La ressource banale de la dispersion des Israélites a été employée par un grand nombre d'écrivains, parmi lesquels un seul mérite d'être remarqué, c'est l'anglais Adair, qui avec beaucoup d'érudition, a démontré les ressemblances de mœurs qui existent entre les anciens Hébreux et les peuples de la Floride et des Carolines (228). Ces ressemblances ne prouvent qu'en général une communication avec l'Asie, et quelques-unes, telles que l'usage de l'exclamation *hallela yah*, paraissent illusoires. Les Egyptiens ont été donnés pour ancêtres aux Mexicains par le savant Huet (229), par Athanase Turcher et par un érudit américain, dont les vastes recherches n'ont pas été imprimées (230). Les systèmes astronomiques et chronologiques diffèrent totalement; le style dans l'architecture et la sculpture peut se ressembler chez beaucoup de peuples, et les pyramides d'Anahuac se rapprochent plus de celles de l'Indo-Chine que de celles d'Egypte. Les Cananéens ont été mis en avant par Gomara, d'après de faibles analogies de mœurs remarquées dans la Terre-Ferme (231). Beaucoup d'écrivains ont soutenu la réalité des expéditions carthaginoises en Amérique, et on ne saurait en nier absolument la possibilité (232). On connaît trop peu la langue de ce peuple fameux, né d'un mélange d'Asiatiques et d'Africains, pour avoir droit de décider qu'il n'existe aucune trace d'une invasion carthaginoise. Nous pouvons, avec plus de certitude, exclure les Celtes, malgré les artifices étymologiques employés pour retrouver des racines celtiques dans l'algonquin (233). Les anciens Espagnols ont aussi de bien faibles droits; leur navigation était bien bornée. Les Scandinaves ont conservé les preuves historiques de leurs navigations au Groenland et à Terre-Neuve; mais elles ne remontent qu'au Xe siècle, et elles prouvent seulement que l'Amérique était déjà peuplée en totalité, argument très-fort pour la haute antiquité des nations américaines. Le célèbre Hugo Grotius (234) a très-maladroitement combiné ce fait historique avec quelques étymologies hasardées pour attribuer la population de l'Amérique septentrionale aux Norwégiens, qui, hors l'Islande et le Groenland, n'y ont laissé que de faibles traces.

« L'origine purement asiatique a trouvé de nombreux défenseurs. Le savant philologue Brerewood (235) est peut-être le premier qui l'ait proposée. Les historiens espagnols ne l'ont admise qu'en partie.

(226) Comparez HUMBOLDT, *Essai politique*, t. I, p. 373; II, 502; III, 231.

(227) SMITH BARTON, p. 47.

(228) ADAIR, *History of the American Indians*, p. 15-220. — GARCIA, *Origen de los Indios de el Nuevo-Mundo*, liv. III, Valencie, 1607.—Nouv. edit., par Barcia, Madrid, 1729.

(229) HUET, *De navigat. Salomonis.*

(230) SIGUENZA, extrait dans EQUIARA, *Bibliotheca messicana.*—Comp. HUMBOLDT, *Vues et monuments.*

(231) GOMARA, *Hist. indiana*, tom. I, p. 41.

(232) GARCIA, l. c., liv. II. — CAMPOMANÈS, *Antiguedad maritima de Carthago.*

(233) VALENÇAY, *Antiquity of the Irish langage*, etc., etc.

(234) Hugo GROTIUS, *De origine gentium americ an.*— DE LAET, *Notæ ad dissertat. Hug. Grot.*, Amsterdam, 1643.

(235) *Enquiry touching the diversity of languages and of religions*, London, 1654.

Digitized by Google

« De Guignes (236) et William Jones (237) conduisent sans beaucoup de peine, l'un ses Huns et Tibétains, l'autre ses Hindous, dans le Nouveau-Monde. *Forniel*, dont nous n'avons pu consulter l'écrit, a le premier insisté sur les Japonais, qui, en effet, peuvent réclamer un grand nombre de mots américains. *Forster* a attaché beaucoup d'importance à la dispersion d'une flotte chinoise, événement trop récent pour pouvoir avoir produit une grande influence sur la population américaine (238).

« Depuis plus d'un demi-siècle, le passage des Asiatiques par le détroit de Béring a été élevé au rang d'une probabilité historique par les recherches de Fischer, de Smith Barton, de Vater et d'Alexandre de Humboldt. Mais ces savants n'ont jamais soutenu que tous les Américains fussent les descendants des colonies asiatiques.

« Une opinion mixte, qui réunit les prétentions des Européens, des Asiatiques, des Africains et même des Océaniens, a obtenu quelques suffrages de poids. Acosta (239) et Clavigero (240) en paraissent les partisans. Ce dernier insiste avec raison sur la haute antiquité des nations américaines. L'infatigable philologue Hervas (241) admet aussi l'hypothèse d'une origine mixte. Elle a été savamment développée par Georges de Horn (242). Cet écrivain ingénieux exclut de la population de l'Amérique les Nègres, dont on n'a trouvé aucune tribu indigène dans le Nouveau-Monde, les Celtes, les Germains et les Scandinaves, parce qu'on n'a vu parmi les Américains ni des cheveux blonds ni des yeux bleus ; les Grecs et les Romains, et leurs sujets, à cause de leur timidité comme navigateurs ; les Hindous, parce que les mythologies américaines n'offrent aucune trace du dogme de la transmigration des âmes. Il cherche ensuite l'origine primitive des Américains chez les Huns et les Tatars-Kathayens ; leur migration lui paraît très-ancienne. Quelques Carthaginois et Phéniciens auraient été jetés sur le rivage occidental du nouveau continent. Plus tard, les Chinois s'y seraient transportés ; Facfour, roi de la Chine méridionale, s'y serait enfui pour éviter le joug de Koublaï-Khan ; il aurait été suivi de plusieurs centaines de milliers de ses sujets. Manco-Capac serait aussi un chinois. Ce système, hasardé lorsqu'il parut, s'acorde avec plusieurs faits postérieurement observés et que nous avons recueillis ; quelque écrivain hardi et peu scrupuleux n'aurait qu'à s'emparer de ces faits, les combiner avec les hypothèses de *Horn*, et nous donner ainsi l'histoire certaine et véridique des Américains.

« Dans l'état actuel des connaissances, le sage s'arrêtera aux probabilités que nous avons indiquées, sans tenter vainement de les combiner en forme du système. »

Telle est, sur l'origine des peuples américains et sur leurs langues, l'opinion du célèbre géographe et du savant philologue Malte-Brun (243).

Les nations américaines, considérées dans leur ensemble, ne présentent pas, à beaucoup près, autant d'uniformité, autant de ressemblance, au moral et au physique, qu'on le croit communément, et la ligne de démarcation entre elles et les autres branches de l'espèce humaine n'est pas si fortement accusée ni si distincte qu'on l'a bien voulu dire. Toutefois, il faut convenir qu'il y a certains caractères qui sont communs à toutes ces nations ou à presque toutes ; qu'il existe pour elles, sinon des preuves, du moins de fortes indications d'une origine commune, ou d'une très-ancienne parenté ; enfin, que, lorsque nous considérons l'ensemble des peuples du Nouveau-Monde, la nature humaine se montre à nous sous un aspect particulier. En comparant entre elles les nations américaines, nous trouvons, je le répète, des motifs pour croire qu'elles ont dû former, depuis les premiers âges du monde, un groupe détaché ; nous ne devons pas, par conséquent, nous attendre à ce que les recherches entreprises dans le but de découvrir les relations entre ces peuples et le reste du genre humain, nous conduisent jamais à la preuve qu'ils tirent leur origine de telle tribu ou de telle nation particulière du vieux continent ; leur existence, comme race distincte et isolée, date probablement de cette époque si ancienne où les habitants de l'ancien monde se séparèrent en diverses nations, et où chaque branche de la famille humaine prit un langage et une individualité propres.

Les traits qui servent à caractériser les nations américaines pris collectivement, ne sont pas, comme je l'ai dit, aussi apparents que quelques personnes le supposent. Ces nations sont désignées fréquemment sous le nom de Peaux-Rouges ; mais d'une part il y a en Afrique et dans la Polynésie des tribus également rouges, et qui même méritent peut-être encore mieux cette épithète ; d'une autre, les Américains ne nous offrent pas tous cette teinte dite « rouge », c'est-à-dire cuivrée. Quelques tribus sont aussi blanches que beaucoup de nations européennes ; d'autres sont brunes ou jaunes ; d'autres sont noires, car les voyageurs les dépeignent comme ressemblant beaucoup par la couleur aux nègres de l'Afrique. Certains anatomistes ont distingué dans les crânes humains ce qu'ils appellent la forme américaine ; c'est une distinction qui n'est pas admissible, une

(236) *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XVIII, p. 503.

(237) *Asiatical Researches*, t. I, p. 426.

(238) *Histoire des découvertes faites au Nord.*

(239) Acosta, *Historia natural y moral de las Indias*, l. I. c. 20.

(240) Clavigero, *Storia di Messico*, IV, diss I.

(241) Hervas, *Saggio pratico delle lingue*, p. 36. *Vocabulario poliglotto*, p 56.

(242) Georg. Horn, *De originibus Americanis, libri* IV, Hag. Com. 1699.

(243) *Voy.* son *Précis de géographie universelle*, t. VI, p. 10 et suiv., édit. de 1847.

Digitized by Google

généralisation erronée, à laquelle ils sont arrivés en considérant comme universels les caractères fortement prononcés que leur présentent quelques tribus particulières. Les nations américaines sont répandues sur une immense étendue de pays, habitent dans des climats très-différents et la forme de leur tête diffère suivant les lieux. Ajoutons que, de même qu'on ne peut trouver dans leur conformation corporelle aucun caractère physique qui leur soit commun à toutes, on ne peut non plus tirer de leur genre de vie un caractère ethnologique qui soit général. Tous les naturels de l'Amérique ne sont pas chasseurs; il y a parmi eux beaucoup de tribus de pêcheurs; il y a des tribus nomades; d'autres qui s'appliquent à la culture de la terre et qui ont des demeures fixes. Une partie de ces peuples étaient agriculteurs avant l'arrivée des Européens; d'autres ont appris de leurs vainqueurs à labourer la terre et ont changé les anciennes habitudes de leur race, ce qui prouve que ces habitudes n'étaient pas un résultat nécessaire de leur organisation ou celui d'un penchant instinctif, inné et irrésistible. Si donc nous voulons nous faire une juste idée des particularités caractéristiques qui forment réellement le lien d'union entre les races américaines et les constituent en un groupe bien distinct, nous ne pouvons nous contenter d'un coup d'œil superficiel, et il est nécessaire que nous entrions profondément dans la question.

La preuve la plus décisive, la plus clairement marquée d'une parenté entre ces nations se trouve dans la structure caractéristique de leur langage. C'est un sujet sur lequel les travaux des philologues, surtout ceux des philologues américains, ont jeté depuis quelques années beaucoup de jour. A la vérité, Hervas avait déjà réuni dans ce but quelques matériaux (244), mais le docteur Smith-Barton de Philadelphie, est réellement le premier qui ait fait une tentative sérieuse de classification pour les langues de l'Amérique du nord; de Humboldt et Vater ont continué son œuvre sur une plus grande échelle et avec de beaucoup plus amples ressources; toutefois, c'est à M. du Ponceau que nous devons les éclaircissements les plus importants (245). L'histoire de la philologie américaine est un sujet très-étendu, nous devons nous contenter d'en exposer le résultat général, résultat qui, ainsi que le remarque le célèbre voyageur, M. de Humboldt, est un fait de la plus grande importance pour l'histoire du genre humain.

« En Amérique, » dit M. de Humboldt, « depuis le pays des Esquimaux jusqu'aux rives de l'Orénoque, et depuis ces rivières brûlantes jusqu'aux glaces du détroit de Magellan, les langues mères, entièrement différentes par leurs racines, ont, pour ainsi dire, une même physionomie. On reconnaît des analogies frappantes de structure grammaticale, non-seulement dans les langues perfectionnées, comme la langue de l'Inca, l'aymara, le guarani, le mexicain et le cora, mais aussi dans les langues extrêmement grossières. Des idiomes dont les racines ne se ressemblent pas plus que les racines du slave et du basque, ont des ressemblances de mécanisme intérieur qu'on trouve dans le sanscrit, le persan, le grec et les langues germaniques. »

Ces remarques que faisait, il y a bien des années, M. de Humboldt, ont été confirmées par des recherches plus étendues, dont la conclusion est présentée par M. Galatin, dans les termes suivants :

« Au milieu de la grande diversité que présentent les langues américaines, quand on les envisage seulement sous le rapport de leurs vocabulaires, il existe entre elles, relativement à la structure et aux formes grammaticales, une ressemblance qui a été aperçue et signalée par les philologues américains. Le résultat de leurs recherches paraît confirmer l'opinion déjà soutenue par MM. du Ponceau, Pickering et autres écrivains, savoir, que les langues parlées en Amérique, non-seulement par nos Indiens, mais encore par toutes les peuplades indigènes que l'on rencontre depuis l'océan Arctique jusqu'au cap Horn, ont un certain cachet qui leur est commun à toutes et qui ne permet de les assimiler à aucune des langues communes de l'ancien continent (246). »

On remarquera que les idiomes des Esquimaux se trouvent ici compris dans la classe des langues américaines, et c'est en effet l'opinion à laquelle se sont arrêtés, après un mur examen, M. du Ponceau et plusieurs autres écrivains qui se sont occupés de la question. Les Esquimaux doivent donc être compris dans la catégorie des nations parmi lesquelles fut originellement répandue la forme ancienne de langues propres au Nouveau-Monde. Ils appartiennent à la souche américaine, quoique différant par plusieurs caractères très-saillants de la majorité des autres tribus. Du reste, ils ne sont pas les seules nations du Nouveau-Monde qui présentent de pareils exemples de déviations.

Il y a des conclusions tirées par la science ethnographique de l'observation de phénomènes, tant généraux que locaux, qui ont complétement renversé toutes les difficultés provenant de la multiplicité des langues américaines. Et d'abord l'examen de la structure commune à toutes les langues américaines ne permet plus de douter qu'elles ne forment toutes une famille individuelle, tissu serré fortement dans toutes ses parties par le plus essentiel de tous les fils, l'analogie grammaticale. Cette analogie n'est pas

(244) *Catalogo delle lingue*, del abbate Hervas.

(245) Les savants ouvrages de MM. Pickering et Gallatin ont apporté de grands secours à l'ethnographie américaine.—*Voy.* la note II à la fin de ce Dictionnaire; elle renferme l'extrait d'un *rapport* très-intéressant sur les langues américaines.

(246) *Archæologia Americana*, vol. II.

Digitized by Google

d'une espèce vague et indéfinie, mais complexe au plus haut degré et affectant les parties les plus nécessaires et les plus élémentaires de la grammaire; car elle consiste spécialement en des méthodes particulières de modifier, en forme de conjugaison, le sens et les rapports des verbes par l'insertion des syllabes, et cette forme a engagé M. de Humboldt à donner aux langues américaines un nom de famille indiquant qu'elles forment leurs conjugaisons par ce qu'il appelait l'agglutination. Cette analogie n'est pas partielle, mais elle s'étend sur les deux grandes divisions du Nouveau-Monde et donne un air de famille aux langues parlées sous la zone torride et au pôle arctique, par les tribus les plus sauvages et les peuples les plus civilisés. *Cette merveilleuse uniformité*, dit un écrivain cité plus haut, *dans la manière particulière de former les conjugaisons des verbes, depuis une extrémité de l'Amérique jusqu'à l'autre, favorise singulièrement l'hypothèse d'un peuple primitif qui aurait formé la souche commune des nations indigènes de l'Amérique* (247). Suivant la remarque d'un autre, la conclusion la plus naturelle que l'on puisse tirer en voyant une affinité si extraordinaire entre des langues séparées par tant de centaines de lieues, c'est que *toutes ont rayonné d'un centre commun de civilisation* (248).

Secondement, plus on donne d'attention à l'étude des langues américaines, plus on les trouve soumises aux lois des autres familles; ainsi, par exemple, cette grande famille tend chaque jour à se subdiviser en larges groupes d'idiomes, ayant entre eux des affinités plus étroites qu'avec la grande division, dont, à leur tour, ils forment une partie. Les missionnaires avaient de bonne heure observé que certaines langues pouvaient être considérées comme la clef des autres dialectes, en sorte que celui qui les possédait apprenait très-facilement les autres. Cette remarque a été quelque part faite par Hervas, et les recherches subséquentes l'ont pleinement confirmée. Aussi Balbi, dans son tableau des langues américaines, a-t-il pu les diviser en certaines grandes provinces, ayant chacune de nombreuses dépendances.

Voilà donc l'objection contre l'unité des nations américaines, que l'on tirait de la multitude de leurs langues, résolue d'une manière satisfaisante par l'étude même qui l'avait fournie; et en même temps disparaît la difficulté de rattacher ces peuples à la souche commune des habitants de l'ancien monde. Mais la collection et la comparaison des faits liés aux recherches linguistiques ont conduit à un autre résultat non moins satisfaisant; car vous remarquerez qu'il nous reste encore à expliquer la dissemblance des dialectes parlés par des nations ou des tribus limitrophes et composées d'un petit nombre d'individus. Or il a été observé que ce phénomène n'est nullement particulier à l'Amérique, mais commun à tous les pays non civilisés. Si nous n'avions d'autre critérium de l'unité d'origine que le langage, nous pourrions peut-être éprouver quelque embarras sur ce point. Mais une autre science, la cranologie, confirme puissamment les conclusions que je tire, et peut établir des caractères à l'aide desquels les connexions de tribus formant une race unique sont aisément déterminées. Nous observerons que dans des cas où l'on ne peut douter de l'unité originaire de certaines hordes sauvages, il s'est formé cependant parmi elles une variété de dialectes infinie; qu'on n'y peut découvrir que peu ou point d'affinité; et de là nous tirons cette règle, que l'état sauvage en isolant les familles et les tribus et en armant le bras de chacun contre ses voisins, a une influence essentiellement contraire à toutes les tendances de la civilisation, qui rapprochent et unissent. Cet état introduit nécessairement une diversité jalouse, des idiomes inintelligibles, des jargons qui assurent l'indépendance des différentes hordes.

Nulle part cette puissance de désunion n'a été plus attentivement observée que dans les tribus de la Polynésie.

Les Papoux ou nègres orientaux, dit le docteur Leyden, *semblent tous divisés en petits Etats, ou plutôt en petites sociétés, qui n'ont que très-peu de rapports ensemble. De là leur langage est brisé en une multitude de dialectes qui, à la longue, par séparation, par accident ou par corruption orale, ont presque perdu toute ressemblance* (249). *Les langues*, dit M. Crawford, *suivent la même marche; dans l'état sauvage elles sont très-nombreuses; dans la société perfectionnée elle le sont peu. L'état des langues sur le continent américain fournit une preuve convaincante de ce fait, et il ne se manifeste pas avec moins d'indépendance dans les îles de l'océan Indien. Les races nègres qui habitent les montagnes de la péninsule malaise, dans l'état de la dégradation la plus profonde, quoiqu'elles soient très-peu nombreuses, sont divisées en une très-grande quantité de tribus distinctes, parlant autant de langues différentes. Parmi la population éparse et grossière de l'île de Timor, on croit qu'il n'y a pas moins de quarante langues parlées. Dans les îles de Ende et de Flore, on trouve aussi une multitude d'idiomes, et parmi la population cannibale de Bornéo, il est probable qu'on en parle plusieurs centaines* (250) Les mêmes faits s'observent chez les tribus de l'Australie, qui appartiennent à la même race; quand on examine les listes des mots particuliers à chaque tribu, que le capitaine King nous a données (251), la plus grande dissemblance existe entre eux. Quelques-uns, cependant, comme les équivalents du mot *œil*, se retrouvent dans tous ces dialectes, et il arrive aussi, comme dans les mots qui si-

(247) Malte-Brun, *loco cit.*
(248) Vater, p. 329.
(249) *Recherches asiatiques*, vol. X, p. 162.
(250) *Hist. des Indiens de l'Archipel*, II, p. 79.
(251) *Narrative of a survey of the intertropical and western coasts of Australia*, London, 1826, vol. II, Append.

Digitized by Google

gnifient *chevelure*, que des tribus en contact immédiat diffèrent essentiellement, tandis qu'on les trouve en accord avec celles d'îles fort éloignées. Or, si ces causes agissent ainsi ailleurs, elles doivent-être bien plus puissantes en Amérique ; car là, comme l'a très-bien observé de Humboldt, *la configuration du sol, la vigueur de la végétation, la crainte qu'ont les montagnards sous les tropiques, de s'exposer à la chaleur brûlante des plaines, sont des obstacles de communication et contribuent à l'étonnante variété de dialectes américains. Cette variété, comme on l'a observé, est plus restreinte dans les savanes et les forêts du Nord, qui sont aisément traversées par le chasseur, sur les bords des grandes rivières, le long des côtes de l'Océan et dans les contrées où les Incas avaient établi leur théocratie par la force des armes* (252).

Ainsi donc, je pense que dans cette branche de ses recherches, l'ethnographie a fait son devoir, en réduisant d'abord le nombre immense des dialectes américains à une seule famille, et en expliquant par l'analogie leur extraordinaire multiplicité.

Outre les ressemblances dans le caractère général de leurs langues, les nations américaines offrent dans leur état social et leur condition morale divers traits communs qui indiquent entre elles une sorte de parenté, et qui servent à les distinguer des races de l'ancien monde.

Ces deux ordres de faits extrêmement remarquables ont été diversement interprétés; mais, quelle que soit l'hypothèse qu'on adopte relativement à leur nature et à leur cause, l'impression qu'ils produisent est toujours la même : c'est de nous donner une haute idée de l'antiquité de la race américaine, de reculer très-loin dans les temps l'époque à laquelle elle s'est séparée du reste de l'espèce humaine. Un savant et ingénieux écrivain, qui a fait une étude attentive du caractère des Américains aborigènes, et qui a su profiter habilement des facilités toutes particulières qu'il avait pour acquérir sur ce sujet d'amples renseignements, a été amené à penser que l'état de barbarie dans lequel nous voyons les nations du Nouveau-Monde n'est pas leur état primitif; que ces nations ne doivent point être considérées comme conservant jusqu'à ce jour la simplicité originelle d'une nature inculte; mais, au contraire, comme nous offrant les restes d'une race qui a été anciennement assez haut placée dans l'échelle de la civilisation, et qui, aujourd'hui au dernier degré de la décrépitude, est pour ainsi dire sur le point de s'éteindre.

Le docteur Martius a observé, parmi plusieurs tribus américaines, des traces d'anciennes institutions, qui semblent n'avoir pu naître qu'au milieu d'une civilisation assez avancée, qui indiquent un état social fort éloigné de la simplicité primitive : ainsi il trouve des formes très-complexes de gouvernement, des monarchies, qui ne sont pas de purs despotismes, des ordres privilégiés, des cérémonies d'investiture pour certaines dignités, une ordination sacerdotale, un corps de lois bien lié dans toutes ses parties, régissant le mariage, les héritages, les relations de parenté; bien d'autres coutumes enfin, qui ne contrastent pas moins que celles-ci avec les habitudes simples et irréfléchies des nations restées toujours étrangères à la civilisation (253).

La langue de ces nations, ainsi que le remarque le savant voyageur, abonde en expressions qui indiquent une certaine familiarité avec les conditions métaphysiques, les conceptions abstraites. Leurs croyances relativement à un état futur, à la nature et aux attributs des agents invisibles, diffèrent d'une manière frappante de celles des nations qui ne sont jamais sorties de la barbarie primitive. Un autre fait qui, ainsi que le remarque M. Martius, tend à nous confirmer dans l'opinion que les naturels du Nouveau-Monde sont déchus d'un état de civilisation plus avancée, c'est l'usage qu'ils ont, de temps immémorial, de certains animaux domestiques, de certaines plantes cultivées, et l'idée qu'il se font des moyens par lesquels ils sont venus originairement en possession de ces biens. L'économie rurale de l'ancien continent a ses espèces animales et végétales qui lui sont particulières; celle du Nouveau-Monde a également les siennes qui diffèrent complétement des premières. Nous ne savons, dans notre vieux monde, quels sont les types primitifs de nos chevaux, de nos chiens, de nos bêtes à corne et des diverses espèces de céréales que nous cultivons ; les nations américaines sont également hors d'état de nous apprendre quelle est la souche sauvage du chien muet des Mexicains, du lama, de la racine de manioc, du maïs et du quinoa.

Nous voyons figurer, dans les traditions de l'ancien monde, certains êtres mythologiques bienfaiteurs de l'humanité, Cérès, Triptolème, Bacchus, Pallas et Poseidon, à qui l'on doit le blé, le vin, l'olivier sacré et le cheval, et nous en inférons que toutes ces choses ont été connues parmi nous dès l'antiquité la plus reculée. De même, chez les Américains, la tradition attribue la connaissance des plantes cultivées, des animaux domestiques et l'art du labourage à quelque personnage fabuleux qui descendait des dieux, ou qui était apparu soudainement au milieu de leurs ancêtres: tels sont le Manco-Capac des Péruviens, le Xolotl et le Xiuhtlato des Toltèques et des Chichimecas.

Maintenant, quand nous voyons les premières conquêtes faites sur la nature, les arts, qui sont le résultat le plus simple d'un commencement de civilisation, et qui appartiennent nécessairement à la première

(252) *Vues des Cordillères*, vol. Ier, p. 17.
(253) Martius, *Ueber die Vergangenheit und die Zukunft der Americanischen Menschheit.*

Digitized by Google

enfance des sociétés, attribués à certains personnages dont l'histoire est conservée dans les légendes mythiques, et que nous trouvons ces légendes différentes pour chacune des grandes divisions du genre humain, nous sommes nécessairement portés à faire remonter jusqu'aux premiers âges du monde l'époque de leur séparation.

Enfin, comme preuves matérielles à l'appui de l'hypothèse du docteur Martius, on peut citer les restes anciens de sculpture et d'architecture répandus dans le Mexique, le Yucatan et le Chiassa dans la haute plaine de Quito et dans d'autres parties de l'Amérique méridionale, ainsi que les grands ouvrages d'art, tels que les fortifications et vestiges de temples ou de palais, découverts tant dans Tenessi que dans l'intérieur du Nouveau-Mexique, non loin de la rivière de Gila.

Si nous interrogeons les traditions des Américains eux-mêmes, nous trouvons que ces traditions nous les représentent comme un peuple émigrant et descendant du nord-ouest vers le sud. Les Toltèques, puis les Sept-Tribus, comme on les appelle, les Chechenecks et les Aztèques, sont tous représentés dans l'histoire mexicaine comme des nations successives, arrivant dans l'Anahuac ou Mexique. Dans les peintures hiéroglyphiques représentant les migrations de ce dernier peuple, on le voit, selon Borturini, traversant la mer, probablement le golfe de Californie, circonstance qui ne peut laisser de doute sur la route qu'il suivait. Ces traditions racontent, en outre, l'arrivée d'une colonie plus récente, qui avança grandement la civilisation de ces contrées. Manco-Capac est le plus célèbre de ces colons, comme étant le fondateur de la dynastie et de la religion des Incas. Un écrivain d'imagination a basé sur cette circonstance et construit une histoire complète d'une conquête du Pérou et du Mexique par les Mongols (254). Il suppose que Manco-Capac était le fils de Kublaï, empereur mongol, petit-fils de Gengis-Khan, qui fut envoyé par son frère avec une flotte considérable contre le Japon. Une tempête dispersa la flotte, au point qu'elle ne put regagner son pays, et cet auteur imagine qu'elle fut jetée sur les côtes de l'Amérique, où son commandant s'établit comme chef. Quelque ingénieuse et même probable que puisse être cette conjecture, les preuves que l'on fournit pour l'établir ne sont nullement satisfaisantes. Beaucoup d'analogies peuvent sans doute exister entre les Péruviens et les Mongols, mais on peut facilement les faire venir d'autres sources. Toutefois, les données chronologiques, la nature de la religion qu'ils établirent et les monuments qu'ils érigèrent ne permettent pas de douter que le Thibet ou la Tartarie ne fussent la patrie originaire de l'émigration de Manco-Capac. Secondement, la computation du temps parmi les Américains présente une coïncidence trop marquée dans une matière de pur caprice avec celle de l'Asie orientale, pour être purement accidentelle. La division du temps en grands cycles d'années, subdivisées en portions plus petites dont chacune porte un certain nom, est, sauf, des différences insignifiantes, le plan adopté parmi les Chinois, les Japonais, les Kalmouks, les Mongols et les Mantchoux, aussi bien que parmi les Toltèques, les Aztèques et d'autres nations américaines. Le caractère de leurs méthodes respectives est précisément le même, surtout si l'on compare celles des Mexicains et des Japonais. Mais une comparaison du zodiaque, tel qu'il existe chez les Thibétains, les Mongols et les Japonais, avec les noms donnés par cette nation américaine aux jours du mois, satisfera, je pense, les plus incrédules. Les signes identiques sont : le tigre, le lièvre, le serpent, le singe, le chien, et un oiseau; signes dont aucune aptitude naturelle n'a pu évidemment suggérer l'adoption sur les deux continents. Cette étrange coïncidence est encore complétée par le fait curieux que plusieurs des signes mexicains, manquant dans le zodiaque tartare, se retrouvent dans les *Shastrashindous*, dans les positions exactement correspondantes. Et ces signes ne sont pas moins arbitraires que les premiers : c'est une maison, une canne à sucre, un couteau et trois empreintes de pied. Mais pour traiter convenablement ce sujet, il faudrait entrer dans des détails beaucoup plus minutieux (255).

Enfin, si tout le reste nous manquait, les traditions si claires conservées en traits si précis et vivantes parmi les Américains sur l'histoire primitive de l'homme, sur le déluge et la dispersion, sont si exactement conformes à celles de l'ancien monde, qu'elles rendent impossible toute hésitation sur leur origine. Les Aztèques, les Miltèques, les Flascaltèques et d'autres nations avaient des peintures innombrables de ces derniers événements. Tezpi ou Coxcox, comme on appelle le Noé américain, est peint dans une arche flottante sur les eaux, et avec lui sa femme, ses enfants, plusieurs animaux et différentes espèces de grains. Quand les eaux se retirèrent, Tezpi envoya un vautour qui, trouvant à se nourrir sur les corps des animaux noyés, ne revint pas. L'expérience n'ayant pas mieux réussi avec plusieurs autres oiseaux, l'oiseau-mouche revint à la fin, portant une branche verte dans son bec. Dans les mêmes peintures hiéroglyphiques, la dispersion de l'humanité est ainsi représentée. Les premiers hommes après le déluge étaient muets; et on voit une colombe perchée sur un arbre leur donner des langues à tous; la conséquence de

(254) *Recherches historiques de Ranking sur la conquête du Pérou et du Mexique, etc., dans le* XIIIe *siècle, par les Mongols, accompagnés d'éléphants*, Lond, 1827.

(255) *Voy.* les planches comparatives, etc., dans le vol. II des *Vues des Cordillères*.

Digitized by Google

cela fut que les familles au nombre de quinze se dispersèrent en différentes directions (256). Cette coïncidence, qui me rappelle que je me suis encore laissé aller à une digression, suffirait à elle seule pour établir une chaîne étroite de connexion entre les peuples des deux continents. Mais, dans le fait, si nombreuses, si extraordinaires et si minutieuses sont les ressemblances entre les traditions de l'un et l'autre monde, que, dans un ouvrage dont je dois dire quelques mots, on a inséré deux longues et savantes dissertations pour prouver que les Juifs d'abord et des Chrétiens ensuite ont colonisé l'Amérique (257).

L'ouvrage auquel je fais allusion est la collection vraiment royale des monuments mexicains publiés par lord Kingborough; c'est un trésor de matériaux pour ceux qui se consacrent à cette étude. Il semble impossible de parcourir ces magnifiques volumes sans être frappé des caractères variés de l'art qui y est déployé. Les figures hiéroglyphiques représentant la forme humaine, dans des proportions ramassées ou difformes, n'ont rien de commun avec les reliefs sculptés. Ici nous trouvons de grandes figures posées dans des attitudes guerrières; là des femmes assises les jambes croisées sur des monstres à double tête, avec leurs enfants dans leurs bras, leur cou orné de colliers de perles, leur tête couronnée d'une coiffure conique et quelquefois en forme d'animaux; ailleurs nous trouvons la tortue, l'emblème sacré de l'Inde; dans un autre endroit, nous voyons le serpent se roulant autour d'un arbre, ou des hommes près d'être dévorés par des monstres informes; en sorte qu'on s'imagine examiner les sculptures de quelque caverne indienne ou d'une ancienne pagode (258); et j'ajouterai que le type physionomique dans ces sculptures n'est nullement américain, mais rappelle vivement à l'esprit l'ancienne manière indienne. Enfin nous avons une autre classe de monuments également distincte, et qui semble s'harmoniser avec l'art égyptien. Ce sont des pyramides construites sur le même modèle et en apparence pour le même but; ce sont des figures serrées dans leurs vêtements, de manière à ne laisser paraître que les pieds en bas et les mains de chaque côté, comme dans les statues égyptiennes; tandis que la coiffure entoure la tête et descend de chaque côté en poussant en avant d'énormes oreilles; puis d'autres figures agenouillées où cette toilette est encore plus marquée, en sorte qu'elles pourraient, comme l'a observé E. G. Visconti, avoir été copiées sur le portique de Denderah, dont les chapiteaux leur ressemblent exactement. Dans les figures de cette classe, la physionomie n'est nullement la même que dans la première, mais d'un caractère qui conviendrait mieux au style de l'art (259).

Qui nous résoudra cette énigme, et nous dira si ces ressemblances sont accidentelles ou si elles ont été produites par quelque communication actuelle? Assurément c'est encore là une terre mystérieuse, enveloppée de nuages, et il faudra encore bien des études pour éclaircir des anomalies, réconcilier des contradictions et placer nos connaissances sur une base plus solide. Nous ne pouvons même surmonter les difficultés de ce genre qui se rapprochent le plus de notre temps; nous ne pouvons, par exemple, expliquer comment, ainsi que Muratori l'a prouvé, le bois de Brésil était au nombre des marchandises payant entrée au port de Modène en 1306; ou comment la carte d'Andréa Bianco, conservée dans la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise, et faite en 1436, a pu placer une île dans l'Atlantique avec le nom même de *Brasile*. Combien plus de difficultés ne devons-nous pas rencontrer, quand nous essayons de dénouer les nœuds compliqués de l'histoire primitive, ou de reconstruire les annales des anciens temps avec quelques débris de monuments!

TABLEAU DE L'ENCHAÎNEMENT GEOGRAPHIQUE DES LANGUES AMÉRICAINES ET ASIATIQUES.

Observation. — Tous les mots américains sont pris dans les ouvrages de M. Smith-Barton et M. Vater (*Mithridates* d'Adelung). Ce dernier les a tirés d'un grand nombre de Dictionnaires imprimés ou manuscrits; quelques-uns lui avaient été communiqués par M. A. de Humboldt. Dans ces noms, nous n'avons corrigé l'orthographe espagnole et anglaise qu'autant que cela devenait absolument nécessaire pour rendre sensible l'analogie. Les enchaînements commencés par Vater et Smith-Barton, et que nous n'avons pu compléter, sont marqués des initiales de ces savants. Quelquefois aussi nous marquons par des points les lacunes très-remarquables dans les chaînes des mots, d'ailleurs certaines. Les mots des îles aléoutiennes et de l'île Kadjak sont tirés des vocabulaires donnés par Sauer dans la relation du voyage de Billings. Les mots kamtchadales, joukaghirs et jakoutes, de la même source. Les mots tougouses, de Sauer, Georgi, etc. Les mots mandchoux nous ont été communiqués par M. Jules de Klaproth. Les mots japonais d'un vocabulaire par le même, dans les *Mémoires de la Société de Batavia*. Les mots yeso ou aïno, d'un vocabulaire manuscrit de M. Titsingh. Les mots lieou-kieou et birmans, des vocabulaires publiés par M. de Klaproth, dans ses *Mémoires asiatiques*. Les mots sanskrits, ma-

(256) De Humboldt, *Vues des Cordillères*, ibid., p. 65, 66.

(257) *Les Antiquités mexicaines*, publiées par Aglio, vol. VI, p. 232-409, et 409-420.

(258) *Voy.* le vol. IV, part. 1re, fig. 20, 36, 27, 28, 32; spécimen de sculpture mexicaine, en la possession de Latour-Allard, à Paris, fig. 15, part. II, fig. 8.

(259) *Voy.* le spécimen de sculpture mexicaine, pl. I, fig. 1re et suiv.

Digitized by Google

lais, etc., du *Mithridates*. Les mots haut et bas javanais, des *Mémoires de Batavia*. Les mots polynésiens, de Cook, d'Entrecasteaux, etc. Les mots ouigours, afghans, ceux des tribus caucasiennes, andi, aware ou chunsag, kaboutsche, kasikoumuks, etc., des *Mémoires* de M. de Klaproth. Les mots wogoules, ostiaks, permiens, finnois, de Vater, de Smith-Barton, du *Mithridates*. Les mots lithuaniens, courlandais, pruciens (ou vieux prussiens), d'un vocabulaire manuscrit.

Soleil, en Nouvelle-Angleterre *kone;* — en iakoute, *kouini;* — en ouigour, *kien;* — en tatar, *koun;* en aware ou chunsag, *kko.* — En tatar encore, *kouyach;* — en kamtchadale, *kouaatch;* en maypouri, *gouie.* — En vagoule, *konzai*, étoiles; en ostiak, *kos.*

2. *Idem*, en chiquito, *souous;* — en mosca, *soua;* — en iakoute, *solous*, étoile; — en mandchou, *choun*, soleil; — en ostiak, *siouna;* en tchouktche, *synn*, étoiles; en andi, *souvou;* — en voyoule, *sowa*, étoile. — En sanskrit, *sourya;* en zend, *shour* (260).

3. *Idem*, en quichua, *inti;* en lulé, *inni;* — en aléoute, *inkak* (le firmament); — En toungouse d'ochotsk, *ining* (le jour). — En bas javanais, *ginni*, le feu; en batta, *Iniang*, Dieu.

4. *Idem*, en chippaway, *kesis;* en mohicane; *keeschog;* — en tchérémisse, *ketsche* (S. B).

5. *Idem*, *hü* et *héé*, soleil, en kinaï (Amérique russe), se rattache à *né*, jour, lumière, en birman; — *nie*, œil, en liéoukieou; — *ne*, œil, en chilien; — *néaga*, œil ou yeux, en abipon.

Lune, en aztèque, *mextli.* (261); — en afghan, *maistcha;* en russe, *msiaitsch;* — en aware, *moz;* — en sanskrit, *masi.*

2. *Idem*, en chili *couyen;* — en mossa, *cohe;* en yeso ou aïno, *kounetsou* (avec l'article affixe); — en loukaghir, *konincha;* en estonien, *kouli;* — en finnois, *koun.*

Etoiles, en huaztèque, *ot;* — en tatar, *oda* (V.). — *Idem*, en chikasew, *phoutckik;* — en japonais *foutchi.* — *Idem*, en algonquin et chippaway, *alank;* — en kotowze, *alagan;* — en assano, *atak* (S. B.).

Ciel, en huaztèque, *tiœb;* — en poconchi, *taxab...* (262); en chinois, *tien*, et dans le dialecte de Fo-kien, *tchio.....*; — en géorgien, *tcha;* en finnois, *taïwas;* — en estonien, *taéwas;* — en courlandais et pruczien, *debbes ou tebbes;* en letton et livonien, *debbesis.*

Terre, en chili *toue;* aux îles des Amis, *tougoutou;* — en tagalien, *touna;* — en aïno, *touï;* — en japonais et chinois, *tii;* — en tchoukasse, *tchi.* — Le même enchaînement par le nord : en toungouse, *tor;* — en kittawen, *to;* — en abasgien ou abchase, *toula;* — en altikesek, *tzoula.*

2. *Idem*, en delaware, *hacki;* en narraganset, *auke;* — en persan, *chaki;* — en boukharie, *chak* (S. B.); en aléoute, *tchekak;* — en kamatchinzi, karagasse, etc., *dscha.*

3. *Idem*, en péruvien, *lacta;* — en yucatan, *lououn* (S. B. et V.); — en mexicain, *tlali;* — en koliouche, *tlatka;* — en ioukaghir, *lewié* et *lifu* (à l'ablatif, *lewiang*); — en finnois d'Olonetz, *leiwou;* — en ingouche et tchetchingue (pays caucasiens), *laite;* — en birman, *lai*, campagne.

Feu, en brasilien, *tata;*—en muscogulgue, *toutkah;* — en ostiak, *tout;* — en vogoule, *tat* (S. B.); — en quelques dialectes caucasiens, *tzah;* — en mandchou, *toua;* — en finnois, *touli.*

Eau, en delaware, *mbi* et *beh;* — en samoyède, *bi* et *bé;* — en kourile, *pi* (S. B.); — en toungouse, *bialga*, les vagues; — en mandchou, *bira*, rivière; — en albanais, *ou* et *vie.*

2. *Idem*, en mexicain, *atl;* — en vagoule, *atil*, le fleuve (mais cela tient à une analogie générale, *aqua*, *ach*, *aa*, etc.).

3. *Idem*, en vilela, *ma;* — en norton-sund, *mooe;* — en tchouktche, *mok;* — en toungouse, *mou;* — en mandchou, *mouke;* — en japonais *mys;*—en lieoukieou, *minzou* (263).

4. *Idem*, en tamanaque, *nono;* — en zamouque, *noumi;* — en tchoukche et groenlandais, *nouna*, *nouni;* — en koriaque, *noutœlout.*

Pluie, en brasilien, *ameu;* — en japonais, *amé* (S. B.); — *idem*, en algonquin, *kemevan;* — en lesgien, *kema* (Job.).

Vent, en vilela, *uo;* — en omagua, *chuétu;* — en ostiak, *vot* et *uät* (V.) — On peut le rapprocher de *wad*, vent, en fehlwi; de *waihou*, sanskrit; *wiatr*, slavon; *veta*, islandais; *vavothr* et *hvithuth*, dans deux dialectes perdus de la Skandinavie (264).

Air, en delaware, *awonou;* — en miamis, *awaunwech;* — en kirghiz et arabe, *awa* (S. B.); en sanskrit, *avi.* — En iotique, dialecte skandinave, *œpi* (265).

Année, en péruvien, *huata;* — dans un dialecte tchouktche, *hiout;* — en albanais, *viet;* — en ostiak, *hoet* (S. B.); — en lieoukieou, *wadii*, mois.—En hindoustani, *wakht*, le temps (266).

(260) On peut en rapprocher le *sounna* des Goths et des Allemands, le *sol* des Latins et des Manni ou Scandinaves antérieurs aux Goths (V). *Edda sæmundina, alvismâl*, strophe 16, et le *saulous* des Lithuaniens.

(261) *Tii* n'est qu'une terminaison commune en mexicain ou aztèque.

(262) Cette lacune immense nous a offert un seul mot *congénère*, savoir : *tiba*, pluie, en ioukaghir. Le rapprochement est d'autant plus juste que *tebbes* et *debbes*, dans les langues lithuaniennes, signifient proprement le ciel, des nuages.

(263) M. Vater retrouve les mots américains dans le *moui* des Coptes et dans le *ma* mauritanien. La ressemblance est parfaite; mais il faudrait savoir ce que M. Vater entend par *mauritanien;* quant au copte, il a reçu beaucoup de mots asiatiques.

(264) *Edda sæmundina*, t. I, p. 264 *alvismâl*, strophe 20.

(265) *Ibid.* p. 265. Les lotes étaient antérieurs aux Goths; c'étaient les géants, les Enakim, les Patagons du Nord.

(266) La racine de tous ces mots paraît arabe.

Digitized by Google

MONTAGNE, en araucan, *pire* (nom particulier des Andes)..... En ioukaghir, *pea;* — en ostiak, *pelle;* — en ande, dialecte caucasien, *pil.*

CHAMPS, en haïtien, *conouco;* — en iakoute, *chonou* (V.). — En japonais, *kouni*, district. En chinois, *koue*, royaume, région.

HAUTEUR, en acadien, *pamdemou;* — en mordwin, *pando;* — en mockchan, *panda* (S. B.); — en ioukaghir, *podannie*, haut, élevé.

RIVAGE, en ottomaque, *cahti;* — en iakoute, *kitto;* — en lapon, *kadde;* — en aïno, *kada-schma-kodan*, rivage en pente.

MER, en araucan, *languen;* — en toungouse, *lam;* — en malai, *laout*..... Dans l'edda-sæmundina, *la* et *lægi* (267).

LAC, en hongrois, *to* et *ferto;* — en aïno, *to*, un grand lac; — en tchouktche, *touot-touga*, golfe de la mer; — en mexicain, *atoyalt;* — en lule, *tooson.*

FLEUVE, en groenlandais, *kook;* — en kamtchadale, *kügh;* — en samoyède, *kyghe* (V.); — en chinois méridional, *kiang;* — en tchouktche, *kiouk;* — en kinailzi, *kytna* (chaîne un peu embrouillée).

2. *Idem*, en natchez et algonquin, *missi* ou *messé* (*Missi-Sipi*, *Miss-Ouri*, *Miss-Nipi*, etc., etc.); en japonais, *mys*, eau; — en lieoukieou, *minzou.*

ARBRE, en mossa, *ioukhoukhi;* — en ostiak, *ioukh* (V.); — en ioukaghir, *kiokh*, plante.

FORÊT, en nadowesse, *ochaw;* — en zamuca, *ogat;* — en tatar, *agaz* (V.); — en kadjak, *kobogak*, un arbre; — en afghan, *oha* (voyez *Herbe*).

2. *Idem*, en ottomaque, *tœhe;* — en delaware, *tackan* ou *tauhon* (V.); en iakoute, *tya;* — en japonais, *tiitini*, bois. — En mongol, *taëri*, pin. — Aux îles des Amis, *tohou*, espèce d'arbre.

3. *Idem*, en guarani, *caa;* — en tupi, *caqua;* — en omagua, *cava;* — en vilela, *cohuit;* — en maya, *kaas;* — en malabar, *cadd.* — Tous ces mots se rattachent à ceux qui signifient *herbe*, deuxième série.

ÉCORCE, en quichua, *cara;* — en ostiak, *kar;* — en tatare, *kaëri;* — en permien et slavon, *kora;* — en finnois, d'Olonetz, *kor* (V.).

PIERRE, rocher, en caraïbe, *tebou;* — en tamacan, *tepou;* — en gâlibi, *tobou;* — en yaoi, *tabou;* — en koliouche, *té* ou *tète;* — en lesghien, *teb.* — En aztèque, *tepetl*, montagne, rocher; en turc, *tepe;* — en mongole, *tabakhan* (pointe de rocher).

HERBE, en chiquito, *boos;* en mongol, *oubousu;* en kalmouk, *œbœsyn* (V.). — En iakoute, *bosok*, une branche. — En langue de Kadjak, *obovit*, plantes. — Aux îles des Amis, *bougo*, arbre. (*Voy. forêt*, première série).

2. *Idem*, en omagua, *ca;* — en guaicoure, *caa;* — en hindoustani, *gas.* — En kamtchadale, *kakaïn*, le genévrier. — En birman, *â-khâ*, une branche d'arbre.

POISSON, en quichua et en chili, *khalloua;* — en cochimi, *cahal;* en maya, *caïh;* — en poconchi, *car;* — en kaoljak, *kakhlicuit;* — en koliouche, *chaat;* — dans un dialecte tcouktche, *ikahlik;* — en samoyède, *koual* et *karre;* — en wogoule et ostiak, *khoul;* — en koibale, *kholla*, en finnois de Carélie, *kala;* en tonquinois, *ca.*

2. *Idem*, en mobinia, *bilau;* — en iakoute, *balyk;* en tatar, *baluk;* — en russe, *belouga.*

OISEAU, en tamacan, *toreno;* — en japonais, *tori* (V.). — En hindoustani, *tehouri.*

OIE, en chippawy, *gah;* — en chinois, *gouh* (V.). — En japonais, *gang;* — en mandchou, *gaskhan*, oiseau.

PAIN, en chikasaw, *kawtoo;* — en wokkonsi, *ikettau;* — en ostiak de Pompokol, *koïta;* — en akouscha et koubescha, *katz;* — en pruczien, *ghieytie.*

NOURRITURE, en quichua, *micunnan;* — en taïtien et aux îles des Amis, *maa;* — en malai d'Asie, *macannan;* en japonais, *mokhi;* ..... (268); — en ingouche, en touscheti, *mak*, pain ou gâteau; — en altikesch, *mikel.*

VIANDE, en mexicain, *nacatl;* — en groenlandais, *nekke;* — en tchouktche, *nakka;* — en japonais, *niekf.* .... (269).

OS, en tuscaror, *ohskhéreh;* — en arménien, *oskor;* — *idem*, en creeh, *ifoni;* — en japonais, *fone* (S. B.).

SANG, en totonak, *lacahui;* — en tarahumar, *laca;* — en ioukaghir, *liopkol;* — en hindoustani, *lohou.*

COCHON, en tarahumar, *cotschi;* en chippaway, *coocootsche;* en mongol, *khokhai;* — en kathayen, *khai* (270).

CHIEN, en caraïbe, *caicoutchi;* — en tarahumar, *cocotschi;* — en kamtchadale, *kossa;* — en kasikoumuck, *ketschi.* — *Idem*, en cheroquée, *keira;* — en ostiak, *koira.* — *Idem*, en andi, aware et autres idiomes caucasiens, *khoï;* — en birman, *khouï;* — en aléoute, *ouikouk.*

BATEAU, en galibi, *canoua;* — en haïtien, *canoa;* — en aïno, selon la Pérouse, *kahani;* — en groenlandais, *cayac;* — en Amérique russe, *idem;* — en samoyède, *cayouc kahn* (en all. *canot*).

MAISON, en mexicain, *calli*.....; — en vogoul, *kol* et *kolla;* — dans les langues germaniques et scandinaves, *halle.* — *Idem*, en lule, *ouya;* — en aléoute, *ouludok;* — en ouïgour, *ouyon;* — en tatar, *oui.* — *Idem*,

(267) *Voy.* le registre des mots dans l'*Edda sæmundina.* Le mot signifie aussi tout fluide en général. *Liquor, liquidus.*

(268) Cette lacune dans la chaîne, du côté du nord, provient naturellement de ce que les hordes septentrionales ignoraient l'usage du pain et des aliments préparés avec art.

(269) Les mots correspondants dans toutes les langues intermédiaires diffèrent absolument de ceux-ci. Même observation pour le mot suivant.

(270) *Ulagh-Bei.* Epochæ Cathaiorum, ed. grav. p. 6. Klaproth, *Mines d'Orient.*

Digitized by Google

en chikasa, *chookka;* — en kadjak, *chekli-cuit;* — en japonais, *choukoutche.*

Homme, en araucan, *auca;* — en saliva, *cocco;* — en koliousche, *ka* et *akkoch;* — en yeso, *okkaï;* — en iakoute, *ago* (garçon).....; — en guarani, *aca*, tête.

2. *Idem*, en acadien, *kessona;* — en ostiak, *kassec;* — en kirghiz, *kese;* — en iakoute, *kisi* (S. B.). En iakoute, *kissæ*, homme; — *kisa*, vierge, etc.; — en ouïgour, *küschou.*

Femme, en saliva, *nacou;* — en penosbcot, *nzeseeweoch;* — en potawatam, *neowah;* — en tchouktche, *newem*, femme en général; *newaitchick*, jeune femme; — en samoyède, *neu;* — en ostiak et vogoul, *ne;* — en mordouan, *netscha;* — en akouscha, *netsch;* — en koubascha, *nem;* — en polonais, *niewiasta.* — En zend, *naeré;* — en pehlwi, *naerik.* — En hébreu, *nekebak.*

2. *Idem*, en mahacanni, *weewon;* — aux îles Carolines et des Amis, *wefaine;* — en bas javanais, *awecwe* (271).

Père, en mexicain, *tatli;* — en moxa, *tata;* — en atomite, *tah;* — en poconchi, *tat;* en tuscaror, *ata;* — en groenlandais, *atat;* — en kadjak, *attaga;* — en aléoute, *athan;* — en tchouktche, *atta* et *attaka;* — en kinaï, *tadak;* — en turc et tatar, *atta;* — en japonais, *tête;* — en sanskrit, *tada;* en finnois de Carélie, *tato;* — en valaque *tat.*

2. *Idem*, en lule, *pe;* — en koriaike, *pepe* (V.). — En yeso, *fun-pe;* — en birman, *pha;* — en chamois, *po;* — en sanskrit, *pida.*

3. *Idem*, en vilela, *op;* — en katowsi et assanien, *op* (V.).

4. *Idem*, en quichua, *yaya;* — en yakoute, *aya;* — en chiquito, *iyai;* — en chebay, *haia;* en eslène, *ahai* (V.). — En aléoute, *athau;* — en iakoute, *agam* ou *ayam;* — en votiak, *ai;* — en permien et siranien, *aie.*

Mère, en vilela, *nané;* — en maïpoure, *ina;* — en cochimi, *nada*, — en mexicain, *nantli;* — en potawatam, *nana;* — en tuscaror, *anah;* — en pensylvanien, *anna;* — en groenlandais, *ananak;* — en langue de Kadjak, *anagah;* — en kinaï, *anna;* — en aléoute, *anaun;* — en kamtchadale, *naskh;* — en toungouse, *anée;* — en ioukaghir, *ania;* — en tatar, *anakai* et *ana;* — en ingouche, *nana.*

Fils, en vilela, *inake* (fils et fille); — en deux dialectes tchouktches, *iegnika* et *rinaka;* — en tagale et malai, *anak.* — Les autres intermédiaires manquent.

2. *Idem*, en caraïbe, *kœchi;* — en tchérémisse, *keschi* (S. B.). — En iakoute, *kisim*, fille; — en kunaï, *kisna* et *kissun*, fille; — — *kissikoia*, petite fille (*Voy.* Homme, deuxième série).

3. *Idem*, en penobscot, *namon;* — en samoyède, *niama* (S.) (272).

4. *Idem*, en maypour, *anis;* — en algonquin et chippaway, *ianis* (V); — en ioukaghir, *antou.*

Frère, en araucan, *panni;* — en quichua, *pana;* — (en kadjah, *panigoga*, fille; — en ioukaghir, *paoutch*, sœur); en lieoukieou, *sienpin*, frère aîné; — en hindoustani, *bein*, sœur; — en zingare, *pæn* (273).

2. *Idem*, en chippaway, *onnis;* — en algonquin, *anich;* — en japonais, *ani*, frère aîné, *ané*, sœur aînée.

3. *Idem*, en quichua, *huaquey;* en toungouse, *aki.* (V). — En mandchou, *ago;* en tatar, *agha;* en ouïgour, *akâ;* — en aino et en tshoutktche, *aki*, frère cadet; — en koliousche, *achaïk* et *achaika* (*achkik*, sœur); — en kinaï, *agala*, frère aîné.

Soeur, en onondga, *akzia;* — en yeso, *zia*, sœur aînée; — en iakoute, *agassim;* — en lesgien, *akiessio.*

Enfant, en quichua, *huahua;* — en omagua, *idem* (274); — en ioukaghir, *oua;* — en aware, *uassa* et *uas;* — en vogoule, *uassum.*

Tête, en guarani, *aca;* — en omagua, *iaca;* en ïoukaghir, *yok.*

Oeil, en chili, *ne;* — en abipon, *ncoga;* — en mocobi, *nicota;* — en cubaya, *nigne;* — en péruvien, *nahui;* — en catawbah, *neetouth;* — en kinailzi, *nagak;* — en kamtchadale, *nanit;* — en lieoukieou, *nie;* — (en boman ou birman, *ne*, le jour, la lumière); — en tcheckasse, *ne;* — en mongol, *nitoun;* — en kalmouck, *nidoun;* — en haut-javanais, *netra.*

2. *Idem*, en mahicanni, *keesg;* — en seneca, *kakaa;* — en amérique russe, *kawak;* — en iakute, *kasak;* — en tatar, *kys;* — en ouigour, *kas.*

Gosier, en yucatan, *cal;* — en kalmouk *chol;* — en estonien, *kaœl* (gosier et cou). (V); — en iakoute, *kelga;* — en aware, *kal*, bouche; — en afghan, *chule.*

Langue, en quichua, *kalli;* — en mongol et kalmouk, *kalen* et *kyle;* — en permien, *kil;* — en estonien, *keli;* — en finnois de carélie, *kelli.* (V).

Dent, en chippaway, *libbit;* — en ostiak, *tibu* et *lewa;* en samoyède, *tibbe;* — en aware, *ziw*, *zib*, *zabi;* — en birman, *tabu.*

Main, en chili, *kou.....;* à Nootka-Sound, *coucou.....* (275); — en ouïgour, *kol;* — en kasckoumuck, *kuœ;* — en aware, *kuer;* — en kaboutsh, *koda.*

2. *Idem*, en delaware, *naschka;* — en akouska, *nack* (S. B.); — en ioukaghir, *noyan.*

Oreille, en chili, *pilun;* — en ostrak et samoyède, *pil* (S. B. et V.). — Les intermédiaires ne sont pas connus.

Ventre, en chili, *pue;* — en votiaik, *put* (S. B.). — Les intermédiaires connus diffèrent. On trouve chez les Battas de Sumatra, *boutoua;* — *idem*, en ande, *bubit;* — *idem*, en hindoustani, *piteh.*

(271) Ce mot se rattache aussi au mot madécasse *waiawé.*

(272) On peut rapprocher *niaima*, homme, mâle, en mandchou.

(273) Ce rapprochement ne paraîtra pas forcé à ceux qui savent combien les noms exprimant les rapports de famille se confondent entre eux.

(274) Prononcez *hhouahhoua.*

(275) Les langues comprises dans les deux lacunes offrent des mots tout à fait différents.

Digitized by Google

2. *Idem*, en delaware, *watchey;* — en finnois d'Olonetz, *wattscho* (S. B.).

PIED, en tuscaror, *auchsee;* — en kamtchadale, *tchouatchou;* — en iakoute, *attauch;* — en japonais, *aksi* et *atschi;* — en ouïgour, *ajak.*

2. *Idem*, en caraïbe, *nougouti;* en miamis, *necahtei;* — en ioukaghir, *noel;* — en samoyède, *nghé.*

FRONT, en pensylvanien, *hakalu;* — en touschi (caucasien), *haka* (S. B.); — en dido (caucasien), *haku*, bouche.

BARBE, en tarahumar, *etschagouala;* — en tatar, *sagal;* — en kalmouk, *sachyl* (V.); — en ouïgour, *ssachal.*

NOIR, en chili, *couri;* — en aïno, *kouni;* — en toukine, *koro;* — en kasikoumuck, *chourei*, la nuit (275*).

BLANC, en lule, *poop;* — en vilela, *pop;* — en chiquiton, *pouroïbi;* — en zamuca, *pororo;* — en ioukaghir, *poinnei.*

BLANC, en yucatan, *zac;* — en totonaque, *zacaca;* — en mongol, *zagan* (V.).

ROUGE, en mexicain, *costic;* — en hiriri, *koutzou;* — en kadjak, *kouightoak;* en japonais, *koutzou*, beau éclatant.

NOM, en groenlandais, *attack;* — en tatar, *at.* — *Idem*, chez les femmes caraïbes, *nire;* — en mongol, *nyre* (V.); — en kadjak, *athka;* — en aléoute, *asia;* — en iakoute, *aatta.*

AMOUR, en quichua, *munay;* — en sanscrit, *manya* (V.); — en teutonique, *minne*, mais les intermédiaires manquent.

DOULEUR, en quichua, *nanay;* — en ottomaque, *nany;* — en toungouse, *œnan* (V.); — en aléoute, *nanalick.*

DIEU, en quichua, *pacha-camac;* — en japonais, *kammi* (*kham*, en sanscrit, en malabare, en multanien, *le soleil*).

2. *Idem*, en aztèque, *teo;* — en sanscrit, *deva;* — en zend, *diw* et *dev;* — en grec, *theos* — en latin, *deus, seigneur* ou *prince;* — en araucan, *toqui*, du verbe *toquin*, commander; — en aléoute, *tokok;* — à Atchem, en Sumatra, *tokko.*

MANGER, en cora, *cua;* — en tarahumar, *coa;* en mexicain, *qua;* — en aléoute, *kaangen* (mangez); en japonais, *ewa;* — en allemand, *kauen*, mâcher.

JE, pronom, en delaware, *ni;* — en tarahumar, *ne;* — en mexicain. *nehuatl;* — en matoure, *ne* (S. B.).

Idem, en guaicure, *am;* — en abisson, *aym;* — en rogoule, *am;* — en waicure, *be;* en mongol, toungouse, et mandchou *bi* (V.).

2. *Idem*, en wyandots, *dee;* — en mixteque, *di;* — en andi (caucasien), *den;* — en aware, *dida*, moi-même.

3. *Idem*, en lule, *guis;* en totonak, *quit;* — en kadjak, *khoui;* en aléoute, *kien;* — en kamtchadale, *komma*, je; — *kis*, toi; — en tonngouse-lamoute, *kie*, je et moi; — *kou*, toi.

4. *Idem*, en nadawersien, *meo;* — en iakoute, *min;* — en ioukaghir, *matak;* — en finnois et lapon, *miya.*

TU, pronom, en huaztique, *tata;* — en ioukaghir, *tat;* — en mexicain, *te-hualt;* — en siriaine, *tæ* (V.).

IL, pronom, en tarahumar, *iche;* — en huaztèque, *jaja;* — en mexicain, *yehuatl;* — en tagale et malai, *iya* (V.).

NOUS et *vous*, en Mocobi, *ocom* et *ocomigi;* — en guaicure *oco* et *acami diguagi;* — en Abipon, *akam* et *akamyil;* — en malai, *camy* et *kamy;* — en tagalien, *camon* et *camo* (V.).

OUI, en galibi, *teré;* — en samoyède *terem* (V.).

2. *Idem*, en ottomaque, *haa;* — à Nootha-sound, *ai;* — en kadjak et aléoute, *aang;* — aux îles Sandwich, *ai;* — en iakoute, *ak;* — en ostiak et aléoute, *aa;* — en mexicain, *yye;* — en nicami, *iyé;* — en jotonek, *ya;* — en toungouse, *ya;* — en aléoute, *je;* — en finnois, etc., *ya.*

UN, en mexicain, *ce;* — en yeso, *zenetsoub;* — en kabardieu, *ze;* — en aware, *zo.*

2. *Idem*, en laymon, *tejoc;* — en betoi, *edojojoi;* — en japonais, *itjido*, une fois; — en birman, *thil;* — en lieoukieou, *lids* ou *idshi.*

DEUX, en pimas, *kok;* — en iakoute, *ike* — en aware, *ke;* — en permien, *kik;* — en estonien, *kaks.*

TROIS, en totonak, *toto;* — en tagale, *tatto;* — en chippaway, *taghi;* — en malai, *tiga;* — en chili, *koula;* — en ostiak, *koliw;* — en estonien, *kolm;* — en yarura, *tarani;* — en nouveau-zélandais, *toroa* (V.).

QUATRE, en araucan, *meli;* — en birman, *leh.*

CINQ, en iroquois, *wisk;* — en iakoute, *bes;* — en estonien, *wis;* — en lapon, *wit.*

2. *Idem*, en totonak, *tai;* — en samoyède, *tetti* (V.).

HUIT, en pimas, *kikia;* — en permien, *kikiamis* (V.).

NEUF, en guichua, *yzcon;* — en aware et andi, *itsch.*

Observation. — Vater a trouvé trente et une analogies de mots entre les langues américaines et européennes. Mais sur ce nombre, treize proviennent des langues finnoises et se rattachent, comme celles qui viennent du scandinave, à la chaîne des idiomes du nord de l'Asie. Quelques autres sont fondées sur des erreurs; par exemple, *yztic*, froid, en mexicain, ne se rapporte pas au basque *otza*,

(275*) Les Touskins étaient une horde au nord de la Chine. Le mot *koro* répond au tatare *kara*, ainsi que plusieurs autres mots toukins. Les Chinois en avaient fait *kolo*. Il se pourrait que *coco*, noir, en aymar, et *couyoné*, nuit, en tarahumar, vinssent de la même souche.

Digitized by Google

mais au scandinave *iis*, à l'ostiak *jech*, etc., etc.

Le même savant a indiqué *trente-trois* analogies entre les idiomes africains et américains. Il aurait pu ajouter les suivantes :

Soleil, *veiou;* en galibi ; *weye*, en yaoï. — *Ouwia*, sur la Côte-d'Or; — *eiwiaa*, en amina, — *ouai*, en watie, dialecte des Etats-Unis.

Mais *is* en lule; — *isanga*, en koussa; — *idegh* en barabra. — Je, *di*, en miztèque; — *dia* et *di*, en koussa.

Il nous semble que ces mots, se trouvant dans l'Amérique méridionale à côté des mots malais, indiquent l'arrivée d'une colonie de Malais mêlés de Madecasses et de Cafres.

TABLEAU GÉNÉRAL DES LANGUES AMÉRICAINES.

I. — LANGUES DE LA RÉGION AUSTRALE DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Pécherais.
Patagon.
Tethuelhet.

FAMILLE CHILIENNE :

Chilien propre ou *Araucan.*
Hispano-Chilien.
Vuta-Huilliche.

II. — LANGUES DE LA RÉGION PÉRUVIENNE.

Aquiteguedichaga. Ninaquiguila. Machikuy. Mataguayi. } Sans intérêt.

FAMILLE MOCOBY-ABIPON :

Mocoby.
Abipon.
Agnilot.
Pitilaga.
Toba.
Chumipy.

FAMILLE VILELA-LULE :

Vilela-Lule.
Puquini.
Yunka-Mochika.

FAMILLE PÉRUVIENNE :

Péruvienne ou *Quichua.*
Aymara.
Scires.
Zamuca. Chiquitos. Mobimi. Itonami. Cayubabi. Carapuchos. Piri. Comavi. Aguanos. Aissuaris. Sapiboconi. Herisebocona. Mure. Canisiana. Collae. Cunivos. Campa. Panos. Xeberos. Capanaguas. } Sans intérêt.

III. — LANGUES DE LA RÉGION GUARANI-BRÉSILIENNE.

Charrua. Mirmane. Guenoa. Kasigua. Guachika. Echibie. Guayana. Guayaki. } Sans intér.

FAMILLE GUARANI :

Sud-Guarani. Ouest-Guarani. Est-Guarani ou *Brésilienne. Omagua.*
Patos. Carijos. Bugres. } Sans intérêt.

FAMILLE PURYS :

Purys. Coroados. Coropos.
Guaru.
Botecudos.

FAMILLE MACHACARIS-CAMACAN :

Machacaris. Maconis. Patachos. Camacan. Menieng. Camacaens-Spix-Martius. Malali.
Kiriri ou Cariris.
Gamellas.
Timbyras.
Mannajos. Ge ou Geico? Mundrucus. Araras.
Jummas.
Maulies.
Parintintins.
Andirus.
Coretus. Muras. Purupurus. Catavixis. Marauhas.
Mayurunas.
Catuquinas.
Urubus.
Gemias.
Cauaxis. Toquedas. Uacarauhas Maturuas.
Buges.
Apenaris.
Chibaras.
Tapaxanas.
Uaraycus. Culinos. Chimanos. Ababas.
Cabyxys. Cautaros. Lambys. Urucuranys.
} Sans intérêt.

FAMILLE PAYAGUA-GUAYCURUS :

Guayacurus.
Payagua.
Lenguas.
Enimaga.
Gentuse.
Cahans.
Chacriabas. Guanos. Bororos. Parycis ou Parexis.
Guatos. Baccahiris. Pammas. Sarummas.
Tamarès. Paccahas. Uhayhas.
Mambarès. Appiacas. Tappiragues. Guapindayas.
Ximbinas. Aracis. Cayapos. Chavantes. Xerentes.
Noroguagès. Appynages. Pochetys Carajas?
Javahé?
} Sans intérêt.

IV. — LANGUES DE LA RÉGION ORÉNOCO-AMAZONE OU ANDES-PARIME.

FAMILLE CARIBE-TAMANAQUE :

Caribe. Chaymas. Cumanagotte. Palenca.
Guarive. Pariagotos. Tamanaque. Guayanos.
Guaraunos. Arawaque.
Roucouyenne. Oyampis. Emerillon.
Guaharibos. Maquiritare.
Guayacas. Guahiva ou Guogivos.
Guamas. Yaruros ou Japuin.
Ottomacu ou Ottomaque.
Manitivitanos. Marepizanos.
Manaos. Miranhas. Barès.
Bannybas. Arihinys. Uaupes.
} Sans intérêt.

Digitized by Google

FAMILLE SALIVA :

Saliva. Atures. Quaquas ou *Mapoje. Macos* ou *Piaroas.*

FAMILLE CAVERE-MAYPURE :

Cavere ou *Cabre. Pareni. Guaypunabis. Maypure. Moxos. Meppurys ? Achagua.*
Chibcha ou Mozcas. Goabiros. Cunacunas. Cocinas. Cartama. Copia. Popayan. Paes ou Paos. Guanuca. Cocanuca. Citaraes. Chocos. Neivas. Andakies. Panches. Timanaes. Dariel. Guaimies. Cascajral. Xibaros. Mainas. Andoas. Ayacore. Parana ? Encabellada. Quintus. Cofane. Yquitos. Urarinas. Yancaeos. } Sansinté.êt.

FAMILLE YARURA-BETOI :

Yarura. Betoi. Ele.
Pinches.

V. — LANGUES DE LA RÉGION DE GUATEMALA.

Changuenes. Taukas ou Xicaques
Terrabas. Sambos. Lencas.
Torresques. Alhatuinas. Jaras.
Urinamas. Taos.
Cavecaras. Gaulas-Fantasinas.
Chontal. Iziles. Motucas.
Populuca. Quecchi.
Nahuat. Acalaès.
Chorti. Mopanes.
Sinca.
Alaguillac.
Moscos ou Mosquitos.
Poyais. } Sans intérêt.

Chol ou Choles.
Lacandones. Sans intérêt.

FAMILLE MAYA-QUICHE :

Maya ou *Yucatane. Cuba. Haïti ? Porto-Rico ? Jamaïque. Caichi. Mam* ou *Pocomam. Quiche. Kachiquel. Zutugil. Kachi. Pocouchi.*
Tzendal.
Chiapaneca.
Quelenes. Zoques. } Sans intérêt.

VI. — LANGUES DU PLATEAU D'ANAHUAC OU DE LA RÉGION MEXICAINE.

Popoluca. Chocona. Mazateca. Mixo. Chinànteca. Mixteca. Zapoteca. Totonaca. Matlazinga.

FAMILLE MEXICAINE :

Mexicaine ou *Aztèque. Pipil. Cora.*
Huasteca. Cuitlateca. Othomi. Tlapanèque. Tarasque. Pirinda.

VII. — LANGUES DU PLATEAU CENTRAL DE L'AMÉRIQUE DU NORD ET DES PAYS LIMITROPHES A L'EST ET A L'OUEST.

Tepehuana. Topia. Tubar. Cinaloa. Guazave. Huite. Zoé. Guaimos. Pimas. } Sans intérêt.

FAMILLE TARAHUMARA :

Tarahumara. Opata. Eudeve.
Moba. Ouava. Nure. Comoripa. Tecoripa. Aibirra. Sisibotari. Batuca. Sonora. Heri. } Sans intérêt.
Allighewi ou Talligewi.
Yumas. Casas-Grandes ? Moqui ? Yabipois. Apaches. } Sans intérêt.

FAMILLE PANIS-ARRAPAHOES :

Pawne ou *Panis-Blancs. Arrapahoes. Kaskaias. Panis-Noirs* ou *Ricaras. Canenawish. Toviache-Tavakenoes. Keres. Jetans. Tetans* ou *Camanches. Kiaways. Yuta.*
Tancards. Sans intérêt.

FAMILLE CADDOS :

Caddox. Yattasees. Adaize. Nacogdoches. Keychies.
Bedies. Aliches ou Eycish. Accocesaws. Mayes. Attacapas. Chetimachas. Appalousa. Pascagolas. Boluxas. Appalaches. } Sans intér.

VIII. — LANGUES DE LA RÉGION MISSOURI-COLOMBIENNE.

FAMILLE COLOMBIENNE :

Colombienne-Supérieure. Colombienne-Inférieure. Multnomah. Shahala. Serpent.
Susee. Pargan. Chegenne ou Sharha. Nateotetains. Atnah. } Sans intérêt.

FAMILLE SIOUX-OSAGES :

Sioux. Winebago. Ottoes. Missouri. Kanzès. Omawhow. Minetares ? Corneille ? Mandane ? Quawpaws. Osage.

IX. — LANGUES DE LA RÉGION ALLÉGHANIQUE ET DES LACS.

Timuacana.
Bahama. } Sans intérêt.

FAMILLE MOBILE-NATCHEZ OU FLORIDIENNE :

Natchez. Creck. Chikkasah. Chactah. Cheerake. Mobile.

FAMILLE WOCCONS-KATAWBA :

Woccons. Katahba.

FAMILLE MOHAWAK.—HURONE OU IROQUOISE :

Mohawak. Oneïdas. Onondagos. Senecas. Cayugas. Tuscarora. Mynckussar. Wyandots. Hurone. Hochelagua.

FAMILLE LENNAPPE, CHIPPAWAYS-DELAWARE OU ALGONQUINO-MOHEGANE :

Sawanon. Sakis-Ottogamis. Menomene ? Miamis-Illinois. Pampticough. Lennape ou *Delaware. Sankitani. Narranganset. Natiks. Powhattan. Moheyans-Abenaqui. Etechemines. Gaspesien* ou *Micmak. Algonquino-Chippaway. Knistenaux. Skoffie-Sketapushoish. Cheppewyan propre. Taculties* ou *Carrier.*

X. — LANGUES DE LA CÔTE OCCIDENTALE DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Pericu. Sans intérêt.

FAMILLE WAICURE :

Waicure. Uchiti.

Digitized by Google

FAMILLE COCHIMI LAYMONA :

Cochimi propre. Laymona.
San-Diego. Sans intérêt.
Santa-Barbara. Eslène.
Rumsen.

FAMILLE MATALANS-QUIROTES :

Matalans. Salsen. Quirotes.
Guimen-Sonomi. Suisum-Tamas.
Chulpun-Tcholovones. Ulalato.
Hanakalals. Luckasos.
Shalalahs. Cookoose. Killamuks.
Quinnechant. Quinults.
} Sans intérêt.
Noutka ou Wakash.
Saumon.
Village des Amis.
Détroit Fitzhug.
Ile de la Reine-Charlotte.
} Sans intérêt.

FAMILLE KOLOUCHE :

Kolouche propre.
Tchinkitane.
Port des Français.
Ougaljakhmoutze. Kinaïtze.

XI. — LANGUES DE LA RÉGION BORÉALE DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

FAMILLE DES IDIOMES ESKIMAUX :

Eskimau. Tchougatche Konega. Aleutien.
Aglemoute ou *Tchouktche-Américain.*
Tchouktche-Asiatique.

AMÉRIQUE DU NORD, description. *Voy.* BORÉALE (Région), et CÔTE OCCIDENTALE de l'Amérique du nord.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE, description des antiquités, ruines, traditions, mœurs, etc. *Voy.* ORÉNOCO-AMAZONE.

AMÉRIQUE, rapport sur les langues de ce continent. — *Voy.* note II à la fin du volume; et l'Introduction, § IV.

AMHARIQUE, langue sémitique appartenant à la branche abyssinique. L'amharique comprend les langues suivantes, parlées dans les confins de l'ancien empire d'Abyssinie :

1° L'AMHARIQUE parlé dans la plus grande partie de l'Abyssinie, à l'ouest et au sud du royaume de Tigré. Les pays où l'on parle cette langue sont les royaumes actuels d'Amhara, d'Ankober, d'Angote et l'Etat d'Amhara; ensuite la province de Lasta et quelques autres districts dépendants du royaume de Tigré. La langue amharique est aussi parlée et écrite par les Gallas, sujets de Liban, qui ont embrassé le mahométisme et qui sont les moins sauvages de cette puissante nation. Selon Hervas, le dialecte du *Concan*, partie de la vaste province de Dembea, serait la langue amharique écrite. Depuis l'extinction de la dynastie des Zagée, qui résidait à Axum, dans le royaume de Tigré, arrivée dans le XIVe siècle, l'autorité étant passée entre les mains de princes qui parlaient la langue amharique, celle-ci devint l'idiome de la cour et du gouvernement. Il paraît que depuis lors, on commença à l'écrire, en se servant de l'alphabet ghez, auquel on a ajouté sept caractères pour exprimer des articulations particulières à cette langue. On le considère communément comme un syllabaire composé de 251 signes syllabiques, dont 20 appartiennent aux diphthongues. Plus de la moitié des mots amhariques se trouvent dans le ghez, quoique la construction et la grammaire en soient entièrement différentes; sa prononciation est moins dure que celle du ghez, mais cet idiome n'a pas à beaucoup près cette variété de formes grammaticales, qui est un des caractères principaux des langues sémitiques.

D'après quelques savants (Scholz, Salt, etc.), c'est encore dans l'amharique que l'on comprendrait.

2° Le SEMIEN, parlé dans la province de ce nom, qu'on appelle aussi Saaman; il appartient au royaume de Tigré.

3° L'ARKIKO, parlé par les habitants d'Arkiko, ville située à l'ouest de Massoua, sur la côte de la mer Rouge, dans le Troglodytide. C'est un langage très-mélangé d'arabe, de ghez et d'amharique.

4° Le NAREA, parlé dans le royaume de Narea, dont les habitants sont les plus blancs de toute l'Abyssinie. Il paraît que les *Gougas* parlent un dialecte de cette langue, ou du moins un idiome qui en diffère peu.

5° Le DEMBEA, parlé dans une partie de la province de Dembea, comprise dans le royaume d'Amhara. La classification de ces dernières langues ne paraît guère reposer que sur des conjectures. Il en serait de même de quelques autres dialectes, l'*adari*, l'*afar*, le *soumali*, le *saho*, la langue des Danakil et des Adaïel, la langue du pays de Harar ou Hurrur (276).

ANAHUAC. *Voy.* MEXIQUE.

ANALOGIE du congo et du grec. *Voy.* CONGO.

ANALOGIE, a-t-elle été l'origine du langage. *Voy.* LANGAGE.

ANALYSE, sa nature chez l'enfant. *Voy.* l'*Essai*, § 1er.

ANARIENNE, origine et nature de cette écriture. *Voy.* CUNÉIFORMES.

ANDES-PARIME. *Voy.* ORÉNOCO - AMAZONE.

ANGLI. *Voy.* SAXONE.

ANGLO-BRITANNIQUE (BRANCHE), appartenant à la famille des langues germaniques.

Cette branche comprend les deux idiomes suivants :

1° ANGLO-SAXON, formé par le mélange des idiomes que parlaient les *Angles*, les *Saxons* et les *Jutes*, qui, au Ve siècle, s'emparèrent de l'Angleterre, où leur langue se conserva successivement en trois dialectes principaux, qui constituèrent l'anglo - saxon, nommé ainsi depuis pour distinguer l'anglais ancien de l'anglais moderne. Cette langue n'emprunta que fort peu de chose au celtique des habitants primitifs. Le nouvel idiome qui sortit de ces trois dialectes qui ne se

(276) *Voy.* D'ABBADIE, *Journ. as.*, avr. 1839, et juill.-août 1845; Ewald, etc., Salt, etc.

Digitized by Google

distinguaient que par des différences insignifiantes, est pour l'anglais ce qu'est le latin pour l'italien et l'espagnol. Il paraît avoir été plus harmonieux que l'anglais propre, dans lequel des mots sonores tels que *noma*, *urna*, *willa* (nom, notre, vouloir), sont devenus les termes sourds et peu gracieux de *name*, *our*, *will* (prononcez: nème, aour, ouil).

L'invasion des Danois et leur domination ne firent pas éprouver à l'anglo-saxon d'altération matérielle. L'idiome des nouveaux conquérants et celui des premiers étaient, en effet, si étroitement apparentés, qu'à l'époque des premières tentatives des hardis pirates du Nord contre l'Angleterre, nous voyons le roi Alfred se déguiser en barde pour pénétrer dans le camp ennemi et y chanter en saxon, devant les Danois, qui comprennent parfaitement le sens de ses vers. Depuis plusieurs siècles cette langue est entièrement morte, mais à cause de son importance littéraire on l'enseigne dans les établissements publics anglais. Riche en racines et en images, l'anglo-saxon est pauvre en formes grammaticales, mais sa littérature est une des plus importantes et des plus curieuses du moyen âge; plusieurs de ses ouvrages ont été traduits à cette époque en vieux français et en vieux allemand. Le savant Rask considère l'anglo-saxon comme une langue intermédiaire entre l'islandais et le teutonique ou le haut allemand. De même que les poëtes islandais, allemaniques, franciques, finnois et autres, les plus anciens poëtes anglo-saxons préféraient l'allitération ou la répétition des mêmes lettres, soit à la rime, soit au rhythme. Dans la syntaxe, l'anglo-saxon se rapproche bien plus de l'allemand et du latin que de l'islandais, ce qui se remarque surtout dans ses plus anciens âges, et ce qui peut résulter, soit de la direction que les moines lui imprimèrent, soit peut-être encore de l'influence des anciennes formes grammaticales du saxon primitif et du dialecte des Angles. Son orthographe est très-incertaine.

2° Anglais, parlé en Angleterre, dans l'Ecosse orientale et méridionale, dans une partie de l'Irlande et de la principauté de Galles, dans les villes principales et par les personnes les plus instruites du reste de l'Ecosse, de l'Irlande, de la principauté de Galles, des îles de Shetland, Gersey et Guernesey, par les descendants des *Anglais*, et par plusieurs autres individus dans l'Asie, l'Océanie, l'Afrique et l'Amérique anglaises; en outre par la plupart des habitants de l'Amérique-Fédérée; l'anglais est parlé aussi par un grand nombre de personnes de différentes nations dans toutes les parties du monde à cause de son importance littéraire, politique et commerciale; ce sont surtout ces dernières causes qui le rendent très-commun dans le royaume de Hanovre, dans les îles Ioniques, le groupe de Malte, en Portugal, au Brésil et dans la république d'Haïti. La langue anglaise est un mélange d'anglo-saxon et de français neustrien ou franco-normand, avec quelques mots celtiques et plusieurs autres romans (277). Très-riche et très-énergique, l'anglais est le plus simple et le plus monosyllabique de tous les idiomes de l'Europe, et celui dont la prononciation diffère le plus de l'écriture. Il n'a que deux inflexions pour les substantifs, six ou sept pour indiquer les différentes personnes et les divers temps des verbes; il ne reconnaît de sexe que dans les objets qui en ont réellement; l'adjectif, le participe et l'article y sont indéclinables. Ce n'est que sous Édouard III qu'il devint la langue du gouvernement; depuis lors il se fixa et se perfectionna de plus en plus. C'est vers le commencement du XVIIe siècle que cette belle langue prend son développement méthodique, et c'est vers les premières années du XVIIIe qu'elle acquiert des formes fixes et invariables. La langue anglaise occupe une des places les plus éminentes dans l'Europe littéraire; elle se place avec avantage à côté des langues les plus finies, elle brille au premier rang par l'énergie. Chez elle la concision n'ôte rien à la grâce; sur la lyre ses accords sont mâles et harmonieux; comme ses sœurs du Nord, elle peint admirablement tous les grands effets de la nature;

(277) Les idiomes opposés du Nord et du Midi se sont fondus dans l'anglais; mais les premiers ont eu à sa formation la part la plus considérable. Le philologue américain Duponceau pense que le nombre des racines gothiques y est aux autres dans le rapport de plus de trois à un. Contrairement à cette opinion, cependant, l'auteur d'un mémoire couronné par l'Institut il y a quelques années, M. Thommeret, démontre que sur 43,506 mots, l'anglais en a emprunté 29,854 aux langues romanes et seulement 13,350 aux langues teutoniques. Il n'en doit pas plus de 88 aux langues tudesques. Quant aux 294 restants, l'origine en a paru douteuse à notre auteur. Quelle que soit la proportion dans laquelle ces idiomes ont concouru à la composition du vocabulaire de la langue anglaise, ce sont leurs formes que l'on trouve dans sa grammaire; presque tous ses verbes, la totalité de ses particules, et enfin les mots qui constituent la charpente de la langue, sont d'origine septentrionale.

L'anglais a surtout retenu du saxon les termes exprimant les choses nécessaires aux usages ordinaires de la vie, ceux de l'agriculture et ceux des arts mécaniques les plus anciennement connus. Si, pour nommer une même matière, la langue possède deux termes, l'un d'origine gothique et l'autre d'origine romane, le premier la désigne ordinairement comme produit naturel et le second dans l'état où l'a transformée l'industrie; et, s'il existe deux expressions synonymes, celle d'origine septentrionale y est communément considérée comme la plus poétique. Beaucoup de mots saxons même, qui sont aujourd'hui hors d'usage dans le style familier, se retrouvent dans celui de la poésie avec un caractère éminemment pittoresque.

On trouve, dans les écrits des deux plus grandes notabilités littéraires anglaises de ce siècle, Byron et Walter Scott, une tendance marquée à faire dominer l'élément saxon; mais dans un certain ordre de littérature légère et dans le style familier de la conversation, surtout dans les hauts cercles, on remarque une tendance tout aussi marquée à employer les dérivés méridionaux et les mots purement français ou italiens.

Digitized by Google

comme langue de la politique et de l'éloquence parlementaire, elle est sans rivale; elle tonne à la tribune, et sa franchise égale son abondance. La littérature anglaise, qui, comme plusieurs autres, commença dans le XIIe siècle par des traductions et des chroniques, atteint le plus haut point de splendeur dans le XVIIe et le XVIIIe. Aussi riche que variée, elle est maintenant la digne rivale des littératures les plus célèbres du globe. Ses plus anciens monuments sont : Un hymne à la Vierge par un certain Godric mort en 1170; la traduction du roman du Brut de Wace par Layamon ou Lazamon, et la paraphrase des Evangiles par Orm Ormin, du XIIe siècle; le *Castel of love* de Robert Grosthead, de la première moitié du XIIIe et la Chronique de Robert Gloucester de la seconde moitié du même siècle; les ouvrages de Robert Brunne, Chaucer, Davie Adam, John Gower et Robert Langeland, l'auteur de la célèbre satire connue sous le titre de *Visions de Pierre Ploughman*, qui sont tous du XIVe siècle. Il nous semble qu'on pourrait distinguer dans l'anglais les quatre dialectes suivants, subdivisés en plusieurs sous-dialectes et variétés : l'*anglais* proprement dit, qui, poli par Chaucer dans le XIVe siècle, devint la langue écrite et générale de toute la nation; ses principaux sous-dialectes sont ceux de la *Cité de Londres* (le Cookney), d'*Oxford*, de *Somerset*, du *Pays de Galles* (anglais)de l'Irlande (anglais); ensuite le *Jowring*, parlé dans le Berkshire, et l'idiome rustique de *Suffolk* et de *Norfolk*. L'*anglais-northumbrien*, qu'on pourrait aussi appeler *dano-anglais*, à cause du grand nombre de mots danois qu'il a conservés, et où il faut distinguer les trois sous-dialectes de *Yorshire*, de *Lancashire*, de *Cumberland* et *Westmoreland*. L'*écossais* ou *anglo-scandinave*, où il faut aussi distinguer : l'*écossais* proprement dit, ou *Lowland-Scotch*, parlé autrefois à la cour des rois d'Ecosse, dans lequel Jacques V a écrit des poésies assez gracieuses, Ramsay a composé une pastorale, dont la grâce naïve rappelle parfois tout le charme de l'*Aminta* du Tasse, et que Burns a ennobli récemment par des chants pleins de verve et d'originalité; le *border-language*, idiome mélangé, parlé dans les provinces frontières de l'Ecosse méridionale ; il est remarquable par ses *ballades* ou chants populaires; et l'idiome des îles *Orcades*, qui est mêlé de beaucoup de mots norvégiens. L'*anglais-ultra-européen*, parlé dans toutes les colonies anglaises et dans les Etats-Unis; c'est l'idiome que parle un plus grand nombre d'habitants dans le Nouveau-Monde.

ANGLO-SAXON. *Voy.* ANGLO-BRITANNIQUE.

ANGOLA. *Voy.* CONGO.

ANNAMITE. *Voy.* INDO-CHINOISE.

ANQUETIL DUPERRON, fonde la science des langues orientales. *Voy.* l'Introduction, § II.

ANTILLES. *Voy.* CARIBE.

ANTIQUITÉ DE LA HAUTE ASIE, a donné lieu à des hypothèses mal fondées. *Voy.* TARTARES.

ANTIQUITÉS ET RUINES DE LA RÉGION DE GUATÉMALA. *Voy.* CHOL, MAYA-QUICHE, GUATEMALA.

ANTIQUITÉS ALLIGHEVIENNES. *Voy.* ALLIGHÉWI, — et note I, à la fin du volume.

ANTIQUITÉS CELTIQUES (PRÉTENDUES). *Voy.* note VI, à la fin du volume.

ANTIQUITÉS DU MEXIQUE. — *Voy.* note XIX, *ibid.*

ANTIQUITÉS DU PEROU. — *Voy.* note XX, *ibid.*

ANZICO. *Voy.* CONGO.

APACHES, langue du plateau central de l'Amérique du Nord, parlée par les Apaches, nation très-nombreuse, divisée en plusieurs tribus répandues depuis l'intendance de Saint-Louis de Potosi jusqu'à l'extrémité septentrionale du golfe de Californie, et qui paraissent parler des dialectes très-différents dont quelques-uns pourraient bien être regardés comme des langues sœurs. A l'exception de quelques tribus fixées au sol, et qui ont la civilisation des *Indios de paz*, les Apaches sont nomades, ennemis des Ietans et plus encore des Espagnols; ils tiennent ces derniers dans un état perpétuel d'alarmes par leurs attaques aussi terribles que fréquentes; la plupart de leurs guerriers sont montés sur des chevaux et armés de longues lances. Les principales tribus des Apaches sont : les *Apaches-Paraones* et *Mescaleros*, qui demeurent entre les fleuves Puerco et Del Norte; les *Apaches-Gilenos*, qui errent près des sources du Gila; les *Apaches-Mimbrenos*, qui vivent dans les ravins sauvages de la Sierra de Acha et de celle de los Mimbros; ces tribus sont les plus nombreuses. Viennent ensuite les *Apaches-Chiricaguis*, qui demeurent au sud-ouest des Mimbrenos; les *Apaches-Tontos*, qui vivent sur le bord méridional du Gila; les *Apaches-Llaneros*, à l'est de la grande chaîne, sous le 38e parallèle et à la longitude occidentale de 100 degrés, et les *Apaches-Llipanes*, plus à l'ouest vers le 104e méridien. Selon Pike, les *Nanahas*, qui errent au nord-ouest de Santa-Fé dans le Nouveau-Mexique, parlent la langue des Apaches, et en sont par conséquent une tribu. Il paraît aussi que les *Nabajoa*, qui demeurent le long de la rive méridionale du Yaquesila, sont une autre tribu de cette nombreuse nation.

APPALACHES, langue du plateau central de l'Amérique du Nord, parlée par les Appalaches, nation jadis nombreuse et puissante, qui donna le nom à la grande chaîne qui, réunie à l'Alleghany, traverse la région Atlantique du territoire des Etats-Unis. Les Appalaches quittèrent la Floride occidentale pour venir s'établir à l'ouest du Mississipi sur les rives du fleuve Rouge, où on les trouve encore, mais en petit nombre. *Voy.* MOBILE.

AQUITANI. *Voy.* IBÉRIENNE.

ARABE (LANGUE), une des principales branches de la famille sémitique. Elle comprend :

Digitized by Google

1° L'ARABE ANCIEN, idiome éteint, parlé autrefois dans l'Arabie. On a coutume de le diviser en deux dialectes principaux, nommés l'un *himyarite*, l'autre *koréisch*.

L'*himyarite* était encore parlé dans l'Yemen au XIVe siècle (Soyouthi). Cette langue est analogue à l'éthiopien ou ghez. L'*ehkili* ou *mahri*, parlé aujourd'hui entre le Hadramaut et l'Oman (Mahrah, Mirbat et Zhéfar), serait un reste de l'ancienne langue himyarite expulsée d'une partie de son domaine par l'arabe *koreischite*, lorsque celui-ci fut devenu inséparable de la conquête musulmane. Dans la seule région de Mareb, l'exploration de M. Arnaud [1843] a ajouté aux inscriptions déjà connues, cinquante six textes nouveaux, et la mine à exploiter sur ce point serait en quelque sorte infinie. Les essais de grammaire donnés par M. Fresnel et le recueil de mots et de phrases de M. Krapf ont mis hors de doute le caractère sémitique de l'ehkili, cependant avec quelques affinités avec le cophte et l'amharique ou influences couschites (278).

L'alphabet himyarite procède de droite à gauche comme tous les alphabets sémitiques. C'est le même que celui que les historiens arabes désignent par le nom de *musnad*. Toutefois la ligne de démarcation qui existe entre le caractère himyarite et les autres alphabets sémitiques, est si profonde, qu'il faut supposer que la séparation remonte à une haute antiquité. Peut-être la tradition du séjour des Phéniciens en Arabie (*Voy.* HÉBRAIQUE), et sur les bords de la mer Rouge, trouverait-elle en ceci quelque confirmation. M. Fresnel admet comme incontestable que l'ehkili est un reste de la langue de Cousch (279). Toutefois des exégètes de premier ordre, tels que Gesénius, ont nié qu'on dût chercher des Couschites ailleurs qu'en Afrique.

Le *koréisch* était parlé dans l'Arabie occidentale et surtout aux environs de la Mecque. S'il fallait en croire les philologues arabes (Soyouthi, etc.), la langue arabe serait le résultat de la fusion de tous les dialectes, opérée par les Koreischites autour de la Mecque. Les Koreischites, d'après ce système, gardant la porte de la Caaba, et voyant affluer dans leur vallée les diverses tribus attirées par le pèlerinage et les institutions centrales de la nation, s'approprièrent les finesses des dialectes qu'ils entendaient parler autour d'eux; en sorte que toutes les élégances de la langue arabe se trouvèrent réunies dans leur idiome. Les Koreischites, d'ailleurs, avaient, de temps immémorial, la réputation d'être ceux des Arabes qui parlaient le mieux; leur prononciation était la plus pure et la plus dégagée de provincialismes. Ils étaient par leur position au cœur de l'Arabie, à l'abri des influences extérieures de la Perse, de la Syrie, des Grecs, des Coptes, des Abyssins.

Cette opinion de la *précellence* du langage des Koreischites est tellement enracinée chez les grammairiens arabes, qu'ils n'ont pas hésité à établir, comme critérium de la noblesse ou de la corruption d'un dialecte, la plus ou moins grande distance qui sépare la tribu qui le parla du pays des Koreischites. Quoi qu'il en soit, il reste du moins établi que ce fut au centre de l'Arabie, dans le Hedjaz et le Nedjed, parmi les tribus restées les plus pures, que se forma la langue appelée depuis *arabe*.

2° L'ARABE LITTÉRAL, langue commune à toute la nation arabe, et langue écrite et savante de la plupart des nations soumises au vaste empire fondé par les successeurs de Mahomet. C'est dans cette langue qu'est écrit le Coran. Quoiqu'elle ne soit plus parlée depuis longtemps, elle est restée la langue liturgique et littéraire de toutes les nombreuses nations qui professent l'islamisme, et qui s'étendent depuis l'île de Goram dans l'Océanie occidentale, jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Afrique, et depuis l'île de Madagascar et le cap Delgado en Afrique jusqu'à l'Oby et à la Kama affluent du Volga dans l'Asie et l'Europe. On peut dire qu'à l'exception de quelques racines tombées en désuétude, de quelques tournures vieillies et de quelques expressions qui ne sont plus en usage, la langue arabe, telle qu'elle est employée dans le Coran, est restée la même, quant aux formes grammaticales. Depuis le IXe jusqu'au XIVe siècle, la littérature arabe a joué le plus grand rôle en Orient et en Occident, puisqu'on peut dire que c'était la seule qui brillât d'une vive lumière au milieu des ténèbres qui enveloppaient toutes les nations. Non-seulement elle a servi à former les littératures persane, ottomane ou turque et celle des prétendus Tartares, mais elle était alors aussi la base de la littérature latine et de la littérature nationale des Espagnols avant l'époque de Ferdinand le Catholique; elle était même cultivée avec beaucoup de succès et d'ardeur par un grand nombre de Chrétiens. C'est pendant ce long laps de temps qu'elle produisit tant d'ouvrages originaux de médecine, de géographie, d'histoire, de mathématique, de philosophie et de belle littérature, outre plusieurs importantes traductions des meilleurs ouvrages composés dans les plus savants idiomes du globe. Dès cette époque, elle tomba en décadence; et quoiqu'elle soit encore bien supérieure à celle des nations turques les plus policées et la rivale de la persane, elle n'est pas comparable à ce qu'elle était autrefois. La langue arabe est une des plus riches et des plus énergiques que l'on connaisse; elle a servi à perfectionner et à enrichir l'ottomane et la persane; elle a fourni presque tous les mots métaphysiques aux langues d'un grand nombre de peuples d'Asie, d'Afrique et d'Océanie qui professent l'islamisme. L'alphabet arabe contient 28 lettres et 3 points voyelles ou motions. On connaît chez les Arabes trois genres d'écri-

(278) *Voy.* la note III à la fin du volume.

(279) *Journal asiat.*, juin 1838, juillet 1853.

Digitized by Google

ture principaux, savoir : le *coufique*, ainsi nommé de Coufa, ville sur l'Euphrate ; c'est le plus ancien, il ressemble un peu à l'estranghélo et n'est plus en usage. Le *neskhi*, inventé par le visir Ibn Moclah dans la première moitié du xe siècle (280), et maintenant écrit par presque tous les Arabes d'Asie et ceux de l'Afrique orientale jusqu'à Wara, capitale du royaume de Borgou. Le *maghreby*, en usage parmi tous les autres Arabes d'Afrique au nord et à l'ouest du royaume de Borgou, et chez les peuplades africaines qui savent écrire l'arabe; le maghreby s'approche plus que le neskhi du coufique. Il est bon de remarquer que plusieurs nations d'Afrique et d'Asie, qui n'écrivent pas leur propre langue, et que plusieurs savants ottomans, persans, etc., écrivent et composent en arabe, qui est la langue la plus étendue en Afrique, et la langue savante de toute l'Asie occidentale et de la plus grande partie de l'Afrique.

3° L'ARABE VULGAIRE n'est, au fond, que l'arabe littéral dépouillé de sa grammaire savante et de son riche entourage de voyelles. Toutes les inflexions finales exprimant soit les cas des substantifs, soit les modes des verbes, sont supprimées. Aux mécanismes délicats de la syntaxe littérale, l'arabe vulgaire en substitue d'autres, beaucoup plus simples et plus analytiques.

Au reste « les différences théoriques, » dit M. Agoub, « qui existent entre l'arabe littéral et l'arabe vulgaire ou *langue parlée*, sont beaucoup moins importantes que ne l'ont imaginé jusqu'ici les orientalistes qui n'ont examiné cette langue que dans les livres. On pourrait même faire connaître et préciser dans une seule phrase la nature de ces différences, et réduire ainsi la théorie du langage à une règle simple, unique, et, à quelques exceptions près, générale. Dans l'arabe littéral, les désinences qui servent à marquer les inflexions grammaticales telles que les *cas* dans les noms, et les *personnes*, le *nombre*, le *genre*, les *temps* et les *modes* dans les verbes, peuvent être divisées en deux classes, savoir : 1° les désinences qui consistent dans une addition ou un changement de *motions* (ce sont les signes voyelles); 2° les désinences qui exigent l'addition ou le changement d'une ou de plusieurs lettres de l'alphabet; dans l'arabe parlé, les premières sont supprimées, et les secondes sont ou conservées ou seulement modifiées. La plupart de ces irrégularités ayant pour but de faciliter le langage et d'alléger le discours, on doit les regarder moins comme des viciations arbitraires, que comme des concessions commandées d'abord par la nécessité, consacrées ensuite par l'usage. Je ne sais pas même si en remontant aux plus anciennes traditions, on pourrait désigner une époque où la langue arabe, telle qu'elle nous a été transmise par les rhéteurs de l'Orient et telle qu'elle existe encore dans les compositions littéraires des temps modernes, ait été introduite avec tout son attirail savant dans le commerce familier de la vie et dans le langage de la multitude. Quoi qu'il en soit, les différences de la théorie écrite à l'application usuelle sont, comme je l'ai déjà dit, peu nombreuses; je vais en indiquer ici les principales et poser en peu de mots les règles de l'arabe vulgaire :

« I. Le *duel* est inusité dans les verbes et les pronoms de la langue parlée ; on ne s'en sert que dans les noms, et seulement sous la forme du génitif, qui se termine en *ayn* : la terminaison en *ân*, qui, dans le littéral, désigne le nominatif ou sujet de la phrase, n'est jamais employée.

« II. Il en est de même du nominatif du pluriel régulier terminé en *oun* : on n'emploie dans le langage que la terminaison en *yn*, pour tous les cas.

« III. Les modes subjonctif, conditionnel et affirmatif, connus sous les noms d'*antithétique*, d'*apocopé* et de *paragogique lourd* ou *léger*, sont également inusités.

« IV. La conjugaison se trouve donc réduite, dans le langage, au *prétérit*, à l'*aoriste* et à l'*impératif ;* encore y faut-il faire de nouvelles réductions : les deuxième et troisième personnes du pluriel féminin y sont partout supprimées. Les deuxième et troisième personnes du masculin pluriel de l'aoriste, changent le *noun* qui les termine en un *alef* muet, comme cela arrive dans l'*aoriste antithétique* de l'arabe littéral. Quelquefois ce même *alef muet* précédé d'un *waw* est substitué au *mim*, qui sert de désinence à la seconde personne du pluriel masculin du prétérit; ainsi l'on dit : *katabtou*, vous avez écrit, au lieu de *katabtom*. Le *noun* final de la seconde personne du singulier

(280) Nous suivons ici l'opinion commune; toutefois il paraît que des médailles et quelques-uns des plus anciens fragments d'écriture arabe que l'on possède, une pièce de l'an 40 de l'hégire, deux pièces de l'an 133, les monnaies d'Abd-el-Mélik, de l'an 75 environ, sont en *neskhi*. (Cfr. DE SACY, *Journ. as.*, mai 1825 et av. 1827, etc.)

Malgré les améliorations apportées à l'alphabet arabe, il est toujours resté un caractère fort imparfait. On en donne pour preuve la nécessité où l'on se trouve, dans les dictionnaires géographiques, par exemple, d'épeler les mots, en spécifiant la voyelle, toutes les fois qu'on veut arriver à quelque rigueur. La transcription des noms propres étrangers, et, en particulier, des noms grecs, pour lesquels le copiste n'est point guidé par l'analogie, est devenue, dans les manuscrits arabes, d'une telle inexactitude, qu'une foule de précieux renseignements, transmis par les musulmans sur les littératures et l'histoire de l'antiquité, sont pour nous lettre close. Les langues, enfin, qui ont adopté l'alphabet arabe, telles que le malay, ont subi le contre-coup de ces graves défauts, et on peut dire que l'alphabet arabe, de plus en plus défiguré par les caprices des scribes orientaux, est devenu, pour les langues de l'Asie, un véritable agent de destruction. Il est remarquable que le moment de l'introduction des points-voyelles dans l'écriture arabe coïncide avec l'introduction des mêmes signes chez les Syriens et les Hébreux. (Cfr. E. RENAN, *Hist. des langues sém.*, p. 389.)

Digitized by Google

féminin de l'*aoriste*, est toujours retranché, et l'on dit, comme dans les futurs antithétique et apocopé : *taktouby*, tu écriras, toi femme, au lieu de *taktoubyna*.

« V. J'ai dit que toutes les désinences qui ne consistent qu'en *motions* sont généralement supprimées dans l'arabe vulgaire (281). Il est pourtant, sinon une exception, du moins une modification à cette règle, pour les désinences qui ont un *kasra* en signe de féminin. Comme on n'écrit pas les *motions* dans la langue vulgaire, on est obligé, pour maintenir la distinction des genres, de remplacer ce *kasra* par un *yé*. On écrit donc avec un *yé* final les mots suivants : *nazarty*, tu as vu, toi, femme; *estahhammayty*, tu t'es baignée; *dharabouky*, ils t'ont frappée.

« VI. Dans les verbes *sourds*, la radicale doublée par le *tachdid* n'est jamais séparée en deux lettres lorsque dans le paradigme régulier la dernière radicale doit porter un *sokoun*. On conserve au contraire le signe de la réduplication, et l'on ajoute un *yé* après la lettre double ; exemples : *maddayt*, j'ai ou tu as étendu; *hhabbaytom* ou *hhabbaytou*, vous avez aimé; *dharrayna*, nous avons nui ; au lieu de *madadtou* ou *madadta*, *hhababtom*, *dhararna*. Le participe présent se forme régulièrement; on dit : *mâded*, étendant; *hhâbeb*, aimant; *sârer*, réjouissant.

« VII. Les verbes *nakès* ou défectueux, qui ont un *waw* pour troisième radicale, transforment, dans l'arabe vulgaire, ce *waw* en *yé* ; il faut dire : *daeyt*, j'ai fait des vœux; *yaafy*, il fera grâce; au lieu de *daoutou*, *yaafou*. A l'*impératif* les verbes *concaves* et *défectueux* ne retranchent pas leur *lettre faible* dans le singulier masculin : on dit, *rouhh*, va-t'en, *ermy*, jette, en conservant le *waw* et l'*yé*.

« VIII. Il est rare qu'en parlant on tourne le verbe *actif* en *passif*, comme cela se pratique dans le littéral au moyen d'un *dhamma* sur la première lettre radicale et d'un *kasra* sous la seconde. Dans l'arabe vulgaire on se sert presque toujours, pour exprimer le passif, des cinquième, septième et huitième conjugaisons *dérivées*.

« IX. Les verbes réguliers dont la seconde lettre radicale porte un *dhamma* au prétérit, ne sont point usités dans le langage.

« X. Le prétérit du verbe *kân*, être, est toujours employé avec le sens de l'*imparfait*.

« XI. La lettre *kaf*, pronom affixe de la seconde personne du singulier, se prononce, dans le littéral, *ka* pour le masculin et *ki* pour le féminin. Dans le vulgaire on transpose la voyelle, et l'on prononce *ak* et *ek*. Si le pronom masculin est précédé d'une lettre de prolongation, on retranche entièrement la voyelle dans la prononciation; exemples : *chatamouk*, ils t'ont injurié; *yanfyk*, il t'exilera. Dans ce même cas, le pronom féminin prend un *yé* final, ainsi que nous l'avons vu plus haut dans le mot *dharabouky*, ils t'ont frappée. Quant au pronom affixe de la troisième personne du singulier masculin, on le prononce *oh* et plus souvent *ou*, sans faire sentir l'aspiration de la lettre *hé* ; on dit *kétâboh* ou *kétâbou*, son livre. Si au contraire ce pronom est précédé d'une lettre de prolongation, on ne prononce plus que le *hé*, sans voyelle ; exemple : *ramaynâh*, nous l'avons jeté.

« XII. Les Arabes ont contracté dans quelques pays, et particulièrement en Egypte, l'habitude d'ajouter un *bé* initial à l'aoriste, et ce *bé* se convertit souvent en *mim* à la première personne du pluriel : ainsi ils disent *bâkol*, je mange; *bétadherb*, tu frappes; *byeftahh*, il ouvre; *ménechtéry*, nous achèterons; au lieu de *âkol*, *tadhreb*, *yeftahh*, *nechtéry*.

« Telles sont, » ajoute M. Agoub, « les principales différences grammaticales qui distinguent l'arabe parlé de l'arabe littéral : il y a, en outre, les différences qui résultent du choix des mots, de leurs acceptions reçues, des divers tours de phrase et surtout des locutions familières qui ont été consacrées par l'usage et qui sont en grand nombre dans la conversation, dont elles sont les ornements. »

L'arabe vulgaire est parlé dans l'Arabie, dans la plus grande partie de la Syrie et de la Mésopotamie dans l'Asie ottomane; dans une partie du Khusistan et du Fars, le long du golfe Persique, dans le royaume de Perse ; dans quelques endroits des côtes de Malabar et de Coromandel dans l'Inde; dans toute l'Egypte; dans une partie de la Nubie, surtout le long du Nil; dans les pays de Chendy, de Damer, de Scheygya, etc., depuis l'Égypte jusqu'au delà de Sennaar; dans toutes les villes des Etats barbaresques par les Arabes et les Maures, et dans une partie de leurs campagnes, par les Arabes Bédouins; dans une partie du Biledulgerid; dans une partie des oasis d'Augila, de Fezzan, etc., dans le Sahara; dans une partie des royaumes de Kordofan, de Darfour, de Bargou et même de Bornou propre, formant partie de l'empire Bornou; dans les différents Etats de la côte de Zanguebar, dont les Arabes sont la nation dominante ; enfin dans l'île de Socotra, le long d'une partie des côtes de celle de Madagascar, dans les campagnes du groupe de Malte, et, à ce qu'il paraît, dans le petit archipel des Lakedives, dépendance géographique de l'Inde. Les peuples qui parlent l'arabe se servent partout des mêmes mots; les dialectes diffèrent peu les uns des autres; ils ne se distinguent ordinairement que par des différences de prononciation et l'emploi d'un petit nombre de mots particuliers ou d'acceptions particulières. Voici les dialectes qui passent pour différer le plus les uns des autres : celui de l'*yemen* parlé dans l'Yemen ; on le considère comme le plus pur, surtout tel qu'on le parle

(281) Si le *Tanouïn-Fathha* est quelquefois employé, c'est précisément parce qu'il est accompagné de l'*alef*, l'une des lettres de l'alphabet.

Digitized by Google

à la cour de Sana. Celui du *thehama*, parlé dans le Thehama. Celui de la *Mecque* et de ses environs, considéré comme un des plus corrompus. Le *bedouin*, parlé dans un grand nombre de sous-dialectes et de variétés par les nombreuses tribus nomades. Le *syrien*, parlé dans la Syrie et la Mésopotamie. Le *maronite*, parlé dans le pays des Maronites, qui se distinguent de tous les Catholiques pour avoir conservé l'antique institution du mariage des prêtres. Le *druse*, parlé dans le pays des Druses, qui forment une espèce de république régie par un prince héréditaire; ces deux derniers dialectes sont très-mélangés. Le *mapoule*, parlé dans l'Inde par les Arabes nommés *Mapoulets* sur la côte de Malabar, et *Chaliates* sur celle de Coromandel. L'*égyptien*, parlé dans l'Egypte et les contrées limitrophes. Le *mogrebin* ou *maur*, parlé dans les Etats barbaresques, savoir : de Tripoli, Tunis, Alger et Maroc et dans quelques parties du Biledulgerid qui leur appartient. Le *mosarabe* ou *maranisch*, parlé jadis dans la plus grande partie de l'Espagne par les Arabes, qui en étaient les seigneurs, et par les Chrétiens les plus instruits; il s'est éteint depuis longtemps; on prétend cependant qu'on le parlait encore vers la fin du XVIIe siècle dans les montagnes de Grenade et dans plusieurs endroits de l'Andalousie et des royaumes de Valence et d'Aragon. On croit aussi en retrouver quelques traces dans des familles qui habitent la Sierra Morena. Le *maltais*, parlé dans les campagnes du groupe de Malte, dépendant de la monarchie anglaise; c'est un jargon composé d'arabe, d'italien et de provençal, dans lequel Quintin, Majus, Agius, Hervas et Vallencey ont prétendu à tort reconnaître la langue punique. *Voy.* SÉMITIQUES (Langues).

On a demandé si l'arabe est supérieur aux autres langues sémitiques. On peut répondre que l'arabe exprime parfaitement l'ordre d'idées auxquelles il ets approprié; cet ordre est tout différent de celui de l'hébreu et du syriaque. Une foule de nuances que l'hébreu et le syriaque ne rendent que d'une manière embarrassée, ou ne rendent pas du tout, ont en arabe des formules grammaticales consacrées. Le style arabe a une ampleur, une liberté que ne connurent point les langues sémitiques plus anciennes. Mais ce progrès a été obtenu au prix de bien des défauts. Les formes sobres, harmonieuses de l'hébreu sont détruites; le timbre charmant du parallélisme, qui donne à la poésie hébraïque une grâce inimitable, est brisé. Le *style asiatique* l'emporte; de petits ornements de rhéteurs, des finesses de grammairiens ont remplacé la grave beauté du style antique. Avec tous les efforts de sa syntaxe, l'arabe n'arrivera jamais à cette limpide précision qui semble le partage exclusif des langues indo-européennes. Comprendre leur idiome littéral a toujours été un travail pour les musulmans (282).

La langue arabe est, sans contredit, l'idiome qui a envahi la plus grande étendue de pays. Deux autres langues seulement, le grec et le latin, partagent avec elle l'honneur d'être devenues langues universelles, je veux dire organes d'une pensée religieuse ou politique supérieure aux diversités des races. Mais l'étendue des conquêtes du latin et du grec n'approche pas de celles de l'arabe. Le latin a été parlé de la Campanie aux îles Britanniques, du Rhin à l'Atlas; le grec, de la Sicile au Tigre, de la mer Noire à l'Abyssinie. Qu'est-ce que cela, comparé à l'empire immense de la langue arabe, embrassant l'Espagne, l'Afrique jusqu'à l'équateur, l'Asie méridionale jusqu'à Java, la Russie jusqu'à Kasan? C'est bien à la langue arabe qu'on a pu appliquer la prophétie :

. . . . . Ultra Garamantas et Indos
Proferet imperium. . . . . .

Voy. SÉMITIQUES.

ARABIE. Races qui l'ont occupée. — *Voy.* note XVII, à la fin du volume.

ARAM. Sens de ce mot. *Voy.* SYRIAQUE.

ARAMÉENNE. *Voy.* SYRIAQUE.

ARARAT, étymologie. *Voy.* ARMÉNIENNE.

ARAUCANS. *Voy.* CHILIENNE. Leur civilisation. *Ibid.*

ARAWAQUE. *Voy.* CARIBE.

ARCHEOLOGIE ORIENTALE. Babylone, Ninive, etc. — *Voy.* note XII, à la fin du volume.

ARCHIPEL BRITANNIQUE (LANGUES DE L'), groupe de la division des langues des nègres océaniens, qui comprend les idiomes parlés dans les îles qui forment l'archipel de ce nom. On distingue les langues suivantes :

1° NOUVELLE-BRETAGNE, par plusieurs tribus de l'île de ce nom, qui ressemblent aux

(282) La prodigieuse richesse lexicographique de l'arabe entraîne elle-même beaucoup plus d'inconvénients que d'avantages. Elle aboutit à une latitude vague qui nuit beaucoup à la clarté. Un philologue composa, dit-on, un livre sur les noms du lion, au nombre de cinq cents; un autre sur ceux du serpent, au nombre de deux cents. Firuzabadi, l'auteur des *Kamous*, dit avoir écrit un livre sur les noms du miel, et assure qu'après en avoir compté plus de quatre-vingts, il était encore resté incomplet. Le même auteur assure qu'il existe au moins mille mots pour signifier l'épée, et d'autres en ont trouvé plus de quatre cents pour exprimer le malheur. (Pocoke, de Sacy, etc.) De tels faits cessent de paraître extraordinaires quand on songe que les synonymes ainsi recueillis ne sont, le plus souvent, que des épithètes changées en substantifs et des tropes employés accidentellement par un poëte. Cette synonymie exubérante se remarque surtout dans les noms des choses naturelles : or la langue arabe n'est pas la seule qui réunisse pour les idées de cet ordre, un grand nombre de synonymes; le lapon compte, dit-on, plus de trente mots pour désigner le renne, selon son sexe, son âge, sa couleur, sa taille; on remarque une richesse analogue dans la langue hébraïque.

Digitized by Google

Papous de la Nouvelle-Guinée pour le physique et pour le moral.

2° Nouvelle-Irlande, par plusieurs tribus de l'île de ce nom, entre autres par celle qui demeure dans le port Praslin. Leur taille est inférieure et leurs traits moins beaux que ceux des Papous de la Nouvelle-Guinée. Selon les mesures prises par M. le docteur Garnot leur angle facial est presque aussi aigu que celui des nègres de Sidney. Cependant ces sauvages sont très-adroits à gouverner leurs belles pirogues, dont quelques-unes ont parfois jusqu'à 90 pieds de long. Ils ont aussi un culte et des temples avec des idoles à figure humaine et d'autres représentant des animaux, auxquels ils font des offrandes. Leur langue est, selon M. Lesson, sonore et très-douce, quoique bien différente des langues parlées dans la Polynésie orientale, qui ne sont composées que de voyelles, tandis que celle-ci renferme beaucoup de consonnes. Le son du *k* y est très-fréquent. Ceux des voyelles *e*, *ou*, *i* sont dans bien des cas de simples pronoms ou correspondent à nos articles *le*, *la*. On remarque une sorte de gradation de mots dans ceux qui servent à désigner des parties du corps, dont d'autres sont dépendantes; par exemple : *limane* pour *bras*, *siselimane* pour *avant-bras*, *balanimane* pour la *main*, *oulimane* pour les *doigts*, *pitralimane* pour les *ongles*, etc. La comparaison du vocabulaire recueilli dans le fort Praslin avec différents idiomes malais nous a signalé quelques racines appartenant à ces derniers, auxquels appartiennent aussi celles des noms des nombres.

ARDRAH, famille de langues africaines du groupe de la Nigritie maritime. Elle comprend les langues parlées sur la côte des Esclaves depuis le Rio-Volta jusqu'au Bance ou Bony. Ces langues sont les suivantes :

1° Ardrah-Judah, parlée en deux dialectes très-peu différents par les *Ardrah* et les *Judah* ou *Fidah*, dans les deux royaumes d'Ardrah et de Judah, jadis très-puissants et parvenus à tel point de civilisation, que les Ardrah correspondaient entre eux par le moyen d'une écriture particulière, qu'on pourrait comparer aux quippos des Péruviens. Depuis le commencement du XVIIIe siècle ils ont été soumis aux Foys, nommés plus tard Dahomey, qui sous leur terrible conquérant Guadja Trudo ont aussi soumis les États de Torri, de Didouma, d'Agirah et de Jacquim, qui composent le vaste royaume de Dahomey. Il paraît que les *Dahomeys* parlent un dialecte de cette langue, qui, selon Robertson, contient plusieurs racines arabes, dues à leur commerce avec les Maures. Selon MM. John et M. Lecod, le dahomey n'a pas les sons nasaux et gutturaux particuliers aux nations qui demeurent à l'ouest d'Acra; ses mots se terminent presque toujours par des voyelles et sont agréables à l'oreille.

2° Papaa, par les *Papaa*, improprement nommés *Topo*, nation de la côte des Esclaves, et divisée en plusieurs peuplades. Selon M. Edward, les *Nagoes* de Fidah parlent un dialecte de cette langue.

3° Watje, parlé dans le royaume de ce nom, placé dans l'intérieur à côté des pays habités par les Sokko, les Amina et les Tjemba ou Kassenti. Selon Oldendorp les *Atje*, nation des Watje, parlent un dialecte de la langue de ces derniers.

4° Benin, parlée en plusieurs dialectes dans le vaste et puissant royaume de Benin ou Adoo, dont la partie basse forme les subdivisions de la côte des Esclaves connues sous les noms de côte de Benin et de côte de Calabar.

ARGONAUTES. *Voy.* Caucasienne.

ARGYLLA, la plus ancienne cité d'Etrurie. *Voy.* Étrusques.

ARIANOIS. *Voy.* Ossète.

ARIENS. *Voy.* Sanskrit.

ARKIKO. *Voy.* Amharique.

ARMÉNIE, sens de ce mot. *Voy.* Chaldéen.

ARMÉNIENNE (L.), classée dans le groupe de la région caucasienne, mais appartenant à la grande famille des langues indo-européennes.

Suivant les Arméniens, le berceau de leur nation, situé au centre de la monarchie, portait anciennement le nom d'*Airarad* ou d'*Ararad*. Ces noms seraient composés d'*earth*, *erde*, *ard*, qui signifient *terre* ou *pays* et de *ara*, rappelant évidemment la grande famille des *Aris* ou *Arians* dont les Arméniens seraient originairement descendus. Quant au nom d'*Arménie*, ils prétendent qu'il vient d'*Aram*, un de leurs anciens rois, que les écrivains grecs appelèrent *Armen*. Les habitants se donnent à eux-mêmes le nom de Haï, et à leur pays celui de Haïasdan.

Les Arméniens font remonter leur langue à leur ancêtre Haïg, arrière-petit-fils de Gomer, fils de Japhet. A l'appui de cette opinion, ils citent plusieurs noms dont ils tirent un sens en rapport à la fois avec la tradition locale et avec nos livres sacrés. Ainsi ils disent qu'Erivan, *apparition*, est la première terre que Noé vit s'élever au-dessus des eaux qui se retiraient; Nakhdchavan, *premier séjour*, le lieu où il se fixa à sa sortie de l'arche; Agori, *le jet du sarment*, celui où il planta la vigne; Marant, *le champ de la mère*, le lieu de la sépulture de la femme de Noé, etc.

Les anciens ne nous fournissent que des données extrêmement vagues, pour ne pas dire erronées, sur la langue arménienne.

Malgré l'obscurité qui entoure son origine, on ne peut douter que l'arménien ne soit un des plus anciens idiomes du globe. Klaproth fait de cette langue le sixième et dernier rameau asiatique de la famille indo-germanique. C'est aussi dans cette famille que MM. Petermann de Berlin, Neumann et Windischmann de Munich, classent l'idiome arménien, tout en lui reconnaissant dans ses racines de nombreux rapports avec les langues médo-persanes. Il suffit, en effet, de jeter les yeux sur le vocabulaire arménien

Digitized by Google

pour y reconnaître une foule de radicaux qui lui sont communs avec le sanscrit et avec le persan. Et l'on ne saurait voir là des emprunts postérieurs à l'époque de la fixation de la langue, car ces radicaux se rapportent à des idées dont l'expression appartient au fond de tout idiome; ils forment les noms d'une foule d'objets qui répondent aux premières sensations et aux premiers besoins de l'homme, et, en grande partie aussi, les termes qui expriment les premières relations sociales, celles de la famille. Les noms de nombre présentent dans ces trois langues, sanscrit, persan et arménien, les ressemblances les plus frappantes.

D'un autre côté, par suite de la domination successive, directe ou indirecte des Assyriens, des Macédoniens, des Romains et des Parthes sur le sol arménien et aussi par l'effet de l'incorporation, dans la nation, de plusieurs tribus de race étrangère, il s'est introduit dans la langue arménienne, dès une époque fort reculée, un certain nombre de termes chaldéens, syriaques, grecs, latins, persans, tartares, etc., emprunts toutefois qui n'ont point été assez nombreux pour altérer d'une manière sensible la physionomie générale de la langue nationale.

L'arménien compte environ quatre mille racines qui, dans la composition des mots, se combinent entre elles d'après des lois régulières, semblables à celles qui s'observent en sanscrit, en grec, en allemand et autres langues synthétiques.

Du reste, les monuments nous manquent pour suivre, autrement que dans des conjectures, les diverses phases par lesquelles est passé l'idiome de l'Arménie. Si les fameuses inscriptions cunéiformes de Van doivent, comme quelques savants le pensent, s'expliquer par l'arménien, c'est à cet état primitif qu'il sera possible de le reconstruire. Ce qu'on connaît jusqu'à présent d'inscriptions arméniennes n'a pas plus d'intérêt pour le philologue que pour l'antiquaire. La plus ancienne ne remonte pas au delà du xe siècle de notre ère. La numismatique ne jette pas plus de lumière sur la question.

La prononciation de l'arménien affecte d'une manière peu agréable une oreille européenne par la fréquence des aspirées et surtout des articulations sifflantes et des sons nasaux qui s'y rencontrent. Joignez à cela un accent très-prononcé, qui, tombant uniformément sur la dernière syllabe des mots, produit par sa force même une monotonie fatigante.

En arménien, la distinction des genres n'existe pas, et il n'y a, dans les noms comme dans les verbes, que deux nombres. La déclinaison offre dix cas qui se distinguent par des désinences et par des préfixes. Elle a, outre les six des Grecs et des Latins, l'instrumental du sanscrit et du russe, le locatif du sanscrit, et enfin le narratif et le circonférentiel qui lui sont particuliers. Les grammairiens admettent sept, huit, dix et même jusqu'à vingt déclinaisons. En arménien, comme en persan, le verbe substantif forme la base de toute la conjugaison, et se retrouve, du moins par ses consonnes, dans les désinences de tous les temps. Une chose particulière à la grammaire arménienne, c'est l'emploi de l'articulation *k*, dans les verbes et dans les noms comme marque du pluriel. Les Arméniens sont répandus dans presque toutes les villes marchandes de l'Asie ottomane et russe, de la Perse, de l'Inde, de l'Indo-Chine, du Turkestan et de l'empire chinois, où ils font les plus importantes affaires; il y en a aussi beaucoup dans les villes marchandes de la Turquie d'Europe, surtout à Constantinople, et il s'en trouve plusieurs milliers en Russie et dans l'empire d'Autriche, surtout en Galicie, en Transylvanie et en Hongrie. « La littérature arménienne, » dit le savant philologue Saint-Martin, « la littérature arménienne, comme une des plus intéressantes de l'Orient, remonte jusqu'au ive siècle de notre ère. L'établissement du christianisme contribua alors à resserrer les liens qui existaient déjà entre l'Arménie et l'empire romain. Le goût et l'étude de la langue et de la littérature grecques se répandirent. Il se forma alors un nombre très-considérable de savants et d'écrivains, qui tiennent encore le rang le plus distingué, et qui doivent faire regarder le ve siècle comme l'âge d'or de la littérature arménienne. Ces hommes illustres instruits presque tous à Edesse, à Antioche, à Alexandrie, à Constantinople et à Athènes, se formèrent sur le modèle des Grecs, et traduisirent en leur langue un grand nombre d'ouvrages anciens, parmi lesquels il en est plusieurs qui sont parvenus jusqu'à nous. Les ouvrages historiques sont assez nombreux en arménien. Plusieurs sont assez anciens et écrits avec un talent remarquable. Parmi ses historiens on distingue Moïse de Khoren et Elisée, qui vivaient au ve siècle, Lazare Pharbetsi, du vi^e^ siècle, Thomas Ardzrouni et le patriarche Jean VI, qui tous deux écrivaient après l'an 900. Les Arméniens regardent Moïse de Khoren comme le premier de leurs auteurs classiques. Il composa un ample traité de rhétorique où sont cités plusieurs ouvrages grecs actuellement perdus et en particulier une tragédie d'Euripide. On possède aussi en cette langue une version complète de l'Ecriture, que l'on doit placer au premier rang parmi les livres de ce genre. Le reste des livres arméniens se compose en grande partie d'ouvrages ascétiques ou théologiques, de commentaires sur les Livres saints, ou d'homélies, parmi lesquelles il en est un grand nombre de très-estimées sous le rapport du style. Les ouvrages poétiques sont en petit nombre et peu propres à être goûtés des étrangers. Leur plus célèbre poëte est Nersès Claïetsi, qui vivait au xiie siècle. Les vers rimés ne remontent pas chez eux au delà du xie siècle. Après le xive siècle, la littérature est déchue considérablement chez les Arméniens; elle n'a produit que des ou-

Digitized by Google

vrages médiocres et mal écrits. Ce n'est qu'au commencement du XVIIIe, que le goût de solides études s'est réveillé, mais seulement parmi les Arméniens établis dans la petite île de Saint-Lazare dans les lagunes de Venise. Ces savants moines arméniens (les *Mekhitharistes*) qui y ont un collége et une typographie ont rendu ce coin du ci-devant Dogado le foyer principal des connaissances scientifiques et littéraires de la nation arménienne. Leurs travaux ont contribué à ramener la pureté de la langue, tout à fait dégénérée partout ailleurs. Cependant leurs ouvrages, tous plus ou moins rédigés selon l'esprit des Européens et pas toujours avec le jugement et les connaissances convenables, ne doivent pas être considérés comme faisant réellement partie de la véritable littérature arménienne, pas plus qu'on ne pourrait ranger dans la littérature classique, les productions ou les imitations des savants de l'Europe moderne, écrites en latin. » Les Arméniens sont aussi remarquables parmi les Asiatiques par l'empressement qu'ils ont montré à établir des imprimeries dans toutes les villes principales où ils se sont fixés, comme à Constantinople, Venise, Amsterdam, Leipsick, Livourne, Lemberg, Astrakan, Smyrne, etc., etc., etc. Ils ont aussi une typographie à Edchmiadzin, renommée par plusieurs éditions de la Bible et des traductions d'anciens auteurs grecs, latins et persans. Dans le Ve siècle Mesrob inventa l'alphabet arménien composé de 38 lettres, dont 30 consonnes et 8 voyelles; on l'écrit de gauche à droite. Les Arméniens ont deux sortes de lettres : les majuscules et les minuscules, qui diffèrent beaucoup entre elles. Les premières furent les seules en usage jusqu'au XIe siècle environ, époque à laquelle les autres s'introduisirent. Dans l'origine, l'alphabet arménien n'avait que 36 lettres; c'est postérieurement qu'on y introduisit l'*f* et l'*o*. Les Arméniens de Constantinople et de la Crimée écrivent la langue turque avec leurs caractères; en Géorgie ils se servent de leur alphabet pour écrire le géorgien, et d'autres fois ils emploient le géorgien pour écrire leur langue. L'arménien vulgaire diffère surtout du littéral par la grammaire et la construction des phrases qui sont totalement changées, par de nouvelles acceptions et des déviations de sens qui s'y sont introduites. Au lieu des phrases coupées et extrêmement variées de l'ancien arménien, il n'a que de longues périodes à la manière des Turcs, toutes composées régulièrement de la même façon, coupées symétriquement selon les règles de la syntaxe turque. En outre presque tous les mots turcs peuvent être employés concurremment ou préférablement à leurs synonymes arméniens. Ses principaux dialectes sont les suivants : celui de l'*Arménie centrale* ou de *Koghthen*, sur les bords de l'Araxes; c'est le plus pur; c'est aussi dans cette partie de l'Arménie que se trouve Edchmiadzin, la résidence du patriarche des Arméniens et qui furent les capitales de l'Arménie. Le *dialecte* de *Constantinople*, qui est un des plus répandus, mais aussi des plus différents de l'arménien littéral, à cause du mélange des mots et de la phraséologie turque. Les *dialectes* de *Gapan* et de *Djoulfah* dans l'Arménie orientale, qui sont les plus corrompus; les mots persans y abondent; ce dernier appelé *Dchoughaietsi* par les Arméniens, du nom de la ville de Djoulfah (en arménien Dchougha) est répandu chez les Arméniens de la Perse et de l'Inde, tous descendants de ceux de l'ancienne Djoulfah soumise par Schah Abbas. Le *dialecte* de la *Cilicie* et de la *Petite-Arménie* remarquable surtout par ses formes grammaticales, assez différentes de celles de l'arménien littéral, quoiqu'il soit moins altéré par l'influence de la langue turque.

ARRAPAHOES. *Voy.* PANIS.

ARTICULATION CHEZ L'ENFANT. Voy. l'*Essai*, § II.

ARTS, à Babylone, à Ninive, etc. — *Voy.* note XII, à la fin du volume. — Chez les races antiques, persane, chaldéenne, arienne, grecque, etc. Voy. *ibid.* — Dans la Grèce. *Voy* note XVI, *ibid.*

ARYANNE (LANGUE), ses rapports avec la langue sémitique. *Voy.* l'Introduction, § IV.

ARYAS, leur origine. *Voy.* SANSKRIT. — Leur portrait, leur rôle. *Voy.* l'Introduction, § III. — Leur influence. *Voy. ibid.*, § III.

ASIE (283). — L'Asie, cette antique patrie des peuples, ce foyer commun de leur civilisation, cette terre si riche et si féconde où le genre humain a pu croître et s'étendre sous la puissante influence de la nature, est partagée par une chaîne continue de montagnes, formée par l'Himalaya, l'Altaï et l'Oural, en Asie occidentale, habitée par la race blanche, et subdivisée en régions du sud-ouest, de l'ouest et du nord-ouest, et en Asie orientale, habitée par la race jaune, et subdivisée en régions du sud-est, de l'est et du nord-est. Les deux races se rencontrent sur les bords du Gange, où elles sont en contact avec la race brune disséminée dans l'Océanie, tandis que, par leurs extrémités, l'une touche à l'Europe et à l'Afrique, et l'autre s'étend jusqu'en Amérique.

Le groupe de peuples qui occupe la région sud-ouest, d'où il s'est répandu sur presque toute l'Europe, est celui qu'on a nommé successivement Indo-Persan, Indo-Germanique ou Indo-Européen, à mesure que la comparaison des langues a prouvé plus clairement son immense extension. En effet, cette population innombrable, échelonnée de

(283) Ce nom veut dire, en scythique, *la vaste terre*. Les inscriptions de Persépolis et d'Ecbatane ont une phrase ainsi conçue : *Roi de cette grande terre, au loin et auprès*. Elle est rendue par le scythique : *Vurun hi ukkuva hassaïkka farsatinika*. Le mot perse *duraiy* « au loin » est traduit par le mot *hassaïkka*, de *hassa* « lointain, » et il est probable que le nom de l'Asie n'est autre chose que ce terme des Scythes.

Digitized by Google

la mer des Indes à l'Atlantique et de l'île de Ceylan à l'Islande, ne forme qu'un seul et même système, qu'une même tribu etnographique qui paraît avoir eu pour berceau la riante vallée de Cachemire, d'où elle aurait peuplé, dès les temps les plus reculés, d'un côté le vaste désert de l'Europe, de l'autre une partie de l'Asie, où elle subsiste encore en deux familles. La famille indienne, entre le Gange et l'Indus, constitue cette nation jadis si fortunée, si pleine de vie intellectuelle, chez qui toute l'antiquité venait puiser les sciences et les arts, mais qui, déchirée dans les suites des siècles par des invasions meurtrières et confondue avec ses oppresseurs, a produit les populations diverses des Bengalais, des Seikhs, des Mahrattes, des Malabars, des Tamouls, des Telingas, plus ou moins éloignés des Indiens aborigènes; celles des Mogols ou Indiens-Turcs, des Zingones ou Bohémiens errants, des Cingalais et des Maldiviens dans les îles et celles des sauvages montagnards. La famille persane, entre l'Indus et le Tigre, comprenait autrefois l'empire des Perses et des Parthes, tout composé de nations belliqueuses. Elle survit maintenant dans les Guèbres ignicoles, dans les Persans modernes, les Kourdes et les Boukhares, dans les Afghans et les Béloutches sur les confins de l'Inde, et dans les Ossètes du Caucase. Cette famille touchait à celle de l'Asie Mineure et de l'Europe, dont nous nous réservons de parler plus tard.

A l'ouest de l'Asie, un autre groupe de peuples composant une seule famille appelée Sémitique ou Chaldéenne, s'étendait autrefois de l'Euphrate à la mer Rouge et du golfe Persique à la Méditerranée. Il comprend quatre branches principales : Assyrienne, Hébraïque, Arabe et Abyssinienne. A la première appartenaient les pasteurs de Chaldée, les guerriers de Ninive et de Babylone, ainsi que les Mèdes et les Syriens; à la seconde, le peuple hébreu, dépositaire de la loi sainte, les Cananéens, les Phéniciens, les Carthaginois, nations industrieuses et commerçantes; à la troisième, les Arabes, que l'enthousiasme religieux transforma d'obscurs nomades en invincibles conquérants; à la quatrième, les colonies établies en Afrique dans les royaumes d'Ascum et d'Amhora. Sortie de ses anciennes limites et répandue dans d'autres régions, cette famille est représentée de nos jours par les Juifs, les Arabes et les Abyssins.

Dans la région nord-ouest, depuis l'Altaï jusqu'au Caucase, s'étend une série de familles diverses qu'on pourrait nommer groupe Caucasien. La plus puissante est la famille turque, qui couvre actuellement la plupart des pays situés entre l'Altaï et l'Archipel, d'où elle s'étend sur une partie de l'Europe, comprenant les Turcs, les Ousbecks, les Turcomans, les Kirghis, les Tchouvaches et les Yakoutes. La famille arménienne, entre l'Euphrate et la mer Caspienne et la mer Noire, touchent aux tribus barbares des Lesgiens, des Mizjeques, des Circassiens et des Abasses, qui parlent divers idiomes dans les gorges inhospitalières du Caucase.

A l'orient de l'Himalaya, où commence la race jaune, la région sud est de l'Asie est occupée dès les temps primitifs par des nations nombreuses que distinguent de toutes les autres leurs mœurs, leurs traditions et leurs langues monosyllabiques. A la tête de ce groupe, désigné sous le nom d'Indo-Chinois, se place l'immense famille chinoise, qui, pendant quarante siècles d'une existence prospère et d'une domination absolue, a ébauché toutes les sciences, préludé à toutes les découvertes et fondé une civilisation d'autant plus remarquable qu'elle a été sujette à moins de vicissitudes. Autour d'elle habitent la famille tibétaine, dans les hautes vallées de l'Himalaya, les Birmans, les Péguans, les Siamois et les Anamites dans la presqu'île de l'Inde au delà du Gange; les Coréens sur les bords de la mer Jaune, et enfin la nation japonaise, que son activité et son courage ont rendue justement célèbre.

A l'est de l'Asie, sur le vaste plateau qui la domine, et de là jusqu'à la Manche de Tartarie, erre une masse de peuples moitié civilisés, connus sous le nom de groupe Tatare et répartis en deux grandes familles. L'une est la famille mongole, cette réunion de hordes indomptables qui, traversant les steppes dans leurs maisons roulantes, ont semé l'épouvante en Asie et en Europe, et qui, repoussées avec peine dans leurs déserts, y végètent maintenant sous les noms de Mongols, de Kalmoucks et de Bourètes; l'autre est la famille turquoise, divisée en deux branches : les Mandchous, maîtres de la Chine, dont ils ont adopté les usages, et les Tungouses nomades, soumis à la Russie et restés dans leur abrutissement.

Au nord-est règne une région glacée, habitée par un dernier groupe, que nous appellerons Sibérien; peuples infortunés qui, sous un ciel sans lumière, paraissent ignorer toutes les jouissances de la vie, et chez qui cependant l'amour de la patrie est plus constant que partout ailleurs. On distingue parmi eux la famille Samoyède, répandue sur toutes les côtes de la mer Glaciale, les tribus moins nombreuses des Jénisséens, des Korièques, des Youkaghirs, des Kamtchadales, et enfin celle des Kouriliens, à l'extrémité orientale de l'ancien monde.

TABLEAU GÉNÉRAL DES LANGUES ASIATIQUES.

I. — FAMILLE DES LANGUES SÉMITIQUES, subdivisée en cinq branches.

Hébraïque :
Hébraïque.
Phénicienne.
Punique, Karchéaonique ou *Carthaginoise.*

Syriaque :
Syriaque.
Chaldéenne.

Médique :
Pehlvi.

Arabique :
Arabe ancienne.

Digitized by Google

Arabe littérale.
Arabe vulgaire.
Himyarite?

Abyssinique ou Ethiopique, subdivisée en :

Axumite.
Gheez ancienne ou *Axumite.*
Gheez moderne ou *Tigré.*
Amharique.
Lemien, Narea?
Arkiko? Dembea?

II. — LANGUES DE LA RÉGION CAUCASIENNE.

Famille géorgienne.

Géorgien ancien, Mingrélien.
Géorgien moderne, Souane, Lasien.

Famille arménienne.

Arménien ancien ou *littéral.*
Arménien moderne ou *vulgaire.*

Langues Lesghiennes.

Famille Aware :

Aware propre, Andi.
Didoëthi ou *Dido-Unso.*
Kaszi Kumuk, Akuscha, Kura.

Autres langues.

Nizdjeghi, Tcherkesse ou Circassienne, Abasse.

III. — FAMILLE DES LANGUES PERSANES :

Zend.
Parsi, Farsi ou *Persan ancien.*
Persan ou *Persan moderne.*
Kurde, Ossète.
Pouchto ou *Afghan, Belloutche.*

IV. — LANGUES DE L'INDE.

Langues qui forment la famille sanskrite :

Langues mortes.

Sanskrite ou Samskrite.
Bali ou Pali.

Langues vivantes ou *Pracrit.*

Hindi ou Hindoustani, Brouj, Harouti.
Juya-Poura, Ondouya-Poura, Maraouar.
Bikanrir, Penjabi, Dougoura, Cachemire.
Cabou!, Moultari, Outch, Sindi, Sud-Sindi.
Bohémienne ou Zingane, Koutch, Guzerate ou Gourjara.
Kounkouna, Maleyalam ou Malabare, Maldivienne.
Cingalaise, Tamoule, Tamla ou Aravan.
Carnatara, Carmada ou Cournata.
Telinga, Calanga, Telougou ou Badaga.
Orissa, Out-Koul ou Ouriga.
Bengali ou Gaura, Booinga, Rossawan.
Banga, Assam, Kshpoura, Kotch-Bihar ou Népal.
Nord-Kochala, Mithili, Magudha, Maharatte ou Maharashtra, Boundelkhung.
Malwah ou Maluwah. — *Voy.* DRAVIRIENNES (Langues.)

Langues particulières.

Touppahs, Garrow, Coucis ou Lunktas.
Choumis ou Choomeas.
Cattywar ou Cauttywaurs.
Gonds ou Goands, Chotisghour.
Wadasse ou Bedahs. — (*Toutes sans intérêt.*)

V. — LANGUES DE LA RÉGION TRANSGANGÉTIQUE divisées en cinq branches.

Tibétaine, qui comprend la famille tibétaine :

Tibétaine propre, Unigas? Bhutias?

Indo-Chinoise, subdivisée en langues polies et écrites :

Ruk'heng-Barma ou *Aracan-Birman.*
Moitay, Moan ou *Peguane, Laos-Siamoise.*
Khomen ou *Camboge, Anamite.*

Langues incultes et non écrites :

Kolun, Play, Dhanon? Palé, Palaung?
Kadu? Lamang, Moi? Muong.
Kemoys ou *Moys? Andaman, Nicobar?*

Chinoise, subdivisée en langues qui forment la famille chinoise :

Kou-wen ou *Chinoise ancienne.*
Kouan-hoa ou *Chinoise moderne.*
Chinchen ou *Tchang-tcheou.*

Langues particulières :

Miaosse? Lotos? Mienting? Haïnan?
Coréenne, qui comprend la langue coréenne.
Japonaise, qui comprend la famille japonaise :
Japonaise, Lieou-Kieou.

VI. — GROUPE DES LANGUES TARTARES, divisé en trois familles.

Famille Toungouse :

Mandchoue,
Toungouse.

Famille Tatare ou Mongole :

Tatare ou *Mongole propre.*
Kalmouke ou *Ölet, Bourete.*

Famille Turke :

Turke, Yakoute, Tchouwache.

VII. — LANGUES DE LA RÉGION SIBÉRIENNE, divisées ainsi :

Famille Samoyède :

Kassowo ou *Samoyède propre. Touroukansk.*
Tawghi, Tas, Narym, Laak, Karasse.
Kamasche-Koïbale, Soyote? Ouriangkhaï.

Famille Yenisseï :

Denka, Imbazk, Arine.
Poumpokolsk, Kotten-Assane.
Youkaghire.

Famille Koryèque :

Korieke propre, Koriègue du Kamtchatka.
Karaga, Koryèque de Pallas.

Famille Kamtchadale :

Kamtchadale-Tigil, Kamtchadale moyenne.
Oukeh, Kamtchadale australe.

Famille Kourilienne :

Kourilienne propre.
Yesso, Tarakaï.

ASS. *Voy.* OSSÈTE.

ASSINIBOINES. *Voy.* SIOUX.

ASSOCIATIONS DE SIGNES ; par un effet de l'habitude, l'esprit ne procède souvent que par des combinaisons verbales ou

Digitized by Google

associations de signes, sans attacher aux mots un sens actuellement distinct et précis. *Voy.* l'*Essai*, § III et IV.

ASSYRIE, ses monuments et ses ruines, recherches et découvertes; — *Voy.* note XII à la fin du volume, et CUNÉIFORMES.

ASSYRIENS, leur histoire antique, leurs grammaires, leur chronologie, etc. *Voy.* CUNÉIFORMES.

ATLANTIQUE, famille des langues africaines de la région de l'Atlas. L'immense chaîne de l'Atlas, qui s'élève majestueuse au-dessus des vastes plaines de cette région de l'Afrique, dont elle tempère les ardeurs, et dans les flancs de laquelle sourdissent les fleuves qui la fertilisent; les terribles volcans des Canaries, que quelques géologues regardent comme une de ses dépendances; le détroit de Gibraltar, qui sépare à peine l'Afrique de l'Europe, si célèbre dans l'histoire de la géographie, dans celle des systèmes géologiques et des fictions mythologiques; l'immense et affreux Sahara, qui est le plus vaste désert du monde, et les deux redoutables courants qui entraînent les vaisseaux sur ses côtes inhospitalières le long de la Grande Syrte et de l'océan Atlantique, où les souffrances du plus dur esclavage attendent les malheureux échappés à la fureur des ondes : tels sont les traits principaux de la géographie physique de cette région. Elle offre sur sa vaste surface, réunis dans des proportions immenses, les extrêmes de l'abondance et de la stérilité : là, dans les terreins fertiles qui longent en grande partie la Méditerranée, ou sont assis sur le dos même de l'Atlas; ici, dans les vastes plaines du Sahara, couvertes de sable et balayées sans cesse par le souffle brûlant du désert. Plus grand que la Méditerranée avec toutes ses mers secondaires, empiétant tous les jours à l'ouest sur le domaine de l'Atlantique, au nord-est sur celui de la Méditerranée et à l'est sur le sol fertile de l'Egypte, dont il a déjà englouti tant de beaux monuments, le terrible Sahara jouit, depuis bien des siècles, d'une malheureuse célébrité. Les bourrasques, qui déplacent ses collines de sable, cent fois plus terribles que les vagues des mers les plus orageuses, ont coûté la vie à bien des milliers de victimes depuis l'audacieuse expédition du cruel Cambyse jusqu'à la grande caravane de Maroc, engloutie de nos jours dans sa traversée à Tambouctou. Des espaces couverts de verdure, que les Egyptiens désignaient sous le nom d'*Iles Fortunées*, que les indigènes appellent *oasis*, et qui dans les premiers temps du christianisme étaient des lieux de bannissement, offrent l'image de la vie au milieu de ses affreuses solitudes, et présentent comme autant de ports placés par la Providence pour les rendre praticables et pour garantir de ses fureurs ceux qui osent traverser cet océan de sable. Depuis un temps immémorial, ces oasis sont habitées par des peuples qui presque tous appartiennent à une souche commune, et qui, depuis les Carthaginois et les Romains, sont les conducteurs des caravanes ou les courtiers du commerce de l'Afrique intérieure avec ses contrées du nord et de l'orient. Parmi ces îles de verdure, nous remarquons celle de Siouah, jadis si célèbre sous le nom d'*Ammonium*, par son oracle qu'on venait consulter des extrémités de la terre, par son gouvernement théocratique, par ses temples superbes, par sa source périodique du soleil, par ses bosquets de palmiers et d'oliviers, et par la visite d'Alexandre le Grand, que la basse flatterie de ses courtisans ne rougit pas d'y saluer fils de Jupiter; cette oasis, jadis si riche, et centre d'un grand commerce, n'offre maintenant que les débris de ses superbes monuments, et n'est plus que le triste séjour d'une petite peuplade aussi misérable que corrompue; celles du Fezzan et du Dar-Four, beaucoup plus grandes, sont comme les deux ports principaux de cette mer de sable, et doivent à l'étendue et à l'importance de leur commerce le peu d'aisance dont jouissent leurs habitants. Passant du Sahara à la côte fertile de la Méditerranée, nous trouvons d'abord à l'orient la Cyrénaïque. Tantôt royaume, tantôt république, opposant d'un côté des bornes aux conquêtes des Carthaginois, et cédant de l'autre successivement aux armes des Ptolémées et des Romains, cette importante colonie grecque fut toujours renommée par la fertilité incomparable de son territoire, par les monuments superbes de ses villes florissantes et par la grande civilisation de ses nombreux habitants. Vient ensuite la célèbre république de Carthage, la reine des mers et la première puissance maritime de toute l'antiquité, qui possédait le centre de la côte africaine et étendait son influence politique vers l'Occident, bien au delà des colonnes d'Hercule. Plus loin, nous trouvons le royaume de Numidie. D'abord vassal des Carthaginois, ensuite des Romains,; si florissant sous Massinissa, qui changea en agriculteurs paisibles ses nomades habitants; si renommé plus tard sous Jugurtha, qui donna tant à faire aux Romains corrompus par son or; ce royaume est célèbre dans toute l'antiquité par sa cavalerie, non moins nombreuse et redoutable que celle des Parthes, des Scythes et des Sarmathes. Enfin, vers l'ouest, nous trouvons le royaume de Mauritanie, aussi vanté par la fertilité prodigieuse de son sol que par la bravoure et le nombre de ses cavaliers. Régi d'abord par le perfide Bocchus, ce royaume respira quelque temps sous le règne de Juba, prince aussi célèbre par la prospérité dont il fit jouir ses sujets que par son vaste savoir et par sa relation des îles Fortunées, qu'il tira le premier du domaine des fictions mythologiques. Dans l'intérieur, la géographie ancienne nous signale un grand nombre de peuples, parmi lesquels se distinguent les *Nasamons*, ramas de brigands errant non loin de la Grande-Syrte, et connus par leur course dans l'intérieur de l'Afrique; les *Psylles*, leurs voisins, que la charlatanerie et l'ignorance ont rendus célèbres dans toute l'antiquité, par leur prétendu pouvoir sur les serpents,

Digitized by Google

et dont les prétendus prodiges sont opérés aujourd'hui par les fanatiques Yssaouis de l'empire de Maroc; les *Lothophagi*, ainsi nommés du *lothos*, végétal dont ils tiraient leur boisson et leur nourriture, et qui figurent tant dans les épopées des Grecs et des Latins; les *Garamantes*, répandus sur toute la partie orientale du Sahara, où, montés sur des chars, ils donnaient la chasse aux Ethiopiens pour les réduire en esclavage; les *Getuli*, répandus dans toute la partie occidentale, et subdivisés en plusieurs tribus, parmi lesquelles il nous semble qu'on pourrait compter les *Pharusiens*, destructeurs des colonies carthaginoises sur la côte de l'Atlantique. Après la chute de la domination romaine en Afrique, on voit paraître dans ces contrées le vaste royaume des Vandales, création du formidable Genseric, et dont les *Neardie* des monts Auress dans l'Etat d'Alger, peuplade si différente pour les traits, les mœurs et les usages, des Kabyles qui l'environnent, serait, selon quelques voyageurs, le misérable reste. Sur les débris de la puissance des empereurs d'Orient qui lui ont succédé, on voit s'élever une série d'Etats arabes, dont les discordes et les guerres civiles préparent la chute, et font passer la plus grande partie de ces pays sous la domination des Ottomans. Parmi ces Etats se distinguent par leur importance : les monarchies des *Aglabites* et des *Edrissites*, qui pendant quelque temps se partagèrent les anciennes possessions des Romains dans cette partie de l'Afrique; celle des *Almoravides* ou *Marabouths*, fondée par le fanatique Aboubekhr vers la moitié du XIe siècle, si puissante sous son successeur Youssouf, lorsque l'empire du Mogreb embrassait presque toute la région Atlantique, une partie du Soudan et les principaux Etats mahométans de la presqu'île Hispanique; celle des *Almohades* ou *Mouahédins*, fondée par un autre fanatique, nommé Abdalmoumen, vers le milieu du siècle suivant, aussi puissante et presque aussi vaste que la précédente. C'est sur les débris de ces monarchies arabo-africaines, que s'est élevé l'empire actuel de Maroc, ainsi que les autres Etats barbaresques qui reconnaissent la suprématie religieuse et politique du sultan ottoman, à l'exception d'Alger, une des belles conquêtes de la France. Le géographe signale encore dans cette région le théâtre principal du fameux périple d'Hannon, que des admirateurs trop zélés de l'antiquité ont voulu étendre jusqu'au centre de la Guinée, mais que des géographes beaucoup plus savants ont su, de nos jours, réduire à ses véritables limites; il y voit aussi le théâtre de l'importante expédition de Cornelius Balbus, qui, sous Auguste, traversa le Sahara et triompha des Garamantes, et celle de Suétonius Paulinus, qui, sous Claude, fut le premier général romain qui conduisit une armée au delà de l'Atlas.

Sans tenir compte ni des langues parlées anciennement par les *Mauritaniens*, les *Numides*, les *Gétules*, les *Garamantes* et autres peuples, éteintes depuis longtemps, et qu'on peut regarder comme la souche de laquelle dérivent les idiomes actuels formant la famille atlantique, ni des langues turque et arabe que parlent des peuples appartenant aux familles turque et sémitique, on a classé comme il suit les idiomes que l'ethnographie signale dans cette région. Les philologues les regardent comme autant de dialectes d'une même langue.

BERBER ou AMAZIGH, parlé en plusieurs dialectes par les *Amazigh* (284), improprement appelés *Berber*, *Barbar* ou *Berebber*, nommés aussi *Schila* et *Schuluh*. Ils occupent les hautes vallées de l'Atlas et partie des plaines dans les Etats de Maroc, d'Alger et de Tunis, où ils vivent divisés en plusieurs tribus dont la plupart sont indépendantes. L'Atlantique propre nous paraît offrir au moins deux dialectes principaux très-différents : l'*amazigh propre*, parlé en plusieurs sous-dialectes par les Amazigh dans les provinces du nord de l'empire de Maroc. On les trouve surtout dans la province de Rif, dont les terribles *Errifi* tirent leur nom; d'autres tribus moins farouches s'étendent des confins de cette province jusqu'aux environs de Fez et Mequinez, où elles occupent les montagnes et les plateaux, tandis que d'autres vivent dans la partie moyenne de l'Atlas. Leurs principales tribus, outre les *Errifi*, sont les *Gomera*, dans la province de Rif; les *Gayroan*, dans les environs de Fez; les *Timous*, dans l'Atlas depuis Mequinez jusqu'à Tedla; les *Chavoya*, de Tedla jusqu'à Duquella, les *Michboya*, de Maroc vers le Sud. Le *Schowiah*, parlé en plusieurs sous-dialectes par les *Kabyles*, *Cabali*, *Gebali* ou *Cabaili* (285); selon Shaw et Venture, ils vivent dans les montagnes et dans une partie des plaines des Etats de Tunis et d'Alger, ainsi que dans l'île de Girbé et à Monastir. Leurs principales tribus dans l'état d'Alger, selon Venture, sont : les *Felillat* ou *Mellil*, dans le district de Sebeau, à environ 18 lieues à l'est d'Alger; de *Mouattacas*, souvent en guerre contre les Felillat leurs voisins; les *Zevoava*, à deux petites journées de Bonne; les *Elbereni*, qui sont les plus puissants de ceux qui demeurent à l'ouest d'Alger. Selon Vater, l'idiome de ces Kabyles serait en partie formé sur les restes de l'ancien numide, opinion, selon nous, bien plus probable que celle de plusieurs savants qui le considèrent comme du carthaginois corrompu. Le schowiah diffère tellement dans ses mots de l'amazigh ou tumazegh, qu'on pourrait bien le regarder comme une langue sœur; on pourrait presque en dire autant du dialecte que parlent les *Mozabis*. Ces derniers vivent dans un pays environné de hautes montagnes à vingt journées au sud d'Alger. Selon Shaler, ce peuple forme une

(284) Signifie en berber *noble, maître.*

(285) Mots qui signifient *tribu.*

Digitized by Google

petite république divisée en cinq districts nommés Gardica, Birigan, Vargala, Engensa et Nadrama. Ils sont industrieux, et ce sont eux qui tiennent tous les bains et les moulins à Alger. Le berber forme ses cas à l'aide des prépositions (286), et le pluriel de ses substantifs diffère beaucoup du singulier; la conjugaison ressemble beaucoup à celle des langues sémitiques. C'est aussi à l'arabe que cette langue a emprunté les mots équivalents à *mer*, *ondes*, *villes*, etc., et tous ceux relatifs à la religion, aux arts, ainsi que tous ceux qui se rapportent à des idées abstraites et qui expriment les nombres supérieurs; elle leur donne une terminaison amazigh en mettant un *t* au commencement et à la fin du mot; par exemple : de *macas*, qui en arabe veut dire *ciseau*, elle fait, selon Venture, *temacast;* de même, elle emprunte à l'arabe des épithètes qui lui manquent, et se les approprie en les faisant précéder de la syllabe *da;* ainsi de *cadim*, ancien, elle forme le mot amazigh *dacadim*. Nous remarquerons aussi que cette langue abonde en grasseyements comme l'arabe, et qu'on y trouve souvent le *theta* grec ou le *th* dur des Anglais, ainsi que le *j* pur usité des Français, des Persans, des Turks et des Russes (287). Les tribus amazigh les moins sauvages, ainsi que les autres appartenant à cette famille, écrivent leur langue avec le caractère arabe *magrebi*, auquel on a ajouté trois lettres de l'alphabet persan pour exprimer des sons particuliers (288). *Voy.* Berbères.

Touarick, parlé par les *Touaricks*, *Touariks*, *Tuareks*, qui sont les *Terga* de Léon Africain. Ce peuple nombreux et guerrier occupe toute la partie moyenne du Sahara depuis les confins des pays habités par les Berbers de Maroc, d'Alger et de Tunis et les Arabes de Tripoli jusqu'à Tombouctou et Bornou, et depuis les confins des pays parcourus par les Maures occidentaux du désert jusqu'à ceux des Tibbos. La plupart des Touariks vivent en nomades. Partagés en un grand nombre de tribus encore très-peu connues, ils sont, depuis les Carthaginois et les Romains, les conducteurs des caravanes, les courtiers et en partie même les marchands qui font le commerce actif et régulier, qui de temps immémorial se fait entre le nord et le centre de l'Afrique. Leurs principales tribus paraissent être : les *Kollooy* ou *Kollewi*, qui dominent dans la vaste oasis d'Asben, qui paraît former un royaume puissant et dont dépendent plusieurs autres moins considérables, ainsi que les pays de Samfarat ou Zanfara et de Gouber; les *Hhadjara*, à l'est des précédents; les *Tagama*, sur les confins du Soudan; les *Matkara*, etc., etc. Les Touaricks habitent aussi une partie des oasis du Fezzan (à Sokna, etc.) et de Ghadames, dépendantes du dey de Tripoli; le pays d'Ahir, dont la capitale est Açoudi; les petites oasis de Gazer, de Tagazy et Djennet, ainsi que le pays de Twart, Tawat ou Touat, et la république olygarchique de Grhaat. Dans la capitale de cette dernière, on tient tous les ans une foire fréquentée par un grand nombre de tribus du Sahara. On dit qu'une grande partie de la population de Tombouctou et de Haoussa est composée de Touaricks, qui se trouvent aussi en beaucoup d'autres endroits du Sahara et du Soudan. On connaît encore très-peu cette langue, qui passe parmi ceux qui la parlent comme la plus ancienne du monde; les Touaricks en sont très-fiers, et prétendent même que Noé la parlait de préférence à toute autre! Ce peuple est presque toujours en guerre avec ses voisins auxquels il enlève un grand nombre d'esclaves.

Tibbo, par les *Tibbos*, qui occupent toute la partie orientale du Sahara, et sont répandus dans la partie nord-est du Soudan. Ils sont divisés en plusieurs tribus, parmi lesquelles les suivantes paraissent être les principales : les *Tibbos de Bilma*, qui demeurent entre le Fezzan et l'empire de Bornou; ils vivent au milieu de peuples entièrement nègres, et leur chef demeure à Dirke. Plusieurs de leurs tribus errent avec leurs bestiaux dans les déserts qui s'étendent depuis Tegherri jusqu'à Bilma; pauvres et hospitaliers, ils entretiennent les puits, et ne demandent aux passants qu'une légère rétribution; ce sont leurs tribus qui sont le plus exposées aux incursions et aux violences des belliqueux Touaricks. Les *Tibbos de Borgou* ou *Birgou*, dont le chef-lieu paraît être Yen. Selon les relations des Arabes, les femmes seraient en commun chez ce peuple abruti, dont une grande partie est encore idolâtre et n'a aucune sorte de culte. Les *Tibbos-Rechadeh* ou *Tibbos des Rochers*, ainsi nommés parce que plusieurs de leurs tribus vivent dans des cavernes; il paraît que leur chef demeure à Abo. Les *Tibbos d'Arna*, qui

(286) M. Newman, de Londres, admet des cas formés au moyen de préfixes. Ce même grammairien croit découvrir l'article défini dans le *w* préfixe de la plupart des noms masculins, et dans le *t* préfixe des noms féminins. La formation du pluriel est fort irrégulière. Beaucoup de noms ont à ce nombre une racine différente de celle du singulier.

(287) La prononciation du berber est très-dure, surtout chez les habitants des montagnes. L'articulation gutturale que les Arabes désignent par leur *ghâin* y domine.

(288) Valère Maxime parle d'un alphabet particulier aux Numides, que l'on désespéra longtemps de retrouver et qui paraît presque complétement déchiffré aujourd'hui. Les premières études en ont été faites sur une inscription bilingue, découverte à Thongga, dans la régence de Tunis, en 1631. Cette inscription a été analysée et lue récemment par M. de Saulcy (*Journ. asiat.*, fév. 1843, et la *Revue archéol.* de nov. 1845.)

Un fait bien curieux, relatif à l'alphabet des Berbères, c'est la découverte qui a été faite, dans un tumulus indien, élevé sur les bords de l'Ohio, d'une pierre écrite, sur les vingt-deux caractères de laquelle cinq ont été identifiés par M. Jomard avec autant de lettres des Touaricks (1845).

Les Berbères ont des contes en prose et des chants en vers, dont quelques-uns ont été recueillis par M. Delaporte, ancien consul de France à Mogador.

Digitized by Google

demeurent à l'est des Borgou. On trouve, en outre, plusieurs tribus de Tibbos nomades dans le Bahr el Gazel, pays qui paraît être situé au nord-est de l'empire de Bornou et sur les confins septentrionaux de ce même Etat; d'autres vivent à Gatrone, ville du Fezzan. Cette langue a beaucoup de consonnes, et les sons représentés par nos lettres *l* et *s* y sont très-fréquents. Selon les habitants d'Audjelah, les dialectes des Tibbo Febabo et des Tibbo Borgou ressemblent au gazouillement des oiseaux.

ATLANTIQUE-ARABISÉ OU AMAZIGH-ARABISÉ, dénominations sous lesquelles nous proposons de comprendre provisoirement les jargons mêlés d'arabe et d'amazigh que parlent plusieurs tribus nomades des parties occidentale et méridionale du Sahara et les habitants de quelques oasis de ses parties orientale et septentrionale. Cette langue encore inconnue, que l'on regarde généralement comme une subdivision du dialecte maure, est une langue très-mélangée qui en diffère beaucoup, et qui nous paraît tenir le milieu entre l'arabe et l'amazigh. Outre beaucoup de mots arabes, cette langue a adopté les formes et la syntaxe arabes. Nous proposons d'y distinguer provisoirement les trois dialectes suivants : *Maure amazigh*, parlé par plusieurs tribus des *Maures*, qui errent dans les parties occidentale et méridionale du Sahara; l'état imparfait de la géographie et de l'ethnographie de ces contrées ne nous permet encore d'en nommer aucune avec précision. Le *syouah*, parlé par les indigènes de l'oasis de ce nom; ce dialecte, selon Scholz, est très-chargé de sons gutturaux. Selon Belzoni, les habitants de la petite oasis parleraient entre eux ce même dialecte. L'*audjelah*, parlé par les indigènes de l'oasis de ce nom. Nous remarquerons que presque tous les individus qui parlent cette langue parlent aussi l'arabe, ce qui a donné lieu à plusieurs méprises et aux contradictions que l'on trouve parmi les voyageurs à l'égard de la nature de l'idiome que parlent toutes ces peuplades.

CHELLOUH, TAMAZIRCK OU AMAZIRCKT, par les *Chellouhs* ou *Shelluhs* au sud et à l'est de Maroc dans les pays de Draha ou Dara, de Haha, de Susa et autres endroits de cet empire en deçà et au delà de l'Atlas. Cette langue a, selon M. Jackson, beaucoup d'affinité avec l'amazigh-arabisé de Siouah et avec le guanche. Les principales tribus shelluh sont les *Idaulit*, les *Ait-Atter*, les *Stuka* ou *Schtuka*, les *Kitiwa*, les *Emsekina* ou *Msegina*, les *Elala*, etc., etc. La plupart sont indépendantes de l'empire, et soumises à des chefs héréditaires qu'elles nomment *amrgar*.

GUANCHE. Des analogies frappantes signalées par un éminent philologue entre les idiomes que parlent les indigènes de cette région (289) et ceux que parlaient autrefois les Guanches, les anciens habitants des Canaries, ramènent ce peuple célèbre, détruit par le glaive impitoyable des premiers conquérants espagnols, dans le domaine ethnographique de ce groupe. Dépouillé de tout ce qui appartient aux brillantes fictions mythologiques et à l'exagération de ses enthousiastes admirateurs qui les premiers nous l'ont décrit dans de nombreux récits, ce peuple nous présente encore, dans ses usages et dans la géographie des îles, où pendant tant de siècles il vécut ignoré du reste du monde, assez de traits importants pour mériter de figurer dans ce tableau. La taille élancée et la grande force musculaire des Guanches, si vantées par les anciens auteurs, nous autorisent à regarder ce peuple comme les *Patagons* de la géographie classique; la parfaite conservation et l'affublement de ses momies nous offrent à l'extrémité du monde connu des anciens cet usage si remarquable d'embaumer les morts, propre presque exclusivement aux Egyptiens; tandis que les cordelettes et les petits disques, qui parfois leur sont attachés, nous présentent quelque chose qui ressemble aux fameux quippus des Péruviens, des Mexicains et des Chinois (290). D'un autre côté, ses institutions politiques nous retracent le système féodal de l'Europe au moyen âge, qu'on retrouve établi, depuis un temps immémorial, sur les hautes plaines de l'Asie centrale et dans presque tout le monde maritime; et son habitude singulière de donner à une femme plusieurs maris nous rappelle la polyandrie, qu'on croyait naguère n'être en usage qu'au Tibet, mais que des voyageurs dignes de foi ont retrouvée depuis dans d'autres régions, au nord de l'Inde, à Ceylan, dans le Decan, sur les bords de l'Orénoque et en quelques autres endroits de l'Amérique et jusqu'au centre de la Polynésie. Presque toutes les îles de l'archipel des Canaries offrent en particulier quelque trait digne d'être signalé. Celle de Ténériffe nous présente le siége principal des Guanches et le pic majestueux qui fut réputé pendant longtemps comme la plus haute montagne du monde, et auquel le savant Riccioli n'assignait pas moins de deux fois et demie la hauteur du Chimboraço. Canarie est remarquable par le nom qu'elle donne à toutes les autres et par sa fertilité prodigieuse. Palma l'est autant sous ce rapport que par le premier méridien qu'y transporta l'astronome Riccioli, innovation qui fut la source de mille erreurs et qui augmenta sans nécessité les difficultés de la géographie. Gomère est renommée par la ridicule vanité de quelques savants indigènes, qui attribuent sa découverte et sa première population à Gomer, fils de Japhet, et pour avoir offert à l'immortel navigateur

(289) Toutefois nous devons dire que M. Macédo, de Lisbonne, a soutenu, dans un mémoire fort ingénieux qu'il a communiqué à la Société royale géographique de Londres, que la langue des Guanches était différente de celle des autres îles, et différente aussi du dialecte berbère. Ce sujet demande de plus amples éclaircissements.

(290) Blumenbach a cru découvrir quelque ressemblance dans le système d'ornements des momies guanches et celui des momies égyptiennes.

Digitized by Google

italien une relâche dans sa mémorable expédition, qui dota l'univers d'un nouvel hémisphère. Lancerote est remarquable par la grande civilisation de ses anciens habitants, réputés les plus policés de tout l'archipel, et par la grande muraille qui, semblable à celles élevées par les Romains au nord de l'Angleterre et en Ecosse, par les Persans dans le Caucase, par les Pérouviens et les Chinois dans leurs empires, séparait les possessions des deux petits Etats rivaux entre lesquels elle était partagée. Enfin, l'aride îlot, connu sous le nom d'*Ile de Fer*, jouit d'une célébrité encore plus grande par ses deux fontaines merveilleuses citées par Pomponius Mela, dont le Tasse a su tirer une si belle allégorie dans son admirable poëme, et à la recherche desquelles de graves auteurs n'ont pas rougi de consacrer de longues veilles; par son *garoé*, arbre célèbre par les contes merveilleux auxquels il a servi d'étoffe, mais qui, comme tant d'autres phénomènes naturels, exagérés ou déguisés par des circonstances invraisemblables ajoutées par l'ignorance, peut très-bien avoir fourni de quoi désaltérer le petit nombre des habitants de cette île, qui est sans contredit un des points les plus importants de la terre, ayant été, depuis Ptolomée jusqu'à Riccioli, l'endroit du globe par lequel tous les géographes faisaient passer leur premier méridien.

Le GUANCHE fut parlé jadis en plusieurs dialectes par les *Guanches*, qui étaient les anciens habitants des îles Canaries, peuple qui s'est entièrement éteint depuis deux siècles. Au commencement du XVIIe siècle, on ne trouvait plus à la Candelaria et à Guimar que quelques vieillards de cette intéressante nation. Les Guanches étaient partagés en plusieurs petits Etats presque toujours en guerre les uns contre les autres. Le peuple qui les a remplacés descend des Espagnols et en très-petite partie des Normands. Ces nouveaux insulaires, comme les Biscayens et les Catalans en Espagne et les naturels des Açores et du Minho dans le royaume de Portugal, se distinguent par un esprit inquiet et entreprenant qui les a conduits partout où il y a des établissements espagnols et portugais, depuis le Chili et la Californie jusqu'aux Philippines et aux Mariannes. Il est bon aussi d'observer que c'est surtout aux Canaries et aux quatre autres peuples que nous venons de nommer, que sont dûs en grande partie les progrès de l'agriculture dans les vastes établissements d'outre-mer espagnols et portugais. *Voy.* BERBÈRES.

TABLEAU POLYGLOTTE DE LA FAMILLE ATLANTIQUE.

ATLANTIQUE PROPRE, *Berber* de l'Etat d'Alger.
Tamazegh de l'empire de Maroc.
Schowiah de l'état de Tunis.
ERTANA OU TOUARICK de *Sockna*.
TIBBO de *Gatrone*.
ATLANTIQUE ARABISÉE de *Siwah*.
SHELLUH OU CHILHA.

	Orthographe.	*Soleil.*
1	française	tefoukt
2	danoise	tafogt
3	anglaise	taphoute; kylah
4	anglaise	tefookt
5	anglaise	tooggoo
6	française	itfuet
7	anglaise	(attuet)

	Lune.	*Jour.*	*Terre.*	*Eau.*	*Feu.*
1	tiziry	vas	teghounits	aman; eman	timis
2	aiur	azal	akal	aman	»
3	tizeer; youle	»	elkaa; tamout	amam	»
4	tajeeri	azill	»	aman	timsi
5	aowree	»	»	ace	oonee
6	tajeri	»	egidi	aman	limsi
7	»	ghoss	berr	»	aphougo

	Père.	*Mère.*	*Œil.*	*Tête.*	*Nez.*
1	bâbâ	yemma	thitt	ikhf; acaroui	inzer
2	»	mamma	tit	agaio	enchar
3	»	»	allen	fouse	anserne
4	teeat	ighroui	luckshum	eemi	»
5	»	»	ooaa	dafoo	tcha
6	abban	»	tayoun	akhfé	tenzert
7	dadagh; babbagh	ymma; mamma	elu; awin; tetten	eaghph	chunfur

	Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Pied.*
1	imi	ilis	oughol	efous	adar; oudar
2	ami	»	»	aflus	adar
3	emee	»	ouglan	afuse	thareet
4	foos	»	tishkunt	idgen	sunn
5	inchee	»	»	awana	tibbi
6	ombô	ellesa	takmas	teidin	tar
7	eemoough	»	»	aphoose	»

Digitized by Google

	Un.	*Deux.*	*Trois.*	*Quatre*	*Cinq.*
1	yavan; ianivet	sin; sinat	kerat	kouz	semmeus
2	jen	sin	karad	kuz	semus
3	ewan	seen	»	»	»
4	shard	»	»	»	»
5	trono	chew	agozoc	tuzzaw	fo
6	»	»	»	»	»
7	yeau	seen	crat	koost	summost

	Six.	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix.*
1	sedis	(set)	(taou)	deza	meran
2	sadis	sa	dtemt	adtza	meran
3	»	»	»	»	»
4	»	»	»	»	»
5	dessee	tootoosoo	oossoo	issee	mordum
6	»	»	»	»	»
7	sutheast	sad	tempt	tzau	murrow

ATLAS. *Voy.* ATLANTIQUE.

ATTIQUE. *Voy.* GRECQUE.

AUSONES. *Voy.* ITALIQUE.

AUSTRALE (RÉGION) DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE. — De même que l'extrémité australe de l'ancien continent nous offre, à côté des beaux Caffres et des Hollandais à formes athlétiques, les hideux Boschimens, de même la pointe australe du nouveau nous présente, à côté des habitants courts et trapus de la Terre de Feu, les *beaux* hommes de la race moluche et les *géants* de la Patagonie. Ce coin du globe, si disgracié sous le rapport physique, dans la partie qui porte cette dénomination, est justement la patrie de quelques tribus dont la taille dépasse de beaucoup celle de tous les autres peuples de la terre. Ce phénomène, dont on ne peut plus raisonnablement révoquer en doute l'existence, forme le trait le plus caractéristique de cette région, qui offre dans son extrémité australe les contrées habitées les plus méridionales de tout le globe, et sur laquelle la civilisation, assez avancée et toute particulière des Araucans, et l'abrutissement des misérables Pecherais et d'autres hordes sauvages jettent un nouvel intérêt. Cette région offre aussi au géographe une série de volcans en activité, dont quelques-uns figurent parmi les plus hautes montagnes de l'Amérique, tandis que d'autres sont les plus méridionaux que l'on connaisse; elle lui présente le détroit de Magellan, qui est le plus long et le plus célèbre de tous, et dont le nom lui rappelle l'intrépide navigateur qui, en le découvrant, exécuta la première circumnavigation de la terre; elle lui signale enfin, dans le *Coreovado*, qui s'élève majestueux sur la côte du continent vis-à-vis l'île Chiloé, le point culminant de tout l'hémisphère austral au delà du 42e parallèle.

Ses confins sont : au *nord*, en deçà des Andes, l'embouchure de la Plata, le Saladillo et les vastes plaines qui s'étendent au sud des établissements espagnols de l'ancienne vice-royauté de Buénos-Ayres, et au delà des Andes, le désert d'Atacama, qui sépare le Chili du Pérou; à l'*ouest* et au *sud*, le Grand-Océan; à l'*est*, l'Océan Atlantique. Dans ces limites cette région embrasse tout le Chili, l'extrémité méridionale des terrains regardés comme faisant partie de la vice-royauté de Buénos-Ayres, la région qu'on se plaît à nommer Patagonie, l'archipel magellanique ou de la Terre de Feu, l'archipel de la Mère de Dieu et ceux de Chonos et de Chiloé.

A l'exception du bel idiome chilidugа, on ne sait presque rien des langues parlées dans cette région. On a toutefois hasardé la classification suivante qui est provisoire : PECHERAIS, PATAGONE, TEHUELHET, CHILIENNE et PUELCHE. *Voy.* ces mots.

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES DE LA RÉGION AUSTRALE DE L'AMÉRIQUE.

FAMILLE CHILIENNE. ARAUCAN OU CHILIEN PROPRE. PATAGON, *du port Saint-Julien.*

	Orthographe.	*Soleil.*
1	espagnole	antu
2	espagnole	calexchem

	Lune	*Jour.*	*Terre.*	*Eau.*	*Feu.*
1	euyen	antu	tue	co	cuthal
2	»	»	»	holi	gialeme

	Père	*Mère.*	*Œil.*	*Tête.*	*Nez*
1	chao	papai	ge	lonco	yu
2	»	»	oter	her	or

	Bouche.	*Langue*	*Dent.*	*Main.*	*Pied.*
1	un	keun	voru	kuu	namum
2	chiau	scial	for	chene	ti

	Un.	*Deux*	*Trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	kiñe	epu	kula	meli	kechu
2	»	»	»	»	

Digitized by Google

	Six.	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix.*
1	kayu	relghe	pura	aiila	mari
2	»	»	»	»	»

AUSTRALIENNES (Langues) ou IDIOMES MALAIS AUSTRALIENS, division de la famille des langues malaises. On signale les idiomes suivants :

1° Malais-le-maire, parlé par quelques tribus de la Nouvelle-Guinée.

2° Moyse, par les naturels de cette petite île située près de la côte septentrionale de la Nouvelle-Irlande.

AUSTRALIENNES (Langues), groupe de la division des langues des Nègres océaniens. Les langues australiennes proprement dites comprennent tous les idiomes parlés dans le continent austral ou Nouvelle-Hollande et dans les petites îles qui en sont des dépendances géographiques. On y distingue les langues suivantes, qui n'ont offert jusqu'à présent aucune analogie, ni entre elles ni avec les autres idiomes connus.

1° Sidney, parlée en plusieurs dialectes très-différents par les tribus qui errent dans les environs de Sidney et sur les bords du Hawkesbury. Selon M. Collins cette langue est harmonieuse et expressive, et plusieurs de ses sons peuvent être rendus par les caractères anglais, dont il lui manque ceux exprimés par l'*s* et le *v*. Le dialecte parlé sur les bords du *Hawkesbury* diffère beaucoup de celui de *Sidney*. Les sauvages, qui parlent cette langue, sont très-abrutis; ils coupent les deux premières phalanges du petit doigt de la main gauche aux femmes, et arrachent une dent aux jeunes gens; ils se colorent la figure en blanc et rouge; ils n'ont qu'une faible idée d'une existence future, et, ce qui est plus singulier, ils croient comme les Alforèses de l'île de Ceram qu'à leur mort ils retournent aux nuages, d'où ils prétendent être originairement descendus. Ces nègres, dont la teinte peut être comparée à celle du café au lait foncé en couleur, offrent d'après les intéressantes observations faites par le docteur Garnot, la variété humaine dont l'angle facial est le plus aigu, ne différant presque pas de celui de l'orang-outang. Aussi montrent-ils moins d'aptitude à s'instruire que les autres peuples connus.

2° Port-Stephens, par une tribu qui erre dans les environs du port de ce nom, dans la Nouvelle-Galles méridionale.

3° Lac-Wallis, par des tribus assez nombreuses, qui demeurent dans les environs du lac de ce nom, non loin du cap Hawke dans la Nouvelle-Galles méridionale. Ces sauvages ont un grand nombre de bateaux sur lesquels ils pêchent.

4° Hasting, par des tribus assez nombreuses, qui demeurent sur les bords du fleuve de ce nom, dans la Nouvelle-Galles méridionale.

5° Baie de la Verrerie (Glass-House), par une tribu qui erre dans les environs de la baie de ce nom, dans la Nouvelle-Galles méridionale. Cette peuplade abrutie ressemble singulièrement par sa laideur aux difformes sauvages demi-singes de Mallicolo.

6° Endeavour-Parkinson, par une tribu qui erre dans les environs de la rivière Endeavour, dans la Nouvelle-Galles méridionale.

7° Port-Western, par des tribus assez nombreuses, qui demeurent dans l'extrémité australe de la Nouvelle-Galles méridionale près du port Western. Ces sauvages, d'un caractère féroce et inhospitalier, sont moins hideux et moins abrutis que les autres; ils vivent dans des hameaux sous les ordres de chefs, qui se peignent en rouge, blanc et jaune, et se font porter sur les épaules de leurs sujets.

8° Baie du Géographe, par une tribu très-farouche, qui erre dans les environs de la baie de ce nom dans la Terre de Leuwin.

9° Terre de Witt-Dampier, par une tribu de la Terre de Witt, vue par Dampier. Ces sauvages sont très-laids; ils ont les membres très-longs et décharnés et la tête excessivement grosse; il leur manque, à tous, deux dents de la mâchoire supérieure; ils vivent presqu'exclusivement de poisson, et couchent en plein air à la manière des brutes.

10° Lachlan's-Oxley, par des tribus de l'intérieur du continent austral, qui errent à l'ouest de Bathurst le long du fleuve Lachlan.

Tous les voyageurs nous représentent sous des traits hideux les naturels de l'Australie, sur quelques points qu'ils les aient observés; leurs grosses pommettes, un front fuyant, la saillie de leur énorme maxillaire supérieure, leur moustache et leur barbe crépues, l'énorme ouverture de leur bouche, les rides épaisses qui sillonnent leur face, tout cela forme un masque repoussant et dont nul animal ne fournit d'exemple. Leur chevelure en longues mèches tournées généralement en tire-bouchon leur fait une tête énorme, qui contraste d'une manière désagréable avec la maigreur de leurs membres. Enfin leur gros ventre flasque et pendant ajoute encore à la laideur de cet ensemble pauvre et mal fait (291). Leur condition spéciale et intellectuelle paraît être le dernier terme de la dégradation humaine. Par l'étude des dialectes, quelques éthnologues croient avoir retrouvé dans l'archipel de Timor des traces de l'origine de la race australienne, et se flattent même de découvrir dans quelle direction ce continent de l'Australie s'est peuplé, en recherchant les lignes suivant lesquelles les différents dialectes d'une même langue-mère se sont propagés.

(291) *Annales maritimes*, n° 105, juin 1844.

Digitized by Google

Il est évident que si l'un des dialectes de la côte septentrionale se trouvait coïncider avec un de ceux de la côte méridionale, la ligne de migration d'un point à un autre pourrait être regardée comme très-approximativement déterminée, y ayant une grande probabilité que le continent s'est peuplé du nord au sud et que les migrations ont suivi les côtes ou les grands cours d'eau. Une autre question s'élève, c'est celle de l'avenir de la race australienne. Que gagnera cette race malheureuse au contact de l'Europe? Va-t-elle se transformer sous le souffle de la civilisation, ou bien, comme les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, est-elle condamnée à disparaître peu à peu devant les développements de l'activité européenne? Cette question semble déjà résolue, mais dans ce dernier sens. *Voy.* l'Introduction, § IV.

AUSTRO-SIBÉRIEN. *Voy.* TURK.

AUTRICHIEN. *Voy.* TEUTONIQUE et RUSSO-ILLYRIENNE.

AUVERGNAT. *Voy.* ROMANES.

AVARES. *Voy.* OURALIENNE.

AWARES. *Voy.* LESGHIENNE.

AXUMITE. L'une des branches de la division des langues sémitiques, l'abyssinique (*voy.* ce mot). L'axumite comprend :

1° LE GHEZ ANCIEN OU AXUMITE, parlé jadis dans tout le puissant royaume d'Axum et à sa cour, ainsi qu'à celle de Saba dans l'Yémen, pendant la domination abyssinique dans ce royaume. Eteinte depuis longtemps, c'est la langue lithurgique et celle dans laquelle sont écrits les anciens livres des Abyssins. Les tribus *Agaazi* en parlent encore un dialecte très-corrompu. Sa grammaire a la plus grande ressemblance avec celle de l'Arabe, et la moitié de ses mots sont arabes. Il n'est en réalité qu'un dialecte de l'arabe : les particularités qui distinguent l'arabe de toutes les autres langues sémitiques, les pluriels brisés, le mécanisme des cas et des voyelles finales, certaines formes du verbe, s'y retrouvent en ce qu'elles ont d'essentiel. Par sa physionomie extérieure, le ghez semble se rapprocher de la simplicité de l'hébreu; il possède d'ailleurs un assez grand nombre de racines qui, appartenant également à l'hébreu et à l'araméen, ne figurent pas dans le vocabulaire arabe. Tout cela rattache le ghez ou plutôt l'himyarite, à un état fort ancien des langues sémitiques. La prononciation seule s'écarte des analogies sémitiques; quelques lettres sont fort dures et presque impossibles à prononcer pour tout autre qu'un Abyssin.

Le ghez a un alphabet particulier composé de 26 consonnes et de 7 voyelles, considéré communément comme un syllabaire de 182 caractères qu'on écrit de gauche à droite. (*Voy.* ABYSSINIQUE.) La littérature ghez, qui est tombée en décadence depuis bien des siècles, est la plus riche, la plus ancienne et la plus importante de toute l'Afrique, quoique bien inférieure à l'arabe et même à l'ottomane; on peut la considérer comme la seule africaine; toutes les autres, la cophte ou égyptienne exceptée, étant étrangère. La littérature ghez, telle qu'elle nous est connue, se compose d'environ deux cents ouvrages, presque tous traduits du grec ou de l'arabe. Dans l'état actuel des études, il est impossible d'établir une chronologie rigoureuse entre ces monuments divers ni de déterminer l'âge et le caractère de leur style.

2° LE GHEZ MODERNE OU TIGRÉ (TUGRAY), dérive du ghez ancien dont il a conservé l'alphabet et la grammaire. Sa prononciation est la plus dure de tous les idiomes sémitiques. Cette langue est parlée dans presque tout le royaume de Tigré ou Tugray, démembré de l'empire d'Abyssinie. Quoique le ghez moderne, depuis le XIVe siècle ne soit plus la langue dominante à la cour de Gondar, elle est toujours restée la langue littéraire des différents Etats qui se sont élevés sur les ruines de l'empire d'Abyssinie, où l'on parle la langue amharique (*Voy.* ce mot). Le *hansa* de Seetzen, parlé dans la province de Hansa, est évidemment un de ses dialectes, ou du moins une langue-sœur.

AZTÈQUES. *Voy.* MEXICAINE.

B

BABEL, époque de sa construction fixée par ses monuments. *Voy.* CUNÉIFORMES.

BABYLONE, études des inscriptions cunéiformes. *Voy.* CUNÉIFORMES. — Influence des arts babyloniens sur l'art grec, etc. — *Voy.* note XII, à la fin du volume.

BALABANDI. *Voy.* MAHRATTE.

BALI. *Voy.* PALI.

BALLANCHE, cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

BALMÈS, cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

BARBARES. — Les Grecs et les Romains donnaient ce nom à toutes les nations qui étaient étrangères à leur civilisation. Ce mot vient des mots grec et latin βάρβαρος et *barbarus*, qui paraissent eux-mêmes dériver du sanscrit *varwaras*, venant de la racine *hvri*, tourner, friser; *varwaras* signifie en effet les *hommes aux cheveux crépus;* c'étaient des nègres papous qui occupaient l'Inde lorsque les Aryas y descendirent pour en faire la conquête.

§ I. Au Ve siècle, le mot *barbare* servit de terme générique pour désigner les peuples qui envahirent l'empire romain, Goths, Van-

Digitized by Google

dales, Suéves, Alains, Gépides, Huns, Hérules, Allemands, Bourguignons, etc. Les Francs ne furent pas compris sous cette appellation; ils ne pouvaient l'être. Elle entraînait en effet l'idée d'habitudes sociales et de mœurs qui n'étaient point celles des Francs. Ces derniers d'ailleurs ne prirent point part à l'invasion; ils essayèrent au contraire de l'arrêter, et ils en furent sur le Rhin les premières victimes. Les barbares du ve siècle étaient ceux que, quelques centaines d'années auparavant, on connaissait sous le nom de Scythes. Ce n'est pas ici le lieu de parler des révolutions qui changèrent, à plusieurs reprises, l'état social de ces nombreuses populations; il suffit de noter ici qu'elles avaient en grande partie conservé les mœurs de temps primitifs; elles étaient encore en quelques sortes au premier âge de l'humanité; elles étaient soit à peu près, soit tout à fait nomades; quelques-unes faisaient leur séjour dans les bourgades temporaires; la plupart habitaient soit sur des chariots, soit sous la tente; mais lorsqu'elles faisaient une expédition, elles avaient également pour habitude de marcher en corps de nation, emmenant sur des chariots leurs femmes, leurs enfants et toutes leurs richesses. Chaque nation était formée de diverses tribus dont tous les membres se considéraient comme unis par les liens du sang, comme formant une même famille et comme descendant d'un même père. Si l'on prend le système social établi chez les Goths comme exemple de celui qui régnait chez les barbares en général, on trouve que, parmi ces tribus, il y en avait qui étaient considérées comme possédant de naissance une supériorité particulière sur toutes celles qui formaient la nation, et dans chaque tribu on obéissait aux habitudes d'une hiérarchie héréditaire. Ainsi le nom de Goth était celui d'une tribu supérieure dont il rappelait l'origine céleste. Les Goths étaient divisés en deux hordes, les Ostrogoths et les Visigoths, c'est-à-dire en Goths orientaux et en Goths occidentaux. Les Ostrogoths choisissaient leurs chefs dans la famille des Amales, qui, disaient-ils, descendaient directement des fondateurs de la nation; on leur donnait le nom de *Ases*, c'est-à-dire de dieux ou de demi-dieux. Les Visigoths élisaient leurs chefs dans une famille moins distinguée, c'était celle des Balthes. Il est probable que chacune des tribus qui composaient une nation, et chacune des familles ou hordes qui composaient une tribu, tirait son origine de quelque service spécial dont elle était héréditairement chargée, ou de quelque fonction accomplie dans un temps quelconque par les premiers de la race. Ainsi, la division en Ostrogoths et en Visigoths, qui indique bien positivement une distribution purement territoriale, ayant sans doute pour but la défense du sol national des deux côtés où il était principalement menacé, l'est et l'ouest, cette division était devenue héréditaire; elle avait engendré deux tribus, ayant chacune des chefs et même des intérêts à part. Ammien Marcellin nous a conservé les noms de la subdivision des Grutingues chez les Ostrogoths et des Tervingues chez les Visigoths. Procope appelle nations gothiques les Vandales, les Gépides et les Alains. Doit-on inférer de ces paroles que ces peuples étaient des subdivisions ou des tribus de la nation gothique? Doit-on au contraire considérer cette affirmation comme une généralisation purement arbitraire faite par l'historien? Procope nous répond en nous avertissant que ces nations ont la même constitution physique, la même langue et la même religion, à savoir, l'arienne. Certainement ce ne serait pas agir témérairement que d'en conclure l'identité de nation.

Les barbares qui prirent part à l'invasion du ve siècle doivent être divisés en deux bans, savoir : ceux qui la commencèrent et fondèrent sur le sol de l'empire des établissements réguliers plus ou moins durables, et ceux qui renouvelèrent l'invasion, trouvèrent le sol occupé et furent repoussés. Cette distinction est importante. Le premier ban était en majorité composé de ceux que Procope appelle les nations gothiques, plus les Bourguignons ou Burgondes. Ceux-ci étaient en général ariens, et s'il y avait encore parmi eux beaucoup de païens, au moins leurs chefs étaient tous sectateurs d'Arius; ils avaient eu des rapports fréquents avec les Romains, et leurs mœurs en avaient été profondément modifiées. Le second ban de barbares était en majorité composé de Huns; ceux-ci étaient purement païens; ce que nous savons de leurs superstitions nous apprend qu'ils avaient reçu quelque chose de la grande réforme dont Odin fut l'auteur. D'ailleurs ils ne devaient pas avoir un système social très-différent de celui des Goths. Ce que nous connaissons des Tartares par les extraits que d'Herbelot nous a donnés des annales chinoises, permet de le penser. Les Huns étaient divisés en tribus, obéissant à un chef sorti d'une famille dont l'origine était divine. On voit en effet dans les annales chinoises que les fondateurs de dynasties tartares ont été tous mis au monde par une vierge ou une femme qui a conçu par quelque opération surnaturelle.

Les Goths et les Huns présentaient d'autres différences non moins caractéristiques; ils ne se ressemblaient nullement quant à l'aspect physique. Ainsi que nous l'apprend Procope, les individus appartenant aux nations gothiques étaient reconnaissables au premier coup d'œil; ils avaient la peau blanche, les cheveux blonds ou roux, la taille élevée, la figure ouverte. Les Huns, au contraire, si nous nous en fions au portrait que Jornandès fait d'Attila, étaient de petite taille; ils avaient la poitrine large, la tête grosse, les yeux petits, la barbe claire, le nez épaté, les cheveux crépus, enfin le teint basané, c'est-à-dire à peu près le facies des Tartares de nos jours. Ajoutons que les

Digitized by Google

Goths se battaient principalement à pied et les Huns à cheval.

Cette différence remarquable entre les barbares a servi de texte aux conjectures des historiens modernes. Ils ont fait venir les premiers des côtes de la Baltique et les seconds des frontières de la Chine. Mais les hypothèses ne se sont point arrêtées à ces limites raisonnables: on a voulu rendre compte des mouvements de diverses tribus; on a cru devoir admettre presque autant d'individualités particulières et tranchées que l'on rencontrait de diversités dans les noms; on a ensuite tenté de fixer les points de départ de chaque tribu et ses migrations, non pas seulement aux époques voisines de celles où elles entrent en relation avec notre société européenne, mais en reculant jusqu'au passé le plus éloigné. Toutes ces hypothèses sont engendrées, selon nous, d'une fausse doctrine sur les races, dans laquelle on ne tient aucun compte de l'influence que l'esprit et les croyances exercent sur la nature physique de l'homme, et l'on prend chaque différence corporelle, même la plus petite, pour quelque chose d'éternel et d'absolu. En effet, il y a une école moderne, c'est l'école éclectique, qui décrit la race comme un ensemble de caractères fixes, indestructibles, impérissables, créés, en quelque sorte, primordialement, transmissibles par génération. Cette école définit la race comme les naturalistes définissent les espèces dans le règne animal. Alors, là où d'autres ne verraient que des migrations d'idées ou de doctrines, il leur a fallu trouver des migrations de peuples. Alors, au lieu de faire l'histoire des nations, c'est-à-dire de certaines croyances et de certaines fonctions adoptées comme but d'activité par un certain nombre d'hommes, ils ont fait l'histoire du génie particulier de certaines races; ils ont étudié les peuples comme les chimistes étudient les corps qu'ils analysent; ils en ont décrit les propriétés et ont noté les effets de celles-ci. Ils ont donné à l'organisation physique de l'homme plus d'importance qu'à sa puissance spirituelle; ils ont, en un mot, nié, autant que possible, l'unité humaine. Or, cette doctrine des races est contraire à la tradition positive, aux monuments historiques les plus authentiques, à l'expérience et à la physiologie elle-même. En effet, s'il est démontré que certaines variétés produites dans l'organisation physique de l'homme par la nature des milieux où il vit, et surtout par ses habitudes sociales, sont transmissibles par génération, et se conservent et s'accroissent successivement au fur et à mesure que les générations se suivent dans le même système de croyances et d'actes; il est démontré également que ces variétés disparaissent, non-seulement par le mélange des hommes, mais bien plus encore par les changements dans l'état social et dans les habitations. Ce qu'une certaine éducation, certaines habitudes, certain climat ont produit en un certain temps, disparaît, dans un temps pareil, par l'effet d'une autre éducation, d'autres habitudes et d'un autre climat. Enfin, il est prouvé par le témoignage de la Bible et de tous les fragments historiques, que nous possédons sur les premiers temps de l'humanité, que tous les peuples sont sortis d'un même père et d'un même centre religieux. Les barbares dont nous nous occupons étaient, de tous ceux qui étaient aux époques dont il est question en ce lieu, les moins éloignés de la vie primitive que pratiquèrent les descendants de Noé. Leur existence nomade avait été longtemps celle de l'Asie, d'où ils venaient, et qui fut appelée à cause de cela le pays des *ases* ou des dieux; elle avait été celle de la terre entière. Ils étaient également et à peu près au même degré, dans notre vieux monde, les derniers représentants de ceux auxquels il fut ordonné *d'aller et de multiplier*, c'est-à-dire de découvrir et de peupler la surface du globe. Dans les mêmes fragments sur l'histoire des Chaldéens, où Bérose nous raconte que Nembrod vint camper avec ses chariots au lieu qui fut appelé Babylone; il ajoute qu'il y avait en Scythie un centre religieux qui prétendait posséder la doctrine de *Noa Saga*, ou de Noé le Saint. Ce même Bérose nous apprend que Noé lui-même, c'est-à-dire sans doute, quelqu'un de ses représentants, a été peupler l'Italie. Les traditions primitives, recueillies par Syncelle, rappellent à tous moments le système d'idées dont nous trouvons des traces en Chine, en Tartarie, aussi bien qu'en Grèce et à Rome, aussi bien qu'en Amérique et dans les îles de la mer Pacifique. Que serait-ce, si nous consultions les signes matériels du culte, c'est-à-dire ce que les hommes ont toujours tenu pour le plus respectable? Nous trouverions partout le même type dans les monuments primitifs. Ce serait donc nier et les traditions et les faits que rejeter, comme l'école allemande moderne, l'unité primitive d'espèce parmi les hommes, et de la remplacer par la multiplicité des races, que rejeter, en un mot, l'existence primordiale d'un même type social, moral et physique. Ce serait se mettre en contradiction directe avec les enseignements de l'Evangile sur la fraternité humaine; ce serait introduire le protestantisme dans l'histoire.

D'après ces considérations, il paraît peu nécessaire de s'arrêter longuement à étudier l'individualité de chaque peuplade, à se demander si elle est autochtone, quelles en sont les parentés, par quels mélanges elle a été altérée, et par quelles migrations des individualités analogues se trouvent placées à des distances considérables les uns des autres. Ces recherches sont sans intérêt, du moment où l'on ne reconnaît point qu'il y ait pluralité de races, c'est-à-dire, pour parler plus exactement pluralité d'espèces parmi les hommes. Elles ne conduisent d'ailleurs qu'à des conjectures dénuées de preuves, où la philologie elle-même ne trouve rien du moment où elle se propose de démontrer plus que l'unité primitive du lan-

Digitized by Google

gage. Il vaut mieux aborder de suite la tradition historique. Les problèmes, qui s'élèvent sur ce terrain ouvrent déjà une carrière trop grande à l'imagination et à la critique.

Ainsi, dans le cas particulier, on a l'habitude de chercher quelle a pu être la raison qui, dans le ve siècle, a précipité les masses barbares sur l'empire romain. L'opinion commune est qu'elles ont été poussées les unes par les autres. En conséquence, on admet que les auteurs de ce déplacement général de l'est à l'ouest seraient les barbares dont les hordes ont paru les dernières sur les frontières de l'Europe civilisée. Ce seraient les Huns qui auraient chassé tous les autres peuples devant eux. Selon Deguignes, les Huns sont les Hioug-Nou des annales chinoises. Cette nation nomade, forcée de quitter les frontière de *l'empire du milieu*, aurait traversé la Tartarie, et serait venue s'établir dans les Monts Ourals. De là elle se serait mise en route un peu avant l'an 375 de notre ère; et, passant le Volga, elle aurait marché vers le couchant. Elle n'aurait pas tardé à rencontrer les Alains, dont elle extermina une partie et prit l'autre dans son alliance. Continuant à s'avancer, elle trouva les Ostrogoths et les poussa devant elle; les Visigoths, attaqués à leur tour, essayèrent vainement de résister, et furent réduits à reculer. Dans leur fuite, ils atteignirent les rives du Danube, qui étaient gardées par des soldats impériaux. C'est ici que commence l'histoire positive; nous ne nous en occuperons pas ici, mais nous parlerons de quelques autres hypothèses destinées à expliquer le mouvement des barbares. Celle dont il vient d'être question n'a pas satisfait tout le monde; tout le monde n'a pas admis que les Huns et les Hiong-Nou fussent un même peuple; on s'est demandé aussi pourquoi ces prétendus Hiong-Nou avaient quittés les Monts Ourals. On a proposé d'autres solutions. Au lieu de considérer les barbares comme poussés les uns par les autres, on a pensé qu'il se pourrait bien faire que ce fussent au contraire les peuplades les plus avancées qui, ayant fait un mouvement en avant, auraient entraîné toutes les autres à leur suite. Cette opinion nous paraît de beaucoup préférable, non que nous admettions, comme quelques historiens, que l'amour du vin soit la raison déterminante de l'invasion; mais parce que ces peuplades, depuis longtemps en rapport avec l'empire lui fournissant des soldats, prenant part aux intrigues qui l'agitaient, avaient mille motifs pour tenter l'invasion. L'histoire positive montre d'ailleurs que les barbares ne firent pas spontanément un seul mouvemeut et qu'ils furent toujours appelés par un intérêt romain.

§ II. Ce reproche banal de *barbarie* que les nations s'adressent si légèrement entre elles, n'est ordinairement qu'une injustice réciproque. Trop souvent on s'arrête à l'écorce : on prend des nuances extérieures pour des différences fondamentales, ou bien on juge d'après quelques individus privilégiés, au lieu de considérer la masse des peuples, qui est presque au même degré partout et en tous temps. Dans tous les cas, il manque un juge desintéressé, pour prononcer sur des prétentions opposées. Il en est de la civilisation comme de la beauté. Ce sont des rapports de convenance, qui n'ont sans doute rien d'arbitraire, mais qui n'ont rien non plus d'universel. Chaque peuple a raison en se défendant, et tort en attaquant les autres. Les peuples d'Europe sont choqués de la physionomie des Chinois, de la saillie de leur joues, de la direction oblique de leurs yeux; mais il faut voir comment, à leur tour, les Chinois raillent la forme ovale des visages européens, et leurs joues plates, et leur nez proéminent. En cela ils ne raisonnent pas autrement que nous. Ils n'estiment beaux que les hommes qui leur ressemblent. Les Osmanlis sont incontestablement ceux de tous les peuples sortis de Tartarie qui ont fait les plus grands progrès dans la civilisation : cependant combien de fois leur acharnement à détruire les monuments de la Grèce, leur négligence à les recueillir et à les conserver, et leur mépris pour des chefs-d'œuvre qui excitent notre enthousiasme, n'ont-ils pas servi de texte à de faciles déclamations! Nous autres descendants des Gaulois et des Francs, qui voyons si tranquillement disparaître, les uns après les autres, les monuments même de notre histoire, les antiques manoirs de nos guerriers, les tours et les temples de nos ancêtres, nous faisons un sujet de reproche aux Turks de leur indifférence pour les vestiges de peuples qui ne leur sont rien, dont ils ont subjugué les descendants dégénérés, nous trouvons mauvais qu'ils ne s'intéressent pas à ce qui nous intéresse. Cette inconséquence et cette injustice sont une nouvelle marque de la légèreté avec laquelle nous jugeons les nations des autres parties du monde, d'après nos préjugés, sans nous embarrasser des leurs, sans penser que cette préoccupation, qui les rend ridicules à nos yeux, produit chez eux les mêmes effets, et qu'un observateur désintéressé qui verrait les différents peuples rire ainsi les uns des autres, pourrait, à plus d'un titre, rire également et des uns et des autres.

Sans entrer dans les détails des raisons qui doivent préserver un homme sage de cette manie de prononcer magistralement sur les mœurs, les usages et le degré de civilisation de certaines nations qui nous sont à peines connues, n'y a-t-il pas, dans le reproche même qu'on fait aux Turks, une légèreté et une manière superficielle de voir et de juger, peu digne de l'esprit philosophique dont on se pique en Occident?

Depuis quand prétend-on que les monuments des arts aient droit à intéresser les hommes indépendamment de leurs mœurs, de leurs habitudes, de leurs croyances ou de leurs souvenirs? Et sous tous ces rapports, quels titres les antiquités d'Athènes ou d'Argos peuvent-elles avoir à l'admiration des pasteurs du Turkestan, devenus souverains

Digitized by Google

de l'Hellespont et du Péloponèse? Comment les fragments d'un marbre représentant une divinité inconnue, et qui, depuis si longtemps a vu périr le dernier de ses adorateurs, attireraient-ils l'attention d'un Turk iconoclaste, auquel le prophète a défendu d'avilir, par d'impuissantes imitations les merveilles que Dieu a créées? Quelle idée les ruines d'un temple périptère, les vestiges d'un hippodrome ou d'un amphithéâtre, peuvent-ils réveiller dans l'imagination d'un Musulman, quelque instruit qu'on le suppose, qui n'adore et ne connaît d'autre Dieu que le Dieu d'Ibrahim et de Mohammed, qui n'a aucune idée des chefs-d'œuvre d'Eschyle et de Sophocle, et qui n'a jamais entendu parler des jeux olympiques! Lui reprocherat-on son ignorance! La nôtre est-elle moins grande à l'égard de la captivité des Tatars dans l'Ergone-koum, de l'origine céleste de Boudangjar, et de cet usage antique par lequel, chaque année, on célébrait la délivrance des Mongols, en forgeant solennellement une masse de fer? Les souvenirs d'un Turk, s'ils n'étaient modifiés par la religion que ses ancêtres ont adoptée, pourraient remonter aux Ogous, aux Il-Khan, aux Assena; *son cœur* pourrait s'émouvoir aux noms de *Toghrulbek*, de Salaheddin, de Bayazid et de Souleïman. Mais que lui sont Achille, Hector, Ajax, Idoménée? On ne l'a point accoutumé dès l'enfance à chercher dans une histoire étrangère et fabuleuse les objets de son respect et de son admiration, des motifs d'attendrissement et d'enthousiasme; à fouiller dans les productions des anciens Grecs, que les nouveaux lui représentent sous de si tristes couleurs, pour y trouver les sources du beau et d'éternels modèles offerts à son imitation; nous-mêmes, dont toute la littérature est fondée sur celle de la Grèce et du Latium, comme une double base que nous nous sommes appropriée, que le temps a consolidée, que la religion même a consacrée, que sont pour nous les Arioviste, les Vercingétorix, les Eporédorix? En vain on ferait résonner à nos oreilles ces noms *qui* ne parlent pas à nos cœurs. L'intérêt factice qu'on a voulu, dans ces derniers temps, attacher au nom de Hermann n'a jamais eu d'existence que dans l'imagination froidement exaltée de quelques romanciers allemands. Nous avons totalement oublié nos sauvages ancêtres : nous avons changé notre héritage contre un domaine assurément bien plus précieux; nous nous sommes faits Grecs et Romains; et je suis bien éloigné de prétendre que nous n'y ayons pas infiniment gagné : mais sommes-nous en droit pour cela, de blâmer les Turks d'être devenus Arabes par les mœurs, par la religion, par la littérature, plutôt que Grecs? Leur choix n'a pas été aussi heureux, je le crois; mais il a été aussi peu éclairé et aussi involontaire. Maintenant que ce choix est fait sans retour, sont-ils barbares par cela seul qu'ils voient autrement que nous, ou parce qu'ils ne prennent pas pour modèles, dans leurs compositions, les auteurs que nous avons choisis pour nos maîtres? Doit-on en conclure qu'ils sont dépourvus de goût et de génie, qu'ils croupissent dans l'ignorance et dans la grossièreté, et que rien n'est digne de notre attention dans leurs productions littéraires, quelque empreintes qu'elles soient de cet esprit original que produisent des habitudes presque nomades, une civilisation moins raffinée, et l'absence même de tout modèle à imiter?

BARBARIE.—Où faut-il chercher l'origine des noms de cette contrée. *Voy.* BERBÈRES.

BARCHOU DE PENHOEN, cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai* § V.

BAS-BRETON. *Voy.* CELTIQUES.

BASA-KRAMA. *Voy.* JAVANAISES.

BASIANS. *Voy.* TURKE.

BASQUE. *Voy.* IBÉRIENNE (famille), — et note II, 3e question, à la fin du volume; — et l'Introduction § II.

BATAVI. *Voy.* SAXONNE.

BATTA. *Voy.* SUMATRIENNES.

BAUTAIN, cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai* § V.

BAVAROIS. *Voy.* TEUTONIQUE.

BEAUCE (PATOIS DE LA). — Dans l'impossibilité de donner l'histoire de tous les patois parlés en France, nous nous bornerons à décrire quelques-uns des plus remarquables. Nous empruntons à M. Ernest Menault la description de celui de la Beauce:

« La Beauce n'est pas, comme on pourrait le penser, le nom d'une ancienne province; c'est une division naturelle, un terrain uniforme, qui comprenait autrefois sous sa dénomination le Pays Chartrain, le haut et le bas Perche, le Thimerais, une partie du Hurepoix, d'Etampes et du pays Dunois.

« Plus tard, elle fit partie de l'Orléanais, et alors elle comprenait le Pays Chartrain, le Dunois, le Vendosmois, le Blaisois et la Sologne.

« On n'entend plus guère maintenant sous le nom de Beauce que les vastes plaines qui s'étendent entre Etampes, Chartres et Orléans, et qui font partie des départements de Seine-et-Oise, Loiret, et Eure-et-Loir surtout, dont le chef-lieu, Chartres, a toujours conservé le titre de capitale de la Beauce.

« Le mot *Beauce* ou *Beausse* semble venir du celtique *bel*, source, fontaine, *sy*, défaut, parce que le pays manque de rivières et de fontaines; ou encore de *bel*, jaune, *sy*, contrée, à cause de ses moissons abondantes.

« La plus ancienne description de la Beauce remonte à je ne sais quel auteur latin, dont il nous est resté deux vers, encore ne nous sont-ils point arrivés vierges :

Belsia, triste solum cui desunt bis tria solum,
Fontes, prata, nemus, lapides, arbusta, racemus,

Ou bien :

Belsia, triste solum, cui desunt bis tria tantum,
Colles, prata, nemus, fontes, arbusta, racemus,

dont voici la traduction du bon Andrieux :

Le triste pays que la Beauce !
Car il ne baisse ni ne hausse,
Et de six choses d'un grand prix :
Collines, fontaines, ombrages,

Digitized by Google

Vendanges, bois, pâturages,
En Beauce il n'en manque que six.

«Quels que soient les vers latins, ils n'inspirent guère d'amour pour le pays beauceron. J'aime à croire que le poëte n'a pas eu le temps d'être captivé par cette bonne terre; il ne l'a pas trouvée belle et lui a jeté, comme par derrière, deux méchants vers, pour aller peut-être mourir de faim au milieu des beaux sites d'une contrée moins fertile.

«On ne rencontre, il est vrai, en Beauce, ni fleuves, ni montagnes, ni vignes, ni prés; mais cependant cette vaste plaine, semblable à un immense désert, et qui contraste si bien avec l'étendue des eaux, offre de loin en loin au voyageur fatigué de belles oasis. Méréville, ce charmant château qu'on aime tant à revoir, où l'art et la nature semblent avoir réuni tout ce que peuvent enfanter d'agréable les rivières, les beaux sites et les ombrages, est sans contredit le plus joli boudoir de la Beauce et de la France.

«Chalou-Moulineux, avec ses roches gigantesques, ses marais, son étang, sa vieille tour, ses souvenirs historiques, est bien aussi pour le peintre le plus charmant paysage, et pour le géologue le sol le plus intéressant. Là, on dirait que la nature, un jour, s'est révoltée contre son terrain uniforme, et sans doute le poëte latin n'avait pas vu toutes ces beautés, car il est impossible pour une imagination un peu ardente, de ne pas trouver dans tous ces charmants caprices du sol une coquetterie indicible.

«Mais, pourquoi aller chercher les caprices de cette belle nature, quand au printemps on a vu la Beauce avec sa verte parure, et quand, l'été, on s'est dérobé au soleil sous ses nombreux épis, où courent les joyeux coquelicots et les tendres bluets?

« L'hiver est venu; elle est bien laide, c'est vrai, mais elle n'a point à regretter son passé, et elle se console en nourrissant les malheureux, qui jamais vainement ne lui ont tendu la main.

«De plus, elle travaille encore pour l'avenir; elle s'occupe à faire germer, grandir et centupler le petit grain de blé qu'on a confié à son sein.

« Cette uniformité du sol nous a toujours paru déterminer une certaine uniformité dans les idées du Beauceron, de même que le pays de montagnes donne de la saillie aux idées du montagnard. Mais si l'esprit du Beauceron n'est pas saillant, il n'est pas non plus inégal. Ses idées, en quelque sorte ramassées sur un même plan, lui sont plus faciles à embrasser, à rapprocher, et, plus rapprochées, elles sont, quoique moins vives, plus denses, plus fortes, plus solides et plus stables. De cette force naît la vigueur de la raison, le bon jugement, l'opiniâtreté, quelquefois l'entêtement, ce que justifie le proverbe : *Entêté comme un Beauceron.*

«Pour quiconque vit quelque temps parmi les habitants de la Beauce, il est facile de remarquer le bon sens, le naturel d'une foule de gens qui n'ont reçu aucune éducation; et ce bon sens, ce naturel, se retrouve encore chez nos bons vieux poëtes Beaucerons, chez les Jean Rotrou, les Mathurin Regnier, les Panard, les Collardeau, etc., etc.

« De plus, ce vaste horizon de la Beauce, ce ciel immense, cette nature si belle, si bien harmonisée, où tout respire le calme d'un équilibre parfait, imprime au Beauceron des sentiments religieux, une vie simple, régulière et presque sans passion.

« Pour se faire une idée nette de cette influence du sol, on n'a qu'à établir, pour un instant, un parallèle entre l'homme de la montagne et celui de la plaine, et immédiatement on voit les deux types les plus opposés.

«Le montagnard, en général, est un homme à imagination vive, à fortes passions; à lui le courage, à lui l'audace, les grandes entreprises, les grandes vertus, comme aussi les grands défauts.

« Le Beauceron, lui, est plus simple dans ses idées; si elles sont moins élevées, elles sont souvent et plus justes et plus stables; s'il est moins audacieux, il est aussi plus prudent, si les grandes vertus lui manquent, les grands défauts ne l'atteignent pas. De telle sorte que l'opiniâtreté de son caractère jointe à une constitution harmonisée comme son terrain, tempérée comme son climat, fait que le Beauceron, comme la tortue, arrive au but, tandis que l'homme à imagination n'atteint souvent que le désespoir du lièvre,

« Nous ne voulons pas, cependant, rabaisser l'homme de la montagne; nous désirons seulement tenir le Beauceron à son véritable niveau, et prouver que tout dans la nature a son utilité, que les éléments les plus opposés sont nécessaires à l'équilibre et à l'harmonie de l'univers.

« L'influence du sol est donc une réalité. En vain, on établira des divisions départementales : toujours la division naturelle subsistera avec ses effets, et toujours on dira :

« *Rusé comme un Normand, hâbleur comme un Gascon, franc comme un Picard, entêté comme un Beauceron.*

« L'influence du sol sur les idées étant connue, voyons si, à leur tour, les idées n'influent pas sur le langage. Voyons si nous ne retrouverons pas dans le parler de nos pères la même densité, la même harmonie que dans leur esprit.

« Nos vieux parents, vaincus par les Romains, puis par les Germains, subirent les lois, comme l'empreinte du langage de leurs vainqueurs, tout en réagissant également sur eux, et de cette fusion de peuple et de langage est né un idiome nouveau; mais comme dans la réaction il y avait des éléments plus forts les uns que les autres, la combinaison ne s'est pas faite à proportions égales.

« Les Romains, par leur incomparable supériorité, s'assimilèrent facilement le Gaulois, et il y eut à cette époque plutôt corruption du latin par nos pères, que corruption du gaulois par les vainqueurs.

Digitized by Google

« La conquête germanique se trouvait dans d'autres conditions; les Germains barbares, illettrés, essayèrent de se modeler sur les vaincus; mais ils apportèrent des organes rebelles dans le parler du latin, déjà défiguré, corrompu, et dans le gaulois, également altéré par sa combinaison avec le latin. Entendant mal, les Germains prononcèrent de même; on vit alors de nouveau la langue s'altérer, les consonnes diminuer, les mots se resserrer, les sons s'affaiblir.

« On conçoit, du reste, parfaitement que des gens illettrés aient procédé, dans ce nouvel idiome, par la voie de synthèse plutôt que par l'analyse, qui est le cachet de l'instruction.

« Mais ces traces latines, gauloises ou celtiques, dont la recherche dans tout pays pourrait être si utile pour l'étude de la formation des langues, nous les retrouverons surtout dans les campagnes, où les vieilles traditions sont plus fortement enracinées, par cela même que le progrès y pénètre plus difficilement.

« Heureusement que déjà l'influence d'une bonne instruction se fait sentir partout; le langage des campagnes perd peu à peu la rouille qui le rongeait depuis si longtemps.

« Avant donc que toute cette vieille oxydation ait disparu, cherchons si l'on ne pourrait pas en tirer quelque utilité.

« Déjà les études faites sur le patois méridional nous ont révélé tout ce que le latin lui avait laissé de profondes racines, tandis que le *rouchi* nous a surtout montré les traces germaniques, et, contrairement aux précédents, le resserrement des mots, l'abréviation des sons.

« La Beauce, qui est au centre, tient de l'un et de l'autre; on y rencontre surtout la conservation de l'*ou* des Latins : l'*u* se prononce *ou*. Ainsi, le *cum* latin se dit *coume*, et avec la même signification. Cette sonorité se retrouve encore dans l'*o*. Ainsi, on dit *boune*, *chouse*, *cathoulique*, pour *bonne*, *chose*, *catholique*, etc.

« L'*a*, qui a plus de sonorité que l'*e* muet, le remplace toujours : on dit *raligion*, *libarté*, *vartu*, *piarre*, *fiar*, *tarre*.

« Nous ne pouvons donner ici toutes les transformations de ce langage; mais, en général, ce qu'il y a de remarquable, c'est, d'un côté, la plénitude des sons, tandis que, d'un autre, on voit, contrairement, une abréviation, une économie notable.

« Ainsi, on dit *j'ons*, *j'avions*, *j'étions*, pour *nous avons*, *nous avions*, *nous étions*; ou encore *st'affaize*, *à st'heuze*, pour *cette affaire*, *à cette heure*. Il y a dans ces formes comme un reflet du caractère économique ou beauceron.

« On rencontre encore dans le langage certains mots qui ont conservé presque intact leur acte de naissance latine.

« Ainsi, on dit : *itou*, pour *ainsi*, de *item*; *coger*, pour *forger*, de *cogere*; *paigis*, pour *pays*, de *pagus*; *tantet*, pour *seulement*, de *tantum*; *devalter*, pour descendre une vallée, de *vallis*, *valle*; *souater*, mettre son cheval avec celui de son voisin pour aller à la charrue, vient de *suo*, *assembler*, joindre ensemble; et comme autrefois on prononçait *souo*, on s'explique facilement cette origine.

« Beaucoup d'autres encore.

« On trouve aussi des expressions dont l'origine est des plus anciennes et qui sont au langage ce que sont aux mœurs, à la religion antique, ces grandes pierres druidiques qu'on rencontre encore çà et là dans la Beauce.

« Ainsi, on entendra, à l'époque du premier de l'an, de vieilles gens qui viennent vous demander à la porte :

« L'*Aguianneu*, c'est-à-dire le *gui pour l'an neuf*, ancienne coutume gauloise.

« Comme traces gauloises du langage, il y a certain auteur qui a fait un travail fort curieux : il est allé chercher dans le gaulois que parlaient les habitants de l'île d'Albion des étymologies qui, malgré tout ce qu'elles pouvaient avoir d'ingénieux et de subtil, ne doivent pas, je crois, être prises au sérieux; car, selon la remarque judicieuse de M. Gérusez, on ne doit pas confier les étymologies à l'imagination.

« Le langage est un monument historique, et dans ce monument chaque mot a son histoire particulière.

« Néanmoins, pour la curiosité des faits, je me permettrai de citer quelques exemples. Ainsi *fromage* viendrait de cette phrase, FROM MILK A GET EAT, qui signifie *aliment tiré du lait*. En la décomposant, on trouve que la première lettre de chaque mot vient se ranger à côté de celle du précédent pour donner lieu à un composé plus simple, mais contenant un peu de chaque élément primitif. A cette rétraction si curieuse, à ce *modus faciendi*, il ne manque qu'un peu d'authenticité. De même *Glutoof*, GOOD, abondance de bien, devient *gogo*; MAKING RIGHT MÉTAL IT EAT, qui signifie *métal où l'on fait bien le manger*, donnerait naissance au mot marmite.

« Voilà certainement un travail d'enfantement ingénieux, mais bien difficile. Laissons donc là toutes ces étymologies, faites, s'il est permis de dire ainsi, de pièces et de morceaux, et revenons à notre sujet.

« Le langage beauceron n'est pas ce qu'on peut, à proprement parler, appeler un idiome, ni même un patois; c'est une conservation non progressive de la langue primitive, ou bien une corruption, une altération dans les mots, dans les sons, que l'ignorance, ce despote de la vérité, a tenue si longtemps sous le joug.

« Nous donnerons bientôt un dialogue beauceron qui sera un résumé de ce langage, avec lequel il sera facile de constater que le parler de la campagne et celui de la ville peignent, en quelque sorte, leurs habitants.

« D'un côté, on a la force, la plénitude, la sonorité, la franchise du son.

« De l'autre, c'est la maigreur, la vacuité, la faiblesse, la pâleur.

Digitized by Google

« Ici, c'est la fleur aux couleurs délicates; là, c'est la simple avec son vif et naturel éclat.

« Quand on entend prononcer *tarre, piarre, fiar, clar*, on croit voir un homme robuste, vigoureux comme le Beauceron. Transportez ce même Beauceron à la ville, bientôt il perdra ses fortes couleurs; il pâlira, ses forces diminueront, et vous l'entendrez avec l'e muet dire : *Pierre, terre, fier*.

« Cette sonorité semble aussi résulter de la franchise du Beauceron.

« Voyez l'homme dissimulé : ses lèvres ne laissent échapper que des mots brefs, doucereux; il a peur de se faire trop entendre, et glisse sur tout ce qui peut le mettre à découvert.

« Et quand on étudie sérieusement les différentes époques du langage et ses transformations, on peut facilement se convaincre de cette analogie, que, dans les monuments des différents âges, il existe aussi véritablement de l'histoire et de l'histoire réelle. Car les monuments, comme le langage, sont, en quelque sorte, le résumé certain, positif, des mœurs d'un pays, d'une nation. C'est pourquoi j'ai pensé qu'il ne serait peut-être pas déraisonnable d'aller chercher dans ces ruines quelques éléments de vérité. »

BÉCHOUANA. *Voy.* CAFRE.

BÉDOUIN. *Voy.* ARABE.

BELGES. *Voy.* SAXONNE.

BÉLOUTSCHIS, langue asiatique appartenant au groupe des langues persanes, famille indo-européenne. C'est l'idiome parlé par les Béloutschis qui se prétendent descendus des premiers mahométans qui envahirent la Perse. Il forme deux dialectes, le *béloutschi propre*, qui est celui de la branche principale à laquelle appartient le *khan* de tout le Béloutschistan (292), et le *babi*, particulier aux individus de cette race qui se sont établis dans le royaume de Caboul.

Le béloutschi a emprunté au persan au moins la moitié des termes qu'il emploie, mais il l'a singulièrement altéré par la prononciation. On y remarque surtout la fréquence de la double articulation du *th* anglais que les Béloutschis représentent par les lettres *dzal* et *tsa*.

Le béloutschi, comme le persan, ne distingue ni les genres ni les nombres dans les substantifs. Ceux-ci ont sept cas dont quelques-uns, par leur caractéristique, s'éloignent complétement du persan; l'adjectif n'est pas susceptible de flexions. Les noms de nombre présentent avec ceux du persan la plus étroite analogie. Quant à la conjugaison, elle rappelle en partie le système; elle se fait au moyen de divers auxiliaires, comme le verbe substantif et autres, sans que l'on puisse, toutefois, y reconnaître, comme en persan, un système régulier de conjugaison.

Cette langue s'écrit avec un caractère arabe auquel on a ajouté quelques lettres pour représenter des sons particuliers. *Voy.* BRAHOUÏ.

BENGALI ou GAURA, langue de l'Inde, dérivée du sanscrit, parlée dans toutes les parties du Bengale, à l'exception peut-être de quelques districts voisins des frontières. Il est la langue maternelle de vingt-cinq millions d'hommes, et bien que l'hindoustani y soit en même temps répandu dans les hautes classes, le peuple n'en connaît pas d'autre. C'est la langue de la conversation, de la correspondance et des affaires. Elle est au sanscrit ce que l'italien est au latin. Le bengali contient en outre un petit nombre de mots persans et arabes qui peuvent aujourd'hui être considérés comme faisant partie du fond de la langue.

Quoique cet idiome renferme moins de termes étrangers que les autres langues de l'Inde, il offre, suivant Bopp, sous le rapport des formes grammaticales, moins d'analogie avec le sanskrit que n'en offrent le persan, le grec, le latin, l'allemand. La grammaire est d'une simplicité, d'une précision remarquables. Il a aussi beaucoup de régularité et de clarté dans sa construction. Dans le bengali, l'*o* bref se substitue à l'*a* bref du sanscrit, et s'intercale entre les consonnes toutes les fois qu'elles ne sont pas séparées par une autre voyelle. L'alphabet n'est que le dêvanâgari modifié et rendu plus cursif.

La conjugaison a cela de particulier que l'impératif présente le verbe à l'état de racine et que tous les temps de l'indicatif, à l'exception d'un présent, d'un prétérit et d'un futur, se forment du participe présent combiné avec le verbe être. Il y a quatre manières de former la voix passive. Il n'y a que trois verbes irréguliers, *aller, venir* et *donner*.

Par politesse, on met souvent, comme en français, le verbe au pluriel quoique le nom soit au singulier, et par dédain, le verbe au singulier quoique le nom soit au pluriel.

Six feuilles hebdomadaires sont aujourd'hui publiées dans cette langue.

BENGUELA. *Voy.* CONGO.

BENIN. *Voy.* ARDRAH.

BERBER. *Voy.* ATLANTIQUE et NUBIENNE.

BERBÈRES. — La dénomination de *Berbères* ou Berbers a été appliquée d'une manière générale à diverses parties de la population aborigène de la Barbarie (Afrique). On a fait dériver ce nom du latin *barbari* venant du grec βάρβαρος qui aurait été produit comme le mot latin *balbus*, de l'imitation du son que fait une personne qui bégaie. Nous aimons mieux faire venir le mot latin et le mot grec du sanskrit *varvaras* (de la racine *hvri*, tourner, friser), qui signifie les hommes aux cheveux crépus et désigne les populations sauvages nègres qui occupaient l'Inde avant l'arrivée des Aryas (*Voy.* SANSKRIT). Quant à l'origine du mot *Berbère*, nous préférons le dériver de *burbrera*, qui

(292) Il est surtout parlé par la partie indépendante de la population du Béloutschistan, parmi le Ihalowans et les Rinds.

Digitized by Google

signifie *murmurer*, ou, avec le Tunisien Ibn-Khaldoun, de *berberat*, signifiant en arabe un mélange de sons confus et inintelligibles.

Les Berbères occidentaux ne se reconnaissent pas eux-mêmes sous ce nom, mais bien sous celui d'*Amzig* ou *Imazig*, ou *Amazig*, appellation qui signifie *libre*, *maître;* et il paraît que par ce nom ils se glorifient, dès la plus haute antiquité, d'avoir conservé leur langue et leur indépendance au milieu des nations étrangères. Le capitaine Lyon dit que ces peuples vantent l'ancienneté de leur langue, et Léon l'Africain, qui écrivait dans le XVIe siècle, nous informe que la langue de ces peuples s'appelait *aquel amarig* (*langue noble*). Shehaboddin-el-Fassi rapporte que, lorsque les députés des Berbères se présentèrent au calife Omar, après sa conquête de l'Egypte, ils lui dirent que leur nation était celle des *enfants de Mazig*, qui avaient été, de tout temps, les maîtres du pays qui est entre le golfe Arabique et la Méditerranée. Les noms d'*Amazig* et d'*Imazig* ne diffèrent de *Mazig* que par les voyelles par lesquelles ils commencent et qui paraissent être des préfixes ou articles; ainsi les Berbères disent *ouromy* et au pluriel *iroumy* au lieu de *roumy*, chrétiens; *inslemin* au lieu de *moslemin*, musulman.

Avant la période des Arabes, le nom des *Mazyces* était celui d'un peuple très-vaillant qui fatigua les Romains par ses révoltes; mais, selon Ptolomée, ce peuple n'occupait qu'une partie de la Mauritanie, selon Etienne de Byzance, Ethicus et beaucoup d'autres auteurs anciens, on trouvie, comme nom générique des peuples africains, les noms de Μάζυες, de *Mazices* et de *Mazaces*, qui ne permettent pas de douter que la grande nation qui peupla le nord de l'Afrique ne portât, du temps des Romains, le même nom d'*Amazig* qu'elle porte encore aujourd'hui, et non pas, comme l'ont avancé quelques auteurs, celui de *Numides* et de *Maures*, noms dérivés de la vie nomade de ces peuples et de la couleur de leur teint; ces noms mêmes ne remontent pas à une grande antiquité, au lieu que l'on trouve celui de Μάζυες dans Hérodote comme celui d'un peuple qui demeurait près du lac *Tritonis*. Le fleuve *Ampsaga*, qui coulait entre les deux royaumes de Masinissa et de Siphax, est dérivé de la nation des *Amzig*, et celui de *Maxitani*, que donne Justin aux indigènes de l'Afrique à l'occasion de la fondation de Carthage, est encore le même, ainsi transformé par une métathèse fort commune et fort simple. Enfin les noms de *Macæ* et *Macii* ne sont que des altérations de celui d'*Amzig* ou *Mazig :* ces dénominations étaient très-génériques, et ils ont produit plusieurs noms des peuples et des pays de l'Afrique; tel est celui des *Adrymachidæ* (Adrar-Macæ), Mazig montagnards. Ainsi les *Macumiani* de Corippus et les *Macomades* de Ruinart paraissent dériver de *Macæ-Ammonii* ou *Macæ-Ammii* (Mazig-Ammoniens). Les Grecs ont fait *Messamones* et ensuite *Nasamones;* les auteurs grecs ont voulu trouver l'origine de ces dénominations dans leur langue. mais il est certain que le nom d'*Ammoniens*, dérivé du culte d'Ammon, s'étendait, comme celui des *Nasamones*, non-seulement aux habitants de l'oasis, où existait le temple de cette divinité, mais aussi à tous les peuples de la Libye, jusqu'aux côtes de la Méditerranée, où se trouve une ville nommée *Ammonium*, qui était située au sud de la grande Syrte, et le *promontoire d'Ammon*, appelé par les Romains *Caput Vada*, sur lequel l'empereur Justinien bâtit une ville qui conserva chez les Arabes les noms de *Cammuniah* et de *Capudia*.

Du même nom de *Macæ* ou *Mazues* et de ceux du fleuve *Cinyps* et de la *Syrte* dérivent ceux de *Cinyphii-Macæ* et de *Macæi-Syrktæ*. Ces derniers habitaient près de la grande Syrte, dans le lieu où les Arabes indiquent la ville de Sort, qui paraît être *Macomades-Syrtis*. Enfin le nom de *Massylii* n'est autre que Μασσαιλιβύες, *Mazig-Libyens*, comme *Massæsyli*, *Mazig-Shillous* est celui des Shillous, royaume de Fez.

Les Arabes partagent les Berbères occidentaux en cinq peuples appelés les *Gomara*, les *Haouarra*, les *Zénates*, les *Sanhagia* et les *Muusmedis*. Il paraît que cette ancienne division, qui se trouve indiquée par l'auteur de la géographie attribuée à Ibn-Haukal et par Ibn-Raschiq, écrivain des Xe et XIe siècles, a été aussi connue des Romains, et que c'est de là qu'est dérivée la dénomination de *Quinquegentani*, que leurs historiens indiquent comme une nation barbare qui infestait la frontière des provinces d'Afrique du temps de Dioclétien. Chacun de ces peuples se subdivisait en un grand nombre de tribus, telles que celles des *Mograva* et des Yefroum, appartenant au peuple des Zénates, et celle des Heutates, faisant partie de celui des Musamedis. Ces divisions et subdivisions étaient portées si loin, qu'Ibn-Raschiq en comptait plus de six cents.

Nous venons de voir que le nom générique de la nation des Amzig et sa division en cinq peuples étaient connus des anciens : il en est de même de plusieurs de ses branches. Les *Leouatha* des Arabes sont les Λεύαδαι ou Λεβαῦθαι de Procope; ce sont, selon toute probabilité, les *Libyens* des écrivains plus anciens. Les *Mozabis* sont les *Musunei* de Tullius Honorius, *Musonii* de la table théodosienne. Le nom des *Lemtunes* est celui des *Atlantes*, ainsi prononcé par les Orientaux, comme *Lamta* est chez eux le nom du mont Atlas. Les *Lemtunes* habitaient le Sahara, à l'ouest du Fezzan, à la même place qu'Hérodote assigne aux Atlantes. Les *Gezulites* sont les *Gætuli* de Pline. Les *Mograva* ou *Magroa*, qui habitent les montagnes placées au sud de Mostagannim sont les Macurèbes de Ptolémée, les *Macares* de Corippus. Les *Zeouagha* sont les *Zauekes* d'Hérodote et les *Uacuates* des Romains. Les *Olleleyts* paraissent être les *Auloles* ou *Autololes* des anciens. Les *Shillous* sont les *Salinses* de Ptolémée, etc., etc.

Digitized by Google

Enfin, si quelques autres noms des peuples de l'Afrique septentrionale, que les anciens nous ont conservés, ne trouvent pas leurs correspondants dans ceux des peuplades berbères, ils ne nous montrent pas moins la haute antiquité de l'état actuel de ces contrées et de la langue de ses habitants. Ainsi, le nom de *Gherma*, l'ancienne *Garrama* de Ptolomée, Ghar-aman *à l'eau* (ad aquas), répond parfaitement à sa position dans une vallée où il y a plusieurs lacs, et qui est appelée par les Arabes Ouadey-Chati, *vallée qui borde les eaux*. Les noms géographiques que Pline nous a conservés dans son récit de l'expédition de *Balbus* au pays des *Garamantes*, se rencontrent, pour la plupart, dans les relations des voyageurs modernes. La route, suivie par ce général, est encore celle parcourue par les caravanes d'Alger. Elle est plus longue que celle d'Ocea, qui fut celle que parcourut le capitaine Lyon; elle passe par une des extrémités de la chaîne des *Haroudje*, mot qui dérive d'*azgrew*, *pierre*, en langue berbère, ce qui fait dire à Pline *hoc iter vocatur præter caput saxi*. La première place, nommée par cet écrivain *Tabidium oppidum*, la *Tabuda* de Ptolémée et des écrivains sacrés, c'est *Tebid*. *Niteris natio es Nadrama*, un des cinq districts du Mozabis, *Neglige-mala* porte le nom de Necau, et *Bubeium natio* doit être le peuple qui donne son nom à la place frontière de la Tripolitaine, nommée *Limes bubensis*. Ainsi on retrouve l'*Enipi natio* dans Khanniba; le *Mons niger* est la continuation de l'Haroudje noir. *Thuben* et *Tapsagum* (*Tibbous akham*), maison, séjour des Tibbous, tirent leurs noms de la nation des Tibbous qui habite le district de Tibesty.

La source d'eau chaude, dont parle Pline, est indiquée par Lyon, et se trouve dans les montagnes du Tibesty. *Boin*, *Baracum*, *Maxula* conservent leurs noms dans ceux d'Abo, de Brac, de Mejulei. Le mont *Gyri*, *Girgir* de Ptolémée, limite de l'expédition de Balbus, se retrouve dans le mont *Eyri*, qui forme le circuit de la vallée, ou oasis du Fezzan, et touche à un désert qui porte aussi le même nom Hair. *Alele*, ville principale des *Phazanii* (Fezzanois), est Mourzouck, appelé Zéla par les habitants du Bornou; enfin *Cydamis*, le *Gadabis* de Coripus, est Gadamis.

Debris oppidum et *Descira natio* sont deux noms génériques appliqués en particulier, puisque *Descira* (Daschkra) est encore aujourd'hui celui que l'on donne aux villages des *Berbères* montagnards, comme *Debris* (Dowara), dérivé d'une racine que la langue de ces peuples partage avec les langues sémitiques, s'applique aux noms des Bédouins de la plaine. Il est résulté de là que les mots *dabberani*, *dabrikan*, ou plutôt *daouerani*, *daourikan*, puisque la lettre *b* ne paraît pas entrer dans les mots d'origine berbère, sont devenus, chez les Berbères montagnards, synonymes d'*étranger*, et enfin de *noir*, parce que les habitants de la plaine qui touchent à leurs montagnes, du côté du sud, sont de cette couleur, et c'est là l'origine du nom de *Daoura*, donné à une partie de la Nigritie, située au sud du Fezzan. Si de l'oasis de ce pays on passe à l'oasis de Siouaken d'Ammon, on y retrouve également la même similitude dans les noms.

Nous avons déjà dit que du mot *azgrew* (pierre) dérive celui de *Haroushe* ou *Haroudje*, qui désigne en Afrique les montagnes de basalte. Les anciens avaient formé de ce mot celui d'*Arzuges* ou *Azruges*, qui avait aussi la même signification générique, mais s'appliquait en particulier, comme aujourd'hui celui de *Haroudje*, aux districts méridionaux de la province tripolitaine, lesquels formaient une province ecclésiastique particulière (*provincia arzugitana*) située au nord du pays des Garamantes.

Le nom d'*Agalymnus*, donné par Corippus à la région la plus élevée de l'Atlas, signifie, en langue berbère, *montagne des eaux* (aghal-eman), ce qui nous indique que les *Fluminenses* de J. Honorius sont les habitants de la contrée arrosée par les fleuves qui sortent de ses flancs; ce pays est appelé par les indigènes Edaut-Eman (inférieur aux eaux).

Du mot berbère *sirir*, *sarra* ou *sert* qui a été l'étymologie du nom donné aux Syrtes, et que tous les écrivains ont confondu avec *Sahara* (plaine), qui a la même valeur en arabe, et de celui d'*aghal* (montagne), dérivent ceux d'U-Sargala (avec le préfixe) et de *Zerquelis* (zer-aghal), plaine de montagne, nom conservé par Ptolémée et Corippus au plateau inférieur de l'Atlas, qui ne jouit pas autant que le plateau supérieur du bienfait des eaux.

> Zerquilis artatis habuit quos horrida campis
> Zerquilis horrida rura. . . . . .
> (Coripp., t. II, v. 145.)

Le nom de la *Marmarique* semble dériver du mot berbère *marragh*, salé, par une répétition emphatique dont cette langue antique nous offre beaucoup d'exemples, comme ceux de *digdiga*, de *putput*, *vinavina*, *igilgilis*, *derenderen*, *recrec*, *eguelenguilguil*. La qualité saline des pays de l'Afrique placés le long de la Méditerranée était connue dès le temps d'Hérodote, et il paraît qu'elle peut être attribuée à l'éloignement successif de la mer, qui, du temps de Corippus, formait encore sur la côte de la Marmorique des marais très-étendus qui communiquaient avec le Nil; ces marais sont maintenant desséchés, et sont appelés par les Arabes *Bahar*, *billa màa*, mer sans eau.

Le mot *Giru*, qui, selon la remarque de Ruinart, commence plusieurs noms des lieux d'Afrique, comme *Giru-Montes*, *Giru-Marcelli*, *Giru-Tarasi*, n'est autre que la particule *ghour*, auprès, *ad* des Latins, avec le préfixe *ou* ajouté au mot qui suit, en sorte que ces noms signifient ad Montes, ad Marcelli, ad Tarasi.

Gurzil, le Jupiter des Maures, et le dieu du tonnerre. *N' Curn*, dans la langue des Berbères, *A-Corn* dans celle des Guanches des Canaries, est le nom de Dieu. *Tenzill*,

Digitized by Google

ou plutôt *zil*, est celui du tonnerre en berbère.

Ces exemples prouvent que c'est dans la langue berbère qu'il faut chercher l'origine de la plupart des anciens noms géographiques de la Barbarie, origine que les anciens ont cherchée, sans succès, dans le grec, comme les modernes dans l'hébreu et dans l'arabe. De là il résulte deux faits : le premier est que la langue berbère atlantique n'a souffert presque aucune altération, depuis le temps des Romains, si ce n'est de la part des Arabes, après l'islamisme; le second fait n'est qu'une conséquence du premier, c'est que l'analogie éloignée, existant entre cette langue et les langues sémitiques, ne saurait appuyer les conjectures de ceux qui veulent y trouver une langue punique corrompue. En effet, ce que nous connaissons de l'ancienne langue des Carthaginois, et surtout les témoignages les plus positifs de saint Jérôme et de saint Augustin, nous montrent qu'elle avait si bien conservé sa nature des langues sémitiques dont elle dérivait, que presque toutes ses racines lui étaient communes avec l'hébreu, *pene omnia*, dit saint Augustin,, ce qui est bien loin d'exister dans la langue berbère. Il faut donc chercher l'origine asiatique de cette langue à une époque plus reculée, postérieure, à ce qu'il paraît, à la dispersion des nations et à l'établissement des anciens Grecs et Latins; c'est ce que nous indiquent les traditions des peuples qui ont toujours considéré la langue de cette nation comme une langue particulière bien distincte de celles des peuples qui ont été autrefois, ou qui sont maintenant ses voisins, tels que les Egyptiens, les Phéniciens, les Arabes et les Nègres. — *Voy.* la note IV, à la fin du volume.

BERCEAU des peuples indo-européens. *Voy.* SANSKRIT.

BÉROSE, son autorité prouvée par les inscriptions cunéiformes. *Voy.* CUNÉIFORMES.

BERTON (M. L'ABBÉ), cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V. — Réfute M. de Chalambert. *Ibid.*, § IV.

BÉTOI. *Voy.* YARURA.

BIBLE, ses textes confirmés par les découvertes d'inscriptions cunéiformes. *Voy.* CUNÉIFORMES.

BICHARIENNE. *Voy.* TROGLODYTIQUE.

BIKANIR. *Voy.* PRACRIT.

BIRMAN ou BARMAN. *Voy.* INDO-CHINOISE, et l'Introduction, § IV.

BISOUTOUN, inscriptions expliquées. *Voy.* CUNÉIFORMES.

BLANC (Mlle LE), fille sauvage trouvée près de Châlons, son histoire. — *Voy.* la note G à la fin de l'*Essai*.

BLANC-SAINT-BONNET, cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

BLASTODERME, analogie avec la synthèse. *Voy.* l'*Essai*, § I.

BLAUD (LE D'), cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

BOHÊMES. *Voy.* SLAVES.

BOHÉMIENS. *Voy.* ZINGANES.

BOHÉMO-POLONAISE (293). — Branche de la famille des langues slaves, ainsi nommée des deux nations principales qu'elle comprend, les Bohêmes et les Polonais. C'est cette division que Dobrowski appelle SLAVINISCH ou OCCIDENTALE. Cette branche renferme trois idiomes :

1° Le BOHÊME ou TCHEKHE, dans lequel on distingue le *bohême* proprement dit, et les idiomes qu'on pourrait regarder comme des dialectes principaux de cette langue, qui sont tous parlés dans l'empire d'Autriche.

Le BOHÊME proprement dit, ou TCHEKHE, parlé en plusieurs sous-dialectes très-différents par les *Tchekhes* ou *Czechs*, plus connus sous le nom de *Bohêmes;* ils sont répandus dans tous les cercles de la Bohême, celui d'Ellnbogen seul excepté; ils forment les deux tiers de la population de ce royaume, où ils occupent presque exclusivement les cercles de Rakonitz, de Prachin, de Czaslau, de Beraun et de Kaurzin. D'autres Bohêmes sont nommés *Tchekhes Moraves*, parce qu'ils habitent la frontière occidentale de la Moravie dans les environs de Saar, Neustadt et Pernstein dans les cercles d'Iglau et de Znaym. Le *dialecte de Prague* est le plus élégant et le plus pur : poli et perfectionné de bonne heure, il devint la langue écrite de toute la Bohême et des différents peuples qui sont regardés comme des branches de cette nation.

Le SLOWAQUE, dans lequel il nous paraît nécessaire de distinguer les sous-dialectes suivants : le *slowaque de Moravie*, parlé par les *Charwates* ou *Slowaques* proprement dits, qui occupent presque tout le cercle de Hradisch et une partie de celui de Brunn, et par les *Slowaques*, nommés improprement *Wallaques*, qui vivent dans une grande partie de la seigneurie de Hochwal, et dans celles de Meseritz et de Weslin; le *slowaque de Silésie*, par les *Slowaques* répandus dans une partie du cercle de Teschen et dans la plaine qui environne Troppau dans celui de ce nom; ce sous-dialecte est un mélange de slowaque, de polonais et d'allemand; il forme l'anneau d'union entre le tchekhe et le polonais; le *slowaque de Hongrie*, parlé en plusieurs variétés, par les nombreux *Slowaques* proprement dits; ils sont les plus anciens habitants de ce royaume, où on les trouve répandus en 34 comtés, savoir : dans ceux de Trenchin, Arva, Liptau et Zolyom ou Sohl, qu'ils occupent exclusivement; dans ceux de Neutra, Thurocz, Bacs, Honth, Zips, Gomor, Saros, Zemplin et Abaujvar, où ils sont en majorité; dans ceux de Pesth, Presbourg, Neograd, Bacs, Komorn, Stuhlweissenburg, Torna, Borsod, Szabot, Bekes, Unghvar, où ils sont

(293) C'est la *Vendo-polonaise* de M. Eichhoff (*Histoire de la langue et de la littérature des Slaves*, Paris, 1839.)

Digitized by Google

en minorité; et dans ceux de Raab, Tolna, Simegh, Vesprim, Heves, Beregh, Szathmar, Arad, Csongrad et Torontal, où ils sont encore en moindre nombre. Le slowaque se distingue par sa douceur des autres dialectes du bohême, et ceux qui le parlent et qui habitent dans la Hongrie, passent pour être les descendants des fameux *Marahni* ou *Moraves*, si puissants sous Swatopluk. Les variétés de Neutra et Trenchin sont estimées les plus pures, et celle parlée entre Presbourg et Komorn est réputée former la transition du bohême au croate.

Le HANNAQUE, par les *Hannaques*, qui habitent le centre de la Moravie, et proprement aux environs des villes d'Olmütz, de Vischau, de Cremsier et de Prosnitz. Ce sont les plus anciens habitants de cette province, et leur dialecte se distingue par la dureté de ses expressions et la rudesse de sa prononciation; les Hannaques sont subdivisés en *Hannaques* proprement dits, en *Blatniaques* et en *Sabetschaques* ou *Zabetzaques*.

Le STRANIAQUE, par les *Straniaques*, qui habitent un village à l'extrémité de la Moravie sur les frontières de la Hongrie. Le *passekarsche*, par les *Passekarsches*, ainsi nommés parce qu'ils habitent 73 petites cabanes appelées dans le pays *passeken* près de Frankstadt, dans le cercle de Prerau.

Le SALLASCHAQUE, par les *Sallaschaques*, ainsi nommés parce qu'ils vivent dans 29 cabanes appelées *sallaschen*, situées près de Burhlau, dans le cercle de Hradisch.

Le SZOTAQUE, qui n'est qu'un mélange de slowaque, de rusniaque et de polonais; il est parlé dans la Szotakenia, district du comté de Zemplin en Hongrie, formé par 75 endroits habités par les *Szotaken* ou *Szotaques*.

Le TCHEKHE est, comme les autres idiomes de cette famille, très-riche en racines, et se plie avec une souplesse remarquable à la formation des dérivés et des composés. Grâce aux inflexions que, par l'addition d'une seule lettre bien souvent, on peut faire subir aux initiales et aux finales, il y a telle racine qui se retrouve dans cent dérivés. On forme avec une égale facilité des composés analogues à ceux du grec et de l'allemand. Si l'on compare le vocabulaire des mots primitifs bohêmes avec celui de telle autre langue européenne que ce soit, on ne sera pas moins étonné de la variété des expressions que le bohême possède pour rendre des nuances d'idées que les autres langues expriment par un terme commun, que du nombre des transformations qu'il peut faire subir à chaque racine. Le bohême, à la fois pittoresque, mâle et précis, doit autant ces qualités à la liberté dont il jouit pour ses constructions qu'à la richesse de son vocabulaire.

La déclinaison a sept cas, les cinq des Grecs et de plus l'ablatif et l'instrumental. Chacun de ces cas, à l'exception du nominatif et du vocatif, est susceptible de servir de complément à quelque préposition. L'adjectif a une déclinaison pour chacun des trois genres, et fait à quelques cas, par un changement dans la désinence, la distinction des objets animés et des objets inanimés.

Le verbe peut se conjuguer sans l'emploi des pronoms personnels. Le seul auxiliaire est *byti*, être. Il sert à former tous les temps du passif, le passé et quelquefois aussi le futur de l'actif. Par la variété des formes du passé et du futur, le verbe peut, non-seulement énoncer avec plus ou moins de précision ou d'incertitude l'époque où un fait a lieu, mais aussi en exprimer la durée et la répétition. Les verbes, tant intransitifs que transitifs et réfléchis, se conjuguent tous sur un même modèle.

Le participe joue un grand rôle; il est susceptible des trois temps, et prend, ainsi que les temps composés qu'il sert à former, la marque des genres. Cette richesse de formes dans le participe permet de restreindre beaucoup l'emploi des particules, soit prépositions, adverbes ou conjonctions.

Un grand nombre de mots de toutes les classes, et la plupart des désinences, tant de la conjugaison que de la déclinaison, se terminent par des voyelles. Une prononciation fortement articulée donne au tchekhe une énergie supérieure à celle des langues ses sœurs, sans exclure cependant un degré très-remarquable de mélodie dans l'accent national. La distinction des longues et des brèves est très-marquée, et aucune langue européenne, après l'italien, ne se prête mieux à la musique.

Les Bohêmes emploient indifféremment, pour écrire, le caractère latin ou le gothique, en modifiant l'un et l'autre par des accents particuliers.

La littérature bohême, plus ancienne que la polonaise, et jadis plus riche et aussi variée qu'elle, après avoir eu son âge d'or sous le règne de Charles IV et ceux de ses successeurs de la maison de Luxembourg, ainsi que sous celui de son plus grand Mécène, l'empereur Rodolphe II d'Autriche, tomba dans la plus grande décadence, à la suite des troubles qui agitèrent la Bohême pendant les disputes religieuses et politiques des Hussites et du XVIIe siècle; c'est dans ces malheureuses époques qu'elle perdit un grand nombre d'ouvrages qui furent détruits ou brûlés. Rendue à une nouvelle vie depuis 50 ans, la littérature bohême s'est plus enrichie dans cette période que pendant les deux siècles qui l'ont précédée. Elle compte maintenant des productions originales dans tous les genres, outre un grand nombre de traductions. On y publie actuellement deux journaux politiques, et trois ou quatre littéraires. Ses monuments les plus anciens sont : un hymne ecclésiastique composé par l'évêque Adalbert, vers l'an 990; le fameux psautier latin-bohême de Wittemberg, qu'on comptait à tort comme la pièce la plus ancienne écrite en polonais; on le croit du XIIe ou XIIIe siècle, époque à laquelle on suppose aussi

Digitized by Google

avoir été composé le manuscrit sur parchemin trouvé dernièrement par M. Hanka à Königinnhof dans le cercle de Königgraetz, et remarquable par ses belles poésies historiques, et sur d'autres sujets; viennent ensuite la Chronique de Dalemil, écrite en vers en 1310, et la traduction de la Bible. On a publié à Vienne une collection de 300 chansons populaires que le gouvernement a fait recueillir dans les différents cercles du royaume, et parmi lesquelles plusieurs sont d'une haute antiquité. Le bohême a été pendant quelque temps la langue savante et diplomatique de toute l'Allemagne, depuis que Charles IV ordonna dans sa fameuse bulle d'or, que chaque électeur eût à l'apprendre.

2° Langue Polonaise, parlée par les Polonais. Le nom de Polonais vient de celui de la tribu des *Polènes* qui faisaient partie de l'ancienne nation slave des *Lèches* ou *Liekhes*, dont le nom signifie *hommes libres*. Le nom de la tribu des Polènes dérive du substantif *polé*, plaine, c'est-à-dire habitants du pays plat. Ce fut, suivant Adelung, après le départ des Goths et des autres peuples germaniques antérieurement en possession du sol, que les Polonais s'établirent dans les pays qui furent dans la suite la Grande et la Petite Pologne, la Poméranie, la Prusse propre et la Silésie. Ils forment plus des trois quarts de la population du royaume actuel de Pologne dans l'empire Russe, ainsi que presque toute la population de la république de Cracovie, et de la partie occidentale du royaume de Galicie dans l'empire d'Autriche; ils forment aussi plus des trois quarts de la population du grand-duché de Posen, environ deux tiers de celle de la Prusse occidentale, une partie de celle de la Silésie, ils occupent quelques districts du gouvernement de Gumbinnen, et un coin de la Poméranie, dans la monarchie Prussienne. Le polonais est en outre la langue nationale de la noblesse et d'une petite partie de la bourgeoisie dans tous les pays qui formaient le ci-devant royaume de Pologne, comme aussi la langue nationale de plusieurs milliers de colons établis en Russie, surtout dans la nouvelle province de Bessarabie, dans les gouvernements de Kherson et de Saratow, et des habitants de tout un village dans celui d'Irkoutzk. Le polonais a adopté un grand nombre de mots allemands et latins, dus au fréquent usage de ce dernier idiome, et aux expressions empruntées au premier, pour exprimer des idées nouvelles importées par les Allemands avec la civilisation. Ses principaux dialectes offrent de petites différences entre eux, et nous paraissent être les suivants : celui de *la Grande-Pologne*, parlé dans la plus grande partie du royaume actuel de Pologne, surtout dans ses voïvodats occidentaux et septentrionaux, ensuite dans le grand-duché de Posen; ce dialecte, poli et perfectionné, devint la langue écrite et générale de toute la nation; celui de *la Petite-Pologne*, parlé dans la république de Cracovie, les parties méridionale et orientale du royaume actuel de Pologne, et la partie occidentale de celui de Galicie; ceux qui le parlent dans la Galicie y sont connus sous le nom de *Mazuraques;* celui de *la Prusse Occidentale*, parlé dans la plus grande partie de la province de ce nom; le *kassube*, parlé sur les bords de la Léda, dans l'extrémité orientale de la Poméranie, par quelques milliers de *Kassubes*, reste de la nombreuse nation de ce nom, qui occupait jadis une grande partie de cette province; ce dialecte est aussi inculte et corrompu que le *mazure*, parlé dans la Mazovie et la Podlachie, dans le royaume actuel de Pologne; le *polonais-silésien*, parlé jadis dans toute la Silésie, et maintenant borné à une partie de la Haute-Silésie prussienne et à quelques endroits de la Basse, et dont le *medziborien*, vieux polonais mêlé d'allemand, parlé dans une commune de ce nom, pourrait être regardé comme un sous-dialecte; enfin le *goralien*, que parlent les *Goralys* ou *montagnards* dans une partie des Krapaks en Galicie. La préférence, donnée en Pologne au latin sur la langue nationale, retarda dans cette contrée comme en plusieurs autres les progrès de la langue et de la littérature polonaises, dont le beau siècle fut le temps qui s'écoula depuis Sigismond Ier jusqu'à Uladislas IV. C'est pendant cette période, et surtout sous les règnes des Sigismond, qu'on vit naître une foule d'hommes remarquables par leur génie, dont les productions assignèrent au polonais une des premières places dans l'Europe littéraire. Tombée ensuite en décadence, à cause des guerres malheureuses et des dissensions civiles, la littérature polonaise ne reprit un nouvel essor que pendant le règne de Poniatowski, mais les événements politiques vinrent arrêter sa marche. Depuis quelques années, elle se relève de nouveau, grâce aux soins de l'académie fondée en 1801 à Warsovie pour la conservation et l'encouragement de la langue et de la littérature polonaises.

La langue polonaise a beaucoup d'analogie avec le bohême, qu'elle surpasse même en consonnes composées, tandis que le grand nombre de sons rudes qu'elle renferme la différencie complétement d'avec sa sœur la langue russe. Elle se distingue en outre des autres langues slaves par l'extrême fréquence de l'emploi qu'elle fait des chuintantes et des sifflantes. Mais nous devons faire observer que ces consonnes si nombreuses qu'on y rencontre se fondent pour ainsi dire dans la parole, ou se lient entre elles par une sorte de demi-voyelle ou de scheva qui en éloigne la rencontre et en adoucit l'âpreté. Aussi en réalité est-ce, non pas dans la rudesse des sons, mais bien dans la diversité des nuances qui les séparent, que consiste la difficulté de la prononciation du polonais. Moins éloigné de l'ancien slavon que ne l'est aujourd'hui le russe, le polonais est plus serré que ce dernier dans

Digitized by Google

sa formation étymologique, mêlant de moins de voyelles euphoniques les consonnes radicales. Il est riche à la fois de formes comme de mots, et essentiellement flexible, créant à volonté des augmentatifs et des diminutifs, et tirant en entier de son propre fonds des nomenclatures que la plupart des idiomes modernes ne peuvent compléter que par des emprunts continuels aux étymologies classiques, formant exclusivement, par exemple, de racines slaves la langue de l'histoire naturelle, et même celle de la chimie.

La multiplicité et la complication de ses flexions font du polonais la plus difficile de toutes les langues de la famille slave. Sa grammaire se rapproche sur bien des points de la grammaire latine. Les substantifs et adjectifs se déclinent par les flexions que subit la désinence. La conjugaison admet l'emploi des auxiliaires. Outre la distinction des conjugaisons, on en admet une autre encore, d'après laquelle on classe les verbes en verbes parfaits et en verbes imparfaits, selon qu'ils expriment un fait actuel ou un fait habituel. Une des principales difficultés que présente la langue polonaise consiste dans le grand nombre d'exceptions qu'offrent les conjugaisons, et surtout les déclinaisons. Le polonais est inversif. Il s'écrit avec les lettres latines, et les règles de l'orthographe sont basées sur la prononciation. Les voyelles et même les consonnes, selon qu'elles sont ou non surmontées d'un accent, présentent des différences notables de prononciation. L'accent sur les consonnes rend ces lettres mouillées, c'est-à-dire qu'il les fait suivre d'un *y* consonne faiblement prononcé. Le groupe *szcz* se transcrirait en français par *chich*.

3° Serbe ou Sorabe, parlée jusqu'au XIVe siècle par les *Serbes*, *Srbie* ou *Sserske*, nommés improprement *Sorbes* ou *Sorabes*, et par plusieurs auteurs allemands *Wenden*; ils habitaient depuis la Saale jusqu'à l'Oder dans l'Osterland, la Misnie, le duché d'Anhalt, le cercle de Wittemberg, la partie australe de la marche de Brandenbourg, une petite partie de la Franconie et dans les deux Lusaces. Depuis le XIVe siècle, elle s'est éteinte presque partout, et n'est plus parlée que dans un tiers environ de la Haute-Lusace, partagée actuellement entre les rois de Saxe et de Prusse, dans une petite partie de la Basse et dans le cercle de Cottbus, dépendant du roi de Prusse, et dans quelques villages de la Misnie sur la frontière de la Haute-Lusace, dans le royaume de Saxe. On distingue deux dialectes principaux dans cette langue : celui de *la Haute-Lusace*, parlé en différents sous-dialectes dans tout le pays compris entre Kamenz, Bautzen ou Budissen, Loebau, Reichenbach et Muskau; c'est le plus pur, surtout tel qu'on le parle à Bautzen; celui de *la Basse-Lusace*, parlé en différents sous-dialectes dans une très-petite partie de la Basse-Lusace et dans le cercle de Cottbus; c'est à Cottbus qu'on le parle le plus purement. Le serbe a emprunté à l'allemand beaucoup de mots, l'article et autres particularités inconnues aux idiomes slaves non-mélangés. Presque entièrement sans littérature jusqu'à la première moitié du XVIIIe siècle, cette langue compte maintenant des dictionnaires et des grammaires, la traduction de la Bible dans le dialecte de Bautzen et dans celui de Cottbus, plusieurs livres ascétiques et quelques autres pour l'instruction populaire; elle possède aussi quelques poésies nationales, qui paraissent être très-anciennes. On a traduit dernièrement quelques chants du Messias de Klopstock dans le dialecte de Bautzen.

BONALD (M. de); tentatives impuissantes de ses adversaires. *Voy. l'Essai*, § IV;—vengé contre les attaques de M. de Chalambert par M. l'abbé Berton, *Ibid.* — Réfutation des attaques de M. l'abbé Maret et du R. P. Chastel, *Ibid.*

BORÉALE (RÉGION) DE L'AMÉRIQUE DU NORD. — Placée à l'extrémité du Nouveau-Monde, cette région nous offre dans la plus grande partie de sa vaste surface des contrées affreuses, où nul arbre n'ombrage le sol, où la verdure de quelques mousses et d'un petit nombre de plantes rabougries est la seule végétation dont elle peut se parer, et où l'homme abruti n'a, dans plusieurs endroits, d'autre abri qu'une caverne qu'il est obligé de se creuser au milieu de la neige. Mais ces régions polaires, ces nombreux archipels, que des glaces presque permanentes réunissent à cette partie du continent, que l'on peut regarder comme l'asile de l'hiver et le séjour privilégié des bourrasques et des frimats, n'inspirent pas moins d'intérêt, malgré le petit nombre et l'abrutissement de leurs habitants, que bien d'autres régions autrement favorisées de la nature. Elles offrent au géographe observateur les contrées constamment habitées les plus boréales de tout le globe; le théâtre de tant de navigations hardies et de tant de malheureuses entreprises pour découvrir le fameux passage du nord-ouest; celui des explorations non moins difficiles et non moins périlleuses faites de nos jours pour compléter la géographie de ces régions hyperboréennes; et enfin, celui des conquêtes paisibles et désintéressées de ces pieux missionnaires qui, malgré les rigueurs de ces climats affreux et les privations qu'ils imposent, n'ont pas craint d'apporter à leurs sauvages habitants les lumières et les bienfaits de l'Evangile. Elles lui montrent, dans le nord du Groënland, une peuplade d'Eskimaux ayant vécu ignorée de ses voisins pendant des siècles, n'ayant aucune idée de ce que c'est qu'un arbre et du bois, se croyant les seuls habitants de l'univers, et pensant que tout le reste du monde n'était qu'une masse de glace; elles lui présentent, dans le Groënland Méridional, ces fameux établissements fondés par les audacieux Scandinaves, qui sont les premières colonies européennes en Amérique dont l'histoire fasse mention, et qui précédèrent de trois siècles ces établissements immenses qui, à la

Digitized by Google

suite des découvertes de l'immortel navigateur italien, devaient embrasser tout le Nouveau-Monde ; elles appellent son attention sur des peuplades qui, quoique répandues sur un espace immense, ne se sont nulle part enfoncées dans l'intérieur des terres. Toutes adonnées à la pêche, et ne se livrant point ou ne se livrant que peu à la chasse ; remarquables pour n'avoir su, nulle part, dompter le renne utile, pour n'être encore parvenues à associer à leurs travaux que le chien, pour être d'une saleté dégoûtante qui ne le cède qu'à celle des Hottentots, et pour avoir adopté toutes, à l'exception d'une seule, cette singulière et ingénieuse construction de bateaux, qui fait du navigateur, pour ainsi dire, un *homme poisson*. Au milieu de glaces éternelles et de solitudes immenses, ces régions présentent au naturaliste, dans les abîmes de la mer polaire, la demeure ou l'asile supposé de ces myriades de harengs, dont la pêche, par ses produits énormes, a fourni à la Hollande la première base de la puissance et de la prospérité qu'elle atteignit dans le XVIIe siècle ; la patrie du narwal, dont la corne a été long-temps l'objet d'un respect superstitieux, à cause du remède universel qu'on en tirait ; le séjour de ces phoques et de ces prodigieux colosses qui peuplent les abîmes, à l'existence desquels est si étroitement liée l'existence des peuples de ces contrées désolées, pour lesquels ces vastes masses de chair vivante sont ce que le renne est pour le Lapon, pour le Samoyède, pour le Tchouktche et pour le Koryeke, le coco pour les nombreuses tribus Océaniennes, et le chameau et le dattier pour les habitants du Sahara et des brûlantes solitudes de l'Arabie ; mais plus utiles encore, elles fournissent aux Eskimaux, non-seulement la nourriture, le vêtement, des ustensiles et des meubles, mais aussi la lumière, le feu, la couverture de leurs tentes et les matériaux pour la construction de leurs cabanes et de leurs pirogues. C'est encore dans les mers de cette région et dans les parages qui en sont voisins, que depuis plusieurs siècles des milliers de navires, montés par plusieurs milliers de matelots, viennent tous les ans peupler pendant quelques semaines ces solitudes glacées et ces parages déserts, pour faire la pêche de la baleine et de la morue ; pêches, dont les produits sont de beaucoup supérieurs à ceux de la récolte entière des précieuses épices de l'Océanie, et égalent, pour ne pas dire surpassent, les produits de toutes les mines du Pérou, en même temps qu'elles forment des milliers de navigateurs hardis et des marins habiles. D'un autre côté, le physicien place, d'après les dernières observations, dans ces mêmes contrées, le pôle magnétique boréal du monde, qui joue un si grand rôle dans tant de phénomènes importants, sujets de ses méditations ; il y observe la température moyenne la plus basse que l'on connaisse sur le globe ; il y admire ces prodigieux amas de rochers entremêlés d'immenses blocs de glace, qui lui retracent l'image réunie du chaos et de l'hiver ; il y contemple, à l'orient, les fameux jets bouillants de l'Islande et la terrible activité de ses nombreux volcans ; et à l'occident, cette longue chaîne volcanique qui lie les monts ignivomes de l'Amérique à ceux de l'Ancien-Continent. L'ethnographe voit de son côté, dans cette famille, l'anneau qui unit le territoire des langues du Nouveau-Monde au territoire de celles de l'Ancien ; il y classe, avec un célèbre géographe, parmi les ancêtres de ses peuplades orientales, ces Indiens mentionnés dans un passage de Cornélius Népos, qui, jetés par la tempête sur les côtes des Gaules, furent présentés à Quintus Métellus Céler, proconsul de cette province ; il y observe avec surprise le phénomène de plusieurs langues très-analogues, parlées depuis la côte orientale du Labrador jusqu'au delà des bouches de l'Anadyr en Asie, sur un continent si remarquable par l'étonnante variété des idiomes qu'on y parle ; phénomène que rendent encore plus remarquables les grandes différences physiques offertes par quelques-unes des tribus de cette famille, tandis que, à quelques exceptions près, elles se ressemblent toutes par leurs habitudes, leurs mœurs, leurs inclinations pacifiques et la gaieté de leur caractère. Il épuise en vain son esprit pour résoudre le problème difficile que lui présentent des langues dont la richesse extraordinaire des formes suppose des abstractions incompatibles avec l'abrutissement de ceux qui les parlent, et surtout avec leur extrême pauvreté de termes abstraits et leur impuissance d'exprimer les qualités, impuissance telle, que pour la plupart de ces idiomes le nombre au delà de vingt est synonyme de l'infini. — *Voy.* la note I, à la fin du volume.

Les limites de cette région sont : au *nord*, l'océan Glacial Arctique ; à l'*est*, l'océan Atlantique, une partie du golfe Saint-Laurent et de la baie d'Hudson ; au *sud*, la région Alléghanique et en quelques endroits de la côte occidentale de l'Amérique du nord ; à l'*ouest*, cette même région, le Grand-Océan, la mer de Behring et les territoires asiatiques occupés par les Tchouktches compris dans la famille Koryeke et par d'autres peuples sibériens. Dans ces limites, ce groupe embrasse presque toute l'Amérique Danoise, une grande partie de la Russe avec l'extrémité nord-est de la Sibérie, et une partie de l'Amérique Anglaise avec toutes les grandes îles découvertes dernièrement.

Toutes les langues connues juqu'à présent dans ce vaste espace montrent assez d'affinité entre elles pour autoriser l'ethnographe à en former une famille que l'on a nommée famille des idiomes ESKIMAUX ou ESQUIMAUX. Voyez ESKIMAUX.

Digitized by Google

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES DE LA RÉGION BORÉALE DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

FAMILLE ESKIMAUX.

GROENLANDAIS *Propre.*
Ross ou *de la Baie du Prince Régent.*
Dobh.
Parry ou de *Ile d'Hiver*, etc.
TCHOUGATCHE-KONEGA. *Tchougatche Prop.*
Konega de l'île Kadjak.
ALEUTIEN de *l'île Ounalaska.*
TCHOUKTCHE-AMÉRIC OU AGLEMOUTE. *Aglegmoute Propre.*
de l'île Nuniwok.
de l'île Saint-Laurent.
TCHOUKTCHE ASIATIQ., *du Cap Tchouktchi.*
de l'Anadir.

	Orthographe.	*Soleil.*
1	allemande	sackanach
2	anglaise	succanuk
3	anglaise	sukkinuck
4	anglaise	neiya
5	allemande	tschinguguk
6	anglaise	madzak
7	anglaise	ahhapak
8	allemande	puchssliamuk
9	allemande	»
10	allemande	tschikinnk
11	allemande	schekenak
12	allemande	matschak

	Lune.	*Jour.*	*Terre.*	*Eau.*	*Feu.*
1	kaumeh	ullac; ulluit	ipsouch; nuna	imack	ignach
2	»	»	»	hemuck	innick
3	tatcock	oupulluke	»	»	(ekoma)
4	anninga	»	noona	immek	ikkooma
5	igaluk	hynkak	nuna	tangak	knk
6	yaalock	ahanok	noona	tanak	knok
7	tooheedak	anneliak	chekeke	tanak	keyhnak
8	jaluk	agünük	nuna	matschamück	knük
9	»	»	»	mok	künük
10	takik	aganik	nuna	mok	»
11	tankük	gannak	nunna	mok	annak
12	irallük	aghünak	nuna	emak	eknök

	Père.	*Mère.*	*Œil.*	*Tête.*	*Nez.*
1	attata; angutta	agna; okooch	irsich	niackoà	kinga; kingera
2	»	»	pisiok	»	kinjack
3	attatuak	annanatha	shick	neawcock	crinygyauk
4	attata	amama	eleega	neakoke	keinak; kingare
5	ataga	anaga	ingelek	naskok	kaak
6	adaga	anaha	inhalak	naskok	keenaga
7	athak	annak	thak	kambek	anhozin
8	atawüt	ainawüt	ina	»	knaka
9	atakka	annaka	igikka	»	knaka
10	atanna	nanga	tschichka	»	knaka
11	atta	»	iik	naschko	tatük
12	ataka?	»	iik	naskok	chüngak

	Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Pied.*
1	kanerà	ockà	kiutich	akseit	isickaka
2	kanneck	»	»	»	»
3	»	»	»	alguite	eteket
4	kanneera	okkara	keuteetka	iyuteka	ittikeik
5	»	ulu	»	aiget	ing
6	kanok	oolue	hoodeit	taleha	io-oga
7	aheelrek	ahnak	keahoozee	chianh	keetok
8	kanka	umoka	kautka	aichanka	itüganka
9	kapka	uliuka	kchutet	aichanka	itügomka
10	kanka	uliupa	kchutanü	aikanka	itüganka
11	»	ul'ljo	gutük	»	»
12	»	ullui	wuttinka	»	»

	Un.	*Deux.*	*Trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	attause	marluk	pingasut	sissimat	tellimat
2	allausit	ailek	ginguijuk	sissimat	tellemat
3	(attouset)	(mardluk)	(pingasut)	(sissamat)	(tellimat)
4	attowseuk	madleroke; ardlek	pingahuke	sittamat	tedleema
5	alchallok	mallok	pingäek	»	»
6	ataoodzek	aziha	peengasvak	stameek	taleemeek
7	atoken	arlok	kankoo	seecheen	chaan
8	atawtschik	aipa	pinisok	tschtalissk	talimik
9	atawtschik	aipa	pingaju	tschtamik	tasslimik
10	atwtschigak	mamofik	prengaju	staman	tassliman
11	ataschek	malgok	pigajut	ischtamat	tatlimat
12	attajlik	maguch	pingaju	istäma	tachlima

	Six.	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix.*
1	arbonec	arlech	arbonecpingasut	kollin illoet	kollith
2	»	»	»	»	»
3	(arbanget)	(attausek)	(arbangetmardlik)	(kollin illoet)	(kollit)
4	argwenrak	tikkeemoot	kittukleemoot	mikkcelukkamoot	eerkitkoke
5	»	»	»	»	»
6	ahoilune	malehonheen	inglulun	koolnhooen	koolen
7	atoon	oolloon	kancheen	seecheen	atek
8	agawnik	aipak	»	»	kulin
9	agwüngog	»	»	»	kulin
10	»	»	»	»	ullia
11	sewinlak	malguk	pigajuk	agbinlik	kullä
12	atatschim	malgukaweil	pingaju	stammo	kulle

Digitized by Google

BORNÉENNES (Langues). Division de la famille des langues malaises. On y a distingué les idiomes :

1° Biaju, parlé en différents dialectes par les *Biadjous*, nation nombreuse, guerrière et assez industrieuse, mais anthropophage (intérieur de Bornéo) ;

2° Tedong, langue incertaine, parlée par les *Tedongs*, tribu d'Haraforas ;

3° Haraforas de Bornéo, parlé par des tribus cruelles, ressemblant au physique et au moral aux Haraforas des Moluques, Célèbes, Philippines, etc.

BORNOUANE, famille de langues du Soudan ou Nigritie intérieure. Elle comprend deux idiomes :

1° Birni ou Bornouan, parlé dans le royaume de Bornou propre. Les Bornouans, ainsi que les Mobba et les Baghermeh, appartiennent aux nations nègres les plus civilisées. Il paraît qu'on avait beaucoup trop exagéré l'étendue et la puissance de l'empire de Bornou, dont on faisait dépendre, outre le Bornou propre, une trentaine d'autres pays, parmi lesquels nous nommerons le Maïha, l'Affadeh, et Baghermeh, le Mobba, le Dar-Four, le Bahr-el-Ghazel, le Dar-Katakou et le Kanem. Ce dernier est surtout remarquable pour être régi par le scheyk Alameen el-Kanemy, qui, par sa valeur et par sa prudence, après avoir délivré l'empire de Bornou du joug des Foulahs, et en avoir fait reconnaître l'indépendance par le célèbre Bello, parvint à être le véritable empereur de cet état, le sultan de Bornou ne jouissant, depuis quelques années, que des honneurs annexés à sa dignité, sans aucune influence dans les affaires. Le scheyk réside à Kouka, et le sultan dans le Nouveau Bornou ou Birnie. Quoique toutes les personnes les plus instruites et tous les employés parlent et écrivent l'arabe, le birni n'en est pas moins enseigné publiquement et écrit avec des caractères arabes.

2° Maïha, par les naturels du pays de ce nom, dont on ne saurait indiquer exactement la position, et qui, selon Bowdich, dépend de l'empire de Bornou. La comparaison des noms de nombres donnés par ce savant voyageur avec ceux de birni donnés par Burckhardt, nous a signalé tant d'affinité entre ces deux langues, que nous nous sommes crus autorisés à les regarder comme appartenant à une même famille.

BORSIPPA ou tour de Babel, inscription traduite. *Voy.* Cunéiformes. (Appendice.)

BOSCHJESMANNS. *Voy.* Hottentote.

BOSSUET, cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

BOTANIQUE, application de la linguistique à cette science. *Voy.* Linguistique, § III.

BOTECUDOS, langue de la région Guarani-brésilienne (Amér. mérid.) parlée par les *Botecudos* ou *Botocoudys*, qui s'appellent eux-mêmes *Engerecmoung*, connus jadis sous les noms d'*Aymorès*, *Aimbores* ou *Amhourès*. Ces terribles anthropophages occupent l'espace parallèle à la côte comprise entre le Rio-Pardo et le Rio-Doce dans les provinces de Porto-Séguro et de Bahia ; à l'ouest ils s'étendent dans l'intérieur jusqu'aux cantons habités de la province de Minas-Geraes, et selon M. Mawe jusqu'à San-José de Barra-Longa, près des sources du Rio-Doce. Leurs habitations principales se trouvent le long du Rio-Doce et du Rio-Belmonte. Les *Gherins*, qui étaient les habitants d'Almada sur le Taïpe, bourg actuellement presque désert, étaient une tribu de Botecudos. Selon le prince de Neuwied, cette langue est très-simple et riche en onomatopées ; elle n'a point de genre, et sa déclinaison n'a que deux cas ; elle forme le pluriel en ajoutant le mot *rouhou* ou *ourouhou*, qui veut dire *beaucoup*, *plusieurs* ; les verbes y sont tous à l'infinitif et au participe, et leur forme ne paraît pas différer de celle des substantifs. Le mot soleil *tarouti-po* veut dire *courrier dans le ciel*, expression qui correspond à celle du mot grec *uperion*, qui signifie *qui marche en haut dans le ciel*. Le botecudos n'a pas de son guttural, mais le nasal, semblable à celui du français, y est très-fréquent ; il abonde en voyelles, mais bien souvent le son des différentes consonnes y est très-confus et ne se distingue pas, ce qui rend cet idiome quelquefois inintelligible, quoique moins obscur que quelques autres langues du Brésil. Il paraît que chaque tribu de cette nation parle un dialecte très-différent des autres.

« La prononciation des Botocoudes, » dit M. de Saint-Hilaire, « est encore plus barbare que celle des autres nations indiennes. Ne pouvant faire usage de la lèvre inférieure, ils parlent encore davantage de la gorge et du nez. » Dans leur bouche, *a* se confond avec *o*, *e* avec *i*, *b* avec *m*, *l* avec *n* ou *r*, de sorte qu'il est difficile de dire, par exemple, si le mot par lequel ils désignent à la fois Dieu et le ciel est *tarou* ou *talou*. Ce qui leur rend impossible l'emploi de la lèvre inférieure, c'est l'usage où ils sont de se la percer d'un trou où ils passent une rondelle de bois qui fait projeter outre mesure la lèvre en avant.

BOUDDHA, sa patrie. *Voy.* Pali.

BOUDDHISME. *Voy.* Pali et Tibétaine.

BOUKHARES. *Voy.* Persan.

BOULLAM, langue africaine du groupe de la Nigritie maritime, parlée par les *Boullam*, qui demeurent le long de la côte de la Sénégambie, depuis le cap Schilling jusqu'aux frontières occidentales du royaume de Cap-Monte, et qui occupent aussi les îles Bananas, Plantain, etc., etc. Ce peuple s'étend de 100 à 120 milles dans l'intérieur, et possède un petit territoire au nord de Freetown. Son roi vendit aux Anglais le terrain sur lequel ils fondèrent leur colonie de Sierra-Leone. L'idiome boullam est doux et a les sons correspondants à toutes nos lettres, excepté le *z* ; mais il est rempli de sons nasaux, dont un très-fort. La conjugaison est riche, et l'article est placé après le substantif. Plusieurs particules et même des

Digitized by Google

sons correspondant aux lettres *ch*, *a*, *i*, *o*, *k*, *n* sont souvent arbitrairement intercalés aux mots sans en modifier pour cela la signification. La construction et la grammaire du boullam sont entièrement différentes de celles de l'idiome des Sousous, qui sont voisins des Boullam, mais elles en ont une assez grande avec le timmanie, avec lequel même le boullam a quelques mots communs. On a publié en cette langue une traduction de la Bible, une grammaire, un vocabulaire et quelques autres livres ascétiques.

BOURGUIGNONS. *Voy.* SCANDINAVES.

BOURIOTE. *Voy.* MONGOLE.

BRAHOUIE (L.), fait partie du groupe des langues persanes, famille indo-européenne. Elle est parlée par les habitants des hauts plateaux du Béloutschistan central, par les tribus des Saharavâns et des Ihatawâns dans l'est; elle y est désignée par le terme de *kur gali* ou *le patois*, suivant le voyageur anglais Masson (1843). Elle contient, dit ce voyageur, beaucoup de béloutschi ou plutôt du persan; mais les mots persans qui s'y trouvent présentent dans leur forme le caractère de la langue de la Perse moderne, et leur adoption ne date sans doute que de l'introduction de la religion de Mahomet.

Les Brahouïs paraissent réunir, dans leur prononciation, les éléments phonétiques des Persans et ceux des Indiens, mais ils n'emploient que l'alphabet persan.

Cette langue offre, dans les désinences de sa déclinaison, une étroite parenté avec les idiomes du Dekhan, et, suivant James Prinseps, les cas brahouïs sont plus près de la forme sanscrite que ne le sont ceux d'aucune des langues modernes de l'Inde. La conjugaison est complète. L'infinitif se décline, et l'indicatif, outre le présent, a deux imparfaits, deux parfaits et deux futurs. Les rapports exprimés par des conjonctions dans les autres langues se sous-entendent ordinairement en brahouï.

Le brahouï et le beloutschi (*voy.* ce mot) sont les deux langues principales du Béloutschistan.

BRÉSILIENNE (LANGUE). *Voy.* GUARANI.

BRETON-BRETONNANT *Voy.* CELTIQUES.

BREYZAD. *Voy.* CELTIQUES.

BROTONNE (M. de), cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

BROUJ ou BRUJ. *Voy.* PRACRIT.

BRUCTERI. *Voy.* SAXONNE.

BRUTII. *Voy.* ITALIQUE.

BUCHEZ, cité dans le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

BUGIS ou BOUGUI. *Voy.* CÉLÉBIENNES.

BULGARES. *Voy.* OURALIENNE et RUSSO-ILLYRIENNE.

BUNDA. *Voy.* CONGO.

C

CABOUL. *Voy.* PRACRIT.

CACHEMIRE, de *Caciapamar*, temple de *Caciapa*, ou de *khaçasmar*, demeure des Khaços, habitants du pays montagneux le long du cours supérieur de l'Indus. La langue cachemirienne, sur cent mots, en a emprunté vingt-cinq au sanscrit, quarante au persan, quinze à l'hindoustani et dix à l'arabe; il s'y trouve en outre un certain nombre de mots thibétains. Elle abonde en voyelles, parmi lesquelles on trouve le son de l'*u* français. La partie indoue de son vocabulaire en paraît former l'élément primitif. Les noms de nombre, ceux des divisions du temps, etc., sont hindous.

On forme le pluriel dans les noms, soit en changeant les voyelles qui entrent dans le corps du mot, soit en ajoutant un *i* final. Ainsi de *gour*, cheval, on fait *gourri*, chevaux; de *lioul*, vase de terre, *lilli;* de *wandour*, singe, *wandar;* de *mohnyn*, homme, *mahnivi*.

La déclinaison a un cas postpositif : *gouris nich*, près du cheval; *gouris pyat*, sur le cheval.

Le genre s'indique souvent par la désinence : *gour*, cheval, *gouir*, jument; *tôta*, perroquet, *toûti*, perruche. Le verbe distingue aussi les genres : *boutchous*, je suis, si c'est un homme qui parle, *batchas*, si c'est une femme.

Les Cachemiriens se servent plus volontiers du persan que de leur propre idiome. Ils l'écrivent fort rarement. L'alphabet n'est qu'une modification du dêvanâgari. Le sanscrit est la langue savante du pays, exclusivement employée dans les compositions sérieuses.

CADDOS, famille de langues américaines du plateau central de l'Amérique du nord. Elle comprend plusieurs langues très-peu connues. Les peuples qui les parlent considèrent les Caddos comme la souche dont ils sont descendus et sont leurs alliés. Ils étaient autrefois beaucoup plus nombreux, et leurs restes vivent actuellement à l'ouest du Fleuve-Rouge. Cette famille comprend les langues suivantes :

1° CADDOS, parlée par les *Caddos*, *Caddoques* ou *Cadodaquioux*, qui vivent non loin du bord occidental de la branche principale du Fleuve-Rouge sur une anse nommée Solo, à environ 120 milles anglais au nord de Natchitoches dans le nouvel Etat de la Louisiane. Les *Nabadaches* et les *Inies* ou *Tachies*, qui demeurent sur une petite branche de la Sabine nommée Naches, parlent un dialecte de cette langue, ainsi que les *Nandakoes*. Les Yattasees, les Adaize, les Nacogdoches et les Keychies parlent aussi le caddos outre la langue qui leur est particulière;

Digitized by Google

2° YATTASEES, par les *Yattasees*, qui demeurent à 50 milles anglais au-dessus de Natchitoches, et qui sont réduits à un très-petit nombre d'individus, ainsi que les *Natchitoches*; ceux-ci parlent un dialecte de cette langue, et demeurent dans les environs de Natchitoches.

3° ADAIZE, par les *Adaize* ou *Adayes*, qui demeurent à 40 milles anglais des Yattasees et non loin du poste espagnol qui porte leur nom. L'adaize passe pour être un des idiomes les plus difficiles à apprendre, à cause de la difficulté de sa prononciation. Cette nation, ainsi que les autres de cette famille, est prête à s'éteindre, le nombre de toutes ne s'élevant pas même à un millier d'individus.

4° NACOGDOCHES et KEYCHIES, par les *Nacogdockes* et les *Keychies*; ceux-ci demeurent sur le bord oriental du fleuve de la Trinité.

CAFRE (294), famille de langues classées dans le groupe de l'Afrique australe. Elle comprend :

1° Le CAFRE MÉRIDIONAL OU CAFRE propre, dans lequel on distingue plusieurs dialectes, dont le principal est le *koussa*. Ce dialecte est remarquable par l'absence de l'articulation *r* et la présence de quelques sons *claquants* empruntés aux Hottentots. On y observe des lois régulières de dérivation et de flexion. *Asi* paraît y être une désinence féminine; l'on dit : *oumfasi*, femme; *inzjokasi*, chienne. *Ana* est la désinence des diminutifs; on dit : *oukmtoana*, petit homme. Il y a plusieurs manières de former le pluriel. De *gabuanto*, peuple, on fait *gababaanto*, et de *omnou*, doigt, *iminou*. On n'exprime ni le verbe substantif ni les verbes qui, tels que *avoir*, *venir*, peuvent facilement se sous-entendre. C'est sur le pronom personnel, et non sur le verbe, que s'opère la modification nécessaire à la distinction des temps, « je » se rendant au présent par *dia*, au passé par *di*, au futur par *do*. Tous les verbes se terminent en *a*. Les intransitifs ne sont pour l'ordinaire que le substantif même d'où ils dérivent. C'est ainsi que *lamba* signifie faim et être affamé, *tsala* satisfait et se réjouir.

2° Le SÉCHOUANA (295) ou CAFRE OCCIDENTALE, parlée en plusieurs dialectes par les *Béchouanas*, qui forment plusieurs tribus, dont chacune porte un nom particulier, bien que la langue soit partout radicalement la même; les *Maatjapings*, les *Bassoutos*, etc.

3° Le CAFRE ORIENTAL OU MOZAMBIQUE, langue peu connue, dont les dialectes seraient parlés dans le Quiloa, le Mozambique et le Sofala.

4° Le CAFRE MOYEN ou de la BAIE LAGOA.

Les permutations de lettres, dans la prononciation, constituent une des plus grandes différences qui existent entre le séchouana et le cafre propre. Les habitants de la côte de Lagoa nomment le fer *chépé*, les Bassoutes prononcent *stépé*. Les Béchouanas disent *séchouba*, cou, et *pouhla*, pluie, mots que les Coussas prononcent *isifouba* et *infouhla*. Les articulations *d*, *j*, *v*. et *z* manquent au séchouana, qui a en revanche l'articulation *r*, en laquelle il est l'*s* des Coussas. Le *b* et l'*m* s'échangent constamment. Il se rencontre rarement deux consonnes de suite.

La première syllabe de tout mot n'est qu'un préfixe, et elle joue dans cette langue le rôle des terminaisons dans les autres. Cependant, l'unique cas oblique que présente la déclinaison, et qui paraît avoir la valeur de l'ablatif ou plutôt du locotif, est caractérisé par la terminaison *ng : mosa polélong*, doux par (ou dans) la parole; *mo péloung*, dans le cœur. Le vocabulaire des substantifs est riche, et exprime, dans l'ordre physique du moins, des nuances de signification fort délicates. La distinction des nombres se fait par un changement dans le préfixe : ainsi, *motou*, homme, fait au pluriel *batou*; *sélépé*, hache, fait *lisépé*. Le préfixe se répète pour se placer, comme l'article des Arabes, entre le substantif et l'adjectif son attribut. L'on dit *séfaté sé ségalou*, l'arbre le grand pour le grand arbre.

Le vocabulaire des adjectifs est, comme dans les langues sémitiques, fort limité, et l'on fait par cela même un fréquent emploi du substantif comme attribut. C'est ainsi que l'on dit *motou oa moussa* homme d'amabilité (pour homme aimable).

Le verbe présente aussi, par le nombre et la nature de ses formes, quelque chose du système sémitique. Une même racine verbale peut passer par les formes effective, causative, relative, dans chacune desquelles elle est susceptible des voix active, passive, moyenne ou réfléchie, et souvent encore d'une voix réciproque. La conjugaison se forme en partie au moyen de deux auxiliaires : *na* pour le passé et *sta* pour le futur. Le verbe substantif *ba* s'emploie rarement. La construction est directe. Une chose remarquable, c'est l'influence que le préfixe du sujet exerce sur toute la phrase, dont il modifie, en lui imposant sa propre initiale, les pronoms et les propositions.

La métaphore a singulièrement enrichi la langue des Cafres, et leur style a un caractère éminemment poétique.

On peut remarquer en général que les idiomes cafres, composés de mots très-courts, sont doux et sonores, qualités qu'ils doivent à leur richesse en voyelles simples et ouvertes, à l'intonation qui tombe presque toujours sur l'avant-dernière syllabe, au petit nombre de sons nasaux et à celui encore moindre de sons gutturaux. Ces idiomes ont cependant des sons sifflants, entièrement inconnus aux langues de l'Europe, et le béchouana et le koussa ont même une espèce de gazouillement inconnu à toutes les autres langues et qu'on n'a trouvé jusqu'à présent

(294) De *Cafir*, infidèle, nom donné aux Cafres par les Arabes.

(295) Le radical *chouana* prend le préfixe *bé* pour désigner la nation et le préfixe *sé* pour désigner la langue.

Digitized by Google

que dans les idiomes de la famille hottentote.

Malte-Brun, Marsden, et plus récemment M. Casalis (1841), ont signalé des rapports étymologiques frappants entre le séchouana et la famille congo; phénomène remarquable en Afrique, où le domaine de chaque langue ne s'étend qu'à de très-petits espaces.

TABLEAU DE LA CONJUGAISON DE LA LANGUE CAFRE.

Ukubiza, appeler.

PRÉSENT.

Singulier.

Diabiza, *j'appelle*,
Uabiza, *tu appelles*,
Eabiza, *il appelle*.

Pluriel.

Siabiza, *nous appelons*,
Neabiza, *vous appelez*,
Piabiza, *ils appellent*.

IMPARFAIT.

Singulier.

Dibendibiza, *j'appelais*,
Ubenibiza, *tu appelais*,
Ebenebiza, *il appelait*.

Pluriel.

Sibesibisa, *nous appelions*,
Nebenebiza, *vous appeliez*,
Pebepebiza, *ils appelaient*.

PARFAIT.

Singulier.

Dabandabiza, *j'ai appelé*,
Ubanabiza, *tu as appelé*,
Eabaeabiza, *il a appelé*.

Pluriel.

Sabesabiza, *nous avons appelé*,
Nabenabiza, *vous avez appelé*,
Pabepabiza, *ils ont appelé*.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Singulier.

Dikandabiza, *j'avais appelé*,
Ukanabiza, *tu avais appelé*,
Ekeabiza, *il avait appelé*.

Pluriel.

Sikasabiza, *nous avions appelé*,
Nekanabiza, *vous aviez appelé*,
Pakapabiza, *ils avaient appelé*.

FUTUR.

Singulier.

Dobiza, *j'appellerai*,
Uobiza, *tu appelleras*,
Eobiza, *il appellera*.

Pluriel.

Sobiza, *nous appellerons*,
Nobiza, *vous appellerez*,
Pobiza, *ils appelleront*.

POTENTIEL.

Singulier.

Dingabiza, *je puis appeler*,
Ungabiza, *tu peux appeler*,
Engabiza, *il peut appeler*.

Pluriel.

Singabiza, *nous pouvons appeler*,
Nangabiza, *vous pouvez appeler*,
Pangabiza, *ils peuvent appeler*.

IMPÉRATIF.

Singulier.

Mandibiza, *qu'on me laisse appeler*,
Manbiza, *appeler*,
Macbiza, *qu'il appelle*.

Pluriel.

Masibiza, *appelons*,
Manibiza, *appelez*,
Mabibiza, *qu'ils appellent*.

PASSIF.

Singulier.

Dibizwe, *je suis appelé*,
Ubizwe, *tu es appelé*,
Ebizwe, *il est appelé*.

Pluriel.

Sabizwe, *nous sommes appelés*,
Nebizwe, *vous êtes appelés*,
Pabizwe, *ils sont appelés*.

La syllabe *na* donne au verbe la forme interrogative. Ainsi, débizena signifie : appelé-je?

La forme négative est exprimée de la manière suivante :

PRÉSENT.

Andibiza, *je n'appelle pas*,
Akubiza, *tu n'appelles pas*,
Asibiza, *nous n'appelons pas*,
Nosibiza, *vous n'appelez pas*,
Pakabiza, *ils n'appellent pas*.

PARFAIT.

Andibizanga, *je n'ai pas appelé*.

PASSIF.

Andibizwanga, *je n'étais pas appelé*.

Le verbe reçoit par préfixe la première lettre ou syllabe du sujet d'où il dépend.

Exemples :

Hamba, *marcher*,
Untana uahamba, *l'enfant marche*,
Indodo ihamba, *l'homme marche*,
Ihashi iahamba, *le cheval marche*,
Inkobo ihamba, *le bœuf marche*,
Zinkobo ziahamba, etc.

Le cafre manque d'expressions pour rendre les idées abstraites. Les missionnaires eurent beaucoup de peine à faire comprendre à un Cafre la signification du mot *hypocrisie*. A la fin, saisissant l'idée, il s'écria : « Ah! oui, c'est endosser le kross de votre femme pour travailler au jardin! » Pour comprendre cette exclamation, il faut savoir que chez les Cafres le travail du jardinage étant l'occupation obligée des femmes, les hommes croiraient se déshonorer en la partageant; en sorte qu'un homme qui voudrait travailler au jardin endosserait le vêtement de sa femme, pour n'être pas reconnu (296).

(296) Les Cafres sont de tous les barbares, ceux qui possèdent le plus d'intelligence et de talent. Leur type est bien en rapport avec l'harmonie douce, romantique et en même temps sauvage de leur délicieux pays. L'histoire primitive des Cafres, en Afrique, est peu connue; leurs traditions les font

Digitized by Google

CAMACAN. *Voy.* MACHACARIS.
CAMBA. *Voy.* CONGO.
CAMBOGE. *Voy.* INDO-CHINOISE.
CANAAN, sens de ce mot. *Voy.* SYRIAQUE.
CANADA. *Voy.* MOHAWK.
CANANÉENS, leur langue était l'hébreu; difficulté et solution. *Voy.* HÉBRAÏQUE.
CANARIES. *Voy* ATLANTIQUE.
CANTABRI. *Voy.* IBÉRIENNE (Famille).
CARAIBES. *Voy.* CARIBE.
CARAPUCHOS, langue de la région péruvienne (Amér. mérid.), parlée par les *Carapuchos*, anthropophages des bords du Pachitea, affluent de l'Ucayale. Beauté des femmes comparable à celle des Géorgiennes; langue remplie de gutturales qui la font ressembler presque aux aboiemens des chiens.
CARDAILLAC, cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.
CARIBE-TAMANAQUE, famille de langues de la région Orenoco-Amazone (Amér. mérid.). Elle tire son nom des deux nations principales et comprend les langues suivantes :

1° CARIBE, par les *Caribes* ou *Caraïbes*, qui s'appellent eux-mêmes *Carina*, *Calina* et *Callinago*, nation très-nombreuse, quoique beaucoup moins qu'autrefois, lorsque par son audace, par ses entreprises guerrières et par son esprit mercantile, elle exerçait une grande influence sur le vaste pays qui s'étend de l'équateur vers la mer des Antilles lorsqu'elle dominait sur tout le cours du bas Orénoque depuis son confluent avec l'Ujapi jusqu'à son embouchure, et lorsqu'elle occupait toutes les Petites-Antilles. Dans ces dernières la race des Caribes s'est entièrement éteinte, puisque les prétendus *Caribes-Noirs*, qui habitaient la côte orientale de l'île Saint-Vincent, une des Antilles anglaises, et qui étaient presque tous d'une race mixte de zambos descendants de Caribes et de nègres fugitifs de la Barbade et des autres îles de cet archipel, en 1795 ont été déportés par les Anglais dans l'île Ratan, dans le golfe de Honduras. D'autres Caribes vivaient aussi dans le pays de la Nouvelle-Grenade, qui, sous le nom de Caribana, s'étendait du Rio Sinu au golfe de Darien. Les Caribes du continent, qui sont peut-être, après les Patagons, les hommes les plus robustes et les plus grands du globe, faisaient autrefois la traite des esclaves, et, quoique très-féroces et cruels dans leurs incursions, ils n'ont jamais été anthropophages comme leurs frères qui habitaient les Petites-Antilles, chez lesquels cet horrible usage était tellement commun, qu'il a rendu synonymes les mots *cannibales*, *caribes et anthropophages*. Outre les *Caribes* des Petites-Antilles, qui paraissent s'être établis dans ces îles en en chassant les Arawaques, et ceux qui, sous le nom de *Galibis*, occupaient toute la Guyane occidentale française, depuis le Mahury jusqu'au Marony, les tribus suivantes passent pour parler ou avoir parlé des dialectes de cette langue : les *Tuapocas* et les *Cunaguaras*, qui habitaient originairement les plaines entre les montagnes de Caripe et le village de Maturin; les *Iaoi* ou *Yaoi* de l'île de la Trinité et de la province de Cumana, la première appartenant aux Anglais, la seconde comprise dans la capitainerie générale de Caracas; les *Guachiri* et peut-être aussi les *Guarives*, alliés aux Palenques. M. le baron de Humboldt penche à croire que les *Purugotes*, les *Avarigoto*, les *Acherigoto*, les *Arinagoto*, les *Kirikiriagoto* ou *Kirikiripas*, peuplades qui occupaient jadis les pays qui ont été si longtemps sous la domination caribe, pourraient bien être des tribus appartenant à la belle race caribe. Tous ces peuples caribes, actuellement existants, vivent dans les provinces de Cumana et de la Nouvelle-Barcelone ainsi que dans les Guyanes espagnole, anglaise, hollandaise et française. Le plus grand nombre vit dans les *Ilanos* de Piritu et sur les rives du Caroni et du Cuyuni dans les missions. Plusieurs tribus de Caribes, beaucoup moins nombreuses, vivent indépendantes et sauvages à l'ouest des montagnes de Cayenne et de Paracaymo entre les sources de l'Orénoque, du Caroni, de l'Essequebo et du Rio-Branco, formant une es-

venir du nord-est, où habitait leur Dieu *Umkulumkula*. D'après les meilleures sources, il est presque certain que leur origine est celle des tribus errantes d'Arabie qui descendent d'Ismaël, fils d'Abraham. Les douze fils d'Ismaël sont les pères de toutes ces tribus. Ils occupaient d'abord les pays qui s'étendent d'Hévilath sur l'Euphrate (un peu au-dessus de la jonction avec le Tigre) aux déserts sauvages de Shur, qui forment une partie de l'isthme de Suez. Leur nombre augmentant, ils se répandirent le long de la mer Rouge et, de siècle en siècle, descendirent toujours de plus en plus vers le sud. Les Cafres sont des hommes superbes, leur taille varie de 5 pieds 9 pouces à 6 pieds 2 pouces; leurs formes sont bien développées; leurs dents sont d'une blancheur remarquable, ils portent la tête fièrement et leurs mouvements sont pleins de grâce.

La langue cafre est excessivement douce et a quelque analogie avec l'italien, car d'après une règle universelle à laquelle il n'y a que dix-huit exceptions, on doit mettre une voyelle à la fin de chaque syllabe. Les femmes ont un idiome à part appelé *upuhlonipa*, parce qu'il leur est défendu d'exprimer leurs idées par un son pareil à la terminaison des noms de leurs proches parents. Les Cafres emploient beaucoup les métaphores et les allégories. Les phrases suivantes donneront une idée de la douceur de cet idiome :

Indoda i Myekile où l. m. lahlile — Umfazi Waya : un homme qui a abandonné sa femme.

Imazi i yi Bakule ikenmyana yaga : la vache qui a abandonné son veau.

Maku be Jimgako u fun ukuba Ku Be jula : qu'il soit fait comme vous le désirez.

Aken fanele abakonzi ukuba la kauyeze inkose zaba : les esclaves ne doivent pas contredire leurs maîtres.

Ingasi ukuba ayinauga namhla ine gomsa : il pleuvra aujourd'hui ou demain.

Inkliziya yam izele kisizi : mon cœur est plein de tristesse.

Roda wela : adieu, ami, etc., etc. (Extrait de FRANCISQUE FLEMING, *Southern Africa*, London 1856.)

Digitized by Google

pèce de confédération politique. Les Galibis de la Guyane française sont réduits à un très-petit nombre, soit par les guerres et les maladies, soit par la désertion de leur ancien territoire. Malgré l'opinion généralement adoptée sur l'unité de cette langue, nous croyons qu'il serait plus exact de regarder comme deux langues sœurs les prétendus dialectes *galibis* et *insulaire* ou des *Petites-Antilles*. On a rédigé des grammaires et des dictionnaires et quelques livres de dévotion dans cet idiome, qui est un des plus sonores et des plus doux de l'Amérique, finissant presque tous ses mots par des voyelles. Sa conjugaison, quoique riche, l'est moins que celle du tamanaque et du chaymas; le passif s'y forme à l'aide du verbe et du substantif, et la négation s'y fait de même qu'en arawaque, en ajoutant un *m* au commencement des verbes, dont une voyelle est la première lettre. La déclinaison offre quelques exemples de flexion, quoique le nombre et le genre n'y soient exprimés que par l'addition des mots *beaucoup* et *tous*, et par celle des mots *femmelette* et *petit-homme*. Les prépositions sont toujours ajoutées à la fin de leurs compléments respectifs. Cette langue a une grande affinité avec le pariagote et le cumanogote. Les périodes du caribe sont longues et nombreuses sans jamais être embarrassées ou obscures. Des flexions particulières indiquent d'avance la nature du régime, selon qu'il est animé ou inanimé, comprenant une seule chose ou une pluralité d'objets. De petites formes annexes ou *suffixa* ont le pouvoir de nuancer le sentiment; et ici, dit M. de Humboldt, comme dans toutes les langues formées par un développement non entravé, la clarté naît de cet instinct régulateur qui caractérise l'intelligence humaine dans les divers états de barbarie et de culture. Les Caribes voyageurs, que M. de Humboldt appelle élégamment des Buckhares de l'Amérique équinoxiale, se servaient des *quippos* ou cordelettes pour supputer les objets de leur petit commerce et se transmettre des nouvelles. Comme chez les Omaguas, les Guaranis et les Chiquitos, la langue des femmes diffère beaucoup de celle des hommes; chez les Caribes elle offre même des différences encore plus grandes que celles présentées par l'idiome des femmes chez ces trois nations.

2° Chaymas, par les *Chaymas*, nation nombreuse, qui occupe, le long des hautes montagnes de Cocollar et du Guachero, les rives du Guarapiche, du Rio Colorado, de l'Areo et du Cano de Caripe dans la partie orientale du gouvernement de Cumana dans la capitainerie générale de Caracas. Cette langue a une grande affinité avec la tamanaque, soit dans les mots, soit dans la grammaire, particulièrement dans tout ce qui regarde la conjugaison, qui, comme celle du tamanaque, est très-riche en temps. Les sons correspondants aux lettres *b*, *f*, *d* de l'alphabet espagnol manquent au Chaymas, dans lequel aucun mot ne commence par un *l*. Le chaymas est moins sonore que le caribe, le salive et autres langues de l'Orénoque; les terminaisons *guaz*, *ez*, *puec et* et *pur* y reviennent souvent. Toutes les prépositions et la négation *pra* y sont incorporées à la fin comme en tamanaque et plusieurs autres idiomes américains; on dit : *epuec charpe guaz*, je suis gai avec toi, proprement *toi avec gai moi être; quenepra quoguaz*, je ne l'ai pas vu, proprement *le voyant pas je suis*. Le verbe être *az* sert non-seulement à former le passif, mais il s'ajoute aussi, comme par agglutination, au radical des verbes attributifs dans un nombre de temps. La syntaxe ou l'arrangement des mots est en chaymas tel qu'on le trouve dans toutes les langues du globe qui ont conservé un certain air de jeunesse. On place le régime avant le verbe, le verbe avant le pronom personnel. L'objet sur lequel l'attention doit être principalement fixée, précède toutes les modifications de cet objet. Le Chaymas, comme bien d'autres peuples des trois mondes, dirait : *toi avec heureux suis-je*, au lieu de *je suis heureux avec toi*. Le père Tauste a rédigé la grammaire et le dictionnaire de cet idiome pour l'usage des missions.

3° Cumanogotte, par les *Cumanogottes*, nation très-nombreuse répandue dans la province de Barcelone, appartenant à la capitainerie générale de Caracas, où elle vit dans les missions de Piritu, dont le chef-lieu est le village de Piritu. Cette langue est aussi parlée par les *Tomuzas*, les *Piritus*, les *Cocheymas*, les *Chacopatas* et les *Topucuares*, qui vivent aujourd'hui confondus avec les Cumanogottes, et qui peut-être en ont été originairement des tribus parlant autrefois une langue sœur peu différente du cumanogotte. On doit considérer celui-ci comme une sœur du tamanaque, auquel, selon le baron de Humboldt, il tient encore de plus près qu'au caribe, quoiqu'il ait aussi une grande affinité avec ce dernier. Le père Ruiz-Blanco a publié une grammaire, un dictionnaire et quelques ouvrages théologiques dans cette langue.

4° Palenca et Guarive, par les *Palencas* ou *Palenques* et les *Guarives*, qui vivent dans la province de Barcelone, appartenant à la capitainerie générale de Caracas. Ces deux idiomes, de même que le cumanogotte, se trouvent placés, selon le baron de Humboldt, entre le tamanaque et le caribe, mais plus rapprochés du premier. Il paraît cependant que le guarive a plus d'affinité avec le caribe qu'avec le tamanaque.

5° Pariagotos, par les *Pariagotos*, *Parias* ou *Pariacotti*, qui habitaient autrefois les environs du golfe Paria, dans la Nouvelle-Andalousie, appartenant à la capitainerie générale de Caracas, et qui se sont fondus en partie avec les Chaymas de Cumana; d'autres ont été fixés par les Capucins aragonais dans les missions du Carony à Cupapay et Alta-Gracia, où l'on parle leur langue. Le pariagoto, que le missionnaire Pelleprat trouva avoir la plus grande ressemblance avec le caribe de Cayenne, paraît au baron

Digitized by Google

de Humboldt tenir le milieu entre le tamanaque et le caribe.

6° Tamanaque, par les *Tamanaques*, proprement dits, nation jadis très-puissante et réduite aujourd'hui à un petit nombre d'individus, qui vivent sur la rive droite de l'Orénoque, au sud-est de la mission d'Encaramuda. Les *Parechi*, les *Uara-Mucuru*, les *Uaraca-Paccili*, les *Paiure*, les *Acherecotti*, les *Avaricotti* et les *Oje* ou *Oji*, qui vivent le long du Cuccivero, affluent méridional de l'Orénoque, passent pour parler tous des dialectes plus ou moins différents de cette langue, ainsi que les *Chirichiripi* ou *Quirquiripo*, qui vivent au milieu des Caribes, sur la rive droite de l'Orénoque, et les *Uocheari*. On prétend que ces deux derniers ne vivent avec leurs femmes qu'une fois par an. Le tamanaque propre est parlé en trois dialectes principaux, savoir : le *Maitano*, qui est le plus joli et le plus étendu; le *Crataima* et le *Cuccivero*. Les sons correspondants aux lettres *f*, *g*, *j* et *s* de l'alphabet espagnol, manquent au tanamaque, qui a en revanche le *ch* des Espagnols, correspondant au *ci* des Italiens. Le tamanaque est une des langues les plus riches et les plus polies du Nouveau-Monde, surtout à l'égard de la conjugaison, qui dans chaque mode a un grand nombre de temps, savoir : 2 présents 4 prétérits et 3 futurs; par exemple, un prétérit pour exprimer ce qui est arrivé *depuis un jour;* un autre pour exprimer ce qui est arrivé *depuis une* ou *deux semaines;* un troisième pour exprimer ce qui est arrivé *depuis un* ou *six mois;* enfin, un quatrième pour exprimer ce qui est arrivé *depuis très-longtemps*. A l'aide de certaines particules qui précèdent les verbes et qui en modifient le sens, le tamanaque obtient un grand nombre de verbes dérivés; il peut exprimer les plus petites différences des formes verbales mieux peut-être qu'aucune autre langue ne peut le faire. Cet idiome forme les passifs à l'aide du verbe substantif, et la conjugaison négative en ajoutant à la fin du verbe positif la particule *pra*. Sa déclinaison se fait en partie par flexion, et elle offre des péjoratifs formés des substantifs auxquels on ajoute la particule *taje*, mais elle n'a pas de formes pour exprimer la différence des genres. Les prépositions sont toutes placées après leurs compléments respectifs. Le tamanaque, qui est parlé ou pour le moins compris dans tout le Bas-Orénoque, est aussi remarquable pour offrir, comme le tagalog, le quichua et le chiquito, le pluriel que quelques auteurs nomment *exclusif*.

7° Guayanos, par les *Guayanos*, qui avec les Caribes et les Guaycas, forment la masse principale de la population indigène dans les missions Catalanes de la Guyane, vaste contrée à laquelle ce peuple a donné son nom. Il ne faut pas confondre cette nation avec les Guayanas ou Guayanos du Parana, malgré l'homonymie des noms de ces deux peuples.

8° Guaraunos, par les *Guaraunos*, qui sont presque tous indépendants. Ils vivent dispersés dans le delta de l'Orénoque appartenant à la capitainerie générale de Caracas, où ils favorisent le commerce clandestin, dont l'île de la Trinité appartenant aux Anglais est le centre. Cette nation, qui n'est composée, pour ainsi dire, que de matelots, et qui vit ou sur des arbres ou dans des bateaux, est d'une grande importance politique, puisqu'elle pourrait faciliter toute expédition militaire qui voudrait remonter l'Orénoque pour attaquer la Guyane espagnole. Quelques centaines de Guaraunos vivent réunis aux Chaymas dans les missions à Santa-Rosa de Ocopi, et 5 à 600 dans les villages de Zacupana et d'Imataca, sur le bord septentrional de l'Orénoque, à 25 lieues du cap Barina. Les *Guaiqueris* ou *Guacheris*, qui passent pour être les pêcheurs les plus habiles et les plus intrépides, et qui habitent dans le faubourg de Cumana, dans l'île de la Marguerite et sur la péninsule d'Araja, paraissent avoir parlé un dialecte guaraunos, ou du moins une langue qui en diffère très-peu. Maintenant ils ne parlent qu'espagnol.

9° Arawaque, par les *Arawaques*, *Arauaques* ou *Aruacas*, qui demeurent dans la province espagnole de Cumana et sur les rives malsaines de Berbice et du Surinam, dans les deux Guyanes anglaise et hollandaise. Une partie a déjà embrassé le christianisme et vit dans des villages. Il paraît que les Arawaques ont habité les Petites-Antilles avant les Caribes. Les sons correspondants aux lettres *c* et *f* de l'alphabet allemand manquent à l'idiome arauaque. La conjugaison est très-riche en formes. Le radical actif devient passif en changeant l'*n* de l'infinitif en *hün*, réciproque ou réfléchi en le changeant en *nnua*, et on lui donne la signification correspondante au *faire faire* du français en ajoutant *kuttun;* par exemple, de *assukussun*, laver, on fait *ussukussahün*, être lavé; *assukussunnua*, se laver; et *assukussukuttun*, faire laver. On forme le mode négatif en mettant un *m* au commencement du verbe radical; par exemple, *akuttun*, manger; *makuttun*, ne pas manger; *dansika*, j'aime; *mansika*, je n'aime pas. Les prépositions sont toujours placées après leurs régimes, et les conjonctions sont toujours mises à la fin de la phrase. Les Arauaques donnent à leurs nombres des terminaisons différentes lorsqu'ils se rapportent à des objets qui ne sont pas des hommes ou des femmes. On a fait une traduction de la Bible en cette langue.

CORINTHIEN. *Voy.* Russo-illyrienne.

CARNATARA, cannada, kournata, langue de l'Inde, dérivée du sanskrit, parlée de l'est à l'ouest depuis les premières Gates, qui séparent les Mysore du Carnatic et du Madoura, jusqu'à la côte du Malabar, et du nord au sud depuis la province de Coimbetoure jusqu'aux confins septentrionaux de celle de Visapour. Dans ces limites, le canada est parlé dans la province anglaise du Mysor ou Meissour, où se trouve Seringapatnam, jadis capitale du royaume de Mysore sous les célèbres Hyder-Ali et Tippo, et dans le royaume actuel de Mysore, dont le

Digitized by Google

roi, vassal des Anglais, réside à Mysore; ensuite dans la vaste province de Visapour ou Bejapour. Cette langue a un alphabet particulier qui diffère peu du telinga, mais qui est plus complet que celui du tamoul. La grammaire et la syntaxe ressemblent à celles du tamoul et du telinga.

CARNIOLIEN. *Voy.* RUSSO-ILLYRIENNE.

CARTHAGINOISE. *Voy.* PUNIQUE.

CARTON (M. L'ABBÉ), beau tableau du développement intellectuel de l'enfant. *Voy.* l'*Essai*, § IV.

CASTILLANNE. *Voy.* ESPAGNOLE.

CAUCASE, tableau de cette contrée. *Voy.* CAUCASIENNE.

CAUCASIENNE (GROUPE DES LANGUES DE LA RÉGION). Ce groupe tire son nom de la grande chaîne de hautes montagnes qui, d'orient en occident, traverse les pays compris entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin; de cette vaste chaîne que les Mèdes, les Perses et les Romains regardèrent comme le boulevard du monde civilisé. Les peuples qu'il renferme réunissent dans leur taille et leur physionomie les traits caractéristiques des races principales de l'Europe et de l'Asie occidentale, ce qui engagea le savant Blumenbach à nommer *caucasienne* la première variété de l'espèce humaine. La multiplicité des productions animales et végétales, dont quelques-unes sont indigènes à ces pays, les souvenirs mythologiques, ceux de l'histoire civile et naturelle, tout, jusqu'aux traditions populaires, contribue à jeter le plus grand intérêt sur ces contrées. C'est dans un coin de cette région que ces traditions populaires placent les fières *Amazones*, cette nation de femmes belliqueuses dont l'existence et la demeure sont encore aujourd'hui si douteuses, malgré la sagacité et les recherches savantes de tant d'érudits; c'est sur le mont Caucase que la mythologie fait éprouver à Prométhée le châtiment de son impiété; c'est aussi vers la Colchide qu'elle dirige la fameuse expédition des *Argonautes*. Mais ce n'est point assez que la fable lui prête ses brillantes figures; l'histoire primitive du genre humain vient encore l'entourer de pompeux souvenirs. C'est dans l'Arménie persane que beaucoup d'auteurs orientaux et même plusieurs écrivains chrétiens ont placé la vallée d'Eden; c'est sur le majestueux Ararat qu'on fait arrêter l'arche de Noé, cette arche dont Dieu lui-même avait dirigé la construction, afin de léguer aux hommes un premier monument de sa puissance et de sa justice. C'est aussi dans cette région qu'on retrouve Mtskheta, Ataxata et Tigranocerta, qui brillèrent d'un si vif éclat dans les beaux temps de la Géorgie et de l'Arménie; Théodosiopolis, devenue célèbre plus tard par les richesses immenses que le commerce y accumulait; et Dioscurias, dont le port fut, dit-on, le rendez-vous de trois cents nations différentes. C'est ici qu'il faut placer cette fameuse route commerciale qui, dans le moyen âge, passait par le Cyrus et le Phasis, servait à échanger les marchandises d'Europe contre les riches produits de l'Asie, et enrichit tant les Vénitiens et les Génois, lorsque ces deux peuples, alors si puissants, possédaient Tana et Caffa, la première à l'embouchure du Tanaïs, la seconde sur la côte orientale de la Crimée. Parmi les nombreuses nations comprises dans ce groupe, on remarque : les *Géorgiens*, qui, sous les règnes brillants de David le restaurateur, de Georges III, et surtout sous celui de la *Sémiramis Caucasienne*, la célèbre Thamar, méritèrent et obtinrent une double gloire politique et littéraire; et ces *Arméniens*, si puissants dans le premier siècle avant notre ère, lorsque, sous Waghanhag et Tigranne II, ils étendaient leur domination sur une si grande partie de l'Asie, et que le grand Mithridate venait à la cour du *roi des rois* implorer un asile et du secours contre ses implacables ennemis; ces Arméniens qui, dans le moyen âge, reprirent une partie de leur importance politique et brillèrent tant par leur littérature. Mais la région du Caucase est aussi la contrée où, de temps immémorial, on a fait le commerce infâme des esclaves, commerce qui, dans le moyen âge, était poussé avec une activité prodigieuse par les Génois, et qui n'a pas encore cessé tout à fait, malgré les mesures aussi vigoureuses que philanthropiques prises par le gouvernement russe pour le détruire entièrement. Elle est aussi la patrie de la plupart de ces esclaves-soldats, si célèbres sous le nom de *mamelouks* dans les annales de l'Égypte, qu'ils ont ravagée d'abord sous les dynasties des Baharites et des Bordgites, et plus tard sous la tyrannique oligarchie de leurs beys, remplacée de nos jours par la sage administration de l'intelligent Mohammed, qui a rendu à cette terre classique une partie de son ancienne splendeur. C'est dans les hautes vallées du Caucase que vivent ces Lesghiennes, ces Circassiennes et ces Géorgiennes, si renommées par leur beauté, don funeste qui ne sert qu'à conduire les plus jolies d'entre elles à vivre emprisonnées dans les principaux harems de l'Asie et de l'Europe musulmanes. La férocité et le brigandage des *Souanes*, des *Tchares*, des *Kaszikumuks*, et de quelques autres tribus *lesghiennes*, *circassiennes* et *mizdjeghes* par le contraste qu'ils offrent avec la loyauté et l'industrie si vantées des *Koubaches*, l'intelligence et l'infatigable activité commerciale des *Arméniens*, devenus les courtiers de l'Asie et d'une partie de l'Europe, ajoutent encore à l'intérêt qu'inspirent ces pays, où l'ethnographe étonné observe, au milieu d'une foule de petites nations indigènes, quelques débris de ces immenses hordes asiatiques, qui, dans la grande migration des peuples, passèrent et repassèrent tant de fois l'isthme caucasien. De tous les pays connus de l'ancien continent, aucun autant que le Caucase oriental ne présente tant de nations différentes sur un aussi petit espace. Abulfeda le nommé *Djebal al Kaitak*, et Al-Azizi l'appelle *Djebal-Allesan*, c'est-à-dire *Montagne des langues*. Quoiqu'on n'y parle pas à beaucoup près trois cents langues différentes, comme

Digitized by Google

le prétend le second de ces deux savants Arabes, leur nombre cependant est encore assez considérable pour mériter au Daghestan le titre de *Montagne des langues*.

Les limites de ce groupe sont : au *nord*, le territoire des Cosaques de la mer Noire et le gouvernement russe du Caucase; à l'*est*, la mer Caspienne; au *sud*, une ligne qu'on ne saurait déterminer avec précision et qui passe par les frontières des provinces persanes et ottomanes, où l'on ne parle pas l'arménien; à l'*ouest*, la mer Noire. Les pays compris dans ces limites sont : la Géorgie et l'Iméritie, qui forment deux provinces russes; le Gouriel et la Mingrélie, qu'on peut regarder comme deux grands fiefs héréditaires de cet empire; le pays des Lasi, qui, avec une petite partie de la Géorgie, appartient à l'empire ottoman; l'Abassie, la Circassie, le Daghestan et le Shirwan, dont presque tous les habitants sont vassaux de l'empire russe; enfin l'Arménie, qui est partagée inégalement entre les Persans et les Ottomans.

Toutes les langues parlées dans cette région sont excessivement âpres et se distinguent par la réunion extraordinaire de certaines consonnes, et par l'accumulation de voyelles et de diphthongues obscures, larges et prononcées du gosier. Les langues arménienne et géorgienne sont les seules qui soient écrites; les personnes instruites qui parlent les autres se servent pour écrire des idiomes arabe, géorgien ou turk. *Voy.* GÉORGIENNE, ARMÉNIENNE, LESGHIENNES, MIZDJEGHI, TCHERKESSES et ABAZE.

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES DE LA RÉGION CAUCASIENNE.

		Orthographe.	*Soleil.*
FAMILLE GÉORGIENNE.	GÉORGIEN.	1 allemande	mse
	MINGRELIEN.	2 allemande	bscha
	SOUANE.	3 allemande	mij
	LASIEN.	4 allemande	djara
FAMILLE ARMÉNIENNE.	ARMÉNIEN-LITTÉRAL.	5 française	ariekagn
	ARMÉNIEN-VULGAIRE.	6 française	ariekag
FAMILLE AWARE.	AWARE-PROPRE.	7 allemande	baak; ko; gede
	Anzuch ou *Anzug.*	8 allemande	baak
	Tchari-Kabutsch.	9 allemande	baak; bok
	ANDI.	10 allemande	mitli
	DIDOETHI OU DIDO-UNSO.	11 allemande	buk
	KASZI-KUMUK.	12 allemande	barch
	AKUSCHA.	13 allemande	beri; susi
	KURA.	14 allemande	»
	MIZDJEGHI, dialecte *Tschetschenzi.*	15 allemande	malch
	Inguschi.	16 allemande	malch
	Tuschi.	17 allemande	match
	CIRCASSIENNE OU TCHERKESS.	18 allemande	dgeh; dyga
	ABASSE.	19 allemande	marra

	Lune.	*Jour.*	*Terre.*	*Eau.*	*Feu.*
1	mt'ware	dge	mitza	tzqali	zezchli
2	tuta	ga	dicha	tzchari	datschcheri
3	twai	deschdui	gim	witz	iemcsk
4	»	»	leta; toprak	zari; zakali	daskuri
5	lousin	div	iergir	dchour	hour
6	louenga	tsoreg	iergir	dchour	grag
7	moz; moots	djaka; k'o	ratl; bak	hthm; htli	za; zza
8	moots	ko	ratl	htlim	za
9	moots; botso	ko	ratl	chim; ht'li	za; zo
10	ports; parzje	bu; tchzal	misa; zchur	ht'leu	za
11	butzi	djekul	tschedo	htli	zi
12	bars; bers	kini	kerki; mau	sin	za
13	bar	beri; bigula	mussa	schin	za; tzah
14	»	jogb	nok	iat	za
15	but	deni; dini	lete; latte	chi	zie; tze
16	butto; but	deu	late	ehii	tze
17	but	toha	jobste.	chi	tze
18	massah	machua	tsche; tschy	pseh; psi	mapfa
19	miss; mese	amisch	tschû.lah	dseh	mza

	Père.	*Mère.*	*Œil.*	*Tête.*	*Nez.*
1	mama	deda	t'wali	t'awi	zchwiri
2	muma	dida	toli	dadi	tschchindi
3	mu	di	te	tchum	schdim
4	»	nana	toli	ti	tzindi
5	har	mair	agn	kloukh	ountch
6	har	mar	atchk'h	kloukh	k'hith
7	dadi; emen	ebel; ewel	beer	beter; ada	chomag; meer
8	dedè	ebel	»	beter	chumug
9	dedè; abo	ebel; ewel; io	beer; hai	beker; kem	muschusch
10	ima	ila; illi	harkobil; hune	mier; maar	mahar
11	obio	enniu	ossûrabi	tkin	mali
12	pu	ninu	ja	bek	mai
13	tuttesch; pu	nesch; nem	uhli; aiwa	bek	kank; mirr
14	baba	pau	»	killa	»
15	da	nana; schen	berik	korte	mare; mara
16	da	nana	berg	korte	mirha
17	dada	nana	beraka	korte	marhlo
18	jada; jaddeh	janah; ana	ne; na	sch ha	peh; feh
19	oabba; urak	oan; anschoch	ullah; ala	kah; jeka	pintsa

Digitized by Google

	Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Pied.*
1	piri	ena	k'bili	ch'eli	p'echi
2	pidji	nina	kibiri	che	kutschichi
3	pil	nin	schdik	schi	tschischg
4	pichi	nena; nem	kibri	ke; cheb	kassi; kuska
5	pieran	liezou	adamn	dsierhn	odn
6	pieran	liezou	agrha	dsierhk'h	odk'h
7	kaal; kal	maats; mas	sibi; zawi	kwer; kumur	pog; hete
8	kaal	maats	sibi	kwer	pog
9	kaal	maats; mitz	sibi; ssila	koda; kwer	pog
10	tkol; kol	mitz	solwol; ziul	kaju; taalo	tscheka
11	haku	metz	kizu	retla	rori
12	ssumabeck	mass	kertschi	kūa	djan
13	mjiuli; moli	linzi	zulwe; ssuda	kak	kasch, tag
14	damma	»	»	kell	kokar
15	bagga	mot; mut	tzargisch	kuik; kuki	kog, koeg
16	jisst	motte	tzergisch	kulg; kulku	kog
17	bak	mot	tzerka	tota	kog
18	dje; jja	bse; bsegu	dsa; dseh	ia; ah	tle
19	ütscha	awsis; ibs	pitz	meppe; inape	schepeh

	Un.	*Deux.*	*Trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	ert'i	ori	sami	ot'chi	chut'i
2	art'i	jiri	ssumi	ot'chi	chut'i
3	eschgu	jeru	ssemi	worschtcho	wochuschi
4	»	»	»	»	»
5	mi	iergou	ieriek'h	tchors	hink
6	meg	iergouk'h	iriek'h	tchors	hing
7	zo	kigo	schabgo	uchgo	schugo
8	zo	kigo	tawgo	uchgo	schogu
9	hos	kona	chabgo, ht'lana	uchgo; okona	schugo
10	ssew	ttschegu	chljobgu	boogu	inschtugu
11	zis	keeno	sonno	uino	senno
12	zaba	k'uwa	schammba	mmuk'ba	chewa
13	za	quial	abal	ohwal	chujal
14	»	»	»	»	»
15	tza	schi	koe	di	pchi
16	tza	schi	koe	di	pchi
17	tza	schi	ko	eu	pchi
18	se	tu	schi	ptle	t'chu
19	seka	uchba	ch'pa	pschiba	chuba

	Six.	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix.*
1	ekwssi	chwldi	rwa	zchra	at'i
2	apchuschui	schqwit'i	ruo	tschchoro	wit'i
3	usgwa	ischgwid	ara	tschchara	jescht
4	»	»	»	»	»
5	viets	ieothn	outh	inn	dasn
6	viets	ieothé	outhe	ine	dase
7	ant'go	antelgo	mitl'go	itschgo	auntsgo
8	antlo	antelgo	mitl'go	itschgo	antzgo
9	anchgo	antelgo	mikgo	itschgo	anzgo
10	ointlgu	ot'chchlugu	beitllgu	hogotschu	chozzogu
11	isno	at'lno	bit'lno	otschino	ozino
12	rechchwa	errulwa	meiba	urrtsch'wwa	ezzk'ba
13	ureek'al	weral	gebal	urtschemal	wezal
14	»	»	»	»	»
15	jalch	uor	bar	isch	itt
16	jalch	uor, uosch	bar	isch	itt
17	itch	uorl	barl	is	itt
18	chi	ble	ga, ge	bgu, boro	psche
19	ziba	bischba	achba	ischba	jeba

CAUCASO-DANUBIEN. *Voy.* TURKE.

CAVERE-MAYPURE, famille de langues de la région Orenoco-Amazone (Amérique méridionale), ainsi appelée des noms des deux nations les plus célèbres. On a classé provisoirement, comme il suit, les idiomes qu'on croit appartenir à ce groupe :

1° CAVERE ou CABRE, par les *Caveres* ou *Cabres*, nommés *Caberes* par Gumilla, nation jadis nombreuse, puissante et guerrière, qui disputa aux Caribes la prépondérance politique sur le Bas-Orénoque. Après la grande défaite essuyée par ces anthropophages, sous la conduite de leur cacique Tep, ils furent tellement affaiblis qu'il ne fut plus question d'eux. On trouve encore des restes de cette nation sur les rives de Cuccivero, affluent de l'Orénoque, et dans les missions de Cabruta et d'Uruana, où ils vivent à côté d'autres peuples.

2° GUAYPUNABIS, par les *Guaypunabis* ou *Guaypunaves*, nation anthropophage, quoique la plus policée de toutes celles qui demeurent sur le Haut-Orénoque. Les Guaypunabis arrêtèrent les progrès des armes des Caribes dans ces régions, et firent une guerre à mort aux Manitivitanos, leurs rivaux sur le Rio-Negro ou Guainia. Originaires des rives de l'Inirinda, les Guaypunabis, sous leur *apoto* ou chef Macapu et sous son successeur Cuseru, exercèrent, vers le milieu du XVIIIe siècle, la suprématie politique sur toutes les peuplades du Haut-Orénoque; ce dernier fixa sa demeure dernière dans les montagnes de Sipapo. Amies des Espagnoles, quelques familles s'étaient établies, avec la permission de Macapu, à Uruana et à Maypures; Cuseru se fixa avec les siens à San Fernando de Atabapo, où il changea sa souveraineté avec la mairie de ce village.

3° PARENI, par les *Pareni*, *Parene* ou *Pa-*

Digitized by Google

renas, peuple anthropophage qu'il ne faut pas confondre ni avec les Parecas, ni avec les Paravenes du Rio-Caura. Cette langue, que le père Gili regarde, ainsi que le cavere et le guaypunabi, comme un simple dialecte du maypure, a le son du *th* des Anglais et du *tsa* des Arabes. On la parle dans la mission de Maypures.

4° MAYPURE propre, par les *Maypures* ou *Meepures*, nation du Haut-Orénoque, jadis nombreuse et puissante, maintenant réduite à un très-petit nombre d'individus. On trouve des Maypures dans la mission de Maypurès et sur le Ventuari, et leur langue, qui est une des plus répandues dans le Haut-Orénoque, est aussi parlée à Aturès, quoique la mission ne soit habitée que par des Guahibos et des Macos. Selon le Père Gili, les Avanes, les Caveres, les Pareni, les Guaypunabis et les Chirupa ne parleraient que de simples dialectes de cette langue, qui est beaucoup plus douce que l'idiome des Avanes et exempte des sons gutturaux et désagréables si fréquents dans le langage de ces derniers. Quoique le maypure soit clair, précis et plein d'expressions, ses formes grammaticales ne sont pas aussi abondantes et artificielles que celles du tamanaque, avec lequel il a une assez grande affinité. Son verbe *substantif* ressemble à celui du quichua. Les prépositions sont toujours placées après leurs compléments, et les conjonctions, dont il a un très-petit nombre, à la fin de la phrase. Les Maypures donnent des terminaisons différentes à leurs noms de nombre, selon qu'ils se rapportent à des hommes, des animaux, des habits ou à d'autres objets.

5° MOXOS, par les *Moxos*, *Moxa*, *Mossi* ou *Moha*, nation nombreuse, qui occupe une grande partie de la vaste province des Moxos comprise dans la région péruvienne. Les Moxos sont divisés en plusieurs tribus, et vivent en partie dans des missions et en partie dans les forêts. Les sons correspondants aux lettres *d*, *f*, *l* de l'alphabet espagnol manquent à cette langue, qui ne redouble jamais les consonnes, et qui, mêlant dans une juste proportion ces dernières aux voyelles, est très-harmonieuse et très-douce. Le moxos a beaucoup de verbes fréquentatifs, et ne forme les passifs qu'à l'aide des verbes qui expriment une douleur quelconque, auxquels il donne une forme particulière. Les principaux dialectes connus de cet idiome sont : le *baure*, parlé dans la mission de Nostra Signora della Concezione, San-Gioachino et San-Niccola; le *ticomeri*, parlé dans la mission de San-Francesco de Borgia, et qui paraît en différer plus que les autres; le *chuchucupeno*, le *comobocono*, le *mosotie* et le *mochono*, parlés tous dans la mission de San-Xaverio. On a publié une grammaire et un catéchisme dans cette langue.

6° MEPPURYS, par les *Meppurys*, nation assez nombreuse de la Guyane portugaise. Ceux qui ont déjà embrassé le christianisme vivent réunis à d'autres indigènes sur le Rio-Negro, dans les paroisses de Santo-Antonio de Castanheira et de Nossa-Senhora de Nazareth. Les autres vivent encore sauvages sur les rives du Maria et du Curicuriau, affluents du Rio-Negro, à côté des Macus.

7° ACHAGUA, par les *Achagua*, nation nomade et abrutie qui vit non loin du Casanare, affluent du Meta. L'idiome achagua, que Hervas considérait à tort comme une branche ou dialecte du maypure, est, selon Gumilla, une langue différente qui a seulement quelque affinité avec cet idiome; il ajoute qu'elle est très-douce et facile à prononcer.

CÉLÉBIENNES (LANGUES), division de la famille des langues malaises. Ces idiomes sont les suivants :

1° BUGIS, parlé par les *Wougui*, *Bougui* ou *Bugis*, nation actuellement la plus puissante de l'île Célèbes et divisée en quatre Etats principaux nommés Luwu, Boni, Waju et Soping. Cet idiome paraît être plus poli et plus abondant, mais moins doux que le macassar; sa littérature en est aussi plus ancienne et plus riche (297). Elle consiste principalement en romans fondés sur des légendes et des traditions nationales; en traductions des meilleurs ouvrages javanais et malais et des livres arabes de dévotion et de jurisprudence; en histoires relatives aux transactions politiques après l'introduction de l'islamisme. Le bugis, dans ses compositions poétiques, qui, sous le rapport du génie, sont supérieures à celles de tous les Océaniens, emploie des mètres qui ressemblent à quelques-uns de ceux du sanscrit, et a des vers blancs ou non rimés. Cette langue, ainsi que les autres de ce groupe, s'écrit avec un alphabet particulier aussi différent des autres alphabets océaniens que l'arabe l'est du nôtre. Cet alphabet est composé de vingt-deux consonnes et de six voyelles, et s'écrit horizontalement de gauche à droite; ses lettres suivent l'ordre du devanagari. Les principaux dialectes bugis sont : celui de *boni*, qui paraît être le plus pur, et qui est parlé dans l'Etat de ce nom, maintenant le plus puissant de toute l'île; celui de *Waju*, parlé dans l'Etat de ce nom et dans une partie de celui de Passir, dans l'île de Bornéo, ainsi que dans l'île de Poulou-Laut, qui en sont des colonies; ces Bugis sont les premiers navigateurs et commerçants de l'archipel indien, et forment presque tous les équipages des prahus employées dans le commerce maritime de ces régions; viennent ensuite les dialectes de *Luwu* et de *Soping*, parlés dans les Etats de ce nom. On a traduit dernièrement la Bible dans cet idiome.

2° MACASSAR, par les *Macassars*, *Mangka-*

(297) Nous citerons un adage qui est souvent dans la bouche des hommes instruits, dans les parties les plus civilisées de la Malaisie :

« Le poison du cent-pieds (insecte venimeux de la famille des myriopodes) est placé dans sa tête; celui du scorpion dans sa queue; celui du serpent dans ses dents. On sait donc où se trouve le poison de ces animaux; mais le poison d'un méchant homme est dans toute sa personne, on ne peut en approcher. »

Digitized by Google

sa ou *Mangkasara*, qui occupent la presqu'île sud-ouest de Célèbes, depuis Balukumba jusqu'à Segere, savoir : les petits Etats de Balukumba, Bontain, Tarabaya, Gua, Goa ou Macassar, Maros et Segere. Cette langue est moins polie et moins riche, mais beaucoup plus douce que le bugis et le malayou; elle ne souffre jamais la rencontre de deux consonnes, et de même qu'en bugis, à l'exception de la nasale douce *ng*, aucun de ses mots ne se termine en consonne. On l'écrit avec un alphabet, qui, à quelques modifications près, est identique à celui des Bugis, et sa littérature, quoique riche et ancienne, l'est moins que celle de cette nation. Les principaux dialectes du macassar sont : *macassar* propre, parlé dans l'Etat de Goa ou Macassar; c'est le plus pur, et ceux qui le parlent ont été, dans le XVIIe siècle, la première puissance maritime de l'archipel Indien; les rois de Goa dominaient non-seulement sur l'Etat de Boni, mais ils exerçaient la suprématie politique sur presque toute l'île de Célèbes, et possédaient, en outre, les îles Butung, Bongai, Baru, Kute et le groupe de Xulla; maintenant leur juridiction ne s'étend que sur l'extrémité de la péninsule sud-ouest de Célèbes, et encore sous la suprématie des Hollandais. Le *turatea*, parlé dans la petite principauté de ce nom; il est remarquable pour être le plus corrompu, et celui dont la prononciation est la moins douce. L'idiome macassar nous paraît être plus mêlé de malais que le bugis. On vient de traduire la Bible dans cet idiome.

3° MANDAR, par les habitants du petit Etat de Mandar ou Mandhar, et par ceux de quelques cantons limitrophes. Il y a un code fameux, dans tout l'archipel Indien, écrit dans cette langue.

4° TURAJAS, parlé par les *Turajas* ou *Tu-Rajja*, qui paraissent être les plus anciens habitants de l'île Célèbes, et que le docteur Leyden regarde comme les Haraforas. Cette nation vit dans le centre de l'île, où elle conserve ses anciens usages et son ancienne religion. On dit que le turajas a des formes grammaticales plus simples que le bugis et le macassar; on ne sait pas si les Turajas écrivent leur langue.

5° MANADO, par les habitants du district de Manado ou Menado, dans la péninsule nord-est de l'île Célèbes. Cet idiome diffère beaucoup du bugis et encore plus du gunung-talu, qu'on parle dans son voisinage.

6° GUNUNG-TALU ou GORONTALO, par les habitants du district de Gunung-Talu ou Gorontalo, dans la péninsule de l'île Célèbes. Il offre peu d'affinité avec le bugis et encore moins avec le manado.

7° BUTON, par les naturels de l'île Buton ou Butong, dans le groupe de ce nom, et, à ce qu'il paraît, en deux dialectes différents par les habitants des deux autres îles Pangansane et Cambyna, qui, avec la première, forment le royaume de Buton.

CELTES. *Voy.* CELTIQUES et FRANÇAISE. — Leur origine et leurs migrations. — *Voy.* note VII, à la fin du volume.

CELTIBÈRES. *Voy.* FRANÇAISE.

CELTIBÉRIENS. *Voy.* IBÉRIENNE (Famille).

CELTIQUES (L.), constituent une des branches de la famille indo-européenne. Ces langues étaient parlées par les Celtes (Κελτοί) de *Ceilt*, qui signifie *habitants des forêts*. L'origine des Celtes se rattache aux premiers souvenirs de l'histoire du monde. Cette grande famille a peuplé les contrées centrales et occidentales de l'Europe; elle en a été dépouillée par d'autres races barbares et par la conquête romaine, et refoulée aux extrémités de l'Occident. Aujourd'hui, les débris de la race celtique, réfugiés dans la Bretagne, dans le pays de Galles, en Ecosse et en Irlande, conservent encore leurs traditions, leurs mœurs antiques, et sont restés l'image vivante de ce que leurs ancêtres furent autrefois. Mais les souvenirs du passé ont presque tous disparu, et l'histoire de cette race est aujourd'hui bien incertaine. Les anciens ne nous ont conservé que de rares indications, auxquelles la critique moderne a ajouté toutes les lumières de la linguistique. C'est avec des preuves tirées de l'histoire des langues, et même de la conformation physique des races, que M. Amédée Thierry, dans son *Histoire des Gaulois*, a éclairci les origines de la race celtique. — *Voy.* la note VI, à la fin du volume.

La population primitive des Gaules était divisée en race gallique et en race kimbrique. Les *Kymri* et les Galles ou Celtes sont regardés, par les historiens anciens, Plutarque, Appien, Strabon, Diodore de Sicile, comme étant de la même famille. De plus, il est démontré que les Cimbres sont les mêmes que les Cimmériens des Palus-Méotides; les Celtes se trouvent par là rattachés aux Cimmériens; et ces trois noms, Celtes, Cimbres et Cimmériens, représentent des peuples frères. Ces tribus errèrent d'abord dans les immenses plaines qui s'étendent entre la Caspienne, le Pont-Euxin, le Tyras (Dniester) et la mer du Nord. C'est dans ces limites que les anciens placent d'abord la Celtique, mettant en face la Scythie, dont les tribus combattent et poursuivent les Celtes et les Cimbres. La Celtique s'éloigne ensuite de l'Orient, où elle a pris naissance, et elle ne s'arrête dans ce déplacement successif que sur les bords de l'Océan. Dans cette longue marche, depuis la Caspienne jusqu'à l'Atlantique, les Celtes ont laissé derrière eux de nombreuses traces de leur passage. Les *Cimbres*, dans la presqu'île danoise; les *Boiens*, dans la forêt Hercynienne; les *Scordisces* et *Taurins* sur le Danube, et beaucoup d'autres, sont autant de Celtes restés derrière la masse de la nation, qui vint se concentrer dans la Gaule. Les Cimbres s'étendirent dans la Belgique et la Grande-Bretagne, où les habitants du pays de Galles s'appellent encore *Cymrn*.— *Voy.* la note VII, à la fin du volume.

Les *Galles* ou *Celtes* se répandirent dans

Digitized by Google

le reste de la Gaule. A différentes reprises, plusieurs tribus celtiques recommencèrent en sens inverse le voyage que toute la nation avait fait, et émigrèrent vers l'est : les unes rentrèrent dans la vallée du Danube; les autres allèrent en Asie Mineure et y fondèrent le royaume des *Galates;* d'autres, passant les Alpes, établirent une Gaule en Italie. C'est là que les Romains rencontrèrent d'abord les Gaulois. Après les avoir vaincus dans la Cisalpine, ils les poursuivirent dans la véritable Gaule. Les tribus celtiques résistèrent avec héroïsme; elles s'unirent à Annibal; partout elles combattirent avec opiniâtreté le génie grec et romain. Mais, épuisée par cette longue lutte, la nation gauloise tomba en décadence au IIe siècle avant l'ère chrétienne; les chevaliers et les prêtres, c'est-à-dire les ordres prépondérants dans chaque tribu, se disputèrent la souveraineté, et bientôt César parut pour les mettre d'accord en les subjuguant. Il trouva la Gaule divisée en trois régions : la Belgique au nord, la Celtique au centre, l'Aquitaine au sud.

La Celtique était peuplée par les tribus celtiques ou galliques proprement dites. Elle était circonscrite par l'Océan, depuis la Garonne jusqu'à la Seine, à l'ouest et au nord-ouest; par la Seine, la haute Marne, et les Vosges, au nord-est; par le Rhin et les Alpes à l'est; par la Durance, le Rhône, le golfe de Lyon, les Pyrénées orientales et la Garonne au sud. Déjà les Romains s'étaient emparés d'une partie de cette contrée, et en avaient fait la Narbonnaise. Les Celtes étaient divisés en grandes tribus gouvernées soit par des rois, soit par l'aristocratie des prêtres ou des guerriers. Ces tribus empruntaient presque toutes leur nom à la configuration du pays qu'elles habitaient.

Toutes ces tribus celtes furent soumises par César, ainsi que les Belges d'origine cimbrique. Dès lors, avec leur indépendance, les Gaulois perdirent leurs mœurs, leurs coutumes, leur langue et leur religion. Ils se firent Romains. L'île de Bretagne fut le seul lieu ou se conservèrent leurs antiques traditions. Les druides s'y réfugièrent avec leur religion, leur langue et leurs mœurs; et aujourd'hui, dans quelques contrées de l'Angleterre et de l'Ecosse, et à l'extrémité de notre Bretagne, ces débris des Celtes se maintiennent encore, à peu près purs de tout mélange étranger.

La famille indo-européenne, comprenant tout à la fois les langues les plus développées, les plus cultivées du monde entier, et celles qui nous sont le mieux connues sous tous les rapports, semble devoir offrir, d'une manière plus complète que tout autre, les éléments du grand problème de l'origine du langage, ou du moins des lois de sa formation. Si la question peut être résolue, soit complétement, soit approximativement, c'est assurément par un examen comparatif approfondi des idiomes indo-européens. Leurs monuments écrits offrent une chaîne traditionnelle à peine interrompue depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours. Liés entre eux par des analogies si frappantes que leur commune origine ne peut être mise en doute, ils offrent en même temps la plus grande variété de formes; ils se complètent et s'expliquent les uns par les autres; ils représentent, par leurs degrés divers de développement, toutes les phases de l'histoire des langues, à l'exception, toutefois, de la première époque de formation qui se perd dans la nuit des temps. Où trouver ailleurs la réunion de semblables avantages? Comment contribuer mieux à l'avancement de la philologie comparée, qu'en travaillant à compléter la connaissance de cette vaste et belle race de langues?

Le groupe des langues celtiques, après avoir servi pendant quelque temps à étayer d'absurdes systèmes, est tombé, par un effet de réaction, dans un oubli très-peu mérité. Les savants linguistes allemands, Grimm, Bopp et Schlegel, qui ont le plus contribué à l'avancement de la philologie comparée, les ont laissées entièrement en dehors du cercle de leurs travaux. M. Schlegel même a énoncé des doutes sur la parenté des langues celtiques avec la famille indo-européenne (298). Il est temps de trancher enfin cette question : l'ancienneté de ces idiomes, le nombre et l'importance historique de leurs monuments écrits, presque inconnus encore, le fait qu'ils renferment une partie des origines de la langue française : tout se réunit pour réveiller l'intérêt sur ces curieux débris de la primitive Europe. En attendant des travaux plus complets sur leur histoire, travaux qui ne peuvent être entrepris avec succès que par les savants nationaux, on peut, au moyen des matériaux existants, les rattacher à leur véritable souche, qui est, sans contredit, indo-européenne. C'est là l'objet spécial du Mémoire publié par M. Pictet (299).

La marche que je me propose de suivre, dit ce savant philologue, est de comparer les idiomes celtiques directement avec le sanskrit. Cette méthode me semble offrir plus d'un avantage. Elle dispense, en premier lieu, d'un examen critique des sources, puisque tout ce qui se rattachera évidemment à l'ancienne langue de l'Inde portera avec soi son certificat d'authenticité; elle prévient ensuite toutes les objections que l'on pourrait élever, en s'appuyant sur le fait d'une transmission directe, si, au lieu du sanskrit, je comparais les langues classiques ou germaniques. Enfin la philologie comparée est assez avancée maintenant, pour qu'un rapprochement avec le sanskrit implique une comparaison avec toutes les langues de la famille. Il suffira de renvoyer

(298) Dans son Mémoire sur l'origine des Hindous, inséré dans les *Philosophical transactions* de 1834.

(299) De l'affinité des langues celtiques avec le sanskrit. Paris, 1837.

Digitized by Google

de temps à autre aux excellents travaux de Grimm et de Bopp, pour déterminer la place relative que le groupe celtique doit occuper dans l'ensemble. Le groupe celtique se compose de deux branches bien distinctes :

1° La branche GAELIQUE (300), qui comprend l'*irlandais* et l'*erse;*

2° La branche CYMRIQUE (301) à laquelle appartiennent le *gallois*, le *bas-breton* et le *cornique*.

Ces deux branches, tout en offrant des caractères communs assez saillants pour les distinguer d'une manière tranchée de toutes les autres langues indo-européennes, diffèrent assez entre elles pour constituer des langues bien séparées. L'irlandais s'éloigne bien plus du gallois, par exemple, que le scandinave du gothique, et presque autant, à certains égards, que le grec du latin. Les idiomes de la branche gaëlique sont plus rapprochés entre eux que ceux de la branche cymrique. L'*irlandais* et l'*erse* ne sont réellement que des dialectes assez fortement caractérisés d'une même langue. On peut en dire autant peut-être du *gallois* et du *cornique;* mais le *bas-breton* offre des différences plus prononcées.

L'*irlandais*, par son extension, sa culture et l'ancienneté de ses monuments écrits, est de beaucoup le plus important des dialectes gaëliques. Sans entrer ici dans des détails qui nous mèneraient trop loin, je me bornerai à dire que ces monuments sont fort nombreux, qu'ils embrassent l'histoire, la philologie, la législation, la poésie, qu'ils datent sûrement, pour la plupart, du Xe au XIVe siècle, et que quelques-uns remontent très-probablement jusqu'aux VIIe et VIe. On trouve, sur ce sujet, une mine très-riche de documents dans le bel ouvrage publié par le docteur O'Connor, aux frais du duc de Buckingham, et intitulé : *Rerum hibernicarum scriptores veteres*, 4 volumes in-4°. O'Connor est le premier qui ait porté, dans les études de l'ancienne Irlande, un esprit de critique sage et éclairée.

L'*erse* est la langue des montagnards de l'Ecosse. Ses monuments écrits sont bien moins anciens et moins nombreux que ceux de l'Irlande, et ne paraissent pas remonter au delà du XVe siècle. Les poésies traditionnelles recueillies et publiées sous le nom d'Ossian, vers la fin du siècle dernier, sont ce qu'elle possède de plus remarquable. Comparé à l'irlandais ancien, l'erse offre de nombreuses traces de cette décomposition qui s'opère sur les langues par l'effet du temps, et il se rapproche, à cet égard, de l'irlandais oral moderne.

Je ne citerai ici que pour mémoire le *mana*, qui n'est qu'un dialecte fort corrompu du gaëlique parlé dans l'île de *Man*, et qui mérite à peine une mention spéciale.

Le *gallois* ou *cymrique* proprement dit, occupe, dans sa branche, la même place que l'irlandais dans le gaëlique. Ses monuments écrits sont fort anciens et assez nombreux. L'*Archeology of Wales*, publiée en 1801, en offre une collection extrêmement intéressante, et encore trop peu explorée. Les plus anciens sont des poésies que l'on peut rapporter, avec assez de vraisemblance, aux VIe, VIIe et VIIIe siècles. Il existe sur cette question un ouvrage plein d'érudition et de jugement, par Sharon Turner, auquel on doit aussi une histoire estimée des Anglo-Saxons.

Le *cornique*, dialecte actuellement éteint de la province de Cornouailles, diffère assez peu du gallois. Il n'en reste que quelques débris manuscrits, dont l'ancienneté n'est pas grande, et deux vocabulaires fort incomplets, publiés par Lhwyd et W. Price.

Le *bas-breton* est plus connu, et a déjà été en France l'objet de travaux plus systématiques qu'éclairés (302). Les matériaux de grammaire et de lexicographie sont assez nombreux (303).

Les recherches consignées dans le savant *Mémoire* de M. Pictet, autorisent à poser, comme des vérités acquises à la science, les conclusions suivantes :

1° L'ensemble du système phonique du groupe celtique se lie de près à celui du sanscrit. Les modifications subies par quelques-uns des éléments vocaux s'opèrent d'après des analogies régulières.

2° Les langues celtiques ne participent point à cette loi de modification des consonnes, que Grimm a signalée pour les idiomes germaniques, sous le nom de *Lautverschiebung;* elles se placent, sous ce rapport, sur le même rang que le zend, le grec, le latin et le lithuanien; c'est-à-dire que leur système de consonnes correspond, en général, exactement au sanskrit.

3° Les voyelles, tout en subissant les changements que leur impose, en quelque sorte, leur mobilité, ne sortent point cependant de la sphère des analogies qui résultent de leur nature propre.

4° Les lois euphoniques du sanscrit ont laissé dans les langues celtiques des traces assez évidentes pour qu'on puisse en conclure qu'elles existaient déjà, à un assez haut degré de développement, avant la séparation de ces idiomes.

5° Le système de la permutation des consonnes initiales remonte pour le groupe celtique à une époque très-reculée; mais il ne s'est développé, toutefois, que depuis sa séparation de la souche commune.

6° Le fond des racines celtiques est en grande partie identique à celui des radicaux sanscrits.

7° Le système de la dérivation et de la

(300) En irl. *gaoidheal*, en erse *gaidheal*.

(301) *Cyn*, premier, et *bro* changé en *mro*, pays; c'est-à-dire le premier pays de la confédération des peuplades britanniques.

(302) Je dois faire une exception très-honorable pour les travaux de M. Le Gonidec, qui ont toujours été dirigés par un esprit de sage critique.

(303) *Voy.* la note VIII, à la fin du volume.

Digitized by Google

composition des mots est le même dans les langues comparées, soit sous le rapport des analogies générales, soit sous celui des formes spéciales employées à cet effet. Un grand nombre de composés celtiques ne trouvent même leur explication que dans le sanscrit, ce qui prouve que leur formation est antérieure à la séparation de ces langues.

8° Le système tout entier des formes grammaticales, quelques mutilations que le temps lui ai fait subir, se rattache intimement au sanscrit, et ne trouve que là l'explication de ses anomalies, et quelquefois l'origine de ses éléments.

9° D'où il résulte avec évidence que les langues celtiques appartiennent à la grande famille indo-européenne, dont elles forment le point extrême à l'occident, et que leur étude, devenue indispensable pour compléter les recherches entreprises sur l'ensemble de cette famille, pourra contribuer à éclaircir les grandes questions qui ont surgi de ces recherches. —*Voy.* la note IX, à la fin du volume.

Je suis loin de prétendre cependant que tout ce qui se trouve dans les idiomes celtiques soit d'origine indo-européenne. Toutes langues, et en particulier l'irlandais, offrent des traces de mélange avec des éléments étrangers à cette famille. Séparer ces éléments hétérogènes et en rechercher les origines, est un problème d'une solution bien difficile, et qui ne peut être entrepris avec quelque chance de succès que lorsque toute la portion indo-européenne aura été étudiée d'une manière complète. — *Voy.* la note X, à la fin du volume.

Nous terminerons par quelques considérations sur la nature du système grammatical des deux branches du groupe celtique.

La déclinaison du gaëlique (304) ou galique qui a les six cas du latin se fait en partie par flexion et en partie à l'aide de prépositions. La conjugaison est riche en modes, mais pauvre en temps, parce qu'elle a un mode négatif, qu'elle emploie après les négations *ni cha* et autres, et parce que, à l'exception du verbe *bi* (être), elle n'a que deux temps, le prétérit imparfait et le futur, formant tous les autres temps soit simples soit composés par des périphrases, au moyen de l'auxiliaire *bi* précédé de la préposition *ag*, ou *iar* : p. e. *ta mi ag bualadh* (je bats), mot à mot *je suis après à battre ; ta tu ag bualadh* (tu bats), mot à mot *tu es après à battre*. De même que le kumbre (305), cette langue a trois auxiliaires, savoir *bi* (être), qui y joue le plus grand rôle dans la conjugaison; *dean* (faire) et *raeh* (aller), qui comme l'auxiliaire *ober* en kumbre et *do* en anglais servent à donner plus d'expression à la phrase; p. e. *dean suidhe* (assieds-toi), mot à mot *fait asseoir ; rinn e seasamh* (il était debout), mot à mot *il faisait être debout*. Ces deux mêmes verbes joints à d'autres forment une multitude de phrases particulières. Le galique forme ses verbes passifs comme le latin, sans recourir aux auxiliaires, à l'exception des modes optatif et conjonctif. Les seuls temps des modes conjonctif et impératif ont dans chaque personne des terminaisons différentes comme en grec, en latin, en français et autres langues ; dans l'indicatif, la terminaison reste la même au singulier et au pluriel pour toutes les personnes, et le pronom personnel est placé après le verbe. La seconde personne du singulier de l'impératif est la racine de chaque verbe, comme en allemand, en persan, en turc et autres idiomes. Cette langue peut comme le latin et l'italien conjuguer ses verbes actifs sans les pronoms personnels ; elle a un grand nombre de particules ou syllabes, qu'on pourrait nommer semi-propositions ; telles que *di. ao. ea. eu. eas. mi. neo. an.* etc., etc. etc. et qui jointes à un adjectif, à un substantif ou à un verbe en changent ou modifient le sens. L'article, tous les verbes et les pronoms possessifs sont placés avant le substantif, mais le nominatif ou le sujet est placé ordinairement après le verbe ; les prépositions précèdent toujours leurs régimes. Cet idiome a des diminutifs faits par flexion et beaucoup de mots composés, et possède, comme le grec, l'allemand, le persan et autres idiomes, la faculté illimitée d'en faire : p. e. *oglach* (serviteur) *bean* (femme), *banoglach* servante ; *uisge* (eau), *fior* (vrai), *fioruisge* (eau de sources). Le galique emploie l'alphabet latin, dont il n'a adopté que 18 lettres, parce qu'il n'a jamais besoin de se servir des lettres *k. q. v. w. x. y* et *z*.

Les voyelles *a, o, u*, suivies ou précédées des lettres *m, mh, n, nn*, ont un son nasal, ressemblant à celui du mot français *bon;* la prononciation de l'*r* avant les trois voyelles susmentionnées est très-difficile. Cette langue ne connaît pas de voyelles muettes à la fin des mots comme en français, en allemand, etc., et elle a plusieurs lettres qui sont aspirées. La prononciation diffère beaucoup de l'orthographe, puisqu'en lisant on ne prononce pas plusieurs consonnes écrites, ou on les change en d'autres plus douces.

Le kumbre ou cymrique forme sa déclinaison à la manière du français, en modifiant l'article ; il n'a que 2 genres, et dans les acceptions générales, il se sert comme l'hébreu, du genre féminin : p. e. *divézad eo anézhi* (il est tard), mot à mot *tard est d'elle*. Le pluriel des substantifs diffère beaucoup de leur singulier ; mais les adjectifs ne varient jamais leur terminaison, ni par rapport au genre, ni par rapport au nombre. Cette langue a beaucoup de diminutifs, formés par l'addition des syllabes *ik* ou *ig* au primitif ; sa conjugaison est très-difficile, mais riche en temps, qui se font par flexion comme dans le latin. Elle a deux manières de conjuguer tous ses verbes : *au personnel*, en

(304) Ou gaëlic.

(305) C'est une autre dénomination du cymrique.

Digitized by Google

omettant le pronom et donnant une terminaison différente à chaque personne ; *à l'impersonnel*, en employant un des verbes auxiliaires au personnel avec l'infinitif du verbe principal ; pour le présent de tous les verbes neutres et actifs, elle a même 4 conjugaisons différentes. Le kumbre, comme le gaëlic a 3 verbes auxiliaires, savoir : *beza* (être), qui sert à former les passifs ; *kaout* (avoir), qui sert à former les temps passés composés, et *ober* (faire), qui sert à énoncer le complément ou la confirmation de l'action.

On écrit le cymrique avec l'alphabet latin, dont le bas breton a adopté 22 lettres, à l'aide desquelles, moyennant certaines compositions, il rend tous les sons de cette langue, on y remarque l'*n* nasal, le *j*, le *ch* et l' mouillé des Français et le *ch* des Allemands. La prononciation diffère peu de l'orthographe lorsque les *consonnes muables* ou sujettes à permutation (*b, k, d, g, m, p, t,*) sont écrites, autrement elle diffère beaucoup, parce qu'il faut les charger d'après certaines règles établies pour adoucir la prononciation, ce qui forme une des plus grandes difficultés de cette langue. On distingue dans le breyzad ou bas-breton quatre sous-dialectes ou variétés, savoir : la *léonarde*, parlée dans le ci-devant diocèse de Saint-Paul de Léon ; elle passe pour être la plus régulière ; la *trecorienne* ou *breton-bretonnant*, parlée dans le diocèse de Treguier ; elle paraît moins corrompue que les autres ; la *cornouaillère*, parlée dans le diocèse de Quimper-Corentin ; la *vanneteuse*, parlée dans le diocèse de Vannes ; c'est la plus corrompue.

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES CELTIQUES.

	Orthographe.	*Soleil.*
Gaulois ou Celtique Propre.		
Cimraes, Kumbre ou Celto-Belgique, *Welsh.*		
Bas Breton de Leon.		
1 celtique		grian
2 welsh		haul, tes
3 française		héaul (hyaul)

	Lune.	*Jour.*	*Terre.*	*Eau.*	*Feu.*
1	gealach	la, latha	tir, fonn, talamh	uisge, a, abh	teine
2	lleuad	dydd	tir, daiar	dwr, aweddror	tan
3	loar (loër)	deiz (de)	doüar	dour	tan

	Père.	*Mère.*	*Œil.*	*Tête.*	*Nez*
1	athair	mathair	suil	cean	sron
2	tadwys, tad	mam, mamwys	llygad, golwg	pen, penned	trwyn
3	tad	mamm	lagad	penn	»

	Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Pied.*
1	beul	teanga	fhiacaill	lamh	cas, troidh
2	genau, safn	tafod	dant	llaw	troed
3	guaneu (becq)	téaud (tead)	dant	dourn	troad (troed)

	Un.	*Deux.*	*Trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	aon	da	tre	ceithir	cuig
2	un	dau, dwy	tri	pedwar	pump
3	unan (unon)	dau, diou (deü, diü)	try (teyr)	pevar (péder, pédyr)	pemp, (peémp)

	Six.	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix.*
1	sea	seachd	ochd	Naoidh	deich
2	chwêch	saith	wyth	naw	deg
3	c'huec'h c'houec'h (hueh)	seiz (seih)	eiz (eih)	nao (naü)	decg

CELTIQUES (prétendues antiquités). — *Voy.* note VI, à la fin du vol., et l'Introduction, § II.— Eléments indo-européens mêlés aux langues celtiques. — *Voy.* note IX, à la fin du vol.

CELTO-ROMANIQUE. *Voy.* Romanes.

CÉPHÈNES ou ETHIOPIENS ORIENTAUX. *Voy.* l'Introduction, § III.

CERETRI. *Voy.* Argylla.

CHAKTAWS. *Voy.* Mobile.

CHALAMBERT (M. V. de), ses attaques contre M. de Bonald refutées par M. l'abbé Berton. — *Voy.* la note F, à la fin de l'*Essai*.

CHALDÉE (de l'Artes).—*Voy.* note XII, à la fin du volume.

CHALDÉEN. — Cette langue parlée autrefois dans la Chaldée, et éteinte depuis bien des siècles, était la langue mère des Babyloniens, des Assyriens ; et probablement de tous les habitants de l'*Aram nakarim* (Arménie des fleuves), c'est-à-dire de la Mésopotamie. Dans la Bible (*II Reg.* xviii, 26 ; *Jes.* xxxvi, 11 ; *I Esdr.* iv, 7 ; *Dan.* ii, 4), cet idiome s'appelle d'une manière générale, l'araméen ; rarement il porte, comme dans Daniel (ii, 4), la dénomination spéciale de *langue des Chaldéens*. C'est dans cette langue qu'étaient écrites les précieuses observations astronomiques les plus anciennes dont l'histoire fasse mention, et qui furent trouvées à Babylone par l'astronome Callistène. Cette langue, apprise par les Juifs pendant leur captivité et mêlée à l'ancien hébreu, donna naissance au dialecte hébraïque nommé *chaldéen*. Il paraît qu'elle était écrite avec l'alphabet connu maintenant sous le nom de caractère hébreu, à cause de son usage qui s'est conservé parmi les Juifs. Le chaldéen ne diffère pas plus du syriaque que le toscan ne diffère du romain.

Il est impossible de dire à quelle époque le chaldéen fut généralement adopté comme langue nationale. Il est toutefois certain que les Mésopotamiens le parlaient déjà du temps de Moïse, c'est-à-dire au moins quinze siècles avant l'ère chrétienne : car on se rappelle que Laban, le Mésopotamien, dont il est question dans la *Genèse* (ch. xxxi, 47), donna au monceau de pierres, sur lequel il conclut une alliance avec Jacob, le nom chaldéen de monceau du témoignage, *iegar sahadouta ;* Jacob lui donna le même nom, mais

Digitized by Google

en hébreu : *gal ét*. A n'en juger que d'après ces mots, le chaldéen devait, à cette époque reculée, différer notablement de l'hébreu. Cependant il est démontré que les Hébreux et les Assyriens se comprenaient réciproquement sans l'intermédiaire d'aucun interprète.

Il ne nous est parvenu aucun morceau de la littérature chaldéenne proprement dite. Quelques érudits se sont emparés de ce fait pour contester au chaldéen le caractère d'un idiome national ; ils l'ont considéré comme une espèce de jargon mixte d'hébreu et de syriaque, ayant pris naissance dans les écrits des Juifs. Mais cette doctrine est dépourvue de fondement, comme le démontrent les recherches de linguistique comparée.

Chez les peuples tant anciens que modernes, on rencontre des dialectes qui se font remarquer par la suppression de la sifflante *s*, qui est presque toujours remplacée par *d* ou *t*. Ainsi chez les Grecs de l'Attique les mots πράσσω, πλήσσω, γλῶσσα, etc., sont remplacés par πράττω, πλήττω, γλῶττα, etc. Chez les nations germaniques, les Hollandais semblent avoir de même horreur des sifflantes, auxquelles ils substituent dans une infinité de mots les linguales *d* et *t*. C'est ce que les Allemands appellent *plat* (*platter dialekt*).

Or, le chaldéen se trouve exactement dans le même cas : c'est un dialecte plat, qui est à l'hébreu ce que le hollandais est à l'allemand. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter un coup d'œil sur le tableau comparatif que nous donnons plus loin. Ainsi au lieu de *tsour* rocher, *zahaf*, or; *chafar*, rompu, on dit, en chaldéen, *tour*, *dehab*, *tebar*.

Le chaldéen est tout à la fois concis et prolixe. Il est concis par ses inversions fréquentes, qui contribuent souvent à rendre le texte obscur, comme cela arrive dans plusieurs passages de Daniel. Il est prolixe par l'allongement des noms et par l'emploi des particules accumulées, dont une seule pourrait suffire.

Les grammairiens appellent l'allongement des noms *status emphaticus*. Le plus fréquemment les syllabes *esn*, *én*, *ékh*, etc., sont changées en *ema*, *ena*, *ekha*, etc. Exemples :

hébreu.	chaldéen.	valeur.
khelem,	*khelema*,	songe.
eſén,	*eſena*,	pierre.
mélekh,	*malekha*,	roi.

Cette tendance à allonger les noms par des désinences en *a* ou en *ah* se remarque aussi dans la formation du pluriel. Ainsi *malkim* est le pluriel du mot *melekh*, roi. Pour avoir le pluriel chaldéen, il suffit de changer *im* en *in*, *melkhine*, mais la forme favorite est *ia*. Exemples :

Rois, *malkhaïa*, au lieu de *malkhine*.
Cieux, *chemaïa*, au lieu de *chemaïne*.
Pierres, *aſnaïa*, au lieu de *aſnine*.
Jours, *iomaïa*, au lieu de *iomine*.

On cite souvent l'italien comme une langue dont presque tous les noms sont terminés en *i* ou en *o*. Le chaldéen pourra être cité comme une langue tout aussi singulière, car l'*a* y est la terminaison prédominante.

En hébreu, le *n* est éliminé dans beaucoup de cas et remplacé par le point *dagesch*, qui redouble la consonne suivante. En chaldéen, le *n* est le plus souvent conservé, ce qui introduit dans le mot quelquefois une syllabe de plus. Cela se remarque particulièrement dans les pronoms, comme le montre le tableau suivant :

chaldéen,	hébreu.	valeur.
ana ou *anokhi*,	*ani*,	je, moi.
antah et *anth*,	*atta*,	tu, toi.
hhou, fém. *hi*,	*hhou*, fém. *hi*,	il, elle.
anakhna,	*anou*,	nous.
antoun,	*attem*,	vous.
inoun,	*hem*,	ils, eux.
inine.	*hen*,	elles.

L'article indéfini *ékhat*, *un*, *une*, est rarement employé en hébreu. Il est au contraire assez fréquent en chaldéen : *khad*, un, *khada*, une.

Le pronom démonstratif *celui*, *celle*, *zéh*, *zót*, est en chaldéen *dén*, *déna*.

Le plus ancien dialecte grec, tel qu'on le trouve dans Homère, se fait remarquer par des accumulations de particules souvent intraduisibles. La même observation se présente pour le chaldéen. Ainsi *kol-kebél di* signifie *parce que*, ou littéralement, *tout devant qui*.

Les langues modernes offrent des locutions semblables ; l'allemand *alldieweil*, qui a la même signification, a ici beaucoup d'analogie avec le chaldéen.

La particule *mine*, *de*, joue surtout un grand rôle dans la formation des adverbes ou des locutions adverbiales. Exemples : *iatsif*, certain, *mine-iatsif*, certainement ; *kadam*, partie antérieure, *mine-kadam*, de devant, qui correspond à l'hébreu *mipné*. — Disons en passant que *kadam* est généralement employé comme particule prépositive, à la place de l'hébreu *l*, pour indiquer le datif. Exemple : chaldéen, *kadam molka*; hébreu, *lemélekh*, au roi.

Certaines particules sont si fréquentes qu'elles n'ont pas toujours de sens bien précis. Tel est le cas de *di*, qui n'a pas constamment, quoi qu'en disent les lexicographes, la valeur de l'hébreu *acher*, *qui*, *quæ*, *quod*. Le mot *kitenah* qui correspond au français *comme cela*, forme aussi souvent une rédondance.

Il existe en chaldéen, comme dans d'autres langues orientales, une espèce de redoublement qui s'applique non pas aux verbes, comme en grec, mais aux adjectifs et aux substantifs. Ainsi le mot *rab* signifie tout à la fois *beaucoup*, *nombreux*, *grand et maître* ; par redoublement : *rabereban*, il prend la signification augmentative de *chef suprême* ou *maître des maîtres*. En hébreu, pour désigner la chose la plus sainte, on répète trois fois le mot *katosch*, saint. On se rappelle

Digitized by Google

qu'Homère, en parlant du séjour des bienheureux, emploie les expressions de τρὶς μάκαρες καὶ τετράκις trois fois heureux et quatre fois.

Cette répétition de noms, pour en faire sentir l'importance, est tout à fait naturelle à l'homme : on la retrouve chez l'enfant comme dans le langage primitif des nations.

En poursuivant notre examen comparatif du chaldéen et de l'hébreu, nous allons encore signaler les différences suivantes :

1° En hébreu, le pluriel masc. *im*, (en chaldéen *hi*), se change en *hou*, quand il reçoit le suffixe qui remplit l'office de pronom possessif. Exemple : *abedim*, serviteurs, *abedehou*, ses serviteurs. En chaldéen on change *hou* en *hi* et on dit *abedohi* au lieu de *abedehou* ; *raghelohi* au lieu de *raghelehou*, ses pieds.

2° Substitution et différence d'orthographe. Nous avons déjà signalé la substitution des linguales aux sifflantes. Nous ferons ici remarquer que les gutturales *he* et *ts* sont remplacées par *a*, *e*, *i*. Exemples :

hébreu.	chaldéen,	valeur.
kéts,	*êts*,	arbre.
hitekatél,	*itekatél*, du verbe *katal*,	frapper.

Le *b* se change en *p*, cmme dans *barsel*, fer ; en chaldéen, *parsel*. Le *g* se substitue au *b* comme dans *nego*, qui signifie en chaldéen la planète de Mercure, pour *nebo*. De là le nom d'*Abadnego*, pour *Abadnebo*.

Le *i* se substitue quelquefois à l'*i* dans les futurs. Ainsi : *iketol*, il frappera ; en chaldéen *liketol*. Le futur, dans ce cas, ressemble beaucoup à l'infinitif, avec lequel il faut se garder de le confondre.

L'*a* remplace souvent l'*o*. Exemples :

hébreu, { *énosch*, *kôl*, chaldéen, { *ênash*, *kal*, homme. voix.

En chaldéen les terminaisons en *â* se substituent très-souvent à celles en *ah*.

L'*s* se substitue au *h* comme dans *salakh*, il alla, pour l'hébreu *halakh*. Quelque chose de tout à fait analogue s'observe dans plusieurs mots introduits du grec en latin. Exemples : ὗς, *sus* ; ὕλη, *silva*.

3° Différences caractéristiques relatives aux verbes. Les *kophal* et *niphal* du verbe hébreu manquent en chaldéen. La 3e personne sing. du prét. change souvent *a* en *é*, de même que la 3e personne plur. du prét. change *ou* en *o*. Exemples :

chaldéen.	hébreu.	valeur.
anéh,	*anah*,	il répondit.
ano,	*anou*,	ils répondirent.

La deuxième pers. sing. du prét. offre aussi quelque différence. Exemple : chaldéen : *amérêt*, hébreu : *amerat*, tu parlas.

D'autres différences se remarquent dans la formation du futur : Exemple : chaldéen : *iémar*, hébreu : *iômer*, il parlera.

C'est dans Daniel surtout (ch. II, 4 et suiv.) qu'il faut chercher la matière d'un vocabulaire chaldéen. L'essai que nous donnons ici sera peut-être bien accueilli des chaldéologues.

chaldéen.	hébreu.	valeur.
malca,	*mêlékh*,	roi.
alam,	*ôlam*,	éternité (306).
khelemah,	*khêlem*,	songe.
pechar,	*patar*,	il interpréta (307)
khaveh,	*khivah*,	il indiqua.
âneh,	*anah*,	il répondit.
miltâ,	*milah*,	discours, chose.
asad,	*asal*,	il sortit.
kaddam (à peu près le même en syriaque),		membre.
nevali,	. . . . .	souillure.
nephisbah, en persan, *nouwaza*,		don.
iekar,	*iekar*,	honneur, chose précieuse.
saghih,	. . . . .	grand.
lahén,	*lakén*,	parce que.
tinjanout,	*chénit*,	la seconde fois.
iatsif,	. . . . .	certain.
di,	*acher*,	qui.
hidan, (*hadan* en syriaque,)		temps.
cheêl,	*châal*,	il demanda.
datah,	*tôrah*,	loi, édit.
dêtéh,	*dêchéh*,	herbe (graminée).
étah,	*étsah*,	conseil.
êaajin,	*âsa*,	alors.
élah (308),	*éloha*,	Dieu.
mandah (309),	*madda*,	science.
nehorah,	*ôr*,	lumière.
galoutah,	*galoût*,	exil.
achefine;	*achafime*,	mages.
khartumine (310),	*khartumime*,	scribes sacrés.
gasrine,	. . . . .	astrologues.
beram,	*aroum*,	en vérité.
ras,	. . . . .	secret.
tselème,	*tsêlême*,	statue (ombre).
dehaf,	*sahaf*,	or.
khadine,	*khaseh*,	poitrine.
derah,	*zeroah*,	bras.
caspah,	*khêséf*,	argent.
meah, plur. *méime*,		ventre.
nekhach,	*nekhochet*,	cuivre, airain.
chak,	*chok*,	jambe.
parsel,	*barsel*,	fer. (311)
khosaf,	. . . . .	écaille (chaux).
khasah,	*raah*,	il vit (*vidit*).
hour,	. . . . .	fétu.
kaït,	*kaïts*,	été.
tour,	*tsour*,	roche, montagne.
arah,	*êrets*,	terre (l'inférieur).
takfah,	*tokêph*,	puissance.
khoisnah,	*khossène*,	richesse.

(306) *Lealmin khêji, que tu vives éternellement ;* telles sont les paroles avec lesquelles les mages chaldéens abordèrent le roi Nébucadnezar. C'était là sans doute le salut le plus usité dans la Chaldée.

(307) On se rappelle que, dans les langues sémitiques, on indique toujours comme racine d'un verbe, non pas l'infinitif, mais la troisième pers. sing. du prétérit.

(308) Le mot *élah* est presque toujours suivi du mot qui signifie ciel ; de là *Dieu du ciel*.

(309) Le mot grec μαντεία, *science divinatoire*, a probablement, comme la chose elle-même, une origine chaldéenne.

(310) Ce mot vient sans doute d'un mot hébreu qui signifie *graver*, χαράττω, et correspond exactement au grec ἱερογραμματεῖς.

(311) Les interprètes rendent ce mot par argile. Sa racine est un mot hébreu qui signifie *racler*, σκάπτω, en allemand, *schaben*.

Digitized by Google

iekarah,	*iekar,*	honneur.
iesar,	*chasar,*	il brisa.
abba,	*af.*	père.
raf (312),	*gadol,*	grand.
if,	*pri,*	fruit.
aderasda,	. . . . .	avec raison, certainement.
ielerah,	*zeroah*	bras.
asah,	*bahar,*	il brûla.
targhèm,	*hélik,*	il interpréta.

Voy. SÉMITIQUES (LANGUES).

CHALDÉEN. *Voy.* HÉBRAÏQUE.

CHAMITE (RACE), règne sur l'Assyrie ; confirmation des textes bibliques. *Voy.* CUNÉIFORMES. — Son rôle. *Voy.* l'Introduction, § III.

CHAMOURIA, dialecte albanais. *Voy.* ALBANAISE.

CHARMA (M. LE PROFESSEUR), réponse à une objection. *Voy. l'Essai*, § IV. — Cité sur le langage. *Voy. l'Essai*, § V.

CHASTEL (LE R. P.), Réponse à ses attaques contre les doctrines de M. de Bonald et contre le rôle du langage dans l'évolution de l'intelligence. *Voy. l'Essai*, § IV *passim*.— Applaudi par M. de Rémusat. *Voy.* la note D, à la fin de *l'Essai*. — Le P. Chastel et la sauvage champenoise. *Voy.* la note G à la fin de *l'Essai*.

CHAYMAS. *Voy.* CARIBE.

CHELLOUH. *Voy.* ATLANTIQUE.

CHEROKEES ou CHEERAKE. *Voy.* MOBILE.

CHERUSCI. *Voy.* SAXONNE.

CHIAPANECA, langue américaine de la région de Guatemala, parlée par les *Chiapanèques*, qui habitent dans le *partido* de Chiapa, dans la province de ce nom. Lors de l'arrivée des Espagnols, les Chiapanèques formaient une puissante république, qui était l'Etat dominant de la province actuelle de Chiapa, et qui avait soumis par la force des armes les Zoques, les Tzendales et les Quelenes, peuples qui leur étaient inférieurs en civilisation et en industrie. Selon les traditions antiques recueillies par l'évêque François Nuñez de la Vega, le Wodan des Chiapanèques était petit-fils de cet illustre vieillard, qui, lors de la grande inondation dans laquelle périt la majeure partie du genre humain, fut sauvé dans un radeau, lui et sa famille. Wodan coopéra à la construction d'un grand édifice que les hommes entreprirent pour atteindre les cieux. L'exécution de ce projet téméraire fut interrompue. Chaque famille reçut dès lors une langue différente, et le grand esprit *Teotl* ordonna à Wodan d'aller peupler le pays d'Anahuac. Cette tradition américaine, observe le savant auteur des *Vues des Cordillères et des monuments de l'Amérique*, rappelle le Menou des Hindous, le Noé des Hébreux et la dispersion des Couschites de Singar. En la comparant, soit aux traditions hébraïques et indiennes conservées dans la *Genèse* et dans deux pouranas sacrés, soit à la fable de Xelhua le Cholulain et à d'autres traditions américaines, il est impossible de ne pas être frappé de l'analogie qui existe entre les souvenirs antiques des peuples de l'Asie et de ceux du Nouveau-Monde.

CHIBCHA ou MOZCAS, langue de la région orenoco-amazone (Amér. Méridionale), parlée jadis par les *Mozcas* ou *Muyscas*, nation très-puissante, maîtresse du plateau de Bogota. De même que les Japonais, les Muyscas étaient gouvernés simultanément par deux chefs : l'un d'eux, espèce de pontife, résidait à Iraca, où il était, comme le Dalaï-Lama et le Daïre, l'objet de la vénération d'un grand nombre de pèlerins qui allaient lui offrir des présents ; l'autre, qui était le chef politique ou le roi, avait le titre de *zaque* et résidait à Tunja ; les *zippa* ou princes du Bogota lui payaient un tribut annuel. Par les victoires du zaque Huncahua, par celles des zippas et par l'influence du grand pontife d'Iraca, le chibcha ou langue des Mozcas devint l'idiome dominant sur une vaste étendue de pays, depuis les plaines de l'Ariari et du Meta jusqu'au nord de Sogamozo. Les Mozcas adoraient le soleil, et avaient fait de si grands progrès dans la civilisation avant l'arrivée des Espagnols, qu'on peut les regarder, après les Mexicains, les Zapotèques, les Péruviens, les Queches et les Kachiqueles, comme la nation la plus policée du nouveau continent. Leur système arithmétique était par vingtaine comme celui des Mexicains, des Guaranis du Paraguay, des Jaruros de l'Orénoque, ainsi que celui des Basques, des Kymris et d'autres peuples. Les Muyscas paraissent avoir eu des hiéroglyphes dans le genre de ceux des Mexicains ; ils possédaient 3 calendriers différents, représentant les trois années, *rurale* de 12 à 13 lunes, *ecclésiastique* de 37 lunes et *civile* de 20 lunes. Ce peuple est aussi remarquable pour avoir eu la semaine la plus petite offerte jusqu'à présent par l'histoire de la chronologie, n'étant composée que de 3 jours. Il paraît que le calendrier lunaire sculpté sur une grande pierre, découverte vers la fin du dernier siècle, est le monument graphique le plus ancien que l'on connaisse en cette langue. Le chibcha, depuis la fin du dernier siècle, n'est plus parlé nulle part ; il a été partout remplacé par l'espagnol et le quichua. Les sons correspondant aux lettres *d*, *l* et *z* de l'alphabet espagnol manquaient à cet idiome ; il avait en revanche plusieurs sons gutturaux inconnus aux langues européennes. Le chibcha ne distinguait les genres et les nombres qu'en ajoutant aux substantifs les mots *chha* qui veut dire homme, *fhchha* qui signifie *femme ;* aux substantifs pluriels il ajoutait celui de *mabié* qui veut dire *beaucoup*. Pour former le verbe négatif il joignait dans certains temps et modes la négation au commencement de la racine verbale ; dans d'autres il

(312) *Raf* a aussi la signification de *seigneur*. De là le mot de *rabbi, monseigneur*, qu'on trouve dans le Nouveau-Testament.

Digitized by Google

la plaçait au milieu, c'est-à-dire entre le commencement et la fin de la racine verbale; les prépositions suivaient presque toujours leurs compléments. Les missionnaires espagnols ont publié deux grammaires dans cette langue, dans laquelle ils ont composé quelques livres ascétiques; elle a été enseignée pendant longtemps par un professeur dans les écoles de Santa-Fé de Bogota.

CHICHIMÈQUES. *Voy.* MEXICAINE.

CHIKKASAH. *Voy.* MOBILE.

CHILIDUGA. *Voy.* CHILIENNE.

CHILIENNE (FAMILLE), parlée au Chili, dans la région australe de l'Amérique méridionale. On a partagé cette famille en trois principaux idiomes :

1° CHILIDUGA, CHILIEN PROPRE OU ARAUCAN, parlé en plusieurs dialectes par les *Molouches*, nommés *Araucans* par les Espagnols. Cette nation très-nombreuse, qui forme la masse principale de la population du Chili ancien et nouveau, et dont une grande partie conserve encore son indépendance, se divise, selon Falkner, de la manière suivante : les *Picunche* ou les *Gens du Nord*, qui habitent dans les montagnes de Coquimbo jusqu'au-dessous de Santiago, et s'étendent du côté de l'est presque jusqu'à Mendoza dans le Cuyo ou Chili oriental; les habitants de cette dernière contrée s'appellent aussi *Puelches*, c'est-à-dire *Orientaux*. Les *Pehuenche*, qui habitent la partie du Chili comprise entre le 35° et le 40° parallèle; ils sont quelquefois nommés *Huilliche*, c'est-à-dire *Gens du Midi* par les Picunche, à cause de leur position méridionale à leur égard. Ceux qui demeurent entre les rivières de Biobio et de Valdivia, sont les *Auca Molouches propres* ou *Araucans*, si célèbres par l'*Araucana* d'Alfonso d'Ercilla et quatre autres poëmes dont ils sont le sujet. Cette nation forme une puissante république, qui après avoir fait une longue guerre aux Espagnols, grâce à la sage conduite de Don Higgins de Vallenar, président du Chili, reconnut la protection de l'Espagne vers la fin du dernier siècle. Les Araucans passent justement pour être la nation indigène encore indépendante la plus policée de l'Amérique méridionale, et paraissent le premier peuple du Nouveau-Monde qui, en se procurant de nombreuses et bonnes races de chevaux, s'accoutuma de bonne heure au manége, et forma des corps de cavaliers; selon le *Viagero universal*, vers l'année 1568 il eut déjà plusieurs escadrons de cavalerie dans son armée. Comme plusieurs autres nations du Nouveau-Monde, il conserve le souvenir d'un grand déluge, auquel il n'échappa que peu de monde. Les Araucans savent déterminer, par le moyen des ombres, les solstices, et leur année (*sipantu*) offre encore plus d'analogie avec l'année égyptienne que celle des Aztèques. Les 365 jours sont répartis en 12 mois (*ayen*) d'égale durée, auxquels on ajoute à la fin de l'année au solstice d'hiver (*huamathipantu*) 5 jours épagomènes. Ils divisent le jour naturel, qu'ils commencent à compter depuis minuit, en 12 parties, six de jour et six autres de nuit, comme font les Chinois, les Japonais, les Taïtiens et quelques autres nations. Ils divisent les étoiles en plusieurs constellations, qui prennent leurs noms du nombre des étoiles principales qui les composent, comme les pléïades, la croix antarctique, etc.; ils appellent *rupuepeca* ou *chemin de la table* la voie lactée. Ils distinguent les planètes des étoiles, et les croient autant de terres habitées comme la nôtre. Ils pensent, comme Aristote, que les comètes viennent des exhalaisons célestes, qui s'enflamment dans la région supérieure de l'air, et les regardent comme les avant-coureurs des malheurs. Malgré l'état imparfait de leurs connaissances géométriques, ils ont dans leur langue des mots pour désigner les différentes espèces de quantité, comme le point, la ligne, l'angle, le triangle, le cône, la sphère, le cube. Ils cultivent avec succès la rhétorique, la poésie et la médecine, autant qu'on y peut réussir sans livres et sans écriture. Ils font beaucoup de cas de la première, qui chez eux, comme dans l'ancienne Rome, mène aux honneurs politiques et au maniement des affaires. Ils s'efforcent de bien parler leur langue, se donnant bien garde d'y introduire des mots étrangers (313). Ils cultivent beaucoup la poésie, qui chez eux, comme parmi tous les peuples non policés, n'est qu'un assemblage d'images fortes et vives, de figures hardies, de fréquentes allusions et d'exclamations pathétiques. Leurs vers sont presque tous de huit ou de onze syllabes; ce sont ordinairement des vers blancs, quoiqu'on y rencontre quelquefois des rimes placées au gré du poëte, au hasard et sans dessein. Leurs chansons roulent pour l'ordinaire sur les hauts faits de leurs héros. Leurs *amfibes*, qui équivalent à nos médecins empyriques, sont de bons herboristes et connaissent bien le pouls et les autres signes diagnostiques. Depuis très-longtemps, et avant l'arrivée des Espagnols, ils font usage de la saignée, des lavements, de la sonde, des vomitifs, des purgatifs et des diaphorétiques; et leurs *gutarves*, ou chirurgiens, savent remettre les os à leur place, consolider les fractures, traiter les plaies et les ulcères. Ces professions sont séparées comme les états de forgeron, d'orfévre, de charpentier et de potier, tout imparfaits qu'ils sont encore parmi ce peuple. Une partie de la nation s'adonne à l'agriculture, l'autre à l'éducation du bétail. Les *Huilliche* ou *Gens du Midi*, qui s'étendent depuis Valdivia jusqu'à l'archipel de Chiloé et au delà du lac Nahuelhuampi. Le picunche, qui n'a pas d's, le remplace par un *r* ou un *d*; il n'a

(313) Les missionnaires qui ont entrepris d'évangéliser ces fiers Indiens, se sont trouvés fort gênés par l'excessif purisme de leur auditoire, qui interrompait les plus pathétiques sermons pour relever, d'une manière fort irrévencieuse, les fautes de syntaxe et de prononciation qui échappaient au prédicateur.

Digitized by Google

pas non plus le *z*, mais il a un *g* nasal exprimé par *ng* et le *th* des Anglais ainsi que l'*u* et l'*ñ* des Espagnols et l'*u* des Français. Les dialectes pehuenche et huilliche, qui n'ont pas l'*r* et le *d*, substituent un *s* à ces deux lettres. Le chilien est doux, riche et sonore : c'est un des idiomes les plus polis et les plus réguliers du nouveau continent. La conjugaison est une des plus riches et des plus artificielles qu'on connaisse, tant pour le nombre des temps que pour les modifications qu'elle donne au verbe radical pour en modifier de mille manières le sens. On dit, par exemple : *inche elun eimimo*, je donne pour toi; *elueimi*, je te donne; *elueimu*, je donne à vous deux; *elueimn*, je donne à vous (plusieurs), etc., etc., etc.; *elucien*, être après à donner; *eluduamën*, vouloir donner; *elujecumen*, venir en donnant; *elumen*, aller donner; *elupan*, venir donner; *elupun*, passer en donnant; *elurumen*, donner tout à coup; *eluvalën*, pouvoir donner; *elupin*, promettre de donner; *eluguen*, donner davantage; *eluyaun*, aller en donnant; *elullen*, donner tout de bon; *elumon*, il faut donner; *elupen*, douter de donner; *elurchen*, paraître donner; *elutun*, donner de nouveau; *eluvalun*, feindre de donner; *elumepran*, aller donner en vain; etc., etc., etc. Les verbes neutres deviennent actifs en y ajoutant les syllabes *ca*, *lca*, *lë*, *lel*, *ma* ou *u*. On ajoute aussi plusieurs mots aux verbes, qui ensuite se conjuguent régulièrement dans tous les temps et modes; par exemple, de *in* manger, *duam* vouloir, *clo* avec, on en forme le verbe composé, dont la première de l'indicatif *induamclolavin* signifie *je ne veux pas manger avec lui*. On forme les passifs en intercalant devant les terminaisons verbales la particule *nge*, et le mode négatif en intercalant dans les verbes actif et passif des particules négatives différentes selon leurs modes et temps différents. La déclinaison des substantifs, des adjectifs et des pronoms, s'y fait par flexion, mais on y emploie les mots *alca* (homme) et *domo* (femme) pour exprimer le genre; les prépositions tantôt y précèdent, tantôt y suivent leurs compléments ou régimes. La conjugaison et la déclinaison ont le nombre duel. On a publié quelques grammaires et dictionnaires dans cette langue, dans laquelle on a publié aussi un poëme, et dont nous inclinerions à regarder quelques-uns des principaux dialectes comme des langues sœurs.

2° Hispano-Chilien, parlé dans les environs de Chiloé. Cet idiome singulier est très-mélangé; la plus grande partie de ses mots sont espagnols avec une tournure chilienne ou araucane.

3° Vuta-Huilliche, par ces *Huilliche* de Falkner, qui habitent au sud des Huilliche, qui parlent le chilien propre, et qui s'étendent, selon lui, jusqu'au détroit de Magellan le long de la côte. Les Vuta-Huilliche sont divisés, selon Falkner, de la sorte : *Chanos* ou *Chonos*, qui vivent dans les îles de l'archipel de Chiloé; *Poy yus* ou *Peyes*, qui demeurent entre le 48° et le 52° parallèle; et *Key yus Key yuhues* ou *Keyes*, qui s'étendent depuis le 52° jusqu'au détroit de Magellan. Ces peuples forment la population de la Patagonie occidentale, et parlent un idiome qui paraît être un mélange d'araucan et de tehuelet. Il paraît aussi que c'est parmi ces peuples qu'il faut classer les *Cunchi*, qui demeurent depuis Valdivia jusqu'au golfe de Guayatèca, et sont les alliés des Molouches propres. De même que les montagnards Molouches et d'autres branches des Huilliche, les Cunchi qui habitent dans les montagnes ont tous en général une taille supérieure à celle des Européens les plus hauts. Montés sur des chevaux, à la manière des Tartares, ils se réunissent subitement, et ils font des marches de deux à trois cents lieues pour piller le pays ennemi.

CHIN-CHÉU. *Voy.* Chinoise.

CHINANTECA. *Voy.* Chochona.

CHINOIS. La langue des Chinois appartient à la division des langues de la *région transgangétique*. Cette branche comprend les langues suivantes :

1° Kou-wen, ou chinoise ancienne. On suppose qu'elle a été parlée jadis dans une grande partie de la Chine. C'est dans cette langue qu'ont été écrits les *king* ou livres classiques et les livres historiques; c'est aussi la langue des monuments; elle est morte depuis longtemps. Elle est vague et morcelée quoique très-concise. Elle passe pour la langue la plus monosyllabique du globe et celle qui contient le plus grand nombre de mots homophones. Les livres d'histoire, de géographie, de philosophie et la haute littérature, ainsi que les écrits relatifs à la politique, sont encore composés dans une langue qui s'approche beaucoup du kou-wen (314).

2° Kouan-hoa ou chinoise moderne, parlée en un grand nombre de dialectes dans presque toute la Chine propre, le long des côtes de l'île Haïnan, de la côte occidentale de l'île Formose et par les personnes les plus instruites des autres parties de l'empire chinois; en outre par les nombreux Chinois établis dans l'Indo-Chine et dans l'Océanie occidentale, surtout à Java, Bornéo, Célèbes, Timor, Manille, etc., etc., etc. Cette langue est aussi pour le moins entendue par les personnes les plus instruites des empires japonais et anamite. Le kouan-hoa vulgaire de la province de Kiang-nan, poli et perfectionné, paraît être devenu la langue écrite et commune à toute la nation, ou le *kouan-hoa écrit*, dit aussi la *langue mandarine* ou *des magistrats*. C'est dans cette langue qu'on écrit les instructions et les proclamations adressées au peuple, les lettres familières, les romans, les pièces de théâtre, certains commentaires des livres anciens, les com-

(314) Ce style intermédiaire, appelé wen-tchang, sans avoir toute la concision du kou-wen, s'éloigne encore beaucoup de la clarté du houan-hoa ou style moderne.

Digitized by Google

positions légères de toute espèce, et généralement ce que les Chinois comprennent sous la dénomination de *siao chouë* ou *petit langage* (315).

Les Chinois manquent des articulations *b*, *d*, *v* et *z*, et les remplacent par *p*, *t*, *f* et *s*. Leurs syllabes sont toujours terminées soit par une voyelle pure, soit par une nasale, ou bien par une articulation qui tient le milieu entre le son de l'*r* et celui de l'*l*. Les diphthongues s'y rencontrent fréquemment; mais les seules articulations doubles y sont *ts*, *tch* et *ng*. On a dit que, dans tous les autres cas, les Chinois ne pouvaient articuler de suite deux consonnes sans intercaler entre elles une sorte de scheva, et que leurs néophytes chrétiens lisaient le mot *Christus* comme s'il était écrit *Ki-li-sou-tou-sou*. Le fait est cependant qu'on indique souvent par un signe particulier la suppression de ce prétendu scheva.

C'est en partie à l'imperfection de notre système de transcription que tient le petit nombre des valeurs phonétiques que l'on assigne au chinois. Le dictionnaire composé en Chine par l'ordre de l'empereur Khan-hi présente en effet une liste de trente-six consonnes et de cent huit voyelles ou diphthongues que notre alphabeth ne nous fournit pas le moyen de distinguer toutes par l'écriture. Le nombre des syllabes radicales varie suivant le système que chaque voyageur a adopté. On le trouve fixé selon les auteurs à 328, à 350, à 411, à 460 et à 629. L'accent fournit le moyen d'étendre cette nomenclature, le ton sur lequel une syllabe se prononce la distinguant d'une autre composée d'ailleurs des mêmes éléments alphabétiques, et formant d'une seule syllabe autant de mots différents qu'il y a de tons. La psalmodie qui semble devoir en résulter dans la conversation est toutefois peu remarquable, surtout à mesure qu'on s'approche de la capitale. Une oreille européenne a de la peine à en saisir les nuances, bien que, dans l'usage, un Chinois ne s'y trompe pas, et que l'étranger, qui ne met pas à chaque syllabe le ton qui lui est propre, soit tout à fait inintelligible pour les gens du pays. C'est dans une certaine distribution des tons joints à l'emploi de la rime que consiste le mécanisme de la versification chinoise. Les théories que l'on a cherché à établir pour donner les règles de l'accent chinois varient beaucoup entre elles. Quelques auteurs n'admettent que quatre tons, un ton élevé, un ton bas, un ton ascendant et un ton descendant; d'autres en ajoutent un cinquième, et d'autres en reconnaissent huit, en divisant chacune de ceux du premier système en deux, l'un plus haut et l'autre plus bas. Enfin, en faisant entrer l'aspiration dans leur calcul, quelques-uns ont compté jusqu'à treize manières de prononcer une même syllabe.

Le nombre des racines monosyllabiques de la langue chinoise varie, d'après ces divers systèmes, de 1,200 à 7,000. Un monosyllabe a donc une varieté de significations d'après l'accent qu'on lui donne. C'est ainsi que *tchu* peut signifier seigneur, pourceau, cuisine, colonne, imprécation, beau, tous, étendre, etc. Il arrive souvent qu'un mot a un plus grand nombre de sons qu'on ne peut distinguer par l'accent. Alors on réunit deux monosyllabes qui s'éclairent l'un par l'autre. C'est ainsi qu'au mot *fou*, qui a jusqu'à quatre-vingts significations, on donne le sens unique de père en y joignant le mot *tchin*, parent, qui lui-même, s'il était prononcé seul, pourrait être pris dans plusieurs sens divers. Le terme *mou-tchin*, mère, est composé d'après le même principe. Ainsi, bien que chaque syllabe, prise isolément, soit significative et puisse former un mot, il y a, dans la langue parlée, une foule de cas où, pour la clarté des sens, on en groupe plusieurs, dont chacune n'est plus alors qu'un des éléments composants d'un véritable polysyllable. M. Rémusat avait élevé des doutes sur la nature exclusivement monosyllabique que tant d'auteurs ont attribuée à la langue chinoise. Ces doutes, M. Bazin les a partagés, ou plutôt ils sont devenus pour lui une certitude, quand il a cru reconnaître dans la langue moderne l'existence de mots composés non-seulement de deux, mais encore de trois, de quatre et même de cinq syllabes, comme *hiang-pa-leas*, campagnard; *ta-mou-tche-theou*, le pouce; *hao-foung-tchheng-ti-jin*, flatteur, etc. Sur les 8,000 mots ou locutions que renferme le *Tcheng-iu-thio-yao*, traité des principes généraux de la langue chinoise commune, publié en Chine par Tsing-ting-kao en 1834, on compte à peine, selon le même sinologue, cent mots vraiment monosyllabiques. L'objection la plus sérieuse contre cette opinion est celle que l'on peut tirer de l'absence de syllabes non accentuées, si tant est qu'elle soit démontrée.

Il n'y a pas, dans les radicaux monosyllabiques chinois, non plus, il est vrai, que dans ceux des autres langues, de distinction des parties du discours. Chacun peut changer de valeur grammaticale en changeant de position, et devenir, selon le besoin de la phrase, substantif, adjectif ou verbe. Il y a cependant un certain nombre de mots dont l'usage a fixé la valeur. Les grammairiens chinois partagent ces mots en deux catégories : dans l'une, qu'ils appellent la classe des mots pleins, ils mettent les noms et les verbes; ils mettent dans l'autre ce qu'ils appellent les mots vides, c'est-à-dire les particules ou termes de rapport. Ils donnent

(315) Aujourd'hui, à la cour de Pékin, les princes de la famille impériale emploie entre eux le tartare mandchou, langue de leurs ancêtres; mais on y conserve, pour les rapports officiels, le kouan-hoa qui, cependant ici, présente, dans l'usage habituel, quelque différence avec la langue de Nankin.

Digitized by Google

encore au verbe la désignation de mot vivant.

On sait que les Chinois ne font pas subir aux mots ces flexions qui servent ailleurs à l'expression de tant de nuances d'idées et forment le double système de la déclinaison et de la conjugaison. Il est certain que souvent les différences de cas, de temps et de modes ne se déduisent ici que du contexte; mais il est vrai aussi, comme l'a démontré M. Stanislas Julien, que les désinences des cas, par exemple, y ont souvent un équivalent dans des particules, dont les unes se placent avant et les autres après le substantif.

Le pluriel s'exprime tantôt par un mot placé devant le nom ou le verbe, et signifiant plusieurs, beaucoup, tous, tantôt par la répétition du nom. L'adjectif est parfois suppléé par un nom de qualité accompagné de la particule du génitif. Par un procédé analogue, les pronoms personnels deviennent possessifs. L'usage des pronoms des deux premières personnes et toutefois fort restreint; on y substitue diverses expressions d'humilité et de respect. Le comparatif se rend par une particule qui précède l'adjectif, et le superlatif tantôt par le même procédé, tantôt par la répétition du positif. Dans le style moderne, les temps du verbe se distinguent de même par des particules. Leur emploi, il est vrai, n'a pas lieu dans le style antique, où la plupart de nos conjonctions n'ont point non plus d'expression.

Avec ses nombreux mots composés et ses nombreuses particules significatives, le chinois moderne est une langue grammaticalement organisée comme les nôtres. Dans le chinois ancien, la phrase ne se compose que de mots placés d'après un système de juxtaposition, sans lien apparent, et où la pensée doit suppléer la plupart des termes de rapport.

La construction de la phrase chinoise suit l'ordre que les grammairiens appellent direct, en ce sens que le sujet précède le verbe et que celui-ci est suivi de son régime; mais elle s'en écarte aussi en ce que le qualifiant se place invariablement avant le qualifié, c'est-à-dire que l'adjectif précède le substantif, l'adverbe l'adjectif, et la proposition incidente la proposition principale. On peut diviser le chinois moderne en deux branches : celui du nord, que l'on parle à Pékin, et celui du midi, qui a cours à Nankin. Ils diffèrent non-seulement par la prononciation, mais encore par les idiotismes.

La langue parlée s'éloigne tellement de celle de la littérature, qu'une personne versée dans la connaissance de l'une pourrait être tout à fait étrangère à celle de l'autre; et qu'un homme du peuple qui assiste à la lecture d'un livre écrit dans le style antique en peut rarement saisir complétement le sens. Les deux styles diffèrent également par les tournures et par les termes. Une foule de particules dont on fait usage dans la langue de la conversation ne s'écrivent jamais; aussi y a-t-il « tel lettré, » dit le P. Cibot, « qui ne viendrait pas à bout d'écrire passablement un dialogue en kouan-hoa. Il ne saurait même pas les caractères dont il faudrait se servir. »

Sous le titre de *Nan-po-kouan-hoa-weis-sien*, un excellent vocabulaire de kouan-hoa, tant du nord que du midi, a été publié en Chine par *Tchang-iu-Tcheng* en 1820.

La langue chinoise n'est pas exempte de mots étrangers, bien que l'opinion contraire ait été longtemps admise. Le nombre en est même assez considérable, d'après les recherches d'Abel Rémusat et de Klaproth. Dans le nord de la Chine, il existe un dialecte composé d'un mélange de chinois et de tartare, et qui, suivant Morisson, prend tous les jours plus d'importance.

Dans un aussi vaste empire, on comprend qu'il doive se trouver de nombreux dialectes, et que même plusieurs langues distinctes puissent exister. Il y a peu de communication entre les habitants des différentes parties de l'empire. Les Chinois quittent rarement leur lieu de naissance, et, comme on ne trouve point dans la campagne ces habitations isolées qui, chez nous, relient entre eux les centres de population, il s'ensuit que ces centres se trouvent en Chine plus étrangers les uns aux autres que chez nous, et qu'on observe des différences de patois en passant d'un village à l'autre. Le docteur Leyden a avancé, dans un Mémoire, que les idiomes parlés en Chine sont aussi nombreux et aussi différents les uns des autres que ceux de la presqu'île indo-chinoise. On doit, selon lui, compter dans les seules provinces du sud et de l'ouest au moins dix langues différentes.

Malheureusement, nous avons encore peu de données sur ces idiomes populaires, dont la connaissance serait pourtant de nature à jeter tant de lumière sur plus d'une question intéressante d'ethnographie et d'histoire. Nous savons seulement qu'en général les idiomes du midi sont plus doux que ceux du nord, et que, dans ces derniers, on rencontre de fréquentes et fortes aspirations. Les dialectes de *Canton*, nommé *kong*; de *Macao*, nommé *hyoug-san*; de *Java*, de *Timor*, de *Sumatra*, et ceux des *Japonais*, des *Coréens* et des *Anamites*, quand ils font usage des caractères chinois, paraissent différer le plus du kouan-hoa.

3° Chin-cheu ou Tchang-tcheou, langue parlée par les habitants de la province de Fo-kien ou Fou-kian, nommés improprement *Chincheos* par les Espagnols lorsqu'ils fréquentaient le port d'Emouy, ce qui fit donner ce nom à cette langue. Elle diffère beaucoup du kouan-hoa, non-seulement dans la prononciation, mais même dans l'acception des mots et dans la grammaire.

Il existe encore en Chine quelques langues particulières, parmi lesquelles on pourrait classer les suivantes :

4° Miaosse, parlée par les *Miaosse*, *Miao-*

Digitized by Google

sses ou *Miao-tseu*, nation nombreuse et encore presque sauvage, qui paraît être le peuple primitif des provinces de Yunnam, de Koueï-tcheou, de Houkouang, de Kouang-si et de Sse-tchhouan, dont ils n'occupent plus que les parties les plus montueuses et les plus stériles. Les Miaosses, divisés en plusieurs tribus gouvernées par des princes indépendants, infestaient, par leurs incursions, les Chinois habitant les plaines. Ce n'est qu'en 1776 que le général Akoui réussit à les soumettre, ou du moins à les obliger de se reconnaître vassaux de l'empire chinois. Les *Grands* et les *Petits-Kintchouen*, qui formaient deux Etats indépendants dans le Sse-tchhouan, et les *Karaï*, qui vivaient dans le Koueï-tcheou, après avoir défendu héroïquement leur indépendance, finirent par être entièrement détruits ou réduits en esclavage. Il paraît que l'idiome des Miaosse qui demeurent vers Li-ping est un mélange de chinois et de miaosse, puisque le P. Duhalde dit que les Chinois et ces Miaosses s'entendent très-bien. Selon quelques passages des historiens chinois, le miaosses semble appartenir à la branche tibétaine.

5° Lolos. Les *Lolos* forment une nation nombreuse, qui demeure dans la partie méridionale du Yunnam, où elle vit partagée en plusieurs principautés, qu'on doit considérer comme des fiefs héréditaires de l'empire chinois. Les Lolos paraissent avoir été la nation dominante du Yunnam, et ont repoussé pendant longtemps les attaques de Chinois. On dit que leur langue ressemble à celle de Barma ou Birmans dont ils suivent le culte. Leur alphabet paraît être imité du pali.

6° Mienting, est parlée par les *Mienting*, nation nombreuse qui demeure dans le haut Yunnam, le long du Yang-tse-kiang, connu en Europe sous le nom de Kincha. Les Mienting sont entièrement soumis aux Chinois. On prétend que leur langue ressemble à celle des Barna.

7° Haïnan, est la langue des habitants de l'intérieur de l'île d'Haïnan, dont les Chinois n'occupent que les côtes. On ne sait rien sur la nature de cette langue, qui probablement est divisée en un grand nombre de dialectes ou même de langues sœurs. D'après les auteurs chinois, il paraît que ces Haïnans authoctones ne sont pas des Papous, comme le prétendent quelques géographes, et qu'ils ont fait quelques progrès dans les arts les plus indispensables à la vie.

ÉCRITURE ET LITTÉRATURE CHINOISE.

Ecriture. — Si l'on en croit les traditions locales, l'usage de l'écriture en Chine est antérieur de plus de vingt-cinq siècles à notre ère. Les images grossièrement dessinées dont se composèrent les caractères primitifs des Chinois ont presque complétement disparu dans les traits roides des caractères postérieurs ; et il serait fort difficile de deviner l'origine de ceux-ci, si l'on ne connaissait, grâce aux travaux des philologues nationaux, les diverses phases par lesquelles leur écriture est passée jusqu'à la fixation du système calligraphique actuel. Les premiers signes représentaient des objets isolés, soit naturels, soit façonnés (316). On ne tarda pas, pour exprimer certaines idées, à grouper ensemble deux ou plusieurs images. C'est ainsi que les figures réunies du soleil et de la lune indiquèrent la lumière ; une flèche et un oiseau, les espèces que l'on tue à la chasse ; un homme sur une montagne, un ermite. Les figures d'un oiseau et d'une bouche signifièrent chanter ; celles d'une porte et d'une oreille, entendre ; l'idée de larmes fut exprimée par la réunion des caractères de l'œil et de l'eau. Quelques-unes de ces images présentaient des allusions difficiles à saisir. Ainsi, le caractère qui désigne le tonnerre se composait de quatre roues réunies par des lignes en zigzag, ce qui ne s'explique que par le fait que les Chinois représentent le génie qui préside à ce phénomène naturel, sous la forme d'un jeune homme marchant sur des roues enflammées. Pour exprimer les idées abstraites, on détourna le sens des caractères exprimant des objets matériels. De cette façon l'image d'un cœur représenta le sentiment, la pensée, etc. Enfin, dans un grand nombre de groupes, l'un des deux signes n'eut plus qu'une valeur phonétique. C'est ainsi que le signe qui signifie *lieu* et se prononce *li*, ne représente qu'un son lorsqu'il compose, avec le signe de poisson, un groupe qui signifie la carpe, c'est-à-dire l'espèce de poisson appelée en chinois *li*.

Les traits qui devaient entrer dans la composition des caractères étant devenus très-confus à mesure que ceux-ci se multipliaient, l'empereur Sinan-Wang, au IXe siècle avant Jésus-Christ, en fit réduire le nombre et fixer la forme. Une nouvelle réforme fut jugée nécessaire sous Thsin-chi-Houang-ti, au IIIe siècle de notre ère. L'écriture chinoise fut encore retouchée plusieurs fois avant de prendre la forme carrée sous laquelle elle existe aujourd'hui dans les livres. Une dernière dégradation du type a produit l'espèce d'écriture cursive employée dans les affaires, laquelle n'a pas conservé la moindre trace de l'image primitive.

Pour classer les 40,000 signes simples ou combinés qui forment leur langue écrite, les

(316) Selon quelques écrivains chinois, Tsang-kie, ministre de Hoang-ti, aurait pris pour modèles des caractères qu'il inventa, non pas la figure des objets qu'ils étaient destinés à représenter, mais les traits confus et irréguliers formés sur une plage de sable par l'empreinte des pieds d'oiseaux qui s'y étaient arrêtés. C'est d'après une origine si peu vraisemblable que l'on donne quelquefois aux anciens caractères chinois le nom des *niao tsi-wen* ou caractères de vestiges d'oiseaux. On les nomme souvent aussi *ko-téou*, c'est-à-dire en forme de têtard. Le plus ancien monument écrit qu'on ait découvert en Chine, est une inscription gravée sur un rocher du mont Heng-chan, près des sources du Hoang-ho.

Digitized by Google

Chinois les ont soumis à une analyse minutieuse, et classés d'après les traits élémentaires qui entrent dans leur composition. Ils en ont ainsi extrait une série de radicaux désignés chez eux par le nom de *pou*, qui signifie quelquefois par extension une réunion de magistrats, un tribunal, mais répond le plus généralement aux idées de classe et de genre, par opposition à celle d'espèce. Ces radicaux ont reçu des sinologues européens le nom de *clefs*; mais il ne faut pas y voir, avec Etienne Fourmont, les éléments primitifs de l'écriture chinoise, qu'il supposait en avoir été formée au moyen d'une synthèse historiquement inadmissible. Le nombre des clefs a varié beaucoup depuis leur création. Hiu-Chin, à qui en appartient la première idée, rangea tous les caractères sous 540, dans le dictionnaire *Choue-wen*, qu'il termina l'an 121 de notre ère. Ce nombre fut porté à 707 dans un autre dictionnaire intitulé *Haï-pian-thoung-hoei*. Il fut au contraire réduit à 83 dans le *Lochou-fou*. En 1616, il fut fixé, dans le *Tsu-wei* de Meï-Tan, aux 214 actuellement en usage. Ces clefs, dont au moins une se retrouve dans la composition de tout caractère chinois, sont elles-mêmes d'une forme plus ou moins simple, étant formées chacune d'un nombre de traits qui varie de 1 à 17. Une assez grande quantité de ces radicaux ne s'emploient jamais seuls et ne sont en usage que dans la composition.

Depuis longtemps, les Chinois ont cessé d'augmenter la liste de leurs caractères; ils tendent même à la restreindre. La langue moderne écrite n'a pas eu besoin d'en emprunter plus de 3,000 à la langue savante et ce nombre suffit à toutes les combinaisons de ses mots composés (317).

Littérature. — La littérature chinoise est certainement la première de l'Asie par l'importance de ses monuments. Leur nombre est prodigieux. On en peut juger par le catalogue de la bibliothèque impériale de Péking, qui contient 12,000 titres d'ouvrages avec des notices détaillées : le texte imprimé de ce catalogue remplit, suivant les éditions, 96 à 112 cahiers in-12 de 140 à 150 pages chacun. Les ouvrages chinois sont divisés en *kiven*, livres ou cahiers de 50 à 80 feuillets ou doubles pages (on n'imprime pas sur le revers du papier chinois parce qu'il est trop mince); chaque *kiven* est subdivisé en *tchang*, articles; et ceux-ci en en *tsiei*, paragraphes. Deux ou trois *kiven*, brochés ensemble, forment un *pen* ou volume, et plusieurs *pen* renfermés dans une couverture de carton forment une enveloppe ou *tao*. La collection chinoise de la Bibliothèque royale de Paris comprend actuellement plus de 16,000 *pen*. C'est la plus riche qui existe en Europe. Ne pouvant présenter un tableau complet d'une littérature aussi vaste, je me bornerai à donner un rapide aperçu des richesses qu'elle renferme, et je renverrai les personnes qui en voudront avoir une connaissance plus intime à l'Introduction du dictionnaire chinois de Morrison, à un article du *Chinese Repository*, vol. III, pages 14-37, et à l'extrait du catalogue de la bibliothèque impériale de Péking, que M. Bridgman a donné dans sa *Chrestomathie chinoise*.

Dans les principaux catalogues, la littérature chinoise est divisée en quatre grandes sections. La première section est celle des livres classiques; elle présente en première ligne les cinq livres sacrés, *King*, qui sont les monuments les plus anciens de la littérature chinoise et contiennent les principes fondamentaux des anciennes croyances et des anciens usages consacrés par l'assentiment de l'autorité supérieure depuis le Ier siècle avant notre ère. Le plus ancien et le plus estimé de ces livres sacrés est le *Livre des changements*, *Y-King*. C'est un livre de divination fondée sur la combinaison de 64 lignes, les unes entières et les autres brisées, appelées *Koua*, et dont la première découverte est attribuée à Fou-hi, créateur de la civilisation chinoise plus de deux mille ans avant notre ère. La rédaction du *Y-King* est attribuée à Confucius, et le catalogue impérial énumère plus de 1,450 traités en forme de mémoires ou de commentaires sur cet ouvrage. Le second livre sacré est le *Chou-King* ou *Livre de l'histoire*, dans lequel Confucius a réuni les souvenirs historiques des premières dynasties de la Chine, jusqu'au VIIIe siècle avant notre ère. Il est divisé en chapitres qui contiennent les allocutions adressées par plusieurs empereurs de ces dynasties à leurs grands officiers; il fournit beaucoup de documents utiles sur les premiers âges de la nation chinoise. Le troisième livre sacré, le *Chi-King* ou *Livre des vers*, est une collection, faite encore par Confucius, des anciens chants nationaux et officiels, depuis le XVIIIe siècle jusqu'au VIIe siècle avant notre ère. Ces chants sont rimés et on peut en extraire des renseignements très-intéressants et très-authentiques sur les anciennes mœurs des Chinois. Le *Chou-King* et le *Chi-King* ont été l'objet de nombreux commentaires, et leur texte a été revu avec une attention toute spéciale dans les éditions qui en ont été données à diverses époques : tous deux sont expliqués par les candidats aux concours supérieurs. Le quatrième livre sacré est le *Li-Ki* ou *Livre des rites*. L'original a été perdu dans l'incendie des anciens livres ordonnés par Thsin-Chi-Hoang, à la

(317) Les marchands, les artisans se servent, pour chaque syllabe, d'un seul caractère, sans considérer, bien souvent, sa valeur idéographique primitive, et ils se constituent ainsi par le fait un véritable syllabaire. Ils ne réussissent pas toujours à représenter ainsi, d'une manière reconnaissable, la prononciation des mots étrangers. Les trois caractères dont ils se servent pour représenter le mot *français*, par exemple, se prononcent *fat-lan-sai*.

Pour écrire sur le papier, les Chinois emploient, au lieu d'une plume, un pinceau. Leur écriture forme des lignes perpendiculaires qui se succèdent de droite à gauche.

Digitized by Google

fin du IIIe siècle avant notre ère. Le *Li-Ki* actuel est une réunion de fragments, dont les plus anciens paraissent ne pas remonter au delà de Confucius, et qui furent réunis à la renaissance des lettres, au IIe siècle avant notre ère; il contient quarante kiven ou livres, et a été commenté par un grand nombre de savants. Enfin le cinquième livre sacré est le *Tchun-Thsieou*, ou livre du printemps et de l'automne, écrit par Confucius. Il comprend les annales du petit royaume de Lou, patrie de ce philosophe, depuis l'an 722 avant notre ère jusqu'à l'an 480. Confucius l'écrivit pour rappeler les princes de son temps au respect des anciens usages, en leur montrant les malheurs survenus à leurs prédécesseurs depuis que ces usages étaient tombés en désuétude; son titre singulier signifie purement qu'il comprend les événements de chaque année.

La seconde section est celle des ouvrages historiques. Après le *Chou-King* et le *Tchun-Thsieou*, compris dans la section précédente, le plus ancien monument de l'histoire chinoise est le *Tso-Tchouen*, composé sur la même période que le *Tchun-Tshieou*, par Tso-Hieou-Ming, contemporain de Confucius.

La troisième section est celle des *Tseu-Pou*, ou ouvrages spéciaux relatifs aux sciences et professions.

La quatrième et dernière section de la littérature chinoise comprend les œuvres de littérature légère, telles que les poésies, les drames, les romans et les nouvelles. La principale règle de la versification chinoise est la rime tantôt régulière tantôt alternée. Les anciens vers chinois étaient irréguliers; la mesure ordinaire des vers modernes est de cinq ou de sept intonations monosyllabiques.

L'art dramatique en Chine est encore actuellement dans l'enfance, si nous nous en rapportons aux récits des voyageurs qui ont pu assister à des représentations théâtrales à Canton et même à Péking. Peut-être cette imperfection tient-elle en grande partie à la condition dégradée des acteurs chinois, qui ne sont à peu près que des valets aux gages d'un entrepreneur, et qui doivent s'adresser presque toujours à une multitude ignorante pour gagner leur misérable vie. Mais, si nous trouvons peu d'intérêt, comme étude du théâtre, dans les chefs-d'œuvre chinois qui ont été présentés aux lecteurs européens, leur lecture ne peut qu'être très-curieuse comme étude de mœurs, et sous ce rapport nous ne pouvons que remercier sincèrement les savants qui nous les ont fait connaître.

L'impression, depuis si longtemps en usage à la Chine, y répand les écrits avec une activité égale à celle de la presse européenne. Les livres chinois sont imprimés sur un papier fin mais solide; ils sont divisés en chapitres et munis de notes et d'index qui en rendent l'usage facile, en même temps que le peu d'élévation de leur prix les met à la portée de toutes les fortunes. Ajoutons qu'outre la *Gazette impériale* de Péking, qu'on pourrait comparer à notre *Moniteur* et à notre *Bulletin des Lois*, il existe une foule de gazettes provinciales qui s'impriment dans les principales villes. La liberté de tout écrire est du reste singulièrement restreinte en Chine par la sévérité des lois relatives à la répression des délits de la presse.

Exemple de style chinois. — Il faut distinguer entre la langue chinoise *écrite*, qui est précise et ne permet pas la moindre méprise, et la langue chinoise *parlée*, qui reste condamnée à des malentendus nombreux. Abel Rémusat, dans son *Essai sur la langue et la littérature chinoise* (Paris, 1811, p. 56), raconte, entre autres, que bien souvent deux personnes en conversation se voient forcées de se demander avec une politesse mutuelle l'explication de tel mot par écrit; de sorte qu'un mot simple, qui peut s'entendre de plusieurs manières, se trouve exprimé par écrit en *deux* mots écrits dont l'un détermine de plus près le sens de l'autre. Cette manière de s'exprimer n'a rien de choquant pour les Chinois.

La conversation contient beaucoup de ces compositions synonymes qui sont caractéristiques pour le génie de la langue : par exemple les mots *tao'* et *loû*, avec accent égal, signifient : *tao'*, dérober, renverser, atteindre, couvrir, un étendard, du blé, conduire, fouler aux pieds, *le chemin;* le mot *loû* signifie : la voiture, la rosée, le corbeau de mer, une certaine rivière, une sorte de bambou, forger, détourner, *le chemin*. Mais composez les deux mots, et vous verrez que *tao'-loû* ne signifiera que *le chemin*, puisqu'ils ne coïncident que dans cette signification seule. Il faut donc se représenter ces mots comme des *racines* pures et simples, dont chacune renferme tant de significations et de relations (infinitif, nominatif, etc.); dans chaque mot chinois il y a une foule de relations pour ainsi dire à l'état latent, et qui n'en peuvent ressortir qu'au moyen de la combinaison avec d'autres.

Le sexe, le nombre, les cas, etc., peuvent ainsi être exprimés en les comparant avec des mots qui signifient *mâle, femelle, multitude*, etc. Ainsi, *tschoug-jin*, c'est-à-dire, foule de personnes; *nan-tsè*, homme-enfant, c'est-à-dire, fils; *mou-tsè*, femme-enfant, c'est-à-dire, fille. Le génitif peut s'exprimer par la particule *tschi* ou *ti*, qui est aussi un pronom corrélatif, donc *min* (peuple)—*li* (force), ou *min-tschi-li* (dans le *kou-ven*), ou *min-ti-li* (dans le *kouan-hoa*), ce qui doit signifier *la force du peuple*. De même, pour exprimer l'accusatif, le vocatif, le datif, l'ablatif, l'instrumental, on se sert de certains mots comme de prépositions; l'instrumental, par exemple, se rend à l'aide du mot *y*, qui signifie *employer : avec* ou *par la force du peuple*, se traduit *y min-li*, littéralement *employer la force du peuple*. Le superlatif s'exprime d'une manière semblable : *le meilleur de tous les hommes* doit être rendu par *pe fou tschi tè*,

Digitized by Google

c'est-à-dire, littéralement *cent hommes bons;* les mots *cent hommes* sont ici accompagnés de la particule du génitif, ce qui fait *de cent hommes*. De même le verbe n'est reconnu comme tel que par sa place dans la phrase; il ne se distingue en rien de tous les autres mots de la phrase; l'actif et le passif ne diffèrent que par leur place, quelquefois aussi le passif doit être exprimé par un détour, par exemple, *voir protection*, c'est-à-dire, être protégé : *kian paò*. Le mode et le temps pourront être reconnus à l'aide des mots environnants; le nombre et la personne ne s'expriment jamais au verbe chinois.

Je vais citer une pièce, choisie dans le *Meng Tse* (vers la fin du IVe siècle avant Jésus-Christ, d'après l'ouvrage de Saint-Julien, *Meng Tseu. vel Mencium, ed. Latina interpretatione instruxit*, etc., 1824, Paris). Je me sers, en transcrivant les mots chinois en lettres occidentales, du dictionnaire de Basile de Glémone; les accents au-dessus des mots expriment l'intonation chinoise.

Meng Tseu, éd. Saint-Julien, p. 1, lig. 5.

Je fais imprimer dans la traduction en italique ce qui y est ajouté pour compléter le reste.

Meng tse voie liang hoei wang
Meng tsè kien bleàng hoéy ouàng

Meng Tse visita *de l'empire*, Liang, *le prince* Hoei Wang (318).

Roi parler, vieillard non loin mille lieue et
Ouàng yoùe scòu pò youèn chy ly eul
venir aussi vouloir avoir pour (319) avantage
lày y tsiàng yeou y ly'
moi (mon) empire?
où kòue hoù.

Le mot *hoù* exprime l'interrogation.

« Le roi dit : Vénérable vieillard (le mot *scòu* est un titre d'honneur donné aux gens âgés), « puisque tu es venu jugeant non loin mille lieues, aurais-tu *peut-être* (le mot *tsiang*, verbe auxiliaire, détermine ici le mode de *yèou*) *quelque chose* pour l'avantage (pour l'utilité) de mon empire? »

Meng Tse répondre parler.
Meng Tse toùy yòue.

« Meng Tse répondit et parla. »

Roi, quoi nécessaire parler utilité aussi avoir
Ouàng hô py yòue ly y yeòu
humanité justice et finir.
chy y' eùl y' y'.

Le deuxième mot *y* exprime ici la fin de la phrase, c'est la particule finale.

« Roi, à quoi est-il nécessaire de parler *de* « l'utilité? Aussi *moi* j'ai de l'humanité *et* de la justice, rien de plus. »

Roi parler, comment pour avantage je (mon)
Ouàng yòue hô y' ly' où
empire grand homme parler comment pour
hoùe tà fòu youe hô y'
avantage je (mon) famille, savants multitude
ly' où kià ssé chù
homme parler comment pour avantage je (mon)
jin youe ho y' ly' où
corps dessus dessous unir arracher avantage
chin chàng hià kiaò tsching ly'
et empire en danger être.
eul koue oéy (320) y' (la particule finale)

« *Si* le roi parlait : *Comment dois-je agir pour l'utilité de mon empire, alors diraient les grands: Comment devons-nous agir pour l'utilité de notre famille? Les savants et la populace diraient: Comment devons-nous agir* pour l'utilité de notre corps? *Si* les supérieurs *et* les inférieurs s'arrachent les uns aux autres l'avantage, *alors* l'empire est en danger. »

Meng Tseu, p. 32, lig. 6.

A gauche à droite tous ensemble dire sage
Tsò yeòu kiay youe hièn
non encore permettre (la particule finale). Tous
ouéy kò yè Tsch
grand homme tous ensemble dire sage non encore
tà foù kiày youe hièn ouéy
permettre (la particule finale); empire homme
ko yè koùe jin
tous ensemble dire sage ainsi après examine
kiày youe hièn jén héou tsu
lui (prononc. 3e pers.) voir sage comme (comme
tschy kièn hièn yèn
un sage, *yèn* est ici adverbe) après faire usage
jèn heòn yòng
(*de*) lui.
chy.

A gauche à droite tous ensemble dire non
Tso yéo kiày youe pò
permettre, non entendre. Tous grand homme
kò vòe ting. Tschù ta foù
ensemble dire non permettre, non entendre,
kiày youe pò kò yòe ting
empire homme ensemble non permettre comme,
koué jin kiay pò kò yèn
après abandonner lui.
jèn héou huù chy.

« *Si tes ministres assis* à gauche *et* à droite tous ensemble disent : *Cet homme est un* sage, *alors il* n'est pas encore permis *de leur ajouter foi. Si* tous les grands ensemble disent : *C'est un* sage, *il n'est* pas encore permis; *mais si* les gens de l'empire tous ensemble disent : *C'est un sage, et* qu'alors, *quand* il a été examiné, tu vois *qu'*il est sage, *alors* sers-toi de lui.

« *Si tes ministres assis* à gauche *et* à droite tous ensemble disent : *Cet homme* ne peut *être élevé à un haut emploi, alors* ne les écoute pas. *Si* tous les grands ensemble disent : *lui* ne peut *être élevé à un haut emploi, alors* ne les écoute pas. *Mais si* tous les gens de l'empire disent : *Il* ne peut *être élevé à un haut emploi, et* qu'alors, *quand* il a été examiné, tu vois qu'*il* ne peut *être élevé à un haut emploi, alors* abandonne-le. »

Meng Tseu, p. 56, lig. 2.

Meng Tse dire, humain ainsi honneur,
Meng Tsè yoùe chy tsè (321) yông
non humain ainsi déshonneur, maintenant naïr,
pò chy tsè jò kin où

(318) Ce mot signifie *Roi des bienfaits.*
(319) Ce mot *y'* exprime primitivement *employer* et on s'en sert comme d'une préposition.
(320) Le mot *oéy* signifie : tomber en ruines.
(321) Une mesure quelconque, les lois, l'usage, après, donc, tout de suite. (*Dictionnaire de Glémone.*)

Digitized by Google

déshonneur et persévérer non humain, cela
jò eùl kù pò chy chy'
comme haïr humidité et persévérer dessous
yéou où tà (322) eùl kù hià
(la particule finale).
yé.

« Meng-Tseu dit : *Quand un prince est humain*, alors *il se prépare de* l'honneur ; *quand il est* inhumain, *il se prépare du* déshonneur, maintenant les princes haïssent le déshonneur, et ils persévèrent néanmoins dans l'inhumanité ; cela *est* comme si *quelqu'un haïssait* l'humidité *tout* en demeurant *dans un endroit bas* (*dans un marais*). »

La langue chinoise est celle d'une population extrêmement nombreuse, et cultivée depuis des milliers d'années. Ne dites pas qu'elle soit la moins perfectionnée de toutes. Guillaume de Humboldt en avait une opinion favorable. « On ne saurait nier, » dit-il, (*sur la langue Kawi*, 339), « que la langue chinoise possède une structure très-rigoureuse, très-conséquente, tandis que les autres langues, qui n'admettent pas de flexion, tout en manifestant le désir d'y arriver, s'arrêtent en chemin. La langue chinoise marche seule sans détour. Elle est certainement moins propre à devenir l'instrument de l'esprit, que les langues sanskritiques et sémitiques. Mais malgré sa pauvreté, qui consiste dans le défaut à peu près complet d'expressions phonétiques ou acoustiques pour les relations grammaticales, elle est une rude gymnastique appliquée à l'esprit. Je ne crains pas de paraître amateur de paradoxes, en disant que c'est cette absence grammaticale qui augmente la sagacité de la nation. » Sans adopter entièrement le mépris que Guillaume de Humboldt éprouve pour les langues nombreuses qui se tiennent au milieu entre la classe monosyllabique et la classe à flexion, nous avouons cependant que dans la classe agglomérante, la *relation* s'exprime d'une manière un peu grossière, qui efface quelquefois le mot de *signification*.

CHINOIS, Origine ou point de départ de cette nation. *Voy.* l'introduction, § IV. — Considérations sur leur langue, *ibid.* — Est-elle monosyllabique. *Voy.* MONOSYLLABIQUE.

CHIPPEWAYS. *Voy.* LENNAPE.

CHIQUITOS, langue de la région péruvienne (Amérique méridionale), parlée par les *Naquiñoñeis* (hommes) plus connus sous le nom de *chiquitos*. — Ils occupent la plus grande partie de la vaste province de Chiquitos. Cet idiome est doux et harmonieux, quoiqu'il ait quelques sons gutturaux et du nez ; il est très-riche surtout, pour exprimer les différents rapports des objets entre eux ; par exemple : pour exprimer la hauteur d'un arbre on emploie le mot *opetaiciris* ; et ceux de *itacuiciris* et *quisuriquis*, lorsqu'on parle de la hauteur d'une tour et de celle d'une maison. Il distingue aussi de cette manière les différences des états de la vie journalière et les nuances des affections de l'âme. La langue des hommes diffère en plusieurs mots, phrases et flexions de celle des femmes ; et les hommes se servent aussi de ce langage des femmes, lorsqu'ils veulent s'adresser à Dieu, aux anges, et aux hommes d'une condition supérieure, ou bien à ceux auxquels ils veulent témoigner du respect. Il nous semble qu'on pourrait le comparer au basa-krama des Javanais et autres idiomes des nations malaises. Malgré cette richesse extraordinaire de mots et de styles, le chiquitos n'a pas de verbe substantif ; sa déclinaison se fait à l'aide des prépositions, et non par flexion, et il a emprunté à l'espagnol ses noms de nombre. Le chiquitos était parlé autrefois en quatre dialectes principaux par un grand nombre de tribus. Deux de ces dialectes, le *penoqui* et le *manazi*, se sont déjà éteints ; le *tao* est encore parlé par plusieurs tribus nommées *Tao*, *Boro*, *Tabica*, *Tañepica*, *Xuhereca*, *Zamanuca*, *Bazoroca*, *Punaxica*, *Quibicuica*, *Pequica*, *Bocca*, *Tubacica*, *Aruporeca* et une partie des *Piococa* ; le *Piñococo* est parlé par les *Piñoca*, les *Quimeca*, les *Guapaca*, les *Quitaxica*, les *Poxisoca*, les *Motaquica*, les *Zamaquica*, les *Taumtoca* et le reste des *Piococa*. Une grande partie de ces tribus ont déjà embrassé le christianisme, et sont soumises aux Espagnols.

CHOCHONA, MAZATECA, MIXO, CHINANTÉCA, langues parlées par autant de nations dans l'Oaxaca (Mexique).

CHOL. — Langue américaine de la région de Guatémala, parlée par les *Choles* ou *Chol*, nation indépendante et assez nombreuse, qui habite sur les confins du Yucatan et de la province de Verapaz. Une partie de ce peuple, après avoir été convertie en 1676, abandonna les missions, et se retira dans les montagnes. C'est sur le territoire où l'on parle cette langue, ou non loin, qu'on trouve encore plusieurs antiquités de la plus grande importance. Voici de quelle manière s'exprime à leur égard le colonel Juarros dans son intéressant ouvrage sur Guatémala : « Ce grand cirque (le circo maximo de Copan) était une place de forme circulaire, entourée de pyramides de pierres fort bien cannelées, d'environ 6 à 7 varas de hauteur. Au pied de ces pyramides se trouvent des figures d'hommes et de femmes de taille colossale, parfaitement ciselées, et conservant encore les couleurs dont on les avait peintes. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ces hommes et ces femmes sont tous vêtus à la castillane. Au milieu de la place, sur des gradins, on voit l'autel des sacrifices. Don Francisco de Fuentes, chroniqueur de ce pays, rapporte qu'à peu de distance du cirque se trouve également un portique de pierre, sur les colonnes duquel est représenté un homme vêtu ainsi que ceux du cirque, à la castil-

(322) Un fleuve, humecter. (*Dictionnaire de Glémone.*) D'après Saint-Julien, ce mot signifie humidité.

Digitized by Google

lane, avec des hauts-de-chausses, le cou enveloppé d'une étoffe jaune, l'épée, le bonnet et le manteau court. En entrant par ce portique, on admire de très-belles pyramides de pierre, très-grosses et très-élevées, d'où descend un hamac, dans lequel sont placées deux figures humaines des deux sexes, vêtues à l'indienne. Mais ce qui est étonnant dans cette construction, c'est que, malgré sa grandeur, on n'y voit ni point de jonction, ni soudure. A peu de distance de ce hamac se trouve la caverne de la Tibulca, qui paraît être un temple fort vaste, creusé au pied d'une montagne, et orné de colonnes avec leurs bases, socles, chapiteaux et couronnements, le tout parfaitement conforme aux principes de l'architecture. On voit sur les côtés un grand nombre de fenêtres en pierre, travaillées à très-grands frais; ce qui peut convaincre que, dans les temps anciens, le commerce et d'autres communications ont uni les habitants des deux mondes. »

M. de Waldeck(1838) a fait remarquer les ressemblances qui existent entre le maga et le chol.

CHRETIENS DE SAINT-THOMAS. *Voy.* SYRIAQUE.

CHRÉTIENS DE SAINT-JEAN. *Voy.* SYRIAQUE.

CHRONOLOGIE DES ASSYRIENS ET DES BABYLONIENS. *Voy.* CUNÉIFORMES.

CIMBRES. *Voy.* CELTIQUES.

CIMBRIQUE. *Voy.* SAXONNE.

CIMMERII. *Voy.* THRACO-ILLYRIENNE.

CINGALAISE. — Langue de l'Inde, dérivée du sanskrit, parlée dans la plus grande partie de l'île de Ceylan, qui dépend des Anglais. L'idiome cingalais est riche, énergique et harmonieux; sa construction, quoique très-compliquée, est toujours régulière. Les substantifs y ont trois genres, deux nombres et six cas; les adjectifs y sont indéclinables; le comparatif et le superlatif s'y font, comme en français, à l'aide de particules. La conjugaison est assez complète. Le cingalais a un alphabet particulier composé de 48 lettres, outre 480 signes pour exprimer autant d'abréviations de syllabes. Sa littérature est très-pauvre, à la poésie près. Ses principaux dialectes sont: le *candy* ou *mangala*, parlé dans l'intérieur de l'île : c'est le plus harmonieux et le plus poli; il était parlé à la cour de Candy; le *singhala*, parlé le long des côtes, et particulièrement dans les environs de Colombo; c'est celui qui abonde le plus en mots étrangers, tels que malais, tamoules, malabares, etc., etc. L'île de Ceylan, si célèbre dans tout l'Orient sous le nom arabe de *Serendib* et sanskrit de *Langa*, est un des siéges principaux et plus anciens du bouddhisme; son Hamalel, si connu sous le nom de Pic d'Adam, est visité tous les ans par un grand nombre de pieux bouddhistes.

CINQ-NATIONS. *Voy.* MOHAWK.

CIRCASSIENS. *Voy.* TCHERKESSSES.

CIVILISATION. Dans la théorie historique du XVIIIe siècle, l'homme primitif avait longtemps vécu dans un état de nature, qui ne s'élevait guère au-dessus de l'animalité. Peu à peu cependant le langage s'était formé, des familles s'étaient établies, et la société avait commencé : c'est l'âge de la sauvagerie ou de la barbarie. Les peuplades sont nomades; elles vivent du produit de la chasse ou de la pêche, et y joignent plus tard celui des troupeaux; puis le progrès continue, et aux peuples chasseurs, pêcheurs, pasteurs, succèdent des peuples agriculteurs qui se fixent sur le sol et se le partagent: c'est l'aurore d'une nouvelle époque. Bientôt des villes sont fondées; les facultés humaines s'y fécondent et s'y développent par la sociabilité; les gouvernements se régularisent; les mœurs s'adoucissent; la science naît; dès lors règne la civilisation.

Ce mot avait donc, dans cette théorie, un sens assez déterminé; on l'opposait à celui de barbarie. C'étaient deux termes contradictoires qui se définissaient l'un par l'autre, dont l'un désigne le premier état par où avaient passé les sociétés humaines, et l'autre l'état meilleur où elles s'étaient naturellement élevées.

Aujourd'hui cette théorie est tombée, on sait que l'humanité n'a pas débuté par l'état de nature, et que la sauvagerie n'est pas la première époque de l'histoire. L'homme n'a pas été abandonné à lui-même sur la terre où il venait d'être jeté et d'où il aurait bientôt disparu; mais, après avoir créé le premier couple, Dieu créa aussi la première société, et, par la révélation de la parole, par l'enseignement des vérités fondamentales de la religion et de la morale, par l'institution du mariage, fonda la première civilisation dont toutes les autres sont sorties, et à laquelle se rattachent tous les peuples, les sauvages et les barbares comme les civilisés.

On ne peut donc plus aujourd'hui opposer d'une manière absolue la civilisation à la barbarie; c'est une nomenclature qui est devenue fausse depuis qu'a disparu le système pour lequel elle avait été faite; et cela est si vrai, que le sens du mot *civilisation* a déjà changé. On dit, en effet, communément : la civilisation germaine, la civilisation patriarcale, quoique les Germains et les patriarches n'aient pas été civilisés, suivant l'ancienne acception du mot.

Cette ancienne acception n'a pas disparu, il est vrai, de notre langue la plus moderne. Qu'il s'agisse, par exemple, d'un peuple naïf, mobile, impétueux, on dira qu'il est barbare, qu'il est jeune, tandis qu'on appellera civilisé le peuple plus raisonnable et plus discipliné, qui maîtrisera davantage ses instincts. D'après cela, le mot *civilisation* devrait désigner plus particulièrement l'époque de la maturité des nations, mais en fait il s'applique presque indifféremment à tous les peuples, quel que soit le degré de leur culture, pour exprimer leur état social, car il n'a pas d'autre signification. Qu'il

Digitized by Google

s'emploie seul et ait un sens philosophique, ou qu'il soit suivi d'un adjectif qui le détermine et prenne alors un sens historique, c'est toujours un terme général, sous lequel on comprend également les croyances religieuses, les institutions civiles et politiques, les mœurs, l'industrie, le développement littéraire et scientifique ; en un mot, toutes les manifestations de la vie sociale.

Or, il y a eu sur la terre plusieurs degrés de civilisation, et il y a encore de nos jours bien des peuples qui sont étrangers les uns aux autres par leurs idées et les coutumes. Comment comparer et juger ces civilisations diverses? Comment les classer? Y a-t-il entre elles un rapport de croissance, de sorte qu'on puisse dresser une série des plus imparfaites aux plus parfaites? Y en a-t-il une qui l'emporte sur toutes les autres et qui doive être regardée comme le modèle à suivre? Ce sont les questions auxquelles nous allons essayer de répondre.

La religion fournit le meilleur moyen de classer les peuples et d'établir de grandes familles entre lesquelles ils se partagent naturellement. Tant qu'en histoire naturelle on n'a employé que des méthodes artificielles de classification, on a réuni dans les mêmes groupes des êtres très-différents; on tomberait dans un inconvénient semblable en groupant les peuples d'après des analogies secondaires, telles que le développement de l'industrie ou la forme du gouvernement : il faut s'attacher à un caractère plus important et plus général, c'est-à-dire à la religion. Celle-ci, sans doute, n'est pas la civilisation, puisque des peuples peuvent professer la même religion et différer sur presque tout le reste; mais si elle n'est pas la civilisation, elle en est le principe. C'est d'elle, c'est des devoirs qu'elle impose, du but qu'elle assigne à la vie humaine, des rapports qu'elle établit par les enseignements entre les sexes, entre les classes, entre les peuples, c'est de sa doctrine morale, en un mot, que découlent, plus que de toute autre source, les institutions et les mœurs; si elle se plie à des formes sociales et politiques très-opposées, c'est pour les modifier toutes en les imprégnant de son esprit et les soumettre à une règle commune.

Les diverses civilisations doivent donc d'abord être groupées d'après leurs principes, c'est-à-dire d'après la religion, d'où elles sortent : mais cette classification est trop générale pour être suffisante; allons plus loin.

Quand une doctrine nouvelle s'implante dans un pays, elle y trouve des lois et des coutumes qui sont nées dans une autre atmosphère morale et qui sont trop enracinées pour être facilement détruites; elle les accepte donc, non pas comme un bien, mais comme une nécessité, et, par une action continue et prolongée, elle travaille à les transformer pour les pénétrer de sa propre vie : c'est ainsi que le christianisme a transformé les lois et les coutumes tant des Romains que des Germains; or, cette transformation, qui dure pendant des siècles et qui s'étend à toutes les directions de la vie sociale, est plus ou moins avancée, plus ou moins complète, et, en ce sens, on dit justement que tel peuple est plus civilisé que tel autre.

Mais pour établir ainsi une gradation entre les peuples, on peut se placer à des points de vue divers : un artiste se préoccupera surtout des monuments qu'aura élevés une nation, et un littérateur des écrits qu'elle aura laissés, tandis qu'un économiste s'informera de sa richesse et un jurisconsulte de ses lois; évidemment ces éléments doivent tous entrer dans l'appréciation générale d'une civilisation ; mais lequel d'entre eux doit être, surtout, pris en considération? Ce ne sera pas, à notre sens, l'élément artistique et littéraire, malgré son importance réelle, ni même l'élément scientifique : la science, en effet, ne meurt pas; elle passe de génération en génération, et chaque époque en sait toujours plus que l'époque précédente. Nous ne prendrons pas, non plus, le chiffre de la production pour la mesure de la civilisation; il serait trop impie de juger les peuples comme on juge les machines par les résultats du travail et la quantité du produit.

Il ne faut pas oublier l'étymologie du mot civilisation, dont la racine est *civitas;* la véritable civilisation, c'est celle qui organise la cité, qui établit l'État sur la base de la justice, qui assure aux citoyens la jouissance des biens terrestres et celle plus précieuse encore de leurs droits sociaux ; hors de là, il n'y a qu'une civilisation fausse et trompeuse. La perfection morale des individus elle-même ne serait pas une bonne mesure pour comparer les sociétés, sans quoi telle petite île de l'Océanie, récemment convertie au christianisme, devrait l'emporter sur la France et l'Angleterre Les institutions civiles et politiques, la hiérarchie sociale, les lois qui règlent la famille, le mode de distribution des produits entre les diverses classes, voilà les vraies marques de la civilisation, les sûrs indices qui permettent de la juger et de dresser la série des progrès sociaux.

En résultat, donc, distinguer les civilisations d'après les principes moraux enseignés par les religions, et dans le sein de chaque civilisation, établir des divisions secondaires, suivant le degré d'avancement dans la réalisation de ces principes, telle est la seule méthode qui nous paraisse donner une classification raisonnable en ces matières.

On doit comprendre combien serait vaine et stérile toute comparaison directe établie entre des peuples qui appartiennent à des civilisations opposées. A quoi bon tenter un parallèle entre les Indous et les Français, quand il y a entre eux un antagonisme constant, qui ne permet pas de les juger par les mêmes règles et qui les empêchera toujours d'arriver à des résultats semblables;

Digitized by Google

quand ils n'ont pas les mêmes idées du bien et du mal; quand ils n'attachent pas le même sens au mot de justice? Le type de la civilisation n'est pas un produit de notre raison ni une découverte de la philosophie: l'histoire nous montre comment il a varié selon les doctrines; il n'était pas pour les Grecs ce qu'il est pour nous; c'est des notions morales posées par la religion qu'il découle. Si Platon renaissait chrétien, il changerait les bases de sa république imaginaire; il n'y détruirait pas l'esclavage.

Il résulte de là que les civilisations opposées ne peuvent être comparées fructueusement que dans leurs principes, c'est-à-dire dans la morale religieuse qui les a engendrées, et qu'on ne peut les mesurer et leur assigner des rangs que par ce moyen. Nous ne pouvons exposer ici avec détails comment les civilisations se sont succédé sur la terre; nous nous contenterons d'indiquer la solution que nous donnons à cette question qui est capitale dans la science de l'histoire.

Il n'y a pas eu autant de civilisations qu'on le croirait au premier coup d'œil; les systèmes sociaux des différents peuples se rapportent tous à quelques types communs qu'on retrouve dans tous les lieux et dont la continuelle répétition est une des grandes preuves de l'unité d'origine de l'espèce humaine.

En remontant jusqu aux premiers âges, on trouve des familles et des tribus qui se dispersent sur la terre pour la peupler, et dans le sein desquelles le seul lien social est une parenté commune. C'est à ces sociétés qui paraissent avoir occupé la surface presque entière du globe, et dont on voit encore de nombreux exemplaires en Asie, en Afrique, en Amérique et dans l'Océanie, que les historiens ont surtout donné le nom de barbares. Le principe moral reçu chez ces peuples est l'union des hommes d'un même sang contre tous les hommes d'un autre sang; chaque peuplade se vante de son origine divine et se croit appelée à dominer toutes les autres; la société n'est qu'une famille étendue. Tel fut le principe de la première civilisation, dont les caractères sont assez tranchés pour qu'on la reconnaisse aisément. Il n'en est malheureusement pas de même pour celles qui suivirent: alors les peuples ne furent plus isolés et dispersés par petits groupes; de grands empires furent fondés, où des populations étrangères étaient unies sous une même domination, et une civilisation nouvelle naquit, dont on trouve les principaux monuments dans les Indes, en Egypte, en Perse et en Assyrie. Le régime ordinaire de ces sociétés est celui des castes; le cercle social s'est étendu, mais les diverses fractions du peuple ne sont pas fondues ensemble; elles restent séparées par un abîme que la religion creuse elle-même en assignant à chacune une origine différente. Dans l'état antérieur, les races vivaient à part; elles sont maintenant juxtaposées plutôt qu'unies, et il n'y a pas eu d'autre organisation que celle de l'inégalité.

C'est à ces sociétés, mais par une parenté lointaine et à travers bien des influences étrangères, que se rattachent les cités du monde occidental, qui ont abouti à la civilisation græco-romaine et ont préparé le terrain au christianisme. Ici les castes ont été abolies; tout le vieux moule du monde oriental a été brisé par l'anarchie, et l'influence religieuse, en s'amoindrissant, a laissé la première place aux intérêts politiques. Mais l'inégalité des diverses races humaines continue à être acceptée par les peuples; les hommes libres et les esclaves sont en présence les uns des autres, et la philosophie, ne sortant pas du cercle tracé par les anciens dogmes, justifie et légitime l'esclavage qu'elle fait dériver de la nature.

En résumé, toutes les civilisations antérieures à Jésus-Christ se ressemblent donc en ceci, qu'elles nient l'égalité originelle des hommes, et les Juifs eux-mêmes, qui avaient le dépôt des vérités morales et religieuses, n'admettaient cette égalité qu'avec des restrictions qui la rendaient stérile : or le fondement de notre morale religieuse est la fraternité de tous les hommes créés par le même Dieu, descendant du même père, doués d'âmes égales, membres dispersés d'une même famille; c'est là la barrière infranchissable qui s'élève entre les civilisations antiques et notre civilisation moderne, dont la source est dans l'Evangile et dont tous les progrès ont consisté à faire progressivement passer le grand dogme de la fraternité religieuse de l'Eglise, où il était enseigné, dans l'Etat, qui l'applique et le réalise.

Telle est la suite des principes de civilisation qui ont régné et règnent encore parmi les hommes. Si nous ne parlons pas du mahométisme, c'est qu'il n'est qu'une hérésie du christianisme, qu'il a souillé en y introduisant la sensualité et la fatalité. — *Voy.* la note XI à la fin du volume.

CIVILISATION DE LA HAUTE ASIE, réfutation. *Voy.* TARTARES.

CIVILISATION, d'après M. Guizot et G. de Humboldt. — *Voy.* note XI à la fin du volume.

CLAQUEMENT DE LANGUE EN PARLANT. *Voy.* HOTTENTOTE.

CLAUDE (L'EMPEREUR), compose vingt livres sur les antiquités étrusques. *Voy.* ETRUSQUES.

CLIMAT de l'Afrique australe. *Voy.* AFRIQUE AUSTRALE. — De la Laponie. *Voy.* FINNOISE.

COCHIMI-LAYMONA. — Famille de langues de la côte occidentale de l'Amérique du Nord, ainsi appelée des noms des deux nations principales qui la composent. Cette famille comprend cinq langues, considérées à tort comme autant de dialectes d'un même idiome; elles sont parlées dans des missions, qui, quoique très-peu nombreuses, occupent la plus grande partie de la péninsule au nord du territoire des langues wai-

Digitized by Google

cures. Les deux suivantes sont les plus connues et les plus importantes

1° Cochimi propre, parlée dans la mission de S. Xaverio.

2° Laymona, parlée dans les environs de Loretto.

COERE. *Voy.* Argylla.

COLOMBIE. *Voy.* Missouri-Colombienne.

COLOMBIENNE. — Famille de langues américaines de la région Missouri-Colombienne, qui comprend les langues parlées dans le bassin de la Colombia et l'extrémité supérieure de celui du Missouri. Ces langues sont les suivantes

1° Colombienne supérieure, parlée en différents dialectes par tous les peuples qui demeurent le long de la Colombia et de ses affluents au-dessus des Grandes-Cascades (Great Falls), et parmi lesquels les suivants nous paraissent être les principaux : les *Eneeshur*, qui demeurent sur la Colombia près des Grandes-Cascades et au-dessus des Echeloots; les *Tushepaws*, peuple nombreux, qui vit près des sources du Missouri et de la Colombia et s'étend même plus bas que cette dernière, et auquel appartient la peuplade *Ootlashoots*, si remarquable par la fréquence des sons gutturaux de son langage, qui, au dire de M. Lewis, ressemble au cri des poules ou à ceux des perroquets; les *Chopunish* ou *Nez-Percé* (Pierced-Nose), qui vivent sur le Kooskooskee, affluent droit du Lewis ou Snake, et sur ce même Snake, branche de la Colombia; les *Sokulks*, qui résident sur la Colombia, unis à une partie des *Chimnapum*, dont la masse de la nation vit à l'ouest sur un affluent droit de la Colombia; les *Wahhowpum*, qui habitent sur la rive gauche de la Colombia.

2° Colombienne inférieure, parlée en différents dialectes par tous les peuples qui demeurent sur la Colombia et ses affluents au-dessous des Grandes-Cascades, et parmi lesquels les suivants paraissent être les principaux : les *Echeloots*, voisins de Eneeshur; les *Skilloots*, à la droite de la Colombia; leur dialecte s'éloigne plus que celui des autres de la langue générale; les *Wahkiacum*, les *Cathlamahs* et les *Chinnooks*, qui demeurent sur la rive droite, et les *Clatsops*, sur la gauche de la Colombia, tous quatre non loin de son embouchure, et différant si peu les uns des autres, qu'on pourrait les considérer comme un seul et même peuple; les *Chilts*, qui vivent au nord de la Colombia au-dessous du Point Lewis.

3° Multnomah, par les *Multnomah*, nation nombreuse, dont la tribu principale vit dans l'île Wappatoo située au confluent du Multnomah avec la Colombia, et à laquelle appartiennent les *Cathlacumup*, les *Cathlanahquiah* et les *Cathlacomatup*, qui demeurent entre la Colombia et le Multnomah; les *Clannahminamum* et les *Clahnaquah* qui résident sur l'île Wappatoo; les *Quathlapotles* à la droite de la Colombia, et plus haut sur le même fleuve les *Shotos*; les *Cathlahaws* établis plus bas et dans un village de l'île du Daim ou Deer; enfin, les *Clackumos* vivant en 11 villages sur les rives de Clackamos, affluent droit du Multnomah.

4° Shahala, par les *Shahala*, nation assez nombreuse, divisée en plusieurs peuplades, dont celle nommée *Shahala* paraît être la principale; elle réside à la droite de la Colombia au-dessous de l'embouchure du Canoe; les autres sont les *Yehhuhs*, les *Wahclellahs*, les *Clahclellahs* et les *Neerchokioos*.

5° Serpent, par les *Serpent* (Snake des Anglais), nommés aussi *Alliatan* ou *Alyutans* et *Shoshonees*, dénominations vagues données par les Anglais et les Anglo-Américains à plusieurs tribus qui habitent sur tous les affluents méridionaux de la Colombia, principalement le Lewis ou Snake et le Multnomah et le pays intermédiaire, et lesquelles s'étendent le long des monts Stony ou Rocky depuis les sources du Missouri jusqu'à celles du Rio Norte, s'avançant même quelquefois surtout vers le sud à l'orient de ces mêmes montagnes. Outre les *Shoshonees* proprement dits, dont une partie habite près des sources du Missouri, les tribus principales paraissent être les *Towanahiocks* et les *Chilluckittequaws*.

On peut dire en général que la plupart des peuples compris dans cette famille ont des mœurs douces, habitent dans de vastes cabanes assez bien construites, et vivent presque exclusivement de poissons et de racines. Presque tous ont l'usage d'aplatir extraordinairement les têtes de leurs enfants, ce qui leur a valu la dénomination générale de *Têtes-Plates* ou *Flat-Heads*. Les Shoshonees, les Chopunnish, les Sokulks, les Echeloots, les Eneeshurs et les Chilluckittequaws, sont bons cavaliers, et les trois premiers possèdent même un grand nombre de ces utiles animaux. Les langues de ces peuples paraissent en général être chargées d'aspirations, de sons gutturaux et d'intonations extraordinaires.

COLONIES GRECQUES. *Voy.* Pélasgo-Hellénique.

COMMERCE des Juifs et des Phéniciens avec l'Inde. *Voy.* Sanskrit; — avec les Grecs, *ibid.*

COMPRÉHENSION chez l'enfant. *Voy.* l'*Essai*, § I.

CONDILLAC, cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

CONGO (Famille), appartenant au groupe de langues de l'Afrique australe. — On y a classé les langues suivantes dont plusieurs sont douteuses :

1° Loango, parlée dans plusieurs dialectes très-peu différents dans les royaumes de Yumba ou Ma-joumba, de Loango, de Kakongo ou Malemba, d'Angoy, N'gojo ou Cabinde, et dans d'autres petits Etats. Les dialectes de *Loango* et de *Kakongo* n'ont pas les sons correspondant aux lettres *h*, *r* et *x* des alphabets européens; les sons correspondant aux voyelles *a* et *o* sont ceux dont l'emploi est le plus fréquent, et qui terminent la plu-

Digitized by Google

part des mots. Cet idiome manque presque entièrement de conjonctions (323).

2° Camba, par les *Camba*, nation qui, selon Oldendorp, demeure près du royaume de Loango et non loin de la province Sundi, appartenant à celui de Congo.

3° Anzico, par les *Anzico* de Dapper, nommés aussi *Makokko*. Cette nation, qu'on représente comme assez industrieuse, commerçante et policée, paraît demeurer au nord-est des peuples de Loango entre les peuplades que Bowdich nous a fait connaître sur la côte de Gabon et les Mohenemongi à l'est. Peut-être ces Anzico sont identiques aux *Grands-Angeka* de Battel et aux *N'teka* de Proyart.

4° Congo, parlée en plusieurs dialectes très-peu différents dans le royaume de Congo, dont la domination, qui s'étendait dans le XVe siècle sur presque tous les pays compris entre le cap Lopez et le cap Negro, est resserrée actuellement entre le Zaïre ou Congo et le Denda. Tous les dialectes congo sont extrêmement doux, quoique peu sonores.

5° Bunda ou Angola, parlée en trois dialectes principaux, savoir : l'*angola*, par les *Angolas* ou *Angolains*, dans le royaume d'Angola dépendant des Portugais; le *mahunga*, par les *Mahunga*, qui demeurent le long du Loango ou Mocongo, qui est le Zaïre ou Congo de nos cartes; et le *cassange*, par les *Cassange*, plus connus sous les noms de *Jagas*, *Giagas* ou *Agag*, qui demeurent à l'est des Mahunga et à l'ouest des Molua. Cette nation, que les Portugais nous présentent aujourd'hui comme paisible, et avec laquelle ils entretiennent des relations commerciales, est identique à ces terribles *Jagas*, que Battel nous a peints avec de si horribles couleurs, et qui, sous leur fameux Zimbo et leur cruelle et célèbre Ginga ou Temba-Ndamba, furent la terreur de toute l'Afrique australe, lorsque dans le XVIe siècle ils s'étendirent d'une côte à l'autre, répandant partout la désolation et la mort. Le bunda est très-doux, et, à l'exception des adverbes interrogatifs, aucun mot n'y finit en consonne. Cet idiome emploie très-rarement le verbe substantif, et est très-riche en prépositions, adverbes et conjonctions.

6° Benguela, parlée en différents dialectes dans le royaume de Benguela, qui appartient aux Portugais, et dans le pays de Quisamas, qui s'étend au sud du Coanza entre ce fleuve et le Longa. Il paraît que le langage, parlé dans les pays de *Dumbo* et d'*Auyla* au sud du fort Caconda, est un dialecte de cette langue.

7° Mandongo, par les *Mandongo*, nation nombreuse, qui paraît vivre dans l'intérieur du Benguela, et qui, selon Oldendorp, serait divisée en trois branches principales, nommées *Colambo*, *Cando* et *Bongolo*, gouvernées par trois chefs reconnaissant la suzeraineté d'un autre encore plus puissant.

8° Molua, par les *Moluas*, nation puissante, assez civilisée et industrieuse, qui demeure à l'est des Cassange et au nord-nord-ouest du Monomotapa, et dont le vaste territoire est beaucoup plus près de la côte de Mozambique que de celle du Congo. Le roi et la reine, qui ont le titre de *muata*, vivent dans deux capitales différentes, et ne se voient que dans certains jours de l'année.

Les idiomes loango, congo et bunda offrent, dans leurs grammaires, la singulière analogie commune à plusieurs langues de l'Amérique d'avoir les déclinaisons difficiles et imparfaites, tandis qu'elles possèdent de grandes ressources pour varier les temps des verbes et pour en modifier de plusieurs manières la signification, moyennant des préfixes au lieu des terminaisons ou inflexions. Il faut remarquer aussi que les langues de cette famille diffèrent très-peu entre elles, et que, d'après l'observation faite récemment par les savants philologues Marsden et Malte-Brun, elles présentent une assez grande affinité avec les idiomes de la famille cafre, et notamment avec celui parlé sur la côte de Mozambique, qui en est séparée par 30 degrés de longitude.

CONGO. — *Voy.* note II, 3° question, à la fin du volume.

CONJUGAISON LENNAPPE, ALGONQUINE, etc. *Voy.* Lennappe.

CONSONNES. — Le premier élément de la parole c'est la voyelle, le second c'est la consonne ou articulation qui se forme par le contact d'une des parties de la bouche. Moins mobile, moins fugitive que la voyelle, elle porte en elle un type indélébile qui ne peut se modifier que d'après certaines lois fondées sur les organes qui la produisent. Ces organes de fonctions diverses sont le gosier, les dents et les lèvres qui, avec le concours de la langue,

(323) Pour distinguer les genres, on ajoute ces mots *bakala*, mâle, ou *kento*, femelle ; ex. *n-sousou bakata* (coq) ; *n-sousou kento* (poule). Les pronoms personnels du verbe : je, tu, etc., se rendent par *i*, *ou*, *ka*, *tou*, *lou*, *ba*. — Les verbes ont tous les temps de la langue française, et plusieurs encore que celle-ci n'a pas. *I-lia*, j'ai mangé, dans un temps indéterminé ; *i-lili*, j'ai mangé il y a peu de temps ; *ia-lili*, j'ai mangé il y a longtemps ; *ia-lia*, j'ai mangé il y a très-longtemps. Il est à remarquer que cette langue d'un peuple que nous traitons de sauvage présente, sous ce dernier rapport, la plus grande analogie avec la langue du peuple le plus civilisé de l'antiquité, avec celle des Grecs, qui expriment aussi les différentes nuances du passé par plusieurs prétérites, etc. Chaque verbe simple a plusieurs modes que nous ne pouvons rendre que par des périphrases ; ex. : *sala*, travailler ; *salila*, faciliter le travail ; *salisia*, travailler avec quelqu'un ; *salista*, faire travailler au profit de quelqu'un ; *sazia*, aider quelqu'un à travailler ; *salunga*, être dans l'habitude de travailler ; *salisiana*, travailler les uns pour les autres ; *salungana*, être propre au travail. Il y a quelque chose d'analogue en hébreu, dans les significations différentes que donnent au verbe actif les modes désignés par *hiphil*, *niphal*, *piël*, *hophal*, *hithpaël*. Le loango manque du verbe *vivre*, comme les langues sémitiques manquent des verbes *être* et *avoir*.

Le système décimal est en usage chez ce peuple ; ainsi les dix doigts des mains sont le premier *abacus* des hommes.

Digitized by Google

forment comme les trois touches de l'instrument vocal.

L'air sonore soumis à leur influence se transforme en trois classes de consonnes, les *gutturales*, les *dentales* et les *labiales*, qui sont fortes, faibles ou liquides suivant leur degré d'intensité, sourdes, sifflantes, nasales ou linguales selon que le souffle se comprime et s'arrête, s'aspire et s'échappe, se refoule ou vibre dans la prononciation, ce qui constitue autant d'ordres divers. Les *sourdes* doivent être considérées comme les consonnes fondamentales de chaque classe, tandis que les *sifflantes*, les *nasales* et les *linguales*, que nous réunirons sous le nom de demi-consonnes, sont des articulations plus molles et plus légères qui conduisent insensiblement aux voyelles. Le sifflement ou aspiration s'étend également aux trois classes ainsi que la nasalité, tandis que le lingualisme vient se placer entre elles sans appartenir proprement à aucune. Voici le tableau général des consonnes rangées suivant leur affinité.

CONSONNES SIMPLES.

	Gutturales.	*Dentales.*	*Labiales.*
	y[1]		w[21]
Sifflantes....	h[3] ch[4] j[6]	z[11] th[13] z'[15]	v[22]
	h[2] ch[5] *ch*[7]	s[12] th[14] s'[16]	f[23]
	g[8]	d[17]	b[25]
Sourdes.....	k[9]	t[18]	p[26]
Nasales	gn[10]	n[19]	m[26]
		n[20]	
		r[27]	l[29]
Linguales...		r'[28]	l[30]

Classement et Prononciation.

1, *y*, sifflante liquide aiguë (*i* articulé), dans *a*yons.

2, 3, *h*, *h*, sifflante aspirée, faible dans *h*aine, forte dans l'allemand *h*eld.

4, 5, *ch*, *ch*, sifflante gutturale, faible dans l'all. i*ch*, forte dans l'all bu*ch*.

6, 7, *j*, *ch*, sifflante palatale, faible dans *j*our, forte dans *ch*ose.

8, 9, *g*, *k*, sourde gutturale, faible dans *g*arde, forte dans cœur.

10, *gñ*, naso-gutturale dans li*gne*.

11, 12, *z*, *s*, sifflante pure, faible dans *z*èle, forte dans *s*aint.

13, 14, *th*, *th*, sifflante dentale, faible dans l'anglais *th*at, forte dans l'anglais *th*ick.

15, 16, *z'*, *s'*, sifflante cérébrale, faible dans l'arabe *z*a, forte dans l'arabe *s*ad.

17, 18, *d*, *t*, sourde dentale, faible dans *d*oigt, forte dans *t*uile.

19, *n*, naso-dentale, dans *n*euf.

20, *n*, nasale pure, dans *an*, *in*, *on*, *un*.

21, *w*, sifflante liquide grave (ou articulé), dans *ou*i.

22, 23, *v*, *f*, sifflante labiale, faible dans *v*in, forte dans *f*aire.

24, 25, *b*, *p*, sourde labiale, faible dans *b*oire, forte dans *p*as.

26, *m*, naso-labiale, dans *m*ois.

27, 28, *r*, *r*, linguale pure, ordinaire dans *r*at, liquide dans l'angl. w*a*rm.

29, 30, *l*, *l*, linguale molle, ordinaire dans *l*oi, liquide dans l'angl. bott*le*.

Ces trente sons, tous également simples, c'est-à-dire produits par un seul contact malgré leur représentation compliquée, constituent les articulations vraiment distinctes et positives. Quant aux valeurs intermédiaires, telles que les consonnes dures ou emphatiques et diverses aspirations orientales, on ne doit les considérer que comme des variétés plus ou moins rapprochées qui, pour la prononciation comme pour le sens, se rattachent toujours à une espèce principale à laquelle on les ramène aisément.

Les consonnes formant comme le contour des syllabes que les voyelles ne font que nuancer, sont, par ce motif, beaucoup plus importantes dans la structure et la comparaison des mots, dont la physionomie se détermine surtout par les divisions primitives que nous venons de signaler, et qui, fondées sur la nature même, sont soumises à peu d'exceptions. On doit toutefois remarquer qu'en étymologie les consonnes sourdes ou contacts, éléments constitutifs de la racine, ont plus de poids que les demi-consonnes ou assonances qui, plus flexibles et plus variables, servent ordinairement d'initiales ou de finales dans les divers degrés de dérivation. On doit remarquer encore que, dans les modifications d'une même syllabe, les consonnes respectives de chaque classe peuvent quelquefois s'échanger entre elles, sans que l'essence et la valeur du mot en soient aucunement altérées.

CONSONNES MIXTES.

Outre les consonnes redoublées qui, comme les voyelles longues, sont homogènes avec leurs simples et ne font que prolonger la durée du son, il existe, dans toutes les langues, des articulations mixtes correspondant aux diphthongues, et consistant comme elles en deux sons distincts prononcés d'une seule émission de voix. Comme rien n'est arbitraire dans la nature, ces sons complexes, fondés sur le mécanisme de la parole, résultent de la rencontre et de la fusion spontanée des consonnes simples les plus analogues entre elles. La première de ces combinaisons, fort usitées dans les anciens idiomes, mais presque entièrement effacée dans les langues plus douces de l'Europe actuelle, est celle que produit l'aspiration placée après les sourdes et devant les nasales et les linguales.

gh	dh	bh
kh	th	ph
hn	hm	
hr	hl	

Une autre fusion, beaucoup plus commune, puisqu'elle n'a jamais cessé d'être usitée, est celle de la sifflante pure placée devant les fortes, les nasales et les linguales auxquelles elle s'unit dans les combinaisons suivantes :

sch	sth	sf
sk	st	sp
sn	spl	
sr	sl	

Digitized by Google

La nasale s'unit aux sifflantes et aux sourdes, et s'identifie avec elles à la fin des syllabes :

	ns	
nch	nth	mf
ng	nd	mb
nk	nt	mp

Enfin, les sourdes et les sifflantes des trois classes peuvent toutes se combiner entre elles et produire un grand nombre de consonnes mixtes, dont les plus usitées sont les suivantes :

gj	gz	gv	dj	dz	dv	bj	bz	bv
kch	ks	kf	tch	ts	tf	pch	ps	pf
	gd	gb	dg		db	bg	bd	
	kt	kp	tk		tp	pk	pt	

La prononciation de chacun de ces groupes s'explique par les éléments qui le composent. L'office des consonnes mixtes, en étymologie, est de servir d'intermédiaires et de points de transition entre les diverses classes d'articulations, auxquelles, selon le jeu des organes, elles participent plus ou moins intimement.

COPTE, est la langue de l'ancienne Egypte. *Voy.* EGYPTIENNE. — Ses rapports avec la langue sémitique. *Voy.* l'Introduction, § III. — Est-elle le prototype des idiomes sémitiques, *ibid.*

CORA. — Langue du Mexique. *Voy.* MEXICAINE.

CORÉENNE ou SIAN-PI (LANGUE). — Une des branches de la division des langues de la *région transgangétique*. Cette langue, qui est celle des Coréens actuels, a été parlée par plusieurs peuples qui figurent beaucoup dans l'histoire de la Chine et de la Tartarie, mais qui se sont éteints depuis longtemps. Les principaux sont : les *Toung-hou*, les *Ouhouan* et les *Sian-pi*, qui sont les plus anciens. Ils demeuraient sur les frontières septentrionales de la Chine. Les *Sian-pi* même, vers la moitié du IIe siècle de notre ère, fondèrent un grand empire qui fut détruit en 235; les *Tho-po* ou *So-theou*, dont le chef, nommé Kuei, fonda, en 398, l'empire des *Goei*, qui dura jusqu'en 534 et qui embrassait la Chine septentrionale; les *Jouan-jouan* ou *Jeou-jan*, qui fondèrent le vaste empire de ce nom, une des puissances prépondérantes de l'Asie dans le Ve siècle; les *Ma-han*, les *Kao-kiuli* ou *Kaoli* et les *Woutsiu*, nations très-nombreuses qui dominèrent, à différentes époques, dans la Corée; les *Kaoli* y ont possédé la plus grande partie du territoire et leur royaume réunit presque tous les autres. Vu l'état imparfait de la géographie de cette presqu'île, l'ethnographe ne peut classer actuellement que la langue coréenne, parlée dans le royaume de Corée et, à ce qu'il paraît, dans les îles voisines par les *Coréens*, nommés *Sian-pi* par les Japonais. Le royaume de Corée relève de la Chine depuis 1120, mais le roi est indépendant pour l'administration intérieure. La langue des Coréens diffère du tartare et du chinois auquel elle a emprunté beaucoup de mots (324). L'écriture vulgaire, formée, selon A. Rémusat, de caractères chinois entiers ou tronqués, forme un véritable alphabet composé de onze voyelles et de treize consonnes (325). Dans les sciences et dans la haute littérature, les Coréens, en vrais disciples des Chinois, se servent des caractères de ces derniers. Les lettrés subissent des examens, comme en Chine, pour pouvoir parvenir aux emplois. Ils se distinguent des autres par deux plumes dont ils décorent leur bonnet.

CORNIQUE. *Voy.* CELTIQUES.

COSAQUES. *Voy.* SLAVES et RUSSO-ILLYRIENNE.

COSMOGONIE DES OCÉANIENS. *Voy.* OCÉANIE.

COTE OCCIDENTALE DE L'AMÉRIQUE DU NORD. — La côte immense qui se développe entre le cap Saint-Lucas à l'extrémité de la Vieille-Californie et la presqu'île d'Alaska, forme, à quelques exceptions près, le territoire des idiomes appartenant à ce groupe. Ignorés des nations même les plus entreprenantes de l'Europe, la plupart des peuples répandus sur cette vaste lisière du Nouveau-Monde ne sont entrés en relation avec l'ancien que depuis la seconde moitié du dernier siècle. Fidèles à leurs superstitions, à leurs usages bizarres, à leurs sauvages habitudes, ces nations offrent encore au philosophe l'image des premières sociétés humaines. Tous chasseurs, un grand nombre ichthyophages, et quelques-uns seulement exerçant une agriculture très-imparfaite, ces peuples n'en font pas moins, avec les Européens, un commerce très-important, depuis que les précieuses fourrures de l'Amérique ont commencé à devenir moins abondantes dans les vastes terrains qui s'étendent à l'est des Montagnes Rocheuses. De faibles postes militaires, des stations de pêcheurs et de chasseurs russes, anglo-américains et anglais, établis dernièrement à d'immenses distances les uns des autres, sont les loges où se fait ce commerce important, auquel, depuis quelques années, paraît se joindre sur quelques points l'infâme trafic de la chair humaine, exploité par des capitaines anglo-américains, au mépris de toutes les lois divines et humaines. Cette côte, si remarquable par sa configuration et par son climat, la première si semblable à la configuration, le second si différent du climat de celle opposée qui se développe le long de l'Atlantique, cette côte offre au géographe, dans sa partie septentrionale, l'immense colosse de Saint-Elie, qui est le point

(324) Le capitaine Basil Hall, dans la relation de son voyage à la côte de Corée, dit qu'un Chinois qui l'accompagnait ne put comprendre un seul mot de la langue parlée des Coréens, ni un seul mot de leur langue écrite, quoique celle-ci lui semblât se composer de caractères chinois.

(325) Ces figures, imitées des caractères chinois les plus simples, produisent en se combinant les unes avec les autres, un des plus riches syllabaires qui existent.

Digitized by Google

culminant de tout le monde connu au nord du 50e parallèle, et dans sa partie méridionale, le phénomène curieux de deux nations habitant les extrémités orientale et occidentale de l'Europe, les Russes et les Espagnols, devenus limitrophes sur un continent où ils sont arrivés par des routes opposées. Mais ce qui mérite surtout d'attirer les regards du philosophe, c'est le contraste que présente l'état social des peuples qui habitent au nord de la Colombia avec celui des tribus errant au sud de ce grand fleuve. Tandis que ces dernières ont offert dans la Vieille-Californie et offrent encore dans la Nouvelle, à quelques exceptions près, les nations les plus abruties du Nouveau Monde, des nations toutes nues, aux yeux hagards, aux traits stupides, ignorant jusqu'aux premiers principes de la société, incapables même de construire un informe canot, les autres présentent des nations vêtues, d'une physionomie agréable et spirituelle, élevant des maisons à plusieurs étages, construisant très-artistement des pirogues, cultivant jusqu'à un certain point les beaux-arts, et vivant sous un gouvernement régulier. Sans adopter l'ingénieuse hypothèse avancée dernièrement par un savant marin sur l'origine de cette civilisation et sur les rapports incontestables qu'elle offre avec les mœurs, les usages et les croyances religieuses des peuples Aztèques, nous empruntons à son auteur le morceau suivant, dans lequel ce savant navigateur français, en résumant les traits épars dans la relation de Marchand, en fait en peu de mots l'éloquente peinture :

« Les peuples qui habitent la côte du nord-ouest de l'Amérique, ne se sont pas montrés, à l'époque de la découverte, dans cet état de simplicité primitive qui, peut-être, ne fut connu sur notre continent que dans les descriptions fantastiques de nos poëtes : ils n'étaient même plus dans la première enfance de la vie sociale. L'homme de la nature, l'homme des forêts, n'est pas occupé de frivolités, de superfluités; le besoin toujours renaissant de pourvoir à sa subsistance absorbe toutes ses facultés morales et physiques : l'homme même qui commence à se réunir en société de famille, n'a point encore d'autres idées que celles qui ont pour objet la conservation de soi et des siens. Mais nous avons trouvé, sur la côte nord-ouest de l'Amérique, des maisons à deux étages, de 50 pieds de long, 35 de profondeur, 12 à 15 de hauteur, dans lesquelles la combinaison de la charpente et la force des bois suppléent ingénieusement aux matériaux plus solides, qui exigent, pour être détachés des flancs des montagnes ou extraits des entrailles de la terre, des machines trop compliquées pour que les Américains eussent pu déjà les avoir imaginées : nous voyons, dans de petites îles qu'à peine on croirait habitables, chaque habitation présenter un portail qui occupe toute l'élévation de la façade, surmonté de statues de bois en pied, et orné sur ses chambranles de figures sculptées d'oiseaux, de poissons et d'autres animaux; nous y voyons des espèces de temples, des monuments en l'honneur des morts; et, ce qui sans doute n'est pas moins étonnant, des tableaux peints sur bois, de 9 pieds de long et 5 de haut, sur lesquels toutes les parties du corps humain, tracées séparément, se trouvent figurées en différentes couleurs, dont les traits, en partie effacés, attestent l'ancienneté de l'ouvrage, et qui nous rappellent ces grands tableaux, ces peintures emblématiques, ces hiéroglyphes qui tenaient lieu d'histoire écrite aux peuples du Mexique : tous les meubles à l'usage des naturels, sont chargés d'ornements divers de ciselure, en creux et en relief, et d'espèces d'hiéroglyphes; et ces ornements ne sont pas dépourvus d'agrément et d'une sorte de perfection : des habillements recherchés et bizarres, mais très-compliqués et très-variés, sont réservés pour les jeux, les fêtes, les cérémonies, les combats : enfin, on trouve chez ces peuples des flûtes ou *sifflets de Pan*, à onze tuyaux; et la harpe, cet instrument compliqué, y fut connue dans des temps anciens, puisqu'ils en ont la représentation dans quelques-unes de leurs sculptures. Ainsi, l'architecture, la sculpture, la peinture, la musique, se trouvent réunies, et en quelque sorte naturalisées, sur une terre dont les habitants, sous d'autres rapports, se montrent encore dans l'état de sauvages.

« Ce n'est pas en poursuivant les animaux des forêts, que l'habitant de la côte du Nord-Ouest, qui aujourd'hui paraît faire de la chasse son occupation principale, parce que le besoin la commande, a pu acquérir l'idée d'une architecture composée, et ce goût, ce talent de l'imitation. Le chasseur, au retour de sa course, se repose, mange, dort; la hutte, qui suffit à le mettre à l'abri des injures du temps, suffit aussi pour sa demeure habituelle, et il ne cherche et ne s'occupe ni à l'agrandir, ni à la décorer : le luxe, les superfluités, les arts d'agrément, même grossiers, n'appartiennent qu'à l'homme qui, ayant des loisirs, est tourmenté par le besoin d'occuper son oisiveté. On peut donc en conclure que le peuple, aujourd'hui livré à la chasse, chez lequel le goût de ces arts est dominant et leur emploi général, n'a pas créé ces arts dans la solitude des bois; qu'il les y a apportés d'ailleurs; qu'il les a d'emprunt; et qu'il ne descend pas, en dernière origine, d'un peuple qui n'aurait été que chasseur.

« Si nous examinons les habitants de la côte du Nord-Ouest sous des rapports moraux, nous découvrons d'autres vestiges d'une civilisation ancienne. Nous trouvons dans les langues parlées une abondance de mots que les peuples sauvages n'ont pas, et qui annonce l'abondance des conceptions; nous sommes étonnés de l'avancement de leur raison, qui les rend susceptibles de saisir des idées abstraites, expliquées pour ainsi dire par des signes et des gestes, puisqu'elles le sont pour des étrangers qui à

Digitized by Google

peine savent quelques mots de la langue de celui qui écoute, et là seule qu'il entende : nous admirons les efforts du génie luttant avec de petits moyens, et cependant avec succès, contre de grandes difficultés ; dans leurs constructions navales, une perfection qui, en petit, égale celle des nôtres ; dans le maniement de leurs bâtiments de mer, une dextérité qu'à peine nous pourrions égaler ; dans tous les ouvrages de leurs mains, une recherche et un fini qui dénotent une industrie anciennement perfectionnée par des principes que le temps n'a pu tout à fait détruire ; leur intelligence et leur habileté singulières dans le commerce des échanges, leurs ruses même, nous conduisent à penser que ce genre de trafic date de loin parmi eux, et que ce n'est pas nous qui l'y avons introduit : enfin, l'idée fixe et déterminée qu'ils ont de la propriété, nous porte à présumer l'existence d'une espèce de pacte social dicté par la nature, sanctionné par la raison et observé entre eux plus religieusement peut-être que si des lois pénales en commandaient l'observation.

« Si jamais nous parvenons à entendre les diverses langues parlées sur les divers points de la côte, peut-être, dans ces concerts en parties qu'ils répètent en famille, à l'issue des repas et dans les heures de repos, et auxquels chaque assistant mêle sa voix, avec un recueillement des sens qui annonce celui de l'âme, peut-être découvrirons-nous quelque trace de leur origine, ou la fable qui leur tient lieu d'histoire ; ces chants peuvent être une tradition orale comme leurs hiéroglyphes une tradition écrite : un peuple qui chante est un peuple poëte ; et l'on sait que, dans tous les pays du monde, les poëtes furent les premiers historiens, et que la première histoire ne fut qu'un recueil de chansons. »

Les confins de cette région sont : au *nord*, les régions boréale et alléghanique ; à l'*ouest* et au *sud*, le Grand-Océan ; à l'*est*, une ligne qu'on ne saurait encore déterminer exactement, et qui est censée séparer le territoire des langues parlées dans ce groupe du territoire de celles qu'on parle dans les régions du plateau central, Missouri-Colombienne, alléghanique et boréale.

Parmi les nombreux idiomes compris dans ce groupe, plusieurs, parlés dans sa partie septentrionale, offrent quelque affinité éloignée avec ceux des familles des idiomes mexicains et eskimaux.

Outre celles de ces langues pour lesquelles nous renvoyons au *tableau général des langues américaines*, parce qu'elles offrent peu d'intérêt *voy.* les familles suivantes : Waicure, Cochimi-Laymona, Kolouche, et de plus les langues : Santa-Barbara, Rumsen, Eslène, Wakash ou Noutka, Saumon, Ougalyakhmoutzi, Kinaitze.

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES DE LA CÔTE OCCIDENTALE DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

FAMILLE COCHIMI-LAYMONA. Cochimi Propre, *dialecte de San Xaverio.*

Santa-Barbara.
Rumsen.
Eslène.
Noutka ou Wakash.
Iles de la Reine Charlotte.

FAMILLE KOLOUCHE. Kolouche de *Sitka Sound.*
Autre dialecte.
Tchinkitane ou Baie-Norfolk.
Idem.

Ougalyakhmoutzi.
Kinai ou Kinaitze.

	Orthographe.	*Soleil.*
1	espagnole	ibò
2	espagnole	»
3	espagnole	»
4	espagnole	»
5	espagnole	upel
6	française	»
7	anglaise	kakkaan
8	allemande	kakkan
9	française	»
10	française	»
11	allemande	katakyl
12	anglaise	channoo

	Lune.	*Jour.*	*Terre.*	*Eau.*	*Feu.*
1	gamma	ibo	amet	kahal	usi
2	»	»	»	»	»
3	orpetueiishmen	ishmen	»	ziy	hello
4	tomanisashi	asatza	»	azanax	mamamanes
5	(onuiszthl)	naschitl	tzitzimitz	chaac	enic
6	»	»	»	»	»
7	tees	(kojeu)	sleenkeetaanee	ieen	haan
8	tis	akkyge	tlekkak	chgin	kchan
9	»	»	»	hill	
10	»	»	»	hill	krane
11	kacha	kakech	an	kaija	takak
12	neé	chaan	alschlan	veellnée	taazee

	Père.	*Mère*	*OEil*	*Tête*	*Nez*
1	kaenambà	nadà	ayibikà	agoppi	»
2	»	»	»	nucchù	»
3	appan	aan	»	»	»
4	ahay	azia	»	»	»
5	»	umeczo	caahsi	taghite	nitza
6	»	»	»	»	»
7	kyesh	aklee	(kawwak)	ashaggee	kaclu
8	acheisch	atlli	kawak	achscha	»
9	»	»	kaoutstakitsi	»	katslouikoutsch
10	»	»	kahouhac	»	kastelou
11	ata	amma	kalljag	schischage	koljuatsch
12	tookta	anna	shnasha	shangge	tsanallcetga

Digitized by Google

	Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Pied.*
1	ahà	»	»	nagana	agannapa
2	»	»	»	huachajà	acteme
3	»	»	»	»	»
4	»	»	»	»	»
5	letlatzutl	chup	chichichi	cucumictzu	tlisten
6	»	»	»	»	»
7	kake	kaclu	kaooh	kacheen	kahooss
8	»	kache	»	katin	kachos
9	katkatska	katslout	kabou	katchicou	kayeestka
10	katkaska	katsloug	kabourg	»	kagousatzgli
11	»	kanat	»	kajakax	kagasch
12	shnaan	stscelue	shraekha	shcoona	(skatina)

	Un.	*Deux.*	*Trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	teiueg	goguò	kombio	magacubuguà	nagannatejuep
2	pacà	excò	maseja	scumu	ytipaca
3	enjala	ultis	kappes	ultizim	haliizu
4	pek	ulhaj	julep	jamajus	pemajala
5	sahuac	atla	catza	nu	sutcha
6	soanchon	stonk	sloonès	stanchon	cletz
7	klek	teh	notsk	tackoon	keecheen
8	tleĕk	tech	neztke	tachun	ketschtsin
9	clerrg	terrk	notchk	tacoun	kitchin
10	kaike	torg	netx	tacoung	keittchine
11	tlinke; tleki	liaatte; lati	tulkua	»	»
12	tselgtan	neotna	teo'ke	tan'ke	tskeeloo

	Six.	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix*
1	»	»	»	»	naganna inimhaldemoe-
2	ytixco	ytimasge	malahua	upax	kerxco [jeg
3	halishaken	kapkamaishakem	ultumaishakem	pakke	tamchaigt
4	pegualanai	julajualanai	julepjualanai	jamajusjualanai	tomoila
5	nupu	atlipu	atlcual	tzahuacuatil	ayo
6	clounetch	sguat	staschan-ha	quenschanschtou	clasch
7	ketooshoo	tahtoushoo	neetskatooshoo	kooshak	cheenkaat
8	tletuschu	taehateuschu	nesketuschu	kuschok	tschinkat
9	kletouschou	takrratouschou	netskatouschou	kouschok	tchinkat
10	keitouchou	tratouchou	neixcatouchou	kouchackou	tchinekat
11	»	»	»	»	»
12	'kootjonee	kantsehé	tiakoole	tkeetsecthoo	'klutjoon

COUFIQUE. *Voy.* ARABE.

COURNOT, cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

COUSCHITES ou ETHIOPIENS. *Voy.* l'Introduction, § III.

COUSIN, cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

CREEKS. *Voy.* MOBILE.

CROATE. *Voy.* RUSSO-ILLYRIENNE.

CUBA. *Voy.* MAYA.

CUITLATECA, langue parlée dans une partie du dioeèse de Mexico.

CUNÉIFORMES (ECRITURES); on a désigné ainsi des caractères d'écriture en *forme de coin*, nommés aussi *cludiformes* ou en *forme de clou*. Cette écriture fut répandue autrefois dans une grande partie de l'Asie, mais toutes les traditions de l'Orient sont également muettes sur l'origine et la valeur de ces caractères. L'élément générateur de cette écriture est la figure d'un coin ou d'un clou, comme nous venons de le dire, et plus exactement celle d'un fer de flèche, comme l'indique le terme de *arrow-headed*, qu'ont adopté de préférence les archéologues anglais. Diversement groupés et combinés, ces deux signes forment un système de caractères essentiellement phonographique, et dans lequel on chercherait en vain à retrouver, comme dans les systèmes des Egyptiens et des Chinois, les traces d'une de ces écritures figuratives, premier résultat des efforts de l'intelligence humaine pour donner à l'expression de la pensée une forme visible et permanente.

Des inscriptions, dans ce genre de caractères, tracées en creux sur des rochers, des tables de marbre ou de pierre, sur des briques et de petits cylindres, ont été trouvées sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, aux lieux où furent Babylone et Ninive; en Perse, à Istakhar et à Nakschi-Roustam : là sur le site, ici dans le voisinage de l'ancienne Persépolis; à Chorister, l'ancienne Suse; à Mourgab, l'ancienne Pasargade; près d'Hamadan, l'ancienne Ecbatane, sur le mont Alvande, l'ancien Oronte; près de Kirmanschah, sur le rocher de Bisoutoun, ou Bihistoun, le Baghistan des anciens; en Arménie, à Van, l'ancienne Chamiramaguerd (326); au nord du Caucase, à Tarkou, près de Derbend, l'ancienne

(326) Sémiramis, après avoir fait la conquête du pays, fonda la ville de Van, qu'elle appela de son nom Sémiramidocerte, et elle y écrivit sur la pierre son histoire et celle de ses successeurs. Ces témoignages de sa puissance, tracés en caractèrees cunéiformes sur l'immense rocher qui s'étend derrière la ville et d'où s'élevait la citadelle, sont les seuls qui nous soient parvenus.

Tout le rocher, dit M. P. de G., dans une lettre datée de Mossoul, 24 décembre 1844, et dont un fragment a été inséré dans la *Revue britannique* (mars 1845), tout le rocher est couvert de ces inscriptions cunéiformes : il y en a une qui pourrait faire plusieurs volumes à elle seule, car cette *page de pierre* n'a pas moins d'*une demi-lieue de long*, s'élevant à pic tout le long de la ville qu'elle protége contre les vents. Une de ces inscriptions est suspendue à plus de trois cents pieds de terre, et il y en a au moins deux cents à pic au-dessus : il est impossible d'y arriver; on ne peut les copier qu'à

Digitized by Google

Albana; en Syrie, près de Bairout, sur les bords de la rivière Nahr-el-Kelb, l'ancien Lycus; en Egypte, à Abou-Kescheïd, non loin de Suez.

En 1827, le docteur allemand Schultz, qui faisait, aux frais du gouvernement français, un voyage d'exploration scientifique en Arménie, releva quarante-deux inscriptions, tant sur le Ghourâb ou rocher du château de Van que dans diverses églises arméniennes construites des débris de monuments antiques, mais son travail, dit-on, est plein d'inexactitudes.

M. Rich a découvert sur l'emplacement de Ninive des murailles chargées d'écriture cunéiforme. Le consul de France à Mossoul, M. Botta, au moyen de fouilles exécutées au village de Ninioual, situé dans l'enceinte des ruines, y a mis au jour une foule d'inscriptions tant sur brique que sur pierre, et, à Khorsabad, à cinq lieues au nord de sa résidence, il a exhumé de dessous un monticule tout un palais assyrien. La découverte de cette construction lui a permis de porter au chiffre considérable de deux cents le nombre des inscriptions recueillies par lui. M. Rouet, gérant du même consulat, en a trouvé d'autres à Arbelles, et M. Layard à Nimroud. Enfin M. Flandin et M. Coste promettent d'en publier dans la relation de leur voyage en Perse plusieurs d'inédites encore.

Les limites géographiques dans lesquelles fut en usage l'écriture cunéiforme ne furent d'abord, selon M. Lassen, autres que celles des monarchies assyrienne et médique; mais elles s'étendirent avec la domination des Perses, et finirent par comprendre toute l'Asie occidentale. La conquête en porta l'usage en Arménie et en Egypte. Il est permis de douter que son introduction dans le premier de ces deux pays, soit, comme le veulent les Arméniens, l'œuvre de Sémiramis. Mais on doit facilement admettre que ce furent les Perses venus avec Cambyse qui l'introduisirent dans le second.

Cette écriture semble avoir pris naissance à Babylone, d'où elle s'est étendue au nord dans l'Assyrie et au midi dans la Susiane, pour passer successivement, de là, d'abord en Médie et ensuite dans l'ancienne Perse, où elle reçut son plus grand degré de perfectionnement et de simplification. L'usage paraît en avoir cessé dans l'empire des Perses à l'extinction de la dynastie des Achéménides. En Assyrie et dans la Babylonie, il disparut sans doute plus tôt encore, dès que ces pays passèrent sous une domination étrangère.

On n'a jamais découvert aucun manuscrit tracé avec l'écriture cunéiforme; et l'on peut conclure, de la nature seule des caractères dont elle se compose, qu'elle doit avoir été exclusivement réservée aux inscriptions monumentales. Les habitants des contrées où elle avait cours pour cet emploi devaient donc avoir, ainsi que le pense M. Quatremère, une autre écriture d'une nature plus cursive, et consacrée aux usages ordinaires du commerce de la vie.

Les écritures cunéiformes constituent une branche importante de la paléographie orientale. Elles admettent un assez grand nombre de genres, parmi lesquels on en compte trois principaux, que l'on est convenu de désigner par les qualifications de babylonien, de médique et de persan. Le premier genre, selon toute apparence le plus ancien, et en même temps le plus compliqué de tous, se subdivise en plusieurs variétés. Le dernier, au contraire, est à la fois le moins ancien et le plus simple. Ce genre présente un emploi à peu près égal des traits verticaux et des traits horizontaux. Dans le genre médique, le second, les traits verticaux sont plus rares, et l'emploi de l'angle est beaucoup plus fréquent. Enfin le troisième système se fait remarquer par la présence de traits diversement inclinés en se croisant les uns les autres.

Sur les monuments cunéiformes de la Perse on trouve presque toujours les trois genres d'écriture employés simultanément et en regard. Ils sont placés dans un ordre inverse de celui dans lequel nous les avons nommés; c'est-à-dire que le genre persan occupe la première place (la colonne de gauche, si les inscriptions sont placées de front, la partie la plus élevée, si elles sont superposées); le genre médique occupe la seconde place, et le genre assyrien la dernière.

Il est facile de comprendre que les inscriptions qui présentent ainsi trois systèmes d'écriture ont dû être conçues dans trois idiomes distincts. On voit, du reste, par divers passages des livres bibliques, ceux d'Esther et d'Esdras notamment, que c'était la coutume des anciens monarques persans de faire rédiger leurs édits et les documents publics en plusieurs langues, de manière à ce qu'ils s'adressassent à la fois aux diverses nations qui étaient réunies sous leur domination. On comprend combien le fait de l'application des caractères cunéiformes à la transcription de plusieurs idiomes complique la question de leur déchiffrement.

Parmi les nombreuses découvertes qui se font chaque jour dans la vieille histoire de

la longue vue. On arrive aux autres par des escaliers taillés dans le roc, mais sans aucun appui du côté du vide; marches usées, inégales, où la pierre a éclaté, et qu'il faut descendre avec précaution pour ne pas faire un saut de deux cents pieds. Le rocher contient une espèce de palais souterrain, des pièces immenses creusées avec une patience et un art admirables, car la pierre est des plus dures. Ces magnifiques salles ont dû contenir des tombeaux des rois assyriens; on y a découvert des restes d'urnes et d'ossements. Les sépultures furent pillées par les soldats de Gengis-Khan. La plus grande salle peut avoir trente pieds de haut et soixante de long, tout cela taillé dans le roc; il y a un nombre infini de petites salles et quatre autres grandes salles.

Toutefois on doute que ces inscriptions soient l'œuvre de Sémiramis.

Digitized by Google

l'humanité, il n'y en a point de plus importante que celle des monuments de Babylone et de Ninive. Chacune de ces découvertes est destinée à prouver et à éclaircir les faits racontés si brièvement dans la Bible. C'est, pour ainsi dire, une *autre Bible* écrite par la main de ces enfants de Noé, qui, séparés de la famille choisie de Dieu, n'ont malheureusement pas conservé pures les traditions de leurs pères. Mais parmi ces découvertes inespérées, il n'en est pas de plus importantes, de plus curieuses et de plus précieuses, que celles de cette *bibliothèque de briques*, que M. Layard a trouvée dans les fouilles qu'il a fait exécuter, il y a quelques années.

Depuis lors, cette bibliothèque a été apportée à Londres. A peine est-elle placée et exposée au public, qu'un savant *assyrologue* français, M. Oppert, déjà connu par de sérieux travaux sur la langue cunéiforme, est allé explorer cette précieuse collection, sur l'invitation de M. Fortoul, le regrettable ministre de l'instruction publique. Qui nous aurait jamais dit que nous pourrions retrouver des *grammaires*, des *dictionnaires*, des *traités d'astrologie*, *d'astronomie*, le *recueil des révélations des dieux assyriens*, révélations qui ne seront sans doute que des restes plus ou moins bien conservés des révélations et des sciences primitives? Quelles preuves à citer pour les origines bibliques! Quelles belles explications des textes!

Nous donnerons ici en entier le *Rapport* adressé par M. Oppert au ministre de l'Instruction publique et des cultes.

« Monsieur le ministre,

I. — *Archives ninivites, trouvées par M. Layard. — Grammaires et dictionnaires de la langue assyrienne.*

« Votre Excellence a bien voulu m'honorer d'une mission en Angleterre, pour étudier les monuments assyriens, conservés au Musée britannique. J'ai l'honneur de vous soumettre, dans ce rapport, les résultats de ce voyage. En laissant à d'autres le soin de les apprécier, il me sera pourtant permis d'assurer au ministre que les recherches faites à Londres ont puissamment aidé mes études, et, à ce titre, je prie Votre Excellence d'agréer l'expression profondément sentie de ma respectueuse reconnaissance.

« Si je voulais rendre compte de tous les résultats de ma mission, il me faudrait écrire un traité complet sur le déchiffrement des inscriptions cunéiformes : car, pour faire ressortir mes propres progrès, il me faudrait exposer un ensemble de petits faits isolés, et démontrer quel caractère, quel mot a été déchiffré ou interprété à l'aide des données nouvelles que renferme la collection anglaise. Il convient, en outre, de faire observer que la nature même de mes investigations leur imprimait plutôt le caractère de moyen, que celui de but déjà atteint.

« Convaincu que, dans une science aussi ardue que l'est *le déchiffrement des inscriptions cunéiformes*, il fallait commencer par le commencement, j'ai laissé de côté tout ce qui ne peut être interprété que dans un avenir plus ou moins reculé.

« Que je m'explique à ce sujet.

« Le Musée britannique ne renferme pas seulement des inscriptions monumentales; M. Layard a trouvé beaucoup de documents formant des *archives ninivites, écrits, en très-petits caractères, sur des tablettes d'argile.* Toutes les sciences connues des Chaldéens y sont représentées; mais j'ai cru devoir abandonner encore tous les documents très-obscurs qui se rapportent à l'*astrologie* et à l'*astronomie*, au *droit particulier*, aux *coutumes*, à la *mythologie*, pour me souvenir que j'étais philologue avant tout, et qu'il fallait d'abord chercher à comprendre et à utiliser les documents ayant trait à la *grammaire assyrienne* et qui se trouvent en si grande quantité dans la précieuse collection britannique.

« Les rois perses nous ont laissé à Persépolis, à Suzes, à Ecbatane, à Van, à Bisoutoun, des monuments de leur langue, accompagnés de *traductions assyriennes.* On y rencontre une *soixantaine de noms propres* qui ont aidé à fixer la valeur des caractères ninivites. Mais même ce nombre considérable de données certaines ne renseignait les investigateurs que sur des valeurs syllabiques de beaucoup de signes, sans leur fournir des moyens pour sortir des difficultés qui ne tardaient pas à les embarrasser.

« Ces obstacles, qui s'opposaient tout d'abord au déchiffrement des inscriptions assyriennes, et dont nous indiquerons la nature et l'origine, résidaient surtout dans la grande quantité des signes et des groupes complexes, et ensuite dans une circonstance que l'on ignorait, à savoir, que *le même caractère peut avoir plusieurs significations.* On comprend que les Assyriens eux-mêmes qui, comme nous le savons seulement depuis peu, avaient reçu cette écriture, d'abord *hiéroglyphe*, d'un peuple *ouralien* ou *tatare*, devaient rencontrer assez d'obstacles pour apprendre à lire leur propre langue. Cette circonstance engagea le roi Sardanapale V (vers 650), à créer une *Bibliothèque d'argile*, et à faciliter ainsi à ses sujets la connaissance de la religion et de l'histoire.

II. — *Bibliothèque réunie par le roi Sardanapale.*

« Les inscriptions de ces tablettes sont divisées en colonnes très-régulièrement disposées, et même ceux qui n'auraient pas la moindre connaissance des inscriptions cunéiformes verraient tout de suite que, dans ces documents, il s'agit de signes expliqués par d'autres caractères.

« Les tablettes sont de différente nature; quelques-unes expliquent des signes compliqués par d'autres plus communs; d'autres interprètent des complexes de monogrammes idéographiques par le mot qu'ils

Digitized by Google

expriment; d'autres sont des *dictionnaires dans une* langue *scythique* d'un côté, et en *assyrien* de l'autre. Il y en a qui expliquent des mots assyriens par des *synonymes* de la même langue; puis, il y a des *paradigmes de conjugaisons*. Généralement ces tablettes portent en bas le nom de Sardanapale, fils d'Essar-Haddon, fils de Sennachérib, fils de Sargon; voici une inscription plus explicite qui se trouve à la fin d'un document grammatical :

« Palais de Sardanapale, roi du monde, « roi d'Assyrie, à qui le dieu Nébo et la déesse « Ourmit ont donné des oreilles pour enten- « dre, et ouvert les yeux pour voir, ce qui est « la base du gouvernement. Ils ont révélé aux « rois, mes prédécesseurs, cette écriture cu- « néiforme. La manifestation du dieu Nébo.... « du dieu de l'intelligence suprême, je l'ai « écrite sur des tablettes, je l'ai signée, je l'ai « rangée, je l'ai placée au milieu de mon pa- « lais pour l'instruction de mes sujets. »

« Ces tablettes, dont j'ai pu copier *une centaine*, peuvent être considérées comme uniques dans l'antiquité tout entière, et certainement comme les restes les plus précieux de l'antiquité asiatique. J'ai étudié surtout les tablettes et syllabaires, et les documents assyro-scythiques, qui prouvent incontestablement l'existence d'une civilisation antérieure à celle d'Assyrie, et dont le peuple se rattache à la grande famille de l'Asie centrale.

« Qu'il me soit permis de formuler déjà ici, brièvement, les faits que je développerai plus longuement dans ce rapport.

III. — *De l'écriture cunéiforme et des cinq idiomes qu'elle servait à représenter. — Monuments divers.*

« L'écriture cunéiforme à laquelle j'ai donné le nom d'écriture *anarienne*, pour la distinguer de l'écriture des Perses désignée par le nom d'*arienne*, est un développement d'un système hiéroglyphique.

« Cette écriture anarienne servait d'interprétation à cinq idiomes au moins, qui sont: l'*assyro-chaldéen*, l'*arméniaque* (l'arménien antique), le *susien*, le *médo-scythique* (langue plus connue sous le nom de seconde écriture achéménide), et le *casdo-scythique*, ou la langue qui se trouve en regard de l'assyrien dans les tablettes de Sardanapale.

« Cette écriture est *polyphone*, c'est-à-dire qu'un signe peut avoir plusieurs valeurs. Cette polyphonie provient de ce que tel signe fut transporté d'un peuple à l'autre comme expression d'une idée, en conservant le son qui exprimait cette idée dans la première langue. La notion *Dieu* se disait en scythique *Annap*; les Assyriens adoptèrent et la valeur syllabique *An*, et l'idée *Dieu*; mais, pour exprimer celle-ci dans leur langue, il leur fallait ajouter un son nouveau.

« La langue des Assyriens et des Babyloniens est un idiome *sémitique*, indépendant de l'araméen, de l'hébreu et de l'arabe.

« Je reviendrai sur ces sujets.

« En dehors des documents grammaticaux, j'ai examiné ensuite tous ceux qui peuvent *jeter quelque lumière sur l'histoire primordiale de l'humanité*. J'ose exprimer au ministre l'espoir que cette partie de mes recherches ne sera pas la moins importante, et qu'elle pourra même influer sur l'enseignement de l'histoire dans les colléges. Membre du corps enseignant avant mon voyage en Orient, j'ai eu la satisfaction de voir que quelques-uns des faits historiques contenus dans mes publications antérieures ont déjà été acceptés dans des cours d'histoire autorisés par l'Université de France.

« Je n'ai pas besoin de faire observer que l'étude des inscriptions assyriennes est appelée à exercer une haute influence sur l'histoire, parce *qu'elles confirment l'exactitude des faits racontés dans les saintes Ecritures*. Seulement quelquefois les Assyriens se taisent sur des événements exposés dans la Bible, notamment quand il s'agit de défaites essuyées par les monarques de Ninive. En voici un exemple :

« Un prisme hexagonal en argile, conservé au Musée britannique, raconte en 550 lignes les *exploits du roi Sennachérib* (704-676), pendant les huit premières années de son règne. Dans la troisième année de sa domination (702), le roi d'Assyrie entreprit une grande expédition contre l'Asie occidentale et l'Egypte; Hérodote en fait mention. Louli, roi de Sidon, s'était révolté. Sennachérib marche contre lui, soumet la Phénicie, et remplace Louli par le Sidonien Toubaal. Déjà les deux Sidon (l'antique et la nouvelle), Sarepta, Ecdippa, Acco sont tombés sous les coups du conquérant, qui éternise sa victoire par des stèles taillées dans le roc à côté de celles de Sésostris, au-dessus de l'embouchure du Lycus (Nahr-el-Kelb), où elles existent encore aujourd'hui. Il se dirige vers l'Egypte, mais il est arrêté à Péluse, et forcé de rebrousser chemin. Alors il se jette sur Juda, dont Ezéchias occupe le trône, assiége Lachis et reçoit le tribut des Juifs, triomphe qui forme le sujet d'un superbe *bas-relief de Koyoundjik*. Le conquérant nous dit qu'il attaqua *Oursalimmi* (Jérusalem), ville de *Hazakia*, mais il ne nous dit pas qu'il la prit. Nous savons d'ailleurs quel désastre préserva la ville sainte de sa fureur, et le força de retourner à Ninive, où, vingt-cinq ans plus tard, il périt victime d'un parricide. Mais, bien qu'il ne parle pas de sa défaite, nous pouvons bien la deviner par ces mots qui commencent le chapitre suivant: « Dans ma quatrième année, je me recom- « mandai à la grâce d'Assour, mon seigneur; « j'assemblai mes serviteurs et marchai sur « la Chaldée. » C'est seulement ici que le superbe conquérant parle de sa dévotion envers son Dieu, et l'on connaît la raison pour laquelle il ne parut plus du côté de l'Occident.

« Le fils de Sennachérib, Assarhaddon, n'oublie pas de parler de la *soumission des Juifs*: il raconte qu'il réduisit *Minasi* (Manassès), roi de la ville de Juda. On comprend le silence du père, qui dut mieux aimer se

Digitized by Google

taire sur la ville de David, qu'émettre un fait, qui nécessairement aurait été démenti par ses sujets. La Bible, au contraire, met en évidence la défaite de l'impie Manassès par le roi d'Assyrie.

« Après ces remarques préliminaires, nous voulons maintenant exposer les questions dans leurs détails.

IV. — Iʳᵉ Partie : *Origine et nature de l'écriture anarienne.*

« I. Cinq langues s'écrivent avec le même caractère, qu'on est convenu de désigner plus spécialement par le nom d'écriture cunéiforme *assyrienne*, ce sont :

« 1° La langue des Babyloniens et des Assyriens;

« 2° La langue des inscriptions de Van, l'arméniaque;

« 3° La langue de Susiane;

« 4° La langue de la seconde espèce des inscriptions achéméniennes (327), médo-scythique;

« 5° La langue des dictionnaires de Sardanapale, casdo-scythique.

« Depuis longtemps on avait reconnu l'identité des inscriptions de Van, de Suzes et de Ninive; on avait même tiré, des documents de Van, des conclusions fausses sur la langue des Assyriens, parce qu'on ignorait le fait de la diversité des idiomes recouverts par les mêmes caractères. La découverte des inscriptions de Suzes a donné un autre exemple de l'application de l'écriture anarienne à une langue nouvelle qui, peut-être, résistera longtemps encore aux tentatives d'interprétation. Les vocabulaires dont je faisais mention tout à l'heure nous montrent une *quatrième langue*, écrite par les mêmes signes, et très-voisine de l'idiome nommé faussement *médique*, occupant la seconde place dans les inscriptions trilingues des rois perses. On avait cru longtemps que le *second système* de ces documents était, de sa nature, différent du *troisième*, qui recouvre la langue même de Babylone. Nous pouvons démontrer l'identité de ces deux styles d'écriture. M. de Saulcy avait déjà fait quelques rapprochements graphiques entre les systèmes babylonien et médique; M. Norris, à qui le courageux dévouement du colonel Rawlinson avait procuré des matériaux plus étendus, s'était contenté de signaler les exemples les moins incontestables. Sur 109 lettres que contient le second système des rois perses, j'en ai pu assimiler à des signes assyriens 96; et, en prenant pour point de départ les signes connus j'ai pu faire un pas en avant, et expliquer les signes médo-scythiques encore obscurs par leurs correspondants assyriens dont la valeur n'était plus un mystère. En retrouvant ainsi l'identité de l'origine et de la forme, j'ai pu achever également le déchiffrement de ce système tatare ou touranien qui, dans la suite, acquerra pour nos connaissances historiques de l'Asie une importance à laquelle on était loin de s'attendre.

« J'ai dit que les idiomes assyrien, susien, arménien et scythique, étaient interprétés par la même écriture originairement hiéroglyphique, dont on peut préciser la forme dans un nombre de cas donnés. La transformation que la représentation figurée subit d'abord, présente un phénomène analogue à celui qui a formé l'écriture hiératique des hiéroglyphes d'Egypte, et les lettres chinoises actuellement usitées, des images dont elles dérivent. On remplaça l'image par quelques traits qui, sans rendre exactement la forme, en rappelèrent du moins les apparences. Les plus anciens documents de Babylone et de la Chaldée sont produits dans cette écriture qui n'est pas encore cunéiforme. Un seul monument véritablement hiéroglyphique, et dont l'examen serait de la plus haute importance, a été trouvé à Suzes : mais malheureusement il n'est pas à la portée de l'étude.

« De ce système hiératique se forma la véritable écriture cunéiforme qui paraît avec le XIXᵉ siècle avant notre ère. La forme du *coin* ou du *clou* ne doit son origine qu'à une circonstance fortuite; deux coups de ciseau le constituent, et il est plus facile et plus expéditif de graver en pierre dure une écriture de ce genre que d'y sculpter des figures entières. L'écriture hiéroglyphique, ainsi transformée, se simplifia; on oublia peu à peu l'*image*, véritable prototype de la lettre, et on réduisit le nombre de *coins* qui constituaient une lettre, de manière qu'il s'en forma une lettre en apparence toute nouvelle.

« Donc, de l'*image* se développe une écriture *hiératique;* de celle-ci, la première écriture *cunéiforme*, que nous nommons *archaïque*. Elle est encore fort compliquée, mais elle se simplifie dans un quatrième genre, qui est le plus employé de tous, et dans lequel est conçue l'immense majorité des monuments assyriens : nous le nommerons *moderne*. Dans son application à l'usage journalier, il a pris une forme spéciale que nous appelons *cursive*, et qui, tout à la fin, a dégénéré dans une espèce d'écriture *démotique*, dont on trouve de rares exemples

V. — *Monuments qui nous restent de ces diverses langues. — Travaux sur ces monuments.*

« Chacune de ces langues nous a laissé des spécimens de ces différents styles. Les écritures *archaïques* de Babylone, de Ninive et de Suzes se ressemblent beaucoup entre elles; de sorte que, lorsqu'on en connaît

(327) Il sera utile de rappeler ici que tous les documents, en partie très-développés, des rois de Perse, sont rédigés invariablement en trois langues qui se suivent ainsi : — *Premier système :* langue perse dont provient le persan, et rapprochée du sanscrit et du zend. — *Second système :* langue médo-scythique, d'origine tatare. — *Troisième système :* langue assyro-chaldéenne, l'idiome de Ninive et de Babylone. Ce n'est que par ces traductions qu'on est parvenu à déchiffrer les inscriptions assyriennes.

Digitized by Google

une, on peut les lire toutes. Il en est de même pour les styles *modernes* des mêmes localités. La nuance de cette écriture récente, qui était en usage à Babylone, a été employée, avec les modifications les plus légères, par les rois de Perse; ce style particulier est connu sous le nom de *troisième espèce* des inscriptions achéméniennes, et ressemble beaucoup au style ordinaire de Ninive. Mais il est complétement impossible de lire une inscription archaïque de Babylone avec l'alphabet de Bisoutoun (328). Pour déchiffrer une seule brique de cette ville, on avait à faire un second travail, qui consistait dans l'identification des formes archaïques du style de Babylone avec les caractères également babyloniens, mais plus modernes, de Bisoutoun.

« M. Grotefend, avec cette sagacité féconde qui a illustré son nom, a reconnu qu'un fragment d'un cylindre en terre cuite de Babylone, et publié par Ker Porter, *ne contenait autre chose qu'une transcription en caractères simples d'un passage de la grande inscription de Nabuchodonosor*, conservée à Londres au musée de la compagnie des Indes. On a pu confronter deux exemplaires d'une même inscription dont la comparaison, instructive à plus d'un titre, a fourni les premiers éléments de l'identification des caractères archaïques et modernes. Le nom de Nabuchodonosor étant écrit sur le cylindre en caractères *phonétiques*, on a pu attribuer à leur auteur les briques de Babylone, et M. Grotefend seul a, par ce fait, le droit de revendiquer comme sa découverte la lecture du nom du grand monarque chaldéen.

« Si l'on possédait tout entier le cylindre dont Ker Porter n'a trouvé qu'un petit fragment, on aurait pu identifier tous les caractères archaïques aux formes plus simples qui leur correspondent. Nous avons pu continuer cette œuvre par induction, en comparant d'autres passages et d'autres textes; mais quelques signes compliqués, dont la signification est pourtant connue, ne sont pas encore assimilés à leurs représentants dans l'écriture plus simple. Comme quelques-uns bien communs de cette dernière classe ne se trouvent pas encore classés dans le système archaïque, le travail d'assimilation n'est donc pas fini, bien que peu de chose reste encore à faire. Quelques tablettes de Londres sont spécialement destinées à cette identification.

« Il faut débuter dans la voie du déchiffrement des inscriptions assyriennes par les noms propres de Persépolis et de Bisoutoun. Avant la publication du texte babylonien de *Bagastâna* (329), on ne connaissait que les noms de Cyrus, Darius, Xerxès, Artaxerxe, Hystaspes, Achéménide, Orzmud, et les noms de pays Perse et Médie. C'était beaucoup trop peu pour pouvoir entreprendre le déchiffrement d'une écriture aussi compliquée. Le document mentionné y ajouta un nombre suffisant de noms propres perses, ceux d'Arsamès, d'Ariaramnès, Teispes, Smerdis, Cambyse, Gomatès, Martiya, Phraortès, Cyaxarès, Hydarnès, Sithrantachmès, Phradès, Veïsdatès, Xathritès, Hysparès, Otanès, Sochrès, Dadyès, Ardimanès, Omisès, Dadarsès, Osacès, Aspathinès; ensuite les noms des pays et villes d'Arabie, Sparda, Ionie, Ariane, Asagartie, Chorasmie, Bactriane, Sogdiane, Paropamisus, Sattagydes Arachosie, Margiane, Parthie et plusieurs noms de villes. Les noms babyloniens de ce document, à l'exception de ceux d'Arsacès et d'Anirès, ne pouvaient être d'aucun secours pour le déchiffrement; ils n'aidaient qu'à reconnaître dans des textes sans traduction et sans les expliquer les noms d'Assyrie, de Babylone, d'Elymaïs, de Nabuchodonosor, de Nabonid, de Nidintabel; mais ils devaient égarer, comme ils l'ont fait, ceux qui voulaient les épeler par les lettres fournies résultant des noms propres *perses*. Le nom de Nabuchodonosor devait se lire, d'après ce système phonétique, *Anpasadouah;* le nom de Nabonide, *Anpaï;* et pourtant ils se prononçaient l'un *Nabioukoudourriouseur*, l'autre *Nabiounaid*. Le nom de Babylone enfin devait être *Dintirki*, au lieu de *Babilou*. Comment se tirer de cette difficulté?

« M. Rawlinson a le premier établi le principe qu'un même signe pouvait avoir plusieurs valeurs; il le nomme la *polyphonie*. Franchement, il était fort naturel que l'on attaquât, comme on l'a fait, une anomalie qui semblait contraire aux plus simples notions de l'écriture, et que le savant colonel n'a jamais pu expliquer. Voici la raison de ce phénomène :

VI. *Comment on a procédé au déchiffrement des caractères cunéiformes. — Caractères idéographiques ou hiéroglyphiques.*

« Déjà les premières études sur l'écriture assyrienne, entreprises par M. Grotefend, avaient constaté un fait : la présence de *signes idéographiques*. En examinant la traduction assyrienne des courtes inscriptions de Persépolis qui avaient mis le savant de Hanovre sur la voie du déchiffrement, celui-ci s'aperçut que quelques signes n'exprimaient pas des lettres, mais des idées. Les notions de *Dieu*, *père*, *fils*, *roi*, *pays*, *langue*, *homme*, *maison*, *porte*, étaient rendues par de simples *signes*, et, sans pouvoir donner des sons à ces idées, M. Grotefend en constata la signification, et signala leur présence sur d'autres documents.

« Le docteur Hincks et le colonel Rawlinson s'aperçurent d'un autre fait : plusieurs des signes employés comme représentants

(328) C'est dans le roc de Bisoutoun qu'est gravée la grande inscription trilingue de Darius, fils d'Hystaspe. Ce document a fourni la principale clef pour le déchiffrement des signes assyriens, par les noms propres très-nombreux qu'il contient.

(329) Bagastâna « demeure des dieux » est la forme perse du grec τὸ Βαγίστανον ὄρος, d'où dérive le moderne Behistoun, plus connu sous l'appellation complétement défigurée de *Bi-soutoun* « sans colonnes. »

Digitized by Google

d'une *idée* se trouvaient, dans les noms propres perses, comme expression d'une *syllabe*. Par exemple, le signe pour *Dieu* avait une valeur syllabique *An*, dans les noms de Sitrantachmes, Zazanna; le mot *père*, celle de *At*, dans les noms Sattagydes, d'Arcadri; l'idée *pays* avait dans les inscriptions assyriennes, très-souvent le son *mat*, ainsi que dans le nom de la ville d'Hamat. Ils constatèrent en outre que très-souvent ces signes idéographiques ne devaient pas être prononcés, mais qu'ils indiquaient seulement à quel ordre d'idées appartenait un signe suivant, ou même un mot tout entier. L'inscription de Bisoutoun fournit à sir Henry Rawlinson deux exemples où le signe  « Dieu » n'est que le déterminatif du signe  *pa*, qui, précédé du premier, indiquait le *dieu Nebo;* ainsi avons-nous prouvé que le signe  qu'on rendait par *ë* (bien qu'en réalité ce soit un *i* aspiré), précédé du déterminatif pour *Dieu*, signifiait le *ciel* et se prononçait *sami*. Donc on ne pouvait plus douter qu'une grande partie de l'écriture assyrienne ne fût un système *idéographique*.

« On a pris ces caractères pour des signes ou des abréviations, mais à tort. Ces signes provenaient de certaines images; ainsi la lettre *Dieu* n'est autre qu'une *étoile*, l'idée *roi* est représentée par une *abeille*, le mot pour *porte*, *maison* en rappelle les formes. Le caractère déterminatif pour « terre » représente  un enclos avec des sillons; l'idée de « tour » est figurée par l'image d'une tour bien reconnaissable. Nos études nous ont mis à même de reconnaître un grand nombre d'*hiéroglyphes* par la forme que révèlent encore des caractères bien dégradés; ainsi le caractère *ha*  , pris idéographiquement, change, dans les mêmes textes, avec le mot *noun* « poisson, » et réellement la forme archaïque assyrienne de cette lettre  rappelle l'image de cet animal. Il va sans dire que jusqu'ici les études ne sont pas assez avancées pour pouvoir poursuivre *jusqu'à l'image* l'origine de tous les signes; mais ces exemples, que d'heureux hasards nous ont fournis, en constatent suffisamment le principe.

VII. — *Identité de signes et différence de sons ou de langues.*

« Nous avons établi plus haut que la même écriture servait aux habitants de la Suziane, de l'Arménie, de la Chaldée; et non-seulement les signes syllabiques, mais aussi les caractères idéographiques sont partout les mêmes. Nous avons pour cette assertion les preuves les plus incontestables et les plus intéressantes en même temps. Le roi Sargon nomme, parmi les rois vaincus, l'Arménien Argistis et le Susien Soutrouk Nakhounta. Le temps a épargné quelques inscriptions de ces mêmes rois à Van et à Suzes.

« Ces documents de l'Arménie et de l'Élymaïs ne seront peut-être pas d'accord sur les victoires que s'attribue le superbe constructeur de Khorsabad; mais la coïncidence prouve incontestablement l'identité de l'alphabet. Les signes idéographiques sont les mêmes; les langues ne le sont pas; mais puisque le même signe rendait les mêmes idées à Suzes et à Ninive, il est clair que le caractère pour *roi* ne pouvait avoir la même *valeur phonétique* dans ces localités.

« Il est clair que ces prononciations des signes idéographiques devaient changer ainsi avec chaque pays. Mais un système d'écriture aussi compliqué que celui dont nous nous occupons n'a *pu être inventé en cinq pays à la fois;* il n'a été en usage d'abord que chez un peuple, qui l'a transmis ensuite à son disciple en civilisation. La première nation donna à la seconde, non pas seulement le signe idéographique, mais également le son interprétant ce mot dans sa langue. Le *monogramme* (pour me servir du mot adopté) pour *père*, *roi* passa chez la seconde nation comme expression de l'idée; mais avec celle-ci se transmit également la syllabe ou le mot qui voulait dire *père*, *roi* dans la première langue. Ce signe ne convenait plus à l'interprétation audible de l'idée; la valeur *at*, qui suffisait pour le premier peuple, chez lequel *at* signifiait *père*, ne suffisait plus pour les Assyriens où *père* se disait *abou*.

« Mes recherches à Londres m'ont révélé le fait nouveau, que les verbes sont représentés également par des monogrammes ou signes idéographiques. Ainsi, le même caractère qui se lit phonétiquement *sis*, est expliqué, dans les syllabaires, par *frère* et *protéger;* la lettre *ir* signifie *ville* et *multiplier :* et souvent deux ou plusieurs verbes ont le même représentant monogrammatique. Cette circonstance devait encore multiplier le nombre de sons syllabiques attachés à la même lettre.

VIII. — *Quel est le peuple primitif qui a inventé l'écriture hiéroglyphique cunéiforme.*

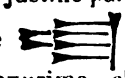
« II. Quel peuple a inventé cette écriture?

« On comprend l'intérêt qui se rattache à cette question. Nous pouvons, dans notre réponse, tout d'abord procéder par voie d'exclusion. Cette nation ne pouvait être une nation *sémitique*, donc ce n'étaient pas les Assyriens. En effet, le système convient assez mal à une langue de la race de Sem, à cause du syllabisme qui en forme le caractère distinctif. Mais en dehors de cette remarque générale qui, après tout, ne peut être considérée comme définitive, comment expliquerait-on donc la circonstance que jamais la valeur phonétique d'un caractère assyrien n'a le moindre rapport avec le son qui exprime l'idée affectée au signe? Dans

Digitized by Google

quelle langue sémitique *sis*, ou même une articulation semblable, exprime-t-il *frère* et *protéger?* Où trouverait-on un mot sémitique *an* pour dire *Dieu*, *at* pour *père*, *bib* pour *créer* et *infester?*

« Le peuple qui inventa l'*écriture anarienne* appartient à la grande famille *ouralienne*. Déjà, avant mon départ pour Londres, j'ai eu l'honneur d'exprimer cette idée à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. La découverte des *vocabulaires* lui a donné une éclatante confirmation. Seulement, ne connaissant pas alors le *casdo-scythique*, je signalai comme la nation inventrice celle qui parla l'idiome de la seconde écriture, et que je nomme maintenant le *médo-scythique*, par des raisons qui paraîtront très-acceptables. L'affinité de ces deux dialectes, qui atteint aux proportions de la presque identité, m'autorise à persister dans ces conclusions, à utiliser dans l'argumentation notre connaissance du *médo-scythique*, basée sur les traductions des inscriptions trilingues, et à regarder ce dialecte comme le représentant de la famille entière.

« Voici les raisons qui justifient l'honneur fait à la nation des Scythes, ou Tatares, ou Ouraliens, ou Touraniens, car le nom ne fait rien à l'affaire; elles résident dans l'examen des signes mêmes. Quand un caractère a deux valeurs, une syllabique et une autre idéographique, alors la signification phonétique se justifie par la langue scythique; ainsi le signe  a la valeur de *père*. Cette idée s'exprime, chez les Touraniens, par *atta;* c'est pour cela que les Assyriens lui attribuent la valeur phonétique de *at*. L'idée de fils, *pal* en assyrien, est interprétée par un signe dont la valeur phonétique est *tour;* *tour* veut dire *fils* en scythique. L'hiéroglyphe pour *étoile* et *Dieu* est lu, comme syllabe, *an*, parce que *annap* en scythique signifie cette notion, exprimée en assyrien par *ilou*. *Bilga* signifie en scythique *année*, le perse *tarda;* le signe qui interprète l'idée de l'année est le même que celui pour la syllabe *bil* ou *bal*.

« Les monogrammes pour les verbes fournissent des exemples plus incontestables encore. Les syllabes *pap* et *bil* expriment, selon les tablettes de Sardanapale, et l'idée de *créer* et celle de *se révolter*. Nous voyons que le mot scythique *bibda* rend le perse *hamithriya abava*, il se révolta, et le mot *biptusda*, le perse *adâ*, il créa. *Mit*, en scythique, veut dire *aller*. Nous n'avons plus à nous étonner que la syllabe *mat* ait également en assyrien le sens de ce verbe.

« Ces exemples, que l'on pourrait multiplier, suffiront pour établir d'une manière incontestable l'antériorité de l'écriture scythique. La langue se rapproche, comme M. Noris l'a surtout prouvé, des idiomes *ouraliens* de la Russie.

« Le style médo-scythique de l'écriture anarienne contient également des monogrammes, et pour les distinguer, il y a un signe spécial qui ne se rencontre que dans ces cas; M. Noris ne l'a pas reconnu, bien que son emploi soit très-évident. L'écriture, en outre, ne contient pas tant de polyphonies, quoiqu'il y en ait nécessairement; mais, en général, l'écriture scythique établit des différences inconnues aux autres écritures. La croix  signifie, en assyrien, et *bar* et *mas;* en scythique, sa forme est modifiée,  rend *bar*, et  rend *mas*.

« Quoique les exemples cités parlent assez haut pour notre assertion, on peut faire valoir une autre raison qui ne manque pas d'importance. Les Perses placent ce système toujours avant celui des Chaldéens, qui pourtant avaient été encore naguère très-puissants, et dont l'importance scientifique a survécu même à l'empire de Cyrus. Les Achéménides eurent donc quelque raison spéciale pour donner à l'écriture scythique la préséance sur le système babylonien, et puisqu'on n'en peut guère chercher le motif dans une puissance qui n'existait plus alors, il faut le trouver dans l'ancienneté de Touran, qui n'était pas un mystère pour les vainqueurs ariens. A vrai dire, s'il n'y avait que cette raison-là, elle serait d'une importance minime; mais elle acquiert du poids quand on l'envisage conjointement avec les faits philologiques que nous venons de constater.

« Bien que très-éloigné d'accepter tous les rapprochements du savant anglais qui, souvent, a mal transcrit les lettres scythiques, j'adopte pleinement le principe signalé, et c'est, je le répète, dans la Russie *cis-ouralienne*, qu'il faut chercher les descendants du peuple que les rois perses jugèrent assez important pour lui accorder l'insigne honneur d'immortaliser sa langue sur les rochers de Bisoutoun et d'Ecbatane.

IX. — *Origine et explication des noms de Scythes.—Quels pays ils ont habité.—Etymologie des mots Asie et Médie.*

« Mais quel était ce peuple dont nous avons désigné les descendants? Evidemment il devait être un peuple antique et puissant; et quoique son empire se fût écroulé du temps des Achéménides, sa langue devait avoir pris de telles racines, dans quelques contrées, que la faveur qu'on lui accordait fût nécessaire. Je crois le reconnaître dans une de ces nations que le père de l'histoire et les autres historiens antiques nomment Scythes.

« Je sais quelle objection j'aurai à écarter; on me dira, et avec raison, que ce nom n'est qu'un nom vague qui ne comprend pas qu'un seul peuple, mais toutes les peuplades très-différentes qui habitaient depuis les embouchures de l'Ister jusqu'aux montagnes de l'Himalaya. Je pourrai moi-même aggraver le poids des contestations par le fait, que ce nom de *Scythes* est un nom germanique, et, selon moi, n'est autre que l'ancien allemand *skiatha*, sagittaire; et qui ne sait pas que les

Digitized by Google

Scythes étaient surtout connus comme archers et employés comme tels ?

« Si l'on ne considérait que ce dernier point de vue, on pourrait en tirer la conclusion que les Scythes n'étaient pas, à coup sûr, des nations *tatares*. Mais le nom que les Grecs donnaient à toutes ces peuplades en général avait été emprunté à l'idiome d'une nation qui habitait les bords de l'Ister, parce qu'elle était la plus rapprochée de la presqu'île hellénique. Mais au nord de ce peuple d'archers étaient établies des nations *tatares*, tout comme aujourd'hui; ces anciens riverains du Dniester, du Dniéper, du Don, en avaient éloigné les *Celtes ariens;* ils furent chassés à leur tour, et refoulés vers les steppes inhospitalières du nord par la migration des peuples qui y substitua des *Germains* d'abord, des *Slaves* ensuite; de sorte que les fils des anciens *Scythes tatares* ne se trouvent plus qu'adossés à l'Oural et à la mer Blanche.

« La langue de la seconde écriture des Achéménides est très-rapprochée de celle qu'Hérodote, au quatrième livre de son œuvre, appelle *scythique*. Le peu que l'historien d'Halicarnasse nous en a laissé démontre la parenté, et beaucoup des noms propres sont parfaitement intelligibles par l'écriture des Achéménides. Les mots Οἰορπατά, homicide, Αριμάσπου borgne, semblent le prouver; ce mot est *ruhirbattu; ruhir*, signifie homme; — *bat*, dans le scythique achéménien, veut dire tuer. *Ghar* est *un*, et c'est avec la particule *immas*, ajoutée au numéral qui se rencontre bien souvent, *gharimmas*. Hérodote traduit ἄριμα par *un*. Quelques-uns des noms de divinités dont aucun ne peut être expliqué par les langues indo-germaniques trouvent leur source dans cette langue. La terre, nommée Απία, vient du mot *Api*, Dieu, le Παπαῖος Dieu suprême, de *Apapi*, Dieu des dieux. Le premier homme, d'après Hérodote, se nommait Ταργίταος, *Tourgata*, signifie *fils-homme;* et, réellement, on nous dit que cet homme était, selon les Scythes, le fils de Jupiter et de la fille de Borysthènes. Beaucoup de noms propres de Scythes, qui résistent aux étymologies sanscrites, se laissent interpréter par la langue méde-scythique; je ne cite que Σπαργαπείθης, *sbarrakpikti*, qui aide dans le combat; Οκταμασάδης, *Kuktammas-adda* ou *père de l'affection*. De même, le dieu de la mer, Θαμιμασάδης, d'après Hérodote, s'explique par le Scythique *Sam-immas-adda*, père de l'infini. *Sam* ou *saoum* exprime, dans la traduction scythique, le mot perse *amâtâ*, non mesurés, tout-puissants, *sum immas* ou *saoun immas* indique l'infinité. Le Père de l'histoire nous dit que le scythique Εξαπαῖος signifiait *ἱεραὶ ὁδοί*, les chemins sacrés. Or, dans la dernière partie de ce mot, nous retrouvons le scythique *Annap*, Dieu; le mot pour chemin qui se rencontre dans l'inscription scythique de Nakchi-Roustam où il traduit le perse *pathim*, y est malheureusement rendu par un monogramme.

« Les peuplades que les Grecs comprenaient sous le nom de *Scythes* étaient désignées, chez les Perses, sous la dénomination commune de *Sakas*; l'assertion d'Hérodote est confirmée par les inscriptions. Or, le mot *Sak*, qui se trouve dans les noms de tant de peuplades mongoles (voire même dans celui des *Cosaques*), signifie *fils* en scythique et en susien. Le nom des Sakes n'est donc pas celui d'un seul peuple, mais l'appellatif commun de toutes les tribus qui se nomment *fils de*, précisément comme les Arabes se distinguent par le mot *beni*, et comme les Juifs n'avaient d'abord pas d'autre nom de peuple que celui de *fils d'Israël*. Chez les Assyriens le peuple désigné par *Scythes* et *Sakes* a l'appellation *Navirri* ou *Navri*, et ce mot *Nam* ou *Nav* indique *famille*, dans le scythique des Achéménides, ainsi que dans plusieurs langues de la même souche, le magyar, par exemple; *ri* est, comme en *sakri*, *navri*, le suffixe post-positif de la troisième personne, correspondant au turc ﺳﻰ ou ﺲ. Les Babyloniens ne désignaient donc ces peuplades que par le mot qui indiquait *famille* dans l'idiome de ces dernières.

« Hérodote distingue les Scythes des autres peuples qui l'entourent, et parmi ces derniers il y en a qui sont bien des Germains; je me contente de citer les Αλάζωνοι qui, d'après l'historien d'Halicarnasse, ne sont pas Scythes, et dans lesquels il est impossible de ne pas connaître le goth *Alasunius*, les fils du peuple. Donc toutes ces tribus portent le nom de *fils;* et je puis compléter cette digression, par le fréquent usage de *tour*, fils, en scythique, dans les noms des peuplades mongoles; les Tatares et les Turcs en ont conservé la trace. Les querelles antiques des Iraniens et des Touraniens, ou des Arya et des Tourya des livres zends, peuvent être alléguées ici. Les adversaires de Zoroastre et de sa loi ont toujours été considérés comme appartenant à la race de l'Altaï. Le serpent des Touryas, que les Persans personnifient dans Afrasiâb, a bravé les étymologies ariennes, il ne se rencontre pas dans les textes zends sous cette forme; c'est peut-être le mot par lequel le document scythique de Bisoutoun désigne les ennemis marchant contre les Perses : *farrursarrabba*.

« Nous trouvons dans ce monument, un des plus importants que l'antiquité ait épargnés, une indication que nous ne pourrions négliger. Le nom du Sace vaincu par Darius est *Iskounka*.

« J'y vois une nouvelle preuve de l'exactitude de l'appellation adoptée. Le rocher de Bisoutoun nous montre un personnage, sur lequel il y a écrit en perse : *Ceci est Skounka, le Sace*. La traduction scythique porte *Iskounka akka Suhka*. On conviendra, avec nous, que cette forme est frappée au coin de la langue du second système des Achéménides. Nous pourrions y voir le seul nom de Scythe qui nous soit conservé dans sa forme originale, si une circonstance ne nous forçait à y reconnaître tout simplement le mot scythique pour *roi*.

Digitized by Google

— Le titre suprême des rois assyriens est *Sakkanakkou*, et ce terme est inexplicable par les langues sémitiques; il est donc importé d'un autre idiome dont le peuple fut assez puissant pour imposer à Ninive un mot qui pût devenir l'expression suprême de la puissance humaine. Personne ne pourrait nier la similitude de *Sakkanakkou* et de son prototype *Iskounka*, et on y trouvera un appui assez puissant pour l'opinion qui fait des Saces ou des Scythes les représentants d'une antique et puissante civilisation.

« Mais cette nation de l'Asie, comment se retrouverait-elle dans les contrées entre le Pruth et le Don? Hérodote rapporte un récit qui lui paraît très-acceptable. Les Scythes habitaient d'abord l'Asie; chassés de leurs demeures par les Massagètes, ils se jetèrent sur les Cimmériens, qui occupaient alors la Russie méridionale, et dont le Père de l'histoire reconnaît encore partout les races.

« Ce récit dont l'ancien historien fait mention également à un autre passage de son histoire, est on ne peut plus probable. Les Cimmériens Celtes, les premiers Ariens qui se soient séparés de la grande famille indo-germanique, furent chassés de leurs demeures au Pont-Euxin par des Tatares. Ce fait eut lieu au commencement du XVe *siècle* avant Jésus-Christ, et précéda les migrations des peuples celtes à travers l'occident européen, comme leur conquête des Gaules et de la Bretagne. Les Scythes eux-mêmes avaient été forcés d'abandonner leurs demeures par les Massagètes, qui étaient également des Tatares; leurs mœurs ne ressemblent pas à celles des Arabes, le nom des Massagètes s'explique par les syllabes scythiques, *Mich-chaggatou*, chef de horde.

« Justin dit, II, 3 : *His* (*Scythis*) *igitur Asia per mille quingentos annos vectigalis fuit. Pendendi tributi finem Ninus rex Assyriorum imposuit.* L'Asie fut tributaire des Scythes pendant quinze cents ans. Et cette partie du globe a conservé, jusque dans un nom actuel, les vestiges de l'antique domination des Scythes. Ce nom de l'*Asie* n'a jamais été expliqué suffisamment. D'après les mythographes grecs, Asia fut la femme de Prométhée. Hérodote, qui connaît cette étymologie, nous dit, en outre, que les Lydiens la contestaient, et qu'ils faisaient venir le nom de l'Asie du nom d'un de leurs rois (IV, 45). *Asie* veut dire, en scythique, *la vaste terre*. Les inscriptions de Persépolis et d'Ecbatane ont une phrase ainsi conçue : *Roi de cette grande terre au loin et auprès*. Elle est rendue par le scythique : *vurun hi ukkuva hassaikka farsatinika*. Le mot perse *dûraiy*, au loin, est traduit par le mot *hassaïkka*, de *hassa*, lointain; et je crois que le nom de l'*Asie* n'est autre chose que ce terme des Scythes.

« Dans l'idiome casdo-scythique, *Mada* veut dire *pays*. Des Ouraliens ont donc imposé le nom au pays arien de Médie, lequel, du reste, résiste à toute étymologie indo-germanique. Cette circonstance m'a engagé à voir dans la seconde écriture l'idiome des Scythes habitant la Médie (330), et formant encore une partie considérable de la population, sous la domination arienne.

« Les Scythes, dominateurs antiques de l'Asie centrale, sont distingués des autres nations qui les entourent. Ce ne sont pas des Cimmériens ou des Tauriens qui appartiennent à la souche celtique; ce ne sont pas des Alazones, ou des Agathyrses, ou des Gètes, dont les noms révèlent un coloris germanique très-prononcé; les Scythes ne sont pas parents des Nèvres, des Budines, qui sont Slaves, ni des Gélones, qui sont des Grecs transformés en Slaves. Ils sont différents des Sauromates qui se servent pourtant de la langue scythique, mais en la corrompant par des solécismes, parce que leurs mères, les Amazones, ne la leur ont pas bien apprise. La légende de l'union des Scythes et des Amazones, rapportée par Hérodote, semble s'expliquer par un contact de deux peuplades, et qui a produit un peuple mixte.

X. — *Les restes des anciens Scythes sont les Yezidis, ou Chaldéens d'Assyrie.*

« Les Scythes ne sont rien de tout cela; mais que sont-ils donc? Il nous sera permis de supposer qu'ils appartiennent au groupe *tatare*. Et, en vérité, Hérodote compte parmi eux les Androphages demeurant au nord, ayant un dialecte spécial, mais se servant des usages scythes, et les Melanchlènes. Ces derniers sont les ancêtres des Finnois, Esthoniens et autres qui ont peuplé la Russie avant les Germains et les Slaves : ils sont parents des Scythes.

« Toutes ces données réunies rendent notre thèse très-probable. Un peuple qui a su maintenir sa domination pendant un laps de temps aussi considérable n'a pu être dépourvu de toute civilisation. Arrivé à un certain degré de culture, il a dû connaître l'art d'écrire, qui, quoi qu'on en ait voulu dire, doit avoir été bien répandu déjà deux mille ans avant notre ère. Ce sont les Scythes qui ont pu arrêter les progrès des Ariens, personnifiés dans Zoroastre et les propagateurs de sa doctrine; mais ils n'ont pu résister aux Sémites venus de l'Arabie méridionale. Cette dernière défaite a arrêté la civilisation que les Scythes s'étaient acquise, et plus tard refoulés dans des régions négligées par la nature, forcés à cette vie nomade qui les rendit complétement incapables d'occupations civilisatrices, ils n'apparais-

(330) On sait par Hérodote (I, 73) que le roi Cyaxarès confia aux Scythes des enfants qui devaient apprendre leur langue et l'art de l'archer. Peut-être cette intéressante tradition n'a été inventée que pour expliquer l'existence et l'usage répandu de la langue scythique en Médie, dont les premiers habitants touraniens furent soumis par une race arienne, parlant la langue *perse*. Nous croyons que par ce fait la langue de la seconde écriture a enfin trouvé son explication : nous la nommons *médo-scythique*, et non *médique*, parce que l'idiome ainsi appelé n'était autre que celui des Perses.

Digitized by Google

sent plus que comme ennemis des sciences et des arts.

« Mais quelles sont les traces que ce peuple, jadis si puissant, a laissées dans les contrées de l'Asie centrale? Je crois reconnaître les restes de cette race dans une peuplade dispersée par tout le pays au bord de Ninive, et dont beaucoup de représentants habitent la ville de Mossoul. Je parle des *Yezidis*, une tribu qui adore le diable, le mauvais principe, et qui ne se soucie pas du bon, parce qu'elle croit n'avoir rien à craindre de lui. Ces hommes que le code musulman met hors la loi, que les Juifs croient flétrir en les nommant כשדים *Chaldéens*, et que tout dernièrement les Anglais ont mis à l'abri des vexations qu'ils avaient à supporter jusqu'alors, se nomment eux-mêmes *Dasim* la tribu, d'un mot obscur; les Arabes en ont formé le pluriel ﺩﺳﻴﻢ. Or, dans le scythique, le mot pour *peuple*, correspondant au perse *Kâra*, est *Dassumir*, que je crois dérivé de *Dassum*, avec le *r* suffixe qui se retrouve comme nominatif indéfini à la fin des noms de peuples, Babilur, Markus-ir, etc. Cette coïncidence m'a fait énoncer l'hypothèse que, dans les Yezidis, sont conservés les débris de l'ancienne population scythique de l'Assyrie.

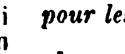
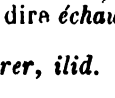
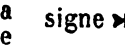
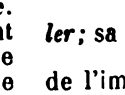
XI. — *Principes de l'ancienne écriture cunéiforme, d'après les grammaires assyriennes nouvellement découvertes.*

« III. Après cette digression, qui nous a paru pourtant nécessaire pour défendre l'opinion de l'antériorité des Ouraliens, et qui, en elle-même, explique la *polyphonie* du système cunéiforme, nous revenons à la question principale, et nous croyons être plus compréhensible, en formulant brièvement les principes de cette antique écriture. Ce sont les recherches de Londres qui ont confirmé ce qu'il y avait de vrai, mais je le dirai également, rectifié ce qu'il y avait de faux dans mes opinions. Je suis d'autant plus prêt à revenir sur des opinions erronées, que des hypothèses timidement émises ont dû s'éclipser devant l'autorité souveraine des Assyriens eux-mêmes, et que j'ai pu remplacer l'erreur par la vérité. Dans d'autres cas, le progrès de mes études m'a démontré un autre fait, que je n'hésite pas à formuler : des questions de détail d'un nombre moins considérable, et que je croyais résolues, ont dû être ouvertes de nouveau; car les mêmes documents qui nous ont donné des réponses certaines sur un point, nous fournissent la preuve que nous ne pouvons pas en résoudre un autre, à moins qu'une découverte nouvelle ne fasse cesser cette impossibilité momentanée.

« Voici les principes corroborés par les documents de Londres :

« 1° Tous les signes cunéiformes proviennent d'une *image hiéroglyphique*. Une tablette de Londres nous montre des images transformées en signes cunéiformes archaïques; on peut retracer l'origine figurative de beaucoup d'autres;

« 2° Tous les signes ont au moins une valeur *idéographique*, et chaque idée pouvait être écrite avec des monogrammes, soit exprimée par *un simple signe*, soit par *une suite de caractères*. Il est bien entendu que nous ne parlons pas de son expression syllabique ou phonétique. Par exemple, le *feu* s'écrit, ou par un signe qui a les valeurs syllabiques *ni*, *kouv*, *bil*, ou par une suite de caractères qui, phonétiquement, se lisent *an*, *is*, *bar*, mais qui sont expliqués par *Deus*, *materiæ purificator*. En assyrien, le feu se dit *nouvour*, נור; c'est ainsi que les documents expliquent ce groupe.

« 3° Beaucoup de caractères ont des valeurs d'un ordre d'idées différent, et expriment des notions abstraites et concrètes à la fois. Ainsi nous avons acquis la certitude d'un fait dont nous ne doutions pas, mais qui est rendu incontestable par des documents grammaticaux : il y a des monogrammes *pour les verbes*. Ainsi, le signe  qui n'a pas, que je sache, de valeur phonétique, signifie *lumière*, en assyrien *our*; et ensuite il veut dire *échauffer*, en assyrien *hamam*, et *engendrer*, *ilid*. Le signe pour *frère*  signifie également *protéger*; et ceci explique pourquoi le caractère pour *frère*, que M. de Saulcy a bien transcrit *ahou*, se trouve également comme dernier élément du nom de Nabuchodonosor; car le mot assyrien *nasar*, qui interprète le verbe perse *pâ*, est donné comme une valeur du signe en question. Le signe  dont la valeur phonétique est *an*, a les significations de *étoile* et de *veiller*; sa forme archaïque  est dérivée de l'image même de l'étoile; mais, comme interprétant ces idées, il se prononce en assyrien *ilou* et *dimir*. Le caractère  *I*, est expliqué dans les tablettes par *kabou* et *kâbou*, que je crois allié à l'arabe et à l'hébreu קב ﻗﺐ *voûter*; effectivement, ce signe, précédé du signe pour *Dieu*, explique le perse *açman*, *ciel*, et indique alors proprement *le Dieu voûté*. Ces inscriptions nous apprennent que les deux signes ainsi unis se prononcent *Sami* en assyrien.

« 4° De cette écriture, purement idéographique dans l'origine, s'est développé un système syllabique, précisément comme le même cas est arrivé en Chine, en Egypte, en Phénicie. Le peuple qui, le premier, *inventa cette manière d'interpréter ses pensées*, attacha aux caractères, en dehors de la notion, le *son* qui exprimait l'idée. Ainsi, il s'est fait qu'une grande partie des signes idéographiques sont devenus *syllabiques*. On fit de l'image du poisson l'expression du son *ha*, celle de la maison se prononça *nis*, l'étoile *an*, la tête *sak*, l'oreille *pi*, l'œil *si*, la main *su*, l'eau dégouttante *a*, la terre sil-

Digitized by Google

lonnée *ki* etc. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, dans l'immense majorité des cas, il serait plus que téméraire de vouloir identifier les signes cunéiformes avec des images; j'espère que les preuves que j'ai données suffiront pour rendre plausible le principe lui-même.

« 5° Mais puisque les hiéroglyphes servaient à exprimer également des idées abstraites, il s'ensuivait forcément qu'ils se prononcèrent de différentes manières. L'hiéroglyphe pour *frère*, signifiant également *protéger*, prit les deux valeurs de *sis* et de *nas*. Le signe *out* exprime les notions de *soleil* et de *marcher;* il avait donc les deux valeurs *out* et *par*.

« 6° Le peuple qui inventa cette écriture n'est pas celui qui nous a laissé une quantité si énorme de monuments. Ce ne fut ni un peuple *arien*, ni un peuple *sémitique;* mais il se rattache, par ses racines et par l'organisation de sa langue, aux *idiomes ouraliens*. J'avais eu l'honneur de développer, devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres, cette opinion, depuis pleinement corroborée par mes études au Musée britannique. Je retrouve dans la langue de la *seconde écriture achéménienne* les raisons pour lesquelles un signe donné avait telle valeur syllabique et telle signification idéographique, et je crois avoir démontré l'antériorité de cet idiome mystérieux.

« Je suis heureux de pouvoir soumettre au ministre des preuves autrement incontestables que celles qui, aux yeux de l'Institut, ne pouvaient avoir que la valeur de simples hypothèses. Je parle des *dictionnaires redigés dans deux langues;* l'une d'elles est celle des *Assyriens*, l'autre un idiome qui, de nature, se lie très-étroitement à la langue dite *médique* ou *scythique* sans pourtant être complétement le même idiome. On jugera de leur différence, comme de la parenté, par les exemples suivants : *adda* veut dire *père* dans les deux langues; seulement *son père* se dit, dans le dialecte ninivite, *addani;* dans l'autre, *addari; à son père*, dans le premier, *addanikou;* dans l'autre *addariki; les pères* se dit, dans l'un et l'autre, *addabi; leur père, adda abbini* dans l'un, *adda abilni* dans l'autre. Ce peu de mots suffiront pour établir au moins la parenté de ces deux idiomes, et l'on pourrait parfaitement défendre l'opinion que la langue des *tablettes de Ninive*, et celle des *monuments perses*, sont exactement la même, prise à deux siècles de distance et dans des pays différents.

« Le peuple qui parla cette langue a inventé l'*écriture cunéiforme*.

« 7° Les Assyro-Chaldéens reçurent ce système déjà avant le XXe siècle avant l'ère chrétienne. Ils adoptèrent non-seulement la valeur *idéographique*, mais aussi les *sons* attachés aux lettres. Ceux-ci ne suffisant plus pour la langue assyrienne, le peuple *sémitique* dut attacher aux signes des prononciations nouvelles; on ajouta au son de *sis, frère*, et de *nas, protéger*, en scythique, ceux de *ak* et de *nasar*. Le caractère *bib* (qui signifiait également *donner* et *se révolter*, parce que, dans la langue primitive, *bibtusda* exprima *il créa*, et *bibdas, il se révolta*), est expliqué, dans les tablettes assyriennes, par *nakar, se révolter*, et *dana, créer*. La *polyphonie* n'est donc qu'une conséquence presque forcée du système hiéroglyphique transmis d'un peuple à l'autre, surtout quand on considère que l'image était *polylogue*, qu'elle servait à exprimer plusieurs idées à la fois.

« 8° Les Assyriens, en acceptant l'écriture des Anariens, l'ont modifiée pendant les quinze siècles durant lesquels nous pourrons les poursuivre. Ainsi, ils attachèrent au *signe* une idée qu'il n'avait pas eue dans le premier idiome, mais seulement une valeur syllabique qui, en assyrien, interprétait la nouvelle notion. Ils acceptèrent, en revanche, des *groupes entiers* de caractères avec la signification de la première langue, en les prononçant en assyrien; et les *tablettes de Londres* donnent une immense quantité de faits pareils. Ces *groupes idéographiques* forment la plus grande difficulté qui s'oppose à la lecture; mais à côté du mal nous avons le remède. Il n'est pas impossible que les entraves dont on entourait une étude aussi simple n'aient pas été maintenues sans raison; les prêtres, dépositaires de la sagesse et de la science, voulaient en conserver le monopole, et rendre le plus épineuse possible la connaissance des lettres. Cette opinion me paraît d'autant plus acceptable, que les peuples qui n'étaient pas soumis à une classe de prêtres, comme les *Susiens*, se sont servis du même système d'*écriture syllabique*, sans adopter les nombreux monogrammes de l'écriture de Ninive et de Babylone. Les inscriptions de Suzes sont, de toutes les inscriptions cunéiformes, les plus faciles à transcrire en lettres européennes, mais les plus difficiles à comprendre, parce que nous n'avons pas de clef pour l'interprétation. Mais tandis que la simple lecture des noms royaux d'Assyrie est toute une science, et réclame des recherches sans nombre, le nom des *rois de Suzes* sont lisibles à cause du syllabaire le moins compliqué; c'est à peine s'il y a quatre monogrammes pour exprimer les idées les plus usitées dans les inscriptions.

« 9° Les Assyro-Chaldéens sentaient eux-mêmes les difficultés de leur système d'écriture; ils redoutaient les méprises que forcément devaient entraîner les complications que les siècles leur avaient léguées. Il ne faut donc pas s'étonner s'ils pensaient à rendre plus clairs leurs écrits, surtout ceux que les rois destinaient à la lecture publique; mais, malheureusement, ils n'eurent pas toujours recours à l'expédient le plus simple, à l'écriture purement *syllabique*, qui se composait de 90 *signes simples*. Ils employaient des *monogrammes*, mais ils voulaient en rendre les valeurs le moins douteuses possible. Voici le procédé qu'ils employaient, surtout dans les derniers temps, et qui a été une source féconde d'erreurs, jusqu'à ce que nous ayons été assez

Digitized by Google

heureux pour découvrir le mot de l'énigme :

« Quand un monogramme a plusieurs valeurs, on lui ajoute fréquemment la dernière lettre qui constitue le mot en assyrien. La syllabe *out* veut dire *soleil* et *jour*, et se prononce, en assyrien, *samsi*, *nahara;* on ajoute donc à *out*, *si*, pour indiquer que c'est le soleil dont il s'agit, et *ra* pour faire voir qu'il faut lire *nahar*. Mais, pour cela, le signe *out* n'a pas la valeur syllabique de *sam* ou de *na*, comme les Anglais l'avaient cru. Ainsi la même  lettre, *mat*, indique *aller* et *se lever* (du soleil). Généralement, on la trouve avec la première signification au prétérit, *aksout*, *j'allai*, et on y ajoute alors *out; se lever* se dit en assyrien *napah;* dans ce cas, on ajoute très-souvent un *ha*. Des phénomènes semblables m'ont fait adopter des valeurs erronées; j'ai cru, par exemple, que le signe  avait aussi la valeur de *nap*, mais c'était faux. Une idée heureuse m'a éclairé sur ce principe, qui, une fois établi, a fait tomber immédiatement beaucoup d'attributions de valeurs, imaginées ou par mes devanciers, ou par moi-même.

XII. — *Grande parenté de la langue de ce peuple primitif avec l'hébreu.*

« Il me reste un mot à dire sur la dénomination d'écriture *anarienne*, pour l'opposer à celle d'*arienne*, réservée au système perse que j'ai choisi. Cinq différentes langues s'écrivent avec le même système; *trois langues touraniennes* ou *ouraliennes*, celle des *tablettes de Ninive*, et celle des *monuments susiens*. Une langue, peut-être indo-germanique, s'en servait, comme nous le savons : c'est l'idiome des *inscriptions arméniennes*. Mais l'immense majorité des monuments est due au burin des Assyriens et des Babyloniens; ce sont eux qui, avant tous les autres, sont dignes de notre examen. Cette langue, conformément à la table généalogique de la *Genèse*, est *sémitique*, ainsi que tous mes devanciers, sans exception, l'ont reconnu.

« Le peuple qui peut, à juste titre, réclamer la désignation d'une des grandes nations de l'humanité, parlait une langue étroitement liée à l'*hébreu* et à l'*araméen*, plus éloignée déjà de l'*arabe* et de l'*éthiopien*, mais complétement indépendante des idiomes mentionnés. Déjà nous entrevoyons les principaux éléments de son organisme, déjà nous pouvons établir *certaines lois phonétiques* qui seront notre guide pour l'explication scientifique des précieux documents de Ninive et de Babylone. Nous sommes déjà avancés au point de pouvoir prouver que le système phonétique de la langue assyrienne a, quant aux racines, la plus grande ressemblance *avec l'hébreu*. C'est une règle, que le *schin* de l'hébreu y est représenté par la même lettre *ch*, le *samech* par le *s;* jamais le ש ne s'abâtardit au *t* chaldéen ou au *tsa* arabe. Le ע de l'hébreu y est constant, et ne devient pas ת, comme en araméen ou ܥ et ع comme en arabe. Le ת ne se change pas en ת chaldéen, ni ne prend la prononciation du ظ de la langue du Koran. Seulement, le י initial des racines devient א en assyrien. Quant à l'*organisme* pourtant, la grammaire diffère considérablement de l'*hébreu*, et elle offre plusieurs points de rapprochement avec les *dialectes araméens* et l'*arabe;* aussi le *dictionnaire* de la langue syriaque renferme-t-il beaucoup de racines qui peuvent servir avec fruit à l'explication des textes mêmes, quoique l'hébreu fournisse toujours un contingent très-nombreux de racines identiques à celles de la langue des Chaldéens. Mais en dehors de ces radicaux, pour l'interprétation desquels les langues sémitiques éclairent nos pas chancelants, il y en a bon nombre qu'on ne retrouve pas dans les autres idiomes des fils de Sem, et alors c'est ou la traduction *perse* qui guide nos recherches, ou il ne nous restera qu'à en expliquer le sens par le contexte lui-même, chose toujours épineuse et sujette à des méprises et à des contraventions.

XIII. — *La grammaire de la langue assyrienne est très-rapprochée de celle des idiomes sémitiques.*

« IV. *Grammaire.* — Le caractère rigoureusement sémitique de la langue assyrienne facilitera l'interprétation des inscriptions. De toutes les branches d'idiomes, celles des *Sémites* sont les plus inaltérables, les plus indestructibles, les plus tenaces. Pendant les quinze siècles qui séparent les monuments chaldéens les plus anciens des inscriptions cunéiformes des Séleucides, la langue des Assyriens s'est peu modifiée. Les règles phonétiques, une fois établies, peuvent être regardées comme inaltérables, et il ne faut pas s'en départir; la rigueur de cette maxime empêche des résultats incertains, et ajoute plus de poids à ceux qu'on obtient.

« La *grammaire de la langue assyrienne est très-rapprochée* de *celle des autres idiomes sémitiques*. C'est le même principe; seulement l'écriture donne ici à la langue de Ninive et de Babylone un avantage sur les inscriptions sémitiques de Phénicie et d'Arabie, parce que le système syllabique fait voir les voyelles qu'il faut unir aux consonnes.

« Un autre avantage, non moins précieux, résulte des documents grammaticaux de Londres, dont un nombre assez considérable donne des formes étymologiques, des suffixes et des flexions verbales. Je ferai mention ici d'un fragment que j'ai été assez heureux pour découvrir. Il contient, d'un côté, les formes pronominales de l'idiome *casdo-scythique*, et de l'autre celle de l'*assyrien*. Le mot choisi est *itti*, avec, en scythique, *ki*.

Scythique.		Assyrien.	
kini	*ta*	*ittichou*	avec lui.
kinanni	*ta*	*ittichounou*	avec eux.
kimou	*ta*	*ittya*	avec moi.
kimi	*ta*	*ittini*	avec nous.
kizou	*ta*	*ittika*	avec toi.
kizounanni	*ta*	*ittikounou*	avec vous.

Digitized by Google

« Le tableau entier des suffixes *assyriens* est :

	SINGULIER. Masc.	Fém.
1re p.	*ya*	
2e p.	*ka*	*-ki*
3e p.	*chou*	*-cha*
	PLURIEL. Masc.	Fém.
1re p.	*ni*	
2e p.	*koun*	*kin*
3e p.	*choun*	*chin*

« La *conjugaison* ressemble beaucoup à celles des autres idiomes sémitiques. Il y a un *kal*, *niphal*, *paël*, *ifta'al* (avec la seconde redoublée), *saphel*, *istaphel*, *aphel*, *iftal*, et le paradigme montrera l'analogie de la langue assyrienne avec les autres langues. Nous donnons ici les formes du verbe régulier *zakar*, se souvenir :

AORISTE

	Singul.	Plur.
1re p.	*azkour*	*nazkour*
2e p. m.	*tazkour*	*tazkourou(n)*
2e p. f.	*tazkouri*	*tazkoura(n)*
3e p. m.	*izkour*	*izkourou(n)*
3e p. f.	*tazkour*	*izkoura(n)*

IMPÉRATIF ET PRÉCATIF.

	Singul.	Plur.
	—	—
2e p. m.	*zoukour*	*zoukourou*
2e p. f.	*zouk(ou)ri*	*zoukoura*
3e p. m.	*lizkour*	*lizkourou*
3e p. f.	*lizkour*	*lizkourât*

INFINITIF.

zakar

PARTICIPE.

Masc. s. *zakir* Fém. s. *zakirat*
p. *zakiri* (*zikrout* p. *zakirat*

« Le *prétérit* est très-rarement employé, et nous n'avons pas d'éléments suffisants pour l'établir avec certitude.

« Les autres formes du verbe régulier se déduisent ainsi :

	NIPHAL.	PAEL.	IPHTAAL (331).
Aoriste.	azzakir	ouzakkir	azzakkir
Partic.	mouzzakir	mouzakkir	mouzzakkir
Infinitif.	nazkar	zoukkour	zitkour

	SAPHEL.	ISTAPHAL.	APHEL.	IPHAL.
Aor.	ousazkir	oustazkir	ouzkour	azzakar
Part.	mousazkir	moustazkir	mouzkir	mouzzakar
Inf.	souzkour	sutouzkour	ouzkour	zitkit.

« Nous connaissons également beaucoup de règles concernant les verbes défectifs ayant de l'analogie avec l'hébreu.

« Mais il est temps de quitter les questions fondamentales pour examiner, dans la *seconde partie* de notre travail, *l'histoire et la chronologie des Assyriens et des Chaldéens*.

XIV. — IIe PARTIE : *Chronologie des Assyriens et des Babyloniens.*

« En soumettant au ministre les résultats de mes recherches chronologiques à Londres, je ne me dissimule pas les difficultés de cette entreprise. J'aborde un sujet qui n'est pas nouveau comme ceux que je viens d'exposer; il a été travaillé depuis bien des siècles, et pourtant la question n'a pas été résolue. Rien, en effet, ne nous justifierait de reprendre une matière aussi souvent traitée et aussi souvent abandonnée, si la découverte des *monuments assyriens* ne nous portait pas à examiner lequel, parmi les systèmes de tant de savants, a été celui de Ninive et de Babylone.

« Heureusement pour notre tâche, les documents assyriens, si obscurs ailleurs, offrent dans cette question moins de difficultés que partout ailleurs. Les renseignements généraux, qui sont les plus importants, sont donnés par les *tables généalogiques;* souvent les rois d'Assyrie se rapportent à un de leurs prédécesseurs qui, tant d'années avant telle époque, accomplit tel fait désigné dans l'inscription. Ces nombres sont donnés en chiffres, souvent confirmés par différents exemples du même texte.

« En dehors de ces notions qui ont trait seulement à l'histoire d'Assyrie, nous trouvons des *synchronismes* avec l'histoire sainte. Les noms bibliques n'offrent pas de difficulté pour le déchiffrement, parce qu'ils sont exprimés par des caractères connus depuis longtemps, et c'est justement aux noms d'Ézéchias et de Juda, qui se trouvent dans les inscriptions d'un roi de Ninive, que l'on a reconnu que ce monarque, le constructeur du palais de Koyondjik, devait être *Sennachérib*, sans pouvoir alors prouver la lecture du nom assyrien.

« Si la Bible a éclairé nos pas dans les commencements, ce sont les auteurs grecs et latins qui nous ont fourni les cadres pour y grouper les personnages révélés par les inscriptions. Mais les ouvrages classiques ne sont pas d'égale valeur pour nous : nous ferons donc quelques remarques sur le degré d'autorité que peut réclamer chacun des représentants de l'historiographie antique.

XV. — *Valeur de l'autorité d'Hérodote et des autres historiens grecs.*

« L'autorité du père de l'histoire, que les inscriptions perses nous ont appris à res-

(331) Je n'ai pas besoin d'ajouter que le redoublement du *z* à l'iphtaal et à l'iphtal n'est, dans ce cas spécial, qu'un changement euphonique du *t* en *z*, comme en hébreu, et que les formes devraient être : *aztakkir*, *mouztakkir*, *aztakar*, *mouztakar*, p. e. *artabbit*, *aptassit*, etc. On aura vu que l'idiome assyrien est différent de l'araméen, et on devait s'attendre à cette diversité. *Assour*, fils de Sem, a une individualité différente et bien distincte de son frère *Aram*. Il y a des savants qui ne veulent croire à l'assyrien que quand on leur présentera le Chaldaïque de Daniel, qui est nommé *araméen* et bien distinct de « la langue des Chaldéens. » Et pourquoi donc le peuple assyrien n'aurait-il pas eu sa langue propre, aussi bien que la nation *araméenne*, qui n'a jamais eu l'importance historique de Ninive et de Babylone?

Digitized by Google

pecter, reste également inattaquable dans les points généraux. Aucun des noms royaux qu'il fournit ne peut être mis en doute; bien que l'inaptitude de son oreille d'Hellène à s'approprier les noms sémitiques lui ait fait confondre *Nabuchodonosor* et *Nabonid*, et prendre le dernier pour le fils du premier, cette inexactitude est presque la seule que nous puissions relever. Est-il donc le seul qui, avec raison, ne connaisse pas un roi d'Assyrie du nom de *Ninus?* La durée de 520 ans qu'il assigne au grand empire assyrien est confirmée d'une manière éclatante par Bérose. Cet écrivain, Chaldéen de naissance, mais qui rédigea en grec l'histoire de son pays, est la source principale, et nous devons une grande reconnaissance à Eusèbe, de nous avoir transmis avec autant d'exactitude la succession et la durée des différents règnes qui occupèrent le trône de Babylone. Après Bérose, ce sont surtout les Orientaux qui écrivirent en grec, qui sont dignes de notre attention, et principalement Josèphe, Strabon, Abydène et Nicolaüs de Damas. Quant à Ctésias, on aurait tort de dédaigner ses données sans s'y arrêter; car la bonne critique ne se montre pas par le rejet pur et simple de ce qu'on ne peut expliquer tout de suite, mais par la consciencieuse investigation qui recherche l'origine de l'erreur. Nous verrons que l'historien de Cnide, le médecin d'Artaxerxe Mnémon, loin de renverser le système d'Hérodote et de Bérose, le confirme en ce sens que Ctésias comprend dans le nom d'*empire assyrien* toute la suite des d*ynasties sémitiques* qui ont régné à Ninive. Quant à son appréciation de l'histoire des Assyriens et des Mèdes, il ne faut pas oublier quelle fut sa position officielle à la cour de Perse, position qui a dû fausser les vues de l'historien. Il raconte cette histoire comme un Perse devait la raconter, et l'inexactitude, quoique fâcheuse pour nous, est tellement systématique, qu'on peut rectifier et expliquer ses égarements.

« Nous ne pouvons que déplorer la perte de tant d'historiens grecs et surtout romains qui, il faut le reconnaître, envisageaient l'histoire antique déjà d'un œil moins partial et plus universel.

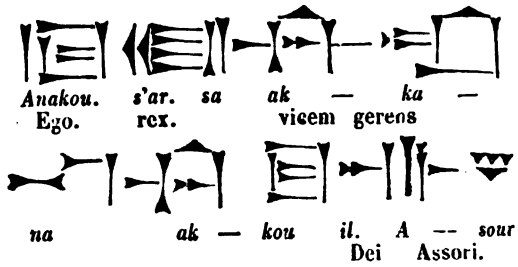
XVI. — *Autorité des auteurs alexandrins. — Cause de leurs erreurs.*

« Les savants d'Alexandrie ont beaucoup traité cette matière, bien qu'ils n'aient pas toujours apporté la connaissance nécessaire de la langue du pays; pour cela ils ont commis dans les *listes des rois* d'étranges erreurs, que les inscriptions elles-mêmes nous ont permis de contrôler et d'apprécier. Ainsi, Clitarque nous fait savoir qu'une inscription à Tarsus racontait que Sardanapale, fils d'*Anakyndaraxarès*, bâtit Tarsus et Anchiale dans un jour. Mais cette généalogie n'est autre chose que les titres du roi mal expliqués et conservés par les inscriptions. Il y avait :

Assour-idanna-palla. anakou. nadou. 'sar. Assour.
Sardanapalus. ego. augustus. rex. Assyriæ.

« C'est de ce protocole de l'inscription que les Grecs ont fait le nom Ανακυνδαραξάρης ou Ανακυνδαράξης; et ce n'est pas sans raison que l'ignorant interprète du document a vu dans cet assemblage de mots le père de Sardanapale; *Assour-idannapalla* signifie : *Le dieu Assour a donné un fils*, et c'est le dernier élément de ce nom, *palla*, qui a occasionné cette erreur.

« Ce même nom royal a été la cause d'une autre erreur : les Grecs nous disent que Sardanapale s'est aussi appelé Κονοσκογκόλερος; c'est là encore un titre royal qu'on a pris pour un nom, et ici la lecture des inscriptions cunéiformes nous fournit directement le mot de l'énigme. Voici les lettres qui suivent le nom de Sardanapale :



Anakou. s'ar. sa ak — ka —
Ego. rex. vicem gerens

na ak — kou il. A — sour
Dei Assori.

lu à tort : *Kounussakkanakkil assour.*

« Nous pouvons même signaler les méprises : les deux premiers signes pris ensemble signifient *moi*; mais le premier seul indique qu'un nom d'homme va suivre, et le second seul la syllabe *kou*. On a donc pris le clou vertical pour un signe indiquant un nom propre commençant par *kou*. Le signe *roi* a la valeur phonétique de *nis;* et le Κονοσκογκόλερος s'explique mieux encore par la prononciation scythique de ce mot ouralien, telle qu'elle se trouve à Bisoutoun dans le nom des rois des Saces, Skounka Le titre de *Sakkanakkou* était le plus sacré de ceux des rois d'Assyrie, qui l'emploient devant les mots des *grands dieux* ou *de Babylone*. Nous y trouvons le mot Ζωγάνης de Bérose, le titre suprême; et la première des deux combinaisons nous a porté à rendre par *vicaire* ce terme que nous ne savons pas expliquer, parce qu'il est d'origine scythique.

« La lecture erronée du titre de Sardanapale *Kou nis, skounk il asour* a valu au roi un surnom dont il ne pouvait pas se douter.

XVII. — *Noms de villes pris pour des noms de rois. — Défauts de Ctésias. — Les Sémites seuls ont le sentiment historique.*

« J'ai donné ces deux exemples pour démontrer que, dans les opinions même les plus étranges des Grecs, il y a toujours un fonds de vérité : dans ces deux cas, l'erreur se fonde sur une inscription mal lue, mais quelquefois la méprise est moins pardonnable. Nous trouvons une suite de rois mal à propos insérée dans le canon d'Eusèbe, et manquant dans celui que donne Moyse de Khorène. L'écrivain arménien place ces

Digitized by Google

noms dans l'ordre que voici : Ninus, Chalaos, Arbelus, Anebos, Babios, Bel.

« Il est impossible de ne pas y voir, non pas des noms de personnages, mais les noms des villes de *Ninive*, *Chala* (Nimrod aujourd'hui), *Arbèles*, *Nipour* (Kala-Sherghat), *Babylone*, qui est personnifié comme le fils de *Bel*. Ces noms n'indiquent donc que l'émigration des Babyloniens du sud au nord, exactement comme nous l'indique la *Genèse*. Dans le canon d'Eusèbe, qui semble remonter à Ctésias, on trouve à côté de quelques rois authentiques les noms de *fleuves*, tels que *Ophratæus*, l'Euphrate ; *Acraganes*, canal cité par Abydenus ; *Dercyllus*, le Tigre (Diglat) : ensuite des noms susiens, perses et même grecs, comme celui de *Laosthènes*. Malgré les altérations cruelles que les premiers noms de la liste ont subies, on peut y reconnaître encore quelques noms d'une suite de rois assyriens, et je ne serais pas étonné de voir un jour que toute cette chronologie apocryphe a sa raison d'être dans une description d'un roi assyrien mal interprétée.

« Il ne faut pas oublier que la confusion qui embrasse les chronologues est due à Ctésias en grande partie ; il a exercé sur cette portion de l'histoire l'influence la plus désastreuse, car il puisa ses renseignements chez un peuple qui a été et qui est encore, après ses proches parents les Indiens, celui qui a le moins le sentiment de l'histoire. Ce sens historique manque à Bisoutoun, où Darius donne bien les jours et les mois des faits racontés, mais oublie les années ; ce défaut se manifeste chez les Persans modernes, seul peuple dont le grand poëte soit encore le plus grand historien, et qui seul a pu avoir un *Livre des Rois*. Je me rappelle que cette même infirmité scientifique m'a frappé dans les conversations avec des Persans qui passaient pour des lettrés de leur pays, et qui sur l'histoire moderne de l'Asie avaient les idées les plus étranges. Et comment attendre d'une nation des renseignements exacts sur ses ennemis vaincus, quand, dans sa propre histoire, elle laisse échapper le nom du grand Cyrus, qui a fondé son empire ; comment s'étonner que les Perses aient placé Sémiramis *douze siècles plus tôt qu'il ne le fallait*, quand les Persans de nos jours ne s'aperçoivent pas d'une énorme lacune dans leurs annales entre *Gustasp* et *Ardichir*, qui, d'après eux, ont été réunis par un lien étroit de famille, et pourtant séparés l'un de l'autre par un espace de peut-être *dix-sept siècles* !

« Le véritable sentiment historique en Asie ne se trouve que chez les Sémites.

XVIII. — *Autorité de Bérose, prouvée par les inscriptions.*

« Parmi les historiens, Bérose seul (332) nous a laissé une liste des dynasties successives, avec les nombres des rois et celui des années qui s'écoulèrent sur leur domination. La liste a pour point de départ l'année de la chute de *Sardanapale*, le dernier monarque du grand empire assyrien, auquel l'écrivain chaldéen assigne une durée de 526 années, conformément au Père de l'histoire, qui dit que les Assyriens ont régné sur l'Asie 520 ans. Cette concordance ajoute un crédit énorme aux données du prêtre chaldéen, confirmées du reste par les inscriptions qui nous fournissent plusieurs jalons et points de repère. La plus ancienne de toutes ces dates remonte jusqu'à la moitié du XXe siècle avant Jésus-Christ, puisqu'un cylindre de *Tiglatpileser Ier* (vers 1200) parle de la reconstruction d'un temple détruit par le roi *Samsi-Hou*, fils d'*Ismidagan*, 641 ans avant l'époque de son grand-père à lui, qui l'avait détruit. Une date plus précise est donnée par l'inscription du roc de Bavian, qui rapporte que *Sennachérib*, dans sa première année, enleva de Babylone des idoles que *Mérodach-idanna-akhi*, roi de Chaldée, avait ravies à *Tiglatpileser*, roi d'Assyrie, 418 ans auparavant. Ce fait eut donc lieu en 1122 avant Jésus-Christ.

« Mais la date la plus importante pour notre but est celle qui se développe des documents, pour la chute de Sardanapale, et à laquelle se rattache la chronologie de Bérose. Ce dernier roi du grand empire fut dépossédé par le Mède Arbace et le Babylonien *Bélesys* (*Balazou* des inscriptions), que Bérose, la Bible et Josèphe nomment *Phul* ; ce nom se retrouve également dans les inscriptions sous la forme de *Poulli*, comme celui d'un membre de la famille royale de Babylone. Il veut dire tout bonnement *voici mon fils*, et se compare à l'hébreu Ruben ראובן. C'est cette signification du nom *Poulli*, forme babylonienne de l'assyrien *Palli*, qui explique le changement du nom en celui de *Balazou*, que je traduis par *terrible*. L'identité du *Phul* de la Bible et du *Bélesis* des Grecs a été soutenue déjà, il y a longtemps.

« Ce roi fit la guerre à Ménahem, roi d'Israël, qui régna de 771-761. Tiglapileser se souleva à Ninive contre le Babylonien Phul, dont il n'existe pas de monument dans cette ville, qu'il paraît ne pas avoir habitée. Le successeur de Phul sur le trône d'Assyrie (car celui-ci continue à régner à Babylone, qui ne figure pas dans les nombreuses villes soumises au sceptre de Tiglatpileser) fit également, dans la 8e année de son règne, la guerre à Ménahem. Puisque le roi d'Israël ne régna que 10 ans, il est clair que l'expédition de Phul ne peut avoir lieu que dans les premières années de sa domination, et celle de Tiglatpileser doit tomber dans les dernières. Nous ne nous tromperons pas de beaucoup quand nous placerons l'avénement

(332) M. Ch. Lenormant a déjà exposé cette même idée dans son *Cours d'histoire ancienne* en 1836, lorsque les découvertes épigraphiques qui confirment l'autorité d'Hérodote n'étaient pas faites. La date précitée seule parle avec assez d'éloquence pour la sagacité du savant académicien. Il fixa avec une grande justesse le déclin momentané de la puissance assyrienne à 1100, et nous savons maintenant qu'en effet les Babyloniens saccagèrent en 1122 la capitale d'Assyrie.

Digitized by Google

de l'usurpateur Tiglatpileser en 769 avant Jésus-Christ.

XIX. — *Fixation des périodes des dynasties sémitique, touranienne et médique.*

« Maintenant il existe une inscription, trouvée par M. Hincks, à qui j'en dois la connaissance, et dans laquelle Tiglatpileser, en descendant jusqu'à la 42e année de son règne, dit qu'il monta sur le trône dans la 20e année de son prédécesseur. Cette étrange manière d'annoncer son avénement fait croire qu'à cette époque ce dernier existait encore; ce silence sur le nom de son père nous montre un usurpateur. D'après Castor et Eusèbe, le successeur de Sardanapale qu'ils appellent *Ninus II*, parce qu'il fonda une nouvelle dynanstie, régna 19 ans, et ces deux données conformes nous autorisent à mettre la fin du grand empire d'Assyrie en 788 avant Jésus-Christ.

« M. de Saulcy, dans son savant *Examen du canon des rois mèdes* (333), est arrivé à la même date pour le soulèvement d'Arbace. Je ne reproduis pas ses raisons; elles sont souveraines et fondées sur les chiffres, tels que les auteurs les transmettent. Cette coïncidence, dont personne n'osera nier le poids considérable, est encore confirmée par un passage d'Hérodote, qui, dans sa forme actuelle, n'offre aucun sens, mais dont le changement semble évident. L'historien d'Halicarnasse donne à l'indépendance des Mèdes une durée de 128 ans, chiffre que condamne son propre système. Mais si l'on lit 228 ans, on arrive juste à l'époque que nous avons obtenue pour le renversement du trône de Ninus.

« Nous aurons donc pour les *dynasties sémitiques* les périodes suivantes :

49 rois chaldéens pendant 458 ans . .	2017-1559
8 rois arabes pendant 245 ans. . . .	1559-1314
45 rois assyriens pendant 526 ans. . .	1314-788

« La domination de l'Asie centrale par les Sémites est donc de 1230 ans; Castor l'évalua à 1280 ans, mais il faut changer le Γ en Α, et l'on obtient le chiffre que peut-être le chronographe a mis.

« C'est presque à cette époque que remonte *Ismidagan*, roi d'Assyrie : son nom signifie *Dagon entend*. Est-ce que le nom de ce roi antique, dont la Chaldée nous a révélé des documents, aurait donné naissance au mythe de Sémiramis, reine historique du IXe siècle avant Jésus-Christ, mais rapportée ici par une similitude de nom? Est-ce que la tradition qui unit le nom de cette souveraine à la déesse *Derceto* aurait son origine dans le Dagon du roi assyrien? Nous n'osons pas nous prononcer à cet égard.

« C'est donc en 2017 avant Jésus-Christ que nous plaçons la fondation de l'empire sémitique d'Assyrie, personnifié dans *Ninus*. Mais Babylone existait; *onze rois* avaient régné immédiatement auparavant.

« Bérose se tait sur leur nationalité; nous croyons que ce ne furent ni des Sémites ni des Ariens. La durée de leur domination est évaluée à 48 ans; époque évidemment trop courte pour onze monarques. La seule correction que nous proposions, c'est de lire ΣΗ, 208, au lieu de ΜΗ, 48, et nous aurons pour le commencement de cette domination, *touranienne* d'après nous, la date de 2225 avant Jésus-Christ. Cette opinion semble se confirmer par la donnée de Simplicius, que les *tablettes astronomiques des Chaldéens*, envoyées à Aristote par Callisthènes, remontaient à 1903 avant Alexandre. La limite supérieure des observations astronomiques est donc de 2226 avant Jésus-Christ.

« Cette coïncidence est d'autant plus remarquable que l'épigraphie assyrienne elle-même nous conduit forcément à une origine touranienne de l'écriture cunéiforme. Il n'y a aujourd'hui plus de doute à ce sujet, et je vois avec une grande satisfaction que le colonel Rawlinson vient d'accepter l'idée que j'avais émise et que je crois reposer sur des bases solides.

« Les annales babyloniennes inscrivent sur leurs tables une *dynastie médique* antérieure à celle dont nous venons de parler; elle a régné 224 ans. Parmi ces rois figure Zoroastre, le grand prophète des Bactriens. Nous déclarons que nous ne sommes pas contraire à l'opinion qui donne un âge aussi reculé à la religion du Zendavesta, quelque postérieure que soit la forme des livres sacrés que le temps nous a épargnés. L'opinion unanime des Grecs sur ce point, le silence absolu du Vendidad sur l'Assyrie, la géographie de ce livre, qui ne connaît pas les désignations anariennes de Médie, de Parthie et de Perse, sans ignorer l'existence de ces pays, les légendes antiques sur la propagation de la foi dualiste dans l'Asie, la résistance opiniâtre des Touraniens, à la fin vainqueurs, tout cela ne rend pas invraisemblable notre opinion, que la dynastie médique, qui occupa le trône de Babylone de 2449 à 2225 avant Jésus-Christ, se rattache aux tentatives avouées de propager la doctrine d'Orzmud par le glaive, et il ne nous est pas permis de traiter légèrement l'opinion de Grecs, qui voyaient dans Zoroastre un roi antique de la Bactriane, et un des conquérants les plus illustres.

XX. — *Rectification du règne fabuleux de la dynastie cusite, la première après le déluge.*

« Le silence que gardent les Ariens sur l'époque suivante est d'autant moins surprenant, qu'ils ne recouvrèrent la domination sur la haute Asie que *quatorze siècles* plus tard. Ils avaient chassé la *dynastie cusite* de Nimrod, qui, du reste, ne semble jamais s'être étendue fort loin. Les données babyloniennes, transmises par Alexandre Poly-

(333) Ce beau travail de M. de Saulcy, comprenant 10 articles, a été publié dans les *Annales*, t. XIX et XX (3e série).

Digitized by Google

histor, donnent une durée fabuleuse à cette dynastie, 33,091 ans. Nous croyons pouvoir démontrer que, dans la chronologie chaldéenne, il ne s'agit que de 1,091 ans, pendant lesquels 86 rois régnèrent immédiatement après le déluge. Voici l'origine de cette erreur ancienne de 32,000 ans, dont, fort heureusement une inscription de Nabuchodonosor nous confirme et l'existence et la rectification.

« Polyhistor exprime ce chiffre par 9 sares, 5 nères et 8 sossos. Cette expression, même d'après les valeurs qu'Apollodore et Eusèbe donnent à ces mots, ne produit pas le nombre cité, mais 35,880 années; il ne s'agit que d'une différence de 28 siècles. Nous croyons pouvoir prouver que dans les mots grecs ΣΑΝΗ, ΣΑΡΟΣ. ΝΗΡΟΣ, ΣΩΤΤΟΣ, ΣΩΣΣΟΣ, il y a les mots sémitiques pour *an*, *mois*, *jour*, *heure* et *minute*. D'après Bérose qui évalue le *saros* ou mois à 3,600 ans, nous aurons forcément la table suivante :

Sane	שנה an cosmique, équiv. à	43,200 ans	sol.
Saros	סדר mois cosmique,	3,600	» »
Neros	נהר jour cosmique,	120	» »
Sottos	שעת heure cosmique,	5	» »
Sossos	שש minute cosmique,	1 mois	sol.

« Ce système astrologique était basé sur le mois solaire, qui se résumait par une minute cosmique; 9 mois, 5 jours, 8 heures cosmiques ne donnent pas non plus, d'après le véritable comput, le chiffre de 33,091, mais celui de 33,660. Mais si, en respectant rigoureusement les nombres, on lit 9 jours, 5 heures et 8 minutes cosmiques, on obtient le résultat de 1,090 ans, 8 mois solaires, ou plus court, 1,091 ans.

« Et comment une erreur de 32,000 ans a-t-elle pu s'introduire ?

« La réponse est facile à donner : immédiatement avant précède le chiffre de 432,000 ans, c'est-à-dire 10 ans cosmiques, durée de la dénomination des *dix rois antédiluviens*. On a compté le chiffre de 32,000 deux fois, et cette erreur fut d'autant plus facile à commettre que dans la notation grecque comme dans celle des Babyloniens, le chiffre 400,000 est séparé de celui de 32,000.

« On obtient donc, pour cette première dynastie postdiluvienne, l'époque de 3540 à 2449 avant Jésus-Christ, et 3450 pour celle où les Babyloniens, à tort ou à raison, placèrent *la date du déluge* ; elle ne diffère pas trop de celle acceptée par l'Eglise orientale. Il est connu que, d'après l'Eglise d'Antioche (334), nous serions maintenant dans l'an du monde 7365.

XXI. — *Preuves tirées de l'époque de la construction de la tour de Babel, fixée par ses monuments.*

« Mais voici comment les Chaldéens eux-mêmes démontrent la vérité de notre calcul. On sait que la *tradition de la confusion des langues*, qui se place immédiatement après le déluge, et celle de la *tour de Babel*, existèrent chez les Babyloniens comme chez les Juifs (335). Nous avons déjà établi que, dans le nom de *Borsippa* (le Birs-Nimroud d'aujourd'hui), s'est conservée cette légende : le nom mentionné veut dire *tour des langues*. C'est à Borsippa que *Ao*, le dieu de la lumière intelligible (Φῶς νοητόν) s'est construit la *demeure de la vaticination*, comme le dit Nabuchodonosor dans l'inscription de Londres (col. IV, l. 57). La manière d'écrire en monogrammes le nom de *Borsippa* indique *ville de la dispersion des langues*, tandis que trois signes idéographiques, dont l'ensemble se lit *Babilou*, est à expliquer par *ville de la réunion des tribus*. La vénérable ruine de la tour de Babel a été restaurée par Nabuchodonosor; dans les fondements, le colonel Rawlinson a trouvé *deux cylindres* qui portent la même inscription, et qui sont de la plus haute importance. Ce document détruit l'opinion topographique de celui qui a eu le mérite de le découvrir, et qui nie, on ne sait pas trop pourquoi, l'identité de la ruine du Birs-Nimroud avec le monument antique (336) auquel se rattache la tradition de la dispersion. Le roi de Babylone dit qu'il a restauré ce temple, dédié aux *sept lumières de la terre*, et qu'un roi avant lui (ou le premier roi) avait bâti 42 amar auparavant. Or, le mot babylonien *amar* correspond au mot arabe qui signifie *vie humaine* ; c'est une période de 70 ans solaires ou 14 heures cosmiques, et le double du *dar* de la génération, équivalant à 35 ans solaires ou 7 heures cosmiques. La durée de la génération, dans l'astrologie chaldéenne, se rattachait à une superstition babylonienne qui a créé les noms de nos jours de la semaine, à savoir que les *sept planètes* présidaient chacune à

(334) Nous avons la conviction, et nous n'hésitons pas à la formuler, que les Massorèthes ont diminué les générations postdiluviennes de *mille ans*. Le système de la rédaction hébraïque actuelle est étrange. D'après lui, Noé est mort 42 ans avant la naissance d'Isaac, et Sem est mort dans la 50e année de vie de Jacob, après avoir survécu à tous ses descendants jusqu'à Abraham inclusivement. Selon nous, Arphaxad n'est pas né 2 ans après le déluge, mais 202 ans; il n'eut pas son fils Selah dans sa 37e, mais dans sa 137e année, et ainsi de suite. Les Massorèthes ont tenu à rapprocher la durée des générations après le déluge des nôtres. Nous reviendrons sur ce sujet en nous bornant à énoncer ici que le *déluge hébraïque* ne tombe pas en 2512 avant Jésus-Christ, mais bien en 3512 avant Jésus-Christ. Nous ne sommes pas les premiers à dire que l'intervalle entre Noé, le cataclysme et Abraham est beaucoup trop court.

(335) L'inscription de Borsippa dit : *En désordre ils proférèrent l'expression de leurs pensées.*

(336) Le Talmud babylonien regarde *Borsippa*, ce faubourg de Babylone, comme le théâtre de la confusion des langues. Pendant l'exploration de Babylone, nous avons recueilli à Ibrahim-el-Khalil, la ruine près du Birs, une petite inscription datée de Borsippa (*Barsip*), le 30e jour du 6e mois de la 15e année de Nabonid. Nous avons ainsi donné la démonstration définitive du fait avancé depuis longtemps, à savoir que la ruine de la tour de Babel était le *Birs Nimrod*.

Digitized by Google

une heure de la journée. En sept heures, les planètes avaient fini leur cycle.

« Ces 42 vies humaines équivalent à 2,940 ans. Nabuchodonosor commença à régner en 604 avant Jésus-Christ ; il mourut en 561 avant Jésus-Christ; la date en question est donc entre 3,544 et 3,501 avant Jésus-Christ, ce qui cadre merveilleusement avec les données de Bérose, rattachées à la date de 788, pour la fin du grand empire, également prouvée par les inscriptions. Nous avons religieusement conservé les chiffres, sauf en deux cas contrôlés par d'autres notices, et exigés par la plus simple réflexion, c'est-à-dire :

« 1° Nous avons changé MH en ΣH, parce que le laps de 48 ans semble trop court pour 11 rois; que la correction, au point de vue paléographique n'est pas forcée, et que le résultat est confirmé d'ailleurs par la donnée de Callisthènes ;

« 2° Nous avons restitué 1,091 ans au lieu de 33,091 ans, chiffre ridicule, en expliquant et la naissance du nombre et l'origine de l'erreur.

« Tout le système est contrôlé dans son ensemble par le passage de l'inscription de Borsippa, qui nous rapporte, pour la date de la construction de la tour de Babylone, selon les Chaldéens, à l'époque entre 3,544 et 3,501, tandis que les chiffres contrôlés de Bérose placent le déluge dans le milieu du XXXVIe siècle avant l'ère chrétienne.

« Entre le déluge et la première dynastie sémitique se sont écoulés *quinze siècles* et cette période antérieure n'est pas non plus inconnue aux anciens. Trogus Pompeius, qui puisait dans les meilleures sources et dont nous ne pouvons trop déplorer la perte, dit expressément que les Scythes ont régné pendant *quinze cents ans*. L'autorité de l'historien romain est-elle à dédaigner comme on l'a fait, en présence de la concordance des chiffres proposée et soutenue par nous? Nous ne le croyons pas. De quel droit donc négligerait-on le témoignage d'un écrivain à qui nous devons tant d'éclaircissements sur l'histoire primordiale des peuples fondée sur des documents originaux? Qui, parmi les Romains, a eu des idées plus justes sur les Juifs que lui ? Qui a raconté avec plus de vraisemblance, la fondation de Carthage ? Qui a mieux expliqué l'origine des Parthes? Qui a donné de plus probables renseignements sur les habitants primitifs de l'Europe occidentale ?

« Dans tous les chapitres consacrés aux Scythes, l'écrivain de l'histoire universelle est très-explicite, et il n'y a pas lieu à suspecter ses données. Il se peut que sous le nom de domination scythe, il ait compris des dynasties chamites, ariennes ou touraniennes; mais encore est-il fort probable que les Touraniens ont peuplé l'Asie centrale avant l'invasion des Ariens.

XXI *bis*. — *Epoques des monarchies postérieures à Sardanapale.—Différentes rectifications historiques.*

« Après avoir suivi les dynasties en remontant plus haut que Sardanapale, il nous faut fixer les époques des monarchies postérieures. Nous avons vu que Bélesys fonda la monarchie chaldéenne, mais que Tiglat-pileser, le IVe du nom, s'érigea en roi à Ninive. Il y resta au moins 42 ans, alors jusqu'à 727 avant Jésus-Christ, au plus tôt; son fils Salmanassar IV lui succéda. Sargon usurpa le trône et régna au moins 15 ans; nous le voyons par les inscriptions historiques de Khorsabad qui furent conçues dans la 15e année de son règne. Mais quand commença-t-il à régner? Un passage précieux des documents (337) l'établit d'une manière certaine.

« Le canon des rois de Babylone, conservé par Théon, nous démontre que dans la 38e année de l'ère de Nabonassar, en 709, Arkéanos succéda à Mardokempad. Depuis longtemps différents savants ont identifié le premier à Sargon et le second à Merodach-baladan. Le premier rapprochement a été fait par M. de Saulcy et abandonné ensuite, à tort selon moi, car le nom de Sargon se trouve aussi écrit *Sarkin*. Le passage cité dit que le roi d'Assyrie vainquit Merodachbaladan dans la 12e année de son règne; il monta donc sur le trône en 720 avant Jésus-Christ. Probablement il détrôna Salmanassar, occupé alors à Samarie, et détruisit tous les monuments où se trouvait le nom de son prédécesseur. C'est à cette opinion et à cette date que se sont arrêtés également MM. Hincks et Rawlinson.

« Sargon régna 16 ans; il fut roi de Babylone de 709 à 704 avant Jésus-Christ, roi d'Assyrie de 720 à 704. C'est à cette époque que lui succéda Sennachérib, qui, dans la 3e année de son règne, c'est-à-dire en 702, fit la guerre contre Ezéchias. Il est clair qu'il faut lire la 24e année d'Ezéchias au lieu de la 14e, où Sargon régnait encore. Pour me résoudre à cette rectification, il a fallu la concordance absolue du canon de Ptolémée avec les inscriptions, et l'arrangement complet qui résulte de ce changement produit par une confusion de deux lettres assez ressemblantes dans l'antique écriture, le *m* et le *h* : ארבע עשרה est à changer en ארבע ועשרים.

« Nous n'avons ici qu'à nous occuper des cadres généraux ; nous établissons seulement que la dynastie des Sargonides, la dernière des Assyriens, finit avec la seconde et dernière destruction de Ninive. Je dis la seconde, car le fait d'un sac complet par Arbace et Bélesys est constant par la non-existence à Ninive de grands monuments antérieurs à Sennachérib. Les palais de Koyundjik et de Nebbi-Younès datent de ce roi et de ses successeurs; même Sargon n'y a laissé aucun monument. La catastrophe qui fit périr Sardanapale dans les flammes avait mis au ni-

(337) *Monuments de Ninive*, par BOTTA.

Digitized by Google

veau du sol de sa capitale tous les monuments de la dynastie de Belitaras.

« La seconde prise de Ninive eut lieu en 625 avant Jésus-Christ. Il s'était écoulé, depuis la fondation du premier empire sémitique, 1392 ans. Ceci nous explique le calcul de Ctésias, qui évalue la durée de la monarchie assyrienne à 1360 ans et un peu plus. Je crois que Ctésias a écrit 1390 ans et un peu plus; car le ἐξήκοντα de l'ionien a parfaitement pu se changer en ἐννήκοντα. Ctésias comprit donc sous le nom de *monarchie assyrienne* toutes les dynasties sémitiques.

« Du reste, tous les historiens de l'antiquité en sont là : quelques-uns même comptent de Ninus à Cyrus, en fondant tout dans le nom de *dynastie assyrienne*. Ainsi Velleius donne des chiffres qui ont évidemment ce sens ; seulement l'unique manuscrit que nous ayons contient une transposition des deux C dans les nombres romains, ce qui lui fait avancer une grosse erreur. Il dit que l'empire d'Assyrie finit 770 ans avant le consulat de Vinicius, après avoir duré 1070 ans. Cela ne donne aucun sens, d'après aucun système. Il paraît qu'il faut lire 570 et 1470; alors nous sommes transportés en 540 avant Jésus-Christ, date approximative de la prise de Babylone par Cyrus, et en 2010 avant Jésus-Christ pour la fondation de l'empire de Ninive.

« En résumé, les différentes dynasties sémitiques qui ont régné sur la Mésopotamie ont été confondues en une seule par les Grecs, qui lui donnèrent le nom de *monarchie assyrienne*. Il est constant qu'un de ces empires a été fondé par un roi Ninus ; qu'une de ces séries différentes de rois a été illustrée par les talents et les conquêtes d'une *reine;* qu'une dynastie a fini avec un Sardanapale, nom célèbre dans les annales assyriennes. Mais les Grecs, ne distinguant plus entre Chaldéens, Arabes et Ninivites, firent de ces différents empires un seul, en lui attribuant des victoires ou des désastres, qui avaient signalé le commencement ou la chute de l'un d'entre eux.

XXII. — *Monarques qui ont régné sur l'Assyrie. — 1re race* Chamite. — *Eclatante confirmation des textes bibliques.*

« Nous reprendrons maintenant toute la suite des dynasties et y rangerons les différents monarques qui ont régné sur l'Assyrie.

« La première race que les Chaldéens placent immédiatement après le déluge, eut l'empire pendant 1,091 ans, c'est-à-dire de 3540 jusqu'à 2449 avant Jésus-Christ. Nous la nommons *Chamite*, car les plus grandes probabilités se réunissent pour faire agréer notre opinion. Le nom du premier roi est, selon les leçons les moins défigurées, ΕΥΗ-ΚΟΟΣ, il est assimilé au Nimrod de la Bible. En effet, nous croyons voir dans ce nom d'*Evechoos* une altération des mots égyptiens *Si-en-Kouch* ou *Sev-en-Kouch* (?), fils de Cus, et si, comme nous n'en doutons pas, notre étymologie a quelque fondement, nous trouverions dans cette coïncidence une éclatante confirmation des textes bibliques. D'après les saintes Ecritures, le berceau de la puissance du grand chasseur devant l'Eternel était Babylone, Erech, Accad et Chalanne ; sa puissance alla au delà, jusqu'en Assyrie, où il fonda les villes de Ninive, de Calach et de Resen. La première de ces cités, la plus célèbre, mais la moins antique, porte un nom sémitique qui signifie simplement *demeure*. Mais tel n'est pas le cas des deux autres, à ce que je crois ; quant à Resen, dont le nom s'est encore conservé dans une localité entre Calach (Nimroud) et Ninive, son existence comme cité paraît même antérieure à l'époque chaldéenne où l'on ne trouve plus de ville ainsi appelée.

« Selon nous, il semble établi que la race chamite a peuplé l'Asie avant les enfants de Sem qui l'en ont chassée. Ne trouverait-on pas une indication allégorique de ce fait dans la malédiction de leur aïeul commun ? La descendance du fils maudit s'étendit sur toute l'Asie occidentale en deçà d'Iran, et de là elle déborda sur l'Afrique, où elle resta maîtresse, les Sémites, venus de l'Arabie méridionale et orientale, expulsèrent ou anéantirent ces premiers habitants. Ce fait nous est avéré par le xe chapitre de la *Genèse*, qui ne souffre pas d'autre explication, car je ne crois pas qu'il nous soit permis, jusqu'à preuve du contraire, de contester ces antiques données. Comme les premiers habitants de la Chaldée furent des Chamites, ainsi les plus antiques colons de la Phénicie le furent également ; mais la séve qui anima dans tous les temps les descendants de Sem, et qui les vivifie encore, ne rencontra pas chez les parents de Nimrod et de Chanaan un élément irrésistible ; et ainsi il est arrivé que même les idiomes originaires de Sidon et de Babylone disparurent, pour faire place aux langues indestructibles de Sem.

« *Nimrod* est une figure très-antique, elle est déjà presque mythique dans la *Genèse ;* et, à l'époque très-reculée de sa rédaction, ce nom était devenu proverbial et vivait dans des chansons dont le passage si connu, *Genèse*, x, 9, nous a réservé un fragment. Puis, on ne le nommait plus par sa véritable appellation *chamite :* les Sémites lui avaient donné le surnom de *rebelle*, comme rejeton d'une race maudite qui s'était arrogé une terrible puissance.

« Faut-il s'étonner, après ces raisons, que nous ne rencontrions sur aucun monument chaldéen le nom de cet antique héros ?

« Mais ce ne furent pas en Chaldée les *Sémites* qui détruisirent la prépondérance de *Cham :* celui-ci n'avait déjà pu résister aux agressions des *Ariens* qui vinrent, le glaive à la main, propager la doctrine de Zoroastre. Mais la Mésopotamie qui a toujours servi de point de rencontre à des races différentes, ne resta pas longtemps dans le pouvoir des Bactriens ; elle tomba entre les mains d'une autre race forte, d'une antique civilisation. Cette dernière fut une nation *non arienne*.

Digitized by Google

Qu'on la nomme *touranienne*, *ouralienne*, *scythique* ou *tartare*, toujours est-il vrai que c'est de ce peuple du Nord que l'*écriture est venue aux Assyriens*.

« La domination de la race *touranienne* ne fut pas de très-longue durée; nous la plaçons de 2225 à 2017. Nous avons signalé la curieuse coïncidence qui existe entre la date à laquelle remontent les données astronomiques des Babyloniens, et celle que nous obtenons en faisant subir au chiffre impossible MH le changement si naturel ΣH, 208.

« L'influence de cette suprématie fut énorme: c'est ce peuple qui a donné le nom à l'*Asie*, à la *Médie*, à la *Perse*: il imposa son système d'écriture aux Chaldéens, qui le subirent pendant vingt siècles. Mais la supériorité du *génie sémitique* le dépossédа et le refoula jusqu'aux montagnes d'Iran.

XXIII. — 2° *race, sémite, son commencement. — Premiers monuments historiques.*

« Vers le commencement du XXIIe siècle, vers 2100, nous voyons poindre la *domination sémitique*. La *Genèse* nous a transmis la connaissance d'une guerre des quatre rois contre la pentapole de la mer Morte: ce sont *Amraphel* de Sennaar, *Arioch* d'Ellasar, *Kedorlaomer* d'Elam, et *Tidal*, roi des peuplades. Je ne sais, je l'avoue, où classer les deux noms d'*Amraphel* et d'*Arioch*; mais je crois reconnaître dans celui du roi d'Elam un nom *touranien*, et dans le dernier une allure incontestablement *sémitique*. La suprématie est encore au Touranien, le Sémite n'a encore sous lui que des peuplades non réunies; mais elles forment une masse compacte un siècle après.

« C'est à la fin du XXIe siècle avant l'ère vulgaire que commence l'*empire sémitique*, et c'est ici que commencent aussi *nos documents*. Nous avons déjà eu l'occasion de citer deux rois dont l'âge remonte jusqu'au milieu du XXe siècle, et dont M. Loftus a découvert des monuments en Chaldée. L'expédition française de Mésopotamie a également recueilli un *vase en albâtre* portant le nom de *Naramsin*, qu'un roi du temps des Perses (Nabou-imtouk) cite comme un monarque qui a construit des palais. Mais ces documents ne sont pas de nature à élargir nos connaissances historiques. Rarement ils donnent une filiation; le vase de Naramsin, qui était un des documents les plus curieux de cette époque reculée, n'indique pas le nom du père. Mais la plus grande difficulté résulte de la manière presque inextricable dont sont écrits ces monuments. Rien presque n'y est phonétique, rien ne nous guide pour reconnaître le nom du roi et pour le distinguer de ses titres. Il n'y a que les deux noms de *Naramsin* et d'*Ismidagan* qui soient sûrement lus, le premier, parce qu'il commence l'inscription et qu'il est suivi du titre royal; le second, parce qu'on le retrouve dans une autre inscription. J'ai copié presque toutes les inscriptions de Warkah, mais je ne puis pas les lire; j'en sais assez pourtant pour pouvoir affirmer que sir Henry Rawlinson a complétement échoué dans la lecture des noms royaux qu'il a donnés comme tels. Il me semble évident que, dans plus d'un cas, il s'est trompé de ligne, et qu'il a pris pour un nom royal ce qui n'est qu'un des titres du monarque. On peut bien dire que, quoiqu'on connaisse beaucoup de signes qui composent ces inscriptions, *on ne les lit pas encore*.

« Rien ne nous serait connu de l'époque arabe (338), sans la donnée de Bérose: mais à partir du grand empire d'Assyrie de 1304 à 788, les *documents commencent à affluer*, et nous avons presque toute la suite des générations jusqu'à *Sardananapale IV*. Non pas que nous sachions les noms de tous les 45 monarques de cette période, car nous ne connaissons pas les règnes des rois qui furent les ascendants collatéraux des premiers rois qui ne nomment que leur aïeul en ligne directe; mais au moins nous les avons en grande partie, et les données des Grecs nous remplissent les lacunes.

« Nous savons par Agathias, confirmé par les documents cunéiformes, que pendant cette période de 526 ans, deux dynasties ont successivement occupé les trônes de Ninive. Il appelle l'une celle de *Ninus* et de *Sémiramis*, qui a fini avec Beleous, fils de Delkoetades, et l'autre celle de l'usurpateur *Bélitaras*, dont le dernier rejeton fut Sardanapale.

« Ces noms sont historiques. Dans une inscription de Kalah Sherghat, le roi *Tiglatpileser Ier* (vers 1200) rend compte de ses ancêtres. Le fondateur de l'empire, le 4e ascendant de ce roi, se nomme *Ninip-palloukin*, « le dieu Ninip a donné un fils, et de ce Ninippalloukin est venu le nom de *Ninus* qui, soit dit à l'honneur d'Hérodote, ne figure pas comme un roi d'Assyrie chez le père de l'histoire. Voici les cinq noms de l'inscription avec le fils de Tiglatpileser Ier:

« 1. Ninippalloukin, premier roi;

« 2. Assourdayan (la prononciation de ce nom est très-peu sûre, quoique toutes les lettres soient bien connues);

« 3. Moutakkil-Nabou, *confiant en Nabou*;

« 4. Assour-ris-ili, *Assour est le chef des dieux*;

« 5. Tiglat-pallou-sir, *adoatrion au fils du zodiaque* (Tiglatpileser Ier);

« 6. Assour-Iddana-palla, *Assour a donné un fils* (Sardanapale Ier).

« Puis est nommé par Sennachérib, comme

(338) M. de Rougé croit que ces rois *arabes* sont identiques aux rois des *Kheta* des inscriptions égyptiennes. M. Ch. Lenormant, au contraire, émet l'opinion que les Assyriens ont désigné sous le nom d'*Arabes* tout simplement les *Egyptiens*. Cette dernière idée a, nous ne le nions pas, quelque chose de très-séduisant. Nous croyons devoir prendre acte de ces deux opinions, sur lesquelles les documents ne tarderont pas à prononcer.

Digitized by Google

ayant été dépouillé en 1122 par Mardouk-idanna-akhi, *Mérodach a donné des frères*, roi de Chaldée, un autre *Tiglatpileser II*, que j'identifie avec le *Delketades* d'Agathias, père de Beleous (*Hou-likhkhous*) que je nomme *Belochus Ier*, dernier roi de la première race, et dépossédé par Belitaras, son jardinier.

XXIV. — *Monuments établissant la généalogie de Belochus, roi de la 2e race.*

« Nous connaissons toute la généalogie de ce roi, d'abord par les briques qui établissent la filiation de six rois déjà reconnus comme tels par MM. Layard et de Saulcy, et ensuite par un curieux monument dont plusieurs exemplaires sont conservés, et dont un se trouve au Musée britannique. Nous donnons ici une traduction qui peut être regardée comme sûre, quant aux points principaux. L'inscription est gravée sur le pavé d'une porte :

« Palais de *Belochus* (III), grand roi, roi « puissant, roi du monde, roi d'Assyrie, le « roi que, parmi ses fils, a élu le dieu « *Assour*, le maître des dieux ; il a rempli « ses mains de l'empire des nations. De la « grande mer du soleil levant, jusqu'à la « grande mer du soleil couchant, s'étendit « la puissance de son bras : il régna en « maître des tribus.

« Fils de *Samsi-Hou*, grand roi, roi puissant, roi d'Assyrie, roi des nations, le fils « de *Salmanassar* (III), roi des quatre régions, qui dévasta les pays de ses ennemis, et anéantit et le père et le fils ; le « petit-fils de *Sardanapale* (III), le vaillant, « le terrible, qui avança les frontières du « pays.

« C'est Belochus, le fort, le majestueux, « dont *Assour*, *Samas* (le soleil), *Ao* et *Mérodach* accomplirent les vœux ; ils agrandirent son pays à cause des vertus de Tiglatpileser (III), roi d'Assyrie, roi de Soumir et d'Accad, et fils de l'arrière-petit-fils de Salmanassar (II), grand roi, roi « puissant, qui a construit le grand temple « du Sennaar, qui est le berceau des pays (?), « et qui fut fils de l'arrière-petit-fils de *Belitaras*, le roi mon aïeul, l'origine de la « royauté. »

« Avec les inscriptions qui nous restent des autres rois, nous pouvons reconstruire presque en entier la suite généalogique ; mais il ne serait pas possible encore de donner la succession des rois, par la cause que nous avons déjà signalée plus haut. Voici la liste :

« 1. Belitaras (Bel-kat-irassou), *Bel a fortifié ma main ;*

« 2. Salmanassar Ier, fondateur [de Calah (Nimroud) ;

« 3. Sardanapale II (Assour-idannou-palla) *Assour a donné un fils ;*

« 4 Salamanassar II, arrière-petit-fils de Belitaras, fils du précédent ;

« 5. Assour-dan-il Ier, fils du précédent ;

« 6. Belochus II, petit fils du précédent ;

« 7. Tiglatpileser III, fils du précédent.

« 8. Sardanapale III, le grand fils, du précédent ;

« 9. Salmanassar III, fils du précédent ;

« 10. Samsi-Hou II, fils du précédent ;

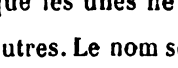
« 11. Belochus III, fils du précédent, époux de Sémiramis (*Sammouramit*).

« C'est de ce roi et de cette reine que le dernier roi du grand empire, Sardanapale IV, fut probablement le fils. Ce fut un roi fainéant, et l'on comprend comment s'est formée la fable de Ninyas efféminé et fils de Sémiramis. Ninyas, du reste, n'est pas un nom d'homme, c'est tout simplement la personnification du nom assyrien de Ninive, *Ninoua*.

« Nous n'avons presque pas de documents sur Sardanapale le Grand. Une petite tessère se trouve au Louvre et porte le nom du Tiglatpileser III, mais, malgré les mémorables exploits de ce roi, il ne semble pas que de grands monuments en soient conservés. En revanche, les inscriptions portant le nom de son fils abondent ; nous avons ses annales conservées sur une belle stèle au Musée britannique et sur des dalles restées à Nimroud, ainsi que beaucoup d'inscriptions d'une moindre étendue.

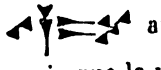
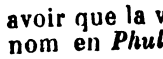
« Salmanassar III reçut les tributs de Jéhu, roi d'Israël ; cette donnée précieuse pour la chronologie, se trouve sur un obélisque en basalte noir, actuellement à Londres. Ce monument, curieux à cause de ses bas-reliefs, contient les annales qui s'étendent jusqu'à la 31e année du règne de Salmanassar.

« Une *stèle*, en caractère assyrien archaïque, a été trouvée à Nimroud en 1854 ; nous ne la connaissons pas, mais nous savons qu'elle provient de Samsi-Hou, fils de Salmanassar. C'est ce roi que sir Henry Rawlinson a nommé à tort d'abord Samsi-Adar, ensuite Shamashphul.

« Le fils de ce monarque fut l'époux de Sammouramit, Sémiramis, qui régna après lui. Une inscription historique a été déterrée l'année dernière à Nimroud, par M. Loftus ; elle raconte les guerres que Belochus III fit dans l'Asie occidentale. Le document généalogique traduit plus haut provient de ce roi, que M. Rawlinson a lu successivement *Hevenk*, *Adrammelech*, *Phallukha*, *Phal-luch*, et tout dernièrement *Phulukh* (339). Quant à ces lectures, nous croyons que les unes ne valent pas mieux que les autres. Le nom se lit  *Hou-likhkhous* et signifie simplement : « Que le dieu Ao (Φῶς νοητόν) donne un bon augure. » Le colonel Rawlinson, avec l'idée préconçue que ce roi devait être le Phul de la Bible, a

(339) La leçon Φάλωχ se trouve en *I Paral.*, v, 26, où d'autres mss. ont Φάλως. Il faut remarquer que ce nom de Phul ne se trouve pas dans la traduction syriaque, on n'y lit que le nom de Tiglâtpileser. La traduction arabe parle d'un roi de Syrie Balak. Dans les passages où ce nom de Phul se trouve incontestablement, la forme des Septante est ΦΟΥΛ, évidemment défigurée de ΦΟΥΛ.

Digitized by Google

cru trouver dans les Septante la forme Φάλωχ pour le Phul hébreu; donc il a lu *Phal* et  *lukh*. Plus tard il vit que la lettre  avec laquelle il confondit  aussi écrite  ne peut avoir que la valeur *oukh*; il changea donc le nom en *Phul-ukh*. Mais la valeur *Phal* ou *Phul* qu'il attribue faussement à la lettre  *Ou* et *Hou*, n'est qu'une pétition de principes, un cercle vicieux, pour arriver à l'identification de ce nom avec *Phul* de la Bible.

XXV. — *Epoque du règne de Sémiramis. — Rois ses successeurs — Rois qui ont transporté les dix tribus d'Israël*

« Nous ne pouvons encore savoir avec sûreté la durée du règne de Sémiramis, qui, selon Hérodote, dont il faut toujours respecter même les erreurs, régna cinq générations avant Nitocris, reine de Babylone, et selon lui, épouse et mère des Labynetus, père et fils. Si Sardanapale a régné environ 15 ans, son avénement, et probablement alors la mort de Sémiramis, tombe vers 803; cinq générations, c'est-à-dire 165 ans plus tard, nous conduiraient à la date de 640 environ. Assourdan-il II, le Kiniladan des Grecs, dernier roi de Ninive, régnait alors à Babylone; est-ce que ce roi fut l'époux de Nitocris, qui, probablement fut une Egyptienne? Nous n'oserions nous prononcer affirmativement. Seulement nous devrons nous résigner à trouver ici en défaut le père de l'histoire, qui confond avec Nabopolassar et Nabuchodonosor le roi Labynetus (I, 74), dont le nom est la transcription très-reconnaissable de *Nabonid*. Il nous paraît évident qu'Herodote a désigné par Labynetus tous les monarques dont le nom commence par *Nabo*, et nous émettons l'hypothèse que la reine Nitocris fut, en effet, la femme du premier Labynetus (Nabopolassar) et mère du second (Nabuchodonosor). Elle ne peut avoir été la mère du dernier Labynetus (Nabonid), parce que les inscriptions, conformément avec Bérose, établissent que le père du dernier roi de Babylone (Nabou-balat-irib) n'a pas régné. Nitocris vivait donc déjà vers 640, date de la naissance de Nabuchodonosor, comme épouse du satrape de Babylone Nabopolassar, et il n'est pas invraisemblable que les travaux qu'Hérodote attribue à la reine soient les mêmes dont le roi Nabuchodonosor fait honneur à son père, déjà âgé et débile, selon Bérose. Cette opinion nous paraît d'autant plus plausible, que le père de l'histoire ne fait pas de Nicotris l'auteur des murailles, mais simplement des travaux hydrauliques dont le destructeur de Jérusalem lui-même attribue l'exécution à Nabopolassar.

« Quoi qu'il en soit, l'âge de Sémiramis, ainsi que nous l'avons établi, cadre parfaitement avec les données de l'historien d'Halicarnasse qui, seul parmi les Grecs, n'en a pas fait une reine mythique et imaginaire, et seul n'a pas été démenti par les inscriptions. Elle peut avoir fait de grandes œuvres à Babylone, et avoir entrepris dans l'Orient lointain des guerres dont les Perses placèrent l'époque beaucoup trop longtemps avant leur propre domination.

« Sémiramis fut probablement la mère du dernier roi de cette race que la grande autorité des Grecs nous permet de nommer Sardanapale; toutefois, nous n'avons pas de monuments de ce prince. C'est lui qui fut dépossédé par les satrapes révoltés, Arbace et Bélesys, qui est le même que Phul.

« Nous n'avons pas de monument du Chaldéen Phul, qui fut détrôné par Tiglatpileser IV, vers 769 avant Jésus-Christ. Ce prince entreprit une guerre contre Pekah, roi d'Israël, vers 740, mais il resta sur le trône de Ninive encore jusqu'à 727 au moins, puisque nous avons une date de sa 42e année. C'est alors que lui succéda Salmanassar IV, connu par les annales sacrées comme destructeur de Samarie.

« Bélesys, quoique remplacé à Ninive, semble être resté sur le trône de Babylone, tandis que Tiglatpileser s'établissait à Ninive. Il fut père ou grand-père de Nobonassar, qui a attaché son nom à l'ère de 747, quoiqu'il ne fût, comme le remarque Arago, guère digne de cet insigne honneur. L'illustre savant que nous venons de citer a déjà constaté que l'ère de Nabonassar, immortalisée par les travaux de Claude Ptolémée, ne se rattache à aucun fait historique.

« A partir de Sardanapale IV, l'histoire de Babylone devint indépendante de celle de Ninive, bien que souvent les rois de Ninive eussent reconquis la ville sainte. Bélesys prit le premier le titre de roi de Babylone, que ses descendants et successeurs conservèrent; mais jamais les rois de Ninive ne l'ont porté. Ceux-ci se réservent l'appellation de *vicaire de Babylone*, ce qui équivaut à un titre religieux, *lieutenant des dieux à Babylone*; c'est le mot antique *sakkanakkou*, pris des Touraniens.

« Ce n'est que sous Sargon, en 709, que la cité des Chaldéens retourna pour quelques années sous la domination ninivite. Tiglatpileser IV ne la nomme pas parmi les villes soumises à son empire; ou s'il la prit, il ne la conserva pas longtemps.

« Nous avons dit que ce prince fit la guerre à Pekah, roi d'Israël, vers 740; il emmena en Assyrie les habitants de Galaad, de Galilée et de Naphtali. C'est là le commencement de la captivité des dix tribus. C'est ainsi que Josèphe compte 240 ans de l'avénement de Roboam (980) à l'événement précité.

« Salmanassar IV (725-720) continua l'œuvre de son prédécesseur; il fit la guerre à Osée et mit fin au royaume d'Israël. Mais il paraît que, pendant qu'il était occupé dans l'ouest, un usurpateur, Belpatisassour, s'empara du trône et prit le nom de Sargin (Sar-

Digitized by Google

gon de la Bible). C'est ce dernier qui acheva la transportation en Assyrie des dix tribus; les inscriptions de Khorsabad attestent qu'il emmena à Ninive 27,280 Israélites » (340).

« Cet événement eut lieu en 718 avant Jésus-Christ, exactement 180 ans selon Josèphe avant la destruction du premier temple par Nabuchodonosor (588). Sargon fit de grandes expéditions en Phénicie; il soumit l'île de Chypre, où une *stèle* avec une inscription de lui a été trouvée : ce monument remarquable fait partie de la collection du Musée de Berlin.

« Il n'entre pas dans le but de ce travail de s'occuper particulièrement des campagnes entreprises par les divers rois de Ninive; seulement nous devons répéter le fait déjà mentionné que, dans la 12e année de son règne, Sargon soumit Babylone, où Merodach-baladan avait également régné 12 ans, selon le canon de Théon [en 709]. Après Merodach-baladan, la liste des rois donne Arkeanos pendant 5 ans; ce nom n'est que celui de Sargina ou Sarkin estropié.

« Cette identification vient d'être corroborée par une trouvaille de M. Place, faite à Korsabad. Le savant consul de France a déterré 17 petits cônes d'argile, sur lesquels sont des inscriptions courtes, qui toutes portent la date du 11e mois de la 9e, de la 10e ou de la 11e année de Mardouk-pall-*iddin* (Merodach-baladan), roi de Babylone. Je crois que le 11e mois correspond au mois *loos* des Macédoniens. Selon Bérose, ce fut le 15e de ce mois (et en réalité le seul monument qui donne la date exacte porte le 15e jour) que se célébrait la fête de Sacées, des saturnales Babyloniennes. Il est possible que ces 17 petits cônes d'argile se rapportent à cette solennité. La circonstance que nous ayons la 11e année du roi Chaldéen, mais qu'il manque la 12e, où il a été détrôné et dépouillé, prouve d'abord que Merodach-baladan ne peut être que le premier de ce nom, qui régna de 721 à 709, ensuite elle explique la présence de ces petits monuments dans le palais de Ninive.

« Sargon, qui finit le palais de Hisr-Sargon (Khorsabad) dans la 15e année de son règne, peu de temps avant son décès, mourut en 704, et son fils Sennachérib lui succéda. Alors Babylone se révolta, l'autorité de Ninive ne put pas s'y maintenir, et au bout de cinq ans seulement, le roi réussit à imposer à la cité sainte son fils aîné, Assourinaddinsou (dont les Grecs ont fait ΑΠΑΡΑΝΑΔΙΟ pour ΑΣΑΡΑΝΑΔΙΟ, qui s'y maintint jusqu'à 693, où probablement il fut tué et remplacé par Ιρεγήβελος. Dans ce dernier je crois reconnaître le mot chaldéen *Irib-akhi-Bel* (Bel a multiplié les frères). Il ne régna qu'une année,

« Nous n'insisterons pas sur les campagnes de Sennachérib. Ce roi dont le nom assyrien est *Sin akhi-irib* (Sin a multiplié les frères), régna, selon nous, 28 ans. La traduction arménienne d'Eusèbe ne lui donne que 18 ans de règne; mais ce chiffre est faux, car les Turcs ont trouvé, dans leurs fouilles à Nebbi-Younès, une tablette où on lit la 22e année de Sennachérib. Nous croyons devoir assigner à sa domination une durée de 28 ans au lieu de 18; car si l'on y joint les 8 ans que régna Assarhaddon sur Ninive, nous arrivons, pour la mort d'Assarhaddon, à la date de 668, qui est également donnée par le *canon de Ptolémée*.

« Après des révolutions assez longues, Sennachérib réussit à imposer aux Babyloniens son second fils Assour-akh-iddin (Assour a donné un frère), en 680 avant Jésus-Christ. Pendant qu'Assarhaddon (car ainsi nous nommons ce prince) s'occupait des embellissements de Babylone, deux de ses frères, Adramelech et Saresser assassinèrent leur père dans le temple de Nisroch. Mais les parricides ne purent recueillir le fruit de leur forfait, ils furent forcés de se réfugier en Arménie et de céder le trône à leur frère aîné Assarhaddon (en 676).

« Assarhaddon régna 8 ans sur les deux villes, et porta pour la dernière fois, dans des régions lointaines, la gloire des armes assyriennes. Il soumit la Phénicie, attaqua Abdimilchus, roi de Sidon, envahit l'Egypte et même l'Ethiopie. C'est lui qui amena Manassé à Babylone. Il démit de ses fonctions de satrape de Babylone Samas-dar-oukin (Saosdouchin de Ptolémée), qui se rendit indépendant aussitôt que son maître eut fermé les yeux et laissé le trône à son fils Tiglatpileser V.

« Nous ne connaissons rien de ce prince que le nom; mais nous en savons beaucoup plus sur son frère et successeur Sardanapale V. Sous lui, l'art assyrien parvint à sa plus grande splendeur; M. Hormuzd Rassam et M. Loftus ont découvert son palais à Koyoundjik, et les bas-reliefs qui le décorent sont tout ce qu'il y a de plus fini en fait d'art ninivite. Sardanapale fit la guerre à Tioumman, roi de Susiane; beaucoup de bas-reliefs immortalisent ses victoires. Mais jamais il ne détrôna l'usurpateur Saosdouchin, qui ne succomba qu'à son fils, dernier roi de Ninive, Assour-dan-il II.

« Ce roi, qui soumit Babylone en 647, est nommé généralement Kiniladan ou Kinila-dal. Au lieu de cette forme on a également ICINIAAΔAAOC; et le K ne semble que les deux lettres IC réunies. Nous avons une courte inscription de ce roi, qui succomba en 625 sous les efforts réunis des Babyloniens et des Mèdes, précisément comme Sardanapale avait été détrôné par ces deux puissances.

« C'est alors que Ninive disparut définitivement et ne revécut plus. L'empire passa aux Babyloniens qui, sous *Nabuchodonosor*, atteignirent à la plus haute puissance que jamais nation sémitique ait exercée dans l'Occident avant l'islamisme. D'anciennes légendes attribuèrent à ce même roi la conquête de l'Afrique et de l'Espagne

« Son génie (car le destructeur de Jérusa-

(340) Botta, *Inscriptions de Ninive*, planch. 145, lig. 12.

Digitized by Google

lem fut un homme de génie) se manifesta surtout dans ses constructions à Babylone; il en fit la plus vaste cité dont l'humanité ait gardé le souvenir. Il mourut après un long règne de 43 ans, en 561 avant Jésus-Christ, laissant à ses successeurs la tâche de combattre une nation qui se révélait alors, les Perses.

« Evil-Merodach, son fils; Nergal-sar-ossor, son gendre; Bel-akhi-isrouk, son petit-fils, purent encore régner après lui, selon la prophétie de Jérémie. Mais la foudre tomba sur Nabonid (*Nabounahid*, Nabo est majestueux), fils de Nabou-balat-irib, choisi parmi les Chaldéens comme le plus digne de la couronne. C'est contre lui que marcha Cyrus. Le roi des Perses prit Babylone proprement dite; mais Nabonid se retrancha dans *Borsippa*. Ce dernier boulevard de l'empire sémitique dut tomber, et la domination des Sémites ne se releva que douze siècles plus tard, lorsque le Koran fit trembler le monde.

« Il est vrai qu'il y a eu des tentatives pour se débarrasser du joug des Mèdes et des Perses. Nous savons que, sous Darius, la cité des Chaldéens se révolta. Deux imposteurs, Nidintabel et Arakh, se donnèrent successivement pour Nabuchodonosor, fils de Nabonid; mais la malheureuse cité paya son obstination par le massacre de ses grands, et plus tard par la démolition de ses grandes murailles.

« Il paraît pourtant, et c'est un point presque décidé, que dans l'époque comprise entre 508 et 487, Babylone se rendit de nouveau indépendante. Nous avons étudié à Londres des monuments appartenant à un roi, selon nous Nabou-imtouk, qui régna au moins 16 ans. Il nomme comme son fils Bel-sar-oussour, que le colonel Rawlinson identifie avec le fameux Balthasar de Daniel. Nous adoptons et la lecture et l'assimilation. Le savant anglais n'a vu dans Nabou-imtouk qu'une manière différente d'écrire le nom de Nabonid, de sorte que Bel-sar-oussour aurait été un fils du dernier roi de Babylone. Mais il y a une objection dont il faut, je crois, tenir compte. Le musée de Londres possède quatre cylindres en terre portant tous la même inscription, trouvés par M. Taylor en Chaldée, provenant de Nabou-imtouk. Sur ces quatre monuments, se trouve une fois et à la même place, dans le corps de l'inscription, le nom de Nabonid écrit de la manière ordinaire connue par l'inscription de Bisoutoun. Nulle part ailleurs il ne paraît dans ce texte; même il semble que le rédacteur de ces cylindres ait infligé un blâme à l'adversaire de Cyrus pour avoir négligé le culte de Sin (*Lunus*), et jamais autre part le nom de *Nabou-imtouk* ne remplace les signes ayant sûrement la valeur de *Nabounahid*.

« Cela nous semble renfermer au moins une grave présomption contre l'idée de notre illustre ami.

« Jusqu'à ce que des documents aient prouvé que les signes  *imtouk*, représentent un monogramme complexe du mot *nahid*, il sera permis de douter au moins de l'identité du roi, écrit *Nabou-imtouk*, avec le dernier monarque chaldéen. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'opinion du colonel Rawlinson n'explique pas plus que celles d'autres savants le passage de Daniel, d'après lequel Balthasar fut un fils du grand Nabuchodonosor, et fut détrôné par Darius le Mède, âgé de 62 ans.

« Si Nabou-imtouk ne fut pas Nabonid, comme nous penchons à le croire, il faudra le placer entre les dates de 508 et 487 : car nous n'avons pas, que je sache, de documents babyloniens portant une date entre la 13e et la 36e année de *Darius*, roi de Babylone et des nations. En revanche, nous avons une brique datée de la 16e année de Nabou-imtouk. Attendons que des monuments nouveaux nous éclairent sur la question, et confirment l'opinion que nous émettons ici comme une hypothèse très-probable, à savoir : que la réduction définitive de Babylone n'eut lieu qu'après le règne de Bel-sar-oussour, fils de Nabou-imtouk, et descendant de Nabuchodonosor, vers 488. Cette idée aplanit les difficultés qui s'élevaient jusqu'ici au sujet de Darius le Mède, qui, d'après nous, est Darius, fils d'Hystaspe. Ce roi avait, en effet, 62 ans (341), vers 488 avant Jésus-Christ, et notre opinion, qui place seulement à cette époque la démolition définitive de la première enceinte de Babylone, gagne de la probabilité par le témoignage direct de Darius, qui, dans l'inscription de Bisoutoun [516], se tait sur cet acte de vengeance, certes le plus habile de tous sous le point de vue politique.

« Votre excellence aura pu se convaincre que mes études à Londres ont jeté un jour nouveau sur plus d'un point obscur de l'histoire antique de l'Asie. Modeste travailleur, je n'ai qu'une ambition : c'est d'apporter quelques pierres à l'édifice que construit la science de notre époque. Mon but n'était que d'aider à ouvrir une voie nouvelle, à ramasser des matériaux que des mains plus habiles utiliseront, à former des cadres dans lesquels ils les placeront; et je serai heureux si je l'ai atteint. »

« JULES OPPERT. »

« Pour faciliter l'intelligence de toutes les rectifications que nous avons faites au moyen des monuments nouveaux que les fouilles de Ninive et de Babylone nous ont découverts, nous allons résumer dans un tableau chronologique les principales époques de l'histoire d'Assyrie, avec le nom de tous ses rois, et les années de leur règne.

(341) *Dan.* VI, 1.

Digitized by Google

CHRONOLOGIE DES ASSYRO-CHALDEENS.

Durée du règne des dix rois fabuleux avant le déluge, évalué à 10 années cosmiques.		432000 ans.
Epoque où les Chaldéens placent la construction de la Tour des Langues (42 *amar* ou 2940 ans avant Nabuchodonosor).		3 avant J. C.
I. DYNASTIES NON SEMITIQUES.		
(Comprises sous le nom de suprématie scythique pendant 1500 ans.)		
I. Royaume chamite, pendant 9 jours 2 heures 5 minutes cosmiques, c'est-à-dire 1091 ans, au lieu de 53091 à Si-en-Kouch (fils de Kouch, Ευεγχος, Nimrod « le rebelle » des Sémites), premier roi.		3540-2449
II. Invasion arienne, à la suite des migrations des Indo-Germains vers l'Occident. Huit rois mèdes pendant 224 ans.		2449-2225
III. Domination touranienne (scythique). Onze rois pendant 208 ans (ΣΗ au lieu de ΜΗ).		2225-2017
Les Touraniens importent l'écriture cunéiforme à Babylone.		
Limite supérieure des observations astronomiques des Chaldéens (1903 avant la mort d'Alexandre, 2226 avant J. C.).		
Arioch, roi d'Ellasar, Amraphel, roi du Sennaar, sous l'hégémonie du Touranien Kedorlaomer, roi d'Elam, vers 2100.		
II. DOMINATION DES SEMITES.		
I. Premier empire de Chaldée. Quarante-neuf rois pendant 450 ans.		2017-1559
Premier roi, inconnu.		
Ismidagan, seigneur d'Assyrie.	vers 1950	
Samsi-Hou, fils d'Ismidagan (641 ans avant Assourdayan).		
Naramsin, roi des quatre régions.		
(Les noms des autres rois ne sont pas encore déchiffrés.)		
II. Invasion arabe. Huit rois pendant 245 ans.		1559-1314
Les Khet des hiéroglyphes égyptiens, selon M. de Rougé, probablement les Dummukh des Assyriens.		
III. Grand empire d'Assyrie. Quarante-cinq rois pendant 526 ans.		1314-788
a. 1re dynastie. Ninippalloukin, premier roi.	1314	
Assourdayan, fils du précédent.	vers 1300	
Moutakkil-Nabou, fils du précédent.	vers 1270	
Assour-ris-ili, fils du précédent. (Commencement de la puissance assyrienne, à la suite de la prépondérance égyptienne, qui avait duré 500 ans.).	vers 1250	
Tiglatpileser Ier, fils du précédent. (Cylindre historique en 800 lignes.)	vers 1220	
Sardanapale Ier, fils du précédent.	vers 1200	
Tiglatpileser II.		
Sac de Ninive par les Chaldéens, 418 ans avant la première année de Sennachérib.	vers 1122	
Belochus Ier, fils du précédent.	vers 1100	
b. 2e dynastie. Belitaras (*Bel-kat-irassou*), usurpateur.	vers 1100	
Salmanassar Ier, fondateur du palais de Calach (Nimroud).	vers 1050	
Sardanapale II, arrière-petit-fils de Belitaras.	vers 1020	
Salmanassar II, fils du précédent.	vers 1000	
Assour-dan-il Ier, fils du précédent.	vers 980	
Belochus II, petit-fils d'Assour-dan-il Ier.	vers 970	
Tiglatpileser III, fils du précédent.	vers 950	
Sardanapale III, fils du précédent. Grand conquérant.	vers 930-900	
Salmanassar III, fils du précédent. Adversaire de Jéhu, roi d'Israël. (Obélisque de Nimroud.)	vers 900-860	
Samsi-ou II, fils du précédent.	vers 860-840	
Belochus III, fils du précédent, époux de Sémiramis (*Sammouramit*).	vers 840-820	
Sémiramis (17 ans seule).	820-803	
Sardanapale IV, probablement fils des précédents, dernier roi du grand empire.	803-788	

Digitized by Google

III. PARTAGE DE LA DOMINATION ENTRE SÉMITES ET ARIENS.

BABYLONE.		NINIVE.		MÉDIE ET PERSE.		SUSIANE.
Phul-Bélesys fonde l'empire de Chaldée, premier Roi de Babylone jusqu'à.	747	roi de Babylone, soumet l'Assyrie.	788-769	République arienne	788-710	Royaume de Susiane.
				Arbace, premier chef.		
		Tiglatpileser IV rétablit la monarchie assyrienne.	769-725			
Nabonassar.	747-733	Commencement de la captivité d'Israël.	740			Soutrouck Nakhounta.
Nabios.	733-731					
Kinzurus et Porus.	731-720	Salmanassar IV prend Samarie (720), détrôné par Sargon	725-720	Aspabara.	vers 720	Koutir-Nakhounta, fils du précédent.
		DERNIÈRE DYNASTIE NINIVITE. (Sargonides, 720-625.)		*Dynastie des Déjocides.*		
Jllulaeus.	726-721					
Merodachbaladan.	721-709	Sargon (fonde Khorsabad vers 706).	720-704	Déjocès, roi.	710-657	Tarhak, frère du précédent.
Sargon, roi de Babylone, de 709-704, Arkeanos de Ptolémée.						Houmbanigas, vaincu par Sargon.
Anarchie.	704-702	Sennachérib, fils de Sargon.	704-676			
Belibus.	702-699	Campagne contre l'Égypte et la Judée.	702			
Assourinaddinsou, fils de Sennachérib.	699-693					
Irigibel.	693-692					
Mesisimardocus.	692-688					
Anarchie.	688-680					
Assarhaddon, fils de Sennachérib	680-668					
		Roi d'*Assyrie*, d'*Égypte* et de *Méroé*.	676-668	Phraortès.	657-635	Tiouman, vaincu par Sardanapale V.
Saosdouchin.	668-647	Tiglatpileser V, fils d'Assarhaddon.	668-660	Achaëmenès, soumis.	650	
		Sardanapale V, fils d'Assarhaddon.	660-647			
				Cyaxarès.		635-595
Assour-dan-il II, fils de Sardanapale V (Κινιλαδαν des Grecs), dernier roi d'Assyrie.			647-625			
Destruction totale de Ninive.			625			
DYNASTIE BABYLONIENNE (625-538).						
Nabopallasar (*Nabou-pall-ousour*) et Nitocris, l'Égyptienne.			625-604			
Nabuchodonosor (*Nabou-koudourr-ousour*).			604-561	Astyagès.		595-560
				Dynastie des Achéménides.		
Evilmerodach (*Avil-mardouk*).			561-559	Cyrus, roi de Perse.		560-529
Nergalsarassar (*Nirgal-sarr-ousour*).			559-555			
Labousardochus (*Bel-akh isrouk*), fils du précédent (9 mois).			555			
Nabonid (*Nabou-nahid*), fils de Nabou-balatirib.			555-538			
Cyrus prend Babylone.			538			
Cyrus, roi de Babylone et des nations.			538-529	Cambyse.		529-522
Cambyse.			529-522	Gomatès le Mage, Pseudo-Smerdis.		522
Nidintabel, Pseudo-Nabuchodonosor, fils de Nabonid.			522-518	Darius, fils d'Hystape (Darius le Mède).		521-486
Darius, fils d'Hystape, prend Babylone pour la première fois.			518			
Arakhou, Pseudo-Nabuchodonosor.			517-516			
Darius prend Babylone pour la seconde fois.			516			
Nabouimtouk se rend indépendant, et règne avec son fils Belsaroussour			vers 508-488			
Soumission complète des Chaldéens.			vers 488	Xercès Ier, Ahasverus des Juifs (Esther en 475).		486-465

Digitized by Google

Appendice. — « I. Voici la traduction presque littérale de l'inscription de Borsippa (342) ou de la tour de Babel :

« *Nabuchodonosor*, roi de Babylone, serviteur de l'Etre éternel, qui occupe le « cœur de Mérodach, le monarque suprême, « qui exalte Nébo, le sauveur, le sage, qui « prête son oreille aux instructions du grand « Dieu : le roi-vicaire, jugeant sans injustice, qui a reconstruit la Pyramide (*Babil*) « et la Tour à étages (*Birs-Nimroud*), fils de « Nabopolassar, roi de Babylone, moi.

« Nous disons : Mérodach, le grand seigneur, m'a lui-même engendré, il m'a enjoint de reconstruire ses demeures. Nebo, « qui surveille les légions du ciel et de la « terre, a chargé ma main du sceptre de la « justice.

« La Pyramide est le grand temple du ciel « et de la terre, la demeure du maître des « dieux, Mérodach. J'en ai restauré en or « pur, le sanctuaire, le lieu de repos de sa « souveraineté. La Tour à étages, la maison « éternelle que j'ai refondée et rebâtie, je « l'ai construite en argent, en or et autres « métaux; en briques émaillées, en cèdre et « en cyprès, j'en ai achevé la magnificence.

« Le premier édifice, qui est le temple « des assises de la terre, et auquel se rattache la mémoire de Babylone, je l'ai « achevé, j'en ai élevé le faîte en brique et « en cuivre.

« Nous disons pour le second qui est cet « édifice-ci : « le temple des sept lumières « de la terre auquel se rattache la mémoire « de Borsippa, et que le premier roi a commencé (on compte de là 42 vies humaines), sans en achever le faîte, avait été « abandonné depuis de longues années. *Ils « y avaient proféré, en désordre, l'expression de leurs pensées* (343). Le tremblement de terre et le tonnerre avaient ébranlé la brique crue, avaient fendu la brique « cuite des revêtements; la brique crue des « étages s'était éboulée en formant des collines. A le refaire, le grand dieu Mérodach a engagé mon cœur : je n'ai pas touché à l'emplacement, je n'ai pas attaqué « les fondations. Dans le mois du salut, au « jour heureux, j'ai ceint par des galeries « la brique crue des étages et la brique « cuite des revêtements. J'ai renouvelé la « rampe circulaire. J'ai posé la mémoire de « mon nom dans les pourtours des galeries. « Comme jadis ils en avaient conçu le plan, « ainsi j'ai fondé et rebâti l'édifice, comme « c'avait été dans les temps éloignés, ainsi « j'en ai élevé le faîte.

« Nebo, toi qui t'engendres toi-même, « intelligence suprême, souverain qui exaltes Mérodach, bénis mes œuvres pourque « je domine. Accorde-moi pour toujours « une race dans les temps éloignés, la multiplication septuple des naissances, la so- « lidité du trône, la victoire (344) de l'épée, « l'anéantissement des rebelles, la conquête « des pays ennemis! Dans les colonnes de « ta table éternelle qui fixe les sorts du ciel « et de la terre, consigne la longue durée « de mes jours, inscris les naissances!

« Imite, ô Mérodach, roi du ciel et de la « terre, le père qui t'a engendré, bénis mes « œuvres, l'honneur de ma puissance, Na- « buchodonosor, le roi qui a reconstruit « ceci, demeure devant ta face. »

« II. M. Botta a publié dans le *Monument de Ninive*, beaucoup d'exemplaires de l'inscription unique qui se trouve sur tous les *taurcaux de Khorsabad*. M. de Saulcy a fait un travail manuscrit sur ces documents dans lequel il en a collationné tous les textes et en a constaté les variantes; il a bien voulu mettre ces dernières à la disposition de l'auteur, qui a pu en tirer d'importantes données pour le déchiffrement.

Inscription des taureaux de Korsabad.

« Palais de *Sargon*, le grand roi, le roi « puissant (345), le roi du monde, roi d'Assyrie, vicaire de Babylone, roi des Sumir « et des Accad, créature des grands dieux, « serviteur de l'Etre suprême, à qui Assur, « Nebo et Mérodach ont confié la royauté « des nations : le roi qui se souvient de son « nom, qui excite à la guerre contre l'impiété, constructeur des digues de *Sippara*, « de *Nipur* et de *Babylone;* qui force aux « travaux les captifs d'*Israël*, de (346). . . ., « de. . . . ., de. . . . ., de *Kullab*, de *Kirik*, la ville où demeure le dieu Laguda, « et qui a amené leurs habitants : le foulon « intelligent des vêtements de Baalbek, qui « courut sus sur la ville de *Harran*, et avec « le style d'Oannès et de Dagon, il en signa « la grâce : le pieux, le puissant, qui étouffa l'opiniâtreté et se fit suivre par ses serviteurs pour anéantir ses ennemis.

« Il fit son subalterne de Houmbanigas, « roi d'Elymaïs. Il fit tributaires les pays « de *Vannaï* (Van), *Kar-Allu*, *Andia*, *Zi-*

(342) Elle se trouve en ce moment au Musée britannique.

(343) C'est ce que la Bible nomme la *confusion des langues*.

(344) Le mot assyrien pour *victoire*, *succès*, est *labar*, et il se retrouve souvent dans le même sens dans les inscriptions. Sans aucun doute, pour nous du moins, ce terme nous donne l'étymologie du *labarum* de Constantin. Ce mot s'est introduit à Rome avec les astrologues chaldéens.

Nous mettons ici une partie de l'inscription transcrite en caractères hébraïques :

גבאמשו בית אור ז ארצת זכרת ברסף שסרא מדרי יעבש. סב עמרי יזכרד רא יעלו ראששא. אלרת יסם רחקת ינסר רא שתישר שם צעמי יקבושא. זנא ורעדא ינזד לבנתשא. אגרי תחלבתישא יפתסר. לבנתי קמישא יצטק תלנש. אן עבששא בעל רבו מרדך ישדכני לבא. אשדשא לא אענ. לא אנכר תבנשא. ———————— בלסא דר רחק. שבע לדתת. כן כסא. לבר פלע. שבוקת נכרי כשד ארצת איבי. אן שארכבא שרכא.

(345) Ils se trouvent en ce moment au Musée assyrien du Louvre.

(346) Ces mots n'ont pu être lus encore.

Digitized by Google

« *karta*, les villes de *Kisasim*, et de *Kharkhar;* les pays de *Médie*, d'*Albanie* (*Illibi*), « il les présenta au dieu Assur. Il fit la « guerre à l'Arménie (*Varart*). Il changea « en respect pour sa grandeur, et en recon- « naissance de sa souveraineté, la révolte « de la ville de *Vusasir* (*Arsissa?*) apparte- « nant à Ursakh, l'Arménien. Il dépouilla « les rois de *Circesium*, *Hamat*, *Commagène*, « *Asdod*, des peuples des *Hettites :* il ne les « tua pas, mais convertit leur superstition « en culte des dieux. Il institua sur les ha- « bitants de leurs contrées des satrapes « pour les gouverner, en y transplantant des « hommes de l'Assyrie.

« Il fit disparaître la ville de *Samarie :* il « subjugua la maison d'Omri (les 10 tribus) « et la *Colchide*. Il attaqua Tubal, le peuple « du pays de *Burutas*, et la *Cilicie*. Il vain- « quit l'*Egypte* à la ville de Raphe (*Rapik*); « il transplanta en le dépouillant, Hanon, « roi de Gaza (*Hazit*). Il souffla sur la ville « de *Sinukhti*. Il chassa Mita, roi des Mos- « chiens. Il apporta des dépouilles de *Kui* « (Chypre?) et de *Tyr*. Il traversa, comme « font les poissons, la mer au milieu de la- « quelle est située la ville des *Ioniens*. Il « emmena Gunzinan de Kammanu, et Tar- « hular de Gamgum; il s'en appropria les « sujets, et les transporta en Assyrie. Il im- « posa un tribut aux sept rois du pays de « *Iahnagi*. Il fit une descente dans les habi- « tations du pays de *Iatnan* (Itanos sur l'île « de Crète) qui est situé au milieu de la mer « de l'Ouest, à sept jours de navigation. Il « attaqua le pays de *Ras*, imposa un tribut « aux peuplades de *Pukud*, de *Damun* (347) « jusqu'à la ville de *Lahir*. Il traita en sub- « ordonnés les habitants de *Iatbur*. Il dé- « posa Mérodachbaladan, roi des Chal- « déens, l'ennemi, l'adversaire qu'il sup- « planta avec l'accord des dieux de la royau- « té de Babylone. Jusque-là atteignit la « puissance de sa main : il emmena la ville « de *Hisr-Iakin*, la grande ville de la domi- « nation de Mérodachbaladan. Il entassa, « comme dans une aire à blé, dans le fond « de l'Océan, ses ennemis et ceux qui le « combattirent. Il attaqua, comme un pois- « son rapace, Upir, roi de *Nituk* qui est au « milieu de la mer de l'Est, à 30 *kasb* de na- « vigation.

« Le roi soucieux, respectant les désirs « de son empire, éleva ses regards. Il dé- « créta, pour peupler de magnifiques édifi- « ces et pour délimiter des champs labou- « rables, l'érection de jalons. Dans la val- « lée, près de l'origine des montagnes au- « dessus de Ninive, je construisis une ville, « et je nommai son nom *Hisri-Sargon*.

« Sur 350 rois ennemis qui étaient avant « moi en possession, j'ai établi la domina- « tion de l'Assyrie; je les ai forcés au culte « de Bel. Ceux qui étaient des impies n'ont « pas purifié les terrains, n'ont pas ménagé « les habitations antérieures, ne se sont pas « souvenus du lit de la rivière, ni de l'em- « placement des jalons. Pour peupler cette « ville, et pour conserver la mémoire des « temples détruits, j'ai construit des autels « aux grands dieux et des palais pour loger « ma majesté; j'ai enfoncé leurs pierres an- « gulaires.

« A partir du 12e mois, j'ai compté 100 « jours heureux; dans le 3e mois, j'ai allu- « mé du bois d'aloès, j'ai moulé des bri- « ques; dans le 5e mois, le mois du dieu « (Ninip) qui pose la pierre angulaire de la « ville et de la maison, la totalité des fem- « mes firent la génuflexion à leur souve- « raine, et remplirent l'air de leurs cris au « sujet de l'or, de l'argent, des autres mé- « taux et des pierres provenant du mont « *Amanus*. Je choisis les emplacements aux « fondations, j'y posai les briques non cui- « tes; elles jetèrent au milieu d'eux des « amulettes préservateurs contre les dé- « mons, comme ablution d'injures occasion- « nées par le creusement, en honneur des « dieux Nisroch, Sin, Mylitta, Soleil, Nabo, « Ao, Ninip.

« Avec leur permission suprême, je bâtis « pour demeure de ma royauté, des salles « en ivoire, en bois d'ébène, de tamarisque, « de lentisque, de cèdre, de pin, de cyprès « et de pistachier : au-dessus j'entassai de « grandes poutres courbées en cèdre que « j'ai liées par des poutres droites en pin et « en lentisque, contenues par des crampons « de fer, et j'ai conservé leurs ramifica- « tions (?)

« Je construisis un escalier en spirale « à l'instar de celui du grand temple de Sy- « rie, et qu'ils nomment, dans la langue de « Phénicie, *Bit-hilanni*), à l'intérieur des « portes. Huit lions accouplés..... 6.... 50 « talents..... furent exécutés à la joie « de Mylitta.

« En emplissant des coupes en cèdre de « la boisson *katta*, j'ai posé sur les lions « leur *kupur* en pierre du mont *Amanus*. « J'ai appliqué, selon les règles de l'art, en « dehors du demi-cercle des portes, des « peintures représentant les bas-reliefs exé- « cutés en pierre des montagnes.....

« J'ai disposé les couleurs selon le mo- « dèle des rosaces. J'ai percé au-dessus des « fenêtres, formées de grandes pierres de « taille carrées, ce butin de mes mains. Je « murai en briques..... « 3.... 3.... 1 stade, 1 *barsa*, 3 *mahar*... « (mesures agraires) voilà les mesures de la « ville. Sur..... j'ai placé ses fondements. « Dans le sommet et la base, dans..... « j'ai ouvert vers les quatre régions célestes « huit portes.

« Le soleil me fait acquérir ma propriété, « Ao creuse mes canaux; je nommai les « grandes portes de l'Est portes du soleil et « de Ao.

« Bel-Dagon conserve les réservoirs de « ma ville, Taouth triture le khesbet (348)

(347) Probablement la Ταμωνῖτις de Strabon.

(348) Une matière bleue employée à peindre la figure.

Digitized by Google

« du fard; j'appelai les grandes portes du « Midi portes de *Bel-Dagon* et de *Taouth*.

« Oannès achève les œuvres de ma main, « Istar agite les hommes; je donnai aux « grandes portes de l'Ouest les noms d'*Oannès* et d'*Istar*.

« Nisroch dirige les mariages des hommes, la souveraine des dieux (Mylitta) « préside à leurs naissances; je marquai les « grandes portes du nord par les noms de « *Nisroch* et de *Mylitta*.

« Assur donne la victoire au roi qu'il a « institué; il protége son armée, Ninip pose « la pierre angulaire de la ville. Prédestinez le roi à la victoire pendant de longues « années!

« J'ai régné sur les territoires des quatre « régions..... Les habitants des montagnes « et des vallées, les hommes des tribus, je « les ai resserrés sous l'ombre de mon parasol, dans l'adoration du dieu Assur... « J'ai jeté parmi eux le glaive de l'Assyrie.

« Ce que les rois du levant du soleil et « du couchant du soleil avaient amassé en « or, en argent, le contenu des trésors de « leurs palais, des objets qui réjouissent la « vue, j'en ai pris en quantité.

« O dieux qui habitez cette ville, que le « butin de ma main se multiplie!

« Ils m'ont accordé la valeur du glaive « jusqu'à la fin des jours.

« Mais celui qui attaque les œuvres de « ma main, qui efface mes sculptures, qui « enlève les jarres contenant mes richesses, « qui dépouille mon trésor, que Sin, le soleil, Ao, et les dieux qui habitent le cœur « de cet homme, exterminent dans ce pays « son nom et sa race, et que des calamités le placent dans la main de son ennemi. »

« L'inscription est complète; les lacunes qui déparent cette traduction ne sont donc pas l'effet d'une mauvaise conservation du texte, mais uniquement celui de l'état encore imparfait de nos connaissances.

« III. M. Place a trouvé dans les fondations de *Khorsabad* une caisse en pierre, dans laquelle il y avait une plaque en plomb couverte d'inscriptions, au-dessous d'elle une autre en cuivre, ensuite une dans une matière difficile à reconnaître, probablement de l'antimoine, puis une en argent et une en or. Cette dernière pèse à peu près 200 grammes, a 8 centimètres de long sur 4 de large (349) : voici l'inscription qui s'y trouve gravée :

« Palais de Sargon qui est aussi Belpati« sassour, le roi puissant, le roi du monde, « roi d'Assyrie : qui régna depuis le lever « jusqu'au coucher des quatre régions cé« lestes : il constitua des satrapes sur ces « pays.

« Puis : Je bâtis, selon mon bon plaisir, « dans le pays qui avoisine les montagnes « au-dessus de Ninive, une ville. J'en nommai le nom *Hisri-Sargon*.

« Je distribuai, dans son intérieur, des « places à Nisroch, Sin (Lunus), le Soleil, Ao « (Saturne), Ninip-Sandan (Hercule) et aux « sculptures représentant leurs divinités!

« (Nisroch, engendre un fils ou une fille).

« Le peuple jeta ses amulettes.

« Je construisis un palais en ivoire, en « ébène, en tamarisque, en lentisque, en « cèdre, en pin, en cyprès, en pistachier.

« Je fis un escalier en spirale dans l'intérieur des portes et je posai, dans la partie « supérieure, des poutres de cèdre et de cyprès.

« Sur des tablettes en or, en argent, en « antimoine, en cuivre, en plomb, j'ai écrit « la gloire de mon nom, et je les ai posées « dans les fondations.

« Celui qui attaque les œuvres de ma « main, qui dépouille mon trésor, que Assur, le grand seigneur, détruise en ce pays « son nom et sa race! »

« Les amulettes dont parle l'inscription ont été retrouvées. Lorsque M. Place enleva les grands taureaux de la porte de la ville, il trouva au-dessous d'eux une couche en sable fin qui contenait une infinité de petits objets en toute espèce de pierres. On y trouva même un cachet phénicien.

« IV. Nous possédons encore beaucoup de documents assyriens et babyloniens qui contiennent des résultats géodésiques. Parmi ces documents, un des plus curieux est le *caillou de Michaux*, conservé à la Bibliothèque impériale, et dont nous donnons maintenant la traduction presque complète. Des études ultérieures rectifieront nécessairement des erreurs de détail inévitables; mais le sens général est certain dès à présent.

Traduction du caillou de Michaux, publiée dans le Bulletin archéologique de l'Athenæum français. (Mai 1856.)

« *Première col.* — « Vingt et quarante « soixantièmes (c'est le chiffre de l'homme « de l'art), en grandes mesures agraires, « prises dans la propriété de K... (350), dans « le circuit de la ville de Kar-Nabou, sur « le fleuve de Mi-Kaldan (*Gyndès* (351)).

« Voici la table du relèvement :

« Trois stades doubles regardant l'est, du « côté de la ville de Khoudad.

« Trois stades doubles regardant l'ouest, « touchant au champ de Touna...

« Un stade, 54 pas, regardant le sud, tou« chant au camp de K..

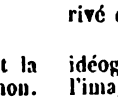
« Un stade, 54 pas, regardant le nord, « touchant au camp de K..

« Siroussour, (352) fils de K....., a donné « ce terrain, en éternelle propriété, à Hisr-

(349) Ces objets se trouvent au Musée du Louvre à l'exception de la tablette en plomb qui a sombré avec les autres antiquités.

(350) Ce nom n'est pas encore déchiffré.

(351) C'est le *Diala* d'aujourd'hui; en effet la pierre a été trouvée non loin du site de Ctésiphon.

(352) « Sir protége. » Le caractère,  dérivé de la forme ancienne  est un signe idéographique qui signifie *Dieu* et *étoile*. C'est de l'image d'une étoile que provient le signe archaïque;

Digitized by Google

« Sarginaït (353), sa fille, la fiancée de *Tab-*
« *achap-Mardouk* (354), fils de In-haram-
« ichib (355) (*suit l'emploi*), et Tab-achap-
« Mardouk, fils de In-haram-ichib (*suit l'em-*
« *ploi*), a, en souvenir ineffaçable, commé-
« moré la grâce de grands dieux et du dieu
« Sir dans cette inscription.

« *Seconde col.* — (356) « dans ses districts,
« dans les frères et les fils de sa tribu, ami-
« tié et facilité des relations, affection du
« maître et justice. Mais celui qui attaque
« la propriété de K..., qui la dévaste et qui
« l'afflige, qui en détruit les édifices, qui
« tente d'abattre cette table et de dépeupler
« ce district, que cette table le terrifie. Car
« le donataire et le donateur ont invo-
« qué le dieu, ont déclaré la guerre
« à la méchanceté, ont amené devant leur
« maître les gens de leur canton et de leur
« propriété, ont renouvelé leurs vœux déjà
« accomplis, et ont placé au milieu cette
« table avec le relèvement. Ils ont pronon-
« cé et ... la malédiction terrible inscrite
« sur cette pierre dont l'efficacité est indu-
« bitable, ont commandé ces images (357)?
« contre lesquelles la révolte est impossible,
« et cet écrit qu'on ne peut changer, et ont
« fait graver l'inscription

« *Troisième col.* — « Ils retireront à cet
« homme l'eau, ils le feront agiter par les
« vents, ils le cacheront dans la terre, ils le
« brûleront dans le feu. Ils le dépouilleront,
« ils le renverront dans l'exil, ils le placeront
« dans un endroit où il ne peut vivre.

« Que Oannès, Bel-Dagon, Nisroch, et la
« souveraine des dieux, le couvrent de honte
« entièrement, qu'ils dépeuplent son dis-
« trict, qu'ils détruisent sa race.

« Que Mérodach, le grand maître, lui qui
« est mon roi, l'enchaîne dans des liens in-
« déchirables.

« Que le Soleil, le grand arbitre du ciel et
« de la terre, juge selon la mesure de sa jus-
« tice ; qu'il le surprenne en flagrant dé-
« lit.

« Que Sin (Lunus), Nannarou, qui habite
« les cieux des images, le puissant agitateur
« le frappe de fatigue dans la saison des
« Hyades ; qu'il le fasse trembler de froid,
« à l'extrémité de sa ville, dans la saison du
« Capricorne.

« Que *Istar*, la souveraine du ciel et de
« la terre, excite à la rapine (?) le dieu et le
« roi ; qu'elle entraîne à sa destruction ses
« ennemis (?)

« *Quatrième col.* — « Que Ninip, rejeton du zodiaque, fils de Bel-Dagon le Suprême, enlève les habitants de son district et de son canton.

« Que Nana, la grande déesse, l'épouse
« du soleil hyperboréen, ôte à ses fruits
« leur goût et leur parfum ; qu'elle noie
« dans les pluies son coucher et son le-
« ver.

« Que Hou (Ao), le grand gardien du ciel
« et de la terre, le fils d'Oannès, inonde
« son district.

« Que les déesses..... (358) détruisent
« sa primogéniture, qu'elles écoutent le
« chant de la sorcellerie, qu'elles énervent
« ses animaux.

« Que Nebo, l'intelligence suprême..., af-
« fliction et terreur..., qu'il pousse sa femme
« vers son déshonneur qu'il ne pourra
« ôter (?).

« Et que les grands dieux dont les noms
« ne sont pas contenus dans cette inscription,
« le frappent d'une malédiction dont rien ne
« pourra le relever ; qu'ils dispersent sa race
« jusqu'à la fin des jours. »

« Le résultat de l'arpentage est facile à vérifier, et en réalité nous voyons que la confirmation que nous fournissent les chiffres est la plus incontestable de toutes. La terre de *Siroussour* présente un rectangle dont deux côtés ont 6 stades, et les deux autres 1 stade, 54 pas, c'est-à-dire 279 pas de longueur. Le contenu sera donc de $6\times225\times9\times31$ pas carrés. Pour exprimer cette surface en *grandes mesures agraires* équivalant à un carré de 360 pieds ou 135 pas de côté, il faut diviser le produit par 135. Nous aurons donc

$$\frac{6\times225\times9\times31}{135}=\frac{62}{3}=20\frac{2}{3}$$

« La propriété foncière, dont le remarquable monument de la Bibliothèque impériale nous a conservé le souvenir, s'étendait sur le fleuve qui coule du nord au sud ; elle formait un rectangle de 1,134 et 234 mètres de côté, et sa surface était de 26^{h}, 57.

« Jules Oppert. »

Il n'est pas nécessaire sans doute de faire ressortir aux yeux du lecteur l'importance de toutes ces découvertes ; les inscriptions de la tour de Babel et des *taureaux de Ninive* nous révèlent ou des faits complétement inconnus ou confirment d'une manière éclatante ceux qui sont déjà racontés dans la Bible. Ces découvertes ne se borneront pas là, elles ne sont que le commencement de celles que promet cette terre orientale, que des explorateurs si habiles fouillent en ce moment. Au reste, pour faire comprendre l'estime que ces travaux concilient si justement à M. Oppert, nous allons transcrire ici la lettre que lui a adressée récemment S. M. le roi de Prusse :

ce caractère a, en outre, la valeur syllabique *an*. Mais quand il sert de déterminatif à un nom de dieu qui entre dans un nom propre, il ne se prononce pas.

(353) La Khorsabadienne.

(354) Propice est l'augure de Mérodach.

(355) Il est assis dans la pyramide.

(356) Ce passage, quoique bien conservé, est très-obscur.

(357) La signification n'est pas du tout prouvée.

(358) Monogramme encore à expliquer. La forme du primitif à la troisième personne du pluriel, au féminin, nous démontre qu'il s'agit ici de plusieurs déesses. Quant au dieu Hou que les Grecs expriment Aώ, et qu'ils interprètent par τὸ φῶς νοητόν, la lumière intelligible, il est nommé *nantar* « le gardien, » et il préserve la terre du feu et des eaux. Dans cette qualité, il préside à la construction des canaux.

Digitized by Google

« Monsieur,

« J'ai suivi avec le plus vif intérêt les travaux importants et ardus dont l'expédition scientifique de Mésopotamie fut chargée par le gouvernement français; j'ai donc pu apprécier doublement la valeur des conversations instructives que j'ai eues avec vous à Sans-Souci, lors de votre séjour à Berlin, et par lesquelles j'ai pu juger des résultats qui ont trait aux plus graves questions de l'histoire primordiale de notre civilisation. C'est avec une grande satisfaction que j'ai reçu des mains de M. de Humboldt, les prémices d'une publication qui, en honorant votre pays natal et votre patrie d'adoption, mérite toute l'admiration de l'illustre savant ainsi que la mienne, et dont je vous exprime ma parfaite reconnaissance.

« Sans-Souci, ce 24 septembre 1856.

« Frédéric Guillaume. »

Ce témoignage ne sera pas le dernier sans doute, et déjà nous pouvons annoncer que le gouvernement français, pour récompenser son zèle et le mettre à même de développer ses belles découvertes, a autorisé l'impression d'un livre qui a pour titre : *Expédition scientifique en Mésopotamie*, exécutée par ordre du gouvernement de 1851 à 1854, par MM. Fulgence Fresnel, Félix Thomas, Jules Oppert, publiée sous les auspices de S. E. Achille Fould, ministre d'Etat de la maison de l'Empereur, par M. Jules Oppert. — *Voy.* la note XII à la fin du volume.

CUNEIFORMES (Inscriptions). *Voy.* Turke et Zend.

CYMRIQUE. *Voy.* Celtiques.

CYRILLIEN (Alphabet). *Voy.* Slaves.

D

Daces ou GETES. *Voy.* Thraco-illyrienne.

DACO-VALAQUE. *Voy.* Valaque.

DACOTA. *Voy.* Sioux.

DAGWUMBA, famille de langues africaines du groupe de la Nigritie maritime. Elle comprend :

1° La Dagwumba, parlée dans le royaume du même nom; habitants industrieux et policés. Ce puissant Etat est sur les confins du Soudan, capitale Yahndi, centre d'un grand commerce avec différents pays de l'intérieur.

2° Ingwa, parlée dans l'Ingwa, district du royaume de Dagwumba, capitale Ingwa, à plusieurs journées au nord-ouest de Yahndi.

DALECARLIEN. *Voy.* Scandinave.

DALMATES. *Voy.* Thraco-illyrienne et Russo-illlyrienne.

DANKALI. *Voy.* Shiho.

DANOIS. *Voy.* Scandinave.

DANUBIEN. *Vay.* Teutonique.

DARFOUR, langue africaine du Soudan en Nigritie intérieure.

Elle est parlée par tous les indigènes du Darfour qui ne parlent pas l'arabe. Cette langue, dont on a un vocabulaire assez étendu, a plus d'un cinquième de ses mots qui sont arabes ou dérivés de l'arabe, entre autres toutes les dénominations d'objets de métaphysique et celles de tout ce qui tient à l'état politique. On pourrait y distinguer deux dialectes principaux : le *Dar-Four* proprement dit, parlé dans le Dar-Four, et le *Kordofan*, parlé dans le Kordofan, royaume jadis vassal du sultan de Dar-Four et maintenant du vice-roi d'Egypte; ce dernier appartient géographiquement à la région du Nil.

DAYAS. *Voy.* Océanie.

DECHIFFREMENT des caractères cunéiformes. *Voy.* Cunéiformes.

DEGERANDO, cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

DELATRE, son opinion sur les affinités des langues sémitiques avec le sanskrit. *Voy.* Sémitiques. — Les origines sanskrites de la langue française. *Voy.* Française.

DELAWARE. *Voy.* Lennappe.

DELPHES, les Etrusques y envoient des dons. *Voy.* Etrusques.

DEMBÉA. *Voy.* Amharique.

DERI. *Voy.* Persan.

DESTUTT DE TRACY, cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai* § 5.

DEUTSCHOU ALLEMAND. *Voy.* Teutonique.

DIALECTES CHINOIS. *Voy.* Chinoise.

DIALECTES GRECS. *Voy.* Grecque et Pélasgo-hellénique.

DIALECTES FRANÇAIS. *Voy.* Française.

DIALECTES ITALIENS. *Voy.* Italiens.

DIALECTES ROMANS. *Voy.* Romanes.

DIALECTES SEMITIQUES, quelle est leur origine. *Voy.* Sémitiques.

DISCOURS, merveilleuses propriétés des parties du discours. *Voy.* l'*Essai*, § III.

DJAINAS. *Voy.* Pali.

DOGOURA. *Voy.* Pracrit.

DONGOLAH. *Voy.* Nubienne.

DORIEN. *Voy.* Grecque.

DOUZE, remarque sur ce nombre appliqué à des villes fondées en diverses contrées. *Voy.* Etrusques.

DRAVIRIENNES ou DRAVIDIENNES (Langues), famille de langues parlées par les tribus qui avaient précédé dans l'Inde les Aryas. Ces langues sont absolument étrangères au sanskrit par la grammaire et le vocabulaire. Elles se subdivisent en deux groupes, l'un septentrional, l'autre méridional. Le premier renferme les langues parlées par les tribus éparses que les descendants des Aryas ont repoussées dans les

Digitized by Google

monts Vindhias, à savoir : le male ou radjmahali, l'uraon, le cole et le khond ou gond. Le second comprend le tamoul ou tamil, le télougou ou télinga, appelé encore talinga, le talava, le malayalam et le carnara ou carnataka. Comme les populations du midi de la presqu'île ont conservé pendant plus de temps leur indépendance nationale, et ont même atteint une civilisation qui leur est propre, on comprend que les idiomes du groupe méridional doivent être beaucoup plus riches et plus développés que ceux du groupe septentrional. Cependant, malgré leur inégalité de développement, toutes ces langues offrent les mêmes caractères. Un autre rameau de la même famille, qui s'étend au nord-est du bassin du Gange, nous indique par sa présence qu'une fraction de la population indigène fut rejetée au nord-est, en sorte qu'il faut admettre que la grande nation dravidienne, coupée dans son centre, fut comme la population primitive de l'Europe, repoussée aux deux extrémités opposées de son vaste territoire. Le bodo et le dhimal sont les deux principaux représentants de ce groupe séparé du tronc, dont les branches les plus avancées vont se perdre dans l'Assam. *Voy.* ARIAS, INDE, etc.

Tous les caractères qui appartiennent aux langues ou gro-japonaises ou finnoises se retrouvent dans les langues dravidiennes, dont le dialecte gond peut être considéré comme nous ayant conservé les formes les plus anciennes. Toutes manifestent à un haut degré la tendance à l'agglutination. C'est ce qu'ont montré MM. Logan et Max Müler. La loi d'harmonie que l'on rencontre dans les langues finnoises reparaît ici avec le même caractère. Les fondements du système grammatical, qui sont identiques dans toutes ces langues, les constituent sans doute à l'état de famille séparée; mais cette famille est certainement très-voisine des idiomes que parlent les Tartares. La philologie comparée nous démontre donc qu'une population de race très-voisine de la race tartare, et par conséquent alliée elle-même à la race finnoise, a précédé dans l'Hindoustan la race intelligente qui des bords de l'Euphrate et de l'Indus envoyait un de ses rameaux, sous le nom d'Aryas, vers l'extrême Orient, tandis que l'autre allait peupler l'Europe (359).

DRUSE. *Voy.* ARABE.

DUGALD-STEWART, cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V et passim.

DUMONT D'URVILLE, son opinion sur l'origine des peuples de l'Océanie. *Voy.* OCÉANIE.

DUPONCEAU. Ses travaux sur les langues lennapes. *Voy.* LENNAPE.

DYNASTIES sémitique, touranienne et médique à Babylone, etc.; fixation des périodes où elles ont régné. *Voy.* CUNÉIFORMES.

E

EAP. *Voy.* POLYNÉSIENNES OCCIDENTALES.

ECOLES PUBLIQUES chez les Etrusques. *Voy.* ETRUSQUES.

ÉCRITURE, son origine. *Voy.* ALPHABET. — Ecriture idéographique, a-t-elle conduit à l'invention de l'alphabet. *Voy.* ALPHABET.

ECRITURE CHINOISE. *Voy.* CHINOISE.

EDDA. *Voy.* SCANDINAVE.

EDEN, examen critique. *Voy.* l'Introduction, § III.

EDRISSITES. *Voy.* ATLANTIQUE.

EGYPTE, l'alphabet y a-t-il été découvert. *Voy.* ALPHABET. — A-t-elle commencé par une colonie indienne. *Voy.* SANSKRIT. — Etymologie de ce nom. Voy. *Ibid.*

EGYPTIENNE (LANGUE), faisant partie des langues de la région du Nil dans l'Afrique orientale. Elle comprend l'*égyptien ancien* et le *cophte*.

1° EGYPTIEN ANCIEN. — « L'origine de la langue égyptienne est inconnue; on la trouve employée sous des formes régulières dans les plus anciens monuments de l'Egypte et de la Nubie, et si elle est descendue, avec la population, des régions supérieures du Nil, ce serait dans ces régions antiques qu'il faudrait en chercher le berceau. La science a fait de vains efforts pour le découvrir et l'on ignorera peut-être toujours les origines de la langue égyptienne. On ne saurait même s'éclairer avec quelque certitude par des analogies évidentes entre les formes et les mots de cet idiome et ceux de toute autre langue de l'Asie ou de l'Afrique; au milieu d'elles, la langue égyptienne est seule et comme isolée, sans origine et sans descendance, mais montrant sur d'immenses monuments la haute antiquité de son existence dans la longue vallée du Nil. Elle y fut en usage pendant toute la durée de l'empire égyptien, et malgré les invasions successives et violentes des Perses, des Grecs et des Romains; et nous ne mentionnons pas les invasions des Ethiopiens, parce que les monu-

(359) Les débris de la nationalité indienne primitive existent encore, ils sont distribués dans trois parties distinctes de la presqu'île. Toutes ces tribus vivent encore aujourd'hui comme elles vivaient il y a bien des siècles; ce sont des populations agricoles qui défrichent de temps en temps par le feu une partie de la jungle ou de la forêt. Le mot qui rend chez ces peuples l'idée de culture ne signifie rien autre chose qu'abattage de la forêt. Les Aryas, au contraire, étaient une population pastorale, et, dans l'Inde, comme dans bien d'autres contrées, les pasteurs triomphèrent des agriculteurs. Tout annonce d'ailleurs chez les peuples dravidiens une grande douceur de caractère, qui est encore le trait distinctif des Mongols et des populations finnoises.

Digitized by Google

ments élevés par les princes éthiopiens et en Egypte et en Ethiopie, indiquent, par les inscriptions dont ils sont couverts, que la langue égyptienne, comme les autres institutions de l'Egypte, fut commune aux deux contrées. Les monuments écrits subsistant depuis Naga et le mont Barcal, à deux cents lieues au midi des frontières de l'Egypte, jusqu'aux ruines d'Alexandrie, s'expliquent par cette même langue, et tous ceux qui l'ont étudiée à fond se sont réunis dans cette opinion, qu'elle est une langue mère qui n'a de rapports avec aucune autre. Les anciennes relations des Assyriens, des Hébreux et Arabes avec l'Egypte, expliquent suffisamment pourquoi quelques mots des langues de ces peuples se trouvent dans l'égyptien, et réciproquement pourquoi des mots de la langue égyptienne se sont introduits dans l'idiome de ces mêmes peuples. Il est à remarquer seulement, en ceci, que le peuple le plus civilisé a dû exercer la plus grande influence, et qu'en conséquence les mots qui se trouvent à la fois dans l'égyptien et dans l'hébreu, on peut même dire dans le syriaque, le chaldéen et le samaritain, dialectes de la riche famille arabe, furent vraisemblablement introduits dans l'hébreu par l'effet des rapports des Israélites avec l'Egypte, et des institutions de Moïse, élève des sciences égyptiennes. Il en fut de même à l'égard des autres nations qui fréquentèrent l'Egypte à des époques diverses, antérieurement à l'ère chrétienne : aussi, les écrivains de l'antiquité grecque ont-ils mentionné dans leurs ouvrages un certain nombre de mots de la langue égyptienne, dont l'acception par eux indiquée se trouve en général exacte (360). »

Il vient d'être dit que des inscriptions de toutes les époques de la monarchie égyptienne, soit pharaonique, éthiopienne ou persane, soit grecque ou romaine, prouvent, sans nul doute, le constant usage du même idiome national en Egypte. Dans une foule de contrats réglant les affaires civiles entre particuliers, ou d'écrits assez variés par leur sujet, et dont les uns remontent au delà du temps de Moïse, et dont les autres sont contemporains des empereurs romains, le même idiome est employé. Devant les tribunaux, aux temps de la domination grecque, le contrat écrit en langue égyptienne avait seul de l'autorité en justice, et l'expédition de ce contrat traduit en grec ne suffisait pas pour soutenir un droit. Du temps même des Romains, les prières dévotes enfermées dans les cercueils avec les momies étaient écrites aussi en langue égyptienne; et tous ces faits sont démontrés par les manuscrits sur papyrus conservés dans nos musées. Les écrivains anciens joignent leur témoignage à celui des monuments. Plutarque rapporte que Cléopâtre, la dernière reine d'Egypte, répondait sans interprète aux étrangers, tandis que quelques-uns des rois ses prédécesseurs s'étaient mis très-peu en peine de savoir la langue égyptienne. Origène parle deux fois de cette langue comme d'un idiome vivant de son temps. Les soldats romains élevèrent à l'empereur Gordien III, sur les frontières de la Perse, un tombeau sur lequel ils gravèrent une inscription en langue égyptienne et en quatre autres idiomes, afin que le sujet de cette inscription pût être connu par tous les étrangers. On rapporte, au IIe siècle de l'ère chrétienne, un ouvrage égyptien qui contient la philosophie des gnostiques. C'est au Ve siècle qu'on fixe l'époque de la traduction, en langue égyptienne, des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Saint Jérôme a fait plusieurs fois mention de la langue égyptienne dans ses écrits; il rapporte que saint Paul, ermite, était également instruit dans les langues grecque et égyptienne; que saint Antoine ne parlait que l'égyptien; que le prêtre Chronius et le moine Isaac servirent quelquefois d'interprètes à ce saint, et qu'il avait écrit en égyptien plusieurs lettres adressées à des monastères de la haute Egypte, où l'on dit qu'elles furent longtemps conservées, et un savant moderne a publié deux fragments de ces mêmes lettres. Des faits non moins concluants que ceux-ci, en faveur de l'existence de la langue égyptienne, se produisent de siècle en siècle dans les écrits de l'Egypte chrétienne; et jusqu'à l'invasion des musulmans en Egypte, il fut d'un usage général, soit de réciter simultanément les litanies et autres prières dans les deux langues grecque et égyptienne, soit dans la célébration des offices, de lire en grec les leçons de l'Ecriture et de les expliquer aux fidèles en langue égyptienne. Il existe un grand nombre de manuscrits ascétiques ou théologiques en cette même langue, la plupart ont été publiés. Tous les livres théologiques aujourd'hui en usage parmi les Chrétiens égyptiens sont écrits dans les deux idiomes égyptien et arabe. L'Eglise chrétienne d'Egypte nous a conservé cette langue jusqu'au milieu du XVIIe siècle, et le P. Vansleb, voyageant à cette époque dans le Levant, par l'ordre de Louis XIV, a vu le prêtre chrétien qui, le dernier de tous, a eu quelque usage de la langue égyptienne. Bien peu d'idiomes ont eu comme elle une durée constante de quatre mille ans au moins.

Il résulte naturellement de ce qui vient d'être dit, que nous considérons la langue vulgairement nommée *cophte* comme identique avec la langue *égyptienne* (361). Nul

(360) Nous avons voulu présenter, en tête de cet article, l'opinion de notre illustre Champollion, dont le nom est si intimement lié aux plus beaux progrès des études égyptiennes; nous aurons à apporter plusieurs restrictions à cette opinion, ainsi qu'on le verra plus loin.

361) Les mots égyptiens écrits en caractères hiéroglyphiques, sur les monuments les plus antiques de Thèbes, et en caractères grecs dans les livres coptes, ont une valeur identique, et ils ne se distinguent, en général, que par l'absence de certaines voyelles médiales, omises, selon la méthode

Digitized by Google

doute, en effet, ne pouvait en ce point s'élever dans l'esprit des hommes sensés après les preuves évidentes qu'ont réunies, en faveur de cette identité, l'abbé Renaudot, Jablonski, l'abbé Barthélemy, et, de nos jours, MM. S. de Sacy et Quatremère. Une masse nouvelle de témoignages semblables résulte des travaux de Champollion le jeune, sur les monuments existants de l'ancienne Egypte, et du très-grand nombre d'exemples employés dans sa *Grammaire égyptienne*. Les textes antiques en caractères hiéroglyphiques y étant transcrits signe par signe, d'après son alphabet, en caractères cophtes, ils produisent une foule de mots et de phrases régulières de la langue cophte qui, se trouvant ainsi exister sur les plus anciens monuments de l'Egypte, ne peut être que la langue égyptienne elle-même, et non-seulement les mots et les phrases prouvent avec toute évidence cette identité et cette unité de deux idiomes qui n'ont de différent que le nom, mais elles ressortent surtout des éléments mêmes du langage, de ses plus intimes parties constituantes, des articles, des pronoms, des prépositions, etc., qui sont écrits dans la langue cophte en signes de l'alphabet grec, comme ils sont écrits, de toute antiquité, en signes sacrés dans la langue égyptienne des monuments. Il serait superflu de chercher sur ce point de plus manifestes témoignages. La langue cophte est donc la langue égyptienne; c'est toujours le même idiome à toutes les époques de son existence; mais cette existence se divise en deux périodes inégales, pendant lesquelles on usa successivement de deux écritures différentes pour écrire cette même langue : d'abord des signes antiques et primitifs nommés *hiéroglyphes*, et ensuite des signes mêmes de l'alphabet grec, augmenté de quelques signes de l'ancien alphabet populaire égyptien, de sorte que la langue cophte n'est plus autre chose que la langue égyptienne même, écrite avec les signes grecs au lieu de l'être avec les signes hiéroglyphes. La langue allemande, écrite avec les caractères gothiques ou avec les caractères romains, n'en est pas moins toujours la langue allemande.

La constitution grammaticale de la langue égyptienne était propre à la préserver de la corruption et de la décadence; mais elle ne pouvait prévenir absolument l'introduction, dans l'idiome écrit et parlé, des mots tirés de la langue des peuples étrangers fréquentés par les Egyptiens; et c'est un des caractères de la langue égyptienne à sa seconde période, que d'accepter des mots exotiques composés de toutes pièces, radical, préposition et désinence, et de les employer sans les soumettre à ses propres règles. Les mots grecs surtout s'y introduisirent sous l'influence de l'autorité grecque; les termes de l'administration nouvelle furent acceptés avec le pouvoir qu'ils désignaient; les noms des mois macédoniens furent employés dans les dates de quelques dédicaces de temples élevés durant le règne des Ptolémées. Un mot grec est écrit en caractères égyptiens dans la partie intermédiaire du monument de Rosette. Avec la religion chrétienne se répandirent une foule d'idées nouvelles, pour lesquelles il fallut des mots nouveaux, et ce fut la langue des prédicateurs de la foi chrétienne qui dut les fournir. Ces mêmes mots et une foule d'autres s'introduisirent dans les traductions égyptiennes des nouveaux livres religieux qui étaient en grec, soit parce que la langue égyptienne n'avait pas de mot pour exprimer une idée semblable, soit parce que le traducteur n'entendait pas complétement le mot grec, ou ne voulant pas prendre le temps d'en chercher l'expression absolue, transcrivait ce mot grec dans sa version égyptienne. Il arriva donc à la langue égyptienne de subir une double influence grecque, d'abord lorsqu'elle adopta, par nécessité, un grand nombre de locutions grecques, et ensuite lorsque les signes de l'alphabet grec furent substitués à ses signes hiéroglyphiques. Ce sont ces deux influences réunies qui peuvent servir à constater l'état présent de la langue cophte, qui n'en sera pas moins la langue égyptienne écrite avec les lettres de l'alphabet grec et ayant adopté un certain nombre de mots de la langue grecque, sans presque perdre d'aucun de ces mots grecs, les équivalents égyptiens; de sorte que, en définitive, les dénominations de la langue égyptienne et de la langue cophte n'indiquent que deux époques, l'une primitive et l'autre secondaire, d'un seul et même idiome.

La haute antiquité de son origine et de son usage sur des monuments publics excite la plus vive curiosité, et l'esprit doit se complaire à rechercher et à reconnaître le procédé employé par le génie humain, dans ces temps considérés comme primitifs, pour la formation du langage, et comment la pensée sut se produire oralement par des signes systématiquement ordonnés; comment enfin se manifestèrent ces deux créations jusque-là inouïes, cette première logique de la langue, cette première grammaire de la pensée, sublimes révélations de l'intelligence humaine dans sa toute-puissance.

Exposons sommairement les faits généraux de la constitution de la langue égyptienne, telle qu'elle est connue dans la primitive antiquité.

La langue égyptienne est monosyllabique dans ses mots primitifs. Ce principe ne souffre absolument aucune exception; et l'on peut dire avec certitude que tout mot de

sémitique, dans l'orthographe primitive. Adelung et Vater, dans le *Mithridates*, avancent que la première introduction des mots grecs dans l'Egyptien remonte au VIIe siècle avant notre ère, c'est-à-dire à Psammétichus, qui, contrairement aux anciens usages de l'Egypte, accueillit, comme on sait, les étrangers et notamment une foule de Grecs de l'Asie Mineure, qui composèrent même en grande partie ses armées.

Digitized by Google

plus d'une syllabe est un mot *dérivé* ou bien un mot *composé*.

De ces mots *primitifs* ou *racines* se forment, par *dérivation* ou par *composition*, une foule de mots employés pour présenter, sous divers aspects qui les modifient, l'*idée* dont le primitif est, par convention, le signe représentatif.

Les *dérivés* naissent de la racine d'après des règles uniformes et constantes.

Ces règles sont fixes et limitées; chacune d'elles apporte une modification différente à l'idée que représente la racine; et chaque racine subit un nombre plus ou moins grand de ces *modifications*, selon que l'idée dont elle est le signe peut s'y prêter plus ou moins.

Des mots formés de la racine par dérivation deviennent eux-mêmes *primitifs* relativement à d'autres mots auxquels ils donnent naissance d'après les mêmes principes; on peut les appeler *racines secondaires*.

L'union de deux ou de plusieurs racines primitives ou secondaires forme les mots *composés*.

Les mots composés se partagent en deux classes distinctes : 1° ceux qui sont formés par la combinaison de deux racines primitives ou secondaires indifféremment; 2° ceux qui résultent de la réunion d'une racine quelconque à un certain nombre d'autres racines qui entrent constamment dans la formation des *mots composés*, en modifiant d'une manière uniforme les idées exprimées par les racines avec lesquelles on les combine.

Des mots composés, des deux classes, peuvent être considérés comme *primitifs* par rapport à plusieurs autres mots qui *en dérivent* d'après les principes communs aux racines primitives et secondaires. On peut considérer tous ces mots composés comme des *racines composées*.

Les dérivés des racines primitives, secondaires et *composées*, forment des *mots composés* en se combinant entre eux indifféremment.

Ces principes généraux sont puisés dans la nature même de la langue égyptienne. Ils donnent une idée claire et précise de la marche qu'on a suivie dans la combinaison des éléments qui la composent.

Le sens d'un mot-racine monosyllabique employé d'après ces principes, et modifié dans ses expressions autant que le permet l'idée dont il est le signe, peut subir quarante-deux transformations exprimant autant de modifications régulières de cette idée racine.

Le sens de chaque monosyllabe ou mot primitif est en effet changé par l'addition d'autres monosyllabes, signes constants des genres, des nombres, des personnes, des modes et des temps. Ces marques distinctives, qui font successivement passer le radical à l'état de nom commun, de nom abstrait; de nom d'action, d'adjectif privatif, d'adjectif intensitif, de participe, de verbe actif, négatif et transitif, se placent toujours en augmentant, et les modifications grammaticales ne s'opèrent que fort rarement par le moyen des désinences ou des terminaisons.

La langue égyptienne se prête avec une admirable facilité à la formation des mots composés, et joint à cet avantage celui d'une extrême clarté, les formes et les mots déterminatifs y étant très-multipliés.

La construction ou *syntaxe* est dans l'ordre logique comme dans la langue française, en tenant compte toutefois des monosyllabes qui établissent le rapport des mots de la proposition entre eux, et qui sont soumis aux règles que nous venons d'indiquer.

Cette langue a un certain nombre de mots communs à l'hébreu et à l'arabe; ils sont dus aux rapports suivis qui ont toujours existé entre ces peuples dès les plus anciennes époques; mais la grande masse des mots et toute la grammaire diffèrent essentiellement de ces deux autres idiomes et de leurs analogues.

On doit faire remarquer aussi que la langue égyptienne renferme un grand nombre de mots formés par onomatopée.

Nous ne pouvons nous dispenser de présenter ici quelques traits saillants de la langue égyptienne; ils nous paraissent propres d'abord à prouver l'originalité de cet idiome, et ensuite à expliquer quelques-uns de ses plus curieux procédés : ce sont là des éléments essentiels de l'état philosophique d'une langue.

Comme toutes celles qui sont primitives, la langue égyptienne procède par *imitation*, en attachant un son plutôt qu'un autre à l'expression d'une idée donnée, comme si ce son était imitatif de l'idée même. Ainsi, dans l'Egypte, le nom de la plupart des animaux n'est que l'imitation approximative, selon notre oreille, du cri propre à chaque animal. Elle nommait donc l'âne *iô*, le lion *mouï*, le bœuf *èhé*, la grenouille *crour*, le chat *chaou*, le porc *rir*, la huppe *pétépép*, le serpent *hfo*, *hof*.

De même des objets inanimés ou des manières d'être physiques ne furent pas oralement représentés par des sons arbitraires; il y avait encore *imitation* dans *sensen*, signifiant sonner, rendre un son; *thophtheph*, cracher; *ouodjouedj*, mâcher; *kim* frapper; *kemkem*, sistre, instrument de percussion; *kremrem*, bruit; *kradjradj*, grincer les dents; *teltel*, tomber goutte à goutte; *shckelkil*, sonnette; *omk*, avaler; *rodjredj*, frotter, polir; *kherkher*, ronfler; *nef nifé*, souffler.

Mais ces moyens *d'imitation* furent bientôt épuisés dans la langue égyptienne; on chercha alors des *similitudes*, et, par le choix de sons doux, rapides, durs, on rappelait des objets dont les qualités physiques paraissaient analogues à ces mêmes sons; c'est ainsi qu'on exprimait en égyptien par *sousou*, un instant très-rapide; par *ouô*, voix; par *chouchou*, flatter, louer, caresser; par *bridj*, éclairer; par *cherchôr*, détruire; par *lali*, *loulai*, se réjouir.

Enfin, on en vint aux *assimilations*, toutes tirées de l'ordre *physique* seul, quand il fallut exprimer les idées *abstraites* et les objets

Digitized by Google

intellectuels. En voici de curieux exemples fournis par un seul mot, *hèt*, qui signifie *cœur*, et par suite *esprit*, *intelligence*, comprenant l'idée de la plupart des qualifications morales, et s'exprimant par les modifications grammaticales de ce mot radical *hèt*. Les Égyptiens disent donc *hètchèm*, qui signifie à la lettre petit cœur, et exprime l'idée craintif, lâche; *harchihèt*, cœur pesant ou bien lent de cœur, c'est-à-dire patient; *ssacihèt*, cœur haut ou haut de cœur, orgueilleux; *ssab hèt*, cœur débile ou débile de cœur, timide; *hèt nascht*, cœur dur, inclément; *hètsnaou*, ayant deux cœurs, indécis; *tam-hèt*, cœur fermé, fermé de cœur, obstiné; *ouômhèt*, mangeant son cœur, repentant; *athètou at-hèt*, sans cœur, insensé. Et avec ces mêmes mots qualificatifs, par la simple addition du monosyllabe *mèt*, qui signifie attribution, on formait les noms abstraits *mèt-hèt-schem*, l'attribution d'avoir le cœur petit, c'est-à-dire la patience, la longanimité.

Enfin, une foule de verbes égyptiens se sont formés de ce même mot *hèt*, cœur, pour exprimer par des similitudes, tirées de l'ordre physique, des actions ou des manières d'être purement intellectuelles ; en voici quelques exemples : *Ei hèt*, qui signifie proprement sentir venir son cœur, exprime les idées rêver, réfléchir; *thôt-hèt*, mêler le cœur, tempérer, persuader; *ka-hèt*, placer son cœur, se confier; *ti-hèt*, donner son cœur, observer, examiner; *djem-hèt*, trouver de cœur, savoir, *meh-hèt*, remplir le cœur, satisfaire, contenter. On voit par ces exemples quelle variété d'idées expriment les modifications grammaticales du mot radical *hèt*, cœur. Il en est de même d'une foule d'autres mots primitifs, et c'est ainsi que de, *tot*, main, on a fait *titot*, donner la main, aider ; *hitot*, jeter la main. D'autres mots d'acception physique ont aussi servi à exprimer des idées métaphysiques; *apdjir*, étymologiquement, rechercheur des mouches, c'est-à-dire avare; *djerbal*, œil pointu, impudent; *djacebal*, œil levé audacieux ; *balhèt*, cœur dans l'œil, ingénu, naïf; *elekscha*, retirer le nez, se moquer; *naschtmakh*, cou dur, obstiné.

Tous ces mots nous révèlent les véritables procédés de formation de la langue égyptienne, et en même temps son originalité, faits d'un haut intérêt à l'égard de nos modernes idiomes, qui sont de dernière formation, semblables en cela aux roches venues après les grandes révolutions de la terre, et qui sont formées d'irrégulières agglomérations des restes dispersés des roches primitives.

Du reste, on remarque, dès une assez haute antiquité, quelque différence dans la manière de prononcer cette même langue égyptienne dans les différentes provinces du pays; ces différences furent constatées, et servent à caractériser trois dialectes principaux, le thébain, ou de la haute Egypte, le memphitique, ou de la moyenne et de la basse Egypte, et le baschmourique, ou du Fagoum, l'ancienne province de Baschmour; les deux premiers sont communément nommés par les modernes dialectes *sâidi* et *bahhiri*. Le plus ancien des trois dialectes est le saïdique ou thébain, qui fut le fond même de la langue égyptienne. Le memphitique vint après, mais très-anciennement sans nul doute. Le dialecte baschmourique tenait à la fois du memphitique et du thébain, et le Fayoum, nommé Baschmour, est une province intermédiaire à l'égard des provinces de Thèbes et de Memphis. Ces dialectes étaient caractérisés par quelques permutations de consonnes de l'un à l'autre; le *p* thébain devenait *ph* dans le memphitique; *k* et *t* thébain étaient *ch* et *th* en memphitique; *r* de l'un et de l'autre devenait *l* dans le dialecte de baschmour; les voyelles, vagues de leur nature, se permutaient avec plus de facilité encore. On verra plus bas comment une seule écriture représenta cependant ces trois manières différentes d'orthographier un mot, et c'est ainsi qu'à chaque observation nouvelle l'Egypte nous montre une preuve de plus de l'intelligence laborieuse qui présida à toutes ses institutions.

Telle fut cette langue à son époque *primitive ;* à l'époque *secondaire*, quand elle se nomma *langue cophte*, dans l'Egypte devenue chrétienne, elle était encore la même, mais elle avait admis un grand nombre de mots grecs et arabes, et quelques mots latins employés concurremment avec les mots égyptiens exprimant les mêmes idées, et dont l'introduction était l'effet des longs et intimes rapports qui s'établirent entre cette nation et ses dominateurs successifs, les Grecs, les Romains et les Arabes. Mais la grammaire de cette langue ne subit pas de notable changement ; de sorte que la phrase d'un manuscrit cophte des derniers siècles sera logiquement construite comme le fut la phrase correspondante sur un monument des temps antérieurs à Sésostris. Il n'y aura de différents que les mots étrangers qui se seront introduits dans cette phrase cophte, et qui sont les synonymes exacts des mots égyptiens restés néanmoins dans le langage.

Du reste, il existe des grammaires de l'idiome cophte, composées soit par des Cophtes mêmes, soit par des savants d'Europe, et des dictionnaires ou plutôt des nomenclatures de mots dont l'ordre a été déterminé par la nature de l'écriture figurée de l'ancienne Egypte, antérieure à l'alphabet cophte, et aux ouvrages indiqués plus haut, comme écrits en cophte, nous n'avons à ajouter qu'une collection d'hymnes chrétiennes en strophes et en vers rimés, et un recueil de recettes médicales contre les maladies les plus communes en Egypte.

A l'ancienne Egypte aussi nous pouvons attribuer la culture de la langue en ce qui pouvait s'approprier et servir aux dons de l'esprit, comme à l'expression des passions de l'âme. Une chanson rustique est écrite dans un tableau à la suite d'une scène peinte d'agriculture, et dans cette chanson, comme dans les strophes chrétiennes, c'est toujours la langue égyptienne qui se montre dans les deux époques que nous avons déjà signa-

Digitized by Google

lées, et dans les productions d'une seconde période, avec l'empreinte non équivoque des influences qu'elle avait subies.

Ce fut plus qu'une influence, ce fut une révolution réelle par ses effets, à la fois politique et religieuse, que la langue égyptienne eut à éprouver, quand au système des signes par lesquels elle s'était exprimée pendant toute la durée de sa longue prospérité, on substitua un système graphique tout nouveau, quand l'écriture hiéroglyphique fut remplacée par l'alphabet cophte. Une science habile et profonde inventa ce moyen puissant d'élever entre l'ancienne et la nouvelle Egypte cette impénétrable barrière de l'ignorance des temps anciens, afin que les opinions, les souvenirs et la gloire en fussent complétement effacés dans l'esprit des nouveaux citoyens. Les nombreux témoignages écrits qui en subsistaient dans tous les lieux étaient pour eux illisibles : aussi, peu de nations ont été plus complétement étrangères à leurs propres origines, à leur primitive illustration. La destruction, d'autorité impériale, des livres qui renfermaient l'histoire et les doctrines des ancêtres, et l'introduction d'un alphabet nouveau, qui fit perdre complétement la connaissance de l'ancien, opérèrent cette monstruosité politique, et il a fallu quinze siècles pour en faire cesser, dans l'intérêt des sciences, les effets trop longtemps destructeurs.

Ce grand fait de l'histoire de l'Egypte peut être considéré sous deux aspects principaux : 1° l'état ancien du système graphique ou des écritures usitées dans l'ancienne Egypte; 2° la cause, l'époque et l'effet de l'introduction du nouveau.

L'exposé, même très-sommaire, des règles de l'ancien système graphique égyptien intéressera à un très-haut degré par la singularité de sa théorie, qui est absolument étrangère à nos idées comme à nos pratiques usuelles. Rien n'est plus commun, dans les sociétés modernes, que l'usage de l'écriture composée d'un très-petit nombre de signes suffisant pour représenter aux yeux et rappeler à l'esprit tous les *sons* de la langue, et, par leurs combinaisons diverses, tous ses *mots*, toutes ses *phrases* et toutes les *idées* de ceux qui la parlent; mais rien n'est plus rare que l'examen analytique de l'origine, de la formation et des règles de cette écriture, et que l'appréciation du laps de temps et des efforts inouïs de l'intelligence humaine pour arriver à cette théorie, si simple, si exacte de l'écriture *alphabétique*, institution d'une utilité sans égale, l'auxiliaire indispensable de la civilisation, et qui fut, à l'exclusion de tout autre, le plus fidèle courtier de l'intelligence. Du reste, ce qui va être dit de l'invention et du premier usage de l'écriture chez les Egyptiens, s'appliquera directement à tous les peuples qui furent inventeurs aussi des mêmes choses; car, en de telles matières, l'esprit humain est incapable de deux bonnes inventions à la fois.

L'ancienne écriture égyptienne est généralement connue sous le nom d'*écriture hiéroglyphique*, composée de *signes* nommés *hiéroglyphes*, et qui sont en effet, comme le dit l'étymologie, des *caractères sacrés sculptés*. Ces signes n'ont pas une expression uniforme, et les différences, qui les divisent en trois classes, indiquent très-vraisemblablement l'origine et le perfectionnement successif du système graphique tel qu'il est aujourd'hui constitué. Ce qui s'est passé presque sous nos yeux, parmi les peuples du Nouveau-Monde, nous révèle plus vraisemblablement encore ce qui se passa dans l'ancien, et en Egypte comme ailleurs, quand l'idée d'écrire se révéla à l'homme.

1° Les objets matériels frappèrent ses regards; il reconnut leurs formes, et quand il voulut conserver ou transmettre le souvenir d'un de ces objets, il en traça la figure, et ce tracé fut un caractère d'écriture, caractère purement figuratif, peignant directement l'objet et non pas indirectement l'*idée* de ce même objet, toutefois sans indication de temps ni de lieu; c'est à ce point que sont parvenus et que se sont arrêtés les peuples de l'Océanie.

2° L'insuffisance de ce premier moyen dut se faire sentir bientôt; en traçant la figure d'un homme, on n'indiquait pas un individu en particulier; il en était de même des figures des lieux. Le besoin de distinctions individuelles créa l'usage d'une autre sorte de signes dont chacun devint particulier à un homme ou à un lieu : ces signes furent pris ou des qualités physiques des individus ou d'assimilations à des objets matériels, et comme ces signes étaient plus proprement figuratifs, ils ne furent que des symboles, et on les nomma pour cette raison caractères *tropiques* ou *symboliques*, signes auxiliaires des caractères figuratifs, et employés simultanément avec eux. C'est là que sont arrivés les Mexicains, et ils ne sont pas allés au delà. Il nous est parvenu des listes d'individus et des listes de noms de lieux en écriture mexicaine; chaque individu est désigné par une tête humaine, signe *figuratif*, et auprès de sa bouche est tracé un objet choisi ou dans la nature ou dans l'industrie humaine, et qui était un signe *symbolique*, de sorte que l'on voit clairement que les individus s'appelaient le Serpent, le Loup, la Tortue, la Table, le Bâton, et les villes, dont un carré était le signe *figuratif*, et un serpent, un poisson le signe *symbolique*, se nommaient la ville du Serpent, la ville du Poisson, etc.

3° De la représentation de ces objets physiques à l'expression des idées métaphysiques, le pas à faire était immense : les peuples de l'ancien monde le franchirent; ils exprimèrent par des signes écrits les idées, *Dieu*, *âme*, et celles des passions humaines; mais ces signes furent arbitraires et conventionnels en quelque sorte, quoique tirés d'analogies plus ou moins vraies entre le monde physique et le monde moral; le lion fut pris comme l'expression de l'idée *force*. Cette nouvelle espèce de signes, nommés

Digitized by Google

énigmatiques et ajoutés aux deux premières classes, les figuratifs et les symboliques, furent inventés et employés par les Egyptiens et par les Chinois, et le système d'écriture qui résultait de ces trois éléments était entièrement *idéographique*, c'est-à-dire composé de signes qui exprimaient directement *l'idée des objets*, et non pas les *sons des mots* qui désignaient ces mêmes objets. Ce genre d'écriture était aussi une peinture, puisque la fidélité de leur expression dépendait de la fidélité du tracé de chacun d'eux, qui devait être un portrait.

4° Ce système d'écriture pouvait suffire aux usages du peuple qui, l'ayant imaginé, en possédait complétement la théorie et la pratique, mais seulement tant qu'il n'eut pas besoin de rendre son écriture intelligible à des sociétés ou à des individus étrangers. Mais dès que ce besoin se fut manifesté et qu'il fallut seulement écrire le nom d'un seul individu étranger à ce peuple, les signes figuratifs, symboliques ou tropiques, ne suffisaient plus, parce que le nom de l'individu étranger, n'ayant aucun sens dans la langue du peuple qui voulait l'écrire et ne lui présentant ainsi aucune *idée*, ce nom ne pouvait pas être écrit par des signes qui n'exprimaient pas les idées.

On s'arrêta donc, on ne sait comment, aux *sons* qui formaient ce même nom, et on comprit en même temps de quelle utilité seraient des signes qui exprimeraient ces mêmes sons : nouveau et dernier progrès dans l'art graphique, et qui en fut le plus ingénieux perfectionnement, si régulièrement favorisé par la nature des langues de ce temps-là, qui étaient généralement formées de mots et de racines d'une seule syllabe. On introduisit donc dans l'usage les signes des sons, signes généralement nommés *phonétiques*, et dont le choix ne fut pas difficile, puisqu'on n'eut qu'à choisir dans les signes figurés, pour chaque syllabe à exprimer phonétiquement, le signe représentant un objet dont le nom dans la langue était cette syllabe même : ainsi le disque du soleil exprima la syllabe *re*, parce que cette syllabe était le nom du soleil, et ainsi de suite. Les Chinois arrivèrent à ce procédé *syllabique*, et ils l'ont conservé sans progrès jusqu'à nos jours, pour écrire les noms et les mots étrangers à leur langue. Les Egyptiens parvinrent par cette même voie à un véritable système *alphabétique*, et l'introduisirent dans leur système d'écriture sans changer la nature de leurs signes figurés.

Nous allons dire en quoi consistaient le système ancien de l'écriture égyptienne, la diversité de ses éléments, leur mode de combinaison, et les modifications dans la forme des signes seulement, que le temps et les besoins sociaux y firent introduire. Nous prions aussi le lecteur attentif d'éviter toute confusion des deux idées, si différentes d'ailleurs, que représentent ces deux mots *écriture* et *langue;* dans la langue le mot parlé était le signe direct de l'idée, et dans l'écriture le mot phonétique écrit n'était que le signe direct du mot parlé, et ainsi le signe indirect de l'idée.

Dans le système d'écriture hiéroglyphique des Égyptiens on doit principalement considérer deux choses :

A. La forme matérielle des signes qui constitue trois espèces de caractères nommés : 1. *Hiéroglyphiques* (362); 2. *hiératiques;* 3. *démotiques.*

B. La valeur ou expression particulière de chaque signe, laquelle constitue trois espèces de signes, qui sont : *Figuratifs, symboliques, phonétiques.*

A. 1. L'écriture *hiéroglyphique* proprement dite est celle qui se compose de signes représentant des objets du monde physique, animaux, plantes, figures de géométrie, etc., etc., dont le tracé est ou simplement linéaire, ou bien entièrement terminé, et même colorié, selon l'importance du monument qui porte l'inscription, ou selon l'habileté du sculpteur. Le nombre de ces signes différents est d'environ huit cents.

A. 2. L'écriture *hiératique* est une véritable *tachygraphie* de la précédente. Les signes de l'écriture hiéroglyphique ne pouvant être convenablement tracés qu'avec la connaissance du dessin, et cette connaissance ne pouvant être universelle, on créa en faveur de ceux qui ne l'avaient point, un système d'écriture abrégé, dont les signes pouvaient être facilement exécutés; mais ce système ne fut point arbitraire, chaque signe *hiératique* ne fut qu'un abrégé d'un signe *hiéroglyphique;* au lieu de la figure entière du lion couché, par exemple, on exprima la silhouette de la partie postérieure, et cet abrégé du lion conservait dans l'écriture la même valeur que sa figure entière. Ainsi, l'écriture *hiératique* était composée du *même nombre* de signes que l'écriture *hiéroglyphique*, dont elle était une abréviation à l'égard de la forme des signes seulement, et cet abrégé des signes avait la même valeur que les signes entiers.

A. 3. L'écriture *démotique* (ou populaire, ou épistolographique) se composait des mêmes signes que l'écriture *hiératique;* c'était aussi une abréviation des signes *hiéroglyphiques*, et conservant encore la même valeur; seulement, le *nombre* des caractères de l'écriture démotique, employés pour les usages ordinaires de la vie, était *moindre.*

On voit donc que les *trois* sortes d'écriture usitées simultanément en Egypte n'en formaient réellement qu'une seule en théorie, et que, pour la pratique seulement, on avait adopté une tachygraphie des signes primitifs, imitation fidèle des objets naturels reproduits par le dessin ou par la peinture. Ces trois sortes d'écriture étaient d'un usage général; toutefois, la première, l'écriture hiéroglyphique, était seule employée pour les monuments publics : mais les plus humbles ouvriers s'en servaient pour les plus

(362) Soigneusement dessinés, ou sculptés et coloriés, ou simplement linéaires ou silhouettes.

Digitized by Google

communs usages. Comme on le voit par les ustensiles et les instruments des plus vulgaires professions, ce qui, soit dit en passant, contredit tant d'assertions hasardées sur les prétendus mystères de cette écriture, dont les prêtres égyptiens avaient fait un moyen d'ignorance et d'oppression pour la population égyptienne. La deuxième espèce, l'écriture hiératique ou sacerdotale, était plus particulièrement à l'usage des prêtres qui l'employaient dans tout ce qui dépendait de leurs attributions religieuses et judiciaires. La troisième espèce enfin, l'écriture populaire et la plus facile, la plus simple de toutes, servait à tous les usages que son nom même indique suffisamment. Clément d'Alexandrie dit que, parmi les Egyptiens, ceux qui reçoivent de l'instruction, apprennent d'abord l'écriture *démotique*, ensuite l'écriture *hiératique*, et ensuite l'écriture *hiéroglyphique;* c'est l'ordre inverse de leur invention, mais l'ordre direct quant à la facilité de leur étude. On trouve souvent les trois écritures employées à la fois dans le même manuscrit.

Quant à *l'expression* ou valeur graphique des signes, la théorie n'en est pas moins certaine que leur classification matérielle.

B. 1. Les signes *figuratifs* expriment tout simplement l'idée de l'objet dont ils reproduisent les formes; l'idée d'un cheval, d'un lion, d'un obélisque, d'une stèle, d'une couronne, d'une chapelle, etc., etc., est exprimée graphiquement par la figure même de chacun de ces objets; le sens de ces caractères ne peut présenter aucune incertitude.

B. 2. Les signes *symboliques*, ou tropiques, ou énigmatiques, exprimaient une idée *métaphysique* par l'image d'un objet *physique* dont les qualités avaient une analogie, vraie selon les Egyptiens, directe ou indirecte, prochaine ou éloignée, selon eux encore, avec l'idée à exprimer. Cette sorte de caractère paraît avoir été particulièrement inventée et recherchée pour les idées abstraites, qui étaient du domaine de la religion, ou de la puissance royale si intimement liée avec le système religieux. L'*abeille* était le signe symbolique de l'idée roi; *des bras élevés*, de l'idée offrir et offrande; *un vase d'où l'eau s'épand*, la libation, etc., etc.

B. 3. Les signes *phonétiques* exprimaient les sons de la langue parlée, et avaient, dans l'écriture égyptienne, les mêmes fonctions que les lettres de l'alphabet dans la nôtre.

L'écriture hiéroglyphique diffère donc essentiellement de l'écriture généralement usitée de notre temps, en ce point capital qu'elle employait à la fois, dans le même texte, dans la même phrase et quelquefois dans le même mot, les trois sortes de caractères *figuratifs*, *symboliques* et *phonétiques*, tandis que nos écritures modernes, semblables en cela aux écritures des autres peuples de l'antiquité classique, n'emploient que les caractères *phonétiques*, c'est-à-dire alphabétiques, à l'exclusion de tous les autres.

Il n'en résultait néanmoins aucune confusion, la science de cette écriture étant générale dans le pays: et en supposant cette phrase, *Dieu a créé les hommes*, l'écriture hiéroglyphique l'exprimait très-clairement: 1° le mot *Dieu* par le caractère *symbolique* de l'idée Dieu; 2° *a créé* par les signes *phonétiques* représentatifs des lettres qui formaient le mot égyptien *créer*, précédé ou suivi des signes phonétiques *grammaticaux*, qui marquent que le mot radical *créer*, était à la troisième personne masculine du prétérit de l'indicatif de ce verbe; 3° *les hommes*, soit en écrivant phonétiquement ces deux mots selon les règles de la grammaire, soit en traçant le signe figuratif *homme* suivi de trois points, signe grammatical du pluriel; et il n'y avait point d'équivoque dans l'expression de ces signes, 1° parce que le premier, qui était *symbolique*, n'avait une valeur ni comme signe figuratif ni comme signe phonétique, 2° parce que le signe figuratif *homme*, qui termine la phrase, n'avait que ce même sens figuratif, 3° parce que les signes phonétiques intermédiaires exprimaient des sons qui formaient le mot indispensable à la clarté de la proposition; et malgré cette différence de signes, l'Egyptien qui lisait cette phrase écrite la prononçait comme si elle avait été entièrement écrite en signes alphabétiques.

La théorie de l'enseignement du système graphique égyptien n'offrait pas plus de difficultés: l'élève, averti de la nature des signes *figuratifs*, n'avait aucun effort d'intelligence à faire pour en retenir le sens. La science des signes *symboliques* était une affaire de nomenclature, il devait la mettre dans sa mémoire, et apprendre successivement la raison de ces assimilations de certaines figures à certaines idées : la connaissance de la nomenclature suffisait même au plus grand nombre.

Quant aux signes *phonétiques* ou alphabétiques, voici comment procéda l'Egypte pour les déterminer. Habituée à une écriture idéographique, peignant les idées et non les sons de la langue, elle ne pouvait s'élever du premier bond à la simplicité tout arbitraire de nos alphabets. Obligée de combiner la forme des nouveaux signes avec ceux dont elle avait déjà consacré l'usage par une longue pratique, elle ne renonça pas à la figure des objets naturels, elle en continua l'emploi, et décida seulement, après avoir analysé les syllabes de son langage et en avoir décomposé les sons jusqu'aux plus simples éléments, qui sont les lettres, que la figure d'un objet dont le *nom* dans la langue parlée commencerait par la voix A, serait dans l'écriture, le caractère A; que la figure d'un objet dont le *nom*, dans la langue parlée, commencerait par l'articulation B, serait dans l'écriture, le caractère B, et ainsi de suite. Dans l'écriture phonétique, l'aigle, qui se nommait *athôm* en égyptien, devint donc la lettre A; une cassolette, *berbe*, la lettre B; une main, *tot*, le T et le D; une hache, *kelebin*, le K et le C dur; un lion cou-

Digitized by Google

ché, *labo*, le L; une chouette, *mouladj*, le M; une bouche, *rô*, le R, etc., etc. Il résulta ainsi de ce premier principe, non pas que *tous* les objets dont le nom commençait par R, devinrent le signe graphique de cette lettre (il en serait né trop de confusion), mais que *quelques-uns* de ces objets seulement, les plus connus, les plus ordinaires, ceux dont la forme était le plus sûrement déterminée, et pouvait être le plus facilement transcrite, furent affectés d'autorité à représenter le son R, et ainsi des autres. Il y eut donc un certain nombre de signes *homophones*, ou exprimant le même son, dans l'alphabet écrit des Egyptiens, et cela était nécessaire dans une sorte d'écriture où la combinaison et l'arrangement matériel des signes étaient soumis à des règles dictées par la convenance de la décoration des monuments, dans un pays surtout où les murs de tous les édifices publics étaient couverts d'inscriptions servant d'explication aux tableaux sculptés qui rappelaient les grandes actions des rois ou les bienfaits des dieux du pays. Du reste le nombre des hiéroglyphes phonétiques ne s'élevait guère au delà de deux cents, et quelques-uns des alphabets européens ne contiennent pas un bien moindre nombre de sons ou de lettres. Toutefois, c'est cette espèce de caractère qui domine dans tous les textes hiéroglyphiques; ils s'y trouvent dans la proportion des deux tiers, le surplus appartenant par portions à peu près égales aux caractères figuratifs et aux caractères symboliques.

On comprend par là toute l'importance, pour les scènes historiques, de la découverte de l'alphabet des hiéroglyphes égyptiens. En disant comment on a réussi à la faire on dira aussi toute sa certitude.

On ne parvient à connaître une langue ou une écriture qu'on ignore qu'avec le secours d'un interprète; c'est un homme, ou un livre, ou un écrit quelconque. Cet interprète de l'ancienne Egypte fut trouvé en Egypte même par la France : c'est la célèbre inscription de Rosette, pierre de quelques pieds de hauteur et sur laquelle furent gravées trois inscriptions à la suite l'une de l'autre; la première, tronquée par le haut, en caractères *hiéroglyphiques*, la deuxième en caractères *démotiques*, et la troisième en *grec*. On sait par cette dernière qu'elle est la traduction même de ce qui précède : voilà donc l'interprète des hiéroglyphes égyptiens, qui manquait à l'érudition moderne. Cette traduction *grecque* d'un texte *égyptien* devait ouvrir une voie nouvelle. L'inscription de Rosette fut publiée et reçue avec empressement. Ce ne fut qu'après vingt ans et vingt essais sans résultat que la lumière jaillit de ce monument, et pour l'en tirer, il fallut s'arrêter aux données suivantes après avoir épuisé toutes les autres : 1° le texte grec prouve que l'inscription est un décret des prêtres de l'Egypte en l'honneur de Ptolémée Epiphane; 2° ce décret contient plusieurs fois le nom de ce roi et plusieurs autres noms propres; 3° on a pu traduire et écrire en égyptien toutes les *idées* exprimées dans le texte grec, mais les *noms propres grecs* n'exprimaient aucune idée en égyptien, ils n'ont pu être traduits; il a donc fallu *écrire* en caractères égyptiens les *sons* que forment ces noms propres dans le grec; 4° il doit donc y avoir dans l'inscription égyptienne de Rosette des signes hiéroglyphiques exprimant ces sons; il pourra donc aussi y avoir dans l'écriture hiéroglyphique des *signes phonétiques*, ou exprimant les sons et non pas les idées; 5° le texte égyptien présente un groupe de signes hiéroglyphiques, distingué par un encadrement elliptique qui l'entoure : ce groupe est répété plusieurs fois dans ce texte égyptien; le nom propre du roi Ptolémée était aussi répété plusieurs fois dans le texte grec : le groupe d'hiéroglyphes encadré peut donc être le nom de Ptolémée, et, dans cette supposition, les signes ainsi groupés écrivant ce nom en hiéroglyphes, ces signes sont *alphabétiques*, et le premier est un P, le second un T, etc. Voilà déjà plusieurs des hiéroglyphes retrouvés, et il ne reste qu'à compléter cet alphabet si désiré. 6° Bien des obstacles s'y opposent encore; le groupe encadré dans une ellipse ou *cartouche*, est le nom de Ptolémée, ou bien il ne l'est pas : dans le premier cas, il est nécessaire d'éprouver la vérité de ce premier résultat alphabétique sur d'autres noms propres écrits à la fois en hiéroglyphes et en grec et dans lequel se retrouvent toutes les lettres déjà reconnues ou supposées l'être, par le nom de Ptolémée. L'inscription grecque de Rosette contient plusieurs autres noms propres vers son commencement; mais le texte hiéroglyphique étant tronqué vers ce point, nous sommes privés de ce genre de comparaison. Il n'y avait donc rien de rigoureusement certain jusque-là dans le résultat de tant de recherches, et le temps seul pouvait mettre fin à tant d'incertitudes : il ne refusa pas ce grand bienfait aux lettres et à l'histoire. 6° L'infortuné Belzoni découvrit à Philœ un cippe portant une inscription grecque, et un petit obélisque portant aussi une inscription hiéroglyphique : on reconnut que le cippe et l'obélisque formaient un seul et même monument; ce point capital fut publiquement constaté : l'inscription grecque nommait aussi un roi Ptolémée, une reine Cléopâtre, et l'on remarquait dans l'inscription hiéroglyphique, au lieu même où devait se trouver le nom du roi Ptolémée, le *même groupe encadré* que, dans l'inscription de Rosette, on avait supposé être le mot *Ptolémée;* ce premier résultat tiré de l'inscription de Rosette était donc pleinement confirmé; on avait donc avec certitude le nom du roi grec Ptolémée écrit en hiéroglyphes; dès lors le groupe d'hiéroglyphes encadrés qui sur l'obélisque suivait le nom de ce roi, ne pouvait être que le nom de la reine Cléopâtre, et le premier signe du mot Ptolémée P, se trouva en effet le cinquième de celui de Cléopâtre; le deuxième de l'un, le T le septième de l'autre; le quatrième du

Digitized by Google

premier, le L était bien le deuxième du second : le nombre des signes reconnus s'accrut donc de tous ceux qui composaient le nom de Cléopâtre, et on eut la moitié de l'alphabet. Et une fois que les groupes d'hiéroglyphes encadrés, ou cartouches, eurent été reconnus pour des noms de rois et de reines ainsi distingués par l'étiquette, et ces cartouches étant nombreux sur les monuments, l'alphabet fut sans peine complété, et la découverte la plus désirée et la plus inespérée depuis la renaissance des lettres était enfin accomplie. Tel fut le résultat des recherches de Champollion le jeune ; la suite de ses investigations analytiques et la persévérance qui les caractérisa ont fait le reste : les mystères de l'ancienne Egypte ont été ainsi dévoilés ; les applaudissements du monde savant ont été la récompense d'un dévouement qui ne se démentit pas un seul instant pendant vingt-cinq années, et une mort soudaine et prématurée en a consacré les immortels résultats.

Il nous resterait à exposer les principes généraux de la *grammaire de cette écriture*, si l'on peut ainsi parler, ou du moins à indiquer quelques-uns de ses procédés les plus singuliers, comme étant tout à fait étrangers à nos procédés graphiques si simples, si analogues à nos habitudes sociales qui n'admettent que peu d'inscriptions sur nos monuments publics et qui les excluent de leur décoration ; mais cette grammaire est déjà publiée, et il nous sera permis de nous borner à l'indiquer au lecteur.

Nous pourrions aussi considérer l'influence du procédé phonétique égyptien sur la création et l'introduction, parmi les peuples de l'antiquité secondaire, de l'usage de l'alphabet pour leur écriture, et comment ces alphabets, tels que nous les connaissons, pourraient, d'après leur constitution particulière et différente, être classés généalogiquement, si on peut le dire, en alphabets de seconde et de troisième formation, et tous les alphabets de l'Europe ancienne et moderne sont de cette troisième classe; mais cet examen d'un intérêt général dans l'étude critique de la philosophie des langues et de l'écriture, ne se rattache pas assez particulièrement au sujet de notre précis, et nous n'ajouterons plus que quelques mots sur l'antiquité de l'usage de l'écriture en Egypte.

L'antiquité grecque et romaine, Platon, Tacite, Pline, Plutarque, Diodore de Sicile et Varron font honneur à l'Egypte de l'invention de l'écriture alphabétique. La critique moderne a reconnu par l'étude des monuments, qu'aucun peuple de l'ancien monde ne pouvait à cet égard infirmer ce jugement consacré par l'autorité des siècles. L'examen des plus anciens alphabets connus prouverait peut-être aussi, quant à leur constitution même, l'imitation d'un type primitif qu'on n'a encore retrouvé que dans l'antique Egypte, et il y aurait là quelques données importantes pour l'histoire des origines de quelques peuples morts ou vivants. On peut donc assurer que l'Egypte arriva très-anciennement au complément réel de son système graphique, à l'alphabet. Mais les causes et l'époque de ce perfectionnement mémorable nous sont absolument inconnues : est-il le résultat des efforts de la philosophie égyptienne?... n'est-ce qu'une transmission faite à l'Egypte par un peuple qui l'aurait précédée dans les voies de la civilisation?... L'esprit se confond dans l'examen de telles questions, où se manifestent une antiquité incontestablement supérieure à tous les temps historiques de l'Occident et un perfectionnement de système graphique pour l'écriture, de système grammatical pour la langue, que les principes de l'idéologie moderne n'ont ni dépassé ni prévu. Résultat bien singulier de l'autorité des faits les plus avérés! Quand on construisit les pyramides de Memphis, aux anciens règnes des premières dynasties, l'usage de l'écriture était inconnu, on n'en trouve aucune trace sur les pyramides royales; et au XXIIIe siècle avant l'ère chrétienne, au temps de la XVIe dynastie, le système graphique tout entier était employé pour orner les monuments publics contemporains d'inscriptions historiques ou religieuses; et alors déjà le système graphique est le même que pour les siècles des Sésostris, des Ptolémées et des Césars, et le système grammatical du langage a les mêmes principes généraux qu'aux temps des ermites chrétiens de la Thébaïde. On sait donc tout sur la civilisation égyptienne, à l'exception de son origine et de ses commencements. La France n'a retrouvé dans les sables du désert que la magnificence des Pharaons, le temps lui a ravi leur berceau.

Pendant une longue succession de règnes et d'événements il ne se fit dans l'écriture égyptienne aucune variation notable. Ce n'est pas cependant que l'Egypte ignorât l'existence des langues et des systèmes d'écriture particuliers à d'autres peuples, et qui différaient entièrement de ceux qu'elle avait adoptés : et quoiqu'il ne nous soit pas donné de connaître complétement les usages, en ces graves matières, des nations civilisées contemporaines de la haute splendeur de l'Egypte, quelques faits avérés suffisent toutefois pour nous démontrer ces différences. Le patriarche Joseph ne parla d'abord à ses frères que par le secours d'un interprète qui connaissait à la fois la langue de Jacob et celle des Egyptiens. La variété des écritures devait être connue aussi bien que la variété des idiomes; deux papyrus écrits en phénicien ont été trouvés parmi des papyrus égyptiens dans un tombeau de la Thébaïde; et l'on n'a pas appris que les invasions éthiopiennes aient, à cet égard, rien introduit de nouveau en Egypte. Sous les Perses, l'écriture et la langue des monuments et celles des contrats particuliers furent les mêmes que du temps des Pharaons; les Perses y laissèrent cependant quelques traces d'écriture en caractères cunéiformes. Durant la domination des Grecs, les usages égyptiens ne subirent en ce point aucune

Digitized by Google

modification, la langue égyptienne pour la population indigène, la langue grecque pour les Grecs ; l'écriture hiéroglyphique pour les monuments, l'écriture hiératique pour les choses sacrées; la démotique pour les contrats, et pour ceux-ci une antigraphie en seconde expédition ou langue grecque (la langue du gouvernement), et avec ces deux circonstances assez remarquables, savoir : 1° que ces contrats étaient soumis au droit d'enregistrement, et que l'enregistrement était inscrit en langue grecque sur le contrat conçu en langue égyptienne; 2° que, devant les tribunaux, le contrat en langue égyptienne avait seul de l'authenticité, même à l'égard des nationaux grecs. On devine aisément combien de tels usages durent contribuer à étendre réciproquement parmi les deux populations la connaissance simultanée des deux langues. Le décret connu sous le nom de pierre Rosette fut à la fois rédigé en égyptien et en grec, et publié en écriture hiéroglyphique, ou écriture démotique, et en écriture grecque.

Durant la domination romaine, les anciens usages égyptiens furent conservés; la langue grecque continua d'être celle du gouvernement; les inscriptions des monuments publics furent tracées en caractères hiéroglyphiques; les contrats particuliers continuèrent d'être écrits en caractères démotiques, parmi les Egyptiens. Il nous est parvenu de modestes stèles funéraires, où cette écriture populaire se retrouve encore, et ces vieilles institutions de l'Egypte devaient durer jusqu'au temps marqué pour la fin des anciennes croyances dans l'ancien monde, et pour la substitution du christianisme à toutes les philosophies antérieures qui semblèrent se prêter, presque sans combat, à voir se résumer en une doctrine nouvelle et dominante, tout ce qu'il y avait eu en elles-mêmes de vrai, de bon et d'utile.

C'est en effet à l'établissement du christianisme parmi les Egyptiens, qu'on rapporte généralement la substitution de l'alphabet cophte aux anciennes écritures égyptiennes : opération aussi simple dans son action, que profonde et efficace dans ses effets; car la langue égyptienne, écrite jusque-là au moyen des caractères hiéroglyphiques, hiératiques et démotiques, fort nombreux, et d'expressions diverses, soit figurative, soit idéographique ou alphabétique, et représentant les uns les idées mêmes, les autres les mots signes des idées, ne fut plus écrite qu'avec une série de trente et un signes, d'une expression identique, tous représentant alphabétiquement les voix et les articulations propres à composer les syllabes et les mots de la langue parlée, et de ces trente et un signes, vingt-quatre sont ceux mêmes qui composent l'alphabet grec, et les sept autres sont autant de signes de l'ancien alphabet démotique égyptien, introduits dans le nouveau pour exprimer les sons propres à la langue égyptienne qui, inconnus dans la langue des Grecs, ne pouvaient pas se trouver dans leur alphabet. Tel est l'alphabet cophte qui fut substitué aux anciennes écritures égyptiennes pour la langue égyptienne, opération semblable à celle qui aurait aujourd'hui pour objet d'écrire la langue française avec les caractères grecs ou tout autres : ce seraient d'autres signes alphabétiques, mais ce serait toujours la même langue française.

L'époque et la cause de la substitution de ce nouvel alphabet à l'ancien, sont généralement rapportées à l'introduction du christianisme en Egypte; il serait plus exact de dire que ce fut à son influence, dès qu'il fut devenu dominant. C'est l'évangéliste saint Marc qui est considéré comme l'apôtre de l'Eglise d'Alexandrie, que saint Pierre aurait désigné à cet effet, et qui y serait mort vers le temps de Néron. Cette première époque du christianisme en Egypte fut sans influence sur les anciennes institutions nationales; le temps seul pouvait les oblitérer insensiblement; et nous trouvons, en effet, jusqu'en l'an 211, les monuments publics ornés des tableaux et de l'écriture de l'ancienne religion. Les noms de Caracalla et de Géta sont inscrits sur ces tableaux.

A cette même époque, un Démétrius, le onzième successeur de saint Marc, était pourvu de l'évêché d'Alexandrie; vint ensuite Dioclétien, qui traita les Chrétiens de telle sorte, que l'ère de son règne fut pour eux l'ère des martyrs; et ce n'est pas dans de telles circonstances que l'Eglise chrétienne pouvait être dans la nécessité de faire écrire sa liturgie dans une écriture plus expéditive que ne l'était l'écriture égyptienne démotique. C'est de cette même écriture que la généralité des savants pense que les soldats de Gordien se servirent dans l'inscription en plusieurs langues dont ils firent décorer le tombeau de cet empereur; circonstance qui date aussi du IIIe siècle, et qui, soit dit en passant, infirme hautement l'opinion des critiques qui, tels que Lacroze et le P. Georgi, font remonter l'usage de l'alphabet cophte jusqu'au règne de Pharaon Psammetichus; ou bien tels que le P. Bonjour, D. Montfaucon, Jablonski, Valperga et Schow, qui le rapportent aux règnes d'Alexandre ou des Ptolomées, ou plus généralement à un temps antérieur à l'ère chrétienne. Mais le docte Zoéga, malgré tant d'autorités contraires, n'a pas hésité à déclarer que l'alphabet cophte ne lui paraisait pas avoir été adopté, au plus tôt, avant le IIIe siècle de l'ère chrétienne. Ajoutons que, dans l'île de Philae, on adorait encore Isis et Osiris dans la seconde moitié du XVIe siècle chrétien. Enfin, il reste assez d'incertitudes, dans l'esprit des meilleurs critiques, sur l'époque de la version copte de l'Ancien et du Nouveau Testament, pour qu'on ne puisse tirer de ces opinions diverses aucune donnée précise, et utile à la question présente. Le savant Michaëlis a résumé toutes ces opinions, dont les unes tendent à démontrer des rapports patents entre la version cophte et la version latine, et dont les autres la trouvent plus conforme au grec des Septante, et il existe peu de

Digitized by Google

manuscrits coptes de ces textes sacrés, dans les divers dialectes coptes, qui paraissent antérieurs au VIIe siècle : les plus anciens sont écrits sur papyrus; les autres sur peau de gazelle, sur vélin, ou sur papier : on connaît aussi en langue et en caractères coptes, et des inscriptions funéraires, et un assez grand nombre de lettres missives écrites sur des fragments de poterie recueillis dans les ruines des anciennes villes égyptiennes; mais bien peu de ces débris porte des dates; et la plus ancienne qu'on y ait retrouvée jusqu'ici est de l'an 945 de l'ère chrétienne. Il est remarquable toutefois que cette inscription copte chrétienne porte une double date, dont l'une est tirée de l'ère de Dioclétien ou des martyrs, et l'autre de l'ère de Mahomet ou *de l'hégire* (*l'an de Dioclétien* 662, *et du Sarrasin* 334); il est vrai aussi qu'à l'époque de cette inscription, déposée sur la tombe d'une Chrétienne, les Arabes gouvernaient l'Egypte depuis trois siècles révolus. Les Coptes conservèrent leur alphabet longtemps encore après, comme le prouvent des manuscrits coptes qui ne sont pas antérieurs au XVIe siècle de notre ère, époque qui fut, comme nous l'avons déjà dit, celle où la littérature copte jeta ses dernières lueurs, et qui vit finir, sans espoir de retour, la langue et tous les systèmes d'écriture successivement usités en Egypte, dont nous avons essayé de donner ici une idée sommaire.

Analogies de la langue égyptienne avec les autres langues. — Ce n'est que récemment que l'on a pu étudier les analogies que l'ancien égyptien pouvait présenter avec les autres langues de l'antiquité. Les mots qui nous avaient été transmis par les Grecs et les Romains comme ayant cours sur les bords du Nil étaient tellement défigurés par une prononciation vicieuse, ou par la négligence des copistes, qu'il était impossible de s'appuyer, pour une recherche sérieuse, sur de pareils spécimens.

M. Dulaurier pense que l'on peut faire des éléments du vocabulaire égyptien, cinq catégories. La première contient les termes qui sont passés dans le copte avec leur acception primitive; la seconde, ceux qui n'y sont passés qu'avec une nuance nouvelle dans la signification; la troisième, ceux qui ont reçu une signification toute différente de l'ancienne; la quatrième, ceux qui n'ont de rapport avec aucune langue connue; la cinquième enfin, ceux qui sans avoir laissé de traces dans le copte, présentent de l'analogie avec quelque terme d'un idiome étranger. Selon le même savant, c'est principalement aux langues sémitiques que se rattachent les termes qui ne sont pas exclusivement égyptiens. Déjà, lors de la publication de la troisième partie du *Mithridate*, en 1812, Vater avait donné une liste de trente-quatre mots coptes en regard de vingt mots hébraïques, quatre mots éthiopiens et dix mots berbères. En confirmation de ce dernier fait, nous avons l'opinion de M. Judas (363), d'après lequel la langue libyque fournit le moyen de reconnaître la vérité de l'assertion d'Hérodote, quand le père de l'histoire dit que cette langue ou, ce qui revient au même, celle des Ammoniens, participait de l'égyptien. La langue berbère, ajoute M. Judas, conserve des traces de cette participation. Saint Jérôme, parlant de la langue des Chananéens, a dit qu'elle tenait le milieu entre l'hébreu et l'égyptien. Gesenius, d'accord en cela avec saint Augustin et Priscien, voit ici une faute de copiste, et pense qu'au lieu d'égyptien, c'est araméen qu'il faut lire. M. Judas est convaincu, au contraire, que plusieurs des différences qui se remarquent entre le phénicien et l'hébreu trouvent leur explication dans l'égyptien, et qu'il y a d'ailleurs entre ce dernier idiome et le second des points de ressemblance qui suffisent pour justifier la déclaration de saint Jérôme.

M. Théodore Benfey, qui a fait des analogies de l'égyptien avec les langues sémitiques l'objet d'un travail spécial, tire des recherches minutieuses auxquelles il s'est livré à ce sujet cette conclusion, que sous le rapport des flexions grammaticales, la langue égyptienne repose sur les mêmes bases que le groupe d'idiomes auquel il la compare, mais que la séparation s'est faite à une époque fort reculée et antérieure à la fixation de la majorité de flexions d'une autre langue, leur mère commune. Le même orientaliste est persuadé que la comparaison de la constitution radicale des mots, comparaison dont il s'est encore peu occupé, mènerait, de ce côté encore, à un résultat analogue. Avec les langues indo-germaniques l'égyptien ne présente pas, selon lui, d'affinité dans les flexions, bien que ce résultat ne lui paraisse pas nécessairement exclure un degré de parenté entre les racines (364).

Déjà Lepsius avait fait paraître en 1836 deux opuscules où, par la comparaison des noms de nombre et des alphabets, il s'efforçait d'établir l'identité originelle des trois familles indo-européenne, sémitique et copte. Voici quelques extraits de lettres écrites en différentes circonstances et adressées par lui au chevalier Bunser :

« Mes études égyptiennes et coptes avancent bien, elles m'ont donné des résultats par lesquels j'ai été agréablement surpris, et dont l'intérêt plus universel pour l'histoire des langues devient tous les jours plus évident. Ce qui m'a d'abord un peu alarmé, était la complète solitude linguistique dans laquelle le copte semblait placé, et le peu d'apparence qu'il y aurait que je pusse jamais en tirer aucun secours pour mes recherches sur les antiquités égyptiennes. En même temps, je dois confesser que les démonstrations historiques de Quatremère sur l'origine de la langue égyptienne (qui, à vrai dire, sont indépendantes du langage en lui-même) avaient laissé dans mon esprit

(363) *Etude démonstrative de la langue phénicienne et de la langue libyque.* Paris, 1846.

(364) *Ueber das Verhältniss der Ægyptischen Sprache*, etc. (Leipzig, 1844.)

Digitized by Google

plusieurs doutes insolubles, quant à l'identité des idiomes égyptien et cophte. Maintenant j'ai découvert dans l'essence du langage même, non-seulement qu'il n'y a aucune apparence quelconque d'un changement grammatical, et qu'il possède peut-être à un plus haut degré ce principe de stabilité qui caractérise les dialectes sémitiques, mais encore qu'il a conservé dans sa formation des traces d'une plus haute antiquité qu'aucune langue indo-germanique ou sémitique que je connaisse; et ces traces se trouveront, d'une manière inattendue, importantes même pour ces deux familles. En même temps, on ne peut pas appeler le cophte sémitique ou indo-germanique; il a sa propre formation particulière, et cependant sa parenté fondamentale avec ces deux familles ne peut être méconnue. Son degré de culture est à peu près le même que celui des langues sémitiques, et par conséquent la parenté est ici plus manifeste. Le progrès indiqué par vous du langage syllabique, passant à l'alphabétique, est aussi un élément très-important pour le cophte.

« Les racines des pronoms sont une des parties du discours qui semble avoir agi des premières sur la formation du langage, et l'avoir influencé à un degré considérable. J'insiste beaucoup à la comparaison de ces racines avec les formations pronominales sémitiques et indo-germaniques. Comparons par exemple, pour un moment, les affixes des pronoms personnels en cophte et en hébreu, afin de voir la relation entre la formation de l'une et de l'autre :

	ma mer	*notre mer*	*ta mer m.*	*ta mer f.*
Heb.	jam-mi	jam-nu	jam-ka	jam-k (i)
Copht.	jom-i	jom-n	jom-k	jom-ti
	votre mer	*sa mer m.*	*sa mer f.*	*leur mer*
Heb.	jam-kem (ken)	jam-(o)-hu	jam-hâ(-t)	jam-m-u
Copht.	jom-ten	jom-f	jom-s	jom-u (365)

« Je suis à présent occupé à préparer la publication du spécimen d'une grammaire copte, et à rendre ainsi compte de la nouvelle direction que j'ai donnée à mes études. Cependant, je donnerai d'abord une partie comparative qui sera fondée principalement sur les racines pronominales, et assurera à la langue cophte le terrain sur lequel elle s'est élevée, et marquera sa place parmi les autres langues mieux conservées. La partie nouvelle et spéciale de sa formation, cette partie qui donne à chaque langue son individualité propre, sera ainsi rattachée d'une manière plus convenable pour l'auteur et pour le lecteur, avec l'autre partie plus ancienne par laquelle elle s'allie avec d'autres dialectes. Quelques parties importantes de ma grammaire cophte sont déjà finies en substance; et ce n'est pas, après tout, une tâche si difficile que de répandre un peu de lumière sur ce qui auparavant était dans les plus profondes ténèbres.

« J'ai été porté à donner une attention particulière aux noms de nombre que j'ai trouvés d'une ressemblance remarquable avec les figures qui indiquent leurs nombres respectifs. Ce qui m'a frappé encore plus, c'est que les nombres indo-germaniques et sémitiques s'accordent exactement, même dans les détails, avec le système égyptien; qu'en outre, les chiffres sanskrits sont essentiellement égyptiens; et que tout ceci se trouve bien plus clairement et dans un plus grand degré de proximité de son origine naturelle, dans l'égyptien. Les figures numériques me paraissent décidément avoir passé de l'Egypte dans l'Inde, d'où elles ont été transportées par les Arabes, qui même encore leur donnent le nom d'indiennes, par la même raison que nous les appelons arabes, parce que nous les avons reçues de ces peuples. L'accord remarquable des nombres dans le cophte, le sémitique et l'indo-germanique, et leur dérivation facile à démontrer, principalement dans l'égyptien, des trois racines pronominales, et de leur connexion l'une avec l'autre, à la manière des chiffres, me conduira à entrer dans une discussion plus étendue sur cet important sujet.

« Enfin, un des principaux points qui m'ont occupé est la liaison incontestable entre l'alphabet sémitique et les alphabets démotique, et conséquemment hiéroglyphique des Egyptiens. Ce qui embarrasse en grande partie les recherches sur la prononciation du cophte sont les caractères grecs qui furent adoptés dans le IIe ou le IIIe siècle; alors plusieurs des distinctions les plus délicates, qui sans doute existaient dans l'ancienne paléographie, furent nécessairement abandonnées. En même temps la prononciation de la langue cophte, qui d'abord, à cause de l'extraordinaire accumulation de voyelles et d'autres particularités, me paraissait complétement dans le chaos, est devenue claire pour moi; spécialement depuis que j'ai fait des recherches plus approfondies sur les accents, qui, dans les grammaires, sont considérés comme peu essentiels, et sont en général donnés très-incorrectement dans les ouvrages publiés. Mais j'ai maintenant quelques manuscrits, qu'on m'a prêtés, de la Bibliothèque, qui m'ont fourni, sur ce sujet, des lumières complétement nouvelles. »

Dans une autre lettre nous lisons le passage suivant :

« ..... J'ai pensé qu'il serait peut-être mieux de rédiger et d'envoyer à l'Académie

(365) 1° La ressemblance dans la première personne du singulier est complète, parce que la réduplication de *m*, dans l'exemple choisi, est accidentelle, par la raison qu'on suppose qu'il est dérivé du vieux mot inusité *imm* (*yamam*) tellement que l'affixe est simplement *i*, comme dans le cophte. 2° La différence dans la seconde personne du singulier féminin est aussi plus apparente que réelle, d'autant plus que l'hébreu, dans les secondes personnes, s'éloigne de l'affixe suggérée par l'analogie *ta*, *ti*, ou *tem*, *ten*, et prend un *c* au lieu du *t*. Le cophte éclaircit cette difficulté en conservant dans cette circonstance les affixes régulières, tandis que dans le masculin il imite l'hébreu dans ses changements. 3° Il est évident que cette remarque s'applique également à la seconde personne du pluriel.

Digitized by Google

mon essai sur les noms et les signes des nombres, desquels, ainsi que de leur intéressante famille, je crois avoir incontestablement trouvé la clef dans les chiffres égyptiens et dans les noms de nombres cophtes. Ce sera prêt au plus tard dans une semaine, et les résultats me paraissent parfaitement clairs et satisfaisants, d'autant plus qu'ils expliquent l'énigme dont la solution a été essayée si souvent, mais avec peu de succès, relativement au sens de ces anciennes racines numérales; et cela, non-seulement en ce qui regarde le cophte, mais aussi pour les langues sémitiques et indo-germaniques; et cette découverte placera le cycle entier de ces dialectes dans une harmonie remarquable l'un avec l'autre; ce qui, à mon avis, peut être d'une grande importance pour les branches élevées de la linguistique comparative. »

Suivant M. Schwartze, le cophte formerait une famille analogue aux langues sémitiques par sa grammaire et aux langues indo-germaniques par ses racines, mais, en général, plus rapprochée des langues sémitiques par un caractère de simplicité, par le manque de structure logique et le degré de culture auquel elle est parvenue (366).

M. Bunsen adopte les mêmes conclusions et cherche à démontrer que les formes et les racines de l'ancien égyptien ne s'expliquent ni par l'arien ni par le sémitique isolés, mais par ces deux familles à la fois (367). Dans un plus récent ouvrage, M. Bunsen regarde la langue de l'Egypte comme représentant une première couche antéhistorique du sémitisme : les langues de la Chaldée formeraient la seconde couche (368). M. E. Meier (369), et M. Paul Bœtticher (370), ont essayé d'appuyer la même thèse par des arguments empruntés à la comparaison des radicaux. Enfin, M. de Rougé, dans un *Mémoire* sur l'inscription du tombeau d'Ahmès [1831], insiste sur les analogies du cophte avec l'hébreu et s'efforce d'établir que plus on remonte dans l'antiquité de la langue égyptienne, plus on y trouve de ressemblances, surtout quant à la syntaxe, avec les langues sémitiques. On compte parmi les contradicteurs MM. Pott, Ewald, Wenrich, en Allemagne; M. Renan, en France. Toutefois ce dernier linguiste ne se prononce pas sans quelque hésitation. « L'identité des pronoms, dit-il, et surtout de la manière de les traiter dans les deux langues, est assurément un fait étrange. Cette identité s'observe jusque dans les détails qui semblent les plus accessoires : plusieurs irrégularités apparentes du pronom sémitique trouvent même dans la théorie du pronom cophte une satisfaisante explication.

« Les analogies des noms de nombre, signalées par Lepsius, ne sont pas moins frappantes. L'agglutination des mots accessoires, l'assimilation des consonnes, le rôle secondaire de la voyelle, son instabilité qui la fait souvent omettre dans l'écriture sont autant de traits qui rapprochent singulièrement la grammaire égyptienne de la grammaire hébraïque. — La conjugaison elle-même n'est pas sans quelques analogies dans les deux langues : le présent cophte, comme le second temps des langues sémitiques, se forme par l'agglutination du pronom en tête de la racine verbale; les autres temps se forment au moyen d'une composition semblable à celle qu'emploient les langues arméniennes. On trouve, en copte, l'emploi d'une forme causative analogue à l'*hiphil*, et la voix passive y est marquée, comme dans les langues sémitiques, par une modification de la voyelle du radical. — La théorie des particules offre aussi, de part et d'autre, quelques ressemblances; la conjonction cophte, comme la conjonction arabe, est susceptible de régime. Enfin, une entente analogue de la phrase et une conception presque identique des rapports grammaticaux établissent entre les deux systèmes de langues d'incontestables affinités (371). »

Les conclusions que nous nous croyons en droit de tirer de ces intéressantes recherches, c'est qu'au lieu de considérer comme complétement isolées les familles sémitique (*Voy.* SÉMITIQUE) et indo-européenne, ou d'être forcés de chercher un petit nombre de coïncidences verbales entre elles, nous pouvons les considérer comme enchaînées l'une à l'autre, et par des points de contact actuels et par l'interposition du cophte, dans une mystérieuse affinité, basée sur la structure essentielle et les formes les plus nécessaires de ces trois langages (372).

2° EGYPTIEN MODERNE OU COPHTE. — Depuis que les Egyptiens se sont convertis au christianisme, leur langue a pris le nom de Cophte. Le mot cophte, suivant les plus habiles philologues, n'est qu'une altération du mot Αἰγύπτιος. Cette langue n'est à proprement parler, que l'ancien égyptien, ainsi que nous l'avons dit en parlant de l'égyptien ancien; elle n'en diffère que par un grand nombre de mots grecs et arabes et quelques mots latins, employés concurremment avec les mots égyptiens, exprimant les mêmes idées, et dus aux rapports longs et intimes qui s'établirent entre cette nation et ses dominateurs successifs les Grecs, les Romains et les Arabes. Malgré cela, la grammaire n'a pas subi le moindre changement, de sorte que la phrase d'un monument cophte des derniers siècles sera logiquement construite comme le serait la phrase correspondante sur un monument des temps antérieurs à

(366) *Das alte Ægypten* (Leipzig, 1843); *Koptische Grammatik* (Berlin, 1850).
(367) *Ægyptens Stelle*, etc. (Hambourg, 1845).
(368) *Out lines of the philosophy of universal history*, etc.
(369) *Hebr. Wurzelwœrterbuch.* (Manh. 1845).
(370) *Wurzel forschungen.* (Halle, 1852).
(371) *Histoire des langues sémitiques*, p. 76, etc.
(372) Cfr. *Wiseman, Conférences sur les rapports*, etc., 1re *conf.*, 11e partie.

Digitized by Google

Sésostris. Mais entrons plus avant dans la nature et le mécanisme de cette langue remarquable.

En Egypte, deux dialectes distincts étaient parlés et écrits ; l'un, le dialecte sacré, réservé aux castes sacerdotales, avait pour représentation l'écriture *hiéroglyphique* et la forme tachygraphique de celle-ci, forme que l'on est convenu d'appeler *hiératique*, parce que les prêtres s'en servaient habituellement; l'autre, le dialecte vulgaire, était parlé par tout le monde; c'était le langage habituel employé dans toutes les transactions de la vie les plus vulgaires et les plus humbles. A ce second dialecte appartenait un système d'écriture tout différent, et presque entièrement alphabétique.

Ces deux dialectes avaient vécu côte à côte plusieurs dizaines de siècles, et étaient debout encore, lorsque le christianisme, s'infiltrant dans la nation égyptienne, vint en renverser l'antique théogonie. Par un acte de volonté extraordinaire, et dont il n'est cependant guère possible de révoquer en doute la réalité, en bannissant les dieux de leurs pères, les Egyptiens pensèrent qu'ils devaient expulser de leur langue tous les mots sacramentels qui, de près ou de loin, avaient fait partie du bagage religieux des dieux détrônés. Ils firent donc table rase de tout le vocabulaire des rituels sacrés mis au rebut. Il fallut donc songer à remplacer dans le langage ces mots qu'il n'était plus permis d'employer, parce qu'ils offensaient le nouveau dogme, et dès lors il y eut nécessité d'emprunter à une langue étrangère, et naturellement à la langue de ceux qui étaient venus prêcher l'Évangile, tout le vocabulaire de la religion triomphante. D'un autre côté, des besoins nouveaux, importés sur les bords du Nil avaient nécessité l'emploi de noms nouveaux; de là cette énorme quantité d'expressions grecques passées de toutes pièces dans le vocabulaire cophte. Plus tard, la domination arabe y fit insérer, par la même raison, une foule d'autres mots complétement étrangers à l'idiome du pays.

La réprobation qui avait frappé une partie de la langue fut étendue aux alphabets qui jusque-là avaient servi à la représenter, et les lettres grecques furent adoptées pour construire l'alphabet de la langue régénérée; mais l'alphabet grec ne suffisait pas pour représenter tous les sons de l'organe égyptien. Force fut de laisser subsister dans l'alphabet cophte quelques signes de l'ancienne écriture ; ainsi les sons, *ch*, *kh*, *hh*, *dj*, *f* et *qu* ont conservé précisément les formes sous lesquelles ils étaient représentés dans l'écriture vulgaire ou démotique. Dans quelle proportion fit-on le départ des deux dialectes sacré et vulgaire pour constituer la langue nouvelle ? C'est ce qu'il n'est pas possible de préciser, bien qu'il soit facile de constater que les écrivains qui se chargèrent de mettre à la portée du peuple, qui ne savait que l'égyptien, les écrits religieux et liturgiques dont il fallait nourrir l'esprit des néophytes, employèrent communément des mots empruntés aux deux dialectes. Je dis qu'il est facile de le constater : car les lexiques nous donnent souvent deux radicaux totalement distincts, commérages d'une seule et même idée; et la nature de la langue égyptienne ou cophte, la langue du monde la plus précise et la plus simple de forme, ne permet guère de voir dans ce fait autre chose que la conservation des expressions propres à chacune des deux langues.

Plutarque nous apprend que les éléments alphabétiques égyptiens étaient au nombre de vingt-cinq. Effectivement, si de l'alphabet cophte nous retranchons les articulations gamma, delta, zêta, xi et psi, qui sont étrangères à l'organe égyptien, il nous reste dix-neuf caractères seulement. J'ai eu, plus haut, occasion de dire que les cophtes avaient conservé dans leur alphabet les figures démotiques de six articulations essentielles et étrangères à l'organe grec : à savoir, *ch*, *f*, *hh*, *hk*, *dj*, et *qu*. L'ensemble de ces deux séries de signes forme exactement le nombre vingt-cinq cité par Plutarque. En adoptant les lettres grecques, pour représenter les sons de leur propre langue, les Egyptiens conservèrent à ces lettres la valeur numérique qui leur avait été assignée par les Grecs, tandis que les six articulations étrangères à l'alphabet grec restèrent sans emploi dans la représentation des nombres. Ce fait achève de démontrer l'origine purement égyptienne de ces six lettres particulières.

Un des caractères essentiels de la langue cophte, c'est d'être monosyllabique. Ainsi, tous ses radicaux primitifs sont des monosyllabes; et toutes les fois qu'un mot cophte se présente sous une forme polysyllabique on peut *a priori* affirmer que ce mot est un dérivé ou un composé. En général, les radicaux peuvent subir certaines modifications de forme qui entraînent des modifications constantes de sens. Ainsi la forme passive régulière d'un verbe radical s'obtient en changeant sa voyelle primitive en êta. Ainsi encore, l'addition de l'articulation *ch* devant un radical lui donne une forme intensive. (Je soupçonne que cette formation de dérivés n'a pas d'autre origine que l'emploi du signe *s*, transitif et intensif, de l'écriture et de la langue hiéroglyphiques.)

On rencontre très-fréquemment dans les radicaux cophtes des articulations finales qui ne font pas partie essentielle du radical, et que l'on est convenu d'appeler des lettres paragogiques; telles sont les lettres *r*, *s*, et *f*, dont la présence à la fin des radicaux, dont elles ne font pas partie intégrante, ne peut s'expliquer que par des caprices de prononciation, ou par l'existence des consonnes finales primitives que l'usage a fait tomber dans la prononciation de presque tout le monde.

On conçoit que de l'association de deux radicaux primitifs ou monosyllabiques il puisse, dans une langue quelconque, naître facilement un mot composé fort intelligible; c'est ce qui a très-fréquemment lieu en cophte, où ces concrétions de radicaux sont toujours

Digitized by Google

logiques et claires. Le cophte a de plus l'avantage de posséder un assez grand nombre de particules significatives et dont l'emploi en préfixe des radicaux impose à ceux-ci une modification de sens constante. Ainsi, il y a en cophte une particule négative, une autre intensive, une autre abstractive, une qui désigne l'agent, une autre qui note la profession, une enfin qui marque la présence de l'action désignée par le radical. Toutes ces particules sont d'un emploi si simple et si net, qu'il n'est jamais possible de se tromper sur leur valeur.

Le cophte comporte plusieurs articles : 1° l'*article défini*, qui est *p* pour le masculin, et *t* pour le féminin (le neutre n'existe pas). Au pluriel l'article défini, *ne*, *ni* ou *n*, est le même pour les deux genres;

2° L'article *indéfini*, qui joue devant les noms le rôle de notre nombre *un*, comme dans l'expression une *maison*, un *palais*. Cet article est le même pour les deux genres; il s'écrit *ou* au singulier, *han* au pluriel;

3° Enfin le cophte possède un *article possessif* qui n'existe dans aucune autre langue. Sa forme est *pa* pour le masculin, *ta* pour le féminin et *na* pour le pluriel des deux genres. Son véritable sens est rendu par le grec ὁ τοῦ, ἡ τοῦ, οἱ ou αἱ τοῦ.

Je ne saurais mieux faire que de donner ici la transcription d'un passage de l'admirable grammaire de Peyron, passage qui résume en quelques lignes l'esprit tout entier de la langue cophte. Voici ce passage :

Generalis adnotatio in universam grammaticam. — Radices Copticæ nihil ex se significant, a particulis vero seu præfixis, seu suffixis, determinantur, ut verbum vel nomen notent. Sic a sont *accedentibus particulis, nominum, fit* creator, creatio, creatura, etc. *Sin affigas particulas verborum, habeas universam conjugationem verbi* creare, *voce* sont *immutabili semper manente. Quare grammatica Coptica tota in eo versatur, ut catalogum contexat particularum, quibus logica accidentia, cum nominum, tum verborum, indicantur.*

Il suffit d'avoir feuilleté une grammaire cophte avec la plus faible dose d'intelligence pour être à même d'apprécier toute la justesse de la théorie, si simplement énoncée dans les quelques phrases qui précèdent. Ainsi, par exemple, il est évident que l'étude de toute la conjugaison cophte consiste à fixer dans sa tête le paradigme des pronoms personnels et des particules caractéristiques des temps passé, présent et futur. En dernière analyse, tout se réduit dans l'étude du cophte, à la connaissance d'un certain nombre de particules, et à la compréhension des radicaux monosyllabiques primitifs; en d'autres termes, pour peu qu'on ait la mémoire des mots, on est en droit de se croire capable d'étudier et d'apprendre vite une langue qui n'offre aucune difficulté sérieuse, et qui d'ailleurs procède toujours géométriquement, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Ainsi, pas d'inversion, pas de tournure et de phrase entortillée : le sujet, le verbe et le régime se suivent invariablement et de telle sorte que pour commettre des contre-sens il faut ou ignorer la signification des mots ou torturer la grammaire. Les textes cophtes publiés jusqu'à ce jour sont en assez grand nombre. Ce sont des textes historiques ou sacrés comme le Pentateuque, le Psautier, les petits Prophètes et le Nouveau Testament; puis des actes de martyrs, des vies de saints ou des sermons. Il existe à Oxford un manuscrit cophte, fort ancien, intitulé la *Parfaite Sagesse;* une copie en a été prise par les soins de M. Dulaurier et par l'ordre du gouvernement français. Espérons que ce curieux livre verra enfin le jour, et que l'étude qu'on en fera jettera quelque lumière nouvelle sur la science des écritures égyptiennes.

Sur les affinités du cophte avec les langues sémitiques, *Voy.* plus haut EGYPTIEN ANCIEN. — *Voy.* ARABE.

EHKILI. *Voy.* ARABE et HÉBRAÏQUE.

ELAM, ÉLAMITES. *Voy.* SÉMITIQUES.

ENDAMENES. *Voy.* OCÉANIE.

ENFANT, première enfance, seconde enfance, son développement intellectuel, comment il apprend à parler, comment il unit le signe à l'idée, etc. *Voy.* l'*Essai*, § I, III et IV. — Ses premières sensations, ses premières idées, ses premiers mots. *Ibid.* — Tableau de son développement intellectuel par M. l'abbé Carton. *Voy.* l'*Essai*, § IV.

EOLIEN. *Voy.* GRECQUE.

ERRIFI. *Voy.* ATLANTIQUE.

ERSE. *Voy.* CELTIQUES — et note VIII à la fin du vol.

ESCUARA. *Voy.* IBÉRIENNE.

ESKIMAUX (FAMILLE DES IDIOMES), appartenant à la région de l'Amérique du Nord. *Voy.* BORÉALE (Région). Cette famille ne comprend jusqu'ici que les idiomes suivants :

ESKIMAU, parlé par plusieurs peuplades très-peu nombreuses, disséminées sur toute l'extrémité boréale de l'Amérique. On y distingue ordinairement les trois dialectes suivants, que nous aimerions mieux classer comme autant de langues sœurs.

Le GROENLANDAIS, ainsi appelé du nom du pays où habitent les *Karalits* ou *Kalalits*, qui le parlent, nommés communément *Groënlandais;* c'est le plus connu et le plus important de tous. Il nous semble qu'on pourrait y distinguer trois sous-dialectes principaux, savoir : du *sud* ou de *julianeshaab*, parlé dans la partie méridionale du Groënland; de *disco* ou *moyen*, parlé dans l'île de ce nom et dans la partie centrale de la côte occidentale; c'est à ce sous-dialecte que, d'après les récits des indigènes, paraît appartenir le langage des Eskimaux, qu'on dit vivre dans la partie orientale du Groënland, et celui qu'on parle à Holsteinborg; ce dernier passe pour être le plus pur, et la Société biblique de Copenhague s'occupe actuellement d'y faire traduire la Bible; et du *nord* ou *d'upernawick*, dit aussi *humouke*, parlé dans les établissements danois du Groënland septentrional par plusieurs tribus encore

Digitized by Google

idolâtres, et par celle que le capitaine Ross a découverte dans le Haut-Pays Arctique (Artic Highland); cette dernière tribu est surtout remarquable pour être la seule de toute cette nombreuse famille qui ignore l'usage des bateaux; elle est soumise à un chef qui réside à Petovack, près l'île Wolstenholme. Le groënlandais est un des idiomes qui abonde le plus en formes grammaticales pour les verbes, les pronoms et les substantifs, mais il est extrêmement pauvre à l'égard des noms de nombres, des adjectifs, des prépositions et des mots qui se rapportent à des idées abstraites et à tout ce qui regarde la religion, la morale, les arts et les sciences, objets qui étaient inconnus aux Eskimaux avant leur communication avec les Européens, et que pour la plupart ils ignorent encore. Selon le savant Cranz, auquel nous empruntons la plus grande partie de cet article, cette langue a quelques mots dérivés du norwégien, qu'il attribue aux anciens colons détruits par ces sauvages. Les formes grammaticales de cet idiome, dont plusieurs sont analogues à celles d'autres idiomes du Nouveau-Monde, parlés à d'immenses distances, et qu'on regarde comme les plus parfaits, tels que le mexicam, le cora, le tamanaque, le quichua, le cheerake, l'araucan, etc., etc., offrent trop de bizarrerie et d'importance pour que nous n'en citions quelques-unes, afin d'aider nos lecteurs à se former une idée de cette classe de langues, que M. de Humboldt appelle justement par *agglutination*. Le peu de noms adjectifs du groënlandais sont presque tous des participes, et sont conjugués comme des verbes; par exemple : *angekaunga*, je suis grand; *angekautit*, tu es grand; *angekuug*, il est grand; *angekuugut*, nous sommes grands; *angekause*, vous êtes grands; *angekaut*, ils sont grands. Les degrés de comparaison y sont exprimés par des inflexions; par exemple : *angekau*, grand; *angekitja*, un peu plus grand; *angekaik* ou *angesorsuack*, le plus grand. La conjugaison et la déclinaison ont les trois nombres du grec, du lithuanien, de l'araucan et autres langues, mais la seconde, qui n'a pas de genre, ni d'article, a des terminaisons particulières pour exprimer des diminutifs et des augmentatifs d'estime et d'amitié, d'injure et de mépris; par exemple : *nuna*, le pays; *nunak*, le pays (au duel); *nunat*, les pays; *nuna-ngoak*, un petit pays; *nuna-rsoak*, un grand pays; *nuna-piluk*, un vilain pays; *nuna-pilurksoak*, un grand vilain pays. Les prépositions, dont il n'y en a que cinq seulement, et les pronoms, sont toujours joints à la fin du nom, avec lequel ils ne forment qu'un seul mot; par exemple : *nuna*, le pays; *nuna-ga*, mon pays; *nun-et*, ton pays; *nun-a*, son pays (*terra ejus*); *nuna-ne*, son pays (*terra sua*); *nuna-rput*, notre pays; *nuna-rpuk*, le pays de nous deux; *nuna-rse*, votre pays; *nuna-rsik*, le pays de vous deux; *nun-öt*, leur pays (*illorum*); *nun-ök*, le pays d'eux deux; *nuna-rtik*, son et leur pays; *nuna-mit*, du (préposition) pays; *nuna-unit*, de mon pays; *nuna-ngnit*, de ton pays, etc. Cranz partage tous les verbes groënlandais en cinq conjugaisons, d'après leurs terminaisons différentes, sans comprendre la sixième formée par le mode négatif, qui en forme réellement une autre aussi; il regarde la troisième personne comme la racine du verbe. Mais la conjugaison, qui est très-riche en modes, n'a que trois temps, savoir : le *présent*, qui sert à exprimer également le présent et un temps passé depuis peu; le *prétérit* et le *futur*; ce dernier est double pour exprimer un futur indéfini et un futur peu éloigné; par exemple : *ermisavok*, il se lavera; *ermigomarpok*, il se lavera dans quelque temps. Les six modes sont : l'*indicatif*, par exemple : *ermikpok*, il se lave; l'*interrogatif*, par exemple : *ermikpa?* se lavera-t-il? l'*impératif*, qui est de deux sortes : un qui rappelle seulement avec politesse la chose à la personne à laquelle on parle, par exemple : *ermina*, lave-toi cependant; l'autre qui commande, par exemple : *ermigit*, lave-toi; le *permissivus*, où il faut aussi distinguer celui qui demande seulement une chose et celui qui prie pour obtenir une permission quelconque, ce qui s'exprime par *ermigle* et *erminaunga*; mais si la chose demandée doit avoir lieu sur-le-champ, on y intercalera un *i*, comme *ermigile*; le *conjonctif*, où il faut distinguer le *causalis*, par exemple : *ermikame*, puisqu'il s'est lavé; et le *conditionalis*, par exemple, *ermikune*, s'il se lave. Dans ce même mode, le groënlandais distingue par de petites nuances, dans la troisième personne du singulier et du pluriel, ce que les grammairiens appellent les deux *agentes*; l'*infinitif*, qui exprime par des inflexions différentes les trois modifications suivantes : *ermiklune*, qu'il lave, etc.; *ermiksillune*, pendant qu'il se lave, etc., etc.; *ermiksinnane*, avant qu'il se lave, etc., etc. Dans ce même mode, le groënlandais emploie souvent le verbe *pyok*, qui joue le rôle du *get* et du *do* dans l'anglais, et du *thun* chez les Allemands. Le groënlandais, selon Cranz, en tenant compte de toutes les flexions, dont chaque mode et chaque temps est susceptible, donne la possibilité de conjuguer chaque verbe jusqu'à 180 fois. Mais au milieu de cette richesse dans la conjugaison, le groënlandais n'a de formes particulières, ni pour les verbes *déponents*, ni pour les verbes passifs; mais il en a en revanche une pour la conjugaison négative, et il possède un grand nombre de verbes composés, soit avec des particules qui prises séparément n'ont point de sens, soit avec quelques auxiliaires, surtout avec le verbe *pyok*, soit avec d'autres verbes. La règle qui prescrit d'intercaler toutes les parties du discours dans le verbe, fait naître des mots d'une longueur démesurée. En voici quelques exemples : du verbe *aglekpok* (il écrit), on en dérive *agleg-iartorpok*, il va là écrire; *agleg-iartor-asuar-pok*, il va vitement là écrire; *agleg-kig-iartor-asuar-pog*, il va vitement là de nouveau écrire; *agleg-kig-iartor asuar-niar pok*, il va vitement là et tâche de nouveau d'écrire. Ces verbes composés sont très-fréquents

Digitized by Google

dans cette langue, et s'y conjuguent comme les autres. Un Groënlandais, qui sait la manier, peut fondre les dix mots suivants en un seul pour en former un verbe : *sauiq* (couteau)-*ik* (beau)-*sini* (acheter) *ariartork* (là aller)-*asuar* (vitement)-*omar* (vouloir)-*y* (également)-*otit* (tu)-*tog* (aussi)-*og* (il dit), qui réunis ensemble d'après le goût de cette langue, forment le verbe *sauigiksiniariatok-asuaromaryotittogog*. Le groënlandais n'a pas de mots propres pour exprimer les noms de nombres que jusqu'à cinq, et s'aide des mots exprimant les doigts des mains et des pieds, accompagnés de gestes relatifs pour compter jusqu'à vingt. Lorsqu'il veut exprimer un nombre supérieur, par exemple le *soixante*, il dit *trois hommes* ou *innuit pingasut*. Il place les conjonctions après le mot auquel elles se rapportent, comme le latin agit à l'égard de son *que*. La syntaxe a des règles fixes et a une marche toute particulière. Nous ajouterons aussi avec Cranz, que cet idiome n'a presque pas de monosyllabes; comme plusieurs autres de l'Amérique et de l'Océanie, il a des mots particuliers pour exprimer, pour chaque espèce d'animaux, l'âge et le sexe (373), et le verbe *pêcher* y a autant de verbes particuliers qu'il y a d'espèces de poissons différentes qui sont pêchées. Les sons correspondant à quelques lettres de l'alphabet danois manquent à cet idiome, dans lequel aucun mot ne commence par les lettres danoises *b*, *d*, *f*, *g*, *l*, *r* et *z*, et dans lequel les consonnes *k*, *r* et *t* dominent et y produisent par leur accumulation des sons très-rudes; c'est surtout ce qu'on remarque dans la prononciation de l'*r*, qui est très-gutturale. Il est bon aussi d'observer que l'accent tombe presque toujours sur la dernière syllabe des mots groënlandais, qui ont différentes significations, d'après la place qu'on lui assigne ; et que les femmes de ce peuple, comme celles de beaucoup d'autres, ont l'habitude de donner à plusieurs mots une intonation particulière, et de l'accompagner parfois de gestes et de grimaces auxquelles il faut faire attention si on veut les comprendre. Ce prétendu dialecte possède depuis plus de 80 ans des grammaires, des dictionnaires, des livres ascétiques, des traductions de la Bible et du Thomas a Kempis *De imitatione Christi* ; quelques-uns ont eu déjà plusieurs éditions.

L'ESKIMAU PROPRE, parlé le long de la plus grande partie des côtes du Labrador par les *Esquimaux* proprement dits, ainsi nommés par les Abenaki, leurs voisins, du mot *eskimantik*, qui dans l'idiome mohegane veut dire *mangeur de poisson cru*, dénomination qui convient exactement à plusieurs tribus de cette famille. Les Eskimaux convertis par les frères Moraves, et établis dans leurs colonies de Nain, Okkak et Offenthal, sur la côte orientale du Labrador, sont les peuplades les plus connues et les moins incultes de cette branche; ils sont aussi les plus méridionaux de tous ces peuples; quelques-unes de leurs tribus demeurent vers le 50e parallèle sur le golfe de Saint-Laurent. Ce prétendu dialecte diffère tellement du groënlandais dans les mots et surtout dans les formes, que les livres ascétiques publiés dans ce dernier, ne pouvant servir à ceux qui le parlent, les frères Moraves furent obligés de traduire en eskimau la Bible et autres livres pour l'usage de leurs prosélytes.

L'ESKIMAU OCCIDENTAL OU ESKIMAU MACKENSIE-DOBB-PARRY, que nous proposons de nommer de la sorte à cause de la position qu'occupent ceux qui le parlent, et pour rappeler le nom des voyageurs qui les premiers nous les ont fait connaître. Ces Eskimaux errent près des embouchures du Mackenzie et du fleuve de la Mine de Cuivre, dans les environs du cap Dobb, dans ceux de la Repulse Bay sur la presqu'île Melville, sur les côtes des îles Winter (Hiver), Igloolik, Southampton et autres qui forment l'archipel que nous nous proposons de nommer de Baffin, à l'honneur de l'intrépide marin qui le premier fit le tour de la mer qui porte son nom. Nous y comptons aussi provisoirement les tribus non encore visitées, qui errent sur les parties du continent qui restent encore à explorer, et celles qui probablement habitent dans l'archipel Géorgien-Boréal (North-Georgian-Islands). D'après la comparaison faite par le savant capitaine Parry, entre le groënlandais et le langage de l'île Winter, il y aurait la plus grande ressemblance entre les mots et les formes de ces deux dialectes; dans ce dernier, on ne rencontre jamais de sons correspondants à ceux représentés par les lettres anglaises *f*, *j*, *q*, *r*, *x* et *z*.

TCHOUGATCHE-KONEGA, parlé par deux peuples de l'Amérique russe en deux dialectes très-différents, que nous aimerions mieux classer comme deux langues sœurs. Ces dialectes sont : le *tchougatche*, parlé par les *tchougatches*, qui habitent la presqu'île formée par le golfe Tchougatchien (Prinz William Sound des Anglais) et le golfe Kenaïtzien (Cook's Inlet des Anglais); le *konega*, par les *Konegues*, *Konias*, *Konagen* ou *Koniaghes*, qui demeurent dans l'île de Kadjak Kodiak, sur une partie de la côte opposée du continent et dans la partie orientale de la péninsule d'Alaska. D'autres Konegues ont été transportés par les Russes à

(373) Les voyageurs remarquent avec étonnement que les Eskimaux ont un terme particulier pour chaque objet et pour chaque action, si petite que soit la différence qui les distingue, et qu'ils désignent, par exemple, par des noms différents les animaux de même espèce, selon l'âge, le sexe et les autres particularités qu'ils peuvent présenter. C'est un usage qui n'est pas tellement spécial aux Eskimaux qu'on ne le trouve, dans des limites plus restreintes, chez bien d'autres peuples : chez nous, par exemple, où l'on a les mots *poussin*, *poulet*, *poulette*, *poule*, *poularde*, *coq*, *chapon*, pour désigner un certain nombre de conditions différentes dans lesquelles peut se trouver une même espèce de volatiles.

Digitized by Google

Sitka dans l'archipel du Roi Georges, où ils ont remplacé les féroces Kalouches, et quelques autres se trouvent dans leur établissement de Bodega dans la Nouvelle-Californie. Il paraît que la tribu chez laquelle Portlock a recueilli un petit vocabulaire lorsqu'il visitait le golfe Tchougatchien, parle un autre dialecte de cet idiome, ou bien une langue sœur. Le tchougatche-konega semble être très-riche en formes grammaticales.

ALEUTIEN, par les indigènes de l'archipel des Aleutes et à ce qu'il paraît par ceux de l'extrémité occidentale de la presqu'île d'Alaska. Cette langue possède déjà une grammaire rédigée par M. Eschscholz, qui l'a trouvée très-riche en formes grammaticales. Ses dialectes diffèrent beaucoup les uns des autres et nous semblent pouvoir être classés provisoirement de la sorte : celui du groupe des *Renards* ou *Kawalany*, dont les îles principales sont Unalaschka, Kigalga, Akutan, Unimak ; ce dialecte est le plus connu, et il a, selon M. Lisianski, le son correspondant à celui que les Anglais représentent par le *th* ; celui du groupe *Nego* ou *Andreonowskt*, dont les îles principales sont Tanago, Kanaga, Atscha et Amlja ; celui du groupe des *Aleutes* proprement dites, ou le groupe occidental, dont l'île principale est Attu. Quelques Aleutes ont été transportés par les Russes dans leur établissement de Bodega dans la Nouvelle-Californie, et deux ou trois cents viennent de s'établir dans les îles désertes de Saint-Paul et Saint-George dans la mer de Kamtchatka, à cause de la riche pêche des lions marins.

TCHOUKTCHE AMÉRICAIN OU AGLEMOUTE, ainsi appelé du nom de *Tchouktches* donné par les premiers voyageurs à ceux qui le parlent, à cause de leur grande ressemblance avec les Tchouktches sédentaires d'Asie, et de celui des *Aglemoutes*, qui sont le peuple le plus connu et étaient naguère le plus puissant. Nous y distinguons provisoirement quatre dialectes, dont deux nous paraissent mériter de figurer comme langues sœurs par les grandes différences qu'offrent leurs vocabulaires. Ces dialectes sont : l'*aglemoute*, parlé par les *Aglemoutes*, peuple belliqueux et cruel, naguère assez nombreux et formidable à toutes les peuplades voisines depuis le golfe Kamischatzkaja ou Baie de Bristol jusqu'au Norton-Sound, mais réduit par ses guerres à un petit nombre, et vivant sous la protection des Russes; il paraît que leurs principaux établissements sont le long du Nussegak. Le *nuniwok* et le *stuart*, parlés dans les îles de ce nom et le long d'une partie de la côte du continent voisin. Le *kitegne*, parlé le long de la côte de l'Amérique et sur les îles voisines, depuis le détroit de Behring jusqu'au delà du golfe de Kotzebue, par les *Kitegnes*, qui sont les plus septentrionaux de tous les Américains occidentaux connus. Le *tschuakak*, parlé dans l'île Tschuakak, nommée aussi Tschibono, Saint-Laurent, Sindow ou Clarke.

TCHOUKTCHE ASIATIQUE OU TCHOUKTCHE PROPRE, par les *Tchouktches* ou *Tchoutkchis* proprement dits, nommés aussi *Tchouktches sédentaires*, pour les distinguer de leurs voisins nomades, nommés improprement *Tchouktches à rennes*, qui appartiennent à une branche entièrement différente, parlant un des idiomes compris dans la famille koryeke. Les Tchouktches demeurent le long des côtes de l'extrémité nord-est de l'Asie, et sont, avec les Koryekes de Pallas, les seules nations de la Sibérie qui n'aient pas encore reconnu la domination russe, quoiqu'ils aient avec eux de fréquentes relations commerciales. Les principaux dialectes connus de cette langue sont celui parlé dans les environs du cap *Tchuktchi*, et celui parlé le long de la côte du golfe d'*Anadyr*, surtout à l'embouchure du fleuve Anadyr, par les *Aïwanski* ou *Aïwanschija*. Ces deux dialectes diffèrent beaucoup l'un de l'autre. On ne connaît pas encore la grammaire de cette langue, qui sous ce rapport nous est aussi inconnue que le tchouktche américain. — *Voy.* la note XIII à la fin du volume.

ESKIMAUX, leurs qualités physiques et morales. — *Voy.* la note V et la note XIII à la fin du volume.

ESLÈNE, langue de la côte occidentale de l'Amérique du Nord, parlée dans les environs de la petite ville de Monterey par les *Eslènes*, qui habitent à l'est de Rumsen, et dont les *Ecclemach* de Lamanon paraissent une tribu; du moins le langage de ces derniers en est un dialecte ou bien une langue sœur. L'*ecclemach* est l'idiome le plus riche de tous ceux que l'on connaît dans la Nouvelle-Californie, et sa grammaire, selon Lamanon, offre la singularité remarquable de ressembler plus aux grammaires des langues européennes qu'à celles des idiomes de l'Amérique.

ESPAGNOLE ou CASTILLANE (L.), appartenant à la branche italique, division gréco-latine, famille indo-européenne. — Quelle a été la langue primitive de l'Espagne? Les recherches auxquelles on s'est livré pour résoudre cette question, ont conduit à reconnaître au moins trois langues principales qui auraient été parlées anciennement dans la Péninsule, l'espagnol ancien, le cantabre et le celtibérien. On ne sait s'il faut voir dans la première celle des *Turdetani*, ce peuple de la Bétique occidentale qui se vantait d'avoir des annales remontant à six mille ans, ou bien celle de leurs rivaux d'antiquité, les *Bastuli*. La seconde est évidemment le basque qui subsiste encore aujourd'hui; la troisième était parlée dans cette partie nord-est de la Péninsule qui, du nom des deux races dont la fusion avait formé la population, s'appelait Celtibérie.

On trouve sur les plus anciennes médailles de l'Espagne trois alphabets distincts d'après lesquels on doit naturellement admettre aussi trois langues différentes dans les trois provinces où ces monuments ont été découverts; ces alphabets appartiennent à trois des quatre peuples que nous venons de nommer. L'alphabet bastule était presque

Digitized by Google

entièrement phénicien; le turditain, formé en grande partie de lettres grecques, avait autrefois admis un certain nombre de signes phéniciens et même quelques signes libyques; l'alphabet celtibérien offrait, avec quelques altérations, les caractères grecs primitifs et quelques caractères pélasgiques. Les langues de ces trois peuples ont laissé, comme traces de leur existence, des inscriptions encore en grande partie indéchiffrées; mais celle du quatrième qui s'est perpétuée jusqu'à nous vivante chez une portion de la population moderne ne possède aucun titre historique écrit, et cependant, si l'on fait attention, d'une part, au caractère emprunté de l'alphabet des peuples qui en avaient un, et de l'autre, à la physionomie originale de la langue, qui n'avait point d'alphabet, on ne peut s'empêcher de penser que des quatre dont nous venons de reconnaître l'existence, celle qui aurait le plus de titres pour être reconnue comme antérieure aux autres serait précisément cette dernière. Le bastule, le turditain et le celtibérien n'étaient qu'autant d'idiomes de formation secondaire, où l'élément indigène se trouvait allié ici avec le phénicien ou punique, là avec le grec, là encore avec le celtique.

Le basque actuel est-il le cantabre antique? Il est même possible qu'il ait existé autrefois dans la Péninsule un nombre de langues plus grand que celui que nous avons constaté, et que parmi celles qui se sont éteintes sans laisser de traces, il s'en soit trouvé quelqu'une d'un caractère plus primitif encore que celles qui sont venues jusqu'à nous.

L'influence de l'élément punique ne s'était fait sentir sur la langue des indigènes que par quelques altérations locales. Au temps de Cicéron encore, la langue des Espagnols était réputée une des plus barbares et des plus éloignées du latin. Un siècle et demi plus tard, Martial parle à peu près dans les mêmes termes de la langue de ses compatriotes. Ainsi, ce ne fut pas la conquête romaine qui transforma le vieil idiome hispanique; ce fut le christianisme. Le latin était la langue de la religion, celle qu'employait le clergé espagnol qui conserva sa célébrité savante à une époque où le reste de l'Europe était en proie à la barbarie. L'invasion des Visigoths, déjà chrétiens, laissa au latin sa prééminence, et cette langue resta intelligible aux populations illettrées jusque sous le règne de saint Ferdinand [1217]. Mais le latin va toujours s'altérant; la prononciation se transforme; les lettres changent, les cas disparaissent; remplacés par l'article des langues septentrionales, les verbes perdent une partie de leur temps, la conjugaison passive est remplacée par les verbes auxiliaires. A cette époque la langue de l'Espagne ne diffère que par des nuances de celle de l'Italie et de la France méridionale; c'est un dialecte de la langue romane. Le *valencien* et le *catalan* ont même conservé jusqu'à nos jours cette intime parenté avec notre vieille langue d'oc. — Mais des différences profondes ne tardent pas à se manifester sous l'action de la conquête arabe. Pendant neuf cents années, de 711 à 1614, les Arabes habitent l'Espagne, conquérants ou vaincus, mais plus ou moins mêlés aux populations. La langue arabe était alors celle de la science; un nombre d'écrivains espagnols l'employèrent dans leurs ouvrages, et lorsque l'Espagne fut reprise par les Chrétiens, on trouva des populations entières qui avaient oublié leur idiome national sans oublier leur culte, et qui invoquaient le nom de Jésus-Christ dans la langue de Mahomet.

Les savants auteurs du discours préliminaire de la grammaire publiée par l'académie de Madrid indiquent ainsi les origines de la langue espagnole : « Elle est composée, disent-ils, de mots phéniciens, grecs, gothiques, arabes et autres, empruntés aux langues de ceux qui, amenés par la guerre ou attirés par le commerce dans ces belles contrées, les ont habitées comme dominateurs ou fréquentées comme négociants; mais elle abonde surtout en mots latins, soit entiers, soit altérés. »

D'après le calcul fait par un grammairien, sur cent mots, on doit en rapporter soixante au latin, dix au grec, dix au gothique, dix à l'arabe ou à l'hébreu, enfin dix à l'italien, au français et aux langues des deux Indes. On peut réduire à trois principales le nombre des sources où s'est formé l'espagnol. De ces trois la source latine est évidemment celle à laquelle il a, de beaucoup, le plus abondamment puisé; la source gothique occupe, par l'importance du contingent qu'elle a apporté au vocabulaire, la seconde place; l'arabe occupe la troisième. Cette dernière langue a toutefois fourni plusieurs des termes les plus fréquemment usités dans le langage de la conversation, par exemple, le terme de politesse *usted*, qui s'emploie à peu près constamment au lieu du pronom de la seconde personne. Quelques grammairiens ont à tort regardé ce terme comme une contraction de *vuestra merced* (votre grâce); c'est l'arabe *usted* qui signifie maître, seigneur. Les noms de fonctions, *alcade* et *alguazil*, sont également arabes, et viennent de *el caid* et de *el ghazi*, qui ont à peu près la même signification.

Les radicaux latins, en passant dans l'espagnol, ont subi des modifications dont voici les principales : *e* se change en *ie* et *o* en *ue*, comme dans *tiempo* et *bueno*, formés de *tempus* et *bonus*; *c* dur se change en *g*, *f* en *h*, *p* en *b*, *t* en *d*; *cl*, *pl* et *fl* en *ll*; *li* en *j* et en *g*, comme dans *seguro*, *hacer*, *sobre*, *vida*, *llamar*, *lleno*, *llama*, *hijo*, *muger*, dérivés de *securus*, *facere*, *supero*, *vita*, *clamare*, *plenus*, *flamma*, *filius*, *mulier*.

L'aspiration gutturale, si fréquente en espagnol, et qui se trouve transcrite par *j* dans *hijo* et par *g* dans *muger*, a été regardée par quelques grammairiens comme devant être d'importation arabe. Ils s'appuient sur ce que le son de cette lettre, soit qu'on l'assimile au *kha* ou au ghaïn, est d'un usage

Digitized by Google

fréquent dans les langues sémitiques. D'autres, retrouvant dans le *ch* des Allemands une valeur analogue, ont depuis considéré cette lettre, que les Espagnols nomment *jota*; comme ayant été introduite par les tribus germaniques. D'autres sont fort disposés à croire, contrairement à l'une et à l'autre de ces opinions, que l'emploi de cette gutturale est antérieur et à la conquête des Arabes et à l'invasion des Barbares, et qu'elle est indigène sur le sol espagnol, où, par la nature toujours si persistante des habitudes de prononciation, elle résista à l'influence des Latins.

Une autre particularité de la prononciation des Espagnols, c'est le son qu'ils donnent au *z*, son qui est celui du *th* des Anglais. Les grammairiens font de la double *l* (*ll*) et de l'*n* accentuée (*ñ*) deux lettres particulières, quoique les valeurs qu'elles représentent soient communes aux Espagnols avec beaucoup d'autres peuples. La première, en effet, répond à notre *l* dite mouillée, et la seconde à la naso-gutturale que nous écrivons par *gn* dans *bagne*, *digne*, etc. Disons ici que l'orthographe de la langue espagnole offre avec la prononciation, surtout depuis les réformes modernes, un accord parfait.

L'accent des Espagnols n'est pas moins marqué que celui des Italiens. La syllabe accentuée, ou la syllabe longue, comme la désigne l'académie de Madrid, est ordinairement dans les polysyllabes la pénultième. Elle est aussi cependant quelquefois la dernière, et, dans le cas fort rare de certains mots dérivés, elle remonte jusqu'à la cinquième place à partir de la fin du mot.

Sous le rapport de la composition de son vocabulaire, l'espagnol n'est comparable, pour la richesse, la variété et la souplesse, ni à l'allemand, ni à l'anglais, ni à l'italien. Il est riche en superlatifs, augmentatifs, diminutifs, fréquentatifs, mais pauvre en termes techniques d'art ou de science. Il emprunte la plupart de ceux dont il se sert au français. Mais on cite comme une richesse importante de l'espagnol le nombre infini de ses expressions proverbiales et de ses locutions populaires.

Des diverses langues modernes dérivées du latin l'espagnol est celle qui, dans ses formes grammaticales, a le mieux conservé le caractère de la langue antique dont elle est sortie. Tandis que l'italien a rejeté à peu près complétement les consonnes finales, et que le français, tout en les gardant dans l'orthographe, les a fait disparaître dans la prononciation, l'espagnol, imité en cela par le portugais, les a plus souvent conservées, dans la conjugaison surtout, où, par exemple, des mots *fuimus*, *fuistis*, *fuerunt*, nous fûmes, vous fûtes, ils furent, il a fait *fuimos*, *fuisteis*, *fueron*.

Bien que la plupart des noms espagnols soient terminés au singulier par une voyelle, on en trouve cependant un nombre assez grand qui finissent par une consonne, le plus fréquemment par *l*, *n*, *r* et *z*. L'*s*, marque invariable du pluriel dans les noms, produit ces finales en *as*, en *os* et en *es*, dont le son plein donne tant d'éclat à la prononciation.

Tout en ayant laissé subsister en grande partie la conjugaison latine, les Goths ont amené, par l'influence de l'exemple de leur propre langue, la suppression de la voix passive et, dans la déclinaison, la substitution de l'emploi des propositions à l'usage des cas.

Un trait curieux de la physionomie grammaticale de l'espagnol, c'est l'existence de ses doubles auxiliaires *ser* et *estar*, *haber* et *tener*. Entre les deux premières, il y a la différence qui sépare l'essence de l'actualité; ainsi *soy bueno* signifie « je suis bon, d'un bon naturel; » tandis que *estoy bueno* veut dire « je suis bien, en bon état de santé. » Quant à la nuance qui existe entre *haber* et *tener*, on peut la déduire de la règle qui fait accorder ou non le participe, selon que l'on se sert de l'un ou de l'autre verbe comme auxiliaire. Ainsi on dit *yo he escrito*, ou bien *yo tengo escrita la carta*, j'ai écrit la lettre. » Une autre particularité de syntaxe, c'est l'emploi de la préposition *a* avec le complément direct des verbes transitifs quand ce complément est un nom d'être : *amo a Dios*, « j'aime Dieu. »

La construction de l'espagnol est directe. Elle ne devient inversive que dans certains cas, comme cela arrive du reste, quoique plus rarement, en français.

Le traducteur de l'*Histoire de la littérature espagnole*, de Boutervek, fait de cette langue un pompeux éloge : « Née, » dit-il, « du choc des langues les plus riches et les plus énergiques de l'Europe et de l'Orient, mélodieuse sans mollesse, nerveuse sans âpreté, seule d'entre les langues comparable à celle des Grecs par le mélange heureux des consonnes et des voyelles, aussi mâle que le dialecte dorien et peut-être aussi moins rude, douée sinon de plus de force, au moins de la même délicatesse que celui des Ioniens, sans qu'elle tombe jamais dans la langueur efféminée de l'italien, la langue espagnole, tout en respirant ce parfum oriental dont le contact prolongé avec les fils du désert l'avait pénétrée, réunit à toute la fraîcheur de la jeunesse, à toute la vigueur que les valeureux enfants du Nord lui avaient communiquée, toute la majesté dont la langue des maîtres du monde avait laissé l'empreinte sur les traits de la plus belle de ses filles. » Le rang dans lequel naquirent et vécurent la plupart des fondateurs de la littérature espagnole, ses premiers poëtes surtout, est, selon l'histoire de cette littérature, la circonstance qui explique la noblesse, la fierté même de la langue.

« Le castillan est resté empreint des tournures majestueuses que ces grands personnages lui avaient imposées, et l'on retrouve encore aujourd'hui, jusque dans les expressions des dernières classes du peuple, la trace de sa noble origine. » Nous terminerons ce tableau, un peu trop pompeux peut-être, par le jugement plus froid que porte sur le

Digitized by Google

même objet M. Alexandre de Laborde dans son *Itinéraire descriptif de l'Espagne*. Il est conçu en ces termes : « Malgré quelques défauts, la langue espagnole est une des plus belles langues de l'Europe; elle est noble, harmonieuse, poétique, remplie d'élévation, d'énergie, d'expression et de majesté; elle abonde en expressions sonores, pompeuses, dont la réunion est formée de phrases cadencées qui flattent agréablement l'oreille. Cette langue est très-propre à la poésie, mais aussi elle prête beaucoup à l'exagération et à l'enthousiasme qui dégénère aisément en boursouflure. Elle est naturellement grave; cependant, elle se plie aisément à la plaisanterie; elle est expressive et noble dans la bouche des hommes bien élevés; vive et saillante dans celle du peuple; douce, séduisante et persuasive dans celle des femmes, élevée et ronflante chez les poëtes; touchante et imposante, quoique un peu diffuse, chez les orateurs; mais elle est, ajoute-t-il, barbare au barreau et dans les écoles. »

Les dialectes du castillan diffèrent très-peu les uns des autres. En voici les principaux, et ceux qui passent pour s'éloigner le plus de la langue écrite : le dialecte *de Tolède*, qui est le plus pur, et qui, depuis Charles-Quint, est devenu la langue de la cour et du beau monde; celui de *Léon* et des *Asturies*, remarquable pour être la souche de la langue espagnole; l'*aragonais*, qui s'approche le plus des dialectes romans catalan et valencien; il a des locutions particulières, et sa littérature était très-florissante avant Charles-Quint; l'*andalous*, qui a retenu le plus de racines arabes; le *murcien*, qui participe à la fois du castillan et du roman; le *galicien* ou *galego*, qu'on regarde comme la souche de la langue portugaise, et qui réellement a plus d'analogie avec cette dernière qu'avec la castillane. L'*ultra-atlantique*, parlé dans toutes les possessions d'outre-mer; il se distingue par l'adoption de plusieurs mots étrangers et par des différences remarquables de prononciation. Nous ferons observer que l'espagnol est une des langues les plus répandues du monde; qu'en Amérique elle est, après l'anglaise, celle qui est parlée par le plus grand nombre d'habitants, où elle est même le seul idiome européen qui soit parlé sur toutes les plus hautes plaines du Nouveau-Monde.

Le *Catalan*, parlé principalement dans la Catalogne, est un idiome roman, formé dans des proportions fort inégales, du mélange des éléments latins, gothiques et celtibériens. Le nombre des mots catalans qui diffèrent radicalement du castillan est assez considérable; et par ses caractères principaux comme par son vocabulaire, la langue de la Catalogne se rapproche moins des autres dialectes de l'Espagne que de ceux du midi de la France. Dans l'idiome catalan, le *j* ne se prononce pas comme la *jota* espagnole; il n'a que la valeur du *j* allemand, ou de ce qu'on appelait autrefois chez nous l'*i* consonne. L'*l* double qui, au commencement des mots, remplace presque toujours l'*l* simple du latin, a le son mouillé du *gl* italien; le *ch* n'a pas d'autre valeur que celle de notre propre *c* dur.

Il existe une littérature catalane, et ses monuments sont anciens et nombreux.

ESSENCE ORGANIQUE DES LANGUES. *Voy.* l'Introduction.

ESTHONIENNE. *Voy.* FINNOISE.

ESTRANGHELO, alphabet syriaque. *Voy.* SYRIAQUE.

ETHNOLOGIE, son importance relativement à l'histoire et à la géographie. *Voy.* LINGUISTIQUE.

ETRE (VERBE SUBSTANTIF), tableau de sa conjugaison dans les langues indo-européennes. *Voy.* SANSKRIT.

ETRURIE. *Voy.* ETRUSQUES.

ETRUSQUES, TUSQUES ou TYRRHÈNES. — On a beaucoup écrit sur l'histoire de l'Italie ancienne, sur les monuments, la langue, les institutions et les arts des peuples divers qui ont passé tour à tour sur le sol de cette contrée célèbre. Mais comme le remarque M. Raoul-Rochette, « on s'est généralement, et même en Italie, beaucoup plus occupé de Rome et de ses citoyens que de l'Italie et de ses habitants. La grandeur de Rome a eu sur l'histoire de ces petits peuples presque la même influence qu'elle exerça jadis sur leurs destinées politiques. Elle les a pour ainsi dire absorbés dans sa propre histoire, comme elle se les était assujettis à titre d'alliés ou de sujets, ou de colons, ou de municipes. Rome avait fini par embrasser l'Italie entière dans l'enceinte d'une seule ville, en étendant, des bords de la mer de Sicile, jusqu'au pied des Alpes, le titre et les droits de citoyens romains. Une foule de peuplades, différentes de nom, d'origine et de langage, s'étaient peu à peu fondues en un seul peuple; et l'on s'accoutuma ainsi à les comprendre toutes sous une dénomination commune, ou du moins à ne plus voir, dans toute l'Italie, que des Romains, et à tout rapporter, dans l'Italie, à la grandeur de Rome.

« Cependant, avant que Rome eût acquis cette domination exorbitante et cette étendue démesurée, des peuples puissants, des villes célèbres, des républiques florissantes avaient couvert la péninsule italique. Les Ombriens, les Etrusques, les Sabins, les Osques, les Samnites, les Bruttiens et les Grecs y avaient eu longtemps une existence prospère et une histoire indépendante. Plusieurs de ces peuples avaient lutté avec plus de courage que de succès, et avec une persévérance digne d'une meilleure issue, contre la domination romaine; d'autres avaient été dans les lettres, les arts, la philosophie et la religion même, les précurseurs, les instituteurs et les modèles de cette Rome si fière et longtemps si ignorante. Tous, ils avaient mérité qu'il restât d'eux un long et honorable souvenir, et surtout que la mémoire de leurs actions les plus célèbres et de leurs institutions les plus chères, fût séparée de l'histoire de Rome, dont le joug

Digitized by Google

avait été si pesant pour eux, et dans le sein de laquelle ils étaient venus se confondre et s'anéantir (374). » Mais jamais elle n'a rendu justice à ses rivaux, et si quelquefois elle s'est montrée magnanime et généreuse, ç'a été seulement à l'égard des peuples vaincus qu'elle traînait dans la poussière, à la suite de son char, et dont elle n'avait plus rien à craindre; quant à ceux dont la gloire égalait la sienne, mais que la fortune trahit, et qui pouvaient partager avec elle l'admiration de la postérité, « sa grande tactique a toujours été d'ensevelir dans l'oubli leurs actions et leur nom (375). » Or, « lorsqu'on oppose à ce silence presque général de ses historiens sur l'éclat dont brilla l'Italie sous les Etrusques, les témoignages sans nombre de la grandeur et de la splendeur de ce peuple que nous révèle chaque jour la moindre exploration d'un sol, seul dépositaire encore aujourd'hui de ses glorieuses archives, on ne peut se défendre d'un sentiment pénible. Ce silence calculé sans doute, ne semble-t-il pas, en effet, impliquer chez les maîtres du monde une basse rivalité, fondée sur les prétentions à une origine toute divine qui excluait les sujétions de l'enfance? Il leur importait dès lors de faire disparaître, avec la trace de leurs bégaiements, avec le souvenir de leurs premières leçons, la reconnaissance pour leurs maîtres devenus leurs sujets, et les preuves d'une ère de splendeur italienne antérieure, et peut-être égale à celle qu'on vit briller, mais toujours par le concours d'autrui, sur leur sol dominateur, lorsque vainqueurs et spoliateurs de la Grèce, ils s'enrichissent à la fois des chefs-d'œuvre conquis et des moyens d'en perpétuer l'exécution par la captation des artistes et des savants qui pouvaient seuls leur transmettre ce monopole (376). »

Privé ainsi presque entièrement du témoignage des Romains sur l'antiquité et la splendeur des peuples qui les ont devancés dans la civilisation, si l'on veut jeter quelque lumière sur les faits comme ensevelis par eux dans un éternel oubli, il faut, à l'exemple des Buonarrotti, des Gori, des Lami, des Lanzi, des Niebuhr, des Muller, etc., recourir à des sources étrangères, et interroger Hérodote, Diodore de Sicile, Plutarque, Athénée, etc. D'un autre côté, Rome, pendant de longs siècles, a foulé sous ses pieds les preuves irrécusables de leur grandeur et de leur supériorité. Les antiquaires modernes sont allés chercher dans les entrailles de la terre, les pierres monolithes taillées par eux, à l'instar des hypogées de l'Inde, de l'Egypte et de l'Amérique. Or, ces monuments, plus positifs encore que les traditions, pourront aussi nous servir de guide.

Mais avant de développer les conceptions théologiques et cosmogoniques des Etrusques, avant d'exposer les fragments de traditions primitives qu'ils ont conservées, nous croyons devoir jeter un coup d'œil sur l'histoire de l'antique Italie, et sur les révolutions des peuples qui y fleurirent avant la domination des Romains. « Ce coup d'œil préliminaire, » dit Creuzer, « nous montrera qu'au milieu d'un tel mélange de races, des migrations, des colonies qui se succédèrent sur la terre italique, la religion ne pouvait que devenir un tout extrêmement complexe (377). »

Les récits historiques les plus détaillés et les mieux fondés nous montrent les Ligures (378), les Ombriens (379), les Sicules (380), les Osques ou Opiques (381), établis les premiers dans la péninsule italique. Leurs confédérations s'étendaient depuis les Alpes jusqu'au détroit de Sicile. — « Survinrent les premières colonies des Pélasges,

(374) L'*Italie avant la domination des Romains* t. I, Préface, part. VI, VII, VIII.

(375) *The Dublin Review*, vol. XIII, n. XXVI, p. 487.

(376) *Echo du monde savant*, art. sur l'*art étrusque*, 1839, 6e année, n. 501, p. 810 sqq.

(377) *Religions de l'antiquité*, t. II, 1re partie, p. 390.

(378) Au rapport de Strabon (liv. III, p. 114), les Ligures étaient les plus anciens de tous les peuples italiques. Après avoir lutté pendant longtemps contre les Romains, ils furent entièrement assujettis sous le règne d'Auguste. Dion. Cassius, LIV, p. 754.

> Et nunc, tonse Ligur, quondam per colla decora
> Crinibus effusis toti prælate comatæ.
> (LUCAIN, v. 442.)

(379) Dionys. (I, 19) : Τὸ ἔθνος ἐν τοῖς πάνυ μέγα τε καὶ ἀρχαῖον. — PLIN. (III, 19, 1.) « Umbrorum gens antiquissima Italiæ. » — FLOR (I, 17). « Antiquissimus Italiæ populus. »

(380) Varron (*De Ling. lat.*, IV, 10) : « Siculi... ut Annales nostri veteres dicunt. » Plin. (III, 5), Solin. (c. 8), et Servius *Ad Æneid.* (XI, 317), accordent aussi aux Sicules cette grande antiquité. Quant à leur origine, Micali (*ibid.*, p. 72) en fait une nation indigène de l'Italie. Mais pour établir son système, dit M. Raoul-Rochette, il ne parle pas de l'opinion de Philiste de Syracuse (ap. Dionys. lib. I, 22), suivant lequel les Sicules étaient des *Ligures*, peuple étranger à l'Italie; mais surtout il a grand soin de dissimuler le témoignage d'Antiochus de Syracuse; or, selon cet écrivain, dont les propres paroles nous ont été conservées par Denys d'Halicarnasse (lib. I, c. 2), les Sicules étaient originairement un peuple grec issu des Œnotriens et Œnotriens eux-mêmes. On ne peut douter que cette tradition ne fût la plus ancienne, puisque nous la voyons adoptée par Pline (*Hist. natur.*, liv. II, c. 5), qui place le premier établissement de ces Sicules-Œnotriens dans le pays appelé depuis Lucénie et Samnium. » Note XVIe sur Micali, t. I, p. 342.

(381) Il paraît que, sous le nom célèbre des Ausones, des Opiques et des Osques, les anciens désignaient une même nation. *Voy.* Antioch. Syrac. ap. Strab., V, p. 167; Arist., *De republic.*, VII, 10; — SERV., VII, 725 : « Arunci isti Græce Ausones nominantur. » — Ils les regardaient aussi comme un des premiers peuples établis dans l'Italie. Cf. Antioch. Syric., ap. Strab., V, p. 167; — DIONYS., I, 11; — SERV., XI, 252 : « Antiqui Ausonii (VIRGIL.); quia qui primi Italiam tenuerunt Ausones dicti sunt. »

Digitized by Google

auxquelles s'attachent les noms d'OEnotrus et de Peucétius (382), chefs, ou pour mieux dire, représentants de deux peuplades méridionales, les OEnotriens et les Peucétiens. Ces Pélasges, sortis, dit-on, de la Thessalie et de l'Epire, dans les XVIIe et XVIe siècles avant notre ère, couvrirent une portion de l'Italie, se mêlant partout aux populations antérieures, ou les refoulant les unes sur les autres. Ainsi furent expulsés les Sicules, qui émigrèrent du continent dans l'île dès lors appelée de leur nom, vers le XIVe siècle (383). Tandis que les Tyrrhéniens, venus des côtes de l'Asie Mineure sous la conduite d'un certain Tyrrhénus (384), jetaient dans la Tyrrhénie ou Etrurie, les fondements de la puissance Etrusque, de nouveaux Pélasges-Arcadiens, amenés par Evandre, et mêlés d'Hellènes, occupaient le Latium et en chassaient les premiers habitants ou se fondaient avec eux (385). D'autres traditions nous parlent ensuite d'une colonie de purs Hellènes, ayant Hercule à leur tête, et qui se fixèrent parmi les Arcadiens d'Evandre, peu avant la prise de Troie (386); puis de nombreux établissements formés en diverses parties de l'Italie par les chefs grecs et troyens, dispersés après cet événement mémorable, 1200 années avant Jésus-Christ. De ces établissements, les plus célèbres étaient celui d'Enée chez les Latins, auquel se rattachait l'origine de Rome, et celui d'Anténor, son compatriote, au fond du golfe adriatique, où il bâtit Patarium (387). »

On a voulu révoquer en doute ces établissements des Pélasges dans l'Italie; on a voulu nier leur influence sur le développement de la civilisation dans cette contrée, et conséquemment sur la culture des arts; mais pour bâtir ce système, il faut détruire les témoignages de l'histoire, substituer des théories plus ou moins ingénieuses aux faits les plus solidement, les plus généralement accrédités; il faut effacer toutes les traces de cette civilisation grecque si fortement empreintes sur tout le sol de l'Italie. Les dénominations grecques appliquées *aux villes*, *aux provinces*, *aux mers*, *aux fleuves*, *aux hommes* d'une époque antérieure à la naissance de l'art historique, l'origine incontestablement grecque des plus anciens idiomes de la Péninsule (388), prouvent aussi l'établissement des colonies pélasgiques et leur influence puissante. « On doit donc, » dit M. Niebuhr, « regarder les Pélasges non comme une troupe de Bohémiens errants, mais comme composant des nations assises sur leur territoire, et puissantes et glorieuses (389). » — Lorsque, affaiblis par les dissensions intestines, ils eurent perdu leur existence politique, les peuples voisins, et surtout les Etrusques, s'emparèrent des terres qu'ils possédaient (390).

Or, de tous ces peuples de l'ancienne Italie, les Etrusques sont, sans aucun doute, le plus important et le plus curieux. On a toujours cherché à découvrir le berceau de cette nation; et cette étude a fait naître, chez les anciens, comme chez les modernes, les systèmes les plus divers et les plus contradictoires. Hérodote, comme nous l'avons vu plus haut, les faisait venir de Lydie, sous la conduite de Tyrrhénus, fils d'Atys (391). S'il faut en croire Hellanicus de

(382) ARISTOT., *Polit.*; VII, 10; — DIONYS. HALIC., *Antiq. rom.*, I, Reisk.

(383) DIONYS. HALIC., I, 22, ex Hellanic. et Philist., coll. Thucyd. VI, 2. — Pline attribue aux Ombriens l'expulsion des Sicules : « Siculi... Umbri eos expulere, hos Etruria, hanc Galli. » (lib. III, 19; I.)

(384) DIONYS. HALIC., I, 28, ibi; Xanthus, Hellanicus, Myrsilus; — HERODOT., I, 94; — TIMÆUS ap. Tertullianum, *De spectac.*, cap. 5; — *conf.* Creuzer, *Fragm. Histor. Græc. antiquiss.*, p. 152 sqq.

(385) DIONYS., I, 31.

(386) DIONYS., I, 34; — SERVIUS, *Ad Æneid.*, VIII, 203 sqq.

(387) DIONYS. HALIC., I, 45 sqq.; STRABON, XIII, p. 607 de Casaub.; TIT. LIV., I, 1; SERVIUS, *Ad Æneid.*, I, 243. « Cet exposé, » dit M. Guigniaut, « est conforme, en général, aux résultats vulgairement admis sur la foi du grand nombre des traditions, et qui ont été développés chez nous par Larcher, dans sa chronologie d'Hérodote, M. Raoul-Rochette, dans son *Histoire des colonies grecques* (t. I, p. 225 sqq., 294 sqq., 368, 391; t. II, liv. III, passim; surtout p. 345, 362 sqq.), et d'autres encore. » *Religions de l'antiquité*, t. II, 1re partie, p. 390-92.

(388) *Voy.* LANZI, *Saggio di lingua Etrusca*, etc., t. II, p. 17. Au rapport de Denys d'Halicarnasse (*Antiq. rom.*, lib. I, c. 90), les Romains primitifs parlaient un grec dérivé de l'éolien, qui était un des plus anciens dialectes de la Grèce. Athénée (*Deipnosoph*, liv. X), attribue au même peuple un attachement pour la langue éolienne qui se manifestait jusque dans la manière affectée d'accentuer les mots. M. Raoul-Rochette, *Notes sur Micali*, n. 4.

(389) *Histoire romaine*, t. I, tr. fr.

(390) DIONYS., I, 26.

(391) « Sous le règne d'Atys, fils de Manès, » dit Hérodote, « toute la Lydie fut affligée d'une grande famine, que les Lydiens supportèrent quelque temps avec patience; mais voyant que le mal ne cessait pas, ils y cherchèrent un remède et chacun en imagina à sa manière. Ce fut à cette occasion qu'ils inventèrent les dés, les osselets, la balle, et toutes les autres sortes de jeux, excepté celui des jetons, dont ils ne s'attribuaient pas la découverte. Or, voici l'usage qu'ils firent de cette invention pour tromper la faim qui les pressait. On jouait alternativement pendant un jour entier, pour se distraire du besoin de manger, et le jour suivant on mangeait au lieu de jouer. Ils menèrent cette vie pendant dix-huit ans; mais enfin le mal au lieu de diminuer, prenant de nouvelles forces, le roi partagea tous les Lydiens en deux classes et les fit tirer au sort, l'une pour rester, l'autre pour quitter le pays. Celle que le sort destinait à rester eut pour chef le roi même, et son fils Tyrrhénus se mit à la tête des émigrants.

« Les Lydiens que le roi bannissait de leur patrie, allèrent d'abord à Smyrne, où ils construisirent des vaisseaux, les chargèrent de tous les meubles et instruments utiles et s'embarquèrent pour aller chercher des vivres et d'autres terres. Après avoir côtoyé différents pays, ils abordèrent en Ombrie où ils bâtirent des villes qu'ils habitent encore à présent; mais ils quittèrent leur nom de Lydiens et prirent celui de Tyrrhéniens, de Tyrrhénus, fils de

Digitized by Google

Lesbos et d'autres encore, ils étaient issus des Pélasges (392). — Denys d'Halicarnasse, au contraire, soutient que la civilisation étrusque était indigène (393); il s'appuie sur le silence de Xanthus, l'historien de la Lydie, lequel ne fait nulle mention de Tyrrhénus, ni d'aucune colonie méonienne conduite en Toscane (394). — Une diversité d'opinions plus grande encore règne à ce sujet parmi les modernes. Ainsi Maffei, sur quelques rapports de mœurs et de langage, prétend qu'ils sont descendus des Chananéens (395). D'autres présentent les Phéniciens et les Celtes comme leurs ancêtres. Ceux-ci rejettent comme fabuleux le récit d'Hérodote, et soutiennent, avec Xanthus et Denys d'Halicarnasse, qu'il n'existe aucune ressemblance de *langage*, de *religion* et de *mœurs* entre les Lydiens et les Étrusques; d'où ils concluent qu'il est impossible de leur supposer une origine commune (396). Ceux-là détruisent l'argument tiré du silence de Xanthus (397), et, tout en abandonnant les parties accessoires dans le récit d'Hérodote, ils en conservent le fond, puis ils s'attachent à faire ressortir les analogies de mœurs et coutumes qui existent entre ces deux peuples (398). « Ils remarquent, » dit Creuzer, « dans le caractère et les institutions étrusques une empreinte manifeste de l'Orient, tandis que la plupart de leurs adversaires y reconnaissent les traits distinctifs des populations celtiques ou tudesques des Alpes (399). » Quant à lui, sans méconnaître l'origine septentrionale de l'une des principales souches d'où provient le peuple étrusque, il pense qu'il se forma du mélange de plusieurs races diverses, entre lesquelles les Pélasges et les Lydiens, également originaires d'Asie et probablement frères, exercèrent sur sa civilisation, sur sa langue, son culte et ses premiers arts la plus grande influence (400). — Muller a développé une autre théorie; il regarde les Etrusques comme un peuple Aborigène des Apennins; ils quittèrent leurs montagnes pour s'établir dans les vallées du Tibre et de l'Arno; puis, devenus un peuple nombreux, puissant, élevé à un haut degré de culture, ils colonisèrent les riches plaines de la Lombardie, et étendirent leur influence jusqu'aux Alpes (401).

Entre ces opinions diverses et opposées,

leur roi, qui était chef de la colonie. » (*Histoire*, trad. Larcher, lib. I, c. 4.)

On a voulu faire passer ce récit d'Hérodote pour une invention purement poétique, et suivie uniquement par les poëtes. « Mais » remarque M. Raoul-Rochette (*Notes sur Micali*, n. 21), « quoiqu'un fait soit raconté dans un esprit poétique, il ne s'ensuit pas qu'il ne puisse avoir un fond de vérité. Ainsi les tragédies et les poëmes, où l'imagination des poëtes se donne tant de carrière, eurent toujours pour base quelque événement réel. Ainsi les chants d'Homère sont un recueil de traductions fidèles sur les faits qui précédèrent, accompagnèrent et suivirent la guerre de Troie. — D'un autre côté, Timée, Strabon, Plutarque, Appien d'Alexandrie, Velleius-Paterculus, Valère-Maxime, Justin, Pline, Festus et Servius, ont adopté le récit d'Hérodote sur l'établissement des Lydiens en Italie. » *Voy.* l'abbé Zannoni, *Dissertation sur les Etrusques*, p. 11. — M. Raoul-Rochette (*ibid.*, n. 22), cite encore l'historien Ephore, antérieur à tous les autres, et dont l'opinion sur l'origine pélasgique des Etrusques nous a été conservée par Scymnus de Chio (*Perieges.*, v, 224). — Cf. *Histoire des colonies grecques*, t. I, p. 352-68.

(392) Hellanicus, *in Phoronide*, et Myrsilus Lesbius, ap. Dionys., I, 28, 29; Anticlid., ap. Strab. V, p. 153; Varron et Hygin. embrassèrent la même opinion : « Hyginus dixit Pelasgos esse qui Tyrrheni sunt, hoc etiam Varro commemorat. » Servius, *Ad Æneid.* VIII, 600. — M. Raoul-Rochette soutient (*Hist. des colon. grecq.*, t. I, p. 356-359) que ce sentiment d'Hellanicus est, au fond, le même que celui d'Hérodote; qu'ils ne diffèrent l'un de l'autre que par quelques circonstances indifférentes, et que ces deux traditions, faciles à concilier, se prêtent un mutuel appui.

(393) Liv. I, 26.

(394) Xanthus vivait vers la 69e olympiade; il avait écrit quatre livres sur l'histoire des Lydiens. Cf. les *Historic. græc. antiq. fragmenta*, éd. Creuzer, p. 135 sqq.

(395) *Bibl. Ital.*, t. III, p. 15 sqq.

(396) Micali, *l'Italie*, etc., t. I, p. 131, 199; Niebuhr, *Rom. Gesch.*, p. 44, 122 sqq.; Schlegel dans sa *Recension* de la 1re édition de cet ouvrage, *Heidelb. Jahrb.*, 1816, n. 54, p. 854. Ce dernier rejette la colonie tyrrhénienne et donne aux Etrusques et aux Grecs une origine commune.

(397) « On oppose, » dit l'abbé Zannoni, « l'autorité de Denys d'Halicarnasse; mais je pense qu'en ce cas-ci il ne saurait mériter mon entière confiance, vu la faiblesse de ses raisonnements. Premièrement, c'est d'après le silence de Xanthus sur l'établissement d'une colonie lydienne en Etrurie, que Denys se décide à regarder les Tyrrhéniens comme *indigènes*. Mais Hérodote, qui, au rapport d'Athénée (lib. XII, p. 515), avait lu les histoires de Xanthus, déclare positivement que cette tradition est appuyée sur les témoignages des Lydiens eux-mêmes; et les termes dont il se sert (liv. I, c. 94), ne permettent pas le moindre doute à cet égard. Si l'on persistait encore à imprimer à Hérodote la tache d'écrivain romanesque, tache dont il est de jour en jour purgé au jugement des hommes éclairés, il n'en serait pas moins impossible de nier que cette tradition n'eût prévalu chez les Lydiens, puisque nous lisons dans Tacite (*Annal.*, lib. IV, c. 56), qu'au temps de Tibère, des ambassadeurs ayant été envoyés à Rome de diverses provinces de l'Asie pour revendiquer, chacun en faveur de leurs villes, la possession exclusive du temple qui devait être fondé sous les auspices de l'empereur, de sa mère et du sénat, les députés de Sardes en Lydie firent valoir, pour autoriser leur prétention à cet honneur insigne, un décret d'Etrurie qui les reconnaissait comme un peuple de la même race et d'une commune origine. Avant Tacite, Sénèque (*De consolat.*, c. 6), avait dit : « Asia Etruscos sibi vindicat. » Ainsi, l'on ne doit rien conclure du silence de Xanthus, supposé même que ce silence fût réel; et ce serait manquer au bon sens que de récuser, sur des motifs aussi légers, les traditions de tout un peuple. » *Dissertation sur les Etrusques*, p. 12 et 13. *Voy.* aussi Lanzi, *Saggio*, t. II, p. 12.

(398) Rickius, *Dissertation sur les premiers habitants de l'Italie*, ad calc. — Luc. Holsten, *Not. ad Stephan. Byz.*, c. 1, n. 13; — L'abbé Lanzi, *Saggio*, t. II, p. 103; — Wachsmuth, *Die ältere Geschichte des Römischen Staates*, p. 85 sqq.

(399) *Religions de l'antiquité*, t. II, 1re partie, p. 396.

(400) *Ibid.*, p. 396.

(401) O. Muller, *Die Etrusker*, Breslau, 828,

Digitized by Google

il est difficile de découvrir la vérité : ce que nous savons, c'est que, dans leur idiome national, les habitants de l'Etrurie s'appelaient *Rasena* (402); ce que nous savons encore, c'est qu'à l'époque où ils tombent dans le domaine de l'histoire, nous les trouvons établis dans la partie la plus fertile et la plus riche de l'Italie centrale. Partis de ce point, et guidés par la valeur qui présidait à leur fortune, ils enlevèrent aux Ombriens trois cents villes, et le territoire qu'ils occupaient dans l'Italie supérieure. Les Liguriens, les Osques, les Sabins, etc., furent forcés de se soumettre à ces fiers dominateurs, et partout ils portèrent leurs armes victorieuses, partout ils établirent des colonies sur les débris des peuples vaincus. Triomphant ainsi de tous ses rivaux, la nation étrusque fonda un empire vaste et puissant qui s'étendait depuis les Alpes jusqu'au détroit de Sicile. Elle couvrit de ses vaisseaux les deux mers, visita la Grande-Grèce, la Sicile, la Corse, la Sardaigne, et poussa même jusque dans l'Archipel ses courses guerrières ou ses industrieuses entreprises (403). Deux cents ans plus tard, la confédération du nord de l'Italie fut démembrée par les Gaulois sous la conduite de Bellovèse; les Etrusques perdirent la plus grande partie de leurs possessions au delà du Pô; mais ils se maintinrent à Mantoue, à Adria, sur les bouches du fleuve, et dans la Rhétie, pays montagneux, dont la population conserva avec eux des rapports frappants, et où l'on trouve aujourd'hui encore leurs monuments (404). Moins de deux siècles écoulés, tandis que les belliqueux Samnites, enfants des vieux Sabins, fondaient sur les ruines de la puissance étrusque, en Campanie, la nation nouvelle des Campaniens, une seconde invasion des Gaulois achevait de bouleverser la haute Italie, portait le trouble au sein de l'Etrurie centrale, déjà déchirée par ses discordes intestines, et préparait aux Romains la conquête de Véies (405). Enfin au temps de Sylla, l'antique nation étrusque périt avec ses sciences et sa littérature, les nobles tombèrent sous le glaive; dans les cités les plus considérables, on établit des colonies militaires, et la langue latine régna seule. La plus grande partie de la nation perdit toute propriété foncière, et languit dans la pauvreté sous des maîtres étrangers qui s'appliquaient dans leur tyrannie à effacer la trace des souvenirs nationaux et à tout rendre romain (406).

Traditions étrusques. — Au moment où l'histoire s'empare des Etrusques pour ne plus les quitter, elle nous les montre vainqueurs des Ombriens (407). Franchissant l'Apennin, ils vont s'établir entre le Tibre et l'Arno. C'est dans cette partie la plus belle et la plus riche de l'Italie, qu'ils jettent les fondements de leur vaste et puissant empire; c'est aussi dans cette partie que leur existence finira.

De là ils pénètrent, les armes à la main, jusque dans les défilés des montagnes Rhétiennes. L'Italie supérieure est forcée de recevoir leurs colonies; ils y fondent sous le nom de *Nouvelle-Etrurie*, un vaste Etat, composé de *douze* villes confédérées (408). On sait qu'il s'étendait de la mer Tyrrhénienne à l'Adriatique (409).

Les Etrusques passent aussi le Tibre, imposent aux Latins leurs rites et leurs usages, soumettent les Volsques pour quelque temps (410) et s'emparent de la Campanie. Là, huit cents ans avant notre ère, ces fiers dominateurs envoient encore des colonies et fondent *douze cités*. Parmi les plus célè-

t. I, p. 71 sqq. et passim. — *The Dublin Review*, november 1842, n. 26, p. 449.

(402) Dionys. Halicarn., I, 30. — Heyne (*Nov. comm. soc. reg. scientiar.*, Gotting., t. III, (*Hist. et phil.*, p. 38), explique le nom de *Tyrrhènes ou Tyrsènes* par *Tu-Rasena*, et pense que les noms *Tusci* et *Etrusci* n'en sont que des formes altérées. Du reste, avec Fréret et d'autres, il soutient leur origine celtique ou gallique. Plusieurs, entre lesquels le grand historien J. de Müller, et plus récemment M. Niebuhr, ont rapproché les *Rasena* des *Rhæti*, habitants des Alpes, et ont vu dans ceux-ci les pères des conquérants de l'Etrurie dominée avant eux par les Pélasges-Tyrrhènes. D'autres séparent également le mot *Rasena* de ceux de *Tyrrhènes Etrusques* ou *Tusques*, mais croient ce dernier d'origine *Tudesque*, teutonique ou germanique, aussi bien que la race qui le portait (Zoega, *Abhandlungen*, p 327, etc.) Schlegel, au contraire, faisant abstraction complète du nom de *Rasena*, rapporte les *Tyrrhènes*, qu'il identifie de tout point avec les *Etrusques*, aux Pélasges, colons antiques de la Grèce et de l'Italie à la fois; Wachsmuth à l'émigration lydienne ou méonienne dont il a déjà été question. (Creuzer, ubi sup., p. 395.)

(403) Tit. Liv., I, 2; V, 33; Euseb., *Chronic.*, p. 36; Herodote, I, 166; Cf. Niebuhr, I, p. 142 sqq., 3e édit.

(404) Tit. Liv., V, 33; Plin., *Hist. nat.*, III, 20; Justin., XX, 5. — Ces auteurs attribuent de concert l'origine de la nature *rhétienne* à l'émigration forcée des Etrusques ou *Rasena*, nom qui primitivement aurait été propre, selon Wachsmuth, aux habitants de l'Etrurie centrale. Ce savant observe, en opposition avec Niebuhr et autres, que l'existence même de monuments étrusques dans la Rhétie prouve l'établissement d'un peuple déjà civilisé, et ne saurait s'accorder avec l'hypothèse qui fait descendre les *Rasena* des *Rhétiens*. (*Altere Gesch. d. Röm.*, p. 85 sqq.). Ap. Creuzer, *Religions de l'antiquité*, t. II, 1re partie, p. 394.

(405) Creuzer, ubi supr., p. 394-95.

(406) Niebuhr, *Hist. rom.*, 2e éd., t. I, p. 11, 12.

(407) S'il faut en croire les Annales étrusques, la *ruine* des Ombriens s'accomplit 434 ans avant la fondation de Rome. (Varr., ap. Censor., 17.) La date donnée par Denys est 500.

(408) *Voy.* Micali. L'*Italie avant la domination des Romains*, t. I, p. 146-50. Mantoue était une de ces villes.

Mantua dives avis, sed non genus omnibus unum :
Gens illi triplex, populi sub gente quaterni;
Ipsa caput populis : *Tusco* de sanguine vires
(Virg. *Æneid.*, X, 201. — *Voy.* Heyne, ad. h. l.)

(409) *Voy.* Scylax, *Périp.*, p. 12.

(410) « Gente Volscorum, quæ etiam ipsa Etruscorum potestate regebatur. » (Cato, ap. Serv., *Ad Æneid.*, XI, 567.)

Digitized by Google

bres on compte Nola, Acerræ, Herculanum et Pompéi : c'était une nouvelle Etrurie qu'ils créaient (411).

Il y eut donc un temps où leur domination s'exerça sur les contrées situées entre Gênes et Venise, entre les Alpes et le détroit de Sicile (412). Avant la guerre de Troie, ils remplissaient du bruit de leur gloire la Grèce et la Péninsule Italique (413).

Puis un jour, de terribles adversaires se lèvent enfin. Les Gaulois au nord, les Samnites au midi, essayent de démembrer cette puissance colossale. Ils triomphent, et les Etrusques, perdant leurs conquêtes, se trouvent refoulés entre le Tibre et l'Arno. Mais leur grande confédération dans cette partie de l'Italie reste intacte. Elle conservera longtemps encore toute sa force et tout son éclat. Pour la détruire il faudra de grandes dissensions civiles, les attaques multipliées des Gaulois et les armes de Rome.

Cette dernière ville brisera la puissance des Etrusques, elle en recueillera les débris; mais, avant de leur succéder, elle aura courbé le front sous le sceptre de leurs rois. Il en sera de ces Etrusques comme des Grecs : captifs, ils captiveront leur farouche vainqueur (414). Le superbe peuple romain ira leur prendre ses arts, les insignes de sa magnificence, *les colléges de ses augures et de ses aruspices, ses rites religieux et divinatoires...*, tout ce qui contribua tant à élever sa grandeur naissante. On le verra ensuite, comme un insolent parvenu, travailler à plonger dans l'oubli ces Etrusques qui l'auront civilisé (415).

Vains efforts! On peut détruire les villes d'un peuple, ses remparts, ses édifices; mais, quand ce peuple a fortement empreint ses pas à la surface du sol, ils ne s'effacent plus. Les créatures de Dieu doivent toutes laisser des traces de leur passage; il ne faut pas qu'il y ait solution de continuité dans cette immense chaîne de l'humanité dont l'Eden vit le premier anneau. L'histoire et les entrailles de la terre nous ont donc conservé ce que les Romains voulaient anéantir.

Il y a un siècle, on ne voyait que fables dans ce qu'on nous rapporte des âges écoulés avant la fondation du Capitole. Cicéron, saint Augustin plaçaient, il est vrai, Romulus dans une époque où l'intelligence avait eu déjà de magnifiques développements, *jam inveteratis litteris*. Mais ces expressions, si frappantes cependant, étaient acceptées avec une sorte de défiance (416).

Aujourd'hui, plus de scepticisme possible sur ce point. La science moderne nous a révélé un empire enseveli dans le sol de la vieille Italie. Nous savons que la période la plus brillante de cet empire, que ses jours les plus prospères coïncidèrent avec la fondation de Rome (417). « Avant même que cette ville existât, » dit M. Ampère, « il y « avait en Etrurie un sénat, des plébéiens, « des *gentes*, des clients (418). »

Nous avons jeté un coup d'œil rapide sur les conquêtes des Etrusques dans le nord et dans le midi de l'Italie. Il nous faut maintenant étudier leurs développements dans cette partie centrale de la péninsule, où les Gaulois et les Samnites les resserrèrent. Cette étude confirmera les remarques que nous venons de faire.

Comme nous l'avons vu, l'Italie centrale fut le siége primitif et permanent de la nation étrusque. Là surtout elle éleva les arts à un degré de perfection qu'aucun peuple de l'antiquité ne surpassa jamais : partout la civilisation avait comme enfanté des merveilles. Une population active et puissante couvrait alors tout le territoire qui s'étend entre le Tibre, l'Arno et la mer; la culture et les sueurs de l'homme fécondaient le sol. Aussi « de riches vignobles, de magnifiques jardins, de fertiles plants d'olivier, de vastes champs de blé (cornfields), procuraient tout le bien-être de la vie à des milliers d'habitants; et aujourd'hui, dans la plupart de ces mêmes plaines, de chétifs troupeaux trouvent difficilement une misérable existence. Des restes de constructions se rencontrent à peine dans ces contrées que couronnaient jadis de superbes maisons de campagne, de nombreux villages, des villes opulentes (419). »

Douze cités surtout se faisaient remarquer par leur ancienneté, par leur étendue et leur puissance. Elles étaient le siége des douze (420) Etats de la confédération étrusque. On

(411) *Voy.* M. Duruy, *Hist. des Romains*, t. I, p. 37-38.

(412) « Tanta opibus Etruria erat, ut jam non terra solum, sed mare etiam per totam Italiæ longitudinem, ab Alpibus ad fretum Siculum, fama sui nominis implesset. » (Lib. I, c. 2.)

(413) *Voy.* Micali, ubi sup., t. I, p. 156.

(414) Græcia capta ferum victorem cepit....
(Horat., II, Epist. 1, vers. 156.)

(415) *Voy.* Hamilton Gray, *Tour to the sepulchres of Etruria*, p. 130, 144, 2e édit., London, 1841.

(416) *Voy.* Cicer., *De inv.*, lib. I, c. 2, édit. Nisard. — Nous retrouvons cette doctrine dans Rousseau. Voy. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes.* — Cette théorie est le point de départ de tous les partisans du progrès indéfini de l'humanité.

(417) Hamilton Gray, ubi supr., p. 114.

(418) *Hist. des lois par les mœurs* dans la *Revue des deux mondes*, 1835, p. 160.

(419) Hamilton Gray, *Tour to the sepulchres of Etruria*, p. 286 et sqq.

(420) Ici se place naturellement une remarque faite par Micali : « L'Egypte, dans sa constitution civile, était divisée en *douze* Etats, dont le siége général se tenait à Memphis. (Marsham., *can. chron. Ægypt.* p. 538.) Les Eoliens, sortis de Thessalie, se fixèrent en Asie, dans la partie du continent appelée par eux *Eolide*, et y fondèrent *douze* cités. (Herod., I, 149.) Les Ioniens, qui passèrent peu après en Asie, y établirent de même *douze* cités. Hérodote (I, 145), croit que ce fut à l'imitation de ce qu'ils avaient vu dans la région du Péloponèse, d'où ils venaient, laquelle était pareillement divisée en douze districts. » (Micali, *ibid.*, t. I, p. 165.) Il est impossible de ne voir qu'un pur effet du hasard dans cette coïncidence si frappante. Des rapports profonds doivent avoir existé entre les peuples dont

Digitized by Google

les avait assises au sommet de hautes et larges éminences. De fortes murailles, construites avec de grandes pierres de taille, les entouraient; des rues tortueuses et disposées en pente les traversaient; elles étaient flanquées de tours inexpugnables. Quelques traits suffisent au pinceau de Virgile pour nous les dépeindre :

Congesta manu præruptis oppida saxis.
(Georgic., lib. II, vers. 156.)

Péruge, *Cortone*, *Bolsena* et quelques autres s'élèvent maintenant encore sur les fondements jetés par les Etrusques. Quant aux débris importants qu'on remarque à *Volterre*, à *Fiesole*, à *Populonie*, etc., ils attestent l'industrie du peuple qui bâtit ces villes (421).

Et cependant nous n'avons pas encore parlé des plus célèbres de ces cités. Au premier rang, pour l'ancienneté, se présente *Argylla*. Il faut distinguer trois époques dans l'histoire de cette ville. On la voit d'abord occupée par un peuple plus *ancien* que les Etrusques; — elle tombe ensuite au pouvoir de cette nation, et change son nom d'*Argylla* contre celui de *Cære*; — enfin, les Romains s'en emparent, et sous leur domination, elle s'appelle *Ceretri*. Argylla nous présentera des traces de civilisation plus anciennes que toute autre partie de l'Italie (422); nous trouverons aussi sur ses monuments de précieux restes des traditions primitives. Elle avait un fort fameux (423), *Pyrgos*. Cette ville autrefois populeuse, ne contient plus, d'après M. Gell, que 117 habitants (424). « Sa grande nécropole, lieu de repos d'un peuple riche, civilisé, est devenue tout à coup le repaire bruyant et redouté d'une tribu de bandits, sans lois, sans principes, ne respirant que le pillage (425). »

Au nord d'Argylla s'élevait *Tarquinies*, qui paraît avoir été fondée 1513 ans avant Jésus-Christ ou, selon d'autres, 1186 ans (426). Elle était donc pour le moins, l'aînée de Rome de plus de quatre siècles. On sait quel rôle cette ville joua dans l'histoire de l'Etrurie centrale. Métropole politique et religieuse de la confédération (427), législatrice de l'Italie centrale, elle conserva pendant onze siècles, sa prééminence sur tous les états de la ligue (428). Rome dans son enfance, lui dut des rois; mais avec l'expulsion des Tarquins son influence tomba Enfin vinrent les jours de sa ruine. « A peine découvre-t-on aujourd'hui l'emplacement de l'une des plus grandes cités de l'ancienne Europe. Ses temples superbes, ses solides aqueducs, ses magnifiques théâtres et son forum, les trophées de sa gloire, ses arcs de triomphe, ses majestueuses colonnades, tout a été broyé, réduit en poussière (429). » Seuls, ses asiles de la mort ont traversé les siècles. Tarquinies florissait aux jours de Ninive, de Babylone et de Tyr : elle a partagé leur sort. Le souffle de la destruction a passé sur toutes ces villes.

Il n'a pas épargné Véies, la rivale de Rome pendant si longtemps, mais aussi son aînée. Aux jours d'Enée, nous dit Virgile, elle était déjà célèbre. Son emplacement égala, en étendue, celui d'Athènes; elle était plus vaste et plus belle que Rome; ses murailles avaient plus de quatre milles de circuit. Le temps de sa ruine arrivé, Camille se présenta devant elle avec ses soldats. En quelques jours, Véies, qui renfermait dans ses murs 100,000 habitants, fut rasée pour tout jamais. Son vainqueur, promenant du haut de la citadelle ses regards sur tant de décombres, se prit à verser des larmes.

Ainsi disparurent les trois cités les plus puissantes des Etrusques, ainsi s'évanouit l'Etrurie elle-même. Nation grande et puissante pendant de longs siècles, un jour vint où il n'en resta plus que des ruines.

Mais ces ruines ont un langage : elles nous révèlent un degré de richesse, de luxe, de civilisation que l'on ne peut trouver qu'à Babylone et à Ninive.

Sur ce sol de la vieille Italie, les demeures mêmes des morts semblent nous permettre de déterminer quel fut autrefois le nombre des vivants. Ainsi « la nécropole de Tarquinies paraît avoir eu une étendue de seize milles carrés. Si l'on en juge d'après les deux mille tombes récemment découvertes, le nombre de ces tombes ne peut pas être moindre de deux millions. » — En prenant le terme moyen de la mortalité, on voit qu'une population de 100,000 hommes aurait exigé plus de six siècles pour les remplir (430). — « Il faut ajouter que cette vaste cité de la mort était de toutes parts entourée par d'autres cimetières, qui lui cédaient à peine en étendue; Tuscania, Valci, Montalto, Castel-d'Asso, le Westminster-abbey de l'Etrurie centrale. » Quelle idée cette description nous donne de la population, des ressources et de la longue prospérité de cette nation (431)! Oui, vraiment, ces voix qui sortent de tombeaux du vieux monde nous apprennent de grandes choses.

Il nous manquerait toutefois un élément d'appréciation, si nous ne suivions pas les Etrusques dans les contrées vers lesquelles les a conduits leur commerce. Cette étude pourra jeter une vive lumière sur la source des traditions et des croyances dont leurs monuments portent l'empreinte.

Relations des Eutrusques avec les peuples de l'antiquité. — M. Gray, en parcourant les divers musées de l'Italie, a trouvé dans celui

nous parle Micali. Nous chercherons à découvrir ces rapports.

(421) Micali, *ibid.*, t. I, p. 162.
(422) Hamilton Gray, *ibid.*, p. 341.
(423) *Ibid.*, p. 146.
(424) W. Gell., *Rome and its vicinity.*
(425) Hamilton Gray, *Tour*, etc., p. 367
(426) Will. Gell, *Rome and its vicinity.*
(427) Voltumne, siége du concile national, se trouvait dans le territoire de Tarquinies.
(428) Hamilton Gray, p. 134.
(429) *Ibid.*, p. 177.
(430) *The Edimburgh Review*, n. 147, p. 123.
(431) Hamilton Gray, *Tour*, etc., p. 166.

Digitized by Google

de Palin, des preuves irrécusables établissant que des relations fréquentes et intimes rapprochèrent les plus anciennes nations civilisées du monde antique. Une ressemblance frappante se fait, dit-il, remarquer entre les restes des monuments assyriens et égyptiens, — indiens et phéniciens, — grecs et étrusques. Constatons les relations de ces derniers avec les autres peuples de l'antiquité.

Tout, chez ce peuple, semblait l'arracher à l'isolement : son génie guerrier d'abord. Nous l'avons vu parcourir en vainqueur l'Italie, y jeter les fondements d'un puissant empire, et porter comme le dit Tite-Live (432), la gloire de son nom depuis les Alpes jusqu'au détroit de Sicile.

Les Etrusques se trouvèrent ainsi possesseurs de vastes rivages. La mer qui couvrait leurs côtes de ses flots, les eut bientôt attirés sur son sein. Ils cédaient aussi à un penchant très-prononcé pour la piraterie. Déjà, pendant le temps qu'on appelle fabuleux, les pirates tyrrhéniens étaient redoutés. S'il ne faut pas prendre à la lettre l'ingénieuse fiction d'Homère qui nous les montre s'avançant rapidement sur les flots pour saisir Bacchus et le charger de leurs liens *terribles*, dit le poëte, on peut au moins se faire une idée des contrées vers lesquelles ils se dirigeaient alors. « J'espère, » dit au pilote le maître du navire le (Bacchus) « conduire en Egypte, ou dans l'île de Cypre, ou chez les Hyperboréens, ou même plus loin encore, jusqu'à ce qu'enfin il nous ait fait connaître ses amis, ses parents, ses richesses (433)! » Mais Bacchus ne permet pas que ces projets se réalisent : il enlève le maître du vaisseau; les nautoniers, à cette vue, se précipitent dans la mer et deviennent des dauphins (434).

Plus tard les Etrusques se rencontrent avec les Argonautes et battent sur les mers ces héros du monde grec (435). Leur vaillance est aussi célébrée dans les mystères d'Hercule (436). « Avant la guerre de Troie, ils avaient, dit Micali, répandu jusque dans les parties orientales de leurs côtes, la gloire et la terreur de leur nom (437). » On prétend qu'ils attachaient des corps vivants à des cadavres et qu'ils laissaient ainsi se corrompre les captifs qu'ils faisaient dans leurs excursions (438). Le Mézence de Virgile, que l'on dit avoir été roi d'Argylla et des Etrusques (439) imposait à ses victimes ce supplice affreux (440).

Lorsque les Etrusques eurent abandonné la piraterie (441) pour se livrer à un commerce régulier, ils se trouvèrent bientôt en rapport avec toutes les parties du monde (442). Il y avait sur leurs côtes des ports spacieux et que fréquentaient sans cesse de nombreux vaisseaux. On cite surtout celui de Pyrgos. Ce nom lui avait été donné à cause des tours qui le couronnaient du côté de la mer. Nous trouvons sur ce port, dans M. Gray, des détails qui doivent être reproduits.

« Pyrgos n'est plus maintenant qu'un petit fort, s'élevant dans une contrée des plus tristes. C'était autrefois le port d'Agylla; port célèbre au loin, port rempli de guerriers et de marchands, terrible pour ses ennemis, respecté par ses amis, entretenant un commerce étendu avec Carthage et la Phénicie, avec la Grèce et l'Egypte. Deux fois de son enceinte sortit une flotte portant à Delphes des trésors et des offrandes. Là, sur les sables, se célébraient des jeux guerriers;

(432) Tit. Liv., t. II.
(433)
(434) *Ibid.*, v, 52-53.
(435) *Voy.* Athen., *Deipnos*, vii, 12.
(436) *Voy.* Cantu, *Hist. univer.*, t. II, p. 415, tr. fr.
(437) Micali, l'*Italie avant la domination des Romains*, t. II, p. 166.
(438) *Voy.* Valer. Max., ix, 12.
(439) Plutarque, *Quæst. Rom.*, p. 275.

(440) Quid memorem infandas cædes? quid facta tyranni
(Mezentii.)
Effera? Dii capiti ipsius generique reservent!
Mortua quin etiam jungebat corpora vivis,
Componens manibusque manus, atque oribus ora,
Tormenti genus! et sanie taboque fluentes
Complexu in misero longa sic morte necabat.
(*Æneid.*, lib. viii, 485-88.)

(441) Inutile de dire que la plupart des peuples de l'antiquité se faisaient honneur d'exercer la piraterie. On peut voir dans Thucydide (lib. i, 2), le tableau qu'il trace des premiers habitants de la Grèce. — Ulysse, dans Homère (*Odyss.*, xiv, 230, etc.), apprend à Eumée qu'avant de partir pour Ilion, il a neuf fois parcouru les mers, sur de rapides navires et que le butin qu'il a enlevé dans ces courses, l'a rendu puissant et considéré parmi les Crétois. — Ménélas (*ibid.*, iv, 81), raconte à ses enfants qu'il a, pendant huit années, parcouru Cypre, la Phénicie, visité les Egyptiens, les Ethiopiens, les habitants de Sidon, les Erembes et la Libye. C'est dans ces courses qu'il a acquis ses immenses richesses. — Plutarque (*Vie de Thésée*), nous dit que les héros s'honoraient du titre de *voleurs*. C'est aussi par la piraterie que les Phéniciens commencèrent leurs expéditions nautiques. On les voit vers le temps de la guerre de Troie, fréquenter les côtes de la Grèce, apportant, dit Homère (*Ibid.*, xv, 415 et suiv.), sur leurs noirs navires mille parures, puis enlevant les jeunes garçons et les jeunes filles qu'ils allaient vendre sur les marchés de l'Asie, ou qu'ils rendaient à la liberté, leur rançon payée. Après la guerre de Troie, l'Ulysse d'Homère (*Ibid.*, xiii, 256 et suiv.), les rencontre dans la vaste Crète, il leur demande de le conduire à Pylos, mais la violence des vents le jette, avec eux, sur les bords d'Ithaque d'où ils partent pour Sidon. Ce même Ulysse, poussé par son génie aventureux, navigue vers l'Egypte (*Ibid.*, xiv, 245 et suiv.) Il y était depuis huit ans, lorsqu'arrive un Phénicien, *habile en tromperies*. Celui-ci l'engage à le suivre, et l'embarque sur un vaisseau pour la Libye. Son dessein était de vendre Ulysse; mais la tempête les pousse vers d'autres bords... Ce qui nous porte à indiquer ces courses des Phéniciens, c'est que nous allons les voir se rencontrer avec les Etrusques.

(442) *Tour to the sepulcres of Etruria*, p. 190.

Digitized by Google

là s'élevait le temple renommé et magnifique d'Elytia; là encore les rois d'Agylla établissaient parfois leur résidence. Pendant le premier âge de l'empire, Pyrgos fut une retraite favorite pour les grands de Rome. Fondé, selon Strabon, longtemps avant la guerre de Troie, ce port conserva son importance jusqu'après la chute de Véies. Strabon nous apprend qu'il était situé entre Ostie et Cossa, sur la côte, à 180 stades, ou à 22 milles de Gravisca; et à 260 stades ou à 32 milles d'Ostie... A Saint-Severa, où s'élevait autrefois Pyrgos, il ne reste des anciens jours, que quelques fragments d'un vieux mur appartenant au grand temple d'Elytia, et les constructions découvertes par la duchesse de Sermoneta. Le port était situé à l'est de la tour actuelle, et le forum, dans lequel se célébraient les jeux, s'étend entre ce port et la route. Il y avait aussi une vaste place publique, ou *Piazza*, comme parlent les Italiens. On y échangeait et on y vendait les marchandises. Denys nous apprend que Pyrgos avait un arsenal et une large place carrée, près du port. Les marchands s'y réunissaient pour leur trafic: on y déposait tous les produits apportés par eux. Il paraît très-probable que les habitants de Pyrgos avaient un quai, et, s'il faut en croire les anciennes descriptions, des douanes et des magasins, comme nous en avons.

« La grande prospérité de Pyrgos commença trois générations avant la guerre de Troie, lorsque les Sicules, peuple barbare, mais indigène, furent repoussés de l'Italie dans l'île qui porte leur nom; elle monta à son comble pendant le règne de Tullus Hostilius. Alors beaucoup de trésors et de nombreux ornements furent ajoutés au grand temple d'Elytia, la gloire de la contrée. Des tours nombreuses flanquaient alors Pyrgos; c'était un port redoutable. De tous les ports de l'Italie ce fut celui que les Grecs connurent le plus anciennement et le mieux. Quelques auteurs ont même supposé qu'il a fait donner aux dominateurs de l'Italie le nom de Tyrrhènes, ou peuple bâtissant des tours.

« Après la conquête des Sicules, les habitants d'Agylla envoyèrent de Pyrgos à Delphes un trésor et un sacrifice d'actions de grâces. Strabon mentionne cet envoi; Pline en parle et le confirme; il remontait à une antiquité si reculée que le registre des dons faits à Delphes, vu par Pausanias, n'allait pas jusque-là. A partir de cette époque, la marine de Pyrgos fut célèbre parmi les Grecs, comme appartenant à un peuple pieux, courageux, honnête, adorant les dieux et haïssant la piraterie qu'il ne négligeait aucune occasion de comprimer. Virgile, dans le xe livre de l'*Enéide* (443), dit que les hommes de Pyrgos prêtèrent secours à Enée contre Mézence, le cruel tyran de Tarquinies, et le conquérant d'Agylla ou Cære. Pyrgos eut donc alors assez de puissance pour défendre sa liberté contre les attaques de ce chef habile; et bientôt après, sans doute, il lui fut possible d'aider Cære à briser le joug odieux qu'il faisait peser sur elle.

« Dans une expédition que les Carthaginois et les Etrusques entreprirent (An de R. 214.) pour chasser les Phocéens de la ville d'Alalia en Corse, les navires de Pyrgos furent de beaucoup les plus nombreux. Tous les prisonniers qu'ils conduisirent chez eux furent ensuite lapidés. Il est probable que la haine qui avait inspiré cet acte de cruauté, les porta aussi à ne point inhumer les victimes: de là, une peste terrible. Les habitants d'Agylla, effrayés, envoyèrent à Delphes une nouvelle ambassade, portant de riches présents; elle devait s'informer des moyens à employer pour détourner le fléau. L'oracle ordonna de faire aux morts de grandes funérailles et de célébrer, chaque année, des jeux en leur honneur. Les corps furent transportés ailleurs; on purifia l'air avec de l'encens et des parfums que les habitants de Pyrgos préparaient avec un art infini. Le fléau cessa. Les jeux durèrent au moins 50 ans: ils se célébraient du temps d'Hérodote.

« On parle encore de Pyrgos sous le consulat de Valérius et Manlius (An de R. 401). Alors Denys, tyran de Syracuse, conçut le projet de remplir ses trésors en dépouillant le riche et magnifique temple d'Elytia. Il était le plus vaste, le plus beau, le plus riche de l'Etrurie; toutes ses tribus le regardaient comme sacré; Diodore dit que Denys, manquant d'argent, équipa une flotte de 60 trirèmes et marcha contre la Tyrrhénie sous prétexte d'exterminer les pirates, mais en réalité pour piller un temple célèbre rempli de riches offrandes et qui était situé dans le port de la ville d'Agylla en Tyrrhénie; ce port s'appelait Pyrgos. Denys y aborda pendant la nuit, y fit débarquer ses troupes, et commençant l'attaque dès la pointe du jour, il vint à bout de son entreprise. Comme la place n'était gardée que par un petit nombre de soldats, il força les postes, pilla le temple et ramassa ainsi 1,000 talents (444). Mais les Agylléens étant accourus, il s'engagea un combat dans lequel Denys fit un grand nombre de prisonniers.

« Après avoir dévasté leur territoire, il retourna à Syracuse. Il retira 500 talents de la vente des dépouilles de l'ennemi (445). Aristote rapporte le même fait.

« Un écrivain moderne, des mieux entendus, présente à ce sujet les réflexions suivantes:

« Cette spoliation nous montre d'abord quelle grande opulence les hommes d'Agylla ou de Cære, avaient acquise antérieurement, puisqu'ils purent remplir leur temple de tant de richesses. Elle nous fait aussi connaître le degré de faiblesse (446) où ils se trou-

(443) . . . . . Sequitur pulcherrimus Astur,
Astur equo fidens, et versicoloribus armis.
Tercentum adjiciunt, mens omnibus una sequendi,
Qui Cærete domo; qui sunt Minionis in arvis,
Et Pyrgi veteres, intempestæque Graviscæ.
(*Æneid.*, lib. x, vers. 180 et suiv.)

(444) Environ 5,500,000 fr.

(445) *Voy.* Diodore, *Biblioth. hist.*, liv. xv, 14.

(446) M. Gray, pour faire encore mieux ressortir cette faiblesse, présente la remarque suivante: « Chaque ville Etrusque était entourée de remparts;

Digitized by Google

vèrent réduits sous la république romaine, faiblesse qui ne leur permit pas de s'opposer avec succès aux troupes peu nombreuses conduites par Denys, et empêcher la dévastation de leur territoire... »

« A partir de cette époque, l'histoire de Pyrgos, séparée de celle de Cære, nous est inconnue ; on sait seulement qu'après la chute de cette dernière, Pyrgos ne fut plus qu'un petit fort romain, devint alors le siége de quelques villas et une place de bains. Rutilius, dans son *Itinéraire*, nous en donne, pour cette époque, la description suivante :

« Nous laissons d'abord la terre d'*Alesia* ; à mesure disparaissent les spacieuses villas de Pyrgos, autrefois petites villes, bientôt le nautonnier montre le territoire de Cære, ancienne Agylla, qui a quitté son vieux nom (447). »

Il reste encore des traces de la route qui conduisait de Pyrgos à Agylla, maintenant Cervetri (448).

M. Gray nous apprend qu'il y a chez les habitants de Cervetri une forte passion pour les beaux-arts, et qu'ils sont fiers de la haute antiquité et de l'histoire passée de ces lieux. Un paysan intelligent, dit-il, montrera la position des portes d'Agylla; il fera remarquer les traces des voies publiques qui existaient, il y a plus de 2 à 3,000 ans; ses regards se porteront vers la mer, et les arrêtant sur le fort solitaire de Saint-Severa, il dira : « Là s'éleva notre ancien port de Pyrgos (449). »

Résumons les enseigements qui viennent de nous être donnés par M. Gray.

1° La fondation de Pyrgos est antérieure de deux ou trois générations à la guerre de Troie.

2° De tous les ports de l'Italie, ce fut le premier et le mieux connu des Grecs.

3° Deux fois, sous le point de vue religieux, il se met en rapport avec Delphes (450).

4° Dès la plus haute antiquité, son commerce se faisait avec Carthage et la Phénicie, avec la Grèce et l'Egypte.

5° Pyrgos qui renfermait dans ses murs le superbe temple d'Elytia, fut d'abord le port d'Agylla.

Nous avons déjà parlé de cette dernière ville ; ses premiers habitants, selon toute probabilité, furent les Sicules (451). On dit qu'ils en furent chassés par les Pélasges, colonie argienne et thessalienne, appartenant sans doute, à une de ces tribus errantes de la Phénicie ou de l'Egypte, qui firent leur apparition en Grèce, quelques siècles avant la guerre de Troie (452). On prétend qu'ils s'unirent aux indigènes d'Agylla, et que leur établissement dans cette ville se fit sans aucune secousse ; on ajoute qu'ils exercèrent une grande influence sur les habitudes, les arts et le langage de la population. Les lettres d'Agylla paraissent avoir été grecques, et le peu qui est connu de leur langue, ainsi que de celle des Etrusques, passe pour un mélange du *grec* et du *celtique*. M. Gray irait même jusqu'à penser que les racines sont dérivées du *phénicien*. Il ajoute que les Pélasges ne traitèrent pas l'ancien peuple en vainqueurs; ils se mêlèrent à lui, travaillèrent à améliorer sa condition sociale, étendirent son commerce en l'établissant sur une base meilleure (453).

Ce mélange des Grecs avec les indigènes paraît avoir eu lieu vers le temps où l'oracle d'Apollon fut fixé à Delphes, *trois siècles* avant la guerre de Troie. Cette époque est aussi celle de la plus grande prospérité et des plus superbes ouvrages d'Agylla. M. Gray dit qu'elle concorde parfaitement avec les divers articles qu'il a vus dans la tombe de Larthia (454).

Le courage des Agylléens, leur amour de la justice, leur faisaient alors une grande réputation. On dit qu'ils étaient constamment en guerre avec les Etrusques ou Tyrrhéniens, dont ils avaient à réprimer les incursions et la piraterie. La renommée de leur bon gouvernement porta, sans doute, beaucoup d'étrangers à s'établir à Agylla. Les savants les plus versés dans la connaissance des restes de cette ville, pensent que des Grecs, des Phéniciens, des Lydiens, des Egyptiens y étaient tolérés, et que même ils conservèrent au milieu des indigènes, leurs coutumes distinctes. Quelques années après la guerre de Troie, lorsque Pyrrhus, fils d'Achille, eut été massacré à Delphes, une troupe de Lydiens se rendit en Etrurie pour aider dans leurs guerres les Etrusques ou

mais ceux de Pyrgos étaient surtout célèbres chez les Grecs. Peut-être avaient-ils une beauté plus grande, une hauteur extraordinaire; peut-être se trouvaient-ils fortifiés par un nombre de tours inusité. Tandis que les ports étaient, en général, appelés λιμήν, ou simplement *port*, on donnait à Pyrgos le nom d'ἐπινείον, ou de *port pour les grands vaisseaux*, avec arsenal et piazza. (*Tour to the sepulchres of Etruria.*)

(447) Alsia prælegitur tellus. Pyrgique recedunt
Nunc villæ grandes, oppida parva prius;
Jam Cæretanos demonstrat navita fines,
Ævo deposuit nomen Agylla vetus.
(*Itiner.*, I, 225)

(448) *Tour to the sepulchres of Etruria*, p. 146-82.

(449) *Ibid.*, p 369

(450) Les communications des Etrusques avec Delphes remontent à la plus haute antiquité. Nous aurons bientôt à parler d'un monument qui le prouve. (*Voy.* M. Gray, p. 31-32.) Il y a une grande différence entre les deux présents qui partirent de Pyrgos pour Delphes. Le premier fut envoyé par les Agylléens, trois cents ans avant la guerre de Troie. (M. Gray, p. 378.) C'était un trésor ou présent d'action de *grâces*. Le second était une offrande *expiatoire* ou *propitiatoire*. Elle fut envoyée par les Cérites à la suite de leur expédition contre les Phocéens de la Corse. (Hamilton Gray, *ibid.*, p 386.)

(451) M. Hamilton Gray, *ibid.*, p. 375.

(452) *Ibid.*, p. 375.

(453) *Ibid.*, p. 376.

(454) *Ibid.*, p. 378.

Digitized by Google

Tyrrhéniens. Ces guerres se terminèrent par la conquête d'Agylla (455).

Mézence paraît avoir été son vainqueur. Les Etrusques de Tarquinies avaient chassé du trône ce cruel et superbe tyran. Les Lydiens lui vinrent en aide. Alors il attaqua et prit Agylla qui fut contrainte de changer son nom contre celui de Cære. Mézence régna sur cette ville pendant quelques années; mais sa cruauté devenant intolérable, le peuple se révolta, brûla son palais et le chassa.

Nous trouvons ces détails dans Virgile Le poëte, écho des traditions antiques, nous dit que les Lydiens s'étaient établis à Agylla; il nous apprend qu'à l'époque de l'arrivée d'Enée en Italie, elle portait le nom de Cære; il faut aussi remarquer qu'avant de tomber en la puissance de Mézence, elle était fière, florissante, indépendante. Evandre dit à Enée qui avait réclamé son secours :

« Illustre chef des Troyens,... les forces que je puis joindre aux vôtres dans la guerre sont bien médiocres pour une cause aussi grande que la vôtre. D'un côté, le Tibre borne mes Etats; de l'autre, les Rutules nous resserrent, et le bruit de leurs armes retentit jusque sous nos murs. Mais je veux amener sous vos drapeaux de grandes nations, d'opulents royaumes : un hasard inespéré fait luire à vos yeux le jour du salut, les destins semblent vous avoir conduit exprès en ces lieux. Non loin d'ici s'élève, bâtie sur un antique rocher, la ville d'Agylla, où les Lydiens célèbres dans la guerre, vinrent s'établir sur les monts d'Etrurie. Cette cité longtemps florissante, passa depuis par les armes cruelles et sous l'empire superbe du roi Mézence. Lassés de ses insupportables fureurs, ses sujets prennent les armes, l'environnent lui et son palais, massacrent ses gardes, et lancent des flammes jusqu'au faîte de l'exécrable édifice. Le tyran s'échappe au milieu du carnage... Mais toute l'Etrurie est soulevée; dans sa juste fureur, elle redemande en armes le roi, pour le livrer au supplice (456). »

Nous avons vu quel secours les habitants de Pyrgos prêtèrent dans cette circonstance aux Cérites. Après l'expulsion du tyran, Cære entra dans la ligue des Etrusques et devint bientôt un des membres les plus influents de la confédération. Agylla n'en avait jamais fait partie (457).

Il n'y eut pas pour les Cérites de jours plus brillants que ceux qui s'écoulèrent entre la chute de Mézence et le règne de Tullus Hostilius. Nous verrons Romulus leur emprunter ses rites religieux et notamment ses *Vestales*. La *colonie étrusque* qu'il trouva établie sur le *mont Célian*, venait de Cære; on suppose que Tullus Hostilius était lui-même un Etrusque appartenant à cette colonie. Ce fut sous lui que les Sabins, les Latins, les Lucères ou Etrusques, essayèrent de se fondre en un seul peuple. A l'époque de Lucius Tarquinius, Cære passait pour la ville la plus riche et la plus populeuse de toute l'Etrurie. Mais elle embrassa contre les Romains le parti de Véies, et se trouva réduite, pour obtenir une paix de 22 ans, à céder à Rome une partie de son territoire. Sa décadence date de cette époque. Depuis lors on la voit tantôt alliée de Rome, tantôt prêtant secours à ses ennemis, puis enfin succombant sous le poids des armes des vainqueurs du monde. La destruction de Carthage lui porta, ainsi qu'à Pyrgos, un coup mortel. Au temps de Strabon, Cære n'avait plus nulle importance; cette ville, autrefois si puissante et si célèbre, ne présentait plus que quelques ruines mélancoliques, tristes vestiges d'une grandeur brisée.

Si Cære avait alors perdu toute influence politique, elle n'en était pas moins restée, pendant longtemps, un centre intellectuel. Au *second siècle* de la république romaine, on y envoyait la jeunesse étudier l'*étrusque*. Il en était encore ainsi du temps de Cicéron (458).

Tous ces détails montrent comment les Etrusques surent, dès la plus haute antiquité et pour de longs siècles, s'imposer aux autres peuples, et par leur commerce et par leur développement intellectuel.

Pour attirer dans leur sein les nations étrangères, ils avaient aussi ouvert de grandes foires auxquelles on se rendait de toutes parts. D'après Muller, à Castel-d'Asso, à à la fête de la déesse *Voltumne*, une foire se tenait chaque année, pendant les temps païens. Les marchands de l'Egypte et de la Grèce, de Tyr, de Carthage et de l'Asie, y affluaient avec leurs marchandises (459).

D'un autre côté, les vaisseaux étrusques parcouraient eux-mêmes les mers. Aux jours d'Homère, ils fréquentaient Corinthe, alors renommée pour son industrie, son commerce et ses richesses. Cette ville avait alors deux ports : de l'un on partait pour l'Asie, de l'autre pour l'Italie. Ainsi la civilisation de toutes ces contrées allait se concentrer à Corinthe où les vaisseaux de l'Etrurie se rencontraient avec ceux de Tyr et de l'Egypte (460).

On sait d'ailleurs que l'Etrurie emprunta directement à l'Egypte plus d'une idée de ses étranges mystères; qu'elle avait des rapports intimes avec la Grèce; que son commerce s'étendait de beaucoup au sud de cette contrée, car ses artistes connaissaient la couleur et la physionomie de la race nègre, qu'elle tirait de l'ouest les métaux pré-

(455) Voy. *Tour to the sepulchres of Etruria*, p. 379.

(456) *Æneid.*, lib. VII, vers 470-95.

(457) Hamilton Gray, *ibid.*, p. 380

(458) Hamilton Gray, *ibid.*, p. 384-89.

(459) *Ibid.*, p. 44. « Les marchands, les agriculteurs, les artistes, se réunissaient à des jours marqués et solennels dans des marchés publics où la présence d'une divinité respectable semblait garantir la bonne foi qui est l'âme du négoce. » (Micali, *Hist. d'Italie*, t. II, p. 178.

(460) Hamilton Gray, *ibid.*, p. 295

Digitized by Google

cieux qu'elle prodigua avec tant d'abondance (461). Il ne faut pas oublier non plus qu'elle envoya des colonies sur des points nombreux et distants.

Au reste, les Etrusques ne furent pas seulement un peuple commerçant; leur passion pour les arts est assez connue. Il faut étudier les idées et les influences dont leurs monuments portent l'empreinte.

Littérature et langue des Etrusques. — Ce peuple étrusque que nous avons trouvé sur presque tous les points de l'ancien monde, qui jusqu'à la fin du IIe siècle de la république romaine ouvrit un port franc aux émigrants de toutes les régions (462), devait avoir une *langue* et une *littérature* assez riches. Occupons-nous d'abord de celle-ci.

Micali nous affirme que les Etrusques, avant d'avoir eu quelque communication avec les Grecs ou ses colonies, possédaient déjà une langue faite, qu'on pouvait qualifier de langage national (463). Qu'on admette ou non cette manière de voir, Micali ne sera pas contredit quand il ajoute : « Sans doute, la navigation, les voyages dans l'étranger, fournirent à nos peuples l'occasion d'acquérir des mots nouveaux; car une nation qui cultive les arts, les sciences, le commerce, doit voir nécessairement, par degrés, son langage s'étendre et faire de nouvelles conquêtes (464). » Un autre point déjà indiqué et qui ne nous paraît pas moins incontestable, c'est cette assertion de Cicéron : « Romulus vivait à une époque où les lettres avaient pris de grands développements (465). »

Nous savons, en effet, que les Etrusques eurent des poëtes, des annalistes, des historiens, des philosophes, des savants ; mais quelle fut la valeur de leurs productions littéraires? Sur ce point, les éléments d'une solution nette et précise manqueront peut-être toujours. Nous nous trouvons donc dans le domaine assez large mais peu solide des conjectures.

S'il faut adopter les impressions de M. Hamilton Gray, les Etrusques durent avoir « des poëtes du premier ordre : hommes à l'intelligence puissante, qui connaissaient la source des pensées saintes et profondes, qui pouvaient inspirer une noble audace et une patience héroïque, conduire à la victoire ou rendre fort contre les coups du malheur, faire pénétrer dans un cœur blessé le baume de la consolation, et non-seulement sympathiser eux-mêmes, mais aussi apprendre aux autres comment on partage et comment on adoucit les malheurs d'un frère (466). » On doit ajouter, pour être exact, que ces impressions n'ont pas été puisées dans l'étude même des poésies étrusques ; le spectacle des monuments funèbres de ce peuple, le langage éloquent et frappant de ses asiles de la mort, l'attitude imposante de ses prêtres, de ses guerriers, de ses femmes, étendus là depuis des siècles, la grâce et la majesté, la mâle vigueur et la délicatesse qui respirent encore dans leurs traits, voilà la source des appréciations de M. Hamilton Gray. Le temps a passé, sans l'altérer, sur l'œuvre du sculpteur; quant à celle des poëtes qui, eux aussi comptaient sans doute sur l'immortalité, il l'a dévorée. Ils avaient cependant des invocations pour les *Camènes* (467); mais ces muses qui devaient leur inspirer des chants durables, à la gloire des grands hommes, ont laissé emporter jusqu'à leur nom. Nous n'avons donc sur leur œuvre collective que quelques détails fort peu précis.

Il paraît que Rome, encore barbare, leur emprunta les *vers fescennins* (468), chants libres et joyeux, improvisés pour la plupart au sein de l'ivresse des fêtes. Dans ces productions grossières, sans contrainte et sans lois, s'échangeaient, dit Horace, et éclataient des sarcasmes rustiques (469). On parle encore des *vers saturnins* (470), autre espèce de poésie vulgaire, sans mètre déterminé. Au dire de Festus et de Varron, c'est dans cette forme que Faune et la bonne déesse rendaient leurs oracles (471).

Les Etrusques avaient aussi, dans les anciens temps, une espèce particulière de spectacles : c'étaient des pantomimes scéniques exécutées au son de la flûte. Voici comment Tite-Live nous peint leur introduction à Rome et leur nature : « Sous le consulat de C. Sulpicius Péticus et de C. Licinius Stolo, une peste des plus violentes désola cette ville. Et, comme ni les remèdes humains, ni la bonté des dieux ne pouvaient calmer la violence du mal, la su-

(461) *The Edimburgh Review*, n. 147, p. 124, *The Dublin Review*, n. 26, p. 500.

(462) *Voy.* Ch. Rumelin, *Notice biographique sur Ott. Muller; Journal général de l'instruction publique*, t. XVIII, p. 615.

(463) L'*Italie avant la domination des Romains*, t. II, p. 285.

(464) *Ibid.*, p. 286.

(465) « Romulus autem ætate jam inveteratis litteris atque doctrinis... fuisse cernimus. » (Cic., *De republ.*, II, 10. — Saint Augustin reproduit cette opinion. Il dit que la mort de Romulus arriva *non rudibus et indoctis temporibus, sed expolitis et eruditis*. (*De Civ. Dei*, lib. XVIII, 24, édition de Migne, t. VII, p. 581.)

(466) Hamilton Gray, *Tour to the sepulchres of Etruria*, p. 475.

(467) Cicéron, *Brutus*, 19; *Tuscul.* IV. 2; ap., C. Cantu, *Hist. univ.*, t. II, p. 433.

(468) Agricolæ, prisci, fortes parvoque beati,
Condita post frumenta, levantes tempore festo
Corpus, et ipsum animum spe finis dura ferentem...
Fescennina per hunc inventa licentia morum.
(Horat., lib. II, epist. I, vers. 141-145.)

Niebuhr, cependant, prétend que la ville qui donna son nom aux chants fescennins dialogués était falisque, et non étrusque. (*Hist. rom.*, t. I, p. 193.)

(469) Versibus alternis opprobria rustica fudit.
(*Ibid.*)

(470) Festus, in *Saturnio*; Serv., *Ad Georg.*, lib. II, vers. 305.

(471) Festus, *ibid.*; Varro, *De ling. latin.*, lib. VI, c. 3 : « Ita ut Faunus et Fauna sunt in his versibus quod vocant Saturnios locuti. » (*Voy.* Raoul-Rochette, *Notes sur Micali*, t. II, p. 351.)

Digitized by Google

superstition s'empara des esprits, et c'est alors, à ce qu'on rapporte, qu'entre autres moyens d'apaiser le courroux céleste, on imagina les *jeux scéniques*, ce qui fut une nouveauté pour ce peuple guerrier qui n'avait eu jusque-là que les jeux du cirque. Au reste, cette innovation, comme presque toutes les autres, fut dans le principe une chose de fort peu d'appareil, et qu'on avait même empruntée de l'étranger. Des bateleurs venus d'Etrurie, d'un saut au son de la flûte, exécutaient, à la mode toscane, des mouvements qui n'étaient pas sans grâce; mais ils n'avaient ni chants, ni paroles, ni gestes. Bientôt nos jeunes gens s'avisèrent de les imiter, tout en se renvoyant en vers grossiers de joyeuses railleries, accompagnées de gestes qui s'accordaient assez à la voix. Comme en langue toscane un bateleur s'appelait *hister*, on donna le nom d'*histrions* aux acteurs indigènes, qui déjà ne se lançaient plus comme d'abord ce vers semblable au fescennin, rude et sans art, qu'ils improvisaient tour à tour (472). »

Il n'y avait donc aucune action dramatique dans les pantomimes scéniques des Etrusques. Micali regarde ces jeux comme une imitation mimique de figures symboliques et de certains emblèmes relatifs au culte mystique des dieux (473). On ne peut douter cependant que les Etrusques n'aient eu des *tragédies*. Les restes de leurs magnifiques théâtres, et notamment les seules ruines de celui de Tarquinies (474), porteraient à le croire (475). Varron, d'ailleurs, nous parle d'un poëte nommé *Volnius*, qui se livra à ce genre de composition (476). On ignore, il est vrai, à quelle époque précise il vivait, et Micali suppose que le drame ne fut « peut-être cultivé avec succès par les Etrusques, que depuis le moment où le goût des Grecs prévalut sur le théâtre de Rome (477). »

Il serait aussi impossible de déterminer avec exactitude sur quels thèmes les poëtes travaillaient. On sait que les Etrusques n'avaient pas d'histoire héroïque nationale. Aussi Niebuhr pense qu'ils cherchèrent des sujets dans la mythologie grecque. Ce point de vue pourra servir à nous montrer une des sources des rapports frappants que nous aurons à constater plus tard entre les conceptions des Grecs et celles des Etrusques. Voici pour le moment une conséquence signalée par Niebuhr. « Il fallait donc que les histoires de Thèbes et d'Ilion fussent connues du peuple. Il n'est pas douteux que les poésies grecques n'aient été lues jusqu'en Etrurie (478); l'Occident et Carthage même étaient accessibles à cette littérature... Quand à Rome on commença à lire le grec on dut le lire beaucoup plus encore dans la tranquille Etrurie. Cependant ce n'est point seulement dans une langue étrangère qu'on apprenait à connaître les récits des Grecs : il n'est pas rare de voir les noms des héros sur les monuments (479); mais ils sont appropriés aux formes de la langue étrusque. et ceci prouve d'une manière irrécusable que les héros vivaient dans les discours de la nation et dans les poésies de la langue indigène (480). »

Au temps de Lucrèce (51 avant Jésus-Christ) l'étrusque était encore parlé, et on lisait des vers écrits en cette langue (481). Sans nul doute, il est fait allusion dans ce passage de Lucrèce à des poésies philosophiques.

Nous savons, au reste, que la philosophie naturelle avait pris chez les Etrusques de grands développements. Il ne s'agit pas encore ici du fond des systèmes, mais de

(472) Tit. Liv., lib. VII, c. 2, édit. Nisard. — Tite-Live ajoute : « Ces jeux scéniques, qui furent d'abord une expiation, ne guérirent ni les esprits de leurs pieuses terreurs, ni les corps de leurs souffrances... » (*Ibid.*, c. 3.) Saint Augustin nous apprend qu'on déployait dans les jeux scéniques une immoralité des plus dégoûtantes. (*De civ. Dei*, lib. II, c. 4, 8.)

(473) Micali, *ibid.*, t. II, p. 266.

(474) Hamilton Gray, *ibid.*, p. 177.

(475) Ces tragédies, dit Niebuhr, auraient pu être un tour de force étranger à la nation; mais l'existence du théâtre de Fésules atteste que l'on représentait des pièces grecques, soit originales, soit traduites, comme dans le Latium, à Tesculum et à Bavilles. (*Hist. rom.*, t. I, p. 192.)

(476) « Ut Volnius dicebat qui tragœdias *Tuscas scripsit.* » (Varro, *De ling.*, lib. IV, 9, p. 17, *édit. Bip.*)

(477) Micali, *ibid.*, t. II, p. 268.

(478) M. Hamilton Gray, en parcourant les divers musées de l'Italie, a vu deux vases trouvés dans la Sabine, et, selon toute probabilité, dans deux tombes différentes. On les regarde comme deux illustrations d'un poëme *persan* très-ancien, et comme deux allégories, l'une du soleil, l'autre de la lune. Ces vases sont en argile, d'une grande dimension, d'une belle forme et très-brillants. Comme l'allégorie qui s'y trouve représentée s'harmonise entièrement avec le poëme, il est évident que l'artiste devait le connaître. De ce fait, on a conclu que des rapports ont eu lieu soit immédiatement, soit par le moyen de la Phénicie, entre la Perse et l'Etrurie; de plus, on a acquis la preuve que la littérature *orientale* devait avoir été fort répandue en Italie. N'est-il pas aussi étonnant de rencontrer, dans une tombe de la Sabine, deux illustrations d'un poëme persan, qu'il l'est d'avoir trouvé en Egypte, déposé près d'un Pharaon, un flacon d'odeurs venu de la Chine? (*Tour to the sepulchres of Etruria*, p. 76.) Rien d'important à constater comme ces rapports intellectuels entre les peuples de l'ancien monde.

(479) Nous reviendrons sur ce point quand nous étudierons les monuments étrusques.

(480) Niebuhr, *Hist. romaine*, t. I, p. 191-192.

(481) Non *Tyrrhena* retro volventem carmina frustra
Indicia occultæ Divum perquirere mentis.
(Lucret., *De natura rerum.*)

On a vu aussi dans Horace ce trait satirique qu'il lance contre un poëte étrusque, nommé Cassius, dont le bouillant génie, dit-il, plus rapide qu'un torrent, put alimenter un bûcher par l'abondance de ses seuls écrits.

. . . . . Etrusci
Quale fuit Cassi rapido ferventius amni
Ingenium, capsis quem fama est esse librisque
Ambustum propriis. . . . . .
(Lib. I, Sat. X, vers. 61-64.)

Digitized by Google

la forme qu'ils présentaient. Celle-ci devait être assez riche. « A une époque des plus reculées, *Tagès*, le jeune demi-dieu, le petit-fils de Jupiter, apparaît tout à coup sur la terre. Les Lucumons étrusques se pressent sur ses pas et recueillent avec une attention religieuse *les vers du chant sacré de Tagès*. Il leur traçait, dans une forme métrique, les règles qui devaient être suivies dans l'accomplissement des sacrifices, dans les augures à tirer des éclairs et du vol des oiseaux, dans l'examen des entrailles des victimes, et dans toutes les parties de la discipline religieuse qui fut ensuite établie dans l'Etrurie. Puis Tagès disparut; mais ses préceptes étaient destinés à vivre et à former le *code moral et religieux* des Etrusques (482). »

Il y avait encore, chez ce peuple, d'autres écrits sur la divination, sur les pronostics tirés de la foudre (483), sur sa nature et sur ses diverses espèces (484), sur la géométrie, l'astronomie, la médecine, l'histoire naturelle et la physique; sur la politique et sur la morale (485); on ne doit pas oublier leurs *Rituels* (486), et les livres sacrés appelés *Fatales* (487).

L'histoire formait une autre branche de la littérature étrusque, Cicéron compare les histoires de ce peuple aux grandes Annales des Romains (488). Il les regardait comme les fidèles dépositaires des traditions nationales. Au temps de Varron, on possédait encore (489) les Annales de l'Etrurie, écrites dans le cours du VIIIe siècle de l'ère toscane.

Ajoutons que les théories littéraires, l'étude du beau et les moyens de développer le goût ne manquaient pas. L'Etrurie avait ses écoles publiques. Si nous voulons y pénétrer à la suite de Tite-Live, nous reconnaîtrons bientôt qu'une certaine animation régnait dans leur sein. Il nous transporte d'abord dans une école de Tusculum; mais un mot, avant tout, sur les événements qui s'accomplissent alors.

Rome a déclaré la guerre aux *Tusculans*, et Camille a été chargé de la diriger. « On n'eut point à combattre les Tusculans, » dit Tite-Live « par une paix obstinée, ils repoussèrent la vengeance de Rome, ce qu'ils n'auraient pu faire par leurs armes. Lorsqu'ils virent les Romains entrer sur leurs terres, ils ne quittèrent point les lieux voisins de la route, et ne cessèrent point de cultiver leurs champs; des portes ouvertes de la ville, une foule d'habitants en toge s'avancèrent à la rencontre des généraux; on apporta avec complaisance au camp, de la ville et des campagnes, des vivres pour l'armée. Camille posa son camp en avant des portes. Curieux de savoir s'il y avait dans la ville ces mêmes apparences de paix qu'on affectait dans les campagnes, il entra: il y trouva les maisons et les boutiques ouvertes, toutes les marchandises exposées, étalées comme à l'ordinaire, chaque ouvrier occupé à son travail; *dans les écoles retentissaient les voix des adolescents* qui apprenaient leurs leçons... Les Tusculans obtinrent la paix (490). »

Tite-Live va maintenant nous introduire dans les écoles de *Faléries*. Celles-ci paraissent avoir été ouvertes pour la jeune noblesse étrusque. La scène qui s'y passe n'est pas des plus honorables pour un des directeurs.

« C'était, » dit Tite-Live, « la coutume des Falisques de charger un même maître de l'instruction et de la garde de leurs fils; plusieurs enfants à la fois, usage qui subsiste en Grèce aujourd'hui encore, étaient confiés aux soins d'un seul homme. Les fils des principaux citoyens, comme presque partout, suivaient les leçons du plus savant et du plus renommé. Cet homme, pendant la paix, avait coutume de conduire les enfants hors de la ville pour leurs jeux et leurs exercices. Comme la guerre ne l'avait pas fait renoncer à cette habitude, il les emmenait à des distances plus ou moins rapprochées des portes de la ville, en variant leurs jeux et leurs entretiens; et, un jour qu'il s'était avancé plus que d'ordinaire, trouvant l'occasion propice, il poussa jusqu'aux portes et au camp des Romains, et les conduisit droit à la tente de Camille. Là, ajoutant à son action infâme un langage plus infâme encore, il dit: « Qu'il remettait « Faléries au pouvoir des Romains en leur « livrant les fils des premiers personnages « de la ville... » Camille fut indigné de cette proposition. Il dépouille le traître, lui attache les mains derrière le dos et le fait reconduire à Faléries par ses élèves; il leur avait donné des verges pour le frapper, en le chassant devant eux dans la ville. A ce spectacle, le peuple étant accouru, et ensuite le sénat ayant été invité par les magistrats à délibérer sur cette étrange affaire, il s'opéra un grand changement dans les esprits... Les Falisques reconnaissants demandèrent et obtinrent la paix (491). »

Il y avait aussi des écoles à Cære. M. Gray y place une espèce d'université fréquentée par la jeunesse romaine. Il paraît que jusqu'au IIe siècle de la République elle alla étudier l'étrusque dans cette ville. On s'y rendait encore du temps de Cicéron (492).

(482) Hamilton Gray, p. 133.

(483) Hæc portenta Etrusci, pro haruspicii disciplinæque peritia, diligenter observata in libros retulerunt. (Censorius, *De die natali*, XVII, édition Panckouke.)

(484) Seneca, *Quæst. natur.*, II, 49, éd. Nisard.

(485) Cicéron dit de ces livres moraux et politiques : « Habent etrusci libri certa nomina : *deteriores, repulsos*, hos appellant, quorum et mentes et res sunt perditæ, longeque a communi salute disjunctæ. » (*De aruspic. resp.*, c. 25.)

(486) Censorius, *ibid.*, XVII.

(487) *Ibid.*, XIV.

(488) *De oratore*, I, 12.

(489) Censorius, *ibid.*, XVII.

(490) Tit. Liv., lib. VI, c. 25 26, éd. Nisard.

(491) *Ibid.*, liv. V, c. 27.

(492) *Tour to the sepulchres of Etruria*, p. 387.

Digitized by Google

Tite-Live nous rapporte un fait qui se rattache à cette école.

C'était en 444. Un grand combat avait eu lieu, sous le consul Fabius, entre les Romains et les Etrusques. Ceux-ci, mis en fuite, venaient de se retirer dans la forêt *Ciminia*. On songea à les poursuivre; mais la forêt était impénétrable et d'un aspect effrayant. Un frère du consul Fabius se proposa alors pour aller reconnaître les lieux, avec promesse d'en rapporter bientôt des nouvelles certaines. Laissons maintenant parler l'historien romain: « Elevé à Cære, chez des hôtes, le frère du consul y avait appris les *lettres étrusques*, et il savait la langue parfaitement. Des auteurs assurent qu'*à cette époque on instruisait généralement les jeunes Romains dans les lettres étrusques*, comme on les instruit aujourd'hui dans les lettres grecques; mais il est plus vraisemblable que c'était quelque chose de particulier à celui qui, par un déguisement si audacieux, alla se mêler aux ennemis. On dit qu'il n'était accompagné que d'un esclave, élevé avec lui, par conséquent sachant aussi l'étrusque. En partant, ils se contentèrent de prendre des notions générales sur la nature du pays où ils allaient entrer et de s'instruire des noms de ceux qui avaient l'autorité chez ces peuples, de peur que dans la conversation, leur hésitation sur des points importants ne les fît découvrir. Ils partirent déguisés en bergers, avec des armes de paysans, des faux et deux geais. Mais ni la connaissance de la langue, ni la nature du vêtement et des armes ne les servit aussi bien que le peu d'apparence qu'il y avait qu'un étranger pût s'aventurer dans la forêt *Ciminia*. On dit qu'ils pénétrèrent jusque chez les Camertes Ombriens; que là, le Romain osa avouer qui il était; qu'introduit dans le sénat, il parla au nom du consul d'un traité d'alliance, et reçut un accueil bienveillant.... Les Etrusques ne s'aperçurent pas du piége qui leur était tendu, et leur territoire fut envahi par les Romains (493). »

Sans doute des écoles s'élevaient encore en divers lieux. Est-il nécessaire de dire qu'elles durent produire des hommes sérieux? Nous aimons mieux appeler l'attention sur un autre point. Il faut remarquer le rôle que l'éloquence jouait chez les Etrusques, la considération dont ils entouraient leurs orateurs, les honneurs qu'ils rendaient à leurs cendres. « A Castel d'Asso, il y avait, » dit M. Gray, « des rochers consacrés à la sépulture des personnages que l'Etrurie honorait et dont elle déplorait la perte; là se déposaient les restes des grands capitaines de la ligue, des grands prêtres, des patriotes distingués, des *orateurs célèbres*, des guerriers fameux, des rois sages ou qui s'étaient fait aimer (494); en un mot, là se transportaient les hommes auxquels la nation tout entière accordait les honneurs d'une sépulture pleine de reconnaissance et sur les dépouilles desquels elle versait des larmes (495). »

On comprend quelle émulation puissante devaient susciter ces hommages rendus au développement de toutes les forces intellectuelles et morales de l'homme. Ainsi, chez les Etrusques, l'orateur ne se formait pas seulement dans les écoles publiques, il allait aussi puiser au milieu des grandes assemblées des inspirations fortes et fécondes; il pouvait, pendant ses travaux, songer aux pages qui, plus tard, seraient consacrées à sa mémoire, mais ses regards se portaient aussi sur les sépulcres d'honneur promis à ses cendres.

C'est peut-être une erreur, mais il nous semble qu'il dut sortir de là un immense développement littéraire. L'esprit humain cède toujours à la tentation des honneurs et de la gloire; pour les saisir, il fait des efforts qui jamais ne restent stériles. Qu'il nous soit permis de supposer que l'Etrurie eut aussi ses chefs-d'œuvre littéraires.

Nous le répétons, ce n'est qu'une supposition; les preuves affirmatives ou négatives manquent également. On sait que la littérature des Etrusques fut presque toute détruite à l'époque où ils tombèrent sous le joug des Romains. Cet acte de vendalisme fut-il inspiré par la jalousie? On l'a prétendu (496). Quoi qu'il en soit, des restes échappés à l'anéantissement Claude composa *vingt livres sur les antiquités étrusques*. Suétone (497) parle avec éloge de l'œuvre de cet empereur qui fut, dit M. Gray, un mélange étrange de science, de stupidité, de sens et de folie (498). L'ouvrage de Claude a aussi disparu. Enfin, un jour vint où parmi les Romains, dans la haute société, on regarda l'étrusque comme une langue étrangère et presque barbare (499).

Quelle avait été la nature de cet idiome? A quelle famille appartenait-il? Sur ces points, nous essayerons de recueillir encore et d'exposer les divers systèmes des savants.

Occupons-nous d'abord de l'*alphabet étrus-*

(493) Tit. Liv., xi, 36.

(494) On se rappelle ce que les Egyptiens faisaient aussi pour leurs rois.

(495) *Tour to the sepulchres of Etruria*, p. 400.

(496) Nous devons ajouter que cette accusation a été repoussée. Voy. *Notes sur Micali*, t. II, 349-342.

(497) Sueton., in *Claud.*, c. 42.

(498) M. Hamilton Gray, *Tour to the sepulchres of Etruria*, p. 152.

(499) Voici un fait que nous rapporte Aulu-Gelle. « A Rome, en notre présence, un avocat déjà vieux et très-connu au barreau, mais d'un savoir précipitamment et soudainement acquis, parlait devant le préfet de la ville. Pour dire d'un chevalier romain qu'il faisait maigre chère, mangeant du pain de son et buvant du vin fétide, il dit: « Hic eques romanus apludam edit et floces bibit. » Tous les assistants se regardèrent, le visage sérieux d'abord, et se demandèrent ce que c'était que ces mots; enfin ils éclatèrent de rire tous à la fois, comme s'ils avaient entendu je ne sais quel langage gaulois ou toscan, « quasi nescio quid tusce aut gallice dixisset. » (Les *Nuits attiques*, lib. xi, c. 7, édit. Nisard.)—Aulu-Gelle vivait vers l'an 150 après Jésus-Christ.

Digitized by Google

que, sans avoir toutefois la prétention de reproduire sur ce point le dernier mot de la science. La raison en est fort simple : ce dernier mot est encore à trouver. Et cependant que d'efforts déjà tentés pour déterminer le nombre, l'ordre et la valeur des caractères étrusques! L'écriture dans laquelle ils entraient, si répandue dans le Latium avant la fondation de Rome (500), n'en reste pas moins pour nous comme un mystère.

Il paraît que la découverte de ces caractères ne remonte pas au delà du siècle de Léon X (501). Avec la civilisation des Lucumonies tyrrhéniennes avait disparu la langue de la race antique qui les peuplait. Elle restait ensevelie dans le sol que les Etrusques avaient autrefois couvert de leurs superbes monuments. Gori (502) et Amaduzzi (503) nous parlent des recherches auxquelles on s'est livré pour la retrouver.

En 1444, la découverte des *tables eugubiennes* (504), un des fragments les plus considérables de l'ancienne langue italique, attira vivement l'attention des savants. Mais, pour déchiffrer ce monument, il fallait un alphabet. Ce fut seulement en 1539 que Theseo Ambrogio proposa le premier essai de reconstruction; Gori, en 1737, publia un autre alphabet regardé comme plus correct; c'est surtout à un Français, Louis Bourguet, qu'est attribuée la découverte de l'alphabet des inscriptions qui se remarquent sur les monuments étrusques (505).

On ne reconnut d'abord que 16 caractères distinctifs, et on faisait observer que ce nombre correspond à celui que l'on avait reconnu dans l'alphabet primitif des Grecs. Plus tard, trois nouveaux caractères furent signalés par Lanzi. M. Bonnetty a publié dans les Annales (506), d'après Hamilton Gray, un alphabet qui comprend 21 lettres. Toutes, à l'exception du B, sont tracées de diverses manières, et on remarque deux caractères dont la valeur n'est pas encore déterminée.

M. Bonnetty, résumant quelques travaux du P. Secchi (507), rappelle que plusieurs alphabets différents ont été trouvés dans l'antique Italie, qu'on en peut déjà distinguer six : 1° l'alphabet de ceux qu'on a appelés *aborigènes*, ou le *latin*; 2° l'alphabet *grec archaïque* ou *pélasgien*; 3° l'alphabet *étrusque*; 4° l'alphabet *ombrien*; 5° l'alphabet *osque*; 6° l'alphabet *euganien*. Peut-être, continue-t-il, faut-il même distinguer l'alphabet *euganien* du *vénitien*, et l'alphabet *messapique* de l'*osque* et du *grec*; ainsi, le nombre de ces alphabets se trouverait porté à *huit*. Enfin, M. Bonnetty ajoute qu'il est difficile de dire dans quelle catégorie il faut ranger celui qu'il publie (508). On s'accorde cependant à le regarder comme étant l'alphabet étrusque.

D'autres classifications ont été proposées. Ainsi, d'après Micali, le langage italique devrait être partagé en deux branches principales : l'*osque* et l'*étrusque*. « La vieille langue osque, » dit-il, « avait cours parmi ces nombreuses peuplades qui occupaient plus de la moitié de la presqu'île, à commencer de la Sabine jusqu'à la mer de Sicile. Le dialecte des Sabins était si rapproché de l'osque, que des grammairiens ont observé que plusieurs mots avaient de part et d'autre la même signification (509). Cette conformité se rapporte parfaitement à l'histoire qui nous apprend que plusieurs colonies sabines s'étendirent vers l'Italie inférieure. L'idiome des Marses et les dialectiques des Herniques et des Sabins avaient beaucoup de mots identiques (510); et de même dans celui des Volsques, comme le fait connaître la célèbre inscription trouvée à Velletri (511), on trouve beaucoup de termes osques et d'autres locutions particulières à l'étrusque, ainsi que cela devait arriver dans un pays qui fut soumis aux Toscans. Les témoignages de l'histoire, réunis à l'autorité des monuments et à l'opinion des grammairiens, font regarder comme certain que les Campaniens, les Samnites, les Bruttiens, les habitants de la Pouille et de la Lucanie faisaient usage de la langue osque. Varron (512) avait remarqué dans l'étrusque et dans le sabin des mots communs; ces idiomes en effet étaient très-voisins. L'étrusque et l'ombrien offrent une conformité de rapports plus grande encore; on pourrait même les assimiler et les confondre depuis que les rituels eugubiens ont démontré que ces dialectes avaient beaucoup de points de contact, et dérivaient d'une langue principale et unique (513). »

On voit quelle était l'opinion de Micali. Lanzi, qui ne la partage pas, prétend que le samnite et l'étrusque ne doivent pas être regardés comme des langues distinctes. L'ombrien, l'euganien, le volsque, l'osque et le samnite sont pour lui autant de dialectes fort rapprochés de l'étrusque (514).

Niebuhr, d'un autre côté, ne voit aucun rapport entre l'étrusque et l'osque. « Ce dernier idiome, » dit-il, « n'est pas comme l'étrusque, un mystère impénétrable; s'il nous restait, » ajoute-t-il, « un seul livre écrit dans

(500) *Voy.* PLINE, liv. XVI, 14, ap. Micali, *l'Italie avant la domination des Romains*, t. II, p. 281.
(501) MICALI, *ibid.*, t. II, p. 277.
(502) *Difesa dell' alfab. etr.*, p. 158.
(503) *Alphab. veter. Etr.*
(504) Ainsi nommées de la ville d'Eugubie où elles furent découvertes.
(505) Léon VAISSE, *Encyclopédie moderne*, art. *Linguistique étrusque*, t. XIV, p. 701.
(506) Voy. *Annales, cours de philologie et d'archéologie*, t. XI, (3e sér.)
(507) *Ibid.*, p. 401.
(508) M. BONNETTY, *ibid.*, p. 402.
(509) VARRO, *De Lingua latina*, VI, 3; CLUVIER (p. 45), a recueilli plusieurs mots communs aux Osques et aux Sabins.
(510) FESTUS, in *Hernicis*; SERV., *Ad Æneid.*, VII, 684.
(511) *Voy.* PAULINI A SAINT BARTHOLOMÆO, *De Latini serm. orig.*, p. 8.
(512) *De Lingua latina*, V, 4.
(513) MICALI, *ibid.*, t. II, p. 287-89.
(514) Ap. Léon VAISSE, *Encyclop. moderne*, art. *Linguistique étrusque.*

Digitized by Google

cette langue, il ne nous faudrait, pour la déchiffrer, d'autre secours qu'elle-même (515). »

Il serait facile d'exposer d'autres systèmes. Nous croyons en avoir dit assez pour faire comprendre combien d'incertitudes planent sur les rapports ou sur les différences qui peuvent avoir existé entre les idiomes de l'antique Italie. Toutefois l'opinion du P. Secchi, telle que nous l'a présentée M. Bonnetty, paraît la plus probable. Nous croyons devoir y joindre quelques développements.

On a trouvé à Cære (516), dans la tombe d'un prince puissant (*a nughty prince*), et on voit maintenant à Rome, dans le *Musée étrusque-grégorien*, une espèce d'encrier, que l'on peut, dit Hamilton Gray, considérer comme l'A B C d'un maître d'école (517). Sur cet encrier sont gravés quatre alphabets (518). A la suite de chacun d'eux, les lettres sont réunies en syllabes : ainsi, *ba*, *be*, *bi*, etc., *ma*, *me*, *mi*, etc. On y trouve 3 consonnes et 4 voyelles (519). Un de ces alphabets se compose de lettres étrusques disposées d'abord alphabétiquement, puis rangées en syllabes. Lettres et syllabes présentent la forme grecque *archaïque* ou la plus ancienne (520). Cette forme est aussi celle des inscriptions étrusques; les lettres qui se remarquent sur les vases corinthiens paraissent, au contraire, plus récentes. L'alphabet dont nous parlons a été déchiffré par le Dr Leipsius. Hamilton Gray prétend qu'on doit le regarder comme la clef de tout ce que nous connaissons de la langue étrusque et comme la base de toutes les connaissances qui pourront être acquises plus tard (521).

Quoi qu'il en soit de cette manière de voir, on sait que les caractères étrusques se traçaient comme ceux des peuples sémitiques, de droite à gauche, et c'est ce qui a paru à quelques savants prouver que l'Etrurie avait reçu l'écriture directement de l'Orient. Un autre fait leur en semblait une seconde preuve : c'est celui de la suppression des voyelles brèves dans l'orthographe, et de l'absence complète de la lettre *o* dans l'alphabet, double caractère du système d'écriture araméen. Les Etrusques paraissent, en effet, avoir négligé les voyelles dans un grand nombre de cas. Quand ils les écrivaient ils les divisaient, comme faisaient les Grecs éoliens, pour éviter les diphthongues. Et comme les diphthongues paraissent rarement dans leur écriture, les aspirations y étaient fréquentes; de là beaucoup de rudesse dans la prononciation. Ils ne redoublaient pas non plus les consonnes et supprimaient souvent les finales des mots. En rétablissant les parties d'un mot étrusque qui étaient sous-entendues ainsi, on retrouve le plus souvent, dit Lanzi, un terme connu des Latins. C'est ainsi que sous la forme *presnts* il nous montre le latin *præsentes*.

« Les terminaisons latines *us*, *os*, *is*, ont en étrusque pour correspondants *ou*, *a*, *e*. Ces deux dernières finales sont les plus fréquentes; la désinence *e* est même aussi familière aux Etrusques et aux Ombriens qu'aux Français. *Peleus* y devient *Pele; Tydeus*, *Tute*. C'est ce qui a fait conclure à quelques auteurs que ces peuples de l'Italie étaient d'origine transalpine. Lanzi a observé en étrusque des caractéristiques de cas, qu'il rapproche tantôt du grec et tantôt du latin. Il croit y voir aussi des traces de l'article. Les noms n'y ont pas toujours le même genre qu'en latin. Le savant Italien ne peut décider si le nombre duel y existe ou non. Des pronoms, des verbes et des autres parties du discours, il ne décide rien, faute de spécimens suffisants.

« Tout ce qui nous reste, en effet, de la littérature des Etrusques, se borne à des inscriptions lapidaires et à quelques médailles sur lesquelles on ne peut guère voir que des noms propres, à quelques fragments sans importance, rapportés par Varron, et enfin à une inscription de 45 *vers*, découverte récente qui a occupé le savant Vermiglioli (522). »

A l'époque où Niebuhr composait son histoire romaine, on n'avait encore, à son dire, réellement expliqué que deux mots étrusques ; ce sont : Avil ril, *vixit annos* (523). Encore Lanzi refusait-il d'admettre que *ril* signifie *année* (524). Plus récemment, la *Revue d'Edimbourg* a reproduit l'opinion de Niebuhr. Elle soutient aussi que les deux mots indiqués sont, avec les noms propres, les seuls dont la signification ait été déterminée (525).

Ces noms propres se lisent sur les monuments étrusques et surtout dans la grotte dite *des inscriptions;* comme cette grotte nous semble présenter de l'intérêt, nous allons y introduire nos lecteurs.

Cette grotte fut découverte en 1829. Elle doit son nom au grand nombre d'inscriptions en langue étrusque, qui se voient sur ses murs. Là était cette nécropole de Tarquinies dont nous avons déjà parlé. Les inscriptions qu'on y trouve offrent un double intérêt : elles servent d'abord à nous donner une idée des caractères étrusques, puis, comme le fait remarquer Hamilton Gray,

(515) *Histoire romaine*, t. I, p. 96.
(516) Hamilton Gray, *Tour to the sepulcres of Etruria*, p. 26.
(517) *Ibid.* — La présence de cette espèce d'encrier — *a sort of innstand* — dans la tombe d'un prince puissant, suggère à Hamilton Gray des remarques curieuses, et qu'il faut lire dans son livre.
(518) *Ibid.*, p. 28. On regrette qu'Hamilton Gray n'indique pas si ces alphabets paraissent appartenir à quatre idiomes différents.
(519) *Ibid.*, p. 317.
(520) *Ibid.*, p. 26. — On ne doit pas oublier, dit Hamilton Gray, que ces lettres furent tirées de la Phénicie, et qu'il y avait identité complète entre le phénicien et l'hébreu le plus ancien, p. 24.
(521) *Ibid.*, p. 24 et 26.
(522) Léon Vaisse, *ibid.*, p. 701-702.
(523) Niebuhr, *Histoire romaine*, t. I, p. 157, note 312.
(524) *Saggio*, t. II, p. 322.
(525) *The Edimburgh Review*, n. 147, p. 125.

Digitized by Google

elles nous fournissent quelques détails sur l'histoire de Tarquinies.

« La première inscription, » dit Hamilton Gray, « se compose d'une longue ligne semi-circulaire de lettres dont voici la traduction que propose notre touriste :

La prêtresse Cæsanna Matuesa donne ces jeux en l'honneur du Lar décédé, la gloire de son âge, le protecteur de nos temples et de notre commerce.

« Vient ensuite la procession funèbre. Au premier rang se présente *Matuesius*, le Lar nouvellement élu, frère peut-être de la prêtresse, puis les familles des Lucumons, alliées par le sang, ou que leurs fonctions obligeaient à contribuer, pour une certaine part, aux dépenses de cette pompe funèbre. On n'a pu, à cause du peu d'espace, représenter qu'un individu de chaque famille, et on y voit figurer les familles *Lenea* et *Pompée*, deux maisons des plus nobles de Tarquinies. Elles sont suivies par le prince *Aruns Athrinacna* représentant la branche cadette de la maison régnante. Viennent ensuite les Laris *Phanuris*, ou pleureurs sacrés, gagés par le roi, et les *Velthuri*, ou présidents des divers jeux et des sacrifices. Ces jeux sont la course, la lutte et le pugilat; on sacrifie un poisson bleu aux mânes du défunt.

« En entrant dans la chambre des inscriptions, nous remarquâmes, au-dessus de la porte, deux tigres qu'on dirait prêts à se précipiter sur l'audacieux profanateur de ce lieu de repos. De chaque côté est un faune, une coupe à la main, couché sur une frise bigarrée qui fait le tour de la chambre. Aux pieds de chacun d'eux on voit une oie.

« Le sacrifice est représenté sur le côté droit de la porte. Un jeune homme, nu et imberbe, ayant dans la main droite un instrument *non descript*, se penche sur une espèce de gril et se prépare à cuire un poisson bleuâtre qu'il tient de la main gauche. En face est un homme âgé, nu et portant barbe. Il semble lui donner des ordres; il tient une longue baguette, insigne peut-être de sa dignité sacerdotale. Sur sa tête est gravé le mot *Velthur*. Aux murs sont suspendus deux filets ou chapelets, ornement que les anciens aimaient pour leurs tombeaux.

L'inscription peut se rendre ainsi, en partageant les mots :

Civesana, Matvesi, Calesece
Evra, Svcle, Svas, Phestchi, Chvacha.

« *Cæsana Matuesu*, deux noms patriciens et nobles de Tarquinies. Elle était prêtresse, car nulle autre femme n'aurait pu donner des jeux. Cette femme *calescece*, « *convocurit*, » donna les jeux. L'inscription est placée sur un héraut ayant un long sceptre, mais la terminaison des noms montre qu'il était envoyé par une femme. Stackelberg lit le nom *Civesana*, c'est-à-dire *citoyenne Ana; la prêtresse Ana, citoyenne*... Cicéron, et beaucoup d'inscriptions nous apprennent que les noms *Ana*, *Matuesa* et *Cæsana* étaient portés par de nobles familles de Tarquinies. Nous savons par Varron que *cives* est la traduction du mot étrusque *citizen*.

« *Eura*, probablement, *gloire*, de l'hébreu, élément qui abondait dans la langue étrusque.

« *Sucle, âge, siècle.* — *Phestchi*, ou, comme lit William Gell, *Phesthiu*, probablement *Phisthu*, ancien nom de *Pæstum*, ou *port de mer*.

« *Chvacha*, le χοαί, χέασθαι, des Grecs, offrandes au défunt. Sir W. Gell lit *Fana*, « *lieu sacré* » ou « *temple.* » D'où *la gloire de son siècle et des ports de mer et des temples;* c'est-à-dire protecteur de la religion et du commerce.

« Sur le côté gauche de la porte sont deux personnages nus, l'un avec et l'autre sans barbe. Debout près d'une table, ils jouent aux dés. L'un de ces personnages, appuyé sur la table, observe avec anxiété le jet des dés, tandis que l'autre, placé en face, est prêt à avancer le point qu'il a gagné. La table étant creuse, on n'aperçoit ni les dés, ni les points.

« Sur le côté droit du mur de la chambre est une fausse porte. On y a représenté un lit de repos avec coussins brodés de diverses couleurs. Un personnage, ayant de la barbe, un vêtement depuis la ceinture, et, dans ses mains, cinq branches d'olivier qu'il presse contre sa poitrine, paraît se hâter d'obéir aux ordres d'un autre personnage. La tête de celui-ci est armée de deux filets; il porte un long manteau, avec cette inscription imparfaite : *Ve... Anties*, c'est-à-dire probablement, *Velthur Annius*. Le nom Velthur est si commun et toujours donné à des personnages en dignité, qu'il semble indiquer un rang, une fonction; il peut signifier *président* ou *gouverneur*. Sur l'autre côté de la porte on remarque une figure avec cette indication : *Punpu*, le Pompeius ou Pomponius romain, notre Pompée. Le personnage porte un vêtement bleu, des brodequins rouges; ses mains sont pleines de vases. Il est précédé par un autre ayant un habit rouge avec des raies noires; sur ses épaules est un vase, et dans sa main une tasse. Il est inscrit : *Tetiie* ou *Titilius*. Un troisième personnage portant un collier, paraît le presser. On remarque sur lui cette inscription : *Arathvinacna*, c'est-à-dire, suivant quelques-uns, *Arruntinianus*, suivant d'autres, *Arthuinacena*. Gell lit : *Ar Arithreikeie* ou *Aruns Arithreike*, le jeune prince, ou le représentant des princes cadets. — Le nom suivant est écrit *Avilerec Jeniies*, ou *Leneus*, surnom emprunté à l'Etrurie par la famille politique (gens) Popilia de Rome. Vermiglioli nous apprend que les maisons de Lacinu et de Punpiu possédaient quelques-uns des tombeaux les plus illustres de Tarquinies. Le nom suivant, *Larth Matves*, ou *Larth Matues :* c'est, sans doute, le nom du nouveau souverain ou du personnage appelé à le représenter dans cette cérémonie. Il est nu; il a des brodequins, et, dans une main, une tasse pour un sacrifice, dans l'autre, deux filets, un collier, une guir-

Digitized by Google

lande autour du bras droit et une autre sur la tête. Son état de nudité peut être regardé comme la marque de la plus profonde douleur.

« La partie supérieure de cette pièce est partagée par une fausse porte. Sur un des côtés se trouve un groupe composé d'une femme nue et dansant. Elle porte un collier en or et orné de pierreries, un bandeau d'azur autour de la tête, une chevelure blonde et courte, des brodequins rouges. L'inscription *Laris Phanuris* se rapporte probablement au joueur de flûte qui est à ses côtés, avec filets rouges, brodequins et moustache. Quelques savants pensent que *Phanuris* indique un lieu sacré ou un temple. De là, une tombe, où se célébraient des jeux annuels et où l'on faisait des prières, peut être appelée *fanum* ou *fanu*, et *Laris Phanuris* peut signifier « pleureur dans le fanum du lar, ou souverain. » Vient ensuite une autre danseuse, nue, avec un superbe collier, des brodequins rouges, et cette inscription : *Aranthlec Jeneiei*, nom de la famille *Lænius*, que, d'après cette répétition, on peut regarder comme la famille du lar qui possédait ce sépulcre. *Arantilixa Lænii*, quelque danseuse fameuse appartenant à la famille Lænius. Son petit chien porte l'inscription *Æphla*, peut-être ἀεὶ φίλη *toujours amie*.

De l'autre côté de la porte sont quatre jeunes gens, nus, sans barbe, montés sur des coursiers, marchant l'un après l'autre, comme s'ils se rendaient à l'Hippodrome, et précédés par un héraut qui porte l'inscription *Velthur*, directeur de la course. Le premier de ces cavaliers seulement est nommé *Laris Larthia*, garde du lar ou larthia. Les chevaux sont rouges, et deux d'entre eux ont la queue et la crinière bleues. On doit se rappeler que l'oracle de Delphes commandait quelquefois, pour apaiser une divinité offensée, une procession d'hommes nus montés sur des chevaux : ainsi en fût-il à Pyrgos pour expier le meurtre des Phocéens. Au-dessus de la porte sont représentés divers animaux, lions, cerfs et léopards.

« Sur l'autre côté du mur, et sur un des côtés de la porte se voit la continuation de la procession équestre ; sur l'autre côté, sont deux athlètes dans une attitude très-animée. L'un porte le nom *Nucrtele* ou *Nicoteles* ; l'autre, le nom *Eicrece*. Quelques savants Italiens ont lu dans ce mot : ἡ Γραικὴ, forme étrusque de l'expression « *græce ;* » ce qui pourrait signifier *fils d'une esclave grecque*. Ils sont suivis par un combat de boxeurs, qui a lieu au son de la double flûte.

Le joueur porte un habit bleu avec une bordure rouge et avec cette inscription *Anthusi* ou *Anthasius*. L'un des boxeurs est indiqué par ce fragment de nom *Phivan ;* l'autre, par ce nom *Vecenes Mei* ou *Meius*. *Vicinius* et *Meus* étaient deux noms de famille, et ce boxeur était probablement *Vecenes* par son père, et *Mei* par sa mère. Le combat, au son de la flûte, prouve ce que l'on voit dans beaucoup d'écrivains anciens, que les jeux gymnastiques des Etrusques étaient souvent dirigés par la musique.

« Cette chambre, tant par la beauté des dessins que par le nombre des inscriptions, est une des chambres sépulcrales les plus importantes de Tarquinies. Les figures sont exagérées, mais l'exécution en est parfaite.

« La porte extérieure de cette tombe était formée de grandes masses de pierre, très-richement sculptées. On en voit encore quelques beaux fragments sur le sol. Au sommet étaient représentés deux hippocampes ; dans les carrés, alternaient des lions et des léopards (526). »

Ici se termine, dans Hamilton Gray, la description de la célèbre grotte des inscriptions. Les interprétations diverses que nous avons rapportées, montrent quelle incertitude plane encore sur la manière de lire cette langue étrusque. D'autres inscriptions, des plus précieuses et fort nombreuses, ont été trouvées dans deux cités étrusques récemment découvertes près de Viterbe (527). Espérons que les travaux du savant antiquaire Orioli les rendront profitables à la science.

Elles pourront peut-être répandre quelque lumière sur un problème agité depuis longtemps et qui n'en reste pas moins à résoudre : on se demande toujours à quel idiome se rattachait la langue étrusque. Les opinions n'ont certes pas fait défaut, et sur ce point, les modernes ne sont pas moins partagés que ne l'étaient les anciens. On pour-

(526) *Tour to the sepulchres of Etruria*, p. 176-86.

(527) Ces deux cités sont : *Musarna*, que Ptolomée indique en faisant mention des *Musarni*, et qui maintenant porte le nom de *la Cività*, et *Curtilianum*, appelé maintenant par un léger changement *Cordigliano*. Les classiques anciens n'en disent rien ; dans le moyen âge, *Musarna* est citée par Langillotto vers la moitié du XIIIe siècle. Toutes deux dépouillées de leur importance première, ont dû à leur obscurité d'être respectées par la conquête romaine, par le moyen âge et par les siècles modernes ; aussi, offrent-elles d'amples études à l'antiquaire. Le plan primitif s'y retrouve intact ; les substructions des bâtiments modernes ont les caractères de fabriques étrusques ; les murs, les tours, les rues, se retrouvent sans peine.

On y a trouvé des grottes sépulcrales renfermant jusqu'à 40 *sarcophages* couverts de figures plus grandes que nature et peintes en rouge, avec les yeux bleus. De précieuses *inscriptions étrusques* se lisent sur la poitrine et les jambes des figures, dans les cercueils, sur des couvercles. Celles qu'on a lues désignent la famille *Alizia*. Deux, particulièrement, sont longues, bien conservées et très-importantes. Il y a des bas-reliefs, des plats à la façon égyptienne, des dessins peu communs, des métaux ciselés, des miroirs, etc.

M. Bazzichelli, qui, sur les indications du professeur et savant antiquaire F. Orioli, a fait ces découvertes, ne néglige rien pour les rendre plus profitables à la science, et déjà il possède une collection qui, sans doute, ira prendre une place honorable dans le Musée déjà si riche des *Etrusques*, du Vatican.

Digitized by Google

rait même dire que les premiers se bornent le plus souvent à faire prévaloir ou à combattre les systèmes opposés de l'antiquité. Ainsi, une école, représentée surtout par Micali, voit dans la langue étrusque l'empreinte d'un génie et d'une nature qui la séparent profondément de la langue grecque (528). C'était la manière de voir de Denys d'Halicarnasse; c'est aussi celle de Nieburh et d'Olfr Muller. — D'autres, au contraire, continuant Hérodote, trouvent entre ces deux langues des rapports intimes et nombreux. A ce système, soutenu par Lanzi, se sont rattachés Heyne, Eckhel Barthélemy, Fabbroni, Morelli, Marini, S. Q Visconti (529). Il a encore trouvé dans M. Leipsius, un de ses interprètes les plus récents, un défenseur plein d'érudition. D'après ce savant : « Plus on remonte haut dans l'histoire de la langue étrusque, plus on voit que les radicaux et les formes helléniques redeviennent prédominants..... De même, plus on s'éloigne des villes où le caractère pélasgique s'était transmis plus intact, et avait été moins altéré par l'influence ombrienne, plus la langue s'éloigne de la forme hellénique et prend un aspect barbare (530). » Leipsius suppose que le pélasge tyrrhénien avait, en certains lieux, emprunté à la langue des Ombriens un élément étranger qui l'avait profondément modifié.

Il est combattu sur ce point par un autre savant de l'Allemagne, M. Abeken. Celui-ci prétend que le peuple étrusque « doit son existence nationale à deux éléments principaux, l'un antérieur et d'abord prédominant, les Pélasges Tyrrhènes; l'autre postérieur, et qui finit par dominer à son tour les peuplades Rhétiques descendues des Alpes, c'est-à-dire les Rasènes. Plus on remonte en effet le cours de l'histoire, plus les Etrusques apparaissent également liés aux Grecs par leur *langue*, leur religion, le style de leurs monuments figurés. Plus on descend, au contraire, et plus se prononce un caractère qui contraste avec celui des autres Pélasges de l'Italie, et que Leipsius, faisant abstraction des Rasènes, rapporte à tort *au fond ombrien*, qui aurait, pour ainsi dire, *repoussé* avec le temps sous la couche pélasgique et grecque. M. Abeken, d'un autre côté, cherche à identifier les Sicules avec les Tyrrhènes, les montrant partout unis à ceux-ci, et les regardant, les uns et les autres, comme Pélasges. Il voit dans les Ombriens les habitants primitifs d'une grande partie de l'Italie septentrionale et centrale, de bonne heure entamés sur plusieurs points par les Pélasges; mais avec O. Muller, avec Schlegel, avec Kleuze (531), avec Grotefend, il finit par absorber l'idiome des Osques et celui des Sabins eux-mêmes, et, qui plus est, celui des Ombriens, dans le vieux grec; tous ces idiomes, et aussi bien le latin, n'auraient été que les dialectes divers d'une *seule et même langue*, à des degrés de culture plus ou moins avancés (532). »

Quelle était cette langue, perdue pour nous? Ne sommes-nous pas condamnés à répondre comme Horace : « C'est sur quoi les savants disputent, et le procès n'est pas encore jugé (533.? » Le sera-t-il même un jour? et faudra-t-il admettre, comme élément de solution, ce que nous lisons dans H. Gray (534) sur les rapports existant entre les lettres les plus anciennes des alphabets grecs, phéniciens et hébreux? Nous allons donner quelques preuves à l'appui de cette assertion.

En attendant sur ce point le dernier mot de la science, nous devons rappeler que Balbi fait de l'étrusque une branche des langues thraco-pélasgiques ou gréco-latines, qui appartiendrait par conséquent à la famille indo-européenne.

Il existe quelques preuves de l'affinité de la langue des Etrusques avec les langues sémitiques, celle des Hébreux d'abord, et par eux, celles des Phéniciens et des anciens Grecs. Nous allons donner le résultat des recherches de plusieurs savants qui, dans le siècle dernier, se sont le plus occupés de cette question. Le premier est le célèbre Maffeï. Dans son *Histoire diplomatique* (535), il a inséré une dissertation qui a été fort bien analysée dans la *Bibliothèque italique de Genève* (536). C'est un extrait de cette analyse que nous publions ici.

« Maffeï a découvert un caractère distinctif des Etrusques, qu'il n'a pu rapporter, et avec un grand degré de probabilité, qu'aux peuples de Canaan. Ce caractère particulier est l'extrême penchant des Etrusques pour les augures, et pour la divination, dont il ne paraît pas qu'aucun peuple ait été plus infatué que les Cananéens. L'Ecriture sainte est si expresse là-dessus, que les preuves ne sauraient être plus fortes. Les Etrusques donc, selon notre auteur, étaient issus de Canaan, d'où ils avaient apporté en Italie l'usage des augures, qu'ils n'avaient, par conséquent, point appris de Tagès, ainsi que le dit Ovide (537).

« Il y avait cependant divers peuples dans le pays de Canaan, si l'on y comprend tous les endroits qui échurent par sort aux Israélites; en sorte qu'il serait comme impossible de déterminer duquel d'entre eux les Toscans tiennent leur origine. Il a fallu

(528) Ap. Guignaut, *Notes sur les religions*, par CREUZER, t. II, m^e part., p. 1171.
(529) Ap. Creuzer, *Religions de l'antiquité*, t. II, r^re part., p. 397.
(530) Ap. Guignaut, ubi supr., p. 1176.
(531) Dans sa *Historich philologische Adhandeungen*, publiée par Lachman, p. 72, etc.
(532) Ap. Guignaut, ubi supr., p. 1181.
(533) Grammatici certant, et adhuc sub judice lis est. (HORAT., *Ars poet.*, vers. 78.)
(534) *Tour to the sepulchres of Etruria*, p. 24.
(535) *Istoria diplomatica, che serve d'introduzione all' arte critica in tal materia*, in-4°, 1727.
(536) T. III, p. 14.
(537) *Metam.*, lib. xv, 558.

Digitized by Google

donc chercher de nouvelles preuves : Maffeï en a trouvé dans les noms des rivières et des villes, et dans la conformité de langage.

« Le nom d'*Arno*, que porte le principal fleuve de Toscane, a trop de ressemblance avec celui du torrent d'*Arnon*, peu éloigné du lieu où Abraham et Lot abordèrent en venant de Carran, pour qu'on puisse le méconnaître. Maffeï a dans son cabinet une pierre sépulcrale, trouvée à Chiusi, sur laquelle on voit le nom d'*Arneal;* et il y en a une semblable chez le sénateur Buonarroti, où on lit le nom d'*Arnea*. Personne n'ignore qu'on trouve le nom d'*Ornan*, ou d'*Arnan*, au chapitre XXI du Ier livre des *Chroniques*.

« Les noms des deux villes qu'il y avait sur le torrent d'Arnon, fournissent quelque chose de plus précis sur l'origine des Toscans. La première de ces villes était *Aroer* (538), et la seconde s'appelait *Etroth* (539). Ce dernier paraît à notre auteur le même nom que celui d'*Etrusque :* le *Vau* servait d'*u* et d'*o ;* car le mot de *thor*, qui en phénicien signifie *bœuf*, fut changé en celui de *thur*, en Italie, puisque c'est *Thurii* et non *Thorii*, qui était le nom d'une ville du golfe de Tarente, dont les médailles ont encore la figure d'un *bœuf*. Le *t* a pu facilement être changé en *s*, comme cela paraît par les différents dialectes; les uns disant *Atur*, les autres *Assur*. Les Syriens font souvent ce changement : ainsi *Etròth* fut changé sans violence en *Etrùs*. Denys d'Halicarnasse assure, que le nom d'*Etrusque* vient du nom du pays qu'ils habitaient auparavant, et non pas du nom de quelque héros ou de quelque prince. *Aroer* était aussi le nom du pays, où il y avait plusieurs villes (540).

« Les Etrusques seraient donc, selon Maffeï, les *Emins*, peuple puissant, qui avaient des géants parmi eux, et qui furent chassés de leur pays par les Moabites, comme on le voit par l'Ecriture. Le nom de *Raseni*, que les Toscans se donnaient eux-mêmes, était pris de celui d'un de leurs chefs appelé *Rasena*. Peut-être conduisit-il les premiers qui s'établirent en Italie. Ce nom, au reste, marque assez de quel endroit ils venaient : car on trouve dans *Esdras* (541) les noms de *Resin* ou *Rasin*, et *Asena*. Asena était encore le nom d'un lieu dans ce pays-là; et *Rasin* fut aussi le nom d'un roi de Syrie, dont il est parlé dans les Livres sacrés, et qui assiégea Achaz dans Jérusalem.

« Les Moabites avaient d'abord occupé les deux côtés du torrent d'Arnon; mais les Ammonites et les Amorréens les en chassèrent du côté du Septentrion; et ces derniers furent ensuite, à leur tour, chassés de ce pays par les Israélites : les tribus de Ruben et de Gad en furent mises en possession. La capitale était nommée *Ar*, et aussi *Rabba*.

« Cette syllable *ar* était ordinaire dans la langue des Etrusques, comme dans celle de Canaan. Cela paraît par les mots *Aruns*, *Araco*, *Antar*, *Camars*, *Aesar*, *Lars*, *Arsia*, *Artena*, ville des Volsques (542), *Arimno*, ancien roi d'Etrurie (543). *Ar* signifie en hébreu une montagne; et deux pierres trouvées vers le haut des collines de la Val-Pulicella près de Vérone, marquent le nom d'*Arusnates*, peuple étrusque, qui habitait autrefois ces contrées; *Arusn* vient, sans doute, d'*Aruns*, nom de quelque homme, comme dans l'hébreu *Arum* (544). Il ne faut pas se faire une difficulté, de ce qu'*Ar* une montagne, *Arum* un lieu élevé, et *Ar* ville, s'écrivent en hébreu avec différentes aspirations, parce que ces noms ont été en usage avant qu'on les eût écrits. Il paraît même par le cantique du poëte cananéen, cité au livre des *Nombres* (545), que le nom de *Ar* avait été donné à cette ville à cause de son assiette élevée.

« *Esar* signifiait *Dieu*, en étrusque, au rapport de Suétone (546); *Sar* signifiait *Seigneur* chez les Hébreux. La lettre que les Etrusques faisaient précéder, était apparemment un des articles affixes, comme on les appelle en terme de grammaire hébraïque.

« On adorait à Gaza, l'une des principales villes des Philistins, une idole, appelée *Marna*. Ce mot signifie en langue syriaque, *Seigneur des hommes*, selon la remarque de Bochart. Le roi Servius Tullius, Toscan de naissance, était auparavant appelé *Mastarna*, comme on le peut voir dans une harangue de l'empereur Claude au sénat (547). On trouve le nom d'*Oana* sur des urnes sépulcrales de femmes entre les antiques de Toscane. Le nom de la femme d'Esaü était *Oolibama;* et *Oane* est celui d'un homme sorti de l'Océan, ou de la mer Rouge, selon Eusèbe.

« Mais le nom d'*Adarnaam*, ou *Adharnaham*, ville toscane, que Tite-Live nous a conservé (548), pourrait seul suffire à montrer de quel pays venaient les habitants. *Addar* ou *Adar*, et *Naam*, ou *Naama* étaient deux villes de Canaan, qui échurent en partage à la tribu de Juda (549). Ajoutez que le mot *adar* ou *adra*, comme dans *Adarnam*, se trouve souvent joint à d'autres pour composer un nom. *Adramelech-chasuraddar*, *Hadramauth*, que les Grecs prononcent tantôt *Adramoth*, tantôt *Adrumita :* ainsi *Adrumeto*, ville d'Afrique, *Adrano* nom de fleuve, de ville et de divinité en Sicile, ne peut venir que de la même origine, de même que celui d'*Adria*. Bochart (550) paraît dire, que ce nom signifie en phénicien *austral* ou *méridional*. Cela convient au golfe de Venise, dominé par le vent du midi; ce qui a fait

(538) Voy. *Deut.*, II, 36. — *Gen.*, XIV, 5. — *Num.*, XXXII, 34.
(539) *Num.*, XXXII, 35.
(540) *Isa.*, XVII, 2.
(541) *I Esdras* II, 48, 50.
(542) TIT. LIV., lib. XIV, n. 5.
(543) PAUSAN., *Eliac.*, lib. V, 12, n. 3.
(544) *I Chron.*, IV, 8.
(545) *Num.* XXI, 15, 28. — *Deut.* II, 9, 18.
(546) *Augustus.*
(547) GRUTER., p. 502.
(548) Lib. X.
(549) *Josue* XV, 3 et 41.
(550) *Chananan*, lib. I, c. 14.

Digitized by Google

dire à Horace (551), que ce vent était l'arbitre de cette mer.

« Si tout ce qu'on vient de dire après Maffeï, semble prouver que les Etrusques sortirent du pays des Moabites, qui confinait à l'Arabie; et que même la partie d'au delà de l'Arnon fut comprise dans l'Arabie Pétrée : il faudra chercher les racines de la langue étrusque, selon notre auteur, dans l'ancien arabe, qui comme le phénicien, le syriaque, et d'autres langues, ne différait de l'hébreu ou cananéen, que comme des dialectes d'une même langue. Il y avait donc en Arabie une ville nommée *Adar* ou *Adra*, à 15 milles de *Bostra*, et *Naam*, ou *Nuama*, d'où un des amis de Job était originaire (552). *Menerea* ou *Menrea* est un mot étrusque, que Maffeï a vu sur des *patères*, où Pallas est représentée. Or, *manor* ou *menor* désigne, dans l'Ecriture (553), l'*ensuble* d'un tisserand; ainsi ce mot, joint à la signification de la racine, qu'on peut lire *manar*, ou *miner*, tisser de la toile; ou joint au mot arabe *navar*, qui signifie orner la toile de différentes couleurs, prouve l'origine orientale de ce nom, et montre que les Romains en donnant le nom de Minerve à *Pallas*, avaient imité les Toscans, et non pas les Grecs, qui appelaient cette déesse ou *Pallas* ou *Athène*. *Cipra*, ou *Cupra*, était le nom étrusque de Junon (554), d'où venaient apparemment les deux *Cupres* dans le Picène, et le nom d'un quartier de Rome du temps de Tarquin (555). Quelques noms semblables étaient fort en usage chez les Juifs, les Madianites et les Moabites (556).

« Il serait inutile de dire, que suivant le sentiment de la plupart des anciens auteurs grecs et romains, les *Thyrréniens* étaient originaires de la *Lydie*. Ce sentiment n'était assurément point fondé. On ne le débitait que sur une tradition incertaine. Cependant Maffeï concilie cette tradition avec tout ce qu'il a établi jusqu'ici, en disant que, comme tout le pays de Canaan a porté le nom de *Phénicie*, rien n'empêche de croire que les habitants de la contrée des environs de l'*Arnon*, séjournèrent quelque temps vers la mer dans la Phénicie, après qu'ils eurent été chassés de chez eux; qu'ensuite ils passèrent en Lydie, d'où enfin ils se rendirent en Italie.

« On pourrait se contenter de tout ce que Maffeï a dit jusqu'ici, pour découvrir l'origine des Etrusques; mais il a cru devoir ajouter quelques observations. Il trouve deux nouvelles espèces de conformités : les unes viennent des peuples de Canaan déjà corrompus par l'idolâtrie; les autres paraissent venir des Juifs, ou plutôt des Patriarches dirigés par les soins de Jéhovah, leur créateur.

« De la première sorte sont, l'usage de bâtir des temples sur les monts et les collines; celui des idoles, que Tarquin porta de Toscane à Rome; la coutume de se purger par le feu, qui dura longtemps sur le mont Soracte, et chez les Falisques (557); enfin celle de représenter les dieux avec des ailes.

« La seconde sorte de conformité était le soin des Etrusques de faire tout dépendre de la religion; de rapporter à Dieu tout ce qui arrivait (558); le grand nombre de leurs sacrifices, et leur extrême dévotion (559); la croyance que les dieux étaient partout, et qu'ils présidaient même à la moindre chose; tout cela paraît à notre auteur marquer une idée confuse de l'immensité de Dieu.

« La coutume de cacher le nom secret des villes (ou des divinités tutélaires); celle de danser, de chanter et de sonner des instruments dans les processions (560); celle de payer la dîme à la Divinité (561); et celle d'enterrer les morts, venaient, selon Maffeï, du peuple hébreu. »

La seconde preuve est tirée de l'analyse des *Antiquités de la ville d'Horta*, de l'abbé Fontanini (562); voici ce que dit ce savant de l'origine asiatique des Etrusques :

« L'auteur parle de l'origine des Etrusques mêmes; il croit qu'avant les Pélagiens, une colonie venue d'Asie, soit de Lydie, soit de Syrie, soit de Phénicie, avait occupé l'Etrurie. Il appuie ce sentiment, qui est assez reçu, sur la conformité des Etrusques et de ces peuples d'Asie : 1° sur la manière de compter les années, dès le temps que leurs villes avaient été bâties; coutume que les Syriens avaient certainement, et que les Etrusques ont conservée longtemps, comme il paraît par quelques inscriptions d'Interamna, et par l'usage des Romains mêmes; 2° sur les ornements royaux, qui étaient tout à fait dans le goût de ceux de Lydie et de Perse, au rapport de Denys d'Halicarnasse; 3° sur leur religion et leurs dieux; la plupart des vases étrusques représentent *Hercule*, qui était le chef de la première famille des rois de Lydie. L'empreinte ordinaire de leur monnaie était des *massues* et des *ceste*s, qui désignent ce dieu; sur d'autres pièces, on voit une *biche couchée*, avec un *croissant*, symbole de la lune, ou de l'Astarté des Phéniciens; 4° enfin, ils imitaient ces peuples d'Asie dans leur écriture, dont les caractères vont de droite à gauche, quoiqu'il soit vrai que la plupart de ces caractères étrusques ressemblent tout à fait aux caractères latins, comme il paraît par quelques monnaies dont l'auteur donne le

(551) Lib. I, od. 3.
(552) *Job* II, 11.
(553) *I Reg.*, XVII, 7.
(554) STRAB., lib. I.
(555) TIT. LIV., lib. I.
(556) *Exod.*, I, 15; II, 21, et *Num.*, XXII, 10.
(557) VIRG., lib. XI, 194; SILV. ITAL., lib. V; PLIN., lib. VII, c. 11; SERVIUS, *Æn*, XI.
(558) SENEC., *Quæst. nat.*, l. II, c. 32.
(559) CIC., *de Div.*, lib. I.
(560) APPIAN., *in Punic.*
(561) CIC., *De nat. Deor.*, lib. III; MACROB., lib. III, c. 12.
(562) Julii FONTANINI FORoJ., *De antiquitatibus Hortæ, coloniæ Etruscorum*, in-4°, Romæ, 1723. — *Bibl. Ital*, t. VII, p. 37.

Digitized by Google

dessin, et surtout par une inscription gravée sur la cuisse d'une petite statue de bronze, dont la plupart des lettres sont romaines, mais dont le sens paraît indéchiffrable à l'auteur. »

Nous empruntons la 3e preuve de l'analyse du savant ouvrage de Mariani, intitulé : *De l'Etruria métropole* (563) :

« Cependant Annius a mérite les louanges de notre auteur, en ce qu'il a cherché dans l'hébreu l'origine de la langue étrusque, et l'explication des noms des personnes et des lieux ; en quoi il a montré le chemin à Grotius, à Paul Merula, à Bochart, au P. Bonjour, et à plusieurs autres. Mariani suit ici l'exemple de son compatriote, et ne s'éloigne pas en cela des idées du marquis Maffei. *Civita castellana* était, dit-il, *Phescennium*, du mot scythe פרש *parasch*, chevalier. Dempster avoue lui-même que les Etrusques omettaient souvent la lettre *r*. *Perusia*, ou *perrhesium*, vient du mot פרס *Pérès*, un griffon; signification que les dictionnaires hébreux, le rabbin David Kimchi et saint Jérôme approuvent. On voit même à la dernière page du tome Ier de Dempster une antique avec la figure d'un griffon, et une inscription étrusque. Le nom de la *Lunigiana* et autrement *Cararele*, vient d'un mot étrusque קרחיח qui signifie *territoire de la lune*, ou *Carraria*. Le cuisinier de Martial parle des armoiries des Etrusques :

Caseus Etruscæ signatus imagine Lunæ
Tor.

« Qui signifie « Un taureau se trouve sur « les médailles d'une ville des Thuriens « (564). » Enfin *Hercol*, nom d'Hercule, ainsi gravé sur des monuments étrusques, insérés dans le livre de Dempster, vient de עיר *Her*, et כול *Col*, qui désigne, tout *velu*, ou tout de *poil;* parce que les premiers habitants du pays étaient couverts de peaux d'animaux.

« Tout ce que Denys d'Halicarnasse, Cluvier, Rickius, Fontanini et Maffei ont dit sur l'origine des Etrusques, n'est pas tout à fait du goût de notre auteur. Il s'éloigne aussi d'Annius, et prétend terminer la controverse en suivant les faibles rayons de lumière, que le cardinal Egydio, Postel et Kircher ont aperçus à travers un nuage, quand ils ont assuré que la nation étrusque était originaire de l'Assyrie. Les Etrusques ont été nommés *Lydiens* ou *Ludiens*, ainsi que les poëtes et les historiens l'expriment. Ce nom est pris de celui de *Lud*, fils de Sem, selon Josèphe (565), et saint Jérôme (566). *Lud*, dit ce Père, *Lydos vocant quorum coloni Hetrusci;* c'est-à-dire : « de *Lud* on a « nommé les Lydiens, dont les Etrusques « sont une colonie. » Homère nomme toujours les Lydiens, *Mœones*, et les Etrusques ont été souvent appelés ainsi : or le mot grec Μαίων vient de μαιόομαι qui signifie *obstetricari*, accoucher une femme, ce qui convient au mot hébreu לוד du verbe ילד *Illed* ou *Jalad*, comme le célèbre Bochart l'a remarqué. Les Grecs ignorant les origines de la langue hébraïque, substituaient souvent des synonymes pris de la langue grecque.

« Mais d'où les Etruriens prirent-ils le nom d'Etrusques? C'est, dit Mariani, qu'on nomma *Etrusques* ceux qu'on appelait auparavant *Etures*. — *Trans Tiberim homines dicebunt Eturos quos nunc vocant Etruscos*, dit Servius (567). Denys d'Halicarnasse dit, livre Ier, que les *Tyrrhéniens* étaient appelés *Etrusques*, du nom du pays qu'ils avaient habité. Ce pays est, au sentiment de notre auteur, l'*Athurie* dont Strabon fait mention (568), et Dion dans la *Vie de Trajan*, Suidas au mot Νῖνος. Bochart remarque que le mot d'*Athurie* ne diffère de celui d'*Assyrie* que par le dialecte; l'un pris de l'hébreu אשור *Assur*, l'autre du chaldéen אתור *Athur*. Les Etruriens ont donc tiré leur nom d'*Athur*. Les exemples de l'*a* changé en *e* sont si ordinaires, surtout dans les langues orientales, qu'il serait superflu de les rapporter.

« Personne n'ignore qu'*Athur* ou *Assur* était frère de *Lud;* ce qui a fait dire à un poëte (569), que les Etrusques étaient de même race que les Lydiens.

Lydorum populos, sedemque ab origine prisci
Sacratam Coriti, junctosque a sanguine avorum
Mæonios Italis, permista stirpe colonos.

« Mariani, fondé sur cette étymologie, dit qu'Assur envoya le premier une colonie en Toscane, et que Torèbe, Lydien, y passa quelque temps après, comme chez des peuples issus d'un même sang. Le nom de *Rasen*, prince ou conducteur des Etruriens, dont Denys d'Halicarnasse fait mention, confirme cette pensée (570); car il venait de *Resène*, une des premières villes qu'Athur bâtit entre Ninive et Chalo, ainsi qu'il est rapporté au Xe chapitre de la *Genèse*. Ce fut du nom de la ville de *Resen*, et de celui du chef *Rasena*, que les Etruriens furent aussi nommés *Raseni*. Un passage d'*Isaïe*, selon la Vulgate, confirme cette origine des Etruriens : *In Cethim consurgens transfreta, ibi quoque non erit requies tibi : ecce terra Chaldæorum, talis populus non fuit, Assur fundavit eam* (571). (Ne pourrait-on pas dire,

(563) *Bibl. ital.*, t. X, p. 47. — Franc. Mariani. Viterb., *De Etruria metropoli, quæ Turrhenia, Tursenia, Tuscania, atque etiam Beterbon dicta est*, etc., in-4°, Romæ, 1728.

(564) Martial, lib. XII, epig. 30. — Nous ne savons où l'auteur prend ce vers. Celui de Martial porte (lib. XIII et non XII) :

Caseus Etruscæ signatus imagine Lunæ
Præstabit pueris prandia mille tuis.

Ce qui signifie : « Ce fromage, qui porte la marque de la lune d'Etrurie, fournira mille fois à dîner à tes esclaves. » Le mot *Tor* n'est pas dans Martial.

(565) *Ant. Jud.*, lib. I, c. 6, n. 4.

(566) *In Isa.* LXVI.

(567) *Ad Æneid.*, lib. XI, vers. 598.

(568) *Geog.*, lib. XVI.

(569) Silius, *De bell. Punic.*, lib. IV, 721.

(570) *Ant. rom.*, lib. I, c. 20.

(571) *Isa.* XXIII, 12, 13.

Digitized by Google

en accordant à l'auteur, que les Etrusques viennent de Lydie et d'Assyrie, qu'ils ne passèrent cependant pas d'abord en Italie ; et qu'on peut entendre par *Kethim* les îles de la Grèce, quoique, dans la suite, l'on ait pu y comprendre aussi l'Italie ?)

« Non content d'avoir trouvé cette origine des Etrusques, Mariani les fait encore venir d'Egypte ; parce que *Cham*, ou *Ammon*, était adoré dans l'Etrurie. Cela paraît par une médaille des Coséens, *Cosanormo*, qu'Erizzo a rapportée ; et de ce que l'Italie fut appelée *Camese*, et *Camesana*, ainsi que Hyginus le dit, aussi bien que Trallianus, cité par Macrobe dans ses *Saturnales* (572). *Unde*, ajoute notre auteur, *in Ægyptum, atque Africam profectos Assyrios, ubi Ammon præcipuo honore colebatur, inde postea gradum fecisse ad nos, palam est.* Valère-Maxime dit que les Etrusques descendent des Lydiens et des *Curètes* (573). Mariani est persuadé que le nom des Curètes vient de *Cus*, qui fait *Curis* au génitif; et Cus était fils de *Cham*. Les premiers habitants de l'Etrurie furent appelés *Umbres*. Umbri, et *Galles* (Gaulois) *Galli :* les *Umbri* tirent leur nom d'*Imbri* les *pluies*, qui inondèrent la terre, comme le dit Pline et Solin après lui ; et le nom de *Galli* vient de *Gallim*, גלים mot hébreu qui signifie les *ondes*. C'est aussi par la même raison qu'on crut que les *Curètes* étaient issus du déluge :

....Largoque satos Curetas ab imbri.
(Ovid., *Metam.*, lib. iv, vers. 282.)

« Mais ce qui achève de persuader Mariani que les Etrusques étaient aussi originaires d'Egypte, c'est un passage de Clément d'Alexandrie dans son *Protreptique*, où il rapporte comment des *Curètes* ou *Cabires* emportèrent en Etrurie, dans un panier, les parties de Dionysius, et les proposèrent comme un objet d'adoration au Etrusques (574). Notre auteur voit ici, comme à travers un nuage, Noé, l'impudence et la scélératesse de *Cham*, et l'origine des Etrusques ; puisque Hesychius appelle Κοῖν, *Coën*, le sacrificateur des Cabires, qui sont les mêmes que les Curètes.

« Les noms d'*Ethurie*, d'*Etruria*, aussi bien que ceux de *Turrhenia*, *Tyrrheni* et *Tyrrhini*, ainsi que la prononciation grecque le demande, viennent du nom d'*Athur :* car Athur lui-même fut aussi nommé Thuras, comme il paraît par la *Chronique d'Alexandrie*, par Suidas, par Jean d'Antioche et par Jules Africain. Bochart l'a prouvé dans son *Phaleg*, où il rapporte le passage d'un anonyme d'après Saumaise (575). « *Après* Ninus, « *l'empire des Assyriens fut occupé par* Thu« ras, *auquel* Semus *son père, frère de* Junon, « *donna le nom de la planète de Mars.* » L'abbé Sévin a reconnu la même chose dans les *Mémoires de l'Académie royale des belles-lettres et inscriptions* (576).

« Ainsi les Etrusques ont eu différents noms selon la diversité des dialectes ; c'est par cette raison qu'ils ont été appelés non-seulement *Turrheni*, mais aussi *Turseni* et *Tyrsini*. Pindare les nomme *Tursani*, et en ajoutant le *c Tuscani*, ainsi que Tacien et Clément Alexandrin les appellent, et *Tuscanienses*, nom que Pline leur donne. Ils ont encore été appelés *Surreni* et *Sorrinenses*, dans quelques inscriptions antiques. Plutarque dit, *Truscus* pour *Tuscus* dans ses *Parallèles*. Enfin ce ne fut pas leur cruauté qui leur fit donner le nom de *Tyrreni ;* ce fut l'étendue de leur domination en Italie et ailleurs. »

Enfin, nous terminons par cette liste de mots étrusques tirés du grec et du caldaïque, et qui se trouve dans une dissertation de la même *Bibliothèque italique* sur les *Litanies pélages* des anciens habitants de l'Italie :

« La langue étrusque abonde aussi beaucoup plus que les deux dialectes pélages de mots caldaïques déguisés. En voici quelques-uns de l'une et de l'autre langue qui mettront le lecteur au fait à cet égard.

Mots Etrusques *pris*

DU GREC.	DU CHALDAÏQUE.
Alisa, cercueil.	*As*, fort robuste.
Aphatem, indicible.	*Athunial*, lien, corde.
Atus, malheur, carnage.	*Cherme*, guerrier.
Aulem, courtisan.	*Chermia*, combat, escrime.
Cuer, garçon, fille.	*Chrumnal*, guerre.
Fi, nature.	*Kana*, prêtresse.
Fiti, prolis, des enfants,	*Kakeinni*, holocauste
Flerem, badin, jaseur.	*Kapn*, volant.
Neic, querelle.	*Ken*, sacrificateur.
Sanmu, saint, auguste, vénérable.	*Kien*, sacrificateurs.
Schek, ou *Tshek*, temple, palais.	*Kuiu*, ou *Kuil*, prêt, prompt.
Thi, esclave.	*Sachinis*, massacre.
Thinem, repas.	*Sephri*, lion.
Tinm, ou *Tinim*, vengeance.	*Varcnal*, trajet, passage ; ce mot est resté dans l'italien *Varco*, et *Varcare*.
Tuem, celui qui tue. *Interfector*, ce mot signifie en égyptien *Bellator*, guerrier.	*Vesim*, la mort.
Vai, malheureux.	
Vel, Splendidus, magnifique, resplendissant.	

« Il y a aussi plusieurs mots dans la langue étrusque qui sont latins, ou que les latins ont empruntés des anciens Etruriens. *Apul* et *Apulu*, Apollon, *Fesial*, Harangueur, *Funese*, Funérailles, *Menerva*, Minerve, *Suprem*, Supérieur, *Virem*, Viril. Mais il faut laisser à l'auteur le soin de publier quelque jour l'explication de toutes les inscriptions qui sont dans le livre de Dempster. Alors on pourra voir quelle est la nature des trois langues dont on vient de faire mention, et quel est le vrai alphabet étrusque, inconnu jusqu'à présent. »

ÉTYMOLOGIE. — C'est aux savants qui, comme les Humboldt, les Schlegel, les

(572) Lib. i, c. 7.
(573) Lib. ii, c. 4.
(574) *Exhort. aux Grecs*, p. 12, édit. Col. 1682.
(575) *In Solin*, p. 872. Μετὰ δὲ Νινον ἐβασίλευσεν Ἀσσυρίων Θούρας, ὃν τινα μετεκαλέσατο ὁ τοῦτου πατὴρ Ζάμης, ὁ τῆς Ἥρας ἀδελφός, εἰς τὸ ὄνομα τοῦ πλανήτου ἀστέρος Ἄρεα.
(576) T. iv, p. 479.

Digitized by Google

J. Grimm, les Bopp, les E. Burnouf, etc., se sont livrés avec un si éclatant succès, dans notre siècle, à l'étude comparative des langues, que le monde savant est redevable de la découverte des lois de l'étymologie, découverte qui a donné aux résultats de cette science un caractère de certitude dont on ne la croyait pas susceptible.

En effet, ce genre d'études est aujourd'hui dans des conditions toutes différentes de celles où on l'a vu si longtemps. Une méthode sévère a remplacé le hasard des inspirations, la liberté des hypothèses. (*Voy.* la note XIV, à la fin du volume.) De laborieuses observations ont conduit à la détermination des lois d'après lesquelles s'opère d'une langue dans l'autre la transformation des radicaux. On a observé que si telle lettre du mot disparaissait dans son dérivé, ou était remplacée par une autre, cette disparition ou ce remplacement ne se faisait que d'après certaines règles, et dès lors, quelles que fussent d'ailleurs les présomptions en faveur de telle ou telle origine, on n'a plus admis que les étymologies où l'on trouvait l'application de ces mêmes règles. On comprend qu'il y a eu, pour les étymologistes modernes, un travail préalable à faire sur chacun des idiomes auxquels se sont étendus leurs recherches. Ç'a été l'analyse de la constitution physique du système phonétique de ces idiomes; car chaque langue a, sous ce rapport, des caractères qui lui sont propres, et un même radical subit, dans deux langues dérivées, des transformations différentes, chacune ayant des sons et des articulations qu'elle affectionne plus particulièrement, et que, dans ces cas donnés, elle substitue d'une manière constante à ceux de la langue dont elle dérive. Ordinairement ce sont des valeurs phonétiques d'une même catégorie qui s'échangent ainsi.

Quelquefois cependant, eu égard sans doute à une disposition particulière de l'organe vocal chez certaines races, fait dont l'ethnologue physiologiste peut seul rendre compte, cet échange se fait entre des valeurs de catégories toutes différentes.

Les altérations que subissent les mots en passant d'une langue dans une autre sont de deux sortes : il y a les altérations de forme et les altérations de sens. Les altérations de forme ont lieu d'après des lois particulières à chaque dialecte, et dont la connaissance approfondie permet de déterminer avec la plus grande exactitude l'étymologie des mots et même de découvrir par induction les similaires de chaque mot d'une langue fille à une langue mère. De toutes les langues mères, la langue sanscrite est incontestablement la plus intéressante pour nous autres Européens ; car, en définitive, nous parlons sanscrit, et ceci est si vrai qu'il n'est pas dans cet article un seul mot qui ne se rattache au sanscrit, par l'intermédiaire du latin et du teutonique, ces deux grandes sources du français. Toutes les langues de l'Europe viennent du sanscrit, et cependant quand on compare les mots de ces langues avec leurs corrélatifs indiens, les différences qui existent entre eux sont si grandes qu'on pourrait douter d'abord qu'ils aient aucune analogie. Cela tient à ce que les langues, en se transformant, revêtent successivement tant de formes diverses, que si l'on ne tient pas compte des formes intermédiaires, la dernière peut paraître tout à fait étrangère à la première. Ainsi, quoi de plus différent que *aqua* et *eau*, et pourtant quoi de plus certain que l'identité de ces deux termes? Toutefois cette identité pourrait toujours rester problématique si l'on n'avait acquis l'assurance que les transformations s'opèrent d'après des lois fixes, basées sur la structure des organes de la parole; si l'on n'avait trouvé la clef de ces changements, et déterminé les limites dans lesquelles ils sont respectivement renfermés pour chaque langue. Ainsi on a remarqué que chaque lettre de l'alphabet sanscrit est constamment remplacée par la même lettre des alphabets grec, latin, lithuanien, gothique ou persan, et on en a tiré la conséquence que chacun de ces dialectes a traité le sanskrit à sa façon, et lui a imprimé un caractère nouveau.

	Sanskrit.	*Latin.*	*Grec.*	*Lithuanien.*	*Gothique.*	*Allemand.*	*Persan.*
I. — Gutturales.							
	k	c (qv)	κ π	k	h, g	h, g	k, g, kg
	(k ch)	x (-cs)	ξ, σσ, κτ, κ	kss, k, ss	hs, h, g		k, ch, dj
	kh		χ	—	-		kh, k
	g	g, b	γ, β	—	k	ch	g
	gh		χ	—	—		z
	ng	n	γ *nasal*	—	—		
II. — Palatales.							
	tch	c (gv)	π, κ	cz, f	k, f	v	tch, z, dj
	tch, h	sc, c	σχ	—	sk	sk	
	j	g	γ	q	k	ch	z
	jh			—	—		
	gn	n *guit.*	ν	—	—		
III. — Linguales ou Cérébrales.							
	t	—	—	—	—		cht
	th	—	στ	—	st	st	
	d	d	—	—	—		
	dh	—	—	—	—		
	n	n	ν	—	—		

Digitized by Google

	Sanskrit.	*Latin.*	*Grec.*	*Lithuanien.*	*Gothique.*	*Allemand.*	*Persan.*
IV. —	DENTALES.						
	t	t, s	τ, ς	t	th	d (t)	t, s, d, z
	th	t	τ	t	th (t)		t, d
	d	d, l	δ, δ	d	t (d)	z	d
	dh	f, d	δ, σ	d	d	t	d
	n	n, l	ν, λ	n (m)	n	n	n
V. —	LABIALES.						
	p	p, c (qv)	π, φ	p	f	v	p, b, f
	ph	f		—	—	—	—
	b	b	β, π	—	—	—	b
	bh	f, b	φ (β)	b	b	p	b
	m	m	μ (β der. les liquid.)	m	m	m	m, n
VI. —	DEMI-VOYELLES.						
	y	j, i	ι, ε, ξ	j	j	j	dj, y, i
	r	r, l	ρ, λ	r, l	r, l	r, l	r
	l	l	λ	l	l	l	l
	v	v	F, υ, ε, β, φ, esprit.	w	v	w	v, b
VII. —	SIBILANTES.						
	ç	c (gv) s	π, σ, esprit.	s, ss, sz, k	h, s	h, s	s, ç, ch, h
	ch	s, r	σ, esp.	sz	s	s, r	ch
	s	s, r	σ, esp.	s	s, z	s, v	h, s, z
	sv	sv, sn	F, esp. rude.	—	sw	—	kh
	h	h, g, c	χ, γ, κ	z, sz, j	h, g	k	h, z, kh

Des tableaux pareils ont été dressés pour chaque famille de langue. Nous reproduisons celui de la famille néo-latine, présentant l'indication de tous les changements que chaque lettre de l'alphabet latin a subis dans les six principaux dialectes nés de la décomposition de cet idiome, savoir : l'italien, le valaque, l'espagnol, le portugais, le provençal et le français.

Latin.	*Italien.*	*Valaque.*	*Espagnol.*	*Portugais.*	*Provençal.*	*Français.*
LABIALES.						
p	p	p	p, b	p, b	p, b	p, v, f
b	b, v	b	b	b, v	b, p, v	b, v, f
f	f, v	f, h, v	v, f	f	f	f, h
v	v, b	v, h, u	b	v	v, u	v, f
m	m, n	m, n	m, n	m, n	m	m, n
GUTTURALES.						
c dev. a	c, g	c	c, g	c, g	c, g, ch	ch, g, ch
c. dev. e	c	c, ch	c, z	c, z	c, ss, tz	c, s, x
qu (a)	qu	c, p	qu, g	qv, g	qv, c, g	c, g
qu (e)	c, qu, ch	c	c, q	c, q	c, q	c, q
g (e)	g	g	g, j	g, j	g, j, i	g, j
g (c)	g	g, gh	g, y	g	g	g, j
j	gi, g	j, l	j, y	j	j	j
h	—	h	h	h	h	h
DENTALES.						
t	t, d	t, tz	t, d	t, d	t, d	t, d
d	d, z	d, z	d	d	d, z, t	d
s	s, sc, z	s, s, z	s, x, z	s, x, z	s	s, z
LIQUIDES.						
n	n, d	n	n, l	n	n	n
l	l, i, gl, r	l, n	l, ll	l, ch	l, lh, u	l, il, r
r	r, dl	r l,	r, l	r, l	r, l	r, l

A l'appui de ces tableaux, nous allons citer quelques exemples que nous choisirons parmi les mots offrant les altérations les plus caractéristiques. — Nous avons vu plus haut que le groupe sv est représenté en latin par s (ou *su*); en grec par F (esprit rude); en persan, par *kh*, etc.; nous ajouterons qu'en russe et en allemand sv devient souvent sl, c'est-à-dire que la labiale faible v se change en la liquide l après s. Ceci posé nous allons comparer plusieurs mots commençant par sv en sanscrit, avec leurs dérivés européens.

Sv*as* (*t*) *ri*, dans les cas forts sv*a-sâr*, devient en latin so-*r-or* pour *so-s-or*, car le *s* se change en *r* quand il se trouve entre deux voyelles. Sv*a-çura* (ou *çvaçura*) fait so-*cer*; sv*a pna* fait so-*mnus*; sv*â-na*, so-*nus*; sv*apayanie*, so*pio*; sv*ar*, *Sol*; sv*a*, *Sui*; sv*âdu*, su*avis*; sv*ar*, *su-surr-us*; sv*idyâmi*, su*d-o*. — En grec nous trouvons presque toujours un esprit rude à la place du sv. Ex. : sv*açura*, *He-Kyros*; sv*apna*, *Hypnos*; sv*id-yami*, *Hid-roo*; sv*âdu*, *Hedys*; sv*arya*, *Hélios*. — Les Persans substituent la gutturale KH à la sifflante sv. Ex. : sv*asâr*, KHÂ*-er*; sv*apna*, KH*ab*; sv*astha*, sui compos, KH*odjeh*; sv*êdu*, sueur, KH*oi*, etc. — D'autres langues conservent le *s* et suppriment le *v* à l'exemple du latin. Sv*as* (*t*) *ri*; polonais *Sio-stra*, anglais *Si-ster*; sv*apna*, russe *Spanio*. — Il y a des langues qui ont changé le v en L : sv*apna*; ancien allemand SL*ap*, SL*af*, anglais SL*eep*; sv*adu*; russe SL*adki*; polonais SL*od-*

Digitized by Google

ki; *sva* : illyrien *slo* (dans *Sloboda*, liberté, commandement de soi-même). — D'autres fois, au contraire, les deux lettres sanscrites se sont maintenues parfaitement intactes, ex. *svas* (*t*) *ri* : gothique *Svistar*, allemand *Schwester*; *Svapna* : islandais *svefa*; *sva*, russe *Svoi*, gothique *Svès*; *Svaçura* : russe *Sviokor*, danois *svoger*, allemand *Schwager*; *svardnie*; gothique *svaran*, anglais *Swear*, allemand *Schwœren*; *svangâmi* : mouvoir, suédois *Svænga*, anglais *Swing*, allemand *Schwingen*; *svéda* : danois *Sved*, suédois *Svett*, anglais *Sweat*, allemand *Schweiss*, polonais *Swad* (vapeur).

Les changements du latin aux dialectes qui en sont dérivés n'ont pas moins d'intérêt. Nous signalerons un des cas les plus bizarres, les transformations du groupe PL et FL. — Le *l* se vocalise en italien après P ou *f*; *pl* est donc devenu *pi* dans cette langue; de là : PLAGA, *Plaga*; PLUVIA, PLOVA ou PLOGGIA; PLUMA, *Pluma*; FLAMMA, *Flamma*. — En espagnol *pl* et *fl* deviennent souvent *ll*; de là PLAGA, LLAGA; PLUVIA, LLUVIA; PLORARE, LLORAR; FLAMMA, LLAMA. — En portugais, *pl* devient *ch*, par l'intermédiaire de la forme *ll* qui s'est changée en *j* puis en *ch*. De là : PLAGA, CHAGA; PLUVIA, CHUVA; PLORARE, CHORAR; PLUMA, PLUMATUS, CHUM AZO, coussin; FLAMMA, CHAMA.

Avec une pareille méthode on doit nécessairement arriver à la vérité étymologique. C'est par ce moyen que les philologues allemands, les Grimm, les Bopp, les Pott, les Diez, sont parvenus à tracer l'histoire des mots indo-européens, et en même temps celle des langues de cette famille, qu'ils ont toutes rattachées avec certitude à leurs souches respectives.

Des changements de lettres, analogues à ceux que nous venons de signaler se remarquent dans toutes les familles de langues. Mais indépendamment des altérations des lettres, d'autres accidents très-nombreux concourent encore à la transformation des mots. Deux des plus intéressants sont la contraction et l'épenthèse, c'est-à-dire le retranchement ou l'addition d'une ou de plusieurs lettres. Pour ces deux phénomènes phoniques, nous tirerons nos exemples principalement de la langue française, qui est peut-être de toutes les langues néo-latines la plus syncopée et en même temps la plus surchargée de lettres euphoniques.

Contractions : *bene-dicere*, bénir; *abradicare*, arracher; *cadere*, *cadère*, choir; *sedere*, seoir; *desiderium*, désir; *Melodunum*, Melun; *Ternodurum*, Tonnerre; *Antessiodurum*, Auxerre; *hodie*, aujourd'hui; *avica*, ital, *oca*, oie; *octo*, huit; *coctus*, cuit; *ficatum*, foie; *gaudium*, joie; *rotare*, rouer; *matricularius*, marguillier; *de retro*, derrière; *satullus*, saoul; *patella*, poêle; *latrocinium*, larcin; *maturus*, mûr; *craticula*, gril; *subtalare*, soulier; *zelotypus*, jaloux; *parabolare*, parler; *dubitare*, douter; *subdiurnare* (it. *soggionare*), séjourner.

L'addition d'une lettre euphonique a surtout lieu devant les liquides L et R. Exemple : *numerus*, nombre; *cucumerem*, concombre; *camera*, voûte, chambre; *camerare*, cambrer; *Camaracum*, Cambrai; *simulare*, sembler; *cumulare*, combler; *tremulare*, trembler. En grec mêmes lois d'euphonie : ainsi on écrit *ambrosia* pour *amrosia*; *mesembria* pour *mesemria*; *hembroton* pour *hemroton* (de hamartano); *gambos* pour *gamros*. — D'autres fois c'est un B qu'on ajoute au milieu ou à la fin des mots. Exemple : *pimpinella*, pimprenelle; *pulpitus*, pupitre; *encaustum*, encre; *perdix*, perdrix; *thesaurus*, trésor; *umbilicus*, nombril; *colpus*, gouffre; *Sabis*, Sambre; *Carnuites*, Chartres.

Quand les mots latins commencent par *sp* ou *st*, la langue française les fait souvent précéder d'un *e* euphonique, l'espagnole toujours. Ex. : *stomachus*, e-stomac; *spiritus*, e-sprit; *scabellum*, e-scabeau; *scala*, *scalaria*, e-scalier; *scarabeus*, e-scarbot, etc. Mais il arrive fréquemment que l'addition entraîne la suppression du *s* qui suit. Cela a lieu dans les mots qui datent de l'origine même de la langue. Exemple : *status*, é-tat; *strena*, é-trenne; *stella*, é-toile; *spatha*, é-pée; *spinicula*, é-pingle; *sorophulæ*, é-crouelles, etc.

Nous terminerons par quelques détails sur l'assimilation, figure très-importante, et qui joue un rôle immense dans toutes les langues. Tout le monde a remarqué que lorsque dans la langue latine la préposition *ad* se trouve jointe à un verbe commençant par la consonne initiale du verbe, cette consonne se double, et le *d* final de la préposition se supprime. Cette opération est appelée par les linguistes assimilation, parce qu'ils regardent la consonne ajoutée en remplacement du *d*, comme un *d* assimilé. L'assimilation est assez fréquente en français quand le latin présente la combinaison *tr*. Exemple : *nutrire*, nourrir; *vitrum*, verre; *petra*, pierre; *patrinus*, parrain; *matrina*, marraine, etc. Par la même raison *x* (*cs*) devient *ss*. Ex. : *coxa*, cuisse; *axilla*, aisselle; *texere*, tisser; *lixivus*, lessive. — Les langues tartares offrent une loi très-voisine de l'assimilation, et qu'on a appelée harmonisation. Cette loi consiste à changer les voyelles des terminaisons, selon les voyelles des radicaux auxquels ces terminaisons sont jointes. Ainsi en turc les verbes se divisent en deux conjugaisons, la forte dont le suffixe à l'infinitif est *mak*, et la faible dont la désinence est *mek*. En hongrois l'affixe possessif est tour à tour *om*, *am* ou *em*, suivant que la voyelle du radical est faible ou forte. Mon bélier se dit *kos-am* à cause de la voyelle du nom; ma lettre se dit *level-em* à cause de l'*e* qui précède. En mandchou la différence des voyelles marque les genres; ainsi *haha* signifie un homme; *ama*, un père; en substituant aux voyelles fortes des voyelles faibles, on obtient les féminins : *hehe*, une femme; *eme* une mère. Quelquefois des primitifs très-différents dans la langue maternelle ont pris la même forme dans la langue dérivée. Ainsi les primitifs latins *somnus*, *summa*, *sagma*, ont fait en français

Digitized by Google

somme (1° sommeil, 2° total d'un compte, 3° fardeau). *Laudare* et *locare* ont fait louer; *carpinus* et *carmen*, charme; *mitulus* et *modulus*, moule; *sorex* et *subrisum*, souris; *piscare* et *persic* (arius), pêcher. Souvent un mot français représente deux mots tirés de deux langues diverses, par exemple du latin et de l'allemand. C'est dans ce cas que se trouvent foudre (*fulgur*, lat., et *fuder*, all.), sûr (*securus*, lat., et *sauer*, all.), greffe (γράφω, grec, et greifen, all.).

Nous venons de jeter un coup d'œil sur les permutations phonétiques auxquelles les vocables sont soumis d'une langue à l'autre. Nous allons examiner les permutations d'idées. Ces deux accidents sont indépendants l'un de l'autre. Il arrive souvent que la forme s'altère sans que le sens subisse une modification notable. D'autres fois, au contraire, la forme demeure presque intacte, et le sens varie du tout au tout. Les noms dérivant toujours des verbes, il s'ensuit que leur valeur première est à peu près celle d'un participe, tantôt actif, tantôt passif. La r. *bhuj* signifiant courber, a produit le dérivé *bhôga*, qui désigne en sanscrit un serpent, et en anglo-saxon un arc; le serpent et l'arc sont en effet deux corps souples, et à ce titre peuvent porter le même nom. En latin *vulpes* est un renard, en allemand *wolf* est un loup, ils viennent tous les deux de la racine *lup* qui veut dire déchirer. Le sanscrit *staumas*, louange, a fourni l'allemand *stimme*, voix, et le grec *stoma*, bouche. Mais là ne s'arrêtent pas les altérations de sens. Le mot *slave* veut dire dans les langues auxquelles il appartient, *loquens*, celui qui sait parler, ou bien encore *inclytus*, illustre. Au moyen âge, un grand nombre de Slaves ayant été vendus comme serfs, leur nom devint synonyme de serf, et c'est ainsi que nous l'employons encore aujourd'hui sous la forme de *esclave*. Ce ne sont là que de faibles exemples des vicissitudes que subissent les mots, et en thèse générale, on peut dire qu'il n'y a pas de mot qui ne soit détourné de son acception primitive, et qui n'ait pris avec le temps une signification toute différente. — Le clavier de la voix humaine étant restreint à un nombre très-limité de sens et d'articulations, la combinaison primitive de ces sons et de ces articulations est elle-même assez bornée. La langue sanscrite, une des plus riches qui existent, ne compte guère que 1,500 racines desquelles sont dérivés tous les mots de la langue, comme des 48 signes de son alphabet sont issues toutes ses combinaisons graphiques. Le verbe et l'adverbe sont les mots primordiaux et fondamentaux; de leur union sont nés tous les autres mots. Les racines verbales *pâ*, nourrir; *mâ*, engendrer; *brâ* (bhri), porter; *duh*, traire; jointes à l'adverbe comparatif *tri* (pour *tara*), ont produit les qualificatifs *pâ-tri* (pitri), le nourrisseur de la famille, le père; *mâ-tri*, la production de la famille, la mère; *brâ-tri*, le porteur de la famille, le frère; *duhi-tri*; la trayeuse de la famille, la fille. Le second composant était dans l'origine un mot à part; plus tard il se souda à la racine de manière à ne rien faire avec elle qu'un seul tout. Les mêmes racines accouplées à d'autres terminaisons ont donné une foule de dérivés nouveaux, contenant tous les mêmes idées générales de nourrir, engendrer, porter, traire, particularisées par le suffixe déterminatif qui leur fait exprimer des nuances nouvelles, et souvent, à première vue du moins, fort éloignées les unes des autres.

Une langue n'est qu'une vaste série d'abstractions; un mot, qu'il soit simple ou composé, ne peut guère exprimer qu'une seule des qualités de l'objet qu'il désigne; car il n'est dans la nature objet si minime dont la description ne pût remplir un volume. On n'a pu désigner cet objet par un seul mot qu'en faisant abstraction de la plupart de ses autres qualités, pour s'arrêter à celle dont on a été plus spécialement affecté. Ainsi, l'idée de père pourrait se rendre par la qualité de protecteur nourricier, aussi bien que par celle de générateur de la famille; chaque peuple l'a envisagée sous un point de vue différent, et l'a exprimée par l'un ou par l'autre de ces attributs. L'idéologie des langues nous fait connaître les mœurs des peuples qui les parlent. Le père considéré comme le nourrisseur de la famille, la mère comme la génitrice, le frère comme le porteur, la fille comme la trayeuse, ce sont là autant de traits précieux qui nous initient aux habitudes domestiques des premiers habitants du globe. Les étymologies de la langue latine nous font connaître d'une manière non moins précise les mœurs rustiques des fondateurs de Rome, à l'époque anté-historique où l'Aventin et le Palatin n'étaient peuplés que de bergers et de troupeaux. — *Pecunia* nous reporte au temps où le troupeau, *pecus*, était la seule monnaie connue; *mulier* pour *mulger*, annonce que chez les Latins ce n'était pas la fille, mais l'épouse qui trayait les vaches (chez les Allemands la femme s'appelait la *tisseuse*, *wif*, *wife*, *wib*, *weib*; de *weben*, *wifen*, *weave*, tisser); *mulcta*, l'amende, ou mot à mot, la traite, nous apprend que dans la justice primitive l'amende consistait en une jatte de lait. *Calculus*, calcul, signifie proprement un caillou, parce qu'on se servait de cailloux pour compter; *servus*, le serviteur, vient de *sero*, je serre, et signifie celui qui a été pris à la guerre (mancipium); *vincere*, vaincre, a la même racine que *vinc-ire*, lier, et signifie, comme ce dernier, enchaîner l'ennemi pour le vendre ensuite; *bellum* vient de *duellum*, et a la même signification originelle; *stipulor*, stipuler veut dire rompre une paille (stipula), car telle était, avant l'invention de l'écriture, la façon de contracter un engagement; *obligatio*, obligation (de *ligare*, lier), tient aussi à quelque usage analogue; *religio*, religion (de la même racine *ligare*), veut dire attache, lien; *scrupulum*, scrupule, est une petite pierre ou un grain de sable qui entre dans les souliers, et qui blesse les pieds, comme scan-

Digitized by Google

dale (du grec σκάνδαλον) est une pierre d'achoppement. La langue française abonde en expressions figurées dont il est quelquefois très-difficile de retrouver le sens primitif. Qui se douterait que *coquin* veut dire *marmiton?* C'est pourtant un fait indubitable. *Coqu-in* est le diminutif de *coquus*, cuisinier; *brig-and* vient de briguer, et ne signifie pas autre chose qu'un solliciteur importun. *Fripon* vient de friper, et signifie un homme en habit râpé, en guenilles. *Gueux* vient de *gueuld* (holl. *gild*, angl. *guild*, corps de métier) et désigne un membre des anciennes confréries ouvrières. *Gred-in* vient de *grid* ou *greet*, avidité, faim, et signifie un affamé; angl. *greedy*, avide, vorace.

La plupart des mots cités dans ce qui précède sont tout à la fois adjectifs et substantifs; mais ils ne sont substantifs qu'à la condition d'être ou d'avoir été adjectifs. De plus, ils représentent des idées abstraites; mais nous venons de voir qu'ils ont été concrets à leur point de départ, et que leurs prototypes latins ou germaniques expriment toujours quelque chose de physique, de visible et de palpable. Nous n'ajouterons plus qu'un exemple ou deux, tirés pareillement de notre langue. Qu'est-ce qu'une *tâche?* Qu'est-ce qu'une *embûche?* On répondra qu'une *tâche* est un devoir et qu'une *embûche* est une trahison. C'est doubler la difficulté au lieu de la résoudre. Ces mots n'étant évidemment pas de souche latine, nous chercherons leur étymologie dans l'un des dialectes que parlaient les Francs, nos ancêtres et les premiers auteurs de notre idiome. En haut allemand, *tasche* veut dire une poche, un sac; tâche exprime donc une certaine mesure qu'il faut remplir. Aussi disons-nous remplir une tâche, comme nous disons remplir une mesure. *Embûche* est moitié latin et moitié germanique. Le primitif *bûche* (all. *busch*) signifie proprement un bois, un fourré; *em-bûche* c'est une cachette ou un piége dans les bois; de là dresser ou tendre des *embûches*. De la même façon s'expliquent *embusquer* et *embuscade*.

Ces exemples que nous pourrions multiplier à l'infini, nous ont insensiblement amené à un autre point de notre thèse : c'est que dans les langues il n'y a point de termes métaphysiques ou purement spirituels; les mots ont toujours, quelle que soit l'idée qu'on en a conçue par l'usage, une origine matérielle, et se rattachent, de près ou de loin, à une racine verbale exprimant quelque acte physique de l'homme ou de la nature, ou bien à un nom substantif marquant quelque objet qui tombe sous les sens. Quelle idée plus abstraite que celle de Dieu? Cependant ce mot (*deus* pour *divus*) vient de la racine *div*, briller, et signifie le brillant; en sanskrit, *déva*, le dieu, le héros; *dévi*, la déesse, la reine. En grec, *théos* pour *thévos — déva*.

Les peuples semitiques ont exprimé l'idée de la Divinité par un dérivé de la racine *oul* ou *il*, être le premier, être le plus fort. De là l'hébreu *el*, l'arabe *all-ah*, le fort, le héros, puis par extension : Dieu.

Dans les langues slaves, Dieu s'appelle *Bag*, du sanscrit *bhâg-a*, portio, fatum fortuna, dérivé de la R. *bhaj*, rompre, briser, partager. Le *Bog* des Slaves est donc la *moira* des Grecs, le principe distributeur, l'arbitre des destinées qui assigne à chacun son lot et sa place ici-bas.

L'esprit, *animus*, et l'âme, *anima*, sont identiques au grec *anemos*, le vent, de la R. *an*, souffler.

L'hébreu *néphech*, animus, anima, veut dire aussi le souffle; il vient de la R. *náphach*, respirer.

Dans les langues slaves, même filiation. Du verbe *duti*, respirer, sont venus *ducha*, âme, *dukhe*, souffle, esprit, et *dukhi*, odeur.

Dans quelques dialectes finnois, Dieu s'appelle *jummal*, et l'âme *hing*. *Jummal* est un adjectif de *jumme*, le teint, la taille. Les Finnois regardent le maître du monde comme un être au beau teint, à la belle taille. *Hing*, âme, est identique à *hinge*, souffle, qui n'en diffère que par le suffixe *e*.

Quand le Chinois, par suite de la brièveté de ses mots, ne peut pas suffisamment matérialiser les idées abstraites par les sons, il les matérialise par la forme graphique qu'il leur donne dans son alphabet. Ainsi, le mot abstrait *chi* (tempus) est figuré par la clef du soleil jointe à celle des mesures et à celle de la terre, de sorte que le temps, suivant l'expression chinoise, n'est autre chose que la mesure de la terre prise par le soleil, ou l'espace de temps que le soleil met à parcourir la terre.

En latin, *placeo*, plaire, vient de *plac-o*, apaiser, qui vient lui-même du grec *plax*, et qui signifie rendre uni, rendre lisse, égaliser. *Placere* signifie donc flatter avec la main, caresser. *Flatter* vient de l'adjectif germanique *flat*, uni, plat; il signifie proprement, unir, aplanir; par extension seulement, aduler. *Ad-uler*, à son tour, est composé, comme *amb-uler*, d'une particule et du verbe *ulo*, inusité, et signifiant aller, se rendre auprès de. *Amb-ire*, signifie marcher autour, rôder; *amb-itio* est l'action de marcher autour, de rôder comme un voleur, ou comme un renard. Æquus veut dire uni, plat, égal; de là *non æquus* ou *in-iquus*, non uni, non égal, in-ique. *Sin-cerus* sincère, vient de *sine-cera*, sans cire, sans fard; en grec, *a-ker-os* présente la même composition. *Sim-plex*, simple, *sine-plica*, sans pli; en grec, ha-plous, même sens. *Se-cur-us*, sûr, *sine-cura*, sans souci. *Sceleratus*, scélérat, de la même racine que le grec *skolios*, tortu, *perversus*. *Sub-lim-is* veut dire qui est au-dessus du linteau de la porte (*limen*, linteau); *prudens*, prudent, est une contraction de *prœ-vid-ens* qui voit au-devant de lui; *circum-spectus*, circonspect, dérive de *circumspicio* et marque celui qui regarde autour de lui. *Mal-um* vient d'un mot sanscrit qui signifie souillure, boue; *bonum* est pour *dvonum*, comme *bellum* pour *dvellum;* il vient de la racine sanskrite *dvi*, briller; il

Digitized by Google

exprime le contraire de *malum*, c'est-à-dire la propreté, la blancheur.

Les substantifs n'exprimant qu'une seule des nombreuses qualités de l'objet qu'ils représentent, on peut presque toujours deviner, à coup sûr, quelle doit être, dans les langues mères, la signification première des noms, quand on connaît les caractères saillants des objets. Ainsi, la propriété la plus remarquable de l'or étant d'être luisant, on peut, sans crainte d'erreur, affirmer que dans la langue mère par excellence, le sanskrit, le nom de ce métal dérive d'une racine signifiant, luire, briller. Et comme il y a en sanskrit un grand nombre de racines exprimant l'idée de briller, telles que *rutch*, *dip*, *tèdj*, *tchand*, *kan*, elles fourniront chacune un nom différent par la forme, identique par le sens. En effet, *or* se dit en sanscrit *rukma* (le brillant, R. *rûtch*), *dip-ta* (l'éclatant, R. *dip*) *tèdj-as* (la splendeur, R. *tèdj*) *tchandra* (la lune, ou le luminaire, R. *tchand*), *kanaka* (l'étincelant, R. *kan*). Mais comme l'or peut être considéré sous d'autres rapports encore, tels que celui de la valeur ou celui de la couleur, nous trouvons en sanskrit pour synonymes d'or : *hiranya* (de la R. *hir*, prendre), le métal recherché; *varni*, le coloré (R. *varn*, vernir); *su-svarna*, celui qui a une belle couleur (R. *varn*); *pindchâna*, le jaune (R. *pinj*, peindre).

Puis, comme l'éclat, la couleur, ne sont pas le privilége exclusif de l'or, et qu'ils appartiennent aux autres métaux, aux corps célestes, aux fleurs, aux fruits, et à une foule d'autres êtres épars dans l'univers, il a dû arriver souvent que le même vocable a servi indistinctement pour deux ou trois objets n'ayant de commun entre eux que la qualité d'êtres brillants. C'est ainsi qu'en sanskrit *tchandra* signifie indifféremment l'or et la lune; que *kamuta* désigne le nénuphar blanc et l'argent (R. *kam*, aimer); *nâga*, l'éléphant et le plomb (R. *nag*, montagne).

Quand l'épithète synthétique n'a pas paru suffisante, ou quand on a voulu mieux préciser l'objet qu'on avait en vue, on a eu recours à la composition. Mais bien que ce procédé donne à l'expression plus de précision que la simple qualification, l'idée exprimée est tout aussi vague, tout aussi facilement applicable à une foule d'êtres divers. En sanskrit, *sarpari* qui signifie mot à mot ennemi des serpents, est le nom du paon et de l'ichneumon, parce que ces deux animaux font une guerre acharnée aux reptiles; *mrigari*, qui signifie ennemi du gibier, désigne indifféremment un lion, un tigre, ou un chien, parce que ces carnivores sont les principaux ennemis du gibier.

Les noms des plantes se forment souvent de la même manière; c'est la mort-aux-chevaux (*Haya-mârana*, ficus religiosa) la mort-aux-ânes (*khara-duchana*, datura metel), l'ennemi des punaises, (*matrunari*, le chanvre).

Les Chinois appellent le tigre le roi des forêts (*schân-kiun*); l'alouette, la fille du ciel (*thidènniu*), le ver luisant, l'éclat du feu (*ho tchang*).

Nos paysans, en donnant à diverses plantes les noms de *gueule-de-loup*, d'*oreille-d'ours*, de *pied-de-chat*, de *pissenlit*, ont obéi instinctivement à cette loi générale, de désigner les objets par un de leurs attributs. Il est tellement vrai que les langues sont une sténographie ou une tachygraphie de la pensée, que, pour éviter toute longueur, on rend souvent les idées les plus complexes par un terme simple qui ne peut leur servir de véhicule que par suite d'une convention tacite qui supplée à ce qui leur manque. Ainsi l'idée de *venenum*, qui devrait se rendre par un composé comme *mortifère* ou *pernicieux*, s'exprime en sanskrit par *gara*, ce qu'on avale, de la racine *gri*, avaler); en russe par *iad*, ce qu'on mange (de *iest*, manger); en hébreu par *khemah*, ce qui brûle (*iakhem*, brûler) ou par *rôsh*, tête (de pavot sous-entendu); en allemand par *gift*, le présent, la dose (de la racine *geben*, donner). En grec, c'est *pharmacon*, qui signifie tout à la fois dose médicinale ou dose vénéfique. Enfin le mot français *poison*, renferme une ironie du même genre; il vient du latin *potio-onis*, et signifie proprement une potion, une boisson.

Nous avons dit plus haut qu'il n'existe que deux sortes de mots, les verbes et les adverbes. Les verbes ont produit les participes à l'aide d'une terminaison marquant le lieu, le but, l'objet, le terme de l'action. Les participes sont devenus des adjectifs, c'est-à-dire des qualificatifs, et par cela même des substantifs, car nous avons vu que tous les substantifs sont des qualificatifs. Les pronoms, les prépositions, les conjonctions, ont été originairement des adverbes de lieu; *je*, *tu*, *il*, ne signifient pas autre chose que ici, là, plus loin. En sanscrit, ils s'expriment par *mi*, *si*, *ti*, qui, ajouté aux racines verbales, constituent les terminaisons personnelles de la conjugaison. D'autres adverbes de lieu désignant, les uns un point rapproché, les autres un point éloigné, servent à déterminer les trois divisions du temps, le passé, le présent et le futur. Quelquefois aussi le rapport des temps est rendu par la juxtaposition de deux racines verbales, dont la seconde remplit, à l'égard de la première les fonctions du verbe auxiliaire. Dans les langues synthétiques, comme le sanscrit et la plupart de ses dialectes, l'auxiliaire s'est indissolublement uni à la racine, de manière à ne plus former avec elle qu'un tout indivisible. Dans les langues analytiques, comme le chinois, les auxiliaires conservent leur individualité et ne se fondent pas avec le verbe principal. Le même phénomène se reproduit dans les idiomes issus de la corruption du latin et dans plusieurs langues germaniques et slaves; les auxiliaires *avoir*, *être*, *vouloir*, *devenir*, au moyen desquels on désigne les temps passés et les présents ont une existence indépendante et une valeur propre. Cependant, les langues néo-latines présentent une exception remarqua-

Digitized by Google

ble à cette loi en ce qui concerne le futur; l'auxiliaire *avoir* qui sert à former ce temps, s'est amalgamé de telle sorte avec le verbe principal, qu'à moins d'avoir étudié l'ancien français et l'ancien italien, on ne se douterait jamais que *j'aimer-ai, tu aimer-as, il aimer-a, amér-ò, amer-ai, amer-à*, etc., sont des composés de l'infinitif et du verbe *j'ai, tu as, il a*, etc. Par cet exemple, on peut voir que même les langues les plus essentiellement analytiques éprouvent une tendance irrésistible à redevenir synthétiques. Les articles et les prépositions sont des produits de la même nature que les verbes auxiliaires; ceux-ci expriment les rapports de temps à l'égard des verbes; ceux-là les rapports de lieu à l'égard des noms. L'article est un adverbe démonstratif; la préposition est un adverbe locatif.

ETYMOLOGIE DE DIVERS MOTS FRANÇAIS. *Voy.* FRANÇAISE.

ETYMOLOGIQUES (RECHERCHES), leurs limites. *Voy.* LINGUISTIQUE, § V—et note XIV.

ETYMOLOGISTES de l'ancienne école, leurs systèmes exagérés. *Voy.* LINGUISTIQUE, § II — et note XIV.

EUGANEL. *Voy.* ITALIQUE.

EULER, cité sur l'idée abstraite et générale. *Voy.* l'*Essai*, § III.

EUROPE. — Sous la zone tempérée de l'hémisphère boréal, dans une longueur d'environ 1,200 lieues, s'étend un continent baigné de trois côtés par la mer, et appuyé de l'autre sur l'Asie, dont il est le prolongement immédiat. Ici les hauts plateaux, les pics inaccessibles, les fleuves immenses du monde primitif font place à des formes moins austères, à des plaines unies ou légèrement ondulées, entrecoupées de quelques chaînes de montagnes et arrosées par des rivières navigables. Aux chaleurs brûlantes et aux froids excessifs succède une température généralement plus douce; les animaux sont moins nombreux et moins féroces; la végétation, dépouillée de sa surabondance, résiste moins aux efforts de l'art : toute la nature offre un aspect plus calme, et ne semble attendre, pour s'animer, que l'impulsion de la volonté humaine. C'est le séjour que la Providence a destiné au perfectionnement de l'homme au sortir de la vie instinctive dans laquelle l'Asie berça sa longue enfance, c'est l'Europe, patrie de l'intelligence, de l'industrie et de la liberté.

Tous les Européens sont venus de l'Orient. Cette vérité, confirmée par les témoignages réunis de la physiologie et de la linguistique, n'a plus besoin de démonstration particulière. Il suffit d'ailleurs de jeter les yeux sur la carte pour en sentir l'évidence et la nécessité. L'Europe, touchant l'Asie sur tous les points de sa surface orientale et effleurant l'Afrique à l'occident, a offert, par les défilés de l'Oural, par ceux du Caucase, par le Bosphore de Thrace, et même par le détroit de Gadès, des passages faciles aux peuples de la race blanche, que l'accroissement de la population et l'activité de leur génie poussaient sans cesse de l'est à l'ouest à la recherche d'une patrie nouvelle. Si l'histoire ne nous dit rien de positif sur ces migrations antiques et continues dont la masse des peuples indo-persans a fourni les éléments les plus nombreux, si nous sommes réduits à de vagues traditions qui semblent souvent se contredire, c'est qu'elles ont précédé toute histoire et se perdent dans la nuit des siècles. Longtemps ces tribus errantes, refoulées par d'autres tribus, ont continué leur marche incertaine à travers les plaines de l'Europe, longtemps elles ont lutté entre elles, se sont divisées, modifiées, réunies, avant que quelques-unes des plus favorisées aient pu consolider leur puissance; et quand deux grands empires s'élevèrent dans le midi, le nord longtemps encore végéta au fond de ses forêts, avant qu'un cri de guerre, parti du centre de l'Asie et propagé rapidement de contrée en contrée, ébranlât dans sa base cette terre surchargée d'habitants et fît jaillir, du sein de la barbarie, une ère nouvelle de civilisation et de foi. A cette époque décisive où l'Europe tout entière se déploie enfin aux regards de l'historien et lui apparaît comme une vaste arène couverte d'innombrables combattants, il reconnaît parmi les peuples qui l'occupent six divisions fondamentales, chacune marquée, dans sa physionomie, ses traditions et ses idiomes, d'un type spécial et indélébile qui atteste des migrations différentes dirigées successivement d'orient en occident. Parmi ces familles, dont les régions et les mers déterminent les limites naturelles, une semble se rattacher au nord de l'Afrique, une au nord de l'Asie, et les quatre autres, d'après l'analogie des langues, appartiennent d'une manière évidente au système indo-persan ou plutôt indo-européen.

L'extrémité sud-ouest de l'Europe, de l'Atlantique aux Pyrénées, a été occupée dès l'antiquité par une famille de peuples entièrement étrangère à l'Inde, et qui, venue sans doute par le littoral africain, semble être originaire de l'ouest de l'Asie, de la région des langues chaldéennes. Cette famille, appelée Ibérienne, a produit en Espagne les Turdétains, les Lusitaniens, les Cantabres; en Gaule, les Aquitains; en Italie, les Ligures, qui tous, après de longues luttes, incorporés dans l'empire romain, n'ont transmis leur riche et curieux idiome qu'à la seule tribu des Vascons ou des Basques, restés indépendants dans leurs montagnes, où ils l'ont conservé intact jusqu'à nos jours.

L'Europe occidentale, des Pyrénées au Rhin, et des Alpes à l'Atlantique, a été de temps immémorial le séjour de la famille celtique, qu'on a longtemps crue aborigène, mais que la comparaison des langues et plusieurs autres circonstances nous représentent comme la première migration indienne qui ait pénétré en Europe, et qui, grossie peut-être de quelques tribus du Caucase et refoulée sans cesse par d'autres migrations, ne s'est arrêtée qu'à la mer d'Occident. Partagée en deux branches distinctes, les Galls

Digitized by Google

et les Cimbres, son centre de domination était la Gaule, où les premiers formèrent les Etats des Eduens, des Séquanes, des Arvernes, et d'où ils se répandirent en Italie sous le nom d'Ombriens, et dans les îles Britanniques sous celui des Gaëls; tandis que les autres, divisés en Boïens, en Belges, en Armoricains, envahirent plus tard ces mêmes îles sous le nom de Bretons et repoussèrent leurs devanciers vers le nord. Forcés, après des guerres sanglantes, de se soumettre à la puissance romaine, sous laquelle ils perdirent leur nationalité, et subjugués ensuite par les Germains, les Peltes n'ont conservé leur langue et une partie de leur indépendance que dans deux rameaux peu nombreux : l'un formé des Gaëls relégués en Ecosse et en Irlande; l'autre, des Cymresou, Bretons qui habitent le pays de Galles et la Bretagne française.

L'Europe méridionale, bornée par les Alpes et l'Hémus, la Méditerranée et la mer Noire, présente, en y joignant le littoral de l'Asie Mineure, les trois plus belles péninsules de la terre. C'est là qu'à une époque comparativement assez récente et qui a dû suivre toutes les autres migrations, une portion considérable de la population indienne, que nous appellerons famille Thrace, Pélasgique ou Romane, est venue féconder, par son génie, un sol docile à la culture, et préparer la civilisation de l'Europe. Une branche de cette famille, franchissant la dernière le Taurus, a pu occuper, dans l'Asie Mineure, la Phrygie, la Lydie, la Troade, et, passant ensuite le Bosphore, s'arrêter dans les plaines de la Thrace, tandis qu'une autre plus ancienne, traversant la Thessalie, pénétrait dans la Grèce et dans le Péloponèse, où sous les noms de Pélages et d'Hellènes, et plus tard sous ceux d'Éoliens, d'Ioniens, de Doriens et d'Achéens, elle réunit à ses propres traditions les arts de la Phénicie et de l'Egypte qu'elle reproduisit en chefs-d'œuvre immortels. Longtemps avant que son empire, centralisé par les Macédoniens, ne se fût étendu jusqu'au cœur de l'Asie, ses nombreuses colonies maritimes portaient sa civilisation dans les îles et sur le continent de l'Italie, où d'autres branches de la même famille, longeant les bords de l'Adriatique, s'étaient établies plus anciennement encore, d'un côté sous le nom de Tusques ou d'Étrusques, de l'autre, sous celui d'Osques ou de Latins. L'Etat romain, si faible à sa naissance, s'accrut par la fusion des tribus italiques, et, triomphant successivement de tous les peuples, finit par se les assimiler tous. La langue latine, imposée par la conquête aux tribus celtiques et ibériennes, a produit les langues des Italiens, des Espagnols, des Portugais, des Français et une partie de celles des Anglais, et s'est avancée avec eux jusqu'aux dernières limites du monde.

L'Europe septentrionale, en l'étendant du Rhin aux Carpathes et des Alpes à la mer Glaciale, est le séjour de la famille germanique, autre rejeton de la souche indo-persane, identique peut-être aux anciens Scythes qui ont suivi de près les traces des Celtes. Entrée en Europe par le Caucase et remontant le cours du Danube, une première branche de cette famille a dû se porter au centre de la Germanie, où elle a formé en divers temps les tribus guerrières des Teutons, des Suèves, des Francs, des Allemannes; tandis qu'une autre, longeant l'Elbe, produisait celles des Saxons, des Frisons, des Lombards, des Angles, transplantés plus tard en Grande-Bretagne. Une autre enfin, suivant les bords de l'Oder et peuplant toutes les côtes de la Baltique, sous les noms de Scandinaves et de Goths, a complété cette confédération redoutable qui, après de longs siècles de résistance, a fini par briser le sceptre de Rome et par renouveler la face de l'Occident. La civilisation grecque et romaine, si pleine de grandeur et d'avenir, mais honteusement énervée dans les derniers siècles par tous les genres de corruption, dut être un instant étouffée par ces fiers conquérants pour recevoir ensuite de leur rudesse même une nouvelle et sublime impulsion. Leurs idiomes, confondus dans le midi avec ceux des nations vaincues qu'ils contribuèrent toutefois à enrichir, se sont conservés dans le nord chez les Allemands, les Hollandais, les Suédois, les Danois et en partie chez les Anglais.

L'Europe orientale, vaste plaine qui règne des Carpathes aux Poyas et de la Baltique à la mer Noire, a été envahie par la famille slavonne, également d'origine indienne, mais longtemps inconnue à ses voisins, quoiqu'elle paraisse entrée en Europe peu de temps après les Germains, dont elle occupait le territoire à mesure que ceux-ci pénétraient en avant. Refoulée ensuite et en partie soumise, elle se rejeta sur la région orientale, où les Sarmates, les Roxolans, les Tchekhes, les Venèdes, les Pruczes étendirent au loin leurs possessions aux dépens des tribus limitrophes, et où ils se sont perpétués et agrandis de nos jours en trois branches ou rameaux principaux : d'un côté les Russes, les Illyriens; de l'autre les Polonais, les Bohèmes, les Wendes; de l'autre les Lettons et les Lithuaniens, dont le langage s'est conservé le plus pur.

L'extrémité nord-est de l'Europe, du Volga à la mer Blanche et de l'Oural au cap Nord, est occupée par une famille différente que l'on a désignée sous le nom d'Ouralienne, et qui, totalement étrangère à l'Inde, se rattache, par ses idiomes, au nord-ouest de l'Asie, où elle est répandue en grand nombre, et enclavée, comme en Europe, dans le domaine des peuples slaves. Plus formidable au moyen âge, cette famille a produit les Huns et les Ouigours. Elle se subdivise maintenant en rameau finnois ou tchoude, comprenant les Finnois, les Esthoniens, les Lapons; rameau magyar ou Hongrois, indépendant aux confins d'Allemagne; rameau tchérémisse sur les bords du Volga, et rameau pernicen auprès de l'Oural.

Digitized by Google

TABLEAU SYNOPTIQUE DES PEUPLES EUROPÉENS, ANCIENS ET MODERNES, CLASSÉS PAR FAMILLES ET PAR LANGUES (577).

I. — FAMILLE PÉLASGIQUE.

A. *Branche Thracienne.* (Adelung, Vater, Gatterer.)

1. *Phrygiens*, en Asie; *Bryges*, en Europe. *ét.*
2. *Lydiens*, dont une colonie en Etrurie. *d.*
   * *Lydias*, canton de Macédoine.
   * *Tyrrheni* de Macédoine.
3. *Troyens* et leurs émigrations. *ét.*
4. *Bithyniens*, dont descendaient les *Thini*. *tr.* (Mannert.)
5. *Cariens*, avec quelques colonies en Laconie, etc. *ét.* (R. Rochette.)
6. *Thraces* proprement dits. *tr.* (Voy. *Slavons*, etc.)
   * *Maidi*, en Thrace (branche des Mèdes). *d.* (MB.)
   * *Pélagones*, en Macédoine; *Peluwan. d.* (MB.)

B. *Branche Illyrienne.*

1. *Mysi* ou *Mœsi*, peuple mélangé.
2. *Daces* ou *Gètes. d. tr.* (Voy. *Valaques.*)
3. *Dardani. d. tr.*
4. *Macédoniens* anciens, du moins en partie. *tr.*
5. *Illyrii* anciens. *tr.* (Voy. *Albanais.*)
   α] *Parthini* (les blancs, en Albanais).
   β] *Taulantii.*
   γ] *Molossi.*
   δ] *Ardiæi* (*Eordæi*, en Macédoine).
   ε] *Dalmatæ.*
6. *Pannoniens* ou *Pœones. ét.* (Mannert.) *d.*
7. *Venètes*, colonie illyrienne en Italie. *tr.* (Freret).
8. *Sicules*, idem. *tr.*
9. *Japyges*, idem. *ét.*

C. *Branche Pélasgo-hellénique.*

1. *Pélasges* ou *Pélarges*, indigènes primitifs de la Grèce et de l'Italie, *tr.* (de *pela*, rocher; le constructeurs en rochers).
2. *Lelèges*, colonie asiatique venue en Grèce. *ét.* (R. Rochette.)
3. *Curètes*, idem. *d. ét.*
4. *Perrhèbes*, Pélasges de Thessalie. *ét.*
5. *Thesprotes*, idem, en Epire. *ét.*
6. *Ætoli*, *d.* (peut-être Illyriens).
7. *Hellènes*, nommés antérieurement *Græci* en Epire, *Græi* en Thrace.
   α] *Achæi* ou *Achivi*, c'est-à-dire les riverains des fleuves.
   β] *Iones* ou *Iaones*, c'est-à-dire les lanceurs de flèches.
   γ] *Dores* ou *Doriens*, c'est-à-dire les porte-lances.
   δ] *Aioli*, Eoliens, c'est-à-dire les errants, les coureurs.
8. *Arcadiens*, Pélasges du Péloponèse. *tr.*
9. *Œnotres*, émigrés en Italie. *tr.*
10. *Tyrrhènes*, émigrés en Italie. *tr.* (R. Rochette.)

Langues anciennes de ces trois branches.

A. *Langues Thraces. ét.* ou *tr. d.*

1. *Thracien* propre, rapproché du perse, etc., par les noms propres.
2. *Phrygien*, idem, une des sources du grec et de l'illyrique ou albanais.
3. *Lydien*, peut-être branche phrygienne.
4. *Carien*, peut-être pélasge mêlé de phénicien.
   * *Lycaonien* de saint Paul.

B. *Langues Illyriques. tr. d.*

1. *Illyrique* propre, une des souches de l'albanais.
2. *Gète*, avant la domination des peuples slavons.
   * Les *Sigynnæ*, peuplade médique ou hindoue, souche des Bohémiens ou Zigeunes, parlant probablement un idiome asiatique.

C. *Langues Helléniques*, grec ancien. (Thiersch et MB.)

1. *Hellénique primitif*, rapproché du pélasgien. *ét.*
   a. *Arcadien. ét.*
   b. *Thessalien*, avec le *grec macédonien* vieux. *d. tr.*
   c. *Œnotrien*, transporté en Italie et mêlé au latin. *tr.*
2. *Hellénique des temps historiques.*
   a. *Eolien* vieux, rapproché de l'œnotrien (langue des *dieux* dans Homère). *tr.*
   b. *Dorien* ancien, descendu de l'éolien (langue de Sapho, de Pindare, etc.).
      α] *Laconien*, idiome à part.
      β] *Dorien* récent, de Syracuse (langue de Théocrite).
   c. *Ionien* ancien, ou l'hellénique adouci par les nations commerçantes (langue d'Homère, restée classique pour la poésie épique).
      α] *Ionien* d'Asie, encore plus adouci (langue d'Hérodote).
      β] *Ionien* d'Europe, resté plus mâle, et dont l'*idiome attique* est la branche principale (langue classique des orateurs et du théâtre).
   d. *Grec littéral commun*, ou l'idiome attique, épuré et fixé par les grammairiens d'Alexandrie; langue commune de toute la Grèce, de l'Orient et du beau monde de Rome, jusqu'à l'invasion des barbares.
   e. *Idiomes locaux*, peu connus.
      α] L'*alexandrin* vulgaire.
      β] Le *syro-grec* (langue du Nouveau Testament).

II. — FAMILLE ÉTRUSQUE OU ITALIQUE (578).

1. *Aborigènes* ou *Opiques* (fils d'*Ops*, la terre), noms génériques. (MB.)
   a. *Euganei*, avant les Veneti. *ét.*
   b. *Ligures*, divisés en beaucoup de tribus.
   c. *Etrusci*, la masse de la nation étrurienne. (MB.)
      * La nation *étrurienne* paraît avoir été composée de castes ou tribus.
      α] Caste des seigneurs. *Larthes* en étrusque, *Tyrani* ou *Tyrrheni* en grec éolien ou pélasgique.
      β] Caste des prêtres. *Tusci*, c'est-à-dire sacrificateurs.
      γ] Caste des guerriers. *Rasenæ. d.* (Voy. ci-dessous.)
      δ] Caste populaire.
   d. *Piceni*, avec les *Sabini.*
   e. *Marsi*, etc., etc.
   f. *Umbri.* (Denys d'Halicarnasse.)
   g. *Samnites*, peut-être *Samones* (les gens de la terre haute, *Samos*), divisés en :
      1. *Hirpini* (les chasseurs de loups).
      2. *Caudini* (armés de troncs d'arbres).
      3. *Pentri* (de *pennus*, pointe).

(577) Ce tableau est destiné à présenter le résultat des recherches modernes relatives à la parenté des nations et à l'affiliation des langues. Nous avons cru devoir y rapporter les hypothèses douteuses et même opposées, lorsqu'il n'y avait rien de mieux à y substituer, et lorsque la question est encore en discussion parmi les savants.

d. indique les opinions que nous croyons *douteuses.*

ét. indique les nations et les langues *éteintes*, ou dont il ne reste aucun rejeton vivant, distinctement reconnu.

tr. indique les nations et les langues dont nous croyons reconnaître des *traces* obscures, ou qui se sont notoirement mêlées avec d'autres.

Les noms des auteurs dont l'opinion a quelque chose de particulier sont indiqués par des initiales. Ainsi MB. signifie MALTE-BRUN, etc.

(578) On peut donner beaucoup de raisons pour considérer la famille étrusque comme une quatrième branche de la famille pélasgique; mais il y en aurait autant pour en faire une branche des Celtes. *Voy.* ETRUSQUES.

Digitized by Google

4. *Caraceni* (vêtus de *caraca*).
5. *Frentani* (armés de frondes). (MB.)

h. Latini, etc. *tr.*
i. Ausones. tr.
k. Siculi, selon Denys.
l. Lucani et *Bruttii* ou *Bretti.*

2. *Colonies, historiquement probables.*

a. Orientales, savoir :

α] *Pélasges* d'Arcadie (1400 avant J.-C.). *ét.*
β] *Græci* anciens et Pélasges de Thessalie (idem). *ét.*
γ] *Œnotri*, divisés en : 1° *Œnotri* propres (les vignerons) ; 2° *Chonii* (les agriculteurs).
δ] *Dauniens, Japyges*, etc., etc.
ε] *Tyrrheni* de la Lydie macédonienne (11 à 1200 avant J. C.). *ét.*
ζ] *Troyens*, peut-être parlant l'éolien vieux (900 ans avant J. C.). (MB.)
η] Colonies *achéennes, doriennes, chalcidiques* en Sicile et en Grande-Grèce. *tr.*

b. Septentrionales, savoir :

α] Les *Siculi*, selon l'opinion des modernes. *tr. d.*
β] Les *Vénètes*, soit Illyriens, soit Slavons. *tr.*
γ] Les *Rhasenæ* (Rhætes), classe conquérante de l'Etrurie. *d.*
δ] Les *Peligni* (*pela*, rocher en macédonien). *d.*

c. Occidendales, savoir :

α] Colonies celtiques. *tr.* (Freret.)
1. *Umbri. d.* (*Voy.* plus haut.)
2. *Senones.*
3. *Lugeres. d.* (*Voy.* plus haut.)
4. *Insubres* (*Isombri*).
5. *Volsques* (*Volcæ*). *d. ét.*

β] Colonies ibériennes ou basques. (MB.,
1. *Sicani.*
2. *Osques. tr.* (579).
3. *Corsi* proprement dits. *tr.*
4. *Ilienses*, en Sardaigne. (*Voy.* G. Humboldt).

3. *Balari*, etc., etc.

Langues anciennes de cette branche.

A. *Langues Italiques.* (Merula et MB.)

1. Langue *étrusque, tr.*, probablement divisée en *sacrée* et *vulgaire*, outre les dialectes ; par exemple :
a. Rhétique.
b. Falisque.
c. Umbrique. (Merula.)
2. Langue *italique* centrale ou *opsce. tr.*
a. Le *sabelle* ou *samnite.*
b. Le *sabin*, etc.
c. Le *latin.*
L'*ausonien* avec le *sicule*, le *lucanien*, etc.

B. *Langues étrangères à l'italique.*

1. *Dialectes celtiques* et *illyriques.*
a. Le *ligurien. tr.*
b. Le *gaulois cisalpin. tr.*
c. Le *vénète.*
d. Le *volsque.*
e. L'idiome des *Japyges. d.*
2. *Dialectes ibériens* ou *basques.* (*Voy.* G. Humboldt).
a. L'*osque* (*eusce* ou basque).
b. Le *sicanien*, etc.
3. *Dialectes helléniques. tr.*
a. Le *dorien.* (Merula.)
1. Le syracusain ou siciliote.
2. Le tarentin (laconien).
b. L'*achæo-ionien.* (MB.)
1. Le sybarite.
2. Le crotoniate.
c. L'*éolo dorien.*
1. Le locrien.

Nations et langues modernes qui descendent des branches pelasge-helléno-étrusques.

1. *Grecs modernes* ou *Romei*, descendants des anciens, mêlés de Romains, de Slavons, d'Asiatiques, etc.

Langue grecque moderne (*Romeïka, Aplo-Hellenica*).

1. *Eolo-dorien* modernisé.
2. *Tzakonite*, resté du dorien.
3. *Crétois* ou *candiote.*
4. Grec *épirote* et albanais.
5. Grec de Valachie, de Bulgarie, etc. (F. Adelung.)

2. *Albanais* ou *Schypetars*, mélange d'anciens Illyriens, Grecs et Celtes. (Masci et MB.)

Langue schype ou albanaise.

a. Le *schype* ou albanais propre.
α] Idiome des Guègues.
β] — des Mirdites.
γ] — des Toskes.
δ] — des Chamouris.
ε] — des Japys.

b. L'*albanais* mélangé.
α] Albanais grécisé d'Epire.
β] Italo-albanais de Calabre.
γ] Albanais de Sicile.

3. *Valaques* ou *Roumani*, mélange des paysans de Dacie et de Thrace avec les colonies militaires romaines, slavonnes et autres.

Langue valaque ou slavo-latine, ou daco-romaine.

a. Roumanique ou valaque propre.
b. Moldave.
c. Valaque de Hongrie et de Transylvanie.
d. Kutzo-valaque ou valaque de Thrace et de Grèce.

4. *Italiens.*
5. *Français.*
6. *Espagnols.* — *Voy.* ci-après, *peuples celto-romains.*

Langues celto-latines.

a. Italien.
b. Romanique ou provençal.
c. Français.
d. Espagnol. — *Voy.* ci-après.

III. — FAMILLES SLAVONNES OU WINIDIQUES.

Branches anciennes connues des Grecs ou des Romains.

A. *Peuples maîtres des pays slavons.*

1. *Scythes*, divisés en castes et tribus. (M. B.)
a. Scythes royaux, caste dominante, parlant le zendou, un autre idiome de la haute Asie.
Quatorze mots méd-scythes, chez Hérodote.
b. Scythes agricoles, tribus vassales, peut-être slavonnes, vendues comme esclaves.
Idiome scythe, chez Aristophane. Mots, chez Pline. Inscriptions d'Olbie.
c. Scythes pasteurs, tribus vassales, peut-être finnoises ou tchoudes (selon Bayer, etc.).
2. *Sarmates*, horde conquérante à physionomie mongolo-tatare. (MB.)
a. Sarmates propres.

(579) Nous distinguons avec soin les *Opici* ou *Opsei*, indigènes ou aborigènes d'Italie, parlant la langue italique ancienne, et les *Osci*, colonie des Osques, Eusques, Vasques de la Vescitanie espagnole, établis dans la Vescitanie italienne (*Campus Vescitanus*). La confusion de ces deux noms remonte aux anciens, et est la source de beaucoup de difficultés.

Digitized by Google

b. Jaxamates (peut-être identiques avec les *Jazyges*).
c. Exomates.
d. Thisomates (Inscription de Protagoras).
3. *Ostro-Goths*, vainqueurs des Sarmates, etc. — *Voy.* ci-après.

B. *Peuples slavons anciens, sans dénomination générale.*

1. Peuples slavons méridionaux.
a. Hénètes en Paphlagonie. *d. ét.* (Sestrencewicz.)
b. Cappadociens. d. (Idem.)
c. Crobizy (Chrowitzy) en Thrace. *tr.* (MB.)
d. Bessi, idem. *tr.*
e. Tribalies (Drewaly). *d. ét.*
f. Dardani, de *darda*, lance. *d. d.* (MB.)
g. Diverses tribus des montagnes de la Grèce.
h. Carni avec les *Istri.*
i. Veneti, selon quelques-uns.
2. Peuples slavons septentrionaux.
a. Serbi avec les *Vali*, près du Rha (Volga). *ét.*
b Roxolani, *tr.*, plus tard connus sous le nom de *Ros.*
c. Budini, peuple ou gothique ou slavon. *ét.*
d. Bastarnæ avec les *Peucini.*
e. Daces, ou tel autre peuple qui a donné aux villes de la Dacie leurs noms slavons en *ava. tr.*
f. Olbiopolites du IIe siècle, mêlés de Grecs. *ét.*
g. Pannonii (*pan*, seigneur). *d.*
h. Carpi, dans les monts Karpathes.
i. Biessi, dans les monts Biecziad.
k. Sabogues, etc., etc.
l. Lygii, *tr.*, depuis *Liæchi*, etc., etc.
m. Mougilones et autres, chez Strabon.
n. Venedi ou *Venedæ*, depuis nommés *Wendes*, aux bouches de la Vistule.
o. Semnones, entre l'Oder et l'Elbe. *d. tr.*
p. Vindidi de Pline.
q. Osi de Tacite (*otschi*, les pères).

Nations et langues slavonnes connues depuis Attila.

I. — Slaves proprement dits.

A. *Branche orientale et méridionale.* (Dobrowski, Vater.)

1. Russes, peuple mixte des Roxolans, des Slavons, des Goths, etc.
a. Les *grands Russes* de Novogorod, Moscou, Susdal, etc.
b. Les *petits Russes* de Kiovie et d'Oukraine.
c. Les *Rusniaques* ou *Orosz*, dans la Galicie et la haute Hongrie.
d Les *Kosaques*, mêlés de Tatars, etc.

Langue russe.

α] Dialecte de grande Russie (langue écrite).
β] Idiome de Susdal, le plus hétérogène de tous.
γ] Dialecte d'Oukraine ou de petite Russie.
δ] Le *rousniaque*, très-ancien dialecte.
ε] Le russe lithuanien, reste du kriwitze. *d.* — Voy. *Wende.*
ζ] Le russe-kosaque.

2. *Serviens* ou *Slavons danubiens.*

Langue servienne. (serbska.)

a. Dialecte servien propre (langue écrite et polie).
* *Ancien slavon*, langue de l'Eglise russe, presque identique avec le servien.
b. Dialecte *bosnien.*
c. — *ragusain* et *dalmate.*
d. — *monténégrin.*
e. — *uscoque*, mêle de turc.
f. — *slavonien*, très-pur.
g. — bulgaro-slave, etc., etc.
3. *Croates*, ou *Chrobates*, ou *Slavons noriques.*

Langue croate.

a. Dialecte *croate* ou *chrobate*, c'est-à-dire des montagnes.
b. — *slovène*, parlé dans l'ouest de la basse Hongrie (dialecte écrit).
c. — *winde*, parlé par les *Windes méridionaux*, peuple mélangé.
α] Winde de Carniole, avec les idiomes des *Karstes*, des *Tzizsches*, des *Poykes*, etc.
β] Winde de *Styrie* et de *Carinthie.*
d. Dialecte des *Podluzakes* en Moravie, et peut-être des *Charwates.*

B. *Branche centrale et occidentale.* (Dobrowski.)

1. *Polonais* ou *Liaiches.*

Langue polonaise écrite et littéraire.

a. Dialecte de la grande Pologne.
b. Dialecte de la petite Pologne.
c. Les *Mazures*, en Mazovie et Podlachie; le dialecte mazure est très-impur.
d. Les *Garalis*, dans les monts Karpathes.
e. Les *Kassubes*, en Poméranie. *d.*
f. Les Silésiens-Polonais, avec le dialecte *medziborien*, vieux polonais mêlé d'allemand.
2. *Bohèmes* ou *Czeches* (Tchekes).
a. Czeches proprement dits.
b. Czeches de Moravie.

Langue czeche, écrite et polie, presque sans dialectes.

3. *Slowaques* ou Slavons de la Hongrie septentrionale.

Restes du *Mahrawang* ou slavon de grande Moravie.

a. Dialectes slowaques des montagnes.
b. Dialecte des bords du Danube.
c. L'idiome *hanaque*, en Moravie.
d. L'idiome *stranïaque* (idem).
e. L'idiome *schelagschaque* (idem), etc.
* Dialecte du *czeche* employé comme langue écrite.

II. — Wendes, ou *Slaves baltiques.*

A. *Wendes propres* (Vindili, *d.*, Winidæ).
a. Wagri (Holstein oriental). *tr.*
b. Obotriti ou *Afdrede* (Mecklembourg). *tr.*
c. Rani, *ét.*
d. Rugiens, mêlés de Scandinaves. *tr.*
e. Lutitzi (Brandebourg). *tr.*
f. Wilzi —
g. Welatabi —
h. Havelli, etc. —
i. Milzieni (Saxe).
k. Serbes ou *Sorabi.* —
l. Wendes d'Altenbourg. *tr.*
m. Regio Slavonum, en Franconie. *tr.*
n. Luzinki (Lusace).
o. Zuriawani —
p Polabes ou *Linones. tr.*

B. *Wendes Lithuaniens* (Venedæ, Æstii).

1. *Pruczi* ou Wendes-Goths (Gudai).

Langue prucze. *ét.* 1683.

2. *Litwani* ou Lithuaniens.
a. Langue *litewka*, écrite.
1. Dialecte de Vilna.
2. Dialecte *schamaïte* ou de Samogitie.
3. Dialecte prussien.
b. Idiome kriwitze, en Russie blanche. *tr.*
c. Letton ou *lotwa.*
1. Le letton de Livonie.
2. Le *semgale*, en Semgallie.
3. Le dialecte des *Rhedes*, des *Tamneckes*, etc.

Digitized by Google

IV. — FAMILLES FINNOISES OU TCHOUDES.

Nations anciennes qui ont occupé les contrées finnoises.

1. *Scythes* d'Europe. *Voy.* plus haut. *ét.* 200 ans après J. C.
2. *Sarmates. d.* 400 ans après J.-C.
3. *Jazyges* (*Jatwinges* de l'histoire polonaise). *ét.* 1268.
4. *Fenni* de Tacite, *Zoumi* (Suome) de Strabon. (MB.)
5. *Æstii* ou Ehstes. *d.* Voy. plus haut.
6. *Seyri*, *Heruli*, etc. *d.* (Lelewel.)
7. *Huns* européens, *Ounni* et *Chuni* de la géographie ancienne classique, race turco-mongole.
8. Races inconnues soumises aux *Huns*.

Nations et langues actuelles.

A. *Race Finnoise pure.* (Adelung. Porthan. Pallas.)

1. *Finlandais* ou Suome.
   a. Dialecte *finlandais*, propre dans le midi (langue écrite).
   b. Dialecte *tawastien* divisé en :
   α] tawastien.
   β] *satacundien.*
   γ] ostrobothnien.
   c. Dialecte *carélien* ou *kyriala* divisé en :
   α] Idiome de Savolax.
   β] — Ingrie.
   γ] — Rautalamb.
   δ] — Carelle et Olonetz, etc., etc.
   ε] — cayanien ou *quœne.*
2. *Ehstes*, peut-être un reste des *Æstii.*
   a. Ehste propre, divisé en :
   α] Dialecte de Reval ou de la *Harrie.*
   β] Dialecte de Dorpat ou d'*Ungannie.*
   γ] Dialecte d'Œsel.
   b. Liwes ou Livoniens.
   α] Dialecte *vieux-liwe.*
   β] Dialecte *krewinien*, etc.

B. *Peuples Finnois mélangés.*

1. *Permiakes* ou *Biarmiens*, race peu connue, mêlée de Finnois et de Scandinaves. *d.* Langue permiaque en deux dialectes :
   a. Le *permiaque.*
   b. Le siriaine.
2. *Hongrois* ou *Magyar*, Finnois subjugués par des Turcs et par une race inconnue des monts ouraliens (Gyarmathy, Sainovicz).

   Langue magyare, écrite.

   a. Dialecte de Raab ou occidental. (Adelung.)
   b. Dialecte de Debretzin ou oriental.
   c. Dialecte des *Szekles*, tribu de Transylvanie.
3. *Lapons*, branche finnoise mêlée avec une tribu hunnique (Huns de Scandinavie, de Gràberg). *d.*

V. — FAMILLE GERMANIQUE (580).

A. *Branche Teutonique, sur le Rhin et le Danube.*

Tribus et Idiomes anciens.

Bastarnæ. *ét. d.* — Idiome inconnu. (Voy. *Slavons.*)
Suevi ou nomades. *ét.* — *Suévique* ancien inconnu.
Marcomanni. tr. — Idiome haut teutonique.
Quadi. Taurasci. tr.
Biowarii. — Dialecte mêlé de *celto-boien.*
Istævones, plus tard *Franci*, *Hermunduri* ou *Hermiones*, *Chatti.* — Le *francique.* (Gley.)
Alemanni. — L'*alemannique.* (Hebel.)

Tribus modernes et Idiomes existants.

1. *Suisses* (Suèves remplaçant les Celtes Helvétiens).
   a. Idiome de *Berne* et d'*Argovie.*
   b. Idiome de la vallée d'*Hasli.*
   c. Idiome de *Fribourg.*
   α] Patois welche de Mistenlach.
   d. Idiome d'*Appenzell.*
   e. Idiome des *Grisons.*
2. *Rhénaniens.*
   a. Dialecte de l'*Alsace.*
   b. Dialecte de *Souabe.*
   α] Dialecte de la forêt *Noire* ou haute Souabe.
   β] Dialecte de *Baar.*
   γ] Dialecte de la vallée du *Neckar* ou Wurtemberg.
   δ] Dialecte de la *Vindélicie* (Augsbourg, Ulm, etc.).
   c. Dialecte du *Palatinat.*
   α] Le *wasgovien* allemand.
   β] Idiome du *Westerwald.*
3. *Danubiens* ou branche Marcomannique.
   a. Bavarois.
   α] Dialecte de *Munich.*
   β] — *Hohen-Schwangau.*
   γ] — *Salzbourg.*
   b. Tyrolien.
   α] Dialecte de la vallée de *Zill.*
   β] — la vallée d'*Inn.*
   γ] — Lientz.
   δ] — des soi-disant Cimbres du Véronais et du Vicentin (581).
   c. Autrichien.
   α] Dialecte de *basse Autriche*, avec quatre variétés.
   β] Dialecte de *haute Autriche.*
   γ] — de Styrie, avec six variétés, entre autres celles de la vallée d'Ens et de la vallée de Murr.
   δ] Dialecte de *Carinthie.*
   ε] — de *Carniole.*
   ζ] — des *Gottschewariens.*
   d. Bohémo-Silésien.
   α] *Silésien*, en plusieurs variétés.
   β] *Bohémo-allemand.*
   γ] *Moravo-allemand*, quatre variétés.
   δ] *Hungaro-allemand*, idem, entre autres l'idiome de *Zips.*
4. *Franco-Saxons* ou *Moyens-Allemands.*
   a. Dialectes parlés.
   α] Dialecte de *Hesse.*
   β] — de *Franconie* (Nuremberg, Anspach, etc.).
   γ] Dialecte des monts *Rhœn*, etc.
   δ] — de l'*Eichsfeld.*
   ε] — de *Thuringe.*
   ζ] — de l'*Erzgebirge*
   η] — de *Misnie* ou haut saxon moderne.
   θ] — de Livonie et d'Esthonie (classes supérieures.)
   ι] Dialecte des *Saxons* de *Transylvanie.*
   b. Langue écrite générale.
   Le *haut allemand* ou le dialecte de Misnie régularisé.

B. *Branche Cimbro-Saxonne*, dans les plaines sur les mers Baltique et du Nord.

Peuples anciens.

Cimbri, tr. (selon d'autres, Jotes Scandinaves).
Angli, tr., idiome anglique ancien. *tr.*
Saxons (*Ingœvones* des Romains).
Heruli. d. ét.
Lungobardi ou *Vinuli* de Cimbrie, *tr.*, idiome vinulique.
Semnones, d. ét. d. (plutôt Slawes-Wendes).
Cherusci, mêlés aux Francs. *tr.*
Bructeri et *Chauci*, idem. *tr.*

(580) Adelung pour les détails, M.-B. pour les classifications historiques. Nous avons aussi consulté Grimm et Rask.

(581) Je suis *Hormayr*, mais en me réservant la discussion d'un argument encore négligé, et qui peut changer la face de la question.

Digitized by Google

Frisones.
Batavi, selon les Romains, colonie des Chatti.
Menapii, etc. *tr.*
Tungri.

Divisions modernes.

1. Saxons ou bas allemands.
   a. Saxon proprement dit, ou idiome de basse Saxe.
   α] Dialecte poli de *Hambourg*, etc., etc.
   β] — *Holstenois.*
   γ] — *Sleswickois*, entre la Slie et l'Eyder.
   δ] — des *Marsches* ou Pays-Bas.
   ε] — *hanovrien*, en plusieurs variétés.
   ζ] — des mineurs du *Harz.*
   η] — de la marche de *Priegnitz* (reste lungobardo-cimbrique).
   b. Saxon oriental.
   α] Dialecte *brandebourgeois.* (Markisch.)
   β] — *prussien* moderne, depuis 1400.
   γ] — *poméranien* moderne.
   δ] — *rugien.*
   ε] — *mecklenbourgeois.*
   c. Westphalien ou *saxon occidental.*
   α] Dialecte de Brême.
   β] Dialecte de la Westphalie centrale.
   γ] Dialecte de l'ancien duché d'Engern, peut être l'*angrivarien. tr.* (M. Weddigen.)
   δ] Dialecte de Cologne.
   ε] Dialecte de Clèves, etc., etc., etc.
2. *Frisons.*
   Ancien frison.

Dialectes modernes.

   a. Frison proprement dit.
   α] *Frisons du Nord* ou de *Cimbrie*, divisés en dialectes de Bredsted, d'Husum, de l'Eyderstedt, *ét.* des îles.
   β] *Frisons de Westphalie*, divisés en dialectes et peuplades : 1° de *Rustringen*; 2° de *Wursten*; 3° de *Saterland.*
   γ] *Frisons de Batavie*, divisés en dialectes : 1° frison commun; 2° frison de *Molckwer* (anglo-frison); et 3° frison de *Hindelopen.*
   b. Neerlandais ou *batave moderne.*
   α] *Hollandais*, la langue écrite et polie.
   β] *Flamand*, la langue écrite et polie.
   γ] Dialecte de *Gueldre.*
   δ] Dialecte de *Zélande* et de Flandre hollandaise.
   ε] Dialecte de *Kemperland*, mêlé du teutonique ou du haut allemand.
   ζ] Dialecte de la *Mairie de Bois-le-Duc.*

C. *Branche Scandinave ou Normanno-gothique.*

Peuples et idiomes anciens.

Peuplades anciennement établies dans la Scandinavie (Alvis-mâl.)

Iotes. — *Iotique* ancien bas scandinave.
Goths. — *Gothique* ancien haut scandinave.
Mannes. — *Manheimique*, dialecte moyen, source des langues modernes.
Vanes, etc. — *Vandale. d.*

Peuples de race scandinave mêlés de Slavons, de Wendes et d'autres nations subjuguées.

Alani. d. — *Alanique*, semblable au gothique. *ét.*
Rhos ou *Roxolani. d.* — *a. Rhos-alanique* (*tr.* dans le russe, Vater).
Cothones (*Guday* des Lithuaniens). — *Gothique* ancien : *a. Ostrogothique* (*tr.* en Oukraine et en Italie). *b. Visigothique* (*tr.* en Pologne et en Espagne). *c. Mesogothique* (dialec. d'Ulfilas mêlé).
Heruli (M. de Suhm). — *Hérulique*, très-incertain, mêlé, selon quelques-uns, de lithuanien.
Lungobardi ou *Vinuli.* — *Lungobardique*, peut-être de l'iotique ou du cimbre.
Emigrés :
Vandali.
Juthungi.
Burgundiones. — *Burgundique*, peut être normannique mêlé du wende.

Divisions modernes.

Le *normannique* ou langue générale des huitième et neuvième siècles (langue des Scaldes et de l'Edda), *alt-nordisch* de *Grimm.*

1. Le *norvégien* (*norréna*) des dixième et onzième siècles.
   a. Islandais, langue des *Sagas*, encore écrite.
   b. Norvégien des vallées centrales.
   c. Dalécarlien (ou *dalska*) occidental.
   d. Jemtelandais, avec l'*helsinguais.*
   e. Dialecte des îles *Færoë.*
   f. Le *norse* aux îles *Shetland.*
2. Le *suédois* (*svensk*), depuis 1400.
   a. Suédois, langue écrite.
   α] Dialecte d'*Upland* avec la variété de *Raslag.*
   β] — de *Norrland.*
   γ] *Dalécarlien* oriental (idiome plus ancien).
   δ] *Suédois* de Finlande, avec quelques variétés.
   b. Gothique moderne.
   α] *Westrogothique.*
   β] *Ostrogothique.*
   γ] Dialecte de *Wermeland* et *Dal* (les Vanes, *d.*).
   δ] Dialecte de *Smoland.*
   ε] Dialecte de l'île de *Runæ* en Livonie.
3. Le *danois* (*dansk*), depuis 1400.
   a. Danois.
   α] Dialecte des îles danoises (langue écrite).
   β] Dialecte de Scanie, jusqu'en 1660.
   γ] Dialecte de l'île de *Bornholm* (idiome ancien de 1200).
   δ] Le *norvégien moderne* (*norsk*), dans les villes et les basses vallées (langue écrite).
   b. Jutlandais ou iotique moderne.
   α] *Normanno-iotique*, dans le nord et l'ouest.
   β] *Dano-iotique*, le long du Petit-Belt.
   γ] *Anglo-iotique*, dans le canton d'Anglen.

D. *Branche Anglo-Britannique.*

Peuples et idiomes anciens.

Belges, *Cumbri.* — *Voy.* ci-après, *Familles celtiques.*
Gaulois-Romains. — *Romana rustica. tr.*
Anciens *Germains* ou *Scandinaves.* (Tacite.) — Ancien dialecte gothique ou scandinave, à 100 avant J.-C. *tr.*
Angles, *Saxons*, *Jutlandais.* — Langue *anglo-saxonne*, à 449-900. *tr. : a. angle*, au nord de la Tamise. *b. saxon*, au sud de la Tamise. *c. iotique*, dans le Kent.
Danois. — Langue *dano-saxonne*, 800-1040. *tr.*
Normands. — Idiome français neustrien, depuis 1066. *tr.*

Dialectes actuels.

   a. L'*anglais* proprement dit (langue écrite).
   α] Dialecte de la *cité de Londres* (le *cockney*).
   β] Dialecte d'*Oxford* et du centre.
   γ] Dialecte de *Sommerset.*
   δ] Dialecte du *pays de Galles* (anglais).
   ε] Dialecte des Irlandais anglais (accent hibernien).
   ζ] Dialecte des Anglais de *Wexfordshire.*
   η] Idiome *jowring* dans le Berkshire.
   θ] Idiome *rustique* de *Suffolk* et de *Norfolk.*
   b. L'*anglais-northumbrien* (dano-anglais).
   α] Dialecte de *Yorkshire.*
   β] Dialecte de *Lancashire.*
   γ] *Cumberland* et *Westmoreland.*
   c. L'*écossais* (anglo-scandinave).
   α] L'*écossais* propre *Lowland Scotch* (langue écrite).
   β] *The border-language*, idiome mélangé des provinces frontières.
   γ] L'idiome des *Ecossais* d'Ulster en Irlande.
   δ] L'idiome des *îles Orcades.*

Digitized by Google

d. L'*anglo-américain*, qui paraît s'éloigner peu à peu de l'anglais, etc., etc.

VI. — FAMILLE CELTIQUE.

Peuples et idiomes anciens (MB.)

1. *Celtes-Danubiens.* — Idiomes inconnus.
   a. Helvetii. ét.
   b. Boii. tr.
   c. Scordisci. ét.
   d. Albani d'Illyrie. *d.* — Mots celtes dans l'albanais.
   e. Cotini, en Sarmatie, etc. (Tacite.)
2. *Celtes-Italiens. tr.* — Idiomes peu connus.
   a. Ligures ou *Ligyes*, jusqu'au Rhône.
   b. Insubri, Cenomani, etc.
   c. Rhasenæ ou *Etruriens. d.* — Mots dans la langue étrusque. *tr.*
   d. Ombri, etc., etc.
   (*Voy.* plus haut *Pelasges-Italiens.*)
3. *Celtes-Gaulois. tr.* — Langue celtique ou gallique des historiens romains.
   a. Salyes.
   b. Allobroges, etc. (les peuplades des Alpes).
   c. Volcæ, peut-être Belges.
   d. Arverni (ausi Latio se dicere fratres).
   e. Ædui, Sequani, Helvetii.
   f. Bituriges, etc., etc.
   g. Pictones, Santones, etc.
   h. Veneti, etc.
   i. Carnutes, Cenomani, Turones, etc. (la Celtique des *druides*).
   k. Colonies directes aux îles Britanniques. *d.*
   * Le *Pict* des *Pictons. d.*
   l. Colonies en Espagne. — Langue celtibérienne.
   α] Les *Celtibères*, divisés en six tribus : *Berones, Pelendones, Arevaci, Lusones, Belli, Titthi.*
   β] Les *Celtici*, sur l'*Anas.*
4. *Celtes-Hiberniens.*
   a. Ierni (Iverni, Hiberni) dans l'Irlande. — Langue erse ancienne. *d.*
   b. Scoti, passés en Ecosse.
   c. Silures, dans le Galles méridional. *tr.*
   d. Dammonii, dans le Cornouailles. *tr.*
   e. Les *Celtes* de Galice.
   α] *Artabres* ou *Arotrebes.*
   β] *Nerii.*
   γ] *Præsamarcæ.*
   δ] *Tamarici.*
   f. Les *Oystrimnes.*
5. *Celto-Germains* ou *Belges.* — Langue belgique ou celto-germanique. *tr.*
   a. Belges continentaux. tr.
   α] Belges proprement dits.
   β] *Treveri, Leuci*, etc.
   γ] *Hervii.*
   δ] *Morini.*
   ε] *Menapii, Tungri*, etc. (*Voy.* plus haut.)
   b. Belges trans-marins, ou *Celto-Bretons*, ou *Cumbres. tr.* — Langue celto-bretonne humbrique ou cambrique.
   α] *Belgæ* de Wiltshire, *Atrebates*, etc.
   β] *Cantii.*
   γ] *Brigantes, Parisii*, etc.
   δ] *Menapii, Cauci*, etc., d'Irlande.
   c. Les *Galates* ou Gaulois d'Asie. (Saint Jérôme, *ét.*)

Peuples et idiomes actuellement existants.

1. *Celtes* proprement dits.
   a. Les *Irlandais* ou *Ires* (langue gallique). — Dialecte *erse* ou *erinach.*
   b. Les *Calédoniens* ou *Highlanders* (langue gallique). — Dialecte *caldonach* : α] dans les *Highlands.* β] Dans l'Ulster. γ] Idiome manck dans l'île de Man. δ] Idiome de Walden dans l'Essex.
2. *Kambres* ou *Celtes-Belgiques.*
   a. Les *Gallois* ou *Welsh.* — Langue *welche. a.* Dialecte de *Walles.* — *b.* Dialecte de *Cornouailles. ét.*
   b. Les *Bretons* ou *Breyzad.* — Langue *basse-bretonne* : *a.* Breton, bretonnant ou la tréconienne. *b.* La léonarde. *c.* La cornouaillière. *d.* La vanneteuse.

VII. — FAMILLES IBÉRIENNES (582).

1. Les *Turdetani.* — Idiome inconnu, cultivé il y a 6,000 ans (suivant Strabon).
2. Les *Kunii* (Cynètes, Cynessi). — Mots finnois et slavons. *d.*
   * Les *Concani*, etc.
3. Les *Lusitani.* — Dialecte inconnu. *ét.*
4. Les *Kallaïki* ou *Gallæci.* — Peut-être Celtes d'une branche inconnue. *tr.*
5. Les *Astures.* — *Id. ét.*
6. Les *Vaccæi.* — *Id.*
7. Les *Vettones.* — *Id.*
8. Les *Carpetani.* — Dialecte inconnu de la langue *ibérique. tr.*
9. Les *Oretani.* — *Id.*
10. Les *Editani.* — *Id.*
11. Les *Bastetani.* — *Id.*
12. Les *Contestani.* — *Id.*
13. Les *Ilergetes.* — Idiome *osque*; dialecte du basque. *ét.* (MB.)
    * La *Vescitania* avec *Osca.*
14. Les *Hercaones.* — Dialecte ibérique inconnu.
15. Les *Laletani.* — *Id.*
16. Les *Cerretani.* — *Id.*
17. Les *Aquitani.* — Dialecte basque.
18. Les *Cantabri.* — *Id.*
19. Les *Vascones.* — Langue *basque* ou *ibérique.* (De Humboldt.) : *a.* Dialecte *lapourdan. b.* Dialecte *guypuscoen. c.* Dialecte *viscayen.*

VIII. — LANGUES CELTO-LATINES.

A. *Italiens.*

La langue *romana rustica*, comme souche commune, à 1000.

1. *Italien septentrional.*
   a. Dialectes *italo-français.*
   α] Dialecte du Piémont.
   β] Dialecte du *Frioul*, avec les variétés de *Fassa, Livina-Longo*, etc.
   Dialectes *liguro-italiens.*
   α] Le *génois* ou *zenèse* (idiome écrit).
   β] Dialecte de Monaco.
   γ] — de Nice.
   δ] — d'Estragnolles, etc., etc.
   c. Dialectes *lombards.*
   α] Le *milanais*, avec quelques idiomes.
   β] Le *bergamasque* (idiome burlesque).
   γ] Le *brescien.*
   δ] Le *modénois.*
   ε] Le *bolognois.*
   ζ] Le *padouan.*
2. *Italien méridional et oriental.*
   a. Dialectes *vénitiens.*
   α] Le *vénitien* propre (idiome écrit et poli).
   β] Le *dalmate-italien.*
   γ] Le *corfiote.*
   δ] Le *zantiote.*
   ε] L'italien de quelques îles de l'Archipel.
   b. Dialectes *toscans.*
   α] Le *toscan* pur (langue de la littérature et du beau monde).
   β] Le *florentin* vulgaire.
   γ] Le *siennois ou sanèse* (écrit et poli).
   δ] Le *pisan.*
   ε] Le *lucquois.*

(582) Nous ne pouvons adopter entièrement la théorie savante de M. le baron Guillaume de Humboldt

Digitized by Google

ζ] Le *pistoyais*.
η] L'*arrezan*, avec plusieurs variétés. Dialectes de l'Ombrie et des Marches. *d. d.*
c. Dialectes *ausoniens*.
α] Le *roman* poli.
* *Transtevérin*, jargon vulgaire.
β] Le *sabin*, avec les Abruzzes.
γ] Le *napolitain* (dialecte écrit).
δ] Le *calabrois*.
ε] L'*apulien* (Pugliese).
ζ] Le *tarentin* ou gréco-apulien.
η] Idiome de Bitonto.
3. *Italien insulaire*.
a. Sicilien.
α] *Sicilien* du XIIe siècle (langue écrite poétique). *tr.*
β] *Sicilien* moderne (langue écrite).
* Dialectes peu connus.
o. Sardinien.
α] *Sarde*, divisé en deux variétés :
1. *Il campidanese* (dialecte écrit).
2. *Al capo di sopra*.
β] *Toscan* de Sassari, etc.
γ] *Catalan* ou d'*Algarese*. (D'Alghero.)
c. Corse.

B. *Romanique* (Provençal, Occitanique (583).
a. Romanique des Alpes.
1. *Rhétien* ou romanique des Grisons et du Tyrol.
α] Dialectes du *haut pays des Grisons*, savoir : 1° de Schams ; 2° de Heinzenberg ; 3° de Dombesch ; 4° d'Oberhalbstein ; 5° de Tusis.
β] Le *rumonique* des plaines et des montagnes.
γ] Le *ladinum* à Coire, avec 1° le haut engadin ; 2° le bas engadin.
δ] L'idiome *gardena*, ou de la vallée de Groden.
2. *Valaisan*, ancien idiome celto-romain (bas Valais).
3. *Helvétique* ou *romanique* de Fribourg.
α] *Lo gruverin*, dans le haut pays.
β] *Lo quetzo*, dans le milieu.
γ] *Lo broyar*, dans le pays bas.
b. Provençal.
1. Le *provençal* proprement dit (langue écrite).
α] Dialecte d'*Aire*.
β] — du *Berry*.
2. Le *languedocien* propre.
α] Dialecte *toulousain* ou le *moundi* (langue écrite).
β] Dialecte *nismois*.
γ] — des environs de Nice.
δ] Le *rovergat*.
ε] Le *valayen*.
3. Le *dauphinois*, plus mêlé de celte (langue écrite).
α] Le *bressan*.
β] Le dialecte du Bugey.
4. Le *gascon*.
α] Le gascon de Gascogne.
β] Le *tolosan* populaire, distinct du *moundi*.
γ] Le béarnais français.
δ] Le limousin actuel avec le périgourdin.
c. Romanique ibérien.
1. Le *limousin* ancien.
2. Le *catalan*.
3. Le *valencien* (langue écrite).
4. Le *mayorquain*.
* *Lingua franca*, l'idiome mixte, dont le catalan, le limousin, le sicilien et l'arabe, forment la majeure partie.
C. *Espagnol*, divisé en deux branches.
a. Le *castillan* (langue écrite et polie, nommée dans les provinces *el romanze*).
1. Dialecte de *Tolède* (le plus pur).
2. — de *Léon* et des *Asturies*.
3. L'*aragonais*.
4. L'*andalous*.
5. Le *murcien*.
b. Le *galicien* ou *gallego*.
1. Le *gallego* proprement dit.
2. Le *portugais* (langue écrite et littéraire), divisé en variétés d'*Alemtejo*, de *Beira* et de *Minho*.
3. Le dialecte d'*Algarve*.

D. *Français*.

Langues du moyen âge.

a. La *romane du nord* ou *franco-romane* (langue des *trouères*). *tr.*
b. La *celto-romane*, à l'ouest et au centre. *tr.*
c. La *vasco-romane*, dans la Gascogne. *tr.*
d. La *romane pure* ou l'ancien provençal (langue des *troubadours*). *tr.*

Langue moderne.

1. Le *français académique* (langue écrite, langue sociale de l'Europe.)
2. Les dialectes parlés.
a. Dialectes français anciens du nord.
1. Le *wallon* ou *rouchi*, à Namur et à Liége.— Branche de la langue *franco-romane* du nord.
2. Le *flamand* français. — *Id.*
3. Le *picard*, avec l'artésien. — *Id.*
b. Dialectes modernes du nord.
1. Le *normand*.
2. Le *français vulgaire* (de l'Ile-de-France), avec le *champenois*.
3. Le *lorrain*, avec le *vosgien*.
4. Le *bourguignon*.
5. L'*orléanais* et le *blaisois*.
6. L'*angevin* et le *manceau*.
7. Le français de Berlin, de Frédéricie, etc. (*style réfugié*).
8. Le français-canadien, venu des bords de la Loire.
c. Dialectes du centre et de l'ouest.
1. L'*auvergnat*.
2. Le *poitevin* ou *pictave*.
3. Le *vendéen*.
4. Le *bas-breton* français.
5. Le *berrichon*.
6. Le bordelais et autres dialectes *gasconnants*.
d. Dialectes de l'est.
1. Le *franc-comtois*, avec les variétés : 1° le bâlois ; 2° le neuchâtelois.
2. Le *vaudois* ou *roman* (romain).
3. Le *savoisien* (avec le *génevois*, idiome poli).
4. Le *lyonnais*.
5. Le *dauphinois* des villes.

TABLEAU GÉNÉRAL DES LANGUES EUROPÉENNES, EXTRAIT DE L'ATLAS ETHNOGRAPHIQUE DE M. A. BALBI.

I. — FAMILLE DES LANGUES BASQUE ET CELTIQUE,

Divisée en deux branches.

Famille basque ou ibérienne.

a. Langues éteintes depuis longtemps : *Idiomes des Turdetani, Carpetani, Lusitani*, etc., etc.
b. Langues anciennes encore vivantes : *Escuara* ou *basque*.

Famille celtique,

Divisée en deux branches.

a. Langues anciennes éteintes depuis longtemps : *Idiomes des Bituriges, Ædui, Senones, Galates*, etc.
b. Langues anciennes encore vivantes : *Galique, guëlic* ou *celtique propre*. — *Cymraeg, kumbre* ou *celto-belgique*.

(583) Les savantes recherches de MM. Raynouard, Champollion-Figeac et Sismondi, ont déterminé l'extension donnée à cette branche nouvelle, d'abord établie sous le nom de *Provençal* ou *Occitanique*.

Digitized by Google

II. — FAMILLE DES LANGUES THRACO-PÉLASGIQUES OU GRÉCO-LATINES,

Divisée en quatre branches.

a. Thraco-illyrienne : *Idiomes des Phrygiens, Troyens, Lydiens, Thraces, Macédoniens, Illyriens anciens*, etc. — *Albanais, skip ou schype.*
b. Etrusque : *Etrusque. d.*
c. Pélasgo-hellénique : *Idiomes des Pélasges, Crétois, Œnotres, Arcadiens*, etc., etc.— *Hellénique* ou *grecque ancienne.—Romeïka, aplo-hellenica* ou *grecque moderne.*
d. Italique : *Idiomes des Aborigènes, Lucani, Piceni*, etc., etc. — *Latin. — Roman. — Italien. — Français.— Espagnol. — Portugal.— Valaque* ou langue daco-latine.

III. — FAMILLE DES LANGUES GERMANIQUES,

Divisée en quatre branches.

a. Teutonique : *Idiomes des Quadi, Marcomani, Hermonduri, Chatti*, etc., etc. — *Haut-allemand ancien* ou *althochdeutsch. —Allemand proprement dit* ou *deutsch*, dit aussi *allemand moderne.*
b. Saxonne, ou cimbrique : *Idiomes des Cimbri, Angli, Saxons*, etc., etc.— *Bas-allemand ancien*, ou *altniederdeutsch*, dit aussi *ancien saxon. — Bas-allemand moderne* ou *niederdeutsch*, dit aussi *saxon moderne.—Frison* ou *friesisch.—Neerlandais* ou *batave moderne* (hollandais et flamand).
c. Scandinave ou normano-gothique : *Idiomes des Iotes, Goths, Ostrogoths, Vandales, d., Hérules, d., Bourguignons*, etc.— *Mésogothique.— Normanique* ou *altnordisch* du docteur Grimm.—*Norvégien.—Suédois* (svensk).—*Danois.*
d. Anglo-britannique : *Anglo saxon.—Anglais.*

IV. — FAMILLE DES LANGUES SLAVES,

Divisée en trois branches.

a. Russo-illyrienne : *Slavon, slavenski, servien, serbe, illyrien* ou *rutena. — Russe, rouski* ou *russe moderne.—Croate.—Winde.*
b. Bohémo-polonaise : *Bohème* ou *tchekhe. — Polonais. — Serbe* ou *sorabe.*
c. Wendo-lithuanienne ou germano-slave : *Wende. —Prucze* ou *ancien prussien. — Lithuanien* ou *lithuanisch.—Lette, lettwa* ou *lettisch.*

V. — FAMILLE DES LANGUES OURALIENNES, NOMMÉES COMMUNÉMENT *Finnoises* ou *Tchoudes*,

Divisée en cinq branches.

a. Finnoise germanisée : *Finnois proprement dit* ou *suomenkieli.—Esthonien.—Lapon.—Live.*
b. Volgaïque : *Tcheremisse. — Mordouin.*
c. Permienne : *Permien* ou *biarmien.— Votieque.*
d. Hongroise ou hungarienne : *Hongrois* ou *madjar.—Vogoul.—Ostiaque* ou *obi-ostiaque.*
e. Incertaine : *Hunnique. d.— Avare. d.— Bulgare. d. — Khazare. d.*

EUROPÉENNES (LANGUES). *Voy.* l'Introduction, § II.

EVOLUTION INTELLECTUELLE DE L'HOMME. *Voy.* l'*Essai*, etc.

EYEOS, langue africaine du Soudan, parlée par les Eyeos, *Hio* de Bowdich, *Eyeoo* de Robertson (*Ayeots, Djabous, Eyous*, etc.), nation très-puissante et nombreuse, qui vit dans le pays d'Hio, au nord-est du royaume d'Ardrah. Cette nation belliqueuse est actuellement prépondérante dans tout l'espace qui s'étend entre l'Aschantie, le Congo et les monarchies de Bello et du Sheyk de Bornou. Ils ont une nombreuse cavalerie; ils reçoivent un tribut du roi d'Ardrah pour le protéger contre celui de Dahomey; et, selon Bowdich, ils auraient conquis le pays des Mahies leurs voisins. On ne sait rien sur la nature de cette langue, mais on lui croit quelque affinité avec celle des Hibos.

F

FALASIAN. *Voy.* ABYSSINIQUE.

FAMILLES HUMAINES, leur berceau. — *Voy.* note XXIV, à la fin du vol.

FAN (LANGUE). *Voy.* PALI.

FARSI. *Voy.* PARSI.

FELLATA. *Voy.* FOULAH.

FENNI DE TACITE. *Voy.* FINNOISE.

FESCENNINS (VERS). *Voy.* ETRUSQUES.

FIDJI. *Voy.* POLYNÉSIENNES ORIENTALES.

FILIATION DES RACES HUMAINES. *Voy.* l'Introduction.

FINLANDAIS. *Voy.* FINNOISE.

FINNOISE ou FINNOISE-GERMANISÉE, ainsi nommée à cause du grand nombre de mots gothiques, suédois, norwégiens et allemands adoptés par les idiomes qu'elle comprend; c'est une des branches de la famille ouralienne; elle renferme les quatre langues suivantes :

1° FINNOISE proprement dite, ou SUOMENKIELI, parlée par les *Suomi* ou *Souome*, plus connus sous le nom de *Finnois* ou *Finlandais* (584). Ils forment la plus grande partie de la population du grand duché de Finlande actuel et une partie de celle des gouvernements d'Olonetz et de Pétersbourg. Il nous semble qu'on pourrait classer de la sorte ses principaux dialectes (585) et sous-dialectes : le *Finnois* proprement dit ou *Finlandais*, parlé dans la Finlande méridionale et particulièrement dans la province d'Abo; poli et cultivé par plusieurs savants suédois et par quelques nationaux, ce dialecte est devenu la langue

(584) Ptolémée et Tacite font mention des Finnois, le premier les nomme *Phinni*, le second *Fenni*. Il semblerait qu'à une époque bien reculée trois Etats finnois avaient existé sur le territoire de la Russie actuelle; les *Livens*, les *Koures* et les *Esthes*, qui ont ainsi donné leur nom à la Livonie, à la Kourlande et à l'Esthonie. De toute cette vigoureuse souche, il ne reste en Russie que des débris dispersés et mêlés avec les Slaves et les Germains. C'est en Hongrie seulement qu'elle a pu pousser de nouvelles branches, former le peuple compacte des *Magyares*, et prendre de la consistance et de la durée.

L'histoire proprement dite des Finnois ne commence qu'au XIIe siècle. Des divers peuples soumis par la Russie, les Finnois sont peut-être celui que les czars ont le plus ménagé.

(585) Quelques auteurs réduisent ces dialectes à trois : le dialecte finlandais du sud, celui des Kyrialis ou de l'est, et celui des Quaines ou du nord.

Digitized by Google

écrite commune à tous les Finlandais d'origine tchoude; le *tawastien*, parlé dans la Finlande centrale et septentrionale, et subdivisé en *satacundien* et *ostrobothnien;* le *carélien* ou *kyriala*, parlé dans la Finlande orientale et dans le ci-devant gouvernement de Viborg, ainsi que dans le gouvernement de Pétersbourg, et dans lequel il faut distinguer les sous-dialectes de *Carélie* ou de *Viborg*, d'*Ingrie*, de *Savolax*, de *Rautalamb* et de *Cayana*, l'*oldnetzien*, parlé dans le gouvernement d'Olonetz; le *watialaiset*, parlé par les *Watialaiset* ou *Watlander*, peuple jadis nombreux et réduit maintenant à quelques milliers d'individus, qui habitent près de Narva dans le gouvernement de Pétersbourg, surtout dans la paroisse de Kaitila; ce dialecte se distingue des autres par un grand nombre de phrases et de mots allemands. Depuis la réunion de la Finlande suédoise à l'empire russe, la littérature finnoise a fait d'assez grands progrès; elle est maintenant la plus riche et la plus importante de cette famille après la hongroise. Ses plus anciens monuments sont les *runots* ou chansons anciennes, que Schroeter a publiés en 1819 avec une traduction allemande, et les proverbes dont une collection a été publiée à Viborg en 1819; les premières ont servi à Ganander pour former sa *Mythologia Fennica*. Outre la traduction de la Bible et plusieurs livres ascétiques, il faut aussi compter parmi les productions les plus anciennes de cette langue la traduction de l'ouvrage d'Erasme *De Civilitate morum puerilium*, faite en 1670. Parmi les ouvrages modernes on doit compter plusieurs livres d'instruction élémentaire, des grammaires, des dictionnaires, et plusieurs compositions soit originales, soit traduites en prose et en vers sur différents sujets, ainsi que la traduction du code suédois, qui est actuellement en vigueur dans toute la Finlande, et celle de la Bible dans les dialectes carélien et olénetzien.

Cette langue, selon le savant Rask, est une des plus anciennes, des plus parfaites et des plus harmonieuses du globe. C'est aussi celle dont la déclinaison offre le plus grand nombre de cas de toutes les langues connues, puisque, d'après Siögren, cette langue n'en a pas moins de quinze, que ce grammairien nomme de la sorte : *nominatif, quantitatif, possessif, allatif intérieur, allatif extérieur, ablatif intérieur, ablatif extérieur, locatif intérieur, locatif extérieur, qualitatif, qualificatif, défectif, suffixif, adverbial* et *sécutif*. Nous ajouterons avec le savant rédacteur des Anciennes Annales des Voyages, que tous les mots du finlandais se terminent en voyelles, et qu'il se trouve rarement deux consonnes de suite. Cette langue ne connaît ni le *b*, ni le *d*, ni l'*f*, ni le *g*; cependant les Finnois emploient quelques mots étrangers où les trois dernières de ces consonnes sont conservées. L'évêque d'Abo, Michael Agricola, est le premier qui ait écrit en finnois; il publia une traduction de la sainte Ecriture en 1558. La versification des Finnois a pour règle principale, la répétition de la même lettre au commencement des mots d'un vers : c'est une bizarrerie commune à beaucoup de langues, entre autres à la langue scandinave ancienne et au latin primitif; quelquefois le finlandais répète aussi la dernière lettre qui est toujours une voyelle dans les véritables mots finnois, ce qui produit une rime masculine.

2° Esthonienne, langue des *Esthoniens* ou *Esthiens* (586), qui forment la partie la plus nombreuse de la population du gouvernement de Reval, et des cercles de Pernau et de Dorpat dans celui de Riga. On distingue dans cette langue deux dialectes principaux très-différents, qui sont écrits indifféremment : celui de *Revel* ou *Reval*, qui comprend les sous-dialectes : de *Reval* ou de la *Harrie;* c'est l'*esthonien* proprement dit; on le parle dans tout le gouvernement de Reval, et dans un tiers du cercle de Dorpat; il paraît être le plus poli, et contient le plus grand nombre des productions de cette langue; celui d'*Oësel*, parlé dans l'île de ce nom; celui de *Pernau*, parlé dans le cercle de Pernau. Le dialecte de *Dorpat*, parlé dans environ 17 paroisses du cercle de ce nom, et dans quelques endroits voisins. La littérature de cette langue, qui est riche et harmonieuse, occupe le troisième rang parmi celles de cette famille; elle offre comme la lettonienne la singularité d'avoir été créée et cultivée exclusivement par des Allemands ne comptant jusqu'à présent aucun national qui l'ait enrichie de la plus petite production, si l'on en excepte quelques chansons populaires insipides et improvisées. Outre la traduction de la Bible dans les deux dialectes de Reval et de Dorpat et plusieurs livres ascétiques, la littérature esthonienne offre 6 grammaires, deux dictionnaires, des fables, de petites histoires, des livres d'instruction élémentaire, un livre de médecine (populaire?), et la traduction de quelques poésies de Schiller. Depuis quelque temps on publie une feuille hebdomadaire en cette langue, qui fourmille de tournures plus ou moins étrangères et de germanismes dus aux Allemands qui l'ont cultivée. Sa production la plus ancienne, quoique postérieure à l'introduction du christianisme en Esthonie, est la chanson chantée encore dans le canton de Reval, qui commence par les mots *Jürri, Jürri* (Georges, Georges).

D'après le double vocabulaire publié par Klaproth, sur deux cent dix mots finnois et esthoniens, on en trouve trente-cinq, c'est-à-dire plus d'un sixième, qui sont radicale-

(586) Ce nom signifie *oriental* et il est d'origine allemande. Les indigènes n'ont pas eux-mêmes de terme collectif pour se désigner, mais ils se nomment simplement, selon la localité qu'ils habitent, *Terto rahvast*, *Perno rahvast* (peuple de Dorpat, peuple de Pernau). Chaque individu joint généralement aujourd'hui à son nom, celui du lieu de sa naissance ou de sa résidence; ainsi un homme dont le nom propre est *Mik* et qui demeure à *Moutka*, se désigne sous le nom de *Moutka-Mik*.

Digitized by Google

ment différents. C'est une des raisons qui ont fait classer le finnois et l'esthonien comme deux langues sœurs et non comme deux dialectes d'une même langue.

3° LAPPONE, langue des Sames, plus connus sous le nom de *Lappons* (587) qui habitent l'extrémité septentrionale de l'Europe dans la monarchie suédoise et dans l'empire russe. Cette langue, qui selon Portham a plus d'affinité avec la hongroise qu'avec la finnoise, se distingue de toutes ses sœurs pour avoir le nombre duel dans les pronoms et dans les verbes (588). Elle offre un grand nombre de dialectes tellement différents, qu'on serait autorisé à en regarder plusieurs comme des langues sœurs. Il nous semble qu'on pourrait les classer provisoirement de la sorte; le *lappon-norwégien*, dont Leem a publié une grammaire; il est mêlé de beaucoup de mots norwégiens, et on le parle dans la partie la plus septentrionale de l'Europe; le *lappon-suédois-occidental* et le *lappon-suédois-oriental*, dont Lindhal et Ganander ont publié les grammaires; ils sont mêlés de beaucoup de mots suédois; le premier est parlé dans la Lapponie suédoise actuelle; le second dans la Lapponie comprise dans le grand-duché de Finlande; *le lappon-russe*, parlé dans le cercle de Kola dans le gouvernement d'Arkhangel; c'est le plus inculte de tous. Les soins, pris par le gouvernement suédois surtout vers la fin du siècle dernier et dans l'actuel pour l'instruction des Lapons, ont été couronnés du plus grand succès; et cette nation jadis abrutie n'est plus reconnaissable. Elle a entièrement abandonné l'idolâtrie, et elle possède déjà une petite littérature, qui, outre quelques grammaires et dictionnaires, la traduction de la Bible et plusieurs livres ascétiques, compte aussi quelques livres sur les arts utiles et sept autres à l'usage des écoles. C'est à Hernösand, que depuis quelques années, l'on imprime tous les livres lappons.

4° LIVE, langue morte, parlée jadis par les *Lives* ou *Leiven*, qui étaient la nation la plus nombreuse de la Livonie avant l'arrivée des Allemands. A cette époque, ils occupaient tout le pays renfermé entre la Baltique, la Duna et la rivière de Salis, et ils étaient des pirates redoutables. Les Lives ont abandonné leur idiome pour parler celui des Lettes. *Voy.* OURALIENNE.

FINNOISE (RACE), son rôle. *Voy.* l'Introduction, § II.

FLAMAND. *Voy.* SAXONNE.

FLEXION DANS LES LANGUES. *Voy.* l'Introduction, § I, et l'*Essai*, § III.

FLORIDIENS. *Voy.* MOBILE, et note II, 2° question, à la fin du volume.

FOEROEN. *Voy.* SCANDINAVE.

FORMOSANES (LANGUES), ou MALAIS ASIATIQUE, une des divisions des langues malaises. On ne connaît que la langue SIDÉIA OU FORMOSANE, parlée en plusieurs dialectes dans la partie de l'île de Formose soumise aux Chinois, et surtout dans les villages de Soulang, Mattauw, Cinckan, Bactoan, Tavokan, Tevorang, Dorko et Tilocen. Les savantes recherches de MM. Klaproth et Malte-Brun ont démontré l'affinité de cette langue non-seulement avec les idiomes malais de l'archipel Indien, mais aussi avec ceux du malais Africain et de la Polynésie. Selon Hervas, cette langue possède un alphabet particulier, qu'on écrit comme les caractères chinois en colonnes verticales disposées de droite à gauche. Pendant la domination hollandaise à Formose, quelques livres ascétiques ont été publiés en cette langue.

FOULAH, langue africaine du groupe de la Nigritie Maritime, parlée par les *Foulahs*, *Pholeys*, *Poules*, etc., en trois dialectes principaux, subdivisés en plusieurs dialectes et variétés, dont quelques-uns nous paraissent plutôt des langues sœurs que des dialectes.

Les principaux dialectes sont : le *foulah* propre ou *poule*, parlé par les *Foulahs* ou *Poules*, nation très nombreuse et puissante, répandue dans presque tous les états de la Sénégambie où ils sont les rivaux des Mandingos, et où ils possèdent les pays suivants : le Foutatoro, vaste Etat à la gauche du Sénégal, dont le gouvernement est une espèce d'oligarchie théocratique; le royaume de Bondou, entre le Sénégal et la Gambie; le Fouta-Diallon, grand pays au sud du précédent; le Ouasselon, le Fouladou et le Brouko entre le Kokoro et le Sénégal. Le *foullan*, parlé par les nombreux *Foulahs du Soudan* dans le Foullan et dans le Sangarari. Ces Foulahs, selon Hadji-Hamets, grâce aux exploits militaires d'un de leurs chefs nommé Bello qui réside à Kaschna, sont devenus depuis quelques années la na-

(587) En Lapponie, l'été comprend ce qu'en d'autres pays on nomme le printemps et l'automne; il se compose de 56 jours.

Juin, 23, la neige fond.
Juillet, 1er, la neige a disparu.
— 9, les champs sont couverts de verdure.
— 17, les plantes naturelles, semées ou cultivées sont en pleine croissance.
— 25, elles sont en floraison complète.
Août, 2, les fruits sont mûrs.
— 10, les plantes laissent échapper leurs graines.
— 18, la neige commence à tomber.

(588) Suivant M. Xavier Marmier, l'historien de l'expédition de la corvette la *Recherche*, il n'existe dans cette langue aucun mot exprimant une idée abstraite ou une science. On y trouve en revanche un grand nombre d'onomatopées, et une harmonie pleine de douceur qui provient de la fréquence des voyelles, ainsi qu'une quantité considérable de diminutifs, qui s'emploient surtout pour exprimer la tendresse.

La véritable richesse de cette langue consiste dans ses verbes, où l'emploi de flexions particulières permet de rendre par un seul mot ce qui dans la plupart des autres langues exige de longues phrases. C'est ainsi que l'on rendra par *moginsaesiem* la phrase *il commence à sourire un peu*, par *mogjusatam*, *il engage à commencer à sourire*, etc.

Digitized by Google

tion la plus puissante du Soudan ; ils y possédaient naguère l'empire de Bornou, et ils y possèdent encore une grande partie du vaste règne de Kaschna ou Kaschenah et à ce qu'il paraît même le Sanfara et les villes de Sakkatou et de Goubir. Le *fellata*, par les Foulahs du pays d'Ader dans le Sahara, dépendant du sultan d'Agades ; ces Foulahs, connus sous le nom impropre d'*Arabes Phelleta*, *Phalatija* ou *Fellata*, demeurent au milieu des Touariks. La langue foulah, qui est aussi parlée par les *Laobés* de la Sénégambie, espèce de Bohémiens, est très-douce et passe avec le sousou pour être l'italien des idiomes d'Afrique ; presque tous ses mots finissent en *e* ou en *a* ; elle a beaucoup de mots arabes, que le mahométisme et la civilisation y ont introduits, de même que beaucoup de paroles wolofs et serreres, dues à ses relations multipliées avec ces peuples. Un grand nombre de Foulahs, de même que les Savoyards, les Auvergnats, les Tyroliens, les Gallegos, les Frioulains, les Fouldiens, etc., quittent leurs montagnes pour aller gagner leur vie dans des contrées plus ou moins éloignées et y faire une certaine fortune, après quoi ils retournent chez eux. Le foulah est aussi parlé, ou pour le moins compris par les Mandingo, les Boulam et autres nations nègres à cause de son importance politique et commerciale. De même que les Mandingo, les Sousous, les Wolofs et autres nations africaines demi-civilisées, les Foulahs lorsqu'ils écrivent se servent de la langue et des caractères arabes.

Observation. — M. d'Eichthal, dans un *Mémoire sur l'origine des Foulahs de la Nigritie*, a essayé de prouver que les Malais se sont répandus sur le continent africain, et que la race jaune qu'on trouve aujourd'hui dispersée, sous le nom de Foulhas et de Fellans, dans toute la largeur de ce continent, depuis la Nubie jusqu'en Sénégambie, n'est autre qu'une fraction pour ainsi dire égarée de la race malaie.

FOULLAN. *Voy.* FOULLAH.

FRANÇAISE (L.), rameau de la branche italique, division des langues gréco-latines, famille indo-européenne. — Trois races ont successivement possédé le sol que nous occupons et s'y sont confondues entre elles : 1° la race celtique, dans laquelle on peut distinguer deux branches, celle des Kymris ou Belges et celle des Galls ou Gaulois à côté de laquelle on peut placer la race secondaire des Aquitains ; 2° la race romaine ou italique ; 3° la race germanique ou teutone, qui se subdivise, dans l'histoire des invasions barbares, en un nombre assez considérable de peuples divers. Les langues de ces races sont les éléments qui, en venant d'abord se superposer, puis se fondre, ont fini par former le français.

Il ne subsiste du celte aucun monument écrit ; mais un de ses dialectes s'est conservé jusqu'à nos jours dans la langue populaire de la Basse-Bretagne ; ce qui s'explique par le fait que les communications de l'ancienne Armorique avec le reste de l'Europe ont été rendues, par la position géographique de cette province, plus tardives et plus rares que celles du reste de la Gaule. Toutefois, pour faire aujourd'hui la part du pur élément celtique dans le bas-breton, il faut encore pouvoir dépouiller celui-ci de bien des mots acquis par l'importation. Sans doute les Gaulois durent, même dans les autres provinces, conserver quelques débris de leurs anciens idiomes, et les termes français qui n'offrent pas de traces d'une dérivation certaine des langues étrangères avec lesquelles les invasions armées ou le mouvement de la civilisation a mis depuis le français en contact appartiennent au celtique. Mais le nombre de ces mots est peu considérable ; et l'importance de cette classe des racines de notre langue a été exagérée par quelques auteurs, tels que Bullet et la Tour d'Auvergne, qui ont poussé au delà des limites du possible la manie des étymologies gauloises. Le peu de part que cet élément paraît avoir eu dans la formation de notre langue s'explique suffisamment par la rapidité avec laquelle la Gaule fut pénétrée par la civilisation et par la langue des Romains. A côté du dialecte des Kymris et de celui des Galls, qui étaient, selon toute apparence, fort rapprochés l'un de l'autre, se trouvait l'idiome des Aquitains, qui s'éloignait, au contraire, considérablement du celtique, tandis qu'il tenait d'une manière fort étroite à celui des Cantabres de l'ancienne Espagne. Ce dernier ne subsiste plus que dans le basque, et a laissé dans le français moins de traces encore que le celtique.

Quant au phénicien et au grec, leur influence sur la formation de notre langue ne paraît pas avoir été bien grande.

Il n'en fut pas de même du latin. L'usage en fut introduit dans la Gaule sous la domination romaine, qui se prolongea pendant cinq siècles, et changea la face du pays. Toutefois, les villes seules furent complétement initiées aux mœurs et à la civilisation du peuple conquérant ; les campagnes demeurèrent à demi barbares et ce contraste se reproduisit dans leur langage. On parlait le latin de Rome dans les cités gauloises, qui produisirent une partie des orateurs et des poëtes de l'époque impériale ; mais les populations agricoles n'employaient qu'un idiome corrompu, *la langue rustique*, sorte de patois très-inférieur et très-différent, comme l'attestent de nombreux témoignages. Le même fait avait lieu en Espagne et jusqu'en Italie. Le vrai latin n'y avait cours que parmi les classes civilisées ; les campagnards, et dans les villes même, une partie des esclaves et du bas peuple ne connaissaient que le patois rural.

Parmi les causes de ce phénomène, la principale paraît avoir été le caractère même de la langue latine, qui offre des combinaisons trop délicates et trop élevées pour des intelligences grossières. En effet, le latin est un des idiomes que les grammairiens appellent synthétiques dans lesquels la construc-

Digitized by Google

tion des phrases ne suit point un ordre fixe, et le rapport des mots ne s'y reconnaît qu'à leur terminaison. Prenons pour exemple une phrase très simple : « Scipion donne à Fabius. » Un Romain disait indifféremment ; *Scipio dat Fabio ; Fabio dat Scipio ; dat Scipio Fabio ; dat Fabio Scipio*, etc. Pour découvrir le sens, il fallait donc se rappeler que *Scipio* est un nominatif de la troisième déclinaison, et *Fabio* un datif de la deuxième. Cet effet, que l'habitude rendait facile aux esprits cultivés, était cependant une gêne pour les masses. Celles-ci avaient encore de la peine à distinguer les nuances d'idées que la langue séparait, comme les adverbes de lieu *ubi*, *quo*, *qua*, *unde* qui répondaient à des acceptions différentes de notre *où*. La prononciation même exigeait une exactitude impraticable pour la foule ; car on perdait le sens de la phrase si l'on confondait *manus* avec *manûs*, *mensa* avec *mensâ*, *Deum* avec *Deûm* etc. Il y avait donc chez les classes ignorantes une tendance naturelle à simplifier une langue trop raffinée pour elles, tendance que les barbares durent éprouver à leur tour quand ils eurent conquis les provinces romaines (589).

Les invasions des Wisigots, des Burgundes et des Francs, en donnant de nouveaux maîtres aux Gaulois du ve siècle, n'introduisirent point parmi les anciennes populations une nouvelle langue. Les vainqueurs, et surtout les Francs, conservèrent longtemps l'usage de leur propre idiome, mais sans le répandre autour d'eux. On vit alors régner trois langues (sans compter celles qui n'étaient en usage que dans certaines localités, comme le celtique pur en Bretagne, et l'ibérique dans les cantons basques) : le francique se perdit après la division de l'Empire de Charlemagne. Le latin, de son côté, avait reçu le coup mortel, du moins comme langage vivant, depuis que la barbarie avait remplacé la civilisation romaine, car il n'y avait plus, dans les villes mêmes, que la classe la plus instruite et la moins nombreuse qui fût capable de l'employer correctement. L'ignorance des classes moyennes le défigurait, comme l'avait fait autrefois celle des campagnards, et recommençait en quelque sorte la dégénération que lui avait fait éprouver la langue rustique.

C'est sous le nom général de *roman* que nous désignerons, comme on le fait d'ordinaire, cette deuxième transformation du latin. La nécessité en jeta les premières bases. Comme on ne savait plus décliner correctement, on désigna les cas des mots par l'emploi des prépositions : *liber Petri* (le livre de Pierre) devint *liber de Petro*, *de Petri*, *de Petrus*, indifféremment. Comme on comprenait mal la construction des phrases, on fixa l'ordre des mots, en mettant le nominatif avant le verbe et le régime après ; ce qui permit de retrouver le sens malgré les fautes de grammaire (comme *Petrum dat domus*, au lieu de *Petrus dat domum*). Dans le midi de la Gaule, où la barbarie était moins grande, on conserva quelque chose de la complication des formes du verbe ; mais, dans le centre et dans le nord, on employa le pro-

(589) « Mais la langue rustique n'était-elle que du latin mutilé ? L'opinion générale, dit M. Moke, est qu'il s'y mêlait des débris de l'ancien langage des peuples soumis par les Romains, et si les langues romanes sont sorties du mélange du latin avec cet idiome champêtre, le grand nombre de mots étrangers qu'elles renferment offrirait encore quelques vestiges de ces premiers langages. Or, une partie de ces mots se retrouvant dans toutes les langues romanes, et jusque dans les dialectes de l'ancienne Rhétie (chez les Grisons) et de l'ancienne Dacie (chez les Valaques), on se trouverait amené à en conclure que le langage primitif de toutes ces nations était à peu près le même. Cette hypothèse a été soutenue, en effet, par un des hommes qui ont le plus consciencieusement étudié les diverses langues romanes, M. Bruce-Whyte, et il a cru que cette langue mère différait peu du celtique ou vieux gaulois. Mais peut-être n'est-il pas nécessaire de recourir à une supposition si hardie, et si contraire à toutes les idées reçues, pour expliquer ces similitudes partielles. Il suffit de remarquer que les colons de l'ancienne Dacie joignent à leur nom de Romains (*Romanu*) celui de *Valaques*, synonyme de Gaulois ; qu'il en est de même de ceux de la Rhétie, nommés en partie *Valaisans* ; que l'Italie du nord comptait des peuples *gaulois*, l'Espagne des *celtibères* ; de sorte que l'élément gallique se trouvait répandu, jusqu'à un certain point, parmi la population de ces différents pays, quelles que fussent les races primitives qui les avaient occupés et celles qui s'y mêlèrent plus tard. On pourrait donc regarder l'origine celtique d'une partie des mots romans comme l'effet de la grande diffusion des essaims gaulois.

« Dans la Gaule même, où dominaient surtout les populations de cette race, l'influence de leur langage sur l'idiome campagnard ne saurait être mise en doute. Il est vrai que, suivant César et Strabon, les provinces méridionales appartenaient d'abord à des nations de souche et de langage ibérique ; mais des peuples venus du nord, les Allobroges, les Volques, les Arvernes, les Bituriges, avaient envahi longtemps avant les Romains les vallées du Rhône et de la Garonne, et presque toutes les contrées adjacentes, de sorte que les anciens habitants (les Ligures des Grecs) avaient été refoulés sur l'extrême lisière du pays. Dans les provinces septentrionales, un fait contraire avait eu lieu : c'était l'invasion de contrées celtiques par des conquérants germains, les Belges ; mais cette invasion n'avait été complète que sur les bords du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut, et les recherches les plus récentes ont prouvé que ces vainqueurs barbares s'étaient presque tous associés de bonne heure à la religion, aux usages, à la civilisation de la Gaule centrale ; de sorte qu'une partie au moins de l'ancienne Belgique était restée plus gauloise que germaine. Aussi les Romains, après leur conquête, regardèrent-ils toujours la généralité de la Gaule comme pays celtique ; et quand leur langage s'y répandit jusque dans les campagnes, les auteurs qui parlent du langage corrompu qui en résulta, ne nous montrent point dans les différentes provinces, diverses langues rustiques (l'une mêlée d'espagnol, l'autre d'éléments teutons, etc.), mais un seul idiome populaire, dont la connaissance permettait à quelques-uns des premiers apôtres du christianisme de se faire partout comprendre du peuple des campagnes. »

Digitized by Google

nom pour marquer la différence des personnes, et de même que nous disons *je* vois, *tu* vois, *il* voit, on dit *ego vides*, *tu vides*, *ille vides*, et quelquefois, par corruption, *ego videt*, *tu videt*, *ille videt*. Quant à la formation des temps, celle du parfait et celle du futur parurent exiger de l'esprit un effort trop démesuré; on employa donc pour y suppléer l'auxiliaire avoir, comme dans *j'ai* dit, et *je dire-ai* (dont l'usage a fait *je dirai*).

Ces changements si simples étaient-ils nouveaux? Pour répondre à cette question, il faut, croyons-nous, consulter les patois qui, dans les provinces les moins civilisées, ont dû garder l'empreinte de la langue rustique. Malheureusement l'étude de ces patois est encore dans l'enfance; cependant, nous croyons pouvoir affirmer qu'ils n'offrent, quant à ces modifications radicales, aucune différence notable avec le roman, et nous ne craignons pas d'en conclure qu'on puisa dans la langue rustique la plus grande partie de ces formes nouvelles. Rien de plus naturel, d'ailleurs, que cette adoption des formes qui étaient déjà populaires; car l'idiome champêtre n'était étranger ni aux classes dominantes qui vivaient alors dans les campagnes au milieu de leurs serfs, ni à la population des villes, dont presque toute l'aristocratie avait péri, et qui s'était généralement renouvelée au moyen des colons réfugiés sous la protection des églises et des monastères. Aussi le nom même de langue rustique disparaît-il dès que celui de roman devient en usage. C'est le roman que les auteurs du IXe et du Xe siècle appellent la *langue vulgaire;* c'est du roman que le clergé fait usage pour prêcher dans les campagnes. Le nouvel idiome différant peu de l'ancien langage rustique, ils tendaient à se confondre, et tel fut en effet le résultat le plus général. Cependant, la fusion fut incomplète dans une partie des campagnes, où la langue ne fit point de progrès et dégénéra en patois.

Ainsi transformé en roman, le latin perdit son caractère synthétique. Mais le nouvel idiome offrait une clarté plus grande, et représentait les idées d'une race contemporaine. Barbare d'abord, il devait se développer comme ces idées elles-mêmes, et ce développement se manifesta d'abord en Provence, où la civilisation avait le moins souffert. Là, en effet, nous apercevons pour la première fois (vers le XIe siècle) une certaine régularité grammaticale dans les formes des mots, des lois fixes dans leur emploi, et bientôt même une grâce remarquable dans les essais de la poésie naissante. Cette priorité du provençal n'implique point, comme l'a pensé le savant Raynouard, une régénération des langues romanes par l'exemple et l'influence des habitants de ce pays. C'était le dialecte qui le premier sortait de l'enfance; mais les autres se formaient aussi de leur côté et par leur propre mouvement; car le roman du nord (qui fut appelé *langue d'oïl*, par opposition à la *langue d'oc* qui régnait dans le midi) se perfectionna bientôt après, sans adopter aucune des règles du provençal.

Cette langue d'oïl, mère du français, eut pour caractère propre l'abandon le plus complet des formes latines. Elle supprima les terminaisons sonores des Romains, ou les remplaça par l'emploi de l'*e* muet. C'était la prononciation sourde des peuples du nord qui effaçait la prosodie antique. En revanche, elle étendit l'usage des mots auxiliaires qui assurent la clarté du sens, les prépositions, les pronoms, les articles Rude et inculte avant le XIIe siècle, elle acquit à cette époque un développement rapide qui annonçait sa prochaine maturité. C'est encore dans la langue d'oïl que sont écrites les premières chroniques rimées et les fables de Marie de France. Cependant le poëme d'Alexandre, dédié à Philippe Auguste, n'est plus du roman, mais déjà du français, et les poésies de Rutebœuf, composées sous Saint-Louis, nous frappent encore par leur élégance gracieuse. Pourtant, il règne encore, à cet égard, une grande inégalité parmi les écrivains du même âge. Geoffroy de Ville-Hardouin raconte la conquête de Constantinople (1203) dans un langage presque aussi informe que celui des barons qui avaient rédigé au siècle précédent les assises de Jérusalem; Joinville lui-même, malgré la grâce et l'expression de son ramage de Champagne, a des formes plus vieilles que les poëtes contemporains. C'est que l'unité de langue est aussi lente à se produire dans un grand pays, que l'unité de civilisation. Après Paris, les provinces du nord marchaient le plus rapidement; les poëtes d'Arras le cèdent peu à Rutebœuf, et la langue du Valenciennois Froissard (1390) est aussi avancée que celle des auteurs du XVe siècle, si on excepte le duc d'Orléans et le Parisien Villon.

Ce n'est qu'à l'époque de la Renaissance que le français acheva de se développer. La richesse et la majesté lui manquaient encore. L'école de Ronsard fit des efforts prodigieux pour combler cette double lacune; mais elle voulut aller trop loin, et introduire à la fois une abondance de mots que l'usage n'avait pas admise, et une noblesse d'expression empruntée aux langues mortes. Ce qu'il y avait d'exagéré dans ses tendances arrêta peut-être un peu trop tôt le mouvement dont elle avait donné l'exemple: le langage d'une nation ne se transforme qu'avec son caractère, avec ses idées, avec sa vie intellectuelle. Le XVIe siècle, dans son progrès rapide, touchait à la confusion; le XVIIe s'arrêta, fixa les formes de la langue et, pour ainsi dire, le caractère de la pensée. C'est l'époque de maturité du français, et nous dirions volontiers celle de sa perfection, pourvu qu'on ne prît pas ce mot dans un sens qui pût exclure l'idée des modifications nécessaires que les progrès de la science et ceux de la vie sociale imprimeront toujours au langage d'un peuple vivant. — *Voy.* la note XV, à la fin du volume.

Digitized by Google

Le français est parlé par les *Français* dans presque toute la France septentrionale; par les *Vallons* et les *Flamands* dans les provinces Neerlandaises de la Flandre orientale, du Hainault, de Namur et une partie de celles de Luxembourg, de Limbourg, de Liége et du Brabant; par les *Suisses* dans les cantons de Genève, de Vaud, de Neufchatel, partie de Berne et dans presque tout celui de Fribourg; en outre par les habitants des îles de Gersey et de Guernesey dépendant de l'Angleterre; dans quelques parties des Empires russe et autrichien (en Moravie, dans le comté de Torontal en Hongrie) et de la monarchie prussienne par des colons français; dans l'Asie, l'Afrique et l'Amérique française; dans les îles Seichelles, de France, Sainte-Lucie, Tabago et dans le Bas-Canada, dans l'Afrique et l'Amérique anglaises; dans la partie occidentale de la république d'Haïti (la ci-devant partie française de Saint-Domingue), et dans plusieurs parties des Etats-Unis d'Amérique, surtout dans les Etats de Louisiane, d'Illinois et de Mississipi. La grande influence politique des Français depuis Louis XIV, surtout de nos jours, et la richesse de leur littérature, ont rendu le FRANÇAIS ÉCRIT OU ACADÉMIQUE la LANGUE SOCIALE et POLITIQUE DE L'EUROPE, et par conséquent de tous les pays du globe, où les Européens ont des établissements.

Les comtes de Champagne et de Flandre, et les ducs de Normandie d'abord, ensuite François Ier qui introduisit le français dans les tribunaux à la place du latin, contribuèrent beaucoup au progrès de cette langue, qui sous Louis XIV paraît avoir atteint son plus grand point de perfection. La langue française, dont un cinquième des mots semble dériver du bas allemand, est peut-être la seule langue vivante qui soit fixée. Douée d'un rhythme très-délicat, mais réel, pauvre en adjectifs et en participes, manquant de diminutifs, d'augmentatifs, et de superlatifs qui abondent dans ses sœurs, elle est très-riche en modifications de temps, les surpasse toutes dans la précision et dispose toujours ses phrases selon l'ordre logique grammatical. Le grand nombre de ses mots à acceptions différentes, quoique analogues ou semblables dans leur orthographe ou dans leur prononciation, la rend comme l'anglaise et quelques autres très-propre aux jeux d'esprit et aux épigrammes. Les *désinences* du français sont un de ses éléments principaux, celui même qui souffre le moins d'exceptions. La langue écrite, qui diffère beaucoup du vieux français, diffère aussi beaucoup des dialectes vulgaires tels qu'on les parle dans les campagnes, quoique ces derniers s'affaiblissent sensiblement dans les villes par l'influence de l'éducation, du théâtre et de la lecture des journaux; la langue parlée s'approche continuellement de la langue écrite, qui tous les jours diffère moins de la langue vulgaire, et qui est presque identique avec celle que parlent les personnes bien élevées. Voici d'après M. Champollion Figeac les principaux dialectes du français : le *picard*, le *flamand*, le *normand* et la *vallon* ou *rouchi*, parlés dans la Picardie, la Flandre française et neerlandaise, la Normandie et dans les provinces neerlandaises de Namur et de Liége; ces quatre dilectes sont remarquables pour être la souche de cette langue, ayant donné ses premiers écrivains; le *français vulgaire*, le *breton français*, le *champenois*, le *lorrain*, le *bourguignon*, le *franc-comtois*, le *neufchatelois*, l'*orléanais*, l'*angevin* et le *manceau*, parlés dans l'Ile de France, une partie de la Bretagne, dans la Champagne, la Lorraine, une partie de la Bourgogne, dans la Franche-Comté, dans le canton de Neufchatel en Suisse, dans l'Orléanais, l'Anjou et le Maine. Tous ces dialectes possèdent des ouvrages de différents genres, en prose et en vers, et quelques-uns ont même des dictionnaires. On pourrait ajouter à ces dialectes le *jargon* que parlent les *esclaves nègres* dans les colonies françaises, remarquable par le grand nombre de mots étrangers qu'il a adoptés, par l'altération qu'il a fait subir au français et par l'absence de toute construction grammaticale. La littérature française a produit des modèles dans tous les genres de composition. Les sublimes inspirations de l'ode et de la tragédie, le piquant enseignement de la comédie, les plus légers badinages de l'esprit, toutes les inspirations du sentiment, la gravité des sciences, les spéculations de la philosophie, la pompe de l'éloquence en offrent plusieurs de genres divers. Le siècle de Louis XIV les a presque tous légués à notre âge; les afféteries du règne suivant ne réussirent pas à les faire oublier, et de nos jours, la France, engagée dans toutes les entreprises d'une civilisation qui grandit et se consolide, imprime à sa langue son propre caractère, qui sait toujours mêler l'agréable à l'utile.

AFFINITÉ DE LA LANGUE FRANÇAISE AVEC LE SANSKRIT ET AVEC LES AUTRES LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

Tout le monde a entendu parler de la langue sanskrite; tout le monde sait que cette ancienne langue de l'Inde est la mère des principaux idiomes de l'Europe, et que son étude a jeté une lumière inattendue sur les origines du grec, du latin et des dialectes germaniques et slaves. Grâce au sanskrit, il a été possible de prouver que toutes ces langues ne forment qu'une seule et même langue qui s'altéra de mille manières différentes après que le peuple primitif qui la parlait se fut partagé en diverses peuplades ou tribus qui allèrent s'établir les unes au nord, les autres au sud, et restèrent des siècles entiers sans avoir aucune communication entre elles. La science moderne, prenant le sanskrit pour guide et pour flambeau, a exhumé l'acte de naissance des peuples et des langues; elle a fait ressortir leurs traits de ressemblance; elle a dressé une échelle par laquelle il est facile de remonter de l'un à l'autre; elle a trouvé la clef de tous leurs mystères. Aujourd'hui, les verbes irréguliers

Digitized by Google

de la langue grecque et de la langue latine n'ont plus d'anomalies inexplicables ; toutes les obscurités qu'ils présentaient sont éclaircies par la conjugaison sanskrite, dans laquelle l'augment, la réduplication et les autres accidents de la conjugaison grecque jouent un rôle immense et régulier, sans qu'aucune difficulté insoluble vienne jamais entraver leur jeu. La connaissance du sanskrit est donc devenue une condition indispensable pour quiconque se voue à la philologie comparée, et sans cette connaissance il est presque impossible d'arriver au dernier mot de la science, qui est la vérité. C'est ainsi que M. Delâtre, qui a publié un ouvrage dans lequel il compare la langue française aux autres langues indo-européennes, a été entraîné à y ajouter le sanskrit ; et bien lui en a pris, car il se fût infailliblement égaré dans le dédale de ces mots, s'il n'eût eu à la main ce fil conducteur.

La langue française, étudiée dans ses origines, peut servir de clef pour toutes les autres langues de la famille indienne. Cette assertion, qui peut paraître étrange, est aujourd'hui démontrée. Les altérations que subissent les mots en passant d'une langue dans une autre ont toujours lieu d'après certaines lois d'euphonie qu'il s'agit de constater ; une fois qu'on les connaît, on peut facilement remonter de la langue fille à la langue mère, ou bien descendre de la langue mère à la langue fille. Ainsi, quand on sait que dans les mots latins qui suivent le *p* médial devient un *v* en français, on peut, à l'aide du mot latin, deviner le mot français, ou *vice versa : pauperem*, pauvre (590) ; *saponem*, savon ; *sapere*, savoir ; *saporem*, saveur ; *rapere*, ravir ; *ripa*, rive ; *rapa*, rave ; *leporem*, lièvre ; *nepotem*, neveu ; *cooperire*, couvrir ; *aperire*, ouvrir ; *cooperculum*, couvercle ; *operarium*, ouvrier ; *capra*, chèvre ; *capistrum*, chevêtre ; *præpositus*, prévôt, etc.

On dira peut-être que si la langue française peut servir de clef pour le latin, il n'en est pas de même pour le grec et l'allemand. On peut facilement se convaincre du contraire, et l'on sera étonné de la quantité de mots grecs et allemands que cette langue renferme. Qui se douterait qu'on y trouve οὐρά, queue ; οἴσω, futur irrégulier de φέρω ; σάρξ, chair ; φρίκη, frisson ; ἴχνος, trace ; πυρός, blé, froment ; ὀβελός, broche ; στροῦθος, moineau ? Rien de plus certain cependant. Οὐρά se trouve dans *éc-ur-euil* (*sci-ur-eolus*), du grec σκι-ουρος (= σκια, ombre ; ουρα ; queue) : c'est l'animal qui s'ombrage avec sa queue. Οἴσω se trouve dans *æso-phage*, qui vient de οἴσω, *je porterai*, et de φάγω, subjonctif de l'aoriste de ἔσθίω, *manger*. Nous avons σάρξ, chair, dans σαρκοφάγος, *sarcophage*, nom qu'on n'appliquait d'abord qu'à des tombeaux d'une pierre qui avait la propriété de consumer les cadavres en vingt-quatre heures ; φρίκη existe dans ἀ-φρίκη, l'*Afrique*, le pays *sans frisson*, le pays où le froid est inconnu ; ἴχνος, *trace*, dans ἰχνεύμων, de ἰχνεύω, courir sur les traces poursuivre ; πυρός, blé, froment, dans *pyramide*, πυραμίς ou πυραμοῦς, qui signifie proprement un *petit gâteau de blé* de forme conique ; ὀβελός, *broche*, dans *obélisque* (ὀβελίσκος), *petite broche*. Les Grecs désignaient les constructions colossales de l'Egypte et ses animaux par des diminutifs ironiques dont devaient bien se scandaliser les graves Egyptiens, ce peuple qui n'a jamais ri.

Il en est de même des dérivés des mots allemands. Nous citerons : *bande*, *bandeau*, *contrebande*, *ban*, *bannir*, *bonde*, *bondir*, *bonnet*, *abonner*, *borne*, *bateau*, *butin*, *bouteille*, *botte*, *bât*, *bâtir*, *bâton*. Tous ces mots renfermaient l'idée de *lier*, dans le sens actif ou passif. Mais même, quand une racine n'a fourni au français aucun dérivé germanique, ses dérivés latins suffisent pour mettre sur la voie de dérivé germanique, et pour le faire deviner facilement. Ainsi, *virtus* (*valeur*, *vertu*) est le même mot que l'allemand *werth* et l'anglais *worth*. Le latin *frater* (*frère*) est identique à l'allemand *bruder* et à l'anglais *brother*. Φόρ-τος, *fardeau*, est identique à *bürde* et à *burthen*. *Flo* est le corrélatif de l'allemand *bla-sen* et de l'anglais *blow* (*souffler*).

Enfin, quand il n'y a aucun mot ayant le même sens secondaire, il y en a toujours quelqu'un ayant le même sens primitif. Prenez pour exemple l'anglais BOUGH, *branche* ; assurément ce mot-là n'existe pas dans la langue française, mais nous y trouvons un de ses parents. Que signifie BOUGH ? Il signifie *ce qui ploie*, ce qui est *flexible* ; il vient du verbe germanique BIEG-EN, *courber*. Or ce verbe nous a donné cinq ou six mots, entre autres BOUC-LE, ce qui est *courbé* ; BOUQU-IN, ce qui est *plié*, livre (591), etc. On voit, par ces exemples, que la langue française offre assez de ressources pour qu'on puisse arriver facilement, avec son aide, à apprendre les autres langues.

Bien plus, souvent l'étude étymologique de la langue française remet au clair une foule de mots que les autres langues lui ont empruntés. Les mots anglais *despise*, *curfew*, *kerchief* sont dans ce cas. *Despise* est pour *des-prise*, du vieux français *despriser*, *mépriser* ; *cur-few* vient de *couvre-feu*, et *kerchief* de *couvre-chef*, sorte de mouchoir. Voilà comment les langues s'enchaînent et s'expliquent l'une par l'autre.

(590) Les mots français dérivent généralement de l'accusatif latin.

(591) Ne pourrait-on pas faire dériver *bouquin* de bouc, qui sent le bouc par vétusté et décomposition de la peau qui en forme la couverture ? — Quant à *boucle*, il me semble dériver du diminutif latin *buccula* (BUC[CU]LA, de *bucca*, bouche. *Boucle* était une pointe qui se dressait au centre de l'écu (*scutum*) ou *bouclier* L'usage de l'antiquité était de peindre à cette place une tête humaine, avec la bouche béante comme pour avaler l'ennemi. De cette énorme bouche, appelée par antiphrase *buccula*, bouchette, sortait cette pointe menaçante. Ce qu'on appelle aujourd'hui *ardillon* et qui ressemble à cette pointe saillante au centre de l'écu, voilà ce qui a valu plus tard le nom de *boucle* à l'objet que les latins nommaient *fibula*.

Digitized by Google

Les mots ont plusieurs sens : ils ont d'abord le sens usuel, le sens que tout le monde connaît; ils ont ensuite le sens inusité, le sens primitif, dont le sens usuel n'est qu'une nuance presque toujours facile à justifier. Aussi quand on demande : que veut dire tel ou tel mot? la réponse ne fait le plus souvent que doubler la difficulté au lieu de la résoudre. Si je demande, par exemple, ce que c'est qu'une *tâche*, on me répondra : c'est un devoir, une obligation. Tel est, en effet, le sens usuel; mais comme ce sens usuel est vague, indéterminé, *abstrait*, j'en conclus que ce n'est pas le sens primitif, car le sens primitif des mots est toujours précis, matériel, concret. Pour trouver le sens précis, je remonterai au prototype de *tâche*, qui est l'allemand *tasche*, *sac*, *poche* et enfin *mesure*. Me voilà arrivé à l'image, à l'idée tangible, partant au sens primitif. Maintenant je comprends pourquoi on ne dit pas *faire*, mais *remplir* une TACHE; *tâche* étant synonyme de *mesure*, le verbe *remplir* est le seul auquel ce substantif puisse servir de complément.

Demandez à un homme du monde et même à un savant ce que signifie *brouille*, *frime*, *trouble*, *baliverne*, *bizarre*, *pimbêche*, *niais*, *piper*, *attraper*, *rabâcher*, *débaucher;* il se perdra dans des généralités; il rendra tous ces mots vagues par des mots aussi vagues et peut-être plus vagues encore; il n'arrivera pas à la signification simple, primitive et poétique. Cette signification est la plus essentielle, c'est celle d'où découlent les autres. Or, le sens des mots que nous venons de citer, le voici : *brouille* n'avait pas, dans l'ancien français, d'autre sens que celui de son dérivé moderne *brouillard;* il désignait une espèce de nuage qui obscurcit la lumière du jour. Dans la langue actuelle, il ne s'emploie que dans un sens métaphorique; mais la métaphore n'existe que pour qui connaît le sens primitif. Ainsi quand on dit : « Il y a de la brouille entre eux, » le sens conventionnel est : « ils sont fâchés, » mais le sens étymologique est : « il y a entre eux un *nuage*, un *brouillard* qui les empêche de se voir. » *Frime* tient à *frimas*, comme *brouille à brouillard;* une *frime* est un léger frimas, un verglas mince et brillant qui manque de solidité et qui casse sous les pieds de l'homme assez imprudent pour les y poser. Quand on dit : « Ce n'est que pour la *frime*, il n'en a que la *frime* (592) », on fait une métaphore élégante, mais qui a perdu tout son mérite depuis que *frime* n'a plus que le sens vague que tout le monde connaît. L'adjectif *trouble* vient du bas latin *turbidulus*, mais *trouble* substantif dérive de *tribulus*, chardon à trois pointes (τριβολος). *Trouble* nous offre donc une métaphore analogue aux précédentes; c'est le chardon, l'épine qui entre dans le cœur et qui lui ôte tout repos. Cette origine est confirmée par les anciennes formes orthographiques de *trouble*, qui sont *tribol* et *triboil*. Le verbe *troubler* vient, par la même raison, du verbe *tribulare* (tourmenter), et n'a de commun que la forme avec son homonyme, qui se dit de l'agitation de l'eau (593).

Baliverne est un des mots les plus obscurs de la langue française. *Balivus* en bas latin, *balivo* en italien, signifie *père nourricier*, et *baliva*, *nourrice :* or, le dérivé le plus immédiat de *baliva* est évidemment *baliverne*, qui, par conséquent, ne peut signifier autre chose que *conte* ou *propos de nourrice*.

L'Académie définit *pimpêche* une femme impertinente qui se donne des airs de hauteur, et *pimpesouée* une femme qui a des manières affectées et ridicules. Les Provençaux appelaient *pimpa* une cornemuse. *Pimpêche* est donc une mauvaise *pimpe*, et *pimpesouée* une *pimpe soufflée*, c'est-à-dire une cornemuse soufflée et faisant entendre son bourdonnement monotone et fatigant (594).

Bizarre vient de l'italien *bizarro*, adjectif de *bizza*, colère, rage; et *bizza* vient de l'ancien allemand *bizze*, morsure. *Bizzaro* est conséquemment un terme qui ne se disait d'abord que des chevaux mordus par un taon et rendus furieux par cette piqûre.

Niais est un terme de chasse comme *piper*, *attraper*, *bégueule*, *béjaune*, *blancbec*, etc. — *Niais* vient de *nidentis*, qui est

(592) *Frime* n'est pas la forme primitive, mais *frume*, qui signifiait *mine*, mauvaise mine, semblant, grimace :

De bien se doit on esjouir :
Li bon, car c'est droit et coustume
Et li mauvais *en font la frume*.
(*La loi d'Aristote.*)

Frume vient du latin *frumen*, la gorge, le gosier, d'où *frumentum*, le blé, et l'ancien verbe *frumere*, se nourrir. Le sens s'est modifié de *gosier* à *mine*, du physique au moral : *frume*, *frime*, *frimouse*. — *Frimas* est une autre forme altérée de *frime*, dans le sens figuré :

Haul Wattville, *pour le frimas* (*pour la frime* ou *semblant*),
Faites venir frère Thomas
Tantost, qui me confessera.
(*Patelin.*)

Frimas, *mine* ou *apparence* du temps ou de l'atmosphère, a désigné plus tard la gelée, la neige, etc. Par conséquent, au lieu que *la frime*, dans son acception propre et primitive, soit du *verglas*, c'est au contraire le verglas qui est une *frime*, au sens figuré.

(593) *Trouble* vient plus vraisemblablement de *turba*, dont Plaute et Apulée ont employé les diminutifs *turbula*, *turbela*. L'r a été transposée comme en des centaines d'autres mots.

(594) *Pimpe* vient plutôt de l'italien *bimbo*, *bimba*, une poupée. « Mot, dit Alberti, dont on appelle par badinage les petits enfants : un poupon. » *Souée* n'est pas davantage pour *soufflée;* c'est le féminin de *souef*, qu'on prononçait *soué : suaris*. Donc une *pimpesouée* est à la lettre une agréable pouponne.

Et Gaufrois et les siens furent en grand tourment
Pour le *tourble* du temps qui dura longuement.
(BAUDIN DE LEBOURG, I, p. 283, XIVe siècle.)

La comtesse de Pimbêche aussi n'est pas une mauvaise cornemuse : c'est la comtesse de *pince-bec* ou du bec pincé, *ce* prononcé *che* à la picarde. Le *Ménagier de Paris* donne la recette d'un *espinbesche*

Digitized by Google

encore dans le nid, qui n'a pas d'expérience. *Bégueule* se dit des oiseaux qui tiennent toujours la gueule ouverte et qui n'avalent pas même la nourriture qu'on leur tend. *Béjaune* et *blanc-bec* se disent des oiseaux tout petits qui ont encore le bec *jaune* ou *blanc;* puis, figurément et très-poétiquement, ces mots ont été appliqués à des personnes ridicules, affectées ou stupides. *Piper*, c'est imiter le sifflement des oiseaux pour les prendre au gluau; *attraper*, c'est faire tomber dans une trappe: ces mots appartiennent au même ordre d'idées que les précédents. *Rabâcher* paraît, à première vue, un des mots les plus difficiles à expliquer; cependant aucun n'est plus clair quand on sait décomposer ce mot dans ses éléments constitutifs, qui sont les particules *re* et *a*, et le primitif *bâche*. Cherchez *bâche* dans le premier dictionnaire venu et vous aurez le sens de *rabâcher*. « Bâche, » dit l'Académie, « sorte de cuvette où se rend l'eau puisée par une pompe aspirante, et où elle est reprise par d'autres pompes qui l'élèvent de nouveau. » Ainsi *rabâcher* c'est proprement puiser et repuiser sans cesse la même eau dans une bâche; puis, métaphoriquement, répéter sans cesse les mêmes choses. L'explication de *débaûcher* n'est pas moins ingénieuse. L'ancien mot *bauche* signifie boutique ou atelier : de là *embaucher*, engager un commis pour une boutique, admettre un ouvrier dans un atelier. *Débaucher* est le contraire d'*embaucher :* c'est faire sortir un commis de sa boutique, un ouvrier de son atelier. M. Delâtre fait venir *bauche* (baulche) de l'allemand *balken*, qui veut dire une poutre, et, par extension, une construction quelconque. Cette étymologie nous explique le rapport qui existe entre *débaucher* et *ébaucher;* dans *débaucher*, *bauche* est pris dans le sens de boutique; dans *ébaucher*, il a le sens de poutre, et *ébaucher* signifie proprement dégrossir un morceau de bois, un tronc d'arbre (595).

Le peuple est donc un grand poëte, et les langues, qui sont un de ses chefs-d'œuvre, attestent la justesse de son coup d'œil et la richesse de son imagination; le peuple anime tout ce qu'il voit; il donne à tout un corps et une âme : c'est pour cela que dans toutes les langues la personnification est une image si commune, et que l'on dit comme une chose très-ordinaire : la *croupe*, les *flancs*, les *gorges* d'une montagne; la *tête*, le *pied* d'un arbre; le *sein* de la mer; la *face*, les *entrailles* de la terre; les *bras*, les *bouches* d'un fleuve.

M. Delâtre classe tous les mots de la langue française par familles, sous les monosyllabes sanscrits qui en sont les racines. Or, comme il n'y a guère plus de douze ou quinze cents racines sanscrites, tous les mots de la langue se trouveront rangés dans un nombre très-limité de monosyllabes verbaux qui leur servent de noyaux et qui forment le lien par lequel ils se tiennent entre eux. Pour reconnaître la famille naturelle d'un mot, l'auteur a deux moyens : d'abord la forme primitive, puis le sens général. Par forme primitive, il entend la charpente de la racine composée de labiales (*p*, *b*, *m*, *f*, *v*), de dentales (*t*, *d*), ou de gutturales (*k*, *c*, *q*, *g*, *h*). Par sens général, il entend l'idée simple exprimée par la racine. Ces idées générales pouvant se particulariser à l'infini, il s'ensuit qu'elles embrassent quelquefois un nombre considérable de mots. Ainsi, *offrir*, *fertile*, *fort*, *fourche*, *forme*, *bière* (cercueil) se rattachent tous à la même idée primitive de *porter*. Voici comment : *offrir* signifie *porter* quelque chose à quelqu'un (*ob-fero*); *fertile* signifie *qui porte* des fruits; *fort* signifie qui est capable de *porter; fourche*, l'instrument qui sert à *porter; forme* est l'aspect, le *port* des choses; *furtif* vient de *fur* (voleur), celui qui emporte et qui ne rend pas. Tous ces mots dérivent du sanscrit *bhri* ou *bhar* (porter). Dans la langue latine, le *bh* sanscrit souvent s'écrit *f;* dans les langues germaniques, il s'écrit *b :* de là *bahre* (allemand), *bière*, sorte de coffre qui sert à emporter les morts. On voit par là que la langue française donne le curieux spectacle de mots sanskrits représentés sous deux formes, l'une latine, l'autre germanique; d'autres fois, elle contient jusqu'à quatre formes de la même racine empruntées à des idiomes différents.

Ainsi la racine *bhry* fait φρυγ en grec,

de rougets, d'un *espimbesche* de bouilli lardé. On voit qu'il entrait dans cette sauce du verjus qui faisait *pincer le bec*, d'où lui venait apparemment son nom.

(595) *Bauche*, en latin du moyen âge *bauca*, est une sorte de tuile ou d'ardoise de bois, dérivant du français *bois*, en patois *bos* (*Dubos*, *Dubochet*, *Dubosquet*, etc.). « L'église Nostre-Dame et de tous Sainz qui jadis fut appelée *Panthéon*, fit couvrir de *bauche*. » (*Chroniques de Saint-Denis*, V, ch. 17.)

« Nous li devons livrer et amener tout mairien sur le liu, hormis pel, latte, verge et *bauke*. » (Charte de 1301, Du Cange, sous Bandatum).

Le nom propre *Bauchart* signifie un charpentier de *bauche*.

Les *embauchoirs* sont des *bos* qui se placent *en* ou *dans*, — sous-entendu les bottes.

Baucher, revêtir de *bauche*.

Embaucher, faire entrer dans la *bauche*.

Débaucher, en faire sortir.

Au sens figuré, le vent *débauche* une ardoise de votre toit; le maître ouvrier *embauche* un compagnon pour remplir un vide dans son monde.

Ebaucher, tirer un ouvrage du bloc, dégager l'image enfermée dans un tronc d'arbre. Nos pères disaient *débaucher* pour *sculpter*. « *In quo salino est deboyschatus unus draco.* — Sur laquelle salière on voit un dragon sculpté, *débauché*. » (Texte de D. Martène, cité par Du Cange, sous *Deboyschetus*.)

Quant au mot *rabâcher* dont il est question plus haut, il vient probablement de *ravasser*, vieux mot fréquentatif de *rêver*, que nous disons aujourd'hui *rêvasser*.

Et là malgré mes dents rongeant et *ravassant*.
(Reignier, Sat. xv.)

« Pantagruel soy retirant aperceut par la galerie Panurge en maintien d'un *resveur ravassant*. » (Rabelais, III, 36.)

Digitized by Google

frig en italien, *brigh* en anglais et *berch* en allemand. Le français a la première forme dans *frise* (*phry-gium opus*); la seconde dans *fri-re* (*frig-ere*); la troisième dans *Brig-itte* (nom propre dérivé de *bright*, brillant); la quatrième dans *Al-bert* (nom propre dérivé d'*Alberoht*, très-illustre). Les noms propres entrent, comme on voit, dans le cadre de M. Delâtre; c'est que tous les mots qu'on est convenu d'appeler ainsi ne sont en réalité que des noms communs qui, ayant cessé d'être employés comme tels par un caprice de la langue, ont fini par perdre toute signification. M. Delâtre recherche cette signification perdue, et presque toujours il parvient à la retrouver. Très-souvent les noms propres jettent une lumière inespérée sur des points obscurs du vocabulaire, et viennent combler une lacune dans la chaîne des mots. Ainsi *Du Prat* sert d'anneau intermédiaire entre le latin *pratum* et le français *pré*; *Du Bosc* prouve que *bosc* a été employé en France dans le sens de l'italien *bosco* (bois). *Du-mas* nous conserve le mot *mas*, qui est le primitif de *a-mas*, d'où *a-masser*, etc.

Mais l'auteur ne se borne pas à la confrontation du mot français avec son synonyme latin ou allemand; il analyse aussi ce dernier, le suit dans ses métamorphoses successives et ne le quitte qu'après l'avoir ramené à sa racine sanscrite. Par exemple, *brouille* est un mot germanique; il vient de l'allemand *brud-el* (*vapeur*), et *brud-el* vient de l'ancien verbe *brus-en* (*écumer, bouillir*); en sanskrit, BHRAJ, *rôtir, chauffer*.

Brouille est accompagné de ses dérivés *brouiller, débrouiller, embrouiller, brouillard, brouillon*. Puis viennent les autres ramifications de la même racine, telles que l'italien *brodo* et *brod-etto, brou-et;* le provençal *brus-ar*, d'où le diminutif *brus-olar*, qui a fait en vieux français *brus-ler* aujourd'hui *brûler*. Les langues scandinaves ont tiré de la racine BHRAJ le substantif *bras-a*, d'où *braise, brasier, embraser*. Les Portugais ont adopté *brasa* tel que le leur ont apporté les Visigoths, et de ce mot visigoth ils ont fait *bra-il*, qui désigne un des pays les plus chauds de la terre, le Brésil.

La racine sanskrite *bhadd, ouvrir la bouche, parler*, est une de celles qui nous ont fourni le plus de mots. Nous rapporterons textuellement le passage qui la concerne pour donner une idée de la manière dont l'auteur montre et développe la filiation des vocables :

« BHADD (ouvrir la bouche), *parler;* vieux allemand, *bait-en*, faire attention; polonais, *bad-ati*, rechercher, examiner; *bad-anie*, attention, examen; italien, *bad-a*, attention, flânerie : *Bad-aud*, celui qui s'arrête la bouche ouverte devant tout ce qui lui paraît nouveau; gobe-mouches; — *aude*, — *auder*, — *auderie* (*aud* = *ald*), terminaison germanique; italien, *bad-are : bayer*, ouvrir la bouche, regarder sottement; « *bayer* aux corneilles; » passer son temps à voir voler les corneilles; *bad-in*, — *ine*, adj., qui aime à rire, folâtre; — *iner*, 1° folâtrer; — *inage*, *inerie*, ce qu'on dit ou ce qu'on fait en plaisantant; — *ine*, subst., baguette mince et souple dont on se sert pour battre les habits; — *iner*, 2° voltiger; « cette draperie *badine* agréablement; » polonais, *baj-a* (fable); italien, *baj-a* (plaisanterie) : *bai-e*, conte en l'air, sornette, tromperie; *bay ard*, qui conte des *baies* ou qui s'amuse à en écouter.

« * Bas latin, *bad-ia;* espagnol, *bah-ia;* italien *baj-a : bai-e :* 1° ouverture qu'on pratique dans un mur ou dans une charpente pour faire une porte ou une fenêtre; 2° golfe; anglais, *bay*.

« * *Ex-bad-ire : é-bah-ir*, faire ouvrir la bouche et les yeux; étonner; — *issement*. On écrit *ébahir* pour *ébaïr*, comme *trahir* pour *traïr*, *envahir* pour *envaïr*. Dans *haïr*, on a préféré le tréma au *h* pour éviter la présence de deux *h* dans le même mot.

« * *Bad-iculare;* italien, *s-bad-igliare : ba-ill-er*, ouvrir la bouche; faire involontairement et en écartant les mâchoires une inspiration lente et profonde suivie d'une expiration plus ou moins prolongée, quelquefois sonore; s'ennuyer; — *ement; entre-ba-iller*, entr'ouvrir; espagnol; *bad-al* (muselière); vieux français, * *bad-allion : ba-ill-on*, morceau de bois, de fer, etc., qu'on met de force entre les mâchoires d'une personne pour l'empêcher de parler; — *onner*.

« *Bay-er* se prononçait aussi *boy-er;* de là *a-boy-er* (italien *ab-baj-are;* anglais *to bay*) : *a-bo-yeur; a-boi*, le cri du chien; « être aux *a-boi-s* » se dit d'un cerf qui bée et qui halète de fatigue (anglais, *to stand at bay*); *a-boi-e-ment*, l'action d'aboyer.

« *Bay-er* fait encore *bé-er;* d'où l'adject. *bé-ant*, — *ante*, qui a la bouche ouverte; *bé-gueule* se dit d'un petit oiseau qui a toujours la *gueule béante*, et d'une personne niaise.

« Tous les mots de ce groupe ont plus d'affinité avec le polonais *badati* qu'avec l'allemand *baiten;* il s'est glissé quelques mots slaves dans les langues néolatines; celui-là est certainement du nombre.

« Quant à la suppression du *d* médial en français, c'est un fait tellement commun qu'il a pris force de loi. Nous citerons les exemples suivants : *quadraginta*, quarante, *quadragesima*, carême; *gladiolus*, glaieul; *sudare*, suer; *sudorem*, sueur; *crudelis*, cruel; *laudare*, louer; *claudere*, clore; *nodare*, nouer; *obedire*, obéir; *medulla*, moelle; *credere*, croire; *ridere*, rire, » etc.

Il suit de là que le français d'aujourd'hui a tiré ses mots de trois ou quatre langues différentes, tels que le latin, l'allemand, le grec; mais la manière irrégulière dont les mots ont été modifiés atteste qu'ils appartiennent par leur formation secondaire à deux ou trois dialectes, tels que le picard, le normand, le provençal, qui ont tous concouru, pour une part plus ou moins forte à l'élaboration de la langue française. Des traces de ces trois influences diverses se rencontrent dans chaque famille de mots et presque dans chaque groupe. Ainsi les substantifs latins *languor, vigor, rigor, sapor, cor*, ont fait

Digitized by Google

langueur, *vigueur*, *rigueur*, *saveur* *coeur*, dans les dialectes du nord, et *langour*, *vigour*, *rigour*, *savour*, *cour*, dans les dialectes du Midi. On a adopté la première forme pour les substantifs, et la seconde pour les adjectifs; voilà pourquoi on dit *langoureux*, *vigoureux*, *rigoureux*, *savoureux*, *courage*. Pour *amorem*, il n'existe que la forme méridionale *amour*; la forme *ameur* a dû exister, mais elle est perdue. *Laborem*, en revanche, a fourni deux mots : l'un à terminaison méridionale, *labour*, qui se dit de la culture des terres; l'autre à terminaison septentrionale, *labeur*, qui se dit pour un travail quelconque du corps et de l'esprit. M. Delâtre ajoute encore à ces exemples *pasteur* et *pastoureau*, où les mêmes influences se font sentir.

Cependant un grand nombre de ces anomalies doivent être attribuées plutôt à l'époque de l'introduction des mots qu'à l'action des dialectes. Ainsi l'âge tout seul suffit pour expliquer les formes *al* et *el*, représentant la terminaison latine *alis*. *Mortalis* est devenu *mortel*, parce que le mot date des premiers temps de la langue. *Fatal* et *oriental*, ont conservé l'*a* latin, parce qu'ils sont d'importation récente. Les mots qui sont d'un fréquent usage et qui font partie du vocabulaire du peuple sont ceux qui s'altèrent le plus profondément et le plus rapidement. Les mots qui n'ont cours que parmi les savants et qui ont été naturalisés par eux se maintiennent assez intacts. Nous venons de dire que le même mot latin revêt quelquefois plusieurs formes en français; nous en citerons encore quelques exemples. *Porticus* a fait *portique* et *porche*; *fabrica* a fait *fabrique* et *forge*; *caput* a fait *cap* et *chef*; *aqua* a pris six formes différentes, d'abord *eau*, qui est la forme tout à fait synonyme de *aqua*; puis *age*, dans la locution *être en age* (être en eau); 3° *Aigue*, dans *Aigues-Mortes*; 4° *Aix*, dans les noms propres *Aix-la-Chapelle* et *Aix-les-Bains*, etc.; 5° *Ève* dans *Évier*; 6° *aque* dans *aqueduc*. *Calamus* a fait *chaume* et *chalumeau*, mais la forme latine subsiste dans *calumet*. *Canis* fait *chien*, *chenil* et *canaille*. *Cathédrale* a fait *chaire* et *chaise*; il s'est maintenu intact dans *cathédrale*. *Cannabis* fait *chanvre* et *canevas*. *Computare* fait *computer*, *compter* et *conter*. *Majorem* fait *major*, *majeur*, et *maire*. La forme la plus altérée est la plus ancienne; la mieux conservée est la plus moderne.

Outre tous ces résultats historiques et philologiques, le livre de M. Delâtre présente des résultats philosophiques d'une haute portée. Il démontre que le langage primitif n'exprime que des sensations, et que c'est seulement par un détournement de sens que les mots finissent par exprimer des idées abstraites. « Tous les mots auxquels on donne le nom d'*abstraits*, dit l'auteur, ont commencé par désigner un acte matériel, un objet tangible, une qualité physique; et ce n'est que par métonymie ou par métaphore qu'ils ont fini par prendre une acception immatérielle, métaphysique, abstraite. Ainsi en latin, *pax*, *jus*, *lex*, *religio*, *fœdus* viennent des racines sanscrites *paç*, *ju*, *lag*, *badh*, qui toutes signifient *lier*, *attacher*. Tous ces mots dénotent un lien qui rapproche les hommes entre eux, une *alliance*, une *obligation*. Remarquez que *alliance* et *obligation* expriment la même idée et contiennent comme *lex* et *religio*, la racine latine *lig*, *lier*. Quoi de plus vague que le verbe *placeo* dans l'usage ordinaire? Nous avons vu qu'il se rapporte à *placo*, *apaiser*, *rendre uni*, *rendre plat*; en effet, *placere*, c'est *caresser avec la main*, *chatouiller*, *flatter*, et *flatter* lui-même, ne signifie pas autre chose que *lisser*, *aplanir avec la main* (*flat*, *plat*), mots germaniques. Les Latins tirent le verbe *juger* (*judico*) de la racine *yu*, *joindre*, *unir*; les Grecs expriment cette idée par le verbe κρίνω, qui veut dire *passer au tamis*, *cribler*; c'est le corrélatif du latin *cerno*, d'où *discernere*, *discerner*, c'est-à-dire *tamiser*, *cribler* les objets à l'aide du regard et de l'intellect.

« *Putare*, que l'on emploie aussi dans le sens de *juger*, signifie proprement *émonder* ou *écarter* tout ce qui est accessoire et superflu pour arriver à la tige ou à la racine des choses. *Réfléchir* veut dire *réverbérer*, *refléter*; quand je *réfléchis*, mon esprit est une surface plane et polie où les objets se reflètent comme dans un miroir, et l'image qu'ils y laissent je l'appelle *réflexion*. Quand je *pense*, mon esprit n'est plus un miroir, mais une balance où le poids et la valeur des objets sont scrupulensement pesés et examinés. *Penser*, c'est *peser* (latin, *pensare*); *méditer*, c'est *mesurer*. Quand je médite, mon esprit tient un mètre avec lequel il détermine l'espace ou la quantité de la matière. *Cogito* est une contraction de *cum agito*, *j'agite avec moi-même*; *decido* signifie *couper*, *trancher* (un nœud, une question); *sincerus* signifie *sans cire*, *non fardé*; *iniquus* signifie *raboteux*; *sceleratus*, boiteux; *candor*, blancheur; *honor*, ornement; *malum*, tache, souillure, » etc.

L'idée de la souffrance elle-même est toujours rendue par un acte matériel, par un objet physique.

« *Afflic-tion* vient de *fligo*, *battre*, et signifie *prostration*, *abattement*; *douleur* est de la même racine que *dolare*, raboter, doler; *triste* vient de *tero*, *trivi*, écraser, triturer; *mélancolie* signifie *bile noire*; *chagrin* est le nom d'une peau hérissée de petites papilles âpres au toucher (de l'arabe *sâghri*); *gêne* vient de l'hébreu *guéhennon*, la voirie de Jérusalem; *trouble* vient de *tribolus*, chardon, chausse-trappe; *désastre* veut dire *astre contraire* ou *ennemi*; *sinistre* vient de *sinister*, gauche; c'est ce que l'on voit à gauche, le mauvais augure, l'opposé d'heureux; *navrer* signifie *percer*, *blesser*, *regretter* signifie *se retourner* pour pleurer ce qu'on a laissé derrière soi (du gothique *gret'jan*, *pleurer*). »

FRANÇAISE (LANGUE), ses éléments primitifs. — *Voy.* note XV, à la fin du volume.

FRANCI ou FRANCS. *Voy.* TEUTONIQUE.

FRANCIQUE. *Voy.* FRANÇAISE et FRANQUE.

FRANCONIEN. *Voy.* TEUTONIQUE.

Digitized by Google

FRANQUE (L.), appartenant au groupe des langues germaniques, famille indo-européenne.

Les Francs, lors de leur établissement dans le nord de la Gaule, sous les derniers empereurs romains, parlaient sans doute un des dialectes de la langue commune aux peuples d'origine germanique. Il est probable aussi que ce dialecte, mobile comme toutes les langues germaniques de cette époque, éprouva des altérations nombreuses, même avant que les Francs fussent devenus maîtres de toute la Gaule, et subit l'influence du langage des populations celtiques et romaines qui habitaient conjointement avec eux la Belgique et les bords du Rhin. Il est raisonnable de croire enfin qu'une fois la monarchie française établie, sous les Mérovingiens et les Carlovingiens, le dialecte franc se confondit de plus en plus avec les langues que l'on parlait dans la Gaule, et qu'il résulta de tous ces idiomes un mélange qui forma la souche de la langue française du moyen âge. Malheureusement le défaut presque complet de monuments antérieurs au IXe siècle ne permet ni de savoir quel fut le premier dialecte des Francs, ni de suivre les transformations qu'il éprouva successivement, et, comme on va le voir, les recherches qui ont été entreprises sur ce sujet n'ont conduit encore à aucun résultat certain.

Aussi haut que remontent les monuments historiques, nous trouvons la langue germanique divisée en idiomes divers; au Nord, c'est l'ancien scandinave, dont sont dérivés le suédois et le danois modernes; l'anglo-saxon, qui forme un des éléments de l'anglais moderne; le bas-allemand avec ses ramifications et ses dérivations, le hollandais, le flamand, le frison, etc.; au Midi, c'est le gothique, qui nous est connu par des fragments de la Bible d'Ulfilas, mais qui d'ailleurs a péri complétement; enfin c'est l'ancien haut-allemand ou le teutonique, qui, en se transformant, devint successivement l'allemand du moyen âge et l'allemand moderne. J. Grimm, dans son savant ouvrage sur la grammaire allemande, a reconstruit les lois grammaticales des idiomes primitifs et des idiomes dérivés. C'est parmi les premiers qu'il faut chercher l'ancienne langue des Francs. Mais auquel d'entre eux se rattachait-elle dans l'origine? Formait-elle un dialecte de la langue du Nord, de l'anglo-saxon ou du bas-allemand, de la langue des plaines basses de l'Elbe, du Weser et du Rhin, dont les Francs étaient partis, ou bien n'était-ce qu'un rameau de la langue teutonique du Midi? voilà un premier problème à peu près insoluble. Sur la foi des monuments de la fin du IXe et du commencement du Xe siècle, les savants allemands s'accordent généralement pour identifier le franc avec l'ancien haut-allemand ou le teutonique. C'est de la seconde moitié du IXe siècle, en effet, que datent les principaux écrits qui nous restent de cette dernière langue, notamment une paraphrase des Evangiles, du Bénédictin *Otfrid* de Weissembourg, et une traduction des Psaumes de Notker, Moine de Saint-Gall (ces documents avec d'autres de la même époque ont été recueillis par Schilter: *Thesaurus antiquitatum Teutonicarum*, 1728, in-fol.). Otfrid commence son livre par un éloge de Louis le Germanique, qu'il félicite de réunir sous son empire toute la France orientale; après avoir célébré ensuite la gloire des Francs, il annonce l'intention d'écrire l'histoire des Evangiles en langue *francique* ou *théodisque*, qui lui semble aussi digne que les langues anciennes d'avoir une littérature. A cette époque donc on appelait *langue francique* tous les idiomes germaniques, de même qu'on appelait *France* toute l'Allemagne. Mais de cette dénomination on ne peut rien conclure évidemment pour les Francs proprement dits, pour les Français de la Gaule. Ce fut le moment en effet où se fit la séparation des langues française et allemande, et où s'établirent les limites qui, depuis, sont restées les mêmes. Or les grands mouvements de peuples qui eurent lieu sous Charlemagne et ses premiers successeurs germanisèrent de nouveau la rive gauche du Rhin, tout à fait romaine antérieurement. La présence de la langue teutonique sur le Rhin ne prouve donc en aucune manière que cette langue fût parlée par les Francs véritables, ceux de la France, et au contraire le serment de Charles le Chauve et de Louis le Germanique, prêté en teutonique pour l'armée germanique de ce dernier, en roman pour l'armée en grande partie française du premier, démontre qu'à ce moment la langue franque n'était plus l'allemand, ou mieux, qu'il n'existait plus de langue franque, mais un idiome composé certainement en partie de mots francs, mais plus de mots celtiques, et plus encore de mots latins. Les Francs étaient établis depuis plus de quatre siècles dans les Gaules, et dans ce long intervalle les langues s'étaient fondues comme les races elles-mêmes. D'ailleurs à cette époque le teutonique était loin de former une langue arrêtée. Les mouvements varient à de très-courts intervalles dans les mêmes lieux, et Grimm lui-même avoue qu'il est impossible de déterminer d'une manière précise les caractères distinctifs des trois dialectes de cette langue, le francique proprement dit (le dialecte de la Franconie postérieure), l'allemanique (celui de la Souabe) et le bavarois.

Ce n'est donc pas dans les monuments teutoniques du IXe et du Xe siècle que nous retrouverons la langue franque. Sera-ce dans les monuments teutoniques antérieurs? Il en existe en effet d'une époque plus reculée, par exemple la version teutonique de la règle de Saint-Benoît, par Kero du VIIIe siècle, le fragment du poëme d'Hildebrand et Adebrand, publié par les frères Grimm, et d'autres pièces de moindre importance. Mais tous ces monuments ont été retrouvés dans des pays de langue germanique; ils sont allemands, et l'on ne peut rien en conclure pour la langue des Francs. Eginhart

Digitized by Google

nous apprend que Charlemagne aimait et cultivait sa langue natale, *patrium sermonem*, et qu'il se proposa d'en faire la grammaire. Mais quel était ce *patrius sermo*? Charlemagne était originaire de Metz, pays de langue française, et le francique qu'il parlait devait être bien mêlé de celtique et de latin. Il ramena, il est vrai, à des formes purement germaniques les noms des mois et des vents, qu'Eginhart nous a conservés. Mais Eginhart ajoute qu'auparavant on se servait, dans la langue vulgaire des Francs, de noms en partie latins et en partie barbares. Dans un concile de Tours de 813, on ordonna (c. 17) de traduire les homélies en latin rustique ou théodisque (*in rusticam Romanam linguam aut Theodiscam*), expressions qui semblent prouver que dans la France centrale le latin vulgaire et le théodisque formaient dès lors une seule et même langue. Tout concourt donc à démontrer qu'à cette époque déjà la fusion des langues était bien près d'être accomplie.

De l'époque antérieure aux Carlovingiens, il ne subsiste de la langue franque que des noms propres et puis un monument qui serait très-important s'il pouvait être considéré comme un reste véritable du premier idiome des Francs. Nous voulons parler des gloses interlinéaires de la loi Salique, dites gloses de Malberg, traduction en langue vulgaire des termes latins de la loi et qu'on a supposées jusque dans ces derniers temps être du teutonique, mais tellement défiguré par les copistes, qu'il était impossible d'y rien reconnaître. En effet, les mots dont se compose cette glose ne peuvent être ramenés à aucun des dialectes germaniques parvenus jusqu'à nous. Or cette hypothèse chère aux savants allemands, que la loi Salique était dans son texte et ses dispositions d'origine purement germanique, a été renversée complétement par M Léo de Halle, dans l'ouvrage dont il commença la publication en 1842 (*Die malbergische glosse*, 1re livraison). M. Léo, quoiqu'il en coûtât à son orgueil national, s'est cru obligé de faire connaître la découverte qu'il avait faite, et de démontrer : 1° que les mots de la glose de Malberg étaient celtes, et s'expliquaient parfaitement par les dialectes gallois et gaëlique; 2° que les dispositions mêmes de la loi Salique étaient d'origine celtique et reproduisaient presque textuellement des dispositions semblables des lois galloises. D'après ce travail, non-seulement les termes relatifs à l'agriculture, à l'éducation des bestiaux, au droit de propriété, mais même ceux relatifs à l'organisation politique et militaire sont d'origine celtique. M. Léo le prouve, entre autres par le mot *graf*, comte, et il ajoute : « Ce n'est qu'avec peine que mon sentiment a pu admettre que déjà du temps de la migration des peuples nos ancêtres ont emprunté aux ancêtres des Français les titres de leurs fonctionnaires; mais vu le rapport qui existe entre les gloses de Malberg et les idiomes celtiques, il ne reste pas d'autre choix. » La démonstration de M. Léo est complète pour les douze premiers titres de la loi Salique; mais il ne l'a pas poussée plus loin à notre connaissance; l'accusation du crime de lèse-nationalité qui accueillit sa découverte dans toute l'Allemagne, le força d'interrompre son travail.

Pour tout homme exempt de préventions, la découverte de M. Léo est incontestable. Elle prouve que, pour leur langue comme pour leurs lois, les Francs subirent, dès l'origine, l'influence des populations au milieu desquelles ils vivaient, et que par conséquent il est impossible de savoir ce que fut cette langue primitivement, ni quelles modifications elle éprouva antérieurement aux successeurs de Charlemagne. — *Voy.* TEUTONIQUE.

FRISONS. *Voy.* SAXONNE.

G

GAELIQUE. *Voy.* CELTIQUES.

GALIBIS. *Voy.* CARIBE.

GALLS, GALLIQUES ou GALLES. *Voy.* CELTIQUES. — Leur origine et leurs migrations. — *Voy.* note VIII à la fin du volume.

GALLAS, famille de langues appartenant au groupe de l'Afrique australe. Elle comprend les langues 1° GALLAS, parlée en plusieurs dialectes par les *Gallas*, nation nombreuse, puissante et célèbre par ses incursions et ses conquêtes, et qui est aujourd'hui le peuple dominant dans la plus grande partie de l'Abyssinie. Les Gallas occupent aussi tout le pays qui s'étend depuis les confins méridionaux de l'Abyssinie jusqu'aux frontières méridionales des États de Melinde, de Patta, de Brava et de Magadoxo, sur la côte orientale. On compte vingt hordes de Gallas, qui vivent sous des chefs indépendants les uns des autres et subdivisés en un grand nombre de tribus.

2° MUZIMBOS, parlée par une nation nomade du même nom, qui occupe la partie méridionale du plateau équatorial, et est connue par ses terribles incursions. On ne sait rien sur cette langue.

GALLOIS. *Voy.* CELTIQUES.

GARAMANTES. *Voy.* ATLANTIQUE.

GAROE, arbre célèbre. *Voy.* ATLANTIQUE.

GASCON. *Voy.* ROMANES.

GAULOIS, soumettent les Etrusques. *Voy.* ETRUSQUES. — Sur la langue qu'ils parlaient, *Voy.* FRANÇAISE, et l'Introduction.

GÉNÉRALE (IDÉE), impossible sans le signe. *Voy.* l'*Essai*, § III. — Part-elle de l'idée individuelle? *ibid.*

GÉNÉRALISATION, impossible sans le signe. *Voy.* l'*Essai*, § III.

Digitized by Google

GÉORGIENNE (L.). — On distingue un *géorgien ancien* et un *géorgien moderne*. Le premier fut parlé jadis dans l'Hérie, qui correspondait à la Géorgie ou Grusie actuelle; il est éteint depuis plusieurs siècles. Selon Klaproth, les *Goudamaquari*, qui habitent les hautes montagnes du Caucase, à l'est de l'Aragwi, où ils conservent encore leur indépendance, seraient les seuls Géorgiens parlant encore cette langue, dans laquelle on fait le service divin; elle diffère autant du géorgien vulgaire que le slawenski diffère du russe.

Le *géorgien moderne* ou *vulgaire* est parlé en différents dialectes par les Géorgiens, dans la Cartalinie et la Kakhetie, parties du gouvernement de la Grusie, dans l'Imeretie, qui est une province russe, et dans la Géorgie ottomane, qui est comprise dans le gouvernement de Tchaldir. Le dialecte de la Cartalinie est le plus pur. Les termes techniques et scientifiques sont empruntés en partie du grec et de l'arménien; plusieurs locutions, usitées en société et dans le commerce, sont tirées du turc et du persan. Les Géorgiens prétendent que leur idiome se trouve dans une indépendance complète à l'égard de tous les autres. Mais M. Brosset (*Mém. rel. à la langue géorg.* Paris, 1833), croit pouvoir établir la parenté du géorgien avec les langues de la grande famille indo-européenne, et il la déduit précisément de ce que les mots du fonds commun se trouvent en très-grand nombre dans les plus anciens livres géorgiens connus. Cette langue tient, selon lui, au sanskrit, par l'intermédiaire des antiques idiomes de la Perse; mais dans sa formation il y a eu implantation des radicaux indiens sur l'antique rejeton médique. Cette langue admet beaucoup de mots dérivés et composés; elle ne connaît point l'usage de l'article; les substantifs, les adjectifs, les pronoms et les participes n'ont qu'un seul genre. Le pluriel est formé par l'apposition de la syllabe *bi* ou *ibi* : par exemple, *mama*, père, *mamabi*, pères. La déclinaison est régulière; elle a sept cas comme celle des Russes, formés par une inflexion finale. Le comparatif est marqué par la syllabe préposée *si*, le superlatif par celles *sula;* par exemple, *lamasi*, beau; *sulamasi*, plus beau, *sulalamasi*, le plus beau. L'indicatif a six temps, parmi lesquels il y a trois parfaits; le subjonctif n'existe pas, et le passif se forme par des verbes auxiliaires. Les prépositions sont jointes à la fin du nom qu'elles régissent; par exemple, *tze* terre, *da* sur, *tzeda* sur la terre. La construction des phrases y est très-libre et très-variée; les mêmes mots ont, surtout dans le style élevé, plusieurs acceptions différentes, ce qui donne naissance à beaucoup d'équivoques. Un jeu de société, appelé *sma*, consiste dans un échange rapide de calembourgs. L'alphabet géorgien, inventé par Mesrob dans le ve siècle, renferme 39 lettres, parmi lesquelles il y a 9 voyelles, 10 sifflantes, 9 gutturales, etc. Les Géorgiens écrivent de gauche à droite; ils ont deux espèces de caractères : les ecclésiastiques et les vulgaires : ceux-là ressemblent un peu aux caractères arméniens et sont formés de traits droits comme les *runes* de Scandinavie. C'est sous les trois règnes brillants de David le Restaurateur, de Georges III et de la reine Thamar, depuis 1089 jusqu'en 1198, que la puissance et la littérature des Géorgiens parvinrent à leur comble. C'est pendant cet âge d'or de l'Ibérie que la cour de Tiflis devint le rendez-vous des poëtes et des littérateurs, et que furent composés presque tous les ouvrages originaux. Leurs auteurs étaient, comme les troubadours, des princes et des héros, qui au sortir des combats chantaient eux-mêmes leurs exploits et leurs amours. La littérature géorgienne, outre beaucoup d'ouvrages encore manuscrits traduits du grec, dont la plupart sont des livres ecclésiastiques, compte des poëmes très-étendus, des chansons populaires qu'on dit très-anciennes, des idylles pleines d'images gracieuses, des romans remplis de tableaux touchants et une collection d'apologues comparables, à ce qu'on dit, aux fables de Lockmann. Le poëme le plus connu des Géorgiens est la *Tamariani* de Tsachruchadse, ou l'éloge épique de la reine Thamar; il est très-étendu et écrit en strophes de quatre lignes, où la même rime revient seize fois. Vient ensuite le poëme de la *Peau du Tigre* par Rustawel, dont le héros est un prince de l'Inde; il est composé en vers *schairi*, qui est le mètre le plus naturel à la langue géorgienne, dont la poésie, de même que la persane et la normanique, offre des jeux de rimes multipliées et de consonnes répétées. Le *iambick* est le vers le plus majestueux des Géorgiens; c'est celui dont ils se servent dans leurs hymnes d'église, et dans lequel le catholicos Antony a composé son *Tzobilsitquaoba*, ou série d'odes historiques sur les hommes illustres de la Géorgie. Après être tombée dans l'oubli, où elle resta jusqu'au XVIIIe siècle, la littérature géorgienne se ranima sous le prince Héraclius, et dut surtout ses progrès au savant catholicos Antony. Grâce à leurs soins on a établi des écoles, des bibliothèques, des imprimeries, on a composé des grammaires, des dictionnaires, publié des éléments de géographie et des abrégés d'histoire, extraits en partie de trois chroniques manuscrites conservées en Géorgie; on a fait traduire, d'après des traductions russes, plusieurs livres de science allemands et même quelques ouvrages français, tels que le Télémaque, le Bélisaire, et, ce qui est plus curieux, la morale de Confucius. Le gouvernement russe fait de généreux efforts pour continuer cette noble entreprise des princes nationaux, auxquels il a succédé. « Qui sait, dit le savant rédacteur des *Annales des Voyages*, si à côté des traductions de saint Cyrille d'Alexandrie, de Théophylacte et de Flavien-Josèphe, que les Géorgiens conservent depuis plusieurs siècles, il ne se trouverait pas quelque manuscrit grec, quelques débris précieux échappés au grand naufrage de l'antiquité? Aucun

Digitized by Google

peuple n'a eu des relations plus suivies et plus intimes avec Constantinople. Vers la fin du Bas-Empire, et même lors de la chute de la capitale, une partie du clergé grec se réfugia en Géorgie. Ils y portèrent sans doute quelques bons ouvrages; et puisqu'on a retrouvé un hymne d'Homère à Moscou, les monastères géorgiens pourraient bien contenir quelque dépôt encore plus précieux. D'ailleurs, à une époque bien plus ancienne, les Géorgiens allaient étudier à Athènes; le czar David, le Restaurateur, y envoya, vers l'an 1100, douze jeunes gens, parmi lesquels Jean Petrizi est nommé par le savant archimandrite Eugénius, comme ayant traduit en géorgien une foule d'ouvrages grecs sur la philosophie et la théologie; il fait aussi mention d'une chronographie grecque très-étendue, dont les Géorgiens possèdent une ancienne traduction, ainsi qu'une espèce de bibliothèque philologique, dans le dictionnaire encore manuscrit, composé, dans le XVIIe siècle, par le prince Orbélianow. » Les auteurs géorgiens, dans l'âge d'or de leur littérature, ont aussi traduit beaucoup d'ouvrages persans, entre autres une histoire d'Alexandre le Grand, et plusieurs romans, parmi lesquels on distingue surtout l'histoire de Joseph et de Zouleikha, femme de Putiphar; ces traductions contribuèrent beaucoup à introduire les figures gigantesques et l'enflure orientale dans toutes les productions originales, auxquelles elles servirent de modèle.

M. Bosset distingue dans le géorgien cinq dialectes principaux : ceux de Cokheth, d'Imereth, de Mingrélie, de Gouria et de Karthli (596). Depuis quelque temps, on trouve, surtout dans les journaux de Tiflis, une multitude de mots français et latins venus pour la plupart par la voie de la Russie.

GERDY, cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

GERMANIQUES (FAMILLE DES LANGUES). — Cette famille comprend quatre branches : la TEUTONIQUE, la SAXONNE OU CIMBRIQUE, la SCANDINAVE OU NORMANO-GOTHIQUE, et l'ANGLO-BRITANNIQUE (597). *Voy.* ces mots.

La caractéristique principale de ces langues est l'accent tonique, ou cette intonation particulière avec laquelle on prononce chaque mot. Si l'on excepte l'anglais, on peut dire que leur prononciation diffère très-peu de l'écriture; en suédois et en danois, elle est même identique pour le discours solennel, quoique un peu différente dans la conversation; mais, à l'exception des idiomes modernes de la branche scandinave, elle est dans toutes plus ou moins dure. La prononciation du hollandais, dans la branche saxonne, et celle des idiomes teutoniques le sont plus que les autres, surtout dans les dialectes suisse, tyrolien, alsacien, souabe et bavarois, où les sons gutturaux et l'accumulation des consonnes sont très-fréquents. Le suédois, étant riche en voyelles sonores, est le plus musical; après le suédois vient l'islandais et ensuite le danois, surtout parlé avec l'accent norwégien; le danois rejette ou transforme, de même que le bas-saxon et le hollandais, les consonnes sifflantes et redoublées. La voyelle *é* y prédomine comme l'*a* dans le suédois. Le *wh* ou *hw* est particulièrement conservé en anglais et en jutlandais; il existe aussi en islandais. Le son grec du *th* se rencontre dans le méso-gothique, l'islandais, l'anglo-saxon et l'anglais. Le méso-gothique, le normanique, l'ancien haut et bas-allemand, sous le rapport de la richesse des formes grammaticales, tiennent le premier rang; l'anglais et ensuite le danois le dernier. La déclinaison des idiomes germaniques, à l'exception de ces deux derniers, du hollandais et du suédois, est riche; dans tous, l'article y joue un grand rôle; dans ceux de la branche scandinave, le méso-gothique excepté, il est placé comme un suffixum après le nom, comme en copte, en valaque et autres langues. L'allemand, le hollandais, le suédois ont trois genres; le danois et le bas-allemand en ont deux, l'un pour les personnes, l'autre pour les choses; l'anglais n'en a point. Le méso-gothique, l'ancien haut et bas-allemand, l'anglo-saxon, le normanique, l'islandais et le dialecte de Fœroer ont le duel dans la déclinaison des pronoms personnels. Les langues germaniques forment le comparatif par flexion en ajoutant un *r* au positif; le seul méso-gothique, en y ajoutant un *z*; elles expriment toutes le superlatif par l'addition des lettres *st*. Leur conjugaison est pauvre, et a recours à trois auxiliaires pour exprimer les temps et les modes qui lui manquent; il faut cependant en excepter les idiomes scandinaves, parmi lesquels le méso-gothique a le duel et le véritable passif complet, et les autres chez lesquels ce dernier existe aussi, quoique borné à quatre temps. Les langues scandinaves ont aussi plusieurs verbes auxiliaires particuliers qui aident à varier et à enrichir leurs conjugaisons; mais elles ne peuvent pas créer aussi librement que l'allemand des adjectifs nouveaux par l'union d'un substantif avec un participe actif, quoique elles lient aussi facilement les substantifs et les adjectifs, soit entre eux, soit les uns aux autres. « Les langues germaniques,

(596) D'autres savants y ajoutent le *souane*, parlé par les *Souanes* qui vivent dans les hautes vallées du Caucase méridional. Ce peuple aurait eu pour ancêtres, suivant Malte-Brun, les *Phiérophages* ou mangeurs de vermine. L'usage qu'ont les femmes souanes d'envelopper leur tête d'un mouchoir de lin de couleur rouge, de manière qu'on ne leur voit qu'un œil, peut avoir fait naître la fable géographique d'une nation de *Borgnes* ou *Monommati*.

Nous mentionnerons encore le *lasien*, parlé par les *Laziens*, montagnards adonnés au vol, qui vivent le long de la mer Noire depuis Trébisonde jusqu'au Tschoroch; selon Procope et Agathias, ils sont les descendants des anciens *Colchiens*.

(597) Elles appartiennent toutes à la grande division des langues indo-européennes.

Digitized by Google

selon Malte-Brun, ont toutes la prérogative de pouvoir constamment former des mots nouveaux d'après des règles fixes, prérogative commune au grec, au slavon, mais refusée au latin et aux filles du latin; et, en revanche, cette facilité fait négliger les tournures et les finesses de style. » La construction de l'allemand et du hollandais est très-artificielle; celles des autres langues l'est beaucoup moins : dans l'anglais et le suédois, elle est même très-simple. Aucune famille ethnographique n'offre peut-être plus de variété dans l'emploi des pronoms personnels qui servent à adresser la parole; on en trouve quatre employés dans les différentes langues. A l'égard de leurs moyens graphiques, on peut les réduire aux suivants : l'*alphabet runique*, dont on ne saurait préciser l'époque d'invention. « Il tient, selon Malte-Brun, à une classe entière d'alphabets rectilignes ou *hastiformes*, et le vieux mot latin *runa*, un javelot, un fer pointu, serait aussi un mot scandinave ancien, d'où viendrait l'appellation *runique*, équivalant à *runatus*, armé de javelot, tracé à la pointe du javelot. » Il était en usage dans toute la Scandinavie et chez les Slaves Vendes avant l'introduction du christianisme, et, selon quelques savants, il le serait encore dans la Dalécarlie. On prétend qu'il n'avait primitivement que seize lettres, ressemblant aux caractères grecs et latins, auxquels Waldemar II en ajouta sept, appelées *lettres ponctuées*, parce qu'elles se distinguaient des autres par des points. L'*alphabet islandais*, qui est presque identique au runique, et qui a de plus une lettre particulière pour exprimer le son du *th*. L'*alphabet mésogothique*, formé par Ulphilas à l'imitation du grec. L'*alphabet anglo-saxon*, jadis en usage dans l'Angleterre et dans la Scandinavie : dans cette dernière, il remplaça le runique et fut en vogue jusqu'à l'introduction du gothique. L'*alphabet* improprement nommé *gothique*, qui n'est que l'alphabet latin ramené aux formes carrées et surchargé d'ornements bizarres par les écrivains du moyen âge, et qui fut employé par presque tous les peuples de l'Europe latine depuis le XIIIe jusqu'au XVe siècle. Le prétendu *alphabet allemand*, qui n'est que le gothique un peu modifié : il est en usage chez les Allemands, les Bohêmes, les Stovènes et alternativement avec le latin chez les Suédois, les Hollandais et les Danois; il l'a été aussi exclusivement pendant quelque temps chez les Anglais et les Hollandais, qui le quittèrent vers la fin du XVIIe siècle. L'alphabet latin, qui est employé par les peuples qui parlent anglais et hollandais; il devient d'un usage de plus en plus général en Suède, et il commence à être assez commun en Danemark, en Allemagne et dans les pays hors de cette contrée où l'on parle allemand.

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES GERMANIQUES.

		Orthographe.	*Soleil.*
Haut-Allemand ancien.	1	allemande	sunna
Allemand moderne, *Littéral.*	2	allemande	sonne
Suisse, commun à presque toutes les villes.	3	allemande	sunne
Rhénanien, d'Alsace (Colmar et environs).	4	allemande	sonne
de Souabe en général.	5	allemande	sonn
Danubien, de Bavière (Munich et environs).	6	allemande	suna
du Tyrol.	7	allemande	sunn ; sunna
des Sette Comuni dans le Vicentin.	8	allemande	(sunna)
des montagnes de la Basse-Autriche (598)	9	allemande	sunn
des plaines de la basse Autriche (599).	10	allemande	sunn
de la haute Autriche et du Saltzbourg.	11	allemande	sunn
du comté de Zips, en Hongrie.	12	allemande	sonn
Franconien, de Darmstadt et environs.	13	allemande	sunn
de Bamberg et environs.	14	allemande	suna ; sün ; sonn
de la Transylvanie (Hermannstadt).	15	allemande	sann
Rothwelche.	16	allemande	schemis
Bas-Allemand moderne, des *Ditmarses* et de *Glückstadt.*	17	allemande	sunn
de *Halberstadt et des environs du Harz.*	18	allemande	sunne
de *Konigsberg et environs.*	19	allemande	sunn
de *Brême et environs.*	20	allemande	sunne
d'*Elberfeld* (gouvernement de Düsseldorf).	21	allemande	sonn
Frison, de *Westfrise.*	22	frisonne.	sinne
Néerlandais, *Hollandais littéral.*	23	néerlandaise	zon
Flamand littéral.	24	néerlandaise	sonne
Méso-Gothique.	25	méso-gothique	sunno
Normanique, *Scandinave de l'Edda*, etc.	26	normannique	sol, m; sunna, g; eyglo, f
Suédois *Littéral moderne.*	27	suédoise	sol
Scanien.	28	suédoise	sol
Danois, des XIIe et XIVe siècles.	29	danoise	soel
Littéral moderne.	30	danoise	sol
Dialectes jutlandais	31	danoise	»
Anglo-Saxon.	32	anglo-saxonne	suna
Anglais, *Littéral.*	33	anglaise	sun

(598) Et en partie de la Styrie.
(599) Et des confins de la Hongrie et de la Moravie.

Digitized by Google

	Lune.	*Jour.*	*Terre.*	*Eau.*	*Feu.*
1	munda	dago	erdha	uuassar	fiuur
2	mond	tag	erde	wasser	feuer
3	mohn	tahg	erda	wasser	für
4	mond	tai	erde	wasser	fir
5	moh; mauh	dag	erd	wasser	fuir; fuer
6	mon	tag	erd	wassa	feia. fuia
7	môn	dôch	eard; iarchdn	wôssar	faiar, foichard
8	maano	(tach)	(eroa)	(bazzar)	(veur)
9	mon	doh	eardn	wôssa	faia
10	mand	dôg	eardn	wôssa	faia
11	meon	dôh; dech	eard; iardn	wôssa	foia, fioa
12	mâund	tog	erd	wosser	faier
13	mohnd	tôk	ehrd	wassar	faier
14	mon; mun; mohn	tog; taeg	erd	wasser	feuer
15	mohn	dahg	iêrd	wasser	feier
16	laevond	jamm	bohle	flossert	funkert
17	mahn	dag	eer	waater	füer
18	moand	dàg	aere	water	füer.
19	mohn	dach	erd	wohter	fieër
20	mand	dag	erden	water	für
21	mond	dach	aed	water	führ
22	moan	dey	lerde	wetter	fiuer
23	maan	dag	aarde	water	vuur
24	maene	dag	aerde	water	vuer
25	mena	dags	airtha	wato	fon
26	mani, m; mylynn, g; skindi, i	dagr	iorth, m; fold, g; aut	vautn; unn; vanr, u dur	eidr, m; fun, g; furr, fyr
27	mône (600)	dag	jord	watten	eld
28	maune	da	jor	wann	ell
29	»	dagh	iorth	watn	»
30	maane	dæg	iord; land	vand	ild
31	»	dav; dau	ioerd; iaur	uand	»
32	mona	daeg; dag	eard	waeter	fyr
33	moone	day	earth	water	fire

	Père.	*Mère.*	*Œil.*	*Tête*	*Nez.*
1	fater	muoter	augo	hobid	nosa
2	vate	mutter	auge	kopf, haupt	nase
3	vahter	muoter	aug	chopf	nasa
4	vater	müetter	oig	kopf	nase
5	vatter; atte	muoter, amm	aug	kopf, grend	nas, naens
6	vata, i	mutta	oar	kopf, schedel	nase, schmekka
7	vôdar	muodar	auch	schedel	nôse schmekkar
8	vatter	mutter	oog	(vrischungh)	naasa
9	vôda	muada	auch	kopf, schedl	nôsn
10	vôda	muida	augn	kupp	nôsn
11	vôda	muada	aug	kopf, schedl	nosn
12	voter (vota)	muter (muta)	ang (ag)	kopp (hapt)	nos
13	vattar	muttar, mottar	age	kopp	nôs
14	voter	muhter	»	kohpf, kupf	nas, nosen
15	vuiter	motter	uhg	hift	nuës
16	ultrisch; kaffer	mammerr	scheinling, linzer	kiebes	schmecker
17	vader	moder	oog	kopp	nas
18	vader	môder	ooge	kopp	neese
19	vohder	modder	ooge	kopp	neese
20	vader	moder	oge	kopp	nese
21	fader	moder	oog	kopp	nahs
22	(babe) teite	mem	eag	holle	nose
23	vader	moeder	oog	hoofd	neus
24	vader	moeder	oog	hoofd, kop	neus
25	atta	aithei	augo	haubith	»
26	fauthr, fathir, guma	mothir, ama (prop. graud-mère)	auga, ey, i	haufud, skaur, haus	nas
27	far	mor	oga	hufrud	nasa
28	fâer	môer	ya	hoed	nasa
29	»	»	ogen (plur.)	hofved	»
30	fader (fâr, fallid)	moder (môr, mollid)	oye	hoved (hôd)	nœse
31	fâar, fâer	môer	yven (plur.)	hœved, hoes (des anim.)	»
32	faether	mothor	eag	heafod, heafd	naese, nese
33	father	mother	eye	head	nose

(600) N'ayant pas le caractère employé par les Suédois, on y a substitué un *ô* qui est le signe graphique simple de l'alphabet français qui s'en approche le plus.

Digitized by Google

	Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Pied.*
1	mund	zunga	zahna	handa	fuuas
2	muud, maul	zunge	zahn	hand	fuus
3	muhl	zunga	zahd	hand	fuoss
4	muhl	zunge	zahe	hand	fuess
5	»	zong	zahn	hand	fuoss
6	maul, votzn, goschn	zunga	zan	hand, haend	fues, hazn
7	goschn	zung	zôhnd	hond	fuass
8	maul	(zunga)	(zant)	hand	(vuuz
9	mal	zunga	zôhnd	hônd	fuass
10	mail	zunga	zôhnd	hônd	fuiss
11	mal, goschn	zunge	zôhnd	hônd	fuass
12	maul	zung	zând	hând	fuss
13	maul	zung	zon	hand	fuss
14	maul, goschen fressen.	züng	zahn	hend	fuss
15	mel	zang	zahnt	habnd	fuss
16	morf, pay	laller, lallen	»	fehme	stammbansen
17	muhl	tung	tan	hand	foot
18	muel	tunge	tahn	hand	faut
19	maul	tonge	tohe	hand	voot
20	mul, smute	tungen	tahn	hand, fust	fot
21	monk	tong	tank	hank	foht
22	muwl	tonge	tân (tuske)	hân	foet
23	mond	tong	tand	hand	voet
24	mond	tonge	tand	hand	voet
25	munths	tungo	tunthus	handus	fotus
26	mund	»	tann	haund	fotr
27	mun	tunga	tand	hand	fot
28	mong	tonga	tann	hann	fod
29	»	»	»	»	fot
30	mund	tunge	tand	haand, hand	fod
31	»	»	tain	hain	faeder (plur.)
32	muth	tung	toth	hand, hond	fot
33	mouth	tongue	tooth	hand	foot

	Un	*Deux.*	*Trois*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	eyn	zuene	thrie	fieri	fiuui
2	ein, einer, eine, eins	zwey	drey	vier	fünf
3	eis	zweu	dru	vieri	füfi
4	eins	zwey	drey	vier	fünf
5	oans, oins	zwoi, zwuo	drui	vier	feif, feife
6	oas	zwoa	drei	vieri	fünfi
7	ans	zwa	drai	virhi	finfi
8	aas	zbaa	dreuō	fiara	fünfa
9	oans	zwoa	drai	viari	finfi
10	ons	zween	drai	viari	finfi
11	oins	zwoo	droi	viori	finfi
12	eins	zway	draye	viere	fonwe
13	ahns	zwa.	drai	vier	finf
14	ans	zway, zwu	dreia, dreu	viera	fünfa
15	ihnt	zwiē	drah	vâer	fahf
16	en	bais	gimmel	dehlet	het
17	een	twee	dre	vur	fief
18	ein	twei	drei	veir	floe
19	eent	twei	drei	veer	fief
20	en	twe	dre	vere	flewe
21	ehn	twei	drei	fihr	fauf
22	ien	twa	trie	fjouwer	fyf
23	een, eene	twee	drie	vier	vyf
24	een	twee	dry	vier	vyf
25	ain, aina, ains	twa, twai, twos	thrica	fidur (fidwor)	fimf
26	ein	tvo	tri	fira	fimm
27	en	tvô	tre	fyra	fem
28	enn	tvau	tre	fira	fem
29	»	tu	tre	fyre, ferre	»
30	enn	to	tre	fire	fem
31	ien	tov, tu	tri	forre	
32	an, aen	twu	thrie, thre	feower	fif
33	one	two	three	four	five

Digitized by Google

	Six.	Sept.	Huit.	Neuf	Dix.
1	sexan	sebun	acto	nuene	tehan
2	sechs	sieben	acht	neun	zehn
3	sechsi	sibni	achti	onëni	zahni
4	sechs	sieben	acht	neun	zehn
5	sechs	sieben, sieban	aecht	nein	zehan, zenne
6	sechsi	sibni	achti	neuni	zehni
7	segsi	simmi	ôchti	naini	zehni
8	schegsa	sibena	achta	nevina	zechena
9	segsi	simmi	ôchti	naini	zehni
10	segsi	simm	ôchti	naini	rehni
11	segsi	simmi	ôchti	noini	zehni
12	sexe	siebene	âchte	neune	zehne
13	sechs	siebe	ôcht	nain	zehe
14	sechsa	sima	achta	neuna	zehna
15	siës	siven	aecht	nen	zaehn
16	woof	sojn	chess	dess	juhs
17	soss	soben	acht, ach	nagen	tein
18	sess	seon	oagt	negen	tein
19	sess	seeven	acht	negen	tigen
20	sesz, sosz	seben	achte	naegen	teine
21	sass	seven	acht	negen	tehn
22	seks	sân	acht	njuegen	tjien
23	zes	zeven	acht	negen	tien
24	ses	seven	acht	negen	tien
25	saihs	sibun	ah tau	niun	taihun
26	seks	sio, siu	atta	nio, niu	tio tian (*dans les composés*)
27	sex	sju	ôtta	nio	tio
28	sejs	syv	ôtta	ni	ti
29	,	siu	aatto	nie	,
30	sex	syv	otte	ni	titen (*dans les composés*)
31	seks	sov	,	,	,
32	syx	seofon	eahta	nigon	tyn
33	six	seven	eight	nine	ten

GERMANO-SLAVE. *Voy.* WENDO-LITHUANIEN.

GETULI. *Voy.* ATLANTIQUE.

GHEZ. *Voy.* AXUMITE.

GIBON, cité sur le langage. *Voy.* l'ESSAI § V.

GINGIRO. *Voy.* AFRIQUE AUSTRALE.

GLAGOLITIQUE (ALPHABET). *Voy.* SLAVES.

GORRESIO (M. GASPAR), savant indianiste. — Son édition et sa traduction de la grande épopée indienne, le Râmâyana. *Voy.* RAMAYANA.

GOTHIQUE (L.), du groupe des langues germaniques. — C'est l'idiome que parlaient les différents peuples connus sous les noms d'Ostrogoths, Visigoths et Moesogoths. Quelquefois on désigne aussi par ce terme générique le moesogothique seul, parce que c'est dans ce dialecte qu'est écrit le principal monument littéraire qui nous reste des Goths. La langue gothique appartient à la grande famille des langues *indo-européennes*, et offre la plus grande affinité avec le sanscrit. Ainsi dans la déclinaison, les terminaisons des différents cas sont presque identiques. Le duel a disparu, et les cas qu'on désigne en sanscrit sous les noms de *datif*, d'*instrumental* et de *locatif*, se sont confondus dans un seul et même cas, le datif. Dans la conjugaison des verbes, les terminaisons des personnes sont presque les mêmes. Le duel s'est conservé, et le passif, ainsi que cela a lieu en sanscrit, en grec et en latin, est rendu par une forme particulière. L'affinité d'origine qui existait entre les Goths et les anciens Germains se retrouve aussi dans la langue, et on peut considérer le gothique comme un dialecte germanique. Le savant Grimm, dans le tableau qu'il retrace du développement historique de la langue allemande, prend la grammaire gothique comme base. — Les Goths qui ont occupé successivement la plupart des pays du midi de l'Europe, et qui se sont fixés pendant quelque temps en Italie et en Espagne, n'y ont laissé que de faibles traces. Ils s'établirent principalement dans le nord de l'Europe, et y perpétuèrent leur race et leur langue. C'est ainsi que s'est formée la famille des langues scandinaves, c'est-à-dire l'ancien *danois*, l'ancien *suédois*, l'ancien *norwégien* ou *islandais*. Il ne nous reste des monuments littéraires de la langue gothique que des parties de la traduction de la Bible par l'évêque Ulfilas, vers 370. La version d'Ulfilas est faite sur le texte grec. Ce monument précieux, resté inconnu pendant tout le moyen âge, fut découvert au XVIe siècle, par Antoine Morillon, secrétaire du cardinal de Granvelle, dans la bibliothèque du monastère de Wosden, en Belgique. C'est un beau manuscrit in-4°, qui renferme les quatre Evangiles, mais avec de grandes lacunes; il date du commencement du VIe siècle. Les caractères de couleur d'or et d'argent y sont dessinés sur du parchemin d'un rouge pourpré. Il se trouve maintenant à la bibliothèque de l'Université d'Upsal; on le désigne par le nom de *Codex argenteus*. Des 320 feuillets dont il se composait, il n'en reste plus que 188. — Outre le Codex argenteus on découvrit, en 1756, à la bibliothèque de Wolfenbuttel, un manuscrit palimpseste renfermant des fragments de l'Epître de saint Paul aux Romains. Enfin, Angelo Maï et Carlo Castiglione découvrirent, il y a quelques années, dans la bibliothèque de Milan, un manuscrit palimpseste contenant une partie de l'Evangile de saint Mat-

Digitized by Google

thieu, les Epîtres de saint Paul presque complètes, et quelques fragments des livres d'Esdras et de Néhémie. Il existe encore des fragments d'un commentaire gothique sur l'Evangile de saint Jean, publiés en 1834, à Munich, par Massinan, ainsi qu'un calendrier et quelques titres de documents.

GOTHIQUE MODERNE. *Voy.* SCANDINAVE.

GOTHS. *Voy.* SCANDINAVE.

GRAMMAIRE SANSKRITE. *Voy.* SANSKRIT.

GRAMMAIRES, peuvent-elles changer leurs formes. *Voy.* SÉMITIQUES.

GRAND-OCÉANIEN. *Voy.* JAVANAISES.

GREC MODERNE. *Voy.* PÉLASGO-HELLÉNIQUE.

GRÈCE ANTIQUE, tableau historique. *Voy.* GRÉCO-LATINES, — et note XVI, à la fin du volume.

GRÉCO-LATINES (LANGUES), division établie dans la famille indo-européenne et qui comprend les quatre branches TRACO-ILLYRIENNE, ÉTRUSQUE, PÉLASGO-HELLÉNIQUE et ITALIQUE. *Voy.* ces mots.

Les sciences, comme la lumière, nous sont venues de l'Orient. L'ancienne Grèce les transmit à une grande partie de l'Europe, et son influence dure encore dans nos langues, nos arts et nos goûts. Dès le XXe siècle avant l'ère chrétienne, Argos nous montre ses rois, son idiome; et cet idiome, commun à toute la région hellénique, ne lui est pas venu par le même chemin que ses lois: il y eut donc une influence antérieure; l'histoire ne nous l'a pas dévoilée; elle nous laisse ignorer la chaîne des rapports incontestables qui lient, par les langues, la Grèce primitive avec l'antique Indostan. Inachus l'ignorait peut-être aussi, et quatre siècles après lui, Athènes, Thèbes et Argos avaient reçu les colonies phéniciennes et égyptiennes que les fortunes diverses de Cécrops, Cadmus et Danaüs y avaient amenées. La Grèce s'ouvrit alors à l'influence des arts et des lettres: des héros parurent après les dieux, et les entreprises aventureuses de ces hommes divinisés firent grandir les peuples en les attirant sur leurs traces. Il en naquit aussi des sages qui comprirent, un peu mieux que ces héros, la nature du génie humain: ils prêchèrent Dieu et enseignèrent quelques manières de l'honorer: les plus zélés, associant la poésie à leurs enseignements, répandirent par ses charmes les préceptes de morale qu'ils étaient allés apprendre dans l'Orient. Orphée célébra les dieux, les bienfaits de l'agriculture et l'utilité des arts. Des cités et des royaumes s'élevèrent sur différents points; les alliances entre les grandes familles firent naître des rivalités, et la Grèce d'Europe se mêla par des guerres et des traités aux puissances de l'Asie. Une femme les arma l'une contre l'autre: les peuples s'entr'égorgèrent; Ménélas fut vengé par la ruine d'Ilium, par la destruction de l'empire et de la famille de Priam, et cet événement mémorable, qui demeure comme le sommet des certitudes historiques pour l'Occident, serait peut-être oublié sans le génie d'Homère. De nouveaux intérêts naquirent des malheurs d'une seule ville: ils opérèrent une révolution générale dans l'état des rois et des peuples, les uns chassés de leurs trônes et s'exilant sur des rivages étrangers; les autres ayant formé de nouvelles alliances, ou s'étant donné d'autres lois. Les Héraclides, bannis autrefois du Péloponèse, le reconquirent sur les descendants de Pélops; Codrus fut le dernier roi d'Athènes, pour avoir donné asile aux vaincus, et les républiques furent substituées presque partout au gouvernement monarchique. La turbulence naturelle aux nouvelles formes politiques, poussa les peuples dans des entreprises lointaines. Les Ioniens pénétrèrent dans l'Asie Mineure; des sages entreprirent de régulariser les nouvelles existences sociales, et les poëtes de les adoucir, en dirigeant vers les vertus publiques des passions indomptées. Lycurgue donna sa législation à Sparte, et Homère ses poëmes à l'univers. L'institution des jeux Olympiques ne fut d'abord qu'une des expressions du caractère national; elle devait être par la suite un flambeau pour les obscurités de l'histoire. Tyrtée et Terpandre chantent leurs vers au milieu du fracas des guerres messéniennes: Thalès, Solon, Dracon, Anaximandre, Alcée et Sapho étudient tous les besoins de l'homme, ou cherchent à les charmer. Pythagore, élève de Thalès et de l'Egypte, étudie la véritable nature des choses, et cherchant, hors de sa patrie opprimée, le repos nécessaire à ses méditations, fonde dans un canton de l'Italie une école nouvelle de civilisation. Des écoles rivales s'élèvent dans la Grèce, et dès lors s'offre à notre admiration ce spectacle inconnu depuis, d'un peuple peu nombreux, et qui, n'occupant qu'un territoire exigu, se prépare à combattre les plus puissants rois de l'Asie, tandis que ses philosophes s'essayent à toutes les théories naturelles et spéculatives, ses poëtes à tous les genres de compositions, ses artistes à des chefs-d'œuvre, et ses guerriers à tous les triomphes. Miltiade s'immortalise à Marathon par sa victoire, et Léonidas aux Thermopyles par sa mort. Hérodote, Thucydide créent une gloire nouvelle par la perfection de leurs ouvrages, et le théâtre d'Athènes offre l'unique exemple d'être redevable au même siècle et aux mêmes hommes, de son origine et de toutes ses perfections; Eschyle, Euripide et Aristophane furent contemporains: en même temps Hippocrate tirait la médecine de la philosophie, et laissait à ses successeurs des préceptes aussi souvent dédaignés que ses exemples; Pindare montait sa lyre au ton digne des héros et des dieux; Platon continuait Socrate condamné à la ciguë pour avoir voulu sauver sa patrie de l'invasion des sophistes, et Phidias, par son Jupiter, ajoutait à la religion des peuples. C'était le siècle de Périclès, et la plus belle langue du monde avait déjà montré tous ses chefs-d'œuvre. Le rétablissement de la démocratie chez les Athéniens soumit bientôt

Digitized by Google

la souveraineté du peuple à la tyrannie des orateurs; Eschine et Demosthènes balancent les destins de la patrie; Athènes combat contre Lacédémone, Lacédémone contre Thèbes, Thèbes contre Platée; la Perse demeure spectatrice de ces divisions; Philippe les épie du haut de son trône de Macédoine, il s'y mêle bientôt, et l'épée d'Alexandre, son fils, réalise les projets de sa politique. Celui-ci étonne l'Orient par ses victoires, le charme par l'éclat de ses qualités, et sa mort précoce lègue à l'Europe et à l'Asie tous ses généraux pour leurs nouveaux rois. La Syrie et l'Egypte leur obéissent durant trois siècles; et la Grèce se débat dans les convulsions où la précipitent des rivalités inextinguibles, jusqu'à ce que se montra partout à la fois Rome, la véritable héritière de l'empire d'Alexandre. — *Voy.* la note XVI, à la fin du volume.

Elle était née, sept siècles auparavant, sur les bords du Tibre, au centre de l'Italie, et au milieu de peuples depuis longtemps mêlés à des colonies diverses d'origine, soumis à des formes régulières de gouvernement, honorant la patrie et ses dieux, cultivant les arts et la poésie, connaissant l'écriture, observant les astres, et fondant sur leur marche harmonieuse la science oiseuse des augures et de la divination. Née au sein de cette civilisation, Rome fut civilisée de même dès son origine. C'était une ville étrusque qui adopta les dieux, le culte et les usages des Etrusques, apprit leurs opinions et leurs pratiques, imita leurs exemples parce qu'elle ne savait pas en créer d'autres; se donna des rois comme eux, fonda son empire sur le glaive, triompha de toutes les rivalités, les soumit en peu de temps, s'agrandit de ses conquêtes, perfectionna ses institutions publiques par son propre génie; donna l'exemple de tous les crimes et de toutes les vertus; mit son salut dans sa valeur, et se sauva en effet d'Annibal et de Brennus. Leurs expéditions mémorables avaient fait connaître à Rome l'Afrique, l'Espagne, la Gaule et la Germanie; elles lui en montrèrent les chemins, et ces régions furent des domaines de Rome. L'Italie de l'Est et du Sud ne connut plus d'autre maître, et bientôt la Grèce, a dit Horace, reçut ce féroce vainqueur, et donna les arts et les lettres au sauvage Latium. Rome n'avançait pas dans leur culture, depuis qu'elle avait anéanti par sa force leurs progrès chez les Etrusques: l'esclavage tue l'esprit des peuples, et Rome ne régnait que par les armes. La Grèce lui dévoila d'autres exemples qu'elle ne se montra pas jalouse d'imiter. Les chefs-d'œuvre de la Grèce n'étaient pour elle que des trophées militaires; elle en délaissa tout l'honneur aux Grecs qu'elle payait, aux esclaves ou aux affranchis qui voulurent copier les Grecs. Mais les leçons de la Grèce soumise devaient aussi produire leurs fruits dans Rome triomphante. Elle ouvrit ses écoles aux Romains, et Rome eut bientôt une littérature propre, imitée d'abord de ses maîtres, mais qui créa à son tour, dans un idiome consanguin de celui des vaincus, mais qui, imposé à tous les peuples soumis, devint bientôt universel comme ses victoires, eut ses phases de perfection et de décadence, put bientôt opposer Virgile à Homère et à Théocrite; Térence à Aristophane, Sénèque à Euripide, Horace à tous les poëtes lyriques de la Grèce; Tacite, Tite-Live, César et Cicéron à tous ses prosateurs. L'imitation s'y montre sans doute, mais l'invention s'y produit également, et cette invention en fait une autre littérature, parce que c'était une autre civilisation. Les heureux efforts de l'esprit et du goût y ont succédé au naturel et à la vigueur des sentiments. La corruption et la décadence de l'empire devaient amener la corruption et la décadence des lettres; et de toutes les conquêtes de Rome, ses lois et sa langue lui survivent seules aujourd'hui dans les contrées méridionales qu'on a qualifiées d'Europe Latine. L'Italie a conservé ses traditions nationales; la Grèce, pénétrée jusqu'à ses racines par le pouvoir de Rome, a perdu les siennes; l'Espagne qui en avait reçu de plusieurs côtés, les a vues disparaître par l'effet de ses invasions successives; mais en Catalogne surtout, les impressions romaines ont résisté au cimeterre des Maures africains. De nouveaux idiomes ont été créés par des littératures nouvelles: l'italien, le roman, le portugais et l'espagnol confondus dans une seule langue, il y a seulement quelques siècles, commune aux peuples qui les parlent aujourd'hui, naquirent avec les nouveaux Etats. Le génie de la poésie leur assura par des chefs-d'œuvre un rang légitime parmi les langues dont la logique, l'analogie et les richesses suffisent à toutes les inspirations du goût et de l'imagination, à tous les besoins de la philosophie, de la morale et de la politique. L'Italie donna les premiers modèles, le Portugal eut son Camoëns, l'Espagne son Caldéron, et les troubadours, par les accents de leur luth, tantôt amoureux, tantôt satiriques, enchantaient les loisirs des cours et la solitude des châteaux. Une époque nouvelle se montra ainsi dans l'esprit humain; sa puissance résista à toutes les oppressions: des révolutions sanglantes, la barbarie plus cruelle et plus calamiteuse encore, l'ont éprouvée sans l'abattre: les sociétés nouvelles se fondent enfin sur les préceptes qu'ont consacrés à la fois le temps et les infortunes publiques: le résultat de tant d'expériences nous amène le règne des lumières et de la vérité, sources réelles de toutes les vertus et de toutes les prospérités.

Le domaine géographique de ces langues ne saurait être tracé avec précision, à cause des changements considérables qu'ont subis les confins des nations grecque et romaine, qui ont parlé les deux idiomes les plus répandus de cette famille et les immenses colonies fondées dans le XVIe siècle et les suivants par les Espagnols, les Portugais et les Français, et par le grand ascendant acquis plus tard par la langue de ces derniers.

Digitized by Google

Ne regardant les idiomes gréco-latins que dans leur état actuel, on peut dire que leur domaine géographique embrasse la plus grande partie de la Turquie d'Europe et une petite partie de l'Asiatique, toute l'Italie avec ses îles, une partie de la Suisse, du Tyrol, de l'Istrie, de la Dalmatie, de la Hongrie et de la Transylvanie, presque toutes les monarchies française et espagnole, et toute la portugaise; en outre une grande partie des établissements ultra-européens des Espagnols, des Portugais et des Français, et une partie même de ceux des Anglais.

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES GRÉCO-LATINES.

ALBANAISE OU SKIP, de la *haute Albanie*.
de la *basse Albanie*.
de *S. Nicolò* dans la *Calabre II*.
de la *Sicile*.

HELLÉNIQUE OU GRECQUE-ANCIENNE, *Littérale*.
Eolien.
Dorien.
Ionien.

ROMEIKA OU GRECQUE-MODERNE, *Littérale*.
Maïnote de Carghese, en Corse.

LATINE.

ROMANE, des *troubadours*.
Catalan.
Languedocien, de Castres (Tarn).
Provençal, de Briançon.
Provençal de Nice.
Dauphinois, de la Vallée de la Drôme.
Limousin (du Poitevin).
Romanique ou *Churwaelsch*.

ITALIENNE, *Littérale*.
Laziale, de Preneste.
Piémontais.
Génois.
Milanais.
Bergamasc.
Bolonais.
Vénitien.
Frioulain.
Tyrolien, de la vallée de Fassa Supérieure.
Napolitain, de Naples.
Sicilien et *Calabrais de S. Nicolò*.
Sarde propre ou *écrit*.
de Sassari.
Corse de Sartène.

FRANÇAISE, *Vieux français* ou *Langue des Trouvères*.
Français littéral ou *académique*.
Flamand, des environs de *Lille*.
Lorrain, du ci-devant comté de *Vaudémont* (Meurthe).

ESPAGNOLE, *Littérale*.
Gallégo.

PORTUGAISE, *Littérale*.

VALAQUE, *Littérale*.

	Lune	*Jour.*	*Terre.*
1	hana	dita	thee
2	hen	di	dé
3	xonza	dita, dit	deu, de
4	xèna	dita	deu
5	selini	himera	ghi
6	mànà, selana	hemera, amar	pèda, gua
7	mànà, selana	hamèra	dhà, dhèa
8	mini, selini	himèri	ghéi
9	fengari	mera, himera	ghi
10	segligni, fengari	imèra	gis
11	luna	dies	terra
12	luna	jorn, dia	terra
13	lluna	dia	terra
14	luno	djour	terro
15	lurè	giou	terra
16	luno	dgiou	terro
17	luno	dzou	terro
18	loune	jou	tarre
19	glina	gy	tiarra, tratsch
20	l n	giorno	terra
21	luna	di	terra
22	luna	di	terra
23	luuna	giorno	terra
24	luna	di	tera
25	luna	de	tera
26	lôna	gioren, di	terra
27	luna	zorno	tera
28	lune	di	tiarre
29	luna	di	tera
30	luna	juorno	terra
31	luna	jornu (jurau)	terra

	Orthographe	*Soleil.*
1	italienne	dieli
2	française	diel
3	italienne	diaghi
4	espagnole	dieli
5	française	hilios
6	française	vavélios, aelios
7	française	véla, elios
8	française	hilios
9	française	hilios
10	italienne	iglios
11	latine	sol
12	romaine	solheih
13	espagnole	sol
14	française	soulel
15	française	sourê
16	française	soleu
17	française	soulé
18	française	soulcy
19	romaine	soleilg
20	italienne	sole
21	italienne	sole
22	italienne	sol
23	italienne	sô
24	italienne	so
25	italienne	sol
26	italienne	sôl
27	italienne	sql
28	italienne	soreli
29	italienne	soreglie
30	italienne	sole
31	italienne	suli
32	italienne	sole
33	italienne	soli
34	italienne	soli
35	française	souleu
36	française	soleil
37	française	solejle
38	française	slot
39	espagnole	sol
40	espagnole	sole
41	portugaise	sol
42	française	soarele, sorel

	Eau.	*Feu.*
	vie	ziarm
	ou	dgiarm
	uii	zjarri
	ujê	ziarri
	hydor	pyr
	nèron	pyr
	naron	pyr
	hydhor, niron	pyr
	nero	fogia
	idor, nerò	stia
	aqua	ignis
	aigua	foc, fuec
	aigua	foc
	aiaguo	fioc
	aigo	fuo
	aigo	fuek
	aigo	fuo
	eve	feut
	aua	flug
	acqua	fuoco
	acua	fuocu
	acqua, eva	feu
	aegua	feugo
	acqua	feuch
	acqua	feuch
	acqua	fûg
	aqua	fogo
	aghe	fuuch
	ega	fek
	acqua	fuoco
	acqua	focu

Digitized by Google

32	luna	die	terra	abba	fogu
33	luna	di	terra	eva	foggu
34	luna	jornu	terra	acqua	focu
35	lune	jor	terre	age, aie	foc, focx, fucc
36	lune	jour	terre	eau	feu
37	bielle	jour	terre	iau	fu
38	lune	joue	taire	aueie	feute
39	luna	dia	tierra	agna	fuego
40	luna	dia	terra	agũa	fogo
41	lua	dia	terra	agua	fogo
42	luna	astao	pamaent, pamount	apa	fok, foc

	Père.	*Mère.*	*OEil.*	*Tête.*	*Nez.*
1	ate	mame	sun	crue	hunde
2	tatt, prink	mama	soute	krucha	houde
3	tata, jati	moma, joma	siu	criet	xunda
4	tata	mama	siu	crietẽ	xunda
5	patir	mitir	ophthalmos	kephali	rhis
6	pater, papas	mater	oppa	cras coryti	ris, myxa, mvctir
7	patèr	matèr	optilos, optia'os	cotta, cara	ris
8	patir	mitir	illos, ossos	corsi, kèfali	ris
9	pateras	mitera	mati	kephali	myti
10	patèras	mitèra	ommàtia	cefagli	miti
11	pater	mater	oculus	caput	nasus
12	paire	maire	hueih, oill	cap, testa	nas
13	pare	mare	ull	cap	nas
14	paire	maire	el	cap	nasse
15	paire	maire		têto	na
16	paire	maire	ueil	testo	nas
17	père	mére	oeil	této	na
18	pare	mare	oil	tate	na
19	bab	mumma	igl, eigl	tgiau, cau	nas
20	padre	madre	occhio	testa, capo	naso
21	pate	mate	uockiu	capu	nasu
22	pari, pate	mare	euj	testa	nas
23	poê	moê	euggio	testa	naso
24	pader	mader	euc	co	nas
25	pader	mader	euc	co	nas
26	pader	mader	occh	testa	nâs
27	pare	mare	occio	testa	naso
28	pari	mari	voli	chiaf	nas
29	père	mère	eglie	cef	nes
30	tata, messere, siro	mamma	uecchio	capo, mummero, coccia	naso
31	patri	matri	occhiu	testa	nasu
32	babbu	mama	oju	conca	naso
33	babu	mamma	occi	cabbu	nasu
34	babbu	mamma	occhiu	capu	nasu
35	per	mer	oil, iol	teste	néis
36	père	mère	oeil	tête	nez
37	poére	moére	oeil	tête	noéz
38	père	mére	oeil	tiete	né
39	padre	madre	ojo	cabeza	nariz
40	pai	mai	ollo	cabeza	
41	pai	mai, mae	olho	cabeça	nariz
42	taté	maika	capu	oku, (oki plur.)	nasu

	Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Pied.*
1	goia	giuhha	themb	dora	cambe
2	golia.	ghiou ; glouche	dembe	dora	
3	goja	ghiukha	domb	dora	comba
4	gho'a	gluxa	dembi	dora	chẽmba
5	stoma	glossa	odous	chir	pous
6	mastax	glôssa	odous ; odax	kèrra	pèza
7	khanos	glossa	odous	khèrra	pèza
8	stoma	glôtta ; glossi	odous	khir	pous
9	stomas ; stoma	glossa	donti	cheri	podari
10	stomas	glossa	odondia	sceria	podaria ; podiu
11	bucca ; os	lingua	dens	manus	pes
12	bocca	lengua	dent	man	pes
13	boca	llengua	dent	ma	peu
14	bouco	linguo	deun	ma	pé
15	boutcho	lingo	den	man	pè
16	bocco	lengo	dèn	man	pèn
17	buotso	léngo	den	mon	pè
18	goule	lingue	dan	main	pé
19	bucha	lieunga	den	maun	pei
20	bocca	lingua	dente	mano	piede
21	voca	lengua	diente	man	pede
22	boca	lengua	dent	man	pè
23	bocca	lengua	dento	man	pè
24	boca	lengua	denc	man	pè
25	boca	lengua	denc	ma	pê
26	bocca	lengua	dent	man	pedi
27	boca	lengua	dente	man	piè
28	bocchie	lenghe	dint	man	pid ; plit
29	bocia	lenga	dent	man	pè
30	vocca	lengua	diente	mano	pede

Digitized by Google

31	bucca; vucca	lingua	dent	manû	pedi
32	uca	limba	dente	manu	pee
33	boca	linga	denti	manu	pedi
34	bucca	lingua	denti	manu	pedi
35	boch; boche	lengue	dens	man	pé
36	bouche	langue	dent	main	pied
37	bouque	laugue	dinte	moin	pied
38	bouche	laugue	da	main	pie
39	boca	lengua	diente	mano	pie
40	»	lengua	dente	mao	pe
41	boca	lingua; lingoa	dente	mao	pé
42	gura	limba	dente	maene	pitchoru

	Un.	*Deux*	*Trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	gna	du	tre	cattere	pesse
2	gni	du	tre	kattre	pes
3	gnò	di	tri	catre	pes
4	»	»	»	»	
5	his; hens; hen	dyo	tris	tessares	pende
6	is	diyeau	tria	pèssera; pissyra	pembe
7	is	dio	tria	tettore	pènde
8	is	dyo	tria	tessera; tettara	pènde
9	henas	dyo	tris	tesseris; tesseres	pende
10	ena	dio	tria	tessera	pende
11	unus; une; unum	duo	tres	quatuor	quinque
12	un; us	dos; dui	tres; trei	quatre	cine
13	un	dos	tres	cuatre	cink
14	une	dousse	tresse	quatre	cinque
15	un	dov	traï	quatre	cinque
16	un	doï	tres	catre	sink
17	un	doux	treï	quatre	cinq
18	ain	deu	tre	quatro	çain
19	»	»	»	»	»
20	uno; un; una	due	tre	quatro	cinque
21	»	»		»	
22	un	doi	tre	quater	cinch
23	un	dui	trei	cattro	sinque
24	vun	du	tri	quoter	cinch
25	giû	dò	tre	quater	sinch
26	on	du	tri	quatter	zenqu
27	uno	do	tre	quatro	cinque
28	un	doi	tre	quattri	cinch
29	un	doi	trei	cater	siuk
30	uno	doje	treja	quatto	cincu
31	unu	dui	tri	quattru	zincu
32	unu; una	duos; duas	tres	batoro	chimbe
33	unu; una	dui	tre	quattru	cincu
34	unu	dui	tre	quattru	cinqui
35	ung; ungne	deues	trois	katre	chinq
36	un; une	deux	trois	quatre	cinq
37	un	deux	tro	queate	chonque
38	une	dousse	troche	quoite	cinq
39	uno; una	dos	tres	quatro	cinco
40	»	»	»	»	»
41	hum; um; uma	dois	tres	quatro	cinco
42	un; une	doo; doï	treï	patru	tchinje.

	Six	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix.*
1	giaseta	state	tete	nande	thiete
2	giast	setatt	tette	nind	diett
3	ghi sset	seetat	tet	nond	djet
4	»	»	»	»	»
5	hex	hepta	okto	ennea	deka
6	ex	epta	octo	enas	déca
7	ex	epta	octo	enar	dèca
8	ex	epta	octo	ennèl; innèi; ennéa	dèca
9	hexi	hefta	ochtô	ennia	deka
10	ex	eptà	octô	egnià; enea	deca
11	sex	septem	octo	novem	décem
12	sex; sei	set	oict; uit.	nov	dez
13	sis	set	vuit	nou	deu
14	flesse	sept	beit	noau	detz
15	siai	sette	uetche	naü	dè
16	siei	set	vuec	nôou	dès
17	sièi	sept	huets	noou	dé
18	si	sep	vuit	neu	di
19	»	»	»	»	
20	sei	sette	otto	nove	dieci
21	»	»	»	»	
22	ses	set	oeut	neuv	des
23	sei	sette	oetto	noeve	dese
24	ses	sêit	vot	neuv	des
25	ses	sett	ott	neuf	des
26	si	sett	ott	nôvv	dis
27	sie	sete	oto	nove; niove	diese
28	sis	siet	vot	nuf	dis
29	sie	set	ot	nef	diese

Digitized by Google

30	sefe	siette	otto	nove	dieci; kiecl
31	sei	setti	ottu	novi	deci
32	ses	sete	otto	noé	deghe
33	séi	sitti	ottu	novi	dezi
34	sei	setti	ottu	novi	deci
35	seix	sept	huiz	noef	deix
36	six	sept	huit	neuf	dix
37	siche	seept	huit	neuef	diche
38	chele	sept	hieuette	niuffe	déiche
39	seis	siete	ocho	nueve	diez
40	»	»	»	»	»
41	seis	sette	otto; outo	nove	dez
42	cheasse	cheapte	opt	noo	zeatche

GRECQUE (Langue). *Voy.* l'Élasgo-Hellénique.

GRECS. *Voy.* Pélasgo-Hellénique.

GROENLAND, visité en 1857. —*Voy* note XIII, à la fin du volume.

GROENLANDAIS. *Voy.* Eskimaux.

GUANCHE. *Voy.* Atlantique.

GUARANI, famille de langues de la région guarani-brésilienne (Amér. mérid.) Elle comprend les langues suivantes :

1° Sud-Guarani, ou Guarani propre, parlée par les *Guaranis* le long du Parana, de l'Uraguay et de l'Ubicuy, et par plusieurs autres nations agrégées aux missions des Jésuites du Paraguay. Ces célèbres missions, si florissantes sous le régime des Jésuites, après avoir perdu presque les trois quarts de leur population sous l'administration des religieux qui les ont remplacés, furent réduites en cendres dans la guerre que le féroce Artigas fit aux Portugais et aux Espagnols. Les sept missions à la gauche de l'Uraguay, occupées en 1801 par les Portugais, époque où elles comptaient 14,000 individus, étaient déjà réduites à 6,393 individus en 1804.

2° Ouest-Guarani, parlée dans une partie des provinces des Chiquitos, et par les *Chiriguana* dans les environs du Pilcomago; les *Guaragi*, dont la plus grande partie est agrégée aux missions de Moxos; les Cicionos, etc.

3° Est-Guarani, ou Brésilienne, dite aussi Tupi et Lingoa-Geral (langue générale), parce qu'elle est parlée par un grand nombre de peuples qui vivent répandus dans les différentes provinces du Brésil, où depuis longtemps ils ont embrassé le catholicisme, se sont mélangés avec les esclaves nègres, et même avec leurs maîtres, et sont les sujets du gouvernement portugais. Parmi ces différents peuples, qui presque tous ont perdu leurs noms avec leur indépendance politique, on remarque surtout les suivants : les *Tappes*, dont un petit nombre vit encore dans la province de Rio-Grande do Sul et qui s'étendaient autrefois depuis le lac des Patos jusqu'aux bords de l'Uraguay ; les *Tupi*, qui habitaient dans les environs de la baie de Todos os Santos, dans la province de Bahia, et dont le nom désigne quelquefois, quoique improprement, la langue géral ou brésilienne; les *Petiguares*, le long du Paraïba, dans la province de ce nom et dans la plus grande partie de celle de Ciarà. Ces féroces anthropophages faisaient quelquefois des expéditions lointaines sur des radeaux, pour aller attaquer leurs ennemis; les *Tupinaba*, le long du Rio-Real, dans la province de Seregipe d'el Rey; les *Cahetes*, sur le San-Francisco, dans la province de Pernambuco, et sur le Paraïba, dans la province de ce nom; ils étaient les plus farouches et les plus cruels; ils furent entièrement détruits par les Tupinambas et leurs alliés les Tupinaes et les Tapuyas; les *Tuppininquins*, dans les provinces de Espirito-Santo et Ilheos et Porto-Seguro ; ce sont eux qui accueillirent si favorablement Pedralvez Cabral, lorsqu'il découvrit le Brésil ; les *Tapiguae*, le long de la côte, depuis Saint-Vincent, dans la province de San-Paulo jusqu'aux environs de Pernambuco ; les *Tummimivi* et les *Tamaiae*, dans la province de Rio-Janeiro; les *Tuppinambas* ou *Tuppinambazes*, dans les provinces de Bahia, de Seregipe d'el Rey, de Pernambuco, de Maranhào et de Parà. Le dialecte tupinamba était tellement dominant dans la vaste province du Parà, que la langue portugaise ne commença à y être parlée qu'en 1755, et à y remplacer le tupinamba, dont on se servait partout dans les affaires publiques et dans la chaire.

4° Omagua, par les *Omagua*, nation jadis très-nombreuse et puissante, qu'on pourrait bien appeler les *Phéniciens* du Nouveau-Monde, à cause de sa grande habileté à naviguer sur l'Amazone et ses affluents, ainsi que par son esprit entreprenant, qui l'a rendue pendant longtemps la maîtresse de la navigation d'une immense partie de l'Amérique méridionale. L'omagua paraît être parlée en différents dialectes par les peuples suivants : les *Omagua*, proprement dits, le long de l'Amazone et de son affluent Yapura, où ils sont aujourd'hui peu nombreux, quoiqu'un siècle avant le voyage de Condamine ils y possédassent toutes les îles et une grande partie des rives de ce grand fleuve, jusqu'à deux cents lieues au-dessous du confluent de Napo; les *Enagua*, le long du Guaviari, affluent gauche de l'Orénoque; les *Agua*, répandus dans plusieurs endroits de la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade, dans les plaines de l'Orénoque et dans la province de Venezuela, comprise dans la capitainerie générale de Caracas ; les *Yurimagua*, le long du Yuruca, ou Yuruba, affluent droit de l'Amazone, et dans la province de Solimões, appartenant au Brésil; les *Cocama*, le long du bas Ucayale, et subdivisés en *Cocama*, *Cocamilla* et *Huebo*; les *Yete*, dans la vice-

Digitized by Google

royauté de la Nouvelle-Grenade, le long du Napo, affluent gauche de l'Amazone, au milieu des Encabellados; les *Tocantins*, sur les bords du Tocantin, dans les provinces brésiliennes de Goyaz et de Parà; ce dialecte, parlé jadis par un grand nombre de tribus, est tellement mélangé de guarani brésilien, que le savant Hervas l'a compté parmi les dialectes de la langue tupi ou lingoa geral. On pourrait donc considérer le tocantin comme l'anneau qui unit les dialectes de la langue brésilienne à ceux de l'omagua. Les missionnaires espagnols et portugais ont rédigé des grammaires, des dictionnaires et des catéchismes dans les dialectes omagua, cocama et quelques autres.

Il est bon d'observer que les trois langues guarani ont la plus grande ressemblance entre elles, soit à l'égard des mots, soit relativement à la grammaire, qui offre peu de différences; on pourrait presque les considérer comme trois dialectes principaux d'un même idiome; mais il en est bien autrement de l'omagua, qui en diffère beaucoup dans les mots et dans la grammaire. Les trois langues guarani forment une famille qui diffère le plus, non-seulement de toutes les langues de l'Amérique méridionale, mais aussi de toutes les autres du Nouveau-Monde. Moyennant un grand nombre d'*affixes* et de prépositions, ces langues forment des modes et des temps très-compliqués et très-différents de notre syntaxe. Elles ont deux conjugaisons négatives et deux affirmatives; le verbe neutre a sa conjugaison distincte de celle du verbe actif, et peut devenir actif en intercalant entre le verbe et le pronom personnel (*mo* ou *mbo*) la particule *ro* ou *no*; elles n'ont pas de genre; et pour les substantifs et les adjectifs, elles n'ont pas non plus de nombre, mais la déclinaison de leurs pronoms personnels y est très-riche. Quoique ces langues aient plusieurs sons gutturaux et du nez, elles ne cessent pas d'être assez douces et harmonieuses, à cause du grand nombre de leurs voyelles (601). Les sons espagnols correspondant aux lettres *f*, *ll*. *l*, *rr*, *s* et *z* manquent au guarani propre, tandis que les sons portugais *f*, *l*, *s*, *z* et *v*, manquent au brésilien; ce dernier a un *u* semblable à l'*u* français, que les Jésuites exprimaient par un *y*. L'omagua a des formes beaucoup moins compliquées; sa conjugaison est très-simple; la déclinaison manque de genres, mais elle distingue les nombres et les cas; il forme ses verbes réciproques en ajoutant la syllabe *ca* à la fin des verbes ordinaires, et peut changer ses substantifs en autant de verbes, qui expriment une action ou un mode d'existence analogue à la signification du substantif, en ajoutant à la fin de ce dernier la particule *ta*. La plupart des mots simples des idiomes guarani et omagua sont monosyllabiques, et, comme dans les langues de la région transgangétique, le même mot accentué différemment y a plusieurs significations différentes. On doit aux Jésuites quelques grammaires et vocabulaires, ainsi que la traduction du catéchisme dans le guarani propre et dans le brésilien. Ces religieux ont aussi inventé des signes pour représenter la prononciation nasale et gutturale propre de ces langues, qui, selon Azarà, sont aussi parlées par les Espagnols dans tout le Paraguay, et par les Portugais dans la province de San-Paulo.

GUARANI-BRÉSILIENNE, région de l'Amérique méridionale et l'une des grandes divisions des langues de cette partie du Nouveau-Monde.

Quand on examine quelle est la partie du monde la plus heureusement située et la plus fertile, l'esprit se porte vers l'Amérique méridionale; et dans cette contrée privilégiée, la nature semble avoir favorisé un vaste espace plus que tous les autres, car le pays compris entre le Rio de la Plata et le fleuve des Amazones présente mille avantages inconnus au reste du monde. Partout la variété du climat offre un genre de fertilité qui étonne le voyageur : les productions de l'Inde croissent à côté des productions de l'Europe; encore dans le voisinage de la ligne, la chaleur est tempérée par une multitude de fleuves et par des vents continuels. Dans le sud, l'Européen méridional retrouve son printemps éternel; au Brésil, on jouit d'un ciel serein, sans craindre, comme au Pérou, les bouleversements du sol. La maladie épouvantable qui ravage les Antilles et les États-Unis y est presque inconnue; un ciel pur voit naître les plus belles productions de la terre; un soleil éclatant découvre aux regards les métaux les plus précieux, et cette pierre scintillante qui, en empruntant tout l'éclat de la lumière, se pare de mille couleurs et de mille feux. L'heureux habitant de ces contrées trouve au sein de ses forêts les arbres les plus propres à

(601) «Il y a,» dit M. Aug. de Saint-Hilaire, «dans la prononciation de toutes les peuplades indiennes, malgré la variété de leur langage, certains caractères qui me paraissent appartenir à la race... Les Indiens tirent du gosier les sons qu'ils font entendre, serrent ordinairement les dents, écartent très-peu les lèvres et remuent à peine la langue... Il est dans la langue des Monoxos, par exemple, des mots qui peuvent à peine se représenter avec nos lettres, tant les consonnes y sont affaiblies et tant les voyelles y sont gutturales.» (*Voyage*, etc. 1830, 2 vol.)

Dans la langue guarani, la syntaxe des noms présente une particularité qui a quelque rapport avec ce qui, en terme de grammaire hébraïque, se nomme l'état construit. C'est le substantif régissant, et non le substantif régi, qui se modifie : ainsi *caba*, plume, devient *raba* dans *guira raba*, plume de passereau, et *tété*, corps, devient *rété* dans *xé rété*, mon corps.

Le verbe substantif manque en guarani. *C'est ma volonté*, se traduit par, *co nangache remimbota*; mot à mot : *cette oui mienne volonté*. Un nom devient verbe moyennant l'adjonction du pronom personnel. De *quice*, couteau, l'on fait *che quice*, j'ai un couteau ou c'est mon couteau; *marangatu*, bon, *che marangatu*, je suis bon.

Digitized by Google

construire des flottes immenses; des végétaux moins imposants lui fournissent des gommes, des résines, des teintures brillantes; d'utiles arbrisseaux lui donnent le moyen de se procurer les tissus les plus beaux; il ne fait que soupçonner ses richesses; il étonnerait l'Européen s'il les connaissait toutes. Veut-il assurer sa subsistance, il laisse le froment et la vigne à l'habitant du Sud; il abrége son travail en plantant le bananier et le manioc; des vallées moins propres à la culture lui présentent d'innombrables troupeaux, seul bienfait pour lequel il doive peut-être quelque reconnaissance à l'Europe. Pourquoi faut-il que dans ces belles contrées l'esprit soit troublé par de funestes souvenirs? pourquoi faut-il qu'on cherche les anciens habitants, et qu'on n'en rencontre plus que quelques hordes fugitives? Les côtes de l'océan Pacifique sont plus heureuses sous ce rapport. Du Rio de la Plata au fleuve des Amazones, on trouve la même nation mêlée à une foule de peuplades qui lui sont étrangères. La race guaranique a porté partout ses conquêtes sous le nom de Tupis : elle a envahi les côtes du Brésil; elle les dominait quand les Européens les découvrirent; elle n'y vivait plus en paix : des guerres intestines suivirent l'envahissement général. Ce fut la nation des Guaranis qui offrit le phénomène de ce gouvernement théocratique, si extraordinaire dans sa puissante organisation. Il devait sans doute inspirer des craintes; mais il est à regretter qu'en le renversant on n'ait point mis à profit les avantages de son administration. Néanmoins, soit que la nation primitive et réduite à l'état sauvage porte le nom de Guaranis, de Tupis, de Tupinambas, de Tupiniquins, de Tupinacs, ses usages sont à peu près les mêmes, et son caractère ne reçoit que les modifications qui sont apportées par le climat. Partout on voyait et on voit encore les guerriers et les femmes aller nus et se contenter d'une peinture de génipa et de rocou; partout on retrouve l'usage de se percer les lèvres et les oreilles, pour y introduire des corps étrangers, de bois, de pierre, de métal, de plumes ou de résine. Les habitations sont à peu près les mêmes que ce qu'elles étaient autrefois; c'est une longue galerie de feuillages, sous laquelle on dort dans un hamac. Les armes n'ont point changé : l'arc, la flèche, la massue tranchante, nous attestent ce que peut le courage contre le fer des Européens; la lance, le lacet, les boules (espèce de frondes), qui atteignaient l'ennemi au loin, semblent être plus particulièrement adoptés par l'habitant du Sud, par le Guayacourous, le Papayous, le Mbayas. Quand ces nations formaient des tribus considérables, leur gouvernement offrait la plus grande simplicité : un chef électif les conduisait au combat, et ne conservait, pendant la paix, qu'un faible pouvoir. La religion était simple comme le gouvernement : on vénérait un bon principe (Toupan); on craignait le génie du mal (Anhanga), et l'on cherchait à l'apaiser. Les prêtres, nommés payes, piayes, ou pages, prophétisaient et professaient aussi l'art important de guérir. Chez tous ces peuples, on retrouva l'horrible coutume de l'anthropophagie, comme on y rencontra, en temps de paix, la plus touchante hospitalité. Si nous considérons la langue de ces nations, nous voyons qu'elle était parvenue à un assez haut degré de perfection, et que sa culture avait une plus grande importance qu'on ne l'aurait imaginé chez un peuple sauvage, puisque parmi les Guaranis on pouvait parvenir à la plus haute dignité quand on possédait toute l'élégance du langage. Une chose qu'il faut remarquer chez ces différents peuples, c'est que le langage des femmes diffère essentiellement de celui des hommes : M. de Humboldt explique ce phénomène de la manière la plus satisfaisante, en parlant des Karibes, qui ont fait partie des Galibes et qui se sont alliés avec eux. Les nations indigènes s'anéantissent tous les jours dans cette partie du Nouveau-Monde, et les amis de l'humanité font tous les jours des vœux pour que le nouvel empire, qui a consolidé son indépendance, arrête la destruction des anciens habitants.

Les confins de cette région sont : au *sud*, la région australe de l'Amérique méridionale; à l'*ouest*, la région péruvienne; au *nord*, l'océan Atlantique et l'Amazone qui la sépare de celle que nous avons appelée Orénoco-Amazone ou Andes-Parime; à l'*est*, l'Atlantique. Dans ces limites, ce groupe correspond à une partie de la ci-devant vice-royauté de la Plata et à toute l'Amérique portugaise, à l'exception de la Guyane qui reste au delà de l'Amazone. L'idiome des Guanas et la famille payagua-guaycurus étendent le domaine ethnographique presque au pied des Andes dans les provinces du Tucuman et de Chiquitos, dans la région péruvienne, tandis que l'idiome des Chimanos les porte dans l'ancienne vice-royauté de la Nouvelle-Grenade, comprise dans la région Orénoco-Amazone.

Le nom composé *guarani-brésilienne*, donné à cette région ethnologique, indique l'étendue immense des idiomes guaranis, qui ont pour limites l'Atlantique, les Andes, la Plata et l'Orénoque, et rappelle en même temps la position d'un grand nombre de tribus qui parlent des langues différentes et qui, toutes, à quelques exceptions près, vivent dans le Brésil (602).

Outre le *Tableau général des langues de l'Amérique* auquel nous renvoyons pour les langues de peu d'intérêt, voyez les mots GUARANI, BOTECUDOS, MACHACARIS-CAMACAN, PAYAGUA-GUAYCURUS.

(602) On ne sait absolument rien sur la nature de la plupart des langues parlées dans cette région, et la plus grande incertitude règne encore sur la classification d'un grand nombre d'elles.

Digitized by Google

TABLEAU POLYGLOTTE DE LA RÉGION GUARANI-BRÉSILIENNE.

		Orthographe.	Soleil
FAMILLE GUARANI.	Guarani propre.	1 espagnole	cuarazi
	Brésilien ou Lingoa geral.	2 espagnole	arassu
	Tupinamba.	3 française	goaarassi
	Tupi.	4 espagnole	coaracy
	Omagua.	5 espagnole	huarassi
FAMILLE PURYS.	Purys.	6 portugaise	ope
	Coroatos.	7 allemande	hope
	Coropos.	8 allemande	nasceun
Botocoudos.		9 portugaise	tarodipo
FAM. MACHACARIS-CAMACAN.	Machacali *des bords du Jiguitinhonha.*	10 portugaise	amcai
	Maconi.	11 française	abcaaï
	de Minas-Novas.	12 portugaise	apucaaï
	Patacho.	13 française	mayon
	Camacan.	14 française	hioseu
	Menieng.	15 française	chioii
	Camacan-Spix-Martius.	16 allemande	fotze
	Malali.	17 française	hapem
Kiriri.		18 espagnole	uchè
Dialecte *Sabujah.*		19 allemande	utschèh
Timbyras, de *Canella fina.*		20 allemande	puttu
Ge ou Geico.		21 allemande	chughera
Mundrucus.		22 allemande	uaschi
Coretu.		23 allemande	haié
Mura.		24 allemande	hoase
Chimanos.		25 allemande	somanlu
FAM. PAYAGUA-GUAYCURUS.	Guaycurus ou Mbaya.	26 espagnole	aljeg

	Lune.	*Jour.*	*Terre.*	*Eau.*	*Feu.*
1	yaci	ara	ibi	i	tata
2	jassu	»	bu	hu	tata
3	iasce	»	ubuy	»	tata
4	iacy	ara	ibi	i	tata
5	yase	huarassi	tujuca	uni	tata
6	pitara	bricca	aje	nhama	pote
7	petahra	»	uasche	nhaman	pohé
8	nasche	»	haine	teign	ke
9	taru	njep	m'poron	manhan	djompack
10	puam	peconidjoi	aha ham	conam	caho
11	pouaan	»	aam	counaan	coën
12	»	aptioite	haam	conahan	ken
13	»	»	aham	»	»
14	hêdia	ari	e	sa	diakhke
15	ié	»	e	sin	iarou
16	hathie	»	eh	za	tiokoh
17	aié	»	am	keché	couia
18	cayacù	cayapri	radà	dzù	iuu ; isù
19	gajacuh	»	rattah	tzoh	essuh
20	putturagh	»	pia	co	cochto
21	paang	»	chgku	aeeo	ping
22	naschiat	»	ipù	hù	tascha
23	haiapuckù	»	gaira	cootabu	aegacae
24	cahaiiang	»	mettie	pae	huaing
25	uaniu	»	töc ke	ubu	oeje
26	epenai	nocco	iigodi	niogodi	nuledi

	Père.	*Mère.*	*Œil.*	*Tête.*	*Nez.*
1	tuba	zi	teza	acañg	hu ; tu
2	ruba	si	tessa	acanga	una
3	»	»	dessa	acan	tin
4	tuba	zi	tecâ	acanga	un
5	papa	mama	ssissazaicana	yacae	ti
6	jare	anha	miri	n'guè	nhè
7	hakré	ayam	merin ; mere	gue	nhe
8	ekta	ektam	ualim	pitao	schirong
9	ghican	ciopu	cetom	cerengcat	cigin
10	tata	ahai	nghuana	itonhany	nidjècoi
11	rata	ahain	idcaaï	epotoi	»
12	tatan	hahaïm	caai	hipotoï	enisikeu
13	»	ateun	angoua	aipatoï	insicap
14	keanda	»	kedo	hero	nihieko
15	»	»	imgouto	inro	inchivo
16	gohrntan	totzzohtan	änkonimicoh	herroh	»
17	tanatemon	até	keto	aken	aseié
18	padzù	idè	pò	tzambù	nembi
19	poitzuh	hickgaeh	poh	zabuh	nabitzeh
20	inzu	inza	intho	jora	ingniakra
21	fa	na	alepuh	grangbla	aenecópioh
22	paipai	maihù	uieta	oija	ueinampo
23	tsaacko	tsaacko	siroho	caumea	liissapo
24	itohuaang	itohoaäng	gossäh	abbaih	itauhaing
25	paio	ingjua	nullata	nuhla	intschiungeu
26	iodi	eiodo	nigüecogüe	nakilo	nimigo

Digitized by Google

1	yurù	cu	tài	po, mbo	pi, mbi
2	huru	apocum	tanha	po	purumga
3	iourou	apecou	ram	po	povy
4	purù	apecu	tanha	poo	pi
5	yuru	cumuera	sai, dai	pua	pueta
6	jora	topè	djè	core	jupre
7	tschore	tompe	tsche	tschopre	kakora
8	tschore	tupe	schorim	tschambrim	tschambrim
9	gnimac	eghigitioch	ghium	po	poh
10	nicoi	tja-pota	tjoi-hoi	nimateri	impata
11	inicoï	»	etioï	inhimancoï	ingpata
12	nicoï	chapotaï	itsioï	ghimanacoï	»
13	»	»	»	»	»
14	hereko	»	dio	ninkré	ouadè
15	iniatago	»	io	incrou	»
16	ânkohtschiocuh	»	ânkohtschoh	guangubnikreschi	guangwati
17	aietoco	(guocgao)	aio	aiimké	apao
18	waridza	nunu	dzà	buanghe, mysa	by
19	oriseh	nunuh	zah	mussoh	puih
20	scharicoa	ingnoto	itzoa	ingniucrahy	babalnecrahuh
21	aingco	aenetta	aijante	aenaenong	aepahno
22	woipi	waico	woinoi	woipo	woicanupuia
23	hiamölecko	coahuro	simahapo	coholo	namacgo
24	abbassah	abboâ	aithoah	uhna	aai
25	nouma	nehna	nihi	gabi	noü
26	joladi	nokelipi	nogüe	ubaagadi	nogongüi

	Un.	*Deux.*	*Trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	ñepetei; moñepe	mocôi	ïmbohapi	iruñei, irundi	»
2	»	»	»	»	»
3	angepe	moccuein	mossaput	oioicoudio	ecoinbo
4	»	»	»	»	»
5	uyepe	mucuica	iruaca	mussapureca	pesacatipua
6	omi	curiri	prica (beaucoup)	»	»
7	scombriuaa	tschiri	patapakon	patapampte	»
8	nam	gringrim	patepalkon	patepamesche	schambritschitta
9	mocenam	uruhu (beaucoup)	«	»	»
10	empotshanig	haty	heby-hoe-jheo	amdotjhihanti	toljeoamdotjhi-hanti
11	epokhenan	»	»	»	»
12	»	»	»	»	»
13	apetniéeam	»	»	»	»
14	»	»	»	»	»
15	veto	»	»	»	»
16	uhaëtch	ingu	ingutahueté	ingnhué	uchhie
17	aposo	»	»	»	»
18	bihè	wachani	wachanidikie	sumararobe	mibihemisa
19	»	»	»	»	»
20	itaputschitti	ipiacruttu	ingere	ipiacruttupahu	igachruzo
21	gumtung	uaeu	balipe	aensemaluaeu	»
22	pang	tscheptschep	uarâtambula	tschopatischeptschep	tschopatipang
23	laghaga	matschiragiamacke	namalickeninicke	mahapujohe	»
24	»	»	»	»	»
25	aphulla	biagma	mahaagmamacke	»	»
26	uninitegui	itoata	dagani	tritigua	uninitegui

	Six.	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix*
1	»	»	»	»	»
2	»	»	»	»	»
3	»	»	»	»	»
4	»	»	»	»	»
5	upapua	»	»	»	»
6	»	»	»	»	»
7	»	»	»	»	»
8	»	»	»	»	»
9	»	»	»	»	»
10	anhonrahy	anhonahitam	butja	boitjamdjhe	inhanao
11	»	»	»	»	»
12	»	»	»	»	»
13	»	»	»	»	»
14	»	»	»	»	»
15	»	»	»	»	»
16	ahnri	»	»	»	»
17	»	»	»	»	»
18	»	»	»	»	»
19	»	»	»	»	»
20	ittawuna	ittawuuhna	»	»	»
21	»	»	»	»	»
22	iatung	ianio	iataing	iatung	thötatöt
23	»	»	»	»	»
24	»	»	»	»	»
25	»	»	»	»	»
26	»	»	»	»	»

Digitized by Google

GUARAUNOS. *Voy.* CARIBE.

GUATEMALA (RÉGION DE) dans l'Amérique centrale. La position la plus avantageuse de toute l'Amérique, de sorte que l'ouverture d'un canal, depuis longtemps signalé par la nature à l'industrie de ces peuples, pourrait faire de Guatemala le grand chemin maritime des trois mondes; des productions aussi riches et variées que recherchées et abondantes; des peuples nombreux dont on ignorait naguère les noms; et des nations jadis aussi puissantes et policées que l'étaient les Mexicains, les Péruviens et les Muyscas à l'époque de leur plus grande splendeur; voilà assez de titres, il nous semble, pour attirer les regards du géographe, du naturaliste et du philologue sur cette région encore beaucoup trop peu connue. Les peintures hiéroglyphiques et les figures symboliques, autrefois en usage parmi les *Quiches*, les *Kachiqueles*, les *Zutugiles* et autres peuples, à l'aide desquelles ils conservaient leurs lois et les faits les plus importants de leur histoire; le *circo maximo* de Copau, avec ses pyramides, ses bas-reliefs et son grand lit de marbre; les grandes colonnes et l'architecture régulière du temple de la grotte de Tibulca; le cadre d'architecture dorique de l'entrée, et les salles de la caverne de Mexico; les restes magnifiques d'Utatlan, de Patinamit et d'Atitan, de ces vastes capitales où les souverains des Quiches, des Kachiqueles et des Zutugiles étalaient leur pouvoir et leur richesse; l'immense étendue et la solidité du palais royal d'Uspantlan; les places fortes de Tecpanguatemala et de Mexico, et les forteresses de Parraxquin, de Socoleo, d'Uspantlan, de Chalchitan et autres, dont on admire encore les vestiges; la sagesse des lois, la police sévère et les soins extrêmes que prenaient les monarques du Quiche pour l'éducation publique des enfants de leurs sujets; les constructions observées dans plusieurs endroits du Yucatan; les bâtiments, les temples et les idoles del Peten, siége des rois Itzaex, attestent l'ancienne puissance de ces peuples et leurs progrès dans la civilisation. D'un autre côté, les imposantes ruines des villes immenses del Palenque ou Culhuacan et de Tulha, découvertes vers le milieu du siècle passé dans les solitudes de la province de Chiapa; les restes de leurs palais superbes, le magnifique aqueduc qui subsiste encore presque en entier, les signes graphiques, les symboles et les emblèmes mythologiques, trouvés parmi les décombres, nous ramènent à des temps reculés, où ces nations indigènes, maintenant si faibles et dégénérées, devaient être aussi puissantes que civilisées, et rendent l'étude des langues de ce groupe extrêmement importante pour l'histoire de l'homme, sur laquelle elles pourraient jeter de grandes lumières et aider peut-être à résoudre en partie le problème, jusqu'à présent insoluble, relatif à la population du Nouveau-Monde. Malheureusement l'ethnographe se voit encore borné à indiquer les territoires différents où l'on parle des idiomes qu'on est autorisé à regarder comme des langues particulières, ou tout au plus des langues sœurs, sans qu'on puisse entrer dans aucun détail relatif à leur nature et à leur difficulté, à l'exception du maya et du pocoman. Tout ce qu'on peut dire sur tant d'idiomes divers, c'est qu'ils sont tous ifficiles à apprendre, qu'ils ont une prononciation dure et gutturale, que le sens de leurs mots dépend bien souvent du plus ou moins de force avec laquelle on les prononce, et que d'après l'ouvrage de M. Juarros il paraît que des Quiches, des Kachiqueles et des Pocomanes ont écrit, avec des caractères espagnols, plusieurs mémoires très-intéressants sur leur pays.

Les limites ethnographiques de ce groupe sont : au *nord*, l'intendance mexicaine de Vera-Cruz, le golfe du Mexique, le canal de Bahama, l'océan Atlantique et la mer des Antilles; à l'*est*, cette même mer et la province de Veraga, dépendante de la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade; au *sud*, le grand Océan, improprement appelé la mer du Sud; à l'*ouest*, les intendances mexicaines de Oaxaca et de Vera-Cruz. Dans ces limites il embrasse tous les pays qui formaient la capitainerie de Guatemala; le Yucatan, compris dans la vice-royauté du Mexique, mais que nous lui avons joint comme une dépendance physique; et les grandes Antilles, que des conjectures extrêmement probables rattachent sous le rapport ethnographique à ce groupe.

Outre le *Tableau général des langues américaines*, auquel nous renvoyons pour un grand nombre de langues qui offrent peu d'intérêt, *Voy.* CHOL, MAYA-QUICHE, TZENDAL et CHIAPANECA.

TABLEAU POLYGLOTTE DE LA REGION DE GUATEMALA

	FAMILLE MAYA - QUICHE.	*Maya* ou *Yucatan.*	ORTHOGRAPHE. espagnole	
Lune.	*Jour.*	*Terre.*	*Eau.*	*Soleil.*
u	k'in	luun	ja	kin
Père.	*Mère.*	*OEil.*	*Tête.*	*Feu.*
yum	na	tukneluich	poi	k'akk
Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Nez.*
chi	uak	cob	kab	ni
Un.	*Deux.*	*Trois.*	*Quatre*	*Pied.*
yax	ca	yox.	cantzol	uoc
Six.	*Sept.*	*Huit*	*Neuf.*	*Cinq.*
uac	uuc	uaxac	bolon	bo
				Dix.
				labun

Digitized by Google

GUÈBRES. *Voy.* ZEND et PARSI.

GUEGARIA, dialecte albanais. *Voy.* ALBANAISE.

GUIZOT, ses idées sur la civilisation. — *Voy.* note XI, à la fin du volume.

GUZARATE. *Voy.* PRACRIT et HINDOUSTANI.

H

HADRAMAUTIQUES (INSCRIPTIONS). *Voy.* note III, à la fin du volume.

HAINAN. *Voy.* CHINOISE.

HAITI. *Voy.* MAYA.

HANNAQUE. *Voy.* BOHÉMO-POLONAISE.

HANOVER. *Voy.* SAXONNE.

HAOUSSA, famille de langues classée dans la région du Soudan. Elle comprend provisoirement les deux idiomes suivants :

1° HAOUSSA, parlé par les *Haoussa* ou *Haoussiens*, qui sont la nation dominante de l'empire de Haoussa, ainsi nommé de sa vaste capitale et formé par la réunion de plusieurs royaumes mentionnés par les voyageurs et les géographes sous une foule de noms différents. Les Haoussiens, ainsi que les Tombouctouans, les Bornouans, les Baghermes et les Borgous, sont comptés parmi les nations nègres les plus industrieuses et civilisées. D'après Shabeeny, ils écrivent leur langue de droite à gauche avec des caractères particuliers, qui n'ont pas moins d'un pouce de hauteur et qui diffèrent beaucoup des Arabes; ces mêmes caractères sont en usage à Tombouctou. Les dernières relations nous représentent l'empire de Haoussa beaucoup affaibli par les Foulah, qui en ont même séparé le royaume de Cachenah, une de ses plus importantes dépendances. Il paraît même que ce vaste Etat a entièrement disparu et n'est maintenant qu'une province du puissant empire fondé par le Foulah Bello. Selon Clapperton, cet homme extraordinaire, qui, à un physique majestueux et à des manières affables, réunit une grande valeur et une instruction à laquelle on ne s'attend pas dans le centre de l'Afrique, a soumis le Soudan depuis Djenné jusqu'au lac Tchad et a détruit la capitale du Bornou. En combinant entre elles toutes les relations vagues que l'on a sur cette langue, il nous semble qu'on pourrait y distinguer au moins les deux dialectes suivants : *haoussa-propre*, parlé dans le royaume d'Haoussa proprement dit; *cachenah* ou *afnou*, parlé dans le royaume de ce nom, dit aussi Kaschna; ce dernier était autrefois un des plus puissants Etats du Soudan, et son roi portait même le titre de *Sultan du Soudan*.

2° QUOLLALIFFA, parlé dans le royaume de Quollaliffa, nommé aussi Quollaraba, traversé par le Quolla, et qui paraît être au sud de Sackatou à un tiers de la distance entre cette ville et la frontière du Dahomey. — *Voy.* la note IV, à la fin du volume.

HAROUTI. *Voy.* PRACRIT.

HARRIS. cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

HAUSER (GASPAR), son histoire. *Voy.* la note G à la fin de l'*Essai*.

HÉBRAIQUE (LANGUE) ou HÉBREU (603). Langue commune à tous les Juifs, mais qu'on peut considérer comme morte, n'étant parlée nulle part depuis très-long-temps dans les usages ordinaires, mais seulement employée dans la liturgie et les livres. Il faut y distinguer trois époques principales, qui forment autant de dialectes différents; savoir : l'*hébreu ancien* ou *hébreu pur*, parlé et écrit depuis le commencement de la nation jusqu'à la captivité de Babylone, après laquelle il cessa d'être parlé et devint la langue savante. Dans cette qualité, les Juifs ont continué de s'en servir avec plus ou moins de pureté jusqu'à nos jours, et on le retrouve dans un grand nombre d'ouvrages composés par les rabbins. Ce dialecte est le plus simple, mais aussi le moins poli, puisqu'il est très pauvre en adjectifs, en adverbes, en prépositions et en conjonctions, et parce qu'au milieu d'une richesse inutile d'inflexions pour modifier la signification des verbes, il est très-pauvre en modes et en temps, ce qui le rend parfois obscur. C'est dans cet idiome que sont écrits tous les livres sacrés jusques et y compris le prophète Malachie. Les règnes de David et de Salomon forment son époque la plus brillante. L'on croit, avec assez de vraisemblance, que l'alphabet samaritain, ou un à peu près semblable, était en usage pendant cette époque. Le *chaldéen*, qui est presque identique avec le *syriaque*. C'est la langue que les Juifs rapportèrent de Babylone; ils y introduisirent quelques hébraïsmes, et plus tard, ils y mêlèrent des mots grecs et même des expressions latines, mais celles-ci en moindre quantité. Il fut parlé et écrit jusqu'au XIe siècle. Le plus ancien ouvrage écrit en cet idiome est Daniel; viennent ensuite le Targum d'Onkelos, le Targum de Jonatham, le Talmud de Jérusalem et le Nouveau Testament. On l'écrivait avec l'alphabet appelé actuellement hébraïque, qu'on pense avoir été apporté de Babylone par Esdras et par les docteurs qui revinrent avec

(603) Suivant les uns ce mot vient d'*Eber*, *Ibr*, *Ibri*, et signifierait *transfluvianus*, c'est-à-dire venu de l'*autre côté*, d'*au delà* du fleuve Euphrate; ce nom aurait été donné à Abraham par les étrangers au milieu desquels il était venu s'établir. D'autres considèrent ce mot comme un nom patronymique, venant de *Heber* ou *Eber*, arrière-petit-fils de Sem et l'un des ancêtres d'Abraham. La première étymologie est plus probable

Digitized by Google

lui de la captivité. Cet alphabet est de 22 lettres, comme le samaritain, et de plus 13 points voyelles. Le *rabbinique*, formé par les nombreux savants juifs espagnols dans le XIe siècle du mélange du chaldéen avec l'hébreu ancien. Il ressemble un peu plus à ce dernier, mais il est mélangé à une foule de mots de toute espèce adoptés dans les différents pays où les Juifs se sont établis ; en Espagne, il est mêlé de mots espagnols; en Italie, de mots italiens; en Allemagne, en Pologne, de mots allemands, polonais, etc., etc. Les bons auteurs cependant évitent l'emploi de ces mots étrangers. C'est dans cette troisième période que se trouve l'époque la plus brillante de la littérature hébraïque; elle dura jusqu'à la dispersion des académies israélites d'Espagne, et ne jeta depuis que quelques lueurs seulement en Italie. Ce n'est que dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, que les deux Juifs Mendelsohn de Dessau, et Hartwig Werely de Hambourg firent renaître l'hébreu-rabbinique en Allemagne; par leurs savants ouvrages et par ceux de leurs nombreux disciples, ils en répandirent la culture parmi les Juifs des autres pays de l'Europe, surtout parmi ceux de la Hollande. Le caractère rabbinique n'est autre chose que l'alphabet hébreu, seulement plus cursif. On doit ajouter à ces trois dialectes le *samaritain*, qui tient de l'hébreu, du chaldéen et du syriaque, mais qui diffère cependant d'une manière assez notable de ces idiomes, soit par ses formes grammaticales, soit par des racines qui lui sont propres, soit par des acceptions particulières de celles qui lui sont communes avec les autres dialectes sémitiques. Il paraît que le samaritain s'est formé dans le septième siècle avant Jésus-Christ, du mélange des Hébreux qui habitaient le royaume d'Israël avec les colons assyriens envoyés dans la Judée par les rois de Ninive. On prétend avec assez de raison que l'alphabet, dit maintenant samaritain, était en usage chez tous les Juifs avant la captivité. Après cette époque, il s'est conservé toujours chez les Samaritains, ce qui lui valut ce nom; il a 22 lettres, mais il n'a pas de points voyelles. Outre le texte dit samaritain, mais écrit en ancien hébreu, les Samaritains ont encore, pour leur usage particulier, une version des livres du Pentateuque, écrite dans leur dialecte. Les Samaritains existent encore, mais ils sont réduits à un bien petit nombre. Leur chef-lieu est Naplouse en Palestine ; on en trouve aussi quelques-uns à Damas, au Caire, à Saint-Jean-d'Acre et en quelques autres endroits. Leur langue vulgaire est l'arabe. Tous les Juifs apprennent la langue hébraïque, outre celle propre aux pays où ils vivent, et qui est la langue qu'ils parlent. Les Juifs sont à présent très-nombreux, et se trouvent répandus sur presque tout l'ancien continent et une partie du nouveau. Les pays où il y en a un plus grand nombre sont : en Asie, l'empire ottoman, l'Arabie, la Perse, l'Inde, le Turkestan indépendant et la Chine; en Europe, les empires russe, autrichien et ottoman, l'Allemagne, les monarchies prussienne, française et des Pays-Bas et l'Italie ; en Afrique, les Etats barbaresques, l'Abyssinie, la Nubie, l'Egypte; en Amérique, les Etats-Unis, les Antilles anglaises et hollandaises

La langue de la Palestine, dès les temps les plus anciens, était sans doute l'hébreu, ou du moins un dialecte qui en différait fort peu. Or, les *Cananéens* de la Bible et les *Phéniciens* des auteurs grecs formaient une seule famille de peuples issus de la même souche. Il ne peut donc y avoir aucun doute sur la parfaite analogie, je dirai presque l'identité de la langue phénicienne et de la langue hébraïque. (*Voy.* PHÉNICIEN.) Les noms propres cananéens d'hommes, de villes, de rivières, etc., que nous trouvons dans la Bible, ont presque tous une physionomie hébraïque et nous offrent souvent des mots hébreux bien connus. Ces noms propres, et surtout les nombreux noms géographiques du livre de Josué, méritent une étude particulière, car ce sont là les plus précieux débris de la langue cananéenne avec son orthographe primitive. Les rapports de cette langue avec l'hébreu sont tellement évidents, qu'il serait inutile d'insister sur ce point. Qui pourrait en effet se méprendre sur l'étymologie de noms tels que *Melchi-Sédek* (roi de la justice), *Abi-Mélech* (père-roi), *Kirgath-Sépher* (ville des livres ou des archives), *Kiryathaïm* (deux villes), *Baal* (maître), et une foule d'autres noms de la même nature? On a objecté que les écrivains hébreux ont pu traduire ces noms et leur donner une physionomie hébraïque; mais on n'a qu'à examiner les nombreux noms égyptiens, assyriens, perses, que nous offre la Bible, pour se convaincre que les écrivains hébreux n'avaient point l'habitude de *traduire* les noms étrangers. C'est tout au plus s'ils leur font subir quelques légères inflexions qu'exige la prononciation hébraïque. Là où les noms cananéens ont été réellement changés par les Hébreux, on ne manque pas d'en avertir le lecteur. (*Voy. Num.* XXXII, 39; — *Josue* XIX, 47.)

Les Cananéens restèrent longtemps établis au milieu des Hébreux, et cependant nous ne trouvons nulle part la moindre trace d'une différence de langage qui aurait entravé le commerce entre les deux peuples. Ainsi, les explorateurs que Josué envoie pour reconnaître le pays, s'entretiennent sans difficulté avec Rahab la courtisane (*Josue* II). Les ambassadeurs des Gabaonites et d'autres peuplades cananéennes, s'expliquent devant Josué, sans se servir d'un interprète. Et il ne faut pas oublier que les écrivains Hébreux ne manquent pas, lorsque l'occasion se présente, de faire ressortir la différence de langage qui existait entre les Hébreux et les peuples avec lesquels ils se trouvaient en contact. On fait remarquer cette différence, non-seulement à

Digitized by Google

l'égard des Egyptiens (604), mais aussi à l'égard de peuples sémitiques, qui parlaient un dialecte analogue à l'hébreu (605).

La langue hébraïque est appelée par Isaïe *langue de Canaan* (*Isa.* XIX, 18), et Josèphe aussi prend les mots *langue phénicienne* dans le sens de *langue hébraïque*, car il cite un passage du poëte Chœrilus, qui, dans son poëme sur l'expédition de Xercès contre la Grèce, attribue la langue phénicienne aux habitants des monts Solymiens, qui, selon Josèphe, sont les habitants de Jérusalem, ou les Juifs (606).

Pour prouver que la langue hébraïque avait appartenu d'abord à un peuple polythéiste, on a cité aussi le mot *Elohîm* (Dieu) qui est au pluriel : mais ce mot ne prouve rien, car le pluriel *Elohîm* n'est que ce que les grammairiens appellent *pluriel de majesté* ou d'excellence, usité généralement dans les mots qui indiquent la puissance et la force (607).

Il résulte de ce que nous venons de dire que la langue cananéenne était, comme l'hébreu, un dialecte sémitique, c'est-à-dire qu'elle appartenait à la famille des langues dont se servaient différents peuples descendus de Sem. Et cependant, selon la table généalogique de la *Genèse*, les Cananéens descendirent de Cham. C'est là un problème dont la solution est difficile. Mais sommes-nous autorisés par là à taxer d'erreur l'auteur de la *Genèse*, ou à supposer que, par haine, il ait fait descendre les Cananéens de celui des fils de Noé qui avait été frappé de malédiction? C'est ainsi que quelques savants modernes ont cru pouvoir trancher la difficulté (608), ce qui sans doute est commode, mais peu satisfaisant pour les esprits sérieux. Cette critique étroite, qui tient plus à faire preuve d'esprit et à briller par des paradoxes qu'à rechercher consciencieusement la vérité, ne tend rien moins qu'à faire des monuments les plus vénérables de l'antiquité un assemblage chaotique d'erreurs et de mensonges, et à voir des fourberies calculées, là où les esprits exempts de préventions reconnaîtront au moins la digne simplicité des premiers âges. Quant à la question qui nous occupe, nous aimons mieux en reconnaître la difficulté que de faire des conjectures hasardées. Toutefois on pourrait peut-être résoudre le problème, en admettant que les aborigènes de la Palestine, sur l'origine desquels la Bible ne nous dit rien, étaient de race sémitique, que les Cananéens, après avoir envahi le pays, adoptèrent la langue des habitants primitifs (609), et qu'Abraham, qui vint s'établir parmi les Cananéens, adopta également cette langue, qui se conserva dans la famille de Jacob, et qui devint la *langue hébraïque* (610).

Peut-être ce que nous allons dire mettra-t-il sur la voie d'une solution moins contestable.

M. Fresnel a soutenu que les habitants barbares de Mahrah parlent encore l'idiome qui était en usage à la cour de la reine de Saba, c'est-à-dire le dialecte des Arabes Hhimyarites, qui sont les Homérites des Grecs. M. Fresnel, qui a fait des recherches sur les formes de ce langage, le désigne sous le nom d'Ekhkili, « nom, » dit-il, « que se donne à elle-même la noble race qui habite les montagnes de Hhacik, Mirbât et Zhafar, sur la côte méridionale de la péninsule arabique (611). » L'Ekhkili, par ses formes, se rapproche plus de l'hébreu et du syriaque que de l'arabe ancien ou moderne, et ce fait confirme jusqu'à un certain point l'assertion des écrivains anciens qui déclarent que des Phéniciens vinrent originairement en Palestine, des bords de la mer Erythréenne ou de l'océan Indien. Les Homérites étaient, nous dit-on, le peuple sémite qui traversa la mer Rouge et fonda le royaume abyssinien d'Axoume ou Axum, où se parlait, dès le temps de Frumentius, et peut-être à une époque fort antérieure, le gheez, qui est

(604) Les frères de Joseph arrivés en Egypte s'expliquent par un interprète. (*Gen.* XLII, 23.) *Voy.* aussi psaume LXXXI, 6.

(605) *Voy.* pour le dialecte syro-chaldaïque, *II Reg.* XVIII, 26; — *Isa.* XXXVI, 11; — *Jerem.* V, 15. Déjà dans la *Genèse* (XXXI, 47), on raconte que le monument élevé par Jacob et Laban, lors de leur séparation, reçut deux noms : l'un par Laban, en chaldaïque, l'autre par Jacob, en hébreu.

(606) Il est vrai que Josèphe se trompe, en prenant les Σόλυμα ὄρη pour les montagnes de Jérusalem, et la Ἱλατεῖα λίμνη pour le lac Asphaltite; mais cette citation prouve toujours que, pour Josèphe, *langue phénicienne* et *langue hébraïque* était la même chose. (Voy. *Cont. Apion.*, lib. I, cap. 22.)

(607) *Voy.* GÉNÉSIUS, *Lehrgebaude der hebœrischen sprache*, p. 663.

(608) *Voy.* BOHLEN, *Genèse*, p. 136. — F.-H. MULLER, *De rebus Semitarum dissertatio historico-geographica*, Berlin, 1831. — M. E. Renan, autre philologue souvent paradoxal, regarde les Cananéens comme des Sémites. « Peut-être, » dit-il, « le parti pris des Hébreux de faire de Chanaan une race maudite, a-t-il influé sur leur ethnographie, et les a-t-il portés, malgré l'évidente similitude du langage, à retirer les Phéniciens de la race élue de Sem, pour les rejeter dans la famille infidèle de Cham. Ces haines de frères n'ont nulle part été plus fortes que dans la race juive, la plus méprisante et la plus aristocratique de toutes. » (*Hist. des langues sémit.*, p. 177.) Heeren regarde aussi le peuple phénicien comme une branche de la grande tribu sémitique ou araméenne, qu'il suppose, avec Michaëlis (*Spicileg. geogr. hebr. exter.*, v. 1), être originaire de l'Arabie. (*De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité*, t. II, c. 1er.) — M. Hoefer dit, au contraire, que « les peuples phéniciens sont autochthones; qu'aucun mythe, aucune croyance religieuse indigène ne les fait venir de l'étranger. » (*Chaldée, Assyrie, Médie, Babylonie*, etc., n. 105, dans l'*Univers*, publié par Didot.)

(609) Cette solution est de M. Munk, et ne nous paraît pas très-satisfaisante. Les peuplades qui auraient été vaincues par les Cananéens, étaient les *Rephaïm*, les *Zomzommim*, etc., peuplades à demi barbares et qui ne paraissent point avoir appartenu à la race sémitique.

(610) *La Palestine*, p. 88, par M. MUNK.

(611) Articles de M. Fresnel dans divers numéros du *Nouveau journal asiatique*, Paris.

Digitized by Google

l'ancien éthiopien des versions du Vieux Testament et des autres livres sacrés de l'Eglise abyssinienne. L'opinion de M. Fresnel a reçu une puissante confirmation par les découvertes récentes du lieutenant Wellsted et d'autres voyageurs qui ont trouvé, en différentes parties de l'Oman ou Arabie méridionale, des inscriptions dont les caractères diffèrent du *cuffie*, c'est-à-dire de la plus ancienne forme de lettres, comme parmi les Arabes du Nord, tandis qu'ils se rapprochent d'une manière frappante des lettres du gheez. Ces découvertes rendent très-probable l'existence d'un ancien langage voisin du syriaque, de l'hébreu et de l'arabe, mais ayant son caractère propre, langage qui aurait été parlé jadis sur une vaste étendue de pays situés au sud des pays occupés par les Arabes proprement dits; peut-être était-ce l'idiome des Arabes Cushites, dont la race passe pour être plus ancienne que celle des Joktanides (612), et qui sont alliés de plus près aux Phéniciens ou Cananéens, appartenant comme ces derniers, aux nations chamites, et non aux Sémites, ainsi que nous l'apprennent les généalogies bibliques.

« Selon nous, » dit un célèbre linguiste, « il semble établi que la *race chamite* a peuplé l'Asie avant les enfants de *Sem*, qui l'en ont chassée. Ne trouverait-on pas une indication allégorique de ce fait dans la malédiction de leur aïeul commun? La descendance du fils maudit s'étendait sur toute l'Asie occidentale en deçà de l'Iran, et de là elle déborda sur l'Afrique où elle resta maîtresse. Les *Sémites*, venus de l'Arabie méridionale et orientale, expulsèrent ou anéantirent ces premiers habitants. Ce fait nous est avéré par le xe chapitre de la *Genèse*, qui ne souffre pas d'autre explication, car je ne crois pas qu'il nous soit permis, jusqu'à preuve de contraire, de contester ces antiques données. Comme les premiers habitants de la Chaldée furent des *Chamites*, ainsi les plus antiques colons de la Phénicie le furent également; mais la séve qui anima dans tous les temps les descendants de Sem, et qui la vivifie encore, ne rencontra pas chez les parents de Nemrod et de Canaan un élément irrésistible; et ainsi, il est arrivé que même les *idiomes* originaires de Sidon et de Babylone disparurent pour faire place aux langues indestructives de *Sem.* » (613). — *Voy.* la note XVII, à la fin du volume.

HÉBREU et CHALDÉEN comparés. *Voy.* CHALDÉEN.

HÉBREU, affinité de la langue assyrienne et de sa grammaire avec l'hébreu. *Voy.* CUNÉIFORMES. — Dérive-t-il du cophte? *Voy.* l'Introduction, § III.

HELLENES. *Voy.* PÉLASGO-HELLÉNIQUE et PÉLASGES.

HERCULANUM, fondée par les Etrusques. *Voy* ETRUSQUES.

HERMANDURI, *Voy.* TEUTONIQUE.

HÉRODOTE et autres historiens grecs; valeur de leur autorité. *Voy.* CUNÉIFORMES.

HÉRULES. *Voy.* SCANDINAVES.

HIBO, langue africaine du Soudan ou Nigritie intérieure, parlée par les *Hibos* d'Adams, qui sont les *Ebo* ou *Tebo* de Robertson, nation puissante et assez civilisée, qui occupe un vaste espace au nord-est du royaume de Benin et de la côte de Calabar, à une distance qu'on ne saurait encore déterminer avec précision. Quelques savants pensent que cette langue serait plus convenablement classée, ainsi que celle des Eyeos, parmi les idiomes de la Nigritie maritime. Selon Oldendorp, les Hibos seraient limitrophes des Igan ou Evo, autre nation puissante contre laquelle ils sont toujours en guerre. Les *Calabari* de Oldendorp, qui vivent dans le voisinage de la côte de Calabar, parlent un dialecte de cette langue, comme le démontrent incontestablement les vocabulaires respectifs publiés par le savant continuateur du *Mithridate*.

HIÉROGLYPHES MEXICAINS. *Voy.* MEXICAINE. (Langue). — Hiéroglyphes Egyptiens, *Voy.* EGYPTIENNE (Langue). — Système hiéroglyphique. *Voy.* l'Introduction, § III.

HIMYARITE. *Voy.* ARABE, — et note III, à la fin du volume.

HINDOUI, langue de l'Inde, dérivée du sanscrit. Cette langue, dès avant le xe siècle régnait dans tout le nord de l'Inde. L'Hindouï fut comme la langue du moyen âge de ces régions et forma la transition entre le sanscrit et l'hindoustani. C'est le dialecte dont se sont servis les réformateurs religieux de l'Inde pour propager leurs doctrines. Quoiqu'il présente de nombreux rapports avec le sanscrit, il possède un certain fonds spécial qui paraît antérieur à l'introduction de l'idiome des *Védas* dans le pays.

HINDOUS. *Voy.* SANSKRIT.

HINDOUSTANI, langue de l'Inde, qui prit naissance sur les bords de l'Indus vers le commencement du xie siècle, à la suite de l'invasion musulmane, et qui se forma de la fusion du praerit et du persan. Les vainqueurs y introduisirent un nombre considérable des termes de leur idiome. L'indoustani est compris dans presque toutes les grandes villes de l'Inde et parlé, à l'exclusion de toute autre langue, par tous les musulmans de cette vaste région. C'est aussi la langue du commerce et de l'administration. Les uns évaluent à vingt millions,

(612) Descendants de Joktan, qui, suivant la tradition, est le père des tribus arabes. « Les Joctanides, » dit M. Ch. Lenormand, « étendirent leur domination des deux côtés du golfe; commandèrent en Afrique aux Nubiens, et de l'Arabie refoulèrent vers la Méditerranée les Phéniciens, dont on ne peut révoquer en doute, d'après les témoignages d'Hérodote et de Justin, la situation primitive sur les bords de la mer Rouge. »

(613) *Rapport adressé à son excellence M. le ministre de l'instruction publique et des cultes*, par M. J. OPPERT, chargé d'une mission scientifique en Angleterre. (*Le déchiffrement de la langue cunéiforme d'après les grammaires et les dictionnaires de la bibliothèque de Sardanapale, découverte et apportée en Europe, par M. A. Layard.*)

Digitized by Google

d'autres à quarante millions, d'autres enfin jusqu'à cent trente millions, le chiffre de la population dont cette langue est le lien commun. Ainsi son domaine ne le céderait en importance qu'à celui des Chinois.

Les deux principaux dialectes de l'hindoustani sont au nord l'*urdu-zeban* (langue des camps) et celui du midi (*dakni*). La structure de l'un comme de l'autre est principalement indienne, mais leur grammaire est beaucoup plus simple que celle du sanscrit. On compte dans la conjugaison dix classes de verbes, les nominaux ou adverbiaux, les intensitifs, les potentiels, les complétifs, les inchoatifs, les permissifs, les acquisitifs, les désidératifs, les fréquentatifs et les continuatifs.

Le *khâri boli* est le sous-dialecte de Dehli, et d'Agra et la forme la plus pure de l'hindoustani ou plutôt de l'hindi, forme sous laquelle les hindous brahmanistes parlent l'hindoustani. L'hindi ne fait qu'un emploi très-sobre des termes d'origine arabe ou persane, et c'est en quoi il s'éloigne le plus de l'hindoustani.

Le *moors* ou *maure* est la forme la plus corrompue de l'hindoustani. C'est un dialecte ou patois, plein de termes empruntés à toutes les nations que le commerce appelle dans ces contrées.

Le *guzarati* est un dialecte de l'Inde fort voisin de l'hindoustani, et celui qui, après l'urdu, a été le plus dénaturé par l'invasion musulmane. Il est surtout en usage parmi la portion de la population indienne attachée aux doctrines de Zoroastre, les Parses.

HIOUNG-NOU. *Voy.* TURKE.

HISTOIRE CHEZ LES ETRUSQUES. *Voy.* ETRUSQUES.

HOLLANDAIS. *Voy.* SAXONNE.

HOMME, son origine. *Voy.* note XXIV, à la fin du volume. — Homme de la nature. *Voy.* la note G, à la fin de l'*Essai*. — Homme isolé, *ibid.*

HONGROISE, branche de la famille des langues ouraliennes, ainsi nommée du peuple qu'elle comprend. C'est la branche OUGORIENNE de Klaproth. On y rapporte les trois langues suivantes :

1° LA HONGROISE OU MAGYARE, parlée par les *Magyars* (614) ou *Madjars*, plus connus sous le nom de *Hongrois*. Ce dernier nom serait mongol et signifierait *advène*, *étranger*. Mais, dans l'histoire, les Magyars sont appelés Ougours, Honogours, Ougres (615), Hunnogundurs, Hunigors, d'où Hongrois. Cette belle race prétend descendre des Huns, qui n'auraient pas été aussi hideux que l'opinion traditionnelle les représente. Klaproth fait descendre les Magyars d'un mélange de Turks ou Tartares et de Finnois. Malte-Brun partage à peu près ce sentiment. M. A. de Gérando (616) fait sortir les Magyars des pays situés au pied de l'Himalaya, d'où ils seraient d'abord remontés vers la Chine septentrionale. Ils auraient ensuite erré quelque temps dans l'Asie centrale, d'où ils seraient descendus vers la Perse, aux habitants de laquelle ils auraient emprunté leurs doctrines religieuses. De là ils auraient repris leur route vers le nord, en s'acheminant vers le Caucase ; et tandis qu'une partie de la nation, en possession du pays des Baskirs depuis le IVe siècle, s'y trouvait subjuguée par les Turks au VIe, une autre portion, dans sa marche vers l'Europe, faisait une halte dans le pays situé entre la mer Caspienne, le Volga et le Jaïk. Aux VIIe, VIIIe et IXe siècles, ils s'approchent du Don et des Palus-Méotides. Peu après ils se retirent vers les monts Karpathes. Plus tard ils franchissent cette chaîne vers Munkach, attaquent les Bulgares sur la Theiss et s'emparent de la Pannonie, qui devient leur demeure définitive et où ils s'établissent au nombre de sept tribus, dont la principale donne son nom à la nation entière.

Les Hongrois forment un tiers environ de la population de la Hongrie, et presque un quart de celle de la Transylvanie ; on en trouve encore quelques milliers dans la Boukowine en Galicie et (selon les *Vaterlandische Blätter*) environ 40,000 à l'ouest du Seret dans la Moldavie, dans l'empire ottoman. Les Hongrois ne sont répandus que dans 40 comtés seulement du royaume de Hongrie ; ils s'y trouvent en majorité dans 23, savoir, dans celui de Hevesch, qui est même le seul qui soit tout habité par des Hongrois, n'y ayant que 2 villages slowaques et un autre d'allemands ; ensuite dans les comtés de Pesth, de Presbourg, Neograd, Komorn, Stuhlweissemburg, Borsod, Torna, Szabolts, Bihar, Bekes, Oedenburg, Raab, Tolna, Simegh, Wesprim, Szathmar, Csongrad, Baranya, Szalad, Eisenburg, Csanad et Gran. Ils sont en minorité dans 17 comtés, savoir, dans ceux de Neutra, Bacs (dans le nord du royaume), Honth, Gömör, Zemplin, Bacs (dans le sud du royaume), Abaujavar, Unghwar, Beregh, Arad, Mosony (Wieselburg ou Mossonska) Marmarosch, Ugosta, Weröczb, Syrmien, Temes et Torontal. A ces 40 comtés, il faut ajouter aussi les trois districts des *Koumans*, des *Iazygues* et des *Hayduks*, dont les habitants ne parlent que hongrois, et dans lesquels ils ne sont mêlés à aucune autre nation. Selon le savant Csaplovicz, il faut distinguer dans la langue hongroise quatre dialectes principaux, qui cependant diffèrent très-peu les uns des autres. Ces dialectes sont : le *Paloczen*, parlé par les Hongrois qui habitent les environs du Mont-Matra dans les comtés d'Hevesch, de Neograd et de Honth ; le dialecte des *Madjars d'au delà du Danube*, celui des *Madjars du Theisse*, et celui des *Szekler* ; ces derniers habitent dans la Transylvanie ci-

(614) Les Hongrois se donnent eux-mêmes ce nom qu'ils prononcent *mâdiâr*.

(615) De là le nom d'*ogre*, qui a servi à désigner ce personnage imaginaire, à l'aspect effrayant, à l'appétit cannibale, si longtemps chez nous l'épouvantail de l'enfance.

(616) *Essai hist. sur l'origine des Hongrois*, Paris, 1844.

Digitized by Google

vile et militaire et en Boukowine, ainsi que dans la Moldavie, où ils se sont établis à différentes époques. Il paraît que ce dialecte est le moins poli et qu'il se distingue des autres par une manière toute particulière de traîner excessivement ses mots.

Les Magyars prétendent que leur idiome est une langue vierge et tout aussi bien sans mère que sans fille. Bowring soutient que le magyar est seul de son espèce et diffère de tous les autres idiomes connus. Il en rapporte la date de formation à une époque où la plupart des langues actuelles de l'Europe, ou bien n'existaient pas, ou bien n'exerçaient point d'influence dans le pays qui fait aujourd'hui son domaine : observation très-juste dans sa dernière partie. Ce qui est aussi parfaitement exact, c'est que le magyar contient des mots qui ne se retrouvent dans aucune langue connue, et que parmi ces mots sont ceux qui se rapportent aux idées les plus communes, aux premiers besoins.

Papai cite, à la louange de sa langue nationale, la simplicité de ses mots primitifs, dont le plus grand nombre consistent en une seule syllabe. Cette langue présente un autre caractère non moins remarquable dans la richesse de ses onomatopées, dont nous citerons comme exemples les termes *morog* (grognement), *ordit* (rugissement), *kukorit* (chant du coq), *beumbeul* (mugissement du taureau), *mekeg* (bêlement de la chèvre), *ugerit* (hennir), *dorog* (tonner), *forr* (bouillir), *cseng* (sonner), *peng* (résonner), etc.

On a fait des rapprochements entre cette langue et le lapon, le péruvien, l'ostiak, le vogoul, le tchérémisse (Klaproth, Balbi), le scandinave (Malte-Brun). Beaucoup de mots hongrois trouvent des analogues en sanscrit, en persan, en hébreu, dans les langues tartares et surtout en turk. Parmi les mots communs au hongrois et au turk, on cite le mot *vézer* (chef), tout à fait analogue à celle de *vizir*, en turk comme en persan. D'un autre côté, beaucoup de radicaux communs se retrouvent en grec, en latin, en slave, en allemand et en hongrois. Les mots empruntés à l'allemand et au latin sont presque tous relatifs aux notions scientifiques et aux idées morales. Malgré ces emprunts, la langue hongroise a gardé ses particularités essentielles, et elle constitue un des sujets d'étude les plus curieux des linguistes.

La langue hongroise est douce et harmonieuse, qualité qu'elle doit à une certaine proportion entre les consonnes et les voyelles, et au soin avec lequel elle paraît éviter la rencontre des consonnes doubles. Pour faciliter l'articulation des mots étrangers, elle prépose une lettre euphonique aux consonnes doubles des radicaux, et fait par exemple de *scola* (école) *iskola*. D'autres fois elle intercale une voyelle parasite entre les deux consonnes. Les racines de cette langue sont extrêmement simples; elles peuvent aisément se ramener à l'état monosyllabique. Le vocabulaire est susceptible d'être étendu indéfiniment, au moyen de compositions de mots aussi heureuses que variées.

Sans être aussi riche que l'allemande, elle la surpasse en énergie et en concision, et elle est susceptible d'augmenter de beaucoup la masse de ses mots, soit par la flexion, soit par la composition. Elle est aussi très-propre à la poésie, comme le démontrent les essais faits dernièrement par Revai, Szabo et Rajnis, qui y introduisirent les mètres grecs et latins. Comme l'anglais, le hongrois n'a pas de genre, mais il a deux déclinaisons, et selon Revai, huit cas. Sa conjugaison est assez riche en modes et en temps, quoiqu'elle ait besoin de recourir à l'auxiliaire *être* pour exprimer le plus-que-parfait, et à un autre pour former le futur; mais elle a trois participes, un pour le présent, un pour le passé et un pour le futur. Dans quelques-unes de ses formes elle ressemble aux conjugaisons sémitiques *piel* et *hiphil*. Le verbe actif hongrois a la propriété singulière d'être conjugué de deux manières, selon qu'on l'emploie dans un sens général, ou dans un sens déterminé. p. e. *tudok*, je sais en général; *adok*, je donne en général; *tudom*, je sais une telle chose; *adom*, je donne une telle chose. Comme l'italien, le latin et autres langues, le hongrois n'a besoin de joindre les pronoms personnels aux verbes, que lorsqu'il veut donner plus d'expression au discours. Le verbe substantif *van* se sous-entend le plus souvent. Le verbe *avoir* exprimant la possession y est rendu par le verbe *être* ayant pour sujet le nom de l'objet possédé. C'est ainsi que « j'ai un livre » se tourne par « un livre est à moi : » *est mihi liber*, en magyar mot à mot *van nekem kony vem*. Dans le langage, plus primitif, des Magyars des campagnes, la forme du futur ne diffère pas de celle du présent, et le sens seul ou quelque particule accessoire fait distinguer le temps.

Le comparatif, en magyar ainsi qu'en finnois, se forme en ajoutant la lettre *b* à la fin du positif.

Nous donnerons quelques exemples de la manière dont se forment en hongrois les dérivatifs et les compositions de mots. De tout nom à la forme objective ou accusative on fait un adjectif en changeant *t* en *s*. De *haz* (maison) à l'accusatif *hazat*, on fait l'adjectif *hazas* signifiant « qui a une maison, » c'est-à-dire « marié. » De cet adjectif on forme l'adverbe *hazason* (en homme marié), et le verbe *hozasodni* (se marier). Les noms abstraits se terminent en *sag* ou *seg*. De *lat*, (il voit), après avoir fait *látni* (voir), *latas* (la vue), *látó* (le voyant ou le prophète) *látható* (visible), *láta tlan* (qui n'a pas été vu), *latata-tlan* (invisible), on forme *lathatosag* (visibilité), *lathatat lansag* (invisibilité). Par l'addition d'une ou de plusieurs lettres à la racine, on peut en magyar, comme dans les langues sémitiques, modifier de différentes manières l'idée principale exprimée par un verbe; c'est ainsi que de *latok* (je vois), on fait *lathatok* (je peux voir), *lattalok* (je fais voir), *lattathatok* (je peux

Digitized by Google

faire voir), *latdogal-tathatok* (je peux souvent faire voir). Les pronoms personnels s'affixent au verbe comme les possessifs au substantif : de *szeretni* (aimer) on fait *szeretem* (moi, j'aime), comme de *szeretel* (amour) on fait *szeretetem* (mon amour).

Les prépositions se convertissent en postpositions : les unes sont inséparables, et l'on dit *hazba* (dans la maison), *hazbol* (hors de la maison), *hazhoz* (à la maison), etc.; d'autres sont séparables, et l'on dit *haz élé* (devant la maison), *haz élöl* (à partir de la maison), etc. La préposition peut faire partie de mots composés fort compliqués, tels que *uraitokébol*, qui signifie « de ce qui est à vos seigneurs, » et qui s'analyse ainsi : *ur* (seigneur), pluriel *urak*, *uratok* (votre seigneur), pluriel *uraitok*, *é* particule possessive, *bol* (de).

Le hongrois est plus énergique et plus concis que l'allemand, en même temps que plus harmonieux et plus flexible. Il est singulièrement propre à la poésie. La prosodie et le rhythme y sont tels qu'on a pu y introduire avec succès tous les mètres des Grecs et des Romains.

Le français doit au hongrois les mots *heiduque*, *trabant*, *hussard*, *schako*, *kolback*, *dolman*, *soutache*.

Reléguée, depuis le commencement de la civilisation de la nation jusqu'en 1792, aux usages de la vie commune, et exclue des tribunaux, des administrations et des écoles, où elle était remplacée par le latin, la langue hongroise ne pouvait ni se perfectionner, ni compter beaucoup de productions. Aussi sa littérature, quoique ancienne, est-elle encore peu riche. C'est au décret émané de l'empereur François Ier au commencement de son mémorable règne, décret par lequel ce monarque sanctionne l'usage de la langue nationale dans les tribunaux et dans toutes les administrations du royaume, et son enseignement dans toutes les écoles publiques, à l'exception de celles de théologie et de médecine, que la littérature hongroise doit l'état assez florissant où elle se trouve; état qui la place au premier rang dans cette famille, et lui assigne même, sous le rapport purement poétique, une place distinguée parmi les principales littératures des autres idiomes de l'Europe. C'est pendant cette courte période et grâce aux généreux encouragements prodigués par plusieurs magnats du royaume, qu'elle s'est enrichie de la traduction de presque tous les chefs-d'œuvre des Anglais, des Allemands, des Italiens, des Français, des Grecs et des Latins, et que parurent ses plus belles compositions originales, ainsi que les meilleurs ouvrages scientifiques originaux ou traduits. En 1824 on publiait dans cette langue trois gazettes, un journal littéraire, et un autre d'agriculture, outre un grand nombre d'almanachs, dont plusieurs se font remarquer par d'excellents articles de géographie et de littérature.

Depuis, le nombre des écrits et journaux politiques a augmenté très-considérablement, surtout dans ces dernières années, et depuis quelque temps ces publications faisaient prévoir la lutte qui a éclaté entre les nationalités hongroise, slave et allemande.

2° Wogoule, langue des *Mansi* ou *Mansch-Kum*, plus connus sous le nom de *Wogoules*. Ils sont presque tous chrétiens et vivent de chasse et de pêche, dispersés dans les hautes vallées de l'Oural, dans les gouvernements de Saratow, Perm et Tobolsk. Selon Klaproth, ils seraient les descendants des habitants de la fameuse Yougorie. On y distingue quatre dialectes. Il existe une traduction de la Bible en cette langue.

3° Ostiak, ostiaque ou obi-ostiaque (qu'il ne faut pas confondre avec les idiomes de la famille yenisseï), est parlé par les *As-Jach*, plus connus sous le nom d'*Ostiaques de l'Obi*. La plupart chrétiens, le reste idolâtre, vivent de chasse et de pêche, dans les gouvernements de Tomsk et de Tobolsk. Même origine que les Wogoules. Klaproth compte cinq dialectes dans la langue ostiaque.

HOTTENTOTE, famille de langues classée dans le groupe de l'Afrique australe. On y distingue les langues :

1° Hottentote, parlée jadis en plusieurs dialectes par les *Kochoquas*, les *Souquas*, *Hessoquas*, etc., etc., tribus dont une partie a disparu, et dont une autre partie a donné naissance aux nombreux Hottentots (617) qui vivent sur le territoire ci-devant hollandais, aujourd'hui anglais, dont ils ont adopté la langue et presque entièrement les mœurs. Cette langue est encore parlée en quatre dialectes principaux, hors des confins des établissements anglais, savoir : le *corana*, parlé par les *Coranas*, qui demeurent sur le vaste plateau traversé par l'Orange, et compris entre le 25° et le 29° parallèle; une de leurs tribus, les *Kharemankeys*, confine avec les Caffres-Thammacha; ce dialecte paraît être le moins dur. Le *gonaaqua*, parlé par les *Gonaaquas*, nommés jadis *Khamtover*, qui vivent à l'ouest de la colonie du Cap, et dont l'idiome est mêlé de beaucoup de mots caffres. Le *namaaquas*, parlé par les *Namaaquas* ou *Namiquas*, divisés en *Grands* et *Petits-Namaaquas*, et parmi lesquels on compte, selon Le Vaillant, les *Kabobiques*, les *Koraquas*, les *Geissiquas* et les *Kaminuquas*. Ces tribus habitent à l'ouest des Coranas, à la droite et à la gauche de l'Orange, et le long de la Gamma (influent droit de l'Orange). Le *dammaras*, parlé par les *Dammaras*, qui sont les moins connus, et qui demeurent au nord des Namaaquas et à l'ouest des Caffres-Matsaroqua, s'étendant du côté du nord, au delà des Monts-de-Cuivre, jusqu'au 20° parallèle; leur territoire est traversé par la rivière du Poisson, qui se décharge dans l'A-

(617) Un Hottentot se nomme *K' hoè Khoep*. Des voyageurs leur ont attribué des habitudes dégoûtantes; c'est une fable. — On a voulu aussi ravaler les Bosjesmanns au niveau des brutes; l'expérience a prouvé qu'ils ne manquaient ni d'intelligence ni de bonnes qualités.

Digitized by Google

tlantique. Du mélange des différents dialectes parlés par les Hottentots dans l'institut des missions, il s'est formé un autre dialecte très-mélangé, connu sous le nom de *Hottentote*, et qui diffère beaucoup des précédents; c'est celui qu'on parle dans l'intérieur de la colonie du Cap, et surtout le long des confins.

2° SAABE, par les *Saabs*, dits *Bosjesmanns* par les Hollandais, nation la plus sauvage et abrutie de l'Afrique méridionale, dont les individus vivent épars le long des frontières septentrionales des établissements européens, et qui, par leurs pillages et leurs cruautés, sont la terreur et le fléau des colons ainsi que des Hottentots et des Caffres. Il paraît que les *Huswana* de Le Vaillant parlent un dialecte saabe. Ces deux langues se distinguent par le manque absolu du verbe *être*, de flexion dans la conjugaison et dans la déclinaison, ainsi que par celui de l'article et du nombre. Le corana cependant distingue le masculin du féminin. Les nombreuses particules qui, arbitrairement, sont mêlées entre les syllabes des mots hottentots et saabs, ou jointes à leur commencement ou à leur terminaison, rendent l'intelligence de ces langues extrêmement difficile, et presque impossible leur analyse. La position des paroles ou syntaxe, est aussi arbitraire que leur altération par les particules susmentionnées. Les sons sifflants, et ceux correspondant aux lettres *l*, *f*, *v*, *w*, manquent entièrement à ces langues, qui, en revanche abondent en toutes les nuances des sons gutturaux, et ont même des gloussements et des battements de langue qui produisent des sons semblables à des cris d'oiseaux, sons qu'on y rencontre souvent, et qui ne se trouvent, quoique moins forts et moins fréquents, que dans les idiomes de la famille caffre (618). Outre la différence existant entre les mots hottentots et saabs, ce dernier idiome se distingue du premier par un gloussement encore plus fort et plus fréquent, par des sons nasaux plus prononcés et par une espèce de chant particulier qui dure cinq à six secondes, et par lequel les Saabs, surtout ceux qui demeurent au nord de l'Orange, terminent plusieurs de leurs phrases.

HUASTECA (ANAÏMAC ou MEXIQUE), langue parlée par les Huastèques au nord de Tezcuco, et que ses racines paraissent rattacher plutôt aux langues du Yucatan qu'à celles du Mexique proprement dit. Elle diffère essentiellement de l'aztèque, tant par les mots que par la grammaire. On a cru y découvrir quelques étymologies finnoises et ostiaques. Elle forme le pluriel de ses noms tantôt à l'aide de la terminaison *chic*, tantôt en les faisant précéder du mot *cham* (beaucoup). La déclinaison se distingue par la propriété de pouvoir former des substantifs diminutifs à l'aide de la terminaison *il*. Elle manque du verbe substantif *être*, mais elle a pour les autres verbes deux conjugaisons différenciées entre elles par le prétérit. Elle a en outre, comme le mexicain du reste, des formes de verbes particulières pour les sens compulsif, causatif, etc., ainsi que divers affixes pronominaux.

HUMBOLDT (G.), sa définition de la civilisation réfutée. *Voy.* CIVILISATION, — et note XI, à la fin du volume. — Cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

HUNIQUE. *Voy.* OURALIENNE.

HUNS. *Voy.* OURALIENNE.

HURONS. *Voy.* MOHAWK et note II, 2° question, à la fin du volume.

HURRUR. *Voy.* AFRIQUE AUSTRALE.

HUZWARESCH. *Voy.* PEHLVI.

HYKSOS. *Voy.* l'Introduction, § III.

HYPERBORÉENS (PEUPLES). — *Voy.* note V, à la fin du volume.

I

IBERIENNE ou BASQUE (FAMILLE), comprend :

1° DES LANGUES ANCIENNES ÉTEINTES. On pense que c'est parmi ces langues, qui différaient très-peu les unes des autres, qu'on doit classer les idiomes que parlaient les Ibériens dans la plus grande partie de la péninsule Hispanique, dans le sud des Gaules, dans quelques parties de l'Italie et de ses trois grandes îles. Voici les principaux peuples compris dans cette famille, qui tous, à l'exception d'un seul, se sont éteints depuis longtemps : les *Turdetani*, qui habitaient dans la Bétique, et paraissent avoir été les plus civilisés de tous les Ibériens; les *Lusitani*, qui habitaient entre le Tage et le Duero, renommés par leur agilité dans la course et leur courage dans la guerre; les *Cantabri*, dans le nord de la péninsule; ils étaient les plus sauvages et défendaient leur indépen-

(618) Ces battements ou claquements de langue des Hottentots précèdent ou séparent les mots, et, sans eux, il n'y aurait aucun sens clair et précis. Les Européens représentent ce claquement par T', placé au commencement d'un mot ou d'une syllabe. Thunberg et Levaillant en ont signalé trois espèces : 1° *claquement dental*, le plus usité et le plus doux; 2° *claquement palatal*, plus bruyant que le premier; il ressemble au claquement de langue de l'écuyer qui fait partir les chevaux ou veut accélérer leur marche; 3° *claquement guttural*, c'est le plus difficile et le moins usité. « Quand une demi-douzaine de Hottentots, » dit Thunberg, « parlent ensemble, on croirait entendre caqueter des oies. » — La langue des Hottentots sauvages se parle du creux de la poitrine avec rudesse et une sorte d'enrouement; elle a de fortes aspirations, dans lesquelles on entend prédominer des diphthongues prolongées et ouvertes, telles que *oo*, *oou*, *aau*, *uu*. La prononciation des voyelles et des diphthongues est graduée à l'infini.

Digitized by Google

dance dans leurs montagnes d'un accès difficile avec un courage héroïque ; les *Carpetani*, dont le chef-lieu était Toletum (Tolède), célèbre par ses ouvrages en acier; les *Celtibériens*, qui demeuraient dans l'intérieur de la péninsule ; c'était un mélange d'Ibériens purs avec des Celtes ; ils étaient très-avancés dans la civilisation, adonnés au commerce et à l'industrie et très-nombreux; les *Vascones*, qui sont les ancêtres des Basques actuels; les *Astures*, les *Turduli*, les *Flergetes*, et autres dans l'Espagne actuelle; les *Aquitani*, qui occupaient le sud-ouest des Gaules; les *Osques?* établis dans l'Italie, et que Malte-Brun croit être une branche des Flergetes. Il paraît que les Turdetani, les Celtibériens et autres peuples de cette souche s'étaient élevés à une certaine civilisation, qu'ils possédaient d'antiques monuments de poésie et d'histoire, et avaient un alphabet particulier, dont on ne connaît pas encore tous les éléments, malgré les efforts faits par plusieurs savants pour les retouver et pouvoir expliquer avec eux les inscriptions ibériennes trouvées sur des pierres, des plaques métalliques, des vases de terre et des médailles, qui, avec la langue basque, sont les seuls monuments qui nous restent de ces peuples célèbres.

2° Des Langues anciennes encore vivantes. A cette branche appartient la langue *escuara* ou *basque*, parlée anciennement dans une grande partie de l'Espagne et du sud de la Gaule, et maintenant par les seuls *Escualdunac*, plus connus sous le nom de *Bascongados* et *Basques*, dans les campagnes de la Biscaye et de la Navarre en Espagne, et dans celles de la ci-devant basse Navarre française et des pays de Labour et de Soule en France, où la basse Navarre et le pays de Soule sont compris dans l'arrondissement de Mauléon dans le département des Basses-Pyrénées, et le Labour dans celui de Bayonne du même département. Les Basques sont les descendants des anciens Vascones (619).

Les anciens Ibériens étaient arrivés de très-bonne heure à un certain état de civilisation et possédaient l'usage des lettres ; leur alphabet, dérivé sans doute originairement de l'alphabet phénicien, ressemblait beaucoup à ceux de quelques-unes des anciennes nations italiques. On ne les connaît d'abord dans l'histoire que comme habitants de la côte septentrionale et des îles de la Méditerranée. Les premiers habitants de la Sicile appartenaient à cette race, et les recherches de Humboldt semblent prouver que des traces de leur langue se peuvent encore retrouver dans une partie considérable de l'Italie, où peut-être ils précédèrent les nations italiques de race ariane. Les côtes de la Gaule, à l'ouest de l'embouchure du Rhône, étaient occupées par des Ibériens qui y vivaient conjointement avec les Liguriens, ce dernier peuple ayant seul la possession des cantons maritimes compris entre le Rhône et l'Italie : voilà du moins ce que nous apprend le périple de Scylax, que Niebuhr considère comme une compilation de notes recueillies par de très-anciens navigateurs. On croit que les Liguriens vinrent du voisinage du fleuve *Ligus* ou *Liguros*, que l'on suppose être la Loire, et qu'ils expulsèrent les Ibériens d'une partie de leur ancien territoire. Ces événements furent probablement antérieurs à l'invasion des Celtes dans l'Europe occidentale. Les Celtes qui étaient d'un naturel plus guerrier que les Ibériens, paraissent les avoir dépossédés d'une partie considérable de l'Espagne, car des traces de l'occupation celtique ont été reconnues par de Humboldt dans les noms de villes et de populations de presque toute la moitié occidentale de la péninsule : cependant les Ibériens restèrent toujours en possession des Pyrénées. Les Ibériens étaient aussi du nombre des premiers habitants de la Corse, de la Sardaigne et des îles Baléares, où ils portaient le nom de Balares. Ils y avaient plusieurs îles où se trouvaient à la fois des Ibériens et des Libyens.

Suivant G. de Humboldt, le basque serait une langue d'origine européenne, et l'une des plus anciennes de notre continent. Il ne doute pas que cette langue n'ait autrefois été répandue dans toute la péninsule hispanique; et il donne, à l'appui de son opinion, une liste de noms de lieux, tant de la Bétique et de la Lusitanie, que de la Tarragonaise, lesquels ne s'expliquent d'une manière satisfaisante que par le basque. Le savant Allemand regarde donc le basque comme ayant été la langue commune de la race ibérienne, et il en suit la trace là même où cette race s'est trouvée mêlée à la race celtique. Il la retrouve hors de la péninsule, d'abord dans toute l'Aquitaine, puis le long de la Méditerranée, des Pyrénées à l'Arno, dans cette lisière dont le nom de Ligurie lui paraît être basque, *Li-gor*, peuple d'en haut, ou peuple des côtes. Enfin la même nature de recherches lui paraît déceler l'ancienne existence de cette langue dans les trois grandes îles du bassin de la Méditerranée, comprises entre l'Espagne, la France et l'Italie. Am. Thierry, dans l'introduction de son *Histoire des Gaulois*, reconnaît à son tour qu'un grand nombre de noms d'hommes, de dignités, d'institutions, relatés dans l'histoire comme appartenant soit aux Ibères, soit aux Aquitains, s'interprètent facilement par le basque.

Les savants Jésuites espagnols Riveira et Larramendi, l'érudit Scaliger, MM. Michelet, Depping, Fauriel, G. de Humboldt et une foule d'autres explorateurs judicieux, ne balancent pas à regarder la langue escuarienne comme antérieure au latin, comme

(619) On fait dériver *Basque*, des mots *basachos*, *bas-cos*, peuples sauvages, montagnards; ce peuple se désigne lui-même par la dénomination de *scual dunac*, de *escu*, main, *alde*, favorable, adroite, *aunac*, ceux qui ont, c'est-à-dire : *les hommes ayant la main adroite*. Les Romains l'appelaient *cantaber*, de *khanta ber*, chanteur excellent, étymologie douteuse.

Digitized by Google

contemporaine de l'hébreu et mère de l'espagnol.

La liste d'environ six cents mots basques, donnée par G. de Humboldt, dans le *Mithridate*, en contient, ainsi que Klaproth l'assure, sans en tirer du reste aucune conclusion, environ cent cinquante que l'on peut rapporter à des racines asiatiques, tirées pour la plupart de la famille sémitique. Les rapports des Ibères avec les colonies phéniciennes établies en Espagne suffisent-ils pour expliquer la présence d'une aussi grande proportion de termes de cette origine dans la langue basque?

M. Aug. Chaho trouve entre le basque et le sanskrit ce qu'il appelle des analogies de vocalisation, notamment dans la partie savante et théogonique de leur vocabulaire. Enfin on y a remarqué avec raison des rapports généraux avec les idiomes des aborigènes de l'Amérique. Des deux côtés, c'est la même prédilection pour l'emploi des voyelles, le même éloignement pour l'accumulation des consonnes et une certaine conformité dans l'économie de la conjugaison. Mais là se bornent les ressemblances, et les racines ne présentent aucune analogie.

Le vocabulaire basque présente un grand nombre d'onomatopées, ce qui donne à cette langue un caractère primitif très-remarquable. La simplicité de la plupart des racines et la forme éminemment synthétique du discours y sont autant de preuves de sa haute antiquité. Un grand nombre de ces racines sont monosyllabiques, et n'en forment pas moins dans cet état des mots parfaits, notamment plusieurs des verbes les plus usités. Combinées soit entre elles, soit avec les terminaisons significatives qui, en basque, présentent un système fort complet, elles fournissent à l'expression des nuances d'idées aussi variées que délicates.

Les Basques tirent vanité des difficultés que leur langue présente à l'étranger, et se plaisent à répéter une sorte de proverbe qui dit que le diable est resté sept ans chez eux sans pouvoir l'apprendre. Nous en signalerons quelques particularités remarquables.

L'abbé Darrigol (620) fait remarquer, parmi les combinaisons phonétiques, l'emploi de l'*h* aspirée après les consonnes *p*, *t*, *k*, dont elle demeure distincte dans la prononciation, au lieu de former des articulations mixtes, tels que notre *ph*, le *th* des Anglais et le *ch* des Allemands. Selon Ostarloa (621), deux consonnes ne se trouvent jamais de suite dans la même syllabe, et les exceptions à cette règle décèlent des termes d'origine exotique. Aucun mot ne commence par la lettre *r*. Pour prononcer les noms étrangers ayant cette initiale, on la fait précéder de la voyelle *e*. Suivant G. de Humboldt, cette langue ne connaîtrait pas le *f*. D'après l'abbé Darrigol, ce sont au contraire les lettres *v* et *x* qui lui sont inconnues. Suivant G. de Humboldt, la langue escuara est, de toutes les langues européennes, celle qui a le moins changé et dont les formes grammaticales décèlent plus que dans aucune autre une langue primitive. Les uns la disent très-riche et très-sonore, attribuant cette dernière qualité à l'absence de toute rencontre désagréable de consonnes, surtout au commencement et à la fin des mots; les autres lui refusent cette sonorité et prétendent que les *K*, les *H*, les doubles *R*, les plus sourdes nasales, s'y entre-choquent trop fréquemment, et qu'elle abonde trop en désinences telles que celles-ci : *ac*, *ic*, *ec*, *oc*, *tua*, *ago*, etc.

Cette langue n'a pas de genres, et met toujours l'article à la fin du nom, avec lequel il ne fait qu'un seul mot : par ex., *egun* (jour), *eguna* (jour le), *egunac* (jour les). L'escuara peut par l'addition de certaines particules changer un nom en verbe, adverbe et autres parties du discours, et par les terminaisons *tasuna* et *queria*, ajoutées aux substantifs, exprimer par la première la qualité bonne, et par la seconde la qualité mauvaise d'un objet quelconque. Sa conjugaison est extrêmement difficile, mais très-riche; elle exprime non-seulement la signification active et passive des verbes, mais aussi elle peut rendre des nuances, que d'autres langues ne peuvent exprimer que par une réunion de plusieurs verbes, ou même par des phrases entières. Les grammairiens basques ne comptent pas moins de 11 modes dans cette langue; ils les appellent *indicativus*, *consuetudinarius*, *potentialis*, *voluntarius*, *coactus*, *necessarius*, *imperativus*, *subjunctivus*, *optativus*, *pœnitudinarius* et *infinitivus*; les six premiers ont chacun six temps; savoir, deux présents, deux prétérits et deux futurs; les cinq autres en ont un moindre nombre. La littérature basque est très-pauvre, puisqu'elle ne possède que des livres ascétiques, des grammaires, des dictionnaires et quelques poésies; encore plusieurs sont-ils manuscrits. Selon Guillaume de Humboldt, l'ouvrage basque le plus intéressant est la collection de proverbes publiés en français et en basque par Oienbart, parmi lesquels se trouvent aussi des fragments de chansons populaires. Ce savant philologue croit que la chanson *Lelo il Lelo* (622) est la composition la plus ancienne qui existe dans cette

(620) *Diss. crit. et apol. sur la langue basque*, 1827.

(621) *Apol. de la langue basgondada*, Madrid, 1804.

(622) L'ancien chant national que nous mentionnons ici célèbre la résistance que les Cantabres opposèrent à l'empereur Auguste :

Lelo! il Lelo,
Leloa! Zarac
Il Leloa.

C'est-à-dire : « Lelo! mort Lelo, Lelo! Zara a tué Lelo. » Ces vers n'ont aucune liaison avec le sens des autres strophes, mais se rapportent à un événement antérieur, le meurtre d'un chef cantabre, commis par l'homme qui avait déshonoré son épouse. Une assemblée de la nation avait décidé que tous les chants commenceraient par une strophe dans laquelle le nom du coupable serait voué à l'exécra-

Digitized by Google

langue; même plus ancienne que toute autre poésie espagnole et portugaise. Les Basques se servent pour écrire de l'alphabet latin, et l'orthographe de leur langue ne diffère pas de la prononciation, comme en anglais, en français et autres idiomes. Selon l'abbé Bidassouet, l'idiome basque peut décliner et *verbiser* les caractères alphabétiques, *verbiser* les pronoms *déclinaisonnaux*, et même les pronoms verbaux; changer les participes en nominatifs et les décliner comme les noms ordinaires, ayant chacun jusqu'à seize cas différents, produits par des désinences nouvelles; il peut décliner tout ce qui est indéclinable dans les langues modernes, comme les prépositions, les adverbes, les interjections, et même les *verbiser*; il peut conjuguer chaque verbe radical jusqu'à vingt-six fois, sans augmenter ni varier son unité indivisible et toujours avec des désinences nouvelles; comme aussi changer tous les infinitifs et tous les participes en nominatifs, et les décliner ensuite comme les noms ordinaires ayant chacun onze cas; enfin, selon ce grammairien basque, cet idiome ne connaît ni verbes réfléchis, ni verbes défectueux; il a quatre langages différents dans l'unité indivisible de la même conjugaison, savoir un *langage enfantin diminutif*, un *langage adulte* ou d'*égalité*, un *langage de majorité* ou de *respect*, et un *langage féminin*; et chacun de ses noms substantifs a jusqu'à douze cas différents et six degrés de nominatifs, et chacun de ses adjectifs jusqu'à vingt cas différents. Voici un exemple de six degrés de nominatifs : 1° *ait*, père; 2° *aitaren*, celui du père; 3° *aitarenarena*, celui de celui du père; 4° *aitarenarenganicacoarena*, celui de celui de celui du père; 5° *aitarenarenganicacoarenarena*, celui de celui de celui de celui du père; 6° *aitarenarenarenganicacoarenarena*, celui de celui de celui de celui de celui du père, dont l'ablatif est *aitarenarenarenganicacoarenarenarenarequin*, mot qui n'a pas moins de 42 lettres. M. Bidassouet fait observer aussi que la nomenclature basque est puisée dans la position topographique : ainsi on y appelle une maison *Bidartia*, parce qu'elle est située entre deux chemins; *Bidegaina*, parce qu'elle est bâtie sur une route; *Bidekhuruchia*, parce qu'elle est située à l'endroit où deux routes se croisent; *Hegüa sia*, parce qu'elle est exposée au sud; *Ipharraguerria*, parce qu'elle est exposée au nord; *Haitzehotchenia*, parce que le vent froid y domine; *Bidegorrieta*, parce qu'elle est située sur une route rougeâtre. Ce même grammairien, en faisant des calculs approximatifs sur la base de ceux qui ont été faits pour la langue française, trouve que, tandis que celle-ci n'est composée que de 2,119,000 syllabes, le basque n'en contient pas moins de 1,592,448,000. Cette immense différence vient en grande partie de ce que chaque verbe basque se conjugue en 26 manières (623), et de ce que chaque nom, pouvant devenir verbe, est susceptible de fournir autant de syllabes qu'en fournirait un verbe, en passant par toutes les modifications des 26 conjugaisons. Cette langue se partage en trois dialectes principaux, savoir: le *biscaïna*, qui passe pour être le plus pur, et qui possède les meilleures grammaires que l'on ait encore publiées; on le parle dans la Biscaye propre; le *guipuscoa*, parlé dans les provinces de Guipuscoa et d'Alava; il est remarquable pour posséder le meilleur dictionnaire de cette langue; le *basque* ou *lampourdan*, parlé dans les Navarres espagnole et française, et dans les pays de Labour et de Soule.

TABLEAU POLYGLOTTE DE LA LANGUE BASQUE OU IBÉRIENNE.

	Orthographe.	*Soleil.*
Escuara ou Basque de la terre de *Labour*.		
1	basque	egusquga
2	basque	iguzquia

	Lune.	*Jour.*	*Terre.*	*Eau.*	*Feu.*
1	illarguia	eguna	lurra	ura	sua
2	hilarguia	eguna	lurra	ura	sua

	Père.	*Mère.*	*Œil.*	*Tête*	*Nez.*
1	aita	ama	beguia	burua	surra; sudurra
2	aita	ama	beguia	burua	sudurra

tion de la postérité. « Ce chant, » dit M. Fauriel, « est un vrai chant primitif où l'art en est encore aux simples inspirations de la nature. »

(623) Cette multiplicité de flexions du verbe est ce que la langue basque offre de plus remarquable. Cette multiplicité vient de ce que le verbe, outre son sujet, renferme encore et s'incorpore, pour ainsi dire, son complément direct et même son complément indirect. Les langues sémitiques, les langues américaines et quelques autres expriment de cette manière un complément personnel, mais non pas deux comme ici. Toutefois, nous devons le dire, la grande complication du verbe basque disparaît, quand on fait attention à la régularité du procédé par lequel s'opère cette multitude de flexions, et quand on voit surtout qu'à proprement parler il n'y a qu'une seule conjugaison, et qu'un paradigme unique sert pour tous les verbes.

La conjugaison des deux verbes auxiliaires *naiz*, je suis, et *dut*, j'ai, forme la base générale de celle des autres verbes.

Ajoutons que, dans le basque, la construction est inverse comme dans toutes les langues à désinences.

Digitized by Google

	Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Pied.*
1	eoa; aba	mia; mihia	ortza	escua	oina; oña
2	aoa	mia	hortça	escua	çangoa

	Un	*Deux.*	*Trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	bat	bi	biru	lau	bortz; bost
2	bat	bia	hirur	laur	bortz

	Six	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix.*
1	sei	zazpi	zortzi	bederatzi	amar
2	sei	çazpi	çortci	bederatci	hamar

IDÉE. Ses lois, sa nature, son développement. *Voy.* l'*Essai* tout entier. — Idées abstraites, générales, nécessaires, universelles, absolues; ne peuvent exister dans l'esprit qu'au moyen du signe; démonstration. *Voy.* l'*Essai*, § III et IV. — Décomposition ou analyse de l'idée, *ibid.* — De l'idée ou de la pensée chez le sourd-muet, *ibid.* et note A à la fin de l'*Essai* — Idées-images. *Voy.* l'*Essai*, § III.

IDÉES GÉNÉRALES. Existent-elles chez l'enfant avant le signe. *Voy.* l'*Essai*, § III et 4. — Idées générales et termes généraux. *Voy.* note B à la fin de l'*Essai*. — Idées abstraites et générales n'ont pas de mots dans les langues malaises. *Voy.* MALAISES.

IDÉOTHETIQUE, branche de l'idéogénie. *Voy.* l'*Essai*.

IENISSEI (FAMILLE), appartenant au groupe des langues sibériennes. Cette famille a été ainsi nommée du fleuve Ienisseï par Klaproth qui, le premier, réunit les idiomes qu'elle comprend. Les peuples qui les parlent sont connus sous le nom impropre d'*Ostiaks du Jenisseï*, et vivent dans le gouvernement de Tomsk, le long du Ienisseï et de ses affluents, depuis Abakansk jusqu'à Touroukhansk, séparant les Samoyèdes méridionaux de ceux du nord. Les Jenisseïs, aussi abrutis que les Samoyèdes, savent cependant forger le fer qu'ils tirent de leurs mines, et s'en faire leurs ustensiles et leurs instruments de chasse. Voici les langues dont se compose cette famille :

1° DENKA, par les *Denka* ou *Deng*, nommés improprement *Oedh-Ostiaks*. En 1723, ils demeuraient au-dessous de la Podkamennaya-Tongouska, le long de l'Oedtschosch, de l'Olough ou Elogui et du Ienisseï. Cet idiome diffère peu de l'Imbazk.

2° IMBAZK, par les prétendus *Ostiaks d'Imbazk*, qui demeurent dans le voisinage de cette ville et de celle de Touroukhansk.

3° ARINE, par les *Arines*, peuplade qui, sous le rapport ethnographique, peut être considérée comme éteinte. En 1755 elle était réduite à dix familles, qui vivaient parmi les Katchinzi le long des fleuves Katcha et Iyous, et surtout le long du Bousima et du Barga.

4° POUMPOKOLSK, par les prétendus *Ostiaks de Poumpokolsk*, qui demeurent dans les environs de Poumpokolsk sur le Ket, affluent de l'Oby.

5° KOTTEN-ASSANE parlée en deux dialectes par les *Kotten* et les *Assanes*. Le *Kotten* par les *Kotten*, *Kottouen*, *Kotowzi* ou *Kanski*, qui demeurent sur le Kan, affluent droit du Ienisseï, et sur le Poïam et le Biroussa, affluents du Kan. L'*Arsane* par les *Assanes*, *Kongroïtchi*, nommés aussi *Koibali* par les Russes et les Turcs leurs voisins; ils vivent à l'est du Ienisseï, entre Abakansk et Sayansk.

6° YOUKAGHIRE, par les *Adon-Domini*, plus connus sous le nom de *Youkaghires* ou *Youkaghi*, nation réduite à quelques centaines de familles, qui ont presque toutes embrassé le christianisme. Les Youkaghires demeurent entre les Yakoutes et les Koryèkes, le long de l'Océan Glacial, depuis la Iana jusqu'à la Kolima ou Kowima. La langue youkaghire est une de celles qui offrent le moins d'analogies avec les idiomes de l'Asie boréale et moyenne.

IESSO. *Voy.* KOURILIENNE.

IETAN ou TETAN. *Voy.* PANIS.

IEZIDIS, leur langue. *Voy.* SYRIAQUE.

ILLINOIS. *Voy.* LENNAPPE.

ILLYRIENNE. *Voy.* RUSSO ILLYRIENNE.

ILLYRIENS. *Voy.* THRACO-ILLYRIENNE.

IMITATION. A-t-elle été l'origine du langage? *Voy.* LANGAGE.

IMPRESSIONS SENSORIELLES DANS L'ENFANT. *Voy.* l'*Essai*, § I et II.

INDE ou INDOSTAN, nom tiré du fleuve *Indus* qui limite cette contrée à l'ouest. *Indus* vient du sanskrit *Sindhir*, limite, frontière, de la racine *Sidh*. Les Indiens eux-mêmes ne donnaient pas ce nom à leur pays; ils le nommaient *Jambudvipa* ou île du *Jambu*, du nom d'un arbre (*Eugenia Jambu*) fort commun dans l'Inde. Ils le nommaient encore *Arya-Varta*, la terre des *Aryas*, etc. (*Voy.* ce mot.)

La vaste région, connue dès la plus haute antiquité sous le nom d'Inde, offre un des pays les plus peuplés, les plus fertiles et les plus riches du globe. C'est ici que le règne végétal étale ses dons multipliés, que le rè-

Digitized by Google

gne animal montre ses plus majestueuses espèces, que le sol renferme les plus beaux diamants, et que la mer fournit avec une abondance inconnue partout ailleurs la précieuse moule à perle, et la jolie petite cauris qui sert de monnaie dans une grande partie de l'Asie et de l'Afrique. Réunie depuis environ trois mille ans sous les mêmes croyances, les mêmes lois, les mêmes institutions, la nombreuse nation indoue présente un phénomène de stabilité d'autant plus rare et plus remarquable, que son sol natal a été si long-temps et si souvent envahi par tant de hordes étrangères, toujours assez fortes pour la maîtriser, mais toujours impuissantes pour la changer. Invariable comme la nature qui l'environne, cette nation offre encore, comme au temps d'Alexandre et des Ptolémées, la même division de castes, la même industrie, la même adresse dans les tours de force, la même absurdité dans ses croyances religieuses, la même immoralité dans une partie de son culte, les mêmes images affreuses ou dégoûtantes dans la représentation de ses divinités. C'est ici que, depuis tant de siècles, chaque année voit se renouveler la fête bruyante, où l'impudique *lingam* est promené aux yeux d'une multitude stupide qui se prosterne devant cet objet obscène, et la procession du dieu Jagrenaut, dont le char pesant écrase sous ses roues les fanatiques qui s'y précipitent, croyant trouver à la fois la mort la plus glorieuse et une éternelle félicité. C'est ici que les *bayadères* sont livrées par la superstition à la lubricité publique, et que les *devadassi* vivent dans les temples avec les brahmanes immoraux qui les desservent. C'est ici que la superstition dicte au voleur des prières pour le succès du coup qu'il médite, qu'elle pousse au suicide tant de milliers de citoyens paisibles et industrieux, et qu'elle apprend aux faquirs à faire de la vie un tourment perpétuel, en se soumettant par dévotion aux habitudes les plus insupportables. C'est ici que chaque année tant de jeunes mères, oubliant leur devoir le plus sacré, abandonnent leurs enfants pour aller périr sur le bûcher qui dévore les restes de leurs époux. Mélange étonnant des qualités les plus opposées, l'Indien s'est distingué de temps immémorial par son adresse dans les fabriques et les manufactures, les arts et les sciences les plus indispensables à l'homme. La variété et la richesse des produits de son sol, rendus encore plus importants par son industrie, attirèrent dans l'Inde, depuis le commencement des sociétés humaines, les négociants de toutes les nations commerçantes. Trop riche et trop mal défendue pour n'être pas convoitée et envahie, l'Inde a été de tout temps la proie facile des peuples belliqueux qui l'ont attaquée. Sans parler des invasions de Sémiramis et de Nabuchodonosor, que l'histoire n'ose ni affirmer ni rejeter, il est bien constaté qu'une partie de l'Inde occidentale a été possédée par les Persans ; qu'Alexandre la parcourut en maître presque jusqu'au Gange ; que les Séleucides y dominèrent pendant quelque temps ; que dans le moyen âge elle fut le théâtre sanglant des cruautés et des pillages des Arabes, des Gazneuvides, des Gorides et des Patans ou Afghans ; qu'elle devint, vers la fin du XIVe siècle, la proie du féroce Tamerlan ; et qu'au commencement du XVIe, les Turcs et les Boukhares, commandés par Baber, un de ses descendants, y fondèrent le vaste empire connu sous le nom impropre de Grand-Mogol. Parvenu à sa plus grande puissance sous le règne brillant d'Achard et au commencement de celui d'Auren-Zeb, cet empire fut envahi par Nadir-Schah, qui y fit le plus riche butin dont l'histoire fasse mention. Livrée ensuite aux guerres civiles par l'insubordination des soubahs et des nababs, cette monarchie fut partagée en un grand nombre d'Etats indépendants. Les rois de Caboul, les plus puissants princes Mahrattes, le fameux Hider-Aly et son fils Tippo, rois de Mysore, et les Sickhs, se disputèrent avec le Nizam et les Anglais cette riche proie pendant la seconde moitié du siècle passé et le commencement du présent. La bravoure personnelle d'un gouverneur de la compagnie anglaise, l'adroite politique d'un autre, la sagesse et la loyauté d'un troisième, secondées par des circonstances plus ou moins favorables, rendirent en peu d'années les Anglais maîtres de toute l'Inde, et offrirent de nos jours le spectacle, encore nouveau dans les annales du monde, d'une poignée d'Européens à la solde d'une compagnie de commerce, conquérant un des plus riches empires de la terre, et gouvernant tranquillement plus de cent millions d'Asiatiques.

Considérée sous le rapport ethnographique, cette région a pour confins : au nord, l'Hindou-Kosh et l'Himmalaya, qui la séparent du Petit-Tibet et du Grand-Tibet ; à l'est, les montagnes et les terrains élevés qui séparent le bassin du Brahmapouter de celui de l'Iraouaddly ; ensuite le golfe de Bengale ; au sud la mer des Indes ; à l'ouest le golfe d'Oman, ensuite une ligne indéfinie qui sépare le territoire des langues comprises dans la famille persane, de celles qui appartiennent à la famille sanskrite. Dans les confins que nous venons de tracer, cette région embrasse, outre toute l'Inde proprement dite, une partie de la Perse orientale, le royaume d'Assam, qu'on place à tort dans l'Indo-Chine, et celui d'Aracan, qui dépend de l'empire Birman. L'île de Ceylan et l'archipel des Maldives, quoique séparés par des bras de mer, forment un appendice naturel et ethnographique de cette région.

L'Angleterre possède aujourd'hui l'Inde entière, qui a ainsi retrouvé la paix qu'elle avait perdue depuis neuf cents ans. Maintenant elle entre dans une vie nouvelle. C'est par la religion que se relèvera ce pays essentiellement religieux ; mais, sauf quelques protestants, qui réussissent peu, les Anglais n'essayent pas d'influer moralement sur les Indiens.

Digitized by Google

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES DE L'INDE.

FAMILLE SANSKRITE.

- Samskrit ou Sanskrit.
- Pali ou Bali.
- Kawi.
- Hindoustani.
- Multani.
- Zingane ou Bohémienne de *Komorn* en Hongrie.
- de *Spandau*.
- Guzerate.
- Kounkouna.
- Malabar.
- d'*Anjenga* (le haut malais de Parkinson.)
- Maldivienne.
- Tamoul.
- Canada.
- Telinga.
- Rooinga.
- Rossawan
- Banga.
- Maharatte ou Marastta.

Touppahs.
Coucis ou Lunctas.

	Orthographe.	*Soleil.*
1	française.	soûrya, aditya, mitra
2	française	souriya
3	anglaise	suria raditia
4	française	souradj
5	française	souretch, kam
6	allemande	kam, cham
7	française	ocam
8	espagnole	surdscha
9	espagnole	dindis
10	espagnole	veil
11	anglaise	veiloo
12	française	yirous
13	française	sourien
14	française	souria
15	française	souriamou
16	anglaise	bel
17	anglaise	sooja
18	anglaise	bayllee
19	espagnole	adita, suria
20	anglaise	beer
21	anglaise	»

	Lune.	*Jour.*	*Terre.*	*Eau.*	*Feu.*
1	tchandra, indou	divasa, dina	ahân prithvi, bhoûmi, bhour, dharà	apa, vari, oudakam, ambou, toyam	agni, vahni
2	tchanda	divasa	bhoumi	oudaka	agni
3	chandra, sitangsu	dina, mera	bumi, aksiti, pratiwi	jalanidi	agni, brama
4	tchând	din	mitti	pani	âg
5	tchandorma	degow	djémi	pany	bag
6	schon	diwes	pu, bhu, pube	panj, panjo	jag, jago
7	schou, illune	strebitza	pu	pani	vag
8	sandrama	»	»	pani	»
9	sandrim		»	udak	»
10	nlaw	divasân	nelambbhumi	wellam	ti
11	saoo	ensilla	cairo	tanee	tee
12	»	duale	bin	penne	alipan
13	sandiren	paguel	boumy	tannir	neroupou
14	tingulou	hagulou	boumy	nirou	binky
15	tingulou	hagulou.	boumy	nillou	nepou
16	sawn	»	kool	pannae	auin
17	sundsa	»	murtika	dsol	aaganee
18	sa kan	»	matee	pannae	zee
19	soma, zzandra	heitton	dhartary	udbac	ag
20	beelah	»	kycul	oom	chuchah
21	»	»	»	»	»

	Père.	*Mère.*	*Œil.*	*Tête.*	*Nez.*
1	pità, tata	mâta, amâ	akchi, tchakchou, obutchi, lot chanam	sircha, mastakam	nâsa
2	pità	mâtâ	tchakkhou	sissa	nâsa
3	pita	mata	sotia	mastaka	grana
4	bâp	ma	ânk	mound	nâk
5	pouts, pita	ma	aky	ser	nak
6	dade, dadi	daj, daju, dajo	aok, jaka	tschero, cheru.	nak
7	dade	daju	yaca	»	nack
8	»	»	ancki	mattu	nack
9	»	»	dola	mattè	nack
10	appen	amma	kanna	tala, matte	mux
11	»	»	canna	talla	moco
12	bapa	amaé	lois	bolle	nepat
13	tagapan	tahy	kan	talé	(mouka)
14	tandé	tahy	kannou	talé	(naca)
15	tandry	tally	kannou	talé	»
16	»	»	»	mata	»
17	»	»	»	mustok	»
18	»	»	»	teekgo	»
19	bap, pit	mate, mauli, ais	ddholà	matam, xit	nac, nassic
20	»	»	cun	cook	macc
21	nha	noo	»	»	»

Digitized by Google

	Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Pied*
1	moukham ; asyam ; vaktram	djihvà	danta	hasta ; pâni	pàda
2	moukha	diivha	danta	hatta	pada
3	»	»	danti	asta	pada
4	mounh	djibh	dant	hâth	pânou
5	wat	»	diant	khat	per
6	mui ; moi	tschib ; tscheb	dant	wast, wass	piro
7	»	tscheeb	»	wast	piro
8	»	shibu	dant	had	paga
9	»	shibu	dant	had	paim
10	va	nak	pall	kai	kal
11	waa	nacoo	pailoo	eai	oolungcaloo
12	anga	douls	dat	»	paé
13	vahy	(nakou)	pallou	kahy	kal
14	baby	(ziboo ; ziohha)	ballou	haby	kalou
15	norou	»	pallou	tchehy	kahlou
16	gall	»	»	hat	pau
17	bodon	»	»	osto	pata
18	totoham	»	»	hatkam	zankam
19	hondda	gib	dant	hat	paim
20	»	»	pul	»	chupta
21	»	»	»	»	»

	Un.	*Deux.*	*Trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	eka	dwaou, dvi	traya, tri.	tchatouara, tchatour	panyntcha, pantchan
2	eka	dve	tini	tchattâra	pantcha
3	eka	dui	tri	shator	pantcha
4	ek	do	tin	tchar	pântch
5	hek	dou	trai	tchar	penjou
6	jek, ek	duj, doj	trin, tri	schtar, star	pantsch, pansch
7	jeek	doui	trin	staar	pansch
8	ek	be	trin	schar	pats
9	ek	don	tin	schar	pantsch
10	onna	randa	munna	nala	angia
11	onoo	randoo	mono	nalieu	unjuo
12	hec	dec	tinet	ataret	pahet
13	onnou	rendou	mounou	nalou	antchou
14	vondou	yaradou	mourou	naloukou	aïdou
15	occate	rendou	moudou	nalougou	aïdou
16	awg	doo	teen	tchair	pansoee
17	aik	doo	teen	tsar	paus
18	ak	de	teen	saree	pas
19	eka	doni	tini	echari	paize
20	»	»	»	»	»
21	katka	neeka	toomka	leeka	rungata

	Six.	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix.*
1	chach	sapta, saptan	achtaou, achtan	nava, navan	dasa, dashan
2	tcha	satta	attha	nava	dasa
3	sat	sapta	asta	nawa	dasa
4	tchah	sât	âth	naû	das
5	tchi	sat	at	nouw	dag
6	tschowe, sof	efta	ochto	enja, eija	desch, des
7	schow	esta	ogto	eigna	deesch
8	zah	sat	ath	nau	das
9	soh	sat	ath	nou	da
10	arra	eza, esa	etta	onbada	patta
11	aroo	yalloo	yuttoo	wembuthoo	patoo
12	ahet	atec	aret	nouabet	diahet
13	arou	yejou	yétou	onbadou	patou
14	arou	yelou	yentou	onbatou	hatou
15	arou	yedou	ycnimidy	tommidy	psdy
16	saw	sat	awtoa	nonaw	dussoa
17	tso	sat	asto	no	dos
18	tsae	hat	awt	no	dos
19	saha	sata	ata	nau	daha
20	»	»	»	»	»
21	rooka	sereeka	rictka	koaka	soomka

INDE, ses premiers habitants. *Voy.* SANSKRITE. — Sa littérature. *Voy.* RAMAYANA.

INDIENS. *Voy.* SANSKRIT.

INDO-CHINOIS, tableau de cette contrée. *Voy.* TRANSGANGÉTIQUE.

INDO-CHINOISE (FAMILLE), appartient au groupe des langues de la région transgangétique. Elle comprend toutes les langues parlées dans l'Indo-Chine, nommée aussi presqu'île au delà du Gange et Inde-Ultérieure. Parmi les langues composées et écrites de cette subdivision, on distingue les suivantes :

1° LE BIRMAN, BARMAN, BURMAN OU BOMAN, langue la plus répandue de toute l'Inde-Ultérieure, parlée en quatre principaux dialectes : le *birman propre* ou *avanais*, parlé par les indigènes du royaume d'Ava, la partie aujourd'hui dominatrice, la plus puissante et la plus belliqueuse de l'Indo-Chine; l'*aracan*, *rukheng* ou *yakaïn*, parlé par les peuples de ce nom; c'est le dialecte le

Digitized by Google

plus pur, et celui qui a le plus emprunté au pali (624); le *ro* ou *yo* se rapproche beaucoup du rukgen, et est propre à une petite tribu qui habite à l'est des montagnes d'Aracan; enfin le *tanassérim* ou *tanengsari* du docteur Legden, particulier aux *Dawayza* et aux *Byeitza*, habitants du district de Tassa-Servim; ce dernier dialecte emploie des mots tombés en désuétude : ces dialectes se distinguent surtout par des différences de prononciation qui échappent souvent aux étrangers.

La langue birmane, suivant Klaproth, s'éloigne beaucoup du Siamois, et présente dans ses racines une foule de ressemblances avec le tibétain. Elle en présente aussi sous le rapport de l'origine avec le chinois. Elle est, comme cette dernière, formée de racines monosyllabiques, et n'a aucune correspondance étymologique avec les langues parlées sur la frontière opposée.

Tout en admettant comme probable qu'il y a eu une époque à laquelle le birman était un dialecte chinois, Carey ne reconnaît plus, dans les deux langues, que bien peu de mots qui correspondent à la fois pour la forme et pour le sens (625). C'est à l'influence du pali, introduit dans l'empire comme langue sacrée avec le bouddhisme, que le birman a dû sa forme actuelle; il abonde aujourd'hui en mots dérivés de cette source.

Le birman présente beaucoup d'aspirations, d'articulations et de sons nasaux. Dans la prononciation, les Birmans paraissent confondre le *p* et le *b*, le *t* et le *d*, l'*s* et le *z*. On n'y peut presque jamais distinguer l'articulation *r*, qui se transforme en une sorte d'*l* mouillée ou d'*y* consonne. Une chose qui contribue encore au peu de netteté de la prononciation, c'est l'habitude qu'ont les hautes classes d'avoir, en parlant, la bouche pleine de bétel, de tabac ou d'épices.

Cette langue n'en est pas moins très-harmonieuse, ce qui est attribué au rôle important qu'y joue l'intonation, comme dans toutes les langues monosyllabiques parlées à l'est de l'Indostan. Les différentes suspensions du sens sont accompagnées d'une cadence musicale très-fortement marquée au moyen de syllabes longues et brèves, et de deux accents que Hong (626) qualifie d'accent grave et accent léger.

Le birman, monosyllabique par les racines, appartient, par sa grammaire, aux langues polysyllabiques. On n'y distingue point les parties du discours, mais avec l'adjonction d'affixes à chaque racine, on peut former des expressions qui répondent, pour l'usage, à nos substantifs, à nos adjectifs, à nos verbes et à nos adverbes.

La déclinaison a sept cas, et le vocatif a jusqu'à trois formes différentes d'après le ton de respect, d'amitié ou de mépris avec lequel celui qui parle veut traiter son interlocuteur. Pour former chacun des autres cas, il faut choisir entre deux, quatre et jusqu'à six affixes, qui ne peuvent pas s'employer indifféremment les uns pour les autres. Le verbe n'existe qu'à l'état de participe, c'est-à-dire n'existe pas, ce qui donne au discours une allure vague et singulière. Cependant comme le participe se décline et qu'on peut multiplier à l'infini les mots de cette espèce, en combinant avec leurs lettres radicales d'autres racines, on obtient ainsi toutes les modifications de temps et de modes, et jusqu'à cinq formes de présent, cinq de passé et deux de futur.

En général, le style du birman est singulier, embarrassé d'une foule d'explétives, de termes de politesse et d'épithètes oiseuses. L'alphabet en usage est un caractère rond, quoique évidemment dérivé du pali carré. Ce caractère est formé de cercles et de portions de cercle diversement disposés et combinés, d'un aspect fort net et très-gracieux. Le nombre des lettres est de 45 dont 12 voyelles. Il y a peu de Birmans qui ne sachent lire et écrire. Ils attachent à la calligraphie une très-grande importance.

Les traités palis des dogmes du culte de Godama, l'incarnation sous laquelle Bouddha est honoré dans l'empire, ont été, dit la tradition, apportés de Ceylan par un brahmane. Ils ont été traduits par les Birmans, qui ont fait dessus un nombre incalculable de commentaires.

2° Moitay, parlé par les *Moitay*, qui habitent la plus grande partie du royaume de Kathée, le Cassay ou Cussay de nos géographes, nommé improprement Meckley par les Européens.

3° Moan ou Péguane; langue des *Moan* ou *Mon*, les *Péguans* des Européens, les *Taleing* des Birmans, et les *Ming-mon* des Siamois. Ils habitent le royaume de Pégu, jadis riche et puissant. Cette langue diffère beaucoup du rukeng-barma et du siamois; elle a un alphabet particulier qui diffère peu du barma; sa littérature est assez riche et plus ancienne que celle des Birmans. Il paraît que les habitants de l'île de Carnicobar, dans l'archipel de Nicobar, parlent une langue sœur de cet idiome.

4° Siamoise, parlée par les Siamois, qui sont la nation dominante dans le royaume de Siam (627), et qui sous différentes dénominations, occupent presque tout le grand

(624) Au rapport des premiers missionnaires catholiques dans ces contrées, la langue du Pégou s'éloignerait considérablement de celle d'Ava; cependant, d'après les spécimens qu'ils ont eux-mêmes fournis de l'une et de l'autre, elles ne paraissent différer que par des points peu importants qui pourraient tout au plus constituer un cinquième dialecte.

(625) *Grammar of the burman language* (1814).

(626) *An english and burman dictionnary*, avec une grammaire abrégée de la langue birmane (1824).

(627) Le nom de *siam* est inconnu aux Siamois. C'est un de ces noms dont les Portugais paraissent les inventeurs et dont on a peine à découvrir l'origine. Les Siamois se sont donné le nom de *Thai*, qui, dans leur langue, signifie *libre*. *Menang* signifiant *royaume* en siamois, ils appellent leur pays *Menang Thaï* ou *royaume des libres*.

Digitized by Google

bassin du Meinam ou rivière de Siam, le royaume de Laos, et la partie méridionale de la province de Yunan, dans la Chine. Voici les principaux dialectes qu'il faut y distinguer, d'après les plus récentes informations, mais dont quelques-uns pourraient bien être considérés comme des langues sœurs. Le *siamois propre*, *siouanlo*, *thay* ou *thaï*, parlé dans le royaume de Siam par les *Thaï*, nommés *Tay-nay* par Loubère, et *Siamois* par les Européens, qui sont la nation dominante du royaume, et qui en occupent surtout la partie à l'ouest du Meinam ou Ménam. Ce royaume fut l'état le plus policé et le plus puissant de toute l'Indo-Chine, jusqu'à la moitié du XVIIIe siècle. Sa puissance est beaucoup déchue; depuis ses grandes cessions à l'empire Birman, et depuis que les royaumes malais de la péninsule de Malaca ont secoué son joug, ses confins méridionaux ne sont guère qu'à quelques milles au sud de Ligor. Le *thay-j'hay*, parlé par la nation de ce nom, dans la partie supérieure du bassin du Meinam, et à ce qu'il paraît dans le district de Tai-loong, qui est traversé par le haut Kiay-duayn, et baigné à l'ouest par l'Iraouddy ou Erawade. Les *thay-j'hay*, qui sont les tay-yay de Loubère, étaient jadis renommés par leur savoir et par leur puissance; ils ont été civilisés avant les Thay. Le plus grand nombre dépend maintenant de l'empire Birman. Le *laos* ou *law*, parlé dans le royaume de Laos, qui après avoir formé pendant longtemps un état indépendant, se trouve depuis quelques années, soumis à l'empire d'Anam. Cette région, et les *Law* ou *Laos* qui l'habitent, sont très-remarquables en ce que les Siamois et les Birmans prétendent avoir reçu d'eux leur religion, leurs lois et leurs institutions; à la vérité, d'après les rapports les plus récents, le Laos paraît contenir plus de vestiges des plus grands fondateurs du bouddhisme que n'en contiennent Ceylan, Pégu, Ava et Aracan. Les sons correspondants aux lettres *r* et *l*, qui se trouvent dans le thay manquent au laos, qui s'approche encore plus du thay-j'hay que du thay. Le *pa-y* et le *pa-pe*, parlés dans les deux principautés de ce nom, voisines du Laos; les habitants de celle de Pe-y se nomment eux-mêmes *Lok-taï*; ceux de la principauté de *Pa-pe* prennent le nom de *Moung-ping-djin-maï*. La littérature siamoise, surtout celle du siouanlo et du laos, est une des plus riches et des plus anciennes de l'Inde-Ultérieure. Cette langue abonde en monosyllabes, encore plus que les autres de cette branche; elle a emprunté beaucoup de mots au pali, qu'elle a altéré encore plus que le barma; elle a aussi quelques mots communs avec le chinois des mandarins, et surtout avec le prétendu dialecte de Canton. Le siouanlo n'a pas de pronom relatif; sa construction ressemble à la chinoise, et sa grammaire à celle des autres idiomes polis de l'Indo-Chine. On connaît plusieurs alphabets différents du pali, notamment trois pour le siouanlo, un pour le laos et deux pour le pe-y et pour le pa-pe. L'alphabet siamois le plus en usage diffère beaucoup du pali; il a 37 consonnes; ses voyelles, qui sont au nombre de 20, forment un alphabet à part.

5° CAMBOGE, parlé par les *Khomen*, dans une partie du royaume de Camboge, dont ils étaient la nation dominante, avant que l'empereur d'Anam l'eut incorporé à son empire.

6° ANNAMITE, langue parlée par les *Annamites*, nation la plus nombreuse de l'empire d'Annam, nom que les Cochinchinois donnent à leur pays, et qui, outre la Cochinchine, désigne encore le Tonquin. La conformité du langage des deux pays, autorise à les confondre sous une même dénomination, car le cochinchinois ne paraît différer du tonquinois que par la prononciation. Suivant Adelung et quelques autres auteurs, les aborigènes de la Cochinchine sont une race noire, assez semblable à celle des Cafres, et réfugiée aujourd'hui dans les montagnes entre la Cochinchine et le Camboge. Le reste de la population descendrait d'une colonie de 500,000 Chinois qui vinrent s'y établir vers l'an 215 avant Jésus-Christ, et y introduisirent leur langue, qui, dans le laps des vingt siècles écoulés depuis, s'est considérablement éloignée de sa source. Un assez grand nombre de termes étrangers au chinois, et exprimant des idées relatives à l'état de civilisation, aux arts et au commerce, ont été empruntés par les Cochinchinois à tous les peuples avec lesquels ils ont eu des rapports dans ces derniers siècles. La prononciation de l'annamite est d'une difficulté insurmontable pour beaucoup d'Européens, elle consiste principalement dans l'accent, qui, ici comme en Chine, distingue, par des nuances délicates d'intonation, des syllabes identiques sous les autres rapports. Son système phonétique comprend 18 voyelles simples, 31 diphthongues, 21 triphthongues, 26 consonnes initiales, et 8 consonnes finales.

Les mots sont, comme en chinois, dépourvus de flexions, et la grammaire présente, dans l'une et l'autre langue, des formes analogues. On se sert, pour écrire cette langue, de la classe des caractères chinois appelés *hing-ching*, ou figurant le son. Cette langue n'a pas de mots qui correspondent exactement au verbe *être*, qu'elle omet entièrement dans certaines circonstances, et qu'elle remplace dans d'autres par le mot *men* qui veut dire *convenir*.

Il existe encore, dans l'Indo-Chine, une dizaine de langues incultes et non écrites, mais sur lesquelles on a trop peu de renseignements pour que nous nous arrêtions à les énumérer.

INDO-EUROPÉEN MÊLÉ AU CELTIQUE. — *Voy.* note IX, à la fin du volume.

INDO-EUROPÉENNE (race); importance de l'étude du celtique pour la solution des grandes questions relatives à l'origine et à l'histoire de cette race. — *Voy.* note IX à la fin du volume.

Digitized by Google

INDO-EUROPÉENNES (LANGUES). — De nos jours seulement l'étude des langues est devenue une science. La découverte de l'ancien idiome de l'Inde, le sanscrit, a tranché le nœud gordien de l'origine et de la formation des langues. Grâce à cette découverte, nous pouvons, nous autres barbares, en remontrer à Platon et à Cicéron sur le mécanisme du grec et du latin. Grâce à cette découverte, il nous est démontré par des preuves irrécusables que tous les idiomes de l'Europe sont les dialectes d'un même idiome primitif; qu'un grand nombre de ceux de l'Asie leur sont très-proches parents, et que le sanskrit est leur père à tous. Une classification généalogique de toutes les langues est impossible dans l'état actuel de la linguistique; les langues de l'Amérique, celles de l'Afrique et une partie de celles de l'Asie, sont trop imparfaitement connues, et n'ont pas été comparées entre elles avec assez de soin pour qu'il soit possible de leur assigner leur place naturelle dans l'histoire de la filiation des langues. La classification purement géographique a déjà été faite mille fois et se trouve dans tous les traités de géographie. Nous nous bornerons donc à un tableau des langues indo-européennes dont le sanscrit est la souche.

De tous les groupes déjà établis par la linguistique, le mieux connu, le plus utile à connaître, c'est évidemment celui qui forme la chaîne du Gange jusqu'au Tage, et même au delà (628). Les uns le nomment *indo-germanique*, oubliant ce qu'il contient d'éléments romans, slaves et celtiques; — les autres *indo-européen*, quoiqu'il y ait en outre en Europe des Basques, des Finnois, des Magyares et des Sémitiques, et dans l'Inde plus d'un idiome extra-sanskritique; — d'autres : *japétique*, ce qui s'opposerait inexactement au groupe sémitique; — d'autres encore : *ariique*, pensant que ce serait désigner à la fois les adorateurs de Brahma et ceux d'Hormuzd, l'Inde et la Perse; — d'autres enfin, d'après Humboldt, préfèrent la dénomination de *groupe sanskritique*. Celle-ci a du moins l'avantage de pouvoir répondre à tous les progrès ultérieurs de la linguistique.

Ce ne fut qu'assez tard qu'on arriva à découvrir cette vaste solidarité de langues parlées par tant de peuples différents et à des époques si éloignées les unes des autres.

Le vieil Orient était trop indolemment mystique, et le monde gréco-latin trop dédaigneux des peuples étrangers qu'il appelait ennemis ou barbares, pour songer à de telles recherches. Il fallait le christianisme pour les instaurer. Il est vrai qu'il s'y mêla longtemps pour les dérouter et quelquefois les entraver, l'irréalisable espérance de retrouver la langue primitive, antédiluvienne. Mais on doit reconnaître que la linguistique tient presque tous ses matériaux de la propagande cosmopolite de la Rome papale, des missionnaires catholiques dont le Mithridate d'Adelung a énuméré les oraisons dominicales polyglottes dès l'an 1427, et enfin de la Société Biblique de Londres qui a déjà des traductions de la Bible en plus de cent langues différentes. Ces immenses travaux auraient pu profiter d'assez bonne heure à la grammaire comparée, s'ils n'avaient eu exclusivement leur portée pratique et religieuse, et si d'ailleurs on s'était inspiré d'une méthode grammaticale plus large que celle des *artes* latines et des τέχναι grecques. De même que la *Wjakarana* ou grammaire sanskrite en Asie, en Europe la grammaire gréco-latine a été trop longtemps mécaniquement appliquée à toute espèce de langue. Malgré toute la sagacité grammaticale déployée depuis les sophistes helléniques, ce fut un progrès remarquable quand on osa critiquer cette tradition soit dans l'Hermès de J. Harris [1751], soit dans certaines *grammaires générales et raisonnées*. Mais il fut décisif, immense, dès qu'on eut inauguré la méthode comparative.

La première langue sanskritique qu'on apprit à connaître, fut le néo-persan; mais pendant longtemps, et encore chez Othmar, Franck, Klaproth, Vanskennedy et Hammer, on eut le tort de le considérer comme un idiome dont les formes étaient primitives, parce qu'elles étaient pauvres et nues. C'était le contraire qu'il eût fallu croire conclu; mais on ne sut pas voir que si le néo-persan ressemblait à très-près à l'allemand moderne, c'était seulement parce que les deux langues avaient parallèlement beaucoup perdu de leur antique organisme, mieux conservé dans le gothique et le zend. Au dix-huitième siècle, Anquetil-Duperron (dépassant Th. Hyde) avait bien édité du zend et du pehlvi, mais les Guèbres de l'Inde n'avaient pu lui donner que des notions très-incomplètes. Il en résultait que la famille persane, mal connue dans ses trois transformations successives, n'était que d'un douteux appui pour l'avancement de la grammaire comparée. On prit les choses à rebours, et l'on regarda comme primordial ce qui n'était au fond que détérioration assez récente.

Enfin on trouva le sanskrit déjà un peu signalé par Paulinus à S. Bartholomeo (mort à Rome en 1805), — définitivement expliqué par le fameux W. Jones, qui en 1784 avait fondé la Société asiatique de Calcutta. Dès lors on eut un levier pour soulever ces masses confuses, informes, éparpillées dont on a fait depuis la grammaire comparée du groupe indo-européen. L'Angleterre fournit les documents, Eug. Burnouf y ajouta ses fortes études sur le pali et le zend, et l'Allemagne, cette terre des synthèses, donna une phalange de savants (les deux Schlegel, Bopp, Othmar, Franck, W. V. Humboldt, Lassen, Rosen, V. Bohlen, Bückert, Brockhaus, Stenzler, Benary, Höfer, Grimm, Eichhoff, Pott, Diefenbach, Lepsius, Bind-

(628) Un travail du professeur Aug. Fried-Pott de Halle (112 p. in-4° à deux colonnes, dans l'Encyclopédie Ersch et Gruber) a servi de base à cette esquisse ethnographique.

Digitized by Google

seil, etc.) pour coordonner tous ces faits, les discuter, les contrôler, les comparer, et en construire enfin cette féconde histoire des langues de la civilisation et de la conquête morale, dont deux ouvrages de Bopp (*Conjugations system* de 1816 et *Vergleihende grammatik* de 1852) offrent encore la base la plus solide, dans l'état actuel de la science (629).

On admet généralement aujourd'hui, d'après des combinaisons linguistiques, historiques et archéologiques, que le point de départ de la famille indo-européenne se trouve en Asie, entre la mer Caspienne et le nord de la chaîne de l'Himalaya. Deux courants d'émigrations se sont produits dans les temps qui précèdent l'histoire : l'un au sud vers l'Iran (Perse) et plus à l'est, jusque par de là le Gange; l'autre dirigé vers l'Europe, soit par le sud de la Caspienne et l'Asie Mineure, soit par le nord et par l'Oural. Cette race énergique et progresssive s'est heurtée tour à tour aux races finnoises, tartares, sémitiques, nègres et américaines, envoyant successivement en Europe les Celtes, les Germains et les Slaves, tandis qu'en Asie la domination appartenait à l'ouest, au persan, et à l'est (jusqu'en Océanie) au sanskrit. Aujourd'hui la famille indo-européenne a subjugué et civilisé le monde. C'est elle qui semble avoir désormais le privilége de réunir de proche en proche tous les hommes dans une providentielle fraternité.

Nous trouvons cette famille aujourd'hui divisée en *six groupes* linguistiques principaux, dont deux en Asie et quatre en Europe, sans compter les nombreuses colonies dispersées sur tout le globe. Chaque groupe a une langue qui domine toutes les autres, et qui en semble comme la nourrice, la reine et le parangon. Et au-dessus de ces langues dominantes, bases de comparaison particulières, se trouve le sanskrit qui, depuis des siècles écarté des vicissitudes de l'histoire, semble avoir le mieux conservé la fraîcheur et l'harmonie de l'organisme familial.

GROUPES ASIATIQUES.

I. *Langues indiennes.* — 1° Le sanskrit, la langue des dieux (*Dévabant*) et que les missionnaires nommèrent d'abord *lingua samscredamica, granthomica,* est la langue des vainqueurs théocratiques de l'Inde. Quelques-uns l'ont regardé comme une langue conventionnelle des brahmanes et qui n'aurait jamais été parlée. Mais cette supposition, provoquée par la rare perfection de cet idiome devenu dans la suite des siècles un pur instrument de littérature, est contraire à tout ce que nous enseigne la physiologie générale des langues. Partout nous voyons un patois instinctif naïf servir de base aux littératures les plus raffinées. On ne peut mieux comparer l'histoire du sanskrit qu'à celle de la langue latine, s'étendant pendant sa vie par les armes, et après, par la religion. Dira-t-on aussi que cette langue, aujourd'hui presque conventionnellement écrite, n'a jamais été naturellement, instinctivement parlée, parce qu'elle est plus parfaite que nos langues modernes? Au reste, les indigènes ont eux-mêmes soigneusement travaillé leur langue. On découvre un grand tact linguistique dans les grammaires de Panini et de Vopadeva, et surtout dans les lexiques où à l'ordre alphabétique on préfère généralement l'ordre logique ou bien étymologique, comme le voulait Varro, *De lingua latina.* Ils ont aussi des dictionnaires d'homonymes, de racines, etc. C'est d'après ces documents indiens que s'est fait le dictionnaire de Wilson, (Calcutta, 1814 et 1832). — Le sanskrit se retrouve aussi, mais modifié, dans les langues suivantes :

2° Le *pali.* C'est un sanskrit qui s'est légèrement transformé en s'imprégnant de bouddhisme et en devenant la langue morte ou sacrée de la presqu'île au delà du Gange et de Ceylan. La pali a dû se former dans l'Hindoustan après la première émigration des bouddhistes vers le Thibet et vers le nord, où s'est maintenu le sanskrit pur, comme langue bouddhiste. Le pali a naturellement une grande influence sur la langue cingalaise (de Ceylan, Sinha-lion, *alâya* demeure) puisque Ceylan a été une importante station bouddhiste.

3° Le *prâkrit.* Ce nom signifie : matériel, dérivé, inférieur. C'est en effet un dialecte sanskrit assez pur encore, d'origine mahratte et qui sert principalement aux rôles inférieurs dans les dialogues scéniques. Une superposition de langues était inévitable dans un pays de castes. D'ailleurs, dans la démocratique Grèce elle-même on voit des dialectes stéréotypés pour chaque genre littéraire. Remarquons en passant que le prâkrit est devenu la langue sacrée de Dschainas, secte bouddhiste.

A côté du sanskrit, du pali et du prâkrit, trois langues mortes, sacrées et littéraires, il faut encore placer :

4° Les *dialectes populaires* (à fond sanskritique), bengali, assani, maithili et orissa à l'est de l'Hindoustan; népal, koçala, doguri et kachmir au pied de l'Himalaya; pendjabi, multan et sindhui, à l'ouest de l'Hindoustan; cotch, guzerate et kunkuna aux côtes occidentales; bikanera, yayapura, udayapura haruti, bradscha-bhakha, mâlava, bundelkhand et mâgadhi à l'intérieur; enfin, au pied des monts Vindhya, le mahratte (en skr. *le grand-empire*).

5° L'*hindi* et l'*hindoustani.* Le premier est la langue poétique moderne, s'efforçant de conserver sinon la grammaire, du moins le vocabulaire du sanskrit. Elle est dérivée du *bridsch-bhakha,* dialecte très-pur du pays d'Agra. Mais au XIe siècle chrétien, les mahométans ayant envahi l'Inde, on greffa

(629) On peut encore citer comme ayant coopéré à ce mouvement scientifique, l'anglais Pritchard et le français Pictet pour le celtique. Vans Kennedy (*Researches in to the origin end and affinity,* etc., London, 1828), et Hamaker (*akademische Voorlezingen,* Leyde, 1835).

Digitized by Google

sur la grammaire hindi une langue surchargée d'arabe et surtout de persan, et ce fut là l'hindoustani, appelé aussi *maure*, *nagri*, *mongol*, et divisé à la longue en deux sous-dialectes, celui du nord, *urdu-zeban* (langue des camps) et celui du midi (*dahkni*). C'est sous Auren-Zeb que s'est fixée cette langue aujourd'hui l'organe des dix-neuf millions de musulmans hindous, qui toutefois se croiraient souillés s'ils employaient l'alphabet sanskrit (*devanagari*) au lieu de l'arabe ou plutôt du persan (*nestalik*).

6° La langue des 600,000 *Zigeuner*, Gypsies, Zingari, Egyptiens, ou Bohémiens, qui errent encore aujourd'hui en Europe, et des nomades qu'en Asie on appelle assez souvent les *Hindous noirs*, est, autant qu'il est déjà permis de l'entrevoir, un sanskrit horriblement mélangé sur la route.

7° Le *kawi*, principalement à Java et à Bali, est un sanskrit très-pur, qui atteste une immense influence religieuse et littéraire exercée par l'Hindoustan sur le groupe malais.

II. *Langues persanes ou iraniennes.* — (*Iran*) contraire de *turan*, tartare pieux adorateur d'Hormuzd. Elles appartiennent à la race guerrière comme les sanskritiques à la race contemplative.

1° Le *puschtu* des Afgans, qui forme la transition des Hindous aux Persans. Les dialectes du Belutchistan semblent s'y rattacher de très-près.

2° Le *zend*, la langue sacrée, primitive et morte du Zoroastrisme et de la Bactriane. C'est la langue dominante du groupe. Le *pazend* semble n'en être qu'une légère détérioration.

3° Le *pehlvi*, peu connu, peut être la langue des Parthes et des Arsacides que Justin regarde comme du *scythique*, imprégné d'éléments *médiques*, c'est-à-dire iraniens. C'est en pehlvi que furent traduits la plupart des livres zends et zoroastriens. Le vrai nom du pehlvi paraît être *hurvaresch*, la langue des héros. Malgré la réaction sassanide et l'invasion mahométane, le pehlvi a pu se maintenir en partie comme langue sacrée des adorateurs du feu.

4° Le *parsi* (la race des purs?) se subdivise en *vieux persan*, à l'écriture cunéiforme, et dont on trouve des traces dans les classiques grecs et latins, la Bible, les Byzantins et le Talmud; — en *parsi* que parlent encore les guèbres, surtout ceux du Kerman; et en *néo-persan*, dont le *schah nameh* de Firdusi est le plus pur monument, et qui est, au surplus, un idiome bigarré, à l'instar de l'anglais moderne et du turk-osmanli.

5° Le *kurde* (Καρδοῦχοι de Xénophon, Chaldéens septentrionaux et Kasdim de la Bible). C'est une langue encore plus transformée que le néo-persan.

6° L'*ossète*, au milieu du Caucase, au nord de la Géorgie. C'est la branche la plus isolée du groupe iranien. On croit y reconnaître les *Ass* ou *Alani* du haut moyen âge.

7° L'*arménien* et le *géorgien*, dont la classification ethnographique est des plus problématiques.

GROUPES EUROPÉENS.

III. *Langues gréco-latines.* — Ici, la langue dominante est le latin quant à l'antiquité, et le grec quant à la civilisation. On a trop longtemps confondu les deux points de vue.

1° Le *grec*. — L'illyrien (dont on retrouve des traces dans l'albanais) et le thrace qu'on veut ramener au phrygien, quoique jadis parlé au nord de l'Hellade et ayant donné plus d'un vocable au grec, n'appartiennent pas même à la famille indo-européenne. Quant aux Πελασγοί, cette dénomination revient à celle d'aborigènes, et a une valeur, non pas ethnographique, mais seulement chronologique. Cela peut indiquer la vie simple des Arcadiens et la langue hellénique avant qu'elle se fût morcelée en dialectes, et éloignée de l'organisme sanskrit, germanique et latin. Rien de plus, rien de moins. Mais pour décider de la généalogie et de l'étymologie des formes grecques, on doit voir les choses du haut de tout l'ensemble indo-européen, comme on en remarque déjà un essai dès 1834, dans la grammaire de Raph. Kuhner, tandis que Buttmann et Matthia sont partis exclusivement du dialecte attique, et Thiersch du dialecte homérique. On a beau invoquer, par exemple, l'autorité des canons de Théodose pour justifier la mécanique généalogie des temps et des modes; en science le vieux n'est respectable que sous bénéfice d'inventaire. Toute la partie étymologique de la grammaire grecque attend encore une révolution salutaire du développement de la linguistique.

Quoi qu'il en soit, on compte en cette langue quatre grands dialectes littéraires, l'éolien et le dorien, tous deux historiquement et géographiquement en rapport intime avec le vieux latin, et l'ionien et l'attique dont l'organisme a été fortement ébranlé par les secousses de la plus brillante des civilisations.

2° La prose attique finit par devenir la prose universelle, κοινὴ διάλεκτος, auquel on oppose l'atticisme puriste. — Ἑλληνικὴ γλῶσσα servit plus tard à désigner le grec classique par opposition au grec vulgaire. Pendant qu'à la suite des conquêtes d'Alexandre, la langue grecque étend son influence sur le cophte, le syrien, le ghez, l'arménien, le chaldéen, l'arabe, etc., elle subit à son tour l'action dissolvante du macédonien et des tournures orientales. Ces accointances sémitiques créent l'*hellénistique* de l'Evangile et des Septante, en même temps que par des dissolvants indigènes se prépare le byzantin du du moyen âge. De cette dernière transformation sort à la longue le grec moderne, nommé *romaique*, parce que Constantinople est comme la Rome de l'Orient. On peut y distinguer aujourd'hui le patois des poésies populaires, le dialecte du commerce et du bas-clergé, le dialecte italianisé des prosateurs et des traducteurs, le grec légèrement francisé des savants, et enfin la pédanterie ignorante

Digitized by Google

du μεξοβάρβαρον. Ces diverses nuances de corruption semblent pouvoir s'expliquer par l'influence de l'éolico-dorien des paysans du turk, du slave, de l'albanais et de l'italien.

3° *En Italie.* — Il faut noter l'action linguistique des Phéniciens, des Grecs, des Gaulois cisalpins, des Goths, des Lombards, des Normands, des Byzantins, des Arabes et des Albanais. En outre, quatre couches de population primitive : Ibères, Illyriens, Etrusques et Latins. La dernière seule appartient à la famille indo-européenne. Un des dialectes latins, le *romain* finit par s'étendre au détriment de tous les autres, et particulièrement de ses voisins le sabin, l'osque et l'ombrien. Puis en se développant il forme une *lingua urbana*, émule de l'attique et plus tard l'organe privilégié de la religion et de la science, et une *lingua rustica.*

4° Cette dernière forme, par la suite, les *langues romanes.* Alors même qu'elle n'est plus qu'une langue scolastique, elle continue encore son influence, comme il se voit en français à ces créations d'époque différente, telle que *naïf* et *natif, chose* et *cause, pousser* et *expulser*, etc. Deux choses sont surtout à remarquer; c'est d'une part, la rapide et profonde action du latin, et de l'autre le caractère analytique de tous ces idiomes issus d'une langue synthétique. Ce sont à l'est, l'italien, le valaque et le rhætoroman : au sud-ouest l'espagnol et le portugais et au nord-ouest, le provençal et le français. L'italien est le plus latin de tous, quoique assez fortement chargé d'éléments teutons, grecs, arabes et pélasgiques (italien primitif). Avec Frédéric II, il se nomma *sicilien;* puis, avec le Dante, *toscan* et enfin *italiano.* Le valaque a un dialecte littéraire (le *daco-valaque* de Valachie et de Moldavie) et le dialecte du sud, *makedono valaque* de la Thrace jusqu'en Thessalie. Le rhætoroman se divise en *rumon* des Grisons et des sources du Rhin, et en *adinique* de l'Engadine et des sources de l'Inn. L'espagnol, où il faut signaler des influences ibériques ou basques, celtibériques, puniques, romaines, gothiques, byzantines et arabes, est néanmoins demeuré très-près de l'organisme latin, dans ses dialectes castillans, galliciens et catalanico-valencien. Le gallicien se rattache au portugais et le catalanico-valencien au provençal. Le portugais se distingue surtout par de profondes altérations dans les vocables latins. Enfin, le provençal, par ses troubadours des XIIe et XIIIe siècles, exerça une grande influence sur les langues romanes, remplacé plus tard par la pénétrante action du français, la plus mobile et la plus changeante individualité de ce groupe.

IV. *Langues celtiques.* — Il faut y noter des éléments indo-germaniques, combinés avec des éléments dont on n'a pu encore assigner la source. Les problèmes qu'on a soulevés à ce sujet touchent directement aux origines belges. Malheureusement on a été longtemps désorienté par l'hypothèse d'une émigration celtique allant de l'ouest à l'est, c'est-à-dire, au rebours de toutes les grandes émigrations européennes, indiquées par l'histoire. Aujourd'hui cette famille linguistique se trouve divisée en deux branches :

1° Le *gadhélique* (gaidhel, prononcé *gaël* par les highlanders) a le plus de traces de l'organisme primitif. Cela se voit dans l'*irlandais* (*iar*-occident) la langue type de ce groupe, et qui a été parlée par les Calédoniens, les Picts et les Scots. On a tout à fait abandonné l'hypothèse d'une origine sémitique par des colonies phéniciennes. Quant au *gaëlic* proprement dit, c'est la langue d'Ossian, celle de la haute Ecosse (*Albainn*) et aussi, malgré de fréquentes bigarrures, celle de l'île de Man.

2° Le *kymrique* (cambrien, mais ni cimmérien ni cimbre) parlé dans l'Angleterre méridionale avant les conquêtes des Romains et des Saxons. *Welsh* ou *gallois* (du germanique *walah-peregrinus ;* le vieux flamand disait *wael* pour indiquer l'étranger) comprend le dialecte du pays de Galles et le *cornique*, patois éteint de Cornouailles. Dans la vieille Armorique qui, au Ve siècle, servit de refuge aux Kymris poursuivis par les Anglo-Saxons, on trouve le bas-breton (*Britannia-minor*) qui diffère peu du gallois.

V. *Langues germaniques.* — Les noms d'Ulphilas, Olfried, Beowulf, Scaldes, Shakspeare, Byron, Goethe et Schiller suffisent à rappeler l'original développement de ce groupe. En Europe, en Amérique, aux Indes et en Océanie, son histoire est grandiose, et son avenir brillant dans le progrès de toutes les libertés. Ces langues peuvent se diviser en deux maîtresses branches :

1° La *branche teutonne* (du goth *thiuda-populus*), qui possède la langue-type, le *gothique*, dont Busbecq de Commines a cru retrouver des traces au XVIe siècle dans la Crimée. Nous savons par ce qui nous reste d'Ulphilas du XVe siècle, que le gothique avait en grande partie conservé l'organisme sanskritique.

La branche teutonne se bifurque en *hochdeutsch* (l'*altlochdeutsch* jusqu'au XIIe siècle, le *mittel hochdeutsch* jusqu'à Luther qui, par sa traduction de la Bible, fonde le haut allemand moderne qu'on écrit encore aujourd'hui) et en *niederteusch* qui comprend : *a*) l'*altniederteutsch* qui du VIIIe au XIe siècle, se maintient en Saxe, Angarie, Ostphalie, Westphalie et Pays-Bas, et a laissé le fameux poëme Hêliand du IXe siècle; *b*) le *flamand* du moyen âge; *c*) le *bas saxon* qu'on écrit jusqu'au XVIIe siècle : *d*) le *hollandais* ou le néerlandais moderne; *e*) le *frison* remarquable par la persistance de son antique organisme; et enfin *f*) l'*anglo-saxon* mêlé de scandinave et qui produit plus tard, sous la conquête des Normands, l'anglais moderne, une des plus curieuses et des plus hardies transformations linguistiques que l'on connaisse. Le plus remarquable des dialectes anglais est l'écossais, très-voisin du flamand, comme on peut voir dans le populaire *Burns.*

2° La *branche scandinave*, celle qui a le plus longtemps retenu les traditions du pa-

Digitized by Google

ganisme germanique. Elle renferme : *a*) l'*islandais*, la langue type de l'Eddla, des ruines et des altérations, et qui garde encore les vocables des pirates normands ; *b*) le *danois*, qui a beaucoup perdu de la couleur primitive et a triomphé de l'ancien *norwégien* (Norwége, Orcades et Fœroe); *c*) le *suédois*, qui entre autres altérations, présente le dialecte de Dolécarlie.

VI. *Langues slaves.* — On a eu longtemps le tort de les appeler sarmates. Au lieu de les diviser en Wendes (Slaves proprement dits) et en Aistes, Oostyi (Slaves de la Baltique), il vaut mieux adopter la classification suivante :

1° *Branche lithuanienne*, qui peut se comparer au sanskrit pour l'ampleur des formes organiques, et que néanmoins la fausse science a longtemps prise pour un pêle-mêle de teuton et de slave.

a) Le *lithuanien* proprement dit, subdivisé en *lithuanien-polonais* ou *schamaite* et en *lithuanien-prussien*. Ce dernier dialecte est le type de tout le groupe slave. On le trouve encore aujourd'hui dans la Prusse orientale, à Mémel, Tilsitt, Ragnit, Labiau et Insterburg; mais il tend à s'éteindre.

b) Le *vieux prussien*, éteint dès la fin du XVIIe siècle, est plus germanisé que le lithuanien.

c) Le *letton*, qui se parle en Courlande et en Livonie, a quelques emprunts polonais et russes.

2° *Branche slave*, en général moins bien conservée que l'autre au point de vue linguistique, mais infiniment plus importante au point de vue littéraire. Au reste, les langues slaves diffèrent si peu entre elles qu'au moyen d'un dialecte quelconque on peut se faire comprendre de l'Ebre jusqu'au Kamschatka et de la Baltique jusqu'en Grèce. Les slavistes font venir leur nom national d'un mot qui signifie *gens parlant la même langue*, par opposition aux *néméez*, les allemands comme βάρβαροι opposé à Ἕλληνες.

a) Le *vieux slave* est la langue religieuse des slaves du rite grec, dont, chose bizarre, le plus ancien ornement est ce qu'on appelle le *texte du sacre* de Reims en Champagne, et contient une traduction de l'Evangile remontant à 1050.

b) Au sud-ouest, les langues qu'on a faussement appelées *slaves-illyriennes*, c'est-à-dire *winde* ou *slowene* (de Carinthie, Styrie, etc.), et celles qu'on parle en Croatie, Dalmatie, Esclavonie, Bosnie (de religion turke), Herzegowine, Montenegro, Serbie, etc.

c) Le *bulgare*, qui est le slave le plus mélangé, adopté jadis par des conquérants *bulgares* venus du Volga.

d) A l'est, le dialecte *grand-russe* qui du nord s'est étendu sur le sud, le *petit-russe* de l'Ukraine, et un jargon bigarré dont se sert la nombreuse classe des marchands ambulants.

e) Au nord-ouest, des langues littérairement plus cultivées, mais plus corrompues linguistiquement. Ce sont : le *tschèque* de Bohême (dialectes : celui de Moravie et le slowaque du nord de la Hongrie); le *lègue* ou polonais qui brilla au XVIe siècle, et les dialectes polonais corrompus de Silésie et de Poméranie.

f) Le *polabique* (sur l'Elbe) ou *wende*. Celui de la Haute-Lusace se rapproche du bohême, et celui de la Basse-Lusace du polonais. Quant au wende de Hanovre, il se rattache à l'ancienne histoire des Obotrites et des Wiltezou Lutitzes, races depuis longtemps disparues.

Tel est le rapide inventaire du classement que la linguistique a déjà fait du groupe indo-européen, après avoir dû ruiner plus d'un pompeux système.

Le caractère distinctif de toutes ces langues — par opposition à celui des autres grandes familles humaines — c'est ce que Humboldt appelle *flexions-sinn*, c'est-à-dire cette haute faculté linguistique qui tend à marquer dans un mot, — sans en briser l'unité — non-seulement le sens propre, individuel, mais le rapport à une classe, à une catégorie. Ce n'est pas que chacune des langues qui se parlent sur la terre ne cherche, à sa manière, à réaliser, à symboliser ce besoin qu'a notre esprit de toujours ramener à un genre, à une catégorie, l'objet qu'il examine. Mais nulle part on ne trouve une flexion aussi nettement déterminée que dans la famille indo-européenne. Elle satisfait le mieux aux exigences simultanées du mot et de la phrase, de la partie et de l'ensemble. A une racine qui marque un objet individuel elle sait attacher intimement un élément qui signifie l'espèce; ce n'est pas une simple juxta-position mécanique, extérieure, superficielle, comme on en trouve dans les langues océaniennes. C'est essentiellement une combinaison organique intime, une pénétration mutuelle des deux éléments qui se coordonnent pour former une unité lexicale vivante, symbolisée par l'accent unique de chaque mot. On dirait que ceux qui parlent ces langues si finement nuancées, savent que dans le *moi*, comme dans le *non-moi*, toute idée générale s'aperçoit par une individualité, et toute individualité, à son tour, ne se comprend que par son rapport avec l'espèce. Cette puissance de transformer une transformation en suffixe, de faire qu'un mot ne serve plus, dans sa fusion avec un autre, qu'à en indiquer les appartenances et dépendances, Humboldt y voit le plus bel exemple linguistique de l'esprit dominant la matière, du sens transformant le son.

Les mots, ces images de la pensée, sont à la fois simples et progressifs comme elle. Issus d'un petit nombre d'éléments, dont l'origine remonte à celle du genre humain, ils n'ont cessé de se reproduire et de se multiplier sous mille formes, mais toujours d'après des lois constantes, de siècle en siècle et de climat en climat. Agrandie par le développement de l'intelligence humaine, et diversifiée par les influences physiques, la langue, une dans son essence, s'est nuancée à l'infini en passant des familles aux tribus, des tribus aux peuplades, des peuplades aux

Digitized by Google

nations, à mesure que la descendance humaine se dispersait en se propageant sur la terre. Dans le grand système indo-européen qui se déploie, comme un vaste réseau, des monts Himalaya au cap Nord, et des bouches du Gange à celles du Tage, nous ne voyons régner qu'un seul *vocabulaire*, commun aux six familles de peuples qui le composent. Homogènes comme toutes les langues du globe, dans leurs premiers éléments phonétiques, les idiomes indo-européens le sont encore dans les syllabes radicales qui en résultent, et qui, sauf les modifications légères que produisent dans les lettres de même classe les gradations de force et de faiblesse, d'aspiration ou de nasalité, se correspondent pour le sens et le son dans toute l'étendue du système. Ces syllabes, dont chacune est le type d'une idée, ont pu suffire dans l'origine pour exprimer cette idée simple dans ses relations indispensables, et l'objet, la qualité, l'action, se sont trouvés renfermés dans un même mot. Mais bientôt la multiplicité des besoins nécessita de nouvelles combinaisons, et les racines, d'abord distinguées par l'accent, puis modifiées, puis agglomérées, ont fini par être réunies entre elles d'après l'usage spécial de chaque peuple, qui, imposant à un certain nombre de syllabes un sens qualificatif et invariable, en a fait des auxiliaires pour tous les autres, qu'elles nuancent et déterminent dans le discours. C'est ainsi que des racines élémentaires se sont formés tous les mots du langage, soit par finales, c'est-à-dire par l'adjonction d'une voyelle ou d'une assonnance, soit par terminaisons, c'est-à-dire par l'addition d'une syllabe caractéristique, soit enfin par composition ou réunion de plusieurs racines. On voit ainsi jaillir de chaque foyer d'idées les verbes, les noms, les particules, comme autant de rayons fécondants; le domaine de la parole s'agrandit et se peuple, et des myriades de mots enfantent d'autres myriades.

En esquissant, dans un vocabulaire comparatif, les traits fondamentaux des idiomes de l'Europe, et faisant ressortir leur analogie du sein même de leurs différences apparentes, on s'est attaché aux mots les plus usuels, à ceux qui, gravés dans l'esprit de chaque peuple, sans étude, sans combinaison savante, constituent le fond de sa langue et la véritable expression de sa vie. Si ces mots sont trouvés homogènes, si chez toutes les nations indo-européennes ils se correspondent d'idiome en idiome, de rameau en rameau, de famille en famille, on ne pourra révoquer en doute l'origine commune de toute la race, et le problème une fois résolu pourra recevoir son application pratique. On se livrera dès lors avec confiance à l'étude simultanée des langues de l'Europe, sans craindre de s'égarer dans ses recherches, et la linguistique, ainsi simplifiée, ouvrira une route prompte et facile vers toutes les relations sociales comme vers toutes les richesses littéraires.

« Dans un travail de cette nature exposé » dit M. Eichhoff, « à tant de jugements différents, il était de la plus haute importance de consulter soigneusement les sources, de peur de présenter au public des documents incomplets ou inexacts. C'est à quoi nous nous sommes appliqué avec une conscience scrupuleuse. Nous n'avons négligé aucun soin, reculé devant aucune difficulté pour nous assurer de la vérité des faits. Malgré toute l'estime que nous professons pour les ouvrages déjà publiés sur le même sujet, nous n'avons pris aucun d'eux pour base du nôtre, et, préférant à un sentier battu, et dont la sécurité eût pu paraître suffisante, une route beaucoup plus longue, plus pénible, plus fastidieuse, mais d'une certitude indubitable, nous avons recours, pour chaque langue, à son interprète impassible, au dictionnaire. Ce n'est qu'après avoir lu et compulsé, de la première page à la dernière, le dictionnaire des langues grecque, latine, française, gothique, allemande, anglaise, lithuanienne et russe, que nous avons commencé à comparer les mots et à tracer notre première esquisse (630). Par ce moyen, nous espérons avoir échappé à tout reproche de légèreté ou d'exagération dans une science si grave, si importante, et, nous devons l'ajouter à regret, si souvent et si imprudemment compromise. Il est du devoir de tout grammairien, nous dirons même de tout philologue, d'assurer à la linguistique, qui explique la généalogie des mots, le même degré de dignité et d'influence que personne ne conteste soit à la grammaire et à la rhétorique, soit à la chronologie et à l'histoire. Auxiliaire indispensable de ces deux branches des connaissances humaines, elle les règle, elle les fortifie, elle les spiritualise, pour ainsi dire, en les rattachant plus intimement à l'homme et aux manifestations de son intelligence.

« Procédant toujours du connu à l'inconnu, de la réalité à l'abstraction, nous avons présenté les mots les plus usuels, en les passant successivement en revue dans les idiomes romans, germaniques, slavons et celtiques, qui tous aboutissent à l'indien. De cette manière, la langue antique des brahmes apparaîtra la dernière comme le résumé de toutes les autres, comme la clef de voûte d'un édifice immense que l'œil embrassera sans effort, en suivant dans leur convergence naturelle toutes les lignes inférieures déjà connues. Les trois grandes divisions du vocabulaire, qui ne sont autres que celles du discours, sont d'un côté les verbes, mots

(630) Les ouvrages qui ont servi de base à ce travail comparatif, ont été pour les langues usuelles, les *Dictionnaires grec*, *latin*, *français*, *allemand*, *anglais*, *russe;* pour le gothique, la *grammaire* de Grimm; pour le lithuanien, le *vocabulaire* de Rubig, pour le gaëlique et le cymre, la *dissertation* de Goldman; fondée sur les *vocabulaires* de Shaw et de Davis; enfin, pour l'indien, le *dictionnaire* de Wilson, le *glossaire* de Bopp et les *racines sanskrites* de Rosen.

Digitized by Google

à sens large et flexible, immédiatement issus de la racine, mobiles comme l'action qu'ils expriment, fécond comme la pensée qui les conçoit; de l'autre, les noms, soit substantifs, soit adjectifs, désignant ou qualifiant les objets, limités quant au sens, mais infinis quant au nombre; de l'autre enfin les particules, beaucoup moins vagues que les verbes, beaucoup moins multipliées que les noms, comprenant dans les classes distinctes de pronoms, d'adverbes, de préfixes et de désinences tous les mots qui, devenus auxiliaires et frappés pour ainsi dire de fixité, sont destinés, dans chaque langue, à grouper les idées, à régler les rapports, à échelonner le discours, dont ils sont les appuis indispensables (631). »

Nous renvoyons au savant et curieux ouvrage de M. Eichhoff, et nous nous bornons à en détacher seulement quelques pages de la classe des *noms simples*, pour donner au lecteur une idée de ce travail comparatif.

I. — MONDE ET ÉLÉMENTS.

DIEU. — Aucune idée n'est à la fois plus simple et plus féconde que celle de la divinité. Ne pouvant sonder son essence ni exprimer ses perfections, chaque nation l'a indiquée approximativement, suivant le caractère qui l'a surtout frappée. Chez les peuples du midi, Dieu est splendeur, lumière : grec Θεός; latin, *Deus;* français, *Dieu;* ainsi que chez les peuples de l'ouest : gaëlique, *Dia;* cymre, *Duw;* mot qui se retrouve aussi dans le lithuanien, *Diewas*. De même chez les Indiens, le nom commun de toutes les divinités est *daivas*, dieu; dérivé, comme les noms du ciel et du jour, du verbe *div*, briller, récréer. Cette même racine a aussi produit les mots *daivi*, déesse, *daivatâ*, divinité : G. Θεότης. L. *dea*, *deitas*. Li. *deiwė*, *diewystė*.

Chez les peuples du nord, Dieu est pureté, vertu : Gothique, *guth*. Allemand, *gott*. Anglais, *god*, analogue au mot qui exprime la bonté, et qui se retrouve dans l'indien *cuddhas*, pur, vertueux; dérivé du verbe *cudh*, purifier, épurer.

Chez les peuples de l'est, Dieu est prospérité, bonheur : slavon et russe *bog*, analogue au mot qui exprime la richesse, et qui est représenté en indien par *bhâgas*, sort, fortune; dérivé du verbe *bhaj*, répartir, distribuer.

La multitude des dieux mythologiques, personnifications des attributs divins, pourrait fournir encore dans sa nomenclature un ample sujet de rapprochement; et tout en ne faisant qu'effleurer ce sujet, nous prouverons plus tard que sous ce rapport aussi l'Europe a adopté les traditions indiennes. Ici nous nous contenterons de remarquer encore que le nom le plus sublime donné à la Divinité dans les langues les plus anciennes du globe retrouve son origine dans l'Indien SAT ou SAN, celui qui est, correspondant au grec Ὤν l'Etre suprême, et dérivé du verbe AS, être, exister (631*).

MONDE. — G. χάος. I. *has*, flux, vide; du verbe *hâ*, lâcher, manquer. — G. γεγαός. I. *jagat*, monde, univers; du verbe *gâ*, créer, produire. — G. γενετή. L. *gnatura*. I. *janata*, production; du verbe *jan*, naître, produire. — G., φυή, φύσις. L. *fons*. A. *bau*, *baude*. R. *bytie*. I. *bhûs*, *bhûtis*, création; du verbe *bhû*, naître, exister.

CIEL. — G. Ἀϊς, Ζεύς. L. *dium*, *jovis*. I. *div*, *dyaûs*, ciel; du verbe *div*, briller, récréer. — G. αἰθήρ, αἴθρα. L. *æther*, A. *heiter*, *heitere*. I. *indras*, *indra*, dieu et déesse du ciel; du verbe *idh* ou *indh*, briller, brûler.

SOLEIL. — G. σειρ, σείριος, ἥλιος L. *sirius*, *sol*. F. *soleil*. Go. *sauïl*. Li. *saulė*. C. *haul*. I. *sûris*, *sûryas*, soleil — Go. *sunna*, *sunno*. A. *sonne*. An. *sun*. R. *solnce*. C. *huan*. I. *sûnas*, *sûnus*, soleil; des verbes *sur*, darder, briller, et *sû*, lancer, darder.

LUNE. — G. μείς, μήν, μήνη. L. *mensis*. F. mois. Go. *mena*, *menoths*. A. *mond*, *monath*. An. *moon*, *month*. Li. *menü*. R. *miesiac*. Ga. *mios*. C. *mis*. — I. *mas*, lune, *mâsas*, mois, *mânan*, mesure; du verbe *mâ*, mesurer, répartir. — L. *luna*, F. *lune* ainsi que G. λύχνος I. *laucanan*, œil, flambeau; du verbe *lauc*, voir, paraître.

ASTRE. — G. στερεόν. Go. *stairno*. A. *stern*. An. *star*, ainsi que L. *stella*. I. *târan*, *târâ*, étoile; du verbe *târ*, pénétrer, traverser. — G. ἄστρον. L. *astrum*. F. *astre*. I. *Astran*, éther, lumière; du verbe *as*, briller, brûler.

FEU. — G. αἴγλη. L. *ignis*. Go. *auhns*. Li. *ugnis*. R. *ogn'*. I. *agnis*, feu, flamme; du verbe *aj*, mouvoir, darder. — G. πῦρ, πρῆσις. A. *feuer*. An. *fire*. — I. *prausas*, combustion; du verbe *prus*, brûler, flamber. — G. ἀλέα. L. *vulcanus*. I. *ulka*, flamme; du verbe *ul*, darder, briller.

LUMIÈRE. — G. φάος, φῶς. L. *fax*. I. *bhan*, *bhas*, lumière. — G. φέγγος. L. *focus*. F. *feu*. I. *bhâsas*, éclat. — G. φανός. Go. *fon*. A. *funke*. I. *bhânus*, foyer; du verbe *bhâ*, briller, brûler. — G. λύχη. L. *lux*. F. *lueur*. R. *lucz'*. C. *llug*. I. *laukas*, vue, éclat. — Go. *liuhath*. A. *licht*. An. *light*. I. *laucitan*, brillant; du verbe *lauc*, voir, paraître. — G. γάνος. L. *candor* A. schein. An. *shine*. I. *candas*, *candras*, lune, lueur; du verbe *cad* ou *cand*, luire, briller. — Li. *szwėsa*. R. *Swiet*. I. *tvisâ*, lumière; du verbe *tvis*, darder, briller.

OMBRE. — G. σκιά. R. *sien'*. I. *châya*, ombre. — G. σκότος. Go. *skadus*. A. *schatten*. An. *shade*. I. *chadas*, *chadis*, feuillage, abri; du verbe *chad*, couvrir, voiler. — L. *umbra*. F. *ombre*. I. *abhran*, nuage; du verbe *ab* ou *amb*, aller, mouvoir. — L. *tenebra*, *tenebræ*. F. *ténèbres*. A. *dämmern*. — I. *tamâ*, *tamisrâ*, ombre. — Li. *tamsa*. R. *temnost'*. I. *tamas*, obscurité; du verbe *tam*, troubler, obscurcir.

MATIN. — G. αὐς, ἠώς. F. *est*. A. *ost*. An. *east*. I. *usas*, lueur, aube. — L. *aura*, *aurora*. Li. *auszra*. R. *utro*, I. *usâ*, *usrâ*,

(631) *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*, p. 98.

(631*) *Abréviations*. — I. Indien. G. grec. L. latin. F. français. Go. gothique. A. allemand. An. anglais. L. lithuanien. R. russe. Ga. gaëlique. C. cymre.

Digitized by Google

aube, aurore; du verbe *us*, briller, brûler. — L. *mane*. F. *matin*. I. *mâ*, lumière; du verbe *mâ*, étendre, mesurer.

Soir. — G. ἑσπερος. L. *vesper*. F. *ouest*. A. *west*. An. *west*. I. *vâspas*, vapeur, *vasatis*, ombre; du verbe *vas*, occuper, couvrir. — L. *serum*, F. *soir*. I. *sâyan*, soir; du verbe *sai*, affaisser, cesser.

Jour. — G. δάος. L. *dies*. F. — *di*. Go. *dags*. A. *tag*. An. *day*. C. *dydd*. I. *divas*, jour. — G. δαν. Li. *diena*. R. *den*. I. *dinas*, jour; du verbe *div*, briller, récréer. — G. ἡμαρ, ἡμέρα. I. *usman*, splendeur; du verbe *us* briller, brûler.

Nuit. — G. νύξ. L. *nox*. F. *nuit*. Go. *nahts*. A. *nacht*. An. *night*. Li. *naktis*. R. *nocz*. Ga. *noiche*. C. *nos*. I. *niç*, *niça*, nuit; du verbe *naç*, détruire, effacer.

Été. — G. αἴθος. L. *æstus*, *æstas*. F. *été*. A. *hitze*. An. *heat*. Ga. *aodh*. C. *ete*. I. *didhan*, *aidhas*, chaleur, combustion; du verbe *jdh*, ou *jndh*, briller, brûler. — G. θέρος. L. *torror*. A. *dürre*. I. *tarsas*, sécheresse, ardeur; du verbe *tars*, sécher, brûler.

Hiver. — G. χεῖμα. L. *hiems*. Li. *ziema*. R. *zima*. I. *himan*, *haiman*, neige, hiver; du verbe *hi*, jeter, verser.

Chaleur. — G. κῆλεον. D. *calor*. F. *chaleur*. A. *kohle*, *glühen*. An. *glow*. Li. *szilluma*. R. *kalenie*. I. *ǰvalas*, *ǰvalanan*, feu chaleur; du verbe *ǰval*, briller, brûler — L. *tepor*. F. *tiédeur*. R. *teplo*. I. *tapas*, chaleur; du verbe *tap*, brûler, chauffer.

Froid. — G. κέλας. L. *gelu*. F. *gelée*. A. *kühle*, *kälte*. An. *cold*. Li. *szaltis*. R. *cholod*. I. *jalan*, *jalitan*, eau, glace; du verbe *jal*, couvrir; condenser. — G. φρῖξ, φρίσσον. L. *frigus*. F. *froid*. A. *frost*. An. *frost*. I. *bhraisat* tremblement; du verbe *bhrais*, craindre, trembler.

Air. — G. ἀήρ. L. *aer*. F. *air*. I. *vâyus*, souffle, air; du verbe *vâ*, mouvoir, jaillir.

Vent. G. ἄήτης. L. *ventus*. F. *vent*. Go. *winds*. A. *wind*, *wetter*. An. *wind*, *weather*. Li. *wéjas*, — *wesis*. R. *wietr*. Ga. *gaoth*. C. *gwynt*. I. *vâtas*, *vâtis*, souffle, vent; du verbe *vâ*, mouvoir, souffler.

Vapeur. — G. θύος. A. *dunst*, *dampf*. Li. *dussas*, *dumas*. R. *duch*, *dym*. I. *dhûkas*, *dhûmas*, vapeur, fumée. — G. τῦφος. A. *duft*. I. *dhûpas*, fumée; des verbes *dhû*, mouvoir, lancer, et *dhûp*, fumer, exhaler.

Nuage. — G. νέφος. L. *nubes*. F. *nuage*. A. *nebel*. R. *nebo*. Ga. *neamh*. C. *niwl*. I. *nabhas*, atmosphère, nuage; du verbe *nabh*, pénétrer, occuper. — G. ὁμίχλη. Li. *migla*. R. *mgla*. I. *maighas*, nuage, pluie; du verbe *mih*, verser, écouler.

Eau. — G. ὕδος, ὕδωρ. L. *udum*, *unda*. F. *onde*. I. *udan*, eau. — Ga. *wato*. A. *wasser*. An. *water*. Li. *wandu*. R. *woda*. I. *vaudan*, liquide; du verbe *ud* ou *und*, couler, mouiller. — L. *aqua* F. *aigue*, *eau*. Go. *ahwa*. A. *ach*. Li. *uppe*; ainsi que G. ὀπός. I. *ap*, eau. — L. *amnis*. I. *apnas*, liquide; du verbe *ab* ou *amb*, aller, mouvoir. — G. νηρὸν, Νηρεύς. I. *niran*, eau, liquide; du verbe *ni*, mouvoir, diriger.

Mer. — G. πόντος. L. *pontus*. I. *pathis*, eau, mer; du verbe *pâ*, boire, arroser. — L. *mare*. F. *mer*. Go. *marêi*. A. *meer*. Li. *marè*. R. *more*. Ga. *muir*. C. *mor*. I. *mirâs*, mer, du verbe *mî*, écouler, mouvoir. — G. σάλος, ἅλς. D. *salum*, *sal*. I. *salan*, eau; du verbe *sal*, mouvoir, jaillir.

Flot. — G. κλύδων. I. *klaidan*, flot; du verbe *klid*, mouiller, arroser. — G. ὠγήν. C. *éigion*. I. *aughas*, courant; du verbe *auj*, vivre, mouvoir. — G. βάσις. L. *veha*. F. *vague*. Go. *wegs*. A. *woge*. An. *wave*. I. *vahas*, flux, cours; du verbe *vah*, mouvoir, porter.

Lac. — G. ἕλος. I. *vilan*, trou; du verbe *vil*, couper, diviser. — G. λάκκος. L. *lacus*. F. *lac*. A. *loch*, *lache*. An. *lough*, *lake*. R. *luza*. C *llwch*. — I. *lus*, *luk*, rupture; du verbe *lû*, couper, trancher. — G. πηλός. I. *palus*. A. *pfuhl*. An. *pool*. Li. *bala*. R. *boloto*. I. *palan*, *palvalas*, fadge marais; du verbe *pal*, passer, décroître.

Torrent. — G. ῥόος. L. *rivus*. F. *ru*. Go. *rign*. *runs*. A. *regen*, *rinne*. R. *rieka*. I. *rayas*, cours, torrent. — G. ῥέεθρον. I. *raitran*, écoulement; du verbe *ri*, mouvoir, couler. — G. πλόος. L. *fluvius*, *pluvia*. F. *fleuve*, *pluie*. Go. *flodus*. A. *fluss*. An. *flood*. R. *plâwen*. I. *plavas*, flux, cours; du verbe *plu*, mouvoir, couler. — G. πηγή. A. *bach*. I. *payas*, eau, liquide; du verbe *pay*, mouvoir, hâter.

Rosée. — G. ὄμβρος. L. *imber*. I. *ambhas*, eau; du verbe *ab* ou *amb*, aller, couler. — G. νίφας. L. *nix*. F. *neige*. Go *snaiws*. A. *schnee*. An. *snow*. Li. *snègas*. R. *snieg*. Ga. *sneachd*. I. *snavas*, écoulement; du verbe *snu*, couler, arroser. — G. ἕρσή. I. *vâr*, *varsas*, eau, pluie; du verbe *var* ou *vars*, pénétrer, arroser.

Terre. — G. γαῖα, γῆ. Go. *gawi*. A. *gau*. I. *gâus*, terre; du verbe *gâ*, créer, produire. — G. ἔρα. Go. *airtha*. A. *erde*. An. *earth* C. *ard*. I. *irâ*, terre; du verbe *ir*, lancer, produire — L. *terra*. F. *terre*. C. *daear*. I. *dharâ*, terre, sol; du verbe *dhær*, fixer, tenir. — L. *tellus*. Ga. *talamh*. I. *talan*, sol, base; du verbe *tal*, fonder, tenir. — G. τηθύς, L. *titæa*. Go. *thiuda*. A. *teut*. Ga. *tuath*. C. *tud*. I. *ditis*, déesse de la terre; du verbe *dai*, soutenir, nourrir. G. χάμα. L. *humus*. Li. *zieme*. R. *zemlia*; altération probable de *bhûmis*, terre; du verbe *bhû*, naître, exister.

Montagne. — G. ἄκρον, ἀκρίς. I. *agran*, sommet, *açris*, pointe. — G. ἀκμή. L. *acumen*. Li *aszmu*. I. *açman*, rocher, pic : des verbes *ag*, approcher, resserrer et *aç*, traverser, pénétrer. — G. κολωνός. L. *collis culmen*. F. *colline*. A. *kulm*, *holm*. An. *holm*. Li. *kalwa*, *kalnas*. R. *cholm*. I. *kulan* éminence, du verbe *kul*, réunir, amasser. — L. *mons*. F. *mont*. I. *mitis*, limite; du verbe *ma*, mesurer, étendre. — L. *cacumen*. Li. *kaukaras*. I. *çikhâ*, *çikharas*, crête, sommet; du verbe *çikh*, pénétrer, atteindre. — Go. *bairgs*. A. *berg*. I. *parvan*, *parvatas*, saillie, éminence; du verbe *par* ou *pûr*, remplir, amasser. — R. *gora*. I. *giris*, montagne; du verbe *gâr*, absorber, enclore.

Gouffre. — G. ἄντρον. L. *antrum*. F. *antre*. I. *antran*, fond, creux; du verbe *an*,

Digitized by Google

mouvoir, pénétrer. — G. βύθός. L. *puteus*, F. *puits*. A. *pfütze*. An. *pit*. I. *put*, *pautas*, gouffre; du verbe *pûy*, puer, dissoudre. — G. τέλμα. I. *taliman*, fondement; du verbe *tal*, fonder, tenir.

II. — ANIMAUX ET PLANTES.

ETRE. — G. οὐσία. Go. *wisan*. A. *wesen*. R. *weszcz*. I. *vasu*, être, substance; du verbe *vas*, être, subsister. — G. φυτόν. L. *fœtus*. I. *bhûtan*, créature; du verbe *bhû*, naître, exister. — G. γένημα. Li. *gimimas*. I. *janiman*, production; du verbe *jan*, naître, produire.

ANIMAL. — G. ζῶον. R. *ziwoe*. I. *jîvat*, être vivant; du verbe *jîv*, vivre, exister. — G. πῶυ. L. *pecus*. Go. *faihu*. A. *vieh*. I. *paçus*, animal; du verbe *paç*, lier, adapter. — G. φήρ. L. *fera*. Ainsi que G. θήρ. A. *thier*. I. *bhâras*, produit; du verbe *bhar*, porter, produire.

HOMME. — G. ἀνήρ. L. *nero*. I. *nar*, *naras*, homme, mâle; du verbe *nî* ou *nay*, diriger, dominer; le G. ἄνθρωπος paraît être composé de ἀνήρ, *homme*, et de ὤψ, *visage*. — G. ἄρρην. L. *vir*. Go. *wair*. A. *wer*. Li. *wyras*. Ga. *fear*. C. *gwr*. I. *varas*, *vîras*, homme, guerrier; du verbe *var* ou *vîr*, défendre, protéger. — L. *mas*. Go. *manna*. A. *mann*. An. *man*. R. *muz*. C. *mon*. I. *mas*, génie, *manus*, homme. — Go. *mannisks*. A. *mensch*. I. *mânusas*, humain; du verbe *man*, penser, réfléchir. — L. *homo*. F. *homme* Go. *guma* Li *zmone;* altération probable de *bhûman*, *bhaûmas*, créé, terrestre; du verbe *bhû*, naître exister. — G. γόνος. L. *gens* F. *gent*. A. *kun*. C. *cun*. I. *janas*, homme, humain; du verbe *jan*, naître, produire. — G. λαός, λεῖτος. Go. *lauths*. A. *leut*. R. *liud*. I. *laukas*, monde, genre humain; du verbe *lauc*, voir, paraître.

FEMME. — G. γυνή. Go. *quens*. A. *kuen*. An. *quean*. R. *zena*. C. *cena*. I. *Jani*, femme, femelle. — G. γυναῖξ. R. *zenka* I. *janikâ* femme; du verbe *jan*, naître, produire. — G. θῆλυς, θήλεια. Go. *thiwi*. R. *diewa*. I. *dhayâ*, fille; du verbe *dhai*, abreuver, allaiter. — L. *mulier*. I. *mallâ*, femme; du verbe *mall*, comprimer, étreindre. — L. *femina*. F. *femme*. I. *bhûman*, *bhâumî*, terrestre; du verbe *bhû*, naître, exister. — A. *weib*. An. *wife*, ainsi que L. *ops*. I. *vapus*, substance; du verbe *vap*, effectuer, produire. — A. *wamme*. An. *woman*. I. *vâmâ*, femme; du verbe *vam*, lancer, produire.

CHEVAL. — G. ἵκκος, ἵππος. L. *equus*. A. *ehu*. Ga. *each*. I. *açvas*, cheval. — L. *equa*. Li. *aszwa*. I. *açvâ*, jument; du verbe *aç*, pénétrer, atteindre. — G. πῶλος. L. *pullus*. F. *poulain*. Go. *fula*. A. *füllen*. An. *foal*. I. *bâlas*, poulain; du verbe *bal*, vivre, croître.

BŒUF. — G. ταῦρος. L. *taurus*. F. *taureau*. Go. *stiurs*. A. *stier*. An. *steer*. I. *sthûras*, *sthiras*, mâle, taureau; du verbe *sthâ*, se tenir, résister. — L. *ceva*. A. *kuh*. An. *cow*. R. *gowiado*. I. *gâus* vache; du verbe *gâ*, créer, produire. — G. βοῦς. L. *bos*. Ga. *bo*. C. *buw:* altération probable de l'I. *gâus*, vache; du verbe *gâ*, créer, produire. — L. *vacca*. Go. *auhs*. A. *ochs*. An. *ox*. C. *ych*. I. *uksan*, bœuf; du verbe *uc*, accroître, grossir. — G. ἰταλός. L. *vitulus*. I. *vatsas; vatsalas*, veau, nourrisson; du verbe *vat*, attacher, tenir.

BÉLIER. — G. ὄις. L. *ovis*. Go. *awi*. A. *euwe*. An. *ewe*. Li. *awis*. R. *owen*. Ga. *uan*. C. *oen*. I. *avis*, bélier, brebis. — L. *ovilla*. F. *ouaille*. Li. *awele*. I. *avilâ*, brebis; du verbe *av.*, maintenir, couvrir. — G. ἄρις, ἰρίαξ. L. *aries*. Li. *eris*, *erinnis*. I. *uranas*, bélier; du verbe *ûrn* ou *ûrnu*, couvrir, revêtir.

BOUC. — G. αἴξ. Li. *ozys*, ainsi que L. *agnus*. I. *ajas*, bouc, belier; du verbe *aj*, mouvoir, bondir. G. ῥάκια. F. *bouc*. A. *bock*. An. *buck*. C. *bwch*. I. *bukkas*, *bukka*, bouc, chèvre; du verbe *bukk*, crier, bêler. — L. *hœdus*, *hœdulus*. I. *aidakas*, bouc, bélier; du verbe *aidh*, croître, grossir.

CERF. — G. κεραός. L. *cervus*. F. *cerf*. R. *serna*. I. *çarngin*, bête à corne, antilope, du verbe *çar*, percer, pénétrer. — G. ἔλλός, ἔλαφος. F. *élan*. A. *elch*. An. *elk*. Li. *elnis*. R. *elen*. I. *Jlat*. agile; du verbe *il*, mouvoir; hâter.

CHAMEAU. — G. κάμηλος L. *camelus*. F. *chameau*. A. *kamel*. An. *camel*. I. *kramailas*, chameau; du verbe *kram*, mouvoir, atteindre.

ANE. — G. κίλλος. I. *kharas*, âne; du verbe *khâi*, aller, pénétrer.

SINGE. — G. κῆβος. L. *cephus*. I. *kapis*, singe; du verbe *kap*, agiter, trembler.

SANGLIER. — G. σῦς. L. *sus*. A. *sau*. An. *sow*. R. *swin'ia*. I. *sûs*, produit, *sûkaras*, porc; du verbe *sû*, produire, féconder. — G. ἱρρώδος. L. *verres*. F. *verrat*. I. *vardhas*, sanglier; du verbe *var*, défendre résister. — G. χοῖρος. I. *kiras*, porc; du verbe *kâr*, diviser, rompre.

CHIEN. — κύων. L. *canis*. F. *chien*. Go. *hunds*. A. *hund*. An. *hound*. Li. *szu*. R. *szczenia*. Ga. *cu*. C. *ci*. I. *çvan*, *çunas*, chien; du verbe *çvi*, accroître propager.

CHAT. — L. *catus*. F. *chat*. A. *katze*. An. *cat*. Li. *katè*. R. *kot*. Ga. *cat*. C. *cath*, ainsi que G. κύος. I. *çâvas*, jeune animal; du verbe *çvi*, accroître, propager.

LION. — G. λίων. L. *leo*. F. *lion*. A. *löwe*. An. *lion*. Li. *lutas*. R. *lew*. I. *lunat*, *lunakas*, bête féroce; du verbe *lû*, couper, trancher.

LÉOPARD. — G. πάρδος, πάρδαλις. L. *pardus*, *pardalis*, F. *léopard*. A. *parder*. An. *pard*. Li. *pardas*. R. *pard*. I. *pardakas*, panthère, léopard; du verbe *pard*, bruir, gronder

OURS. — ἄρκος, ἄρκτος. L. *Ursus*. F. *ours*. I. *arksas*, ours; du verbe *arks*, briser, blesser.

LOUP. — L. *vulpes*. Go *Wulfs*. A. *Wolf*. Li. *Wilkas*. R. *Wolk*. I. *Varkas*, loup; du verbe *vark*, saisir, dévorer.

PUTOIS. — L. *putacius*, F. *putois*. I. *putikas*, civette; du verbe *Pûy*, puer, gâter.

LIÈVRE. — G. λαγός. L. *lepus*. F. *lièvre*. I. *laghus*, léger; du verbe *lagh*, mouvoir, atteindre. — A. *hase*. Li. *zuikis*. R. *zaec*. I. *çaças*, lièvre, lapin; du verbe *çaç*, sauter, bondir.

RAT. — G. μῦς. L. *Mus*. A. *maus*. An. *mouse*. R. *mysz'*. I. *musas*, rat souris, du verbe *mus*, rompre, broyer

Digitized by Google

AMPHIBIE. — G. ὕδρος, ὕδρα. L. *hydra*. F. *hydre*. A. *otter*. An. *otter*. Li. *udra*. R. *wydra*. I. *Udras*, animal aquatique; du verbe *ud* ou *und*, mouiller, baigner.

REPTILE. — G. ἑρπετός. L. *serpens*. F. *serpent*. I. *sarpas*, *sarpin*, reptile; du verbe *sarp*, aller, ramper. — G. ἴχις. L. *anguis*. A. *unke*. Li. *angis*. R. *uz*. I. *ahis*, *agas*, serpent; du verbe *ag*, approcher, resserrer.

OISEAU. — G. πιτεινός. R. *ptica*. I. *patat*, *pitsat*, oiseau, volatile. — G. πτανός. L. *penna*. I. *pannas*, volatile; du verbe *pat*, voler, fuir. — G. ἀετός. L. *avis*. C. *adn*. I. *atis*, oiseau; du verbe *at*, mouvoir, jaillir. — Go. *fugls*. A. *vogel*. Li. *pauksztis*. I. *paksas*, aile, *paksin*, oiseau; du verbe *paç*, lier, adapter?

COQ. — G. κικκός. F. *coq*. A. *gockel*. An. *cock*. R. *koczet*. C. *cok*. I. *kukkutas*, coq; du verbe *kuc*, résonner, crier? — L. *gallus*. A. *guller*. Ga. *caolach*. I. *kalas*, sonore; du verbe *kal*, retentir, résonner.

COUCOU. — G. κόκκυξ. L. *cuculus*. F. *coucou*. A. *guguck*. An. *cuckoo* R. *kokuszka*. I. *kaukilas*, coïl, coucou; du verbe *kuc*, résonner, crier.

CORBEAU. — G. κόραξ. L. *corvus*. F. *corbeau*. A. *krähe*. An. *crow*. R. *gracz*. I. *karatas*, corbeau; du verbe *kur*, retentir résonner. — A. *kauch*. An. *chough*. Li. *kosas*. R. *kwakwa*. I. *kâkas*, choucas; du verbe *kac*, résonner, crier.

HIBOU. — G. ὁλολυγών L. *ulula*. A. *eule*. An. *owl*. I. *ûlûkas*, hibou, chouette; du verbe *valk*, résonner, crier? — A. *kauz*. R. *sycz*. I. *ghûkas*, chouette, du verbe *ghu*, résonner, murmurer. — G. νυκτερίς L. *noctua*. I. *niçâtas*, oiseau de nuit; du verbe *naç*, détruire, effacer?

PIC. — L. *picus*. F. *pic*. A. *picker*, An. *pecker*. I. *pikas*, grimpeur, pic; du verbe *picc*, heurter, frapper.

OIE. — G. χήν. L. *anser* A. *gans*. An. *goose*. Li. *zazis*. R. *gus!* I. *hansas*, *hansî*, oie; du verbe *has*, bailler, rire.

POISSON. — G. ἰχθύς Ga. *iasg*. I. *uksas*, *uksitas*, humide; du verbe *uks*, mouiller, arroser. — L. *piscis*. F. *poisson*. Go. *fisks*. A. *fisch*. An. *fish*. C. *pysg*. I. *payasyas*, aquatique; du verbe *pay*, mouvoir, jaillir.

CRABE. — G. καρκίνος, κάραβος. F. *crabe*. A. *krabbe*. An. *crab*. I. *karkas*, *karkatas*, écrevisse; du verbe *karç*, fendre, creuser.

MOUCHE. — G. μυῖα L. *musca*. F. *mouche*. A. *mücke*. An. *midge*. Li. *mussé*. R. *mucha*. I. *maças*, *maksikâ*, mosquite, mouche; du verbe *maç*, gronder, bourdonner.

VER. — G. κίς. I. *kitas*, insecte, ver; du verbe *kat*, pénétrer, percer. — L. *vermis*. Li. *kirminas* altération probable de l'indien *karmis*, ver; du verbe *kâr*, diviser, dépecer.

ARBRE. — G. δρῦς, δόρυ. Go. *triu*. An. *tree*. R. *drewo*, *derewo*. Ga. *doire*. C. *dar*. I. *drus*, *dâru*, arbre, souche. — G. δρυμός L. *trabes*. Go. *trhams*. A. *tram*. I. *drumas*, arbuste; du verbe *dru*, aller, jaillir.

TRONC. — G. στύπος, στῦμος. L. *stipes*. A. *stab*, *stamm*. An. *stem*. Li. *stambas*. R. *stebel*. I. *stambhas*, pieu, tronc; du verbe *stabh*, fixer, condenser. — G. στύλος, στέλεχος. A. *stiel*. An. *stalk*. R. *stwol*. I. *sthalan*, base, tige; du verbe *sthal*, fixer, amasser.

BRANCHE. — G. ὄζος Go. *asts*. A. *ast*. I. *asthis*, noyau, nœud; du verbe *as*, fixer, adhérer? — Li. *szaka*. R. *suk*. I. *çâkhâ*, branche, du verbe *çakh*, pénétrer, surgir.

ECORCE. — G. κολεός, κέλυφος. A. *hülle*, *hülse*. An. *hulk*. R. *szelucha*. I. *çallas*, *çalkan*, enveloppe, écorce; du verbe *çal*, occuper, couvrir. — L. *cortex*, A. *kork*. An. *cork*. I. *karttis*, peau, dépouille; du verbe *kart*, couper, fendre.

FEUILLE. — G. φύλλον L. *folium*, *flos*. F. *feuille*, *fleur*. I. *phullan*, *phullis*, bourgeon, fleur; du verbe *phull*, épanouir, fleurir. — G. θάλλος I. *dalas*, feuille; du verbe *dal*, fendre, épanouir. — G. πέταλον I. *patran*, feuille; du verbe *pat*, voler, remuer. — G. κάλυξ. L. *calyx* F. *calice*. An. *kelch*. I. *kalikâ*, bouton; du verbe *kul*, réunir, amasser.

ROSEAU. — G. κάλαμος. L. *calamus*, *culmus*. F. *chaume*. A. *halm*. An. *halm*. R. *soloma*, I. *kalamas*, roseau; du verbe *kal*, jaillir, croître. — G. κάννα L. *canna*. F. *canne*. I. *kândas*, roseau; du verbe *kat*, pénétrer, percer. — G. ἰτέα L. *vitis*. A. *weide*. R. *weide*. R *wietw*. I. *vaitras*, jonc; du verbe *vai*, enlacer, entourer. — L. *ruscus*. F. *roseau*. Go. *raus*. A. *reis*. R. *rozga*. I. *rauhas*, *rauhis*, plante, tige; du verbe *ruh*, surgir, croître.

HERBE. — G. χόρτος L. *herba*. I. *harit*, verdure; du verbe *har*, prendre, cueillir. — G. τέρχνος. R. *dern*. I. *tarnan*, gazon; du verbe *tarn*, broyer, rompre. — L. *palea*. F. *paille*. Li. *pellas*. R. *plew*. I. *palas*, paille; du verbe *pal*, jaillir, croître. — G. ἄχνη. L. *acus*. Go. *ahs* A. *ähre*. An. *ear*. R. *ost*, *ostrie*. I. *açris*, épi; du verbe *aç*, pénétrer, surgir. — G. στρῶμα. L. *stromen*. A. *streu*. An. *straw*. I. *stariman*, litière, du verbe *star*, étendre. répandre. — G. ἤϊον. L *jawas*, I. *yavas*, orge, blé; du verbe *yâ*, aller, croître?

RACINE. — G. ῥίζα. L. *radix*. A. *reute*. An. *root*. I. *radas*, pointe, piquant; du verbe *rad*, fendre, pénétrer. — G. μῶλυ. I. *mûlan*, racine; du verbe *mûl*, fixer, planter.

PIERRE. — G. πέτρος, πέτρα. L. *petra* F. *pierre*. I. *pattas*, rocher, meule; du verbe *pat*, occuper, étendre. — G. στίον. Go. *stains*. A. *stein*. An. *stone*. I. *sthûnâ*, pilier, bloc; du verbe *sthâ*, se tenir, rester; — L. *cos*. F. *queux*. A. *kies*. I. *kasas*, pierre, caillou. — L. *cautes*. I. *kâthus*, pierre, des verbes *kas*, couper, pénétrer et *kat*, pénétrer, percer. — G. λᾶας, λίθος. I. *laustas*, motte, argile; du verbe *lus*, couper, rompre. — G. μάνος. L. *monile*. I. *manis*, gemme, joyau; du verbe *man*, restreindre, condenser.

MÉTAL. — G. ἄρης. A. *erz* An. *ore*. Li. *waras*. I. *aras*, métal, fer; du verbe *ar*, atteindre, pénétrer. — L. *æs*, *æreum*. F. *airain*. Go. *aiz*, *aisarn*. A. *eisen*. I. *âyas*, *âyasan*, fer; du verbe *ay*, passer, pénétrer. — G. χρυσὸς, χρυσεῖον. I. *hiranan*, or; du verbe *har*, prendre, posséder. — L. *aurum*, F. *or*. I. *ausas*, splendeur; du verbe *us*, briller darder. — G. ἀργῆς, ἄργυρος. L. *argentum*. F. *argent*. I. *râjat*, *rajatan*, argent;

Digitized by Google

du verbe *raj* ou *ranj*, colorer, briller. — G. κασσίτερος. I. *kastîran*, étain, plomb; du verbe *kas*, couper, pénétrer?

III. — Corps et membres.

Ame. — G. ἄνεμος. L. *animus*, *anima*. F. *âme*. I. *ânas*, *anilas*, souffle, vie; du verbe *an*, mouvoir, vivre. — G. ἀϋτμή, ἄσθμα Go. *ahma*. A. *athem*. I. *atman*, souffle, âme; du verbe *at*, mouvoir, jaillir. — L. *spiritus*. F. *esprit*. I. *spartan*, haleine; du verbe *spar*, vivre, respirer. — G. θῦος, θυμός. Li. *duszia*, *duma*. R. *duch*, *duma*. I. *dhûkas*, *dhûmas*, vapeur; du verbe *dhû*, mouvoir, lancer. —G. ψυχή. I. *pavas*, *pavâkâ*, air; du verbe *pû*, purifier, épurer.

Pensée. — G. μένος I. *manas*, esprit. — G. μενοινή. A. *meinung*. An. *meaning*. R. *mnienie*. I. *mananan*, pensée. —. G. μῆτις. L. *mens*. Go. *munds*. An. *mind*. Li. *mintis*. I. *matis*, intelligence —G. μῆδος. . Go. *mods*. A. *muth*. An. *mood*. Li. *mislis*. R. *mysl*. I. *maidhas*, sentiment; des verbes *man*, penser, réfléchir, E. et *maidh*, observer, concevoir. — G. νόος. I. *nayas*, direction. — G. νοεῖν. A. *neigung*. I. *nayanan*, penchant; du verbe *ni* ou *nay*, mouvoir, diriger. — L. *ratio*. F. *raison*. Go. *rathio*. A. *rath*. I. *artis*, marche, tendance; du verbe *ar*, aller, atteindre. — L. *sensus*. F. *sens*. A. *sinn*. An. *sense*. — Altéré de l'I. *çansâ*, volonté, opinion; du verbe *ças* ou *çans*, approuver, vouloir.

Corps. — G. δέμας. I. *dhâman*, masse, corps; du verbe *dhâ*, poser, former. L. *corpus*. F. *corps*. A. *körper*. An. *corpse*. C. *corf*, ainsi que G. καρπός. I. *garbhas*, embryon, forme; du verbe *garh*, saisir, enclore. — L. *materia*. F. *matière*. I. *mâtrâ*, substance, masse; du verbe *mâ*, étendre, mesurer.

Membre. — G. ἅψος. I. *aptus*, membre; du verbe *âp*, occuper, tenir. — G. μέρος. L. *membrum*. I. *maryâ*, partie, *marman*, organe; du verbe *mâr*, trancher, séparer.

Tête. — G. κάρ, κράς. L. *cervix*. I. *çiras*, cime, tête. — G. κάρη, κρανίον. L. *cranium*. F. *crâne*. Go. *hwairn*. A. *hirn*. I. *çiran*, tête; du verbe *çâr*, percer, saillir. — G. κύϐη. I. *kumbhas*, *kumbhi*, tempe. — G. κεφαλή. L. *caput*. F. *chef*. Go. *haubith*. A. *kopf*, *haupt*. An. *cop*, *head*. I. *kapâlas*, *kapâlan*, crâne; du verbe *kub* ou *kup*, étendre, couvrir.— L. *calva*. Li. *galwa*. R. *golowa*. Ga. *coll*. I. *çallas*, envoloppe; du verbe *çal*, occuper, couvrir.

Corne. — G. κέρας, κορώνη. L. *cornu*. F. *corne*. Go. *haurn*. A. *horn*. An. *horn*. I. *çarnis*, *çarñgan*, pointe corne; du verbe *çâr*, percer, saillir.

Chevelure. — G. κόρρη, κόρση. L. *cirrus*, *crinis*. F. *crin*. A. *haar*, An. *hair*. Li. *karczis*. R. *szerst*. I. *çirsis*, crête, *çirâjas*, cheveu; du verbe *çâr* percer, saillir. — G. κῶας, χαίτη. Li. *kassa*. R. *kosa*. I. *kaiças*, chevelure. — L. *cæsaries*. I. *kaiçaras*, filament; du verbe *kaç*, couper, amincir.

Sourcil. — G. ὀφρύς. A. *braue*. An. *brow*, R. *brow*, ainsi que L. *frons*. I. *bhrûs*, *bhrûvas*, sourcil; du verbe *bharv*, heurter, saillir. — G. ὄκκος, ὄσσος. L. *ocus*, *oculus*. F. œil. Go. *augo*. A. *auge*. An. *eye*. Li. *akis*. R. *oko*. I. *aksas*, *aksi*, œil; du verbe *aks*, occuper, pénétrer.

Oreille. — G. ὦας, οὖς. L. *auris*. F. oreille. Go. *auso*. A. *ohr*. An. *ear*. Li. *ausis*. R. *ucho*. I. *usâ*, cavité, conque; du verbe *us*, pénétrer, percer.

Nez. — L. *naris*, *nasus*. F. *nez*. A. *nase*. An. *nose*. Li. *nosis*. R. *nos*. I. *nas*, *nâsâ*, nez; du verbe *nas*, courber, saillir. —G. ῥίς, ῥώθων. L. *rostrum*. I. *radas*, *radanas*, pointe, trompe; du verbe *rad*, rompre, fendre.

Bouche. — L. *os*, *ostium*. R. *us'te*. I. *asu*, *âsyan*, souffle, bouche; du verbe *as*, mouvoir, respirer. — G. μύτις. F. *museau*. Go. *munths*. A. *mund*. An. *mouth*. I. *mukhas*, *mukhan*, bec, bouche; du verbe *muc*, comprimer, murmurer. L. *labium*. F. *lèvre*. A. *lippe*. An. *lip*. Li. *lupa*. C. *lap*. I. *lâpas*, *lapanan*, parole, bouche; du verbe *lap*, énoncer, parler.

Dent. — G. ὀδούς, ὀδών. L. *dens*. F. *dent*. Go. *tunthus*. A. *zahn*. An. *tooth*. Li. *dantis*. C. *dant*. I. *dat*, *dantas*, dent; du verbe *dâ*, couper, diviser.

Machoire. — G. γένυς. Go. *kinnus*. A. *kinn*. An. *chin*. I. *hanus*, mâchoire; du verbe *han*, frapper, broyer.— G. γνάθος. L. *gena*. F. *joue*, Li. *zundas*. I. *gandas*, joue; du verbe *gad* ou *gand*, saillir, hérisser.

Col.— G. γύαλον. L. *collum*. F. *gueule*, *col*. A. *kehle*, *hals*. I. *galas*, *gallas*, gosier, mâchoire, du verbe *gal*, manger, avaler. —G. γαργαρεών L. *gurges*, *gurgulio*. F. *gorge*, A. *gurgel*. An. *gargle*. Li. *Gerkle*. R. *gorlo*. I. *karkas*, gorge, gosier; du verbe *karç*, fendre, creuser?

Bras.— G. πῆχυς. I. *bâhus*, bras; du verbe *bah*, croître, fortifier. — G. ἄγκη, ἀγκάλη. I. *ângan*, *ângult*, jointure; du verbe *âng*, approcher, resserrer. — G. πῦξ, πτύξ. A. *bug*, *bogen*. I. *bhujas*, coude; du verbe *bhuj*, courber, plier. — L. *axilla*, A. *achsel*. I. *anças*, épaule; du verbe *anç*, traverser, pénétrer.

Main.— G. χείρ. L. *hir*. I. *karas*, main; du verbe *kar*, faire, effectuer. — Go. *handus*, A. *hand*. An. *hand*. I. *hastas*, main; du verbe *his*, heurter, frapper? — G. δεξιά. L. *dextra*. Go. *taihswo*. A. *zeseu*. Li. *dezinė*. R. *desnaia*. I. *daksinas*, fort; *daksina*, droite; du verbe *daks*, atteindre, réussir. — G. λαιά. L. *læva*. A. *link*. R. *lievvaia*. I. *laiças*, faible; *laiça*, gauche; du verbe *liç*, diminuer, manquer.

Doigt. — G. δάκτυλος. L. *digitus*. F. *doigt*. A. *zehe*. I. *daiçini*, index, doigt; du verbe *diç*, montrer, indiquer. — G. χηλή. A. *klaue*, An. *claw*. I. *kulis*, main, doigt; du verbe *kul*, réunir, amasser.

Ongle. — G. ὄνυξ. L. *unguis*, *ungula*. A. *nagel*. An. *nail*. Li. *nagas*. R. *nogot*. I. *nakhas*, *nakhara*, ongle, griffe; du verbe *nakk*, percer, creuser.

Aile. — G. πτερόν. A. *feder*. An. *feather*. R. *pero*. I. *patran*. aile. — L. *penna*, *pinna*. A. *finne*. An. *fin*. I. *pannas*, volatile; du verbe *pat*, voler, fuir.

Cœur. — G. κέαρ. καρδία. L. *cor*. F. *cœur*. Go. *hairto*. A. *herz*. An. *heart*. Li. *szirdis*.

Digitized by Google

R. *serdce*. Ga. *criodhe*. I. *hard*, *hardayan*, cœur; du verbe *hrt*, se troubler, s'émouvoir?

ENTRAILLES. — G. ἦτορ, ἔντερον. L. *internum*. I. *antran*, *antaran*, entrailles; du verbe *an*, mouvoir, pénétrer. L. *jecur*, ainsi que G. ἧπαρ. I. *yakan*, *yakart*, foie; du verbe *yug*, lâcher, détendre?

SEIN. — G. στῆθος, στήνιον. I. *stanas*, sein, *stanyan*, mamelle; du verbe *stai*, serrer, enclore. — G. οὖθαρ. L. *uter*, *uterus*. — F. *outre*, A. *euter*, An. *udder*. R. *utroba*. I. *udhas*, outre, *udaran*, sein; du verbe *ud*, remplir, grossir?— L. *alvus*, *vulva*. I. *ulvan*, matrice; du verbe *ul*, darder, lancer?— Go. *wamba*. A. *wamme*. An. *womb*. R. *wymia*. I. *vâmas*, sein; du verbe *vam*, lancer, produire.

NOMBRIL. — G. ὀμφαλός. L. *umbo*, *umbilicus*. F. *nombril*. A. *nabel*. An. *navel*. I. *nâbhis*, nombril; du verbe *nabh*, pénétrer, percer.

FLANC. — G. ἀγκών. L. *ancon*. F. *hanche*. A. *anke*. I. *ângan*, jointure, flanc; du verbe *ang* approcher, resserrer.—L. *coxa*. F. *cuisse*. A. *hackse*. An. *hough*. I. *kuksas*, creux, aine; du verbe *kuc*, entourer, enclore.

GENOU. — G. γόνυ. L. *genu*. F. *genou*. Go. *kniu*. A. *knie*. An. *knee*. I. *jânus*, genou; du verbe *jnâ*, rompre, fléchir. — G. καμπή. F. *jambe*, I. *kampas*, flexion, courbure; du verbe *kap*, agiter, mouvoir.

PIED. — G. πούς. L. *pes*. F. *pied*. Go. *fotus*. A. *fufs*, *pfote*. An. *foot*, *paw*. Li. *pédas*. R. *piata*. I. *pad*, *pâdas*, pied; du verbe *pad*, aller, marcher.

TALON. — G. πτέρνις. Go. *fairzna*. A. *ferse*. I. *parsnis*, talon; du verbe *parç*, toucher, presser?— L. *talus*. F. *talon*. A. *sohle*. An. *sole*. I. *talan*, base, talon; du verbe *tal*, fonder, poser, etc., etc., etc.

Passons des objets matériels aux idées et aux abstractions métaphysiques. Nous n'en citerons que quelques-unes.

AMOUR. — G. ἔροϛ, ἔρωϛ. I. *varas*, amour, préférence; du verbe *var*, aimer, préférer. — L. *lubere*, *libido*. A. *liebe*. An. *love*. Li. *luba*. R. *liubow'*. I. *laubhas*, désir, amour; du verbe *lubh*, désirer, aimer. — G. κῶμος. I. *kâmas*, passion; du verbe *kam*, chérir.

APPARENCE. — G. εἶδος, εἰδία. L. *visus*. Li. *weidas*. R. *wid*. A. *weise*. An. *wise*. I. *vidhas*, *vidhâ*, aspect, forme, apparence; du verbe *vidh*, distinguer.

CHANT. — G. ἀοιδή, ᾠδή. L. *ode*. F. *ode*. I. *îdâ*, chant, louange; du verbe *îd*, célébrer, chanter. — L. *canor*, *cantus*. F. *chant*. Go. *canadh*. I. *kvanas*, *kvanitan*, son, mélodie; du verbe *kvan*, retentir, résonner.

DÉSASTRE. — G. κῆδος. L. *cædes*, — *cidium*. F. — *cide*. A. *schaden*. An. *scath*. C. *cad*. I. *çâthyan*, mal, meurtre; du verbe *çâth*, blesser, nuire.

DON. — G. δάνος. L. *donum*. F. *don*. Li. *dunis*. R. *dan*. I. *dânan*, présent, offrande.

FAIT. — L. *creatio*. F. *création*. I. *kartis*, action, fait. — L. *creamen*. A. *kram*. I. *karman*, objet; du verbe *kar*, faire, effectuer.

FUSION. — G. λύειν. L. *lues*, — *luvium*. F. — *luge*. A. *lauge*. R. *liianie*. I. *lis*, *layan*, solution, fusion; du verbe *li*, dissoudre, liquéfier.

HARDIESSE. — G. θάρσος, θαρσύτης. A. *trost*. An. *trust*. Li. *drasa*. R. *derzost'*. I. *dharsas*, *dharsitan*, hardiesse, confiance; du verbe *dhars*, oser, braver.

JEUNESSE. — G. ἥβη. L. *juventus*. A. *jugend*. I. *yuva*, *yûvanan*, jeunesse; du verbe *yu*, joindre, accroître.

MAL. — G. μέλαν. L. *malum*. F. *mal*. A. *maal*. An. *mole*. I. *malan*, tache, faute; du verbe *mal*, couvrir, ternir. — L. *pestis*. F. *peste*. A. *bös*. An. *bad*. Li. *beda*. I. *badhas*, *bâdhâ*, mal, calamité; du verbe *badh*, frapper, nuire.

MILIEU. — G. μέτον. L. *medium*. F. *moitié*. Go. *midums*. A. *mitte*. An. *midst*. R. *mezen'*. Ga. *meadkon*. I. *madkyan*, centre, milieu; du verbe *mad*, concilier, adapter.

MORT. — G. μόρος. Li. *maras*. R. *mor*. I. *mâras*, mort, décès. — L. *mors*. F. *mort*. Go. *maurthr*. A. *mord*. An. *murder*. Li. *smertis*. R. *smert*. I. *martis*, mort; du verbe *mar*, mourir, tuer.

NOM. — G. ὄνομα. L. *nomen*. F. *nom*. Go. *namo*. A. *namen*. An. *name*. R. *imia*. I. *nâman*, nom; *nâma*, nommément; du verbe *nam*, saluer, énoncer, etc., etc., etc.

Nous omettons les adjectifs et les verbes qui seraient innombrables.

INDO-EUROPÉENNES (LANGUES), rapprochement du français avec ces langues. *Voy.* FRANÇAIS. — Les langues sémitiques et les langues indo-européennes sont-elles radicalement distinctes? *Voy.* SÉMITIQUES.

INDO-EUROPÉENS (PEUPLES), leur origine, leur berceau, leur séparation. *Voy.* SANSKRIT.

INDO-SCYTHES. *Voy.* TIBÉTAINE.

INDOSTAN. *Voy.* INDE.

INGWA. *Voy.* DAGWUMBA.

INSCRIPTIONS étrusques trouvées dans une grotte près de Tarquinies. *Voy.* ETRUSQUES. — Inscriptions cunéiformes. *Voy.* CUNÉIFORMES.

INTELLIGENCE. Rapport à quelque degré entre l'évolution de l'intelligence humaine et l'évolution de l'intelligence divine. *Voy.* l'*Essai*, § III.

IOLOF. *Voy.* WOLOF.

IONIEN. *Voy.* GRECQUE.

IOTES. *Voy.* SCANDINAVE.

IOTIQUE MODERNE. *Voy.* SCANDINAVE.

IRLANDAIS. *Voy.* CELTIQUES.

IRON. *Voy.* OSSÈTE.

IROQUOIS. *Voy.* MOHAWK.

ISLANDAIS. *Voy.* SCANDINAVE.

ITALIE ANTIQUE, tableau. *Voy.* GRÉCO-LATINES.

ITALIENNE. (L.) Rameau de la branche italique, division des langues gréco-latines, famille indo-européenne. On a émis sur l'origine de cette langue trois systèmes différents. On a d'abord soutenu (Léonardo-Bruni, card. Bembo, etc.), que l'italien est aussi ancien que le latin, et que l'un et l'autre étaient en usage dans l'ancienne Rome, où le latin était la langue que les gens lettrés employaient dans leurs discours publics et

Digitized by Google

leurs écrits, tandis que l'italien était la langue du peuple, celle qui s'employait dans la conversation. Les partisans de ce système citent à l'appui de leur opinion un certain nombre d'expressions du langage que Plaute et Térence mettent dans la bouche de ceux de leurs personnages qui appartiennent à la classe plébéienne, expressions qui offrent en effet du rapport avec l'italien, bien qu'on ne les retrouve pas dans les auteurs latins hors du cas dont il s'agit. C'est ainsi que les mots *vernus* (hiver), *caballus* (cheval), *bellus* (beau), *batuere* (battre), appartenant à l'ancien langage vulgaire dont nous parlons, ont un rapport évident avec les mots *verno*, *cavallo*, *bello*, *battere* de l'italien actuel, et n'en ont, au contraire, aucun avec les mots *hyems*, *equus*, *pulcher*, *percutere*, qui leur correspondent par le sens dans le latin classique.

Ces faits sont ramenés à leur juste valeur par la seconde théorie sur l'origine de l'italien, soutenue par Muratori. Ce savant admet que tout en proscrivant la langue primitive de l'Italie, les Romains ne la purent abolir et extirper complétement, et qu'elle continua d'exister dans les dialectes divers, sous des transformations partielles, de manière à avoir plus tard, conjointement avec le latin, part à la formation de l'italien. Cette théorie a été adoptée par Fontanini, Tiraboschi, Denina, Ginguené, Sismondi, qui admettent que, à l'époque de l'invasion des peuples du Nord, le latin, qui s'était déjà corrompu depuis longtemps par diverses causes, acheva de se dénaturer, et finit par n'être plus du latin, parce que les conquérants, tout en sentant la nécessité d'apprendre la langue des vaincus, y introduisirent, avec leur prononciation, beaucoup de termes et de tournures de leurs propres idiomes. C'est ainsi qu'un grand nombre de radicaux gothiques et lombards furent naturalisés en Italie; en sorte qu'il faut voir dans l'italien moins le latin classique décomposé au contact des barbares, que les langues de ceux-ci fondues dans le latin rustique ou vulgaire.

Contrairement à cette dernière opinion, Sc. Maffei soutient que la langue italienne s'est formée par une corruption graduelle opérée dans la langue classique sans l'intervention d'aucune influence étrangère. Dans sa *Verona illustrata*, Maffei essaye de démontrer qu'on adopta peu à peu, au lieu du latin grammatical et correct, une forme de langage incorrecte dans sa structure et vicieuse dans sa prononciation, que beaucoup de termes et de tournures, attribués aux barbares du Nord, étaient en usage en Italie avant l'époque de l'invasion. Maffei puise ses exemples dans Aulu-Gelle et saint Jérôme, ne prenant pas garde que ces auteurs écrivaient à une époque à laquelle la multitude d'étrangers qui remplirent Rome sous le règne des derniers empereurs, avait déjà singulièrement contribué à cette corruption du latin. A ce troisième système et au premier nous préférons donc celui de Muratori qui nous semble expliquer d'une manière plus satisfaisante l'origine de l'idiome qui nous occupe.

D'après ce qu'on vient de voir, il est inexact de dire que la langue italienne ne s'est formée que vers le onzième siècle; l'œuvre de cette formation avait commencé avant cette époque, mais elle n'a été définitivement accomplie que dans le quatorzième. Pendant trois siècles, en effet, les rapports entre le latin et l'italien demeurèrent fort indéterminés (632).

L'italien est parlé par les Italiens dans presque toute l'Italie et les îles qui en dépendent géographiquement; dans le canton du Tessin et en partie de ceux des Grisons et du Valais en Suisse et dans une partie du Tyrol méridional; en outre on parle italien et illyrien dans les villes de l'Istrie et de la Dalmatie, et italien et roméïka dans celles des îles Ioniennes et dans l'île de Tine; l'italien est aussi très-commun à Constantinople et dans quelques autres villes marchandes de l'empire Ottoman. La grammaire italienne nous paraît offrir plus de singularités qu'aucune autre de ses sœurs; elle peut former un seul mot de deux, de trois et même de quatre, en fondant ensemble des verbes, des pronoms, des articles, des prépositions, des négations et des adverbes. Par ses augmentatifs et diminutifs, par l'emploi des verbes à l'infinitif comme des substantifs, par la différente manière de placer les pronoms personnels et par la variété des formes qu'elle donne au participe présent, elle peut exprimer des nuances particulières de la pensée, qu'il serait très-difficile de faire sentir dans ses langues sœurs et en beaucoup d'autres. Elle peut former des superlatifs par la répétition de l'adjectif et de l'adverbe. Très-libre dans sa construction, elle peut comme la latine, l'allemande et autres, disposer les mots selon l'ordre relatif au sentiment qui prédomine dans l'âme de celui qui parle. L'italien est peut-être l'idiome parlé le plus mesuré et le plus cadencé qu'on connaisse: ses syllabes ont une quantité tellement prononcée que l'on peut composer dans cette langue les hexamètres et pentamètres des Latins par les mêmes combinaisons de longues et de brèves. C'est aussi pour donner plus d'harmonie à ses phrases, surtout dans la poésie, qu'elle varie de différentes manières la forme et le son des mots par le changement, le retranchement ou l'addition de certaines lettres; cependant on peut lui reprocher d'avoir des paroles un peu trop longues comme le sont la plupart des adverbes et les troisièmes personnes du pluriel du conditionnel. L'italien est très riche en

(632) Le plus ancien spécimen authentique de la langue italienne date de la fin du XIIe siècle. C'est une chanson composée, vers 1195, par Ciullo d'Alcamo, natif de Sicile. Vers le milieu du XIVe siècle l'italien était sous le rapport de la grammaire comme sous celui du vocabulaire, presque identiquement tel qu'il existe aujourd'hui.

Digitized by Google

expressions figurées, et le langage poétique diffère beaucoup de celui employé dans la prose. Sa littérature est la première qui se soit formée lors de la renaissance des lettres, et a beaucoup contribué aux progrès littéraires des nations modernes de l'Europe ; riche dans toutes les branches du savoir, elle abonde peut-être un peu trop en poésies. Après avoir brillé dans les XIVe et XVIe siècles, et être restée dans la décadence jusqu'à la moitié du XVIIIe, elle a repris une nouvelle vie dans ces derniers temps. La richesse de sa littérature, les chefs-d'œuvre de sa poésie et la supériorité de sa musique vocale ont répandu le goût de cette langue parmi toutes les nations civilisées de l'Europe, et même parmi les classes élevées des habitants des principales villes du Brésil. La langue écrite, qui n'est nulle part généralement parlée, est commune à toutes les personnes bien élevées et diffère beaucoup de la langue vulgaire, qui se subdivise en un grand nombre de dialectes, dont voici les principaux : le *piémontais* et le *génois*, mêlés de plusieurs mots français, et dont le second approche le plus du provençal; le *milanais* ou *lombard propre;* il a les sons *eu*, *u* et *j* et l'*n* nasal des Français, qu'on retrouve aussi dans le génois et le piémontais ; le *bas-lombard*, parlé dans le Bressan, le Crémonais, le Mantouan, les duchés de Parme et de Modène, le Ferrarais, etc.; on n'y trouve pas les sons français du milanais, quoiqu'il en approche beaucoup ; le *bolonais* et le *bergamasc*, parlés dans les provinces de ce nom; ils sont les plus rudes de tous; le *vénitien*, qui est le plus doux, et dans lequel il faut distinguer, outre le *vénitien propre*, parlé à Venise et ses environs, le *vénitien continental*, parlé avec des nuances différentes depuis l'ancien Dogado jusqu'au Mincio, et le *vénitien maritime*, parlé aussi avec des nuances différentes dans les villes de l'Istrie, du littoral hongrois, de la Dalmatie, des îles Ioniennes et de quelques îles de l'Archipel; le *frioulain*, mêlé de plusieurs mots romaniques, français et slaves ; le *tyrolien*, parlé dans les hautes vallées de Fassa ou Evacs, de Livinalongo ou Buchenstein, de Enneberg, de Badia ou Abtey; il diffère beaucoup de l'italien parlé dans le reste du Tyrol, et est peut-être le plus corrompu de tous les dialectes italiens; le *toscan vulgaire*, parlé en plusieurs sous-dialectes dans le grand-duché de Toscane, le duché de Lucques, le Pérousin et en Sardaigne, à Sassari, Castel-Saldo, Tempio, Sorso, Agio et Semori ; ce dialecte, poli et perfectionné, est devenu la langue de la littérature et du beau-monde en Italie, mais il se distingue (surtout tel qu'on le parle dans le Florentin) par les fortes gutturales *ha*, *he*, *hi;* le *romain*, parlé à Rome et avec des nuances différentes dans la partie méridionale de l'Etat du Pape ; c'est le plus pur après le toscan, sur lequel il a même l'avantage d'une prononciation plus douce ; le *sabin* avec l'*abruzze*, parlés dans la Sabine et les Abruzzes ; le *calabrais* et l'*apulien* ou *pugliese*, très-incultes et rudes, parlés dans les Calabres et la Pouille; le *tarentin*, mêlé de plusieurs expressions grecques, et parlé à Tarente et ses environs; le *napolitain*, parlé en plusieurs sous-dialectes à Naples et dans les provinces voisines ; il est remarquable pour avoir la littérature la plus riche de tous les dialectes italiens ; le *sicilien*, mêlé de plusieurs mots d'origine arabe, grecque et provençale; on peut le regarder comme la souche de la poésie italienne ; le *sarde*, parlé dans presque toute l'île de Sardaigne; on le dit mêlé de plusieurs mots grecs, français, allemands et espagnols (633). Presque tous ces dialectes possèdent des livres imprimés sur différents sujets ; quelques-uns même ont des dictionnaires, des grammaires, des comédies et même des poëmes ; la fameuse épopée du Tasse a été déjà traduite en bellunais, bergamasc, bolonais, calabrais, génois, milanais, napolitain, pérousin et vénitien.

Rappelons, en terminant, que, dans les ports du Levant, on donne le nom de *langue franque* à un patois qui non-seulement a cours parmi la partie advène et chrétienne de la population, mais encore sert de moyen de communication entre celle-ci et la population indigène et musulmane. Ce patois, dans lequel on retrouve des expressions des langues de presque tous les peuples du bassin de la Méditerranée, a cependant pour fonds principal l'italien.

ITALIQUE, branche de la division des langues gréco-latines, famille indo-européenne, ainsi nommée, parce qu'elle comprend les langues que parlaient les *Aborigenes* ou *Opiques* (fils d'*Ops*, la terre) de l'Italie, langues qui sont la souche des idiomes modernes compris dans cette branche. Ces peuples sont : les *Euganei*, qui occupaient les pays où s'établirent après les Veneti; les *Ausones*, qui occupaient une partie du Latium; les *Lucani* et les *Brutii*, établis dans la Lucania et le Brutium; les *Piceni*, dans le Picenum; les *Marsi*, dans une partie de l'Abruzze actuel; les *Latini*, les *Sabini* et les *Samnites* qui occupaient le Latium, la Sabine et le Samnium; ces trois peuples étaient devenus célèbres, avant que Rome eût acquis un nom et du pouvoir

Malte-Brun penche à croire que du mélange de ces trois derniers idiomes, d'abord avec l'hellénique primitif, surtout de l'œnotrien et ensuite avec l'éolien vieux et le dorien ancien, se soit formée la langue que parlaient les *Romains*, et qui est connue sous le nom de langue latine (634).

Les langues qui appartiennent à cette bran-

(633) Dante, dans son traité *De vulgari eloquio*, énumère quinze dialectes italiens, dont chacun est divisé en sous-dialectes; « de telle sorte, dit-il, que si nous comptons avec les dialectes principaux, tous les dialectes secondaires et leurs subdivisions, les variétés de langage existant dans ce petit coin du monde monteront à mille et même davantage. »

(634) On trouvera résumées au mot LATINE (L.) les opinions diverses des savants sur l'origine de cette langue.

Digitized by Google

che sont les langues latine, romanes (635), espagnole, française, italienne, portugaise, provençale, et valaque ou rouman. *Voy.* ces mots.

Toutes ces langues, à l'exception du latin, ont besoin de l'article pour distinguer les cas du nom, et des verbes auxiliaires pour former le passif et plusieurs temps passés de l'actif. A l'exception de la française, et jusqu'à un certain point de la valaque, elles peuvent toutes se passer des pronoms personnels dans la conjugaison. Elles sont toutes très-pauvres en mots composés, mais l'italienne, et après elle l'espagnole et la portugaise ont un grand nombre de diminutifs, d'augmentatifs, et de superlatifs, qui manquent presque entièrement à la française; la valaque, qui forme les superlatifs comme cette dernière, abonde en augmentatifs et en diminutifs. Tous ces idiomes, à l'exception du français, offrent des réunions de pronoms au verbe, et l'espagnole, la portugaise, et l'italienne peuvent retrancher les deux dernières syllabes de l'adverbe lorsqu'il est suivi immédiatement d'un autre. Dans l'italienne et la valaque l'écriture ne diffère pas de la prononciation; celle-ci diffère le plus de la première dans la française; cette différence est moins grande dans l'espagnole et la portugaise. L'espagnol contient le plus grand nombre de racines latines; le français leur a fait subir le plus d'altération, et le valaque en a retenu quelques-unes qui ne se retrouvent point dans ses sœurs.

J

JAMAIQUE. *Voy.* Maya.

JAPONAISE (Famille), faisant partie des langues de la région transgangétique. Elle comprend les deux langues suivantes :

1° La Japonaise, parlée par les Japonais qui habitent l'archipel du Japon et les îles Bonin dans l'Océanie, et qui sont la nation dominante de l'île de Jesso, d'une partie de celle de Taraïkaï ou Karafta, improprement nommée Seghalien, et des Kuriles méridionales, savoir : Tchikotan, Kunaschir et Iturup. Cette langue présente dans sa physionomie étymologique des traits qui décèlent une étroite parenté entre le peuple qui la parle et les Mongols, quoique les Japonais prétendent descendre des mêmes ancêtres que les Chinois. La langue japonaise n'a ni genre, ni article, mais un grand nombre de pronoms, notamment plus de douze pour la seconde personne, ce qui tient au caractère éminemment cérémonieux du peuple japonais. Ces caractères lui sont communs avec le chinois et les idiomes polis de la branche indo-chinoise. Les mots sont généralement polysyllabiques, sonores et même harmonieux, finissant tous à peu près par des voyelles. D'un autre côté, on y articule les consonnes avec beaucoup de mollesse; d'où il résulte dans la prononciation un vague tel qu'on ne sait bien souvent si l'on entend un *p* ou un *b*, un *b* ou un *k*, un *h* ou un *f*, un *l* ou un *r*. On a signalé un caractère particulier à cette langue, c'est que les dénominations attribuées aux objets y dépendent souvent de la position personnelle de celui qui parle et qu'elles diffèrent en conséquence souvent dans la bouche d'un homme et dans celle d'une femme. La déclinaison a lieu au moyen de particules postpositives qui varient suivant la condition des interlocuteurs ou la nature du sujet du discours. Le verbe *arou* (être) sert à former, en se joignant à un nom, un grand nombre de verbes composés. Les temps et les modes sont différenciés par des désinences, mais les personnes, comme les nombres, ne le sont que par les pronoms.

La langue écrite a des terminaisons, des particules et des constructions inconnues à la langue parlée, et admet en outre des styles tout à fait distincts. La construction du japonais est généralement inverse. La littérature, riche surtout en livres d'histoire, de géographie et de poésie, est, sous certains rapports, l'émule de la chinoise, quoique moins ancienne, moins étendue et moins variée. Dans les sciences et dans la haute littérature, les Japonais se servent de l'écriture et de la langue chinoises; mais dans les usages ordinaires, ils emploient deux différentes séries de signes syllabiques, fabriquées avec des débris de caractères chinois, dont l'une s'appelle *kata-kana* (moitiés de signes), et l'autre *firo-kana*. Les Japonais tracent en écrivant des lignes perpendiculaires qui procèdent du haut en bas et se succèdent de droite à gauche. L'usage où sont les Japonais de mêler ensemble les caractères de plusieurs syllabaires et de les lier ensemble par des traits qui leur sont étrangers; rend la lecture de leur langue d'une grande difficulté.

2° Le Lieou-kieou est la langue des habitants de l'archipel du même nom (*loochu* des Anglais, *likeio* des Allemands et des Espagnols). Cet idiome a une très-grande ressemblance avec la langue japonaise dont il a emprunté beaucoup de mots ainsi que l'écriture. Les paisibles habitants de ce petit royaume sont le seul peuple connu sur le globe qui ne possède aucune arme et qui ne connaisse aucunement l'art de la guerre, pas même par la voie des traditions.

JAPOURIA, dialecte albanais. *Voy.* Albanaise.

JAVANAISES (636) (Langues). On y dis-

(635) On verra au mot Romanes (L.) ce qu'il faut entendre par cette dénomination.

(636) De *Javona*, orge, parce que l'île de Java produit en abondance un grain de cette espèce, le *panicum italicum*.

Digitized by Google

tingue les idiomes suivants : 1° GRAND-OCÉANIEN (*Grand-Polynésien* de Marsden et Crawfurd), parlé jadis par une nation puissante, nombreuse et assez civilisée de l'île de Java, à laquelle il paraît presque démontré que l'Océanie doit sa civilisation primitive. Cette langue, morte depuis un temps immémorial, diffère très-peu du javanais moderne et joue le plus grand rôle dans la formation de tous les idiomes de cette famille. C'est sous ce point de vue qu'on pourrait l'appeler le sanskrit du Monde-Maritime (637).

2° JAVANAIS VULGAIRE OU MODERNE, parlé par les *Javanais* dans le Java, qui comprend les deux tiers de l'île de ce nom et où se trouvent les deux empires de Sura-Karta et de Yugia-Karta, et par toutes les personnes bien élevées du Sunda et de l'île Madura. Les Javanais à trois époques différentes ont été la nation dominante dans l'Archipel Indien : sous le règne d'Alit-Widjaya, vers la seconde moitié du XIVe siècle, lorsque l'empire de Majapahit embrassait presque toute l'île de Java, le royaume de Palembang dans Sumatra, les petits royaumes de la partie méridionale de Bornéo et de l'île de Bali ; dans la première moitié du XVe siècle, sous le règne de l'empereur Angka Widjaya, lorsqu'il embrassait les états de Sabrang, Goa, Macassar, etc., dans Célèbes, les îles Banda, Sumbawa, Eude, Timor, Soulou, Siram, une partie de celle de Bornéo et le royaume de Palembang dans Sumatra ; et dans la première moitié du XVIIe siècle, sous le règne du grand sultan, lorsque l'empire de Matarem égala presque celui de Majapahit.

On distingue dans le javanais propre trois formes de langage dont deux ont une nomenclature tout à fait à part, mais qui ne constituent qu'un seul et même idiome. L'emploi de ces trois formes est déterminé par l'égalité, l'infériorité ou la supériorité de rang social ou d'âge où se trouve placée la personne qui porte la parole vis-à-vis de celle à qui elle s'adresse. Ainsi entre égaux l'on se sert du dialecte dit *madhjo* ; si l'on s'adresse à un inférieur on emploie le *ngoko* ; enfin si l'on parle à un souverain, à un grand, à un vieillard, etc., on fait usage du *basakrama* ou *javanais* de cour, dit aussi haut javanais. (*Voy.* plus loin.)

L'idiome javanais, quoique très-simple, est cependant le plus artificiel de tous les idiomes de l'Archipel Indien, le tagalog seul excepté ; il passe aussi pour être le plus riche et le plus perfectionné, et l'impératif de ses verbes est formé par un changement de forme, ce qui est une chose extraordinaire dans les langues de cette famille. En faisant précéder ou suivre les mots par des particules inséparables, et tantôt en les employant ensemble de ces deux manières différentes, le javanais peut, comme plusieurs autres langues malaises, changer un nom en verbe, adverbe ou une autre partie du discours. Contre le préjugé général, qui accorde à tous les idiomes des peuples demi-civilisés une grande richesse d'expressions métaphoriques, cette langue est très-simple, et rien n'est plus contraire à son goût que l'emploi d'expressions remplies d'images et d'hyperboles.

Ce qui constitue, pour l'étude du javanais, une grande difficulté, c'est que les radicaux, en se groupant pour donner naissance aux mots composés, qui abondent dans la langue, en se combinant avec les préfixes et les suffixes qui y remplacent nos terminaisons, subissent, par l'effet de permutations de lettres dues à l'influence de lois euphoniques fort compliquées, une transformation orthographique telle que les éléments étymologiques du primitif finissent par devenir complétement méconnaissables dans les dérivés.

Les deux sources auxquelles le javanais a fait des emprunts sont l'arabe et le sanskrit. Du reste les emprunts faits au sanskrit, sont peu nombreux dans le javanais propre ; ils forment au contraire la portion la plus considérable du vocabulaire d'un ancien idiome de Java, le *kawi*, lequel, refait en grande partie par les prosélytes des doctrines religieuses indiennes, présente le phénomène d'un idiome indigène, qui n'est devenu langue littéraire et sacrée qu'à la condition d'abandonner la plupart de ses éléments naturels pour les remplacer par des richesses étrangères. Sur dix mots, le kawi en a au moins six d'origine sanskrite, et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les dérivés sont moins altérés dans la langue sacrée de Java que dans celle des boudhistes de l'Indo-Chine, le *pali* (638.)

La plupart des mots kawis qui ne sont pas d'origine sanskrite se retrouvent dans le javanais actuel. Toutefois il en est quelques-uns qui ne s'y sont pas perpétués et qui sont aujourd'hui tombés en désuétude. Si le kawi est sanskrit par son vocabulaire, il est demeuré océanien par sa grammaire fort semblable à celle du javanais.

Les anciennes inscriptions découvertes à Java sont de quatre espèces, suivant Domeny de Rienzi. On en rencontre 1° en langue sanskrite et en caractère devanagari ; 2° en idiome kawi et en ce caractère javanais carré qui a précédé le cursif actuel ; 3° en un ancien dialecte qui paraît avoir du rapport avec le sounda ; 4° en un système de caractères indéchiffré, qui semble n'être ni sanskrit ni

(637) Domeny de Rienzi regarde le grand-océanien comme une langue fille du bougui de Célèbes et formée d'un mélange de ce dernier idiome avec le sanskrit et le malais.

(638) Selon Raffles, le kawi est au javanais moderne ce qu'est le pali au birman, ou ce qu'est le sanskrit lui-même à l'hindoustani. Créé comme langue savante et religieuse dans les premiers siècles de notre ère, et répandu non-seulement à Java, mais encore dans les îles voisines de Madura et de Bali, il cessa ensuite d'être en usage à la fin du XIVe siècle, lorsque l'influence des idées indiennes se trouva combattue par la renaissance du culte primitif des indigènes.

Digitized by Google

javanais, et dans lequel on ne sait s'il ne faudrait pas voir cette écriture symbolique nommée *chandra sangkala* ou *lumière des dates royales*, dont les anciens Javanais se servaient, dit-on, pour perpétuer le souvenir des grands événements. Les plus nombreuses inscriptions sont en kawi. Elles sont gravées tantôt sur la pierre et tantôt sur le métal.

Les ouvrages javanais des premiers siècles de notre ère sont aussi presque tous en kawi. On y voit les auteurs indigènes associer à leurs légendes nationales les créations de la mythologie hindoue.

Sans compter les nombreuses compositions écrites en kawi, on peut dire que la littérature javanaise est encore la plus riche et la plus importante de toutes celles du Monde-Maritime. Elle est riche en poëmes, en chansons, en drames et en compositions de diverses sortes, qui presque toutes sont relatives à l'histoire des Javanais et à leur religion primitive; elle a aussi plusieurs livres d'histoire, mais dans lesquels, comme chez les autres nations malaises, les récits sont toujours mêlés de fables, outre quelques traités d'éthique et de jurisprudence, la plupart traduits du sanskrit et de l'arabe. Le plus ancien de ses poëmes est le *Kanda*, qui paraît avoir été traduit du kawi, ainsi que le *Bratha-Yudha* ou la *Guerre-Sainte*, le *Rama-Kawi* et autres. La poésie javanaise a un grand nombre de mètres, mais tous rimés. Les meilleures productions javanaises ont été traduites en malais et en pali. Cette langue possède un alphabet particulier, composé de 22 consonnes et de 6 voyelles, qu'on écrit horizontalement de gauche à droite, et dont l'arrangement des lettres est différent de celui du devanagari. Parmi les sons représentés par ses consonnes 14 se retrouvent dans le sanskrit, mais il lui manque ceux exprimés par l'*f*, *v* et *ch* des Français. Cet alphabet, qui est un des plus beaux et des plus complets qu'on connaisse, sert à écrire non-seulement le javanais vulgaire et le basa-krama, mais aussi le sunda, le madura, le pali, le lombok et le dialecte malais de Palembang. On a traduit la Bible dans cet idiome.

3° Basa-krama ou javanais de cour, formé d'un grand nombre de mots empruntés au sanskrit, de plusieurs pris au malais et d'un quart environ de javanais vulgaire, altéré toutefois par des terminaisons et par une prononciation différente. Tous les Javanais savent cet idiome, parce qu'ils sont habitués à le parler dès l'enfance quand ils adressent la parole à leur père, à leur mère et à leurs parents âgés. Les personnes des classes supérieures de la société parlent généralement entre elles une langue mixte. Les dialectes de cet idiome seraient le *sounda de cour*; le *pali de cérémonie*; le *madura de cérémonie*, parlé à Madura.

4° Sounda vulgaire, parlé par les montagnards des provinces de Bantam, Batavia, etc., qui forment la partie de Java nommée Sounda. Cet idiome n'a pas les sons correspondants aux lettres *d* et *t* de nos alphabets et du javanais, mais il en a plusieurs qui lui sont particuliers, et analogues, suivant Crawfurd, à ceux dominant dans les langues celtiques. Plusieurs de ces mots commencent par une voyelle, ce qui n'arrive jamais en Javanais, mais il ne souffre jamais que deux voyelles se suivent immédiatement. Le sounda n'a pas de littérature, mais il paraît avoir possédé avant la domination javanaise un alphabet particulier, qu'on suppose être celui des nombreuses inscriptions en caractères inconnus, trouvées dans cette partie de Java. Cette langue contient beaucoup moins de mots sanskrits qce le javanais vulgaire et en a beaucoup de malais.

5° Madura vulgaire, parlé en deux dialectes, le *madura propre* et le *sàmenap*, dans l'île de Madura. Comme le sounda, il lui manque deux des consonnes javanaises et il a plusieurs voyelles inconnues à ce dernier. Quoique manquant d'une littérature, le madura est plus poli que le sounda. Il se sert de l'alphabet javanais.

6° Bali vulgaire, parlé dans l'île de ce nom, et par plusieurs personnes dans l'île de Lombok. Il est moins poli et plus simple que le javanais vulgaire, mais plus riche et plus perfectionné que le sounda et le madura. Il n'a point de littérature, les livres des naturels de Bali étant écrits en kawi.

7° Lombok ou sasak, parlé par les naturels de l'île du même nom. — *Voy.* Malaises et Sumatriennes.

JOUYA-POURA. *Voy.* Pracrit.

JUDAH. *Voy.* Ardrah.

JUGEMENT, chez l'enfant. *Voy.* l'*Essai* § I. — Jugements humains, leur nature, leurs conditions. *Ibid.*, § III. — Impossibles sans le signe. *Ibid.*

JUTLANDAIS. *Voy.* Scandinave.

K

KABYLES. *Voy.* Atlantique.

KACHIQUEL. *Voy.* Maya.

KALMOUK. *Voy.* Mongole.

KAMTCHADALE (Famille), appartient au groupe des langues sibériennes. Elle comprend les idiomes parlés dans la presqu'île du Kamtchatka par les Kamtchadales, qui se nomment eux-mêmes *Itulmen* ou *Itelmen*. Ce qui a échappé aux ravages faits par la petite-vérole dans les années 1768, 1784, 1800 et 1801 a embrassé le christianisme et avec lui la manière de vivre des Cosaques. On peut les considérer comme des ichtyophages, puisqu'ils se nourrissent presque exclusivement de poissons; ils en boivent la graisse ainsi que celle des phoques, comme

Digitized by Google

on boit ailleurs la bière, le cidre et le vin. Voici les langues qui composent cette famille :

1° KAMTCHADALE TIGIL, parlée en deux dialectes très-différents par les prétendus *Koryèkes*, qui demeurent sur le Tigil, et par les *Kamtchadales* proprement dits, qui vivent à côté des premiers et le long de la rivière.

2° KAMTCHADALE MOYENNE, par les *Kamtchadales*, qui occupent la partie moyenne de la péninsule.

3° OUKEH, par les *Kamtchadales* qui demeurent au sud des Kamtchadales moyens.

4° KAMTCHADALE AUSTRALE, par les Kamtchadales qui vivent près des Aïnos, dans l'extrémité méridionale de la péninsule.

KAPCHAK. *Voy.* TURKE.

KARCHÉDONIQUE. *Voy.* PUNIQUE.

KARNAC (MORBIHAN), ce qu'il faut penser de ses monuments. — *Voy.* note VI, à la fin du volume.

KARNACK (EGYPTE). *Voy.* NIL.

KASZI-KUMUK. *Voy.* LESGHIENNE.

KATAHBA. *Voy.* WOCCONS.

KAWI. *Voy.* JAVANAISES.

KAYLEE, famille de langues africaines du groupe de la Nigritie maritime. Elle comprend les langues suivantes :

1° KAYLEE, parlée par les *Kaylee*, peuple assez policé et assez industrieux, mais anthropophage, gouverné par un roi, habitant l'intérieur du Gabon.

2° OONGOOMO, parlée dans le royaume d'Oongoomo, situé au nord du précédent; Mattadee, grande capitale.

3° SHEEKAN, langue des *Sheekan*, sur la rive orientale de la branche nord-est de la rivière de Gabon.

KENSY. *Voy.* NUBIENNE.

KHARI BALI. *Voy.* HINDOUSTANI.

KHAZARES. *Voy.* OURALIENNE.

KHORSABAD (TAUREAUX DE), inscription traduite. — *Voy.* CUNÉIFORMES (appendice) — et note XII, à la fin du volume.

KIMBRIQUE (RACE). *Voy.* CELTIQUES.

KINAITZE, langue de la côte occidentale de l'Amérique du Nord, parlée par les *Kinaïtzes*, qui demeurent autour du golfe auquel ils donnent le nom, et que les géographes anglais appellent Entrée ou Rivière de Cook ; ils sont en très-petit nombre. Cette langue offre plusieurs analogies avec les idiomes de la famille kolouche. Selon Lisyansky, elle a plusieurs sons difficiles à exprimer avec nos caractères, entre autres un qui ressemble assez au gloussement d'une poule.

KIRGHIS. *Voy.* TURKE.

KLAPROTH, cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

KNISTENAUX. *Voy.* LENNAPPE.

KOLOUCHE, famille de langues de la côte occidentale de l'Amérique du Nord, qui comprend les langues parlées, selon Baranoff, depuis Jakutat jusqu'aux îles de la Reine Charlotte, quoique en plusieurs endroits leur domaine soit interrompu par d'autres idiomes. Toutes ces langues, que l'on considère à tort comme des dialectes de la Kalouche, ont une grande affinité entre elles, et sont parlées par des peuples remarquables par leur courage, leur industrie, et surtout par leur adresse à tailler, sculpter et polir la pierre. Cette famille paraît comprendre les langues suivantes :

1° KOLOUCHE PROPRE, parlée en plusieurs dialectes très-différents par les *Kolouches*, *Koulisques*, *Koljuschen*, *Kolougis* ou *Kalougiens*, nation très-belliqueuse et féroce, répandue dans les archipels du Roi Georges, du Duc de York, du Prince de Galles et dans l'île de l'Amirauté. Après avoir détruit, en 1801, la colonie russe sur l'île de Sitka, dans l'archipel du Roi Georges, les Kolouches, vaincus par Baranoff en 1804, se retirèrent dans la partie nord-est de l'île, d'où ils furent chassés par les Russes, qui fondèrent plus au sud la Nouvelle-Archangel. Plusieurs mots kolouches commencent et d'autres finissent en *tl* comme dans le mexicain, et dans aucun on ne trouve l'*r*. Dans cette langue, comme dans le kinaïtze, dans l'ougalyakhmoutzi et dans un grand nombre d'autres idiomes américains, le nombre et le genre ne sont pas indiqués par des terminaisons différentes ; le kolouche et le kinaïtze, en outre, sont remarquables pour exprimer par des mots différents des choses que l'ougalyakhmoutzi et autres langues expriment par des flexions ou modifications de la même racine. Ces deux peuples, et surtout les Kolouches, sont tellement jaloux de la pureté de leur langue, qu'ils ont créé des noms nouveaux pour exprimer des objets qui leur étaient inconnus, plutôt que d'adopter, comme font les autres sauvages et la plupart des peuples, les dénominations en usage chez la nation qui les leur a fait connaître.

2° TCHINKITANE, par les *Tchinkitanes* ou *Tchinkitanéens*, qui demeurent sur la baie de Tchinkitane, nommée Guadalupa par les Espagnols et Norfolk par les Anglais. Cette langue, selon Marchand, est excessivement rude et sauvage ; la plupart de ses articulations exigent une forte aspiration nasale et un effort du gosier, particulièrement pour produire sur les *r* redoublés un grasseyement très-dur, et sur le *g* un roulement insensible qu'un gosier français ne peut imiter. Ceux qui la parlent ont beaucoup de difficulté à articuler les sons français représentés par les lettres *n* et *d*, et ne peuvent aucunement prononcer les labiales *f* et *v*. La dénomination de leurs noms de nombre indique une arithmétique qui leur est particulière.

3° PORT DES FRANÇAIS, par les habitants du Port des Français, visité par La Pérouse. Les sons correspondants aux consonnes françaises *b*, *f*, *x*, *j*, *d*, *p* et *v* sont inconnus dans cette langue, et ceux qui la parlent ne peuvent prononcer les quatre premières ; il en est de même pour l'*l* mouillée et pour le *gn* mouillé. On y trouve le *ch* des Allemands, mais prononcé avec toute la dureté de certains cantons suisses. Le grasseyement, le

Digitized by Google

grand nombre de *k* et les consonnes doubles, rendent cette langue très-dure. Elle offre la singularité d'être moins gutturale chez les hommes que chez les femmes, parce que ces dernières ne peuvent prononcer les labiales, à cause de la rouelle de bois nommée *kentaga* qu'elles enchâssent dans la lèvre inférieure. Il paraît que cet idiome n'a pas d'article et ne distingue pas le pluriel du singulier. Ses noms collectifs sont en très-petit nombre. Ce peuple n'a pas assez généralisé ses idées pour avoir des mots un peu abstraits; il ne les a pas assez particularisées, pour ne pas donner le même nom à des choses très-distinctes : ainsi chez lui *kuaga* signifie également *tête* et *visage*, et *alcaou* signifie *chef* et *ami*. Cet idiome, sans avoir une affinité avec le noutka et autres parlés le long de la côte, offre cependant beaucoup d'initiales et des terminaisons semblables ou identiques. Nous remarquerons que les dix premiers nombres donnés par Lamanon sont presque identiques à ceux du tchinkitane.

KONG. *Voy.* Mandingo.

KOREISCH. *Voy.* Arabe.

KORYEKE (Famille), classée dans le groupe des langues sibériennes. Elle comprend les idiomes parlés dans le nord-est du gouvernement d'Irkoutsk par plusieurs peuplades connues sous le nom de *Koryèkes* et d'autres sous celui de *Tchouktches*. Ces tribus vivent à l'est des Youkaghires, et sont environnées de véritables Tchouktches, de Kamtchadales et de Toungouses. Elles habitent le long de l'Omolon, de la Kowyma, de l'Océan Glacial, du Haut-Anadyr, du golfe de Penjina, et occupent la partie septentrionale du Kamtchatka. Ces langues diffèrent beaucoup des autres parlées dans la Sibérie, et offrent quelques racines communes à d'autres idiomes très-éloignés, surtout avec les langues celtiques, latines et germaniques. Voici les langues qui composent cette famille :

1° Koryèke propre, par les *Koryèkes* ou *Koryaekes*, qui demeurent sur le golfe de Penjinsk et le long des fleuves qui s'y rendent. On pourrait regarder comme un dialecte de cette langue l'idiome que parlent les *Koryèkes du Kolyma*, ainsi nommés du nom du fleuve le long duquel ils errent.

2° Koryèke du Kamtchatka, par les *Koryèkes* qui demeurent le long du Karaga, dans la presqu'île de Kamtchatka, vis-à-vis l'île Karaga.

3° Karaga, par les *Koryèkes* qui vivent dans l'île de Karaga.

4° Koryèke de Pallas, parlée en trois dialectes très-différents par trois tribus koryèkes, improprement appelées *Tchouktches* par les voyageurs Pallas, Steller et Merk. Ces Koryèkes, qui sont les plus septentrionaux de tous, diffèrent entièrement, sous le rapport de la langue, des véritables Tchouktches, leurs voisins. Nous proposons d'appeler les trois dialectes de cet idiome *koryèke de Pallas*, *koryèke de Steller* et *koryèke de Merk*.

KOUAN-HOA. *Voy.* Chinois.

KOUNKOUNA. *Voy.* Pracrit.

KOURES ou KOURÈTES. *Voy.* Slaves.

KOURGA. *Voy.* Malabar

KOURILIENNE (Famille), classée dans le groupe des langues sibériennes. Elle comprend les idiomes que parlent les *Aïnos* ou *Kouriliens*, qui sont la nation indigène de l'archipel Kourilden, de l'île Taraïkaï et de la partie de la Mandchourie qui reste à l'orient de l'Ousouri, affluent de l'Amour, ainsi que de ce fleuve, jusqu'à son embouchure; d'autres Aïnos, connus sous le nom de *Ghiliaki* par les Russes et de *Khedjen* et *Fiaka* par les Mandchous, habitent la partie inférieure du cours de l'Amour. L'extrémité de la péninsule de Kamtchatka est aussi habitée par une tribu de cette nation, qui paraît même avoir été autrefois répandue dans la partie septentrionale de la grande île Niphon, dans l'archipel Japonais. Les idiomes kouriliens offrent quelques racines communes à plusieurs autres de l'Asie, mais surtout à ceux de la famille samoyède. Voici les langues comprises dans cette famille :

1° Kourilienne propre, parlée dans l'archipel des Kouriles, qui est partagé entre les Russes et les Japonais; ceux-ci possèdent les îles Kounaschir, Itorpou, Ouroux ou île de la Compagnie, Torpoï et autres îlots moins importants; les Russes possèdent toutes les autres jusqu'au cap Lopatka, savoir : Simousir, Oushishir, Matoua, Onskotan, Paramouchir, etc. On pourrait considérer comme un dialecte de cette langue l'idiome que parlent les *Ainos du Kamtchatka*.

2° Iesso, par les *Aïnos* qui demeurent dans la grande île de Iesso, Einsozi ou Aïnoo, et qui sont nommés *Iesso* par les Japonais dont ils dépendent, sans cependant leur payer aucun tribut. Ces Aïnos paraissent être les plus nombreux de tous les Kouriliens; ils sont régis par leurs propres chefs; leur religion est une espèce de sabéisme.

3° Tarakaï, par les Aïnos qui occupent une partie de la grande île de Tarakaï, Taraïkaï ou Karafonto, improprement appelée Seghalien et Tchoka; un petit nombre seulement dépend des Japonais; le reste paraît être indépendant. En attendant qu'on recueille des vocabulaires parmi les Aïnos de la Mandchourie, on pourrait considérer comme un dialecte de cette langue l'idiome que parlent les Aïnos qui vivent à l'est des Mandchous, et particulièrement celui des *Ghiliaki*.

KOU-WEN. *Voy.* Chinois.

KUMBRE. *Voy.* Celtiques.

KURDE. Langue asiatique classée dans le groupe persan, famille indo-germanique.

Cette langue est celle des *Kurdes* et des *Loures* dans le Kurdistan et le Louristan. La partie orientale du Kurdistan et tout le Louristan appartiennent au royaume de Perse; la partie occidentale du Kurdistan est comprise dans l'empire Ottoman et se trouve partagée entre les gouvernements de Schehresor, de Wan, de Diarbekr et de Bagdad. Les Kurdes sont divisés en un grand

Digitized by Google

nombre de tribus, dont il y en a 72 dans le seul gouvernement de Diarbekr. Les principales tribus du Kurdistan persan sont les *Mekris*, les *Bilbas* et les *Djiafs*, qui vivent indépendants, et les *Chaghaghis* et les *Kotchanlous* qui sont soumis; et hors du Kurdistan, mais dans le royaume de Perse, les *Rechevend* dans le canton de Taroun, près le défilé de Routbar, entre l'Irak et le Mazanderan; les *Erdilany*, qui passent pour être les plus nombreux et qu'on croit vivre dans Kousistan; les *Zafferanlou* et les *Boniurd* dans le Khorasan; les *Modanlou* dans le Mazanderan, etc., etc. Les principales tribus Kurdes dans l'empire Ottoman sont les *Ruchowanes*, qui demeurent dans les gouvernements de Diarbekr et d'Alep et étendent leurs pâturages jusque dans celui de Damas; les *Reschi* dans les montagnes des environs de Malatia, dans le gouvernement de Merasch; les *Bessian* et les *Batrik* dans la partie méridionale du gouvernement d'Erserum; les *Amadieh* et les *Hakari* dans le gouvernement de Mossul; les *Bidschakli*, les *Haleti*, les *Sibari*, etc., etc., dans celui de Diarbekr. Depuis l'assertion positive de Rich, résident anglais à Bagdad, que toutes les tribus du Louristan parlent Kurde, il faut classer parmi ces dernières toutes les tribus Loures, que les voyageurs et les géographes considèrent à tort comme appartenant à une nation différente. Voici leurs tribus principales: les *Feili*, qui demeurent entre Souster et Kirmanchah, et qui sont les plus nombreux; les *Baktyari*, qui errent entre Souster et Hispahan; les *Lekes* et les *Khogilou* dans le Fars; les *Zende* aux environs d'Hispahan et dans le nord du Fars, etc., etc. La langue kurde diffère peu de la persane, quant aux mots, mais beaucoup quant à la grammaire; elle est très-dure et infiniment moins polie; elle n'a pas de pluriel ni de verbe substantif; la déclinaison s'y fait à l'aide des articles; la conjugaison est très-simple et n'a que deux temps.

On trouve dans le kurde un certain nombre de termes arabes, turcs, araméens et grecs; mais ces éléments d'importation étrangère ne peuvent pas se confondre avec le fond de la langue. Les termes arabes se sont introduits dans le Kurdistan, comme en Perse, avec l'islamisme; les mots turcs y sont venus à la suite des rapports politiques. Quant aux termes araméens et grecs, la forme sous laquelle ces derniers ont été admis dans le kurde indique assez que pour y arriver, ils sont passés par l'intermédiaire de l'arabe ou du turc; les premiers auront été, selon M. Rodiger (*Journal asiat. allem.*, t. III et suiv.) empruntés aux Chrétiens syriens ou chaldéens. Ce mélange d'éléments ariens et sémitiques n'est pas sans donner au kurde quelque rapport avec le pehlvi. Le moins grossier des dialectes du Kurde paraît être celui de *Badinan* ou *Amadia*, parlé dans la principauté de ce nom, qui est presque indépendante du pacha de Bagdad, dans la juridiction duquel elle est comprise. Les autres plus connus sont: le *soran*, dit aussi de *karatchlen*; le *schambo*, dit aussi de *djoulamerk*; le *bottan* parlé dans le Djezireh; le *betlisi*, dit aussi de *Betlis*; ce dernier s'éloigne beaucoup des autres par la prononciation (639). Partout les Kurdes se servent pour écrire de l'alphabet persan.

La littérature kurde est nulle.

KYMRI. *Voy.* CELTIQUES et FRANÇAISE. — *Voy.* aussi note VII, à la fin du volume.

L

LACS (RÉGION DES), dans l'Amérique du Nord. — *Voy.* ALLÉGHANIQUE (Région).

LAMISME. *Voy.* TRANSGANGÉTIQUE.

LAMPOURDAN. *Voy.* IBÉRIENNE.

LANGAGE (SON ORIGINE). — Il y a plusieurs systèmes sur l'origine du langage des sons articulés. Les uns prétendent qu'il a commencé, qu'il s'est développé et perfectionné graduellement comme toutes les autres choses humaines (640). D'autres

(639) Ewlia (*Mines de l'Orient*, t. IV) énumère jusqu'à quinze dialectes kurdes. Niebuhr n'en comptait que trois.

(640) Ce *développement graduel* suppose qu'il fut un temps où notre espèce était au niveau de la brute: *mutum et turpe pecus*. Ce système est aujourd'hui universellement repoussé par la science, physiologie, psychologie, linguistique, ethnologie ou histoire des races humaines et des peuples. « Si l'on observe la marche de la science et de l'art en Europe, dit M. Keferstein, on n'aperçoit nulle part un développement graduel, mais bien une sorte de fluctuation, et la condition des choses s'élève ou s'abaisse comme les flots de la mer. Certaines circonstances amènent un progrès, d'autres une déchéance. Il est impossible de découvrir aucune trace du passage des peuples complétement sauvages à l'état de bergers et de chasseurs, puis d'habitants sédentaires, puis enfin d'agriculteurs et d'artisans. Si haut que nous remontions dans les temps primitifs, au delà des périodes héroïques, nous trouvons que les nations sédentaires et sociables ont été, de tout temps, pourvues de ce caractère. » *Ansichten*, t. I, p. 451.

« Plus je m'avance profondément dans l'antiquité, » dit Schaffarick, « plus je demeure convaincu de la fausseté complète des opinions émises et reçues jusqu'ici, sur la comparaison des peuples antiques du sud de l'Europe (des Grecs et des Romains) avec ceux du nord, principalement des riverains de la Vistule et de la Baltique, comparaison qui semblait convaincre ces derniers de sauvagerie, de rudesse et de misère, et rendre inadmissible toute idée de relations commerciales entre les deux groupes. » (*Slawische Alterthümer*, t. I, p. 107.)

« Les Aborigènes, » dit Niebuhr, « sont dépeints par Salluste et Virgile comme des sauvages qui vivaient par bandes, sans lois, sans agriculture, se

Digitized by Google

(E. Renan, etc.) prétendent que les *langues sortent complètes du moule de l'esprit spontané, que la faculté du signe ou de l'expression est naturelle à l'homme, que tout ce qu'il pense, il l'exprime intérieurement et extérieurement, que ce n'est pas par un choix arbitraire que l'expression vient se joindre à chacun des actes de l'intelligence, mais par le fait même de notre constitution psychologique; qu'en un mot la parole est chez l'homme naturelle, et quant à la production organique et quant à son interprétation psychologique; l'homme a la faculté du signe ou de l'interprétation comme il a celle de la vue et de l'ouïe; tout est l'œuvre de la nature humaine, agissant spontanément et sans réflexion sur son effort.* Tout ceci est textuel (641).

D'autres enfin nient la possibilité de l'invention humaine de la parole, et soutiennent que l'homme l'a reçue primitivement de Dieu avec l'intelligence et la vie.

I. — *Hypothèse de l'invention humaine du langage.*

On prétend expliquer l'invention purement humaine du langage parlé, 1° par la nature, 2° par l'imitation, 3° par l'analogie.

1° *Par la nature.* — L'homme, dit-on, ne pouvait pas ne pas parler. Il parle aussi naturellement qu'il pense. L'union de la parole et de la pensée résulte de la constitution même de son esprit; ce sont deux choses inséparables : « Les premiers hommes, » dit M. Damiron, « ne sont pas nés parlant, pas plus qu'ils ne sont nés se souvenant; mais ils avaient la faculté de parler, comme ils avaient la faculté de se souvenir; la pensée leur est venue parce qu'il était dans leur nature de l'avoir; et quand ils l'ont eue, ils l'ont exprimée. » Ainsi pour ne pas attribuer le don de la parole à Dieu, on en fait une faculté innée, une loi qui régit fatalement notre être; on suppose que la nature nous instruit à parler, comme elle nous instruit à penser. C'est assimiler faussement deux choses très-distinctes. Oui, l'homme pense par cela seul qu'il est homme; mais il n'est pas vrai qu'il parle, par cela seul qu'il pense. Car un homme jeté hors de la société, sans avoir appris à parler, continuerait à penser, mais il ne parlerait pas. Si donc le premier homme n'avait pas reçu la parole de Dieu même, il est absurde de prétendre que cependant il aurait commencé de suite à parler. La raison et l'expérience nous démontrent, au contraire, que son premier état eût été un état de mutisme complet, si jamais il eût pu en sortir par les seules forces de son intelligence.

« Chacun, » poursuit M. Damiron, « a bientôt remarqué en soi le rapport intime et constant de la pensée aux mots, de certaines pensées à certains mots, en voyant son semblable se servir de mots analogues ou identiques aux siennes. C'est ce qui nous arrive encore, à chaque instant, de faire, lorsque nous jugeons des sentiments d'autrui, d'après le rapport que nous trouvons entre les signes de ses sentiments et les signes de nos sentiments propres. Rien au reste de plus prompt et de plus sûr que ce mode de communication, pour peu surtout que les circonstances et le besoin excitent à l'employer. »

Toute cette argumentation n'est qu'un cercle vicieux dans lequel M. Damiron suppose précisément ce qui est en question, savoir, si, sans le secours d'une révélation directe, d'un enseignement divin, l'homme aurait trouvé naturellement des mots tout faits à mettre en rapport avec ses pensées. M. Damiron est ici évidemment la dupe d'une illusion. Oui, dans l'état actuel de l'humanité, quand nous entendons nos semblables prononcer des mots analogues ou identiques à ceux dont nous nous servons nous-mêmes, nous leur supposons des idées analogues ou identiques aux nôtres. Mais il ne s'agit point de ce qui se passe aujourd'hui, mais de ce qui a dû se passer aux premiers jours du monde. La question n'est pas de savoir si maintenant que nous jouissons de la parole, il y a un rapport intime et constant de la pensée aux mots, mais si la langue des premiers hommes a instinctivement, naturellement articulé des mots, à mesure que ces mots devenaient nécessaires pour répondre aux besoins de la pensée, et en marquer les développements successifs. Or, c'est là une assertion plus qu'étrange.

Ailleurs M. Damiron expose sa théorie d'une manière plus systématique : « Quelles que soient, » dit-il, « l'origine et la nature de l'esprit, on peut dire indépendamment de tout système et sans s'exposer à être contredit par aucun, que cet esprit qui vit, sent et se meut en nous, est quelque chose d'a-

nourrissant des produits de la chasse et de fruits sauvages. Cette façon de parler ne paraît être qu'une pure spéculation destinée à montrer le développement graduel de l'homme, depuis la rudesse bestiale jusqu'à un état de culture complète. C'est l'idée que dans le dernier demi-siècle on a ressassée jusqu'à donner le dégoût, sous le prétexte de faire de l'histoire philosophique. On n'a pas même oublié la prétendue misère idiomatique qui rabaisse les hommes au niveau de l'animal. Cette méthode a fait fortune, surtout à l'étranger (Niebuhr veut dire en France). Elle s'appuie de myriades de récits de voyageurs soigneusement recueillis par ces soi-disant philosophes. Mais ils n'ont pas pris garde qu'il n'existe pas un seul exemple d'un peuple véritablement sauvage qui soit passé librement à la civilisation, et que, là où la culture sociale a été imposée du dehors, elle a eu pour résultat la disparition du groupe opprimé, comme on l'a vu récemment pour les Natticks, les Guaranis, les tribus de la Nouvelle-Californie, et les Hottentots des Missions... La société existe avant l'homme isolé, comme le dit très-sagement Aristote; le tout est antérieur à la partie, et les auteurs du système du développement successif de l'humanité ne voient pas que l'homme bestial n'est qu'une créature dégénérée ou originairement un demi-homme. » (*Rœm. Geschichte*, t. I, p. 121.)

(641) Voy. *Du langage*, par E. Renan, thèse que nous avons réfutée dans notre *Dictionnaire apologétique*, art. Psychologie.

Digitized by Google

nimé et d'actif, que c'est une force, une force intelligente ; des perceptions, des pensées, voilà les mouvements qui sont propres à cette force. Tant que ces mouvements sont purs, simplement spirituels, dégagés de tout lien ou de toute forme matérielle, ils sont si déliés, si rapides, si peu marqués, qu'à peine laissent-ils trace dans la conscience : ils y passent comme l'éclair. Ce sont là ces demi-pensées, ces vagues sensations, ces notions irréfléchies, qu'on retrouve en soi dans tous les instants où l'on ne donne nulle attention à ce qu'on voit, où l'on se borne à sentir : et de fait, on n'en aurait pas d'autres si les choses en restaient toujours là; mais comme il est inévitable que l'esprit vienne à réfléchir, à recueillir ses impressions et qu'alors la perception est en lui plus ferme et plus prononcée, ses pensées, ses mouvements intellectuels devenant plus forts, se produisent avec plus d'énergie, et sortent de la pure conscience pour pénétrer dans l'organisation; en y pénétrant, ils y déterminent certains mouvements internes que suivent aussitôt les gestes, l'attitude, la physionomie et la parole. L'organe vocal en particulier est très-propre, par son extrême souplesse, à bien recevoir et à bien rendre ces impressions de l'âme. Il arrive donc que les pensées se mettent en rapport avec les mouvements organiques, et principalement avec les sons, qu'elles s'y allient et s'y unissent intimement: c'est au point qu'on a peine quelquefois à les en distinguer, et qu'on croit les voir, les saisir, les sentir réellement dans ces phénomènes, qui n'en sont cependant que les signes : or, une telle alliance n'a pas lieu, sans que les actes de l'esprit ne participent plus ou moins à la nature de ceux du corps ; ils prennent quelque chose de leur caractère et de leur allure, ils deviennent plus positifs et plus marqués, ils se matérialisent en quelque sorte. Ce sont alors des pensées qui, arrêtées et fixées par l'expression, s'achèvent, se définissent et se changent en idées claires et distinctes : c'est ainsi qu'on pense au moyen des signes, et surtout au moyen des mots. »

Cette élégante description rend assez exactement compte de ce qui se passe maintenant dans l'esprit de chacun de nous. Mais comme théorie de l'origine du langage, qu'est-ce qu'elle prouve, et quelles difficultés résout-elle? De ce qu'aujourd'hui nous ne pensons d'une manière claire et distincte qu'à l'aide des mots, s'ensuit-il que l'homme ait toujours pensé avec des mots? En est-il de l'organe vocal comme d'un clavier où les notes sont toutes faites; et la nature a-t-elle disposé les choses de manière que lorsque le mouvement de la pensée, ayant acquis un certain degré d'énergie, a pénétré dans l'organisation, elle y détermine certains mouvements nerveux qui mettent en jeu l'instrument de la parole, et lui font rendre tous les sons correspondant aux idées à exprimer? Mais alors l'homme n'est plus qu'une machine organisée où tout a été ordonné d'avance dans un but prévu et fixé, à peu près comme le sont tous les effets que produit un piano sous les doigts d'un artiste habile. Chaque pensée, en agissant sur le système nerveux, amène son expression verbale, de même que chaque touche frappée amène le son voulu par l'improvisateur. Quel rapport y a-t-il entre l'organe de la parole, qui est entièrement, absolument sous l'empire de la volonté, et les gestes, l'attitude, la physionomie, dont les mouvements peuvent être et sont en effet très-souvent un pur effet de l'instinct? Oui, sans doute, les traits de la physionomie, les gestes et les attitudes du corps se mettent *naturellement* en harmonie avec les affections de l'âme; par la raison toute simple que ces mouvements sont purement physiologiques et sont le résultat de l'action de l'âme sur le cerveau et du cerveau sur le système nerveux. Et remarquons que ces mouvements sont toujours les mêmes sous l'influence des mêmes passions. C'est là bien véritablement le langage de la nature, langage parfaitement uniforme chez tous les peuples, intelligible pour tous les hommes, purement spontané, et aussi ancien que la pensée elle-même. Mais qu'y a-t-il de commun entre ce langage et celui de la parole? Hé quoi! les mots sont-ils donc tout formés dans l'organe vocal, comme les gestes et les contractions du visage sont prédisposés à se modeler, dans les autres parties du corps, conformément aux différentes émotions de l'âme? Mais s'il y a une parole *naturelle*, pourquoi donc la diversité des langues? Si les mots sont tout faits dans le larynx, comme le sont les sons dans un orgue, comment se fait-il qu'on tire du même organe pour exprimer les mêmes pensées, des combinaisons de voyelles et de consonnes si différentes? Est-ce que, dans l'hypothèse que nous combattons, il ne devrait pas y avoir pour la parole la même uniformité qui existe pour les gestes (642)?

2° *Par l'imitation.*— Il n'y avait rien dans la nature qui pût offrir à l'homme le modèle du langage. Qu'est-ce que l'homme pouvait imiter par l'organe vocal? le bruit des vents, le murmure des flots, les roulements du tonnerre, les chants des oiseaux, les cris des animaux? etc. Or, nous disons d'abord qu'il est peu probable qu'il eut l'idée de les imiter, parce que ce qui devait préoccuper l'homme dans un temps où la

(642) C'est d'ailleurs un grand problème de savoir si l'homme est par lui-même capable d'émettre un son articulé qu'il n'a pas entendu et appris. Aucun fait connu ne dépose pour l'affirmative, et ce n'est pas un petit préjugé contre nos adversaires et en faveur de notre sentiment. Du reste, il est démontré qu'il n'existe aucune espèce de rapport entre les cris, expressions instinctives de nos sensations, et les sons articulés qui rendent et expriment nos idées: donc l'homme n'a pu inventer ceux-ci au moyen de ceux-là. Et cependant tel est le grand fondement de Condillac et de ses partisans.

Digitized by Google

civilisation ne lui fournissait pas encore les moyens de lutter contre les éléments et contre les animaux féroces, c'était le sentiment même que ces bruits divers faisaient naître en lui, c'était la conscience de sa faiblesse et de son isolement; et que quand l'âme est sous l'influence de la surprise, de l'appréhension et de la terreur, on cherche à fuir, à se soustraire au danger qui vous menace, et non pas à imiter ce qui vous effraye. Mais en supposant même que l'instinct d'imitation l'eût porté à reproduire par les modifications de la voix les sons divers qui se font entendre dans la nature, le plus difficile pour lui était d'établir le rapport de ces sons avec les idées; et ce rapport n'est point donné par la nature : il eût été obligé de l'imaginer, de l'inventer. Or, quelle œuvre de génie, de patience et de sagacité que celle de concevoir le rapport de la pensée à certains sons articulés, et de ces sons articulés à certains objets; de concevoir ensuite la possibilité d'une communication intellectuelle, d'une manifestation d'idées d'un esprit à un autre, par le moyen de ces émissions de voix; de concevoir enfin un système de signes intermédiaires, non plus pour représenter les objets, mais pour lier les idées de ces objets les unes aux autres, pour les combiner entre elles, pour constituer enfin la proposition, la phrase grammaticale, telle qu'elle existe dans toutes les langues, avec tous les rapports métaphysiques, avec tous les éléments logiques qui la constituent! Car quand l'homme fût parvenu à réveiller dans l'esprit de ses semblables l'idée d'un animal, en reproduisant le cri qui le distingue, ou celui du tonnerre, en imitant ses roulements, il y a aussi loin de ces onomatopées naturelles à la parole, que des bêlements imitatifs d'un enfant abandonné au milieu d'un troupeau de moutons au langage des hommes civilisés. Ce qui constitue le langage, ce sont les rapports des mots. Or, ici il n'y a plus rien qui affecte les sens, rien qu'on puisse figurer aux yeux, rien que l'oreille puisse saisir et que la bouche puisse imiter. Où l'homme eût-il donc trouvé, je ne dis pas le modèle, mais même l'idée de ces rapports?

On veut que le langage ait été le résultat de l'imitation. On aime mieux apparemment que l'homme ait été formé à l'école des êtres sans raison qu'à l'école de Dieu même. Lequel de ces deux enseignements est le plus digne de Dieu et de l'homme?

Enfin, tout langage suppose des conventions, puisqu'il suppose un système de signes auquel tout le monde attache les mêmes idées. Or ces conventions sont-elles possibles sans communication verbale? Ce système de signes, il fallait le rendre intelligible. Or, comment le faire comprendre sans explication, et comment l'expliquer sans le secours de la parole? Disons donc avec J.-J. Rousseau que la parole a dû être fort nécessaire pour inventer la parole. Quiconque songe quelle profonde psychologie contient le langage même le moins parfait, en sera pleinement convaincu. Supposer que des hommes plongés dans la plus complète barbarie, et réduits par conséquent aux seuls besoins physiques, auraient pu sentir le besoin de la parole, dont ils n'avaient pas même l'idée, et deviner qu'avec un certain nombre de sons combinés selon certaines lois, ils pouvaient rendre les formes innombrables de la pensée, tous les accidents du monde physique, toutes les idées de la morale, tous les événements de la société, en un mot, tous les êtres et tous leurs rapports, c'est avancer une assertion qui est contredite par la nature elle-même.

3° *Par l'analogie.* — L'homme, dit-on, possède un langage naturel, celui des sons inarticulés ou des cris que l'on jette spontanément sous l'influence des vives émotions de l'âme. Or, par analogie, n'a-t-il pas pu inventer d'autres sons, pour exprimer les autres phénomènes de la pensée? La nature, en associant elle-même certains sentiments avec certaines émissions de voix, n'a-t-elle pas dû lui suggérer l'idée de chercher à faire correspondre d'autres modifications du son à d'autres modifications de l'âme? Une fois le rapport saisi entre tel état de l'esprit et ce qui en est le signe extérieur, pourquoi n'aurait-il pas songé à varier ces sons autant que l'exigeaient les besoins de la pensée? Une fois mis sur la voie par cette première indication, il n'avait qu'à l'appliquer aux idées, c'est-à-dire à faire pour les phénomènes de l'intelligence ce que la nature avait déjà fait pour ceux de la sensibilité.

Cette raison serait spécieuse si les cris inarticulés étaient vraiment un langage; mais il n'y a langage proprement dit que là où il y a intention d'exprimer une idée par un signe quelconque. Or, premièrement, les cris inarticulés ne sont pas signes d'idées, mais de sentiments. En second lieu, il n'y a et il ne peut y avoir, de la part de ceux qui les profèrent, comme de ceux qui les entendent, intention de leur faire signifier quelque chose, par la raison que ce sont des émissions de voix purement instinctives et poussées sans réflexion. Celui qui les produit ne peut songer à les employer comme langage, puisqu'il est tout entier au sentiment profond sous l'influence duquel il se trouve, et dont ses cris ne sont que la manifestation involontaire, et celui de qui ils sont entendus ne peut non plus songer à les considérer comme signes d'idées, puisqu'un cri d'effroi, par exemple, ne fait naître que l'effroi dans celui qui l'entend, et que si le cri est reproduit, ce ne peut être également que par instinct et sous l'influence de l'émotion qui s'est propagée de l'âme du premier dans celle du second. Ainsi, le cri de douleur jeté par un enfant sera bien pour sa mère un avertissement pour voler à son secours. Mais, nous le demandons, à quoi pense une mère dans un pareil moment? qu'est-ce qui la préoccupe? est-ce le signe qui lui annonce que son fils est souffrant, qu'il est en danger, ou bien le danger lui-même? Si

Digitized by Google

toute sa pensée se reporte sur son fils, si elle ne voit que lui, si elle est tout entière à sa tendresse et à sa sollicitude maternelle, qu'on nous dise quel usage ont pu faire les premiers hommes des sons inarticulés pour l'invention du langage, et s'il y a la moindre apparence qu'ils aient fourni les premiers éléments de la parole.

II. — *Système de l'institution divine de la parole.*

On peut ramener à trois chefs principaux les considérations décisives qui militent en faveur de ce système.

1° *Preuves historiques.* — Indépendamment du récit de la *Genèse*, qui décide la question d'une manière expresse, et dont on ne pourrait sans absurdité récuser le témoignage, uniquement parce que c'est une écriture révélée, l'hypothèse de l'invention humaine du langage est démentie par toute l'histoire profane, qui nulle part ne fait mention d'une époque où l'homme n'ayant pas parlé jusque-là, invente la parole. Aussi haut que l'on remonte dans les siècles antérieurs, on trouve toujours l'homme parlant et vivant en société. Aucun monument historique ne nous a transmis le nom d'un seul homme à qui soit attribuée une si merveilleuse invention. Et cependant elle aurait laissé quelques traces dans le souvenir des peuples. Bien loin de là, les plus anciennes traditions religieuses s'accordent, contre l'opinion d'Epicure, à rapporter le langage à la Divinité, à le considérer comme le résultat d'un enseignement divin, comme un bienfait surhumain. Selon le *mimansa purva*, le son en lui-même est universel, éternel, immuable; c'est Dieu, c'est le Verbe divin; la parole, c'est la forme infinie, se réalisant, se limitant, se manifestant sous un mode fini. Les nations les plus sauvages, les plus étrangères à toute civilisation, les plus incapables par leur ignorance des combinaisons infinies que supposerait l'invention du langage, ont été trouvées douées de la parole, et leurs langues sont souvent d'une richesse et d'une abondance remarquables. Les modifications de la pensée les plus délicates, les plus métaphysiques y ont leur expression; ce qui supposerait de la part des inventeurs une connaissance des lois de l'entendement, des formes de la raison, des principes et des règles de la grammaire infiniment au-dessus de l'intelligence des hordes sauvages qui les parlent, et ce qui prouve par conséquent qu'elles leur ont été transmises avec tout le système psychologique, avec tous les principes logiques qu'elles renferment. Nous ajouterons qu'on trouve une foule de peuplades sans civilisation, sans gouvernement, sans lois, sans arts, sans littérature, sans écriture, mais qu'on n'en trouve aucune sans langage. Comment expliquer cette différence? comment le génie de ces populations se serait-il élevé jusqu'à l'invention de la parole, et n'aurait-il pu inventer un seul des arts les plus nécessaires à la vie? serait-ce que l'art de parler serait plus facile que celui de forger le fer ou de labourer la terre? ou bien serait-ce purement et simplement parce que les familles d'où elles tirent leur origine, jetées par un accident quelconque dans des contrées inconnues et séparées ainsi du reste du genre humain, n'auraient su conserver de la civilisation au sein de laquelle elles étaient nées, que le langage, dernière sauvegarde de l'humanité, lorsque toutes les autres lui manquent, que le langage, sans lequel l'homme ne tarderait pas à se dégrader jusqu'à la brute, puisqu'il n'y aurait plus pour lui ni société, ni lien moral, ni croyances communes, ni développement intellectuel possible.

2° *Preuves morales.* — L'homme est un être moral. Par le fait seul de sa naissance, il est en rapport avec Dieu et avec ses semblables. De ses rapports avec Dieu découle la nécessité d'un enseignement divin, qui ne fut pas seulement une illumination intérieure et individuelle, mais un moyen universel, facile, approprié aux facultés de l'homme de transmettre la vérité révélée. Dès le principe, il a dû connaître clairement les liens qui le rattachent à son auteur, la loi qui devait régler l'usage de sa liberté, en un mot, son origine, ses devoirs et sa destinée. De ses rapports avec ses semblables dérive la nécessité de la parole. Point de société possible entre des êtres intelligents sans communication verbale. Point de morale publique, point de lois, point de conventions, point de contrats, point de rapports civils ou politiques, sans langage pour s'entendre, pour échanger des idées, pour fixer la notion des devoirs communs à remplir les uns envers les autres. Donc, par cela seul que l'homme est né au sein de la société, Dieu a dû le placer dans les conditions voulues, pour y remplir la destination pour laquelle il l'y avait mis. Or, si l'on suppose que l'état de mutisme a été l'état originaire de l'homme, on fait de l'établissement de la société un problème insoluble. Car si l'homme a été muet dans le principe, il a dû d'abord inventer la parole, pour établir la société; et d'un autre côté, ce n'est qu'au sein de la société qu'il a pu concevoir l'idée et avoir la possibilité d'inventer la parole. C'est dans ce cercle vicieux que roulent les adversaires de M. de Bonald.

3° *Preuves psychologiques.* — Il nous est impossible actuellement de penser sans parole. Le langage pour nous n'est pas simplement signe, mais phénomène de l'acte intellectuel. Nous ne pouvons parler notre pensée, sans avoir d'abord pensé notre parole. L'idée ne se présente nettement à nous qu'avec le mot signe de l'idée : elle n'est claire, distincte, saisissable qu'à cette condition. Tant que nous n'avons pas le mot, tant que le signe verbal n'est pas venu, en se présentant à nous, déterminer la forme de notre idée, cette idée est si vague, si voilée, si obscure, qu'on peut dire qu'il n'y a pas proprement acte intellectuel. L'idée est tellement dépendante du terme qui la représente,

Digitized by Google

elle est si fugitive, si indécise, tant qu'elle n'a pas été fixée dans notre esprit et comme dessinée par l'image du mot qui en est l'expression, qu'elle échappe à la réflexion elle-même, et reste comme perdue dans les ténèbres de la conscience. Que chacun de nous s'observe et s'étudie : n'est-il pas vrai que, soit que nous conversions avec nos semblables, soit que nous nous entretenions avec nous-mêmes, notre pensée ne marche qu'à l'aide des mots, et qu'elle s'arrête aussitôt que les signes cessent de nous être présents? La pensée et la parole sont tellement inséparables que dans les fortes préoccupations d'esprit, il nous arrive de penser tout haut. Nous avons connu des personnes chez qui ces conversations intérieures, ces *à parte* indiscrets étaient en quelque sorte habituels. Or, quelle différence y a-t-il entre penser tout bas et penser tout haut? C'est qu'il y a plus de réflexion dans le premier cas, et plus de spontanéité dans l'autre. Celui qui pense tout bas est plus maître de lui-même. Celui qui pense tout haut oublie qu'il peut avoir des témoins, et laisse échapper son secret sans s'en douter. Mais l'un et l'autre pensent avec des mots. Seulement l'un se contente de les penser, l'autre les articule comme il les pense et à mesure qu'il les pense. En un mot, point de pensée distinctement perçue par la conscience, sans forme de la pensée, et la forme de la pensée, ce qui la révèle à notre esprit, c'est le terme, c'est la parole.

Mais, dira-t-on, les enfants pensent avant de parler. Oui; mais c'est une personne indéterminée, qui se perd dans le sentiment général de l'existence, et qui se confond avec lui. Cela est si vrai que nous ne nous souvenons d'aucun des actes de notre intelligence avant l'âge où nous commençons à parler. Notre souvenir ne peut nous rappeler que celles de nos pensées qui ont eu une forme, parce qu'il n'y a que celles-là que l'attention ait pu saisir et embrasser. Or, la pensée qui n'a point de signe représentatif n'a point de forme, elle n'a par conséquent rien que le souvenir puisse appréhender, parce que le souvenir ne peut s'attacher qu'à des faits de l'esprit bien déterminés, et que si les idées des objets sensibles le sont par les images mêmes de ces objets, les idées métaphysiques ne peuvent l'être que par le langage. Si au contraire l'enfant parlait aussitôt qu'il pense, il devrait pouvoir se souvenir de ce qu'il a pensé dès le berceau, parce que sa mémoire pourrait saisir des faits distincts, des idées formelles; et il n'y en a point certainement de cette nature dans l'esprit d'un enfant, avant l'âge où il est initié au langage. Or, si la conscience ne perçoit distinctement que des pensées bien déterminées, et si la mémoire ne saurait s'appliquer à ce qui est sans forme dans l'esprit, il y a nécessité de conclure l'impossibilité pour les premiers hommes de faire aucune combinaison logique, dans le but d'arriver à l'invention du langage. Car il en est de la parole comme du calcul : pour calculer, il faut un système de numération; pour parler, il faut un système de grammaire; et un système de grammaire antérieur à la parole est une contradiction et une absurdité.

Mais, nous objectera-t-on encore, les sourds-muets se créent à eux-mêmes un langage. Le besoin de se faire comprendre les fait naturellement recourir à des signes pour exprimer leurs désirs, leurs pensées, leurs sentiments; pour indiquer ce qu'ils veulent ou ce qu'ils ne veulent pas. Tout nous démontre d'ailleurs qu'ils conservent le souvenir de leur vie antérieure, et des diverses circonstances qui s'y rattachent. Plusieurs ont pu rendre compte de ce qui s'était passé en eux dans le temps où ils ne pouvaient encore communiquer avec leurs semblables par le langage artificiel qui leur est enseigné; et une preuve que les rapports métaphysiques que ce langage leur fournit le moyen d'exprimer ne leur étaient pas inconnus, c'est la facilité avec laquelle ils conçoivent l'usage des signes qui servent à les représenter. Ils ont donc l'idée de ces rapports, et s'ils ne parviennent pas à les figurer par les gestes, c'est qu'ils ne peuvent l'être que par la parole. Si donc ce n'est pas la conception des éléments les plus abstraits de la pensée qui leur manque, mais seulement l'usage du seul instrument qui par sa nature se prête à leur manifestation extérieure, ne peut-on pas conclure de là que l'homme parvenu à l'âge de la maturité par le développement complet de la raison, et pourvu de tous les organes qui concourent à la pleine jouissance des facultés qui lui sont propres, ne serait pas incapable de s'élever à l'invention du langage?

On oublie que le sourd-muet naît, grandit et se développe au sein de la société; que, quoique privé de la communication verbale, il y participe nécessairement au bienfait de la civilisation; qu'il y reçoit par les yeux une éducation incomplète sans doute, mais suffisante pour jeter dans son esprit une foule d'idées qu'il n'aurait certainement pas dans l'état d'isolement; qu'il y est soumis aux règles morales qui régissent la famille et l'Etat; qu'il y est témoin de nos arts et de leurs productions, de notre culte et de ses cérémonies, de nos usages et de tout ce qui constitue la vie commune; que tout ce qu'il voit le porte naturellement à réfléchir, et que tout lui est d'ailleurs expliqué par les relations de toutes sortes qui s'établissent entre lui et ceux qui l'entourent, entre ceux qui l'entourent et le reste des hommes; enfin, que le seul spectacle de la vie sociale porte avec lui une instruction profonde, qui en fait comme un livre ouvert où tout homme peut recueillir une expérience toute faite, lire ses droits et ses devoirs, et puiser tous les éléments de la science nécessaire au développement de la moralité humaine. Il n'y a donc aucune comparaison a établir entre le sourd-muet, qui nous voit parler sans nous entendre, mais qui devine, en quelque sorte, par les yeux, les phénomènes de la parole, et l'homme des temps primitifs,

Digitized by Google

l'homme tel enfin qu'on doit le supposer avant toute civilisation, avant tout enseignement, soit divin, soit humain. C'est dans cette hypothèse qu'on doit se renfermer pour résoudre la question que nous examinons.

Or il faut bien se rappeler que la pensée, dans l'homme qui ne parle point, ne peut se produire que sous la forme synthétique. Point d'analyse possible, point d'abstraction possible sans langage. Nous n'analysons la pensée, nous n'en distinguons les éléments qu'avec des mots, et ces mots précèdent toute analyse grammaticale. Comment donc l'homme, incapable d'analyser, aurait-il pu inventer le langage, lorsque le langage suppose nécessairement une analyse profonde de la pensée humaine, lorsque tout langage n'est qu'une décomposition savante de l'esprit humain, lorsqu'il est lui-même un instrument sans lequel il nous serait impossible d'analyser nos idées.

Toutes les langues sont des psychologies où chaque phénomène de la pensée a sa forme distincte, son expression, son signe particulier, où la nature tout entière est décomposée, où toutes les qualités des corps, comme toutes les conceptions de l'esprit, sont abstraites les unes des autres avec une science qui excite l'admiration de tout homme qui réfléchit. Le plus habile psychologue n'analyserait pas l'esprit humain avec autant de profondeur qu'aurait dû le faire l'inventeur de la parole. Car il n'est pas une nuance du sentiment, pas un élément de la perception, pas une modification de l'*être* et de l'*avoir*, du *temps* et du *lieu*, du *nombre* et de la *personne*, de la *passion* et de l'*action*, enfin, pas une situation de la vie humaine qui n'ait son signe dans les langues les plus anciennes. Et même tous les jours, c'est sur la philosophie des langues, c'est sur la logique profondément empreinte dans tous les idiomes que nous rectifions nos psychologies. Chose inexplicable dans l'hypothèse de l'invention humaine du langage : la parole dont nous nous servons à chaque instant, la parole qui nous est si familière est pour nous un mystère incompréhensible. Si nous cherchons à nous en rendre compte, nous nous perdons dans le dédale de nos pensées. Nous savons bien que le phénomène du langage s'identifie avec l'acte intellectuel. Mais comment a lieu, dans les profondeurs de la conscience, cette identification du signe et de la pensée? Comment toutes les conceptions de l'esprit s'encadrent-elles dans les formes de la parole, de manière qu'elles ne puissent plus, pour ainsi dire, en être distinguées? Comment l'âme tout entière devient-elle verbe en quelque sorte? comment vient-elle se mouler, si je puis parler ainsi, dans les articulations des mots, et se révéler avec tous ses modes, dans les sons qui frappent l'organe de l'ouïe? Voilà ce que la philosophie n'expliquera jamais, comme elle n'expliquera peut-être jamais dans toute sa profondeur la nature intime des parties du discours, sur lesquelles les grammairiens sont loin d'être d'accord. Bien plus : tandis que tout le monde reconnaît que la psychologie expérimentale est une science encore imparfaite, une science qui est, pour ainsi dire, encore à créer, tant est petit le nombre des points définitivement arrêtés, tant est grand le nombre des questions à éclaircir et à résoudre, nul n'oserait disconvenir que la psychologie des langues ne soit parfaite, et qu'elle ne soit l'expression fidèle des lois de la pensée. Or, comment croire que les premiers inventeurs du langage eussent trouvé du premier coup ce que la philosophie cherche encore depuis trois mille ans, et ce qu'elle ne parviendra peut-être jamais à réaliser? Voyez quel merveilleux accord une langue établit parmi les intelligences, et comme tous les esprits se plient à ses formes et à son système grammatical. Quelle théorie philosophique a jamais produit une pareille unanimité, a jamais réussi à ramener aussi universellement la pensée à l'utilité? Donc, le langage n'est pas d'invention humaine; donc, son établissement surpasse la portée et la puissance de l'esprit humain; donc, c'est une œuvre divine et non une œuvre humaine.

Un homme d'un génie profond, d'une vaste science, un des plus grands philosophes des temps modernes, Leibnitz, avait conçu l'idée d'une langue universelle qui pût servir de communication entre tous les savants de l'Europe, et débarrasser la science des entraves qui arrêtent l'échange des pensées, des observations et des découvertes d'un pays à un autre. Il n'avait pas à inventer la parole puisqu'elle existait et qu'elle lui offrait un modèle sur lequel il était facile, ce semble, de calquer les diverses combinaisons qui devaient entrer dans son système. Il avait la ressource d'une société toute formée, d'une civilisation puissante, de relations fréquentes et faciles qui liaient déjà les nations entre elles, qui rapprochaient les savants et levaient tout obstacle à l'établissement d'une convention ayant pour objet d'instituer une langue commune, en dehors du langage vulgaire. Cependant, la tentative de Leibnitz a échoué et n'est plus considérée que comme une utopie impraticable, comme le rêve d'un grand homme. Pourquoi ? Parce qu'une langue *universelle* est tout un système social entre les intelligences, et qu'il n'y a que Dieu qui puisse unir les intelligences par le langage, comme lui seul peut unir les volontés et les affections par la société. On ne veut pas voir que le langage et la société ont la même origine et découlent de la même source; que celui-là seul qui a fait l'homme sociable a dû le faire parlant; que ce sont là deux bienfaits qui, par leur universalité, démontrent qu'ils ne peuvent avoir pour principe que l'auteur même de la nature humaine, rien d'universel et de nécessaire ne pouvant émaner de l'homme.

Il faut pourtant reconnaître, nous objectera-t-on encore, que les langues se modifient, se perfectionnent, se dénaturent, se corrompent; que partout elles portent l'em-

Digitized by Google

preinte du génie ou du caractère des peuples qui les parlent, que partout elles subissent l'influence du climat, des mœurs, de la politique, et qu'elles sont semblables sous ce rapport à toutes les choses humaines. Or, si la parole était d'institution divine, elle devrait être l'expression immuable de la vérité, c'est-à-dire de la raison éternelle: car on ne peut supposer que, destinée par Dieu même à lier les intelligences, elle pût ne pas exprimer la vraie nature de l'esprit humain, les vrais rapports des choses. Cependant rien de plus incontestable que la variabilité des langues dont on peut suivre les changements, les progrès, les transformations de siècle en siècle, que la diversité de leurs systèmes grammaticaux, dont les différences et les bizarreries, œuvre du caprice et de l'arbitraire, signalent partout les traces de la main de l'homme.

Nous répondrons qu'il en est de la parole comme de l'intelligence. L'intelligence, considérée dans ce qu'elle a d'universel, c'est-à-dire comme faculté de connaître, vient de Dieu; mais l'usage qu'on peut en faire dépend de la volonté de l'homme et relève du libre arbitre. Rien de plus varié que les intelligences, parce qu'il n'y a rien de plus varié que les objets de la connaissance, entre lesquels l'homme est toujours libre de choisir. Or parce que l'homme peut varier indéfiniment les objets de sa connaissance, parce qu'il peut perfectionner, dénaturer sa raison, s'attacher à la vérité ou à l'erreur, modifier sans cesse ses opinions, restreindre ou agrandir le domaine de ses idées, dira-t-on que l'intelligence est d'invention humaine? Il en est de même de la parole. Le fonds du langage a été donné à l'homme par celui-là même qui l'a créé intelligent. Ce fonds est immuable; il ne change pas plus que l'intelligence dont il exprime les principes. Ce fonds se retrouve dans toutes les langues, et dans toutes il est le même. Voilà ce que l'homme ne changera jamais; voilà ce qui sera éternellement hors des atteintes de son caprice. En un mot, voilà l'œuvre de Dieu. L'homme peut modifier les formes extérieures du langage, il peut varier les articulations de la voix, il peut inventer de nouveaux mots, il peut faire telles combinaisons de syllabes qu'il juge à propos, il peut imaginer pour les noms et les verbes des terminaisons jusque-là inusitées; mais ce qu'il ne changera pas, c'est la constitution fondamentale du langage, qui n'est que la constitution même de l'esprit humain.

Pour résumer, nous dirons que, dans l'hypothèse de l'invention humaine du langage, il eût fallu :

1° Qu'un homme eût conçu l'idée d'un moyen susceptible de faire passer ce qui est au dedans de son âme dans l'âme de son semblable, c'est-à-dire qu'il eût, sans l'avoir vu jamais, l'idée d'un phénomène dont la science, malgré l'observation, n'a pu encore se rendre compte;

Il eût fallu :

2° Que cet homme eût été conduit à l'idée d'un pareil moyen par cette autre idée: qu'une fois ce premier moyen découvert, de faire passer dans l'âme de son semblable les pensées qui sont dans la sienne, il pourrait lui faire comprendre ses propres besoins, et qu'il eût été conduit à cette dernière idée par cette autre : qu'aussitôt son semblable serait invité à le soulager. Mais avant le langage, personne n'ayant pu demander à un autre ce dont il avait besoin, ni celui-ci le lui donner, comment le premier qui chercha le langage eut-il l'idée que ce que nous ne pouvons pas nous donner nous-mêmes, nous puissions le recevoir d'un autre? Tout animal attend-il sa proie d'un autre que de lui-même? Cet homme étant persuadé, sans en avoir d'exemple, qu'il existe un moyen de faire savoir à l'esprit de son semblable ce qui est au dedans du sien, et que son semblable, ainsi averti, le soulagera par cela seul qu'il connaîtra son besoin, il ne restait plus qu'à découvrir ce moyen lui-même;

Pour cela il eût fallu :

3° Découvrir qu'il existe une faculté d'association des idées et des impressions qui, liant les idées aux idées, les impressions aux impressions, et les idées aux impressions, liât par là même une idée spirituelle à l'impression produite par un signe. Or comment observer cette loi d'association psychologique entre les idées et les signes, lorsque les idées et les signes, qui sont les deux objets entre lesquels l'association doit être établie, n'existent pas? Et comment se peut-il qu'on ait eu la pensée de la possibilité d'un tel rapport entre des idées et des signes qui n'existaient point encore, lorsque depuis six mille ans que ces idées et ces signes existent, on a seulement découvert, dans le siècle dernier, que le moyen de communication entre les hommes repose sur cette association des idées et des signes; et lorsque cette idée de créer d'après la même loi un autre moyen de communication, n'a été appliquée aux sourds-muets que depuis peu d'années?

Il eût fallu :

4° Choisir la voix pour produire ces signes; mais comment alors tirer ces signes de la voix plutôt que des pieds ou des mains, comme on le fait pour les sourds-muets; plutôt que du tact des objets, comme on le fait pour les aveugles? Pour choisir la voix afin de produire par ses cris les signes avec lesquels nos pensées doivent s'associer, il eût fallu savoir que ces cris étaient décomposables en plusieurs cris primitifs. Il eût fallu par conséquent faire subir aux cris de la voix l'analyse nécessaire pour rencontrer les cinq éléments irréductibles, ou les cinq sons élémentaires qui composent le son général de la voix, c'est-à-dire les cinq voyelles A, E, I, O, U, et leurs composés *an*, *au*, *ai*, *eu*, *in*, *on*, *ou*, sur lesquelles reposent toutes les langues du monde. Pour chercher ces cinq voyelles irréductibles, il eût fallu découvrir, sans avoir entendu de langue, qu'un si petit nombre de sons élémentaires, possibles à la voix, pouvaient former tous les mots nécessaires à une langue.

Digitized by Google

Pour cela il eût fallu :

5° Posséder l'idée de la composition et de la décomposition, l'idée mathématique de l'unité et de sa génération dans la multiplication, enfin de sa divisibilité dans la fraction; puis, sans pensée et sans parole, opérer l'analyse ainsi que la récomposition. Enfin, le langage a dû nécessairement être complet à sa naissance, en ce qu'il n'a pu exister sans être composé du sujet, du verbe et de l'attribut, tout comme un animal ne peut passer à la vie sans être doué d'une substance, d'une organisation et d'une vie, c'est-à-dire d'une substance organisée vivante. Car sans le substantif comment nommer l'être; sans le verbe, comment exprimer sa manière d'être; et sans l'indicatif, comment exprimer son attribut? « Toute langue a été complète dès qu'elle a été parlée, et c'est le sentiment confus de cette vérité qui a fait dire à Duclos, de la langue fixée par l'écriture: *Elle est née tout à coup, comme la lumière* (643). »

Conséquemment il eût fallu :

6° Que l'homme qui aurait inventé le langage eût en lui la connaissance complète des notions fondamentales de l'ontologie, qu'il eût l'idée de l'être, l'idée de l'action de l'être et l'idée des attributs de l'être; de plus, l'idée de l'existence dans le temps, pour douer le verbe de la vie passée, de la vie présente et de la vie future, de manière à ce qu'il pût suivre toutes les propriétés de la loi. Il aurait fallu enfin que cet homme eût toutes ces pensées sans penser; puisque penser c'est combiner des termes pour arrêter les sentiments que nous avons de la réalité, et qu'il ne peut pas plus y avoir de pensée sans ses paroles que de figure sans ses limites. Si l'on ne peut penser sans langage, comment l'inventeur du langage a-t-il pu former toutes les pensées nécessaires à l'invention du langage?

De ce que l'homme pense sa parole avant de parler sa pensée; de ce que la parole est par conséquent nécessaire pour inventer la parole; de ce que l'homme ne peut inventer la parole sans mettre en usage son intelligence, et de ce qu'il ne peut précisément mettre en usage son intelligence sans la parole, il résulte nécessairement que l'homme reçoit de ses semblables la parole, cette vie de l'intelligence, comme il en reçoit la vie organique.

« On a écrit, » dit M. de Lamartine, « des volumes de controverses sans solution pour discuter sur l'origine de la parole. Les uns l'attribuent à une révélation directe du Créateur à sa créature; les autres en attribuent l'invention à l'homme par une lente élaboration de l'instinct, cherchant, par des sons et par des signes, à se faire entendre et à comprendre.

« Voici ce que nous écrivions nous-même récemment sur cette question, ou plutôt ce mystère :

« Nous plaignons sincèrement les philosophes qui discutent depuis des siècles, pour savoir si c'est l'homme qui a inventé la parole. Nous aimerions presque autant discuter pour savoir si c'est l'homme qui a inventé la pensée, c'est-à-dire si c'est l'homme qui s'est créé lui-même; car il nous est aussi impossible de concevoir la pensée sans la parole, qui lui donne conscience d'elle-même, que de concevoir la parole sans la pensée, qui la constitue. L'homme a pu inventer les langues dérivées, qui ne sont que les modifications d'une parole primitive et révélée; il a pu construire et reconstruire des langues postérieures et imparfaites, avec les débris de la langue primitive, et parfaite, qui lui fut sans doute donnée avec l'existence par celui qui lui avait donné la pensée, ou le *verbe* intérieur et extérieur; mais avoir créé la langue avant la pensée, ou la pensée avant la langue, nous semble un effort au-dessus de tout effort humain, c'est-à-dire un miracle de la toute-puissance. La parole, contenue dans la première langue, a dû être révélée divinement à l'homme le jour où l'âme a pensé, c'est-à-dire le jour où elle a été créée avec la faculté d'avoir des sensations, de produire et de combiner des idées, d'avoir conscience de son existence et des choses existantes en elles et hors d'elle (644). »

Et ailleurs : « Ce qui constitue l'homme,

(643) « A quelque époque que nous prenions une langue, » dit le docteur Wiseman, « nous la trouvons complète quant à ses propriétés essentielles : elle peut recevoir plus de perfection, devenir plus riche et d'une construction plus variée; mais son principe vital, son âme, si l'on peut l'appeler ainsi, paraît entièrement formé, et ne peut plus changer. (*Parce que cette âme est le langage.*) Quant à leur personnalité et leur principe d'identité, on trouve les langues aussi parfaites dans les plus anciens écrivains que dans les plus modernes. L'égyptien antique, comme il est écrit en hiéroglyphes sur les plus anciens monuments, se retrouve, après trois mille ans d'intervalle, dans la liturgie copte, d'une parfaite identité dans sa structure essentielle. On observe la même chose en comparant les plus anciens écrivains avec les plus récents, soit grecs, soit romains; et quoique les premiers aient appris aux grossiers habitants du *Latium* à arrondir les formes de leurs périodes, cependant ils n'ont jamais ajouté un temps à leur grammaire, ou une lettre à leur alphabet.... S'il y avait dans la structure des langues quelque chose qui ressemblât à un développement naturel, certainement un si grand nombre de siècles l'aurait manifesté. Il est tout à fait contre l'expérience de parler de l'état secondaire des langues, et de supposer qu'il leur a fallu des milliers d'années pour arriver à un point donné de développement grammatical. Les langues sont jetées au moule, mais moule vivant, d'où elles se dégagent avec toutes leurs belles proportions. J'ai éprouvé une grande satisfaction en trouvant les mêmes vues, mais beaucoup plus philosophiquement exprimées, dans ce traité si concis sur la philosophie du langage, que G. de Humboldt avait annoncé depuis longtemps à ses amis, comme son dernier codicille :

« Je ne regarde pas, » dit-il, « les formes grammaticales comme le fruit des progrès qu'une nation « fait dans l'analyse de la pensée, mais plutôt « comme le résultat de la manière dont une nation « considère et traite sa langue. »

(644) *Cours familier de Littérature*, onzième entretien.

Digitized by Google

ce ne sont pas seulement les sens, car les brutes ont des sens comme nous, et quelques-unes même en ont d'infiniment plus délicats, plus forts, plus infaillibles que les nôtres; ce qui constitue surtout l'homme, c'est la pensée : mais tant que cette pensée ne se révèle pas à elle-même et aux autres par la parole, elle est en nous comme si elle n'était pas. La parole n'est pas la pensée, mais elle en est la manifestation, nécessaire et simultanée. — Tant qu'un homme n'a pas pu dire « Je pense! » il n'a pas pensé, il a rêvé, il a eu des instincts, il n'a pas eu des idées; il a été intelligence sans doute, mais intelligence captive et endormie dans la surdité et dans la nuit des sens, semblable au feu qui dort dans la poudre, mais qui n'en sort pas avant que l'étincelle, en s'approchant, lui rende la flamme, la lumière et la liberté! L'étincelle qui rend à la pensée sa flamme, sa lumière, sa liberté, son activité dans l'homme et dans l'espèce humaine, c'est la parole! C'est le *verbe*, comme l'appelaient les anciens, qui faisaient, sous ce nom, de cette faculté véritablement divine, quelque chose d'intermédiaire entre l'homme et Dieu. Ils avaient raison : la parole est la révélation de l'âme à l'âme. Or, quel autre que Dieu pouvait faire à l'âme, son ouvrage et son mystère, cette révélation d'elle-même?

« Aussi, croyons-nous que la parole n'est pas née d'elle-même sur les lèvres de l'homme primitif, comme un balbutiement de hasard, attachant, de siècle en siècle, quelques significations vagues à quelques sons articulés, et donnant aux autres, sur le son, sur son enchaînement, sur la signification de ces vagissements humains, des leçons qu'il n'aurait pas reçues lui-même. Pour arriver ainsi de ces vagissements instinctifs à la parole, de la parole à la convention unanime du sens des mots, du sens de quelques mots au verbe et à la phrase, du verbe et de la phrase à la syntaxe logique, de ces syntaxes à la langue de Moïse, de David, de Cicéron, de Confucius, de Racine, il faudrait supposer au genre humain plus de siècles d'existence sur ce globe de boue qu'il n'y a d'étoiles visibles ou invisibles dans la *voie lactée;* il faudrait supposer aussi des siècles sans nombre d'abrutissement, pendant lesquels lui, genre humain, être essentiellement moral et intellectuel, il aurait vainement cherché, semblable aux brutes, son instrument de moralité et d'intelligence, sans pouvoir le trouver qu'après des myriades de générations sans parole, et par conséquent sans intelligence et sans moralité! L'humanité sourde et muette pendant cent mille ans?.... Je craindrais de blasphémer en croyant à ce mystère!

« J'aime mieux croire à l'autre, c'est-à-dire au mystère paternel du Créateur inspirant lui-même, aux lèvres de sa créature-enfant, la parole, le verbe, le mot, l'expression innée qui nomme les choses, en les voyant, du nom approprié à leur forme et à leur nature; car nommer les choses de leur vrai nom, c'est véritablement les recréer. Oui, il a dû enseigner la première parole et la première langue, celui qui a fait l'intelligence et le sentiment pour se communiquer, la poitrine pour faire résonner le son de toutes les fibres tendues et émues de nos passions, comme un clavier intérieur, toujours complet, que nous portons en nous; celui qui a fait la langue pour articuler, les lèvres pour prononcer, la voix pour porter au dehors l'écho de l'âme! Des débris de cette première langue, parfaite, et décomposée par quelques décadences intellectuelles, se seront recomposées les autres langues diverses et imparfaites, comme des pierres d'un temple écroulé se rebâtissent lentement, dans le désert, quelques abris pour la caravane (645). »

LANGAGE, il n'est pas d'invention humaine. *Voy.* l'Introduction, § Ier. — Problèmes divers, *ibid.* — Son apprentissage par l'enfant. *Voy.* l'*Essai*, § II. — Sa nécessité pour penser, observer, comparer, généraliser, induire, classifier, se souvenir, raisonner au point de vue intellectuel. *Voy.* l'*Essai*, § II. — Merveilleuse propriété du langage, *ibid.* § III. — Son rôle psychologique dans la formation de la pensée. *Voy.* l'*Essai*, § III.—Sans le langage, pas d'idées, pas d'opérations de l'esprit, *ibid.*

LANGUES. Leur étude est la base de l'histoire des peuples. *Voy.* l'Introduction § IV — Nombre de mots dans quelques langues, *ibid.* (Appendice). — Nombre de combinaisons possibles des 25 lettres de l'alphabet, *ibid.* — Longueur des mots dans quelques langues, *ibid.* — Langues, considérées dans leur essence organique et dans leurs rapports avec l'histoire des races humaines. *Voy.* l'Introduction. — Y a-t-il une marche ascendante et régulière dans le développement des trois systèmes d'organisme des langues, § Ier. — Décroissance des langues, ses causes, *ibid.* — Leur permanence, leur prononciation. *Voy.* LINGUISTIQUE, § Ier. — Sont-elles polysyllabiques ou monosyllabiques à leur origine. *Voy.* MONOSYLLABIQUES. — Langue que parlaient les Romains primitifs. *Voy.* ÉTRUSQUES. — Langue rustique. *Voy.* FRANÇAISE (Langue). — Langue franque. *Voy.* ITALIENNE (Langue). — Langue d'oïl et d'oc. *Voy.* FRANÇAISE (Langue). — Langues, leur orthographe. *Voy.* ORTHOGRAPHE. — *Voy.* LANGAGE.

LANGUEDOCIEN. *Voy.* ROMANES (Langues).

LAPPONE. *Voy.* FINNOISE (Langue).

LATINE (L.) appartenant à la branche italique, division des langues gréco-latines, famille indo-européenne. — Cette langue, la plus connue de toutes celles qui forment aujourd'hui la catégorie des langues mortes, doit son nom à l'antique contrée du Latium. Son origine est obscure et incertaine. Elle offre, sous tous les rapports, les plus grandes

(645) Extrait du *Civilisateur*, *Vie de Guttemberg.*

Digitized by Google

analogies avec la langue grecque ; mais ceux qui l'ont appelée un *dialecte* de celle-ci, sont tombés dans une grande erreur. On ne peut pas attribuer aux premiers habitants du Latium, aux Aborigènes et aux Sicules, une origine grecque. Beaucoup de raisons nous portent à voir dans les Sicules un peuple celtique, et le fleuve *Sicanos*, si fameux dans leurs anciennes traditions, pourrait bien n'être autre que *Sequana*, la Seine. Des investigations persévérantes avaient conduit Niebuhr à la placer entre les Pyrénées et le Rhône, et M. Fallot de Montbéliard constate que les patois du Séquanais avaient une ressemblance des plus prononcées avec les anciens idiomes de l'Italie. Quoi qu'il en soit, il est de fait qu'une quantité considérable de mots latins, qui expriment des objets de première nécessité et les actions les plus ordinaires, se rattachent par la racine ou par la forme plutôt au celtique et au germanique qu'au grec (646). D'autres emprunts ont été faits au sabin, à l'étrusque, à la langue osque, qui appartiennent aussi à la grande famille des langues indo-germaniques, mais dont le peu de monuments qui restent ne nous permet pas de bien constater les parentés spéciales. Malgré ces éléments non helléniques dont il faut tenir compte, l'influence de la langue grecque sur la langue latine remonte à des temps très-anciens. Les flexions grammaticales en sont évidemment tirées. L'alphabet latin est tout grec, tandis que l'écriture étrusque remonte plus haut, et a conservé plusieurs coutumes des peuples orientaux. Dans les traditions et dans l'histoire, la colonie de l'arcadien Evandre, l'antique culte d'Hercule, héros grec, et les livres sibyllins écrits en grec, dont l'autorité publique remonte au temps des rois, viennent à l'appui des résultats que donne l'analyse de la langue. A ces témoignages on peut ajouter celui de Cicéron dans la *République*. Il passait, sous le règne de Tarquin l'ancien, fils du corinthien Démarate, de la Grèce à Rome, non pas un faible ruisseau, mais un fleuve abondant de connaissances et d'arts (*non tenuis quidam rivulus, sed abundantissimus amnis disciplinarum et artium*). Mais le sens essentiellement pratique des Romains fit que le premier développement de la langue se borna à ce qui était strictement nécessaire pour la communication de leurs idées et de leurs besoins : ces agriculteurs et ces guerriers avaient bien d'autres goûts que celui de cultiver et d'embellir la parole. Rien n'est plus sec et plus lourd que les vers qui nous restent des chants des Arvales et des Saliens, premiers monuments de la poésie latine (647). Ce n'est qu'au contact avec la littérature grecque que le génie latin prend quelque élan : la force lui vint, comme à Antée, en mettant le pied sur une terre qu'il sentait être sa mère. Les Romains eux-mêmes reconnurent que là était la source de vie pour leur langue et leur littérature ; Horace ne permet la formation de nouveaux mots et de tournures nouvelles que sous la condition expresse d'être tirées du grec : *Si de græco fonte cadant*. Pour ne citer qu'une seule preuve de la transformation du latin par la communication avec les Grecs, Polybe, parlant d'un traité des Romains avec les Carthaginois, dit que l'auteur de l'article *Philologie*, dans l'*Encyclopédie britannique*, fait venir les mots orientaux, surtout hébreux, chaldéens et persans, qui abondent, dit-il, dans le latin.

(646) Le savant Freret, parmi les auteurs du siècle dernier, et M. Am. Thierry, parmi ceux du siècle actuel, rattachent la population de l'Ombrie à celle de la Gaule, et c'est principalement aussi par l'intermédiaire de l'ombrien que l'auteur du *Mithridate* croit pouvoir rattacher le latin au gaulois. Jac. Macpherson, dans son *Histoire de l'Irlande*, a donné de nombreux exemples de mots latins qui ont toute l'apparence de dérivés du celtique. Nous ne disons rien du celtiste Bullet qui croit démontrer que le latin n'était formé que de grec et de celtique. L'élément barbare qui existe dans le latin rattache cette langue non-seulement au celtique de la Gaule, mais encore au cantabre de l'Ibérie et au teuton de la Germanie. La parenté des Ligures avec les Aquitains et avec les Ibères nous paraît avoir été suffisamment démontrée par les travaux des modernes, notamment par ceux de G. de Humboldt sur la langue basque, et avoir été mise dans un nouveau jour par Am. Thierry. D'un autre côté, c'est à la langue des Pélasges que Niebuhr rapporte l'origine de celle des Latins.

M. Fauriel a établi que l'idiome des Aborigènes était une langue affiliée de très-près au sanskrit. On peut faire remonter à la source indienne aussi facilement le latin que le grec. L'une et l'autre de ces deux langues en découlent parallèlement ; car il s'en faut de beaucoup que tous les radicaux indiens qui se retrouvent dans le latin y soient arrivés par la voie de la Grèce. La langue du Latium fut non pas fille mais sœur de celle de la Hellade, et elle fut même sans doute sa sœur aînée, puisqu'en examinant sa substance, on la trouve plus indienne que celle du grec.

C'est par l'intermédiaire des Pélasges et des Etrusques

(647) On a divisé l'histoire de la langue latine en quatre époques ou quatre âges. La première époque, qui date de la fondation de Rome, va jusque vers les derniers temps de la république, ou, pour prendre une date plus précise, jusqu'au temps du poëte Livius Andronicus, qui florissait 240 ans avant notre ère, et qui composa les premières comédies latines régulières. La seconde époque finit avec Cicéron, ou bien avec le règne d'Auguste ; la troisième va jusqu'à la translation du siége de l'empire, et, enfin, la dernière jusqu'à la complète invasion des barbares au ve siècle.

Ce n'est que par de rares et incomplets monuments que nous connaissons la langue de la première de ces quatre périodes, qui est l'enfance ou, pour mieux dire, l'enfantement du latin. De ces monuments, le plus ancien est un chant ou un hymne que les frères Arvales, collége de prêtres romains, récitaient à leur fête annuelle. Cet hymne, dont on fait remonter la composition au règne de Romulus, a été découvert en 1777, gravé sur une pierre et accompagné des statuts du collége, écrits dans le style d'une époque postérieure. Il ne présente qu'un petit nombre de mots qui soient restés dans le latin classique. Fauriel pense qu'on pourrait l'attribuer à l'un des anciens dialectes du Latium. Après l'hymne arvale, viennent quelques fragments des lois de Numa et une loi de Servius Tullius, qui nous ont été conservés par Festus ; on commence à y distinguer davantage les habitudes grammaticales du latin. Du temps de

Digitized by Google

thaginois fait avant ces relations, l'an 508, s'exprime ainsi : « La langue latine a éprouvé tant de changements depuis ce temps jusque aujourd'hui, que ceux mêmes qui sont le plus versés dans la science des antiquités ne peuvent comprendre qu'avec une très-grande difficulté les termes de ce traité. » Il n'est donc pas étonnant que nous ayons aujourd'hui trop peu de données pour nous faire une idée exacte de cette latinité archaïque. Le travail combiné des poëtes et des grammairiens pour rendre la langue latine capable de rivaliser avec la langue grecque, commence vers l'an de Rome (250 avant Jésus-Christ), après la conquête de la Grande-Grèce, et se poursuit jusqu'à la fin du glorieux siècle d'Auguste.

Cependant, la bonne latinité et le langage correct restaient toujours l'apanage des esprits d'élite. Aux époques mêmes où se produisirent les chefs-d'œuvre que nous admirons, Cicéron se plaignait du peu de soin que les Romains mettaient à bien parler leur langue, et Quintilien dit en propres termes que la moindre petite phrase qu'on entendait du peuple de Rome, renfermait quelque solécisme ou quelque barbarisme (648). On distinguait une langue *noble* et une langue *plébéienne*, autrement dit la langue *classique* ou *urbaine*, et la langue *vulgaire* ou *rustique*. Cette dernière a peu à peu envahi les productions littéraires : celles des païens par manque de culture et de goût ; celles des docteurs de l'Église par la nécessité de porter les enseignements divins de la religion à la connaissance de tous sans distinction. Saint Augustin avertit souvent le lecteur, à la tête d'un livre, qu'il écrira *humili stilo*, tandis que dans d'autres, par exemple *la Cité de Dieu*, il se sert du style pur et littéraire. De la langue *rustique* sortirent les langues romanes, l'italien, l'espagnol et le français (649).

Pendant le moyen âge, le latin avait, dans tout l'Occident, pour ainsi dire, le monopole de la pensée : l'Église catholique lui donna une extension que l'empire romain n'avait pu lui donner. Il est vrai qu'au commencement de leurs conquêtes, les Romains n'exercèrent sur les peuples, sous le rapport de la langue, qu'une espèce d'autorité morale. Les vainqueurs étaient loin d'imposer leur langage aux vaincus. Ils finirent cependant par sentir la nécessité de cimenter l'union du grand empire par la communauté du langage : toutes les affaires publiques durent être traitées en latin. Ainsi les divers municipes de l'Italie avaient été forcés d'accepter le latin comme langue officielle ; mais sitôt qu'ils entrevirent l'espoir de secouer le joug romain, alors qu'éclata la guerre sociale, nous les voyons retourner avec empressement à l'emploi public de leurs langues particulières, et, comme pour faire un premier acte d'indépendance nationale, marquer de leurs légendes non latines les monnaies qu'ils frappèrent à cette époque. Au bout d'un an à peine, Rome triomphait de cette double ligue contre sa puissance et sa langue, et la loi Julia faisait disparaître des actes publics tout autre idiome que le latin. Cette extension progressive se trouva cependant entravée toutes les fois qu'elle rencontra sur ses pas la langue grecque, instrument de communication plus facile et plus riche, bien compris des Romains eux-mêmes. Il n'en était pas ainsi dans les Gaules, en Espagne et en Afrique, pays dont les idiomes indigènes n'étaient pas parvenus à la même culture que le latin. Ce dernier y fut donc étudié de plus en plus, et arriva dans les Gaules et en Espagne à une pureté et à une élégance qui, par suite d'invasions de toutes sortes, s'était perdue dans la capitale de l'empire. L'Afrique, de son côté, nous donne le spectacle d'un développement littéraire des plus puissants, qui a beaucoup enrichi la langue, mais dans un goût à part, auquel on aurait tort d'appliquer des règles autres que les siennes : il faut juger la *latinité africaine*, cultivée par de magnifiques talents, d'après ce qu'elle a voulu être.

Les invasions successives des Goths, des Vandales et des Lombards, inondèrent de mots et de tournures étrangères le latin, que cependant ces peuples préférèrent à leurs propres langues. Plusieurs souverains romains des dynasties étrangères, jaloux de donner à leurs cours quelque ressemblance

Cicéron, on ne comprenait déjà plus guère la loi des Douze Tables, œuvre des décemvirs, qui fut promulguée en l'an de Rome 304, c'est-à-dire quatre siècles et demi avant notre ère. Ensuite se placent les inscriptions du tombeau des Scipions, celle de Scipion Barbatus, qui est de l'an de Rome 456, et celle de L. Cornelius Scipio, fils de Barbatus, qui fut revêtu du consulat en 495 ; puis l'inscription de la colonne rostrale élevée au milieu du forum, en mémoire de la victoire remportée par le consul Duillius Nepos sur les Carthaginois, l'an 261 avant notre ère.

(648) Cicéron nous dit qu'il ne connaissait que cinq ou six dames romaines qui parlassent le latin correctement.

(649) Si la langue latine ne partagea pas le sort de la puissance romaine et ne périt pas avec elle, c'est au christianisme qu'elle en fut redevable. Le christianisme l'avait adoptée ; il en assura la perpétuité ; car la conversion religieuse des barbares fut pour beaucoup, sans doute, dans le respect qu'ils eurent pour une langue placée, pour ainsi dire, sous l'égide de la religion. — Plus tard la réforme porta une grave atteinte à la langue latine, qui ne demeura langue religieuse que pour les catholiques. De nos jours, l'érudition germanique emploie encore le latin dans une notable partie de ses productions. En Allemagne et en Hollande les livres de médecine et de droit s'écrivent, pour la plupart, dans cette langue, dont en France l'Université conserva longtemps aussi l'usage pour l'enseignement écrit et les exercices publics de ces deux facultés. Elle y a à peu près complétement renoncé aujourd'hui.

Dans une petite fraction de l'Europe centrale, dans diverses localités de la Pologne et de la Hongrie, on trouve encore le latin parlé et employé, comme langue vulgaire, dans les relations du commerce de la vie

Digitized by Google

avec celle des Césars, y conservaient l'usage du latin, qui, sous l'un d'eux, Théodoric le Grand, jeta même encore un assez vif éclat. Mais, comme dans l'empire, l'élément barbare fit des progrès irrésistibles dans le langage, et la *basse latinité* (le latin du Bas-Empire) ne reconnaît plus de frein ni de règle. Quelques rares écrivains se retrempaient, avec plus ou moins de succès, dans les anciens modèles, jusqu'à l'époque dite de la renaissance, qui vit dans ses *cicéroniens* une réaction outrée contre tant d'abus. Le perfectionnement des langues modernes a fait déchoir le latin du rôle de langue politique et officielle, qu'il a joué en Europe pendant une longue série de siècles. Une autre cause, l'étude de plus en plus répandue et obligatoire des langues étrangères, finira par lui enlever sa qualité d'organe commun entre les savants des différents pays.

Terminons par un rapide coup d'œil sur la structure grammaticale et sur quelques-unes des phases par lesquelles il a passé sous ce rapport. Les traces du celticisme, que l'on a signalées dans le vocabulaire de cette langue, peuvent se suivre aussi dans sa grammaire. C'est ainsi qu'Adelung, dans son *Mithridate*, fait remarquer, d'une part, que le *d* affixe qui se rencontre à la fin d'un si grand nombre de mots dans les spécimens que nous possédons du latin archaïque, notamment à l'ablatif des noms, se retrouve en gaélique comme caractéristique du même cas, et, d'autre part, que cette dernière langue offre encore au génitif la terminaison *ai*, de la déclinaison latine primitive. De bonne heure, cependant, les Italiotes abandonnèrent les formes celtiques pour les formes grecques. En effet, les flexions les plus anciennes de la langue gréco-pélasgique se sont conservées dans le latin. On peut faire remonter jusqu'au sanscrit les analogies de cette nature que présentent les deux idiomes; mais il serait oiseux de rechercher la part d'influence qu'ont eue sur la grammaire de celui du Latium les Thessaliens qui vinrent, dit-on, s'y établir au temps de Deucalion, ou les Arcadiens, qu'y conduisit, aussi selon la tradition, Evandre.

Ce fut quand les Eoliens occupèrent la Grande-Grèce que la langue des peuples de l'Italie subit, dans ses flexions, l'influence grecque. On ne peut nier qu'au contact du grec le latin ne se soit perfectionné; mais on peut voir, à l'air de contrainte qui se remarque dans le style des anciens monuments de la langue, que ce fut presque contre son génie que le latin se plia aux lois de son modèle étranger. Bien qu'il n'ait jamais revêtu, en raison même de la manière dont il se forma, un caractère aussi tranché que ce modèle, on peut dire sans inexactitude que la grammaire du latin est grecque. Cependant la langue de Rome est restée bien moins riche de formes en général que la langue d'Athènes, soit qu'au moment où il servit de modèle au latin le grec ne possédât pas la richesse grammaticale que nous lui connaissons aujourd'hui, soit que les ancêtres des Romains, quand ils voulurent imiter les Grecs, fussent trop grossiers encore pour sentir la nécessité des traits délicats du langage de ceux-ci.

Il faut dire pourtant que s'il y a de nombreux points où le grec l'emporte, sous ce rapport, sur le latin, il en est aussi, en petit nombre il est vrai, où il lui est inférieur. C'est ainsi que la déclinaison latine présente un cas de plus que la grecque, en ayant, par l'addition de l'ablatif, six au lieu de cinq. La présence d'un cas de plus en latin et l'usage où sont la plupart des auteurs des grammaires d'y établir cinq paradigmes principaux, au lieu des trois du grec, n'empêchent pas, du reste, qu'il y ait entre les déclinaisons des deux langues un parallélisme remarquable. Par l'absence de l'aoriste, par l'état incomplet de son participe et l'emploi limité qu'il fait de ce mode, le latin a, dans la conjugaison, une infériorité marquée, malgré la présence de ses gérondifs et de son supin, sortes de substituts du participe. La pauvreté relative de la nomenclature des temps et la division du paradigme normal en quatre, n'empêchent pas non plus qu'on ne trouve encore entre la conjugaison des deux langues un degré notable de symétrie. Par plusieurs temps, les quatre paradigmes latins se confondent complétement. Dans les autres, l'unité se rétablit au moyen d'une analyse étymologique peu difficile; on peut retrouver entre les deux langues, sans beaucoup de peine, des affinités que le temps a rendues moins frappantes; c'est ainsi que, pour le futur, la caractéristique qui est devenue en latin un *r*, fut autrefois ce qu'elle est restée en grec, une *s*; car les vieux monuments font foi que l'on a dit d'abord *eso*, *esis*, au lieu de *ero*, *eris* (je serai, tu seras), qu'on a dit depuis.

Une autre remarque historique intéressante, c'est que les traces de l'existence du verbe substantif dans la composition du verbe attributif, traces demeurées visibles dans divers temps du latin classique, sont bien plus frappantes encore dans le vieux latin. A propos de ce verbe substantif, on a fait observer aussi que celui du latin ressemble plus à celui du persan *hesten*, que ne le fait celui d'aucune autre langue. En poussant plus loin l'examen, on aurait vu simplement là un rapport qui lie le latin tout aussi directement peut-être au sanskrit qu'au persan. *Sum*, avec ses composés, *possum*, etc., et *inquam*, sont les seuls verbes latins qui aient gardé, à la première personne du singulier du présent de l'indicatif, la caractéristique indo-persane *m*. Si le grec, qui a toute une classe de verbes en *mi* (μι), a plus généralement conservé cette caractéristique à ce temps, le latin, avec ses imparfaits en *bam*, ses plusque-parfaits en *eram*, et ses subjonctifs, dits irréguliers, en *im* et *em*, s'y est montré plus fidèle ailleurs. On trouve dans certains spécimens du vieux latin la décomposition, au moyen du verbe auxiliaire, des formes synthétiques de la

Digitized by Google

conjugaison de l'actif. Pour la voix passive, cette décomposition s'est perpétuée dans tous les temps secondaires, qui se forment, comme cela a lieu pour tous les temps de cette voix dans la plupart des langues modernes, du participe passé accompagné du verbe *être*. La voix moyenne des verbes grecs, laquelle offre la signification réfléchie sous une forme presque toujours identique avec le passif, trouve, jusqu'à un certain point, une forme analogue dans les verbes déponents du latin, qui ont la signification active avec la forme passive.

La nomenclature des pronoms et des adjectifs pronominaux est peu considérable dans le latin de l'époque classique. Elle paraît l'avoir été davantage dans le latin de l'époque antérieure. On peut en dire autant de la nomenclature des particules, classe de mots dont le rôle, bien inférieur aujourd'hui à ce qu'il est en grec, fut plus important dans le vieux latin. L'emploi des prépositions paraît en effet avoir autrefois souvent tenu lieu de celui des désinences. Cet amoindrissement du rôle du verbe auxiliaire et de celui des particules, constitue un double fait fort singulier, et qui nous présente, dans les progrès de la langue qui nous occupe, une marche diamétralement opposée à celle qu'ont suivie les autres langues. Celles-ci sont devenues analytiques, de synthétiques qu'elles étaient d'abord, tandis que celle-là semblerait n'être devenue synthétique comme nous la connaissons, qu'après avoir été analytique.

Le peu de tendance naturelle du latin a la synthèse se montre encore par la pauvreté, nous devrions peut-être dire plutôt par l'absence des compositions de mots. Les radicaux ne s'y groupent pas, comme en sanskrit et en allemand, pour former de longs composés; et c'est en vain que Pacuvius, au second siècle avant notre ère, essaya d'introduire dans le latin le mode simple de composition que pratiquaient les Grecs.

La langue latine est éminemment transpositive. Nulle autre n'est plus libre ni plus variée dans ses constructions. Les désinences suffisant à faire reconnaître le rôle grammatical de chaque mot, indépendamment de la place qu'il occupe dans la phrase, cette place n'est marquée que par l'importance de l'idée, ou, si l'on veut, l'ordre des mots se règle sur celui dans lequel les idées surgissent dans l'esprit, et ils se placent en même temps et tout naturellement selon l'arrangement le plus favorable à leur effet sur l'esprit de l'auditeur ou du lecteur. Les hardies inversions du latin favorisent le pittoresque du langage, et traduisent admirablement les élans de l'imagination, s'il est vrai qu'il ne peut, comme on l'a dit, atteindre à la belle formation des périodes grecques. Le latin, pour l'énergie et la concision, l'emporte sur le grec, et il est, par le fait de ce genre de qualité, d'autant plus difficile à traduire dans nos langues modernes.

L'accent ainsi que la quantité des syllabes étaient fortement marqués dans la langue des Romains. Dans les mots de deux syllabes, l'accent tombait sur la première; dans ceux de plus de deux syllabes, il frappait l'avant-dernière (pénultième) ou la précédente (anté-pénultième), suivant la quantité de ces syllabes.

L'oreille du public romain était fort sensible sur ce point; car Cicéron, dans le livre de l'*Orateur*, dit que si à Rome il arrivait que, sur le théâtre un acteur prononçât une syllabe trop courte ou trop longue, il en était aussitôt averti par les murmures de la foule.

L'écriture fut apportée aux Latins, dit Clédonius, soit par l'arcadien Evandre, soit par le corinthien Démarate. Ce sont des traditions qui n'ont plus aujourd'hui qu'une fort mince valeur; mais on sait par les monuments que les lettres des plus anciennes inscriptions de l'Italie présentent un grand rapport avec le caractère archaïque. L'alphabet latin, dont nous avons fait le nôtre, ne se composait que de vingt-trois lettres, avant qu'on y distinguât le *j* de l'*i* et le *v* de l'*u*.

Ces vingt-trois lettres, arrondies par les Italiens, les Français, etc., sont employées par tous les peuples de l'Europe, à l'exception des Grecs, des Russes et autres, qui ont des alphabets particuliers. Ce même alphabet latin, avec la forme gothique qu'il a prise sous la plume des écrivains du moyen âge, est employé par les Allemands, les Danois, les Bohêmes et autres peuples slaves; selon quelques auteurs, ses lettres capitales, tronquées et rendues carrées pour en faciliter la sculpture sur le bois et sur le marbre, formèrent l'alphabet runique, employé jadis dans tout le nord de l'Europe.

APPENDICE.

Nous avons dit, dans l'Introduction de cet ouvrage et dans l'article qui précède, que les populations aborigènes de l'Italie, sauf les exceptions admises, se rattachaient fondamentalement aux Ombriens, et ceux-ci à la souche Kymrique.

Il est difficile de demander à l'ombrien même une confirmation de ce fait. Ce qui en reste est trop peu de chose, et, jusqu'ici, ce qu'on en a déchiffré offre sans doute des racines appartenant au groupe des idiomes de la race blanche, mais défigurées par une influence qui n'a pas encore été déterminée dans ses véritables caractères. Adressons-nous donc, d'abord, aux noms de lieux, puis à la seule langue italiote qui nous soit pleinement accessible, le latin.

Pour ce qui est des noms de lieux, l'étymologie du mot *Italie* est naturellement offerte par le celtique *talamh*, *tellus*, la terre par excellence, *Saturnia tellus*, *Œnotria tellus* (650).

Deux peuplades ombriennes, les Euganéens et les Taurisques, portent des noms purement celtiques (651). Les deux grandes chaînes de montagnes qui partagent et bor-

(650) Dieffenbach, *Celtica*, t. II, p. 114.

(651) *Euganéens*, d'*aguen*, *eau*; c'étaient les riverains des lacs de Lugano, Como et Garda. Les Taurisques, comme les Taurini, tirent leur nom de

Digitized by Google

nent le sol italien, les Appenins et les Alpes, ont des dénominations empruntées à la même langue (652). Les villes d'Alba, si nombreuses dans la péninsule et toujours de fondation aborigène, puisent l'étymologie de leur nom dans le celtique (653). Les faits de ce genre sont abondants. Je me borne à en indiquer la trace, et je passe de préférence à l'examen de quelques racines kymrolatines.

On remarque, en premier lieu, qu'elles appartiennent à cette catégorie d'expressions formant l'essence même du vocabulaire de tous les peuples, d'expressions qui, tenant au fond des habitudes d'une race, ne se laissent pas aisément expulser par des influences passagères. Ce sont des noms de plantes, d'arbres, d'armes. Je ne m'étonnerais, dans aucun cas, de voir les dialectes celtiques et ceux des Aborigènes de l'Italie posséder des racines semblables pour tous ces emplois, puisque, même en mettant à part la question actuelle, il faudrait toujours reconnaître qu'issus également de la souche blanche, ils ont assis leurs développements postérieurs sur une base unique. Mais, si les mêmes mots se présentent avec les mêmes formes, à peine altérées dans le celtique et dans l'italiote, il devient bien difficile de ne pas confesser l'évidence de l'identité d'origine secondaire.

Voyons d'abord le vocable employé pour désigner le *chêne*. C'est un sujet digne d'attention. Chez les Celtes de l'Europe septentrionale, chez les Aborigènes de la Grèce et de l'Italie, cet arbre jouait un grand rôle, et, par l'importance religieuse qui lui était attribuée, il tenait de près aux idées les plus intimes de ces trois groupes.

Le mot breton est *cheingen*, qui, au moyen de la permutation locale de *n* en *r*, devient *chergen*, d'où il y a peu de chemin jusqu'au latin *quercus* (*ch* se prononce *k* ou *q*).

Le mot *guerre* fournit un rapport non moins frappant. La forme française reproduit presque pur le celtique *queir*. Le sabin *queir* le garde tout entier, Mais, outre que ce mot, en celtique, a le sens que je viens d'indiquer, il a aussi celui de *lance*. En sabin, il en est encore de même, et de là le nom et l'image du dieu héroïque *Quirinus*, adoré sous l'aspect d'une lance chez les premiers Romains, vénéré encore chez les Falisques, qui avaient leur *Pater curis*, et divinisé à Tibur, où la Junon Pronuba portait l'épithète de *Curitis* ou *Quiritis* (654).

Armen en breton, *airm* en gaëlique, équivaut à l'*arma* latin.

Le gallois *pill* est le latin *pilum*, le trait (655).

Bouclier,	l.	*scutum*,	gaël.	*sgiath*.		
Glaive,	l.	*gladius*,	—	*cledd*,	gall.	*cleddyf*.
Arc,	l.	*arcus*,	bret.	*archelte*.		
Flèche,	l.	*sagitta*,	gall.	*saeth*,	gaël.	*saighead*.
Char,	l.	*currus*,	gaël.	*car*,	bret. et gall.	*carr*.

Si je passe aux termes d'agriculture et de vie domestique je trouve :

Maison,	l.	*casa*,	erse,	*cas*.		
Id.	l.	*ædes*,	gaël.	*aite*.		
Id.	l.	*cella*,	gall.	*cell*.		
Id.	l.	*sedes*,	gall.	*sedd*.		
Bétail,	l.	*pecus*,	gaël.	*beo*. (Car le bétail par excellence, ce sont les bêtes bovines.)		
Bœuf,	l.	*bus* (vieux),	gaël.	*bo*,	bret.	*buh*.
Bélier,	l.	*aries*,	—	*reithe*.		
Brebis,	l.	*ovis*,	bret.	*ovein*,	gall.	*oen*.
Cheval,	l.	*equus*,	gall.	*echw* (ch = q).		
Laine,	l.	*lana*,	gaël.	*olann*,	gall.	*gwlan*.
Eau,	l.	*aqua*,	bret.	*aguen*,	gall.	*aw*.
Lait,	l.	*lactum*,	gaël.	*lachd*.		
Chien,	l.	*canis*,	gall.	*can*.		
Poisson,	l.	*piscis*.	gall.	*pysg*.		
Huître,	l.	*ostrea*,	bret.	*oistr*.		
Chair,	l.	*caro*,	gaël.	*carn* (*n* flexion de *caro*).		
Immoler,	l.	*mactare*,	gaël.	*mactadh*.		
Mouiller,	l.	*madere*,	gall.	*madrogi*.		

tor, *montagne*. Niebuhr, pour établir un lien intime entre les Rhétiens et les Rasènes, incline à faire des Euganéens des Etrusques; mais il n'exprime cette idée que timidement et comme entraîné par le besoin de sa cause. (*Rœmische Geschichte*, t. I, p. 70.)

(652) *A pen gwin*, la crête, la montagne blanche.

(653) *Aib ou Alp*, élévation, montagne, colline; *Albany*, la contrée montagneuse de l'Ecosse; l'*Albanie*, les montagnes de l'Illyrie; *Albania*, une partie du Caucase; *Albion*, l'île aux grandes (ou blanches) falaises; et les nombreuses villes d'*alba*, placées sur des éminences. On connaissait aussi, dans la Narbonnaise, les Ligures *Albienses* et les *Albiœci*, peuples demi-celtiques. *Alb* signifie également *blanc* et donne la racine d'*albus*. (*Voy.* DIEFFENBACH, *Celtica*, t. I et II.)

(654) Bœttiger, *Ideen zur kunst-mythologie*, t. I, p. 20, etc.

(655) Et le sanskrit *pilu*. — A. W. Schlegel, *Indische Bibl.*, t. I. MM. Aufrecht et Kirchhof, *Die umbrischen Sprach denk mœler*, établissent très-bien le rapport de l'ombrien avec le sanskrit et les langues de la race blanche. — Abeken exprime la même opinion : « Quant à la langue (umbrique), dit-il, elle est aussi incompréhensible aujourd'hui que l'étrusque; bien qu'en somme on y démêle beaucoup mieux une souche *grecque primitive* (pour Abeken ce mot composé est synonyme de *pélasgique*). L'umbrique semble être une langue sœur de l'osque et du latin. » (*Mittel-Italien vor der zeit der rœmischen Herrschaft*, p. 28.)

Digitized by Google

Labourer,	l.	*arare*,	gaël.	*ra*,	gall.	*arn* et *aredig*.
Champ,	l.	*arvum*,	gaël.	*ar*,	gall.	*arw*.
Blé,	l.	*hordeum*,	gaël.	*eorma*.		
Moisson,	l.	*seges*,	bret.	*segall*.		
Fève,	l.	*faba*,	gall.	*ffa*.		
Vigne,	l.	*vitis*,	gall.	*gwydd*.		
Avoine,	l.	*avena*,	bret.	*havre*.		
Fromage,	l.	*caseus*,	gall.	*caise*,	bret.	*casu*.
Beurre,	l.	*butyrum*,	gaël.	*butar*.		
Chandelle,	l.	*candela*,	bret.	*cantal*.		
Hêtre,	l.	*fagus*,	erse,	*feagha*,	bret.	*fao* et *faouenn*.
Vipère,	l.	*vipera*,	gall.	*gwiper*.		
Serpent,	l.	*serpens*,	gall.	*sarff*.		
Noix,	l.	*nux*,	gaël.	*cnu*.		

On remarquera dans *cnu* un exemple notable de ces renversements de tons fréquemment subis par les monosyllabes, dans le passage d'un dialecte à un autre.

Mer,	l.	*mare*,	gaël.	*muir*,	bret. et gall.	*mor*.
Homme,	l.	*vir*,	gall.	*gwir*.		
Année,	l.	*annus*,	gaël.	*ann*.		
Vertu,	l.	*virtus*,	gaël.	*feart* (*fortis*, courageux).		
Fleuve,	l.	*amnis*,	—	*amha*, *amhuin*.		
Revenir,	l.	*redire*,	gall.	*rhetu*.		
Roi,	l.	*rex*,	gaël.	*righ*.		
Mois,	l.	*mensis*,	gall.	*mis*.		
Mort,	l.	*mors*,	gall.	*murn*.		
Mourir,	l.	*mori*,	bret.	*marheuein*.		
Pénates,	l.	*penates*,	gall.	*penaf*, signifie *élevé*; il a pour superlatif, *penaeht*, très-élevé, le plus élevé.		

Voilà la véritabe étymologie de ce mot qui a donné tant de tablature à ceux qui l'ont cherchée. Voy. Denys d'Halicarnasse, c. 47.

J'aurais pu de même donner une liste semblable pour les Kymris grecs, et montrer le grand nombre de mots celtiques demeurés dans les dialectes de l'Hellade; mais ce soin me paraît superflu. Je me borne à renvoyer le lecteur au Vocabulaire de M. Keferstein, *Ansichten*, etc., t. III, p. 3; il ne contient pas moins de soixante pages.

Prononciation du latin — La manière dont les anciens prononçaient le latin est un grand sujet de controverse parmi les nations modernes. Chacune le prononce comme sa propre langue, et rit beaucoup de la prononciation des autres. Le genre humain est ainsi fait, toujours satisfait de lui-même et toujours intolérant. Un philologue infatigable, frappé de toutes ces prétentions ridicules, s'est occupé de recueillir les diverses opinions des savants à ce sujet, et le résumé de ses opinions est, dit-il, celui-ci (656) :

C, chez les Romains, avait toujours le son dur de K; il avait dans *dicis*, la même valeur que dans *dico*. T avait toujours le même son, celui qu'il a dans *artes*, et jamais celui de S, que nous lui donnons dans *artium*. U se prononçait comme *ou* et W; selon d'autres, plutôt comme O bref que comme *ou*. UM, AM, à la fin des mots, étaient des syllabes très-sourdes, muettes, dans lesquelles M se faisait à peine sentir; ce qui porterait à le croire, c'est qu'elles s'élidaient dans les vers. Enfin, V pouvait fort bien ne pas avoir la valeur d'une consonne que nous lui attribuons.

Les deux phrases qui suivent sont un spécimen de cette prononciation présumée.

In Latio decus pronunciationis et eloquentiæ est Cicero.

In Lathio dekous pronunkiathionis et eloquenthiæ est Kikero

Utinam Ciceronem audivissemus, Romani, ut pronunciaremus voces vestras ut decet!

Outinam Kikeronem audiwissemous, Romani, out pronwnkiaremous wokes westras out deket!

Ce mode de prononciation se rapproche beaucoup plus de celui des Italiens, des Allemands et surtout des Hongrois que de tout autre.

Cette question restée si douteuse, l'intolérance, mainte et mainte fois, ne s'est pas fait scrupule de la trancher. Ramus raconte qu'un bénéficier fut privé de ses revenus pour avoir prononcé *quisquis*, *quanquam* comme nous le prononçons aujourd'hui, au lieu de *kiskis* et *kankan*.

LATINI. Voy. ITALIQUE.

LAURENTIE, cité sur le langage. Voy. l'*Essai*, § V.

LAYMONA. Voy. COCHIMI.

LEIBNITZ, cité sur le langage. Voy. l'*Essai* § V.

LÉLÉGES. Voy. PÉLASGO-HELLÉNIQUE.

LENNAPPE, ou CHIPPAWAYS-DELAWARE (WATER) ou ALGONQUINO-MOHEGANE, famille de langues de la région alléghanique (Amér. du Nord). Elle tire ses différents noms des quatre nations les plus répandues et qui ont exercé ou exercent encore une grande influence sur plusieurs peuplades. Plusieurs des nations comprises dans cette famille se sont fondues dans d'autres auxquelles elles se sont réunies, tandis que quelques-unes se sont tout à fait éteintes. On doit même remarquer qu'il ne reste

(656) PEIGNOT, *Essai sur l'origine de la langue française*, Dijon, 1835, in-8°.

Digitized by Google

plus que des débris de toutes ces nombreuses nations qui, avant l'arrivée des Européens, habitaient à l'est des monts Alléghany.

L'ethnographie distingue dans cette famille les idiomes suivants :

1° Sawanou, parlée par les *Sawanou*, *Shawannos*, *Shawanoes*, *Sawanoo*, *Shawanoese* ou *Shawanees*, nation très-répandue et jadis beaucoup plus nombreuse qu'elle n'est à présent. Une partie vivait dans la Géorgie, où elle a donné le nom au port de Sawannah, et où une partie nommée *Uches* ou *Savannucas* y vit encore réunie aux Muskohges dans l'Alabama actuel. D'autres Sawanou habitaient près du confluent de l'Ohio avec le Mississipi ; d'autres étaient répandus dans le Kentucky, tandis que d'autres demeuraient, au temps de Lael, dans la Nouvelle-Belgique, entre l'Hudson et le Connecticut. Ceux qui habitaient dans la partie de la Pensylvanie, qui correspond au comté de Lancaster, étaient sujets des Cinq-Nations. Les Sawanou, réduits maintenant à environ 2,000 individus, vivent, réunis en villages, du produit de l'agriculture. On les trouve sur le haut Wabash dans l'Etat d'Indiana, sur l'Anglaize et près des sources du grand Miami dans l'Etat de l'Ohio, ensuite dans celui d'Illinois. Selon John Johnson, les Sawanou sont divisés actuellement en 4 tribus nommées *Piqua*, *Mequachake*, *Kiskapokoke* et *Chillicothe*. Les Mequachaque sont remarquables pour être chargés eux seuls, comme les Lévites chez les anciens Juifs, des sacrifices et de toutes les cérémonies de la religion; et les Kiscapocoke, nommés aussi Kikkapoos et Oucahipoues, pour leur penchant à la guerre et pour avoir vu naître parmi eux le célèbre prophète Elsquataway et son frère Tecumseh. La langue sawanou peut, à la différence de plusieurs de ses sœurs, nommer les substantifs sans les joindre aux affixes pronominaux. Des terminaisons particulières distinguent les pluriels de ses noms; des adverbes préposés aux adjectifs forment une espèce de superlatif; des pronoms personnels modifiés et placés devant le verbe, distinguent les personnes des temps; les prépositions suivent leurs régimes respectifs.

2° Saki-Ottogami, par les *Sakis* et les *Ottogamis*, connus aussi, les premiers, sous les noms de *Saukis*, *Saukees*, *Sacs*, *Sakewi*, *Sawkis*, et *Saques*, et les seconds sous ceux de *Onthagamis*, *Outagamis*, nommés *Renards* par les Français et *Foxes* par les Anglais. Ces deux peuples étroitement unis ensemble, parlent une même langue avec quelque différence de dialecte, et sont alliés des Sioux, à l'est desquels ils vivent le long du haut Mississipi et de son affluent Ayooa ou Ajoua. Les Sakis ont été une des plus puissantes nations de l'Amérique septentrionale, et paraissent être la branche la plus ancienne ; ils demeurent en quatre villages, les Ottogamis en trois. Ces deux peuples sont sédentaires et cultivent plus de maïs qu'ils n'en consomment. Cette nation possédait jadis les vastes contrées à l'est du Mississipi comprises entre ses deux affluents le Ouisconsing et l'Illinois, qu'elle vient de céder au gouvernement des Etats-Unis. C'est elle qui détruisit presque entièrement les nombreuses nations des Missouris et des Illinois, ainsi que les alliés de ces derniers, les Kahokias, les Kaskaskias et les Piorias. Le fameux Ponthiak, ennemi mortel des Anglais et un des plus grands hommes qui aient régné parmi les barbares de l'Amérique, appartenait à une tribu des Sakis. Cette langue offre les sons nasaux du français et celui du g doux des Italiens.

3° Menomene, par les *Menomenes*, *Menomoses* ou *Menomonis*, nation peu nombreuse et alliée des Sioux ses voisins. On la nomme quelquefois *Folle Avoine* (Wild-Oars) d'après la céréale aquatique qui fait la base de leur nourriture, et quelquefois *Indiens blancs* à cause de leur teint clair comme celui des mulâtres des Etats Atlantiques. Les limites incertaines de son terrain de chasse, comme celles des autres nations errantes, s'étendent jusqu'au Mississipi; mais ses villages, formés de huttes fort spacieuses, sont situés sur la rivière Menomene et sur la baie Verte, golfe du lac Michigan. Les Menomenes sont renommés parmi les Américains et parmi les Européens, par leur beauté, leur intelligence et leurs mœurs patriarcales. La plupart sont pasteurs et agriculteurs. Outre leur langage, ils parlent presque tous ou du moins comprennent l'algonquin, ou bien, comme plusieurs autres peuples de ces contrées un mélange bizarre de chippaways, d'ottawa et de potawatomi. Le menomene paraît être une langue très-difficile.

4° Miami-Illinoi, par les *Miamis* et les *Illinois*, qui sont les plus connus de toutes les différentes tribus qui parlent cette langue. Les Miamis proprement dits habitent au sud du lac Michigan sur le haut Wabash dans l'Etat d'Indiana et dans le territoire du Michigan ; quelques-unes de leurs tribus sont nommées parfois *Ouyatanons*. Les *Piankishas* ou *Piankashaws* demeurent sur le haut Wabash et sur la rive septentrionale du Vermilion dans l'Etat d'Indiana; d'autres Piankashaws vivent dans l'Etat d'Illinois et 200 environ sur le Saint-Francis dans le territoire d'Arkansas. Les *Pottawatameh*, *Poottawatamies*, *Potawamis* ou *Pouteotamis*, qui paraissent être les plus nombreux, vivent dans l'Indiana, au sud du lac Michigan sur la rivière de Saint-Joseph et dans le territoire Michigan. Deux petits-fils de Topaneba, le chef principal de cette nation, fréquentent l'école établie par les missionnaires sur les bords du Saint-Joseph. Les *Ouyas* et autres peuplades le long du Wabash, parlent aussi cette langue, mais dans des dialectes si différents, qu'il nous semble qu'on pourrait bien les considérer comme des langues sœurs. Les *Illinois* proprement dits, qui ont donné le nom ancien au lac Michigan et à l'un des affluents du Mississipi, réunis aux *Cahoquias*, aux *Kaskaskias*, *Temorias*, *Mitchigamies* et aux *Piorias*, tribus qui paraissent parler leur dialecte, formaient une puis-

Digitized by Google

sante confédération, qui possédait la plupart du terrain qui forme le nouvel Etat d'Illinois. Depuis 1767, ces quatre peuples ont été détruits et entièrement dispersés par les Sakis et les Renards. La langue miami distingue par inflexion les substantifs pluriels des singuliers; elle n'a pas de verbe substantif, mais elle possède une conjugaison particulière pour les verbes passifs. Le dialecte des Miami, selon Volney, a le son du *jota* espagnol, celui du *th* anglais et l'*h* fortement aspirée des Arabes. Ce sont les tribus des Pottawatamehs ou Potaonatanes, des Illinois, des Miamis et des Sawanou, que le faux prophète Skenadaryo ou Mayganis a essayé dernièrement de réunir en une confédération militaire, dans le but de s'opposer aux progrès successifs des Anglo-Américains vers l'ouest. Après avoir livré aux généraux des Etats-Unis des combats opiniâtres, il a fini par succomber, et est tombé au pouvoir de ses ennemis. Il était sawanou ainsi que le fameux Legan cité par M. Jefferson.

5° Lennape ou Delaware, par les *Lenni-Lennape* ou *Lenoppea*, qui sont les *Delawares* des Anglais et les *Loups* des Français. Cette nation jadis très-nombreuse et répandue sur une grande partie de la côte orientale des Etats-Unis, dès le commencement du XVIIIe siècle, a été vaincue ainsi que plusieurs autres peuples qui la considéraient comme leur souche, par les Cinq-Nations qui depuis lors exercèrent sur elle le droit de protection. Depuis la guerre de l'indépendance de l'Amérique anglaise, il paraît que les Delawares ne sont plus si dépendants qu'autrefois; depuis lors ils se sont retirés à l'ouest près de l'Ohio. Depuis l'extinction d'une de leurs tribus, les Delawares sont divisés entre trois branches principales, savoir : les *Unami* ou *Wanami*, les *Unalachtigo*, *Turkey?* ou *Wunalachtigo* et les *Minsi*, *Monsi*, *Monsees*, *Ministi* ou *Munseyis*. Ils vivent dans les Etats Indiana et Ohio. La langue delaware, de même que le sawanou, est riche en formes grammaticales pour exprimer les différents rapports des objets et des personnes, et elle est beaucoup moins rude que la sankikani avec laquelle elle a une grande affinité. On a publié dans cet idiome la traduction de la Bible, des sermons pour les enfants, un abécédaire et quelques autres livres.

6° Sankikani, par les *Sankikani*, qui habitaient jadis à l'est de l'Hudson, et à ce qu'il paraît dans un dialecte différent, par les anciens habitants de la Nouvelle-Suède, qui correspond à la Nouvelle-Jersey. Cette langue, dont les mots ressemblent tant à ceux de la delaware, en est essentiellement différente, étant très-simple et n'ayant presque pas de formes grammaticales, dont cependant la delaware est si abondante. Il est bon aussi de remarquer que les deux dialectes du sankikani emploient presque toujours la lettre *r*, lorsque dans des mots correspondants le delaware se sert de la lettre *l*.

7° Narraganset, par les *Narragansets*, nation jadis très-nombreuse et répandue dans une grande partie de la Nouvelle-Angleterre, qui comprenait les Etats actuels du Maine, du New-Hampshire, du Vermont, de Massachusset, de Rhode-Island et de Connecticut. Cette nation était partagée en plusieurs branches, parmi lesquelles les *Narragansets* proprement dits paraissent avoir été la plus nombreuse, et les *Pequods* la plus puissante. Dans le XVIIe siècle, le territoire occupé par les *Narragansets* propres s'étendait à 40 milles anglais au nord-est du fleuve Sekunk et de la baie Narragansets, y comprenait Rhode-Island et autres îles, et avait pour bornes au sud-ouest le fleuve Pawkutuk. Les *Pequods*, dont le territoire s'étendait du Pawkutuk jusqu'au Connecticut, et dont le chef-lieu était Pequod, sur la place duquel on bâtit après New-London, étaient alors la nation dominante dans ces contrées, s'étaient emparés du territoire des Narragansets, et avaient étendu leur domination sur Long-Island dans le New-York. Il paraît que les *Cawasumseuk*, les *Quintikook* et autres tribus, parlaient des dialectes de cette langue, ou bien des idiomes très-peu différents. Presque toutes ces peuplades se sont éteintes depuis longtemps. Environ 400 Narragansets vivent à Charlestown dans le Rhode-Island, du produit de l'agriculture; ils sont tous chrétiens, et parlent anglais. Cet idiome possède des grammaires, des dictionnaires et quelques livres ascétiques.

8° Massachuset ou Natick, par les *Massachusetts*, nommés aussi improprement *Naticks*, dans la langue desquels Elliot a traduit la Bible, et dont il a composé la grammaire. Les Massachusetts, dont l'Etat de Massachuset tire son nom, étaient jadis très-nombreux; leur principale demeure était dans les environs de Boston. Ils sont réduits à environ 700 individus, tous chrétiens; ils vivent dans le Massachuset, et la plupart se trouvent dans le comté de Barnstable et dans l'île Marthas Vineyard. L'idiome massachuset est très-riche en formes grammaticales; il n'a pas de verbe substantif et manque de moyens pour distinguer les genres et les cas, mais il en possède pour marquer les différents nombres, les degrés de comparaison et une foule de rapports entre le sujet et l'attribut par des modifications qu'il donne aux verbes; il forme le mode interrogatif par des affixes, c'est-à-dire en mettant à la fin du verbe des terminaisons particulières; il intercalle la négation comme le turc, le hongrois et autres idiomes, et il place les prépositions après leurs régimes.

9° Powhattan, par les *Powhattans*, qui en 1608 étaient divisés en 33 petites tribus s'étendant depuis le Patuxent dans le Maryland jusqu'à l'entrée de la baie de Chesapeak et dans l'intérieur des terres au delà des chutes, et occupant la partie méridionale de la péninsule formée par la baie de Chesapeak et l'Atlantique. Ils formaient une espèce de confédération, qui comptait à la même époque environ 10,000 âmes.

10° Mohegan-Abenaqui, par les *Mahicanni* ou *Mohegans*, qui paraissent être identi-

Digitized by Google

ques avec les *Abenaqui*, nation jadis très-nombreuse et répandue sur plusieurs points de la Nouvelle-Angleterre et de la Nouvelle-York, où elle était partagée en plusieurs tribus connues sous différents noms, et dont voici les principales : les *Canibas*, qui demeuraient dans le Maine près du Kinibequi ou Kennebek; les *Penobscots*, qui habitaient la rivière Saint-Jean dans le Maine et dans la Nouvelle-Brunswich, et sur le Penobscott ou Pentegoüet dans le Maine; on en trouve encore environ 700 dans l'Etat du Maine, où ils vivent sur le Penobscott, le Saint-Jean, etc.; ils sont agriculteurs et chrétiens; les *Missiassik*, qui demeuraient dans le Vermont, le long du Missiskoi affluent du lac Champlain; les *Arosagantakuk*, qui appartenaient à la mission française du fleuve Saint-Franciscus, et que les Anglais appellent *St-Francis-Indians*. D'autres demeuraient dans le Nouveau-Hampshire. Les Abenaqui, pour se défendre des Anglais, s'étaient réunis aux Etechemines et aux Micmaks, ce qui fit confondre ensemble ces trois nations différentes. Les *Machicanni* ou *Mohegans* proprement dits, nommés *Muhhekaneew* par Edwards, *Mahikanders* par les Hollandais, *Mourigans* ou *Mahigans* par les Français, *Mohiccons*, *Mohuccans*, *Muhheknnew*, *Schaticooks* et *River-Indians* par les Anglais, ont beaucoup diminué. Leur siége principal était, il y a quelques années, à Montville sur le bord occidental du Thames, où résidait leur chef, qui avait le titre de *Sachem;* quelques autres demeuraient à Farmington dans le Maine; d'autres habitaient à Oneïda dans la Nouvelle-York; d'autres à Stockbridge dans le Massachuset. Au commencement du XVIIe siècle, une grande partie de la nation vivait sur la rive droite du haut Hudson dans la Nouvelle-York. D'après les plus récentes informations recueillies par M. Gallatin, la plupart des individus de cette nation, connue maintenant sous le nom de *Stockbrige-Indians*, s'est réunie aux Cinq-Nations ou à la confédération mohawk; et un très-petit nombre vit encore sur l'extrémité orientale de l'île Longue (Long-Island). Tous les Mohegans, selon ce savant philologue américain, sont réduits à environ 1,000 individus. La langue mohegane a la déclinaison très-simple; elle y distingue le nombre, mais pas le genre; elle emploie les participes au lieu des adjectifs, qui lui manquent presque entièrement, et les verbes neutres pour exprimer le verbe substantif, qu'elle n'a pas non plus, ainsi que le cheerake, le delaware, le tamanaque, le maipure et un grand nombre d'autres idiomes américains. Un Mahicanni ne peut pas dire littéralement *il est un homme, il est un poltron*, etc., etc. Il exprime la même chose par un seul mot qui est un verbe neutre; par exemple, pour *il est un homme*, il dira, selon Edwards, *nemannauwoo* du mot *nemannauw* qui signifie *homme*, et qui, changé en un verbe neutre et conjugué à la troisième personne singulière du présent, devient *nemannauwoo*. De la même manière, il change chaque substantif en un verbe neutre; pour dire *grêle*, il est obligé de se servir du verbe neutre correspondant à cette qualité et de le conjuguer; par exemple, *npehtuhquisseh*, je suis grêle; *kpehtuhquisseh*, tu es grêle; *pehtuhquissoo*, il est grêle; *npehtuhquisenuh*, nous sommes grêles; *kpehtuhquissenuh*, vous êtes grêles; *pehtuhquissoouk*, ils sont grêles, dont le participe est *pehtuhquisseet*, et qui signifie l'*homme qui est grêle*. De même du verbe *npumseh*, je vais, on fait *pumisseet*, qui signifie l'*homme qui va;* et dans le pluriel : *pehtuhquisseecheek*, *les hommes qui sont grêles*, et *paumsseecheek*, *les hommes qui vont* ou *marchant*. Ces participes eux-mêmes se conjuguent. Par exemple, *paumse-uh*, je marchant; *paumse-au*, tu marchant; *paum-seet*, il marchant; *paum-seauk*, nous marchant; *paum-seauque*, vous marchant; *paume-se-check*, ils marchant. Quoique le mohegane ait les trois temps présent, passé et futur, il se sert presque toujours du présent; les prépositions y sont en très-petit nombre. Jonath Edwards, qui possédait parfaitement cet idiome et en a rédigé la grammaire, dit qu'il a quelque analogie avec l'hébreu, et que les labiales y sont très-fréquentes.

11° ETECHEMINE, par les *Etechemines*, *Estechemines*, *Malecites* ou *Maréchites*, nation jadis nombreuse, qui vivait dans le Maine et la Nouvelle-Brunswich. Les Etechemines, réduits à environ 1,500 individus, vivent dans l'intérieur de la Nouvelle-Brunswich. Ils sont presque tous chrétiens, chasseurs et pêcheurs.

12° GASPÉSIEN ou MICMAK, par les *Micmaks* ou *Souriquois*, dits aussi *Gaspésiens*, nation jadis très-nombreuse et répandue sur toute la côte orientale du Canada, de l'Acadie (ou Nouvelle-Ecosse et Nouvelle-Brunswich), une partie des îles voisines et même sur la baie Saint-George dans celle de Terre-Neuve (New-Foundland). Il paraît que c'est à une tribu de cette nation, qui habitait la région montagneuse sur la droite du Saint-Laurent, nommée Gaspésie, qu'on doit rapporter tout ce qu'on raconte des Indiens qu'on y trouva, remarquables autant par leurs mœurs policées que par le culte qu'ils rendaient au soleil. Ces Gaspésiens distinguaient les aires du vent, connaissaient quelques étoiles et traçaient des cartes assez justes de leur pays; une partie de cette tribu adorait la croix avant l'arrivée des missionnaires, et conservait une tradition curieuse sur un homme vénérable, qui, en leur apportant ce signe sacré, les avait délivrés du fléau d'une épidémie. Malte-Brun pense très-raisonnablement que ce pourrait bien être l'évêque de Groenland, qui, en 1121, visita le Vinland, région qui, avec d'autres plus septentrionales, fut visitée vers la fin du XIVe siècle par les navigateurs vénitiens Nicolas et Antoine Zeni, dont les voyages furent si savamment illustrés par le cardinal Zurla. Les *Micmaks* ou *Sourquoiis* sont actuellement réduits à un petit nombre, vivent le long de la côte sud-ouest de la Nouvelle-Ecosse, et, à ce

Digitized by Google

qu'il paraît, dans l'intérieur de l'île de Terre-Neuve; ceux-ci, selon Anspach et Buchan, sont encore sauvages et idolâtres; les autres sont presque tous chrétiens, et font de rapides progrès dans la civilisation.

13° Algonquino-Chippaway, parlée par plusieurs peuples qui appartiennent à la nation qu'on pourrait appeler *Algonquino-Chippaways*, à cause du nom des deux peuples les plus étendus, les plus nombreux et les plus connus. La nation Algonquino-Chippaway, qui embrasse les *Algoumequini* de Laet, les *Algonquins* de Charlevoix, les *Montagnards* dont le siége principal était la mission de Tadoussac, les *Chippaways* proprement dits de Carver, de Long et d'autres voyageurs, est divisée, selon Pike, dans les branches suivantes : *Chippaways* propres, qui demeurent au sud des lacs Supérieur, de Sable, des Sangsues (Leech) et des pays environnants; ils sont les plus sauvages et guerriers, et vivent sur le sol des Etats-Unis dans les territoires du Nord-Ouest, du Missouri et du Michigan; les *Nepesangs* près des lacs Nippising et de Saint-Joseph; les *Algonquins* près du lac des Deux-Montagnes non loin de Montréal et sur la rive septentrionale des lacs Erié et Ontario; c'est du nom de ce peuple que dérive celui donné aux idiomes des Chippavays, qui sont aussi désignés très-souvent sous le nom général d'Algonquins; les *Ottoway's*, *Ottowas*, *Outtawas*, *Ottawaer* ou *W'tawas*, dont la plupart vivent dans les territoires du Nord-Ouest et du Michigan, et un petit nombre dans l'Etat de l'Ohio; les *Iroquois-Chippaways*, qui sont dispersés le long des rives de tous les grands lacs depuis l'Ontario jusqu'à celui des Bois; les *Musconongs*, qui demeurent sur les bords de la basse Rivière-Rouge près du lac Winnipeg, et qui sont les plus occidentaux. Vater ajoute à ces branches les *Messisaugers*, *Messisaugas* ou *Messisagues*, peuple laborieux qui vit près des lacs Supérieur et Huron, et nous croyons qu'on pourrait ajouter les *Timmiscameins*, qui sont les plus nombreux du haut Canada, où ils vivent le long du haut Uttawas. Les Algonquino-Chippaways, qui, comme on voit, vivent en partie sur le territoire des Etats-Unis et en partie sur celui de l'Amérique anglaise, sont toujours en guerre contre les Sioux, sur lesquels ils ont souvent le dessus, à cause des fusils dont ils sont presque tous armés. Des hiéroglyphes sculptés en bois de pin ou de cèdre, remplacent, selon Pike, chez eux comme chez les Sioux, les Hurons et autres peuples, le langage écrit. Leur langue est beaucoup moins dure que celle des Hurons et est parlée ou du moins entendue par toutes les différentes nations qui vivent entre le golfe de Saint-Laurent et le lac Winnipeg, les Sioux seuls exceptés.

14° Knistenaux, par les *Knistenaux*, *Cristenaux*, *Kilistinous*, *Killistonous* ou *Killistenoes*, nation nombreuse, et très-répandue, qui occupe maintenant plusieurs pays où dominaient jadis les Algonquins. Selon Mackenzie, les Knistenaux sont épars dans tout le bas Canada, dans une partie du Labrador, dans la Nouvelle-Galles méridionale et plus à l'ouest jusqu'au Fort-George sur le Saskashawan du Nord, et la rivière de l'Etan ou Athapeskow et jusqu'au lac des Montagnes ou Athapeskow. Les Knistenaux sont habillés, doux et probres; on prétend qu'ils ont les plus belles femmes de tous les peuples de l'Amérique septentrionale. Presque toutes les tribus de cette nation vivent dans l'Amérique anglaise; un petit nombre seulement erre sur le sol des Etats-Unis dans le vaste territoire du Missouri. Les *Nehethawa* décrits par Umfreville, répandus sur un vaste espace, et dont le langage est, selon ce voyageur, concis, doux et rempli d'expression; les *Monsonics* du fond de la baie de Saint-James; les *Nenawehk* le long de la Severn et les *Abbitibbes* le long du fleuve et du lac de ce nom, ainsi que les *Crees* du lac Rouge, parlent des dialectes de cette langue, à laquelle appartiennentaussi les *Attikamegs*, qui vivaient à 150 milles environ au nord de Montréal. Les Nenawehk et les Abbitibbes, comme les anciens Anglo-Saxons, mesurent le temps par nuits et par jours, et les Nehethawa, parlent, selon Umfreville, un idiome doux et plein d'expression. Dans plusieurs dialectes de cette langue, dont quelques-uns seront peut-être regardés par la suite comme des langues sœurs, il n'y a pas de sons correspondants à ceux de nos lettres *r* et *l*.

15° Skoffie-Sketapushoish, par les *Scoffies* ou *Escopies* et par les *Sketapushoish* ou *Mountanees* (Montagnards), peuples voisins, mais ennemis, qui demeurent dans la partie occidentale du Labrador; ils parlent deux dialectes d'une même langue, qui paraît s'approcher beaucoup de l'idiome des Nehethawa.

16° Cheppewyan Propre, par les *Cheppewyans*, *Chipiouans*, *Chepéouyans* ou *Chepayans*, divisés, selon M. Gallatin, 1° en *Chepayans* proprement dits, appelés *Saweessaw-dinneh* (Rising sun Indians ou Indiens du soleil levant) par les tribus les plus occidentales. Ils vivent sur le Mississipi ou Churchill et sur la rivière et les lacs Athapescow (lac des Montagnes et grand lac des Esclaves) et chassent en été dans les déserts au nord et au nord-est. Ils s'étendent jusqu'à la baie d'Hudson, où les agents de la Compagnie de Fourrures les nomment *Indiens du Nord* pour les distinguer des Knistenaux; 2° en *Indiens Cuivrés* ou *Tantsanhoot-dinneh* (Birch-rind Indians), qui vivaient autrefois au sud du lac des Esclaves, et qui résident à présent au nord de ce lac sur le Knife-river, et chassent sur le Copper-mine-river ou la Rivière de la Mine de Cuivre; 3° en *Dog-rib Indians* ou *Thlingeha-dinneh*, qui, chassés d'une position plus méridionale par les Knistenaux, qui les nomment *Esclaves*, demeurent à présent entre la rivière de la Mine de Cuivre et celle de Mackenzie. Cette langue est aussi parlée en différents dialectes par les tribus suivantes : *Kaccho-dinneh* (Hare-Indians, Indiens-Lièvres) au nord des Dog-rib et le long du Mackenzie; *Tykothee* (Squinters) les *Quarellers* ou *Querelleurs* de

Digitized by Google

Mackenzie, au dessous des Kawcho-dinneh, le long du Mackenzie et voisins des Eskimaux occidentaux; *Amawtowhoot* ou *Sheep-Indians*, au sud-ouest des Kawcho dinneh, près des monts Rocki sur les sources de la rivière Dawhoot-dinneh; *Indiens des montagnes*, au sud des derniers; *Edchawtawhoot* (Strong-bow, Beaver ou Thick-wood-Indians, savoir, Indiens de l'Arc-Fort, du Castor et du Gros-Bois) sur la rivière aux Liards, qui s'unit au Mackenzie presque au 63e parallèle; *Nohannaies* et *Tsillawhawdoot*, sur les branches de la même rivière; *Tzah-dinneh* (Hommes du Castor, ou Beaver Men), sur l'Unijah ou rivière de la Paix (partie supérieure de Mackenzie) et jusqu'aux monts Rocki; *Nagaïlers*, à l'ouest des monts Rocki sur les sources de la rivière Tacoutche ou Tacoutche Tesse, nommée à tort Colombie par Mackenzie; *Nanscud-dinneh* et *Slouacous-dinneh* ou *Redfish Indians* (Indiens du Poisson-Rouge) deux petites tribus au nord des Nagaïlers à l'ouest et au pied des monts Rocki. Nous ajouterons aussi, d'après M. Harmon, les *Sicaunies*, qui habitent sur le dos des monts Rocki, et paraissent à ce voyageur avoir appartenu à la tribu des Edchawtawhoot (Beaver ou Castor), à cause de leur ressemblance dans la langue, les mœurs et les usages; quelques-uns vivent dans la Nouvelle-Calédonie, où les Tacullies et les Atnah leur font la guerre. On n'a pas encore recueilli de vocabulaires dans ces prétendus dialectes, dont quelques-uns nous paraissent différer assez pour être classés comme autant de langues sœurs plutôt que comme de simples dialectes d'un même idiome. Selon Vater, la tribu qui vit non loin de la baie d'Hudson, aux environs du cap Dobb, parle incontestablement un dialecte du cheppewyam.

17° Tacoullies, par les *Tacoullies*, *Taculies*, dénomination qui signifie *voyageurs par eau*, et qui est très-juste à leur égard, ayant l'habitude de passer en canots d'un village à un autre; on les connaît aussi sous le nom de *Carriers*. Ils sont la nation la plus répandue dans la Nouvelle-Calédonie, quoique très-peu nombreuse. Cette langue offre, selon M. Harmon, un grand nombre de dialectes qui diffèrent entre eux même dans la dénomination des ustensiles les plus communs. L'idiome des Tacoullies a une grande ressemblance avec le cheppewyan, surtout avec les dialectes que parlent les Edchawtawhoot et les Sicaunies, malgré la grande différence qu'offrent les usages et les mœurs de ces peuples comparés entre eux.

Nous emprunterons ici à M. Duponceau diverses observations sur quelques-unes des langues appartenant à la famille Lennappe.

Quoique les langues algonquines soient toutes de la même famille, il ne s'ensuit pas qu'elles doivent avoir le même système phonologique, cependant elles ne diffèrent pas plus entre elles que les langues d'Europe dérivées de la même source. Il y a, par exemple, une grande différence dans la phonologie des quatre filles de la langue latine: le français, l'italien, l'espagnol et le portugais. Les dialectes ou patois de la langue française donnent lieu à la même observation. Le poitevin, par exemple, a le son italien du *c* devant les voyelles *e* et *i*. Pour dire *ce garçon*, les Vendéens disent *tchô gârs* (657). Les sons des langues algonquines ne diffèrent pas plus entre eux, et peut-être moins.

Les alphabets de ces langues ne sont pas en général très-nombreux; cependant ils le sont beaucoup plus que ceux des Iroquois, dont quatorze lettres peuvent représenter tous les sons (658). Il en faut davantage pour les langues algonquines.

Les Algonquins n'ont pas de sons extraordinaires que nous connaissions, excepté l'*ou* consonne sifflé ou prononcé de la gorge, dont nous avons parlé; encore ce son n'existe-t-il pas dans tous les idiomes; on ne le trouve point dans l'algonquin ni le chippéway. Il n'est pas non plus dans la langue des Outawas, ils y substituent l'*ou* voyelle. Ainsi, tandis qu'un Lénâpé prononcera *w'danis*, sa fille (en sifflant le *w*), l'Outaouais dira *ou danis*. Il en est de même dans toutes les langues purement algonquines.

Les Algonquins n'ont point les consonnes labio-dentales *f* et *v*. Ces sons se trouvent rarement dans les langues américaines; le *v* presque jamais. Ce son *f* existe dans quelques langues floridiennes, telles que le cherokée, le chicasâs et le chactâs; mais nous ne le connaissons dans aucune langue au nord du pays que ces tribus habitent. Dans la langue des Othomis (tribu mexicaine), le son du *f* est purement labial, les dents n'y ont aucune part. On peut appeler cela un *f soufflé*. Les grammairiens espagnols l'appellent consonne double et l'écrivent *ph* (659). Peut-être était-ce le son du Φ dans l'ancienne Grèce, lorsque le Π était aspiré.

Les Algonquins purs ou Chippéways ont la consonne *z* telle que nous la prononçons; les Lénâpés ne l'ont point: ils ont le *z* des Allemands et des Italiens prononcé *ts*. Quelques-unes ont le *ch* français, et plusieurs ont aussi notre *j*, que les Anglais écrivent *zh*. Les Chippéways n'ont point le *ch* (kh) gut-

(657) On donne en Poitou cette phrase à prononcer aux étrangers : *Tch' est ô tchu tchi a mis tchô t'u tchûre itchi?* Quel est celui qui a mis cet œuf cuire ici? C'est le *schibboleth*, ou plutôt le *ciceri* du pays. Il a dû faire bien du mal dans les guerres de la Vendée. Les Saintongeais, au lieu d'*u* prononcent *eu*.

(658) Les langues iroquoises peuvent s'écrire avec les lettres suivantes : cinq voyelles, *a*, *e*, *i*, *o*, *ou*, trois voyelles nazales, a, e, o, prononcées *an*, *ein*, *on*; enfin six consonnes, *k*, *h* (guttural), *n*, *r*, *s*, *t*. *I* et *ou* sont en même temps voyelles et consonnes, et on peut les distinguer en écrivant, *i*, *j*, et *u*, *w*. Cet alphabet a été formé avec un Iroquois intelligent de la tribu des *Mohawks*, appelés par les Français *Agniés*. Cet Iroquois, de race mêlée, est ministre de la religion anglicane, et sait plusieurs langues.

(659) Voy. *Catecismo y declaracion de la doctrina cristiana en lengua Otomi, con un vocabulario del mismo idioma*, por el R. P. Fr. Joaquin Lopez Yepes, Mexico, 1826.

Digitized by Google

tural allemand; les Lénâpés, au contraire, l'ont. Nous ne trouvons dans aucune de ces langues les voyelles *u* et *eu* de la langue française; elles ont presque toutes les voyelles nasales *an* et *on*. Les Abénaquis particulièrement, et les tribus du Nord en général, les font beaucoup sentir. Le P. Rasles les écrit par *an* avec deux points sur la dernière lettre. Les Anglais, et surtout les Allemands, le font rarement remarquer; ils écrivent *an*, *on*, les Anglais quelquefois *ang' ong*. Nous avons connu un Abénaqui qui s'appelait *Nia-man-man-rigounant;* il prononçait son nom comme un Français l'aurait fait, seulement avec plus de force et faisant sentir le dernier *n*.

Les Indiens de la famille algonquine articulent distinctement; ils prononcent les voyelles très-ouvertes et leurs syllabes sont accentuées. Ils ont l'accent *appuyé* et l'accent *frappé;* le premier se place sur les voyelles longues, comme dans l'italien *quando, quello;* mais ils ne doublent point les consonnes, ce que les Italiens appellent *battere*. L'accent frappé se place sur les voyelles brèves, comme dans les mots anglais *èvers, nèver*, et dans l'italien *dirò, farò*. Ce qu'il y a de plus remarquable dans leur accentuation, et qui leur est commun avec tous les Indiens de l'Amérique du Nord, c'est la manière dont ils prononcent la dernière syllabe des phrases, surtout dans leurs discours oratoires. Ils jettent cette syllabe en avant avec force, d'une manière qu'on ne peut comparer cela à rien qu'aux commandements de l'exercice militaire; celui qui a entendu un major de régiment dire : *portez armes*, peut se former une idée assez claire de cette manière d'articuler la dernière syllabe d'une phrase ou d'un discours; il y a une sorte de préparation sur les syllabes précédentes.

Nous avons observé qu'en général la prononciation des Indiens du Nord est plus forte et plus dure que celle des tribus méridionales; cependant le huron nous a paru très-doux; mais l'abénaki et les langues de l'ancienne Acadie ont quelque chose de plus sauvage que les autres que nous avons entendues. Les langues des habitants des montagnes paraissent aussi plus rudes que celles des habitants des plaines.

M. Duponceau entre ensuite dans quelques détails sur la formation de quelques-unes des langues de la famille lennape :

I. Langue lénapé.

Chingoteney, grand village. — Formé de *chingué*, grand, et *oteney*, village.

Chingiwilenno, grand homme. — De *chingué*, grand, et *lenno*, homme; *wi*, particule euphonique.

Lachsuwilenno, le héros, l'homme terrible, celui qui fait peur (à l'ennemi). — De *lachsu*, effrayant, effroyable; *lenno*, homme; *w*, pronom inséparable, *il* ou *lui; i*, euphonique.

Pilâpé, jeune homme non marié. — De *pilsit*, chaste, et *lénâpé*, homme; retranchant la dernière syllabe du premier mot et la première du second. De ce mot on a fait *pilawetschitsch*, un jeune garçon, un adolescent, et *pilawetit*, un petit garçon.

Quitagischgook, espèce de serpent qui vit sous terre et ne sort que la nuit. — De *quitamen*, craindre; *gischgu*, le jour, la lumière, et *achgook*, serpent. On observera dans les deux dernières syllabes, le rapprochement de la première de *gischgu* et de la dernière d'*achgook*, et en même temps comme les dernières syllabes de ces deux mots se confondent.

Nadholineen, amenez le canot. — Ce mot est formé des suivants : *Naten*, amener, apporter; *amochol*, canot; *neen*, forme transitive du verbe qui signifie *à nous*, comme *milineen*, donnez-nous. La syllabe *hol* est seule conservée du mot *amochol; i* est euphonique.

Nadholawal, il a traversé la rivière en canot, ou il est venu en canot. — Forme verbale des mots précédents.

N'schingiwipoma, je n'aime point à manger (à vivre) avec lui. — Ce mot est formé de *schinginamen*, ne pas aimer, précédé du pronom inséparable de la première personne *n'*, et de *pomauchsin*, vivre; *wi* est une syllabe qui réveille plusieurs idées; le *w* (ou) pronom inséparable de la troisième personne, soit au commencement, soit à la fin de la forme verbale, réveille l'idée de *lui*, et *wi*, celle d'*avec*, se trouvant dans plusieurs mots composés, tels que *witschewot*, celui qui va avec lui; *witschewil*, allez avec moi, etc. *Voy.* le même mot dans la langue chilienne.

Amanganaschquiminschi, chêne à larges feuilles, appelé chêne espagnol (spanish oak). Les feuilles de cet arbre ont la forme d'une main.

Voici les mots dont ce nom est composé : *Amangi*, grand, gros, large; *achpansi*, tronc d'arbre dont on a fait au pluriel *achpanschiall*, bois, *du bois*, pris collectivement; *nachk*, main; *im*, *quim*, terminaison des noms des fruits à coque, comme *m'sim*, noix de l'arbre appelé *hickory; ptuckquim*, noix commune; *wapim*, châtaigne.

On voit aisément dans ce nom les mots *amangi*, *nachk*, et la terminaison *quim;* mais il est remarquable que du mot *achpansi*, tronc d'arbre, on n'aperçoit que la dernière, encore est-elle, pour l'euphonie, changée de *si* en *schi*, comme dans le mot *achpanschiall*, mentionné ci-dessus. Nous allons voir maintenant le nom du fruit de cet arbre.

Wunachquim, gland du chêne espagnol. — Ce mot est formé de *wunipak*, feuille; *nachk*, main, et la terminaison *quim*, indiquant l'espèce de fruit. On observera que le mot *feuille* ne se trouve pas dans le nom de l'arbre, mais seulement dans celui du fruit.

Par les exemples ci-dessus, on doit voir la difficulté de trouver la racine de mots ainsi composés; presque toutes les syllabes sont radicales, étant extraites de différents mots, quelquefois comme dans le français, l'anglais et généralement les langues d'Europe, de mots pris dans un autre idiome,

Digitized by Google

ou dont le simple n'est plus en usage. Ce qui augmente les difficultés, c'est que des syllabes qui appartiennent à un grand nombre de mots, et souvent de simples sons, sont significatifs, et il faut savoir les distinguer d'avec ceux qui ne sont qu'euphoniques : car les Indiens tiennent beaucoup à l'euphonie, ce qui fait que souvent une lettre ou un son d'une syllabe radicale est changée en un autre, comme *s* en *sch*, ainsi que nous avons vu ci-dessus

Cela n'empêche pas cependant, qu'il n'y ait des mots dont la racine principale est facile à découvrir, et dont la famille est très-nombreuse; nous allons en donner un exemple :

De *wulit*, beau, bon (le καλος des Grecs,) sont formés les mots suivants : *Wulik*, le bon, le beau, le bien. — *Wulaha*, meilleur (forme comparative très-rare). — *Wulisso*, joli. — *Wulissowagan*, la beauté. — *Wulantowagan*, la grâce (au physique). — *Wulamoeya*, c'est vrai. *Wulamoewagan*, la vérité. (Ici il faut admirer la jonction de l'idée de *beauté* à celle de *vérité*.) — *Wulatenamuwi*, heureux. — *Wulatenamoagan*, bonheur. — *Wulapensowagan*, bénédiction. — *Wulapan*, belle matinée. — *Wulichen*, *wulihilleu*, c'est bon, c'est bien. — *Wulittol*, ils sont bons. — *Wulikeu*, cela croît, prospère, va bien. — *Wulichsin*, parler bien. — *Wulelendam*, se réjouir. — *Wulamalsin*, *wulatonamin*, être heureux, content. — *Wulandeu*, *wuligischgu*, un beau jour. — *Wulapeyu*, juste, honnête. (Encore l'idée du *beau*). — *Wuliwatam*, avoir du bon sens. — *Wuliachpin*, être en bon lieu. — *Wulilissin*, bien faire. — *Wulilissik*, soyez sage, conduisez-vous bien. — *Wulinaxin*, paraître bien. — *Wulineichquot*, cela paraît bien. — *Wulatopnachgat*, une bonne parole. — *Wulatopnamik*, de bonnes nouvelles. — *Wulelemileu*, c'est étonnant. — *Wuliwichinen*, reposer bien. — *Weisit manitto*, le bon, le grand esprit.

Ce mot *wilut* entre de plusieurs manières dans la composition des mots, comme dans *kuligatschis* (kouligatchis), la jolie petite patte; *k* est le pronom possessif de la seconde personne; *ouli* est abrégé de *wilut*, joli; *gat* est la dernière syllabe de *wichgat*, pied ou patte, et *chis* est une terminaison diminutive.

Le mot *wilut* n'est pas le seul qui ait ainsi des dérivés directs, puisque tous les adjectifs et beaucoup de verbes en ont plus ou moins. On peut citer, entre autres, le mot *machtit*, mauvais, d'où *machtitsu*, vilain, sale, *machtesinsu*, laid, *matschi manitto* ou *machtando*, le mauvais esprit, le diable. Nous citons ce mot pour rendre hommage à la sagacité de M. de Volney, qui a observé que, dans ces langues, la lettre *m* au commencement d'un mot indique presque toujours quelque chose de mauvais, de méchant, de désagréable. Cette observation est parfaitement juste, on pourrait la confirmer par une foule d'exemples tirés des différentes langues de la famille algonquine; mais ce serait allonger ce mémoire inutilement. M. Heckewelder et tous les indianologues américains conviennent de la vérité de ce fait.

II. — Langue algonquine propre ou chippéway.

Nous ne pouvons pas faire mieux connaître la manière dont s'opère la formation des mots dans cette langue qu'en traduisant quelques extraits de ce que dit M. Schoolcraft dans l'ouvrage dont nous allons parler. M. Schoolcraft est un Américain des Etats-Unis, qui habite aujourd'hui le territoire de Michigan (660) et a passé la plus grande partie de sa vie dans les Etats de l'ouest au service du gouvernement. Il a épousé une femme de race mêlée, dont la langue naturelle est le chippéway, que lui-même possède parfaitement. Il joint à cela un esprit philosophique et beaucoup de connaissances acquises. Nous n'avons pas l'honneur de le connaître personnellement; nous n'en jugeons que par sa réputation et par ses ouvrages.

Il a publié récemment une relation très-intéressante (661) d'un voyage d'exploration qu'il fit en 1832 par ordre du gouvernement pour découvrir les sources du Mississipi, qu'il a découvertes effectivement. Dans cette relation, il donne le commencement d'un cours de leçons sur la langue chippéway qui n'en contient malheureusement que deux, où il ne traite que du nom substantif, mais d'une manière qui fait désirer la continuation de cet ouvrage. Nous nous plaisons à rendre justice au talent distingué de cet écrivain; on en pourra juger par les extraits qui vont suivre.

Dans la première de ces deux leçons, M. Schoolcraft dessine à grands traits le caractère général de l'idiome dont il traite, caractère qu'on peut appliquer à toutes les langues de la famille algonquine. « Les inventeurs de cette langue, » dit-il, « paraissent avoir eu principalement en vue d'exprimer succinctement et avec le moins de mots possible, les idées qui ont prédominé dans leur esprit. De là la concentration est devenue le trait du langage. Le pronom, l'adjectif, l'adverbe, la préposition, quoique dans certains cas on puisse s'en servir sous une forme disjonctive, sont principalement employés comme des matériaux au moyen desquels l'orateur est à même de remplir la trame compliquée du verbe et du substantif. Rien dans le fait ne peut être plus dissemblable que la langue considérée dans son état primitif et élémentaire, dans un vo-

(660) Depuis peu érigé en Etat.

(661) *Narative of an expedition thro' the upper Mississipi to Itasca lake, the actual source of this river, embracing an exploratory trip thro' the St.-Croix and Burntwood or Broule (bois brûlé) rivers, in 1832 under the direction of* Henry R. Schoolcraft. New-York, Harper et Brothers, 1834.

Digitized by Google

cabulaire, par exemple, où les mots sont donnés sous leurs formes simples, et la même langue, lorsque ces éléments sont amalgamés dans les formes usitées du discours. Cet amalgame peut être comparé à un tableau où l'opale, le carmin et la céruse ne sont plus reconnaissables comme des substances distinctes, mais où chacune de ces couleurs a contribué à l'effet général. Le peintre seul possède le principe par l'application duquel on a ôté à tel élément et ajouté à tel autre, de sorte que ces objets, discordants en apparence, forment un tout concordant et dont les parties sont en harmonie. »

« On doit s'attendre, » continue notre auteur, « qu'une telle langue ne peut qu'abonder en mots dérivés et composés, qu'elle a des règles pour transformer les verbes en substantifs et les substantifs en verbes, pour concentrer la signification des mots sur un petit nombre de syllabes et même sur une simple lettre ou signe alphabétique; qu'elle a des méthodes pour la contraction et l'augmentation des idées combinées sous la forme d'un mot; et enfin, si je puis m'exprimer ainsi, des routes secrètes, des chemins de traverse, pour arriver plus tôt à des modes d'expression également neufs et intéressants. Pour parvenir aux mots primitifs il faut suivre et démêler un fil entortillé, et l'analogie est notre seul guide. Il faut dépouiller les mots de ces syllabes ou particules accumulées qui, ainsi que les molécules de la matière physique, sont agglomérées autour des racines primitives; ce n'est qu'à l'aide d'un procédé semblable que le principe, la méthode, qui préside à cet amalgame, ce fil secret qui fait mouvoir toute la machine, peut être cherché non sans peine et avec quelque espoir de succès. »

A la fin de la seconde leçon, l'auteur revient encore sur ce sujet. « Les mots de cette langue, » dit-il, « sont d'une nature si variable et si *transpositive* que, de même que les pièces sur l'échiquier, leurs syllabes élémentaires peuvent être changées de place à la volonté du joueur, pour former de nouvelles combinaisons et s'accommoder à de nouvelles circonstances, pourvu toutefois qu'il se conforme à certaines règles dont l'application, après tout, dépend beaucoup de la volonté et de l'habileté du joueur. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que toutes ces combinaisons, toutes ces modifications de l'objet, ces distinctions de la personne, du temps et du lieu, n'empêchent pas qu'on ne fasse usage, sous leurs formes élémentaires et disjonctives, de l'adjectif, du pronom, du verbe et des autres parties du discours, qui sont ici entremêlées, sous des formes variées, dans la contexture du nom substantif (662). »

Il est curieux de comparer ce que nous venons de lire avec ce que le P. Charlevoix, il y a plus d'un siècle, disait de la la langue des Hurons (663) : « Cette langue, » dit-il, « est d'une abondance, d'une énergie et d'une noblesse qu'on ne trouve peut-être réunies dans aucune des plus belles que nous connaissions. Dans le huron, tout se conjugue; un artifice que je ne vous expliquerais pas bien y fait distinguer des verbes, les noms, les pronoms, les adverbes, etc. Les verbes ont une double conjugaison, l'une absolue, l'autre réciproque. Les troisièmes personnes ont les deux genres, car il n'y en a que deux dans ces langues, le genre noble et le genre ignoble (664). Pour ce qui est des nombres et des temps, on y trouve les mêmes différences que dans le grec. Par exemple, pour raconter un voyage, on s'exprime autrement si on l'a fait par terre ou si on l'a fait par eau; les verbes actifs se multiplient autant de fois qu'il y a de choses qui tombent sous leur action; comme le verbe qui signifie *manger* varie autant de fois qu'il y a de choses comestibles. L'action s'exprime autrement à l'égard d'une chose animée et d'une chose inanimée : ainsi, voir un homme et voir une pierre, ce sont deux verbes. Se servir d'une chose qui appartient à celui qui s'en sert ou à celui qui en parle ce sont autant de verbes différents. »

Passant de là à la langue algonquine, il dit : « Il y a quelque chose de tout cela dans la langue algonquine; mais la manière n'en est pas la même et je ne suis nullement en état de vous en instruire. » Il paraît qu'il avait peu de connaissance de cette langue, car tout ce qu'il y dit de la langue huronne peut également s'y appliquer : il y a plus que *quelque chose de tout cela.*

En comparant cette description avec celle de M. Schoolcraft, on voit le progrès qui a été fait, depuis le commencement de ce siècle, dans la connaissance du caractère et de la structure singulière de ces langues, qui auparavant n'attiraient aucune attention et qui cependant le méritent bien, sous le point de vue de la grammaire générale et de l'histoire du langage humain (665). Mais il ne faut pas nous écarter davantage de notre sujet.

M. Schoolcraft ne donne point d'exemples de cette formation de mots qu'il décrit avec tant de clarté et d'élégance; il les réserve sans doute pour quelque autre partie de son ouvrage. Il est déjà évident que cette méthode polysynthétique est la même dans cette

(662) Il faut observer que l'auteur ne traite ici que de cette partie du discours.

(663) *Journal d'un voyage dans l'Amérique septentrionale, adressé à Mme la duchesse de Lesdiguières*, lettre 42e, mai 1721. (*Hist. de la Nouvelle-France*, t. V, p. 289-290.)

(664) C'est ainsi que les auteurs français appellent ce que nous nommons les genres *animé* et *inanimé*.

(665) Ce fut Maupertuis qui, le premier, proposa d'étudier les langues des peuples barbares, pour y découvrir de nouveaux *plans d'idées*; mais ce trait de génie ne fit pas fortune. Turgot tourna les *plans d'idées* en ridicule, et le ridicule, alors, décidait de tout en France. (Voy. *Œuvres de Turgot*, Paris, 1808, vol. II, p. 104-105.) MM. Adelung et Vater sont les premiers qui ont mis cette théorie en pratique dans leur admirable MITHRIDATE, en développant la structure et les formes grammaticales de toutes les langues connues.

Digitized by Google

langue que dans le lenâpé, et nous pouvons ajouter dans tous les autres idiomes de cette famille, autant qu'ils sont parvenus à notre connaissance; nous pourrions par conséquent nous dispenser d'en dire davantage à ce sujet. Cependant nous allons présenter quelques mots de la langue chippéway, formés sur le principe que nous avons exposé, auxquels nous en joindrons quelques-uns tirés des autres dialectes. Nous alongerions inutilement ce chapitre si nous voulions traiter de la même manière chaque idiome en particulier; d'ailleurs nous n'en aurions pas toujours les moyens, des vocabulaires (tels qu'on les fait ordinairement) ne suffisent pas pour cette tâche.

Keetekwao (kitikouaou) (666), tu es une femme. Ce mot chippéway est formé de *keen* (kin), pronom personnel de la seconde personne, et de *iquè*, *ikouè*, femme (*Voy.* le Vocabulaire); *o*, *ou* est une forme de l'adjectif qui réveille l'idée d'une manière d'être, ce qui fait que, dans la langue lénâpé, au lieu d'*ikouè* on dit *ochqueu* (ochquéou), ce qui est un substantif à forme adjective; le *t* au lieu du *n* après *ki* est euphonique; c'est comme qui dirait, mais en un seul mot : toi être femme; en mauvais latin, *tu mulierata*, la terminaison adjective suppléant au défaut du verbe substantif, qui n'existe pas dans ces langues.

De même, *je suis un homme*, se dit en chippéway *eendaninneneew* (indenininiou (667), de *nin*, je ou moi et *inini*, homme. La première lettre de *nin* est supprimée, et le *d* ou *t* (car les Indiens prennent souvent l'une de ces consonnes pour l'autre) est ajouté à cause de l'euphonie. Par la même raison, la première lettre d'*inini* est changée en *e* pour éviter la trop fréquente répétition de la même voyelle. La finale *iou* est la forme adjective et veut dire *je suis*.

Les Lénâpés disent *lenno n'hackey*, un homme est mon corps ou mon corps (est) un homme (*Voy.* le Vocabulaire au mot *corps*). Mais cette différence ne fait rien au système général de formation des mots de la langue. Il est curieux d'observer les différents expédients que ces Indiens ont adoptés pour suppléer au verbe *être*, qui leur manque. Les Narragansetts disent *n'inn* ou *ninin* (*ego vir*), moi homme (*Voy.* encore le Vocabulaire au mot *homme*). Dans ces deux dernières langues, l'idée de l'existence n'est pas exprimée, l'ellipse y supplée.

Nous allons maintenant donner un exemple tiré de la langue des Outawas, comparée avec celle des Ménoménis.

Wachemaunet (ouatchimânet), à qui est ce canot? Ce mot outawa est composé du pronom relatif *wahne* (ouâni), qui; du mot *chemaune* (tschimâni), canot; et de la forme interrogative *et*; ce qui fait *à qui canot?* Dans la langue des Ménoménis, ce mot est différemment composé. Ils disent : *wahotoshiawki* (ouahotosoyâouik), dont la dérivation est celle-ci : *wah*, pronom relatif employé interrogativement; *otos*, formé de *oos*, canot; *t* intercalé pour l'euphonie; et *ayawik*, forme du verbe *neendiah* (nindayâ), je possède, *habeo*, *possideo*. Ce n'est point notre verbe auxiliaire *avoir*; ces langues ne l'ont point.

Revenons au chippéway. *Oninjima* signifie, dans cette langue, le mot *main*, pris dans le sens absolu et sans relation avec quoi que ce soit. On se sert rarement de ce mot dans cette forme; on en extrait des syllabes pour former d'autres mots; on dit *nininj*, ma main; *kininj*, ta main, et c'est ainsi que nous l'avons mis dans le Vocabulaire, parce que c'est la forme la plus usitée. Nous allons voir maintenant l'usage qu'on en fait.

Kisoghéninjénin, je te prends par la main, Ce mot est formé de *sogénaut* (soghénât), prendre, gripper, serrer, et d'*oninjima*, main; *ki* est le pronom personnel de la seconde personne, *toi*; *in* est une forme verbale; la syllabe *en* qui précède n'a point de signification.

Soginingjinitizoyan, si je me prends par la main. Forme du verbe au mode subjonctif.

Soginikénin, prends-le par la main. Pour analyser ce mot, il faut savoir que *nik* signifie main, dans la langue des Ménoménis (668). (*Voy.* le Vocabulaire.) Ainsi, voilà un mot chippéway formé d'une racine qui appartient à un autre idiome. Nous allons faire voir la même chose dans la langue abénaquise (669).

Dans cette langue, le mot *retsi* signifie *main*; en y ajoutant l'article ou le pronom préfixe, on fait *méretsi*, la main; *néretsi* ma main, etc. Avec un adjectif on le compose ainsi : de *ouanbighen*, blanc, et de *retsi*, on fait *biretsi*, main blanche, retenant seulement la syllabe *bi* du mot qui signifie *blanc*; avec la forme adjective, on dit *biretsio*, la main blanche; et avec des formes verbales, on fait *niouanbiretsa*, j'ai les mains blanches. Mais nous voulons faire voir comment on extrait des racines d'autres langues.

Nesaghipédinénan, je le prends par la main. Ici on voit que *saghi* est le *sogi* du chippéway, et signifie *prendre*; la signification de ce mot est la même dans les deux langues; mais où est le mot *main?* il n'y a pas un vestige de *retsi*, pas une syllabe qui le rappelle; à sa place, on trouve *ped*, extrait de *peden*, qui dans la langue des Souriquois, signifie *main* (*népéden*, ma main) (*Voy.* le Vocabulaire). Ce mot ne se trouve plus dans la langue des Abénaquis dans sa forme simple; mais il y est demeuré dans les mots composés. La même chose arrive fréquemaussi à cette tribu de sauvages.

(666) Nous traduisons les mots du mieux que nous pouvons en orthographe française.

(667) Il faut prononcer dans ces langues *in* comme en latin, et non *ain* ou *ein*, comme en français.

(668) Ce nom vient de *malomin*, qui, en algonquin, signifie *folles avoines*; c'est celui qu'on donne

(669) Nous nous servons de ce mot après le P. Charlevoix. Il dit : « Les Souriquois, que nous avons ensuite appelés Micmacs; ensuite, unis avec leurs voisins, nations *abénaquises*. » (*Histoire de la Nouvelle-France*, liv. III, sub anno 1611.)

Digitized by Google

ment dans nos langues d'Europe; mais on n'y est pas aussi embarrassé que dans les langues sauvages pour en découvrir les origines.

De cette manière de former des mots par l'accumulation des idées, il résulte qu'il existe dans ces langues des mots d'une longueur excessive, et il est très-remarquable que ces mots sont le plus fréquemment des substantifs qui expriment, par abstraction, les affections de l'âme, ou les qualités morales, et en général ce que nous appelons des idées abstraites. On pourrait supposer que ces mots ont été formés les derniers; nous en donnerons quelques exemples.

LANGUE LÉNAPÉ.

Machelemuxowagan, l'honneur, l'être honoré; *gettémégélémuxowagan*, l'être traité avec tendresse; *amangachgénimgussowagan*, l'être élevé par la louange; *mamachtschimgussowagan*, l'être insulté; *machélémoachgénimgussowagan*, l'être honoré et loué.

Il faut observer, cependant, que nous manquons de substantifs pour exprimer ces idées ainsi combinées dans nos langues d'Europe.

LANGUE DE MASSACHUSETTS.

Musquanitammouonk, colère; *numusquanitammouonkgannum*, notre colère; *ummusquanitammouonkgannou*, leur colère; *nannauuonnittuonk*, protection; *menaonchummouonk*, tradition; *pomantamouonkané*, aventures, événements de la vie.

Ces substantifs ne sont pas cependant toujours les mots les plus longs de ces langues : il y a dans le chippéway des formes verbales de treize et quatorze syllabes. Le mot le plus long que nous connaissions dans les autres langues, est dans celle de Massachusetts, et a onze syllabes que voici :

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11
Wut-ap-pe-sit-tuk-quis-sun-noo-web-tunk-quoh.

Ce mot est extrait de la traduction de la Bible par Eliot; c'est le passage de l'Evangile selon saint Marc, c. 1, v. 50, *et genu flexo*, que la Bible anglaise qui est le texte de M. Eliot, rend par *and kneeling down to him*, « *et se mettant à genoux devant lui.* » Il m'est impossible, faute de renseignements suffisants, d'analyser ce long mot; je remarquerai seulement que le mot *sit*, pied, s'y trouve compris; mais de combien d'idées le mot entier ne doit-il pas être composé!

Les trois mots de dix syllabes, dans l'abécédaire lénâpé de Zeisberger, sont les suivants :

Schiwelendamowitchewagan, le repentir; *gettémakitschitanengassihump*, tu étais un pauvre esclave; *machélémoachgénimgussowagan*, louange (déjà mentionné ci-dessus).

Dans la langue mexicaine, les substantifs abstraits sont aussi exprimés par de longs mots : *Cannempapaquilitzli*, vanité; *tlallamiquitzli*, pensée; *tetlayeyecalhuilitzli*, location, louage (de maison, etc., etc.) (670).

Nous allons maintenant essayer de faire connaître les différentes formes que le verbe peut prendre dans les langues de la famille algonquine.

I. *Forme substantive.* — Nous appelons de ce nom toutes les formes verbales dont l'effet est de suppléer à l'absence du verbe *être*, et qui présentent à l'esprit l'idée de l'existence diversement modifiée. Comme on ne peut pas dire en deux mots : *bonus sum*, *bonum est*, et que l'idée complexe que ces deux mots présentent demande à être exprimée, on en fait un verbe, que les grammairiens appellent verbe adjectif. Ce que nous appelons le participe, que plusieurs grammairiens ont placé dans la classe des adjectifs, reçoit naturellement de semblables formes, et nous pouvons y appliquer ce que nous avons dit plus haut de l'adjectif, qu'il est essentiellement verbe, et que l'idée de l'existence y domine. L'adverbe, qui est l'adjectif du verbe, est joint avec lui sous une forme verbale, et forme ce qu'on appelle des verbes adverbiaux. Enfin, toutes les idées qui modifient l'existence, peuvent être exprimées sous la forme du verbe.

Cependant, le nom substantif n'est pas aussi malléable que les autres parties du discours. On fera bien *travailler*, de travail; *boire*, de boisson, ou *vice versâ*; car il est assez probable que ces noms sont dérivés des verbes, et non les verbes des noms; mais on n'y joindra pas aussi facilement l'idée de l'existence. Le Lénâpé dira bien *èlènâpéwi* (*homo sum*) en donnant au mot *lénâpé* la forme à la fois adjective, adverbiale et verbale *wi*, et le verbe pourra se conjuguer comme un autre; mais il ne dira point *lennowi* (sum vir); il dira *lenno n'hackey*, mon corps est un homme, ainsi que nous l'avons expliqué dans notre Vocabulaire au mot *corps*. C'est ici qu'on peut voir toute la matérialité de ces langues. Les Lénâpés ont cependant le mot *manitou*, que nous traduisons par *esprit*, mais il faut savoir quelle idée ils y attachent; ils croient que dans le monde des esprits, on boit, on mange et on chasse, qu'il y a beaucoup de gibier, etc. Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet; on trouverait peut-être que nos langues ne sont pas aussi *immatérielles* qu'on le pense; mais ce n'est pas de cela que nous devons nous occuper.

Cependant, lorsqu'on veut exprimer, en général, l'idée du verbe *être*, combinée avec celle d'un nom substantif, on sous-entend le verbe, et on se contente de faire précéder le substantif du pronom personnel. Ainsi, en chippéway, on dit : *ni manitou*, je (suis) un esprit; *ni addik*, je (suis) un chef, etc.

Lorsqu'on ajoute l'adjectif au substantif, les deux ensemble peuvent prendre la forme verbale, pour exprimer l'idée de l'existence; ainsi le chippéway fait un verbe de : je suis le grand esprit, ou je suis dieu; voici comme il se conjugue :

(670) *Vocabulario de la lengua castellana y mexicana*, por Fr. Alonzo de Molina, de la orden de S. Francisco. Mexico, 1571 (in-folio, très-épais).

Digitized by Google

Ninkitchimanitowi, je suis le grand esprit (je grand esprit). — *Kikitchimanitowi*, tu es le grand esprit. — *Kitchimanitowi*, il est le grand esprit. — *Ninkitchimanitowinin*, nous sommes les grands esprits. — *Kikitchimanitowinin*, vous êtes les grands esprits. — *Kikitchimanitowak*, ils sont les grands esprits.

La forme subjonctive mérite quelque attention, parce qu'elle est en même temps adjective et participiale.

Kitchimanitowiyan, si je suis (ou moi étant) le grand esprit. — *Kitchimanitowiyon*, si tu es (ou toi étant) le grand esprit. — *Kitchimanitowit*, s'il est (ou lui étant) le grand esprit.

Nous nous arrêterons ici pour faire voir l'effet de cette forme subjonctive. *Gittanotowit*, ou plutôt *Kitanitowit*, est un des mots qui, chez les Lénâpés, signifie dieu ou le grand esprit; ce mot est ainsi formé : de *kitchi*, grand ou bon, on a retenu la syllabe *kit;* et de *manitou* ou *manito*, la totalité moins la lettre *m*, ce qui fait *anito*, et *kitanito;* à quoi on a ajouté la syllabe *wit*, qui termine la troisième personne du singulier du présent du subjonctif, à laquelle donnant la signification participiale, on fait *kit-anitowit*, toi étant le grand esprit, ou toi qui es le grand esprit; et voilà, comme au moyen de l'existence sous-entendue, on fait un verbe d'un nom substantif, en y joignant une idée adjective qui à la fin, disparaît et ne laisse qu'un nom appellatif, dont on fait un verbe. De la seconde personne du singulier de ce temps du subjonctif, *on* en chippéway, *an* en lénâpé, on fait un nom propre décliné au vocatif : *wo kitanitowiyan*, ô Dieu! ô toi qui es le bon esprit, qui es Dieu! La même chose peut se dire en chippéway, en mettant *on* au lieu d'*an*. On peut voir par ces exemples comment les différentes formes grammaticales rentrent les unes dans les autres, et combien il est difficile de les expliquer. Nous aurions trop à dire sur ce sujet, si nous pouvions nous permettre de nous y arrêter plus longtemps; nous sommes obligés de passer outre.

II. *Forme générique, ou du genre.* — Lorsque nous parlons ici des genres, il doit toujours être entendu que nous ne parlons point des différences de sexes, mais des genres animé et inanimé. Nous avons dit précédemment, après Heckewelder et les autres qui ont écrit sur cette matière, qu'on faisait usage de différents verbes, selon qu'on les appliquait à des objets animés ou inanimés: nous aurions dû dire, pour parler plus exactement, qu'on emploie différentes formes du verbe. En effet, lorsqu'on dit en lénâpé : *Lenno neau*, je vois un homme, et *wikwam nemen*, je vois une maison, les syllabes *wau* (ouaou) et *en*, à la fin du verbe, ne sont que des désinences pronominales dont la première signifie : je le vois (video illum), et la seconde, je le vois (video illud). De même, en chippéway, *ninondowd* signifie je l'entends (audio illum), et *ninouddn*, je l'entends (audio illud). On peut voir ici comme ces langues se rapprochent dans leurs désinences sous le rapport des sons; le *wdu* des Lénâpés est en chippéway *wd*, et la syllabe *en* devient *dn*. Cependant, il y a des différences : dans la langue de Massachusetts, *an*, dans les verbes, est la désinence animée, et *anum* l'inanimée; ainsi on dit : *nennadehan*, je le vois (au genre animé), et *nennadchanum*, au genre inanimé. En mahican, on dit, à peu près comme en lénâpé *newau*, je le vois (animé), et *nmen*, je le vois (inanimé). Enfin, en abénaki, on dit au genre animé : *nenamitoun*, je le vois, *nenamihan*, au genre inanimé. La forme simple du verbe est *nenamihoué*, je vois.

Ces verbes ont chacun leur conjugaison séparée dans tous les modes et dans tous les temps.

Nous voudrions bien parler ici des nombreuses concordances que la grammaire de ces langues exige entre les différentes parties du discours, surtout entre les noms et les verbes qui doivent s'accorder en genre, en nombre et en personne; mais il faudrait pour cela un traité de syntaxe qui n'entre pas dans le plan de ce mémoire, parce qu'il serait trop long, et demanderait une trop grande quantité d'explications. C'est pour cela que nous n'avons point parlé, à l'article du substantif, des déclinaisons pronominales du nom dans la langue des Chippéways. C'est que ces déclinaisons sont sujettes à beaucoup de variations et d'exceptions, et ne sont pas les mêmes dans ces différentes langues. En voici pourtant un exemple pris du chippéway.

Dans cette langue, le substantif *aindâd* (la syllabe *ai* doit être prononcée comme *ée* dans fée, née) signifie : *demeure habitation*. On le décline pronominalement.

Singulier. — *Aindâgdn*, ma demeure. — *Aindâgon*, ta demeure. — *Aindâd*, sa demeure.

Pluriel. — *Aindâyang*, notre demeure, (à nous autres). — *Aindâyong*, notre demeure à nous tous. — *Aindâiag*, votre demeure. — *Aindâwâd*, leur demeure.

Singulier avec pluriel. — *Aindâydn*, mes demeures. — *Aindâyonin*, tes demeures. — *Aidajin*, ses demeures.

Double pluriel. — *Aindâydnhin*, nos demeures (à nous autres). — *Aindâyonhin*, nos demeures (à nous tous). — *Andâyaigin*, vos demeures. — *Aindâwadjin*, leurs demeures.

On observera que les pronoms préfixes ne se trouvent point ici, et que les idées pronominales sont exprimées par des désinences; mais cette forme de déclinaison ne s'applique qu'à une certaine classe de substantifs : ce sont des noms descriptifs de lieux, tels que *pays, habitation, champ de bataille, etendue de territoire* pour la chasse, la pêche; le substantif *maison* n'y est pas inclus.

Les verbes doivent s'accorder en nombre, personne et genre, non-seulement avec leurs nominatifs, mais encore avec leurs objectifs. Dans l'exemple que nous avons donné ci-dessus : *Pontiacan wemittigajiwog ogisa.*

Digitized by Google

kian, Pontiac aime les Français, qu'on pourrait traduire : *Pontiac* (*illos*) *Francigenas amat* (*illos*); et pour imiter la phrase en mauvais latin : *Pontiacos Francigenas amatos*; la lettre *n* à la fin du premier et du dernier mot, indique la troisième personne, sans désignation de nombre ni de genre; elle peut signifier : *illum, illam, illud, illos, illas, hæc*, accusatif neutre; la terminaison *og* du verbe indique le nombre pluriel, et en même temps la troisième personne, et donne le sens numéral et générique à toute la phrase. Ainsi la lettre *n*, quoiqu'elle termine les deux substantifs, n'a rapport qu'à celui qui est l'objet de l'action, et la désinence *og* fait connaître que le verbe gouverne la troisième personne du pluriel du genre animé. Ces sortes de concordances ne s'accordent pas précisément avec celles auxquelles nous sommes accoutumés, elles sont dans le génie de ces langues et remplissent parfaitemnt leur objet. Mais il faut revenir aux formes du verbe.

III. *Formes positive et négative.* — Le verbe, dans toutes les langues algonquines, peut se conjuguer affirmativement et négativement, elles ont pour cela diverses formes, qui consistent généralement en désinences et intercalations de syllabes; mais ces intercalations et ces désinences varient selon les langues, les verbes, les conjugaisons, les genres, les modes, les temps, les nombres et les personnes, de sorte qu'il serait impossible de faire connaître toutes ces variétés, qui cependant ne diffèrent point, quant au principe. Quelques langues, comme le lénâpé, joignent la particule négative *atta* ou *matta*, ce qui n'est qu'une duplication, comme quand nous disons : je *ne* veux *pas*. En lénâpé, la syllabe *wi* ou le *w* seul joint à un autre voyelle, indique la négation. En mahican, on prépose la particule négative *stà*, et on joint au verbe la syllabe *we*, comme par exemple, *wawanantam*, il rit; *stà wawanantamowé*, il ne rit pas. En massachusetts, c'est *ou* qui est la syllabe suffixe ou intercalée; *mat* est la particule négative qui, quelquefois, précède le verbe, mais c'est pour éviter l'équivoque, lorsque la syllabe *ou* ne peut pas facilement se joindre à une autre; en chippéway, c'est *duhze* (pron. dozi) suffixe ou intercalé, qui sert à former le verbe négatif, et quelquefois aussi, le *w* ou la syllabe *si*; mais on ne fait point précéder le verbe de la particule négative. Toutes ces variations, à chaque genre, temps, mode, etc., ne pourraient s'expliquer en détail que par une multitude de longs paradigmes qui n'entrent point dans le plan de ce mémoire, pour des raisons que l'honorable commission concevra aisément; nous croyons avoir assez fait connaître le système général qui gouverne ces deux formes du verbe.

IV. *Formes active et passive.* — C'est encore ici le même système, excepté que les désinences et les intercalations diffèrent, ainsi que leurs positions. *Xi, si, gussi*, en lénâpé; *go, gozi, si*, en chippéway, sont en général des indications de la voix passive; on dit, dans la première de ces langues, *n'pendamen*, j'entends (*audio*); *attan'pendamovi*, je n'entends pas; *n'pendaxi*; je suis entendu; *matta n'pendaxiwi*, je ne suis pas entendu. En chippéway, on conjugue ainsi : *ninondom*, j'entends; *ninondozi*, je n'entends pas; *ninôndago*, je suis entendu; *ninôndagozi*, je ne suis pas entendu. La syllabe négative *wi*, et quelquefois *w*, suivie d'une voyelle, se trouve dans d'autres temps et modes du verbe; de sorte que les formes varient selon les règles que chaque langue a adoptées; et comme dans chacun de ces idiomes, il y a une multitude de verbes composés, tous susceptibles de formes positive et négative, et tous, excepté les verbes neutres, ayant des formes active et passive, et enfin, presque tous étant assujettis aux autres formes dont nous allons parler, on peut juger de la manière compliquée dont toutes ces syllabes, affixes et intercalées, sont mêlées avec celles qui désignent les diverses autres circonstances qui accompagnent le verbe.

Nous allons, par forme d'exemple, présenter la conjugaison du verbe *j'entends*, dans les formes active et positive, qui ne sont qu'une; quant aux formes passive et négative, nous ne pouvons donner qu'un seul temps (le présent de l'indicatif), et cela seulement dans deux langues, le lénâpé et le chippéway, par lesquelles on pourra juger des autres. Nous ne citerons que le pluriel exclusif (nous autres), l'autre pluriel pouvant se former en changeant seulement en *k* ou *ki* le pronom préfixe *n* ou *ni*.

EXEMPLE. — *Indicatif présent :* J'entends, tu entends, il ou elle entend. — Nous (autres) entendons, vous entendez, ils ou elles entendent.

LANGUE LÉNAPÉ.

	Forme positive et active.	*Forme négative.*
	J'entends.	Je n'entends pas.
S.	N'pendamen.	Atta n'pendamowi.
	K'pendamen.	— k'pendamowi.
	Pendamen.	— pendamowi.
P.	N'pendameneen.	— n'pendamowuneen
	K'pendamohumo.	— k'pendamohumowi
	Pendamenowo.	— pendamowunewo.
	Forme passive et positive.	*Forme passive négative.*
	Je suis entendu.	Je ne suis pas entendu.
S.	N'pendaxi.	Matta n'pendaxiwi.
	K'pendaxi.	— k'pendaxiwi.
	Pendaxu.	— pendaxuwi.
P.	N'pendaxihena.	— n'pendaxiwuneen.
	K'pendaxihemo.	— k'pendaxihumo.
	Pendaxowak.	— pendaxiwiwak.

LANGUE CHIPPÉWAY.

	Forme positive et active.	*Forme négative.*
S.	Ninôndom.	Ninôndozi.
	Kinôndom.	Kinôndozi.
	Nôndom.	Nôndozi.
P.	Ninôndamin.	Ninôndozimin.
	Kinôndam.	Kinôndozim.
	Nôndumog.	Nôndoziwog.

Digitized by Google

	Forme passive et négative.	*Forme passive négative.*
S.	Ninôndago.	Ninôndagösi.
	Kinôndago.	Kinôndagösi.
	Nôndôwa.	Nindôwâsi.
P.	Ninôndagomin.	Ninôndagösimin.
	Kinôndagom.	Kinôndagösim.
	Nôndawawog.	Nôndôwasiwog.

On voit où entraînerait un plus grand nombre d'exemples.

V. *Formes transitives.* — Nous appelons de ce nom, d'après les grammairiens hispano-américains, les formes qui comprennent à la fois le nominatif et l'accusatif ou datif pronominal. Les auteurs de grammaires mexicaines, péruviennes et autres, appellent ces formes *transitions* (transiciones), et cette dénomination paraît avoir été généralement adoptée dans le nord de l'Amérique; c'est pourquoi nous avons cru pouvoir en faire usage.

Ces formes, qui appartiennent aussi aux langues sémitiques, sont si bien connues des savants, que nous nous dispenserons de rien dire à leur sujet; nous nous contenterons d'en offrir quelques exemples, que nous prendrons dans l'idiome chippéway; car nous ne finirions pas si nous voulions continuer d'en donner dans plusieurs langues. Ce sera le même verbe *j'entends*, avec ses différentes transitions; on verra que ce ne sont absolument que des formes pronominales. C'est toujours au présent de l'indicatif.

Première transition. — 1. Je t'entends. 2. Je l'entends (*illum*). 3. Je l'entends (*illud*). 4. Je vous entends. 5. Je les entends.

		Forme positive.	*Forme négative.*
S.	1.	Kinôndôn.	Kinôndösinôn.
	2.	Kinôndawâ.	Kinôndôwâsi.
	3.	Ninôndan.	Ninôndözin.
P.	4.	Kinôndonim.	Kinôndösinonim.
	5.	Ninôndowâg.	Ninôndôwasiwâg.

Ninôndawasiwan au genre inanimé que nous ne répéterons pas.

Seconde transition. — 1. Tu m'entends. 2. Tu l'entends (*illum*). 3. Tu l'entends (*illud*). 4. Tu nous entends. 5. Tu les entends.

		Forme positive.	*Forme négative.*
S.	1.	Kinôndô.	Kinôndôwisi.
	2.	Kinôndôwa.	Kinôndôwasi.
	3.	Kinôndan.	Kinôndözin.
P.	4.	Kinôndôwim	Kinôndöwisim.
	2.	Kinôndôwag.	Kinôndowâsig.

G changé en *n* pour le genre inanimé.

Troisième transition. — 1. Il m'entend. 2. Il t'entend. 3. Il l'entend (*illum*). 4. Il l'entend (*illud*). 5. Il nous entend. 6. Il vous entend. 7. Il les entend.

		Forme positive.	*Forme négative.*
S.	1.	Ninôndag.	Ninôndagösi.
	2.	Kinôndag.	Kinôndagösi.
	3.	Onôndawân.	Onôndowâsin.
	4.	Onôndan.	Onôndozin.
P	5.	Ninôndagonan.	Ninôndagösinan.
	6.	Kinôndagowâ.	Kinôndagösiwâ.
	7.	Onôndowan.	Onôndowâsin.

Quatrième transition. — 1. Nous t'entendons. 2. Nous l'entendons (*illum*). 3. Nous l'entendons (*illud*). 4. Nous vous entendons. 5. Nous les entendons.

		Forme positive.	*Forme négative.*
S.	1.	Kinôndonimi.	Kinôndosinonimi.
	2.	Kinôndowânan.	Ninôndowâsinan.
	3.	Ninôndamin.	Ninôndozimin.
P.	4.	Kinôndonimi.	Kinôndosinonimi.
	5.	Ninôndowânanig.	Ninondowasinanig.

Il paraît qu'il n'y a pas de différence entre *nous t'entendons* et *nous vous entendons.*

Cinquième transition. — 1. Vous m'entendez. 2. Vous l'entendez (*illum*). 3. Vous l'entendez (*illud*). 4. Vous nous entendez. 5. Vous les entendez.

S.	1.	Kinôndowim.	Kinôndowisim.
	2.	Kinôndowanan.	Kinôndowâsinan.
	3.	Kinôndam.	Kinôndosim.
P.	4.	Kinôndowimin.	Kinôndowisimin
	5.	Kinôndowawag.	Kinôndowasig.

Il paraît qu'il n'y a pas non plus de différence entre *tu nous entends* et *vous m'entendez.*

Sixième transition. — 1. Ils m'entendent. 2. Ils t'entendent. 3. Ils l'entendent (*illum*). 4. Ils l'entendent (*illud*). 5. Ils nous entendent. 6. Ils vous entendent. 7. Ils ou elles les entendent.

		Forme positive.	*Forme négative.*
S.	1.	Ninôndagog.	Ninôndagösig.
	2.	Kinôndagog.	Kinôndagösig.
	3.	Kinôndawawa.	Kinôndawâsiwa.
	4.	Onôndanèwa.	Onôndozinâwâ.
P.	5.	Ninôndagönanig.	Ninôndagösinanig.
	6.	Kinôndagöwag.	Kinô dagösiwag.
	7.	Onôndawâwan.	Onôndowâsiwan.

Nous craignons de fatiguer le lecteur avec cette masse de paradigmes; nous en serons aussi sobre que nous pourrons. Il nous serait facile d'en faire des volumes; mais nous ne croirions point par là remplir l'objet de la commission; nous croyons qu'en voilà assez pour faire connaître le mode de composition de ces formes transitives.

VI. *Formes causatives, réfléchies, réciproques, de continuité, de fréquence, d'habitude, d'affectation, de supposition*, etc. — On concevra aisément que par la grande facilité de former des mots, les formes de cette nature doivent être très-nombreuses dans ces langues. Nous nous contenterons de donner des exemples de quelques-unes, toujours dans l'idiome chippéway.

Je m'entends moi-même	Ninôndas.
Forme négative :	Ninôndazosi.
Nous nous entendons (habituellement).	Ninanôndatamin.
Forme négative :	Ninanôndatisimin.
Je me fais entendre.	Ninôndomonitiz.
Forme négative :	Ninôndomonitizosi
Je te fais entendre.	Ninôndomojiwa.
Forme négative :	Ninôndomojiwasi.
Je vous fais entendre.	Kinôndomoninim.

Digitized by Google

Forme négative :	Kinôndomosininim.
Je leur fais entendre cela.	Ninôndomona.
Forme négative :	Ninôndomonag.
Tu me fais entendre.	Kinôndomoje (*e* muet).
Forme négative :	Kinôndomojinim.
Nous nous faisons entendre mutuellement.	Ninôndomojiwaïtizomin.
Forme négative :	Ninôndomojiwaïtizosimin.
Je fais semblant d'entendre.	Ninôndomokaz.
Forme négative :	Ninôndomokazosi.
Je suppose que j'entende.	Ninôndamitok.
Forme négative :	Ninôndajimitok.

VII. *Formes pronominales, adjectives, prépositionnelles, adverbiales.* — Nous avons expliqué plus haut comment les pronoms et les adjectifs prennent les formes du verbe, et comment ces derniers sont presque toujours des verbes eux-mêmes. Les adverbes qualifient le verbe, comme les adjectifs qualifient les noms substantifs. Ainsi, on peut aisément joindre l'idée de l'adverbe à celle du verbe, sous les formes du dernier, toutes les fois que ces formes peuvent s'y appliquer. Par exemple, en lénâpé, de *nallakik*, en haut de la rivière, on fait *nallokemen*, remonter le fleuve; de *petschi*, à (ad, usque), on fait *petschihilleu*, il vient (à nous); de *taaghitti*, petit, on fait *tanghelendam*, avoir une *petite* opinion de soi-même; de *tpisgauwi*, précisément, on fait *tpisgauwichton*, faire justement, précisément ainsi.

Les prépositions se combinent avec le verbe de différentes manières. Elles s'y adjoignent, comme dans nos langues, par forme de préfixes, plus ou moins variées pour l'euphonie; mais l'idée de la préposition est assez souvent interposée dans le verbe par des formes qui la sous-entendent. Ainsi, en chippéway, on dit *ninôndaga*, j'entends *par* quelqu'un, j'apprends *par* un intermédiaire; *ninôndâganon*, j'entends ou j'apprends *par* lui; *kinôndamon*, j'entends *pour* toi, etc. En lénâpé, de *wintchi*, avec, on fait *wien*, aller avec, *witalogen*, travailler avec, etc.

VIII. *Forme interrogative.* — La manière d'interroger n'est pas la même dans toutes ces langues : dans celle de Massachusetts, on ajoute la désinence *as* à la forme affirmative du verbe; on dit *nouwatchanomon*, je le garde, et interrogativement, *nouwatchanomonas*, le gardé-je? En ménoméni, on ajoute *et* ou *it*, et quelquefois, seulement la lettre *t*, lorsque la forme verbale se termine par une voyelle : *kikimenémit*, me l'as-tu donné? En lénâpé, on fait usage, après la forme du verbe, de la particule *ili* (le *li* de la langue russe) : *ili kléhélékhé*, êtes-vous encore vivant? *léhélékhé ili mitis*, mon ami vit-il encore? Enfin, en chippéway, on emploie la particule *muh* (orthographe anglaise qu'on prononce *no* ou *ne*, *e* muet) : *Kigi unieu nuh*, me l'as-tu donné? (*Mémoire sur les langues de l'Amérique du nord.*)

LENNI-LENNAPPE. Voy. LENNAPPE.

LESGHIENNE, famille de langues de la région caucasienne. Les *Lesghi*, nommés, *Leki* et *Leksi* par les Géorgiens et les Arméniens; *Lexi* par les Ossètes; *Lesghi* par les Tartares, rappellent la dénomination de *Legæ* et *Ligyæ*, donnée par les auteurs anciens à des peuples du Caucase. Les *Lesghi* habitent le Daghestan (nom turc qui signifie *pays de montagnes*), l'*Albanie* des anciens. Leurs langues montrent beaucoup de rapports avec d'autres idiomes du Caucase et avec ceux de l'Asie boréale et du Nord-est de l'Europe, principalement avec les Samoyèdes et les Ouraliens. « Bien qu'on ne puisse, » dit Klaproth, « méconnaître chez tous les Lesghi une langue dont la souche est commune, cependant ils la parlent avec des dialectes tellement dissemblables, qu'il faut la plus grande attention pour distinguer les ressemblances qui les rapprochent. » On ne doit pas être surpris de cette particularité chez un peuple très-ancien, dont les tribus différentes sont séparées par des montagnes escarpées, des glaciers, des torrents impétueux. Klaproth a réussi à rattacher à six dialectes principaux le nombre de ceux qui sont en usage; les voici :

1° AWARE PROPRE, parlé dans le district d'Awar, Käseruk, etc., etc. Cette langue a beaucoup de monosyllabes, plusieurs mots samoyèdes et d'autres langues sibériennes; elle n'a pas de genres; la déclinaison a 7 cas, et sa conjugaison est très-irrégulière; la prononciation est très-dure à cause de la multiplicité des consonnes et des sons gutturaux. Chunsag ou Khunsach sur l'Atala, affluent du Koïsu, est la capitale du khannat d'Awar, qui est un des plus puissants du Caucase; le prince, qui a le titre de Nuzahl, est vassal de la Russie, et a le rang de lieutenant général russe; les districts d'Ansokal, d'Hidatle, de Bakbalal, etc., etc., sur le Koïsu, ainsi qu'une partie de celui d'Andi lui appartiennent. Ces Awares, que Deguignes fait venir à tort des confins de la Chine, paraissent être les descendants de la puissante nation des *Aorsi* de la géographie ancienne. Les principaux dialectes de la langue aware, outre l'aware propre, sont : l'*anzouch* et le *pschari-kabutsch*. Le premier est parlé dans le district d'Anzuch traversé par la Samura; ses habitants, gouvernés par des vieillards, forment une république dont dépendent les districts de Dido, de Kabutsch et de Thebel. Le second est parlé dans les districts de Tschari et de Kabutsch; celui-ci dépend de la république d'Anzuch; l'autre est habité par un ramas de voleurs redoutables.

2° ANDI, par les habitants du district d'Andi, petit pays placé entre l'Akaï et le Koïsu, et partagé entre les khans d'Aksaï et celui d'Awar. Cet idiome diffère plus que les autres de l'Aware propre et de ses dialectes.

3° DIDOETHI ou DIDO-UNSO, par les habitants du Didoëthi ou des districts de Dido

Digitized by Google

et d'Unso, situés le long de la Haute-Samoura. Ceux de Unso sont indépendants, et gouvernés par des vieillards ; ceux de Dido dépendent de la république d'Anzuch.

4° KASZI-KUMUK, par les *Kaszikumucks* ou *Ckaszi-ckumuks*, les *Karakaitaks* et les *Tabasserans*, peuples qui demeurent entre le Koïsu et la mer Caspienne. Les *Kasikumucks* ou *Kasikumyken* vivent dans le coin sud-est de la Circassie, soumis à un khan qui est indépendant, et qui a le titre de *Surchaï* ou *Khambutaikhan*. Kumyk ou Shahar, sur la branche orientale du Koïsu est sa résidence. Le district de Zudacara sur le Koïsu, jadis dépendant du khan de Awar, lui appartient. Les *Thabasserans* vivent à l'ouest de Derbent. Ils sont soumis à trois princes héréditaires, dont le principal, qui a le titre de *Kadhi*, réside à Jarssi, et est vassal de la Russie, avec le titre de *conseiller d'Etat*.

5° AKUSCHA, par les peuplades *Lesghiennes* qui vivent entre le Koïsu, les hauts Manas et les sources du Buam. Les principales sont les suivantes: les *Akuschi*, remarquables par leur industrie, leur activité commerciale et leur bravoure; ils forment une petite république indépendante, dont le chef-lieu est la ville d'Akuscha. Selon M. Klaproth ils n'ont jamais eu ni princes, ni aucune espèce de noblesse; chaque canton ou *boutta* a son ancien ou *darga* ; c'est l'assemblée de ceux-ci qui soigne les intérêts de la république ; ils n'ont au reste que le droit de conseiller, ils ne peuvent pas ordonner. Les Akuscha fournissent des troupes au plus offrant, et combattent contre quiconque ne les paye pas. Ils sont depuis longtemps les fidèles alliés du chamkhal de Tarku. Les *Kubitschi*, qui forment une autre petite république alliée du khan de Kaïtak ou de l'Usmaï; ils se distinguent par leur grande industrie, leur riche commerce, et des usages européens, malgré leur coutume extraordinaire d'ensevelir leurs morts après en avoir découpé les cadavres. Kubitschi, petite ville industrieuse et marchande, bâtie au milieu des montagnes, est le chef-lieu. Les *Zudakara*, qui vivent le long du Koïsu, et dépendent du khan de Thabasseran. La langue akuscha a beaucoup de mots communs avec la kaszi kumuk.

6° KERA ou KÜRA, par les habitants du khannat de Kura, situé entre le Guriani et le Samoura. Le khan a le titre de *kura-kramataï-khan*, et réside à Kura, petite ville sur le Kuratschaï. Jadis vassal du khan des Kasickumuks , ce prince est actuellement vassal de l'empire russe.

LETTE ou LETTON. *Voy.* WENDO-LITHUANIEN.

LETTRES, tableaux de leur permutation dans les langues indo-européennes. *Voy.* ÉTYMOLOGIE.

LETTRES. *Voy.* ALPHABET.

LIEOU-KIEOU. *Voy.* JAPONAISE.

LIGURES. *Voy.* FRANÇAISE.

LIGURIENS. *Voy.* IBÉRIENNE.

LIMAYRAC réfute un ouvrage de M. Ern. Renan. *Voy.* note XXIV, à la fin du volume.

LIMOUSIN. *Voy.* ROMANES

LINGUA FRANCA. *Voy.* PORTUGAIS et ROMANES.

LINGUISTIQUE COMPARÉE, SON IMPORTANCE. — L'étude comparée des langues, si intéressante par elle-même et si féconde en résultats importants, est loin d'obtenir l'estime qu'elle mérite. Un petit nombre de savants véritables savent seuls l'apprécier dignement; presque tous les autres ne la considèrent que comme une étude d'une utilité très-bornée. C'est dans la vue de redresser ces erreurs de jugement et pour faire sentir, du moins en partie, les utiles résultats de l'étude de cette science que nous allons indiquer brièvement quelques-unes des nombreuses applications dont elle est susceptible. Nous commencerons par celle qu'on peut regarder comme la base de l'histoire et de l'ethnographie.

§ I. — Ce qu'on entend par *nation*. — Permanence des langues et de leur prononciation ou accent. — Importance de l'ethnographie relativement à l'histoire et à la géographie; exemples d'erreurs où tombent ceux qui l'ont négligée. — Démonstrations collectives, autres sources d'erreurs. — Règles pour l'interprétation des noms de peuples. — Méprise à l'égard des noms propres d'hommes.

Qu'entend-on par *nation?* On ne peut répondre convenablement à cette question si intéressante pour la géographie, le philologue et l'historien, qu'avec le secours de la linguistique, puisque c'est la seule science qui fournit les éléments à l'aide desquels on détermine le caractère le plus constant qui distingue une nation d'une autre. Généralement parlant, on peut prendre en trois acceptions différentes ce mot de *nation*, selon qu'on le considère sous le rapport historique ou politique, géographique, et ethnographique ou généthlétique.

Sous le premier rapport, on donne le nom de nation à tous les peuples, quelque différents qu'ils puissent être relativement à la religion qu'ils professent, à la langue qu'ils parlent et au degré de civilisation auquel ils se sont élevés, lorsqu'ils sont soumis au même pouvoir suprême, ou, en d'autres mots, lorsqu'ils forment dans leur ensemble un corps politique indépendant de tout autre, sous quelque titre que ce soit. C'est ainsi qu'on appelle *Russes*, *Autrichiens*, *Anglo-Américains* tous les nombreux peuples différents, dont la réunion forme les empires russe et autrichien et la confédération anglo-américaine. C'est ainsi qu'on donne le nom de *Français* à tous les habitants de l'empire français , quoiqu'il y en ait un grand nombre qui sont Celtes, Allemands, Basques et Italiens. C'est ainsi qu'on appelle Anglais tous les habitants de l'archipel britannique, malgré la différence de leur origine, plusieurs étant Irish ou Irlandais, Caldonach ou Ecossais , Welches ou Gallois.

Sous le rapport géographique, on donne le nom de nation à tous les habitants d'une région qui a des confins géographiques, c'est-

Digitized by Google

à-dire des confins naturels, indépendamment des divisions politiques auxquelles ils appartiennent et des langues différentes qu'ils parlent. C'est ainsi qu'on appelle *Indiens* tous les habitants de la vaste région comprise entre l'Himalaya et la mer des Indes, l'Indus et le Gange. C'est ainsi qu'on nomme *Italiens* tous les habitants de la fertile péninsule qui se développe à l'est et au sud des Alpes, entre l'Adriatique et la Méditerranée. C'est ainsi qu'on appelle *Sumatriens* et *Javanais* les peuples qui habitent les grandes îles de Sumatra et de Java.

Enfin on donne le nom de nation aux habitants d'une contrée quelconque qui parlent la même langue et ses divers dialectes, indépendamment des grandes distances qui les séparent, de la différence des corps politiques dont ils font partie, de celle de la religion qu'ils professent, et de l'état différent de civilisation où ils se trouvent. C'est ainsi qu'on nomme *Espagnols*, *Portugais*, *Anglais* et *Français* tous les nombreux descendants des colons que depuis trois siècles l'Europe a envoyés dans les différentes parties du globe. C'est ainsi qu'on appelle *Chinois* tous ces milliers d'individus, sortis primitivement de la Chine, que le commerce et l'industrie ont fait établir à Java, à Bornéo, dans les Philippines et en d'autres îles de l'Archipel indien, ainsi que dans la presqu'île de Malacca et sur plusieurs points de l'Indo-Chine. C'est ainsi qu'on appelle *Grecs* et *Arméniens*, tous les nombreux Grecs et Arméniens, qui demeurent dans différentes parties des empires russe, autrichien et ottoman.

Le nom de nation, dans le sens politique et historique, est aussi variable que les événements qui changent si souvent la face de la terre, sans parler des grandes révolutions qui sont le sujet de l'histoire ancienne et moderne. N'avons-nous pas vu de nos jours de grandes contrées changer quatre ou cinq fois de domination, et, par conséquent, figurer sous autant de noms différents dans la liste des nations. Une division des peuples fondée sur cette base est donc la moins propre de toutes, étant la plus inconstante et la moins durable. Celle qui classerait toutes les nations de la terre, en prenant cette appellation dans le sens géographique, quoique moins variable que la précédente, n'en serait pas moins impropre, puisqu'en offrant des divisions qui ne correspondent pas à celles de l'ehtnographie, elles sont en outre presque toujours en opposition avec les divisions politiques, sans avoir pour cela l'avantage d'être invariables. Cette dernière qualité ne se trouve que dans la division ethnographique.

La langue est le véritable trait caractéristique qui distingue une nation d'une autre ; quelquefois même elle en est le seul, puisque toutes les autres différences produites par la diversité de race, de gouvernement, des usages, des mœurs, de la religion ou de la culture, ou n'existent pas ou offrent des nuances presque imperceptibles. Quelle différence essentielle présentent maintenant entre elles les principales nations de l'Europe, si ce n'est celle de la langue? Les progrès de la civilisation, la succession des changements politiques et fréquents de nos jours, et la multiplicité des rapports produits par le commerce et l'industrie, ont, pour ainsi dire, entièrement effacé ce qui constituait les nuances principales du caractère individuel de chaque nation européenne. Quelle différence essentielle offrent entre elles les nations policées de l'Inde, de l'Indo-Chine et de l'archipel indien et la plupart des innombrables peuplades de l'Amérique, si ce n'est aussi celle de la langue différente que chacune d'elles parle, et qui fait qu'un Malabar diffère d'un Télinga, d'un Bengali et d'un Mahratte ; un Siamois d'un Péguan, d'un Birman et d'un Tonquinois ; un Malais d'un Javanais, d'un Bugis ou d'un Togale, d'un Mexicain, d'un Tarasque, d'un Huastèque, d'un Totonaque ; un Huron, d'un Sawanou; et un Guarani, d'un Péruvien ?

Mais outre que la langue est ordinairement le seul ou le principal trait caractéristique d'une nation, ce trait a l'avantage d'être presque toujours inaltérable, se conservant à travers la série des siècles; car ni le laps de temps, ni les variations des gouvernements, ni les changements de religion et des institutions sociales et politiques, ne sauraient, généralement parlant, le détruire. Ne voyons-nous pas les Croates de Feldsberg dans la Basse-Autriche et ceux des villages de Frôllersdorf, de Grittenfeld et de Prezau dans la Moravie, conserver leur langue au milieu des peuplades allemandes qui les environnent ? Ne voyons-nous pas quatre autres peuples slaves, les Seclen, les Kures, les Wenden et les Semgallen conserver aussi, depuis tant de siècles, leur dialecte letton différent, malgré les nations finnoises qui les environnent, malgré les longues et intimes relations avec les Allemands qui les pressent de tous côtés, et malgré l'influence toujours croissante de la domination russe? C'est ainsi que les Iméliens, les Chinois, les Juifs, les Arméniens, les Basques, les Caldonach, et une foule d'autres nations se sont conservées à travers la série des siècles, malgré les révolutions qu'elles ont subies, et malgré la domination et le contact de tant de peuples étrangers avec lesquels elles se sont trouvées.

Le mélange des races, lorsqu'il est fait dans des proportions convenables, peut à la vérité altérer beaucoup la langue d'une nation quelconque, donnant naissance à un idiome nouveau, produit du mélange des langues entrées dans sa composition. Mais cet idiome nouveau n'en conserve pas moins des traces ineffaçables de ses éléments primitifs, de manière que l'ethnographe instruit peut toujours les reconnaître plus ou moins facilement, et en déterminer jusqu'aux proportions avec lesquelles s'est fait ce nouveau produit. Les Anglais, les Italiens, les Français, les Espagnols et autres

Digitized by Google

nations modernes formées de l'amalgame de plusieurs peuples différents, offrent dans les mots, dans la grammaire et dans la prononciation de leurs langues respectives les traces évidentes des peuples qui ont le plus contribué à leur formation.

A ce propos, nous observerons même que la prononciation, et encore plus l'intonation ou l'accent, nous paraissent être le caractère le plus durable des idiomes, puisqu'elles se conservent, quelquefois même après leur entière extinction. Aussi peuvent-elles aider l'ethnographe à découvrir l'existence des mélanges des peuples, là même où l'histoire et les traditions manqueraient entièrement. Pour peu qu'on veuille réfléchir à la manière avec laquelle une nation change de langue, on verra que cette permanence de prononciation et d'accent est un effet naturel, qui n'a rien d'extraordinaire. Un peuple qui renonce à sa langue maternelle pour en adopter une autre, ne commence pas par parler cette dernière tout à coup, en apprenant tout à la fois ses paroles et son artifice grammatical; mais d'abord il reçoit les mots étrangers et il en fait usage, en les prononçant avec l'accent vocal propre de son ancien idiome, et parfois en les soumettant à l'artifice et à l'ordre grammatical de ce dernier, il poursuit ainsi au fur et à mesure jusqu'à ce qu'il parvienne à abandonner entièrement sa langue primitive, dont il conserve presque toujours l'accent. La Patagonie nous offre dans quelques tribus d'Araucans un exemple frappant de la manière successive avec laquelle un peuple peut changer de langue; la France et les péninsules italique et ibérienne, nous montrent, dans l'intonation différente de leurs trois principaux idiomes, un autre exemple frappant de l'étonnante permanence de leur euphonie primitive.

C'est donc par le seul examen des langues que parlent les divers peuples de la terre, qu'on peut remonter à l'origine primitive des nations qui l'habitent. L'histoire ne peut nous guider dans cette investigation, que jusqu'aux temps auxquels elle remonte; encore cela n'est-il possible qu'à l'égard du petit nombre de nations qui possèdent des annales, ou de celles dont quelques souvenirs ont été conservés par des historiens étrangers. Le plus grand nombre des nations du monde est hors de son domaine; et là où l'histoire se tait, et où les traditions populaires mêmes nous manquent, là se présente l'ethnographie pour nous aider, par le sage emploi des faits qu'elle a recueillis, à remonter jusqu'à l'origine primitive des différentes nations. Si l'on a dit avec raison que la géographie et la chronologie sont les deux yeux de l'histoire, il nous semble que l'ethnographie est pour toutes les deux ce que la chronologie est à l'histoire. Sans une division bien distincte des dates et des époques, tout est confusion dans cette dernière; sans la distinction bien précise des peuples, l'histoire et la géographie deviennent un véritable chaos, un labyrinthe, où se perdent les esprits les plus supérieurs, les savants doués de la plus vaste érudition.

Les opinions les plus absurdes ont été émises par des auteurs anciens et modernes, d'ailleurs très-estimables, pour avoir méconnu les véritables principes de la science étymologique, et pour avoir négligé d'employer les bases presque toujours infaillibles que leur offrait la comparaison des langues dans toutes les questions relatives à la classification et à l'origine des peuples.

L'explication du nom de *Rome*, en le dérivant d'un mot grec qui signifie *force*, quoique les Romains ne parlassent point cette langue; ou bien, comme vient de le faire M. Galiffe, d'un mot russe *grom* (tonnerre); celle de *Mediolanum*, tirée de l'apparition d'un pourceau à *demi couvert de laine*; celle de *Virunum*, ville de la Norique, dérivée, suivant Suidas, des mots latins *vir unus*; et celle des Alpes *Pennines*, provenant du nom d'un monument imaginaire, que, contre toute probabilité, les Carthaginois auraient élevé à Jupiter sur le sommet du grand Saint-Bernard, pour perpétuer le souvenir du passage d'Annibal, sont on ne peut plus absurdes. « Après de semblables traits, dit M. Salverte, on n'est plus surpris des étymologies de noms étrangers que les anciens nous ont transmises, et qu'ils puisaient toutes dans le grec ou dans le latin; on n'est plus surpris de voir Pline faire remonter l'origine du mot *Rhône* à une ville fondée par les Rhodiens. Mais on peut l'être de voir avec quelle constance les modernes, entraînés dans la fausse route, ont demandé à la langue des Grecs et surtout à celle des Romains, l'étymologie de presque tous les noms de lieux de l'Europe; tant a conservé d'influence la longue habitude d'écrire les actes en latin, et d'y défigurer les noms de lieux par des traductions où l'on ne cherchait jamais à leur conserver leur sens véritable, mais à leur donner une signification et une physionomie latines. »

Dans le voisinage de la colonie phocéenne établie à Marseille, on doit retrouver des noms grecs; on doit en trouver de latins dans la région que les Romains ont occupée le plus anciennement, la Provence, et sur quelques points où les fixaient particulièrement la politique, le charme du climat, la recherche des sources médicinales. Mais, avant de connaître les commerçants de la Grèce, et les conquérants d'Italie, les Teutons, les Bretons, les Gaulois parlaient des idiomes qui leur étaient propres : dans ces idiomes seuls, et non dans une langue qu'ils ignoraient profondément, on doit donc chercher l'origine du plus grand nombre des noms de leurs montagnes, de leurs rivières, de leurs habitations.

Quant aux méprises relatives à la classification des nations, nous ne parlerons pas de fautes grossières des auteurs grecs et romains, parce qu'elles étaient la conséquence nécessaire et inévitable de l'orgueil de leurs

Digitized by Google

nations respectives, chez lesquelles tout ce qui n'était pas grec ou romain était censé être barbare, et ne pas mériter la peine d'être le sujet des recherches des savants. Nous ne parlerons pas non plus des méprises non moins grandes, communes à presque tous les auteurs européens du moyen âge, mais les erreurs ethnographiques qu'il serait important de signaler, sont celles qui, propagées à différentes époques dans les trois derniers siècles, ont passé, à l'aide de la réputation imposante de leurs auteurs, dans tous les livres d'histoire et de géographie, et de ceux-ci dans tous les ouvrages où, d'une manière quelconque, il est question des langues. On ne saurait trop relever des erreurs qui, tant qu'elles ne seront pas entièrement détruites, occasionneront toujours de graves méprises dans les recherches ethnographiques, et retarderont par là les progrès de cette importante partie des sciences géographiques. Il est vraiment fâcheux de voir les erreurs les plus grossières déparer encore, de nos jours, des ouvrages recommandables sous tant d'autres rapports, et servir encore à étayer des systèmes qui sont aussi erronés que les bases sur lesquelles ils ont été élevés.

Parmi les sources d'où dérive un grand nombre de méprises géographiques et historiques, il faut compter la plupart de ces dénominations collectives employées pour désigner plusieurs nations différentes et beaucoup d'autres qui ne désignent pas des peuples, mais de simples classes d'individus appartenant à la fois à plusieurs nations distinctes. Les premières tirent ordinairement leur origine de ce qu'on ignore les véritables noms des peuples qu'elles comprennent, et de ce qu'on a des notions imparfaites sur ce qui les distingue les uns des autres : les méprises produites par les seconds sont dues en grande partie à l'ignorance de leur véritable signification, dans laquelle étaient ceux qui, les premiers, nous les ont fait connaître.

Depuis un temps immémorial, l'usage a fait donner le nom d'*Indiens* ou *Hindous*, à toutes les nombreuses nations qui demeurent dans la vaste presqu'île en deçà du Gange ; par un abus inconcevable, cette même dénomination a été appliquée, après l'erreur de Colomb, qui produisit la découverte du nouveau-monde, à tous les habitants de l'Amérique, et quelquefois on l'a étendue même à ceux qui vivent dans l'Océanie occidentale, et jusque aux nombreuses tribus de la Polynésie. Depuis le moyen âge, on comprend sous la dénomination vague de Tartares les Turks, les Mongols et les Tongouses, nations appartenant à trois souches tout à fait distinctes. Dans toute l'Asie occidentale, l'Afrique septentrionale et la Turquie d'Europe, on appelle *Franc*, tout chrétien européen, quelle que soit la nation différente à laquelle il appartient.

Tous les Asiatiques et les Africains, qui professent l'islamisme, donnent aussi le nom de *Caffre*, qui veut dire *infidèle*, à tout peuple idolâtre ; cette dénomination vague a été appliquée par les premiers géographes européens à des régions et à des peuples entièrement différents, et qui n'ont aucun rapport entre eux, soit topographique, soit ethnographique. Les Arabes donnent le nom de *Berbery*, et au pluriel *Berabera*, aux nombreuses tribus de la région de l'Atlas, qui parlent des idiomes que nous avons compris dans la famille atlantique ; cette dénomination arabe est inconnue aux nations mêmes qu'elle désigne, et a été improprement étendue à d'autres peuples qui demeurent dans la région du Nil, et qui n'ont rien de commun avec les Berbers de l'Atlas et du Sahara.

Les Portugais, les Espagnols, les Anglais et les Français d'Amérique, donnent des noms collectifs à des nations entièrement différentes. C'est ainsi que les premiers étendirent aux Tupinambas, aux Mammayanas, aux Guayanas, aux Juruunas, aux Pacayas, et aux peuples du Brésil, le nom d'*Igaruanas*, qui veut dire *nation qui va toujours au canot*, dénomination empruntée primitivement aux *Nhengahybas*, qui dominaient sur une grande partie de l'île Marajo, et connus pour être d'excellents matelots et pour posséder un grand nombre de canots, nommés *igarés* dans leur langue. C'est ainsi que les Espagnols nommèrent *Encabellados* (*chevelus*, parce qu'ils laissaient croître leurs cheveux), *Pelados* (*pelés*, parce qu'ils se rasaient entièrement), *Barbudos* (*barbus*, parce qu'ils laissaient croître leur barbe contre l'usage général des autres Américains), et *Coronados* (parce que le père Coronado les avait conquis à la religion chrétienne, et soumis aux Espagnols), des peuples qui, parlant des langues différentes, appartenaient à des souches distinctes. Les dénominations de *Snake-Indians* (*Indiens-serpents*), de *Flat-Heads* (*têtes-plates*), *Bald-Heads* (*têtes-chauves*), et plusieurs autres données par les Anglais à une foule de nations entièrement différentes, ne sont pas moins vagues et inexactes que celles de *Gros-Ventre* (*Big-Belly*), de *Nez-Percés* (*Pierced-Nose*), de *Souliers-Noirs* (*Black-Shoes*), de *Bas-Blancs* (*Calzas-Blancas*), *Couronnés* (*Coroados*), et plusieurs autres données par les Anglo-Américains, les Français, les Anglais, les Espagnols et les Portugais, à d'autres peuplades indigènes du nouveau monde.

Ces exemples, et beaucoup d'autres que nous pourrions ajouter, démontrent la nécessité de bannir de la géographie toutes ces dénominations, ou bien de ne les admettre qu'accompagnées de leur définition, afin d'éviter toutes les méprises auxquelles elles donnent lieu. Nous croyons même nécessaire, avant de quitter ce sujet très-important, d'ajouter d'autres faits. Nous le croyons d'autant plus nécessaire, que nous aurons ainsi occasion de signaler les lacunes immenses de l'ethnographie dans un de ces éléments principaux, et que nous indiquerons en même temps à nos lecteurs

Digitized by Google

les imperfections de la géographie et de l'histoire, dans cette branche importante de la science de l'ethnographe.

« 1° Jamais peuple, » dit E. Salverte, « ne s'est donné à lui-même un nom peu honorable ; tant d'humilité ou de sottise n'est pas dans la nature. Un nom offensant pour la nation qu'il désigne, lui a été imposé par un autre peuple, et non accepté par elle, ou bien il ne nous est parvenu que traduit inexactement.

« 2° Ce n'est que dans la langue d'un peuple qu'il faut chercher l'interprétation de son nom national.

« 3° Certains noms primitifs fixent sur une seule nation l'idée du genre humain tout entier ; d'autres rappellent la valeur guerrière, la force, l'habileté, la puissance supérieure.

« 4° Quelques noms indiquent le mode d'existence des castes ou de la nation entière.

« 5° Quelques noms sont dérivés des localités ; mais ceux qui expriment une position *relative* à un autre pays, ne sont presque jamais *nationaux ;* ils ont été imposés par un peuple voisin, ou ce ne sont que des *surnoms* adoptés par les diverses tribus d'une même nation.

« 6° Une peuplade adopte volontiers le nom de son chef ou de sa divinité ; mais souvent le prétendu fondateur de la nation n'est que le pays ou le peuple même personnifié ou divinisé.

« 7° Les noms enfin ont souvent reproduit les emblèmes que les peuplades avaient choisis, ou que leur croyance religieuse leur avait fait adopter. »

Les faits que nous allons citer serviront en partie d'application aux principes que nous venons d'exposer.

Les noms des *Longo-bardi* (Longues-barbes), des *Picti* (peints), des *Amazones* (mamelle brûlée ou atrophiée), et une foule d'autres, ne sont dérivés que de l'explication qu'on en a voulu donner, en traduisant en grec, en latin, des noms qui, dans la langue des peuples qui les portaient, avaient une tout autre signification. C'est ainsi que les Romains transformèrent en *coqs* (*galli*), les *Puissants*, les *Forts* (*Gallu*), qui, des bords de la Seine et de la Loire, vinrent plus d'une fois porter la terreur au centre de l'Italie. C'est ainsi que les *Scots*, furent des *bannis ;* les *Parthes*, des *fugitifs ;* les *Caëls*, des *étrangers*, et les *Slaves*, des *serfs*.

Successivement établie aux bords du Volga, et sur les rives des Palus-Mœotides, une horde slave, les *Serbi*, pénètrent en Dacie, et s'emparent d'une province qui, de leur nom, est appelée *Serbie*. *Serbi*, prononcé *Servi* par les Occidentaux, devient le pluriel du mot *Servus*, qui en latin désigne l'état de servitude. On adopte cette traduction, on en applique le sens à toute la nation conquérante, les Slaves ou Esclavons, et leur nom fournit le mot d'*esclaves* à nos principaux idiomes. Une pareille interprétation a pu prévaloir parmi des vaincus, à qui la malignité offrait une consolation, mais ne savons-nous pas que *slava* signifie *gloire* (671) ? Et pour éloigner du nom national toute interprétation humiliante, ne suffit-il pas de cette foule de rois, de princes, de guerriers dont les noms propres le reproduisent ? En des temps où une princesse rejetait la main d'un descendant de Rourik, et le traitait de fils d'*esclave*, parce qu'il était né d'une mère d'un rang inférieur, tant de souverains et de guerriers, si fiers de leur naissance illustre, auraient-ils imposé à leurs fils des noms qui auraient rappelé l'idée de la servitude ? Reléguons cette fable avec celle des patriciens romains donnant à leurs fils des prénoms qui signifiaient *bâtard* et *fils d'esclave : Spurius* et *Servius*.

Hommes, telle est la signification du nom des Mardes, des Illinois, des Guanches, des Guègues et des Mirdites, des Samoyèdes ou Khassowo, de la plupart des Tongouses, Boie, Boïa ou Bye, des Pele ou Lule, et d'une foule d'autres nations anciennes et modernes.

Parmi les sauvages, il est rare de trouver, comme chez nous, une identité de nom entre le peuple et le territoire qu'il possède. Cependant on en trouve quelques exemples : entre autres nous citerons, sur l'autorité de M. Humboldt, la *Caribana*, ainsi nommée des Caribes, qui en étaient les habitants.

« Des tribus, dit ce voyageur célèbre, qui, appartenant à un même peuple, reconnaissent une origine commune, se désignent par un même nom. Généralement, le nom d'une seule horde est donné à toutes les autres par les nations voisines ; quelquefois aussi des noms de lieux deviennent des dénominations de peuples, ou ces derniers naissent d'une épithète dérisoire, de l'altération fortuite d'un mot mal prononcé. »

Les dénominations données aux peuples qui habitent le Chili et la partie du ci-devant royaume de Buenos-Ayres, qui s'étend au sud de la Plata, dénominations qui ne sont que purement géographiques, indiquant la position respective de ces peuples les uns à l'égard des autres, embrouillent toute l'ethnographie de cette partie de l'Amérique, et ont fait commettre nombre d'erreurs.

La dénomination de *Hurafaras*, donnée à plusieurs peuplades qu'on rencontre en état sauvage dans plusieurs îles de la partie

(671) Cette étymologie brillante est, en effet, celle que les Russes donnent au nom de Slavon, et par conséquent à leur origine. Mais des savants prétendent que ce nom de *Slavon* vient de *Slovo*, qui signifie *mot*, *parole*, et qui, par extension, et appliqué comme qualificatif à un nom de peuple, veut dire, *qui a la parole*, qui est doué de la parole. N'est-il pas probable que les nations du nord se seront attribué cette qualification, en opposition avec celle de Némi, *muets*, qu'ils avaient donnée aux peuples voisins dont ils ne comprenaient pas le langage, et qui, modifiée en celle de Nemtsi, est encore aujourd'hui pour les Russes le nom collectif des diverses nations de l'Allemagne ?

Digitized by Google

orientale de l'Archipel Indien, ne nous paraît pas moins vague, et a produit un grand nombre de méprises ethnographiques.

Le nom de *Patagon* fut donné à un naturel du détroit de Magellan, parce qu'il avait les pieds enveloppés d'une peau d'animal. Il demeura à toute la nation. M. de Humboldt observe que la dénomination du *Guayqueries*, de même que celle de *Pérou* et de *Péruvien*, doit son origine à un simple malentendu.

Quelquefois des dénominations de peuples sont tout à fait contraires à ce qu'elles doivent désigner. Nous appelons, par exemple, *Bohémiens* et *Egyptiens* les Zinganes qui sont originaires de l'Inde, et qui n'ont rien de commun ni avec l'Egypte, ni avec la Bohême, que cependant leurs noms rappellent. De même on a appelé et on appelle encore *Grecs* plusieurs milliers d'*Albanais* ou *Skipitar* établis depuis longtemps dans le royaume de Naples et dans la Sicile.

Enfin, l'ignorance dans les langues respectives a porté dans les noms propres des hommes, même les plus marquants de l'histoire ancienne et moderne, le vague et les erreurs que nous avons vus déformer et rendre méconnaissables les véritables noms des nations. Le plus souvent, on a pris un titre pour un nom. C'est ainsi que nous voyons les Grecs et les Romains appeler *brennus*, le général qui, à la tête des Gaulois, saccagea Rome, et celui qui, 22 ans plus tard, tenta de s'emparer du temple de Delphes. *Brennus* signifie *chef* ou *roi*. L'annaliste Byzantin Joël donne pour fils et petit-fils au premier roi d'Egypte, *Sidi* et *Melch*, c'est-à-dire littéralement le *seigneur* et le *roi*. Les annalistes de France parlent de *cagan* ou *cachan*, prince des Avares; *khakhan* est un titre qui signifie *chef des chefs*, *roi des rois*. D'autres écrivains plus récents, ignorant la signification populaire de *taïscho-sama*, qui veut dire *seigneur général* ou *général en chef*, racontent qu'en 1585 un guerrier nommé *Taïco-Sama*, ravit l'autorité civile et politique au daïri ou empereur-pontife du Japon.

§ II. — Systèmes exagérés des étymologistes de l'ancienne école. — Méthode des philosophes modernes. — Application de cette méthode à plusieurs branches des connaissances humaines.

Après avoir signalé les erreurs auxquelles on s'expose en négligeant la linguistique comparée, voyons maintenant les avantages qu'elle peut offrir aux savants, lorsque, renonçant à tout esprit de système et se bornant à l'examen des faits positifs, ils savent s'en servir convenablement dans leurs recherches pour suppléer au silence de l'histoire et des traditions, et aux lacunes de la géographie. Mais c'est surtout dans de semblables investigations qu'il est nécessaire d'être guidé toujours par la saine critique, et de se tenir en garde contre les systèmes et les hypothèses qui doivent absolument en être bannis, si l'on veut parvenir à d'utiles résultats, et éviter le ridicule auquel on a justement livré l'inutile érudition de plusieurs savants des trois derniers siècles.

On sourit maintenant quand on lit les arguments à l'aide desquels Guichard Marino et Thomassino s'efforçaient de prouver que l'hébreu est la souche de toutes les langues du monde, et Garop Becan, que c'est le flamand qui doit être regardé comme l'idiome primitif. Toute l'érudition du savant Ortelius n'est plus d'aucun poids pour engager les ethnographes à classer ensemble le hongrois et l'hébreu, qui, selon ce géographe, sont deux langues sœurs, non plus que celle des savants auteurs anglais de l'histoire universelle, qui voyaient la plus intime affinité entre cette dernière langue et le celtique. Tous ces rêves étymologiques, ainsi que les systèmes de Court de Gebelin et des autres savants de son école, n'auraient pas vu le jour si, engagés dans une fausse route, ils n'avaient cherché à trouver des analogies là où il ne pouvait y en avoir, ou bien où ils ne pouvaient en trouver que d'illusoires.

L'identité ou la ressemblance de quelques terminaisons, l'identité ou la ressemblance de quelques mots isolés, offertes par plusieurs langues séparées l'une de l'autre par des espaces immenses, et appartenant à des règnes ethnographiques différents, ne sont que l'effet du hasard, et ne sont d'aucun poids pour prouver l'affinité de deux langues. Ces analogies fortuites se rencontrent surtout parmi les monosyllabes et les dissyllabes des idiomes les plus distincts, vu le nombre borné de ces sons différents que nos organes sont capables de prononcer (672).

La linguistique, élevée au rang des sciences, procède à la résolution de ces problèmes par des méthodes bien autrement philosophiques. Un philologue veut-il déterminer la parenté d'une nation avec une autre; il parcourt le vocabulaire des deux idiomes

(672) Voici de quelle manière s'exprime sur ce sujet un philologue très-distingué, auquel une vaste érudition et la connaissance pratique de plusieurs langues, donnent le droit d'être regardé comme juge très-compétent dans ces sortes de questions : nous tirons ce passage remarquable du IIIe volume de la *Relation historique du voyage aux régions équinoxiales*.

« Cependant il y a toujours, dans les simples noms de peuples, quelque chose de monumental qui, comme le prouvent les savantes recherches de MM. Abel Rémusat, Guillaume de Humboldt, Klaproth, Marsden, Ritter et Vater, peut devenir une haute importance pour l'histoire des migrations lointaines. L'analogie des racines et des artifices étymologiques ont sans doute, depuis des siècles, donné lieu à des rêveries absurdes, à de véritables romans historiques. Nous ne reconnaîtrons pas les Quaquas de la nouvelle Andalousie, dans une peuplade de ce nom qui habite les côtes de la Guinée, ou les Indiens de Caracas, de race caribe, habitants des hautes vallées, dans le nom d'un site ibérien cité par Ptolémée. Le vague des voyelles et la permutation des consonnes qui se font d'après des lois organiques, produisent, sans compter les mots à son imitatif (onomatopées) dans des milliers de langues et de dialectes, des ressemblances fortuites, dont le nombre pourrait être soumis au

Digitized by Google

respectifs, et s'il trouve que des mots tels que ceux qui expriment les principales parties du corps humain, les premiers degrés de parenté, les astres, les principaux phénomènes de la nature et les premiers noms de nombres, sont identiques, ou sensiblement ressemblants entre eux, il en déduira que les deux nations dérivent d'une même souche; s'ils sont entièrement différents, qu'elles appartiennent à deux familles ou souches différentes. Veut-il savoir de quel peuple telle ou telle nation a reçu sa civilisation? il examine les mots de son vocabulaire qui expriment les animaux domestiques, les métaux, les fruits et les plantes économiques, les instruments aratoires et autres choses semblables, ceux qui désignent les idées morales et métaphysiques, ceux qui se rapportent aux divinités, aux sacrifices, aux fêtes, aux dignités, au gouvernement, à la guerre, à la législation, au commerce, à la navigation, à la littérature et aux sciences; il les compare avec les mots correspondants dans d'autres langues, et s'ils sont identiques ou ressemblants, il en déduit que cette nation a reçu sa civilisation primitive, sa religion, son système politique ou sa littérature, de telle ou telle autre. C'est de cette manière, et pas autrement, que, passant d'un fait à l'autre, il peut, sans crainte de se tromper, remplir les lacunes des annales des nations, et remonter plus haut et quelquefois plus sûrement que les traditions les plus anciennes. Voici quelques exemples qui peuvent servir d'application et de preuve de la vérité des principes que nous venons de poser, d'après une grande autorité, d'après Abel Rémusat.

« Les hommes passent, » dit E. Salverte dans son *Essai sur les noms propres*, « les fleuves, les montagnes, les vallées, les villes même, restent et conservent longtemps leurs noms. Les anciens noms de lieux sont autant de monuments qui maintiennent le souvenir de la population primitive d'un pays, longtemps après qu'elle a disparu par l'extermination, la fuite ou le mélange avec la race des vainqueurs. Après tant de siècles, de révolutions et de conquêtes, le pays des *Tocarii* est encore le Tokarestan, les rivières de *Sogd* et de *Balkh* portent encore les noms qu'elles communiquèrent jadis à la Sogdiane et à la capitale de la Bactriane. De Cadix au Ferrol, de Lisbonne à Pampelune, on remarque combien de villes, de provinces, de rivières, de montagnes, ont porté jadis, ont conservé encore des noms tirés de la langue basque. Leibnitz regardait avec raison les noms de lieux comme les plus propres de tous à conserver les restes des idiomes perdus et les traces de l'existence des nations détruites. Les objets qu'ils désignent subsistent, tandis que les hommes et les peuples périssent ou se dispersent. Une médaille, un édifice, ont suffi quelquefois pour autoriser l'antiquaire à admettre des règnes, des émigrations, des conquêtes qui n'avaient point laissé de souvenirs à l'histoire; et pourtant on peut se méprendre sur l'origine d'un monument, sur la date, l'explication, l'authenticité d'une médaille. Un lieu, un pays ne peut porter un nom emprunté d'une langue aujourd'hui étrangère, sans l'avoir reçu des hommes qui, autrefois parlaient cette langue. Le patois des paysans du Bugey, et le français des environs de Paris, offrent peu de traces apparentes de l'ancien idiome celtique. Cependant, au-dessus de Nogent-sur-Seine, dans une digue destinée à soutenir la rivière au niveau nécessaire pour le mouvement d'une grande usine, le passage ouvert au débordement des eaux superflues s'appelle le *livon*. Un habitant de l'Armorique qui entendra ce nom, se rappellera que, dans sa langue maternelle, il désigne un débordement, une inondation. Transporté près des ruines du temple antique d'Isarnore, en des lieux où sont cachés au loin, sous les moissons et les pâturages, les débris d'une cité considérable, un Gallois sera moins frappé, peut-être, de l'aspect de ce monument, que trop peu de curieux vont admirer, que d'un nom emprunté de sa propre langue; et sur-le-champ il en rapportera la signification (le *bord*, le *tranchant de la faux, de la hache*, signification du mot *isarn*) soit aux cultures et aux prairies qui remplissent la vallée, soit à la configuration des montagnes qui l'environnent, soit enfin aux faits d'armes exécutés sous les murs de la ville ancienne, que la tradition nous représente comme très-forte, et qui était destinée sans doute à défendre de ce côté l'entrée des gorges du Jura. Lors donc que l'histoire garderait le silence, nous pourrions affirmer que, près du lac de Nantua et aux bords de la Seine, habita jadis un peuple qui parlait la langue dont le pays de Galles, la basse Bretagne, l'Ecosse et l'Irlande ont jusqu'à nos jours conservé des dialectes. »

Le grand nombre de noms de villes, terminés en *dun* et *dur*, atteste à n'en pouvoir douter l'ancien séjour des Celtes, non-seu-

calcul des probabilités. Si l'on compare une seule langue, non à celle d'un seul rameau, par exemple, au rameau sémitique, indo-germanique ou gale (kelte), mais à toute la masse des idiomes connus, la chance des analogies accidentelles devient la plus grande possible, et d'après cette apparence, la prodigieuse variété de langues qu'offrent les deux hémisphères paraît liée *nexu retiformi*. Des analogies de son ne peuvent pas toujours être considérées comme des analogies de racines; et quoique les savants qui, de préférence, s'occupent de ces analogies, méritent de l'encouragement et de la reconnaissance, parce qu'ils éveillent l'attention des linguistes, il n'en est pas moins sûr que l'étude des mots doit toujours être accompagnée de celle de la structure des langues et de la connaissance intime des formes grammaticales. Ce serait ignorer l'état de la philologie moderne que de méconnaître les services éminents, que par les soins d'un petit nombre de savants doués d'une érudition solide, les recherches étymologiques, ont rendu depuis un demi-siècle, en Hollande, en Allemagne, en Angleterre et en France, à l'étude philosophique des langues. »

Digitized by Google

lement dans les Gaules et dans l'Inde septentrionale, mais même dans l'Allemagne méridionale, l'Angleterre et autres contrées, où l'histoire nous indique leur demeure. De même les terminaisons en *burg*, *berg*, *borg*, *furd*, *ford*, *heim*, attestent le séjour des peuples germaniques dans une grande partie de l'Europe, tandis que l'étonnante ressemblance dans plusieurs noms géographiques des stériles solitudes de la Laponie et des plaines fertiles de la Hongrie, confirme les rapports étroits que la linguistique a déjà signalés à l'ethnographe entre les langues que parlent les Hongrois et les Lapons, malgré la distance immense qui les sépare, et celle encore plus grande qu'offrent leur organisation physique et leur état social.

L'observation qu'un grand nombre de noms de fleuves, de villes, de pays et de montagnes de la grande Boukharie sont d'origine persane, avait fait soupçonner, il y a quelques années, à Malte-Brun, que les Boukhares, qui paraissent être les habitants indigènes de cette vaste contrée, appartenaient à la souche persane, entièrement différente de la souche turque, dont on s'accordait cependant à les faire descendre. Un voyageur aussi éclairé que savant philologue, Klaproth, a vérifié cette conjecture, en s'assurant que la langue maternelle des Boukhares est le persan. Un semblable raisonnement fait à l'égard des *Ases* par un autre philologue, nous paraît l'avoir mené à des conclusions assez probables relativement à la demeure et au théâtre des conquêtes de ce peuple aussi célèbre que peu connu.

Mais peu de philologues tirèrent un plus grand parti des moyens offerts par la linguistique pour remonter au delà des annales et des traditions d'une nation, que l'a fait le baron Guillaume de Humboldt dans son savant ouvrage *Prüfund der Untersuchungen über die Urbewohner Hispaniens vermittst des Vaskischen Sprache*. Ce savant très-distingué, employant ce puissant moyen avec cet esprit philosophique qui perce dans tous ses travaux, a fait voir de la manière la plus lumineuse tout ce que l'on pouvait attendre de cette science nouvelle lorsqu'elle est maniée par un talent supérieur. Tout son ouvrage est une application continuelle de la linguistique à l'histoire et à la géographie.

« Dans l'Engadine (canton des Grisons), » dit E. Salverte, « les voyageurs reconnaissent, malgré une altération légère, les noms de *Lavin-ium*, *Falisc-i*, *Ardea*, et rencontrent encore, à peu de distance, une rivière *Albula;* ils peuvent se croire transportés au milieu du Latium. Non moins que l'existence, aux mêmes lieux, d'une langue *latine* peu différente du latin pur, ces noms attestent la communauté d'origine qui unissait aux anciens Etrusques les *Rhaeti* (ou *Rascenæ* ou *Rasenæ*); soit, comme l'ont dit les écrivains latins, que les Etrusques aient envoyé une colonie au fond des Alpes; soit plutôt, conformément à la tradition conservée par les Grisons et à un fait observé dans tant d'autres pays, que, de leurs sommets âpres et froids, les *Rhaeti* soient descendus autrefois dans les champs fertiles et tempérés de l'Italie. »

C'est ainsi que les nombreux noms des lieux voisins du lac Léman avec la terminaison en *inge*, indiquent le séjour d'une peuplade germanique que ce même savant croit avoir été les Bourguignons; et qu'un célèbre orientaliste, Sylvestre de Sacy, en parlant de l'ouvrage de Champollion jeune, intitulé : l'*Egypte sous les Pharaons*, a dit : « Dans une description de l'Egypte citer les noms coptes des lieux, c'est citer leurs noms égyptiens. »

Un célèbre géographe, qui fait souvent servir ses vastes connaissances linguistiques à la résolution ou à l'éclaircissement de plusieurs points aussi douteux qu'importants de la géographie, de l'histoire et de l'ethnographie, a démontré, dans son *Précis*, à l'aide de la langue albanaise, l'identité des Skipitav avec les anciens Illyriens, et, avec le secours de la langue slave, l'existence, en Thrace, en Pannonie, en Carnie, etc., des Proto-Slaves, rejetée trop légèrement par l'auteur du *Mithridate*, tandis que le savant Dolce, tombant dans l'excès contraire, n'avait pas hésité à regarder l'Illyrie comme la métropole de cette même nation, dont, à tort, il faisait descendre tous les nombreux peuples slaves. C'est encore par d'ingénieuses applications de la linguistique à l'histoire et à la géographie, que ce savant nous paraît avoir mis hors de doute l'indigénat européen des races finnoise et slave, leur grande étendue, dans l'Europe orientale, jeté des rayons de lumière sur les grands traits de la géographie physique des parties moins connues de l'Albanie et des pays limitrophes, et rendu assez probable l'origine méde-persane des Scythes royaux.

La comparaison faite par Klaproth de la langue des fameux *Ouigours* avec les idiomes des nations Tchoudes ou Ouraliennes, combinée avec de savantes recherches sur la position que devaient occuper les *Yougours* des auteurs Byzantins et des chroniques russes, a prouvé sans réplique la différence essentielle de ces deux nations, qu'une ressemblance de nom a fait confondre, et a été jusqu'à présent la source d'un grand nombre de méprises historiques et géographiques. C'est ainsi que l'identité des Thoukhiou et des Hioungnou avec les Turcs, démontrée par plusieurs arguments historiques dans ses ouvrages, vient d'être confirmée de la manière la plus satisfaisante par la comparaison de plusieurs mots des langues des Thoukhiou et des Turcs. C'est encore en faisant la comparaison du vocabulaire ossète avec ceux des peuples persans que M. Klaproth obtint le résultat inattendu d'une peuplade persane établie depuis plusieurs siècles dans les hautes vallées du Caucase, au milieu d'une foule de nations entièrement différentes.

Ce n'est qu'en comparant les vocabulaires respectifs des petites nations de la Sibérie, du Caucase et du nord-est de l'Europe, que

Digitized by Google

ce savant orientaliste a pu débrouiller ce chaos ethnographique, séparer les uns des autres et ranger dans un ordre entièrement différent des peuples, qu'avant ses recherches on regardait à tort comme descendants de souches avec lesquelles ils n'avaient rien de commun. Nos lecteurs peuvent en voir de nombreux exemples dans les différents articles de ce Dictionnaire qui traitent des langues de ces régions.

Quand on voit un Letton nommer *plinte* un fusil, *pulwers* la poudre, *speegelis* un miroir, *glahse* une glace, *ettikis* le vinaigre, *salpeeteris* le nitre, *bilde* une image, *lihme* la colle, et une foule d'autres choses semblables, on peut dire avec assurance que la nation lettonne a reçu sa civilisation des Allemands. Aussi l'histoire confirme-t-elle ce qui est indiqué par le simple examen de la langue de ce peuple slave. C'est de même aux Arabes, peuple jadis si puissant et si policé, que les Amazigh sont redevables de leur civilisation, comme l'atteste leur langue, qui signale en même temps dans cette nation autochtone des hautes vallées de l'Atlas, un peuple originairement montagnard, par le manque des mots correspondant à *mer*, *ondes*, *villes* et autres semblables.

« D'après le nombre et la nature des mots arabes, » dit le docteur Constancio (673), « introduits par les Maures dans les dialectes du latin qu'on parlait dans la péninsule Hispanique avant l'invasion des peuples mahométans, il est aisé de se convaincre de la

(673) « Les langues espagnole et portugaise ont emprunté un grand nombre de mots à l'arabe, dont la prononciation et l'orthographe ont été plus ou moins altérées selon le caractère de chacun de ces idiomes. Les Espagnols ont conservé les aspirations et les sons gutturaux de l'arabe, le *h*, le *x*, le *j*, tandis que les Portugais les ont adoucis en changeant l'aspiration *h* en *f*, et le jota en *lh*, qui équivaut à *ll* dans *maille*. Exemple : *Agujero* esp. et *Agulheiro* port., aiguiller; *Aguja* esp. *Agulha* port., aiguille; *Alhaja* esp. *Alfaia* port., meuble, bijou, et *Alhajar* esp. *Alfaiar* port., meubler; *Almohada* esp. *Almofada* port., oreiller, coussin. Les Portugais ont aussi substitué le *z* français au *ç* espagnol, dont la prononciation ressemble à celle du *theta* grec ou du *th* anglais dans *think*. Ex. : *Aceyte* esp. *Azeite* port., huile; *Arancel* esp. *Aranzel* port., tarif. Cependant la langue portugaise a admis et peut-être emprunté entièrement à l'arabe les voyelles nasales et les diphthongues de même nature, dont le son est si désagréable, et dont les dernières ne se trouvent, je crois, dans aucune autre langue d'Europe. Le caractère nommé *til*, qui marque le son nasal d'une voyelle en portugais, semble n'être que le signe arabe du nasillement *on* simplifié et placé en travers, au lieu d'être posé selon sa hauteur, . Le *x* espagnol, qui répond au son guttural arabe, a été remplacé en portugais, par le son *ch* dans le mot français *chat*, quoique la lettre *x* ait été souvent conservée en portugais. Ex. : *Oxalà* esp. et port. plût à Dieu, se prononce *Ochalà* en portugais. Il est à propos de remarquer que la prononciation rude de l'arabe a surtout prévalu en Espagne, où elle a modifié la plupart des dialectes du latin, en les rendant gutturaux et pleins d'aspirations. Les Catalans, les Galliciens et les Portugais, se sont au contraire rapprochés de la prononciation de la langue romane ou provençale; les derniers seuls ont admis les diphthongues composées d'un son nasal suivi d'une voyelle sourde, telles que *pao* pain, prononcé *pan-o* ou *pa-o*, l'*n* ne formant point de syllabe avec l'*o*, et *mai*, mère. L'orthographe *paô* est donc vicieuse; car il faudrait prononcer *pa-on* ou *pa-ô*, en détruisant la diphthongue. Les anciens ont souvent écrit *pam*, en prononçant *pa-o*, *Joam* pour *Joao*, etc. Mais jamais ils n'écrivent *maim* ou *maem* pour *mai*.

« Nous nous bornerons à citer quelques mots dérivés de l'arabe, qui s'écrivent par les mêmes lettres en espagnol et en portugais, et se prononcent à peu près de même : *algulia*, civette; *alcatifa*, tapis fin; *alpiste*, alpiste, graine; *alquilar*, louer, donner ou prendre à louage; *arrecife*, écueil, chaussée; *arrabalde*, faubourg; *atalaya*, vigie. Beaucoup d'autres s'écrivant par les mêmes lettres dans les deux langues, se prononcent toutefois très-diversement dans chacune, par la différente valeur de l'*x*, du *j*, du *z*, du *ç*, de l'*h* et du *g* en espagnol et en portugais. L'orthographe de la plupart des mots arabes diffère dans chacune des deux langues. Parmi quelques mots arabes privatifs de la langue portugaise, nous citerons les suivants : *alvicaras*, étrennes pour une bonne nouvelle, *alecrim*, romarin; *abobra* ou *abobera*, potiron; *zambujo*, olivier sauvage; *azinhaga*, sentier, cavée; *alface*, laitue; *algoz*, bourreau; *alcatra*, hanche de bœuf; *almocreve*, muletier; *azinhavre*, vert de gris; *anafega*, jujube; *giz*, craie; *alicerce*, fondement d'édifice; *alqueive*, jachère; *alvarà*, édit, lettres patentes du prince; *alavanca*, levier; *chafariz*, fontaine publique; *rosalgar*, arsenic; *fulano*, un tel. L'article arabe *al* et *el* qui, en espagnol et en portugais précède la plupart des mots d'origine arabe, a aussi été placé, en portugais, devant le mot *rey*, roi; *el rey*, au lieu de l'article *o*, *o rey*.

« Il y a en portugais, de même qu'en espagnol, bon nombre de mots tirés du grec, sans l'intermédiaire du latin; ce qui confirme l'arrivée de colonies grecques en Portugal, à des époques reculées et antérieures à la domination romaine. Tels sont les suivants : *O* écrit autrefois *ho*, le, est l'article masculin grec; *mai*, mère, de *maia; celeuma*, de *keleusma*, voix, cris des matelots; *manganao*, fourbe, de *manganon; trigo*, blé de *trighè*; *tripeca*, trépied, siége, de *trapetza*, table; *zizania*, ivraie, zizanie, de *zizanion; roman*, grenade, de *roà :* (en cophte elle porte le même nom de *roman*). *Cara*, visage, de *kara* ou *karè; gana*, envie, désir, de *ganos*, joie, plaisir; *lage* ou *lagea*, dalle, carreau de pierre, de *laas*, pierre. La préposition *parà*, pour, à, vers, paraît également venir du grec *para*, en espagnol et en portugais. Ces deux langues ont également emprunté, dès leur origine, beaucoup de mots, et même des locutions familières, aux langues française, italienne, allemande et anglaise.

« Des langues primitives de la Péninsule, antérieures à l'adoption générale du latin, il ne reste en Espagne que le basque. En Portugal, ce n'est guère que dans les noms de quelques villes, montagnes et rivières, qu'on peut se flatter de retrouver des traces des langues de la Lusitanie, antérieures à la conquête par les Romains. Les mots suivants paraissent appartenir à l'époque indiquée : *Setuval* ou *Setubal*, *Lisboa; Zezere*, *Mondego*, rivières; *Evora*, *Braga*, *Lamego*, *Berlengas*. Il en existe sans doute encore quelques mots dans la langue actuelle et surtout dans l'ancien portugais, de même qu'en espagnol, qui proviennent de la même source antique; mais les étymologistes n'en ont encore déterminé qu'un assez petit nombre, de manière à ne laisser aucun doute sur leur origine. » (D. Constancio.)

Digitized by Google

grande influence que les Arabes exercèrent sur la civilisation des nations hispano-lusitaniennes, dont l'ignorance et la grossièreté formaient un contraste frappant avec leurs conquérants policés, et aussi instruits dans les arts qu'habiles dans l'administration et la guerre. En effet, la plupart des mots arabes qui sont restés incorporés dans l'espagnol et le portugais, désignent des charges civiles, des emplois municipaux, les grades militaires, ou bien appartiennent à la chimie, à la botanique, à l'agriculture, aux poids et mesures, à la médecine, à la navigation, aux différentes machines, aux arts et aux métiers. »

Les mots suivants en sont la preuve incontestable : *almoxarife* (administrateur); *almotacen* esp., *almotacel* port. (inspecteur des poids et mesures); *alcayde* (châtelain, exempt de police); *alferes* (enseigne, porte-drapeau); *arrais* ou *arraes* (capitaine de navire, patron de barque); *almiranta* (vaisseau amiral); *alambique* (alambic); *almofariz* port. (mortier de métal); *elixir* (élixir); *tâmarà* (datte); *açucena* (lys); *alcanfor* (camphre); *almiscar* port.; *almiscle* esp. (musc); *alcacuz* port. (réglisse); *alqueive* port. (jachère); *alforra* port. (nielle); *noria* esp., *nora* port. (roue à chapelet); *azenha* port. (moulin à eau); *açude* port. (levée de moulin); *alqueire* (boisseau portugais); *arroba* (poids de 32 livres port.); *almud.* esp., *almude* port. (mesure de liquides); *fanega* esp., *fanga* port. (mesure de grains); *almorreimas* port. (hémorroïdes); *xaqueca* ou *enxaqueca* (migraine); *alfaiate* port. (tailleur); *alvaitar* port. (maréchal ferrant); *alvânel* esp., *alvanel* port. (maçon); *azougue* port. (vif-argent); *açougue* port. (boucherie); *bobada* esp., *abobeda* port. (voûte); *seca* esp. (Hôtel des monnaies); *alcazar* esp., *alcaçar* port. (palais); *albaricoque* esp. (abricot); *alfandega* port. (douane); *algodon* esp., *algodão* port. (coton); *arsenal* (arsenal); *gumena* (gumène, câble); *tafetan* esp., *taffeta* port. (taffetas), et une foule d'autres. *Naranja* en esp. et *laranja* en portugais (orange), viennent de l'arabe *naringe; masmorra* (fosse ou cachot souterrain) vient de l'arabe *matmoura.* De même, *marfil* en esp. et *marfim* en port. (ivoire), viennent de la même langue. Un très-grand nombre de villes, de villages, de hameaux, de rivières, portent encore des noms arabes dans presque toute l'Espagne et en Portugal. Tels sont entre autres : *Guadalquivir, Guadiana, Almaden, Alcantara,* en Espagne; et *Almeirol, Alverca, Alhandra, Almeirim, Abrantes, Almada,* etc., en Portugal.

« Quelques mots de plantes, d'animaux, d'étoffes, de meubles, ont été tirés des idiomes de l'Inde, de la Perse, de la Chine et de l'Amérique. *Chocolate* (chocolat) est tiré du mexicain; *tapioca* (manioc), des langues brésiliennes, ainsi que *jacaré* (caïman), *macaco* (macaque) et *ananaz* (ananas). *Tanque* (bassin, réservoir d'eau), *varanda* (balcon), *chita* (indienne, étoffe), *buzio* (plongeur), *coco* (coco), *chatinar* (trafiquer), sont des mots asiatiques. *Cha* (thé), *ganga* (nankin), *xardo* ou *chardo* (vernis de la Chine, tôle vernie), *leque* (éventail), sont des mots chinois admis dans la langue portugaise. *Xadrez* en port., et *axedrez* en esp. (le jeu d'échecs), vient du persan. *Feitiço, feiticeiro* (sortilége, sorcier), *cauri, zanga, londum, missanga,* sont des mots tirés des langues des peuplades noires de l'Afrique. »

§ III. — Application de la linguistique à la zoologie.

La comparaison des synonymes dans les langues des pays où les animaux sont indigènes, sert à rectifier les erreurs des nomenclatures classiques sur les espèces ou sur les patries réelles des animaux. Voici quelques applications de ce principe :

Dans toutes les langues du Caucase le chamois et deux espèces de chèvres, *l'œgagre* et le *bouquetin du Caucase,* portent chacun des noms différents. Or Buffon confondait encore le chamois avec la chèvre sauvage. Des naturalistes de profession ont parcouru le Caucase, et ont constaté les caractères de trois ruminants distingués dans les langues de chacun de ces peuples.

Les noms slaves de *thur* et de *zubr* distinguent dans les écrivains polonais du moyen âge deux espèces de bœufs sauvages, vivant alors dans l'est de l'Europe. Ceux de ces auteurs, qui ont écrit en latin, ont soin d'établir la synonymie de *thur* avec le nom latin *urus,* et de *zubr* avec le nom latin *bisons,* dérivé, selon Albert le Grand et autres, de *wisem* ou *bisem,* nom germain, qui signifie *musc;* et les particularités, souvent opposées qu'ils en rapportent, étaient si vulgaires, que, dans un poëme sur la Vistule, Conrad Celtis a peint les accidents différents de la chasse du *thur urus* et de celle du *zubr bisons.* Cette synonymie de deux animaux sauvages qui paraissaient tellement différents à des peuples nomades ou chasseurs, si habiles à reconnaître les moindres dissemblances des animaux qu'ils observent, aurait dû révéler l'existence de deux espèces sauvages de bœuf à cette époque; et comme aujourd'hui une est exterminée et n'a laissé que des débris fossiles, Pallas le premier, tout en reconnaissant le *zubr* ou *bisons* dans *l'aurochs,* méconnut le *thur* ou *urus,* et le rapporta au buffle. Or le buffle n'a jamais vécu à l'état sauvage qu'en dedans des tropiques, et le pays le moins chaud où l'on suppose qu'il en existe retournés à cet état, est le royaume de Naples; et c'est dans la Lithuanie que le savant Pallas le supposait vivant en cet état. Or, en comparant les synonymes de *thur* et de *zubr* avec les récits qu'en faisaient les auteurs, Desmoulins a reconnu le premier, que le thur existant encore sauvage dans les forêts de la Massovie au temps d'Herberstein, de Martin Cromer, de Conrad Celtis, etc., etc., était la même espèce dont on retrouve les grands crânes dans les tourbières de l'ouest de l'Europe, contrées où Agathias paraît la désigner à l'occasion de la mort du roi Théodebert, tué à la chasse par un bœuf

Digitized by Google

sauvage. Car il paraît que le *zubr* s'avançait moins dans l'ouest que le *thur*.

D'après Erasme Stella, copié par Gesner, Aldrovandi, etc., on avait attribué les bisons et des urus à la Scandinavie. Mais Erasme Stella, qui écrivait en latin, dit que les animaux qu'il désigne par le nom *d'urus* se nomment *elk* dans la Scandinavie. Or *elk*, dans les langues de cette région, est justement le nom de l'*élan* qui y habite encore aujourd'hui, tandis qu'il n'y existe pas de bœuf sauvage. C'est donc de l'*élan* que parlait Erasme sous ces noms d'*urus* et de *bisons*.

Lorsqu'un animal est répandu sur un ou plusieurs continents, ou sur une zone très-étendue d'un même continent ; l'unité ou la pluralité de la race des noms qu'il porte dans chaque contrée, indique s'il y est ou non indigène.

Ainsi le *chameau à une bosse*, dans toute les contrées d'Asie, d'Europe et d'Afrique où il est connu, porte un nom où se retrouve le *gamal* ou *gamel* des Arabes. L'animal a donc porté partout où, soit son espèce, soit la notion de son existence s'est propagée, le nom que lui donna le peuple aborigène de sa contrée.

De même le *tigre*, le *lion*, ont porté dans toutes les langues de l'Europe les noms que leur assignèrent dans leurs contrées, les peuples indigènes qui communiquèrent avec tous les Occidentaux. *Tigre*, qui en arménien veut dire *flèche, rapide*, est passé homonyme chez les Grecs, d'eux chez les Romains, les Allemands et les autres Européens. C'est ainsi que *leon*, mot grec, est encore passé dans toutes les langues occidentales; car le lion était encore indigène dans la Grèce depuis la Péonie jusqu'à l'Achéloüs en Acarnanie au temps d'Aristote. Or les Grecs, qui ne connurent le tigre que par communication, adoptèrent le nom d'un peuple indigène du même pays que cet animal, tandis qu'ils eurent un nom grec pour le lion, animal commun à leur pays et aux contrées plus orientales. Voilà donc pourquoi les peuples de l'Occident, qui ne connurent le lion et le tigre que par tradition ou communication, ont des noms homonymes dans toutes leurs langues, pour désigner ces deux animaux, tandis que dans l'Orient ils ont chacun un nom spécifique dans la langue de chaque contrée où ils sont indigènes.

Le radical *ren* se trouve dans toutes les langues européennes, moins le slave. Toutes les langues asiatiques de la Sibérie, des contrées adjacentes au versant austral des monts Altaï, ont chacune un nom particulier pour cet animal, qui existe sauvage dans chacune de ces contrées. En hiver, il s'avance même jusqu'à la Kouma, 2 degrés plus au sud qu'Astrakan. Le renne existe aussi à l'état sauvage en Amérique, et chaque peuple de ce continent a encore un nom particulier pour le désigner; et quand les Européens sont venus à désigner le renne américain, ils se sont servis du nom usité dans la contrée qu'ils occupaient. De là le nom de *caribou*.

De même le mot *élan*, dérivé du mot allemand *eleu*, se retrouve dans les idiomes germaniques. Dans le danois et le suédois, où il est un peu altéré, on trouve aussi *elk* et *ely*. Mais dans chacune de toutes les autres langues à l'est, il y a un nom particulier pour désigner l'élan, *élen* des Allemands; la même chose s'observe en Amérique, où les Algonkins nomment *musu* cet animal. Et comme la confédération algonkine était sans doute en relation avec les Européens plus que les autres peuplades, lorsqu'on connut l'élan américain, on adopta ce nom indigène. De là le *moose-deer* des Anglais.

Or le renne et l'élan sont indigènes dans tout le nord des deux continents jusqu'au 45° parallèle dans l'intérieur de chacun d'eux.

Quand des peuples sont d'origine très-différente, et n'ont eu que peu de relations entre eux, le même nom peut être fortuitement donné par eux à des animaux différents.

Ainsi, chez les peuples slaves, *loss* est le nom de l'élan; chez les Scandinaviens, c'est celui *d'elk* et *lynx*.

Les noms qu'un peuple émigrant, quand il n'adopte pas ceux du nouveau pays, donne aux animaux de ce pays, indiquent, à défaut d'autres témoignages ou preuves, l'origine de ce peuple.

Ainsi les Européens, quand ils n'adoptèrent pas ou ne connurent pas les noms locaux des animaux de l'Amérique, de l'Afrique, ou des pays qu'ils découvrirent, leur donnèrent les noms des animaux européens qui leur ressemblaient davantage. Ainsi le nom de *tchakal* est donné au *loup* par les Cosaques de l'Ukraine. Or le tchakal n'existe pas à l'ouest du Yaïk. Les Cosaques ont donc transporté au loup le nom de l'animal précédemment connu par eux, qui lui ressemblait le plus.

Nous ajouterons à ces résultats quelques autres faits aussi curieux qu'importants, pour démontrer l'indigénat du *chien*, du *cochon* et du *chat* dans plusieurs parties de l'Océanie, tandis que ces animaux y sont étrangers en plusieurs autres. Nous faisons nos raisonnements sur les dénominations que nous avons trouvées dans les vocabulaires recueillis par MM. Gaimard, Lesson, Blosseville, Chamisso et Raffles.

Le chien se nomme *poull* dans un des idiomes de la Nouvelle-Irlande, *nafe* dans un de ceux de la Nouvelle-Guinée, et porte une foule de noms différents dans les autres langues de l'Océanie. Mais dans la Nouvelle-Zélande cet animal est nommé *pero*, mot entièrement espagnol, ce qui signale son origine étrangère. Dans le Chamorre ou Mariannais, le chien est nommé *galagou*, par abréviation des mots *gaga* (animal), et *lagou* (côté de la mer), dont la traduction est *animal du côté de la mer*, ou *animal venu par la mer;* ce qui démontre évidemment que

Digitized by Google

cet animal y a été introduit depuis le premier établissement des Chamorres dans ces îles.

Le cochon qui est indigène dans une partie du monde maritime, a aussi des noms différents à Tembara, dans l'île de Sumbava (kirva), à la Nouvelle-Irlande (bouré), à Dory dans la Nouvelle-Guinée (bène), à Tahita (poua), etc., etc.; mais à la Nouvelle-Zélande, où il a été importé, il a le nom de *porka*, mot évidemment européen.

De même le *chat*, qui porte des noms assez différents dans plusieurs idiomes du monde maritime, reçoit dans presque toutes les langues policées de l'Océanie occidentale, des noms identiques ou presque semblables, ce qui démontre que cet animal y a été propagé par un même peuple; celui auquel cette partie du monde paraît devoir sa civilisation primitive. Ce même animal se nomme *naho* dans l'idiome de Dory, ce qui est encore une racine entièrement différente de celle dont dérivent les mots *kuching*, *utching*, *kocheng*, *koching*, etc., etc., exprimant chat dans les idiomes malais. Mais nous retrouvons le mot espagnol *gato* donné, selon Chamisso, au chat depuis l'archipel de Pelew jusqu'aux Carolines orientales; preuve incontestable que cet animal, introduit par les Espagnols à Mogemug, s'est répandu de cette île dans toutes les autres, où il était auparavant inconnu.

Nous observerons enfin que les noms espagnols ou portugais donnés par les nations sauvages de l'Amérique méridionale, telles que les Guaycurus et plusieurs autres, aux *chevaux*, aux *bœufs*, et aux *brebis*, démontreraient incontestablement l'origine étrangère de ces animaux, et désigneraient les nations auxquelles les Américains les doivent, quand même l'histoire ne nous indiquerait pas l'époque de leur introduction dans cette partie du Nouveau-Monde, et le peuple auquel on doit l'attribuer.

§ IV. — Application de la linguistique à la botanique et à la minéralogie.

Voyons maintenant quelques-unes des nombreuses et utiles applications que le botaniste peut faire de l'ethnographie comparée à l'étude de la science qu'il cultive. Les raisonnements sont ceux de l'article précédent, dont tous les principes trouvent leur application dans les faits observés par les botanistes. Nous les puisons presque tous dans le savant ouvrage de Crawfurd, *History of the Indien Archipelago*.

Le coco est connu depuis Madagascar jusqu'à l'île de Pâques, c'est-à-dire sur presque deux tiers de la circonférence du globe, au milieu de cent nations si différentes dans le langage et la civilisation, sous les noms javanais de *Kalapa* et *Nyor*, et quelquefois sous tous les deux, parce que ce végétal utile y a été propagé primitivement par une nation qui parlait la langue javanaise.

Au contraire, la *figue d'Inde* (musa paradisiaca), le *fruit à pain* sans pepins (artocarpus incisa), le *bananier*, le *sagou*, l'*arck*, le *bambou* et autres plantes indigènes, ont des noms différents chez toutes les différentes tribus chez lesquelles elles croissent.

C'est ainsi, par exemple, que la variété de l'*artocarpus incisa* sans pepins, qui croît sauvage dans toute la partie orientale du grand archipel ou de l'Océanie occidentale, se nomme *kalawi* en malais, *timbul* en bali, *gomasi* en macassar, *amakir* dans un dialecte d'Amboyna, et *umare* dans un autre, *sukun-utan* ou *sukun-sauvage* dans l'île de Banda; tandis que cette même plante, dans toute la partie occidentale de l'archipel Indien, où elle n'est pas indigène, y est connue soit en malais, soit en bali, sunda, madura et lampong, sous le nom de *sukun*. De même l'*arck*, qui croît sauvage dans plusieurs îles, y porte dans chaque idiome un nom particulier. Le mot *arck*, introduit par les Portugais dans les langues européennes, est originaire de l'idiome telinga, auquel ils l'ont emprunté lors de leur arrivée dans l'Inde.

Le *sucre*, le *café*, le *coton*, le *quinquina*, le *cacao*, l'*ananas*, l'*orange*, le *tabac* et une foule d'autres végétaux, portent des noms identiques sauf de petites altérations dans leur terminaison respective dans toutes les langues de l'Europe et dans celles des autres parties du monde, où ils sont exotiques. Mais la linguistique comparée n'a pas d'exemple plus frappant à citer que celui du *tabac*. Cette plante qui ne sert nulle part d'aliment, qui n'est nulle part employée pour les arts, mais est seulement un végétal de fantaisie qu'on mâche, qu'on fume et qu'on prend en poudre, reçoit en Amérique, où elle est indigène, des centaines de noms différents dans les nombreux idiomes de cette partie du globe, tandis que dans tout le monde ancien et dans l'Océanie occidentale elle n'est connue que sous le nom haïtien *tamaku* ou *tambaku*, le tabaco des Espagnols et des Portugais. On explique ce phénomène extraordinaire en songeant à l'étonnante rapidité avec laquelle dans le court espace de deux siècles et demi, la culture de ce végétal s'est propagée chez tant de peuples divers, par ses qualités narcotiques, et par la facilité de son acclimatation dans tous les pays, et en pensant qu'elle y a été introduite par une même nation déjà civilisée. Son nom ne pouvait donc pas être altéré comme l'a été celui de plusieurs plantes beaucoup plus utiles, mais dont la propagation n'a eu lieu que pendant un laps de temps beaucoup plus long, et par l'intermédiaire de plusieurs peuples différents entre eux pour la langue et pour la civilisation.

L'existence d'un nom particulier pour l'or, nommé *carucuru* en carilie, *caricuri* en tamanaque et *cavitta* en maypure, tandis que ces mêmes idiomes n'ont que le mot *prata*, manifestement espagnol, mal prononcé (*plata* en castillan et *prata* en portugais) pour exprimer l'argent, fait pencher M. de Humboldt à croire à l'existence du premier de

Digitized by Google

ces métaux dans la Guyane, quoique dans son voyage, ni lui ni son savant compagnon n'en aient vu aucun filon dans les montagnes primitives de cette vaste contrée. Cet exemple, auquel on pourrait en ajouter d'autres, sert à signaler les utiles résultats que la minéralogie peut attendre de la linguistique comparée.

Mais ces principes, dont nous avons vu découler tant d'utiles applications, sont bien loin d'être absolus; ils sont tous plus ou moins sujets à des exceptions. L'ethnographe, l'historien, le naturaliste, le géographe et le philologue qui veulent en profiter, doivent par conséquent se tenir toujours en garde contre les méprises auxquelles ils sont exposés, vu la multiplicité des éléments qui compliquent de semblables recherches. Nous nous bornerons à citer un seul exemple tiré de l'histoire naturelle, pour faire voir que, malgré la diversité du nom que porte une plante quelconque dans un ou plusieurs pays, cette plante peut ne pas y être indigène. Nous citerons à ce propos l'observation très-juste qui a été faite par le baron de Humboldt, relativement au *maïz*, que Crawfurd, contre son avis, prétend être indigène dans l'archipel Indien, parce qu'il y est connu dans toute son étendue sous le nom de *jagung*, dénomination qu'on ne retrouve dans aucune autre langue connue. Cette identité de nom dans une si vaste région prouve bien que la culture de cette plante est due à un seul et même peuple, mais ne prouve aucunement dans ce cas qu'elle y soit indigène. « En effet, » dit Balbi, dans une note manuscrite que M. de Humboldt a eu la bonté de nous communiquer à l'appui des observations verbales qu'il nous avait faites sur la patrie primitive du maïs, nous trouvons une foule de noms, tous entièrement différents, sous lesquels cette plante américaine est connue à la Chine, au Japon, dans la Mandchourie, dans la région du Caucase, en Russie, etc.; et cela malgré l'assertion positive des auteurs chinois, qui la disent introduite par l'Occident, et malgré son origine étrangère attestée par la traduction littérale de quelques-unes de ces dénominations, qui signifient *froment* ou *grain étranger* (nanban-kibi) en japonais, *froment des pèlerins* (hadjglanke) en akousche, (hadji-ra) en tchetchenze et ingouchi, et *froment du prophète* (peghambarboudasi) en tusi.»

§ V. — Limites dans lesquelles les recherches étymologiques conservent leur valeur ou exceptions au principe de la permanence des langues.

I. *Nations qui changent de langue.* — Malgré la permanence des langues, permanence qui forme le caractère le plus constant et sans lequel on ne peut entreprendre une classification de peuples, l'histoire nous montre une foule de nations qui ont oublié leur langue pour en adopter une autre.

Les Grecs et les Romains ont fait disparaître tous les nombreux idiomes qu'on parlait dans l'Europe méridionale et dans une partie de l'Europe moyenne, pour y rendre leur langue dominante, dans les temps de leur puissance politique et de leur splendeur littéraire.

Les Arabes ont fait disparaître d'une grande partie de l'Asie occidentale, de l'Afrique septentrionale et orientale, les idiomes des indigènes, qu'ils ont remplacés par leur langue maternelle. C'est ainsi que le vaste territoire occupé jadis par l'hébreu, le phénicien, le punique, le syriaque, le chaldéen, l'égyptien ancien, l'égyptien moderne, et en partie le nubien, a été envahi par l'arabe, qui est devenu la langue naturelle des habitants des contrées où étaient parlés autrefois ces différents idiomes.

Les Espagnols et les Portugais ont donné leur langue à une foule de nations américaines qui, par ce changement, ont cessé d'exister; quelques autres aussi, dans l'Amérique du Nord, ont oublié la leur pour ne parler que le français ou l'anglais; et un court laps de temps suffit aux nombreux Africains que l'infâme commerce de chair humaine a transportés en Amérique pour les transformer ici en Anglais, en Français et en Danois, là en Espagnols, en Portugais et en Hollandais. D'un autre côté, nous voyons, selon Azara et des auteurs portugais, les pâtres espagnols du Paraguay et plusieurs Portugais de San Paulo oublier leur langue pour ne parler que le guarani.

Les Anglo-Saxons et les autres peuples conquérants qui ont envahi les îles Britanniques, ont fait disparaître de toute l'Angleterre, de la plus grande partie de l'Ecosse et de plus d'un tiers de l'Irlande, la langue celtique, qui partout a été remplacée par la langue mélangée, formée par la fusion des peuples qui, à différentes époques, ont dominé ce superbe archipel.

Les peuples germaniques, jamais entièrement domptés sur leur sol, sont sortis de leurs confins et ont donné leur langue à une foule de nations slaves établies à l'est et au nord de l'Elbe et au sud du Danube; et l'on a vu, dans la seconde moitié du dernier siècle, des dragons hanovriens forcer les restes des Vendes du Lunebourg d'abandonner leur langue pour adopter celle des Allemands.

L'histoire nous montre les *Visigoths* et les *Alains* perdant leur nom et leur langue en Espagne, les *Ostrogoths* et les *Hérules* ayant le même sort en Italie, tandis que les *Francs*, les *Bourguignons*, les *Lombards* et les *Normands* changent d'idiome en France et en Bourgogne, dans la Lombardie et en Normandie, contrées qu'ils soumettent en leur imposant leur nom. Les *Varègues*, autre peuple germanique, fondent l'empire russe, et n'en perdent pas moins leur langue en devenant des Slaves.

Elle nous montre encore les *Mouromiens*, les *Mériens*, les *Vesses* et autres peuples ouraliens, disparaissant de la liste des nations comprises dans cette famille, en s'amalgamant avec les peuples slaves et en adoptant leurs mœurs, leur religion et leur idiome.

Elle nous signale les *Bulgares*, peuple qu'on suppose avoir parlé une langue oura-

Digitized by Google

lienne, qui, sur les bords du Danube, deviennent des Slaves au milieu des peuples slavons qui les environnent, et, sur les rives du Volga et de ses affluents, deviennent des Turks pendant la domination des Mongols et des nombreux Turks qui suivirent ces formidables conquérants dans leurs terribles invasions.

En Hongrie, nous voyons les *Koumans* ou *Comans*, les *Jazyges* et les *Szeklers*, que Malte-Brun regarde comme les descendants des *Patzinakites*, oublier le turk, qui était leur langue maternelle, pour parler le hongrois; en Transylvanie, les *Rusniaques* adopter le valaque, langue qu'aujourd'hui parlent aussi les Slaves habitants du village de Szlatina dans le Banat; et dans la Boukharie, les Arabes de Balk abandonnent l'idiome des anciens conquérants dont ils descendent, pour ne parler que l'ousbek, qui est la langue de la nation dominante de cette vaste contrée.

Les *Flamands* du Tembrokeshire sont depuis longtemps devenus des Anglais, et l'idiome de ce peuple puissant, qui est parvenu à éteindre entièrement le welshe dans le Cornouailles, menace de lui faire subir le même sort dans toute la principauté de Galles, où déjà on ne le parle plus que dans les villages ou dans les montagnes.

Les *Tubinzes*, peuple d'origine samoyède, et les *Telentes* ou *Telengoutes*, peuple d'origine mongole, ne parlent plus turk. Au contraire, les descendants des garnisons turques laissées par Sélim le Grand, lors de la conquête de l'Egypte, à Souakin, à Assouan, à Ibrin et à Say, tout en conservant leur teint et les traits caractéristiques de leur nation, ont entièrement oublié leur langue, et ne parlent plus que l'arabe.

Les *Mongols*, descendants de *Tchinghis-Khan* et de ses nombreux soldats dans le Turkestan occidental ou Grande-Boukarie, sont depuis longtemps devenus des Turks ou des Boukhares; et ceux qui fondèrent plus à l'ouest le puissant khanat de Kaptchak se sont fondus également avec les peuples turks et ont perdu tout à fait leur langue avec leur nom.

Les Mongols, qui ont conquis la Chine dans le XIIIe siècle, ont perdu leur langue pour adopter celle du peuple vaincu, et les Mandchoux, dont dépend cet empire, sont sur le point de perdre aussi la leur, malgré les soins que prennent les empereurs mandchoux pour reculer cette époque.

Enfin, ne voyons-nous pas en Russie les Permiens être à la veille de perdre leur idiome à cause de leurs rapports multipliés avec les Russes, dont ils ont adopté la religion, les mœurs et les usages, et les pêcheurs lapons se mêler tellement avec les Finnois-Quœnes, qu'ils vont avant peu devenir une tribu distincte des véritables Lapons? Ne voyons-nous pas en Hongrie plusieurs villages allemands devenus en peu de temps Esclavons, comme le démontrent la langue de leurs habitants actuels, qui, selon Schwartner, contraste singulièrement avec leurs noms de famille et ceux de ces mêmes villages, qui sont évidemment d'origine allemande? Ce judicieux auteur observe même que dans tous les lieux où les Slowaques se trouvent établis parmi les Hongrois et les Allemands, ces derniers cessent bientôt de prospérer, perdent leur langue ou s'éteignent entièrement. On peut faire la même remarque à l'égard des Valaques relativement aux Rusniaques et aux Serviens, auxquels en peu de temps ils communiquent leur idiome.

Nous croyons inutile de multiplier ces exemples. Les faits que nous venons d'exposer nous semblent suffisants pour le but que nous nous sommes proposé. Tout extraordinaires, tout contradictoires qu'ils paraissent, ils n'en sont pas moins susceptibles d'explication pour le philologue qui veut réfléchir aux causes différentes qui produisent ce phénomène ethnographique avec toutes les anomalies qui l'accompagnent.

« Lorsque deux peuples, et par conséquent « deux idiomes, se sont choqués, l'idiome « le moins cultivé, le moins littéraire, s'est « perdu en grande partie ou entièrement; car « ce n'est pas la conquête, la domination qui « introduit et maintient tel idiome dans telle « contrée: c'est presque toujours la supériorité « relative de l'idiome qui finit par le rendre do- « minant, soit qu'il appartienne au vainqueur, « soit qu'il appartienne au vaincu. »

En appliquant ce principe à plusieurs faits que nous venons d'exposer, on en trouvera très-facilement l'explication. Les Romains soumettent les Gaules et en changent en grande partie les idiomes. Les peuples germains les soumettent aussi, et n'y changent presque rien. L'état respectif des idiomes différents mis en contact explique ce contraste.

Les Hébreux, nous dit l'histoire, quoique d'abord en petit nombre, restèrent plusieurs siècles en Egypte conservant toute la pureté de leur langue; ils l'oublièrent entièrement durant la courte période de leur captivité de Babylone.

Les Hébreux entendant et parlant une langue entièrement différente de la leur lorsqu'ils étaient en Egypte, ne pouvaient ni oublier, ni confondre les paroles pures de leur idiome, tandis que pendant leur captivité dans la Chaldée, entendant et parlant un langage étranger qui, en plusieurs mots, ressemblait au leur, et qui dans un grand nombre n'en différaient que dans la prononciation, commencèrent d'abord par confondre les paroles de leur langue, ensuite par se servir exclusivement de celles de la langue chaldéenne. A cela il faut ajouter qu'en Egypte, ils vivaient réunis, tandis que pendant leur esclavage, ils étaient dispersés dans les différentes parties de l'empire chaldéen.

II. *Nations qui parlent des langues analogues et qui appartiennent cependant à des variétés entièrement différentes.*—Les vilains *Nogaïs* avec des traits presque entièrement mongols, parlent la même langue des beaux *Turks Osmanlis*. Les *Kirghis*, dont les traits

Digitized by Google

rappellent encore la belle race asiatique dont ils paraissent descendre, race remarquable par sa haute taille, par ses cheveux rouges et par ses yeux verts ou bleus, les Kirghis parlent aussi un autre dialecte turk aussi pur que le précédent. Sans supposer un mélange entre la race turque et mongole, entre la race blonde asiatique et la turque, on ne pourra jamais rendre raison d'un phénomène qu'on ne saurait cependant révoquer en doute.

D'un autre côté nous trouvons les *Tubinzes* qui, avec des traits et la petite taille des Samoyèdes, parlent un dialecte turk, mélangé de quelques mots samoyèdes; les *Teleutes* ou *Kalmouks blancs* des *Russes* qui, très-peu différents des vilains Kalmouks, parlent un autre dialecte turk encore plus mélangé, et les *Telouwaches* qui, avec des traits presque mongols et les cheveux noirs, parlent un idiome turk, dont plus d'un tiers des mots sont d'origine finnoise; les traits et les langues de ces peuples attestent d'une manière incontestable, le mélange qu'il y a eu entre la race samoyède ou hyperboréenne et la race turke, entre celle-ci et la race mongole, entre cette dernière et l'ouralienne.

Les *Yakoutes* à petite taille, avec les traits propres à la race hyperboréenne de Desmoulins, vivent au nord des montagnes Wiskhogouski et parlent la même langue que d'autres Yakoutes, leurs voisins, qui demeurent au sud de ces mêmes montagnes et qui à leur égard sont de véritables géants, ayant selon Billings de 5 pieds 10 pouces jusqu'à 6 pieds 4 pouces de haut. Cette langue yakoute, que parlent ces deux peuplades si différentes, est aussi très-analogue à celle que parlent à des distances immenses les beaux *Turks Osmanlis*.

Un voyageur instruit, Clarke, a observé que depuis Tula jusqu'à Voronetz, les paysans ont des cheveux blonds et lisses, comme ceux de la Finlande; qu'ils ont aussi le teint blanc, et ne ressemblent ni aux Russes, ni aux Cosaques, ni aux Polonais. Malte-Brun explique ces différences physiques en regardant les habitants de ces campagnes comme les descendants d'une branche des *Viætitches*, peuple finnois, dont le principal établissement était dans le gouvernement de Koursk, mais s'étendait aussi à travers celui d'Orel jusqu'à Toula. Peut-être, si l'on faisait des recherches sur la langue des paysans, des mots finnois plus ou moins purs ou altérés confirmeraient la supposition extrêmement probable de ce savant géographe.

« Les *Morlaques*, qui demeurent sur les bords de la Kerka, » dit Malte-Brun, « ont le teint blanc, des yeux bleus, la chevelure blonde, mais le nez un peu aplati, la bouche large et un air de douceur; on les dirait un mélange de Goths et de Tatars; ceux qui demeurent le long de la Cettina et vers la Narenta ont le teint olivâtre, le visage long, les cheveux noirs et l'air menaçant. » Malgré ces grandes différences physiques, ces deux peuplades ne parlent qu'une même langue, ou pour mieux dire, un dialecte du slavon, mêlé de mots latins ou plutôt valaques.

Les montagnards de l'intérieur de la Dalmatie, à haute stature, à cheveux et iris généralement noirs avec le regard assuré, et les Slaves de la Dalmatie insulaire et de sa partie maritime occidentale, à taille généralement au-dessus de la médiocre, avec l'iris presque toujours gris et les cheveux tantôt noirs, tantôt châtains et parfois même blonds, parlent deux dialectes de la même langue, tandis que ceux du Frioul, à taille moyenne, à cheveux blonds et lisses, avec l'iris gris, parlent une langue très-rapprochée de celle de leurs voisins orientaux: langue que plusieurs philologues regardent comme un simple dialecte du slavon.

Mais les peuples compris dans la famille persane n'offrent pas moins de différences physiques entre eux, malgré l'étonnante analogie qu'on observe entre leurs idiomes. Ici nous trouvons le *Persan* à taille moyenne, à nez aquilin, à iris et cheveux noirs, à barbe touffue et de la même couleur; le *Kurde*, à iris et cheveux noirs, et l'*Afghan*, à haute taille, à visage long avec le nez et les pommettes saillants, la barbe et les cheveux généralement noirs et roides, le teint brun dans les tribus orientales, et vert d'olive dans les occidentales. Là nous voyons au delà du Gange les *Rohillas*, qui ne parlent cependant qu'un dialecte afghan, avoir la tête sphérique, les cheveux soyeux, blonds et presque blancs, les yeux bleus très-clairs, les pommettes peu apparentes, la peau très-blanche et teinte de rouge; et du côté opposé, dans les hautes vallées du Caucase, les *Ossètes*, à taille moyenne, mais forte, à iris bleu, avec les cheveux blonds, parfois rouge brun, mais jamais entièrement noirs.

Nous pourrions emprunter aux familles des idiomes samoyèdes, esquimaux, malais et autres, une foule d'anomalies non moins remarquables, surtout relativement à la taille et à la couleur de la peau, si différentes chez les peuples qu'elles comprennent. Nous nous bornerons seulement à opposer entre elles les différences qu'offrent deux autres familles, l'ouralienne et l'hottentote.

Les *Lapons*, à taille en général très-petite, avec des traits presque mongoliques, des cheveux roides et noirs et la peau naturellement jaunâtre; les Finnois proprement dits, à teint brun sale, à membres assez forts, mais à taille moyenne avec des cheveux roux, jaune brun et parfois presque blancs; les *Esthoniens* peu différents des précédents; les *Tcheremisses*, à taille généralement un peu plus haute que celle des peuples ouraliens, avec les cheveux blonds ou roux, et la figure presque blanche; les *Mardouins*, à cheveux généralement roux ou jaune roux; les *Wotièques*, presque identiques aux Finnois proprement dits, quoique avec des membres moins forts; les *Hongrois*, à taille moyenne, mais à constitution vigoureuse, à traits beaux et prononcés, à figure carrée, avec des cheveux généralement noirs

Digitized by Google

et parfois brun clair; les *Vogoules*, presque aussi grands que les Tcheremisses, mais avec la physionomie presque kalmouque et des cheveux noirs et roides; et les *Ostiaques*, à petite taille, à membres effacés, mais avec les cheveux roussâtres. Tous ces peuples parlent des langues très-analogues, non-seulement pour l'artifice des mots, mais même pour l'artifice grammatical. Cette ressemblance de langues, qui est surtout très-grande entre le hongrois, le vagoule, l'ostiaque et le lapon, peuples qui offrent entre eux des différences énormes d'organisation, signale à l'ethnographe un changement d'idiome qui a dû nécessairement avoir lieu chez l'une ou chez l'autre de ces nations, et ne lui permettent pas de les faire descendre toutes d'une même souche.

Enfin, l'extrémité australe de l'Afrique nous montre dans les *Hottentots* et dans les *Boschimans*, deux peuples qui, quoique voisins et parlant des langues très-analogues, n'en diffèrent pas moins immensément sous le double rapport de leur organisation physique et de leur caractère moral. Les Boschimans, que l'on peut regarder comme la race la plus petite du genre humain, diffèrent des Hottentots par la petitesse de leur taille, par la gaieté de leur caractère, par leur étonnante activité, etc. Ces différences d'organisation, ces différences de caractère qu'on ne saurait attribuer au climat et au genre de vie, puisque ces circonstances sont communes aux deux peuples, supposent une différence d'origine, quelque grande que soit la ressemblance entre leurs langues, que le savant continuateur du Mithridate regarde même comme les dialectes d'un même idiome.

III. *Noms d'hommes et de lieux qui, par les changements auxquels ils sont sujets, tendent à rétrécir la sphère des utiles applications que l'on a vues découler de leur comparaison.* — Les exemples suivants, que nous empruntons en grande partie à l'ouvrage de Salverte, démontreront les fautes grossières auxquelles s'exposerait l'ethnographe qui négligerait l'application de ce principe aux différentes recherches qu'il voudrait entreprendre.

En 1568, Philippe II enjoignit aux Maures qui habitaient l'Espagne, de quitter, avec l'usage de leur idiome, leurs noms et surnoms nationaux, pour y substituer l'idiome et les noms espagnols. Les Maures obéirent, et n'en gardèrent pas moins leurs sentiments nationaux et religieux. Mais plus tard, contraints d'opter entre l'exil et l'apostasie, ils retournèrent en Afrique, et y portèrent des noms espagnols. Ainsi, dans plusieurs familles de l'empire de Maroc, qui descendent des musulmans andalous, subsistent les noms de *Perez*, *Santiago*, *Valenciano*, *Aragon*, etc.; noms dont l'origine a induit en erreur quelques écrivains, et entre autres Voltaire, en leur faisant prendre pour des chrétiens renégats la postérité des martyrs de l'islamisme.

Comme, dans un pays subjugué, à la forme des noms étrangers se joint l'idée de puissance, et à celle des noms nationaux l'idée d'asservissement, plusieurs individus ont essayé de modifier ceux-ci, sans toutefois les rendre méconnaissables aux hommes, qui en font encore exclusivement usage, en cherchant chez le peuple dominant les noms les plus rapprochés de ceux que l'on désire changer. Quand les Juifs furent soumis aux rois grecs de la Syrie, le grand prêtre *Jésus* se fit appeler, parmi les Grecs, *Jason; Theudas* devint *Théodore*, et *Cléophas*, *Cléophile*. L'aïeul d'Hérode le Grand fit de son nom arabe *Antipas*, le nom grec *Antipater*. Six siècles plus tard, se présentant comme le prophète que Moïse promet aux Hébreux, le Samaritain Dosthen se faisait appeler par ses disciples grecs, d'un nom conforme à ses prétentions, *Dosithée*, présent de Dieu. Plus tard, nous voyons l'évêque goth, *Jornandes*, prendre le nom de *Jordanus*, et le moine anglais *Austin* celui d'*Augustin;* le culdée irlandais *Aonghus* publier sa Chronique en vers et en prose, sous le nom d'*Æneas Colideus*. C'est ainsi que le nom gallois *Gloyw* (brillant, éclatant) a été traduit par le prénom chrétien *Claudius;* que l'évêque d'Ely, *Couchouard*, est devenu saint *Concors;* et le moine *Saens*, saint *Sidonius;* le Gaulois *Cybar*, saint *Eparchius;* l'Espagnol *Galindo*, saint *Prudence;* et sainte *Ysoie*, sainte *Eusébie*.

L'admiration des littérateurs pour les écrivains de la Grèce et de Rome, en porta un grand nombre à l'époque de la renaissance des lettres, à changer leurs noms pour se parer de dénominations grecques ou romaines. Le napolitain *Jean Paul Parasio* se fit appeler *Aulus Janus Parrhasius;* l'allemand *Reuchlin* (fumée) s'appela *Capnio;* un autre Allemand, *Grosman* (homme grand) *Megander*, et un troisième, *Schwarzerd* (terre noire), *Melanchthon*. C'est ainsi que nous trouvons *Grucchius* pour *Grouchy* et *Torrentius* pour *Vanderbeken*. Ce même motif qui avait engagé tous les membres de l'académie de Rome à adopter des noms grecs et latins, pensa leur coûter la vie sous le règne de Paul II, qui accusa ce corps savant d'hérésie et de conspiration. On avait vu la même chose six siècles auparavant, parmi les membres de l'académie fondée par Charlemagne, qui ne furent exposés à aucun danger semblable, ce grand monarque ayant pris lui-même un nom ancien.

Trompé par ces noms empruntés, combien de conséquences erronées n'en tirerait pas l'ethnographe qui voulût les prendre pour bases de ses raisonnements! Que de Français, d'Allemands, d'Italiens et d'Anglais induits en erreur par ces noms empruntés, regardent comme étrangers des savants, des jurisconsultes et des médecins dont les travaux ont honoré cependant leurs patries respectives!

« A la tête d'une armée conquérante, » dit Salverte, « quand Valarsay fonda en Arménie la dynastie des Arsacides, non-seulement il ôta à la ville de *Van* son nom, pour

Digitized by Google

lui rendre celui de *Semiramacerte* (ville de Sémiramis), et rappeler le souvenir d'une héroïne guerrière dont il prétendait sans doute que les droits lui étaient transmis; mais, guidé par une politique profonde, il se hâta de diviser son empire en vingt-huit préfectures héréditaires, et d'imposer à chacune un nom dérivé du nom du gouverneur qu'il lui donnait, ou du titre de sa charge. Ainsi disparurent et l'ancienne division des provinces et leurs noms nationaux, et le souvenir de lois, de droits, de coutumes qui y restaient attachés, et qui portaient ombrage à un monarque étranger.

« Il est curieux de voir dans un autre pays une mesure analogue, inspirée par des intentions bien opposées.

« Les noms anciens des provinces de la France rappelaient tous des origines, des affections, des institutions, des usages, des priviléges différents; au jour où tous les Français n'ont formé qu'un peuple sous une loi unique, le morcellement fortuit du territoire et les noms vieillis des *fragments* dont il se composait, ont dû faire place à une division raisonnée en départements, et à une nomenclature uniforme empruntée des localités géographiques. C'était encore ici renouveler la face de l'Etat après une conquête; mais quelle conquête! Celle de l'union et de l'ordre sur la discorde et le chaos.

« Plus facilement que les noms de contrées, les noms de villes se prêtent aux variations que commande la vanité des conquérants. Prusias s'empare de *Kieros*, ville appartenant à la cité d'Héraclée; au nom qu'elle avait emprunté du fleuve qui la traversait, il substitue le sien propre, et veut qu'on l'appelle *Prusiade*. Le roi de Bithynie ne fit que suivre un usage consacré par la plupart des chefs qui, depuis la mort d'Alexandre, se disputaient les lambeaux de l'Asie.

« Les Romains non-seulement divisaient les Etats en de grandes provinces dont la circonscription et les noms changeaient quelquefois, moyen sûr d'affaiblir chez un peuple les relations et les habitudes nationales; mais en quelque lieu que la force des armes ou l'adresse de la diplomatie fît pénétrer leur influence, ils surent avec eux établir leurs noms propres. Tous les rois alliés ou amis fondèrent, chacun dans son royaume, des villes de *Césarée* en l'honneur d'Auguste. Des villes libres, des colonies prirent le même nom, ou s'honorèrent de rappeler *le nom* de *Julius*, *le titre d'Auguste*, les *surnoms* introduits dans la famille impériale. C'est ainsi que *Bibracte* devint *Augustodunum* (Autun); *Cularo* se nomma *Gratianopolis* (Grenoble); *Andegavum* s'appela *Juliomagus* (Angers); et *Genabum* fut appelée *Aurelia* (Orléans). »

Ces changements de noms géographiques n'ont, après le moyen âge, jamais été plus fréquents que de nos jours. On a vu des noms grecs et romains renaître dans l'ancien et le Nouveau-Monde; des noms américains revivre après trois siècles de silence, et ce qui est encore plus extraordinaire, des Africains devenus et reconnus libres sur la colonie jadis la plus florissante de l'archipel des Antilles, prendre le nom d'un peuple américain disparu comme tant d'autres, depuis deux siècles, de la liste des nations. Que de méprises ne ferait, que de fausses conséquences ne tirerait pas l'ethnographe qui, raisonnant sur les noms géographiques, voudrait, appuyé sur cette seule base, reconnaître la souche de laquelle descendent les peuples qui habitent ces villes, qui occupent ces contrées!

Dans l'empire de la Chine, à chaque nouvelle dynastie, on change la plupart des noms des provinces et des villes. Cet usage, auquel n'ont pas fait attention, ou que peut-être ont ignoré les savants commentateurs du voyage de *Marco Polo*, a fait échouer toute leur vaste érudition dans la tentative d'expliquer par nos connaissances géographiques actuelles les notions précieuses que nous a laissées le plus grand voyageur du moyen âge. Le profond savoir dans la langue et la littérature chinoises a mis à même Klaproth de résoudre tous les doutes, et de déterminer, par la connaissance des résultats de cet usage singulier, les véritables positions des villes de Cayngui, Zaithum, Gampu et autres, qui offraient jusqu'à présent des difficultés insurmontables aux savants étrangers à l'étude de cet idiome.

L'Afrique nous offre quelques exemples de cet usage. Plusieurs de ses villes changent de nom de temps en temps. Nous nous bornerons à observer qu'un lieu visité deux fois par le célèbre Mungo-Park s'appelait *Kanipe* la première fois qu'il le visita, et *Sizekunde* la seconde.

LITHUANIENS. *Voy.* SLAVES.

LITTERATURE SANSKRITE. *Voy.* SANSKRIT. — Chinoise. *Voy.* CHINOIS. — Etrusque. *Voy.* ETRUSQUES; détruite par les Romains, *Ibid.*

LIVE. *Voy.* FINNOISE.

LIVONIE. *Voy.* TEUTONIQUE.

LOANGO. *Voy.* CONGO.

LOCKE, cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

LOIS DE LA TRANSFORMATION OU DE LA DÉRIVATION DES MOTS. *Voy.* ÉTYMOLOGIE.

LOLOS. *Voy.* CHINOIS.

LOTHOPHAGI. *Voy.* ATLAS.

LOUISIANE. *Voy.* MOBILE.

LOURES. *Voy.* KURDE.

LUCANI. *Voy.* ITALIQUE.

LYCIENS. *Voy.* THRACO-ILLYRIENNE.

LYDIE, EST-ELLE LE BERCEAU DES ÉTRUSQUES. *Voy.* ETRUSQUES.

LYDIENS. *Voy.* THRACO-ILLYRIENNE.

Digitized by Google

M

MACASSAR. *Voy.* CÉLÉBIENNE.

MACEDO, de Lisbonne, son opinion sur la langue des Guanches. *Voy.* ATLANTIQUE.

MACÉDONIENS. *Voy.* THRACO-ILLYRIENNE.

MACHACARIS-CAMACAN, famille de langues de la région Guarani-brésilienne (Amér. mérid.); elle comprend les langues suivantes :

1° MACHACARIS, par les *Machacaris* ou *Machacalis*, qui demeurent dans la province de Porto-Seguro entre les Patachos et les Botecudos dans les environs du Sucurucu ou Rio-Pardo, du Rio-Belmonte et du Rio-Santa-Cruz. Cette langue, de même que celle des Botecudos, a beaucoup de mots et de syllabes qui se prononcent d'une manière singulière dans le palais; elle a le son nasal, mais elle n'a pas le guttural.

2° MACONIS, par les *Maconis*, jadis établis sur le Rio-Doce, d'où ils furent chassés par les Botecudos, qui les ont presque entièrement exterminés; le peu qui en est échappé est civilisé et baptisé, et vit dans la province de Porto-Seguro. On a à tort considéré les Maconis comme une branche des Botecudos, puisque leur langue en est entièrement différente.

Il nous semble qu'on pourrait regarder comme un dialecte de cette langue l'idiome que parlent les *Monoyos de Passanha*, visités par le savant naturaliste M. Auguste de Saint-Hilaire.

3° PATACHOS, par les *Patachos*, qui sont la nation sauvage la plus nombreuse de la province de Porto-Seguro. Les Patachos sont divisés en plusieurs tribus, et s'étendent d'une extrémité à l'autre de la province; selon monseigneur le prince de Neuwied, ils en occupent la partie le long de la mer comprise entre l'embouchure du San-Matheus et celle du Santa-Cruz. L'histoire du Brésil fait mention d'autres tribus Patachos ou Cotochos, qui erraient autrefois dans la partie sud-ouest de la province de Bahia. L'idiome patachos a beaucoup de mots dont le son est confus, et qui se prononcent en partie dans le palais; les sons intermédiaires entre *é*, *u* et *eu* y sont très-fréquents.

4° CAMACAN, par les *Camacans*, nommés aussi *Mongoyos* par les Portugais; ils sont moins sauvages que les Botecudos et les Patachos; ils vivent d'agriculture, et demeurent en sept petits villages dans les environs et au nord du Rio-Pardo ou Patype dans la province de Bahia. Le camacan a un grand nombre de mots longs et de sons gutturaux; ce qui le distingue des idiomes des Patachos, des Botecudos, des Machacaris et des Maconi. La fin de ses mots se prononce d'une manière bizarre et fort brève; quelquefois on entend en même temps des sons du nez, du palais et du gosier; les mots se terminent ordinairement en *a* et en *o*; ces voyelles sont coupées brusquement dans le discours; on dirait que celui qui parle cesse tout à coup de parler.

5° MENIENG, parlé jadis par les *Meniengs* ou *Menian*, qui sont tous civilisés et vivent près du Rio-Belmonte. Le menieng est près de s'éteindre, puisque, lors du voyage du prince de Neuwied, il n'y avait plus que deux vieillards qui parlassent encore cet idiome; il abonde beaucoup en sons de la gorge et du palais. Les Meniengs paraissent avoir été une tribu des Camacans, mais qui parlaient un camacan si corrompu, ou, pour mieux dire, si différent, qu'on ne saurait le regarder comme un simple dialecte de cet idiome, mais bien comme une langue qui en est sœur.

6° CAMACAENS-SPIX-MARTIUS, parlée par une tribu de *Camacaens*, visitée par les deux savants naturalistes Spix et Martius, mais dont nous ne pouvons pas indiquer exactement la position.

7° MALALI, par les *Malali*, visités par monseigneur le prince de Neuwied et par M. Auguste de Saint-Hilaire. Cet idiome a le son nasal et le guttural, qui dominent en plusieurs autres parlés dans cette vaste région. La plupart de ses mots ont une prononciation très-difficile à saisir.

MACOUA. *Voy.* MONOMOTAPA.

MADAGASCARIENNE (LANGUE), ou MALAIS AFRICAIN, division des langues malaises, à laquelle appartient le

MADÉCASSE, parlé dans l'île de Madagascar. Dans la population de cette grande île, dit M. Vaïsse, les ethnographes reconnaissent le rapprochement, plutôt que le mélange, de deux races, l'une au teint noir et à la chevelure laineuse, l'autre au teint olivâtre et à la chevelure lisse. De ces deux races c'est la première, d'origine évidemment africaine, qui leur paraît avoir été le plus anciennement en possession du sol. La seconde est, selon eux, une race étrangère et conquérante, venue de l'est ou du nord-est, c'est-à-dire soit de cette partie de l'Océanie désignée sous le nom de Polynésie, soit de celle qui constitue la Malaisie. Mais, chose assez étrange, et qui est directement opposée à ce qui s'observe partout ailleurs, la population primitive est restée partout en possession des côtes, tandis que c'est dans l'intérieur, dans la partie la plus centrale de l'île, que s'est établie la population advène dont il faut voir les descendants dans les Hôvas,

Digitized by Google

habitants de la contrée de l'Imérina, et qui sont aujourd'hui encore la nation la plus puissante de Madagascar.

Un fait non moins extraordinaire, c'est celui de l'uniformité qu'au dire de presque tous les voyageurs, la langue présente d'un bout de l'île à l'autre. Il est tellement étonnant de voir régner une langue unique sur un territoire si vaste, occupé par une population sortie de deux races distinctes, l'une et l'autre d'une civilisation peu développée et dont les différentes portions se trouvent en grande partie isolées, séparées qu'elles sont entre elles par des montagnes inaccessibles et des forêts impénétrables, que Balbi, dans l'introduction de son *Atlas ethnographique*, ne peut se résoudre à admettre que le fait existe, malgré les autorités positives sur lesquelles il s'appuie. Au premier rang parmi ces autorités se placent un ancien gouverneur de l'établissement français du fort Dauphin, de Flacourt, et un voyageur qui a été de longues années prisonnier des indigènes, Drury. L'un et l'autre déclarent que la langue de Madagascar est partout la même, que les seules différences que l'on puisse signaler d'une province à l'autre ne consistent que dans l'accentuation, et que les habitants des diverses parties de l'île se comprennent sans la moindre difficulté. Le missionnaire anglais Ellis dit pourtant que l'uniformité de langage ne règne pas de la côte à l'intérieur au même degré qu'elle règne d'une partie du littoral à l'autre. La différence qu'il signale entre le malgache des côtes et celui de l'Imérina ne consiste, il est vrai, que dans quelques permutations de consonnes, les Hôvas mettant par exemple l'articulation *d* là où ceux des régions maritimes prononcent *l*.

A l'appui de son opinion sur la probabilité de l'existence de plusieurs langues ou du moins de plusieurs dialectes à Madagascar. Balbi cite les variantes que, dans les mots même exprimant les idées les plus élémentaires, présentent les vocabulaires recueillis par de Flacourt, Drury, Megiser et Hervas. Ce dernier, dans son *Dictionnaire polyglotte*, donne positivement une double nomenclature madécasse, laquelle a tout à fait l'apparence de présenter le spécimen de deux dialectes. Balbi cite en outre le témoignage d'un voyageur français qui avait visité presque toute la côte orientale, et qui affirme que l'idiome de la partie méridionale, celui des habitants des environs du fort Dauphin, par exemple, diffère complétement de celui des provinces du nord. Toutefois, le savant commandant de l'expédition de l'*Astrolabe*, Dumont-d'Urville, adopte, ou pour mieux dire, confirme l'opinion d'une langue commune à toute l'île, langue variée tout au plus, dit-il, par la prononciation suivant les provinces.

Quoiqu'il en soit, Balbi classe le madécasse ou malgache, tel qu'il nous est connu, sous le titre de malai africain. Il est en effet impossible de méconnaître les rapports de prononciation et de signification qui lient cette langue à toutes celles de l'Océanie et surtout au malais : quelques philologues ont même fait remarquer que le nom de Madagascar pouvait avoir pour étymologie celui de *malaio* (malai) par l'effet du changement, fort ordinaire dans cette langue, de l'*l* en *d*, C'est en vertu de cette même loi des permutations de lettres que l'on nomme indifféremment *malgache* et *madécasse* l'habitant de cette île, comme aussi la langue qu'il parle. Jacquet, dans ses *Mélanges polynésiens*, donne au peuple le nom de *malécasse* et à la langue celui de *malacassa*.

La ressemblance qui existe entre ce malai africain, pour nous servir de l'expression de Balbi, et le malai océanien, n'est pas seulement basée sur la rencontre d'un nombre considérable de racines identiques; mais elle ressort aussi de la comparaison générale que l'on peut faire du génie et de la structure des deux langues. Entre le malais et le malgache il y a pour bien des mots identité complète. D'autres mots présentent des nuances dans leurs voyelles; d'autres encore, certaines altérations dans leurs consonnes, altérations dont les plus fréquentes sont le changement du *b* malai en *v*, celui du *p* en *f*, celui du *k* en *h*, celui du *d* en *r*, etc. Il n'y a donc pas de doute que le malgache n'appartienne à la famille des idiomes malais, ou plutôt polynésiens. En effet, ses principales racines, celles des noms des objets naturels les plus marquants, les noms de nombre, les noms des jours de la semaine se trouvent à Java, à Sumatra, à Timor, aux Philippines, aux Mariannes, et même, on peut le dire, dans tous les archipels de l'Océanie. Mais à laquelle des langues de cette vaste partie du globe le malgache est-il le plus étroitement apparenté ? C'est ce qui n'a pas encore été rigoureusement déterminé. Crawfurd penchait pour le dialecte de Balbi, Marsden pour celui de Nias. Guillaume de Humboldt, qui reconnaît au malgache la plus grande affinité avec toutes les langues parlées dans l'archipel Indien, et qui y signale de plus un certain nombre de mots sanscrits, voit dans les habitants de Madagascar, une population malaie, mais il se demande s'il serait jamais possible de résoudre la question de savoir de quelle manière et à quelle époque les Malais sont ainsi venus s'établir dans le voisinage de l'extrémité méridionale de l'Afrique. Quant à Dumont-d'Urville, frappé des rapports intimes qu'il observe entre le grand dialecte polynésien et l'idiome des naturels de Madagascar, frappé surtout du fait que ces rapports « sont quelquefois immédiats entre le malgache et le polynésien, sans se reproduire constamment dans le malai, » il est conduit à déclarer que la supposition d'après laquelle le malgache devrait à l'intermédiaire du malai son analogie avec le polynésien, est détruite par le fait que bien des mots communs au malgache et au polynésien, et existant sous une forme identique dans les deux langues, ne se retrouvent que

Digitized by Google

très-altérés dans le malai, ou même lui sont tout à fait étrangers.

On rencontre bien aussi dans le malgache un certain nombre de racines sémitiques ; mais celles-ci n'appartiennent pas au fonds de la langue, et leur introduction, due à des rapports, déjà anciens, il est vrai, avec les Arabes des côtes du golfe d'Aman, est, comparativement, récente.

Malte-Brun signale encore, comme ayant cours à Madagascar, plusieurs mots se rapprochant des idiomes cafres, et notamment du betjouana. Le voisinage du continent africain explique suffisamment l'échange de quelques termes entre les habitants des deux côtes du détroit. Toutefois, il est certain que malgré quelques mots communs, même les nègres de Mozambique, qui occupent la partie de l'Afrique continentale la plus voisine de Madagascar, ne peuvent s'entendre sans interprète avec les insulaires.

L'idiome malgache est remarquable sous le double rapport de l'harmonie et de la richesse. On y trouve la même abondance de voyelles sonores qu'en malai, et sa nomenclature présente une foule de termes pour lesquels la plupart de nos langues européennes n'auraient pas d'équivalents, ou qu'elles ne pourraient rendre qu'à l'aide de périphrases. C'est ainsi, par exemple, que le malgache, pour exprimer les cornes d'un bœuf, a peut-être trente mots différents, selon la forme, la direction, le volume de cette partie de l'animal. Avec sa richesse de termes spéciaux, le malgache comporte une grande concision. Ainsi l'acte d'aller chez soi se rend par *mody*, et l'idée bien plus complexe encore, de sortir de chez soi et d'y revenir dans la même journée, se traduit par le mot unique *tampody*. Cette langue a beaucoup de mots composés, dont les noms de plusieurs tribus de l'île offrent des exemples. Le nom des Bétanimènes est formé de *bé*, beaucoup, *tana*, terre, et *mena*, rouge; celui de la confédération des Betsimicaracs, sur la côte orientale, vient pareillement de *bé*, beaucoup ou multitude, de *tsi*, négation, et de *micarac*, séparé.

Il n'y a dans les noms malgaches ni genres grammaticaux, ni nombres, ni cas. Des particules y remplissent le rôle qu'ont dans d'autres langues les flexions de la déclinaison. La distinction des substantifs et des adjectifs n'existe pas, ou, du moins, le nombre des mots que l'on peut considérer comme des adjectifs est tout à fait insignifiant. D'ailleurs, l'extension immense de la nomenclature des substantifs rend bien rarement nécessaire l'emploi de qualificatifs. Parmi les noms de nombre, il n'y a que les dix premiers (auxquels il faut pourtant ajouter les nombres *cent* et *mille*) qui soient exprimés par des mots simples. Pour onze on dit dix-un, pour vingt, deux dix, etc. La conjugaison ne se fait qu'au moyen de particules préfixes : c'est ainsi que sont distingués les temps, les modes, les voix; c'est ainsi encore que l'on peut former du verbe simple non-seulement des verbes passifs, réfléchis, réciproques, mais aussi des verbes potentiels, causatifs, etc. Ce système de préfixes significatives est un des grands traits de ressemblance qui lient le malgache au malai; mais la première de ces deux langues est celle où il est le plus complet.

La littérature nationale des Malgaches se compose de chansons, dont ils ont divers genres, selon les circonstances pour lesquelles elles sont composées, telles que les mariages, les funérailles, etc.; de proverbes, pour la composition desquels ils montrent une disposition toute particulière; de fables, ayant le plus souvent, il est vrai, un caractère assez puéril; de légendes, dont plusieurs familles possèdent, dit-on, d'importantes collections et d'où l'on pourrait, selon quelques voyageurs, notamment selon M. Lebel, tirer des renseignements précieux sur l'histoire de l'île. Ils ont enfin, suivant l'abbé Rochon, des traités sur l'astrologie et la médecine, sciences dont la connaissance a été apportée dans l'île, antérieurement à l'hégire, par des docteurs cabalistes venus de Mascate.

M. de Porny a publié à Paris, en 1787, un recueil de chansons madécasses, et depuis quelques années on a recueilli d'autres spécimens de la littérature de ce peuple.

Les missionnaires protestants ont imprimé à Tananarivo, en lettres latines, une traduction du Nouveau Testament. — *Voy.* la note XVIII, à la fin du volume.

MADECASSE. *Voy.* MADAGASCARIENNE. — Comparée avec le malai.— *Voy.* note XVIII, à la fin du volume.

MADURA. *Voy.* JAVANAISES.

MAFFEI, dérive la langue étrusque du phénicien ou cananéen. *Voy.* ETRUSQUES.

MAGHREBY. *Voy.* ARABE.

MAGUDHA. *Voy.* PRAÇRIT.

MAGYAR. *Voy.* HONGROISE (Langue).

MAHIE, langue africaine du Soudan, parlée par les *Mahies*, nation nombreuse et autrefois puissante, qui vit au nord du royaume de Dahomey. Elle forme une confédération de plusieurs petits Etats régis par un gouvernement républicain. Les Mahies sont industrieux et savent faire de jolis ouvrages en métal.

MAHRATTE, MAHRATTA ou MAHARASHTRA, langue de l'Inde, qui doit être classée parmi les idiomes prâcrits. En effet, suivant M. Lassen, c'est cette langue que désigne proprement, pour les brahmanes de la partie de l'Inde, où elle est parlée, le nom de prâcrit quand il n'est pas accompagné de quelque épithète spéciale, et M. Pavie, dans une lettre à M. Garcin de Tassy (1841), dit que le mahratte est la limite méridionale des dialectes indiens qui se rattachent au sanskrit. Sous le rapport de la lexicographie et de la grammaire, cette langue n'est qu'une mutilation du sanskrit. Les

Digitized by Google

principaux dialectes du mahratte sont le *basopourt*, le *ouadt*, le *desh*, le *kokount*, etc.

La prononciation du mahratte est dure et peu sonore; l'accent en est traînant et lourd. Il s'écrit avec deux alphabets le *balbodh* ou *balabandi* qui n'est que le dewanagari des livres sanskrits; il s'emploie pour les sujets religieux; le *mod*, *modi* ou *mur* qui est un dérivé du premier; c'est l'écriture des relations ordinaires. La littérature est peu riche en ouvrages originaux; ce qu'elle offre de plus remarquable ce sont des récits de guerres dit *kathas*, qui se chantent la nuit à la clarté des flambeaux rustiques et qui charment les haltes de nuit pendant les pérégrinations des tribus nomades.

MALABAR, un des idiomes de l'Hindoustan qui ne se rattache pas à la souche sanscrite. Cette langue est connue aussi sous le nom de maleyalam ou malayalim et quelquefois même, quoique improprement, sous celui de GRANTAM, parlée le long de la côte de Malabar depuis la rivière d'Onore jusqu'au cap Comorin. Dans cet espace le *maleyalam propre* ou *malabar* est parlé dans la province anglaise du Malabar, où l'on trouve Cochin, jadis appartenant aux Hollandais; Cananore et Calicut, jadis siége du *Zamorin*, si puissant lors de la première apparition des Portugais dans l'Inde; ensuite dans le royaume de Travancore, vassal des Anglais; dans le petit territoire où se trouve la colonie française de Mahé, et dans les vallées habitées par les Chrétiens de Saint-Thomas. C'est dans cette langue qu'ont été gravés sur des planches de cuivre, dans les VIIIe et IXe siècles, les priviléges accordés par les rois de ces contrées à ces Chrétiens et aux Juifs de Cochin. Le malabar a un alphabet particulier dont quelques signes sont communs au tamoule, mais auquel manquent ceux correspondants au *q*, *y*, *x*, *z* et *f* des alphabets européens. La prononciation de cette langue est assez douce et harmonieuse : sa déclinaison a huit cas, trois genres, et pour les noms substantifs même trois nombres. Les adjectifs y sont indéclinables. La conjugaison y est pauvre; elle n'a que trois temps, savoir : le présent, le passé et le futur, et deux modes, l'indicatif et l'impératif; elle exprime les autres par des particules affixes; la plupart des verbes sont défectifs. La construction est presque semblable à celle du latin. On peut considérer comme deux autres dialectes principaux de cette langue le *kourga* ou *koudagou* parlée dans le district anglais nommé Courg ou Coorg, dans la province de Malabar; et le *toulouta*, parlé, selon le savant missionnaire Dubois, le long de la côte depuis Tellichery ou le cap Dilli jusqu'à la rivière d'Onore, pays que les géographes appellent improprement Canara et qui est habité par les *Toulouva*; il appartient aux Anglais. Le courga et le toulouva s'écrivent avec les caractères malabares.

MALAI. *Voy.* SUMATRIENNES. — Comparé au madecasse, —*Voy.* note XVIII, à la fin du volume.

MALAIS. *Voy.* OCÉANIE.

MALAISES (LANGUES); ces langues constituent une des familles des langues océaniennes. Les innombrables peuplades comprises dans cette grande famille offrent un phénomène unique dans l'histoire de l'homme. Dispersées sur presque deux tiers de la circonférence du globe, et séparées les unes des autres par de vastes mers et tout le continent austral, elles parlent toutes des langues évidemment sœurs, tandis que plusieurs d'entre elles possèdent depuis un temps immémorial des alphabets, dont les caractères diffèrent autant les uns des autres que les lettres grecques diffèrent de celles des alphabet sanscrit et coréen. Des nuances presque infinies de civilisation et de barbarie, de douceur et de férocité; une foule d'usages communs à un grand nombre de tribus séparées par d'immenses intervalles, ainsi que des pratiques singulières propres à quelques autres seulement; les superstions les plus absurdes, accompagnées de mutilations cruelles et de sacrifices humains; des mœurs douces unies à l'usage horrible de l'infanticide et de l'anthropophagie; des traits sublimes d'héroïsme à côté des excès épouvantables et inouïs ailleurs de la vengeance : voilà les traits les plus caractéristiques des peuples compris dans la grande famille malaise. *Lakisana*, qui commanda les nombreuses flottes du sultan de Malacca contre les Portugais; *Surapati*, qui de simple esclave parvint par sa valeur et malgré les efforts des Hollandais à régner sur plusieurs provinces de Java; *Senopati*, sultan de Mataram, et son petit-fils *Agung*, surnommé avec raison le *Grand-Sultan*, sont les seuls personnages vraiment remarquables que l'histoire des Océaniens puisse opposer à la foule des grands hommes de l'ancien continent (674).

En considérant les langues de tous ces peuples sous un point de vue général, on peut dire qu'elles se ressemblent d'une manière extraordinaire dans leur génie, dans leurs formes et dans leur racines tandis qu'elles diffèrent essentiellement de tous les idiomes connus, n'offrant d'analogie qu'a-

(674) Nous devons rappeler que notre siècle a vu s'élever en même temps à Madagascar, à Tonga et à Owhyhee, trois hommes extraordinaires, auxquels il n'a manqué qu'un plus grand théâtre pour briller de tout l'éclat qu'environne les grands conquérants de l'Europe et de l'Asie. Le jeune et brave Radarna se rend maître en moins de dix ans de plus de la moitié de Madagascar; l'adroit et intrépide Finow réunit sous son sceptre presque toutes les îles des Amis et de Fidji, tandis que le politique et intelligent Teameamea, après avoir soumis tout l'archipel de Sandwich, y introduit la civilisation et les arts de l'Europe.

Digitized by Google

vec les langues transgangétiques, et encore seulement sous le rapport de leurs formes grammaticales et de leur syntaxe. Vingt-deux consonnes et six voyelles expriment, à quelques exceptions près, les plus grandes variétés euphoniques de tous ces idiomes, dont plusieurs ont en outre deux diphthongues, et les plus incultes quelques autres voyelles, qui remplacent les sons ordinaires dans les langues les plus polies, de même que les patois italiens, français, allemands et autres, possèdent une foule de sons inconnus aux langues écrites auxquelles ils appartiennent. Tous les idiomes malais ont invariablement la même construction; on n'en trouve pas un seul qui ait des formes complexes comme le sanskrit et le grec, le latin et l'arabe. Les rapports des noms y sont exprimés par des prépositions; ceux des temps par des adverbes; les formes passives par des préfixes et les transitives par des affixes. Avec l'apparence d'une richesse extraordinaire, ces idiomes sont plutôt *verbeux* que *riches*, puisqu'avec une grande abondance de vocables pour exprimer des nuances peu importantes des objets familiers ou physiques, tous ces idiomes manquent presque entièrement de dénominations générales et de mots pour rendre des idées abstraites (675).

Si l'on voulait considérer tous les idiomes malais du monde maritime sous le rapport des différents éléments qui entrent dans leur composition, on pourrait les partager en deux classes. La première comprendrait tous les idiomes policés de l'archipel Indien; la seconde tous ceux que parlent les autres nations malaises de l'Océanie. Les idiomes de la première classe, qui sont aussi les seuls qui possèdent des alphabets, paraissent être composés des éléments suivants : le langage que parlait la tribu primitive, et qu'on peut regarder comme la partie radicale et originale de chacun; le grand océanien; le langage particulier de la tribu ou des tribus qui habitaient ou qui habitent dans son voisinage immédiat; le sanscrit; l'arabe; quelques mots du telinga, du persan et du chinois, et une portion encore plus petite du portugais, du hollandais et de l'anglais, et, pour le groupe des Philippines, de l'espagnol. L'analyse de tous les idiomes malais compris dans la seconde division paraît autoriser l'ethnographe à les regarder comme composés des trois premiers éléments qui entrent dans la composition de ceux de l'archipel Indien, auquel il faut ajouter quelques mots anglais et espagnols dus aux fréquentes relations des Anglais avec les naturels de Sandwich, de Taïti et de la Nouvelle-Zélande d'un côté, et des Espagnols avec les Caroliniens et les Chamorres de l'autre. Toutes les langues de cette seconde division se distinguent des idiomes de la première par l'absence totale des mots sanscrits, arabes et telinga, et celles de la Polynésie orientale par le rôle important qu'y joue l'article, par la fréquence des paroles formées à la manière des enfants, en répétant le même son, comme *mala-mala* très-amer, *tea-tea* très-blanc, etc., etc. On peut dire aussi, qu'en général la plupart des idiomes des deux branches ont, comme les transgangetiques, beaucoup de mots qui, moyennant de petits changements dans la prononciation ou dans l'intonation, expriment jusqu'à dix choses entièrement différentes.

On a distingué dans cette famille les douze groupes suivants : Langues JAVANAISES, MALAISES OU SUMATRIENNES, SUMBAVA-TIMORIENNES, MOLUQUOISES, CÉLÉBIENNES, BORNÉENNES, PHILIPPINAISES OU TAGALES, AUSTRALIENNES, POLYNÉSIENNES OCCIDENTALES, POLYNÉSIENNES ORIENTALES, FORMOSANES et MADASCARIENNES. *Voy.* ces mots. — *Voy.* l'Introduction, § IV.

(675) Suivant Crawfurd, le javanais n'a pas moins de 21 expressions particulières pour exprimer autant de manières différentes de s'asseoir. Ce même idiome a 54 noms distincts pour autant de variétés de kris ou coutelas, dont 21 indiquent que la lame est droite, et 33 qu'elle est recourbée. D'après ce même auteur, le javanais a souvent 10 synonymes, le buguis 6 ou 7 et le malais souvent 4 ou 5, pour exprimer des nuances peu importantes de quelque objet physique. L'harmonieux idiome de Taïti, dont Cook a tant exalté la prétendue richesse et la grande perfection, a plus de 20 termes pour désigner le fruit à pain dans ses différents états, et en possède au moins autant pour la racine de *taro*, et environ 10 pour la noix de coco. On peut en dire presque autant des idiomes de Sandwich, de Tonga, des Tagalog, dès qu'on veut exprimer des idées générales, et tout ce qui se rapporte aux opérations de l'âme. Selon Crawford, aucune des langues connues de l'archipel Indien ne peut distinguer par des mots indigènes l'*air en repos* de l'*air en mouvement* ou du *vent*.

Selon le même auteur, le javanais, qui est le plus riche et le plus perfectionné des idiomes de cette famille, a deux noms différents pour chacun des métaux, et même trois pour quelques-uns, mais n'en a pas un seul pour exprimer cette classe de corps, ou le nom équivalent à celui de *métal* et *minéral*; et tandis qu'on y trouve 5 noms pour un chien, 6 pour un cochon et pour l'éléphant, et 7 pour le cheval, il n'y en a pas un qui corresponde à celui d'*animal*, ni à ceux de *bête*, *oiseau*, *insecte* et *reptile*. Les principales langues de l'archipel Indien pour *esprit*, emploient l'expression métaphorique *cœur*; pour *entendement*, ils empruntent un mot sanskrit ou arabe; pour *mémoire*, ils n'ont autre chose que le verbe *se souvenir*, employé substantivement; pour *amitié*, ils ont encore recours à l'arabe; et pour *modestie*, ils se servent du même mot qui signifie *honte*. Sans fatiguer nos lecteurs par une foule d'exemples que nous pourrions aisément multiplier, il nous suffira de dire que, dans plus de 15 idiomes malais, le nom *soleil* est exprimé par une parole composée, qui signifie *œil du jour*; que dans la langue de Taïti, le mot *aou*, qui signifie *fumée*, moyennant des changements imperceptibles à des oreilles européennes, signifie aussi *fiel*, *un*, *courant*, *natation*, *oiseau*, *arbre*, *une aiguille*, et *coudre*.

Digitized by Google

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES MALAISES.

			Orthographe.	*Soleil.*
LANGUES JAVANAISES				
	Grand-Océanien.	1	anglaise	»
	Javanais Vulgaire ou Javanais Moderne.	2	anglaise	strengenge
	Basa-Krama ou Javanais de Cour.	3	anglaise	suria
	Sunda Vulgaire.	4	anglaise	matapoek-
	Madura *Propre* ou *Madura.*	5	anglaise	ngareh
	Sumenap.	6	anglaise	are
	Bali Vulgaire.	7	anglaise	matanai
	Sasak ou Lombok.	8	anglaise	matajelu
LANGUES SUMATRIENNES :				
	Malais ou Malayou *Littéral.*	9	anglaise	mata-ari
	de l'*île Tidor.*	10	espagnole	muta-hari
	des *Moluques.*	11	espagnole	mattahari
	de *Coupang dans l'île de Timor.*	12	française	mataré
	Battas ou Battak.	13	anglaise	mahtahari
	Achin.	14	anglaise	mattaurai
	Redjang.	15	anglaise	matty bily
	Lampong.	16	anglaise	mata ranni
	Mantawei.	17	anglaise	chooloo
	Nias.	18	anglaise	seeno
LANGUES SUMBAVA-TIMORIENNES :				
	Bima.	19	anglaise	liron
	Sumbava.	20	anglaise	singhar
	Ende ou Flores.	21	anglaise	reza
	Ombay, *du village de Bitoka.*	22	française	»
	Timouri ou Timorien Owen-Philips.	23	anglaise	laroh
	Timorien Hogendorp.	24	française	nenou
	Bellos-Freycinet, de *Laga* dans l'île de Timor.	25	française	lélo
	Rotti.	26	anglaise	lacloh
	Savou ou Sawu.	27	anglaise	lodo
LANGUES MOLUQUAISES :				
	Ternati.	28	anglaise	matahari
	Sangir.	29	anglaise	eloh
	Ceram ou Sirand.	30	anglaise	matahari
	Saparoua.	31	anglaise	riamaano
LANGUES CELEBIENNES :				
	Bugis.	32	anglaise	mataso
	Macassar.	33	anglaise	matalo
	Mandhar.	34	anglaise	matahari
	Manado.	35	anglaise	ndoh
	Gobontalo ou Gunung-Talu.	36	anglaise	mutuhari
	Buton.	36*	anglaise	matahari
LANGUES BORNEENNES :				
	Biadju, Biadjou ou Dayak, de la *côte occidentale de Borneo.*	37	anglaise	matandao
	Idem des *environs de Pontiana.*	38	hollandaise	mataseu
LANGUES PHILIPPINAISES :				
	Tagalog ou Tagale.	39	espagnole	arao
	Pampango.	40	italienne	aldao
	Abac ou Capul.	41	espagnole	adlao
	Bissayo.	42	espagnole	adlao, arlao
	de l'*île Zubu.*	43	espagnole	adlo
	Mindanao.	44	anglaise	senang
LANGUES AUSTRALIENNES :				
	Malais de la Nouvelle-Guinée.	45	française	naas
	Moyse.	46	française	»
LANGUES POLYNESIENNES OCCIDENTALES :				
	Chamorre ou Mariannais, de l'*île Guam.*	47	française	adaro
	Eap ou Yap	48	allemande	al
	Ulea.	49	allemande	al
	Lamureck ou Lamourseк.	50	française	alo
	Satahouan.	51	française	alet, yalalet
	Torres-Hogoleu, de l'*île de Pis.*	52	française	»
	Radack.	53	allemande	al
	Oualan.	54	française	wata
LANGUES POLYNESIENNES ORIENTALES :				
	Nouveau-Zélandais, de la *Baie des Iles.*	55	française	la
	Fidj ou Fidji, de l'*île de Paw.*	56	française	singa
	Boutoumah.	57	française	assa
	Tonga ou Archipel des Amis, de l'*île Tonga.*	58	anglaise	laa
	de l'*île Cocos* ou *Neoulaboulabou.*	59	française	la
	Tahitien de l'*île Tahiti.*	60	anglaise	manaha
	Idem.	61	française	era
	Marquesas ou Marquisin, de *Nukahiwa.*	62	anglaise	umati
	de *Wahitahô* ou *Santa Christina.*	63	française	éha
	Paques ou Wahiu.	64	anglaise	»
	Sandwich ou Hawaiien, de l'*île Owhihee* ou *Hawaii*	65	française	ra
LANGUES FORMOSANES ou MALAIS ASIATIQUE :				
	Sideia ou Formosan.	66	allemande	uaï
LANGUES MADAGASCARIENNES ou MALAIS AFRICAIN :				
	Madecasse, du *Fort Dauphin.*	67	française	massouandro
	d'un naturel élève de la Propaganda.	68	espagnole	massuam
	de *Tamatave.*	69	française	»

Digitized by Google

	Lune.	*Jour.*	*Terre.*	*Eau.*	*Feu.*
1	wulan	hari	tanah	weh	api
2	wulan	dina	bumi	baniu	geni
3	sasi	dinteu	buntala	toya	latu, crama
4	bulan	poek, pohik	taneu	chai	seuneu
5	bulan	ari	tanah, bumi	aing	apoi
6	bulan	ari, dina	tana, bumi	aing	apoi
7	bulan	dina	gumi	yeh	api
8	ultan	kejelu, jelu	tana	ai	api
9	bulan	ari	tañah, bumi	ayer	api
10	bulan	alli	buchit	tubi	asap
11	boulan	hari, seang	tana, darat	ayer	api
12	boulan	ari	tanan	aēr	api
13	bulan	taranghari	tana	ayk	ahpi
14	bulun	urai	tano	ir	apuy
15	bulun	bililueng	pita	beole	opoay
16	bulan	ranni	tanah	wye	appuy
17	lago	mancheep	polack	jojar	ovange, bobengang
18	bowa	loo-oh	tano	eedano	aleetoo
19	wurah	mrai	dana	oi	api
20	wulan	aso	tana	jene	api
21	wulan	giah	tana	wai	api
22	»	»	»	»	»
23	fulan	»	maran	vehi	ahi
24	founan	»	neyn	euy	ayi
25	oula	letonéhé	réa	ira, irik	limori
26	bulak	»	luu	owai	nai
27	wurroo	»	vorai, raee	ailei	aee
28	bulan	modiri	kaha	aki	ukut
29	bulan	eloh	utana	ake	putung
30	bulante	pigara	bumite	ayira	apira
31	hulano	kai	umelo	waelo	hahulo
32	ketang	(so)	dara	uwai	api
33	bulang	(poi)	bonto	jaine	pepe
34	wulan	hari	tana	wai	api
35	lelehon	ndoh	tana	ano	api
36	ulano	duluho	huta	teloho	tolu
36'	wulan	aso	tana	ayer	api
37	bulan	»	»	danum	apoi
38	bolan	»	boenue	danom	apy
39	bouan	arao	lupa	tubig	apui
40	bulan	»	labuad	sabug, danum	»
41	bulan	adlao	tuna	bahi, vahi	apui
42	bulan	adlao, arlao	juta, tuna	tubig	calayo
43	songot	»	»	tubin	appi
44	ulauulang	senang	lopa	»	klaloo
45	calangh	»	behaul	dan, daan	eef
46	»	»	»	»	»
47	pilan	haani	tano	anoum	gouafi
48	pui	»	»	munum	nevi
49	moram	»	»	eliimi	eaf
50	»	erral	burol	courouc	yaf
51	méram	»	méerolo, chigaligui	rall, ralou	iaffe
52	»	»	»	»	»
53	alling	»	»	ira	gidieg
54	alouet	lenelik	hol	ko	hou
55	marama	ao	wenoua	wai	ahi
56	boulou	»	fenoa	arrai	ambouk
57	oulé	»	outou	»	robi
58	mahima	aho	gelegele, oomea	vy	afi
59	massina	»	kille	oval	oumou
60	marama	mahana	whanooa	avy	wahaa, eahe.
61	malama	»	fénoua	(vaé) pape	eai
62	mahine	uateu, watea	whennua, kennua	ewai	eachi
63	oumati	»	»	evahi	»
64	»	»	»	evy	»
65	mahima	»	aina (repo, tapa)	wai	ahi (piga)
66	waurat	uai	nai	rataum	apoei
67	voulan	aurou, anrou	tane	ranou	afou
68	bo, bolan	anru	tan	rano	affu
69	volane	androu	tane	ranou	assara

	Père.	*Mère.*	*Œil.*	*Tête.*	*Nez.*
1	»	»	mata	duwur, ulu	irung
2	babak	ambok, biang	mata	andas	chungur, irung
3	rama	ibu	maripat	sirah, mustaka	ru, grana
4	ama	indong, ibi	panou, mata	hulu, mustaka	irung, pangembu
5	ma	ambu	mata	chetak	elong
6	mama, pupa	ambu, babu	mata	chetak	elung
7	bapa	mimeh	mata	tandas	chungph
8	ama	ina	mata	otah	irung
9	bapa, pa, ayah	ama, ma, ibu	mata	kapela, ulu	idong
10	papa	mama, ambui	matta	capalla	idon
11	bappa	ma	matta	»	idong
12	papa	mama	mata	kapala	idon
13	amman	inang	mahitha	ulu	aygong
14	ba	ma	matah	ulu	idun

Digitized by Google

15	bapa	indo	matty	ulau	iông
16	bapah	inah	mattah	uluh	iông
17	ookooee	eenah	matah	ootsy	assak
18	amah	eenah	huru	hugu	eeglio
19	ama	ina	mada	tuta	ilu
20	bapa	mama	mata	ulu	inga
21	ma	veh	anamata	ulu	nju
22	»	»	inirko	imoula	imouni
23	ama	ena	mata	ulu	enur
24	»	»		»	»
25	aman	niina	mata	asséida	enou
26	ama	ena	mata	langa	panah
27	»	»	madda	catoo	sivanga
28	baba	yaya	tako	dopolo	idung
29	bapa	nina	mata	»	irung
30	nibabara	ninesan	matara	ulunte	idonte
31	amani	inani	maani	uruni	irini
32	ambo	indu	mata	wulu	kamuru
33	bapa	angrong, ama	mata	wulu	kamuru
34	kama	indo	mata	ui	inga
35	ama	ina	waren	ulu	nirung
36	bapa	nana	mata	lunggongo	uling
36'	bapa	ma	mata	ulu	inga
37	apang	indu, amai	mata	takuluk	»
38	»	»	»	oeloe	inggher
39	ama	ina	mata	olo	ilong
40	»	»	mata	bumtue	arung
41	ama	ina	mata	olo	irong
42	amai, amahan	inai, inahan	mata	olo	ilong
43	hapa	»	matta	capala	ilon
44	amma	ina	matta	ulo	elong
45	»	»	»	ea	nisson
46	»	»	mattanga	»	wanfrugo
47	loumilis	foumagnago	mata	ilou, ilo	ghingh
48	tamangen	langelin	cauteg	elingen	busemun
49	taman	rehn	matai	methackitim	wathel
50	»	»	vetag	malec	poti
51	temal	cillé	metai, metal	roumei, simolé	poatel, pedi
52	»	»	»	»	»
53	taman	rehn	medja	emethackworra	wathu
54	»	»	matta	sanfouasse	fouhès
55	matouatane	matoua wahine	kanohi, kanawa	oupoko	bihiou
56	toummouna	tounnina	»	»	»
57	»	»	massé		nis
58	tammy	fae	matta	ooloo	iboo
59	»	»	matta	»	esou
60	mituatane	mituaheine	matau	erowroo	eahoo
61	medoutane	medouavahine	mata	aoupo	eiou
62	motua	ekuhi	matta	oopocho, obogo	»
63	»	»	mata	ehoupoco	ehihou
64	»	»	matta	aôpo	»
65	(matou-tani)	(matou siné)	maka	poo	(you)
66	rama, diam	raren, rena	matta	bungo	»
67	rai, ra, amproy	reine, ampoindre	massoreh	loha	oron
68	baba	ren	masso	lua	urun
69	baba, tia	reine, rine	»	»	»

	Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Pied.*
1	»	»	»	tangan, lima	»
2	(changkam)	elat	untu	tangan	sikil
3	»	lidah	waja	asta	suku
4	»	letah	untu	panangan	suku
5	»	jila	gigi	tanang	soke
6	(changkam)	jila, élad	gigi, waja	tanang	soko
7	(bungut)	layah	gigi	lima	chokor, buntu
8	»	»	gigi	ima	nai
9	mulut	ledah, bhasa	gigi	tangan	kaki
10	mulut	lada	gigi	tangan	batis
11	moulot	lida, bassa	ghigi	tangan	kaki
12	moulou	lida	ghighi	tanghan	kaki
13	»	»	ningi	tangan	»
14	»	»	gegui	jarruai	»
15	»	»	aypin	tangun	»
16	»	(ma)	ipun	chulu	(chiukok)
17	»	leelah	chone	kavaye	daray
18	»	»	eephoe	tanga	»
19	»	»	woi	rima	edi
20	»	»	isi	limang	aje
21	»	»	nihi	lima	wahi
22	ibira	»	vessi	ouin	makalata
23	»	»	nehan	»	»
24	»	»	»	»	»
25	aha	nannabal	nihis	limor-klano	eretaner
26	»	»	nesi	»	»
27	laravooloo	raio	ingootoo	wulaba	dungeëala
28	»	»	gigi	tangan	kaki
29	»	»	isi	takiar	bisi

Digitized by Google

30	»	»	gigira	tananta	kakira
31	»	»	nioni	rimani	ahini
32	timura	lila	gigi	lima	(aji)
33	bawa	lila	gigi	lima	(banuge)
34	»	»	isi	lima	aje
35	»	»	wahang	lengan	hahe
36	»	»	dangeta	otoho	ohato
36*	»	»	isi	liman	aje
37	»	»	kasinga	tangan	»
38	baba	lila	isie	tesa	kakk
39	bibig	dila	ngipin	camai	paa
40	bunganga	»	»	camabo	bitis
41	baba	dila	ngipon	camot	teel
42	irong	dila	ngipon	camut	teel
43	baba	dilla	nipin	chamat	»
44	semud, nagati	dela	nipoon	alema	siki, butis
45	»	hermangh	ysang	limangh	ke kéijn
46	caramme	»	»	»	»
47	pachoud	oula	nifine	kannoi	adingh
48	langach	athaen	mulech	karovinarinepagh	garovereven
49	eol	luel	nir	humutel	patepatelpetebi
50	colog	nevay	ngouy	paramdemert	paraparraperray
51	éhouai	louei, laouel	ni, gni, niii	galelma	paraparepreri
52	»	»	»	»	»
53	langin	luel	nir	laperinepei	leporinen
54	»	la	mouisse	»	anias, couné
55	mangai, waha	aréro	nio	dinga	(raparapa)
56	»	»	»	»	coro
57	(outch)	alelle	hal	kaguai	aftea
58	gnootoo	elelo	nifo	lownima	vae
59	coloij	alello	nifo	lima	fatinga
60	ewauha	treero	eneeho	erimau	etapooai
61	»	allelo	eniou	rima	etapoué
62	henatu	eeho	niho	elma	tèwai-wai
63	énoutou	éaheho	éniho	mana, émana	tapouvahé
64	»	»	neeho	reema	»
65	(gouaha)	alelo (are reu)	niho	limalima	(kapouai, babaé
66	mautaus	dadila	ualigh	rima	rahpal
67	vaua	lela	nifi	tangh	tombouc
68	bava	lela	iffi	tangan	lafatungu
69	vava	»	»	»	»

	Un.	*Deux.*	*Trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	sa, slji	loro	talu	papat	limo
2	siji	loro	telu	papat	lima
3	setunggal, eka	kalih, dui	tiga (tri	sekawan, chatur	gangsal, paneha
4	hiji	dua	tilu	opat	lima
5	sah	dua	tilu	papah	lulima
6	setong	dua	talo	ampa	lema
7	sa	dua	talau, tcle	hampat	lima
8	satu	dua	telu	mpat	lima
9	satu, asa, sa	dua	tiga	ampat	lima
10	sarus	dua	tiga	ampat	lima
11	sa	dua	tiga	ampat	lima
12	sato	doua	tiga	ampat	lima
13	sadah	duo	tolu	opat	limah
14	sah	dua	tlu	pat	limung
15	do	duy	tellau	mpat	lemo
16	sye	rowah	tullu	ampah	limah
17	sarah	dua	telloo	apat	leemah
18	sembooa	dembooa	tuloo	oopha	leema
19	sabua, icha	lua	tolu	opat	lima
20	satu	dua	tiga	ampat	lima
21	sa	zua	telu	wutu	lima
22	satu	doua	tiga	ampat	lima
23	eida	rua	tolo	naah	lema
24	essa	noua	fenou	haa	nima
25	ouhou	lolahé	lolitou	fara	lima
26	»	»	»	»	»
27	isse, usse	reoe	tulloo	uppa	lumee
28	rimoi	romodidi	raangi	raha	romatoha
29	sembua	darua	tatelu	epa	lima
30	tekùra	dua	tolu	pat	lim
31	isahi	rua	oru	haan	rima
32	chedi	dua	talu	apa	lima
53	(sedre)	(rua)	(talu)	(ampat)	(lima)
54	misa	dua	tetalu	apeh	lima
55	esah	bua	telu	epat	lima
56	limboto	bulango	bone	ampat	lima
56*	satu	dua	talu	mpat	lima
57	ije	duwe	telo	epat	lime
58	»	»	»	»	»
59	isa	dalaua	tatlo	apat	lima
40	uisa	duha	tolo	upasce	lima
41	addangan	duangan	tatlongan	patongam	limangan
42	usa	duha, ruha	tolo	upat	lima
43	uso	dua	tolo	upat	lima

Digitized by Google

44	isa	daua	tulu	apat	lima
45	tika	roa	tola	fatta	lima, liman
46	kaou	roa	tolou	wati	rima
47	hatchiyaï	houghiyéï	tourghiyéï	fatfatai	limiyai
48	rep	ru	thalep	eninger	lahi
49	eoth	rii	al	fahn	lim
50	yot	rouec	eli	fan	lima
51	hiot, yote	rou, roughe	iel, ieli, yole	fahn, fali	lime, lib, nimme
52	yote	rouke	héole	fane	lime
53	duon	ruo	dillu	emmen	lallim
54	sa	lo	tol	ean	lom
55	ko tahi	ka doua	ka todou	ka wa	ka dima
56	endounga	sa roua	sa tolou	ra	limo
57	taha	roua	(et oto) zolio	ek	(elima) lima
58	taha	ooa	tolo	fa	nima
59	taci	loua	tolou	fa	lima
60	tohe	rooa	torhoo	ha	illemei
61	atahi	aroua	atorou	aheha	arima
62	botahaï	bohua	botou	boha, bofa	bohima
63	tahi	bouah	tohou	fah	hima
64	attahaee	aoua	atoroo	afaa	aeema
65	akahi	aloua	akolou	eha	alima
66	sat, saat	rauha	tauro	hpat	rima
67	issa	rohé	tclo	effatu	limis
68	isa	arui	telo	efat	dimi
69	rec	roue	telou	effat	dinic

	Six.	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix.*
1	nanam	pitu	wolu	songo	puluh
2	nehem, nam	pitu	wolu	sanga	sapulud
3	sad	sapla	asta	nawa	dasa
4	genap	tuju	dalapan	selapan	sapuluh
5	namnam	papito	babalu	sasangah	sapulu
6	anam	peto	balu	sasanga	sapolo
7	banam	pitu	kutus	sia	dasa
8	nam	pitu	balu	siwa	sapulu
9	anam	tujuh	delapan, salapan	sambilan	sapuluh
10	anam	tugu	dualapan	sambelan	sapolo
11	anam, nam	tudju	delapan	sembilan	sapulo
12	anam	toudiou	delapan	sambelan	sapoulou
13	onam	paitu	uallu	siah	sapulu
14	nam	tuju	dlappan	sakurang	saplu
15	num	tujua	dellapun	sembilan	depulu
16	anam	pitu	uallu	siwah	pulu
17	anam	peeloo	balloo	seewa	pooloo
18	oonoo	pheetoo	ooalloo	seewa	phooloo
19	ini	pidu	waru	cbewi	sampulu
20	anam	tuju	delapan	sambelan	sapulu
21	limasa	limazua	ruabutu	trasa	sabulu
22	anam	toujou	delapan	sambelan	sapoulou
23	naem	hetu	walu	sioh	nulu
24	ney	itou	fanou	senauu	boua
25	daou	filou	afa	siwa	rourou
26	»	»	»	»	»
27	unna	petoo	aroo	saio	singooroo
28	rara	tomdi	tofkangi	siyu	yagimoi
29	nong	pitu	walu	sioh	mapuru
30	onan	fitura	delapante	sambilante	putusa
31	nobo	hitu	waru	siwah	uhutubi
32	anang	pitu	arua	ascra	pulu
33	(anam)	(tuju)	(delapan)	(sambilan)	(sampalu)
34	anam	tuju	walu	amesa	sapulu
35	anam	pitu	walu	sioh	mapulu
36	anam	tuju	delapan	sambilan	sapulu
36*	anam	pitu	arua	asara	sapulu
37	jebawen	uju	hanya	jalatien	pulo
38	»	»	»	»	»
39	anim	pito	ualo	siyam	sangpoulo, polo
40	onon	pito	ualo	siam	sampu
41	anniuuangam	pitongam	ualongam	siamangam	avantun
42	onon	pito	ualo	siam	napolo
43	onom	pitto	gualae	ciam	polo
44	anom	petoo	walu	seaow	sanpoolu
45	wamma	fita	wala	siwa	sangafoula
46	eno	loijtfon, wijtsou	eialou	siwa	sangafoulo
47	gounmiyaï	fitghiyéï	gouarghiyaï	sighiyai	monotai
48	nel	medelip	meruk	merep	ragach
49	ol	fis	oeil	theu	seik
50	golo	fiz	gonali	tiva	séik
51	hol, ouolo	fiz, fisse	oual, ouann	tihou	séik, seg
52	ouone	fusse	houalle	tike	seke
53	dildinu	dildimenduon	eidinu	eidinemduon	tjabudjet
54	oun	it	oal	ea	singouli
55	ka ono	ka (witou)	ka wadou	ka iwa	kanga oudou
56	ono	ri ou	whalou	sira	tineï
57	(ono) ona	(itho) etou	(volia) vaalou	(echiva) oheva	(changaoula) chamfom
58	ono	fitoo	valoo	hiva	ongo foolo, ooloo

Digitized by Google

59	houne	fitou	walou	ywou	ongefoula
60	whaine	hitoo	walhoo	iva	hoolhoo
61	afene	ahitou	avarou	ahiva	aahourou
62	bohoiio	boffido. diddu	bowahu	bohiwa	boohu, ongolulu
63	hono	fitou	vahou	hiva	onohohou
64	aono	awheetoo	awaoo	aeeva	wannahoo
65	aono	ahitou	ararou	(aiva)	oumi
66	nnum	pytto	kauyphpa	matauda	kytti
67	enem	fitou	valou	sivi	foulo
68	elen	fito	oualo	siui	pul, ful
69	hennè	fitou	valou	civi	polou

MALAYOU. *Voy.* SUMATRIENNES.

MALEYALAM. *Voy.* MALABAR.

MALGACHE. *Voy.* MADAGASCARIENNE.

MALLET, cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

MALTAIS. *Voy.* ARABE.

MALWAH. *Voy.* PRACRIT.

MAM. *Voy.* MAYA.

MANCO — CAPAC. *Voy.* note XX, à la fin du volume.

MANDCHOUE. *Voy.* TONGOUSE.

MANDINGO (FAMILLE), classée dans le groupe des langues de la Nigritie maritime en Afrique. Elle comprend les idiomes suivants :

1° MANDINGO, parlé en plusieurs dialectes très-différents par les *Mandingos*, nation très-puissante, assez policée et assez industrieuse, entre les mains de laquelle se trouve presque tout le commerce de l'or et de l'ivoire, et entre les mains de laquelle était aussi naguère celui des esclaves. Outre le vaste pays entre la Gambie et le Geba et le pays côtier arrosé par le Kissee et son affluent Berreira, qu'ils ont conquis sur les Sousous, les Mandingos possèdent dans la Sénégambie les royaumes de Bambouk, de Kassan, de Kaarta, de Barra, de Kollar, de Badibou, du Haut et Bas-Yani, de Oulli ou Wulli, le Dentilia et le Kabou, et dans le Soudan le Kankan et l'empire de Bambarra traversés par le Niger. Le mandingo pur est rempli de sons gutturaux. Ses principaux dialectes, dont on pourrait bien en considérer au moins deux comme des langues sœurs, à cause de leur grande différence avec le mandingo pur, sont : le *bambouk*, parlé dans le royaume de ce nom, et qui est un mélange de mandingo corrompu, de wolof, de foulah, de maure et de portugais; le *bambarra*, parlé dans l'empire de Bambarra, qui paraît être moins mélangé. L'idiome des Mandingos doit à leurs vastes relations commerciales et à leur importance politique d'être parlé ou pour le moins compris depuis Sego sur le Niger jusqu'à l'embouchure de la Gambie.

2° JALLONKA, par les *Jallonkas*, peuple qui habite le Jallonkadou dans la Sénégambie.

3° SOKKO, par les *Sokko* ou *Asokko*, nation assez civilisée, qui paraît habiter un pays sur les confins du Soudan, du côté de la côte d'Or.

4° KONG, parlé dans le royaume de Kong, qui paraît être placé sur les confins du Soudan, du côté de la côte d'Or. Le kong semble à M. Bowdich n'être qu'un mélange de bambarra et de mandingo corrompus.

5° SOUSOU, par les *Sousous* ou *Suzees*, nation assez civilisée, qui occupe la côte de la Sénégambie, comprise entre le Rio Nunez et le Kissee, jadis occupée par les Bagoes et traversée par le Pongas. D'autres Sousous, connus sous le nom de *Benna-Sousous*, possèdent le pays placé entre les Mandingos du Kissee et les Foulahs du Fouta-Diallon. Cette langue est très-douce et très-harmonieuse, quoiqu'elle ait un son guttural très-profond; les voyelles *a*, *i*, *o* y ont chacune deux sons différents; l'*u* en a trois et l'*e* en a quatre. La conjugaison est régulière et très-riche. Le sousou, qui a adopté beaucoup de mots arabes, est très-poétique et assez riche pour pouvoir rendre convenablement les différents rapports du sujet et du prédicat. Nous remarquerons aussi que le sousou est le premier des idiomes parlés par de véritables nègres, dans lequel on ait publié une collection de livres religieux, pour faciliter la conversion au christianisme de ceux qui le parlent. Cette langue est aussi parlée ou pour le moins comprise par un grand nombre de Mandingos, par les Boullams et autres peuples nègres.

Suivant Laing, il faudrait ranger encore avec les idiomes mandingos la langue que parlent les indigènes du Kourankou.

MANDONGO. *Voy.* CONGO.

MANX. — *Voy.* note VIII, à la fin du volume.

MAPOULE. *Voy.* ARABE.

MARABOUTHS. *Voy.* ATLANTIQUE.

MARAOUAR. *Voy.* PRACRIT.

MARCOMANI. *Voy.* TEUTONIQUE.

MARET (M. L'ABBÉ), réponse à ses objections contre le rôle du langage dans l'évolution de l'intelligence. *Voy.* l'*Essai*, § IV. — Sa controverse avec la *Revue catholique de Louvain*. *Voy.* note C à la fin de l'*Essai*. — Applaudi par M. de Rémusat dans ses attaques contre M. de Bonald. *Voy.* la note D à la fin de l'*Essai*.

MARONITES, leur langue. *Voy.* SYRIAQUE et ARABE (Langues).

MARQUESAS ou MARQUISES. *Voy.* POLYNÉSIENNES ORIENTALES.

MARSEILLE, inscription phénicienne trouvée dans cette ville, sa traduction. *Voy.* PHÉNICIEN.

MASSACHUCHET. *Voy.* LENNAPPE.

MATLAZINCA, parlée dans la vallée de Toluca, diocèse de Mexico (Amérique centrale).

MAUPIED (M. l'abbé), cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

MAURE. *Voy.* ARABE.

MAYA-QUICHE, famille de langues amé-

Digitized by Google

ricaines de la région de Guatemala. Elle comprend les idiomes suivants :

1° Maya ou Yucatane, parlé dans la presqu'île de Yucatan et dans une partie de la province de Tabasco, dont les anciens habitants étaient presque aussi avancés dans la civilisation que les Mexicains. Selon l'historien espagnol Jean de Villaguttierre, les *Mayas* furent réunis jusqu'en 1420 sous le gouvernement d'un seul monarque puissant, qui régnait sur tout le Yucatan, et dont la vaste capitale s'appelait Mayapan. Depuis cette époque les gouverneurs s'étant révoltés, la péninsule fut partagée en plusieurs Etats, dont celui des *Itzaex* était le plus considérable, et avait pour capitale le fameux *el Peten*, grande ville bâtie sur la plus grande île de la vaste lagune d'Itza. Les Itzaex étaient très-policés et possédaient un grand nombre de canots. C'est en maya que se firent les pourparlers entre les conquérants espagnols et les Mexicains, par l'intermédiaire de la célèbre mexicaine Donna Marina, qui l'avait apprise pendant sa captivité. Le maya paraît avoir quelque analogie avec le huastèque et même, quoique d'une manière moins marquée, avec l'othomi. Les rapports qu'il a avec la dernière de ces langues consistent dans le grand nombre de ses monosyllabes et dans l'usage où il est de donner à un même mot différentes significations, en variant le ton sur lequel ce mot est prononcé. Ces distinctions de ton et d'accent, ainsi que la présence de six consonnes d'une nature gutturale toute particulière et fort rudes, rendent cette langue difficile à prononcer pour un étranger. D'un autre côté, on n'y trouve pas les valeurs phonétiques que les Espagnols rendent par les lettres *d*, *f*, *g*, *j*, *q*, *r*, *s*, *v*. Substantif et adjectif indéclinables. Point de genres, excepté pour faire connaître le sexe des personnes, marqué par un préfixe qui est pronom de la troisième personne. Pour indiquer le pluriel, on se sert souvent de la terminaison *ob* : *ich*, œil; pluriel *ichob*. Un autre suffixe, *il*, employé avec les substantifs, semble jouer le rôle de l'article défini : *chée*, bois; *chéil*, le bois, tandis que employé avec les adjectifs il en forme le comparatif de supériorité : *tibil*, bon; *tibilil*, meilleur. La conjugaison offre un certain nombre de temps composés, dans lesquels le verbe auxiliaire, d'après certaines règles, tantôt précède et tantôt suit le participe. Le maya fait un fréquent usage d'élisions et de syncopes dans lesquelles les racines des mots sont souvent difficiles à retrouver. Hervas y a remarqué un certain nombre de mots tonquinois, parmi lesquels il y en a qui sont communs à divers idiomes de la Sibérie et au finnois, et Malte-Brun en trouva quelques-uns finnois et algonquins.

2° Cuba et Haïti, Quizqueja ou Itis, parlés jadis par les naturels des deux grandes îles de Cuba et de Haïti, éteints depuis très-longtemps. Il paraît que ces deux langues, sur lesquelles on ne sait presque rien, surtout à l'égard de la première, ne différaient pas beaucoup entre elles, et qu'elles avaient une très-grande affinité avec la maya; quelques savants même croient qu'elles en étaient des dialectes. Plusieurs mots haïtiens ont passé, dit le célèbre baron de Humboldt, dès la fin du XVe siècle, dans le castillan et de cette langue dans plusieurs autres de l'Europe et même de l'Amérique. Parmi ces mots nous signalerons les suivants : *batata* (convolvulus batatas), *jucca* et *casabi* (jatropha manihot; le mot *casabi* ou *cassave* ne s'emploie que pour le pain fait de racines de *jatropha*; le nom de la plante, *jucca*, fut aussi entendu par Americo Vespucci sur la côte de Paria); *guayacan* (guajacum officinale); *magket* (agave americana); *makiz* ou *maiz* (zea); *hicotea* (tortue); *iguana* (lacerta iguana); *hamaco* (hamac); *balsa* (radeau); *canei* ou *buhio* (cabane); *canoa* (canot); *chicha*, *tschischa* (boisson fermentée); *tabaco* (non, l'herbe, mais le tuyau duquel on se servait pour respirer la fumée du tabac); *cazique* (chef). La comparaison de quelques mots haïtiens avec les mots correspondants des idiomes atlantiques, nous a offert des analogies assez remarquables. Le peuple haïtien, qui a été détruit par le glaive espagnol, était simple et bon. C'est sur son territoire que fut fondée la première colonie européenne dans l'Amérique équinoxiale, et que de nos jours on a vu s'élever le premier état nègre indépendant, avec un gouvernement régulier, quoique fondé par d'anciens esclaves africains.

3° Boriqua et Jamaïque, par les indigènes des îles Borica ou Porto-Rico et de la Jamaïque, éteints depuis très-longtemps. On ne sait absolument rien sur les langues que parlaient ces deux peuples; il paraît cependant probable qu'elles appartenaient à cette famille. Les Boriquas, qui, lors de la découverte de cette île par Colomb, étaient peu nombreux, avaient des mœurs douces et pacifiques, et, comme bien d'autres peuples américains, croyaient les Espagnols invulnérables.

4° Caichi, par les *Caichi*, qui vivent dans la province de Verapaz, savoir, à S. Pedro Carcha et à S. Domingo Coban.

5° Mam ou Pocomam, par les *Mames* et *Pocomams*, qui paraissent n'être que deux tribus d'une même nation, laquelle formait un Etat puissant dans le Guatemala. Il embrassait le district de Gueguetenango, dans la province de ce nom et partie de la province de Guezaltenango, ainsi que le district de Soconusco dans celle de Chiapa. Dans tous ces endroits on parle mam ou pocomam, ainsi qu'à Amatitan, Mixco et Petepa dans la province de Sacatepeques ou Guatemala, à Chalchuapa dans celle de San-Salvador, à Mita, Jalapa et Xilotepeque dans celle de Chiquimula. Le pocoman (poconchi?) a une grande ressemblance avec le kachiquel; les substantifs, comme dans beaucoup d'autres langues d'Amérique, n'ont pas d'inflexions pour marquer le genre et le nombre, mais cet idiome peut former des substantifs dérivés en ajoutant à la fin des adjectifs les syllabes *el* et *il*; il emploie les infinitifs des verbes

Digitized by Google

passifs comme autant de substantifs; les adjectifs y sont indéclinables, et les prépositions y précèdent ordinairement leurs compléments.

6° Quiche, par les *Quiches*, *Quichees* ou *Kichees*, nation nombreuse qui forme actuellement la population de 17 paroisses du diocèse de Guatemala, appartenant aux provinces de Suchitepeques, Gueguetenango, Quetzaltenango et Solola. Avant l'arrivée des Espagnols, les Quichees étaient la nation dominante du royaume du Quiche, qui était l'Etat le plus puissant et le plus civilisé de tout le Guatemala; il comprenait le *partido* ou district du Quiche, celui de Totonicapan et partie de celui de Quetzaltenango, l'endroit nommé Rabinal, et, à ce qu'il paraît, la plus grande partie aussi de la province de Suchiltepeques. C'est dans la province de Solola, et proprement dans le *partido* de ce nom, qu'on trouve à Santa-Cruz del Quiche les vestiges de la superbe ville d'Utatlan, capitale jadis de ce puissant royaume. Nous profitons de l'espace que nous laisse le manque de notions relatives à cette langue pour tirer de l'intéressant ouvrage du colonel Juarros, trop peu connu, la description de la résidence des monarques quiches, dont l'opulence, selon Torquemada, rivalisait avec le palais de Montezuma à Mexico et avec celui des Incas à Cuzco. « Le palais d'Utatlan avait en front, de l'est à l'ouest 376 pas géométriques, et du nord au sud 728. Il était bâti en pierres *cantéada* de diverses couleurs. Six parties composaient l'ensemble de ce palais. Dans la première étaient les logements d'une nombreuse troupe de lanciers, d'archers et d'autres soldats d'élite formant la garde royale. La deuxième était destinée à l'habitation des princes et des parents du roi, qui y étaient servis avec une magnificence royale, tant qu'ils restaient célibataires. La troisième renfermait l'habitation du roi, où il y avait des appartements pour le matin, pour le soir et pour la nuit. Dans une des salles était le trône royal, sous quatre dais tissus de plumages; on y montait par beaucoup de gradins. Dans cette partie du palais se trouvaient aussi la trésorerie, le tribunal des juges de la ville, le dépôt des armes, les jardins, les vergers, les ménageries d'oiseaux et de bêtes féroces, ainsi que diverses fabriques ou offices. Les quatrième et cinquième divisions étaient remplies de palais des reines et des concubines du roi. Le nombre en était grand, et beaucoup d'espace était encore occupé par les jardins, les vergers, les basses-cours, les ateliers de tisserands et autres. Dans la sixième était la maison d'éducation pour les infantes et les autres jeunes filles du sang royal. Hors du palais était encore un vaste bâtiment ou séminaire dans lequel on élevait cinq à six mille jeunes garçons sous l'inspection de soixante-dix précepteurs. »

7° Kachiquel, par les *Kachiqueles*, qui occupent une partie de la province de Solola. Les Kachiqueles étaient la nation dominante du puissant royaume de Guatemala, dont la capitale, selon le Père Vasquez, était la grande et forte ville de Patinamit, plus connue sous le nom mexicain de Tecpanguatemala. Ce royaume embrassait les provinces actuelles de Chimaltenango et Sacatepeques ou Guatemala, et *le partido* de Solola dans celle de ce nom; il paraît aussi avoir compris Patulul, Cotzumalguapan et autres endroits le long de la côte du Grand-Océan, où l'on parle encore kachiquel. Dans l'université de Guatemala il y a une chaire de langue kachiquel, quoique ceux qui la parlent ne montassent en 1778 qu'à 14,000 individus.

8° Zutugil, par les *Zutugiles*, *Subtuhiles* ou *Zubtugiles*, dans une partie du district d'Atitan dans la province de Solola. Les Zutugiles, qui en 1778 étaient réduits à environ 6,000 individus, étaient jadis la nation dominante du royaume d'Atitan, lequel embrassait le *partido* actuel de ce nom et peut-être la paroisse de Santo-Anno-Suchitepeques, où l'on parle zutugil. Atitan, Atitlan ou Atziquinixai, bâtie dans une position réputée imprenable près de la lagune d'Atitan, en était la capitale.

9° Kachi, par les *Kachi*, nation nombreuse qui forme la population de 18 paroisses du diocèse de Guatemala, et qui sont comprises dans les provinces de Sacatepeques ou Guatemala et Chimaltenango.

10° Poconchi, par les *Poconchi*, qui forment la population des paroisses de S. Christ Verapaz et de Tactit, dépendantes des doctrinas de S. Domingo Coban, dans la province de Verapaz.

MAYPURE. *Voy.* Cavere.

MAZATECA. *Voy.* Chochona.

MAZIG. *Voy.* Berbères.

MÉMOIRE chez l'enfant. *Voy.* l'*Essai*, § I et II.

MENDAITES. *Voy.* Syriaque.

MENIENG. *Voy.* Machacaris.

MÉNOMÈNE. *Voy.* Lennape.

MÉSOGOTHIQUE. *Voy.* Scandinave.

MÉTAPHYSIQUE du langage. *Voy.* l'*Essai*, etc.

MEXICAINE (Langue). — C'est une famille de langues américaines appartenant à la division du *plateau* d'*Anahuac ou du Mexique* (676).

La famille mexicaine contient les langues 1° *mexicaine* ou *aztèque*, 2° *pipil*, 3° *cora*.

1° La langue mexicaine ou aztèque est la plus répandue de l'Amérique septentrionale espagnole, où, quoique interrompue par

(676) *Mexique*, *Mexico*, etc., sont des termes qui ont pour racine, le nom de la divinité aztèque qui présidait à la guerre, *Mexitli*, mais ils ne désignaient pas, pour ces peuples, la contrée, la capitale et l'habitant ainsi que sa langue. Les Mexicains propres ne formaient originairement qu'une peuplade fort petite et qui n'était devenue que depuis assez peu de temps la tribu dominante, quand eut lieu l'invasion espagnole. Mais leur langue se parlait autrefois avec pureté dans le sud jusqu'au fleuve Guazacualco.

Digitized by Google

d'autres langues, elle ne s'étend pas moins sur presque 400 lieues depuis le 37° parallèle jusqu'au lac de Nicaragua. Cette langue était jadis parlée dans des dialectes très-différents par plusieurs nations, qui en Amérique offrent le seul exemple d'une migration démontrée historiquement. En voici les noms : les Toltèques, que M. le baron de Humboldt appelle élégamment les *Pelasges du Nouveau Continent*, où effectivement ils ont répandu la culture et la civilisation. Selon l'historien Fuentes, les puissants rois des Quichées, des Kachiqueles et des Zutugiles, ainsi que ceux des Chapaneques, des Mames, des Pocomanes, des Quelenes, etc., dans le Guatemala, descendent de cette nation (683, 684, etc.). Les Chichimèques, qui demeuraient au nord du royaume de Mechoacan, et dont la plupart erraient sauvages sur le plateau à côté des Othomites, avec lesquels on les a confondus, tandis qu'une autre partie de la nation avait des demeures permanentes; ceux-ci formaient des États indépendants de l'empire Mexicain. Le royaume d'Acolhuacan, dont la capitale Tezcuco était placée non loin du lac de ce nom, était l'État le plus considérable et allié de cet empire. Selon M. le baron de Humboldt, des tribus de cette nation, connues sous le nom de *Mecos*, errent dans les vastes solitudes de l'intendance de Durango, où elles inquiètent les paisibles habitants et les forcent à ne voyager que bien armés. Les Nahuatlaques, qui étaient subdivisés en sept peuples, savoir : les *Sosimilchi* et les *Chalchesi*, qui demeuraient aux environs du lac Chalco; les *Tepanechi*, dont le royaume, pendant quelque temps avant la fondation de l'empire Mexicain, était l'état dominant sur le plateau d'Anahuac; les *Colhui*, qui fondèrent l'état connu sous le nom de Colhuacan; les *Tlahuichi*, qui habitaient au sud de la vallée de Mexico; les *Tlascaltèques*, qui fondèrent la république de Tlascala, alliée des Espagnols, auxquels elle a été si utile lors de la conquête du Mexique; et les *Aztèques*, plus connus sous le nom de *Mexicains*. Ceux-ci, après avoir été esclaves du roi de Tezcuco, rendus enfin à la liberté, fondèrent en 1325 Mexitli ou Mexico, capitale du Tenochtilan, et dans le court espace de six règnes, guidés par des rois aussi sages que courageux, devinrent la nation la plus puissante de cette région, où ils répandirent avec leur pouvoir et leur langue la civilisation et l'industrie. Selon M. le baron de Humboldt, les Chichimèques dans une partie des intendances de Valladolid et de Durango, les habitants des villes de Cholula, de Tlascala et de Huetxocingo dans celle de la Puebla, jadis capitales des trois républiques qui résistèrent pendant des siècles à l'empire Mexicain, ainsi qu'une grande partie des habitants des intendances de Mexico, de la Puebla, de la Vera-Cruz, surtout ceux des grandes villes de Mexico et de la Puebla, sont les restes de ces puissantes nations.

Une double preuve de la communauté de langue qui dut exister entre les diverses parties de ce groupe de nations si célèbres dans les anciennes annales du Mexique, c'est que tous les noms propres de lieu et de personne, les noms des villes comme ceux des rivières et des montagnes, que les Espagnols recueillirent de la bouche des indigènes, tant chez les Toltèques que chez les Chichimèques, s'expliquent par l'aztèque, et que les peuples divers que nous venons de nommer communiquaient les uns avec les autres sans interprète.

La langue mexicaine est moins sonore, mais presque aussi riche que la péruvienne; il lui manque les sons correspondant aux lettres *b*, *d*, *f*, *g*, *r*, *s*, *j*, *ll*, *n*, des Espagnols, et quoique la lettre *l* s'y rencontre dans un grand nombre de mots, dans aucun on ne la trouve au commencement. La déclinaison et la conjugaison ressemblent dans leur artifice à la plupart des langues américaines les plus parfaites; mais tandis que la déclinaison, qui n'a pas de formes pour marquer les genres et les nombres des objets inanimés, forme le pluriel de ces derniers en ajoutant le mot *miec* (beaucoup), la conjugaison, qui a un véritable passif, n'a pas de mode infinitif; elle y supplée par une circonlocution. Quelquefois le mexicain forme le pluriel des noms en redoublant la première syllabe, comme *miztli*, chat, *mimiztin*, les chats; *tochtli*, lapin, *totochtin*, les lapins; *tin* est la terminaison qui indique le pluriel. Cette langue place les prépositions après leurs régimes, et, comme le cingalais, l'indoustani, le basque et quelques autres idiomes, elle possède des mots d'une longueur extraordinaire. Cette longueur ne tient pas toujours, dit M. le baron de Humboldt, comme quelques savants l'ont prétendu, à la circonstance que les mots sont composés, comme en grec, en allemand et dans le sanscrit, mais à la manière de former le substantif, le pluriel ou le superlatif. Un baiser s'appelle *tetennamiquilitztli*, mot qui est formé du verbe *tennamiqui*, embrasser, et des particules additives *te* et *liztli*. De même: *tlatolana*, demander et *tetlatolaniliztli*, une demande; *tlayhiouilhtia*, tourmenter, et *tetlayhiouiltilíztli*, tourment. Le mot *amatlacuilolitquitcatlaxtlahuilli* signifie *port de lettres*, ou la récompense que l'on donne au messager qui porte un papier sur lequel est indiqué, en caractères symboliques ou en peinture, quelque nouvelle que l'on veut transmettre; ce mot, qui à lui seul forme un vers alexandrin, renferme *amatl*, papier d'agave américana; *cuiloa*, peindre, tracer des caractères significatifs, et *tlaxtlahuilli*, le paiement ou le salaire d'un ouvrier (677).

(677) Suivant M. Aubin, on ne trouve aucun mot semblable dans la langue que parlent entre eux les indigènes. Ces prodigieuses accumulations de syllabes ne seraient donc pas en réalité des mots mexicains, mais bien des espèces de définitions par lesquelles les Indiens répondaient à la demande qui leur était faite de traduire dans leur langue des idées pour lesquelles ils n'avaient jamais eu d'expression particulière.

Digitized by Google

Tenochtitlan, nom indigène de Mexico, se décompose en *te* (pierre), *nochtl* (le cactus nommé nopal) et *tillan* (près). Ces objets (la pierre et le nopal) se rapportent à une légende relative à la fondation de cette ville, et entrent encore dans la composition de ses armoiries. Le nom de la ville de *Cimatlan* se décompose pareillement en *cimatl*, nom d'une racine particulière, qui croît, dit-on, en abondance dans le voisinage, et *atlan* (auprès). Les noms des personnes semblent rappeler souvent quelque aventure ou quelque trait du caractère. Celui du prince Nezahualcoyotl signifie *renard affamé* ou à *jeun*, et indique, dit-on, la sagacité naturelle et les privations de la jeunesse de ce prince.

Voici, tiré du langage vulgaire, un exemple d'une racine passant dans la composition de toute une série de mots, dans lesquels se retrouve une idée commune : le mot *tlaxcalli*, signifiant pain ou plutôt une espèce de crêpes dites par les Espagnols *tortillos*, et qui tient lieu de pain, réuni au mot *chihua* (faire), forme le mot *tlaxcalchihua*, faire des *tortillos; tlaxalchihuani* désigne l'individu qui les fait; *tlaxcalchihualoni* l'instrument qui sert à les faire, et *tlaxcalchihuacan* le lieu où elles se font.

La classe des substantifs, vraisemblablement la plus ancienne dans ces langues toutes personnelles, les noms d'hommes, conservent communément, en mexicain, leur vieille forme concrète, souvent verbale, toujours significative, sans prendre les désinences substantives caractéristiques *li*, *tli*, *tl*, *in*, qu'on peut cependant y joindre. Les noms géographiques, invariablement terminés par une préposition (*co*, *c.*, *tlan*, *pan*, etc.), ne les reçoivent jamais. Ajoutons que les idées générales répugnent à beaucoup d'indigènes; qu'ils connaissent le pin, le chêne, et ne savent ce qu'est l'*arbre;* que d'autres ne songent guère plus à dénommer l'espèce qu'à donner un nom particulier à chaque individu. Toutefois, comme d'autres langues et d'autres nomenclatures, celles des Mexicains ont marché avec la civilisation; elles ont reçu plusieurs classes d'abstraits et de dérivés, mais non les perfectionnements supposés par Boturini, Clavigero et d'autres enthousiastes des locutions composées, ou plutôt concrètes de l'Amérique.

Des langues si avares de formes substantives, qui rapportent presque toujours indissolublement aux personnes les choses, les actions; de pareilles langues auront peu de verbes séparés, rarement un rudiment de verbe substantif, jamais d'infinitifs, peu de modes, peu de temps, peu d'inflexions, quoi qu'on en ait dit. En revanche, elles auront peut-être une première personne impérative et certaines dérivations, communes d'ailleurs à toute langue non académique, mais aussi mal à propos comprises dans la conjugaison américaine, que le seraient dans celle du verbe *voir* les congénères *revoir*, *prévoir*, *vue*, *revue*, *vision*, *revision*, *viser*, *aviser*, *visible*, *invisibilité*, etc. Le verbe actif ne pouvant exister qu'avec son complément et son sujet, on aura moins une conjugaison que des formes relatives aux modes, aux temps, aux personnes etc., pour la préposition on ne pourra pas dire *porter*, *garder*, *aimer*, ni même *je porte*, *je garde*, *j'aime*; il faudra conjuguer : je porte, ou je garde quelqu'un ou quelque chose, tu portes ou tu gardes quelqu'un ou quelque chose, etc.; le mexicain distinguant profondément, en pareil cas, les personnes des choses, même animées. Conjuguant ainsi : *nitlamama*, je porte quelque chose, *titlamama*, tu portes quelque chose ou tu portes faix, *tlamama*, il porte quelque chose ou il porte faix, la troisième personne nous donne le substantif *tlamama* porte faix en mexicain (*tlameme* dans certains dialectes, *tameme* des Espagnols). *Nitlapia*, je garde quelque chose, *titlapia*, tu gardes quelque chose, auront pour troisième personne *tlapia*, nom du garde. *Temama*, *tepia*, peu usités, signifient *porteur* ou *gardien de personnes*. *Tla* exprime les choses, *te* les personnes en général, *ni* je, *ti* tu, *pia* garder, *mama* porter, sans qu'aucun de ces mots puisse exister par lui-même, et sans qu'un article ou *affixe* pronominal distingue nécessairement *tlamama*, *tlapia*, verbes, de *tlamama*, *tlapia*, noms. De là une importante remarque.

L'habitude de considérer le verbe indépendamment de la proposition nous a fait dériver le nom de la conjugaison transitive; mais les synonymes *tlapiani*, *tlapixqui*, plutôt substantifs que verbes et prenant cependant les préfixes personnels comme *tlapia*, permettent aussi de regarder cette troisième personne comme substantive et de traduire intransitivement *nitlapia*, *titlapia*, etc., par *je suis garde*, *tu es garde*, etc., au lieu de *je garde quelque chose*, *tu gardes quelque chose*, etc. En d'autres termes : le verbe actif mexicain n'offrant jamais de sens qu'accompagné d'un régime, c'est-à-dire n'existant que dans la proposition, toute formule propositionnelle concrète, outre son acception transitive ordinaire, admet une deuxième acception appositive, substantive par rapport à la notion personnelle devenue prédominante, adjective quant à l'idée verbale ainsi détruite au profit du sujet, aussi bien que toute idée d'action ou de mouvement. Cette deuxième acception conduit à d'utiles rapprochements avec les conjugaisons réfléchie, passive et neutre, et par suite avec les noms d'hommes, de choses et d'actions, dérivés de ces conjugaisons supposées par elles-mêmes existantes. C'est à titre de composition complète que ce qu'on appelle verbe réfléchi fournit bon nombre d'appellatifs mexicains. *Mo-zoma*, troisième personne indicative de *zoma* (*nino*) je me fâche, donnera, en incorporant *teuthli*, seigneur, le nom de l'empereur *Moteuhzoma* (vulgairement *Montezuma*) signifiant ainsi *qui se fâche en seigneur*, *souverainement courroucé*, *grandement irrité* ou *sévère*. De là aussi une deuxième acception réfléchie substantive, quelquefois difficultueuse en mexicain

Digitized by Google

comme en français. Suivant Olmos on disait à Tlaxcalla, à Chohlulla et ailleurs, mais non à Mexico, ni à Tetzuco : je s'afflige, tu s'afflige, etc. C'est encore du verbe passif complété avec les particules *te*, *tla*, ou un nom; ou plutôt c'est des propositions passives et neutres que viennent plusieurs classes d'adjectifs verbaux, partie importante des langues américaines. Notons, même dans ce cas, la prédominance de la notion personnelle, qui fait qu'en mexicain le verbe passif a généralement pour sujet la personne, modifiée quelquefois absolument, mais non par un agent extérieur. *Nixochi-maco*, passif de *ni-xochi-maca* (je donne des fleurs), ne signifie pas *des fleurs me sont données*, mais *je suis donné* (gratifié) *de fleurs*. On dit *je suis aimé*, *Pedro m'aime*. On ne peut pas dire *je suis aimé par..... Eruditus Græcas litteras; galeam induitur, inutile ferrum cingitur*, etc.

Nous n'examinerons pas si l'unité de la proposition si souvent traduite par l'unité de la phrase, du mot, dans les langues non encore désagrégées par l'écriture, la métaphysique, le froissement étranger, permet de conclure que les formes dites synthétiques sont primitives, et non issues de la fusion ou de l'agglomération d'éléments isolément significatifs et préexistants; si, comme la plupart des corps simples, rarement isolés dans la nature, la plupart des particules proviennent de la décomposition, et les expressions concrètes (nous ne disons pas toutes), de la transformation des composés binaires, ternaires, etc., dans lesquels elles auraient été primitivement engagées; non qu'on puisse admettre pour les racines, ni même pour la proposition, des archétypes rêvés ailleurs pour les catégories grammaticales; mais parce que les langues se parlant, s'apprenant, se conservant, moins par des mots isolés que par des expressions liées et des phrases en quelque sorte toutes faites, il est probable que c'est ainsi qu'elles se sont formées.

L'erreur de ceux qui croient les langues américaines d'une nature différente de celles de l'ancien continent, tient surtout à ce qu'en écrivant des idiomes qu'ils ne comprennent pas, ils ne font qu'un seul mot des phrases effectivement prononcées, dans toutes les langues imaginables, tout d'une haleine et sans arrêt, tant que le sens n'est pas fini. « Les anciens Indiens composaient rarement plus de deux mots ensemble, » dit Carochi, dans son excellente grammaire, f. 76. Paredès, auteur de sermons en mexicain, dit pareillement : « On aura soin de ne composer que deux mots, rarement trois. » C'est tout ce qu'il y a à dire de la prétendue *polysynthèse américaine*.

Un nombre extrêmement borné d'analogies de mots, paraît rattacher le mexicain au chinois et au japonais, mais son caractère général éloigne ce rapprochement. Cette langue a aussi beaucoup d'homotonies et de désinences communes au tarahumara, au rumsen, à l'escelen, et, selon le P. Ribas, au cinaloa, au guazave, à l'huite et au zoe, idiomes parlés dans l'Amérique espagnole, ainsi qu'au noutka, au kolouche et à l'ougajakhmoutze, sur la côte occidentale de l'Amérique du nord. Les peuples aztèques, comme jadis les Péruviens et autres nations de l'Amérique méridionale, ainsi que quelques-unes de celles du Canada, de l'Asie centrale et orientale et de l'Afrique, employèrent les nœuds ou fils à plusieurs couleurs pour conserver la mémoire des événements et des choses. Ces quippus mexicains se nommaient *nepohualtzitzin*, et le chevalier Boturini, dans le dernier siècle, a été assez heureux pour en trouver encore quelques-uns dans le pays des Tlascaltèques. Ce moyen graphique très-imparfait a été remplacé, vers le milieu du VIIe siècle de l'ère chrétienne, par l'écriture figurative, qu'ils ont portée à une grande perfection, et dont l'usage, très-étendu chez les Mexicains, remplaça assez bien le défaut de livres, de manuscrits et de caractères alphabétiques. Du temps de Montezuma, des milliers de personnes étaient occupées à peindre, soit en composant à neuf, soit en copiant des peintures qui existaient déjà. La facilité avec laquelle on fabriquait le papier, en se servant des feuilles de maguey ou pite (*agave*), contribuait sans doute beaucoup à rendre si fréquent l'emploi de la peinture. Ce que l'on appelle assez improprement des manuscrits mexicains (*codices Mexicani*), et qui ont été conservés, sont peints, les uns sur des peaux de cerfs, les autres sur des toiles de coton ou sur du papier de maguey. Les figures et les caractères symboliques n'étaient pas tracés sur des feuillets séparés. Quelle que fût la matière employée pour les manuscrits, il est très-rare qu'ils fussent destinés à former des rouleaux; presque toujours on les pliait en zigzag, d'une manière particulière, à peu près comme le papier ou l'étoffe de nos éventails, et comme le sont les manuscrits siamois : deux tablettes d'un bois léger étaient collées aux extrémités, l'une par-dessus, l'autre par-dessous, de sorte qu'avant de développer la peinture, l'ensemble offre la plus parfaite ressemblance avec nos livres in-4° reliés. On en trouve qui ont jusqu'à 60 et 70 pieds de long. Il ne faut pas confondre avec ces manuscrits d'autres peintures aztèques, composées avec les mêmes signes, mais en forme de tapisserie de plus de 60 pieds carrés. Les *codices Mexicani* renferment un grand nombre de peintures qui peuvent être interprétées ou expliquées comme les reliefs de la colonne trajane; mais on n'y voit qu'un très-petit nombre de caractères susceptibles d'être lus. Les peuples aztèques, selon M. de Humboldt, avaient des signes graphiques spéciaux pour l'eau, la terre, l'air, le vent, le jour, la nuit, le milieu de la nuit, la parole, le mouvement; ils en avaient pour les nombres, pour les jours et les mois de l'année solaire : ces signes, ajoutés à la peinture d'un événement, marquaient d'une manière assez ingénieuse si l'action s'était faite le jour ou la nuit; quel

Digitized by Google

était l'âge des personnes qu'on voulait désigner, si elles avaient parlé et laquelle entre elles avait parlé le plus. On trouve même chez les Mexicains des vestiges de ce genre d'hiéroglyphes que l'on appelle *phonétiques*, et qui annoncent des rapports, non avec la chose, mais avec la langue parlée. Chez des peuples à demi barbares, les noms des individus, ceux des villes et des montagnes, font généralement allusion à des objets qui frappent les sens, tels que la forme des plantes et des animaux, le feu, l'air ou la terre. Cette circonstance a fourni des moyens aux peuples aztèques de pouvoir *écrire* les noms des villes et ceux de leurs souverains. La traduction verbale d'*Axajacatl* est *visage d'eau;* celle d'*Ilhuicamina* est *flèche qui perce le ciel :* or, pour représenter les rois Montezuma, Ilhuicamino et Axajacatl, le peintre réunissait les hiéroglyphes de l'eau et du ciel à la figure d'une tête et d'une flèche. Les noms des villes de Mecuilxochid, Quauhtinchan et Tehuilojocan, signifient *cinq fleurs, maison d'aigle*, et *lieu des miroirs :* pour indiquer ces trois villes, on peignait une fleur placée sur cinq points, une maison, de laquelle sortait la tête d'un aigle, et un miroir d'obsidienne. De cette manière, la réunion de plusieurs hiéroglyphes simples indiquait les noms composés; elle le faisait par des signes qui parlaient à la fois aux yeux et à l'oreille : souvent aussi les caractères qui désignaient les villes et les provinces étaient tirés des productions du sol ou de l'industrie des habitants. Il est bon d'observer que chaque fois qu'il s'agit d'une série périodique de signes ou d'hiéroglyphes, on doit les lire de droite à gauche et en commençant par l'extrémité inférieure. C'est à l'ignorance de cette méthode de lecture qu'on doit attribuer la grande confusion qui règne parmi les auteurs espagnols, relativement à la dénomination et à la suite des dix-huit mois mexicains et autres objets. L'usage des peintures servant de pièces de procès, s'est conservé dans les tribunaux espagnols longtemps après la conquête. On en présentait aux différentes cours de justice résidant dans la Nouvelle-Espagne, jusqu'au commencement du XVIIe siècle. En 1553 on fonda même, dans l'université de Mexico, une chaire pour l'explication des peintures hiéroglyphiques, parce qu'on regarda pendant longtemps comme indispensable qu'il y eût des avocats, des procureurs et des juges qui fussent en état de lire les procès, les peintures généalogiques, l'ancien code des lois et la liste des impôts que chaque fief devait payer au suzerain. Cette chaire n'existe plus depuis que l'usage de ces peintures s'est perdu entièrement. Les volumes que les premiers missionnaires de la Nouvelle-Espagne appelaient des livres mexicains, renfermaient des notions sur un grand nombre d'objets très-différents : c'étaient des annales historiques de l'empire mexicain, des rituels indiquant le mois et le jour auxquels on doit sacrifier à telle ou telle divinité, des représentations cosmogoniques et astrologiques, des pièces de procès, des documents relatifs au cadastre ou à la division des propriétés dans une commune, des listes de tributs payables à telle ou telle époque de l'année, des tableaux généalogiques d'après lesquels on réglait les héritages ou l'ordre de succession dans les familles, des calendriers manifestant les intercalations de l'année civile et de l'année religieuse; enfin, des peintures qui rappelaient les peines par lesquelles les juges devaient punir les délits. Malgré les ténèbres qui enveloppent l'origine des peuples aztèques, il paraît cependant probable d'admettre qu'à l'époque de Cortez, il existait à Mexico des peintures hiéroglyphiques faites du temps de la dynastie toltèque, au VIIe siècle de notre ère, ou pour le moins leurs copies. Le plus ancien ouvrage qui paraît avoir été composé dans cette langue, est le fameux *livre divin*, appelé *teoamoxtli*, rédigé à Tula l'an 660, par l'astrologue Huematzin; on y trouvait l'histoire du ciel et de la terre, la cosmogonie, la description des constellations, la division du temps, les migrations des peuples, la mythologie et la morale. Les villes de Mexico et de Tezcuco étaient, avant la domination espagnole, les deux foyers principaux du savoir et de la civilisation du plateau d'Anahuac; on pourrait même considérer cette dernière comme l'*Athènes de l'Amérique*, étant à cette époque la résidence des historiens, des orateurs, des poètes, des artistes et des hommes célèbres dans toutes les sciences cultivées par ces peuples. Dans le XVe siècle, Nezahualcojotl, roi d'Acolhuacan ou Tezcuco, qu'on pourrait appeler le Solon de l'Amérique, composa en langue aztèque 60 hymnes en l'honneur de l'Être suprême, une élégie sur la destruction de la ville d'Azcapozalco, et une autre sur l'instabilité des grandeurs humaines, prouvée par le sort du tyran Tezozomoc. Ces deux dernières ont été traduites en espagnol par son petit-neveu, baptisé sous le nom de Ferdinand Alba Ixtilxochitl, et se sont conservées, de même qu'existent encore en manuscrits les 80 lois promulguées par ce grand prince. Les nombreuses collections de manuscrits aztèques, le grand nombre de pierres sculptées et recouvertes de peintures hiéroglyphiques, et autres monuments qui, en grand nombre, existaient à Mexico lors de l'apparition des Espagnols, ont été brûlés ou brisés par la fanatique fureur des premiers conquérants. Les restes connus de la littérature aztèque se réduisent aux collections suivantes : celles de Mexico, où l'on trouve la collection de l'université qui, selon M. de Humboldt, ne contient plus de peintures originales, mais seulement des copies, et celles de don Jose Antonio Pichardo, qui est la plus riche et la plus belle, et à laquelle on a réuni celles qui avaient été recueillies par le savant Gama. Les collections de Veletri, dont le *Codex Mexicanus* est le plus beau de tous ceux examinés par le baron de Humboldt; celle du Vatican à Rome; celle de Bologne à la bibliothèque de l'Institut;

Digitized by Google

celles de l'Escurial, de Vienne, de Dresde, de Berlin et d'Oxford. M. Beulloch vient d'en former une autre à Londres, avec les monuments précieux recueillis dans son voyage au Mexique, parmi lesquels on trouve des peintures hiéroglyphiques représentant les combats de Cortez avec les Mexicains et son établissement dans la capitale; quelques-unes de celles envoyées par les employés de Montezuma II, pour l'informer des progrès des Espagnols dans son pays, et un fragment de la carte originale de l'ancienne ville de Mexico, faite par ordre de ce monarque infortuné pour Fernando Cortez. Cette carte, qui devait être transmise à Charles-Quint, et qu'on croyait perdue, a formé partie de la riche collection de Boturini, et démontre que l'ancienne Mexico était le double de la ville moderne en grandeur, qu'elle l'égalait en régularité, la surpassait dans la beauté et le nombre de ses temples et de ses palais, et ajoute un nouveau poids à tout ce que contiennent les récits de Cortez et de Bernal Dias sur la civilisation des anciens Mexicains. Les deux superbes collections de Siguenza et de Boturini ont été dispersées et n'existent plus. La première a été conservée jusqu'en 1759 au collége des jésuites de Mexico; la seconde ne comprenait pas moins de 500 peintures hiéroglyphiques, recueillies avec des peines immenses par ce voyageur italien aussi courageux qu'intelligent. A ces recueils il faut ajouter les deux suivants, à cause de leur importance, quoique leurs originaux n'existent plus. Le recueil de Mendoza, ainsi nommé à cause du nom du vice-roi du Mexique, qui en envoya l'original à l'empereur Charles-Quint, et qui a existé pendant quelque temps à Londres, où on ne sait pas comment il s'est égaré. Avant sa perte, Purchas l'a publié tout entier en 1625; il a été réimprimé depuis par Thévenot, dans sa *Relation de divers voyages*. Ce recueil jette du jour sur l'histoire, l'état politique et la vie privée des Mexicains; il est divisé en trois sections : la première présente l'histoire de la dynastie aztèque depuis la fondation de Ténochtitlan, l'an 1325 de notre ère, jusqu'à la mort de Montezuma II, en 1520; la deuxième est une liste des tributs que chaque province et chaque bourgade payaient aux souverains aztèques; la troisième peint la vie domestique et les mœurs des peuples aztèques. Le vice-roi Mendoza avait fait ajouter à chaque page du recueil une explication en mexicain et en espagnol. Le recueil de Le Tellier, ou *Codex Mexicanus Tellerianus*, ainsi appelé du nom de son dernier possesseur, archevêque de Reims; il existe dans la bibliothèque du Roi, à Paris. C'est un gros volume très-précieux, dans lequel un Espagnol, habitant de la Nouvelle-Espagne, a copié, soit vers la fin du XVIe siècle, soit au commencement du XVIIe, un grand nombre de tableaux ou scènes graphiques. Chaque figure est accompagnée de plusieurs explications écrites, à ce qu'il paraît, à des époques différentes, tant en mexicain qu'en espagnol. Il renferme trois ouvrages différents, dont le premier est un almanach rituel, le second un livre d'astrologie, et le troisième une histoire mexicaine depuis 1197 jusqu'en 1561. Nous ajouterons, avec M. de Humboldt, qu'il est très-probable que beaucoup d'autres monuments aztèques se trouvent encore entre les mains des Indiens qui habitent la province de Mechoacan, les intendances de Mexico, de Puebla et d'Oaxaca, la péninsule de Yucatan et le royaume de Guatemala, qui sont les contrées où les peuples sortis d'Aztlan étaient parvenus à une certaine civilisation. Après la chute de l'empire mexicain et l'introduction du christianisme, les peuples aztèques, ainsi que les autres du plateau d'Anahuac, adoptèrent l'alphabet latin. Plusieurs Mexicains ont profité de la facilité que leur offrait cet alphabet, pour écrire différents ouvrages dans leur langue. Nous citerons entre autres Christoval dell Castillo, natif de Tezcuco, et mort en 1606 à l'âge de 80 ans, Fernando de Alvarado Tezozomoc, et Domingo Chimalpain, qui ont laissé des manuscrits précieux sur l'histoire et la chronologie de leurs ancêtres. Ces manuscrits, qui renferment un grand nombre de dates indiquées à la fois selon l'ère chrétienne et selon le calendrier civil et rituel des indigènes, ont été étudiés avec fruit par le savant Carloz de Siguenza, par le voyageur milanais Boturini Bernarducci, par l'abbé Clavigero, et, dans ces derniers temps, par Gama. Quoique depuis 1553 la langue aztèque soit enseignée par un professeur particulier à l'université de Mexico, sa littérature moderne est très-pauvre, ne consistant qu'en livres ascétiques, en quelques grammaires et dictionnaires, et, à ce qu'on nous assure, en quelques livres d'instruction élémentaire. Au commencement du siècle actuel, on ne comptait pas moins de onze grammaires imprimées en aztèque. Malgré cela, elle est toujours la plus riche et la plus importante de toutes les littératures indigènes du Nouveau-Monde. Il est bon aussi de rappeler à nos lecteurs que les Mexicains avaient des semaines, ou petites périodes de 5 jours, comme les peuples du royaume de Benin et les anciens Javanais, des mois de 20 jours, des années civiles de 18 mois, des indictions de 13 ans, des demi-siècles de 52 ans, et des siècles ou *vieillesses* de 104 ans. Nous remarquons aussi que les comtes de Montezuma et de Tula, résidant en Espagne, descendent d'Ihuitemotzin, petit-fils de Montezuma II.

2° Pipil, langue parlée par les *Pipiles* ou *Pipils*, qui descendent des plus basses classes des Mexicains. C'est sous le règne d'Autzol, huitième empereur mexicain, que les Pipiles s'établirent dans le Guatemala, où ils se multiplièrent beaucoup et s'étendirent le long de la côte du Grand Océan, dans la province de Zonzonate et dans les districts de San-Salvador et de San-Miguel. Leur gouvernement était une espèce de république militaire et aristocratique. Le pipil n'est, à proprement parler, que l'idiome mexicain

Digitized by Google

très-corrompu et mêlé à beaucoup de mots étrangers. Les Pipils sont remarquables pour avoir repoussé l'horrible institution des sacrifices humains, et pour avoir puni la plupart des crimes par l'exil. Les assassins seuls étaient précipités du haut d'un rocher. Selon M. Juarros, des Pipils, quelque temps après la conquête, auraient rédigé des mémoires sur leur pays, en se servant des caractères espagnols.

3° Cora, langue parlée, dit-on, en trois dialectes, dans les missions de Nayarit, en Nouvelle-Biscaye, et dans les anciennes intendances de Zacatocas et de Guadalaxara, dans la ci-devant province de Nouvelle-Galice. Dans cet idiome, comme dans le mexicain, le groënlandais, l'araucan, le guichua, et autres langues américaines les plus parfaites, le régime et le pronom forment corps avec le radical du verbe, nuances qui ont été aussi observées dans l'Ancien-Monde, dans le basque et le congo. Les pronoms personnels du cora ont quatre formes différentes, selon les circonstances différentes dans lesquelles ils sont employés. Les sons correspondants aux lettres espagnoles *d, f, g*, manquent à cet idiome, dont Ortega a publié un dictionnaire et une grammaire.

MEXIQUE ou ANAHUAC (Groupe du). — Ce groupe ethnographique comprend les provinces les plus peuplées, les plus riches et les plus importantes de l'Amérique espagnole, celles qui correspondent à l'ancien empire mexicain et à plusieurs autres Etats, les uns alliés, les autres rivaux de cette monarchie célèbre. La division de l'année plus exacte que celle des Grecs et des Romains; une écriture idiographique, le papier de pita, la manière de travailler des blocs immenses de pierre, les cartes géographiques de leur pays et de ceux que leurs ancêtres avaient parcourus, leurs villes, leurs chemins, leurs digues, leurs canaux, les immenses pyramides très-exactement orientées, leurs institutions civiles, militaires et religieuses, tout donne aux Mexicains le droit d'être considérés comme la nation la plus policée que les Européens aient trouvée sur tout le nouveau continent. La réunion des richesses végétales les plus variées, due aux accidents du sol, qui y fait réussir admirablement à côté de ses nombreuses plantes indigènes celles dont l'Europe a fait présent à l'Amérique; les trésors inépuisables que la Providence semble y avoir mis en réserve dans les entrailles de la terre, et qui, se trouvant dans des positions beaucoup plus accessibles et moins stériles que dans les autres contrées du nouveau continent, sont d'une exploitation beaucoup plus facile et moins coûteuse; les restes imposants des édifices, des idoles et des monuments échappés au barbare vandalisme des premiers conquérants, et des bâtiments magnifiques élevés à Mexico, à Puebla et autres grandes villes du plateau d'Aanahuac par leurs successeurs; les trésors immenses étalés avec une profusion inconnue partout ailleurs dans les églises, et la pompe des augustes cérémonies de la religion catholique qui obscurcit celle de la capitale même du monde chrétien, donnent un nouveau lustre à ces superbes contrées, qu'on peut justement appeler *la région argentifère du globe*, leurs mines seules rapportant plus de ce métal précieux que celles de toutes les autres parties du monde réunies ensemble (678).

Les limites géographiques de cette région sont :

Au *nord*, une ligne qu'on ne saurait indiquer avec précision, puisqu'elle dépend de l'étendue du pays où l'on parle les langues appartenant au groupe que nous avons appelé Plateau central de l'Amérique du nord;

A l'*est*, le golfe du Mexique et la région de Guatemala;

Au *sud* et à l'*ouest*, le grand Océan. Dans ces limites, cette région comprend toute la partie méridionale de l'ancienne vice-royauté du Mexique ou de la Nouvelle-Espagne, à l'exception du Yucatan, que nous avons assigné à la région de Guatemala.

Plusieurs langues de ce groupe sont encore peu connues.

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES DU MEXIQUE OU ANAHUAC.

Totonaca, de la *Sierra-Alta* (Haute)
FAMILLE MEXICAINE — Aztèque ou Mexicaine
Cora
Huasteca
Othomi

	Orthographe.	Soleil.
1	espagnole	»
2	espagnole	toniatiuh
3	espagnole	oceukat
4	espagnole	aquicha
5	espagnole	hiadi

	Lune.	Jour.	Terre.	Eau.	Feu.
1	papa	»	»	chochot	»
2	meztli	iluit	tlali	atl	tletb
3	anahupi	jeücat	chuehti	ahti	teujcuarit
4	aytz	»	tzabal	labtaxjâ	»
5	tzona	poh	hoy	dehe, ye	dehè

	Père.	Mère.	OEil.	Tête.	Nez.
1	tlaté, alatt	tzi, tzit	lacaztaponitni	ayxaca	»
2	tatli	nantli	ixtelolotli	tzontecomatl	yacalt
3	tiyaoppa	titè	hâuziti	muuti	tzoriti
4	paylom, pap	mim	hual	oc	zam
5	tah	bé	dà	yâxmu	xiyv'

(778) *Voy.* la note XIX à la fin du volume. On y trouvera l'histoire des antiquités du Mexique.

Digitized by Google

	Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Pied.*
1	»	zimagat	»	maco	tohuan
2	camatl	meneptilli	tlantli	maitl	icxitl
3	tenniti	nanuriti	tameti	uriti	chapoariti
4	»	lecâb	»	cubac	acan
5	né	chhàne	tzi	yèy	kua, cua

	Un.	*Deux.*	*Trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	tom	toy	toto	»	»
2	ce	ome	yey	nahui	macuili
3	ceâut	hualpoa	huaeia	moacoa	amxuvi
4	hun	tzab	ox	»	»
5	na	yoho	hiu	goho	kueta

	Six.	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix.*
1	»	»	»	»	»
2	chicuace	chicome	chicuei	chiuenahui	matlactili
3	acevi	ahuapoa	ahuaeica	amoacua	tamoamata
4	»	»	»	»	»
5	rato	yoto	hiato	gueto	detta

MIAOSSE. *Voy.* CHINOIS.

MICHIGAN. *Voy.* LENNAPPE.

MICMAK. *Voy.* LENNAPPE.

MIENTING. *Voy.* CHINOIS.

MILLOT (L'ABBÉ), cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

MINDANAO. *Voy.* PHILIPPINAISES.

MINÉRALOGIE, application de la linguistique à cette science. *Voy.* LINGUISTIQUE, § III.

MINNESAENGER. *Voy.* SCANDINAVE.

MISSISSIPI. *Voy.* MOBILE.

MISSOURI-COLOMBIENNE (RÉGION) dans l'Amérique du nord.

Cette région, sur une grande partie de laquelle dominèrent jadis les Allighewis, qui disparurent de la terre avant d'être connus des Européens, mais dont l'existence est attestée par les traditions conservées chez les sauvages et par de nombreux monuments, peut être regardée comme le dernier retranchement de la barbarie contre les conquêtes progressives de la civilisation européenne dans la partie habitable et fertile de l'Amérique du nord. C'est la patrie d'une foule de nations différentes pour la langue, les mœurs, les usages et les croyances religieuses, mais presque toutes nomades et belliqueuses. Semblables sous plusieurs rapports aux grandes nations nomades de l'Asie moyenne, celles de l'Amérique centrale en diffèrent essentiellement par leur nombre très-borné, par la vie pastorale qu'elles ne connaissent guère, et par leur état social beaucoup moins avancé. Inutilement les vastes plaines du Missouri et de ses grands affluents et le superbe bassin de la Colombia, se parent chaque année de pâturages abondants, de plusieurs végétaux utiles à la vie sociale, et sont parcourues par d'immenses troupeaux de bœufs musqués, de bizons et de chevaux. Leurs stupides habitants végètent au milieu de ces trésors que la nature bienfaisante étale devant eux, sans songer à en tirer aucun parti. Livrées à la fois à tous les maux qu'entraînent la disette et l'état de guerre perpétuelle dans lequel elles vivent, ces nations abruties ajoutent à leurs souffrances celles que leur imposent des superstitions et des usages aussi absurdes que barbares. Les produits de la chasse chez toutes, ceux de la pêche dans la partie inférieure du bassin de la Colombia, et ceux d'une agriculture encore très-imparfaite chez quelques-unes qui chassent dans le bassin du Missouri, forment, à quelques exceptions près, la subsistance précaire de tous ces peuples. Quoique le voisinage et le commerce des Européens semblent n'avoir servi qu'à ajouter des maladies destructives et le vice de l'ivrognerie aux vices et aux souffrances auxquels ils étaient déjà livrés; il est cependant juste d'avouer que quelques-unes de ces nations offrent des commencements d'un état social, développé naturellement chez elles, et supérieur à celui des peuples abrutis d'autres régions du Nouveau-Monde. Le philanthrope se réjouit même en voyant la marche lente, mais toujours progressive de la civilisation européenne et les heureux résultats obtenus depuis le commencement du siècle actuel parmi quelques-unes des nations comprises dans ce groupe. Il ne voit peut-être pas éloigné le moment où le manque d'espace assez vaste pour pouvoir fournir suffisamment à une subsistance précaire due à la chasse ou à la pêche forcera tous ces peuples nomades à renoncer à leur vie vagabonde pour se livrer à la vie pastorale et agricole, et jouir de tous les avantages physiques et moraux qui en sont les suites.

Les limites de cette région sont :

Au *nord*, la région boréale de l'Amérique du nord et la région alleghanique;

A l'*est*, cette dernière;

Au *sud*, la région du Plateau central de l'Amérique du nord;

A l'*ouest*, d'abord cette même région, ensuite les pays où l'on parle des langues appartenant à la région de la côte occidentale, le Grand-Océan et les pays susmentionnés.

Dans les limites que nous venons de tracer, cette région embrasse tous les bassins de la Colombia et du Missouri, la partie supérieure de ceux du Mississipi et du Saskashawan et une petite partie de celui de Saint-Laurent, régions comprises dans les territoires que les Anglo-Américains et les Espagnols regardent comme leurs dépendances.

A l'exception de quatre ou cinq langues sans intérêt et pour lesquelles nous renvoyons au *Tableau général des langues américaines*, la région ethnographique que nous venons de décrire comprend les deux grandes familles COLOMBIENNE et SIOUX-OSAGES. (*Voy.* ces mots.)

Digitized by Google

TABLEAU POLYGLOTTE DE LA REGION MISSOURI-COLOMBIENNE.

FAMILLE SIOUX-OSAGE — Sussee; Paegan, *Pieds-Noirs* (*Black-Feet*); Atnah; Sioux ou Dacota, *Yancton*; Winebago ou Puants; Ottoes ou Uahtoktato; Kanzes ou Konza; Omahaw ou Mahas; Minetare ou Gros-Ventre; Osage

	Lune.	*Jour.*	*Terre.*	*Eau.*	*Feu.*
1	»	»	»	»	coo
2	»	»	»	»	ischey
3	»	»	»	sohawe|iquoth	teuck
4	hayctoui	aungpa	mongea	mini	peta
5	hahhihui	»	»	ninah, nih	pytschi
6	pitangue	hangue	maha	ni	pede
7	»	»	»	»	»
8	miombah	ombah	monika	ni	pede
9	ohseamini	mahpeh	amah	mini	bires
10	neumbab	hompane	monekah	neah	pajah

	Père.	*Mère.*	*OEil.*	*Tête.*	*Nez.*
1	»	»	senouwoh	»	»
2	»	»	wappispey	»	»
3	»	»	thioustin	scapacay	pisax
4	atcucu	huco	ischtah	pah	paso
5	tschtschi	nahni	schtasso	nahsso	pah
6	antsche	ihong	ischtah	na so	peso
7	itahtscheh	inah	ischtah	uiatschri	pah
8	dade	ihong	ischtah	pah	pah
9	kante	ika	ischtah	antu	apah
10	indajah	enauh	eghtaugh	warabreh	pau

	Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Pied.*
1	»	»	»	»	»
2	»	»	»	»	»
3	»	dewhasjask	»	callietha	»
4	ei	tschedzhi	hi	nape	siha
5	i	»	hi	nahpôr	si
6	i	reze	hi	naue	si
7	yih, ih	yeesah	hih	schageh	sih
8	ihah	theysi	ei	nom be	si
9	iiiptschappah	neaighji	ii	schanti	itsi
10	ehaug	»	.	nomba	see

	Un.	*Deux.*	*Trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	uttegar	nkkeer	taukey	tachey	tucælter
2	tokescum	nartokescum	nohokescum	nesweum	nesittwi
3	»	»	»	»	»
4	nantscha	nopa	yamini	topah	zapta
5	jhingkidi	nopi	tahni	tschopi	satsch
6	yonke	noue	tani	toua	sata
7	miakhtschi	nompah|	yahberi	tohpah	sahtah
8	miatschtschi	nomba	rabini	toba	satta
9	lemoisso	noopah	nami	topah	tschiboh
10	minche	nombaugh	laubenah	tobah	sattah

	Six.	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix.*
1	ucetunnee	checheta	tartitchey	kecutcheegar	cuneesenunnee
2	nay	kitsic	narnesweum	pickee	heepey
3	»	»	»	»	»
4	schakpe	schakoi	schakôndohôh	nôhpitschiuongkôk	uiktschiminôh
5	kôhui	schako	nouôuk	jhinkitschosconi	kherapôn
6	schaque	schahémoh	krerabene	schanke	krebenôh
7	schahippeh	peombah	peyahberi	schankkoh	kerebrah
8	schappe	penômba	perabini	schonka	krebera
9	acame	tschappo	nopoppi	nouassape	piragas
10	shapah	panompah	ketatobaugh	shankap	crabrah

MITHILI. *Voy.* Pracrit.

MIXO. *Voy.* Chochona.

MIXTÈQUE (Anahuac ou Mexique). Langue des *Mixtèques*, qui se distinguent par leur industrie et qui occupent toute la Mixteca, contrée de l'intendance d'Oaxaca. On distingue dans cette langue les six dialectes suivants : de *Tepozcolula*, qui est le plus pur et le plus répandu ; de *Yanquitlan*, de *Tlahtaco*, de la *Basse-Mixteca*, de la *Côte* et celui de *Mietlantongo*. Les sons correspondants aux lettres *b*, *f*, *p*, *r* de l'alphabet espagnol manquent au tepozcolula, qui exprime le pluriel des substantifs en ajoutant le mot *cahita*, qui signifie plusieurs. Cet idiome offre un grand nombre de pronoms personnels différents, qu'on emploie selon le sexe, l'âge, la condition de la personne qui parle et de celle à laquelle elle s'adresse, et qui sont aussi différents selon que l'objet dont on parle est animé, inanimé ou mort ; plusieurs verbes et quelques substantifs ont aussi des terminaisons différentes pour exprimer ces nuances. La négation varie aussi selon les temps ; *naha* est employé pour les temps présents, prétérits et leurs formes dé-

Digitized by Google

rivées; *hua* pour le futur, et *huasa* pour l'impératif. La conjugaison est riche, mais elle n'a pas de passif par flexion. Le verbe *être* y est tout régulier. Il y a aussi un grand nombre de verbes dérivants, surtout pour exprimer comme dans les idiomes slaves la fréquence d'une action. Le père Ant. de los Reyes a publié dans le XVIe siècle une grammaire et un dictionnaire dans cette langue.

MIZDJEGHI, langue classée dans le groupe de la région caucasienne, a des rapports avec celle des Leighis et surtout avec le dialecte des Awares. Elle est parlée par les *Mizdjeghi*, nommés improprement *Kisteten* par Güldenstaedt et *Tschetechenzi* par les Russes. Ils habitent les hautes montagnes de la Circassie méridionale entre le haut Terek à l'ouest et le haut Jachssaï et Endery à l'est. La langue mizdjeghi comprend quatre dialectes principaux, qui prennent leur dénomination des quatre peuples suivants : les *Galgaï*, *Halha* ou *Ingousches*, qui se nomment eux-mêmes *Lamur*, c'est-à-dire, montagnards; ils habitent les environs de Kumbaleï, de la Sundja et du Schalghir ou Assaï. Les Ingousches sont des agriculteurs infatigables, et ils reconnaisseut du moins de nom la suzeraineté de la Russie. Leurs noms sont empruntés de ceux des animaux. L'un s'appelle *bœuf* (oust), un autre *cochon* (kaka), un autre *chien* (poe). Les femmes portent des noms encore plus bizarres, tels que *Assir wakhara* ,(qui monte un veau), *Ossiali wakhara* (qui monte une chienne). Dans les combats, les Ingousches ainsi que les autres peuplades Mizdjeghi portent un bouclier, ce qui les distingue de tous les autres peuples du Caucase. On remarque parmi eux des traces du christianisme qu'ils professaient dans le XIIIe siècle, et, ce qui plus est, des anciens sacrifices. Toutes les années le *zannistag*, solitaire qui demeure à côté d'une église antique, immole sur un autel de pierre une quantité de brebis blanches offertes par les principales familles. Les *Qarabulaqs* ou *Karabulaks* qui se nomment eux-mêmes *Arsche;* ils demeurent dans la grande vallée traversée par le Martan ou Farthan, et ont leurs pâturages plus bas le long de l'Aschgan, du Walarek et du Tschalaseh, petits affluents du Sundja. Gouvernés par des vieillards, ils sont toujours en guerre contre les Tschentschenzi leurs voisins. Les *Tschentschenzi* ou *Tschetschenses*, qui demeurent à l'est des Karabulaks jusqu'à l'Akssaï ou Jachssaï. Ce sont les plus voleurs de tous les Mizdjeghis. Ils dépendent de trois princes issus de la famille awâre Turlan. Le principal de ces princes porte le titre d'*Arslan beg* (prince du Lion) et réside à Dokon-Tschetschen sur le Dokon-Argun; les deux autres résident à Alda sur le Koï et à Attaga sur l'Argun. Les *Tuschi*, qui habitent le long du haut Alassan affluent du Kur, dans le cercle géorgien nommé Thelawi; ils sont la plupart pasteurs et tous professent la religion grecque. Ce dialecte est mêlé de beaucoup de mots géorgiens. La langue mizdjeghi offre beaucoup de ressemblance avec les idiomes lesghiens, surtout avec l'awâre et le kaszi-kumuk; il s'y trouve aussi plusieurs mots qui montrent une affinité manifeste avec le samoïede, le vogule et même avec les idiomes slaves.

MOAN. *Voy.* INDO-CHINOISE.

MOBBA ou BORGOU, langue africaine du soudan ou Nigritie intérieure. Elle est parlée par la nation dominante du royaume nommé Mobba par les naturels, Borgou ou Borgo par les habitants du Bornou et du Kordofan, Dar-Szaleyh ou Szeléh par les Arabes qui depuis longtemps s'y sont établis, et Waday ou Wadey par les Fezzanais et par les marchands des oasis orientales du Sahara. Ce pays est situé à l'ouest du Dar-Four, et joua un rôle assez important sous Saboun, son avant-dernier sultan, qui conquit le royaume de Baghermeh. Il paraît que la prétendue langue *djellaba*, parlée à Wara, résidence du sultan, n'est que le dialecte ou jargon en usage parmi les marchands établis dans cette ville. Le mobba est écrit avec les caractères arabes nommés neskhi.

MOBILE-NATCHEZ ou FLORIDIENNE, famille de langues américaines de la région alléghanique et des lacs dans l'Amérique du nord. La dénomination qu'on lui a donnée rappelle à la fois la nation Mobile ou Mowile dont la langue est la plus répandue, celle des Natchez qui est la plus célèbre et le nom de la contrée où l'on parle toutes ces langues. Voici les principaux idiomes qu'elle comprend :

1° NATCHEZ, parlé par les *Natchez*, nation presque éteinte, jadis très-puissante et remarquable surtout par son gouvernement monarchique, par sa grande civilisation et par le culte qu'elle rendait au soleil dans un temple où l'on entretenait un feu continuel. Les Natchez habitaient à l'orient du Mississipi, et furent entièrement détruits par les Français en 1730; les restes de cette nation se sont dispersés parmi les Creeks, Chikkasah et autres peuples. Il paraît que les *Taensa*, qui selon Du Pratz vivaient au nord du fort Louis, et les *Tenisaws*, mentionnés par MM. Lewis et Clark, et qui des bords du Tenesaw, affluent de la baie Mobile, se retirèrent sur ceux du Fleuve-Rouge, sont des tribus des Natchez. Selon du Pratz, les Natchez parlaient deux langues différentes : celle de la noblesse et celle du peuple; dans celle de la noblesse, la déclinaison se faisait comme dans le latin, sans le secours de l'article. Leurs femmes donnaient en outre une terminaison et une prononciation différente aux mots, lorsqu'elles parlaient aux hommes. L'idiome Natchez est très-doux et rempli d'expressions métaphoriques.

2° MUSCHOHGE ou CREEK, par les *Muskohges* d'Adair, nommés *Muskogulgues* par Bartram, et communément *Creeks*, à cause du grand nombre de *creeks* ou petits fleuves et marais que contient leur pays. Les Muskohges, venus, de même que les Chaktas, du pays à l'ouest du Mississipi, subjuguèrent un grand nombre de tribus de l'ancienne Floride ou des Etats actuels de Géorgie et

Digitized by Google

d'Alabama, tels que les *Apalaches*, les *Alibamas*, les *Chacsihoumas*, les *Oconies*, les *Oakmulgies*, les *Pacanas*, les *Talepousas* et autres désignées dans les anciennes relations sous le nom collectif de *Floridiens*, et s'établirent dans les fertiles vallées comprises dans les Etats d'Alabama et de Géorgie, où ils vivent actuellement dans des villes et des villages. Ils ont fait de grands progrès dans la civilisation, et ont institué des écoles pour l'instruction de leurs enfants. Les Creeks ou Muscogulgues sont maintenant divisés en deux branches principales : les *Creeks Supérieurs* ou *Creeks* proprement dits et les *Creeks Inférieurs* ou *Seminoles*. Les Creeks Supérieurs sont les plus nombreux ; ils demeurent dans la partie la plus élevée de l'Alabama, où ils forment une puissante confédération présidée par un chef appelé *Myco* ; ils sont agriculteurs, braves et hospitaliers. Les Creeks Inférieurs demeurent dans les plaines traversées par le Flint au sud-est d'Alabama, sont moins civilisés et paraissent être indépendants de la confédération des Creeks supérieurs. Les Creeks Inférieurs ont beaucoup souffert dans les défaites qu'ils ont éprouvées en se battant contre le général Jakson. Selon MM. Lewis et Clark, les *Conchattas* et les *Alibamis* ou *Alabama*, qui vers la fin du XVIIIe siècle passèrent de la Floride Occidentale sur le bord oriental du Mississipi, parlent aussi le muskohge. Selon Gallatin, la confédération est composée : 1° des *Muskohges*, qui sont la nation dominante et forment plus de la moitié de la population ; 2° de restes de tribus qui occupaient le pays avant leur arrivée et dont les principales paraissent être les *Alibamas* de la Mobile et les *Seminoles* de la Floride Orientale ; 3° des débris de tribus qui habitaient la Géorgie et une partie des Carolines, et même de quelques-unes venues de l'Ouest, dont la principale est les *Natchez;* 4° d'une colonie de Shawanos, nommés *Uches* ou *Sawannucas*. C'est selon le savant Gallatin, l'union de peuples sauvages la plus nombreuse qui existe sur tout le territoire des Etats-Unis.

3° CHIKKASAH, par les *Chikkasahs*, *Chisasas*, ou *Chikasaws* ou *Chicachas;* ils demeurent dans la partie septentrionale de l'Etat de Mississipi, sans compter les 400 individus établis dans l'Etat d'Alabama. Les Chickasaws, au commencement du XVIIIe siécle, étaient la nation dominante de ces contrées; maintenant, quoique réduits à un moindre nombre, ils vivent avec les Yazoux dans de gros villages du produit de leur agriculture, et font des progrès rapides dans la civilisation. Cette langue a une très-grande affinité avec la choktah que Vater paraît même considérer comme un dialecte. Quoique la plupart de ses mots finissent en voyelles, elle est loin d'être douce, à cause de plusieurs sons gutturaux et de l'union des lettres *ll* qu'on y rencontre souvent. La déclinaison s'y fait, comme dans beaucoup d'autres langues américaines, sans flexion; la conjugaison y est très-régulière, et l'addition d'un *s* change le verbe actif en passif; elle n'a pas de prépositions proprement dites, elle les remplace par certaines modifications qu'elle donne aux mots. Les *Chacthi-Oumas*, les *Oufé-Ogoulas* et les *Tapoussas*, qui ne peuvent pas prononcer l'*r*, et qui demeurent le long du Yazoux affluent du Mississipi, les *Coroas* et les *Yazoux*, qui peuvent prononcer cette lettre, parlent, selon du Pratz, le chikkasah, ou pour mieux dire, des dialectes de cette langue, qui paraît avoir la plus grande affinité avec la mobile.

4° CHAKTAH, par les *Chaktahs* ou *Têtes-Plates*, nommés *Choktah* par Adair et *Chactaws* ou *Choctaws* par MM. Lewis et Clark ; ils demeurent dans des villes et villages au sud des Chikkasahs dans les Etats de Mississipi et de Louisiane, dans le territoire d'Arkansas, et quelques centaines dans l'Etat d'Alabama. Cette nation, nombreuse, agricole et assez policée, demeure dans des villes et villages, et est devenue célèbre par la touchante fiction d'Atala et les peintures brillantes de M. de Châteaubriand ; sa langue a la plus grande ressemblance avec la chikkasah. Les Chaktahs, dont le culte paraît tenir du culte du soleil établi chez les Natchez, ont des poëtes qui tous les ans produisent des chansons pour la grande fête du feu nouveau. Malgré tout cela, les Chaktahs ne sont pas aussi avancés dans la civilisation que le sont les Creeks, les Chikkasahs et les Cheerakes.

5° CHEERAKE, par les *Cheerakes*, *Cherokees*, *Chelekis*, *Tchirekes* ou *Cheroquees*. Ils demeurent dans les Etats de Tennessee, de Géorgie et d'Alabama et dans le territoire d'Arkansas. Selon le docteur Jarwis, cette langue est une des plus riches de l'Amérique sous le rapport des formes grammaticales. Cependant, de même que le chaktah, le delaware, le massachusset, le mohegan, le chippaway, l'iroquois, l'oneida, le tuscarora, le cochenawagoes ou caughewaga et beaucoup d'autres idiomes américains, elle n'a pas de verbe *être :* mais en revanche, comme le tamanaque et autres idiomes de l'Amérique du Sud et du Nord, elle possède presque autant de verbes différents qu'il y a d'objets différents qui peuvent leur servir de régime. Selon le révérend Buthrick, elle n'emploie pas moins de 13 verbes différents pour exprimer l'action de *laver ;* ainsi, elle dit *cu tu wo* pour *je me lave dans une rivière ; cule stula* pour *je me lave la tête ; tse stula* pour *je lave la tête d'une autre personne ; cucusquo* pour *je me lave la figure ; tacasulu* pour *je me lave les mains*. Les Cheroquees, jadis fameux dans la guerre, mais que des circonstances particulières et les soins du gouvernement fédératif ont réussi à civiliser, vivent maintenant dans des villes et des villages, du produit de leur industrie et de leur agriculture ; ils sont si avancés dans la civilisation, qu'on y trouve des écoles publiques pour les enfants et des auberges pour les voyageurs sur les grandes routes qui traversent leur territoire. Les Cheroquees sont divisés en *Ottares* ou habitants des mon-

Digitized by Google

tagnes, et en *Ayrate* ou habitants des plaines; les premiers s'appellent eux-mêmes *Cheelakes*, parce qu'ils ne peuvent pas prononcer la lettre *r*. Leur langue paraît être divisée en deux dialectes principaux : l'*Ottare* et l'*Ayrate*, qui diffèrent beaucoup l'un de l'autre. La partie de la nation qui est restée encore sauvage, habite depuis peu les bords incultes de l'Arkansas, qui leur ont été cédés par le gouvernement fédéral.

6° MOBILE, par les *Mowill*, nommés *Mobiles* par les Français; peuple qui paraît avoir été très-puissant sur toute la côte de la Floride et dont une tribu semble exister encore dans les environs de la baie et du fleuve Mowill ou Mobile. Cette langue, qui, selon Du Pratz, ne serait que le chikkasah corrompu, est encore parlée ou pour le moins comprise par les nations qui demeurent le long de la côte de la Floride jusqu'au Mississipi, et à l'occident du fleuve par les Paseagolas, les Boluxas, les Appalaches et autres petites nations, outre leur langue particulière.

MOCOBY-ABIPON, famille de langues de la région péruvienne, qui comprend les idiomes suivants :

1° MOCOBY, par les *Mocobys*, nation guerrière, nombreuse, de très-haute taille et puissante du Chaco, où elle vit dans l'intérieur le long du Vermejo et du Ypita. Les sons *f*, *ke*, *ki*, *ll*, *r*, *s*, *v* de l'alphabet espagnol manquent à la langue mocoby, dans laquelle on ne rencontre aussi que très-rarement ceux du *ñ* et du *co*. Elle distingue les nombres par des particules, avec lesquelles elle forme aussi deux sortes de diminutifs, l'un un peu plus grand que l'autre, et même une espèce d'augmentatif. La conjugaison ressemble dans son mécanisme à celle de plusieurs langues américaines; le présent seulement est fait par flexion; les autres le sont à l'aide de particules.

2° ABIPON, par les *Abipons*, nation autrefois guerrière et nombreuse, mais que ses guerres contre les Mocoby ont beaucoup affaiblie. Les Abipons sont soumis aux Espagnols, et le gros de la nation, qui habitait jadis dans le Chaco, vit maintenant dans le Paraguay à l'est du Parana. Ils sont partagés en trois tribus nommées les *Naquegtgaguehee*, les *Rucahee* et les *Jaconaiga*. On voit parmi eux des hommes d'une taille presque gigantesque. L'idiome abipon a l'*ö* des Allemands et l'*ñ* des Espagnols; il est harmonieux, et pauvre en monosyllabes; plusieurs mots identiques, moyennant des accents différents, signifient des choses différentes; la grammaire ressemble beaucoup à celle du mocoby, et les prépositions précèdent leurs régimes.

3° AGUILOT, par les *Aguilots*, nation peu nombreuse, qui vit avec les Pitilagas. Selon Azara, sa langue diffère peu du Mocoby, quoique très-mélangée de phrases et d'expressions de l'idiome toba.

4° PITILAGA, par les *Pitilagas*, nation du Chaco, où selon Azara elle vit le long du Pilcomajo et près de plusieurs lagunes salées. Il paraît que les *Zapitalagua* de nos cartes et les *Yapitulaga* de Hervas sont le même peuple. En regardant le zapitalagua et le yapitalaga comme identiques au pitilaga, on pourrait dire avec Hervas que cet idiome diffère de l'abipon et du mocoby comme l'italien diffère de l'espagnol.

5° TOBA, par les *Tobas*, qui, selon Azara, habitent dans le Chaco entre le Pilcomajo et le Vermejo, et sont alliés des Pitilaga. D'autres Tobas vivent dans une mission de ce nom placée vers le 23° parallèle et 11′ et le 313° méridien et 18′ de l'île de Fer. Le toba est très-difficile à apprendre, très-guttural et essentiellement différent des idiomes que parlent les nations limitrophes, quoiqu'il paraisse que les fréquents rapports entre les Tobas et les Pitilagas tendent à y introduire des phrases et même des tournures de l'idiome de ces derniers.

MODE et SUBSTANCE, dans la nature et dans la pensée. *Voy.* l'*Essai* § III.

MOGREBIN. *Voy.* ARABE.

MOHAWK-HURONE ou IROQUOISE, famille de langues de la région alléghanique dans l'Amérique du Nord. Les lettres *m* et *p* manquent aux langues mohawk, oneïdas, onondagos, senecas, cayugas, tuscarora et hurone, tandis que la première de ces lettres se trouve dans plusieurs mots des idiomes wiandot et hochelaga. La mohawk, l'oneïdas, l'onondagos et la senecas ont le plus d'affinité entre elles. Cette famille se compose des langues suivantes :

1° MOHAWK, parlée par les *Mohawks*, nation jadis très-nombreuse, mais que la guerre et d'autres causes ont beaucoup diminuée. Une partie de la nation demeure près de Niagara, une autre au delà de la baie de Kenty, environ 48 milles anglais au-dessus de Cataraqui sur le Saint-Laurent. Les *Mohawks*, par leur nombre et par leur bravoure, méritèrent de donner le nom à la puissante confédération appelée communément les CINQ-NATIONS par les Européens, et *Aquanuschionig* ou *Konungzi-Oniga* (les confédérés), et *Ongwehonwe* (plus grands que tous les autres) par eux-mêmes, et dont l'origine remonte jusqu'au XV° siècle. Cette confédération, qui vendit une grande étendue de terrain au gouvernement des États-Unis, et dont le chef-lieu est Anondaga, est composée actuellement des nations suivantes : les *Mohawks*, les *Senecas* et les *Onondagos*, qui furent les premières à s'allier; les *Oneidas* et les *Cayugas*, qui s'y joignirent après; les *Tuscaroras*, qui n'entrèrent dans l'alliance qu'au commencement du XVIII° siècle; et les *Canoys*, les *Mohegans* et les *Nauticokes*. Les Nauticokes, qui appartiennent à la famille Chippaways-Delaware, sont connus sous le nom de *Stockbridge-Indians*, et y entrèrent encore plus tard. Les cinq premières sont nommées *Maquas* par les anciens voyageurs hollandais, et *Iroquois* par les Français; la seconde dénomination est la plus commune, et est passée dans plusieurs géographies. Les Iroquois portaient aussi le nom de *Mengwis*, lorsque d'après les anciennes traditions ils s'étaient alliés

Digitized by Google

aux Lenni-Lennapes contre les Allighewi. A l'époque où les Français s'établirent dans le Canada, les *Cinq-Nations* demeuraient dans les environs du lieu où par la suite Montréal fut bâtie, et s'étendaient jusqu'au lac Champlain. Dans le temps de leur plus grand pouvoir, elles subjuguèrent plusieurs tribus appartenant à la famille Chippaways, et elles furent les alliés des Anglais dans toutes leurs guerres. Depuis 1794, la plupart de ces nations s'adonnent à l'agriculture, à l'éducation du bétail, exercent quelques métiers et ont même quelques écoles. Selon Smith-Barton, la langue mohawk est la plus perfectionnée de toute la famille, et on pourrait regarder comme un de ses dialectes l'idiome que parlent les *Cochenawagoes* de Smith-Barton, qui sont les *Cocknawaga* ou *Cahnuaga* de Long, nommés aussi quelquefois *Agniers* ou *Alguiers*. Séparés depuis longtemps du corps de la nation, et mêlés aux Minsi appartenant à la famille chippaways, ils ont embrassé la religion catholique, et habitent dans le village de Cachenonaga dans le Bas-Canada. On a traduit dans ce dialecte toutes les prières qui servent au service divin et quelques livres ascétiques. Nous n'avons aucun moyen pour indiquer avec précision le dialecte de cette langue, auquel appartient la traduction de la Bible faite depuis plusieurs années en mohawk, langue qui, selon le savant Edwards, manque entièrement de labiales, qui sont si fréquentes dans le mohegan.

2° Oneïdas, par les *Oneïdas*, nommés aussi *Onnoïouts*, *Oneyouts*, *Oniadas* et *W'Tassone*. Réunis aux Tuscaroras et réduits à environ 600 individus, ils vivent dans l'Etat de New-York. L'oneïdas est selon Smith-Barton l'idiome le plus doux de ceux que parlent les Cinq-Nations; il remplace par un *l* la lettre *r* qui lui manque; il a un duel, et est très-riche en verbes et en mots composés.

3° Onondagos, par les *Onondagos*, *Onontagues* ou *Onondaagos*, dont le nombre est d'environ 400 individus. Ils vivent dans l'Etat de New-York.

4° Senecas, par les *Senecas*, nommés aussi *Tsonontouas* ou *Maechachtini* : ils vivent dans les Etats de New-York et de l'Ohio. Ceux de ce dernier Etat sont, d'après M. John Johnson, les sauvages de l'Ohio qui s'approchent le plus des blancs par leurs habillements et leurs mœurs; ils ont des maisons et des métairies meilleures que les autres indigènes de cet Etat. Quoique les Senecas soient actuellement les plus nombreux de la confédération, ils ne comptent pas plus de 1,600 individus de tout âge. Leur langue est très-rude, mais selon le père Carheil, elle est aussi la plus riche et la plus énergique de toutes ses sœurs.

5° Cayugas, par les *Cayugas*, *Goyogans* ou *Queugues*. Ils demeurent à l'ouest des Onondagos jusqu'à la branche septentrionale du Susquehannah, dans l'Etat de New-York. On les dit réduits à 100 individus.

6° Tuscarora, par les *Tuscaroras*, originaires de la Caroline septentrionale, où ils étaient le peuple prépondérant, ce qui, selon Lawson, engageait alors plusieurs nations à apprendre leur langue. Vers le commencement du XVIIIe siècle, les Toscaroras, ayant perdu le plus grand nombre de leurs guerriers dans une guerre contre les colons, quittèrent leur ancienne demeure pour venir se joindre aux Oneïdas. Les Tuscaroras sont réduits maintenant à environ 300 âmes.

7° Mynckussar, par les *Mynckussars* ou *Myncqueses*, qui, selon Thom. Campanius, étaient une des principales peuplades de la Nouvelle-Suède. Cette nation s'est éteinte depuis longtemps.

8° Wyandot, par les *Wyandots*, nommés aussi *Ahouandates* et *Guyandots*. Réduit à un millier d'individus, ce peuple vit à présent sur le Sandusky et ses affluents dans l'Etat de l'Ohio et dans le territoire du Michigan. Vaincus par la confédération, les Wyandots ont été obligés de s'y joindre; ils avaient été antérieurement les protecteurs ou pour mieux dire les maîtres des Delawares proprement dits.

9° Hurone, par les *Hurons*, nation jadis nombreuse et puissante, qui habitait à l'est du lac Huron, au sud du 45° parallèle, dans 32 bourgades, vivant d'agriculture et étant plus avancée dans la civilisation que les Algonquins et les Iroquois. Les guerres entre ces deux peuples, dans lesquelles elle suivit le parti des premiers, la réduisirent à 1,500 individus, qui demeurent sur les bords occidentaux du lac St.-Clair et de l'extrémité sud-ouest du lac Erié. Un autre petit nombre de Hurons, descendus de ceux qui se réfugièrent au Canada parmi les Français, y vit à 9 milles anglais de Quebec dans le village de Loretto. Ceux-ci sont catholiques et agricoles. La langue hurone n'a pas les sons correspondants aux lettres *b*, *p*, *f*, *m*, *n*, *v*, *u*, *g* et *r* de l'alphabet français, et est beaucoup moins douce que l'algonquine, à cause des aspirations et des sons gutturaux dont elle est remplie, mais en revanche, elle a plus de force, et, selon le père Charlevoix, qui l'a jugée d'après la connaissance qu'il en avait lui-même et d'après les renseignements qui lui avaient été donnés par des missionnaires qui y étaient très-versés, elle est remarquable autant par la richesse des expressions et par la variété de tours, que par la propriété des termes et par sa grande régularité. Dans le huron, comme dans les autres idiomes américains les plus parfaits, tout se conjugue; un certain artifice y fait distinguer des verbes les noms, les pronoms, les adverbes, etc. Les verbes simples y ont une double conjugaison, l'une absolue, l'autre réciproque. Les verbes actifs se multiplient autant de fois qu'il y a de choses qui tombent sous leur action; comme le verbe qui signifie *manger*, varie autant de fois qu'il y a de choses comestibles. L'action s'exprime autrement à l'égard d'une chose animée et d'une chose inanimée : ainsi, voir un homme et voir une pierre, ce sont deux verbes. Se servir d'une chose qui appartient à celui qui s'en sert ou

Digitized by Google

à celui à qui on parle, ce sont autant de verbes différents. D'après Sagard et le général Parsons, cette langue serait un des idiomes les plus imparfaits; mais nous avons de fortes raisons pour donner la préférence au jugement de Charlevoix. On a publié deux petits dictionnaires, une grammaire et un catéchisme de cette langue, dont le système de numération est semblable au nôtre.

10° HOCHELAGA, par les *Ochelagas*. Cet idiome est identique avec l'*ancien langage du Canada*. Cette nation s'est fondue avec quelques-unes des peuplades qui forment la confédération.

MOHEGAN. *Voy.* LENNAPPE.

MOHENEMOUGI. *Voy.* AFRIQUE AUSTRALE.

MOITAY. *Voy.* INDO-CHINOISE.

MOLUA. *Voy.* CONGO.

MOLUQUOISES (LANGUES), division de la famille des langues malaises. Cette division comprend neuf ou dix idiomes la plupart incertains ou sans intérêt. Le plus remarquable est le TERNATI, parlé dans la petite île Ternate, qui possède la capitale du royaume le plus ancien de toute la partie orientale de l'archipel indien. Les habitants se distinguent encore aujourd'hui par leur civilisation. Voir le *Tableau général des langues océaniennes*, art. OCÉANIE.

MOMIES DES GUANCHES. *Voy.* ATLANTIQUE

MONGOLE (FAMILLE), classée dans le groupe des langues tartares. Elle comprend tous les idiomes que parlent les véritables Tatares, subdivisés en un grand nombre de peuplades répandues dans la Mongolie, la Kalmoukie et une partie du Tibet dans l'empire chinois et dans plusieurs endroits de l'empire russe. Tous ces idiomes, regardés par les orientalistes comme de simples dialectes d'une même langue, nous paraissent former une famille composée au moins des trois langues suivantes, dont les deux premières offrent de grandes différences entre elles dans les formes grammaticales, et presque aucune dans leurs mots.

1° Le MONGOLE propre, parlé par les Mongols proprement dits. Cette nation, dont les princes, dans le XIII° siècle, possédèrent le plus vaste empire qui ait existé, a depuis longtemps perdu son indépendance, et est actuellement vassale des empires russe et chinois. Les Mongols sont divisés en trois branches, savoir : les *Mongols* proprement dits, nommés aussi *Scharra Mongols;* ils occupent la partie de la Mongolie qui s'étend au nord de la Grande-Muraille, à l'ouest du pays des Mandchous et au sud du désert de Cobi. Ces Mongols sont subdivisés en 49 bannières, parmi lesquelles 6 appartiennent aux *Khortschin*, 7 aux *Ordos*, 3 aux *Kharatschin*, 3 aux *Uraed*, 2 aux *Gorlos*, 2 aux *Khochotschit* ou *Khootschit*, 2 aux *Tumed*, 1 aux *Dchalaït*, 1 aux *Durbed* ou *Dôrbat* et 1 aux *Naïman;* ces derniers sont célèbres par la résistance qu'opposèrent leurs ancêtres aux armes de Tchinggis-Khan. A ces bannières il faut ajouter les 8 des *Tschachar* et les 2 des *Turmed* de Koukou-Khoton. Les *Mongols Kalkas* ou *Khalkha*, parmi lesquels naquit le fameux Tchinggis-Khan; ils demeurent au nord du désert de Cobi, et s'étendent depuis les monts Tangnu et Altaï jusqu'au Non, affluent du Songari, et jusqu'à l'Amour. C'est sur leur territoire que se trouvait Kara-Koroum, résidence temporaire de Tchinggis-Khan, où il reçut les ambassadeurs de presque toutes les puissances de la terre. Les Kalkas sont subdivisés en 86 bannières, partagées comme il suit entre quatre princes tributaires de l'empire chinois, savoir : 20 bannières sous Tussijetukhan, qui a son campement principal sur le mont Khanoola; ce sont les plus septentrionaux; 24 bannières sous Saïn-Nojon, qui campe près de Tschitschirlik; 19 bannières sous Zassaktu-Khan, près de la source du Zak et du lac Biduria-noor; ce sont les plus occidentaux; et 23 bannières sous Zezan-Khan, dont le campement principal se trouve dans les environs de la ville de Barass sur le fleuve Gaerulun ou Kerlon. Une petite partie des Kalkas vit dans l'empire russe depuis le traité des démarcations conclu en 1727 entre la Russie et la Chine; ces Mongols se trouvent dans le gouvernement d'Irkoutsk au sud du lac Baïkal et le long de la Selinga, de l'Uda, du Chilok, du Tschilkoï, du Zida, de l'Onon et de l'Ingoda. Les *Scharaïgol*, ou les Mongols du Tibet et du Tangut septentrionaux, pays où ils paraissent s'être établis du temps de Tchinggis-Khan; plusieurs de leurs tribus parcourent l'espace qui s'étend entre le Tibet et le Turkestan chinois. La langue mongole est sonore, et sa prononciation diffère beaucoup de l'orthographe (679). Ses périodes sont très-longues; elle n'a ni article, ni genres, et se sert rarement des pronoms (679*). Sa littérature, qui a été si brillante sous le règne du puissant Khoubilaï et de ses successeurs, dont la cour était le rendez-vous d'une foule de savants musulmans, tibétains, hindous, etc., etc., est plus riche et plus variée que la mandchoue. Outre le grand nombre de livres théologiques du bouddhisme qu'elle possède traduits, parmi lesquels on compte le *Grand-jour* (que nos missionnaires appellent la

(679) Cette langue ne présente pas de dures associations de consonnes, mais offre, au contraire, une douce et harmonieuse distribution de voyelles.

Des idiomes de cette famille le mongol est celui qui semble le plus évidemment trahir une origine monosyllabique. Les radicaux, en effet, y sont fort courts, et composés le plus souvent de trois lettres seulement. Ces radicaux sont, il est vrai, susceptibles de revêtir des flexions, tant de déclinaison que de conjugaison. Le mongol offre, d'une autre part, des coïncidences avec le turk, dans les mots comme dans les formes grammaticales, en même temps qu'il permet de reconnaître dans son vocalaire un assez grand nombre de mots sanskrits.

(679*) Au lieu de remplacer par eux le substantif, comme nous le faisons, tant pour la clarté de la phrase que pour abréger, on répète celui-ci. Le verbe n'a pas le mode subjonctif et lui substitue l'indicatif. Les prépositions se convertissent en postpositions.

Digitized by Google

Bible des Tibétains), elle a des poëmes, des romans, un grand nombre de livres historiques, des dictionnaires et des grammaires mongols, hindous et très-probablement des ouvrages en ouigour, turk, tchakhatéen et en langue nipolienne. C'est dans les chroniques mongoles qu'on peut espérer de trouver les antiquités de la Tartarie et l'histoire de toutes les races mongoles, dépouillées de toutes les traditions que les Occidentaux y ont mêlées fort mal à propos (680). L'alphabet mongol est moulé sur celui des Ouïgours, et diffère peu de celui des Mandchoux auxquels il a servi de modèle pour former le leur. Considéré comme syllabaire il comprend 187 signes ou groupes. On l'écrit en colonnes verticales de gauche à droite.

2° La langue KALMOUKE ou OLET, parlée par les *Kalmouks*, *Olet* ou *Oelet*, partagés en quatre branches principales, savoir : les *Choschots*, subdivisés en trente bannières; ils vivent dans le pays de Koko-Nor. Les *Dchoungar* ou *Zungar*, jadis très-puissants, mais encore très-nombreux. En 1683 ils avaient conquis toute la Petite-Boukharie ou le Turfan, ils avaient étendu leurs conquêtes jusqu'au Tibet, et s'étaient rendus redoutables même aux empereurs de la Chine, qui ne réussirent à les soumettre entièrement qu'en 1759. Les Dchoungar sont subdivisés en *Dchoungar anciens*, qui vivent dans la Dchoungarie le long de l'Ili, et en *Dchoungar nouveaux*, qui forment soixante bannières, et demeurent dans les environs d'Oulan-Koum. Les *Torgod* ou *Torgot* et les *Durbet* ou *Derbet*, dont une partie vit mêlée avec les Mongols soumis à l'empire chinois, et l'autre demeure le long du Don, du Wolga, de l'Oural et de la Kouma dans l'empire russe dans les gouvernements d'Astrakan, de Simbirsk, du Caucase et d'Orenbourg. Une partie des Durbet, qui vivent dans le gouvernement de Simbirsk, a embrassé le christianisme, et fait de grands progrès dans la civilisation. Les Torgod sont les descendants des anciens *Keraït*, qui au XIIIe siècle habitaient le pays de Kara-koroum le long des rivières Toula et Orgun. Les Torgod, qui en 1777 sortirent de la Russie, périrent la plus grande partie en chemin. Leurs restes, réduits à 12,000 familles, vivent sur les bords du haut Ili dans l'empire chinois. La langue kalmouke est plus simple dans ses formes grammaticales que la mongole; sa prononciation, qui est moins sonore et moins douce, diffère peu de l'orthographe. Sa littérature, quoique plus pauvre que celle des Mongols, est encore assez riche. Les Kalmouks possèdent des poëmes de vingt chants et au-delà conservés par la seule tradition; leurs bardes ou *dchangartschi* les récitent au milieu du peuple attentif et ravi de joie. L'alphabet kalmouk, calqué sur celui des Mongols, n'en diffère que par quelques lettres, et par un genre particulier d'élégance. On a publié une traduction de la Bible en cette langue.

3° La langue BOURIATE, parlée par les *Bouriats* ou *Barga-Bouriets*, nommés *Bratzki* par les Russes. Ils demeurent dans plusieurs cercles du gouvernement d'Irkoutsk, le long des fleuves Uda, Birinssa, Ora, etc. Ils sont gouvernés par trois *Taïchas* ou vieillards. Les onze tribus nommées *Chorirr-Buriet* sont régies par un prince héréditaire. Cette langue est complétement inculte. Elle abonde en articulations qui se prononcent du nez et du gosier. On a publié une traduction de la Bible en cette langue.

MONJOUE. *Voy.* MONOMOTAPA.

MONOMOTAPA, famille de langues du groupe de l'Afrique australe. Elle comprend les idiomes suivants :

1° MONOMOTAPA, parlé en différens dialectes (*Monga*, *Bororo*, *Movisa*, *Moravi*) par les habitants du Monomotapa dont le souverain prenait le titre de *quiteve*.

2° MACOUA, parlé par les *Macouas* ou *Maquois*, peuple nègre très-puissant, qui vit à l'ouest de Mozambique.

3° MONJOUE, parlé par les *Monjous*, une des nations nègres les plus laides.

4° SOWAÏEL, langue des *Sowaïels*, autre nation nègre très-puissante, qui vit sur la côte depuis Magadoxo jusqu'à Monbaza, diffère à peine de la manjoue.

MONOSYLLABIQUES (LANGUES). — On a rangé parmi les idiomes monosyllabiques le chinois, le tibétain et les langues parlées par les peuples qui habitent la presqu'île occidentale de l'Inde. Considérées par rapport à leurs racines, toutes les langues de l'univers, dit Klaproth, sont monosyllabiques; mais s'agit-il des mots? ceux des langues dont il est question ici ne sont pas plus monosyllabiques que ceux de toutes les autres; car ils sont formés par l'agrégation de plusieurs syllabes, qui paraissent séparées parce que la nature des caractères avec lesquels on les écrit veut qu'on les sépare en écrivant.

G. de Humboldt dit que tous les exemples de polysyllabes chinois, cités par A. Rémusat dans sa grammaire, pouvant être regardés comme des mots composés, leur existence ne doit point invalider le principe du monosyllabisme essentiel du chinois. Une langue, dit le savant Prussien, ne cesse pas d'être monosyllabique par cela qu'elle a des mots composés, exprimant chacun, outre une idée principale, diverses idées accessoires; et elle n'est polysyllabique qu'autant qu'elle emploie pour peindre une idée simple, une réunion de syllabes dont chacune prise à part n'a pas de valeur. Le caractère des langues monosyllabiques ou polysyllabiques doit, selon M. de Humboldt, s'établir moins sur la simple supputation du nombre des syllabes que sur l'absence ou la présence des affixes grammaticaux

(680) Les collections de manuscrits mongols les plus considérables qui existent en Europe se trouvent dans les bibliothèques de Saint-Pétersbourg et de Dresde.

Digitized by Google

et sur la séparation ou la réunion qui s'opère par la prononciation entre des syllabes dont le sens du discours lie les idées.

A cette opinion, qui emprunte sans doute un grand poids du nom justement illustre qui s'y rattache, on peut opposer, outre celle de Klaproth, celle de M. Bergmann de Strasbourg. Selon ce dernier, en examinant avec attention la composition des mots chinois, on est porté à croire qu'un grand nombre d'entre eux étaient dans l'origine tout au moins bisyllabiques, et que c'est seulement dans la suite, à une époque fort ancienne, il est vrai, que ces mots sont devenus monosyllabiques, la voyelle et la consonne finales ayant successivement disparu par l'effet de l'altération de la prononciation primitive. Ce qui confirme cette supposition, dit ce savant, c'est que quelques dialectes chinois ont conservé des mots terminés par une consonne, laquelle n'a disparu dans le *Kouan-Houa* que par un procédé analogue à celui qui a fait disparaître la désinence du mot latin *catus* pour que ce mot devînt le français chat, que l'on écrivit d'abord *chats*, et que l'on prononce aujourd'hui *cha*.

Olaüs Rudbeck, le fils, entreprit la composition d'un *trésor polyglotte*, destiné à faire voir l'origine et la filiation des langues. Les matériaux de ce travail furent anéantis dans l'incendie d'Upsal en 1702; mais on sait qu'une des conclusions auxquelles était arrivé l'auteur était celle-ci : que les langues sont d'autant plus rapprochées de l'état de langues mères qu'elles contiennent un plus grand nombre de monosyllabes. L'Anglais Towsend, qui voyait dans les trois mille sept cent monosyllabes que renferme sa langue, un argument contre le principe du docte Suédois, a soutenu, au contraire, que l'état monosyllabique est le dernier période des langues, et qu'elles y tendent toutes par l'abréviation de leurs radicaux primitifs. On sait que c'est par ce procédé d'abréviation ou d'ellipse que le savant compatriote de Towsend, Horne-Rooke, explique la formation des particules dans les langues modernes. *Voy.* l'Introduction § I.

MONTENEGRINS. *Voy.* Slaves et Russo-illyrienne.

MOORS ou MAURE. *Voy.* Hindoustani.

MORAVES. *Voy.* Slaves.

MORDOMINE. *Voy.* Wolgaïque.

MOT, sa fonction, son essence. *Voy.* l'Introduction, § I. — Quelle est l'espèce de mots que l'enfant apprend d'abord? *Voy.* l'*Essai*, § II. — Dans quel sens il est vrai de dire que les mots sont les idées et les idées les mots. *Id.* § III. — Lois de la transformation des mots. *Voy.* Étymologie. — Y a-t-il des mots purement métaphysiques dans les langues? *Voy.* Étymologie.

MOULTANI. *Voy.* Pracrit.

MOWILE. *Voy.* Mobile.

MOXOS. *Voy.* Cavere.

MOZARABE ou MARANISCH. *Voy.* Arabe.

MOZCAS. *Voy.* Chibcha.

MUR ou MOD. *Voy.* Mahratte.

MUSKOGULGES ou MUSKOHGE. *Voy.* Mobile.

MUZIMBOS. *Voy.* Gallas.

MYTHIQUE (Système). *Voy.* l'Introduction § III.

N

NABATHÉEN. *Voy.* Syriaque.

NAHUATLAQUE. *Voy.* Mexicaine.

NAMAQUAS. *Voy.* Hottentote.

NAREA. *Voy.* Amharique.

NARRAGANSET. *Voy.* Lennappe.

NATCHEZ. *Voy.* Mobile.

NATION, ce qu'on entend par ce mot. *Voy.* Linguistique.

NATURE (État de). *Voy.* la note G à la fin de l'*Essai*.

NAZARÉENS. *Voy.* Syriens.

NÈGRES OCÉANIENS (Langues des), deuxième division des langues de l'Océanie.

Des peuplades nègres presque toutes nues, ou tout au plus couvertes d'un misérable pagne; vivant la plupart sur les arbres ou dans le creux des rochers; n'ayant pour toute subsistance que les produits incertains de leur chasse et de leur pêche, et les productions spontanées de la terre; ignorant les arts les plus indispensables à la vie, et quelques-unes même l'usage de l'arc; formant presque toutes plutôt de petites sociétés que de petits Etats; toutes plus ou moins féroces, superstitieuses et barbares, et plusieurs même anthropophages : tels sont, à quelques exceptions près, les peuples qui parlent les langues comprises dans ce tableau. Ces nations abruties, qui paraissent avoir jadis occupé tout l'intérieur des grandes îles de l'Océanie occidentale, y occupent encore une grande partie de Borneo, de Luçon, de Mindanao, de Timor et d'autres îles, et paraissent se conserver encore dans quelques cantons de Sumatra et peut-être de Célèbes. Ce sont aussi ces nègres qui peuplent toute l'Australie ou la partie centrale du monde maritime à l'exception de la Nouvelle-Zélande et de quelques îles de beaucoup moindre étendue. C'est au milieu des sauvages les plus abrutis du globe, de ces êtres qui paraissent ne différer de l'orang-outang que par l'usage de la parole, que la philanthropie du gouvernement anglais a fondé, avec des frais énormes et d'après un plan et dans un but encore inconnus dans les annales des nations, des colonies dont le succès atteste déjà la puissance de la reine des mers. C'est sur le magnifique

Digitized by Google

port Jackson que s'élève une ville, dont la population primitive, composée du rebut de l'archipel britannique est devenue en peu d'années, grâce à la sagesse des lois et à l'intelligence de ceux qui sont chargés de les faire exécuter, un phénomène unique pour le philosophe et l'homme d'Etat. C'est là que les voleurs les plus éhontés et les brigands les plus redoutables sont devenus des citoyens paisibles et des cultivateurs laborieux, et que de viles prostituées ont été transformées en bonnes ménagères et en vertueuses mères de famille. C'est là aussi, que des écoles de tout genre, des imprimeries et des journaux répandent les connaissances les plus utiles; et que dans de nombreux ateliers on forme aux arts et aux métiers les plus indispensables à la vie sociale les nouveaux colons fournis annuellement par les arrêts des tribunaux anglais, et les enfants de quelques tribus sauvages que leurs pères commencent à y envoyer. C'est Sidney qui a fourni le noyau de la population des nouvelles colonies établies dans les autres parties de l'Océanie, où elle répand déjà les produits de son industrie. C'est de cette ville que sont parties de nos jours ces expéditions mémorables, qui, passant, sur des chemins dus aux prodiges de l'art, les montagnes les plus escarpées du globe, nous ont fait connaître l'intérieur du continent austral et y ont introduit la civilisation de l'Europe. Cette ville élevée comme par enchantement au milieu des solitudes brûlantes de l'Australie, est déjà devenue le centre d'importantes relations commerciales du monde maritime avec les deux autres; déjà de nombreux vaisseaux construits sur ses chantiers parcourent toutes les mers, et ceux de toutes les nations, qui font le tour du globe, trouvent chez elle un port assuré et de précieux rafraîchissements; déjà l'activité de l'astronome et du physicien, attachés à l'observatoire qu'on vient d'y établir, complète les observations et les travaux importants, que font sur tant d'autres points les astronomes et les physiciens de l'ancien et du nouveau-monde.

On ne connaît pas la centième partie des jargons que parlent les peuplades nègres du monde maritime et le peu de vocabulaires que l'on a recueillis jusqu'à présent ne donnent aucun moyen de grouper, comme on l'a fait à l'égard des langues des peuples sauvages ou demi-civilisés des autres parties du monde. Outre les langues indiquées dans le *Tableau général des langues océaniennes* auquel nous renvoyons, *voyez*, dans l'ordre alphabétique, AUSTRALIENNES (LANGUES); NOUVELLE-GUINÉE (LANGUE DE LA); ARCHIPEL BRITANNIQUE (LANGUES DE L').

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES DES NÈGRES OCÉANIENS.

		Orthographe.	*Soleil.*
LANGUES MOLUQUAISES :			
TIDOR-LESSON	1	française	»
GUEBÉ	2	française	attouol, rass
LANGUES SUMBAVA-TIMORIENNES :			
TERRORA	3	anglaise	ingkong
LANGUES AUSTRALIENNES :			
SYDNEY, des environs *de Sydney*	4	anglaise	coing
Idem.	5	française	»
ENDEAVOUR-PARRINSON	6	anglaise	galan
LACHLAN'S-OXLEY ou LIMESTONE-CREEK	7	anglaise	»
LANGUES DU GROUPE DE LA NOUVELLE-GUINÉE :			
PAPOU-ROSSEL	8	française	»
PAPOU-DORY	9	française	(hory)
RONY	10	française	siare
ALFOUROUS LESSON	11	française	»
VAIGIOU-PAPOU-RONY	12	française	rias, messer
VAIGIOU-ALFOUROUS	13	française	»
VAIGIOU-PAPOU-OFFAK	14	française	»
SALVATTI	15	française	»
LANGUES DE L'ARCHIPEL BRITANNIQUE :			
NOUVELLE-IRLANDE, du *Port-Praslin*	16	française	camile
LANGUES DE L'ARCHIPEL DU SAINT-ESPRIT :			
TANNA	17	anglaise	»
MALLICOLO	18	anglaise	»
LANGUES DE LA NOUVELLE-CALEDONIE :			
NOUVEAU-CALÉDONIEN-COOK.	19	anglaise	»
NOUVEAU-CALÉDONIEN-ROSSEL.	20	française	nianghat, atte, negatte, àt
LANGUES DE LA TERRE DE DIEMEN :			
DIEMEN-ROSSEL, des environs du *Port du Sud*	21	française	panuberé
LANGUES DE LA POLYNÉSIE OCCIDENTALE :			
PELEW ou PALAOS	22	anglaise	coyols

	Lune.	*Jour.*	*Terre.*	*Eau.*	*Feu.*
1	»	»	»	»	»
2	pait	»	bat-bat	ous	ap, yap
3	mangong	kongkong	gonong	naino	maingaing
4	yenadah	cammaroo, tarreberre	permul	bado	gweyong
5	»	»	»	»	»
6	»	»	poapoa	poorai	maianang
7	gulura	»	»	»	warenur
8	»	»	»	»	clap
9	(pahique)	paik	»	ibiheva	for
10	»	»	»	»	»
11	»	»	»	»	»

Digitized by Google

12	païk	ari	saprope, soupe	ouare	afor, foro
13	»	»	»	»	»
14	»	»	»	»	»
15	»	»	»	»	»
16	callan	»	»	maloum	epia
17	»	»	»	»	»
18	»	»	»	ergour	»
19	»	»	»	ooe	»
20	manoc, maloc, ndan	»	guiouate, nghieude, halap	houénam, houhai. oué	afi, hiepp, nap
21	»	»	»	roti	nubé
22	pooyeer	»	»	»	kaarr

	Père.	*Mère.*	*OEil.*	*Tête.*	*Nez.*
1	»	»	»		
2	»	»	tad, tam, inéta	kouto, koutow	kassignor
3	homori	yelai	saingore	kokore	saingkome
4	beanna, bea	wyanna, wyang	mi	caberra	nogro, nogurro
5	»	»	mae	kabra	nogoro
6	dunjo	»	meul	wageegee	bonjoo
7	»	»	milla	ulangar, nattang	morro
8	»	»	taguini	»	saury
9	»	»	kambli	»	snoubri
10	»	»	makabourna	»	kosenosenine
11	»	»	»	»	»
12	mame	nene	tadéni, gavour	vrouri	senonici
13	»	»	tadjiémouri	kagalia	soun
14	»	»	»	»	souné
15	»	»	»	»	»
16	»	»	amata	desolorou	ambouzou
17	»	»	naneemaiok	noogwanaium	»
18	»	»	maitang	bassaine	»
19	»	»	teevein	garmoing	»
20	»	monbreda	tiouangué : tibinkang tiwanque	bangué, guearmoigne	vanding, mdeinne, mandec
21	ardoungui	»	nuberé	»	mugui, mongui
22	caltam	catheil	botheluth	»	»

	Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Pied.*
1	»	»	»	»	»
2	kapiour	mamalo	kapioudji	fadior	iliahor
3	»	»	sontong	taintu	maimpo
4	karga	tallang	dara	tammirra	manoe
5	karga	talein	tara	nara	manda-hai
6	»	unjar	mulere, mole	mangal	edamal
7	chuang	»	erra	»	dheenany
8	(souambri)	kaprendi	nassi	roubainsi	ouenesi
9	sabari	»	néana	brambanena	ouebamena
10	»	»	»	»	»
11	gani	arêne	analiné	cocani	coloani
12	soidon	ramare	nakoere, nassi	konef	oibaème
13	»	»	oualini	koukafaleni	kokagnai
14	ganganini	»	vuaéaine	kakoniané	katoupapé
15	»	»	»	»	»
16	melo	carmea	ninisai	balima	pakem
17	»	»	warrewuk	»	»
18	»	»	reebohn	»	tseekaee
19	»	»	pennawein	bandonbeen	wageeaing
20	mouanguia, nouan, wangué	coumingue, couméan, koupé, wangé	penouangue, inouan, paouwangué	adehiga, adaen	bacatiengué, adacan. adhéga
21	mougui	mené	pegui, canan	ri, riri, rilia	peré
22	»	»	ungelell	»	»

	Un.	*Deux.*	*Trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	loumeohi	malofou	beni	laba	lola
2	pissa	pilou	pitteui	pifat	ptlim
3	seena	kalae	nih	kudein	kutelin
4	wogul, wocul	hoola	browy	»	»
5	ouagle	bola	broui	karga	blaouré
6	»	»	»	»	»
7	»	»	»	»	»
8	»	»	»	»	»
9	saye	douye	kior	flak	lim
10	hiossaire	nourou	nokore	fake	rime
11	tonr	kir	nour	oust (bat)	mai
12	sai, ossa	doui, serou	kior, kiorré	fiake, kiar	rime
13	»	»	»	»	»
14	»	»	»	»	»
15	sa	lou	tor	fat	lima
16	tic	rou	taul	bat	lim
17	reedee	karoo	kahor	kalphar	kreerum
18	cri	arei	ebats	ereem	tsookaee
19	waroo	wateeen	wambaeeka	wannim	wannim, geeek

Digitized by Google

20	ouanait, balaingue	houadou, oapadou	ouaquien, pannequinque	ouabave, pannepaque, oipaqua	ouannaim, emimmé, pannem
21	»	boula	»	»	»
22	tong	oroo	othey	oang	aeem

	Six.	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix.*
1	somadibi	inguimohi	siouo	lefkomi	»
2	ponom	pifit	poual	pissiou	otcha
3	batain	kumba	koneho	lali	sarone
4	»	»	»	»	»
5	blaouré-ouagle	blaouré-bola	blaouré-brouï	blaouré-karga	»
6	»	»	»	»	»
7	»	»	»	»	»
8	»	»	»	»	»
9	anem	sik	ouor	siou	samfour
10	ouoneme	ounamanourou	ounoumonocore	fike	sanfour
11	imbitoure	imbikir	imbinour	imbebat	houanguire
12	onem	fike, sik	ouare	siou, sioune	samefour
13	»	»	»	»	»
14	»	»	»	«	»
15	ouonome	fit	ouar	siou	bafa
16	won	hil	wal	swok	songouli
17	mareedee	makaroo	makahar	makaiphar	makreerum
18	gooy	hoorey	goodbats	senearn	»
19	wannim geeek	wannimnoo	wannimgain	wannimbaeek	wannoonaiuk
20	ouannaim guic palgnique	ouannaimdou, panouguique	ouannaim guiene, paouem	ouannaimbait, banalabaléait	ouadouninc, banalapalou, banidou
21	»	»	»	»	»
22	malong	oweth	tei	etew	mackoth

NESKI. *Voy.* ARABE et PERSAN.

NESTORIENS, leur langue. *Voy.* SYRIAQUE.

NIGER. *Voy.* SOUDAN.

NIGRITIE MARITIME (LANGUES DE LA). — Ici nous n'avons pas d'histoire, nous n'avons pas même la tradition; et l'ignorance, la barbarie et l'indolence dont les peuples de ces contrées font en quelque sorte parade, ne laissent rien voir au delà du temps, où la curiosité des Européens les porta sur ces côtes. Les Etats sont nombreux mais faibles; les chefs sont quelquefois électifs et presque toujours absolus; les mœurs sont simples, ou grossières, ou barbares; les femmes communément esclaves, livrées aux soins de l'agriculture, s'épuisent dans les travaux les plus pénibles, tandis que les hommes fument nonchalamment à l'ombre. La chaleur excessive de ces contrées, tempérée par l'abondante humidité des nuits, donne à la terre une fertilité qui souvent exige au plus vingt jours de travail pour fournir à ses habitants leur nourriture de toute l'année. Les besoins de l'homme sont la mesure de ses talents, et ceux de ces peuples sont aussi peu nombreux que ceux des Européens sont multipliés. Cependant il ne faut pas croire que les nègres soient entièrement barbares; ils fabriquent avec quelque avantage des étoffes, des voiles pour les bateaux, et des ustensiles de bois; on trouve même parmi eux des forgerons habiles, des tisserands et des bijoutiers adroits, et les poésies de quelques nègres affranchis, écrites en langue anglaise et latine, nous apprennent que ces hommes ne sont pas étrangers aux sentiments les plus nobles, aux émotions les plus délicates, quand leur âme est épurée de la souillure de l'esclavage.

On a réuni sous le nom collectif de *Nigritie-Maritime* toutes les langues parlées dans la Sénégambie et la Guinée, parce que tous leurs habitants, à l'exception des Foulahs et des Mandingos, ont tous les traits qui constituent le type du véritable nègre. Les limites de ce groupe sont : à l'*est* l'Afrique australe et le Soudan ou la Nigritie intérieure; au *nord* le Soudan et le Sahara; à l'*ouest* l'océan Atlantique; au *sud* ce même Océan et le Congo dans l'Afrique australe. Trois nations seulement dépassent ces limites : la *mandingo*, la *wolof* et la *foulah*: les deux premières s'étendent dans une partie du Soudan occidental; la troisième pénètre dans son centre et dans sa partie orientale.

On distingue dans ce groupe les familles MANDINGO, ACHANTIE, DAGWUMBA, ARDRAH, KAYLÉE, et de plus les langues *foulah*, *wolof*, *boullam*, *acra*, et une vingtaine d'autres ou peu connues ou peu remarquables (680*). *Voy.* tous ces mots.

(680*) Nous nous bornons à les mentionner sur le *Tableau général des langues d'Afrique*. *Voy.* AFRIQUE. Outre ces langues, nous avons omis d'en classer un grand nombre d'autres que nous regardons comme différentes; nous avons craint de nous exposer à commettre des erreurs et à faire de doubles emplois. Parmi les nombreux peuples de la Nigritie-Maritime qui parlent des langues différentes et que nous n'avons pas mentionnées, nous citerons les *Bagnons* ou *Banyans*, les *Balantes*, les *Birames*, les *Bijugas*, les *Nalous*, les *Quojas*, les *Karons*, les *Manous*, les *Timmasisches*, les *Cabras*, les *Camacous*, les *Calbongo*, les naturels de l'île de Fernando Po, etc., etc.

Digitized by Google

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES DE LA NIGRITIE MARITIME.

	Foulah.	*Foulah Propre* ou *Poule*
		Foullan ou *Foulah* de *Sackatou*
		Phelata d'Ader
FAMILLE MANDINGO	Mandingo.	*Bambara*
		Mandingo Propre
	Jallonka	
	Sokko	
	Kong	
	Sousou	
	Wolof	
	Serebe.	
	Seracolet ou Serrawallis	
	Feloupe	
	Timmanie	
	Bullam	
	Kanga	
	Mangree	
	Gien	
FAMILLE ACHANTIE	Achantie,	*Achantie Propre*
		Fantie
		Amina
		Akkim
	Amanahaea	
	Ahanta	
	Aöwin	
	Affettou ou Fetou	
	Akkripon	
	Booroom	
	Inta	
	Gaman ou Buntookoo	
	Tjemba ou Kassentie	
	Tembuou Attembu	
FAMILLE DAGWUMBA	Dagwumba	
	Ingwa	
	Acra ou Inkran	
		Idem.
	Adampe ou Tambi	
		Idem.
	Kerrapie ou Krepee	
		Idem.
FAMILLE ARDRAH	Ardrah Judah,	*Widah* ou *Judah Dahomey*
	Papaa	
	Watje	
	Wawu	
	Qua ou Vieux-Calabari	
FAMILLE KAYLEE	Kaylee	
	Oongoomo	
	Sherekan	
	Oongabai	
	Empoonwa	

	Orthographe.	*Soleil.*
1	française	nangue
2	anglaise	naanga
3	allemande	nônge
4	française	tle
5	anglaise	teelee
6	danoise	telle
7	danoise	tillee
8	anglaise	»
9	anglaise	shuge
10	française	diante
11	française	set
12	anglaise	»
13	anglaise	»
14	anglaise	nec
15	allemande	pall, lēpall
16	danoise	jiro
17	danoise	lataa
18	danoise	jinaa
19	anglaise	ayowea
20	anglaise	ayowea
21	danoise	eiwiaa
22	danoise	awia
23	anglaise	»
24	anglaise	»
25	anglaise	»
26	allemande	egwju
27	danoise	ou
28	anglaise	oöe
29	anglaise	»
30	anglaise	»
31	danoise	uwin
32	danoise	wis
33	anglaise	»
34	anglaise	»
35	danoise	hun
36	anglaise	»
37	danoise	pum
38	anglaise	»
39	danoise	»
40	anglaise	»
41	française	»
42	anglaise	»
43	danoise	wetaga
44	danoise	uä
45	danoise	jirri
46	anglaise	»
47	anglaise	»
48	anglaise	»
49	anglaise	»
50	anglaise	»
51	anglaise	»

	Lune.	*Jour.*	*Terre.*	*Eau.*	*Feu.*
1	(leoure)	guittelabi	lessdi	»	diangole
2	laighroo	hansi	laidi	ghium	eeta
3	liulu	njellauma	lissedih	»	njite
4	kalo	doo	koungokoulo	dhy	tassema
5	korro	teelee	banko	ge	deemba
6	karree	»	»	»	»
7	kalla	»	»	»	»
8	»	»	»	»	»
9	kige	hi	bohe	je	te
10	vêre	bésse	kau, dhiery, souf	ndokhe	safara
11	(coll)	»	(lancek)	foñ	»
12	»	»	»	»	»
13	»	»	»	»	»
14	affayra	taynung	»	munt	»
15	pang	pal, lēpall	lēh	men	dyom
16	tjo	»	»	»	»
17	»	»	»	»	»
18	»	»	»	»	»
19	serranee	»	»	inshoo	ogiah
20	serranee	»	»	insoo	egah
21	osseranu	»	»	»	»
22	osseranni	»	»	»	»
23	»	»	»	»	»
24	»	»	»	»	»
25	»	»	»	»	»
26	osran	ada	aradde	ensu	edja
27	ofendi	»	»	»	»
28	ofoorie	»	»	inta	ogha
29	»	»	»	»	»
30	»	»	»	»	»
31	ungmar	»	»	»	»
32	igodu	»	»	»	»

Digitized by Google

33	marraga	»	»	»	»
34	»	»	»	»	»
35	dubliman	»	(sippong)	(au)	(la)
36	»	»	»	»	lla
37	horambi	»	»	»	»
38	»	»	»	»	odja
39	»	»	»	itchi	dio.
40	»	»	»	»	»
41	»	ayou	»	asioué	»
42	»	»	»	»	»
43	suede	»	»	»	»
44	»	»	»	»	»
45	mone	»	»	»	»
46	»	»	»	mong	»
47	»	»	»	»	»
48	»	»	»	»	»
49	»	»	»	»	»
50	»	»	»	»	»
51	»	»	»	»	»

	Père.	*Mère.*	*OEil*	*Tête.*	*Nez.*
1	baba	ioumma	(hytterr)	ouore	ineré
2	babama	imama	gitta	hora	hinari
3	baba	inna	giteh	hore	njelhinerat
4	fa	mba	gnié	koung	noue
5	fa	ba	nea	koon	noong
6	messee	minzi	»	ikkunjee	»
7	fa	na	»	ukkung	»
8	»	»	»	»	»
9	fafe	inga	nia	bung	nieue
10	baye	ndéey	beutte	bope	bakane
11	(fape)	(yaye)	(guitte)	(coque)	gnise
12	»	»	»	»	»
13	»	»	»	»	»
14	paka	nayaka	»	»	»
15	ba, papa	yah	foll	bull	min
16	mi	ni	»	nandewu	»
17	amee	pakkabel	»	tri	»
18	indaa	enne	»	ungo	»
19	aggah	mna	wunnie	tirrie	ewhin
20	aggah	minna	ennua	tirrie	ewhin
21	atja	minna	»	ütieri	»
22	atja	annaa	»	metih	»
23	»	»	»	»	»
24	»	»	»	»	»
25	»	»	»	»	»
26	adja	enna	ennib	etyr	engwinni
27	messee	minji	»	nüntji	»
28	missee	minnce	ennyass	egnoon	ewhoonie
29	»	»	»	»	»
30	»	»	»	»	»
31	ubija	onaa	»	dür	»
32	tja	o	»	kujuco	»
33	»	»	»	»	»
34	»	»	»	»	»
35	otjee	onje	(hinmä)	oitju	»
36	tchay	nneay	»	»	»
37	tschiah	ma	»	ii	»
38	atiay	awoo	»	»	»
39	»	»	onuku	ota	amonthi
40	»	»	»	»	»
41	»	»	noucou	»	aonty
42	»	»	»	»	»
43	tai	nai	»	ta	»
44	tai	naye	»	ta	»
45	anti	ambu	»	angoru	»
46	erter	erca	»	heubout	»
47	»	»	»	»	»
48	»	»	»	»	»
49	»	»	»	»	»
50	»	»	»	»	»
51	»	»	»	»	»

	Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Pied.*
1	oudonko	»	niguie	diongo	felo
2	kondookhoo	»	nia	jungo	koinka
3	»	démgal	»	néworeh	kussengal
4	da	aouma	gny	boulou	see
5	da	»	»	boula	sing
6	»	»	»	ibollee	itgenge
7	»	»	»	bulla, blu	afo
8	»	»	»	»	»
9	dé	»	ning	ingni	sangji
10	guemigne	lamigne	boigne	lokho	tanke

Digitized by Google

11	montiak	»	guige	kolle	fite
12	»	»	»	»	»
13	»	»	»	»	»
14	»	»	»	»	»
15	»	mulling	»	pēah	peng
16	»	»	»	nakoa	namboo
17	»	»	»	»	trippi
18	»	»	»	ikko	nugee
19	wannoom	takramma	essie	mensa	wannunsa
20	enuoom	»	essie	insa	wannunsa
21	»	»	»	ensaa	onang
22	»	»	»	ensaa	onang
23	»	»	»	»	»
24	»	»	»	»	»
25	»	»	»	»	»
26	»	teckrema	»	ensah	anan
27	»	»	»	obaa	djabi
28	annoo	dannoo	engyie	ossaddie	aiah
29	»	»	»	»	»
30	»	»	»	»	»
31	»	»	»	»	»
32	«	»	»	nin	navorre
33	»	»	»	»	»
34	»	»	»	»	»
35	»	»	»	dinde	nande
36	»	»	»	»	»
37	»	»	»	nindi	nandi
38	»	»	»	»	»
39	»	»	»	inno	itta
40	»	»	»	»	»
41	noüe	»	»	alo	affo
42	»	»	»	»	»
43	»	»	»	allo	afo
44	»	»	»	aschi	afo
45	»	»	»	be	gann
46	»	»	»	beuback	beubot
47	»	»	»	»	»
48	»	»	»	»	»
49	»	»	»	»	»
50	»	»	»	»	»
51	»	»	»	»	»

	Un.	*Deux.*	*Trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	gottel	deddi	tati	nai	guioi
2	»	»	»	»	»
3	go	didi	tetti	»	»
4	kéley	foula, fla	saba	nani	doulou
5	killin	foolo	sabba	nani	looloo
6	keling	filla	saba	nani	lolu
7	külle	felaa	sauaa	nani	duli
8	kiddee	fila	sowa	nanoo	looroa
9	kiring	firing	shukung	naani	shooli
10	benne	niare	niatte	nianette	dhiouroum
11	alleng	addak	taddak	nnaak	bedak
12	bani	fillo	sicco	narrato	karrago
13	enory	sickabacoofkaba	sisajee	sibakeer	footuck
14	pin	prung	pisaas	paanlee	tomat
15	nimbull	ninting	ninraa	ninhyul	ninmen
16	aniandu	aniassen	anietan	»	»
17	»	»	»	»	»
18	do	sung	ta	»	»
19	akoon	anoo	mensa	ennung	enncom
20	akoor	abeeën	abiasseh	anan	ennoom
21	akkum	ennu	essa	ananni	anum
22	biakkung	miennu	blansang	«	
23	aconē	enyow	insa	enna	enoo
24	akoon	ayue	assan	arra	aoonoo
25	aconē	enyow	inza	innah	noo
26	wanni	ablen	abiéasan	anan	anum
27	ekoo	emmo	issan	»	»
28	ekoo	enoo	essa	enna	anooo
29	koko	anyne	assa	anna	annoo
30	tah	noo	sah	nah	law
31	»	»		»	»
32	kuddum	noalce	nodosoo	»	»
33	yahndo	ayee	attah	nasee	ennoon
34	lakoo	ayee	attah	anahee	leerennoo
35	eaku	eenjo	ette	»	»
36	ekkoo	ennuē	ettayh	edjue	enneomo
37	kaki	ennn	ette	»	»
38	kakkee			»	»
39	obaa	illee	itta	»	»
40	eddee	effee	eltong	ennay	altong
41	dè	aoüè	otton	onè	atton
42	de	aweh	etto	inee	atto
43	depoo	auwi	ottong	»	»
44	de	ewee	etong	»	»

Digitized by Google

45	baba	bauli	janna	»	»
46	»	»	»	»	»
47	woto	ibba	battacb	binnay	bittan
48	wootta	beeba	bittach	binnay	bitten
49	ilwawtoe	ibba	bittach	binnay	bittah
50	rappeek	ramboise	mittasee	binnay	bittan
51	hemoödee	nban	ntcharoo	nahee	nchanee

	Six.	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix.*
1	guiegom	guiedidi	guietati	guienai	sappo
2	»	»	»	»	»
3	»	»	»	»	»
4	voro	ouolonla	seguey	kononto	tank
5	woro	oronglo	sie	conunta	tang
6	worro	ornala	sietti	konundo	»
7	woro	ornala	setti	konundo	»
8	wora	ooranfilla	leeaygee	konunto	tah
9	sheni	shulifiring	shulimashukung	schulimanaani	foo
10	dhiouroumbenne	dhiouroumniare	dhiouroumniatte	dhiouroumnianette	fouk
11	betafollene	betataddak	beta nnaak	betabedak	karbagkaie
12	toomo	nero	sego	kabbo	tamo
13	footuckenor	footuckcookaba	footucksiajee	footucksibakeer	sibankonyen
14	rokin	dayring	daysaas	day'ngaanlee	tofot
15	nenbul	menting	menraa	menhyul	waaang
16	»	»	»	»	»
17	»	»	»	»	»
18	»	»	»	»	
19	inseëa	inshong	wequee	oonkounong	edoo
20	asseëa	ashong	awetwee	akoon	edoo
21	eschee	essun	ouquee	akkrun	edu
22	»	»	»	»	»
23	inseah	inssoon	mottuay	ongona	booloo
24	ayshing	assooa	awotchay	awonna	boonoo
25	inzeah	inzoo	mottëa	ongoona	boloo
26	esseja	essam	aoqui	acon	edu
27	»	»	»	»	»
28	esseä	assoono	aquiay	akonno	edoo
29	assee	assoonno	adoobrooa	digrakoono	koodoo
30	torata	toorifeenoo	toorifeessa	toorifeena	uopnoo
31	»	»	»	»	»
32	»	»	»	»	»
33	yohbee	poiee	nehenoo	whyee	edoo
34	ayoboo	ayapai	annee	awai	peä
35	»	»	»	»	»
36	eghpah	paghwooh	paghnue	nahoon	nongmah
37	»	»	»	»	»
38	»	»	»	»	»
39	»	»	»	»	»
40	adday	adrinnee	ennee	indee	owoo
41	troupo	keoüè	quiaton	kenè	ao
42	aeiza	teway	tato	tene	owo
43	»	»	»	»	»
44	»	»	»	»	»
45	»	»	»	»	»
46	»	»	»	»	»
47	»	»	»	»	duëoom
48	»	»	»	»	»
49	»	»	»	»	ducoom
50	sambal	bittooba	bissamen	bwoi	deëoom
51	aroöba	ragginnoomoo	ennanakee	enogoöm	hegoöm

Voy. SOUDAN.

NIL (LANGUES DE LA RÉGION DU). — Nulle part les philologues ne rencontreront plus que dans la région du Nil des sujets de méditation. Tout ce que l'homme a imaginé de plus grand (681) ; tout ce que la civilisa-

(681) A l'appui de ce jugement, nous ne citerons qu'une simple et courte description du palais de Karnak, monument de l'ancienne Thèbes. La façade de cet édifice immense est tournée vers le fleuve, auquel conduisait une allée de colosses de sphinx, dont deux sont encore debout. Ils ont des têtes de béliers, avec des corps de lions, et sont courbés les pattes étendues en avant. Cette superbe galerie aboutissait au grand pylône, avec l'entrée principale, dont la longueur était de cinquante-six toises, et la hauteur de vingt-trois. La porte principale avait plus de dix toises de hauteur et se fermait par des battants en bronze. Ce pylône forme un côté du grand péristyle dans lequel il introduit. Les colonnes qui l'entourent au nord et au sud ont quarante-deux pieds de haut. La rangée de dix-huit colonnes, au nord, s'est conservée. La rangée méridionale est interrompue par un temple, qui s'appuie, comme un bâtiment secondaire, contre ce palais, et dont l'entrée principale est dans le péristyle.

Mais ce péristyle ouvert n'est que le vestibule d'un portique couvert ou d'un salon, dépeint comme le plus grand et le plus imposant de tous les débris encore existants de l'architecture égyptienne. Un escalier de vingt-sept marches y conduit par un vestibule et un autre pylône. Tout porte ici un caractère colossal. L'étendue du salon est si grande que l'église Notre-Dame de Paris y entrerait; car l'aire de ce portique ne comprend pas moins de quarante-sept mille pieds carrés. Le plafond, qui consiste en énormes blocs de pierre, est supporté par cent trente-quatre colonnes. Chaque colonne des deux rangées du milieu (un peu plus grandes que les autres) a soixante pieds de haut, environ dix pieds de diamètre, et trente pieds de circonfé-

Digitized by Google

tion et l'abrutissement offrent de plus disparate, tout ce que l'abondance et la stérilité présentent de remarquable dans leurs excès opposés, se trouve réuni dans cette région singulière ; elle est aussi presque la seule de toute l'Afrique où l'on trouve des pierres précieuses, et qui soit si riche en matières les plus solides et les plus belles pour élever des monuments durables. C'est ici que l'on voit fleurir, dès la plus haute antiquité, l'Etat théocratique de Méroë, qui répand les bienfaits de la civilisation au milieu des peuples barbares qui l'environnent, et que plusieurs écrivains ont considéré comme le berceau de toutes les institutions religieuses et politiques des Egyptiens. Par une singularité remarquable, le petit Etat théocratique de Damer remplace de nos jours, dans son *El Faky el Kebir*, ou pontife mahométan, avec ses fakys subalternes, ce foyer d'ancienne civilisation, entièrement éteint dans les hautes plaines de la Nubie, après la disparition de Méroë, et la ruine des trônes et des temples chrétiens de cette contrée, dans le moyen âge. C'est dans cette région du Nil, qu'avant les temps historiques, on voit fleurir cette monarchie des Pharaons, berceau du peuple de Dieu, et théâtre des prodiges opérés pour sa délivrance par Moïse, son célèbre législateur ; cette Egypte, dont les villes superbes de Thèbes, de Memphis et d'Alexandrie ont été successivement, et pendant un si grand laps de temps, les dépôts des connaissances humaines de toute l'antiquité ; cette Égypte qui dispute à la Phénicie l'honneur d'avoir inventé l'alphabet et les signes numériques, et qui partage avec elle la gloire d'avoir donné ses institutions à la Grèce, dont les philosophes et les législateurs, après avoir étudié ses lois si célèbres par leur sagesse, puisèrent dans ses écoles les germes d'une civilisation devenue si brillante, et les communiquèrent ensuite à Rome, qui, à son tour, les sema derrière elle en marchant à la conquête du monde ; cette Egypte enfin, dont les habitants ont été jusqu'à nos jours plus renommés que connus, et dont les monuments prodigieux ont traversé les siècles sans avoir encore rencontré de copie. Cette contrée célèbre, si puissante sous les Pharaons, si riche et si florissante sous les Ptolémées, si maltraitée pendant la domination des Romains, et si malheureuse pendant les règnes tumultueux des quatre-vingt-sept tyrans Mamelouks, qui se sont succédé dans le court espace de deux siècles et demi ; cette contrée paraît enfin respirer aujourd'hui, et reprendre peu à peu son ancienne prospérité, sous le règne du sage et prudent Mohamed-Aly. Les efforts magnanimes de ce prince, pour y faire revivre les sciences, les arts et le commerce ; les brillantes expéditions militaires de son fils Ibrahim, terminées sinon par la destruction, du moins par l'affaiblissement de l'empire des Wahabis, par l'anéantissement des oppresseurs mamelouks, et par la soumission de toute la Nubie, d'une partie du pays des Chellouks, et la protection généreuse qu'il accorde aux voyageurs européens, et qui nous a valu tant de découvertes importantes dans l'histoire et la géographie, assurent à ce prince une place brillante dans l'histoire de ces contrées célèbres. C'est sur le plateau de Tygre que, dès la plus haute antiquité, on voit s'élever une monarchie qui brave les siècles, et qui, sous les fameux rois d'Axum, domina une partie de l'Arabie, reçut un tribut des empereurs byzantins, et réunit la culture éthiopienne à la civilisation et aux arts de la Grèce. C'est aussi sur les plateaux de Tygre et de Gondard, qui embrassent la plus grande partie de l'Abyssinie actuelle, que, dans des temps postérieurs, on voit fleurir une autre civilisation due à la religion chrétienne, propagée par les Romains dans ces contrées élevées. C'est à cette époque qu'on doit attribuer la construction de ces églises taillées dans le roc, ornées de colonnes immenses et de bas-reliefs, qui rappellent les travaux prodigieux de l'Égypte et de la Nubie, ainsi que celle des nombreux monastères et des ermitages répandus dans toute l'Abyssinie. Plus tard, l'on voit les Abyssins lutter courageusement contre les efforts combinés de l'idolâtrie et du croissant victorieux de l'Asie et de l'Afrique, pour conserver leur religion et leur indépendance. Mais des discordes intestines ouvrent leur empire aux Gallas, un des plus puissants peuples nomades de l'intérieur de l'Afrique, qui s'emparent de ses plus riches provinces, et finissent par dissoudre une monarchie dont la série des souverains remonte au delà de l'époque de Salomon. Dans les hautes vallées de Saamen vivent ces Falasjas, qui offrent le phénomène historique d'une tribu juive, formant pendant une longue série de siècles un Etat plus ou moins indépendant des monarques abyssins, auxquels ils n'obéissent que depuis l'extinction de l'ancienne dynastie des Gidéons, arrivée dans le siècle dernier. La côte de la mer Rouge est occupée, comme dès la plus haute antiquité, par des tribus de Troglodytes, qui conservent encore, après tant de siècles, leurs usages singuliers et leurs mœurs féroces. D'autres Troglodytes, peut-être encore plus abrutis et sauvages, végètent dans l'intérieur de l'Abyssinie, tandis que du côté opposé une foule de nations barbares et abruties ont repoussé dans tous les temps les bienfaits de la civilisation. De féroces nomades de différente race parcourent dans toutes les directions les

rence. Tout, du haut jusqu'en bas, est orné de sculptures qui se rapportent à la religion. Le nombre de ces sculptures est si grand qu'on n'a pas même pu les compter, et bien moins encore les copier.

Aucune description, disent les témoins oculaires, ne peut peindre les sentiments qu'excite l'aspect de ces merveilles, où sont reproduites toute la pompe et toute la grandeur des anciens Pharaons de l'Égypte. De quels événements et de quelles scènes, dont l'histoire n'a plus de souvenir, ces colonnes n'ont-elles pas été jadis témoins?

Digitized by Google

déserts brûlants de la Nubie et de l'Égypte; quelques-uns en pillant les caravanes, d'autres en les protégeant et exerçant le commerce; tandis que l'appât du gain et les demandes des savants voyageurs européens ont transformé de nos jours en antiquaires les grossiers et ignorants Arabes de Gournah, qui poussent leurs fouilles intéressées jusqu'aux hypogées et aux souterrains les plus profonds, restés jusqu'à présent inaccessibles à tous les vivants.

Les limites naturelles de cette région sont tracées : à l'ouest, d'abord par les déserts et les oasis de la Libye, ensuite par des hauteurs et les montagnes de la Lune ou Gebel el Quamar, qui la séparent des régions atlantique et intérieure; au nord, par la Méditerranée; à l'est, par la mer Rouge; et au sud, par le prolongement des montagnes de la Lune et par les extrémités méridionales des plateaux de l'Abyssinie, qu'on ne connaît encore que vaguement, et qui la séparent de la région que nous avons appelée de l'Afrique australe.

En séparant de cette région tous les peuples qui parlent des langues sémitiques, Abyssins, Arabes, Turcs, il ne reste plus que les langues qui appartiennent aux familles Egyptienne, Nubienne, Troglodytique et Shiho-Dankali. *Voy.* ces mots.

Outre ces quatre familles de langues on mentionne encore quelques idiomes peu connus auxquels on a donné le nom des peuples qui les parlent; ce sont le *chillouk*, *Dizzela*, le *tacazze-hangalla*, le *tcheret-agow*, l'*agowdamot*, le *gafate* et le *gurague*. Ces peuples habitent l'Abyssinie ou dans son voisinage.

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES DE LA RÉGION DU NIL.

FAMILLE EGYPTIENNE.	Egyptien moderne ou Copte; *Thébain.*	
FAMILLE NUBIENNE.	Nouba, *Nouba*	
	Berber	
	Kensy, *Kensy*	
	Dongulah	
FAM. TROGLODYTIQUE.	Bigharienne, *Bishurye*	
	Hadhereb	
	Adareb	
FAM. SHIHO-DANKALI.	Shiho	
	Dankali-Adaïel, *Dankali*	
	Adaïel	
	Chillouk	
	Dizzela	
	Tacazze-Shangalla	
	Tcheret-Agow	

	Lune.	Jour.	Terre.	Eau.	Feu.
1	ooh	hoou	kakh	moou	kpôm, kôht
2	inatiga	aly	gourka	amanga	eeka
3	onateja	ogreska	iskitta	amanga	ika
4	ounatig	ougresk	aryd	essig	ik
5	scharappa	ogreska	arikka	esseg	ik
6	ondjim	toy	»	ayam	toneyt
7	totrig	wurabe	wuhassh	ejern	tonih
8	tedai	ombe	tobut	oyum	tone
9	alsa	»	bara	le	gera
10	alsa	alhu	arde, barroo	leh	gira
11	alsa	»	baro	li	gira
12	»	»	»	mage	massze
13	beja	maika	enneah	iah	»
14	terah	»	hugga	beya	tuma
15	erwah	»	zirva	ou	»

	Père.	Mère.	OEil.	Tête.	Nez.
1	eiôt	maau	bal	ape	scha
2	abouga	aneynga	maynga	ourka	soringa
3	abogo	anenga	manga	»	szurringa
4	ambabki	eneygy	messik	ok	soring
5	ambabk	indih	missig	»	szurringa
6	babo	tonde	tilyly	ogourma	togenouf
7	babu	deton	egôat	ogürma	ognuf
8	»	»	tolele	iggrema	ognuf
9	»	»	inte	ammo	sau
10	abba	yinna	inte	ammo	sanna
11	yiabba	yino	»	»	»
12	»	»	»	»	»
13	wabbe	eyoa	illikumah	illukoma	koluma
14	iyah	auga	wa	annasuuga	bubuna
15	eer	iggena	yel	our	yessoom

	Bouche.	Langue.	Dent.	Main.	Pied.
1	rò	la, las	naghi, ninaghi	root	rat
2	akka	»	nyta	»	öyga
3	»	narka	»	iddegh	oentuga
4	agilk	»	nelky	»	ossi
5	»	nadka	»	igh	ossentuga
6	oyaf	»	tougrek	oya	ragad
7	»	»	»	tedembeton	regget
8	»	medabo	oyuf	»	»
9	af	»	ekok	»	»
10	affa	arruba	budena	gubba	»
11	»	»	»	»	»
12	»	»	»	»	»

Digitized by Google

13	summa	kotettuma	kuusma	»	»
14	ma	»	»	»	»
15	mijje	»	yerekota	»	lak
	Un.	*Deux.*	*Trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	ona	snaa, snaav	schomat	phtoou	tiou
2	werka	onogha	toskoga	kemsoga	didja
3	»	»	»	»	»
4	warum	owum	tosk	kemsou	didjou
5	»	»	»	»	»
6	engaro	molobo	mehay	fadyg	eyyb
7	»	»	»	»	»
8	engat	maloab	mih	uddig	ib
9	inek	lamma	adda	afur	kon
10	innike	lummeh	suddeo	fere	konoyou
11	innike	lummeh	suddeo	fere	konoyou
13	wane	pida	koddus	»	»
12	metsma	ambanda	quokaga	zaacha	mankoos
14	illa	belle	sette	salle	bnssume
15	lo	leenya	shoka	seeza	acqua
	Six.	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix.*
1	soou	saschph	schmoun	bis	mnt
2	gordjoga	kolodga	idouoga	oskoda	dimaga
3	»	»	»	»	»
4	gordjou	kolodou	idou	iskodou	dimnou
5	»	»	»	»	»
6	essaggour	essarama	essambay	ogambay	togoserama
7	»	»	»	»	»
8	suggoor	seramab	sumbai	shedig	tummum
9	lehe	melhen	bahr	suggal	tummum
10	leheye	melhene	bahara	segala	thubbam
11	leheye	melhene	bahara	segala	thubbam
12	»	»	»	»	»
13	wata	lineyeta	sugguata	sasa	chikka
14	erde	barde	quonqueda	quuntelle	qullakudde
15	walta	lamta	sota	sicha	sukka

NIL, tableau des contrées qu'arrose ce fleuve. *Voy.* NIL.

NINIVE, études des inscriptions cunéiformes. *Voy.* CUNÉIFORMES. Des arts à Ninive. —*Voy.* la note XII, à la fin du volume.

NOGAI, *Voy.* TURKE.

NOLA, fondée par les Etrusques. *Voy.* ETRUSQUES.

NOM PROPRE. — Chez les peuples anciens si amoureux du symbolisme, si portés aux allusions, si ennemis des choses sans signification directe et de l'arbitraire des non-sens, les noms d'hommes n'étaient pas, comme dans les temps modernes, une simple affaire de vanité ou de fantaisie; ils devaient toujours avoir leur sens positif, leur signification philosophique ayant trait au caractère de l'homme, à ses mœurs ou à son rang. C'était moins un nom qu'une épithète, résumant d'un mot ce qu'il fallait penser de celui qui le portait. Chez les Indous, tous les noms propres ont ce caractère, comme l'a fort bien remarqué Schlegel : « Que le nom d'une femme, dit la loi de Manou, soit facile à prononcer, doux, clair, agréable; qu'il se termine par des voyelles longues et ressemble à des paroles de bénédiction. Que celui d'un *brahmane* exprime la force propice; celui d'un *kchatrya*, la puissance; celui d'un *vaisya*, la richesse; celui d'un *paria*, l'abjection; celui d'un guerrier, la protection; celui d'un marchand, la libéralité; celui d'un *soûdra*, la dépendance. » Chez les Hébreux, c'était mieux encore; tous les noms avaient un sens tellement marqué, que l'influence s'en est fait sentir jusque dans la littérature de ce peuple. Les noms des patriarches surtout signifiaient de grandes choses; ils disaient ce que la naissance de chacun de ces personnages avait eu de remarquable, ou rappelaient quelques faveurs du Ciel. *Elie* et *Joel* sont composés de deux noms de Dieu joints diversement. *Josaphat* et *Sephatiat* marquent le jugement de Dieu; *Josedec* et *Sédécias*, sa justice; *Johanan* ou *Jean de Hanania*, sa miséricorde. *Nathaniel*, *Elnathan*, *Jonathan* et *Nathania* signifient tous quatre don de Dieu. Quelquefois le nom de Dieu demeurait sous-entendu, comme dans *Nathan*, *David*, *Abel*, *Aza*, *Egra* ou *Esdras*. On le retrouve dans Eliézer, Oziel, Abdias, où il est exprimé. Quelques-uns de ces noms étaient mystérieux et prophétiques, comme celui de Josué ou Jésus, et ceux qu'Osée et Isaïe donnèrent à leurs enfants par ordre de Dieu. D'autres noms rappelaient la piété des pères, comme on peut en voir des exemples dans les noms des frères de David et de ses enfants. Puis il y avait les noms donnés aux personnes d'après leur caractère et leurs qualités symboliques, comme *Sarah*, princesse, *Thamar*, palmier, *Hadassa*, myrte. Une femme d'humeur douce était appelée *Rachel* (brebis); celle qui aimait le travail, *Deborah* (abeille); quelquefois au nom de l'enfant on ajoutait celui du père, soit pour établir une distinction, soit par honneur, et pour répondre à ce proverbe de Salomon : *Les pères font la gloire de leurs enfants* (*Prov.* XVII, 6). —Quand le père avait plusieurs femmes, ou lorsque la noblesse venait de la mère, c'était, au contraire, le nom de celle-ci que l'on ajoutait à celui des enfants. Dans l'Ecriture, Joab et ses frères sont toujours appelés fils de Sarvia, du nom de leur mère, qui était sœur de David. Si, pour établir la distinction, le nom du père ne

Digitized by Google

suffisait pas, on y joignait celui de l'aïeul, parfois même celui du bisaïeul et même des autres ancêtres; de là ces longues généalogies dont celle de notre divin Sauveur est le plus illustre exemple.

Le surnom se prenait souvent du chef d'une des branches particulières de la race, ou bien encore de la ville, du pays, de la nation, surtout si l'on était étranger; comme Ornam *Jebuséen*, Urie *Hetthéen*. — Pour les noms de lieux on procédait comme pour les noms d'hommes; même appel aux symboles. Cela est si vrai, et les pays sont si bien désignés par des appellations d'un sens précis et significatif, que souvent, ainsi que l'a fort judicieusement remarqué l'auteur du traité des *Hébraïsmes* (1699, p. 442-443), au lieu d'exprimer ce nom, on se contente de faire allusion à la chose qu'il rappelle. Ainsi, au lieu de dire *factus est Jerusalem locus ejus* (son séjour fut fixé dans Jérusalem), les Hébreux diront *factus est in pace locus ejus* (son séjour fut fixé dans la paix), parce que *Salem* signifie ville de paix. On admet aussi ces doubles sens pour les noms d'hommes dans les Ecritures. Au lieu de dire *Esée*, on dit *Calumnia*, parce qu'en effet *Esée* signifie calomnie. Comment, après cela, ne pas comprendre que dans ce que le Sauveur dit à Céphas : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, » se trouve une façon de parler toute naturelle chez un peuple si prompt aux allusions par le sens des noms propres.

Le changement de nom chez les Hébreux n'est pas chose rare, mais il est toujours motivé par une vicissitude quelconque dans la vie de celui qui le subit. Nechao, mettant Eliacim sur le trône, lui fit prendre le nom de *Joacim;* Nabuchodonosor agit de même pour Mathanias, qu'il fit appeler *Sédécie* en le proclamant roi. Quand Dieu prit Abram sous sa protection, il voulut qu'on l'appelât *Abraham*, et le Seigneur s'attachant le chef des apôtres lui ordonna de quitter son nom de Simon pour celui de Céphas. Quant aux noms qu'on donnait aux pays, aux villes, ils changeaient plus souvent encore. Cette bizarrerie est surtout fréquente chez les Chinois. On sait, en effet, comme le P. Trigaut et la Mothe le Vayer (*OEuvres*, X, p. 261) l'ont fait remarquer les premiers, que, dans le Céleste-Empire, presque toutes les provinces et les villes prennent un nom nouveau à chaque dynastie nouvelle. De là vient que les lieux visités et décrits par Marco Polo ayant, depuis lui, changé plusieurs fois de dénomination, il devient presque impossible de les retrouver. M. Klaproth a pourtant réussi pour quelques-uns; c'est ainsi qu'il a remis la main sur Caynqui, Zaithum, Gampu et autres. Dans quelques contrées de l'Afrique centrale, il en est de même qu'en Chine. Une ville que Mungo Park avait trouvée nommée Kanipe à son premier voyage s'appelait Sisekunda quand il revint.

Les Orientaux, chez qui la vie primitive des anciens Hébreux a laisé tant de traces, procèdent encore comme eux dans le choix et dans la formation des noms à donner aux personnes. Chez les musulmans, point de nom patronymique; l'homme mort, le nom s'éteint. Quand un enfant est né depuis sept jours, la famille s'assemble, le père ou l'aïeul prie sur le nouveau-né, lui murmure à l'oreille le nom qu'il doit porter, puis le répète tout haut aux assistants. Il est pris dans l'une des trois ou quatre grandes catégories des noms dont tout bon musulman ne se départ jamais. Ceux des patriarches et des prophètes d'abord, suivant cette sentence de Mahomet : « Donnez à vos enfants des noms de prophètes; » de là les noms si nombreux d'*Ibrahim* (Abraham), *Soliman* (Salomon), *Moussa* (Moïse), *Daoud* (David), *Aïssa* (Jésus), *Mohamed*, *Ahmed*, *Mahmoud*, les trois noms du prophète sur la terre, au ciel et aux enfers. Ensuite viennent les noms des héros de l'islamisme, comme *Osman*, *Omar*, *Ali*, etc. Puis pour troisième catégorie ceux qui commencent par *Abd* (serviteur). Ainsi *Abd-Allah* (serviteur de Dieu), *Abd-el-Kader* (serviteur du puissant), *Abd-el-Kerim* (serviteur du généreux), *Abd-el-Rhadaman*, *Abd-el-Aziz*, et ainsi de suite pour la plupart des quatre-vingt-dix-neuf attributs de Dieu. Dans la quatrième série, sont les noms terminés en *Din* (religion): *Salah-el-Din* dont nous avons fait *Saladin* (le restaurateur de la religion), *Mehed-Din* (dirigé par la religion), *Kraïr-ed-Din*, *Gelal-ed-Din*, etc. A ces quatre nomenclatures il faut ajouter quelques noms composés, comme *Hamed-el-Abd*, et leurs diminutifs *Hamid-el-Habil;* quelques noms purement adjectifs, comme *Hassan* (beau), et leurs diminutifs, comme *Hussein*, *Hakem* (puissant), *Said* (heureux), *Rechid* (justicier), *Mustapha* (élu de Dieu). — Le cercle où roulent ces noms est, on le voit, assez restreint, et, comme la grande classification par famille n'existe pas chez les Musulmans, on est obligé pour désigner les individus de recourir aux surnoms qui sont presque tous une qualification; *El-Kebir* (le grand), *El-Requiek* (le maigre); ou bien ils commencent par le mot *Bou* (père); on a donc *Bou-Nebus* (le père de la massue), *Bou-Cabou* (le père du pistolet), *Bou-Nif*, *Bou-Che* (le grand.). Le père quitte quelquefois son nom pour prendre celui de son fils ou de sa fille, mais en le faisant précéder des syllabes *Abou* (père). On a ainsi *Abou-Taleb* (le père de Taleb), *Abou-Hanifa*, et aussi *Abou-Bekre* (le père de la Vierge), nom que prit le beau-père de Mahomet lorsqu'il lui donna sa fille en mariage. Les mères font de même pour les enfants. De là les noms de femmes ainsi composés : *Om-Kaltoûm*, *Om-Habiba* (la mère de Kaltoûm, la mère d'Habiba). — Les noms des Musulmans sont généralement empreints d'une grande douceur qui ne dément pas leur signification : *Zahra* (fleur), *Zéthira* (féconde), *Saïda* (heureuse), *Lobna* (blanche comme du lait), *Loulou* (perle), *Dérifa* (gracieuse), *Djenula* (belle).

Dans l'Orient, aux temps anciens comme aux temps modernes, c'est la forme méta-

Digitized by Google

phorique qui l'emporte dans la constitution des noms d'hommes; c'est, comme dans notre art héraldique, toujours le symbolisme qui domine. La Grèce, qui, par tant de côtés, tenait à l'Orient, devait encore sur ce point obéir à sa tradition. On y voit, dans les époques primitives, la plupart des noms tirer leur origine de certains rapports remarqués entre l'homme et l'animal; λέων (le lion), par exemple, λύκος (le loup), μόσχος (le veau), κόραξ (le corbeau), σαῦρος (le lézard), etc.; puis les épithètes physiques, cette grande source de noms d'hommes dans les temps demi-barbares, sont également employées. Le plus souvent c'est à la couleur du teint ou des cheveux qu'elles s'adressent : Μέλας (le noir), ἀρνός (le blanc), ξανθὸς (le blond), πυῤῥὸς (le roux). La mythologie fournit aussi aux Grecs son contingent de noms propres, ceux d'abord des familles qui prétendent descendre des dieux, et que décorent ces appellations composées : Θεαγενής, né des dieux, Διογενής, né de Jupiter, Ἑρμογενής, né de Mercure; ceux ensuite des enfants mis sous le patronage d'une divinité quelconque : Ἀπολλώνιος, Ποσειδώνιος, Δημήτριος, ou dont la naissance était regardée comme un *présent divin;* de là le mot δῶρον ajouté au nom du dieu protecteur, et les nombreux Θεόδορος, Διόδορος, Ὀλυμπιόδορος Ὑπατόδορος etc., qu'on trouve à chaque page des écrivains grecs. Il y avait aussi les noms basés sur les vertus de l'homme, sur son courage, sa force, sa prudence, et donnés seulement à ceux qui se distinguaient par l'une ou l'autre de ces qualités morales ou physiques. Dans Homère, nous n'en trouvons presque point d'autre, c'est de la guerre et du courage qu'il y déploie, que chaque héros tire son nom comme sa gloire. L'un s'appelle τλεπόλεμος, *propre à soutenir les travaux de la guerre;* l'autre ἀρχεπόλεμος, *propre à diriger les travaux de la guerre.* Les noms Ἀμφίμαχος, Ἀντίμαχος, Τελέμαχος, dont le μαχή (combat) est la racine, sont aussi de la même famille; de même que Ἀγάπενορ, Ἄγενορ, Ἄντενορ, qui tiennent tous, par leur terminaison, au mot ἀνορέα (force, intrépidité). De θόος (léger à la course) on fit ἀρείθοος Ἀλκάθοος, Πάνθοος; de νοός (esprit), ἀστυνοος, Ἄρσινοος, αὐτόνοος; de κλέος (gloire), δόρικλος, Ἴφικλος, Πάτροκλος. Mais c'étaient là moins des noms que des titres d'honneur; ceux qui les avaient mérités les portaient indépendamment des noms qu'ils avaient reçus de leurs parents. Ils pouvaient aussi les transmettre à leurs enfants, afin que ce souvenir des actions paternelles leur fût un encouragement pour les imiter. Du reste, quoique le patronymisme ne fût pas établi chez les Grecs comme chez nous, il était toujours d'usage que le petit-fils portât le nom de son aïeul. Le fils de Miltiade, par exemple, prit celui de son grand-père Cimon. Cette coutume que nous trouvons à Carthage, existe encore dans quelques Etats modernes, en France, par exemple, où le grand-père, presque toujours choisi pour parrain du petit-fils, lui transmet son prénom. En Grèce, c'était déjà un honneur de porter un nom d'une certaine étendue, et, par conséquent, une vanité d'allonger le sien de plusieurs syllabes lorsqu'il était trop court. Le pauvre Simon, devenu riche, se fit appeler Simonides (Lucian., *in Gallo*). Quand on était étranger dans un Etat grec, il était rare qu'on ne modifiât pas son nom pour lui donner une physionomie hellénique; de là mille noms plus ou moins altérés, les uns complétement défigurés, les autres encore raisonnables. Chez les Juifs soumis aux rois grecs de Syrie, le grand prêtre Jésus se fit appeler *Jason;* Theudas, *Théodore;* Cléophas, *Cléophile;* l'aïeul d'Hérode le Grand, Antipas, se fit appeler de même *Antipater;* enfin, le Samaritain Desthan, se présentant aux Hébreux comme le prophète promis par Moïse, prit le nom de *Dosithée* (présent de Dieu). Comme les noms grecs avaient tous leur signification symbolique, on tirait souvent de leur sens des présages heureux ou funestes pour ceux qui les portaient. Oreste fait allusion au sien, symbole de mélancolie et d'infortune (*Oreste*, acte II, sc. 1). Eschyle, dans un des chœurs d'Agamemnon, fait une allusion amère à celui d'Hélène, qui ne promet que combats et destructions; et Philoctète, dans Sophocle, tire du nom de Pyrrhus, dont nous avons tout à l'heure dit le sens, un outrage sanglant pour le héros qui le porte. Quand le héros de l'Odyssée trompe Polyphème en lui disant qu'il s'appelle οὖτις (personne), son plaisant stratagème est bien dans le génie de la langue grecque, ou, comme nous le voyons, il était si naturel d'équivoquer sur le sens des noms d'hommes. Mais on faisait plus encore; de l'arrangement des lettres dans un nom, de leur nombre pair ou impair on tirait des déductions superstitieuses : de là une sorte de divination qu'on appela *onomancie;* de là aussi mille singuliers calculs, comme celui qui fait trouver dans Belenos, nom mystérieux que les Gaulois donnaient au soleil, le nombre de 365 jours qui forment la révolution solaire. Pour cela il suffisait de considérer les lettres qui composent ce mot suivant la valeur qu'elles ont dans les nombres grecs, et d'en faire le total.

β	η	λ	ε	ν	σ	ϛ	
2.	8.	30.	5.	50.	70.	200.	

A Rome, mieux encore que chez les autres nations antiques dont nous venons de parler, le nom est une chose grave et sainte. C'est la marque de la race (*gens*), c'est le lien qui unit entre eux tous les membres de ces familles *fabiennes* et *cornéliennes*, etc., immenses et fortes comme un vieux *clan* d'Ecosse; c'est le mot de ralliement qu'il suffit d'invoquer pour qu'elles se lèvent avec leur armée de clients et d'esclaves, et, comme les trois cents Fabiens, pour qu'elles aillent combattre et se faire tuer en masse. La force de ce nom est telle, que l'esclave devenant affranchi doit rester encore marqué au nom du maître qui le rend libre. Le jour où *Cornélius* Sylla affranchit dix mille esclaves, il fit dix mille *Cornéliens*. Pour se

Digitized by Google

distinguer, l'affranchi n'a qu'un droit, celui d'ajouter au nom de son maître la terminaison *por*, et de s'appeler, par exemple, *Marcipor*, *Caïpor*, etc.; mais, selon la loi *Cum precum*, au VIIe livre du Code (titre *De liberali causa*), afin de garder toujours une marque de servitude, il ne doit prendre aucun prénom ni surnom, car c'était là, comme on sait, une marque de noblesse; c'est à peine si on lui permettait de se faire distinguer par le nom de son pays. Les étrangers étaient fort avides des noms romains, et presque tous, sous un vain prétexte de patronage, prenaient les noms, prénoms et surnoms des patriciens dont ils se vantaient d'être les protégés. Démétrius Mégas, dont parle Cicéron, prit aussi le nom et le prénom de Dolabella, et s'appela Publius Cornélius Démétrius Mégas. Claude fut obligé de faire une loi pour défendre aux étrangers de porter ainsi atteinte à la dignité des plus beaux noms de l'empire. Mais ce fut une mesure vaine, on continua à les usurper de mille façons. Ce qui fut surtout préjudiciable à la noblesse, c'est qu'on éleva à leur niveau plusieurs appellations roturières, et qu'on voulut donner à chaque prénom, *Gracchus*, *Proculus*, etc., ou bien à chaque surnom *Agrippa*, *OElianus*, *Maximus*, etc., le caractère et la valeur d'un *nomen gentilitium*, comme celui de *Cornélius*, de *Fabius*, de *Marcellus*, etc. Ces vieux noms patriciens, qui dataient de la Rome rustique, comme leur étymologie le révèle, Fabius, venant de *faba* (*fève*), Marcellus, de *Marcellum* (marché), avaient été si vénérés jusque-là, et surtout si bien considérés comme un apanage de famille, que le fils ne devait le prendre qu'avec la robe virile, à dix-sept ans, et la fille, seulement à l'époque de son mariage. Jamais, par un usage encore en vigueur dans toute l'Espagne, elle ne quittait le nom de sa famille pour porter le nom de son mari. Nous voyons la mère des Gracchus s'appeler *Cornélia*, parce qu'elle était fille de *Cornélius* Scipion, et la femme de Cicéron se nommait *Térentia*, à cause de son père *Térentius*. S'il n'y avait que deux filles dans une maison, on les distinguait par la dénomination d'aînée et de cadette; quand le nombre était plus grand, on les appelait première, seconde, troisième, quatrième, en faisant de ces nombres les charmants diminutifs de *secundilla*, *quartilla*, *quintilla* (Petrus Servius, *Nomina mulierum romanarum*, in *Grævio II*, Præfatio). La forme diminutive s'appliquait aussi quelquefois aux noms d'hommes, pour exprimer leur descendance; le fils de Posthumus, par exemple, était appelé *Posthumius;* celui de Faber, *Fabricius*, etc. Le président de Brosse voit toutefois dans cette terminaison *ius*, mieux qu'un diminutif, il y trouve la trace du mot grec υἱος fils, si bien que pour lui *Posthumius* répond directement à *Posthumou-uios*, et a le sens positif de fils de *Posthumus*. En adoptant cette opinion plausible, on aurait un précédent antique pour la forme patronymique qu'emploient quelques peuples modernes quand ils veulent joindre par un signe le nom individuel du fils à celui du père ou de l'aïeul. C'est *mac* en Ecosse; *o* en Irlande, *ap* dans le pays de Galles; *fitz*, *son*, en anglais; *vitch* dans les langues russe, serbe, etc.; *ez* en espagnol, *aben*, *ben*, *ebn*, *ibn*, dans les langues sémitiques; *oglou* en turc, et *poulo* dans le grec moderne, etc.

Le Christianisme apporta de nombreux changements dans l'économie des noms d'homme; il fit modifier les anciens, en créa de nouveaux; et quand il se fut introduit chez les peuples barbares, il fut cause que ces noms de Rome et de la Grèce se multiplièrent chez des nations où ils n'avaient plus de sens. Il fit même que les noms des néophytes goths ou gaulois canonisés perdirent souvent leur forme barbare, et se latinisèrent pour prendre place au martyrologe. Selon Fleury, ce n'était pas l'usage, dans les premiers temps, de substituer un nom à celui qui était déjà porté. Aussi les premiers convertis continuèrent-ils à être désignés par leurs dénominations païennes. « Il ne paraît pas, » dit-il, « que les adultes changeassent de noms, puisque nous voyons plusieurs saints dont les noms venaient des faux dieux. » Pour les enfants, c'était différent; « on leur donnait volontiers, » dit encore Fleury, « les noms des apôtres ou quelques noms pieux tirés des vertus ou de la croyance, comme en grec, Eusèbe, Eustache, Hésychius, Grégoire, Athanase; en latin, Pius, Virgilius, Fidus, Opérantius, et les autres qui deviennent si fréquents depuis l'établissement du Christianisme. » Quand vint le temps des grandes conversions, quand un apôtre, pour prix de son évangélique prédication, obtenait enfin que toute une tribu de barbares, Saxons, Huns, Sarmates, se donnât au Christianisme, c'était par l'imposition d'un nom chrétien, aussi bien que par le baptême, qu'on attachait ces nouveaux convertis à la foi. Ils étaient venus au Christianisme en même temps, d'un même élan; on leur donnait le même nom. Après cela il ne faut plus s'étonner si les mêmes noms se trouvent si communément au moyen âge, et il faut croire ce que Montaigne nous raconte dans ses *Essais* (liv. I, ch. 46), sur le grand nombre d'hommes qui s'appelaient Guillaume, en Normandie, au temps du roi d'Angleterre Henri II. Au XVIe siècle, on devait encore avoir un exemple d'une de ces multitudes d'hommes perdant en masse leurs noms païens pour prendre des noms chrétiens. C'est lorsqu'en 1568 Philippe II força les Morisques à se convertir. Quand ces mahométans espagnolisés ou leur race, marquée comme eux, du nom de chrétien, émigrèrent plus tard vers les Etats barbaresques, ils continuèrent à y être désignés par leur nom de convertis. De là vient, selon Balbi, que dans plusieurs familles de l'empire du Maroc, qui descendent des Morisques andalous, on voit subsister les noms de *Perez*, *Sant Iago*, *Valenciano*, *Aragon*, particularité qui a induit en erreur bon nombre d'écrivains, notamment Vol-

Digitized by Google

taire, qui prend pour des chrétiens renégats ces descendants des victimes de l'islamisme.

L'invasion et l'établissement des Barbares sur les terres de domination romaine, où commençaient à s'impatroniser les noms chrétiens, vinrent jeter dans ce système d'appellation une perturbation nouvelle, dont le résultat fut la disparition presque complète de ce qui restait de noms gallo-romains, une propagation moins active des noms chrétiens, et à la place des uns et des autres, l'apparition des noms barbares. Ceux-ci étaient tous significatifs, et se composaient d'éléments combinés deux à deux à l'infini, non-seulement selon le génie des langues du Nord, mais d'après l'esprit naturel à tous les peuples primitifs. On a judicieusement remarqué que quelques-uns de ces noms de la France barbare ont une étrange analogie avec les noms composés des Grecs, aux époques héroïques. Ainsi le tudesque *Folc-wald* (Foucaud) concorde parfaitement, pour la combinaison et le sens, avec le *Lao-médon* grec; tous deux signifient *commandant aux peuples*. De même pour *Fulbert* ou *Philibert*, qui traduit si littéralement le nom grec de *Polyclète* (comblé de gloire). Comme chez les Hébreux et chez les Grecs, le nom était purement individuel chez les Francs; le père ne le transmettait pas à son fils. Ainsi Cambden nous apprend que Godwin, roi de Kent, avait sept fils, dont pas un ne portait le nom paternel. Les femmes, dans ces premiers temps, par un usage conservé dans presque toute l'Espagne, où les Visigoths l'importèrent, ne prenaient pas non plus le nom de leur mari. C'est seulement au XIIIe siècle que l'on commença à voir les veuves de haute noblesse porter le nom de leurs époux, et cette coutume s'étendit peu à peu à toutes les femmes mariées, mais, jusqu'au mariage, les jeunes filles restaient réduites à leur nom de baptême, sans avoir le droit de prendre, au moins officiellement comme les hommes, aucun nom générique. Enfin, dans les actes du XVIIe siècle, à partir de 1620 environ, cet usage s'abrogea, et pour la femme même non mariée, le nom de baptême fut suivi de celui de sa famille.

Dans tous les pays de langue salique, burgonde ou gothique, etc., il n'y avait qu'un nom pour chaque homme; et, pendant plusieurs siècles, ce dut être un usage général dans toutes les provinces situées au nord de la Loire, où l'influence des coutumes barbares avait surtout été impérieuse, tandis que dans celles du midi, où la tradition des mœurs romaines s'était moins profondément effacée, on continuait à porter un nom et un surnom. Mais, quelque tyranniques que fussent les coutumes barbares, force fut bien de revenir partout à cet usage romain, pour éviter la confusion. Les Anglo-Saxons sont les premiers parmi les peuples d'origine barbare qui adoptèrent le surnom ajouté au nom; nous le trouvons chez eux dès le VIIe siècle. Au Xe il prend pied et se propage sur la terre franque. Dom de Vaine, le savant bénédictin, fait honneur de cette importation à Charlemagne, qui aurait, selon lui, donné le premier exemple des surnoms par ceux qu'il avait imaginés, de concert avec Alcuin, pour les grands hommes de son école palatine. Peut-être faut-il plutôt y voir une imitation, par les particuliers, de ce qui avait lieu à l'égard des rois, qui, à partir, non pas des Mérovingiens, comme on pourrait le croire, mais de Pépin le Bref, furent tous dotés d'un surnom par la voix publique. Ce fut d'abord le nom du pays ajouté au nom de baptême, en 986 et 988: nous en avons déjà deux exemples dans les signatures d'Archambauld de Sully, archevêque de Tours, et de Raynaud de Vendôme, évêque de Paris. Les évêques, du reste, par un reste de souvenir pour la tradition romaine, qui bien mieux que la tradition barbare faisait loi dans la chrétienté, avaient toujours gardé l'usage de plusieurs noms. Les souscriptions des conciles le prouvent. Par malheur, il ne leur arrivait pas toujours de signer tous leurs noms, mais bien, ce qui est un grand embarras pour les généalogistes, tantôt l'un, tantôt l'autre. Ainsi nous voyons, au tome V des *Annales bénédictines*, un évêque de Langres signer tantôt Eudes, tantôt Rainald, un évêque d'Angers tantôt Bruno, tantôt Eusebius. Les seigneurs firent souvent de même: Dom Vaissette, dans son histoire de Languedoc, nous cite l'exemple d'un comte de Toulouse qui signait indifféremment Pons ou Raymond. Mais déjà pour ceux-ci commençaient à s'introduire l'usage de se faire désigner, moins par leurs noms de baptême que par un surnom tiré de leurs terres ou dû à quelque sobriquet. Les nobles de Bretagne ne font déjà plus autrement dès le commencement du XIe siècle, et nous voyons, par l'exemple de Guillaume III, qui, en 1030, prend le nom de Montpellier, dont il est seigneur, que ceux du midi commencent à faire de même. En Bourgogne, dès l'an 1200, les surnoms commencent à devenir communs, même dans la classe populaire; mais là comme ailleurs, c'est par les nobles que cette coutume s'établit. Toutefois ces surnoms ne se hasardent d'abord que timidement dans les actes, et, quand on les y emploie, on prend toujours la précaution de les annoncer par ces formules: *appellatus*, *cognominatus*, ou bien, *qui vocatur*, *qui vocabatur*. D'abord pour qu'ils ne se confondent pas avec le nom propre, on les écrit au-dessus en interligne; c'est même dans cet usage qu'il faut chercher l'étymologie du mot *surnom;* plus tard on les mit à la suite; mais alors un embarras commence pour les diplomatistes, qui souvent, à cause des altérations d'orthographe, ne savent plus distinguer le nom des surnoms, et, ce qui est pis, prennent quelquefois pour deux personnes distinctes le même homme, désigné dans deux actes différents par le même nom diversement altéré. Cela vient, selon M. de Wailly, dans sa *Paléographie*, de ce que la difficulté d'écrire en latin des mots

Digitized by Google

celtiques ou germains avait fait souvent désigner la même personne par des traductions du même mot plus ou moins exactes, mais surtout variables. C'est ainsi que les mots *Athicus*, *Aldaricus*, *Ethico*, *Chaldicus*, désignent *Ethich*, *Eclich* ou *Etichin*, duc d'Alsace. Trop souvent, en latinisant ainsi des noms barbares, on crut les traduire; on ne fit que les défigurer. Nous ne parlons pas de *Jornandès*, devenu *Jordanus*, du nom du moine anglais *Austin*, devenu *Augustin;* mais par exemple du nom gallois *Gloyw* (brillant), qu'on ne reconnaît certes pas sous le prénom chrétien *Claudius*, par lequel on prétend le reproduire; de *Couchouard*, évêque d'Ely, qui est devenu *saint Concors;* du moine *Saens*, dont on a fait *saint Sidonius;* du gaulois *Cybar*, transformé en *saint Eparchius*.

Les surnoms des nobles, qui, dérivés presque tous du bien (*res*), de la terre seigneuriale, devaient bientôt rester les seuls noms patronymiques, le principe de la famille ne se séparant pas de celui de la propriété, se propagèrent surtout à l'époque des guerres saintes. Heeren, dans son livre sur l'*Influence politique des croisades*, compte même parmi leurs résultats les plus positifs cet établissement des noms de famille qui, selon lui, de concert avec l'organisation des ordres de chevalerie, acheva de donner à la noblesse sa forme constitutive. « Tant que l'usage des noms de famille et des armoiries, » dit-il, « ne fut pas établi en Europe, il put bien y exister une sorte de noblesse individuelle, qui, tout au plus, se transmettait du père au fils, héritier de ses possessions; mais on ne peut y voir ces nombreuses races nobles dont la lignée fut depuis si invariablement fixée et arrêtée. Les noms de famille furent un signe certain, une sorte de mot d'ordre auquel s'attacha la tradition, qui, auparavant, se perdait et devenait incertaine après une ou deux générations. Aussi n'est-ce que d'alors que datent les plus anciennes généalogies; à l'exception de quelques familles souveraines, aucune ne peut remonter au delà des croisades, ainsi que la critique la plus éclairée l'a établi avec évidence. » Les signes distinctifs de race devinrent une nécessité reconnue de tous. Que de *Renauds*, que de *Baudouins*, que de *Frédérics*, que de *Guillaumes!* Il fallait bien que dans cette foule chacun cherchât à s'individualiser. C'est par un surnom qu'il y fut pourvu; on le prenait non-seulement de sa propriété, comme nous l'avons dit, mais parfois aussi, et alors il était plutôt imposé à l'individu que choisi par lui-même, on le faisait dériver du caractère moral ou physique de l'homme qui le portait, de quelque particularité corporelle héréditaire ou non dans sa race. On eut ainsi les *le Gaucher*, *le Roux*, et une foule d'autres dont Muratori a donné la longue série dans son traité *Dell'origine dei cognomini*, la 42e de ses dissertations.

Dans quelques pays, comme l'Allemagne, l'Italie, l'Ecosse, les gens de petite noblesse ne prirent pas de surnoms de famille particuliers, ils adoptèrent celui de leur suzerain. Des roturiers, des serfs affranchis firent de même, et se parèrent de celui de leur seigneur, comme par un souvenir de cet usage romain dont nous avons parlé, et qui faisait donner à l'esclave et à l'affranchi le nom de leur maître. Delà vient, selon M. Natalis de Wailly, qu'aujourd'hui il est assez difficile de rencontrer une famille roturière dans certaines contrées de l'Europe. En France, les noms roturiers se formèrent autrement. Du principe de l'hérédité des fiefs étaient sortis les noms de la noblesse; de l'affranchissement des communes naquirent ceux de la bourgeoisie. Tout serf se détachant du faisceau seigneurial voulut, pour faire acte d'homme libre et prouver qu'il s'était conquis une individualité distincte, prendre, lui aussi, un nom qui lui fût propre. De là, pour ces nouvelles générations d'hommes libres, une multitude de noms particuliers rappelant, les uns, l'état de ceux qui les portèrent les premiers, les autres, quelques particularités individuelles. Quelque grand que soit leur nombre, tout inextricable que soit leur diversité, on peut se rendre compte de l'origine et du sens de la plupart en les subdivisant en cinq classes distinctes. Dans la première, se trouve la masse des affranchis industriels qui ont gardé le nom de leur métier. Les *Ferriers*, les *Chaussiers*, les *Maçons*, les *Carpentiers* ou *Charpentiers*, les *Lefebvres*, les *Lefebures*, les *Fabres*, noms dérivés tous du même mot latin *faber*, artisan. Dans la seconde se présentent les affranchis de la campagne qui empruntent leur nom à la petite propriété agricole : les *du Pré*, les *du Val*, les *de la Vigne*, les *du Mont*, les *du Roc*, les *du Chêne*, les *du Mas*, les *du Puy*, etc. La troisième comprend les affranchis devenus fonctionnaires bourgeois, le *Doyen*, le *Prévost*, le *Maire*, le *Sénéchal*, ou bien encore comme ceux qui, en qualité de chefs d'une corporation ou d'une confrérie, comme celles des ménétriers, des merciers, des ribauds, de la basoche, prenaient la dénomination de *le Prince*, de *le Roi*, etc., qui leur restait comme nom quand, leur fonction finie, ils ne l'avaient plus comme titre. Dans la quatrième classe, est la foule de ceux qui, n'ayant ni terres ni industrie, durent leur nom, comme nous l'avons déjà dit, à quelque particularité physique, comme le *Grand*, le *Court*, le *Bossu*, le *Camus*, etc., à un détail de caractère, ainsi le *Doux*, le *Bon*, etc.; à quelque accident de leur vie, à quelque particularité de leur origine, ainsi les *Aubins* qui, vu leur nom, ne peuvent douter que leurs aïeux étaient des étrangers; de même pour les *Langlois*, les *Langlais*, déjà si nombreux à Paris dans le livre de la Taille de 1292, les *Lallemand*, etc. Enfin, dans la cinquième classe, on pourrait ranger ceux qui conservant leur nom de baptême sans y ajouter un surnom, l'ont transmis comme nom de famille à leurs enfants; *Antoine*, par exem-

Digitized by Google

ple, *Luc*, *Etienne*, etc. Au XVe siècle, où le surnom patronymique était encore assez rare chez les roturiers, cette classe était toujours fort nombreuse. Huet nous apprend même qu'au XVIIe siècle ce nombre n'avait pas sensiblement diminué, et qu'on trouvait encore en France beaucoup d'enfants prenant pour surnom de famille le nom propre de leur père. Un usage introduit chez nous au temps de Catherine de Médicis avait tendu cependant à modifier ces noms empruntés au calendrier, et à les ériger en noms de famille et même en noms nobles. « Les fréquents rapports avec l'Italie, » dit de Mayer, « à qui nous devons ce curieux détail, nous en avait fait adopter beaucoup d'usages; et à la manière de ce pays, nos hôtelleries avaient des enseignes de saints et de saintes. Les petites gens prirent ces noms dont ils se firent des noms de famille. C'est pour cela que nous avons tant de *Sainte-Croix*, de *Saint-Paul*, de *Sainte-Marthe*, de *Sainte-Maure*. » Sous Louis XIII et sous Louis XIV, cet abus durait toujours; M. de Caillères, dans son livre *des mots à la mode*, nous parle, à propos de Saint-Simon, des gens qui allaient encore en Italie pour faire ainsi canoniser leur nom; tout cela se faisait en dépit d'une ordonnance royale de 1555, qui défendait de changer de nom sans ordonnance expresse du roi. Les lois sur les noms sont assez rares dans notre législation; nous citerons pourtant le décret de l'Assemblée constituante du 19 juin 1790, qui, prohibant toute noblesse héréditaire, ordonne à tout citoyen de ne porter que le vrai nom de sa famille; la loi du 11 germinal an XI, qui réglant l'état des citoyens, montre toute l'importance des noms dans l'ordre civil, et un décret de 1811, par lequel Napoléon rend l'usage des noms de famille obligatoire dans la Frise, où ils étaient inusités comme ils le sont encore à l'île d'Elbe et dans la campagne de Trieste. De nos jours, il faut en France, pour changer de nom, un décret du gouvernement qui en accorde la permission, et le texte de ce décret est transcrit en marge de l'état civil. Les rectifications de nom sont prononcées par l'autorité judiciaire, juge souveraine du fait et des motifs; le jugement doit encore être relaté en marge de l'état civil. *Voy.* LINGUISTIQUE, § Ier.

NOMS D'HOMMES, leur signification chez les différents peuples. *Voy.* NOM PROPRE.

NOMS DE PEUPLES, règles pour leur interprétation. *Voy.* LINGUISTIQUE, § Ier. — Noms propres d'hommes. *Voy. Ibid.*

NORMANIQUE. *Voy.* SCANDINAVE.

NORMANO GOTHIQUE. *Voy.* SCANDINAVE.

NORROENA. *Voy.* SCANDINAVE.

NORVÉGIEN. *Voy.* SCANDINAVE.

NOUBA. *Voy.* NUBIENNE.

NOUTKA. *Voy.* WAKASH.

NOUVEAU-ZÉLANDAIS. *Voy.* POLYNÉSIENNES-ORIENTALES.

NOUVELLE-BRETAGNE. *Voy.* ARCHIPEL BRITANNIQUE.

NOUVELLE-GUINÉE (LANGUES DE LA), groupe de la division des langues des nègres océaniens, qui comprend les idiomes non malais parlés dans la grande île de ce nom et en plusieurs autres plus petites qui en sont des dépendances géographiques. Tous les idiomes de ce groupe offrent, plus ou moins, des mots malais, dus aux fréquentes relations des Malais avec les naturels littoraux, qui même leur ont emprunté leur système numérique. Ce fait est mis en toute évidence par les vocabulaires recueillis chez les principales tribus visitées jusqu'à présent. Quelques-unes de ces langues montrent assez d'affinité dans leurs mots, pour autoriser à en mettre quelques-unes ensemble et en former une famille, qu'on pourrait nommer *famille papoue*, du nom commun donné aux différents peuples qui les parlent. En attendant que la comparaison d'un plus grand nombre de mots, que ceux sur lesquels nous avons fait nos recherches, indique moins vaguement lesquelles de ces langues doivent être rangées dans cette famille, nous nous bornerons à indiquer celles que l'état actuel de l'ethnographie paraît regarder comme des langues tout à fait différentes, ou pour le moins des langues-sœurs, et que nous croyons pouvoir réduire provisoirement aux suivantes :

1° (682) NN. NN., parlées par un grand nombre de tribus Papoues de la Nouvelle-Guinée, qui sont la plus belle variété des nègres océaniens, réunissant à une grande taille de belles formes et un noir luisant. Ces sauvages sont moins abrutis que les autres; ils montrent une grande adresse à gouverner leurs belles pirogues ornées de sculptures élégantes, et assez d'industrie dans la fabrication de leurs armes, de leurs cabanes et de quelques objets les plus indispensables à la vie. Il faut aussi remarquer que ces Papous sont les seuls océaniens qui, à l'exception de ceux de l'Archipel indien, sachent faire des vases de terre, art qu'ils auront peut-être reçu de leurs communications avec les Malais. Ils sont avec les Papous de Vaigiou et de la Nouvelle-Irlande les seuls nègres connus du Monde Maritime, qui aient des temples et de nombreuses idoles auxquelles ils adressent des offrandes. On pourrait ranger parmi ces idiomes la langue que parlaient ces *Papous* de la Nouvelle-Guinée venus au havre de Boni et chez lesquels on a recueilli le vocabulaire publié par M. de Rossel, et que nous avons nommé pour cela *Papou-Rossel*.

2° DORY, parlée à Dory, port de la Nouvelle-Guinée, et dans ses environs par les *Papous* en plusieurs dialectes très-différents. Cette langue montre assez d'analogie avec l'alfourous parlé aux environs de Kabaré dans l'île de Vaigiou.

3° RONY, parlé à Rony, port de la Nouvelle-

(682) NN. signifie *inconnues*.

Digitized by Google

Guinée, 4 lieues au sud de Dory, et dans ses environs, par des tribus papoues.

4° Alfourous-Lesson, parlée dans l'intérieur de la Nouvelle-Guinée par des Alfourous, chez lesquels a été prisonnier pendant 15 ans le papou, qui fournit à M. Lesson les mots de cette langue classés dans les tableaux polyglottes de Balbi.

5° Vaigiou-Papou-Bony, parlée en plusieurs dialectes, par les tribus papoues des environs du havre de Bony dans l'île de Vaigiou.

6° Vaigiou-Alfourous, parlée en plusieurs dialectes par les *Alfourous* des environs de Kabaré, village de l'île de Vaigiou. Cette langue, qui est encore très-peu connue, montre quelque affinité avec l'idiome dory et avec l'offak.

7° Vaigiou-Papou-Offak, parlée en plusieurs dialectes par des tribus papoues de l'île Vaigiou, qui demeurent dans les environs du port Offak.

8° Salwatti, parlée par les naturels de l'île de ce nom, qui sont de race nègre-papoue. Cette langue offre un mélange de malais et de papou.

9° Nouvelle Louisiade, parlée en différents dialectes par les insulaires noirs de l'archipel de la Louisiade. Ces sauvages sont de bons marins, et aiment tellement les odeurs, qu'ils parfument tous les objets dont ils se servent. Ces nègres, comme ceux de la Nouvelle-Irlande et de la Nouvelle-Hollande et les Malais de Ombay, ont pour leur arme défensive un bouclier.

NOUVELLE-IRLANDE. *Voy.* Archipel britannique.

NOVGORODIEN. *Voy.* Russo-illyrienne.

NUBIENNE (Famille), appartenant à la région du Nil. Elle renferme les idiomes suivants :

1° Nouba, nommé Berber par Seetzen, parlé par les *Nouba*, qui habitent le Wady-Nouba et autres cantons voisins le long du Nil.

2° Kensy, nommé Dongolah par Seetzen, parlé à ce qu'il paraît en deux dialectes principaux : le *kensy*, par les *Kenous*, qui demeurent dans le Wady el Kenous, le long du Nil; un grand nombre de Kenous vivent en outre dans les principales villes de l'Egypte, où ils sont connus sous le nom impropre de *Barbary* et de *Barâbras*, et où on les emploie ordinairement à garder les portes des palais et des grandes maisons, les magasins et les chantiers de bois; ils sont renommés pour leur fidélité; le *dongolah*, parlé dans le royaume de Dongolah, tributaire de l'Etat arabe de Scheygya jusqu'en 1814, et maintenant du vice-roi d'Egypte.

Ces langues, qui diffèrent très-peu entre elles, sont douces et n'ont pas les fortes aspirations qui caractérisent les idiomes des peuples Arabes au milieu desquels vivent ceux qui les parlent, et auxquels elles ont emprunté une foule d'expressions; ces langues abondent en sons du nez et montrent beaucoup de ressemblance avec le darfour et quelques points de contact avec d'autres idiomes du soudan oriental. Peut-être pourra-t-on classer dans cette famille quelques-uns des nombreux idiomes encore inconnus, que parlent les nègres des montagnes du Kordofan et du pays des Chillouks situé entre le Nil et l'Abyssinie, lorsqu'on en aura rassemblé les vocabulaires.

NUMIDES. *Voy.* Atlantique.

O

OASIS. *Voy.* Atlantique.

OBJECTIONS contre la théorie qui établit la nécessité du langage pour l'évolution de l'intelligence. *Voy.* l'*Essai*, § IV.

OBOTRITES. *Voy.* Wendo-lithuanienne.

OCÉANIE (Langues de l'). — Au sein des flots, sur une ligne de trois mille lieues, s'étend un labyrinthe d'îles, un immense archipel au milieu duquel on distingue une vingtaine de grandes terres, dont la principale semble presque égaler l'Europe en étendue; c'est la nouvelle partie du monde que l'on a nommée Océanie.

Ces terres océaniennes présentent de toutes parts des scènes propres à émouvoir l'imagination la plus froide. Que de nations encore novices! que de grandes carrières ouvertes à l'activité commerciale! que de productions précieuses déjà conquises par notre luxe insatiable! que de trésors encore cachés aux regards de la science! que de golfes, de ports, de détroits, de hautes montagnes et de riantes plaines! quelle magnificence, quelle solitude, quelle originalité et quelle variété! Ici le zoophyte, habitant immobile d'une mer pacifique, crée, par l'accumulation de ses dépouilles, une enceinte de rochers calcaires autour du banc qui le vit naître. Bientôt les oiseaux, les vents y apportent quelques graines de semence; bientôt le jeune palmier balance sa tête verdoyante au-dessus des flots. Chaque bas-fond devient une île et chaque île devient un jardin. Plus loin, c'est un sombre volcan que nous voyons dominer sur la fertile contrée produite par la lave qu'il a vomie; une rapide et superbe végétation brille à côté d'un amas de cendres et de scories. Des terres plus étendues nous présentent des scènes plus vastes : tantôt c'est le basalte qui s'élève majestueusement en colonnes prismatiques ou couvre au loin le rivage solitaire de ses débris pittoresques; tantôt les énormes pics granitiques s'élancent avec audace vers la mer, tandis que, suspendue sur leurs flancs, la sombre forêt de pins nuance tristement l'immense vide de ces déserts. Plus loin, une côte basse, couverte de paletuviers et de mangliers, s'abaissant peu à peu sous la surface des eaux, s'étend au loin en perfides bas-fonds, au milieu

Digitized by Google

desquels les flots mugissants couvrent les noirs rochers de leur écume cristalline. A ces sublimes horreurs, quelle scène ravissante succède tout à coup! Une nouvelle Cythère sort du sein de l'onde enchantée: un amphithéâtre de verdure s'élève devant nous; des bosquets touffus mêlent leur feuillage sombre au clair émail des prairies; un éternel printemps, un automne éternel, y font éclore les fleurs et mûrir les fruits les uns à côté des autres; un parfum exquis embaume l'atmosphère, qui est constamment rafraîchie par les souffles salubres de la mer; mille ruisseaux bondissent de coteaux en coteaux; leur murmure plaintif se mêle aux joyeux concerts des oiseaux qui animent les bocages. Sous l'ombre des cocotiers, se montrent des cabanes riantes et modestes; la feuille de bananier les couvre, la guirlande de jasmin les enlace. C'est là que les hommes, s'ils pouvaient se dépouiller de leurs vices, mèneraient une vie exempte de troubles et de besoins; le pain leur croît sur ces mêmes arbres qui ombragent leurs gazons, qui protègent leurs danses et leurs jeux. Leurs barques légères se jouent tranquillement dans ces lagunes protégées par un récif de corail, et qui, semblables à un vaste port, entourent l'île entière; jamais les vents courroucés n'osent agiter la surface calme et pure de ces mers enchantées.

D'où sont venues les races qui peuplent ces îles innombrables?

On a cru longtemps qu'elles se rapportaient toutes à deux souches principales: les *Malais* ou les *Océaniens jaunes*, et les *Papous* ou les *Océaniens noirs*. Mais, s'il faut en croire un voyageur moderne (683), les deux couleurs qui distinguent la population de l'Océanie comprendraient quatre races distinctes: les *Malais* et les *Polynésiens* forment les deux races jaunes; les *Papous* ou *Papouas* et les *Endamènes* les deux races noires.

Les Malais ne sont plus considérés par les savants comme originaires de la péninsule de Malacca, où ils ne seraient même entrés qu'à une époque assez récente. Leurs historiens nationaux les font venir de l'île de Sumatra; ils avouent aussi leurs rapports avec les Javanais. Marsden prétend qu'ils sont indigènes de l'empire de Menangkarbou, dans l'île de Sumatra; et M. de Rienzi les fait sortir de la côte occidentale de Bornéo. Les Malais sont répandus dans un grand nombre d'îles de l'Océanie: Sumatra, îles Nicobar, des Moluques, de Bornéo, de Célèbes, de Luçon, de Pâques et Sandwich.

La race des Polynésiens ou des *Dayas* (improprement *Dayaks*) paraît aussi à M. de Rienzi avoir eu son berceau dans l'île de Bornéo. Les *Alfouras* (étymol. *hommes sauvages*) noirs, jaunes ou rouges, ne forment point une race particulière (684).

Les Papous ou Papouas (de *poua-poua*, brun-brun) paraissent originaires de Bornéo, où on les appelle *Igoloté* et *Dayer*. Ils sont noirs, mais moins que les nègres d'Afrique (Rienzi). On les trouve à la Nouvelle-Guinée, à la Louisiade, à la Nouvelle-Bretagne, aux îles Salomon et Sainte-Croix, à la Nouvelle-Irlande, à la Nouvelle-Calédonie, dans l'île de Van-Diemen, à la Nouvelle-Zélande, etc. — « J'ai vu dans la Haute-Egypte, dit Rienzi, plusieurs momies et plusieurs statues de Phta, d'Ousimandéi et de Sésostris dont l'angle facial était semblable au nôtre et qui offraient un caractère particulier. Le devant de la tête y était beaucoup plus déprimé; le front plus incliné en arrière, ainsi que le nez et le trou auditif plus élevé que ceux des Européens, de manière que leurs oreilles étaient plus hautes que les nôtres. Il en est de même chez quelques Papouas. »

La race des Endamènes, devenue peu nombreuse par suite de la guerre continuelle que leur font les Papous, est noire. Elle habite l'intérieur et vraisemblablement le sud de la Nouvelle-Guinée. Son nom rappelle celui des noirs hideux des îles Andamen, avec lesquels elle offre la plus triste ressemblance. En désertant la Papouasie, les Endamènes auront traversé le détroit de Torrès au milieu des récifs, et se seront établis dans le vaste continent de l'Australie, dont les habitants semblent appartenir à une seule souche, celle des Endamènes.

A la classification précédente des peuples de l'Océanie, nous joindrons celle qu'a publiée Lesson dans les *Compléments* de Buffon (*Races humaines, Mammifères et Oiseaux*, page 15).

Ire *Race.* — Hindoue. — Caucasique.

1er rameau : malais. — Habitant les archipels nombreux des Indes-Orientales ou de la Polynésie.

2e rameau : océanien. — Habitant les îles innombrables et éparses comme au hasard au milieu de l'immense surface du Grand-Océan.

IIe *Race.* — mongolique.

3e rameau : mongol-pélagien ou carolin. — Habitant la longue suite des archipels des Carolines, depuis les Philippines jusqu'aux îles Mulgraves.

4e rameau : capro-madécasse. — 1re variété, *papoue* : habitant le littoral de la Nouvelle-Guinée et des îles des Papous. — 2e variété, *tasmanienne* : habitant la terre de Diemen.

IIIe *race.* — noire.

5e rameau : alfourous. — 1re variété, *endamène* : habitant l'intérieur des grandes îles de la Polynésie et de la Nouvelle-Guinée. — 2e variété, *australienne* : habitant le continent entier de la Nouvelle-Hollande (685).

(683) L.-D. de Rienzi, *description de l'Océanie*, dans l'*Univers* de Didot.

(684) Suivant M. de Rienzi les Alfouras, à peu d'exceptions près, appartiendraient à la race noire Endamène, qui aurait été primitivement disséminée dans la plupart des archipels de l'Océanie où elle se serait étendue après avoir été chassée de Bornéo par les Papous. Bornéo pourrait être regardée comme l'*officina gentium* de l'Océanie.

(685) Une classification plus récente encore est celle qu'a dressée M. d'Omalius d'Halloy :

race brune. — *Rameau malais.*

Famille *malaise*. — Malais, Battas, Javanais, Macassars, Bugis, Turajas, Dayaks, Bissayos, Tagales, etc., etc.

Digitized by Google

L'analogie des langues est frappante dans les vocabulaires, tout incomplets qu'ils sont, que Forster, le P. Gobien, Marsden et autres nous ont procurés. « Non-seulement, » dit Malte-Brun, « toute l'Océanie orientale parle le même langage en différents dialectes, mais cette langue offre une ressemblance singulière avec celle des Malais, surtout de Sumatra (MARSDEN, *Archéologie*, t. VI), et, ce qui est encore plus étonnant, avec la langue de Madagascar, qui, selon Du Petit-Thouars, en présente le type le plus riche et le plus régulier. »

Cependant il paraît, d'après les voyageurs récents, que l'analogie que présentent ces idiomes a été exagérée. Ce qui aurait induit en erreur, c'est que le *malayou*, ou la langue des Malais, est la plus répandue, et que la plupart de celles que l'on parle dans la Malaisie et la Polynésie ont beaucoup de racines malayoues. M. de Rienzi pense que le taïtien, le tonga, le mani ou nouveau zélandais, en un mot le polynésien, dérive de la langue des Dayas; que le javan dérive du bouguis, formé aussi du dayas, mais qu'il est mêlé de malayou et de sanskrit.

Au reste, combien d'autres traits de ressemblance constatent la parenté des peuples polynésiens, quand on considère la forme du gouvernement, les traditions, les usages, les mœurs, la conformation organique ou physiologique! On les trouvera développés au long dans Marsden, dans les *Voyages* de Cook; dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, t. XV; dans l'*Histoire des îles Mariannes*, par le P. Gobien; dans Raffles, *History of Java;* dans Leyden, *Notice sur Bornéo* et *Mémoires sur les peuples de l'Inde;* dans Mariner, *Histoire des naturels des îles de Tonga ou des Amis;* dans Kendal, *A grammar and vocabulary of the language of New-Zealand*, 1820.

Tous ces traits de ressemblance, tous ces rapports sont trop frappants pour être l'effet du hasard. Lorsqu'on les ajoute à l'affinité dans l'idiome des diverses peuplades, on paraît autorisé à conclure que les habitants de toutes ces îles ont tiré leurs usages et leurs opinions d'une source commune; et qu'on peut les regarder comme des tribus dispersées d'une même nation, et qui se sont séparées à une époque où les idées politiques et religieuses de cette nation étaient fixées (686). On trouvera dans notre *Diction-*

Micronésienne. — Marianais, Caroliniens, Mulgraviens, Neozélandais.

Taboucnne. — Tongas, Bougainvilliers, Cookiens, Taïtiens, Pomotouens, Marquesans, Sandwikois.

Papouenne. — Fidjiens, Néocalédoniens, Néohébridiens, Salomoniens, Papous.

RACE NOIRE. — *Rameau oriental.*

Andamène. — Andamènes des Andaman, de l'Indo-Chine, de Luçon, de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Hollande, de Van-Diémen.

(686) Cette opinion a été adoptée par M. Meerenhout d'Anvers, missionnaire, auteur d'un ouvrage sur les indigènes du Grand-Océan. Dans cet ouvrage, M. Meerenhout tâche de prouver, par leur langue, leur état social, leurs mœurs, leur gouvernement et surtout leur religion, leur cosmogonie et leurs traditions, que les nations de l'Océanie descendent de quelque peuple civilisé. Il a découvert, dit-il, dans l'ensemble des traditions qui se transmettent des pères aux enfants, un système de religion des plus magnifiques, la croyance en un Dieu unique et tout-puissant, avec une description de la création qui, pour les pensées et pour l'expression, peut être comparée à tout ce que d'autres nations ont laissé d'écrits les plus sublimes sur le même sujet.

On retrouve dans la cosmogonie de ces peuples l'idée d'un Dieu, âme du monde, où tout ce qui existe fait partie de la divinité, et celle des sept cieux. Ils ajoutent que Dieu, après avoir essayé d'unir les différentes matières pour en former notre globe, voyant qu'elles refusent de se joindre intimement, les lance de la main droite. Voici le passage:

Eté tuma (les pivots ou matières solides du centre de la terre).
Eté papa (les pierres).
Eté oné (les sables).
O, o (nous sommes).
Otoï na mai potria teï fanua (venez, vous qui devez former cette nouvelle terre).
Pohia (il les presse).
Popohia (il les presse encore).
Acta ia e farire (mais les matières ne veulent pas s'unir).
Toro o hitu té raï (alors de la main droite il lance les sept cieux).
E e pou mua (pour en former la première base).
Famaï ai té raï (et la lumière était créée).
Pau muri (l'obscurité n'existe plus).
Matarva e pau-roto pau ahaï te pautia (tout était aperçu et l'intérieur de l'univers éclairé, le Dieu lui-même resta ravi en extase à la vue de l'immensité).
Eté pau noho (est finie la mobilité).
Franaut té ori (le mouvement est créé).
E pau va arere (est fini l'office des messagers).
Eté va oré rareo (est fini l'emploi des orateurs).
E faa ité turna (sont placés les pivots).
E faa ité papa (sont posées les pierres).
E faa one (sont posés les sables).
Fa opia raï (les cieux se sont élevés).
Ja hoho nu (la mer est dans ses profondeurs).
E pau fanua uohsau (est achevée la création de l'univers).

« Mais, outre le passage ci-dessus, » ajoute M. Meerenhout, « qui n'a reconnu dans l'ensemble de leur cosmogonie et dans la description des génies et des messagers, l'ancien culte des astres ou sabéisme, qui fut si généralement répandu, et qui fut le principe des religions de presque tous les peuples de la terre? Les messagers de nuit, les messagers de jour, les uns pour surveiller la terre, les autres les mers; l'union de Dieu avec les différents éléments; l'idée assez exacte qu'ils avaient de ce que les éléments produisent; celui de la lune et de la terre; Vénus, appelée *Ori poï poï* (chien du matin); les constellations, nommées *moéi* (requins), qui mangeaient les étoiles, parce que celles-ci se cachaient sous l'horizon quand les autres paraissaient dans les cieux; et tant d'autres passages qui indiquent que ce système a existé et que ces insulaires ont eu des connaissances dont ils conservent des notions imparfaites, sans les entendre. D'ailleurs, comme tant d'autres peuples, ils ont probablement pris depuis longtemps, avant même qu'ils fussent dispersés dans leurs îles, ces êtres figurés et symboliques pour des êtres réels et des divinités; enfin, leurs mouvements et leur influence pour leurs actions et leur pouvoir. »

M. Meerenhout a rassemblé une foule de faits qui lui servent à prouver non-seulement que les

Digitized by Google

naire d'anthropologie (art. *Malais* et *Malayo-polynésiens*) tous les développements nécessaires sur cette question.

Une découverte récente semble être de nature à jeter quelque lumière sur la question de l'origine des peuplades de la Nouvelle-Hollande, ou du moins sur la communication qu'elles eurent jadis avec les nations de l'Inde. Le docteur Henderson, dans un voyage scientifique qu'il entreprit en 1830 dans l'intérieur du continent australien, avec l'autorisation du gouvernement de la Nouvelle-Galles du sud, découvrit un temple qu'il regarde comme ayant appartenu au culte hindou. Si ce fait est constant, comme il y a lieu de le croire, il peut offrir une nouvelle preuve à l'appui de l'opinion qui veut que les Hindous aient étendu jadis leur religion et probablement leur civilisation chez les peuples de l'Océanie. (*Asiatic journal*, juin 1831).

Nous terminerons ces recherches sur l'origine des habitants de l'Océanie par l'extrait d'un *Mémoire* lu en 1832 à la *Société de géographie* de Paris, par le célèbre navigateur Dumont d'Urville, qui a exploré dans tous les sens les îles de la mer du Sud.

« Parmi les nombreuses variétés de l'espèce humaine qui occupent les diverses îles de l'Océanie, tous les voyageurs, sans exception, en ont signalé deux très-différentes l'une de l'autre, et les traits aussi nombreux qu'essentiels qui les caractérisent, tant au moral qu'au physique, exigent sans doute qu'on les regarde comme appartenant à deux races distinctes.

« L'une de ces races offre des hommes d'une taille moyenne, au teint d'un jaune olivâtre, plus ou moins clair, aux cheveux lisses, le plus souvent bruns ou noirs, présentant des formes assez régulières, des membres bien proportionnés ; on les trouve habituellement réunis en corps de nation et quelquefois en monarchies considérables. Du reste, cette race offre presque autant de nuances diverses que la race blanche qui habite l'Europe, race nommée *caucasique* par Duménil, et *japétique* par Bory de Saint-Vincent.

« L'autre race se compose d'hommes d'un teint très-rembruni, souvent couleur de suie, quelquefois presque aussi noir que celui des Cafres, aux cheveux frisés, crépus, floconneux, mais rarement laineux, avec des traits désagréables, des formes peu régulières, et les extrémités souvent grêles et difformes. Ces hommes vivent en tribus, ou peuplades, plus ou moins nombreuses; mais presque jamais ils ne forment un corps de nation, et leurs institutions n'atteignent jamais le degré de perfectionnement que l'on remarque quelquefois parmi les hommes de la race cuivrée. Toutefois, les noirs de l'Océanie offrent dans leur couleur, leurs formes et leurs traits, tout autant de variétés que l'on peut en observer parmi les nombreuses nations qui habitent le continent africain, et constituent la race *éthiopienne* de la plupart des auteurs.

« Bien que ce ne soit pas ici le lieu de présenter dans son entier le système que nous nous sommes créé sur la manière dont l'Océanie a dû se peupler, ni de l'appuyer par des raisonnements plus ou moins plausibles, nous devons cependant déclarer que nous considérons la race noire comme celle des véritables indigènes, au moins de ceux qui ont occupé les premiers le sol de l'Océanie. Les hommes d'un teint plus clair appartiennent à une race de conquérants qui, provenant de l'ouest, se répandit peu à peu sur les îles de l'Océanie, et y fonda successivement des colonies plus ou moins considérables. Souvent elle expulsa ou détruisit complétement les premiers possesseurs du sol; d'autres fois les deux races vécurent ensemble en bonne intelligence, et leurs postérités se confondirent par des unions multipliées; enfin, il put arriver que les étrangers trouvèrent la place encore vacante. De là cette foule de nuances diverses qui caractérise les habitants de chaque archipel, sans compter celles qui ont eu pour causes les climats, les habitudes, le régime alimentaire, en un mot toutes les circonstances dues aux diverses localités. »

M. Dumont d'Urville entre ici dans quelques détails sur le classement des nombreuses îles qui se trouvent disséminées dans le grand Océan, puis il termine son *Mémoire* par les réflexions suivantes :

..... « Je n'admets point cette multiplication de races adoptée par quelques auteurs modernes. Revenant au système simple et lucide de l'immortel Forster, si bien continué par mon savant ami Chamisso, je ne reconnais que deux races vraiment distinctes dans l'Océanie, savoir : la race mélanésienne, qui n'est elle-même qu'un embranchement de la race noire d'Afrique, et la race polynésienne basanée ou cuivrée, qui n'est qu'un rameau de la race jaune originaire d'Asie.

« Et qu'on me permette de remarquer, en passant, que je ne vois sur toute la surface

insulaires de l'Océanie, depuis Tongatabou jusqu'à la Nouvelle-Hollande, depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'à l'archipel de Sandwich, et depuis les îles des Amis jusqu'à l'île de Pâques, ne descendent pas des Malais, comme on l'avait prétendu, mais qu'ils appartiennent à une race dont le foyer principal devait se trouver sur une grande terre dont les insulaires actuels n'habitent plus que les débris, « race qui se répandit probablement après la destruction du continent, plus ou moins dans toutes les îles à l'ouest jusqu'à Madagascar même, et dont les Malais ne sont que les descendants. »

Voy. la lettre adressée par M. Mecrenhout à M. Dessalines d'Orbigny. — *Nouvel. ann. des voyages*, août 1834, t. III.

Déjà cette hypothèse d'un ancien continent submergé, avait été hasardée par Meiners (*Recherches sur la différence des races humaines*). Malte-Brun dit avec raison qu'*elle n'expliquerait une différence qu'en en faisant naître mille autres.* Pour lui, il croit que la patrie de la *civilisation* malaise doit être cherchée dans l'île de Java. Quant aux *nègres-océaniens*, il les croit indigènes de la partie du monde qu'ils habitent.

Digitized by Google

du globe, dans l'espèce humaine, que trois types ou divisions qui me paraissent mériter le titre de races vraiment distinctes : la première est la blanche, plus ou moins colorée en incarnat, qu'on suppose originaire des environs du Caucase, et qui occupa bientôt presque toute l'Europe, d'où elle s'est ensuite répandue sur les diverses parties du globe. La seconde est la jaune, susceptible de prendre diverses teintes cuivrées ou bronzées : on la suppose originaire du plateau central de l'Asie, et elle se répandit de proche en proche sur toutes les terres de ce continent, sur les îles voisines, sur celles de l'Océanie, et même sur les terres de l'Amérique, en passant par le détroit de Behring.

« La troisième est la race noire, qu'on suppose originaire de l'Afrique, qu'elle occupa dans sa majeure partie, et qui se répandit aussi sur les côtes méridionales de l'Asie, sur les îles de la mer des Indes, sur celles de la Malaisie et même de l'Océanie.

« Nous n'agiterons point ici la question de savoir si ces trois races ont un égal degré d'ancienneté, ou bien si elles appartiennent à trois créations ou formations différentes et successives (687). Mais nous ferons remarquer que la nature ne les dota point d'une égale manière sous le rapport moral : on dirait qu'elle voulut, dans chacune de ces races, fixer aux facultés intellectuelles de l'homme des limites fort différentes.

« De ces différences organiques il dut naturellement résulter que partout où les deux dernières races se trouvèrent en concurrence, la noire dut obéir à l'autre ou disparaître. Mais quand la blanche entra en lice avec les deux autres, elle dut dominer, même quand elle se trouvait bien inférieure en nombre. L'histoire de tous les peuples et les récits de tous les voyageurs offrent à chaque instant l'accomplissement de cette loi de la nature (688). On n'a presque jamais vu une nation de la race jaune soumise aux lois d'une peuplade de noirs, ni les blancs courbés sous le joug des deux autres races, sauf un petit nombre de circonstances où la force numérique, se trouvant hors de toute proportion, devait l'emporter sur la supériorité morale. La nation juive est peut-être la seule qui fasse une exception à cette règle générale. »

M. Dumont d'Urville dit qu'il ne prétend imposer ses idées à personne; il observe seulement qu'elles sont le fruit de dix années d'études, de recherches et d'observations, dont la plupart ont été faites sur les lieux mêmes (689).

La comparaison des langues connues du monde maritime avec celles des deux autres, a démontré que la race malaise, qui s'est étendue d'un bout à l'autre de l'Océanie, n'a fait qu'entamer le continent asiatique en s'établissant le long des côtes de la péninsule de Malacca et dans l'île Formose, s'est approchée du continent africain, en occupant la plus grande partie de Madagascar, mais est restée à une grande distance du Nouveau-Monde, puisque la tribu malaise de l'île de Pâques, qui s'en approche le plus, en est encore éloignée de plus de 2258 lieues. On ne connaît pas encore assez les langues des nègres Océaniens et celles des nègres de l'Asie et de l'Afrique orientale, pour tirer de semblables conséquences à l'égard de cette race. Quant aux envahissements des nations étrangères dans l'Océanie, la comparaison des langues ne signale que des invasions asiatiques et européennes. Les invasions asiatiques ont été faites par les Chinois, qui sont de beaucoup les plus nombreux, par les Telinga et autres peuples de l'Inde, par les Arabes et les Japonais, qui tous, les derniers seuls exceptés, paraissent n'avoir pas dépassé les bornes de l'Archipel indien. Les secondes ont été faites beaucoup plus tard par les Hollandais et les Portugais, qui se sont établis dans l'Océanie occidentale; par les Espagnols, qui ne se trouvent que dans le nord de l'Archipel indien et sur les confins de la Polynésie occidentale; et par les Anglais, que l'on rencontre dans toutes les trois grandes divisions du monde maritime.

Le tableau ci-dessous offre les deux branches dans lesquelles il nous semble qu'on pourrait partager toutes les langues océaniennes connues :

TABLEAU GÉNÉRAL DES LANGUES OCÉANIENNES.

I. — LANGUES FORMANT LA FAMILLE MALAISE.

Cette branche est subdivisée comme il suit :

Langues javanaises. — Grand-Océanien. Java vulgaire ou Java moderne. Basa-Krama ou Javanais de Cour. Sunda vulgaire. Madura vulgaire. Bali vulgaire. Lombok ou Sasak.

Langues sumatriennes ou *malaises proprement dites.* — Malais propre ou Malayou. Battak ou Bat-

(687) « Nous dirons seulement que nous partageons l'opinion qui fait remonter ces trois races à une même souche primitive, et place leur berceau commun dans le plateau central de l'Asie. » (*Note de M. Dumont-d'Urville.*)

(688) L'accomplissement de cette loi de la nature est de même le résultat admirable de cet arrêt du Tout-Puissant sur la postérité de Chanaan : *Servus servorum erit fratribus suis* : « *Qu'elle soit l'esclave des esclaves de ses frères!* » (*Gen.* x, 25.)

(689) « Après avoir composé cet écrit, j'ai relu avec attention l'article publié, en 1825, par M. Bory de Saint-Vincent, sur l'*homme*, et, pour la première fois, j'ai vu que M. Cuvier ne reconnaissait que trois variétés dans l'espèce humaine, auxquelles il donne les noms de *caucasique* ou *blanche*, *mongolique* ou *jaune*, *éthiopique* ou *nègre*. Il est assez remarquable que douze années d'études et d'observations et près de soixante mille lieues parcourues sur la surface du globe m'aient ramené aux opinions que ce célèbre physiologiste avait adoptées depuis longtemps, sans que j'eusse connaissance des écrits où il les avait consignées. Seulement si, comme l'annonce M. Bory, M. Cuvier ne sait à laquelle des trois races rapporter les Malais, les Américains et les Papous, je ne balancerais pas un moment à rapporter les deux premiers peuples à la race jaune et les Papous à la race noire. » (*Note de M. Dumont-d'Urville.*)

Digitized by Google

tas. Achin. Redjang. Lampong. Mantawei ou Poggies. Nias ou Neeas. Maruwis.

Langues Sumbava-timoriennes.—Bima. Sumbava. Ende ou Flores. Ombay. Timouri ou Timorien-Owen-Philips. Timorien-Hogendorp. Rotti. Sawu. Sandelbosch. (Toutes sans intérêt.)

Langues moluquaises. — Ternati. Gilolo. Sangir. Amboyna. Ceram ou Sirang. Bouro. Saparoua. Timorlaut. Arrou. (Toutes sans intérêt.)

Langues célébiennes ou bugis. — Bugis. Macassar, Mengkasa ou Mangkasara. Mandar. Turajas ou Tà-Rajja. Manado. Gunung-Talu. Butan ou Butong.

Langues bornéennes. — Biadjous ou Biajou. Tedong. Haraforas ou Idan.

Langues philippinaises ou tagales. — Tagalog ou Tagale. Pampango. Zambale. Pangasinan. Ylocos. Cagayan. Camarine. Mailim. Abac ou Capul. Bissayo. Bohol. Soulou ou Joloano. Mindanao. Illanos. Palawan.

Langues australiennes ou Malais australien. — Malais-Lemaire. Moyse.

Langues polynésiennes occidentales. — Chamorre ou Mariannais. Eap ou Yapa. Ulea. Lamureck. Satahouan, Torrès-Hogoleu. Radack. Ualan.

Langues polynésiennes orientales. — Nouveau zélandais. Fidj. Rotumah. Tonga ou de l'Archipel des Amis. Taïtien ou de l'Archipel de la Société. Marquesas. Pâques ou Waihu. Sandwich.

Langues formosanes ou Malais asiatique. — Si-Deia ou Formosane.

Langues madagascariennes ou Malais africain. — Madecasse ou Malégaches.

II. — LANGUES DES NÈGRES OCÉANIENS ET D'AUTRES PEUPLES.

Cette branche est subdivisée comme il suit :

Langues sumatriennes, parlées par les tribus abruties de l'intérieur de Sumatra. — Orang-Kabous. (Peuplade qui vit dans les bois comme les animaux sauvages.)

Langues moluquaises. — Tidor-Lesson. (M. Lesson en a rapporté les dix premiers noms de nombre.) — Guébé. (Fournit les pirates les plus renommés et les plus féroces des mers des Moluques.)

Langues Sumbava-timorienne. — NN. (690) Timorienne. Tembora (paraît être le langage des plus anciens habitants de l'île de Sumbava.)

Langues bornéennes. — NN. NN. de l'intérieur de Borneo.

Langues philippinaises. — NN. Luçonienne, dans l'intérieur de l'île de Luçon. — NN. Mindanao? dans l'intérieur de l'île de Mindanao.

Langues australiennes ou du continent austral. — Sidney. Port-Stephens. Lac-Wallis. Hastings. Baie de la Verrerie (Glass-House). Endeavour-Parkinson. Port-Western. Baie du Géographe. Terre de Witt-Dampier? Lachlans-Oxley.

Langues du groupe de la Nouvelle Guinée. — N. N. de la Nouvelle-Guinée. Dory. Rony. Alfourous-Lesson. Vaigiou-Papou-Bony. Vaigiou-Offak. Salwatti. Guebe. Nouvelle-Louisiade.

Langues de l'Archipel britannique. — Nouvelle-Bretagne. Nouvelle-Irlande.

Langues de l'Archipel de Salomon. — Sainte Isabelle. Bouka. (Peuplades ressemblant aux Papous, très féroces, montrent beaucoup d'adresse dans la fabrication de leurs armes et dans la sculpture de leurs belles pirogues.)

Langues de l'Archipel de Santa-Cruz. — Santa-Cruz. (Les habitants vivent dans de gros villages et sont féroces et belliqueux.)

Langues de l'Archipel du Saint-Esprit. — Terre du Saint-Esprit. (C'est dans cette île que Quiros voulut fonder la Nouvelle-Jérusalem.) — Tanna. Mallicola. (Papne ndécemment pudique; habitants très-laids, petits, mine de singes; langue remplie de sifflements, d'aspirations, de battements de la langue contre le palais, comme chez les Hottentots.

Langues de la Nouvelle-Calédonie. — Nouveau-Calédonien-Cook. Nouveau-Calédonien-Rossel. (Ces anthropophages ignorent l'usage de l'arc, parlent avec volubilité une langue extrêmement dure.)

Langues de la Terre de Diemen. — Diemen-Rossel. (Sauvages abrutis, ignorant l'usage de l'arc.)

Langues de la Polynésie occidentale. — Pelew, parlé en différents dialectes par les insulaires de l'Archipel de Pelew, Palaos et Parrong, qui appartiennent à la race malaise.

OCÉANIENS, classifications diverses. *Voy.* OCÉANIE.

OENOTRES. *Voy.* PÉLASGO-HELLÉNIQUE.

OGRE, origine de ce mot. *Voy.* HONGROISE.

OLET. *Voy.* MONGOLE.

OMAGUA. *Voy.* GUARANI.

OMAHAW. *Voy.* SIOUX.

ONOMATOPEE, ce qu'il faut penser de la théorie qui lui attribue l'origine du langage. *Voy.* SÉMITIQUES.

OPHIR, sa position. *Voy.* SANSKRIT.

OPIQUES. *Voy.* ITALIQUE.

ORATEURS, honneurs qui leur étaient rendus chez les Etrusques. *Voy.* ETRUSQUES.

ORENOCO-AMAZONE (RÉGION) ou ANDES-PARIME dans l'Amérique méridionale.

Il n'est peut-être pas sur le globe de région qui mérite d'attirer les regards du géographe, du naturaliste, du philosophe et de l'ethnographe, plus que cette vaste péninsule formée par l'Océan et le plus grand fleuve du monde; péninsule que nous proposons d'appeler *Orénoco-Amazone* ou *Andes-Parime*. Nous empruntons la première de ces dénominations à l'immense Amazone, qui trace tout son bord méridional, et à l'Orénoque, qui y commence et finit son cours long et tortueux; nous empruntons la seconde à ce système des montagnes de la Parime, qui joue un si grand rôle dans l'histoire géographique de ces contrées auxquelles il appartient tout entier, et à l'autre des Andes, beaucoup plus grand et beaucoup plus célèbre, qui y lance ses cimes les plus élevées et y offre en même temps ses crêtes les plus basses. C'est ici que le géographe trouve, dans la haute vallée de Quito, le *terrain classique de l'astronomie du* XVIIIe *siècle;* dans les majestueux colosses qui l'environnent, l'*Hymalaya Américain;* et dans le froid plateau de Pastos, le *Tibet du Nouveau-Monde;* de même il voit dans le lac Amucu et dans les deux branches supérieures du Rio Branco, l'Uraricuera et le Mahu, le *pays classique du Dorado de Ralegh*, et dans la mésopotamie formée par le Caqueta, le Rio-Negro, l'Uaupes et le Jurubesh, celui non moins célèbre *des Omaguas*, contrées qui lui rappellent à la fois et les expédi-

(690) NN. indique que le nom de ces langues est inconnu.

Digitized by Google

tions mémorables d'Ordaz, d'Herera et de Speier, et l'empire fabuleux du *Grand Patiti*, la magnifique résidence chimérique de Manoa avec ses palais couverts de lames d'or massif, ainsi que le lac imaginaire de Parime, qui figure encore sur bien des cartes, et dont les eaux réfléchissaient l'image de ses édifices somptueux. Les noms de Caqueta, d'Orénoque, d'Inirinda et de Guainia ne sont pas moins importants pour lui que ceux du Niger, du Nil-Blanc, du Gambaro et du Zaïre, par les divers systèmes des géographes qui entreprirent d'en tracer le cours, jusqu'à présent non moins difficile et mystérieux que celui de ces grands fleuves de l'Afrique. La configuration du sol de cette presqu'île, se développant entre les deux mers qui baignent les côtes de l'Europe et des contrées les plus riches de l'Asie et de l'Océanie, lui offre, dans les isthmes étroits de Cupica et de Panama, la possibilité de couper cette barrière, que la nature a élevée entre des peuples déjà séparés par tout le diamètre de la terre, et de changer encore une fois les relations politiques et commerciales des trois mondes. Il y admire la beauté des ports, distribués le long de ses côtes immenses, cet embranchement prodigieux de fleuves, qui présentent une navigation intérieure non interrompue de plusieurs milliers de milles, et cette fameuse *bifurcation de l'Orénoque*, qui, par un canal naturel de près de 200 milles de long et aussi large que le Rhin, réunit deux bassins de rivières, dont la surface égale les deux tiers de celle de toute l'Europe. Dans cette même péninsule, le naturaliste voit croître à différentes hauteurs toutes les productions les plus précieuses propres au Nouveau-Monde, et celles que l'industrie européenne y a importées des deux autres, ainsi que les qualités les plus belles et les plus efficaces de ces bienfaisantes écorces fébrifuges, faible dédommagement de la maladie cruelle que l'Amérique communiqua aux autres parties du monde. Elle offre encore à ses regards le *curare de l'Orénoque* et le *ticunas de l'Amazone*, qui avec l'*upas-tieuté de Java*, sont les substances les plus délétères que l'on connaisse. Il y admire ces forêts immenses, traversées par ces deux grands fleuves et par leurs principaux affluents, si remarquables par la force et la vigueur de leur végétation ; et ces vastes plaines entièrement dénuées d'arbres, couvertes d'une seule espèce de plantes, continuation de cette immense *mer de verdure*, qui du nord au sud coupe toute l'Amérique. C'est ici qu'il trouve ces *pierres vertes*, plus connues sous le nom de *pierres des Amazones*, dont on ignore encore le gisement, et que l'ignorance et la superstition ont rendues si célèbres dans l'Ancien et le Nouveau-Monde ; ces schistes micacés de la Sierra de Pararaina, à éclat argenté, qui ont joué un rôle si important dans le mythe du Dorado de Ralegh ; et ces granits du Duida et du Maraguaca, qu'une erreur minéralogique a rendus non moins fameux, et qui ont valu un nom brillant au misérable hameau d'Esmeralda. Si l'isthme de Darien, si les montagnes de Sainte-Marthe, si la Terre-Ferme ou *Castilla del Oro* et la côte de Paria ne lui présentent plus le précieux métal qui coûta tant de larmes et de sang aux habitants du Nouveau-Monde, et qui, au commencement du XVIe siècle, donna tant de célébrité à ces contrées, la Nouvelle-Grenade lui offre encore, en revanche, les plus riches mines d'émeraudes de l'Amérique, et ces terreins aurifères du Choco et de Barbacoas, qui rivalisent pour le moins, s'ils ne dépassent même, toutes les autres contrées du globe par l'abondance de l'or qu'ils fournissent. Les vastes espaces encore inconnus qui occupent une si grande partie du sol de cette région, sur laquelle le plus grand, comme le plus savant des voyageurs, vient de répandre tant de lumière en rétrécissant le domaine des hypothèses et en définissant mieux les problèmes de la géographie spéculative, ne sont pas moins intéressants pour le philosophe observateur, qui y voit le *sol classique des fables et de la féerie du Nouveau-Monde*. C'est dans les forêts du Sipapo, que de crédules missionnaires placent, d'après les récits des indigènes, cette nation des *Rayas* ayant la bouche au nombril. C'est encore au delà des Grandes-Cataractes de l'Orénoque, que selon ces bons religieux vivent des peuples ayant un œil au milieu du front et d'autres à tête de chien, et que demeurent des nations sur lesquelles ils débitent gravement tout ce que les anciens nous rapportent des Hyperboréens, des Arimaspes et des Garamantes. Mais c'est aussi dans cette région que le voyageur philosophe trouve les prétendues *Amazones d'Orellana et de Condamine*, soit dans des femmes qui défendirent leurs cabanes dans l'absence de leurs maris, soit dans d'autres, qui, lasses de l'esclavage horrible où elles sont tenues par des hommes aussi barbares qu'abrutis, réunies comme les nègres fugitifs dans un *palenque*, ont su y vivre indépendantes par la force des armes et par leur courage. Les figures symboliques, qui couvrent les roches granitiques le long du Bas-Orénoque, sur les rives du Cassiquaire et entre les sources de l'Essequebo et du Rio-Branco, sont pour lui des traces infaillibles d'un peuple beaucoup plus avancé dans la civilisation que les hordes barbares qui errent dans ces solitudes. Sur le célèbre plateau de Quito, l'histoire lui signale le foyer de la plus ancienne civilisation de l'Amérique Méridionale après celle du bassin de Titicaca, et sur le plateau non moins célèbre de Condinamarca ainsi que sur le revers oriental des Andes, la théocratie et le culte du soleil introduits par Bochica, qui, comme Quetzalcohuatl au Mexique et Manco-Capac au Pérou, arrive de l'Orient pour civiliser des nations abruties. Il trouve répandues, sur toute l'immense mésopotamie formée par l'Amazone et l'Orénoque, les intéressantes traditions des Tamanaques, liées aux figures symboliques sculptées sur les roches et relatives à la

Digitized by Google

croyance d'Amalivaca, qui est le *personnage mythologique de l'Amérique barbare équinoxiale;* et tandis qu'il contemple les progrès de la civilisation des Muyscas, des Quitos et d'autres peuples de la Nouvelle-Grenade ; qu'il observe avec intérêt l'activité commerciale des Caribes, qu'un grand voyageur appelle également les *Bukhares du Nouveau-Monde;* et l'industrie agricole des Mopoyes, des Parecas, des Jaravanas, des Curacicanas, etc., etc. ; il voit avec peine l'*anthropophagie*, plus commune dans cette région que partout ailleurs, et la *chasse aux hommes*, exercée ici par les Européens dès le commencement de sa découverte, et continué presque jusqu'à nos jours par les Caribes, les Marepizanos, les Amuizanos, les Manitivitanos et autres nations indigènes, avec les mêmes atrocités et les mêmes horreurs qui accompagnent *la traite des nègres* en Afrique et celle des *esclaves* dans le Monde-Maritime. De même que dans l'Ancien-Continent les Osmanlis et les turcs civilisés de Casan et d'Astrakhan offrent une différence immense sous le rapport physique et moral avec leurs frères abrutis, les Jakouts du Lena, de même ici les Guayqueries qui parlaient naguère un dialecte guaraon, diffèrent immensément par des mœurs douces, par une grande industrie et par leur adresse dans la navigation de leurs frères sauvages, de ces Guaraons, qui, semblables à ces insectes qui se nourrissent d'une même fleur et d'une même partie d'un végétal, suspendent leurs misérables cabanes aux troncs des palmiers mauritia, dont ils tirent leur principal aliment, leur boisson favorite, leurs meubles et les instruments les plus indispensables à la vie. Nulle part peut-être la configuration physique du sol n'a plus d'influence que dans cette région sur la manière de vivre et sur les habitudes des peuples qui l'habitent, les hautes vallées, les *llanos* et les forêts y retraçant l'image des trois phases principales de la société humaine. Les terrains élevés, qui jouissent d'un climat tempéré y offrent la culture, les croyances, les institutions et les usages de l'Europe civilisée à côté des produits, des restes d'usage et d'habitudes de l'ancienne civilisation autochtone. Les plaines immenses couvertes de verdure y présentent des peuples pasteurs; et ces *Zambos*, enfantés par l'union de l'Américain avec le Nègre, qui devenus de véritables Bédouins, parcourent avec leurs troupeaux ces brûlantes solitudes, et, par leur activité et leur audace extraordinaire, semblent menacer les habitants paisibles des montagnes et des bois. Les bords des fleuves et les forêts antiques y offrent le degré le plus bas de la civilisation humaine; des peuples chasseurs et les premiers essais de la vie agricole. Enfin cette péninsule si remarquable sous tant de rapports, présente encore d'autres traits qui intéressent l'ethnographe, le philosophe, le géographe et le physiologue. Celui-ci y rencontre la géophagie plus ou moins répandue chez plusieurs tribus, et ce qui est un phénomène unique sur tout le globe, cette nation des Ottomaques, qui pendant trois mois se nourrit presque exclusivement de terre, sans que sa santé en soit aucunement altérée. Le géographe y voit les Guaharibos, les Guainares, les Guaycas et les Maquiritares, quatre peuples du Haut-Orénoque, remarquables par la couleur presque blanche de leur peau, qui contraste singulièrement avec la teinte cuivre foncé propre à toutes les autres tribus au milieu desquelles ils vivent ; et ces tribus des Guaycas, des Guainares et des Poignaves, dont la taille déjà très-petite le paraît encore davantage à côté des formes colossales et athlétiques des Caribes leurs voisins, qui sont les *géans de l'Amérique équinoxiale* comme eux en sont les *pygmées*. Le philosophe y voit la théocratie qui, abolie depuis longtemps sur le plateau de Condinamarca, s'établit plus à l'orient dans ces vastes contrées soumises aux gouvernements monastiques des missions, dont les établissements extrêmes sont les *postes avancés de la civilisation* au milieu des habitations clair-semées des peuples barbares. Il observe la monogamie établie avec les usages européens chez tous les peuples qui ont embrassé les dogmes salutaires du Christianisme ; la polygynie en vogue chez quelques hordes d'Avanos et de Maypures, où plusieurs frères n'ont, comme à Ceylan et au Malabar, qu'une seule femme en commun, et la polygamie avec le tatouage ou la peinture du corps, les superstitions et les usages les plus atroces et les plus bizarres, parmi les peuples encore sauvages et idolâtres. Enfin l'ethnographe étonné y trouve, sous le rapport de la multiplicité des langues, le *Caucase Américain*, qui, bien plus vaste et plus confus pour lui que l'Asiatique, lui présente un dédale inextricable de plus de 500 nations parlant autant d'idiomes différents, sans lui fournir la dixième partie des données nécessaires pour les classer convenablement.

Les confins de cette région sont : au *nord* et à l'*est* l'Océan Atlantique ; au *sud* l'Amazone qui la sépare des régions Guarani-Brésilienne et Péruvienne; à l'*ouest* le Grand-Océan et la région de Guatemala. Dans ces limites elle comprend la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade et la capitainerie générale de Caracas, qui forment actuellement la république de Colombie, en outre les Guyanes Portugaise, Française, Néerlandaise et Anglaise. En regardant cette région sous le rapport ethnographique, on voit ses confins dépasser d'un côté ceux que nous venons de tracer, et être envahis d'un autre par le domaine d'autres langues qui ne lui appartiennent pas. Le bel idiome des Incas, par exemple, lui enlève une grande partie de son territoire où on le parle, tandis que la famille maypure l'étend sur des contrées comprises dans la région Péruvienne, et que la caribe-tamanaque l'étendait jadis sur toutes les Petites-Antilles.

L'ethnographie de cette vaste région est

Digitized by Google

enveloppée d'incertitude et de ténèbres (691). Nous renvoyons pour beaucoup de langues de peu d'intérêt au tableau général des langues de l'Amérique. Voyez de plus CARIBE-TAMANAQUE, SALIVA, CAVÈRE-MAYPURE, CHIBCHA, YARURA-BETOI.

ORIGINE du langage. *Voy.* LANGAGE.

ORIGINE des anciens peuples d'Italie. *Voy.* ETRUSQUES.

ORIGINE des races humaines. *Voy.* l'Introduction.

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES DE LA REGION ORENOCO-AMAZONE.

					Orthographe.	*Soleil.*
FAM. CARIBE-TAMANAQUE.	CARIBE, *près du cap Nord* dans la Guyane française.			1	française	veyou
	des *Iles Dominique, Guadeloupe*, etc, etc.			2	française	huéyu
	des *Yaoi* du fleuve Cajana.			3	hollandaise	weyo
	PARIAGOTOS près du fleuve Ourabiche (golfe de Paria).			4	française	hueiou
	TAMANAQUE.			5	espagnole	vejù
	ARAWAQUE.			6	allemande	(haddalli)
				7	allemande	»
FAMILLE SALIVA.	SALIVA.			8	espagnole	numeseke
FAM. CAVERE-MAYPURE.	PARENI.			9	espagnole	camosi
	MAYPURE.			10	espagnole	quie
	MOXOS.			11	espagnole	saache
	CUNACUNA.			12	espagnole	»
	DARIEN, *de la partie méridionale de l'isthme de Darien.*			13	anglaise	»
FAMILLE YARURA-BETOI.	YARURA.			14	espagnole	do
	BETOI.			15	espagnole	teo, umasoi

	Lune.	*Jour.*	*Terre.*	*Eau.*	*Feu.*
1	nouna	courita	nono	touna	aüato
2	nonum	alloucouni	nonum	tonê	illeme onattou
3	nonna, noenc	weyo	soye	»	ouapoto
4	nonum	»	nono	touna	ouato
5	nuna	ano	nono	tuna	uapto
6	cattechee	(kassakkabu)	(wunabu)	(wuniabu)	(eleludun)
7	»	»	»	»	»
8	vecsio	»	seke	caguà	(egustà)
9	keri	»	»	oueni	casi
10	kejapi	pecumi	peni	ueni	catti
11	cohe	saachè	motehi	une	nuicune, yucu
12	»	»	»	»	»
13	nee	»	»	doolah	»
14	goppe	do	dabù	uvi	condè
15	téoro	munità	dafibù	ocuou	futui

	Père.	*Mère.*	*OEil.*	*Tête.*	*Nez.*
1	baba	bibi	enourou	oupoupou	eneta'i
2	babaiouman	ichanum (ma)	enoulou	boupou, ichic	ichiri
3	pape	immer	voere	boppe	hoenan
4	youaman	bibi, issano	yénourou	ouboupou	enetale
5	papa	occhiu	janurù	prutpe	jonnari
6	(ittihii, attinati)	saeckee	wackosije	wassijehe	wassyerli
7	»	»	»	»	»
8	babba	»	pacutè	»	incuu
9	»	»	nopurizi	ossipo	nosivi
10	napè	ina	nupuriki	nukibucù	nukirri
11	tata	meme	aaina	nuchûti	nusiri
12	papa	nana	ibiyaa	taglacua	achueua
13	tauthah	naunah	»	»	»
14	aya	aini	jondè	pacchù	nappè
15	babi	mamà	ufonibà	rosaca	iusaca

	Bouche.	*Langue*	*Dent.*	*Main.*	*Pied.*
1	empatoli	nourou	yeri	amecou	ipoupou
2	tiboutali, tiouma	inigne	iepa, ieri	noucabo (ma)	oupou, ougoutri
3	hopatali	»	hoieelii	»	poepe
4	»	enourou	»	eigna	boubourou
5	madari	huru	jeri	jamnari	ptari
6	dolerocke	»	darii	(ükabbuhu)	dackosye
7	»	»	»	»	»
8	aaya	»	immomò	caabapa	»
9	nonoma	notate	nasi	nucavi	nocizi
10	nunumacu	(nuare)	nati	nucapi	nucsi
11	nuhaca	nunene	nuoe	nuboupé	nibopè
12	cacaya	cuapina	nucala	»	naaca
13	»	»	»	»	»
14	yao	topponò	jondo	icchi	tao
15	rafubò	ineca	roxoki	rumocosi	remocà

	Un.	*Deux.*	*Trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	auiniq	oüecou, ocquo	oyoüa	acourabamó	»
2	aban, amoin	biama	eleoüa	biamhouri	oüacabo apources
3	tewyn	tage	terewaw	tagyne	mepatoen

(691) L'Amazone reçut des premiers Européens qui l'explorèrent le surnom de fleuve de Babel, à cause de la multitude des idiomes qui avaient cours sur ses bords. Le voyageur bavarois Martius les porte à trois cents.

Digitized by Google

4	oouin	occo	oroa	»	»
5	tevinitpe	acchiackè	acchiluove	acchiackemnene	amnaitone
6	abba	biama	kabbuhin	bibiti	abbatokabbe
7	abbaluai, abbaruari	biamannu	kabbuhinninu	bibitinu	abbatekabbunu
8	»	»	»	»	»
9	puziana	sinapa	mateuba	purianavacavi	»
10	papeta	avanume	apekiva	apekipaki	papetaerricapiti
11	etonà	apina	mopona	apinacocò	nuboupe
12	quensacua	vocua	paacua	paquecua	atale
13	conjungo	poquah	pauquah	paquequah	eterrah
14	canaame	noeni	tarani	kevveni	caniicchino
15	edojojoi	edoi	ibutù	ibitù edojojoi	rumocoso

	Six.	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix.*
1	»	»	»	»	oya-batoné
2	»	»	»	»	»
3	»	»	»	»	»
4	»	»	»	»	»
5	»	»	»	»	»
6	abbutiman	biamattimam	kabbuhintiman	bibititiman	biamantekabbe
7	abhatemaninu	biamattimanu	kabbuhintimaminu	bibititumaninu	biamantekabbunu
8	»	»	»	»	»
9	»	»		»	»
10	»	»	»	»	»
11	moponacoco	»	»	»	»
12	nercua	cugle	vaauaga	paquebague	ambegui
13	indricah	coogolah	paukopah	pakekopah	anivego
14	»	»	»	»	yoaicchibo
15	»	»	»	»	»

ORTHOGRAPHE. — Ce mot, dérivé du grec ὀρθός, *droit*, *régulier*, et γράφω, *j'écris*, désigne l'art d'écrire les mots d'une langue avec correction et suivant l'usage établi. Les Grecs, pour exprimer cette science, s'étaient servis eux-mêmes de ce vocable composé qu'on croirait, au premier abord, créé par la néologie moderne; c'est Quintilien qui nous l'apprend (*Instit.*, liv. I, ch. 7). L'orthographe est à la langue écrite ce que la prononciation est à la langue parlée; tous les peuples ont admis ce principe, et, afin même que les licences et les variations de l'une n'apportassent aucune perturbation dans les exigences plus sérieuses de l'autre, tous ont établi entre elles une certaine limite, une distinction incontestable. En effet, chez aucune nation parvenue à ce degré de civilisation intellectuelle où la grammaire prend empire sur le langage, on n'a mis en oubli le respect de l'étymologie, et la crainte des altérations vicieuses, pour établir une identité complète entre les formes rigoureuses de l'orthographe et les allures plus libres de la prononciation, et aucun idiome en se constituant n'a accepté pour principe de sa formation régulière l'axiome spécieux de Voltaire : « L'écriture est la peinture de la voix; plus elle est ressemblante, meilleure elle est. » — Chez les Hébreux, la démarcation établie entre la prononciation et l'orthographe est tellement distincte et tranchée, que le plus souvent les lettres appartenant à l'une ne sont pas du ressort de l'autre. Ainsi, les consonnes que les hébraïsants comprennent presque toutes parmi les *lettres quiescentes* sont admises par l'orthographe comme caractères écrits, mais restent muettes pour la prononciation; tandis que, d'un autre côté, les voyelles sur qui la prononciation a surtout prise restent, au contraire, omises et sous-entendues par l'orthographe. La langue écrite et la langue parlée ont donc leur part bien distincte, leurs lettres respectives; à l'une les consonnes, à l'autre les voyelles. Beauzée s'appuyait de ce principe étrange de la langue hébraïque quand il prétendait que les articulations sont la partie essentielle des idiomes, et les consonnes, par conséquent, la partie non moins essentielle de leur orthographe; Wetcher l'invoquait aussi quand il écrivait dans son glossaire germanique : « *Linguas a dialectis sic distinguo, ut differentia linguarum sit a consonantibus, dialectorum a vocalibus.* » Cette manière d'écrire des Hébreux, qui, ne traçant guère que les consonnes, semblent ainsi abandonner au gré des lecteurs le choix des voyelles, est commune à tous les dialectes de leur langue, le chaldéen, le syriaque, le samaritain, et a donné naissance à un grand nombre de systèmes prétendant suppléer à ce qu'une telle orthographe a de trop laconique. On a d'abord le système des treize points-voyelles ou points massorètes, destinés à déterminer le son des mots privés de voyelles dans le texte primitif, puis vint celui beaucoup plus simple de Masclef qui, supprimant les points-voyelles, y supplée en ajoutant à la consonne la voyelle qui la suit quand on la prononce seule. Ainsi, ayant un mot hébreu composé de ces trois lettrs, B, D, L, il faut, selon Masclef, le prononcer *Bedal*, parce que le B, dans l'alphabet hébreu, se prononce *Beth*, et le D, *Daleth;* et pareillement faire pour les diverses consonnes dans tous les mots. C'est seulement après les consonnes finales qu'il n'est pas besoin d'ajouter une voyelle, parce que celle qui précède suffit pour lui donner un son. Cette méthode, formulée par Masclef lui-même dans les savants prolégomènes de son livre, ayant pour titre, *Grammatica hebraica a punctis aliisque massoreticis libera* (1716, in-12), eut quelque succès parmi les hébraïsants, et, après avoir été rejetée tout à fait, elle a fini par être renouvelée de nos jours avec quelques

Digitized by Google

modifications. — Dans la langue grecque, même à ses commencements, nous ne trouvons non plus aucune identité entre la prononciation et l'orthographe. Cette distinction, qu'elle devait aux langues orientales, ses véritables sources, à l'hébraïsme, phonétique égyptien, au sanscrit même qui lui a, de plus, transmis plusieurs règles de la syntaxe, entre autres celles du génitif absolu, n'était, certes, pas aussi tranchée que dans la langue hébraïque, mais elle n'en était pas moins réelle et évidente. Ainsi, il est bien prouvé que les Grecs, quoiqu'ils fissent, en prononçant les mots de leur langue, un usage fréquent de l'aspiration, ne possédaient pourtant d'abord aucune lettre correspondant à notre H. L'*éta*, qui dut représenter chez eux cette lettre de notre alphabet, n'existait pas dans le principe de leur écriture; ce n'était dans l'origine, selon M. Dugas-Montbel, qu'une simple aspiration ne comptant point comme lettre et se marquant par l'*epsilon*, comme le dit Platon dans le *Cratyle* (tome III, p. 317), et comme on le voit dans l'inscription rapportée par Bardasachor, et qui contient tout le commencement de l'histoire de Thucydide. C'est plus tard seulement que l'aspiration ramenant souvent le son de l'*é* ouvert ou *éta*, le son attira la lettre et la rendit spéciale; premier sacrifice fait à la prononciation par l'orthographe primitive des Grecs. On n'a pas trouvé davantage dans leur ancienne écriture, composée de caractères anciens, les signes subsidiaires qui, comme l'esprit rude, furent créés plus tard pour marquer l'accentuation du son aspiré; rien n'y représentait non plus l'*iota* souscrit; au lieu de η, on écrivait ει. Il est de même certain que, malgré leur fréquent emploi, dans la prononciation des sons articulés exprimés par *y* et *w* dans l'orthographe anglaise, les Grecs n'avaient aucune consonne qui les représentât, et que, pour les traduire à l'œil, il leur fallait recourir à des procédés indirects, à des détours semblables à ceux que nous employons nous-mêmes lorsque nous plaçons des *i* et des *u* devant d'autres voyelles, et que nous contractons en une seule syllabe les voyelles ainsi combinées. Enfin, suivant l'helléniste anglais M. Wall, quoique la distinction entre la prononciation ouverte ou fermée puisse se remarquer également dans toutes les voyelles, et dût, par conséquent, être marquée dans toutes par une différence de caractères, cette différence n'est indiquée dans l'alphabet grec, néanmoins, que pour deux d'entre elles mentionnées tout à l'heure, et non pour les autres. Si l'on veut de nouvelles preuves que, chez les Grecs, les signes orthographiques n'étaient en rien soumis à l'arbitraire des sons de la prononciation, on n'a qu'à recourir au lexique de Suidas, disposé comme le nôtre, par ordre alphabétique, et l'on y verra que les lettres EI, H, I et OI et Y, confondues et comme identifiées pour l'oreille, grâce à la prononciation, restaient, au contraire, grâce à l'orthographe, toujours distinctes pour l'œil et pour l'esprit; on y apprendra aussi que bien des mots restés comme assimilés les uns aux autres, dans la langue parlée, gardaient, au contraire, dans la langue écrite, leur forme, leurs signes particuliers. Par exemple, καινός, *nouveau*, et κένος, *vide*, entre lesquels, au dire de Suidas et d'Eustathe, l'oreille n'admettait pas de différence quand la bouche d'un Grec les prononçait, n'étaient cependant jamais pris l'un pour l'autre par le lecteur qui les voyait écrites; il en était de même pour les deux mots Ἥρη et ἶρι, selon Eustathe, qui, les rapprochant l'un de l'autre, nous dit formellement que leur son est parfaitement identique, παντελῶς ἤχουσι ταὐτό; de même encore pour ζεῖ χύτρα, ζῇ φιλία. Enfin il n'est pas une grammaire grecque qui ne nous enseigne que dans les mots où le γ était suivi d'un autre γ, comme dans ἄγγελος, ou d'un κ, comme dans ἀγκύρα, il prenait le son d'un ν: preuve nouvelle de l'indépendance que l'orthographe savait garder contre les empiétements de la langue parlée. Par malheur la grammaire se constitua trop tard chez les Grecs pour défendre utilement ces limites si bien tracées contre les premières altérations et les premiers envahissements. Au temps d'Aristophane et de Socrate, les règles élémentaires étaient encore si mal établies, qu'à peine savait-on ne pas confondre entre eux les mots de différents genres. « L'ignorance était telle là-dessus, » dit P. L. Courier, « que Protagoras s'étant avisé de distinguer les noms en mâles et femelles, comme il les appelait, cette subtilité nouvelle fut admirée; quelques-uns s'en moquèrent, comme il arrive toujours; on en fit des risées dans les farces du temps. » Aristophane s'en moque, en effet, dans sa comédie des *Nuées;* les railleries que lui inspire cette règle sont même le seul fonds comique de la leçon de grammaire que Socrate donne à Strepsiade. Lisez le *Cratyle* de Platon, ce traité *Περὶ ὀνομάτων ὀρθότητος*, où les principes, l'origine et les étymologies de la langue grecque sont discutés avec tant de science et d'érudition, vous y verrez mieux où en était alors, en plein âge d'or de la littérature grecque, l'analyse raisonnée du langage. C'est à peine si Platon peut distinguer deux parties dans le discours, les *noms* et les *verbes;* et pour compléter cette nomenclature si restreinte, il fallut attendre que, à deux siècles de là, l'un des élèves d'Aristarque, Denys de Thrace, auteur du plus ancien manuel de grammaire grecque qui nous soit parvenu, eût enfin ramené à huit les parties du discours. Dans le *Cratyle* de Platon on trouve l'aveu d'une indifférence singulière au sujet des dialectes qu'on laissait, sans presque dire *yare*, empiéter sur la pureté du langage et violer l'orthographe attique. « Les dialectes grecs, » dit Platon, « entrent dans une grammaire, mais ne constituent pas autant de grammaires diverses. L'altération d'une voyelle ou d'une consonne, l'addition ou le retranchement de quelques lettres, ou la contradiction de quelques voyelles, n'ap-

Digitized by Google

portent pas une modification bien sensible à la grammaire, dont l'objet est de faire connaître le sens et la construction des mots. » Aristote n'est guère plus scrupuleux; c'est avec la même complaisance que, dans le chapitre 21 de sa *Rhétorique*, il donne comme une règle le droit de retrancher ou d'ajouter certaines lettres dans les mots qu'on veut rendre plus sonores ou plus majestueux, et qu'il nomme, pour cela, mots étendus ou mots diminués. Comment s'étonner, après cela, des altérations qui vinrent de toutes parts fondre sur une langue si mal défendue? On comprend dès lors les concessions faites par l'orthographe à la prononciation quand elle permit, sans presque se défendre, l'introduction des trois lettres nouvelles χ, η et ω, créées, dit-on, par Simonide, ou, comme c'est plus probable, par l'archonte Euclide (396 avant Jésus-Christ); on blâme moins les dames athéniennes qui, du temps de Platon (*Cratyle*, tome I, p. 418), écrivaient comme on parlait du temps de Pisistrate, et l'on n'est plus surpris d'entendre Lysias (*in Theonin.*, p. 18) et Sextus Empiricus (*Advers. grammat.*, liv. I, ch. 1) se plaindre de ce que la continuité des altérations de l'orthographe a ôté tout espoir de succès à ceux qui prétendent remonter à l'origine de la langue grecque. Enfin ce que nous dit le vieux grammairien Héraclide de la confusion des dialectes dans un même mot cesse de nous surprendre. C'est ce grammatiste qui nous apprend comment dans le seul parfait εἰλήλουθμεν, on pouvait reconnaître jusqu'à quatre dialectes : ἦλυθα, dit-il, est le parfait commun; avec le redoublement attique, il devient ἐλήλυθα, en ajoutant ι à ε selon les Ioniens, il fait εἰλήλυθα, en ajoutant ο à υ selon les Béotiens, il devient εἰλήλουθα, dont le pluriel εἰληλούθαμεν, donne, par syncope, selon les Eoliens εἰλήλουθμεν. Du temps de Lucien, les altérations avaient encore fait des progrès; et on était à ne plus savoir, tant la prononciation avait pris pied sur l'orthographe, si dans certains mots, comme, par exemple, l'ἐντελέχεια, d'Aristote, on devait mettre un T, ainsi que l'exigeait la rigueur de la langue écrite, ou un Δ, comme le demandait l'euphonie de la langue parlée. Il en était de même pour le Σ et le Τ; de là, la guerre plaisante que Lucien écrivit entre ces deux consonnantes se disputant l'empire du mot Ταλάσσα, que tant de Béotiens s'obstinaient à écrire et à prononcer ταλάττα. Par bonheur, les grammairiens d'Alexandrie songèrent à arrêter ce débordement de la barbarie dans le langage; comme Vaugelas, chez nous, ils songèrent à fixer les lois de l'atticisme par l'exemple des bons écrivains, par la discussion des locutions contestées, par la proscription sévère des lettres que l'abus des dialectes avait interposées dans les mots. C'est alors qu'on vit Aristarque revenir sur chaque vers des œuvres d'Homère, et marquer sans pitié de son *obèle* sceptique ou réprobateur tout mot dont l'orthographe corrompue lui semblait une violation de ce texte vénéré. Chaque mot, chaque vers qui, soumis à son criterium de puriste, lui semblait de bas aloi et indigne du grand poëte, fut impitoyablement rayé; et Cicéron put dire avec vérité : *Aristarchus Homeri versum negat quod non probat.* Les travaux orthographiques d'Eustathe, dans ses volumineux commentaires sur l'*Iliade* et sur l'*Odyssée*, ne furent ni moins minutieux ni moins utiles; ceux d'Ammonius d'Alexandrie, qui nous a laissé une collection des *synonymes* dont il nous fait connaître les différentes nuances, firent beaucoup aussi pour la correction et la pureté de l'orthographe; enfin Jean φιλόπονος (le laborieux) fit bien voir quel empire cette force grammaticale doit toujours garder sur les textes lorsqu'il publia son minutieux recueil des *Homonymes* grecs, dont l'accent et l'esprit constituent seuls la différence. Mais tous ces efforts de savants grammairiens n'arrêtèrent point la corruption dans les textes et les altérations de l'orthographe. A l'époque d'Adrien et des Antonins, quand la faveur reprit pour les écrivains grecs, pour Hérodote surtout, suivant les assertions d'Appien et de Lucien, les copistes, en multipliant les manuscrits, multiplièrent surtout les erreurs du texte. Ecrivant presque toujours sous la dictée, ils se laissèrent aller à écrire comme ils entendaient, et ainsi toutes les licences de prononciation de celui qui dictait passèrent dans leur copie et y étalèrent comme autant de fautes d'orthographe. C'est de cette manière que le texte d'Hérodote, par exemple, qui, plus que tout autre, demandait des soins et de la correction par respect pour ses formes vieillies, fut complétement dénaturé. Au vieux dialecte ionien, dont les formes paraissaient étranges à ces Grecs du IIIe siècle, fut partout substitué le dialecte attique, devenu dialecte vulgaire. Porphyre se plaignit amèrement des innombrables incorrections qui en résultèrent; vainement aussi le grammairien Philémon travailla pour remédier au mal et rétablir ce qui avait été altéré; les copistes byzantins, les *græculi* du Bas-Empire devaient faire pis encore. C'est grâce à leur ignorance ou à leur incurie que toutes les abréviations du langage vulgaire, toutes les mutilations, toutes les altérations infligées à la pure orthographe par une prononciation altérée elle-même, se glissèrent dans les manuscrits. On n'écrivait plus οὐδὲν, mais δέν, εἶναι se mit pour ἐστί; souvent même la syntaxe étant victime de la même corruption, le datif disparut dans les mots et fut remplacé par l'accusatif précédé d'une préposition. Une des altérations les plus communes fut la substitution de l'ι à l'η dans tous les mots où cette dernière lettre se trouvait. Rodolphe Western, dans son *Discours sur la véritable prononciation de la langue grecque*, mentionne un psautier d'Oserius, manuscrit du VIIe siècle, où cette faute se trouve à chaque mot. Il en fut de même pour l'υ; partout on le remplaça par l'ι, dont il avait le son dans la langue parlée. De ces transformations de l'η et de l'υ résultèrent pour les mots des

Digitized by Google

altérations dont quelques-unes devaient être consacrées par l'usage; ainsi il ne fallut pas autre chose pour faire du κύριε ἐλέησον des Grecs le *Kyrie eleison* des églises chrétiennes. Ces erreurs d'orthographe devaient pourtant avoir leur utilité : comme elles étaient nées des empiétements de la langue parlée sur la langue écrite, on en déduisit que la prononciation des Grecs devait être à peu près identique avec l'orthographe de ces textes corrompus, et de plus, comme toutes ces fautes de langage se retrouvent encore aujourd'hui dans le grec moderne, on en tira la conséquence que cet idiome pourrait bien être, surtout quant à la prononciation, le même que l'idiome populaire des Grecs anciens, ainsi que l'a prétendu l'Ecluse dans sa *Dissertation sur la prononciation de la langue grecque* (Toulouse, 1829); et comme M. Villemain l'a aussi donné à entendre, quand il a dit en parlant du grec moderne : « S'il a perdu les savantes combinaisons et l'ingénieuse économie de l'ancien hellénisme, il en a gardé littéralement presque tous les mots et les sons. » C'est aussi en vertu de la plus ordinaire de ces fautes d'orthographe, la substitution de l'ι à l'η que s'établit, en dépit d'Erasme et des partisans de l'*étacisme*, cette fameuse règle de l'*itacisme* dont Western nommé tout à l'heure et Vossius (*De idololog.*, liv. II, ch. 16) se firent les plus ardents champions, et qui, partout admise aujourd'hui, veut que l'η se prononce non comme un *e* long, mais comme *ei*, en prenant ainsi, dit Western, un son mitoyen entre l'ε et l'ι. A Rome, avant la venue des grammairiens grecs, l'orthographe n'eut d'autre guide que la prononciation. Quintilien le laisse à penser quand il dit, au liv. II, chap. 13, de ses *Institutions*, que les anciens Romains parlaient peut-être « tout ainsy comme ils écrivaient. » (Pasquier, *Recherches sur la France*, p. 676.) La manière dont la plupart des mots sont écrits dans les plus anciennes inscriptions et dans les textes primitifs en fait d'ailleurs foi; on y voit que, par un sentiment euphonique inné encore chez les Italiens et conservé surtout dans le dialecte de la Vénétie, le *r*, consonne trop rude, est presque toujours remplacé par le *s*, plus doux et plus souple. Dans le premier vers du Chant des frères Arvals et dans le traité de Varron *De lingua Latina* (liv. VI, part. II), on trouve *lases* pour *lares;* et Festus dit formellement que les anciens, mettant le *s* à la place du *r*, écrivaient *majosibus*, *meliosibus*, *lasibus*, *fesiis*. L'*e*, qui, selon Cicéron (*De divinat.*, liv. II, ch. 11), était presque toujours muet dans la prononciation, restait de même omis dans les textes; *mars* s'écrivait pour *mare*. Ailleurs, remplaçant cette lettre muette par une voyelle plus sensible, on substituait l'*a* à l'*e*, et au lieu de *camera* on disait *camara*, selon Verrius Flaccus. (*Fragments*, n° 42, p. 25.) Plusieurs autres lettres, insensibles dans la prononciation, de l'aveu de Suétone (*Augusti vita*, ch. 88) ne s'écrivaient pas davantage. L'*i*, par exemple, se contractait presque toujours : *caldus* se disait et s'écrivait pour *calidus* (Varron, liv. X.) et *porgam* pour *porrigam* par une double contraction. (Festus, édit. Egger, p. 80). Cette sorte d'élision, dont la trace se conserva toujours dans quelques mots, tels que le génitif pluriel *panum*, que César s'obstinait à écrire *panium* dans son livre *De analogia*, est demeurée en principe dans la langue italienne. On pourrait donc, avec Bembo, en déduire la preuve que le langage primitif de Rome, toujours conservé chez la *plebs* romaine, dut singulièrement aider et préparer la formation de l'italien moderne, et que même, pour celui qui sait étudier les deux idiomes à leur commune origine, la langue italienne se montre constamment sous la langue latine. Avec Ennius et grâce à la science grecque dont il propagea la tradition en Italie, cette époque de barbarie grammaticale cessa enfin; la langue latine, dépouillant sa rude écorce, put revêtir les formes plus harmonieuses et plus régulières de l'hellénisme. C'est Ennius qui importa du dialecte italien dans la langue latine cette lettre *r*, qui jusque-là en avait été exclue; c'est lui qui, le premier, y introduisit l'usage des lettres doubles, et qui voulut qu'en écrivant aussi bien qu'en lisant on doublât les lettres muettes (*mutas litteras et semivocales*) [Festus, p. 42]. Dans plus d'un mot, comme *huc* et *illuc*, il apprit à substituer la lettre *o* à la lettre *u*, doctrine suivie et soutenue ensuite par Verrius Flaccus (Servius, *Ad Æneid.* VIII, p. 423). Plusieurs mots lui durent leur véritable orthographe; ainsi l'adverbe *quum*, que jusque-là on avait écrit *cume*. Ennius, toutefois, eut le tort d'abuser, pour le latin, des formes de l'orthographe hellénique. Dans le désir de plier cette langue aux exigences de l'hexamètre grec introduit par lui dans sa poésie, il renchérit sur les contractions du langage primitif. (Cicero, *De divinat.*, liv. II, ch. 40.) Il impatronisa, le premier, les formes contractées de l'imparfait en *ebam* au lieu de *iebam*, des troisièmes personnes du pluriel en *arunt* au lieu d'*averunt*, des nominatifs pluriels en *i* pour *ii*, des génitifs en *um* pour *orum*. On le vit aussi recourir trop souvent, au lieu de l'élision, à cette sorte d'aspiration que l'on appelait le digamma éolique (Cic., *Orator*, ch. 48), et par l'imitation inintelligente d'une faculté que les homérides ne devaient qu'à la forte accentuation de leur idiome, supposer ainsi, entre les voyelles qui se suivaient immédiatement, des aspirations assez prononcées pour permettre d'allonger la première et d'éviter l'hiatus qui produisait leur concours. Par bonheur, cette rude aspiration qu'on indiqua plus tard par un *h* (Aulugelle, liv. II, ch. 3), et qui ôtait à la poésie latine toute sa souplesse et sa molle harmonie, ne fut guère en usage après Lucrèce. (Quintilien, liv. I, ch. 9.) Ennius poussa l'abus de l'hellénisme dans le latin jusqu'à remplacer la forme de la première déclinaison en *a* par la forme grecque en *e* et l'accusatif en *um* par la terminaison grecque *on*.

Digitized by Google

Ainsi il donna raison aux satires de Lucilius sur *l'orthographe latine*, et justifia pleinement les plaintes de Nævius s'écriant, *Obliti sunt Romæ loquier Latina lingua.* (*In Gellio*, I, 24.) Les grammairiens qui vinrent après Ennius continuèrent son œuvre orthographique, mais en se gardant mieux des erreurs où sa préférence pour le grec l'avait fait tomber; ils s'attachèrent surtout à retrancher de la langue écrite toutes les formes triviales et tronquées de la langue parlée (*sermo pedestris*), toutes les licences de la prononciation, et en créant ainsi la véritable orthographe ils surent marquer la différence existante entre ces deux variétés de l'idiome latin, « différence qui, » selon M. Bonamy, « devait consister surtout dans la manière d'accentuer les consonnes, dans les sons divers attribués aux mêmes voyelles, et dans le retranchement de quelques lettres et même de certaines syllabes. » (*Acad. des inscript.*, XXIV, p. 582.) Ainsi disparurent tout à fait de la langue littéraire toutes ces façons de parler encore en usage au temps d'Auguste, et alors, selon Suétone, on put continuer de dire *ixi* en parlant, mais l'orthographe voulut qu'on écrivit *ipsi*. Caton, au dire de Quintilien, put toujours prononcer *dicem*, *faciem*, *legem;* mais, en vertu d'une rigoureuse orthographe, il dut écrire *dicam*, *faciam*, *legam*. Il en fut de même pour une foule de mots : on prononça *poplo* comme on le lit dans beaucoup d'inscriptions en bas langage et dans le serment corrompu de 842, mais on écrivit *populo; dixti* fut le mot prononcé, *dixisti* le mot écrit; la prononciation s'accommoda de *purisme*, mais l'orthographe exigea *purissime*, etc. De cette manière, le langage vulgaire fut redressé, et on satisfit aux instructions de Varron s'écriant : *Itaque ut suam quisque consuetudinem, si mala est corrigere debeat; sic populus suam.* Le latin ainsi restitué exigea, pour les besoins de son orthographe, l'introduction de nouvelles lettres dans son alphabet; l'affranchi Sp. Carvilius, l'un des successeurs d'Ennius, y fit donc admettre le G. des Grecs. Vers le même temps le K, patroné par le maître d'école Sallustius, y prit aussi droit de bourgeoisie. (Isidore, *Orig.*, ch. 4.) Le *x* et le *z*, procédant l'un du ξ, l'autre du ζ des Grecs, furent de même incorporés dans l'alphabet latin, mais ils n'y firent pas grande figure; Verrius Flaccus les place parmi les lettres muettes, et ne les considère que comme les demi-tons (*semivocales*) du *c* et du *d*. (Velius Longus, *De orthographia*, p. 2216.) Le *z* pourtant fut employé avec avantage dans les mots grecs latinisés : c'est Quintilien qui nous l'apprend. (Liv. XII, ch. 10.) Il cite pour exemple les mots *zephyrus* et *zopyrus*, qui, écrits en lettres romaines, auraient produit un son sourd et presque barbare (*surdum quiddam et barbarum efficient*) et il en prend occasion de dire que le *z* est la plus douce des consonnes. Il en fut de même pour l'*y* : on le substitua d'abord dans quelques mots à l'*u* latin toujours prononcé *ou*, et on lui donna le son de notre *u français*. (Den. d'Halicarn., *De comp. verb.*, c. 14.) Verrius Flaccus ne le reconnaît même propre qu'à cet usage. (Velius Longus, *ibid.*, p. 2215.) Mais, plus tard, selon Quintilien, on lui trouva une valeur différente, mitoyenne entre l'*i* et l'*u;* et c'est alors surtout qu'on le fit prévaloir dans la transcription des mots d'origine hellénique. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, le nom grec πυρρὸς, qu'Ennius et les anciens Romains avaient latinisé en *Purrus* (Cicero, *Orator.*, ch. 91), commença à être écrit *Pyrrhus*, grâce à cette nouvelle valeur orthographique de l'*y* et grâce aussi à l'intercalation du *h* destiné à marquer l'aspiration qui suivait toujours en grec le redoublement de la lettre *e*. Pour tous ces derniers faits on est amené à voir chez les grammairiens de Rome une tendance vers l'orthographe étymologique. D'autres exemples nous prouveront que chez plusieurs, chez Verrius Flaccus surtout, cette tendance était arrivée à l'état de système. Chaque fois que Verrius hasarde une orthographe, c'est qu'il a pour lui l'étymologie du mot : veut-il rectifier l'orthographe vicieuse de *numenclator*, il décompose le mot, recourt à sa racine et prouve qu'il faut écrire *nomenclator*, « *velut nominis calator* » (*Charisius*, I, p. 282); il fait de même pour *polenta* que plusieurs écrivaient *pulenta* (*id.*, p. 75); pour le verbe *incohare* il prouve que, contrairement à ce qu'a dit Julius Modestus, il faut mettre l'aspiration (le *h*) après et non avant la lettre *o*, parce que ce verbe ne vient pas de *chao*, mais du mot *cohans*, qui, chez les anciens, signifiait monde, *unde subtractum incohare*. (*Diomedes*, I, p. 361.) C'est le même Verrius Flaccus qui voulait qu'en vertu de la synalèphe on ne mît pas le *m* tout entier, mais seulement une partie de cette lettre à la fin d'un mot, lorsqu'elle devait s'élider avec la voyelle commençant le mot suivant, et cela pour faire bien voir qu'à cause de l'élision on ne devait pas la prononcer. (Velius Longus, *De orthogr.*, p. 2238). — Auprès du système orthographique de Verrius Flaccus et en opposition avec ses tendances étymologiques, d'autres s'étaient établis; celui, par exemple, qui voulait soumettre l'orthographe à la prononciation et que patronait Auguste lui-même. Il y eut aussi le système un peu rétrograde qui, s'en tenant toujours aux doctrines d'Ennius, subordonnait obstinément à l'hellénisme les règles de l'orthographe latine. Un affranchi athénien nommé Atteius le philologue, soutint et popularisa ces principes, et Salluste, qui vivait dans sa familiarité, les adopta. S'il faut même en croire les remarques d'Asinius Pollio sur cet historien, ce serait à l'influence d'Atteius, plus encore qu'au souvenir du livre de Caton *Sur les Origines*, comme le prétend Suétone, qu'il faudrait attribuer l'abus des terminaisons archaïques trop fréquentes dans ses ouvrages. Ces formes vieillies de l'orthographe de Salluste ne se perdirent pourtant jamais; toutes condamnées qu'elles fussent par la

Digitized by Google

saine grammaire, elles étaient en pleine faveur sous le règne d'Adrien, fort enclin lui-même au goût du vieux langage. (SPARTIAN., in *Adriano.*) Quintilien s'opposa vainement à cette perpétuité de l'archaïsme dans la langue et dans l'orthographe; il voyait qu'ainsi le latin allait se corrompre en remontant à sa source barbare. La langue parlée, moins accessible à ces pédanteries archaïques, s'était en quelque sorte conservée plus pure que la langue écrite; il en profita pour la faire réagir sur les altérations de l'autre en les rendant toutes deux solidaires. « Si vous écrivez mal, » dit-il, « vous finirez par mal parler. » *Quod male scribitur, male etiam dici necesse est.* De là Quintilien devait être amené à faire quelques concessions au système d'orthographe phonographique qui, depuis Auguste, n'avait pas lui-même cessé d'exister; c'est ce qu'il fit. Il permit, mais toujours sous la sauve-garde du grammairien, *nam hoc valere plurimum debet*, de ne pas écrire dans un mot plus de lettres qu'on n'en prononce, « les lettres ne faisant que garder les sons et devant les transmettre aux lecteurs comme un dépôt. » (*Instit. orat.*, liv. VII.) Mais ces concessions allaient bientôt donner entrée, dans la langue latine, à des licences d'une autre sorte et non moins funestes. La langue écrite, subordonnée ainsi à la langue parlée, participa, dès lors, aux altérations triviales, aux idiotismes d'orthographe qui, même dans les meilleurs temps de la littérature, avaient toujours menacé de l'envahir. On vit, par l'abâtardissement successif de la latinité, ce qu'il en coûte à un idiome, quand on admet entre le langage populaire et la langue littéraire une communauté prématurée d'expressions et d'orthographe, quand on se départ enfin du principe si noblement formulé par Cicéron : « J'ai laissé l'usage de parler au peuple, et je m'en suis réservé la science. » L'orthographe vicieuse s'en prit d'abord aux diphthongues, on se mit à les écrire et même à les scander, en poésie, comme on les prononçait. La diérèse fut admise pour la diphthongue *eu*, dont on fit deux syllabes. (FORCELLINI au mot *Neuter.*) L'*u*, en revanche, qui, dans la prononciation, avait toujours eu la valeur d'une diphthongue, commença à s'écrire *ou*. C'est même, sans doute, pour mettre les mots dérivés du grec et portant l'*upsilon* tout à fait en garde contre cette vicieuse synérèse, qu'on admit, ainsi que nous l'avons dit, l'*y* dans tous les vocables helléniques. De cette manière, on garantit pour toujours à cet *upsilon* latinisé le son mitoyen entre l'*u* et l'*i* que selon Grégoire de Corinthe (p. 619, *édit. Schœffer*) il avait toujours eu dans l'éolien, dialecte grec qui fut, comme on sait, la principale source du latin. Le *x* qu'on prononçait comme *s*, parut dans les mots à la place de celui-ci; on écrivit *vexanus* pour *vesanus;* le *h* avant les voyelles subit sans cesse des transpositions; on écrivit *ad libitum Pytho* et *Phyto* (DU CANGE, V, 237 et 528); puis on en revint à ces malheureuses contractions qui, en achevant la corruption de l'orthographe, devaient faire rétrograder sur elle-même la latinité du siècle d'Auguste et la ramener sur la trace de l'élément osque qui l'avait constituée. (J. GROTEFEND, *Rudim. linguæ oscæ*, p. 19 et 20.) Les lettres *j* et *g*, apportées par les Grecs, disparurent des mots par la seule force de cette contraction barbare. On fit arbitrairement de l'*i* et de l'*u* des voyelles et des consonnes, quelquefois même on les élida complétement; *ejus* et *novam* devinrent ainsi des monosyllabes dans les vers. (HERMANN, *Elementa doctr. metr.*, p. 65.) C'est en vertu d'une semblable licence que Lucain, subordonnant la langue au besoin de ses hexamètres, put écrire *obicio* au lieu d'*objicio* (VIII, 796); ailleurs on écrivit *mi* pour *mihi*, comme avaient fait Plaute et les comiques; *asculta* fut mis pour *ausculta; assidos* pour *assiduos.* Le *g*, retranché du mot *magis*, constitua le mot *mais*, qui passa dans notre vieux langage sans autre altération et qui se maintient encore dans la phrase « je n'en puis mais. » C'est encore à l'orthographe fautive née de ces contractions que nous devons plusieurs mots : *fust*, altéré de *fuerit*, arriva ainsi dans notre langue; de même *prendere* à qui nous n'eûmes plus qu'à faire subir l'élision de l'*e* antepénultième, enfin, nous devons à la même origine le pronom *elle*, qui vient de *en illa* et n'est qu'une contraction déjà consacrée par Térence dans les *Adelphes* (acte III, sc. IV, v. 25) et dans l'*Andrienne* (acte V, sc. II, v. 14). Du reste, la corruption ne se glissa pas dans la langue latine que sous cette seule forme de l'élision et de la contraction; l'abus contraire s'y fit de même jour. On vit les lettres doubles reparaître dans les mots d'où l'orthographe de la bonne latinité les avait repoussées comme parasites : dans *torum*, l'orthographe, sacrifiant encore à la prononciation, dut admettre deux *r* (FESTUS, p. 245); ce fut de même pour *religio*, qu'on n'écrivit plus que *relligio;* pour *nobilis* on revint à la forme euphonique dont s'étaient servis Plaute et tous les comiques, en écrivant *gnobilis* comme on avait toujours prononcé, et la filiation du dérivé *ignobilis* n'en parut que plus évidente (*id.*, p. 65). Ces lettres doubles, se glissant dans les mots et ajoutant à leur rudesse, sentaient déjà la barbarie. C'est même par cet abus que l'élément tudesque se révéla d'abord dans la latinité. On vit, pour mieux marquer la dure accentuation qu'avait prise le latin dans la bouche des barbares, des lettres imprévues s'intercaler dans les mots et dénaturer leur physionomie. Partout le *c* fut mis devant le *h* pour rendre l'aspiration plus forte; on écrivit *michi* pour *mihi*, *nichil* pour *nihil.* Ailleurs, surtout dans les pays de langue gothique comme l'Espagne, le *f* dut se changer en *h* par l'effet d'une sorte de digamma éolique sous-entendu. Les mots où se trouvent des lettres doubles furent presque tous modifiés et rendus plus rudes par cette orthographe barbare féconde surtout en rudes consonnes; ainsi, pour ne citer qu'un exem-

Digitized by Google

ple, *damnum* s'écrivit *dampnum*. L'alphabet romain, créé pour un langage plus harmonieux, ne suffit bientôt plus aux besoins de la nouvelle orthographe; il ne se trouva pas assez fourni en âpres consonnes, en rocailleuses voyelles. Aussi, vit-on le roi Chilpérick vouloir y introduire de nouveaux caractères empruntés, selon Pithou et Fauchet, à la langue syrienne, selon d'autres à la langue grecque, dont les caractères n'auraient même fait que reproduire les lettres doubles. Ainsi l'H, qui n'était qu'une simple articulation de l'*epsilon* avant de passer lui-même à l'état de lettre; ainsi les trois aspirées Θ, Φ, Χ; les véritables lettres doubles Ξ, Ω, qui ne sont que des ligatures de δς, κδ, πσ, οο. Ainsi, toutes les lettres que les Grecs eux-mêmes n'avaient ajoutées aux seize autres que pour les besoins de leur langue perfectionnée (*Plut., Quæst. Platon.*, p. 1009), et que les Romains avaient repoussées pour la plupart (PRISCIEN, p. 7), ne se seraient glissées dans le latin, et, par suite, dans le français, où elles formèrent les lettres doubles *ph*, *th*, *ch.*, etc., que par la volonté d'un roi mérovingien. Cette tentative étrange ou du moins prématurée, dont nous ne trouvons l'égale que dans celle de ce fou du XVIe siècle, qui, pour mieux marquer la prononciation de quelques mots italiens, y intercalait l'*oméga* et l'*éta* des Grecs n'eut aucun succès; la seule lettre inconnue des Romains, que nous trouvons dans quelques mots latins du moyen âge, est le *w;* dans un poëme sur saint Thomas Becquet, par exemple, nous lisons *ewagelium* pour *evangelium*. Ainsi Rome subissait, jusque dans son langage, le joug des barbares qui l'avaient conquise : « par ainsy, dit Estienne Pasquier, nos anciens Gaulois empruntant, comme j'ay dit, du roman leurs paroles et les naturalisant entre eux suivant la communauté de leur esprit et de leur langue, les rédigeoient vraisemblablement par escrit comme ils les prononçoient. » (*Recherches de la France*, p. 676.) Charlemagne et les savants de son école palatine s'opposèrent de tous leurs efforts, et presque toujours utilement, aux progrès de cette orthographe viciant et dénaturant tous les textes. Le besoin de purger les auteurs latins des fautes dont l'ignorance des copistes les avait remplis, dit M. Letronne, tourna les esprits vers l'étude de la grammaire. Une foule d'ouvrages parut sur cette science. Rhéginon commenta Martien Capella, Remi d'Auxerre, les ouvrages de Donat et de Priscien, etc. Les questions les plus futiles sur l'orthographe furent traitées avec un sérieux, une importance qui, maintenant, nous paraissent ridicules, mais qui eurent le grand avantage d'empêcher que la bonne orthographe des mots continuât de s'altérer. (*Recherches géogr.* sur *Dicuil.*, p. 34.) La corruption, ainsi arrêtée dans la langue écrite, n'en poursuivit pas moins ses progrès dans la langue parlée; le germe des idiomes modernes issus de ces altérations successives n'en fermenta et ne s'en féconda que mieux; notre langue en naquit.

Le latin, en s'impatronisant dans les Gaules par l'impérieuse volonté des vainqueurs, s'était tout d'abord dénaturé au contact du celtique, idiome populaire des vaincus. Les règles de sa grammaire furent longtemps respectées, mais celles de son orthographe y furent tout d'abord violées sans pitié : c'est le résultat indispensable de la naturalisation de toute langue nouvelle dans un pays étranger; elle ne remplace l'idiome proscrit par elle qu'à la condition de se plier elle-même aux habitudes de prononciation inhérentes à cet ancien langage. Le latin, forcé de subir ici cette exigence, y perdit mieux encore qu'en Italie par la transformation complète de son alphabet et le changement de valeur de ses lettres, toute la pureté de son ancienne orthographe. Les voyelles furent toutes transformées; on les écrivit indifféremment les unes pour les autres; ou bien on les changea en dipthongues et le plus souvent en dipthongues sourdes, comme *eu, au, our*. Ce fut pis encore pour les consonnes, dont aucune ne garda sa première valeur tant dans la prononciation que dans l'orthographe : B se transforma en *v*, C en *ch*, D en *t*, F en *h*, comme nous l'avons vu pour le pays de langue gothique; G en *j*, L en *r*, M en *n*, N en *l*, en *r*, et même en *u;* P en *b*, *v*, *f;* QU en *gu;* S en *z*, *r;* T en *d;* V en *b :* de plus, dans le milieu des mots, les consonnes B, C, G, P, T. V se perdirent d'ordinaire, contrairement à ce que nous avons vu pour les idiomes tudesques. Le celtique, en s'assimilant le latin, lui faisait subir ici la brièveté presque monosyllabique qui, autrefois et de l'aveu même de Diodore, était son essence et son originalité. « Aussi, transplantant la langue romaine chez eux, » dit Pasquier, « ils accourcirent les paroles de ces mots : CORPUS, TEMPUS, ASPERUM, et autres semblables, dont ils firent *corps*, *temps*, *aspre*, avec une prononciation, comme il est à croire, de toutes les lettres. » (*Recherches de la France*, p. 675). Cette brièveté gauloise, appropriée au latin, céda pourtant quelquefois, devant l'euphonie, assez même pour admettre en sa faveur l'adjonction d'un *e* en tête de tous les mots commençant par un *s* suivi d'une consonne. Il y eut même des mots latins qui s'accommodèrent à la fois de cette brièveté s'attaquant aux desinences, et cet *e* euphonique adoucissant la première syllabe. Ainsi SPIRITUS, pour former notre mot *esprit*, dut perdre de cette manière, par l'influence du celtique, sa désinence toute latine, en même temps qu'il admit l'*e* initial; quant au premier *i*, il avait suffi d'une simple contraction, toute naturelle même en latin, pour le faire disparaître. La transformation de *studium*, devenu notre vieux mot *estude*, s'opéra de même; seulement, ici, par une autre règle de l'ancien celtique, on fit intervenir à la désinence l'*e* féminin « incognu, » dit Pasquier, « à toutes autres nations : lettre qui est mitoyenne entre la voyelle et la consonnante prononcée trop affectément

Digitized by Google

en la fin d'une diction. » Les substantifs ne furent pas seuls à se plier aux lois de cette brièveté gauloise. Pour les pronoms et pour les verbes il y eut même économie de voyelles et de consonnes : *quam ille* se contracta en *kil*; *fuit* s'écrivit *fu*; *amavit* fit *ama*; *amabam* devint *amave*, forme conservée encore, selon M. Dugas-Montbel, chez les paysans lyonnais. (*Rev. franç.*, IX, 41.) Quand les barbares vinrent en Gaule, le latin, déjà modifié par le celtique, fut contraint de subir encore de nouvelles transformations; car, de toutes parts, les idiomes francisques et burgonde dérivés du germanique, et la langue normande issue du scandinave, se greffèrent sur lui et le pénétrèrent. Ces langues nouvelles, incorporées à l'ancienne, lui constituèrent autant de dialectes altérant, chacun à sa manière, son génie et son orthographe. Le francisque, qui eut surtout action sur le latin parlé dans l'Artois, le Hainaut, les Flandres et la Picardie, provinces tenues d'abord par les Francs, forma, par ses altérations, le *dialecte picard*; de la langue des Burgondes naquit le *dialecte bourguignon*, qui se parla en Bourgogne, dans le Nivernais, le Berri, l'Orléanais, la Touraine, le bas Bourbonnais, l'Ile de France, la Champagne, la Lorraine, la Franche-Comté, c'est-à-dire dans presque tous les pays de la langue d'oil, et fit ainsi le fond du français; enfin de la langue des Normands provint le *dialecte normand*, répandu dans la Normandie, le Perche, le Maine, l'Anjou, le Poitou, la Saintonge et même l'Angleterre, où, fondu avec le saxon, il devint la langue anglaise. Tous ces dialectes avaient, nous le répétons, entre leur prononciation, et partant entre leur orthographe mille différences bien tranchées qui devaient réagir plus tard sur la langue française, formée elle-même de leurs débris divers. Dans le *dialecte normand*, l'*i* était rejeté de presque toutes les syllabes en *ie*, *ier*, *air*; il fallait donc qu'on écrivît *derrere*, *lesser*, *plere* : les formes sèches y étaient aussi presque toujours substituées aux formes mouillées. La plupart de nos syllabes en *eu*, *ou*, *oi*, *on*, *or*, *o* s'écrivaient par un *u* simple; les diphthongues, qui y sont fort rares, n'y paraissaient que pour devenir dissyllabiques; *au* se prononçait *a-u*. Cette nouvelle valeur de l'*u* devait prévaloir au XVIe siècle dans toute la langue et faire dire à Pasquier : « L'*u*, ainsi que nous le prononçons maintenant en français, nous est du tout propre et pareillement venant de l'ancien estoc des Gaulois. » Dans ce dialecte, le *t* final se changeait souvent en *d* : *fud* au lieu de *fut*. Quant à notre diphthongue *oi*, empruntée au dialecte bourguignon, les Normands lui substituaient *ei* ou *e*; c'est même de la fusion de ces deux orthographes, de la conciliation de l'*ei* normand avec l'*oi* bourguignon ou français que se forma la désinence *ai* de l'orthographe soi-disant voltairienne. Ce qu'il est même bon de faire observer ici, avec M. Fr. Wey, c'est que c'est un Normand, Nicolas Berain, qui, comme nous le verrons plus tard, proposa le premier, en 1675, de substituer *ai* à l'ancienne orthographe des imparfaits. Entre les dialectes normand et picard il y avait opposition formelle. Cette différence n'est pas encore effacée aujourd'hui, et dans le langage de la Flandre française nous trouvons toujours les sons grêles et secs du bas-normand remplacés par des intonations pleines et sourdes. Le *dialecte bourguignon*, l'ancien français par excellence, ajoutait volontiers un *i* à tout *a* pur ou à tout *e* fermé placés au milieu ou à la fin des mots : demandé s'écrivait *démandée*; *gouverneir* se prenait pour gouverner; *peire* pour père; *lai* pour là; *bleit* pour blés; *jai* pour jà (déjà); « l'*o*, dans toutes les syllabes, hormis dans celles où il est suivi d'un *r*, dit Georges Fallot, était en *ou* en Flandre et *oi* en Bourgogne. *Bon*, *Bourgogne* deviennent donc *boun*, *Bourgougne*, ou *boin*, *Bourgoigne*. » — On comprend, d'après toutes ces variétés de dialectes incompatibles entre eux, combien les variantes d'orthographe pour un même mot, dans un même manuscrit, devaient être nombreuses et arbitraires : « Escript li un et une guise et li aultre en une altre, et tout eusi est-il dou li, » dit un vieil écrivain cité par Roquefort dans son *Glossaire* (I, p. 492). Pour multiplier encore ces variantes, il arrivait souvent que le copiste chargé d'écrire le manuscrit substituait son orthographe à celle de l'auteur; or, pour peu qu'il fût Bourguignon, tandis que celui-ci était Normand, vous voyez quelle confusion orthographique devait en résulter pour le texte : « Les copistes copiaient, dit Pasquier (liv. VIII, ch. 3), non selon la naïfve langue de l'autheur, ains selon la leur. » Le chaos était tel, que M. Edel. Duméril a compté jusqu'à trente variantes pour un mot dans le même ouvrage, voire dans la même page. Roquefort va même jusqu'à indiquer trente-huit manières d'écrire le mot AINS, *avant*. (*Etat de la poésie franç.*, p. 422, 425.) Ainsi l'unité de la langue n'était nulle part dans l'orthographe; pour la trouver, il fallait la demander aux quelques règles grammaticales qui avaient pu survivre en Gaule à l'extinction de la latinité et de la syntaxe, et qui, toutes faibles et mal établies qu'elles fussent, avaient pourtant encore le mérite d'être à peu près identiques pour tous les dialectes, et d'établir ainsi une sorte de lien entre eux. C'est même sur ces règles fondamentales, dont la trace ne s'est jamais effacée, que se basent encore quelques-uns des principes les plus étranges et, en apparence, les plus anormaux de notre moderne orthographe. N'est-ce pas, en effet, de l'une d'elles retrouvée par M. Raynouard (*Gramm. romane*, ch. 2, p. 26), comme un dernier débris des déclinaisons latines, que résulte l'addition du *s* final dans le pluriel des mots? D'abord, dans les temps primitifs de la langue, ce *s* final ne servait pas à désigner exclusivement le pluriel, car on le retrouve également employé dans les mots au singulier. Il servait comme de lettre de flexion : lorsqu'il était annexé à un mot singulier, il

Digitized by Google

indiquait que ce mot était sujet ou nominatif de la phrase, et semblait prendre ainsi la place du *s* terminant au nominatif singulier les déclinaisons latines en *us*, en *is*, etc.: quand il suivait un pluriel, il marquait, au contraire, que le mot était régime, et là c'était le *s* final des accusatifs latins en *os* et en *es* qu'il remplaçait. Quand les mots étaient sujets au pluriel et régimes au singulier, le *s* final, en revanche, n'y intervenait pas. C'est qu'en effet, dans la seconde déclinaison latine en *us*, qui semble être la base de cette règle, on ne trouve un *s* ni à l'accusatif singulier (*Dominum*), ni au nominatif pluriel (*Domini*). Une telle règle était trop complexe pour rester longtemps en vigueur dans un siècle d'ignorance; peu à peu elle s'effaça, et, vers la seconde moitié du XIVe siècle, elle s'était réduite à l'usage encore existant du *s* ajouté au pluriel des mots. Chaque fois que les consonnes désinentielles *c*, *d*, *f*, *g*, *p*, se trouvaient devant ce *s* final, elles s'élidaient; ainsi *buef*, par exemple, faisait au pluriel *bues*. Les substantifs des deux genres en *t* final perdaient invariablement le *t* devant ce même *s;* seulement, pour marquer cette suppression du *t*, on remplaçait le *s* de flexion par un *z*. On agissait de même à l'égard du *d* final. La règle nouvelle, qui veut que, dans les mêmes cas, on supprime aussi le *t* et le *d*, et que, par exemple, on écrive *enfans* au pluriel, trouve ainsi son précédent et sa raison dans cette orthographe du moyen âge. Nos substantifs féminins en *é : bonté*, *fierté*, etc., qui primitivement se terminaient en *et*, en *eit* et en *ed*, suivirent la même loi; le *t* en fut supprimé au pluriel, et le *z*, qui y remplaça le *s* à cause de cette suppression, suffit pour conserver à l'*e* qui précédait, le son aigu, sans le secours d'un accent. Au XVIIe siècle, le *z* y marquant toujours le pluriel, on écrivait encore *vos bontez*, etc. Cette forme contractée du *ts* réprésenté par le *z* final s'applique, par analogie, à une autre série de vocables, à ceux, par exemple, qui, au lieu du *s*, admettent le *x* final à leur pluriel, tels que *cieux*, *lieux*, *feux*, *chevaux*, etc. Au XIIIe siècle, les mots en *al*, *el*, *il*, *ol*, *œil*, *eil*, *oil*, qui, plus tard, devaient adopter les formes contractées en *au*, *eu*, *ou*, « car, » écrit M. Ampère, « on dit *val* avant de dire vau, *capel* avant chapeau, *fol* avant fou. » (*Hist. de la langue franç.*, p. 233), formaient d'abord leur pluriel comme les mots en *t* et en *d* final dont nous avons parlé plus haut, c'est-à-dire en rejetant la dernière consonne pour se terminer par la voyelle pénultième suivie du *s*. Mais alors, entre ces mots accidentellement terminés en voyelles par la suppression de la dernière consonne, et ceux à qui la terminaison en *a*, *e*, *i*, *o* était naturelle et propre, il y avait confusion; on y obvia en ne procédant plus par élimination de la consonne, mais par contraction en *x* de cette consonne finale avec le *s* pluriel. On eut donc des pluriels en *ax*, en *ex;* formes trop rudes que, par bonheur, la contraction des singuliers *al* et *el* en *au* et en *eu* permit bientôt d'adoucir, et qui devinrent ainsi définitivement nos désinences en *aux* et en *eux*. Cette règle, toute durable qu'elle soit demeurée, ne devait pourtant laisser, pour les grammairiens des siècles suivants, aucune trace de son origine : sous Louis XIV personne n'en connaissait les causes premières, et le roi, ayant voulu avoir la raison de ces pluriels irréguliers, ne put être satisfait. Ménage lui-même avait été vainement consulté; après quatre longues pages de dissertation, ses conclusions avaient été : 1° que *x* final a pour but « de marquer l'étymologie des mots en rappelant leur orthographe latine. » Ainsi, *cieux* lui aurait mieux rappelé *cœlum* que l'autre pluriel *cieus;* 2° il ne serait pas surpris que cette façon d'écrire provînt de la prononciation italienne du *x* en *s;* 3° il suppose « qu'on a usé de cette lettre à cause de l'*effet agréable qu'elle fait à la vue* à la fin des mots. » Voilà, certes, d'admirables raisons ! Toutes sérieuses qu'elles sont, elles peuvent, selon nous, aller de pair, pour l'effet comique, avec la plaisante réponse de Scaliger, qui, interrogé sur le *s* que les Français ajoutaient à son prénom de Jules, répondit qu'on donnait une combinaison plurielle à son nom comme s'il était lui-même plusieurs hommes (SAINT-RÉAL, *De la Critique*, ch. 11). Au XVIe siècle, Henri Estienne et Jacques Pelletier n'avaient pas été plus habiles que Ménage à donner raison de ce pluriel anormal en *aux;* Jacques Pelletier, en fil d'arguments, s'en était même pris de cette étrangeté grammaticale à la légèreté des Français, qui, à peine, distinguent un *o* d'un *r*, et qui, se défiant de leur vivacité et craignant de mettre lettre pour lettre, en ont entremêlé d'autres pour obvier à cet inconvénient. « De peur qu'on lût *dens* par *n* au lieu de *deus* par *u*, ils se sont advisez d'y mettre *x* au lieu de *s :* se pensans, comme gens bien prévoians, que jamais on ne lirait *dens* par *nx* à la fin. » — L'*y*, cette lettre objet de tant de disputes et d'un emploi si contestable encore aujourd'hui, ne nous semble pas avoir été admis dans le français du moyen âge. D'après cela, son introduction dans tous nos mots vieux ou nouveaux qui ne dérivent pas du grec, serait une intrusion irréfléchie, un abus avéré. « Dans aucun manuscrit ancien, français ou latin, » dit M. Géraud, « je n'ai jamais remarqué l'*y* à la place de deux *i*, ni dans le milieu, ni à la fin des mots. Pour me borner à des exemples français, » ajoute-t-il, « on écrivait, non comme aujourd'hui, *pays*, *loyalement*, *octroyer*, mai, *pais*, *loiaument*, *octroier*, etc. Je serais donc porté à croire que l'emploi de l'*y*, dans ces mots et dans les autres du même genre, est l'œuvre de ces savants en *us* des XVe et XVIe siècles, lesquels, ayant reconnu la nécessité des deux *i* qui avaient échappé à leurs barbares ancêtres, écrivirent d'abord *paiis*, *octroiier*, *loiial*, et imaginèrent ensuite, peut-être pour remédier à cette disgracieuse combinaison typographique, de remplacer les deux *i* par un *y*. » Ce qui prouverait qu'en effet il faudrait renvoyer à ces savants, dont il nous reste à parler, à ces

Digitized by Google

réformateurs de notre orthographe des XVe et XVIe siècles, le tort de cette introduction arbitraire de l'*y*, ce sont les prescriptions grammaticales de Jacques Sylvius écrivant en 1581 : « Les Français ne doivent mettre l'*y* qu'aux mots grecs écrits par υ, et écrire *ami, loi, roi*, non *amy, loy, roy*. » (*Isagoge in linguam gallicam*, 1531, in-4, p. 34.) Il va jusqu'à vouloir, à l'imitation de nos vieux auteurs et, entre autres, de Ville-Hardouin, qu'on écrive l'adverbe *y* par un *i* simple, et il met lui-même « il n'*i* est pas », s'appuyant sur ce que cet adverbe vient du latin *ibi*. Les savants qu'il combattait ainsi, en s'autorisant de l'étymologie, faisaient pourtant eux-mêmes de cette grande force orthographique la principale raison des réformes qu'ils apportaient alors dans notre langue écrite. Par malheur ils avaient, comme c'est l'ordinaire, poussé jusqu'à l'abus, jusqu'à la manie la science qu'ils pouvaient avoir des étymologies latines. Leur amour des origines leur faisait appliquer partout, et le plus souvent par une fausse analogie, des lettres complémentaires à des mots qui n'en comportaient pas. Lisez les auteurs de ce temps, lisez surtout Rabelais, Desperriers, Ronsard, chez qui se trouve en pleine floraison cette vicieuse orthographe toute grossie de radicaux et de signes étymologiques, et vous n'y verrez pas un mot sur lequel ces savants en *us* n'aient greffé au moins une ou deux lettres parasites en vertu d'une prétendue origine latine. Par là, tout notre vieux français perdit sa physionomie originale. Sous Philippe le Bel, on écrivait encore les mots avec leur brièveté première, brièveté heureusement rétablie depuis : ainsi *douceur, évêque, sujet*. Mais quand les grands étymologistes arrivèrent, il fallut changer tout cela; il fallut, à tort ou à droit, marquer chaque mot au cachet de sa latinité. Force fut d'écrire *doulceur, évesque, subject*. La raison était que *l* de *dulcis* devait se faire sentir dans son dérivé *doulceur*, le *s* d'*episcopus* dans son conséquent français *évesque*, et que le *c* ne devait pas être moins sensible dans *subject* que dans son radical *subjectus*. Souvent l'étymologie n'autorisait en rien l'annexion des lettres nouvelles : pourquoi, par exemple, écrire *feust*? il n'y a rien dans le radical *fuit* pour justifier cette orthographe; pourquoi aussi *esmotion, veoir, plaintifve*?

La prononciation, chez le peuple surtout, n'avait pas suivi l'orthographe dans cette voie pédante où l'égaraient les savants. Aucune de ces lettres étymologiques arbitrairement intercalées « dans les mots orthographiés par art, » comme dit Fabri en 1534, n'était devenue sensible pour la langue parlée; on en a la preuve par ce passage de la *Relation des ambassadeurs vénitiens en France en* 1534 : « Devant *li, lo, o, m*, le *s*, encore qu'il soit écrit ne sonne presque jamais, par exemple, mon *hoste*, prononcez mon *ôte;* — un enfant *masle*, prononcez enfant *malle*. Dans ce dernier cas on double le *l* pour remplacer le *s*, qui se mange. On écrit *abysme* avec un *s* et l'on prononce sans *s abîme*. Toutes ces règles sont sujettes à beaucoup d'exceptions et de commentaires; il y faut beaucoup d'étude. » (*Docum. inéd. de l'hist. de Fr., Relat. des ambassad. vénit.*, II, p. 586.) Ainsi dans la prononciation restée simple se trouvait la continuelle critique de l'orthographe devenue pédante. C'est à donc cette même prononciation que certains écrivains de ce temps, prétendant débarrasser enfin notre langue des entraves de cette orthographe latinisée, demandèrent les principaux éléments de leurs réformes. Louis Meigret, C. de Taillemont, P. Rames furent ces réformateurs, hardis antagonistes des latinismes dans l'orthographe, mais malheureusement aussi, fauteurs trop exclusifs de la prononciation réagissant sur la langue écrite. Meigret surtout voulait que l'assimilation fût complète : afin que dans ses écrits « les lettres fissent en entier leur devoir envers la prononciation, et non plus, » nulle étrangeté ne lui coûte; il fit main basse sur l'*e* muet à la fin de tous les mots où il se trouve, et, comme pour faire foi de sa suppression, il le remplace par l'apostrophe, signe créé, en 1533, par Florimont et conseillé comme d'un bon usage par Dolet dans son *Traité des accents* (1541). Meigret retranche aussi de la plupart des mots l'*u* suivant la lettre *b* ; dans *équitable*, par exemple, et cela afin qu'on ne le prononçât point comme dans *équestre*. Il soutenait encore qu'il faut retrancher des mots ayant deux consonnes doubles celle qui ne sonne pas dans la prononciation. Le *n* était de même éliminé par lui dans quelques troisièmes personnes du pluriel des verbes où il n'est pas sensible; un accent marquant la longueur de la syllabe remplaçait la lettre supprimée. Cette règle, quoique attaquant les principes de notre langue, et, pour cela justement critiquée par Guillaume des Autels dans son *Traité touchant l'ancienne écriture de la langue française*, fut pourtant imitée par Pelletier, Joubert et Ramus, successeurs et singes de Louis Meigret; encore ceux-ci n'eurent-ils pas soin de maintenir l'accent qui marquait, chez Meigret, la suppression du *n*. Les disciples, tout en imitant le maître et suivant les prescriptions de son *Trettè de la grammaire françoise*, en faisaient donc aussi parfois à leur guise ; ce seul exemple le prouverait. Pasquier, d'ailleurs, le leur a vertement reproché : « Tous les quels, » dit-il, « ores qu'ils conspirassent à mesme poinct d'orthographe, et qu'ils tinssent pour proposition infaillible qu'il falloit escrire comme on prononçoit ; si est-ce que chacun d'eux usa de diverses orthographes, monstrant qu'en leurs reigles générales, il n'y avoit rien si certain que l'incertain, et, de fait, leurs orthographes étoient si bizarres, ou pour mieux dire, si bigarrées, qu'il estoit plus mal aisé de lire leurs œuvres que le grec. Cecy soit par moi dit en passant. » (*Recherches de la France*, p. 615.) Malgré ces

Digitized by Google

vertes critiques dont les frappaient non-seulement Pasquier et Guillaume des Autels, mais encore les meilleurs esprits du temps, les disciples de Louis Meigret continuèrent jusqu'à la fin du XVIe siècle leurs tendances phonographique contre l'orthographe latinisée. En 1576, vint Thomas Sebilet de Lyon, qui soutint ce système dans son *Art poétique françois*. Deux ans après, en 1578, parut Honorat Rambaud, *maistre d'escole* de Marseille, avec son fameux livre : « *La desclaration des abus que l'on commet en escrivant, et le moyen de les éviter et* représenter vaguement les *paroles ; ce que jamais homme n'a faict.* » Celui-ci était franchement radical en néographie; il y allait plus bravement encore que Louis Meigret, et débutait, tout d'abord, par la suppression de l'alphabet, auquel il en substituait un autre composé tout d'une pièce pour cet usage. Ce qui l'avait amené là, c'est l'inégalité de nombre, que tout compte fait, il avait trouvée entre les signes orthographiques et les éléments de prononciation. Ainsi pour quarante-cinq variétés de prononciation, il n'avait compté que vingt-trois éléments d'écriture; encore avait-il dû rabattre de ce calcul tous les signes composés de la langue écrite qui n'ont point d'équivalents dans la langue parlée : comme le *x*, par exemple; les signes doubles, l'*y* et le *k* ; les signes équivoques, le *c* sifflant, qui est un *s*, et le *s* doux, qui est un *z* : de telle sorte que, pour lui, il s'en fallait au moins des deux tiers que la langue française eût la monnaie de sa prononciation, comme l'a fort ingénieusement dit Charles Nodier. Pour combler ce décompte, Rambaud recourut à de nouveaux signes, à des accents multipliés à outrance, à ces « innumérables apostrophes » que Des Autels reprochait à Louis Meigret. On comprend déjà que ses innovations ne prirent point faveur: c'est que, comme l'a dit encore Nodier, ce qu'il y a d'embarrassant, ce n'est pas de faire tant bien que mal une espèce d'alphabet rationnel et philosophique, propre à faciliter l'enseignement et la lecture et à rendre peu sensibles et même tout à fait nulles les équivoques et les ambiguïtés de l'orthographe, c'est d'appliquer cet alphabet à une langue écrite, sans altérer, sans détruire peut-être son esprit et son caractère; c'est surtout de le faire accepter par le peuple auquel on le destine, comme la forme d'un chapeau ou la coupe d'un habit. Voilà ce qui n'arriva jamais et qui jamais n'arrivera. Le XVIe siècle, même après Rambaud et la déconvenue de ses réformes, n'en avait pourtant pas encore fini avec ce système d'orthographe meigretiste ; en 1596, de la Noue ajouta à la fin de son *Dictionnaire des rimes* un petit traité où les rapprochements à établir entre l'orthographe et la langue parlée étaient de nouveau préconisés. Selon lui, l'un des plus sûrs moyens d'arriver à cette fusion serait de ne donner jamais qu'une valeur à chaque lettre. Il voudrait, par exemple, que le *t* ne prit jamais la place de la lettre *s* dans les mots où il se prononce comme elle; aussi écrit-il *ambision*, *discrésion*. Où le *g* ne se prononce pas *gue*, mais *j*, il veut qu'on mette cette dernière lettre, et lui-même il écrit, il *manja*, il *juga*. Le *s* ayant le son de *z* entre deux voyelles, il le raye des mots *rose*, plaisir, et il écrit *roze*, *plaizir*. De la Noue prescrit encore de ne doubler la consonne que lorsque ce redoublement est sensible à l'oreille, et de supprimer les voyelles muettes dans les mots *paon*, *cœur*, *chœur*, *chronologie*, qu'on doit écrire selon lui *pan*, *keur*, *keur*, *kronologie*. Il substituait aussi les voyelles simples aux doubles dans ces mots *j'aimai*, *j'aimerai*, *peine*, *faible*, qu'il écrivait *j'émé*, *j'émeré*, *pène*, *fèble*. Ce système ne tint pas mieux que les premiers; il tomba, comme étaient tombés les autres, comme tomberont tous ceux qui suivront les mêmes errements. La raison de cette chute est simple et évidente : c'est que la prononciation est, de sa nature, chose arbitraire et presque individuelle, qui restera toujours équivoque entre deux personnes et, et à plus forte raison entre cent mille, c'est que l'orthographe exactement appropriée à la prononciation, même dans une langue à faire qui posséderait un alphabet complet, serait le chaos de la parole. « Quand chacun écrira, dit Nodier, sa prononciation au lieu de la langue orthographique, il n'y aura plus de langue. » (*Introduction au Dictionnaire d'Ackermann.*) De ces divers systèmes de phonographie au XVIe siècle, partis tous, il faut bien le reconnaître, d'une excellente pensée, la lutte contre l'excès des lettres étymologiques, mais avortés dans leur germe à cause de l'exagération des moyens contraires; de tous ces systèmes, il devait pourtant rester quelque chose. Ainsi, c'est Louis Meigret qui, le prémier, donna aux divers accents leur véritable valeur. Il maintint sur l'*e* fermé l'accent aigu que Jacques Sylvius avait ajouté le premier; puis faisant mieux que ce vieil auteur de l'*Isagoge in linguam latinam*, il enleva l'accent grave de l'*e* bref ou muet sur lequel il l'avait assez singulièrement posé où nous l'avons laissé. Par cette accentuation des divers *e*, Meigret satisfit à l'une des exigences les plus rigoureuses de notre orthographe, exigence que Geoffroy Tory de Bourges avait prévue sans y satisfaire quand il avait dit dans son champ, *Champ fleury* (1529) ; « *e* a trois divers sons en prononciation et rhithme française. » C'est aussi à Meigret que nous devons la *cédille*, dont le nom vient, comme on sait, de *cedilla* (petit *c* espagnol); il l'employa, le premier, pour distinguer le *c* sifflant du *c* dur, comme dans les mots *rançon et garçon*. Avant lui, cette distinction ne s'était faite qu'à l'aide d'un *z* placé entre le *c* et la voyelle, ainsi ça s'écrivait *cza ;* ou bien par l'interposition d'un *e* après le *c*, comme maintenant encore après le *g* dans il *mangea*, *drageoir* (*Epithètes de la Porte*, 1571). Meigret fit beaucoup encore pour débrouiller la confusion de nos premières règles des participes.

Digitized by Google

Avant lui, le participe passé se déclinait toujours, qu'il fût sujet ou régime; le mot *lu*, par exemple, s'écrivait de même dans ces phrases : *J'ai lu une lettre et la lettre que j'ai lue.* Meigret combattit avec une excellente dialectique cette facile méthode, si bien même que, dès lors, sa règle sur le participe devant rester indéclinable, tant que son substantif n'est pas annoncé, fit force de loi en grammaire. C'est vainement que les écrivains du XVIIe siècle, même les meilleurs, la Fontaine et Racine, la violèrent souvent, personne ne s'avisa plus de mettre ouvertement en doute son autorité; et en 1754 d'Olivet put écrire à son sujet : « Il est inutile de chercher la raison d'une chose convenue et qui n'est contestée de personne à dater de François Ier » (*Opuscule sur la langue française*, p. 355.) La règle des participes présents déclinables ou non déclinables, « susceptibles ou non de genre et de nombre, » comme dit Douchet, n'eut pas alors de solution. Ramus, dans sa grammaire (Paris, 1572), déclina toujours les participes actifs, qu'ils fussent ou non suivis de leurs compléments. Les bons écrivains du XVIe siècle firent tous de même; Patru le remarque formellement dans sa lettre à Charpentier : « Vous y trouverez, » dit-il, « ces participes ou gérondifs toujours déclinés au masculin et pas un exemple du contraire. Rabelais n'a pas manqué une seule fois de les décliner; Calvin n'y a jamais manqué..... Voilà les pères de notre langue et une tradition bien suivie qui nous mènent presque à la naissance de l'Académie. » Ce corps savant s'empara de la question, mais ne la résolut pas mieux; car les écrivains du XVIIe siècle s'en tinrent à la vieille routine et continuèrent à décliner les gérondifs. Aujourd'hui rien n'est encore positivement décidé là-dessus. Deux cents ans de grammaire n'ont point éclairci ce que le XVIe siècle avait laissé dans les ténèbres de son orthographe. On a fait encore à Meigret, et surtout à Ramus, honneur de l'introduction du *j* et du *v* dans notre langue : c'est à tort. Ces lettres n'ont réellement jamais été absentes de l'alphabet français au moyen âge; on les trouve bien distinctes de l'*i* et de l'*u* dans plusieurs manuscrits, notamment, selon M. Francis Wey, dans la *Vie de saint Aimons*, manuscrit du XIIe siècle, et aussi dans le fameux texte manuscrit des sermons *de saint Bernard*. Seulement, quand arrivèrent les grands réformateurs de l'orthographe française au profit de l'étymologie et du latinisme, comme ces lettres n'avaient point leurs précédentes dans l'alphabet romain, elles durent disparaître momentanément des textes; elles furent surtout exclues des textes imprimés, les orthographiers cicéroniens ayant, par Robert Estienne, Patisson et les autres, la haute main sur les presses et n'y reconnaissant comme caractères typographiques que les lettres bien et dûment autorisées par l'étymologie latine. Meigret, qui, pour les besoins de son orthographe, avait été obligé de faire refondre tout un nouvel alphabet compliqué de nouveaux signes, en profita pour introduire le *j* dans la typographie et le restituer ainsi à notre langue. « J'ai, » dit-il, « diversifié l'*i* consonnante de l'*i* voyelle par une proportion double de l'*i*, d'autant que c'est une prolation quasi-double, et je l'appelle *ji*. » Pour le *v*, il fut aussi tenté de le réintégrer dans l'orthographe; mais il résolut d'attendre encore: « J'eusse aussi volontiers, » ajoute-t-il, « donné ordre à l'*u* consonnante par un point ventral, mais ce sera avec le temps. » C'est Ramus qui vingt ans après accomplit la restitution. L'orthographe phonographique de ces réformateurs du XVIe siècle est aussi fort curieuse à connaître en ce que, basée tout entière sur la langue parlée et la suivant jusque dans ses écarts, elle nous apprend quelle était, sous François Ier et ses successeurs, la vraie prononciation française; et ce n'est pas chose indifférente, car plus d'une innovation introduite plus tard dans notre orthographe n'a sa cause et son origine que dans cette prononciation du XVIe siècle, à qui l'usage finit par donner autorité même sur l'orthographe. On sait qu'alors la cour de France, toute à la mode italienne par suite de nos guerres et par flatterie pour les Médicis, avait surtout adopté pour son langage les formes *zézayantes* de l'idiome toscan. Partout le *z* était substitué au *r*; on disait *Pazy* pour Paris, *chaise* pour chaire; c'est même de là que ce dernier mot, écrit d'abord *chaere*, s'est transformé et a gardé dans l'une de ses acceptions, l'orthographe de *chaise*. Dans tous les mots où se trouvait la diphtongue *oi* notre plus généreuse diphthongue, comme dit M. Paulin Paris, et comme nous l'avons fait voir à propos du dialecte bourguignon, on admet la syllabe *ai* des Italiens, et aussi chose singulière du dialecte normand. « On n'ose plus dire, » écrit Henri Estienne, « *françois, françoise*, sur peine d'être appelé pédant, mais il faut dire *francès*, *francèse* comme *anglès anglèse*, *j'étès*, *je faisès*, et non pas *anglois angloise*, *j'étois*, *je faisois*. » (*Dialogue du nouveau langage françois italianizé*, Paris, 1579). Pasquier, confirmant ce témoignage, dit aussi dans sa quatrième lettre à Ramus. « Le courtisan, aux mots douillets nous couchera de ces paroles *reyne* (au lieu de *royne*), *allèt*, *tenèt*, *menet*..... Ni vous ni moi, je m'asseure, ne prononcerons et moins encore écrirons ces mots de *reyne*, *allèt*, *tenèt*. » Quoi qu'en dise Pasquier, ce fut pourtant le langage du courtisan qui fut le plus fort; les savants eux-mêmes durent s'y conformer quand il eut pour lui l'autorité d'un long usage : or, il l'obtint; sous Louis XIII, cette prononciation italianisée faisait encore loi dans les entretiens. On lit dans les satires de Courval Sonnet :

> Bref, que dirai-je plus? il faut dire *il allèt*,
> *Je crès*, *francès*, *anglès*, *il disèt*, *il parlèt*.

Sous Louis XIV, c'était encore de même.

Digitized by Google

Partout, voire dans des mots d'où nous l'avons rejetée plus tard, la diphthongue *ai* était substituée à la diphthongue *oi*. Ménage lui-même voulait que l'on dît *courtais*, *courtaisie;* d'autres affectaient de prononcer et d'écrire : « Quoi qu'il en *sait*, *je crais* qu'il fait *fraid* dans cet *endrait*. » La Fontaine ne craignait pas de faire rimer des cases *étrètes* avec *retraites*, et des portes *étrètes* avec *belettes*. D'un usage ainsi prolongé et consacré, pour la prononciation et la rime, à l'introduction légale de ces formes italianisées dans l'orthographe française, il n'y avait qu'un pas. Les phonographes du XVIIe siècle, dignes successeurs de ceux du XVIe, firent tout pour qu'on le franchît. Le P. Dobert, minime dauphinois, jeta d'abord dans la question le poids indigeste de son livre : « *Les récréations littérales et mystérieuses pour le divertissement des savants et amateurs de letres* (*Lyon*, 1646); » ensuite vint, en 1669, Lartigant avec son ouvrage : *Les progrès de la véritable orthografe;* puis, en 1675, l'avocat Bérain, qui, comme nous l'avons dit déjà, appuya, en sa qualité de Normand, l'admission de la diphthongue *ai* dans les imparfaits; Latouche vint après, qui, dans son *Art de bien parler*, s'achemina aussi vers cette réforme. Ainsi, voulant indiquer la prononciation de l'*oi* dans les imparfaits, il dit (tome I, page 50) : « *Je chantois, je mangeois, je chanterois*, prononcez *je chantais, je mangeais, je chanterais*. » Le *s* final, qu'on remarque déjà ici, n'était pas une innovation de Latouche; il datait de Ronsard, qui, dans la préface de la *Franciade*, en conseille l'usage surtout quand le mot qui suit l'imparfait commence par une voyelle. Enfin en 1694, parut un livre qui devait clore le débat en faveur de la diphthongue italianisée; ce livre est la grammaire de René de Milleran, rapportant toute orthographe à sa prononciation, « celle-ci étant, » comme il est dit dans le titre même, « la partie la plus *esancielle* de toutes les langues. » C'est là que Voltaire, s'avisant de la réforme orthographique qu'on a faussement décorée de son nom, prit tout préparés et déjà tout formulés les principes d'orthographe qu'il n'eut plus qu'à faire valoir et à consacrer. En un mot, pour parler encore avec Ch. Nodier, c'est cette orthographe de René Milleran qu'il trouva assez bonne pour se donner la peine de l'inventer. Son seul mérite, et il est contestable que c'en soit un, fut de l'impatroniser et de la faire admettre; ce qui ne s'accomplit pas sans de longues luttes et de longs écrits. L'abbé d'Olivet fut le plus rude antagoniste de Voltaire. Ses principales raisons de rejeter *ai* et de lui préférer *oi* reposaient sur l'autorité de l'usage ancien et sur celle de l'étymologie; par malheur, ne sachant pas d'où venait réellement la malencontreuse diphthongue, il ne pouvait, comme on le peut aujourd'hui, alléguer contre elle son origine italienne, ce qui eût donné une grande force à son argumentation. L'un de ses motifs de refus les plus péremptoires était, comme il l'a dit dans sa douzième remarque sur Racine, que *ai*, bien mieux encore que *oi*, a plusieurs sons. En effet, dans *j'aimai* cette diphthongue a le son de l'*é* fermé, si bien que les poëtes la font rimer avec lui; dans le mot *bienfaisance*, au contraire, elle a le son de l'*e* ouvert, à tel point que cette lettre y est souvent mise à sa place, contrairement aux principes des anciens grammairiens, et surtout de Théodore de Bèze, qui défend de changer jamais le *spondée* en *iambe*. Mais Voltaire, donnant l'autorité de son nom à une réforme qui avait déjà pour elle la force de l'usage, devait l'emporter; c'est ce qui arriva. La diphthongue dont il se faisait le patron prévalut sur l'ancienne. L'Académie fut la dernière à prêter les mains à cette réforme. Dans l'édition de son Dictionnaire qui parut à l'époque même de Voltaire, elle refusa de la consacrer; c'est seulement dans ces derniers temps qu'elle en adopta le principe, en permettant de faire une différence exigée par la prononciation entre l'orthographe de ces mots la *paroisse* et qu'il *paraisse*, un *endroit* et il *voudrait*, *devoir* et je *devrais*. Avant d'arriver à cette dernière concession, l'Académie avait été amenée à en faire de non moins importantes que lui arrachaient, par leurs obsessions, les partisans du système toujours vivace de Louis Meigret. Ainsi en 1718, cédant, malgré elle, aux réclamations et aux factums de l'abbé de Dangeau, cet intrépide phonographe, qui, pendant trente-six ans, ne cessa de défendre le système meigretiste, elle dérogea un peu à la rigueur de son orthographe étymologique telle que l'avaient faite les cicéroniens du XVIe siècle. En 1740, elle fit plus; elle proclama hautement et consacra même ce principe de Meigret défendu par l'abbé de Dangeau, que le changement qui survient dans la prononciation d'un terme doit en opérer un autre dans la manière de l'écrire : elle proscrivit toutes les lettres oiseuses qui, sans être indispensables à l'étymologie, sont des entraves pour la prononciation. Le *b* d'*obmettre*, le *d* d'*adjouter* furent ainsi retranchés. En cela l'Académie faisant droit non-seulement aux protestations anciennes de Meigret, de Pelletier, de Ramus, et aux réclamations plus récentes de Dangeau, mais encore à celles non moins explicites de Ronsard, disant au lecteur dans sa Préface de *La Franciade* : « Tu éviteras toute orthographe superflue et ne mettras aucunes lettres en tels mots si tu ne les préfères; au moins tu en useras le plus sobrement que tu pourras, en attendant meilleure réformation. Tu écriras *écrire* et non *escrire*, *cieus* et non pas *cieux*. » Ce système de Ronsard, qui, au temps où il fut formulé, était du pur éclectisme en orthographe, conciliant entre eux les étymologistes et les phonographes, n'avait guère eu pour partisans, avant d'être accepté par l'Académie, que Vaugelas en 1662, et ce qui est étrange avant Vaugelas, une coterie de précieuses réunies chez Leclerc Saumaise, qui nous apprend cette curieuse particularité (*Dict. des précieuses*, I, p. 60), nous montre ces pré-

Digitized by Google

cieuses assemblées chez Claristènes (M. Leclerc) et bien résolues de réformer l'orthographe, afin que *les femmes pussent écrire aussi correctement que les hommes*. Pour exécuter cette entreprise, Roxalie (Mme Leroy) dit qu'il fallait faire en sorte que l'on pût écrire de même que l'on parlait. Il fut donc décidé qu'on diminuerait tous les mots et qu'on ôterait toutes les lettres superflues. Ensuite vient la liste des mots réformés : *autheur* écrit *auteur*, *teste* écrit *tête*, etc. Ainsi l'Académie, en 1740, n'avait pas fait davantage qu'une coterie de femmes pédantes un siècle auparavant. Les écrivains qui poussaient le docte corps à ces réformes, Buffier, l'abbé de Saint-Pierre, l'abbé Girard, Dumarsais, Beauzée, Wailly, et Duclos surtout, ne voulaient pas que l'Académie en restât là. Duclos, le plus ardent disciple de l'abbé Dangeau, poussait l'excès de son système phonographique jusqu'à vouloir que dans notre langue, ainsi que dans la langue italienne, on retranchât partout le *ph*, qu'on le remplaçât par le *f*, et qu'on écrivît, par exemple, *filosofie*, *paragrafe*, etc. : il éliminait aussi toutes les lettres doubles, et substituait partout l'*i* à l'*y*; il alla même jusqu'à vouloir qu'on écrivît *fame*. L'Académie se récria tout d'abord contre ces propositions scandaleuses en orthographe; mais Duclos étant, malgré cela, devenu son secrétaire perpétuel à l'époque où s'élabora la quatrième édition de son dictionnaire, elle eut la main forcée au point de permettre qu'il y glissât impunément jusqu'à dix mille mots marqués au coin de son système. C'est ainsi que deux principes orthographiques tout à fait opposés se trouvèrent en lutte dans le même livre, celui-ci prévalant pour tels mots, celui-là pour tels autres. D'innombrables anomalies en résultèrent. L'orthographe du mot *fantôme*, par exemple, si bien marquée au coin réformateur de Duclos, jure contre celle de *philosophe*, qui garde son ancien caractère; *dissonance* et *anatème*, auxquels le même système a enlevé leurs lettres doubles, ne jurent pas moins auprès de *consonnance* et de *dilemme*. Il en est de même pour *rhythme* et *enrythmé*; pour *satire* et *satyre*, qui, ayant la même étymologie, devraient forcément avoir la même orthographe. Quoi qu'il en soit pourtant de ces anomalies flagrantes, de ces nonsens orthographiques, quoi qu'il nous faille même reconnaître la justesse des expressions de Rivarol, qui trouvait trois inconvénients à l'orthographe française : 1° d'employer trop de lettres pour écrire un mot, ce qui embarrasse sa marche : 2° d'en employer qu'on pourrait remplacer par d'autres, ce qui lui donne du vague; 3° enfin d'avoir des caractères dont elle n'a pas le prononcé et des prononcés dont elle n'a pas les caractères; nous n'en déclarerons pas moins, avec M. Génin, que, si les conditions d'une bonne orthographe consistent à dépenser tout juste assez de caractères pour déterminer le son d'un mot et rappeler l'étymologie, rien au delà, le français nous paraît de toutes les langues la plus voisine du but. Son orthographe, en effet, n'est pas, comme celle de l'italien, fatalement identifiée à la prononciation; elle n'est pas non plus en continuel désaccord avec la langue parlée comme l'orthographe anglaise, où la même notation se traduit par trois et même quatre prononciations diverses, où chaque groupe de lettres a toujours une valeur capricieuse. Enfin, bien mieux que les langues du Nord, l'allemand, le polonais, le slavon, le bohémien, pour qui l'alphabet latin est si insuffisant en caractères et surtout en consonnes, la langue française trouve presque toujours dans son alphabet les signes réclamés par son orthographe (692).

OSAGES. *Voy.* Sioux, — et note II, 2e question, à la fin du volume.

OSMANLI. *Voy.* Turke.

OSQUES. *Voy.* Ibérienne.

OSSÈTE ou IRON, idiome appartenant au groupe des langues persanes, famille indo-germanique; cette langue est celle des *Irons*, connus aussi sous le nom d'*Ossètes*. Leur pays, qui domine les communications avec la Géorgie, est formée des hautes vallées du Caucase, placées entre les demeures des Mitzdjeghi à l'est, et celles des Basians et l'Imereti à l'ouest. Ils sont presque tous indépendants, et leurs mœurs sont d'une simplicité caractéristique. La tribu principale est celle des *Dugores*. Klaproth a prouvé de la manière la plus convaincante que les Ossètes sont les descendants d'une colonie d'anciens *Mèdes*, les *Arianois* d'Hérodote, ainsi que les descendants des *Méde-Sarmates* des auteurs anciens, et les débris de la nation des *Ases* ou *Alains* du moyen âge, connus sous le nom de *Jasses* dans les chroniques russes. L'idiome ossète n'a ni genre, ni article; sa déclinaison se fait par flexion; sa conjugaison est assez riche en temps, mais elle emploie les verbes auxiliaires, elle a quatre modes différents de négation, et exprime les rapports des noms tantôt avec des prépositions qui les suivent, tantôt avec des prépositions qui les précèdent. Sa construction ne s'éloigne pas beaucoup de la naturelle. La prononciation est dure par la réunion fréquente de lettres gutturales et de consonnes sifflantes; on y remarque le *thèta* des Grecs. L'ossète a plusieurs mots communs à la langue live, et surtout aux idiomes wotiaque, sirjain et permien, compris dans la famille Ouralienne.

OSTIAKS. *Voy.* Jénisseï.

OSTROGOTHS. *Voy.* Scandinave.

OTHOMIS (Anahuac ou Mexique), nom

(692) Conf. Ed. Fournier, art. *Orthographe* dans l'*Encyclopédie du* XIXe *siècle*.

Digitized by Google

d'une nation intéressante, dont la langue est, de toutes celles du Mexique, la plus répandue après l'aztèque. Aucune, en effet, si l'on excepte cette dernière, n'est parlée sur un aussi vaste territoire; son domaine a pour limites au sud les anciens royaumes de Tenochtillan et d'Acolhuacan; au nord, il s'enfonce avec les populations nomades qui le parlent fort avant dans les plaines sauvages du Nouveau-Mexique; il paraît même avoir été plus répandu autrefois qu'il n'est aujourd'hui. Il fut parlé par la plupart des peuplades guerrières connues dans l'histoire du pays sous le nom de Chicaïmèques. Aujourd'hui il l'est encore par une notable portion de la Nouvelle-Galice et de la Nouvelle-Biscaye, et aussi loin dans le sud que s'étendent les diocèses de Mechoacan, de Mexico et de Puebla. Dans ces derniers districts, toutefois les Othomis se trouvent mêlés à d'autres races, à celle des Aztèques principalement. Dans la capitale et aux environs ce sont eux qui exercent les petites professions exercées chez nous par les Auvergnats et en Espagne par les Catalans, celle de charbonnier, par exemple. On regarde comme la partie la plus civilisée de cette nation celle qui est mêlée de cette manière aux Tlascalans et aux Tarasques. Le nom des Othomis rappelle les habitudes nomades de leur race, se composant des racines *otho* « rien, non, » et *mi* « sédentaire. »

La langue othomite manque des articulations *f*, *l*, *r*, *s*, mais elle possède par contre nombre de fortes aspirations tant gutturales que nasales, qui n'ont pas chez nous d'analogues. M. Naxera compare la manière particulière dont les Othomis prononcent le *k*, au bruit que fait un singe en cassant des noix avec ses dents. Dans la prononciation des autres consonnes de l'ordre des muettes *p* et *t*, on remarque une particularité analogue à celle que notre auteur signale par rapport au *k*. Cette particularité consiste dans le caractère subit et sec de l'émission ou plutôt de l'expulsion du souffle qui accompagne ces lettres, et rappelle les fameuses articulations cérébrales des Indous ou si l'on veut, les consonnes emphatiques des Sémites. Quant à ce qui est des voyelles, cette classe de lettres présente en othomi des nuances impossibles à rendre par notre alphabet, mais qui ont une analogie frappante avec les variétés de ton de la prononciation des Chinois. Cette sorte de nuance, chez l'un comme chez l'autre peuple, est le seul moyen qu'il y ait de distinguer entre eux une foule de termes autrement homophones. A cette première affinité avec la langue des habitants du Céleste-Empire, s'en joint une autre dont elle n'est même que la conséquence, c'est le caractère monosyllabique des mots, caractère par lequel l'othomi forme avec les langues voisines le plus frappant contraste. Moins facile que le huastèque, il n'est ni aussi doux que le tarasque, ni aussi riche que l'aztèque; mais il est, bien plus que ces derniers, exempt d'emprunts étrangers, quoiqu'on dise que ceux qui le parlent paraissent avoir reçu de leurs maîtres les Mexicains et de leurs voisins les Huastèques, en partie du moins, l'artifice de la conjugaison Énothomi. Cependant il n'a rien de semblable aux formations étymologiques des Aztèques. Les mots s'y composent d'une ou deux syllabes. Très-rarement ils en ont trois. Les noms n'y ont ni genres grammaticaux ni flexions et un même mot est successivement, suivant le sens général de ceux qui l'accompagnent, substantif et verbe. C'est ainsi que *madi* signifie également *aimer* et *amour*. Il peut aussi avoir à la fois les sens d'adjectif et d'adverbe; quand cela est nécessaire pour la clarté, on fait précéder le nom de la particule *na*, sorte d'article qui en fait un substantif, ou de la particule *sa*, qui le change en adjectif. Par exemple, le mot *nheau* signifie bon ou bien, *na nheau* est le substantif « bonté » et *sa nheau* l'adjectif « bon. » Un autre moyen de distinguer dans la phrase l'adjectif du substantif est fourni par la règle qui veut en othomi, comme dans tant d'autres langues, que le terme qualifiant précède le terme qualifié. Tout nom peut jouer le rôle de verbe. La conjugaison ne se fait qu'au moyen de particules ou monosyllabes significatifs indiquant les idées de personnes, de temps et de mode. La distinction des voix y est inconnue de même qu'en chinois, langue dont celle des Othomis reproduit à un point remarquable l'artifice grammatical. Un autre idiome de l'Anahuac, le *mazahua*, parlé au nord de la vallée de Mexico, participe du caractère monosyllabique de l'othomi, dont il peut même être considéré comme un dialecte.

OTTOES. *Voy.* Sioux.

OTTOGAMIS. *Voy.* Lennappe.

OTTOMAQUE, langue de la région orénoco-amazone (Amér. mérid.) parlée par les Ottomaques, nation malpropre, abrutie et vagabonde, qui présente le phénomène physiologique extraordinaire de manger tous les jours, pendant plusieurs mois, des quantités très-considérables de terre, sans que sa santé en soit altérée. Pendant l'époque des inondations cette substance forme même sa nourriture principale. Les Ottomaques en sont si friands que dans la saison de sécheresse, lorsque la pêche est le plus abondante, ils râpent leurs boulettes de *poya* et mêlent un peu d'argile à leurs aliments. Cette nation demeure le long de l'Orénoque entre ses deux affluents, le Sinaruco et l'Apure. Ils parlent leur langue avec une étonnante rapidité.

OUDOUGA-POURA. *Voy.* Pracrit.

OUGALYAKHMOUTZI, langue de la côte occidentale de l'Amérique du Nord, parlée par le peuple du même nom, qui demeure dans l'Amérique Russe, entre les Kinaïtzes et les Kolouches, le long de la baie Prince Williams. Cette langue a plusieurs mots

Digitized by Google

communs aux idiomes kolouches et plusieurs terminaisons en *ach*, *achl* et *tl*, qui sont si fréquentes dans le mexicain. La grammaire cependant en est très-différente, surtout dans la conjugaison.

OUIGOURES ou OUGOURES, ONOGOURES. *Voy.* OURALIENNE.

OURALIENNE (FAMILLE), nommée aussi FINNOISE ou TCHOUDE.

Depuis la côte nord-ouest de la Norwége jusqu'à l'Oural et au delà de cette longue chaîne de montagnes jusque près du Ienisseï au centre de la Sibérie; ensuite depuis la Leitha jusqu'au Séret et depuis les Karpaks jusqu'au Danube, au centre de l'Europe, des nations de race ouralienne vivent au milieu d'un grand nombre de peuples différents, conservant, depuis plusieurs siècles, leurs mœurs, leurs habitudes et leurs langages. Comme la race slave, l'ouralienne offre les plus grandes nuances, soit dans la taille, les traits, la couleur des cheveux et la force, soit dans les mœurs, les usages, la religion et le développement des facultés intellectuelles. Parmi les traits différents que présentent les nombreuses nations dont se compose cette famille, les Hongrois et les Ostiaques nous semblent en offrir les extrêmes physiques et moraux, malgré la grande affinité qu'ont entre elles les langues de ces deux peuples. Les nations ouraliennes, en général moins avancées dans la civilisation que toutes les autres races de l'Europe, et les seules parmi les habitants de cette partie du monde qui offrent encore des tribus croupissant dans l'idolâtrie, montrent cependant, dès le moyen âge, une certaine civilisation, qu'on ne peut révoquer en doute, et qui perce à travers le silence de l'histoire et les fables et les exagérations des chroniques et des voyageurs. Les nombreux termes relatifs à la navigation, à la pêche, à l'agriculture et à certaines commodités de la vie empruntés à la langue finnoise par différents idiomes européens du nord; la boussole des Finnois, la grande foire annuelle qui se tenait dans la capitale de la fameuse Biarmie, les villes de Biélo-Ozero, de Kostof et de Mourom, habitées jadis par les *Vesses*, les *Meriens* et les *Mouromiens*; les ruines de Bolgar et celles qu'on trouve près de Kharkof et autres endroits de la Russie méridionale, nous paraissent en être des preuves incontestables. On pourrait y ajouter la réputation de sorciers et de devins, dont ont joui et dont jouissent encore dans la Scandinavie et dans la Russie septentrionale les Lapons, les Finnois, les Esthoniens et les Permiens, qui, dans cet art illusoire, ont été pour le nord de l'Europe, ce que les Étrusques furent jadis pour l'Italie. Les peuples Ouraliens, qui maintenant sont partout soumis à des nations slaves ou germaniques, ces peuples paisibles, qui vivent en général des fruits d'une agriculture qui ne fait que de naître, ou du produit de la chasse et de la pêche; ces peuples ont cependant rempli de leurs noms bien des pages de l'histoire. C'est parmi eux que l'ethnographie place aujourd'hui ces formidables *Huns* qui, commandés par Balamir, détruisirent, en 376, la vaste monarchie des Ostrogoths fondée par le brave Hermanric, et qui, sous Attila, surnommé *le fléau de Dieu*, après avoir ravagé presque toute l'Europe, rendu tributaire les deux empereurs d'Orient et d'Occident et fondé un des plus vastes empires, disparurent à la mort de ce conquérant, comme un horrible fantôme après avoir épouvanté le monde; ces *Avares* qui furent la première puissance de l'Europe dans le VIe siècle, et dont le cruel khan Baïan, uni aux Lombards, détruisit le royaume des Gépides, battit Sigebert, roi des Francs, rendit tributaires les Bulgares, les Slaves méridionaux et plusieurs autres peuples, et fut la terreur des empereurs d'Orient, auxquels il enleva tant de riches et vastes provinces; ces *Bulgares* qui, dans le siècle suivant, sous la conduite de l'intrépide Couvrat, secouèrent le joug des Avares et fondèrent une vaste monarchie. Dissoute d'abord à sa mort, et rétablie ensuite par son fils Asparuch, au sud du Danube dans la Mésie, ce nouvel état inquiéta pendant des siècles l'empire d'Orient

C'est encore parmi les peuples Ouraliens, que l'ethnographe place maintenant deux autres nations célèbres, les *Hongrois* et les *Kkazares*. Ceux-ci, une des puissances prépondérantes de l'Europe dans la seconde moitié du VIIe siècle, firent trembler les monarques persans et les califes les plus redoutables, furent les protecteurs des empereurs grecs, et se distinguèrent des autres barbares par leurs mœurs douces, leur industrie et leur commerce; ceux-là connus et fameux pendant longtemps sous le noms de *Onogoures*, *Ougoures* et *Ouigoures*. Sortis à une époque inconnue de la Yougrie, après avoir été longtemps soumis aux Avares, aux Bulgares et aux Khazares, les Hongrois s'établirent vers la fin du IXe siècle dans la riche contrée à laquelle ils donnèrent leur nom. C'est la Hongrie qui pendant deux siècles vomit ces nombreuses armées qui ravagèrent l'Allemagne, la France, l'Italie, l'Illyrie et l'empire d'Orient, semant partout la désolation et la mort. Conquis enfin à la civilisation par les nouveaux apôtres du christianisme, les Hongrois, dès le XIe siècle, prirent une place éminente parmi les principales nations de l'Europe, sous leur grand roi Etienne, et parvinrent au faîte de la puissance sous trois grands hommes, l'honneur et la gloire de leur nation: sous Louis le Grand, qui réunit sur sa tête les couronnes de Hongrie, de Pologne, de Servie, de Bosnie et d'autres pays limitrophes; sous le brave Jean Huniade, qui arrêta les progrès du conquérant de Constantinople; et sous le célèbre Matthias Corvin, le plus grand roi qui ait siégé sur le trône de Hongrie, dont le long règne n'est qu'une suite de brillantes victoires, de créations utiles pour son royaume, et d'actes de générosité

Digitized by Google

envers les savants dont il fut le zélé protecteur.

Les langues comprises dans cette famille ont été classées dans les cinq branches suivantes, dont les quatre premières ont été proposées par Klaproth et la cinquième par Balbi : Les branches FINNOISE, WOLGAÏQUE, PÉRUVIENNE et HONGROISE, la cinquième est dite INCERTAINE, on trouvera les quatre premières à leur place alphabétique, et ci-dessous les quatre langues mortes sur la classification desquelles l'ethnographie n'a que de simples conjectures.

Les idiomes compris dans la famille ouralienne, sont tous, en général, doux et harmonieux, et leurs grammaires offrent plusieurs singularités. Ceux de la branche finnoise, proprement dite, se distinguent par le grand nombre de cas de leurs déclinaisons, qui s'élèvent à sept dans l'esthonien, à treize dans quelques dialectes du lapon et à quinze dans le finnois. Cette richesse ne se trouve pas, à beaucoup près, dans ceux des autres branches, si l'on en excepte le hongrois qui en compte huit. On peut dire, en général, que les langues ouraliennes ne reconnaissent pas de genre dans les objets qui n'en ont pas naturellement; qu'elles forment par flexion leurs comparatifs, superlatifs et diminutifs; que leur conjugaison est pauvre en temps; qu'elles ont recours à des auxiliaires pour former le futur et le parfait; que la négation, qu'elles intercalent dans la conjugaison, rend celle d'un verbe négatif très-différente de celle d'un verbe positif; et que leurs prépositions suivent, au lieu de précéder leurs régimes respectifs. A l'égard des moyens graphiques employés par ces langues, celles qui sont écrites se servent des caractères allemands ou latins. Quelques grammaires et vocabulaires des nations les plus incultes, ont été publiés par les Russes, avec leurs caractères.

Voici les langues, appartenant à la famillle ouralienne, dont la classification est incertaine.

1° HUNNIQUE, parlé jadis par les *Huns*, peuple fixé depuis longtemps dans les régions qui unissent l'Europe et l'Asie, et qu'on trouve dès le II° siècle de notre ère sur le Borysthène et la mer Caspienne. Les Huns n'acquirent une grande puissance que vers l'an 375 en chassant les Goths des bords du Danube; ils sortaient, à ce qu'il paraît, de la Yougorie, la patrie actuelle de la plupart des Wogoules et des Ostiaques. Quelque temps après la mort d'Attila (454) il n'est plus question d'eux.

I° AVARE, parlé jadis par les *Avares*, autre nation ouralienne, qui paraît être aussi sortie de la Yougorie, vers la moitié du VI° siècle, pour épouvanter l'Europe orientale. Ils fondèrent dans ce même siècle un empire qui s'étendait du Wolga inférieur au Lisonzo et à la Saale, et comprenait, outre le pays des Bulgares, des Ougres, des Antes et d'autres nations, ceux qui forment aujourd'hui la Moravie, la Bohême, la Lusace, la Croatie et le cercle d'Autriche.

3° BULGARE, parlé par les *Bulgares* ou *Wooloques* de la Grande-Bulgarie, pays qui s'étendait le long de la Kama et du Wolga, dans la Russie centrale d'aujourd'hui. Dès la fin du V° siècle ils parurent sur le Danube, où ils combattirent contre le célèbre Théodoric, roi des Goths, conquérant de l'Italie. Ils passèrent ce fleuve un siècle après. En 634, les Bulgares, commandés par Couvrat, secouèrent le joug des Avares, et fondèrent un vaste empire qui se dissout à sa mort, arrivée en 660; il s'étendait du Danube inférieur et de la Mer-Noire jusqu'au Wolga. Son fils Asparuch fonda, en 679 et 680, dans la Mésie et au sud du Danube, le royaume des Bulgares, qui, vers la fin du X° siècle, parvint au plus haut degré de sa puissance, s'étendant du Danube, du mont Rodope et du golfe de Saloniki, jusque près de la Narenta et vis-à-vis de l'île de Sainte-Maure. Les Bulgares de la Grande Bulgarie, qui étaient assez civilisés, industrieux et adonnés au commerce et à l'agriculture, abandonnèrent peu à peu leur langue pendant la domination des Mongols et des nombreux Turks qui les suivirent, et adoptèrent le dialecte kaptchak de celle de ces derniers, que parlent maintenant leurs descendants. Ceux-ci habitent les gouvernements de Kasan, de Simbirsk, de Pensa, etc., etc., où ils sont connus sous le nom impropre de *Tatars*. Les inscriptions, les médailles, les objets d'or et autres ornements qu'on trouve dans ce pays, attestent, avec les ruines de Bolgar ou Bulgari, l'ancien état florissant de ce peuple.

4° KHAZARE, parlé par les *Khazares* ou *Chazares*, nation aussi belliqueuse qu'adonnée à l'agriculture et au commerce. Son nom se trouve dès le II° siècle dans les récits des auteurs arméniens. C'est même par son entremise que, dans le moyen âge, se faisait celui si riche des pelleteries du nord de l'Asie. Dans la seconde moitié du VII° siècle, l'empire des Khazares s'étendait de la mer d'Aral au Bog et à la Sosahe affluents du Dnieper, et depuis le Caucase jusqu'à l'Oka et au Wolga. Le siége de leurs puissants khans était Balangiar ou Attel, à l'embouchure du Wolga, puis à Tanaïs sur le Don. D'abord idolâtres, les Khazares embrassèrent le judaïsme dans le VIII° siècle, et le christianisme en 858. Selon quelques savants, le moine Cyrille aurait inventé un alphabet pour écrire la traduction des livres saints dans leur langue, qui s'est entièrement éteinte depuis bien des siècles. Il paraît probable que les ruines de Kahan, près de Kharkof, et autres ruines appelées Khozariennes, près de Woroneje, sont les restes des villes qu'habitait cette nation presque toujours alliée de l'empire grec, et ennemie des califes et des rois de Perse.

Digitized by Google

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES OURALIENNES.

FINNOISE, *Propre*
Karélien
Olenetzien
ESTHONIENNE
LAPPONNE.
TCHEREMISSE.
MORDOUINE, *Mordwine Propre.*
Mokscha
PERMIENNE, *Permien Propre.*
Syrene
WOTIÈQUE
HONGROISE
WOGOULE, de *Tchiosow*
de *Werchoturie*
de *Tcherdin*
de *Beresow*
OSTIAQUE, de *Beresow*
de *Narym*
de *Jugan*
de *Lumpokol*
de *Wassjugan*

	Lune.	*Jour.*	*Terre.*	*Eau.*	*Feu.*
1	kou	poiwo	mma	wesi	tulli, walkia
2	kuudoma	paiwa	mua, mia	wesi	tuli
3	ku	paiwu	ma	wesi	tuli
4	kuu	pjem	muld	wessi	tulli
5	mano	»	odnam	tatsse	tol, tollo
6	tilsje	kitschi	rok : milanda	wjut, wüt	tul, tül
7	kow, kobass	tschi	»	wat	tol
8	kou	schi	moda ; masstor	wad	toi
9	tylys, tollis	lun	ma, mu	wa	by
10	tylyss, tolich	lun	mu	wa	bi
11	toles, tulys	schundu	musjem, ssjoi	wu	tül
12	hold	nap	fold	viz	tüz
13	jankaby	katal	ma	uta	taut
14	jankop	kotol	ma	wyt, agel	tat, nai
15	jonchu	katol	ma	wit, uit	ule, tatnass
16	jenop	chodal	mag	wity, uit	ulja, ulga
17	tylesch, tylss	chatl'	myg, my	jin	tjod
18	tilesch	tschel	myg	jin	tut
19	tillass	katl	mych	jin	tugut
20	iki	kotl	mych	jin	tugut
21	ike	chotlul	tagai	jin	tügot

	Père.	*Mère.*	*OEil.*	*Tête.*	*Nez.*
1	issi, ota	emâ, enne	ssilme	poja, pa	njena
2	tuatta, tato	muamo, mamo	ssilma	pija	nena
3	tato	mamo	ssilma	pa	nena
4	issa	omma	ssilm	peja	ninna
5	atté, pabmjeja	edne	tjalme	oike, oaiwe	njonne
6	atai, atschai	abai, abaji	schin ja	bui	net
7	tatai	awai	ssjalme	pra	sudo
8	alai	tepai, awaz	sselma	pra	schafka
9	ai	mum	ssin, ssiness	jor	nyr
10	bata, bat	mamo	ssin	jor	nyr
11	agai, ai, dadai	mumy, nunoi	ssin, utim	jir, jor,	nyr, njur
12	atya	anya	szem	fo	orr
13	sassim	ankom	scham	bankun	nol, nijal
14	ijag, iegu	awaly	schem	pank	nel
15	ijag, eig	ssjuga, ssiss	scham	pank	nol
16	ea	ank, anu	scham, schem	ponke, tuss	nio
17	ara, iki	ana, animy	ssem	uch, ochlu	niol, nül
18	adja, essep	anke, amba	ssem	og	nal
19	igam	anke, ess	ssem	ugol	niol
20	igam	essem	ssem	ugom	njul
21	essem, adja	ewem, ewel	ssem	ugom	njul, pudjnol

	Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Pied.*
1	ssuu, sssu	kieli, zieli	ampat	kchesi,	jarka, jalka
2	schun, ssu	kijali	chammasch	kasi, kasi	jalja
3	ssu	keli	hammass	kasi	jalgu
4	ssun	keel	hammass	kassi	jalg
5	nalme	niuoktjem	padne, pane	ket, giet	juolke
6	uschma	elmje, ssülme	pu, püi	kit	jal, jol
7	kurgo	kel	pai	ked	pilge
8	kurga	kel	pei	kad	pilga
9	kn, om,	kyl	pin	ki	kok
10	wom	kyw	pin	ki, kirim	kok
11	im, um	kyl	pin	ki	pyd. pud
12	szaj	nyele	fog	kez	lab
13	toj	nelma	onssor	kata	lal
14	toss	nilm	tosskwor	kat	lal
15	schuss	ilm	pankt	kat	lyl
16	schob	»	schoppan	kat	ayyl
17	lul, unyl	nalim	penk, pek	kasch	kur
18	lul	nalem, sche	tiwu	ket, uda	kur
19	lul	nalem	tewu	lagol	kur
20	lul	nalem	ponk	lagel	kur
21	lul	nalem	ippjumk	kot	kur

Digitized by Google

	Un.	*Deux.*	*Trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	yhss	kakss	kolme	nelija	wissi
2	jukssy	kakschi	kolmje	nella	wiis.
3	jukssi	kakssi	kolsche	nelli	wiji
4	ykss	kakss	kolm	nelje	wiss
5	akt	kwekt	kolm	nelje	wit
6	iktet	koktot	kumut	nilit	wisit
7	wait	kafto	kolmo	nilje	waze
8	weika, fka	kafta	kolma	nila	wjeta
9	otyk	kyk	kwiu	njula	wit
10	ytyp	kyk	kuim	njul	wit
11	odyk	kyk	kwin	nil	wit
12	egy	ketto	harom	negy	ot
13	aku	kit	korom	nila	at
14	aku	kita	korom	nila	at
15	aku, aiwa	kita, koti	kurm, urum	nila	at
16	aku	kitai	kurym	nille	at
17	ogy, ot	ketto	cholym	niil	et
18	it	katn	chulem	njelle	uet
19	it	kalkin	kolim	nille	uet
20	atil	katkin	kolym	nille	uet
21	i	katechen	kolon	nille	wet

	Six.	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix.*
1	kussi	sseitzeman	kadekssan	ydek·san	kymmenen
2	kuuji	jeitschimen	kagekschan	iujeckschan	kymmen
3	kusi	sseitschemi	kaessak	igokske	kuminene
4	kuuss	sseitsse	kattesa	uttesa	kuemme
5	kot	kjeta	kakissât	aktfe	lokke
6	kudut	schimit	kandasche	ykmyss	lu
7	kota	ssisem	kaukssa	waikssje	kamen
8	kota	ssisem	kawksa	wjeikssa	kjemen
9	kwet	ssisim	kykamyss	okmyss	dass
10	kwait	ssisim	kekamyss	ykmyss	dass
11	kuat	ssissim	kijamis	ukmyss	dass
12	hat	het	nyoltz	kilentz	tiz
13	kot	ssata	nilonu	ontolu	lu
14	kot	ssat	nelolol	ontalol	lawa
15	chotje	ssatje	nelolju	ontolju	lu
16	kot	ssat	njollou	ontolou	lou
17	ochot, kut	labut	nuul	jirten	ijani
18	chut	lassat	nulle	irani	jan
19	kut	labat	nillach	iryion	jon
20	kut	labet	niglach	jirion	jon
21	kut	jaget	niglach	jirion	ion

OURALIENS, auraient-ils inventé l'écriture cunéiforme? *Voy.* CUNÉIFORMES.

OUTTOWAYS. *Voy.* LENNAPPE.

P

PAISSACHI. *Voy.* PRACRIT.

PALENQUE (RUINES DE). *Voy.* TZENDAL.

PALI ou BALI, une des langues mortes de l'Inde, fille du sanskrit, restée la langue de la religion et de la science à Ceylan et dans toute l'Indo-Chine. Cette langue était parlée anciennement dans le Magadha ou Magudha (partie du Bahar au sud du Gange) regardé par plusieurs savants indiens comme le pays natal de Bouddha. Après avoir été très-répandue dans l'Inde avant la naissance de Jésus-Christ, elle s'est éteinte lorsque la secte qui la parlait fut expulsée de l'Inde.

Le travail le plus important qui ait été publié sur cet idiome est l'*Essai sur le Pali*, par Burnouf et Lassen (Paris, 1826). D'après les recherches de ces deux éminents philologues, le pali est dérivé du sanskrit, et cette dérivation a eu lieu selon certaines règles, euphoniques pour la plupart, qui ne permettent pas à l'un d'admettre certains sons et certaines alliances de consonnes reçues dans l'autre. Ces modifications portent également sur le corps des mots et sur les terminaisons et les inflexions qui les distinguent dans la phrase (693); d'où il suit qu'il n'est aucune forme grammaticale en pali dont

(693) Le pali abrège les voyelles longues du sanskrit, et tend, par une sorte de compensation, à redoubler les consonnes, comme dans *kalla* (temps), formé du sanskrit *kâla*. Il tend aussi à assimiler entre elles les consonnes différentes, comme quand il fait *ratti* (nuit) du sanskrit *râtri*, et *sissa* (tête) du sanskrit *shircha*. Il opère en outre de fréquentes contractions, par exemple dans *bhavanti* (ils sont), dont il fait *honti*. Dans la grammaire, les changements apportés par le pali à l'économie de la langue dont il découle, sont dictés par le principe d'analyse, ce caractère commun des langues dérivées. L'analyse toutefois, qui a été poussée si loin dans les idiomes modernes, tant de l'Inde que de l'Europe, ne fait pour ainsi dire que s'essayer dans le *pali*. Cet idiome a en effet conservé chacun des cas du sanskrit, au lieu de les remplacer, comme cela s'est fait en bengali par exemple, par des particules. Les terminaisons de la déclinaison, ainsi que celles de la conjugaison, ne sont altérées en pali que quand elles offrent en sanskrit des alliances des lettres qu'une prononciation affaiblie ne peut plus

Digitized by Google

on ne puisse retrouver l'origine en sanskrit;

D'où il suit encore que, pour expliquer les modifications que fait subir la langue dérivée à la langue mère, il n'est pas besoin d'admettre l'influence d'aucun idiome étranger.

Quand on compare le pali, en tant que formé du sanskrit, avec les autres dialectes sortis de la même origine, on trouve qu'il se rapproche incomparablement plus qu'un autre de cette souche commune. Il est, en quelque sorte, au premier degré de l'échelle, à partir du sanskrit, et il ouvre la série des langues qui altèrent ce riche et fécond idiome. Mais il semble que le pali, qui portait en lui des germes d'altération déjà fort développés, ait été arrêté tout d'un coup, et fixé à l'état où nous le voyons aujourd'hui, c'est-à-dire, se rattachant presque immédiatement à l'idiome dont il est sorti. En effet, la plupart des mots qui forment le fond de l'un, se retrouvent dans l'autre sans aucune modification; ceux qui sont altérés peuvent tous être ramenés à leur racine sanskrite; enfin, on ne trouve pas en pali de mots d'origine étrangère. Ce phénomène est d'autant plus remarquable que le pali fleurit depuis longtemps au milieu de nations dont les langues populaires sont essentiellement différentes. Mais il s'explique par cette considération, que le pali a reçu du sanskrit la masse des mots dont les sujets religieux, philosophiques, etc., nécessitent l'emploi, et qu'en même temps ce fonds était assez riche, pour qu'il n'eût pas besoin de faire d'emprunts à aucune autre langue. C'est là un fait que la lecture d'un certain nombre de textes nous autorise à avancer. Cependant nous ne nions pas que cette assertion ne puisse être trop générale, et nous convenons que dans des compositions d'un genre différent de celles que nous connaissons, il ne serait pas impossible de trouver quelques mots qui ne sont pas d'origine sanskrite.

Dans les livres historiques ou dans les poëmes que Leyden appelle *tcheritas* (694), l'auteur peut avoir eu à décrire des objets dont la dénomination sanskrite n'avait pas passé en pali, ou bien dont la désignation n'avait été créée en sanskrit que postérieurement aux événements qui ont porté le pali loin de l'Inde. Dans ces cas et autres semblables, cette langue doit avoir emprunté des mots aux idiomes populaires des diverses contrées où elle était cultivée. Mais il n'en est pas moins vrai de dire que dans les compositions classiques en quelque sorte, dans les livres qui contiennent le dépôt des croyances religieuses, tous les mots sont du sanskrit pur dans leurs racines, quoique altérés dans leurs formes.

Nous n'entrerons pas dans de nouveaux détails sur la manière dont le pali s'est formé du sanskrit. Les lois qui ont présidé à la formation de cette langue sont celles dont on retrouve l'application dans d'autres idiomes, à des époques et dans des contrées très-diverses; ces lois sont générales parce qu'elles sont nécessaires. Que l'on compare, en effet, au latin les langues qui en sont dérivées, aux anciens dialectes teutoniques les langues de même origine, au grec ancien le grec moderne, au sanskrit les nombreux dialectes populaires de l'Inde, on verra se développer les mêmes principes, s'appliquer les mêmes lois. Les inflexions organiques des langues-mères subsistent en partie, mais dans un état évident d'altération. Plus généralement elles disparaissent et sont remplacées, les cas par des particules, les temps par des verbes auxiliaires. Ces procédés varient d'une langue à l'autre, mais le principe est toujours le même : c'est toujours l'analyse, soit qu'une langue synthétique se trouve tout d'un coup parlée par des barbares qui, n'en comprenant pas la structure, en suppriment et en remplacent les inflexions, soit qu'abandonnée à son propre cours, et, à force d'être cultivée, elle tende à décomposer et à subdiviser les signes représentatifs des idées et des rapports, comme elle décompose et subdivise sans cesse les idées et les rapports eux-mêmes. Le pali paraît avoir subi ce genre d'altération : c'est du sanskrit, non pas tel que le parlerait une population étrangère pour laquelle il serait nouveau, mais du sanskrit pur, s'altérant et se modifiant lui-même à mesure qu'il devient plus populaire. Ainsi il conserve encore sa déclinaison, et ne la remplace que par des particules comme les dialectes modernes de l'Inde. Une seule forme, l'ablatif en *to*, pourrait passer pour un commencement de déclinaison analytique, mais on la retrouve déjà dans la langue-mère (695).

Une autre particularité du pali, c'est qu'il porte tout à fait le caractère d'une langue morte. Des formes peu variées ne paraissent pas laisser à ceux qui s'en servent une grande latitude; et il en est, ce semble, des Siamois et des Birmans qui composent en pali, comme des latinistes modernes, condamnés, sous peine d'écrire autre chose que le latin, à choisir leurs mots et leurs formes dans les auteurs du siècle d'Auguste. D'ailleurs, si cette langue n'était pas morte dans le sens le plus étendu du mot, comment expliquer l'incertitude des écrivains dans l'em-

articuler. Enfin, la langue dérivée n'a pas suppléé par l'emploi des auxiliaires à ce qui lui manque du côté des flexions verbales. Le nombre duel a disparu; mais les trois genres ont été conservés, ainsi que le système à peu près complet des pronoms. La voix passive cependant est devenue d'un emploi rare, et la voix moyenne paraît avoir disparu complétement, comme aussi les modes précatif et conditionnel, tandis que la forme causative a conservé sa fréquence. Telle est, en somme, la constitution grammaticale de la langue qui fait le sujet de cet article.

(694) *Asiat. Research.*, t. X, p. 281, ed. Lond. 4°.

(695) Nous pourrions citer un grand nombre de formes palies qui prouvent que les modifications qu'il fait subir au sanskrit, sont de la même espèce que celles que l'italien, entre autres, fait subir au latin. Ainsi, l'assimilation des consonnes qui, en italien, fait *letto* de *lectus*, *scritto* de *scriptus*, est un des principes du pali.

Digitized by Google

ploi des cas et des temps? Il semble qu'ils en ont complétement oublié la valeur primitive, et qu'ils se soucient peu de celle qu'ils veulent qu'on y attache.

C'est un fait constaté par le témoignage de tous les voyageurs, que le pali règne comme langue savante dans l'île de Ceylan et chez les peuples bouddhistes de la presqu'île au delà du Gange, c'est-à-dire d'Ava, d'Arakan, de l'empire birman, du Pégu, de Siam, de Laos et peut-être de Cambodja et de Tchiampa. Le sort de la langue palie paraît donc attaché à celui d'une religion célèbre qui a parcouru toute l'Asie, au bouddhisme. Mais ce culte règne sur de bien plus vastes contrées que celles que nous venons d'énumérer; il domine au Tibet, au Japon, et compte un grand nombre de sectateurs dans l'empire chinois. Des travaux modernes, et particulièrement les admirables recherches de M. Abel Rémusat sur les langues tartares, ont prouvé que les bouddhistes du Thibet et de la Chine possèdent dans leurs bibliothèques un grand nombre de livres traduits sur des originaux indiens, et des textes originaux eux-mêmes (696). La langue dans laquelle ces textes sont écrits est appelée *fan* par les Chinois, *rdjagar* par les Tibétains, *enedkek* et *hendkek* par les Mongols (697). Suivant M. Schmidt, elle s'appelle encore chez ces deux derniers peuples *samgkrida*, mot qui offre une ressemblance frappante avec *samskrita*. Cependant, comme ces dénominations diverses n'indiquent pas avec beaucoup de précision ce que c'est que cette langue indienne des bouddhistes, on s'est demandé si c'est le sanskrit ou le pali, qui ont tous deux des titres dans la question, l'un comme le langage du pays où est né le bouddhisme même dans les contrées où il domine; et, en troisième lieu, si ce ne pouvait pas être un idiome dérivé du sanskrit, ou altéré à dessein par la secte religieuse qui l'a parlé.

Quoiqu'on n'ait encore publié aucun des ouvrages écrits en cette langue, l'examen de quelques textes a suffi pour donner la conviction que la langue *fan*, au moins au Thibet, n'est autre que du sanskrit pur, aussi peu altéré qu'il est possible par l'ignorance ou l'inattention de ceux qui l'ont transcrit. Ces textes sont empruntés au vocabulaire bouddhique en cinq langues que M. Abel Rémusat a fait connaître dans les *Mines de l'Orient* et dans ses *Mémoires asiatiques* (698). Le lecteur qui aura de la langue savante de l'Inde une connaissance quelconque, sera convaincu, nous n'en doutons pas, que c'est là du sanskrit véritable. Nous sommes jusqu'ici personnellement privés des connaissances nécessaires pour déterminer exactement ce que c'est que la langue *fan* de la Chine. Comme le pali existait au temps où *Bodhidharma*, en pali *Bodhidhammo* et en chinois *Tamo*, passa dans cette contrée, on peut croire qu'il n'y dut pas être inconnu. Pour constater ce fait, il faudrait examiner un certain nombre de mots *fan* assez différents en sanskrit et en pali, pour que leur forme caractéristique n'ait pas pu disparaître sous les altérations que leur fait subir le chinois. Jusqu'ici nous n'en connaissons que deux qui puissent mener à une conclusion, qui ne peut, de toute façon, être générale. Le nom du patriarche *Bodhidharma*, ou par abréviation *Dharma*, est en pali *Dhammo* et en chinois *Ta-mo*. Quoique les Chinois n'aient pas de *r*, ils cherchent cependant à représenter cette lettre d'une manière quelconque, dans les mots étrangers où elle se trouve. Il en résulte que s'ils eussent entendu prononcer *Dharma*, ils n'en eussent probablement pas fait le mot *Tamo*. De plus, le mot *nirvânam*, l'annihilation, est en pali *nibbânam*; or, chez les Chinois, il a deux formes qui correspondent aux deux idiomes et paraissent indiquer leur coexistence à la Chine, *nippân* et *nigoudn*. Il reste cependant certain que le célèbre vocabulaire pentaglotte qui contient du sanskrit, y a été publié, tandis que, jusqu'ici, il ne nous est venu de ce pays aucun texte pali.

Toutefois, la détermination exacte de ce qu'est le *fan* du Tibet et le pali de la péninsule, établit deux faits d'une grande importance historique: le premier, que les bouddhistes du nord emploient le sanskrit comme leur langue sacrée; le second, que ceux des îles et de l'est se servent seulement d'un dialecte dérivé de cette langue. Le premier fait s'explique aisément; comme le culte de Bouddha est originaire de l'Inde, il n'est pas étonnant que ceux qui les premiers l'ont embrassé se soient servis du sanskrit, langue riche en termes religieux et qui se prête merveilleusement à l'expression des abstractions métaphysiques les plus relevées. Le second est plus obscur et se lie incontestablement à l'histoire du bouddhisme dans l'Inde. Nous rappellerons seulement que la migration qui a porté le pali dans l'île de Ceylan, et probablement de là dans toute la presqu'île, est beaucoup plus moderne que l'établissement du bouddhisme au nord. Ainsi cette religion serait passée dans ces contrées quand le sanskrit n'avait pas encore perdu à son égard son caractère de langue sacrée, et dans le sud, plus tard, quand un dialecte, très-rapproché il est vrai dans son origine, s'était développé et avait même été consacré à la rédaction et à la publication de livres religieux.

En effet, le long séjour du bouddhisme dans l'Inde suffit pour rendre raison de la formation du pali et subsidiairement de son adoption par les bouddhistes du sud. Quand naquit la religion ou plutôt la philosophie nouvelle, le sanskrit dut être la langue de ses sectateurs. Sorti du sein du brahmanisme, le culte de Bouddha ne s'en sépara pas tout d'un coup; et jusqu'au temps où il aspira à devenir culte populaire, la langue savante des brahmanes fut la sienne. De cette

(696) *Recherches sur les langues tartares*, t. I, p. 315.

(697) Schmidt Forschung., in d. Geb., p. 245.

(698) *Mém. Asiat.*, t. I, p. 159, sqq., et 452.

Digitized by Google

époque doivent dater les migrations, vraisemblablement anciennes, qui ont porté le bouddhisme au nord. Mais ses progrès successifs dans l'Inde durent opérer, dans la langue qu'il parlait, une révolution facile à expliquer. Comme, suivant un des principes fondamentaux de son institution, il appelait au sacerdoce tous les hommes sans distinction de rang, le sanskrit se popularisa davantage, et passa dans la bouche des hommes des castes les plus basses. Dès ce moment il dut s'altérer; certaines formes d'un usage trop difficile durent disparaître, d'autres s'adoucir; la grammaire se simplifia; et sans doute les causes qui tendaient à le dénaturer eussent agi sur lui plus profondément, si, vers le ve siècle de notre ère, il n'eut été transporté à Ceylan sous sa forme et sous sa dénomination nouvelle, et fixée pour jamais à l'état de langue morte.

Ainsi resserré dans l'île de Ceylan et dans la presqu'île au delà du Gange, le pali offre encore matière à plus d'un curieux problème. D'abord on peut se demander s'il est exactement le même chez les diverses nations qui l'emploient, ou s'il se subdivise en dialectes. Il faudrait, pour résoudre cette question, posséder des manuscrits palis de plusieurs peuples différents, ou bien pouvoir s'en reposer sur l'opinion de quelques voyageurs éclairés connaissant cette langue. Leyden, le seul qui ait rempli cette condition, ne paraît pas s'être posé ce problème; cependant son silence même, la généralité de son langage toutes les fois qu'il parle du pali, le soin qu'il prend de noter la différence des alphabets dont on se sert pour l'écrire, même quelques expressions assez précises, peuvent faire croire qu'il n'avait pas reconnu de dialectes à cette langue (699). Buchanan, au contraire, prétend, sur le témoignage d'un naturel birman, que le pali du Pégu diffère de celui de Siam, et tous deux de celui de Ceylan (700). Malgré l'autorité qui doit s'attacher à l'opinion d'un naturel, nous osons élever quelques doutes sur la parfaite exactitude de cette assertion de Buchanan. Nous nous autorisons d'abord du silence de Leyden, qui n'eût pas manqué de parler de ces différences si elles eussent existé, de celui des missionnaires italiens qui paraissent avoir eu des notions assez exactes sur le pali, enfin, de ce que la tradition birmane reporte dans l'île de Ceylan l'origine de la migration qui donna au Pégu la langue et les caractères palis. Or, pour que le pali de la presqu'île différât de celui de Ceylan, il faudrait qu'il eût vécu comme langage populaire dans l'un ou l'autre de ces pays, ce que ne paraissent pas indiquer les renseignements historiques, et l'état de la langue.

Remarquons, toutefois, tou. en repoussant l'opinion de Buchanan, que son erreur est excusable; elle peut venir de la différence d'accentuation qui doit, nous n'en doutons pas, rendre le pali de Siam peu intelligible à l'oreille d'un Birman. Quand un Siamois lit ses livres sacrés, il doit donner à chacun des mots ces nuances délicates de prononciation qu'il a reçues de sa langue maternelle. Ce genre d'altération est même si familier à ce peuple que les manuscrits en portent des traces. Ainsi la bibliothèque royale possède un ouvrage siamois entremêlé de pali, en caractères du *Phâtimokkha*. Le siamois est complétement inintelligible pour nous. Cependant la connaissance des caractères (immédiatement dérivés de l'alphabet pali) qui servent à l'écrire, nous a permis de lire un certain nombre de mots palis, transcrits suivant la méthode d'accentuation et de prononciation siamoise. Les Birmans et les Cingalais doivent de même accentuer le pali à leur manière. Sous ce rapport, le sanskrit offre le même phénomène, la prononciation en varie suivant les différentes provinces où on le cultive.

Enfin, pour prévenir une dernière objection, nous dirons que quelques différences d'orthographe, et l'introduction du plus ou moins grand nombre de mots étrangers dans le pali, ne doit pas autoriser à faire regarder cette langue comme partagée en dialectes. Nous devons reconnaître que les idiomes vulgaires des pays où on le cultive ont pu exercer sur elle une certaine influence. Mais il faudrait (ce qui n'est pas prouvé) que cette influence eût été bien puissante, pour constituer un ou plusieurs dialectes, dans le sens propre de cette expression.

Passons maintenant à la seconde question, celle de savoir où est né le pali. Nous devons rappeler d'abord que l'arrivée des livres bouddhiques écrits en pali à Ceylan, vers l'an 407 de notre ère, résout, selon nous, le problème, et prouve qu'il était déjà formé dans l'Inde. Voyons néanmoins si l'état de la langue confirme ou contredit ce fait.

De deux choses l'une, ou le pali existait déjà quand les bouddhistes ont quitté leur pays; ou bien leurs livres étaient encore à cette époque écrits en sanskrit; le sanskrit était, pour eux, la langue de la religion et de la science; et ce n'est qu'après son passage sur une terre étrangère qu'il est devenu le pali. Il n'y a pas, ce nous semble, une troisième opinion. Car les différences que l'on remarque entre le pali et le sanskrit pénètrent trop profondément dans la constitution intime de la langue, et portent un caractère trop évident de généralité et de nécessité, pour qu'on puisse les attribuer

(699) The Indochinese with the cingalaise or inhabitants of Ceylan uniformly employ the bali or pali in the sacred compositions of the bouddhist sect. This language does not exist as a vernacular tongue, but is the language of religion, learning and science, and appear to have exerted an influence on the vernacular language of the Indochinese nations similar to that, which the sanskrit has exhibited among the popular languages at Hindoustan and Dekkin. (*Asiat. Research.*, t. X, p. 161, ed. Lond. 4°.)

(700) *Asiat. Research.*, t. VI, p. 305, ed. Lond. 4°.

Digitized by Google

à une cause aussi peu puissante, que l'intention de composer systématiquement un langage de secte. De ces deux hypothèses la seconde nous semble inadmissible. Voici sur quoi nous nous fondons.

1° Si les Bouddhistes de Ceylan et de la presqu'île, au moment où ils quittèrent l'Inde, se fussent servis du sanskrit, comme ceux du Tibet, comment se fait-il qu'ils n'aient pas, ainsi que ces derniers, conservé cette langue à laquelle devait se rattacher tout ce qu'il y avait dans leur croyance de plus saint et de plus respectable? Leur position, sous le rapport des langues populaires, était la même; les Bouddhistes trouvaient, dans l'un et l'autre pays, des peuples se servant d'idiomes différents du sanskrit; pour ces nations il était complétement inintelligible, et devait à leurs yeux passer pour une langue morte. Il n'était langue vivante que pour la minorité, c'est-à-dire pour ceux qui l'apportaient avec la nouvelle religion; encore dut-il, au bout de quelques générations, perdre même à leurs yeux ce caractère. Or, ce fait même que le sanskrit dut être de bonne heure une langue morte dans la presqu'île, exclut la seconde hypothèse, savoir qu'il y a vécu et s'y est altéré sous l'influence des langues populaires. Cette influence d'ailleurs ne doit pas être exagérée. On connaît le zèle des apôtres du bouddhisme et l'on peut juger par le soin avec lequel ils ont conservé le sanskrit au Tibet, de l'attention qu'ils durent mettre, dans la presqu'île au delà du Gange, à empêcher le mélange impie des formes et des phrases populaires.

2° Si le sanskrit eût été la langue des Bouddhistes à leur passage dans la presqu'île, eut-il, par suite des altérations nécessaires qu'il devait subir, produit le pali? En d'autres termes, l'influence des langues populaires au milieu desquelles il était transplanté, se serait-elle bornée à modifier assez peu le sanskrit, pour qu'on pût très-facilement remonter de la langue altérée à la langue mère? C'est ce dont nous croyons devoir douter; car nous savons ce que peut devenir le sanskrit lorsque, transporté au milieu d'une population qui ne le comprend pas, il y vit cependant encore, cultivé par des écrivains et conservé dans des compositions historiques et poétiques. Le *kavi* est un exemple du genre de modifications qu'il peut éprouver; et l'argument qu'on peut tirer de cette langue dans la question qui nous occupe, est concluant en faveur de notre opinion. Le *kavi* est, comme on sait, le sanskrit de Java, ou plutôt c'est le résultat des altérations successives qui ont dénaturé la langue savante de l'Inde, depuis qu'elle a été portée par une colonie dans cette île. De ces altérations, produites la plupart par l'influence de la langue primitive de Java, est né un dialecte qui, conservant encore les mots sanskrits presque sans aucun changement, en a perdu toutes les inflexions et est passé à l'état de langue analytique (701). Que ce résultat ne se soit pas identiquement reproduit dans la presqu'île au delà du Gange, nous ne nous en étonnerons pas. Les deux termes du rapport avaient changé; d'un côté c'était toujours le sanscrit (dans l'hypothèse que nous combattons); mais de l'autre l'idiome national n'était plus le même. La différence dans les termes a donc dû nécessairement introduire une différence dans le résultat. Il est vrai; mais on doit nous accorder que, s'il a pu n'être pas identique, il a dû au moins être analogue. Or c'est là ce qui n'est pas; dans son Essai de grammaire palie M. Burnouf a trouvé que cette langue est loin d'avoir perdu le caractère synthétique qu'elle tient de son origine. Nous sommes donc autorisés à conclure de là, que le pali n'a pu être formé hors de l'Inde, mais qu'il est né dans cette contrée même, avant que les Bouddhistes qui se sont établis dans la presqu'île, eussent quitté leur terre natale.

Le pali est-il le dialecte mâgadhi? — Le savant Leyden semble avoir eu l'opinion que nous venons d'énoncer sous la forme du doute. Sans doute la ressemblance du nom de *mâyadhi* avec celui sous lequel on connaît le pali, appelé indifféremment par les Cingalais *pauli* ou *mungata* (702), par les Birmans, *pali* et *magata* ou *magada*, *bâsâ* ou *pâsâ* (703), peut, il est vrai, conduire à cette opinion. Pour nous, sans nous arrêter à la ressemblance des dénominations, nous devons vérifier si les faits contredisent ou confirment l'induction qu'on en tire. Mais avant d'examiner cette question, il faut donner quelques explications sur ce qu'on appelle dialectes aux Indes.

Les grammairiens indiens comprennent, sous le nom de *Prâkrita*, un certain nombre de dialectes qui sont parlés dans les drames par les personnages inférieurs, et qui tous sont dérivés du sanskrit. Il faut observer que *prâkrita* est un terme général qui signifie *dérivé*. Ainsi Hematchandra, dans le premier chapitre de sa grammaire prâkrite, s'exprime de la manière suivante :

« L'origine du prâkrit est dans le sanskrit, c'est-à-dire, le prâkrit est venu ou dérivé (prakrita) du sanskrit. »

Ensuite ce mot est pris comme une dénomination spéciale pour désigner par préférence un des dialectes dont nous venons de parler; ainsi :

« Prâkrit par excellence. »

Au nombre de ces dialectes est le *mâgadhi*, que son nom identifie avec le dialecte de *Magadhi* ou du Béhar (704). Les grammairiens

(701) Raffles, *Hist. of Java*, t. I, p. 367. — Crawfurd, *Asiat. Research.*, t. XIII, p. 144 et 161, ed. Calcuit.

(702) Percival, *Voy. à Ceylan*, t. I, p. 257, trad. franç.

(703) Alph. Barman, p. x, ed. 1787. Le mot *bâsâ* est l'altération palie du mot sanskrit *bhâchâ*, langage, dialecte.

(704) *Hematchandra*, *Lakchmidhara*, et d'autres grammairiens parlent d'un dialecte du mâgadhi,

Digitized by Google

dérivent le mâgadhi quelquefois du *saorasent* ou langue de Mathoura, qui vient elle-même du prâkrit, quelquefois immédiatement du prâkrit lui-même. Le magadhi est donc au second ou troisième degré à partir du sanskrit. Car les divers dialectes, dont le nombre, suivant quelques grammairiens, est très-considérable, sont tous rangés suivant leur plus ou moins grande analogie avec la langue dont ils dérivent. Ainsi on donne le premier rang au prâcrit, puis on place le *saorasent*, puis le *mâgadhi*, et ainsi des autres, jusqu'aux derniers et aux plus altérés qui sont réunis sous la dénomination commune d'*apabhransha* ou langues privées de grammaire.

La différence du mâgadhi et du prâkrit ne doit pas être très-sensible; cependant il est fort remarquable que dans les cas où le premier s'éloigne du second, il s'éloigne également du pali. En preuve de cette assertion, nous donnerons ici quelques extraits de la courte mais excellente grammaire prâkrite de *Vararoutchi*, qui, avec le commentaire de *Bhâmata*, forme le meilleur abrégé des dialectes prâkrits.

1° Le mâgadhi change *cha* et *sa* en *sha*. Le pali et le prâkrit suivent le système contraire.

2° En mâgadhi *dja* devient *ya*, c'est exactement le contraire en prâkrit où *ya* et le *dja* sans les changer; mais toutes les fois qu'il les remplace, c'est conformément aux règles du prâkrit.

3° *Ra* devient *la* en mâgadhi; *poulise*, pali *pouriso*. Ce changement a quelquefois lieu en prâkrit, jamais en pali.

4° En mâgadhi, *kcha* devient *ska*, en pali et en prâkrit *kkha*: mâgadhi *râskase*, prâkrit et pali *rakkaso*.

Nous ne citerons plus que deux exemples pris dans la première déclinaison. En mâgadhi, le nominatif singulier est en *e*, tandis qu'en prâkrit et en pali il est terminé en *o*; le génitif est en *âha*, tandis que le prâkrit et le pali se forment en *assa*.

Ces exemples suffisent, ce semble, pour nous justifier de n'avoir pas adopté l'opinion de Leyden sur l'identité du mâgadhi et du pali. Reste l'argument que l'on tire de la ressemblance du nom avec celui que porte la langue sacrée de la presqu'île. Mais cette ressemblance s'explique d'elle-même : le magadha est la patrie de Bouddha; il n'est donc pas étonnant que ce nom se soit étendu à l'Inde en général. D'après cette explication, le nom de magadha appliqué au pali, indiquerait seulement son origine indienne.

Il nous reste donc encore à chercher à quel dialecte de l'Inde le pali se rattache; nous allons voir dans la comparaison de ce dialecte avec le prâkrit, qu'il tient à l'égard de ce dernier le rang que le sanskrit occupe à son égard.

Le prâkrit (et par là nous entendons la langue qui reçoit ce nom à l'exclusion de toute autre), a plus de droits qu'aucun des dialectes populaires de l'Inde, à être comparé avec le pali; d'une part parce que les grammairiens indiens le considèrent comme la première et la plus immédiate altération du sanskrit, et d'autre part parce qu'il est le langage sacré d'une secte qui a de grands rapports avec le bouddhisme, les Djainas. Des autorités respectables considèrent cette secte comme formée dans des temps assez modernes des débris du culte de Bouddha dans l'Inde. On pourrait conclure de là qu'elle doit avoir conservé, avec une partie des dogmes de cette religion, autrefois puissante dans ce pays, la langue dans laquelle elle parlait à ses sectateurs. Cherchons donc s'il existe entre le pali et le prâkrit une assez grande ressemblance pour justifier l'opinion, que ces deux dialectes sont également dérivés du sanskrit, ou même ne sont au fond qu'un seul et même dialecte qui a successivement altéré le sanskrit ou l'ancien langage du bouddhisme. Si nous trouvons qu'il en est ainsi, nous aurons de bonnes raisons de croire que nous possédons dans le prâkrit des Djainas une langue dérivée du pali, comme le pali l'était déjà du sanskrit: et ainsi sera de nouveau prouvée la formation et l'existence du pali dans l'Inde, à une époque antérieure aux migrations qui ont porté le bouddhisme dans le sud et dans la presqu'île au delà du Gange.

Or une comparaison attentive du prâkrit et du pali nous conduit à cette conclusion :

1° Qu'il existe, entre ces deux dialectes, une ressemblance telle qu'on peut avancer qu'ils sont presque identiques;

2° Que le prâkrit altère plus le sanskrit que ne le fait le pali, et qu'il offre, en quelque sorte, le second degré d'altération comme le pali en est le premier et le plus immédiat.

Voici les conclusions auxquelles M. Burnouf est arrivé dans son Essai sur le pali :

1° Trois alphabets palis, ou de la langue sacrée de Ceylan et de la presqu'île au delà du Gange, ont été déchiffrés et publiés d'une manière assez complète pour qu'il soit désormais possible de lire les manuscrits palis de Siam et de l'empire Birman.

2° Ces trois alphabets ont été comparés avec huit autres alphabets de l'Inde, du Tibet, de Java et de Ceylan : cette comparaison, en montrant leur analogie, a mené à cette conclusion que les caractères palis dérivent d'un ancien alphabet bouddhique formé sur le modèle du dévanagari, et qui, en passant dans les îles et dans l'Inde ultérieure, a pris les formes du pali actuel.

3° Pour tracer sa route à travers ces vastes

sous le nom de *ardhamâgadhi*, ou demi-mâgadhi. La différence de ces deux dialectes est très-peu sensible, et les grammairiens ne disent pas où le second a été parlé. Comme la province de Béhar était divisée en deux parties, le nord et le sud, on serait tenté de croire que ces deux langues répondent à la division de ce pays.

Digitized by Google

contrées, il a fallu y suivre la marche du bouddhisme. Il est résulté de ces recherches que dès le quatrième siècle avant notre ère, le culte de Bouddha était passé à Ceylan; au temps du célèbre patriarche *Badhisatva*, qu'à cette époque les livres bouddhiques avaient subi une rédaction ou une révision nouvelle; que plus tard, au commencement du cinquième siècle de notre ère, la langue palie était passée à Ceylan, quand la persécution des brahmanes contre les bouddhistes devenait de plus en plus violente; qu'une vaste émigration avait alors porté de nouveau le culte proscrit à Ceylan, et quelques années auparavant dans la presqu'île au delà du Gange; qu'enfin tous ces événements coïncidaient presqu'exactement avec le règne du dernier patriarche bouddhiste établi dans l'Inde. A cette occasion, la chronologie cingalaise a été examinée, et les dates de ces divers événements ont été fixées avec autant de certitude qu'il a été possible.

4° Un essai de grammaire palie comparée avec le sanskrit, a fait connaître le caractère de cette langue. Il en est résulté qu'elle était presque identique à l'idiome sacré des brahmanes, parce qu'elle en dérivait immédiatement; que les modifications qu'elle faisait subir à la langue mère étaient de même nature que celle qu'on remarque dans les dialectes dérivés des anciens idiomes de l'Europe; qu'enfin c'était une langue morte, et que son passage dans une terre étrangère l'avait fixée à l'état où nous la voyons maintenant.

5° En recherchant chez quels peuples elle était cultivée, on a trouvé qu'elle était la langue des Bouddhistes de Ceylan et de la presqu'île au delà du Gange. On s'est demandé si elle ne serait pas celle des Bouddhistes du Thibet; la question résolue négativement a mené à cette conclusion, que les sectateurs de Bouddha au nord employaient le sanskrit, et ceux du midi le pali.

6° Ce fait s'est expliqué par l'antériorité de la migration qui a porté le bouddhisme au Thibet, sur celle qui l'a répandu dans le sud; d'où il est résulté qu'il fallait que le pali se fût formé dans l'Inde depuis le départ des Bouddhistes au nord.

7° Cette conclusion, appuyée sur le fait historique du passage du pali à Ceylan au cinquième siècle de notre ère, s'est trouvée vérifiée par l'état de la langue. Il en est résulté que le pali ne pouvait pas comme le *kawi* ou la langue sacrée de Java, s'être formée sur une terre étrangère, mais il avait dû y être transporté tel que nous le connaissons, tellement identique chez les diverses nations qui l'ont adopté, qu'il n'a pas de dialectes.

8° L'origine indienne du pali une fois trouvée, il a fallu chercher dans l'Inde des traces de son séjour. On s'est demandé si le nom de *magada* qu'il porte dans la presqu'île au delà du Gange, pouvait autoriser à le regarder comme le dialecte moderne *mâgadhi* ou de la province de Béhar, patrie de Bouddha. Une comparaison succincte de ce dialecte avec le pali a prouvé qu'ils différaient en des points fondamentaux, et que toutes les fois que le pali s'éloignait du mâgadhi, il se rapprochait du prâkrit ou de la langue sacrée des Djainas;

9° Conséquemment le pali a été comparé au prâkrit, et il en est résulté que ces deux dialectes sont presque identiques, mais que, de même que le pali est dérivé du sanskrit, de même le prâkrit paraît dérivé du pali; et ainsi l'antériorité du pali des Bouddistes sur le prâkrit des Djainas a été prouvée.

PALMIRIEN. *Voy.* SYRIAQUE.

PANIS-ARRAPAHOES, familles des langues du plateau central de l'Amérique du nord, qui comprend les idiomes suivants :

1° PANIS, parlé par les *Panis*, *Pawne* ou *Pawnees* proprement dits, ou *Panis-Blancs*, nation guerrière et assez nombreuse, vivant dans trois gros villages bâtis sur les rives du Loup affluent gauche de la Platte. Cette nation, qui vit en état de guerre avec les Sioux, les Ossages, les Konzas, les Corneilles et la confédération présidée par Bear's tooth, est partagée en trois tribus principales : les *Grands Panis*, qui habitent un grand village sur les bords du Loup; elle est de beaucoup la plus forte, et Tarrarecawaho ou Longs-Cheveux (Long-hair), son chef, exerce la suprématie politique sur la suivante; les *Panis Républicains*, qui demeurent dans un village 3 milles au-dessus des Grands-Panis; les *Skeye* ou *Loup-Panis*, qui demeurent dans un village 4 milles plus haut du précédent. Cette tribu est la seconde pour la force; son chef nommé Latele sha ou Couteau (Knife), aidé par la bravoure et le dévouement de son fils Petalesharoo, vient d'abolir le sacrifice que cette tribu faisait une fois par an à Vénus ou la grande étoile, immédiatement avant de commencer les travaux champêtres, afin d'obtenir une riche moisson. La victime était un prisonnier de guerre, mâle ou femelle, offert par un des membres de cette tribu; on l'habillait aussi richement que l'état social de ce peuple le comportait; on la traitait avec tous les plus grands égards, et les prêtres, qui l'accompagnaient toujours, prévenaient tous ses désirs en lui cachant soigneusement le principal motif de leurs cruels soins, tâchaient de la faire engraisser, en lui fournissant une nourriture aussi abondante que choisie, imaginant par là de rendre le sacrifice plus agréable à leur dieu cruel. Plusieurs savants américains regardent les *Pawnees* ou *Panis*, établis sur le Fleuve-Rouge, comme une autre branche de cette nation, qui selon eux a été dernièrement chassée par les Osages de ses anciennes demeures sur ce fleuve et passée vers les sources du Rio Brace ou du Colorado.

2° ARRAPAHOES par les *Arrapahas* ou *Arrapahays*, nation nombreuse qui erre le long de la Platte entre les Panis et les Canenawisch. Depuis quelques années, Bear's tooth (Dents d'ours) a su par sa politique et par sa bravoure réunir à sa nation les Kaskaias, les Kaways, les Ietans, les Bald-heads (Têtes-Chauves), et une partie des Lhiennes. Ces

Digitized by Google

peuples belliqueux nomades, et excellents cavaliers, forment une confédération formidable non-seulement aux indigènes, mais qui inquiète beaucoup les Espagnols, surtout ceux établis le long de leurs frontières orientale et septentrionale de l'ancienne vice-royauté du Mexique. Ces sauvages les ont battus dernièrement sur les bords du Rio-Colorado. On ne sait rien relativement à la nature de cette langue, qui après tous les renseignements appartient incontestablement à cette famille.

3° Kaskais, par les Kaskaias, qui sont les *Mauvais-Cœurs* des Français et les *Badhearts* des Anglais; ils errent près des sources de la Platte et forment partie de la confédération de Bear's tooth. Selon Bijeau, interprète de l'expédition du major Long aux Rocky Mountains, cette langue serait avec le kiava ou kiaways un des idiomes les plus difficiles de toute l'Amérique du Nord.

4° Ricaras, par les *Ricaras*, *Aricaras* ou *Panis-Noirs*, dits aussi *Satrahe*, nation agricole, vivant dans des villages sur la rive droite du Missouri près de l'embouchure de la rivière Quicourre. Selon quelques voyageurs cette langue ne serait qu'un dialecte du panis.

5° Canenawisch, par les *Canenawisch* ou *Gens des Vaches*, qui demeurent sur des branches de la rivière Platte et de la rivière Cheyenne. Selon Lewis, ils vivaient autrefois avec les Panis, dont ils se sont détachés, depuis quelques années. Selon Morse, une partie erre le long du Yellow-Stone ou Rivière de la Pierre-Jaune et du haut Missouri.

6° Towiache-Tawakenoes, parlée selon Pike par deux peuples de ce nom, les *Towiaches* des Espagnols, appelés Panis par les Français, et les *Tawakenoes*, connus aussi sous la dénomination de *Trois-Tuyaux*. Les Towiaches vivent d'agriculture sur le bord méridional du Fleuve-Rouge affluent du Mississipi, et élèvent un grand nombre de chevaux et de mulets; les *Tawakenoes*, demeurent sur le bord occidental du Braces.

7° Keres, par les *Keres*, qui selon Pike forment la partie la plus importante de la population indigène du Nouveau-Mexique, et qui serait selon lui les restes de 80 tribus anciennes; ces Keres demeurent à S. Domingo, à S. Phelipe et à S. Diaz le long du Rio del Norte; ils se distinguent par leur haute taille et la douceur de leur caractère; ils sont tous chrétiens.

8° Ietan, par les *Ietans*, *Teutans*, *Hietans* ou *Tetans*, nation nomade, puissante et encore assez nombreuse nommée *Camanches* ou *Cumanches* par les Espagnols et *Paducas* par les Panis et les Osages. Les Ietans errent dans les vastes contrées comprises entre les sources du Missouri, l'Arkansas supérieur, les fleuves de la Trinité, Braces (Brassos de Dios), Colorado (oriental) et del Norte et les montagnes connues sous les noms de Sierra Madre et Sierra dos Mimbros, et poussent quelquefois leurs incursions jusqu'à S. Antonio et même jusqu'à Chihuagua, où résidait le capitaine général des Provincias Internas. Les Camanches, comme les Patagons, les Guaycuros, les Apaches et plusieurs autres nations de l'Amérique, ont appris à dompter les chevaux devenus sauvages dans ces régions depuis l'arrivée des Européens, et à l'aide de ces animaux ils parcourent avec une grande rapidité des espaces immenses, portant la désolation et la mort dans les établissements espagnols, dont ils forcent les habitants à ne voyager que bien armés et en caravanes.

9° Kiaways, par les *Kiaways*, qui demeurent près des sources du Platte. Il paraît que cette idiome a une très-grande affinité avec le Yuta. Pike regarde même les Kiaways et les Yuta comme parlant une même langue. Il est probable que les nombreuses tribus de *Wetapahatos*, qui vivent le long du Paduca et autres affluents du Platte, et leurs voisins à l'ouest, les *Castahanas*, parlent deux dialectes de cet idiome, ou du moins des langues sœurs.

10° Yuta, par les *Yuta* ou *Yutas*, qui vivent près des sources du Rio del Norte. Beaucoup de tribus de cette nation, ainsi que plusieurs de celles des Apaches et des Moquis, désignées par les Espagnols sous le nom général d'*Indiens de paix* (Indios de Paz), sont fixées au sol, réunissent leurs cabanes en villages, et cultivent le maïs.

PANNONIENS. *Voy.* Thraco-illyrienne.

PANOS, langue de la région péruvienne (Amér. mérid.), parlée par les *Panos* qui vivent le long de l'Ucayale et qui paraissent former une même nation avec les *Chipaer*, les *Zipivos*, les *Xitipos* ou *Mananugua*. Selon le père Veigl les *Chamicuros* qui demeurent à l'est du Cuallaga affluent de l'Amazone, parlent un dialecte du panos ou du moins une langue sœur, et qui est très chargée de consonnes. Il nous paraît aussi probable que les *Panos*, qui occupent une grande partie du district de Hyabary dans la province de Solimoès appartenant au Brésil, parlent un dialecte ou du moins une langue sœur de cet idiome. C'est parmi une tribu de ce peuple, qui demeure sur les bords de l'Ucayale, un peu au nord de l'embouchure de Sarayacu, et qui diffère très-peu du reste des sauvages nus errants dans les forêts humides et excessivement chaudes de cette région, et vivant des bananes et du produit de la pêche, que l'on a retrouvé en usage une espèce d'écriture hiéroglyphique, dont un échantillon a été envoyé à Lima par le père Gilbar; il ressemblait parfaitement, dit le baron de Humboldt, à nos livres *in-quarto*; chaque feuillet avait trois décimètres de long sur 2 de large; la couverture de ces cahiers était formée de plusieurs feuilles de palmier, collées ensemble, et d'un parenchyme très-épais; des morceaux de toile de coton, d'un tissu assez fin, représentaient autant de feuillets, qui étaient réunis par des fils de pite. Toutes les pages étaient couvertes de peintures; on y distinguait des figures d'hommes ou d'animaux et un grand nombre de caractères isolés, que l'on crut hiéroglyphiques, et qui étaient rangés par lignes;

Digitized by Google

avec un ordre et une symétrie admirables. On fut frappé surtout de la vivacité des couleurs. M. de Humboldt observe que personne à Lima n'ayant eu occasion de voir un fragment de manuscrits aztèques, on ne peut juger de l'identité du style entre des peintures trouvées à une distance de 800 lieues les unes des autres.

PAPIER MEXICAIN (MACNEY ou PITE). *Voy.* MEXICAINE.

PAPOUS, *Voy.* OCÉANIE et NOUVELLE-GUINÉE.

PAQUES ou WAIHU. *Voy.* POLYNÉSIENNES ORIENTALES.

PAROLE. *Voy.* l'*Essai* § II, III et IV.—Parole intérieure. *Voy.* la note E à la fin de l'*Essai*.

PARSES. *Voy.* PARSI.

PARSI, FARSI ou PERSAN ANCIEN, idiome appartenant au groupe des langues persanes, grande division des langues indo-germaniques.

Cet idiome fut parlé anciennement dans le Parsis, province de l'empire persan, qui correspond presque exactement au Fars ou Farsitan actuel. Poli de bonne heure, le parsi surpassait déjà en douceur, en richesse et en culture le pehlvi et le zend beaucoup avant l'époque à laquelle, sous les Sassanides, il devint la langue de la cour, des affaires publiques, et celle des personnes instruites de tout l'empire. Il paraît que cette langue s'est éteinte depuis plusieurs siècles (705). On pourrait considérer comme un de ses dialectes le *parse*, parlé ou, pour le moins, compris par la plupart des *Parses* ou adorateurs du feu, nommés *Guèbres* par les mahométans. Le plus petit nombre vit en Perse, qui est le pays natal des Guèbres, savoir à Jezd et ses environs, dans le Fars et dans quelques endroits du Kerman, provinces du royaume de Perse actuel. Le plus grand nombre de Parses vit dans l'Inde occidentale, où on les trouve dans les villes principales, surtout à Surate dans le Gujerate, et à Bombay, dans l'Aurungabad; il y en a aussi dans quelques endroits du Multan, dans le royaume de Caboul, dans les environs de Bakou dans le Schirwan et dans l'île de Mozambique en Afrique. Les Parses parlent presque partout dans les usages de la vie commune la langue du pays où ils demeurent. Le parsi a été écrit anciennement avec un alphabet particulier, connu sous le nom de *lettres syriennes*, assez semblable au zend, au pehlvi et au palmyrien; il paraît avoir été introduit dans la Perse sous le règne de Darius Hystaspe, et y avoir fait tomber en désuétude les caractères cunéiformes. *Voy.* PERSAN.

PATAGONE (Région australe de l'Amérique méridionale), langue parlée par quelques-unes des tribus connues sous le nom collectif de *Tehualhets* et auxquelles appartenaient les individus pris par Magellan sur la côte nommée ensuite des Patagons. On ne sait rien sur la nature de cette langue, dont on ne connaît que quelques mots recueillis par Pigafetta, à bord de son vaisseau. Il se peut qu'elle ait de l'affinité avec le tehnelhet. Cette langue est remarquable pour être parlée par des tribus dont la taille ordinaire surpasse celle de toutes les nations connues.

PATOIS EN FRANCE. — Le bureau chargé de la direction de la statistique au ministère de l'intérieur en 1807, et plus tard, après la suppression de ce bureau, la société des antiquaires de France, s'occupèrent de faire traduire en divers idiomes ou patois de France la parabole de l'enfant prodigue. Toutes ces versions ont été publiées dans l'un des premiers volumes des mémoires de la société des antiquaires, sous le titre de *Matériaux pour servir à l'histoire de France*. Nous en donnons ici la première phrase qui, toute courte qu'elle est, suffira pour que le lecteur puisse comparer entre eux ces différents patois. Si cet échantillon lui inspirait le désir d'en connaître davantage, il trouvera la parabole tout entière au tome 6 de la collection que nous venons d'indiquer.

En français. — Un homme avait deux fils.

En patois auvergnat. — En home aviot dous efons.

En patois de Liége. — In homme aveut deux fils.

En patois wallon des environs de Malmedy. —Iun' y avéve oun homme qu'avève deux fils.

En patois de Namur. — Inia leu one fu un homme qui aveuve deux garçons.

En patois wallon de la partie du Hainaut dont Mons est la capitale. — Ein n' saqui avea deux fieux.

En dialecte de Cambray (*Nord*). — Iun hom avau deux fius.

En dialecte du canton d'Arras (*Pas-de-Calais*). — Ain homme avõ ait deeux garchéens.

En dialecte du canton de Carvin, arrondissement de Béthune (*Pas-de-Calais*).— Un homme avo deux fiu.

En patois populaire de la ville de Saint Omer. — Eun home avouait d ux éfans.

En patois ardennois, entre Neufchâteau et Bouillon. — Ou n'oum avo deu s'afan.

En patois d'Onville, canton de Gorze (*Moselle*). — Ain oumme aiveu dooz affans.

En patois lorrain.—In home avo doux afans.

En patois du ci-devant comté de Vaudemont (*Meurthe*). — Ein hame éva dou gachons.

En patois de Gérardmer (*Vosges*). — In am avou dou fé.

(705) A partir de l'arrivée des Arabes, l'idiome de ceux-ci, plus encore par le fait de la religion que par celui de la politique, eut une influence décisive sur la langue nationale des Persans. Ceux-ci une fois convertis à l'islamisme, la langue de Mahomet devint chez eux la langue de la science en même temps que celle du culte. Elle joignit à l'élément indigène un élément étranger qui altéra la physionomie primitive du langage, et constitua le persan actuel. Ce dernier se distingue donc de l'ancien persan par le nombre et l'importance des éléments arabes qu'il a admis, de sorte qu'on peut dire jusqu'à un certain point que le persan est à l'égard du parsi dans le rapport où est l'anglais à l'égard de l'allemand.

Digitized by Google

En patois de l'arrondissement d'Altkirch (Haut-Rhin). — In haune aïvait deux fés.

En patois de Giromagny (Haut-Rhin).—In houme ava dou boubes.

En patois périgourdin des communes de Gardes, Edon, Conchières, Rougnac, Diznac, Beaulieux, Choutras, Vouzon et Cers, canton de la Valette (Charente). — Un omé avo dou efan.

En patois de Nontron (Dordogne). — Un homé avio doux fis.

En patois sarladais (Dordogne). —Un homé avio deux fils.

En patois limousin d'une partie de l'arrondissement de Confolens (Charente). — Y avio un' haumé qu'avio doûe éfan.

En dialecte limousin. — Un haumé aguet dous droleis.

En patois limousin de l'arrondissement de Saint-Yrieix. — Un omè avio doux fis.

En patois du canton de Saint-Amant-Tallende (Puy-de-Dôme).— Ein home z' ayo dous garçon.

En patois d'Aurillac (Cantal). —Un homme âbio dous fils.

En patois de Rhodez (Aveyron).— Un ouome abio dous effons.

En patois de Montauban (Tarn-et-Garonne). —Un ôme abio dous fils.

En patois de la ville de la Réole (Gironde). — Un homme agut dus goûyatz.

En patois gascon du département du Gers. — Un home qu'aougouc dus hils.

En patois du département de la Haute-Garonne. — Un home abio dous fils.

En patois de Pamiers (Ariége). — Un ome abio dous fils.

En patois de l'arrondissement de Foix (Ariége). — Un certain home ageg dous gougeats.

En patois de l'extrémité de l'arrondissement de Foix, du côté de l'Espagne.—Un certain home ageg dous gougeats.

En patois de Saint-Girons (Ariége). — Un home aïec dus hils.

En langue catalane du département des Pyrénées-Orientales. — Un home tingue dos fills.

En patois de Carcassonne (Aude). — Un homme abio dous maïnachés.

En patois du département du Tarn. — Un homé abié dous fils.

En patois d'Agde (Hérault). — Un hommé abio dous effans.

En patois de Lodève (Hérault). —Un home abio dous éfans.

En patois de Montpellier.—Un hommé aviés dous enfans.

En patois du département de la Lozère. —Un omé abio dous fils.

En patois des environs du Puy (Haute-Loire). — Y aviot un homme qu'avio dous garçons.

En patois de Privas (Ardèche). — Un homé avio dous fis.

En pa ois de l'arrondissement d'Annonay (Ardèche. — Quoqu' evants dous afans.

En patois de Nimes (Gard).—Un homè avié doux garçouns.

En patois d'Uzès (Gard). — Un ômè avié dous efans.

En patois d'Alais (Gard). — Un omè avié dous éfans.

En patois du Vigan (Gard). — Un pérè avié dous garçons.

En dialecte de Marseille (Bouches-du-Rhône). — Un homo aviè dous enfans.

En patois du quartier de Saint-Jean, à Marseille. — Un hôme avie dous enfants.

En provençal du département du Var. —Un homé avié dous enfans.

En patois génois des communes de Mons et d'Escragnolles (Var). — Un homou aveva doui fanti.

En patois du canton de Leyne, arrondissement de Digne (Basses-Alpes). — Un hommé avie dous enfans.

En patois de l'arrondissement de Castellane (Basses-Alpes). — Un hom' avié dous enfans.

En patois d'Avignon (Vaucluse). — Un homé avié dous garçouns.

En patois du canton de Cadenet, arrondissement d'Apt (Vaucluse). — Un certén home avié dous énfans.

En patois de Valence (Drôme). — Un hommet aguet dous garçons.

En patois de Nyons (Drôme). — Un homé avi dous garçouns.

En patois de Buis (Drôme).—Un houmé avi doux enfans.

En patois de Dé (Drôme). — Ei oûn homme qu'avio doux éfons.

En patois de Gap et villages environnants, dans un rayon de trois lieues (Hautes-Alpes). — Un sartem homme aïe dous garçons.

En patois de Saint-Maurice, canton du Valais. — On n'omo aveive dou meniots.

En patois de Delemont, canton de Berne. — In haume avait doux fés.

En patois de Bienne, canton de Berne.—Ain home aive do fils.

En patois de la montagne de Diesse, canton de Berne. — Enn home aviè do bouebes.

En patois de Courtelary, canton de Berne. — In home ayant doux fés.

En patois de Moutier-Granval, canton de Berne.— In home avait doux fés.

En patois du canton de Champagney, arrondissement de Lure (Haute-Saône).— In homme avat dous boubes.

En patois du canton de Vauvilliers (Haute-Saône). — In homme aivoit doux gaechons.

En patois du canton de Vesoul (Haute-Saône).— In home èvoi dû gaichons.

En patois du canton de Champlitte, arrondissement de Gray. — Ein home aivot deux gassons.

En patois de Besançon (Doubs). — N'oume alva dou affants.

En patois du Morvan (Nièvre).—Ein houme aivot deux renfans.

En patois poitevin de l'arrondissement de Confolens (Charente).—Un hom' avie dou afan.

En patois des environs de la Valette, arrondissement de Barbézieux (Charente). — Un houmé avè douê enfans.

En patois angoumoisin d'autres communes du canton de la Valette. — Yun homme avet deux enfans.

En patois de Saintes (Charente-Inférieure). — In houme avait deux fail.

En patois de la Rochelle (Charente-Inférieure). — In houme ayant deux chents d'enfant.

En patois de Marenne (Charente-Inférieure). — In houme avoit deux chent d'enfant.

En gavache de Monségur, arrondissement de la Réole — Un homme avait deux gouya.

En gavache de la Motte-Landeron, arrondissement de la Réole. — Un home avait deu ménages.

Les traductions qui précèdent appartiennent à la langue d'oil, celles qui vont suivre, à la langue d'oc ou romane qui est celle du midi de la France, on y retrouvera le canton de la Valette déjà cité, parce qu'une partie de ce canton fait usage du langage méridional, tandis que dans le chef-lieu et dans quelques autres communes du même canton le dialecte est celui de l'Angoumois, qui appartient au langage septentrional de

Digitized by Google

la France. Ainsi la ligne qui sépare les deux grandes divisions de la France, en langue d'oil et en langue d'oc, traverse le canton de la Valette, cette ligne traverse aussi l'arrondissement de Confolens.

En langage génevois des environs de la ville, canton de Genève. — On omo avai dou garçons.

En patois broyard (comme on le parle du côté d'Estavayer le Lac) à l'extrémité du pays de Broie, sur la rive orientale du lac de Neufchatel.—On omou l'avei dou valé.

En patois de Montreux, district de Vevey, canton de Vaud. — On ommo avai dous valets.

En patois roman de Gruyères, canton de Fribourg. — On ommo liu dou lé.

En dialecte de la Haute-Engadine, canton des Grisons. — Un hom havaiva duos filgs.

En dialecte de la Basse-Engadine, canton des Grisons. — Un tschert ómm veva duus filgs.

PAWNEES. *Voy.* PANIS.

PAYAGUA-GUAYCURUS, famille de langues de la région guarani-brésilienne (amér. mérid.); elle comprend les langues suivantes :

1° GUAYCURES ou MBAYA, par la nombreuse et puissante nation des *Guaycurus, Guaicouros, Guaycouros* ou *Mbaya*, qui selon les missionnaires jésuites se nomment eux-mêmes et leur langue *Eyiguayegi*. Les Guaycurus sont nommés aussi *Cavalleiros* ou *Indiens cavaliers*, parce qu'ils sont excellents cavaliers et parce qu'ils font leurs expéditions militaires toujours à cheval, ce qui les rend formidables à toutes les nations environnantes. Ils ont été alliés des Payaguas depuis 1725 jusqu'en 1768. Ce sont de beaux hommes, et il n'est pas rare de trouver parmi eux des individus qui dépassent six pieds. Les Guaycurus sont divisés en quatre hordes principales ennemies les unes des autres et subdivisées en plusieurs tribus ou villages. Ils occupent les deux rives du Paraguay jusqu'à la frontière, depuis le Taquari et les montagnes d'Albuquerque pendant l'espace de cent lieues, où ils vivent du produit de la chasse, de la pêche et de leurs nombreux troupeaux. Depuis 1791 cette nation vit en paix avec les Portugais, et depuis 1796 avec les Espagnols. Il paraît que la langue guayacurus ou mbaya est divisée en deux dialectes principaux très-différents : le *mbaya*, qui est naturellement éteint, et l'*enakagas*, parlé maintenant avec quelques variétés par tous les Guaycurus. Cette langue n'a pas de son nasal et guttural, et il lui manque les sons correspondants aux lettres espagnoles *j* ou *x*, *f*, *k*, *ll*, ñ, *r*, *v* et *z*. Les temps des verbes se forment non par flexion, mais par l'addition de plusieurs particules que l'on joint à la racine; les noms propres y sont significatifs comme dans le basque. La horde guaycurus la plus connue maintenant est celle qui reconnaît la protection du gouvernement portugais, et qui vit dans la Camapuania, district de la province de Mato-Grosso le long du bord oriental du Paraguay depuis le Mondego jusqu'à la frontière du Paraguay espagnol. Ces Guaycurus sont divisés en sept tribus ou grands villages nommés *Chagotéo, Pacachodéo, Adioéo, Atianéo, Oléo, Landéo* et *Cadioéo*, qui disparaissent avec leurs habitants lorsque le gibier et le fourrage des environs sont épuisés. Ils sont divisés en trois castes, savoir : celle des *nobles*, qui s'appellent *capitdes* (capitaines) et dont les femmes et les filles portent le titre de *donas;* celle des *soldats*, qui obéissent aux nobles et forment la masse de la nation; et celle des *esclaves*, qui sont soumis aux deux premiers et qui sont plus nombreux que les deux autres réunies. Ces derniers sont les descendants des ennemis tués ou des prisonniers de guerre. Les femmes font des étoffes de coton, des nattes et de la poterie grossière. Les jeunes filles et les garçons donnent des terminaisons différentes aux mots guaycurus, quelquefois même ils emploient des termes entièrement différents, ce qui constitue pour ainsi dire une langue différente, parlée par cette partie de la nation. Par exemple : les hommes, pour dire *il est mort*, disent *alco*, tandis que les femmes disent *gema; kulegre* dans le langage des premiers et *aguina* dans celui des secondes, signifient *homme*. Beaucoup d'individus parlent le portugais ou bien la *lingoa geral*.

2° PAYAGUA, par les *Payagua* ou *Nayagua*, nation jadis nombreuse et puissante, maîtresse de la navigation du Paraguay, et alliée depuis 1725 jusqu'en 1768 des belliqueux Guaycurus, mais à présent beaucoup diminuée. Les *Payagua* ont en général une taille très-haute, et il n'est pas rare de rencontrer parmi eux des individus qui dépassent six pieds; ils demeurent dans les environs de l'Assomption dans le Paraguay, et sont alliés des Espagnols. Les Payagua, qui ont été des ennemis formidables pour les Espagnols et les Portugais, étaient autrefois divisés en deux hordes principales : la septentrionale nommée *Cadiguo* et la méridionale appelée *Magach*, que les Espagnols connaissent sous les noms de *Satigué* et de *Tacunbu*. L'idiome payagua abonde extraordinairement en sons gutturaux et est un des plus difficiles de l'Amérique. Tous les Payagua, outre leur langue, parlent aussi le guarani.

3° LENGUAS, parlée jadis par les *Juiadge*, nommés *Lenguas* par les Espagnols, à cause de la forme particulière de leur barbote. Cette nation très-belliqueuse et une des plus puissantes du Chaco, où elle demeurait vers la 22e parallèle entre le Pilcomayo et le Paraguaz, était réduite en 1794 à 28 individus seulement. Nous n'avons pas les moyens de décider si ces Lenguas sont la tribu de Guaycurus dont parle Francisco Alves do Pardo, commandant en 1794 du presidio de Nova-Coimbra, dans son intéressante description des Cavalleros, publiée à Rio-Janeïro dans le *Patriota*. La prononciation de cet idiome est nasale et gutturale et une des plus difficiles.

4° ENIMAGA, par les *Coehaboth*, plus connus sous le nom de *Enimaga*. Cette nation, jadis nombreuse et qui exerçait une espèce

Digitized by Google

de suprématie sur plusieurs nations sauvages du Chaco, est aujourd'hui réduite à un très-petit nombre d'individus partagés en deux hordes, dont la plus considérable vit le long d'un affluent du Paraguay sous la 24° parallèle et 21 minutes. La prononciation de cet idiome très-gutturale est très-difficile. Sa grammaire aurait selon Azara quelque analogie avec celle de l'idiome lenguas.

5° GUENTUSE, par les *Guentuse*, amis et voisins des Enimaga. Ils vivent en partie d'agriculture. L'idiome guentuse paraît être un mélange de celui des Lenguas et de celui des Enimaga.

PAZEND. *Voy.* ZEND.

PECHERAIS ou YACANACUS (région australe de l'Amérique méridionale), langue parlée par une nation du même nom, peu nombreuse et la plus australe de toute la partie connue du globe. Elle habite l'archipel de Magellan ou la Terre de Feu, et à ce qu'il paraît même quelques localités le long de la côte occidentale du continent opposé. Quelques-unes de ses tribus sont très-misérables, ne vivant que de poisson et de coquillages. Selon Lact, les *Kemenetes*, les *Kennekas* et les *Karaikas*, qui demeurent dans la grande île, parleraient des dialectes de cette langue. Le savant capitaine Weddell a fait quelques observations sur l'idiome de ce peuple, qui selon lui offre des analogies avec l'hébreu, soit dans la signification des mots, soit dans l'emploi des sons anglais *s* et *sh*, qu'il dit être très-fréquents. Nous remarquerons que ce phénomène est bien loin d'être unique, plusieurs idiomes de la Polynésie et de l'Amérique offrant plusieurs formes strictement hébraïques.

PÉGOUANE. *Voy.* INDO-CHINOISE.

PÉGU. *Voy.* INDO-CHINOISE.

PEHLVI (fam. MÉDIQUE de Balbi), langue usitée autrefois dans toute la Perse occidentale, dans l'ancienne Médie et sur les rives du Tigre. A une grammaire proprement iranienne, le pehlvi joint un dictionnaire en grande partie sémitique. Il est même remarquable que les mots sémitiques qui s'y trouvent sont des plus essentiels, tels que *ciel*, *ville*, *maison*, *père*, *mère*, *cœur*, *main*, etc. Presque tous ces mots se présentent en pehlvi sous une forme araméenne, souvent même avec les particularités des dialectes de l'irak. On a aussi donné au pehlvi le nom de *huzwaresch*.

C'était la langue écrite et commune à toutes les classes élevées dans l'empire persan, et celle qu'on parlait à la cour de ses anciens rois. Le pehvi doit remonter à une haute antiquité. On le retrouve dans les traductions des livres de Zoroastre, écrits en zend, et ces traductions sont peut-être aussi anciennes que les originaux eux-mêmes. D'autres livres moins anciens, tels le *Boun-dehesch*, le *Viraf-nameh*, le *Bahmanieschi*, etc., etc., sont écrits dans cet idiome, mais on y trouve beaucoup de mots persans. Les médailles et les inscriptions des Sassanides sont aussi en pehlvi. Cette langue est très-mélangée, ayant en outre un grand nombre de mots qui lui sont propres, beaucoup de mots persans et surtout de mots syriaques.

Pour la grammaire, elle est, comme nous l'avons dit, toute persane; on y remarque aussi plusieurs formes qu'elle tient du zend. Le pehlvi est moins dur et moins riche en voyelles que le zend, et beaucoup plus poli que ce dernier. On l'écrivait avec un alphabet de 26 lettres, dont les formes, dérivées des lettres zendes, présentent beaucoup d'analogie avec les anciennes lettres syriennes; elles expriment les consonnes et les voyelles; cependant celles-ci sont souvent supprimées (706).

Le pehlvi est rapporté aujourd'hui à la famille indo-européenne. Le point de formation de cette langue doit être placé, suivant M. Mohl (*Le livre des Rois*), dans les provinces occidentales; en Susiane, *selon* Erskine et Rask; dans la Chaldée du nord, selon d'autres conjectures. M. Pott essaie d'établir que le pehlvi nous représente la langue des Parthes, remplacée plus tard par le *parsi*. C'est aussi l'opinion de E. Quatremère.

PEINTURES MEXICAINES, *Voy.* MEXICAINE.

PÉLASGES. — La question sur les Pélasges et les Hellènes, traitée avec tant de zèle et tant de science par les premiers historiens de notre temps, par Niebuhr, C. O. Müller, Wachsmuth, Fr. Schlegel, Clavier, de la Nauze, Raoul-Rochette, Thirlwall, Micali et d'autres, n'était pas encore décidée de leur temps. Aujourd'hui nous pouvons la regarder comme presque définitivement résolue.

La nation pélasge ou pélasgienne était une des cinq grandes branches de la vaste race caucasienne, et une sœur de la nation indo-persique, chaldéo-syriaque, celtique et germanique. Elle était répandue sur une grande partie de l'Asie-Mineure (où nous la rencontrons à Larisse, à Cyme et dans d'autres villes); dans les îles de l'Archipel (nous la trouvons à Lemnos, Imbros, Samos, dans la Crète, dans l'Eubée); sur toute la Grèce et une grande partie de l'Italie, où la langue pélasgienne communiquait l'élément hellénique de la langue latine. Quand l'histoire spéciale de ces pays, occupés avant l'existence de l'histoire, se développa, le souvenir de l'unité de cette vaste nation était déjà perdu, et les traditions qui en restent encore dans les auteurs anciens, sont comme des ruines isolées sur le territoire de l'histoire de cette période; mais des ruines qui présentent partout le même style, la même origine, et qui n'attendaient, pour dévelop-

(706) Toute l'Asie, jusqu'au Pendjab, a reçu l'alphabet cursif de l'Aramée, comme toute l'Europe, jusqu'au fond de l'occident, l'a reçu de la Phénicie, c'est-à-dire que, d'un bout du monde à l'autre, l'écriture alphabétique a été un bienfait des sémites.

Digitized by Google

per ce fait de l'histoire universelle, qu'un interprète.

Nous ne devons pas regarder les villes et les contrées que la tradition nous dit être pélasgiennes comme des colonies isolées de la nation pélasgienne, (car où chercher la patrie?) mais plutôt comme certains points auxquels s'est attachée la tradition plus durable, et, pour ainsi dire, comme des îles ou des rochers qui s'élèvent dans l'Océan, pour témoigner que la vaste mer était jadis aussi un vaste continent. Parler d'une ancienne nation pélasgienne, qui a eu des colonies en Attique, en Thessalie, en Arcadie, dans l'Asie-Mineure, en Italie et en Sicile, ce qui est arrivé à presque tous les historiens modernes, même à Niebuhr, Müller, etc., est aussi faux que de dire que l'Angleterre, la Hollande, la Suède et la Norvège sont des colonies.

Ce n'est donc pas d'une colonisation, c'est d'une propagation qu'il faut parler.

Selon cette idée générale, que personne ne peut nier, nous essaierons de fixer nos idées sur la relation des Pélasges et des Hellènes,

Les Hellènes et les Pélasges sont de la même nation; la différence entre ces deux peuples consiste en ce que les premiers sont une tribu des derniers. Les restes de la langue pélasgienne, conservés dans la langue latine et grecque, les monuments, les traditions spéciales viennent à l'appui de notre opinion.

Les Hellènes se pouvaient néanmoins distinguer des Pélasges,

1° Par un idiome, par un dialecte particulier, comme les Hébreux, par leur dialecte, se distinguèrent des autres peuples de la nation chaldæo-syrique. Il n'est donc pas plus étonnant de voir Hérodote même ne pas entendre l'ancienne langue pélasge de Croton, en Italie, que de voir un allemand ne pas comprendre le hollandais, ou bien un Français du nord ne pouvoir comprendre le patois du midi;

2° Par des institutions spéciales, par une histoire spéciale, et enfin par un certain degré de la civilisation, par lequel la tribu se distinguait de la nation en général.

Que le souvenir de cette unité des Hellènes et des Pélasges se fût effacé entre les Grecs mêmes, ceci s'explique par le manque d'histoire de ces anciens temps, par l'orgueil national, et spécialement par cette prétention de l'autochthonie des Grecs. Les Hollandais, pour citer un exemple frappant, à peine depuis deux siècles séparés de l'Allemagne, ne croient-ils pas être une nation indigène; et ne se vantent-ils pas de leur autochthonie, en niant qu'ils soient une branche de la grande nation allemande, et en se nommant, avec un certain orgueil, des Bataves, quoique la langue, les institutions, l'histoire vivante, et presque les souvenirs des vieillards les démentent. *Voy.* ÉTRUSQUES et PÉLASGO-HELLÉNIQUE.

PÉLASGO-HELLÉNIQUE, branche de la division thraco-pélasgique, ou gréco-latine, famille indo-européenne. Cette branche comprend les idiomes parlés anciennement par les fameux Pélasges et Hellènes, qui, depuis longtemps, ainsi que tous les peuples compris dans cette branche, se sont éteints ou fondus avec d'autres nations. Parmi les principaux, on compte les *Pélasges* et les *Lélèges*, colonies asiatiques venues en Grèce; les *Perrhèbes*, qui occupaient une partie de la Thessalie; les *Thesprotes* et les *Molosses*, les deux principaux peuples de l'Épire; les *Crétois*, qui durent leur puissance et leur célébrité à la sagesse des lois promulguées par Minos; les *Œnotres*, qui émigrèrent en Italie; les *Arcadiens*, qui demeuraient dans l'Arcadie; les *Thyrrhènes*, antérieurement nommés *Græci*; c'est cette petite peuplade de la Thessalie, qui a donné son nom à toute la nation célèbre connue sous le nom de Grecs. La branche pélasgo-hellénique comprend :

1° L'HELLÉNIQUE ou GREC ANCIEN, parlé jadis dans la Grèce et ses dépendances, et plus tard dans une grande partie de la Sicile, de la basse Italie, de l'Asie-Mineure, de la Syrie, de l'Égypte et ses dépendances. dans une partie de la Gaule Narbonnaise, etc., etc. Parmi les peuples qui formaient cette nation célèbre, les *Athéniens*, les *Lacédémoniens*, les *Thébains* et les *Achéens* sont les plus remarquables pour avoir été, chacun à son tour, le peuple prépondérant de toute la Grèce. Viennent ensuite les peuples descendus des nombreuses colonies fondées par les Grecs, parmi lesquelles les plus anciennes sont les riches établissements le long de la côte occidentale de l'Asie-Mineure et des îles voisines fondés : par les *Eoliens*, dont le principal était Mitylène dans l'île de Lesbos; par les *Ioniens*, dont les plus importants étaient la magnifique Éphèse, et Milet de Phocée, si remarquable dans les VIIe et VIe siècles avant Jésus-Christ, par leur commerce, leur marine et leurs colonies, la première dans la mer Noire, la seconde dans l'Occident; par les *Doriens*, dont les plus considérables étaient la superbe Halicarnasse, et Rhodes, si célèbre par son code maritime et son colosse, et devenue si riche et si puissante aux temps des Ptolémées. Les autres colonies se trouvaient placées de la sorte : *sur les côtes de la Propontide*, Byzantium, qui, nommée plus tard Constantinople par son restaurateur, devint la capitale de l'empire d'Orient; Cizycus, Chalcédon, etc., etc.; *sur les côtes de la mer Noire*, Cherson, dont le gouvernement républicain dura jusqu'en 840; Héraclée, Synope, Dioscurias, Phanagoria, Tanaïs, nommée ensuite Tana, Olbia, etc., etc., toutes très-florissantes par leur commerce, surtout les quatre dernières; *sur les côtes de la Thrace*, Sestus, Aegospotamos, etc., etc.; *sur les côtes de la Macédoine*, Amphipolis, Olynthus. Potidea, etc. etc.; *sur les côtes de la Magna Græcia* ou *basse Italie*, Tarente et Crotone, très-riches et puissantes; Sibaris, si remarquable par ses richesses, par sa grande population, et dont le luxe passa en proverbe;

Digitized by Google

Rhegium, Cumæ, Néapolis, etc., etc.; *sur les côtes de la Sicile*, Syracuse, la plus importante de toutes les colonies grecques, et qui joua un si grand rôle sous son roi Hiéron; Agrigente, si remarquable par la magnificence de ses bâtiments; Gela, Catana, Messana, etc., etc.; *sur la côte méridionale de la Gaule*, Massilia (Marseille), si importante par sa marine, par son commerce, et plus tard par sa culture; Antipolis, etc., etc.; *sur la Lybie en Afrique*, Cyrène, capitale d'un royaume florissant; Barca, etc., etc.; enfin Calaris et Olbia *en Sardaigne*, Alaria, en Corse, et Saguntum, et autres, *sur la côte orientale de l'Espagne*. Pendant la domination macédonienne, l'hellénique a été la langue parlée à toutes les cours des descendants d'Alexandre, et celle que parlaient toutes les personnes de distinction dans tous les pays soumis aux Macédoniens; plus tard, il a été aussi cultivé par tous les sujets les plus distingués de l'empire Romain, et a été l'idiome dominant dans l'empire d'Orient, jusqu'à sa chute, époque à laquelle il fut cultivé avec une nouvelle ardeur en Occident. C'est dans cette langue, qu'en 270 avant Jésus-Christ, a été faite la *Septuaginte*, ou la fameuse version des *Septante*. Sa littérature, qui comprend les plus belles productions de l'esprit humain, est une des plus riches du monde, et offre le spectacle presque unique d'une série d'écrivains, qui se sont suivis depuis Homère jusqu'à la moitié du xve siècle.

Quelle est l'origine de cette belle langue? Si nous interrogeons Hérodote et Diodore, ils nous parlent des Pélasges comme ayant apporté en Grèce une certaine civilisation; mais ils se taisent sur la part qu'ils eurent dans la constitution définitive de la langue des Hellènes. Hérodote paraît ignorer les circonstances et les éléments de la formation de la langue grecque. On considérait les Pélasges comme un peuple étranger, ayant parlé une langue qui lui était propre. Le père de l'histoire, tout en assurant que cette langue était éteinte de son temps, prétend qu'elle différait essentiellement du grec, assertion d'où l'on ne peut rien conclure, parce qu'au temps d'Hérodote, on ignorait complétement les éléments de l'étude comparative des langues, les principes qui permettent de suivre, d'un idiome à l'autre, et de reconnaître, sous ses transformations diverses, un même radical. Strabon et Pausanias, en nous parlant d'une race antique, qui habitait le Péloponèse avant l'arrivée des Hellènes, nous laissent également dans l'ignorance sur la nature de la langue de cette race.

Les Grecs ont avancé qu'une partie de la population de l'ancienne Grèce fut autochthone. Les érudits et les philologues modernes rejettent ce sentiment en se fondant sur les données mêmes de la langue. Dans tous les cas, si les pentes des monts de la Thessalie et les plateaux de l'Arcadie furent le séjour d'une race antérieure à celle dont l'histoire, plus ou moins fabuleuse, des premiers temps, nous retrace l'arrivée sur le sol grec, la civilisation y est venue, avec les premiers développements importants de la langue, à la suite des tribus qui paraissent être sorties de l'Asie centrale, les unes par les pays situés au nord de la mer Noire, en traversant la Dacie, la Mœsie et la Thrace, et y laissant une partie de leurs populations, d'où sortit plus tard, selon quelques auteurs, le peuple des Goths; les autres, par l'Asie-Mineure, où, selon quelques autres, la race qui reçut le nom de pélasgique, conserva plus longtemps qu'ailleurs son idiome originaire. Ces Pélasges « parlaient une langue grossière, que l'on a pu, sans invraisemblance, comparer à un idiome de l'Océanie, » dit M. Egger, dans un *Aperçu sur les origines de la littérature grecque*. Nous n'en pouvons toutefois juger sur les faits, les Pélasges n'ayant pas eu le temps de se développer assez dans l'état isolé pour fixer leur idiome par des monuments, avant qu'à leur domination vînt se substituer celle d'une peuplade nouvelle, mais se rattachant, selon toute apparence, à la même souche, la peuplade des Hellènes, qui donna son nom à la langue hellénique, ou grecque propre.

On a dit que la langue grecque était « la plus belle langue que les hommes aient jamais parlée. » Cherchons à exposer en peu de mots ce qui lui a valu un pareil éloge. Nous savons aujourd'hui que le fond matériel de ses mots et le cadre général de sa grammaire se rattachent à l'idiome originaire de l'antique Arie, source commune des langues dites indo-germaniques (707). Mais à ces éléments, le génie hellénique a dû imprimer un caractère admiré de tous les siècles, et qui nous fait encore aujourd'hui recourir à cette langue presque toutes les fois qu'une nouvelle découverte demande un nouveau nom. Malgré la perte des quarante-neuf cinquantièmes au moins de l'ancienne littérature grecque, il nous reste encore environ trois cent mille mots grecs qui se réduisent à moins de cinq cents racines, preuve

(707) Les études des modernes sur la constitution étymologique de la langue grecque ont démontré combien elle a peu de rapports avec les langues orientales, telles que l'hébreu et le syriaque, d'où l'on avait si longtemps voulu la faire dériver, tandis qu'on lui en avait découvert de frappants avec plusieurs idiomes européens, tels que le slavon et l'allemand, qu'on ne pensa que fort tard à lui comparer, et elle est aujourd'hui considérée comme ayant, ainsi que ceux-ci, pour point de départ plus ou moins direct, l'idiome originaire de l'antique Arie, d'où se formèrent dans le sud de l'Asie les langues sacrées des Hindous et des Parses, la ressemblance d'un grand nombre de racines, ressemblance qui va jusqu'à l'identité presque complète en bien des cas, dans plusieurs noms de nombre, par exemple, une similitude parfaite dans les procédés de la conjugaison et de la dérivation, établissant une étonnante analogie entre le grec et le sanskrit. Sur quelques points les rapprochements sont plus frappants encore avec le zend.

Digitized by Google

évidente de la force organique qui résidait dans cette langue, et dont on ne cesserait d'être étonné si l'ordre alphabétique rigoureux n'avait envahi tous les dictionnaires (708). Les racines, monosyllabiques pour la plupart, indiquent des idées fondamentales et fécondes d'où les autres découlent par voie de transformation, de composition et de métaphore. Dans la formation, il faut considérer deux éléments : l'élément caractéristique, et l'élément euphonique. Le premier est commun à toutes les langues, mais on ne le trouvera, à l'exception du sanscrit, nulle part plus riche que dans le grec. Il serait fort long de dresser la liste de toutes les inflexions et de toutes les terminaisons préfixes qui modifient d'une manière déterminée le sens de la racine. Le second élément n'a été introduit qu'en vue des lois de l'harmonie : toutes les combinaisons de voyelles et de consonnes qui seraient de nature à la contrarier, sont soigneusement évitées, quelquefois même au détriment du signe caractéristique de la forme, compensé par la modification d'une autre partie du mot. La monotonie qui pourrait résulter d'un si grand nombre de dérivés d'une seule racine est évitée par de fréquents changements de voyelles, espèce de jeu régulier des sons que les grammairiens allemands appellent *umlaut;* ensuite par des transpositions de consonnes non moins régulières et par différents moyens de renforcer les syllabes faibles. C'est ainsi que se réalise, dans la formation des mots grecs, le grand principe des beaux-arts : la variété dans l'unité.

La faculté de composer des mots est illimitée dans le grec, ou plutôt elle n'est limitée que par le naturel et le beau, limite qui n'a été franchie que par les écrivains sans goût du Bas-Empire, dans lesquels on trouve des compositions monstrueuses. C'est un avantage inappréciable que de pouvoir réunir en un seul mot tel groupe d'idées qu'on veut; rien ne rend une langue plus pittoresque. Il faudrait quelquefois plusieurs lignes en français pour exprimer ce que le grec peut par un seul verbe composé de trois prépositions. L'empire de la métaphore est beaucoup plus étendu dans les langues qu'on ne le pense ordinairement; les neuf dixièmes au moins des mots sont métaphoriques. Quant au grec, il est impossible de rencontrer ailleurs plus de justesse, de grâce, de poésie et d'esprit que dans les métaphores de cette langue.

Voilà pour ce que nous appellerons le matériel de la langue. Tout magnifique qu'il est, on l'oublie quand on est sous le charme de la phrase et de la composition grecque. Les mouvements les plus délicats, les liaisons les plus intimes des pensées y trouvent leur expression claire et directe. Nos langues modernes sont dans l'impuissance de la suivre sur ce terrain; notre réflexion même a peine à retrouver toutes les relations entre les diverses pensées de l'âme que le génie grec a saisies et exprimées en parole. De là cette absurde doctrine des *particules explétives*, ainsi nommées parce qu'on n'était pas parvenu à en déchiffrer le sens. Nous n'indiquons plus que les rapports, pour ainsi dire, les plus grossiers entre les phrases ou entre les différents membres des phrases; nous négligeons même souvent de les indiquer. Les Grecs possédaient des particules pour toutes les nuances, et ils s'en servaient toujours : leur phrase est une image *complète* de ce qui se passe dans l'âme de celui qui parle. Cette richesse en particules, combinée avec les trois modes et les sept temps, donne au discours des teintes dont aucune langue n'égale la convenance et la délicatesse. D'un autre côté, l'abondance et l'emploi aisé des participes permet de grouper autour du verbe principal beaucoup d'actions secondaires ou de traits accessoires, et de donner à la phrase l'ordonnance d'un tableau avec ses lumières et ses ombres. L'inversion concourt au même effet. Du reste, le grec, dans ses constructions, ne s'astreint pas aussi rigoureusement que d'autres langues, aux exigences de la grammaire et de la logique : une liberté bien entendue, que cette langue admet, ajoute beaucoup au naturel et par conséquent au charme du discours. Très-souvent la marche de la pensée et son développement progressif élargit les proportions de la phrase commencée sur un plan plus restreint; mais le lecteur entraîné ne s'aperçoit guère du changement, tant il est fondé dans la progression de l'idée; ce n'est qu'en lisant en grammairien et en faisant l'analyse, que l'on découvre le nombre incroyable de ces phrases qui se développent et qui finissent autrement qu'elles n'étaient commencées. Comme le génie, le grec peut se jouer des règles vulgaires.

Tel est, en traits généraux, le caractère de la langue grecque. Ses origines ont été retrouvées dans le sanskrit; l'histoire de leur passage est inconnue, mais la science linguistique a soulevé quelques coins du voile qui la couvre. Le premier monument de la langue grecque qui est venu jusqu'à nous, les poésies homériques, nous la montrent toute formée et admirable de ressources; on y remarque une richesse luxuriante, déjà contenue par ce sentiment du beau et par cet esprit de modération qui distingue le génie hellénique.

Divisée en beaucoup de tribus, la nation grecque parlait beaucoup de dialectes, dont la différence originaire s'est maintenue longtemps, parce que durant plus de huit siècles, presque tous les centres de la vie poli-

(708) Aux 14,633 mots grecs que M. Pott examine dans son *Lexique*, il rapporte 2,055 mots sanskrits, 158 zends, 56 arméniens, 648 latins, 292 gothiques, 728 allemands, 526 slavons, 40 russes, 800 lithuaniens et 327 celtiques.

Digitized by Google

tique restèrent distincts (709). Au commencement de notre ère, Strabon remarquait encore des particularités de langage dans chaque ville grecque. On peut cependant réduire cette multitude de dialectes en deux grandes classes. L'*éolien* et l'*ionien*, dont le premier engendra le dialecte *dorien*, le second le dialecte *attique*. Ces quatre dialectes se sont élevés successivement au rang de langue cultivée et écrite, et dans chacun on comptait un grand nombre de chefs-d'œuvre.

Les Eoliens habitaient primitivement les plaines qui s'étendent au sud du fleuve Penée (en Thessalie) et une partie de l'Etolie. Ils passèrent ensuite dans la Béotie, se répandant de là sur plusieurs îles du nord de la mer Égée et sur la partie de la côte asiatique à laquelle ce peuple à donné son nom. Tous les dialectes qu'on parlait dans le nord de la Grèce avaient le caractère éolien; mais dans les régions montagneuses de la Doride et de l'Epire, ce dialecte conserva ou prit des sons plus mâles et plus durs, et se détacha ensuite comme dialecte *dorien*. Lors du grand mouvement des peuples de l'ancienne Grèce, que l'on appelle le retour des Héraclides, ce dialecte passa dans le Péloponèse, où Sparte devint son foyer principal. Des colonies doriennes se portèrent sur les îles de Crète et de Rhodes, dans le sud de l'Asie-Mineure et à l'ouest dans la Sicile et dans cette portion de la Basse-Italie qui reçut le nom de la Grande-Grèce. Mais ce n'est pas de ce voisinage qu'est venue au latin sa grande parenté avec l'éolien et le dorien : elle est due à une transmission antérieure.

La douceur, on peut dire la mollesse de l'*ionien* forme un contraste très-prononcé avec la mâle vigueur du dorien, dialecte beaucoup moins harmonieux. Dans l'ancien temps, on parlait l'ionien dans l'Attique, dans l'Achaïe et dans quelques parties des pays adjacents. Il passa ensuite, avec les colonies des Athéniens et des Achéens, dans la province de l'Asie-Mineure appelée l'Ionie, et dans plusieurs îles de l'Archipel. Comme d'autres dialectes grecs, il avait des variétés dont Hérodote compte quatre chez les seuls Ioniens de l'Asie; mais ce qui est surtout digne de remarque, il se perpétua dans sa seconde partie, exempt des modifications qu'il subit dans l'Attique, et qui en furent un dialecte nouveau. Il forme la base du langage des poésies homériques, et il fut employé par les premiers philosophes, les premiers historiens, et par Hippocrate, quoique ce dernier, de même qu'Hérodote, fût Dorien d'origine; car les Grecs étaient portés à conserver dans chaque genre de littérature, le dialecte déjà formé à cette manifestation de l'esprit.

Le langage des Ioniens qui étaient restés dans la mère patrie, changea peu à peu de caractère, il devint plus ferme et plus mâle, sans toutefois prendre la raideur du dorien. Les grands génies qui illustraient Athènes donnèrent au dialecte attique la plus grande perfection et lui acquirent la supériorité sur tous les autres dialectes grecs. Aussi vers le temps de Philippe et d'Alexandre était-il devenu la langue commune de toutes les portions de la population grecque; et par la suite fut-il seul cultivé par tous les écrivains grecs. Avec cette grande extension, il ne pouvait pas conserver son ancienne pureté, dont Aristote est le dernier représentant. La *langue commune* (ἡ κοινὴ λέξις) prit sa place. La fréquente communication avec d'autres peuples donna naissance au grec *hellénistique* (710), qui a admis des formes et des expressions étrangères au grec. La décadence marche, et la ruine de l'ancien idiome s'accomplit dans le grec *romaïque*.

2° Grec moderne, romeïka, aplo-hellenica ou romaïque, langue que parlent les Grecs actuels et à laquelle les changements survenus dans le grec ecclésiastique donnèrent naissance après la prise de Constantinople. Ce nom de *Romeika*, ou *Romaïque* est venu de ce que les Turcs considéraient comme romaine toute la population de l'empire grec qui était étrangère à leur race. Cette langue qui depuis cette époque a toujours été en se modifiant, a successivement admis dans son vocabulaire des éléments latins, turcs, slaves, albanais, italiens et français. Celui des anciens dialectes avec lequel le romaïque a le plus de rapports, c'est l'ionien, ou plutôt sa variété, l'attique.

Le domaine du grec moderne embrasse outre les deux grandes divisions de la Grèce actuelle, la Livadie et la Morée, la Thessalie, une partie de la Rumélie, de l'Albanie et de l'Anatolie, l'Archipel, Candie, Chypre et les îles Ioniennes.

Les plus savants philologues nationaux et étrangers ont des opinions très-différentes sur les principaux dialectes de la langue parlée. Malte-Brun, qui a fait beaucoup de recherches sur ce sujet, y distingue deux dialectes principaux, subdivisés en plusieurs sous-dialectes. Dans le *romeika* il comprend les sous-dialectes de *Constantinople* ou des *Fanariotes;* de *Salonique;* de *Janina;* d'*Athènes;* d'*Hydra*, mêlé d'albanais, etc., etc.; dans l'*Eolodorien* il distingue le *tzakonite*, parlé dans les monts Zarex à l'est de Sparte; le *maïnote;* le *sphakiote* dans l'île de Candie; le *kimariote*, mêlé d'albanais et de slave; le *zagarien;* le *chypriote*, etc., etc.

(709) La classification en quatre dialectes, ionique, dorique, éolique, et attique, est une œuvre artificielle des grammairiens et ne reproduit nullement un état de choses dans lequel chaque petite subdivision de territoire avait, à tout le moins, des idiotismes qui lui étaient absolument propres. (*Voy.* Grote *Hist. f. Greece*, t. I, p. 318.)

(710) Ainsi désigné du mot ἑλληνιστὴς, signifiant un étranger qui parle grec et dont le dialecte alexandrin fut le plus important. Un autre dialecte altéré fut celui des Juifs hellénistes qui avait cours en Syrie et dans lequel ont été écrits les livres du Nouveau Testament et traduits ceux de l'Ancien. Ce dialecte se fait remarquer par l'introduction de tournures sémitiques et par l'abandon complet du nombre duel.

Digitized by Google

Le romaïque le plus pur est celui qui se parle dans les îles les moins fréquentées de l'Archipel et dans quelques cantons montagneux de l'intérieur. C'est là surtout qu'on trouve dans le grec moderne des façons de parler qui appartiennent à l'antiquité la plus classique. Partout, du reste, l'idiome moderne a conservé quelques petites phrases, quelques formules, quelques locutions, reste de la langue antique. Il y a dans le grec d'aujourd'hui telle expression qu'on retrouve dans Homère, mais qu'on ne rencontre dans aucun auteur postérieur. Il est fort probable qu'il s'est transmis à travers les générations, dans la bouche du peuple, beaucoup d'expressions de la langue vulgaire ancienne, qui n'ont été admises dans aucune des productions littéraires dont nous avons pu avoir connaissance. Voici les principales modifications qu'a subies la grammaire. Les nombres ont été réduits à deux et les cas à quatre. Le premier nom de nombre est employé comme article indéfini; les degrés de comparaison se forment à l'aide de particules, plusieurs des temps du verbe au moyen d'auxiliaires. Le verbe *avoir*, ἔχω, sert, comme dans les langues néo-latines, à la formation des temps du passé; mais le verbe *vouloir*, θέλω, qui, joint à une forme dérivée de l'ancien infinitif, sert à composer, comme en allemand et en anglais, le futur et le conditionnel, rapproche davantage, sous ce rapport, le romaïque des langues germaniques. La voix moyenne a été supprimée. La construction est devenue de moins en moins transpositive.

Les ouvrages les plus anciens publiés en romaïque sont: des homélies populaires, des traductions ou imitations des romans de chevalerie du moyen âge et des ouvrages d'imagination les plus répandus alors en France, tels que *Sindbad*, les fables de Bidpay, le *Castoiement*, les *Sept-Sages*, etc., etc., des chroniques métriques, et enfin des chansons relatives à toutes les habitudes de la société nouvelle. Depuis la fin du siècle dernier les Grecs ont traduit une grande quantité des meilleurs ouvrages français, anglais, italiens et allemands. On compte déjà près de 6,000 volumes imprimés dans cette langue, surtout à Venise, à Vienne, à Paris, à Trieste et à Odessa.

PENJABI. *Voy.* PRACRIT.

PENSÉE, sa complexité, analysée par le langage. *Voy.* l'*Essai*, § III.

PERCEPTION, sa nature. *Voy.* l'*Essai*, § III. — Analyse de la perception et de l'idée. ID., *ibid.*

PERMIENNE, branche de la famille ouralienne, ainsi nommée du peuple qui la parle. Elle comprend les deux langues suivantes :

1° LA PERMIENNE, parlée par les *Komi* ou *Komi-Murt*, plus connus sous le nom de *Permiens* ou *Biarmiens* et de *Syrènes* ou *Syränen*. On les regarde comme deux nations différentes, mais ils ne sont réellement qu'une même nation, parlant deux dialectes très-différents. Les Permiens, sur la civilisation, le commerce et les grandes richesses desquels on a débité tant de fables dans le moyen âge et dernièrement, étaient jadis la nation dominante dans le nord-est de l'Europe, et furent soumis plus tard à la république de Nowgorod. Maintenant ils sont tous Chrétiens et ont adopté la manière de vivre des Russes. La langue permienne n'a qu'une seule déclinaison avec cinq cas. Sa conjugaison est assez riche, puisqu'elle a le présent, l'imparfait, le parfait, le plusque-parfait et le futur, qu'elle forme par flexion et sans recourir à aucun verbe auxiliaire. C'est aussi la seule langue de cette famille qui compte un alphabet particulier, inventé en 1375 par Etienne le Permien, qui convertit le premier ce peuple au christianisme, et qui traduisit en cet idiome les livres saints les plus importants. Mais l'alphabet et les livres sont entièrement perdus. L'alphabet avait 24 caractères. D'après les traditions des Ostiaques de l'Oby, recueillies par Messerschmidt en 1726, il paraît que cet alphabet s'est répandu au delà de l'Oural. On peut regarder le dialecte *permien*, proprement dit, presque comme mort, n'étant plus parlé que par un petit nombre de Permiens, la grande masse de la nation ayant adopté depuis longtemps la langue russe. Les *Permiens*, proprement dits, vivent encore dans les gouvernements de Perm et de Wiatka le long de la Kama supérieure et de ses affluents la Wischera et la Tchioussowaya. Le dialecte *syrène* est parlé par les *Syrènes*, qui sont beaucoup plus nombreux. Ils sont répandus à l'ouest et au nord des Permiens dans les gouvernements de Wologda, d'Arkhangel et de Perm; il y en a aussi quelques-uns dans celui de Tobolsk.

2° WOTIEQUE, langue des *Udi* ou *Uhdmurd*, plus connus sous le nom de *Wotièques* ou *Wotiäques*, qui vivent répandus dans les gouvernements de Wiätka, d'Orenbourg et de Kasan, surtout entre la Kama et le Wiätka, et le long de la Bielaya. Ils sont tous Chrétiens, et quoique très-sales, ils sont les plus industrieux de tous les peuples de cette race, qui vivent dans l'empire russe, les seuls Finnois exceptés, et peut-être les Esthoniens. D'autres Wotièques vivent dans les gouvernements d'Orenbourg et de Perm, formant le mélange connu sous le nom de *Tepjère* ou *Teptjären*. La grammaire wotièque offre plusieurs singularités remarquables. Elle décline les substantifs de six manières différentes, selon les six pronoms possessifs qui les précèdent; les pronoms aussi présentent beaucoup de difficultés et d'anomalies dans leur déclinaison. Le verbe wotièque a deux conjugaisons, cinq modes et tantôt plus tantôt moins de temps. La négation intercalée dans la conjugaison y produit de grands changements. Les prépositions suivent toujours leurs régimes; quelques-unes ont jusqu'à trois terminaisons différentes, non d'après les genres, que cette langue ne distingue pas dans les objets qui en sont naturellement privés, mais d'après les personnes. On a fait une traduction de la Bible en cette langue.

Digitized by Google

PERRHÈBES. *Voy.* PÉLASGO-HELLÉNIQUE.

PÉROU. *Voy.* PÉRUVIENNE. — Sa civilisation, ses mœurs, ses richesses, son culte, ses monuments, etc. *Ibid.*, — et note XX, à la fin du volume.

PERRUQUE. Ce mot est dérivé de *pilus*, poil, et voici comment. De *pilus* les Espagnols ont fait *pelo*, de *pelo*, *peluca*; de *peluca* les Français ont fait *perruque*, que les Flamands ont transformé en *pernik*, dont les Anglais ont fait *perwig*, *periwig*, et par contraction *wig*. Il y a des étymologies qui, au premier coup d'œil, paraissent évidentes, et qui cependant sont fausses; il y en a aussi qui sont véritables, mais dont personne ne se douterait.

PERSAN ou PERSAN MODERNE, langue asiatique classée dans le groupe des langues dites persanes, famille indo-germanique.

Le persan est dérivé du parsi et s'est formé, pendant la longue domination des Arabes en Perse, du mélange de la langue de ces derniers avec le parsi et plusieurs mots turks (711).

Le persan est la langue que parlent les *Tadjiks* ou *Persans*, qui sont les habitants indigènes de la Perse, et qui forment encore la masse principale de la population dans le Fars, le Kerman, l'Azerbidjan, le Sistan et le Khoraçan, et qui sont plus ou moins nombreux dans l'Irak, le Mazendran, le Kouhistan, le Kandahar et autres provinces de cette région. Le persan est aussi parlé dans une grande partie de l'Inde, où il est très-commun parmi les mahométans, surtout dans les provinces d'Agra et d'Aurengabad; c'est encore la langue employée dans les documents publics, dans les archives des tribunaux et les registres des finances dans les provinces qui formaient le vaste empire du Grand-Mogol. Le persan, quoique dans un dialecte différent, est aussi la langue propre des *Boukhares*, qui sont les habitants indigènes de la Grande-Boukharie dans le Turkestan indépendant et de la Petite-Boukharie dans le Turkestan chinois, où ils habitent dans les villes au milieu des peuples turks, qui les appellent *Sarty*. Les Boukhares sont aussi répandus dans les villes de Kasan, Tobolsk, Tara, Tomsk, etc., et à Kiachta dans l'empire russe, dans plusieurs villes du Chansi, du Chensi et d'autres provinces de la Chine, ainsi que dans celles du Tibet, de l'Inde et de l'Indo-Chine. On doit remarquer qu'en général, outre leur langue nationale, les Boukhares parlent dans les usages de la vie commune l'idiome des nations au milieu desquelles ils se sont établis depuis longtemps. Les Boukhares de la Sibérie paraissent même avoir entièrement oublié leur propre langue, pour ne parler qu'un dialecte turk très-mélangé de mots persans. Le persan est avec l'arabe la langue littéraire non-seulement de tous les Tadjiks, mais aussi des autres peuples mahométans qui vivent dans les royaumes de Perse et de Caboul, dans le Belloutchistan, dans les deux Boukharies, dans l'empire ottoman, et des autres peuples turks les plus policés, connus sous le nom impropre de Tartares, ainsi que des nombreux mahométans de l'Inde. La littérature persane, qui est l'émule de l'arabe pour la richesse, la variété et l'importance, est surtout remarquable par ses ouvrages d'histoire, de géographie, de mathématique et d'astronomie, de jurisprudence, de philosophie et de poésie, ainsi que par plusieurs traductions des auteurs classiques arabes. C'est aussi dans cette langue que le célèbre Firdoussi composa le *Chah-nameh*, qui contient tout ce que les mahométans savent sur l'ancienne histoire de l'Asie occidentale. L'époque la plus brillante du persan correspond au règne des Dilémites ou Bouides, qui dura plus d'un siècle, depuis le commencement du Xe jusqu'au milieu du XIe. Cette langue, qui est une des plus riches et des plus harmonieuses de l'Asie, a beaucoup contribué à la formation de l'hindoustani et d'autres langues modernes de l'Inde, et au perfectionnement de l'osmanli.

Le persan se rapproche plus qu'aucune autre langue orientale des langues germaniques. Aussi est-ce par lui que les philologues allemands ont commencé à renouer la filiation asiatique de leur idiome. Leibnitz allait jusqu'à prétendre qu'un Allemand, avec le seul secours de sa langue maternelle, pouvait comprendre les vers des anciens poëmes persans. Quoi qu'il en soit, M. de Hammer, de Vienne, dit que ce n'est que sur une connaissance exacte de la langue persane que l'on peut baser solidement l'édifice de l'étymologie de l'allemand et de ses sœurs.

Par l'extrême simplicité du système de ses formes, le persan se rapproche plus de l'anglais que de l'allemand. On ne rencontre point, en effet, chez lui, la distinction des genres grammaticaux ni dans les substantifs ni dans les adjectifs. L'article défini n'est point usité en persan. Cette langue peut, à la manière des langues sémitiques et du turk, remplacer par de simples affixes les adjectifs possessifs. Les syllabes dérivatives des substantifs et des adjectifs ont, en persan, un rapport intime avec celles de l'allemand. C'est ainsi que la terminaison ordinaire du pluriel, qui est *an* en persan, répond à la terminaison *en*, fréquemment ca-

(711) Un auteur anglais (*Cyclopædia*, art. PERSE) prétend que la langue du premier empire persan fut la mère du sanskrit, et par conséquent du zend et du parsi. W. Jones et F. Schlegel, au contraire, font dériver le parsi du sanskrit. L'allemand Othmar Frank veut que le parsi ait donné naissance au sanskrit de l'Inde tandis que le *Mithridates* paraît regarder comme contemporains le sanscrit, le zend et le pehlvi. Enfin quelques auteurs veulent que le zend ait été parlé autrefois dans le nord, le pehlvi dans le sud de l'ancien empire des Perses, mais d'après les traditions historiques des Persans eux-mêmes, le pehlvi ou idiome occidental, et le déri ou idiome oriental, sont les deux principales langues qui se partageaient l'ancien royaume de Médie.

Digitized by Google

ractéristique du pluriel en allemand. La même syllabe est dans l'une comme dans l'autre langue la désinence de l'infinitif. Les verbes persans sont tous renfermés dans une seule conjugaison, ou du moins un seul de leurs temps, le prétérit, est susceptible de prendre dans les verbes différents des flexions différentes. Les terminaisons des autres temps dans les verbes attributifs ne sont autres que le verbe substantif, quelquefois contracté, et souvent aussi conservé dans son intégralité. Dans la formation des temps secondaires de la voix active, ainsi que dans celle de tous les temps de la voix passive, le persan emploie un système d'auxiliaires tout à fait analogues à celui des Allemands et des Anglais. La conjugaison, très-riche en temps, est pauvre en modes, n'ayant que l'indicatif et exprimant le conditionnel et le subjonctif par des particules ajoutées à l'indicatif.

La syntaxe est simple et naturelle, et, chose remarquable, les nombreux idiotismes particuliers au persan se traduisent littéralement par autant d'idiotismes germaniques. Les vocables du persan ne sont guère que le tiers de ceux de la langue arabe, et ses vocabulaires ne comptent pas plus de vingt à vingt-trois mille mots, dont quinze cents se retrouvent dans le zend, et environ quatre mille en allemand. Le persan, comme le sanskrit, le grec, l'allemand, etc., peut former des composés de toute espèce par la seule juxtaposition des radicaux.

L'alphabet persan est le même que celui des Arabes, seulement on y a ajouté quelques lettres pour représenter des sons particuliers aux Persans. Cet alphabet, modifié différemment, forme les différentes écritures connues sous les noms de *neskhy*, de *kikany*, de *taalik*, etc. Tous ces caractères s'écrivent de droite à gauche. Sous le rapport de la pureté, il faut distinguer dans le persan : le *déri*, parlé jadis à la cour d'Hispahan; c'est la langue écrite et parlée par toutes les personnes qui se piquent de politesse et d'instruction (712); et le *valuat*, qui est la langue vulgaire, subdivisée en un grand nombre de dialectes, qui sont encore très-peu connus. Parmi ces dialectes, les suivants paraissent s'éloigner le plus du déri : le *tatt*, parlé dans les environs de Bakou et de Leukoran, dans le Daghestan dans la région du Caucase; le *boukhare*, parlé dans la grande et la petite Boukharie et autres contrées où vivent les *Boukhares*; le *dekwar*, parlé par les *Dehwars* ou *Dehkans*, établis dans une grande partie du district de Kélat dans le Belloutchistan et répandus dans plusieurs endroits des royaumes de Caboul et de Perse; dans celui de Caboul on les trouve en plus grand nombre dans le sud-est de Sistan, où ils vivent régis par un khan qui réside à Humdard; dans celui de Perse, ils demeurent dans le district de Nurmanschihr et dans une partie du Moghistan dans la vaste province de Kerman; ce dialecte paraît former l'anneau qui unit le persan au belloutche, auquel il ressemble beaucoup; les dialectes du *Mazendéran* et de l'*Azerbidjan* ou *Tabéristan*, parlés dans les provinces de ce nom dans le royaume de Perse; le dialecte de l'*Inde*, parlé dans cette région par un grand nombre d'individus, et subdivisé en plusieurs variétés; celle des Parses de Surate est moins mêlée de mots arabes que les autres dialectes persans, et se distingue par quelques expressions particulières et par sa prononciation, qui est beaucoup plus articulée et plus précise que celle des dialectes vulgaires de la Perse. Les dialectes suivants, dont les auteurs persans font mention, se sont éteints depuis longtemps : le *sogkdy*, en usage dans la Sogdiane et le pays de Samarkand; le *hezwy*, dans le territoire de Hérat; le *mérouzy*, dans le pays de Mérou, l'ancienne Margiane; le *zawely*, dans le Kandahar, appelé aussi *zawelistan*; le *sagzy*, dans le Sedjestan; le *khoazy*, dans le Khouzistan; et le *adevy*, dans l'Aderbaïdjan. *Voy.* PEHLVI.

PERSAN ANCIEN. *Voy.* PARSI.

PERSANES (FAMILLE DES LANGUES) appartenant à la grande division des langues indo-européennes. — Le domaine des langues de cette famille forme une région géographique dont les extrémités orientale et occidentale sont marquées par l'Indus et l'Euphrate, tandis que le Tassartes et la mer des Indes tracent ses limites du nord au sud. Ce vaste empire correspond à la plus grande partie de la monarchie des *Perses*, un des peuples les plus anciens et les plus célèbres de l'antiquité. Elevée par Cyrus, héritier de celle des Mèdes et conquérant de celle des Babyloniens, agrandie par Cambyse et Darius Hystaspe, et renversée par Alexandre-le-Grand, cette monarchie reprit son ancien rang parmi les principales nations de l'Asie sous les règnes brillants des *Arsacides* et des *Sassanides*. La gloire dont l'entoura Schah-Abas dans le XVIe siècle, et les vastes conquêtes du puissant Nadir-Schah dans le XVIIIe, jetèrent un nouveau lustre sur cette nation si célèbre, dont la langue, répandue sur une grande partie de l'Inde, partage avec l'arabe le privilége de faire les délices de tous les savants qui suivent les dogmes du Coran et des principaux orientalistes de l'Europe. L'antique langue *zend*, qu'on pourrait appeler la souche de tous les idiomes compris dans cette famille, nous rappelle la religion des mages et les doctrines de son fondateur, le célèbre Zoroastre, où tant de sagesse se mêlait à tant d'erreurs; et le *kurde*, que parle le peuple de ce nom, nous rappelle ce fameux Saladin, le plus brave et le plus grand des princes musulmans, ce Saladin, qui fonda la dynastie des Ayoubites et régna si glo-

(712) De vieilles chroniques racontent ainsi la formation du *déri* : Behmen, fils d'Isfendiar (Artaxerxe Longues-mains), aurait chargé les savants de régulariser la langue et de fixer la partie la plus épurée du langage usuel pour en faire l'idiome de la cour, et de là lui serait venu le nom par lequel on la désigne. Ce déri était la seule langue dont l'usage fût permis dans le palais du monarque à Ispahan.

Digitized by Google

rieusement sur l'Egypte, la Syrie, la Mésopotamie, l'Assyrie et la plus grande partie de l'Arabie; ce prince, qui renversa pour la dernière fois le royaume de Jérusalem, malgré les efforts de l'Europe chrétienne armée pour sa défense. Dans la Perse orientale, le *pouchto* nous rappelle la puissance des dynasties des féroces *Ghorides* et des cruels *Patans*, qui dominèrent sur tout le nord de l'Inde, dont elles furent le plus terrible fléau, et ces *Afghans*, qui, après avoir agité la Perse pendant le dernier siècle, parvinrent à en démembrer une grande partie, sur laquelle ils dominent aujourd'hui sans partage (713). Les *Karduchi* de Xénophon paraissent subsister encore dans les *Kurdes*, dont les hordes errantes parcourent l'Asie ottomane et la Perse occidentale; aussi belliqueux que leurs ancêtres, ils en ont conservé toute la férocité et l'esprit d'indépendance. C'est aussi dans cette famille que doivent être classés les féroces *Alains* et les industrieux *Boukhares*, depuis que Klaproth a démontré leur parenté avec les *Ossètes* et les *Persans*. De récentes recherches semblent aussi autoriser l'ethnographe à placer parmi les peuples de cette souche les *Massagètes*, si renommés parmi les anciens barbares de l'Asie; une partie des nombreuses peuplades de l'Europe orientale, connues sous le nom de *Gètes*: ces nations blanches, à yeux bleus et à cheveux blonds, nommés *Ou sun* et *Kian Kuen* ou *Kakas* par les auteurs chinois, et qui figurent dans les révolutions de l'Asie centrale; et ces *Parthes*, qui, après avoir arraché la Perse aux successeurs d'Alexandre, jouèrent sous la dynastie des Arsacides un rôle si brillant dans l'histoire de l'Asie en arrêtant à l'occident les aigles de Rome, en mettant à l'orient des bornes à l'empire de la Chine, et en empêchant les communications directes des Romains et des Chinois, les deux plus puissantes nations de l'antiquité. *Voy.* ZEND, PARSI, PERSAN KURDE, OSSÈTE, POUCHTOU et BÉLOUTCHIS.

TABLEAU POLYGLOTTE DE LA FAMILLE DES LANGUES PERSANES.

ZEND.
PERSANE.
Boukhare de Kamul et Tourfan.
KURDE d'*Amadia*.
de *Musch*.
OSSÈTE.
AFGHAN ou POUCHTO. *Pouchto occidental.*

	Lune.	*Jour.*	*Terre.*	ORTHOGRAPHE.	*Soleil.*
1	maongho	reotcharo	zémo	française	koro
2	mah	rouz	zémin	française	khourschid
3	mâh	rûs	châk, semin	allemande	âftab
4	aif	rouz	ard	française	ataf
5	hiw, aif	rohs	choli	allemande	taw
6	mai	bon	sach ssech	allemande	churr, chor
7	spezhmy	rwudz	mzuku	anglaise	nmur

	Père.	*Mère.*	*OEil.*	*Tête.*	*Nez.*
1	fédrio	maté	tscheschmo	mestereghuié	nâongho
2	peder	mader	tcheschm	ser	biny
3	peder	mader	tscheschm	ser	bini
4	bab	daík	tchavé	ser	dein
5	baw	deh	tschâf	ssâr	poss
6	fid	mad, made	zaste	ser	findj
7	plar	mor	sturgee, lemu	ser	puzu

	Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Pied.*
1	sofrynm	hezouo	dentano	zesté	padé
2	dehen	zaban	dendan	dest	paï
3	»	seban	dandân	desst	pâï
4	dev	azman	dedan	dest	pé
5	daww	seman	»	dasst	peh
6	djug, djig	awsag	dendag	»	kach
7	khoolu	zubu	ghash	mungol	pshu

	Un.	*Deux.*	*Trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	eéodo	bée	thraïo, teschro	tchethro	peantcha
2	iek	dou	seh	tchehar	pendj
3	jek	du	ssih	djahar	pandj
4	iek	douh	seh	tchahar	pendj
5	jek	du	sessi	tschar	pendj
6	ju, jue	due	arteh, arta	zippar	lons
7	yuo	dwu	dre	tsulor	pinza

	Six.	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix.*
1	khschouesch	hapte	haschté	neoué	desmé
2	schesch	heft	hescht	nouh	deh
3	schesch	haft	hascht	nuh	deh
4	schesch	haft	hascht	nah	dah
5	schess	haft	hasch	nah	deh
6	achses	awd, aafd	ast	farast	des
7	spuzh	owu	utu	nuh	lus

(713) Une armée anglaise ayant envahi l'Afghanistan en 1838, fut réduite à capituler en 1842 et n'en fut pas moins détruite dans sa retraite. Elle était commandée par le général Elphinstone; nous aurons occasion de citer les travaux importants qu'il a publiés sur les langues et la littérature de cette contrée.

Digitized by Google

PERUVIENNE (Région), dans l'Amérique méridionale.

Cette région embrasse non-seulement la ci-devant vice-royauté du Pérou, mais des contrées bien plus vastes encore, la partie la plus importante et la plus grande de celle nommée dans les chancelleries espagnoles vice-royauté de la Plata. La grande longévité, si commune parmi les habitants des terrains élevés de cette région, et si rare dans les autres contrées de l'Amérique; le brûlant désert d'Atacama, véritable phénomène dans la géographie physique de la péninsule méridionale du Nouveau-Monde; le vaste lac de Titicaca, dont les bords virent naître et se développer la plus ancienne civilisation de toute l'Amérique du Sud; l'étendue et la puissance de l'empire des Incas et leurs institutions politiques et religieuses, si remarquables au milieu de tant de peuples abrutis du Nouveau-Continent, n'inspirent pas moins d'intérêt que la richesse prodigieuse de son sol, passée depuis longtemps en proverbe chez tous les peuples policés de l'Ancien-Monde. Celui de plusieurs pays de la région péruvienne, est pour ainsi dire imprégné de métaux précieux. Les trésors versés en Europe par la seule mine de Potosi, y ont produit une véritable révolution dans son commerce et le prix de ses productions. Celles de Hualgayos et de Lauricocha ne le cèdent, pour l'abondance de l'argent qu'elles fournissent, qu'à celles de Guanaxuato au Mexique. C'est ici qu'on trouve la mine de Guancavelica, qui verse depuis deux siècles tant de mercure, métal indispensable pour l'exploitation des mines d'or et d'argent du Nouveau-Monde, et d'autres mines non moins riches de cuivre et d'étain, sans compter celles d'émeraudes, qu'on prétend être cachées par les indigènes, et qui ont fourni tant de ces pierres précieuses aux monarques de Cuzco. Les règnes animal et végétal ne présentent pas moins de richesses aux indolents habitants de ces contrées fortunées. Le premier leur offre plusieurs animaux utiles dans les différents usages de la vie, la laine précieuse de la vigogne et de l'alpaca, la soie fine de Mojomba, et ce tissu merveilleux de l'insecte *sustillo*, qui ressemble au papier chinois, dont il a tout l'éclat avec plus de consistance. Le second leur fournit les gommes odoriférantes, les résines médicinales, les bois précieux et le bienfaisant quinquina que renferment ses forêts; la noix muscade et la cannelle, qui croissent, dit-on, dans la Montanna-Real, branche des Andes; les huiles très-fines des pays chauds le long de la côte; le café et le sucre, qui réussissent si bien dans les endroits tempérés de la Sierra; le cacao excellent des plaines de l'intérieur, le lin et le chanvre de Moxos et le coton de Chillaos.

« Les tribus du Pérou, » dit Malte-Brun dans son savant *Précis*, « vivaient dans une barbarie complète. Nomades, elles se nourrissaient des produits de la chasse et de la pêche. Les vainqueurs déchiraient tout vivants les prisonniers de guerre. Quelques-uns d'entre eux, par l'instinct de la reconnaissance, adoraient la bienfaisante nature; les montagnes, mères des fleuves; les fleuves mêmes et les fontaines, qui arrosaient la terre et la fertilisaient; les arbres, qui donnaient du bois à leurs foyers; les animaux doux et timides, dont la chair était leur pâture; la mer abondante en poissons, et qu'ils appelaient leur nourrice; un temple très-ancien était même consacré à un dieu inconnu et suprême, mais le culte de la terreur était celui du plus grand nombre. Ils s'étaient fait des dieux de tout ce qu'il y avait de plus hideux, de plus horrible; ils vouaient un respect superstitieux au couguar, au jaguar, au condor, aux grandes couleuvres; ils adoraient les orages, les vents, la foudre, les cavernes, les précipices; ils se prosternaient devant les torrents, devant les forêts ténébreuses, au pied de ces volcans terribles qui bouleversaient les entrailles de la terre. A peine rendaient-ils une ombre de culte à ces affreuses divinités : ils paraissent les avoir considérées sous le même jour que l'Africain voit ses fétiches. Cependant, l'un se perçait le sein en se déchirant les entrailles : l'autre, plus forcené, arrachait ses enfants de la mamelle de leur mère, pour les égorger sur l'autel. L'orgueil national s'était allié à la superstition. Les uns, comme ceux de Cuba, de Quinvala et de Tacma, fiers de se croire issus du lion qu'adoraient leurs pères, se présentaient vêtus de la dépouille de leur dieu, le front couvert de sa crinière, et portant dans les yeux sa férocité menaçante. D'autres, comme ceux de Sulla, de Vilca, d'Hanco, d'Urimarca, se vantaient d'être nés, ceux-là d'une montagne, ceux-ci d'une caverne, ou d'un lac, ou d'un fleuve, à qui leurs pères immolaient les premiers-nés de leurs enfants. La Providence divine eut pitié de ce monde livré au génie malfaisant : elle y envoya le sage et vertueux Manco et la belle Oello, sa sœur et son épouse. D'où était venu ce couple vertueux et bienfaisant? On les crut descendus du ciel. Les sauvages, répandus dans les forêts d'alentour, se rassemblèrent à leurs voix. Manco apprit aux hommes à labourer la terre, à la semer, à diriger le cours des eaux pour l'arroser; Oello instruisit les femmes à filer, à ourdir la laine, à se vêtir de ses tissus, à bien élever leurs enfants, à servir leur époux avec un tendre zèle. Au don des arts ces fondateurs ajoutèrent le don des lois. Le culte du soleil, leur père, ce culte fondé sur la reconnaissance, fut la première de ces lois et l'âme de toutes les institutions. La voix d'une religion bienfaisante rassemble de toute part ces peuplades barbares : ils apprennent à s'aimer, à s'entr'aider; ils renversent les autels sanglants élevés aux lions et aux tigres; ils quittent la vie errante. La terre, labourée par ses habitants, ouvre son sein fécond et se revêt de riches moissons. Mais les douces lois qui établissaient le partage des terres, le travail en commun, l'amour fraternel entre toutes les familles,

Digitized by Google

ordonnaient aussi le dévouement absolu aux volontés de l'Inca; elles enchaînaient l'essor de l'industrie, en retenant constamment le fils dans la carrière du père; elles empêchaient le développement des facultés intellectuelles. L'autorité des Incas n'était, après tout, qu'un « despotisme paternel. » On avoue qu'ils avaient un nombreux sérail. Leurs sujets ne les approchaient que des tributs à la main, et n'osaient jamais regarder leur visage. A un seul signe de l'Inca, la population d'une province entière se laissait mettre à mort : enfin, le peuple, mal vêtu, mal logé, mangeait des viandes crues et mêlait de la terre glaise à ses aliments. Garcilasso ne déguise pas les traits les plus évidents d'une tyrannie superstitieuse. Des milliers de victimes humaines étaient immolées sur le tombeau du monarque. La route de Quito à Cuzco, et par delà, avait cinq cents lieues. Une autre, de la même étendue, régnait dans le plat pays, et plusieurs autres traversaient l'empire du centre aux extrémités. C'étaient des levées de terre de quarante pieds de largeur, qui combinaient les vallées jusqu'au niveau des collines. Le long de cette route on voyait se succéder les arsenaux distribués par intervalles, les hospices sans cesse ouverts aux voyageurs, les forteresses et les temples, les canaux qui, dans les campagnes, faisaient circuler l'eau des fleuves; mais les routes des Incas n'avaient pas, dans toutes leurs parties, une grande solidité. Les canaux étaient faits sans art; les murs des palais et des forteresses surpassaient rarement la hauteur de douze pieds. L'or était très-commun chez les Péruviens; on en a trouvé de temps en temps pour des millions de piastres dans les anciens monuments. Quelques arbres et arbustes d'or pur ont pu orner les jardins impériaux de Cuzco; mais les historiens ont poussé jusqu'à l'extravagance l'énumération de ces richesses. Il y avait, dit Garcilasso, des bûchers de lingots d'or en forme de bûches, et des greniers remplis de grains d'or. Nous dirons pourtant que ces fameux jardins d'or ne nous paraissent pas surpasser les bornes de la vraisemblance historique. » — *Voy.* la note XX, à la fin du volume.

Les confins de la région péruvienne sont: au nord, celle que nous avons appelée Orénoco-Amazone ou Andes-Parime; à l'est la région Guarani-Brésilienne, dont elle est séparée par des affluents du Madeira, qui divisent les possessions espagnoles de celles des Portugais, et ensuite le Paraguay jusqu'à son confluent avec la Plata, enfin ce dernier fleuve; au sud, la région australe de l'Amérique méridionale; à l'ouest, cette même région et le Grand-Océan. Les limites ethnographiques de ce groupe ne s'accordent pas toujours avec les géographiques que nous venons d'établir; tandis que l'idiome guana, les familles payagua-guayeuros et guarani lui enlèvent une partie de son territoire, la langue quichua ajoute au sien une partie considérable de celui appartenant à la ci-devant vice-royauté de la Nouvelle-Grenade comprise dans la région Orénoco-Amazone.

L'ethnographie de ces vastes contrées est encore enveloppée de ténèbres. Outre les langues mentionnées dans le *Tableau général des langues américaines*, et dont nous n'avons rien dit dans l'ordre alphabétique, parce qu'elles sont sans intérêt, voyez les mots Mocoby-Abipon, Vilela-Lule, Péruvienne, Chiquitos, Carapuchos, Panos.

TABLEAU POLYGLOTTE DE LA RÉGION PÉRUVIENNE.

FAMILLE MOCOBI-ABIPON — Mocobi, Abipon
FAMILLE VILELA-LULE — Vilela, Lule
FAMILLE PÉRUVIENNE — Péruvienne Propre ou Quichua, dialecte *Quiteña*. Aïmara.
Xamuca, Chiquitos, Mobimi, Cayubari, Sapibocobi

	Orthographe.	Soleil.
1	espagnole	dzazoa
2	allemande	grahaulai
3	espagnole	olo
4	espagnole	iui
5	espagnole	inti
6	espagnole	inti
7	espagnole	guiedde
8	espagnole	suus
9	espagnole	ilcha
10	espagnole	yaramà
11	espagnole	iseti

	Lune.	*Jour.*	*Terre.*	*Eau.*	*Feu.*
1	chidaigò	nagà	alobà	chagyac	anodec
2	grauek	neogà	»	enarap	nkaatek
3	copi	olò	baslè	ma	nié
4	alit	int	a	to	icnè
5	killa	puncha	allpa	yacu	nina
6	pagsi	uru	urakke	huma	nina
7	betozei	dire	nup, numi	yot	pioc
8	paas	auenez	quifs	tuus	peez
9	yehoho	emes	llacambo	tomi	vee
10	irare	iriarama	idatu	ikita	idore
11	bari	chine	mechi	eubi	cuati

	Père.	*Mère.*	*Œil.*	*Tête.*	*Nez*
1	ytatalzat	yaatè	nicotè	icaic	ymic
2	neta	yaate	natoele	napaiiik	»
3	op, tate	nanè	tokè	nisconé	nihibop
4	pe	anue	zu, zusiake	toco	nus
5	yaya	mama	nagui	uma	ciuga

Digitized by Google

6	hakî, aki	taica	naira	peqke	nasa
7	yai, yebia	oté	yedo	yatoitae	yucunachur
8	iyai, ixupu	ipagui, ipapa	sutos	taanis	inas
9	pa	ma	chora	bacuacua	chini
10	idabapà	idite	iyocor.	abaracama	ibarichò
11	tata, checua	cua	etuachuru	echuja	evi
	Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Pied*
1	ayap	loledagnat	yobè	napoguena	capiate
2	»	»	»	»	»
3	yep	lekip	lupè	isip, isig	apè
4	ca	leki	llu	is	elu
5	simi	callu	kiru	maki	chaki
6	laca	lagra	lecachaca	ampara	kayu
7	»	»	»	yumanai	irie
8	(turus)	otus	(oos)	ees	popez
9	cuani	ruicua	zoisla	chopa	zoipoh
10	iyachae	ine	aiche	arue	ahei
11	ecuacha	eana	echee	emê	ebbachi
	Un.	*Deux.*	*Trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	iñiateda	iñabaca	inabacaocaini	inabacoañiba	»
2	»	»	»	»	»
3	yaagüit	ukè	nipetuei	yepcatalet	»
4	alapea	tamop	tamlip	lokep	»
5	suc	iscai	kimsa	chuscu	pichica
6	mai	paya	kimsa	pusi	pisca
7	chomara	gar	gaddioc	gahagani	chuena yimanaite
8	»	»	»	»	»
9	»	»	»	»	»
10	carata	mitia	curapa	chadda	maldarù
11	pebbi	bbeta	kimisa	pasi	pissica
	Six.	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix.*
1	»	»	»	»	»
2	»	»	»	»	»
3	»	»	»	»	»
4	»	»	»	»	»
5	sucta	canchis	pussac	iscun	chunga
6	sogta	pacalco	kimsacalco	pusicalco	tunca
7	chomarahi	garihi	gaddioguihi	gahaganihi	chuena yimanaddia
8	»	»	»	»	»
9	»	»	»	»	»
10	caratarirob	mitiarirobo	curaparirobo	caddarirobo	bururuche
11	succuta	pacalucu	kimisaculucu	pusuculucu	tunca

PÉRUVIENNE ou QUICHUA, famille de langues de la region péruvienne (Amérique méridionale), qui comprend les langues :

1° **Péruvienne ou quichua**, jadis parlée ou pour le moins comprise par toutes les nations dépendantes du grand empire des Incas, qui s'étendait depuis Pastos ou Città S. Giovanni (lat. nord 1° 14') jusqu'aux bords du Maule dans le Chili (lat. sud 35°), et avait une largeur de 60 à 150 lieues. Cette langue, qui passe justement pour être la plus polie de l'Amérique méridionale, est parlée actuellement en cinq dialectes principaux, non-seulement par le plus grand nombre des indigènes dans toute la vice-royauté du Pérou (714) et dans une grande partie de celle de la Plata et de la Nouvelle-Grenade, mais aussi par beaucoup d'Espagnols, surtout par ceux des hautes classes, qui se piquent même de parler avec pureté. Le *cuzcucano*, qu'on parle à Cuzco et dans le Haut-Pérou, est le dialecte principal le plus étendu, le plus pur et celui qui était autrefois parlé à la cour des Incas ou Ynca, qui, selon M. de Humboldt, parlaient une langue entièrement différente, qui n'était connue que des individus de leur nombreuse famille. C'est dans ce dialecte qu'au dire de Garcilasso de la Vega les Péruviens, avant l'arrivée des Espagnols, jouaient des comédies et des tragédies, possédaient plusieurs poésies dans le genre des *redondillas* espagnoles, et conservaient les souvenirs les plus importants de leurs exploits. Les Péruviens, outre les quippos, avaient une espèce de hiéroglyphes, qui étaient plus grossiers que ceux des Mexicains. Selon le P. Garcie, au commencement de la conquête, ceux qui avaient embrassé le christianisme, se confessaient par des peintures et des caractères, qui indiquaient les dix mandements et les péchés commis contre ces mandements. Plusieurs grammaires et dictionnaires, des livres ascétiques et des poésies, ont été composés et publiés par des Espagnols dans cette langue. Les sons correspondants aux lettres *b*, *d*, *f*, *g*, *l*, *x*, *v* de l'alphabet espagnol manquent au quichua, qui n'a que la seule gutturale *k*, et encore très-faible. La position des accents et une juste proportion entre les consonnes et les voyelles rendent, dit Balbi, cette langue douce et harmonieuse (715), très-propre à la poésie et à l'éloquence; on prétend même qu'elle surpasse tous les idiomes connus dans les expressions tendres. Elle n'a pas de verbes irréguliers, et la racine reste dans toutes les flexions, qui y sont nombreuses; le verbe substantif, bien différent en cela de celui de presque tous les idiomes connus, y est très-régulier, et y

(714) Ce nom viendrait soit de *Pélou*, promontoire voisin du point où aborda Pizarre, soit de *Bérou*, nom d'une rivière, soit enfin de *Birou*, nom du cacique qui gouvernait le district maritime sur le territoire duquel débarquèrent les Espagnols.

(715) Des voyageurs prétendent, au contraire, que

Digitized by Google

sert à former les passifs; toute la conjugaison est très-riche, soit par le nombre des modes et des temps, soit par les différentes modifications qu'elle peut donner au sens du verbe radical par l'artifice propre aux idiomes américains. La déclinaison distingue trois cas par flexion et deux par des prépositions. La construction ou syntaxe a un système fixe : le verbe y est toujours placé à la fin de la phrase, et les prépositions précèdent toujours leurs compléments. Quoique les Péruviens ignorassent, comme tous les autres peuples du Nouveau-Monde, l'art admirable de l'écriture alphabétique, et que leurs quippos et leurs peintures symboliques fussent inférieurs au système graphique des Mexicains, ils n'en étaient pas moins la nation la plus policée de l'Amérique méridionale lors de l'arrivée des Espagnols, comme l'attestent leurs institutions politiques et religieuses, leurs bâtiments, leurs forteresses et la magnificence de leurs temples, leurs routes superbes de quatre à cinq cents lieues sur le dos même des Cordillères, leurs canaux d'irrigation, leurs ponts, leurs vases et autres ustensiles d'or, leurs habillements, leurs armes et leurs ornements. Les autres dialectes sont : le *lamano* ou *lamista*, parlé dans les environs de Truxillo; il lui manque la gutturale *k*, à laquelle il substitue le *g* et le *z;* il change aussi toujours l'*o* en *u* et l'*e* en *i*. Le *quitena*, parlé dans les environs de Quito; c'est le plus rude et celui qui s'éloigne le plus du cuzcucano par l'adoption d'un grand nombre de mots étrangers, et par le changement et la corruption des flexions grammaticales. Le *chinchaisuyo*, parlé dans les environs de Lima. Le *calchaqui*, parlé dans le Tucuman; ce dernier diffère moins que les autres du cuzcucano.

2° Aymara, par les *Aymara* ou *Aymares*, subdivisés en plusieurs tribus, dont les principales sont les *Pacases* et les *Lupacas*, ensuite les *Charcas*, les *Cunchis*, les *Canas*, les *Cobbas*, les *Collaguas* et les *Carancas*. Les Pacases et les Lupacas parlent les deux dialectes les plus purs et les plus connus; les Lupacas mêmes sont moins incultes et plus nombreux que les autres. Tous ces peuples demeurent dans le diocèse de La Paz et dans une partie de celui de Chuquisaca ou La Plata, qui appartiennent à la vice-royauté de La Plata. L'aymara est un des idiomes les plus riches et réguliers du Nouveau-Continent. Il n'a pas moins de douze verbes différents pour exprimer notre verbe *porter*, qu'il emploie selon que la chose qu'on porte est grande ou petite, pesante ou légère, est un animal, un homme ou une chose inanimée. Les sons correspondants aux lettres espagnoles *b*, *d*, *f*, *g* manquent au dialecte des Lupacas. Le verbe *être* y est tout régulier, et sert comme dans le quichua à former les passifs. Les prépositions y précèdent toujours leurs régimes. Les Espagnols ont publié deux grammaires et un sermon dans cette langue.

3° Scires par les *Scires*, peuple jadis puissant, qui habitait le long de la côte du Pérou septentrional, et qui, selon les traditions nationales, vers l'an 1000, fit la conquête du plateau de Quito, et y introduisit sa langue. Il est singulier de trouver cette nation homonyme avec une ancienne horde de l'Europe, les *Sciri*, *Sciry*, ou *Skiri*, fameuse par ses courses guerrières.

Ce peuple est éteint.

PETCHENEG. *Voy.* Turk.

PEUPLES d'Italie antérieurs aux Romains. *Voy.* Etrusques.

PHÉNICIENNE (Langue), parlée jadis sur toute la côte de Syrie, depuis l'Egypte jusqu'à Tripoli; elle paraît avoir été très-peu différente de l'hébraïque. Les navigations, les colonies et le commerce des Phéniciens répandirent leur langue et leur écriture sur toutes les côtes de la Méditerranée, surtout en Chypre, en Cilicie, en Sicile, en Espagne et en Afrique. Les médailles antiques de Tyr, de Sidon, d'Acre, de Béryte, d'Arad et de Marathus font connaître les lettres de l'antique alphabet phénicien, d'après lequel paraît avoir été formé l'ancien hébreu ou samaritain.

Jusqu'en 1837, on connaissait soixante-quatorze inscriptions phéniciennes, puniques ou libyques, reproduites et interprétées dans l'ouvrage de Gesenius. (*Scripturæ linguæque Phœniciæ monumenta*, Lipsiæ, 1837, in-4°.) Depuis lors, ce nombre s'est augmenté de trente-cinq. Parmi les inscriptions récemment découvertes, nous mentionnerons, comme la plus étendue et la plus intéressante, celle de Marseille. Elle est gravée sur deux fragments de pierre, bien ajustés, que mit à nu un maçon, démolissant, en 1845, à Marseille, une vieille maison située non loin de l'emplacement occupé autrefois par le temple de Diane. M. de Saulcy en traduisit d'abord les premières lignes. (*Revue des Deux-Mondes*, 17 déc. 1846.) M. Judas en donna une traduction complète avec un fac-simile dans son ouvrage intitulé : *Etude démonstrative de la langue phénicienne et de la langue libyque*, Paris, 1847. Enfin, la traduction que M. l'abbé Bargès, professeur d'hébreu, a publiée en 1847, nous paraît offrir le plus de garantie (716).

La voici :

1. « Temple de Balal. Loi concernant les offrandes (qui doivent être présentées aux

cette langue est fort dure dans sa prononciation, pleine de sons étranges et d'articulations saccadées. Pour transcrire plus exactement en lettres latines le nom qu'elle porte, on a proposé quelquefois de redoubler la première consonne, et d'écrire par conséquent *qquichua;* mais l'adoption même de cette orthographe ne pourrait donner une idée de l'effet que produit sur l'oreille de l'auditeur le son de la première lettre, laquelle s'articule du fond de la gorge et par une sorte de croassement, suivant l'expression de M. d'Orbigny.

(716) *Temple de Baal à Marseille*, ou *grande inscription phénicienne découverte dans cette ville*, etc. Paris, 1847, in-8°.

Digitized by Google

prêtres par les maîtres des sacrifices, loi conforme) aux ordonnances décrétées du Khelesbaal, le suffète, fils de Bodtanith, fils de Bod et de... le suffète, fils de Bodaschmoun, fils de Khelesbaal, et de leurs collègues.

2. « Pour un taureau tout à fait robuste et adulte, s'il est d'ailleurs entièrement sain, il sera donné aux prêtres dix pièces d'argent par bête, et pour la cuisson de chacune d'elles il leur sera offert une partie de la victime, savoir : trois cents sicles de chair; cette part sera coupée en morceaux et on la rôtira ainsi que la peau, les intestins et les pieds de la victime; le reste sera laissé au maître du sacrifice.

3. « Pour un veau à qui les cornes n'ont pas encore poussé, qui marche lentement et stimulé par le bâton, ou bien pour un bélier entièrement fort et arrivé à l'âge adulte, s'ils sont d'ailleurs parfaitement sains, il sera donné aux prêtres cinq pièces d'argent par bête, et pour la cuisson de chacune il leur sera offert une part de la victime, savoir : cent cinquante sicles de chair; cette chair sera coupée en morceaux et on la rôtira ainsi que la peau, les intestins et les pieds; le reste sera laissé au maître du sacrifice.

4. « Pour un bouc ou une chèvre entièrement forts et adultes, si ces bêtes sont parfaitement saines, il sera donné aux prêtres un sicle et deux oboles pour chacune d'elles, et pour le morceau d'usage, il leur sera offert trente sicles de chair. Ce morceau sera coupé et rôti ainsi que la peau, les intestins et les pieds; le reste sera laissé au maître du sacrifice.

5. « Pour un agneau, un chevreau ou un faon de biche, entièrement forts et adultes, s'ils sont parfaitement sains, il sera donné aux prêtres trois quarts de sicle d'argent et d'oboles (tant) par bête, et pour la cuisson il leur sera offert un morceau de la victime, du poids de (tant), lequel sera coupé et rôti ainsi que la peau, les intestins et les pieds; le reste sera laissé au maître du sacrifice.

6. « Pour un petit chevreuil, s'il brille d'une parfaite santé, s'il est remarquable par sa légèreté à la course et doué d'une belle apparence, il sera donné aux prêtres trois quarts de sicle d'argent et deux oboles par bête ainsi que les intestins et les pieds; le reste sera laissé au maître du sacrifice.

7. « Pour un oiseau ou des prémices sacrées, pour une oblation de nourriture et une oblation d'huile, il sera donné aux prêtres une pièce d'argent et dix oboles pour chacun de ces objets.

8. « Pour tout morceau qui sera levé devant les dieux, il en reviendra aux prêtres une part, laquelle sera rôtie. Quant aux morceaux.....

9. « Pour une libation, pour du lait, de la graisse et pour toute espèce de sacrifice qu'un homme peut offrir en sacrifices gras...

10. « Pour tout sacrifice qu'offrira un pauvre en bétail ou un pauvre en oiseaux, rien ne sera assigné aux prêtres. . . . .

« Tout lépreux, toute personne attaquée de la teigne et quiconque implorera les dieux, tous ceux qui sacrifieront. . . . .

. . . . . Pour tout. . . . .

11. « Homme mort, l'offrande pour chaque sacrifice sera faite conformément au règlement établi dans l'inscription. . . .

12. « Quant à l'offrande qu'il (le maître du sacrifice) présentera, il la placera sur un morceau de la victime, et il la donnera conformément à l'écrit, lequel.... et Kelesbaal, fils de Badaschmoun, et leurs collègues.

13. « Tout prêtre qui se fera donner pour l'offrande quelque chose de plus que ce qui aura été rôti ou placé sur le morceau de la victime, sera condamné à une amende.... Quant à l'argent au maître du sacrifice qui l'aura offert, il donnera (le double de) l'offrande qui.... »

Nous possédons de plus vingt-sept épigraphes numidiques, sans parler de l'inscription bilingue de Tuggurt [en phénicien et libyque] (717). Dans les régions à l'est de Carthage, où l'idiome phénicien s'est conservé le plus longtemps dans toute sa pureté, on n'a encore trouvé qu'un très-petit nombre de monuments épigraphiques (718). La Cyrénaïque et la Pentopole, jadis si florissantes, doivent recéler encore bien des monuments dont la découverte jetterait une vive lumière sur l'histoire de la civilisation chez les peuples de l'antiquité. La même observation s'applique aussi à la côte du Maroc, où les Phéniciens et les Carthaginois avaient fondé des colonies. Il y a là une lacune à combler et une gloire à recueillir.

Les médailles phéniciennes sont beaucoup moins rares que les monuments épigraphiques proprement dits. Celles de Tyr ne remontent pas au delà de l'année 170 avant Jésus-Christ; elles ont été frappées sous le règne des Séleucides Antiochus IV, Démétrius I, Démétrius II, Antiochus VII (169-134 avant J.-C.). Elles portent pour effigie la tête du roi, entourée du diadème avec cette inscription : Βασιλέως Ἀντιόχου (ou Δημητρίου) Τυρίων. Le millésime est en caractères grecs. On y lit généralement trois lettres phéniciennes (*à Tyr*), quelquefois accompagnées de deux mots qui signifient *mère*, c'est-à-dire *métropole des Sidoniens*. Les médailles des Tyriens du temps de leur indépendance momentanée (126 av. J.-C.) portent une tête d'Hercule imberbe, entourée d'un rameau de laurier, ou une tête de femme voilée, surmontée d'une tour; à côté on voit une feuille de palmier. On y lit : Τύρου ἱερᾶς καὶ ἀσύλου. Les plus anciennes sont en argent, les autres en airain. — Les médailles de Sidon sont presque toutes en airain; leur type et leur âge les rapprochent tout à fait de celles de Tyr. Beaucoup d'autres médailles d'or, d'ar-

(717) *Voy.* Gesenius, *Monumenta*, tab. 21-26, 20-47. — Judas, ouv. cité, pl. 10-26.

(718) On en a découvert deux près de Tripoli, un dans l'île de Djerbé (la *Meninx* des anciens) et trois (dont deux trilingues) sur l'emplacement de *Leptis Magna*. Ces derniers furent publiés dans le *Journal asiat.*, oct. 1846.

Digitized by Google

gent et d'airain, ont été trouvées à Ptolémaïs (Saint-Jean d'Acre), à Laodicée, à Beyrouth, à Tarsus, en Sicile, en Sardaigne, en Espagne, en Afrique, etc. Gesenius en a donné la description. — Les médailles de Sidon ressemblent beaucoup à celles de Tyr. On y voit une tête laurée et imberbe d'Hercule, à droite, avec la peau de lion nouée autour du cou; sur le revers une massue surmontée d'un monogramme de Tyr et une inscription phénicienne, le tout dans une couronne de chêne. Il y a des médailles incertaines portant des caractères phéniciens et qui ne paraissent pas être antérieures à l'ère des Séleucides (719).

Après les inscriptions et les médailles on trouve quelques débris de la langue phénicienne ou punique dans quelques vers de Plaute (*Pœnulus*, acte V, sc. II, vers 30-71), que beaucoup d'érudits ont essayé d'interpréter. Voici ces vers de Plaute et l'interprétation qu'en donne Gesenius (*Monum. Phœniciæ*, p. 375) :

Mil. Vin' appellem hunc Punice?
Ag. An scis? Mil. Nullus est me hodie Pœnus Punior.
Ag. Adi atque appella, quid velit, quid venerit,
Qui sit, quojatis, unde sit : ne parseris.
Mil. *Avo* / חוו / Salvete ! quojates estis? aut quo ex oppido?
Han. *Hanno Muthumballe beckaedre anech.* / חנן מותבעל בקרתא אנך / Hanno Muthumbalis ex Cartagine ego
Ag. Quid ait? Mil. Hannonem sese ait Carthagine?
Carthaginiensem Muthumbalis filium.
Han. *Avo* / Salve, / חוו ! Mil. Salutat. Han. *Donni* / אדני / mi domine ! Mil. *Doni* volt tibi
Dare hinc nescio quid? audin' pollicerier?
Ag. Saluta hunc rursus Punice verbis meis.
Mil. *Avo donni* / חוו אדני / Salve, domine, hic mihi tibi inquit verbis suis.
Han. *Mi bar bocca.* / מי בר בקי / Quo ex oppido es? Mil. Istuc tibi sit potius quam mihi!
Ag. Quid ait? Mil. *miseram* esse prædicat *buccam* sibi.
Fortasse medicos nos esse arbitrarier.
Ag. Si ita est, nega esse : nolo ego errare hospitem.
Mil. Audi tu, *rufen nu lo, istam!* / רפאין אנו לא איש תם / medici nos non (sumus), vir bone! Ag. Sic volo
Profecto vera cuncta huic expedirier.
Roga, numquid opus sit. Mil. Tu, qui zonam non habes,
Quid in hanc venistis urbem, aut quid quæritis?
Han. *Muphursa* / מפרשה / Explicationem Ag. Quid ait? Han. *Mure lech ianna* / מורה לך יענה / Doctor tibi explicabit. Ag. Quid venit?
Mil. Non audis? *mures Africanos* prædicat
in pompam ludis dare se velle ædilibus.
Han. *Læch lachananim li menuchot.* / לך לחננים לי מנוחות / Abi ad (deos) misericordes, mihi quies sit. Ag. Quid nunc ait?
Mil. *Ligulas, canalis* ait se advexisse et *nuces* :
Nunc orat operam ut des sibi ut ea veneant.
Ag. Mercator, credo, est. Han. *Is amar hinam* / איש אמר חנם / Vir loquitur frustra Ag. Quid est?
Han. *Palu me rega datham* / פלוא מה רקה דעתם / Mirum, quam inanis cognitio eorum Ag. Milohio, quid nunc ait?
Mil. *Palas* vendundas sibi ait, et *mergas datas*,
Ut hortum fodiat, atque ut frumentum metat.
Ad messim, credo, missus hic quidem tuam.
Ag. Quid istuc ad me? Mil. Certiorem te esse volui,
Ne quid clam furtive accepisse censeas.
Han. *Muphonnium sucorahim* / מפניהם שקרתהם / Removebo mendacia eorum. Mil. Heu! cave si feceris

(719) Mionnet, *Description des médailles antiques*, etc. t. VI, p. 554-472. — Cfr. M. de Luynes, *Médailles des Satrapes.*

Digitized by Google

Quod hic te orat. Ag. Quid ait, aut quid orat? expedi.
Mil. *Sub cratim* uti jubeas sese *supponi*, atque eo
Lapides *imponi* multos, ut sese necet.
Han. *Gunebel bal samen ierasan!* } Ag. Narra, quid est?
גאן נבל בעל שמים ירסן
Petulantiam scurræ deus cœlorum capistret!
Quid ait? Mil. Non, hercle, nunc quidem quicquam scio.
Han. At ut scias nunc, dehinc Latine jam loquar.
Servom, hercle, te esse oportet et nequam et malum,
Hominem peregrinum advenam qui irrideas.

Dans la même comédie de Plaute (act. V, sc. 1, vers. 1-10) on trouve les dix vers phéniciens suivants.

1 *Yth alonim valonuth* — *sicarthi simacom syth*
2 *Chym lacchu yth tummy'* — *'sthyal mytthibariim ischi*
3 *Liphocaneth yth byn achi* — *iadidi ubynuthii*
4 *Birna rob syllohom* — *alonim ubymysyrthohom*
5 *Bythylm moth ynn* — *ochoth li velech Antidamaschon*
6 *Ys sid dobrim thyfel* — *yth chylys choa them liful*
7 *Yth binu ys* — *dibburt hinn ocutnu Agorastocles*
8 *Yth emanethi hy chyr saely* — *choc syth naso : Byrmi*
9 *Id chi llu hily gubulim* — *lasibit thym*
10 *Body aly thera ynnynnu ysl ym moncor lu sim.*

Voici l'interprétation qu'en donne Gesenius (*Monum. Phœn.*, p. 368) :

1 *Superos superasque celebro hujus loci,*
2 *Ut, ubi abstulerunt prosperitatem meam, impleatur jussu eorum desiderium meum*
3 *Servandi filium fratris mei e manu prædonum et filias meas*
4 *Virtute magna quæ dii (est) et imperio eorum.*
5 *Ante mortem ecce amicitia (erat) mihi tecum, o Antidama :*
6 *(Qui erat) vir contemnens loquentes fatua, strenuus robore, integer in agendo :*
7 *Filium eis est fama hic (esse) cognatum nostrum Agorastoclem :*
8 *Fœdus meum* (i. e. tesseram fœderis), *imaginem numinis mei, pro more fero. Indicavit*
9 *Testis quod hæ regiones ei (sunt) ad habitandum ibi.*
10 *Servi ad januam ecce luna interrogata num cognitum adsit nomen.*

La dernière partie du 6e vers se lit mieux : *Yfel yth chylys chon tem liphul*, et il correspond aux mots latins : *Eum fuisse* (aiunt) *sibi quod faciendum fuit.*

Si nous ajoutons aux débris cités de la langue phénicienne quelques noms propres d'hommes, de divinités, de villes, de pays, etc., qui se rencontrent chez les auteurs grecs et latins, nous aurons passé en revue à peu près tout le trésor de cette langue. En voici le relevé d'après l'ouvrage de Gesenius :

Environ	350	mots phéniciens (fournis par les inscriptions et les médailles).
—	180	mots phéniciens (noms propres d'hommes et de divinités).
—	400	mots phéniciens (noms propres de villes, de pays et mots phéniciens épars chez les auteurs anciens).
Total...	930	

En y ajoutant les noms nouveaux fournis par les inscriptions découvertes depuis la publication de l'ouvrage de Gesenius, on aura un peu plus de mille mots ; c'est là tout ce qui nous reste de la langue phénicienne. Ce nombre suffit sans doute pour avoir une idée générale de cette langue, mais ne suffit pas peut-être pour déchiffrer couramment les textes et les inscriptions qu'on pourrait encore découvrir. — Sur l'origine des Phéniciens. *Voy.* HÉBRAÏQUE (LANGUE).

PHILIPPINAISES (LANGUES) ou **TAGALES**, division de la famille des langues malaises. On y distingue les idiomes :

1° TAGALOG ou TAGALE parlé par les *Tagales* dans une grande partie de l'île Luçon, savoir dans les provinces de Tondo, Cavite, Valangas Bulacan, Laguna, Batangas, Tpyabas et Nueva-Ecija, dans l'île Marinduque, et par toutes les personnes bien élevées des autres parties de Luçon et de l'archipel des Philippines, qui cependant dans la vie commune parlent des langues particulières. Cette langue est riche, harmonieuse, et une des plus originales pour ses formes, qui paraissent offrir plus d'artifices que tous les autres idiomes de cette famille. Elle possède trois passifs ; un duel pour les trois personnes, et comme le quichua et quelques autres langues, outre le pluriel ordinaire, un autre pluriel de la première personne qui exclut celle à laquelle on parle. Elle omet presque toujours le verbe *être*, dont le sens est sous-entendu ou exprimé par la position des mots dans la phrase. La littérature tagale, quoique moins riche que la javanaise, la malaise et la bugis, est cependant celle qui contient les meilleurs ouvrages de tout le monde maritime, avantage qu'elle doit aux missionnaires et aux religieux espagnols qui l'ont cultivée. Cependant toutes ses productions ne sont la plupart que des sujets ascétiques, à l'exception de quelques livres élémentaires pour l'apprendre, de quelques tragédies traduites de l'espagnol, de quelques sonnets originaux et de quelques poésies héroïques nationales très-anciennes ; elle a plusieurs mètres dont quelques-uns ressemblent aux castillans. L'alphabet tagale, encore en usage dans le Comintan et chez tous les Tagales qui connaissent l'écriture sans avoir embrassé le christianisme, paraît avoir été ap-

Digitized by Google

porté à ces peuples par les Malais, auxquels il servait avant qu'ils eussent adopté, avec l'islamisme, celui des Arabes. Il a quelque ressemblance avec le battas, et, de même que ce dernier et le javanais, il ne suit pas l'ordre du devanagari; il a 14 consonnes et 3 voyelles; sous le rapport de ces dernières c'est le plus incomplet de tous les alphabets connus. Les Tagales chrétiens ont adopté l'alphabet latin, qui leur a été apporté par les Espagnols.

2° PAMPANGO, par les *Pampango* dans le Pampanga, province de l'île Luçon.

3° ZAMBALE, par les montagnards *Zambales* dans le Zambale, province de l'île Luçon.

4° PANGASINAN, par les *Pangasinanes* dans le Pangasinan, province de l'île Luçon.

5° YLOCOS, par les *Ylocos* dans l'Ylocos, province de l'île Luçon. Les Ylocos sont réputés les plus industrieux de tous les habitants de l'archipel des Philippines.

6° CAGAYAN, par les *Cagayanes* dans le Cagayan, province de l'île Luçon. Les Cagayanes passent pour être les plus forts et les plus grands de tout l'archipel des Philippines.

7° CAMARINE, par les *Camarines* dans le Camarines, province de l'île Luçon. Les Camarines sont très-industrieux et fabriquent les meilleures étoffes de tout cet archipel. Cet idiome est un mélange de tagale et bissayo, mais dans lequel ce dernier en forme la masse principale.

8° MAÏTIM, parlée dans un grand nombre de dialectes par les peuplades nègres qui habitent dans l'intérieur de l'île Luçon.

9° ABAC ou CAPUL, parlée en trois dialectes différents dans la petite île de Capul, située entre celles de Luçon, Samar et Masbate; celui nommé *Inabacnum* est le plus connu; l'*Inagata* est parlé par des peuplades noires; cet idiome paraît être un mélange de tagale et de bissayo.

10° BISSAYO, parlée en plus grand nombre de dialectes par les habitants des îles Samar, Leyte, Zébu, Calamianes, Mindoro, Masbate, Panay, Ticao, Burias et autres moins considérables. On le parle aussi très-pur dans quelques parties de l'île Mindanao.

11° BOHOL, parlé en plusieurs dialectes par les naturels des îles Bohol, Negros et autres moins importantes. Cet idiome supprime ordinairement dans les mots bissayos les sons exprimés par les consonnes *l*, *r*, *n*, *s*, et y change celui du *t* en *s*.

12° SOULOU ou JOLANO, par les habitants de l'archipel de Soulou et à ce qu'il paraît par ceux de l'extrémité nord-est de l'île Bornéo, qui dépendent du sultan de Soulou. Cet idiome est très-mélangé, et ceux qui le parlent sont avec les Mindanao et les Illanos, les plus terribles corsaires de ces parages.

13° MINDANAO, par les *Mindanao*, nation la plus puissante et la plus policée de l'île Mindanao. Cet idiome est très-mélangé, et s'approche tellement du bissayo que plusieurs missionnaires espagnols le regardent, ainsi que le bohol et le soulou, comme autant de dialectes de cet idiome. Les Mindanao comme les Soulou écrivent avec des caractères malais.

14° ILLANOS, par les *Illanos*, qui habitent à l'ouest des Mindanao dans l'île de ce nom, et dans une partie de la petite île de Burias, où depuis quelques années ils ont formé une colonie, ou pour mieux dire un repaire de pirates.

15° PALAWAN, par plusieurs tribus de l'île Palawan ou Paragoa, dont une grande partie dépend du sultan de Soulou.

PHILOLOGUES modernes, leur méthode. *Voy.* LINGUISTIQUE.

PHINNI de Ptolémée. *Voy.* FINNOISE.

PHOLEYS. *Voy.* FOULAH.

PHRYGIENS. *Voy.* THRACO-ILLYRIENNE.

PHYSIOLOGIE DE L'HOMME ISOLÉ. *Voy.* la note G à la fin de l'*Essai*.

PICENI. *Voy.* ITALIQUE.

PIMA (ANAHUAC ou MEXIQUE), parlé dans la Pimerie (31° parallèle). C'est l'idiome le plus répandu parmi les Indiens convertis de cette partie du Mexique. Cette langue n'a ni préposition ni conjonction. Dans sa conjugaison les pronoms seuls indiquent les personnes. Elle a, ainsi que l'*endève* et l'opato parlés dans la province de Sonora, de nombreux rapports avec le tarahumara.

PIMERIE. *Voy.* PIMA.

PIPIL, langue du Mexique. *Voy.* MEXIQUE.

PIRATERIE EN HONNEUR CHEZ LES PEUPLES ANCIENS. *Voy.* ETRUSQUES.

PIRINDA, langue des Pirindi, diocèse de Méchoacan, au Mexique.

PLATEAU CENTRAL DE L'AMÉRIQUE DU NORD. — Cette région comprend les vastes régions qui s'étendent au nord de Mexico, et qui dans leur partie la plus élevée forment la continuation du plateau d'Anahuac, contrées que l'on a proposé d'appeler plateau *central de l'Amérique du Nord*, à cause de la grande élévation de leur sol et de leur position relativement aux autres pays de l'Amérique septentrionale. Parcourue par des tribus indigènes presque toutes sauvages, belliqueuses et féroces, cette région n'en est pas moins intéressante aux yeux du philologue et du géographe; elle leur offre dans un vaste espace encore à peu près inconnu, à l'ouest de la Cordillère principale, l'ancienne patrie des Mexicains, regardés justement comme la nation américaine la plus civilisée. C'est ici, en effet, que les traditions des Toltèques, des Chichimèques et des Aztèques placent les pays de Huehuetlapallan ou Tlapallan, d'Amaquemecan et d'Aztlan ou Teo-Acolhuacan, d'où ces trois peuples célèbres sont sortis successivement depuis le VIe jusqu'au XIIe siècle de notre ère, pour aller s'établir sur le plateau d'Anahuac. C'est encore ici qu'il faut placer Cibola et Quivira, contrées non moins célèbres par les fabuleuses richesses qu'on leur a attribuées, que par la civilisation assez avancée qu'offraient leurs habitants au milieu du XVIe siècle, lorsqu'elles furent visitées par Fray Marcos de Niza et par Francisco de Cornado. C'est encore dans cette région qu'il nous semble plus convenable de placer l'au-

Digitized by Google

cienne demeure de ces nombreux Allighewis, dont de savants philologues transatlantiques se sont plu à tant exagérer la puissance et la civilisation, et qui occupaient un si vaste espace sur le territoire anglo-américain avant l'invasion des Lenni-Lenappes. Les imposantes ruines de Casas-Grandes du Rio-Gila, vues par les PP. Garcès et Font, qui rappellent les monuments militaires de l'Ohio, attribués aux Allighewis, et la ville populeuse, avec des places publiques, des maisons à plusieurs étages, observée par d'autres religieux espagnols dans le Moqui sur les bords du Yaquesila, ajoutent un nouveau poids aux traditions mexicaines et aux rapports des anciens voyageurs. Ce phénomène d'un autre centre d'ancienne civilisation contemporaine à celle d'autres peuples du Nouveau-Monde, mais dont l'histoire ne nous fait pas connaître les rapports mutuels, mérite d'être profondément médité par les plus savants philologues des deux hémisphères, car il se lie à une foule de questions importantes relatives à la civilisation primitive de l'homme et aux rapports glottiques signalés jusqu'à présent entre les différents peuples des cinq parties du Monde.

Les limites de cette région sont : au nord, la région de la Côte Occidentale de l'Amérique du Nord, la région Missouri-Colombienne et en quelques endroits la région Alleghanique et des Lacs; à l'est, les régions Missouri-Colombienne et Alleghanique, ensuite le golfe du Mexique ; au sud, ce même golfe et la région Mexicaine ou du plateau d'Anahuac; à l'ouest, le Grand-Océan, la Mer Vermeille ou de Californie et la région de la Côte Occidentale de l'Amérique du Nord. Dans ces limites ce groupe comprend une lisière du territoire des Etats-Unis et la plus grande partie de l'Amérique Espagnole du Nord, savoir, la vaste intendance de Durango ou la Nouvelle-Biscaye, le Nouveau-Mexique, les intendances de Sonora, de S. Louis de Potosi, etc., etc.

La plus grande obscurité règne sur la plupart des idiomes parlés dans cette contrée, dont le domaine ethnographique est envahi par la langue mexicaine. Outre le *Tableau général des langues américaines* auquel nous renvoyons pour beaucoup de ces langues qui sont sans intérêt, voyez TARAHUMARA, ALLIGHEWI, APACHES, PANIS-ARRAPAHOES, CADDOS, APPALACHES.

TABLEAU POLYGLOTTE DU PLATEAU CENTRAL DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

	FAMILLE TARAHUMARA.	TARAHUMARA.	ORTHOGRAPHE.	*Soleil.*
	FAM. PANIS-ARRAPAHOES.	PANIS	1 allemande	taicà
	ATTACAPAS.		2 allemande	schakoro
	CHETIMACHAS		3 française	nagg
			4 française	thlaba

	Lune.	*Jour.*	*Terre.*	*Eau.*	*Feu.*
1	maitsaca	tsele	gue	»	naïk
2	pa	schakeroischerit	oraro	kitso	latito
3	tegidlecht	iggi	ne	ak	com
4	patn	uacheta	uelle	ko	teppe

	Père.	*Mère.*	*OEil.*	*Tête.*	*Nez.*
1	nonò	jeje	pusiki	mola	»
2	atiasek	atira	kiriko	pakschu	tschiuscho
3	shau	tegn	uiil	ashhat	idst
4	hineghire	baille	kane	kutte	chiche

	Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Pied.*
1	»	tenlia	»	»	tala
2	tskao	hato	haro	ikcohiri	ascho
3	katt	nedle	ods	nish	tippell
4	cha	huene	hi	unachekaithie	saukunthe

	Un.	*Deux.*	*Trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	pile	ocà	beicà	nagüoca	mariki
2	asko	pitko	tauuit	schkitiksch	schioksch
3	hannik	happalst	latt	tsets	nitt
4	hongo	hupan	kahitie	mechechant	hussa

	Six.	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix.*
1	pusaniki	kichao	ossanaguoc	kimakoe	macoe
2	schikschabisch	petkoschekschabisch	tououetschabisch	lokschiriua	lokschiri
3	talst	paghu	tsikhuiau	tegghuiau	heissign
4	hateka	micheta	kueta	kuichueta	hchitie

PLAUTE, interprétation des vers phéniciens du *Pœnulus*. *Voy.* PHÉNICIENNE.

POCOMAM. *Voy.* MAYA.

POESIES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES CHEZ LES ETRUSQUES. *Voy.* ETRUSQUES.

POETES, CHEZ LES ETRUSQUES. *Voy.* ETRUSQUES.

POITEVIN (PATOIS), phrase citée. *Voy.* LENNAPPE.

POLONAIS. *Voy.* SLAVES.

POLONAISE. *Voy.* BOHÉMO-POLONAISE.

POLYNESIENNES OCCIDENTALES (LANGUES), une des divisions des langues malaises. On distingue les idiomes suivants :

1° CHAMORRE, parlé jadis en plusieurs dialectes dans tout l'archipel des Marianes, dont les nombreux habitants paraissent avoir été pour le moins aussi avancés dans la civilisation que le sont actuellement les Caroliniens. Cette langue, qui maintenant n'est plus parlée que dans les campagnes des deux îles habitées, a plusieurs aspirations; la différente manière d'accentuer les mots leur donne, comme dans les langues transgangétiques, une signification différente. On peut regarder le chamorre comme l'anneau qui unit les idiomes malais des Philippines à ceux de la Polynésie occidentale, puisqu'il a plusieurs mots communs au tagale et au bissayo ainsi qu'aux autres idiomes de ce groupe.

2° EAP, par les naturels de l'archipel des Carolines dans le groupe d'Eap ou Yapa, et

Digitized by Google

à ce qu'il paraît dans un dialecte très-différent dans l'île Ngolog ou Ngoli et autres voisines. Ces peuples sont régis par différents chefs indépendants les uns des autres, et diffèrent des Caroliniens orientaux en ce qu'ils ont des temples et un culte public, ce que les Uléa, les Lamurek, les Torres-Hogolen, etc., n'ont pas.

3° Uléa, par les naturels de l'archipel des Carolines dans le groupe d'Uléa, Ulée ou Guliai, et dans des dialectes très-différents dans le groupe de Mugmuz ou Egoi, et dans l'île de Fais ou Feïs. Ces Caroliniens sont, avec ceux de Lamurek et de Satahual, les plus policés de tout ce grand archipel. La plupart dépendent de Tona, roi ou *tamon* de Lamurek et d'Uléa; ils excellent surtout dans la construction de leurs bâtiments et sont d'habiles et intrépides navigateurs. D'après l'intéressante observation faite par Malte-Brun sur les matériaux qui lui ont été fournis par Gaimord, on voit avec surprise que ces insulaires divisent la rose des vents précisément comme le faisaient, d'après Timosthènes, les Grecs et les Romains depuis Alexandre jusqu'à Claude.

4° Lamurek, par les naturels de l'archipel des Carolines dans l'île de Lamukek, Mugnak, Talu ou Lamursee, qui est la principale du royaume de ce nom, régi par Tona.

5° Satahouan, par les naturels de l'archipel des Carolines dans l'île de Satahouan ou Setouan, comprise dans le royaume de Tona. Cette langue a encore plus de ressemblance avec celle d'Uléa qu'avec l'idiome de Lamurek, qu'on parle dans l'île voisine de ce nom.

6° Torres-Hogoleu? parlé en différents dialectes par les naturels de la partie de l'archipel des Carolines où se trouvent les îles Bug, Pis, Buac, Fallao ou Ulalu, Major, Namuhil ou Lamoil et autres, qui doivent remplacer sur les cartes la grande île Tarrésou Hogoleu, dont le savant capitaine Duperrey a démontré la non-existence.

7° Radak, par les naturels de la chaîne de Radak, et par ceux de la chaîne de Balik, dans l'archipel des îles Mulgrade. Cette langue a beaucoup d'affinité avec celle d'Uléa et de Satahouatan, mais surtout avec la première.

8° Oualan, par les naturels de l'île Oualan dans l'archipel des Carolines. Cette langue a beaucoup de sons difficiles à rendre avec nos signes alphabétiques. On pourrait regarder comme un de ses dialectes l'idiome parlé dans l'*île Pelelap* et peut-être dans d'autres voisines que Duperrey a découvertes.

POLYNÉSIENNES ORIENTALES (Langues), une des divisions des langues malaises, qui renferme les idiomes suivants :

1° Nouveau-Zélandais, parlé en différents dialectes dans les deux grandes îles qui forment la Nouvelle-Zélande, et dont les habitants, quoique assez avancés dans la civilisation, sont incontestablement anthropophages à l'égard de leurs ennemis. D'après la grammaire de Kendal, cet idiome paraît plus artificiel que le malais proprement dit, quoique ses formes ressemblent à celles des autres idiomes de cette famille; il a un article défini et un indéfini, un nombre duel pour les verbes, et ce qui est plus singulier, il a, comme le quichua et le tagalog, un pluriel exclusif et un pluriel inclusif, avec des nuances dans le duel qui nous paraissent ne se trouver que dans cet idiome. Sa conjugaison est une des plus riches et des plus artificielles parmi cette classe de langues, quoiqu'elle n'ait que leurs trois temps. Le *c* et le *q* de notre alphabet ne sont pas nécessaires pour exprimer les sons de tous ses mots. Le nouveau-zélandais a une grande affinité avec tous les idiomes de la Polynésie orientale, dont on le regarde communément comme un dialecte. Ces féroces insulaires conservent le souvenir des hauts faits de leurs ancêtres par des chansons qu'ils accompagnent de leur flûte grossière.

2° Fidj, par les féroces anthropophages de l'archipel de *Fidj*, qui, sans être des nègres, en ont plusieurs traits, et qui après la mort de Finow Ier sont régis par plusieurs chefs indépendants. Selon M. Mariner, cet idiome diffère beaucoup du tonga et s'approche de celui de sandwich qui est parlé à une si grande distance. Cette langue est très-dure et d'une prononciation beaucoup plus difficile que celle du tonga; elle est remplie de sons sifflants et de mots où celui de la lettre *v* se fait entendre.

3° Rotoumah, par les naturels de l'île Rotoumah, qu'on peut regarder comme l'anneau qui unit la Polynésie occidentale à l'orientale. Cet idiome est moins sonore et moins doux que le tahitien, et ceux qui le parlent, qui sont régis par un roi électif, ont une prononciation longue et syllabique.

4° Tonga, parlée en différents dialectes par les naturels de l'archipel des Amis et ses dépendances géographiques, et, à ce qu'on dit, dans celui des Navigateurs. Le dialecte *tonga*, parlé dans l'île de ce nom, a un petit nombre de prépositions et un seul article indéclinable comme toutes les autres parties du discours; mais il a trois nombres pour les verbes et pour les pronoms personnels; il a même pour les six cas des idiomes gréco-latins, et pour le septième qui exprime la première personne du duel exclusif, trois espèces de pronoms personnels entièrement différents, dont une sert pour indiquer le sujet du verbe, et les deux autres pour exprimer le régime des verbes et des prépositions, ainsi que pour répondre aux questions. Dans cet idiome on ne connaît pas de passif, et le verbe *être* y est rarement employé seul; sa prononciation est moins douce et plus aspirée que celle du taïtien.

5° Taïtien, parlé en plusieurs dialectes dans l'archipel de la Société et ses dépendances géographiques, régies par différents chefs, dont les principaux sont Pomaré III, qui règne à Tahiti ou Otaïti; Mahenéa, qui domine sur Marea et Maïaoiti, etc. Cette langue est remplie d'expressions figurées et passe pour être la plus douce de toute la Polynésie; dans aucun cas deux consonnes

Digitized by Google

ne se suivent; sa déclinaison offre un duel; il lui manque les sons représentés par nos lettres *f*, *g*, *k*, *s* et *c*. Les insulaires de Taïti, d'Ulitéa et autres îles, depuis leur changement de religion, peuvent être regardés comme les plus instruits et les plus civilisés de tous les Polynésiens. Ils possèdent déjà une traduction de la Bible, plusieurs ouvrages ascétiques et d'instruction élémentaire imprimés à Taïti, Ulitéa et Eiméo dans leur langue qui s'enrichit tous les jours d'une foule de mots empruntés à l'anglais pour exprimer des idées inconnues à ces peuples. — *Voy.* la note XXI, à la fin du volume.

6° Marquesas, parlé en plusieurs dialectes dans l'archipel des îles Marquesas. Les femmes de ces insulaires, ainsi que celles de l'archipel de la Société, ont la réputation d'être les plus belles de la Polynésie. Il paraît que le son représenté par notre lettre *r* manque à la plupart des dialectes de cet idiome, qui y substituent celui de notre *l*. Les dialectes les plus connus sont celui de l'île *Noukahiwa* et celui de l'île de *Wahitaho*. Selon M. de Roquefeuille, les insulaires de Oevahoa ont une espèce de bardes, qui vont dans les îles voisines chanter leurs poëmes sur des airs assez monotones, qui tiennent de notre plain-chant, ce qui leur vaut de nombreux présents.

7° Paques ou Waihu, par les naturels de l'île de Pâques ou Waihu, une des sporades australes. Ce sont les plus orientaux de tous les Polynésiens connus. Cet idiome a la dureté et les sons gutturaux du nouveau-zélandais.

8° Sandwich, parlé en plusieurs dialectes par les habitants de l'archipel de Sandwich, qu'on peut regarder comme le peuple le plus commerçant de toute la Polynésie et le plus policé après les insulaires de Taïti. Cet idiome paraît dans ses formes et dans ses expressions le plus enfantin de tous ceux de cette famille; il n'a que deux pronoms personnels et deux seules particules pour déterminer le temps de l'action, dont une pour le futur et l'autre pour le passé. Le sandwich a déjà adopté un grand nombre de mots étrangers, surtout anglais, qui, par la différente manière de les prononcer et l'omission de certaines lettres inconnues à cet idiome, sont à peine reconnaissables. (*Voy.* l'Introduction, § IV.)

POLYNÉSIENS. *Voy.* Océanie.

POLYSYNTHÉTIQUES (Langues). — Les philologues américains ont donné ce nom aux langues du Nouveau-Continent, parce qu'elles ont pour caractère général de réunir un grand nombre d'idées sous la forme d'un seul mot. Ce nom, dit M. Duponceau, leur convient à toutes (au moins à celles que nous connaissons), depuis le Groenland jusqu'au Chili, sans qu'il nous ait été possible d'y découvrir une seule exception; de sorte que nous nous croyons en droit de présumer qu'il n'en existe point, à l'aide d'inflexions, comme dans les langues grecque et latine, de particules, affixes et suffixes, comme dans le copte, l'hébreu et les langues dites sémitiques, de la jonction de particules significatives, comme dans le chinois, et enfin de syllabes et souvent de simples lettres intercalées à l'effet de réveiller une idée de l'expression de laquelle cette lettre fait partie, à quoi il faut ajouter l'ellipse, qui fait sous-entendre; les Indiens de l'Amérique sont parvenus à former des langues qui comprennent le plus grand nombre d'idées dans le plus petit nombre de mots possibles. Au moyen de ces procédés ils peuvent changer la nature de toutes les parties du discours; du verbe, faire un adverbe ou un nom; de l'adjectif ou du substantif, un verbe; enfin, tous les auteurs qui ont écrit sur ces langues avec connaissance de cause, depuis le Nord jusqu'au Sud, affirment que, dans ces idiomes sauvages, on peut former des mots à l'infini. Aussi les missionnaires ne se sont-ils pas fait faute d'en inventer avec plus ou moins d'habileté pour servir à leurs explications théologiques.

Toutes ces langues sont plus ou moins régulières dans leurs formes grammaticales. Leurs verbes se conjuguent par des inflexions ou désinences, et une foule d'idées accessoires s'y mêlent au moyen de légers changements ou de syllabes préfixes ou intercalées. Ils ont des règles pour les nombres et pour les genres, des concordances entre les différentes parties du discours; les adverbes se distinguent par des formes qui leur sont propres. Enfin leurs langues peuvent être soumises à des règles grammaticales. Il y a dans ces idiomes, comme dans les nôtres, des irrégularités; cependant, l'abbé Molina affirme qu'il n'y en a aucune dans la langue chilienne. Cela paraît difficile à croire; cependant cela est possible. Il ajoute qu'elle n'est point divisée en dialectes, et qu'elle est parlée purement dans une vaste étendue de pays. Il n'en est pas ainsi dans la partie septentrionale du continent américain.

Il y a des différences dans les formes grammaticales de ces langues, mais elles sont d'une nature secondaire; le caractère polysynthétique domine dans toutes. La formation des mots varie selon la nature des élements dont elles sont composées. Telle langue a un grand nombre de particules significatives qu'elle peut réunir facilement; telle autre a des particules serviles dont l'usage est soumis à des règles; telle autre, enfin, prend des syllabes où elle les trouve lorsqu'il s'agit de former de nouveaux mots. Il y a une différence sensible, quant à la formation des mots, entre les langues des peuples chasseurs, pêcheurs ou nomades et celles des Indiens sédentaires qui ont reçu un certain degré de civilisation; celles-ci ont en général plus de méthode, les éléments en sont plus simples et employés avec plus d'art; elles ont un aspect moins rude et moins sauvage. Pour faire sentir cette différence, nous allons donner quelques exemples tirés des langues du Groenland et du Chili. On y verra le même système polysynthétique, varié

Digitized by Google

seulement par l'emploi d'éléments d'une nature différente.

I. — Langue du Groenland.

Nous tirons les exemples suivants de la description de ce pays par le vénérable Hans Egede, qui y résida vingt-cinq ans en qualité de missionnaire.

1° *Aulisariartorasuarpok :* Il s'est hâté d'aller pêcher. — Ce mot est composé des suivans : *Aulisarpok*, il pêche : on a retranché la syllabe *pok*, qui désigne la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif, ou plutôt, on l'a transportée à la fin du mot composé. — *Peartorpok*, il est après à faire quelque chose. On a encore retranché *pok*, et au lieu de *peartor*, on a mis *iartor*. — *Pinnesuarpok*, il se hâte. On a changé *pinnesuar* en *asuar*, et on a terminé le mot par la syllabe *pok* retranchée des deux premiers.

2° *Agglekiniarit :* Tâchez de mieux écrire. — Ce mot est composé des suivans : *Agglekpok*, il écrit. *Pok* est retranché. — *Pekipok*, il fait mieux ou faire mieux. La langue n'a point d'infinitif. Il n'y a ici que la syllabe *ki* ou *eki* qui indique ou rappelle ce mot. — *Pinniarpok*, il tâche, il essaye. *Pok* est retranché, *it* substitué pour indiquer le mode impératif, le *p* de la première syllabe est aussi retranché ; *niar* ou *iniar* est tout ce qui est emprunté de ce mot.

II. — *Langue du Chili.*

Nous tirons les exemples suivants de l'intéressante description du Chili par l'abbé Molina.

1° *Iduanclolavin :* Je ne désire pas manger avec lui. — Ce mot est ainsi composé : *I* pour *in*, manger; *n* signe de la première personne du singulier du présent de l'indicatif, rejeté à la fin du mot; le reste est formé de mots significatifs insérés en entier : *duan*, désirer ; *clo*, avec; *la*, non ; *vi*, lui; *n*, forme verbale transposée de la première syllabe, ce qui ferait : *manger désirer avec non lui moi.*

2° *Pemepravin :* Je suis allé le voir en vain. L'auteur n'analyse pas ce mot; il fait voir cependant combien d'idées cette langue rassemble dans une seule parole.

Il suit naturellement de ce système que ces langues doivent abonder en une espèce de verbes que nous nommerons *circonstantiels*, parce qu'ils joignent à l'action ou situation principale, une foule de circonstances accessoires. Nous allons en donner quelques exemples tirés de langues éloignées l'une de l'autre, dont l'une est de la partie méridionale, l'autre de la partie septentrionale du continent américain.

1° *Langue du Chili. (Extrait de Molina.)*

Elun, donner. — *Eluelen*, être dans l'action de donner, être donnant. — *Eluquen*, donner plus, davantage. — *Eluduamen*, désirer donner. — *Eluyecumen*, venir donnant. — *Elullem*, donner réellement, de bonne foi. — *Elumen*, aller pour donner, aller donner. — *Eluyaun*, aller donnant. — *Elumon*, avoir occasion de donner. — *Elupan*, venir pour donner, venir donner. — *Elupen*, douter si l'on donnera. — *Elupran*, donner sans raison, sans sujet. — *Elupun*, passer en donnant. — *Elurquen*, paraître donner. — *Eluremum*, donner sans qu'on s'y attende. — *Elulun*, venir pour donner. — *Eluvalen*, pouvoir donner, avoir le moyen de donner. — *Elumepran*, aller pour donner en vain. L'auteur ajoute *et cætera.*

2° *Langue des Cherokées.*

(Manuscrit du missionnaire Buthrick, cité par Jarvis (720) et Pickering (721).

Cutuwo, je me lave, je me baigne. — *Culestula*, je me lave la tête. — *Tsestula*, je lave la tête d'un autre. — *Cucusquo*, je me lave le visage. — *Tsecusquo*, je lave le visage d'un autre. — *Tacasula*, je me lave les mains. — *Tatseyasula*, je lave les mains d'un autre. — *Tacasula*, je me lave les pieds. — *Tatseyasula*, je lave les pieds d'un autre. — *Tacungkela*, je lave mes hardes. — *Tatseyungkela*, je lave les hardes d'un autre. — *Tacutega*, je lave des plats. — *Tseyuwu*, je lave un enfant. — *Cowela*, je lave de la viande.

Les noms se modifient par un procédé analogue. — *Voy.* la note II, à la fin du volume.

POLYSYNTHETIQUES; les langues américaines sont-elles polysynthétiques? *Voy.* MEXICAINES.

POMERANIEN. *Voyez* WENDO-LITHUANIENNE.

POMPEI FONDÉE PAR LES ETRUSQUES. *Voy.* ETRUSQUES.

POPOLOUQUE, langue des Popolouques dans le diocèse d'Oaxaca, au Mexique. Le mot de *Popolouque* est souvent employé aussi, non comme le nom propre d'une nation et d'une langue particulière, mais comme un nom collectif, embrassant diverses nations sauvages de cette région. Un voyageur désigne, sous le nom de *popolouca*, une langue parlée dans une partie de la province Guatémolienne de San-Salvador; il n'en faudrait pas conclure l'identité des deux idiomes. Ce mot a été employé comme terme générique pour désigner les tribus sauvages et errantes, quelle que fût la nature des langues qu'elles parlassent.

PORT DES FRANÇAIS. *Voy.* KOLOUCHE.

PORTUGAISE (L.) appartient à la branche italique, division des langues gréco-latines, famille indo-européenne. — Nous ignorons quel fut le caractère de la langue que parlèrent les *Lusitani*, et les rapports que cette langue pouvait avoir avec celui de leurs

(720) *A Discourse on the Religion of the Indian tribes of north America*, by Samuel F. Jarvis. New-York, 1820.

(721) *Observations on the language of the Muhhekaneew Indians*, by Jonathan Edwards. D. D. a new edition with notes, by John Pickring. Boston, 1823.

Digitized by Google

voisins, les *Turdetani*, ce peuple dont les rares monuments écrits sont encore lettres closes pour l'érudition moderne. On ne peut douter que cette langue antique, quelle qu'elle fût, ne se soit altérée au contact des colons de Carthage, même avant l'arrivée des légions romaines. Six siècles plus tard, au latin, devenu la langue nationale, les barbares du nord vinrent mêler l'élément germanique ou gothique. Trois siècles plus tard encore, les Arabes vinrent ajouter à ce composé, déjà si hétérogène, un élément sémitique. Telles ont été les principales circonstances historiques de la formation du Portugais actuel, idiome dans lequel on trouve l'une des formes modernes de cette multiple langue romane qui, au moyen âge, remplaça insensiblement le latin.

La langue portugaise est parlée par les *Portugais* dans le Portugal et l'archipel des Açores, et avec quelques différences de prononciation et l'adoption de quelques mots étrangers par les Juifs portugais établis à Hambourg, à Amsterdam, en Tyrol et autres parties de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique; en outre par les descendants des Portugais dans l'Asie, l'Afrique, l'Océanie et l'Amérique portugaises. Cette langue est aussi riche et concise que toutes ses sœurs; elle a emprunté quelques mots à l'arabe et au français; il paraît même qu'elle doit à ce dernier le son du *g* et les syllabes nasales; elle est sonore, douce et exempte des aspirations et des sons gutturaux de l'espagnol.

Moins abondante et moins pompeuse que celui-ci, par là, en même temps que plus serrée, elle est plus flexible, plus simple et plus claire. Aussi l'emporte-t-elle comme langue de la conversation et du commerce de la vie intime. Suffisamment pourvue d'ailleurs de synonymes, de diminutifs et d'augmentatifs, elle déploie, dans les chants populaires, une variété et une délicatesse de couleurs qui lui ont fait donner, par les Espagnols eux-mêmes, le nom de langue des fleurs.

Toutefois la fréquence des *hiatus* et du son nasal moderne en *ão* nuit à son harmonie. Chaque substantif, pour ainsi dire, a un adjectif, un verbe et un adverbe qui lui correspondent, et fournissent autant de formes diverses à la traduction de l'idée qu'il exprime.

Il existe dans cette langue un grand nombre de mots dont la dérivation est fort difficile à tracer. Si, d'un côté, le portugais a retenu bien des termes latins qui ne se trouvent plus dans aucune autre langue de l'Europe, d'un autre côté, les termes de cette origine se présentent chez lui plus altérés que nulle part ailleurs. C'est ici en effet qu'ils ont subi les contractions les plus multipliées et les plus fortes. Plusieurs consonnes médiales, notamment l'*l* et l'*n*, y ont été fréquemment supprimées. *Dolor* y est devenu *dor*, *ponere* y est devenu *pôr*, *populus* a fait *povo*, etc. Presque tous les mots omettent ainsi quelques-unes des lettres radicales des primitifs auxquels ils se rattachent. C'est ce qui a fait dire plaisamment à Sismondi que le portugais était comme du castillan désossé.

Les plus anciennes compositions écrites en portugais sont : les fragments d'un poëme sur l'occupation de l'Espagne par les Arabes, attribués au roi Rodrigues; une chanson de Goncalo Hermigues, composée vers le commencement du XIe siècle; une autre faite par un anonyme sous le règne du comte Henri; celle d'Egas Moniz Coelho, écrite sous le règne de Alphonse Ier; plusieurs anciennes lois et autres pièces antérieures au roi Denis; enfin les fragments du *Cancioneiro*, dont une édition a été donnée à Paris en 1823. Cette langue fit des progrès considérables sous le règne du sage Denis, qui l'écrivit avec élégance; mais elle ne fut fixée que peu de temps après le règne d'Edouard; le XVIe siècle fut son âge d'or. La littérature portugaise, qui doit à Camoens une des plus belles épopées qui existent, est aussi variée et presque aussi riche que l'espagnole, quoique beaucoup moins connue. Après un long sommeil, la littérature et la langue portugaises prirent un nouvel essor sous le règne mémorable de Joseph, essor qu'elles conservèrent depuis. On peut dire que le portugais n'offre aucune différence de dialectes, mais seulement des variétés. Celles qui s'éloignent le plus de la langue écrite sont les variétés du *Minho*, de l'*Algarve* et des *Açores* en Europe, du *Brésil* en Amérique, du *Congo* et de *Mozambique* en Afrique, et de *Goa* et de *Macao* en Asie. On pourrait cependant regarder comme un dialecte du portugais, le jargon connu sous le nom de *Lingougeral*, qu'on parle le long des côtes orientale et occidentale de l'Afrique, surtout dans la Sénégambie et la Guinée, et le long de celles de Ceylan et des Indes; jargon qui reproduit en Afrique et en Asie le phénomène offert par la *lingua franca* sur les bords de la Méditerranée, et qui atteste l'ancienne puissance des Portugais dans ces régions éloignées.

POUCHTOU, POUK'TO ou AFGHAN, langue asiatique appartenant au groupe des langues persanes, famille indo-germanique.

Cet idiome est parlé en plusieurs dialectes par les nombreuses tribus des *Pouchtaneh*, connus en Perse sous le nom d'*Afghans*, et sous celui de *Patans* dans l'Inde, dans le nord de laquelle ils ont été la nation dominante depuis 1200 jusqu'en 1526, et où ils ont même possédé, jusqu'en 1574, le royaume de *Bengale*, qui leur fut enlevé par Akbar. Les Afghans, qui conquirent toute la Perse en 1722, et jouèrent un grand rôle dans l'Inde dans le XVIIIe siècle, forment maintenant la nation dominante du vaste royaume de Caboul, où on les trouve répandus dans toutes ses provinces, surtout dans celles de Kandahar, de Caboul, de Lagman, de Pischaur et de Furrah. Les Afghans paraissent être les descendants des anciens *Sogdiens*: ils sont partagés en trois branches princi-

Digitized by Google

les, subdivisées en un grand nombre de tribus. Ces branches sont : les *Dourahnis*, nommés jadis *Abdally*. Ils sont répandus surtout dans les provinces de Kandahar, Furrah, Siwi, Caboul et Ghazni. Leurs principales tribus sont : les *Popalsei*, qui ont donné au Caboul le monarque actuel; les *Terin*, les *Ghildsch*, les *Kaker*, les *Nasser*, etc., etc., et les *Saddosei*, d'où sont sortis les nababs du Multan propre et de Lejà, qui, comme les autres nababs ou kans du Multan, sont tributaires du royaume de Caboul. Les *Berdouranis*, répandus dans les provinces orientales, surtout dans celles de Laghman, de Tchotsch et de Pischaur. Leurs principales tribus sont les *Jusoffeis*, la plus nombreuse de toutes; les *Turkolun*, les *Kheiber*, les *Pischaur*, les *Khattks*, les *Daman* et les *Rohillas* de l'Inde. Ces derniers vivent dans le Rohilcund, qui correspond actuellement aux districts de Mouradbad et de Bareily de la province de Delhi, et sont sujets du rajah de Rampour, tributaire des Anglais. On dit que les Rohillas sont les seuls mahométans de l'Inde qui exercent l'agriculture. Il paraît que les *Patans*, qui, après les prétendus Mongols, sont la nation étrangère la plus nombreuse de l'Inde, sont une subdivision de la branche des Berdouranis. C'est à ces Patans qu'appartiennent tous les empereurs de la dynastie afghane ou patane, fondée par Koutoub, un des généraux du farouche et cruel Mahmoud; le dernier de ces empereurs fut détrôné en 1526 par Baber, descendant de Tamerlan. Le nabab de Bopaul, tributaire des Anglais, et le rajah de Puonach, tributaire de la confédération des Sikhs, sont Afghans, de même que plusieurs autres princes moins puissants. La langue pouchto a beaucoup d'analogie avec la persane et très-peu avec les langues sémitiques, avec lesquelles un savant très-distingué voulait la classer. Sa littérature est pauvre et très-récente, puisque, selon Elphinstone, il n'y a pas de livre écrit en poutcho qui remonte au delà de trois siècles; ses meilleurs ouvrages dans tous les genres sont traduits du persan. Ce dernier idiome est, avec l'arabe, la langue littéraire de tous les savants afghans les plus distingués. Le pouchto s'écrit avec un caractère particulier, qui n'est que le neskhy des Persans, auquel on a ajouté quelques nouvelles lettres pour représenter des sons qui lui sont propres. Les principaux dialectes de cet idiome sont le *Dourahni*, le *Berdourani* et le *Patani*, qui sont parlés en plusieurs variétés par les nombreuses tribus comprises dans les trois branches sus-mentionnées.

POUK'TO. *Voy.* POUCHTOU.

POUTES. *Voy.* FOULAH.

PRACRIT. — Ce terme a plusieurs acceptions, suivant les étymologistes, *prâcrit* signifie *imparfait*, *inférieur*, ou *naturel*, *spontané*, ou simplement encore *dérivé*. On a désigné, sous cette appellation collective, tous les idiomes vulgaires de l'Inde moderne, quelle que soit leur origine. Souvent aussi il s'emploie dans un sens plus restreint, et n'embrasse que celles des langues indigènes vivantes qui paraissent avoir leur source plus ou moins directe dans le sanskrit. Dans un sens plus restreint encore, le terme de *prâcrit* désigne spécialement celui des divers idiomes employés dans les drames indiens qui tient le premier rang après le sanscrit et dans lequel sont écrits les rôles des femmes. On sait que les créateurs du théâtre des Hindous ont établi l'usage de faire parler à leurs personnages, selon la condition à laquelle ils appartiennent, une langue différente.

Le *prâcrit* propre était, pense-t-on, l'idiome parlé par le peuple à l'époque où le sanscrit était la langue des hautes classes ou castes privilégiées. Il a à son tour cessé d'être une langue vulgaire, mais il est resté langue religieuse chez les Djainas, sectaires hindous répandus dans le Guzarate et dont la doctrine a de l'analogie avec celle de Bouddha. Les divers dialectes prâcrits ont en général les mêmes éléments que le sanskrit, mais ils les ont sous une forme inculte et grossière, et présentant des différences selon les localités.

Les divers dialectes prâcrits suivent tous d'une manière plus ou moins rigoureuse les lois générales de la syntaxe et de la construction du sanskrit. Il existe aux Indes un nombre considérable de poëmes écrits dans la langue prâcrite, et la mesure des vers et des stances y varie plus encore que dans la poésie sanskrite.

Suivant M. d'Avezac, le *païssachi*, langue primitive de l'Inde, langue rude, aurait donné naissance au *prâcrit* ou langue adoucie, qui aurait engendré le sanskrit.

La branche des langues prâcrites embrasse les langues suivantes, dont un certain nombre sont encore peu connues : HINDOUSTANI. *Voy.* ce mot. — HINDOUÏ. *Voy.* ce mot. — BENGALI. *Voy.* ce mot. — TELINGA ou TELOUGOU. *Voy.* ce mot. — CARNATARA. *Voy.* ce mot. — CINGALAISE. *Voy.* ce mot. — TAMOULE. *Voy.* ce mot. — BOHÉMIENNE ou ZINGANE. *Voy. Zingane.* — CACHEMIRE. *Voy.* ce mot. — MAHRATTE. *Voy.* ce mot. — MALABAR. *Voy.* ce mot. — BROUJ ou BRUJ, parlée dans les environs d'Agra, jusqu'aux monts Windya. — HAROUTI, parlée dans une partie de la province d'Ajmeer. — JOUYA-POURA, parlée dans une partie de la province d'Ajmeer. — OUDOUYA-POURA, parlée dans une partie de la même province. — MARAOUAR, parlée dans une partie de la même province. — BIKANIR, parlée dans une grande partie de la province précédente. — PENJABI, parlée dans la province de Lahore, nommée aussi Penjab. — DOGOURA, parlée dans la haute région qui s'étend depuis la frontière du Cachemire jusqu'à Almora, et renfermée entre l'Himalaya au nord et les Sewalih au sud. — CABOUL, parlée dans une partie des provinces de Kandahar, de Caboul, etc. Très-peu connue. — MOULTANI, parlée dans une partie de la province de Moultan, langue très-mélangée. — SINDHI, parlée le long de l'Indus. — SUD-SINDHI, parlée le long de l'Indus, au sud

Digitized by Google

du territoire de Sindhi. Le *Talta*, parlé vers l'embouchure de l'Indus, est peut-être un dialecte de cette langue. — GUZARATE ou GOOJURAT, parlée dans la province de ce nom; mêlée de mots persans et arabes. — KOUNKOUNA, parlée dans le Kunkana, le long de la côte de Malabar; son territoire est le reste du vaste empire portugais élevé dans l'Inde par la valeur d'Albuquerque et d'Almeïda. — MITHILI, parlé dans le district de Tirhoot, partie septentrionale du Béhar. — MAGUDHA, parlée dans le Béhar méridional. Le territoire de cette langue est célèbre dans la mythologie et l'histoire de l'Inde, parce qu'il est la patrie de Bouddha. Quelques savants considèrent le magudha comme la souche du pali. — MALWAH, parlée dans la plus grande partie de la province du même nom.

Nous omettons plusieurs idiomes appartenant à la famille sanskrite, et huit ou dix autres langues parlées dans l'Inde, mais n'appartenant pas à cette famille. Ces dernières langues sont parlées par des peuplades plus ou moins sauvages; et dont plusieurs semblent avoir été les Aborigènes de ces contrées. La plus grande incertitude règne sur toutes ces langues, dont on connaît à peine le nom (722). *Voy.* SANSKRIT; INDO-EUROPÉENNES (Langues), etc.

PRONOMS COMPARÉS DANS L'HÉBREU ET DANS L'INDO-EUROPÉEN. — *Voy.* note XXIII, à la fin du volume.

PROVENÇAL *Voy.* ROMANES.

PRÜCZE. *Voy.* WENDO-LITHUANIEN.

PRUCZI. *Voy.* SLAVES.

PRUSSE. *Voy.* BOHEMO POLONAISE.

PRUSSIEN ANCIEN. *Voy.* WENDO-LITHUANIEN.

PRUSSO-LITHUANIEN. *Voy.* WENDO-LITHUANIEN.

PSYLLES. *Voy.* ATLANTIQUE.

PUELCHE (RÉGION AUSTRALE DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE), langue parlée par les *Puelches* ou *Gens de l'Orient*, dans la partie de la vice-royauté de la Plata comprise entre le Saladillo et le Rio-Negro. Cette nation, qui est une des plus belliqueuses de l'Amérique méridionale, est subdivisée en trois branches principales, savoir : les *Chechehet*, qui demeurent entre les fleuves Hueyque, Colorado ou Mendoza et Negro; les *Divihet*, qui confinent à l'ouest avec les Pehuenche; et vivent le long des fleuves Sanguel, Colorado ou Mendoza et Hueyque; les *Taluhet*, qui ont pour voisins à l'ouest les Picunche, et s'étendent à l'est jusqu'aux lacs de Guanacache. Il est bon d'observer que les Taluhet et les Divihet sont nommés *Pampas* par les Espagnols, à cause des vastes plaines appelées *pampas* dans lesquelles ils errent. Les *Leuvuche*, qui confinent à l'est avec les Chechehet et à l'ouest avec les Huilliche, parlent le dialecte chechehet un peu mêlé de tehuelhet. Quoique beaucoup affaiblis, les Leuvuche paraissent être encore la tribu la plus puissante parmi toutes celles de Tehuelhet et des Puelche; leur cacique héréditaire est ordinairement le chef de leurs incursions, auxquelles bien souvent prennent part les Huilliche et les Pehuenche méridionaux. La langue puelche, qui selon Hervas est plus gutturale que la tehuelhet et l'araucane, n'a, selon Azara, aucun son nasal ni guttural.

PUNIQUE. KARCHEDONIQUE ou CARTHAGINOISE (LANGUE). — Cette langue paraît avoir différé si peu du phénicien, qu'on pourrait la considérer comme un de ses dialectes. C'était la langue des Carthaginois, qui étaient la nation dominante des vastes contrées dépendantes de la république de Carthage, qui possédait presque toute la côte septentrionale d'Afrique, une partie de la Sicile, de l'Espagne, les îles de Sardaigne, de Malte, etc. Cet idiome, qu'on parlait encore en Afrique du temps de saint Jérôme et de saint Augustin, s'est entièrement éteint depuis plusieurs siècles. Des inscriptions trouvées à Malte, en Sicile et sur l'emplacement même de Carthage, des médailles de cette dernière ville et les seize vers dans le *Pœnulus* de Plaute (*Voy.* PHÉNICIENNE Langue), sont tout ce qui nous reste de la langue punique. La relation du voyage de Hannon sur les côtes de l'Afrique, dont il existe une traduction abrégée en grec, fut originairement écrite en cet idiome.

La langue punique semble être arrivée sur toute la côte d'Afrique à une haute importance et à un rôle en quelque sorte universel. Movers a établi que l'usage de cet idiome s'étendit à la Numidie et à la Mauritanie. Les villes du littoral étaient presque toutes phéniciennes, comme l'indique le nom de la ville de *Cirtha*, les noms de ports où entre la syllabe *rus* (cap) : *Rusadir*, *Rusicadæ*, *Rusconiæ*, *Rusazis*, *Rusucurrum*, etc. Les formes diverses sous lesquelles l'alphabet sémitique se rencontre dans tout le nord de l'Afrique sont la preuve d'une action prolongée et souvent répétée (Ewald, Judas, Movers, etc.). Les trois cents villes de Syriens détruites par les Pharusiens et les Nigrites, dont parle Strabon, supposent d'un autre côté que les établissements sémitiques s'avançaient très-loin vers le sud (723).

PYRGOS, port d'Argylla. *Voy.* ETRUSQUES. — Commerce avec la Phénicie, l'Egypte, etc. *Voy.* ETRUSQUES.

(722) A l'art. INDO-EUROPÉENNES (langues), nous avons présenté sous d'autres noms une liste des langues parlées dans l'Inde et dérivées du sanskrit. Nous pourrions en présenter d'autres listes et sous d'autres noms encore, car les savants ne sont d'accord ni sur le nom de ces langues ni sur leur nombre.

(723) HUMBOLDT, *Cosmos*, II, 155, 489, etc.

Digitized by Google

Q

QUADI. *Voy.* TEUTONIQUE.
QUALITÉS, RAPPORTS, OBJETS, dans la perception. *Voy.* l'*Essai*, § IV.
QUICHE. *Voy.* MAYA.
QUICHUA. *Voy.* PÉRUVIENNE.
QUIPPUS ou QUIPPOS. *Voy.* MEXICAINE, — et note XX, à la fin du volume.

R

RABBINIQUE. *Voy.* HÉBRAÏQUE.
RACE SÉMITIQUE. Sa supériorité au point de vue du mahométisme et des religions. *Voy.* SÉMITIQUES, et l'Introduction, § III.
RACES HUMAINES. Leur berceau, leur influence réciproque. *Voy.* l'Introduction, § III.
RACINES SÉMITIQUES. *Voy.* SÉMITIQUES.
RAGUSAINS. *Voy.* SLAVES.
RAMAYANA. — La poésie a dominé chacun des quatre âges de la littérature indienne. L'époque primitive et religieuse, marquée par les antiques védas, est bientôt suivie, aux temps héroïques, des lois de Manou, législateur de l'Inde, des Pouranas, ou annales de mythologie, et des poëmes gigantesques du Râmâgana et du Mahâbharata, qui célèbrent, l'un la conquête de Ceylan, l'autre la lutte de deux dynasties royales, et dont les chantres, Valmiki et Vyasas, à la fois poëtes et philosophes, apparaissent comme deux figures majestueuses, rivales et contemporaines d'Homère. Puis vient l'époque élégante et polie où, peu de temps avant Virgile, Jayadevas, dans ses élégies pastorales, Calidasas, dans sa gracieuse *Sacountala*, surent tirer du luth indien les sons les plus suaves et les plus purs. Après eux a commencé la décadence qui s'est fait sentir de plus en plus dans les compositions des siècles postérieurs, et l'Inde, sœur aînée de l'Europe, a atteint sa décrépitude quand celle-ci commençait à peine à préluder à ses grandes productions. Toutefois sa langue lui est restée, et cet idiome mélodieux et grave est encore étudié, comme chez nous le latin, par les brahmes et les savants de l'Inde ; ses éléments sont répartis dans toutes les langues modernes de la Péninsule, et ses signes graphiques, diversement modifiés, y servent de base à toutes les écritures.

La grande épopée indienne, qui fait le sujet de cet article, célèbre les aventures de Rama, septième incarnation de Vichnou, fils du roi d'Aoude, Daçaratha ; il fut élevé par Vacichtha, échappa aux piéges que lui tendaient ses ennemis, et parcourut le monde avec le brahme Viçouamitra, exterminant les géants. Arrivé à la cour de Djanaka, il gagne au tir de l'arc la main de sa fille, la belle Sita, puis rentre en triomphe au palais d'Aoude ; mais bientôt il est forcé d'en sortir : Daçaratha, son père, lié par un serment odieux, que lui avait arraché sa dernière femme, l'exile pour douze ans et assure le trône à son plus jeune fils, Bharata. Rama, banni, eut pour compagnon fidèle son frère Lakhmana, et se signala encore par de miraculeux exploits, ainsi que par ses dures pénitences. Au bout de douze ans il revit Aoude, trouva son père mort de douleur, laissa le trône à Bharata, puis marcha contre Ravana, roi de Lanka (Ceylan), qui lui avait enlevé Sita, le fit périr et reprit Sita. Rama, après cette expédition, fonda un royaume sur la côte de l'Inde, en face de Lanka, donna aux hommes des lois, leur enseigna les arts, l'agriculture, la religion, puis remonta au ciel avec Sita, laissant l'empire à Koncha, son fils.

Une édition du texte sanskrit de ce grand poëme, et une traduction italienne accompagnée de notes savantes et de dissertations du plus vif intérêt, formant en tout onze volumes in-4°, sont publiées en ce moment par M. Gorresio, un des plus éminents indianistes de notre époque. Nous trouvons dans le *Journal des Débats* du 9 février 1857 une appréciation de cette grande publication; elle est due à la plume d'un jeune membre de l'Institut, M. Ern. Renan. Nous en reproduisons ici les principaux passages.

« Le neuvième volume du *Râmâyana*, publié par M. Gorresio, membre de l'Académie de Turin, vient de sortir des presses de l'imprimerie impériale. Cette publication, l'une des plus achevées qu'ait produites le grand établissement typographique dont la France s'honore, a été commencée il y a quatorze ans, et depuis ce temps les volumes se sont succédé d'année en année avec une remarquable célérité. Les cinq premiers volumes, publiés de 1843 à 1850, comprennent le texte sanskrit du poëme attribué à *Valmiki*. La traduction italienne atteint maintenant son quatrième volume et sera terminée dans le prochain. Un XIe et dernier volume renfermant l'introduction générale ou l'appréciation des éléments historiques, philosophiques et religieux au milieu desquels le poëme est né, et qu'il résume, achèvera l'œuvre si vaste, entreprise par M. Gorresio. Je n'insisterai point sur la valeur historique et littéraire du poëme que l'Europe pourra bientôt lire tout entier, grâce à M. Gorresio, ni sur le savoir philosophique que l'indianiste piémontais a déployé dans son travail.

Digitized by Google

Le suffrage des juges les plus éminents en fait d'études sanskrites et en particulier celui de M. Eugène Burnouf, consigné dans un article du *Journal des Savants* présentent sur ce dernier point la plus solide des garanties. On ne louera ici que celui des mérites de M. Gorresio que tous peuvent apprécier, je veux dire ce style plein de grandeur et de force sous lequel on sent respirer toute la grandeur de l'original. La langue italienne lui offrait sous ce rapport un merveilleux instrument dont il a su tirer parti en habile écrivain.....

« En tête du volume que vient de publier M. Gorresio se trouve une belle préface dans laquelle l'auteur expose à grands traits l'histoire de l'épopée chez les peuples de la race indo-européenne. C'est un fait bien remarquable que ces peuples seuls ont connu le grand poëme héroïque et narratif. Les peuples sémitiques n'en offrent aucune trace; Job, un des plus longs poëmes sémitiques, confine plutôt au drame qu'à l'épopée. Antar, qui est de toutes les compositions sémitiques celle qui ressemble la plus à une épopée, n'a point en réalité dépassé les proportions du roman. Le caractère essentiellement personnel (subjectif comme l'on dit) des peuples sémitiques, la simplicité de leur théologie, l'absence de mythologie compliquée, leur interdisaient ces grands récits impersonnels où le poëte s'oublie pour n'être attentif qu'aux combats des dieux et des hommes. Que faire pour l'épopée de ce Jéhovah qui ne lutte point avec l'homme, de cet Allah solitaire qui n'a point de semblables? Chez les peuples indo-européens au contraire, c'est merveille de voir dans les rameaux les plus écartés de la famille, dans l'Inde à ses différents âges, dans la Perse même domptée par l'Islamisme, en Grèce, dans l'Italie, chez les nations romanes du moyen âge, chez les nations germaniques malgré leur conversion au christianisme, chez les Slaves enfin, le poëme épique apparaître toujours avec les mêmes caractères et sous des formes analogues. Certes le Râmâyana au premier coup d'œil ressemble peu à l'Iliade, l'Iliade au schah-nameh, le schah-nameh aux nibelungen, les nibelungen à la chanson de Roland ou aux poëmes du Cid, et pourtant ces œuvres si diverses se montrent aux yeux d'un observateur attentif dans une entière paternité. Partout c'est une grande pensée héroïque, un ensemble de traditions nationales, un fonds de vieille mythologie, souvent effacé par le christianisme ou l'islamisme, mais encore reconnaissable, qui se cachent sous l'enveloppe d'une légende consacrée. Les épopées artificielles elles-mêmes, qui sont l'invention d'un individu, comme celles de Virgile, de Silius Italicus, du Tasse, rendent hommage par leur forme à un antique genre de littérature spontanée, dont elles sont le pâle reflet. Toute cette théorie générale de l'épopée est développée par M. Gorresio avec beaucoup de pénétration. Il y aurait aussi à fonder une science comparée des littératures, qui servirait de pendant à la science comparée des langues, l'une des plus belles découvertes du commencement de ce siècle, et à la science comparée des mythologies qui depuis quelques années se fonde en Allemagne sur la base solide de la philologie.

« L'ouvrage de M. Gorresio est un symptôme entre tant d'autres de la renaissance intellectuelle qui se manifeste depuis quelques années en Italie, et dont le Piémont est le théâtre principal. Trop longtemps bornée aux études d'archéologie classique et d'histoire sociale, l'Italie veut participer enfin au grand mouvement qui entraîne l'Europe à la découverte des origines de l'esprit humain et de la marche de la civilisation.

« Les études de philologie orientale et spécialement les études indiennes qui ont servi d'instrument à tant de découvertes, y sont représentées par d'intelligents travailleurs. M. Gorresio mérite d'occuper le premier rang dans cette docte phalange, et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'a reconnu en le choisissant, il y a quelques semaines, pour son correspondant en Italie. »

Le grand ouvrage de M. Gorresio se rattache tout à la fois et aux hautes études orientales et à la critique historique et philosophique, et à la science de la philologie comparée. Il laisse des pierres d'attente pour un autre monument que l'auteur se propose d'élever, c'est-à-dire l'épopée de la race humaine, dégagée du Mahâbharata, épopée qui résume toutes les traditions épiques appartenant à un autre cycle de l'épopée de l'Inde et qui complétera l'ensemble de cette grande époque épique indienne, dont le mouvement s'est propagé chez toutes les races indo-européennes.

RASENA, nom des habitants de l'Etrurie dans leur idiome. *Voy.* ETRUSQUES.

REID, cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

RELATIONS DES ETRUSQUES AVEC LES AUTRES PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ. *Voy.* ETRUSQUES.

RELATION, son rôle dans l'organisme des langues. *Voy.* l'Introduction, § Ier.

REMI-VALADE, cité sur le langage, *Voy.* l'*Essai*, § V.

RENAN (M. ERNEST), membre de l'Institut, auteur d'une *Histoire générale des langues sémitiques*. Il y a autre chose que de la philosophie dans cet ouvrage, couronné par l'Académie des sciences et dont M. Laboulaye a célébré le mérite dans le *Journal des Débats*. Certes, tant que la science respecte la religion, la morale, la société, elle peut jouir d'une pleine et entière liberté. Mais on se méprend singulièrement sur les droits de la science quand on lui attribue une indépendance souveraine. Ne dirait-on pas que la science est un être spécial, distinct? C'est encore, apparemment, une découverte moderne. La science de qui, la science de quoi? Il serait bon de s'expliquer. Tout homme est plus ou moins savant : ce qu'il

Digitized by Google

sait ou croit savoir constitue-t-il la vérité ? D'ailleurs la religion fait partie de la science, elle occupe dans l'entendement humain la place la plus importante. Comment une prétendue science serait-elle admise à contredire les vérités les plus essentielles et les plus certaines ? La science n'est en définitive que la connaissance de la vérité, et la vérité n'est pas opposée à elle-même. Si la religion est vraie, il faut que toutes les autres sciences la tiennent pour vraie et n'aventurent rien de contraire à ses doctrines. Voilà ce qu'enseigne la plus vulgaire logique. Comment donc M. Laboulaye, le collaborateur et l'admirateur de M. Renan, ose-t-il affirmer que la philosophie n'a pas à s'inquiéter des conclusions de la théologie. Il ne veut pas que la science soit gênée par aucun dogme. Mais la science, dans le sens qu'il donne, c'est l'homme livré à une étude quelconque ; d'où il suit que, pour étudier avec fruit, il est nécessaire de rejeter d'abord le joug des dogmes religieux. La religion et la science sont donc à tout jamais séparées ; c'est une variante de l'antagonisme établi par les philosophes entre la religion et la raison. Le *Journal des Débats* insinue que la religion n'a rien à craindre de la critique. Que signifie cette assertion en présence d'un combat de dix-huit siècles soutenu par l'Eglise contre l'erreur ? L'Eglise ne redoute rien plus que la science ou la raison qui prétend se passer de la foi. Il ne peut y avoir de science assurée ou de raison solide que celle qui s'appuie sur la parole divine, ou qui du moins n'est pas en opposition avec elle. Le monde intellectuel et moral n'est pas régi par la loi du manichéisme ; il n'est pas abandonné à deux principes ennemis qui se le disputent avec une égale autorité. On nous déclare d'un ton dégagé que la science et la raison n'ont rien à craindre l'une de l'autre, pourvu qu'elles ne se connaissent pas.

La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère ?

Comment qualifier un Chrétien qui fait abstraction même de sa foi ? Le manichéisme du *Journal des Débats* nous paraît médiocrement scientifique, et si la raison moderne s'en contente, elle n'est pas difficile.

Au surplus, les réticences et les explications embarrassées de M. Laboulaye déguisent à peine un système complet de rationalisme. Au fond il est avec M. Renan, s'il le chicane quelquefois sur la forme. Il écrit des Juifs « Un peuple qui arrive du premier coup au dogme de l'unité divine. » Ne dirait-on pas que les Juifs ont créé leur religion par un trait de génie, tandis qu'après beaucoup d'essais pour atteindre à cette unité divine, les autres peuples ont dû y renoncer ? Cela est fort surprenant. La seule religion qui ait été votée à la pluralité des voix est la religion de l'Etre suprême, décrétée par la convention nationale, à l'instigation de Robespierre. Les peuples orientaux ont la bosse de la religiosité ; voilà pourquoi le judaïsme, le christianisme et l'islamisme sont nés en Orient. Et M. Laboulaye, moyennant quelques réserves, s'associe tranquillement à cette lumineuse pensée de M. Renan. Avoir découvert que les idées suivent les variations de l'atmosphère, quel progrès ! Et M. Laboulaye nous assure que « les méthodes naturelles ont pénétré dans les études morales et métaphysiques, et que là, comme ailleurs, l'observation a tout régénéré. » Soumettre la morale et la métaphysique aux procédés de l'histoire naturelle ! appliquer la méthode expérimentale aux premiers principes ! La logique a aussi changé ; l'art de raisonner a subi des transformations, et c'est aux dépens de la vérité révélée. L'ancienne logique s'accordait avec le catholicisme, la nouvelle a pour but de rompre cet accord. Et elle y réussit à merveille. Nous n'en voulons d'autre preuve que les efforts de M. Laboulaye pour expliquer rationnellement l'origine du langage : il aime mieux croire M. Renan que la Bible, et il s'imagine en cela montrer sa liberté d'esprit.

Le problème de l'origine du langage continue à diviser les libres penseurs. Les uns soutiennent que l'homme a d'abord balbutié, qu'il a commencé par faire des gestes, des sons plus ou moins articulés ; la réflexion a ensuite corrigé ces ébauches. L'esprit humain s'est trouvé, à la longue, en possession d'un langage passable, et le progrès brodant sur le tout, il a parlé les langues les plus ingénieuses. L'ancienne école, qui conserve quelques adeptes, épuisait toutes les conséquences de son système. Elle supposait que l'homme est une résultante de transformations successives, et qu'après avoir été polype, poisson, quadrupède, il était arrivé, de perfectionnement en perfectionnement, à son état actuel. A ce matérialisme grossier, l'école moderne a substitué un panthéisme poétique. Elle remplace, par l'intuition, par la spontanéité, ces tâtonnements, ces débuts pénibles. L'homme s'éveille tout d'un coup ; par l'énergie de sa propre nature, il enfante immédiatement sa pensée et sa parole ; une inspiration dont il n'est pas le maître lui dicte sa religion, sa morale, toutes les lois de l'ordre social. M. Renan et M. Laboulaye se rattachent à ce second système, que nous pouvons appeler le système de l'homme se créant lui-même. On ne nie pas expressément le dogme de la création ; Dieu est toujours obligé, suivant le mot de Pascal, de donner une chiquenaude pour mettre tout en mouvement ; cela fait, les philosophes n'ont plus besoin de lui. De quoi se plaindrait le vulgaire, quand les philosophes ne craignent pas de reconnaître les services que Dieu a rendus à l'humanité dans les temps primitifs ? En réalité, cependant, cette intuition, cette spontanéité dont l'école éclectique, M. Cousin en tête, a fait un si grand bruit, n'est que la divinisation du moi. C'est en vertu de cette doctrine que les éclectiques tiraient leur chapeau au catholicisme, qui, disaient-ils, est une des formes de l'intelligence humaine ; toutes les religions devenaient respectables, comme

Digitized by Google

image, non pas de Dieu, mais de l'homme. De là aussi cette conciliation de toutes les philosophies ; n'étaient-elles pas toutes également vraies puisqu'elles réfléchissaient le moi humain dans l'infinie variété de ses manifestations ? Si nous passons à la politique issue de l'éclectisme, nous voyons qu'elle n'a pu être que le libéralisme de nos jours. Ce libéralisme, en effet, part du contrat social, il assigne pour principe à la société la volonté des individus ; et cette volonté variant sans cesse, il assujettit l'ordre social à un remaniement perpétuel que les adeptes décorent du nom de progrès.

Il n'est donc pas indifférent d'admettre que l'homme a inventé son langage et ses idées, ou de croire, avec tout l'enseignement catholique, que l'homme créé parfait avait la *science infuse*. Cette science ne venait pas de lui ; ou l'aurait-il acquise ? Par quels procédés se serait-il arraché à son ignorance native ? Que de miracles on est forcé d'attribuer à l'homme pour annuler l'action de la Providence ! L'ouvrage de Dieu aurait-il été incomplet ? Le bon sens nous dit qu'un homme adulte, dénué d'idées et de parole, n'est qu'un monstre. L'homme parle tout d'abord, parce qu'il avait reçu le don de la parole ; et comme la parole suppose une langue, il a parlé cette langue primitive dans laquelle étaient comprises toutes les vérités qu'il a plu à Dieu de lui révéler. Cette science ne serait pas *infuse* si elle était née du dedans, si elle avait été un effort, une conquête du premier homme. Une autorité que M. Laboulaye ne récusera pas est celle de Bossuet : qu'il ouvre les *Elévations sur les Mystères*, 5e semaine, 1re élévation, voici ce qu'il lira :

« En amenant les animaux à l'homme, Dieu lui fait voir qu'il en est le maître, comme au maître, dans la famille qui nomme ses serviteurs pour la facilité du commandement. L'Ecriture substantielle et courte dans ses expressions, nous indique en même temps les belles connaissances données à l'homme, puisqu'il n'aurait pas pu nommer les animaux sans en connaître la nature et les différences, pour ensuite leur donner des noms convenables, selon les racines primitives de la langue que Dieu lui avait apprise. »

Le témoignage de tous les siècles se joint à cette interprétation du dogme catholique ; la tradition de tous les peuples, et notamment les Grecs, font remonter à l'intervention de la Divinité l'origine des arts et des sciences, du langage et de la civilisation. M. de Bonald a corroboré cette croyance par des déductions rationnelles : et cette démonstration est un de ses plus beaux titres de gloire. Jamais l'impossibilité où est l'homme d'inventer sa propre langue n'a été entourée d'une plus invincible évidence. Et qu'oppose-t-on à ces grandes voix de l'histoire et de la raison ? une hypothèse, une fantaisie. M. Renan a-t-il des mémoires particuliers sur Adam et Eve ? Il a l'air d'en savoir plus sur eux que le Dieu qui les a créés. Mais il s'agit d'affranchir l'homme d'une tutelle importune ; on essaye de le persuader de son autonomie, de son indépendance absolue ; on lui dit qu'il tire de lui-même la règle de sa vie, la loi de son développement, qu'il est son véritable créateur.

RHÉNANIEN. *Voy.* TEUTONIQUE.

ROMAINS, emprunts faits aux Etrusques. *Voy.* ETRUSQUES et ITALIQUE.

ROMAIQUE. *Voy.* PÉLASGO-HELLÉNIQUE et GRECQUE.

ROMANCHE ou ROUMANS. *Voy.* VALAQUE.

ROMANES (LANGUES). — Sous la dénomination de *roman* ou de langue *romane*, on a longtemps entendu une langue unique, formée de la corruption du latin, et ayant été parlée et écrite dans l'Europe méridionale depuis le xe siècle jusqu'à la fin du xiiie.

« En considérant la langue à son origine, » dit Champollion Figeac, « on peut la qualifier de langue universelle pour tout le midi de l'Europe. C'est celle que l'empereur Alexandre Sévère nommait *Gallicana lingua*, dans une constitution de l'an 230 ; Sulpice Sévère lui donna le même nom, et les deux écrivains la distinguent très-bien du latin, du grec et du celtique. C'est la même langue qui, au vie siècle, servit à Baudemont pour écrire la vie de saint Amand. Théophane, écrivain byzantin, a conservé dans son texte grec, des mots de la langue romane, prononcés par des Francs au service de l'empereur Maurice, qui faisait la guerre au chagan des Awares, vers la fin de ce même vie siècle. C'est cette même langue que les latinisants appellent *rustica*, dans Grégoire de Tours ; et *rustica Romana*, dans le texte du concile de la même ville. Monmolin, évêque de Tours, en 665, se servait dans ses homélies de cette langue romane ; les autres évêques n'en avaient pas d'autre et se conformaient en cela aux ordres du concile de Reims et de Tours, tenu en 813 ; enfin à un capitulaire de Charlemagne, qui ordonnait que l'Ecriture sainte serait expliquée aux fidèles en langue romane, et traduite pour eux dans le même idiome. Les actes mêmes des tabellions, écrits en latin, étaient traduits et expliqués dans cette langue aux parties contractantes, avant de les clore et signer ; le serment de Louis le Germanique et des Français soumis à Charles le Chauve, fut prononcé en roman, dans l'année 842 ; le traité de Coblentz, de 860, était aussi écrit dans cette langue, que les diverses autorités désignent par les qualifications de *lingua gallicana, rustica, romana*, et la foule de documents qui nous restent, notamment les pièces en vers, qui remontent au xe siècle, prouvent à la fois l'ancienneté de cet idiome, sa généralité dans l'Europe méridionale et sa transmission entière jusqu'à nos jours. On peut consulter les excellents ouvrages publiés sur cette langue, par M. Raynouard.

« C'est de cette langue, considérée dans

Digitized by Google

sa généralité, que sont sortis l'italien, l'espagnol et le portugais; la langue romane du midi de la France et de quelques provinces voisines, restait comme la souche commune à tous ces dialectes. »

C'est conformément à ces conclusions de M. Raynouard et de Champollion Figeac que Balbi a tracé le tableau de ce qu'il appelle la langue *romane* ou *romana rustica*, « parlée, » dit-il «dans les beaux temps de Rome par les basses classes de la société dans tout le midi de l'Europe romaine, la Grèce et quelques autres pays exceptés. Après avoir subi des modifications plus ou moins considérables, la romane paraît encore subsister dans les dialectes vulgaires qu'on parle dans une grande partie de l'Espagne, de la France, de la Suisse et dans quelques cantons de l'Italie. Voici ses principaux dialectes, classés d'après ces quatre régions. En Espagne on parle : le *catalan*, dans la Catalogne et à Alghero en Sardaigne; c'est dans ce dialecte que dans les xe et xiiie siècles a été écrit l'ancien code maritime; le *valencien*, dans le royaume de Valence; ce dialecte se distingue par sa grande douceur et par son harmonie; le *mayorquain*, dans les îles Baléares. En France on parle le *languedocien*, dans les départements du Gard, de l'Hérault, dans une partie des Pyrénées Orientales; dans ceux de l'Aude, de l'Arriége, de la Haute-Garonne, du Lot et Garonne, du Tarn, de l'Aveyron, du Lot, du Tarn-et-Garonne; ce dialecte est doux et agréable; le *provençal*, dans les départements de la Drôme, de Vaucluse, des Bouches-du-Rhône, des Hautes et Basses-Alpes, du Var, et en Italie dans le comté de Nice; ce dialecte est vif et âpre; le *dauphinois*, dans le département de l'Isère; ce dialecte est comme le lyonnais monotone et traînant, et participe de ce dernier, du savoisien et du provençal; le *lyonnais*, dans les départements du Rhône, de l'Ain et partie de celui de Saône-et-Loire; l'*auvergnat*, dans les départements de l'Allier, de la Loire, Haute-Loire, Ardèche, Lozère, du Puy-de-Dôme et du Cantal; quelques-unes de ses variétés offrent les sons les plus désagréables et les plus rudes de cette langue; le *limousin*, dans les départements de la Corrèze, Haute-Vienne, Creuse, de l'Indre, du Cher, de la Vienne, Dordogne, Charente, Charente-Inférieure et dans partie de celui de l'Indre-et-Loire; ce dialecte et moins harmonieux que le languedocien; le *gascon*, dans les départements de la Gironde, des Landes, des Hautes et Basses-Pyrénées et du Gers; ce dialecte est traînant et criard. En Suisse on parle le *romanique* ou *celto-romanique* (romanisch, churwaelsch, rhaetisch) où il faut distinguer : le *rhétien* (724), parlé dans plus de la moitié du canton des Grisons et dans une vallée limitrophe dans le Tyrol; il se subdivise en plusieurs variétés, dont les principales sont celles de *Schams*, de *Heinzenberg*, de *Domlesch*, de *Oberhalbstein* et de *Tusis*, parlées dans le Haut-Pays; le *rumonique* des plaines et des montagnes, qui est le romanique le plus pur et qu'on parle vers les sources du Rhin; le *ladinum*, parlé à Coire et dans la vallée de l'Inn, et qui a le plus d'analogie avec l'italien; et le *gardena* dans la vallée de Groeden dans le cercle de Botzen en Tyrol; l'*helvétique*, parlé dans une partie du canton de Fribourg dans les trois variétés nommées *gruyerin*, *quatzo* et *broyar* dans le Haut-Pays, dans le pays du Milieu et dans le Bas-Pays; le *valaisan*, dans une partie du canton de Valais. Dans les Etats du roi de Sardaigne on parle: le *savoisien*, dans la Savoie, où il offre beaucoup de variétés; et le *vaudois*, dans les vallées de Lucerne, Perosa ou Cluson et San-Martino dans la province de Pinerolo dans le Piémont On pourrait ajouter à tous ces dialectes le jargon connu sous le nom de *lingua franca*, qui, selon Malte-Brun, est un mélange, dont le catalan, le limousin, le sicilien et l'arabe forment la majeure partie; ce jargon est parlé dans toutes les grandes villes marchandes le long des côtes de la Méditerranée dans l'empire Ottoman et dans les Etats Barbaresques par les Européens et par les indigènes adonnés au commerce. La littérature romane, qu'on pourrait aussi nommer la *littérature des troubadours* à cause du nom donné à ses poëtes, a beaucoup contribué à la formation des littératures italienne, française, espagnole, portugaise et même de celle de l'ancien haut-allemand, et est la plus ancienne de toutes. Les chartes des Communes et quelques traductions des livres pieux sont ses plus anciennes pièces en prose; les poésies des troubadours sont ses plus anciennes pièces en vers; on en trouve dès le xe siècle. Le languedocien, le provençal, le catalan et le valencien sont les dialectes dont la littérature est la plus riche. Les xiie et xiiie siècles sont l'époque la plus brillante de la langue romane; elle était alors plus ou moins cultivée dans la plus grande partie de l'Europe par les plus beaux génies de toutes les classes, depuis les moines jusqu'aux aventuriers, aux guerriers et aux princes; mais c'est surtout aux cours des comtes de Provence, de Toulouse, et de Barcelonne, que vécurent ses poëtes les plus distingués. »

Du mélange de la langue romane avec les divers idiomes germaniques, slaves et autres se seraient formés depuis le xe siècle l'italien, le français, l'espagnol, le portugais et le valaque.

Le système philologique qui admet une

(724) Selon M. Bruce-White, dans le rhétien ou roumanche les racines les plus anciennes, celles qui forment comme la trame du langage, sont celtiques; mais la classe de mots la plus nombreuse est d'origine francique ou tudesque. La majeure partie, du reste, est du latin corrompu. L'article défini est au singulier *ilg*, *la*, au pluriel *ils*, *las*; les pronoms personnels sont *mi*, *ti*, *vi*: les adverbes servant à former les deux comparatifs de supériorité et d'infériorité, *pli*, *meins*: les deux verbes auxiliaires *esser* et *haver*.

Digitized by Google

langue romane unique, propre ou primitive, d'où seraient sorties les langues néo-latines actuelles, a été fortement attaqué depuis la mort de M. Raynouard, son auteur, et notamment par M. Fauriel, qui repousse avec raison la supposition que le latin se soit ainsi corrompu d'une manière uniforme dans toutes les contrées où il avait eu cours. L'auteur de ce système croit retrouver dans le provençal l'idiome général de l'Europe du moyen âge. Il voit dans cet idiome le seul dérivé immédiat de la langue des Romains, et un intermédiaire nécessaire entre celle-ci et les langues modernes de l'Europe latine. L'établissement général et régulier de cette langue lui semble prouvé par le caractère uniforme du langage qu'ont employé les troubadours. Sans doute, la langue des troubadours provençaux fut un type littéraire pour toute l'Europe méridionale; les compositions de ces poëtes voyageurs répandirent hors de leur patrie la connaissance de l'idiome qu'ils cultivaient; mais cet idiome se propagea alors à la manière du français au XVIIIe siècle. Le roman ou la langue d'oc eut alors la même sorte d'universalité, qu'était destiné à avoir plus tard son rival, le roman wallon ou franco-gaulois, la langue d'oil, quand ce dialecte de la France septentrionale serait devenu le français. On ne peut nier l'influence des chants des troubadours sur une portion considérable de l'Europe barbare; mais la langue que les troubadours avaient mise en faveur dans les cours du midi ne fut répandue que dans le cercle étroit de la société des princes, et elle n'exista hors de la Provence que concurremment avec une foule de dialectes locaux, moins cultivés, mais populaires.

Il n'est pont du tout prouvé que le latin, à l'époque que l'on assigne pour le commencement de sa transformation, c'est-à-dire le VIIe ou le VIIIe siècle, fût parvenu à effacer complétement en Gaule le celtique et dans l'Ibérie le cantabre. Il est probable que bien avant cette époque les Gaulois et les Ibères avaient commencé à admettre des mots romains dans leurs langues respectives; mais dans la bouche du peuple ce qui survécut de ces langues indigènes constitua le premier élément des dissemblances qui partagèrent bientôt en plusieurs idiomes les dérivés du latin.

Chaque dialecte roman se forma indépendamment des autres, avec le concours d'idiomes différents. Pour donner simultanément naissance à tant de dérivés, le latin, qui, excepté sur un petit nombre de points isolés du territoire, avait profondément pénétré dans les habitudes des populations soumises, mais avait dû s'altérer considérablement chez elles comme langue vulgaire, s'allia avec les langues des barbares, qui, à leur tour, envahissaient le pays. Il s'allia avec celles-ci plus intimement encore qu'il ne l'avait fait avec les langues des premiers habitants, et il se décomposa peu à peu complétement, au contact des éléments nouveaux qu'apportaient avec l'autorité de la domination politique des Francs et des Goths. De là la multiplicité nécessaire des langues romanes, c'est-à-dire de ces langues à la formation desquelles avait concouru celle des Romains.

Parmi les dérivés plus ou moins immédiats du latin, nous trouvons en effet, non-seulement: le roman-provençal avec l'infinie variété de dialectes qu'il présente dans les idiomes locaux du midi de la France; le français, avec les patois picard, bourguignon, etc.; l'italien littéraire avec la multitude des dialectes italiotes; l'espagnol propre ou castillan, avec son rival le catalan; le portugais, avec son congénère le galicien; le rhétien ou idiome populaire du canton suisse des Grisons; mais encore vers la mer Noire, dans l'ancienne Dacie, le romano-slave, rouman ou moldo-valaque. Nous avons indiqué, au mot ITALIQUE les caractères généraux et communs qu'offrent dans leur structure grammaticale les langues romanes autres que le latin. — *Voy.* la note XXII, à la fin du volume.

ROMANIQUE. *Voy.* ROMANES.

ROME, absorbe les peuples d'Italie. *Voy.* ETRUSQUES. — Etymologie du nom de cette ville. *Voy.* LINGUISTIQUE, § Ier.

ROMEIKA ou GREC MODERNE. *Voy.* PÉLASGO-HELLÉNIQUE.

ROMULUS, vivait à une époque de grands développements intellectuels. *Voy.* ETRUSQUES.

ROTOUMAH. *Voy.* POLYNÉSIENNES ORIENTALES.

ROUGEMONT, cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

ROUSKI. *Voy.* RUSSE.

ROUSNIAQUE. *Voy.* RUSSO-ILLYRIENNE.

ROUSSEAU (J.-J.), cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

ROUX-LAVERGNE, cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

ROXOLANI. *Voy.* SLAVES.

RUGIENS. *Voy.* WENDO-LITHUANIENNE.

RUMSEN, langue de la côte Occidentale de l'Amérique du Nord, parlée par les *Rumsen* ou *Runsienes*, qui avec les Eslenes forment une partie de la population de la ville de Monterey, capitale de la Nouvelle-Californie et de ses environs. Il nous semble qu'on pourrait regarder l'*achastlien*, décrit par Lamanon, comme un dialecte, ou du moins comme une langue sœur de cet idiome. Les *Achastliens* vivent réunis aux Ecclemachs dans la mission de S. Carlos dépendante de Monterey. Selon Lamanon, ils ne distinguent point par des noms différents les espèces d'animaux et de végétaux; ils donnent, par exemple, le même nom *ouakeche* aux crapauds et aux grenouilles. Leurs épithètes pour qualifier les objets moraux, sont presque toutes empruntées des sensations du goût, qui est le sens qu'ils aiment le plus à satisfaire; c'est ainsi qu'ils se servent du mot *missich* pour désigner un homme bon et un animal savoureux, et qu'ils donnent le nom de *keches* à un homme méchant et à des viandes corrompues. Le rum-

Digitized by Google

sen distingue le pluriel du singulier; il conjugue quelque temps de verbes, mais il n'a aucune déclinaison; ses substantifs sont beaucoup plus nombreux que les adjectifs, et il n'emploie jamais les labiales *f*, *b*, ni le son correspondant à la lettre *x*; il a celui du *chr*, qui domine dans l'idiome du port des Français; mais sa prononciation est en général plus douce; la diphthongue *ou* se trouve dans la moitié des mots; les consonnes initiales les plus communes sont le *t* et le *k*.

RUNES, terme dérivé selon les uns de *runen* (faire une entaille), et selon les autres de *runa* (mystère). La première de ces deux étymologies s'applique à la manière dont cette écriture se traçait, la seconde à l'usage qu'en faisait la superstition des païens. Les runes sont des caractères graphiques, qui paraissent avoir été usités généralement dans tout le nord-ouest de l'Europe. Ces caractères se traçaient au moyen d'entailles profondes faites sur la pierre ou sur le bois. On trouve encore, jusque dans les lieux les plus sauvages de la Suède et de la Norwége, les rochers couverts d'inscriptions runiques. Le nombre de celles de ces inscriptions que l'on a relevées s'élève déjà à deux mille, dont près de la moitié se rencontrent dans la province suédoise d'Upland. La classe la plus nombreuse de ces inscriptions est celle des épitaphes des tombeaux des chefs. On traçait aussi des runes sur la proue des navires, sur le pommeau des épées, sur les cornes à boire, enfin sur des baguettes qui se portaient comme amulettes. Ces caractères s'employaient en outre pour dresser des calendriers. Enfin, tracés sur des matières plus flexibles, ils servirent à écrire les premiers livres des Scandinaves.

Quelques auteurs ont cru pouvoir leur assigner l'antiquité la plus reculée, tandis que d'autres ont nié qu'il fût possible de placer la date de la plupart avant le VIIIe siècle de notre ère, et ont soutenu que les plus anciens ne pouvaient pas remonter au delà de Jésus-Christ. Il est impossible, en effet, de prouver que pendant toute la durée de l'époque païenne il y ait eu aucun livre écrit en caractères runiques.

L'interprétation des runes était regardée chez les anciens Scandinaves comme une science à part et qui s'acquérait très-difficilement, et chez les modernes, ces monuments ont donné lieu aux explications les plus bizarres. Enfin, depuis un demi-siècle, les antiquaires de tous les pays germaniques se sont occupés avec assez de succès des inscriptions runiques pour les expliquer d'une manière plausible presque toutes. Ces inscriptions offrent des formules funéraires ou votives, qui portent le nom de personnages et la mention d'événements de nature à fournir de nouveaux et précieux documents pour l'histoire de cette portion de l'Europe.

On rattache assez généralement les inscriptions runiques à deux alphabets distincts, le scandinave ou marcoman, et l'anglo-saxon. Le savant Ihre pense que ses compatriotes ont reçu cette écriture de l'Allemagne. Guillaume Grimm, au contraire, croit que ce furent les Allemands qui l'empruntèrent à la Scandinavie. Sortis sans doute, dans tous les cas, d'un type unique, les alphabets runiques, après s'être partagés bientôt en deux ou trois types secondaires, se multiplièrent considérablement ensuite par l'effet des altérations volontaires qui paraissent y avoir été faites. Parmi les variétés d'écriture runique que l'on observe sur les monuments, l'une des plus remarquables est celle de l'Helsingoland, qui paraît offrir une analogie, du moins extérieure, avec les caractères cunéiformes de Persépolis.

Quant à l'origine des runes, selon les traditions, c'est Odin qui les a apportées dans le Nord. Leibnitz et Gibbon ont pensé qu'on pouvait rattacher l'alphabet des Scandinaves à celui des Romains. Kopp veut qu'il ait été formé d'après le grossier caractère latin du moyen âge. Un savant danois pense qu'il vient du caractère méso-gothique employé par Uphilos au IVe siècle. Finn Magnussen est d'avis qu'il doit être venu d'Asie, d'où, selon Fr. Schlegel, il a été apporté par des Phéniciens qui avaient poussé jusque dans la Baltique leurs expéditions commerciales. Une circonstance qui donne du poids à cette opinion, c'est que celui des alphabets runiques qui paraît le plus ancien n'a que seize lettres, c'est-à-dire le nombre que, selon la tradition, les Grecs en reçurent eux-mêmes de Cadmus. Toutefois, il semblerait que les Scandinaves n'auraient point copié d'alphabet étranger, mais s'en seraient composé un en propre, en adoptant non pas les formes, mais simplement l'économie générale de celui de leurs visiteurs. En runique, comme en phénicien, il est vrai, tous les noms de lettres sont significatifs; mais la signification de ces noms n'est pas la même dans les deux langues. Ceux des runes ont en partie rapport à l'ancienne mythologie scandinave. Freyr, Thor, Odin ont donné leur nom à trois des premières lettres de l'alphabet runique, qui ne diffère pas moins de celui de Cadmus par l'ordre dans lequel sont rangés les caractères que par les noms et les formes qu'ils ont reçus. Le nombre des caractères paraît avoir été augmenté au bout de quelque temps et porté successivement à dix-neuf, à vingt-deux et même à vingt-cinq.

RUNIQUE (ALPHABET). *Voy.* GERMANIQUES.

RUS, sens de cette syllabe dans certains mots de la langue punique. *Voy.* PUNIQUE.

RUSNIAQUES. *Voy.* RUSSO-ILLYRIENNE.

RUSSE. *Voy.* RUSSO-ILLYRIENNE.

RUSSO-ILLYRIENNE (BRANCHE), appartient à la famille des langues slaves. Cette branche a été ainsi appelée du nom de la nation russe qui en est la principale, et du nom d'*Illyriens*, donné à la plupart des peuples qui parlent serbe ou croate. C'est cette division que Dobrowsky appelle ANTE ou ORIEN-

Digitized by Google

TALL. Les langues comprises dans cette branche sont les suivantes :

1° SLAVONNE, SERVIENNE, SERBE OU ILLYRIENNE, nommée aussi par quelques auteurs RUTENA, parlée en différents dialectes par les *Slaves* les plus méridionaux, connus généralement sous le nom d'*Illyriens;* ils vivent dans les empires autrichien et ottoman, à l'exception du petit nombre établis comme colons dans la Russie méridionale.. Cette langue, qui est une des plus riches en mots et en formes grammaticales, est aussi très-harmonieuse, et pourrait être regardée jusqu'à un certain point comme la souche des idiomes compris dans cette branche et dans la bohême-polonaise. La longue domination des Turks, des Allemands, des Hongrois et des Vénitiens a introduit dans ses différents dialectes plusieurs mots empruntés aux idiomes de ces nations, et dont les plus anciennes productions sont exemptes. Depuis quelque temps les auteurs, qui se piquent de l'écrire purement, tâchent d'éviter ces expressions et de s'approcher du russe. Les petites différences, existantes entre le serbe ou slavon proprement dit et le slawinski ou russe ancien, nous autorisent à regarder ce dernier comme une simple variété de cet idiome, ou tout au plus comme un de ses dialectes. Quoique la littérature slavonne soit moins riche que la bohême, la polonaise et la russe, elle est cependant la plus ancienne de toutes, et on doit y distinguer deux branches principales : celle du *slawenski* ou *russe ancien*, et celle du *slavon* proprement dit. Sans parler des nombreuses poésies nationales des principaux dialectes, qui se conservent depuis des siècles dans la bouche du peuple, et dont quelques-unes ont été publiées à Venise et à Vienne ; sans compter la traduction de la Bible et des livres liturgiques qui, avec l'histoire de la Dalmatie composée par un prêtre anonyme de Dioclea vers l'an 1170, sont les plus anciennes productions de cette langue, on peut dire, que la *littérature du slavon* proprement dit, est assez variée ; qu'elle possède plusieurs grammaires et dictionnaires, entre autres celui de Wuk riche de 30,000 mots, des poëmes épiques, des drames, des tragédies, des comédies originales, outre beaucoup de traductions du grec, du latin, de l'italien et de l'allemand, dans presque tous les sujets, même scientifiques. Mais ces productions, qui sont dues presque toutes aux Ragusains et aux Serbes de l'empire d'Autriche, ne datent que depuis le XIVe siècle pour les premiers, et de beaucoup plus tard pour les seconds. Aussi ont-elles été presque toutes publiées à Venise, Raguse, Bude et Vienne. Depuis quelques années, on publie une gazette en cette langue dans l'empire d'Autriche. La *littérature du slawenski*, nom sous lequel on désigne en Russie l'ancien russe, est très-pauvre en comparaison de celle du rouski ou du russe moderne. Ses plus anciennes productions, qui offrent, sous le rapport de la langue, de très-grandes variétés entre elles selon le sujet et le temps où on les a composées, sont : la traduction des Evangiles et des autres livres sacrés, dont quelques-uns datent depuis 863; le Code de Yaroslaf, qui est du commencement du XIe siècle ; le Testament de Vladimir-Monomaque, mort en 1126; le poëme d'Igor et la chronique de Nestor, qui sont du XIIe siècle; cette dernière a été écrite au commencement de ce siècle, et a été continuée presque sans interruption jusqu'au XVIIe. C'est aussi en cette langue que sont écrits tous les livres publiés en Russie jusqu'à Pierre le Grand. Chassé de la littérature profane, le slawenski est resté toujours en Russie la langue de la religion et de la liturgie. La langue serbe écrite, qui n'offre presque pas de différence chez les divers peuples, en offre d'assez grandes, lorsqu'on la considère telle qu'on la parle dans les différents pays. Voici les dialectes qui nous paraissent différer le plus entre eux et de l'ancien slavon, ou de la langue parlée anciennement et dans le moyen âge : le *servien* proprement dit ou *serblin*, parlé par les *Serviens*, *Serbli*, *Serbi* ou *Serblins*, nommés improprement *Illyri*, *Ruczen* ou *Rhaces;* ils occupent presque toute la Servie avec l'Herzegovine dans la Turquie d'Europe, et sont répandus dans la Croatie, dont ils forment environ le tiers de la population, ainsi que dans la Hongrie et pays limitrophes ; on en trouve aussi quelques milliers établis comme colons dans les gouvernements russes de Iekaterinoslaw et de Kherson. Les Serviens, qui habitent dans les pays hongrois, sont en majorité dans le comté de Bàcz en Hongrie, et dans ceux de Syrmien et de Possega dans la Slavonie, et en minorité dans les comtés de Barany, Neograd, Temes, Torontal, Bekes, Stuhlweissenburg en Hongrie, et encore en plus petit nombre en d'autres comtés. On pourrait regarder comme des variétés, ou des sous-dialectes du servien : l'idiome des *Bosniens*, parlé dans la Bosnie ; celui des *Montenégrins*, qui est peut-être le slave le plus pur, grâce à l'isolement où ont vécu et vivent ceux qui le parlent; celui des habitants du territoire de *Raguse* (dans la ville on parle beaucoup moins purement) ; celui des *Bocchesi*, parlé dans le cercle actuel de Cataro ; il offre des différences remarquables dans les mots, et d'autres encore plus grandes dans la prononciation, qui est âpre et sourde; celui de leurs voisins méridionaux, qui occupent la côte nord-ouest de l'*Albanie Turque* jusqu'au Drino, diffère peu du bocchèse; celui des montagnards de l'intérieur des *Dalmaties Autrichienne* et *Ottomane*, et d'une partie du *littoral Hongrois;* celui des *Slavons* proprement dits, qui vivent à côté des Serbli dans une partie de la Croatie, dans les trois comtés de la Slavonie et dans celui de Bàcz dans la Hongrie; il est aussi parlé par les nombreux Slavons répandus dans les Confins Militaires slavons et hongrois. Le *slave-italianisé*, que parlent les habitants de la côte de la Dalmatie depuis la Narenta jusqu'au littoral hongrois, ceux des îles limitrophes

Digitized by Google

et ceux de l'Istrie; dénomination qui nous paraît lui convenir, à cause du grand nombre de locutions et de mots italo-vénitiens qu'il offre. L'*uscoque*, par les *Uscoques* ou *Morlaques*, qui se nomment eux-mêmes *Serbli*, *Vlahe* ou *Lahe* et selon d'autres *Labe* ou *Wlabe*, nomades aussi courageux qu'abrutis, vivant de brigandage, et disséminés dans la Servie, la Bosnie, la Dalmatie, la Croatie, le littoral hongrois et la Carniole; ce dialecte est mêlé de plusieurs mots turks. Le *bulgare*, parlé en Bulgarie dans l'empire ottoman par les *Bulgares*, qui sont les descendants des fameux Bulgares dont ils ont oublié la langue; ce peuple parle maintenant un servien mêlé à beaucoup de mots étrangers, surtout turks. Ce dialecte paraît avoir un article qu'il place après les noms. Il est très-peu connu, et nous serions d'avis, qu'il faudrait le regarder au moins comme une langue sœur de celles comprises dans cette branche. Selon le savant Wuk, les Bulgares ne le céderaient pas aux Serviens, ni en poésies lyriques, ni en chants épiques.

2° Russe, rouski ou russe moderne, la langue slave qui présente les traces les plus évidentes d'une origine arienne ou indo-persane.

Elle est parlée dans tout l'empire russe par les *Russes*, qui en sont la nation dominante, et par les personnes les plus instruites des autres; elle est en outre parlée dans la plus grande partie de la Galicie et dans une partie de la Hongrie dans l'empire Autrichien. Depuis que, sous Pierre le Grand, on abandonna le slawenski pour écrire en rouski, celui-ci devint la langue des livres et des affaires de tout l'empire. Cette langue, qui, selon le savant historien Karamsin, est l'idiome slave le moins mélangé de mots étrangers, se perfectionne tous les jours davantage; maniée avec goût par un homme de génie, elle peut égaler en force, en beauté et en délicatesse les plus beaux idiomes anciens et modernes (725). Le russe a cependant quelques mots étrangers, surtout finnois et tartares, dus à ses anciens rapports avec ces peuples, et d'autres empruntés au grec, à l'allemand et au latin, pour exprimer des idées nouvelles reçues avec la civilisation à différentes époques. Depuis quelque temps les littérateurs nationaux tâchent de remplacer par des mots d'origine slavonne ces expressions étrangères. Moins libre dans la construction que le slawenski, manquant du duel, et privé des temps passés composés, que ce dernier forme avec l'auxiliaire *être*, le rouski a en revanche la faculté qui manque à l'autre, à quelques exceptions près, de faire des augmentatifs et des diminutifs par flexion (726); presque tous les noms substantifs ont un ou deux augmentatifs et trois diminutifs, et quelques-uns même davantage; ses adjectifs n'ont que des diminutifs. La littérature russe ou du rouski, née sous Pierre le Grand, a fait des progrès extraordinaires depuis lors; déjà elle n'est plus étrangère à aucun genre, et elle se distingue surtout par ses poésies lyriques et par d'importants ouvrages originaux de géographie et de statistique; elle tient aujourd'hui le premier rang parmi toutes ses autres sœurs, tant pour le nombre que pour la variété de ses productions. On peut dire même que le Dictionnaire russe par ordre de racines, publié vers la fin du dernier siècle par l'Académie, offre, malgré quelques défauts, ce qu'il y a de mieux en ce genre dans toutes les langues vivantes. L'ethnographie ne signale dans cette langue que les dialectes suivants, qui diffèrent très-peu les uns des autres : le *veliki-rouski* ou le *russe de la grande Russie*, parlé dans la totalité ou en partie des gouvernements de Moskou, Pskof, Twer, Novgorod, Petersbourg, Vologda, Arkhangel, Yaroslaf, Vladimir, Kostroma, Viatka, Perm, Kasan, Nichni-Novgorod, Simbirsk, Orenbourg, Saratof, Astrakhan, Penza, Tambof, Riazan, Toula, Kalouga et Orel; ce dialecte, poli et perfectionné, est devenu la langue écrite et commune à toutes les personnes qui se piquent de parler purement le russe; c'est à Moskou qu'on le parle avec plus de pureté et d'élégance. On pourrait regarder comme des variétés du veliki-rouski : le *novgorodien moderne*, ou l'idiome qu'on parle actuellement à Novgorod, et dans la plus grande partie du gouvernement auquel il donne le nom; cette variété est inférieure pour la pureté à l'*ancien novgorodien*, ou au *novgorodien sibérien*, parlé dans la plus grande partie de la Sibérie, où il fut introduit sous Ivan IV; le *cosaque du Don*, parlé dans le territoire des Cosaques de ce nom. Le *malo-rouski* ou le *russe de la petite Russie*, parlé dans les gouvernements de Iekaterinoslaw, Kherson, Tauride, Poltawa, Tchernigof, Kief, et en partie de ceux de Kharkhof, de Kursk et de Voroneje; il diffère beaucoup du véliki-rouski, non-seulement dans la prononciation, mais encore dans la grammaire et dans l'acception de plusieurs mots; on y a publié en 1798 une parodie de l'Enéide. On pourrait regarder comme une variété de ce dialecte, l'idiome que parlent les *Cosaques de la mer Noire*, qui sont les restes des fameux *Cosaques Zaporogues*. Le *souzdalien*, parlé à Souzdal et une grande partie du gouvernement de Vladimir, auquel cette ville appartient. Il est

(725) Au point de vue de la prononciation, le russe se distingue des langues voisines par la grâce et l'harmonie; aussi mérite-t-il le nom de la plus douce des langues du Nord.

(726) Les formes d'un radical verbal peuvent se multiplier en russe d'une manière jusqu'à un certain point analogue à ce qui a lieu dans les langues sémitiques. Dans plusieurs temps du verbe, au moyen de flexions particulières, on peut à l'idée exprimée par la racine joindre l'expression de certaines circonstances de l'action. C'est ainsi que l'indicatif est susceptible d'être indéfini, ou défini, simple ou fréquentatif. C'est ainsi encore qu'on peut donner au verbe le sens inchoactif, itératif, etc. La langue russe emploie comme auxiliaires les verbes *boudou*, être, et *stanou*, devenir.

Digitized by Google

remarquable par plusieurs mots entièrement étrangers aux langues slaves. L'*olonetzien*, parlé à Olonetz et dans une grande partie du gouvernement de ce nom; il est mêlé de plusieurs mots finnois. Le *rousniaque*, dialecte très-ancien que parlent les *Rousniaques* ou *Orosz*, qui forment les deux tiers environ de la population de la Galicie dans l'empire d'Autriche, la plus grande partie des gouvernements de Wolinie et de Podolie dans l'empire russe et sont assez nombreux dans la partie sud-est du royaume actuel de Pologne. Ce dialecte, tel qu'on le parle dans les pays compris dans le ci-devant royaume de Pologne, diffère peu du polonais. Les Rousniaques se distinguent en *Rousniaques* proprement dits, qui occupent les plaines depuis le San jusqu'en Russie et en Bukowine, et en *Pokutiens*, qui demeurent dans les montagnes des cercles de Stanislawow, de Stry et de Sambor. D'autres Rousniaques, qui se nomment eux-mêmes *Ruthènes*, vivent dans la Hongrie, où on les trouve en majorité dans les comtés de Beregh, Marmaros et Ugosta, et en minorité dans ceux de Zips, Saros, Zemplin, Bâcs, Torna, Szabolts, Unghvar, Szathmar, Bihar et Syrmien.

Le russe s'écrit avec trente-quatre caractères tirés de l'alphabet slavon, qui en a neuf de plus. Pierre le Grand y supprima les lettres superflues du caractère slavon de saint Cyrille, et y simplifia certaines formes de lettres utiles. Cette simplification de l'alphabet et son adoption à une forme cursive d'écriture ont puissamment contribué au développement du russe comme langue littéraire.

Faisons remarquer, en terminant cet aperçu, la rare aptitude des Russes pour l'étude des langues et la facilité avec laquelle tous les hommes instruits de ce pays, en parlent plusieurs autres outre la leur.

3° Croate, par les *Croates* ou *Khorbates*, qui aiment à la nommer Illyrienne. On connaît encore trop peu ses différents dialectes pour pouvoir les classer. Ceux qui les parlent se trouvent en majorité dans les comtés d'Agram, de Kreutz et Varasdin dans la Croatie, et en minorité dans ceux de Wieselburg, Oedenburg, Barany, Eisenburg, Raab, Szalad et Simegh dans la Hongrie. Les Croates sont répandus dans le littoral hongrois, dans les confins militaires Croates et Slavons, et dans la partie orientale de la Carniole. Il paraît qu'on doit classer parmi les Croates les *Likaniens*, qui habitent dans les montagnes d'une partie du généralat de Karlstadt; et les *Podluzaques* de la Morawie, où ils occupent le pays nommé Podluza au confluent de la March ou Morawa avec la Taya, et la seigneurie de Lundenburg. Les habitants des villages de Frœllendorf, de Grittenfeld et de Prezau en Moravie, et ceux de Feldsberg dans la Basse-Autriche sont aussi des Croates. La littérature de cette langue est très-pauvre. Outre la partie de la Bible et les livres de religion traduits et publiés à Urach dans le royaume actuel de Wurtemberg dans la seconde moitié du XVIe siècle, elle ne possède qu'une chronique de la Dalmatie, des grammaires, des dictionnaires et quelques livres ascétiques.

4° Winde, parlée par plusieurs peuples Slaves soumis à l'empire d'Autriche, nommés improprement *Winden* par les Allemands, et connus sous différents noms dans les pays où ils demeurent. Il nous semble qu'on pourrait distinguer dans le winde les dialectes suivants : le *Carniolien*, parlé dans la Carniole ou Krain par les *Krainer* ou *Carnioliens*, qui, sous différentes dénominations, forment plus des quatre cinquièmes de la population de cette province. Ceux de la Basse-Carniole, connus sous le nom de *Dolenze*, se nomment eux-mêmes *Slowenzi*, et parlent le dialecte qu'on regarde comme le principal de cette langue. Le grand nombre de locutions et de mots allemands, et l'usage de l'article qu'on trouve dans cette langue, nous paraissent exiger qu'on la classe parmi les langues de la branche germano-slave. On pourrait regarder comme des sous-dialectes du carnolien les idiomes suivants : celui des *Wipacher*, qui habitent aux environs de Wipach, Leitenberg et S. Veit dans la Carniole; celui des *Kraushauze* ou *Karstner*, qui demeurent sur le Karst; il est très-corrompu, et se subdivise en plusieurs variétés; celui des *Tschitschen*, *Tchitches* ou *Zischen*, qui demeurent entre Neuhaus et S. Serf; celui des *Schiavi*, nom donné par les Frioulains aux Windes qui demeurent à l'est d'Udine dans la vallée de Résia et dans le Coglio dans le Frioul; celui des *Piuzchene* ou *Poyker*, qui vivent le long du Poyk, et celui de quelques peuplades qui se trouvent sur le territoire de Fiume dans le littoral hongrois. Le *Carinthien*, parlé dans la *Carinthie*, où ceux qui le parlent forment à peine un sixième de sa population, et vivent surtout dans la vallée du Gail. On pourrait classer parmi les variétés du carinthien l'idiome que parlent les Windes du Tyrol dans les districts de Sillian et Lienz dans le cercle de Brunecken. Le *Styrien*, parlé par les Windes de la Styrie, où ils forment les trois septièmes de la population, et occupent le cercle de Cilli et la plus grande partie de celui de Marburg. On pourrait classer parmi les variétés du styrien l'idiome que parlent les prétendus *Vandalen* de la Hongrie, où, au nombre de 40,730 individus, ils occupent les districts occidentaux des comtés de Szalad et d'Eisenburg. La littérature de cette langue, qui possède une des meilleures grammaires slaves, est très-pauvre, et ne consiste que dans la traduction de la Bible, quelques livres ascétiques et plusieurs grammaires et dictionnaires dans ses différents dialectes.

RUTENA. *Voy.* Russo-illyrienne.

Digitized by Google

S

SAABE. *Voy.* HOTTENTOTE.
SABÉEN. *Voy.* SYRIAQUE.
SABIANS. *Voy.* SYRIAQUE.
SABINI. *Voy.* ITALIQUE.
SAGAS *Voy.* SCANDINAVE.
SAHARA. *Voy.* ATLANTIQUE.
SAISSET (EMILE), JACQUES (AMÉDÉE) et SIMON (JULES), cités sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

SALIVA, famille de langues de la région Orénoco-Amazone (Amér. mérid.). On y distingue les idiomes suivants :

1° SALIVA PROPRE, par les *Saliva*, *Salivi* ou *Salivas* proprement dits; nation agricole, jadis puissante et très-répandue, maintenant beaucoup déchue, quoique encore assez nombreuse. Sa demeure la plus ancienne paraît avoir été sur la rive orientale de l'Orénoque, entre le Rio Vichada et le Guaviare, ainsi qu'entre le Meta et le Rio Paute. On trouve aujourd'hui les Salivi à Carichana, dans les missions de l'Orénoque, et à Cabapuna, Guanapalo, Cabiuna et Macuco, dans celles de la province de Casanare. Les Salivi ont beaucoup de goût pour la musique; ils se servent, depuis les temps les plus reculés, de trompettes de terre cuite, qui ont 4 à 5 pieds de long et plusieurs renflements en forme de boule, communiquant les uns avec les autres par des tuyaux étroits. Ces trompettes donnent des sons extrêmement lugubres. Les Jésuites ayant cultivé ce goût naturel des Salivas, ce peuple est renommé dans tout l'Orénoque par son habileté dans la musique instrumentale. Le P. Annisson a rédigé la grammaire de cette langue, qui est remplie de sons du nez, et qu'on peut regarder comme la souche des idiomes de cette famille, dont cependant l'atures, le quaqua et le macos en sont considérés, par le P. Gili, comme de simples dialectes.

2° ATURÉS, par les *Atures*, nation jadis nombreuse, puissante et belliqueuse, dont une partie formait la masse principale de la mission des Atures. Elle s'est entièrement éteinte, et, depuis un demi-siècle, on ne la connaît plus que par les tombeaux de la caverne d'Ataruipe, qui rappellent, par leurs tombeaux et leurs squelettes conservés dans des corbeilles ou des vases de terre artistement peints, les sépultures et les momies des Guanches de Ténériffe. Les Atures ont donné leur nom à la fameuse chute de l'Orénoque.

3° QUAQUAS, par les *Quaquas*, dits *Mapoje* par les Tamanaques. La masse de la nation vit le long du Cuccivero, affluent de l'Orénoque; une petite partie se trouve réunie aux Chaymas, dans les missions de Cumana, tandis qu'on assure qu'une autre partie vit encore dispersée dans les cordillères de Popayan.

4° MACOS ou PIAROAS, par les *Macos*, dits *Piaroas* par les Espagnols, nation nombreuse, agricole et de mœurs douces, qui vit indépendante à trois journées à l'est d'Atures, vers les sources de la petite rivière Cataniapo. Quelques familles vivent dans les missions, surtout dans le village d'Atures. Selon M. de Humboldt, il y a encore trois autres tribus de Macos : la première vit sur le Ventuari, au-dessus du Rio Mariata, la deuxième sur le Pádamo, au nord des montagnes de Maraguaca; la troisième près des féroces Guaharibos, vers les sources de l'Orénoque, au-dessus de son affluent Gehette; cette dernière porte le nom de *Macos-Macos*. On ne sait rien sur les différences qu'offrent les divers dialectes de cette langue, qui probablement seront très-considérables. Il paraît probable que les *Macus*, nation assez nombreuse de l'Amérique portugaise, parlent un dialecte de cet idiome ou bien une langue sœur. Ceux de ces derniers qui ont embrassé le christianisme, vivent avec d'autres indigènes sur le Rio-Negro, dans les deux paroisses de Santo-Antonio de Castanheira et de Nossa Senhora de Nazareth. Les Macus sauvages vivent indépendants sur les rives du Maria et du Curicuriau, affluents du Rio-Negro.

SAMARITAIN. *Voy.* HÉBRAÏQUE.
SAMNITES. *Voy.* ITALIQUE.

SAMOYEDE (FAMILLE), appartient au groupe des langues sibériennes. Elle comprend les langues que parlent les *Samoyèdes* (727), nation nomade et qui paraît très-ancienne; une partie vit encore dans le centre de l'Asie, et l'autre est répandue dans sa partie boréale, depuis l'Olenek jusqu'au détroit de Waigatz, et en Europe, depuis ce détroit jusqu'à la mer Blanche. Tous les peuples de cette race, à l'exception des *Soyotes*, ont une taille très-petite, et la plupart n'ont d'autre culte qu'un fétichisme grossier. Quoique très-abrutis, quelques-unes de leurs tribus ont une espèce d'écriture qu'on pourrait comparer à celle qu'on dit avoir été anciennement en usage chez les Tou-Kioueï, et qui consiste en un certain nombre de signes taillés sur des morceaux de bois. Toutes ces langues sont plus ou moins rudes, remplies de sons gutturaux, et ont des phrases mal liées. Elles offrent toutes plusieurs mots dont les racines sont communes à plusieurs idiomes sibériens, à quelques-uns de l'Asie centrale et occidentale, et même aux langues hongroise, finnoise et arménienne.

Voici les langues entre lesquelles Balbi a

(727) Ce nom signifie *mangeurs de saumons*. On trouve ce nom, dans les chroniques russes, dès l'année 1096. Les Samoyèdes disent être venus des contrées de l'Est.

Digitized by Google

partagé les prétendus dialectes samoyèdes :

1° Khassowo ou Samoyède propre, par les *Samoyèdes* occidentaux, qui se nomment eux-mêmes *Khassowo* ou *Hommes*. Ils sont partagés en trois branches, qui parlent trois dialectes très-différents l'un de l'autre. Ces trois branches sont : les *Wanoïta*, qui demeurent le long des fleuves Mezen et Petchora; dans le gouvernement d'Arkhangel en Europe, et dans les terrains bas de l'Obi en Asie, aux environs d'Obdorsk; les *Tyssya-Iloghei*, qui vivent dans l'intérieur du gouvernement d'Arkhangel; les *Khyryoutchi*, qui séjournent dans les cercles d'Obdorsk et de Beresow, dans le gouvernement de Tobolsk, et sont nommés *Karatcheya* par les Russes. On pourrait ajouter comme un dialecte du khassowo, l'idiome que parlent les *Yourazes*, qui errent le long de la côte, depuis l'embouchure du Ienisseï jusqu'à celle de l'Obi.

2° Touroukhansk, par les *Samoyèdes*, qui errent dans les environs de Mangaseya, ville du gouvernement de Tomsk, qui depuis 1782 s'appelle Touroukhansk. D'autres Samoyèdes qui demeurent plus à l'occident parlent un dialecte très-différent, connu sous le nom impropre de *Mangaseya*.

3° Tawghi, par les *Samoyèdes* surnommés *Tawghi*, *Tawgi* ou *Taugi*, qui s'étendent depuis le Ienisseï jusqu'au Lena. Ces Samoyèdes paraissent être plus nombreux que les autres peuplades de cette nation; ils sont les habitants indigènes les plus septentrionaux de tout l'ancien continent, puisqu'ils poussent quelquefois leurs courses jusqu'à l'extrémité de leur territoire, formée par le cap Sacré ou Severovostokhnoï, qui est la pointe la plus boréale de toute l'Asie.

4° Tas, par les *Samoyèdes* qui demeurent le long du Tas, rivière qui se jette dans le golfe de ce nom; on les nomme improprement *Ostiaks* du *Tas*. Il paraît qu'on peut regarder comme un dialecte de cette langue l'idiome des prétendus *Ostiaks* de *Tomsk*, qui sont réellement des Samoyèdes et non pas des Ostiaks : ils demeurent dans les environs de Tomsk et sur le bord septentrional du bas Tchoulym, affluent de l'Obi.

5° Narym, par les *Samoyèdes* du gouvernement de Tomsk, connus sous les noms impropres d'*Ostiaks*, de *Narym*, de *Ket* et de *Tym*; ils habitent dans la ville de Narym et le long du Ket et du Tym, affluents droits de l'Obi. On peut considérer cette langue comme divisée en trois dialectes, savoir : celui de *Narym* et ceux du *Ket* et du *Tym*.

6° Laak, par les *Samoyèdes*, improprement connus sous le nom de *Laak-Ostiaks*; ils demeurent sur le golfe d'Obi et à l'est de ce fleuve.

7° Karasse, par les *Karasses*, qui demeurent à l'est des Samoyèdes de Touroukhansk, à la droite du Ienisseï et à l'ouest des tribus Tougouses.

8° Kamasche-Koïbale, parlée en deux dialectes très-différents par les *Kamasches* et les *Koïbales*, dans le gouvernement de Tomsk. Le *Kamasche* par les *Kamasches*, *Kangmasches* ou *Kamaschinzi*, qui demeurent dans le voisinage d'Abakansk et de Kansk; ils sont réduits à un très-petit nombre, et paraissent avoir été autrefois un peuple assez puissant. Le *Koïbale* par les *Koïbales*, qui vivent le long du Ienisseï, depuis Abakansk jusqu'aux monts Sayans; ils sont presque tous Chrétiens, et une partie est devenue même agricole. Avant l'arrivée des Russes en Sibérie, ils étaient très-nombreux et divisés en plusieurs branches.

9° Soyote, par les *Soyotes* ou *Soyetes*, qui sont les descendants des anciens *Toubinzes*, peuple samoyède jadis puissant et nombreux, qui demeurait sur la rive orientale du Ienisseï, dans le voisinage du Touba, et dont un prince nommé Soït donna le nom aux tribus qui existent encore. Ces Soyetes sont réduits à 500 familles, et demeurent à la pointe sud-ouest du lac Baïkal, dans le gouvernement d'Irkoutsk. Cette peuplade se distingue des autres Samoyèdes par une taille plus haute.

10° Ouriangkhaï, par les *Ouriangkhaï*, nommés aussi *Soyotes*; ils sont les plus méridionaux de tous les Samoyèdes, et ils vivent sur le territoire chinois entre les monts Sayans, qui forment la frontière de la Sibérie, et les monts Khangaï et Altaï et autour du lac Kosso-gol. Les Ouriangkhaï étaient sujets des Dsoungars, et passèrent sous la domination chinoise lors de la dissolution de l'empire de ces derniers. Les Ouriangkhaï sont divisés en quatre branches principales, savoir : les *Bagari* ou *Baïgari* et les *Matlar* ou *Mattar*, qui demeurent près des confins de la Sibérie, dans les environs de Kemkemtschyk-Bom; les *Tojin*, qui vivent le long des fleuves Todat, Kamsara et Systyghem; les *Oulek*, qui séjournent le long des ruisseaux Alaschou, Bayandjoureckou et Kemtchyk. On pourrait considérer comme deux dialectes de la branche Mattar les *Taïgi* et les *Matti;* ceux-ci, nommés aussi *Matorzi*, *Modori* ou *Motori* par les Russes, vivent le long de la Touba; il est probable que les Motori se sont éteints, puisqu'en 1722 ils étaient déjà réduits à vingt-deux familles. Les *Taïgi* demeurent sur le Ienisseï supérieur, entre Abakansk et Krasnogarsk.

SANDWICH. *Voy.* Polynésiennes orientales.

SANSKRIT, de *sanskrita* qu'on peut traduire par *concretus*, perfectionné, achevé, langue morte de la famille indienne, la première de tout le système, l'idiome sacré des Brahmes, la source commune de toutes les langues de l'Inde et de toutes celles appelées indo-européennes.

Avant d'étudier cet idiome fameux, nous croyons convenable de présenter ici le résultat de quelques recherches ethnologiques sur l'origine du peuple qui le parla.

Dès l'antiquité la plus reculée, nous trouvons l'Inde habitée par plusieurs races différentes. La première et la plus considérable est celle qui parlait le sanskrit. C'est à cette race que toute la civilisation indienne est due exclusivement. Elle se donnait le nom

Digitized by Google

d'Aryas, les hommes honorables, et encore celui de *viças* (de *viç*, marcher), les êtres animés. Les *Aryas* sont, sinon la souche, au moins le rameau principal et le plus anciennement développé de la grande race européenne, ou, comme on dit assez improprement, indo-germanique. Les langues nous offrent, comme on sait, le meilleur moyen en notre pouvoir pour remonter aux rapports originaires des races; et c'est dans le sanskrit qu'on trouve la commune origine des peuples persiques, celtiques, grecs, romains, germaniques, slaves, finois. Toute cette race erra d'abord à l'état nomade dans les plaines immenses du plateau central de l'Asie. Des séparations successives eurent lieu. Les *Aryas* restèrent les derniers, ne faisant qu'un encore avec la race qui devait plus tard parler le zend et s'établir en Perse; cette primitive identité avec les *Aryas* est prouvée de mille manières, et particulièrement par le nom de ce peuple, *Arii*, qu'Hérodote nous a conservé. Dans l'Inde, où nous trouvons établis les Aryas proprement dits, ils se distinguent des autres populations du pays par leur langue et par leurs traits, qui sont tout à fait caractéristiques de la race indo-européenne : visage ovale, cheveux fins, plats ou bouclés; front haut et droit; nez aquilin; les yeux à fleur de tête et sur la même ligne horizontale; les mâchoires non proéminentes, et les dents se rencontrent verticalement; la taille svelte et élancée, etc.

Dans la constitution indienne les *Aryas* occupaient exclusivement les trois premières castes : 1° celle des Brahmanes ou *aryas* par excellence, les prêtres; 2° celle des *xattriyas* ou *xattras* (de la racine *xi*, commander, d'où *xattrapa*, maître des *xattras*, général, *satrape*), les guerriers; 3° celle des *vaiças* (de *viças*) ou *aryas*, les laboureurs et les marchands. Cette troisième caste formait, à proprement parler, le fond de la nation arienne; c'est ce qu'indiquent les noms, qui ne sont que des dérivés des noms communs au peuple tout entier. 4° La quatrième caste, celle des *Çudras* (de *xudra*, petit, bas), ou serviteurs, qui complétait l'organisation sociale, n'appartenait pas à la race des *Aryas*; elle représentait la partie des vaincus qui était entrée dans la vie sociale des vainqueurs; elle formait la transition entre les *Aryas* et les peuplades sauvages qui s'étaient maintenues dans l'Inde à l'état d'indépendance.

Avant l'invasion des *Aryas*, l'Inde était déjà occupée par d'autres nations, qu'ils vainquirent et auxquelles ils donnèrent le nom méprisant de *mlechchhas*, qui signifie les faibles, et qui devint la désignation des barbares en général. Il est très-difficile de déterminer quelles étaient ces nations, bien que leurs débris se trouvent aujourd'hui dans les montagnes et les déserts de l'Inde, où ils diffèrent d'une manière fondamentale, par les traits et par la langue, du peuple arien. Ces débris sont dispersés en petites peuplades séparées, que le temps et les circonstances locales ont rendues tout à fait étrangères les unes aux autres. Les langues, qui seraient le plus sûr moyen de reconstruire l'unité de ces nationalités éparses, ont été peu étudiées jusqu'ici; de sorte que, dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut hasarder encore que des conjectures sur cette importante question.

Le poëme indien du *Rámáyana* nous a conservé, sous la forme mystique, le souvenir de la lutte des *Aryas* avec ces peuples sauvages. Ce sont eux sans doute qu'il faut entendre par ces singes qui, suivant le *Rámáyana*, couvraient primitivement la péninsule.

A côté de ces débris, on rencontre dans l'Inde d'autres populations sauvages, qui en diffèrent complétement. Ici les faits nous manquent encore bien plus, et nous sommes privés de tous renseignements sur la langue de ces peuplades. Nous ne possédons que quelques détails sur leur conformation physique : ils sont entièrement noirs, et leurs cheveux, au lieu d'être plats ou hérissés, sont crépus et laineux. Ils rappellent tout à fait la physionomie des *Papous* ou nègres de l'Australie. A ce type se rapportent les *Kirâtas*, dont on trouve les traces depuis les montagnes du Népâl jusqu'au golfe de Bengale; les *Khaças*, qui s'étendent depuis le Népâl occidental jusqu'au Kashmire; les *Doms*, qui vivent à l'état de caste inférieure dans les districts montagneux de la province de Rumaon. En l'absence de documents positifs, ces rapprochements ne sont qu'hypothétiques, et on ne peut faire que des conjectures sur l'unité et sur l'origine de cette race. Cependant quelques faits peuvent nous aider. On sait que les Papous s'étendent en Asie depuis les îles de la Sonde, en remontant l'arête montagneuse de la presqu'île de Malacca, jusqu'à l'île Malaya, et même, d'après les auteurs chinois, jusqu'aux monts Kouenloun, au delà du Tibet. Les Aryas ont connu ces peuples, et c'est incontestablement à eux qu'ils ont donné d'abord le nom de *Varvaras*, qu'ils ont étendu ensuite à tous les barbares. *Varvara* en effet vient de la racine sanskrite *hvri*, tourner, friser; il signifie les hommes aux cheveux crépus. *Papou* veut dire la même chose en malais. On peut donc regarder les races crépues de l'Inde comme un appendice de ce grand peuple nègre des Papous qui avait couvert l'extrémité sud-est de l'Asie, et qui avait remonté jusqu'au plateau central. C'est même là que les *Aryas* ont dû les rencontrer pour la première fois, avant la séparation définitive de la race indo-européenne, puisque les Grecs en ont emporté avec eux le mot βάρβαρος, qui est l'équivalent évident de *varvara*.

Tout ce qui regarde la séparation définitive du peuple sanskrit d'avec le peuple zend et l'invasion des *Aryas* dans l'Inde, est, comme ce qui précède, incertain et livré aux conjectures et aux suppositions. Les Ariens vécurent ensemble dans l'Iran ou dans le petit Tibet, après la séparation des branches qui devaient peupler l'Europe; ensemble ils eurent un commencement d'organisation sociale et religieuse, les mêmes castes, et le culte

Digitized by Google

des mêmes dieux, comme *Indra*, *Manou*, *Yama*. Ils durent se séparer violemment par suite d'une querelle religieuse, dont le fond nous est inconnu, mais qui a laissé des traces dans les deux langues. Ainsi les *devâs* ou dieux sanskrits deviennent en zend les *devs* ou démons; *dahyu*, qui a conservé en zend le sens de peuple soumis, peuple des provinces, a pris en sanskrit (*dasyu*) celui de rebelle, brigand (*outlaw*). Tout indique une haine violente succédant à une longue communauté. Mais dans quel temps et en quels lieux la lutte éclata-t-elle? Il ne nous reste à ce sujet aucune donnée positive. A coup sûr, ce n'est pas dans l'Inde; aucun des souvenirs du peuple zend ne se rapporte à ce pays. C'est autour de la chaîne de l'Indou-Kouh, dont un versant donne sur l'Iran, et l'autre sur le Tibet, que se concentrent ses souvenirs. D'un autre côté la tradition sanskrite a consacré comme sainte la contrée située au nord de la province de Kumaon, au delà de l'Himalaya, entre les deux lacs sacrés, le *mânasa-Sarovara* (mot à mot Eau par excellence; aujourd'hui lac Mapang) et le *Râvana hrada* (lac Lanka). Cette plaine élevée au milieu des montagnes est l'olympe indien, et la tradition fait tomber le fleuve par excellence, le Gange, du ciel dans le *mânasa Sarôvara*. Ces souvenirs nous reportent donc d'une manière précise au nord de l'Himalaya, dans le grand plateau central, autour de l'Indou-Kouh. Quant à la date de cette séparation, il est à peu près impossible de la fixer. On a hasardé comme date possible le commencement du *kali-yugam*, l'âge de fer des Indiens, ce qui nous reporterait vers le XVe siècle avant Jésus-Christ; mais cette date est fortement contestée comme trop moderne.

On a conjecturé également, mais sans plus de certitude, que c'était cette lutte violente au sein de la famille arienne qui était rappelée dans le plus immense des poëmes indiens, le *mahâbhârata*. A ce compte, les *Koravas*, fils du soleil, représentaient le peuple zend, chez qui le culte du soleil était spécialement en honneur; et les *Pandavas*, fils de la lune, soutenus par le divin *Krishna*, seraient les Aryas de l'Inde, qui adoraient plus spécialement *Indra*, dieu lunaire. Mais on sent qu'il n'y a dans tout cela que de pures hypothèses, qui ne sont pas susceptibles d'une vérification positive.

Suivant la même tradition, les *Pandavas* (pâles, par opposition aux indigènes qui étaient noirs), fondèrent la première ville de l'Inde, *Indraprastha* (Delhi), sur les bords de la *Yumana* (Jumna), dans une forêt habitée par les sauvages Gonds.

La tradition conservée par les lois de Manou (II, 17-22) est tout à fait analogue. On doit admettre comme hors de toute discussion que les environs de Delhi ont été le premier siége des Aryas.

Maintenant une seule question reste à résoudre : par où les Aryas sont-ils entrés dans l'Inde? Cette question, presque insoluble, divise les érudits. Wilson, Schlegel, Lassen (728) pensent que la masse arienne s'était d'abord dirigée vers l'Iran, et que, descendant au sud par les passages de l'Indou-Kouh, elle se répandit sur le Caboulistan et l'Afghanistan; que le peuple sanskrit prit la route de l'Indus, qu'ont prise depuis presque tous les peuples qui ont envahi l'Inde, et qu'il pénétra jusqu'à ses demeures actuelles par les vallées du Penjâb. Th. Benfey est d'une autre opinion (729). Suivant lui, les Aryas auraient trouvé, à partir de l'Indus, s'ils avaient été par cette voie, des obstacles infranchissables, et qui arrêtèrent plus tard Alexandre lui-même; et d'ailleurs on ne concevrait pas qu'avec leur penchant à adorer les grands fleuves, ils n'eussent conservé aucun souvenir de l'Indus, et qu'ils n'eussent déifié que le Gange. Benfey pense donc, et nous sommes plus disposé à admettre son opinion, que les Aryas durent descendre par les passes difficiles, mais non infranchissables de Kumaon ou de Gurvâl, et qu'ils arrivèrent ainsi directement aux bords de la *Sarasvati*, qui fut la base de leur extension ultérieure.

Nous avons assigné comme date possible l'entrée des Aryas dans l'Inde, le XVe siècle avant Jésus-Christ; ils s'établirent d'abord au pied de l'Himalaya dans la province de Delhi; et ils s'étendirent successivement, jusqu'à occuper d'une manière définitive l'Indoustan proprement dit (*Aryâ-Varta*), compris entre l'Himalaya, les monts Vindya et les deux mers. Rien ne nous est resté des événements par lesquels s'accomplit cette conquête : nous ne savons ni comment les *Aryas* y procédèrent, ni quelle résistance leur fut opposée. Il est probable cependant, si l'on en juge par l'état de l'Inde tel que nous le voyons plus tard, que la conquête fut effectuée par des bandes indépendantes, et que les Aryas n'étaient point réunis sous l'empire d'un seul chef. On doit penser qu'ils étaient dispersés, dès le principe, en clans et en tribus errantes, comme on voit plus tard les conquérants germains. Les chefs de cette féodalité naissante étaient des guerriers par excellence, et ils devinrent la caste des *Xastriyas*. Le Rajputna nous offre encore aujourd'hui un débris assez bien conservé de cette constitution.

L'organisation des castes était déjà au moins ébauchée lors de l'entrée des *Aryas* dans l'Inde, puisque le peuple zend importa dans la Perse une institution tout à fait semblable. L'esprit d'hérédité ennoblissant les professions dans les familles, avait sans doute suffi pour produire naturellement ce fait, qui nous révolte aujourd'hui; et il est trop naturel à l'esprit oriental de considérer comme nécessaire et divin tout ce qui est, pour que le changement de ce fait en loi ait dû souffrir beaucoup de difficultés. Il faut excepter cependant la quatrième caste, celle des *Çûdras*, qui, se composant d'étrangers

(728) *Indische Alterthumskunde*, vol. I, p. 515.

(729) *Ersch und Gruber'sche Encyclopædie*, art. *Indien*, p. 15.

Digitized by Google

vaincus, prit nécessairement naissance sur le sol de l'Inde. L'existence de cette caste nous témoigne que les *Aryas*, comme tous les peuples anciens, avaient horreur du mélange des races; les indigènes, vaincus, fuyaient devant eux ou étaient exterminés, ou réduits en esclavage. Mais tandis que chez les autres peuples cet esprit d'exclusion s'adoucit peu à peu, chez les Aryas il alla toujours en augmentant; et il est encore aujourd'hui un des traits distinctifs de leur caractère.

C'est à tort que l'on a représenté l'Inde comme le pays de l'immobilité absolue. Dès cette première période, la civilisation indienne atteignit son plus haut développement et subit déjà une première décadence. La religion védique s'y développa et s'y modifia d'une manière fondamentale. Une langue s'éteignit, d'autres naquirent; le sanskrit, qui avait été incontestablement parlé à l'époque de la rédaction des Védas, et plus tard encore, n'était plus, au temps de Bouddha Cakya-Muni, qu'une langue littéraire, comme le latin au moyen âge. Le *prakrit* et le *pâli*, qui en étaient des altérations, le remplacaient déjà dans l'usage.

La plupart des guerres dont le souvenir est resté dans les *Pûranas* doivent, sans doute, se rapporter à cette période, et on peut les considérer comme des luttes intestines entre les mille petites principautés qui composaient ce grand empire. Les castes elles-mêmes ne restèrent pas dans l'état d'harmonie et de simplicité abstraite où nous les représentent les lois de Manou. La tradition nous a conservé le souvenir d'une lutte sanglante entre les Brahmanes et les Xattriyas. Tel est le mythe du brahmane *Paraçu-Râma*, qui voulait délivrer le monde de la tyrannie des *Xattriyas;* telle est la légende qui raconte la lutte entre le *Xattriya Viçva-Mitra*, et le brahmane *Vacishtha*, etc. Il est probable que les autres castes participaient à ce mouvement, car on trouve des rois çûdras au temps d'Alexandre.

Les plus anciennes traces des rapports de l'Inde avec l'Occident se trouvent dans la tradition du commerce d'Ophir, qui fut exercé par les Juifs et les Phéniciens, au temps du roi Salomon (vers 1000 avant Jésus-Christ. La Bible cite une terre d'Ophir, d'où les vaisseaux de Salomon, se joignant à ceux des Phéniciens, et partant des ports iduméens, sur le golfe Arabique, Elath et Asiongaber, rapportaient, au bout d'un voyage de trois ans, de l'or, des pierres précieuses, des planches de sandal ou d'aloës, de l'argent, de l'ivoire, des singes et des paons (730). La position d'Ophir a été longtemps cherchée par les érudits; on ne doute plus aujourd'hui qu'on ne doive placer cette terre sur la côte occidentale de l'Inde. Toutes les marchandises énumérées dans le verset cité portent des noms qu'il faut rapporter à des radicaux sanskrits. Ainsi les singes sont nommés *koph* (sanskrit *kapi*), les paons, *tukim* (sanskrit *cikhi;* dans le dialecte de la côte de Malabar, *togéi*, qui en dérive, comme le grec, τάως); le bois est appelé en hébreu de deux façons, dont l'une, *algumim*, signifierait l'aloës (sanskrit *valgu*), et l'autre *almugim*, le sandal (sanskrit *môchata*); enfin les dents d'éléphant, *schânhabbîm*, viennent également du sanskrit *ibha*, qui signifie éléphant (d'où le latin *ebur*, et le grec ἐλέφας, qui est le même mot, pris par les Grecs chez les Phéniciens, avec l'article sémitique *al, el*. La position même d'Ophir a été déterminée. C'est la Σουπαρα de Ptolémée (sanskrit, *su-para*, belle côte), qui était située entre Surate (*Surashrta*, beau royaume) et Goa (731).

Le commerce d'objets tirés de l'Inde par les Phéniciens s'étendait jusqu'à la Grèce, au temps d'Homère, au IXe siècle avant Jésus-Christ. C'est ce que prouve le nom de l'ivoire, ἐλέφας, employé par ce poëte, et la mention qu'il fait de l'étain, κασσίτερος, que les anciens Grecs regardaient comme une matière fort précieuse. Ce mot n'a d'origine que dans le sanskrit, *kastira*, qui désigne ce métal (de *kaça-tra*, luisant - aiguisé). L'Inde était riche en étain, au temps de Diodore (II, 36), et plus tard ce métal fut surnommé par les Indiens *yavanêstka*, désiré des *Yavanas* (Ἰάονες. Les Indiens appelaient ainsi les Grecs, qu'ils connurent depuis l'expédition d'Alexandre.

De la situation que nous avons assignée à Ophir, il résulte qu'en 1000 avant Jésus-Christ les *Aryas*, dont nous avons limité les premiers établissements à l'Indoustan septentrional, avaient déjà franchi les monts Vindhya, qu'ils occupaient, au moins en partie, la côte occidentale du Dékan.

Il est à supposer qu'à ces époques reculées, les Indiens ne se contentaient pas de recevoir chez eux les étrangers, et qu'ils étaient eux-mêmes navigateurs et fondateurs de colonies. Les légendes bouddhiques, qui nous ont conservé de si précieux détails de mœurs sur l'Inde ancienne, ne laissent aucun doute à cet égard (732). Mais les documents nous manquent encore cette fois pour préciser les faits, et nous sommes réduit à appuyer nos conjectures sur des étymologies, incontestables il est vrai, mais qui laissent toujours l'histoire dans un vague qu'il faut renoncer à percer. Le nom de l'île de Diu-Socotora, Dioscoride des Grecs, située au débouché du détroit de Bab-el-Mandeb, a une origine évidemment sans-

(730) *I Reg.* x, 32 (*III Reg.*, etc., selon la Vulgate).

(731) M. Lassen ne partage pas cette opinion, qui est celle de Gesenius et de Ritter. Il aime mieux voir dans Ophir le pays des *Abhîra*, qui était situé à l'embouchure de l'Indus. (*Ind. alterth*, lib. I, c. 539.)

(732) *Voy.* la légende de *Pûrna*, traduite par M. Burnouf. (*Introd. à l'hist. du buddhisme*, t. I, p. 235 et suiv.) Cette légende, quoique plus moderne que l'époque dont nous nous occupons, témoigne évidemment d'usages commerciaux fort anciens dans l'Inde.

Digitized by Google

krite : *diu* ou *div* répond au sanskrit *dvîpa*, Ceylan, et Socotora représente le sanskrit *sukhâtara*, bienheureuse ; les Grecs eux-mêmes (733) plaçaient dans cette région les îles Fortunées. On trouvait tout auprès, dans la mer Rouge, l'île Macaria (aujourd'hui Massouah, sur la côte d'Abyssinie). Dans l'Arabie méridionale, il reste des traces d'une colonie indienne, dont les habitants sont encore aujourd'hui nommés *Indiens Jaunes* Sur la côte de Zanguebar, on trouve la ville arabe de *Sefareh-el-Zinge*, dans laquelle on reconnaît la sœur de la *Sefareh-el-Hinde* (*su-paru*) de la côte occidentale du Dékan. L'île de Madagascar porte un nom indien (*Madjurâ-Xetra*, pays des morues). Enfin on soupçonne l'Egypte elle-même d'avoir commencé par une colonie indienne, qui s'établit à Méroë, dans l'Abyssinie. Une foule de preuves étymologiques rendent cette conjecture à peu près certaine. Ainsi les Abyssins se nommaient Indiens (734). On trouve encore chez eux le pays des *Parabras* (*Varvaras*, nègres crépus). Les mots sanskrits abondent en Egypte. Ainsi, Egypte, sanskrit *agupta*, protégé, fortifié (cf. hébr. *mazor*, pl. *mizzaïm*, qui a la même signification). Nil, sanskrit *nila*, bleu (cf hébr. *schichor*), Isis, sanskrit *isi*, la maîtresse ; Osiris, *Isvara*, le maître ; *Ménès*, le premier roi *manu*, le premier homme, Amenthès, l'enfer, *amantha*, l'Occident, *somi*, la plante consacrée à Isis, sanskrit *soma* (*asclepias acida*), la plante consacrée à la lune, etc. (735).

L'Inde avait donc, dans sa première civilisation, jeté au dehors un éclat qui s'éteignit plus tard, mais dont les langues ont encore conservé quelques traces.

Après cette importante digression, revenons au sanskrit, à la langue sacrée des Hindous.

Des savants ont supposé que cette langue n'avait jamais été parlée (736), mais qu'elle fut l'œuvre des ministres du culte dont elle était l'interprète. On ne peut admettre une pareille hypothèse. Il répugne de regarder comme la création capricieuse de quelques individus une langue dont on retrouve des traces dans un si grand nombre d'autres. Sans doute cette langue a été dans l'Inde une importation étrangère. Sans doute elle ne fut pas à l'origine telle que nous la connaissons ; elle nous représente aujourd'hui la forme perfectionnée que prit en deçà de l'Himalaya le langage de cette race puissante qui a laissé de ses lointaines migrations d'irrécusables témoignages dans plusieurs des plus importantes langues de l'Asie et dans la plupart de celles de l'Europe, mais dont le berceau semble devoir se trouver plutôt entre l'Inde et la Perse, sur le revers du Caucase des Indes, les Paropamisus (aujourd'hui l'Hindou-kho), c'est-à-dire dans l'antique Arie.

Les philologues les plus éminents, les Bopp, les Pott, les Benfey, les Eichhoff, ont démontré les rapports du sanskrit avec le persan, le grec, le latin, les idiomes germaniques et la famille indo-européenne en général, MM. Burnouf et Lassen, ses rapports avec le pali, G. de Humboldt, ses rapports avec le javanais et le malais ; M. Pictet, ses affinités avec le celtique, MM. Adelung et Dorn de Saint-Pétersbourg, celles avec le slavon et le russe. Sans offrir avec le sanskrit un rapport aussi intime, d'autres langues européennes encore, telles que le lithuanien, le letten, l'ancien prussien paraissent témoigner cependant d'une commune origine. Enfin, l'identité de forme entre le sanskrit, d'une part, et, d'autre part, le grec, le latin et les dialectes germaniques, est si frappante qu'un savant linguiste a pu dire qu'il est plus facile de noter les nombreux points de ressemblance dans les langues entre elles que de déterminer le caractère propre et spécial de chacune.

Si certains esprits, trop prompts à conclure, ont vu la langue primitive dans le sanskrit, d'autres [d'Omalius d'Halloy (737)] ont fait observer que les ancêtres des peuples qui forment la famille indo-européenne, étaient déjà séparés lorsque leurs civilisations ont commencé à se développer, et que par conséquent il y a lieu de voir dans la langue sanskrite une sœur plutôt que la mère des langues de cette famille. En admettant qu'il en fût ainsi, il n'en faudrait pas moins convenir avec F. Schlegel qu'à part le zend des livres de Zoroastre, il résulte de la comparaison de ces langues que le sanskrit est de toutes la plus ancienne.

On remarque, dans les langues de l'Hindostan, de nombreux emprunts faits au sanskrit, tandis que les différences radicales qui séparent de cet idiome les langues du Dekan ou du midi de l'Inde, annoncent, comme nous l'avons déjà remarqué, que si le sanskrit régna autrefois sur une grande partie du

(733) Diod. Sic., III, 47.

(734) Valois, *sur Socrat.*, *Hist. eccles.*, II, 19.

(735) Les écrivains ecclésiastiques nous ont conservé l'écho de la tradition qui attribue à la civilisation éthiopienne une origine indienne. *Voy.* Syncellus, éd. Venet., p. 120 ; Marsham, *Canon chronicus Eusebii Pamphili*, London, 1672, p. 335. On trouve encore des passages décisifs dans Philostrate et dans Nonnus. *Voy.* Heeren, *De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité* (Trad. fr., t. III, p. 97, 104 ; t. IV, p. 455.)

(736) C'est l'opinion de Klaproth, admissible s'il entend simplement par là que cette langue, sous la forme éminemment perfectionnée et savante qu'elle présente dans la littérature que nous a léguée l'âge d'or dans la race brahmanique, n'était pas la langue commune et vulgaire de toutes les castes indiennes. Il en a été du sanskrit, sans doute, comme du latin de Cicéron et de Virgile, qui n'était pas le langage parlé par le peuple de Rome, comme aussi de l'arabe du Coran qui nous offre plutôt un composé de ce qu'il paraît de plus parfait dans les divers dialectes de l'Arabie que le dialecte d'une tribu particulière, et on n'ignore pas enfin que c'est de la même manière que Dante forma le noble idiome dans lequel il écrivit.

(737) *Eléments d'ethnographie*, ch. 4.

Digitized by Google

pays, il y avait été apporté par une race distincte de la population indigène, race plus avancée, plus éclairée que celle du pays. Quand cessa-t-il d'être employé comme langue vulgaire, c'est ce que l'on ignore (738). Aujourd'hui, remplacé dans le commerce ordinaire de la vie par des idiomes qu'il a en grande partie formés, il est resté pour tous les Hindous la langue de la religion, des lois et de la haute littérature. Il est appris par les brahmanes et les Indiens les plus instruits des autres classes de la société. C'est, ainsi que le dit W. Jones, une langue d'une admirable structure, plus parfaite que le grec, plus abondante que le latin, et plus délicate que toutes les deux.

Si le sanskrit possède le système grammatical le plus vaste qui ait jamais été observé dans aucune langue, son système d'écriture n'est pas moins complet que le code de sa grammaire. L'alphabet qui lui est propre, lequel, sous sa forme actuelle ne remonte pas, il est vrai, à une très-haute antiquité, porte le nom de *dévanâgari*, c'est-à-dire écriture des dieux. L'alphabet sanskrit est des plus complets. Il compte quarante-cinq lettres (739), douze voyelles et trente-trois consonnes. Pour les transcrire avec nos caractères, nous sommes obligé d'employer souvent des lettres doubles pour des lettres simples :

Voyelles. — Il y en a huit simples, dont quatre brèves et quatre longues correspondantes, et quatre composées ou diphthongues. — Les voyelles simples sont *a* (représentant les sons brefs *a*, *e*, *o*; on ignore suivant quelles règles la prononciation variait entre ces trois sons). *â; i, î; u* (prononcez *ou*), *û; ri, rî*. Les deux dernières étaient comptées comme voyelles par suite d'une prononciation particulière qui augmentait la liquidité de l *r*. — Les diphthongues sont : *é* (*a*+*i*); *ai* (*â*+*i*); *ó* (*a*+*u*); *au* (*â*+*u*).

Consonnes. — Les grammairiens indiens les ont classées suivant un ordre méthodique très-remarquable :

	SOURDES.		SONORES.		NASALES.
	Faibl.	*Aspir.*	*Faibl.*	*Aspir.*	
1° Gutturales :	k	kh	g (740	gh	n
2° Palatales :	ch (*pr.* tch)	chh	j (*pr.* dj)	jh	n
3° Cérébro-dentales :	st	th	d	dh	n
4° Dentales :	t	th	d	dh	n
5° Labiales :	p	ph	b	bh	m

6° Semi-voyelles : y, r, l, v.

7° Sifflantes : s, sh (*pr.* ch), ç, h.

La division en sourdes et sonores correspond à celle en fortes et en douces qui est admise par nos grammairiens ; mais l'expression nous semble plus juste. — Les cérébro-dentales ne diffèrent des dentales que parce qu'on les prononçait du nez avec une intonation particulière. Au reste, la distinction entre ces deux ordres de lettres ne paraît pas d'un grand intérêt philologique ; on n'en retrouve de traces dans aucune langue européenne. Les quatre nasales *n* ne diffèrent entre elles que par les nuances de prononciation.

L'alphabet sanskrit compte encore deux signes secondaires, l'*anusvâra*, qui est une nasale affaiblie, et le *visarga*, qui représente une aspiration moins forte que celle de l'*h*. Nous rendrons l'une par *n* et l'autre par *h*.

Les voyelles, autres que *a* et *â*, sont susceptibles, dans beaucoup de cas, de se changer en diphthongues ou en syllabes composées par suite de l'adjonction à leur gauche d'un *a* (changement qui s'appelle *guna*) ou d'un *â* (*vriddhi*). En voici le tableau :

Voyelles	i, î ;	u, û ;	ri, rî ;
Guna	é ;	ó ;	ar ;
Vriddhi	âi ;	âu ;	âr ;

La *guna* joue un grand rôle dans la grammaire sanskrite. Certains dérivés, fort nombreux, ne se forment qu'en donnant la *guna* à la voyelle radicale, lorsqu'elle en est susceptible. Ainsi la racine *budh*, savoir, fait le verbe *bódhâmi*, je sais. Au reste, le sanskrit note seulement de plus près un fait qui se passe dans beaucoup d'autres langues, et qui est la transformation des voyelles radicales simples en diphthongues pour former les dérivés. En français, par exemple, la voyelle radicale du primitif *digne* subit, pour former le verbe *daigner*, une véritable *guna* sanskrite. Seulement, tandis qu'en sanskrit les changements ont presque toujours lieu sur des voyelles radicales *i*, *u*, ou *ri*, qui se trouvent, au moyen de l'adjonction d'*a* remplacées par les diphthongues correspondantes ; en français et en latin il arrive le contraire, et c'est la voyelle *a* du radical qui subit le plus souvent l'adjonction d'un *i*, comme *amour*, *aimer* ; *damnare*, *condemnare* (*e*=*a*+*i*), etc. On pourrait multiplier les exemples à l'infini (741).

ORTHOGRAPHE ET EUPHONIE. — L'orthographe sanskrite est extrêmement compliquée. Le sanskrit note dans l'écriture les moindres nuances de prononciation, que, dans les autres langues, on se contente le plus souvent d'observer en parlant. Ainsi, en français, *second* s'écrit par un *c*, à cause de l'étymologie (*secundus* de *sequi*) et se prononce *segond*. On prononce *second enfant*, comme si l'on écrivait *segont enfant*, et cependant on dit *seconde fille*. En sanskrit toutes ces nuances s'écrivent, et sont l'objet de règles précises dont nous ne pouvons donner ici qu'une idée sommaire.

Des voyelles. — Quand deux voyelles semblables, brèves ou longues, se rencontrent à la fin d'un mot et au commencement du

(738) Les savants pensent que le sanskrit a cessé d'être parlé du IVe au VIIe siècle de nôtre ère.

(739) Nous négligeons deux voyelles et une consonne tout à fait inusitées.

(740) Pr. toujours comme *gue*, jamais comme *j*.

(741) On trouve en grec des renforcements de voyelles analogues à la *guna* sanskrite. Ex. : le verbe πυνθάνομαι, rac. πυθ, fait au futur πεύσομαι ; τυγχάνω, rac. τυχ, fait τεύξομαι.

Digitized by Google

mot suivant, les deux mots se réunissent en prenant la voyelle longue du même ordre. Ex. : *varthâsti*, pour *vari iha asti*, aqua hic est.

Quand *a* ou *â* finales rencontrent au commencement du mot suivant une voyelle dissemblable, les deux mots se réunissent en prenant la diphthongue correspondante. Ex. : *abhibhashyédam* pour *abhibhâshyâ idam*, alloquendo hoc.

Quand les autres voyelles finales rencontrent une voyelle dissemblable au commencement du mot suivant, elles se changent en leur semi-voyelle correspondante. Ex. : *bhavâmyaham*, pour *bhavâmi aham* « sum ego. »

Des consonnes. — S'il y a deux consonnes à la fin d'un mot, on supprime la dernière. L'existence régulière de la consonne supprimée est attestée par sa réapparition dans les mots où elle n'est plus finale. Toutes les consonnes aspirées perdent leur aspiration à la fin des mots. La finale normale des mots terminés par une consonne est la faible sourde. Cette règle ne cède que devant le principe supérieur de l'attraction des consonnes semblables. Par conséquent, la finale est une faible sourde devant les pauses et quand le mot suivant commence par une sourde ou par une sifflante. Mais s'il commence par une consonne sonore, ou par une semi-voyelle, ou par une voyelle, la finale se change alors en faible sonore ; s'il commence par une nasale, la finale reste sonore ou devient nasale *ad libitum*. Ex. : de *yudh*, combat, on fait *asti yut*, est pugna ; *yut karoti*, pugna facit ; *yud asti*, *yud bavhati*, pugna est ; *yud* ou *yun mahati*, pugna magna.

De l's finale. — Dans les finales autres que celles en *as*, *s* se change en *r* devant les sonores et les voyelles, et en simple aspiration devant les pauses et devant une partie des sourdes. Ex. : de *kavis*, le poëte, on a *kavis tudati*, poeta vexat ; *kavih karôti*, poeta facit ; *kavir dadâti*, poeta dat ; *kavir asti*, *asti kavih*, poeta est. — La finale en *as* se change en *ô* devant les sonores : *gajô gachchhati*, elephas it, pour *gajas*, etc ; et devant la voyelle *a* qui s'élide alors : *gajô 'sti*, pour *gajas asti*, elephas est. L'*as* final se change en *a* devant les autres voyelles, qui persistent. Ex. : *gaja iva*, tanquam elephas. Devant les consonnes sourdes et devant les pauses, *as* persiste ou se change en aspiration *ah*.

Des règles analogues à celles que nous venons d'exposer président à la réunion des racines avec les affixes et les flexions.

Racines. La grammaire sanskrite considère comme éléments primitifs du langage des racines monosyllabiques qui n'existent qu'à l'état abstrait, et auxquelles on donne un sens verbal. Ex. : *dâ*, donner, *gâ* aller, *ad*, manger, *âp*, obtenir, *svap*, dormir, etc. Ces racines, qui sont au nombre d'environ deux mille, deviennent des mots au moyen des suffixes grammaticaux.

La signification des racines se modifie au moyen des préfixes suivants : *ati*, trans ; — *adhi*, super ; — *anu*, post ; — *antar*, inter ; — *apa*, ab ; — *api*, super ; — *abhi*, ad ; — *ava*, de, deorsum ; — *â*, ad ; — *ut*, sursum ; — *upa*, ad ; — *ni*, deorsum, de (*in* privatif) ; — *nir*, ex ; — *parâ*, retro ; — *pari*, circum, περὶ ; — *pra*, præ ; — *prati*, contra, e regione, versus ; — *vi*, indique la privation, la dispersion, l'éloignement, comme le latin *dis*, et le sens de perte et de mal comme l'allemand *ver* ; comme ce dernier, *vi* augmente quelquefois le sens ; — *sam*, cum, σύν. On peut encore compter les particules suivantes, qui ne sont pas précisément des préfixes, et qui ne s'appliquent qu'à des mots déjà formés : *su*, bien, εὖ ; *dur* ou *dus*, mal, δύς (cp. *durus*) ; *a* privatif.

Du radical ou thème. — On appelle ainsi un mot déjà muni du suffixe qui le caractérise, mais dépouillé encore des flexions grammaticales avec lesquelles il entrera dans le langage. Ainsi, avec le suffixe *a*, la racine *svan*, résonner, forme un thème nominal *svana*, sonus, auquel il ne manque plus que les flexions des cas. Les dictionnaires et l'usage enseignent la formation des thèmes. Quand on cite grammaticalement un mot, c'est toujours sous forme de thème nu.

Déclinaison. — Le sanskrit reconnaît trois genres : le masculin, le féminin et le neutre ; trois nombres : le singulier, le duel et le pluriel ; et huit cas : nominatif, accusatif, instrumental, datif, ablatif, génitif, locatif et vocatif. L'instrumental équivaut à *avec*, *au moyen de*, et le locatif à *dans*, *chez*.

Cas semblables. — Dans les neutres, le nominatif et l'accusatif sont toujours semblables. — Au singulier, le génitif et l'ablatif sont semblables, sauf dans les noms dont le thème finit en *a* et dans les pronoms. — Au duel, il n'y a que trois terminaisons : une pour le nominatif, l'accusatif et le vocatif, une pour l'instrumental, le datif et l'ablatif, et une pour le génitif et le locatif. — Au pluriel, le vocatif est toujours semblable au nominatif, et l'ablatif au datif.

Formation des cas. — *Singulier.* — *Nominatif.* — 1° masculins et féminins. Les thèmes terminés par une voyelle prennent *s*. — Exceptions : la voyelle *ri* se change en *â* sans adjonction de l'*s*, et les féminins en *â* et en *î* gardent le thème nu. — Les thèmes terminés par une consonne restent nus ; seulement ceux qui sont terminés par une *n* la rejettent. — 2° neutres. Ceux qui sont terminés en *a* prennent *m*, les autres gardent le thème nu.

Accusatif. Il a pour caractéristique *m* si le thème finit par une voyelle, ou *am* s'il finit par une consonne.

Instrumental. Il a pour caractéristique ordinaire *â*, avec ou sans insertion euphonique de *y* ou de *n*. Les masculins et neutres en *a* prennent pour ce cas la flexion *ina*, qui avec l'*a* final devient *éna*.

Datif. La caractéristique est *é*, avec ou sans insertion de *y* ou *n* euphoniques, et *aya* pour les thèmes terminés en *a*.

Ablatif. Dans les thèmes masculins et neutres en *a*, où il diffère du génitif, sa caractérisque est *t*, avec allongement de l'*a* précédent, *ât*.

Digitized by Google

Génitif. Quand il diffère de l'ablatif, sa caractérisque est *sya*. Quand ces deux cas sont semblables, leur caractéristique est *s* ou *as*.

Locatif. La caractéristique générale pour les trois genres est *i*, précédé dans quelques cas de l'*n* euphonique. Dans les thèmes en *u*, l'*i* s'y réunit pour former la diphthongue *é*. Les féminins dont le thème se termine par une voyelle longue simple font leur locatif en *âm*; les masculins en *i* et en *û* le font en *âu*.

Vocatif. Il n'a pas de caractéristique spéciale. Tantôt c'est le thème pur et simple, tantôt il reproduit le nominatif, etc.

Duel. — Nom. acc. voc. Pour les masculins et les féminins, *âu*; et pour les neutres et pour les féminins en *â*, *i*, qui avec *a* se change en *é*, et devient *ni* après les autres voyelles. — Les masculins et les féminins en *i* et en *u* n'admettent pas, pour ces cas, d'autre flexion que l'allongement de leur voyelle finale.

Instrum. dat. abl. Il se terminent invariablement en *bhyâm*.

Gén. loc. Caractéristique *ôs*, avec ou sans insertion euphonique de *y* ou *n*.

Pluriel. — Nom. et voc. Les thèmes masculins et féminins *as*, qui devient *âs* quand le thème est lui-même terminé en *a* ou en *â*. — Les neutres prennent *i* avec *n* euphonique quand le thème finit par une voyelle. S'il finit par une consonne, qui ne soit ni une nasale ni une semi-voyelle, on fait précéder cette consonne d'un *n*. Ex. : *chakshûnshi*, de *chakshus*, œil.

Accus. Les thèmes masculins terminés par une voyelle brève l'allongent et y ajoutent *n*. — Tous les féminins terminés par une voyelle et les masculins terminés par une voyelle longue y ajoutent *s*. — Tous les masculins et féminins terminés par une consonne ont, comme les neutres, l'accusatif semblable au nominatif.

Instrum. La caractéristique est *bhis*. Les thèmes en *a* s'en écartent seuls pour prendre *ais*, qui n'est qu'une abréviation pour *abhis*.

Dat. et abl. Caractéristique constante, *bhyas* devant lequel les thèmes terminés en *a* la changent en *é*. Les trois terminaisons *bhyâm*, *bhis*, *bhyas*, dérivent de la préposition *abhi*, « ad. »

Gén. âm, avec ou sans insertion euphonique de l'*n*.

Loc. Su ou *shu*, devant lequel l'*a* du thème devient *é*.

Il ne sera pas inutile de résumer le tableau de ces désinences, en les comparant avec celles des déclinaisons grecque et latine.

Sing. — Nom. Sanskrit, *s*; grec, ος, ης, ας; latin, *us*, *is*. — Sanskr., *m*; gr., ον; lat., *um*.

Acc. Sanskr., *m*, *am*; gr., ον, ην, αν, etc.; lat., *um*, *am*, *em*, *im*.

Instr. Sanskr., *â*, *ina*; lat., *o â?*

Dat. Sanskr., *é*, *âi*, *aya*; gr., ῳ, ῃ, ᾳ, αι, ι; lat., *æ*, *i*.

Abl. Sanskr., *ât*; ancien latin, *od*, *ad*, *ed*,

Gén. Sanskr., *sya*; lat., *i*, *æ?* — Sanscr., *as*, *âs*, *s*; gr., ας, ης, ος; lat., *is*. Comp. le génitif allemand et anglais en *s*.

Loc. Sanskr. *âm*, *âu*, *i*; comp. g. οἶκοι; lat. *domi*, *humi*.

Duel. — Nom. acc. Sanskr. *âu*; gr. ω, α. — Sanscr. *i*; gr. ε?

Inst. Dat. abl. Sanskr. *bhyâm*; gr. οιν, αιν.

Gén. loc. Sanskr. *ôs*.

Pluriel. — Nom. Sanskr. *as*; gr. ες; lat. *es*. Sanskr. *i*; gr. οι, αι; lat. *i*, *æ*.

Acc. Sanskr. *s*, *as*; gr. ους, ας; lat. *os*, *as*. — Sanskr. *n*, *i*.

Inst. Sansk. *âis*; gr. οις, αις, σι; lat. *is*. Sanscr. *bhis*; lat. *bus*.

Dat., abl. Sanskr. *bhyas*; lat. *bus*.

Gén. Sanskr. *âm*; gr. ων; lat. *um*.

Loc. Sanskr. *su*, *shu*.

Déclinaisons. — On peut y établir deux grandes divisions : la 1re, comprenant tous les thèmes terminés par une voyelle, et la seconde tous les thèmes terminés par une consonne.

La 1re déclinaison comprend elle-même cinq sous-déclinaisons renfermant : la 1re, les thèmes en *a* et en *â*; — la 2e, les thèmes en *i* et en *u*; — la 3e, les thèmes en *î* et en *û*; — la 4e, les thèmes en *ri*; — la 5e, quelques thèmes monosyllabiques en *e*, *ô* et *âu*.

Prenons, pour exemple de la 1re sous-déclinaison, l'adjectif *çiva*, heureux, thème féminin *çivâ*.

Singulier.

	Masculin.	*Féminin.*	*Neutre.*
Nomin.	çivas	çivâ	çivam
Accus.	çivam	çivâm	çivam
Instr.	çivêna	çivayâ	çivêna
Dat.	çivâya	çivâyâi	çivâya
Abl.	çivât	çivâyâs	çivât
Gén.	çivasya	çivâyâs	çivasya
Loc.	çivê	çivâyâm	çive
Voc.	çiva	çivâ	çiva

Duel.

N. acc. voc.	çivau	çivê	çivê
Inst.dat.abl.	çivâbhyâm pour les trois genres.		
Gén. loc.	çivayôs	Idem.	

Pluriel.

Nom. Voc.	çivâs	çivâs	çivâni
Acc.	çivân	çivas	çivâni
Instr.	çivâis	çivâbhis	çivâis
Dat. Abl.	çivebhyas	çivâbhyas	çivêbhyas
Gén.	çivânâm pour les trois genres.		
Loc.	çivêshu	çivâsu	çivêshu

Prenons maintenant, pour exemple de la 2e déclinaison, *kavi*, m., « poeta, » et *dhênu*, f., « vacca ; » et pour exemple de la 3e : *nadî*, f., « flumen. »

Singulier.

Nomin.	kavis	dhênus	nadî
Acc.	kavim	dhênum	nadîm
Instr.	kavinâ	dhênvâ	nadyâ
Dat.	kavayé	dhênavé	nadyé
Abl. Gén.	kavés	dhênôs	nadyâs
Loc.	kavâu	dhênâu	nadyâm
Voc.	kavé	dhênô	nadî

Duel.

N. acc. voc.	kavi	dhênû	nadyâu
Inst dat.abl.	kavibhyâm	dhênubhyam	nadîbhyâm
Gén. loc.	kavyôs	dhênvôs	nadyôs

Digitized by Google

	Pluriel.		
Nom. Voc.	kavayas	dhênavas	nadyas
Ac.	kavîn	dhênûs	nadîs
Inst.	kavibhis	dhênubhis	nadîbhis
Dat. Abl.	kavibhyas	dhênubhyas	nadîbhyas
Gén.	kavînâm	dhênûnâm	nadînâm
Loc.	kavishu	dhênushu	nadîshu

La 4e sous-déclinaison comprend des noms de parent ou d'agent terminés par le suffixe *tri*, qui correspond au suffixe *tor*, *trix* des latins. Ex. : *pitri*, *père*, de *pâ*, dominer; *mâtri*, mère, de *mâ*, faire; *duhitri*, fille, de *duh*, teter ou traire (742) (comp. gr. θυγάτηρ, allem, tochter, angl. daughter;) *dâtri*, « dator, » etc.

Prenons pour exemple le thème *pitri*, m., « pater, » et donnons en même temps pour paradigme de la 5e sous-déclinaison *nâu*, f., « navis. »

	Singulier.	
Nom.	pitâ	nâus
Acc.	pitaram	nâvam
Inst.	pitrâ	nâvâ
Dat.	pitrê	nâvê
Abl. et Gén.	pitus (*pour* pitvas)	nâvas
Loc.	pitari	nâvi
Voc.	pitar	nâus
	Duel.	
Nom. Acc. Voc.	pitarâu	nâvâu
Inst. dat. Abl.	pitribhyâm	nâubhyâm
Gén. loc.	pitrôs	nâvos
	Pluriel.	
Nom. Voc.	pitaras	nâvas
Acc.	pitrîn	nâvas
Instr.	pitribhis	nâubhis
Dat. Abl.	pitribhyas	nâubhyas
Gén.	pitrînâm	nâvâm
Loc.	pitrishu	nâushu

2e *Déclinaison.* — Elle comprend, comme nous l'avons dit, tous les thèmes terminés par une consonne. Elle se divise elle-même en deux sous-déclinaisons.

La 1re comprend des radicaux primitifs. Le nominatif singulier offre le thème *nu*, sauf les modifications qui peuvent résulter des lois de l'euphonie. Nous prenons pour paradigme l'adjectif *pat*, « cadens. » Le masculin et le féminin sont semblables.

Sing. Nomin. voc. *pat*; acc. *patam*; instr. *patâ*; dat. *patê*; abl. et gén. *patas*; loc. *pati*. Duel. Nom. acc. voc. *patâu*; instr. dat. abl. *padbhyâm*; gén. loc. *patôs*. Pluriel. Nom. acc. voc. *patas*; instr. *padbhis*; dat. abl. *padbhyas*; gén. *patâm*; loc. *patsu*.

Le neutre ne diffère que par les cas directs (nominatif, accusatif et vocatif), qui font au sing. *pat*, au duel *pati* et au pluriel *panti*.

La 2e sous-déclinaison comprend des thèmes terminés par des suffixes. Dans cette classe on distingue des cas forts, qui sont tous les cas directs, excepté l'accusatif pluriel, et des cas faibles, qui sont tous les autres. La consonne finale du thème est précédée d'une *n* dans les cas forts, et cette nasale est retranchée dans les cas faibles. Les participes présents actifs appartiennent à cette sous-déclinaison. Prenons pour paradigme *tudant*, vexans, participe présent du verbe *tud*, vexare.

Masculin sing. Nom. *tudan*; acc. *tudantam*; instr. *tudatâ*; dat. *tudate*; abl. gén. *tudatas*; loc. *tudati*; voc. *tudam*. Nom. acc. voc. *tudantâu*; instr. dat. abl. *tudadbhyâm*; gen. loc. *tudatôs*. Pluriel. Nom. voc. *tudantas*; acc. *tudatas*; instr. *tudadbhis*, etc., comme *pat*.

Le féminin est *tudanti* ou *tudatî*, qui se décline comme *nadî*. Le neutre est *tudat*, qui se décline comme le neutre de *pat*.

Adjectifs. — La plupart sont formés de thèmes en *a* avec le féminin en *â* ou en *î*. Nous avons donné plus haut deux paradigmes d'adjectifs réguliers, *çiva* et *pat*. Tous suivent absolument les règles de déclinaisons que nous avons indiquées.

Degrés de comparaison. — Le comparatif se forme du suffixe *tara* (de *tri*, aller au delà; grec, τερος), et le superlatif du suffixe *tama* (lat. *timus*). Ex. : *punya*, pur, *punyatara*, *punyatama*. Quelques adjectifs ont leur comparatif en *îyas* (ιων, ior), et leur superlatif en *ishta* (ιστος). Ex. : *yuvan*, jeune; comp. *yuvîyas* (nom. sing. masc. *yuvîyan*, fém. *yuvîyasî*. neut. *yuvîyas*, décliné comme *tudat*); superlatif *yuvishta*.

Noms de nombre. — Voici la liste des nombres cardinaux : *êka*, 1; *dvi*, 2; *tri*, 3; *chatur*, 4; *panchan*, 5; *shash*, 6; *saptan*, 7; *ashtan*, 8; *navan*, 9; *daçan*, 10; *êkâdaçan*, 11, etc.; *vinçati*, 20; *êkâvinçati*, 21, etc.; *trinçat*, 30; *chatvârinçat*, 40; *panchâçat*, 50; *shashti*, 60; *saptati*, 70; *açîti*, 80; *navati*, 90; *çata*, ou *êkaçata*, 100 (cp. *centum* et ἑκατὸν), etc.

Pour 19 on peut dire *navadaçan* ou *unavinçati*, c'est-à-dire 20-1, de l'adjectif *una*, qui signifie diminué (cp. lat. *undeviginti*).

Les nombres cardinaux, jusqu'à 100 exclusivement, sont des adjectifs qui se déclinent irrégulièrement. Les quatre premiers seulement ont trois genres : *êkas*, *êka*, *êkam*; *dvâu*, *dvê*, *dvê*; *trayas*, *tisras*, *trîni*; *chatvâras*, *chatasras*, *chatvâri*. *Çata* est un substantif neutre dont le nominatif est *çatam*.

Les nombres ordinaux ont une formation assez irrégulière. Le suffixe qui les caractérise le plus ordinairement est *tama*. Ex. : *prathama*, premier (de *pra*, « præ »); *trinçattama*, 30e, etc. Notons encore les adverbes *dvis*, « bis, » tris, « ter » (cp. δις, τρις.)

Pronoms. — La déclinaison des pronoms est fort irrégulière. Aucun pronom n'a de vocatif distinct du nominatif. Ceux de la première et de la seconde personne n'ont pas de genres distincts.

1re personne. Sing. Nom. *aham*, « ego; »

(742) Les deux acceptions de la racine *duh* font hésiter sur le vrai sens de cette étymologie. L'idée de teter paraît d'abord la plus simple. M. Eug. Burnouf inclinait cependant pour l'idée de traire. Il remarquait avec raison que le fils tette aussi bien que la fille, et que cependant il n'est pas appelé *le teteur*; et il pensait que la fille avait reçu le nom de *trayeuse* par quelque souvenir de l'état pastoral, où elle était chargée de traire les vaches.

Digitized by Google

acc. *mâm*; inst. *mayâ*; dat. *mahyam*; abl. *mat*; gén. *mama* ou *mé*; loc. *mayi*. Duel. Nom. acc. *âvâm*; instr. dat. abl. *âvâbhyâm*; instr. *asmâbhis*; dat. *asmabhyam*; abl. *asmat*; gén. *asmâkam*; loc. *asmâsu*.

2e personne. Sing. Nom. *tvam*, « tu; » acc. *tvâm*; instr. *tvayâ*; dat. *tubhyam*; abl. *tvat*; gén. *tava* ou *té*; loc. *tvayi*. Duel. Nom. acc. *yuvâm*; instr. dat. abl. *yuvâbhyâm*; gén. loc. *yuvayôs*. Pluriel. Nom. *yûyam*; acc. *yushmân*; instr. *yushmâbhis*; dat. *yushmabhyâm*: abl. *yusmat*; gén. *yushmâkam*; loc. *yushmâsu*.

Notons les formes secondaires, au duel *nâu*, nos ambo; *vâm*, vos ambo; et au pluriel *nas*, nos; *vas*, vos.

En sanskrit, comme en grec et en latin, les prénoms de la 3e personne sont les démonstratifs. Leur déclinaison est encore très-irrégulière : *sas*, *sâ*, *tat*, ὁ, ἡ, τὸ; acc. *tam*, *tâm*, *tat*; duel. *tâu*, *té*, *té*; pl. *té*, *tâs*, *tâni*, etc.; *ayam*, *iyam*, *idam*, hic, hæc, hoc (cp. lat. *idem*, *quidam*); acc. *imam*, *imâm*, *idam*. Duel. *imâu*, *imé*; pl. *imé*, *imâs*, *imâni*, etc.

Déclinez de même le relatif *yas*, *yâ*, *yat*, qui, quæ, quod; l'interrogatif *kas*, *kâ*, *kim*, quis, quæ, quid? *anyas*, *anyâ*, *anyat*; alius, alia, aliud.

Citons encore *êkatara*, unus ex duobus, *êkatama*, unus ex pluribus, qui sont le comparatif et le superlatif de *êka* (cp. ἑκάτερος, ἕκαστος); *yatara*, *yatama*, qui ex duobus, qui ex pluribus; *ubhaya*, ambo; *sarva*, *viçva*, *sama*, omnis; *sima*, totus.

Le pronom possessif est *sva*, suus, qui s'applique aux trois personnes. On emploie *madiya*, *mâmaka*, mens; *asmadiya*, noster; *tvadiya*, *tâvaka*, tuus; *tadiya*, suus; *sarviya*, quod est omnium.

Verbes. — Les verbes sanskrits ont deux voix, l'active et la moyenne. On rencontre, comme en grec et en latin, beaucoup de verbes déponents, qui ne se conjuguent qu'à la voix moyenne, avec le sens actif ou neutre.

Le passif est considéré en sanskrit comme un verbe dérivé, l'infinitif comme un nom, et les participes comme des adjectifs ou des adverbes.

Les deux voix comptent cinq modes, qui sont : l'indicatif, le subjonctif, l'impératif, le précatif (aoriste de l'optatif), et le conditionnel. Chacun de ces modes, sauf l'indicatif, n'a qu'un seul temps. — Ceux de l'indicatif sont : le présent, le prétérit augmenté uniforme, le prétérit augmenté multiforme, le prétérit redoublé ou parfait, le futur premier et le futur second. Il ne paraît pas possible d'assigner un sens différent à chacun des trois prétérits, ni à chacun des deux futurs.

Classes. — Les verbes sanskrits sont divisés en dix classes, d'après les modifications que subissent les racines pour former le thème verbal des temps spéciaux.

1re classe. On ajoute à la racine *a* (ou *â* dans les premières personnes caractérisées par *m* ou *v*), et la voyelle radicale reçoit la *guna* quand elle en est susceptible. Ex. : *bôdhâmi*, scio; *bôdhati*, scit; de *budh*. Cette première classe contient plus de la moitié des verbes sanskrits.

2e Les flexions sont ajoutées immédiatement à la racine : *hanti*, il tue, de *han*.

3e. Elle redouble la syllabe radicale. Ex.: *dadâmi*, δίδωμι, de *dâ*, donner; *dadhâmi*, τίθημι, de *dhâ*, poser (743). Cette classe contient une vingtaine de verbes, et elle correspond avec celle des verbes grecs en μι. Nous verrons plus loin les lois du redoublement.

4e. Elle ajoute *ya* à la racine : *naçyati*, perit, de *naç*; *mriyaté*, moritur, de *mri*. La plus grande partie des verbes de cette classe ne se conjuguent qu'à la voix moyenne, et sont de véritables passifs.

5e. Elle ajoute à la racine *nu*, qui se transforme en *nô* devant les terminaisons légères. Ex. : *âpnômi*, j'obtiens; *âpnumas*, nous obtenons, de *âp*, obtenir.

6e. Elle ajoute *a* à la racine, comme la première classe; mais la voyelle radicale ne subit pas de *guna*. Ex. : *tudati*, vexat, de *tud*.

7e. Elle ajoute, avant la consonne finale de la racine, la nasale *n*, ou, dans certains cas, la syllabe *na*. Ex. : *yunjanti*, jungunt; *yunakti*, jungit, de *yui*.

8e. Elle ajoute à la racine *u*, qui devient *ô* devant les terminaisons légères. Ex. : *tanômi*, *tanumas*, extendo, extendimus, de *tan*.

9e. Elle ajoute à la racine *nî*, qui devient *nâ* devant les terminaisons légères. Ex.: *krînâmi*, *krînîmas*, vendo, vendimus, de *krî*.

10e. Elle ajoute *aya* à la racine, et lui impose la *guna*. Ex. : *chôrayâmi*, de *chur*, voler. Cette dernière classe retient *ay* même dans les temps généraux. On peut la considérer comme appartenant aux verbes dérivés, d'autant plus que sa forme est exactement celle des causatifs.

Toutes ces classes se réduisent en définitive, pour les temps spéciaux, à trois grandes conjugaisons, sans compter les exceptions et les anomalies. La 1re comprend tous les verbes qui ajoutent à la racine *a*, ou une syllabe terminée par cette voyelle (1re, 4e, 6e et 10e classes). On peut compter les verbes de la 9e classe comme appendice exceptionnel à cette conjugaison. — La 2e comprend tous les verbes qui joignent les terminaisons à la racine elle-même, sans syllabe intermédiaire (2e, 3e et 7e classes). — La 3e comprend les verbes qui ajoutent *u* ou *nu* à la racine (classes 5e et 8e).

Ne pouvant nous étendre ici sur la conjugaison sanskrite, nous nous bornerons à présenter le verbe substantif indien en montrant l'analogie partout reconnaissable que l'on peut suivre dans le développement

(743) *Voy*, sur l'analogie des racines, *dâ*, donner et *dhâ*, poser, la *Grammaire comparée* de M. Egger, chap. 4, p. 25.

Digitized by Google

des divers temps, tels qu'ils sont usités dans nos langues principales, le grec, le latin, le français, le gothique, l'allemand, l'anglais, le lithuanien, le russe, le gaëlique et le cymre. La ressemblance de famille une fois démontrée, chacun de nos lecteurs, par le raisonnement le plus simple, en déduira la preuve de la conformité d'origine, et, par suite, celle de l'identité primitive.

Verbes AS être, VAS, exister; BHU, exister (744).

INDICATIF PRÉSENT.

	1. ASMI	2. ASI	3. ASTI	1. SMAS	2. STHA	3. SANTI
G.	εἰμὶ, ἐμμὶ	εἶς, ἐσσὶ	ἐστὶ	ἐσμὲν, εἰμὲσ	ἐστὲ	εἰσὶ, ἐντὶ
L.	sum	es	est	sumus	estis	sunt
F.	suis	es	est	sommes	êtes	sont
Go.	im	is	ist	sijum	sijuth	sind
A.	bin,-in'	bist,-ist	ist'	sind	seyd	sind
An.	am	art	is	are	are	are
Li.	esmi	essi	esti	esme	este	esti
R.	esm'	esi	est'	esmy	este	sut'
Ga.	is mi	is tu	ise, ata	is sinn	is sibh	is iad
C.	wyf	wyt	yw, oes	ym	ych	ynt

DUBITATIF.

	1. SYAN	2. SYAS	3. SYAT	1. SYAMA	2. SYATA	3. SYUS
G.	εἰην	εἰης	εἰη	εἰημεν	εἰητε	εἰησαν
	ὦ	ἦσ	ᾖ	ωμεν	ἦτε	ὦσι
L.	sim	sis	sit	simus	sitis	sint
F.	sois	sois	soit	soyons	soyez	soient
Go.	sijau	sijais	sijai	sijaima	sijaith	sijaina
A.	sey	seyest	sey	seyen	seyet	seyen

IMPÉRATIF.

	1. ASAM	2. AIDHI	3. ASTU	1. ASAMA	2. STA	3. SANTU
G.	» »	εἰ, ἴσθι	ἔστω	ὦμεν	ἔστε	ἐστωσαν, ἔστων
L.	» »	es, esto	esto	simus	este	sunto

AUTRE IMPÉRATIF.

	1. BHAVANI	2. BHAVA	3. BHAVATU	1. BHAVAMA	2. BHAVATA	3. BHAVANTU
G.	» »	φυε	φυετω	φυωμεν	φυετε	φυετωσαν
Li.	» »	buki	buka'	bukime	bukite	buka'
R.	» »	buwai	bywaet	bywaem	bywaite	bywaiut
Ga.	» »	bith	bithadh	bithamid	bithibh	bithadh
C.	» »	bydd	bydded	byddwn	byddwch	byddant

FUTUR.

	1. ASYAMI (745)	2. SYASI	3. YATI	1. SYAMAS	2. SYATHA	3. SYANTI
G.	ἔσομαι	ἔσῃ	ἔσεται	ἐσόμεθα	ἔσεσθε	ἔσονται
L.	ero	eris	erit	erimus	eritis	erunt
F.	serai	seras	sera	serons	serez	seront

AUTRE FUTUR.

	1. BHAVISYAMI	2. BHAVISYASI	3. BHAVISYATI	1. BHAVISYAMAS	2. BHAVISYATHA	3. BHAVISYANTI
G.	φύσω	φύσεις	φύσει	φύσομεν	φύσετε	φύσουσι
Li.	busu	busi	bus	busime	busite	bus
R.	budu	budesz'	budet	budem	budete	budut
Ga.	bithdh mi	bithidh thu	bithidh e	bithidh sinn	bithidh sibh	bithidh iad
C.	byddaf	byddi	bydd	byddwn	byddwch	byddant

IMPARFAIT OU AORISTE.

	1. ASAN	2. ASIS	3. ASIT	1. ASMA	2. ASTA	3. ASAN
G.	ἦν, ἐην	ἦς, ἐην	ἦ, ἐη	ἦμεν, ἦμες	ἦτε, ἦστε	ἦσαν
L.	eram (746)	eras	erat	eramus	eratis	erant
	essem	esses	esset	essēmus	essetis	essent

(744) Pour donner la conjugaison complète du verbe *être*, nous avons dû réunir au type fondamental deux types accessoires qui s'y trouvent mêlés en indien comme dans les idiomes de l'Europe, où ce verbe est partout défectueux. Le premier AS a laissé des traces dans toutes les langues, le second VAS dans les idiomes germaniques, le troisième BHŪ dans les idiomes romans, slavons et celtiques, ainsi qu'en anglais. En allemand, au contraire, les deux premières personnes de l'indicatif *bin*, *bist*, sont formées, selon nous, de la jonction du préfixe *pi* ou *pe* avec la racine *as*, comme l'indique l'analogie du gothique et du tudesque. La langue française a confondu avec le type *as*, une autre racine, celle du verbe *sthâ*, d'où elle a tiré l'imparfait, le participe et l'infinitif même du verbe *être*. — Les personnes marquées d'une astérisque sont des formes inusitées.

(745) Cette forme ne s'emploie jamais seule, mais elle produit le futur de tous les verbes indiens.

(746) L'imparfait français : *étais*, *étais*, *était*, *étions*, *étiez*, *étaient*, est tiré, ainsi que les mots *étant*, *été*, *être*, du verbe latin *sto*, en indien *sthâ*.

Digitized by Google

AUTRE AORISTE.

I.	ABHUVAM	ABHUS	ABHUT	ABHUMA	ABHUTA	ABHUVAN
G.	ἐφυν	ἐφυς	ἐφυ	ἐφυμεν	ἐφυτε	ἐφυσαν

PARFAIT OU PRÉTÉRIT.

I.	ASA	ASITHA	ASA	ASIMA	ASA	ASUS
G.	ἡα, εἰα	ἡας, ἡσθα	ἡε, εἰε	ἡμεν	ἡτε	ἡσαν

AUTRE PRÉTÉRIT.

I.	UVASA	UVASITHA	UVASA	USIMA	USA	USUS
Go.	was	wast	was	wesum	wesuth	wesun
A.	war	warst	war	waren	waret	waren
An.	was	wast	was	were	were	were

AUTRE PRÉTÉRIT.

I.	BABHUVA	BABHUVITA	BABHUVA	BABHUVIMA	BABHUVA	BABHUVUS
G.	πεφυα	πεφυας	πεφυε	πεφυαμεν	πεφυατε	πεφυασι
L.	fui, fuvi	fuisti	fuit	fuimus	fuistis	fuerunt
F.	fus	fus	fut	fûmes	fûtes	furent
Li.	buwan	buwai	buwo	buwome	buwote	buwo
R.	byl, bywal	bywal	bywal	bywali	bywali	bywoli
Ga.	bha, mi	bha tu	bha e	bha sinn	bha sibh	bha iad
C.	bum	buost	bu	buom	buoch	buant

PARTICIPE.

Présent.						*Futur.*		*Passé.*	
I.	SANT'	I.	VASANT'	I.	BHAVANT'	I.	BHAVISYANT'	I.	BHUTAS
G.	ὠν, ἐων	Go.	wisands	G.	φυων	G.	φυσων	G.	φυτος'
L.	-sens	A.	-wesend	L.	liens	Li.	busent	L.	fœtus
A.	seyend			An.	being	R.	baduczi	An.	been
Li.	esant			Ga	bhith				
R.	suszczii			C.	bod	I.	BHAVITAR	I.	BABHUVAS
						L.	futurus	G.	πεφυως
						F.	futur	Li.	buwus
						Ga.	bhith	R.	bywaw

INFINITIF.

I.	AS, ASTUM	I.	VAS, VASTUM	I.	BHU BHAVITUN
G.	εἰναι	Go.	wisan	G.	φυειν
L.	esse	A.	wesen	L.	fieri
F.	être			An.	be
Al.	seya			Li.	buti
				R.	bywat'
				Ga.	bhith
				C.	bod

Le sanskrit est très-libre dans sa construction. Dans la prose, il offre une grande variété de tours de phrases et dans la poésie une grande richesse de mètre. Le nombre des formes diverses du vers et de la stance est considérable. Le vers de huit syllabes semble toutefois être la source de tous les autres, et le double distique ou *sloca* la forme de strophe la plus usitée.

Aussi antique que celle des Chinois, la littérature sanskrite lui est inférieure en tout ce qui a rapport à l'histoire, à la géographie et aux sciences naturelles; elle est, après la littérature chinoise, arabe et persane, la plus riche de l'Asie, se distinguant surtout par ses ouvrages de philosophie, de morale, de grammaire, d'arithmétique, d'astronomie et de poésie. Ses plus anciens livres, dont on avait extraordinairement exagéré l'antiquité, sont les *Vedas*, subdivisés en dix-huit *vidjas* ou parties qui embrassent toutes les branches des connaissances humaines depuis la théologie jusqu'à la musique; les *lois de Menou* ou code civil et religieux des Indiens, qu'on prétendait, sans l'appui d'aucune preuve convaincante, être plus ancien que le Pentateuque; le *Mahabharata* et le *Ramayana*, qui sont deux poëmes épiques, dont le premier ne compte pas moins de 120,000 quatrains, et qui, au milieu de mille fables, contiennent les faits les plus importants de l'histoire de l'Inde.

Affinité du français avec cette langue. *Voy.* FRANÇAISE.

Quelle a été la langue mère du sanskrit. *Voy.* PERSAN.

Phases de formation du sanskrit. *Voy.* l'Introduction, § I et II.

SANTA-BARBARA, langue de la côte occidentale de l'Amérique du Nord, parlée dans les environs de Santa-Barbara et le long de la côte et du canal de ce nom, ainsi que dans les îles voisines par une nation dont on n'indique pas le nom. Cette langue est remarquable par son harmonie, par la fréquence des sons correspondants aux lettres *l* et *f* si fréquents dans le mexicain, et surtout par le phénomène que présente la civilisation de ceux qui la parlent au milieu des peuples abrutis de cette partie de l'Amérique. Selon les Espagnols qui nous les ont fait connaître dans la seconde moitié du siècle passé, ils vivent dans de grandes maisons assez bien construites et réunies en gros villages, couchent sur des lits élevés au-dessus du sol, fabriquent des corbeilles d'un travail extrêmement fini et capables de tenir l'eau, élèvent sur les tombeaux de

Digitized by Google

leurs chefs des monuments en bois ornés de peintures historiques, construisent des bateaux très-élégants et solides, sont monogames et traitent leurs femmes avec plus d'égard que ne le font en général les peuples sauvages. Malgré cet état social assez avancé, cette nation ignore la fabrication de la poterie connue à plusieurs nations américaines et même aux naturels des environs de San-Diego, et les hommes vont entièrement nus pendant l'été.

SARDANAPALE, sa bibliothèque. *Voy.* CUNÉIFORMES.

SATURNINS (VERS). *Voy.* ETRUSQUES.

SAUMON, langue de la côte occidentale de l'Amérique du Nord, parlée par les *Sludkus* ou *Saumon*, ainsi nommés de la rivière du Saumon ou Annahyou-Tesse, le long de laquelle ils habitent dans la Nouvelle-Hanover. Ils sont très-avancés dans la civilisation, vivent sous un gouvernement despotique, ce qui est une singularité dans cette région, et sont très-adroits à sculpter. Mackensie vit leurs temples soutenus par des piliers en forme de cariatides.

SAUVAGE ISOLÉ. *Voy.* la note G à la fin de l'*Essai*.

SAUVAGE de l'Aveyron, son histoire. *Voy.* la note G à la fin de l'*Essai*.

SAUVAGES. — *Voy.* la note XXIV à la fin du volume.

SAVOISIEN. *Voy.* ROMANES.

SAWANOU. *Voy.* LENNAPPE.

SAXONNE ou CIMBRIQUE (BRANCHE), de la famille des langues germaniques. Cette branche comprend les idiomes anciens parlés par les *Cimbri*, si célèbres par leur invasion en Italie, où ils furent battus et détruits par Marius; les *Angli*, qui plus tard réunis aux *Saxons* et aux *Jutlandais* jouèrent un rôle si important dans l'histoire du Nord; les *Bructeri* et les *Chauci*, qui faisaient partie de la confédération des *Istaevones;* les *Cherusci*, si puissants sous Arminius, le vainqueur de Varus, et plus tard réunis aux Francs; les *Menapii*, les *Tungri*, les *Batavi*, les *Frisones* et autres peuples moins remarquables; les *Saxons* qui sont les *Ingaevones* des Romains et les ancêtres des Saxons actuels; ils formaient une puissante confédération dans l'Allemagne septentrionale, où commandés par le célèbre Wittekind, ils défendirent pendant trente ans leur indépendance contre les armes victorieuses de Charlemagne; les *Longobardi*, qui alliés aux Avares, après avoir détruit le royaume des Gépides, guidés par Alboin, enlevèrent en 558 l'Italie aux Grecs, et y fondèrent le royaume de leur nom.

Cette branche comprend en outre les quatre idiomes suivants :

1° LE BAS ALLEMAND ANCIEN OU ALTNIEDERDEUTSH nommé aussi ANCIEN SAXON, du nom du peuple principal qui le parlait. Cette langue qu'on peut regarder comme tout à fait éteinte, paraît avoir été parlée anciennement et dans le moyen âge dans toute l'Allemagne septentrionale et dans les Pays-Bas, à l'exception des contrées occupées par les Frisons et les Angles. Relativement aux formes grammaticales il faut y distinguer avec le savant Grimm : le *bas allemand ancien* ou *altniedeutschn* et le *bas allemand moyen* ou *mittelniederdeutsch*, que nous regardons comme les principaux dialectes de cet idiome. Les plus anciennes productions du *bas allemand ancien* furent composées entre le VIIIe et le XIe siècles; les principales sont : l'*Evangelien harmonie*, qui paraît être du commencement du IXe siècle, et les *Glossæ Lipsii* du même siècle. Le *bas allemand moyen* comprend tous les écrits composés depuis le XIe jusqu'au XVIe siècle. Dans ce long intervalle on compte beaucoup de productions, quoique en bien plus petit nombre que celles qui appartiennent au haut allemand moyen (168). Les principales sont: un vocabulaire composé vers la moitié du XII siècle; une traduction de la Bible du commencement du XIIIe; le *Heldenbuch*, épopée qu'on attribue également à Henri d'Ofterdingen et à Wolfrand d'Eschenbach; le *Reineke der Fuchs*, épopée satyrique dont le véritable auteur paraît être Nicolas Baumann, et le *Tyl Ulenspiegel*, qui paraît avoir été composé dans le XIVe siècle, et qui fut traduit ensuite dans le haut allemand par Thomas Murner. C'est à la cour de Brunswick que cette langue paraît avoir fleuri le plus.

2° LE BAS ALLEMAND MODERNE OU NEUENIEDERDEUTSCH, dit aussi SAXON MODERNE OU NEUSAECHSISCH, parlé en plusieurs dialectes dans tout le nord de l'Allemagne et dans presque toute la Prusse. Remplacée insensiblement depuis Luther par le haut allemand moderne dans les tribunaux, la liturgie et les documents publics, cette langue a cessé complétement d'être écrite depuis le commencement du XVIIe siècle. Sa littérature est très-pauvre et ne compte, à l'exception de beaucoup de poésies populaires, que des grammaires, des vocabulaires, quelques chroniques entre autres, celles de la Livonie par Rüssow et quelques livres ascétiques composés dans ses principaux dialectes; ceux-ci se distinguent de tous les dialectes du haut allemand moderne par leur douceur et par éviter, autant que ce dernier paraît les rechercher, l'accumulation des consonnes sifflantes et la fréquence des sons gutturaux; moins riche en formes grammaticales que les dialectes du haut allemand, il les surpasse, selon Grimm, dans la richesse des racines. Voici les principaux dialectes avec leurs subdivisions : le *Saxon* proprement dit, ou l'*idiome de la basse Saxe*, où il faut distinguer des sous-dialectes : de *Hambourg* et environs, du *Holstein*, du *Sleswig* entre la Slie et l'Eyder; des *Marsches* ou des *Pays-Bas;* du *Hanover*, parlé en plusieurs variétés dans la plus grande partie du royaume de ce nom; des *Mineurs du Hartz;* de la *Marche de Priegnitz*. Le *Saxon oriental*, où il faut distinguer les sous-dialectes : du *Brandbourg* dit aussi *Markisch*, parlé à Berlin, etc. de la *Poméranie*, de l'île de *Rügen* et de la *Prusse*, tous subdivisés en plusieurs

Digitized by Google

variétés, et parlés dans la monarchie prussienne ; du *Mecklembourg*, parlé dans les grands-duchés de ce nom. Le *vestphalien* ou *saxon occidental*, où il faut distinguer les sous-dialectes : de *Brême* et d'*Ostfrise* parlé dans les provinces hanovriennes de Stade et d'Aurick; le *Rustringien*, parlé dans le grand duché d'Oldenbourg ; de la *Westphalie centrale*, parlé dans la province prussienne de la Westphalie; du *duché d'Engern*, parlé dans une partie du gouvernement de cette dernière, de *Cologne*, dans le gouvernement prussien de ce nom; de *Clèves*, dans une grande partie du gouvernement prussien de ce nom, etc., etc., etc.

3° FRISON OU FRIESISCH, parlé anciennement le long des côtes du Rhin jusqu'à l'Elbe par les *Frisones* et les *Chauci* leurs alliés, qui sont les ancêtres des *Frisons* actuels. Ceux-ci ne se trouvent plus que dans un petit nombre d'endroits et parlent une langue très-différente de l'ancienne, à cause du mélange des mots étrangers empruntés aux idiomes des peuples au milieu desquels ils vivent. On y distingue trois dialectes principaux, très-différents entr'eux, et subdivisés en plusieurs dialectes et variétés, dont la plupart se sont éteints. Ces dialectes sont le *frison-batave*, parlé jadis dans les provinces hollandaises de Westfrise, de Groningue, de Drenthe et une partie de la Nord-Hollande. Depuis le XVe et le XVIe siècle, ce dialecte s'est éteint; on ne le parle plus maintenant que dans les villes et environs de Molkweren et Hindelopen et dans le village de Bolwert dans la Westfrise. Il ressemble beaucoup à l'anglo-saxon, et il est mêlé de beaucoup de mots hollandais. Le *frison vestphalien* ou *kauchische-friesiich*, parlé jadis par les *Kauchen* ou *Chauci*, qui demeuraient dans les pays qui correspondent à l'Ost-frise, aux duchés d'Oldenbourg et Delmenhorst, au Saterland, au bas évêché de Munster et aux comtés de Hoya et Diepholz, et dans le pays de Wursten compris dans l'ancien évêché de Bremen. Depuis le XVe et le XVIe siècle ce dialecte s'est éteint et a été partout remplacé par le bas allemand, à l'exception des îles Wangeroog, Schickeroog, Langeroog, Baltrim et Norderney dépendantes de l'Ostfrise, et du petit pays de Saterland dans le grand-duché de Oldenbourg, où on le parle quoique mêlé de beaucoup de mots étrangers, surtout du bas allemand ; dans le pays de Wursten, le frison n'a cessé d'être parlé qu'après la moitié du XVIIIe siècle. Le *frison septentrional* ou *cimbrique*, parlé encore en plusieurs sous-dialectes très-différents par les descendants des Frisons qui, dans le moyen âge, s'établirent dans les terrains marécageux de la côte occidentale du duché de Schlewig entre Tondern et Husun et dans les îles voisines Roem ou Amroen, Sylt, Foeler ou Foehr, Lütjenmoor, Nordmarch, etc., où ils vivent soumis au roi de Danemark; d'autres Frisons habitent l'île de Helgoland, dépendante de la monarchie anglaise. Les sous-dialectes septentrionaux sont fortement mélangés de danois, tandis que les méridionaux sont très-mélangés de bas allemand ; ceux d'*Eyderstedt* et de *Stapelhom* se sont déjà éteints. La littérature de cette langue est très-pauvre ; le *Brokmer Wilküren*, qui selon Grimm ne va pas au delà du XIIe siècle, et l'*Asegabuch*, qui date du XIIe, sont ses pièces les plus anciennes et les plus importantes ; tout le reste se réduit à quelques grammaires, à quelques vocabulaires et à plusieurs poésies populaires, dont les plus importantes sont celles publiées dans le frison batavien.

4° NÉERLANDAIS OU BATAVE MODERNE où il faut distinguer deux dialectes principaux, le *flamand* et le *hollandais*.

Le FLAMAND est parlé en différentes variétés dans toutes les provinces de la monarchie néerlandaise, à l'exception de celles où l'on parle allemand et français. Ce dialecte, poli beaucoup avant le hollandais, était devenu sous le nom de LANGUE FLAMANDE, VLAEMISCH OU BRABANTISCH, la langue écrite et générale de toutes les dix-sept provinces soumises aux comtes de Bourgogne, pendant le règne desquels il se perfectionna beaucoup. Après l'extinction de ces comtes, et pendant la domination espagnole, le flamand céda insensiblement la place, au nord, au hollandais, et au sud, au français, de manière qu'il fut exclu des affaires et de la littérature. Celle-ci, qui ne comptait que très-peu d'ouvrages avant sa décadence, s'enrichit depuis de quelques productions populaires peu remarquables.

Les érudits belges voient dans le flamand qu'ils nomment *duystch*, un dialecte de l'ancien teuton ou tudesque. Ils disent que les habitants des provinces qui se servent de cette langue paraissent l'avoir parlée de toute antiquité, et il n'existe aucun monument qui prouve qu'on y ait jamais connu d'autre langue vulgaire. Ils croient que le flamand d'aujourd'hui est, pour le fond, la même langue qui se partageait autrefois avec le celte le domaine de la Belgique. C'est donc de la fusion du celte ou gaulois avec le latin qu'est sortie cette langue romane particulière qui porte encore dans son nom de *wallon*, la trace de son origine. Dans ses radicaux et sa physionomie générale, le flamand offre avec le hollandais une grande analogie et ne s'en éloigne guère que sous le rapport de la prononciation et des flexions grammaticales, etc. Les députés de la Flandre, au congrès de Bruxelles, en 1830, révélèrent un fait qui surprit, c'est que les trois quarts des habitants des deux Flandres ignoraient le français. Le flamand y est employé dans les écoles et dans les églises. C'est en flamand que le clergé catéchise jusque dans les cathédrales.

Le HOLLANDAIS est parlé en différentes variétés dans les sept provinces du nord et dans quelques cantons de celles du sud qui leur sont limitrophes; et avec des différences plus ou moins grandes de prononciation, et avec l'adoption de plusieurs mots étrangers, il est aussi parlé ou du moins compris, dans

Digitized by Google

l'Afrique, l'Océanie et l'Amérique Néerlandaises, ainsi que dans plusieurs endroits de l'île de Ceylan, de l'Inde, de la presqu'île de Malaca et de l'extrémité de l'Afrique australe et de la Guyane, passés dernièrement sous la domination des Anglais; quelques milliers d'agriculteurs de la Nouv.-York, de la Pensylvanie et de la Nouv.-Jersey, d'origine hollandaise, conservent encore leur langue, tandis que leurs frères qui habitent dans les villes l'ont depuis longtemps oubliée. Les principales variétés du hollandais sont celles de *Gueldre*, de *Groningue*, de *Zéelande* et du pays de *Kampen*. Ce n'est que vers la fin du XVIe siècle, que l'idiome vulgaire de la province de Hollande, poli et perfectionné, devint la langue écrite, nommée communément HOLLANDAISE, que parlent toutes les personnes instruites des sept provinces du nord et de leurs dépendances ultra-européennes, et depuis quelques années celle aussi des provinces du sud, où elle est même censée être la langue du gouvernement et des affaires. Le hollandais est un mélange d'ancien frison, de francique et de bas allemand, qui sous le rapport des mots, s'approche beaucoup de ce dernier, et sous celui de la construction et des formes grammaticales ressemble beaucoup à l'allemand écrit; il a encore plus de sons gutturaux que celui-ci, et est peut-être la langue d'Europe qui traîne davantage les sons vocaux. Les plus anciens ouvrages hollandais sont : la Chronique rimée de Nicolas Kolin qu'on dit avoir été composée vers 1156, mais qui paraît être beaucoup plus récente, et celle de Melis Stocke, qui est du commencement du XIVe siècle. Le XVIIe a été l'époque brillante de la littérature hollandaise, qui compte des ouvrages classiques dans tous les genres; beaucoup inférieure à l'allemande, à l'anglaise et à la française, sous le rapport du nombre de ses productions, elle peut, sous ce point de vue, être comparée à la danoise et à la suédoise.

SCANDINAVE ou NORMANO-GOTHIQUE (BRANCHE), famille des langues germaniques. — Cette branche comprend les idiomes parlés anciennement par les *Iotes*, les *Goths* ou *Gutæ* (*Voy.* GOTHIQUE), les *Mannes*, les *Vanes* et autres peuples très-peu connus de race gothique pure, que Malte-Brun regarde comme les plus anciens habitants connus de la Scandinavie, ainsi que les idiomes parlés jadis dans des régions plus méridionales par des peuples de race scandinave disséminés parmi les Slavons et les Finnois, et devenus célèbres par leurs incursions dans l'Europe orientale, parmi lesquels les plus remarquables sont les suivants : les *Gothons*, près l'embouchure de la Vistule; les *Ostrogoths*, tribu dominante principalement aux rives du Dnieper et noyau de la vaste monarchie fondée dans le IVe siècle par Hermanrik, qui s'étendait de la Baltique à la mer Noire, et du Tanaïs au Theiss; plus tard, caste militaire dominante dans la seconde monarchie des Ostrogoths, fondée dans le Ve par le grand Théodoric, qui embrassait toute l'Italie, la Sicile, une grande partie de la Pannonie, de la Rhétie, du Norique et de l'Illyrie; les *Visigoths*, qui, après des invasions en Pologne et Hongrie, se portèrent à l'Occident, et fondèrent comme caste militaire la monarchie visigothe, qui comprenait toute l'Espagne, le Languedoc et la Mauritanie Tingitane. Les *Hérules* si fameux par leur expédition contre Rome, prise en 473 par leur chef Odoacre, qui s'assit le premier sur le trône des Césars; par celle contre Constantinople; par leurs brigandages dans les îles de l'Archipel et dans la Grèce; par leur guerre contre les Lombards et par leurs marches à travers l'Allemagne. Les *Vandales* qui, alliés aux Alains et aux Suèves, entrèrent au commencement du Ve siècle dans les Gaules et dans l'Espagne, où ils s'établirent, et qui, conduits par leur roi Genséric, prirent et saccagèrent Rome, furent les dominateurs de la Méditerranée, et fondèrent le royaume de leur nom en Afrique, qui s'étendait des Colonnes d'Hercule à la Cyrénaïque, embrassant aussi les îles Baléares, la Sardaigne, la Corse et une partie de la Sicile. Les *Bourguignons*, qui dans le Ve siècle s'établirent dans les Gaules, où leur royaume comprenait presque tout le bassin du Rhône. L'ethnographie distingue dans cette branche les cinq idiomes suivants :

1° MÉSOGOTHIQUE, parlé jadis par les *Goths*, établis dans la Mésie et nommés *Mésogoths*. C'est, selon Grimm, la langue germanique la plus riche en formes grammaticales; elle n'a pas moins de quinze déclinaisons avec cent vingt cas et seize conjugaisons. Elle a un véritable passif à la manière du latin et le nombre duel tant dans la déclinaison que dans la conjugaison; mais elle n'a pas d'article indéterminé. Le mésogothique est mort depuis bien des siècles. Ses plus anciennes pièces, qui pour l'antiquité dépassent toutes celles des autres idiomes germaniques, sont : le fameux *Codex argenteus* d'Upsal, qui contient de grands fragments des quatre Evangiles; le *Codex carol*, qui contient des fragments de la Lettre aux Romains; les treize Lettres protocanoniques de saint Paul, les fragments des quatre Evangiles et des livres d'Esdras et Néhémie, trouvés dernièrement par le célèbre cardinal Maï dans la bibliothèque Ambroisienne de Milan sur deux palimpsestes des Ve et VIe siècles; toutes ces pièces appartiennent à la traduction de la Bible faite entre 360 et 380 par l'évêque Ulphilas; enfin un diplôme, qui paraît avoir été écrit sous Théodoric dans le VIe siècle. Selon M. Bopp la grammaire de cette langue ressemble plus à celle du sanskrit que celle-ci ne ressemble à celle du bengali.

2° NORMANNIQUE, nommé ALTNORDISH par Grimm. C'est la langue de l'*Edda*, de la *Voluspâ*, et d'autres poésies d'une date incertaine et l'idiome général de la Scandinavie dans les VIIIe, IXe et Xe siècles; elle possède les plus anciens monuments du Nord, et sous le rapport de la richesse de ses formes grammaticales elle n'est inférieure qu'au

Digitized by Google

mésogothique dont elle est, selon Malte-Brun, « la sœur aînée, plus exempte du mélange avec des langues étrangères desquelles Ulphilas s'aidait; elle a le véritable passif, le duel dans les déclinaisons et se distingue en outre des branches teutoniques ou allemandes par plus de cinq cents mots radicaux dont elle a légué l'héritage à ses filles. »

3° NORWÉGIEN proprement dit, ou NORVÉGIEN ANCIEN (*norræna tunga*), qu'il ne faut pas confondre avec le *norwégien moderne* (*norsk*), qui n'est qu'un dialecte du danois. « La *norræna*, selon Malte-Brun, est la branche haute de l'ancien normanique ou scandinave; c'est le dialecte des montagnes, en opposition à la *daunska* ou le vieux danois, langage des plaines. » Dans cette langue qui est riche en formes grammaticales, on peut distinguer les dialectes principaux suivants, subdivisés en plusieurs sous-dialectes et variétés, savoir :

L'*islandais*, parlé depuis le IXe siècle dans l'Islande par les colons norvégiens, qui s'y établirent en 861, et y fondèrent une république célèbre dans l'histoire du moyen âge. Ce dialecte, poli par les écrivains islandais, devint la LANGUE ISLANDAISE, si renommée par ses *sagas* ou mémoires historiques en prose, mêlée de vers, et par le mérite de sa littérature, qui est une des plus riches et des plus curieuses du moyen âge. Les *skaldes* ou poëtes islandais étaient pour la Scandinavie, ce que furent les *troubadours*, les *trouvères* et les *minnesaenger* dans l'Europe méridionale, la France et l'Allemagne; guerriers et poëtes, ils servaient les innombrables princes de la Scandinavie, dans le conseil et sur le champ de bataille, mais, selon Malte-Brun, « ils introduisirent, par esprit de caste, un langage artificiel, qui est caractérisé par des inversions compliquées, étrangères au génie de la langue normannique. » La poésie véritablement ancienne s'appelle *forn-yrda-lag*, c'est-à-dire, ancienne loi des mots. Outre les *sagas*, qui sont encore la base de l'histoire ancienne de la Scandinavie, la littérature islandaise compte plusieurs autres ouvrages, parmi lesquels le *Jus ecclesiasticum*, qui date de l'année 1123, est un de ses documents les plus anciens. Parmi ses productions modernes on peut citer une belle traduction de Milton par un curé islandais.

L'islandais a la plus étroite parenté avec le gothique; les radicaux de même signification dans les deux langues présentent le plus souvent les mêmes consonnes et ne diffèrent guère que par leurs voyelles. Ainsi, par exemple, *vápn* (arme) est presque le radical gothique *vépn*. Quant aux différences que l'on remarque entre l'islandais et le norwégien, elles tiennent aux circonstances géographiques des deux pays et aux faits historiques qui en ont été la conséquence. La langue qu'avaient, au IXe siècle, transportée avec eux dans leur nouvelle patrie les colons qui vinrent de Norwége, s'y conserva plus facilement pure, protégée qu'elle était par l'isolement de l'*Ile-de Glace*, qu'elle ne put le faire sur le continent. L'islandais ancien n'est donc que le norwégien primitif. L'islandais moderne date de l'introduction, au XIVe siècle, d'un nombre considérable de termes étrangers, danois, anglais, hollandais, français et latins. — La prononciation de cette langue est douce et sonore. On n'y rencontre ni les rudes gutturales de l'allemand ni les nombreuses sifflantes de l'anglais; son articulation la plus dure n'est qu'une *h* fortement aspirée. Le mécanisme de la composition des formes grammaticales est celui des langues teuto-gothiques. — Parmi les monuments de la littérature islandaise nous ne devons pas oublier l'*Edda* (la science-mère), titre porté par deux ouvrages ou recueils d'ouvrages, l'un en vers, composé de poëmes sur la théogonie et la cosmogonie des anciens Scandinaves; l'autre est en prose et forme le commentaire de l'*Edda* poétique. — La conversion des habitants au christianisme remonte vers l'an 1000.

Les autres principaux dialectes vivants sont :

Le norwégien propre, parlé dans les vallées centrales de la Norwége et très-semblable pour les mots à l'islandais; le *dalska* ou *dalécarlien occidental*, parlé dans la partie occidentale de la Dalécarlie en Suède; le *jamtelandais*, parlé dans les provinces de Jamteland, Hergedal et Helsingland dans la Suède; le *færoen*, parlé dans l'Archipel des îles Fœroer, dépendant de la monarchie danoise; selon M. Lyngbie ce dialecte serait un mélange de mots islandais, norwégiens et danois, mais tellement défiguré par des inflexions particulières et bizarres, que l'homme le plus savant des trois pays a besoin de l'étudier pour le comprendre; il existe plusieurs poésies populaires, mais rien d'écrit : on s'occupe d'y traduire la Bible; le *norse*, parlé dans les îles de Shetland dépendantes de l'Ecosse; il est mêlé de plusieurs mots du dialecte anglais-écossais.

La langue moderne parlée dans la généralité des districts ruraux de la Norwége diffère grandement du danois. Depuis la séparation de 1814, les Norwégiens, dont l'esprit national est fort exalté, cherchent à rappeler leur langue à sa pureté originelle; ils modifient l'orthographe de certains noms et s'occupent de rassembler les vocabulaires des différentes provinces où un grand nombre de mots (plus de dix-huit mille) employés journellement, même par des personnes instruites, ne se trouvent pas dans les dictionnaires danois, les seuls dont on fasse encore usage en Norwége. M. Holmboe, professeur à l'université de Christiania, réunit depuis plusieurs années des matériaux pour composer un dictionnaire de la langue norwégienne, dans lequel il fondra les mots épurés et comparés des différents dialectes; ce savant orientaliste a prouvé dans plusieurs savantes dissertations qu'une grande partie de ces mots se retrouvent

Digitized by Google

presque sans altération dans le sanskrit.

4° Suédois (*svensk*), parlé par les *Suédois* dans la plus grande partie du royaume de Suède en Europe et dans l'île de Saint-Barthélemi en Amérique; le suédois est aussi parlé dans les villes principales de la Finlande et dans l'île Runæ, dans l'empire russe. Cette langue, de même que la danoise, peut être regardée comme une fille du normannique, et ne s'est fixée dans ses formes actuelles que dans le XVe siècle. Sa littérature ne date que du règne de Gustave Wasa. Sacrifiée au latin pendant le règne de Christine, elle se releva sous Adolphe Frédéric et plus encore sous Gustave III, dont le règne forme son époque la plus brillante. Depuis lors elle a conservé son éclat. Plusieurs nouveaux établissements littéraires créés depuis, et l'instruction toujours croissante dans toutes les classes de la nation, en augmentant tous les jours ses productions, la mettent en état de rivaliser dans plusieurs branches avec les principales littératures de l'Europe. L'histoire politique, l'éloquence de la tribune, la poésie lyrique, possèdent en suédois, des ouvrages du premier ordre; le théâtre languit par suite du peu de concentration de la population. Le suédois a deux dialectes principaux subdivisés en plusieurs sous-dialectes et variétés; ces dialectes sont : le SUÉDOIS proprement dit, où il faut distinguer les sous-dialectes : d'*Upland*, qui, poli dans le XVe siècle, devint la langue écrite et commune à toute la nation, et dont l'idiome de *Roslag* peut être regardé comme une variété; de *Norrland*, parlé dans la vaste province de ce nom; le *dalécarlien oriental* et le *suédois de Finlande*, parlés, le premier dans la partie orientale de la Dalécarlie en Suède, le second dans les principales villes et par les classes élevées dans la Finlande ci-devant suédoise; le GOTHIQUE MODERNE, parlé en différents sous-dialectes dans la Suède méridionale, dont les principaux sont : le *westrogothique* et l'*ostrogothique*, parlés dans la Westrogothie et l'Ostrogothie et conservant les traces du gothique ancien; le *scanien moderne*, mélange du danois et du suédois formé depuis 1660 dans la Scanie; il pourrait presque se placer parmi les dialectes danois; le dialecte de *Wermeland* et de *Dal*, parlé dans ces deux provinces, dont les habitants seraient selon les conjectures de Malte-Brun les restes des anciens *Vanes* et *Alfes*; ceux de *Smoland* et de *Runæ*, parlés, le premier dans le Smoland, le second dans l'île de Runæ située dans le golfe de Livonie.

Outre un certain nombre d'expressions, relatives à la pêche et au ménage, puisées à la source finnoise, le suédois a fait de nombreux emprunts à l'Allemagne, par suite non-seulement des relations commerciales et politiques, mais même par suite des guerres que les Suédois ont faites dans ce pays. Pour donner une idée des permutations de lettres qui s'observent dans les racines communes au suédois et à l'allemand, nous citerons les mots suédois *fader* (père) et *dag* (jour), dans lesquels il est facile de reconnaître les mots allemands *vater* et *tag*. *En* placé isolément devant un nom, répond à notre article indéfini : *en konung* (un roi); réuni à la suite du nom, il équivaut à notre article défini : *konungen* (le roi). Il y a cinq verbes auxiliaires, lesquels trouvent leurs analogues en partie dans l'allemand et en partie dans l'anglais. Ce sont *vara* (être), *hafna* (avoir), *skola* (devenir), *varda* (devoir) et *ma* (pouvoir). Le suédois se distingue à la fois par l'énergie de ses expressions et par la nature éclatante de sa prononciation. « Plus on s'approche du cercle polaire, dit le voyageur anglais Th. Harrington, plus la langue suédoise prend le caractère d'un des idiomes les plus sonores de l'Europe. Elle serait même, dans la bouche des habitants de la province de Norrland, une rivale de la langue italienne si les mots ne semblaient pas trop souvent être proférés avec effort. »

5° DANOIS, parlé par les *Danois* dans le Danemark et dans l'Asie, l'Afrique et l'Amérique danoises; ensuite par la classe la plus instruite des îles Fœroer et de l'Islande dans la monarchie danoise, et usité dans la Norwége et dans les écrits norwégiens, dans la monarchie suédoise. Fixée dans ses formes actuelles dans le XVe siècle, cette langue a beaucoup souffert de la prédilection que la cour avait pour la littérature et la langue allemandes, jusqu'au commencement du XVIIIe siècle. Les écrivains danois et norwégiens (alors sujets de Danemark), travaillèrent avec autant de zèle que de succès pour former une littérature nationale, qui brille déjà dans la poésie ainsi que dans les sciences. Le théâtre comique danois, créé entre 1720 et 1750 par Holberg, n'est inférieur qu'au théâtre français; le théâtre tragique qui s'enrichit tous les jours, rivalise avec celui des Allemands. La poésie lyrique, la philosophie morale, l'éloquence de la chaire brillent aussi, mais l'éloquence politique reste en arrière de la Suède. Le danois, tout en conservant les finesses principales qui distinguent les langues comprises dans cette branche, offre la plus grande simplicité dans les formes grammaticales, et sous ce rapport, il vient immédiatement après l'anglais, qui est le plus simple de tous les idiomes germaniques. Il a moins de majesté, moins d'harmonie que le suédois, mais plus de grâces et d'aisance. Selon Malte-Brun, le génie de la langue danoise est plus anglais et français que teutonique; aucun Allemand ne peut ni le parler ni l'écrire avec succès. Cette langue offre deux dialectes principaux très-différents, subdivisés chacun en plusieurs sous-dialectes et variétés : le DANOIS proprement dit, où il faut distinguer les sous-dialectes suivants : le *danois insulaire*, parlé dans l'archipel Danois, formé par les îles de Séeland, Fionie, Laaland, Falster, Langeland, etc., etc.; ce sous-dialecte, poli dans le XVe siècle, devint la langue écrite et générale de toute la nation; le sous-dialecte de l'île *Bornholm*, idiome très-ancien, qui ressemble beaucoup

Digitized by Google

au normannique; le *norwégien moderne*, parlé dans les villes et les basses vallées de la Norwége, où il est même écrit. A ces sous-dialectes il faut ajouter aussi l'*idiome ancien de la Scanie* tel qu'il a été parlé jusqu'en 1660 dans cette province actuellement comprise dans le royaume de Suède. Le JUTLANDAIS OU IOTIQUE MODERNE, parlé dans le Jutland proprement dit et une partie du Schleswig, et où il faut distinguer les trois sous-dialectes suivants : *normanno iotique*, parlé dans le nord et l'ouest de ces deux provinces; le *dano-iotique*, parlé le long du Grand et du Petit-Belt; l'*anglo-iotique*, parlé au sud du précédent dans le canton d'Anglen resserré le long de la Baltique entre le Sley et le golfe de Flensbourg. On pourrait ajouter l'idiome de l'*île d'Anholt* qui, selon Malte-Brun, contient des mots gaëliques, une colonie des Hauts-Ecossais s'y étant fixée.

Le danois, tel qu'il se parle aujourd'hui, est une des langues les plus douces de l'Europe, et il n'est pas moins remarquable par la précision de ses termes que par l'harmonie de sa prononciation. Les mots qui lui appartiennent en propre, abondent en voyelles, et dans ceux qu'il a empruntés, il adoucit singulièrement les consonnes. Les nombreuses racines qu'il a en commun avec les idiomes teutoniques se trouvent chez lui à des états de transformation très-divers et qui s'expliquent par la différence des époques d'où datent cette communauté d'usage. Pour la formation des mots composés, le danois suit la méthode de l'allemand; mais dans les formes grammaticales, il présente une simplicité qu'on ne peut comparer qu'à celle de l'Anglais. L'article (*en* pour les personnes; *et* pour les choses) a la valeur de *un* et de *le* suivant qu'il précède ou qu'il suit le substantif : *en mand*, un homme, *manden*, l'homme. Il y a en danois comme en latin des verbes déponents, participant de la voix passive pour la forme. *Voy.* GOTHIQUE, FRANQUE, RUNES.

SCANIE. *Voy.* SCANDINAVE.

SCHLEGEL (F.), cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

SCHLEICHER, cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

SCHOEBEL, réfutation des *Etudes d'histoire religieuse* de M. Renan. — *Voy.* note XXIV, à la fin du volume.

SCYTHES, origine de leur nom, quel pays ils ont habité. *Voy.* CUNÉIFORMES.

SCYTHIQUE, MÉDO-SCYTHIQUE; CASDO-SCYTHIQUE (LANGUE). *Voy.* CUNÉIFORMES.

SCYTHIQUE (RACE), son rôle. *Voy.* l'Introduction, § II.

SÉCHOUANA. *Voy.* CAFRE.

SELDJOUCIDES. *Voy.* TURKE.

SÉMIEN. *Voy.* AMHARIQUE.

SÉMINOLES. *Voy.* MOBILE

SÉMIRAMIS, époque de son règne; rois ses successeurs. *Voy.* CUNÉIFORMES.

SÉMITE (RACE), règne en Assyrie. *Voy.* CUNÉIFORMES. — Son rôle dans l'antiquité. *Voy.* l'Introduction, § III.

SÉMITES, ont seuls le sentiment historique. *Voy.* CUNÉIFORMES. — De l'affinité de leur langue avec l'aryenne et la cophte. *Voy.* l'Introduction, § III. *Voy.* aussi EGYPTIENNE.

SÉMITIQUES (LANGUES) — Au sud-ouest de l'Asie, dans la région comprise entre la Méditerranée, la chaîne du Taurus, le Tigre et les mers qui entourent la péninsule arabique, est situé le berceau d'une famille de langues singulièrement remarquables, tant par un haut caractère d'homogénéité que par le rôle qu'elles ont joué dans l'histoire de l'esprit humain. Les anciens, qui avaient déjà été frappés de leur unité (747), les appelèrent *langues orientales* (748), désignation devenue trop générale depuis que les peuples de l'Asie ont été l'objet d'explorations plus exactes; les savants modernes, à la suite d'Eichhorn, se sont accordés à leur donner le nom de langues *sémitiques* : dénomination défectueuse, puisque plusieurs peuples qui parlaient des langues sémitiques, les Phéniciens par exemple, et plusieurs tribus arabes étaient, d'après le xe chapitre de la *Genèse*, issus de Cham, et qu'au contraire, des peuples donnés par le même document comme issus de Sem, les Elamites (749) par exemple, ne parlaient point une langue sémitique. Si l'on convenait de donner aux familles de langues des noms formés de leurs termes extrêmes, comme on le fait pour les langues *indo-européennes*, le véritable nom des langues qui nous occupent serait *syro-arabes*. Du reste, la dénomination de *sémitiques* ne peut avoir d'inconvénient, du moment qu'on la prend comme une simple appellation conventionnelle et que l'on s'est expliqué sur ce qu'elle renferme d'inexact.

De toutes les familles ethnographiques, dit Balbi, aucune n'a plus que celle-ci le droit de fixer notre attention, puisqu'elle embrasse les langues des peuples dont la naissance se perd dans la nuit des temps, et parmi lesquels il paraît qu'on doit placer le berceau des arts et de la civilisation. C'est là qu'on retrouve les *Juifs*, ce peuple sage et grand, impie et faible, respecté et méprisé, selon que la main de Dieu s'étend sur lui ou s'en retire; ce peuple qui donna au monde, par sa misère et par sa grandeur, tant d'exemples de la puissance et de la protection divines; ce peuple qui, dans le moyen âge, exerça une si grande influence

(747) *Voy.* PRISCIEN, *Inst.*, v, 2; — ISID. DE SÉV., *Orig*, l. IX; — JULIAN. HALIC., *Fragm.*, ap. Maï, *Spicil. Rom.*, t. X.

(748) Saint Jérôme. — C'est aussi la dénomination employée par les savants du dernier siècle.

(749) Ancien peuple de l'Asie qui tirait son nom d'Élam, fils aîné de Sem. Les Perses prétendaient être issus des Elamites, et l'Ecriture confond souvent ces derniers avec les Mèdes. L'Elymaïde, habitée par les Elamites, était située entre la Susiane au S., l'Assyrie au N., la Médie à l'E. et la Mésopotamie à l'O. Cette contrée correspondait à une partie des provinces modernes de Khousistan et d'Irak-Adjémi.

Digitized by Google

sur les nations modernes de l'Europe par ses opinions, par sa littérature et même par son activité toute particulière. C'est sur le sol foulé par les peuples sémitiques que s'éleva le premier royaume dont l'histoire fasse mention, celui fondé par le farouche Nembrod; c'est là que brilla le puissant empire de *Babylone*, qui, sous les règnes de Sémiramis et de Nabuchodonosor, menaça d'asservir la terre. C'est dans cette famille qu'on trouve et le *pehlvi*, parlé autrefois à la cour de Cyrus, qui éleva sur les ruines de la monarchie babylonienne le puissant empire des Perses, et le *phénicien*, parlé jadis par ces peuples si célèbres par leur commerce et leurs navigations : ces *Phéniciens*, à qui l'on doit l'art admirable par lequel l'homme peut non-seulement représenter les sons de sa voix, mais encore les transmettre à la postérité la plus reculée; ces Phéniciens qui donnèrent naissance à la fameuse *Carthage*, qui devait un jour disputer à Rome le sceptre du monde. C'est encore dans cette famille qu'il faut placer les *Abyssins*, qui, après avoir maîtrisé pendant une longue suite de siècles toute la haute région du Nil, étendu leur domination jusqu'au cœur de l'Arabie et lutté avec succès contre les efforts du croissant et des hordes inhospitalières de l'Afrique, viennent de céder aux attaques répétées des féroces Gallas, qui, en démembrant leur puissant empire, s'établirent dans ses plus belles provinces; et les *Arabes* vagabonds, qui, rassemblés dans le VIIe siècle à la voix de Mahomet, le glaive d'une main et le Coran de l'autre, parcoururent en conquérants, avec la rapidité du tonnerre, les plus belles contrées de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, offrant partout leur religion ou des fers; et qui, réunis de nos jours par l'adroit fondateur du wahabisme, élevèrent dans l'Arabie cette puissance colossale, qui devait s'éteindre avec le fils de cet habile imposteur. On ne peut penser aux Arabes sans se rappeler leur empire immense, qui, plus grand que celui de Rome, s'étendait des colonnes d'Hercule aux rives de l'Indus et des bords du Jassartes jusqu'au delà des cataractes du Nil; sans songer à ces califes *Abbassides* et de *Cordoue*, à ces *Fathimides* dominateurs de l'Egypte, qui tous protégèrent si puissamment les sciences et les arts, et sous les règnes brillants desquels ce peuple eut une part si importante dans la civilisation du monde. C'est aux Arabes qu'appartiennent plusieurs importantes découvertes dans les sciences et dans les arts les plus utiles, la première mesure géométrique d'un degré du méridien, l'invention de l'algèbre, le nouveau mouvement donné dans le moyen âge au commerce de l'Inde, et l'introduction en Europe des chiffres, du papier de coton et de la poudre à canon. C'est aux cours magnifiques de Bagdad et de Cordoue que le génie et le savoir trouvaient des généreux protecteurs, et que nos ancêtres, encore barbares, allaient chercher les préceptes de la science et leurs modèles de luxe. C'est enfin parmi les peuples de cette famille que naquirent les trois religions les plus répandues sur la terre : le judaïsme, le christianisme et le mahométisme. C'est dans les demeures actuelles des Arabes que se trouvent tant de lieux théâtres des faits les plus augustes de notre croyance. C'est là qu'est venu au monde le divin Rédempteur des hommes, qui leur donna cette religion consolatrice, qui sut transformer en héros des esclaves, en martyrs des opprimés, et qui, après avoir lutté longtemps contre les efforts de l'idolâtrie romaine et de tant de peuples barbares, répand aujourd'hui ses clartés bienfaisantes sur une immense partie de la terre.

C'est la gloire de la race sémitique d'avoir gardé, dès ses premiers jours, la vraie notion de la Divinité que tous les autres peuples devaient adopter à son exemple et sur la foi de sa prédication. C'est par excellence le peuple de Dieu et le peuple des religions. Les aberrations du polythéisme lui sont toujours restées étrangères. On n'invente pas le monothéisme : l'Inde, qui a pensé avec tant d'originalité et de profondeur, n'y est pas encore arrivée de nos jours; toute la force de l'esprit grec n'eût pas suffi pour y ramener l'humanité sans la coopération des Sémites. Les Sémites ne pouvaient comprendre en Dieu la variété, la pluralité, le sexe : le mot *déesse* serait en hébreu le plus horrible barbarisme. Tous les noms par lesquels la race sémitique a désigné la Divinité : *El*, *Eloh*, *Adon*, *Schaddai*, *Jehovah*, *Allah*, lors même qu'ils revêtent la forme plurielle, impliquent tous l'idée de suprême et incommunicable puissance, de parfaite unité. « Qui osera dire, » s'écrie M. Renan, « qu'en révélant l'unité divine, et en supprimant définitivement les religions locales, la race sémitique n'a pas posé la pierre fondamentale de l'unité et du progrès de l'humanité (750) ? »

Les langues sémitiques sont peut-être (à l'exception de celles comprises dans les branches médique et abyssinique) les idiomes qui procèdent avec le plus de régularité pour la formation des mots; ils n'ont pas recours, comme les autres langues, à des changements de désinence ou à des compositions de mots. C'est l'arabe qui offre le plus parfait modèle de ce système. En cette langue, toutes les racines sont ordinairement composées de trois lettres, écrites, et au moyen de certaines autres lettres appelées *serviles* à cause de leur fonction, ou bien par le redoublement des radicales, ou encore par le changement des voyelles non écrites, on produit toutes les combinaisons et les modifications imaginables. Une même racine donne des noms, des verbes, des substantifs, des adjectifs, des adverbes, des dérivés de toutes les espèces possibles. Les verbes subissent dans leurs formes actives

(750) *Histoire des langues sémitiques*, liv. I, ch. 1er, p. 8.—*Voy.* la note XXIII, à la fin du volume.

Digitized by Google

treize modifications principales, avec un pareil nombre pour les formes passives, ce qui modifie autant de fois leur son. La conjugaison est très-pauvre en apparence; mais au moyen de particules, ou par le changement des points voyelles, on détermine avec la plus grande précision le présent, le futur, l'optatif, le subjonctif, le conditionnel, etc., autant que dans aucune autre langue. L'hébreu, le syriaque et le chaldéen se règlent généralement d'après le même système, mais d'une manière moins complète et moins parfaite. Ces langues ont trois nombres pour les noms, et l'arabe même trois pour les verbes. Le simple changement de la voyelle fait passer le verbe actif au passif, et *vice versa*. La déclinaison se fait à la manière des langues dérivées de la latine, avec la différence que le chaldéen et le syriaque mettent l'article après les noms, tandis que l'hébreu et l'arabe le placent avant. La syntaxe est simple et naturelle. Tous les idiomes de cette famille se distinguent par plusieurs sons gutturaux plus forts que ceux des idiomes européens, et par plusieurs sons sifflants. Tous, à l'exception de ceux compris dans la branche abyssinique, s'écrivent de droite à gauche. Dans l'hébreu et dans l'arabe, on omet presque toujours les points voyelles, ce qui en rend la lecture très-difficile. Dans toutes ces langues, la prononciation diffère très-peu de l'orthographe.

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES SÉMITIQUES.

Hébraïque.
Syriaque
Sabéen ou *Caldéen de Bassorah.*
Chaldéenne.
Pehlvi.
Arabe Littérale.
Arabe Vulgaire. *Maltais.*
Maure de l'empire du Maroc.
Ghrez-Ancienne, Axumite ou Ethyopique-Littérale.
Tigre ou Ghrez-Moderne.
Hausa.
Amharique ou Ethiopique-Vulgaire.
Semien.
Arkiko.

	Orthographe.	*Soleil.*
1	française	schemesch
2	française	schemscho
3	espagnole	schamesce
4	française	schemescha
5	française	schemsia
6	française	schams
7	française	chemch
8	allemande	schims
9	espagnole	zzahado
10	anglaise	tsai
11	allemande	tuahhé
12	anglaise	tsai
13	allemande	sachal
14	anglaise	tsai

	Lune.	*Jour.*	*Terre.*	*Eau.*	*Feu.*
1	iarkh	iaum	eretz	mim	our
2	iarkho	iaumo	arooa	maïo	nouro
3	serra	»	afra	meni	nura
4	iarkha	iauma	arsa	maia	noura
5	kamria	djauam	artâ	mia	nira
6	kamar	iaum	ardh	ma	nar
7	kaamur, kamar	nkhar	art	ilma	nar
8	gomera	nahar	erd	ma	»
9	varhha	halat	maret	mai	esat
10	werhe	malte	midre	mi	howe
11	wurrhy	maltih	middrith	mi	hauy
12	tckcrka	kan	mider	waha	a'sat
13	karaka	sarei	medri	waha	assad
14	werhe	ummel	midur	mi	essaat

	Père.	*Mère.*	*OEil.*	*Tête.*	*Nez.*
1	ab	em	sin	rasch	af
2	abo	emo	aïro	rischo	nakhiro
3	baba	enane	aine	go	eneire
4	ab	ema	aina	rischa	afa
5	ab	am	aïoman	rocusman	talman
6	abou	oumm	aïn	ras	anf
7	missier	om, mamma	haain, hâin	ras	imaiekher
8	»	»	aein	ras	enf
9	ab, aba	valadula	hin	raesa	anfa
10	abboe	enoe	aire	»	»
11	abuey	enney	aincha	râassih	affinkjaha
12	cba'te	enate	ain	ras	afintcha
13	abbati	ennafi	seid	ras	»
14	»	»	en	ras	anf

	Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Pied.*
1	feh	laschoun	sen	iod	regel
2	foumo	leschoun	seno	iad	reglo
3	pomme	lescane	keke	ide	ssomaga
4	fouma	lischen, lischana	sena	iad	rigla
5	pomeman	hozuoan, lesan	kaka	iedeman	lagreman
6	foum	lisan	senn	ied	ridjl
7	khale	ilsien	sinna	it	siekj
8	fom	»	»	id	resghil
9	afa	»	san	ada	egra
10	»	melhas	sinne	»	»
11	»	mülhassh	tirszeha	»	tarékkas
12	af	melas	ters	»	tchamaigger
13	kampar	»	dirs	id	ikri
14	af	»	inob	»	»

Digitized by Google

	Un.	*Deux.*	*Trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	ehad	senaim	selsah	arbeah	khamisan
2	had	terein	toulto	arbaou	khamso
3	vahhed	aethnain	tlathe	arbaghe	camshe
4	had	terein	telata	arbaa	kham sa
5	advak	dou	sé	t chehar.	pandj
6	ahad	ithnan	thalathah	arbaah	khamsah
7	uikhet	tnei	tliéta	erba	khamsa
8	uahed	adtenein	dteledta	arbah	chemsa
9	ahadu	chleetu	salastu	arhahadu	hemstu
10	adde	kilete	seleste	erbahte	aumishte
11	»	»	»	»	»
12	and	quillet	sost	arrut	aumist
13	and	haulad	suast	harat	ames
14	ante	killi	selaes	abat	amoos

	Six.	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix.*
1	sisah	sibeah	semounah	tischeah	aschereh
2	sito	sabao	temonio	teschao	asro
3	sethe	sabghe	tmenihe	tesaghe	gasrhe
4	sita	sabaa	temania	teschaa	asra
5	schasch	aft	ascht	nouh	dah
6	sittah	sabaah	themaniah	tisaah	aschraah
7	sitta	seba	tmiegna	disa	achra
8	seta	sebah	dtemania	disesah	ascher
9	sedestu	sabaatu	samantu	tasatu	asartu
10	sedishte	subate	sumunte	tishate	assurte
11	»	»	»	»	»
12	sedist	subhat	semint	zetti	assir
13	sedis	taba	sement	tabein	asser
14	soos	subhu	theman	taé	assur

Un double problème de philologie philosophique et comparée se présente ici à notre examen : 1° les langues sémitiques nous apparaissant, dès la plus haute antiquité, divisées en dialectes, comment expliquer l'origine de ces dialectes et l'apparition des propriétés qui les caractérisent? 2° La distinction des langues sémitiques et des langues indo-germaniques ou ariennes est-elle radicale, absolue, impliquant nécessairement une diversité d'origine et de race?

Pour répondre à la première question, nous dirons d'abord qu'on a cru longtemps à une langue mère d'où les autres seraient dérivées par une filiation directe. On admet aujourd'hui que les langues qui représentent de véritables individualités, non les idiomes de seconde ou de troisième formation, sont sœurs et non filles les unes des autres. Il n'y aurait point entre elles d'ordre de primogéniture. Ainsi l'hébreu, par exemple, quoique en un sens plus ancien que l'arabe, ne peut pas pour cela être considéré chronologiquement comme antérieur à ce dernier, mais l'hébreu ayant moins vécu que l'arabe, il s'est moins développé et a conservé plus pur le système primitif de la famille sémitique. Il n'y aurait donc pas lieu de chercher parmi les dialectes actuellement existant d'idiome sémitique primordial.

Mais les dialectes dont nous parlons ne pourraient-ils point être ramenés à une langue originelle, prototype commun de la famille, maintenant évanouie? Cette idée a été adoptée par Michaelis, Adelung, Klaproth, Gesenius, G. de Humboldt, S. Luzzatto, J. Fürst, Delitzsch, Dietrich, P. Bœtticher et par le Dr (aujourd'hui cardinal) Wiseman.

« Des faits particuliers aux langues sémitiques, » dit M. Renan, « donnent, il faut l'avouer, à cette hypothèse un grand air de vraisemblance. Telle est la facilité avec laquelle le système des langues sémitiques se laissent ramener à un état plus simple, qu'on est tenté de croire à l'existence historique et à la priorité de cet état. » (*Hist. gén. des l. sém.*, p. 84.)

Voici comment on a procédé dans cette investigation.

On remarqua que les racines dites quadrilitères dans les langues sémitiques ne sont pas des racines réelles, mais des formes dérivées et composées, et que les racines verbales trilitères elles-mêmes peuvent perdre une lettre et être ramenées à une racine essentiellement composée de deux lettres. Les monosyllabes bilitères ainsi obtenus auraient servi de souche commune à des groupes entiers de radicaux trilitères offrant tous un même fond de signification. Tels seraient les éléments premiers et irréductibles des langues sémitiques. Prenons quelques exemples.

Dans les langues sémitiques, tous les mots suivants forment un groupe de verbes dont le sens est *fendre, couper, diviser.*

Farfara, fendre avec le sabre. (Ce verbe de quatre lettres est évidemment composé de deux *fara* répétés.) — *Faratsa*, fendre, découper, diviser. — *Faradja*, fendre. — *Farasza*, couper, fendre. — *Faradha*, couper, faire une incision. — *Farama*, couper par morceaux. — *Farai*, couper, fendre.

L'analyse ramène ces formes au radical FR, qui a ainsi la signification de *fendre.*

Les verbes suivants signifient *frapper avec la main ou le poing.*

Lak'a, frapper avec la main. — *Lak'aza* et *Lakaza*, donner un coup de poing. — *Lakâ* et *lakha*, frapper. — *Lakatia*, frapper. — *Lakada*, frapper avec la main. — *Lakama*, donner des coups de poing.

Tous ces verbes ont pour radical L K qui désigne la main ou l'action de la main.

Par ce travail analytique, on peut ramener le sens des divers groupes de mots qui composent les langues sémitiques à deux articulations fondamentales, qui s'adoucissent, se

Digitized by Google

fortifient, se combinent de mille manières, selon la nuance qu'il s'agit d'exprimer. On arrive ainsi à une langue simple et monosyllabique, sans flexions, sans catégories grammaticales, exprimant les rapports des idées par la juxtaposition ou l'agglutination des mots.

Maintenant la question est de savoir si tel a été l'état primitif des langues sémitiques. Qui peut le dire? Qui peut le savoir? Comment expliquer le passage de l'état monosyllabique à l'état trilitère? Quelle cause assigner à cette révolution? A quelle époque la placer? Serait-ce, comme Gesenius incline à le croire, au moment de l'introduction de l'écriture? On ne pourrait citer un seul exemple d'un pareil changement.

Cette question du monosyllabisme primitif des langues sémitiques nous paraît de tout point insoluble, et l'on serait tout aussi fondé à soutenir que ces langues, loin d'avoir été monosyllabiques à l'origine, ne sont dans leurs formes trilitères et quadrilitères actuelles que la continuation amoindrie et restreinte de la variété primitive.

Si maintenant nous considérons la formation des catégories grammaticales, nous verrons, en analysant les langues les plus anciennes, s'effacer peu à peu les limites de ces catégories et nous arriverons à une racine fondamentale qui n'est ni verbe, ni adjectif, ni substantif, mais qui est susceptible de revêtir ces différentes formes. Qu'en peut-on conclure relativement à l'état primitif du discours? Absolument rien

Toutes ces hypothèses reposent sur l'idée trop souvent trompeuse qu'on se fait d'une simplicité primitive par laquelle on prétend expliquer la complexité actuelle.

Mais si les dialectes sémitiques ne peuvent être rapportés ni à une langue primitive, prototype commun de la famille, ni à un idiome sémitique actuellement existant, ne pourraient-ils pas se rattacher au sanskrit, par exemple? Ceci nous ramène à la seconde question que nous avons posée lorsque nous nous sommes demandé si la distinction des langues sémitiques, des langues ariennes ou indo-européennes, était radicale et absolue, impliquant nécessairement une diversité d'origine et de race.

C'est un principe que la distinction des familles repose sur l'impossibilité de faire dériver l'une de l'autre par des procédés scientifiques. Cette impossibilité existe-t-elle par rapport aux langues sémitiques comparées philologiquement aux langues indo-européennes? Klaproth est le premier, en Allemagne, qui ait essayé de rapprocher les racines sémitiques des racines arianes, et de démontrer que les deux familles de langues, bien que différentes sous le rapport grammatical, possédaient un certain nombre de racines qui ne pouvaient s'expliquer par un emprunt. Bopp, Norberg, Leipsius, tentèrent des rapprochements du même genre. Gesenius et son école rapprochèrent avec plus de succès encore les racines sémitiques de celles du sanskrit, du persan, du grec, du latin, du gothique. Ce sont, chez ce grand maître, de vraies analyses étymologiques, conduites d'après la méthode qui a produit de si beaux résultats dans l'étude comparative des langues indo-européennes (751).

Entrant dans cette direction, une nouvelle école, celle de MM. Julius Fürst et Delitzsch, s'est formée en Allemagne et s'annonce comme devant changer l'aspect des études exégétiques. Tout en faisant la part des témérités de philologie comparée qu'on peut signaler dans les travaux de MM. J. Fürst et Delitzsch, quelques savants de premier ordre, comme M. Pott, en Allemagne, M. E. Burnouf, en France, ont donné leur approbation à ces jeunes hébraïsants.

Enfin, d'autres linguistes, et ce sont les plus éminents, sans rechercher le mode primitif d'éclosion des langues sémitiques et indo-européennes, se sont appliqués à signaler entre les deux familles des analogies générales, des rapprochements de détail, d'où ils ont conclu sinon une dérivation, au moins un air de parenté, une affinité anté-grammaticale, fort remarquables. Ils supposent que les peuples sémitiques et indo-européens, réunis dans le même berceau, ont primitivement parlé une même langue rudimentaire qui ressemblerait beaucoup au chinois et dont les éléments se retrouveraient dans les radicaux bilitères de l'hébreu; ce sont, en effet, ces radicaux bilitères, qui offrent avec les langues ariennes les rapprochements les plus plausibles. Les deux races se seraient séparées avant le développement complet des radicaux et avant l'apparition de la grammaire. Chacune aurait créé à part ses catégories grammaticales, sans autres rapports qu'une certaine similitude de génie. En faveur de cette hypothèse on cite Bopp, G. de Humboldt, Ewald, Lassen, Leipsius, Benfey, Pott, Keil, Bunsen, Kunik et même M. E. Burnouf, bien qu'avec quelque hésitation.

Que faut-il penser de cette théorie?

Pour ce qui concerne la question grammaticale, tout le monde convient de la distinction profonde qui existe entre les systèmes grammaticaux des deux familles, et de l'impossibilité de faire dériver l'un de l'autre par les procédés de la philologie comparée.

La trilitérité des racines dans les langues sémitiques et la propriété qu'ont ces langues d'exprimer le fond de l'idée par les consonnes et les modifications accessoires de l'idée par les voyelles, ouvrent, suivant G. de Humboldt, un abîme entre le système indo-européen et le système sémitique.

(751) Gesenius pensait, toutefois, que pour trouver les analogies démonstratives, il fallait dépouiller les racines sémitiques de leur forme trilitère, et remonter jusqu'au thème primordial bilitère d'où les racines actuelles sont dérivées, par l'addition d'une troisième consonne accessoire; hypothèse dont nous avons déjà discuté la valeur.

Digitized by Google

Pendant que, chez les sémites, c'est une sorte de racine imprononçable, attachée à trois articulations et se déterminant par le choix des voyelles, dans l'indo-européen, la racine est un mot complet et existant par lui-même. Chaque mot des langues sémitiques est en quelque sorte classé par sa forme; les langues ariennes ont bien plus de latitude et de flexibilité. Nous pouvons poser en principe que la grammaire est la forme essentielle d'une langue, ce qui en constitue l'individualité. On pourrait citer beaucoup de langues qui ont enrichi ou renouvelé leur vocabulaire, mais bien peu qui aient corrigé leur grammaire. Autrement, comment arriverait-il que le chinois, tellement dénué de construction grammaticale, qu'il semble être la copie exacte des formes de la pensée exprimée en signes des sourds-muets (752), n'a jamais développé ce que nous considérons comme indispensable à l'intelligence de la parole? Pourquoi les langues sémitiques, après des milliers d'années de voisinage d'autres familles, n'ont-elles jamais engendré un temps présent, ou des temps composés et des modes, dont l'absence rend si perplexe le sens de leurs discours et de leurs écrits, ou inventé quelques nouvelles conjonctions pour soulager la copulative *et* du fardeau d'exprimer toutes les relations possibles entre les parties du discours? Et bien plus, comment se fait-il qu'après des siècles de contact avec des alphabets plus parfaits, et tout en avouant l'immense difficulté de n'avoir point de voyelles, ceux qui parlent cette langue n'ont pas réussi à y en introduire, mais encore aujourd'hui ont recours à l'incommode expédient de ces points désagréables? Et la langue abyssinienne, l'unique qui ait tenté un changement, a seulement produit un alphabet syllabique moins naturel et plus compliqué, plein d'embarras et sujet à des erreurs innombrables. S'il y avait dans les langues quelque chose qui ressemblât à un développement naturel, certainement un si grand nombre de siècles l'aurait manifesté. Mais loin d'en être ainsi, c'est souvent dans ses premiers temps qu'une langue est plus parfaite. Et les recherches récentes, faites par Grimm sur les formes primitives de la grammaire des dialectes germaniques, sont loin de prouver la tendance des langues à se perfectionner; car plusieurs formes très-précieuses en ont disparu (753). Il est tout à fait contre l'expérience de parler de l'état sédentaire des langues, ou de supposer qu'il leur a fallu plusieurs centaines d'années pour arriver à un point donné de développement grammatical. Les langues ne croissent pas d'une graine ou d'un rejeton, mais, par un procédé mystérieux de la nature, elles sont jetées en moule, mais moule vivant, d'où elles se dégagent avec toutes leurs belles proportions. La grammaire est donc, nous le répétons, la forme essentielle d'une langue, ce qui en constitue l'individualité.

Cependant nos conclusions ne doivent pas être à cet égard d'une rigueur absolue, car il est de fait qu'on peut signaler une foule d'idiotismes d'expression et de syntaxe communs aux deux langues sémitiques et indo-européennes, ainsi que l'ont démontré Gesenius et J. A. Ernesti (754).

Revenons aux affinités verbales ou à la méthode de la *comparaison lexique*.

Il est incontestable qu'un grand nombre de racines essentielles et monosyllabiques des langues sémitiques prêtent à des rapprochements séduisants avec les racines des langues indo-germaniques. Ces analogies sont évidentes, elles ont frappé les meilleurs esprits, et ces racines communes aux deux familles ne sont point de la nature de celles qu'on peut supposer avoir été empruntées à une époque historique. Quelques philologues ont eu recours à l'onomatopée pour expliquer cette similitude de racines, prétendant que l'unité de l'objet a dû partout entraîner l'unité de l'imitation. Une pareille explication ne sera pas trouvée sérieuse si l'on considère la multiplicité des faces sous lesquelles le fait physique se pré-

(752) Les sourds-muets ne peuvent pas être amenés à faire usage des gestes grammaticaux inventés pour eux par l'abbé Sicard, mais se contentent des simples signes d'idées, et ne déterminent la structure que par l'ordre naturel de leur enchaînement. (*Voy.* DE GERANDO, *De l'éducation des sourds-muets*; Paris, 1827, tom. I, p. 580-588.) Ce qui suit est la traduction littérale du *Pater* comme ils l'expriment par leurs signes : 1. *Notre*, 2. *Père*, 3. *Ciel*, 4. *en* (signe d'insertion), 5. *désire* (signe d'attirer, ou tirer), 6. *votre* (vous), 7. *nom*, 8. *respect;* 9. *désire*, 10. *votre*, 11. (sur) *les âmes*, 12. *règne*, 13. (c'est-à-dire) *Providence*, 14. *arrive;* 15. *désire*, 16. *votre*, 17. *volonté*, 18. *faire*, 19, *ciel*, 20, *terre*, 21. *égalité* (de la même manière que). (P. 589.)

(753) Le syriaque a pu combler les lacunes de son dictionnaire en y entassant des mots grecs, jamais suppléer par un temps nouveau à l'imperfection de son système de conjugaison; le turk a pu charger son dictionnaire de mots arabes et persans, jamais modifier sa grammaire tartare. Le français a pu, au XVIe siècle, s'enrichir d'une foule de mots empruntés artificiellement aux langues anciennes, et tous les efforts des poëtes et des rhéteurs de ce temps n'ont pu lui donner le simple procédé de la composition des mots. Les langues sémitiques ont de même beaucoup plus changé dans leur vocabulaire que dans leur grammaire. (Cfr. RENAN, *Hist. des langues sémit.*, p. 431; — WISEMAN, *Disc. etc. Premier Disc. sur l'Etude comp. des langues.*)

(754) Schlegel n'a point été exact lorsqu'il a prétendu qu'aucune modification ne peut avoir lieu dans la structure grammaticale d'une langue. Lui-même accorde que l'anglo-saxon a perdu sa grammaire par la conquête normande (*De studio etym.*, p. 284). L'italien n'est-il pas sorti du latin plus par l'adoption d'un nouveau système grammatical que par aucun changement dans les mots? L'ancien pehlvi nous offre un semblable exemple : ses mots sont sémitiques, mais sa grammaire indo-européenne (*Asiat. Res.*, vol. II). Un autre exemple curieux d'un semblable phénomène se rencontre dans le kawi, langue de l'Archipel indien (CRAWFURD, *Hist. of the ind. Archipelago*, t. II, p. 18). On peut en citer d'autres exemples dans les langues tartares, (Voy. *Recherches sur les lang. tart.*, par A. RÉMUSAT.)

Digitized by Google

sente et peut être envisagé. Les éléments de l'instrument nommé kaléidoscope sont infiniment moins nombreux, et l'on a estimé à plusieurs millions les combinaisons possibles avant que la même se reproduise deux fois. Les bruits naturels les plus uniformes partout, sont justement ce que les langues ou onomatopées nationales représentent avec la plus incroyable variété (755). Supposer que l'onomatopée fut le procédé ordinaire par lequel les premiers hommes formèrent leurs appellations, c'est ne pas prendre garde que l'onomatopée est toujours un terme composé qui implique comparaison et jugement; c'est donc un véritable progrès, un développement de la langue et non un mot primitif (756). On ne prend pas garde que les mots qu' on appelle onomatopiques, ne sont pas plus de l'invention des peuples qui les emploient que les autres mots de la langue qu'ils parlent. C'est une grave erreur de prétendre que les peuples inventent les mots de leur langue, ils n'en inventent aucun, ils modifient seulement ceux qu'ils connaissent et qu'ils emploient, ou bien ils les empruntent à leurs voisins, soit de toute pièce, soit en leur faisant subir quelques changements, *parce detorta*, comme dit Horace (ex.: *remorqueur, fixateur, distancer, cheffrerie*, etc.), pour les adapter à la langue maternelle (757).

Il n'y a pas dans les langues des peuples civilisés un seul mot qui ne puisse nous servir d'exemple pour démontrer que les mots d'aucun vocabulaire ne sont inventés, mais modifiés ou dérivés ou empruntés.

Revenons à la comparaison des langues sémitiques avec les langues indo-européennes ; prenons le radical sémitique LH, LG, LK, qui se change aussi en LS ou en LDJ. Ce radical représente l'idée de la *langue* et de ses actions comme *lécher*, etc.

Lâkak, en hébreu, *lécher, goûter*.—Lay'k a, en arabe, *lécher*.—Laghâ, *parler*. — Lahata, *exercer sa langue*.—Ladjana, *lécher*.—Lassa, *lécher*. — Lasaba, *lécher*. — Lasa'a, *être calomnié par une mauvaise langue*. — Lasama, *goûter, mettre sur la langue*. — Lisn ou lisan, *la langue*. — Latha'a, *lécher*. — Lâsa, *goûter, mettre sur la langue*. — Lehasa, *lécher*.

Sanskrit. — Lih, *lécher, goûter*. — Lak et lag, *goûter*. — Lidha, *léché, goûté*. — Lôk, *parler* (latin, *loquor*). — Ladji, *calomnier, maudire*.

Grec. — λειχω, λιχμαω.

Latin. — Lingo. — Ligurio. — Lingua.

Dans les langues vivantes :

Allemand, lecken, lechzen. — *Anglais*, to lick (i = aï). — *Italien*, leccare. — *Gothique*, laigo. — *Lithuanien*, lêzu (u = ou). — *Russe*, lizu (u = ou). — *Gaëlique*, ligham. — *Celtique*, loukan.

On convient d'abord que toutes les langues européennes ont dérivé du sanskrit le mot par lequel elles expriment l'action de *lécher;* elles ne l'ont donc pas inventé par onomatopée, mais seulement emprunté en le modifiant. La question est donc de savoir :

1° Si le mot sanskrit ou le mot sémitique, ou tous les deux sont primitifs et ont été inventés onomatopéiquement par les premiers hommes qui ont parlé l'une ou l'autre de ces deux langues.

2° Si ces deux langues sont primitives, c'est-à-dire ont été inventées isolément et sans qu'il y ait eu originairement entre elles aucune communication ou emprunt.

Ces questions se rattachent, comme on voit à une question plus générale, plus fondamentale, à celle de l'origine même du langage. Nous renvoyons donc à l'article de ce Dictionnaire où nous avons discuté cette question capitale. *Voy.* LANGAGE (Origine du) et l'Introduction, § I et III.

Nous citerons encore un certain nombre de racines sémitiques qui ont la plus frappante affinité avec des racines sanskrites appartenant à des mots qui ont exactement le même sens dans les deux familles.

Dans les langues sémitiques le radical KT, KD, KS, signifie *couper, détruire, tuer*, et autres sens analogues. Nous le trouvons d'abord dans le mot hébreu kœteb, *couper, trancher*, etc.

Le même radical est modifié par les consonnes finales dans les racines suivantes (3e personne du prétérit que nous traduisons par l'infinitif).

K'aththa, *couper une chose quelconque*. — K'athaba, *couper, trancher*. — K'atha'a, *couper, rogner, tronquer*. — K'athafa, *arracher, gratter avec les ongles, racler*. — K'athala, *trancher, amputer*. — K'athama, *mordre, blesser avec les dents*. — K'adda, *couper, couper en long*. — K'adhdha, *couper également, donner un coup sur la tête*. — K'atstsa, *arracher, extirper*. — K'aszsza, *couper, découper*. — K'asama, *diviser par morceaux*. — K'aszaba, *depecer, découper*. — K'aszada,

(755) On connaît les onomatopées si diverses du chant du coq données par M. E. de Sales dans un *Mémoire* sur la transcription des langues orientales en caractères européens. On trouvera la même disparate dans les synonymes des verbes *roucouler, bêler, caqueter*, dans les diverses langues.

(756) *Voy.* notre *Dictionnaire apologétique*, art. *Psychologie*, § VIII, et note VIII à la fin du volume, où nous avons réfuté les onomatopéistes, et particulièrement M. Renan.

(757) Dans telle période historique donnée où un grand événement a lancé sur le monde une nation et une langue, il est facile de reconnaître une situation dont les éléments furent tous pareils à ceux que nous voyons rouler sous nos yeux dans les pays de moyen âge et de renaissance. Dans toutes ces grandes circonstances, l'ouvrier ne peut être bien orgueilleux de sa part dans ce travail; il n'y fournit ni les matériaux qui sont les mots, ni leur agencement, c'est-à-dire les formes grammaticales; ceux-ci et ceux-là sont un héritage vieux comme le monde. L'initiative par les onomatopées est une fraction trop minime pour la mettre en balance avec la masse énorme de traditionnel qui fait le fond des langues.

Digitized by Google

briser, casser. — K'aszara, *couper, rogner, trancher.* — K'aszama, *briser, casser.* — K'aszmala, *casser, briser.* — K'adsdsa, *trouer, faire un trou; couper, rogner.* — K'adsk'adsa, *rompre, briser, casser.* — K'adsaba, *couper, rogner, trancher.*

Voici, dans le sanskrit, les différentes formes du même radical :

K'had, *tuer, blesser.* — Kout'h, *tuer.* — Kad et k'had, *fendre, couper, découper.* — Koutt et k'houd, *couper;* comme en anglais, *to cut.* — Kas', *blesser, tuer.* — Kach, *blesser, tuer.* — Kas, *détruire.*

Persan : Kouch-ten. *tuer.*

Turc : Kes-mek, *couper.*

Le radical NK renferme l'idée de *pousser, frapper, détruire,* comme dans les racines arabes suivantes :

Nakaâ, *blesser, tuer quelqu'un.* (Lat. : *necare,* tuer). — Nakaba, *blesser, casser, faire du mal.* — Nakata, *blesser quelqu'un à la tête avec une lance.* — Nakasza, *pousser, frapper, chasser quelqu'un.* — Nakaba, *briser une muraille.* — Nak'akha, *frapper, enfoncer la lance dans le corps.* — Nak'ara, *frapper, pousser.* — Nak'osa, *frapper, pousser.* — Nak'afa, *porter un grand coup à quelqu'un.*

Radical sanskrit : Nakk, *détruire, exterminer.*

MR est un radical qui désigne l'action de *pétrir,* d'*amollir,* de *traire,* de *frotter* ou d'*oindre* dans seize verbes arabes :

Maratsa, *frotter avec les mains, macérer.* — Marada, *frotter.* — Maraza, etc., etc.

MR devient MS et MCH avec une signification tout à fait analogue aux verbes précédents.

Sanskrit : Mrax, *frotter, oindre.*

Le radical LT présente l'idée de *frapper* et de *briser,* comme dans : latta, *briser, écraser, froisser, piler,* et dans cinq autres mots arabes.

Sanskrit : Louth, *frapper, briser, détruire.*

Les radicaux DB, DF et TB ont la signification de *battre, donner un coup, blesser,* comme dans : *dabâ,* etc.; *dafâ,* etc.; *tabâ,* etc.; donner un coup, tuer, combattre.

Ne sont-ce pas les racines sanskrites : *toub, toubh, toup,* frapper, blesser, tuer.

DJZ ou DJD indique l'idée de *couper, trancher,* comme : *djazza, djadama, djadzafa,* etc., et dix autres verbes renfermant tous ce même radical et ayant la même signification.

Sanskrit : — Djach, djahch, *couper, blesser, tuer.* — Tchat, *fendre, diviser.*

RT, RD représente l'idée de *fermer.*

Rataḍja, *fermer une porte.* — Ratak'a, *fermer, resserrer.* — Ratâ, *serrer un nœud, resserrer.* — Radama, *fermer une porte.* — Ratta, *bégayer,* ce qui se fait quand la langue obstrue la bouche.

Sanskrit : — Roudh, *resserrer, fermer.*

MT désigne *la mort :* Mâta, *tuer,* et mavtou, *la mort.* — Mant, *mourir,* en hébreu.

Sanskrit : — Mât'h, mout'h, met'h, mid et med, signifie *tuer.*

KL signifie aussi *détruire, blesser, tuer :* Kalama, *blesser.* — K'alita, *mourir, se perdre.* (K'alaton, *mort.*) — Kalai, *blesser dans les reins.*

Sanskrit : kâla, *mort.* — *Anglais :* to kill, *tuer.* — *Finnois ;* conolo, *la mort.* — *Hongrois :* halàl (prononc. khalal, *la mort*). — *Ostiake :* koul, *la mort.* — *Buraite* (Mongol), koul, *la mort.* — *Kalmuk :* oukul, *la mort.* — *Vogoul :* kalam, *la mort.* — *Zyriaine ;* kolem, *la mort.* — *Tchermisse* (Volga) : kolen, kolid, *la mort.*

Le radical SR, TSR, CHR, etc., signifie, *couper, fendre, blesser, casser,* etc. : *sarra, szarama, szarai,* etc., et dix autres verbes.

Sanskrit. — Shour, *blesser.*

MS ou MCH désigne *mêler.*

Macha, *mêler.* (Maïch, *mélange de laine et de poil de chèvre.*) — Machadja, *mêler ensemble.* — Mechth, *mélange, chose mêlée.* — Mazadja, *mêler une chose avec l'autre.*

Hébreu : mazag, *mélange;* mâsak, *mêler.* — *Syriaque ;* mzag, *mêler.* — *Sanskrit :* max, *mêler.* — *Persan :* amiziden, *mêler.* — *Latin :* miscere, *mêler.* — *Allemand :* mischen, *mêler.* — *Esclavon :* mèchat, *mêler.* — *Grec :* μιγω. — *Anglais :* to mash. — *Celtique :* meskan. — *Polonais :* mieszan.

Le radical KR présente, dans les langues sémitiques, l'idée de *creuser, fouir, couper, faire une incision.* Ainsi nous avons en hébreu :

Kour, *creuser, fouir.* — Kârah, *id.* — Kara'a, *rompre, fendre.* — Kârâl, *faire une incision.*

Sanskrit. — K'hour, *fendre, couper, creuser.*

Hébreu : sâraf, tsârab et tsâraf, *brûler.* — *Sanskrit :* tchour, *brûler.*

Hébr. : dzahar, *briller.* — *Sansk. :* sour, *briller.*

Hebr. : kœren, *corne; Lat. :* cornu; *Allem. :* horn; *Celt. :* kern; *Sansk. :* shrinka, d'après le changement de *sh* en *k* (758).

Hébr. : râtam, *lier, joindre.* — *Sansk. :* roud'h, *lier, mettre un frein.*

Hébr. : mâdad, *mesurer.* — *Sansk. :* mad, *mesurer.*

Hébr. : lout, *couvrir, cacher.* — *Sansk. :* loud, *couvrir, cacher.*

Hébr. : mâtar, *pluie.* — *Sansk. :* moud, *humide* (lat. *madidus*).

Hébr. : nâdad, *se mouvoir.* — *Sansk. ;* nat, *mouvoir, être mû.*

Hébr. : sour, *être le premier, le prince.* — *Sansk. :* shour, *être plus fort, vaincre.*

Hébr. : nâthats et nâthak, *blesser, tuer.* — *Sansk. :* nat et noud, *blesser, tuer.*

Hébr. : louts, *se jouer, se moquer.* — *Sansk. :* lad, *badiner jouer.*

Hébr. : tsour, *s'en aller.* — *Sansk. :* tchar, *s'en aller.*

Hébr. : bâlal, *mêler.* — *Sansk. :* boul, *mêler.*

(758) Un rapprochement non moins remarquable est celui de l'hébreu *ghedi,* chevreau, arabe *ghidi,* gothique *gaiten,* suédois et anglais *kid,* grec ϝεῖρος, latin *hœdus,* gallois *ghitt,* chèvre.

Digitized by Google

Hébr : nâchat, *périr*. — *Sansk.* : nash, *péri*.

Hébr. : phâlakh, *dépecer, découper*. — *Sansk.* : phal, *découper, fendre*.

Hébr. : kétar, *lier*. — *Sansk.* : kit, *lier*.

Hébr. : nâtar, *sauter*. — *Sansk.* : nat, *sauter, danser*.

Hébr. : kithêr, *ceindre, entourer*. — *Sansk.* : gouth et goud, *entourer, habiller*.

Hébr. : mânâh, *supputer*. — *Sansk.* : man, *réfléchir*.

Hébr. : kamah, *désirer*. — *Sansk.* : kam, *désirer*.

Hébr. : bârâ, *créer, faire*. — *Sansk.* : bâr, *finir, terminer un travail*.

Hébr. : kâpats, *fermer, cacher*. — *Sansk.* : koub, *couvrir, cacher*.

Hébr. : kâthad, *cueillir, arracher*. — *Sansk.* : koud, *arracher, brouter l'herbe*.

Hébr. : kaït, *chaleur*, été (chaldéen). — *Sansk.* : kout, *chauffer*.

Hébr. : kâtab, *écrire*. — *Sansk.* : kit, *transcrire, copier*.

Il nous aurait été facile d'augmenter considérablement cette liste (759). Nous renvoyons aux ouvrages des nombreux auteurs que nous avons cités, et particulièrement à l'ouvrage français de M. Lethierry Barrois, intitulé : *Racines hébraïques*, avec leurs dérivés dans les principales langues de l'Europe; Paris, 1842. — *Voy.* la note XXIV, à la fin du volume.

Nous croyons devoir citer, en terminant, l'opinion d'un linguiste français dont le sentiment en cette matière mérite d'être pris en considération.

« Les racines sémitiques se composent invariablement, » dit M. Délâtre, « de trois lettres radicales qui se maintiennent dans tous les dérivés de chaque racine, et qui se prononcent en deux syllabes. Voilà qui paraît renverser le principe de la monosyllabité des racines. Mais en y regardant de plus près, on s'aperçoit que dans les racines sémitiques les deux premières lettres seules sont fondamentales, et que la troisième est servile. Les deux premières expriment l'idée générique; la troisième exprime l'idée spécifique. Ainsi nous trouvons dans le vocabulaire hébreu la série suivante *bâd-ad*, s'écarter, vivre seul; *bâd-al*, diviser, disjoindre; *bâd-ag*, se fendre, s'ouvrir; *bâd-ar*, disperser. Il est évident que tous ces verbes ont la même racine, représentée par la syllabe initiale *bâd*, qui renferme l'idée générale de séparer et de désunir. Ce qui confirme cette présomption, c'est qu'il existe un monosyllabe *bâd*, qui signifie la part, la portion. Nous tenons donc là une racine sémitique monosyllabe et bilitère, qui s'est particularisée en différents dérivés à l'aide d'un troisième élément. Mais cet élément quel est-il? quelle est sa fonction? reparaît-il constamment, à l'exemple des suffixes sanskrits, pour modifier les racines dans le même sens? Non. La troisième lettre est imprescriptible; elle revêt toutes les formes, et il a été impossible de lui en assigner une régulière. Du reste, la racine *bâd* se rattache aisément au sanskrit qui emploie le *bhid* dans la même acception de diviser et de fendre.

« Le primitif *bâd-ad* n'est pas isolé dans la langue hébraïque. Toutes les familles d'idées nous présentent à leur tête un verbe dont la seconde radicale est redoublée comme dans *bâd-ad*, et qui sert de clef à tous les autres. Il y a *mal-al*, *cât-at*, *gâz-az*, etc., qui donnent naissance aux verbes secondaires *mal-als*, *mala-ag*, etc.; *cat-al*, *cat-am*, etc.; *gaz-al*, *gaz-ar*, etc., exprimant les diverses nuances dont est susceptible l'idée mère contenue dans les monosyllabes *mal*, *cat*, *gaz*. Le sanskrit nous offre les mêmes racines, avec un sens analogue. Il n'est donc pas impossible d'identifier l'hébreu au sanskrit.

« Quant à la conjugaison, nous devons avouer que nous ne voyons pas moyen d'établir de comparaison sur ce terrain entre les deux langues en question. Mais il ne faudrait pas, pour cela, se hâter de déclarer que le sanskrit et l'hébreu n'ont aucun rapport entre eux. Il se peut que ces deux idiomes se soient séparés à une époque reculée, où le système de conjugaison n'était encore qu'ébauché, et où le verbe n'avait qu'une forme vague et indécise. » Nous avons discuté plus au long ces diverses théories dans l'Introduction de ce Dictionnaire, § III, et à l'article Egyptienne.

SENECAS. *Voy.* Mohawk.

SENNACHERIB. *Voy.* Cunéiformes.

SENS, SENSATIONS et SENSIBILITÉ chez l'enfant. *Voy.* l'*Essai*, § I et II.

SERBE ou SORABE. *Voy.* Bohemo-polonaise et Slaves.

SERPENT. *Voy.* Colombienne.

SERVIENNE. *Voy.* Russo-illyrienne.

SHIHO-DANKALI (Famille), classée dans la région du Nil. Elle comprend les langues:

1° Shiho, par les *Shiho* proprement dits, peuple montagnard qui demeure près du passage d'Assuali, sur la route du Tygre à Arkiko sur la mer Rouge, et par les *Hazorta* qui demeurent près du pas de Taranta et s'étendent depuis cette gorge, qui est une des clefs de l'Abyssinie, jusqu'à la baie d'Annesley sur la mer Rouge. Il paraît aussi que les *Taltal* et les *Doba*, qui vivent sous des chefs indépendants les uns des autres, parlent un dialecte de cette langue.

2° Dankali-Adaïel, parlée en deux dialectes principaux subdivisés en plusieurs

(759) « Il paraît, » dit le docteur Young, « qu'on ne pourrait rien conclure relativement au degré de parenté entre deux langues de la coïncidence de sens d'un mot unique qui se rencontrerait dans ces deux langues, et que les chances seraient trois contre un que ces deux mots ne concorderaient pas; mais si trois mots paraissent identiques, il y aurait alors plus de dix contre un qu'ils doivent être dérivés dans l'un et l'autre cas de quelque langue mère, ou introduits de quelque autre manière; six mots donneraient plus de dix-sept cents chances contre une, et huit près de dix mille; tellement que dans de semblables cas la probabilité diffère très-peu d'une certitude absolue. » (*Remarks on the reduction of experiments of the pendulum. Phil. trans.* v. 110.)

Digitized by Google

sous-dialectes : le *Dankali*, parlé par les *Danakil*, nation nomade qui demeure dans la partie de la Troglodytique, qui s'étend depuis le détroit de Bab-el-Mandeb jusqu'à Arkiko et connue aujourd'hui sous le nom de Dankali. Les Danakil sont divisés en treize tribus principales, dont celle des *Dumhoeta* est la plus puissante et possède la côte entre Beloul et Arena ; viennent ensuite celles des *Taiemèla* et des *Hadarem* qui occupent le sol où se trouvent les riches mines de sel qui fournissent l'Abyssinie ; celles des *Adoole* et des *Modeto*, qui s'adonnent à la navigation ; celles des *Aisamatha*, *Weema*, *Russamo*, etc., etc. L'*adaïel*, parlé dans le pays de ce nom, qui s'étend le long de la mer depuis le détroit de Bab-el-Mandeb jusqu'aux environs de Zeyla. Il paraît que dans le Mara, contrée intérieure placée entre l'Adaïel et les possessions des Gallas, on parle l'adaïel ou du moins un de ses sous-dialectes.

SHULU. *Voy.* ATLANTIQUE.

SIAMOISE. *Voy.* INDO-CHINOISE.

SIBÉRIE, tableau de cette contrée. *Voy.* SIBÉRIENNES.

SIBÉRIENNES (LANGUES). — Depuis la rive orientale de la Dwina, dans le gouvernement d'Arkhangel, en Europe, jusqu'aux côtes de la mer de Behring, au bout de l'Asie, et depuis l'Altaï, dans le centre de cette dernière, jusqu'au promontoire Sacré, extrémité boréale de tout l'ancien continent, des nations à petite taille, à traits hideux, couvertes de peaux de bêtes fauves, vivant la plupart de pêche et de chasse, et quelques-unes des moins sauvages du produit de leurs nombreux troupeaux, toutes croupissant dans la plus stupide ignorance, et n'ayant d'autre culte qu'un fétichisme grossier qu'on a décoré à tort du nom de schamanisme, offrent les traits principaux des peuples qui parlent les langues que nous nommons sibériennes. Ici nous sommes hors du domaine de l'histoire ; les générations se renouvellent sans cesse sur un sol inhospitalier sans laisser aux peuples qui les suivent aucune trace de leur misérable existence. Aussi, à l'exception du khanat de Touran, fondé dans le XIIIe siècle par un prince de la race de Tchinghis-khan et détruit dans le XVIe par le Cortès de ces régions hyperboréennes, le Cosaque Timofeyew, à l'exception des inscriptions, des tombeaux, des ornements et des patères qu'on trouve dans la Sibérie méridionale, fruits de la civilisation tardive à laquelle s'étaient élevées des peuplades Turkes dans le moyen âge, et que des philologues ont attribuées à tort aux fameux Tchoudes, qui n'ont jamais habité ces régions éloignées, aucun souvenir historique ne vient embellir l'aspect d'une nature sauvage, qui lutte sans cesse contre les progrès de la civilisation. A l'est, une longue chaîne de monts ignivomes et des côtes enveloppées d'éternels brouillards ; au sud, de vastes steppes parsemées de lacs salés et de hautes montagnes ; au milieu, d'immenses fleuves, tels que l'Oby avec l'Irtich, le Ienisseï avec l'Angara, et le Lena avec l'Aldan ; au nord, de vastes plaines marécageuses, dont le sol n'est qu'une boue presque toujours gelée ; à l'ouest, la chaîne métallique de l'Oural : voilà les traits principaux de cette vaste contrée, qui, sous le nom de Sibérie, forme la moitié de la surface de l'empire Russe, et qui est la patrie des peuples compris dans ce groupe ethnographique. Mais la Providence, qui veille également sur toute la nature, a su rendre habitables ces pays immenses où règne un hiver de neuf à dix mois, et où la végétation est presque partout languissante ; elle a su les entourer de charmes assez puissants pour retenir leurs habitants. De même qu'elle a donné les chameaux à l'Arabe, de même elle a donné à ces peuples d'innombrables troupeaux de rennes, et cette race particulière de chien qui est en quelque sorte le compagnon de cet animal précieux et sobre, et qui le remplace même chez plusieurs tribus nomades. Elle a veillé à leur subsistance en leur fournissant une immense quantité de poissons qui peuplent les rivières et les côtes de cette contrée, et qui leur offrent une nourriture abondante et facile, dans des pays où la rigueur du climat ne permet pas la plupart des travaux agricoles ; enfin elle leur a donné des bêtes fauves recouvertes des plus belles fourrures, dont la chair augmente leurs moyens de subsistance et dont la peau leur sert à la fois à braver impunément les plus grands froids et à se procurer les productions des autres pays. Mais les peuples que nous nommons Sibériens, ne sont pas les seuls habitants de ces froides contrées, où la nature végétale semble être condamnée à un sommeil éternel. De nombreuses peuplades Finnoises, Turkes, Tatares ou Mongoles, Toungouses et Tchouktches vivent à côté des Samoyèdes, des Ienisseïs, des Youkaghires, des Koryekes et des Kamtchadales. Les Turks ont été même les premiers à introduire la civilisation dans ces pays inhospitaliers, et l'infatigable Russe, soutenu par un gouvernement aussi sage que prévide, est parvenu à y répandre en moins d'un siècle les bienfaits de la civilisation jusque dans les parties les plus reculées. Plusieurs tribus Kamtchadales, Koryekes, Turkes, Samoyèdes ont déjà embrassé le christianisme et quitté la vie nomade pour se livrer aux travaux agricoles. Des hameaux, des villages, des villes se sont élevés au milieu de ces solitudes immenses ; de riches moissons ont déjà récompensé plusieurs fois les peines du laboureur dans des endroits qui paraissaient être condamnés à une éternelle stérilité ; de grands marchés ont été établis au centre même de ces déserts hyperboréens et de leurs sauvages habitants ; des communications aussi régulières que rapides se sont ouvertes sur une ligne de plus de 1,500 lieues ; des manufactures, des fabriques, des imprimeries, des écoles élémentaires, des séminaires, des gymnases et des écoles spéciales se sont élevés comme par enchan-

Digitized by Google

tement au milieu de ces nomades ignorants et stupides ; Tobolsk et Irkoutsk, regardées, sous Pierre le Grand, comme le séjour le plus horrible qu'on pût assigner à un criminel, offrent, aujourd'hui, le spectacle des arts, des plaisirs et du luxe des villes policées de l'Europe; enfin des fouilles habilement dirigées et poussées avec activité rapportent annuellement à la Russie tant de richesses, qu'on peut, sans exagération, appeler la Sibérie le *Pérou de l'empire Russe.*

Aussi incultes que les peuples qui les parlent, les idiomes sibériens n'offrent rien d'intéressant au philologue, si ce n'est quelques racines qui leur sont communes avec d'autres idiomes de l'Asie centrale et occidentale et même avec ceux de l'Europe, Aucun n'a encore été fixé par l'écriture et tous offrent, comme trait caractéristique, des sons âpres et durs et des intonations bizarres. On les a classés dans les trois familles suivantes. Les familles SAMOYÈDES, IENISSEÏ, KORYEKE, KAMTCHADALE, KOURILIENNE. *Voy.* ces mots.

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES SIBÉRIENNES

		Orthographe.	*Soleil.*
FAMILLE SAMOYEDE.	KHASSOWO ou SAMOYEDE, de *Pustosersk.*	1 allemande	chaer
	d'*Obdorsk.*	2 allemande	chaier
	des *Yourazes.*	3 allemande	kaiar
	TOUROUKHANSK, de *Mangaseja.*	4 allemande	chaia
	TAWGHI.	5 allemande	kau
	TAS, du *Tas.*	6 allemande	tschel, teldu
	de *Tomsk.*	7 allemande	tjell
	NARYM, de *Narym.*	8 allemande	tscheld
	LAAK.	9 allemande	tscheelet
	KARASSK.	10 allemande	tscheld, tjeld
	KAMASCHE-KOIBALE, des *Koibales.*	11 allemande	kuja
	OUBIANGKHAI, des *Taigi.*	12 allemande	chaja
FAMILLE IENISSEI.	DENKA.	13 allemande	yi
	IMEAZK.	14 allemande	i
	ARINE.	15 allemande	ega
	POUMPOKOLSK.	16 allemande	ichem
	KOTTEN-ASSANE, des *Assanes.*	17 allemande	oga, ega
YOUKAGHIRE.		18 allemande	bugönsche
FAMILLE KORYEKE.	KORYEKE, du *Kolyma.*	19 allemande	tyketi
	KORYEKE, du *Kamtchatka.*	20 allemande	dykupyhsol
	KARAGA.	21 allemande	schshalch, kulteatcn
	KORYEKE, de *Pallas.*	22 allemande	tirkiti
FAM. KAMTCHADALE	KAMTCHADALE-TIGIL, *Koryeke du Tigil*	23 allemande	laatsch, kuleatsch
	Kamtchadale du Tigil.	24 allemande	laatsch
	KAMTCHADALE-MOYENNE.	25 allemande	koatsch
	OUKEH.	26 allemande	kulteatsch
	KAMTCHADALE-AUSTRALE	27 allemande	galenkuletsch
FAM. KOURILIENNE.	KOURILIENNE PROPRE, du *Kamtchatka.*	28 allemande	tschupuh
	IKSSO.	29 allemande	tschukufkamoi, tolibi
	TABAKAI.	30 allemande	tolskaf, touki

	Lune.	*Jour.*	*Terre.*	*Eau.*	*Feu*
1	jalamda	jele	ja	gui, i, itu, tui	tu
2	jirri	jelle	ja	ji, ă, juit	tu
3	jirri	jalle	ja	bi	tu
4	dirri	dere	dja	bi	tu
5	nenkürtje	djalle	mamuru	be	tui
6	iret	tel	tschwotsch	yt	tü
7	airet	tjel	tjun	yd	tjün
8	ireda	tschet, tscheled	tuetsch	yt	tü
9	eeret	»	tootsch	yth	tuy
10	irred	tjeld, tscheld	tuetsch	hyt	tü
11	kuïi	djiala	dja	by	ssiu
12	kischtin	chaja	dja	bu	tui
13	cheip	chon	ban	uhl	book
14	chaip, chip	chokene, i	ban, bach	ur, ul	bok
15	eschui	ij	pen	kull	khott
16	chep, tui	ne, cheg	bin	ul, dok	butsch
17	schui	i, ü	pan, pan	ul	hat
18	kininsche	bondjirka	lewje	usche, ondji	jenjilo, lotschel
19	geilygen	hallo	»	mimal, mima	milugan
20	jailgat	halluget	nutalgăn	mimlipil	milgupil
21	schagalch	teluchtat	njuttinjut	in, inh	milchamil
22	tschatami	lugjut	nultenut	mimil	mylgymyl
23	dykueakuleatsch	kechol, galel	nutelehan	i	hymlee
24	laailgyn	cholal, kulehalla	»	»	brjuumchitsch
25	guineankuletsch	taaj	ssemtyschimta	ii	panitsch
26	kulätsch	hallugg	bsaymth	asamuch	blumligtsch
27	koatsch	kusshal	ssymmit	ia, asamch	»
28	tschupuh	doh.	kudan	peh	apeh
29	tschkukf	too	toi, tui	waka	undji
30	kunezu, zuki	tokat, tezuuf	ssiri, kata	wacha, wazka	abe, ambe

Digitized by Google

	Père.	*Mère.*	*Œil.*	*Tête.*	*Nez*
1	nisä	niwä	ssalwa	aipa	pue
2	nese	nebe	seu	naiwa	apule
3	nisse	newan	saau	näwu	puija
4	essjä	ewjä	sei	ewa	puija
5	djesamma	njemumma	seme	naibua	nunka
6	essel	amel	ssai	oi	unjel
7	esel	ewel	ssi	olol	pidjunoll
8	eche	eweb	sai	ollo	putsch
9	ösepp	ömepp	sajopp	»	indjell
10	heseb	hemèd	sale	hollad	bundel
11	abam	jam	sima	ulu	pija
12	abydda	emme, imam	schimeda	njambata	büde
13	»	»	»	»	»
14	ob, obo	am, amma	dess, deess	tschig, koigo	olgen, olen
15	bjapp	bjamja	tien	kolkhja	arkhui
16	ab	am	dat	kolka	han
17	op, öb	ama	tesch, tiesch	togai, takai	an, au
18	niritscha, ettsehea	ama, amea	andja, anscha	monoli, jok	ionionla
19	enpitsch	ella, ila	lalat	lawut	enigytam
20	pepe	ememenu	lalangen	leut	häagen
21	papa, poapa	ella, ilihi	elliſa	tennakam	enku
22	appa	qella	lilet	leut, lõwut	echa, ekchajaen
23	epe	alnga	lelle	komtko, koltsch	keka
24	ipich	lachschcha	lela	ktchyn	kajakan
25	apatsch	anuan	eled, taltjek	kobbel, chawel	kajako
26	aph	illia	elliäth	kbhabel : kols	käakan
27	ipip	lalgatsch	annin	tschyscha	kaiky
28	grupnainu	grupnitschimat	sik	gpa	ühdum
29	chambi, una	chabu	schigi	schaba	idu
30	champe, chambe	chafoo	»		»

	Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Pied.*
1	nal	name	»	uda	ai
2	n jän	njami	»	uda	nai
3	n jän	njäama	»	mudetarka	ne
4	namo	sloro	»	udenago	no
5	nan	siea	»	ſjan	noi
6	akt	schet	»	utol	top, tobol
7	anda	slee	»	udol	toboll
8	ak	sche	»	utenol	tapo
9	agen	schym	»	»	»
10	bâk	schel, schil	»	huitte	tob
11	an	seka	»	oda	»
12	ande	kuschte	»	hutte	amta
13	»	»	»	»	»
14	gou, ko	ei	»	togan, tegon	toigen, kassa
15	bjukbon	aljap	»	phjaga	pill
16	khan	filygyl	»	ton, tok	anin
17	bohui, choboy	alup	»	kenar, kebar	pulan
18	anya, ana	andjub, onnor	tody	tolondja, nugan	»
19	asekianin	giigel	wannalgyn	mynakatsch	»
20	homalgalgen	filegil	»	myigalgen	»
21	schekschen	laksche	»	k'onmenchlan	»
22	gikirgin	gigil, ûl	ritti	mimilen	»
23	kascha, schakscha	etschel	»	chketsch	»
24	tschaana	etschella	kytchöp	chkatsch	»
25	zchylda	dytschil	»	tono	»
26	aiaxxa	entsel	»	soton	»
27	telun	nitschil	»	ssyttu	»
28	tschar, zar	auch	imak	dek	kehmma
29	paru	ai, barumbi	nimaki	tegi	kima
30	»	»	mimak	»	

	Un.	*Deux.*	*Trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	op	aside	njär	tet	ssamlik
2	nob	aside	njähar	tjet	ssambaljank
3	no	ssidde	njähar	tetti	ssabljäk
4	no	aside	nehu	tetto	sabbareggo
5	noe	sitti	negur	tietta	saanfualjänke
6	okor	schit	nagyr	tetty	ssombula
7	okur	ssitage	nagur	tiette	ssambel
8	ockur	schiddega	nagur	tjetto	ssomblag
9	ocker	tschita	naage	teeth	ssombalach
10	ockur	schittächam	nagur	têt	ssamblan
11	uem	syda	nagor	tade	ssumula
12	eilek	kidde	nagur	deide	schümbüla
13	chusem	ynem	dogom	ssyjem	chajem
14	chusam	unem	donem	siem	gagem
15	khusei	kina	tjona	schaja	khala
16	chuta	hineann	dona	zian	cheilan
17	hantu, hutscha	inee, ena	tnoja, toga	scheggian	geigjan, kega
18	irken	antachlon	jälon	jelak'lon	önanlon
19	önnon	nlöchtsch	nijoch	nijach	myllenin
20	ahnähn	ytägbaa	roghau	ragau	myllan
21	inschinjan	nitäkaw	nschokaw	nschakaw	minlanka
22	innen	nirächi	nroch	nrach	myllygen
23	konni	kascha	tschok	tschak	komich
24	konin	kassa	tsohouk	tschaak	kugumauk

Digitized by Google

25	dysyk	kaass	tssook	tschaak	koomnak
26	dysak	kasa	tzogeltsch	tzageltsch	kohmnach
27	dischak	kascha	tschook	tschaaka	kumnaka
28	syhnäp	dupk	räph	yhnäp	ahsik
29	schnepf	tup	repf	inipf	aschiki, aschikinip.
30	senezb, zinefz	zuzb, zuzf	ezb, rezf	inezb, ynezf	assaraneeaf, assikine

	Six	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix.*
1	mat	ssiu	ssindet	chasawat	luzeju
2	mat	ssiu	ssiddentjet	chasoaiju	lusteju
3	mat	sseo	ssiredjet	näessa	bübüu
4	motu	sseo	ssidilte	neessa	bü
5	mottu	sseiwa	ssittiwieta	njamitumma	bi, wi
6	muchtun	ssjeldi	schitssädi	okurdetädi	ket
7	muktut	ssjeldi	ssidjomjet	okurtjönukjöt	kjöt
8	muktotn	sseldju	schittetschangukŏt	okurtschangutkŏt	kŏt
9	muktuh	sseelge	tschitaegatelkŏdt	ookergerderkŏt	baabegŏdt
10	mukten	sseldjen	schittiälchu	okurjalchun	pawied
11	muktut	sseigbe	seyitade	togos	bet, bi
12	muktun	keibü	kitndelte	optinjasto	djun
13	chajemchusem	chagemynem	chajemdogom	chagemasyjem	chojum
14	ages, agam	onse, enham	unemboisemchogem	chussemboisemchogem	chogem, kogom
15	ögga	ünnja	kina mantschau	kusamantschau	khoa
16	aggjan	onjan	hinbassian	chutajamosschaijan	chajjan
17	geiludjan	geilinian	gieltanian	godjbunagian	hagian, chaha
18	malhijalon	purkion	malhielechlon	chunlizkeellendjin	kuniella
19	önuanmyllanin	lanin	nijochmyllanin	chonnaitschinkin	mynegytkin'
20	nunmalan	nitachmalanga	rochmalanga	rachmalanga	myntgitken
21	inschinnäkascit	nyttyakaschit	nyschoakaschit	nyschaakaschit	tamalgascha
22	innanmyllygen	nyrachmyllingen	anwotkin	chonatschinki	mynyten
23	kylkoch	ntonok	tschoochtonok	tschachtonok	tuta
24	kelkug	etuchtunuk	tschooktunuk	tschaaktanak	togossa
25	kylkoak	etachtanu	tschonutonu	tschanatana	tschemychtagona
26	gylkoch	ahdanuth	tscholudunug	tschanindallan	tschomgdok
27	kylkoka	itatyk	tschookotuk	tschuaktuk	kumechtuk
28	ihguähn	aruähn	duhpyhs	syhnähpyhs	upyhs
29	juwambi	aruwambi	tubischambi	schnebischambi	wambi
30	juiwambe, ywam	aruwambe, aruwam	zujemambe, zubssam	siuesambe, sinohssam	fambe, wambe

SICULES, indigènes d'Italie. *Voy* ETRUSQUES.

SICULI. *Voy.* THRACO-ILLYRIENNE.

SIDNEY. *Voy.* AUSTRALIENNE.

SIGNES FIGURATIFS, symboliques, phonétiques chez les Egyptiens. *Voy.* EGYPTIENNE.

SIGNES NATURELS, SIGNES ARTIFICIELS, *Voy.* l'*Avertissement* qui précède l'*Essai.* — Rapport du signe et de l'idée. — Comment saisi par l'enfant. *Voy.* l'*Essai*, § IV.

SILESIEN. *Voy.* TEUTONIQUE.

SINDHI. *Voy.* PRACRIT.

SINTENIS, son histoire. *Voy.* la note A à la fin de l'*Essai.*

SIOUX-OSAGES, famille de langues de la région Missouri-Colombienne dans l'Amérique du Nord. Elle comprend les langues suivantes :

1° SIOUX ou DACOTA, parlée par les *Dacotas* (qui veut dire les alliés) ou *Otchenti-Chakoang* (qui signifie les *Sept-Feux*), nommés aussi *Narcotah*, et connus généralement des Européens sous les noms de *Sioux*, *Siwer* ou *Nadowessies*. C'est la nation indigène la plus puissante et la plus nombreuse de toutes celles qui vivent encore indépendantes dans l'Amérique Septentrionale. Selon M. Keating, les Dacotas seuls occupent tout le vaste espace qui s'étend le long du Missouri Moyen, du Saint-Pierre, du Haut Mississipi et du Haut Fleuve Rouge (Red River) du lac Winnipec, ainsi que le long de leurs affluents depuis le 42e jusqu'au 49e parallèle. Du temps de Carver, cette nation était divisée en 11 tribus principales, qui formaient une confédération, et dont voici les noms : *Nehogatawonaher*, *Matabantowaher*, *Schahswintowaher*, qui demeuraient le long du fleuve Sainte-Croix, et à l'ouest des précédentes, les *Wapintowaher*, les *Tintoner*, les *Ascahcutoner*, les *Mahaer*, les *Schianer*, les *Schianiser*, les *Tschunguscetoner*, les *Waddapadschestiner;* une douzième tribu, celle de *Assinipoilen*, *Assiniboines* ou des *Indiens-Pierre* (Stone-Indians) s'était séparée de la confédération, et vivait avec les Knistenaux, mais en conservant toujours la langue sioux. On ne connaît pas encore exactement le nombre et les subdivisions de cette nation, les renseignements de Lewis et Clark, de Pike et d'autres voyageurs, diffèrent beaucoup trop entre eux. Selon le savant rédacteur de l'expédition du major Long aux sources du Saint-Pierre, M. Will. Keating, les Dacotas seuls, sans les Assiniboines, ne comptent pas moins de 25,000 individus dont 6000 guerriers. Selon ce voyageur, les Dacotas sont divisés en deux grandes branches, les *Gens du Lac* ou *Mendewahkantoan*, et les *Gens du Large*, ou les *Ducotas Errants*. Les *Mendewahkantoan*, qui demeurent une partie de l'année dans de gros villages, sont les plus civilisés des Sioux, vivent actuellement en paix avec les Anglo-Américains, auxquels ils vendent une grande quantité de fourrures. Cette branche est subdivisée dans les tribus suivantes: *Keoxa*, forte de 400 individus, établis en deux villages, un sur le Iawa affluent droit du Mississipi, et l'autre près du lac Pepin; son chef est Wapacha, le plus puissant après

Digitized by Google

Wanotan; *Eanbosandata*, qui ne compte que 100 individus, vivant dans deux hameaux, un sur le Mississipi et l'autre sur le Cannon son affluent droit; *Kapoja*, forte de 300 individus, vivant dans un gros village bâti sur le Mississipi au-dessous de l'embouchure du Saint-Pierre; Chetanwakoamane ou le Petit Corbeau, l'allié des Anglais dans leur dernière guerre contre les Etats-Unis, est leur chef; *Oanoska*, forte de 200 individus, habitant un village sur le Saint-Pierre; *Tetankatane*, avec 150 individus, occupant un village sur le Saint-Pierre, 3 milles au-dessus de son confluent avec le Mississipi: *Taoapa*, forte de 300 individus, établis dans un village sur les bords du Saint-Pierre; Chakpa, son chef, est un des plus puissants, et vient immédiatement après Wapacha et le Petit-Corbeau; *Weakaote*, qui ne compte que 50 individus dépendant de Chakpa. Les *Dacotas Errants* sont beaucoup plus nombreux, vivent continuellement sous des tentes recouvertes de peaux de buffle, et sont beaucoup plus sauvages que les Gens du Lac. M. Keating les partage dans les tribus suivantes: *Miakechakesa* ou *Sistons*, forte de 1000 individus; leur principal rendez-vous est sur les bords de la Rivière de la Terre-Bleue (Blue Earth River) affluent droit du Saint-Pierre; *Wahkpakota* (*Shooters at leaves*, ou Tireurs de feuilles), avec 800 individus qui errent vers les sources de la Rivière de la Terre Bleue et du Cannon; elle est très-décriée par sa mauvaise foi et par ses vols; *Wahkpatoan*, qui compte 900 individus errant au-dessus des Wahkpakota, et chassant près du lac Ottertail, une des sources de la Rivière Rouge affluent du lac Winnipig; *Kahra* (une bande des Sistons), forte de 1500 individus qui chassent le long du Fleuve Rouge (Red River) du Winnipig, fréquentent les environs du lac Travers, et se distinguent par la grandeur et la beauté de leurs tentes; *Yanktoanan* ou *Yanktons*, estimée forte de 5200 individus, qui chassent entre le Fleuve Rouge et le Missouri, et visitent souvent, pour faire le commerce, les lacs Travers, Big-Stone et la rivière Shienne (du Red River?); Wanotan, qui en est le chef, selon M. Beltrami, a acquis par sa valeur et par ses exploits une très-grande influence militaire sur tous les Sioux, comme Wabischihouowa l'a gagnée par sa finesse et par sa politique; c'est aussi à cette tribu qu'appartenaient les Assiniboins avant leur séparation; *Yanktoan*, qui compte 2000 individus, errant à l'est et le long du Mississipi; *Tetoans* (les *Braggers* ou Vanteurs); on la dit forte de 14,400 individus, qui errent entre le Saint-Pierre et le Missouri; ils ont la réputation d'être grands ennemis des Européens; leur chef est Tchantepita (*Heart of fire* ou Cœur de feu). On doit ajouter à ces 14 bandes qui forment la confédération des Dacotas, les *Assiniboins* nommés *Hoha* (les Révoltés) par les Dacotas, et connus aussi sous les noms de *Stone-Sioux*, *Stone-Indiens*, *Assineboils*, *Assinipoilen*, *Assinipoels*, *Assinepotuc*. Ils vivent alliés des Chippeways, au nord des Dacotas et à l'ouest du lac Winnipig, au nord du Pembina et le long des fleuves Assiniboin, Saskotchlwine et Mouse. Ils sont en guerre avec les Pieds-Noirs ou Blak-Feet, et poussent leurs excursions jusqu'aux Monts Rocky. Après avoir été ennemis mortels des Dacotas, les Assiniboins semblent maintenant vouloir se réunir à eux. On les dit forts de 28,000 individus, dont 7,000 guerriers, nombres que nous croyons pour le moins d'un tiers trop forts. Minayoka (le Porteur de couteau ou Knife bearer) est leur chef. Selon Lewis et Clark, ils sont partagés en trois tribus nommées *Manetopa*, *Oseega* et *Mantopanato*, très-étroitement liées entre elles et mêlées avec les Algonquins et les Knisteneaux. Cette nation eut aussi son Hélène, qui ne fut pas moins funeste aux Dacotas et aux Assiniboins que la femme de Ménélas ne le fut aux Grecs et aux Troyens. Ozalapaïla, femme de Wihanoà-appa, dit M. Beltrami, fut enlevée par Ohatam-pà; celui-ci tua son mari et deux de ses frères qui avaient été la redemander. La discorde et les réactions se mirent entre ces deux familles, les plus puissantes de la nation. Les parents, les amis, les partisans des deux côtés, prirent fait et cause; des vengeances armèrent d'autres vengeances, et toute la nation fut entraînée dans une guerre civile et cruelle, qui finit par la diviser en deux factions, sous le nom de *Achiniboinà*, celle qui s'était rangée du côté de la famille de l'offenseur, et de *Stowaé*, celle qui tenait le parti de l'offensé. C'est ainsi que ce peuple se forma en deux nations, les *Sioux* et les *Assiniboins*, qui, depuis cet événement, que leurs traditions placent au commencement du XVIIe siècle de l'ère vulgaire, se sont fait une guerre à mort jusqu'à nos jours. Les Sioux sont tous confédérés ensemble, mais leurs tribus sont indépendantes les unes des autres. Chacune fait la guerre comme il lui plaît, et délibère de son côté sur ses affaires. Elles se réunissent toutes en conseil général, lors seulement qu'il s'agit de statuer sur quelque chose qui intéresse toute la nation. Dans ce cas, chaque tribu envoie un député qui la représente, dans le bois ou la forêt où ils sont convenus de s'assembler. Si la résolution du conseil est de quelque importance, et mérite d'être conservée, ils gravent sur un tronc d'arbre, avec un couteau ou avec une hache, des hiéroglyphes relatifs au sujet de leurs délibérations, et chaque député, dit M. Beltrami, y met le *tabellionat* ou le *blason* de sa tribu. Les Sioux commencent leur année à l'équinoxe du printemps, comme les Romains, du temps de Romulus, tandis que leurs voisins, les Chippeways, commencent la leur au solstice d'été, comme l'ont fait autrefois les Grecs. Ce peuple, ainsi que beaucoup d'autres sauvages de l'Amérique, ne connaît point de semaines, et, comme les Anglo-Saxons et autres peuples de l'Ancien et du Nouveau-Monde, il ne compte les jours que par sommeils ou nuits. La langue sioux est âpre et chargée de sons

Digitized by Google

gutturaux et sifflants ; elle n'offre, selon les philologues anglais et anglo-américains, que de simples dialectes. Nous croyons cependant que la comparaison de leurs vocabulaires respectifs offrirait des différences tellement grandes, qu'on serait obligé d'en regarder quelques-uns comme des langues sœurs, au lieu d'en faire de simples dialectes d'un même idome.

2° Winebago, par les *Otchagras*, plus connus sous les noms de *Winebagos*, *Winebagoes* ou *Nipegons*, nommés par les premiers colons français, *Puans*, à cause de la mauvaise odeur que leur donne le poisson, qui forme une partie principale de leur nourriture. Ces sauvages, qui sont voisins des Sakis et des Ménomenes, se distinguent des autres par leur férocité. Ils vaguent et chassent vers les sources du Rocky River (Fleuve-des-Rochers), sur le Fox River (Fleuve des Renards), sur l'Ouisconsing et sur la côte occidentale du lac Michigan et près de la Baie-Verte, qui en est un golfe. Depuis environ cent cinquante ans, ils sont amis et alliés des Sioux. On représente cette langue comme très-difficile; elle abonde en sons durs et gutturaux; ceux correspondant à la lettre *r* et la terminaison *ra* y sont très-fréquents.

3° Ottoes, par les *Watohtana*, plus connus sous les noms d'*Ottoes*, *Oto*, *Otto*, *Othouez* ou *Octolactos*. Leur village permanent est sur la rive gauche du Platte ou Neka, à quarante mille anglais au-dessus de son confluent avec le Missouri. Les Wahtohtana vivent depuis quelque temps avec les restes des Missouris, avec lesquels ils ne forment plus qu'une seule nation. Leur chef est Shongotonga, qui signifie *Gros-Cheval* (Big-Horse). Leurs courses s'étendent le long du Missouri, du Platte et du Konza. Il nous paraît qu'on pourrait partager cette langue en deux dialectes principaux : l'*ottoes*, parlé par les *Ottoes* : depuis leur réunion avec les Missouris, ce dialecte doit offrir un mélange bizarre des langues de ces deux peuples ; le *pahoja*, par les *Pahoja*, improprement nommés *Nez-Percés*, et plus connus sous les nom de *Ioways*, *Iawas*, *Aiaouez* ou *Ayouas*. Après plusieurs migrations, ce peuple, que plusieurs géographes et voyageurs classent à tort parmi les tribus des Sioux, s'établit dans un village sur le moyen affluent droit du Mississipi. Il n'y a pas longtemps qu'il a cédé formellement le territoire qu'il possédait sur la rive orientale du Mississipi au gouvernement des Etats-Unis.

4° Missouri, par les *Neotacha* ou *Neogehe*, connus généralement sous le nom de *Missouris* ou *Missouries*, nation jadis nombreuse et puissante, qui possédait les deux rives du Missouri, depuis le confluent de la Grande-Rivière jusqu'à sa jonction avec le Mississipi. Ce peuple, brave et belliqueux, a été dispersé et en grande partie détruit vers la fin du dernier siècle par une confédération de peuples sauvages, formée par les Sakis, leurs mortels ennemis. Cinq ou six familles se joignirent aux Osages, deux ou trois se réfugièrent chez les Konzas, et la masse de la nation s'unit aux Ottoes, avec lesquels les Missouris ne forment plus qu'un seul et même peuple ; cette langue se distingue de l'ottoes, à laquelle elle ressemble beaucoup, par une plus grande abondance de sons du nez. On peut la regarder comme morte, puisque les enfants de ceux qui la parlent encore apprennent insensiblement les expressions et la prononciation des peuples avec lesquels ils vivent, et dont les idiomes diffèrent très-peu du missouri.

5° Konza, par les *Konzas*, *Kanzes* ou *Kanzas*, nation guerrière et voleuse, dont la résidence principale est un gros village de cent trente cabanes, bâti sur la rive septentrionale du Konza ou Kanzès. Elle reconnaît, comme les Winebago, les Ottoes, les Osages, et autres peuples, la protection des Etats-Unis. Depuis quelque temps ses bandes n'incommodent, plus, comme par le passé, les négociants anglo-américains. Cette langue est moins gutturale que l'omawahw. C'est parmi ces sauvages qu'a été élevé M. Hunter, qui vient de publier ses mémoires.

6° Omawhaw ou Maha, par les *Omawhaw*, plus connus sous le nom de *Maha*, dont la résidence principale est actuellement un gros village bâti sur l'Elk-Horn, affluent droit du Platte; ils en habitaient auparavant un autre, sur les rives de l'Omawhaw, affluent droit du Missouri. Selon M. Edwin James, les Omawhaw sont partagés en deux branches ou tribus principales : la *Hongashano*, subdivisée en huit bandes, nommées Waseishta, dont le chef est Ongpatunga, ou Gros Elan (Big-Elk); c'est la plus nombreuse et la plus forte ; son fétiche ou dieu tutélaire est une coquille (shell) qui est religieusement gardée dans une espèce de temple formé par une cabane recouverte de peaux, et dans laquelle demeure constamment la personne qui est chargée de sa conservation; les *Enkkgsaba*, les *Wasabaetage*, les *Kaetage*, les *Wagingaetage;* les *Hunguh*, les *Konza* (que nous avons regardés comme une nation particulière sous le rapport de la langue), et les *Tapatajje*, la *Ishtosunda*, subdivisée en cinq bandes, nommées *Tapaetaje*, *Monekogokha*, à laquelle appartient le fameux Oiseau-Noir (Black Bird); *Tasinda*, *Inggerajeda* et *Washatung*. On pourrait regarder comme un dialecte de cette langue l'idiome que parlent les *Ponchas*, nommés aussi *Poncars* et *Punoaws*, peuple jadis nombreux et réduit maintenant à environ deux cents individus, par ses guerres contre les Sioux. Sa résidence principale est un petit village bâti sur l'Omawhaw. La langue omawhaw et son dialecte ponchas se distinguent du konza et de l'osage par une prononciation beaucoup plus gutturale et prolongée. Les Omawhaw ont des noms particuliers pour désigner l'étoile polaire et Vénus, et même pour la grande ourse, les pléiades, la ceinture de l'Orion et la voie lactée; ils appellent cette dernière *wakonda-o-jungu*, qui veut dire *sentier du maître de la vie*. Selon des relations modernes, cette

Digitized by Google

nation construit des *tumulus* semblables à ceux qu'on attribue aux Allighewis.

7° Minetare, par les *Minetares*, qui, selon M. Gallatin, sont divisés en trois branches principales, que nous considérons parler trois dialectes différents : les *Minetares* proprement dits, Gros-Ventre, Big-Bellies ou Ehatsar; ils vivent dans deux villages sur le Knifèriver (petit affluent droit du Missouri), à côté des Mandanes; les *Alasar*, *Fall-Indians* ou *Indiens de la Cascade et des Prairies;* ils demeurent sur les rivières Assiniboin et Saskashawan, dans un pays rempli de cascades; *Cattanahaws*, qui paraissent être limitrophes des précédents. Ce peuple célèbre tous les ans, au mois de juillet, sa grande danse de *médicine*, ou danse de pénitence, qu'on pourrait, dit M. Edwin James, comparer au *currack-pooja*, qu'on célèbre si souvent à Calcutta. Selon Umfreville, le langage des Indiens Cascade est dur et guttural et n'est parlé que par cette seule nation, dont plusieurs individus emploient l'idiome des Pieds-Noirs pour communiquer avec les autres.

8° Corneille, par la nation que les Anglais et les Anglo-Américains nomment *Crow*, dénomination qui correspond à celle de *Corneille* en français. Les Corneilles sont divisés en trois tribus principales qui paraissent parler autant de dialectes de cette langue. Ces tribus sont les *Keekatsa* ou *Crow* proprement dits; ce sont les plus nombreux et ils sont subdivisés en quatre bandes. Ils demeurent sur la rivière de la Roche-Jaune (Yellow-stone) jusqu'aux sources, et font des courses jusque sur la Rivière Snake ou Lewis branche de la Colombia. Les *Ahnahaways*, ou *Ahwahaways*, nommés *Black-Shoes* par les Anglais, *Souliers Noirs* par les Français, et *Wattasoons* par les Mandanes; ils sont sédentaires et vivent dans un village, au nombre de deux cents âmes, entre les Mandanes et les Minetares. Les *Allakaweah* ou *Paunch Indians* (Indiens Ventrus); ils demeurent sur le Snake et sur la Rivière de la Roche-Jaune. Selon M. Edwin James, rédacteur de la relation de l'expédition du major Long aux Rocky-Mountains, cette langue est entendue et parlée jusqu'à un certain point à l'ouest du Mississipi, par plusieurs autres nations différentes, auxquelles, avec le langage des signes, elle sert de moyen de communication dans leurs diverses relations.

9° Mandane, par les *Mandanes*, nation paisible et amie des Blancs, qui habite les bords du Haut-Missouri dans deux villages, et remarquable autant par la singularité de sa croyance religieuse que par la grande blancheur de ses individus. M. Gallatin observe à cette occasion que c'est peut-être la seule race américaine qui ait pu donner lieu au récit, souvent répété et jamais prouvé, des *Welsh-Indians*, qui a fourni à Southey le sujet de son poëme sur cette émigration vraie ou supposée, que les Anglais prétendent avoir eu lieu vers la fin du XIIe siècle.

10° Quawpaws, par les *Oguahpah*, plus connus sous les noms de *Quawpaws*, *Quawpas* ou *Queppas*, nation peu nombreuse, établie sur la rive méridionale de l'Arkansas dans le territoire de ce nom. Selon M. Nuttall, qui les a visités dernièrement, ils sont venus des bords supérieurs du Missouri, et sont identiques aux Arkansas, dont parlent tant de voyageurs français, qui les rangent parmi les plus belles nations de l'Amérique, soit pour la régularité de leurs traits, soit pour la beauté de leur taille. Les Arkansas des anciennes relations, jadis si nombreux, vivaient non loin du confluent de l'Arkansas avec le Missouri, et étaient les amis fidèles des Français et les ennemis mortels des Osages. Les Quawpaws, selon M. Nuttall, sont réduits à 200 guerriers.

11° Osages, par les *Wawsash*, généralement connus sous les noms d'*Osages*, *Huzzaw*, *Osawses*, *Washas* et *Ous*, nation brave et belliqueuse, qui vit dans de gros villages, et qui fait une guerre implacable aux sauvages occidentaux; elle est cependant amie des Konzas et des Sakis. Les Osages vivent actuellement en grande partie du produit de l'agriculture, et demeurent dans les territoires du Missouri et de l'Arkansas, et dans l'État du Missouri. Selon M. Sibley, agent des Indiens au fort Osage, ils sont divisés en trois branches principales : les *Chamers* ou les *Osages de l'Arkansas*, nommés aussi *Clermont*, du nom de leur chef principal, plus connu parmi les indigènes sous celui d'*Oiseau de fer* (Iron-bird des Anglais). Ils forment la partie la plus nombreuse de la nation; un grand village près de l'embouchure du Vert-de-Gris dans l'Arkansas est leur résidence ordinaire. Les *Grands-Osages* ou la *Bande des Cheveux Blancs* (white hair's band); leur village principal est placé à la source de l'Osage. Les *Petits-Osages*, dont le village principal est situé sur le Neozho affluent de l'Arkansa. Le gouvernement des Etats-Unis, dont les Osages reconnaissent la protection, leur a donné dernièrement deux canons de bronze, pour les mettre en état de résister aux Sioux, et paraît vouloir les ramener promptement à une civilisation européenne. Plusieurs ont déjà embrassé le christianisme. Avant leurs communications avec les Européens, les Osages avaient quelque instruction. Ils avaient remarqué que la planète Vénus annonce le retour du jour, et que l'étoile polaire est stationnaire, tandis que les autres astres tournent autour d'elle. Ils donnaient des noms particuliers aux pléïades et aux trois étoiles brillantes du baudrier de l'Orion; la voie lactée avait reçu d'eux un nom équivalent à celui que nous lui donnons, et les phases de la lune leur fournissaient la division du temps, qui a été observée chez tant de nations des trois mondes. Ils ne croyaient point aux sorciers, mais cependant, comme la plupart des autres sauvages, ils ajoutaient foi aux songes, ils observaient les présages, portaient des amulettes et s'adonnaient à une foule de pratiques superstitieuses.

SLANE (Baron de) traduit l'histoire arabe

Digitized by Google

des Berbers par IBN-KHALDOUN, et travaille à un tableau des origines barbares. — *Voy.* note IV, à la fin du volume.

SLAVES (LANGUES), une des familles des langues européennes, d'origine indo-germanique. Depuis les environs d'Udine en Italie, depuis Sillian dans le Tyran et le Bœhmenwaldgebürge au centre de l'Allemagne jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'Europe et de l'Asie, et jusqu'à la côte nord-ouest de l'Amérique, des peuples d'origine slave sont répandus, ou dominent sur cette immense étendue de pays, qui forme environ un sixième de la surface habitable de tout le globe (760). Nulle part on ne rencontre des différences physiques et morales opposées en plus grand nombre parmi des peuples, dont les langues diffèrent si peu entre elles, qu'on pourrait presque les regarder comme des dialectes d'un seul et même idiome. Ici on observe une taille élancée, de beaux traits avec un teint et des cheveux bruns; là on voit un corps petit, des traits hideux avec une peau blanche et des cheveux blonds. Ici règnent des mœurs simples avec l'innocence de l'âge d'or; là toute la corruption et toute la recherche du luxe des pays les plus policés. Les uns croupissent dans la plus profonde ignorance, sont farouches et gloutons; d'autres se distinguent par leur instruction, des mœurs douces et une grande sobriété. Tel peuple est d'un caractère mélancolique, mais très-irritable; tel autre est d'une humeur gaie, mais très-apathique. Ces nations, qui jouèrent un rôle si brillant dans le moyen âge, qui fondèrent tant d'Etats dans les anciennes demeures des Allemands et sur les débris de l'empire romain, et qui furent la terreur des empereurs d'Allemagne et d'Orient, ces nations, jadis si jalouses de leur liberté, se sont éteintes en partie, et presque partout ont perdu leur indépendance. Les Russes, les Polonais de Cracovie, et quelques peuplades de la Turquie d'Europe, sont les seules qui conservent leur existence politique; toutes les autres vivent sous les lois des empires russe, autrichien, ottoman et de la monarchie prussienne. Convertis au christianisme, à la suite de toutes les autres familles européennes, la seule finnoise exceptée, les Slaves ont participé plus tard aux bienfaits de la civilisation, dont la marche, chez eux, a été, par des circonstances particulières, tantôt ralentie, tantôt entièrement suspendue; aussi les sciences et les arts doivent-ils beaucoup moins à ces peuples, qu'ils ne doivent à ceux compris dans les familles germanique et gréco-latine, lesquelles s'enorgueillissent avec raison de tenir, sous ce rapport, le premier rang dans la série immense des nations anciennes et modernes. Si les Slaves n'ont point de titre à cette gloire éclatante, ils conservent encore, au moins en partie, cette simplicité de mœurs, cet exercice de l'hospitalité, cette bravoure héroïque dans les combats, ce patriotisme exalté, ce grand attachement pour le sol natal et pour leur souverain, ce zèle ardent pour la religion, et ce grand respect pour les vieillards, qui formaient la base du caractère de leurs ancêtres. Depuis quelques années les Slaves participent au mouvement général des Européens vers les lumières; une nouvelle activité anime la plupart de ces peuples, et l'on remarque avec plaisir les progrès rapides que fait la civilisation chez quelques-unes de ces nations, qui, jusqu'à présent, sous le rapport littéraire, n'avaient rien ou presque rien produit. Les Russes tiennent le premier rang parmi ces peuples, par leurs grands établissements littéraires, comparables aux plus célèbres de l'Europe; par leurs productions en tous genres, et par les services signalés qu'ils ont rendus à la géographie, en nous faisant connaître des pays immenses entièrement ignorés, en complétant la géographie de beaucoup d'autres encore peu connus, et en poussant, de nos jours, leur navigation dans les deux hémisphères, bien au delà des latitudes élevées, atteintes dans le dernier siècle par l'immortel navigateur anglais.

Mais si les Slaves le cèdent aux peuples germaniques et gréco-latins, sous le rapport de la civilisation générale et de la littérature, leur puissance et leurs grands exploits les placent à côté d'eux dans l'histoire. C'est parmi les peuples de cette famille qu'il paraît plus convenable de placer ces *Roxolani*, nommés plus tard *Ros*, qui eurent une part si grande dans la mémorable invasion faite par les Marcomanes et autres peuples germaniques dans l'empire romain, lorsqu'il était au zénit de sa puissance; et ces *Jazyges* de Strabon, si célèbres dans le moyen âge, sous le nom de *Jatwinges* et de *Pollewian*, qui, nouveaux Spartiates, aimèrent mieux périr les armes à la main, que de renoncer à

(760) Schaffarik a démontré (*Antiquités slaves*) que les Slaves étaient établis en Asie depuis une haute antiquité sous le nom de *Spores* ou *Serbes* et de *Vindes* ou *Venèdes*, et qu'ils occupaient l'Illyricum et cette partie de l'Europe orientale comprise entre la Baltique et les monts Uralli au nord, la Vistule et les Karpathes à l'ouest, les Sarmates et le Pont-Euxin au sud, le Don ou Tanais à l'est. Ainsi les Sarmates qui sont d'origine mongole ou d'origine médique, on ne sait, ne sont point les ancêtres des Slaves. Ceux-ci tirent leur nom de *Slovn*, retentir, et signifie les *parlants*, par opposition au mot *Niemec*, les *muets*, nom donné par les Slaves aux Allemands dont ils ne comprenaient pas la langue. Vers le milieu du IVe siècle av. Jésus-Christ, les Celtes chassent les Slaves de l'Illyricum ou les soumettent; vers 340 av. Jésus-Christ, les Goths les refoulent des côtes de la Baltique. Mais dans le IIIe siècle de l'ère chrétienne, ils s'établissent dans les contrées de la Germanie orientale abandonnée par les Germains; au IVe, ils s'allient avec les Huns; au Ve, ils s'avancent sur le Danube, en Hongrie et sur l'Elbe; c'est la date de cette invasion qui a été prise longtemps pour celle de leur arrivée en Europe. Vaincus et refoulés par les Avares au commencement du VIIe siècle, ils disparaissent alors de l'histoire, mais pour reparaître aux VIIIe et IXe siècles, formant partout des Etats plus ou moins importants : Russie, Pologne, Bohème, Bulgarie, Croatie, Servie.

Digitized by Google

l'indépendance. L'histoire de ces peuples célèbre les *Moraves*, qui les premiers de tous, en embrassant le christianisme, jouirent de la civilisation qui l'accompagne, et durent à l'adroit et brave Swatopluk l'honneur de figurer dans le IXe siècle parmi les grandes puissances de l'Europe, dominant sur toutes les contrées comprises entre la Baltique et le golfe de Venise; les *Venedi* ou *Vendes*, qui se distinguaient des autres Slaves par leur culture, et parmi lesquels figurent la puissante confédération républicaine des *Luitiziens* et le royaume des *Obotrites*, dont les rois sont la souche de l'illustre maison de Meklenbourg, qui a donné un roi à la Suède, et qui est alliée aux principales familles souveraines de l'Europe; les *Serviens*, dont le célèbre roi Etienne Duchan conquit une grande partie de l'empire d'Orient, sur le trône duquel la mort seule l'empêcha de s'asseoir; les *Pruczi*, qui défendirent contre les Allemands avec un courage extraordinaire leurs faux dieux et leur indépendance; les *Koures*, qui, dans le moyen âge, réunis aux *Vendes*, aux *Oeseler*, aux *Lives* et autres peuples leurs voisins, sous le nom collectif de *Chori* ou *Kouretes*, furent par leurs pirateries la terreur des marchands qui fréquentaient la Baltique, et osèrent même aller piller les côtes de la Suède et du Danemark; les *Russiaques*, qui jouèrent un rôle si brillant sous le brave Vladimirko, fondateur de la principauté de Galitich et sous ses descendants les courageux Yaroslaf et Roman; les *Novgorodiens*, ces républicains aussi remarquables par leur habileté dans le commerce et leur valeur dans les combats, que par leurs richesses et par la domination qu'ils exercèrent pendant plusieurs siècles sur tout le nord-est de l'Europe; les *Cosaques Zaporogues*, qu'on pourrait nommer les *Spartiates des temps modernes*, par leur constitution singulière, leur manière de vivre, et leur étonnante intrépidité; ces Cosaques, qui se rendirent formidables à tous les Etats de l'Europe orientale, durant le gouvernement du célèbre hetman Schmelnizki, et dont la fameuse expédition, exécutée au commencement du XVIIe siècle dans l'Asie Mineure et la Colchide, peut être comparée à tout ce que l'histoire offre de plus audacieux en ce genre; les *Ragusains*, qui présentent le phénomène intéressant d'une petite peuplade, cultivant depuis plusieurs siècles les sciences et les lettres, et conservant des mœurs douces et polies, au milieu de nations abruties, ou très-peu avancées dans la civilisation; les *Monténégrins*, qui conservent à l'abri de leurs rochers et de leur courage l'indépendance et la simplicité des mœurs des premiers âges, n'obéissant qu'à leurs vieillards et à leur évêque. C'est encore dans cette famille que nous trouvons les *Bohémes*, qui furent si puissants sous l'ambitieux Ottocar, et jouèrent un rôle si brillant sous les princes de Luxembourg et sous le sage Rodolphe II d'Autriche, dont la cour était le rendez-vous des savants et des artistes les plus distingués de l'Europe; et qui plus tard durent tant de célébrité aux prodiges de valeur de Ziska et à la bravoure du fameux Podjebrad; les *Polonais*, dont l'histoire célèbre le règne brillant de Boleslas Ier, qui gouverna toute la Pologne et une grande partie de l'Allemagne, celui de Casimir le Grand, à qui elle doit ses lois, une grande partie de sa civilisation et l'acquisition de la Russie-Rouge; et celui du brave Sobieski, le libérateur de sa patrie, et le sauveur de Vienne; les *Lithuaniens*, qui au commencement du XIVe siècle, conduits par l'habile et courageux Gedimin, quittent leurs sombres forêts, et fondent aux dépens des Tartares et des Russes, un vaste empire, qui, par le mariage de Jagellon avec l'héritière des Piastes, devient la première puissance du Nord, sous les règnes de ses illustres successeurs, le grand Olgerd, le célèbre Vitovte et Sigismond Auguste: celui-ci, le plus grand prince qui ait régné sur la Pologne; ceux-là, rangés parmi les plus grands conquérants des temps modernes, conservant tous les deux, sous les glaces de la vieillesse, toute l'énergie et tout le feu du jeune âge; enfin les *Russes*, dont l'empire, fondé dans le IXe siècle par le Normand Rurick, dès son origine était d'une étendue immense, et dont les annales nous présentent des noms dignes de briller à côté de ce que l'histoire a de plus grand. C'est ici que nous trouvons: Oleg, ce conquérant formidable, qui recula si loin les limites de l'ancienne Russie et qui imposa un tribut aux empereurs d'Orient; la sage et vertueuse régente Olga, veuve du puissant Igor, et mère du Charles XII russe, de ce Sviatoslaf, non moins brave et magnanime dans la fortune et les revers que le héros suédois; Vladimir le Grand, qui mérite le surnom de *Charlemagne des Slaves* par ses vastes conquêtes, par son zèle pour le christianisme et par son amour pour les sciences, et qui est le héros des romans chevaleresques de ces peuples, comme Charles est celui de tous les romanciers occidentaux; Yaroslaf, le législateur de l'empire, et dont la cour brillante fut l'asile des monarques et des princes infortunés; le brave et vertueux Vladimir-Monomaque, qu'on pourrait appeler le *Saint Louis des Russes;* le sage et vertueux Alexandre Newski, qui, par sa victoire remportée sur les Suédois aux bords de la Neva, a illustré le sol sur lequel quatre siècles après devait s'élever la magnifique résidence des czars; les deux Mstislaf, qu'on peut placer à côté de tout ce que la chevalerie offre de plus beau; et ce Dimitri Donskoï, qui apprit le premier qu'on pouvait battre les tyrans de l'Asie, et préluda par son triomphe aux brillantes victoires que ses successeurs devaient remporter sur les Tartares; l'immortel Jean III, qui délivra la Russie du joug de ces barbares, y introduisit les sciences et les arts, et par sa sage politique, commença la seconde monarchie russe; Minine qui, par son dévouement pour la patrie, n'a d'égal que dans l'ancienne Rome et les plus

Digitized by Google

célèbres républiques de la Grèce; et Pojarski, qui après avoir sauvé la Russie par sa valeur, nouveau Cincinnatus, dépose les rênes de l'Etat dans les mains du jeune Michel Romanof, qu'il a la générosité de signaler lui-même comme le seul digne de monter sur le trône de Rurik; enfin, ce Pierre le Grand, un des hommes les plus extraordinaires qui aient jamais brillé sur le trône, qui ouvre l'histoire moderne de la Russie, en civilisant sa nation et en jetant les bases de cette puissance et de cette splendeur, auxquelles cet empire devait parvenir sous ses successeurs.

Les branches comprises dans la famille des langues slaves sont la Russo-illyrienne, la Bohémo-polonaise et la Wendo-lithuanienne ou Germano-slave. *Voy.* ces mots.

Toutes ces langues abondent beaucoup plus que les germaniques en consonnes, qu'elles aiment à accumuler au commencement des syllabes, surtout la polonaise et la bohême; beaucoup de ces consonnes sont mouillées, et à la fin des syllabes adoucies par un son qui leur est particulier. A l'exception des idiomes serbe ou sorabe, wende, prucze et lette, et du bulgare dialecte du servien ou slavon, aucune de ces langues n'a d'article; leur déclinaison se fait par flexion, et dans presque toutes elle a sept cas, savoir les six du latin, et un *instrumental*. Le bohême, le polonais, et le russe distinguent dans la déclinaison les êtres vivants des choses inanimées. La plupart de ces langues sont riches en diminutifs et en augmentatifs faits par flexion, et forment de même leurs comparatifs et leurs superlatifs; l'ancien servien avec le slawenski, le lithuanien et le craniolien dialecte du winde ont même le nombre duel. La conjugaison est très-simple; généralement parlant, *t* ou *ti* est le caractère de l'infinitif, *ou*, *you* ou *m*, celui du présent, *t* ou *l*, celui du prétérit, et *i*, celui de l'impératif; les personnes y sont marquées par des syllabes finales, et ces idiomes, à l'exception du lette, du pruczi et quelque autre, n'ont pas besoin toujours d'ajouter les pronoms personnels dans la conjugaison, comme en français, en allemand, en anglais et autres idiomes; il leur manque cependant les modes conjonctif, optatif, et le passif qu'ils forment par périphrases; mais quelques-uns d'entre eux ont jusqu'à quatre futurs et autant de prétérits; ils emploient ces formes différentes pour exprimer une action transitive, celle qui dure quelque temps, et celle qui se répète; ils sont aussi très-riches en participes et en verbes réciproques; ils forment ces derniers en mettant le pronom personnel de la troisième personne, tantôt avant le verbe, comme en craniolien dialecte du winde, tantôt après, comme en bohême, polonais, etc., et sans le varier selon les différentes personnes, comme cela se fait dans les langues germaniques et gréco-latines modernes. La construction de tous ces idiomes ressemble beaucoup à celle du latin. Dans le bohême et dans les langues de la branche Wendo-lithuanienne, le son repose toujours sur la première syllabe d'un mot radical ou dérivé; dans le polonais, à quelques exceptions près, sur la pénultième; dans les autres, particulièrement dans le russe, il varie beaucoup étant tantôt sur la première, tantôt sur la seconde, tantôt sur une autre encore plus éloignée de la première. La prononciation du russe et du servien ne diffère presque pas de l'orthographe, grâce à la richesse des alphabets employés à les écrire; dans les autres il y a des différences plus ou moins grandes, selon l'imperfection plus ou moins grande des moyens graphiques employés pour la représenter. On peut dire sans hésiter qu'aucune famille ethnographique, la sémitique, la sanskrite et la malaise seules exceptées, n'offre d'aussi grandes différences dans les moyens graphiques pour représenter des sons qui sont presque identiques, ou diffèrent très-peu les uns des autres. Les peuples slaves actuels, n'emploient pas moins de cinq alphabets différents pour écrire leurs idiomes. Ces alphabets sont : le *cyrilien*, nommé aussi *servien* et *rhuthénien*, qui est le plus ancien de tous ceux qui ont été faits pour les peuples slaves. Il a été inventé par le Grec Cyrille en 865, en ajoutant des lettres nouvelles à celles qu'il emprunta à l'alphabet grec; il est en usage chez les Serviens, les Bosniens, les Bulgares et autres peuples, parlant le servien, ainsi qu'en Moldavie et en Valachie, et il l'a été aussi en Moravie et en Bohême avant l'introduction des lettres allemandes et latines, et en Russie jusqu'à Pierre le Grand. Ses plus anciens monuments sont : l'inscription sur une pierre de l'ancienne église de la Dixme à Kief, enchâssée dans les murs de la nouvelle, et qui, selon Karamsin, remonte à l'année 996; ensuite les livres d'église manuscrits de l'an 1056, qui se conservent à Pétersbourg et dans les couvents du Mont-Athos. Cet alphabet, selon la diplomatique des Bénédictins de Saint-Maur, n'a que quarante-deux lettres tandis qu'il en aurait quarante-huit selon le savant Serbe Wuk. L'*alphabet glagolitique, esclavon, boukowitza, boukvitza* ou *divinca* nommée aussi de *Saint-Jérôme*, parce qu'on prétend à tort qu'il a été inventé par ce saint; selon le savant Cobrowsgy, il ne l'a été que beaucoup plus tard, et après le cyrillique, par un prêtre de la Dalmatie; il diffère beaucoup du premier par la bizarrerie des ornements dont ces quarante-deux lettres sont surchargées, et qui en rendent l'usage très-incommode. Le plus ancien monument que l'on ait dans cet alphabet, est un psautier du XIIe siècle, écrit sur parchemin. Il n'est encore en usage que parmi un petit nombre de Slaves en Dalmatie, Bosnie, Istrie et Croatie, qui sont du rite latin; encore n'est-ce que dans les livres de religion qu'ils s'en servent. Le catéchisme, traduit en croate par Primus Trüber et publié à Urach en 1561, est aussi écrit avec cet alphabet. L'*alphabet russe* ou de *Pierre le Grand*, qui n'est que le cyrillique modifié par cet empereur, qui en a retranché quelques lettres inutiles, et en a arrondi plusieurs autres. Il a trente-cinq

Digitized by Google

lettres, dont deux ne sont employées que très-rarement, et est en usage dans tout l'empire Russe. Les Serbes ou Sorabes, les Bohêmes avec une partie des Slovaques et des autres peuples qui parlent les dialectes du bohême, et les Kassubes et les Slaves-Silésiens qui parlent les dialectes du polonais, se servent des *lettres allemandes;* tous les autres Slaves, tels que les Polonais, les Lithuaniens, les Lettes, Les Windes ou Wendes méridionaux, les Croates, les Ragusains, etc., etc., se servent des *lettres latines*. Les uns et les autres, par la combinaison de deux ou d'un plus grand nombre de lettres allemandes ou latines, et à l'aide de quelque accent, ou de quelque marque particulière ajoutée à la lettre primitive allemande ou latine, tâchent de représenter des sons particuliers à leurs idiomes, qui ne sauraient être rendus par les caractères latins et allemands, à cause de leur petit nombre. A ces cinq alphabets, on peut encore ajouter le *runique wende*, qui selon Masch, Ahrendt, etc., etc., a été en usage chez les Wendes proprement dits, ou les Wendes septentrionaux, longtemps avant l'introduction chez eux du christianisme, et dont les caractères se trouvent sur les idoles de Rhetra, non loin de Neu-Strelitz; l'*alphabet grec*, adopté selon Karamsin, dans le VIIIe siècle par les Slaves, qui s'établirent dans le Péloponèse; enfin l'*alphabet bulgare*, imité du glagolitique, et employé jadis par le peuple de ce nom; selon les savants auteurs de la Diplomatique, cet alphabet n'a que trente et une lettres, presque toutes à doubles traits comme les glagolitiques (761).

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES SLAVES.

	Orthographe.	*Soleil.*
Slavonne ou Servienne, *Slavenski* ou *russe ancien*.	1 française	solntzé
Ruguséen.	2 française	sountzé, sounatzé
Bosnien,	3 française	sountze
Slavonien.	4 française	sountzé
Bocchese.	5 française	sountzé
de l'*Istrie* et de la *Dalmatie occidentale*.	6 française	santzo
Russe ou Rouski,	7 française	solntze
Croate.	8 française	sountze
Winde, *Wende* proprement dit.	9 française	sontzé, suntzé
Carniolien.	10 française	sontzé
Bohême ou Tchekhe, *Bohême Propre*.	11 française	slountzé
Slowaque.	12 française	slountzé, slontzè
Polonais.	13 française	slontzè
Serbe ou Sorabe, de la *Haute-Lusace*.	14 française	slontzo, svontzo
de la *Basse-Lusace*.	15 française	slontzo, svuntzo
Prucze ou Ancien Prussien.	16 allemande	»
Lithuanien du XVIe siècle.	17 lithuanienne	saule
Variantes modernes.	18 lithuanienne	»
Lette ou Lettwa, de *Mittau* et environs.	19 lettonne	saule
de la Livonie, nommé *Kriwinien*, par Pallas.	20 allemande	saule

	Lune.	*Jour*	*Terre.*	*Eau.*	*Feu.*
1	miéssiatz	dièn	zémlia	voda	ogn
2	louna, miesetz miessentz	dau	zemglia	voda	ogagn, watira
3	»	dàn	zémglia	voda	ogagn, vatra
4	missetz	dàn	zemlia	voda	vatra
5	mietzet	dan	zemla	voda	ogan
6	mesez	dàn	zemla	voda	ouogan
7	louna, miessiatz	dièn	zémlia	voda	ogone
8	messetz	dàn, dèn	zémlia	voda	oghèny
9	(miessitz)	dèn, dàn	semla	voda	oghini, oghèn, ogain
10	louna, noclina	dan	semla	voda	ògn
11	messitz, noclina	dèn, dné	zémé	voda	ohèn
12	(miessatz)	dèn	zèm	voda	ohèn
13	xiénjgtz	dzièn	zlémia	voda	oghièn
14	»	dzèn	zéma, zèna, semla	vôda	vôhèn
15	messetz	dzèn	sèma	vôda	voghèn, hoghen
16	»	deinan	semme	unde	»
17	kunigayksitis	diena	ziame	wunduo	ugnis
18	menyo(*mois*, mienu	»	ziemia	wanduo	»
19	meness	deans	semme	udens	ugguns
20	menestins	diena	semme	udens	ugne

(761) Un phénomène ethnographique assez curieux, offert par les idiomes de cette famille, c'est que ce sont justement les peuples les plus éloignés les uns des autres, qui parlent les langues les plus rapprochées entre elles. Le slavon ou servien et le russe diffèrent infiniment moins entre eux que ne diffère le polonais du russe, ou le servien du winde, ou le lithuanien et le lette du russe ou du polonais.

Digitized by Google

	Père.	*Mère.*	*Œil.*	*Tête.*	*Nez.*
1	otetz	mater	oko	glava	noss
2	otatz (roditegl)	matti (maïka)	okko	glava	nos
3	otaz	matti	okko	glava	noss
4	otac, oche	matti, mati	oko	glava	noss
5	ottan	mat	okko	glava	nos
6	vokia	matè	otchi	glava	nos
7	otetz	matt	oko, glaz	golova	noss
8	otetz, otatz, oche	mati, mayka	oko	glava	noss
9	ozka, atei, tatek	mati, maika	okn	glava	nouss
10	ozhé, ata	mâté	oko	glava	noss
11	otetz	matka, mater, maté	oko	hlava	noss
12	otetz, tatik, tato	matt, mamka	(oko)	hlava	noss
13	oyciétz	matka	oko	glova	noss
14	voss, nan	mass, matziez	voko	lova, hvova	noss
15	vochiz, fotter, nan	masch, moutter	voko, hoko	glova	noss
16	taws	muti	ackis	gallu	
17	tiewas	motina	akis	galwa	snukis
18	»	»	aksi	»	nosu
19	tees	mate	atze	galwe	degguns
20	tes	mate	atze	galva	degons

	Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Pied.*
1	ousta	iazyk	zoub	rouka	noga
2	ousta (goubitza)	iezik	zsoub	rouka	noga
3	ousta	iazik, iezik	zoub	rouka	noga
4	ousta	iezik	zoub	rouka	noga
5	ousta	iesik	zob	reka	noga
6	ousta	iesik	zobè	roka	noga
7	ousta, rot	iazyk	zoub	rouka	noga
8	ousta	iazik, iezik	zoub	rouka	noga
9	ousté, gobez	iezik	zob	roka	noga
10	ousta	iazik, iezik	sôb	roka	noga
11	ousta	gazyk	zoub	rouka	noha
12	ousta	gazik	zoub	rouka	noha
13	ousta	ienzyk	zoub	renka	noga
14	rot, hort	iazyk	zoub, soub	rouka	noha
15	housta	iezik	soub	rouka	noga
16	»	»		rankan	»
17	burna	Lietzuwis	duntis	runka (pl. ranki)	koia
18	borna	»	dantis	»	»
19	moutte	meele	soibs	roake	kajes
20	mutte	mele	sobs	ruki	kaja

	Un.	*Deux.*	*Trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	iedinn	dva	tri	tchetyré	piatt
2	iedann	dva	tri	tchétiri	pett
3	iadann	dva	tri	tchétiri	pett
4	iedann	dva	tri	chétiri	pett
5	iedoun	doua	triv	seteri	pet
6	adoun	doua	tri	tchitir	piet
7	odinn	dva	tri	tchétyré	piatt
8	iedèn	dva	tri	chétir	pett
9	edèn	dva	tri	chtiri	pett
10	édèn	dva	tri	chtiri	pént
11	ghédèn	dva	tri	tchtyri	pett
12	ghédèn	dva	tri	chtiri	patt
13	iedèn	dva	trzy	tchtery	pients
14	ieden	dvay	tzi	chtyri	pietz
15	iaden	dva	tschi	chturi	pèch
16	ains	dwai	»	»	»
17	wienas	du (pl. dwi)	tris	kieturi	pinkiotas
18	»	»	»	»	pinki
19	weens	diwe	ties	zetter	peaze
20	wiens	dui	tris	tschettri	pettri

	Six.	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix.*
1	chèst	sèdm	osm	déviatt	dessiatt
2	chèst	sédam	ossam	devett	dessett
3	chèst	sédam	ossam	devett	dessett
4	chest	sédam	ossam	devett	desatt
5	se	sedoum	otzam	devett	desett
6	siest	siedam	ouossem	deviett	desett
7	chèst	sèdm, sem	osm, vossem	déviatt	dessiatt
8	sesst	szédèm	oszem	dévett	deszett

Digitized by Google

9	ches	sédèm	ossem	devett	desett
10	ches	sendm	osm	devent	desentt
11	sèst	sièdm	osm	dévett	désett
12	sèst	sédèm	ossèm	dévatt	désatt
13	chesz	sièdm	osm	dzieviens	dziessiens
14	chèstz	sédèm	vossom	dzéviaczo	dzessatz
15	chesz	sédim	vossim	déveeh	zassèch
16	»	»	»	»	dessimton
17	szeszi	septini	asztoni	dewini	desymt
18	»	»	aktini	»	»
19	seche	septing	astoing	dewing	desmitt
20	»	»	»	»	»

SLAVONNE. *Voy.* Russo-illyrienne.

SLOMAN, cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

SLOVAQUE. *Voy.* Bohémo-Polonais.

SOGDIENS. *Voy.* Pouchtou

SOMANLI. *Voy.* Afrique-Australe.

SOMOGITIEN. *Voy.* Wendo - lithuanien.

SON, merveilles de ce phénomène, sa nature, ses lois. *Voy.* l'*Essai*, § I. — Emission du son et de la paróle chez l'enfant, *ibid.*

SOUANE. *Voy.* Georgienne.

SOUDAN ou NIGRITIE INTERIEURE. — Cette vaste région de l'Afrique, sur laquelle on a débité tant de fables et tant de rapports contradictoires, qui a été le but de tant de voyages, presque tous suivis de la mort des savants courageux qui les ont entrepris, et qui sous les mains de nos géographes dessinateurs, présente tant d'aspects différents selon les différents systèmes qu'ils suivent dans le tracé de leurs cartes; cette région, sur laquelle, malgré tant de recherches, on n'a jusqu'à présent que des notions confuses, qui cache encore à l'œil du géographe le cours des fleuves qui l'arrosent(762), la direction des chaînes de montagnes qui la traversent ou la bordent, la position des lacs qui en occupent les parties les plus basses et y jouent le rôle d'autant de mers intérieures; cette région mystérieuse, par une de ces singularités qui ne sont pas rares pour ceux qui observent attentivement la nature, est encore moins imparfaitement connue sous le rapport de la différence des langues qu'on y parle que sur ses rapports physique et politique. — *Voy.* la note XXV, à la fin du volume.

Les confins de cette région sont : au *nord*, les limites indéfinies du Sahara, qui forme l'extrémité méridionale de la région de l'Atlas; à l'*est*, les déserts et les terrains élevés qui limitent la région du Nil; au *sud*, les montagnes où naissent les affluents du lac Tchad ou de la mer intérieure de Bornou, et ensuite une ligne que l'on ne saurait encore déterminer avec précision, laquelle passe au nord des royaumes de Qua, de Benin, de Dahomey, d'Achantie, de Dagwumba, de Sanguin et de Cap-Monte dans la Guinée, pays compris dans la Nigritie maritime; à l'*ouest*, les montagnes de la Sénégambie qui séparent le bassin du Dioliba de celui du Sénégal.

Dans ces limites, cette région comprend toutes les vastes et populeuses contrées qui s'étendent de l'ouest à l'est depuis la Sénégambie jusqu'au Kordofan, et du nord au sud depuis les extrémités méridionales du Sahara jusqu'aux confins septentrionaux de la Guinée.

Pour la classification provisoire des langues qui appartiennent à cette région, *Voy.* au mot Afrique. *Tableau général des langues* de cette partie du monde. Voyez ensuite l'histoire de chacune des langues du Soudan dans son ordre alphabétique.

(762) Dans l'intérieur de l'Afrique, le Niger a longtemps occupé et occupe encore les méditations des géographes. Quoiqu'on ne sache pas précisément où est sa source, on a lieu de penser qu'elle n'est pas éloignée de celles du Sénégal, de la Gambie et du Rio-Grande. Il coule d'occident en orient: son cours est connu avec assez de certitude jusqu'au méridien de Paris. Que devient-il ensuite? Chacun forme des hypothèses sur ce sujet.

L'expédition du Niger, organisée par la compagnie de Liverpool et dirigée par les frères Lander, malgré la fin désastreuse de tous ceux qui en faisaient partie, ne laissa pas de produire quelques résultats scientifiques d'une assez grande importance. Richard Lander, qui survécut à ses compagnons, s'avança avec le lieutenant W. Allen jusqu'à Rabbah, entra dans le Tchadda, et le remonta à une distance de 150 milles, et sur la foi des assertions des indigènes, il ne doutait plus de la communication de cette rivière avec le lac Tchad, quand la mort l'arrêta. Mais le lieutenant Allen rapporta de ses excursions des notes importantes qui lui ont permis de publier, en 1838, une carte du Quorra, et un Mémoire sur le versement du Tchad dans le Niger, par le Tchadda, dans lequel il reconnaît le Yeou.

Depuis la mort de Lander, une autre compagnie commerciale se forma à Glascow, en vue du même objet que celle de Liverpool, à savoir d'établir, à l'aide du Niger, des relations commerciales avec les naturels de l'intérieur, et le colonel Nicholls partit de Fernando-Pô et entra dans le Niger, avec cette mission.

En 1840, une société anglaise, formée pour l'extinction de la traite des esclaves et la civilisation de l'Afrique, et placée sous le patronage du prince Albert, confia à des officiers de la marine royale la mission de remonter le Niger avec trois bateaux à vapeur, et de chercher à ouvrir des communications plus faciles avec les contrées intérieures. Mais cette expédition échoua complétement; après avoir cherché vainement à remonter le Niger par les branches de Benin et d'Ouari, on était enfin parvenu à Layaba (Lever de Lander), sur la rive occidentale, à 50 mètres au-dessus de Rabbah, lorsque les difficultés de la navigation, et surtout les maladies de l'équipage, firent abandonner l'entreprise. *Voy.* les journaux des missionnaires F. Schœn et Sam. Crowther, qui accompagnaient le cap. Trotter, relation publiée à Londres en 1842.

Digitized by Google

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES DU SOUDAN OU NIGRITIE INTÉRIEURE.

	Tombouctou.	
	Garangi.	
	Mosi, *Mosi.*	
	Kumsallahoo.	
	Calanna.	
	Fobi.	
	Kallagi.	
FAMILLE HAOUSSA.	Haoussa, *Haoussa Propre.*	
	Cuchena ou *Afnou.*	
	Quollaliffa.	
FAMILLE BORNOUANE	Birni ou Bornou.	
	Maiua.	
	Mandara.	
	Affadeh	
	Baghermeh.	
	Mobba ou Borgou.	
	Dar-Four.	
	Dar-Runga.	
	Hibo ou Eboks, *Hibo Propre.*	
	Calabari.	
	Hio ou Eyeos.	

	Orthographe.	*Soleil.*
1	anglaise	(ofitti)
2	anglaise	»
3	anglaise	»
4	anglaise	»
5	anglaise	»
6	anglaise	»
7	anglaise	»
8	anglaise	»
9	anglaise	»
10	anglaise	»
11	anglaise	kangal
12	anglaise	»
13	anglaise	»
14	allemande	zu
15	anglaise	kaja
16	allemande	anyk
17	anglaise	dule
18	anglaise	agning
19	danoise	anjan
20	danoise	anjam
21	anglaise	»

	Lune.	*Jour*	*Terre.*	*Eau.*	*Feu.*
1	(bitti)	noony	gunda	hary	jarree
2	»	»	»	»	»
3	choogoo	»	»	quom	boogoom
4	wattacha	»	»	kome	»
5	»	»	»	»	»
6	»	»	»	»	»
7	»	»	»	»	»
8	»	rana	kassa	»	oota
9	»	»	»	»	»
10	»	»	»	»	»
11	(kengal)	(koo)	(sbiddi)	inki	kano
12	»	»	»	»	»
13	»	vechea	»	yowah	»
14	tedi	phadeenszo	fuûng	ameh	hu
15	»	»	»	mane	peddoo
16	ayk	dealka	berr	andjy	wossik
17	doal	(lo)	suru	kero	(otu)
18	medding	»	»	tla	nissieck
19	ongma	»	»	»	»
20	omma	»	»	»	»
21	»	»	»	»	»

	Père.	*Mère.*	*Œil.*	*Tête.*	*Nez.*
1	(abbi)	(emmi)	(aiti)	bongo	(boshti)
2	»	»	»	»	»
3	»	»	»	»	»
4	»	»	»	»	»
5	»	»	»	»	»
6	»	»	»	»	»
7	»	»	»	»	»
8	»	»	iddo	»	»
9	»	»	»	»	»
10	»	»	»	»	»
11	aba	ya	shem	kla	kinoa
12	»	»	»	»	»
13	dada	mama	echey	erey	ukteray
14	aba	ija	szanko	go, ko	demulzungenko
15	babma	konuma	kammo	geujo	amo
16	tonouny	tinyng	kapak	kidjy	kharsouma
17	abboo	umme	nume	tubbo	darme
18	»	»	khasso	»	»
19	inna, nam	ne, nem	»	issi	»
20	na	neam	»	issi	»
21	»	»	»	»	»

	Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Pied.*
1	mey	»	»	kambah	kay
2	»	»	»	»	»
3	»	»	»	»	»
4	»	»	»	»	»
5	»	»	»	»	»
6	»	»	»	»	»
7	»	»	»	»	»
8	»	»	»	»	»
9	»	»	»	»	»
10	»	»	»	»	»
11	che	telam	tenee	musko	shee
12	»	»	»	»	»
13	okay	»	»	»	»

Digitized by Google

14	»	essienko	»	blimszeli	enszih
15	tara	(dgüllenja)	nganah	»	njanja
16	kana	dalmek	saateni	kara	djastongoly
17	udo	(dali)	dugge	donga	(tarinmußaly)
18	»	»	»	tusso	itar
19	»	»	»	okuh, kukko	akkau
20	»	»	»	okuh	akkah
21	»	»	»	»	»

	Un.	*Deux.*	*Trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	affoo	nahinka	nahinza	attakee	aggoo
2	kerriminna	ferriminna	sowaninna	firrima	fahtima
3	yimbo	ayeeboo	ataboo	annasee	annoo
4	yumbo	yeeboo	tabo	nasee	annoo
5	kodoom	naboolla	naweedazoo	nabonaza	nabonoa
6	koroom	nalay	poompevarra	leetaynalee	kakwassee
7	gadee	sillil	quan	foolloo	rydee
8	daya	bioo	okoo	foodoo	biat
9	deiya	beeyou	okoo	hodoo	beat
10	da	bue	okoo	dago	bakwee
11	telo	inde	yaskoo	daager	ooogoo
12	lagen	Indē	easka	fuddah	ohoo
13	mtaque	sardah	kighah	»	elibah
14	te	anszih	ankro	soh	»
15	keddy	sub	mattah	»	mee
16	ton	bah	kungâl	»	»
17	deek	ou	ees	ongal	os
18	kadeuda	embirr	attik	mendih	»
19	otuh	aboa	attoo	»	»
20	otuh	abolam	attoo	»	»
21	innee	eygee	etta	ernee	aroon

	Six.	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix*
1	iddoo	ea	yaha	yugga	auwy
2	tata	mannima	pirima	missirima	guahee
3	ayobee	owhi	ennee	aihopoi	peega
4	yobo	poihee	nehee	wahee	pega
5	lodoo	logwa	littaïzoo	nako	yewoo
6	mannassa	nooltoossoo	borafay	pirrifay	nanooa
7	zoodoo	etkassa	skiddowka	woollaa	woma
8	shidda	bokkoi	tokos	tara	goma
9	sheedah	sookai	takoos	tarrah	goumah
10	shida	bockwa	sidda	tarra	goman
11	araska	toolur	waskoo	lekar	meagoo
12	araska	tooloor	weska	likar	inagoon
13	n'quaha	vouyah	teesah	musselman	klaou
14	»	»	»	»	
15	meeka	chilly	marta	doso	dokemy
16	»	»	»	»	»
17	sitta, sundeck	subha	themaniar	tissee	ashurer, weja
18	subotikeda	ow	sebatéis	atih	bûff
19	»	»	»	»	»
20	»	»	»	»	»
21	effa	eggay	eggo	essun	eywaw

SOUDAN, géographie et civilisation de cette contrée. — *Voy.* note XXV, à la fin du volume.

SOUNDA. *Voy.* JAVANAISES.

SOURD-MUET. *Voy.* la note A, à la fin de *l'Essai.*

SOUSOU. *Voy.* MANDINGO.

SOWAIEL. *Voy.* MONOMOTAPA.

SOYOTE. *Voy.* SAMOYÈDE.

STRANIAQUE. *Voy.* BOHÉMO-POLONAISE.

STYRIEN. *Voy.* RUSSO-ILLYRIENNE.

SUD-SINDHI. *Voy.* PRACRIT.

SUÉDOIS. *Voy.* SCANDINAVE.

SUEVI. *Voy.* TEUTONIQUE.

SUISSE. *Voy.* TEUTONIQUE.

SUMATRIENNES (LANGUES) ou MALAISES proprement dites. — Les idiomes de ce groupe sont les suivants :

1° MALAYOU ou MALAIS proprement dit, parlé par les *Malais*.

Cette nation nombreuse et très-adonnée au commerce paraît être originaire de l'intérieur de Sumatra, d'où elle s'est répandue dans presque tout l'archipel Indien et dans la péninsule de Malacca en Asie, en s'établissant partout le long des côtes (763). Outre l'empire de Menangkabo, qui embrassait anciennement la plus grande partie de l'île Sumatra, cette nation a possédé un autre empire non moins puissant mais plus célèbre, celui de Malacca, qui vers la fin du XIIIe siècle sous le règne brillant du sultan Mou-

(763) De Rienzi préfère lui donner pour point de départ la côte occidentale de Bornéo, et plus particulièrement Kalemantan, au pays de Sedang L'immense famille ethnologique dont cette nation est la souche étend ses rameaux au nord jusqu'à la côte orientale de Formose, où elle constitue le malais asiatique, à l'est sur les principaux groupes de la Polynésie, au sud sur plusieurs des points les plus importants de l'Australie, à l'ouest jusqu'à Madagascar, où elle forme le malais africain, et même jusque sur le continent d'Afrique, où elle se serait dispersée, sous le nom de Foulahs et de Fellans, s'il faut en croire M. d'Eichthal.

Digitized by Google

hammed-Schah embrassait presque toutes les côtes de la péninsule de Malacca, les îles Lingen et Bintan et les districts de Campar et d'Arou dans celle de Sumatra.

Le malais, considéré sous le rapport grammatical, paraît être le plus simple des idiomes de cette famille. Cette simplicité et sa douceur l'ont rendu la langue générale des communications et du commerce dans tout l'archipel Indien, où il joue le même rôle que jouent la lingua-franca dans la Méditerranée et l'hindoustani dans l'Inde; on le parle même dans l'intérieur des maisons européennes non-seulement dans ces régions, mais même dans les établissements du cap de Bonne-Espérance (764). Les Malais n'ont pas comme les Javanais, les Sundas, les Balis et les Maduras deux langues différentes, celle de compliment et la familière, mais, selon le savant Marsden, ils ont quatre styles qui diffèrent beaucoup les uns des autres, et qu'on pourrait regarder comme autant de dialectes différents. Ces styles sont : le *bhasa-dalam* ou le *style de la cour*, qui est le plus pur; le *bhasa-bangsawan* ou des classes policées de la société, qui diffère très-peu du précédent; la *bhasa-dagang*, employé par les négociants; il est d'une grande simplicité dans sa construction, moins élégant et grammatical que les deux précédents et admet l'emploi de plusieurs mots étrangers; c'est le malais qu'apprennent et parlent les Européens; le *bhasa-kachukan*, qui est le plus corrompu de tous; on le parle dans les bazars des grandes villes maritimes, où les hommes de plusieurs nations différentes tâchent de se comprendre réciproquement par une espèce de langage de convention dont le malais forme la base, et qu'on pourrait comparer à la lingua-franca des ports de la Méditerranée, et au portugais parlé sur les côtes de l'Afrique et de l'Asie. C'est dans ce dialecte qu'est passé un grand nombre de mots et de phrases européennes pendant la domination portugaise, quelques mots hollandais et un nombre encore plus petit d'anglais. Les livres sont entièrement libres de ces mots; la langue dans laquelle ils sont écrits se nomme bhas-javi qu'on pourrait appeler le malais littéral; elle est absolument la même dans toutes les régions où l'on parle malais, depuis les Moluques jusque dans l'intérieur de Sumatra et aux côtes de la péninsule de Malacca. Outre ces quatre styles cette langue a plusieurs dialectes, dont voici les principaux : *l'asiatique* ou le *malais de la péninsule;* c'est celui qu'on regarde comme le plus pur; on le parle le long des côtes de la presqu'île de Malacca à Malacca, dans les Etats de Kiddeh ou Tanna Say, Perak, Salangor, Killung, Johor, Tringgano, Pahang et Patani et dans plusieurs îles voisines. Le *sumatrien*, parlé le long d'une grande partie des côtes de Sumatra, dans les états de Siak, de Jambi, etc., etc., et dans l'empire de Menangkabo dans l'intérieur de la même île, ainsi que dans le petit royaume de Rumbo dans la péninsule de Malacca. Le *palembang* parlé dans le royaume de ce nom dans Sumatra; il est très-mélangé de javanais ainsi que le *javanais* ou le *malais javanais* qu'on parle dans les villes maritimes de Java et dans les îles de Lingen et de Bintang. Le *bornéen*, parlé dans les royaumes de Pontiana, de Sambas, de Bornéo et de Banjar dans l'île de Bornéo; il est très-mélangé de bugis. Le *bhasa-timor* ou *l'oriental*, parlé dans différents endroits de l'archipel des Moluques, de l'île de Timor et autres îles orientales; c'est le plus corrompu; il est tellement mélangé de mots étrangers, qu'on pourrait le regarder comme une langue sœur.

Sur cent mots, le malais en présente cinquante qui appartiennent au fonds océanien, vingt-sept au malais, seize au sanskrit, cinq à l'arabe, deux au télinga ou au persan ou à la langue de quelqu'une des nations européennes qui fréquentent ces parages.

Le malais doit au sanskrit une grande partie de ce qu'il possède d'expressions ayant rapport aux idées morales ou métaphysiques. G. de Humboldt (*Recherches sur la langue kawi*) s'applique à suivre les traces de l'influence indienne dans la Malaisie, en même temps qu'il s'efforce de démontrer, à l'aide de la comparaison des langues, que la race Malaise s'est étendue jusqu'à Madagascar et sur toute la mer du sud. Bopp fait dériver le Malai du sanskrit, opinion fort controversable.

L'auteur du *Mithridate* classa le malais dans les langues polysyllabiques, tout en le considérant cependant comme formant, ainsi que le mongol et le mandchou, la transition de cette classe de langues à celles des langues monosyllabiques. Le malais lui semble avoir appartenu, dans le principe, à cette dernière classe, dont il ne se serait écarté que par suite de rapports multipliés avec les étrangers. En effet, les mots malais les plus anciens peuvent être ramenés à la forme monosyllabique du chinois ou des langues transgangétiques.

Le système phonétique du malais, est pareil à celui des Javanais et des Hindous. Les consonnes étant d'une articulation douce et facile, séparées entre-elles par des voyelles nombreuses et sonores, et l'accent se plaçant sur la pénultième, dans les mots de plusieurs syllabes, il en résulte, dans la prononciation, une cadence et une harmonie qui rappellent celles de l'italien et du portugais. Quant au vocabulaire, s'il présente d'un côté une grande abondance de mots pour exprimer de faibles nuances dans les idées familières, il offre d'un autre côté, dans son fonds indigène, une absence presque complète de dénominations générales. Le malais possède d'ailleurs une grande simplicité de formes grammaticales et une grande clarté de syntaxe. On y signale aussi

(764) Dans un espace de plus de 100 degrés en longitude, suivant le navigateur Freycinet. (*Journal asiatique*, 1840.)

Digitized by Google

comme dans les idiomes indo-chinois, la règle qui fait varier la forme des pronoms personnels suivant le rang de la personne qui parle ou de celle à qui on s'adresse. Dans le verbe, les personnes et les nombres sont indiqués par les pronoms, les temps et les modes par des particules adverbiales. Une préfixe particulière donne au verbe le sens passif. Les règles de construction suppléent seules, dans les autres cas, aux flexions qui manquent à la grammaire.

La littérature malaise, quoique aussi riche peut-être que la javanaise, est inférieure à celle-ci sous le rapport de l'originalité. La grande masse des compositions malaises est en prose, et toutes ou presque toutes portent l'empreinte du caractère arabe ; presque tous les sujets sont tirés des livres hindous, javanais, arabes et telinga; un petit nombre seulement de ses compositions regardent l'histoire nationale, encore n'est-ce qu'à une époque très récente (765). La poésie malaise n'a pas de vers blancs; tous ses mètres sont rimés. Les Malais de Sumatra, surtout ceux de Menangkabo, passent pour être les meilleurs poëtes, plusieurs improvisent des chansons et des ballades nommées *puntun*. Outre plusieurs éditions de la Bible et autres ouvrages ascétiques, cet idiome possède plusieurs grammaires et dictionnaires excellents publiés par des Européens, particulièrement les Anglais et les Hollandais. Il paraît que les Malais ont eu un alphabet particulier avant l'introduction de l'islamisme, époque à laquelle ils ont adopté celui des Arabes auquel ils ont ajouté 6 lettres pour exprimer des sons qui leur sont particuliers; comme les Arabes ils écrivent horizontalement de droite à gauche et omettent comme eux, les Persans et les Turcs les caractères supplémentaires. Cet alphabet, ainsi modifié est aussi en usage chez les Mindanaos, les Bantams, les Achinais et quelques autres peuples moins importants. Il est bon de signaler un fait curieux; c'est que le malais est, de toutes les langues connues, celle qui emploie communément dans son écriture quatre alphabets entièrement différents; car, outre l'alphabet des Arabes dont se servent la plupart des Malais, ceux de Java écrivent le plus souvent en caractères javanais, ceux de Célèbes en caractères bugis et ceux des Moluques en caractères latins.

2° Batta, parlé par les Battas, peuplade anthropophage, quoique une des plus civilisées de l'archipel indien, puisque tous les individus savent lire et écrire. Suivant Leyden, le batta a eu une grande influence sur la formation de tous les idiomes de ce groupe, auxquels il ressemble beaucoup par la simplicité des formes et par ses racines; il a aussi une grande affinité avec le *wougui*, *bougin* ou *bugis*. Depuis un temps immémorial, cette langue possède un alphabet particulier, composé de dix-neuf consonnes et de six voyelles. Il s'écrit horizontalement de gauche à droite, suivant Marsden, de bas en haut, en colonnes verticales, suivant Leyden. Littérature, dit-on, très-ancienne et assez riche, mais jusqu'ici inconnue.

3° Achem, ou achin, idiome des *Achinais*, voisins des Battas. De la fin du XVIe siècle jusqu'à la moitié du XVIIe ce peuple a été la nation dominante de l'archipel Indien, étant allié ou ami de toutes les nations commerçantes depuis le Japon jusqu'à l'Arabie; sa marine comptait 500 voiles. Quoique bien déchus depuis la fin du XVIIe siècle, les Achinais sont encore une des nations de l'archipel indien les plus adonnées au commerce et à la navigation. Leur idiome est un mélange de malayou, de batta et surtout d'arabe tamoule ou mapila.

4° Redjang, idiome des Redjangs; c'est un mélange de malayou et de batta; il s'écrit horizontalement de gauche à droite avec un alphabet particulier.

5° Lampong, parlé par les Lampongs; analogue au Redjang.

6° Mantaweï, parlé par les habitants des îles Pagi, Porah et Mantaweï.

7° Nias, manque du *p* qu'il remplace par l'*f*. Les femmes Nias ainsi que celles des Soulous passent pour être les plus belles de l'archipel Indien.

8° Maruwis, analogue au batta et au nias.

SUMBAVA-TIMORIENNES (Langues), de la famille malaise. L'ethnographie y distingue huit ou neuf idiomes encore peu connus et sans intérêt, parlés dans les îles de Sumbava et de Timor et dans plusieurs îles qui en sont voisines. Voir le *Tableau général des langues océaniennes*, art. Océanie.

SUO-MENKIELI. *Voy.* Finnoise.

SUOMI. *Voy.* Finnoise.

SUZES, inscriptions. *Voy.* Cunéiformes.

SYRIAQUE ou ARAMÉENNE (Langue), ainsi appelée de la langue principale qu'elle comprend et du pays où on la parle, que les auteurs bibliques appellent Aram (766), et qui embrasse la Syrie, la Mésopotamie, la Chaldée, l'Elam et l'Assyrie. Cette branche des langues de la famille sémitique ne comprend, à proprement parler, que le syriaque et ses différents dialectes, considérés à tort comme autant de langues différentes. Cependant la haute antiquité et l'importance historique du Chaldéen nous paraissent exiger une exception à son égard. *Voy.* Chaldéen.

La langue syriaque était répandue autrefois depuis la Méditerranée et la Judée jusqu'à la Médie, la Suziane et le golfe Persique.

(765) Sir Th. Raffles a rassemblé la plus riche collection de manuscrits en cette langue qui soit entre les mains des Européens. Cette collection est devenue la propriété de la Société asiatique de Londres.— M. Dulaurier a traduit une chronique fort curieuse des rois de Pasay, capitale d'un Etat autrefois puissant, situé sur la côte nord-est de Sumatra.

(766) Ce nom signifie littéralement *haute contrée* (*hochland* des Allemands, *highland* des Anglais), de *Aram*, haut, par opposition à celui de *Canaan*, qui veut dire *basse contrée* (*niederland*), du verbe *cana*, abaisser.

Digitized by Google

C'était la langue de toutes les peuplades établies sur les deux rives de l'Euphrate et le Tigre, depuis l'Arménie jusqu'à la mer. Nous ignorons quelle fut sa forme la plus ancienne; les auteurs qui nous l'ont transmise, nous montrent le syriaque déjà altéré par un grand nombre de mots grecs qui ont dû y être introduits par la domination des successeurs d'Alexandre, et ensuite par celle des empereurs romains et grecs. Il est probable qu'une langue, répandue sur un si grand espace, a dû être divisée en un grand nombre de dialectes, à l'époque où elle fut vulgaire (767). Quant à la langue littérale, qui nous a été conservée dans les livres, on ne remarque aucune différence pour l'emploi des mots et les formes grammaticales entre les auteurs syriens des différents siècles et de divers pays. La littérature syriaque a été très-brillante pendant les ve et vi^e^ siècles. Elle contient un grand nombre d'ouvrages relatifs à la théologie; elle possédait aussi autrefois un grand nombre de livres historiques, mais il n'en existe plus qu'une petite quantité, parmi lesquels on distingue la grande chronique de Greg. Bar-Hébræus, nommé ordinairement Abon Efaradj, et celle de Denys de Telmahar. Le syriaque est encore la langue ecclésiastique et littérale des jacobites, des nestoriens et des maronites, qui habitent les montagnes des Druses, la Syrie supérieure, la Mésopotamie, le Kurdistan et le pachalik de Bagdad. Cet idiome fut autrefois répandu dans toute la Perse jusqu'à Samarcande, et même dans la Tartarie ou Asie centrale, où les marchands et les religieux nestoriens le firent connaître. Quelques peuplades de l'Asie conservent, dit-on, encore l'usage de la langue syriaque, tels que les *nosaïris*, sectaires qui habitent les montagnes du Liban entre Tripoli et Antioche; les *iezidis*, autres sectaires répandus dans la Mésopotamie, du côté de Harran et de Sindjar; les *nestoriens*, secte chrétienne, qui habitent les montagnes des Kurdes au delà du Tigre, et les habitants de quelques villages aux environs de Damas : le fait est possible, mais il n'est pas suffisamment constaté; on n'a à ce sujet que quelques assertions assez vagues. Cette langue possède quatre alphabets, savoir l'*estranghelo*, qui est le plus ancien, et qui ne se trouve plus que sur d'anciens monuments; il paraît avoir été le type de l'alphabet ouigour (768); le *nestorien*, qui semble être tiré de l'estranghelo; le *syrien ordinaire*, dit aussi *maronite*, dans lequel sont imprimés, en Europe, les livres syriens; et celui dit *des Chrétiens de Saint-Thomas*, pour être employé par les Chrétiens connus sous ce nom, et qui vivent dans l'Inde. Tous ces alphabets ont 22 lettres et des points voyelles, à l'exception de l'estranghelo et du nestorien qui n'ont pas adopté ces derniers. Voici les principaux dialectes qui nous paraissent appartenir à cette langue : le *palmyrenien*, éteint depuis très-longtemps, et parlé jadis dans Palmyre, le Tadmor de Salomon, et ses environs. Les inscriptions antiques trouvées dans les imposantes ruines de Palmyre, si savamment expliquées par M. de Saint-Martin dans son Histoire de Palmyre, sont tout ce qui nous reste de ce dialecte. Il est mélangé de quelques formes qui le rapprochent de l'arabe; on y trouve aussi des mots grecs, comme dans le syriaque des livres. Il était écrit avec un alphabet particulier qui, malgré quelques différences assez fortes, présente néanmoins un air de famille très-marqué avec tous les anciens alphabets cursifs de la Syrie et de la Perse. Le *nabathéen*, qui est le langage de tous les paysans qui habitent dans les marais de Wasith, entre Bagdad et Bassora, et particulièrement sur les bords de l'Euphrate, en allant vers les ruines de l'ancienne Babylone. Les auteurs arabes font mention de plusieurs ouvrages, actuellement perdus, qui furent écrits en nabathéen. Il est probable que les anciens Nabathéens parlaient ce dialecte. Le *sabéen*, qui est en usage chez les sectaires nommés *Sabéens* par les Arabes, mais qui se nomment eux-mêmes *Mendaïtes*, *Nazaréens*, *Chaldéens*, et chez les *Chrétiens de Saint-Jean* (769), dénomination tout à fait impropre, car ils professent la plus grande aversion pour les Chrétiens et pour Jésus-Christ. Ils habitent actuellement à Bassora, à Souster ou Suze, à Howaïzah et dans les villages cachés dans les marais au milieu des bras du Tigre et de l'Euphrate, vers leur embouchure dans le golfe Persique. Ils se servent d'un alphabet particulier composé de 22 lettres, toutes différentes de celles du syriaque.

Il y a lieu de croire qu'en dehors des ouvrages chaldéens composés par les Juifs et de la littérature chrétienne de la Syrie, il a existé une vaste littérature araméenne profane et païenne, qui a presque entièrement disparu. C'est là un côté du développement sémitique qui a été beaucoup trop négligé, sans doute à cause de la manière incomplète dont nous le connaissons. On peut supposer que la science aura quelque chose à apprendre, sur ce sujet, de l'ouvrage de M. Shwolsohn, *Die Ssabier und der Ssabismus*, qui se publie en ce moment sous les auspices de l'Académie de Saint-Pétersbourg. L'obscure question des rapports antiques de la race sémitique et de la race iranienne, dans le

(767) On trouve, en effet, une même langue dans les livres de saint Ephrem, né à Arnide au ive siècle, dans ceux de Denys de Telmahar, qui vivait au viiie, de Thomas de Maraghah dans l'Aderbaidjan au xe siècle, de Grég. Abon Efaradj, né à Malathiah dans le xiiie siècle, ainsi que dans les livres des Maronites en Syrie et des Chrétiens de Saint-Thomas dans l'Inde.

(768). *Voy.* Turke.

(769) On les nomme aussi *Sabians*; cette secte prétend remonter jusqu'à saint Jean-Baptiste, et dit être un reste des Juifs chassés de Jérusalem au viie siècle, par les mahométans lors de leur invasion en Syrie. Ils comptaient environ 22,000 familles au xviie siècle.

Digitized by Google

bassin du Tigre et de l'Euphrate, y trouvera peut-être une solution aussi satisfaisante qu'il est permis de la donner dans l'état actuel de nos connaissances sur l'Orient. *Voy.* CHALDÉEN.

T

TABLEAU général des langues européennes, asiatiques, africaines, américaines, océaniennes. *Voy.* EUROPE, ASIE, AFRIQUE, AMÉRIQUE, OCÉANIE.

TABLEAU de la chronologie assyro-chaldéenne. *Voy.* CUNÉIFORMES.

TACOULLIES. *Voy.* LENNAPPE.

TADJIKS: *Voy.* PERSAN.

TAGALES. *Voy.* PHILIPPINAISES.

TAITI. *Voy.* MALAISES, — et note XXI, à la fin du volume.

TAITIEN. *Voy.* POLYNÉSIENNES ORIENTALES.

TAMANAQUE. *Voy.* CARIBE.

TAMAZIRCK. *Voy.* ATLANTIQUE.

TAMOULE, TAMUL, TAMIA OU ARAVAN, langue de l'Inde, dérivée du sanskrit. — Cette langue est parlée sur la côte de Coromandel depuis le cap Comorin jusqu'à la rivière de Paliacate au nord de Madras, et depuis cette dernière ville et Pondichéry jusqu'aux premières Gates ou chaînes de montagnes qui séparent le Mysore de la vaste province du Carnatie et de son district Madura. Les pays compris dans le domaine de cette langue sont : la grande province anglaise du Carnatie, où il y a Madras, capitale de la seconde présidence de l'Inde; Arcot, jadis siége d'un nabab très-puissant; Tinevelly, chef-lieu d'un district où l'on fait la fameuse pêche des perles; Madoura, sur le territoire de laquelle se trouve le fameux temple de Ramisseran; Tranquebar, qui appartient à la monarchie danoise et est le siége d'une grande mission à laquelle on doit des Mémoires intéressants sur les langues de l'Inde; Pondichéry, chef-lieu des possessions françaises dans l'Inde; ensuite les provinces anglaises de Coinbatoure et de Salem ou Barramahal; enfin une partie de la côte septentrionale de l'île de Ceylan. Le tamoul diffère peu du malabar avec lequel il est souvent confondu, et encore moins du carnata; il est harmonieux et n'a pas les aspirations si communes dans le carnata et le telinga; il possède un alphabet particulier entièrement différent de ceux de ces deux idiomes. Cette langue a trois genres et deux nombres; ses adjectifs sont indéclinables; sa conjugaison est plus riche que celle du malabar, ayant le passif et le mode subjonctif qui manquent à ce dernier, outre un mode interrogatif et plusieurs sortes d'impératifs qui lui sont particuliers; toutes les prépositions sont jointes à la fin des substantifs, des pronoms et des verbes. Sa construction bizarre est la même que celle du carnata et du telinga, et ne souffre aucune inversion. Sa littérature est une des plus riches de l'Inde.

TARAHUMARA (ANAHNAC OU MEXIQUE), langue parlée dans la province de Nouvelle-Biscaye. On lui trouve avec l'aztèque quelques rapports, mais qui ne s'étendent pas, comme cela a lieu, jusqu'à un certain point, selon quelques voyageurs, pour le cora, aux formes de la grammaire. Les désinences que l'on observe dans le tarahumara lui sont propres, tandis que les noms de nombre et quelques autres racines sont empruntés au mexicain. Une particularité de sa syntaxe, c'est que l'idée d'appartenance, au lieu d'être exprimée par une flexion répondant au génitif dans le nom du possesseur, l'est par l'addition d'une finale ou désinence (*la*) au nom de l'objet possédé. Ainsi, *père* se rend par *nono*, et *père de Pedro* par *Pedro nonola*. Il n'y a pour ainsi dire pas d'adjectifs dans le tarahumara, qui en revanche fait un fréquent emploi des participes, qu'il forme par l'addition de la terminaison *ameke : lessi*, languir, fait *lesstameke*, languissant. Les conjonctions se placent à la suite de la proposition secondaire, qu'elles lient à la proposition principale, et les termes dits prépositions après leurs compléments.

TARASQUE (ANAHNAC OU MEXIQUE). — Langue des Tarasques, qui, lors de la conquête du Mexique, étaient la nation dominante du puissant royaume de Mechoacan à l'ouest de Mexico. Cette langue subsiste encore dans la ci-devant intendance de Valladolid; c'est une des langues les plus harmonieuses et les plus sonores de l'Amérique. On remarque dans sa prononciation le fréquent retour d'un *r* d'une douceur particulière. Elle manque des articulations *f* et *l*, distingue le *c* dur du *k*, ne commence jamais un mot par aucune des lettres *b*, *d*, *g*, *i*, *r*, et fait dans le corps même des mots fréquemment usage d'une *s* euphonique. Les noms y sont susceptibles d'être déclinés, si l'on considère comme désinence, ainsi que le font les auteurs des grammaires de cette langue, les suffixes ou postpositions qui y expriment les rapports des mots. Au moyen de certaines modifications, de certaines intercalations de particules dans le radical des verbes, on donne à la conjugaison les voix réfléchie, causative, et d'autres encore, dont voici quelques exemples. De *pireni*, chanter, on fait *pareponi*, aller chanter; *pireponi*, venir chanter; de *tirehaca*, manger, *tirerahaca*, donner à manger; de *tarohaca*, cultiver, *tareratahaca*, faire cultiver; de *koponi*, laver, *hopocuni*, laver les mains, *koponduni*, layer les pieds, *hopomuni*, laver la bouche. Quelques auteurs se refusent à reconnaître aucune affinité avec les autres langues américaines au tarasque, de même qu'au *cora*.

Digitized by Google

TARQUINIES, florissait au temps de Babylone et de Tyr. *Voy.* ETRUSQUES.

TARTARES (LANGUES), groupe de langues asiatiques. — Le groupe etnographique comprend les trois familles tatare (770) ou mongole, tongouse et turke, qui embrassent les grandes nations nomades de l'Asie, qui ont joué un rôle si important dans les révolutions du monde. Depuis les sources du Wardar en Macédoine jusqu'à l'embouchure de l'Amour dans la Manche de la Tartarie, et depuis le grand angle formé par l'Obi, non loin de Narym en Sibérie, jusqu'au centre de la Perse d'un côté et du Tibet de l'autre, on peut dire que la population est entièrement tartare ou formée pour la plus grande partie de peuples qui appartiennent à ce groupe. Les peuples compris dans ces trois familles appartiennent à deux races bien distinctes. Les Turks, à taille élancée, à visages européens, à longue barbe, appartiennent à la race caucasienne ou blanche, et diffèrent entièrement du monstre difforme et trapu, au nez écrasé, aux joues saillantes et au menton presque imberbe, qui est le type de la variété jaune ou orientale, dans laquelle sont aussi compris les Tongouses. Presque tous les peuples turks sont mahométans plus ou moins zélés; la presque totalité des Mongoles et des Tongouses professent le bouddhisme. Mais un trait qui est commun aux peuples de ces trois familles, c'est de s'être élevés plusieurs fois de l'état le plus abruti jusqu'à une certaine civilisation, pour retomber de nouveau dans la plus profonde ignorance; c'est d'avoir fondé les plus grands empires mentionnés par l'histoire; c'est d'avoir donné la première impulsion à ces terribles invasions qui ont ébranlé l'empire romain et renversé celui des califes. Ces nombreuses tribus de bergers qui, dans leurs maisons à roues, traversent les vastes solitudes de la mer de sable; ces nations de cavaliers, qui parcourent depuis trois mille ans les hautes plaines de l'Asie moyenne, ont donné naissance aux plus terribles conquérants qui ont désolé et asservi la terre. C'est du sein des peuples de ce groupe que sont sortis *A-pao-khi*, *Agoutha Thou-lun Thoumen* et *Oje*, fondateurs des empires des Khitans, des Sou tchins ou Niutchis, des Jouans jouans, des Thouskhious et des Hakas ou Kirghis. C'est parmi les peuples de ce groupe que naquirent le cruel et fanatique *Yemineddoula Mahmoud*, le plus grand des sultans Ghaznevides, qui ravagea et conquit l'Inde jusqu'à Canodje; les deux courageux et féroces Seldjucide *Togroul-Beg* et *Malek*, qui s'assirent sur le trône des califes, qu'ils avaient été appelés à défendre, et dont le second régna sur presque toutes les vastes contrées jadis soumises aux successeurs de Mahomet dans l'époque la plus brillante de leur empire; ce *Noureddin*, le plus puissant des atabeks et qui joua un si grand rôle dans la deuxième croisade; ce *Mahamed*, sultan du Kharism, le plus puissant monarque de l'Asie occidentale, et qui osa disputer à Tchinghis-khan l'empire de cette partie du monde; ce même *Tchinghis-khan*, le plus cruel de tous les conquérants et le fondateur du plus grand empire qui ait existé; *Gajouk* et *Batou*, généraux du grand khan Oktaï, qui conquirent la Russie et envahirent la Pologne, la Silésie, la Moravie et la Hongrie, portant le carnage et l'effroi jusqu'aux bords de la mer Adriatique; *Koublaï*, qui fit la conquête de la Chine méridionale, menaça le Japon et rendit tributaire la partie orientale de l'Inde ultérieure; *Tamerlan*, dont la puissance ne peut être comparée qu'à celle de Tchinghis-kan, et qui renouvela presque son empire; *Bajazet*, *Mahomet II* et *Soliman II*, la terreur de l'Europe et de l'Asie et les trois plus grands empereurs ottomans; *Babez* qui, chassé de son royaume par les Ousbeks, envahit l'Inde et y fonda l'empire du Grand-Mogol qui, sous *Aurengzeb*, embrassait presque toute cette riche et vaste presqu'île; l'adroit et brave *Nadir Schah*, qui, non content de s'être élevé de l'état de simple berger au trône de Perse, envahit l'Inde, et en rapporta le plus riche butin dont l'histoire fasse mention; enfin les deux khans de Crimée *Mengli Ghéraï* et *Selim-Géhraï*; le premier, trop célèbre par ses terribles invasions en Pologne, en Russie et dans le Kaptchak; le second, quoique pas assez apprécié, le plus grand souverain peut-être qui ait régné sur tous les peuples tartares, réunissant à la fois les qualités du savant et du général à celles de l'homme vertueux et du politique habile. Quoique les peuples mongols ne soient plus nulle part dominateurs, et qu'une partie des nations turkes et tongouses soient soumises à l'empire Russe, les différents peuples indépendants de ces deux familles dominent encore sur presque un septième de toute la surface de la terre habitable. C'est un prince de race tongouse qui possède le vaste empire de la Chine; ce sont des princes turks qui règnent sur les trônes de Constantin, de Cyrus et de Tamerlan, et il n'y a pas longtemps que les Anglais ont enlevé aux descendants d'Aurengzeb leur riche et vaste héritage. Mais ces peuples, qui ont fait tant de bruit par les armes, n'ont pas brillé par eux-mê-

(770) Ce nom est dérivé de *Tata*, une des branches des *Moho* ou *Mongols*, dont l'histoire chinoise fait mention au VIIIe siècle de notre ère. De *Tata* on a fait *Tatars*, puis *Tartares* par jeu de mots. Lors de l'invasion des Mongols en Europe, ils inspirèrent les plus vives alarmes. La reine Blanche de France ne pouvait cacher à saint Louis son appréhension : « Cette terrible invasion, » s'écriait-elle un jour, « semble nous menacer d'une ruine totale, nous et notre sainte Eglise. » — « Ma mère, » répondit le pieux monarque, « ayons confiance dans la protection du ciel : si ces Tartares viennent ici, nous les renverrons dans le *Tartare*, d'où ils sont sortis. » Le jeu de mots attribué au roi de France s'accorde parfaitement avec l'opinion du siècle : et l'expression : *Tartari, imo Tartarei*, jouissait alors d'une vogue universelle.

Digitized by Google

mes d'un grand éclat; ils ont tout emprunté à leurs voisins; leurs alphabets, leur littérature, leurs idées philosophiques et religieuses, tout se compose d'emprunts faits récemment aux Chinois, aux Hindous et aux Occidentaux. De savants philologues ont su de nos jours apprécier à leur juste valeur la prétendue civilisation des Ouigours, qu'on supposait antérieure à toute époque historique. On sait à présent que ce prétendu peuple primitif, inventeur des sciences et de l'astronomie en particulier, des arts et du plus important de tous, de l'écriture, était une tribu turke, jadis nomade, qui s'est fixée dans des villes avant les autres, y a reçu quelques connaissances de ses voisins, et a composé quelques livres écrits avec des caractères qui lui ont été apportés de l'Occident. Un savant philologue réduit au cycle des douze animaux, imaginé par les Kirghis et maintenant en usage dans presque toute l'Asie orientale, toutes les prétendues inventions que, sans aucun fondement, on attribuait aux nations de ce groupe (771).

Si l'on considère ces peuples sous le rapport de la nature des langues qu'ils parlent, on peut dire en général qu'à l'exception de l'osmanli et de quelques autres idiomes turks occidentaux, les formes grammaticales des langues de ce groupe sont en petit nombre et peu compliquées. Les rapports des noms s'y marquent par des particules affixes sans crase; les verbes n'ont point en général de conjugaisons; les temps les plus usités sont impersonnels, et les participes et les gérondifs y jouent le rôle principal. Dans toutes ces langues, l'impératif est le thème ou la racine des verbes, dont on forme tous les

(771) « Aucun ouvrage historique, aucun monument, aucune tradition, chez les Tartares ou chez les nations qui les ont le mieux connus, ne permettent de faire remonter l'état de demi-civilisation où nous les voyons parvenus, à une époque plus ancienne que le deuxième siècle avant notre ère.

« A cette époque, les missionnaires hindous établis dans la partie méridionale de la Tartarie, à Khasigar, à Khotan, à Yerkigang, commençaient à y répandre les premières notions des sciences et des arts, l'écriture indienne, la religion de Bouddhah. Les Tibétains, les nomades du nord, n'ont connu tous ces objets que beaucoup plus tard.

« L'opinion qui placerait en Tartarie le berceau du genre humain avec le peuple primitif, ou ses descendants immédiats, ou la patrie des inventeurs des sciences, de l'astronomie, des alphabets de l'Asie, ou même l'origine des doctrines de l'Hindoustan, de Bouddhah, ou des Hindous eux-mêmes ou des Chinois; cette opinion ne repose sur aucun fait positif; mais elle se trouve, à la bien examiner, entièrement inconciliable avec les observations philologiques et les traditions historiques de toutes les nations de l'Asie, à commencer par les Tartares eux-mêmes.

« Le chamanisme n'a pris naissance ni dans la Tartarie, ni, selon mon opinion, dans la Bactriane. Les Samanéens ont pénétré assez tard dans la première de ces contrées; ils y ont toujours été étrangers; ils n'en ont jamais converti complétement les habitants. Beaucoup de ceux-ci sont restés attachés à leur culte primitif, qui est le plus simple de tous les cultes, l'adoration du ciel visible et des esprits, avec différentes pratiques superstitieuses.

« Enfin (et ceci, ne tenant qu'indirectement à l'objet de ces recherches, mériterait d'être examiné dans un ouvrage à part), les religions qui ont eu cours dans la Tartarie n'avaient pas, non plus que l'art d'écrire, pris naissance dans les contrées du nord. Le samanéisme ou bouddhisme primitif, la philosophie de Confucius, le magisme, le manichéisme, le nestorianisme, le musulmanisme, le lamisme enfin, ou le bouddhisme réformé, y ont été successivement introduits, à peu près dans l'ordre où je viens de les nommer, et cet ordre est quelque chose de bien important à constater; car, si c'est pour nous une question historique de pure curiosité, que de savoir si Bouddhah est né dans l'Hindoustan ou dans le Tibet, ou si l'alphabet dewanagari a été inventé sur les bords du Gange, ou dans les montagnes d'Altaï; c'en est une de conséquence que de déterminer à qui appartient la priorité, dans les traits de ressemblance incontestable qui s'observent entre la discipline et la hiérarchie des lamas, et celles de l'Eglise romaine. Cette question, au reste, ne saurait embarrasser une personne qui nous aura suivi dans nos recherches, ou qui saura remonter aux sources où nous avons puisé.

« Ainsi, tout ce qui, chez les Tartares, est au-dessus de ces premières notions qui distinguent l'homme de la brute, leur est venu, à des époques connues, de leur communication avec d'autres nations plus instruites. Quatre ou cinq familles se sont répandues et multipliées sur d'immenses espaces. Les hommes qui en sont sortis ont fait quelques efforts pour s'éclairer; ils ont cultivé quelques sciences, mais ils n'en ont inventé aucune. Ils n'ont été ni tout à fait aussi grossiers que le supposait Voltaire, ni à beaucoup près, aussi savants que l'imaginaient Buffon et Bailly. Nous sommes donc obligés d'en revenir, au sujet de ces nations, à l'idée que nous en ont donnée les premiers auteurs qui en ont parlé, les voyageurs du moyen âge, les écrivains orientaux, les missionnaires en Chine, Bergeron, Deguignes, Deshauterais, Mosheim, Lequien, les deux Muller, Bayer, et tant d'autres. Ces conclusions sont loin d'être aussi brillantes que les hypothèses par lesquelles on a cherché à suppléer à la connaissance précise des faits, tant qu'on a cru impossible de l'acquérir; mais il n'est pas inutile de les reproduire, puisqu'elles ont été plusieurs fois contestées par des écrivains systématiques. On avait trop compté sur le défaut de monuments, sur le vague et l'obscurité des traditions. L'antiquité de la Haute-Asie était en quelque sorte la région des hypothèses. On en connaîtra la futilité, et l'on s'instruira suffisamment sur l'histoire de la Tartarie, quand on voudra la chercher dans les écrivains chinois, qui nous l'ont conservée. Quelque peu détaillés que soient les renseignements qu'ils nous fournissent, c'est toujours apprendre quelque chose, que de déterminer précisément jusqu'où l'on peut apprendre, et même de s'assurer qu'on n'a rien à apprendre du tout; mais cette ignorance ne s'acquiert qu'avec peine, et la fausse science coûte beaucoup moins. Rien n'est plus facile que de jeter au hasard des suppositions sur le papier, et d'annoncer avec mystère qu'on pourra les soutenir un jour. Il faut ensuite des volumes pour réfuter une seule parole de ce genre. C'est donc rendre quelque service aux sciences historiques, que de dissiper les ténèbres qui couvrent certaines parties de leur domaine, et où l'imagination se joue en liberté. Resserrer le champ de l'erreur, c'est, en quelque sorte, agrandir celui de la vérité. » (Abel Rémusat, *Recherches sur les langues tartares.*)

Digitized by Google

modes et leurs différents temps par l'addition de quelques syllabes; elles possèdent toutes des verbes collectifs, transitifs, négatifs, etc., etc., et abondent en formes dérivées pour marquer les modifications de l'action qu'ils représentent. La construction est dans toutes rigoureusement inverse et fixée inaltérablement; le terme conséquent, quoique marqué d'un signe de cas, est toujours placé avant son antécédent, l'adjectif avant le substantif, le substantif régi avant le mot recteur, et le complément avant le verbe. Malgré ces analogies, les idiomes tongous, mongols et turcs ne se ressemblent pas plus que les idiomes slaves, latins, et allemands. Tous ces idiomes, mais particulièrement ceux de la famille Tongouse, offrent un grand nombre de racines communes à plusieurs langues de l'Asie, et, ce qui est plus singulier, aux idiomes compris dans les familles germanique et gréco-latine.

Les trois familles de langues, appartenant à ce groupe, sont la famille TONGOUSE, la famille TARTARE ou MONGOLE et la famille TURQUE. *Voy.* ces mots.

TABLEAU POLYGLOTTE DU GROUPE DES LANGUES TARTARES

FAMILLE TOUNGOUSE.	MANCHOUE.	
	TOUNGOUSE de *Jeniseisk*.	
	des *Tchapogires*.	
	de *Mangaseja*.	
	de *Nertschinsk*.	
	de *Bargusin*	
	de l'*Angara-Supérieure*.	
	de *Jakousk*.	
	d'*Okhotsk*.	
	des *Lamoutes*.	
	de la *Tungouska-Inférieure*	
FAMILLE MONGOLE.	MONGOLE, près de la *Grande-Muraille*.	
	Khalkhas.	
	KALMOUKE ou ÖLÖT de la *Dchungarie*.	
	du *Wolga*.	
	BOURET.	
FAMILLE TURQUE.	TURK, *Ouigour*.	
	Osmanly ou *Turk* proprement dit.	
	de *Kasan*.	
	Baschkir.	
	Meschtchirek.	
	Nogaï.	
	de *Tobolsk*.	
	Tchazi.	
	de *Tchoulim*.	
	de *Jeniseisk*	
	de *Kusnezk*.	
	Baraba ou *Barabinze*.	
	Kanzague.	
	Teleute ou *Telengoutte*.	
	Kirgis.	
	de *Khiva*.	
	Turkoman.	
	Quaratschaï.	
	Qumuk ou *Koumuk*.	
	Quisylbasche.	
	Qasakhe ou *Kasakn*.	
	JAKOUTE ou SOKHA.	
	TCHOUWACHE.	

	Orthographe.	*Soleil.*
1	allemande	schün
2	allemande	schiggun
3	allemande	dylega
4	allemande	deljadsja
5	allemande	schwun
6	allemande	dülatscha
7	allemande	duljadja
8	allemande	ssiguni
9	allemande	nultan
10	allemande	njultan
11	allemande	delatscha
12	allemande	naran
13	allemande	nara
14	allemande	naràn
15	allemande	naran
16	allemande	nara
17	allemande	kün
18	allemande	gjün
19	allemande	kujasch
20	allemande	kun
21	allemande	kujasch
22	allemande	gjon, gun
23	allemande	kun
24	allemande	kun
25	allemande	kun
26	allemande	kun
27	allemande	kun
28	allemande	kjosch
29	allemande	kun
30	allemande	kun
31	allemande	kün
32	allemande	kjonasch
33	allemande	kojasch
34	allemande	gun, gün
35	allemande	gun
36	allemande	gun
37	allemande	gun, gün
38	allemande	kün, kuin
39	allemande	chwel, wschel

	Lune.	*Jour.*	*Terre.*	*Eau.*	*Feu.*
1	bia	fandacha	na, bolchon	muke	tua
2	bjega	inneni	dunda	mu	toggo
3	»	tyrgani	dunda	mu	togo
4	beja	tirgani	tukata	mu	togo
5	biga	inengi	turu	mu	togo
6	beega	terganil	dunne	mu	togo
7	bjega	tyrga	tukalagda	mu, muja	togo
8	bega	inani	dundra	mu	togo
9	beg	inin	tor	mu	tog
10	bech	inin	tuor	mu	toh
11	baga	aschikta	duhuda	muh	toggo
12	ssaran	edür	chadsar	ussu	chal, gal
13	ssara	udür	gadzar	ussu	gal
14	ssara	ûdür	gasar	ussun	gal
15	ssara	odür	gasar	ussun	gal
16	chara	odur	gasyr	ugun	gall
17	ai	kundus	yir, tubrach	ss uw	oot
18	ai	gjün	toprach	ss u	od, atesch
19	ai	kjun, kun	er	ss u	ut, ot
20	ai	kjun, kündüs	jer, djir	ss u	ut
21	ai	kun	jer	su	ut, ot
22	ai	gün, gundus	er, jer, toprak	ss u	ut, ot
23	ai, oi	kjondus, kun	irjo, gir, ijr	ss u, suw	ot
24	ai	kul, bugyn	ir	ss u	ut
25	ai	kul'	jer	ss u	ot
26	ai	kun	tobrak, djir	ss u	ot
27	ai	kun	jer, tscher, toprak	ss u	ot

Digitized by Google

28	ai	kundüs	der	ss un	ut
29	ai	kun	djir	»	ot
30	ai	kun	jer, toprak	ss u	ot
31	ai	kündüs	djer	ss u	uf
32	ai	kun, kündos	jer, toprak	ss u	ud
33	ai	kjondos	jer	ss u	ot
34	ai	gun	toprag, jer	ss u	ot
35	ai	kündüs	toprach	ss u	ot
36	ai	gün	toprach	ss u	oth
37	ai	kün, gundus	er, toprach	ss u	ot
38	yi, uich, ui	kün, kuin	sir, bor, sirr	u	wot, ot, oat
39	oich	kun, kon	ss ir, ss er	schiwa, schiu	wot

	Père.	*Mère.*	*OEil.*	*Tête.*	*Nez.*
1	ama	eme, enie	yasa	udju	oforo
2	ami	onni	oscha	dil	nigscha
3	ama	ani	escha	dyl	oiokta
4	ammi	önni	escha	dil	nnokto
5	amin	önni	isat	deli	onokta
6	ami	ani	esja	dül	ookto
7	ami	oni	escha	dyl	ookto
8	ami	ani	eha	dyll	onokto
9	ammù	enmu	escha	dell	onot
10	amà	anja	esel	del	onata, ogot
11	ammen	onny	obsah	»	onoqtah
12	etschige	ege	nidu	tarigun, tolochai	gabar, chamar
13	etschige, aba	ekè, idjè	nü u	tologoi	chamar
14	ezege	ekè	nüdün	tologoi	chamar
15	etschiga	ekè	nidün	tologoi	chamur
16	essygy	aka	nidu	tulgai	kabar
17	ata	ana	küsi	basch	burun
18	ata, baba	ana	gos	basch	burun
19	atai	ana	kjus, güs	basch	burun
20	atai	anna	kus	basch	burun, murum
21	atai	anakoi	kjus, kus	basch	buron, brun
22	ata	ana, nene	kjus, gos	basch	murun, burun
23	atai	ana, inai	kus	basch	burnu, parun
24	ata	anai, onai	kussalena, kam.k	basch	burun
25	ata, baba	inei, etscha	kos	basch	burun, burnum
26	baba	idje	karak, karuk	basch	burun
27	ata	inbei	kus	basch	mondu
28		ina	kos	basch	bron, murun
29	baba	edje	karak	basch	murun
30	aba	ena	kus	basch	murun
31	ata	tschitscha	kus	bass	tumschiuk
32	ata	ana	kjus	basch	burun
33	ata	adja	küs	basch	bron
34	ata	ana	gos	basch	burun
35	ata	ana	gos	basch	burun
36	ata	ana	gos	basch	buruni
37	ata	ana	gjus, kjus, goks	basch	burni, bruin
38	aga	iie, ije	charach, kasak	bass	murun, muron
39	aiei, atte, assio	amesche, amschi	kos, kus	bass, puss	umsah, ssysma

	Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Pied.*
1	ana	ilenu	weiche	gala	bet'che
2	amga	ini	iktal	hana	halgar
3	amga	tscholi	ikta	nali	bodöl
4	amga	inni	ikta	nala	halgan
5	amga	inni	»	djalan	bokdil
6	amga	inni	ikto	gâala	algan
7	amgà	inni	»	nala	chalgan
8	hamun	inni	»	ngala	halgan
9	amga	ilni	»	nal	budal
10	amga	ilga, ena	it	nal	bodal
11	ammunah	ynije	»	»	»
12	ama	kele	»	char	gül
13	ama	kyle, kòle	»	gar	kül, koll
14	aman	kele	»	gar	kol
15	aman	kelen	»	gar	kol
16	ama	kylyn	»	gar	kull
17	achis	til	tisch	ilik	adachi
18	agis	dil	disch	el	ajaq
19	agys, awus	tjel	tjesch, tysch	kol, kul	ajak
20	aus, awus	tel	tisch	kol, kul	ajak
21	awus	til, tyl	tisch	kul	ajak
22	agys, awus, acosé	til	tysch, tisch	kol, ol	ajak, ajach
23	anus, aos	tel, til	tisch	chal, kul	ajach
24	aus	til	tisch	kal	ajak
25	agus	til	tisch	kal	asak
26	aksy, akse	tyl	tisch	kal	assak, assag
27	aksy	til	tisch	kol	ajak
28	aus	tel	tisch	kol	aalch, ajak
29	aksy	tel	»	kal, adem	ajssak
30	ous	til	»	kal	ajak
31	aws	tel	tiss	kül	ajak
32	agys	del	tisch, disch	al	ajak
33	agos	tl	disch	ko.	ajak

Digitized by Google

34	ūl	til	tisch	kol	ajach
35	aus	dil	disch	kol	ajach
36	agis	til	disch	el	ajach
37	achsy, agus	til	disch	eli, al	ajach
38	ajach, aiyatsh	tyl, till	tiss	ili	atach, attasof
39	ssūwar	tschilge	schil	alla, alo	ora

	Un.	*Deux.*	*Trois.*	*Quatre*	*Cinq.*
1	emu	djuo	ilan	duin	sundja
2	ummukon	djur	illūn	diggin	tunja
3	amukon	dsur	ilan	dygyn	tuna
4	ommukon	djur, dsjur	illen	diggin	tonnja
5	omon	djjur	ilan	dygin	tonna
6	umukon	djur	ilan	dygin	tona
7	umukon	djur	iljan	digin	tuna
8	omukon	djur	elan	dygin	tono
9	umin	djur	ilan	dygin	tonam
10	omin	djjur	elan	dūgūn	tonan
11	mukonn	djubr	ilan	degeun	tona
12	nige	gojer	churban	dôrban	tabun
13	nege	choiir	gurba	dürba	tabu
14	nege	chojūr	gurba	dörbö	tabu
15	nigen	chojur	gurban	dorbön	tabun
16	nege	koir	gurban	derbyn	tabun
17	bir	iki	ütsch	tört	bisch
18	bir	iki	ütsch	dört	besch
19	ber	ike	utsch	dürt	bisch
20	ber	ike	ysch, utsch	dört	besch
21	ber	ike	uz	djort	besch
22	bir	ike, iki	utsch	dort	besch
23	bir	ike	ytsch, yz	dört	bisch
24	bir	ike	ytsch	tjort	bisch
25	bir	ike	ytsch	djort	besch
26	bir	iki	ytsch	tört	besch
27	pir	iki	ytsch	dört	besch
28	bir	ikke	ytsch	tjort	bisch
29	bir	ike	ösch	tort	besch
30	bir	oke	ytsch	dort	besch
31	ber	oki	utsch	tjort	bess
32	bir	ike	utsch	djort	bisch
33	bir	iki	utsch	durt	bisch
34	bir	iki	utsch	dürt	besch
35	bir	ike	utsch	dort	besch
36	bir	iki	ütsch	durt	bisch
37	bir	iki	ütsch	dort	besch
38	bir	ike, ikke	uss, juss, ews	tort, tirt	wess, bes
39	pra	ikke	wisse	dwatta	pillik, bellek

	Six.	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix.*
1	ningun	nadan	djakun	ujun	djuan
2	njunun	nadan	djapkun	jegin	djan
3	nugun	naddan	djamkun	jegin	djan
4	njunun	nadan	djapkun	joggin	djan
5	njunun	dadan	djapkun	jagyn	djan
6	njugun	nadan	djapkun	jagin	djaan
7	njugun	nadan	djapkun	julin	djan
8	njunun	nadan	djapkun	jagm	djan
9	njunun	nadan	djapkun	ujun	men
10	njunūn	nadan	djapkan	ujun	men, djaan
11	nunun	naddan	djapkull	ijogjin	pjann
12	dsirchocham	dolochun, dolohn	naiman	jissun, dsissun	arban
13	dsurga	dolo	naima	jussu	arban
14	surga	dolo	naima	jessu	arba
15	surgan	dolon	naiman	jessum	arban
16	djergon	dolon	najaman	jihum	arban
17	alty	jidi	ss ekis	tochus	on
18	alty	jedi	ss ekis	dokus	on
19	alty	jedi, djide	ss igis	tokus	on
20	alty	jedi	ss igis	togus	on
21	alty	idi	sigis	togus	on
22	alty, altė	edi, jette	ssekis, segis	tokus, dokus	on
23	alty	site, setti	ssegis, ssekis	togus, tokys	on
24	alta	sett	ssegis	tokus	on
25	altė	sette	ssegus	togus	on
26	alta	tseedy. djūti	ssegus	togos	ongus
27	alty	setti	ssegys	togus	on
28	alte	sette	ssogus	togus	on
29	alta	djeti	ssegys	togus	on
30	alti	setti	ssegys	togus	on
31	alty	djede	ssikes	kokūs	on
32	alty	edi	ssigis	tokus	on
33	alto	edi	ssikis	tokos	on
34	alty	jeddy	ssekis	tokus	on
35	alty	jedy	ssekis	dokus	on
36	alte	edi	ssekis	tokus	on
37	alti	jeddi	ssekis	dokus	on
38	alta	ss eta, setti	agys	dogys, tagos	on
39	alta, olta	ss itsche	ssakar, ssaggar	tuchor	wouka, wonua

Digitized by Google

TATARES. *Voy.* TARTARES. — Auraient inventé l'écriture cunéiforme. *Voy.* CUNÉIFORMES.

TATARS. *Voy.* OURALIENNE.

TCHAKHATÉEN. *Voy.* TURKE.

TCHEKHE. *Voy.* BOHÉMO-POLONAIS.

TCHÉRÉMISSE. *Voy.* WOLGAÏQUE.

TCHERKESSES, nom turk, dont nous avons fait le nom de Circassiens pour nous plus euphonique. Ce sont les *cercetæ* de Pline et les χέρκεται de Strabon, les Ζύχοι du périple d'Arrien, les *Sychen*, *Ziches* ou *Zeches* des auteurs byzantins. La langue qu'ils parlent a été classée dans le groupe de la région caucasienne. Les Circassiens occupaient dans le moyen âge toute la côte de la mer d'Azow, depuis l'embouchure du Don jusqu'au Bosphore Cimmérien. Les Circassiens sont actuellement la nation la plus nombreuse de la Circassie. Leurs tribus les plus policées sont gouvernées par des princes héréditaires, qui forment une espèce de confédération entre eux, et sont vassaux de la Russie ; les Cabardiens perçoivent même un tribut de plusieurs peuplades voisines, entre autres des Abasses. Les Circassiens sont divisés en 11 hordes, dont voici les principales : la *Grande-Cabarda* et la *Petite-Cabarda*; la première occupe les pays arrosés par la Kouma, la Malka, le Baksan, le Tscherek, le Tschegem, etc., la seconde ceux qu'arrosent le Kumbaleï, le Kirschin, etc.; ces deux hordes sont connues généralement sous le nom de *Circassiens Cabardiens*, ou seulement *Cabardiens*. Ils sont assez avancés dans la civilisation et se distinguent de tous les peuples du Caucase par leur beauté, leurs grâces et leur haute taille. Les *Beslenie*, qui demeurent sur le haut Laba et le Khotz. Les *Termirgoï* ou *Kemurquaeche*, qui vivent entre l'Avim et le Psega et sont plus à leur aise que les autres, les Cabardiens exceptés. Les *Schapschik*, qui vivent dans les hautes vallées arrosées par l'Antihir, le Bugundar, le Satassa et le Tschebik; ils sont très-mélangés de même que les *Abasech* qui sont maintenant la horde la plus nombreuse; ces derniers vivent à l'ouest du Laba jusqu'au Sabdja; ils sont presque sans religion et grands voleurs. La langue circassienne n'a ni genres ni article; la déclinaison a six cas et se fait par flexion; elle forme le pluriel en ajoutant au singulier la syllabe *khé*, et pour marquer une grande quantité elle emploie la syllabe *kod*. Par exemple : *Hha* chien; *hhakhé* chiens; *hhakod*, beaucoup de chiens. Le comparatif est formé par la syllabe *nakh* qui précède le mot, et le superlatif par *dédé* qui le suit, par exemple : *Iin* grand; *nakhiin* plus grand; *iindédé* le plus grand. La syntaxe est inverse; par exemple : *Mazar wagoh mé nakhiin-ch dghé my nakhtsouk-ch;* littéralement : *Lune étoile de plus grand est soleil de plus petit est*, c'est-à-dire, *La lune est plus grande que les étoiles, et plus petite que le soleil*. Cet idiome est un des plus difficiles du monde à prononcer; il offre dans plusieurs lettres un claquement de langue impossible à imiter et une modification excessivement multipliée de voyelles et de diphthongues; plusieurs consonnes se prononcent si fort du gosier, que presque aucun européen n'en peut rendre les sons. Le circassien montre quelque affinité avec les langues ouraliennes, surtout avec les racines du vogoule et de l'ostiake de la Sibérie; il a aussi fourni plusieurs mots à l'abasse, que Guldenstaedt regardait à tort comme une langue sœur (772). Selon le savant M. Jules Klaproth, lorsque les Circassiens se mettent en campagne pour aller piller, ils se servent d'un langage particulier dont ils conviennent entre eux. Les deux jargons les plus usités parmi eux sont le *chakobché* et le *farchipsé*. Le premier semble être original, puisqu'il n'a aucune analogie avec le circassien. Le farchipsé se forme du langage commun, en intercalant *ri* ou *fi* entre chaque syllabe. Par exemple : *Ia* (main) en circassien, *iriari* en farchipsé; *takhoumah* (oreille) en circassien, *tarikhourimari* en farchipsé; *peh* (nez) en circassien, *iripehri* en farchipsé. Ce savant philologue observe, que plusieurs noms polowtses conservés dans les annales russes se retrouvent encore en usage parmi les Circassiens, ce qui le porte à croire que les Polowtses ou Komans étaient soumis à cette nation, et que les chroniques russes ne nous ont conservé que les noms de leurs princes et de leurs chefs qui étaient des Circassiens.

TCHINGANES. *Voy.* ZINGANES.

TCHINKITANÉ. *Voy.* KOLOUCHE.

TCHOUDE. *Voy.* OURALIENNE.

TCHOUGATCHE-KONEGA. *Voy.* ESKIMAUX.

TCHOUKTCHE. *Voy.* ESKIMAUX et KOBYÈKE.

TCHOUKTCHI.— *Voy.* note II, 3e question, à la fin du vol.

TCHOUWCHE. *Voy.* TURKE.

TEHUELHET (région australe de l'Amérique méridionale). — Langue parlée dans la Patagonie orientale par les *Tehuel-Cunny*, c'est à-dire *les Hommes du midi*, subdivisés en *Yacana-Cunny*, qui demeurent à l'est des Key-Yus et s'étendent le long de la côte septentrionale du détroit de Magellan; en *Sehuau-Cunny*, qui vivent au nord des précédents; en *Culilau*, qui errent au nord des Sehuau-Cunny; et en *Tehuelhet propres*. Ces derniers, appelés aussi *Callilehet* et *Serranos*, parce qu'ils habitent dans les montagnes à l'est des Huilliche entre Chiloé et le 44e parallèle, sont très-voleurs et les plus nombreux. On ne sait rien sur la nature de cet idiome, dont les principaux dialectes seront probablement regardés comme autant de langues sœurs quand on aura recueilli les vocabulaires respectifs.

TÉLÉOUTES. *Voy.* TURKE.

(772) M. G. Ellis (1838) prétend que beaucoup de termes circassiens ressemblent à ceux de quelques langues des aborigènes de l'Amérique.

Digitized by Google

TELINGA, TELOUGOU, CALANGA, langue de l'Inde, dérivée du sanskrit, parlée du sud au nord depuis la rivière de Paliacate, au nord de Madras, jusqu'à la côte d'Orissa, et de l'est à l'ouest depuis la mer jusqu'aux limites orientales des territoires appartenant aux langues koukouna et carnatara. Dans ces limites le telinga est parlé dans la plus grande partie du Dekkhan proprement dit. Le telinga a un alphabet particulier qui est plus complet que celui du tamoul, mais qui diffère peu de celui du carnatara. Cette langue a beaucoup d'aspirations; sa grammaire et sa syntaxe ressemblent à celles du tamoul et du carnatara. Elle possède une des plus riches littératures de l'Inde; plusieurs de ses poésies ont pour sujet l'histoire du pays. Le telinga est, après le sanskrit, le kawi et l'arabe, l'idiome de l'Asie qui a fourni le plus de mots aux langues malaises les plus polies, surtout au malais proprement dit et au javanais.

TÉOCALLIS, *Voy.* ALLIGHEWI.

TERMES GENERAUX et IDÉES GÉNÉRALES. *Voy.* la note B, à la fin de l'*Essai*.

TERRE servant de nourriture. *Voy.* OTTOMAQUE.

TÊTES-PLATES. *Voy.* COLOMBIENNE.

TEUTONIQUE (BRANCHE), fait partie de la famille des langues germaniques et comprend les idiomes parlés anciennement par les *Bastarnæ;* les *Suevi* ou *Nomades;* les *Taurisci*, les *Boiowarii* et les *Quadi;* les *Marcomani*, si puissants sous leur roi Marobodus, lorsqu'ils enlevèrent la Bohême aux Boïens, et qui plus tard (en 166 et 170) dirigèrent la première fédération hostile des peuples germaniques et slaves contre l'empire romain; les *Hermonduri* ou *Hermiones*, qui paraissent être les ancêtres des *Thuringiens*, peuples fameux dans l'histoire; les *Chatti*, qui occupaient la Hesse actuelle et autres pays voisins, et se distinguaient par-dessus les autres Germains par leur discipline militaire; les *Allemanni*, qui sous le règne de Caracalla étaient à la tête d'une confédération de plusieurs peuples du sud-ouest de l'Allemagne, à laquelle se joignirent ensuite les *Suèves*, si puissants sous leur chef Arioviste du temps de Jules-César, et qui plus tard donnèrent le nom à la Souabe; les *Istaevones*, nommés par la suite *Franci* ou *Francs*, qui, réunis à d'autres peuples, formèrent la plus puissante confédération de l'Allemagne, dont les *Francs-Saliens* étaient le peuple principal; ceux-ci, conduits par Clovis, mirent fin à la domination romaine dans les Gaules en 486, et fondèrent sous Charlemagne une monarchie, qui devint la principale puissance de l'Europe.

On distingue dans cette branche les idiomes suivants :

1° Le HAUT ALLEMAND ANCIEN OU ALTHOCH DEUTSCH, parlé jadis en différents dialectes dans toute l'Allemagne méridionale, la Suisse, l'Alsace, la Hesse, la Thuringe, la Wetteravie et dans une grande partie des pays soumis aux Francs. On peut le regarder comme mort depuis plusieurs siècles. On y a distingué trois dialectes principaux : Le *Franque* ou *Francique* (*Voy.* FRANQUE) et l'*Allemanique* qui sont contemporains et qui contiennent les plus anciennes productions de cette langue, et le *haut-allemand moyen*, qui leur a succédé. Sa littérature est très-pauvre, surtout celle de la langue franque, à cause de l'empire presque exclusif exercé par le latin, lorsque le haut allemand ancien était parlé. La langue *franque* ou *tudesque* était la langue des *Francs*; elle fut parlée à la cour des Mérovingiens et des Carlovingiens jusqu'à Charles le Chauve; depuis le règne de ce dernier, le tudesque céda au vieux français en France, mais il continua d'être la langue de la cour en Allemagne jusqu'à l'époque des Hohenstaufen. Les plus anciennes productions en *allemanique* sont : la traduction de la règle de Saint-Benoît, faite vers 720 par Kero, Moine de Saint-Gall; la paraphrase poétique des Evangiles, faite entre 863 et 872 par Otfried, Moine bénédictin de Weissembourg en Alsace, etc. Sous le nom de *haut allemand moyen* nous comprenons, d'après Grimm, la langue dans laquelle furent composées les nombreuses productions des écrivains souabes, bavarois, autrichiens, suisses et même de plusieurs autres de l'Allemagne moyenne et basse depuis le XIe jusqu'au XVe siècle; ses plus belles productions se trouvent dans l'époque brillante des Hohenstaufen (1136-1254), nommée aussi des *minnesaenger*, qui sont les trouvères et les troubadours de l'Allemagne.

2° L'ALLEMAND proprement dit, ou DEUTSCH, dit aussi HAUT-ALLEMAND MODERNE OU NEUHOCH-DEUTSCH. On a longtemps considéré la langue allemande comme une langue radicale et indépendante de toute dérivation étrangère. Cependant les travaux modernes des Allemands eux-mêmes, d'Othmar Frank, de Dorn, de Hammer, etc., ont démontré ses rapports non-seulement avec le grec, mais encore avec le sanskrit et le persan. Elle forme la branche moderne la plus intéressante de la grande famille des langues indo-germaniques, et peut être considérée comme la sœur aînée, sinon comme la mère, du flamand, du hollandais, du danois, du suédois et de l'anglais.

Toutefois, bien que la plupart des linguistes voient dans l'existence de tant de racines communes à l'allemand et aux idiomes de l'Asie méridionale, la preuve d'une origine asiatique, quelques-uns, et de ce nombre sont Adelung et Morhof (773), ne veulent voir dans le même fait que le résultat des émigrations partielles de la race teutonne ou gothique, qui aurait au contraire, laissé ces traces de sa propre langue,

(773) Jo. Ch. ADELUNG, *Deutsche Sprachlehre*, Berlin, 1781.—D. Geo. MORHOF, *Unterricht von der deutschen Sprache und Poesie*, Kiel, 1682.

Digitized by Google

ici en Grèce, là dans l'Inde et dans la Perse, opinion qui jusqu'ici n'a trouvé aucune faveur.

Dans l'allemand, il faut distinguer la *langue écrite*, et la *langue parlée*; celle-ci, qui est divisée en un grand nombre de dialectes très-différents, subdivisés en plusieurs sous-dialectes et variétés; celle-là qui n'est parlée nulle part par le peuple, et qui se forma à l'époque où Luther, rejetant le haut-allemand moyen et le bas allemand moyen, leur préféra le dialecte de Misnie, qu'on avait commencé à écrire beaucoup plus tard. Ce dernier, manié habilement par ce réformateur, et par ses disciples, devint en peu de temps la langue des livres et de la bonne société, commune à tous les Allemands instruits, et la langue savante de tout le nord et d'une grande partie de l'est de l'Europe. On peut dire sans crainte d'exagérer, que la littérature allemande, qui, considérée sous le rapport de la qualité de ses productions, est l'émule de la française, de l'anglaise, et des autres principales littératures du monde, les dépasse toutes par leur nombre. Depuis cinquante ans, des milliers d'auteurs ajoutent annuellement des milliers d'ouvrages nouveaux, et grâce à l'ardeur que mettent les savants allemands à traduire tout ce qui se publie de plus important dans les principales langues du globe, on peut regarder la littérature allemande comme le dépôt général, et le plus complet qui existe en aucune langue, de toutes les connaissances humaines.

La grande importance littéraire et politique de l'allemand rend tous les jours cet idiome plus commun en Pologne, en Italie et en d'autres parties de l'Europe.

L'allemand est peut-être l'idiome européen le plus riche en mots, qualité qu'il doit à un grand nombre de racines monosyllabiques, avec lesquelles il crée des termes nouveaux, tant par dérivation que par composition, prérogative que le grec seul paraît posséder dans la même étendue. Son adjectif, qui, dans certains cas, est indéclinable, se décline de deux manières différentes; son substantif, qui a trois genres, se décline à la fois par l'article et par la flexion. La conjugaison est pauvre; elle n'a que deux temps simples, et est obligée de recourir à trois verbes auxiliaires pour exprimer le passif et pour remplacer les temps qui lui manquent. Cette langue est aussi très-pauvre en participes, mais aucune autre n'a peut-être un plus grand nombre de prépositions; elle a fourni aux autres langues modernes de l'Europe la plupart des termes de minéralogie, de métallurgie, de chasse, de marine et de plusieurs métiers; ses écrivains l'ont sans nécessité surchargée de mots étrangers, surtout grecs, latins et français, défaut dont les puristes actuels tâchent de la purger. Les principaux dialectes de la langue parlée peuvent être réduits aux quatre suivants :

3° Le SUISSE, qui, avec le tyrolien, est le plus dur de tous; il est parlé dans la plus grande partie de la Suisse en plusieurs sous-dialectes et variétés, dont ceux qui diffèrent le plus sont : l'idiome de *Berne* et d'*Argovie*; de la vallée d'*Hasli*; de *Fribourg*, avec le patois welche de Mistenlach; des *Grisons*; d'*Appenzell*.

4° Le RHÉNANIEN, où il faut distinguer les sous-dialectes de l'*Alsace*, en France; de la *Souabe*, subdivisé en variétés de la *Forêt-Noire* (Schwarzwald) ou de la *Haute-Souabe*; de *Baar*; de la *vallée du Necker* ou du *Würtemberg*; de la *Vindelicie* ou d'*Augsbourg*, *Ulm*, etc., etc.; l'idiome qu'on parle dans les hautes vallées de la Forêt-Noire, dans lequel Hebel a publié ses belles poésies, diffère si peu de l'allemannique, qu'on pourrait presque le regarder comme un de ses sous-dialectes; du *Palatinat*, subdivisé en *wasgovien* allemand, parlé dans une petite partie du département des Vosges, en France, et en idiome du *Westerwald*, parlé dans cette partie de l'Allemagne partagée entre la monarchie prussienne et le duché de Nassau.

5° Le DANUBIEN, subdivisé en quatre sous-dialectes principaux, savoir : le *bavarois* (*baierisch*), dont les variétés principales sont les patois de *Munich*, de *Hohen-Schwangen* et de *Saltzbourg*. Le *tyrolien*, dont les variétés principales sont les patois de *Kitzbuhel*, des *vallées de Zill*, de l'*Inn* et du *Puster*; c'est ici qu'il faut classer aussi l'allemand parlé à Pergine, à Roncegno et à Lavarone dans la *Val Sugana*, et dans les *XIII Comuni du Veronais*, et dans les *VII Comuni du Vicentin*, dont les habitants passent, à tort, auprès de quelques savants, d'après des bruits populaires, pour les descendants des fameux Cimbres. L'*autrichien* (*œsterreichisch*), qui, de même que le bavarois, aime beaucoup les diminutifs, et où il faut distinguer les patois de la *haute* et *basse Autriche*, parlés dans ces deux provinces en plusieurs variétés; celui de la *Styrie*, parlé dans la haute Styrie, le cercle de Graetz, et une partie de celui de Marbourg dans la basse, et où il faut distinguer les variétés d'Ens et de Murr; celui de la *Carinthie*, parlé par les cinq sixièmes des habitants de cette province; celui de la *Carniole*, parlé par presque un cinquième de ses habitants, parmi lesquels on compte les *Gottschewariens* ou *Gottschewarer*, prétendus descendants des Goths, et dont l'idiome offre un des patois allemands les plus corrompus. Le *bohémo-hungaro-silésien*, où il faut distinguer l'allemand *bohême*, parlé en plusieurs variétés par les Allemands de la Bohême, qui forment le tiers de la population de ce royaume, où ils occupent tout le cercle d'Ellenbogen, et où ils se trouvent en plus grand nombre dans ceux de Saatz, Leutmeritz, Bunzlau, Chrudim, Thabor, Pilsen, Budweis, Klattau, Bidschow, et Koeniggraetz; l'allemand *silésien*, parlé en plusieurs variétés dans presque toute la basse Silésie, et la plus grande partie de la haute, dans la monarchie prussienne, et par les trois quarts des habitants de la Silésie autrichienne; le

Digitized by Google

langage, dans quelques endroits de la Haute-Silésie autrichienne et prussienne, est un mélange bizarre de mots allemands et slaves, inintelligibles pour tous ceux qui ne sont point nés dans le pays; l'allemand *moravien*, parlé le long des frontières de la Silésie, de l'Autriche et de la Bohême par les Allemands de la Moravie; ceux qui demeurent dans les montagnes du côté de la Bohême, seraient, selon quelques savants, les descendants des Quades ou des Marcomans; l'allemand *hongrois*, parlé en plusieurs variétés par les Allemands de la Hongrie, où ils sont établis en 36 comtés, mais où ils forment partout la moindre partie de la population, excepté le comté de Wieselbourg, où ils forment les trois cinquièmes des habitants; les autres comtés où on les trouve en plus grand nombre sont ceux de Zips, Pesth, Bacs, Oedenbourg, Tolna, Wesprim, Beregh, Baranya, Szala, Eisembourg, Stuhlweissembourg, Simegh, Presbourg et Szathmar; le *haidbauerisch* du comté de Wieselbourg, le *kvikehajerisch*, dans ceux de Bacs et de Thurotz, l'*hinzen*, dans la partie occidentale de ceux d'Eisenbourg et d'Oedenbourg, et le *cartsvoegel*, dans le comté de Zips, sont les variétés qui diffèrent le plus de l'allemand pur.

6° LE FRANCONIEN OU MOYEN-ALLEMAND (*Mittel-deutsch*) subdivisé en neuf sous-dialectes et plusieurs variétés, savoir : de *Hesse*, parlé dans la haute et basse Hesse; de *Franconie*, parlé à Nuremberg, Anspach, etc., etc., dans le royaume de Bavière; des *Monts Rhoen*, etc., etc., dans le même royaume; de l'*Eichfeld*, etc., dans une partie du gouvernement prussien d'Erfurt et dans une partie du royaume de Hanover; de *Thuringe*, dans une grande partie du gouvernement prussien d'Erfurt et dans les pays limitrophes, appartenant à d'autres Etats; de l'*Ertzbürge*, dans le cercle de ce nom, dans le royaume de Saxe; de *Misnie*, nommé aussi *Haut-Saxon Moderne*, dans le cercle de Misnie, dans le royaume de Saxe; il est remarquable par la préférence que lui donna Luther dans la formation du *hoch-deutsch* ou de l'allemand écrit; de *Livonie* et *Esthonie*, remarquable par sa pureté; il est parlé par les classes supérieures de ces deux provinces de l'empire russe, ainsi que par les Allemands des gouvernements de Mittau et de Pétersbourg; de *Transilvanie*, parlé en quatre variétés principales par les prétendus *Saxons* de cette province de l'empire Autrichien; celle d'*Hermanstadt* est la moins corrompue; celle de *Kronstadt*, nommée *Burzelländische*, offre beaucoup de particularités; celle de *Bistritz* est la plus corrompue n'ayant que la moitié de ses mots d'origine allemande.

A ces quatre dialectes principaux de la langue allemande, il nous semble qu'on pourrait ajouter, d'après l'auteur du Mithridate, les deux suivants, remarquables par le mélange bizarre qu'ils offrent de mots entièrement étrangers à cet idiome.

7° L'ALLEMAND-JUIF, OU JUDISCH-DEUTSCHE, mélange bizarre de mots allemands, hébraïques, polonais et français, formé par les Juifs polonais employés dans l'éducation et le culte par les Juifs d'Allemagne; et le ROTHWELSCHE parlé par les *Jenisch* ou *Jauner*, qui ne sont que des voleurs et des vagabonds; il offre une foule d'expressions et de tournures tout à fait étrangères à l'allemand. Dans ces deux dialectes, on a publié des grammaires et des dictionnaires; on en a publié aussi dans les principaux dialectes et sous-dialectes susmentionnés, dans lesquels on trouve aussi une foule de poésies ascétiques. Il faut aussi observer que plusieurs dialectes du haut et du bas allemand, sont parlés dans l'empire russe par des colons de cette nation, surtout aux environs d'Odessa, dans le gouvernement de Kherson, sur la Moloschna et en Crimée, dans celui de la Tauride, près de Catherinoslaw, dans celui de ce nom, ainsi que dans plusieurs villages du gouvernement de Saratow et de la Bessarabie, et jusque dans quelques-uns de celui d'Irkoutzk. D'autres colons allemands vivent dans la Sierra Morena en Espagne, à Canta Gallo au Brésil, dans la Nouvelle-Brunswich et dans la Nouvelle-Ecosse, dans l'Amérique anglaise, et un bien plus grand nombre vit dans les Etats-Unis d'Amérique, surtout dans la Pensylvanie, la Nouvelle-York, la Nouvelle-Jersey, et dans l'Ohio (774).

THEHAMA. *Voy.* ARABE.

THESPROTES. *Voy.* PÉLASGO-HELLÉNIQUE.

THIEL, cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

THOU-KHIOU. *Voy.* TURKE.

THRACES. *Voy.* THRACO-ILLYRIENNE.

(774) La langue allemande tend continuellement à s'étendre; elle soutient une lutte opiniâtre contre les langues slaves, qu'elle refoule sans cesse. Dans la Prusse orientale et occidentale, où l'élément slave était dominant, ainsi qu'en Silésie, l'allemand fait tous les jours des progrès. La Bohême, divisée en seize cercles, n'a conservé son ancienne langue que dans trois ou quatre. La Moravie subit une influence semblable. Dans une grande partie de la Pologne, l'allemand subsiste à côté du polonais, ou bien l'a remplacé complétement. En Russie, toutes les villes sur la Baltique ont adopté la langue allemande, et toute la Russie bien élevée la parle même à Moscou. L'influence autrichienne lui a fait prendre pied dans la partie septentrionale du royaume lombardo-vénitien et dans presque toute la Hongrie et la Transylvanie. En Hollande et en Belgique, en Suède, en Norwége, en Danemark, l'allemand compte de nombreux partisans. Presque tous les trônes de l'Europe sont occupés aujourd'hui par des princes d'origine allemande; de sorte que cette langue pourrait bien, dans la suite des temps, parvenir à cette universalité dont la langue française a joui jusqu'à présent. Cette dernière, en effet, n'a gagné du terrain qu'en Lorraine et en Alsace, où toute la jeune génération est élevée dans l'usage de la langue qui est celle de la majorité de la France. En résumé, le français se parle, presque partout, dans la haute société; l'allemand a pénétré dans les nations mêmes.

Digitized by Google

THRACO-ILLYRIENNE (Langue), branche de la division thraco-pélasgique, famille indo-européenne. Cette branche a été ainsi nommée, parce qu'on y comprend les langues parlées anciennement par les nombreux peuples Thraces et Illyriens établis dans l'Asie Mineure, à l'ouest du fleuve Halys, et en Europe dans toute sa partie orientale, depuis le Norique, occupé par les peuplades celtiques, jusqu'aux embouchures du Danube et du Dnieper, et même au delà. Depuis longtemps tous ces peuples se sont éteints ou fondus avec d'autres. En voici les principaux : les *Phrygiens* (775), qui occupaient la partie centrale de l'Asie Mineure, à laquelle ils ont donné leur nom, et leurs frères les *Bryges*, qui demeuraient dans la Thrace; les Phrygiens passent pour avoir appris aux Grecs une partie du culte, la musique et la danse; les Troyens, qui doivent une si grande célébrité à la muse du divin Homère; les *Bithyni*, qui ont possédé le royaume de Bithynie; les *Lydiens*, auxquels on attribue l'invention de la monnaie, des jeux gymnastiques et de plusieurs arts; dans le VIe siècle avant Jésus-Christ, ils étaient la nation dominante dans l'Asie Mineure, et leur roi Crésus, si célèbre par ses trésors, osa disputer à Cyrus l'empire de l'Asie; les *Cariens*, si remarquables par leur marine, qui les rendit maîtres de toutes les mers voisines; leur langue était, avec la phrygienne et la lydienne, la plus répandue dans l'Asie Mineure, avant que les colonies grecques y eussent introduit leur idiome; les *Lyciens*, établis dans la Lycie (776), et dont l'alphabet a été si savamment illustré par M. Saint-Martin; les *Cimmeri*, qui étaient les plus septentrionaux et les plus orientaux de tous les Thraces; ils habitaient au nord de la mer Noire et de la Mæotide (mer d'Azof) dans les pays qui correspondent actuellement au gouvernement de la Tauride de Kherson, d'Ickatherinoslaw, et à une partie du territoire des Cosaques du Don; ils y fondèrent plus tard le royaume du Bosphore, qui dura pendant huit siècles, jusqu'à Constantin le Grand, et dont les principaux monuments ont été publiés par MM. Raoul-Rochette et Koehler; les *Tauri*, qui donnèrent leur nom à la Krimée (Chersonesus Taurica), et si renommés par leur cruauté; les *Thraces* proprement dits, qui, avec les *Mœsi*, divisés en un grand nombre

(775) Le royaume de Phrygie, sous la dynastie de Midas, paraît avoir été un foyer très-puissant de civilisation. C'est dans le bassin de Sakaria (*Sangarius*) et entre Koutaieh et Afioum-Kara-Hissar qu'on a rencontré surtout des monuments de cette antique civilisation ; ce sont des inscriptions malheureusement encore inexpliquées. « Ces monuments, » dit M. Texier (*Description de l'Asie Mineure*), « sont d'une époque inconnue, mais de beaucoup antérieure à la domination grecque et romaine; leur caractère tout indigène nous révèle le style architectural des vieux Phrygiens. L'art phrygien s'y produit aussi éloigné des principes de l'art grec que de l'ancien style perse ou de la curieuse originalité du style lycien. La langue même des inscriptions y est purement phrygienne... Ces monuments sont tous funéraires; tous sont, non pas élevés sur le sol, mais taillés dans les rochers. Plusieurs ont un aspect grandiose et des dimensions colossales. Les caractères des inscriptions que l'on y a trouvées ont une grande analogie avec les lettres grecques de la forme la plus ancienne, et notamment avec l'alphabet du monument boustrophédon de Sigée. Or, cet alphabet était déjà abandonné par les Hellènes plus de six cents ans avant Jésus-Christ ; la langue dont il nous reste un faible spécimen était donc, selon toute apparence, celle que parlaient les Phrygiens avant que le royaume de Midas fût envahi par les Perses. On reconnaît cependant dans cette langue un fond grec, qui semblerait indiquer une communauté d'origine ; mais les mots inexpliqués, et ce sont les plus nombreux, appartiennent à une langue inconnue. »

(776) Il existe en Lycie d'importantes antiquités qui consistent en constructions tumulaires et en médailles. Les premières sont des monuments taillés dans le roc et présentant une architecture qui semble révéler l'école des artistes persans légèrement modifiée peut-être par l'école grecque. Quant aux inscriptions tracées sur ces monuments, comme sur les médailles, elles sont écrites avec un alphabet et conçues dans une langue que les explorations des savants n'avaient encore signalées nulle part ailleurs. Une curieuse observation a été faite par M. Sharpe au sujet de l'alphabet des inscriptions lyciennes, c'est celle d'une ressemblance remarquable entre l'écriture lycienne et l'étrusque. Cette ressemblance s'étend même à des caractères qui ne se retrouvent pas dans l'écriture des Grecs, et est un fait duquel cet auteur se croit en droit de conclure que c'est de l'Asie Mineure que les Etrusques ont reçu la connaissance de l'écriture.

M. Grotefend a été amené par l'étude comparative de cinq inscriptions à juger que la langue dans laquelle elles étaient écrites, devait, en raison surtout du nombre et de la nature de ses voyelles, appartenir à la famille indo-européenne. M. Sharpe a également été détourné de l'idée d'admettre une origine phénicienne à la langue des inscriptions lyciennes, en remarquant l'abondance de ses voyelles, dont il a compté dix, correspondant presque exactement aux voyelles longues et aux voyelles brèves de l'ancien persan. Chacun des noms que l'on a sur les tombes lyciennes se termine, en effet, par une voyelle, et la langue à laquelle ces noms appartiennent ressemble au zend, dit M. Sharpe, plus qu'aucune autre qu'on puisse lui comparer, plus, notamment, que le persépolitain, cette autre forme de la langue persane ancienne qu'on trouve dans les inscriptions en caractères cunéiformes qui couvrent les ruines de Tchéhil-minar. Mais, toute rapprochée qu'elle est du zend, la langue des monuments lyciens en diffère encore trop cependant pour n'en être considérée que comme un simple dialecte. Elle offre même quelques mots qui sont plus voisins de la forme sanskrite que de la forme zend. D'un autre côté aussi, elle en présente quelques-uns d'origine sémitique, car on a trouvé d'une manière satisfaisante l'explication de plusieurs dans les ruines syriaques ou arabes. Les racines sémitiques y ont revêtu des flexions étrangères à leur nature, et n'ont pas affecté la structure du langage, qui est essentiellement indo-germanique ainsi que le prouve le mode de déclinaison des noms et des pronoms. La conjugaison y offre les particularités de l'augment et du redoublement, et la ressemblance avec les verbes grecs est si grande qu'il suffit de se reporter à la grammaire grecque pour expliquer les flexions de temps lyciens.

Digitized by Google

de tribus, habitaient la Thrace; plusieurs tribus des peuples connus sous les noms de *Daces* ou *Gètes*, qui occupaient les pays correspondant aujourd'hui à la Bessarabie, à la Transylvanie, à la Moldavie, à la Valachie, et à une partie de la Hongrie jusqu'au Theis; les *Macédoniens*, établis dans le royaume de Macédoine, qui, sous Philippe, devinrent la première puissance de la Grèce, et sous Alexandre furent la nation dominante dans la vaste monarchie fondée par ce grand conquérant; les *Illyriens* anciens, établis le long de la mer Adriatique, et divisés en plusieurs peuplades, parmi lesquelles on remarque les *Dalmati* et les *Istri;* les *Pannoniens* ou *Pœones*, établis dans la Pannonie; les *Venetes*, qui paraissent être une colonie illyrienne établie dans l'Italie septentrionale le long de la mer Adriatique; les *Siculi*, qui, après avoir possédé une grande partie de la péninsule italique, se sont établis en Sicile, à laquelle ils ont donné leur nom. *Voy.* ALBANAISE.

TIBBO. *Voy.* ATLANTIQUE.

TIBET, tableau de cette contrée. *Voy.* TRANSGANGÉTIQUE.

TIBETAINE (FAMILLE), fait partie du groupe des langues de la région transgangétique. A cette branche appartiennent plusieurs peuples, qui figurent dans l'histoire ancienne et celle du moyen âge de l'Asie, tels que les *Si-Khiang* ou *Tibétains orientaux;* les *Ta-Yue-tchi* ou *Grands Yue-tchi*, plus connus sous le nom d'*Indo-scythes;* après avoir demeuré avec les Ou-sun dans le Tangout dans le IIIe siècle avant Jésus-Christ, ils passèrent dans le Turkestan occidental, où ils fondèrent un grand empire qui, dans les IIIe et IVe siècles, joua un rôle très-brillant; les *Yeta* qui, dans le Ve siècle succédèrent à la puissance des Yue-tchi dans ces régions; les *Thang-tchhang-khiang*, nation très-nombreuse et puissante vers le milieu du même siècle; les *Thou fan* ou *Thou phi*, qui sont les ancêtres des Tibétains actuels proprement dits; leur empire fut une des grandes puissances de l'Asie pendant les VIIe et VIIIe siècles; les *Thang-tchang*, qui dans le XIIe siècle étaient la nation dominante du puissant empire nommé Tangout par les Européens.

La famille tibétaine comprend les langues suivantes : 1° TIBÉTAINE PROPRE, parlée par les Tibétains, nommés par les Chinois *thou-fan* qui a remplacé le nom de *thou-po* ou *thou-bo* que portaient leurs ancêtres. Les Mongols, leur voisins, les appellent *Tangouts* du nom d'une horde qui est sur leurs confins. Les Tibétains habitent la plus grande partie des Etats régis par les trois pontifes connus sous les noms de *dalaï-lama*, *bogdo-lama* et *darma-lama*, indépendants les uns des autres, mais sous la protection de l'empereur de la Chine. Le tibétain est aussi la langue liturgique des lamas ou prêtres mongols et kalmoucks. Cet idiome est âpre, sauvage, surchargé d'articulations dures, moins rude toutefois à Lhassa et dans les autres grandes villes que parmi la population des montagnes. Il a beaucoup de racines communes avec les idiomes de l'Indo-Chine, ainsi qu'avec le chinois et les langues indiennes. Toutefois, dans les formes grammaticales et la construction, c'est plutôt avec le chinois que le Tibétain semble offrir des rapports. M. Wullner a cru lui reconnaître un nombre considérable de racines communes, d'une part, avec les idiomes indo-germaniques, et d'autre part, avec les idiomes sémitiques (777). On classe généralement le tibétain parmi les langues monosyllabiques. Un grand nombre de noms et d'adjectifs sont en effet des monosyllabes et se composent même souvent d'une simple consonne après laquelle on ajoute dans la lecture la voyelle *o*, qui lui est inhérente comme en sanskrit. Mais cette langue renferme aussi beaucoup de mots polysyllabiques, dans lesquels on compte jusqu'à six et sept syllabes. Comme exemple, nous citerons l'adjectif que nous traduirions par *sans péché* et qui est tibétain : *Kha-na-ma tho-va-med-pa*. *Voy.* MONOSYLLABIQUE.

Le tibétain n'a de genres que pour les noms des objets animés. La déclinaison a huit cas et s'opère par l'adjonction de suffixes. Dans les verbes, la distinction des personnes est indiquée, non par une désinence, mais par la présence du pronom personnel. Les principaux verbes auxiliaires, tant pour l'actif que pour le passif, sont les verbes *faire* et *devenir*.

Le style se modifie quand on s'adresse à un supérieur. Beaucoup d'expressions usitées, quand on s'adresse à un égal, sont alors remplacées par des circonlocutions révérencieuses.

Le tibétain s'écrit avec un alphabet particulier, qu'on paraît avoir inventé 60 ans avant Jésus-Christ en le formant sur le modèle du *dévanâgari* avec lequel il présente aujourd'hui beaucoup moins de rapport par la forme des lettres que par l'ordre dans lequel elles sont classées. Quelques savants n'admettent l'introduction de l'écriture au Tibet qu'au VIIe siècle de notre ère. Quoi qu'il en soit, l'alphabet tibétain se trace de gauche à droite comme le nôtre et comme ceux de l'Inde, et se compose de trente caractères auxquels il faut ajouter quatre signes additionnels pour les voyelles et deux signes de permutation. On distingue, au Tibet, jusqu'à quatre sortes d'alphabets différents, inventés à différentes époques : le *Doudjan*, dont la forme est carrée, s'emploie dans l'impression des livres et pour les usages théologiques; le *dou-min* ou *dvu-med* est l'écriture cursive et sert dans les usages ordinaires; le troisième, nommé *bamyik*, a une forme plus carrée encore; un quatrième, appelé *brutsha*, se compose de traits moitié arrondis et moitié anguleux. Il y a des con-

(777) *Ueber die Verwandtschaft des Indo-Germanischen, semitischen und Tibetanischen*, Münster, 1838.

Digitized by Google

sonnes qu'on nomme quiescentes, parce que l'usage permet de les élider dans la prononciation; on les place avant, dessus ou après la consonne principale. L'orthographe tibétaine est peut-être la plus irrégulière qu'on connaisse; la prononciation diffère beaucoup de l'écriture.

Les Tibétains ont été de bonne heure initiés par les Chinois à l'imprimerie, dont l'usage a répandu à ce point l'instruction dans leur pays que tous les habitants savent lire.

On connaît très-peu les dialectes de cette langue. Selon le missionnaire russe Hyacinthe, il n'en existerait aucun. Toutefois, on paraît assez fondé à admettre ceux de *Kombo*, de *Ladak* ou *Petit-Tibet*, du *Boutan* et du *Si-fan* ou *Tibet oriental* qui diffèrent le plus de celui de *Lhassa*, le plus posé de ces dialectes.

Le Tibet étant comme la terre sacrée du bouddhisme, les monuments littéraires sont presque entièrement consacrés à la relation des faits relatifs à l'histoire de Bouddha, à l'exposition de sa morale et de ses rites. La littérature primitive du pays qui remonte au VIIIe siècle consiste en traductions du sanskrit. Le *Kah-Gyur* forme 100 volumes et renferme mille quatre-vingt-trois ouvrages. Le *Stan-Gyur* forme 225 volumes et renferme 4,000 traités.

2° UNIYAS, parlé par les *Uniyas*, dans le pays d'Urna Desa, dont la capitale est Deba, une des contrées les plus élevées du Tibet; elle appartient au Daloï-Lama.

3° BHUTIAS, est parlé par les *Bhutias*, peuple qui vit dans les plus hautes vallées de l'Himalaya, dont une partie est comprise dans le Boutan dépendant du darma-lama, une autre dans le royaume de Népâl et dans le Kumaon, district de l'Inde anglaise et une autre partie dans la principauté de Sikkim, tributaire des Anglais. C'est aussi la langue des *Murmis*, mais dans un dialecte très-différent. — *Voy.* l'Introduction, § IV.

TIGRÉ ou TUGRAY. *Voy.* AXUMITE.

TISSOT, cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

TLAPANÈQUE (ANAHUAC ou MEXIQUE), parlé dans l'État de Puebla, à 40 lieues de Mexico.

TOLTÈQUES. *Voy.* MEXICAINE.

TOMBOUCTOU, langue du Soudan ou Nigritie intérieure, parlée dans le royaume de Tombouctou proprement dit, ainsi nommé de sa capitale, qui, depuis longtemps, est le centre d'un commerce aussi riche qu'étendu, fait par des caravanes qui s'y rendent de toutes les villes principales de l'Afrique, telles que Maroc, Alger, Tunis, Tripoli, le Caire, Coummassie, etc., etc. Dans le XIVe siècle, le Tombouctou était un vaste empire dont dépendaient les royaumes de Gualata, d'Agadez, de Melli, de Cano, de Cachenah, de Zegzeg et de Zanfara, embrassant ainsi plus que la moitié de notre Soudan. Après avoir été très-puissant du temps de Léon l'Africain, qui le visita au commencement du XVIe siècle, cet Etat diminua tellement sa puissance, que pendant le long règne (de 1672 à 1727) de Muley-Ismael empereur de Maroc, le royaume de Tombouctou propre fut tributaire de cet empire. Après la mort de l'empereur Sidi-Mohammed, arrivée en 1795, les Maures perdirent toute influence, et ce royaume, après avoir été vassal, tantôt de l'empereur nègre de Bambara et tantôt de celui de Haoussa, paraît jouir maintenant de son entière indépendance (778). L'ethnographie ne connaît rien sur la nature de cette langue. *Voy.* ATLANTIQUE.

TOTONAQUE (ANAHUAC ou MEXIQUE), parlé par les Totonaques sur les côtes du golfe du Mexique où cette langue se divise en trois ou quatre dialectes, celui des *Tatiquilhati*, qui habitent la Sierra Alta; celui des *Chacahuaxti* dans les environs de Xalpan et de Pantepèque; celui des *Ypapana* dans la mission des Augustins; celui des *Tatimolo* dans les environs de Naolingo. Les consonnes *b*, *d*, *f*, *k* et *v* manquent à cette langue. Les cas y sont exprimés par une sorte d'article, mais la distinction des genres y est inconnue, et celle des nombres ne se fait que pour les noms d'êtres animés; pour marquer le pluriel des objets inanimés, il ajoute le mot *lhokua* (beaucoup). En revanche, la conjugaison est une des plus riches; elle possède une multitude de modifications du sens primitif du verbe; les prépositions précèdent leurs compléments comme dans la langue *mixteca*. On a publié plusieurs grammaires et dictionnaires de cette langue.

TOUARICK. *Voy.* ATLANTIQUE.

TOULOUVA. *Voy.* MALABAR.

TOUNGOUSE (FAMILLE), classée dans le groupe des langues tartares. C'est à cette famille qu'appartiennent les peuples anciens et modernes de la Mandchourie et plusieurs de ceux qui habitent la Sibérie orientale, et dont quelques-uns jouèrent un grand rôle dans les révolutions qui ont bouleversé l'Asie. Les principaux sont : les *Souchin* et les *Yleou*, qui paraissent les plus anciens; les *Mouki*, qui furent les plus puissants des Barbares orientaux dans le Ve siècle de notre ère, et connus sous le nom de *Moho* ou *Moko* dans le VIIIe; la branche de ce peuple, nommée *Phou-hai*, fonda, vers la fin du VIIe siècle, le puissant royaume de Phou-hai en Corée, qui finit en 952; les Phou-hai étaient civilisés et avaient l'usage des lettres. On classe encore dans cette famille, mais d'une manière plus incertaine, les *Chi-goei* et les *Kitan*; les premiers habitaient au nord des *Mo-ko* et se servaient de petits morceaux de bois sur lesquels ils faisaient des crans de forme diverse pour se rappeler les choses

(778) Tombouctou ou Ten-bok-toue n'a été visitée que dans ces derniers temps par un Européen. La Société de géographie de Paris avait proposé un prix de 10,000 fr. pour le premier voyageur d'Europe qui reviendrait de Tombouctou. M. Caillé a obtenu ce prix en 1827.

Digitized by Google

qu'ils ne voulaient pas oublier; les seconds vivaient au sud; en 907, conduits par O-pao-khi, ils fondèrent le grand empire de Khitan qui dura jusqu'en 1125. Selon les conjectures d'A. Rémusat, les Kitan auraient inventé un véritable alphabet, qui semble avoir été adopté par les Niu-ki. Les *Joutchin* ou *Niu-tchy*, nommés *Djour-jout* par les écrivains mahométans, et *Djour-tchit* par les Mongols de nos jours; sous la conduite d'Ag-outha, ils fondèrent, en 1115, le vaste empire des Kin ou d'Or, l'Altoun des Mongols et des auteurs mahometans, qui fut détruit en 1234 par les Tchinghis-khan. En 1119, les Joutchin firent des caractères sur le modèle de ceux des Khitan que A. Rémusat croit avoir servi pour former l'alphabet dont ces derniers se servent. On ne connaît dans cette famille que les deux langues suivantes :

1° Mandchoue (779), parlée dans l'empire chinois par tous les *Toungouses*, qui en sont la nation dominante. Ce peuple ne reçut la domination des Mandchoux que depuis 1583, époque où Thay-tsou réunit toutes les hordes de la Mandchourie; depuis lors ils devinrent si puissants, qu'en 1644 ils placèrent le jeune Chun-tchy sur le trône de la Chine, sur lequel siégent encore ses descendants. Malgré la supériorité politique des Mandchoux, leur langue n'est nulle part devenue dominante hors de leur pays natal et de la cour de Pékin. Ce peuple forme la moitié de la population du Liao-toung et la totalité de celle de la Mandchourie jusqu'au confluent de l'Usiri dans l'Amour. Les Mandchoux sont partagés en *Mandchoux* proprement dits, subdivisés en soixante tribus ou hordes, en *Solons* ou *Dahours* qui vivent sur les rives de l'Ergoné ou Argoun et de l'Amour ou fleuve Noir. Il paraît qu'une tribu de Mandchoux s'est établie dans l'île Tarakaï ou Saghalien, où elle vit indépendante à côté des Aïnos. On a beaucoup trop exagéré la richesse et la beauté de cet idiome, qui, selon Abel Rémusat, est inférieur sous presque tous les rapports au chinois, quoiqu'il ait des signes pour désigner les cas et distinguer les nombres, des terminaisons dans les verbes pour marquer les temps, les modes, les conjugaisons, et qu'il ne manque ni de pronoms pour déterminer les personnes, ni de prépositions et même de conjonctions. Le mandchou n'a ni article, ni genres; il forme sa déclinaison en partie à la manière des langues transgangétiques (780). Il abonde aussi en formes dérivatives, qui marquent les diverses modificatious des verbes transitifs, collectifs, négatifs, etc.; presque tous sont susceptibles de cinq formes dans la voix active. L'impératif y est comme dans l'allemand, en persan, et en plusieurs autres langues la racine des verbes (781). C'est un trait bien caractéristique que la règle phraséologique à laquelle cette langue est astreinte; la place de chaque mot y est invariablement marquée dans chaque phrase, et toutes les phrases sont comme sorties du même moule; c'est la cause pour laquelle les Mandchoux n'auront jamais de poésie, et ce qui les empêchera d'avoir même de l'éloquence (782). Depuis deux siècles le mandchou s'est beaucoup poli et enrichi, surtout de mots chinois et mongols; les premiers, quoique méconnaissables par les changements qu'ils ont subis, forment un cinquième de la totalité de ceux que possède cette langue; ils se rapportent presque tous à des objets scientifiques. Viennent ensuite les mots empruntés au tibétain et au sanskrit; c'est au hasard que le mandchou doit le peu d'analogies qu'on a remarquées dans quelques mots avec le celtique, le grec, le latin, l'allemand et le slave. Cette langue a beaucoup d'onomatopées, quoique peu heureuses (783); sa construction est exacte-

(779) Ce mot signifie « pays habité par une population forte et nombreuse. » C'est le nom que Taï-Tsoung, premier empereur chinois de race man'-chioue, donna à son empire au commencement du XVIIe siècle.

(780) On y remarque quatre cas, distingués entre eux par des particules, soit affixes, soit isolées. Quelques exemples serviront à faire connaître à la fois ces flexions et l'ordre que suivent entre eux les mots régis et les mots régissants : « Seigneur » se dit *edschin*, « ciel » *abka*, et « seigneur du ciel » *abkaï edschen;* « je donne » se dit *boumbi*, « homme » *nialma*, et « je donne à l'homme » *niulma de boumbi*. « Père » se dit *ama*, « aimer » *gosimbi*, « fils » *dsui*, et « le père aime son fils » *ama dsin be gosimbi*.

(781) De *tona*, impératif du verbe voir, se forme l'infinitif *touame*, le présent de l'indicatif *touambi*, le passé *tonaka*, le futur *tonara*, le passif *tonaboumbi*, le négatif *tonakou* et d'autres dérivés, tels que *tonanamba*, « je vais voir, » *tonabunambi*, « je vais aller voir. » L'abondance des verbes dérivés n'empêche pas qu'on n'ait quelquefois à employer certains verbes auxiliaires, tels que *bimbi*, « je suis, » *ambi*, « j'ai, » etc. La méthode de dérivation sert encore à former des familles de mots qui ont chacune de nombreux représentants dans les diverses parties du discours. Ainsi, de l'adjectif *amba*, « grand, » se forment les substantifs *ambau*, « grand personnage, » *ambakan*, « grande chose, » le verbe *ambarambi*, « je grandis, » l'adverbe *ambala*, « beaucoup, » etc.

(782) Si loin que cette rigoureuse uniformité de construction soit de l'infinie variété des tournures du latin, une phrase mandchoue, traduite mot à mot dans cette langue, n'en reproduit pas moins une des formes les plus fréquentes de la phraséologie latine.

(783) Toutes les espèces de sons et de bruits, par exemple, y ont leurs noms particuliers, qui ne sont que l'imitation de ces sons. C'est ainsi que l'on exprime l'idée d'un bruit confus par *oulann-oulann*, le son des cloches par *tchann-tsinn*, le son que rend le fer que l'on bat par *tann-tinn*, celui du bois que l'on brise par *tac-tic*, le son de la goutte d'eau qui tombe par *tap-tip*, le pétillement du fagot ou du bambou qui brûle par *pac-pac*, le frôlement de la soie par *pes-pas*. D'autres objets et d'autres actes sont pareillement exprimés par une répétition de la syllabe imitative, ou figurative, procédé dont bien d'autres langues fournissent des exemples. Ainsi « enfant, » se rend par *lou-lou*, « négligence, » par

Digitized by Google

ment inverse. Sa littérature, qui n'a presque rien d'original, est très-importante à cause du grand nombre d'ouvrages qu'elle possède traduits du sanskrit, du tibétain, du mongol et surtout du chinois, dont on peut dire qu'elle s'est approprié presque tous les livres classiques, pour l'intelligence desquels elle est d'un grand secours. Les Mandchoux se servent d'un alphabet peu différent de celui des Mongols sur lequel il a été calqué; c'est le plus simple et le plus régulier de tous ceux de l'Asie orientale; il s'écrit en colonnes verticales de gauche à droite. On a publié une traduction de la Bible en cette langue.

2° Toungouse, langue de tous les *Toungouses* qui vivent dans l'empire russe, où ils sont répandus sur plus d'un tiers de la Sibérie depuis Ienisséï jusqu'à la mer d'Okhotsk dans les gouvernements de Tomsk et d'Irkoutsk. Les Toungouses n'ont pas de nom national général, quoique la plupart se donnent eux-mêmes le nom de *Boyé*, *Boya* ou *Byé* (hommes); ceux qui demeurent sur les côtes de la mer d'Okhostk se donnent le nom de *Lamut* (de *lama*, mer); ceux qui sont au nord et à l'est du lac Baïkal se nomment *Euveun* ou *Euvenki*. Toutes ces tribus toungouses sont incultes, nomades et régies par des vieillards. L'idiome toungouse est bien loin d'avoir la richesse du mandchou; il a plusieurs dialectes qui presque tous prennent la dénomination de l'endroit ou du fleuve dans les environs duquel vivent ceux qui les parlent. En voici les principaux : *ienisséik*, parlé sur les bords du Ienisséï; *tchapogire*, par les *Tchapogires*, qui demeurent le long du Tongouska des montagnes, affluent du Ienisséï; *mangasseja*, *hertchiusk* et *bargusin*, parlés dans les environs de ces trois villes; *angara supérieure*, parlé le long de l'Angara supérieure, affluent du Ienisséï; *iakouzk* et *qkhotsk*, parlés dans les environs de ces deux villes; *lamoute*, parlé le long de la mer d'Okhotsk par les *Lamoutes*; *tongouska supérieure*, parlé le long de cette rivière, affluent du Ienisséï. On a publié une traduction de la Bible dans le dialecte tchapogire.

TOURANIENS, Scythes qui auraient inventé l'écriture cunéiforme. *Voy.* Cunéiformes.

TRADITION UNIVERSELLE de l'espèce humaine, ne se rencontre que chez les Hébreux. *Voy.* l'Introduction, § III.

TRAGÉDIES, chez les Etrusques. *Voy.* Etrusques.

TRANSFORMATION ou dérivation des mots, lois à cet égard. *Voy.* Etymologie.

TRANSGANGETIQUE (Région). Les superbes et riches contrées où l'on parle les langues comprises dans ce groupe forment à elles seules, pour ainsi dire, un monde à part, où vit presque le tiers de la population totale du globe. L'aspect du pays, sa minéralogie, sa zoologie et sa phytographie, les formes, la couleur et la physionomie de presque tous ses habitants, la nature de leurs langues, le gouvernement, les lois, les croyances religieuses, la manière de vivre, l'architecture, les amusements et la littérature, tout y offre plus ou moins des caractères qui lui sont absolument particuliers. Le Tibet nous présente sur une surface immense les plus hautes vallées du globe, renfermées par des montagnes qui surpassent de beaucoup en hauteur les montagnes colossales du Nouveau-Monde. C'est dans ses limites que se trouvent les sources de l'Indus, si célèbre dans l'histoire, du Brahmapoutre, le rival du Gange, de l'Irabaddy, du Menan et du Mekong, qui traversent et fertilisent l'Inde ultérieure, du Yangtse-Kiang, dont le cours ne le cède qu'à celui de l'Amazone et du Missouri, et les sources du Hoang-Ho, qui est après lui le plus grand fleuve de l'Asie. Les syphons et les ouragans qui paraissent avoir leur siége principal dans les mers de la Chine et du Japon, les nombreux volcans qu'on observe dans les îles de ce dernier, et ceux qu'on trouve dans les autres qui en sont des dépendances géographiques, complètent la physionomie particulière de cette région. Un empire plus vaste et plus peuplé que celui de Rome à l'époque de sa plus grande splendeur, et qui subsiste depuis près de quarante siècles, malgré plusieurs invasions étrangères; un peuple parmi lequel la boussole, la poudre à canon et l'imprimerie étaient connues longtemps avant que les Européens eussent seulement supposé la possibilité de ces trois grandes découvertes, qui devaient produire une si grande révolution dans le monde politique et moral; une littérature originale, la plus ancienne, la plus riche et la plus variée de l'Asie, et qu'on peut regarder comme le type sur lequel se sont formées les littératures de la plupart des nations policées de ce groupe : voilà assez de titres pour faire briller les Chinois parmi les principaux peuples du globe. Le Tibet nous présente le siége principal du lamisme, religion professée par tous les Mongols, les Kalmouks, les Mandchoux, les Toungouses, et qui, dans la personne de son dalaï-lama ou grand pontife, reconnaît depuis la fin du XIIIe siècle le souverain légitime du pays et le vicaire de la Divinité

lan-lan, « vêtement en lambeaux, » par *lapte-lapta*, « chanceler, » par *peckta-packta*, « aller par bonds, » *dakda-dakda*, etc.

Fort pauvre en termes génériques, le mandchou possède par contre, selon le P. Amyot, une quantité prodigieuse de termes spécifiques, exprimant, au moyen de substantifs particuliers, une foule de nuances d'idées que nous rendons, nous, en modifiant par des adjectifs l'acception d'un substantif commun. C'est ainsi que leurs animaux domestiques et ceux qu'ils chassent le plus ordinairement sont désignés par des noms différents selon leur couleur, leur taille, leur âge, leurs qualités bonnes ou mauvaises. Les noms du cheval sont pour ainsi dire innombrables; chacune des allures qu'il peut prendre, lui en faisant attribuer un particulier.

Digitized by Google

sur la terre; son culte extérieur, en rappelant à chaque instant les augustes cérémonies de l'Eglise romaine, décèle la nouveauté de son institution, que les rêveries de certains philosophes ennemis du christianisme voulaient faire remonter sans aucun fondement à l'antiquité la plus reculée. L'Inde ultérieure nous montre le siége principal du bouddhisme, dont le lamisme est une branche, et dont les religions de Fo et de Sinto, professées par le plus grand nombre des Chinois et des Japonais, ne sont que des modifications. L'empire du Japon nous offre dans ses nombreux habitants la nation qui passe pour la plus industrieuse et peut-être la plus civilisée de l'Asie, et qui, moins dominée que les autres par des préjugés, avance dans la civilisation en adoptant, du petit nombre d'Européens avec lesquels un gouvernement ombrageux lui permet de communiquer, tout ce qui peut étendre la sphère de ses connaissances utiles. Les nations policées de l'Inde ultérieure, et surtout les Aracans, les Birmans, les Peguans et les Siamois, excellent dans plusieurs arts industriels et particulièrement dans la dorure, qui paraît même avoir pris naissance parmi eux. Les Japonais et les Chinois surpassent dans certaines fabriques et manufactures non-seulement tous les autres peuples de l'Asie, mais jusqu'à un certain point les nations les plus industrieuses de l'Europe. Le grand nombre de couvents d'hommes, qu'on observe dans toutes ces contrées; ceux de femmes si communs au Tibet, où l'on trouve dans une île du lac Chandro ou Palte la résidence révérée de la grande prêtresse Furcepamo, dont relèvent tous les nombreux couvents d'hommes et de femmes de cette île; les châtiments infligés aux criminels de tous ces pays, et qui sont tous plus ou moins barbares, prenant un caractère d'atrocité dans l'empire du Japon, auquel on peut reprocher de posséder le code le plus sanguinaire qui existe; l'exposition des enfants, tolérée par les lois dans cet empire et dans celui de la Chine; la polyandrie, ou la communauté des femmes, cet usage si contraire à la multiplication de l'espèce, légalisée dans certaines contrées du Tibet et dans le Boutan; la prostitution et les excès les plus contraires aux lois de la nature, non-seulement autorisés, mais pour ainsi dire consacrés au Japon par une religion absurde, peuvent être ajoutés aux autres traits qui caractérisent les peuples de cette région.

Considérées sous le rapport géographique, ses limites sont : au nord, la petite Boukharie, la Kalmukie, la Mongolie, la Mandchourie et le détroit de Matsumaï, qui sépare le Japon propre de l'île de Iesso, qui lui appartient; à l'est, le grand Océan et la mer de la Chine; au sud, cette même mer, le détroit de Sincapoura, le golfe de Bengale et l'Inde; à l'ouest, le détroit de Malaca, le golfe de Bengale et l'Inde, et dans son extrémité septentrionale, une ligne qu'on ne saurait déterminer avec précision et qui sépare le petit Tibet de la grande Boukarie ou Turkestan indépendant. Dans les limites que nous venons de tracer, ce groupe comprend tout le Tibet avec le Boutan et le petit Tibet, toute l'Indo-Chine ou Inde ultérieure, tout l'empire de la Chine proprement dit, le royaume de Corée, l'empire du Japon proprement dit, l'archipel de Lieou-Kieou qui, de même que la Corée, est un royaume tributaire des empires chinois et japonais, l'île d'Hainan et la partie occidentale de l'île Formose, les archipels d'Andaman et de Mergui et une partie de celui de Nicobar.

Toutes les langues polies de ce groupe, quoique essentiellement différentes entre elles pour les mots, offrent cependant une certaine analogie qui, sans nous autoriser à les réunir dans une famille, ne nous permet pas de les décrire isolément. Il nous semble qu'on pourrait dire qu'elles forment un *règne ethnographique*, tandis que la plupart des langues parlées en différents endroits de cette région par les peuples barbares n'offrent jusqu'à présent aucun moyen d'en former un groupe ethnographique, et ne peuvent être classées dans celui-ci que comme des dépendances géographiques. La langue chinoise peut être considérée, jusqu'à un certain point, comme le type primitif auquel viennent se rapporter les autres langues écrites de ce groupe, et les principes généraux sur lesquels sa grammaire est fondée trouvent presque tous leur application dans les grammaires de ces mêmes idiomes. Ainsi l'on peut dire que, sauf un petit nombre d'exceptions, toutes ces langues abondent extraordinairement en monosyllabes, ont dans certains cas une construction exactement inverse, et que leur grammaire diffère beaucoup de celles des autres nations. Leurs mots pris séparément sont invariables dans leur forme; ils n'admettent aucune inflexion. Les rapports des noms, les modifications des temps et des personnes des verbes, les relations de temps et de lieux, la nature des propositions positives, optatives et conditionnelles se déduisent de la position des mots, ou se marquent par des mots séparés avant ou après le thème du nom ou du verbe. Beaucoup de mots peuvent être pris successivement comme substantifs, comme adjectifs, comme verbes, quelquefois même comme particules. Toutes ces langues ont un système d'intonation plus ou moins compliqué, moyennant lequel elles fixent le sens des mots, et établissent entre eux une différence essentielle. La prononciation, excepté la tibétaine, est dans toutes plus ou moins douce et sonore, quelquefois pourtant trop chargée de nasales, de sons gutturaux et sifflants et de voyelles sourdes et difficiles à prononcer et à saisir par des organes européens, comme dans l'anamite et le peguan.

Ce groupe embrasse les cinq branches désignées sous les noms de TIBÉTAINE, INDO-CHINOISE, CHINOISE et JAPONAISE. *Voy.* ces mots.

Digitized by Google

TABLEAU POLYGLOTTE DES LANGUES DE LA REGION TRANSGANGETIQUE.

FAMILLE TIBETAINE. Tibetaine Propre (sans les consonnes muettes).
Ruk'heng-Barma, *Barma Propre* ou *Birman*.
Tanaymtharee ou *Tenasserim*.
Moitay.
Moan ou Peguane.
Laos-Siamoise, *Pape*.
Thay ou *Siamois Propre*.
Taynay.
Tayay.
Anamite.
Koloun ou Kiayn.
Play ou Karayn, *Passooko* ou *Burma*.
Maploo ou *Talain-Karain*.
Play N° 1.
Samang.
FAMILLE CHINOISE. Kouan-Hoa ou Chinois Moderne.
Canton.
Chianschan.
Indien.
Japonais.
Anamitique.
Sumatrien.
Chincheo ou Fokhien.
Coréenne.
FAMILLE JAPONAISE. Japonais.
Lieoukieou.

	Orthographe.	*Soleil.*
1	allemande	gnima, niima
2	anglaise	né
3	anglaise	nay
4	anglaise	noomeet
5	anglaise	knooaytangooay
6	allemande	let
7	anglaise	tawan
8	anglaise	rocn
9	anglaise	kawan
10	française	matbloï
11	anglaise	konee
12	anglaise	moomay
13	anglaise	moo
14	anglaise	mooi
15	anglaise	mitkatok
16	française	ji
17	allemande	jat
18	allemande	jad
19	allemande	jit
20	allemande	fi, chi, ni
21	française	net
22	anglaise	jet
23	allemande	schit
24	allemande	h'en, hai, hab iru
25	allemande	fi, nisi, nizirin
26	allemande	tida

	Lune.	*Jour.*	*Terre.*	*Eau.*	*Feu.*
1	lawa	nnii	ssa	tschu	me
2	la	né	mye	ye	mi
3	la	»	myacgyee	ree	mee
4	law	»	leipauk	eesheeu	mee
5	kato	»	toe	nawt	komot
6	leôn	wan	lin	nam	fai
7	duin	wan	din	nam	fai
8	sun	»	deen	nam	fai
9	leon	»	deen	nawh, naum	fai
10	matblang	ngai	dat	nuoe	lona
11	klow	»	day	tooee	may
12	law	»	katchaykoo	tee	mee
13	law	»	kolangkoo	tee	meeung
14	law	»	kako	tee	meea
15	kachik	»	»	bateao	us
16	youei	ji	thou, ti	chouï	ho
17	juet, uet	jat	t'u	schoy	ho, fo
18	gutt	jad	di	ssoi	fo
19	gût	jit	t'ou	ds ûi	hou, hach
20	gaz, gat	fi, chi	do, to	ssui	kue, cho, fo
21	ugïet	flit	dia, tho	thouï	hoa
22	gu, geuex	»	»	»	»
23	guar, gue	schit	t'ou	ssui, tschui	hue
24	hai, oru, tarome	dsai	h'iehi, chli	mu, mel, bul	pol, pull
25	zuki, guaz	fi, nizi	dji, zi	mizzu, mids	fi
26	stschai, gwazi	nitschi, eischiri	dj	missi, misi	fi

	Père.	*Mère.*	*Œil.*	*Tête.*	*Nez.*
1	pa	ma	mig	bu, wu, go	nawa
2	phae	maé	hmiekcheich	gowng	nakhaung
3	»	»	»	kaung	»
4	»	»	»	kopkok	»
5	»	»	»	kadap	»
6	fo	me	tâ	hou	»
7	p'ho	mé	ta	hua	tamuk
8	»	»	»	seeza	»
9	»	»	»	ho	»
10	tcha	me	conmat	daou	lomoui
11	»	»	»	mulloo	»
12	»	»	»	kozohui	»
13	»	»	»	kohui	»
14	»	»	»	kohui	»
15	ai	mak	med	kai	muk
16	fou	mou	mou, yan	theou	pi
17	fu, hu	mow, mew	mok	t'eu	pi, pei
18	fu	mu	nnan	tau	by
19	hû	boo	bak	t'au	pi
20	le	mo	mok	tou, tu	fi, bi
21	phou	maou	nan, mok	thaou	»
22	»	»	bowaclieu	taow	pee
23	pe	bo, wo	bag	tao, t'au	pi
24	zûliaobi	liaobi, ojumi	nuon, nun	mati, taichwor	kô, kace
25	titi, tschitschi	fafa, fawa	me, mamige	kaobe, atama	fana, chana
26	schu	umma	mi	busi	honna

Digitized by Google

	Bouche.	*Langue.*	*Dent.*	*Main.*	*Pied.*
1	ka	dje	sso	lag	rggaubba
2	pajat	sha	swa	lek	khyé
3	parat	»	»	lack	kiaebamo
4	seembaw	»	»	khoit	kho
5	paun	»	»	kannatoay	kanatzein
6	pâk	rin	pfan	me	tin
7	pâk	lin	fan	nu	tin
8	pawk	»	»	moo	langteen
9	tsop	»	»	mooee	swateen
10	mieng	luoi	rang	tai	tchan
11	mawkoo	»	»	mukoo	kopaung
12	potako	»	»	patchoo	konyawko
13	pano	»	»	poitchoo	kanyakoo
14	ganoo	»	»	kutshoo	kanyako
15	ban	»	yus	chas	»
16	kheou	chi	tchi, ya	cheou	tsou
17	hou	schit	a, ja, ga	scheu	dsok, koh
18	hau	»	»	ssau	vyok
19	k'uu	ssiat	tschi	ziŭ	tschiok, kok
20	kò	ssez, sset	ka	ssiu	sso, kio
21	khaou	»	»	»	»
22	tsoe	tchee	tsooëkee	tchoopoos	ca
23	k'ou, tschui	djy	ge	tschiu, ssiu	k'a
24	ii, jaip	hie	ni, ji	ssün, ssoue	pal
25	kuzi, kuti	ssita, schita	fa, cha	te	assi, kubi
26	»	sstscha	cha	k	schanna

	Un.	*Deux.*	*trois.*	*Quatre.*	*Cinq.*
1	djig	uniss	ssum	bschi	la
2	tit	hait	sông	lé	nga
3	teet	hueet	thoum	lay	ngaw
4	amaw	anee	ahoom	maree	mangaw
5	mooi	hau	pooi	pou	soon
6	nin	sson	ssam	ssy	ha
7	nung	sông	sam	si	ha
8	noong	so	sam	see	haw
9	noo	sang	sam	shee	haw
10	mot	hai	ba	bon	nam
11	moo	palmee	patoon	poonhee	poonho
12	taydoe	keedoe	sodoe	looeedoe	yaydoe
13	nadoe	needoe	songdoe	leedu	yaydoe
14	laydoe	needoe	soungdoe	leedu	yaydoe
15	»	»	»	»	»
16	i	cul, gui	san	se	ou
17	jat, jik	y	ssam	ssi	iu, on
18	jat, ja	gy	sam	sy	on, uon
19	it	jie	ssae	ssie	gou
20	iz	ni	ssan	ssy	go
21	iit	pi	tam	tou	
22	chit	nung	sa	see	ingo
23	it, djit, djeg	ni, schi, no	ssa	ssy	nu, gou
24	ho-t'ün	tu-pu	ssai	nai	ta-mŭ
25	fito, fitoz	fitak	niz	ioz	izuz, itus
26	ti, tizi	ta, tazi	mi, mizi	iu, iuzi	ittizi

	Six	*Sept.*	*Huit.*	*Neuf.*	*Dix.*
1	djug	dun	g'ad	gu	dju
2	khyow'k	khuhnich	shyit	kô	tachó
3	kiouk	kuhneet	sheet	ko	tazay
4	torok	tarayt	neepaw	mapil	tarraw
5	teraw	kapo	tatsam	kassee	tso
6	chok	djed	pèd	kao	ssib
7	hok	chet	pet	kaw	sip
8	hok	kyaet	payt	kawo	seet
9	houk	sayt	payt	kaw	sheet
10	saou	bai	tam	tchin	mouciil
11	poosouk	pooaesae	pooaesay	poongo	poohaw
12	hoodoe	nopeedoe	hodoe	kooeedoe	tatchee
13	hoodoe	noaydoe	hodoe	kooeedoe	eitchee
14	koodoe	noaedoe	hodoe	kooeedoe	tassee
15	»	»	»	»	»
16	lou	thsi	pa	kieou	chi
17	ok	zat	pat	kou	schap, schat
18	lok	tzat	bat	gau	sap
19	lak	zeit	peek	kau	zit
20	rok	ssiz	faz	kou	ssiou
21	louk	that	»	»	thap
22	la	chee	poē	ca	tsap
23	lag	tschit	pe	kao, kau	tschap
24	ii-mu	ii-kil	lita	ja-hao	je
25	muz	nanaz	jaz	kokonoz	towe
26	mozi	nanazi	jazi	kunnizi	tu

Digitized by Google

TRANSILVANIE. *Voy.* TEUTONIQUE.

TROGLODYTIQUE (FAMILLE), appartient à la région du Nil. Elle paraît renfermer les langues suivantes.

1° BICHARIENNE ou BISHARY, parlée en différents dialectes dans une partie de la Troglodytique et de la Nubie, par les peuples suivants : les *Bichariens* ou *Bisharyes*, qui demeurent le long du haut Mogren, affluent du Tacazze, depuis les confins des Shangalla de l'Abyssinie jusqu'à Belad-el-Taka; les *Hadendoa*, qui habitent dans le Belad-el-Taka; les *Hammadeh*, qui sont les habitants de Atbarra; les *Amarer*, qui occupent la côte depuis Souakin jusqu'à Mekouar. Cette langue est aussi celle que parlent les tribus du grand désert de Nubie, compris entre le royaume de Sennaar et le parallèle de Syène, et en général les habitants de toute la côte occidentale de la mer Rouge qui s'étend depuis Arkiko jusques et compris Olba, qu'on peut en quelque sorte regarder comme le chef-lieu des Bichariens proprement dits. On peut regarder comme un dialecte de cette langue l'idiome très-mélangé nommé *Hadhereb*, que parlent les habitants d'El-geyf, faubourg de Souahin, port sur la mer Rouge, dépendant de l'empire Ottoman.

2° ADAREB, parlée en plusieurs dialectes par les *Adarebs*, subdivisés, selon Salt, dans les tribus suivantes : *Arteda*, *Betmala*, *Karub*, *Bartoom*, *Adamni*, *Subderat*, *Ibarekab*, *Arendoah* et *Umma-ra;* elles s'étendent depuis les environs de Souakin jusqu'au Nil à l'ouest, et du côté du sud presque jusqu'aux frontières septentrionales de l'Abyssinie. Les *Bartoom* paraissent être les moins incultes et les plus puissants; ils sont voisins des *Barea*, peuple nègre, qui habitent au nord de l'Abyssinie.

3° ABABDÉE, parlée en différents dialectes par les *Ababdés*, *Abaides* ou *Abaldes* qu'on a à tort confondus avec les Arabes Bédouins, et qui parcourent comme ces derniers tout le pays qui s'étend au nord de celui des Bichariens entre la vallée du Nil et la mer Rouge dans la Nubie, et entre la même vallée et cette mer jusqu'à Cosseïr dans l'Egypte; plusieurs Ababdés se sont aussi établis le long du Nil entre Assouan et Edfou dans la haute Egypte; ce sont eux qui pourvoient toute l'Egypte de bois de chauffage, et c'est sur leur territoire que se trouvent les mines d'émeraudes retrouvées par Cailliaud, ainsi que les topazes et les aigues-marines qui ont été exploitées par les anciens. Leurs principales tribus sont les *El-Fokara*, les *El-Meleykeb* et les *El-Asabat*, qui sont les conducteurs ordinaires des caravanes du Sennaar.

TROUBADOURS. *Voy.* ROMANES.

TUDESQUE. *Voy.* TEUTONIQUE.

TUMULUS. *Voy.* ALLIGHEWI, — et note I, à la fin du volume.

TUNGRI. *Voy.* SAXONNE.

TUPINABA. *Voy.* GUARANI.

TURDETANI. *Voy.* IBÉRIENNE et ESPAGNOLE.

TURKE ou TURQUE (FAMILLE), classée dans le groupe des langues tartares.

On place dans cette famille plusieurs peuples anciens qui ont joué un grand rôle dans les révolutions de l'Asie, et dont les plus remarquables sont les suivants : les *Hioung nou*, qui, selon Abel Rémusat, sont le peuple turk le plus ancien dont l'histoire fait mention. (784) Ils habitaient dans le pays des Mongols actuels; ils avaient fondé des principautés même dans les provinces chinoises de Chen si et de Chan si, et ont possédé le vaste empire de leur nom, qui parvint à sa plus grande puissance dans le IIe siècle avant Jésus-Christ Il paraît qu'on doit regarder cette nation, confondue par Desguignes et autres avec les Huns, comme la souche primitive d'où sont dérivés tous les nombreux peuples de cette famille, et la dissolution de l'empire Hioung non comme la cause primitive qui amena ce déplacement des peuples nomades, qui renversa quelques siècles après l'empire romain. Les *Thou Kioueï* ou *Thou khiou*, nommés *Turks de l'Altaï*, par les auteurs byzantins; en 552 ils fondèrent un vaste empire, qui, quelques années après, s'étendait depuis le Caucase jusqu'à l'Océan oriental, et fut détruit en 703. C'est à Dizaboul ou Mou Kan khan, leur empereur, que Justin II envoya l'ambassadeur Zemarkh en 569. Il paraît que cette nation avait adopté l'alphabet des Ouigours. Les *Tchhy le* ou *Thie le*, peuple très-nombreux qui, vers le milieu du VIe siècle, habitait à l'est de la mer Occidentale ou du lac Balkhach; ils sont connus plus tard sous le nom de *Kaotchhe*, de *Hoei he*, et depuis 788 sous celui de *Hoei hou*. Les Tchy le, selon Klaproth, comptaient près de 300,000 hommes sous les armes, et les Hoei he furent très-puissants vers le milieu du VIIIe siècle. Ces derniers étaient très-civilisés, et se servaient d'une écriture particulière, mais on ne sait pas si elle était identique avec celle des Ouigours proprement dits. Les *Seldjoucides*, ainsi nommés de Seldjouk leur chef. C'était plutôt un assemblage d'aventuriers appartenant à différentes nations

(784) Les Turks figurent, sur les tableaux que l'on a dressés des races humaines, à côté des Finnois, des Magyars et des Circassiens, dans le rameau scythique de la race blanche. M. Schott, de Berlin, croit que l'on peut prouver l'identité de la famille turque avec la famille finnoise, les deux groupes de peuples étant, selon lui, descendus, avec les Mongols et les Toungouses, de l'Altaï, comme autant de branches sorties d'une même souche; mais les matériaux nécessaires au parfait éclaircissement du problème, quant à ce qui regarde les Finnois et les Turks, sont encore fort incomplets. Pour ce qui est des rapports d'origine de ces deux derniers peuples avec les deux précédents, ils semblent être démentis par les traits physiques des uns et des autres, les Mongols et les Toungouses appartenant, comme les Chinois, les Japonais, etc., à la race jaune, et non, comme les Turks et les Finnois, à la race blanche.

Digitized by Google

turkes, qu'un seul peuple. Dans le XIe siècle ils fondèrent un empire qui, sous Malek, embrassait presque tous les pays autrefois soumis aux califes en Asie, et dont la dissolution donna naissance aux royaumes d'Iran, de Kerman et de Roum ou Iconium. Les Seldjoucides sont les ancêtres des Osmanlis. Les *Putzinak*, qui sont les *Petcheneg* ou *Petchenegues* des annalistes Russes, et que Abel Rémusat croit identiques avec les *Kangar* ou *Kangli*. Vers la fin du IXe siècle ils occupaient le pays entre le Don et le Danube, où ils furent la terreur des Grecs, des Bulgares, des Khazares, des Hongrois et des Russes. Les *Komans* et les *Uzes*, qui, fondus ensemble dans le XIe siècle, formèrent la puissante nation des *Komans*, nommés *Polowzer* par les Russes et les Polonais, et *Chuni* par les Hongrois. Ils occupaient le pays entre les embouchures du Wolga et du Danube. Après avoir été le fléau des Grecs et des Russes dans les XIe et XIIe siècles, ils furent détruits dans le XIIIe par les Mongols. Les Komans, qui s'étaient réfugiés en Hongrie, où ils ont peuplé la petite et la grande Koumanie, par la suite des temps ont oublié leur langue et parlent actuellement le hongrois. Outre ces peuples qui ont cessé d'exister, cette famille comprend toutes les innombrables tribus turkes nommées improprement tartares, qui sont répandues sur un espace de plus de 120 degrés, et qui vivent dans l'empire ottoman et ses Etats vassaux, ou pour mieux dire alliés, sur la côte septentrionale de l'Afrique, dans les empires russe et chinois, dans les royaumes de Perse et de Caboul et dans le Tukestan indépendant (785). Les idiomes turks offrent le phénomène extraordinaire d'être formés de mots presque identiques, quoique les peuples qui les parlent soient séparés les uns des autres par d'énormes distances, occupent des degrés très-différents dans l'échelle de la civilisation, et vivent au milieu d'un grand nombre de nations entièrement différentes. On peut dire qu'en général les idiomes turks d'Occident sont mêlés de beaucoup de mots arabes dus à l'adoption de l'écriture de ces derniers et à l'islamisme, et que ceux de l'Orient sont plus ou moins mélangés d'expressions mongoles et samoyèdes, résultats de leurs fréquentes relations avec leurs voisins.

On a partagé en trois langues les principaux dialectes que parlent les nombreux peuples compris dans cette famille éthnographique, que plusieurs philologues regardent comme un seul et même idiome.

1° Langue TURQUE, parlée en un grand nombre de dialectes, dont quelques-uns nous paraissent différer assez entre eux pour autoriser l'ethnographe à les regarder comme des langues sœurs. Voici les principaux dialectes de cet idiome, subdivisés dans leurs sous-dialectes les plus importants et qui offrent le plus de variétés : *Ouigour*; c'est la langue que parlent les *Ouigours*, nommés *Kou chi* ou *Kiu chi* vers le commencement de notre ère, et ensuite *Kao tchang*, du nom d'une nation turke qui les domina pendant longtemps. Tantôt soumis aux Chinois, tantôt aux nations turkes et tartares, les Ouigours occupent actuellement une partie du Turkestan oriental dans l'empire chinois. L'ouigour paraît être le premier idiome tartare qui ait été fixé par l'écriture. Son alphabet, dont on a tant vanté l'antiquité, a une frappante analogie avec le sabéen, est d'origine syriaque, et a été apporté aux Ouigours par les Nestoriens. Cet alphabet, qu'on écrit en colonnes verticales de droite à gauche, est le type sur lequel ont été formés ceux des Mongols, des Kalmouks et des Mandchous, et était en usage dans le Tchagataï et aux cours de Perse et du Kaptchak lorsque leurs trônes étaient occupés par des successeurs de Tchingis-Khan.

2° OSMANLI OU TURK proprement dit; c'est la langue que parlent les *Osmanlis*, *Ottomans* ou *Turks*, qui sont les plus civilisés et les plus puissants de tous les peuples de cette famille. Ils sont la nation dominante de l'empire ottoman et des Etats Barbaresques de Tripoli, Tunis et Alger, qui reconnaissent la suprématie politique et religieuse du Grand-Seigneur. Les Osmanlis sont répandus dans toutes les provinces de l'empire; mais ils sont surtout très-nombreux dans la Thrace, la Macédoine et la Bosnie en Europe, et dans les gouvernements d'Anatoli, d'Erserum, de Kibris ou Chypre, de Karaman, etc., etc. en Asie. Ce dialecte est très-mélangé, ayant adopté un grand nombre de mots arabes et persans et quelques mots grecs et italiens (786); il a beaucoup de mots composés qu'il forme à la manière du persan. Sa gram-

(785) Les premières migrations des Turks hors de leur patrie primitive paraissent dater du VIe siècle; mais les plus importantes, celles qui les rendirent maîtres d'Ispahan et de Byzance, eurent lieu du Xe au XVe siècle. C'est alors que parurent et se développèrent ces fameuses dynasties des Gaznévides et des Seldjoucides, qui furent si longtemps maîtresses de l'Orient. Les empires qu'elles fondèrent ont bien perdu et perdent encore chaque jour de leur éclat comme de leur puissance; et c'est une remarque que l'on peut faire dans tous les pays où elle s'est transportée, que la race turke, primitivement adonnée à la vie nomade, tend à décliner et à s'affaiblir dès qu'elle se fixe à une habitation permanente. Du reste, les caractères physiques sont depuis longtemps fort altérés. Ils l'ont été d'abord par le mélange des Turks avec les Mongols, aux anciennes expéditions desquels les premiers se sont fréquemment associés, et ils continuent à l'être tous les jours par suite du goût qui porte les Turks à peupler leurs harems d'épouses et de concubines étrangères.

Convertis à l'islamisme dès les premiers temps de l'hégire, les Turks ont embrassé les opinions de la secte des Sunnites.

(786) Au point de vue de la physiognomie générale de la langue, des Orientaux résument le jugement comparatif que l'on peut porter de l'arabe, du persan et du turk, en une espèce de triple aphorisme qui se traduit ainsi : « l'arabe persuade, le persan flatte, le turk commande. »

Digitized by Google

maire est beaucoup plus compliquée que celle de l'ouigour; la déclinaison n'a ni genres ni article; les adjectifs sont indéclinables; la conjugaison est aussi riche que régulière, et exécutée en grande partie à l'aide du verbe substantif; la négation est intercallée avec le verbe. La littérature turke, quoique la plus riche et la plus variée de toutes les littératures des idiomes de cette famille, est très-inférieure à l'arabe et à la persane, sur lesquelles elle s'est formée, et dont elle a emprunté ses meilleurs ouvrages. Son époque la plus brillante paraît avoir été pendant les règnes d'Amurat II et de Mahomet II; ce dernier fit même traduire en turk plusieurs ouvrages grecs et latins. L'osmanli est la langue politique du sud-est de l'Europe, du nord de l'Afrique et du sud-ouest de l'Asie; c'est aussi la langue que parlent toutes les personnes les plus instruites des différentes nations de l'empire ottoman et des Etats Barbaresques sus-mentionnés. Sa prononciation, qui est très-douce et sonore, diffère peu de l'orthographe, qui n'est pas encore entièrement fixée. On l'écrit avec un alphabet composé de 33 lettres, dont 32 sont tirées des alphabets arabe et persan, et l'autre a été inventée pour exprimer l'*n* nasal, qui lui est particulier. Ses dialectes diffèrent peu les uns des autres; celui de *Romélie* est le plus doux et s'approche le plus de la langue écrite; ceux de l'*Arménie* et de l'*Asie Mineure* sont moins doux et remplis de sons gutturaux.

3° Tchakhatéen, parlé par les *Tchakhatéens*, qui sont les habitants turks du Tchakhataï ou Kharism et du Mawarennahar, pays célèbres pour avoir été le siége des puissants sultans khovaresmiens et du fameux Tamerlan ou Timour. Les Tchakhatéens ont fait usage pendant long-temps de l'alphabet ouigour; il paraît qu'ils se servent actuellement de l'arabe. La littérature tchakhatéenne, quoique peu connue, semble être assez riche. Elle contient entre autres ouvrages l'importante histoire des Tatars écrite par Aboul-Ghazi-Bahadour, sultan de Kharism, et l'histoire du Miradj, ou de l'ascension fabuleuse de Mahomet. Il nous semble qu'on pourrait regarder comme des sous-dialectes du tchakhatéen l'idiome que parlent les *Ousbecks* et les *Arals* ou *Konrats*. Ceux-ci vivent aux environs de la mer d'Aral et sont vassaux du khan de Khiva. Les Ousbecks sont le peuple dominateur du Turkesan indépendant, et leurs femmes passent pour être les plus belles et les plus courageuses de toutes les nations turkes. Les Ousbeks paraissent être les descendants des Hoei hou, et ce n'est qu'au commencement du XVIe siècle qu'ils s'établirent dans cette région, où une grande partie vit encore en nomades. Ils sont gouvernés par différents khans, dont celui de Bokhara est de beaucoup le plus puissant; viennent ensuite les khans de Khiva ou Kharism, de Ferganah ou Kokan, de Taschkent, et autres moins connus et puissants; celui de Balkh est tributaire du roi de Caboul.

Kaptchak, parlé par les prétendus *Tatars purs*, qui vivent dans les gouvernements russes de Kasan, de Simbirsk, de Pensa et de Saratof, et par les prétendus *Tatars à demeures fixes* dans ceux d'Astrakhan et d'Orenbourg, qui ne sont que les descendants des Turks qui formaient la plus grande partie de l'armée du tatar Batou; ils se sont fixés dans ces pays jadis compris dans le puissant empire du Kaptchak. Ces Turks, que Balbi a proposé d'appeler *kaptchak* pour les distinguer des autres, sont les plus civilisés de tous ceux qui dépendent de la Russie. Leur littérature, qui est encore dans l'enfance, a fait quelques progrès dans ces derniers temps. Les Turks kaptchak paraissent avoir abandonné depuis long-temps l'alphabet ouigour pour se servir de l'arabe. On pourrait regarder comme des sous-dialectes, mais très-différents, les idiomes que parlent les prétendus *Tatares de Sibérie* ou *Tatares Touraliens*, qui vivent dans les cercles de Tara, Tobolsk et Tioumen dans le gouvernement de Tobolsk, et dans ceux de Tomsk et Ieniseïsk dans le gouvernement de Tomsk; ceux de Tara passent pour être les plus civilisés de tous les Turks de la Sibérie. Ces prétendus Tatares portent en général le nom de la ville ou du canton où ils sont fixés; d'autres ont des noms particuliers : on appelle *Tchazis* ceux qui demeurent le long du Tom au-dessus et au-dessous de Tomsk, et *Baschkirs* ou *Basch-Kourts* ceux qui vivent dans les gouvernements de Perm et d'Orenbourg, le long du Wolga et de l'Oural; nomades en été et fixes en hiver, ces derniers vivent en partie d'agriculture et sont divisés en quatre hordes principales, subdivisées en quarante-cinq tribus. On nomme *Meschtchirek* ou *Meschtcheraek* un autre peuple, qui paraît s'être formé du mélange des Finnois avec les Turks, mais dont l'idiome est entièrement turk; il vit dans le gouvernement d'Orenbourg à côté des Baschkirs, auxquels il ressemble. On pourrait aussi ajouter comme un dialecte, qui s'éloigne du kaptchak plus que les précédents, l'idiome que parlent les *Kara-Kalpaks* ou *Kara-Kiptchak;* la plus grande partie erre pendant l'été dans les environs de la mer d'Aral et dépend du khan de Khiva; l'autre est soumise à la Russie. Tous ces sous-dialectes sibériens sont très-mélangés et remplis de mots étrangers aux langues de cette famille.

4° Turkoman, parlé par les *Turkomans*, *Tarekameh* ou *Quisilbachi*, nation nomade, divisée et subdivisée en un nombre prodigieux de branches et de rameaux. Ayant passé le Djon ou Oxus dans les XIe et XIIe siècles, les Turkomans se répandirent dans le Khorasan et de là dans tout le nord de la Perse, dans la région du Caucase, l'Arménie, la Syrie, l'Asie Mineure et une partie de la Turquie d'Europe. En attendant que l'ethnographie répande ses lumières sur ce prétendu dialecte, il nous semble qu'on pourrait provisoirement partager les principales tribus turkomanes d'après la géographie politique qui les distingue en : *Turkomans du Turkestan indépendant*, qui errent à l'est de la mer

Digitized by Google

Caspienne; la plupart de leurs hordes sont vassales ou, pour mieux dire, alliées des khans Ousbeks de Khiva, de Bokhara et de Ferganah; celle de *Er-saroe*, des *Jomoud*, des *Koelen* et des *Teke* sont les plus puissantes des dix qui reconnaissent la suprématie du khan de Khiva. *Turkomans du royaume de Caboul*, qui sont régis par plusieurs khans tributaires du roi de Caboul, et qui vivent dans le Kandahar et le Khorasan; les deux hordes principales sont celles des *Eeimaks* et des *Hazares*. La première est subdivisée dans les tribus nommées Timan, Hasar, Timur et Sur, qui occupent la partie occidentale de l'Afghanistan. Les principales tribus de la seconde s'appellent Deh-Sendschi, Deh-Kundi, Tschaghuri et Polande; elles habitent dans les hautes vallées du Paropamisus. *Turkomans du royaume de Perse*, qui sont divisés en quarante-deux hordes répandues dans tout le nord du royaume, surtout dans les provinces de Taberistan, de Mazanderan, de Ghilan et d'Adjerbidjan; ils sont depuis longtemps la nation dominante de cet Etat. Les hordes plus nombreuses sont: celle des *Efchars*, qui a produit le féroce mais habile Nadir-Schah, et dont le noyau est à Ourmiah; celle des *Ua-aimuk*, dont le noyau est près de Mesched ou Tus; celle des *Quatchars* ou *Kadjars*, dont le noyau est à Astrabad, et qui a donné à la Perse le roi actuel, et les principaux ministres et officiers d'Etat. Viennent ensuite celles des *Bejat* ou *Bechat*, des *Talish*, des *Chasewend*, des *Caraghoesli*, des *Dombelou*, etc., etc. *Turkomans de l'empire Ottoman*, qui sont divisés en soixante-douze hordes, répandues dans plusieurs provinces, où elles forment avec leurs anciens compagnons, les Ottomans, la partie la plus nombreuse de la population, surtout dans les gouvernements d'Itschil, de Karaman, d'Alep, de Damas de Merasch, d'Erzerum, de Wan et de Rakka. Les principales hordes sont celles des *Dhateh*, des *Bidschakli*, des *Bekdeli*, des *Mili* et des *Rischwan*. Il paraît qu'on peut classer parmi les dialectes turkomans l'idiome des *Begdelee* et des *Nauwar*, qui vivent dans la Syrie; des *Uroukes* ou *Yeuruk* qui demeurent dans l'Asie Mineure et dans la Macédoine, et celui des *Mutoualis;* ces derniers forment une secte particulière de l'Islamisme, et vivent dans les environs de Baalbek dans le gouvernement de Damas. *Turkomans de l'empire Russe*, dont une partie vit le long du Kouma et du Terek dans le gouvernement du Caucase; les autres qui sont beaucoup plus nombreux, forment la population principale et le peuple dominateur dans les khanats de Kouba, de Kaïtak, etc., etc. dans le Daghestan, de Schirwan, de Scheki, de Karabagh, etc., etc. dans le Schirwan. Les *Kasach* ou *Quazakh* et les *Bortchalo* sont deux autres tribus de Turkomans qui habitent dans la province géorgienne nommée Somkhethi, le long du Kour et de son affluent Khzia.

5° Caucaso-danubien, parlé en trois sous-dialectes principaux par les *Basians*, les *Koumuks* et les *Nogais*, peuples dépendant de l'empire russe. Le *Basian* est parlé dans la Circassie par les *Basians*, qui vivent près des sources de Kouban, du Taksan, du Tchehhem, du Naltchik, du Tchek et de l'Argoudan, entre les Ossètes et les Souanes. Ce peuple habitait jadis la ville de Madjari sur le Kouma, et ne s'est retiré dans les montagnes que dans le xve siècle; il est assez industrieux et à moitié agricole. Les Basians sont subdivisés en *Basians* propres ou *Balkar* qui sont les plus nombreux, en *Karaktschai* et en *Tcherigae* ou *Tschem*. Le *nogaï* est parlé par les *Nogaïs*, peuple dont les traits décèlent son mélange avec les Mongols, quoique sa langue en soit assez exempte. Les *Nogais* vivent dans le gouvernement du Caucase le long du Kouma, du Podkouma, etc., etc; ensuite dans la Circassie propre à la droite du Kouban et dans l'Abassie; d'autres demeurent dans les gouvernements de Iekaterinoslaw, de Tauride et d'Astrakhan et dans la province de Bessarabie. Les nombreux colons venus du Kouban et établis entre le Berda et la Moloschna sont presque tous agriculteurs et furent civilisés de nos jours par le comte Maison. Les Nogaïs sont subdivisés en plusieurs tribus connues sous les noms de Tatares Kazboulat, Kiptchak, Mangout, Djamboulat, Yedissan, Yedikoul, Nawrouz, Kassau, Kaspolat Kantchak, Boudjak, etc., etc., dont les sept premières sont les restes des *Tartares du Kouban*, jadis si fameux. La langue écrite de ces Turks est le tchakhatéen. Le *koumuk* est parlé par les *Koumuks* ou *Koumyks*, peuple assez industrieux et à moitié agricole; on le considère à tort comme descendant des Khasars; il est régi par plusieurs khans, dont les principaux sont celui d'Aksaï dans la Circassie et celui de Tarki dans le Daghestan.

6° Kirghis, parlé par les *Kirghis*, *Kirgis* ou *Kirkis*, qui sont les *Hukas* des auteurs chinois des viie, viiie et ixe siècles. Ils ont succédé à la puissance des Hoeikhe dans le ixe et à celle des Dchoungar dans le xviiie. Les Kirghis sont actuellement divisés en *Orientaux* ou *Bourout* et *Occidentaux*, *Kasak* ou *Kaisak*. Les premiers vivent dans le Turkestan Chinois, et parcourent avec leurs nombreux bestiaux les environs des villes de Khaschgar, Khodjand, Naïmatschin et Matlan jusqu'au Haut-Irtisch. Les Occidentaux sont partagés en trois hordes, savoir: Les *Kirghis de la Grande-Horde*, qui se nomment eux-mêmes *Brut Erdene* ou *Burut*; ils sont moins nombreux que les autres, et vivent entre le Sarasou et le khanat de Kokan; une partie paraît reconnaître la suprématie de l'empereur de la Chine. Les *Kirghis de la Horde-Moyenne*, qui errent à l'ouest des précédents, entre le Sarasou et le lac Ak-sakal et le long du Haut-Ischim et du Tourghen affluent du lac Ak-sakal. Les *Kirghis de la Petite-Horde*, qui errent encore plus à l'occident, entre le lac Ak-sakal et plusieurs affluents de l'Oural et le long de l'Oulou-Ieghis (affluent du lac Ak-sakal), de l'Iemba et de l'Oural; cette horde paraît être la plus nombreuse; elle est partagée en deux tribus principales, subdi-

Digitized by Google

visées en vingt-huit tribus secondaires. Les Kirghis de la Horde-Moyenne et ceux de la Petite sont vassaux de l'empire russe. Ce peuple a été anciennement plus avancé dans la civilisation qu'il ne l'est à présent. On lui doit l'invention du fameux cycle des 12 animaux, et comme il a possédé un caractère particulier qu'on ne connaît pas, et dont l'usage s'est perdu après sa conversion à l'islamisme, il paraît probable de lui attribuer les inscriptions en caractères inconnus, trouvées dans la Sibérie méridionale entre l'Oby et le Ienisseï. Le kirghis est un des dialectes turks les plus purs, quoique les traits de ceux qui le parlent démontrent d'une manière incontestable un fort mélange avec la race mongole.

AUSTRO-SIBÉRIEN, parlé dans les sous-dialectes suivants par des tribus turkes, qui, à l'exception des Tchoulym, habitent dans la Sibérie méridionale, et qui presque toutes prennent leur dénomination du nom de la ville ou du fleuve près desquels elles demeurent. Tous ces dialectes sont plus ou moins mélangés d'expressions mongoles et samoyèdes; le baraba paraît en contenir moins que les autres. Voici les tribus principales qui parlent ces dialectes: les *Tchoulym*, *Ourankhat* ou *Toutal*, divisés en 28 petites hordes; ils vivent le long de l'Oby et de son affluent Tchoulym, ainsi que le long des deux Iyous Blanc et Noir. Les *Baraba*, *Barama* ou *Barabinzes*; divisés en sept petites hordes, ils errent dans la steppe de Baraba, qui s'étend entre l'Irtich et plusieurs affluents de l'Oby. Les *Kusnezk* ou *Wercho-Tomski*, qui demeurent le long du Haut-Tom et de ses affluents Tchoumysch, Koudoma et Mrassa, et auxquels appartiennent les *Abinzes*, qui vivent le long des deux derniers fleuves. Les *Kaschtar*, *Kaschkalar* ou *Katchinzi*, qui vivent le long du Katcha, affluent du Ienisseï, le long de la rive gauche de ce dernier entre Abakansk et Krasnogarsk, ainsi que le long du Jessaulowka et du Beresowka, affluents droits du Ienisseï, et le long de l'Iyous inférieur. Les *Kanzagues* ou *Kanzagen*, qui demeurent dans le cercle de Krasnogarsk. Les *Yarinar* ou *Yarinzi* le long de la rive droite du Ienisseï entre Karaulnoï et Abakansk. Les *Yastalar* ou *Yastinzi*, qui vivent mêlés aux Kaschtar. Les *Bokhtalar* ou *Bokhtinzi*, sur le Kom, affluent droit du Ienisseï. Les *Toubalar*, *Toubinzi* ou *Kirgistar*, qui demeurent le long du Touba et de l'Abakan, à côté des Kaschtar; ce peuple, d'origine samoyède, a depuis longtemps oublié sa langue et ne parle plus que turk. Les *Beltyrs*, le long de la rive droite de l'Abkhan. Les *Sayanes*, *Sayaer* ou *Sayaner*, le long du Haut-Ienisseï, à l'endroit où il perce les monts Sayans; une partie de cette peuplade dépend de l'empire chinois. Les *Biriousses* ou *Biryousses*, qui demeuraient autrefois le long du Biryous, affluent du Tounguska supérieur, et qui habitent à présent le long de l'Abakan non loin des Kaschtar; ils sont réduits à un très-petit nombre. Les *Téléoutes* ou *Teuleutes*, nommés *Kalmouks blancs*, lors de la conquête de la Sibérie par les Russes; ils demeurent aux environs du lac Altyn ou Télezkoï, traversé par l'Oby; ils paraissent être d'origine mongole, et avoir oublié leur langue, pour adopter la turke, à laquelle ils mêlent beaucoup de mots kalmouks. On vient de publier la traduction de la Bible dans les principaux dialectes turks (787).

2° L'YAKOUTE, langue des *Yakoutes* ou *Sakhalar*, les plus septentrionaux et les plus orientaux de tous les peuples turks. Ils habitent le long du Jana, du Léna et de ses affluents. Ils vivent de pâturages, de chasse et de pêche. Leur langue ne contient qu'une petite quantité de mots tatars, quoique leurs traits décèlent un fort mélange avec la race mongole. Ils sont encore pour la plupart idolâtres.

3° LA TCHOUWACHE, parlée par les *Tchouwaches*, que les Russes nomment *Tatars montagnards*. Ils habitent principalement dans les gouvernements de Kasan et de Wietka. Ils sacrifient à leurs faux dieux, sur des espèces d'autels nommés *keremet*, des chevaux et les mets qu'ils aiment le plus. Cette langue contient plus d'un tiers de mots d'origine finnoise. Elle forme le pluriel des substantifs en ajoutant le mot *zam* ou *sam* au nominatif singulier et en le déclinant ainsi. Ses adjectifs sont indéclinables, mais elle décline ses pronoms, les noms de nombre et le mot *tout*. Elle place les prépositions toujours après leurs régimes. La conjugaison n'a que trois temps dans le mode indicatif; les autres modes n'en ont qu'un seul. Il n'y a pas de passif. Pour nier on change le verbe au positif en *mastap*, par exemple, *kaziaradyp*, je prie; *kaziarmastap*, je ne prie pas. Le verbe *être* est irrégulier comme dans la plupart des langues connues. Il existe une traduction de la Bible dans cette langue.

TURKOMAN. *Voy.* TURKE.

TYROLIEN. *Voy.* TEUTONIQUE.

TYRRHENIE, TYRRHENIENS. *Voy.* ETRUSQUES.

TZENDAL, langue américaine de la région de Guatémala, parlée par les *Tzendal*, *Celtales* ou *Tzendales*, qui habitent le district de ce nom, dans la province de Chiapa ou Ciudal-Real. C'est dans leur territoire, et précisément près de S. Domingo Palenque, qu'on trouve les imposantes ruines de la grande ville que les antiquaires nationaux appellent *Ciudad del Palenque*, ou *Culhuacan*; non loin de l'endroit nommé Ocosingo on trouve aussi les vestiges de Tulha, autre ville non

(787) Un fait d'un haut intérêt, relatif à l'histoire des idiomes turks, est celui qui vient d'être révélé tout récemment par les savantes études de M. de Saulcy sur les inscriptions cunéiformes du système dit médique. De ces études il résulte que c'est dans le turk principalement que se retrouvent les débris de l'ancienne langue des Mèdes, débris dont quelques-uns existent aussi, il est vrai, dans le mongol, le persan, le kurde, l'arménien et le géorgien.

Digitized by Google

moins vaste et magnifique. Ces monuments attestent d'une manière incontestable la grande civilisation de la nation inconnue à laquelle appartiennent ces grandes constructions, puisque les premiers conquérants espagnols n'ont rien observé parmi les Chapanèques et les autres peuples de cette province, qui pût leur faire croire qu'ils en aient été les auteurs. Les Tzendales, qui habitent dans le *partido* de Chiapa, se soulevèrent de 1712, massacrèrent beaucoup de prêtres, et relevèrent les autels de leurs anciens dieux.

U

UCHITI. *Voy.* Waicure.
ULEA. *Voy.* Polynésiennes occidentales.
UNITÉ de l'espèce humaine. *Voy.* la note XXIV, à la fin du volume.
URDU-ZEBAN. *Voy.* Hindoustani.

V

VAIGIOU. *Voy.* Nouvelle-Guinée.
VALAISAN. *Voy.* Romanes.

VALAQUE, DACO-VALAQUE, ROUMANCHE ou ROUMANS, de la branche italique, division des langues gréco-latines, famille indo-européenne. — Cette langue est parlée par les *Rumanje* ou *Roumouni*, plus connus sous le nom de *Valaques*, peuple qui paraît être formé du mélange des anciens colons romains établis dans la Dacie et la Thrace avec les nations slaves et autres, qui les ont habitées. La conjugaison de cette langue est plus compliquée que celle de toutes ses autres sœurs; le pluriel du substantif diffère beaucoup du singulier; elle place l'article le plus souvent après le nom, avec lequel il ne forme qu'un seul mot, et parfois, comme l'italienne, elle réunit les pronoms personnels au verbe : elle a aussi beaucoup d'augmentatifs et de diminutifs comme l'espagnol, l'italien et le portugais, mais elle forme ses superlatifs et ses comparatifs à la manière du français; elle exprime le passif par les pronominaux réfléchis.

Cette langue, à côté des racines latines, nous présente une foule de racines slaves, gothiques, grecques et turques. Parmi les termes d'origine latine, on en remarque un assez grand nombre qui ne se trouvent plus dans aucune autre langue romane, tels que : *alb*, blanc, *digit*, doigt, *vuorbe*, parole, *masa*, table, *ruoga*, prier, formés de *albus*, *digitus*, *verbum*, *mensa*, *rogare*. Dans d'autres mots, les Moldo-Valaques retranchent la dernière consonne : ainsi de *Deus*, Dieu, *domus*, maison, *fructus*, fruit, *ventus*, vent, *vinum*, vin, *templum*, temple, ils ont fait *Deu*, *domu*, *fructu*, *ventu*, *vinu*, *templu*. La littérature de cette langue est très-pauvre et ne consiste qu'en quelques livres ascétiques, des dictionnaires, des grammaires, quelques poésies populaires et la traduction de la Bible dans le dialecte qu'on parle en Moldavie. Parmi le grand nombre de dialectes offerts par cette langue, qui est la plus inculte de toutes ses sœurs, les suivants nous paraissent être les plus remarquables : le *roumonique*, qu'on pourrait appeler le *valaque propre*, parlé en Valachie et avec des différences peu considérables en Moldavie, dans l'empire ottoman, dans la province de Bessarabie et par quelques milliers de colons dans les gouvernements de Iekaterinoslaw et de Kherson, dans l'empire russe; ce dialecte passe pour être le plus pur : le *valaque hongrois*, parlé avec de grandes différences par les Valaques de l'empire d'Autriche, nommés *Kalibasses* en Transylvanie, où ils forment environ la moitié de la population, et dans la Bukovine, où ils sont encore plus nombreux; par d'autres Valaques établis dans les confins militaires, où ils forment plus d'un neuvième de la population, et par d'autres encore, qui vivent dans la Hongrie, où on les trouve en majorité dans les comtés de Torontal, Arad, Krassova et Temes, et en minorité dans ceux de Bihar, Szathamar, Marmaros, Ugosta, Szabolts, Csanad et Bekes; le *macédo-valaque*, parlé dans la Hongrie, par les *Macédo-Valaques*, plus connus sous le nom de *Zinzaren;* on les trouve surtout à Pest, Miskolcz, Semplin et Neusatz; on a publié une grammaire dans ce dialecte, qui offre beaucoup de mots grecs; le *kutzo-valaque*, parlé en différents sous-dialectes dans plusieurs parties de la Turquie d'Europe au sud du Danube; c'est le plus corrompu; selon Thunmann sur 16 mots, 8 sont latins, 3 grecs, 2 goths, slaves et turks, et 3 d'une langue qui a beaucoup d'affinité avec l'albanaise. Le XVe siècle offre l'époque pendant laquelle la nation valaque joua un rôle assez important, surtout pendant le long règne d'Étienne. La plupart des Valaques se servent de l'alphabet latin pour écrire leur langue; ceux de Moldavie, depuis Alexandre II, emploient l'alphabet servien. *Voy.* Française (Langue).

VALROGER (Le R. P. Henri de), étude sur M. Renan et réfutation. — *Voy.* note XXIV, à la fin du volume.

VAN, inscriptions cunéiformes sur une demi-lieue de long.

VANDALES. *Voy.* Scandinaves.
VASCONES. *Voy.* Ibérienne.
VAUDOIS. *Voy.* Romanes.

Digitized by Google

VEIES, célèbre dès le temps d'Enée. *Voy.* ETRUSQUES.

VÉNÈDES. *Voy.* SLAVES et WENDO-LITHUANIEN.

VÉNÈTES. *Voy.* THRACO-ILLYRIENNE.

VERBE (LE). *Voy.* la note H, à la fin de l'*Essai*.

VILELA-LULE, famille de langues appartenant à la région péruvienne (Amérique méridionale). — Elle comprend les langues suivantes :

1° VILÉLA, par les *Viléla*, dont les tribus *Ontoampas*, *Yeconoampas*, *Ipas* et *Pasaines* vivent ensemble dans deux missions le long du Salado, vers le 23° et le 25° parallèles; il y a aussi un autre village viléla près de Cordova. Les autres tribus, telles que les *Chunupies*, les *Yoocos*, les *Yecoanitas*, les *Ocoles*, les *Uacaas*, les *Atalalas* et les *Sivinipis* errent encore dans les bois traversés par le Vermejo. Cet idiome a deux dialectes principaux : le *ontoampas*, parlé dans la mission d'Ortéga, et auquel manque le son correspondant à l'*r*; et le *viléla*, qui est parlé par les autres tribus.

2° LULE. Cette langue, était parlée, selon les missionnaires, vers le commencement du XVII° siècle par les *Lules*, les *Isistines*, les *Tokistines*, les *Oristines* et les *Tonocotes*; ces derniers habitaient dans les environs de Concezione non loin du Vermejo, et paraissent être identiques avec les fameux *Mataras*; ils étaient très-nombreux, et maintenant sont réduits à un très-petit nombre. Les quatre autres vivent non loin de Talavera di Madrit ou Esteca sur le Salado. Les *Lules*, qu'on connaît actuellement sous ce nom, vivent près de Miraflore ou Santo Stefano, et les *Isistines* et les *Tokistines* près de Valbuena ou San Giovanni Battista. Les sons correspondants aux lettres *b*, *d*, *f*, *g*, *j*, *n*, *r* et *v* de l'alphabet espagnol manquent à cet idiome, dont les mots finissent ordinairement avec beaucoup de consonnes. Sa grammaire est très-simple; il n'a pas de verbe *être*, et il supplée avec des périphrases aux verbes passifs qu'il n'a pas non plus.

VINDES. *Voy.* SLAVES.

VISIGOTHS. *Voy.* SCANDINAVES.

VOCABULAIRES, LEUR INEXACTITUDE, DIFFICULTÉ DE LEUR RÉDACTION. — Depuis Pigafetta, le célèbre compagnon de Magellan, jusqu'à Ross, Parry, Denham et Clapperton, les hardis et habiles explorateurs de la région arctique et de l'inaccessible Soudan, tous les voyageurs qui ont donné à l'étude de l'homme l'importance qu'elle méritait, ont recueilli des vocabulaires plus ou moins abondants, plus ou moins complets, chez les différentes peuplades qu'ils ont eu occasion de visiter. L'absence de cette pensée heureuse chez les anciens laisse tant de vague et tant d'incertitude sur l'origine, la parenté ou la différence de race d'un grand nombre de peuples, dont ils nous ont donné la description ou dont ils nous ont même conservé les hauts faits. Cette pensée heureuse, si elle avait été constamment suivie et exécutée par tous les voyageurs, d'après un plan uniforme et avec toutes les précautions qu'exigent les difficultés qui l'accompagnent, fournirait à l'ethnographe le moyen le plus sûr, même le seul de classer convenablement d'après leur parenté tous les peuples connus. Malheureusement pour la science, beaucoup de voyageurs l'ont entièrement négligée, et la plupart de ceux qui l'ont mise en pratique s'en sont acquittés avec une négligence et avec des méthodes si différentes, soit pour le choix des mots, soit pour la manière de les écrire, que le plus grand désordre règne dans cette partie de la linguistique. « Que de malentendus, » dit Abel Rémusat dans ses *Recherches sur les langues tartares*, « que de malentendus entre l'Européen qui interroge et le naturel qui répond, que de méprises sur la nature des objets dont on demande les noms, sur la prononciation des mots, sur les formes dont ils peuvent être affectés! et s'il s'agit d'idées abstraites ou de termes qui servent à désigner des choses qu'on n'a pas sous les yeux, que de chances d'erreurs viennent se joindre aux précédentes! Aussi n'y a-t-il pas un vocabulaire, même dans les recueils les mieux soignés, où ne se trouvent un grand nombre de mots tronqués, altérés, dénaturés, quelquefois jusqu'à en être méconnaissables. »

Il n'en pouvait pas être autrement, vu les circonstances dans lesquelles se sont trouvés presque tous les voyageurs qui ont eu le bon esprit de recueillir des vocabulaires. Il est même étonnant que, malgré tant de causes d'erreurs, les vocabulaires, rassemblés par différents voyageurs chez la même tribu à des époques très-éloignées l'une de l'autre, n'offrent pas de plus grandes différences. Que dirait-on, si deux voyageurs à l'insu l'un de l'autre arrivaient à Paris, et, s'adressant au hasard l'un à un académicien, l'autre à un fort de la halle, demandaient, chacun de son côté par des signes ou même par le moyen d'un interprète, les mêmes mots pour rédiger un vocabulaire français? Certes, ces deux vocabulaires offriraient les plus grandes différences entre eux, même dans la supposition où les deux voyageurs auraient réellement reçu la traduction exacte des mots demandés. Ces différences seraient encore plus grandes, si le hasard avait porté nos deux voyageurs, l'un à Paris chez l'académicien, l'autre chez un villageois picard ou normand. Cependant cette hypothèse que nous venons de faire, est tout juste ce qui arrive journellement à presque tous les voyageurs qui recueillent des vocabulaires, soit chez les nations policées de l'Océanie occidentale, où il y a simultanément en usage une langue vulgaire et une langue de cérémonie, soit parmi les peuples de la Polynésie, où les chefs et les personnes les plus distinguées de la nation parlent une langue qui s'éloigne d'une manière assez remarquable du langage du bas peuple.

Digitized by Google

Quelques réflexions sur ce sujet, aussi important que trop négligé jusqu'à présent, en signalant les sources de la confusion et du désordre où il se trouve, montreront le degré de confiance qu'on peut accorder à ces collections de mots, auxquelles on donne parfois une valeur qu'elles sont bien loin de mériter dans l'état actuel de la linguistique.

Parmi les différentes sources d'erreurs dans la rédaction d'un vocabulaire recueilli chez une nation barbare ou qui n'écrit pas sa langue, les suivantes nous paraissent être les principales :

I. *L'ignorance où l'on se trouve de la langue dont on veut rédiger le vocabulaire, quelquefois même la négligence et le manque de critique de la part du rédacteur.*

Le plus grand nombre des vocabulaires recueillis jusqu'à nos jours ne l'a été qu'à l'aide du langage des signes. Cela seul suffit pour indiquer le grand nombre de méprises que l'on doit trouver dans une collection faite par ce seul moyen. Mariner a signalé, dans le second volume de son *Account of the natives of the Tonga Islands*, les grandes méprises de Cook dans son vocabulaire tonga, malgré les soins que ce grand navigateur prenait en faisant de semblables collections. C'est ainsi que, selon Crawfurd, François Drake donne dans son vocabulaire javanais pour *soie* le mot *sabuck*, qui veut dire ceinture, et pour *toile bleue* le mot *doduck* (sa véritable orthographe est *dodot*), qui signifie la partie de l'habillement des naturels qui enveloppe les reins et qui ordinairement est de couleur bleue. C'est ainsi que dans le vocabulaire malais de l'Asie d'Ogilbie on trouve *nante* (piége) pour l'un l'autre ou *tous les deux; barmyn* (se divertir, jouer) pour *simple, sot; ibou* (mère) pour *grand-père; anack* (enfant, race, lignée) pour *un veau, un fuon;* et dans le vocabulaire malais de Thomas Herbert, *cambi* qui devait être écrit *kambing* (un bouc) pour un *bœuf*, et *carbow*, qui devrait être écrit *karbao* (un bouc) pour un buffle. Le vocabulaire malais de Labillardière offre aussi les méprises les plus singulières, et celui même du savant Thamberg n'en est pas entièrement exempt. L'excellent observateur Venture dit, que les vocabulaires berbères ou amazigh de Shaw et de Hoëst sont pleins de fautes; ce dernier voyageur nomme, par exemple, *ajour* la *lune*, tandis que ce mot exprime le *point qui partage le soleil levant du midi*. Le savant marin Bougainville donne pour *jour* le mot tahitien *po*, qui veut dire *nuit*. Le P. Charlevoix reproche à Sagard, à Cartier et à la Hontan d'avoir pris au hasard, pour la rédaction de leurs vocabulaires algonquins, tantôt des mots hurons, tantôt des mots algonquins, et de leur donner souvent des significations entièrement différentes de celles qu'ils devraient avoir.

II. *Le peu d'aptitude des sens du rédacteur du vocabulaire pour saisir exactement des sons inconnus, très-souvent difficiles et extraordinaires.*

Nous pourrions citer, à l'appui de cette assertion, une foule d'exemples tirés de la comparaison des vocabulaires recueillis chez la même peuplade par des voyageurs différents, mais parlant et écrivant dans la même langue. Nous nous bornerons seulement à quelques remarques. Si l'on compare, par exemple, les termes numériques de Nootka, tels qu'ils sont écrits par Cook, avec les mêmes termes, tels que les a écrits le rédacteur du voyage de Dixton, on se convaincra que deux Anglais n'entendent pas et n'écrivent pas de même les mots prononcés par un sauvage. La même remarque peut s'appliquer aux vocabulaires rassemblés par les Français Robert et Chanal et publiés avec le Voyage de Marchand. Ces deux observateurs n'écrivent pas toujours de même les mêmes mots, parce que sans doute ils ont entendu différemment. Cook, qui était aussi grand marin qu'habile observateur, Cook remarque, en parlant des insulaires de la Polynésie, que leur prononciation est en général si peu distincte, qu'il arrivait rarement à deux d'entre ses compagnons de voyage, écrivant le même mot prononcé par la même personne, de faire usage des mêmes voyelles pour le peindre; mais ce qui est encore plus étonnant, il observe qu'ils ne se trouvaient pas même d'accord sur les consonnes, dont les sons cependant prêtent moins à l'équivoque. Chamisso, le savant naturaliste qui accompagna Kotzebue dans sa circumnavigation sur le *Rurik*, observa aussi qu'il était souvent en doute lorsqu'il entendait parler le carolinien Kadu sur la prononciation du *d*, du *th* et de l'*s*, ainsi que sur celle du *ch*, du *k* et du *g*.

III. *L'incapacité, l'apathie et la négligence, quelquefois même la mauvaise volonté des naturels, chez lesquels on veut recueillir le vocabulaire.*

Le savant rédacteur du voyage de d'Entrecasteaux, Rossel, observe que les naturels de la Nouvelle-Hollande, encore plus que ceux des îles des Amis, ont l'habitude de répéter les mots qu'ils entendent prononcer et de dire *élo*, c'est-à-dire *oui;* ce qui fait croire d'abord à celui qui veut rédiger le vocabulaire que l'on s'est entendu de part et d'autre. « Mais une plus longue expérience, » dit ce savant navigateur, « nous a appris que l'on ne saurait être trop en garde sur les premiers renseignements que l'on croit tenir d'eux. Cette habitude, qui est presque générale chez les peuples du Grand-Océan (et nous ajouterons, chez la plupart des sauvages des autres parties du monde), doit avoir donné lieu aux méprises et aux contradictions que l'on trouve dans les récits de plusieurs voyageurs, qui, n'ayant fait qu'un très-court séjour dans une même île, n'ont pas eu le temps de rectifier les notions fausses qu'ils avaient d'abord reçues. »

Les peuples sauvages, particulièrement ceux de l'Amérique, ayant l'habitude d'employer plus que les Européens les noms spé-

Digitized by Google

cifiques, il est très-difficile d'obtenir d'eux des mots de leur langue correspondant à des noms génériques. Si vous leur demandez, par exemple, comment on nomme en algonquin un *arbre*, ils vous donneront le nom d'un *chêne*, d'un *frêne*, d'un *érable*, selon l'arbre différent que vous aurez indiqué avec votre doigt pour vous faire comprendre. On peut en dire autant des mots correspondant à *poisson*, *oiseau*, *animal*, etc.

D'autres fois, le naturel que vous interrogez vous donnera, pour les mots *tête*, *œil*, *nez*, ces mots réunis à un pronom possessif; par exemple, *ma tête*, *mon œil*, *mon nez;* parce que, ayant appliqué votre main sur ces trois parties de son corps pour vous faire mieux comprendre, il vous aura répondu *c'est ma tête*, *c'est mon œil*, *c'est mon nez*.

Cette difficulté est encore bien souvent augmentée par la nature de la langue que parlent les peuples sauvages, et particulièrement ceux de l'Amérique, dont les noms sont toujours joints à des *suffixes* et à des *préfixes*, qu'il faut toujours séparer pour avoir le mot correspondant dans une langue quelconque de l'Europe. Ainsi, par exemple, si vous demandez à un Mohégan comment il appelle *main* en sa langue, en lui montrant votre main, il vous répondra *knisk*, c'est-à-dire *ta main*. Une autre personne lui faisant la même demande, montrera peut-être au sauvage sa propre main pour se faire mieux comprendre; dans ce cas, celui-ci lui répondra *nnisk*, qui veut dire *ma main*. Si une troisième personne adresse au sauvage la même demande en indiquant la main d'un tiers, alors celui-ci répondra *unisk*, qui signifie *sa main*. Les mêmes méprises auront lieu s'il est question d'un verbe. Si vous demandez à ce même sauvage comment il dit en sa langue *marcher*, et que, pour vous faire mieux comprendre vous montriez une personne qui marche, il vous répondra *pumissoo*, c'est-à-dire *il marche*. Si, pour lui faire mieux saisir votre demande, vous marchez vous-même, il vous répondra *kpumseh*, qui signifie *tu marches;* si enfin, profitant du mouvement que fait le sauvage lui-même, vous le lui indiquez pour l'aider à vous comprendre, alors vous aurez en réponse *npumseh*, *je marche*.

IV. *L'incompatibilité des idiomes européens avec ceux des naturels dont on veut rédiger le vocabulaire.*

Les méprises que nous venons de signaler, et auxquelles serait exposée une personne qui, ne sachant pas la langue mohégane, voudrait en rédiger un vocabulaire, peuvent servir à démontrer la vérité de ce principe. Que de difficultés ne doit pas trouver un Européen à obtenir exactement les termes correspondant aux verbes *manger*, *laver*, *boire*, et tant d'autres dans les langues qui possèdent autant de verbes différents qu'il y a de choses différentes à manger, qu'il y a de choses différentes à laver! Que de méprises ne doit pas commettre le voyageur qui voudra connaître le terme correspondant au *fruit à pin*, si la langue de Tahiti, selon Cook, n'a pas moins de vingt mots différents pour désigner ce fruit dans ses différents états! Comment fera-t-il pour avoir les différents noms des choses exprimés d'une manière absolue, sans article et sans pronom dans les langues où ces deux parties du discours sont incorporées au substantif?

Un grand nombre d'idiomes américains jouissent de cette propriété, qui, relativement à l'article, se retrouve même en Europe, comme le basque nous en offre de nombreux exemples. Dans cette langue, observe le savant Hervas, on n'emploie que très-rarement ou presque jamais les noms des articles; ainsi les Basques ne disent pas *escu* (main), *ogui* (pain), *arqui* (lumière), mais *escua* (main la), *oguia* (pain le), *arguia* (lumière la). Nous ne doutons pas qu'un très-grand nombre de vocabulaires nous donnent les noms sous cette forme, au lieu de celle qui devrait correspondre à la forme qu'ont nos mots européens dont ils doivent donner la traduction.

V. *Les moyens imparfaits de transcription.*

Les sons que les peuples sauvages articulent en parlant ressemblent ordinairement si peu aux sons de nos langues européennes, qu'il est très-difficile de les saisir et presque impossible de les représenter avec les lettres de nos alphabets, si pauvres d'ailleurs et si imparfaits. Aussi trouve-t-on une grande diversité entre les mêmes mots écrits par des voyageurs, non-seulement de nation différente, mais même appartenant à la même nation. Comment pourrait-il en être autrement, surtout lorsqu'il est question d'écrire des langues qui donnent au même mot des dizaines d'acceptions différentes, selon les petites nuances de son intonation, comme les Achanties, les Tonquinois et autres nations à demi policées, ou comme chez les Othomi et autres peuples sauvages? Ce que nous avons dit en parlant de l'imperfection des alphabets de l'Europe occidentale, et du chaos offert par l'orthographe des noms propres et des mots étrangers, nous dispense d'insister sur ce point.

C'est aussi cette difficulté d'exprimer avec nos alphabets incomplets les sons des idiomes des sauvages, qui fait différer tant les vocabulaires recueillis simultanément chez la même tribu par des voyageurs différents, quoique écrivant et parlant la même langue. La comparaison des vocabulaires tchinkitané d'après Chanal et Roblet, celle des vocabulaires recueillis par Merk et Robek, compagnons de Billings, et celles des vocabulaires machacalis recueillis par M. le prince de Neuwied, par MM. Spix et Martius, Rugendas, Auguste de Saint-Hilaire et Ferdinand Denys, et tant d'autres que nous pourrions citer, viennent à l'appui de ce principe.

Enfin nous observerons que parfois la comparaison des vocabulaires des langues écrites, mais qui emploient des signes ou des compositions alphabétiques différents, donnerait au premier coup d'œil des résultats erronés à celui qui ne voudrait faire

Digitized by Google

attention qu'à l'orthographe. La famille slave nous en offre un exemple frappant. Tous ses nombreux idiomes diffèrent si peu les uns des autres dans leurs mots prononcés, que le savant lexicographe Linde prétend qu'il serait facile de les rapprocher pour faire du slavon une langue écrite universelle, comme depuis le Dante l'Italie a une langue littéraire générale, quelque différents que soient les dialectes de ses provinces et de ses dépendances géographiques et ethnographiques. Malgré cela, ces idiomes slaves, écrits chacun selon l'orthographe qui lui est propre, offrent à l'œil des différences énormes, qui disparaissent lorsqu'on traduit toutes ces orthographes particulières d'après un plan uniforme, comme l'a fait le savant auquel nous devons la plupart des vocabulaires de ces langues.

VI. *Enfin le mauvais choix des mots.*

Ce que nous avons dit aux § I et III nous dispense de développer les conséquences de ce principe. Si l'on a tant de difficulté à former un vocabulaire exact, lorsqu'on demande aux naturels les noms de choses qu'on peut leur indiquer par des gestes, telles que l'*œil*, la *main*, le *pied*, le *nez*, le *soleil*, la *lune*, etc., etc., que n'en aura-t-on pas pour obtenir d'eux des mots exprimant des idées abstraites ou des choses qui peuvent avoir plusieurs significations?

Malgré ces différentes sources d'erreurs qui, tout à la fois, ou séparément, contribuent plus ou moins à rendre inexacts les vocabulaires recueillis par les voyageurs, quelque soin qu'ils y mettent, quelque instruits qu'ils soient, ces collections de mots n'en sont pas moins utiles, et l'ethnographe qui en serait entièrement privé, se verrait privé du meilleur, même du seul moyen de distinguer un peuple d'un autre, et de déterminer la famille à laquelle deux ou plusieurs nations appartiennent.

Faute d'avoir les moyens ou de se donner la peine de comparer entre eux les vocabulaires des idiomes connus, afin de connaître si une langue est entièrement différente, ou bien si elle a de l'affinité avec telle ou telle autre, plusieurs voyageurs et même quelques savants philologues sont tombés dans les méprises les plus singulières. Parkinson nous a donné un vocabulaire chinois pour celui de la langue des naturels de l'île de Java, et un autre malabare pour le malais le plus pur. Le diligent, l'infatigable Hervas nous a donné dans son *Vocabolario poliglotto*, 67 mots pur albanais, recueillis chez les descendants des réfugiés albanais dans la Sicile, sous la qualification de *grec-sicilien*. Cette erreur grossière a été fidèlement copiée et répétée par maint et maint géographe, et qui plus est par maint et maint savant qui se piquent d'être versés en philologie. Le savant Pallas nous a donné les noms de nombre chinois pour ceux d'un prétendu dialecte mandchou. Cette erreur provient de ce que Pallas a donné, sous le nom de second dialecte mandchou, les nombres en chinois, tels qu'il les avait donnés lui-même comme appartenant à cette dernière langue, mais en y ajoutant la particule *go* (*ko*), qui se joint aux noms de nombre quand on compte les personnes et les choses. Ainsi il donne *ygo* (un), *eulgo* (deux), *sango* (trois), *ssego* (quatre), *ougo* (cinq), *lougo* (six), *tsigo* (sept), *pago* (huit), *klougo* (neuf), *chigo* (dix), etc.

VOIX, merveilles de cet organe chez l'homme. *Voy.* l'*Essai*, § II.

VOLUSPA. *Voy.* Scandinavie.

VOYELLES. — Les sons, d'après leur origine, sont ou modulés ou articulés en consonnes. La voyelle, considérée en elle-même, vive et légère comme l'inflexion qui la produit, est le cri spontané, l'écho involontaire de chaque impression qui frappe nos sens. Ces modulations, qui se combinent et se reflètent sous mille nuances, paraissent échapper au premier coup d'œil à toute analyse rigoureuse; mais un examen plus attentif démontre facilement le contraire, et si l'on ne peut pas toujours saisir chaque transition mobile des voyelles, du moins peut-on en déterminer les espèces d'après le mode même de leur formation.

De la contraction différente du gosier et de la pose variée de la bouche, résultent les trois voyelles fondamentales *a*, *i*, *ou*, qui marquant le son le plus plein, le plus aigu et le plus grave, ont des signes particuliers dans tous les anciens alphabets. Entre la première, nommée voyelle moyenne, et chacune des deux autres appelées voyelles extrêmes, parce qu'elles sont les plus rapprochées des consonnes, viennent se grouper huit autres modulations simples, savoir : d'un côté, *e* faible, *è* ouvert, *é* fermé, *ï* russe; de l'autre, *ô* clair, *o* profond, *eu* sourd, *u* français. A ces onze généralement connues, il faut en ajouter une douzième, l'*à* glottal arabe. Chacune des voyelles peut être brève ou longue selon la durée de l'intonation. En les classant de la manière suivante, on en forme une échelle graduée dans laquelle toutes les voyelles du rang supérieur se prononcent avec la même ouverture de bouche que celles qui leur correspondent dans le rang inférieur et qui n'en sont qu'une sorte d'atténuation produite par un léger aplatissement de la langue. Considérées sous ce point de vue, elles se distinguent en principales et en secondaires.

Voyelles simples.

	Aiguës		Moyennes		Graves	
	1	3	6		8	10
Principales.	*i*	*é*	*a*		*o*	*ou*
Secondaires.	2	4	5	7	9	11
	ï	*è*	*e*	*ô*	*eu*	*u*
			12			
			à			

Classement et prononciation.

1. *i* ordinaire, bref dans mine, long dans île.
2. *ï* russe, bref dans byl, long dans ryba.
3. *é* fermé, bref dans dé, long dans fée.
4. *è* ouvert, dans mets, bête.
5. *e* faible, dans le, leur.
6. *a* ordinaire, dans bal, pâte.

Digitized by Google

7. *ò* clair, dans hotte, *law*.
8. *o* profond, dans *dos*, *rose*.
9. *eu* sourd, dans *eux*, *jeûne*.
10. *ou* ordinaire, dans *clou*, *boue*.
11. *u* français, dans *une*, *rue*.
12. *à* arabe, dans *ain*, *saadi*.

On voit, par la disposition de ce tableau, qu'en suivant l'ordre des numéros on trouve à gauche toutes les voyelles aiguës entre *a* et *i*, à droite toutes les voyelles graves entre *a* et *ou*. Les deux voyelles extrêmes *i* aigu et *ou* grave sont liées elles-mêmes entre elles par *ï* et *u*, comme elles le sont aux consonnes par *y* et *w*. Dans la correspondance respective des voyelles considérées comme principales et secondaires, *a* produit par atténuation *e* et *ò* ; *é* produit *è*; *i* produit *ï*; *o* produit *eu*; *ou* produit *u*. L'*à* arabe avec ses diverses nuances est une espèce de voyelle aspirée.

Les modulations qui sont l'âme du langage présentent cependant, par leur mobilité même, peu d'importance en étymologie. Divisées en deux classes distinctes, dont les voyelles moyennes sont les intermédiaires, elles peuvent, jusqu'à un certain point, indiquer des sensations opposées, mais souvent aussi on les voit se confondre et se succéder toutes dans les flexions d'un même mot, sans altérer sa forme radicale, qui n'est définitivement fixée que par les consonnes.

Voyelles mixtes.

Quand deux voyelles semblables sont prononcées de suite, elles se confondent en une seule voyelle longue, mais lorsque cette rencontre a lieu entre deux voyelles différentes, il en résulte des voyelles mixtes ou diphthongues. Toute diphthongue véritable, de quelque manière qu'elle soit figurée par l'écriture, doit être composée de deux sons distincts, prononcés d'une même émission de voix. En théorie, il devrait exister autant de voyelles complexes qu'il y a de combinaisons possibles entre les voyelles simples, et c'est ici surtout que paraît s'ouvrir un champ immense d'incertitudes et de transitions insaisissables; mais l'expérience démontre qu'il n'en est pas ainsi dans la réalité, et que, chez la plupart des peuples, on n'emploie que les diphthongues suivantes, qui ont toutes pour finale ou pour initiale une des deux voyelles extrêmes.

Voyelles mixtes.

éi		*oi*	*éou*		*oou*
eï	*aï*	*òï*	*eou*	*aou*	*òou*
èi		*euï*	*èou*		*euou*
ié		*io*	*oué*		*ouo*
ie	*ia*	*iò*	*oue*	*oua*	*ouò*
iè		*ièu*	*ouè*		*oueu*
	iou			*ouï*	

La prononciation de ces voyelles mixtes, figurées différemment dans chaque langue, s'explique facilement par celle de leurs éléments. Nous les avons rapprochées les unes des autres selon leur affinité mutuelle, qui les fait confondre souvent dans l'écriture ainsi que dans la prononciation. Les quatorze diphthongues propres, contenues dans les trois lignes supérieures, sont appelées ainsi par opposition aux seize autres qui ont reçu le nom de diphthongues impropres, parce que leur son initial n'offre aucune différence avec celui des consonnes liquides *y* et *w*.

Toute diphthongue étant composée de deux voyelles, est nécessairement longue de sa nature, mais elle peut s'étendre encore par le redoublement. En étymologie, la valeur d'une diphthongue est toujours celle du son qui la termine, d'où il résulte qu'elles se subdivisent en aiguës et en graves.

W

WAICURE, famille de langues de la côte occidentale de l'Amérique du nord, qui comprend les langues :

Waicure, par les *Waicures* ou *Guaicures*, qui sont les *Monki* ou *Monqui* de Hervas et de quelques autres auteurs. Cette nation, jadis nombreuse, qui occupait tout le centre de la péninsule, est réduite à un petit nombre d'individus. Il paraît que le *cora* et l'*aripe* sont ses dialectes principaux, ou bien des langues sœurs. Dans les missions de S. Paz et de Dolorum, on parle le waicure le plus pur. Les sons correspondants aux lettres *f*, *g*, *l*, *o*, *x*, *z* manquent à la langue waicure, qui est pauvre et imparfaite, soit dans la déclinaison, soit dans la conjugaison; cette dernière n'a que trois temps, et la première ne distingue pas les différents rapports. Cet idiome n'a pas d'expressions correspondant aux substantifs métaphysiques des choses et de leurs qualités, et à plusieurs adjectifs, et il possède un très-petit nombre de prépositions et de conjonctions.

Uchiti, parlée par une nation peu nombreuse nommée *Uchiti* par le P. Mich. del Barco et *Utschiti* par le P. Bägert. Ce peuple habite au nord du territoire occupé jadis par les Péricus. Cet idiome a beaucoup d'affinité avec le waicure, sans cependant en être un dialecte, comme à tort le considérait le P. Mich. del Barco.

WAKASH ou **NOUTKA**, langue de la côte occidentale de l'Amérique du nord, parlée par la nombreuse nation des *Wakash*, appelée communément *Noutka*, du nom du village principal. Les Wakash sont très-belliqueux, vivent dans de gros villages dans la grande île de Quadra-Vancouver ou Noutka, et sont régis par plusieurs chefs, parmi lesquels Macouina était, vers la fin du siècle passé, le plus puissant. Cette langue est sur-

Digitized by Google

chargée de consonnes très-difficiles à prononcer, et paraît être parlée en différents dialectes, et peut-être des langues sœurs, sur une partie de la côte de la Nouvelle-Hanover, dans des îles voisines et aux environs du détroit du Roi Georges (King-George-Sound), et dans ceux du Port de la Découverte (Port-Discovery). Selon D. Francisco Mosino, qui connaissait assez le dialecte parlé à Noutka, cet idiome est un des plus durs qu'on connaisse; il abonde en consonnes et en terminaisons sourdes. La plupart de ses mots ne se prononcent qu'avec de fortes aspirations au commencement et au milieu du mot. Plusieurs de ses mots terminent en *tl* et *tz*, consonnes employées très-souvent dans les terminaisons des mots aztèques. Les bals des Wakash sont des espèces de combats figurés, où ils paraissent armés d'arcs, de flèches, de fusils; quelquefois déguisés en ours, en cerfs, ou bien couverts de masques et de grossières enveloppes, qui leur donnent la forme de quelques oiseaux aquatiques plus grands que nature, dont ils cherchent à imiter les mouvements; tandis que d'autres s'efforcent de contrefaire les chasseurs qui guettent ou poursuivent ce prétendu gibier. En d'autres circonstances, ils dansent des ballets dont la pantomime, beaucoup trop facile à interpréter, scandaliserait l'homme le moins scrupuleux. De même que les Islandais, qui gravaient autrefois en caractères runiques leurs *sagas* sur leurs boucliers, de même les Wakash peignent sur leur coiffure conique deux ou trois traits qui rappellent une pêche extraordinaire, une victoire mémorable ou un événement rare. Comme quelques autres peuplades de ces parages, ils divisent l'année en 14 mois chacun de 20 jours, en ajoutant quelques jours complémentaires à la fin de chaque mois, ce qui rappelle la division de l'année mexicaine.

WALLON. *Voy.* SAXONNE.

WENDE. *Voy.* WENDO-LITHUANIEN.

WENDO-LITHUANIENNE ou GERMANO-SLAVE, branche de la famille des langues slaves. La première de ces dénominations signale les Wendes et les Lithuaniens, qui en sont les peuples les plus célèbres; la seconde indique la nature de ces langues, qui offrent un mélange de germain et de slave. Cette branche comprend les idiomes suivants :

1° WENDE, parlée jusqu'au XIVe siècle en différents dialectes dans tout le nord de l'Allemagne, depuis le centre du Holstein jusqu'à la Kassubie en Poméranie par différents peuples, dont les principaux sont les suivants : les *Wagriens*, dans la Wagrie, la principauté d'Eutin et une partie du Holstein; les *Polabes*, dans le duché de Lauenbourg, la principauté de Ratzenbourg et le comté de Schwerin; les *Wilziens* et les *Welatabes*, dans le Brandenbourg, une partie de la Poméranie et du Mecklenbourg; ces républicains, vers la fin du Xe siècle, formèrent la confédération des *Luitiziens;* les *Obrotites*, dans le Mecklenbourg, dont le chef audacieux Gottschalk régna au milieu du XIe siècle, sous le titre de *roi des Wendes*, depuis la Bille jusqu'au Peene; les *Ranes* ou *Rugiens*, dans l'île de Rugen, renommés par leurs pirateries; les *Pomorzani* ou *Poméraniens*, dans la Poméranie, jusqu'à la Kassubie. Cette langue, qui était plus ou moins mélangée d'allemand dans ses différents dialectes, s'est entièrement éteinte depuis le XIVe siècle, à l'exception du dialecte *linonisch*, improprement nommé *polabisch*, qui se conserva jusqu'à la seconde moitié du XVIIIe siècle dans les bailliages de Danneberg, Lüchow et Wustrow dans le Lunebourg; ce dialecte était très-corrompu et offrait le mélange le plus bizarre de slave et d'allemand.

2° PRUCZE ou ANCIEN-PRUSSIEN, parlé anciennement en onze dialectes très-différents par autant de peuplades, formant la puissante nation des *Pruczi*, qui occupait le pays entre la Vistule et le Pregel. Malgré les efforts faits par les chevaliers Teutoniques pour détruire cette langue, elle était encore parlée lors de la réformation dans le Samland, le Natangen, et dans une partie de l'Oberland dans la Prusse. Déjà, vers la fin du XVIIe siècle, elle n'était plus parlée en quelques endroits que par des vieillards; depuis elle s'est éteinte entièrement. Toute la littérature de cette langue consiste dans une grammaire, dans le catéchisme et dans l'Enkiridion publiés à Kœnigsberg au XVIe siècle dans le dialecte de Samland. La langue prucze se distingue de toutes ses autres sœurs par l'excès de l'allemand sur le slave, surtout dans les déclinaisons et les formes du participe; elle a deux articles, six cas, et sa syntaxe ressemble beaucoup à celle de l'allemand; elle n'a pas les sons sifflants qu'on trouve dans le polonais et le lithuanien, et est exempte des mots finnois qu'on rencontre dans ce dernier ainsi que dans le lette.

3° LITHUANIEN ou LITHEWKA. Malte-Brun croit que le fond propre du lithuanien représente la langue des anciens *Venedæ* ou *Wendes*, des *Galindi*, des *Sudavi* et des autres peuplades qui furent plus tard réunies sous le nom de Pruczi. MM. Polt et Eichhoff disent que les Lithuaniens sont les Slaves primitifs, si l'on veut entendre par ce nom la tribu dont le langage est le plus pur. «Leur bouche,» dit Eichhoff, «prononce encore aujourd'hui, avec des inflexions parfaitement identiques, une foule de mots qui retentissent aux bords du Gange ou sur les versants de l'Himalaya.» Peut être pourrait-on aussi justement conclure que, des nations slaves, les Lithuaniens se sont les derniers détachés de la souche commune. Le lithuanien présente en effet, avec le sanskrit, des rapports plus étroits que ceux offerts par les autres idiomes de la famille slave. Les racines y existent sous des formes à la fois plus simples et plus mélodieuses, et les mots y sont généralement terminés par des finales douces et sonores, à la manière du grec et du latin. Les formes grammaticales offrent

Digitized by Google

une image souvent très-fidèle des déclinaisons de la langue sacrée de l'Inde. Par la douceur et l'harmonie de la prononciation, la langue lithuanienne est singulièrement propre à la musique. Cette langue fut parlée jadis par tous les individus des puissantes nations *lithuanienne* et *kriwitche* en plusieurs dialectes; elle est parlée aujourd'hui par les seules personnes du peuple, les hautes classes parlant le polonais avec le russe ou l'allemand, selon les différents pays. Ses principaux dialectes nous paraissent pouvoir être classés de la sorte : le *lithuanien* proprement dit ou *lithauisch*, parlé dans les gouvernements de Wilna, Grodno, une partie de celui de Minsk, et dans le woiwodat d'Augustow, dans le royaume actuel de Pologne. Le *samogitien* ou *schamaitisch*, nommé aussi *polaco-lithuanien* (polnisch-lithauisch), que Quandt nomme *haut-lithuanien*, et Henning *bas-lithuanien;* on le parle dans la Samogitie, qui forme partie du gouvernement de Wilna; ce dialecte s'approche plus que tous les autres du polonais; il se distingue aussi par un grand nombre de sons sifflants, ayant 5 sortes d'*s*, 3 de *z*, et 2 de *c*. Le *kriwitsch*, parlé dans le gouvernement de Witepsk, Smolensk et partie de Mohilew et de Minsk; c'est un mélange de lette, de russe et de polonais. Le *prusso-lithuanien* ou *preussisch-lithauisch*, parlé dans les environs d'Insterburg, Gumbinnen, Pliikallen, Tilsit, Labiau, Ragnit et Memel dans le gouvernement prussien de Gumbannen. On y distingue plusieurs sous-dialectes, dont l'*insterburgische* et le *nadrauische* sont les principaux; ce dialecte est surtout remarquable pour être celui qui possède presque tous les ouvrages publiés dans cette langue; le nadrauische diffère très-peu de la langue prucze. Plusieurs grammaires et dictionnaires, des traductions de la Bible, des catéchismes, et quelques livres ascétiques sont tout ce qui forme la littérature de cette langue.

On emploie, pour écrire le lithuanien, tantôt l'alphabet allemand, tantôt le polonais.

4° LETTE, LETTON, LETWA, LETTONIEN, LETTISCH, langue des *Lettes*, *Letten*, *Lottwa* ou *Lettons* (788), qui forment la masse principale de la population du gouvernement de Mitau, de la plus grande partie de celui de Riga, d'une lisière de celui de Witepsk dans l'empire russe, et d'une petite bande de la province de la Prusse orientale, dans la monarchie prussienne. On distingue dans cette langue cinq dialectes principaux, subdivisés en un grand nombre de sous-dialectes très-différents, qui, selon Watson, sont les suivants : le *lette* proprement dit, *semgallien* ou *semgallische*, parlé en Courlande, dans la Semgalie, aux environs de Mitau et de Bauske; le *letto-livonien* ou *lieflaendische*, parlé dans le Lettland en Livonie, aux environs de Riga, de Wolmar et de Wenden, et, selon Mgr l'archevêque Siestrencewitz, dans trois districts du gouvernement de Witepsk, le long de la rive droite de la Duna; ces deux dialectes sont les plus purs et ceux auxquels appartiennent la plupart des livres imprimés dans cette langue. Les autres dialectes sont : le *koure*, qui paraît avoir été parlé anciennement par les *Chori*, nommés par la suite *Koures*, et dont les descendants vivent dans la Courlande occidentale, depuis Essern et Waddax jusqu'à Dondangen, et dont on en trouve encore environ 3,000 dans la monarchie prussienne, sur le Curisch-Nehrung; le *seelien*, par les *Seeles* ou *Seelen*, dans la Courlande orientale, depuis son extrémité jusqu'à Friedrichstadt; le *wende*, par les *Wenden*, dans l'extrémité nord-ouest de la Courlande, particulièrement aux environs de Windau, etc., etc. Cette langue, qui a deux articles et six cas seulement, fourmille d'expressions et de tournures germaniques. Selon Watson, les éléments dont elle se compose sont : 3 sixièmes slave, 1 sixième gothique, 1 sixième finnois et 1 sixième allemand. La littérature lette ou lettonienne, quoique incomparablement moins riche que la russe, la bohême, la polonaise et la servienne, vient immédiatement après elles, soit pour la variété, soit pour le nombre de ses productions, qui toutes, sans exception, sont dues à des auteurs allemands. Selon Watson, on pourrait regarder comme les plus anciennes pièces lettones quelques fragments d'anciens documents qui remontent jusqu'au XIIIe siècle. La traduction de quelques cantiques, faite en 1530 par le pasteur Nicolas Ramm, est le premier essai littéraire de cette langue. Viennent ensuite la traduction de la Bible par Glück, en 1680, et une foule de petites histoires tirées des saintes Ecritures, de narrations, de fables, d'instructions sur divers objets de géographie, d'économie, d'histoire naturelle, soit originales soit traduites, outre beaucoup de livres ascétiques, quelques grammaires et dictionnaires.

WESTPHALIE. *Voy.* SAXONNE.

WINDE. *Voy.* RUSSO-ILLYRIENNE.

WISEMAN (LE CARDINAL), cité sur le langage. *Voy.* l'*Essai*, § V.

WOCCONS-CATAHBA, famille de la région alléghanique et des lacs, dans l'Amérique du nord. Cette famille comprend les langues suivantes :

1° WOCCONS, parlée par les Woccons qui, au commencement du XVIIIe siècle, habitaient dans deux petites villes dans la Caroline septentrionale, et qui paraissent s'être éteints. Cette langue montre quelque affinité éloignée avec la katahba.

2° KATAHBA, par les *Katahba* ou *Catawbas*, nation jadis très-nombreuse, divisée en vingt tribus qui parlaient chacune un dialecte différent, et dont les principales étaient, outre les *Katahba*, les *Wattaree*, les *Eens*,

(788) On dérive le nom de ce peuple de celui de la rivière *Lecta*, dont il habite les bords depuis une époque très-reculée.

Digitized by Google

les *Chawah* ou *Chowan*, les *Canggaree*, les *Nachee*, les *Yamassee* et les *Coosah*. Il paraît que les Yamassee étaient assez avancés dans la civilisation, puisque c'est à eux que Bartram attribue l'édification de plusieurs villes, temples et fortifications, dont on rencontre les ruines dans les régions à l'est des Apalaches. Les guerres contre la confédération des Cinq-Nations, la petite-vérole et les liqueurs, ont réduit cette nation à un petit nombre d'individus, connus sous le nom de *Catawbas* dans la Caroline du sud.

WODAN, tradition sur le déluge. *Voy.* CHIAPANECA.

WOGOULE. *Voy.* HONGROISE.

WOLGAIQUE, une des branches de la famille ouralienne, ainsi nommée parce que ceux qui parlent les idiomes qu'elle comprend vivent le long du Wolga et de ses affluents. Suivant Klaproth, ils se réduisent aux deux suivants :

1° Le THÉRÉMISSE, parlé par les *Mari*, plus connus sous le nom de *Tchérémisses*, qui vivent le long du Wolga et de ses affluents à la gauche, dans les gouvernements de Kasan, Simbirsk, Wiatka, Perm et Orenbourg; ils sont presque tous Chrétiens; le reste est encore idolâtre. Les Tchérémisses sont à la fois agriculteurs, pasteurs, chasseurs et pêcheurs. Quelques centaines vivent comme colons dans le gouvernement du Caucase, où ils prospèrent. Quelques milliers de Tchérémisses vivent avec d'autres nations dans les gouvernements d'Orenbourg et de Perm, formant le mélange connu sous le nom de *Teptières* ou *Teptjaren*. Cette langue compte déjà une grammaire. Elle a deux déclinaisons avec six cas, dont le pluriel est formé par l'addition du mot *schamütz*. Les pronoms ont une déclinaison différente. Le tchérémisse exprime le comparatif en ajoutant la particule *rak* au positif, et le superlatif en lui préposant la particule *pesch*. La conjugaison a trois temps, savoir le présent, l'imparfait et le plusqueparfait, qu'elle forme presque à la manière des langues slaves; elle exprime le futur en ajoutant un adverbe au présent; elle a aussi quatre modes, savoir, l'infinitif, le passif, le neutre et le *causale*; chacun a une conjugaison particulière, lorsque le sens est négatif; les prépositions sont communément ajoutées à la fin du mot qu'elles régissent. On a fait une traduction de la Bible en cette langue.

2° Le MORDOUINE, parlé par les *Mordouines*, nommés *Mordwa* par les Russes. Ils forment deux tribus qui demeurent dans les gouvernements de Pensa, Kasan, Wiatka, Orenbourg, etc. Ils sont presque tous Chrétiens et vivent de chasse et de pêche. Il existe une traduction de la Bible en cette langue.

WOLOF ou JOLOF, langue africaine du groupe de la Nigritie maritime, parlée en plusieurs dialectes par les *Wolofs* ou *Jolofs*, qui passent pour être les plus beaux et les plus noirs de tous les nègres, et qui habitent le pays compris entre l'embouchure de la Gambie et Dégana, sur la gauche du Sénégal, où l'on commence à parler le foulah.

Les Wolofs possèdent les royaumes de Bourb-Iolof, de Cayor et de Baal, et ils forment la masse principale de la population des royaumes de Bondou, du Bas-Yani et de Salum. La langue de cette nation est, après l'arabe et le mandingo, la plus répandue dans la Sénégambie, étant parlée ou pour le moins comprise par une foule de tribus dans cette vaste région, depuis l'Atlantique jusqu'à Bambakou, sur les bords du Niger. C'est aussi dans son territoire que se trouvent les colonies françaises de Saint-Louis et de Gorée. La grammaire du wolof offre plusieurs particularités; entre autres elle ne distingue le genre que dans les objets qui en ont naturellement; elle place l'article après le substantif, avec lequel il ne forme qu'un seul mot, et dont il modifie le sens selon que l'objet est présent ou absent, proche ou éloigné; elle est très-riche en verbes dérivés, formés à la manière des idiomes arabe, congo, turk, araucan, esquimaux et autres de l'Ancien et du Nouveau-Monde; elle donne à ses infinitifs, en changeant la terminaison *a* en *i*, la signification inverse; par exemple, *ouba*, qui signifie *fermer*, veut dire *ouvrir* quand on écrit *oubi*. Cette langue a emprunté à l'arabe beaucoup de mots exprimant des objets dont les Wolofs doivent la connaissance aux Arabes; elle en a aussi emprunté plusieurs au portugais. Le son nasal est dominant dans le wolof, où l'on rencontre aussi le *kh* des Arabes; un grand nombre de mots commencent par *mp*, *nd*, *nf*, *ng*, *nk*, *nkh*, *ns*, *nt*, *ngn*, etc. Cependant il est harmonieux et riche en voyelles. Cet idiome n'a pas encore été écrit, parce que ceux qui le parlent se servent de l'arabe lorsqu'ils savent écrire. On commence cependant à l'écrire dans la colonie française de Saint-Louis; et c'est pour l'usage des écoles que le gouvernement y a établies, que l'on vient de publier un dictionnaire français-wolof et wolof-français, et que l'on se propose de publier une grammaire (789).

WOLOQUES. *Voy.* OURALIENNE.

(789) « Le caractère propre à la langue wolofe réside principalement dans deux choses, savoir : les dix-sept modifications dont tout verbe wolof est susceptible, et le système des articles joints aux noms substantifs. 1° En ajoutant à chaque radical une ou plusieurs syllabes, on étend ou l'on change l'acception des mots. Exemple : *sopa*, aimer, subit les modifications suivantes : *sopé*, aimer tendrement; *sopanté*, s'aimer mutuellement; *sopou*, s'aimer soi-même; *soplo*, faire aimer; *sopi*, aller aimer; *sopati*, aimer encore; *sopadi*, aimer peu; *sopou*, ne pas aimer; *sopatou*, ne plus aimer; *sopsopa*, aimer constamment; *sopekat*, celui qui aime; *soponkaye*, le lieu où l'on aime; *sopaley*, compagnon d'amitié; *sopaye*, l'amour; *sopema*, l'action d'aimer; *sopite*, le résultat, le fruit de l'amitié; *nthiopema*, ce que l'on peut aimer. Cette richesse de la langue se retrouve en partie dans l'arabe. 2° L'article ne précède point le mot; il est appliqué à la fin, et semble faire corps avec lui. Voici les règles qu'on met en pratique; elles sont simples et ingénieuses. Selon que le substantif

Digitized by Google

WORMSAE ou WORSAE, ses recherches et ses travaux sur les prétendues antiquités celtiques. — *Voy.* note VI, à la fin du volume.

WOTIEQUE ou WOTIAOUE. *Voy.* Permienne.

Y

YACOUTE. *Voy.* Turke.

YARURA-BETOI, famille de langues de la région Orénoco-Amazone (Amér. mérid.), comprend les langues suivantes, qui, selon le missionnaire Padilla, présentent entre elles la différence qu'on observe entre le français, l'italien et l'espagnol :

1° Yarura, par les *Yarura*, qui, selon le missionnaire Forneri, demeurent dans les plaines comprises entre le Méta et le Casanare; une partie de la nation vit aussi dans une mission sur les rives de l'Orénoque. Les sons correspondants aux lettres *s*, *z* et *ll* de l'alphabet espagnol manquent à l'idiome yarura, qui, en revanche, emploie souvent le *j* guttural, et a un son semblable à l'*eu* français. Le ton repose toujours sur la dernière syllabe des mots. La déclinaison s'y fait à l'aide des prépositions ajoutées à la fin des noms, en distinguant les genres par l'addition des mots *homme* et *femme*. Les verbes passifs y sont en petit nombre et ne sont employés qu'impersonnellement; mais le verbe substantif y joue le plus grand rôle dans la conjugaison. Les prépositions suivent toujours leurs régimes.

2° Bétoï, par les *Bétoï*, qui demeurent sur le Casanare. Le langage des *Situfa*, leurs voisins, et celui des *Airico*, qui vivent dans la grande forêt d'Aïrico, paraissent être les principaux dialectes, ou du moins des langues sœurs. Les sons correspondants aux lettres *p*, *n* et *ll* de l'alphabet espagnol manquent au bétoï, qui emploie très-souvent le *j* guttural, l'*f* et l'*r*. Le ton est toujours sur la dernière syllabe. La déclinaison s'y fait en partie par flexion, et quoique cet idiome ait trois terminaisons différentes pour marquer les trois genres, masculin, féminin et neutre des noms adjectifs, il ne peut les distinguer dans les substantifs qu'à la manière du yarura. La conjugaison y est très-difficile, et le verbe *être* y joue le plus grand rôle. Le bétoï a aussi une conjugaison négative, et les prépositions y sont ajoutées à la fin de leurs régimes respectifs.

3° Ele, par les *Ele*, peuple qui demeure dans les environs du Casanare, et dont le langage des *Quaquaro* est, selon Gili, un dialecte.

YEMEN, langues et inscriptions antiques. — *Voy.* note III, à la fin du volume. — *Voy.* aussi Arabe.

YEUX et VUE, ont besoin d'éducation. *Voy.* l'*Essai*, § I.

YEZIDIS, restes des anciens Scythes. *Voy.* Cunéiformes.

YOUKAGHIRE. *Voy.* Ienisseï.

YUCATAN. *Voy.* Maxa.

Z

ZAPOTEQUE (Anahuac ou Mexique), langue parlée dans toute la Zapotéca ou Tzapotéca, partie de l'intendance d'Oaxaca, habitée encore par les *Zapotéca* ou *Zapotèques*, qui se distinguaient des autres Américains par leurs progrès dans la civilisation, même avant d'avoir été soumis aux Mexicains. Antoine del Pozzo a composé une grammaire et Christophe Aquaro un dictionnaire de cette langue. C'est à cette nation que, selon M. le baron de Humboldt, est due la construction du mitla ou miguitlan, désigné dans

commence par l'une de ces six lettres, b, d, g, m, s, v, l'article se forme également de b, d, g, m, s, v, suivis de *a*, de *y*, de *ou*, quand l'objet dont il s'agit est ou éloigné, ou présent, ou proche. Exemple : ce serait *marrema*, le ruisseau, *mpithiema*, l'oiseau; *safarasa*, le feu, si ces choses étaient éloignées; ce serait *marremy*, *mpithiemy*, *safarasy*, si elles étaient présentes; et enfin, *marremou*, *mpithiemou*, *safarasou*, si elles étaient voisines, mais non aperçues de celui qui parle. Il résulte de cette combinaison, des consonnances euphoniques qui contribuent à l'harmonie de la langue et à la clarté du discours.

« Au pluriel, quelle que soit l'initiale du mot, l'article commence constamment par *y*, et l'on dit *ya*, *yi*, *you*, suivant que l'objet est éloigné, présent ou proche. Exemple : *marreya*, les ruisseaux éloignés; *mpithieyou*, les oiseaux proches, et toujours cet article est ajouté à la fin du mot. Quand le mot est suivi de la préposition *ou*, *de*, il ne prend plus l'article final au singulier, et il prend *y* initial au pluriel. Les précédents voyageurs n'ont pas connu ces règles du wolof, et ils ont publié des mots inexacts. La plupart pensaient que les verbes wolofs ne pouvaient se conjuguer, et que la langue n'avait pas d'articles. Au reste, le wolof n'est pas la seule langue dans laquelle on met l'article après le substantif; dans le valaque, il se place aussi à la fin du mot auquel il se rapporte. Exemple : *domn*-ul.

« Nous dirons un seul mot des conjugaisons : on en compte cinq, selon M. Dard. Le radical se termine par l'un des sons *a*, *é*, *i*, *o*, *ou*; et la seconde personne du singulier à l'impératif finit respectivement par *al*, *el*, *il*, *ol*, *oul*. En général, il paraît que le wolof est très-régulier et symétrique. On parle cette langue dans toute la Sénégambie, et bien au-delà de la Gambie; on l'entend sur les bords du Dialli-ba ou Niger, et particulièrement au-dessus de Bammakou. » (M. Jomard, note communiquée à Balbi.)

Digitized by Google

les environs d'Oaxaca, où il se trouve, sous le nom de *Palais de Mitla*. Il est surtout remarquable par ses colonnes dépourvues de chapiteaux, et par ses *grecques*, qui forment une sorte de mosaïque et qui ont une analogie frappante avec celles des vases de la Grande-Grèce. L'architecture de ce palais, l'élégance des *grecques* et des labyrinthes dont ses murs sont ornés, et surtout le bas-relief trouvé vers la fin du XVIIIe siècle près de la ville d'Oaxaca, prouvent que la civilisation des Zapotèques était supérieure à celle des habitants de la vallée de Mexico.

ZEND (L.), appartient à la famille des langues persanes, grande division des langues indo-germaniques. C'est l'antique idiome sacré des mages, celui dans lequel Zoroastre rédigea l'exposé de sa doctrine, le *Zend-Avesta* ou *parole vivante*. On est peu d'accord sur la contrée où cette langue fut parlée autrefois. Les uns pensent que ce fut dans la Bactriane, d'autres dans l'Iran septentionnal. Klaproth la place dans la haute Médie, le *Mithridates* dans la province d'Atropatène. On place aujourd'hui son berceau à côté du sanskrit, dans l'Arie. Ce n'est plus, depuis bien des siècles, qu'une langue morte qui ne subsiste que dans la liturgie des Guèbres ou Parsis, sectes livrées au culte du feu.

Cette langue paraît avoir été peu cultivée et être restée à l'état barbare. Sa rudesse ne vient pas de l'accumulation des consonnes, car cette langue serait plutôt surchargée de voyelles, et les mots sont d'ailleurs exempts de l'aspiration. Elle compte parmi ses voyelles un *a* nasal, et elle manque de la consonne *l;* cette consonne est remplacée par un *r*.

M. Burnouf a fait des racines du zend quatre principales classes. La première comprend les racines qui lui sont communes seulement avec les formes les plus anciennes du sanskrit; la seconde en offre qu'on ne retrouve que dans les listes des radicaux indiens, dont les dérivés n'existent plus dans le vocabulaire; la troisième classe, la plus riche, se compose de racines fréquentes, non-seulement dans le sanskrit classique, mais encore dans les principales langues qui lui sont alliées, telles que le gothique, le slavon, le latin et le grec; la quatrième, enfin, se compose de mots qui ne se rencontrent dans aucune des langues étrangères à la Perse, bien qu'elles se conservent sous une forme plus ou moins altérée dans le persan moderne.

A l'égard de l'influence du zend dans la formation de la langue persane, nous observerons que presque tous les mots persans se sont formés du zend par la contraction des voyelles, des aspirations ou des lettres sifflantes, médiales, et par la suppression des finales. C'est ainsi que de :

Mehergo, la mort, on a fait *merg*.
Maerio, serpent, — *mar*.
Dihko, village, — *dih*,
Pothro, enfant, — *pusr*, *pouhr* et *pour* (en latin *puer*).
Maongho, la lune, — *mah*.
Koro, le soleil, — *khour*.
Kecniao, femme, — *zen* (en arménien *kin*).
Mereto, homme (mortel), — *mard*.
Deotchengo, lumière, — *rouschen*.

L'alphabet zend, d'origine sémitique, se compose de trente consonnes et de treize voyelles; cette langue possède, après le grec et le latin, l'écriture la plus rigoureusement alphabétique que l'on connaisse.

Le zend présente, comme le sanskrit et le grec, un *a* et même un *e* privatifs. Il n'admet ni la distinction des genres grammaticaux, ni l'emploi de l'article défini; mais il a les trois nombres. On ne remarque dans cette langue aucune préposition proprement dite; en revanche, elle a un grand nombre d'affixes qui créent dans les noms comme autant de cas.

A côté de la dénomination du *zend*, on trouve fréquemment celle de *pazend*. On ignore la valeur de cette dernière dénomination. Le pazend est-il une forme corrompue ou populaire du zend, un dialecte qui lui est ce que le prâcrit est au sanskrit?

Les inscriptions cunéiformes, où l'on a reconnu une langue persane (790), ont fourni la preuve des altérations que le temps a fait éprouver au zend, puisque la langue de ces inscriptions, malgré l'étroite analogie qu'elle offre avec celle des livres de Zoroastre, en diffère assez cependant pour que l'on y découvre déjà une tendance vers les formes du persan moderne.

Il n'y a que les deux tiers du *Zend-Avesta* écrit en zend, l'autre tiers paraît avoir été écrit originairement en pehlvi. La collection complète du *Zend Avesta* paraît avoir été composée de vingt et un livres ou naçkas, mais trois seulement nous sont connus, le *vendidad*, le *yaçna* et le *vispered*.

ZINGANES ou TCHINGANES, sont connus en France sous le nom de Bohémiens, parce que les premiers qui y parurent sortaient de Bohême. Les Anglais les nomment *Gypsies*, les Allemands *Zingenners*, les Espagnols *Gitanos*, les Italiens *Zingari*, les Turcs *Tschenguéné*. Ils se donnent eux-mêmes le nom de Sintes, qui rappelle un peuple voisin des bouches du Sind ou Indus, et celui de *Romes*, qui signifie *hommes* en copte, et qui avait fait croire à une origine égyptienne.

Depuis environ quatre siècles qu'ils sont dispersés dans l'ouest de l'Asie, le nord de l'Afrique et la presque totalité de l'Europe, la langue primitivement parlée par les Zinganes s'est profondément dénaturée par les emprunts qu'ils ont faits aux autres langues, en leur prenant tantôt de simples racines, tantôt des désinences, des mots entiers et

(790) Ces inscriptions ont été trouvées parmi les ruines de Persépolis, connues sous le nom de *Tchilminar* (les quarante colonnes), et de *Takt-Djemchyd* (trône de Djemchyd).

Digitized by Google

des tournures. Malgré ces emprunts et ces altérations, il est démontré que les Bohémiens d'Europe ont conservé un fond considérable de termes indiens qu'on retrouve presque sans changement dans le Malabar et le Bengali.

Suivant M. Pott, dans un ouvrage couronné par l'Institut en 1845, les éléments phonétiques que renferme la langue zingane paraissent être identiques avec ceux dont l'alphabet devanâgari offre le tableau. Les finales les plus communes y sont les voyelles *o*, *e*, *i*, *a*. Elle n'a ni le genre neutre ni le nombre duel, mais retient toutefois les huit cas de la déclinaison sanskrite. La conjugaison n'a point de futur ni de mode infinitif. On supplée au premier au moyen des auxiliaires *aller* et *venir*, au second par le subjonctif. Les verbes *avoir*, *pouvoir*, *devoir*, manquent dans cette langue. Au lieu du premier, on met, comme dans plusieurs langues orientales, le verbe *être* avec le nom du possesseur au datif; des particules invariables suppléent aux deux autres.

On dit que les Zinganes n'ont dans leur idiome aucun mot pour exprimer Dieu, aucun non plus pour exprimer l'âme, et qu'ils ne peuvent exprimer les nombres que jusqu'à sept. — *Voy.* la note XXVI, à la fin du volume.

ZINGARI. *Voy.* ZINGANES.

ZOOLOGIE, application de la linguistique à cette science. *Voy.* LINGUISTIQUE, § III.

NOTES ADDITIONNELLES.

NOTE I.

Art. ALLIGHEWI.

Monuments attribués aux Alligheuis (Etat de l'Ohio, dans l'Amérique du Nord). *Extrait du troisième volume de la relation historique du voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent, par le baron de Humboldt.*

« Les fortifications, dit M. de Humboldt, occupent principalement le terrain compris entre les grands lacs du Canada, le Mississipi et l'Ohio, depuis les 44° jusqu'aux 39° de latitude. Celles qui avancent le plus vers le nord-est, se trouvent sur le Black-River, un des affluents du lac Ontario. Si de là on se porte vers l'ouest, on découvre d'abord des monuments épars et peu considérables dans le comté de Genesee; mais, plus loin, ils augmentent en nombre et en grandeur, à mesure qu'on avance vers les bords du Cataraugus-Creek. De ce creek, à l'ouest et au sud-ouest, ils se suivent sans interruption sur une longueur de 50 milles. Les fortifications anciennes les plus remarquables dans l'état de l'Ohio, sont : 1° Newark (Licking, County), octogone très-régulier, renfermant un *area* de 32 arpents, et tenant à une circonvallation circulaire de 16 arpents. Les huit grandes portes de l'octogone sont défendues par huit ouvrages particuliers opposés à chacune des ouvertures; 2° Perry County. De nombreux murs, non en torchis, mais en pierre; 3° Marietta. Deux grands carrés avec 12 portes; les murs de terre ont 21 pieds de haut et 42 pieds de base; 4° Circleville. Un carré avec huit portes et huit petits ouvrages pour la défense de ces portes, tenant à un fortin circulaire entouré de deux murs et d'un fossé; 5° Paint Creek, au confluent du Scioto et de l'Ohio. Les fortifications sont en parties irrégulières : l'une d'elles contient 62 arpents; 6° Portsmouth, vis-à-vis Alexandria. De grandes ruines, disposées sur des lignes parallèles, annoncent qu'il y avait anciennement une nombreuse population dans cet endroit; 7° Petit Miami et Cincinnati. Un mur de 7 pieds de haut et 6,300 toises de long; il va du Grand au Petit Scioto. Tous les fortins carrés sont aussi exactement orientés que les pyramides égyptiennes et mexicaines; lorsque les fortins n'ont qu'une seule ouverture, elle est dirigée vers le soleil levant. Les murs de ces lignes de fortifications sont le plus souvent de terre; mais à 2 milles de Chillicothe, dans l'état de l'Ohio, on trouve une muraille construite en pierres, de 12 à 15 pieds de haut et de 5 à 8 d'épaisseur, formant un enclos de 80 arpents. On ne sait pas encore assez exactement jusqu'où ces ouvrages s'étendent à l'ouest, le long du cours du Missouri et de la rivière Platte; mais, de même qu'on ne les trouve pas au nord des lacs Ontario, Erié et Michigan, elles ne dépassent pas non plus la chaîne des Alleghanis. On doit regarder comme une exception très-remarquable, quelques circonvallations que l'on a découvertes à l'est de cette chaîne sur les bords du Chénango, près d'Oxford, dans l'Etat de New-York.

« Il ne faut pas confondre avec ces monuments militaires les tertres ou *tumulus* qui renferment des milliers de squelettes d'une race d'hommes trapus et qui avaient à peine 5 pieds de haut. Ces tertres augmentent en nombre du nord vers le sud : les plus élevés sont près de Wheeling et Grave-Creek (diam. 300 pieds, haut. 100 pieds); près de Saint-Louis, sur le Cahokia-Creek (diam. 800 pieds, haut. 100 pieds); près de New-Madrid (diam. 350 pieds); près de Washington, dans l'état de Mississipi et près de Harrisontown. M. Brackenridge croit qu'il peut y avoir près de 3,000 *tumulus* de 20 à 100 pieds de hauteur, entre les embouchures de l'Ohio, de l'Illinois, du Missouri et du Rio San-Francisco, et qu'ils indiquent, par le nombre des squelettes qu'ils renferment, combien jadis était considérable la population de ces contrées. Ces monuments, que l'on regarde comme des lieux de sépulture de grandes communes, sont le plus souvent placés au confluent des rivières, sur les points les plus favorables au commerce. La base des *tumulus* est ronde ou de forme ovale : ils sont généralement coniques, quelquefois aplatis au sommet, comme pour servir aux

Digitized by Google

sacrifices ou à d'autres cérémonies qui doivent être vues par une grande masse de peuple à la fois. Près de Point-Creek et de Saint-Louis, il y en a de deux et trois étages, et qui rappellent par leur forme les *téocallis* mexicains et les pyramides à gradins de l'Egypte et de l'Asie occidentale. Les *tumulus* sont construits partie en terre et partie en pierres jetées les unes sur les autres. On y a trouvé des haches, de la faïence peinte, des vases et ornements de cuivre, un peu de fer, de l'argent en plaques (près de Marietta), et peut-être de l'or (près de Chillicothe). Quelques-uns de ces tertres, qui n'ont que quelques pieds de hauteur, sont placés tantôt au centre, tantôt dans le voisinage des circonvallations circulaires : ils ressemblent aux *cerritos hechos a mano*, que, dans le royaume de Quito, près de Cayambe, on appelle *adoratorios de los Indios antiguos;* c'étaient, ou des tribunes pour haranguer le peuple assemblé, ou des lieux de sacrifices. Quelquefois, lorsqu'ils ont de 20 à 25 pieds de haut, on peut les considérer comme des espèces d'observatoires destinés à découvrir les mouvements d'un ennemi voisin.

« Les grands *tumulus*, de 80 à 150 pieds de haut, doivent être considérés tout à fait à part; ils sont le plus souvent isolés ; d'autres fois aussi ils semblent du même âge que les fortifications auxquelles on les trouve liés. Ces dernières méritent une attention particulière : M. de Humboldt ne connaît nulle part quelque chose qui leur ressemble, soit dans l'Amérique méridionale, soit dans l'ancien continent. La régularité des formes polygones et circulaires, les petits ouvrages destinés à couvrir les portes de l'enceinte, sont surtout très-remarquables. On ignore si ce sont des enclos de propriétés, ou des murs de défense contre des peuples ennemis, ou des campements retranchés, comme dans l'Asie centrale. L'usage de séparer par des circonvallations les différents quartiers d'une ville, se trouvait également dans l'ancien Ténochtitlan et dans la ville péruvienne du Chimu, dont M. de Humboldt a examiné les ruines, entre Truxillo et les côtes de la Mer du Sud. Les *tumulus* sont des constructions moins caractéristiques, et ils peuvent être dus à des peuples qui n'ont eu aucune communication entre eux ; aussi les deux Amériques, le nord de l'Asie et tout l'est de l'Europe en sont couverts. On assure que les Omawhaws de la rivière Platte en construisent encore.

« Par les crânes que renferment les *tumulus* des Etats-Unis, ces monuments offrent un moyen presque sûr de reconnaître à quel degré la race d'hommes qui les a élevés différait de la race d'Indiens qui habitent aujourd'hui ces mêmes contrées. M. Mitchill croit que les squelettes des cavernes du Kentucky et de Tennesee appartiennent à des Malais qui sont venus par l'océan Pacifique sur les côtes occidentales de l'Amérique, et qui ont été détruits par les ancêtres des Indiens d'aujourd'hui, qui étaient de race tartare (mongole ?). Quant aux *tumulus* et aux fortifications, le même savant suppose, avec M. de Wit Clinton, que ces monuments sont l'ouvrage des peuples scandinaves qui, depuis le XIe jusqu'au XIVe siècle, ont visité les côtes du Groenland, Terre-Neuve ou le Vinland, Drogéo et une partie du continent de l'Amérique du Nord. Si cette hypothèse était fondée, les crânes trouvés dans les *tumulus*, et dont M. Atwater, à Circleville, possède un si grand nombre, devraient appartenir, non à la race américaine, non aux races tartare-mongole et malaie, mais à la race vulgairement appelée caucasienne. La gravure de ces crânes, donnée dans les Mémoires de la Société de Massachusetts, est trop imparfaite pour décider une question historique si digne d'occuper les ostéologues des deux continents. Il faut espérer que les savants distingués dont s'honorent aujourd'hui les Etats-Unis, se hâteront de faire passer en Europe les squelettes des *tumulus* et ceux des cavernes, pour les comparer entre eux avec les habitants actuels de race indigène et avec les individus de race malaye, mongole (tartare) et caucasienne que renferment les grandes collections de MM. Cuvier, Sommering et Blumenbach. »

Nous terminerons ces observations de M. de Humboldt par les conclusions auxquelles Malte-Brun a été amené à la suite de ses recherches sur les mêmes monuments et sur l'origine du peuple auquel on les attribue. (Extrait des *Nouvelles Annales de géographie et d'histoire.*)

« Les objets, » dit Malte-Brun, « qu'on a cru devoir rapporter à un culte religieux quelconque, nous ont offert un caractère asiatique.

« Les objets d'art les mieux caractérisés nous ont présenté un caractère polynésien ou malai.

« Ces deux indices peuvent se ramener à un seul point de vue. Les peuples de l'Océanie ont beaucoup de rapports en commun avec ceux de l'Asie orientale et avec ceux de la côte nord-ouest de l'Amérique.

« Tout détail ultérieur sur les migrations de ce peuple, pour arriver sur les bords de l'Ohio, serait entièrement hasardé et inutile dans l'état actuel des connaissances.

« La réunion de ces peuples en villages considérables, placés près les fleuves dans des positions agréables, sur un sol fertile, semble indiquer une nation agricole, et qui avait, du moins en grande partie, abandonné la vie de chasseur. Il ne paraît pas même que, dans les objets trouvés dans les *tumuli* ni dans les cavernes, rien ne rappelle les instruments de la chasse. Pourtant il paraît qu'ils ne possédaient aucune espèce de bestiaux ; on n'en retrouve ni cornes ni cuir.

« Les vases sculptés en talc graphique semblent indiquer un commerce avec la Chine, et par conséquent un état de paix et de tranquillité. Mais qui sait si on ne découvrira pas dans un pays plus voisin cette espèce de pierre?

« L'époque de la construction de ce qu'on doit appeler les enceintes de villages, ne peut guère remonter à plus de huit ou neuf cents ans; car, en Europe, les vestiges de remparts en terre ne sont guère visibles après ce laps de temps. La tradition des Lennilénaps, qui place entre l'an 11 et 1200 l'expulsion des Allighewis par les hordes nomades et belliqueuses venues du Nord, mérite donc beaucoup de confiance; elle mérite au moins infiniment plus d'attention que les vaines hypothèses des antiquaires américains sur les dix tribus d'Israël, les Tartares, les Scandinaves et les Mexicains.

« Les raisonnements de quelques observateurs américains, sur l'âge des arbres croissant sur ou dans les enceintes, tendent à limiter à un millier d'années l'époque de leur construction ; mais c'est un indice équivoque; car peut-on décider si ces arbres ne croissaient pas auparavant sur l'emplacement?

« La retraite des Allighewis vers le sud, après la destruction de leurs villages, retraite signalée par la tradition des Lennilénaps, ne suppose pas nécessairement qu'ils se soient sauvés jusque dans le Mexique, ni même dans ce qu'on appelle à présent la Floride. Il serait possible que le lieu de leur retraite fût dans les deux Carolines, où les premiers colons rencontrèrent de nombreuses tribus indigènes.

« L'absence des inscriptions quelconques, quoique le pays soit riche en ardoises, prouve que les Allighewis ne connaissaient pas l'écriture. S'ils eussent été Scandinaves, non-seulement ils se seraient sauvés vers le nord, du côté de la Nouvelle-Angleterre, mais ils auraient connu l'usage des *runes*, et on trouverait sur l'Ohio des pierres runiques comme on en a trouvé dans le Groenland. »

Digitized by Google

NOTE II.

Art. Amérique, et art. Polysynthétique.

Rapport sur le caractère général et les formes grammaticales des langues américaines, fait au comité d'histoire et de littérature de la société philosophique américaine, par son secrétaire correspondant.

(Lu au comité, le 12 janvier 1819.)

A l'honorable William Tilghman, *président du comité d'histoire et de littérature de la société philosophique américaine.*

Monsieur le Président,

. . . . . .

. . . . . .

Trois résultats principaux se sont présentés à mon esprit. Je ne les donne pas au comité comme des faits positifs; la connaissance que la science en général a acquise des langues indiennes est très-limitée, et la mienne l'est encore bien davantage. Mais en indiquant ce cours d'études, le comité a jugé avec raison qu'il devait avoir un but fixe et déterminé; c'est pourquoi il m'a spécialement chargé de définir, autant que ce serait en mon pouvoir, le caractère spécial et relatif des langues des Indiens de ce pays. Etant arrivé à des conclusions fixes, c'est de là que je vais partir dans ce rapport, en essayant de fournir les preuves de ce que j'avance. Si je suis dans l'erreur, des recherches plus étendues le feront voir par la suite, et conduiront peut-être à de plus importantes découvertes; dans tous les cas, l'attention des philologues aura été dirigée vers un but qui n'en est pas indigne. En conséquence, avec la plus grande défiance de moi-même, je prie qu'on veuille bien me permettre de présenter les trois propositions que je désire soumettre à l'examen des savants; ce sont les suivantes :

1° Que les langues américaines en général, sont riches en mots et en formes grammaticales, et que dans leur structure complexe, on trouve le plus grand ordre et la méthode la plus régulière;

2° Que les formes compliquées que j'appelle *polysynthétiques*, paraissent exister dans toutes ces langues, depuis le Groenland jusqu'au cap Horn;

3° Que ces mêmes formes paraissent différer essentiellement de celles des langues anciennes et modernes de l'autre hémisphère.

Dans le cours des observations que je vais faire sur chacune des trois propositions, ou plutôt questions, que je soumets à l'examen du comité, j'aurai soin de rapporter les principaux faits que j'ai pu constater depuis que j'ai eu l'honneur de correspondre par son ordre avec M. Heckewelder, et d'indiquer les sources où je les ai puisés. En essayant de prouver la justesse des conclusions auxquelles je me suis arrêté, je me contenterai, le plus souvent, de citer les autorités qui m'y ont conduit. Comme le comité est déjà imbu du sujet, et que c'est un rapport, et non une dissertation, qu'on attend de moi, je ne fatiguerai pas le lecteur par de nombreux exemples. Si mes conclusions sont erronées, tout ce que je puis faire est de fournir les moyens de les rectifier. Je vais donc, sans autre préface, entrer en matière.

Première question. — *Caractère général des langues indiennes.*

Afin de faire connaître le caractère général des langues des aborigènes de ce vaste continent, il n'est pas nécessaire de fatiguer le lecteur de détails minutieux, qui ne feraient qu'embrouiller l'imagination, ni de mettre sous les yeux une longue suite d'exemples tirés des divers idiomes; il suffit, à ce que je pense, d'en présenter un petit nombre, tiré des langues qui sont les plus connues, ayant soin, cependant, de ne pas se borner à une seule région, mais, portant ses regards aussi loin que ce sera possible, de choisir ses exemples dans les pays les plus éloignés les uns des autres. De cette manière, il me semble qu'on peut prendre une haute position, y placer sa règle générale, et demander qu'on produise les exceptions, s'il y en a.

Adoptant cette méthode, j'ai choisi dans le nord les trois principales langues, le karalit, qui est celle Groenland et des Esquimaux, le délaware et l'iroquois. Les ouvrages d'Egède et de Crantz, et la correspondance de M. Heckewelder, prouvent suffisamment que les deux premières de ces langues appartiennent au genre appelé polysynthétique; quant aux idiomes iroquois, le comité a sous les yeux les ouvrages grammaticaux des missionnaires Pyrlæus et Zeisberger, par lesquels il peut se convaincre que les mêmes formes dominent dans ces langues.

Dans l'Amérique centrale, je présenterai pour exemples, la langue poconchi, qui est parlée dans la province de Guatémala, et dont Thomas Gage, dans son *Voyage à la Nouvelle-Espagne*, nous a donné une bien courte description; elle suffit cependant pour qu'on y découvre le caractère polysynthétique de cet idiome. J'y joindrai le mexicain proprement dit, et le dialecte tarasque avec leurs verbes réfléchis, transitifs, compulsifs, applicatifs, méditatifs, communicatifs, révérentiels et autres formes complexes dont on trouve l'explication accompagnée d'exemples dans les grammaires de ces langues, par Tapia Zenteno, les PP. Antonio de Rincon et Diego Basalenque, tous ouvrages qui sont dans la bibliothèque de notre société. Celles que nous avons des autres langues du Mexique sont extrêmement défectueuses, leurs auteurs ayant trop cherché à faire accorder les formes grammaticales de ces langues avec celles du latin et de l'espagnol. Cependant de ces grammaires mêmes, ainsi que d'autres sources, il semble assez clairement résulter qu'elles participent aussi du caractère général des langues américaines. La grammaire huastèque de Zenteno nous apprend que cette langue a les verbes compulsifs, causatifs et transitifs, les affixes pronominaux (791) que nous trouvons aussi dans le mixtèque (792). Le *Mithridates* nous a mis à même de découvrir des formes analogues (793), même dans l'othomi, dont une idée très-imparfaite nous est donnée dans la grammaire de Neve y Molina. Il paraît que plusieurs de ceux qui ont composé des grammaires américaines ont très-peu parlé de leur structure complexe, tant il leur a été difficile de l'expliquer. Molina, dans l'introduction de la troisième partie de sa grammaire de la langue des Othomis, observe (pag. 97) que beaucoup de personnes croient que cette langue est si difficile qu'il est impossible de la réduire à un système régulier; c'est pourquoi, afin de trancher le nœud gordien, il a seulement donné les formes qui sont les plus analogues à celles de sa propre

(791) Pages, 15, 27, 37.
(792) Dzutondoo, *notre père.*
Sananini, *ton nom.*
Tasiuisiudo, *donne-nous.*
Voy. l'Oraison dominicale en langue mixtèque, dans le *Mithridates*, tom. III, m^e^ part., p. 41
(793) Mahteihe, *notre père.*
Punnocahe, *pardonne-nous.*
Nubukakengu, *ainsi que nous.*
Mithridates, ibid, 118, 119.

Digitized by Google

langue. C'est ce que ceux qui étudient les langues américaines ne doivent jamais perdre de vue.

Il nous reste l'Amérique du sud. Je crois suffisant de citer à ses deux extrémités le caraïbe (794) et la langue araucanienne. De la première de ces langues, il y a une très-ample grammaire et un dictionnaire par le P. Breton, et l'abbé Molina nous a fait connaître le caractère de la dernière, dans son excellente histoire du Chili; je crois qu'il suffit d'alléguer ces deux ouvrages pour prouver que ces deux langues sont polysynthétiques au plus haut degré, et qu'il existe la plus grande analogie entre leurs formes et celles des idiomes de la partie septentrionale de ce continent. Je me permettrai de citer un seul exemple, pour faire voir l'extrême ressemblance des langues du sud avec celles du nord de l'Amérique : l'abbé Molina, parmi un grand nombre de verbes composés dans la langue araucanienne, cite pour exemple *iduancloclavin*, je ne veux pas, ou je ne désire pas manger avec lui. Je demandai un jour à M. Heckewelder s'il y avait un verbe semblable de la langue délaware, et il me donna sur-le-champ *n'schingiwipoma*, je n'aime pas ou je ne me soucie pas de manger avec lui. Il est impossible de trouver un trait de ressemblance plus frappant dans la structure grammaticale des deux langues, placées à une aussi grande distance l'une de l'autre; ainsi je crois que j'en ai assez dit sur ce sujet.

Si j'ai démontré d'une manière satisfaisante qu'il est au moins très-probable que les formes polysynthétiques sont le trait caractéristique des langues indiennes, il suffira de citer la correspondance de M. Heckewelder pour prouver, par l'exemple de l'idiome délaware, qu'elles sont telles que je les ai représentées, c'est-à-dire riches, abondantes, expressives, et que l'ordre, la méthode et l'analogie y dominent essentiellement. Ce serait perdre le temps que d'ajouter d'autres preuves à celles que ce vénérable missionnaire nous a fournies; la langue délaware, telle qu'il nous la présente, paraît plutôt avoir été inventée par des philosophes dans leur cabinet, que par des sauvages au milieu des bois. Si quelqu'un demande comment telle chose peut être arrivée, je n'ai rien à répondre, sinon que j'ai été chargé de recueillir des faits, et non d'imaginer des théories. Il reste encore beaucoup de faits à découvrir et à constater avant que nous puissions nous livrer à la recherche des causes premières.

Les descriptions et les exemples de la langue délaware que M. Heckewelder a accumulés dans sa correspondance, peuvent donner une idée de la structure des autres langues qui m'ont paru en général se ressembler quant à leurs formes. Partout où domine le système polysynthétique, il est naturel de supposer qu'il est accompagné de ces incidents que j'ai déjà mentionnés; la manière dont les mots sont composés dans ce genre de langues, le grand nombre et l'immense variété d'idées qu'elles peuvent exprimer par un seul mot, particulièrement par le moyen des verbes, tout cela leur imprime un caractère d'abondance, de force et de compréhension, de sorte que ces accidents doivent être considérés comme compris dans la dénomination de polysynthétique. On ne peut pas même, en imagination, séparer de cette classe de langues la notion de l'ordre, de la méthode et de la régularité qui les caractérisent, car il est évident que sans cet ordre, sans cette méthode, des formes de langage aussi complexes ne pourraient pas exister, et la confusion qui s'ensuivrait les rendrait incapables d'exprimer même les idées les plus simples. Une langue simple comme le chinois peut, pour ainsi dire, jusqu'à un certain point, se passer de méthode, mais celles dans lesquelles les parties du discours sont entremêlées et en quelque sorte confondues dans la formation d'un seul mot, me semble exiger un ordre et un système régulier, pour que la pensée puisse les démêler et la mémoire les retenir.

Malgré cela, Monsieur, je sens bien que les faits que je viens de présenter vont se trouver assaillis par une foule de préjugés. On a dit et on dira encore que les peuples sauvages, qui n'ont que peu d'idées, n'ont besoin que d'un petit nombre de mots, et par conséquent que leurs langues doivent être nécessairement pauvres. Il n'entre pas dans mon sujet d'examiner si les sauvages ont peu ou beaucoup d'idées; tout ce que je puis dire est que s'il est vrai qu'ils n'en ont qu'un petit nombre, il n'est pas moins certain qu'ils ont beaucoup de mots pour les exprimer. Je pourrais même dire qu'ils en ont une quantité innombrable, car Colden, dans son *Histoire des six nations*, observe avec vérité que les langues de ces peuples sont tellement organisées, qu'ils peuvent composer des mots nouveaux *ad infinitum*.

Qu'il me soit permis, Monsieur, d'ajouter aux preuves nombreuses que M. Heckewelder nous a données de l'abondance des langues indiennes, un exemple frappant tiré, non de la langue délaware, mais de l'iroquois. Nous ne savions que très-peu de chose des six dialectes compris sous cette dénomination (795) avant de posséder les œuvres grammaticales de Pyrlœus et Zeisberger, et le dictionnaire de ce dernier, qu'on croyait perdu et qui a été heureusement retrouvé. Par la libéralité des frères moraves, ce dictionnaire est maintenant déposé dans notre bibliothèque; il est allemand et indien; la *contre-partie*, c'est-à-dire le dictionnaire indien et allemand, n'a jamais existé, au moins il n'en reste pas de traces. Celui que nous avons forme sept volumes manuscrits in-4°, contenant ensemble deux mille trois cent soixante-sept pages d'écriture, qui comprennent des mots et des phrases allemands expliqués dans la langue des Onontagues. Il est vrai que la moitié de chaque page est laissée en blanc par forme de marge; mais cela laisse encore mille sept cent soixante-quinze pages de mots et de phrases allemands, avec leur explication en langue indienne : il faut convenir qu'il n'y a pas beaucoup de dictionnaires de cette taille, et si celui-ci est rempli, comme il n'y a nulle raison d'en douter, de véritables mots indiens, c'est en vain qu'on parlerait de la pauvreté de ces idiomes.

Je désire éviter, autant que possible, d'entrer dans de fastidieux détails : il ne sera pas cependant hors de propos de donner ici, par forme d'exemples, quelques extraits de ce livre, afin de faire voir que les idées des Indiens ne se bornent pas, comme quelques-uns le supposent, à l'expression de ce qui a rapport à leur existence physique et à leurs occupations usuelles.

Nous trouvons dans le premier volume, sous la lettre B et le mot allemand *Bankerot*, ce qui suit :

	En iroquois.
Er hat Bankerot gemacht.	*Ohné hawahéjé.*
Il a fait banqueroute.	*Ohné jachistennahoté hojé.*

Et dans le troisième volume, sous la lettre I et le mot allemand *Inwendig* (intérieur, intérieurement), on trouve les phrases suivantes :

Intérieurement.	*Nacu gajatacu.*
Chaleur intérieure.	*Otariché gajatacu.*

(794). Le caraïbe était la langue des îles Antilles, maintenant éteinte ou à peu près dans cet archipel; mais elle est encore parlée dans la Guyane en différents dialectes, tels que le galibi (variante du mot caraïbe ou caribe), l'aruwak, etc. (*Note du traducteur.*)

(795) 1 le mohawk, 2 l'onondago, 3 le sénéca, 4 le onéïda, 5 le cayuga, le tuscarora. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

Repos intérieur (conscience en repos).	*Ionigochrio.*
	Scœnoa gonochtonnié gajatacu.
Ce qui est caché intérieurement	*Nonahoté nacu ne wachsechta.*

Le comité est maintenant à même de décider si les Indiens ont peu d'idées et peu de mots pour les exprimer. Quant à moi, je confesse que je ne puis revenir de mon étonnement, lorsque je contemple la richesse et l'admirable structure de leurs langues, dont je ne puis rechercher la cause qu'en dirigeant ma pensée vers l'Auteur de tout ce qui existe.

DEUXIÈME QUESTION. — *Ressemblance des langues indiennes entre elles, sous le rapport de leurs formes grammaticales.*

J'ai déjà considéré cette question sous un point de vue très-général dans l'examen de celle qui précède, car ces deux questions sont intimement liées ensemble. J'ai essayé de démontrer que les formes polysynthétiques existent dans les langues de différentes nations situées au nord, au midi et au centre de ce continent, à des distances immenses les unes des autres; maintenant je vais traiter la même question plus en détail, et tâcher de découvrir si ces formes se trouvent dans *toutes* les langues des Indiens de l'Amérique. Le comité comprendra facilement qu'il est impossible de décider ce problème d'une manière entièrement satisfaisante, puisque le plus grand nombre de ces langues nous est inconnu, et que plusieurs ne sont encore connues qu'imparfaitement. Nous ne pouvons, par conséquent, parler que de ce qui est à notre connaissance, et, au moyen du connu, tâcher de nous frayer un chemin vers l'inconnu. Une hypothèse probable est le seul point jusqu'où nos recherches ont pu nous conduire. Cependant, il n'est pas sans importance de constater, autant qu'il nous est possible, les faits que nous avons pu découvrir, et si nous trouvons une ressemblance frappante, quant à la structure et aux formes grammaticales, entre les langues indiennes qui nous sont le mieux connues, ce sera au moins un sujet digne de remarque pour le présent et de recherches ultérieures pour l'avenir.

J'ai expliqué, dans ma correspondance avec M. Heckewelder, ce que j'entends par les formes polysynthétiques ou syntactiques du langage(796); ce sont celles qui expriment le plus grand nombre d'idées par le plus petit nombre de mots. Cela se fait principalement de deux manières : 1° par un système de composition, qui ne consiste pas seulement dans la jonction de deux mots pour n'en former qu'un, ou dans une variété d'inflexions ou de terminaisons, comme dans la plupart des langues anciennes et modernes de l'Europe, mais dont la méthode s'opère par la jonction de syllabes significatives et même de sons simples extraits de différents mots, pour en former des locutions composées, qui éveillent à la fois, dans l'esprit de l'auditeur, toutes les idées que les différents mots, dont les syllabes sont empruntées, expriment séparément; 2° par la combinaison, fondée sur des principes d'analogie, de différentes parties du discours, étonnées, pour ainsi dire, de se trouver ensemble, et qui sont surtout jointes au verbe; de manière que par ses formes et ses inflexions variées, non-seulement l'idée de l'action principale et de ses accessoires les plus ordinaires, tels que la personne, le nombre, le temps, etc., mais le plus grand nombre possible des idées morales et physiques peuvent s'y associer, tandis qu'elles ne peuvent se rendre dans d'autres langues que par des locutions distinctes et séparées. Tel est, suivant mon opinion, le caractère général des langues américaines.

Lorsqu'on porte ses regards sur les formes extérieures de ces langues, on est d'abord frappé de voir de longs mots polysyllabiques qui, composés comme je l'ai dit, expriment beaucoup à la fois. En examinant plus attentivement leur structure, on observe la jonction fréquente du pronom possessif et de nombreuses prépositions avec le nom substantif, et les formes transitives du verbe qui combinent dans un seul mot avec plusieurs autres idées, celles du pronom qui gouverne et de celui qui est gouverné. Partout où j'ai découvert ces signes distinctifs dans les langues indiennes, et que j'ai eu les moyens de pousser plus loin mes recherches, j'ai généralement reconnu tout le système polysynthétique dans ces idiomes; mais, dans beaucoup de cas, je n'ai pas eu ces moyens à ma disposition. Parmi ceux qui ont entrepris de nous instruire de la grammaire de ces langues, il s'est trouvé peu d'abbés Molina, peu d'Egédes, peu de Zeisberger, peu de Heckewelder; nous ne pouvons pas espérer que les Adelung, les Vater et les Humboldt viendront voyager dans notre pays pour étudier les langues de nos sauvages, quoique j'aie raison de croire que si la distance n'était pas aussi grande, le courage de le faire ne leur manquerait pas (797). Nous sommes obligé, par conséquent, de recueillir les faits peu à peu, à mesure et tels qu'ils nous sont présentés, et tout ce que nous pouvons faire est d'en tirer le meilleur parti possible.

J'ai été frappé de bonne heure de l'idée que les langues indiennes étaient toutes à peu près construites sur le même modèle; on verra cette opinion distinctement exprimée dans ma correspondance avec M. Heckewelder. Depuis ce temps-là, mes recherches ont été spécialement dirigées vers l'examen de cette question. Je prie le comité de me permettre de lui rendre un compte succinct des faits qui se sont présentés à moi dans le cours de ces recherches.

1° J'avais entendu beaucoup parler de l'excellent ouvrage dont j'ai déjà fait mention, du *Mithridates;* mais je n'avais pas encore pu m'en procurer un exemplaire. Le professeur Ebeling, de Hambourg, dont l'Amérique surtout regrette la perte, eut la bonté de m'envoyer les deux volumes qui traitent des langues américaines, et j'ai été depuis assez heureux pour me procurer l'ouvrage entier : là, pour la première fois, je trouvai une grande abondance de matériaux pour le travail que j'avais entrepris. Grâces soient rendues aux Russes et aux Allemands, nos maîtres, aux talents et aux travaux infatigables desquels la science générale des langues est si particulièrement redevable des progrès qu'elle a faits depuis quelque temps.

Dans cet ouvrage inappréciable, j'ai trouvé la description du caractère grammatical de trente-quatre langues américaines, et l'*Oraison dominicale* dans cinquante-neuf différents idiomes ou dialectes de ces langues, avec des explications plus ou moins étendues, selon les moyens que l'auteur avait à sa disposition. Parmi les exemples que le professeur Vater nous a donnés de ces différentes langues, je n'en ai pas trouvé une seule qui ne m'ait représenté les formes polysynthétiques à un plus grand ou à un moindre degré. J'ai observé que ces formes étaient plus ou moins apparentes, selon que ses règles étaient plus ou moins connues, et que ses principes avaient été plus ou moins développés par les écrivains qui en avaient traité.

(796) L'auteur hésitait alors entre ces deux dénominations; il s'est arrêté à la première, que les philologues américains ont adoptée. (*Note du traducteur.*)

(797) Le baron Guillaume de Humboldt, comblé des honneurs et des dignités de sa patrie, a fait un voyage dans les Pyrénées, et y est demeuré plusieurs mois, dans le seul dessein d'étudier la langue basque.

Digitized by Google

Comme cet ouvrage est maintenant entre les mains de tous les savants, il me suffit d'y renvoyer, sans chercher à donner d'autres preuves de ce que j'ai avancé.

2° Parmi les langues dont il n'a pas été au pouvoir du professeur Vater de donner une description suffisante, est l'iroquois ou langue des cinq nations confédérées (798). Les grammaires et les dictionnaires que la société des Frères-Unis a eu la bonté de nous communiquer, m'ont prouvé suffisamment que ces langues sont également polysynthétiques.

3° La description que donne le savant professeur de la langue des Armoaks, nation indienne qui habite la Guyane, non loin de Surinam (799), m'a montré clairement qu'elle appartient à ce genre d'idiomes, ce qui a été amplement confirmé par une grammaire et un dictionnaire de cette langue, composés par le révérend Théodore Schulz, de Schœneck, près de Nazareth, dans cet Etat de Pensylvanie, et qui a longtemps résidé parmi ces peuples (800). Ces ouvrages sont déposés dans la bibliothèque de notre société.

4° La langue des Chippéways, que le professeur Vater a crue être presque entièrement dépourvue de formes (801), en est, au contraire, abondamment pourvue. Le révérend M. Denche (802), missionnaire au Canada, a prouvé qu'elle est formée sur le même modèle que le délaware, dont elle est un dialecte, et qui est une des langues les plus riches de ce continent.

5° Désirant m'assurer du caractère grammatical des langues méridionales ou floridiennes, qui nous sont encore si peu connues, je pris la liberté d'adresser quelques questions sur ce sujet au révérend Daniel S. Butrick, ministre de la religion réformée (803), lequel réside maintenant parmi les Cherokis (804); j'eus bientôt la satisfaction de recevoir de lui une réponse dans laquelle il donne une description de la langue de ces peuples; il en résulte qu'elle est polysynthétique au plus haut degré. Entre autres choses, il nous apprend que les pronoms et les verbes ont trois formes de pluriel: le pluriel général *nous, vous*, etc., parlant sans restriction; le pluriel spécial, comprenant seulement ceux de qui on parle, et le duel. Il donne des exemples de ces trois pluriels, aussi bien que de plusieurs autres formes polysynthétiques; celles des verbes sont aussi riches que dans le chipéway et le délaware. J'espère que le comité tirera beaucoup d'avantage de la suite de cette correspondance.

Dans une de mes lettres à M. Heckewelder, j'avais été induit à supposer que l'abbé Molina avait pris le pluriel spécial pour le duel dans la langue araucanienne (805). Je suis maintenant plutôt porté à croire que les Araucaniens ont les trois pluriels, et que M. Molina n'a parlé que de deux, ne croyant pas nécessaire de tout dire dans un ouvrage qui n'était pas exclusivement consacré à la langue. C'est un fait, cependant, qui est encore à éclaircir.

6° J'ai reçu une semblable information concernant la langue des Chickasâs (autre idiome méridional) de deux interprètes de cette nation, avec lesquels j'ai eu occasion de converser (806). Ils m'ont présenté de nombreux exemples par lesquels ils m'ont convaincu que cette langue, aussi bien que celle des Chactâs, est vraiment polysynthétique; elle possède les trois pluriels, et je crois que le chactâs les a aussi (807-808).

7° Je désirais beaucoup être correctement instruit des formes de la langue des Wyandots ou Hurons que le lord Monboddo et d'autres ont si fortement calomniée, et qui m'était déjà en partie connue par le dictionnaire très-imparfait du P. Sagard, imprimé à la suite de son *Grand voyage au pays des Hurons*, lorsque fort heureusement je fis la connaissance de MM. Isaac Walker et Robert Armstrong, interprètes de cette nation, et auxquels cette langue est familière depuis leur enfance. Je leur montrai le dictionnaire du P. Sagard, dans lequel, malgré les erreurs dont il fourmille, ils reconnurent aisément la langue de leur nation. Il ne leur parut pas que cette langue eût éprouvé aucun changement essentiel, dans l'espace de deux cents ans qui se sont écoulés depuis que ce livre a été écrit, ce qui contredit l'assertion du bon Père récollet, qui dit dans sa Préface de cette langue change constamment, et qu'après quelques années elle paraît presque une nouvelle langue. Ils furent très-étonnés lorsque je leur montrai le passage de cette Préface où il est dit que le huron est une langue imparfaite, qu'un plus habile que lui (Sagard) se trouverait bien empêché, non pas de le critiquer, mais de faire mieux (809). Malgré cela, je ne peux exprimer le plaisir qu'ils ressentirent en voyant ce petit livre. A l'aide de cet ouvrage, après m'être rendu un peu familier avec leur prononciation, je me hasardai à leur faire quelques questions en langue huronne, et j'eus la satisfaction de voir que j'étais compris. Cette langue m'a paru douce et harmonieuse; l'accent est généralement placé sur la dernière syllabe, et quelquefois sur la pénultième; ils articulent, ou pour mieux dire ils battent les doubles consonnes comme les Italiens dans *quello, bello*, etc. Ils ont les voyelles nasales du français, mais ils les prononcent plus délicatement, à peu près comme les femmes créoles des îles Antilles. Après tout, je pense qu'il y a beaucoup de douceur dans cet idiome; un de ces interprètes, à ma prière, déclama lentement et avec expression un morceau oratoire, ce qui m'a donné une idée assez claire de la modulation de cette langue.

(798) Ce sont les cinq premières des six nations mentionnées ci-dessus. Les Tuscaroras ne se sont joints à leur confédération que très-tard, et leur langue n'était pas connue lorsque ce rapport fut fait. Elle a été depuis reconnue pour un dialecte iroquois. (*Note du traducteur.*)

(799) *Mithridate*, vol. III, n^e^ partie, p. 667.

(800). M. Schulz réside maintenant dans la Caroline du Nord. (*Note du traducteur.*)

(801). *Die Chippewaer haben fast keine Formen.* Vater, *Untersuchungen über Amerikas Bevölkerung*, p. 192.

(802) *Voy.* ce qu'il écrit à ce sujet dans la correspondance de l'auteur avec M. Heckewelder, *Transactions du comité d'histoire*, etc., vol. I, p. 427.

(803) L'original dit: de la secte des frères moraves. C'est une erreur qui est ici rectifiée. (*Note du traducteur.*)

(804) Le nom de ces Indiens, prononcé à la française, est *Tsalôkis*. Je l'ai entendu ainsi de leur bouche. Il y a une tribu qui prononce la lettre r au lieu de la lettre *l*. C'est d'elle qu'est venu le nom de *Cherokis*. (*Note du traducteur.*)

(805) *Correspondance*, p. 455.

(806) *Ibburiou Klitlubey*, autrement appelé *Martin Colbert*, et *Killpatrick Carter*. Ce sont tous deux des hommes intelligents possédant parfaitement les deux langues sœurs, le chickasâs et le chactâs.

(807-808) La langue tarasque (idiome mexicain) a trois pluriels dans les verbes; ils ne sont pas sans analogie avec ceux qui ont été ci-dessus mentionnés, comme par exemple:

Inspeni, *donner en général.*
Insuani, *donner à plusieurs.*
Inscuni, *donner à un seul.*

(*Grammaire de Basalenque*, p. 44.)

(809) C'est toujours le langage que tiennent ceux qui ne peuvent pas comprendre ou expliquer la structure et les formes grammaticales d'une langue. Elle est toujours pour eux barbare, sauvage, inculte, inintelligible. Voyez ci-dessus ce que dit Neve y Molina de celle des Othomis, que cependant Najera a bien su comprendre et expliquer. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

Quant à la grammaire, j'obtins de ces Indiens toute la satisfaction que je pouvais désirer; ils me donnèrent plusieurs exemples de verbes simples et composés, avec leurs différentes formes, affixes et inflexions; ce qui me convainquit que le huron est construit sur le même plan que les autres langues de l'Amérique du Nord, et qu'il est riche et abondant en locutions; j'observai avec plaisir qu'il possède les trois pluriels.

Ainsi, Monsieur, toutes les recherches que j'ai été à même de faire, depuis que le comité a bien voulu me charger de cette investigation, m'ont conduit aux mêmes résultats. Je n'ai pas encore pu trouver une seule exception, bien constatée, aux principes généraux sur lesquels semble fondée la structure des langues américaines. Partout où j'ai eu des renseignements suffisants pour m'assurer de leur caractère, j'ai trouvé que ces langues appartiennent à la classe que j'ai nommée *polysynthétique*, dans la vue seulement de la désigner et sans y attacher autrement aucune importance. Car, Monsieur, je suis intimement persuadé que la science n'est pas encore arrivée à un point de maturité suffisant pour permettre d'entreprendre une classification exacte et complète de toutes les langues qui existent. Le temps viendra, je l'espère, où apparaîtra le Linné des langues (810), à qui seul appartiendra de les classer et de donner à chaque classe une dénomination fixe et précise.

Le comité voudra bien ne pas croire que j'aie terminé mes travaux; ils ne sont au contraire que commencés : la plus grande partie du temps que j'ai dévoué à ce sujet, a été jusqu'ici employé à des études préparatoires qui me mettront à même, je l'espère, de suivre à l'avenir cette investigation avec plus de fruit. Au moyen d'une correspondance très-étendue dont je me suis assuré en Europe aussi bien qu'en Amérique, j'ai lieu de croire qu'il sera en mon pouvoir de découvrir quelques faits intéressants qui pourront conduire à une connaissance plus exacte que nous ne la possédons encore, du génie et du caractère des langues américaines.

Parmi les matériaux que le comité a recueillis, il se trouve un nombre considérable de vocabulaires de diverses langues du nord et du sud de cette partie de notre continent. On pourra croire qu'il n'est guère possible d'en faire usage, relativement à l'objet de nos recherches; mais je pense différemment. Lorsque l'étudiant se sera un peu familiarisé avec les langues indiennes, et pour ainsi dire avec leurs différentes physionomies, il acquerra un degré de perception qui le mettra à même de juger avec plus ou moins de certitude, quelquefois par un mot isolé, de leur structure générale et de leurs formes grammaticales. Les affinités verbales lui seront d'un très-grand secours, car il est naturel de penser, et le fait a toujours justifié cette supposition, que les langues qui paraissent, par leurs étymologies, être dérivées de la même source, participent plus ou moins des formes grammaticales de leurs langues-sœurs. Si cette hypothèse est exacte, la langue des Indiens *Ouasaches*, communément appelés *Osages*, dont le comité possède un vocabulaire rédigé par le docteur Murray, de Louisville, peut être considérée, à cause de son affinité avec le naudowessie et le huron (811), comme une branche de la souche iroquoise, et par conséquent on peut présumer que ses formes sont polysynthétiques. Au moyen de ce vocabulaire, nous avons acquis la connaissance de la vaste étendue de la famille indienne des Iroquois, qu'on croyait, il n'y a pas longtemps, n'avoir existé que dans le voisinage des grands lacs, et que nous pouvons maintenant suivre jusque sur les bords du Missouri. Ainsi les sciences se touchent, et mènent à la connaissance les unes des autres. Un cours d'étude suivi dans le seul but de la grammaire et des langues, en nous faisant connaître les relations qui ont existé entre les différentes familles qui habitent ce globe, pourra par aventure nous conduire un jour à la découverte de leur origine.

TROISIÈME QUESTION. — *Les langues américaines comparées avec celles de l'ancien monde.*

Quand on jette les yeux pour la première fois sur la singulière structure des langues des hommes rouges de l'Amérique, quand on considère les formes jusqu'ici inconnues qui les caractérisent, on est irrésistiblement frappé de l'idée qu'on se trouve au milieu d'une race d'hommes qui ne ressemble à aucune autre, et enfin qu'on est dans un *nouveau monde*. On voit une nouvelle manière de former les mots par le rapprochement et la jonction de syllabes et de sons simples extraits d'autres mots, de façon à communiquer à la fois une masse entière d'idées; une nouvelle manière de désigner les cas des substantifs au moyen des inflexions du verbe qui les gouverne; un nouveau nombre (le pluriel spécial) dans les formes du nom et du verbe; une nouvelle espèce de genres qui distingue les êtres animés de ceux qui ne le sont pas; l'idée du temps exprimée par la conjonction, qui doit s'accorder avec le verbe : on voit non-seulement les pronoms, comme dans l'hébreu et quelques autres langues, mais les adjectifs, les conjonctions, les adverbes, combinés avec la principale partie du discours, et produisant une infinité de formes verbales. Quand on considère toutes ces choses et une foule d'autres singularités qui se trouvent dans les langues américaines, on est naturellement porté à se demander s'il existe de semblables langues dans aucune autre partie du globe terrestre.

Je ne puis m'empêcher de considérer cette question comme extrêmement intéressante, et comme devant conduire à des découvertes importantes pour l'histoire du genre humain. A la vérité, il est constant que quelques-unes des formes qui caractérisent les langues indiennes, existent aussi dans celles de l'ancien monde. Nous savons que l'hébreu et ses langues affiliées ont des affixes pronominaux et les verbes transitifs et réfléchis, et que le genre y est même exprimé quelquefois par une modification de cette partie du discours; nous savons aussi que les formes transitives du verbe se trou-

(810) M. le baron Alexandre de Humboldt observe avec raison que la division des langues en analytiques et synthétiques n'est pas satisfaisante, et qu'elles devraient, comme les plantes, être classées par groupes, d'après leurs ressemblances et différences les plus apparentes. (*Voyage aux régions equinoxiales*, tom. XI, p. 85.) Cela n'empêche pas qu'il n'y ait des langues analytiques et des langues synthétiques, et qu'on ne puisse les distinguer ainsi en attendant mieux. Ce sont des pierres d'attente qui pourront un jour servir à la construction de l'édifice.

Il me semble que les langues sont susceptibles de différentes méthodes de classification, selon le point de vue sous lequel on les considère. Sous le rapport de l'étymologie, on a, depuis longtemps, adopté la division par familles, et je ne pense pas qu'on en puisse trouver une qui lui soit préférable. Sous celui de l'organisation et des formes grammaticales, la tâche est beaucoup plus difficile à remplir, parce que nous n'avons pas assez de renseignements, et que cette branche de la science est encore dans son enfance; mais le temps et l'étude y apporteront remède. (*Note du traducteur.*)

(811) La langue des Osages a en effet une très grande affinité avec celle des Naudowessies ou Sioux, langue ultra-mississipine, et qui s'étend à l'ouest, du nord au sud, des Etats-Unis. Il est maintenant reconnu que la langue osage appartient à cette famille; mais elle n'a point d'affinité avec les idiomes iroquois. L'auteur a commis une erreur qu'il s'empresse de rectifier. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

vent dans d'autres langues que celles de la famille dite sémitique ; mais la question n'est pas réduite à ces termes ; il s'agit de savoir si, parmi les nombreux idiomes de l'ancien monde, il s'en trouve aucun dont la structure et les formes grammaticales ont assez d'analogie avec celles des langues indiennes, pour qu'on puisse le comprendre dans cette classe de langues que j'ai appelée *polysynthétique*.

Cette question n'est pas entièrement neuve. Le professeur Vater, qui par ses vastes connaissances en philologie était bien en état de la résoudre, a pris la peine de comparer les langues américaines avec celles de l'ancien monde ; mais dans cette comparaison, il ne s'est occupé que des formes compliquées du verbe qu'il a cru trouver dans trois langues, le *basque*, le *tchouktchi*, et la langue du *Congo*. Jusqu'à un certain point, M. Vater peut avoir raison, mais quelque ressemblance qu'il puisse avoir découverte entre ces différentes langues et celles de l'Amérique, il me semble que leur système grammatical, considéré dans son entier, à l'exception d'une de ces langues qui, dans le fait, est un dialecte américain, est bien loin d'être le même. Qu'il me soit permis de soumettre ici quelques observations à ce sujet.

1° Le basque. En examinant cette langue, j'ai d'abord été porté à croire avec le professeur Vater, en partie sur son autorité, et par quelque faible lumière que je crus voir jaillir de la comparaison que je fis d'un livre traduit en cette langue avec l'original, que les formes de ses verbes étaient à peu près les mêmes que celles de nos Indiens (812). Je n'avais pas encore vu le *Mithridates*, où la structure de cette langue est très-bien décrite au commencement du second volume, et aussi dans le quatrième où se trouve une savante dissertation par le baron Guillaume de Humboldt. Ce fut alors que, pour la première fois, je fis connaissance avec une langue qui, je crois, n'a pas sa pareille dans tout le reste du monde. Je la vis, avec étonnement, conservée seulement dans un coin de l'Europe, par quelques milliers de montagnards, le seul fragment qui nous reste de peut-être cent dialectes, tous formés sur le même plan et d'après le même système, qui probablement existaient à une époque très-reculée et étaient généralement parlés dans une grande partie de l'ancien continent. Comme les ossements du mammouth et les coquilles d'animaux testacés, dont les races sont depuis longtemps éteintes, la langue basque existe comme un monument effrayant de l'immense destruction produite par une longue suite de siècles. Elle est là, debout, entourée de langues dont la structure soit ancienne, soit moderne, ne ressemble en rien à la sienne. C'est une langue tout à fait étrange et seule de son espèce ; comme celles de nos Indiens, elle est artificielle dans ses formes, et composée de manière à exprimer à la fois beaucoup d'idées ; mais lorsqu'on la compare à celles des aborigènes de l'Amérique, il est impossible de ne pas apercevoir l'immense différence qui existe entre elles. Il suffira, je crois, d'en donner un seul exemple.

C'est un des traits les plus frappants de nos langues indiennes, qu'elles sont entièrement dépourvues des verbes auxiliaires *être* et *avoir*. Je ne connais, dans aucun de ces idiomes, des mots qui puissent exprimer abstraitement les idées qui nous sont communiquées par ces deux verbes. Ils ont le verbe *sto*, je suis (dans telle situation ou dans tel lieu), mais non pas le verbe *sum* ; ils ont *possideo*, *teneo*, mais ils n'ont pas *habeo*, dans le sens que nous donnons à ce mot (813). Dans la conjugaison des verbes basques, au contraire, ces deux auxiliaires sont tout, c'est à eux que la grammaire prodigue cette profusion de formes qui leur permet d'exprimer à la fois toutes les idées accessoires du verbe ; tandis que l'action ou la passion principale s'exprime séparément, au moyen du participe. Par exemple, je l'aime, *amo eum*, est un verbe transitif, et se rend en basque par *maitetuba dot*, qui littéralement traduit signifie *amatum illum habeo ego*. *Maitetuba* est le mot qui exprime la forme du participe *amatum* ; les trois autres idées sont comprises dans le monosyllabe *dot*, dont la première lettre *d* signifie *illum*, la seconde *o* est la racine du verbe auxiliaire *habeo*, et *t* représente le pronom personnel *ego* (814). On peut dire, à la vérité, que ces formes sont compliquées comme celles des verbes indiens, et que, comme celles-ci, elles servent à exprimer à la fois plusieurs idées ; toutefois, la différence de leur arrangement est si grande, qu'il est impossible de dire qu'il existe de l'affinité entre elles ou qu'elles sortent de la même source. Il y a plusieurs autres formes dans la structure du basque, qui diffèrent essentiellement de celles des langues américaines, mais je me dispense de les désigner ici, afin de ne pas ajouter à la longueur de ce rapport.

(812) Voici ce que l'auteur écrivait à M. Heckewelder à ce sujet :

« Le professeur Vater est d'avis que la langue des Cantabres, que nous appelons Biscayens ou Basques, peuple qui habite les côtes de l'Océan, au pied des monts Pyrénées, est formée sur le même modèle que celles des Indiens d'Amérique. Nous avons, dans la bibliothèque de notre société, une traduction dans cette langue de l'histoire de la Bible, par Royaumont. Je confesse qu'en la comparant avec l'original, j'ai trouvé beaucoup à dire en faveur de l'opinion du savant professeur ; c'est un fait extrêmement curieux, et qui mérite d'être examiné plus à fond. Il est à présumer que la langue basque était parlée autrefois par une partie considérable des habitants de l'ancien monde, et qu'elle s'étendait sur un vaste espace en différents dialectes. Comment est-il arrivé que les formes polysynthétiques qui la distinguent aient disparu du continent de l'Europe, et se soient conservées dans une seule langue qui n'est parlée que par un petit nombre de montagnards ? Comment se fait-il que la langue celtique, qui ne paraît pas être moins ancienne, en diffère aussi totalement dans sa structure grammaticale ? Faut-il faire revivre la fable de l'Atlantide, et croire que l'ancien et le nouveau continent se sont joints autrefois ? Au moins, on n'oubliera pas que les Basques ont été de grands navigateurs, et qu'ils furent les premiers qui fréquentèrent les côtes de Terre-Neuve.

« Mais laissons-là ces chimères, etc. »

Corresp. p. 432. (*Note du traducteur.*)

(813) Molina, dans sa Grammaire de la langue des Othomis, donne la conjugaison d'un verbe qui, dit-il, correspond au verbe latin *sum, es, fui* ; mais je suis porté à croire qu'il est dans l'erreur, et que ce verbe répond à *stare, sto*, comme dans les autres langues américaines ; car il dit ensuite qu'il n'est jamais joint à un adjectif, et que, pour dire, par exemple : Je suis riche, l'adjectif prend la forme d'un verbe et se conjugue comme en latin *sapio, frigeo*, etc. On ne s'en sert pas non plus comme auxiliaire dans la conjugaison des autres verbes. C'est pourquoi je ne vois pas comment on peut s'en servir dans un sens purement substantif. Zenteno convient que ce verbe manque absolument dans la langue mexicaine, et qu'il est impossible de traduire dans cet idiome l'*ego sum qui sum* des saintes Écritures. (*Arte mexicana*, p. 50.) J'ai essayé en vain d'obtenir de M. Heckewelder une traduction de cette phrase en langue délaware, et je crois qu'elle ne peut être traduite littéralement dans aucune langue américaine. (*Note de l'auteur.*)

Depuis que cette note a été écrite, un savant Mexicain, M. Najera, a décidé cette question. Il a traduit en langue othomi la onzième ode d'Anacréon, et en expliquant la traduction du vers Ἀνακρέων, γέρον εἶ, il dit que le mot *it* est sous entendu, parce que le verbe *être* n'est pas dans la langue : « *Es* subauditur, quia hæc lingua verbo substantivo caret. » On dit dans cette langue pour *Anacreon, senex es*, Anacreon, *tu senex*. La phrase est ainsi parfaitement intelligible, sans le secours du verbe auxiliaire.

(*Ajouté par le traducteur.*)

(814) *Mithridate*, tom. IV, p. 323.

Digitized by Google

2° Les tchouktchi. Sous ce nom sont comprises deux différentes nations, ou tribus, dont l'une est appelée les Tchouktchi sédentaires, et l'autre les Tchouktchi errants ou nomades. On les appelle aussi les Tchouktchi aux Rennes (*Rennthier Tschuktschi*). Les premiers demeurent dans la partie nord-est de la péninsule asiatique, séparée par un étroit bras de mer du continent américain ; les autres habitent la partie méridionale de cette péninsule, au nord du fleuve Anadir. Les Tchouktchi sédentaires parlent un dialecte du karalit ou langue des Esquimaux, et de cette circonstance, ainsi que de leurs mœurs et de leurs habitudes, il y a lieu de supposer qu'ils sont de race américaine, et une colonie de ce continent (815) ; leurs voisins nomades, au contraire, paraissent être une branche de la famille des Tartares Koriaks, qui habitent au sud de l'Anadir et parlent un dialecte de leur idiome. Autant que nous pouvons juger par le peu de connaissance que nous avons des langues des Tartares de Sibérie et des Samoïèdes qui résident dans les parties septentrionales de la Russie asiatique, nous ne croyons pas qu'il existe aucune affinité étymologique ou grammaticale entre ces langues et celles des Indiens américains; celles du nord-ouest de l'Europe paraissent en différer encore davantage, étant de la classe que j'ai appelée *analytique* (816).

Pendant que je suis sur le chapitre de l'Asie, il ne sera peut-être pas hors de propos d'observer qu'il y a dans cette partie du monde une langue qui nous est très-peu connue, mais qui mérite l'attention des philologues (817) ; c'est la langue géorgienne. D'après la description de cette langue par M. Frédéric Adelung, dans les additions au *Mithridates*, il paraît qu'on a trouvé ou aperçu dans quelques-unes de ses formes de la ressemblance avec celles des Indiens d'Amérique (818) ; cela est d'autant plus remarquable que cette partie de l'Asie est considérée comme le berceau de l'espèce humaine. Il faut espérer que des savants s'occuperont de cette langue. Il est encore à désirer que quelque habile orientaliste compare nos langues indiennes avec celles qu'on appelle sémitiques, et particulièrement avec l'hébreu, que beaucoup de personnes considèrent encore comme la source primitive du langage humain : il est temps que cette question soit enfin mise hors de doute.

3° Le congo. Ici nous nous trouvons au milieu d'un pays inconnu, tant nous savons peu de chose des langues parlées par les populations noires de l'Afrique. Ce serait un fait aussi curieux qu'étrange, si les idiomes des races noires et ceux des races rouges se trouvaient construits d'après le même système de formes grammaticales ; mais il faut bien prendre garde à ne pas nous laisser entraîner à de vaines théories, avant d'avoir rassemblé assez de faits pour fonder notre jugement.

De toutes les langues parlées par les noirs qui habitent la côte occidentale d'Afrique, celle du Congo nous est la plus connue par les ouvrages d'Astley, Dapper, Grandpré, Baudry-Deslozières et autres, qui ont écrit sur ce sujet. Dans l'année 1659, une grammaire de cette langue, par Giacinto Brusciotto di Vestralla, fut imprimée à Rome aux frais de la congrégation *de propaganda fide* : j'espère en obtenir un exemplaire pour la bibliothèque de notre société (819). Le professeur Vater, dans la première partie du troisième volume du *Mithridates*, a puisé à ces sources et à d'autres qu'il avait à sa disposition, et nous a fait connaître les traits principaux du caractère grammatical de cet idiome ; à ce moyen, nous pouvons nous en former une idée assez claire.

On ne peut pas nier que cette langue ne soit synthétique à un très-haut degré, et il paraît qu'à quelques égards ses formes ressemblent à celles des langues d'Amérique ; mais il y a entre elles des différences très-essentielles. Les cas des noms substantifs, par exemple, sont exprimés dans le congo par des inflexions de l'article, tandis que cette partie du discours manque aux langues indiennes (820). Le congo, au lieu d'adjectif, se sert de la forme génitive du nom substantif ; il dit *eau de feu* pour *eau chaude*, ce que les Indiens ne font point ; enfin, le pronom possessif est mis après le substantif, avec un article entre deux : on dit *père le mien* au lieu de *mon père* (821). Ces diverses formes, ainsi que d'autres que je ne rapporterai pas ici, ne se trouvent dans aucune des langues de nos sauvages.

Je dois convenir cependant que, quant à ce qui regarde les verbes, la ressemblance est considérable. Ainsi que les Américains, ce peuple africain peut, par le moyen de cette partie du discours, exprimer un grand nombre des idées accessoires qui peuvent s'y joindre ; mais je n'ai pas les moyens de décider s'il peut le faire au même degré que les sauvages de l'Amérique.

Beaucoup de raisons portent à croire que le congo n'est pas le seul parmi les idiomes de l'Afrique occidentale qui ait des formes compliquées, et que les langues de tous les peuples qui habitent cette côte sont formées sur le même modèle. Oldendorp, dans son *Histoire des missions*, nous a donné une phrase en dix-huit de ces langues ; elle paraît avoir échappé à l'observation du professeur Vater, et fait voir qu'au moins elles ont dans leurs verbes les formes transitives des Indiens. Cette phrase est : « Dieu m'a aimé et a lavé mes péchés avec son sang. » Dans le dialecte du Congo, cette phrase est exprimée par *Christus ensolani sukkula nituam winu mengaman*. Le mot *ensolani*, par une forme transitive, exprime l'idée complexe « m'a aimé, » et le dernier mot *mengaman*, de *mengu*, « sang, » comprend celle de ce substantif joint à la préposition « avec. » L'auteur traduit les trois autres mots, *sukkula nituam winu*, par « a mon corps lavé d'impureté (822). »

Je ne fatiguerai pas le comité en offrant la traduction de la même ou de semblables phrases dans les autres langues africaines, dont cet auteur nous donne des exemples, dont six, dit-il, sont des langues mères (823), et les autres des dialectes dérivés de celles-ci. Je me contenterai de renvoyer à son ouvrage, qui doit confirmer ou contredire ce que j'avance : je pense que ces langues sont toutes formées sur le même modèle.

Il semble résulter des faits et des observations

(815) *Mithridate*, tom. III, n^e^ part., p. 462.

(816) *Corresp. avec Heckewelder*, p. 400.

(817) Elle l'a attirée en effet, et il en est résulté, outre plusieurs savantes dissertations dans le *Journal asiatique* un dictionnaire de cette langue par M. Klaproth, qui devait être suivi d'une grammaire par le même auteur que la mort nous a trop tôt enlevé. Voyez le *Rapport annuel* fait par M. Abel Rémusat à la société asiatique, le 21 avril 1823, p. 52. (*Note du traducteur.*)

(818) *Mithridate*, tom. IV, p. 150.

(819) L'auteur n'a pas été assez heureux pour se procurer cet ouvrage ; mais, par les bons offices du prince de Musignano, la Société est en possession de plusieurs des vocabulaires et autres ouvrages philologiques publiés par la Propagande (*Note du traducteur.*)

(820) Il a été depuis découvert que les langues anciennes ont aussi l'article ; mais elles en font fort peu d'usage, et ce n'est qu'avec peine qu'on a pu le découvrir. (*Note du traducteur.*)

(821) *Mithridate*, tom. III, 1re part., p. 212.

(822) C. G. A. Oldendorp, *Geschichte der mission*, etc. Histoire de la mission des frères évangéliques aux îles Caraïbes, de Saint-Thomas, Sainte-Croix et Saint-Jean, Barby, 1777, 2 vol., t. I, p. 344

(823) 1 Le congo, 2 l'aminyo, 3 le mandingue, 4 le yaloi (wolof), 5 le serère, 6 le serawalli.

Digitized by Google

qui précèdent, que les langues des nègres de la côte occidentale de l'Afrique sont à un très-haut degré complexes et synthétiques dans leurs formes. On ne peut pas dire cependant jusqu'à quel point cela s'étend ; mais nous en savons assez pour pouvoir conclure qu'elles diffèrent à plusieurs égards de celles des Indiens de l'Amérique. Leur plus grande ressemblance paraît consister dans la combinaison du verbe avec les autres parties du discours.

Il ne serait pas impossible que les grands traits qui caractérisent nos langues indiennes ne se trouvassent pas réunis au même degré dans d'autres langues ; mais il faudra encore beaucoup de recherches et de travail avant qu'on puisse décider cette question avec connaissance de cause. L'étude des divers idiomes, considérés sous le point de vue de leur structure et de leurs formes grammaticales, est d'origine toute récente ; les difficultés qu'elle présente ne doivent pas nous en détourner ; il faut espérer que nous découvrirons un sentier qui nous conduira à une connaissance plus exacte et plus profonde que nous ne la possédons encore, de l'origine, de l'histoire, et des mélanges des différentes familles d'êtres humains, qui habitent aujourd'hui et ont autrefois habité le globe terrestre.

Agréez, Monsieur le président, l'assurance de ma haute considération et de mon respect.

PETER S. DU PONCEAU.

NOTE III.

Art. ARABE.

De la langue himyarite.

Le *Quarterly Review*, n° 148, a publié un article plein d'intérêt sur un ouvrage intitulé : *Géographie historique de l'Arabie* ou *Preuves patriarcales de la religion révélée*, par le rév. Ch. Forster, Londres, 1843. Nous empruntons à cette *Revue* un extrait de cet article concernant la découverte et le déchiffrement de l'ancienne langue himyarite, le plus primitif des deux principaux dialectes de l'Arabie, qui domina dans l'Yémen, comme le koreisch, père de l'arabe moderne, dominait dans l'Hedjaz.

« Cette langue, » dit le *Quarterly Review*, « est considérée communément, quoi qu'à tort selon M. Forster, comme ayant été longtemps hors d'usage, même comme dialecte parlé ; du moins ses restes altérés avaient-ils été longtemps oubliés. On se disait traditionnellement qu'il en existait des inscriptions en ancien caractère, mais personne ne pouvait les déchiffrer.

« Dans l'année 1834, durant la continuation de l'habile relevé, complété maintenant, de la côte arabique, quelques officiers du *Palinure* firent une découverte d'inscriptions sur la côte sud-ouest, au voisinage d'*Aden* et *Sarraa*, en caractères inconnus et jusque-là non déchiffrés. Le site et les circonstances du lieu où se fit la première de ces découvertes, sont soigneusement décrits par M. Wellsted, de la marine des Indes (il était présent lors de la transcription), dans son intéressant *Voyage en Arabia*. Dans le cours de leur expédition le long de la côte d'*Aden*, ils jetèrent l'ancre dans un court et étroit passage sur un côté duquel était un grand roc escarpé noirâtre, appelé *Hassan Ghorab*. Ils débarquèrent sur une bande de sable, où il y avait de nombreuses ruines de maisons, murs et tours ; les appartements étaient petits, carrés, et d'un seul étage. Le long de la pente de la colline, des ruines épaisses étaient répandues. Il y avait *deux ports* et de nombreuses ruines qui portaient l'apparence d'avoir été des magasins ou des entrepôts ; et le lieu indiquait à la fois une ville amplement fortifiée, et un grand port de commerce, double fin à laquelle il était admirablement adapté. Au-dessus des ruines il y avait une montée, au moyen d'un sentier rude et difficile, vers le sommet, où, sur le bord du précipice, était une tour carrée massive. Des parties de roc étaient en maint endroit *effacées* par l'action violente de la mer. A un tiers du chemin du sommet, dans la montée, sous le précipice supérieur, ils trouvèrent *sur la surface du roc qui avait été polie tout exprès*, une inscription en anciens caractères, ressemblant à quelques égards aux lettres éthiopiennes, de deux pouces et demi de longueur, exécutés avec beaucoup de soins et de régularité. Une copie de l'inscription fut prise par chacun des trois découvrants (le narrateur et ses deux compagnons) et M. Wellsted en a donné une gravure dans son livre. M. Forster a republié celle-ci, après l'avoir soigneusement collationnée avec les autres copies manuscrites qui lui ont été communiquées. L'inscription consiste en *dix vers*. Les caractères sont carrés et détachés, et il y a une interposition quelquefois de deux points, quelquefois d'un seul, mais non placés évidemment entre chaque mot, ressemblant ainsi quelque peu au système éthiopien.

« En lisant cette description avec l'heureuse facilité d'esprit qui le caractérise, M. Forster s'imagina de la comparer avec un passage des *Monumenta vetustiora Arabiæ*, où Schultens donne une version arabe de deux très-anciens poëmes, un de *dix vers*, l'autre de sept, trouvés sur la côte d'*Hadramaut* dans le VIIe siècle, avec une version latine faite par lui-même (mais pas trop fidèle). Le titre d'où Schultens a copié est un manuscrit arabe en la possession de l'université de Leyde, par Alkazwini, géographe célèbre, qui rapporte que ces deux inscriptions furent découvertes par Abderrhaman, vice-roi de l'*Yemen*, sous le règne de Moawiyah, le premier des califes Ommiades, vers l'an 660-670, pendant qu'il faisait un voyage officiel le long de la côte d'*Hadramaut*. La coïncidence entre la narration d'Alkazwini et le document qu'il donne, et le récit de Wellsted ainsi que l'inscription par lui découverte, est de tout point fort remarquable. Pour citer les paroles d'Alkazwini, Abderrhaman « arriva sur « le rivage d'*Aden* aux deux châteaux, des châteaux « d'*Ad*. Dans cette mer sont des trésors cachés et « de l'or, durant l'espace de cent parasanges (360 « milles), le long du rivage d'Aden jusqu'au voisi- « nage de Kesuin. Et il vit un *château bâti sur un « roc, et deux ports ; et dans la montée de la hau- « teur un grand roc en partie poli*, sur lequel était « gravé un chant. » Suit la translation de l'inscription du poëme *à dix vers*, sur lequel nous allons présenter nos observations.

« Mais d'abord nous devons rendre à M. Forster la justice d'établir que son déchiffrement de l'inscription avait été complété avant qu'il n'eût reçu la surabondante confirmation que cet extrait de la narration d'Alkazwini lui a fournie. Il avait constaté l'identité des deux documents et descriptions, et avait terminé ses translations de l'inscription nouvellement découverte ensemble avec les glossaires pour l'explanation, etc., à l'aide de renseignements

Digitized by Google

parfaits et de la copie arabe fautive de Schultens. Celui-ci attribue à tort les translations à Novaïri, et il y met ce titre inexact :

« *Carmina antiquissima in Arabia Felice inventa, super marmoribus arcium dirutarum, in tractu littoris Hadramuteni prope Emporium Aden.* »

« D'où il serait à inférer que les deux inscriptions furent trouvées au même endroit et près d'Aden. Et les poëmes qu'il donne sont écrits, le premier en dix, le second en sept couplets. Ce ne fut que lorsque la plus grande partie de son ouvrage était déjà imprimée, que M. Forster s'adressa aux autorités de l'université de Leyde pour avoir une copie du document original que Schultens avait consulté; et le résultat fut : 1° que les poëmes se trouvèrent avoir été écrits non en couplets, mais en *lignes* (vers); 2° Alkazwini, et non Novaïri, était le narrateur; 3° que les deux documents n'avaient point été trouvés près d'*Aden*, ni au même endroit. Le contexte d'Alkazwini montre que la *côte d'Aden* est une expression identique avec la côte (au moins la côte ouest) d'*Hadramaut*, pendant une distance de 360 milles, à partir d'*Aden*, et conséquemment que *Hassan Ghorab* est compris dans cet espace.

« Mais les circonstances de la seconde inscription (dont l'original n'a pas été encore découvert) sont trop curieuses pour être passées sous silence. « Il « s'avança ensuite vers l'autre château, éloigné de « *quatre* parasanges. Il considéra son état délabré « par les vents et la pluie. Il leur dit de s'approcher « du côté sud du rocher, qui se trouva être de « pierre, mais les vagues de la mer y avaient laissé « des vestiges évidents. Et il vit sur l'entrée une « grande pierre, et dessus gravé, etc., etc. » M. Forster, après avoir suggéré la correction de *quarante* parasanges au lieu de quatre (erreur qui pourrait bien provenir de l'omission de deux lettres dans l'arabe, de la part du copiste persan qui avait fait plusieurs erreurs dans le manuscrit de Leyde), M. Forster montre à l'aide du relevé du capitaine Haines, qu'il n'y a point de château ou fort d'aucune espèce durant environ 80 milles, E. N. E. d'*Hassan Ghorab*. Toutefois, plus loin encore, on trouve deux châteaux, tous deux sur les bords de la mer, tous deux portant le nom de *Misenant* ou *Messenaat*. Le plus éloigné des deux est à 155 milles ou *quarante* parasanges d'*Hassan Ghorab*; c'est un château ruiné sur le bord de la mer, bâti d'une pierre d'une espèce différente de toute autre qui se trouve au voisinage. Il y a toute probabilité que les recherches qui seront sans doute poursuivies en vue de découvertes ultérieures, retrouveront l'inscription désirée si elle n'a pas été détruite par les invasions de la mer.

« Maintenant, supposant l'identité du premier des lieux décrits par le géographe arabe, avec celui décrit par les officiers britanniques, plusieurs faits se présentent d'eux-mêmes à notre attention. Ce lieu avait été manifestement un lieu d'une grande importance commerciale, le port d'un riche et puissant royaume. L'antiquité en est considérable; le style de l'architecture, par sa massivité, par l'absence de l'arceau, de colonnes et d'étages supérieurs, le fait ressembler à cette architecture primitive (communément appelée cyclopéenne), qui se trouve dans tant de lieux du monde, toujours indiquant un âge reculé, mystérieux. Dans le VIIe siècle de l'ère chrétienne, tout ceci était en ruines, et l'histoire en avait été perdue selon toute apparence. Ils étaient connus toutefois comme châteaux d'*Ad*, de cette race *Adite*, dont le fondateur était 4e descendant de Sem, et qui avait, suivant une tradition dominante, formé un établissement dans l'*Yemen*, peu après la confusion des langues : l'une des plus anciennes monarchies du monde.

« Mais ces arguments présomptifs, tirés de l'antiquité du lieu, sont considérablement rehaussés par les preuves que fournit l'inscription elle-même. Pour mettre le lecteur en état de juger par lui-même, nous donnons ici la traduction faite par M. Forster sur la version arabe du premier poëme :

(*Traduction du poëme de Hassan-Ghorab.*)

« 1. Nous habitâmes à notre aise, durant des « siècles, dans les murs de ce château; vie sans « traverse et au dessus du besoin

« 2. La mer roulait sur nous sa bénigne marée; « nos fleuves nous versaient les torrents des co- « teaux.

« 3. Les superbes palmiers levaient en haut leurs « têtes : les laboureurs ensemençaient leurs dattes, « vertes et sèches également.

« 4. Et nous chassions sur terre le gibier avec « des piéges et des flèches; et nous retirions les « poissons des profondeurs de la mer.

« 5. Et nous marchions pompeusement couverts « de vêtements de soie, brodés richement à l'ai- « guille, de blanche soie et de robes vert-rayées.

« 6. Des rois régnaient sur nous, éloignés de « toute bassesse, et véhéments contre les hommes « de fraude et de perfidie.

« 7. Ils sanctionnaient pour nous de justes lois, « d'après la religion de *Hûd*; et nous croyions aux « prodiges, à la résurrection et à la vie à venir.

« 8. Lorsque des ennemis venaient sur notre sol « nous envahir, nous nous avancions ensemble « armés de nos sombres piques;

« 9. Ardents et hardis défenseurs de nos enfants « et de nos femmes, sur nos coursiers à la fine « encolure, au poil brun châtain et bai;

« 10. Frappant de notre glaive ceux qui tom- « baient sur nous et qui voulaient nous faire vio- « lence, jusqu'à ce qu'ils nous tournassent le dos. »

« Dans cette inscription, bien que paraphrasée et inexacte, ainsi que M. Forster le fait voir, il y a des traces marquées d'un état primitif de société. Une foi patriarcale, non corrompue par l'idolâtrie, la primitive, traditionnelle croyance des Arabes, mentionnée dans le 7e vers, — la magnificence des habits, dans le 5e, si analogue aux inscriptions du cantique de Débora et des psaumes; — l'occupation de la chasse, — l'art de l'équitation, comme dans le pays de Job, quoique inconnu aux Grecs et aux Troyens, sont autant de points que M. Forster note comme confirmant une extrême et patriarcale antiquité. Le second poëme à sept lignes présente des traits plus frappants encore :

(*Traduction du 2e poëme en langue himyarite.*)

« 1. Nous vécûmes à l'aise, en ce château, un « long espace de temps; aussi n'avions-nous nul « désir, sinon pour le pays possesseur de la vigne.

« 2. Des chameaux par centaines chaque jour « nous rentraient vers le soir; leur œil charmant « à voir en leurs lieux de repos.

« 3. Et nos brebis étaient deux fois le nombre « des chameaux, belles d'aspect comme de blanches « daines; et aussi de complaisantes génisses.

« 4. Nous passâmes dans ce château sept ans de « bonne vie... Combien la description en est péni- « ble au souvenir!

« 5. Ensuite *vinrent des années stériles et brû- « lantes;* lorsqu'une année mauvaise avait passé, il « en venait une autre pour lui succéder.

« 6. Et nous devînmes comme si nous n'avions « vu jamais une lueur de bien. Tout mourut; il « ne resta ni pied ni ongle.

« 7. Ainsi arrive-t-il à qui ne rend à Dieu des « actions de grâces : la trace de ses pieds est infail- « liblement effacée de sa demeure. »

Voilà la richesse patriarcale de brebis et de bœufs; et ici se présente une expression qui n'a été employée que par un seul écrivain, sacré ou

Digitized by Google

profane, et que dans un seul endroit (ainsi que le remarque M. Forster) : Et Moïse dit : Notre bétail aussi avec nous marchera : il n'y aura pas *un ongle* laissé en arrière. Mais la mention des *sept années de prospérité et des sept années de famine* qui suivent, nous rappellent manifestement la disette universelle à l'époque de Joseph. Nous devons ici renvoyer le lecteur au livre de M. Forster (vol. II, p. 100), pour un très-curieux récit d'un ancien écrivain arabe (cité par Pococke), au sujet d'un sépulcre dans l'*Yemen*, mis à découvert par un torrent de pluie, et dans lequel fut trouvé le corps embaumé d'une princesse, ornée (comme dans les sépulcres étruriens) d'une profusion de bijoux royaux ; ensemble une inscription exposant comme quoi ayant *envoyé des ambassades successives à Joseph, pendant une période de famine*, afin d'avoir du blé, et en ayant été refusée, elle s'était, en conséquence de cela, enfermée d'elle-même au tombeau. Cette extraordinaire coïncidence de la même tradition, de la part de deux autorités indépendantes, dans deux parties de l'*Yemen*, fournit un sujet d'espérer raisonnablement qu'il est encore possible de voir soulever le voile qui a jusqu'ici caché l'histoire de l'une des plus anciennes nations du monde.

« Mais revenons à l'inscription. Les conséquences déjà connues suggérèrent naturellement la tentative de découvrir, à l'aide de sa copie supposée, le caractère et le sens de l'inscription inconnue. La force des circonstances collatérales peut justifier pleinement une présomption *a priori*, quant à la signification des mots et des lettres, tandis qu'elle serait obscure sans le secours de telles circonstances, et, vu la nature flexible de l'orthographe et de l'étymologie orientale, elle serait vague et trompeuse au plus haut degré. M. Forster a sagement poursuivi une marche strictement inductive, et le résultat a été réellement extraordinaire. A notre avis il a réussi à identifier l'inscription d'*Hassan Ghorab*, avec le poëme plus long d'Alkazwini, à un degré qui ne laisse que peu de doute quant à l'exactitude de l'interprétation de la plus grande partie. Sur quelques plus petits points de détails, nous devons l'avouer, notre conviction n'est pas complète, quoique nous les admettions comme plausibles.

« Nous ne pouvons sans doute faire plus à présent que de donner une notion superficielle de son procédé de déchiffrement. Nous devons renvoyer à son exposé, ainsi qu'à l'*alphabet* et *glossaire* qui l'accompagnent, pour les détails de cette découverte, dont l'importance et les conséquences surpasseront de beaucoup, à notre sens, celles de l'éclaircissement de la fameuse inscription de Rosette. Voici en abrégé le résultat.

« Chaque mot *himyarite* (car tel est l'idiome des caractères nouvellement découverts) est démontré identique à un synonyme arabe par le mot correspondant de la version d'Alkazwini (excepté dans les cas où ce dernier est évidemment inexact ou paraphrasé) : faisant toujours la part des différences entre les dialectes, quant au changement occasionnel des lettres, ce qui est le propre des diverses langues sémitiques. L'extraordinaire fertilité de l'arabe en synonymes (qui s'étend jusqu'à un degré qui pourrait paraître incroyable à qui ne connaît que des langues d'Europe), appuie pleinement le fait que M. Forster a pris la peine de prouver, savoir : qu'un poëme d'une grandeur raisonnable peut être rendu en un autre dialecte arabe par des mots ayant le même sens, mais différents d'étymologie. Il est clair, toutefois, qu'un pareil procédé peut avoir lieu, quoique non avec la même étendue, entre autres dialectes de même origine, entre l'hébreu et le syriaque, par exemple, où le mot *man* se rend communément en syriaque par un synonyme que l'on trouve aussi dans l'hébreu, mais plus rarement employé et avec une nuance de différence dans sa signification ; — et même entre les différentes branches de la même souche romane, comme l'italien et l'espagnol, quand on fait leur libre translation d'une langue dans l'autre. Le fait est que dans les rejetons issus du même tronc, lorsqu'une fois ils sont séparés l'un de l'autre politiquement ou géographiquement, les nouvelles circonstances de position, de société, de mœurs, de pensée, causent insensiblement une déflexion dans l'exacte signification contenue originellement dans les mots particuliers, et amènent la substitution d'autres mots, jusqu'à ce qu'à la fin la mutuelle communauté de façon de parler se trouve altérée, et dans quelques cas tout à fait perdue. Et une analyse philosophique du langage prouverait qu'il n'y a réellement que très-peu d'exemples de synonymes exacts entre deux langues quelconques de la terre : les mots en apparence identiques dans chacune, quoique renfermant quelque élément commun, ne sont jamais peut-être réduits à une mesure commune quant aux proportions des idées qu'ils expliquent.

« M. Forster invite l'orientaliste à éprouver la solidité de sa théorie par la plus sévère sanction. Dans les synonymes qu'il donne en son *glossaire*, il a joint à chaque mot l'autorité de Golius, dans les propres paroles de cet éminent lexicographe. Il peut être intéressant de faire ressortir quelques-uns des plus remarquables points du procédé par lequel il est arrivé à sa conclusion. Outre la coïncidence, entre les deux morceaux, du nombre de leurs lignes (10 dans chaque), il y en a une autre fort remarquable dans la quantité des lettres : 398 dans l'*himyare*, 446 dans l'arabe. Le caractère, que pour sa position et sa fréquente occurrence, il pense être le même que le *Vau* hébreu et arabe, concorde en effet d'une façon frappante avec le *ran*, quand il est employé comme particule conjonctive dans la copie d'Alkazwini ; et de même la syllabe *na* ou *nu*, signe du pluriel dans les verbes. *Cinq* lettres, qui ressemblent aux éthiopiennes, et *trois* de forme hébraïque, ayant été, par manière d'essai, supposées ce qu'elles paraissent être, la conjecture fut confirmée, et il en résulta la vérification de certains mots, à la place exacte que la supposition *a priori* aurait désignée, ainsi que la découverte de la valeur alphabétique des lettres qui restaient. Ainsi, dans la 4e ligne, où la soie est mentionnée, le mot himyare est *sarkna* ou *sarknu*, et en arabe, *sarak* signifie une *pièce de soie*, selon Golius. Le 1er mot de l'inscription, *samák*, est en arabe une *demeure*, ce qui correspond au mot initial de la version arabe « *Nous habitâmes.* » Dans la 2e ligne, nous avons *aidama*, qui est évidemment l'arabe, *al dama*, prononcé, *a'dama*, la mer ; — dans la 6e ligne, *hasiru*, *rois* — en arabe *hasir*, *rex*. — Mais pour ne pas multiplier davantage les exemples (quoique ceux-ci ne soient qu'un court extrait de beaucoup d'autres également concluants), dans la 7e ligne, quand la particule *vau* se trouve seule à trois reprises, devant trois mots qui ont une terminaison pareille, *khab*, il y avait fortement lieu de présumer la conformité avec l'arabe, qui, dans la ligne traduite correspondante, parle de trois articles similaires de la croyance patriarcale, chacun précédé de la préposition *en*. Or, M. Forster fait voir que la terminaison *khab* signifie *un mystère*, et son explication de la dernière portion de la ligne *himyare* (que nous citerons ici suivant sa leçon) est ainsi :

« *Wa ran sharkhab.. wa.. darkhab.. wa.. meshark rarkhab.. wa.. mankarkhab.* »

« Et nous proclamions notre croyance *en* des « mystères : *en* le miracle-mystère, *en* la résurrection-mystère, *en* la *narine*-mystère. » c'est-à-dire *en* l'esprit ou *souffle de vie* qui respire par les *narines*). L'obscurité de la dernière expression, qui est encore expliquée par l'emploi d'un mot analogue de l'écriture, n'a rien de surprenant dans

Digitized by Google

la désignation d'un article auguste de la foi. Dans cette ligne, M. Forster interprète le *vau* par la particule *en*, et il montre que, lorsqu'il est isolé par des points comme ici, il a cette signification, dont il énonce plusieurs exemples. Nous penserions, toutefois, qu'il a probablement le sens de *et en*, et que les points ont été ajoutés pour le distinguer de la simple conjonction, précisément comme on intercale une virgule dans le grec ὅ, τι, pour distinguer le pronom de la conjonction qui s'écrit de même. Le sens conjonctif, pensons-nous, est sensible dans tous les exemples où le *vau* himyare se rencontre, soit initialement, soit isolément (824).

« Le résultat de l'investigation de M. Forster montre que la version arabe est inexacte en quelques points, n'étant que la version d'une version. Ainsi, la 2e ligne ne représente qu'imparfaitement le sens de l'original, tel que M. Forster l'a rétabli. Elle se relie à la première ligne par une caractéristique redondance de sens, que les lignes polies de l'arabe ne retiennent point.

« Se roulant dans notre *canal*, la mer s'enflait « contre notre château sous le souffle du vent. »

« La ligne restaurée s'accorde exactement avec la description de Wellsted, qui parle d'un *canal étroit et court*, et de « *la vague* soulevée qui roulait « le *long du* côté opposé de l'île, et produisait un « ressac considérable contre le flanc, faisant face à « la mer, du roc qui se dressait perpendiculaire- « ment sur l'eau. » — Et encore, dans la 5e ligne, Alkazwini a ces mots : « Les cultivateurs *semaient* « *les dattes*, les *vertes* et les *sèches* pareillement; » Ce non-sens est rectifié comme suit :

« (*Les palmiers*) « Dont les gardiens plantaient les « dattes sèches dans nos coteaux et nos champs à « palmiers : ils semaient le *riz* aride. »

« Près de l'inscription, plus bas au-dessous de la terrasse, se présentent deux lignes pour lesquelles Alkazwini ne donne point la clef, mais que M. Forster considère comme désignant, dans la 1re ligne, les graveurs de l'inscription; dans la 2e, le sujet général de son contenu.

« *Sarash* et *Dzerah* divisèrent en parties, et inscrivirent de droite à gauche, et marquèrent de « points ce chant de triomphe.

« *Aws* assaillit et terrassa les *Beni-Ac*, et couvrit « leurs faces de deuil. »

« Il considère *Aws* (ou *Juz*, comme il y a dans l'inscription) comme étant le *Aws*, fils de Sem, et *Uz* de l'Écriture, le père des *Adites* de l'*Yemen*. Si cette conjecture se vérifie par de futures recherches (et elle est trop importante pour ne pas provoquer une diligente investigation, une lumière vraiment merveilleuse sera répandue sur l'histoire d'une nation, dont les archives ont été jusqu'ici totalement cachées aux investigations des savants, et dont les traditions obscures ont paru trop éloignées pour permettre de discerner leurs linéaments, ou de mesurer leurs proportions.

« Une autre inscription fut découverte par M. Wellsted à *Nakab-el-Majav* (aussi dans l'Yemen), que M. Forster prouve être la *Mæpha* de Ptolémée. Elle est écrite en caractères pareils à celle d'*Hassan Ghorab*, mais avec une évidente différence de dialecte dans la forme de quelques lettres qui proviennent de l'élément phénicien ou grec, ce qui ferait présumer une date plus récente (825). Et, en effet, la translation de M. Forster fait voir que l'inscription rappelle les noms de Moharcb (roi arabe qui vivait avant l'ère chrétienne); de Behenna, nom de femme en arabe (probablement son épouse), de Nowas, leur fils, aïeul probable de Dyn Nowas, dernier roi des *Homérites;* de Wauba et de son premier ministre et successeur Charibael, monarque homérite bien connu sous l'empire de Claude; et il y est aussi question de la fontaine et des citernes, etc., construites par le dernier monarque mentionné, et dont les ruines subsistent encore.

« Des inscriptions en caractères semblables, mais plus élégamment formés, et avec des variations caractéristiques, furent découvertes par M. Cruttenden, un des officiers de l'expédition navale hydrographique, à *Sanaa:* elles avaient été rapportées de *Mareb*, l'ancienne *Sabatha*, capitale des Sabéens. Il n'entre point dans notre plan de faire autre chose que noter le fait. M. Forster donne une courte inscription déterrée à *Aden*, dont la découverte fut communiquée au gouvernement de Bombay par le capitaine Haines, et que M. Forster, en concordance avec cet intelligent officier, mais d'après des raisons différentes, assigne au dernier des princes homérites, environ 70 ans avant Mahomet, attendu que c'est le souvenir « d'une bataille livrée et ga- « gnée par les Arabes de l'Yemen, contre les Abys- « sins et les Berbères. »

« Les inscriptions *hadramautiques* ont attiré, comme on sait bien, l'attention des savants, spécialement en Allemagne. Le professeur Rœdiger de Halle, en particulier, les a fait connaître par deux publications. Les conjectures émises dans ces traités présentent un frappant exemple de l'insuffisance et du vague de la critique conjecturale, quand elle n'est pas soutenue par des preuves, bien que d'ailleurs accompagnée de l'érudition et de la sagacité, deux qualités dont le professeur ne manque aucunement. Dans son second traité, il abandonne les principes qu'il avait posés dans son premier, et, sans carte, sans boussole, sans étoile pour le guider, il s'est lancé dans la pleine mer des conjectures philosophiques. Dans sa première publication, il avait fait quelques inductions heureuses, très-suffisantes pour indiquer sa sagacité. Par exemple, ainsi que M. Forster (dont les conclusions furent toutes faites indépendamment, et sont par conséquent de plus de valeur), il assigne à certaines lettres la valeur propre aux mêmes formes dans l'éthiopien; il considère les inscriptions comme se rapportant à des personnes parlant *à la première personne du pluriel*, et donne au premier mot, comme M. Forster, l'interprétation, *nous demeurâmes*. Mais subséquemment il a changé d'idée, et a donné une explication de deux lignes de l'inscription à dix lignes (les seules qu'il ait pu déchiffrer), totalement en désaccord, non-seulement avec sa première théorie, mais encore, aussi loin que nous pouvons l'affirmer (après un examen très-attentif), avec tout système quelconque établi d'alphabet, les phrases étant disparates, elliptiques et sans connexion. Dans l'inscription de *Sanaa*, il découvre une armée de noms propres, dans lesquels nous sommes également inaptes à le suivre, d'après tout principe établi; et le résultat de ses essais sur les trois monuments de *Sanaa*, *Hassan-Ghorab* et *Nakad-al-Hajav*, a été de réunir une compagnie de très-braves gens peut-être, que nous soupçonnons être du parentage de *Fortemque-Gyam*, *Fortemque-Coanthem;* il a peuplé les châteaux de l'*Yemen* d'une belle troupe d'architectes, d'artistes, de bourgeois, de bâtisseurs, d'amis, de beaux-pères, de fils et de serviteurs : nous devons le dire (après une

(824) Nous ne voyons pas la nécessité de supposer à *wa* le sens de *en* après lui avoir donné le sens de *et*. Les points peuvent n'être qu'un usage. La préposition *en* ne se trouvant point ici entre le verbe et le premier de ses régimes, il n'y a pas lieu de la supposer aux deuxième et troisième régimes. Nous proposerions donc de traduire ainsi : « Et nous professâmes la croyance-mystère, *et* le prodige-mystère, *et* la résurrection-mystère, *et* le souffle mystère » (*Note du traducteur.*)

(825) Parce que l'introduction de tels éléments ne peut provenir que des rapports établis plus récemment avec les Grecs et les Phéniciens.

Digitized by Google

très-assidue, et, croyons-nous, impartiale inspection des documents originaux), sans qu'il ait produit sur notre esprit la plus légère conviction que rien de tout cela pût fournir un titre de preuve pour l'éclaircissement de la généalogie du moindre prétendant à une pairie arabe.

« Nous soupçonnons fortement, à la vérité, que les inscriptions de *Sanaa* se trouveront être des généalogies ; mais sur des fondements que le professeur Roediger ne nous a nullement procurés. Mais sans aller au delà de notre profondeur en des eaux où les tournants sont si rapides et les courants si forts, nous nous hasarderons à affirmer que, avec le même degré de plausibilité avec lequel le savant professeur fait parader ses magistrats *Adites* et « beaux pères très-beaux, » nous pourrions aussi prouver que les inscriptions de *Sanaa* se rapportent aux possessions et revenus de quelque chef arabe; et que nous pouvons déchiffrer des mots hébreux, ou au moins chaldéens, signifiant *une brebis*, — un *marchand*, — *multitudes*, — *furent multipliés*, — un *chariot*, — une *myriade*. Nous n'avons plus besoin de faire comprendre que nous n'attachons nulle valeur à cette ombre de conjecture; nous prenons simplement la liberté de présenter au lecteur la même requête que fit l'évêque Lowth en proposant une contre-théorie au système Harien du mètre hébraïque : *Hoc certe me impetraturum confido, ut utramque eodem in loco habeat, utrique parem tribuat auctoritatem, hoc est, omnino* NULLAM. Nous n'avons pas le moindre doute que (comme dans les diverses théories sur le passage punique de Plaute) on pourrait présenter une douzaine d'interprétations, également ingénieuses, savantes et plausibles, mais toutes méritant peu de crédit, parce qu'elles ne seraient pas soutenues par les preuves collatérales auxquelles on doit recourir dans les essais de restauration d'une langue perdue, et à défaut desquelles les théories des plus grands savants seront comme les châteaux dans la braise, les paysages dans les veines du marbre, les baleines ou les chameaux dans les nuages; bref, un agréable et pittoresque *clair de lune*.

« Mais la théorie de M. Forster repose sur un solide fondement, soutenue et mûrie à l'aide des plus justes raisonnements, développée avec une suite d'inductions où il n'y a pas de lacune. Qu'il ait raison dans tout, nous sommes loin de l'affirmer; il ne serait pas raisonnable de s'attendre à ce que, dans la restauration d'un ancien dialecte dont jusqu'à présent on n'a qu'une quinzaine de lignes de déchiffrées, l'imagination ne fît pas aller parfois l'investigateur en dehors de la route. Lorsque ceci arrive aux plus judicieux critiques en examinant un chœur d'Eschyle, on doit avoir toute indulgence pour les désavantages qui embarrassent le scrutateur d'une langue dont le génie et les ressources nous sont encore étrangers. Le merveilleux, c'est qu'on ait rétabli une si grande partie du *vocabulaire*, que l'on soit à même d'en appeler à l'épreuve de l'évidence. Or, nous pensons que la signification générale des mots a été déchiffrée au point de montrer la corrélation de chaque ligne de l'original avec chaque ligne de la version arabe dans tout détail essentiel, et *généralement* dans la signification précise; mais bien que le vocabulaire soit de la sorte retrouvé, il reste encore des difficultés qui ne sont pas légères, quant à la construction. M. Forster traite sagement les faits, sans chercher à embarrasser ce qu'il pose, ou à encombrer sa fondation laissée à nu, par des théories sur la construction grammaticale de cette ancienne langue. Ceci ne peut être attendu jusqu'à ce que de nouvelles découvertes fournissent un plus large champ à l'investigation des principes généraux. Il semblerait toutefois, d'après les spécimens sous nos yeux, que la langue *himyarite* était très-défectueuse en signes d'inflexion; dans de nombreux exemples, ni affixes ni suffixes ne marquent la personne du verbe ou le nombre du nom; et l'obscurité est accrue par l'apparente rareté des particules conjonctives ou modificatives. Nous soupçonnons fortement, en vérité, que dans maint exemple, la construction grammaticale est quelque peu différente de celle donnée par M. Forster, et que la terminaison *nu*, qui revient si souvent, est le signe de l'inflexion plurielle du verbe; conjecture fortifiée par l'étroite correspondance (remarquée par M. Forster) du retour de cette syllabe dans l'*himyarite* comme dans la version arabe. Par exemple, à la 5e ligne, *sarkNU* ne peut pas signifier : *nous étions vêtus de soie*, et à la 4e ligne, *rirNU : nous usions de cordes* (*ou de filets*). Quoi qu'il en soit, il est de fait que le besoin d'inflexions est très-sensible, témoin le premier mot *samâk*, *nous demeurions*, où on ne peut discerner nulle trace de terminaison ou d'adjonction. Il peut se faire, aussi, que l'inscription soit, à quelque degré, sténographique, et que pour abréger le travail de sculpture, les terminaisons, etc., aient été omises, ainsi que dans les inscriptions romaines, et dans nos anciens titres et manuscrits monastiques; et que peut-être les marques d'abréviation, soit par les modifications des lettres elles-mêmes, soit dans l'entre-ponctuation, sont encore à découvrir. D'autre part, nous regardons comme bien plus probable la supposition que l'*himyarite* était un de ces dialectes simples, dans lesquels la construction souvent doit être saisie plutôt par induction et par le sens général du contexte, que par des signes d'inflexion ou des particules connectives. Et dans les parties les plus anciennes des écrits inspirés, il y a une absence de particules et une méthode elliptique d'écrire, dont on a des preuves dans le livre de *Job*, où même un lecteur peu instruit doit être frappé du nombre des mots italiques, dans la version anglaise, marquant les ellipses qui sont suppléées par la traduction. On peut faire la même observation dans quelques *psaumes*, probablement plus anciens, le 49e, par exemple. L'inscription elliptique « *Mane*, *Thecel*, *Pharès* » peut de même représenter (mais comme un oracle divin) le système le plus archaïque d'écriture. Dans la langue écrite des Chinois, que l'on sait n'admettre aucune inflexion, la méthode inductive d'interprétation est largement adoptée; et le même fait domine à un haut degré dans leur langue parlée. Un caractère semblable se remarque dans les dialectes parlés de la grande langue *polynésienne*, lesquels sont totalement sans inflexions, et dans lesquels, lorsque l'induction est insuffisante, il faut employer de maladroites périphrases ou répétitions. Cette défectuosité de quelques langues parlées par des nations comparativement civilisées (comme les Malais), et l'apparente redondance d'autres dialectes appartenant à des tribus les plus incultes et simples, sont un des phénomènes inexpliqués de la philologie. Peut-être la divine Providence, lors de la confusion des langues, effectua son dessein de troubler les communications verbales, par l'emploi de ces moyens entre autres ; à savoir, en retranchant les inflexions dans quelques cas, et les multipliant dans les autres. Quoi qu'il en puisse être, nous avons, chez plusieurs de ces nations dont la langue est indéclinable, de fortes indications de l'enfance de leurs dialectes, dans le plus strict sens du mot. Ainsi, chez plusieurs tribus des insulaires de la mer du Sud, la parole représente très-bien le langage des enfants, par l'absence des consonnes plus fortes, et (comme dans le chinois) par l'impuissance de prononcer deux différentes consonnes ensemble. Les capitaines Clark et Cook dans un endroit, furent appelés par les chefs rassemblés, *Tati* et *Tooti*, tout juste comme un enfant d'un an essayerait de prononcer leurs noms.

Digitized by Google

« Les inflexions multipliées (quoique improprement considérées comme telles) des Américains et Esquimaux, sont évidemment les inventions de peuples incultes, qui, au lieu d'employer la simple et belle méthode des nations d'Orient, ont modifié les relations des verbes et des noms, en ajoutant, dans chaque changement, des mots entiers qui ont fini par être réglément adjoints dans tout changement de mode, de temps ou de cas, mais toujours sans être abrégés ; ce qui fait que leurs mots présentent à l'œil une apparence si étrange et polysyllabique, leurs prétendues terminaisons n'étant pas plus, dans le fait, partie du mot qu'elles modifient, que les particules auxiliaires ne le sont en anglais. Or, la méthode orientale dans l'inflexion des verbes est simplement d'affixer ou préfixer les pronoms, mais dans une forme contractée ; et d'employer de brèves affixes (probablement fragments de particules propres) comme signes des cas pour les noms. Il est probable que ce procédé caractéristique des langues appelées sémitiques, n'avait pas encore été adopté par ce très-ancien dialecte de l'arabe dont l'inscription en question est, selon toute vraisemblance, le plus ancien spécimen d'écriture alphabétique existant aujourd'hui. Ce phénomène fournit de l'aliment à la plus curieuse spéculation ; et il est probable que, grâce à l'introduction opérée par les recherches de M. Forster, nous pouvons retrouver un anneau intéressant qui manquait jusqu'ici dans l'histoire de la philologie, c'est-à-dire dans l'histoire de la pensée et de la nature humaine.

« Quant à l'alphabet, 5 des lettres *m*, *s*, *k*, *l* et *z*, sont comme les mêmes caractères de l'éthiopien ; 3, *r*, *i* et *u*, sont comme dans l'hébreu ou plutôt le chaldéen ; *une*, l'*h* (dans une de ses formes), comme l'ancien samaritain, ou l'hébreu originaire. Les formes des autres lettres ont été vérifiées d'après une induction régulièrement déduite ; et 6 des caractères (y compris 4 qui n'ont pas d'analogie avec les alphabets mentionnés plus haut) ont la valeur que leur assigne Von Hammer dans son ouvrage *Des anciens alphabets* — dont la collection quoique reconnue par M. Forster, être une fraude littéraire, contient cependant des éléments vrais ; les sons qui y sont assignés aux caractères *hamyarites* étaient probablement traditionnels. A tout événement, leur coïncidence avec la conjecture de M. Forster, formée indépendamment, est frappante. Roediger s'est mépris, en cherchant des analogies dans plusieurs points avec le grec (et le grec non primitif, qui plus est, comme dans le Σ) et avec le samaritain. En fait, le raisonnement *à priori* sur ce sujet, ne mérite aucune confiance. Il peut très-bien fortifier l'expérience, mais nullement autoriser des conclusions. La valeur du même caractère change fréquemment chez la même nation avec le cours du temps, ainsi que nous le voyons dans les alphabets grec et romain. Les analogies entre ceux qui sont le plus près alliés, sont fort trompeuses. Par exemple : un ancien romain, familier seulement avec sa propre langue, et sans guide pour l'aider, aurait, en rencontrant une inscription grecque, naturellement identifié le son de quatre des caractères grecs avec celui assigné aux formes semblables du latin (savoir, H, P, X et C, l'ancien Σ), et dans un cinquième Θ il aurait probablement conjecturé que c'est le même que celui de sa propre langue auquel il ressemble, le Q ; et il aurait justifié sa conclusion par la concordance à la fois dans la forme et dans les sons de 11 caractères. De la même manière, à la première vue de l'éthiopien, il semblerait naturel d'identifier le Z de cette langue avec le H romain ou grec, la forme étant la même. Il est de fait que, dans l'étude des alphabets, comme dans la poursuite de toute branche de connaissances inductives, nous devons avoir une double ou triple application de l'*experimentum crucis*, avant de pouvoir formuler sûrement aucune conclusion.

« L'usage de la lettre *l* est fort rare, il ne s'en rencontre qu'un exemple dans l'inscription de *Hassan-Ghorab*, quoiqu'il semble être plus fréquent dans les dernières inscriptions de *Nakab-al-Hajar*. La prononciation de plusieurs nations à cet égard, et l'échange des affiliées liquides *l* et *r*, sont très-remarquables. Ensuite vient l'habituelle confusion que font les Orientaux de *s* et de *t*, de *sh* et de *th*. Un point semble distinguer le *d lene*, d'avec le *d blœsum*, comme en arabe. M. Forster reconnaît que la distinction entre le *s* et le *t* n'a pas encore été clairement déterminée à sa satisfaction, la difficulté s'augmentant par suite de l'échange qui s'en fait entre dialectes. Il fait quelques observations très-curieuses relativement aux marques et cerclets qui différencient les diverses formes de la même lettre, le *s* en particulier. Nous nous accordons avec lui à regarder ceci comme analogue aux points diacritiques qui sont séparés des lettres dans les alphabets arabe, hébreu-massorétique (et, nous ajouterons, syriaque) ; ce dont nous avons une trace dans la cédille de l'espagnol et du portugais. Mais nous demanderons en même temps si ces petits signes ne peuvent pas aussi être dans plusieurs cas le germe de voyelles, telles qu'elles sont renfermées dans chaque caractère du syllabaire éthiopien, les variations s'opérant là par des marques quelque peu pareilles. Les marques diacritiques de *s*, *i*, *sh* et *z* en particulier, sont assez nombreuses pour amener le soupçon qu'elles avaient pour but quelques variations de sous-voyelles. Ou bien encore se peut-il qu'elles soient un certain moyen indicateur de la contraction ou de l'inflexion. »

NOTE IV.

Art. Berbères.

Extrait d'un rapport sur un tableau des dialectes de l'Algérie et des contrées voisines, par M. Geslin.

« . . . . . Toutes les relations s'accordent à représenter les Touarigs et les Berbers en général comme étant d'une nature supérieure à celle des nations voisines. Les Berbers ont un caractère hospitalier et ne repoussent pas la bonne foi. C'est au point qu'un vieillard touarig, parlant à un voyageur anglais, s'écria : « Assurément nous avons une origine commune (826). » Les femmes surtout se font remarquer par un caractère ouvert et serviable ; il est vrai que la polygamie n'est guère pratiquée chez les peuples de race berbère, et que les femmes y jouissent de plus de liberté qu'ailleurs. Elles sortent la tête découverte et peuvent s'abandonner aux bons instincts de leur sexe.

(826) Il s'agit ici du docteur Oudney. Voyez l'ouvrage intitulé : *Voyages et découvertes dans le nord et dans les parties centrales de l'Afrique*, par Denham, Clapperton et Oudney, traduction d'Eyriès et de la Renaudière, Paris, 1826, t. I, p. 72.

Digitized by Google

« La députation envoyée récemment par les Touarigs au gouverneur général de l'Algérie est une preuve de l'ascendant que le nom français prend dans l'intérieur du continent africain. C'est de plus pour le gouvernement un avertissement sur la politique qu'il a à suivre. De quel intérêt n'est-il pas pour la France d'attirer sur son territoire le mouvement qui de tout temps a amené de l'intérieur, sur les bords de la mer Méditerranée, l'or en grain ou en poudre, et qui a introduit des côtes de la mer dans l'intérieur les produits des pays civilisés? Au moyen âge, les caravanes qui apportaient du pays des nègres l'or et les esclaves venaient ordinairement déposer leur cargaison à Constantine, à Bougie et à Tlemsen. A cette époque, Alger n'était qu'une réunion d'îlots habités par quelques familles berbères qui reconnaissaient l'autorité du prince de Bougie (827). Plus tard, lorsque le calme eut disparu de la Régence, les caravanes parties de l'intérieur prirent la coutume de se détourner, soit à l'est du côté de Tunis et de Tripoli, soit à l'ouest vers les provinces de l'empire de Maroc. Maintenant que le nom d'Alger retentit au loin, c'est vers Alger qu'il s'agit de faire converger les caravanes. A l'intérêt du commerce se joint l'intérêt de la science. N'est-il pas digne du gouvernement de la France de profiter des avantages qui lui sont faits, pour pousser à la solution des questions qui s'agitaient déjà au temps de Didon et de Sésostris?

« Toutes les personnes qui ont du goût pour les études géographiques et pour la philologie, qui en est l'auxiliaire indispensable, connaissent les services rendus récemment par des voyageurs intrépides qui n'ont pas craint d'exposer leur vie pour reculer les bornes de nos connaissances. Il suffit de prononcer les noms des Anglais, le major Laing, le capitaine Lyon, le docteur Oudney, James Richardson, ainsi que celui du docteur allemand Barth, qui vient d'échapper comme par miracle à l'influence d'un climat meurtrier et aux embûches d'une population barbare. La France, à côté de ces noms illustres et d'autres noms que nous passons pour abréger, n'a à placer que le nom de René Caillié, qui, à la vérité, eut le mérite de faire le premier, parmi les Européens, le trajet du Sénégal à l'empire de Maroc, en passant par Tombouctou; mais elle peut citer M. le général Daumas, qui, bien qu'il ne se soit jamais engagé au milieu des solitudes de l'Afrique, a su, à l'aide de renseignements puisés à de bonnes sources et sagement élaborés, jeter une lumière nouvelle sur le Sahara algérien et le grand désert (828). Il est juste de faire aussi mention de M. d'Avezac, qui, sans avoir mis le pied sur le sol africain, est parvenu à résoudre plus d'une question jusque-là restée inabordable (829).

« Sur ces entrefaites il s'est produit un fait qui mérite d'être rappelé. En 1822, le docteur Oudney, se rendant de Morzouk, l'ancien pays des Garamantes, dans l'oasis de Ghat, remarqua en divers endroits des caractères gravés sur les rochers; comme ces caractères n'avaient pas encore été signalés, Oudney ne sut pas d'abord à quoi il fallait les rapporter; mais une partie de ces inscriptions lui ayant été expliquée par les indigènes, il reconnut que ceux-ci avaient, concurremment avec l'arabe, une écriture particulière à leur usage (830). En 1845, le chef d'escadron d'artillerie, M. Boissonnet, alors directeur des affaires arabes de la province de Constantine, entendit parler d'une écriture qui, sous le nom de tifinag, était employée chez les habitants de l'oasis de Touat, sur les frontières de l'empire de Maroc; douze lettres de l'alphabet tifinag lui ayant été communiquées, elles se trouvèrent d'accord avec celles qui avaient été dessinées par Oudney.

« Depuis cette époque, ces mêmes caractères, ou du moins des signes analogues, ont été successivement remarqués par Richardson dans l'oasis de Ghadamès, par M. Vattier de Bourville, à Benghazy, dans la Cyrénaïque (831), etc. Or, à la première inspection de ces caractères, M. de Saulcy fut frappé de leur ressemblance avec ceux d'une inscription libyque qui a été signalée depuis plus de deux siècles, et qui est gravée, à côté d'une inscription punique, sur un mausolée situé à Thougga, à deux ou trois journées au milieu des ruines de Carthage (832). De tous ces faits, l'on a été en droit d'induire : 1° que l'écriture touarig est usitée parmi toutes les peuplades berbères de l'Afrique, chez qui les Arabes ne sont point parvenus à effacer les dernières traces de la civilisation indigène; 2° que cette même écriture est une continuation plus ou moins fidèle de l'écriture employée jadis sur les bords de la mer Méditerranée, chez les Libyens, les Gétules et les Numides. On a pu y voir encore une nouvelle preuve de l'identité du berber avec l'ancien libyque (833).

« En ce moment, grâce à l'extension de la domination française en Algérie du côté du sud, et grâce à l'impulsion qui a été donnée par le Gouvernement à toutes les branches du service local, les études qui tiennent à la philologie et à la géographie en général, sont suivies dans nos possessions d'Afrique avec plus d'ardeur que jamais. Parmi les personnes qui montrent le plus de zèle, on remarque des militaires qui, initiés de bonne heure aux spéculations de la science, sont en état de manier à la fois la plume et l'épée. M. le baron de Slane, interprète principal de l'armée d'Afrique, met la dernière main à sa traduction de l'histoire arabe des Berbers, par Ibn Khaldoun, et, en même

(827) Traduction française de la Géographie d'Aboulféda, pages 175, 177 et 191.

(828) Voyez les deux ouvrages de M. le général Daumas, intitulés l'un le *Sahara algérien*, Paris, 1845; et l'autre, *le Grand Désert*, Paris, 1848. Les cartes qui accompagnent ces volumes ont reçu des améliorations dans la carte qui est jointe au tableau de la situation de l'Algérie, publié par le ministère de la guerre en 1853.

(829) En ce qui concerne l'objet spécial de ce rapport, voyez la *Note* de M. d'Avezac, *sur les documents recueillis jusqu'à ce jour pour l'étude de la langue berbère, et sur divers manuscrits anciens dans cette langue, qu'il importe de rechercher.* (Bulletin de la Société de géographie, du mois d'octobre 1840, pag. 225 à 239.) M. d'Avezac donne dans ce mémoire la liste des diverses publications relatives à la langue berbère qui avaient été faites jusqu'à cette époque.

(830) *Voyages et découvertes dans le nord de l'Afrique*, par Denham, Clapperton et Oudney, tome 1er de la traduction française, Introduction.

(831) On peut consulter, à ce sujet, dans le *Bulletin de la Société de géographie* 1° les instructions rédigées par M. Jomard, au nom de l'Académie, pour le voyage d'exploration en Afrique de M. Prax (cahier du mois de mars 1847, page 171); 2° la lettre de M. Prax, qui avait découvert deux objets portant des caractères libyques récemment écrits (cahier du mois d'août 1847, page 85); 3° la lettre de M. Vattier de Bourville (cahier du mois de septembre 1848, page 72 et suiv.). On trouvera ces trois documents réunis dans le *Recueil des Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tome XVI, 1re partie, page 54 et suiv.

(832) *Voy.* 1° Gesenius, *Scripturæ linguæque Phœniciæ monumenta quotquot supersunt*, Leipsig, 1837, pages 185 et 455; 2° *Journal asiatique du mois de mai* 1847, pag. 455 (note de M. A. Judas, sur l'alphabet tifinag, avec une lettre écrite en arabe par un Berber, et la traduction de cette lettre par l'auteur de ce rapport); 3° *Journal asiatique* du mois de mars 1849, page 247 (Mémoire de M. de Saulcy sur l'alphabet tifinag.)

(833) M. Judas a publié un ouvrage spécial intitulé : *Étude démonstrative de la langue phénicienne et de la langue libyque*, Paris, 1847, in-4°, avec planches.

Digitized by Google

temps, il travaille à un tableau des origines des Berbers, considérés sous les rapports ethnographique, philologique et historique. D'un autre côté, un capitaine du génie, M. Hànoteau, attaché au bureau arabe d'Alger, rédige une grammaire du langage des populations du Djurdjura, au sud-est d'Alger, et M. le colonel de Neveu, chef du bureau politique des affaires arabes de la province d'Alger, rassemble les éléments d'un vocabulaire touarig.

« Mais les travaux entrepris jusqu'ici ont eu le défaut d'être partiels, et de n'envisager la question que sous une de ses faces. S'il y a eu des philologues qui ont essayé d'aborder le sujet dans son ensemble, ils paraissent l'avoir fait d'une manière prématurée, et avant qu'ils eussent à leur disposition tous les éléments indispensables. Plusieurs dialectes berbers n'ont pas encore passé sous le contrôle d'un examen critique; d'autres ont été exposés d'une manière incomplète et même inexacte. Souvent un voyageur n'entend pas bien ce qu'on lui dit; quelquefois le mot qu'on lui donne pour l'équivalent d'un autre mot, ne signifie pas tout à fait la même chose. Enfin, il a dû arriver plus d'une fois qu'un homme d'ailleurs consciencieux, en étudiant les mots et les formes d'un dialecte, y a fait entrer, sans s'en rendre bien compte, les mots et les formes d'un autre dialecte.

« Une grande tâche a été entreprise par M. Ch. V. Geslin, ancien élève de l'école vétérinaire d'Alfort, et maintenant employé au bureau arabe de Laghouat, ville située au midi d'Alger, à une distance de plus de cent lieues : c'est le tableau des dialectes du nord-ouest de l'Afrique, depuis les régences de Tunis et de Tripoli jusqu'à l'océan Atlantique, depuis la Méditerranée jusqu'au pays des Nègres. M. Geslin ne s'est pas borné aux dialectes berbers; il a embrassé dans son travail les idiomes des peuplades voisines, qui, bien que n'appartenant pas à la race berbère, en ont subi plus ou moins l'influence.

« M. Geslin fut envoyé il y a quelques années en Afrique, pour diriger le haras de Laghouat. A l'instruction spéciale qu'il a reçue en France, il joint la connaissance de la minéralogie et de la botanique; c'est du reste un homme dans la force de l'âge et plein d'ardeur pour le travail. A son arrivée dans le pays, il se livra à l'étude de l'arabe, afin de se mettre en rapport direct avec les hommes lettrés indigènes, qui tous sont familiarisés avec la langue du Coran. En effet, le langage des anciens nomades de l'Arabie, dont ni les Grecs ni les Romains ne soupçonnèrent jamais les futures destinées, est devenu la langue commune de la plus grande partie du continent africain, et son usage, bien loin de s'arrêter, semble s'étendre plus que jamais. La langue arabe est la compagne inséparable de la religion musulmane, et l'islamisme s'avance de plus en plus vers le sud, sur toute la largeur de l'Afrique, depuis la Sénégambie jusque dans le Zanguebar. On dirait que l'esprit du mahométisme veut reconquérir de ce côté, ce qu'il perd chaque jour dans les pays placés en face de la civilisation européenne. La connaissance de l'arabe permit à M. Geslin de nouer des relations avec les hommes de l'intérieur du continent qui viennent à Laghouat, les uns pour leurs opérations de commerce, quelques-uns pour aller s'embarquer à Alger et se rendre de là en Egypte, afin de faire le pèlerinage de la Mecke, le plus grand nombre pour servir comme soldats ou comme domestiques.

« Voilà comment M. Geslin fut amené à faire de la philologie son occupation principale. Il fut favorisé dans ses efforts par M. le colonel du Barrail, commandant supérieur de la province de Laghouat, et qui lui-même n'est pas étranger aux recherches scientifiques. Non-seulement M. Geslin trouva auprès de l'administration locale des facilités particulières, mais il obtint d'accompagner le commandant dans les expéditions que celui-ci entreprenait pour le service de la France. Ce fut ainsi qu'il put explorer les oasis de Touggourt, de Souf, etc. Ses investigations s'étendirent jusqu'au delà des limites du pays des Touarigs. Il se procura des renseignements sur les Tibbous, qui habitent à l'orient du pays des Touarigs, et qui, issus d'une race différente, sont presque toujours en guerre avec eux. A l'aide d'un domestique de M. du Barrail, et d'un autre indigène, qu'il contrôlait l'un par l'autre, il put aussi étudier la langue des Haoussa, qui est usitée sur une grande partie des bords du Niger. Il put même recueillir un vocabulaire des mots de la langue parlée par les nègres du Bornou, à l'occident du lac de Tchad.

« En 1855, M. Geslin adressa à M. le gouverneur général de l'Algérie les résultats de ses recherches et les fruits de ses méditations; le tout formait quinze cahiers plus ou moins considérables. Ces cahiers furent envoyés par M. le gouverneur général à M. le maréchal ministre de la guerre, qui a cru devoir les soumettre à l'examen de l'Académie. Les cahiers que l'Académie a reçus ne sont qu'au nombre de neuf; les autres ont été retenus par l'auteur, qui, apparemment, avait quelque chose à y ajouter. Cette circonstance aurait mis la commission nommée par l'Académie hors d'état d'émettre une opinion parfaitement motivée, si les cahiers qui ont été placés sous ses yeux, n'avaient été accompagnés d'un rapport de M. de Slane, rédigé d'après l'ensemble du travail. Le rapport de M. de Slane est satisfaisant, et a suppléé aux documents qui manquaient à la commission.

« Voici l'indication des matières dont se compose l'envoi de M. Geslin, et qui forment l'objet d'autant de traités différents.

« 1° Grammaire du dialecte parlé par les At-Ferah, tribu berbère qui habite auprès de la ville de Miliana, au sud-ouest d'Alger;

« 2° Dictionnaire du dialecte des At-Ferah;

« 3° Tableau des origines et des mœurs des Berbers-Mozabites;

« 4° Vocabulaire français-mozabite;

« 5° Description de la région habitée par les Touarigs; notice des diverses tribus touarigs, avec l'indication de la contrée occupée par chacune d'elles; mœurs et usages de ce peuple;

« 6° Essai de grammaire du dialecte touarig de la province d'Agadez;

« 7° Echantillon de la littérature touarig; quelques contes, quelques chansons, quelques prières;

« 8° Quatre vocabulaires touarigs, pour autant de dialectes différents;

« 9° Analyse grammaticale d'un certain nombre de mots touarigs;

« 10° Un court chapitre sur les Tibbous;

« 11° Une grammaire et un vocabulaire haoussa;

« 12° Un vocabulaire bornou.

« On voit que la plus grande partie de ces morceaux ont trait au peuple et au langage des Touarigs; c'est, en effet, la portion du sujet qui laissait le plus à desirer sous le point de vue de la science, et qui, au point de vue de la politique française, réclamait les plus prompts renseignements. M. Geslin s'accorde avec les auteurs des relations de voyage sur le caractère moral des Berbers et sur celui des Touarigs en particulier. Sans doute on remarque parmi eux des hommes vicieux et qui ne reculent devant aucune mauvaise action; mais la masse est honorable et susceptible d'élévation dans les idées. Ce qui a le plus frappé M. Geslin, c'est que les Touarigs paraissent avoir le sentiment de la place égale que les hommes en général occupent devant Dieu, et de la sympathie que nous devons tous professer les uns pour les autres, à quelque nation que nous appartenions. Ce sentiment perce

Digitized by Google

dans les prières qu'ils adressent au ciel, et M. Geslin ne connaît pas d'autre manière d'expliquer un fait si inattendu, qu'en disant qu'à une certaine époque, le christianisme fit sentir sa bienfaisante influence jusque dans ces régions si peu accessibles. En effet, combien de contrées, en Afrique et ailleurs, où domine aujourd'hui la loi de Mahomet, et où l'on remarque encore des restes d'églises et d'autres vestiges de la loi chrétienne !

« Quelques-uns des sujets qui ont été traités par M. Geslin se rapportent à des populations qui n'ont pas un intérêt direct pour la France : tels sont les cahiers consacrés aux Tibbous, aux Haoussa et aux habitants du Bornou.

« M. Geslin n'a voulu laisser échapper aucune occasion d'accroître la masse de ses connaissances. D'ailleurs il est parti de l'idée qu'à mesure que nos communications avec l'intérieur du continent africain s'étendront, nous aurons à établir des relations avec ces diverses peuplades. Par exemple, le haoussa se parle dans une grande partie du pays des nègres, depuis Tonboktou jusqu'à Bornou, et il est devenu la langue commerciale de toutes les contrées voisines. On peut ajouter que la connaissance de ces idiomes n'est pas sans intérêt pour l'étude des dialectes berbères eux-mêmes. Suivant M. Geslin, il résulte des faits recueillis jusqu'ici que la langue berbère ne finit pas entièrement avec le pays des Touarigs, du côté du sud, mais que son influence se continue au delà, jusqu'à ce que la grande distance en fasse disparaître les dernières traces. Mais ces recherches successives étendent le champ d'une manière démesurée; un inconvénient grave, c'est que les observations de la nature de celles de M. Geslin gagneraient beaucoup à être vérifiées et contrôlées sur les lieux mêmes; or comment se porter chez un si grand nombre de nations, surtout chez des nations aussi lointaines?

« Les traités rédigés par M. Geslin ne sont pas tous dans un état parfaitement satisfaisant; quelques-uns paraissent susceptibles d'être remaniés. Il reste d'ailleurs certains dialectes berbers qui ne se sont pas encore offerts à son attention; mais il faut voir ici la pensée qui a dirigé l'auteur, et la manière dont elle a été mise à exécution. Or la pensée est sérieuse, et les imperfections de détail qui se sont révélées dans l'exécution n'en détruisent pas les avantages. Etudier chaque dialecte en particulier, abstraction faite des dialectes parlés ailleurs, rassembler tous les mots usités dans un pays au moment où l'on tient la plume, marquer les diverses formes sous lesquelles chaque terme se présente; reproduire ensuite ces mots dans des phrases empruntées au langage vivant, et enfin tracer le tableau des phases par lesquelles ces expressions sont susceptibles de passer, avec l'indication des règles qui président à chacune de ces opérations, voilà, certes, une entreprise laborieuse et qui peut être féconde en résultats.

« Depuis les commencements du siècle, les savants d'Europe qui ont essayé de débrouiller les origines berbères se sont, en général, trop pressés de conclure du particulier au général; quelquefois une forme isolée, une forme qui n'était pas même d'une parfaite exactitude, a suffi pour faire trancher les difficultés les plus ardues, pour établir des affinités entre des peuples et des idiomes qui n'ont jamais rien eu de commun, ou bien pour séparer des choses qui étaient faites pour rester ensemble. Il est à désirer que M. Geslin ne se hâte pas trop de tirer les dernières conséquences des faits qu'il a rassemblés.

« La philologie berbère n'est pas à beaucoup près aussi avancée que celle de certaines familles de langues. Qui ne connaît le grand ouvrage de M. Bopp sur la grammaire comparée des langues indo-européennes, celui des frères Grimm sur les dialectes germaniques, et celui de feu Raynouard sur les idiomes néo-latins? Le moment n'est pas encore venu de mettre à exécution un plan du même genre pour les idiomes africains. Il se prépare en Angleterre, en Allemagne et ailleurs des grammaires et des vocabulaires sur un ou plusieurs des dialectes qui ont été l'objet des recherches de M. Geslin; il y a plus : on a vu qu'en Algérie même des Français se livraient à des études analogues. Avec l'impulsion donnée, il y a lieu d'espérer que d'ici à un petit nombre d'années, le sujet, dans son ensemble, aura reçu une lumière nouvelle. Mais, pour le moment, M. Geslin fera mieux de se borner à publier les faits tels qu'ils se seront présentés à lui, en dehors des théories qui se sont déjà fait jour, et de celles qui ne peuvent manquer de se produire; sauf à lui à revenir plus tard sur le même sujet et à communiquer au public ses vues particulières. Il est également préférable que M. Geslin sorte le moins possible du vaste champ qu'offre la philologie berbère, champ pour lequel sa position personnelle le sert de la manière la plus heureuse.

« Rien n'indique, dans les cahiers qui ont passé sous les yeux de la commission, que M. Geslin ait découvert dans les lieux qu'il a explorés les moindres vestiges d'inscriptions antiques, notamment des inscriptions libyques. Il ne paraît pas non plus avoir eu connaissance, par voie indirecte, soit d'inscriptions antiques, soit d'objets modernes quelconques chargés de ces caractères touarigs qu'on appelle Tifinag. La commission renvoie à cet égard M. Geslin aux instructions qui furent rédigées, en 1847, par M. Jomard, au nom de l'Académie, pour le voyage de M. Prax, instructions qui ont conservé toute leur utilité (834).

« Il reste un point à éclaircir : la langue arabe a joué un grand rôle dans les recherches qui ont été entreprises par M. Geslin; c'est par l'arabe qu'il s'est mis en rapport avec les indigènes, tant avec ceux du centre de l'Afrique qu'avec ceux de l'Algérie; c'est en arabe que lui ont été communiqués les divers renseignements qu'il a rassemblés sur les dialectes berbers et les autres idiomes africains.

(834) Le champ que M. Geslin a entrepris d'exploiter est indépendant de celui qui fait l'objet d'un volume grand in-folio, lequel a été publié à Londres en 1854, sous le titre de *Polyglotta africana, a comparative vocabolary of nearly three hunared words and phrases, in more than one hundred distinct african languages*, avec une introduction où se trouvent consignés des renseignements géographiques intéressants, notamment une collection d'itinéraires, et avec une carte de M. Auguste Petermann, indiquant l'emplacement des peuples qui parlent les langues mentionnées dans le recueil. Cet ouvrage, consacré spécialement à la race nègre, commence à peu près là où finit le champ exploité par M. Geslin, c'est-à-dire au tropique du Cancer, et se termine au tropique du Capricorne. L'auteur est un membre de la société des missionnaires protestants, le révérend Sigismond W. Koelle, qui a exercé pendant plusieurs années son ministère dans les provinces les plus chaudes du continent africain. La même année, M. Koelle a publié trois volumes in-8, à savoir : 1° une grammaire du langage des nègres Kanure établis dans le royaume du Bornou, au midi du lac de Tchad (*Grammar of the Bornu or Kanuri language*); 2° un recueil consacré à la littérature Kanuri, sous le titre de *African native literature*, et renfermant des proverbes, des contes, des fables et des fragments historiques; 3° une grammaire du langage vei, lequel est parlé sur les bords de l'océan Atlantique, aux environs de la colonie de Sierra-Leone; le titre est *Outlines of a grammar of the vei language*, avec un vocabulaire vei-anglais. D'un autre côté, M. Norris a fait imprimer, la même année, à Londres, une grammaire du langage des tribus foulah qui habitent aux environs du lac de Tchad; cette grammaire, composée par le révérend Macbrair, a été enrichie de quelques additions par l'éditeur.

Digitized by Google

Dans les cahiers qui ont été soumis à l'examen de la commission, les contes, les prières, et, en général, tous les mots indigènes qui reviennent sous la plume de M. Geslin, sont transcrits en caractères français : la chose ne pouvait pas être autrement. Nous avons dit que les Berbers avaient une écriture particulière à leur usage; mais cette écriture est d'une application peu fréquente; d'ailleurs, elle paraît varier suivant les pays : c'est l'alphabet arabe qui sert d'alphabet commun.

« Mais M. Geslin ne s'est pas borné aux transcriptions en caractères français : il y a joint ordinairement une transcription arabe, et même quelquefois une version dans la langue de Mahomet. Aussi l'arabe occupe une place considérable dans les cahiers de M. Geslin. Probablement la pensée de M. Geslin aura été de conserver par devers lui la forme même dans laquelle les renseignements qu'il a reçus des indigènes lui étaient parvenus : c'était afin d'avoir toujours sous la main un moyen de contrôle pour son propre travail. En effet, comme il le dit lui-même quelque part, l'écriture arabe est peu commode pour une transcription quelconque. En arabe, on ne marque pas les voyelles, et les consonnes sont loin de suffire pour exprimer tous les genres d'articulations. A l'égard des versions arabes, elles sont rédigées dans le patois qui a cours dans l'intérieur de l'Afrique, patois où rien ne rappelle la régularité qui distingue le style du Coran.

« Du reste, un court échantillon du patois arabe de l'intérieur de l'Afrique pourrait avoir son utilité; de plus, il est des circonstances où une transcription arabe est loin d'être indifférente : par exemple, dans les vocabulaires et les dictionnaires.

« L'influence de la langue arabe sur les dialectes berbers a varié suivant les contrées; cela a dépendu du plus ou moins d'action exercé par les croyances de l'islamisme et la politique des gouvernements; mais probablement il n'y a aucun dialecte berber qui n'ait subi quelque altération. Souvent un mot berber est remplacé par un mot arabe; quelquefois le mot berber reçoit seulement une modification, de manière à se rapprocher de la langue des vainqueurs. Dans ces sortes de cas, il est parfois très-difficile de reconnaître la présence de l'arabe. En effet, depuis la conquête de l'Algérie par la France, quelques Européens, par une idée singulière, ont mis en usage, pour certaines lettres de l'alphabet arabe, un mode de transcription différent de celui qui avait été employé jusqu'à présent. Il est résulté de là que plusieurs dénominations arabes qui nous étaient devenues familières, ne sont plus reconnaissables quand elles nous arrivent d'Afrique. Par exemple, l'oasis de Ghat est appelé *Raat*. En pareil cas, c'est l'écriture arabe qui, pour les personnes compétentes, dissipe le plus sûrement toutes les incertitudes. »

—

NOTE V.

Art. Boréale (région).

Notice sur les qualités physiques et morales des peuples Eskimaux.

« Si nous avons vu une race privilégiée et de grande taille, vivre sur l'extrémité australe de l'Amérique, disséminée au milieu des peuplades de médiocre stature, et non loin des misérables Pescherais, nous verrons que son extrémité boréale, au contraire, est habitée sans partage par un rameau distinct, divisé en plusieurs branches secondaires, qui présentent toutes la même physionomie et les mêmes habitudes.

« Les peuples que nous nommons Eskimaux, destinés à vivre dans les hautes latitudes du nord, sont soumis au plus haut degré à l'influence que peut exercer le climat sur l'homme comme sur les autres êtres animés. Leur physionomie, leurs habitudes, tout prouve que leur descendance provient de la race mongole : et cependant, rapetissés dans leur taille, rabougris par les froids extrêmes des régions glacées du pôle nord qu'ils habitent, ils ont subi toutes les modifications que pouvait apporter l'action prolongée d'une température rigoureuse, sans cependant offrir d'une manière invariable la petite stature longtemps attribuée aux seuls habitants des côtes du Labrador et des terres placées près du cercle arctique, auxquels quelques écrivains réservèrent le nom d'Eskimaux. La race mongole, en effet, dans les pays tempérés où elle a pris naissance, est en général de taille médiocre, et ses rameaux épars, disséminés sur le Groënland, comme sur la Laponie et sur le nord du Nouveau-Monde, en s'endurcissant au froid, ont pu se rapetisser quant au développement de la race humaine, suivant les localités; tandis qu'au contraire, d'autres tribus, qui leur ressemblent, parlant la même langue, habitant des sols plus fertiles, sont restés de taille ordinaire, tout en conservant le type de la famille.

« Une identité dans les habitudes et dans les arts de ces peuples, lie d'une manière assez nette les *Eskimaux* aux *Samoyèdes* et aux *Ostiaques*, et même aux habitants de la presqu'île de *Kamtchatka* et des îles *Aléoutiennes;* mais on remarque, au milieu de ces peuplades boréales, une tribu qui paraît évidemment étrangère, plus développée dans sa taille, et qui est disséminée sur les bords du détroit de Behring.

« Toutes les nations qu'on peut appeler *Polaires*, séparées depuis longtemps, sans communications entre elles, ne peuvent être isolées sous le rapport physique et moral. Elles forment une famille naturelle que les naturalistes ont appelée race *hyperboréenne*, et qu'ils caractérisent ainsi : les hommes de cette race humaine ont quatre pieds et demi de haut, et le corps trapu, sans être gras; les jambes sont raccourcies, mais assez droites et très-fortes; la tête est ronde, et d'un volume qui paraît peu en rapport avec le reste du corps; le visage a cela de remarquable, d'être large, court et plat vers le front; le nez est écrasé, sans être trop large; les pommettes sont fort élevées; la bouche est grande, les cheveux sont plats et noirs, naturellement gras et durs, et la barbe est rare. Fabricius, dans sa Faune du Groënland, avait déjà dit : « On a remarqué que les hommes du nord avaient un teint plus blanc, une chevelure plus blonde, à mesure qu'on s'avance vers les climats les plus froids; mais, par exception, les habitants des environs du cercle polaire, tels que les Lapons, les Samoyèdes, sont des petits hommes, très-bruns de peau, à cheveux et à favoris très-noirs; la nature plaça près d'eux, et par un singulier contraste, les grands et lymphatiques Finnois, et près des Groënlandais, les Blonds Islandais plus méridionaux. » La couleur de ces peuples est en effet d'un jaune rougeâtre sale.

« Les habitudes des Hyperboréens sont à peu près analogues partout où on les a observées. Vi-

Digitized by Google

vant sur des points du globe où la nature semble expirer, ensevelie sous les glaces éternelles du pôle, leur industrie, toute instinctive, s'est tournée vers la pêche et la chasse, leurs uniques ressources pour vivre, et ils y ont acquis une grande supériorité. La rigueur du climat pendant la majeure partie de l'année les a forcés à se creuser des abris souterrains, à y entasser des vivres pour l'époque où la pêche et la chasse sont impraticables. Dans les longues nuits polaires, où ces peuples n'ont pour toute lumière que les aurores boréales, ensevelis sous la glace et la neige, dans leurs *yourtes*, ils vivent de poisson sec, de chair de cétacés, en buvant l'huile à grands traits, qui pour eux est un breuvage délicieux, en même temps qu'elle sert à l'éclairage de leurs demeures souterraines pendant les nuits de plusieurs mois. Leurs vêtements d'hiver sont faits de peaux d'animaux, dont les poils leur servent de fourrure, et qui sont cousues avec des nerfs. Ceux d'été se composent de robes de boyaux de phoques, assemblés avec art, et qui ressemblent à des toiles vernissées. Ailleurs, leurs huttes estivales, de forme circulaire, sont couvertes de peaux de daim. Tous façonnent leurs élégantes pirogues, nommées *baïdars*, avec des peaux de phoques (elles sont longues de 12 pieds et très-étroites), supportées par de légères membrures. Leur construction est caractéristique pour ces peuples, car ces pirogues, qui sont sveltes et propres à une marche rapide, sans balancier, n'ayant qu'une ouverture au centre où se place le naturel, qui attache autour de son corps un tablier de peau, fixé sur le rebord du trou, semblent être identifiées avec celui qui les manœuvre, et dont l'adresse est extrême pour les relever lorsque leur trop grande légèreté les fait chavirer, ce qui arrive fréquemment. Ils savent généralement travailler une pierre grise et poreuse, pour en faire des vases et des chaudières, qu'ils embellissent par des ornements variés. Ils se font des bijoux avec le beau jade, dit pierre du Labrador : les cosmétiques divers ont aussi pour eux des attraits. Ils sont adroits à la chasse des renards et des zibelines, dont ils trafiquent les fourrures, ou qu'ils emploient en vêtements. Ils savent avec audace harponner les cétacés, et leurs dards, faits d'os ou de pierres aiguës, sont surmontés de vessies gonflées, dont la résistance force la baleine, qui voit épuiser ses forces, de venir respirer à la surface de la mer. De nouveaux javelots l'accablent encore, jusqu'à ce qu'elle expire. Alors ces peuples s'en partagent les lambeaux, et elle assure pendant longtemps leur subsistance.

« Superstitieuses à l'excès, ces peuplades, à cela près de quelques nuances, ont présenté des idées religieuses identiques. Mais leur morale, très-relâchée, leur a fait adopter la polygamie, prostituer sans pudeur leurs femmes et leurs filles, qu'ils ne considèrent que comme des créatures inférieures, dont ils sont maîtres de faire ce que bon leur semble. Ceux qui ont des communications avec les Européens, en ont reçu le goût désordonné pour les liqueurs spiritueuses, et ceux du Labrador et du Groënland ont eu des missionnaires Moraves, dont les succès ne furent jamais très-remarquables. Quelques-uns des Eskimaux, moins septentrionaux, sont pasteurs. Ils élèvent des troupeaux de *rennes*, qui font toute leur fortune, et se servent de chiens pour voyager sur la neige, ou emploient dans ce but de larges patins faits en forme de raquettes. Ceux-là sont, comme on doit le penser, très-mélangés.

« Il ne nous reste plus à dire qu'un mot sur la petite taille des Eskimaux. Certes, chaque jour la nature rapetisse certains hommes, et semble s'être plu à créer des ébauches imparfaites ou des êtres en miniature. Tel était le célèbre Bébé, le mieux fait des nains que cite l'histoire, car le rachitisme a produit la plupart d'entre eux. Nous devons reléguer parmi les exagérations poétiques la fable des pygmées, et, le dirai-je, le peuple Quimos, de l'intérieur de Madagascar, quel que soit le respect dont nous entourons Commerçon; mais pour les Eskimaux, dont la taille est en général au-dessous de la moyenne, doit-on penser qu'elle en ait agi ainsi, ou, suivant l'idée commune, que l'action directe d'un froid vif ait suffi pour s'opposer au libre développement de l'organisme, en concentrant le plus possible les organes de la vie? Cette dernière opinion ne répugne point à l'intelligence. La faculté créatrice semble s'anéantir vers les pôles. Des glaces envahissent les rivages des terres avancées sous le cercle arctique Le nombre des êtres animés diminue, et ceux qu'on y trouve ont reçu une organisation propre pour ces climats.

« Mais le règne végétal nous offre l'exemple le plus saillant de son influence; et celui-ci, rabougri dans ses formes, engourdi pour ainsi dire pendant les neuf dixièmes de l'année, ne prend jamais que des dimensions très-petites; c'est ainsi que le bouleau du nord, n'est plus, chez les Eskimaux, qu'une herbe ténue!... » (LESSON.)

NOTE VI.

Art. CELTIQUES.

Sur les antiquités prétendues celtiques.

« M. J.-J.-A. Worsaae, inspecteur des monuments historiques de Danemark, se trouvant à Paris l'année passée, me fit l'honneur de me consulter sur le plan d'un voyage qu'il se proposait d'entreprendre dans nos départements de l'ouest. Son but était de visiter les principaux de ces monuments, que nous appelons *celtiques* ou *druidiques*, et de les comparer à ceux de la Scandinavie et des îles Britanniques qu'il venait d'explorer. Auteur d'un ouvrage très-intéressant sur les antiquités du Nord (835), M. Worsaae était plus que personne en état de traiter la question si difficile de l'origine de ces bizarres et grossières constructions qui ont donné lieu à tant de systèmes hasardés. Aucun antiquaire n'avait réuni un plus grand nombre de faits et d'observations dans des pays plus divers. J'attendais donc avec impatience le résultat de ses recherches. Il a bien voulu me le communiquer dans une lettre, ou plutôt un mémoire que je regrette de ne pouvoir insérer ici en entier, mais dont quelques extraits feront apprécier l'importance. »

« Tous les monuments qui se trouvent en France, et qui semblent appartenir à une époque antérieure à la conquête romaine, sont encore trop souvent confondus sous le nom de *monuments celtiques* ou *druidiques*. Chez vous, comme autrefois chez nous, dans l'enfance de l'archéologie nationale, on leur attribue une destination exclusivement religieuse,

(835) Il a été traduit en anglais sous le titre de *Primeval antiquities of Denmark : London* 1849, in 8°.

Digitized by Google

sans s'appuyer sur des preuves historiques quelconques.

« Les amas de pierres qu'on prenait autrefois, dans ce système, pour des autels de sacrifices, et qu'on appelle en France *dolmens*, en Angleterre *cromlech's*, ou, par une dénomination plus générale, *autels druidiques*, sont des espèces de chambres construites de grandes pierres plates, sur lesquelles sont superposés des rochers d'une dimension considérable. Les entrées, quand il y en a, sont des corridors construits et couverts de la même façon, quelquefois entourés ou précédés de cercles de pierres. Les dolmens intacts ou les mieux conservés se trouvent d'ordinaire au sommet de petits tumulus en terre, ou bien à l'intérieur d'autres tumulus plus élevés. Dans leur construction, on observe invariablement que les pierres qui forment les parois ou la toiture présentent, à l'intérieur, leur côté uni et lisse. Or cette circonstance n'est point favorable à la supposition qui fait de ces monuments des autels, car, dans ce cas, le dessus du dolmen, la pierre sur laquelle se serait célébré le sacrifice, devrait être polie à l'extérieur, et c'est le contraire qui a lieu.

« Ajoutons qu'en France ces prétendus autels sont répandus par groupes, surtout près des côtes et aux environs des grandes rivières; en certaines localités, on les rencontre réunis en si grand nombre, que, par exemple, la seule paroisse de Lacmariaker, on en compte une vingtaine, tandis que, dans le centre et l'est de la France, on en chercherait vainement un seul (836).

« Un observateur attentif reconnaîtra clairement que les dolmens français, quant à la forme extérieure, sont identiques avec les *cromlech's* de la Grande-Bretagne, les *hünengræber* de l'Allemagne, et les *chambres de pierre* ou *des géants* (*Jaettestuer*) de la Scandinavie. Tous ces monuments se trouvent surtout près des côtes et des rivières, souvent distribués en groupes considérables. Ainsi, en Danemarck, certaines paroisses sur le bord de la mer en ont des *dizaines* et même des *centaines*, tandis que, dans l'intérieur des terres, ils sont rares ou manquent absolument. Malgré de nombreuses destructions, le petit Danemarck possède encore plusieurs milliers de dolmens. Si ces monuments avaient été des autels, comment expliquer leur réunion près des côtes, leur rassemblement par groupes en certains endroits et leur absence totale dans d'autres localités? »

Passant à l'examen des objets qu'on trouve dans l'intérieur des dolmens, le savant archéologue de Copenhague énumère toutes les fouilles récemment exécutées en France, particulièrement en Bretagne et en Anjou; il cite les anciennes explorations dont le souvenir s'est conservé, enfin un grand nombre de collections publiques ou particulières qui possèdent des instruments découverts sous les dolmens. Partout les instruments ont été les mêmes. On a trouvé des couteaux en silex, des haches de pierre, des pointes de flèches ou de harpons en os ou en silex; tout cela d'une fabrication grossière qui ressemble à celle des peuplades les plus sauvages. Jamais on n'a rencontré d'objets en bronze, ni en aucun autre métal.

« On a observé encore, » dit M. Worsaae, « que les ossements humains trouvés dans les dolmens n'ont point subi l'action du feu, et dans les fouilles faites avec soin, l'on a constaté que les cadavres avaient été déposés *assis* ou bien *accroupis* dans leurs chambres de pierre.

« Même remarque a été faite pour les dolmens des îles de la Manche, comme le témoigne M. Lukis, antiquaire distingué de Guernesey.

« En Irlande, en Angleterre, en Hollande et dans l'Allemagne du nord, les dolmens ont offert aux explorateurs les mêmes particularités à peu près, et les fouilles faites dans nos chambres de pierre, ou chambre des géants, *steendysser*, *Jaettestuer*, ont donné des résultats parfaitement identiques avec ceux qu'offrent les fouilles exécutées en France.

« Je ne m'arrêterai pas à vous dire combien souvent on a trouvé dans les monuments de cette espèce, en Danemarck et dans la Suède méridionale, des squelettes humains entourés d'ossements d'animaux (cerfs, sangliers ou chiens), d'instruments de pierre ou d'os, de poteries rustiques, etc. Jamais on n'y a découvert le moindre objet en métal. Les recherches les plus intelligentes ont démontré que les cadavres avaient été déposés assis ou accroupis, absolument comme en France et dans les îles de la Manche. Le grand dolmen de la lande d'Axvalla, dans la Gothie occidentale (Suède), est divisé en autant de petits compartiments carrés qu'il y avait de squelettes, et les ossements de chacun de ces squelettes ne laissaient aucun doute sur l'attitude donnée au cadavre au moment de l'inhumation.

« Ces analogies entre la forme et la destination de monuments situés à de si grandes distances les uns des autres sont trop complètes et trop caractéristiques pour être seulement accidentelles. La présence presque constante de débris humains dans les dolmens ne permet pas de douter qu'ils ne servissent de tombeaux, et, à l'appui de cette attribution, je rappellerai que les pierres qui composent un dolmen sont toujours plus polies, ou, si l'on veut, moins rudes à l'intérieur qu'à l'extérieur.

« Si l'on en juge par la grossière fabrication des instruments d'os ou de pierre trouvés dans ces sépultures, par l'absence de tout objet en métal, on n'hésitera pas sans doute à les faire remonter à une époque de civilisation aussi peu avancée que celle de plusieurs tribus sauvages de nos jours, qui vivent de chasse et de pêche et ne connaissent pas l'usage des métaux.

« La situation géographique des dolmens fournit un argument en faveur de l'opinion qui en attribue l'érection à une race aborigène de l'Europe. En effet, on les trouve dans les pays maritimes (la Suède méridionale, le Danemarck, le nord de l'Allemagne, la Hollande, la Grande-Bretagne, l'Irlande, la France occidentale, le Portugal, la Corse, la Crimée) en général assez près de la mer, ou sur le bord des grands fleuves; tandis qu'on les chercherait vainement dans les montagnes de la Scandinavie et de l'Ecosse ou dans le centre de l'Europe. Ces monuments dénotent l'existence d'un ou de plusieurs peuples primitifs qui, dépourvus de métaux, et dans l'enfance de la civilisation, n'ont osé s'avancer ni dans les forêts vierges ni dans les marais de l'Europe centrale. Ils se sont tenus dans les pays les plus ouverts et les plus accessibles, où les instruments d'or et de silex, tout grossiers qu'ils fussent, leur suffisaient pour la chasse et la pêche, qui faisaient leur nourriture.

« Il faut encore remarquer que, dans tous les pays de l'Europe où il existe des monuments de cette nature, ils se distinguent de tous les autres par leur forme et leur contenu. Il n'y a point de degré intermédiaire entre ces monuments et ceux d'une civilisation plus avancée. Ainsi, des dolmens renfermant des outils en silex et des squelettes non brûlés, on passe sans transition aux tumulus de terre, renfermant des constructions en pierre et des urnes avec des cendres et des ossements calcinés, des armes en bronze et des bijoux du même métal, ou quelquefois en or (837).

(836) Cette assertion est trop absolue. On trouve des dolmens en assez grand nombre dans la Manche, le pays Chartrain, le Vendômois, le Limousin, etc.

(837) Sur cette remarquable particularité de l'absence

Digitized by Google

« Cette différence si tranchée n'est pas favorable à l'hypothèse qui attribue aux Celtes la construction des dolmens, car, dans ce cas, une gradation de perfectionnements dans la construction des sépulcres et la fabrication des instruments aurait dû marquer pas à pas les progrès de ce peuple, depuis son état sauvage jusqu'à une civilisation plus avancée. Dans ce cas encore, on aurait trouvé des dolmens en Autriche, dans l'Allemagne méridionale et maint autre pays autrefois occupé par les Celtes. Or on en chercherait vainement dans ces contrées. Il suit de là que les monuments qui nous occupent doivent avoir appartenu à une race aborigène antérieure aux temps historiques, laquelle aurait été subjuguée ou détruite par d'autres peuplades possédant une civilisation supérieure, notamment par les Celtes, à qui les témoignages les plus anciens accordent un certain degré de culture.

« En Danemarck, on a fait une observation intéressante qui montre une analogie de civilisation entre le peuple aborigène qui bâtissait des dolmens et les Indiens, habitants des côtes de l'Amérique. Nous trouvons, surtout aux bords de la mer, de grands amas d'écailles d'huîtres et d'autres coquillages, parmi lesquels se rencontrent des instruments en os ou en silex, ainsi que des os de bœufs, de cerfs, de sangliers, presque toujours fendus, pour qu'on en pût extraire la moelle. Tout le monde sait combien ces amas de coquillages et d'os sont fréquents en Amérique. Ils renferment des instruments non moins grossiers, et attestent le séjour des anciennes peuplades aborigènes. On n'a pas encore fait en France, que je sache, des observations sur ces débris de festins antiques. Tous les amas de coquillages dont j'ai entendu parler ne remontent avec certitude qu'à l'époque romaine. Cependant, pour prononcer entre les aborigènes de la France et ceux du Nord une différence si notable de mœurs, il faudrait des recherches plus approfondies, et, pour ma part, je ne doute pas qu'on ne trouvât en Bretagne des dépôts d'écailles d'huîtres semblables à ceux du Danemarck. Il reste encore à comparer les crânes trouvés dans les dolmens des différents pays de l'Europe pour signaler les analogies ou les différences que présentent leur forme et leurs dimensions.

« Les peuplades possédant l'usage des métaux, qui se répandirent en conquérants sur la surface de l'Europe, étant nécessairement venues d'Orient, il est probable que la race primitive dut se maintenir plus longtemps dans l'ouest qu'ailleurs. Là, leur civilisation aura dû parvenir au plus haut degré de développement dont elle était susceptible. Il me paraît vraisemblable qu'il faut attribuer à cette cause un fait pour lequel je ne connais pas d'autre explication, c'est que les monuments de l'*âge de pierre*, qui indiquent le plus de soin et de travail dans l'exécution, et qui sont pour ainsi dire les chefs-d'œuvre de cette époque, se trouvent précisément dans l'Europe occidentale, en Irlande et en Bretagne.

« Les pierres qui composent la plupart des dolmens sont presque toujours absolument dépourvues d'ornementation. Dans le Nord, il est vrai, on en voit quelques-unes avec une espèce de gravure grossière, des cercles entourant une croix. Il y a loin de là au célèbre dolmen à ogives de New-Grange, comté de Meath, en Irlande, dont les pierres sont couvertes d'ornements de toute sorte, notamment de lignes spirales. On retrouve les croix inscrites dans des cercles dans un autre dolmen voisin du premier, près de Dowth. Il y en a, dit-on, plusieurs autres en Irlande. En France, je n'ai vu de dessins que sur deux dolmens : 1° à Gavr'Innis, près de Locmariaker; là, toute la surface des pierres à l'intérieur est couverte d'ornements gravés en creux, dans le genre de ceux de New-Grange; on y voit même des espèces de caractères ressemblant à des haches (838) et des serpents dessinés; 2° à Locmariaker. Le dolmen nommé *table des marchands* présente à l'intérieur de la pierre, qui sert de toit, quelques sculptures grossières (839).

« Les environs de Carnac sont célèbres par le nombre et la grandeur des dolmens qu'on y rencontre. Quant aux *allées*, il n'est pas facile de décider s'il faut en attribuer l'érection aux Celtes ou aux Druides, ni si l'on peut les rapprocher du monument de *Stone-Henge* dans la plaine de Salisbury, en Angleterre. Stone-Henge consiste en plusieurs cercles de pierres (840), réguliers, concentriques, entourés d'un fossé et d'un parapet de terre. Les blocs des cercles sont évidemment *taillés*. A leur extrémité, les pierres verticales portent un tenon qui s'engage dans une mortaise creusée dans les pierres horizontales qui recouvrent les premières. Voilà des indices d'une civilisation déjà avancée, telle qu'on la supposerait aux Celtes britanniques. Rien de semblable à Carnac. Les pierres ne sont nullement travaillées, et les plus grandes n'atteignent qu'à la moitié de la hauteur des principaux blocs de Stone-Henge. J'ajouterai que les allées de Carnac n'ont pas l'étendue qu'on leur attribue communément. On prétend qu'elles ont jusqu'à neuf lieues de France (841). Or il y a dans les lignes de pierres dressées des intervalles d'une demi-lieue, et l'examen du terrain permet de douter que ces intervalles aient été jamais remplis. Quoi qu'il en soit, le monument de Carnac est tellement rude, tellement primitif, qu'il m'est impossible de ne pas le croire plus ancien que celui de Stone-Henge. Pour moi, je ne puis croire que les *Celtes français*, au temps de leur puissance, aient élevé un monument (probablement religieux) dans un lieu si reculé, ni que, dans la suite, lorsqu'ils furent refoulés en Bretagne par de nouveaux conquérants, ils aient laissé un souvenir si grossier de leur civilisation déjà perfectionnée.

« Sans pouvoir l'affirmer avec certitude, je dirais plutôt que les allées de Carnac, entourées de tant

du bronze dans les dolmens qui renferment des instruments en os ou en silex, M. Worsaae a fondé sa classification des monuments primitifs de l'Europe. Il les distingue en trois époques, selon la nature des objets qu'on y trouve : *l'âge de pierre*, *l'âge de bronze* et *l'âge de fer*. Cette dénomination, assurément beaucoup moins arbitraire que toutes celles qu'on a proposées jusqu'ici, a été presque généralement adoptée en Allemagne et en Angleterre.

(838) Je crois être le premier qui ait publié une description du dolmen souterrain de l'île de Gavr'Innis dans le Morbihan. Ses parois sont toutes couvertes d'ornements gravés en creux qui rappellent les tatouages des insulaires de l'Océanie. On remarque sur quelques pierres des signes que M. Worsaae compare à des haches et qui pourraient être rapprochés des coins ou des pointes de flèches des inscriptions cunéiformes; mais on ne voit que quatre combinaisons de ces signes, ce qui me paraît exclure l'idée d'une inscription.

(839) Un autre dolmen à l'extrémité de la presqu'île de Locmariaker présente encore quelques traits gravés en creux assez semblables à des palmettes.

(840) Le cercle extérieur est formé par une suite de blocs, dont les uns, verticaux, forment des impostes, et d'autres, horizontaux, posés sur les premiers, représentent des architraves. Toutes ces pierres sont grossièrement, mais très-visiblement équarries.

(841) M. Worsaae fait sans doute allusion à une dissertation insérée dans l'*Archeologia Britannica*, dont l'auteur suppose que les *allées* de Carnac étaient *autrefois* réunies à celles d'Erdeven. Mais cette hypothèse est absolument gratuite, et l'on aurait pu, avec le même procédé de restitution arbitraire, soutenir que les allées de Carnac aboutissaient au grand dolmen de Saumur.

Digitized by Google

de dolmens, sont l'ouvrage du peuple primitif qui, avant l'invasion des Celtes, occupait le littoral de la France. En effet, ainsi que je le disais tout à l'heure, c'est dans la partie la plus reculée de la Bretagne que les aborigènes de *l'âge de pierre* auront conservé le plus longtemps leur indépendance et par conséquent élevé leurs monuments les plus importants.

« A l'*âge de pierre* succéda l'*âge de bronze*, qui a laissé de nombreuses traces dans la France comme dans toute l'Europe, et qui mérite d'être également étudié avec une sérieuse attention. Le bronze, composition de cuivre et d'étain, était connu à cette époque, mais non encore le fer. Dans le nord, c'est une opinion fort répandue que les Celtes ont habité la Scandinavie méridionale, et, à défaut de renseignements historiques, on se fonde sur la ressemblance qui existerait entre les armes, les instruments et les bijoux en bronze et en or qu'on trouve dans nos tumulus et ceux qui ont été découverts en Angleterre et en France. Cette opinion a trouvé surtout des partisans en Norwége, et les historiens modernes de ce pays l'ont tenue pour démontrée.

« Remarquons d'abord que tandis que les savants du nord donnent à ces objets en bronze une origine celtique, les archéologues français hésitent à les attribuer aux Celtes. En général, on les croit d'origine romaine, ou gallo-romaine; et cependant il est certain qu'à l'époque où les Romains poussèrent leurs conquêtes au delà des Alpes, les Celtes connaissaient, depuis longtemps l'usage du fer. Dans les tombeaux et les autres monuments romains on a trouvé des armes et des instruments de fer. Tous vos musées en offrent des échantillons.

« Si j'en puis juger par les différentes collections d'antiquités que j'ai vues en Normandie, en Bretagne et dans le nord de la France, les objets appartenant à ce que j'appelle l'*âge de bronze*, ne sont remarquables ni par leur forme, ni par leur ornementation. Les plus communs sont ces espèces de haches que les antiquaires anglais nomment *celts*, des ciseaux, des pointes de flèches ou de lances, des épées, etc. Le travail en est généralement médiocre, souvent grossier. On peut dire que les instruments trouvés en France sont inférieurs à ceux qu'on a découverts dans la Grande-Bretagne, bien qu'entre les uns et les autres l'analogie soit remarquable. D'ailleurs, l'existence de moules et de débris de fusion, découverts dans les deux pays, prouve que chacun a eu sa fabrication particulière.

« Les instruments de même espèce qu'on découvre dans le Nord se distinguent, au contraire, par la richesse et la variété de leur ornementation. Le travail en est soigné, quelquefois d'une rare élégance. En France, on ne voit guère d'épées de bronze à poignées du même métal (842). Elles n'avaient que des poignées en bois ou en os. En Danemarck, les épées à lame et à poignée de bronze sont très-communes, et la fonte en est très-perfectionnée. Bien qu'on rencontre en France quelques instruments en bronze inconnus chez nous, on chercherait vainement cette variété d'armes et de bijoux qui est caractéristique en Scandinavie. Nos cornets, nos boucliers, nos vases à suspension, d'un travail très-remarquable, vous sont étrangers aussi bien qu'aux Anglais. En un mot, c'est en Scandinavie que les instruments de l'*âge de bronze* ont atteint leur perfection pour la forme, la fabrication et l'ornementation.

« On peut conclure de là que, malgré quelques rapports généraux entre les objets en bronze trouvés en Europe, on ne doit pas attribuer leur fabrication à un peuple particulier, et que nos bronzes scandinaves ne sont pas plus d'une origine celtique que les vôtres n'appartiennent aux anciens peuples du Nord. On trouve chez nous des moules, des modèles, des essais de fonte qui prouvent surabondamment une fabrication nationale. La trouvaille la plus remarquable en ce genre fut faite récemment à *Smorrn-Morre*, aux environs de Copenhague, et appartient aujourd'hui à Sa Majesté. Elle se compose de cent soixante objets en bronze, dont une grande partie n'est qu'à moitié finie.

« Les objets terminés sont remarquables par la beauté du travail. Des lingots de métal trouvés à côté de pièces travaillées ne permettent pas de douter qu'on n'ait découvert une *fonderie antique*.

« L'origine celtique des instruments en bronze qu'on trouve en France et en Angleterre ne me semble pas douteuse. Les antiquités qui leur succèdent immédiatement sont romaines, et il est évident que c'est la civilisation romaine qui a remplacé l'*âge de bronze* dans la Gaule. Il faut cependant faire une exception pour l'influence exercée par la civilisation grecque des Marseillais. Cette influence et les communications antiques entre l'Italie et la Gaule méridionale auront dû faire cesser l'emploi du bronze dans ces provinces beaucoup plus tôt que dans celles du Nord. Dans nos contrées, l'usage du bronze n'a cessé que plusieurs siècles après notre ère.

« Il faut bien remarquer que l'usage de ce métal n'indique pas une race d'hommes, mais un degré de civilisation, ainsi que l'exprime le vers de Lucrèce :

« Sed prius æris erat quam ferri cognitus usus.
(*De rer. natura*, lib. v, v. 1285.)

« L'observation de César sur les Bretons, qui ne possédaient guère de fer, mais qui se servaient de bronze importé (*ære autem utuntur importato*), nous fournit un témoignage précieux sur ce fait, qu'avant les conquêtes de Rome, l'emploi du bronze était à peu près exclusif dans le nord de l'Europe. Cet usage exclusif du bronze dut disparaître d'abord dans les pays voisins de l'Italie et se maintenir plus longtemps dans les contrées du nord et de l'ouest, qui ne subirent jamais le joug romain. Aussi trouvons-nous en grande quantité les instruments de bronze dans des pays tels que l'Irlande, le Danemarck et le nord de l'Allemagne. Là encore, la fabrication du bronze, en raison du temps qu'elle dura, atteignit sa plus grande perfection; elle porte même des traces d'une influence romaine dans l'ornementation; et la grande quantité d'antiquités romaines des premiers siècles de notre ère, découvertes en Danemarck, atteste la recherche de ces objets par les anciens habitants du pays, et leur désir de les imiter.

« Probablement la fabrication des instruments en bronze n'a cessé, dans la Gaule et la Grande-Bretagne, que deux siècles après notre ère. Elle a duré beaucoup plus longtemps dans le nord, et assurément postérieurement à l'établissement des peuplades scandinaves en Danemarck. Quelle raison aurait-on de douter que les Scandinaves, ainsi que toutes les autres nations, ne se soient servis d'armes et d'ustensiles en bronze avant d'apprendre à travailler le fer?

« Nos antiquaires, qui voient dans nos instruments de bronze une fabrication celtique, sont fort embarrassés pour trouver des monuments scandinaves. En effet, l'emploi du bronze n'ayant cessé dans le nord que vers le VIe siècle, et les premiers objets

(842) On en trouve quelquefois, mais surtout dans le midi, et d'après leur forme on peut les croire importées par les colonies grecques. Beaucoup d'épées en bronze de notre pays n'ont pas de *soie*, et n'étaient fixées à la poignée que par des clous. On peut en voir de semblables au musée de Cluny.

Digitized by Google

en fer portant évidemment les traces de l'influence romaine, il ne reste plus rien qu'on puisse attribuer aux Scandinaves, car, entre l'âge de bronze et l'âge de fer, il n'existe pas d'époque intermédiaire caractérisée, pas plus chez nous qu'en France ou en Angleterre. On remarquera que l'influence des arts de Rome est évidente pour l'observateur attentif qui examine nos antiquités de l'*âge de fer*. Dès avant les grandes expéditions normanniques, les Scandinaves imitaient des modèles romains, tout en donnant par la fabrication un cachet particulier à leurs armes et à leurs bijoux. En Irlande, en Angleterre et en Ecosse, on trouve souvent des antiquités scandinaves qui se distinguent au premier coup d'œil des antiquités analogues d'origine anglaise ou anglo-saxonne. Pendant mon dernier séjour en Angleterre, j'ai reconnu des épées en fer scandinaves retirées de rivières sur la côte orientale, où, comme l'on sait, les *Vikings* entraient souvent. En Normandie et dans le reste de la France, je n'ai observé aucun objet d'une origine scandinave incontestable. Je ne doute pas cependant qu'on n'en découvre quelque jour, et, de même qu'en Angleterre, on pourra reconnaître, à leur forme et à leur fabrication, que les Normands n'étaient pas si barbares et si étrangers à la civilisation européenne, que jusqu'ici on s'est plu trop généralement à les représenter. »

« Le lecteur peut apprécier maintenant le système de M. Worsaae; il se recommande par la clarté, les déductions logiques, le nombre et l'exactitude des observations. Il me paraît très-difficile de lui contester les différentes périodes de civilisation qu'il caractérise par les dénominations d'âges de *pierre*, de *bronze* et de *fer*; mais je ne sais si tous les monuments qu'il attribue à la première de ces époques lui appartiennent en effet. Quelque rudes et grossiers que soient nos *menhirs* et nos *dolmens*, leur érection dénote souvent une civilisation plus avancée que celle des sauvages, à qui tout métal est inconnu. J'ai peine à croire, par exemple, qu'on ait pu, sans ciseaux de bronze, sculpter le granit de *Gavr' Innis*, où M. Worsaae lui-même n'est pas éloigné de reconnaître une sorte d'hiéroglyphes. Pour dresser l'énorme *aiguille de Locmariaker*, qui a 64 pieds de long et pèse 250,000 kilogrammes, il a fallu probablement d'autres appareils que des rouleaux, des cordes et des bâtons. Les dolmens de *Türavo* en Corse et de *Trie* (Seine-et-Oise), percés d'une fenêtre à leur extrémité, ne me paraissent guère convenir à des chambres sépulcrales; enfin il existe dans une île à l'embouchure de la Loire, un *menhir* d'un poids énorme, qui a dû être apporté du continent, car l'île ne renferme pas de roche de la même nature; le transport n'a donc pu être effectué qu'à une époque où l'art de la navigation était déjà avancé. Je présente ces objections avec confiance à M. Worsaae, dans l'espoir et presque la certitude qu'il les lèvera heureusement, et qu'il complétera ainsi le travail le plus remarquable et le plus concluant que j'aie encore lu sur nos antiquités primitives. » P. MÉRIMÉE.

NOTE VII.

Art. CELTIQUES.

De l'origine et des migrations des Celtes ou Galls.

Déterminer, même vaguement, l'époque de l'acheminement des Galls vers le nord et l'ouest, présente des difficultés insurmontables. Voici tout ce qu'on peut dire à ce sujet :

Au XVIIe siècle avant notre ère on voit les Galls occupés à forcer le passage des Pyrénées, défendu par les Ibères. C'est le premier renseignement positif sur leur existence dans l'ouest. Ils occupaient cependant les contrées situées entre la Garonne et le Rhin, et avaient parcouru et possédé les rives du Danube longtemps avant cette époque.

D'autre part, il n'y a pas de doute qu'en quittant l'Asie, ils ne se résignèrent à s'avancer du côté de l'ouest, beaucoup moins attrayant que le sud, et, en outre, occupé déjà par des essaims de peuples jaunes, que parce que les routes méridionales leur étaient visiblement fermées et interdites par les encombrements d'Arians en marche vers l'Inde, l'Asie antérieure et la Grèce. Dès lors, leur arrivée dans l'Europe occidentale, si ancienne qu'on la suppose, est de beaucoup postérieure à l'apparition des Arians sur les crêtes de l'Himalaya et des Sémites du côté de l'Arménie.

La lutte des Ibères et des Galls, du côté de la Garonne, au XVIIIe siècle, donna naissance au plus ancien récit des annales de l'Occident. Là se confirme cette observation que l'histoire ne résulte jamais que du conflit des intérêts des blancs. Nous trouvons les Ibères, gens laborieux, mais relativement faibles, aux prises avec ces multitudes de guerriers hardis et turbulents, qui longtemps firent la loi dans notre partie du monde.

Le nom de ces guerriers vient de *gall*, *fort*. J'en rapporte l'origine à une ancienne racine de la race blanche, très-reconnaissable encore dans le sanskrit *wala* ou *walya*, qui a le même sens. Les nations sarmates et, par suite, les gothiques restèrent fidèles à cette forme, et appelèrent les Galls *walah*. Les Slaves altéraient le mot davantage, et en faisaient *wlach*. Les Grecs le prononçaient ταλατα ou κελτοι, dont les Romains firent *Celtæ*, pour se rabattre ensuite, couramment, à la forme plus régulière *galle* (843).

Outre ce nom, les Galls en avaient un autre : celui de *Gomer*, inscrit dans les généalogies bibliques, au nombre des fils de Japhet. On a ainsi la mesure de l'antique notoriété d'un si puissant rameau de la famille blanche. A cette période très-

(843) P. Watcher, *Encycl. Ersch u. Gruber*, — *Galli*, p. 47. Le bas-breton emploie aussi la forme *Gallaouet*, qui garde bien le *l* originaire de Γαλατοι. Voir, à ce sujet, les médailles où l'on trouve les formes ΚΑΛΕΤΕΔΟΥ, ΚΑΛΔΟΥ, ΚΑΛΑΥ, ΚΑΛΕΑΥ et autres. — VISCHER, *Keltische Münzen aus Hunningen*, in-4°, Bâle, p. 17. Voir aussi SCHAFFARIK, *Slawische Alterth.*, t. I, p. 256. Cet auteur indique quelques formes intéressantes du nom *Galedin*, que s'attribuaient les Belges et qui est la racine évidente de *Caledonia*; *Gaoidheal*, en usage chez les Irlandais. Les Anglo-Saxons firent de *walh*, le gothique *vealh*, fidèlement conservé dans notre *valet*. Les Anglais ont depuis abandonné cette dérivation insultante, pour cette autre, *gallant*, qui se rattache à notre *vaillant*. Ainsi, suivant l'humeur louangeuse ou méprisante de telle tribu de conquérants, la même racine ethnique a fourni l'éloge et l'injure. Une autre transformation de *Gall*, c'est *Wallon*, appliquée à un peuple de Belgique. Une autre encore, c'est *Welche*, dans la Suisse française, etc. SCHAFFARIK, *ouvr. cité*, t. I, p. 50 et pass. On observe la trace du nom des Celtes, dans certaines appellations de localités modernes comme dans *Chaumont-Kaldun*, où la dernière syllabe est traduite; dans *Châlons*, dans l'expression *pays de Caux*. *Voy.* aussi la longue et savante dissertation de P. L. Diefenbach, *Celtica*, II, in-8°, Stuttgart, 1840, 1re abth., p. 9 et seqq., qui me paraît épuiser la matière.

Digitized by Google

ancienne, où les populations Sémitiques étaient encore accumulées dans les montagnes de l'Arménie, et s'adossaient au Caucase, elles ont pu, sans doute, entretenir des relations directes avec les Celtes ou Gomers, dont plusieurs nations vivaient alors sur les côtes septentrionales de la mer Noire. Cependant il est également probable que les Celtes avaient eu des contacts avec les Sémites dès avant cette époque.

Ces Gomers, connus traditionnellement des nations Chananéennes du sud, le furent plus directement des Assyriens. Il y eut, à la fin du XIIIe siècle, entre les deux peuples, des conflits et des mêlées. Inhabiles à laisser à la postérité des monuments de leurs triomphes, les Celtes en perdirent la mémoire; mais leurs rivaux asiatiques, plus soigneux, ont gardé des traces d'exploits dont ils s'honoraient. M. le lieutenant colonel Rawlinson a trouvé très-fréquemment dans les inscriptions cunéiformes le nom de *gumiris*, entre autres, sur les pierres de Bisoutoun (844). C'est donc dans l'Asie occidentale que se rencontrent les premières mentions du peuple qui devait se répandre le plus loin en Europe.

Outre la Bible et les témoignages assyriens, l'histoire grecque aussi parle de l'invasion cimmérienne au temps de Cyaxares (845). Ces Cimmériens, ces Gumiris, qui firent alors tant de mal, et furent si rapidement dispersés par les Scythes, nous les suivons dès lors au delà de l'Euxin où ils retournent, et montant avec eux vers l'ouest et le nord-ouest, nous ne perdons plus de vue leurs vastes pérégrinations.

Ils s'enfoncent jusque dans les contrées voisines de la mer du Nord, et y portent leur nom de *Kimbr* ou *Cimbri* (846). Ils occupent la Gaule, et lui font connaître les *Kyniris*. Ils s'établissent dans la vallée du Pô, et y répandent la gloire des *Umbri*, des *Umbrones* (847). En Ecosse on connaît encore le clan de Cameron, en Angleterre l'Humber et la Cambrie; en France, les villes de Quimper, de Quimperlé, de Cambrai, comme dans les plaines du pays de Posen, le souvenir des Ombrons est resté attaché, jusqu'à nos jours, à un territoire nommé Obrz (848).

On a pensé que ce nom de *Gumiri*, de *Kymri*, de *Cimbre*, pouvait indiquer une branche de la famille celtique, différente de celle des Galls, de même que dans les Celtes on ne savait pas reconnaître ces derniers. Mais il suffit de considérer combien les deux dénominations de *Gall* et de *Kimri* s'appliquent souvent aux mêmes tribus, aux mêmes peuplades, pour abandonner cette distinction. D'ailleurs les deux mots ont le même sens ou à peu près : si *gall* veut dire *fort*, *kimri* signifie *vaillant* (849).

En réalité, il n'existe aucun motif de scinder les masses celtiques en deux fractions radicalement distinctes; mais on n'aurait pas moins tort de croire que toutes les branches de la famille aient été absolument semblables. Ces multitudes, accumulées des rives de la Baltique et de la mer du Nord (850) au détroit de Gibraltar, et de l'Irlande à la Russie (851), différaient notablement entre elles, suivant qu'elles s'étaient plus ou moins alliées ici aux Slaves, là aux Thraces et aux Illyriens, partout aux Finnois. Bien qu'issues originairement d'une même souche, elles n'avaient souvent conservé qu'une simple et lointaine parenté dont l'identité de langue, altérée d'ailleurs par des modifications infinies de dialectes, était l'insigne. Du reste, elles se traitaient à l'occasion en rivales et en ennemies, ainsi que plus tard, on vit les Franks austrasiens guerroyer, en toute tranquillité de conscience, contre les Francs neustriens. Elles formaient donc des réunions politiques pleinement étrangères les unes aux autres (852).

Qu'elles aient appartenu à la race blanche dans la partie originelle de leur essence, il n'y a pas à en douter. Chez-elles, les guerriers avaient une carrure solide, des membres vigoureux et une taille gigantesque (853), les yeux bleus ou gris, les cheveux blonds ou rouges. C'étaient des hommes à passions turbulentes; leur extrême avidité, leur amour du luxe les faisaient volontiers recourir aux armes. Ils étaient doués d'une compréhension vive et facile, d'un esprit naturel très-éveillé, d'une insatiable curiosité, très-mous devant l'adversité, et, pour couronner le tout, d'une redoutable inconsistance d'humeur, résultat d'une inaptitude organique à rien respecter ni à rien aimer longtemps (854).

Ainsi faites, les nations galliques étaient parve-

(844) Col. Rawlinson, *Memoir on the Babylonian and Assyrian Inscriptions*, 1851, p. 21.

(845) Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, t. II, p. 379.

(846) La nationalité celtique des plus anciens Cimbres n'est pas contestable. Ils nommaient l'Océan, sur les bords duquel ils résidaient, *Mori-Marusa*. Ce sont deux mots kymriques qui veulent dire *mer morte*. Ils lui donnèrent aussi le nom de *crow*, reproduit en latin dans la forme *cronium*, autre expression kymrique qui signifie *glacé*. Lorsqu'ils vinrent attaquer Marius, un de leurs chefs se nommait *Boïorix* ou le chef *boïen*, et les Boïens étant des Galls incontestables, il n'y aurait aucun motif qui eût pu porter un guerrier cimbre à prendre un titre celtique, s'il n'avait pas été celte lui-même. On retrouve encore à côté de ce même Boïorix un *Lucius* ou mieux *Luk*, et ce nom, très-connu des Latins, leur avait été transmis par les Ombres-Celtes de la péninsule italique; il était donc gal ique comme ses possesseurs.

(847) C'est une règle celtique que le *k* et le *g*, deux lettres qui paraissent avoir été tout à fait confondues dans la prononciation, s'effacent souvent devant une voyel e. — Aufrecht et Kirchhoff, *Die umbrischen Sprachdenkmæler, Lautlehre*, p. 15 et pass. Il y en a beaucoup d'exemples : *gwiper, vipère; win* et *gwin, vin; gwir* et *fire, vrai; gwell* devenu l'anglais *well; alon* et *galon, étranger*; etc.

(848) Schaffarik, *ouvr. cité*, t. I, p. 51.

(849) M. Amédée Thierry, *Hist. des Gaulois*, t. I. Introduction. — Le nom est resté dans le danois *kiemper*, avec la signification de *combattant*. — Salverte, *Essai sur l'origine des noms d'hommes, de peuples et de lieux*, 1821, in-8°, Paris, t. I, p. 108.

(850) Je n'affirme nullement que l'inondation celtique se soit arrêtée au Danemark. — « Dans le Nord (dit Wormsaae), c'est une opinion fort répandue que les Celtes ont habité la Scandinavie méridionale, et, à défaut de renseignements historiques, on se fonde sur la ressemblance des armes, des instruments et des bijoux en bronze et en or trouvés dans nos tumulus, avec ceux qui ont été découverts en Angleterre et en France. Cette opinion a des partisans en Norwége, et les historiens de ce pays l'ont tenue pour démontrée. » — *Lettre à M. Mérimée*, — *Moniteur* du 14 avril 1853. — *Voy.* aussi Munch, *Trad. allem.*

(851) En établissant les différents flux et reflux de la famille slave, Schaffarik donne d'excellentes indications sur l'étendue des établissements celtiques, principaux compétiteurs des Wendes. Un des points qui ressortent le mieux de cet examen, c'est que, sur plus d'une frontière, il est fort difficile de distinguer les deux groupes. — (Schaffarik, *ouvr. cité*, t. I, p. 56, 66, 89, 104, 207, 579.)

(852) La monnaie d'or que frappaient les Etats celtiques n'avait cours que sur le territoire spécial de chaque nation, parce que le titre en était toujours particulier. Bien que cette observation ne puisse s'appliquer qu'au IVe siècle avant Jésus-Christ, comme cette époque est un temps d'indépendance bien complète pour les peuples celtiques, je conclus qu'il y a là une preuve à ajouter à toutes celles qui, par ailleurs, témoignent de l'isonomie respective des différents peuples kymriques. Mommsen, *Die nordetruskischen Alphabete*, dans les *Mittheilungen der antiquarischen Gesellschaft in Zürich*, VII B., 8 Heft, 1853, p. 245.

(853) Wachter, *ouvr. cité*, p. 64.

(854) César a ainsi dépeint les Gaulois, en politique qui, prétendant se servir d'eux, voulait connaître et leur

Digitized by Google

nues de très-bonne heure à un état social assez relevé, dont les mérites comme les défauts représentaient bien et la souche noble d'où ces nations tiraient leur origine, et l'alliage finnois qui avait modifié leur nature (855). Leur établissement politique présente le même spectacle que nous ont donné, à leurs origines, tous les peuples blancs (856).

NOTE VIII.

Art. Celtiques.

Sur les noms des idiomes celtiques.

Il a régné jusqu'ici, dans la nomenclature des langues celtiques, une certaine confusion provenant soit du mélange des termes nationaux et anglais, soit de l'analogie fortuite et apparente de ces noms entre eux. Il importe de mettre fin à ces incertitudes, et de s'entendre une fois pour toutes sur le sens et l'application de ces dénominations diverses.

Le mot *gaëlique*, employé pour désigner la langue des Irlandais et des Ecossais, se rattache immédiatement au nom générique de *Gaël*, qui appartient également aux deux peuples. Une ressemblance tout à fait fortuite a donné lieu fréquemment à des rapprochements erronés avec les noms des Gaulois, *Galli*, et celui de *Gallois* (en anglais *Welsh*). La véritable forme de ce mot est en irlandais *gaoidheal* (anciennement *gaodheal*, et *gaedhil*), en erse *gaidheal*, que la prononciation actuelle contracte en *gaël*. Le *dh* médial a certainement été prononcé autrefois ; c'est ce que prouve le nom latinisé de *gadelii* que l'on rencontre dans les chroniques du moyen âge, ainsi que celui de *gwyzel*, par lequel les Gallois ont toujours désigné les Irlandais. — Ce mot est irlandais, et se trouve expliqué comme suit dans le Glossaire de l'évêque-roi Cormac (857), rédigé vers la fin du IXe siècle : *gaodheal*, i, e *gafal*, i, e. *feardotheigheadh go yaoth targ ach mbèsgna :* ce qui signifie littéralement : *gaodheal*, c'est-à-dire *héros*, c'est-à-dire homme allant par la violence (pillage, vol) à travers tout pays habité (858). Le commentaire aurait grand besoin d'être lui-même annoté. Le mot *gaoth*, auquel Cormac rapporte le nom de *gaodheal*, se trouve dans les lexiques avec la signification de *vol*, et s'écrit aussi *gaoid*, *gaid*, *goid*, et *gad*. La racine verbal *gad* a le sens plus étendu de *couper, arracher, prendre, enlever par violence*. Les dérivés *gadadh*, *gadachd*, signifient non-seulement le vol caché (stealing, thieving), mais le *vol à main armée, avec violence et bris de maison* (burglary). Toutefois le mot *godheal*, dans la pensée du glossateur, aura eu la signification plus relevée de *conquérant ;* car il est peu probable que son patriotisme d'Irlandais lui eût permis de donner un sens avilissant au nom national des Gaëls. En effet, le mot *gafal*, cité comme synonyme de *gaoidheal*, et que O' Reilly interprète par *héros*, se lie au même ordre d'idées. C'est un dérivé du verbe *gabh*, saisir, prendre possession, conquérir ; d'où *gabhail*, butin, conquête, *gabhaltas*, invasion, partage des terres conquises, et aussi le *territoire conquis*. Substitution de *f* à *bh*. L'étymologie de Cormac peut, au reste, être contestée, comme bien d'autres du même glossateur. *Gaoidheal*, en effet, s'écrit constamment avec l'aspirée *dh*, jamais avec *d* ou *th*, et le gallois *gwyzel* (z = *dh*) est une preuve remarquable de l'importance de l'aspiration. Je trouve une explication plus satisfaisante de ce nom, en le rattachant à la racine *gaodh*, tuer, blesser ; et, comme substantif, meurtre, blessure (O' Reilly, Suppl.). Le mot *gadh*, combat, flèche, dard, est probablement une variante du même radical : *gaoidheal* signifierait ainsi un guerrier.

Cette dénomination est commune aux Irlandais et aux montagnards de l'Ecosse. Pour distinguer les deux peuples, on ajoute les adjectifs *eirionnach* et *albanach*. Il convient donc de réserver le nom de *gaëlique* pour la branche représentée par les deux dialectes. Mais comment désigner plus spécialement chacune de ces langues ? Dira-t-on : *gaëlique-irlandais* et *gaëlique-écossais ?* cela est trop long. Le nom d'*Irlandais* a l'avantage de n'offrir aucune amphibologie. Quant à *albanach*, qui signifie montagnard, il a le tort de ressembler trop au nom d'*albanais*, généralement adopté pour désigner les *Shipetars* du nord de la Grèce. Le mot *écossais* ne vaut pas mieux, parce qu'il s'applique indifféremment aux Gaëls montagnards et aux Anglo-Ecossais des plaines. Je préfère donc la dénomination du *erse*, qui en Angleterre n'est jamais appliquée à l'irlandais, comme l'ont cru tout récemment Pott (*Etymol. Forsch.* t. II, p. 550) et Eichhoff (*Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*, p. 31), mais bien au gaëlique de l'Ecosse. Que ce mot soit une corruption de l'anglais *Irish*, c'est ce qui est fort probable, mais l'usage a changé son acception primitive.

fort et leur faible. (Liv. II, 50 ; IV, 5, et VII, 20.)—Strabon les jugeant en littérateur désintéressé, est beaucoup plus indulgent. Il trouve les Gaulois bonnes gens et sans malice, ne se fâchant que quand ils sont les plus forts, et se laissant du reste persuader aisément. (Strab., IV, 4, 2.)

(855) Schaffarik, après avoir déclaré qu'il considère les Celtes comme le premier des peuples blancs établis en Europe, ajoute : « Déjà, dès les temps les plus anciens, ils étaient non-seulement riches et puissants à l'extrême, mais encore extraordinairement cultivés (*ungewœhnlich gebildet*). Ils occupaient un tiers de l'Europe, et, du IVe au IIe siècle avant notre ère, ils s'étendaient d'un côté jusqu'à la Vistule, de l'autre, sur le bas Danube, jusqu'au Dniester. » — *Slawische Alterthümer*, t. I, p. 89. Il montre, en plus d'un pays, les Slaves dominés par les Celtes, et vivant en sujets au milieu d'eux.

(856) Cfr. Gobineau, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, t. III, c. 3.

(857) Cormac, roi de Munster et évêque de Cashel, l'auteur de ce Glossaire, fut tué en 908, à la bataille de Bealach Mughna.

(858) O'Reilly traduit : *a man who, by force, or by art, gets above all laws*. On voit qu'il a été incertain sur le sens du mot *gaoth*. *Besgna*, qu'il rend par *law*, signifierait, d'après O'Clery (*Vocabulary*, Louvain, 1643), *gach tir no gach talamh i mbid bértadha ;* toute terre ou toute contrée, dans laquelle sont des langues. Ce mot se lierait ainsi à *beas*, langage (le sanskrit *b'éâ à*), terme qui manque dans O'Reilly, mais qui se trouve au nombre des anciens mots du grand dictionnaire erse. La seconde partie du *bésgna* serait *gna*, *gnadh*, *gnath*, habitude, coutume (sanskrit *g'nâ*, connaître). *Beasguin*, un colon aurait le même sens (*guin* se liant à *gna*, comme en sanskrit *g'ânâmi* à *g'nâ*). Les idées de langage régulier et de civilisation se touchent de près. De cette signification première ont découlé les autres acceptions de *bésgna* ou *béascnadh*, savoir : pays cultivé, paix, convention, contrat, etc., effets divers de la civilisation.

Digitized by Google

Dans le dictionnaire *Anglo-Erse*, publié par la société des Highlands, on trouve *erse* ou *earse*, traduit par le *Gaëlic, albannach*.

L'autre branche des idiomes celtiques, désignée, au moins provisoirement, par le nom de *Cymrique*, offre aussi quelques difficultés de nomenclature. Les mots de *gallois* et de *bas-breton* sont généralement compris, et ne préjugent rien à l'égard d'une meilleure nomenclature. Le nom de *gallois* a certainement plusieurs inconvénients, dont le premier est d'être tout à fait étranger à l'idiome qu'il désigne. Les *Gallois* en effet s'appellent *Cymry* ou *Cymmry*, au singulier *Cymmro*, leur pays se nomme *Cymmru*, leur langue *cymmraeg*. Sans recourir à l'interprétation emphatique d'Ower : *the first fountain of existence*, on trouve une étymologie très-satisfaisante de ce nom, dans les mots *cyn*, premier, principal, et *bro*, pays (en irlandais *bru*, contrée, district), changé régulièrement en *mro* d'après la loi de la mutation des consonnes. Il signifiait donc le premier, le principal pays de la confédération des peuplades bretonnes. Le fait que les Cymris possédaient les institutions druidiques les plus développées, les autorisait suffisamment à prendre ce titre, et le maintien de leur nationalité au travers des vicissitudes qui ont abattu toutes les autres, prouve qu'ils en étaient dignes. Il conviendrait donc peut-être de réserver le nom de *cymrique*, pour désigner en particulier la langue des Gallois, et de chercher une autre dénomination générale pour la branche dont elle forme le principal rameau. Or je n'en trouve pas de meilleure que celle de *bretonne*, qui, de tous temps, a désigné généralement la majorité des peuplades de la Grande-Bretagne. Le mot *brython* est tout cymrique. C'est un pluriel agrégatif, qui signifie : *guerriers;* son radical singulier est *brwth*, combat, tumulte, d'où dérivent beaucoup d'autres termes analogues, comme *brythai*, un combattant, *brythaint*, *brythawd*, tumulte, *brythus*, tumultueux, *brythwr*, guerrier, etc.

Dans les poëmes des anciens bardes (du VIIe au IXe siècle), le nom de *brython* se rencontre assez fréquemment, et dans le passage suivant de Myrzin, il est opposé à *Saeson*.

A mi zysgoganav cyn vy nygnez.
Byrthon dros Saeson.....

« Je prophétiserai avant mon angoisse (que) les Bretons (seront) au dessus des Saxons! »

Ce nom se trouve également chez les Bretons de France, où *breizad* au pluriel *breizaded* ou *breiziz*, désigne un habitant de la Bretagne. Le *z* est une corruption fréquente du *th* gallois, et la diphtongue *ei* répond souvent à l'*y* cymrique. Entre le gallois *brwth*, *brython*, et le bas-breton *breiz*, il y a le même rapport qu'entre *brwnt* sale, *brynti*, ordure, pourriture et bas-breton *brein*, pourri, *breinder*, putréfaction, etc. Toutefois la circonstance que *breiz*, au singulier, et sans aucun suffixe, conserve la modification de la voyelle radicale, prouve que la filiation primitive de ce mot est perdue en bas-breton, et que le nom a été importé de la Grande-Bretagne. C'est ce que démontrent encore mieux les termes de *bretoun*, *brézonek*, synonymes de *breizad*, etc., qui ont conservé le suffixe du pluriel gallois *on*, lequel est étranger d'ailleurs au bas-breton, où il s'est changé en *en*. La signification de *guerriers*, que nous avons donnée au nom de *brython*, se trouve, au reste, confirmée par les mots bas-breton : *brézet*, guerre, *brézéliad*, guerrier, *brézélour*, id. (*é* breton = *y* gallois) ; mais le corrélatif de *brwth*, qui serait *brouz*, ne se trouve plus dans cet idiome.

Ainsi tombe l'étymologie présentée comme indubitable par Legonidec (Dict. celto-breton, p. 54), qui fait dériver *breiz*, de *brîz*, peint de diverses couleurs, ce qu'il appuie par les noms de *Leti* et de *Picti*, donnés à des peuplades celtiques. *Brîz*, en effet, est le gallois *brith*, tacheté, varié, du verbe *brithaw*, varier, orner de diverses couleurs, etc. *I* est ici radical (irland. *brit*, tacheté), et n'a aucun rapport avec l'*y* de *brython*, lequel dérive de l'*w* radical de *brwth*. (Irland. *bruithean* combat.)

Pour nous résumer, je pense que le nom de *brython*, guerriers, a été une épithète commune aux diverses tribus de cette branche de la race celtique, tout comme celui de *gaoidheal*, avec le même sens, est la dénomination générique de l'autre branche.

Le nom de *Britannia*, *Bretannia*, donné à l'île entière par les plus anciens auteurs, viendrait à l'appui de cette conclusion, s'il était démontré qu'il existe une liaison réelle entre ce nom et celui de *brython*. Cela paraît, au premier abord, indubitable; mais voici que les Cymris ont, pour le nom général de l'île, le mot de *prydain*, lequel, ramené au substantif *pryd*, beauté, signifierait beau, belle, *Ynys Prydain*, l'île belle : c'est ainsi que les bardes et les chroniqueurs la désignent constamment. D'un autre côté, les triades historiques rattachent ce nom à celui de *Prydyn*, fils d'*Aez le Grand*, qui l'aurait conquise. Serait-ce là vraiment la forme originale de ce nom? Le changement du *p* en *b*, dans *Britannia*, s'expliquerait-il par la mutation régulière de *Prydain* en *Brydain*, suivant la position grammaticale du mot? ou bien par le rapprochement qui a dû s'opérer naturellement, chez les anciens, entre les noms de *Brython* et de *Prydain?* Si ce nom avait été emprunté au latin par les Cymris, pourquoi auraient-ils changé le *b* en *p*, ce dont il n'y a d'ailleurs aucun exemple? D'un autre côté, le mot de *Prydain* ne paraît se rencontrer que dans les monuments écrits, et principalement chez les bardes, et dans les traditions demi-fabuleuses des triades; dans le langage populaire l'Angleterre est toujours appelée *Llœgyr*, nom qui désignait autrefois toute la portion de l'île qui n'était ni cymrique, ni calédonienne. Il faut observer aussi que, dans les anciennes chroniques de l'Irlande, on trouve toujours *Breatain*, Bretagne, *breathnach*, un breton, et jamais *Preatain*.

On voit que la question reste singulièrement indécise, et je n'oserais, quant à moi, la trancher dans aucun sens.

Si l'on adopte le nom de *bretonne*, pour désigner la branche que jusqu'ici j'ai appelée *cymrique*, il faudra chercher une autre dénomination pour le *bas-breton* de la France; et celle d'*armoricain* me paraît la plus convenable à tous égards. Ce mot a l'avantage, en effet, d'être à la fois historique et national; *arvôr*, pays voisin de la mer, *arvôrek*, qui tient à la mer, *arvôrad*, habitant du voisinage de la mer.

Le *manx* et le *cornique* ne donnent lieu à aucune remarque.

Je résume les observations qui précèdent dans le tableau suivant :

GROUPE DES LANGUES CELTIQUES.

Branche *gaélique*.			Branche *bretonne*.		
Irlandais.	*Manx.*	*Erse.*	*Cymrique.*	*Cornique.*	*Armoricain.*

(M. Ad. Pictet, *De l'affinité des langues celtiques avec le sanskrit*, p. 165.)

Digitized by Google

NOTE IX.

Art. Celtiques.

Des éléments étrangers à la famille indo-européenne mêlés aux langues celtiques.

L'examen de la portion des langues celtiques qui ne se lie pas à la famille indo-européenne, offrira par la suite un sujet de recherches intéressantes et difficiles. Ce qui me paraît actuellement démontré, c'est que cette portion n'est pas assez considérable pour empêcher de classer les idiomes celtiques dans la famille sanskrite, ou *arienne*, ainsi que Lassen a proposé de la nommer. Ces langues se trouvent, à cet égard, dans le même cas que toutes les autres branches de la famille, car personne ne niera que le grec, le latin, le germanique, et surtout le slave, ne renferment des éléments étrangers à leurs affinités fondamentales. Pott a donc, à mon avis, été beaucoup trop loin, lorsqu'il avance « qu'un simple coup d'œil jeté sur les lexiques et les grammaires des langues celtiques suffit à prouver qu'elles appartiennent à une souche toute particulière, et que leur base, bien que fortement mélangée d'éléments sanskrits, est tout à fait étrangère à cette famille des langues. » (*Etymol. Forschungen*, t. II, p. 478.) Je crois avoir établi avec évidence qu'il faut renverser les termes de cette proposition, et admettre un mélange plus ou moins considérable d'éléments étrangers avec un fond décidément arien. Quant à fixer la proportion de ces éléments, on ne le pourra que lorsqu'ils auront été dégagés de la base indo-européenne, ce qui exigera un travail très-étendu. Il est plus facile, dès à présent, de signaler sous ce rapport le petit nombre de divergences du système grammatical celtique, dont l'ensemble se lie de la manière la plus intime au système arien. Sans vouloir entrer ici dans un examen approfondi de cette question, je rappellerai que ces différences sont presque exclusivement limitées à la *permutation des consonnes initiales, et à la composition des pronoms personnels avec les prépositions.*

La permutation des consonnes initiales est tout à fait particulière au groupe celtique; et je ne connais rien, dans aucune autre famille de langues, qui y ressemble. Cela même doit faire présumer que ce système a pris naissance chez les Celtes, par l'effet d'influences spéciales, depuis leur séparation de la souche commune. Je soupçonne fort que l'origine d'un ensemble aussi compliqué de lois euphonico-grammaticales, se lie aux institutions sacerdotales du druidisme qui paraissent avoir été communes à toute la race celtique. Trouve-t-on des traces de l'existence de ces lois dans les débris de l'ancien idiome gaulois? C'est là une question intéressante et délicate que je me propose de reprendre ailleurs, et qui me paraît très-douteuse.

Quant aux composés pronominaux dont j'ai donné quelques exemples, s'ils sont étrangers aux autres branches de la famille, ils offrent une analogie très-curieuse avec les langues finnoises, analogie qui peut faire présumer d'autres rapports avec ces idiomes dans la portion non arienne du celtique. On en jugera par les exemples suivants.

La préposition *romh*, devant, en irlandais et en erse, ainsi que *rhag*, en cymrique, et *rak* ou *rag* en armoricain, se combinent avec les pronoms personnels de la manière suivante :

Irland.-Ers.	Cymrique.	Armoricain.
romham, devant moi	*rhagzov*, ou	*rhagov razun.*
romhad, — toi	*rhagzot*, ou *rhagot*	*razud*
roimhe, — lui	*rhagzo*	*razhan*
romhainn, — nous	*rhagzon*	*razomp*
romhaibh, — vous	*rhagzoch*	*razoch*
rompa, — eux	*rhagzynt*	*razont*

En lapon, en hongrois et en wotiake toutes les prépositions se combinent de même avec les pronoms (859). Ainsi, par exemple, le lapon *lusa*, vers, le hongrois *hoz*, id., et le wotiake *din*, dans, forment les composés suivants :

Lapon.	Hongrois.	Wotiake.
lusam, vers moi	*hozzam*	*d'inzam*
lusad, — toi	*hozzad*	*dinjad*
lusas, — lui	*hozzaja*	*diné*
luscme, — nous	*hozzank*	*dimu*
lusate, — vous	*hozzatok*	*dink*
lusasas, — eux	*hozzajok*	*dinko*

On voit que l'analogie de principe est complète. Quant à la ressemblance matérielle de quelques éléments pronominaux, elle provient évidemment des deux côtés de leur origine arienne; de sorte qu'on n'en peut inférer aucune affinité entre le finnois et le celtique, dont le système grammatical diffère d'ailleurs entièrement. C'est au finnois que l'on pourrait appliquer avec raison les paroles de Pott citées plus haut; car ces langues offrent un singulier mélange d'éléments ariens incrustés, pour ainsi dire, dans une masse d'une tout autre origine (860).

Quelques affinités du celtique avec d'autres langues.

Affinités avec le grec et le latin. — Nous ne mentionnerons qu'un petit nombre de mots dont la ressemblance est frappante. Πέμπε, cinq, en grec-éolien, en gallois *pump*, en breton *pemp*, en goth. *fimfi*; λύγη, obscurité, ténèbres, etc., peut se placer en regard du br. *lugen*, brouillard, et du gaél. *loch*, obscur, sombre. On peut rapprocher aussi θρηνέω, je pleure, je déplore, du gaél. *treanain*, je pleure, je me lamente; *treanadh*, lamentation, pleurs. Ailleurs, c'est θέλω, je veux, qui trouve un analogue précieux dans *toil*, volonté, désir (en gaél.); *teleu*, volonté, se trouve dans le patois auvergnat. — Γῆ, γαῖα signifie la terre; *kè* a le même sens en gaélique, qui possède cinq ou six autres mots pour exprimer la même idée. Κεραυνός, la foudre, en br. *kurun*, tonnerre, au pluriel *kurunou*. Le gaél. *coinne*, femme, rappelle γυνή, ainsi que l'arménien *ghin*. Le vieux français *gouine* vient-il de là, ou bien du goth. *quine*? *Gouine* existe aussi en languedocien avec un sens très-défavorable, ce qui milite en faveur de l'origine gothique. — Κύκλος, cercle, et κυκλόω, réunir en cercle, enceindre, envelopper, se placent facilement sur la même ligne que le kym. *cylch*, cercle, et *cylchu*, lier de cercle, enceindre, envelopper; en même temps que le latin *circulus* paraît se rapprocher du gaél. *cearcall*, cercle; *cearcalhim*, qui nous a donné le vieux mot *encercler*.

Quelquefois les langues celtiques donnent l'explication de certains mots dont le grec, qui les possède, ne saurait rendre compte. Ἔμβρυον, embryon, ne tient à rien; impossible de donner la racine de laquelle il dérive; cette racine se trouve dans une autre langue, ce qui n'est pas sans exemple entre les idiomes indo-européens : c'est le gall. *bru*, ventre, *uterus*. En effet, l'embryon, c'est le petit, c'est l'enfant encore dans le sein de sa mère; éty-

(859) *Voy.* Gyarmathi, *Affinitas linguæ Hungaricæ cum linguis Teutonicæ originis*, etc., p. 45.

(860) M. Ad. Pictet, *ouvr. cit.*, p. 170.

Digitized by Google

mologie aussi juste que curieuse, qui n'avait point échappé à la sagacité du président de Brosses. Τύραννος, *tyrannus*, qui anciennement signifiait roi, semble avoir pris pour racine le kym. *teyrn*, régulateur suprême, souverain roi (*tearna* en gaél.), dont les dérivés sont *teyrnas*, *teyrnez*, souveraineté, gouvernement; *teyrnesu*, être à la tête de, gouverner, régner. — Λαμβάνω, ἔλαβον, signifie prendre : cette racine λαβ est isolée en grec et ne s'explique pas au moyen de cette langue seule; on en saisit clairement la raison au moyen des idiomes dont nous nous occupons : gall. *llaw*, main; gaél. *lamh*.

Ce n'est point seulement du grec qu'on peut rapprocher les langues celtiques; elles ont, dans les idiomes de l'Asie, des ramifications profondes et fort curieuses à étudier. Si le gaél. *cearc*, poule, paraît, au premier coup d'œil, sinon barbare, au moins très-singulier, il cesse d'avoir ce caractère quand on apprend que les anciens Médo-Scythes, les Ossètes, ont *khark*, poule, en persan *karkan*, en russe *kuritsha*. Qu'est-ce que le gaél. *sagh*, *saigh*, chien de chasse? Eh bien! en zend on trouve *sag*, chien, *seg* en persan. On peut rapprocher avec le même succès le p. *yek*, *jek* (iro *ykh*), glace, du gaél. *aigh*, *eigh* (et même *sioc*), qui a la même signification : le z. *game*, hiver, du gaél. *gamh*, hiver; le z. *gaim*, pas, du gaél. *ceim* (qui se prononce *keim*, en br. *kamm*, en gall. *camr*), pas, enjambée; le z. *kob*, montagne (en p. *kof*), du gaél. *cab*, *cap*, tête, sommet, montagne, CAP; *khab* se trouve aussi en persan et signifie sommet (latin *caput*). Le parallèle du kymrique avec le zend, le persan, le pehlwi, l'arménien, le géorgien, le mingrélien, le médo-scythe ou iron... ne présente pas moins d'intérêt. Ainsi on peut mettre le gall. *hwch*, porc, en regard du p. *khouk*, id.; le p *mai* (ir. *mai*), mois et lune, ne diffère pas du gall. et du br. *mis*, mois, arm. *mez* (*mios* en gaél., d'où notre MOIS); il faut aussi regarder comme identique le p. *khoi*, sueur (*khed* en ir.), et le br. *kouez*, id.; le p. *kouj*, sommeil (ir. *khous* et *khousek*), et le br. *koush*, id., *kouska*, dormir (*cysgu* en gall., *koussin* en ir.); le p. *marz*, frontière, limite, l'arm. *marz*, id., et le gall. *mars*, br. *marz*, plur. *marsou*, frontières, limites d'un pays; l'arm. *hin*, vieux, et le gall. *hen* br. *hen*, même signification; de plus, en gall. *henaint*, *henoed*, vieillesse, *henu*, *heneiddio*, vieillir, *henwr*, *henadwr*, *henfydd*, sénateur, *henaduriaeth*, sénat, sénatorerie. La même racine existe aussi en gaél., légèrement et *régulièrement* modifiée; *sean*, vieux, âgé, *seanaidh*, *seanoir*, *seanathair*, un homme âgé, un grand-père, un sénateur; *seanois*, *seineach*, grand âge, vieillesse; d'où viennent, je n'ai pas besoin de le faire remarquer, les mots latins *senis* et *senex*, *senator*, *senectus*. Il convient encore de faire ressortir l'identité de l'arm. *koun*, sommeil, et du gall. *hun*, br. *hun*, sommeil, ainsi que de l'arm. *djour*, eau, du gaél. *dwr*, eau, écrit *dour* en breton.

Le kymrique et le gaélique servent, avec le persan et l'arménien, à faire voir que la 1re personne des verbes a dû être marquée d'un *m*, dans l'origine, dans les idiomes indo-européens; si le premier donne maintenant la forme *ann*, on doit croire que c'est une altération : le gaélique ne connaît et n'admet que la terminaison *am* : *sam*, je suis, *spothaim*, je coupe, arm. *em*, je suis, *dam*, donne; p. *dadam*, je donne: le grec et le sanskrit ont ajouté *i*, δίδωμι, *dadâmi*, je donne, εἰμί, je suis.

Nous pouvons affirmer que tous les mots mentionnés par les anciens comme étant à l'usage des Gaulois ou Celtes, se retrouvent identiquement, soit dans le gaélique, soit dans le kymrique, et quelquefois dans tous les deux. Festus rapporte que *benna* signifie chariot en gaulois, *genus vehiculi* : gall. *menn* ou *benn*, chariot (d'où le v. fr. *benneau* et *bennel* : le gaél. a *feun*, chariot). Athénée dit, dans son *Banquet*, que *korma* est une espèce de bière chez les Gaulois; en gaél. *corm* existe avec le sens de bière, ou toute boisson enivrante. Les Gaulois, dit Pausanias, appellent un cheval μαχρά : eh bien! *marc* ou *mark* se trouve, en kymrique et en gaélique, avec de nombreux dérivés; et l'un de ces dérivés, qui signifie aller à cheval, nous a donné *marcher*. Ce marc est terrassant, et, si nous ne nous trompons, il équivaut à une démonstration, puisqu'on ne pourrait peut-être pas le retrouver dans une seule de toutes les langues dont le dictionnaire a été dressé. *Mare*, jugement, existe à la vérité dans le vieux germain; mais *mare* n'est pas *marc*.

—

NOTE X

Art. Celtiques.

Importance de l'étude des langues celtiques pour la solution des grandes questions relatives à l'origine et à l'histoire de la race indo-européenne.

La race celtique, établie dès les temps les plus anciens dans l'Europe occidentale, a dû y arriver la première, et, selon toute probalité, elle s'est séparée avant les autres de la souche commune. Cette circonstance pourrait expliquer peut-être pourquoi les langues celtiques, à côté d'une plus grande richesse en radicaux indo-européens, offrent un système moins complet de formes grammaticales que la plupart des autres branches de la famille; soit qu'à l'époque de la séparation, l'ensemble de ces formes n'eût pas encore atteint tout son développement, soit, ce qui est plus probable, qu'un temps plus long ait exercé, sous ce rapport, une influence plus destructive. Quoi qu'il en soit, les analogies de ces langues avec le sanskrit nous reportent à l'époque la plus ancienne à laquelle nous puissions atteindre par la philologie comparée, et deviennent ainsi une des données les plus importantes pour rechercher quel degré de développement avait atteint la *langue-mère* de toute la famille. Ainsi par exemple, l'examen des idiomes celtiques me paraît démontrer avec évidence qu'au moment de la séparation, la langue-mère possédait déjà tout un système de lois euphoniques, que le sanskrit a le mieux conservé, si bien que certaines anomalies du celtique trouvent encore leur explication dans les règles euphoniques de l'idiome sacré de l'Inde. L'ensemble des formes grammaticales, ainsi que le système de dérivation et de composition pourront être l'objet d'investigations analogues.

Un sujet de recherches plus attrayant encore, c'est l'état de civilisation qu'avait atteint le peuple-père de toute la racine indo-européenne. Une comparaison approfondie, et toujours fondée sur les vrais principes étymologiques, des termes appliqués à désigner les objets de la vie matérielle, les animaux domestiques ou sauvages, les plantes utiles à l'homme, les produits de l'industrie humaine, puis, surtout, des expressions qui se rattachent à l'organisation sociale, à la vie intellectuelle, aux croyan-

Digitized by Google

ces religieuses, pourraient, à ce que je crois, jeter sur cette obscure question une lumière inattendue.

Je n'hésite pas à affirmer que les langues celtiques offriront des éléments nombreux et importants pour la solution de ce problème. Je signalerai ici quelques faits isolés que j'ai rencontrés dans le cours de mes recherches, et qui se rattachent à cette question. Je n'ai garde toutefois d'en tirer des conclusions qui ne pourraient être autorisées que par un travail complet.

Pour commencer par un exemple tiré de la vie matérielle, le nom d'un ustensile très-primitif, à l'usage surtout des peuples pasteurs, la *baratte*, a été formé en sanskrit de la racine *mat'* ou *mant'*, agiter, d'où dérivent *mat' in*, *mant' a*, *mant' ara*, battre à beurre, *maut' anî*, baratte, *mat' ita*, baheurre, etc. La chose et le nom ont été apportés en Europe par les Celtes, comme le démontrent l'irlandais *meadher* ou *muidhe*, baratte, *méadhg*, petit lait, en erse *meàg*, et *meung*, en gallois *maiz*, idem. Il est remarquable que ce mot se retrouve aussi dans le vieux français, la *megue* de lait, pour le petit-lait (*Voy.* le *Dict.* de Ménage, voc. cit.); les Gaulois le possédaient donc probablement. Ces dénominations, les Gaëls et les Bretons n'ont sûrement pas été les chercher dans l'Inde; elles ont dû être déjà en usage chez les ancêtres communs des Hindous et des Celtes. Les premiers les ont portées dans l'Inde avec la racine qui les explique; les autres, dans leurs migrations plus lointaines, ont perdu la racine et conservé seulement les formes dérivées.

Un autre exemple, mais plus intéressant en ce qu'il pourrait bien fournir une indication approximative sur la position géographique du berceau de la race indo-européenne, se trouve dans le mot irlandais *tolg*, lit, gallois *tyle*, couche, lit de repos (identique au grec τύλη, matelas, coussin). Tous ces mots ont une affinité évidente avec le sanskrit *tulika*, matelas, lit : or ce substantif est un dérivé de *tûla*, l'un des noms sanskrits du *coton* (de la racine *tûl*, jeter en dehors). On faisait donc les matelas avec du coton dans la contrée indéterminée qui a été le berceau de la race. Il en résulterait que ce pays a dû être situé en dedans, ou au moins très-près de la limite de croissance du coton, car une matière dont on faisait des matelas devait être abondante et d'un prix peu élevé. Or la culture du coton ne dépasse pas la Perse, et je doute même qu'il réussisse dans la partie la plus septentrionale de ce pays. Ceci semblerait donc indiquer, comme le berceau de la famille, une contrée plus méridionale qu'on ne le supose ordinairement.

Cette induction serait appuyée par une autre analogie, que je cite toutefois avec moins de confiance, parce qu'elle est isolée, et par conséquent moins sûre. Un des noms du tigre, en sanskrit est *s'ârdûla*, et ce nom, comme celui de *vyag'ra*, et comme les noms du lion, du taureau et de l'éléphant, prend, dans les composés, la signification de *grand*, *fort*, *prééminent*; or, en irlandais, *sartulaid*, signifie *fort*. Si cette analogie n'est pas fortuite, elle viendrait à l'appui de la précédente, car le tigre ne se trouve que dans les vastes bassins qui versent leurs eaux dans la mer des Indes.

Je n'entends, je le répète, fonder aucune hypothèse sur une base aussi peu solide que celle de quelques étymologies isolées; mais si des exemples semblables se multipliaient dans les diverses branches des langues indo-européennes, on pourrait sans doute en tirer des inductions d'une grande évidence.

Les analogies qui touchent aux traditions religieuses et mythologiques sont aussi d'un haut intérêt. Selon toute probabilité, le peuple-père de la race arienne avait une religion, un culte et des mythes traditionnels sur sa propre origine. Lors de sa division en plusieurs branches, chaque tribu emporta tout ou partie de ces traditions et de ces doctrines; mais celles-ci, s'altérant de plus en plus par l'effet du temps et des vicissitudes sociales, firent place à des croyances nouvelles, mieux adaptées au caractère spécial de chaque peuple. Qu'il soit resté des traces du système primitif, c'est ce qu'on ne saurait mettre en doute. Les analogies signalées plus d'une fois entre les mythes religieux de l'Inde, de la Grèce et de la Germanie, sont des restes de cette unité première, et le nom de Dieu, identique dans la plupart des langues de la famille, en est un exemple intéressant. Le sanskrit *dêva* (au nominatif *dêvas*), le grec Ζεύς, génit. Δίος, le latin *deus*, l'irlandais *dia*, le gallois *dew*, le lithuanien *diewas*, ont une origine commune; mais le sanskrit seul a conservé la racine de ce nom dans le verbe *div*, briller. L'idée de Dieu a donc été primitivement liée à celle de la *lumière*, son symbole le plus pure et le plus expressif.

Maintenant, quel est le peuple qui a conservé la plus grande partie du système primitif? N'est-il pas probable que c'est celui dont la langue nous raporte plus près que toute autre vers l'origine commune de la race? Et de même que le sanskrit possède encore la plupart des racines qui constituent le fond des langues de l'Europe, les traditions religieuses des Indes ne renfermeraient-elles point le lien commun des croyances des autres peuples de la famille? Je n'ai garde de toucher à cette immense question, mais je crois que la philologie comparée devra être consultée avec soin dans toute solution que l'on tentera. Et, pour revenir à mon sujet, je crois en particulier que l'étude des langues celtiques sera indispensable sous ce rapport. Quelques exemples suffiront pour motiver cette assertion.

Les mots irlandais *naomh* (plus anciennement *naemh*) saint, *naomhachd*, *naomhthachd*, sainteté; *naomhad*, sanctification, etc., en cymrique *nwv*, sacré, *nyved*, sainteté; se lient évidemment à la racine sanskrite *nam*, s'incliner par respect; d'où *namasyâ*, adoration, culte, etc. Voilà donc un mot celtique qui témoigne déjà de l'existence d'un culte à cette époque préhistorique.

Le substantif sanskrit *ad' vara*, sacrifice, que les étymologistes hindous expliquent par *ad' va*, route, et *râ*, donner; *ce qui ouvre la voie du ciel*, se retrouve dans l'irlandais *udbairt*, *iodhbairt*, sacrifice, *iodbair*, sacrifier, etc. La seconde forme de ce mot se lierait plutôt à la racine sanskrite *yag'*, adorer et sacrifier, d'où *yag' na*, sacrifice, *yag' van*, sacrificateur; en irlandais *iodnach*, don, offrande. Quoi qu'il en soit, le cymrique possède aussi cet ancien terme, sous la forme moins complète de *aberth*, sacrifice, *aberthus*, sacrifier, *aberthwr*, sacrificateur, prêtre. Le *t* final est un suffixe sanskrito-celtique. Si l'on objectait à ce rapprochement que *udh bairt*, et *aberth*, viennent tout simplement du latin *offerre*, comme l'ancien haut-allemand *opfar*, l'allemand moderne *opfer*, l'anglo-saxon *offrung*, le scandinave *offr*, le polonais *ofiara*, le bohémien *ofera*, le lithuanien *appiera*, le letton *uppuris*, etc. etc.; j'observerais qu'à côté de ces deux termes anciens, l'irlandais et le gallois en ont d'autres, évidemment dérivés du latin, et dont la physionomie est toute différente. Ce sont en irlandais *offrail*, oblation, *offraideach*, prêtre, *oifrionn*, *aifrionn*, le sacrifice de la messe, etc.; en gallois, *offerem*, la messe, *ofrwm*, oblation, sacrifice, *ofeiriad*, prêtre, *ofrymur*, *ofrymyz*, sacrificateur, etc. Il me paraît évident que ces expressions sont d'une tout autre nature que *udhbairt* et *aberth*, et que ces dernières se rattachent directement au paganisme et à la source arienne. Voilà donc une preuve remarquable de la haute antiquité du sacrifice.

Le sanskrit tarman désigne le sommet du poteau

Digitized by Google

où l'on attachait la victime (*the top of the sacrificial post*. Wilson). Il n'y a aucun doute que ce mot ne soit identique au grec τέρμα et au latin *terminus*. Τέρμα chez Homère, désigne encore spécialement le poteau du cirque, autour duquel les chars devaient tourner : le sens s'est ensuite généralisé. Le gallois *tervyn*, limite, extrémité, me paraît dérivé du latin ; mais il n'en est pas de même de l'irlandais *tarmman*, ou *tearmonn* (esse *tearmann*), identique au sanskrit pour la forme, et qui signifie un sanctuaire, un refuge, un asile. Ceci n'aurait-il pas trait à l'antique coutume de regarder l'autel comme un refuge inviolable?

Parmi les noms sanskrits de la divinité, il en est deux que les idiomes celtiques paraissent avoir conservés : l'un est *Nara* le maître (de la racine *nr*, conduire), que je retrouve dans le cymrique *Nér*, le souverain, le Seigneur, appliqué à Dieu par les bardes gallois ; l'autre est *Is'vara*, le dominateur (de la racine *is'*, gouverner, régner), que l'irlandais ancien nous offre sous la forme de *Aesfhar*, Dieu, laquelle forme se rattache probablement au vriddhi *dis'vara*. Le changement du *v* sanskrit en *f* est rare, il est vrai, dans le milieu des mots irlandais, mais il n'est pas toutefois sans exemple.

Je citerai encore ici une curieuse analogie qui, si elle est aussi réelle qu'elle le paraît, ferait remonter à une très-haute antiquité l'institution de ces sages anachorètes qui jouent un si grand rôle dans les traditions indiennes, sous le nom de *mounis*. Le mot sanskrit *muni* signifie un homme saint, un sage, un anachorète, et se lie probablement, d'une manière irrégulière, à la racine *man*, penser. Quoiqu'il en soit, le verbe irlandais *mun*, *muin*, instruire, enseigner (d'où *munadh*, instruction, *muinteoir*, maître, instructeur), paraît se rattacher directement à la forme *muni*. De ce dernier terme dérivent en sanskrit, par vriddhi, les mots *mâuna*, silence, et *mâunin*, taciturne, le silence étant une des principales pratiques que s'imposaient les anachorètes. Or, en irlandais, *maon* signifie muet. Cette analogie est d'autant plus remarquable, qu'elle fournit un cas du vriddhi de la voyelle *u*, en irlandais, qu'il eût été impossible de découvrir sans la comparaison du sanskrit.

En cymrique, le mot *muni* me paraît avoir laissé une descendance également curieuse, dans un autre ordre d'idées. L'isolement, était, pour les anachorètes, une pratique aussi essentielle que le silence, et le cymrique *mon* signifie un individu isolé, d'où *monad*, isolement, *monw*, solitaire. De là aussi encore, par une liaison d'idées très-naturelles, *moni*, être morose, *mònyn*, un individu morose, sombre. Si le grec μονος à la même origine, comme cela me semble probable, les *moines* (monachi) se trouveraient parents des *mounis*, et par l'idée et par le nom.

Ces rapprochements, que l'on pourrait multiplier beaucoup, suffiront pour montrer tout le parti que l'on tirera de l'étude des idiomes celtiques, pour la solution des problèmes obscurs de l'époque préhistorique. (M. Ad. Pictet, *ouv. cité*, p. 172.)

NOTE XI.

Art. Civilisation.

De la civilisation d'après M. Guizot et M. G. de Humboldt.

M. Guizot débute, dans son livre *Sur la Civilisation en Europe*, par une confusion de mots d'où découlent d'assez graves erreurs positives. Il énonce cette pensée que la civilisation est un *fait*.

Ou le mot *fait* doit être entendu ici dans un sens beaucoup moins précis et positif que le commun usage ne l'exige, dans un sens large et un peu flottant, j'oserais presque dire élastique et qui ne lui a jamais appartenu, ou bien, il ne convient pas pour caractériser la notion comprise dans le mot *civilisation*. La civilisation n'est pas un fait, c'est *une série*, *un enchaînement de faits* plus ou moins logiquement unis les uns aux autres, et engendrés par un concours d'idées souvent assez multiples ; idées et faits se fécondant sans cesse. Un roulement incessant est quelquefois la conséquence des premiers principes ; quelquefois aussi cette conséquence est la stagnation ; dans tous les cas, la civilisation n'est pas un fait, c'est un faisceau de faits et d'idées, c'est un *état* dans lequel une société humaine se trouve placée, un *milieu* dans lequel elle a réussi à se mettre, qu'elle a créé, qui émane d'elle, et qui à son tour réagit sur elle.

Cet état a un grand caractère de généralité qu'un *fait* ne possède jamais ; il se prête à beaucoup de variations qu'un *fait* ne saurait pas subir sans disparaître, et, entre autres, il est complétement indépendant des formes gouvernementales, se développant aussi bien sous le despotisme que sous le régime de la liberté, et ne cessant pas même d'exister lorsque des commotions civiles modifient ou même transforment absolument les conditions de la vie politique.

Ce n'est pas à dire cependant qu'il faille estimer peu de chose les formes gouvernementales. Leur choix est intimement lié à la prospérité du corps social ; faux, il l'entrave ou la détruit ; judicieux, il la sert et la développe. Seulement, il ne s'agit pas ici de prospérité ; la question est plus grave : il s'agit de l'existence même des peuples et de la civilisation, phénomène intimement lié à certaines conditions élémentaires, indépendantes de l'état politique, et qui puisent leur raison d'être, les motifs de leur direction, de leur expansion, de leur fécondité ou de leur faiblesse, tout enfin ce qui les constitue dans des racines bien autrement profondes. Il va donc sans dire que, devant des considérations aussi capitales, les questions de conformation politique, de prospérité ou de misère se trouvent rejetées à la seconde place ; car, partout et toujours, ce qui prend la première, c'est cette question fameuse d'Hamlet : *être ou ne pas être*. Pour les peuples aussi bien que pour les individus, elle plane au-dessus de tout. Comme M. Guizot ne paraît pas s'être mis en face de cette vérité, la civilisation est, pour lui, non pas un *état*, non pas un *milieu*, mais un *fait*, et le principe générateur dont il le tire est un autre fait d'un caractère exclusivement politique.

Ouvrons le livre de l'éloquent et illustre professeur : nous y trouvons un faisceau d'hypothèses choisies pour mettre la pensée dominante en relief. Après avoir indiqué un certain nombre de situations dans lesquelles peuvent se trouver les sociétés, l'auteur se demande « si l'instinct général y reconnaîtrait l'état d'un peuple qui se civilise ; si c'est là le sens que le genre humain attache naturellement au mot *civilisation* (861). »

La première hypothèse est celle-ci : « Voici un peuple dont la vie extérieure est douce, commode ;

(861) M. Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, p. 11 et passim.

Digitized by Google

il paye peu d'impôts, il ne souffre point; la justice lui est bien rendue dans les relations privées; en un mot, l'existence matérielle et morale de ce peuple est tenue avec grand soin dans un état d'engourdissement, d'inertie, je ne veux pas dire d'oppression, parce qu'il n'en a pas le sentiment, mais de compression. Ceci n'est pas sans exemple. Il y a eu un grand nombre de petites républiques aristocratiques, où les sujets ont été ainsi traités comme des troupeaux, bien tenus et matériellement heureux, mais sans activité intellectuelle et morale. Est-ce là la civilisation? Est-ce là un peuple qui se civilise? »

Je ne sais pas si c'est là un peuple qui se civilise, mais certainement ce peut être un peuple très-civilisé, sans quoi il faudrait repousser parmi les hordes sauvages ou barbares toutes ces républiques aristocratiques de l'antiquité et des temps modernes qui se trouvent, ainsi que M. Guizot le remarque lui-même, comprises dans les limites de son hypothèse; et l'instinct public, le sens général, ne peuvent manquer d'être blessés d'une méthode qui rejette les Phéniciens, les Carthaginois, les Lacédémoniens, du sanctuaire de la civilisation, pour en faire de même ensuite des Vénitiens, des Génois, des Pisans, de toutes les villes libres impériales de l'Allemagne, en un mot, de toutes les municipalités puissantes des derniers siècles. Outre que cette conclusion paraît en elle-même trop violemment paradoxale pour que le sentiment commun auquel il fait appel soit disposé à l'admettre, elle me semble affronter encore une difficulté plus grande. Ces petits Etats aristocratiques auxquels, en vertu de leur forme de gouvernement, M. Guizot refuse l'aptitude à la civilisation, ne se sont jamais trouvés, pour la plupart, en possession d'une culture spéciale et qui n'appartînt qu'à eux. Tout puissants qu'on en ait vu plusieurs, ils se confondaient, sous ce rapport, avec des peuples différemment gouvernés, mais de race très-parente, et ne faisaient que participer à un ensemble de civilisation. Aussi, les Carthaginois et les Phéniciens, éloignés les uns des autres, n'en étaient pas moins unis dans un mode de culture semblable et qui avait son type en Assyrie. Les républiques italiennes s'unissaient dans le mouvement d'idées et d'opinions dominant au sein des monarchies voisines. Les villes impériales souabes et thuringiennes, fort indépendantes au point de vue politique, étaient tout à fait annexées au progrès ou à la décadence générale de la race allemande. Il résulte de ces observations que M. Guizot, en distribuant ainsi aux peuples des numéros de mérite calculés sur le degré et la forme de leurs libertés, crée dans les races des disjonctions injustifiables et des différences qui n'existent pas. Une discussion poussée trop loin ne serait pas à sa place ici, et je passe rapidement; si pourtant il y avait lieu d'entamer la controverse, ne devrait-on pas se refuser à admettre pour Pise, pour Gênes, pour Venise et les autres, une infériorité vis-à-vis de pays tels que Milan, Naples et Rome.

Mais M. Guizot va lui-même au-devant de cette objection. S'il ne reconnaît pas la civilisation chez un peuple « doucement gouverné, mais retenu dans une situation de compression, » il ne l'admet pas davantage chez un autre peuple « dont l'existence matérielle est moins douce, moins commode, supportable cependant; dont, en revanche, on n'a point négligé les besoins moraux, intellectuels...; dont on cultive les sentiments élevés, purs; dont les croyances religieuses, morales, ont atteint un certain degré de développement, mais chez qui le principe de la liberté est étouffé; où l'on mesure à chacun sa part de vérité; où l'on ne permet à personne de la chercher à lui tout seul. C'est l'état où sont tombés la plupart des populations de l'Asie, où les dominations théocratiques retiennent l'humanité; c'est l'état des Hindous, par exemple (862). »

Ainsi, dans la même exclusion que les peuples aristocratiques, il faut repousser encore les Hindous, les Égyptiens, les Etrusques, les Péruviens, les Thibétains, les Japonais, et même la moderne Rome et ses territoires.

Je ne touche pas à deux dernières hypothèses, par la raison que, grâce aux deux premières, voilà l'état de civilisation déjà tellement restreint que, sur le globe, presque aucune nation ne se trouve plus autorisée à s'en prévaloir légitimement. Du moment que, pour posséder le droit d'y prétendre, il faut jouir d'institutions également modératrices du pouvoir et de la liberté, et dans lesquelles le développement matériel et le progrès moral se coordonnent de telle façon et non de telle autre; où le gouvernement, comme la religion, se confine dans des limites tracées avec précision; où les sujets, enfin, doivent de toute nécessité posséder des droits d'une nature définie, je m'aperçois qu'il n'y a de peuples civilisés que ceux dont les institutions politiques sont constitutionnelles et représentatives. Dès lors, je ne pourrai pas même sauver tous les peuples européens de l'injure d'être repoussés dans la barbarie, et si, de proche en proche, et mesurant toujours le degré de civilisation à la perfection d'une seule et unique forme politique, je dédaigne ceux des Etats constitutionnels qui se servent mal de l'instrument parlementaire, pour réserver le prix exclusivement à ceux-là qui s'en servent bien, je me trouverai amené à ne considérer comme vraiment civilisée, dans le passé et dans le présent, que la seule nation anglaise.

Certainement je suis plein de respect et d'admiration pour le grand peuple dont la victoire, l'industrie, le commerce, racontent en tous lieux la puissance et les prodiges. Mais je ne me sens pas disposé pourtant à ne respecter et à n'admirer que lui seul : il me semblerait trop humiliant et trop cruel pour l'humanité d'avouer que, depuis le commencement des siècles, elle n'a réussi à faire fleurir la civilisation que sur une petite île de l'Océan occidental, et n'a trouvé ses véritables lois que depuis le règne de Guillaume et de Marie. Cette conception, on l'avouera, peut sembler un peu étroite. Puis voyez le danger! Si l'on veut attacher l'idée de civilisation à une forme politique, le raisonnement, l'observation, la science, vont bientôt perdre toute chance de décider dans cette question, et la passion seule des partis en décidera. Il se trouvera des esprits qui, au gré de leurs préférences, refuseront intrépidement aux institutions britanniques l'honneur d'être l'idéal du perfectionnement humain : leur enthousiasme sera pour l'ordre établi à Saint-Pétersbourg ou à Vienne. Beaucoup enfin, et peut-être le plus grand nombre, entre le Rhin et les monts Pyrennées, soutiendront que, malgré quelques taches, le pays le plus policé du monde, c'est encore la France. Du moment que déterminer le degré de culture devient une affaire de préférence, une question de sentiment, s'entendre est impossible. L'homme le plus noblement développé sera, pour chacun, celui-là qui pensera comme lui sur les devoirs respectifs des gouvernements et des sujets, tandis que les malheureux, doués de visées différentes, seront les barbares et les sauvages. Je crois que personne n'osera affronter cette logique, et l'on avouera, d'un commun accord, que le système où elle prend sa source est, à tout le moins, bien incomplet.

Pour moi, je ne le trouve pas supérieur, il me

(862) M. Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, p. 2 et passim.

Digitized by Google

semble inférieur même à la définition donnée par le baron Guillaume de Humboldt : « La civilisation est l'humanisation des peuples dans leurs institutions extérieures, dans leurs mœurs et dans le sentiment intérieur qui s'y rapporte (863). »

Je rencontre là un défaut précisément opposé à celui que je me suis permis de relever dans la formule de M. Guizot. Le lien est trop lâche, le terrain indiqué trop large. Du moment que la civilisation s'acquiert au moyen d'un simple adoucissement des mœurs, plus d'une pleuplade sauvage, et très-sauvage, aura le droit de réclamer le pas sur telle nation d'Europe dont le caractère offrira tant soit peu d'âpreté. Il est dans les îles de la mer du Sud, et ailleurs, plus d'une tribu fort inoffensive, d'habitudes très-douces, d'humeur très-accorte, que, cependant on n'a jamais songé, tout en la louant, à mettre au-dessus des Norwégiens assez durs, ni même à côté des Malais féroces qui, vêtus de brillantes étoffes fabriquées par eux-mêmes, et parcourant les flots sur des barques habilement construites de leurs propres mains, sont tout à la fois la terreur du commerce maritime et ses plus intelligents courtiers dans les parages orientaux de l'Océan Indien. Cette observation ne pouvait pas échapper à un esprit aussi éminent que celui de M. Guillaume de Humboldt; aussi, à côté de la civilisation et sur un degré supérieur, il imagine *la culture*, et il déclare que, par elle, les peuples, adoucis déjà, gagnent *la science et l'art* (864).

D'après cette hiérarchie, nous trouvons le monde peuplé, au second âge (865), d'êtres *affectueux* et *sympathiques*, de plus érudits, poëtes et artistes, mais, par l'effet de toutes ces qualités réunies, étrangers aux grossières besognes, aux nécessités de la guerre, comme à celles du labourage et des métiers.

En réfléchissant au petit nombre de loisirs que l'existence perfectionnée et assurée des époques les plus heureuses donne à leurs contemporains pour se livrer aux pures occupations de l'esprit, en regardant combien est incessant le combat qu'il faut livrer à la nature et aux lois de l'univers pour seulement parvenir à subsister, on s'aperçoit vite que le philosophe berlinois a moins prétendu à dépeindre les réalités qu'à tirer du sein des abstractions certaines entités qui lui paraissaient belles et grandes, qui le sont en effet, et à les faire agir et se mouvoir dans une sphère idéale comme elles-mêmes. Les doutes qui pourraient rester à cet égard disparaissent bientôt quand on parvient au point culminant du système, consistant en un troisième et dernier degré supérieur aux deux autres. Ce point suprême est celui où se place l'homme *formé*, c'est-à-dire l'homme qui, dans sa nature, possède « quelque chose de plus haut, de plus intime à la fois, c'est-à-dire une façon de comprendre qui répand harmonieusement sur la sensibilité et le caractère les impressions qu'elle reçoit de l'activité intellectuelle et morale dans son ensemble (866). »

Cet enchaînement, un peu laborieux, va donc de l'homme civilisé ou adouci, humanisé, à l'homme cultivé, savant, poëte et artiste, pour arriver enfin au plus haut développement où notre espèce puisse parvenir, à l'homme formé, qui, si je comprends bien à mon tour, sera représenté avec justesse par ce qu'on nous dit qu'était Goëthe dans sa sérénité olympienne. L'idée d'où sort cette théorie n'est rien autre que la profonde différence remarquée par M. Guillaume de Humboldt entre la civilisation d'un peuple et la hauteur relative du perfectionnement des grandes individualités; différence telle que les civilisations étrangères à la nôtre ont pu, de toute évidence, posséder des hommes très-supérieurs sous certains rapports à ceux que nous admirons le plus : la civilisation brahmanique, par exemple.

Je partage sans réserve l'avis du savant dont j'expose ici les idées. Rien n'est plus exact : notre état social européen ne produit ni les meilleurs ni les plus sublimes penseurs, ni les plus grands poëtes, ni les plus habiles artistes. Néanmoins, je me permets de croire, contrairement à l'opinion de l'illustre philologue, que, pour juger et définir la civilisation en général, il faut se débarrasser avec soin, ne fût-ce que pour un moment, des préventions et des jugements de détail concernant telle ou telle civilisation en particulier. Il ne faut être ni trop large, comme pour l'homme du premier degré, que je persiste à ne pas trouver civilisé, uniquement parce qu'il est adouci; ni trop étroit, comme pour le sage du troisième. Le travail améliorateur de l'espèce humaine est ainsi trop réduit. Il n'aboutit qu'à des résultats purement isolés et typiques.

Le système de M. Guillaume de Humboldt fait, du reste, le plus grand honneur à la délicatesse grandiose qui était le trait dominant de cette généreuse intelligence, et on peut le comparer, dans sa nature essentiellement abstraite, à ces mondes fragiles imaginés par la philosophie hindoue. Nés du cerveau d'un Dieu endormi, ils s'élèvent dans l'atmosphère, pareils aux bulles irisées que souffle dans le savon le chalumeau d'un enfant, et se brisent et se succèdent au gré des rêves dont s'amuse le céleste sommeil.

—

NOTE XII.

Art. Cunéiformes.

Archéologie orientale.

M. J. Oppert, membre de l'expédition scientifique envoyée par le gouvernement français en Babylonie, a lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres un travail fort remarquable sur l'art de l'Assyrie et de Babylone et sur l'influence que cette civilisation de la Mésopotamie antique a exercée sur le développement de l'art chez les autres peuples de l'Asie et chez les Grecs.

(863) W. V. Humboldt, *Ueber die Kawi-Sprache auf der Insel Java; Einleitung*, t. I, p. xxxvii, Berlin, in-4°. — « Die *Civilisation* ist die Vermenschlichung der Vœlker in ihren aussern Einrichtungen und Gebräuchen und der darauf Bezug habenden inneren Gesinnung. »

(864) G. V. Humboldt, *Ueber die Kawi-Sprache, Einleit.*, p. xxxvii. — « Die Kultur fügt dieser Veredlung des gesellschaftlichen Zustandes Wissenschaft und Kunst hinzu. »

(865) C'est-à-dire sur le second degré de perfectionnement.

(866) W. V. Humboldt, *ouvrage cité*, p. xxxvii. — « Wenn wir in unserer Sprache *Bildung* sagen, so meinen wir damit etwas zugleich Hœheres und mehr Innerliches, nærnlich die Sinnesart, die sich aus der Erkenntniss und dem Gefühle des gesammten geistigen und sittlichen Strebens harmonisch auf die Empfindung und den Karakter ergiesst. »

Digitized by Google

« Messieurs,

« J'ose réclamer, avant tout, l'indulgence de l'Académie pour la communication sur les arts des Assyro-Chaldéens que j'aurai l'honneur de lui faire. Bien que la reconnaissance profonde de l'insigne faveur qu'elle m'accorde relève un peu mon courage, je ne pourrai pas me cacher à moi-même, et je le saurai encore moins à l'illustre compagnie, qu'une appréciation profonde de cet art de l'Asie antique m'est interdite, par la raison même que je ne suis pas artiste : aussi je me contenterai de rapporter des faits recueillis pendant un séjour de plusieurs années sur les lieux, de comparer les impressions que j'ai éprouvées par l'étude de ces œuvres à celles qu'a laissées dans mon esprit la vue des immortels débris de l'art classique, et de soumettre modestement mes idées au jugement suprême de l'Académie des beaux-arts.

« L'expédition à laquelle j'avais l'honneur d'appartenir, composée de MM. Fresnel, Thomas et de moi, a été envoyée par le bureau des beaux-arts, alors sous les ordres de M. Léon Faucher, ministre de l'intérieur, réuni actuellement au ministère d'Etat. Son but spécial était de rapporter une collection pour le musée du Louvre ; ce qu'elle a acquis ne tardera pas d'arriver à Paris. Par des circonstances particulières, elle a été un peu détournée de son but primitif et principal ; elle aura peut-être plus de résultats scientifiques qu'elle ne sera importante sous le point de vue artistique spécial ; mais puisque, pour ces époques reculées, la science, l'histoire surtout est étroitement liée à l'art, j'ose espérer que ces résultats jetteront également quelques lumières sur les idées qu'un puissant peuple de l'antiquité se forma du beau et sur la manière dont il appliqua ses notions.

« Quatre arts se trouvent représentés dans les restes des antiquités assyro-chaldéennes, bien qu'ils le soient bien inégalement : l'architecture, la sculpture, la peinture et la gravure. Ce seront surtout les deux premiers qui nous occuperont.

« Qu'il me soit permis de parler rapidement d'un cinquième. Nous ne savons encore rien de la musique assyrienne, mais tout nous autorise à supposer que nous en saurons quelque chose un jour. Nous avons une partie de la littérature chaldéenne, grâce aux matériaux dont les fils de Nimroud se servaient pour écrire. Sous ce rapport, ils étaient des graveurs ; ils confiaient leurs idées à des morceaux d'argile molle, sur lesquels ils gravaient des signes microscopiques avec ces burins d'ivoire (dont quelques-uns sont parvenus jusqu'à nous), et qu'ils faisaient sécher ensuite au soleil ou au feu. Des milliers de ces tablettes ont été trouvées à Ninive, à Calah (Nimroud), à Babylone, à Orchoé (ou Warkah), à Calneh (Niffar), à Elassar (Cala-Chergât) ; leur contenu est d'une grande diversité : histoire, mythologie, géographie, astrologie, botanique, zoologie, arithmétique, architecture, statistique, grammaire.

« On a sur ces tablettes des paradigmes de conjugaison assyrienne ; on a des calendriers : un almanach de cette espèce, pour douze ans, est actuellement à Londres ; on a des syllabaires pour faire connaître les signes chaldéens ; d'autres fragments donnent les noms des palais et des places de Ninive ; d'autres encore, les charges de la cour assyrienne ; il y a des fragments de dictionnaires en deux langues, dont une est la langue assyrienne, et d'autres sujets encore, sans parler des sujets juridiques et des briques contenant des traités privés.

« Je dois ici remarquer que la connaissance de l'écriture cunéiforme a fait de grands progrès dans ces derniers temps, et que ces conquêtes de la science sont très-sérieuses ; sans cette certitude, je ne m'avancerais pas ainsi devant l'Académie. On ne lit pas tout, mais on est, à l'heure qu'il est, dans la grande majorité des cas, parvenu à distinguer parfaitement à quel ordre d'idées appartient une inscription donnée. En outre, les Assyriens nous viennent en aide ; les divers sujets sont toujours gravés sur une tuile d'une couleur différente, et on connaît souvent le sujet par la nuance même du morceau. Il y a du noir, du gris, du bleuâtre, du rouge violacé, de l'ocre, du rouge, du brun, du jaune, du blanc, etc. ; mais toutes les couleurs de l'argile ne sont pas encore assignées aux sujets qui leur correspondent.

« Qui ne nous reprocherait pas, dans ces circonstances, une témérité irréfléchie, si nous prétendions qu'on ne pourrait jamais trouver des morceaux de musique parmi les restes de la littérature assyrienne ? Certainement il y en a eu, et très-probablement on en trouvera encore.

« Mais retournons aux arts plastiques, qui sont le sujet principal de notre communication.

« L'architecture, et c'est elle qui nous occupera en premier lieu, offre un genre tout particulier qui la distingue de ce que nous voyons partout ailleurs. La Mésopotamie, depuis Ninive jusqu'au golfe Persique, est un pays essentiellement plat et presque complétement dépourvu de pierre. La Chaldée a trouvé le moyen de remédier à cette infériorité ; elle inventa de bonne heure l'art de faire des briques et des tuiles, et elle y parvint, à Babylone, à un degré de perfection qui n'a pas encore été égalé, même dans les temps modernes. Les tuiles assyriennes sont inférieures, et de beaucoup, à celles de la cité de Nabuchodonosor. Sur ce point, des découvertes récentes confirment pleinement les données de la Bible sur la manière de bâtir dans le pays de Sennaar ; nous pouvons reconnaître encore, après 3,000 ans, le bitume qui liait, en guise de ciment, les briques les unes aux autres, exactement comme nous l'enseigne le xie chapitre de la *Genèse*. On préparait ces matériaux avec un grand soin ; toutes les briques destinées à la bâtisse avaient une même grandeur et une épaisseur presque égale. Elles étaient carrées, et une mesure de 550 briques de cette espèce nous a rendu possible la découverte des anciennes mesures babyloniennes. Toutes les briques avaient leur marque de pose ainsi que le prouveront les briques extraites de nos excavations.

« Pour donner plus de solidité au ciment de bitume, on plaçait immédiatement sur les briques des nattes de roseau admirablement confectionnées ; elles étaient très-fines et très-bien travaillées dans les temps de la splendeur de Babylone, et devenaient moins bonnes avec la décadence et après la chute de l'empire chaldéen. Pour achever la description de ces matériaux, il faut dire que le roi y mettait son nom, soit qu'il le fît imprimer par une estampe en bois, comme à Babylone, soit qu'il le fît graver sur chaque, comme à Ninive. Ce timbre se trouve invariablement au-dessous ; il faut enlever la brique pour le voir ; et cette circonstance fournit un caractère distinctif pour voir si une construction appartient aux Chaldéens ou si elle a été exécutée postérieurement avec les matériaux de Babylone.

« Il existe encore des constructions gigantesques à Babylone, faites en briques séchées au four ; un pan de mur debout sur le Birs-Nimroud jauge 1,000 mètres cubes. Il y a aux *kasr* ou château royal de Babylone des constructions d'une admirable régularité, représentant des ruines de pylones du palais.

« A côté de la construction en brique cuite, il y avait celle en brique séchée et ensuite celle en terre. A Babylone, les fondations sont très-souvent en brique séchée au soleil ou brique crue : à Ninive, on a généralement remplacé le mode babylonien,

Digitized by Google

par une construction toute particulière dont je parlerai tout à l'heure. C'est pour le climat de cette ville le choix le plus heureux que l'on puisse s'imaginer, et si quelque chose donne une idée de l'esprit des Assyriens, c'est certes l'expédient qu'ils trouvèrent pour se garantir à la fois de la chaleur excessive de l'été et du froid quelquefois très-pénétrant de l'hiver; ils réunissaient en outre deux avantages très-peu compatibles, le bon marché de la construction et la splendeur.

« Ils construisaient d'une terre fine des murs très épais; les plus minces ont près de 2 mètres d'épaisseur, bien qu'ils ne séparent quelquefois que des chambres très-peu spacieuses. Ces parois sont toujours construites avec une exactitude mathématique, et leur longueur se réduit toujours à un nombre exact, et très souvent à un nombre rond, de coudées assyriennes. Ensuite, ces murs sont ou enduits d'une couche de plâtre, ou garnis de plaques de marbre sculptées ou lisses. Tous les bas-reliefs conservés dans les musées de l'Europe proviennent des chambres construites en terre.

« On a soulevé la question de savoir comment ces chambres ainsi construites aient pu être couvertes, les restes conservés des chambres ne s'élevant pas assez haut pour retrouver les traces de la couverture ancienne. Beaucoup d'opinions ont été émises à ce sujet: on dut écarter la couverture en bois, qui, ainsi que nous l'enseignent les inscriptions de Nabuchodonosor, a certainement existé dans les constructions de Babylone; mais on ne trouvait pas de traces de poutres; on a même cru que les salles de Ninive n'avaient pas été couvertes du tout, ce qui est absurde. Une belle découverte de M. Place a démontré que ces chambres ont été voûtées en plein-cintre, et par une voûte de terre jetée. L'entrée du demi-cercle était ornée de rosaces bleues et blanches, et deux de ces voûtes en terre existent encore aujourd'hui. Cela fait comprendre un phénomène curieux jusque-là inexpliqué: M. Botta avait trouvé souvent à l'entrée des portes, parmi les débris qui les encombraient, des fragments très-nombreux de briques peintes. Ces débris ne se trouvaient plus quand on pénétrait dans la salle même. Ainsi l'existence d'une part et la disparition de l'autre sont expliquées par l'exemple que donnent deux portes de la ville de Sargon (Khorsabad); les bords extérieurs du plein-cintre étaient décorés de ces ornementations, de rosaces, etc.

« Voilà tout ce qu'on sait avec certitude de l'intérieur des bâtiments de Ninive. La chose capitale, c'est que les chambres étaient couvertes d'une voûte de terre, et cette découverte du consul de France met à néant les hypothèses de MM. Layard, Fergusson et d'autres, ainsi que les restaurations hasardées de ce dernier.

« Qu'il me soit permis, à cette occasion, de quitter mon sujet principal pour un instant, pour rendre un hommage mérité à la fermeté intelligente et intrépide de M. Place, qui a tant contribué à mettre au jour les monuments de l'architecture assyrienne. J'ai pu voir ce que M. Place a dû faire pour arriver à ce résultat, et je n'ai qu'un regret, c'est de comprendre que, s'il a déployé un zèle intelligent et une persistance infatigable, son mérite ne peut être apprécié parfaitement que par celui qui a visité ces fouilles.

« Nous reviendrons sur les ornementations des palais quand nous parlerons de la sculpture et de la peinture assyriennes.

« Quant à l'architecture extérieure, la Chaldée et l'Assyrie n'employaient pas, à ce qu'il paraît, des colonnes détachées. A Ninive, à l'époque de l'apogée de l'art assyrien, on employait des systèmes de demi-colonnes, réunies au nombre de sept ou de trois. Ces systèmes étaient séparés les uns des autres par des pilastres ornés de rentrées et de saillies rectangulaires, ou bien, et c'est le cas de la tour de Khorsabad, on supprimait complétement les systèmes de demi-colonnes, et l'on se contentait de combinaisons de pilastres avec des rentrées et des saillies d'une manière très-originale. Ce même système de colonnes à moitié sortant du mur a été retrouvé à Warkah, dans le fond de la Chaldée. Malheureusement, à l'heure qu'il est, on ne connaît pas encore comment se terminaient ces colonnes; instinctivement seulement, je suis très-porté à croire qu'elles se rattachaient à l'architecture en saillie, sans chapiteau, peut-être avec un abaque seul. Cette ornementation est recouverte d'un plâtre blanc.

« La colonne me semble être spécialement d'origine babylonienne. L'usage qu'en faisaient les Chaldéens est incontestablement établi par les œuvres d'art et les sculptures de Babylone. Le monument de la Bibliothèque impériale, connu sous le nom du Caillou de Michaux, donne l'image d'un édifice babylonien où se trouvent des colonnes avec des chapiteaux et des diglyphes dans la frise. Encore plus, les Babyloniens connaissaient les cariatides, au moins pour les monuments d'une dimension moins grande; on en a retrouvé des traces au Kasr. Les monuments restés de la cité de Nabuchodonosor ne nous laissent rien savoir sur l'existence de voûtes dans cette ville; mais elles y ont été employées. Nous le savons par les descriptions que les anciens, nommément Strabon, Diodore et Quinte-Curce, nous ont laissées sur ces merveilles, et en outre par les inscriptions cunéiformes.

« Nous possédons, entre autres, deux grandes inscriptions provenant de Nabuchodonosor, l'une de six cents, l'autre de deux cents lignes. Ces documents parlent des édifices de toute espèce que le roi nommé fit élever dans sa capitale, et sont remplis de détails architectoniques. Malheureusement, la science n'est pas encore assez avancée pour pouvoir rendre compte du sens de toutes les expressions techniques qui s'y trouvent; mais il y en a bon nombre qui nous sont parfaitement intelligibles.

« Parmi ces passages, il y en a un où le roi parle d'un sanctuaire de la Vénus Uranie (*Bilit Sarpanit*), et dont j'ai pu retrouver l'emplacement et la ruine. Je crois, par des raisons philosophiques, le devoir interpréter comme il suit :

« Je l'ai construit avec des voûtes autour d'un « *impluvium*. »

« Il se trouve, non loin de Hillah, vingt minutes au nord, une ruine singulière nommée El-Kolaïah, à laquelle ressemble un autre qui se trouve à 17 kilomètres S. S. E. de la ville moderne. Qu'on se figure un terrain entouré par quatre remparts qui se coupent en angle droit et qui ont trois mètres de hauteur sur près de dix à leur base : voilà toute la ruine. Au milieu du côté nord il y a une solution de continuité qui paraît indiquer la porte antique.

« Si l'on détruisait un caravanserai arabe ou persan, on arriverait à une telle ruine. Une grande cour bornée des quatre côtés par un mur de 6 mètres d'épaisseur dans lequel il y a, l'une à côté de l'autre, des niches voûtées de 4 mètres de profondeur sur autant de largeur et de hauteur, voilà le caravanserai moderne. Nous savons à quoi servaient les sanctuaires de la Vénus babylonienne, les *succoth benoth* de la Bible; nous pouvons même nous faire une idée de quelques détails de leur construction, qui a été celle d'un *khan* moderne. Ces niches ne sont pas construites à fleur de terre, mais à 1 mètre ou 1 mètre et demi au-dessus du sol, ce qui explique l'existence d'un soubassement plus solide de El-Kolaïah. Ainsi, comme j'avais

Digitized by Google

l'honneur de le dire au commencement, la science vient ici au secours de l'histoire de l'art.

« La voûte ne semble pas avoir été en usage exclusif à Babylone, par la raison même qu'on bâtissait en briques cuites. Les inscriptions parlent des entablements de bois, dont nous connaissons même la nature; c'était du cèdre et du cyprès, et aussi du buis et du pistachier sauvage. Il paraît même, si je comprends bien ces textes obscurs, qu'il y avait des colonnes en bois dorées et argentées; et je crois corroborer mon interprétation par l'usage qui encore est établi dans la Babylonie de nos jours, où l'on bâtit en brique cuite avec des colonnes en bois, et où, contrairement à l'usage de la Ninive moderne (Mossoul), on ne construit pas beaucoup en voûte et en terre revêtue de plaques de marbre, mais où l'on voit toujours des plafonds droits ornés de stuc ou recouverts de morceaux de bois gracieusement sculptés. L'usage moderne est d'un grand poids, parce que des milliers d'années ne changent pas les mœurs et les habitudes immuables de l'Orient.

« Un mode tout particulier d'architecture est celui de bâtir en terrasses et tours superposées. C'est ainsi que Nabuchodonosor bâtit ses jardins suspendus, et qu'il restaura la tour de Bélus que ses ancêtres avaient commencée. Il en était de même pour les tours isolées qu'on bâtissait en étages; c'est d'elles qu'est dérivée la flèche arabe, telle qu'on la voit à Bagdad, et dans les lieux sur l'emplacement de l'ancienne Babylone. Cet usage de tours superposées l'une à l'autre s'est transmis à la Judée; le monument connu sous le nom du tombeau d'Absalon, et où la pénétration de M. de Saulcy a le premier reconnu un monument judaïque, nous en fournit un exemple curieux et instructif. Ces tours étaient généralement toutes massives, seulement il y avait de distance en distance des conduits carrés de 20 centimètres de hauteur et de largeur qui servaient à dessécher la masse énorme. Elles étaient construites sur une base de terre crue, mais le corps même était en brique cuite, contrairement aux murailles de Babylone, dont le noyau était en terre revêtue par des briques cuites et émaillées. On s'est servi de ses briques extérieures pour bâtir les villes voisines; la terre elle-même, privée de son soutien, s'éboula, et rentra dans les fossés d'où elle avait été extraite.

« Je viens à la sculpture. C'est ce qui est le plus connu en Europe; tous les grands musées des capitales en renferment des spécimens plus ou moins nombreux : aussi je m'abstiens d'une définition du caractère général de la sculpture assyrienne. Seulement, je me permettrai quelques détails sur l'histoire de l'art plastique.

« Nous avons peu de statues assyriennes; la plus belle qu'on connaisse appartient au xe siècle avant Jésus-Christ : c'est la statue du roi Sardanapale Ier. Il est fort surprenant qu'il n'en reste presque pas du grand siècle de l'art assyrien (à la seule exception des statues des dieux trouvées par M. Place, à Khorsabad), à moins qu'on ne classe ici les taureaux et les lions à face humaine, qui ne sont pas des statues proprement dites. Aussi le grand critérium de la sculpture de l'Assyrie, c'est le bas-relief, qui nous donne en même temps une notion assez exacte de leurs connaissances en optique et en perspective.

« Je n'ai pas besoin d'insister sur l'imperfection de ces idées chez les fils de Ninus; je n'aurai qu'à rappeler qu'ils confondent tout dans un même tableau, projections horizontales et perpendiculaires; il y a le plan d'une forteresse sur les murs de laquelle combattent les assiégés, et que les assiégeants attaquent tout comme si elle était figurée en perspective. Et cela se voit dans le grand siècle de Sennachérib, vers 700.

« La nuance de Khorsabad est un peu antérieure à celle de Koyoundjik qui remplit de ses bas-relief les salles du musée britannique formant le plus riche dépôt d'antiquités assyriennes. Khorsabad appartient au père de Sennachérib (Sargon). Mais la fleur de l'art où le jour de la perspective commence déjà à poindre, c'est un palais encore inconnu en Europe, celui de Sardanapale III (vers 650), découvert par les Anglais au commencement de l'année 1834. Cet art est aussi différent de ce qu'on connaît en Europe, j'ose le dire, que les Eginètes des bas-reliefs du Parthénon. Les représentations sont en bandes et lignes; on voit des sujets de toute espèce; les figures humaines sont plus petites et travaillées avec une exactitude remarquable; les animaux sont présentés dans des chasses avec une vérité et une verve inconnues aux bas-reliefs de Sargon et de Sennachérib; les détails de vêtements, d'armures, d'ornementation, déjà si développés dans le palais de Koyoundjik, sont poussés à une minutie qui frise l'excès. Ce qu'on n'a pas dans l'art qui précède celui dont je viens de parler, les scènes domestiques, les danses, les sacrifices, les festins, est bien représenté ici; une inscription qui appartenait à cet édifice, dit que Sardanapale, fils d'Aser Haddon, fils de Sennachérib, le construisit pour ses femmes. Je ne veux pas insister davantage sur les détails de cet art moderne d'Assyrie qui, bientôt, pourra être connu et jugé par l'Académie; mais déjà je me permettrai d'appeler votre attention, Messieurs, sur un pavé formé de rosaces que j'ai encore pu voir en place, et qui m'a paru, ainsi qu'à tous ceux qui l'ont remarqué, un travail d'un goût exquis. Il formait l'entrée d'une salle; Sargon et Sennachérib mirent des dalles couvertes d'inscriptions entre les portes de leurs palais; usage que le dernier siècle de l'empire assyrien remplaça par ces pavés sculptés. Ce palais, le plus moderne de toutes les constructions assyriennes connues jusqu'ici, me paraît avoir été celui qui rendit proverbiale la magnificence fastueuse de Sardanapale, et il est vrai qu'il surpassa tous ses devanciers en splendeur. Mais il n'est pas aussi exact de dire que le roi, ami des arts, ait été un monarque complétement perdu par la débauche; au contraire, ce fut un roi guerrier, au moins à ce que disent les inscriptions qui ont été gravées par son ordre. Il ne sera pas, je crois, sans intérêt de savoir comment une de ces inscriptions a été trouvée; je demande donc la permission de le raconter :

« Lorsque, pendant mon séjour à Mossoul, on détruisit le palais de Sardanapale pour en transporter les bas-reliefs à Londres, on fut obligé d'enlever la terre immédiatement collée à ces sculptures, et de faire ainsi un passage de 2 pieds environ de largeur. Pendant ce travail, la terre du mur s'éboula à un endroit, et mit à découvert une petite chambre de 50 centimètres de longueur sur 30 de hauteur et de largeur, ménagée pour recevoir un prisme hexagonal en terre séchée, couverte de petites inscriptions. Cette trouvaille démontre que l'usage de confier aux édifices des documents pour l'instruction de la postérité, existait déjà chez les Assyriens; ces annales sont restées là vingt-cinq siècles à la même place où la sollicitude des Ninivites les avait déposées.

« Ces sculptures représentent en quelque sorte nos tableaux, et on peut avancer, vu la trace de peintures, qu'elles étaient coloriées en tout ou en partie. Nous verrons comment l'art babylonien transforma la sculpture assyrienne en peinture encaustique

« L'abondance des sculptures à Ninive provient de la masse énorme d'une pierre calcaire noirâtre (d'une espèce de sulfate de chaux), qui se trouve

Digitized by Google

dans les environs de Mossoul, et qui forme encore aujourd'hui le matériel principal pour revêtir l'intérieur des maisons dans cette ville. La pierre est si friable qu'on peut l'entamer avec l'ongle, et cette facilité de la travailler explique en grande partie l'usage extraordinairement fréquent qu'en faisaient les habitants de Ninive. Les Babyloniens, qui n'eurent à leur disposition qu'une espèce de granit très-dur ou du grès qu'ils firent encore venir de très-loin, n'ont pas pu exécuter une quantité aussi considérable de bas-reliefs.

« Nous connaissons peu de la sculpture de Babylone, mais le peu que nous en possédons démontre la supériorité que les Chaldéens, postérieurs dans leur domination à leurs voisins de Ninive, pouvaient faire valoir sur ces derniers. Le fameux lion de Babylone, en basalte, ne saurait rien prouver contre notre thèse, parce que c'est à coup sûr une œuvre inachevée et à peine ébauchée. Tout s'accorde, en outre, pour nous autoriser à les croire plus avancés dans tout ce qui regarde le côté technique des arts. Nous fournirons des preuves pour notre assertion.

« Avant d'exposer nos idées sur la peinture de ces peuples, nous devrons nous arrêter un instant pour parler du genre spécial de la sculpture surtout en vogue dans ces contrées, et dont, par bonheur, il nous reste une assez grande quantité; je veux parler de terres cuites. En général, ces petits monuments reflètent le caractère imprimé aux œuvres plus considérables. Quant à l'Assyrie, les plus belles de ses productions appartiennent à la dernière époque, et les fouilles opérées dans le palais de Sardanapale en ont fourni la plus grande quantité. Ainsi la même époque qui fit naître tout ce que nous possédons de plus gigantesque, les taureaux de Nebbi-Younès, produisit aussi ces monuments d'un volume minime.

« L'art de Babylone est connu surtout par ces petites œuvres en terre cuite, et la collection de l'expédition dirigée par M. Fresnel, et dont j'avais l'honneur de faire partie, trouve là son plus grand titre d'importance Quelques-unes de ces terres cuites sont exécutées avec un soin très-remarquable.

« Nous avons trouvé à Babylone également des statuettes d'albâtre, mais elles appartiennent généralement à l'époque grecque des Séleucides, et ne sont babyloniennes que par le lieu de leur provenance, bien qu'elles représentent très-souvent des sujets exclusivement orientaux.

« Je parlerais également des sculptures en ivoire que recèle le sol de l'Assyrie. Mais ell s pourraient bien ne pas appartenir à l'art ninivite et être importées d'ailleurs, peut-être de Tyr. Plusieurs de ces œuvres ressemblent beaucoup à l'art dorique de Sélinonte; d'autres fragments portent des inscriptions hiéroglyphiques, et fournissent par cela même la preuve qu'ils ne sont pas assyriens.

« La certitude de l'origine égyptienne de quelques objets de ce genre ne serait, après tout, qu'un indice défavorable; mais ce ne serait pas une preuve contre les sujets qui, à coup sûr, ne sont pas égyptiens. Il est certain que les Babyloniens ont travaillé en ivoire : la découverte que nous y avons faite de stylets pour écrire dans la brique molle le prouve suffisamment.

« Quant à l'art plastique appliqué aux métaux, il a été facile de prédire d'avance que, grâce à la nature même des matériaux, au temps et à la cupidité des hommes, nous n'en trouverions que peu de spécimens. A part quelques coupes assyriennes, qui ne proviennent pas même toutes directement de ce sol, peu d'objets en or et en argent ont été trouvés. On peut dire que l'argent manque complétement à Babylone; les statuettes en bronze découvertes appartiennent, presque sans exception aucune, à l'époque hellénique.

« La gravure des médailles ne peut nous occuper ici; une des circonstances les plus inexplicables de l'antiquité chaldéenne, c'est l'absence totale de toute monnaie.

« Les ruines de Calah (Nimroud d'aujourd'hui), qui, pour la variété des débris de l'art assyrien, constituent la mine la plus riche de toutes, nous ont fourni, il est vrai, de nombreuses coupes en bronze. Celles-ci pourraient être assyriennes, mais elles sont toutes d'un style et d'un cachet différents des autres restes, et ont, comme les ivoires, un aspect égyptien. On les dirait œuvres d'artistes égyptiens chargés d'exécuter des sujets ninivites.

« Pour dire ici quelques mots sur la place que la sculpture assyrienne semble prendre en Asie, il suffit à cette place de dire qu'elle a engendré l'art des Perses, et qu'elle est très-rapprochée de celle des Phéniciens et des Juifs. Nous reviendrons sur ce point en parlant de la position historique de l'art assyro-chaldéen en général. Il nous faut revenir sur ce sujet, parce que l'architecture assyrienne n'est pas dans le même rapport de parenté à celle des Perses que la sculpture.

« Nous arrivons à la peinture.

« La peinture de tous les peuples anciens nous est peu connue; c'est, nous le savons, le côté faible de nos connaissances archéologiques. Quant à l'art asiatique dont nous nous occupons ici, nous sommes partout plus heureux. Bien que les restes de la peinture assyro-babylonienne soient bien peu considérables, ils suffisent pleinement pour nous en former une idée assez complète; nous pouvons même arriver, par l'étude scientifique des fragments parvenus jusqu'à nous, préciser, sous le point de vue technique, le degré où la perfection de ces peuples s'arrêta.

« Je ne reviendrai pas ici sur les sculptures peintes qui forment, pour ainsi dire, une transition d'un art à l'autre. Je ne crois pas que les bas-reliefs et les sculptures eussent été peints en entier; car jusqu'ici, ce me semble, on n'a guère reconnu de traces certaines de couleur que sur les ornements et quelquefois sur les vêtements. Il n'est pas vraisemblable du tout que nous trouverions aussi peu de vestiges de peinture, si les œuvres avaient été recouvertes de couleur en entier. Au bout du compte, les monuments de Ninive n'ont jamais été très-exposés; leur sort est comparable à celui des chefs-d'œuvre de Pompéi et d'Herculanum : ensevelis tout d'un coup, ils sont restés sous terre jusqu'à ce que la noble curiosité des temps modernes les ait ressuscités de leur tombe. Puisque les couches qui recouvrent les villes italiennes, et qui sont plus nuisibles par les sels alcaliques qu'elles contiennent, n'ont pas détérioré les fresques de salles, pourquoi la terre argileuse de Ninive aurait-elle détruit les couleurs? Encore plus : on a trouvé des briques recouvertes de couleurs complétement conservées, et que la destruction n'avait point altérées. Il est vrai que le feu ravagea Ninive, et qu'on trouve des traces nombreuses de son action; mais il y a aussi des bas-reliefs qui n'ont pas souffert de ce terrible élément, et qui pourtant ne présentent pas de couleurs.

« Nulle part ailleurs la différence entre l'art assyrien et celui de Babylone n'est aussi marquée que dans la peinture. Surtout quant au côté technique, les deux villes sœurs nous montrent un degré complétement différent. Par des raisons inhérentes aux dispositions physiques des deux contrées, la sculpture l'emporta sur la peinture à Ninive, tandis que la peinture domina à Babylone.

« Comme j'avais l'honneur de le dire déjà, la ville des Chaldéens, manquant essentiellement de matériaux de sculpture, eut recours à la peinture,

Digitized by Google

et créa l'art encaustique sur brique. Nous savons par les descriptions des anciens que les murs de Babylone, au moins ceux du palais royal, étaient ornés de tableaux représentant des chasses et des sujets analogues, donc des mêmes sujets que le ciseau avait figurés à Ninive. Nous avons été assez heureux pour trouver une quantité de fragments de briques émaillées ayant appartenu jadis à ces tableaux célèbres, en dehors de rosaces et d'autres motifs d'ornementation. Nous avons recueilli, sur les ruines mêmes du château royal, une quantité considérable de fragments appartenant à des figures humaines, bêtes, arbres, montagnes, etc., etc. Nous avons trouvé en outre des traces de lettres cunéiformes peintes en blanc sur un fond bleu; ces caractères étaient d'une assez grande dimension.

« La destruction, ou plutôt la démolition radicale qui a frappé Babylone, n'a pas conservé de figures complètes, on verra pourquoi, et par la manière même dont on fit ces tableaux.

« Je les nomme tableaux, mais il ne faut pas prendre ce mot dans l'acception d'une peinture sur une surface complétement plane et lisse. Les sujets sont en saillie d'un millimètre environ sur un fond ocre ou bleu foncé; entre autres fragments, celui d'un œil humain, indique très-distinctement la protubérance des sourcils sur le creux à la racine des paupières. Ce phénomène se comprendra par la manière du procédé; on prenait une brique molle séparément, et on figurait avec une pointe la représentation nécessaire. J'insiste sur ce point, qui, certainement, ne pouvait servir qu'à rendre plus difficile l'exécution de l'ensemble. Chaque brique était travaillée ainsi sur le côté étroit qui représentait une longueur de 32 centimètres sur une largeur de 8, de sorte que la surface de chaque partie du tableau, travaillée séparément, montait à 2 centimètres carrés et demi. Ensuite on enduisait ce dessin à stylet fait dans la brique molle, d'un émail métallique selon la couleur qu'on voulait donner au dessin, et cet enduit, quand il est bleu, a très souvent 1 millimètre d'épaisseur. Ce travail fini, on y imprimait une marque de pose, et cette circonstance importante, unie aux autres indices, démontre mathématiquement la manière que je viens d'indiquer. Une de ces preuves, c'est que très-souvent les couleurs qui recouvrent, comme de juste, le côté étroit, ont empiété sur la face et l'ont salie de taches. Ceci prouve l'écoulement d'un enduit liquide avant la cuisson. Le tout fut soumis à une cuisson très-forte, car les briques émaillées sont dures comme la pierre, et les émaux sont très-solides et aussi brillants et vifs que le verre. Ensuite on les joignait selon les marques en les posant sans aucun ciment les unes sur les autres; on les réunissait derrière par une construction à laquelle elles étaient soudées.

« Ces briques destinées à recevoir les couleurs n'avaient pas, à ce qui semble, la profondeur des briques ordinaires, qui, posées à plat, avaient 8 centimètres de hauteur sur 32 de longueur et autant de profondeur; c'étaient plutôt des lingots de 8 centimètres de hauteur et autant de profondeur, ayant toutefois la longueur des briques ordinaires. On exécutait donc d'abord la construction contre laquelle elle s'adossait, et qu'on enduisait d'un ciment de haut en bas, qui retenait les briques coloriées. Ces dernières ne présentent aucune trace de ciment en haut ou en bas des couleurs.

« La destruction du mur principal devait entraîner la ruine complète du tableau. Les lingots de brique émaillée devaient s'écrouler les uns sur les autres et se briser mutuellement, ce qui, malheureusement, a eu lieu, et on constate les faits suivants :

« Tandis que nous avons des briques carrées ordinaires en quantité immense dans un état de conservation entière, il n'y a pas, parmi les milliers de pièces coloriées trouvées à Babylone, une seule intacte. Aucun de ces fragments ne présente une surface d'émail de plus d'un décimètre carré, et jamais encore, ce qui prouve en faveur de l'endroit indestructible, on ne voit un fragment dépouillé à un endroit quelconque de son vernis. Jamais un fragment n'a un décimètre d'épaisseur à l'intérieur, ce qui semble prouver mon hypothèse, qui, du reste, se recommande par les circonstances mêmes que ces briques peintes n'avaient pas la profondeur des matériaux de construction.

« Il est vrai, cette manière de faire des tableaux semble pénible, mais comment les Babyloniens seraient-ils parvenus autrement à leur but? Ils devaient peindre et cuire les briques séparément, car il leur était moins facile encore de fabriquer des plaques entières d'argile, et d'y peindre leurs sujets. S'ils faisaient ces plaques trop minces, elles devaient se casser immédiatement; s'ils leur donnaient l'épaisseur voulue, elles devenaient tellement lourdes qu'il était très-difficile de les remuer; en outre, le travail encaustique devenait alors plus ardu, pour ne pas dire impossible; il y aurait eu des lézardes dans la plaque, comme il y en a dans toutes les briques de construction.

« Ou bien on aurait pu se servir de fresques. Y en avait-il à Babylone? C'est possible; mais il n'en reste plus rien. Mais on en a bien découvert à Khorsabad; seulement les événements ont prouvé l'infériorité de l'usage ninivite. M. Place découvrit des fresques à l'entrée du harem de Sargon. On avait construit sur le mur de terre un ouvrage en briques liées les unes aux autres par de la chaux, avec des interstices assez considérables.

« Sur cette dernière on avait peint des rosaces, des lions et quelques autres sujets. M. Thomas les vit et les copia, à l'invitation de M. Place, immédiatement après leur découverte, et en a ainsi sauvé le souvenir. Car, messieurs, quand je passais à Ninive, un an après, il n'en restait plus que le mur; la chaux et les peintures n'avaient survécu que de peu de jours à leur exhumation, après avoir été conservées pendant vingt-cinq siècles dans leur tombe protectrice.

« C'est à Calah, dans le palais N.-O., bâti par Sardanapale, et conséquemment appartenant à une époque ancienne de l'histoire d'Assyrie, qu'on a trouvé également des briques peintes en fresque; quelques-unes ont un commencement de vernis, si je puis dire ainsi; mais celui-ci est loin d'avoir la perfection babylonienne. Toutefois, il en a plus de sujets complets, et on peut faire des conclusions sur leur art en général. Le dessin rappelle tout ce qu'on connaît d'Assyrie; les couleurs sont ternes. C'est une peinture plate, les effets d'ombres ne sont pas rendus, les contours sont indiqués par une ligne blanche, ce qui fait supposer que le fond était généralement blanc, bien que ce ne soit pas une raison à l'abri de toute discussion; car à Babylone, où les contours des couleurs d'émail sont généralement indiqués par une ligne noire, le fond n'était probablement pas de cette couleur. Mais ce qui milite en faveur de notre opinion, c'est le ton général des couleurs qui permet une comparaison avec celui des aquarelles. Il n'y a pas en outre de couleurs bien prononcées : on n'y voit pas de rouge ni de bleu purs; un rouge vif surtout n'est trouvé nulle part; il tire surtout sur le brun; le bleu est un peu verdâtre, particulièrement sur les figures; il est plus prononcé et plus vif dans les rosaces qui servaient d'ornementation.

« Les briques représentant des figures ont souvent un vert olive; le jaune qu'on y voit le plus fréquemment tient le milieu entre le blanc et l'orange, et pourtant plus jaune que rouge. C'est la couleur que les monuments donnent à la chair humaine; presque le même ton est appliqué aux che-

Digitized by Google

vaux et aux chars. Le plus beau fragment de tous ceux qui nous restent de Nimroud fait une différence entre la teinte de la figure et la couleur dont je viens de parler; cette peinture nous représente un roi coiffé d'une tiare blanche, présentant une coupe d'une main, et tenant de l'autre un arc; l'offrande est adressée à un personnage dont le côté postérieur est malheureusement mal détruit. Derrière le roi se tiennent deux serviteurs; l'un à tête découverte, portant un arc et un carquois. Il est imberbe et représente un eunuque. L'autre, au contraire, très-barbu, coiffé d'un bonnet très-pointu, a une robe très-courte, qui le distingue des autres personnages, et a la jambe nue. Dans ce tableau, la couleur de chair est assez naturelle, et diffère du jaune qui se voit ailleurs appliqué sur la figure des personnages.

« J'ai un peu insisté sur un curieux monument provenant de la ville de Calah, parce qu'il semble être le prototype des sujets qui se trouvent sur une quantité de cylindres, à l'interprétation desquels il peut servir. Comme sur beaucoup de ces petits monuments, on y rencontre une tresse nattée qui, très-souvent, sur ceux-là, sépare un registre supérieur d'un autre qui se trouve en bas. Cette guirlande, d'un style éminemment chaldéen, est formée par deux éléments qui s'entrelacent en laissant un cercle au milieu, au centre duquel se trouvent de petits globules en noir.

« Ce monument, qui vaut bien la peine qu'on s'y arrête un peu, nous donne un curieux renseignement sur la couleur du vêtement royal. Le fond de l'habit royal est d'un vert excessivement pâle, sur lequel on voit des raies jaunes et beaucoup de rosaces, formées de six pétales rangées autour d'un cercle. Ce dernier est blanc, les six pétales sont alternativement blanches et jaunes. Le bas du vêtement finit par des franges dont la couleur est de la même sorte, blanche et jaune. La tiare est complétement blanche avec une rosace jaune. L'absence de couleurs vives fait naître quelque surprise sur le manque de splendeur, au premier instant; mais elle disparaît quand on pense que, dans ce tableau, le jaune rend l'or et le blanc, l'argent; la couleur verdâtre pâle semble indiquer celle du byssus qui devait avoir une couleur moins pure que celle de l'argent, mais pouvait tirer sur le bleu verdâtre. La coupe que le roi tient dans sa main est également jaune; il a un bracelet de la même couleur, et le fourreau de son épée est jaune et blanc. Donc le roi d'Assyrie portait un costume particulier que l'interprétation de l'art nous révèle. Il était vêtu d'une tunique en byssus en manches courtes, bordée en bas par des franges en argent et en or, et ornée de rosaces de deux mêmes métaux. Il portait une tiare d'argent, de la forme d'un cône tronqué; en avant il avait une rosace d'or. Sur le milieu du cône s'élevait une pointe noire, probablement en ébène.

« La peinture figure en Assyrie et en Babylonie comme ornement d'architecture, et sous ce point de vue, le temps nous a laissé les restes les plus nombreux. C'est également le palais sud-ouest de Calah qui, dans ses ruines, recèle le plus de motifs curieux qui expliquent les fragments babyloniens. Nous y voyons, avec des couleurs plus vives qu'à l'ordinaire, les germes de l'ornementation hellénique. La guirlande nattée des cylindres surtout s'y retrouve avec des variations de couleurs; ici également elle sépare deux systèmes d'ornementation. Le plus beau morceau actuellement à Londres est une brique peinte sur fond bleu, qui fournit un motif de palmettes, de pommes de pin, de fleurs de grenadier alternantes, qui, sans avoir la gracieuse légèreté des palmettes d'Egine, ne manque pas d'un certain effet. Un autre fragment montre deux taureaux blancs sur un fond jaune; au-dessus il y a un motif de pyramides à étages bleues sur fond blanc, et qui n'est pas étranger à la Grèce et à l'Orient moderne, qui même se retrouve (chose curieuse) dans les monuments de l'Amérique centrale; au-dessus, il y a un système de pendentifs assez original.

« Encore sous ce point de vue, la sculpture et la peinture de Ninive se touchent de très-près; on retrouve les mêmes motifs, ou avec quelques altérations, sculptés sur les pavés de Koyoundjik et de Nimroud. Ces ciselures étaient elles peintes? Je crois que non.

« Les plus nombreux fragments de briques vernissées sont, comme nous l'avons dit plus haut, également des débris d'ornementation architecturale. L'immense majorité des briques est de couleur bleue et de couleur blanche; mais très-fréquents sont les fragments des rosaces bleues sur fond blanc, ou de celles formées de ces deux couleurs sur un fond noir. Il y a encore quelques fragments de guirlandes tressées, mais peu nombreux. Le fond des tableaux était, a ce qu'il paraît, généralement jaune ocre; c'est ainsi que se voient de nombreux débris qui représentent des montagnes formées d'écailles, comme sur les bas-reliefs assyriens.

« Les restes de la peinture encaustique des Babyloniens arriveront bientôt à Paris; on pourra alors les examiner sous le point de vue chimique. Les couleurs qui se trouvent le plus représentées sont, en dehors du noir et du blanc, le jaune ocre et le bleu dans toutes les nuances. C'est la couleur la plus magnifique de toutes. Il est vrai que les Babyloniens disposaient du plus beau minéral de couleur, le *lapis-lazuli*, qui s'y trouve en grande quantité. Le *khesbet* de la Mésopotamie s'en alla jusqu'en Egypte, où on le trouve mentionné dans les monuments hiéroglyphiques, selon la découverte de M. de Rougé. On a retrouvé à Ninive, en grande quantité, une masse pulvérisée qui donne le plus beau bleu et qui semble être un cyanure de fer. Le bleu verdâtre n'est pas rare; on voit plus de briques vernissées de cette couleur actuellement que de briques bleues; c'est du cobalt, comme aussi en Egypte. Le jaune plus ou moins foncé semble être du fer et de l'ocre. Mais une chose qui paraîtrait surprenante de prime abord, c'est l'absence presque complète du rouge à Babylone. Nous en avons trouvé un morceau, et encore il n'offrait pas une couleur bien prononcée. Mais ensuite, quand on se demande quelle pouvait être la matière première qui pût fournir un beau rouge encaustique, on trouve la raison de ce manque. Le cinabre (bisulfure de mercure) était bien connu peut-être, mais il devait être plus rare qu'aujourd'hui, où l'on en trouve en Perse dans son application à la fabrication de briques émaillées.

« Après avoir parlé des grands monuments, qu'on ne peut guère juger que sur place (parce que les sculptures ont, même dans les ruines d'une chambre, un tout autre aspect que contemplées dans un musée), nous allons maintenant aborder des œuvres d'art d'une moindre dimension, mais qui ont le précieux avantage de nous être conservées en entier. La gravure des Assyriens, et surtout des Babyloniens, nous a légué de nombreux débris que nous voulons maintenant prendre en considération.

« Avant la découverte de Ninive par M. Botta, on ne connaissait guère d'autres monuments de la race chaldéenne que les cylindres qui font partie des collections occidentales depuis des siècles.

« On a souvent discuté la destination des cylindres : on n'y avait vu généralement que des amulettes. La connaissance des écritures cunéiformes nous a mis sur la voie de la vérité : ils n'étaient

Digitized by Google

pas des talismans, mais spécialement des cachets.

« D'après Hérodote, tout Babylonien avait son cachet, et par là s'explique la quantité énorme que nous possédons de ces petits monuments. On y avait remarqué des sujets de la mythologie babylonienne, et on avait souvent exprimé l'espérance qu'une découverte paléographique dans ce domaine en faciliterait l'interprétation.

« Il n'en a pas été ainsi. Les inscriptions apposées aux sujets gravés sur les cylindres sont complétement indépendantes des représentations figurées. Généralement on voit trois lignes d'inscription : la première contient, la plupart du temps, le nom du possesseur du cachet; la seconde, le nom du père; la troisième, le nom de la divinité invoquée, sous la protection de laquelle le maître du cylindre s'était placé. Ces inscriptions sont presque toujours gravées à rebours, et l'on n'obtient la véritable légende que par une empreinte, circonstance qui semble expliquer assez clairement le but dont parle le passage d'Hérodote.

« Je me permettrai de corroborer mon opinion par la traduction de plusieurs légendes de cylindres babyloniens. Nous lisons, par exemple, sur des cylindres de la Bibliothèque impériale :

« Khaliloum, fils de Pachkiya, adorateur de Haou (n° 15).

« Piriya, fils d'Abanoum (n° 31).

« Sin Roubou Mini, fils de Koudour.

« Minibilti, fils de Ourni-Haou, serviteur de Haou. »

« Les sujets mythologiques des cylindres étaient gravés avant de recevoir les noms ; on les vendait en ménageant un espace pour le nom de l'acheteur. Nous en avons acquis la preuve par plusieurs petits monuments de ce genre provenant de Babylone, qui contiennent des représentations ordinaires et trois lignes parallèles qui devaient recevoir des inscriptions. Très-souvent on voit des cylindres qui n'ont qu'un côté rempli de figures, l'autre est complétement lisse ; ce sont également des cylindres qui n'ont pas rempli leur but. Quelquefois on ne voit pas de nom de personnage, mais seulement un ou deux noms de divinités : le plus souvent c'est « dieu Soleil, dieu Lune » ou « dieu Bélus, déesse Militta » ; c'étaient des cachets indifférents, mais c'étaient bien des cylindres réservés à cette destination, puisque la légende y est également gravée à rebours. L'inscription y fut apposée très-souvent longtemps après la gravure du sujet : ainsi la collection du commandeur Jones, à Bagdad, contenait un beau cylindre babylonien en pierre translucide sur lequel il y avait une belle inscription himyarite signifiant *Dabrak, fils de Mirmas* ; mais le plus curieux cylindre que j'aie rencontré jusqu'ici, c'est un petit monument de la Bibliothèque impériale (n° 101). Il représente deux personnages dont l'un, sans armes, implore la grâce de l'autre, qui est armé. Il porte la légende *Abchaloum*, serviteur de *Jihastukur*. C'est le seul exemple que je connaisse où un homme ne se nomme pas l'esclave d'une divinité, mais d'un de ses semblables; mais le nom du possesseur de ce monument nous donne le mot de l'énigme : le nom d'Abchaloum (Absalon) est trop significatif pour ne pas faire reconnaître celui d'un Juif, et certainement d'un fils d'Israël emmené dans la captivité de Babylone; réellement son maître porte bien un nom chaldéen. Ainsi la lecture des inscriptions nous aura fourni la certitude que nous possédons à Paris une intéressante relique se rattachant à une des catastrophes les plus émouvantes dont les saintes Ecritures fassent mention.

« Parmi la quantité de cylindres, il y en a certainement quelques-uns qui ont appartenu à des personnages historiques. Nous en avons un très-bel exemple dans un monument qui n'appartient pas spécialement à la Babylonie, mais à la Perse, et qui est le cachet personnel du roi Darius, fils d'Hystaspe. Ce roi des cylindres porte le nom du monarque en trois langues, en perse, en scythique et en babylonien, et est conservé au Musée britannique, où il est une des gloires de la partie asiatique de cet établissement.

« Le nom des cylindres vient de leur forme, qui est bien celle d'un cylindre géométrique. Leur longueur diffère de 15 à 30 millimètres, leur diamètre varie de 5 à 20 millimètres. Ils sont presque tous percés dans le sens de l'axe d'un trou d'un millimètre de diamètre qui devait recevoir un fil de cuivre quelquefois conservé ; ce fil de métal servait pour faciliter l'empreinte faite sur la brique molle en déroulant leur surface convexe. Il y en avait quelques-uns qui sont très-rares (je n'en connais que l'exemple que j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de l'Académie) qui avaient, au lieu du trou de l'axe, une anse au-dessus. Je m'explique cette anomalie par la nature de la pierre jointe à l'épaisseur peu considérable de l'œuvre d'art; on ne l'aurait pu percer sans le casser.

« J'ai parlé plus haut de l'opinion qui voyait dans ces petits monuments des amulettes ; il se peut que secondairement on choisissait pour matière une pierre à laquelle on supposait des qualités protectrices. Orphée, Pline et d'autres parlent de pierres en usage chez les mages ; il y en a qui même portent le nom d'Œil de Bélus, d'Adadunephra, et d'autres qui semblent avoir trait à la religion babylonienne; mais, en tout cas, ce but religieux n'était que secondaire. On était bien aise d'avoir une pierre utile, et cette superstition s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Il m'est arrivé qu'un Arabe me présenta un cachet sassanide d'un travail très-médiocre, tel qu'on en vend à bon marché : il en demanda un prix très-élevé. Lorsque je m'informai de la raison de sa prétention, il me répondit que la pierre avait la force de guérir les piqûres de scorpion quand on l'appliquait à la blessure.

« Les Babyloniens se sont surtout servis pour la confection des cylindres d'une pierre noire connue sous le nom d'*hématite*, parce qu'on lui croyait la vertu d'arrêter les hémorragies : ensuite on en trouve beaucoup en jaspe noir et vert, quelques-uns en lapis-lazuli, qui ne sont généralement précieux que par leur matière, mais très-médiocres pour leur travail. Les monuments les plus beaux sont ceux exécutés en cristal de roche et en chalcédoine ; il y en a de toute beauté. Il n'y en a pas, que je sache, en cornaline, ce qui est surprenant, parce que cette matière se trouve employée souvent par les Chaldéens pour d'autres sujets. Il a dû y avoir une raison religieuse qui empêchât le peuple de s'en servir pour les cachets.

« Les sujets d'art représentés sur les cylindres sont très-différents ; généralement ce sont des scènes d'initiation, de mariage, de sacrifice. Ils sont intéressants surtout à cause de la quantité de figures différentes de divinités qu'ils offrent; ils suppléent ainsi au manque absolu de bas-reliefs babyloniens. Egalement ils nous donnent les seuls modèles pour les vêtements des Chaldéens, et on peut voir que le costume des Babyloniens différait un peu de la manière dont se revêtaient les Assyriens. Ce sont surtout les vêtements à volants qui abondent ici et dont l'usage pour les hommes, comme pour les femmes, remonte à l'antique Babylone.

« Ce qui distingue surtout les sujets de ces objets des autres représentés sur les bas-reliefs, c'est la quantité de symboles détachés sans connexion apparente avec l'objet principal. Ainsi on voit très-souvent le soleil, la lune, les globes planétaires, des étoiles, la hachette du démiurge, le triquetra, le murex, le dieu-mouche, le dieu-tête, les sym-

Digitized by Google

boles de la procréation qui, réunis, font de l'ensemble du sujet un assemblage assez bizarre.

« Quant au travail de la gravure, il est très-différent. Les cylindres très-gros et qui paraissent provenir du bas Euphrate, sont généralement d'un travail excessivement grossier ; les cylindres assyriens en jaspe noir et vert ne valent guère mieux. Les cylindres en hématite, ainsi que ceux en cristal de roche, sont quelquefois d'un travail très-fin, et font supposer que ces peuples avaient des instruments ou au moins des procédés ingénieux. La gravure est encore aujourd'hui portée à un haut degré de perfection, surtout chez les Persans. Il y en a près de Bagdad, à Kazemein ; ils font des choses surprenantes avec des moyens très-modestes, et fabriquent même avec beaucoup d'habileté des antiquités à l'usage des Européens.

« La forme cylindrique n'est pas la seule que les Chaldéens aient donnée à leurs cachets : beaucoup de monuments ont celle du cône ou d'un paraboloïde circulaire ou elliptique. La plupart de ces cachets sont en chalcédoine ; ils représentent généralement un homme en invocation devant un autel. Cette forme de paraboloïde a, avec le temps, prévalu sur le cylindre, et nous la voyons déjà sous les Sassanides devenir l'unique forme réservée aux cachets.

« La gravure en relief ne semble pas encore avoir été pratiquée par les Babyloniens, à moins qu'on ne veuille classer ici quelques petites sculptures en cornaline et autres pierres que contient notre collection. Mais les commencements du camée ont été faits déjà par des pierres circulaires ; au-dessus s'élève une partie en couleur différente. Une de ces œuvres porte une inscription gravée en sens direct, et qui par cela ne peut être un cachet : elle a été trouvée à Khorsabad par M. Place, et porte l'inscription : *Grand palais de Sargon, roi d'Assyrie.* Elle est également percée dans le sens de la largeur, et a été peut-être un insigne réservé aux hommes attachés à la maison royale.

« Un autre monument de ce genre est une petite olive en agate trouvée également à Khorsabad, bien qu'elle remonte à deux siècles et demi plus haut que la construction de cette ville. On y lit : *Nipishi* du roi Tiglatpileser, roi d'Assyrie, fils de Haou Likhkhus (Belochus des Grecs), roi d'Assyrie. (V. *Catalogue des ant. ass. du Louvre*, par M. de Longpérier, n° 504.) Le premier mot est obscur ; on peut l'expliquer par passage, ou qui fait passer. L'inscription gravée en sens direct démontre que le monument ne fut pas un cachet, mais très-probablement un signe de distinction pour un des employés du roi.

« Il nous reste encore à parler d'un genre particulier de gravure, dans lequel les Assyriens excellaient, celui des inscriptions. Encore ici la palme appartient à Babylone. Le plus grand monument complet de l'art épigraphique, c'est la grande inscription de Nabuchodonosor, actuellement au musée de la compagnie des Indes à Londres. Elle est conçue dans un caractère excessivement compliqué, mais elle est bien gravée, bien qu'elle n'atteigne pas à la perfection calligraphique d'un fragment que nous avons recueilli à Babylone. Les plus beaux monuments d'inscriptions assyriennes proviennent de Calah (Nimroud) ; celles de Ninive et de la ville de Sargon (Khorsabad) ne l'égalent pas en général.

« Aussi les inscriptions faites sur la brique molle de Babylone sont bien plus lisibles que celles qui proviennent de Ninive même ; celles de Khorsabad, au contraire, se distinguent d'une manière fâcheuse par leur énorme difficulté.

« L'art de l'épigraphie fut porté au plus haut degré en Perse, et les monuments de Persépolis et de Bisitoun peuvent revendiquer la palme des écritures cunéiformes et de toutes les écritures connues de l'antiquité. Mais aussi là on remarque une décadence, et les inscriptions perses d'Artaxerce Mnémon à Suse dénotent une chute certaine. Ce genre d'écriture se soutint encore près de deux siècles en Chaldée, où l'on trouve des inscriptions avec les noms d'Antiochus et de Séleucus.

« Voilà, messieurs, ce que je croyais devoir dire sur chacun des arts dont les fouilles de la Mésopotamie viennent de nous donner une idée. Qu'il me soit permis maintenant de retracer brièvement la position qui convient à l'art des Chaldéens dans l'histoire de l'art asiatique et antique en général.

« En dehors de la Chine, nous pouvons retrouver trois grands berceaux de l'art dans l'antiquité, dont l'art hellénique fut la perfection et le sommet. Ces berceaux sont, selon moi, l'Inde, l'Assyrie, l'Egypte. Chacune de ces civilisations s'est développée indépendante l'une de l'autre ; l'art des pagodes avec sa fantaisie effrénée, ses ornementations surchargées, indique dans toutes ses particularités un développement complétement autochthone, originaire au peuple des Védas. L'influence de l'art de l'antique Asie orientale a été portée plus loin vers le Nord ; la religion bouddhiste en fut la propagatrice en même temps que la force modifiante ; elle a voulu également s'étendre vers l'Occident ; mais là l'art brahmanique a trouvé un élément complétement hétérogène, qui, par sa supériorité et en se conformant plus strictement aux observations de la nature, l'a victorieusement arrêté dans sa marche.

« C'et élément fut l'art chaldéen ; le point de contact, la Perse.

« Le peuple perse, le dernier qui s'était séparé de son frère indien, avait emporté dans sa nouvelle demeure quelques-uns des principes constitutifs de l'art des Bramans. Mais la différence de climat et de nature préserva les sectateurs de Zoroastre des égarements de leurs voisins d'outre-Indus ; ils en prirent les éléments d'architecture sans les développer comme firent ces derniers ; mais ils les transformèrent, et eurent ainsi le mérite d'une architecture complétement originale.

« Ainsi, comme j'avais l'honneur de vous le faire remarquer déjà, messieurs, rien de commun entre l'architecture des Perses ariens et des Chaldéens sémitiques. Rien de semblable ni dans les plans, ni dans les détails. Plus de demi-colonnes sortant du mur, mais des colonnes entières cannelées, en relief, surmontées d'un chapiteau de deux licornes, rappelant l'Inde ou le Thibet, ou d'un chapiteau formé de huit volutes superposées quatre à quatre, des moulures originales ; toute la distribution, enfin, des palais est différente. Où les Assyriens avaient une cour, les Perses construisaient une stoa ou un vestibule de colonnes ; ils perfectionnèrent, s'ils ne les inventèrent pas, les grands escaliers droits qui se réunissent et se divisent.

« Mais comme la Perse puisait dans ses anciens souvenirs les germes de son architecture, elle ne pouvait pas les consulter pour sa sculpture, et c'est ici que se manifeste l'influence de la Chaldée portée vers l'Orient. La sculpture méde-perse, plus récente que celle des habitants de la Mésopotamie, en est sûrement une imitation, un développement vers le progrès ; aussi je n'ai pas à insister sur ce point, parce que je ne dis qu'une chose connue depuis la découverte de M. Botta. Cela ne veut pas dire pourtant qu'on doive retrouver tous les éléments constitutifs de l'art assyrien dans celui de la Perse ; on y remarque, au contraire, des éléments étrangers qui doivent leur origine à la religion de Zoroastre, qui n'a rien à partager avec celle des Phéniciens, des Assyriens et des autres peuples sémitiques. Ainsi le globe ailé, la figure d'Ormuzd, de l'Être suprême, d'origine étrangère aux Assyriens,

Digitized by Google

manque sur les monuments; c'est un élément que la domination des Achéménides seulement imposa à la Babylonie : c'est de là que provient sa présence sur les cylindres. Ce n'est que lorsque les anciennes idées se rencontrent que les sujets deviennent les mêmes ; ainsi le Sandan, Hercule des Chaldéens, se trouve modifié dans la représentation du héros perse terrassant un monstre.

« Les peuplades ariennes émigrèrent de l'Orient vers l'Occident; elles se dépouillèrent de plus en plus des idées artistiques de leur patrie première, après avoir passé par les nations sémitiques. Ainsi, c'est surtout vers l'Occident que se manifeste l'influence de l'élément chaldéen, mais déjà transformé par les idées qui furent développées et rehaussées par l'art grec. Ainsi les œuvres artistiques de la Phrygie, surtout les sculptures de Ptérium, tout en se rapprochant de l'art de l'Ionie voisine, tiennent encore de l'Assyrie. Il en est de même de ce que nous ont laissé la Lycie, la Carie, la Galatie, la Cappadoce.

« Mais comme l'Asie Mineure se trouva inondée par les peuplades ariennes qui durent plus tard anéantir, jusqu'à un reste minime dans un obscur recoin de la France, les aborigènes de l'Europe, et porter dans cette partie du monde les langues et les idées de l'Orient : ainsi la Syrie se trouva un point de conflit entre deux principes d'art également bien distincts, l'art africain chamite et l'art chaldéen sémite. C'est de ce contact que s'est développé l'art de la Syrie, de la Phénicie et de la Judée.

« Nous connaissons peu l'art de la Phénicie ; ce que nous en savons nous porte à croire qu'il était en rapport étroit, comme l'était sa langue, avec celui de la Judée. Ce n'est que depuis peu que cet art antique d'Israël a été reconnu dans des monuments qui avaient échappé à un examen plus rigoureux. Le sarcophage antique dans les tombeaux des rois de Juda, connu depuis longtemps, a été reconnu comme n'étant pas grec, mais israélite, par la sagacité féconde de M. de Saulcy, dont l'opinion, d'abord repoussée avec dédain, s'est frayé, par la force de la vérité, un chemin à travers la résistance la plus opiniâtre. Un puissant appui vient de lui être prêté par les belles photographies qu'a rapportées de Jérusalem M. Salzmann, dont l'habileté fructueuse et active nous a permis de distinguer des ornementations qui devaient nécessairement échapper à tout spectateur qui inspecte les ruines, s'il ne se place pas dans des conditions d'effet de lumière toutes particulières.

« Ces photographies nous donnent des images de frises portant un caractère tout particulier. A côté des triglyphes et des gouttes égyptiennes dont l'idée a fructifié dans le style dorique, nous voyons des palmettes assyriennes mêlées à des emblèmes d'origine israélite, telles que le cédrat, la palme, le raisin de Palestine. Le monument nommé le tombeau d'Absalon nous montre des demi-colonnes assyriennes, mais seulement une à une, sans être réunies, tandis que la corde qui entoure le monument en haut est phénicienne. La Judée a emprunté de l'Assyrie ses rosaces pour en orner des frises égyptiennes. Nous ne voudrions pas développer ce sujet comme nous le pourrions, mais nous mentionnerons seulement un système d'écailles qui forme la décoration du soubassement du temple salomonien, et qui rappelle la manière dont quelques maisons sont décorées à Ninive.

« Les minces reliques qui nous restent de l'art judaïque démontrent d'un côté l'influence des deux peuples puissants dont il dut un jour supporter la domination ; mais on y reconnaît pourtant un type tout particulier. La même originalité puissante caractérisant le peuple de Moïse, dans quelque partie du monde qu'il se trouve, se revèle aussi dans son art, fidèle expression du caractère national d'Israël.

« L'art de l'Inde, modifié par l'influence sémitique de la civilisation chaldéenne, en réunissant les données qui lui venaient de l'Afrique, fécondé et mûri par le génie du peuple hellénique, engendra l'art grec. La petite nation qui eut la première l'idée de ce qui est véritablement beau et de ce qui ne l'est pas, ne se plaça pas non plus tout de suite au pinacle de la civilisation. Il lui fallut un travail pénible, il lui fallut les expériences, les idées plus ou moins fécondes des peuples plus anciens. Ainsi nous pourrons encore reconnaître dans l'art grec le plus ancien une certaine ressemblance avec celui des Assyriens. Mais si le peuple de l'art dut abandonner beaucoup de traditions de l'antique Orient, il lui emprunta pourtant quelques-uns des motifs d'ornementation qui se retrouvent reproduits dans l'art grec, et qui ne sauraient être regardés comme appartenant au génie des Hellènes. Il semble probable également que, pour le côté technique, les Grecs n'ont pas laissé, sans en profiter, les résultats de l'expérience chaldéenne et de l'esprit pratique qui distingua ces nations au plus haut degré.

« Nous pourrions encore parler de la ressemblance et des points de comparaison qui peuvent s'établir entre l'art de l'Asie antique et celui de l'Orient de nos jours. Nous avons déjà signalé l'existence de la tradition directe transmise par les Assyro-Chaldéens, quant à l'architecture, quant aux briques vernissées; mais nous n'insisterons pas ici davantage sur ces sujets. L'art de l'Orient moderne, en général, peut avoir développé des idées qui, jadis, avaient pour la première fois germé dans le pays de Nemrod; mais, dans la plupart des cas, nos contemporains les ont reçues par l'entremise de la Grèce et de la Perse, et ils les ont ensuite modifiées d'après les principes appartenant en propre à la civilisation musulmane. »

NOTE XIII.

Art. Esquimau.

Extrait du voyage de la Reine-Hortense *au Groënland* (1856).

. . . . . .

« C'est en 983 qu'une colonie irlandaise, conduite par Eric le Rouge, aborda sur les côtes du Groënland. La race scandinave ou normande ouvrait alors par ces lointaines émigrations la série de ses glorieuses destinées. En effet, en moins d'un siècle, à partir de cette époque, elle s'était établie dans le nord de la France, avait subjugué l'Angleterre, fondé un grand empire en Italie, et montré aux croisés le chemin de l'Orient. Les découvertes de ces valeureux marins au nord de l'Amérique confondent l'imagination, quand on se rappelle qu'ils ne connaissaient pas la boussole et que les proportions de leurs bâtiments ne dépassaient pas celles des barques pontées de nos pêcheurs. *Quelques historiens et géographes* affirment que, quatre cents ans avant Christophe Colomb, les descendants d'Eric le Rouge, convertis au christianisme, découvrirent la partie de l'Amérique comprenant le Labrador, Terre-Neuve, et enfin le pays alors connu sous le nom de Vinland, compris sur le littoral américain entre New-York et Boston, centre actuel de la civi-

Digitized by Google

lisation du Nouveau-Monde. On croit que non-seulement les Scandinaves reconnurent ces immenses territoires, mais y fondèrent des colonies, dont le souvenir, grâce aux recherches de l'archéologie et de l'histoire, est sorti, dans ces derniers temps, d'un oubli immérité. Dans la baie de Baffin, les découvertes des Scandinaves s'étendirent jusqu'aux détroits de Lancastre et de Barrow, dont l'exploration, six siècles plus tard, devait donner tant de gloire à Ross et à Parry. Quant à la limite septentrionale de leurs établissements, peut-être convient-il de la placer dans une des îles des Femmes, près de la côte orientale du Groënland, par le 72e degré de latitude. C'est là que, dans le courant du XIIe siècle, ils élevèrent trois bornes, trois colonnes informes, symbolisant sans doute, comme le faisaient les anciens Tyriens, par ces monuments stylites, le terme d'une longue carrière parcourue et d'une grande œuvre accomplie.

« Aujourd'hui la race scandinave a perdu la première place qu'elle occupa un moment sur la scène du monde. Sa force d'expansion, cette force qu'elle avait reçue pour sa mission providentielle, s'est éteinte, après s'être manifestée pour la première fois par les migrations gothiques, et pour la dernière par les guerres de Gustave-Adolphe et de Charles XII. Les descendants des aventuriers héroïques qui ont donné à la Russie ses premiers souverains, conquis la Sicile, la Normandie, l'Angleterre, colonisé l'Amérique du Nord, se sont effacés peu à peu de l'histoire, soit qu'ils aient été anéantis ou chassés par les nations subjuguées, soit qu'ils aient été absorbés par elles. Il ne reste de toutes ces gloires, de toutes ces grandeurs, de cette influence longtemps prépondérante en Europe, que deux Etats resserrés dans leurs plus extrêmes limites, privés de leurs anciennes dépendances, faibles de population, comprimés entre les possessions de voisins puissants, et trop oubliés jusque dans ces derniers temps par la France et l'Angleterre.

« Mais il est du devoir de ceux qui ont visité les royaumes scandinaves, qui y ont admiré une nature splendide dont le spectacle provoque et entretient les grandes pensées, un sol plein d'incomparables ressources, des populations énergiques et bonnes, industrieuses et guerrières, passionnées pour les vertus du citoyen et du soldat, ayant à un degré éminent le sentiment et la pratique des principes que la France a pour mission de représenter dans le monde; il est, dis-je, du devoir des voyageurs de concourir, par un rapport fidèle de leurs impressions, au mouvement général qui réveille les sympathies de l'Europe pour la race scandinave. Quant à nous qui, à l'occasion de notre voyage, avons été conduits à méditer sur son glorieux passé, qui avons vu les contrées les plus reculées semées des souvenirs et des monuments de sa puissance primitive, qui venons enfin de l'étudier dans son antique berceau, nous sommes convaincus que ce sang illustre, le plus pur, selon les données de l'histoire, de la grande famille européenne, n'a pas dégénéré; que de toutes les nationalités qui se réveillent, s'agitent, et se recomposent en ce moment sous nos yeux, la nationalité scandinave est une de celles qui ont le plus d'avenir, et dont le concours est le plus important pour l'indépendance des peuples et le triomphe de la civilisation.

« Qu'on nous pardonne ces réflexions à propos des anciennes colonies groënlandaises; elles consolent de l'impression mélancolique que leurs ruines doivent inspirer. Ces ruines, qui se composent de restes d'églises, de manoirs en pierres, d'inscriptions runiques, on en retrouve encore des traces sur la pointe sud du Groënland, près du cap Farewell. Elles attestent, eu égard à la barbarie de ces temps reculés, un état de prospérité relativement développé. On sait, en effet, par l'histoire ecclésiastique, par les sagas islandaises et d'autres documents, que l'évêché de Gardar, fondé non loin de Julianeshaab vers la fin du XIIe siècle, comprenait dans son diocèse trente églises élevées par la piété des Normands nouvellement convertis. Les relations commerciales, fréquentes et suivies du Groënland normand avec la Norwége, mère patrie de toutes ces colonies, sont des faits avérés. On connaît même l'année où le dernier vaisseau européen fut expédié directement pour ces régions lointaines : ce fut une des dernières du XIVe siècle. A partir du commencement du XVe, l'histoire des colonies groënlandaises se couvre d'une mystérieuse obscurité, au-dessus de laquelle plane la tradition d'une grande catastrophe climatérique dont elles auraient été victimes. Faut-il croire que la formation de la grande banquise dont nous avons déjà plusieurs fois parlé date de cette époque, et qu'elle a changé, en le refroidissant, la nature du continent groënlandais, en même temps qu'elle le séparait du reste du monde par une barrière infranchissable? Faut-il attribuer à la peste noire ou aux invasions des Esquimaux la décadence, puis la destruction des établissements scandinaves? Ce qui est certain, c'est que la tradition de la navigation aux terres groënlandaises s'éteignit peu à peu dans le courant du XVe siècle, et que les derniers matelots norwégiens qui en eussent conservé le souvenir périrent assassinés à Bergen en 1480.

« Mais l'intérêt qui s'attache à ces anciennes colonies et l'étrangeté mystérieuse des circonstances qui ont accompagné leur disparition sont telles, que, jusque dans ces derniers temps, on a nourri dans les royaumes du Nord l'espoir d'en retrouver les vestiges vivants. Le capitaine Graah, de la marine danoise, a entrepris, en 1829 et 1830, un voyage hérissé de difficultés et de périls inouïs pour visiter la côte orientale, cette portion du littoral que la banquise n'abandonne jamais, et où il espérait retrouver les derniers descendants d'Eric le Rouge, séparés depuis plusieurs siècles, par les glaces, du reste du monde. Son voyage n'a pas eu le résultat que son ardent amour de la science et de l'humanité lui avait fait espérer. Il a pu seulement constater que la rare population d'indigènes répandus sur la côte *orientale* présentait dans son type général les traces d'un mélange de sang européen; mais il n'a pas osé en conclure qu'il avait sous les yeux la descendance altérée des colons scandinaves.

« C'est à la tradition des premières colonies normandes et à l'esprit de prosélytisme chrétien que l'on est redevable des établissements modernes que le Danemark a fondés sur la côte occidentale du Groënland. Au commencement du XVIIIe siècle, un curé des environs de Drontheim, nommé Eggède, homme d'une foi ardente mêlée d'illuminisme, se crut appelé à convertir les Esquimaux, que de vagues souvenirs représentaient comme une peuplade nombreuse, barbare, et plongée dans les ténèbres du paganisme. Pour obéir à la voix intérieure qui le poussait, Eggède abandonna sa cure, et, sans protecteur, sans ressources, suivi de sa femme qui partageait sa piété enthousiaste, il alla prêcher parmi les marchands de Bergen et de Drontheim, auprès des évêques de Norwége et jusqu'à la cour du roi de Danemark, une sorte de croisade commerciale et religieuse pour la conversion des Esquimaux et l'exploitation du Groënland. Après des efforts inouïs, il parvint à tourner de ce côté le zèle des missions protestantes, et le roi de Danemark mit quelque orgueil à faire revivre les droits que l'union de Calmar semblait avoir donnés à sa couronne sur toutes les anciennes colonies scandinaves. C'est de notre époque que datent les établissements modernes de la côte occidentale.

« Aujourd'hui, cent Danois environ sont fixés sur un développement de littoral de plus de trois

Digitized by Google

cents lieues, et répartis en plusieurs résidences, dont les principales sont, du nord au sud : Upernavik, l'île Disko, Godthaad, Fiskernœss, Frederikshaad, Arksuk et Julianeshaab. Ces quelques maisons en bois, autour desquelles est groupée une population de 9,000 Esquimaux, sont à la fois des missions et des comptoirs. Un ministre protestant dispense aux Groënlandais la nourriture spirituelle, et un marchand, agent du gouvernement danois, pourvoit à leurs besoins matériels, car l'économie de ces colonies est des plus simples. Le sol ne produit rien, absolument rien, pas un brin d'herbe; il n'y a pas une pelletée de terre. La mer, exploitée par les Esquimaux, fournit une quantité assez considérable de phoques. Les naturels en retirent la graisse que le marchand danois reçoit des Esquimaux, et leur donne en échange les objets nécessaires à leur existence, depuis le fer qui arme leurs harpons jusqu'au bois qui alimente leurs foyers, jusqu'au biscuit qui les nourrit pendant l'hiver. Ce commerce est soumis à un monopole exclusif que le gouvernement danois a établi et maintient à son profit. Ceux qui défendent ce monopole prétendent que si la satisfaction des besoins de ces pauvres sauvages dépendait des spéculations d'un commerce libre, s'ils étaient livrés à eux-mêmes et sans tutelle, ils seraient exposés à mourir de misère et de faim, victimes de leur insouciance et de leur paresse. On ne peut pas reprocher d'ailleurs aux Danois de maintenir leur domination par la violence, car il n'a jamais paru au Groënland ni navire de guerre, ni soldat danois, ni même un agent quelconque de la force publique. Il n'y a ni tribunal, ni prison, parce qu'il n'y a ni contestation ni crimes. Quand un Esquimau a commis une faute, le marchand ferme son magasin à toutes les familles du village auquel le coupable appartient. Au bout de quelque temps, la population le conduit à la résidence pour demander son pardon. Il l'obtient, les échanges recommencent, et tout rentre dans l'ordre habituel.

« C'est à l'action bienfaisante des missionnaires institués par Eggède qu'est dû cet adoucissement vraiment extraordinaire des mœurs chez un peuple livré jadis aux instincts les plus sauvages, et même à l'anthropophagie. Sous le nom de Skralingues, les Esquimaux dominaient autrefois dans le nord de l'Amérique et s'étendaient presque à la Delaware. Ce furent leurs belliqueuses peuplades que les aventuriers scandinaves eurent à combattre dans le Vinland. Mais cette prépondérance de la race skralingue dans l'ancienne Amérique ne fut pas de longue durée. Les Indiens peaux rouges les chassèrent, il y a cinq ou six cents ans, des terres du midi, et les refoulèrent jusque sur les bords de l'océan Glacial. C'est probablement à la suite de ces guerres, qui se continuent encore de nos jours, que les tribus skralingues émigrèrent dans le Groënland, dont elles paraissent avoir formé la première population. Les Esquimaux n'en sont pas moins aujourd'hui une des races sauvages qui occupent le plus de territoires; elles occupent tout le littoral glacé de l'Amérique du Nord. Elle est remarquable par l'unité de ses mœurs et de sa langue. Depuis le cap Farewell jusqu'au détroit de Behring, dans le Labrador, sur les côtes septentrionales de la baie d'Hudson, des lacs de l'Ours et de l'Esclave, sur cet immense littoral du bassin polaire de deux mille lieues d'étendue, l'Européen rencontre le même sang, le même type, le même idiome, le même peuple; comme s'il n'était possible qu'à cette seule race, paria de l'espèce humaine, de vivre et de se reproduire dans ces affreuses régions.

« De tous les Esquimaux, ceux du Groënland sont les seuls qui aient fait quelques pas hors de la vie sauvage. Le christianisme, en donnant à leurs mœurs une douceur que bien des peuples civilisés pourraient leur envier, leur a permis de développer les facultés que la nature leur a départies. Gais, insouciants, d'une incroyable légèreté d'esprit, et complétement incapables d'application, ils n'en sont pas moins fort intelligents. Nous nous souvenons de la surprise que nous éprouvâmes en apprenant que tous ces sauvages qui nous entouraient savaient lire et écrire leur langue en caractères danois, et nous fûmes à même de vérifier l'exactitude du fait. Fort heureusement pour l'honneur de l'homme civilisé, un sauvage ne se permettrait pas de lui adresser une question indiscrète, car nous eussions été assez embarrassés si quelque docteur esquimau nous eût demandé des renseignements sur l'état de l'instruction primaire parmi nos équipages, en échange de ceux que nous recevions de lui.

« Ce qui, à nos yeux, relève beaucoup le mérite des méthodes employées par les missionnaires danois pour l'éducation morale de ce peuple, et donne une haute idée de leur intelligence et de leur bon sens, c'est qu'à la suite des bienfaits qu'ils ont répandus il ne s'est introduit chez les Esquimaux aucune de ces parodies de la vie civilisée qui, chez la plupart des peuplades sauvages en contact avec les Européens, semblent dénoter un état d'enfance incurable et une inaptitude radicale à une émancipation plus complète. Chez l'Esquimau vous ne voyez pas ces travestissements de costumes ridicules que l'on rencontre à chaque pas chez les nègres ou dans la Polynésie, ni ces superstitions grotesques substituées à la pratique de la religion; encore moins trouve-t-on chez eux nos raffinements politiques, des ministres, des chambres, des orateurs, comme aux îles Sandwich et à Taïti.

« Les Esquimaux sont des sauvages nomades, rien que des sauvages; seulement ils savent lire, et ne connaissent ni le vol, ni le meurtre. Quant à leur gouvernement, ils offrent ce caractère unique d'une société fort élémentaire, il est vrai, mais enfin d'une société étrangère à toute notion de hiérarchie et de commandement. Non-seulement ils n'ont aucun supérieur élu par eux ou imposé par les Danois, mais les chefs de famille eux-mêmes ne possèdent aucune autorité. Il ne viendrait pas à l'idée d'un père de donner un ordre à son fils, fût-il enfant, ou à un mari d'imposer sa volonté à sa femme. Quelque extraordinaire que paraisse cette exception aux lois ordinaires des sociétés humaines, elle n'en est pas moins constante, et, pour nous, hors de toute espèce de doute. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les bons Esquimaux n'ont jamais pensé à ériger leur état politique en système, et que ce n'est pas par haine de la tyrannie qu'ils sont libres. Tout en jouissant de la plus grande liberté individuelle qu'il soit donné à l'homme de rêver, il est à croire qu'ils sont complétement étrangers à la notion de ce principe, source de tant d'agitation sur la terre, et que le mot lui-même n'existe pas dans leur langue.

« Mais les missionnaires danois ne sont pas les seuls apôtres du christianisme au Groënland. Quelque temps avant qu'Eggède y eût fondé ses premières missions, les Frères Moraves y avaient créé de modestes établissements qui subsistent encore de nos jours. Au risque d'encourir le reproche de nous complaire à des rapprochements forcés entre le passé et le présent, nous rappellerons que les doctrines de Jean Huss n'ont pas péri avec ce célèbre sectaire, précurseur de Luther, et qu'il existe au sein de notre société moderne, si tolérante, si railleuse, si étrangère aux passions religieuses, des taborites, des adeptes de cette secte farouche qui ébranla l'ancienne société et l'ancienne croyance sur leurs fondements, et attira sur elle une croisade plus implacable et plus terrible que celle des albigeois. Les hussites de nos jours, descendant par les doctrines et pour la plupart par le sang des soldats de

Digitized by Google

Zizka et de Procope, constituent, sous le nom de Frères Moraves, en Allemagne et en Amérique, des sociétés religieuses et civiles, sinon importantes, du moins unies, compactes, complétement étrangères aux intérêts, aux mœurs, aux passions des États qui leur ont donné asile. C'est en Saxe qu'est la colonie principale des Frères Moraves ou Hernutiern. De ce centre partent les missionnaires qui vont s'établir avec leurs femmes et leurs enfants chez les peuples idolâtres, pour les convertir et leur enseigner, par l'exemple, les principes religieux et sociaux de la secte. La communauté pourvoit aux besoins de celles de ces missions qui ne peuvent se suffire à elles-mêmes, par des envois en nature, l'usage des échanges monétaires leur étant interdit. C'est ainsi que les douze Frères Moraves établis sur les différents points de la côte du Groënland reçoivent de leurs frères d'Amérique et d'Europe du bois, du fer, de la farine, les seules denrées à peu près indispensables à l'extrême simplicité de leur vie. Ils pratiquent, du reste, eux et leur famille, la loi du travail avec la dernière rigueur, agissent sur les sauvages par l'exemple de la prière plus que par la parole, instruisent les enfants, et paraissent, malgré la rivalité des religions et des nationalités, vivre en assez bonne intelligence avec les missionnaires danois.

« Tel est le pays que nous venions visiter. Pour en présenter un tableau même fort resserré, nous avons dû anticiper sur notre récit, la plupart des détails que nous venons de donner ayant été recueillis sur les lieux mêmes et dans le cours du voyage.

« A peine entrés au port de Godthaab, nous vîmes arriver à bord le ministre et le marchand danois de la résidence. L'inspecteur était alors absent, ou plutôt une récente catastrophe avait rendu sa place vacante. Parti de Copenhague au mois de mars, on n'avait pas reçu de ses nouvelles à la fin de juillet, et personne ne doutait dans la colonie que son navire n'eût péri ; les pertes éprouvées annuellement par le commerce maritime du Groënland atteignent un chiffre qu'on a quelque peine à faire connaître, tant il est élevé.

« Le missionnaire, M. Jansen, qui parle allemand, est un prêtre extrêmement distingué, d'une bonne instruction, d'une rare intelligence. Nous félicitons le Danemark s'il possède dans son sein assez de capacités pour pouvoir exiler sur un pareil théâtre, où ses qualités restent sans emploi, un homme de la valeur de M. Jansen.

« Chacun de nous avait hâte de toucher cette terre que nous avions désespéré d'atteindre : aussi tout le monde s'empressa-t-il sur les pas du Prince, que M. Jansen conduisait à Godthaab. La résidence est séparée de la baie où nous étions mouillés par une langue de terre de deux milles de largeur. Le chemin que nous parcourûmes pour y arriver nous donna une première idée de l'intérieur du pays, bien en rapport avec son aspect extérieur : un sol rocheux horriblement bouleversé et présentant l'aspect du chaos, l'eau des neiges et des sources s'échappant tumultueusement et dans toutes les directions par les fissures de cette masse fracturée, ou croupissant en marais sous une couche de mousse verdâtre ; partout le spectacle d'une nature improductive et désolée. Quant au village, il se compose de cinq maisons en bois : l'église, le presbytère, les maisons du marchand, de l'inspecteur et du médecin. Autour de ces maisons sont groupées les huttes en terre des Esquimaux. M. Jansen nous fit entrer chez lui ; nous y trouvâmes, avec le cachet d'une extrême simplicité, tous les indices d'une vie studieuse, active, utilement employée, une bibliothèque, une petite collection de minéralogie et de botanique. Après nous avoir fait visiter son église et son école, M. Jansen nous conduisit à l'établissement des Frères Moraves, situé à un mille de distance sur la côte. Nous y trouvâmes quatre Frères, à la fois missionnaires et artisans, qui quittèrent leur travail pour recevoir le Prince avec une cordialité respectueuse et grave. Leur extérieur répondait, du reste, parfaitement à l'idée que l'on est disposé à se faire des disciples d'une secte enthousiaste et austère, fondée sur les principes d'une égalité absolue par des hommes qui étaient à la fois paysans, soldats et prêtres. L'école est la partie la plus importante de leur établissement, comme l'instruction des enfants est le premier de leurs devoirs. En général, nous sommes loin d'avoir trouvé dans les missions protestantes du Groënland ce caractère mondain et quelque peu mercantile que l'on a si souvent reproché aux missions anglaises. Tout ce que nous en avons vu porte à un haut degré le cachet d'une piété, d'une foi ardente, et d'un dévouement qu'on ne saurait apprécier à sa juste valeur qu'en voyant le théâtre où il s'exerce.

« De retour à bord, nous trouvâmes la *Reine-Hortense* envahie par les Esquimaux. Hommes, femmes, enfants, toute la population sauvage de Godthaab était accourue. Le pont, le faux pont, la machine, tout était littéralement encombré. On n'avait pu préserver que le salon du Prince et nos chambres du contact de ces hôtes incommodes dont une odeur nauséabonde accompagnait la présence ou trahissait le passage. Ce fut, du reste, le seul inconvénient dont nous ayons eu à nous plaindre à l'occasion de cette sorte de promiscuité qui s'établit entre nous et les Groënlandais, car jamais sauvages ne furent plus obéissants, plus discrets. Gais, rieurs, curieux sans turbulence, ils étaient heureux qu'on leur laissât regarder les nouveautés merveilleuses qu'ils avaient sous les yeux, et le présent d'un morceau de biscuit ou de tabac leur arrachait des exclamations de reconnaissance.

« Au moment où nous montâmes à bord, les marins exploitaient déjà ces bonnes dispositions, ainsi que les Français ne manquent jamais de le faire toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion chez les sauvages et même chez les peuples qui ne le sont pas. Après avoir installé les hommes au travail du cabestan pour la manœuvre du mouillage définitif, nos matelots faisaient exécuter aux femmes les danses les plus fantastiques au son de la musique du bord. Les pauvres créatures, de gré ou de force, étaient entraînées dans un tourbillon grotesque, au milieu des éclats de rire des assistants français et esquimaux.

« Nous avons déjà dépeint d'une manière générale le type groënlandais. La femme, sans avoir les traits aussi horribles que ceux de l'homme, est cependant d'une extrême laideur ; mais elle est généralement grande, quoique un peu forte. Ses pieds et ses mains, par une inexplicable anomalie, sont d'une petitesse et d'une beauté remarquables. Quant à son costume, il se compose d'une culotte en peau de phoque, bariolée, descendant sur le genou et serrée sur les hanches, d'une chemise bouffant sur la ceinture, d'une veste en peau de phoque, brodée de verroteries rouges et bleues. Les cheveux, très-noirs, relevés à la chinoise, sont noués sur le sommet de la tête par un ruban de couleur. Mais ce qui donne un cachet tout particulier à ce costume, c'est la chaussure qui le complète. La Groënlandaise porte de grandes bottes en peau molle, montant jusqu'au genou. C'est dans le goût et le luxe de cette chaussure qu'elle met sa principale coquetterie ; c'est sa parure de prédilection, et nous reconnaissons qu'elle atteint souvent la véritable élégance. Rien n'est mieux taillé, mieux ajusté sur la jambe que cette botte flexible, teinte de couleurs éclatantes, et dont la semelle très-artistement coupée, fait ressortir la finesse du pied. Il est assez difficile d'apprécier avec une impartialité suffisante

Digitized by Google

l'élégance de ce costume, quand on le voit surmonté d'une tête énorme, d'une face olivâtre et osseuse, percée de deux petits yeux bridés, et n'offrant d'autre attrait féminin que d'assez belles dents ; mais s'il apparaissait tout à coup dans un de ces bals où la fantaisie du travestissement se donne libre carrière, s'il avait été ajusté par le bon goût pour rehausser une beauté parisienne, nous pensons qu'il ferait honneur à la coquetterie groënlandaise et contrasterait avec les images grotesques que rappellent en général les noms des Esquimaux, des Lapons et des sauvages du Nord. »

NOTE XIV.

Art. Etymologie.

Des étymologistes et de leurs systèmes. — Considérations générales sur les règles à suivre dans les études étymologiques.

« Par le mot *étymologie*, qui vient du grec Ετυμος, vrai, et λόγος, discours, on est convenu de désigner cette science, partie fondamentale de la linguistique et guide toujours utile de l'ethnographie, qui consiste à remonter à la source des mots, à les suivre dans leur dérivation, à les dépouiller des altérations qui sont venues les travestir, à étudier tous les changements qu'ils ont subis, et à les ramener ainsi à toute la simplicité de leur forme primitive. Il n'est pas une science qui ait été plus diversement comprise et qui soit devenue l'objet de systèmes plus étranges et plus contradictoires. M. Villemain a donc eu raison d'écrire qu'elle est, selon le caractère des recherches dont on la fait le but, ou bien une curiosité futile et même paradoxale, ou bien, au contraire, une étude féconde qui d'un côté tient à la partie la plus obscure de l'histoire, de l'autre à l'analyse de l'esprit humain, à l'invention des langues, à la perfection de la parole. Bien plus, suivant le même écrivain, l'étymologie considérée dans toute son étendue, l'étymologie complète et analytique peut devenir l'histoire de toutes les autres langues pour arriver à celle-là seule dont on étudie les origines. C'est dire à quel point son domaine est immense, et comment, étant surtout une science de comparaison, elle n'est possible que par la réunion tardive de tous les éléments qui peuvent l'éclairer.

« Avant d'arriver à poser sur une large base la science étymologique, il a fallu lui faire traverser bien des siècles d'erreurs, tous signalés par des systèmes plus hésitants, plus incomplets, et surtout plus absurdes les uns que les autres. Les Grecs, par exemple, qui s'en occupèrent beaucoup, mais sans jamais comprendre quel pouvait être son intérêt historique et littéraire, restreignirent presque toujours l'étymologie à l'étude exclusive de leur langue : ne soupçonnant pas qu'il pût y avoir un idiome type duquel le leur avait pu découler, ils tiraient toute la langue grecque d'elle-même, et, comme Platon le tenta dans le *Cratyle*, ils parvenaient parfois à se le prouver par une suite de dérivations forcées, mais ingénieuses, et en épuisant en tours de force toutes les finesses de la plus subtile métaphysique appliquée à l'étude des langues. La science moderne s'est étonnée de tous ces efforts adroits, mais elle ne les a pas moins mis à néant ; elle a prouvé que tous ces mots dont Platon avait fait des composés et des dérivés grecs, venaient tout simplement de radicaux hébraïques ou sanscrits, et l'on a pu se convaincre ainsi que l'étymologiste philosophe, en se faisant trop exclusivement grec dans ses recherches, s'était laissé dominer, comme on l'a spirituellement remarqué, par un préjugé semblable à celui des Athéniens se croyant nés de la terre qui les portait. Platon, dans son travail d'analyse sur la langue grecque, ne s'était pourtant pas seulement préoccupé des dérivés, il avait aussi parfois voulu remonter aux radicaux ; mais, comme il ne connaissait pas les langues sources de la sienne, ni le *sanscrit*, ni l'*hébreu*, il erra toujours dans le vide. Il eut pourtant une pensée vraie, mais applicable seulement à une langue mère, ce que du reste il pensait qu'était la langue grecque : c'est que les mots, dans l'origine, ne durent pas être imposés arbitrairement, mais déterminés au contraire par un secret rapport de forme et surtout de son avec la chose exprimée : *Suum a natura rebus inesse nomen*, dit-il dans le *Cratyle...*, *quamdam nominum proprietatem ex rebus ipsis innatam esse*, etc. Dans tous les âges de la littérature grecque, on comprit l'utilité des travaux étymologiques ; mais toujours aussi, par l'absence de bases solides et certaines, cause des erreurs de Platon, on n'en fit que des prétextes à dissertations oiseuses, à thèses subtiles et vaines. Les stoïciens surtout s'y donnèrent aussi bien que les jurisconsultes qui, par excès de conscience, ne voulaient jamais employer, dans leurs lois, un mot dont ils ne savaient pas la provenance légale. C'est d'après ceux-ci que Cicéron établit l'étymologie de *fidélité*, mot qui vient, dit-il, de ce que la *fidélité* consiste à faire ce qu'on dit ou plutôt ce qu'on promet : *Credamusque quia* FIAT *quod dictum est appellatam* FIDEM. Quelques grammatistes du temps de Plutarque, qui s'en moqua finement, se firent grands *extracteurs*, comme eût dit Rabelais, et surtout imperturbables inventeurs d'étymologies. Ceux de l'école d'Alexandrie, en tête desquels marchait Aristarque, firent plus encore, et n'arrivèrent aussi qu'à des erreurs plus minutieuses. Quoique travaillant sans *criterium* sûr, ils voulaient donner quand même la raison de tous les mots ; mais, par tous leurs immenses efforts, ils n'arrivèrent qu'au ridicule de ce Chrysippe dont Cicéron a dit en le raillant : *Magnam molestiam suscepit Chrysippus reddere rationem omnium verborum.* Les historiens et les géographes tombèrent dans le même travers pour ce qui regardait les noms de lieux et de villes ; ce sont ceux-là surtout qui firent voir combien l'imagination des Grecs savait être féconde, même dans les choses où elle avait le moins à faire. On sait, dit à ce propos M. Letronne, qu'ils n'étaient jamais embarrassés pour donner une origine à leurs villes ; ils avaient bientôt forgé un héros du même nom, ou inventé une petite circonstance qui fournissait tout de suite une étymologie plus ou moins naturelle. Cette méthode, aussi commode que vicieuse, se retrouve chez les étymologistes latins, chez ceux du moyen âge, et même elle n'est pas tout à fait perdue de notre temps.

« Varron, Festus, Verrius Flaccus et tous les grammatistes de Rome, qui relevaient directement de ceux de la Grèce, et qui avaient de droit hérité de leurs erreurs en fait d'étymologie, procédèrent comme avaient fait Platon, Chrysippe et les autres. Tous leurs efforts n'aboutirent qu'à un ressassement inutile de tous les mots latins, décomposés par syllabes les uns après les autres, pour se recomposer ensuite les uns par les autres : ce ne fut qu'un long travail de la langue latine remaniée en tous sens, et retournée sur elle-même. Quelques-uns, dont Lucilius s'est tant moqué, et qui voulaient, au contraire, accoler à chaque mot latin une ori-

Digitized by Google

gine grecque, s'épuisèrent en subtilités plus fausses encore, et qui ne sont comparables qu'à ces élucubrations des éplucheurs d'étymologies du moyen âge et de la renaissance, qui voulaient retrouver dans l'antiquité toute notre langue française, les uns prenant parti pour le latin, les autres pour le grec. Ceux-au moins des grammatistes romains qui avaient voulu tirer la langue latine d'elle-même, étaient arrivés parfois à des analyses habiles, à des synthèses heureuses, qui peu à peu les avaient même amenés à la découverte de l'orthographe étymologique, science dont nous trouvons les rudiments dans Festus et dans Verrius Flaccus, et qu'on eut le tort de pousser trop loin dans ses déductions et d'exagérer chez nous au XVIe siècle. Mais, nous le répétons, ceux qui voulurent extraire tout le latin du grec, cherchant l'origine du tout dans la plus mince et la plus nouvelle de ses parties, n'aboutirent qu'à des résultats ridicules, dont se moqua la science et dont s'indigna l'orgueil national. Il y eut de vieux Romains qui, par haine de ce système, rejetèrent tous les mots ayant une allure quelque peu hellénique. Tibère, par exemple, fit faire le procès au mot *emblema*, accusé d'être grec, et le fit rayer du latin par arrêt du sénat. (SUETON., *Tib.*, cap. 71.)

« Pendant toutes les périodes littéraires du moyen âge, que la connaissance des langues orientales ne fait qu'effleurer lors des croisades, mais ne pénètre pas, et où l'on semble avoir à honneur de mépriser souverainement les idiomes du Nord, pour s'en tenir à la vieille routine du latin et du grec, la science étymologique ne fait pas le moindre progrès. C'est toujours le vieux système de Platon, de Chrysippe, de Varron et de Festus, incessamment repris et remanié. Dans tous les glossaires, depuis le XIIe jusqu'au XVe siècle, on s'épuise en efforts pareils à ceux des anciens grammatistes. Celui de Jean de Garlande, par exemple, qui fut composé dans la seconde moitié du XIIe siècle, n'est rempli, à chaque mot, que de finesses grammaticales et de détestables explications. Au XVIe siècle, la recrudescence de vogue qu'obtiennent les langues grecque et latine n'est point faite pour redresser ces vicieux systèmes étymologiques. On voit même les meilleurs écrits renchérir sur leurs erreurs. Un des plus habiles, s'égarant dans la défense d'une doctrine qui n'est que très-partiellement vraie, et qui faisait dire encore, il y a cent ans, par le président de Brosse, que la langue française pourrait bien ressembler à son aïeule plutôt qu'à sa mère, Henri Estienne soutint que, pour être ce qu'il était de son temps, le français devait venir directement du grec et n'avoir fait que passer par le latin. Il le soutint par une thèse spéciale, et cita à l'appui sept ou huit cents étymologies celto-helléniques qui sont quelquefois d'assez bon aloi; mais pourtant il avoua franchement, pour conclure, que sa thèse « resta sur l'estomac de bien des gens pour l'avoir trouvée de digestion dure. » L'Orléanais Trippault la reprit pourtant, et au lieu de huit cents, il mit quinze cents exemples de mots français venus du grec, dans le livre qu'il composa pour justifier son dire. D'un autre côté, les latinistes, les *cicéroniens*, comme les appelait Erasme, faisaient appel à toute leur science pour prouver que le latin était la seule origine du français, et pour soutenir que tous les mots devaient garder une trace visible de sa provenance romaine. A cet effet, ils greffaient tant bien que mal sur chacun ces lettres étymologiques qui les ont si longtemps hérissés, et dont les réformes de notre orthographe, provoquée par Maigret, accomplie par l'abbé de Dangeau et par Duclos, ne les ont même pas tout à fait dépouillés. Scaliger nous explique en termes formels ce système de lettres exubérantes, accusant trop l'étymologie dans l'orthographe, et pour lequel il tenait trop lui-même : *Galli multas litteras inculcant, ut originem unde depravatum est verbum repræsentent.* Quelques bons esprits pourtant ne se laissèrent pas séduire par la logique spécieuse et par le succès de ces doctrines. Fauchet, d'un coup d'œil perçant, cherche à démêler la véritable source du français sous l'alluvion des mots latins, des formes et des désinences latines jetées par la conquête sur la vieille langue parlée dans les Gaules au temps de César. Il a le courage de penser que la langue dite romane des Gaulois, à la venue des Francs, n'était point la latine, mais la gauloise corrompue par les Romains. Ce n'est toutefois qu'une lueur dans une nuit profonde, que personne ne voit et ne salue. Etienne Pasquier mit aussi sa haute intelligence et son tact exquis au service des études étymologiques. « Non content, » dit M. Fengères, « d'en préciser le sens, il suit beaucoup de locutions dans leurs vicissitudes, dans leurs fortunes diverses : il en montre dont l'acception, par l'empire absolu du temps, était devenue contraire à leur signification d'autrefois; d'autres qui, transplantées d'un pays dans un autre, avaient repris racine et s'étaient perpétuées sur la terre étrangère. Il apporte une grande attention à démêler les éléments primitifs des mots, » etc. Mais, dominé lui-même par le système des latinistes, il se fourvoie souvent et gâte ses excellentes qualités d'étymologiste en donnant créance à des analogies superficielles, à des origines suspectes, à des explications forcées. Ménage, après Pasquier, est celui qui entreprend, avec le plus de volonté et de travail, de creuser la racine des mots, d'étudier leurs transformations, de préciser leur valeur, et, par cette série d'études, de perfectionner l'instrument de la pensée. Mais lui aussi, il se laisse aller à l'aveuglement des systèmes; il cherche tout dans les langues qu'il sait et que tout le monde a sues avant lui, rien dans celles qu'on a jusqu'ici dédaigné d'apprendre et qu'il méprise à tort comme tout le monde. Le grec, le latin, voilà ses deux points de départ invariables, et c'est pour n'avoir pas voulu les perdre de vue, pour s'être trop abandonné à cette doctrine surannée, qu'il se laisse souvent aller à tous les jeux les plus arbitraires des étymologies fantasques, qu'il tombe dans tout le ridicule de cette science prétendue qu'aucune difficulté n'arrête, dit M. Ampère, qui, de changement en changement, de suppressions en suppressions, dénature complétement un mot pour le ramener à un autre. N'est-ce pas dans un ouvrage de Ménage : *Le origine della lingua italiana, compilato da* EGIDIO MENAGIO (1685), in-fol., que se trouvent ces deux étymologies éternellement ridicules, l'*alfana* venant d'*equus*, dont s'est si bien moqué le chevalier d'Accilly, et le *tacchè* dérivé de *verna?*

« Peu de temps après que Ménage eut publié son Dictionnaire, continué par La Monnaye et Le Duchat avec autant de travail et non moins d'erreurs, la linguistique commence à faire des progrès; enfin, le domaine de l'étymologie s'étend et s'agrandit de tous les idiomes nouveaux dont elle aborde l'étude. Mais, par malheur, chaque langue nouvellement étudiée reste longtemps comme le monopole du savant qui l'a entreprise, et qui, pour se faire plus d'honneur de sa science, se fait un devoir d'accroître l'importance de la chose qui en est l'objet. Pour lui, l'idiome qu'il étudie devient naturellement la source de tous les autres. Guichard Mosino, Thomassino, parce qu'ils savent l'hébreu, veulent prouver que c'est la souche de toutes les langues connues; parce qu'ils ont raison pour quelques mots, ils se donnent tort pour tout le reste. Ortelius, parce qu'il est Hongrois de naissance, et que sa science est d'hébraïser, fait aussi dépense d'une énorme érudition pour démontrer que l'hébreu et le hongrois dérivent l'un de l'autre. Les auteurs anglais de l'histoire universelle se prennent d'une

Digitized by Google

même passion pour le hongrois, et veulent prouver qu'il existe entre lui et le celtique la plus intime affinité. Gorop Becan va plus loin : c'est d'un patois, c'est du flamand qu'il fait l'idiome primitif.

« Avec de pareils systèmes, il était impossible que la science étymologique fît des progrès; le plus réel avait été un retour vers l'étymologie onomatopique de Platon et de Nigidius. C'est le président de Brosse qui en avait eu l'idée. S'occupant des langues primitives, il avait ingénieusement avancé que les mots n'ont pas été institués par convention, et ont dû être dans l'origine conformes à la nature des choses. Mais, vers le même temps, Court de Gébelin avait de nouveau arrêté la marche de la science avec ses systèmes arbitraires et capricieux, et ses dictionnaires soi-disant étymologiques où l'imagination tient toujours la place du fait. Quelques excellents mémoires du recueil de l'Académie des inscriptions n'avaient rien fait pour établir l'étymologie dans la bonne voie, même ceux de Larcher, qui avait pourtant émis sur cette science les plus saines idées. Il la voyait vaste et complète, comme on l'a envisagée depuis. C'est lui qui a dit le premier : Avec la filiation des termes d'une langue, on sent celle des idées et des connaissances d'un peuple, les progrès qu'il a faits dans les lettres, les sciences et les arts, et l'on acquiert plus de facilité pour la parfaite intelligence des auteurs anciens. Mais un système embrassant complétement toute la science étymologique était encore une utopie; aucun de ceux proposés ne répondait même à ses moindres exigences. Aussi, dans le monde savant, était-ce à qui désespérerait d'une science si lente à marcher. A la fin du XVIIIe siècle, l'Académie française, publiant son Dictionnaire, en avait rejeté les étymologies, par une défiance prudente pour le peu de certitude de celles qui étaient alors en cours; et, un siècle après, l'ombre s'était encore si mal dissipée, le guide nécessaire pour conduire dans ces ténèbres était encore si loin d'être trouvé, que William Jones, embarrassé par une des difficultés rudimentaires de l'étymologie, en était réduit à dire : « Quant aux rapports des mots entre eux, à « leurs ressemblances et à leurs dissemblances appa- « rentes, il faut s'en rapporter pour cela à l'instinct « des étymologistes. »

« Ainsi, à défaut de système certain, l'étymologie n'était qu'une suite d'intuitions plus ou moins subtiles et capricieuses. C'est ce qu'elle a enfin cessé d'être, grâce aux profondes études des savants de l'Europe depuis un demi-siècle, grâce surtout aux travaux des linguistes de l'Allemagne et du Nord, à la tête desquels ont marché Frédéric Schlegel, Jacob Grimm, Bopp et le Danois Rask. Les notions acquises vers le même temps sur les langues du Nord et de l'Orient, jusque-là inaccessibles, et dont l'étude nous a tout d'un coup mis à découvert la source principale des langues grecque et latine, le grand travail de M. Raynouard sur les idiomes dérivés de ceux-ci et sur la généalogie complète des langues celto-romaines, ont aussi puissamment contribué à aplanir la route et à former la base sur laquelle s'est établi le premier système étymologique solide et rationnel.

« Il consiste à distinguer d'abord trois sortes de mots : ceux de forme simple et primitive, les *radicaux;* ensuite les *composés*, faits des débris de plusieurs radicaux; puis les *dérivés*, radicaux plus ou moins altérés dans leur forme ou seulement dans leurs désinences. L'étymologiste doit soigneusement établir la différence de ces trois espèces; quand il opère sur les *composés*, montrer tous les éléments radicaux qui les ont formés; quand il s'occupe, au contraire, d'un mot dérivé, le dépouiller de ses altérations, de ses désinences étrangères. Lorsqu'on est ainsi revenu au radical et qu'on le tient dans toute sa pureté première, il faut lui-même le prendre à part, chercher son origine, dire son histoire, en procédant, pour lui, par l'étude ethnographique et historique, comme on a procédé pour les autres par la philosophie et la grammaire. Mais, dans cette recherche du radical, il est beaucoup d'erreurs dont on doit se garder. Il ne faut jamais adopter comme radical ou *thème*, ainsi que disent les étymologistes, un son vague n'appartenant à aucun dictionnaire, n'ayant la forme ni d'un verbe, ni d'un substantif, ni d'un adjectif, et qui, au lieu d'être un mot véritable, n'est que le rudiment d'un mot, ou bien, comme l'a dit M. Edel Duméril, l'expression d'une intuition à laquelle ne s'associe aucune idée de genre ni de nombre, de temps ni de mode. Tous les radicaux enfin doivent être ou une interjection, c'est-à-dire exprimer un sentiment quelconque, ou un verbe, c'est-à-dire désigner un acte, une modification réelle de l'existence, ou une appellation substantive et adjective, c'est-à-dire exprimer une idée; de telle manière que ces radicaux, ayant chacun leur sens propre, puissent eux-mêmes par leur ensemble former une langue, la plus simple, la plus naturelle de toutes, la langue primitive. Procéder autrement, se laisser même prendre à des apparences d'expression, voir, par exemple, un sens, un mot radical sous chaque son, c'est tomber dans l'erreur de ces philologues égyptiens du temps d'Hérodote, qui, cherchant quelle avait dû être la langue primitive du monde, et ayant pour cela tenu un enfant loin de toute société, prirent pour un mot phénicien le premier cri qu'il poussa, et qui n'était en réalité qu'une imitation du bêlement des chèvres dont on avait fait sa nourrices.

« Si l'on travaille sur une langue de formation secondaire, c'est-à-dire faite avec les débris des idiomes types plus ou moins disparus, il faut d'abord savoir combien de langues primitives ont eu part à cette formation, et dans quelle proportion chacune d'elles y est venue apporter son contingent. Avant de chercher aussi à quel idiome on pourrait reporter le radical dont on demande la source, on doit être bien sûr de le tenir dans toute sa pureté première, la moindre altération pouvant le dénaturer au point de faire attribuer à l'une de ces langues ce qui appartient à l'autre. Lorsqu'il y a doute, et qu'un mot semble appartenir à telle langue aussi bien qu'à telle autre, il faut opter, comme M. Léo conseille de le faire dans les *gloses malbéchiques*, c'est-à-dire, regarder qu'un mot appartient plutôt à la langue où il a de nombreux dérivés, qu'à celle où il reste isolé. L'étymologiste ne doit pas s'effrayer non plus des différences plus apparentes que réelles qui existent souvent entre un dérivé et son radical. Il est certain, comme l'a dit M. Ampère, que des mots dont la physionomie semble, au premier coup d'œil, complétement différente, ont un rapport très-réel; ce savant cite comme exemple le mot *jour* qui, ce n'est pas douteux, dit-il, vient de *dies*, et *rossignol*, dont la racine est *lucus;* ce qu'il prouve par ce petit travail d'analyse et de synthèse : *Dies, diurnus, giorno* (prononcez *djiorno*), ancien français *jor*, français *jour;* — *Lucus, lucinia, luciniola*, italien *ussignuolo*, français *rossignol*. La cause de ces étonnantes différences est le plus souvent dans les formes sèches, précises et écourtées qu'affectent les langues modernes, par opposition aux formes harmonieuses, pleines et pour ainsi dire luxuriantes en voyelles sonores, que revêtaient les langues anciennes. Le génie des idiomes modernes est de toujours retrancher, d'atténuer et d'amaigrir en taillant, soit dans les syllabes initiales, soit dans les désinentes. Il ne lui faut plus des images, mais des idées; il dédaigne les sons, il veut des signes. Les langues ont commencé par être une peinture et une musique; elles finissent par être une algèbre. C'est ainsi, par exemple, que le mot si harmonieux des

Digitized by Google

Latins, *eleemosyna*, est devenu, en passant par le vieux français *almosne*, le dur vocable anglais *alms* que la prononciation mutile même en le prononçant *ams*.

« Il faut bien se garder aussi des systèmes d'étymologies faciles, qui n'approfondissent rien et s'arrêtent, pour ainsi dire, à la surface des langues connues, de peur d'avoir à scruter des idiomes plus ignorés. C'était la méthode de Ménage, et, comme nous l'avons déjà dit, le temps doit en être à tout jamais passé. Il est bon, par exemple, de ne pas voir tout le latin dans le grec, et de ne pas dédaigner, pour se vouer à ce vieux système, l'étude de l'élément osque, de l'élément étrusque, qui formaient la solide base sur laquelle s'établit, dans les derniers temps de la république, le frêle échafaudage de la néologie gréco-romaine. Considérer la formation de la langue latine comme une série continuelle d'emprunts à la langue grecque, c'est à peine connaître sa surface et ne pas sonder au delà de sa grammaire; mais, chercher ses origines dans l'étrusque et dans l'osque, c'est la fouiller dans ses plus secrets fondements.

« De même pour les langues dites celto-romaines, telle que la nôtre par exemple, ce n'est pas le latin seul qu'il faut interroger sur les origines. Langue de troisième main, il dérivait d'idiomes reposant eux-mêmes sur une langue fondamentale : le celtique, souche commune des idiomes de l'Etrurie, d'où le latin devait sortir, et de la langue gauloise dont se forma la nôtre. On voit donc que pour l'un et pour l'autre l'ancienneté est pareille, et que, si la parenté existe toujours, ce n'est pas au degré qu'on a cru jusqu'à présent; la langue latine est plutôt la sœur germaine que la mère de la nôtre. Il est dès lors bon, pour chaque mot français, de chercher presque toujours la racine celtique sous l'écorce latine; il est urgent de se demander sans cesse si tel mot que la conquête nous a forcés à travestir à la façon romaine, n'existait pas d'abord dans notre langue gauloise avec sa saveur première et son apparence abrupte. C'est le plus souvent une désinence qui nous est venue de Rome et non pas un mot, un travestissement et non pas une forme. *Dieu*, par exemple, vient-il de *Deus?* Tant que le système des latinistes étymologues a tenu, on l'a pensé; ce mot pourtant vient, à n'en pas douter, du celtique *Die*, devenu plus tard le *Diex* du moyen âge. Il en est de cela comme de prétendus emprunts que nous faisons à l'anglais. Avec les mots *raout*, *dandy*, *budget*, et tant d'autres, il semble nous faire un présent néologique, tandis qu'au contraire il nous rend tout simplement de vieux mots pris dans notre langue, au moyen âge, par la langue anglo-normande. La conquête romaine ramena de même chez nous grand nombre de mots celtiques qui, ayant été communs à la langue gauloise et à l'étrusque, devaient, par celle-là, rester dans notre langue, et par celle-ci, passer dans le latin; mais la plupart, par suite de leur contact avec d'autres parties, éléments secondaires du latin, avaient déjà subi des altérations, au point qu'un œil exercé pouvait seul les reconnaître. Le Gaulois crut donc à une langue étrangère là où ne se trouvait réellement que la sienne transformée. Cette erreur du Gaulois barbare fut aussi, jusqu'à notre époque, celle de tous les étymologistes.

« Mais, de même qu'il ne faudrait pas chercher toute la latinité dans l'osque et dans l'étrusque, en excluant tout à fait le grec, il ne faudrait pas non plus croire que le celtique est l'unique source du français. Notre pays est une terre de passage qu'ont sillonnée les courants des grandes migrations de peuples. Les Grecs sont venus d'abord dans le midi; les barbares, beaucoup plus tard, se sont jetés sur le nord, se sont établis à l'ouest, ont pénétré dans le centre même, dans le midi, et enfin sont restés partout. Leur passage, qui a laissé tant de traces dans le sol, a dû en laisser de non moins profondes dans les mœurs et dans le langage : c'est ce qu'il faut chercher. Pour mieux voir ce que chacun de ces peuples a pu importer chez nous de mots et de formes de langage, il faut bien étudier leurs usages, bien rechercher comment ces usages, en modifiant les nôtres, ont pu, dans une proportion égale, modifier notre langue. Par là, on apprend bientôt de quelle nature devaient être les mots adoptés à cause d'eux. S'occupe-t-on des Grecs établis dans le midi de la France, on voit que c'est à titre de trafiquants et de navigateurs qu'ils prirent pied sur notre sol, et, cela connu, on ne tarde pas à voir qu'en effet les mots qu'ils ont laissés dans le provençal et dans le français sont, pour la plupart, des termes ayant trait à la marine et au commerce. Ce sont nos mots *artimon* et *goëlette* par exemple, et en provençal *pelech*, mer, *squifou*, barque, *breguin*, filet, *corpon*, fond du filet, etc. L'étude sur les bandes germaines conduit aux mêmes résultats, et l'on trouve qu'elles ont laissé dans notre langue des mots qu'il était bien dans leur nature de nous imposer. Nous leur devons *bandeau*, *bourg*, *dague*, *riche*, *rang*, mots qui tous conviennent fort bien, il faut l'avouer, à des hommes de conquête et venant fonder un empire. On peut dire la même chose des mots que nous avons empruntés aux Arabes d'Espagne : *magasin*, *bazar*, *alcali*, *alchimie*, *alambic*, etc., qui sont on ne peut plus d'accord avec les relations établies au moyen âge entre la France et ce peuple de commerçants et de savants. Enfin, ceux qui nous furent importés d'Italie au XVIe siècle, et d'Espagne au XVIIe siècle, ne sont point faits non plus pour contredire notre système : ils parlent tous de luxe, de mode de cuisine, de musique, etc.; toutes choses que nous devions emprunter alors à ces peuples, chez lesquels nous nous recrutions de reines, de gens de cour et d'artistes. La chose vient toujours avec son mot, l'objet avec son étiquette. De nos jours nous avons emprunté aux Anglais leurs courses de chevaux et leurs paris, et par là tout un vocabulaire nouveau s'est glissé dans notre langue. Les Anglais avaient de même, un siècle auparavant, pris tous nos usages de chasse avec les termes qui les désignent. On peut donc dire hautement, pour conclure, que les études étymologiques sont aussi utiles à celui qui étudie les rapports des nations entre elles, qu'à celui qui recherche leurs origines. » Ed. Fournier.

NOTE XV.

Art. Française. [Langue].

Eléments primitifs dont s'est formée la langue française (967).

« De toutes les branches de l'érudition, la philologie est peut-être celle dont l'étude touche aux points les plus extrêmes et les plus variés. La science des mots et des langues confine, d'une part, aux questions philosophiques les plus vastes et les

(967) Cette note est une analyse du livre de M. de Chevallet, intitulé : *Origine et formation de la langue française*, ouvrage auquel l'Institut a décerné, en 1850, le prix de linguistique fondé par Volney.

Digitized by Google

plus hautes : c'est ce qui me paraît évident jusqu'à n'avoir pas besoin de se démontrer. D'un autre côté, sous des apparences excessivement sèches et abstraites, la philologie présente, au contraire, une multitude de problèmes, d'un ordre très-familier, très-piquant, propres à tenter la sagacité de tous les esprits, du plus savant au plus illettré. Pour peu que l'attention s'arrête, par exemple, sur la forme actuelle des noms d'hommes les plus répandus dans la société française, la signification et par conséquent l'étymologie de quelques-uns de ces noms se révèle à l'instant d'elle-même. Ainsi Barbier, Berger, Boucher, Chapelier, Charron, Charpentier, Cordier, Marchand, Maréchal, Meunier, Tisserand, aussi bien que Texier, Tissier, Teissier (les quatre derniers synonymes), sont à la fois des noms propres et les mots dont la langue se sert encore ou se servait naguère pour désigner les professions d'où ils tirent leur origine. Il en est un de cette catégorie, dont les multiples sont usités dans toute l'Europe et probablement dans le monde entier de la civilisation : Fèvre, Lefèvre, Lefebvre, Lefébure, Faivre, Fabre, Faure, Favre; en Allemagne, *Schmidt* et *Schmitt;* en Angleterre, *Smith* et ses composés *Goldsmith*, *Blacksmith*, etc.; dérivés directs ou traduction exacte du latin *faber*, qui signifie *manouvrier*, et plus spécialement *forgeron*. Dans ceux-ci : Breton, Champagne, Français, Lefrançois, Lallemand, Lenglet ou Langlais, Leturc, ou Turcan ou Turgan, on reconnaît avec plus ou moins de facilité une origine ethnographique appliquée, dans le principe, soit au propre, soit au figuré; de même que, pour Bailly, Doyen, Labbé, Prévôt ou Leprovost, Baron, Lecomte, Marquis, Leduc, Leroy, Sénéchal, Lesergent, Lempereur, etc., dénominations qui, certainement, ne coïncidèrent pas toujours, même dans l'origine, avec des fonctions réelles ou héréditaires. Quelquefois aussi ces étymologies sont plus couvertes : les noms de Monge, Monaco, Mongis, viennent de *monachus*, comme Lemoine. Anceau ou Anseau, Ancelot et Lancelot (avec l'article), nom d'un preux de la Table-Ronde, offrent des métamorphoses diverses d'*Ancellus*, dérivé lui-même d'*Ancillus*, et qui, au XIIe siècle, signifiait un page ou poursuivant. Beaucoup se sont tellement altérés et corrompus par l'usage, ou se composent d'éléments si bien perdus, qu'ils sont devenus aujourd'hui comme indéchiffrables. Mais les quelques spécimens que nous avons cités, d'accord avec les données positives de l'histoire, permettent d'avancer hardiment cette proposition, que, dans le principe, tous les noms de personnes ont dû offrir à l'esprit une signification quelconque. Aussi bien, et nous remontons ainsi en pleine philosophie, le *nom* n'existe qu'en grammaire : tout substantif, métaphysiquement parlant, est un qualificatif; les langues le prouvent déjà en donnant un *genre*, à défaut de sexe, non-seulement aux personnes, mais aux choses. Le peuple et les enfants ne disent-ils pas *monsieur le soleil* et *madame la lune?* expression naïve et poétique à la fois, d'un besoin vraiment universel du cœur et de l'esprit humains.

« Donc la philologie, en expliquant l'origine, puis le mécanisme des mots dans le langage, peut intéresser toute intelligence. Qu'on nous permette de le montrer en citant quelques faits encore. Notre langue, affable et hospitalière, comme l'esprit français, est un caravansérail cosmopolite, où se trouvent, réunis aux nationaux, des étrangers venus des quatre coins du globe. Je vois dans *tribunal*, un latin; dans *almanach*, un arabe pur; dans *alchimie*, un sang-mêlé, gréco-arabe. *Abbé*, déjà allégué ci-dessus, descend d'*ab*, qui veut dire *père* en syriaque. *Vasistas*, fenêtre à regard oblique, trahit son origine allemande. Au lieu de s'appeler, comme son aîné, un *judas* (868), il se nommait dans son pays : *Was ist das?* (*Qu'est ce?* Que se passe-t-il là dedans?) Nous faisons honneur aux Anglais du moderne *comfort*, qui a engendré *comfortable*, ainsi que de *fashion*, *fashionable* et de bien d'autres. Mais, pour le dire en passant, *confort* et *façon* ou *fachon*, venu de Rome en Gaule, il y a bien des siècles, avaient déjà franchi la Manche, avec les Normands de notre Guillaume.

« Si des mots nous passons aux locutions, les titres d'origine et si j'ose ainsi parler, les *papiers* de ces dernières, plus d'une fois sont curieux à vérifier.

« J'entends, par occasion, de mes compatriotes (et je rougis pour eux) qui, voulant railler un étranger sur sa prononciation vicieuse, s'abaissent à ce dicton : « Il parle le français comme *une vache espagnole.* » Nos ancêtres du XVIe siècle avaient plus de politesse et d'esprit : ils disaient : « ... *un' vasque* (un *basque*) *espagnol.* » Les gens à qui je viens de faire allusion ne se servent pas de *vaisselle plate;* mais des personnes très-comme il faut usent journellement de ce genre d'argenterie, et s'étonnent de voir désigner non-seulement des *plats*, mais des aiguières, des surtouts, et jusqu'à des corbeilles. Cette locution nous est venue aussi par les Pyrénées. De l'autre côté de ces monts, l'argent se nomme *plata*. Avec le *blanc d'Espagne*, nous avons eu d'abord la *vaisselle de plate*, pour *vaisselle plate.*

« Je finirai cette petite exhibition de preuves par un dernier exemple ayant trait à la syntaxe. On peut lire, dans le *Dictionnaire de l'Académie française*, un article subtil au mot *ne*, pour expliquer la différence et l'emploi de *pas* et de *point*. Ces particules, en effet, chose singulière et spéciale à la France, se prennent presque toujours ensemble, comme dans « je *n'irai pas*, » ou « je *ne* fais *point*. » Nos aïeux, pour peindre plus expressément leur pensée, disaient : je *n'*irai *pas;* je *ne* fais *point;* je *n'*en ai eu *mie;* cela *ne* vaut *maille;* je *n'*en donne *fève*, etc., etc.; pour : je n'irai même un pas; je ne fais un point; je n'en ai eu une mie de pain; cela ne vaut une maille (dernière monnaie de billon); je n'en donne une fève, etc. (869). *Fève*, *maille* et beaucoup d'autres serviteurs de ce genre sont plus que caducs; ils sont morts, du moins pour cet emploi. *Mie* vit encore, mais il est très-vieux et sent fort son gaulois. *Pas* et *point* seuls survivent et font désormais l'ouvrage de tous les autres; mais, hélas! bien défigurés et bien méconnus, puisque leur race est oubliée, même des législateurs du langage!

« Les détails que nous venons de présenter ont atteint leur but s'ils ont retenu l'attention du lecteur sur un livre, sur une matière, dont le titre sérieux et de sévère apparence aurait pu les détourner. Ils ont servi en même temps à fournir une légère idée du profit intellectuel que peuvent offrir de telles lectures. Cette introduction nous conduit pour ainsi dire à l'intérieur même de l'ouvrage que vient de publier M. de Chevallet. Nous n'avons rien de mieux à faire, pour en rendre faciles la connaissance et l'application, que d'en transporter ici la substance. C'est le soin que nous prendrons en reproduisant l'ordre, la méthode et même plus d'une fois les propres expressions de l'auteur.

« Le français est l'idiome qui, formé à une époque dont nous indiquerons ultérieurement le terme, naquit de l'Ile-de-France, et de là se répandit peu à peu, à titre de langue nationale, jusqu'aux limites

(868) Carreau mobile, qui sert à communiquer d'un étage à l'autre, à travers le plafond.

(869) Les hommes de la nature, au parler rustique, accompagnent volontiers, sous nos yeux, la négation orale, d'un geste qui consiste à faire claquer l'ongle du pouce retourné sous une dent de la mâchoire supérieure, avec ces mots : « Je n'en donnerais pas cela... » (un zeste, moins que rien, ce qui ne s'exprime pas!)

Digitized by Google

du territoire qui constitue aujourd'hui l'Empire français, et de plus, comme on sait, à un autre titre, dans beaucoup de contrées étrangères.

« Jules César nous raconte que lorsqu'il arriva dans la Gaule, il y trouva trois grands dialectes correspondant aux principales divisions ethnographiques du pays, savoir le *belge*, côte à côte avec le *celte* au nord, et l'*aquitain* au midi. On peut y joindre, si l'on veut, la mention du *grec*, que la colonie phocéenne de Marseille avait implanté dans une partie de la Provence. Mais il est également loisible de négliger ce dernier élément de linguistique, à cause du peu d'importance de son influence directe. L'aquitain doit être également séparé. Son action demeura isolée et pour ainsi dire nulle sur les populations septentrionales par rapport à la Loire, théâtre où se concentre exclusivement notre attention, car c'est là que fut le berceau de la *langue d'oil* (870), devenue, en se formant, le français. Le belge et le celte paraissent n'avoir été que les deux troncs d'une souche commune, qui constituait la langue des Gaulois. Un précepte religieux interdisait aux druides, ministres du culte et de l'instruction, d'écrire cet idiome, à la fois national et hiératique ou sacré. De là l'absence de toute littérature gauloise proprement dite. Mais cet idiome se propagea et se perpétua d'une manière très-vivace. Il nous a été conservé et subsiste encore à l'état de langue parlée dans le bas-breton, le gallois, l'irlandais et le dialecte des *highlanders* d'Écosse.

« Avec Jules César et ses successeurs, le latin pénétra dans les Gaules, par tous les modes d'influence et d'action que possédait, relativement aux Gaulois, la civilisation romaine. Bientôt le conquérant lui-même, qui s'était fait le rival de Pompée, introduisit au sénat des créatures politiques, choisies parmi les chefs ou nobles gaulois; et les satiriques du temps chansonnèrent l'ambitieux César, qui décorait ainsi du laticlave romain, des barbares que, naguère, vêtus de braies, il traînait à son char de triomphe (871). Auguste, après la mort de Jules, fit une nouvelle division des Gaules, qui se trouvèrent absorbées dans le mécanisme de l'administration romaine. La langue des vainqueurs s'imposa comme idiome officiel par les lois, les jugements, par tous les actes et institutions de l'autorité publique. Les recrues gauloises, incorporées au sein des cohortes impériales, comme le sont aujourd'hui nos Basques, nos Alsaciens et nos Bas-Bretons, s'assimilaient par le langage à la civilisation de la métropole. Claude, né en Gaule, accorda le droit de cité à toutes les villes gauloises, dont les citoyens devinrent admissibles à tous les emplois, à toutes les dignités de l'empire. Des écoles de grammaire, d'éloquence, s'élevèrent de Rennes à Bordeaux et d'Autun jusqu'à Trèves. Nos premiers ancêtres, les Gaulois, descendus, en leur qualité d'Indo-Européens, des pays qui sont la patrie du soleil, étaient doués d'une intelligence vive, sagace et comme invasive, qui se portait sur toute nouveauté; elle se traduisait par une qualité spéciale (dont il nous est bien resté quelque chose) et qui s'est toujours appelée la faconde. C'étaient, pour la muse du Latium, de brillants, de pétulants disciples; et bientôt les écrits des Trogue-Pompée, des Pétrone, des Cornelius *Gallus*, des Ausone, sans compter les graves productions des Pères de l'Eglise, vinrent honorer à leur tour le génie des lettres, qui les avait nourris sur le sol de la patrie gauloise. Au ve siècle, cette absorption était presque complète : le patois des aïeux, dédaigné par les vaincus émancipés, pour la langue devenue comme l'un des signes de leur nouvelle aristocratie, ne se parlait plus guère qu'au fond des montagnes de l'Auvergne, parmi les bruyères de l'Armorique, dans les lieux enfin restés inaccessibles à toutes les communications que nous avons rappelées.

« C'est alors qu'eurent lieu les grandes invasions germaniques : les Visigoths au midi, à l'est les Burgondes, et les Franks par le nord. Ces derniers seuls, à cause de l'assiette géographique du territoire qui circonscrit notre sujet, doivent fixer notre attention. La langue des Franks était le *teut* (aujourd'hui *deutsch*) ou tudesque. Il se divisait originairement en autant de dialectes qu'il entrait de tribus dans la confédération limitée entre l'Elbe, le Rhin, le Mein et la mer du Nord. Mais, après l'irruption, ces rameaux se réunirent en trois branches principales de langage : le *ripuaire* au nord de la Gaule, le *neustrien* à l'est et l'*ostrasien* à l'ouest. Le ripuaire et l'ostrasien supplantèrent, par extermination ou par refoulement, la langue des Gaulois (de même qu'il advint à la population) dans les parages qui suivent parallèlement le cours du Rhin, en deçà comme au delà. Tels sont l'Alsace, la Lorraine, le pays des Trois-Evêchés, etc. Les patois germaniques, qui se parlent encore aujourd'hui dans ces contrées, sont le produit de cette langue primitive, modifiée par les siècles. Il n'en fut pas ainsi de la Neustrie et des pays situés entre la Scarpe et la Loire, de la Meuse à l'Océan. Remarquable ascendant de l'intelligence sur la force brutale! les Franks, quoique vainqueurs, se laissèrent conquérir peu à peu, dans les villes, par les évêques du Christ, par les restes vivants de ces institutions policées, qu'ils avaient détruites; dans les campagnes, où les mœurs originaires de la tribu les habituèrent tout d'abord à se répandre, par les arts, les coutumes des Gallo-Romains; partout ils subirent la domination progressive du véhicule commun de toutes ces idées, la domination de la langue latine. Cependant cette métamorphose fut lente. Longtemps les chefs barbares parlèrent, surtout entre eux, les mots de la terre natale. Nous savons par le testament de saint Remy que Clovis lui avait donné un bien, nommé dans la langue du donateur *biscofsheim* (ferme de l'évêque). Au vi^e^ siècle, le flatteur Fortunat abusait de sa complimenteuse poésie pour vanter, comme une sublime éloquence, dans l'un et l'autre idiome (tudesque et latin), le *ramage* des Heri-Bert, des Hilp-Rike et des Hlod-Ller (872). La fusion des langues et des races frankes et gallo-romaines, sous la dynastie mérovingienne, se manifeste vers le commencement du viiie siècle, par l'antagonisme qui éclate entre la Neustrie absorbée et l'Ostrasie, où se conservait plus intact l'antique élément de la Germanie. L'issue de cette lutte fut le triomphe de l'ostrasien Charles Martel sur une race abâtardie, et l'avénement de la dynastie qui eut pour véritable fondateur le héros Charlemagne.

« Ce grand homme, qui vit toute chose de haut, notamment les lettres, entendait le grec et parlait aisément le latin; mais il avait une prédilection pour sa langue maternelle, qui était le tudesque ou francique. Ce fut lui qui nomma les vents et les mois des noms que leur donne encore l'Allemagne; il ébaucha une grammaire théotisque, et voulut faire recueillir les chants nationaux de sa patrie. Louis le Débonnaire possédait le latin comme le tudesque. Toutefois ces circonstances n'eurent point la vertu de faire prévaloir en France, ainsi que cela se passait aux bords du Rhin, l'idiome germanique. Au

(870) La langue d'*oil* ou d'*oui* est celle où l'affirmation s'exprime par le mot *oui*; la langue d'*oc*, qui a laissé son nom à la province, ou encore langue de *si* (en latin *sic*) est celle où *oui* se traduit par *oc* et par *si*; lequel *si*, du reste, existe également dans le français ou langue du nord, mais avec une nuance d'usage; exemples : Oui. — Non. — *Si*... Je vous dis que *si!*

(871) Suétone, lxxx, 3.

(872) Les rois Charibert, Chilpéric et Clotaire Ier.

Digitized by Google

vu[e] siècle, dans un cercle de quarante à cinquante lieues de rayon ayant Paris pour centre, la langue générale était le *latin rustique*, sorte de mélange romain par le fond, usité surtout chez les colons de la campagne, accidenté d'emprunts anciens de celtique et d'autres plus récents tirés du francique, et qui enfin s'imposait comme un terme moyen, comme un instrument nécessaire de communication, aux différentes classes de la société. Des causes diverses exercèrent sur cet idiome un effet de décomposition rapide et de lente reconstruction, qui lui valurent un nouveau nom, où l'on reconnaît bien toutefois son ancienne origine : ce fut la langue *romane*.

« Les premiers monuments précis et consistants de cette langue datent du IXe siècle. Dans le travail de recomposition que nous venons d'indiquer, des circonstances locales eurent pour résultat de diviser cette sorte d'amalgame en variétés ou dialectes nombreux, presque aussi nombreux que les centres seigneuriaux de quelque importance, dont se composait l'échiquier du royaume féodal. Mais, dès le Xe siècle, en 987, l'avénement des ducs de France au trône, dans la personne de Hugues Capet, apporta, en faveur du dialecte qui était celui de ce duché, une cause précieuse de prééminence qui devait conduire à l'unité. Déjà, au XIIe siècle, la cour de France était ornée de femmes d'un esprit très-délicat, telles que Marie de France, Alix de Champagne et autres princesses, qui tenaient le sceptre de la courtoisie naissante et de la civilisation moderne, en ce qu'elle a de plus distinct et de plus exquis. Cette cour avait donc, pour faire accepter de mieux en mieux sa suprématie, d'autres armes, plus puissantes encore que celles de la guerre, de la bravoure et de l'autorité politique. Dès lors, en effet, la monarchie devint à la fois la citadelle de la chevalerie, l'école du bon goût et du beau langage. Cette virtualité plus précise, cette originalité plus féconde de l'idée, me paraissent être les véritables raisons de la victoire qui finit, après un long duel littéraire entre la langue d'oc et la langue d'oil, par rester à cette dernière; bien que l'idiome et les œuvres des troubadours l'emportent visiblement sur leur rivale, par la beauté de la forme et par l'harmonie du langage. Au XIIIe siècle, l'extension de la couronne entraîna naturellement avec elle l'accroissement du domaine de la langue. Au XIVe, l'agrandissement du pouvoir lui-même, les institutions judiciaires, financières, administratives, qu'elle fonda, développèrent ces nouvelles conquêtes. L'imprimerie, au XVe siècle, les multiplia. Au XVIe, les ordonnances de François Ier sur les registres de paroisses et celles qui prescrivirent la rédaction en français de tous les actes de l'autorité publique, ajoutèrent encore à ces résultats. Puis vint l'époque de Corneille et de Louis XIV. Le français, dès le XIIIe siècle, porté déjà par nos armes en Angleterre, en Sicile, en Grèce, en Terre-Sainte, placé sur les trônes de Naples, de Sicile, et plus tard de Hongrie, de Pologne, de Portugal, accepté volontairement par un Brunetto Latini, le maître de Dante, était déjà, presqu'à l'envi du latin, la langue aristocratique des intelligences. A partir du XVIIe siècle, immortalisée par ces sublimes créations de l'art qui changent une matière en chefs-d'œuvre, elle devint la langue diplomatique et définitivement l'interprète de la civilisation.

« Nous venons d'esquisser à grands traits, en les empruntant presque tous à l'introduction ou prolégomènes de notre auteur, l'histoire générale de la langue française. Mais M. de Chevallet s'est proposé spécialement pour but d'en exposer l'*origine* et la *formation*. Voici la méthode qu'il a employée pour remplir ce programme :

« On sait que les monuments suivis de la langue française commencent avec Villehardouin, historien de la conquête de Constantinople, qui eut lieu à l'extrême fin du XIIe siècle. A cette époque aussi, les croisades, et, depuis, beaucoup d'autres communications, introduisirent successivement dans le corps de la langue une multitude de mots étrangers à ses éléments primitifs. Il fallait donc, pour remonter à la source, saisir en quelque sorte le cours du français au-dessus de ces affluents. Mais les monuments antérieurs à Villehardouin sont très-rares. Il en est cependant trois qui présentent une assez grande variété et qui prêtaient à un essai d'exploration. Le premier consiste dans le serment de confédération prononcé à Strasbourg, en 842, entre Louis le Germanique et Charles le Chauve, contre leur frère l'empereur Lothaire. En voici une partie, texte et traduction :

TEXTE.

Pro Deo amur et pro christian poblo et nostro commun salvament d'ist dì in avant.... si salvarai-eo eist meon fradre Karlo.

TRADUCTION.

Pour l'amour de Dieu et pour notre commun salut et celui du peuple chrétien, de ce jour en avant.... je préserverai ce(872*) mon frère Charles, etc.

« Le deuxième est une cantilène du Xe siècle, en l'honneur de sainte Eulalie, morceau découvert récemment à la bibliothèque de Valenciennes. Ce petit poëme débute ainsi :

TEXTE.

Buona pulcella fut Eulalia;
Bel avret corps, bellezour anima;
Voldrent la veintre li Deo inimi,
Voldrent la faire diavle servir...

TRADUCTION.

Eulalie fut bonne jeune fille;
Beau corps avait et plus belle âme;
Les ennemis de Dieu voulurent la vaincre,
Ils voulurent lui faire servir le diable...

« Nous reproduisons enfin le titre, original et traduit, du troisième morceau, qui date du XIe siècle :

TEXTE.

Ces sount les leis et les custumes que le roi Williams grantat à tut le puple de Engleterre, après le conquest de la terre...

TRADUCTION.

Ce sont les lois et les coutumes que le roi Guillaume garantit (873) à tout le peuple d'Angleterre, après la conquête du pays...

« Après avoir transcrit et traduit ces trois textes, M. de Chevallet se livre à l'examen grammatical et au dépouillement minutieux de tous les mots qu'ils renferment. Voici les termes dans lesquels il présente lui-même les résultats de cet échantillon de statistique : « Les trois monuments antérieurs au « XIIe siècle, » dit-il, « renferment 571 mots différents, 516 proviennent du latin, 55 du germanique et 7 du celtique. En outre, il s'en trouve 13 « d'origine grecque et 1 d'origine syriaque; mais « ces 13 derniers avaient passé par le latin. Si l'on « en juge d'après ces textes, les mots dérivés du « germanique ne formaient donc qu'environ un « quinzième de notre langue dans la première période de son développement, et les dérivés du « celtique n'y figuraient que pour à peu près un « quatre-vingt-deuxième; le reste était de provenance latine. »

« Essayons maintenant une appréciation philosophique et comparative de ces éléments. « Il est « surtout à remarquer, » continue l'auteur, « que nous

(872*) C'est-à-dire mon frère Charles ici présent.

(873) Nous suivons ici M. de Chevallet. Toutefois, nous observerons que, dans l'anglais moderne, cette racine a fourni deux mots distincts, *to warrant*, garantir, et *to grant*, d'où *granted*, octroyer.

Digitized by Google

« devons à des primitifs *latins* tous ces mots qui « forment, pour ainsi dire, la charpente d'une lan- « gue ; tels sont les pronoms, les adjectifs posses- « sifs, démonstratifs et numéraux, l'article, les « verbes auxiliaires, les prépositions, les conjonc- « tions et les principaux adverbes. Un idiome quel- « conque devra toujours reconnaître pour mère la « langue qui lui aura fourni ces différentes espèces « de mots, quel que soit, du reste, le nombre des « termes empruntés qui soient venus grossir son « vocabulaire... La langue d'oil doit au *latin* une « infinité de mots de toutes sortes servant à dési- « gner les objets les plus usuels et les choses les « plus nécessaires à la vie ; mais il lui doit surtout, « et à peu près exclusivement, les mots qui ont « rapport à quelques-unes des facultés supérieures « de l'âme, ceux qui représentent les nobles senti- « ments et les passions généreuses, les termes d'art, « de science, de littérature, et, en général, ceux qui « sont l'expression de la civilisation, de la culture « de l'esprit, ou qui appartiennent à un ordre quel- « conque d'idées relevées.

« Les dérivés du *celtique* offrent généralement un « contraste frappant avec la dernière espèce de « mots dont je viens de parler ; car ces dérivés « n'expriment, pour la plupart, que les idées les « plus communes, les plus vulgaires et quelquefois « même les plus triviales et les plus basses. »

« On peut, en effet, vérifier cette assertion par la liste suivante d'expressions qui ont persisté dans notre langue et qui sont toutes dérivées du celtique : alouette, arpent, balai, baril, bas (profond), bâton, bouleau, braie, brusque, carrière, cervoise, cla- velée, cochon, coq, danse, dégobiller, étalon, fagot, furet, gazouiller, gigot, gourmand, gourme, grès, grignotter, if, jambe, marne, moquerie, morgue, pioche, roc, rogne, soc, tan, téton, tripe, toque, trimer, trôler, et d'autres qui vont jusqu'à l'obscène, et que le genre de publicité destiné à ces lignes ne permet pas de reproduire.

« Le contingent d'origine *germanique* décèle aussi l'influence de mœurs barbares et d'un peuple primitif, mais d'un caractère moins bas, moins gros- sier. La plupart des vocables de cette provenance sont relatifs à la guerre, à la navigation, à la légis- lation barbare, à l'agriculture, à la chasse, à la pêche, à la bonne chère, aux débauches et au liber- tinage. C'est ce que montreront en grande partie les exemples suivants : agrès, arroi, bâbord, bac, bâ- frer, bannière, baron, bateau, beffroi, bigot, bou- clier, boulevard, brandir, brise, bru, carquois, cale, chaloupe, dague, drille (soldat), épieu, escrime, est, sud, ouest, nord, fanon, fief, flèche, flotte, franc, galère, garant, gazon, godailler, goinfre, guerre, guet, hâler, hallebarde, hamac, haubert, héraut, javelot, maréchal (dignité militaire), marquis, ogre, pennon, pertuisane, pilote, rondache, sot, trêve, touffe, tricher, vassal, etc., qui sont tous d'origine allemande.

« Les développements dans lesquels nous venons d'entrer suffisent pour faire connaître le plan, la marche et la composition générale de cet ouvrage. Les notions étendues qui s'y trouvent distribuées se distinguent par une exposition méthodique, une critique savante, exacte (874) et précise, enfin par un style clair, grave, mais souple et toujours con- venable, soit que l'auteur, ce qui lui arrive parfois, réfute des autorités qui l'ont précédé ; soit qu'il adopte des principes déjà posés ; soit qu'il émette des idées et des assertions qui lui appartiennent en propre. »

—

NOTE XVI.

Art. Gréco-Latines.

GRÈCE.

Ses origines ; sa marche progressive opposée à l'im- mobilité des races de l'Orient. Progrès artistique, sculpture, architecture, littérature.

La péninsule connue sous le nom de Grèce, si- tuée à l'extrémité méridionale de l'Europe et sous le plus beau climat du monde, devait être sinon le premier point habité du continent européen, du moins celui où les nations policées de l'Asie par- viendraient d'abord à transporter leur vieille civi- lisation. Tel fut, en effet, le rôle de la Grèce depuis les temps les plus reculés : elle servit de point de passage au génie de l'Orient pour pénétrer dans cette froide Europe où il allait subir une transfor- mation aussi durable que profonde (875). L'obscu-

(874) Une lecture attentive de ce volume, composé de près de 700 pages, ne nous a permis d'y remarquer qu'un très-petit nombre d'erreurs. La moins vénielle de ces inadvertances peut être celle-ci : « François 1er, dit M. de Chevallet (page 38, note 1), prescrivit l'usage exclusif du français par *trois* ordonnances successives de 1512, 1529 et 1539. » Tout le monde sait que le règne de ce prince ne s'étend que de 1515 à 1547. Nous aurions aussi quelques objections à présenter sur l'article que l'auteur consacre très-sérieusement (page 247) à l'étymologie de « *aïa*, mot dont les charretiers se servent pour faire aller leurs chevaux à gauche selon l'Académie, à droite selon Trévoux. » L'érudition que déploie en cette circonstance notre savant philologue pour faire remonter ce *dia* jus- qu'aux Celtes, me paraît un peu prodiguée. Autant vau- drait chercher dans le *n!* correspondant, la trace latine du fameux impératif *i!* « va ! » (de *ire*) déjà illustré par une plaisanterie que l'on attribue à Voltaire.

(875) « Tous les esprits éclairés devront accorder la plus sérieuse attention aux trois faits suivants : La langue grecque vient tout entière du sanskrit ; le polythéisme grec, malgré des différences, est emprunté à la mytholo- gie et au naturalisme des Védas. Enfin la métempsycose, qu'on retrouve dans Pythagore et dans Platon, est de temps immémorial la croyance fondamentale de l'Inde. J'insiste sur ces obversations. Il y a un fait incontestable en philologie, un fait que l'on peut vérifier sans la moin- dre peine, c'est que la langue grecque, dans ses racines, dans ses conjugaisons et ses déclinaisons, est tirée com- plétement du sanskrit. Il n'importe guère, pour la ques- tion qui nous occupe, que l'histoire soit en ce moment impuissante à expliquer un fait aussi grave. Il doit suf- fire, maintenant du moins, de l'admettre comme indubi- table, toute mystérieuse qu'en peut être l'origine. Il est certain que dans un temps dont les annales humaines n'ont pas gardé le souvenir, il y a eu des relations aussi intimes que fécondes entre les peuples qui, plus tard, ont habité les bords du Gange, et ceux qui ont habité les côtes de la Méditerranée. Il en est de même pour la mythologie. Mettant de côté les différences de détail qui sont évidentes, les deux mythologies sont tout à fait identiques par le fond. Ces rapprochements ne sont pas dus au hasard ; il existe là, comme dans les deux lan- gues, un lien commun qui est tout aussi éclatant, s'il est tout aussi inexplicable. Enfin, une autre analogie encore plus importante, c'est celle qui se montre entre certaines doctrines philosophiques dans la Grèce et dans l'Inde. Certes, elle n'est pas plus que les deux autres due au simple hasard. A parler d'une manière toute générale, les deux philosophies indienne et grecque tendent à un même but, arracher l'homme aux misères des renaissan- ces successives et le conduire au salut éternel. Les mots de libération et de délivrance ne sont pas plus étran- gers au platonisme qu'à la philosophie sankhya, bien que d'ailleurs il fût très-injuste d'oser égaler Kapila à Platon. Mais ce rapprochement, si on le maintient dans des bor- nes légitimes, n'a rien d'arbitraire ; et à y regarder de près, ce n'est pas moins qu'une identité de pensée com- plète sur un principe essentiel. »

(Barthélemy Saint-Hilaire.)

Digitized by Google

rité qui règne sur l'origine des populations primitives de ce pays, est le résultat naturel de l'état d'enfance où elles étaient restées jusqu'aux temps historiques. En effet, les sauvages n'ont pas d'histoire, parce qu'ils ne possèdent de la vie sociale que les éléments les plus incomplets. Sous le titre de *Pélasges* (*Voir* ce mot), les écrivains désignent l'essaim le plus antique qui paraisse avoir dominé dans la Grèce et dans le midi de l'Italie. Leurs monuments grossiers, mais souvent assez vastes, montrent un peuple barbare dans cet état de transition où sa vie errante commence à se fixer, et ses hordes à s'unir par des liens stables. L'arrivée de colonies venues de Sidon et d'Egypte introduisit les arts et le commerce dans les cantons où elles s'établirent, seize ou même dix-huit siècles avant notre ère, probablement à l'époque où les rois de Thèbes, reprenant possession de la basse Egypte, la réduisaient en province militaire, et dépossédaient la caste industrielle qui avait plié sous les pasteurs. Mais les nouveaux habitants n'occupèrent d'abord que des points isolés, d'où leur influence ne s'étendait pas encore sur le reste du pays, et à côté d'eux les nations indigènes conservaient toute leur indépendance. Ce ne furent donc ni les soldats de Cadmus ni les tisserands de Cécrops (dont le nom signifie *navette*) qui soumirent à leur domination les contrées intérieures, où continuèrent à régner les chefs des Pélasges. Mais un peu plus tard d'autres races, également belliqueuses, se répandirent dans les mêmes régions et réussirent à y prendre leur place. Ces essaims conquérants sont désignés par l'histoire sous les noms d'*Achéens* et de *Doriens*. Ils étaient venus de l'Asie Mineure en traversant l'Hellespont, et tout ce que l'on sait de leur entrée dans la Grèce proprement dite, c'est qu'ils y avaient pénétré par le nord, et qu'ils s'établirent enfin dans la partie la plus méridionale et la plus riche du pays, le Péloponèse. Ce mouvement peut être rapporté, pour les premiers, au commencement du XIVe siècle avant notre ère; pour les seconds, au commencement du XIe. Les deux peuples semblent avoir aussi porté le titre d'*Hellènes*, qui devint, à partir de la deuxième époque, la dénomination nationale des Grecs.

Sans former des conjectures incertaines et dès lors inutiles sur l'origine de ce nom et des nations qui le portaient, il suffira ici de remarquer que les Hellènes sont opposés, dans l'histoire grecque, aux Pélasges, comme une race civilisée à des clans sauvages. Cependant la différence qui régnait entre eux n'est pas facile à bien déterminer; car les luttes internes dont la Grèce devint alors le théâtre, mêlèrent de plus en plus les hommes et les choses, et détruisirent graduellement toute nationalité indépendante. Ni les poëmes d'Homère, ni les traditions recueillies par les historiens ne nous laissent plus distinguer dans la Grèce héroïque des peuples profondément séparés par la diversité d'origine, de culte et de mœurs. Tout s'assimile dans une sorte d'unité nationale qu'on pourrait appeler *hellénique*, pour la distinguer de la civilisation grecque de l'âge suivant. C'était à peu près le même ordre d'institutions que chez toutes les races militaires du centre et de l'ouest de l'Asie; l'ensemble de la nation se formant de plusieurs peuples particuliers groupés autour d'un même autel, chaque peuple de plusieurs tribus diverses, chaque tribu de plusieurs clans, considérés comme autant de familles. Un même lien rattachait ainsi l'une à l'autre toutes les parties du corps social, qui formait une simple fédération. Cet ordre de choses permit à la société hellénique de réunir sans effort les débris des sociétés précédentes, car l'usage admettait également l'adoption des tribus étrangères ou ennemies au sein du corps fédéral, ou leur réduction à l'état de vasselage.

Ce fut ainsi que du XIVe siècle avant notre ère jusqu'à la fin du VIe, la Grèce parut vivre d'une vie assez uniforme, ces différents peuples conservant l'antique souvenir de leurs rapports fraternels, consacrés par des fêtes communes (comme les jeux Olympiques) et par des alliances militaires (comme l'amphictyonie). Mais si l'on demande en quoi consistait alors la différence entre cette race européenne et les nations qui se développaient parallèlement en Asie, comme les Lydiens et les Perses primitifs, on s'aperçoit bientôt qu'en Orient les croyances et les mœurs de chaque société étaient fixes, tandis qu'en Grèce il y avait un progrès constant des idées et des choses. Le vieux monde était stationnaire : le nouveau monde marchait.

Pourquoi ce contraste? C'est qu'en Asie chaque peuple était sous l'empire absolu d'une croyance immuable et d'institutions qui en dépendaient. Il est vrai que l'autorité des lois pesait moins sur la vie des peuples dans les contrées où la civilisation n'avait triomphé qu'à demi, comme dans l'Asie Mineure; mais en revanche l'ordre qui régnait là chez des races encore guerrières n'avait rien de bien stable. Ainsi les peuples orientaux étaient placés entre deux extrêmes, la soumission complète de l'esprit et du cœur à une compression despotique qui étouffait la force personnelle ou la révolte de l'homme barbare contre l'ordre social. Mais, quoique cet ordre fût également fondé sur la religion en Grèce, il n'y prit jamais ce caractère oppressif qui faisait disparaître toute activité individuelle de l'intelligence, parce qu'il n'y eut jamais ni unité absolue de doctrine, ni enseignement précis et immuable dans les croyances de cette nation mélangée, qui avait puisé à des sources différentes ses opinions religieuses comme ses institutions et ses arts. L'uniformité qui s'était établie dans son culte était tout extérieure : au fond elle n'avait que des dogmes très-vagues et très-peu arrêtés. Sans remonter aux chants mystérieux des anciens lyriques, on distingue une théogonie fort dissemblable dans les poëmes d'Homère et d'Hésiode, qui paraissent dater du IXe siècle, et quatre cents ans plus tard, Hérodote attribuait à l'influence de ces deux poëtes le triomphe de la mythologie en vigueur, dont il croyait les divinités tirées d'Egypte. Il y avait donc eu partage dans les opinions, incertitude pour le choix, mélange d'idées, de traditions, de cultes. Or, dans cet état de fluctuation de la croyance publique, l'intelligence de l'homme avait conservé tous les droits naturels, et mesurait pour ainsi dire, non-seulement les devoirs qui lui étaient imposés, mais encore ces dieux incomplets du paganisme que l'Asie adorait les yeux fermés.

Prenons pour premier exemple leurs idoles mêmes. On convient que dans l'origine elles étaient purement symboliques, comme les cônes et les cubes de pierre des Phéniciens. On arriva ensuite à représenter les dieux par des figures sculptées avec art comme en Egypte, mais portant un caractère impassible. C'était le point où s'était arrêté le génie oriental. Donner du mouvement et de la vérité naturelle à des images divines, c'eût été mettre l'œuvre de l'artiste, sa création, sa pensée, à la place du symbole religieux, et affranchir le sculpteur des bornes où s'enfermait le prêtre. On ne connaît point d'exemples de cette hardiesse parmi les monuments si nombreux que nous rend chaque jour le monde asiatique; mais on l'observe de bonne heure dans les ouvrages des Grecs. C'est ainsi que les fameuses statues d'Egine, taillées vers le commencement du Ve siècle, nous montrent des personnages mythologiques debout et en action. La tête seule reste encore immobile par un reste d'empire de l'habitude et de la tradition antique; mais on devine qu'à la génération suivante cette dernière exception aura disparu, et que les traits des héros

Digitized by Google

et des dieux auront pris l'expression de la vie réelle, expression que Phidias porta ensuite à son plus haut degré. Ainsi le mystère dont les religions orientales enveloppaient la pensée religieuse jusque dans sa forme artistique, a disparu sous l'action intelligente du ciseau athénien. Ce sont les idées religieuses de l'humanité tout entière que réveillera désormais l'effort de l'artiste pour reproduire la majesté du dieu, telle que son génie s'essaye à la concevoir.

On a cru longtemps que cette perfection de travail qui caractérise les œuvres de la sculpture et de l'architecture grecque était inconnue aux peuples de l'Asie. C'est une erreur que les découvertes modernes ont rendue évidente : Ninive avait déjà ses sculpteurs habiles, formés probablement à l'école de Thèbes et de Memphis, et ce n'est point par le mérite du ciseau, mais par la liberté de la pensée, que les Grecs s'élevèrent à la supériorité. Toutefois, cette liberté ne fut jamais sans règle : la tradition religieuse avait d'abord fixé le type de chaque figure, et jamais artiste ne s'en écarta brusquement : la tête de Jupiter, celles de Junon et de Minerve offrent à peine quelque diversité de caractère dans un si grand nombre de morceaux où nous les voyons reproduites. S'il n'en est pas de même des statues de Vénus, qui expriment une beauté tantôt plus sensuelle, tantôt plus chaste, on pourrait cependant les ramener toutes à deux ou trois variétés distinctes. L'art respectait donc les données admises, et cherchait moins à créer des modèles neufs qu'à perfectionner, jusque dans les moindres détails, les images déjà connues. Aussi ne voit-on rien de téméraire, de violent, de monstrueux dans les débris les plus imparfaits de la sculpture grecque : les types purs avec lesquels s'étaient familiarisés les regards servaient de règle au goût et de loi à l'imagination. C'est ainsi que l'élégance, l'harmonie, la grâce et la majesté devinrent les qualités dominantes de la sculpture grecque, plutôt que le mouvement et la fécondité. Mais il ne faut pas oublier qu'en s'opiniâtrant à suivre les mêmes voies plutôt que de chercher de toutes parts des routes nouvelles, l'art parvenait à rendre plus intelligentes et plus significatives ses créations toujours améliorées; puis, quand il eut fait parler à l'âme les formes qu'il avait enfin idéalisées, il ne s'arrêta que devant les bornes inévitables de la pensée païenne, et d'une civilisation qui touchait à son déclin. Un exemple suffira pour expliquer cette halte : le Jupiter Olympien avait réalisé l'image du dieu d'Homère; pour transformer ce type en celui du Christ à la croix, il fallait que le monde fût renouvelé. Mais si le Titien et Rubens ont pu agrandir, après dix-huit siècles, le cercle où Phidias s'était renfermé, c'est qu'ils étaient à leur tour les représentants de cet art savant qu'avait fondé la Grèce.

Le développement de l'architecture avait suivi la même marche que celui de la statuaire. Cet art majestueux tenait ses premiers modèles de l'Orient; il en modifia les accessoires plutôt que le plan, car l'ensemble resta pour ainsi dire uniforme dans ses monuments ordinaires, et nous n'apercevons aucun effort pour modifier la structure générale des temples, depuis l'humble *celle* à deux piliers jusqu'aux édifices garnis de doubles colonnades. A cet égard le contraste est complet entre les architectes antiques et ceux du moyen âge : les premiers retombent perpétuellement dans les mêmes combinaisons, tandis que les seconds visent tous à l'originalité. Mais, en conservant les formes reçues, l'artiste grec en perfectionnait sans cesse l'exécution. Les moindres moulures de la frise et de la corniche, les moindres détails de la base et du chapiteau étaient l'objet de l'attention la plus minutieuse. On reconnaissait la main du maître à la courbure d'une volute, à la taille d'une feuille d'acanthe; l'harmonie de l'ensemble était calculée avec tant de soin, que chaque colonne avait son inclinaison propre, d'après la place qu'elle occupait plus ou moins près du centre, et l'on accusait de barbare le constructeur qui ne savait pas observer cette inégalité symétrique. Le résultat de cette recherche savante était la perfection de l'œuvre ainsi laborieusement achevée, et c'est là ce qui a fait dire à Chateaubriand que, si les édifices des modernes paraissent grossiers auprès de ceux des Romains, ces derniers, à leur tour, semblent barbares auprès des monuments de la Grèce.

Dans la littérature comme dans les arts, la perfection de la forme fut le mérite général des œuvres grecques. Nous ne parlerons point de leur poésie lyrique, dont l'effet semble à peu près perdu pour nous (si ce n'est dans les chœurs), tant il nous est difficile de prendre part aux choses qu'elles chantent et aux idées qu'elles expriment. Elles sont d'ailleurs évidemment au-dessous des compositions du même genre que nous ont laissées les Hébreux (les Psaumes). En revanche, l'inspiration poétique s'élève déjà aussi haut dans l'*Iliade*, que la beauté du langage et de la versification. C'est l'art parvenu à sa grandeur la plus simple et la plus vraie, avant même que la pensée publique soit sortie de l'enfance, car le sentiment moral y est au-dessous du génie. Les scènes harmonieuses et passionnées des grands tragiques offrent, avec une manière plus savante, une égale perfection. Il semble que, pour parvenir à cet éclat, la poésie héroïque avait à peu près suivi le même *procédé* (si l'on nous permet ce mot) que l'art du statuaire; elle aussi s'attachait à des types favoris qu'elle reproduisait assidûment. La famille de Laïus et celle d'Agamemnon formaient en quelque sorte le sujet ordinaire des tragédies, et nous voyons Horace exprimer, dans son *Epître aux Pisons*, le précepte sur lequel l'art fondait ces répétitions constantes; c'est qu'il était plus facile de mettre en œuvre des matériaux déjà façonnés par d'autres, que d'être le premier à faire usage d'un sujet neuf. Quant au mérite de l'originalité, on dirait, au silence des auteurs anciens, qu'ils n'y attachaient pas autant de valeur que nous. Avant de songer encore à s'étendre, on s'occupait de s'élever haut.

Le style fit aussi la supériorité des prosateurs. Chez Hérodote seul il emprunte son charme au reflet toujours fidèle des mouvements de l'âme. Thucydide est le plus artiste de tous les écrivains, et Xénophon, qui atteint rarement à la force de la pensée, captivait ses compatriotes par cette douceur de langage qui lui valut le surnom d'Abeille; mais la génération suivante vit Démosthène et Platon aller plus loin encore en faisant disparaître jusqu'aux traces de l'art, le premier sous la force et la chaleur du raisonnement, le second sous le rayonnement de la pensée. Dans leurs pages inimitables, c'est en vain que l'on voudrait séparer la perfection de la forme, de la puissance de l'œuvre au point de vue intellectuel; parvenus à cette hauteur, le penseur et l'écrivain ne font plus qu'un, et les séparer, ce serait mutiler l'homme.

Ce sont ces qualités de l'art et de la littérature antique qui, captivant tous les esprits à l'époque de la Renaissance, firent reconnaître à l'Europe moderne, comme jadis aux Romains du siècle d'Auguste, que les Grecs avaient été ses maîtres, et méritaient encore de lui servir de modèles. Mais ce qu'il y a de vrai jusqu'aujourd'hui dans cette opinion a conduit quelquefois à des applications erronées : c'est la perfection plastique des œuvres grecques, la beauté de leurs formes, l'intelligence et l'harmonie qui président à leur développement, qui mériteront toujours d'être étudiées : quant à ce qui manque à la variété de leurs conceptions, à la diversité des formes, et surtout à la force et à l'é-

Digitized by Google

tendue de leur pensée, ce ne sont là évidemment que des causes d'infériorité qui s'expliquent chez eux par leur époque et par leur situation, mais où il ne faut chercher ni exemples ni préceptes. Suivre les Grecs superstitieusement, ce serait renier le principe de liberté intellectuelle qui fit leur grandeur; apprendre d'eux à exprimer par l'art et par la parole ce que la nature humaine a d'élévation, la science de lumière et la vérité de grandeur, voilà l'unique tâche qui réponde à notre civilisation.

NOTE XVII.

Art. HÉBRAÏQUE [LANGUE].

Des races qui ont occupé l'Arabie.

Nous extrayons du n° 148 du *Quarterley Review* le passage suivant où cette *Revue* rend compte des recherches du Rév. Ch. Forster sur les immigrations successives des races qui ont occupé l'Arabie (876).

« La population de l'Arabie, comme le savent tous ceux qui ont quelque teinture d'histoire, se compose non d'une, mais de diverses races, qui émigrèrent à cinq périodes successives, ou six, selon la tradition arabe. La première immigration eut lieu avant la confusion des langues, sous *Chus*, fils de *Cham*, avec ses deux fils et cinq petits-fils. Selon une tradition uniforme, la colonisation de cette souche primitive commença à la pointe du golfe Persique.

« La colonisation devait naturellement commencer « dans le voisinage de la Mésopotamie, d'où les « descendants de Noé émigrèrent originairement, « ou dans les parties de l'Arabie avoisinant l'Euphrate et le golfe Persique; mais, l'émigration « une fois commencée, les colons, dans les progrès « d'un établissement non interrompu et sans opposition, ne devaient pas moins choisir naturellement, à mesure qu'ils avançaient dans la péninsule, les districts les plus fertiles ou les sites les « plus avantageux, — motifs de choix, on peut « l'affirmer sans crainte, communs à tous les nouveaux colonisants, dans tous les pays et âges du « monde. Ce point étant pris comme assuré, le caractère physique de l'Arabie, qui doit toujours « avoir suggéré ou plutôt forcé un choix de situation convenable, devient, avec un haut degré de « probabilité, notre guide pour tracer, antécédemment à toute preuve, la marche de colonisation « que suivront vraisemblablement les fils de *Chus* et « leurs propres descendants immédiats; car toutes les « descriptions, soit anciennes, soit modernes, de « la péninsule arabique, s'accordent à représenter « le pays comme un vaste désert, entouré d'une « ceinture de districts montagneux et fertiles, — « cette ceinture de montagnes, à son tour, étant « environnée sur trois côtés par un circuit de côtes « encore plus vaste, et faisant face en autant de « directions à des terres riches, larges et accessibles au commerce. » (Vol. I, p. 16.)

« Partant de ce point, *Chus* et ses enfants formèrent leurs établissements en des lieux où leurs noms laissent encore des traces, le long du golfe Arabique, occupant le district appelé aujourd'hui *Bahrein*, et de là s'avançant vers l'*Oman* et le long de la partie nord-est de l'*Hadramaut*, à la base de la péninsule Arabe. Ces territoires, par cela même qu'ils offrent de très-fréquentes et continuelles traces de leurs premiers possesseurs, semblent avoir été les lieux forts de la race. Quoiqu'il reste encore des preuves considérables de leur établissement dans l'*Yemen*, et sur les bords méridionaux de l'*Hedjaz*, et quelques indices plus faibles de leur nom jusqu'à la pointe du golfe d'*Akaba*, il ne paraît pas qu'ils aient jamais occupé la portion centrale du pays.

« La deuxième immigration fut celle de *Jectan*, quatrième descendant de *Sem*, et frère de *Phaleg*, au temps duquel « la terre fut divisée, » c'est-à-dire que la dispersion générale eut lieu par suite de la confusion des langues. Qu'il y ait eu des émigrations partielles depuis l'habitation primitive après le déluge et avant la dispersion de Babel, cela est évident non-seulement par l'exemple de Chus, mais encore par les témoignages présomptifs que fournit l'histoire générale. Les établissements de *Jectan* se trouvent avoir été faits précisément dans les localités où *a priori* le raisonnement nous aurait conduits à le chercher.

« Cette distribution des tribus aborigènes *chusites* « détermine nécessairement, avant toute autre « preuve, la direction, au moins dans le premier « cas, des établissements postérieurs de *Jectan*. Les « familles *jectanites*, trouvant les côtes occupées, « devaient nécessairement chercher des demeures « et des pâturages dans l'intérieur. Des grands déserts du nord (formés, ce semble, pour être le « berceau ou refuge primitif des tribus *arabes bédouines* encore à leur état d'enfance), nous pourrions avec assurance calculer, *a priori*, leur gra« duelle extension vers les terres du sud, dont les collines boisées et les fertiles vallons devaient nécessairement, avec le temps, inviter à d'autres excursions leurs forces développées, jusqu'à ce que, par « suite des événements, les tribus de *Jectan* eussent « fondé des colonies et des royaumes en subjuguant « ou en expulsant leurs prédécesseurs *chusites*. « Telle, suivant toutes les probabilités antécédentes, « et suivant toute analogie historique connue, telle « était la marche qui vraisemblablement devait être « suivie. » (Vol. I, p. 96.)

« Les faits ici confirment pleinement la supposition. Les chefs-lieux des *Jectanites* sont démontrés, par des traces claires encore existantes des noms de *Jectan* et de ses fils, avoir été situés dans la partie centrale de l'Arabie, dans le *Nedj*; leurs établissements s'étendant vers l'*Hadramaut* et l'*Yemen*, — où les puissants *Himyarites* gardèrent le nom d'*Hamyar*, petit-fils de *Jectan*, — et leur limite septentrionale étant le mont *Zamès*. Ils poussèrent aussi leurs branches dans l'*Oman*, où ils supplantèrent tout à fait les *Chusites*. Dans cette partie de ses recherches, M. Forster a jeté une remarquable lumière sur la délimitation de leurs frontières indiquée dans l'Ecriture : *Et leur habitation étant depuis Messa en venant à Sephar, montagne de l'Orient.* (*Gen.* x, 30.)

« La situation de ces deux montagnes, de la première en particulier, a été pour les géographes le sujet des plus vagues conjectures. Heureusement Bochart prouve que le *Sephar* était identique avec la chaîne des montagnes du coin sud-ouest de l'Arabie, le mont *Climax* de Ptolémée : décision justifiée par le témoignage que rend ce dernier géographe à l'existence d'un peuple nommé *Sepharites*, dans ce district, et par le fait que le nom de *Sabbar* se retrouve encore là de nos jours. Dans cette même localité habite une des tribus de la grande famille de *Beni-Kahtans*, dont la tradition immémoriale s'identifie avec les *Jectanites*, car selon le génie des langues orientales, le ı ou ȷ peut être supprimé au commencement du mot.

(876) Voir son ouvrage intitulé : *Géographie historique de l'Arabie, preuves patriarcales de la religion.*

Digitized by Google

« M. Forster suppose avec justesse que le mont *Messa* doit naturellement se rencontrer dans une direction contraire au mont *Sebbar* ou *Sephar*, c'est-à-dire vers le nord-est. Or, au nord-est du mont *Sebbar*, se trouve une colline qui est actuellement la limite la plus septentrionale des tribus *Beni-Kahtans*, au sud desquelles précisément se présente une puissante division de cette race, identique en situation avec les *Catanitæ* de Ptolomée, ce qui correspond exactement au mont *Messa* de l'Écriture, comme limite des fils de *Jectan*. C'est une chose remarquable que, au voisinage immédiat de cette chaîne de montagnes, tout au nord, Ptolomée place les *Masæmanes* (manifestement tribu ismaélite de *Misha* ou *Masma*), dont il semblerait que le mont *Messa* tire son nom, tandis que son nom classique de *Zamès* lui vient des *Masæmanes;* conjecture confirmée par l'existence de la tribu des *Beni-Shaman* dans ces mêmes parages. Nous différons toutefois de M. Forster, qui considère le nom classique, dans cet exemple, comme un anagramme de celui de l'Écriture. Quoique pleinement convaincus de la prédominance de l'anagramme dans la dénomination orientale, nous pensons que les deux dénominations sont simplement prises des deux parties du même mot : celui de l'Écriture, de la première partie; et le classique, de la dernière. Nous ne pouvons que remarquer en passant sa méthode très-ingénieuse d'établir un point contesté de l'ancienne géographie qu'il corrobore par les preuves abondantes résultant de la comparaison des noms classiques et arabiques des tribus environnantes.

La troisième colonisation de l'Arabie fut par Ismaël, l'enfant de la prophétie, dont les descendants puissants et au loin répandus ont eu l'accomplissement de la promesse divine qu'il serait père d'*une grande nation :* nation connue indistinctement sous les désignations d'*Ismaélites*, *Agarènes* et *Madianites;* ses douze fils étant les auteurs de douze grandes tribus dont l'existence est également attestée par l'antiquité juive et classique, et dont les noms se retrouvent encore à travers la péninsule. Les deux principaux étaient les *Nabathéens* ou fils de *Nebaioth*, et les *Kedarites;* ces derniers, reconnus comme les auteurs des *Koreish* ou famille de *Mahomet*, et des califes arabes qui occupèrent le siége de leurs ancêtres. Prenant leur point de départ dans le désert de *Sin* et la péninsule de *Sinaï*, ils s'étendirent à travers l'isthme de l'Arabie vers l'*Euphrate*, envahissant les établissements des *Chusites d'Hévila* dans le *Bahréen*, le long des côtes supérieures et moyennes du *golfe Persique*, et réalisant ainsi à la lettre la délimitation de l'Écriture : *Et il habita depuis Hévila jusqu'à Sur, qui regarde l'Egypte quand on vient en Assur.* » (*Gen.* xxv, 18.) — Ils occupèrent aussi sur le côté occidental du *golfe Arabique* jusqu'aux limites de l'*Yemen*, et la portion de l'*Arabie déserte* au nord du mont *Zamès*. Mais, quoique les parties nord de l'Arabie fussent les établissements particuliers de cette vaste et puissante famille, des traces considérables de leur colonisation se rencontrent au sud, tout à la fois dans l'*Oman* et dans le quartier opposé, l'*Arabie Heureuse*.

« L'auteur montre victorieusement que le nom d'*Agarites* était la désignation reconnue des enfants d'Ismaël :

« Par l'abandon d'Agar et de son fils, bien qu'en « obéissance à la recommandation divine, Abraham « avait clairement perdu tous ses droits comme « père. *Agar*, en vertu de cet acte, devint, par le « fait, le seul père d'Ismaël et la mère légitime de « sa future postérité. Il semble donc que c'est par « une juste conséquence et une anticipation natu- « relle, que la race d'Ismaël devait, entre autres « appellations nationales, conserver et perpétuer le « nom et le souvenir de sa mère. » (Vol. I, p. 181.)

« Aussi, voyons-nous que le nom d'*Agar* prévaut dans tous les quartiers des territoires *ismaélitiques*. Les témoignages à la fois sacrés, classiques et arabiques, comme M. Forster le démontre par des preuves accumulées, font identiques les *enfants d'Agar*, comme ils sont appelés dans le premier livre des *Chroniques* (*I Paral.* v, 10), avec les *Agræi Gerræi* et les *Aragitæ* de Ptolomée et de Pline; identique aussi est l'un de leurs principaux lieux avec la ville de *Hedjram* dans l'Arabie Heureuse, la classique *Agarena* (le *g* dur du grec et de l'hébreu était représenté en arabe par le *g* doux ou *dj*); et la rencontre de ces diverses modifications du même mot a lieu invariablement dans les contrées des tribus ismaélites.

« A cette vérification se rattache la découverte de l'origine réelle de la désignation classique d'*Arabie Pétrée*, demeure principale des *Ismaélites*.

« La capitale et le royaume des *Nabathéens* « étaient connus aux Grecs et aux Romains sous « les noms familiers de *Pétra* et *Arabie Pétrée*, et « on a généralement supposé dans le monde savant « que ces dénominations dérivent du caractère *pier-* « *reux* de la contrée; mais quoique applicable au « site de la métropole nabathéenne, le nom clas- « sique a peu de justesse si on l'étend aux districts « environnants de la *Nabathène*. En se reportant à « l'original arabique, on arrive à une explication « bien différente, savoir que *Pétra* et *Arabie Pétrée* « sont simplement des noms fautifs dus à une « erreur bien naturelle et qui se comprend aisément « de la part des Grecs à Syrie, qui essayèrent, sans « y prendre garde, de traduire le *nom propre. Agar*, « avec l'initiale (*hh*) en arabe, signifie *roche* ou « *pierre;* mais *Agar*, avec l'initiale (*h*) (et tel est « presque toujours le mot employé par les Arabes « comme désignation du lieu), est le nom de la mère « des tribus ismaélites... Il semble y avoir sujet de « s'autoriser à croire que *Pétra* et *Arabie Pétrée* « sont de fausses translations, restées classiques, du « nom propre d'*Agar*. » (Vol. I, p. 237.)

« La quatrième *colonisation* se fit par une seconde tige d'Abraham, les enfants qu'il eut de *Cétura*. Ceux-ci furent entremêlés avec leurs frères les *Ismaélites*, leurs habitations étant principalement dans l'isthme de la péninsule, avec des établissements partiels dans l'*Yemen* et sur le *golfe Persique*. Leur plus remarquable tribu fut celle des *Madianites*, dont la grandeur fut telle que leur nom fut souvent adopté comme une désignation commune aussi aux Ismaélites. Les noms *Suha* et de *Saba* se rattachent au livre de *Job*, étant deux tribus de son voisinage sur les confins de la *Chaldée;* la première, celle à laquelle appartenait *Baldad* le Suhite; la dernière, les *Sabéens*, ou horde de Bédouins brigands, dont les incursions sont mentionnées dans le premier chapitre de cet antique poëme. Les enfants de Cétura, aussi bien que ceux d'Agar et de Sara (comme nous l'allons montrer), portèrent le nom de leur mère comme désignation générique. M. Forster a retrouvé le nom de *Cétura* ou *Kétura* dans le *Katara* de d'Anville, parmi les établissements des *Agarènes* sur le golfe Persique.

« Le cinquième établissement fut celui d'Esaü, dont les descendants, sous les noms d'*Edomites* et *Sarasins*, ou enfants de *Sara*, occupèrent les territoires contigus à la Terre-Sainte, et furent les voisins les plus septentrionaux des *Agarènes*. De cette nation puissante la plus remarquable tribu fut celle des *Amalécites*, désignation générique sous laquelle se rangent plusieurs des tribus circonvoisines du même parentage. Une de celles-ci, les enfants d'*Omar*, fuyant devant la guerre d'extermination divinement ordonnée, firent leurs établissements définitifs dans l'*Arabie Heureuse*, où le nom de leur père s'est conservé dans celui de la fameuse nation des *Homérites*.

Digitized by Google

« L'une des *vexatæ quæstiones* de l'histoire orientale est l'origine du mot *Sarasins*. Sa dérivation populaire du nom de *Sara* a été condamnée par plusieurs écrivains, spécialement par le savant Pococke, par Gibbon, et par Assemani, mais sur des raisons réellement insuffisantes. L'objection d'Assemani, que la dérivation propre de *Sarah* n'est point *Sarasin*, mais *Saræen* ou *Sarite*, est atteinte premièrement par le fait si simple pour des orientalistes, que *h* s'échange continuellement avec *ch* ou *k*. (Comme Jerach ; ar Jerah, Khaulan pour Haulan), et secondement par l'identification de la *Saraca* de Ptolomée avec ses *Saritæ*. La remarque de Gibbon, que, à l'époque de Ptolémée, les *Sarasins* étaient une obscure tribu sur les confins de l'Egypte, n'a point de fondement. Il y avait trois établissements de *Sarasins*, comme il appert d'après Ptolomée et Etienne, un à la pointe du *golfe Arabique*, l'autre dans l'*Arabie Pétrée*, et un troisième dans l'*Yemen*.

« Et ainsi l'*obscure tribu sur les contrées de l'Egypte* de M. Gibbon devient dans Ptolomée une « nation florissante et répandue au loin, occupant « des établissements tout à la fois au centre et « dans les coins nord-ouest et sud-ouest de la pé« ninsule arabique. En voilà assez pour l'exactitude « géographique tant vantée de l'historien de l'em« pire romain. » (Vol. II, p. 14.)

« Mais quant à la dérivation du nom des Sarasins, M. Forster s'applique à en faire une démonstration fort étendue d'après les faits suivants : 1° les parties centrales du nord de l'*Arabie* où Ptolomée avait placé les *Sarasins*, étaient connues familièrement aux Juifs du 1er siècle sous le nom de *montagne de Sara;* 2° l'*Idumée*, en vertu de la même autorité, était regardée comme identique avec ce même nom; 3° la *Saracena* de Ptolomée est la terre d'*Amalec* de l'Ecriture, c'est-à-dire des descendants d'Esaü; 4° leurs frontières coïncident; 5° les noms des fils d'Esaü sont lisiblement inscrits sur toute cette étendue du pays; 6° les *Sarasins* du temps de Mahomet étaient connus aux Grecs comme *Amalécites;* 7° le *Saracæ* et le *Saritæ* de Ptolomée, les noms modernes *Al Saruat* et *Ayel Sarah* (le peuple de Sara), appartiennent tous au même district de l'*Yemen*.

« Telle est l'esquisse de son puissant argument, qui mettra pour toujours cette question au repos, établissant par une preuve démonstrative la belle analogie qui existe entre les *trois races abrahamiques* d'Arabie, dans leurs désignations génériques, chacune dérivée d'une femme leur aïeule.

« Il reste à mentionner brièvement une *sixième source de colonisation*, qui, il est vrai, ne s'appuie d'aucune preuve sacrée ou classique, la race ayant disparu à une époque très-ancienne. De solides et uniformes traditions des Arabes mentionnent cependant une colonie qui s'établit dans l'*Oman* après la confusion des langues, la fameuse tribu d'*Ad*, fils d'*Aws* ou *Uz*, fils d'*Aram*, fils de *Sem;* et de cette tribu, M. Forster pense en avoir découvert une trace sur la côte de l'*Yemen*.

« Les preuves de cette esquisse de la colonisation arabe forment la première et la plus importante des deux divisions de l'ouvrage. L'esprit qui l'a guidé constamment sera mieux déterminé par les paroles mêmes de l'auteur. Il serait à désirer que tous les écrivains d'histoire ou de tout ce qui a trait à la vérité comme élément premier, fussent animés par des principes aussi élevés.

« Une patiente investigation, une critique comparative assidue, la foi implicite aux détails historiques de l'Ecriture, et une forte disposition, « fondée sur l'expérience, à s'appuyer sur les anciens géographes, dignes généralement de confiance, telles sont les qualités qu'il prétend apporter dans la discussion géographique. » (Introduction, p. XIX.)

« Son appréciation de l'usage à faire de la tradition orientale est trop remarquable pour n'être pas citée.

« Au sujet des Orientaux en général et des écrivains orientaux en particulier, on peut justement « observer qu'ils sont communément aussi négligents et inexacts à conserver les détails historiques, qu'ils sont fidèles à transmettre d'âge en « âge la voix de la tradition. La tradition est en « réalité leur histoire, le magasin d'où leurs principaux matériaux historiques sont tirés. Or il « est certain et reconnu que le propre de toute tradition ancienne, tout en conservant la substance « de la vérité historique, est d'en altérer et d'en « confondre les circonstances. Ce caractère appartient éminemment à l'histoire traditionnelle de « l'Arabie, dans ce qu'il a de bon comme dans ce « qu'il a de défectueux; et, en vertu de l'expérience, « le présent écrivain peut dire avec assurance, des « historiens arabes, qu'ils sont communément dignes de foi quand ils parlent de choses générales, « mais que rarement on peut se fier à eux lors« qu'ils en viennent aux détails. » (Vol. I, p. 35.)

« Prenant acte de ces remarques, nous procédons à l'exposé des deux importantes règles qui ont dirigé ses investigations :

« L'auteur s'est gouverné d'après deux règles « dont il s'est trouvé constamment satisfait, et dont « il est persuadé, d'après sa petite expérience, « qu'on tirera bien plus d'avantages encore quand « elles auront été mises plus largement à l'épreuve « dans les recherches à venir. Ces règles sont, 1° « de considérer comme droites les anciennes autorités jusqu'à ce qu'il soit clairement prouvé qu'elles « sont fausses; 2° dans l'assimilation des anciens « noms de lieux ou de tribus, ne pas se contenter « de simples ressemblances ou même de l'identité « des noms anciens et modernes, jusqu'à ce qu'ils « soient confirmés par toute autre preuve analogue « et importante, soit par les situations positives, « soit par les localités relatives. » (Introduction, p. XXXVI.)

« Pour ce qui est de la première de ces règles, ses investigations ont réussi à établir l'exactitude de Ptolémée, même dans les cas pour lesquels il avait été jusqu'ici supposé plus sujet à la critique. L'apparente méprise de Ptolémée, d'avoir placé certaines tribus dans la partie de l'Arabie opposée à celle qu'elles occupaient en réalité, s'explique par le fait, découvert à présent, que des portions de la même tribu se trouvent actuellement dans les deux localités, savoir les *Catabeni* ou *Cottabeni* de l'*Oman* et de l'*Yemen*. Mais, par une découverte plus curieuse, il est parvenu à justifier cet ancien géographe d'une erreur plus sérieuse, dans son esquisse de la portion Sud et Est de l'Arabie, enveloppée jusqu'ici d'une confusion en apparence inextricable. On a généralement supposé que Ptolémée a commis la bévue de surcharger de villes les déserts inhabités d'*Al-Ahkaf*, et de disloquer la position des provinces et des cités dans l'*Hadramaut*, l'*Oman* et le *Bahrein*. M. Forster fait voir qu'on doit attribuer la confusion non à *Ptolémée*, mais à *Mercator*, qui prétendit projeter sa carte d'après la description de ce géographe. Il faut se mettre dans l'esprit que la marche de Ptolémée est, dans le premier cas, de suivre tout le tour de la côte depuis la pointe du golfe Arabique jusqu'à celle du golfe Persique, avant de décrire l'intérieur. Or, en *dessinant* ses descriptions, plusieurs malentendus sont arrivés. En premier lieu, les deux longues lignes de grève sur la côte Sud de l'*Yemen*, désignées par Ptolémée *la grande Grève et la petite Grève*, et auxquelles de modernes inscriptions assignent une longueur de 100 milles, Mercator les a prises pour deux villes près l'une de l'autre. Ensuite, les *Montagnes*

Digitized by Google

de la Lune, au delà du *Promontoire Syagrien* (le même que le cap *Fartash*), au lieu de se déployer à l'Est autour de la côte en un demi-cercle (d'où vient leur nom), embrassant une longueur de côte de 120 milles, Mercator les fait courir vers l'intérieur. De la sorte, par ces deux seules méprises, il s'opère sur les côtes du Sud une contraction d'au moins 220 milles. D'après cette bévue et autres pareilles, l'hypothénuse du triangle arabe est diminuée, et conséquemment ses côtés réduits à un rapprochement dont Ptolémée n'eut jamais l'idée. Et par suite de « l'invincible répugnance pour les « larges blancs dans une carte, » qui excite les modernes géographes (pour me servir des mots d'un écrivain cité par M. Forster), Mercator a été amené à couvrir le désert de noms dont la vraie position était beaucoup plus à l'Est. De là la confusion que M. Forster a complétement dégagée. Prolongez la côte, interposez le désert d'*Al-Ahkaf*, et les noms du géographe alexandrin tombent tous à leurs justes places; et l'exactitude de sa description alors apparaîtra, par la comparaison, non-seulement avec Pline et avec les traditions et les noms encore existants du pays, mais encore avec la carte exécutée dernièrement par ceux qui ont relevé toute la côte arabique sous la direction du gouvernement des Indes.

Quant à la seconde règle de M. Forster, il s'y est étroitement attaché dans ses applications de cette attrayante mais souvent trompeuse science, de l'*étymologie*. Employée comme moyen unique de prouver la filiation des nations, rien ne peut être moins satisfaisant. Telle est la flexibilité du langage (comme on le voit par la variation et la corruption des noms que l'on sait être dérivés de la même racine), qu'il est également difficile, dans une multitude de cas, de repousser les prétentions à la plausibilité, et d'admettre les prétentions à la probabilité, quand les exemples en litige ne sont pas étayés par des faits d'un autre genre. Sans cet appui, le premier souffle de vent venu renversera la plus brillante théorie. Par exemple, on peut prétendre que *Cuzco*, dans le Pérou, dérive de *Cush; Yucatan*, de *Jectan; Dodona*, de *Dadan; Rhône*, de *Rhodanim;* mais cette opinion, si elle n'a que son seul mérite, doit être conditionnelle. Ce n'est qu'un seul des côtés d'un triangle encore inachevé; c'est la latitude sans la longitude, la note musicale sans la portée. Mais la vraie philosophie, loin de décrier de telles conjectures, les remarquera et les tiendra en réserve pour être produites et éprouvées aussitôt que se découvriront des faits quelconques paraissant les corroborer.

« Or, notre auteur ne fait jamais un pas sans ces autres démonstrations collatérales. Ainsi il prouve la parenté d'un nom par les moyens suivants : 1° par le fait que des noms d'une même affinité d'origine se trouvent dans le voisinage immédiat; 2° par la correspondance réelle des désignations classiques et arabiques, dissemblables en apparence, mais réconciliées par l'application de certaines lois, qui permettent le changement de lettre, la transposition, ou les abrévations, communes aux dialectes orientaux, mais moins usitées dans les langues d'Europe; 3° par des preuves d'une dérivation de circonstances locales. Mais en employant ces preuves ou d'autres analogues (et il y a peu de cas dans lesquels elles ne soient pas toutes combinées), il se reporte toujours à un raisonnement *a priori* ou à une vérification *a posteriori* tels, que ces moyens fourniraient par eux-mêmes une forte évidence présomptive. Un exemple de son premier moyen. Si nous trouvons dans le même quartier de la péninsule ces trois noms dans une connexion étroite, *Saba*, *Dadan* et *Reyma*, les noms des trois enfants de Chus, ce serait assurément un sceptique refus de toute preuve, de douter que *Aûal* (abréviation simple et bien connue d'*Hevila*), ce nom qu'on trouve en rapport intime avec les précédents, désigne *Hevila*, un autre des enfants de Chus. Et ces quatre noms établis, il ne peut non plus y avoir de doute que le rivage *Hammœum*, dans la même contrée (le même que *Maham*), est nommé d'après leur aïeul *Cham*. Pour éprouver ensuite le même exemple par son second moyen : étant accordé que *Aûal* signifie *Hevila*, on ne peut raisonnablement douter que les *Montes Eblitæi*, dans ces parages, renferment les éléments du même nom; puisque une curieuse série des preuves étymologiques peut être exposée, d'après la licence même usitée par les dialectes arabes, pour justifier cette modification, savoir : l'insertion du *t*, le changement du *v* en *b*. — Mais si les sites désignés en arabe et en grec peuvent être identifiés par des preuves séparées et indépendantes, alors cette application du troisième moyen complète l'argument.

« Les modifications de lettres, abréviations, etc., permises par l'usage commun des dialectes orientaux, cause fréquemment une altération assez grande pour enlever à l'œil européen toute trace discernable entre le père et l'enfant. Cependant tout homme instruit sait que de pareils changements, d'une nature aussi frappante, se rencontrent dans la filiation des langues de l'Europe; et cela fréquemment par l'opération des lois régulières, que prescrivent les changements caractéristiques particuliers aux différentes nations. Ainsi, qui croirait que l'espagnol *hijo* est dérivé du latin *filius*, à moins d'avoir appris que dans l'espagnol l'*h* remplace régulièrement le *f* latin au commencement d'un mot, et que la gutturale *j* est fréquemment substituée à la liquide médiale; ou que *filius* est le légitime descendant du mot υἱός, ayant été originellement *fidius*, et le *d* étant, dans l'ancien latin, le remplaçant ordinaire de l'*hiatus*, et *f* étant l'ancien *digamma* représenté par l'*esprit rude*, aspiration grecque plus moderne. De la même manière ὕλη est *silva* : le *povo* du portugais est le *pueblo* espagnol : *obispo*, *évêque*, *bishop*, *esgob*, *vescovo*, sont tous des modifications d'*episcopus*.

« Le phénomène de l'échange des lettres, qui a tant d'influence sur les langues d'Orient, n'a jamais été expliqué d'une manière satisfaisante. Il est comparativement aisé de comprendre la substitution régulière de *d* à *z*, *th* à *sh*, *t* à *s*, l'échange du *b* avec le *v*, qui prévaut dans les dialectes romans, ou même de *m* avec *b*, ou *l* avec *r*. On peut aussi se rendre raison de l'échange de *u* avec *b*, quoique moins évident (comme dans l'exemple bien connu de l'Ecriture, Δαβὶδ et Δαυὶδ). Mais il existe un phénomène dans toutes les parties du monde, qu'on ne peut s'expliquer par aucune connexion organique des sons, c'est l'emploi de la lettre *g*. En Europe, tandis que le son dur de cette lettre prévaut uniformément devant certaines voyelles, elle est modifiée devant *e* et *i*; en espagnol, par une transformation correspondante gutturale; dans les autres langues romanes, en prenant le son doux et totalement dissemblable du *j*. Or, de pareils exemples se trouvent dans les langues orientales. Ainsi le *g* dur de l'hébreu et de l'Ouest est représenté par *dj* ou le *g* doux de l'arabe. Le *kh* de cette dernière langue s'échange avec *tsh* dans les dialectes. Ajoutez à cela que *g*, *dj* et *y*, sont aussi confondus fréquemment dans les dérivations des mots; l'aspirée *h* est quelquefois omise, et quelquefois changée en gutturale dure.

« Une autre particularité des étymologies arabes est l'usage de l'*anagramme*, qui se montre dans des exemples fréquents au point de devenir une licence établie dans cette langue. Des exemples de ce cas ne manquent point dans d'autres langues. Ainsi, nous avons Κυρος pour *Khosru; Latium*, qui est considéré comme l'anagramme d'*Italie;*

Digitized by Google

Athènes, comme celui de *Neit*, la Minerve égyptienne ; le latin *dulcis*, au moyen d'un changement de lettres analogues, est le grec γλυκύς ; l'espagnol *milagro* est *miraculum* ; et pour citer un exemple familier à nos voisins du Nord, le mot *Restalrig* est prononcé *Lesterrick* ; ce dernier est tout à fait le cas de bien des mutations arabes.

« En outre, les *abréviations* sont fréquentes : comme le rejet du *J* au commencement, lequel n'étant qu'une simple préfixe, est de même si fréquemment rejeté dans l'hébreu, comme *Coniah* pour *Jeconiah*. L'exemple de *Khatan* est sensible. Quelquefois la première syllabe seulement se conserve, comme *Ras-al-Had* pour *Hadoram*, *Jok* pour *Jockan*, ce dont l'auteur nous montre un exemple familier dans le nom *Gibraltar*, qui est l'abréviation de *Gibel-al-Tarik*. Le *Stamboul* des Turcs, et *Brighton* (pour *Brighthelmstone*) chez nous, sont dans le même cas. Et enfin, l'usage d'adjoindre *n* ou *t* complique encore davantage l'étymologie orientale ; comme *Haulan* pour *Havilah*, *Khault* pour *Khaul* ou *Haual*. Pour l'addition de *n*, nous avons des exemples dans l'hébreu ou *Ahiolon* est identique à *Hialath*, *Chusan* à *Chus*.

« Nous avons jugé nécessaire de présenter ces dérivations, à l'effet de justifier M. Forster de la tacite imputation de bizarrerie. Les licences de l'idiome arabe laisseraient à ces dérivations, dans la plupart des cas, le titre de plausibles, même quand elles seraient isolées ; mais annexées, comme elles le sont constamment, à des preuves collatérales, elles s'élèvent dans beaucoup de cas à la démonstration, dans la plupart au moins jusqu'à une forte évidence présomptive. Nous allons en donner quelques-unes des plus remarquables et des plus importantes.

« *Hevilath* ou *Havilah*, qui, lu sans les points, est simplement *Huite*, se retrouve dans la *Huaela* de Ptolémée, la *Hualà* de Niébuhr, et dans la *Aûal* nabathéenne. On sait que les modernes modifications arabes de ce dernier mot sont *Hual*, *Chaul*, *Khaw*, *Khault*, *Chaulan*. Ces noms se présentent le long de la côte du golfe Persique, ancien séjour des *Hevitéens*, enfants de *Chus*. Or dans ces mêmes localités les anciens géographes marquent les *Chaulosii*, *Chaulothei*, *Chablasii*, *Chablatæi*. De plus nous avons, et identiques à tous ces noms, les demeures de la tribu au loin disséminée des *Beni Khaled*, dont il est suffisamment clair que le nom est identiquement *Khalt*. Et ceci est le voisinage des anciens *Chaldéens* ; et *Chaldone* est désigné par Pline comme un nom de ce même parage. Ces matériaux accumulés en preuve, en dehors desquels M. Forster opère une régulière induction, fournissent assurément une forte raison pour considérer toutes ces désignations comme identiques à *Hevilath*, toutes se trouvant dans la région ainsi désignée dans l'Ecriture (*Gen.* II, 11) : nommément, le *Bahrein*, ou côte nord-ouest de la péninsule, contrée anciennement entourée, ainsi que le témoignage de Pline et Texeira nous l'assurent, par un fleuve, le *Phison* de l'Ecriture, qui coulait parallèlement au golfe Persique et se jetait dans la mer près des îles *Bahrein*. Les *Chaldéens*, d'après M. Forster, sont les mêmes que les *Beni Khaled*, et il applique un passage d'Isaïe (XXXIII, 13), à l'établissement des Bédouins arabes dans des cités par le roi d'Assyrie : *Voilà la terre des Chaldéens, ce peuple qui n'était pas, jusqu'à ce que l'Assyrien la fondât pour ceux qui habitent dans le désert.* Le nom hébreu des Chaldéens (*Chasdim*) dont on n'a pas encore trouvé une étymologie satisfaisante, et qui ne saurait avoir d'affinité avec le mot *Chaldéen* (*l* et *s* ne pouvant s'échanger), notre auteur le considère comme une appellation, selon l'habitude orientale, indiquant leurs mœurs pastorales, et non point leur famille.

« Par l'emploi simple et nullement forcé de l'*anagramme*, il a rétabli heureusement l'identité de bien des noms. Ainsi les *Thaabeni* sont reconnus être les *Beni Thaab*, — les *Ayubeni*, les *Beni Ayub*, ou fils de *Job* ; et, fait de beaucoup plus important, par le même procédé, les *Catabeni*, *Cottabeni*, la *Catabania*. etc., de Ptolémée, de Pline, de Strabon, ne sont que des modifications du nom de cette vaste tribu, les *Beni Khatan*, ou *Jectanites* : découverte qui jusqu'ici avait échappé aux recherches des géographes ; théorie que la comparaison des sites et des circonstances des noms anciens et modernes convertit en un fait démontrable.

« Il fait voir, par une concurrence de preuves curieuses, que les demeures des *Jectanites Hadu-ram* ont été à l'extrémité du côté oriental de la péninsule. Bochart avait déjà pensé que les *Drimati* sur cette côte étaient les mêmes que les *Hadu-ramites* (qui sont appelés ailleurs *Darræ* ou *Adræmitæ*). Il rapporta au même principe l'anagramme classique *Corodamum*, mais il oublia de noter un fait que M. Forster a mis en lumière, savoir, que le nom *Ras-al-Had*, que ce cap porte maintenant, est une abréviation du même mot. Le commodore Owen, dans sa dernière visite, en doublant ce promontoire, découvrit la baie de *Bender Doram* ou *Djoram*, qui présente ainsi la dernière portion du nom, comme *Ras-al-Had* offre la première. Ainsi le nom de la *Mecque* paraît être une abréviation de l'ancien *Macoraba*, qui lui-même était dérivé de la *Carba* ou *Harb*, cette puissante tribu, autrement appelée *Kedarites*, qui occupait le territoire environnant, et de laquelle le califat Arabe a eu son origine. Le mot est formé par la préaddition de M, manière bien connue dans la formation des noms orientaux.

« Nous passons maintenant à la vérification faite par M. Forster des diverses races de *Saba* ou *Sabæens*, touchant l'origine desquelles une grande confusion a eu lieu. Parmi les colonisateurs de l'Arabie, il y avait *Saba*, le fils de *Chus*, et trois *Shaba*, un Chusite, un Jectanite, et un petit-fils de Cétura. M. Forster a assigné à chacun de ceux-ci, par des preuves dans l'examen desquelles nous ne pouvons entrer, leur localité distincte. Les fils de *Saba* le Chusite, les *Asabi* de Ptolémée, occupaient l'*Oman*, où ils étaient environnés par d'autres tribus chusites. De *Shaba*, fils de *Jectan*, provinrent, suivant l'opinion générale, les *Sabæens* de l'*Yemen* ; et M. Forster est d'avis que les rois de *Sheba* et *Saba*, mentionnés dans le *psaume* LXXIIe, désignent ces deux puissantes monarchies aux côtés opposés de l'Arabie : celle de l'*Oman*, possédant la terre de l'or ; celle de l'*Yemen*, la terre de l'encens. Le nom de *Saba* ou *Sheba*, petit-fils de *Chus*, est découvrable conjointement avec celui de son père *Regma*, dans le nord de l'*Yemen*, sous les désignations *Sabe Sabbia*, et *Marsuaba* : tandis que les *Sabæens* de Job, sur les bords de l'Euphrate, près des *Œsitæ* (ou habitants de la terre d'*Uz*), sont les descendants de *Céturah*.

« La reine de *Saba*, par la commune tradition de l'antiquité chrétienne et juive, est reconnue avoir été souveraine des *Sabæens* de l'*Yemen*. M. Forster s'explique les informations qu'elle eut sur la sagesse de Salomon, par les communications qui s'établirent entre les ports de l'Yemen et les navires de Salomon dans leurs voyages vers les côtes de l'*Oman*, pour avoir de l'or. La reine de *Saba* est mentionnée conjointement avec cette expédition, dans le *Ier Livre des Rois*, ch. XXX. Deux faits rendent très-probable que la terre d'*Ophir* était dans l'*Oman* : le premier, ce témoignage de Pline que dans le *Hammæum littus* (que l'on sait être dans l'*Oman*, près du *Ras-al-Had*), il y avait *Auri matalla* ; le second, que dans la même région, le nom de la ville et du district d'*Ofor*, ou *Ofir*, paraît sur les cartes de Sale et de d'Anville. M. Forster

Digitized by Google

fait une question (à laquelle nous pensons qu'on pourrait raisonnablement répondre par l'affirmative) de savoir si l'*Obri* dans l'Oman, qui fut le terme du dernier et aventureux voyage de M. Vellsted à travers cette région inconnue, ne serait pas identique à *Ofor*. Sa position géographique paraît être à peu près la même.

« Par un autre procédé, tout à fait différent, — par une étude de la *signification des noms*, de leur caractère descriptif, et de leur corrélation avec les translations classiques, les positions de plusieurs lieux se trouvent fixées. Aussi le promontoire *Syagrien*, ce point depuis longtemps disputé, il le place comme le doyen Vincent, au cap *Fartash* sur la côte d'*Hadramaut;* appuyant son opinion par de fortes preuves géographiques, et la confirmant par l'étymologie : en effet l'arabe *Fartash* signifie un *museau de cochon*, et s'identifie ainsi avec le sens du Σύαγρος des Grecs. La forme du promontoire a suggéré le nom. Ainsi encore le mont *Climax* de l'Yemen, regardé pour d'autres raisons comme le même que le *Nakhil* de Niebuhr, coïncide avec lui pour la signification, *Nakhil* se traduisant par *monter* (grimper par des échelons). Ces deux désignations se rapportent manifestement aux escaliers de pierre ou terrasses par lesquels on monte la colline. De la même manière l'île de *Trulla* est exactement dans sa forme ce que son nom exprime en latin, une *cuillère*. La détermination de l'emplacement de cette île est un acheminement à la vérification du site important de l'ancien *Emporium Canæ*, aujourd'hui *Hassan Ghorab*. Et le promontoire *Prion* de Pline, démontré le même que le cap *Biorni*, sur la même côte d'*Hadramaut*, répond exactement à son nom :

« Les étymologies des noms de Ptolémée m'amenèrent de nouveau à la carte, où, à ma grande satisfaction, je trouvai *Prinootus mons*, *la montagne dentelée*, expliquée au regard par le singulier aspect de *Ras Broom*, qui, à son côté nord-est, où il forme le port, est très-curieusement *denielé*, présentant quelques roos élancés précisément semblables aux *dents d'une scie.* » (Vol. II, p. 205.)

« Les noms modernes de quelques-unes des tribus et contrées arabes ne correspondent pas à leurs anciennes appellations. Ainsi la grande tribu des *Beni Harb* (les *Carbæ* classiques) occupent l'ancien pays des *Cedreni* ou *Cedarites*, dont ils sont les descendants. Mais il est clair que leur désignation actuelle est à la lettre un *nom de guerre*, puisqu'il signifie *les fils de la guerre*. Notre auteur identifie d'une manière analogue la tribu de *Kademah*, avec celle de *Nobad*, mentionnée dans le premier livre des *Chroniques* (chap. 5), comme une tribu *Hagarite*, mais qui ne paraît dans aucune des généalogies. Le sens de *Nodab* est la *vibration d'une lance;* c'est leur nom de guerre. Le titre de *Beni Kelb* (ou chiens) est d'une façon pareille pris par la tribu des *Dumah*. Cette adoption d'un surnom prévaut grandement, non-seulement parmi les Arabes, mais encore chez les Indiens d'Amérique (qui, à beaucoup d'égards, ont des points de rapprochement avec les Arabes Bédouins), comme elle a prévalu jadis parmi les clans d'Ecosse. Le clan *Chattan* de Walter-Scott se présente comme un exemple familier à nos lecteurs.

« Nos limites ne nous permettent pas de remarquer bien des sujets d'un intérêt profond qui se rattachent à l'histoire sainte, tels que le pays et la postérité de *Job* (qu'on peut encore retrouver dans le *Nedj*); le pays des *hommes sages* ou *mages* de l'Orient, etc. Pour la même raison nous sommes obligés de n'accorder à la seconde partie de l'ouvrage (la géographie classique de l'Arabie), qu'une remarque en passant. Dans cette partie le lecteur trouvera d'amples matières d'intérêt dans la relation de l'expédition d'*Elius Gallus*, au temps d'Auguste, dans laquelle est retracé l'itinéraire de la marche circuitive des Romains par *Mariaba* dans le Bahrein, vers *Marsuaba* dans l'Yemen, et leur retraite par la côte. Ce détour, qui est vérifié par la corrélation des noms modernes avec ceux enregistrés par l'historien, rend pleinement compte de la différence du temps employé à la marche et à la retraite; six mois pour la première, et deux pour la dernière. L'auteur a aussi rendu le service essentiel d'éclaircir les difficultés qui ont jusqu'ici obscurci la délinéation classique de toute la côte Sud et Est, identifiant positivement le *Camæ Emporium* avec *Hassan Ghorab*, et *Mæsa* avec *Nakab al Hajar*, — lieux où furent découvertes les inscriptions *hamyarites* dont nous parlerons dans le prochain article, — et l'*Athimoscata* de Pline avec la *Mascate* de l'*Oman*, capitale de notre amical allié l'*Imâm Sayid Said.* »

NOTE XVIII.

Art. Madagascar.

COMPARAISON DU MADECASSE ET DU MALAI, etc.

Français.	*Madecasse.*	*Malai.*	
Ciel.	*danghitsi* ou *langhits.*		*languit*, aux îles Marianes et Philippines; *élandchi*, aux îles des Amis.
Terre.	*tane.*	*tana.*	tagal.
Lune.	*voulan.*		*woulan*, javanais.
Etoile.	*quintane.*	*vintané.*	
Feu.	*afe.*	*aft.*	tagal.
Ile.	*nossa.*		*noussa*, timor.
Montagne.	*vohits.*		*woukir*, haut javanais.
Jour.	*anto* ou *anrou.*	*arri.*	*ao*, aux îles des Amis.
Père.	*baba* et *amproi.*	*bapa.*	*amai*, tagal.
Mère.	*nène.*	*nène.*	
Fils.	*ana* ou *zann.*	*onax.*	
Homme.	*ouroun* et *ouloun.*	*orang.*	
Epoux.	*lahe.*		*lanaug*, javanais.
Femme.	*vayavé.*	*vabai.*	
Tête.	*loha.*		*holo*, jav.; *olo*, tagal.
Œil.	*masson.*		*matta*, jav.
Nez.	*orang.*		*hiroung*, jav.
Langue.	*lela.*		*leda*, jav.

Digitized by Google

Français.	*Madecasse.*	*Malai.*	
Main.	*tangham.*		*taugan*, jav.
Dent.	*niffi.*		*niphin*, aux îles Mariannes
Boire.	*minum.*	*minom.*	
Un.	*isse* ou *esson.*		*essa*, timor.
Deux.	*rona.*		*noua*, timor.
Trois.	*telloo* et *toullo.*		*telon*, haut-jav.; *tola*, bas-jav.
Quatre.	*effats.*	*opat.*	*opat*, jav.
Cinq.	*limi.*	*lima.*	jav.; *rima*, polyn.
Six.	*enem.*		*ninam*, haut-jav.
Sept.	*filou.*		*itou*, timor.; *peti*, haut-jav.
Huit.	*valou.*		*wolo*, haut-jav.
Neuf.	*sini.*		*senaw*, timor.
Dix.	*poulou.*	*sapoulou.*	jav.

Jours de la semaine (à commencer par lundi) en malai : *senene*, *telassa*, *robo*, *camisse*, *zouma*, *saplou*, *lahati*; — en madecasse : *sinine*, *talate*, *roubia*, *camisse*, *zouma*, *saboutsi*, *lahadi*.

NOTE XIX.

Art. MEXIQUE.

Antiquités du Mexique.

Le rôle important que jouèrent dans l'histoire du Nouveau-Monde les habitants de cette belle contrée du Mexique, nous engage à emprunter à l'*Essai statistique sur la Nouvelle-Espagne* et aux *Vues des Cordillères*, de M. A. de Humboldt, les deux fragments suivants, dont le premier donne une idée de la civilisation des Aztèques en la comparant à celle des Péruviens, et le second offre des rapprochements curieux sur les croyances religieuses des deux hémisphères, et trace d'une main habile l'histoire des migrations des Mexicains et les événements les plus mémorables de leurs annales.

« En observant que les indigènes avaient une connaissance presque exacte de la grandeur de l'année, qu'ils intercalaient à la fin de leur grand cycle de 104 ans avec plus d'exactitude que les Grecs, les Romains et les Egyptiens, on est tenté de croire que ces progrès ne sont pas l'effet du développement intellectuel des Américains même, mais qu'ils les devaient à leur communication avec quelque peuple très-cultivé de l'Asie centrale. Les Toultèques paraissent dans la Nouvelle-Espagne au VIIe siècle, les Aztèques au XIIe; déjà ils dressent la carte géographique du pays parcouru, déjà ils construisent des villes, des chemins, des digues, des canaux, d'immenses pyramides très-exactement orientées, et dont la base a jusqu'à 438 mètres de long. Leur système de féodalité, leur hiérarchie civile et militaire se trouvent dès lors si compliqués, qu'il faut supposer une longue suite d'événements politiques pour que l'enchaînement singulier des autorités, de la noblesse et du clergé ait pu s'établir, et pour qu'une petite portion du peuple, esclave elle-même du sultan mexicain, ait pu subjuguer la grande masse de la nation. L'Amérique méridionale nous offre des formes singulières de gouvernements théocratiques : tels étaient ceux du Zaque de Bogota (l'ancienne Cundinamarca) et de l'Ynca du Pérou, deux empires étendus dans lesquels le despotisme se cachait sous les apparences d'un régime doux et patriarcal. Au Mexique, au contraire, de petites peuplades, lassées de la tyrannie, s'étaient donné des constitutions républicaines. Or ce n'est qu'après de longs orages populaires que ces constitutions libres peuvent se former. L'existence des républiques n'indique pas une civilisation très-récente. Comment, en effet, douter qu'une partie de la nation mexicaine ne fût parvenue à un certain degré de culture, en réfléchissant sur le soin avec lequel les livres hiéroglyphiques furent composés, en se rappelant qu'un citoyen de Tlascala, au milieu du bruit des armes, profita de la facilité que lui offrait notre alphabet romain, pour écrire dans sa langue cinq gros volumes sur l'histoire d'une patrie dont il déplorait l'avilissement? Nous ne résoudrons point ici le problème, d'ailleurs si important pour l'histoire, si les Mexicains du XVe siècle étaient plus civilisés que les Péruviens, et si les uns et les autres, abandonnés à eux-mêmes, n'auraient pas fait des progrès plus rapides vers la culture intellectuelle que ceux qu'ils ont faits sous la domination du clergé espagnol (877)? Nous n'examinerons pas non plus si, malgré le despotisme des princes aztèques, le perfectionnement de l'individu trouvait moins d'entraves au Mexique que dans l'empire des Yncas. Dans ce dernier, le législateur n'avait voulu agir sur les hommes que par masses; en les contenant dans une obéissance monastique, en les traitant comme des machines animées, il les forçait à des travaux qui nous étonnent par leur ordonnance, par leur grandeur et surtout par la persévérance de ceux qui les ont dirigés. Si nous analysons le mécanisme de cette théocratie péruvienne généralement trop vantée en Europe, nous observerons que partout où les peuples sont divisés en castes, dont chacune ne peut s'adonner qu'à de certains genres de travaux, que partout où les habitants ne jouissent pas d'une propriété particulière et travaillent au seul profit de la communauté, on pourra trouver des canaux, des chemins, des aqueducs, des pyramides, des constructions immenses; mais que ces peuples, conservant pendant des milliers d'années le même aspect d'aisance extérieure, n'avancent presque pas dans la culture morale, qui est le résultat de la liberté individuelle.

« De tous les traits d'analogie que l'on observe dans les monuments, dans les mœurs et dans les traditions des peuples de l'Asie et de l'Amérique, le plus frappant est celui que présente la mythologie mexicaine dans la fiction cosmogonique des destructions et des régénérations périodiques de l'univers. Cette fiction, qui lie le retour des grands cycles à l'idée d'un renouvellement de la matière supposée indestructible, et qui attribue à l'espace ce qui semble n'appartenir qu'au temps, remonte jusqu'à la plus haute antiquité. Les livres sacrés des Hindous, surtout le *Bhâgatava Pourâna*, parlent déjà des quatre âges et des *pralayas*, ou cataclysmes, qui, à diverses époques, ont fait périr

(877) Sur les caractères de la vraie civilisation et sur son progrès indéfini dans les sociétés chrétiennes, *Voy.* notre *Dictionnaire apologétique*, t. I, Introduction, § XIII.

Digitized by Google

l'espèce humaine. Une tradition de *cinq âges*, analogue à celle des Mexicains, se retrouve sur le plateau du Tibet. S'il est vrai que cette fiction astrologique, qui est devenue la base d'un système particulier de cosmogonie, a pris naissance dans l'Hindoustan, il est probable aussi que, de là, par l'Iran et la Chaldée, elle a passé aux peuples occidentaux. On ne saurait méconnaître une certaine ressemblance entre la tradition indienne des *yougas* et des *kalpas*, les cycles des anciens habitants de l'Etrurie, et cette série de générations détruites, caractérisées par Hésiode sous l'emblème de quatre métaux.

« Les peuples de Culhua ou du Mexique, » dit Gomara, qui écrivait au milieu du XVIe siècle, « croient, d'après leurs peintures hiéroglyphiques, qu'avant le soleil qui les éclaire maintenant il y en a déjà eu quatre qui se sont éteints les uns après les autres. Ces divers soleils sont autant d'âges dans lesquels notre espèce a été anéantie par des inondations, par des tremblements de terre, par un embrasement général et par l'effet des ouragans. Après la destruction du quatrième soleil, le monde a été plongé dans les ténèbres pendant l'espace de vingt-cinq ans. C'est au milieu de cette nuit profonde, dix ans avant l'apparition du cinquième soleil, que le genre humain a été régénéré. Alors les dieux, pour la cinquième fois, ont créé un homme et une femme. Le jour où parut le dernier soleil porta le signe *tochtli* (lapin), et les Mexicains comptent huit cent cinquante ans, depuis cette époque jusqu'en 1552. Leurs annales remontent jusqu'au cinquième soleil. Ils se servaient de peintures historiques (*escritura pintada*), même dans les quatre âges précédents; mais ces peintures, à ce qu'ils affirment, ont été détruites, parce qu'à chaque âge tout doit être renouvelé. D'après Torquemada, cette fable, sur la révolution des temps et la régénération de la nature, est d'origine toltèque : c'est une tradition nationale qui appartient à ce groupe de peuples que nous connaissons sous les noms de Toltèques, Chichimèques, Acolhues, Nahuatlaques, Tlascaltèques et Aztèques, et qui, parlant une même langue, ont reflué du nord au sud depuis le milieu du VIIe siècle de notre ère.

« D'après le système des Mexicains, les quatre grandes révolutions de la nature sont causées par les quatre éléments; la première catastrophe est l'anéantissement de la force productrice de la terre; les trois autres sont dues à l'action du feu, de l'air et de l'eau. Après chaque destruction, l'espèce humaine est régénérée, et tout ce qui n'a pas péri de la race ancienne est transformé en oiseaux, en singes ou en poissons. Ces transformations rappellent encore les traditions de l'Orient : mais dans le système des Hindous, les âges ou *yougas* se terminent tous par des inondations; et dans celui des Egyptiens, les cataclysmes alternent avec des conflagrations, et les hommes se sauvent, tantôt sur les montagnes, tantôt dans les vallées. Ce serait nous écarter de notre sujet, que d'exposer ici les petites révolutions locales arrivées à plusieurs reprises dans la partie montueuse de la Grèce, et de discuter le fameux passage du second livre d'Hérodote, qui a tant exercé la sagacité des commentateurs. Il paraît assez certain que, dans ce passage, il n'est pas question d'*apocatastases*, mais de quatre changements (apparents) arrivés dans les lieux du coucher et du lever du soleil, et causés par la précession des équinoxes.

« Comme on pourrait être surpris de trouver cinq âges ou *soleils* chez les peuples du Mexique, tandis que les Hindous et les Grecs n'en admettent que quatre, il est utile de faire remarquer ici que la cosmogonie des Mexicains s'accorde avec celle des Tibétains, qui regarde aussi l'âge présent comme le cinquième. En examinant avec attention le beau morceau d'Hésiode, dans lequel il expose le système oriental du renouvellement de la nature, on voit que ce poëte compte effectivement cinq générations en quatre âges. Il divise le siècle de bronze en deux parties qui embrassent la troisième et la quatrième génération, et l'on peut être surpris qu'un passage si clair ait quelquefois été mal interprété. Nous ignorons quel était le nombre des âges rapportés dans les livres de la Sibylle; mais nous pensons que les analogies que nous venons d'indiquer ne sont pas accidentelles, et qu'il n'est pas sans intérêt pour l'histoire philosophique de l'homme de voir les mêmes fictions répandues depuis l'Etrurie et le Latium jusqu'au Tibet, et de là jusque sur le dos des Cordillères du Mexique.

« La région montagneuse du Mexique, semblable au Caucase, était habitée, dès les temps les plus reculés, par un grand nombre de peuples de races différentes. Une partie de ces peuples peut être considérée comme le reste de tribus nombreuses qui, dans leurs migrations du nord au sud, avaient traversé le pays d'Anahuac, et dont quelques familles, retenues par l'amour du sol qu'elles avaient défriché, s'étaient séparées du corps de la nation, en conservant leur langue, leurs mœurs et la forme primitive de leur gouvernement.

« Les peuples les plus anciens du Mexique, ceux qui se regardaient comme autochthones, sont : les Olmèques ou Hulmèques, qui ont poussé leurs migrations jusqu'au golfe de Nicoya et à Léon de Nicaragua, les Xicalanques, les Cores, les Tépanèques, les Tarasques, les Miztèques, les Tzapotèques et les Otomites. Les Olmèques et les Xicalanques, qui habitaient le plateau de Tlascala, se vantaient d'avoir subjugué ou détruit, à leur arrivée, les géants ou *quinametin*, tradition qui se fonde vraisemblablement sur l'aspect des ossements d'éléphants fossiles trouvés dans ces régions élevées des montagnes d'Anahuac. Boturini avance que les Olmèques, chassés par les Tlascaltèques, ont peuplé les Antilles et l'Amérique méridionale.

« Les Toltèques, sortis de leur patrie, Huehuetlapallan ou Tlalpallan, l'an 544 de notre ère, arrivent à Tollautzinco, dans le pays d'Anahuac, en 648, et à Tula, en 670. Sous le règne du roi toltèque, Ixtlicuechahuac, en 708, l'astrologue Huematzin composa le fameux *livre divin*, le Teoamoxtli, qui renfermait l'histoire, la mythologie, le calendrier et les lois de la nation. Ce sont aussi les Toltèques qui paraissent avoir construit la pyramide de Cholula, sur le modèle des pyramides de Teotihuacan. Ces dernières sont les plus anciennes de toutes, et Siguenza les croit l'ouvrage des Olmèques.

« C'est du temps de la monarchie toltèque, ou dans des siècles antérieurs, que paraît le Budha mexicain, Quetzalcohuatl, homme blanc, barbu, et accompagné d'autres étrangers qui portaient des vêtements noirs en forme de soutanes. Jusqu'au XVIe siècle, le peuple employait de ces habits de Quetzalcohuatl pour se déguiser dans les fêtes. Le nom du saint était Cuculca à Yucatan, et Camaxtli à Tlascala. Son manteau était parsemé de croix rouges. Grand prêtre de Tula, il fonda des congrégations religieuses. Il ordonna des sacrifices de fleurs et de fruits, et se bouchait les oreilles lorsqu'on lui parlait de la guerre. Son compagnon de fortune, Huemac, était en possession du pouvoir séculier, tandis que lui-même jouissait du pouvoir spirituel. Cette forme de gouvernement était analogue avec celles du Japon et du Cundinamarca; mais les premiers moines, missionnaires espagnols, ont gravement discuté la question si Quetzalcohualt était Carthaginois ou Irlandais. De Cholula, on envoya des colonies à la Mixteca, à Huaxayacac, Tabasco et Campêche. On suppose que le palais de Mitla a été construit par ordre de cet inconnu. Du

Digitized by Google

temps de l'arrivée des Espagnols, on conservait à Cholula, comme des reliques précieuses, certaines pierres vertes qui avaient appartenu à Quetzalcohuatl; et le P. Toribio de Motilinia vit encore sacrifier en honneur du saint au sommet de la montagne de Matlalcuye, près de Tlascala. Le même religieux assista, à Cholula, à des exercices ordonnés par Quetzalcohuatl, dans lesquels les pénitents se scarifiaient la langue, les oreilles et les lèvres. Le grand prêtre de Tula avait fait sa première apparition à Panuco; il quitta le Mexique dans le dessein de retourner à Tlalpallan, et c'est dans ce voyage qu'il disparut, non pas au nord, comme on devrait le supposer, mais à l'est, sur les bords du Rio Huasacualco. La nation espéra son retour pendant un grand nombre de siècles. Lorsque, en arrivant à Ténochtitlan, je passai par Xochimilco, dit le moine Bernard de Sahagun, tout le monde me demanda si je venais de Tlalpallan. Je n'entendais pas alors le sens de cette question, mais je sus plus tard que les Indiens nous prenaient pour les descendants de Quetzalcohuatl. Il est intéressant sans doute de réunir jusqu'aux plus petites circonstances de la vie de ce personnage mystérieux qui, appartenant à des temps héroïques, est probablement antérieur aux Toltèques.

« Peste et destruction des Toltèques, en 1051. Ils poussent leurs migrations plus loin au sud. Deux enfants du dernier roi et quelques familles toltèques restent dans le pays d'Anahuac.

« Les Ghichimèques, sortis de leur patrie, Amaquemecan, arrivent au Mexique en 1170.

« Migration des Nahuatlaques (Anahuatlaques) en 1178. Cette nation renferma les sept tribus des Sochimilques, des Chalques, des Tépanèques, des Acolhues, des Tlahuiques, des Tlascaltèques ou Téochichimèques et des Aztèques ou Mexicains, qui, de même que les Chichimèques, parlaient tous la langue toltèque. Ces tribus appelaient leur patrie *Aztlan* ou *Teo-Acolhuacan*, et la disaient voisine d'Amaquemecan. Les Aztèques étaient sortis d'Aztlan, d'après Gama, en 1064; d'après Clavigero, en 1160. Les Mexicains proprement dits se séparèrent des Tlascaltèques et des Chalques, dans les montagnes de Zacatecas.

« Arrivée des Aztèques à Tlalixco ou Acahualtzinco, en 1087; réforme du calendrier, et première fête du feu nouveau depuis la sortie d'Aztlan, en 1091.

« Arrivée des Azteques à Tula, en 1196; à Tzompanco, en 1216; et à Chapoltepec en 1245.

« Sous le règne de Nopaltzin, roi des Chichimèques, un Toltèque, appelé Xiuhtlato, seigneur de Quaultepec, enseigne au peuple, vers l'an 1250, la culture du maïs et du coton, et la panification de la farine de maïs. Le peu de familles toltèques qui habitaient les rives du lac de Ténochtitlan, avaient entièrement négligé la culture de cette graminée, et le froment américain aurait été perdu pour toujours, si Xiuhtlato n'en eût conservé quelques grains depuis sa première jeunesse.

« Union entre les trois nations des Chichimèques, des Acolhues et des Toltèques. Nopaltzin, fils du roi Xolotl, épouse Azcaxochitl, fille d'un prince toltèque; Pochotl, et les trois sœurs de Nopaltzin s'allient aux chefs des Acolhues. Il existe peu de nations dont les annales présentent un si grand nombre de noms de famille et de lieux que les annales hiéroglyphiques d'Anahuac.

« Les Mexicains tombent dans l'esclavage des Acolhues, en 1314, mais ils réussissent bientôt à s'y soustraire par leur valeur.

« Fondation de Ténochtitlan, en 1325.

« Rois mexicains : I. Acamapitzin, 1352-1389; II. Huitzilihuitl, 1389-1410; III. Chimalpopoca, 1410-1422; IV. Itzoatl, 1423-1456; V. Motezumailhuicamina ou Motezuma premier, 1436-1464; VI. Axajacatl, 1464-1477; VII. Tizoc, 1477-1480; VIII. Ahuitzotl, 1480-1502; IX. Motezuma-Xocojotzin ou Motezuma second, 1502-1520; X. Cuitlahuatzin, dont le règne ne dura que trois mois; XI. Quauhtemotzin, qui régna pendant neuf mois de l'année 1521.

« Arrivée de Cortez à la plage de Chalchicuecan, en 1519.

« Prise de la ville de Ténochtitlan, en 1521. »

—

NOTE XX.

Art. Péruviennes [langues].

Antiquités du Pérou.

Sous le titre de *Cuzco and Lima*, M. Markham a publié dernièrement un ouvrage d'un grand intérêt, d'où nous extrayons ce qui suit.

« Cuzco, ville des Incas, autrefois le centre de la civilisation de cette partie du monde, avec ses palais surpassant en magnificence, en richesses et en splendeurs ceux des *Mille et une Nuits*, avec ses temples où les guerriers couverts d'or et de pierres précieuses venaient déposer leurs trophées aux pieds de Ynti, divinité sacrée des Péruviens, et de Quilla, son épouse d'argent, où sont aujourd'hui tes palais, tes temples, tes guerriers aux armes resplendissantes, et tes trésors? Les descendants de tes Incas sont presque des esclaves, et tes richesses immenses qui ont échappé aux conquérants sont ensevelies à jamais sous tes ruines!

« Manco-Ccapac fonda Cuzco en 1050, et fut le père de cette brillante lignée de héros. Les principaux Incas après lui furent Rocca, le fondateur de ces écoles dont on peut encore admirer l'architecture vraiment cyclopéenne; Viracocha, qui bâtit une massive citadelle encore debout sur la montagne de Sacsahuaman; Pachacutec, le Salomon du Nouveau-Monde, dont les paroles et les édits ont été conservés par les soins de Garcilasso; Yupanqui, qui exécuta à travers les Andes une marche militaire qui dépasse en stratégie et en difficultés vaincues toutes celles des César, des Annibal et des grands capitaines; Huayna-Ccapac, le plus puissant et le plus chevaleresque des Incas, qui étendit sa domination de l'équateur au sud du Chili, et des bords du Pacifique aux rives du Paraguay; et enfin le jeune et brave Manco, qui soutint pendant longtemps une lutte inégale avec les Espagnols. Il fut vaincu, et le soleil péruvien, qui avait pendant tant d'années brillé d'un si vif éclat, s'éteignit dans des flots de sang.

« Cuzco, située au 13° 31′ de latitude sud et au 73° 3′ de longitude ouest, est à 11,380 pieds au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire 2,000 pieds au-dessus du Saint-Bernard. Eloignée seulement de 800 milles de l'équateur, le climat est cependant d'une grande douceur, et, chose étrange, il y a des hivers où il tombe de la neige. La ville, au nord-ouest de la vallée, est dominée par de hautes montagnes coupées de nombreuses gorges d'où sortent

Digitized by Google

les deux rivières d'Huatanay et de Rodadero, qui passent dans la ville, sous les murailles, et se divisent en une multitude de petits ruisseaux qui donnent une grande fraîcheur dans les rues. Les maisons sont en pierre de taille; toutes les fondations datent du temps des Incas, et les étages supérieurs seuls sont d'une architecture plus moderne. J'entrai dans la ville par une rue dont la pente est si roide, que des marches sont nécessaires en plusieurs endroits, et arrivai aux ruines d'un palais bâti, dit-on, par le premier Inca. Sur une terrasse de 84 pieds en pierres de larges dimensions, exactement reliées entre elles, s'élève un mur de 8 pieds avec huit niches semblables à celles des palais de Lima-Tambo. Dans une de ces niches est pratiqué un escalier qui mène à un terre-plein où s'élève un second mur de 12 pieds formant une seconde terrasse. Sur ce mur je vis des sculptures très-endommagées représentant des sirènes. Autour sont groupés des restes de constructions de 10 à 12 pieds de hauteur, dont les pierres sont taillées en parallélogrammes. Les fondations du palais s'étendaient vers le sud-est, mais sont presque entièrement détruites. D'après une autre tradition, ce palais aurait été bâti par l'Inca Pachacutec dans les circonstances suivantes. Au commencement de son règne, un grand tremblement de terre détruisit Cuzco de fond en comble, et il bâtit ce palais sur le Colcampata pour surveiller les nouvelles constructions. Le mot *pacha-cutec* veut dire « la terre retournée, » mais peut aussi signifier « changement de temps. » Garcilasso de la Vega prétend que cet Inca prit ce nom à cause des grandes réformes qu'il introduisit sous son règne, dans la computation du temps.

« Mais d'où venaient donc ce mystérieux Manco Ccapac et son épouse? Bien des opinions diverses se combattent à ce sujet. M. Ranking, dans un ouvrage scientifique publié en 1827, affirme que Manco CCapac était un fils de Kublai-Kan, premier empereur chinois, de la dynastie de Yuen, et qu'il conquit le Pérou avec des troupes montées sur des éléphants. Montesinos, vieux chroniqueur espagnol, prétend qu'il vint d'Arménie 500 ans après le déluge. D'autres le font descendre d'une race égyptienne. La croyance indienne est que Manco CCapac et son épouse Mama-Ocello-Puaco, tous deux enfants du soleil, furent envoyés par leur père au Pérou pour y fonder un empire. Les uns croient qu'ils descendirent sur terre, près des bords du lac Titicala, et d'autres qu'ils sortirent d'une caverne, près de Paccari Tambo. En comparant les institutions, les coutumes, les cérémonies et la religion des Incas avec celles de différents peuples de l'Asie, il n'est pas douteux que Quetzalcoatl, Bochico et Manco CCapac sont arrivés au centre et au sud de l'Amérique par la Chine et les pays est de l'Asie.

« Le gouvernement établi par les Incas, théocratie despotique, était néanmoins doux et patriarcal. L'Inca était le père de son peuple; ses actions, ses travaux, ses plaisirs étaient soumis au contrôle de ses grands officiers, et son plus beau titre était celui de Huaccha-Ayac « l'ami des pauvres. » Les cérémonies religieuses faisaient pour ainsi dire partie de la main-d'œuvre gouvernementale, et l'obéissance aux lois était le premier devoir des enfants du soleil.

« Les quatre principaux successeurs de Manco Capac : Rocca le Valeureux, Yupanqui le Gaucher, Mayta le Riche, et CCapac Yupanqui convertirent un grand nombre d'Indiens à la religion du soleil, et étendirent leur puissance d'Ollentaz-Tambo aux rives sud du lac Titicala. Les ruines du palais de Rocca sont à l'endroit appelé aujourd'hui *Calle del Triunfo*, sur la grande place de Cuzco. Les pierres de taille, qui présentent de grandes aspérités à l'extérieur, sont cependant exactement unies entre elles, et d'une couleur brun noir. Cet Inca fonda les *yacha-huasi* ou écoles, aujourd'hui l'église de San-Lorenzo; il créa des fabriques d'étoffes de laine de lamas et de vases d'or et d'argent. Son successeur, moins heureux, ne put s'occuper d'améliorations intérieures; il eut à résister à une révolte qui menaça l'empire. Parti pour surveiller la coupe de la laine des lamas, à Chita, dans les Cordillères, il tomba dans une méditation profonde, et resta longtemps dans une solitude complète. Un jour, pendant la grande chaleur de midi, un esprit aux cheveux d'or se présenta à ses yeux, lui annonçant l'insurrection d'une partie de ses sujets et le moyen de les dompter. Le jeune homme se sentit animé d'une vigueur surhumaine, et prit le nom du génie qui lui était apparu. Il s'appela depuis lors Viracocha (l'écume de la mer), et revint à Cuzco. L'armée impériale se divisait alors en compagnies, commandées par un officier, de 10, de 100 et de 1,000 hommes. Un corps de 5,000 était toujours sous les ordres d'un général ou *hatun-apu*. Les compagnies se distinguaient entre elles par des turbans et des tuniques en coton, de différentes couleurs, fournies par le gouvernement, ainsi que les armes, qui consistaient en casse-têtes de la forme d'une étoile, en arcs, flèches, frondes et haches. Viracocha, fort de son bon droit, marcha avec confiance contre les révoltés, et les défit complétement à Yahuar-Pampa (le champ du sang). En l'honneur de cette victoire, le jeune Inca fit élever un temple au génie qui lui était apparu, et épousa une femme de *race blanche* appelée *Runtu* (l'œuf). Les ruines de ce temple se voient encore aujourd'hui à Cacha, sur les bords du Viscamayu, à cent milles environ de Cuzco. Depuis cette époque, Viracocha fut adoré comme un dieu par les Indiens, et son nom a été adopté dans la langue quicha pour signifier grand et puissant. Les Incas sentaient déjà le besoin de se défendre contre les invasions étrangères, et, dans ce but, ils élevèrent plusieurs forteresses. La principale est celle de Sacrahuaman, dont presque toutes les parois se composent de rochers énormes et d'un seul bloc. Ce fut derrière ces murailles que se réfugièrent les derniers enfants du soleil, qui purent, grâce à leur solidité, résister longtemps aux bandes aguerries du terrible Pizarre.

« La puissance des Incas était théocratique, car la croyance populaire les faisait descendre du soleil *Yati*, que les peuples adoraient comme source de tous biens et de toutes richesses. Une des plus belles constructions de l'ancien Cuzco était le temple du soleil Yntip-Pampa, qui tenait toute la place occupée aujourd'hui par l'église de Santo-Domingo et le couvent des Dominicains. Une partie du Yntip-Pampa renfermait des temples particuliers en pierre de taille dédiés à *Quilla* (la lune), dont les prêtres ne devaient se servir pour leurs sacrifices que d'ustensiles en argent massif; à *Coyllar cuna*, les légions célestes; à *Chasca*, la planète Vénus, appelée la jeune fille aux regards d'or; à *Cuicha*, l'arc-en-ciel, et à *Yllapa*, le tonnerre et les éclairs. Au centre de la grande cour carrée, à l'intérieur du temple, s'élevait un pilier où étaient régulièrement marquées les équinoxes, principales fêtes du calendrier des Incas, d'après lesquelles on calculait le temps. L'Inca Pachacutec, dont nous avons parlé plus haut, divisa l'année péruvienne en douze mois, et corrigea l'année lunaire par de savantes observations sur les solstices et les équinoxes. L'année commençait au solstice d'été, le 22 décembre, par le mois de *raymi*, dont la venue était célébrée par des chants, des danses et de la musique. Des millions d'Indiens venaient à cette époque à Cuzco, de tous les points de l'empire, pour le *Sasippunchau*, grande fête en l'honneur du soleil, qui durait trois jours. Les hommes portaient, à cette occasion, l'*uneu*, tunique sans manches, de coton blanc, attachée aux épaules par des pierres

Digitized by Google

travaillées. Les femmes portaient le *llidas* ou long manteau de coton multicolore, orné de guirlandes de fleurs. L'Inca arrivait au temple, sur les épaules de ses sujets, dans le *tiana*, trône d'or massif. Sa tête était couverte d'un turban de plusieurs couleurs, entouré du *llautu*, frange cramoisie, signe de la toute-puissance, et surmonté de plumes de *coraquenque*. Sa tunique, de coton bleu de ciel passementée de fils d'or, était attachée sur ses épaules par des plaques d'or massif, enrichies d'émeraudes. Ses chevilles et ses poignets étaient encerclés d'anneaux d'or, et sa taille serrée par une ceinture de pierres précieuses. Par-dessus cet habillement il portait un long manteau couvert de perles, d'émeraudes, de rubis et de diamants, qui, par leur arrangement bien combiné, simulaient un soleil de midi et ses éclatants rayons. Arrivé au temple, l'Inca, entouré des *huillacs-umus*, grands prêtres, prenait dans ses mains deux vases remplis de la chicha sacrée. Il renversait celui de la main droite sur l'autel du dieu, et buvait le contenu de l'autre avec les prêtres. Alors la *mosoc nina*, ou flamme sacrée, était allumée par un miroir de métal concentrant les rayons du soleil sur un paquet de coton bien sec, et était précieusement entretenue et alimentée pendant toute l'année par les *acllas huasis*, vierges du soleil, dans la partie nord du Yutip-Pampa, aujourd'hui le couvent de Santa-Catalina. La fête se terminait par des danses et des festins.

« Le second mois s'appelait *hucuy-poccoy*, ou la petite pousse, et le troisième, *hatun-poccoy*, ou la grande pousse. Dans le quatrième, *paucar-huaray*, était la seconde grande fête de Situa ou équinoxe d'automne, époque où les fleurs des Andes sont dans leur plus grande floraison. Le cinquième, *arihuay*, avril; *aymuray* ou mai; le *cusque-raymi*, qui amenait la troisième fête; l'*anta-situa*, pendant lequel l'armée célébrait des danses guerrières; le *capac-situa*; l'*umu-raymi*, quatrième grande fête; l'*huraca*, pendant laquelle les jeunes gens en âge recevaient la ceinture, signe de virilité, de noblesse et de chevalerie. C'était aussi l'époque de tous les mariages; les fiancés se présentaient devant les *curucas*, gouverneurs de provinces, qui leur unissaient simplement les mains. Un fait remarquable, c'est que l'usage d'entourer d'une ceinture les reins des jeunes gens, en signe de virilité, existait chez les Perses et existe encore aujourd'hui chez les Ghebers.

« Dans le mois d'*aya-marca* avaient lieu dans tout l'empire les cérémonies en l'honneur des morts.

« Au dernier mois, le *capac-raymi*, les Péruviens se livraient à toutes sortes de pantomimes, de chants et danses; à l'*huyra-china*, jeux de balles, et à l'*huayra*, jeux de dés.

« Le culte du soleil était la religion nationale des Péruviens, et cependant ils avaient la conscience d'un pouvoir supérieur, comme on peut en juger par des paroles prononcées en différentes circonstances par des Incas.

« A une fête du Raymi, l'Inca Huayna-Ccapac fixait ses yeux avec hardiesse sur l'image du soleil. Alors le grand prêtre lui dit :

« O Inca! que faites-vous? Vous scandalisez votre cour et le peuple en fixant aussi librement l'image sacrée de Ynti.

— Quelqu'un ici, répliqua fièrement l'Inca, oserait-il m'ordonner d'aller où il lui plaira?

— Qui serait assez hardi pour le faire? répondit humblement le grand prêtre.

— Et, continua l'empereur, y a-t-il un seul homme qui hésite à partir sur mon ordre pour aller même au fond du Chili?

— Tous vous doivent obéir, même quand il s'agit de leur vie.

— Eh bien, je sens qu'il y a au-dessus de mon père le soleil un pouvoir auquel il obéit, et d'après l'ordre duquel il mesure le temps dans le ciel sans jamais s'arrêter. »

« Sous le règne de Pachacutec, un temple fut élevé à l'être suprême appelé Pachacomac ou créateur du monde, sur les côtes de l'océan Pacifique. Les Péruviens croyaient à un esprit malin et diabolique du nom de Sapay. D'après leurs croyances d'une vie future et d'un lieu de punition et de récompense, les Indiens du Pérou embaument soigneusement leurs morts, enfouissent avec eux de grandes richesses et ferment avec soin le palais de l'Inca décédé, que personne ne peut habiter

« La religion du soleil n'était pour ainsi dire pratiquée que par les Incas, les philosophes et la noblesse. Les peuples étaient presque tous idolâtres, et cependant ils croyaient à la *mama* ou essence spirituelle. Ils avaient, comme les Romains et les Grecs, leurs dieux lares; les *canapas* ou dieux du foyer; les *sara-canapas*, esprits des moissons; les *chaina-canapas* et les *llamas-canapas*, dieux des fermes et des troupeaux. Ces croyances ne purent être détruites par la domination espagnole, et durent encore aujourd'hui. Nous avons sous les yeux une curieuse lettre pastorale de dom Pedro de Villa Gomez, archevêque de Lima, qui, en 1649, indique aux prêtres les questions suivantes à adresser aux Indiens :

« Quel est le nom du principal huaca de ce pays?

« Quel est le huaca qui préside aux moissons et à l'agriculture?

« Qui adorez-vous?

« A quel huaca vous adressez-vous pour n'être pas maltraités par les Espagnols dans les mines, les fabriques et les fermes?

« Quels corps de *chucus* (jumeaux) ou de *chacpas* (enfants nés les pieds les premiers) avez-vous et cachez-vous dans vos maisons?

« Qui coupe et qui garde les cheveux de vos enfants?

« Combien cachez-vous d'enfants pour les soustraire au baptême? »

« Ce fut l'Inca Pachacutec qui, avec l'aide des *amantis* (les sages) et des *haranies* (les poëtes), perfectionna le système religieux. Voici quelques-unes de ses maximes :

« L'envie est un ver qui consume les entrailles de l'envieux, et celui qui envie le sage et l'homme vertueux ressemble à l'araignée qui trouve moyen de sucer du poison dans le calice des meilleures et des plus douces fleurs. »

« Celui qui essaye de compter les étoiles sans même savoir compter ce qu'il a dans sa poche est ridicule. »

« La colère et la passion peuvent se corriger, mais la folie jamais. »

« L'impatience est le signe d'un esprit bas et vil. »

« Pachacutec, après avoir soumis par les armes les vallées de Nasca, Yca, Canette, Pachacomac, Nimac, et vaincu le grand roi Chimu, qui régnait à Truxello, mourut âgé de cent ans, 1,400 ans environ après Jésus-Christ, laissant le trône à son fils aîné Yupanqui, qui s'empara des immenses forêts de l'Equateur, en défricha une partie et étendit sa puissance jusqu'à l'Amazone. Son successeur Huayna-Ccapac s'empara du royaume de Quito. Sous son règne, Cuzco atteignit son apogée de grandeur et de puissance. On divisait cette capitale en Hanim-Cuzco et Hurin-Cuzco, en haute et basse ville. Au centre était la grande place, arrosée par la rivière Puatanay; à l'est, les palais de Viracocha, Pachacutec, Rocca, et les écoles. Le reste de la place était occupé par les palais des nobles et des princes de la famille royale. Un peu plus loin, sur la place de Huacaypata, s'élevait l'amphithéâtre des danses nationales, dont je vis une représentation gravée sur une pierre de l'église de Santa-

Digitized by Google

Anna; le Curicancha, temple du soleil; l'Aclla-Huasi, couvent des vierges du soleil, et le Rimac-Pampa, où les ordonnances impériales étaient lues au peuple. Les autres quartiers de la ville étaient habités par différentes tribus en costumes nationaux, sous les ordres de caciques.

« Cuzco était le centre d'où partaient les routes de l'empire, appelé Ltahua-ntin-Sugu. Celles des quatre points cardinaux aboutissaient aux quatre grandes provinces de Centi-Sugu, Cunti-Sugu, Chincha Sugu et Colla-Sugu. Elles étaient toutes parfaitement macadamisées; des ponts, des coupés, des remblais évitaient les pentes rapides et les longs détours; des auberges placées de distance en distance servaient de relais, et les *chasquis*, courriers du gouvernement, voyageaient avec une rapidité surprenante. On cite que l'Inca Huayna-Ccapac mangea à sa table un poisson pris la veille à Lurin, dans l'océan Pacifique, à une distance de trois cents milles. Des *mangeamayocs* étaient nommés par les gouverneurs des provinces pour surveiller le bon état des routes, et des *chaca-camayoes*, pour vérifier chaque jour la solidité des ponts. Les princes du sang impérial s'appelaient *auqui* et devenaient généralement gouverneurs; les princesses, jeunes filles, *nastas;* et mariées, *pallas*, restaient à la cour ou se vouaient au culte du soleil.

« Huayna-Ccapac était un prince chevaleresque qui se piquait de n'avoir autant que possible rien refusé à une femme quelle qu'elle fût. Son grand amour pour une princesse de Quito fut une des causes de la chute de l'empire. De sa première femme Rava-Oello, il eut son héritier présomptif Huascar, le prince Moneo et d'autres princes et princesses. Dans sa vieillesse, il devint amoureux de la belle Zulma, fille du dernier roi de Quito, en eut un fils appelé Atahualpa, et, avant de mourir, en 1525, il eut la faiblesse de partager l'empire entre lui et son véritable héritier Huascar. Peu de temps après, Atahualpa, ambitieux, jaloux et entreprenant, s'empara facilement des États de Huascar; puis, pour arriver à la toute-puissance, il massacra une partie de la famille impériale. Son nom est encore aujourd'hui un objet d'horreur pour les Indiens, qui l'appellent Aucca le traître.

« L'horizon se rembrunissait; des comètes, des présages funestes effrayaient les Péruviens, quand enfin la nouvelle du débarquement des Espagnols tomba comme la foudre à Cuzco.

« Nous n'entrerons point dans les détails de la conquête et des succès des Espagnols. La famille impériale fut disséminée, et le titre d'Inca, presque sans priviléges, fut laissé pendant quelque temps à plusieurs princes; mais la beauté des princesses engagea les chevaliers espagnols à s'allier au noble sang des Incas. Pizarre leur en donna l'exemple. Il épousa d'abord une fille d'Atahualpa, dont il eut un fils. Devenu veuf, il épousa en secondes noces Inez Husta, fille d'Huayna-Ccapac. Leur fille Francisca épousa son oncle Hernando Pizarre, puis ensuite dom Martin Ampuerro, dont les descendants habitent encore les environs de Cuzco, et étaient traités par les vice-rois avec tous les honneurs dus au sang impérial des Incas.

« Leonora Husta, fille d'Huayna-Ccapac, épousa dom Juan Balsa; Maria Tupac Usca, fille du prince Manco, épousa don Pedro Ortez de Bruc, d'où descend la famille des Justiani.

« Cuzco fut à cette époque gouverné par un préfet nommé par le vice-roi; un grand nombre de familles espagnoles y font leur résidence; la société est fort choisie et les bals et les fêtes durent toute l'année. Nous terminons l'histoire des Incas en citant le tableau suivant, fait par Garcilasso de la Véga : 1021, Menco Ccapac;—1062, Sinchi Rocca;—1091, Lloque Yupanqui;—1126, Maytu Ccapac;—1156, CCapac Yupanqui;—1197, Inca Rocca;—1249, Yuhuar Huaccac;—1289, Viracocha;—1348, Pachacutec;—1400, Inca Yupanqui;—1439, Tupac Inca Yupanqui;—1475, Huayna Ccapac;—1526, Huascar;—1532, Inca Manco;—1553, Sayri Tupac;—1560, Cusi Titu Yupanqui;—1562, Tupac Amaru, le dernier Inca, mort en 1571. (Les Péruviens ont toujours refusé d'admettre dans la liste de leurs Incas Atahualta le Traître.)

« La vallée de Vilcamaya, le paradis du Pérou, résidence favorite des Incas, est un des points les plus délicieux de cette terre privilégiée. La rivière au cours rapide sort des montagnes de Vilcanota, arrose toute la vallée de Cuzco, et, après un parcours de 400 milles, va se jeter dans l'Apurimac. Le climat est excellent; la terre produit en abondance et presque sans culture tous ses trésors de moissons, de fruits et de fleurs. Au centre de ces richesses s'élève la jolie ville d'Urubamba, à 2 mi les environ des ruines d'un des plus beaux châteaux des Incas. Ce fut dans une petite maison de cette ville que je m'enfermai quelque temps pour apprendre la langue quicha et étudier les mystères des manuscrits de ce pays si curieux à approfondir.

« La langue dont on se servait dans tout le Pérou était le quicha, que les Espagnols appelaient la *lingua general;* mais il y avait, dit-on, une autre langue spéciale, aujourd'hui entièrement perdue, pour la famille royale et la cour. Il ne reste plus que quelques mots ressemblant au sanskrit et qui dénotent une origine étrangère. Ainsi en quicha *yuti* veut dire le soleil, et en indou *indra* signifie le Dieu du ciel. Raymi était le nom de la grande fête du soleil, et Rama est le fils du soleil dans les Indes. Sita est la femme de Rama et Sitaa la seconde fête du soleil à Cuzco. Bien des noms de nombre se ressemblent, et les auteurs sont assez indécis de savoir si c'est un effet du hasard ou s'il faut vraiment attribuer aux Incas une origine hindoue.

« Le quicha est la langue mère de tous les districts, mais il y en a beaucoup d'autres, car de Darien au cap Horn on compte deux cent quatre-vingts ou trois cents langages différents, dont les principaux sont le quarani, qui se parle au Paraguay; l'eymara, sur les bords du lac Titicala, au nord de la Bolivie; le yunca, le chincha saga de Sanim; le canqui des Gangas et le chalchaci, dans le Tucumam.

« Le quicha possède une grande facilité d'expression, une grammaire compliquée et une grande abondance de mots; de même que la langue sémitique et autres idiomes d'Asie, le quicha diffère du langage indo-germanique par la grammaire et par une addition aux racines; de plus, il ajoute aux conjugaisons compliquées des verbes et incorpore l'accusatif, le pronom et le nominatif dans le verbe lui-même; ainsi, les Péruviens se servent des seuls mots *munayqui* et *munahuaumi*, pour dire : « Je vous aime, ou il m'aime. » Quand un homme ou une femme parlent d'un autre homme ou d'une autre femme, les mots changent, comme on le verra dans le tableau suivant :

« Un frère, parlant de sa sœur, dit : *panay;* une sœur de sa sœur, *nanay;* une sœur de son frère, *huauquey;* un frère de son frère, *llocsimusiy;* un père de son fils, *churiy;* une mère de son fils, *ccarihuahuay;* un père de sa fille, *ususiy;* une mère de sa fille, *huarini huahuay*, etc., etc.

« Les Incas ne connaissaient ni l'alphabet ni l'écriture. Garcilasso de la Vega (lib. II, c. 11), parle de certains hiéroglyphes connus seulement des sages de Cuzco. Rivero en indique d'autres creusés dans des rochers à Arequipa, Huaytara et Castro Vireyna. Montesinos, vieux chroniqueur espagnol, prétend que les premiers Incas se servaient de lettres, dont l'usage s'est perdu sous le règne de Titu Yupanqui.

Digitized by Google

« Dans le dernier siècle, un missionnaire européen trouva chez les Indiens Peenas, habitant des bords du Yucayali, des manuscrits écrits sur des feuilles de plantin et des caractères hiéroglyphiques, racontant d'après les traditions des Indiens l'histoire de leurs ancêtres. Le *quipus*, manière ingénieuse de compter et même de raconter les événements par le moyen de cordes, était très-répandu autrefois chez les Péruviens. Le quipus était une corde nattée ou étaient attachés des fils plus ou moins fins avec lesquels on faisait des nœuds simples ou doubles. La longueur variait de 1 pied à 6 pieds, et les fils ajoutés étaient d'un yard, quelquefois moins. Des missionnaires trouvèrent à Lurin, sur la côte du Pérou, un quipus du poids de 12 livres, orné de fils de différentes couleurs : le rouge signifiait un guerrier ou la guerre; le jaune, de l'or; le blanc, la paix ou de l'argent, etc.

« En arithmétique, un nœud simple signifie 10; deux nœuds simples, 20; un double nœud, 100; un triple nœud, 1,000, et ainsi de suite. Les combinaisons roulaient non-seulement sur les couleurs et la quantité de nœuds, mais encore sur la longueur des fils et la manière dont ils étaient distancés entre eux. Dans les premiers âges, cette méthode ne servait qu'aux nombres; mais, plus tard, les initiés pouvaient, par ce moyen, raconter des histoires entières, faire connaître des décrets et transmettre à la postérité les événements importants arrivés dans l'empire. Alors le *quipus* servait de chronique, d'archives nationales, de registres de recensement de la population, des armes, des soldats, des comptes, et, dans chaque province, un *quipus camayoc* était chargé de cette ingénieuse manière de raconter les faits.

« Les *amautas* ou sages, qui, dans leurs ouvrages, immortalisaient les événements importants, tenaient un haut rang à la cour et partageaient les faveurs souveraines avec les haravecs ou poëtes. A cette époque, les Péruviens étaient très-amateurs de musique; ils se servaient de *chanrares* ou castagnettes; de *huancars*, tambours; de *pincullus*, fûtes, et de *tinyas*, guitares sur lesquelles les poëtes chantaient les *haravis* ou chants d'amour. Garcilasso de la Vega a trouvé deux anciens fragments de la poésie péruvienne du temps des Incas : le premier est une pièce de vers adressée à la lune. Le sujet est la maladresse du soleil qui, en cassant un vase, a amené sur la terre la neige et la pluie. Voici quelques fragments de cette poésie : « Belle « princesse, ton frère a cassé une urne, et, par « cette maladresse, a jeté sur la terre la pluie et la « neige. C'est toi, belle princesse, que Viracocha, « créateur du ciel et de la terre, a désignée pour « les sécher; sois bénie à jamais pour ce service « que tu rends aux hommes! »

NOTE XXI.

Art. Polynésiennes orientales [langues].

Langue taïtienne.

L'alphabet taïtien ne se compose que de seize lettres, qui sont : A, *a*; B, *bi*; D, *di*; E, *e*; F, *fi*, *fa*; H, *esse*; I, *i*; M, *mo*; N, *nou*; O, *o*; P, *pi*; R, *ro*; T, *t*; U, *ou*; V, *vi*.

L'assemblage des syllabes se fait comme pour les nôtres, et nous n'en donnerons qu'un exemple : *ba*, *be*, *bi*, *bo*, *bu*, etc.

Depuis la fixation de la langue, qui date de l'introduction du christianisme, il n'y a plus que les noms propres qui changent.

Les conjugaisons, moins compliquées que les nôtres, ne peuvent être mieux comparées qu'à celles de la langue hébraïque. Ils n'ont point de verbes auxiliaires, comme *être*, *faire*; ils ont donné à presque tous les verbes la double acception d'ordre : tel est ce verbe remarquable par le grand nombre de voyelles, *faaaa*, faire; et suivant le génie de cette langue, qui est riche en figures belles et nombreuses, on dit *faa tea te aauoao*, qui signifie *faire augmenter l'espace entre les côtes*, ou, en d'autres termes, ce qui veut dire *qu'un homme engraisse beaucoup*.

Voici un exemple des déclinaisons :

Singulier.

Le navire,	*te pahii.*
Du navire,	*o te pahii.*
Au navire,	*i te pahii.*
Le navire,	*te pahii.*
O navire,	*e te pahii.*
Du navire,	*e te pahii.*

Pluriel.

Les navires,	*te mau pahii.*
Des navires,	*o te mau pahii.*
Aux navires,	*i te mau pahii.*
Les navires,	*te mau pahii.*
O navires,	*e te mau pahii.*
Des navires,	*e te mau pahii.*

Duel.

Les deux navires,	*te na pahii.*
Des deux navires,	*o te na pahii.*
Aux deux navires,	*i te na pahii.*
Les deux navires,	*te na pahii.*
O deux navires,	*e te na pahii.*
Des deux navires,	*e te na pahii*

La négation diffère par des temps distincts, et plusieurs mots servent à l'exprimer. Ainsi *aeta* (non), *ainea*, *aina*, *aipa*, *aore*, expriment le passif; *eita*, *eima*, *eina*, *eipa*, *eore*, *ehene*, *ehere*, indiquent le futur et le présent. Une autre locution est *eioha*, qui veut dire *que cela ne soit pas*.

Pour l'affirmative ils ont *e*, oui; et *ouetia*, qui veut dire d'*accord*.

Les comparatifs et les superlatifs sont les mêmes que dans le français; seulement quelques-uns ont des modifications. Ainsi *maitai*, bon; *maitai ae*, meilleur; *maitai roa*, le meilleur que; *maitai tei i tena*, ceci est meilleur que cela.

Beaucoup de mots expriment souvent une même chose, et une même chose est exprimée par un grand nombre de tournures différentes. Les plus petits changements dans la prononciation des mots modifient leur valeur.

Exemple. Le mot *au* signifie, pris isolément, fumée, fiel, un, courant, natation, être d'accord, préparer, un pronom, une aiguille, coudre, convenable, un arbre, un oiseau.

Le mot *oe* veut également dire une épée, une cloche, une erreur, un pronom, une famine.

On remarquera que dans aucun cas deux consonnes ne se suivent.

Les missionnaires ont donné le nom de *palatiale* à cette langue; et lorsqu'ils se sont réunis pour se communiquer leurs divers travaux relativement au dictionnaire projeté, ils se sont trouvés d'accord pour l'orthographe et les étymologies : mais ils ont beaucoup différé pour la prononciation, qui, sui-

Digitized by Google

vant eux, est la principale difficulté; car le mot que nous avons vu exprimer diverses choses se prononce avec autant d'accentuations ou inflexions différentes. Cela n'empêche pas que le vulgaire du peuple la parle avec délicatesse; mais les chefs seuls connaissent les tournures expressives, les mots significatifs; ils sentent les fautes les plus légères de la prononciation, et la basse classe se sert de certains idiotismes qui lui sont propres, de même qu'on en a introduit un bon nombre qui sont anglais et défigurés ou travestis. Les noms européens sont traduits pour la plupart, mais d'une manière à ne pas les reconnaître : tels sont, par exemple, M Orsmond, *Otamoni;* France, *Frani;* la Coquille, *Totire;* gouverneur, *tavana;* le Dauphin, *Ofaa;* le Duff, *Tarapu*, etc.

Exemples de phrases.

Te pahi paniola a Quiro te tipae raa i Vaiuru paha, 1606. (Le navire espagnol de *Quiros* aborda sur la côte du district de Vaiourou, 1606.)

Le nom de *Quiros* n'est point écrit suivant l'orthographe des naturels.

D. *Naite anei outou ta Otamoni parau?* (Comprenez-vous M. Orsmond parlant?)

Naïte anei (Williams) *te outou parau?* (Le sieur Williams comprend-il votre langue?)

R. *E naite*, il entend.

Exemples de noms.

Homme, *tane.*
Femme, *vaine.*
Fille, *aïne.*
Fils, *meotua.*
Crayon, *peni.*
Livre, *pouta.*
Couteau, *tipi.*
Chapeau, *tapou.*
Arc, *phana.*
— La corde, *roa.*
— Le carquois, *ohe.*
— La flèche, *emoia.*
Brisant, *vae.*
Ciseaux, *paoti.*
Fourchette, *patimara.*
Habit, *proue.*
Pagaies, *eoe.*
Javelot, *omore.*
Chasse-mouche, *tairi.*
Mouchoir, *taamou.*
Encre, *apou.*
Souliers, *tima.*
Assez, *aïma.*
Ami, *eoa.*
Papier, *parao.*
Bague, *tapea.*
Chemise, *tapa.*
Biscuit, *amou.*
Eau-de-vie, Vin, Eau, *ava.*
Cordage, *aourou.*
Sabre, *oe.*
— Fourreau, *vii.*
Ceinturon, *tatia*
Clef, *tariri.*
Mât d'un navire, *etira.*
Poule, *moua.*
Cochon, *poua.*
Chien, *ouri.*
Montre, *mana.*
Pague, *aati.*
Culotte, *tatoe.*
Bouteille, *moona.*
Aiguille, *nira.*
Nacre, *etou.*
Fil, *taoura.*
Huile de coco, *mori* ou *monoï.*
Pendants d'oreilles, *poe.*
Siffler avec les doigts, *ehïo.*
Tabac, *avaava.*
Vrilles, *ehou.*
Clou, *nero.*
Collier, *aï.*
Ficelle, *eaho.*
Petite hache, *toe.*
Nom (désign.), *ioa.*
Pavillon, *ereva.*
Soleil, *mana.*
Venez ici, *arimaï.*
— promptement, *eare.*
Hamêçons, *matao*, etc.

On pourra consulter le *Vocabulaire taïtien* donné par Bougainville; et quoique quelques mots soient inusités, il rendra encore de grands services. En général cependant il faudra supprimer l'*e* et l'*o* qui précèdent le plus grand nombre des mots : ce sont deux articles qui signifient *le* ou *la.*

Notre manière de mesurer le temps a été introduite par les missionnaires de la manière suivante :

60 *amo raa mata i ïa minute.* (Soixante secondes font une minute.)
60 *minute i ïa hora.* (Soixante minutes font une heure.)
24 *hora i ïa mahana.* (Vingt-quatre heures font un jour.)
7 *mahana i ïa hebedoma.* (Sept jours font une semaine.)
4 *hebedoma i ïa avae.* (Quatre semaines font un mois.)
13 *avae* 1 *mahana* 6 *hora i ïa matahiti.* (Treize mois un jour six heures font une année taïtienne ou lunaire.)
52 *hebedoma i ïa matahiti.* (Cinquante-deux semaines font un an.)
365 *mahana i ïa matahiti.* (Trois cent soixante-cinq jours font une année.)

Les noms des jours de la semaine sont traduits ainsi :

Sabati,	dimanche.
Monedi,	lundi.
Tuesedi,	mardi.
Wenesedi,	mercredi.
Turesedi,	jeudi.
Feraïdi,	vendredi.
Saturedi,	samedi.

Les mois sont également empruntés des Anglais, et ils n'en diffèrent pour les noms que par l'arrangement des voyelles qui séparent les consonnes. Les mois taïtiens étaient appelés *apaapa, firia, te eri, te tai, ovarehu, faa ahu, pipiri, aununu, pororomua, pororomuri, muriraha, hiaia* et *tema.* Les douze premiers sont rangés dans l'ordre de notre calendrier, et répondent à nos mois; mais les insulaires les plaçaient bien différemment : leur année était lunaire.

L'ancienne manière de compter usitée à Taïti, comme dans les îles voisines, est celle-ci :

1, *atahi.*
2, *arua*, et le plus souvent *apiti.*
3, *atoru.*
4, *ahea* ou *amaha.*
5, *arima* ou *apae.*
6, *afene* ou *aono.*
7, *ahitu.*
8, *avaru* ou *avaou.*
9, *aïva.*
10, *aahuru;* prononcez *aahouron.*
11, *ahuru matahi* ou *hoe ahuru mahoe.*
12, *ahuru marua* ou *hoe ahuru mapiti.*
13, *ahuru matoru* ou *hoe-ahuru matoru.*
14, *ahuru maaeha* ou *hoe ahuru mamaha.*
15, *ahuru marima* ou *hoe ahuru mapae.*
16, *ahuru mafene* ou *hoe ahuru maono.*
17, *ahuru mahitu* ou *hoe ahuru mahitu.*
18, *ahuru mavaru* ou *hoe ahuru maraou.*
19, *ahuru maïva* ou *hoe ahuru maïva.*
20, *erua ahuru;* on dit aussi *epiti ahuru.* De 20 à 29, on commence par *erua ahuru*, auxquels mots on ajoute *matahi, marua*, etc., comme pour les premières dizaines.
30, *etoru ahuru.*
40, *eha ahuru.*
50, *erima ahuru.*
60, *efene ahuru.*
70, *ehitu ahuru.*
80, *evaru ahuru.*
90, *eiva ahuru.*
100, *atahi rau.*

Les signes des neuf premières unités s'ajoutent devant *rau*, pour exprimer le nombre de centaines. Ainsi :

200, *arua rau.*
300, *atoru rau.*
400, *aeha rau*, et ainsi des autres.
1000, se dit *atahi mano;* 2000, *arua mano*, comme pour les centaines.

Par ce simple aperçu il sera possible de comparer le dialecte o-taïtien avec celui de la Nouvelle-Zélande ou de plusieurs autres systèmes d'îles océaniques, et nous le terminerons par un petit

Digitized by Google

vocabulaire de noms donnés aux diverses parties du corps humain. Ces noms doivent être ceux qui subissent le moins de changements et qui traversent intacts le laps le plus considérable de temps, et parmi lesquels on doit trouver des caractères moins variables pour les analogies.

Tête, *aai*.
Cheveux, *o-ou-rou*.
Œil, *tone-ma-ta*.
Nez, *e-hi-ou*.
Sourcils, *tou-a-ma-ta*.
Bouche, *ou-tou*.
Joues, *papari-a*.
Globe de l'œil, *opomata*.
Cils, *outi-outi*.
Narines, *popo oyou*.
Dents, *tarinion*.
Menton, *tou*.
Oreille, *taria*.
Barbe, *ourounouron*.
Favoris, *ouuaouna*.
Poitrine, *houmu*.
Mamelles, *oh nou*.
Sein, *nami*.
Ventre, *obau*.
Epaule, *tapauno*.
Aisselle, *ai-ai*.
Bras, *rima*.
Avant bras, *ratia*.
Coude, *pororima*.
Main, *erima*.
Paume de la main, *tesbourima*.
Doigts, *rima-rima*.
Ongles, *ma-i-ou-ou*.
Cuisse, *onna*.
Jambe, *araai*.
Cheville, *momoa*.
Pied, *toponai*.

NOTE XXII.

Art. ROMANE.

Travaux de M. Raynouard sur la langue romane.

M. Paul Pougin a publié sur le *Lexique roman* (878) de M. Raynouard un jugement critique qu'on lira avec intérêt.

« Ce livre est un de ceux que la critique n'aborde qu'avec circonspection ; le nom de l'auteur, la nature du sujet, lui donnent à réfléchir, et parfois à douter de sa compétence. Aussi, — disons-le bien haut pour ne pas être accusé de présomption, — nous ne voulons pas nous faire le critique du livre de Raynouard, mais son apologiste, et nous chercherons seulement à faire ressortir toute son utilité au point de vue de l'histoire et de la linguistique, après l'avoir étudié dans sa composition.

« On appelle *langues romanes* les idiomes qui ont été parlés en France pendant le moyen âge ; celui qui se parlait au nord est nommé *langue romane du Nord*, ou *langue des trouvères*, ou enfin *langue d'oïl ;* celui qui se parlait au sud, *langue romane du Midi*, ou *langue des troubadours*, ou *langue d'oc ;* puis, par restriction, le nom de *langue romane* a servi plus particulièrement à désigner l'idiome méridional.

« Cet idiome méridional fut l'objet constant des études de Raynouard ; il cultivait avec amour, et se plaisait à dire qu'il préférait les émotions que lui procuraient ses découvertes dans la langue romane aux jouissances d'amour-propre qu'il avait trouvées dans ses succès littéraires et dans les honneurs académiques. Aussi, une fois entré dans cette voie, la suivit-il jusqu'à la fin de sa carrière.

« Il a laissé de nombreux témoignages de ses travaux : en 1816 parut le premier volume du *Choix des poésies originales des troubadours ;* ce premier volume est en quelque sorte une introduction au recueil, puisqu'il renferme la *Grammaire de la langue romane*. Les poésies choisies occupent les volumes suivants, qui parurent de 1817 à 1820 : le sixième et dernier comprend une *Grammaire comparée des langues de l'Europe latine* (1821). C'étaient là d'utiles publications qui attendaient un complément indispensable, un lexique ; Raynouard se mit à l'œuvre, préparé à ce grand travail par ses précédentes études.

« Le LEXIQUE ROMAN peut se diviser en trois parties : le *Nouveau choix des poésies originales des troubadours* (tome I) ; le *Lexique* proprement dit (II, III, IV, V) ; le *Vocabulaire* (tome VI).

« Le *Nouveau choix des poésies originales des troubadours*—on trouve dans ce que nous venons de dire l'explication de ce titre — était sans doute destiné, dans l'esprit de l'auteur, à faciliter l'étude de la langue romane : le premier choix, coûteux d'ailleurs, était épuisé, et les amateurs de la littérature méridionale auraient trouvé à se procurer les textes des difficultés qui disparaissaient. Raynouard a poussé plus loin la prévoyance en joignant à son premier volume une *Grammaire romane* résumée de la grammaire romane qu'il avait publiée en 1816.

« Le *Lexique* occupe les quatre volumes suivants, et c'est ici le lieu d'admirer le plan qui a présidé à son exposition : les vocables que l'on peut appeler *chefs de famille* sont seuls rangés dans leur ordre alphabétique, et au-dessous d'eux prennent place les mots qui en sont composés ou dérivés. Par exemple, après le vocable SAGEL, *scel*, sont placés ses composés SAGELLAR, *sceller, cacheter ;* CONTRASAGEL, *contre-sceau ;* DESSAGELLAR, *desceller, ôter le sceau*.

« Cet emploi simultané de l'ordre alphabétique et d'un ordre systématique rendait malaisée l'application du Lexique ; il fallait, pour trouver le sens d'un mot composé, connaître le vocable chef de famille dont il dérivait, et cette difficulté, facile à vaincre dans l'exemple que nous avons choisi, pouvait, en d'autres cas, devenir un véritable obstacle. Raynouard comprit l'écueil, et, pour concilier les exigences d'une méthode rationnelle avec les difficultés qui pouvaient en surgir, il décida que le Lexique serait suivi d'un *Vocabulaire*. Tous les mots indistinctement, chefs de famille, dérivés, composés, y sont classés par ordre alphabétique et suivis de chiffres renvoyant au volume, à la page, à la colonne, à l'article où le mot est traité.

« Nous voudrions donner une idée du soin minutieux avec lequel chaque article du Lexique est composé, et le moyen le plus simple est d'en citer un :

ERUCA, ERUGA, s. f. lat. ERUCA, roquette, plante.
Eruga ab mel mesclada
Garis la cara tacada.
Brev. d'amor, fol. 50.
La *roquette* mêlée avec du miel guérit la figure tachée.
Fuelhas aspras et grassas et divisas cum ERUCA.
Eluc. de las propr., fol. 212.
Feuilles âpres et grasses et divisées comme *roquette*.
CATALAN : *Eruga*. ESPAG. PORTUG. : *Oruga*. ITAL. : *Eruca*.

« Comme on peut le voir, les différentes orthographes sont mentionnées aussi bien que l'étymologie, s'il y a lieu ; la source de l'exemple est indiquée ; enfin les mots des langues catalane, espagnole, portugaise, italienne, sont rapprochés du mot roman lorsqu'ils sont de même formation que lui, — et l'on verra plus loin le but de ces rapprochements.

« Telles sont les ressources qu'offre le Lexique à celui qui veut étudier la langue romane ; examinons quand cette étude est nécessaire, quand elle est seulement utile.

« Il existe des documents historiques écrits en la-

(878) Le *Lexique roman* a paru de 1836 à 1844. On le trouve aujourd'hui chez le libraire Delahays.

Digitized by Google

gue romane ; rares au IXe siècle, ils sont plus fréquents aux Xe et XIe, et deviennent nombreux aux XIIe et XIIIe ; la connaissance de cette langue est donc nécessaire à l'historien ; — nous entendons parler de celui qui veut voir par ses propres yeux et comprendre par sa propre intelligence les documents d'après lesquels il écrit.

« Raynouard a consacré un chapitre de ses *Recherches philologiques sur la langue romane* (tome I du Lexique) aux « motifs d'étudier la langue des « troubadours, afin de mieux connaître et de mieux « apprécier les autres idiomes néolatins. » De ces motifs, les plus sérieux sont dans les identités de grammaire et d'origine qui relient entre elles les langues néolatines ; les autres sont basés sur des éventualités auxquelles Raynouard s'arrête avec trop de complaisance peut-être : un auteur des XIVe, XVe ou XVIe siècles, qui apprécie les troubadours et dont il faut contrôler les appréciations ; un auteur qui cite un fragment des troubadours et dont il faut vérifier la citation en connaissance de cause (879) ; un auteur, enfin, qui se fait un jeu d'écrire en langue romane, et dont il faut apprécier la composition. Ici se place une curieuse anecdote littéraire.

« Dante avait fait de la langue des troubadours une étude approfondie ; il en a cité des passages ; il a composé dans leur langue ; et dans le XXVIe chant du *Purgatoire*, lorsqu'il interroge le troubadour Arnauld Daniel, il se fait répondre en vers provençaux.

Tan m'abbelis *votre cortois* deman,
Chi eu non *puous*, *ne* veuil a vos cobrire ;
Ieu sui *Arnaut*, che *plour*, e vai cantan ;
Con si tost vei la *spussada* folor
Et *vie giau sen le jor*, *che sper* deman,
Ara *vus prec* per *chella* valor
Che *vus ghida* al som *delle scalina*,
Sovegna *vus a temps de* ma dolor.

« Tel est le texte dans l'édition de *la Divina Commedia*, publiée par le P. Pompée Venturi. Raynouard a jugé qu'il était incorrect ; attribuant ces incorrections à des fautes de copistes, il a collationné les manuscrits dans les divers dépôts publics, et est parvenu, sans aucun secours conjectural, sans aucun déplacement ni changement de mots, par le simple choix des variantes, à retrouver le texte primitif, tel qu'il a dû être produit par Dante :

Tan m'abellis vostre cortes deman,
Ch'ieu non me puesc ni m voil a vos cobrire ;
Ieu suis Arnautz, che plor e vai cantan ;
Consiros, vei la passada follor,
Et vei jauzen lo joi qu'esper denan ;
Aras vos prec, per aquella valor
Que us guida al'som sens freich e sens calina,
Sovegna vos atenprar ma dolor (880).

« Ce fait si remarquable, » dit Raynouard en terminant, « suffira sans doute pour faire comprendre « combien peuvent être utiles l'étude et la connais- « sance de la langue des troubadours. »

« Tout en reconnaissant là l'opinion d'un éditeur consciencieux, il faut convenir qu'il serait pénible d'apprendre une langue morte pour en tirer cette gloire fragile, basée sur la restitution d'un fragment de tel ou tel poëte qui aurait écrit dans cette langue par hasard et par pur jeu d'esprit. Heureusement, l'étude de la langue romane donne des fruits plus sérieux ; heureusement aussi, Raynouard en a tiré, pour la philologie et la linguistique, des faits bien autrement importants, et dont les conséquences méritent un long examen.

« Le Lexique proprement dit (tome II) est précédé d'une introduction où Raynouard explique l'origine des langues néolatines. Après les invasions des peuples du Nord dans les provinces méridionales de l'empire romain, les envahisseurs, comme les anciens habitants, sentirent le besoin d'une langue nouvelle qui leur fût commune et dans laquelle ils exprimeraient les uns aux autres leurs idées, leurs sentiments de tout instant. Cette langue se forma peu à peu, et le latin, sans doute parce qu'il était plus doux et d'une prononciation plus aisée, en fut le principal élément. Raynouard l'appelle *romane rustique*. On a beaucoup dit et écrit sur le nom donné par Raynouard à cet idiome mixte (881) ; Fauriel a préféré l'appeler *latin rustique*.

« Quelque nom qu'on veuille lui donner, toujours est-il que de cette langue intermédiaire sont sorties les six langues néolatines : la langue des troubadours ou roman du Midi, le catalan, l'espagnol, le portugais, l'italien, la langue française propre ou roman du Nord ; et Raynouard a démontré la commune origine des six langues en rapprochant leurs affinités, en montrant par des exemples leurs rapports identiques :

TROUBADOURS.	Brillar.	Azur.	Blanc.	Cycle.
CATALAN.	Brillar.	Azul.	Blanc.	Ciclo.
ESPAGNOL.	Brillar.	Azul.	Blanco.	Ciclo.
PORTUGAIS.	Brilhar.	Azul.	Branco.	Ciclo.
ITALIEN.	Brillare.	Azzurro.	Bianco.	Ciclo.
ROMAN DU NORD.	Briller.	Azur.	Blanc.	Ciele.
TROUBADOURS.	Laborador.	Corpa.	Fin.	Velh.
CATALAN.	Laurador.	Gropa.	Fi.	Vell.
ESPAGNOL.	Labrador.	Grupa.	Fino.	Viejo.
PORTUGAIS.	Lavrador.	Garupa.	Fino.	Velho.
ITALIEN.	Lavoratore.	Groppa.	Fino.	Vecchio.
ROMAN DU NORD.	Laboureur.	Croupo.	Fin.	Vieil.
TROUBADOURS.	Maneira.	Afaitar.	Virar.	Meravelha.
CATALAN.	Manera.	Afaytar.	Girar.	Maravella.
ESPAGNOL.	Manera.	Afeitar.	Virar.	Maravilla.
PORTUGAIS.	Maneira.	Affeitar.	Virar.	Maravilha.
ITALIEN.	Maniera.	Affaitare.	Viraro.	Maraviglia.
ROMAN DU NORD	Maniere.	Afaiter.	Virer.	Merveille.

(879) Par exemple, ce vers d'Arnaud Daniel, cité par Dante dans *la Volgare eloquenza*, est écrit :

Solvi che sai lo sobraſan chen sorz,

tandis que les bons manuscrits portent :

Sois sui que sai lo sobrafan que m' sortz.

Seul, je suis qui sais le surchagrin qui me surgit.

(880) Tant me plaît votre courtoise demande, — que je ne me puis ni ne me veux à vous cacher ; — je suis Arnaud qui pleure et va chantant ; — soucieux, je vois la passée folie, — et vois joyeux le bonheur que j'espère à l'avenir ; — maintenant je vous prie, par cette vertu — qui vous guide au sommet, sans froid et sans chaud, — qu'il vous souvienne à vous de soulager ma douleur.

(881) *Voy.* FAURIEL, *Histoire de la poésie provençale*, et M. AMPÈRE, dans son livre *Sur la formation de la langue française*, ouvrage malheureusement épuisé, et dans son *Histoire littéraire de la France avant le* XIIe *siècle*, livre III, chap. 23. (Paris, Hachette, 1839, 3 vol. in-8°.)

Digitized by Google

« Raynouard a multiplié ces rapprochements à l'infini.

« La communauté d'origine des langues néolatines étant ainsi démontrée et admise, nous soumettrons une observation aux étymologistes; et, pour l'appuyer par des exemples, ouvrons un dictionnaire français, l'un des plus récents et des meilleurs, le *Dictionnaire de la langue française* de M. Poitevin (Paris, in-8°, 1851). — Mais disons auparavant qu'il ne faut pas voir dans ce qui va suivre une dépréciation du livre de M. Poitevin, et que notre observation ne l'atteint pas, parce que les étymologies sont choses délicates, auxquelles le lexicographe n'a dû toucher qu'avec précaution, parce qu'il a dû s'en rapporter en cette manière aux auteurs spéciaux, à commencer par Ménage; parce qu'enfin il a dû redouter, sur toute chose, les innovations.—Nous voilà en paix avec notre conscience, qui nous reprocherait de frapper, à tort ou à raison, un excellent serviteur dont nous nous louons chaque jour; nous pouvons maintenant demander aux étymologistes du siècle dernier pourquoi, la formation des deux langues datant de la même époque, ils ont cherché dans la langue italienne des étymologies que leur fournissait la langue des troubadours, dans une langue étrangère ce qu'ils pouvaient trouver dans un idiome national.

« Ouvrons le *Dictionnaire français* à la lettre B, et tenons-nous à cette lettre.

« Voici d'abord des mots qui nous sont donnés comme dérivés de l'italien et qui se retrouvent dans la langue romane tels que nous les écrivons encore aujourd'hui : il était donc inutile d'en chercher l'étymologie dans la langue italienne.

« Bai, ie, adj. (*Bajo*; ital.). » — Le roman nous donne *bai*.

« Banc, n. m. (*Banco*, ital.). » — Le roman nous donne *banc*.

« Bec, n. m. (*Becco*; ital.). » — Le roman nous donne *bec*.

« Biais, n. m. (*Bieco*; ital.). » — Le roman nous donne *biais*.

« Blanc, anche, adj. (*Bianco*; ital,). » — Le roman nous donne *blanc*.

« En voici d'autres qui ont varié dans leur orthographe, mais qui dérivent plus directement du roman que de l'italien. Il suffit, pour s'en convaincre, de rapprocher le mot italien du mot roman.

« Bandit, n. m. (*Bandito*; ital.). » — N'est-ce pas plutôt le participe passé du verbe roman *bandir*, pris substantivement, comme ici : *Las terras dels* banditz.

« Baud, n. m. (*Baldo*, hardi, ital.). Chien ordinaire de « Barbarie. » — Le roman n'a-t-il pas *bautz*, dérivé lui-même du Baltha des Goths, qui, si l'on en croit Jornandès, signifiait *hardi*, comme le mot italien, comme le mot roman?

« Bedeau, n. m. (*Bidello*; ital.). » — Le roman fournit *bedel*, préférable au mot italien, en ce qu'il a conservé l'orthographe du mot anglo-saxon originaire Boedel.

« Billon, n. m. (*Biglione*; ital.); monnaie de « cuivre pur ou mêlé d'un peu d'argent. » Le roman a *billo*, dans le même sens.

« Bocage, n. m. (*Bosco*, bois; ital.); » et « Bou« quet, n. m. (*Boschetto*; ital.). » — Le roman a *boscatge* et *bosquet*, composés du roman *bosc*, dérivé lui-même du goth busch.

« Boucon, n. m. (*Boccone*; ital.). Mets ou breu« vage empoisonné. » — Le roman a *bocon*; on le trouve dans *La nobla Leyczon* :

> Dire que aqui ac mal *bocon*
> (Dire qu'il y eut là mauvais morceau).

« Bramer, v. intr. (*Bramare*; ital.). » — Le roman a *bramar*.

« Brigand, n. m. (*Brigante*; ital.). » — Le roman a *bregan*.

« Enfin les mots Bac, Barrette, Bourre, que l'on fait dériver des mots italiens *Barca*, *Barretta*, *Borra*, nous viennent plutôt des mêmes mots *Barca*, *Barretta*, *Borra* de la langue romane; mais nous n'insisterons pas sur ce point : notre désir de prouver toute l'originalité de la langue française pourrait être incriminé de puérilité.

« On peut, en appliquant à l'espagnol, au catalan et au portugais le procédé que nous avons employé à l'égard de l'italien, nier également que ces langues aient concouru à la formation de la langue française, et les mots Barateie, Beret, dériveront du roman *Barat*, *Birret*, plutôt que de l'espagnol *Barat*, *Birette*.

« Le latin, avons-nous dit, fut l'élément principal de la langue intermédiaire d'où sont sorties les langues néolatines; elle en a donc d'autres : ce sont, dans une moindre proportion, les idiomes des barbares envahisseurs, des peuples du Nord et du centre, Saxons, Germains et Goths. C'est là ce qui explique les nombreuses affinités qui rattachent les langues méridionales aux langues du Nord, et ces affinités ont conduit les philologues à chercher des étymologies dans l'allemand et dans l'anglais, comme ils en avaient cherché dans l'italien. Ils ont fait dériver Bander de l'allemand *binden*, lier, plutôt que du roman *bender*; Berge, de l'allemand *berg*, plutôt que du roman *berja*; Bleu, de l'allemand *blau*, plutôt que du même mot roman *blau*; Bourg, de l'allemand *burg*, plutôt que du roman *borg*, dérivé lui-même, comme le mot allemand, du latin Burgus; Braque, de l'allemand *brak*, plutôt que du roman *brac*; Breuvage, de l'anglais *beverage*, plutôt que du roman *beurage*, étymologie bien plus probable, si l'on sait que l'*u* et le *v* étaient équivalents au moyen âge.

« Or, l'allemand et l'anglais se formaient au même temps que les langues néolatines et ne leur ont pas fourni de mots, non plus qu'ils n'en ont reçu; s'ils ont des affinités avec elles, c'est qu'ils se sont formés aux mêmes sources saxonnes, germaines et gothiques, et l'histoire des invasions barbares explique assez cette identité d'éléments. Ici encore, ce nous semble, il eût été plus rationnel de préférer les étymologies que fournissait un idiome national à celles que donnaient des langues étrangères.

« On nous dira peut-être qu'il eût été préférable à tout cela de donner les mots primitifs des langues mères, les vocables germains, saxons et goths; à quoi nous répondrons qu'on en connaît fort peu, et que c'est pour combler cette lacune qu'on a dû s'en tenir aux dérivés : c'est donc seulement en recherchant ces dérivés pour en tirer des étymologies que les philologues se sont trompés.

« Tous les raisonnements qui précèdent seraient hors de propos ici s'ils ne prouvaient pas l'excellence du livre de Raynouard; or, l'examen le plus superficiel des erreurs que nous avons signalées suffit pour se convaincre qu'elles n'eussent pas été commises, si le *Lexique Roman* eût paru un siècle plus tôt. On a pu voir quels moyens il offrait de contrôler les étymologies; il n'est pas moins propre à les fournir, et cela n'a pas besoin d'être prouvé par des exemples.

« On comprend de reste que M. Poitevin n'a rien à voir à tout ceci, et que s'il est un reproche qu'il puisse se faire, c'est d'avoir manqué de l'audace, ou, si l'on veut, de la confiance nécessaire pour suivre Raynouard dans la voie nouvelle qu'il avait ouverte; mais, nous le répétons, le lexicographe a dû, sur toute chose, redouter les innovations.

« La connaissance de la langue romane s'est développée depuis Raynouard; Fauriel a contribué à

Digitized by Google

ses progrès et a ajouté aux travaux de Raynouard; Fauriel est mort, mais l'avenir littéraire de la langue romane n'est pas compromis. M. Francis Guessard a en portefeuille des notes dont la publication, impatiemment attendue des philologues, achèvera de les éclairer sur bien des faits encore obscurs, malgré Raynouard et Fauriel.

« Disons, en terminant, un mot de l'histoire du livre. Le tome II fut publié le premier, et l'érudition l'accueillit avec un enthousiasme mérité; mais Raynouard mourut l'année même, laissant son ouvrage en cours de publication. Heureusement, il en avait compris l'importance capitale et l'avait sauvegardé par une disposition testamentaire : il avait institué M. Just Paquet légataire de tous ses ouvrages littéraires ou lexicographiques, et l'événement a montré la sagesse de ce choix. M. Just Paquet, avec le concours de M. Pélissier et de M. Léon Dessalles, alors attaché à la section historique des archives, a terminé — nous avons dit avec quel soin — la publication commencée. Si Raynouard eut la gloire d'établir l'admirable plan du Lexique, M. Just Paquet a su s'identifier aux idées du maître, et pénétrer assez avant dans ses projets pour les mener à la meilleure fin. Ce faisant, il a rendu service à la littérature et à l'érudition, en même temps qu'il a élevé à la mémoire de Raynouard un monument qui ne sera pas le moindre titre littéraire du grand philologue. » PAUL POUGIN.

—

NOTE XXIII.

Art. SÉMITIQUES (Langues).

Comparaison des pronoms hébreux et de ceux de l'indo-européen.

On sait que les pronoms personnels sont au nombre des éléments les plus importants employés par les ethnographes pour déterminer les affinités des langues. A l'article EGYPTIENNE (Langue) nous avons montré quelles conclusions importantes Leipsius avait tirées de la ressemblance marquée entre les pronoms et les affixes de l'égyptien ou copte et de l'hébreu. Si nous comparons de même quelques-uns des pronoms hébreux avec ceux de l'indo-européen, nous serons conduits à des conclusions les plus satisfaisantes.

Quand on découvre qu'une portion de chaque mot, dans une classe particulière, est toujours identique, tandis que le reste varie, nous pouvons justement conclure qu'elle forme seulement un caractère générique, que l'on peut, en toute sûreté, omettre en étudiant la détermination spécifique du mot, ou en le comparant avec d'autres langues. Ainsi, en sanskrit, le pronom de la première personne est *aham;* celui de la seconde, *tuam :* d'où Bopp considère avec raison la syllabe *am* comme purement générique, et réduit les parties essentielles à *ah* et *tu*, correspondant, le premier au vieux tudesque *ih*, latin *ego;* le second au latin *tu*, au persan *to* ou *tu* et à l'allemand *du*.

Or, il me semble que les pronoms sémitiques sont enveloppés dans une composition semblable qui devrait être débrouillée avant que nous puissions espérer atteindre leurs parties caractéristiques, et cela ne peut être reconnu qu'en comparant des formes, perdues maintenant dans quelques dialectes, mais conservées dans d'autres. La syllabe que nous allons ainsi trouver commune à toutes les personnes dans les deux nombres est *an*, prononcée différemment *an* ou *en*, suivant la tendance des divers dialectes, mais toujours composée des deux mêmes lettres, *aleph* et *nun*.

Le pronom de la première personne singulier est, en hébreu, AN-ochi, abrégé en AN-i; en chaldéen, AN-a; en syriaque, EN-o; en arabe, EN-a. Les pluriels sont respectivement : hébreu, AN-achnu; chaldéen et samaritain, AN-an; syriaque, chnan; arabe, N-achna. Dans les deux dernières langues, la syllabe préformative a été plus ou moins perdue.

Les pronoms de la seconde personne en hébreu (omettant, pour abréger, les féminins qui suivent les masculins d'après des règles données), sont *atta* sing. et *attem* plur. Mais, dans le premier T, exprimé en hébreu seulement par un signe de duplication, se trouve cachée une N supprimée, tellement que tous les grammairiens sont d'accord que ces formes remplacent AN-ta et AN-tem. Ceci est mis hors de doute par les autres dialectes : chaldéen, AN-t, et AN-tun; syriaque, AN-t, AN-tum (quoique un trait au-dessus de N indique que cette lettre ne doit pas être prononcée, et rattache ainsi les autres dialectes à l'hébreu); arabe, EN-ta, EN-tom.

A la troisième personne, l'hébreu et l'arabe ont entièrement perdu la particule constituante ou, plutôt, ont adopté un pronom différent; mais elle a été précieusement conservée par le syriaque dans le pluriel, et par les Chaldéens dans l'un et l'autre nombre. Ainsi, chaldéen IN-e, singulier; IN-un, plur. masc.; IN-e(i)n, fém. Dans lesquels mots *aleph* devient I par les points-voyelles à cause de la réduplication de N : syriaque EN-un, plur. masc.; en-e(i)n, fém.

D'après cette analyse, il paraît que la syllabe AN est simplement une particule générique, ne formant point une portion essentielle d'aucun pronom, mais commune à toutes les personnes; et par conséquent elle peut et doit en être détachée avant que nous atteignions la substance particulière ou essentielle de chacun d'eux. Car elle pénètre intimement tous les pronoms, quel que soit le nombre, le genre ou la personne, d'une manière beaucoup plus marquée que le sanskrit *am*.

Si nous appliquons ce système au pronom de la première personne du singulier, nous en aurons la portion essentielle dans l'hébreu, car, dans tous les autres dialectes, on le trouve seulement sous la forme abrégée OCHI, qui peut très-bien être comparé au sanskrit *ah-am*, ou à l'allemand *ich*. Même la forme abrégée I (AN-I) conserve une ressemblance suffisante avec le vieux allemand *ih*.

Si nous passons au pluriel, il paraîtrait que la portion radicale du pronom hébreu est ACHNU, dont la première partie semble provenir de l'aspirée C (*caf*) au singulier, transformée ici en une pure gutturale. S'il en est ainsi, la portion du pronom dénotant strictement le nombre pluriel serait NU, et nous avons dans les autres dialectes les gradations depuis la forme complète jusqu'à son abrégée; arabe (N) AC-HNA; syriaque, CH-NAN; chaldaïque (AN) AN. D'après ces degrés il paraîtrait que NU, NA ou N sont les formes caractéristiques de la première personne du pluriel, et ceci nous donne une coïncidence très-singulière avec les duels sanskrit et grec *nou* et νῶϊ, et le pluriel latin *nos*.

Dans la seconde personne, la ressemblance est encore plus marquée; car, en dépouillant la syllabe générique, le pronom est réduit à TA en hébreu et en arabe, et à T en chaldéen et en syriaque; ce qui s'accorde suffisamment avec le sanskrit *tu*-am, gén. *tai*, le latin et le persan *tu*, et l'allemand *du*.

Digitized by Google

Le pluriel se forme du singulier par la règle ordinaire.

Quand j'ai analysé les pronoms de la troisième personne en syro-chaldaïque, c'était simplement dans la vue d'établir le retour constant de la particule constituante dans toutes les parties du système pronominal. Mais si nous examinons les formes conservées au singulier dans l'hébreu et l'arabe, et dans le syriaque, la comparaison entre les pronoms de cette personne ne paraîtra pas moins frappante que la précédente. Le masculin singulier est dans la première de ces langues HU; dans la seconde HUA, et dans la troisième HU. Nous pouvons leur comparer le persan *o*, le gallois *evo*, qui, dans l'affixe, change comme l'hébreu, en *aw* ou *o*; le latin, *hic, hujus, hi*, et l'anglais *he*. Le féminin est le même dans toutes. HI. C'est précisément la même chose en gallois, dans lequel *hi* est la troisième personne du féminin. Le pluriel HEM, ou son féminin HEN, ou le syriaque EN-UN, pourrait être comparé, peut-être, avec le gallois correspondant *hwynt*.

Je propose ces conjectures avec toute la réserve convenable. J'ai trop souvent vu combien une ingénieuse théorie peut séduire son auteur, et l'engager malheureusement à prendre des ressemblances imaginaires ou accidentelles pour des analogies réelles, pour ne pas être doublement sur mes gardes quand quelque vue nouvelle vient frapper mon esprit. Cependant je ne puis m'empêcher de penser que le procédé que j'ai suivi et les affinités qu'il a développées ne soient dignes d'attention, par l'uniformité que l'on découvre dans toute la sphère de leur action. S'il en est ainsi, nous avons un point de contact nouveau et important entre les deux grandes familles, basé sur l'analyse grammaticale des éléments primaires du discours.

Il y a d'autres investigations que je crois dignes d'être poursuivies par la probabilité qu'elles conduiront aux mêmes résultats; mais, quant à présent, ce qui précède peut suffire. Je ferai seulement remarquer qu'il paraît exister des traces dans les dialectes sémitiques, de ce que l'on considère généralement comme particulier à l'autre famille, savoir la conjugaison par des verbes auxiliaires. Car les voix passives en chaldaïque et en syriaque, *ithpael*, *ethpael*, *ethpaal* et *ettaphel*, paraissent clairement être sorties de l'union du verbe substantif *ith*, duquel des traces se trouvent dans l'hébreu *la-ith*, *il n'est pas*, et dans les particules déterminées *eth* et *yoth* avec le verbe indéfini.

Les noms de nombre présentent aussi dans les langues ariennes, sémitiques, et même dans le copte, une remarquable identité.

1. *ehad* — sanskrit, *eka?*
2. *sna(yim)* ou *tna(yim)* — sanskrit, *dwi*, goth., *twa*, etc.
3. *sles* ou *schsos* ou *tlat* — *tri*, τρεῖς, etc., par le changement de *l* en *r*.
6. *ses* — sanskrit, *sas*, ξξ, *sex*, etc.
7. *sba* — sanskrit, *saptan*, *septem*, etc.; le *t* n'est pas essentiel : goth., *sibun*; allemand, *sieben*; anglais, *seven*.

NOTE XXIV.

Art. Sémitiques (Langues).

Etudes sur M. Renan.

M. Ern. Renan, dans la plupart de ses ouvrages, a donné lieu à de graves reproches aux divers points de vue de la philosophie, de l'histoire, de la théologie et de l'exégèse biblique. Le R. P. de Valroger a publié une *Etude* remarquable sur cet auteur (*Correspondant* du 25 janvier 1856) dans laquelle il relève, avec cette hauteur de vue et cette sûreté de coup d'œil qu'on lui connaît, les téméraires assertions de M. Renan dans son *Histoire générale des langues sémitiques*. De son côté, M. Paulin Limayrac a signalé, dans le *Constitutionnel*, les singulières doctrines que M. Renan a présentées dans ses *Etudes d'histoire religieuse*.

Voici d'abord l'article de M. l'abbé de Valroger.

« L'ouvrage que je me propose d'examiner n'est point, comme son titre pourrait le faire croire, une œuvre pacifique de pure philologie. On y sent au contraire presque partout l'ambition fiévreuse d'un jeune homme qui veut faire, pour son début, une révolution dans la science et dans la religion. A propos de langues orientales, M. Renan y expose tout un système sur la philosophie de l'histoire, sur l'exégèse biblique et les questions les plus capitales de la théologie. Il ne prouve nullement ce système; il n'essaie pas même de le prouver; mais il l'affirme au nom de la science, avec le ton d'un savant que sa compétence notoire dispense de fournir des preuves à l'ignorance du vulgaire. Ce volume néanmoins avait paru depuis plusieurs mois, sans que le public l'eût remarqué, lorsque l'auteur a pris un moyen plus efficace pour éveiller l'attention. Il a condensé habilement les assertions les plus téméraires de l'exégèse antichrétienne dans vingt-cinq pages extraites en partie de son *Histoire des langues sémitiques*. La *Revue des Deux-Mondes* a publié ces pages le 15 novembre 1855, sous ce titre à effet : *Du peuple d'Israël et de son histoire*.

« La sensation a été vive : les passions irréligieuses se sont emparées d'un pamphlet où la foi constante, unanime, des sociétés chrétiennes était niée radicalement au nom de la science. Les ennemis de l'Eglise ne pouvaient manquer d'applaudir au manifeste d'un jeune philologue, dont la verve hautaine et l'audace érudite leur annonçaient un vigoureux auxiliaire. Des âmes droites, mais étrangères aux fortes études religieuses, ont été troublées; et beaucoup de lecteurs superficiels croient aujourd'hui, sur la parole de M. Renan, que l'autorité surnaturelle de la Bible vient d'être anéantie par la science d'un M. Ewald, qu'ils ne liront jamais, bien certainement.

« L'exactitude et la compétence de M. Renan dans les matières philologiques viennent d'être contestées, de la façon la plus dédaigneuse, par un savant Anglais, qui a le droit d'être sévère. Mais je laisse l'appréciation de ce débat aux arbitres de la science. Pour apprécier les erreurs que je veux critiquer, il n'est pas nécessaire d'étudier les langues sémitiques.

« Je me propose seulement, en effet, d'examiner les principales thèses philosophiques, historiques et théologiques de M. Renan, et ses jugements sur nos Livres saints. Un peu de bon sens et la science commune suffisent à cette tâche.

« I. — Toutes les importations de la science allemande ne méritent pas confiance et respect. Nulle part peut-être il n'y a plus de vrais savants qu'au delà du Rhin; mais nulle part aussi il n'y a plus de rêveurs et de sophistes.

« Pour ne parler que de la linguistique, « les « merveilleux résultats obtenus par les Bopp, les « Schlegel, les Humboldt, les Burnouf, ont inspiré en « Allemagne une sorte d'ivresse à des jeunes gens « avides de thèses nouvelles, qui ont cru pouvoir, « dès leurs premiers pas dans la science, égaler les « découvertes des grands maîtres... En feuilletant « quelques dictionnaires, on s'est donné à peu de

Digitized by Google

« frais un semblant de philologie comparée. Il est « plus commode de débuter par des rapprochements « hardis, qui n'exigent pas un bien vaste savoir, que « de se livrer au travail patient des textes. Certes, « l'ancienne école, qui ne se proposait d'autre but, « dans les études orientales, que de lire, de parler « ou d'écrire un ou plusieurs idiomes de l'Orient, « sans rattacher ces études à un ensemble de vues « historiques et littéraires, pouvait être à bon droit « taxée d'insuffisance. Mais il vaudrait mieux ne pas « l'avoir dépassée que de courir de telles aventures. « La philologie timide peut être incomplète; mais « IL EST MOINS FACHEUX D'ÊTRE INCOMPLET QUE D'ÊTRE « CHIMÉRIQUE. » (*Hist. des langues sémit.*, Préf., p. V-VI.)

« Qui dit cela? Un juge dont M. Renan ne contestera pas la compétence, — M. Renan lui-même. — Ailleurs il reproche à MM. J. Fürst et Delitzsch de vouloir trop visiblement « SE FAIRE UNE PLACE « dans le monde critique PAR DE HARDIES NOUVEAU- « TÉS. » — « Le grand mal des sciences philologi- « ques en Allemagne, » dit-il, « est *cette fièvre d'in-* « *novation* qui fait qu'une branche de recherches « amenée presque à sa perfection par l'effort de pé- « nétrants esprits, *se trouve en apparence démolie le* « *lendemain par de présomptueux débutants, qui as-* « *pirent, dès leur coup d'essai, à se poser en créa-* « *teurs et en chefs d'école.* » (*Ibid.*, p. 422.)

« On ne saurait mieux dire! Mais M. Renan, qui peint si bien ses rivaux d'Allemagne, mérite évidemment les reproches qu'il leur adresse. Et ce n'est pas seulement dans des matières philologiques, c'est dans des matières d'une tout autre gravité.

« Malgré la confiance que lui inspire ce qu'il écrit, il n'a pu s'empêcher de pressentir que ces critiques lui seraient appliquées de prime abord par les juges les plus compétents. Mais son système étant fait, son livre même probablement étant imprimé, il a tenté l'aventure, et s'est borné à conjurer le péril au moyen d'une préface, dont l'accent modeste et embarrassé contraste singulièrement avec le ton tranchant qui compromet les parties même les meilleures de son livre. « En blâmant, » dit-il, « des « témérités de méthode qui ne semblent propres « qu'à jeter du discrédit sur la philologie comparée, « je n'ignore pas qu'à beaucoup d'excellents juges « je paraîtrai moi-même trop livré aux conjectures. » (Préf., p. VI.) Son goût passionné pour les hypothèses paradoxales l'entraîne, en effet, continuellement à des témérités qui, je crois, lui enlèveront tout crédit dans l'esprit des hommes sérieux.

« Montrons tout d'abord, par un exemple caractéristique, l'aplomb surprenant avec lequel il pose les assertions les plus insoutenables, comme des faits notoires, ou des théorèmes incontestés. — Il écrivait un jour, dans la *Revue des Deux-Mondes*, ces paroles dignes de Lamettrie, du baron d'Holbach et de Robinet : « LA SCIENCE DÉMONTRE qu'à un cer- « tain jour, *en vertu des lois naturelles qui jusque-là* « *avaient présidé au développement des* CHOSES, *sans* « *exception* NI INTERVENTION EXTÉRIEURE, l'être pen- « sant est apparu, doué de toutes ses facultés et « parfait quant à ses éléments essentiels (882). »

Ainsi la nature, qui n'a jamais produit, sous l'œil de la science, la moindre espèce animale ou végétale, aurait eu jadis, par elle-même, le pouvoir miraculeux de produire des hommes complets!... Les lois qui jusque-là avaient présidé au développement des *choses*, auraient enfanté, à un certain jour, des êtres personnels, intelligents et libres; et cet enfantement n'aurait exigé, en aucune sorte, l'*intervention* d'une puissance supérieure! — Voilà ce que M. Renan n'a pas craint d'affirmer, du ton le plus dogmatique, comme un principe notoirement acquis à la science! — Il ne donne pas (et pour cause) le nom de la science qui, suivant lui, a DÉMONTRÉ ces paradoxes; mais il renvoie les lecteurs qui voudraient vérifier son assertion à l'école introuvable de la *science en général*... Que dire d'un tel procédé dans une telle matière?

« On peut, d'après cet exemple, juger de la foi que mérite sa parole dans des matières où l'illusion est plus facile. Lorsqu'on a ainsi écarté, au nom de la science, l'auteur de la nature, y a-t-il une vérité religieuse qu'on ne puisse également nier au nom de la science? Quand on ose prétendre que l'apparition de l'espèce humaine doit s'expliquer sans l'intervention du Créateur; quand, pour ne pas reconnaître en Dieu la puissance créatrice, on attribue cette puissance aux *lois naturelles des choses*, est-il surprenant qu'on refuse de voir l'action *surnaturelle* de la Providence dans l'histoire sacrée?...

« On se rappelle la maxime de Danton. — « Pour « réussir dans les luttes révolutionnaires, il faut « d'abord de l'audace, ensuite de l'audace, et tou- « jours de l'audace! »

« M. Renan met cette devise en pratique. Néanmoins, son audace est mêlée de prudence : il évite habilement de s'arrêter dans l'absurde, et connaît l'art des sous-entendus. Dans la phrase que je viens de citer, par exemple, l'idée de Dieu est éliminée, sans que Dieu soit nommé.

« Du reste, M. Renan est d'avis qu'introduire dans un livre de science le nom de Dieu, c'est faire preuve de *mauvais goût*. Rendant compte du *Cosmos* de M. de Humboldt, il louait un jour ce savant d'avoir partout fait abstraction de Dieu et de sa providence, dans l'explication et la description de la nature. « *La sobriété de bon goût* qui caractérise « M. de Humboldt, » disait-il, « *se montre surtout* « *en ce qui touche aux causes premières* (883). Un ju- « dicieux critique a fait remarquer que *Dieu n'est* « *pas nommé une seule fois dans ces deux volumes* « *consacrés à l'explication de l'univers.* L'observation « est vraie à la lettre; j'ajouterai même qu'*on n'y* « *trouve pas un seul de ces synonymes par lesquels on* « *aime souvent à remplacer le nom vulgaire.* Buffon « et le XVIIIe siècle disaient *la nature;* M. de Hum- « boldt *est plus puriste encore; jamais il n'emploie* « *aucune expression qui rappelle le principe* des cho- « ses... *La théologie naturelle* telle qu'on l'entend en « Angleterre, telle qu'elle se montre, par exemple, « dans les écrits de Boyle, Derham, Parker, etc., « sorte d'exégèse de la nature au point de vue fina- « liste, et *sous l'impression toujours immédiate et* « *personnelle de la divinité, est d'*AUSSI MAUVAIS GOUT, « *au point de vue scientifique*, que la manière de ceux « qui font de la philosophie naturelle une *philippique* « contre Dieu (884). »

« Il y a, dans nos mœurs littéraires, une sorte de pudeur qui ne permet guère à l'impiété le cynisme du langage. Un honnête homme, si peu croyant qu'il soit, ne souffre pas volontiers que l'athéisme se montre à nu devant lui. M. Renan le sait, et ne voudrait pas se compromettre avec les principes de la science, pour le honteux plaisir de blasphémer comme M. Proudhon. L'absurdité surannée d'un athéisme grossier ne saurait d'ailleurs satisfaire une intelligence aussi cultivée que la sienne. D'ordinaire, il se fait donc une loi d'imiter le silence qu'il admire dans le *Cosmos*, comme une preuve de *bon goût* scientifique. Il n'est pas de ces athées furieux,

(882) *Revue des Deux-Mondes* du 15 décembre 1851, p. 1063. — Il avoue ensuite qu'on ne peut nullement expliquer l'apparition de l'homme par les lois qui régissent aujourd'hui les phénomènes du globe. Et malgré cela, il affirme que cette apparition s'est faite uniquement en vertu des lois naturelles des choses!... Ce ne sont pas, à coup sûr, les sciences d'observation qui l'ont conduit à un tel paradoxe.

(883) Ce pluriel est à remarquer.

(884) *La Liberté de penser*, 15 novembre 1848, p. 571-572.

Digitized by Google

qui ne cessent de faire des *philippiques* contre Dieu. C'est un Hégélien du *centre gauche*, et non de l'*extrême gauche*, qui sait très-bien apprécier le style frénétique de ses amis les *montagnards;* mais, tout en riant de leur mauvais goût, il leur souhaite bon succès. Un jour, par exemple, dans la *Liberté de penser*, il s'affligeait de ce que le traducteur de Feuerbach n'avait pu trouver encore un éditeur pour ses blasphèmes (885). Sous la réserve contrainte de son langage, on reconnaît l'accent haineux d'une âme révoltée contre le Dieu vivant, dont le souvenir la poursuit. J'aurai occasion d'en montrer plus d'une preuve dans la suite de ce travail.

« II. — De même, selon M. Renan, qu'*à un certain jour les lois de la nature* ont improvisé l'homme, sans nulle intervention d'un Dieu distinct du monde, « il est INDUBITABLE (je cite textuellement) qu'à un « certain jour, par l'expansion naturelle et spontanée de ses facultés, l'homme a improvisé le langage. » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1851, p. 1064.)

« Dans son *Histoire des langues sémitiques*, M. Renan développe cette hypothèse, sans la prouver d'aucune façon, et sans même la préciser. Je citerai un spécimen de ces vagues développements : « Dès « le premier moment de sa *constitution*, l'esprit humain fut complet; le premier fait psychologique « renferma, d'une manière implicite, tous les éléments du fait le plus avancé... Depuis l'acte générateur qui le fit être, le langage ne s'est enrichi « d'aucune fonction vraiment nouvelle. Un germe « est posé, renfermant en puissance tout ce que « l'être sera un jour; le germe se développe, les « formes se constituent dans leurs proportions régulières ; ce qui était en puissance devient en acte ; « mais *rien ne se crée, rien ne s'ajoute;* telle est « la loi commune des êtres soumis aux conditions « de la vie. — Telle fut aussi la loi du langage... « *La grammaire de chaque race fut formée d'un seul* « *coup;* la borne posée par l'effort *spontané* du génie « primitif n'a guère été dépassée. » (*Histoire des langues sémitiques*, p. 444-446.)

« En présence de ces formules ambiguës, empruntées aux écoles panthéistiques de l'Allemagne, les questions s'élèvent en foule dans tout esprit qui ne se paie ni de paroles équivoques, ni d'assertions arbitraires.

« Où M. Renan a-t-il vu tout cela? comment le sait-il? par quel moyen a-t-il constaté, je ne dis pas seulement l'existence, mais le caractère universel des lois qu'il énonce d'une manière si absolue et d'un ton si dogmatique? Dieu n'est-il pour rien dans *l'acte générateur* qui a produit les langues-mères et le système grammatical de chaque famille? — « Un « germe est posé;... rien ne se crée, rien ne s'ajoute. » Qu'est-ce à dire? Les germes des choses, des hommes et des langues sont-ils créés ou incréés? Existent-ils avant d'être *posés?* Et par qui sont-ils *posés?* Qui les développe? Qui *constitue* leurs formes et leurs *proportions régulières?* — M. Renan ne le dit pas; mais il suppose qu'entre savants l'intervention de Dieu ne peut être considérée comme expliquant quoi que ce soit. Cette supposition est même pour lui, ce semble, un axiome qu'on ne doit pas mettre en question, et qui n'a aucun besoin d'être prouvé, ni justifié!

« Pour expliquer sans Dieu le développement primitif des langues, le vulgaire des philologues supposait autrefois et suppose souvent encore que les éléments des langues ont été produits successivement, et que les systèmes grammaticaux des diverses familles ont été composés pièce à pièce. On a cru, sans doute, diminuer ainsi la difficulté en la divisant. Mais les linguistes les plus profonds de notre époque ont rejeté cette explication comme inadmissible, en ce qui concerne le fond essentiel et originel des langues.

« M. Renan pense comme eux que la difficulté capitale, dans la formation des langues-mères, n'a pu être partagée; et qu'il a fallu bon gré mal gré la résoudre en un seul coup (886).

« Ce n'est pas, dit-il, par des juxtapositions successives que s'est formé le langage ; mais, semblable aux êtres vivants, il fut, dès son origine, en possession de ses parties essentielles. C'est en ce sens que G. de Humboldt a pu dire que *le langage avait été donné tout fait à l'homme*, et que F. Schlégel l'a appelé une création d'un seul jet (887).

« Malgré cela, M. Renan ne veut pas croire que le premier homme ait reçu de Dieu une langue toute faite; il n'admet pas davantage que les langues des différentes races aient été, à Babel, créées *d'un seul jet*, sous l'influence mystérieuse d'une intervention divine. Il préfère supposer que l'expansion naturelle des facultés humaines a créé toutes les langues-mères, sans influence miraculeuse. Il affirme que les choses se sont passées infailliblement comme il le suppose; et, quand il a reproduit son assertion sous diverses formules scientifiques, il croit l'avoir démontrée!

« Il avoue bien « qu'*aucune* image empruntée à « l'état actuel de l'esprit humain ne peut nous aider « à concevoir » cette création des langues par la spontanéité naturelle de l'esprit humain; — « fait « étrange, dit-il, devenu entièrement impossible « dans notre milieu réfléchi (888). » — Mais il n'en donne pas moins pour INDUBITABLE ce fait IMPOSSIBLE aujourd'hui, ce fait qu'*aucune image empruntée à l'état actuel de l'humanité ne peut nous aider à concevoir!...* J'ai cherché dans ses écrits une preuve quelconque de ce fait, je n'ai pu réussir à la trouver.

« En général, M. Renan se dispense d'indiquer les procédés qui l'ont conduit à ses théories hypothétiques. Il semble toujours prononcer des oracles et compter sur une aveugle déférence. Je crains, en effet, que bien des lecteurs ne le croient plus volontiers que la Bible.

« Et cependant il n'a pas lui-même une foi bien ferme à ses affirmations. On sent parfois, sous l'absolutisme de son langage, un fond d'inquiétude sceptique.

« Ayant écarté le flambeau qui seul éclaire véritablement l'origine du monde, de l'homme et des

(885) La *Liberté de penser*, 15 juillet 1849, p. 129, 130. Le livre de Feuerbach, dont il s'agit, est l'expression cynique de l'athéisme le plus audacieux.

(886). On peut voir le développement et les preuves de cette opinion dans la seconde partie du beau discours de Mgr Wiseman sur l'*Ethnographie philologique*, et dans l'*Histoire des langues sémitiques* par M. Renan, p. 431, 432, 443, 444.

(887) *Hist. des langues sémit.*, p. 444, 445. — « Ceux qui rapportent à un couple unique les races si variées de l'espèce humaine, disait Niebuhr, doivent supposer un miracle, pour expliquer l'existence d'idiomes de structures différentes; pour ces langues, qui diffèrent dans leurs racines et leurs qualités essentielles, ils doivent admettre le prodige de la confusion des langues. *L'admission d'un semblable miracle n offense point la raison.* Les débris de l'ancien monde prouvent clairement, en effet, qu'un autre ordre de choses existait avant l'ordre actuel; il est donc très-croyable qu'après avoir duré un certain temps, cet ordre primitif subit une révolution qui changea son essence. » — *Niebuhrs rœmische geschichte*, 3e Ausg., 1 theil, s. 60. — Cf. le 1er discours de Mgr Wiseman sur l'*Etude comparée des langues*, 1re partie.

(888) *Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1851, p. 1064. — « Peut-être, dit-il quelques pages plus loin, peut-être notre siècle a-t-il abusé du mot de *spontanéité* dans l'explication des phénomènes que ni l'expérience ni l'histoire ne sauraient atteindre (p. 1086). » — Il entrevoit la vérité, mais ne s'y arrête point.

Digitized by Google

langues, il s'est vu réduit à deviner, à conjecturer comment les choses ont *dû* se passer primitivement. Mais ses habitudes critiques ne sauraient lui permettre de se fier longtemps à des conjectures arbitraires. Comment, par exemple, un esprit si exigeant pourrait-il trouver une satisfaction durable dans des conjectures telles que celle-ci : — « Il n'est « pas impossible que la naissance du langage ait « été précédée d'*une période d'incubation*, durant la- « quelle des causes, en tout autre temps secondaires, « auraient agi d'une manière énergique et creusé « les abîmes de séparation qui nous étonnent (889). »

« Les écrits de M. Renan offrent çà et là des indices d'une exaltation qui peut expliquer bien des illusions; mais son imagination et ses passions irréligieuses ont beau s'exalter, le scepticisme reprend toujours le dessus, et l'expression du découragement succède aux hypothèses les plus hasardées. Après la phrase vide et prétentieuse que je viens de citer, vient celle-ci, qui semble ajoutée pour l'excuser : — « LES ORIGINES DE L'HUMANITÉ SE PERDENT « DANS UNE TELLE NUIT, QUE L'IMAGINATION MÊME « N'OSE SE HASARDER SUR UN TERRAIN OU TOUTES LES « INDUCTIONS SEMBLENT MISES EN DÉFAUT. » (*Hist. des langues sémit.*, p. 420.)

« Malheureusement l'imagination de M. Renan aime, quoi qu'il en dise, à s'égarer dans cette *nuit;* il s'efforce même d'en épaissir les ténèbres, comme pour dérober aux prises de la critique ses inductions les plus téméraires. — Nous allons en voir une preuve dans les efforts qu'il fait pour obscurcir l'unité originaire de l'espèce humaine.

« III. — 1. Que la famille indo-européenne et la famille sémitique soient parties des mêmes régions, et qu'on puisse leur attribuer la même origine, — M. Renan l'accorde à ses maîtres. Il paraît bien tenir à constater, par une foule d'objections, que cette concession est assez bénévole, et qu'à la rigueur il pourrait s'y refuser; mais, finalement, il convient que ses objections ne sont pas décisives, — que les preuves philologiques, historiques et psychologiques par lesquelles on établit l'unité originaire de ces deux familles ont au moins le caractère de la vraisemblance; — que cette unité primitive des deux familles humaines les plus distinguées est une hypothèse probable, — et qu'il est même *permis* de rapporter à cette grande unité les races chamites et couschites.

« Le contact antéhistorique des peuples indo- « européens et des peuples sémitiques est devenu, « dit-il, une sorte d'hypothèse reçue dans les plus « hautes et les meilleures régions de la science « allemande. *Sans me prononcer sur ce point avec la « même assurance* que M. Ewald et M. Lassen, je « dois dire cependant que cette hypothèse me sem- « ble n'avoir contre elle aucune objection *décisive*, « et servir de lien à beaucoup de faits qui, sans « cela, restent inexpliqués... Sans doute, la race « sémitique présente un type très-prononcé, qui « fait que l'Arabe et le Juif sont partout recon- « naissables. *Mais ce caractère différentiel est beau- « coup moins profond que celui qui sépare un brah- « mane d'un Russe ou d'un Suédois : et pourtant les « peuples brahmaniques, slaves et scandinaves appar- « tiennent évidemment à la même race...* Tour à « tour les Juifs, les Syriens, les Arabes, sont entrés « dans l'œuvre de la civilisation générale et y ont « joué leur rôle, comme partie intégrante de la « grande race *perfectible* (890)... Envisagés par le « côté physique, les Sémites et les Ariens ne font « qu'une seule race, la race blanche; envisagés par « le côté intellectuel, ils ne font qu'une seule fa- « mille, la famille civilisée... On expliquerait *à peine* « comment deux espèces apparues isolément, se « montreraient aussi semblables dans leur consti- « tution essentielle, et seraient si facilement con- « fondues en une seule et même destinée...

« ... RIEN N'EMPÊCHE QUE DES PEUPLES SORTIS D'UN « MÊME BERCEAU, MAIS SCINDÉS DÈS LES PREMIERS « JOURS, NE PARLENT DES LANGUES DE SYSTÈME DIF- « FÉRENT, tandis qu'il est difficile d'admettre que « des peuples offrant les mêmes caractères physio- « logiques et psychologiques ne soient pas frères. « Nous arrivons donc par toutes les voies à ce ré- « sultat *probable, que les races sémitiques et ariennes « ont cohabité, à leur origine, dans la région du « Bélourtag ou de l'Indoucousch*... On pourrait com- « parer ces relations primitives à celles de deux « jumeaux qui auraient grandi à une petite distance « l'un de l'autre, puis se seraient séparés tout à fait « vers l'âge de quatre ou cinq ans. En se retrou- « vant dans leur âge mûr, ils seraient comme étran- « gers entr'eux et ne porteraient guère d'autre signe « de parenté que des analogies imperceptibles dans « le langage, quelques idées communes, telles que « le souvenir de certaines localités, et par-dessus « tout un air de famille dans leurs aptitudes essen- « tielles et leurs traits extérieurs. » (*Hist. des lan- « gues sémit.*, p. 457, 463-465.)

« La philosophie comparée, aidée par l'histoire, « établit *avec une entière certitude* l'unité de la « grande race indo-européenne... Elle rattache, « d'une manière *très-vraisemblable* à la race indo- « européenne la race sémitique, inséparable de la « première dans l'histoire de la civilisation. *Elle « permet* de rapporter à la même famille les races « chamites et couschites, et arrive ainsi à montrer « comme *possible* l'unité de toutes les races qui ont « fondé la civilisation dans l'ouest de l'Asie, dans « l'Europe, dans le nord et l'est de l'Afrique. (*Ibid.*, p. 475, 476.)

« Rien ne s'oppose à ce que l'on se représente les « trois ou quatre grandes races qui figurent dans « l'histoire de la civilisation, comme sortant d'un « berceau unique, situé dans l'Imaüs, restant quel- « que temps groupées autour de ce berceau, et là « formant leur langue *d'après trois ou quatre types « différents, mais toujours sur un certain nombre de « bases communes, et en y faisant entrer beaucoup « d'éléments communs.* » (*Ibid.*, p. 466.)

« On se tromperait fort, si l'on concluait de ces aveux que M. Renan est disposé à reconnaître l'unité originaire de toutes les races humaines. Profitant de l'obscurité qui dérobe aux investigations des sciences naturelles les origines de certaines races moins étudiées, et séparées de nous par des différences très-sensibles, il tâche de persuader à ses lecteurs que, pour demeurer fidèles aux lois de la science, ils doivent s'abstenir de croire que ces races sont unies à la nôtre par le lien d'une commune origine.

« *La science* (891), » dit-il, « *répugne* à admettre dans « la grande famille des peuples indo-européens, « sémites, chamites et couschites, la race chinoise « et surtout les races inférieures, *qui* DURENT *for- « mer la première couche de la population du globe « (sic).* »

« Je soutiens, au contraire, que *la science* ne ré-

(889) *Hist. des langues sémit.*, p. 419. — Cette phrase est un *specimen* du langage inintelligible sous lequel M. Renan s'efforce parfois de cacher l'embarras de sa pensée.

(890). M. Renan ne croit pas à la perfectibilité des races sauvages; il leur attribue en conséquence une nature inférieure à la nôtre et une origine différente de la nôtre.

(891). *Ibid.*, p. 476. — C'est toujours le même procédé; M. Renan met *ses répugnances* personnelles sous la protection vénérée de la *science*, qui, n'étant pas une personne, ne peut pas réclamer contre l'abus qu'il fait de son nom et de son crédit.

Digitized by Google

pugne pas du tout à cette admission, et que M. Renan a tort de lui imputer les sentiments qui sont en lui trop visibles.

« 2. A l'en croire, « si les planètes dont la nature « physique semble analogue à celle de la terre, « sont peuplées d'êtres organisés comme nous, *on « peut* AFFIRMER *que l'histoire et la langue de ces « planètes ne diffèrent pas plus des nôtres que l'his- « toire et la langue chinoise n'en diffèrent.* (*Ibid.*, « p. 467.) »

« Or, son livre même nous fournit des données suffisantes pour réfuter ce paradoxe.

« La civilisation chinoise, ayant eu un *développement à part*, devait avoir un *caractère à part*. Néanmoins (M. Renan le constate) elle est « arrivée « à un résultat *qui se rapproche beaucoup de la civi- « lisation européenne*. Au premier coup d'œil, *la « société chinoise paraît bien moins éloignée de la « société européenne que de la société indienne:* et « cependant, aux yeux d'un observateur attentif, « c'est la même constitution intellectuelle qui a « produit le monde indien et le monde européen. » (*Hist. des langues sémit.*)

« La philologie comparée, aidée de l'histoire, établit *avec une entière certitude* l'unité de la grande race *indo-européenne* (892). » — Une comparaison approfondie de la société brahmanique avec la société chinoise, d'une part, et notre société européenne, de l'autre, confirme pleinement le premier coup d'œil dont parle M. Renan. Les Indous ressemblent moins aux Français que les Chinois ne ressemblent aux Anglais. Tous les savants reconnaissent pourtant que les brahmanes sont bien de la même race que nous; pourquoi donc les Chinois n'auraient-ils pas la même origine que nous et que nos frères d'outre-Manche? Si l'énorme différence qui sépare notre société de la société hindoue n'est pas une objection contre l'unité primitive de la famille indo-européenne, comment la différence moins considérable qui sépare notre civilisation de la civilisation chinoise, serait-elle une objection sérieuse contre l'unité originaire de l'espèce humaine?

« M. Renan avoue que la science *permet* de faire entrer les races chamites et couschites dans la grande famille des peuples indo-européens et sémitiques. Pourquoi donc *répugne*-t-il à y faire entrer pareillement la race chinoise? N'a-t-il pas constaté lui-même les analogies frappantes de la civilisation chinoise et des civilisations chamites et couschites? — « Caractère matérialiste, instincts religieux et « poétiques peu développés, faible sentiment de « l'art, mais sentiment très-raffiné de l'élégance; « grande aptitude pour les arts manuels, et pour « les sciences mathématiques et astronomiques; « littératures exactes, mais sans idéal, esprit po- « sitif tourné vers le négoce, le bien-être et l'agré- « ment de la vie; pas d'esprit public, ni de vie po- « litique, au contraire une administration très- « perfectionnée et telle que les peuples ne l'ont eue « qu'à l'époque romaine et dans les temps mo- « dernes; peu d'aptitude militaire; langues mono- « syllabiques et sans flexions (*égyptien*, *chinois*); « écritures hiéroglyphiques ou idéographiques (*Ibid.*, « p. 474) : » — tels sont les traits communs qui lui paraissent caractériser ces civilisations. Et continuant d'associer les Chinois aux Chamites et aux Couschites, il termine ainsi son tableau synthétique : « Toutes les civilisations couschites et cha- « mites ont disparu sous l'effet des Sémites et des « Ariens. En Chine, au contraire, ce type primitif « de civilisation a survécu et est venu jusqu'à nous. » — Le caractère matérialiste qu'il attribue à ces civilisations ne leur est point particulier et n'a rien d'absolu. On aperçoit çà et là des lueurs de spiritualisme dans les ténèbres qui couvrent l'ancienne Egypte comme la Chine antique et l'Inde primitive, mais c'est bien le matérialisme qui domine partout dans le monde païen. A travers le matérialisme des lettres modernes et sous le voile de leurs commentaires trompeurs, on peut toutefois reconnaître encore, dans les traditions historiques et religieuses de la Chine antique, des rapports frappants avec les traditions religieuses et historiques résumées dans la Genèse. On a exagéré sans doute le nombre et l'importance de ces rapports ; mais toute déduction faite des rapprochements forcés et des explications contestables, il reste un fonds d'analogies telles, qu'aucun peuple européen ne saurait en offrir peut-être d'aussi remarquables. Du reste, ce n'est pas seulement par ce qu'il y a de pur et de vénérable dans leurs traditions anciennes, que les Chinois se rattachent à notre grande famille ; leurs erreurs, leurs superstitions, leurs fables, ne ressemblent pas moins à celles qui dominèrent en Europe, dans l'Asie occidentale et dans le nord de l'Afrique, jusqu'aux premiers siècles de notre ère, et qui dominent encore chez les peuples païens.

« La difficulté la plus spécieuse dont M. Renan pût tirer parti, c'est le caractère particulier de la langue chinoise ; mais M. Renan exagère visiblement quand il dit « qu'entre le chinois et les autres « langues de l'Europe et de l'Asie, il n'y a de com- « mun que le but à atteindre. » Sur ce point comme sur bien d'autres, il se réfute lui-même. N'avoue-t-il pas que le Chinois a des rapports avec l'ancien idiome de l'Egypte, qui lui-même en a avec l'hébreu? « Plus on remonte vers l'état primitif de la « langue égyptienne, dit-il d'après M. de Rougé, « PLUS ON TROUVE UNE LANGUE ANALOGUE AU CHINOIS, « UNE LANGUE MONOSYLLABIQUE. » (*Hist. des langues sémit.*, p. 79.) On sait aussi que l'écriture chinoise est idéographique comme l'écriture hiéroglyphique des Egyptiens. Un ami de M. Renan, M. A. Maury, signalait naguère, dans la *Revue des Deux-Mondes* (893), ces rapports de la langue et de l'écriture chinoise avec la langue et l'écriture de l'Egypte.

« Les philologues les plus éminents de notre époque supposent « que les peuples sémitiques et « indo-européens, sortis d'un même berceau, au- « raient d'abord parlé en commun une même langue « rudimentaire, ANALOGUE A LA LANGUE CHINOISE, « dont les éléments se retrouveraient dans les radi- « caux bilitères de l'hébreu... Ces deux races se « seraient séparées avant le développement com- « plet des radicaux, et surtout avant l'apparition de « la grammaire. Chacune aurait créé à part ses ca- « tégories grammaticales, sans autre rapport qu'une « certaine similitude de génie. Telle est l'opinion à « laquelle semblent se ranger MM. Bopp, G. de « Humboldt, Ewald, Lassen, Lepsius, Benfey, Pott, « Keil, Bunsen, Kunick, etc. Elle obtenait jusqu'à « un certain point l'assentiment de M. E. Burnouf. » (*Hist. des langues sémit.*, p. 427.)

« D'après ces hommes si compétents, la langue chinoise serait donc *analogue* à la langue primitive des peuples indo-européens et sémitiques.

« Cherchant, à la suite de ses maîtres, quel put être l'état primitif des langues sémitiques avant la formation de leurs dialectes, M. Renan lui-même

(892). *Ibid.*, p. 475. — Forcé de reconnaître que « la Chine est arrivée à un état *fort ressemblant* à celui de l'Europe, » M. Renan cherche à éluder les conséquences de ce fait en l'attribuant « *uniquement* à ce qu'il y a d'universel dans la nature humaine. » Mais ce qu'il y a d'*universel* dans la nature humaine n'est-il pas le signe de l'unité originaire des différences races?

(893). *Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1853. — « En Egypte, le signe hiéroglyphique, employé à représenter une lettre initiale, servit quelquefois de *déterminatif* pour une classe entière d'objets. *On retrouve quelque chose de tout à fait analogue dans les clefs de l'écriture chinoise*, véritables *déterminatifs* qui rappellent ceux de l'écriture hiératique. »

Digitized by Google

a été mené à cette conclusion : « On arrive ainsi « à une langue simple et monosyllabique, sans « flexions, sans catégories grammaticales, expri- « mant le rapport des idées par la juxtaposition ou « l'agglutination des mots, *à une langue, en un « mot*, ASSEZ ANALOGUE AUX FORMES LES PLUS AN- « CIENNES DE LA LANGUE CHINOISE. Un tel système « devrait sans doute être considéré comme logique- « ment antérieur à l'état actuel des langues sémi- « tiques. Mais est-on en droit de supposer qu'il ait « réellement existé? Voilà sur quoi *un esprit sage*, « persuadé qu'on ne saurait deviner *a priori* les « voies *infiniment multiples de l'esprit humain*, hési- « tera toujours à se prononcer. » (*Hist. des langues sémit.*, p. 87.) — Fort bien! Mais, si l'on ne peut *deviner* a priori *les voies infiniment multiples de l'esprit humain*, comment *un esprit sage* voudrait-il décider *a priori* qu'aucune des familles issues de Noé n'a pu arriver à la langue chinoise par une de ces *voies* inconnues?

« Le mystérieux châtiment qui produisit à Babel la confusion des langues, nous dispense de chercher *comment* ont pu se produire les différences profondes qui séparent depuis un temps immémorial les langues de certains peuples (894). On conçoit, du reste, sans peine, que ces différences ont dû se multiplier et devenir plus profondes chez les peuples qui sont restés dans l'isolement. Or, tel est le cas des Chinois et des races sauvages.

« Nous avons cité d'ailleurs un aveu de M. Renan qui tranche la question : — « Rien n'empêche, « dit-il, que les peuples sortis du même berceau, « mais scindés dès les premiers jours, ne parlent « des langues de système différent. » (*Ibid.*, p. 465.) — Que dirions-nous de plus?

« 3. Les races sauvages n'ayant pas de souvenirs traditionnels, ou du moins en ayant peu, ne sauraient nous fournir de nombreuses données pour constater la noblesse de leur première origine. C'est donc sur elles principalement, c'est sur leur ignorance, sur leur défaut de mémoire que compte le scepticisme. Mais, quoique les sciences *naturelles* manquent de moyens pour faire l'histoire de ces races et remonter ainsi à leur berceau, quoique les langues de ces peuples déchus aient été très-peu étudiées jusqu'à ce jour, il n'est pas vrai que *la science répugne*, comme le dit M. Renan, à reconnaître en eux des membres déchus de la grande famille civilisée.

« Le rationalisme tend, je le sais, à détruire dans les âmes la conviction salutaire de la fraternité universelle des hommes. Mais le rationalisme n'est pas la science. Parmi les rationalistes les plus célèbres, quelques-uns d'ailleurs ont noblement repoussé l'hypothèse odieuse que M. Renan veut faire passer pour une donnée de la science. Je citerai seulement Schelling, qui s'exprimait ainsi dans ses *Leçons sur la méthode des études académiques* : « Il « n'y a pas d'état de barbarie qui ne dérive d'une ci- « vilisation détruite. Il est réservé aux travaux fu- « turs sur l'histoire du globe de montrer comment « ces peuples qui vivent aujourd'hui à l'état sau- « vage, ne sont que des peuplades violemment sé- « parées par des révolutions de toute communica- « tion avec le reste du monde, et qui, dans leur « isolement, privées des trésors amassés de la ci- « vilisation, sont tombées à l'état où nous les « voyons. Je regarde absolument l'état de civilisa- « tion comme ayant été le premier état de la race « humaine. » (P. 119 de la traduction publ. par M. Ch. Bénard.)

« M. Renan professe une opinion tout opposée. Il ne la prouve pas, mais l'énonce en passant, comme un résultat évident de la science. Il paraît frappé de l'idée que les races sauvages sont par essence incapables de progrès, tandis que les races civilisées sont au contraire, par leur nature, à l'abri de la profonde déchéance dont les sauvages nous offrent le hideux spectacle. Mais les raisons qu'il donne pour justifier cette idée sont, comme elle, des hypothèses destituées de preuves.

« Aucune branche des races indo-européennes ou « sémitiques, » dit-il, « n'est descendue à l'état « sauvage. » (*Hist. des langues sémit.*, p. 468.) — Comment peut-il le savoir? Est-ce que la plupart des races sauvages n'ont pas dû se former dans des âges et dans des contrées dont l'histoire nous manque? Il me semble, d'ailleurs, que les tribus barbares de l'Europe septentrionale ont été, jusqu'à leur conversion au christianisme, dans un état assez voisin de celui des sauvages. Supposons toutefois qu'il y a, dans la famille indo-européenne et dans la famille sémitique, une énergie naturelle qui les a préservées de certaines déchéances, dont les autres familles humaines n'ont pas su se garantir sous des climats plus énervants; il restera à prouver que ces inégalités n'ont pas pu se produire parmi les enfants d'un même père, sous les influences diverses des institutions et des climats; or, c'est ce que M. Renan ne prouve pas. Les sciences naturelles nous montrent qu'il y a, dans les espèces végétales et animales, une tendance incontestable à produire des variétés profondément inégales en force et en beauté. Pourquoi des phénomènes analogues n'auraient-ils pas pu se produire dans le développement de l'espèce humaine et devenir permanents, sous l'action durable de certaines circonstances extérieures?

« On n'a pas, » dit encore M. Renan, « un seul « exemple d'une peuplade sauvage qui se soit éle- « vée à la civilisation (*Ibid.*) » — Admettons le fait comme certain, bien qu'il soit difficile à constater; que faudrait-il en conclure? Qu'aucune de ces peuplades *n'a pu* s'élever à la civilisation? Est-ce que l'homme fait toujours tout ce qu'il peut faire? Supposons, d'ailleurs, que les sauvages soient incapables de sortir du misérable état dans lequel ils végètent; s'ensuit-il qu'ils aient toujours été frappés de la même incapacité? Qui n'a rencontré des hommes abrutis, dont les facultés intellectuelles et morales semblent détruites par le vice? *Naturellement* ces hommes sont incapables de se régénérer; ils appartiennent cependant à la même race que nous. Les peuples sauvages peuvent avoir eu originairement toutes les aptitudes qui leur manquent aujourd'hui. Ils les auront perdues, comme tant de jeunes gens perdent sous nos yeux les dispositions et les aptitudes naturelles qu'ils montraient dans leur enfance.

« Du reste, il s'en faut bien que ces peuples déchus soient incapables de recouvrer les facultés qui semblent atrophiées dans leur nature. Par la grâce du Sauveur des hommes, *tous les peuples sont guérissables* (*Sap.* I, 14); et de nos jours même, des Océaniens anthropophages, transformés en des hommes nouveaux par l'influence divine du catholicisme, sont arrivés à la pratique des vertus les plus difficiles. Qui sait si leurs descendants ne for-

(894) M. Renan dira que le savant ne peut renoncer à s'expliquer le *comment* des choses. Mais lui-même déclare qu'il faut y renoncer sur le point précis qui nous occupe : « *Nous devons*, dit-il (p. 439), *renoncer à retrouver le sentier capricieux que suivit l'imagination des créateurs du langage et les associations d'idées qui les guidèrent* dans cette œuvre spontanée, où tantôt l'homme, tantôt la nature renouaient le fil brisé des analogies et croisaient leur action réciproque dans une indissoluble unité! »

Magna, imo maxima pars sapientiæ est quædam æqua animo nescire velle; — Parole admirable, dit Hamilton, « d'un philosophe oublié, mais profond. »

Digitized by Google

deront pas un jour, dans les îles de l'Océanie, une civilisation comparable à celle qu'ont élevée en Europe les fils des Goths, des Francs et des Normands ?

« Quoi qu'il en soit, l'abîme profond qui sépare aujourd'hui les races sauvages des races civilisées, ne prouve nullement que ces races ont eu jadis une origine différente. Au sein même de la civilisation la plus brillante, il y a des familles presque aussi dégradées que les sauvages de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie. Si ces familles étaient isolées durant des siècles, au milieu des bois, sous des climats énervants, elles formeraient, à coup sûr, des races non moins ignorantes, non moins féroces, non moins abruties que les Cafres et les Endamènes.

« Sans doute, M. Renan le dit très-bien, « la « langue des peuples civilisés est à elle seule un « signe de leur noblesse et comme une première « philosophie. » (Loc. cit.) Mais les langues ou du moins les traditions des sauvages prouvent que ces peuples déchus appartiennent, par leurs origines, à la famille civilisée. J'en ai pour garant le juge le plus expert et le moins suspect de préoccupations théologiques, M. A. de Humboldt. (*Vue des Cordillières*, passim.) Tout ce qu'on a trouvé, chez ces peuples, de souvenirs et de monuments, les rattache, comme leurs idiomes, à des races supérieures (895).

« IV. — La prétention suprême de M. Renan est « *d'éliminer* toute idée conçue *a priori* sur le dévelo« ppement de l'humanité. » (*Hist. des langues sémit.*, p. 499.) Personne pourtant n'a peut-être moins que lui le droit de dire comme Newton : « Hypothè« ses non fingo ! » Toutes ses idées générales sur l'histoire de l'humanité semblent, en effet, conçues *a priori*, par opposition aux idées traditionnelles conçues *a posteriori* sous l'influence des faits.

« Non content de supposer arbitrairement que les races humaines ont apparu, chacune de leur côté, sur divers points du globe et en divers temps, il a déterminé *a priori* l'ordre chronologique suivant lequel ces races ont *dû* probablement *faire leur apparition*. Voici cet ordre imaginaire, tel qu'il a jugé à propos de le tracer :

« 1° Races *inférieures* n'ayant pas de souvenirs, « *couvrant le sol dès une époque qu'il est impossible* « *de rechercher historiquement*, et dont la déterminé« nation appartient aux géologues..... L'Océanie, « l'Afrique méridionale, l'Asie septentrionale, en « sont restées à cette *humanité primitive* qui DEVAIT « offrir les plus profondes diversités, mais TOUJOURS « *une incapacité* ABSOLUE *d'organisation et de pro*« *grès*.

« 2° Apparition des premières races civilisées : « Chinois, dans l'Asie orientale; Couschites et « Chamites, dans l'Asie occidentale et l'Afrique. « Premières civilisations empreintes d'un caractère « matérialiste... *Ces races comptent trois ou quatre* « *mille ans avant l'ère chrétienne...*

« 3° Apparition des *grandes* races *nobles*, Ariens « et Sémites, venant de l'Imaüs. Ces races appa« raissent en même temps dans l'histoire, la pre« mière en Bactriane, la seconde en Arménie, deux « mille ans environ avant l'ère chrétienne...

« Ainsi, la philologie comparée, aidée par l'his« toire, arrive, non pas certes à résoudre, mais à « circonscrire le problème des *origines de l'espèce* « *humaine*..., elle établit, d'une manière approxi« mative, l'ordre chronologique selon lequel ces « races diverses sont entrées dans l'histoire, et *la* « *date relativement moderne de l'apparition des* « *races civilisées*. » (*Ibidem*, p. 475-476.)

« Il ne s'agit pas seulement ici de l'ordre suivant lequel les races humaines sont entrées sur le théâtre de l'histoire; il s'agit en même temps de l'avénement de ces races à l'existence. En effet, quoique les peuples sauvages soient toujours restés en dehors de l'histoire, M. Renan suppose très-explicitement qu'ils sont antérieurs aux peuples civilisés, et qu'ils « ont formé la première couche du monde « humain. » Beaucoup d'athées et de panthéistes se plaisent à conjecturer que l'humanité s'est ainsi formée par des dépôts successifs. M. Renan ne voudrait pas s'engager à défendre leurs rêves burlesques; néanmoins, il suppose, d'après eux, qu'*une première couche* de races sauvages s'est produite, on ne sait quand ni comment, sans l'intervention d'un Dieu créateur; — trois ou quatre mille ans avant notre ère, les premières races civilisées auraient apparu, sans qu'on sache mieux comment; — puis enfin, seraient venues les *grandes races nobles* des Ariens et des Sémites, deux mille ans environ avant l'ère chrétienne. — Entre cette genèse fantastique et les découvertes positives de la philologie et de l'histoire, il n'y a pas la moindre connexion logique. Aucune science n'induit à penser que les races sauvages soient antérieures aux races civilisées; aucune n'établit que les Chinois, les Couschites et les Chamites aient *existé avant* la famille indo-européenne et la famille sémitique. Parmi ces races, les unes sont arrivées plus promptement que les autres à l'état de sociétés régulières, industrieuses et florissantes; mais ce n'est pas à dire que les unes soient nées avant les autres et dans des contrées différentes. Les Germains sont arrivés à la civilisation après les Romains; ils appartiennent cependant à la même famille, ils sont venus primitivement des mêmes contrées et ont eu la même origine. M. Renan est forcé d'en convenir.

« Les races sauvages, » dit-il, « *n'ont pas de souvenirs, et il est impossible de rechercher historiquement l'époque de leur apparition.* » Comment donc peut-il savoir que cette apparition eut lieu avant celle des races civilisées ? La *détermination* précise de l'époque où parurent les sauvages appartient, suivant lui, aux géologues. Les géologues n'ont rien à dire sur cette question; leur science prouve seulement que l'espèce humaine, dans son ensemble, est moins vieille que M. Renan ne paraît le dire.

« Voici le seul fait qu'il produit pour démontrer cette antériorité prétendue des races sauvages : — « Partout les Ariens et les Sémites trouvent sur « leurs pas, en venant s'établir dans un pays, des « races à demi sauvages qu'ils exterminent et qui « survivent dans les mythes des peuples plus civili« sés sous forme de races gigantesques ou magiques, « nées de la terre, souvent sous forme d'animaux. » (*Hist. des langues sémit.*, p. 474.) Rien de plus facile à concilier avec l'histoire biblique des origines humanitaires. Parmi les hommes qui repeuplèrent le monde après le déluge, ceux qui aimaient la vie sédentaire, restant groupés autour du second berceau de l'humanité, y fondèrent des sociétés compactes, qui ne pouvaient s'étendre que très-lentement, mais qui devaient soumettre peu à peu les populations moins solidement constituées. Les hommes, au contraire, qui aimaient par-dessus tout les voyages, la liberté et les aventures, se dispersèrent de tous côtés à travers les forêts immenses dont la terre avait dû se couvrir rapidement. Ils durent, en peu de temps, se trouver divisés par d'énormes distances. Vivant de chasse et de pêche, absorbés par des occupations grossières, perdant chaque jour le souvenir de la tradition primitive, cherchant dans des plaisirs monstrueux l'oubli de leur misère, la plupart, sans doute, tombèrent bientôt dans des

(895) *Voy.* sur ce sujet d'importants détails dans les beaux *discours de Mgr Wiseman sur l'accord des sciences et de la religion.*

Digitized by Google

habitudes qui étouffèrent en eux la raison et la conscience. Ainsi durent se former les populations sauvages, d'après les conjectures les plus vraisemblables. Il n'est donc pas surprenant qu'elles aient précédé partout les races civilisées, dont le développement serré dut être beaucoup moins rapide.

« M. Renan pose, comme second principe de sa genèse, cette assertion que « les Chinois, les Cous- « chites et les Chamites comptent trois ou quatre « mille ans d'histoire avant l'ère chrétienne, » tandis que les Ariens et les Sémites apparaissent seulement dans l'histoire « deux mille ans avant notre ère. » Mais il ne prouve pas plus cette thèse que l'antériorité des races sauvages. Et comment la prouverait-il? Est-ce que les Couschites et les Chamites nous ont laissé leur histoire? J'accorderai volontiers que le génie industriel, commercial, artistique et politique s'est développé chez eux avant de se développer chez les Ariens et les Sémites; mais s'ensuit-il qu'ils aient existé avant ces deux races, comme M. Renan paraît l'insinuer? De ce que les Romains sont arrivés à la civilisation avant les Germains, qui donc voudrait conclure qu'ils sont arrivés au monde avant eux?

« Ni les monuments de l'histoire chinoise, ni ceux de l'Asie occidentale, ni ceux de l'Egypte, ne nous font remonter par delà l'époque dont la Genèse nous offre l'histoire la plus ancienne, la plus authentique, la plus digne de foi à tous égards.

« L'Hérodote de la Chine, Sse-ma-thsian, n'écrivait qu'un siècle avant Jésus-Christ (A. Rémusat, *Nouv. Mél. asiat.*, t. II, p. 232), et il n'eut à sa disposition que des lambeaux de chroniques échappés à la proscription, ou des traditions éparses dans la mémoire des vieillards (896). Aussi Klaproth ne place le commencement de l'*histoire certaine* en Chine qu'en 782 avant Jésus-Christ. (*Asia polyglotta.*) Le *Chou-King*, il est vrai, fait remonter les origines de la société chinoise à l'an 2255 avant Jésus-Christ, au temps du roi Yao, qui semble être un des petits-fils de Noé. Mais, suivant l'expression de Klaproth, il y a là environ quatorze siècles d'*histoire incertaine*. Sse-ma-thsian prétendit remonter jusqu'en 2697, c'est-à-dire environ vingt-six siècles avant l'époque où il écrivait. Mais il avait, pour remonter si haut, moins de données certaines que le rédacteur du *Chou-King*, qui s'était prudemment arrêté au temps d'Yao. Nous ferons donc une concession un peu gratuite, ce semble, aux sinologues enthousiastes, en disant avec A. Rémusat : « L'histoire de la Chine remonte avec certitude jusqu'au XXIIe siècle avant notre ère, et des traditions qui n'ont rien de méprisable permettent d'en reporter le point de départ quatre siècles plus haut, à l'an 2637 avant Jésus-Christ (897). » — C'est à cette même année 2637 que Klaproth fait commencer l'histoire *incertaine* de la Chine. (*Asia polyglotta.*) Les souvenirs les plus lointains et les plus douteux des Chinois dépassent donc à peine de quelques siècles le temps d'Abraham. Sur l'histoire primitive de l'humanité, avant la dispersion des peuples, la Chine ne possède nul renseignement historique comparable à la *Genèse*. Nous le montrerons plus amplement dans une étude spéciale sur le Pentateuque.

« Il paraît bien que les enfants de Cham, mettant à profit les ressources traditionnelles de la civilisation antédiluvienne, fondèrent, après le déluge, dans l'Asie occidentale et en Egypte des sociétés industrieuses qui s'élevèrent très-rapidement à un état extraordinaire de puissance et de prospérité matérielle. Mais, si brillantes qu'aient été ces premières civilisations post-diluviennes, leur développement peut trouver sa place dans les limites de la chronologie biblique (898).

« Si l'homme eût commencé par l'état sauvage et se fût développé lentement, des monuments pareils à ceux du premier empire égyptien supposeraient bien deux mille ans de progrès avant Abraham; mais le sauvage est l'homme dégradé et non l'homme primitif. Pourquoi d'ailleurs le génie artistique des enfants de Cham n'aurait-il pas débuté par des chefs-d'œuvre d'architecture, de sculpture et même de peinture, comme le génie grec a débuté par l'Iliade et l'Odyssée, ou comme les Normands, à peine sortis de la barbarie, ont débuté dans l'art chrétien par de magnifiques cathédrales que nous savons à peine conserver et imiter? Toute l'histoire prouve que le génie des arts, de l'industrie et du commerce ne se développe pas d'une manière lente et continue, mais qu'après des âges d'une activité surprenante il s'affaisse et s'endort souvent pour de longs siècles.

« Je reviendrai plus tard, s'il plaît à Dieu, sur ces questions importantes. Mais on doit voir déjà que les assertions de M. Renan ne méritent nulle confiance, et que sa manière de traiter l'histoire est profondément arbitraire, hypothétique et destituée d'exactitude.

« V. — En terminant le livre absurde et impie où il s'est efforcé d'anéantir l'histoire évangélique, le docteur Strauss essayait d'établir, qu'après tout, son ouvrage ne violait en rien la croyance de l'Eglise chrétienne, que plutôt il la confirmait (899).

« M. Renan, qui admire beaucoup le docteur Strauss, imite ce procédé. Il s'efforce de prouver que l'unité originaire des races humaines est une hypothèse gratuite et même impossible. Mais en même temps il soutient, hardiment et à plusieurs reprises, que sa critique ne s'attaque nullement à l'*idée* sainte enveloppée dans ce dogme.

« La vérité est qu'en certains passages, il semble exagérer, loin de la méconnaître, l'unité de l'espèce humaine (900). Mais, suivant lui, l'unité qu'il importe d'admettre, ce n'est pas l'unité matérielle d'origine, c'est l'unité *spirituelle*, ou l'unité *idéale*, ou la similitude de nature intellectuelle, ou l'unité de fin, toutes choses qu'il paraît vaguement confondre.

« Le grand dogme de l'unité de l'espèce humai- « ne, » dit-il, « dans sa haute signification morale et religieuse, est tout à fait au-dessus de la cri- « tique... (*Hist. des langues sémit.*, p. 417.) Il « ne peut entrer dans la pensée de personne de

(896) « Les vieilles chroniques, dit A. Rémusat, avaient péri dans l'incendie général de l'an 213. » *Ibid.*, p. 137.

(897) *Nouv. Mél. asiat.*, t. I, p. 65. — 600 ans après notre ère, Ssé-ma-tching n'a pas craint d'ajouter encore deux siècles à la chronologie de Ssé-ma-thsian, pour y donner place à des mythes obscurs. Mais cette prétention de faire remonter toujours plus haut l'histoire chinoise, à mesure qu'on s'éloignait davantage des temps primitifs, ne mérite pas la moindre confiance. « Il n'y a, » dit Klaproth, « *rien à tirer* de ce que les Chinois eux-mêmes ont appelé *Waïi-ki*, c'est-à-dire *ce qui n'est pas de l'histoire.* » (*Asia polyglotta*).

(898) Sur la chronologie biblique, *Voy.* les dissertations insérées dans la Bible de Vence et une note substantielle de M. H. Wallon, à la suite de son livre intitulé : *La sainte Bible résumée dans son histoire et dans ses enseignements.*

(899). *Vie de Jésus*, conclusion. *Voy.* sur cet audacieux paradoxe, les paroles sensées de M. E. Quinet, *Allemagne et Italie*, t. II, p. 390.

(900) *En un sens*, » dit-il (p. 442), « l'unité de l'humanité est une proposition sacrée et scientifiquement incontestable; on peut dire qu'*il n'y a qu'une langue, qu'une littérature, qu'un système de traditions mythiques*, puisque ce sont les mêmes procédés qui partout ont présidé à la formation des langues, les mêmes sentiments qui partout ont fait vivre la littérature et la poésie, les mêmes idées qui se sont partout traduites par des mythes divers. » S'il en est ainsi, que signifie l'argumentation de M. Renan contre l'unité originaire de notre espèce? Ne s'appuie-t-elle pas sur les *différences* des races? N'exagère-t-elle pas démesurément ces différences?

Digitized by Google

« combattre un dogme que les peuples modernes « ont embrassé avec tant d'empressement, qui est « presque le seul article bien arrêté de leur symbole religieux et politique (901), et qui semble « de plus en plus devenir la base des relations « humaines sur la surface du monde entier. Mais « *il est évident* que cette foi à l'unité religieuse et « morale de l'espèce humaine, cette croyance que « tous les hommes sont enfants de Dieu et frères, « *n'a rien à faire avec cette question scientifique qui « nous occupe ici.* Aux époques de symbolisme, « on ne pouvait concevoir la fraternité humaine « sans supposer un seul couple faisant rayonner « d'un seul point le genre humain sur toute la « terre. Mais avec le sens *élevé* (902) que ce dogme a « pris de nos jours, une telle hypothèse n'est plus « requise. Toutes les religions et toutes les philosophies complètes ont attribué à l'humanité une « double origine, l'une terrestre, l'autre divine. « L'origine divine est évidemment unique, *en ce sens « que toute l'humanité participe, dans des degrés divers, à une même raison et à un même idéal religieux* « (903). Quant à l'origine terrestre, c'est un problème de physiologie et d'histoire qu'il faut laisser « au géologue, au physiologiste, au linguiste, le soin « d'examiner, *et dont la solution n'intéresse que « médiocrement le dogme religieux.* La science, pour « être indépendante, a besoin de n'être gênée par « aucun dogme, comme il est essentiel que les « croyances morales et religieuses se sentent à l'abri des résultats auxquels la science peut être « conduite par ses déductions. » (*Hist. des langues sémit.*, p. 448-449.)

« La vraie science n'est pas plus *gênée* par les dogmes catholiques que par les théorèmes également inflexibles de la géométrie, de la logique et de la morale. Les vérités morales et religieuses, de leur côté, ne peuvent être, en aucune façon, contredites par *les résultats* de la vraie science. Mais rien ne peut ici-bas mettre les vérités scientifiques, morales et religieuses, *à l'abri* des attaques de la sophistique. L'homme, en effet, est essentiellement libre; bien qu'il *doive* consacrer ses forces au service et à la défense de la vérité, il *peut* toujours manquer à ce *devoir*. Le moyen que M. Renan propose pour sauvegarder à la fois l'indépendance de la science et les intérêts sacrés de la morale et de la religion, n'est qu'une illusion trompeuse, ou un *chemin couvert* destiné à protéger la marche des assiégeants et à les conduire sans péril au pied des murailles qu'ils voudraient saper.

« A considérer les choses d'une manière abstraite, l'unité spirituelle, idéale et finale du genre humain peut, il est vrai, se concevoir sans l'unité matérielle d'origine. Mais pour croire solidement et pratiquement que toutes les races humaines ont la même nature spirituelle, la même destinée finale, les mêmes devoirs et les mêmes droits essentiels (toutes vérités connexes), nous avons grand besoin de croire et de nous rappeler sans cesse que toutes ces races ont bien la même origine. L'unité matérielle d'origine est quelque chose de plus que le signe extérieur de la fraternité des âmes, de l'unité de leur fin, de leurs devoirs et de leurs droits; elle en est aussi la garantie. Voilà pourquoi les hommes qui croient fermement à cette unité originelle sont les seuls qui croient fermement aussi à l'unité des destinées humaines, et savent aimer comme des frères les sauvages les plus dégradés.

« M. Renan nous fournit des preuves suffisantes de cette vérité. Tous les arguments qu'il entasse pour rendre douteuse l'unité originaire des races humaines, sont appuyés, en effet, sur les différences naturelles de ces races, et moins encore sur la diversité de leurs traits extérieurs que sur la *dissemblance de leur nature intellectuelle et morale.* Il accorde bien, d'une manière fugitive, que « toute « l'humanité participe, dans des degrés divers, à une même raison et à un même idéal religieux; » mais l'unité de cette *raison* et de cet *idéal* paraît le frapper beaucoup moins que la *diversité* des *degrés.* Cette diversité, suivant lui, est si profonde, qu'elle rend incroyable l'unité d'origine. A l'en croire, les races sauvages sont par nature incapables de perfectionnement, et les Chinois diffèrent des Européens autant que pourraient en différer les habitants d'une autre planète, si par hasard ils étaient façonnés sur le type vague de l'humanité. Au fond il répugne visiblement à admettre que, dans toutes les races, on puisse avoir la même destinée morale et religieuse, les mêmes devoirs, et par suite les mêmes droits essentiels. Je ne dis pas que son cœur y répugne; ses sentiments valent mieux, je pense, que ces idées. Mais, qu'il le sache ou l'ignore, toutes les idées qu'il s'efforce d'inculquer aboutissent logiquement à cette conclusion fataliste : *Les croyances, les mœurs, les langues et les destinées des différentes races sont, comme leur existence, leurs inclinations et leurs facultés, des résultats nécessairement et profondément divers des lois naturelles qui ont produit ces races en divers temps et en divers lieux.*

« M. Renan admet volontiers que toutes choses ont un lien mystérieux dans l'unité idéale du monde; il ne semble pas avoir, pour les absurdes mystères du panthéisme, la répugnance qu'il manifeste pour les augustes mystères du christianisme. Mais les brahmanes aussi admettent cette unité panthéistique, et n'en justifient pas moins le régime oppressif des castes par l'hypothèse de l'inégalité originaire des races! Que M. Renan y songe bien! l'idée confuse de l'unité du monde, qui embrasse les animaux, les plantes, les minéraux mêmes aussi bien que les hommes, ne saura jamais inspirer aucun dévouement, ni même aucun respect sérieux pour les nègres de l'Afrique et les sauvages de l'Océanie. Comment se dévouer au salut de ces nations déchues, quand on les juge incapables de perfectionnement? Pour consacrer sa vie à les régénérer, il faut compter sur le secours de la grâce, il faut croire à la parole du Dieu qui rend tous les peuples *guérissables*, qui veut le salut de tous, qui s'est incarné pour tous, et nous oblige de les aimer tous.

« M. Renan constate qu'en général les races civilisées ont chassé devant elles les races sauvages, et les ont détruites, au lieu de les transformer. Il en sera toujours ainsi, quand la *Charité*, fille de la *Foi*, ne dominera pas l'égoïsme orgueilleux de ces races *nobles*, auxquelles M. Renan attribue le privilége d'une nature essentiellement supérieure. « Si les « habitudes et les traditions chrétiennes pouvaient « être supprimées, les idées locales prévaudraient, « et le sentiment de la fraternité humaine s'évanouirait dans les âmes. » (*Essais sur la philosophie et la religion*, par M. E. Saisset, p. 295). — (H. de Valroger. o. l. c.)

(901) Je ne vois pas que cet article soit mieux *arrêté* que les autres dans les vagues symboles des démocrates et des rationalistes. Il n'a les formes *arrêtées* de la vérité et de la certitude que par la foi positive au christianisme.

(902) Dans le langage de l'école philosophique à laquelle appartient M. Renan, un *sens élevé* est un sens *vague et indéterminé.*

(903) Suivant l'hypothèse idéaliste et panthéistique de l'école hégélienne, Dieu n'est qu'une *raison impersonnelle*, un monde idéal, substance et cause du monde réel; tous les hommes participent plus ou moins à cette *raison*, à cet *idéal*, qui prend en eux un caractère personnel; c'est en ce sens qu'ils sont fils de Dieu, d'après Strauss et, ce me semble, d'après M. Renan.

Digitized by Google

M. Schoebel a été plus explicite dans sa réfutation du livre impie de l'ancien rédacteur de la *Liberté de penser* :

« Un homme, autrefois catholique, et maintenant égaré dans les régions inférieures du scepticisme et de la négation, a publié un livre qui est un chef-d'œuvre de sophisme et de science équivoque : ce livre est intitulé *Etudes d'histoire religieuse*. Jamais, que je sache, on n'a poussé l'audace de la négation à un degré pareil ; jamais on n'a fait servir la science à une haine de la religion positive plus décidée. Sans doute, la critique rationaliste allemande nous a habitués à entendre toutes les folies, et M. Lobeck, entre autres, les a portées à son comble ; mais ces folies ont je ne sais quel caractère factice : ce sont comme des gageures d'une science de thèses, et les savants qui les soutiennent ne songent qu'à satisfaire les intempérances de leur passion pour les abstractions métaphysiques. D'ailleurs, ils sont protestants, écrivant dans des pays protestants, et, à ce titre, ils peuvent se croire autorisés à soutenir tous les paradoxes, même celui qui proclame que le paganisme pouvait suffire aux besoins les plus profonds de l'âme. Mais nous, nous sommes en France, dans un pays de sens pratique, et nos rationalistes ne se contentent pas d'une science purement spéculative ; mais nous habitons une terre catholique, et qui a maintes fois protesté qu'elle veut rester catholique, et voilà ce qui fait que le livre de M. Renan est si condamnable, ce qui le rend, pourquoi ne le dirais-je pas, si odieux. Oui, odieux. Quoi ! vous dites que « le « catholicisme est une légende (*Etudes d'hist. relig.*, « p. 7), » que « la manière de faire de l'Église est « un reste du paganisme romain (*Ibid.*, p. 382), » et que « c'est un sentiment louable que d'éprouver « l'impression d'un affreux paganisme à la vue des « cérémonies de l'Eglise (*Ibid*) ; » — vous dites que « trop souvent les histoires des vierges martyres « ne sont que de charmants petits romans, et que « les légendes des martyrs se distinguent par une « prodigieuse richesse d'invention (*Ibid.*, p. 310 et « suiv.) ; » — vous dites que « le personnage de Jé- « sus, qui résulte de l'Evangile, est un personnage « idéal, créé par un travail légendaire analogue à « celui de tous les poëmes ; » vous dites que « les « vraies causes de Jésus ne doivent point être cher- « chées en dehors de l'humanité, mais au sein du « monde moral ; » que « les lois qui ont produit Jésus « sont les lois permanentes de la conscience hu- « maine ; » qu'« il faut l'expliquer à peu près com- « me la géologie explique les révolutions du globe par « les lois actuelles (*Ibid.*) ; » — vous dites que « quel « qu'il ait été, la fortune de Jésus a été plus éton- « nante encore que lui-même, et ceux qui l'ont pro- « clamé Dieu sont excusables (*Ibid.*, p. 208 et suiv.) ; » que « les récits des évangélistes ne peuvent être « acceptés comme certains (*Ibid.*, p. 198), mais il ne « faut point être plus difficile pour l'Evangile que « pour les récits historiques ou légendaires des au- « tres religions (*Ibid.*, p. 161.) ; » — vous dites que « les vies des saints sont la mythologie du christia- « nisme (*Ibid.*, p. 184) ; » que « le spiritualisme chré- « tien est, au fond, bien plus sensuel que ce qu'on « nomme le matérialisme antique (*Ibid.*, p. 308) ; » qu'« il n'y aura plus de saints ; c'est un genre de « poésie fini comme tant d'autres ; il y aura encore « des saints canonisés à Rome, mais il n'y en aura « plus de canonisés par le peuple (*Ibid.*, p. 414) ; » que « les saints tout à fait modernes ont l'air grêle, « étriqué, mesquin, insignifiant, saint Liguori, par « exemple (*Ibid.*, p. 315) ; » vous dites tout cela et bien d'autres choses encore, toutes aussi violentes et insensées : et le Chrétien dont vous bafouez ainsi les convictions les plus sacrées ne se lèverait pas pour proclamer que votre livre est odieux ? Jamais on n'a rien écrit de plus odieux, et, ajoutons, de plus superficiel.

« En effet, M. Renan, enivré et comme possédé de sa jeune science, n'a pas su donner à son livre la valeur scientifique qu'on est en droit d'exiger de ces sortes d'ouvrages. Cet initié à la haute critique (*Ibid.*), qui a l'amour du vrai et la grande curiosité (*Ibid.*, p. 200), qui procède par de délicates approximations (*Ibid.*, Préf., XIII) et inductions, qui envisage comme son devoir la recherche inflexible de la vérité (*Ibid.*, III.), vous croyez que c'est la science qui le guide ? Erreur. C'est la spontanéité, ce sont les instincts, c'est l'imagination. Ainsi on s'explique pourquoi la critique doit renoncer à rien savoir de certain (*Ibid.*, XXVII), comment le véritable esprit scientifique peut être la haute indifférence (*Ibid.*, p. 230), pourquoi on ne peut admettre un jugement absolu (*Ibid.*, p. 305), que l'œuvre de la science est de deviner (*Ibid.*, p. 408), et que la vérité est tout entière dans la nuance (*Ibid.*, 219). Je le demande, un ouvrage qui est écrit avec des idées aussi quintessenciées peut-il être classé parmi les œuvres de la science ? Un livre qui est tout en affirmations sceptiques, escortées de sophismes, et dont la manière rappelle tantôt celle des Scythes, qui lâchaient le trait fatal, quand déjà la fuite les avait dérobés à l'atteinte de leurs adversaires, tantôt celle de Protée qui fatiguait, par mille formes vaines, celui qui s'efforçait de le saisir... *oracula rebus* ; un tel livre peut-il faire honneur à un savant ? Rien de plus malaisé que de le réfuter ; on ne sait par quel bout le prendre, tellement tout y est en voltiges et en fuites. Essayons cependant, et commençons par « les religions de l'antiquité. »

« La pensée que M. Renan veut mettre en évidence dans cette première section de son livre, pour avoir raison ensuite du Christ et du christianisme, est celle-ci : Les religions de l'antiquité sont des œuvres spontanées de la conscience, des créations des premières sensations de l'humanité, des produits de la nature humaine. Voilà la pensée qu'il nous présente comme le résultat des investigations de la science moderne (*Ibid.*, p. 339). Eh bien ! je dis que rien n'est plus faux, que rien n'est plus contraire à la science. Les religions procèdent, non de l'intuition des premiers âges, mais de la vérité primitivement révélée à l'homme, et que l'homme a faussée, détournée et obscurcie en diverses manières et comme il a voulu. Voilà qui est historique (*V.* DŒLLINGER, *Heidenthum und Judenthum*, 54, 199), parce qu'on peut nettement saisir quelques filets de cette révélation primordiale, même dans les religions les plus stupides ; et ces faibles vestiges ne peuvent pas y avoir été mis après coup, puisqu'ils se trouvent dans *toutes* les religions. Il faudrait supposer, dans ce cas, que le Cafre se fût entendu avec l'Esquimaux, et le Samoyède avec le Patagon. Prouvez-nous cette entente impossible, ou saisissez « le sens de la grande énigme léguée à la « science par le monde primitif, » comme l'exige la science ; non votre science, dont ne voudraient pas même les rationalistes, si ardents cependant, de Gœttingue et de Tubingue, mais cette science de soixante siècles, qui est la seule vraie science, parce qu'elle est la science de l'humanité, la science catholique.

« Et quel est donc, je vous prie, le monument historique qui a pu vous révéler « que la mytho- « logie des peuples indo-européens, envisagée dans « son premier essor, n'est que le reflet des sensations « d'organes jeunes et délicats, sans rien de dogma- « tique, rien de théologique, rien d'arrêté ? » Car enfin, puisque vous dites cela publiquement, nous sommes en droit de vous demander vos preuves. Est-ce que vraiment il n'y a rien de dogmatique, rien de théologique, rien d'arrêté dans le védisme,

Digitized by Google

par exemple? Je crois savoir le contraire. J'ai vu quelque part, dans un document historique passablement vieux, qui s'appelle le *Rig-Véda*, que les Aryas, en divinisant les phénomènes du monde physique, ont attribué à chacun de leurs dieux une forme en rapport, selon eux, avec le rôle religieux qu'ils lui supposaient, et que, par suite, Soûrya éveillait en eux une autre idée que Varouna, et qu'on distinguait fort bien Varouna de Vayou. J'ai vu encore qu'Agni, l'épervier céleste, le maître des nations, était un type autre que celui d'Indra, le dominateur suprême, qui, lui-même, se détachait de Djâvâprithivî, la personnification de l'univers. Il me semble que voilà une mythologie très-primitive et très-indo-européenne, qui n'est pas mal dogmatique et théologique. Elle apporte avec elle en naissant une hiérarchie divine, un culte, des rites, un sacerdoce, toute une organisation religieuse, enfin.

« Et ce que nous voyons dans le védisme, nous l'apercevons distinctement aussi chez les Pélasges, qui avaient des dieux sous des formes très-positives, telles que pieu, bûche, pierre, phallus, auxquels ils rendaient un culte très-arrêté, puisqu'ils avaient des autels et des prêtres, qu'ils offraient des sacrifices et des prières, et que même leur organisation religieuse était développée au point qu'ils avaient un sanctuaire central à Dodone, où résidait Zeus, le premier de leurs dieux et celui qu'ils croyaient avoir toujours existé (Pausan., x, 12, 5). Hérodote, Apollodore et Pausanias nous donnent assez de détails sur les religions des peuples primitifs de la Grèce, pour qu'il nous soit permis d'affirmer que ces religions n'étaient point des œuvres d'origine purement spontanée ou humaine, mais qu'elles se rattachaient historiquement à un fait primordial dont le caractère surnaturel se révèle aux yeux attentifs par la tendance toujours visible de ces religions au monothéisme, et par le culte constant du serpent et du phallus. Cela est également vrai des Celtes, des Germains, en un mot, de tous les peuples, quelque enfants qu'ils soient, ainsi que M. de Bovis (*De la société tahitienne*, Voir *Annales de philosophie chrétienne*, t. XV, 1857) l'a encore dernièrement démontré pour la religion des Tahitiens.

« Dites-moi, d'ailleurs, comment il serait possible qu'il en fût autrement. Vous ne savez donc pas, vous qui êtes si savant, que le polythéisme est le fait de la volonté humaine corrompue par le péché, et qu'ainsi il est placé dès l'abord en plein dogme et sur le terrain de la théologie, où tout est arrêté, parce que tout y est historique.

« Les origines des religions sont donc historiques, et non un jeu de la fantaisie. Vous avez beau dire que c'est « vouloir retrouver la trace de l'oiseau dans les airs, que de prétendre saisir la trame déliée de ces premières intuitions religieuses; » aucun homme instruit et intelligent ne vous croira. La trame des religions de l'antiquité n'est pas si déliée, comme il vous plaît de le dire, vous dont la critique a en horreur les enseignements de l'histoire : cette trame nous crève les yeux, car la chaîne en est formée par la chaîne du mal, et le mal n'est pas une œuvre de spontanéité, ce que chacun de nous sent fort bien, mais une œuvre de réflexion, de volonté, de liberté. L'homme qui le premier a commis le mal, l'a commis librement, et par là il est évident que son état antérieur était celui du bien. Or si le bien était la première condition de l'humanité, comme cela est certain, puisque ce n'est pas nécessairement que l'homme a commis le mal, son premier regard a dû rencontrer le regard de la perfection infinie, le regard de Dieu, et le premier son que l'oreille humaine a dû entendre devait être celui du langage divin. Voilà des faits dont le souvenir n'a pu jamais entièrement s'effacer de l'âme de l'homme, et qui jettent une si vive lumière sur les origines religieuses. C'est à leur clarté que nous voyons la formation des religions comme si nous y assistions : l'homme en présence du souverain bien et l'adorant uniquement, puis un retour sur lui-même par l'effet de sa liberté morale, et dans ce retour un instant de complaisance égoïste qui lui fait écouter une autre voix que celle de Dieu. Dès lors il n'entend plus Dieu, ni ne le voit, et cette privation qu'il ne peut attribuer qu'à lui-même, rend sa perte inévitable. Ainsi livré à la puissance ennemie, la conscience qu'il a de son premier état s'affaiblit, son regard se trouble, il voit Dieu où il n'y a que des créatures, et la terreur de ses remords le jette en suppliant aux pieds du démon. C'est le démon qu'il reconnaît désormais pour son maître, c'est sur lui qu'il reporte les honneurs suprêmes qui ne sont dus qu'à Dieu, et bien que l'auteur du mal ne reçoive pas toujours directement le culte de l'homme dévoyé, toujours cependant c'est à lui qu'il aboutit. En effet, les religions que vous nous donnez pour « l'écho ou « le reflet de la nature dans la conscience, » et où l'homme « adorait l'objet vague et inconnu de ses « sensations, » se réduisent toutes à un matérialisme qui est monothéiste en dernière analyse, puisqu'il est représenté par Ra, Ormouzd, Indra, Zeus, Cybèle, Jacchus, Ma, Mylitta, Baal, Houbal, Tina, Janus, Hesus, Freyr, Wodan; et vos amplifications poétiques ne feront jamais que de telles religions ne soient pas une chose détestable, une œuvre digne de l'esprit du mal! Vous voulez que « le culte « épuré de la nature » nourrisse « dans les âmes le sentiment de l'infini, de Dieu. » Montrez-nous donc dans l'histoire l'exemple d'un peuple ou d'un homme qui confirme vos paroles! Pour moi, je cherche dans l'Égypte, dans la Perse, dans l'Inde, dans la Syrie, en Grèce, à Rome, partout enfin où le naturalisme a régné et gouverné, mais nulle part je ne vois se réaliser le miracle que vous nous annoncez, vous qui niez les miracles. Je vois, au contraire, que partout le naturalisme a conduit les peuples à la plus effroyable abjection, jusqu'au point que le vice contre nature pratiqué chez presque tous les peuples païens, comme chose autorisée par la religion, prit chez les Grecs la forme d'une institution pédagogique et légale, et que Platon, je dis Platon, n'a pas connu d'autre amour (Dœllinger, *Heid. und Jud.*, 686, sq.). Que s'il y a eu des individus qui se sont sauvés de ce déluge d'immoralité, ce que je suis loin de nier, ce ne furent ni les Parménide, ni les Socrate, ni les Platon, ni les Aristote, ni les Zénon, ni Cicéron, et ils n'en sont pas redevables au culte épuré de la nature, ni à la contemplation du désert, mais à la bonne volonté avec laquelle ils ont suivi la voix, faible, il est vrai, mais jamais éteinte de la conscience publique, la tradition, et la voix plus nette et plus distincte de leur propre conscience, la raison.

« Si maintenant nous passons à l'histoire du peuple « d'Israël, » nous verrons qu'elle est tout aussi dépourvue de véritable science que « les re- « ligions de l'antiquité. » Que M. Renan sache l'hébreu, nous n'avons pas à le contester; supposez qu'il le sût comme les plus savants hébraïsants, est-ce que cela peut l'autoriser à battre en brèche la divinité du christianisme? Sans doute cette divinité est indestructible, c'est une pierre qui écrase celui qui tombe sur elle; mais l'entreprise de M. Renan n'en est pas moins coupable, et il est du devoir de tout Chrétien de s'y opposer dans la mesure de ses forces. M. Renan a compris que, pour achever l'*Histoire naturelle* de la religion commencée par Hume, il fallait placer l'autorité de l'œuvre de Moïse sur des bases changeantes et humaines; et c'est pourquoi il nie résolûment l'authenticité du Pentateuque.

Digitized by Google

« Je m'abstiens de transcrire ici tout ce qu'il dit à ce sujet. Selon son habitude, il nous donne « les « aperçus les plus délicats de la critique moderne » avec des allures dogmatiques qui conviennent sans doute à un disciple de « la science indépendante, » mais auxquelles les personnes soucieuses de la vérité et animées du véritable esprit scientifique ne pourront jamais s'habituer. Sur quelle autorité reconnue fondez-vous votre négation de l'antiquité, de l'unité et de l'authenticité du Pentateuque? « Qu'est-ce qui vous rend si téméraire d'affirmer « qu'un rédacteur jéhoviste a donné la dernière forme « à ce grand ouvrage historique, en prenant pour « base un écrit élohiste? » Où avez-vous vu que Moïse n'est pas l'auteur du Pentateuque?

« Moïse est l'auteur du Pentateuque, et les anciens Hébreux l'ont toujours regardé ainsi; vos rédacteurs jéhoviste et élohiste ne sont qu'une chimère; le Pentateuque est authentique.

« Moïse est né sous le règne de Rhamsès Miamoun, autrement dit Sésostris, de la dix-neuvième dynastie, et il a fait sortir Israël du pays d'Egypte, en l'an 1514 avant Jésus-Christ, sous le Pharaon Ménephthès, fils et successeur de Rhamsès. Cela était consigné dans les Annales égyptiennes, et nous le savons, parce que Jules Africain, Eusèbe et Josèphe nous ont conservé plusieurs fragments de l'histoire d'Egypte que Manéthon, grand prêtre et écrivain aux archives sacrées sous Ptolémée Philadelphe, avait composée avec ces Annales, et que parmi ces fragments on trouve celui où il est question de Moïse, autrement appelé Osarsiph. — Moïse est donc réellement une personnalité historique; les documents les plus authentiques des Hébreux, leurs généalogies (DŒLLINGER, *Heidenthum und Judenthum*, 780, 794) toujours si exactes et si soigneusement conservées chez les Orientaux, nous donnent même l'état civil du grand historien. *Les fils d'Amram* (petit-fils de Lévi) *furent Aaron et* Moïse. *Les enfants de Moïse furent Gersom et Eliézer* (*I Paralip.* VI, 1, 2; XXIII, 13, 15). Or, ce Moïse, contemporain de Rhamsès et de ses successeurs, a toujours été regardé par les anciens Hébreux comme l'auteur du Pentateuque, qui, chez eux, n'était pas divisé comme il l'est depuis les Alexandrins, mais qui formait un tout uni, un livre, *le Livre*, le livre de la thorah de Moïse. Cela ressort avec la dernière évidence de tous les livres historiques postérieurs au Pentateuque, à commencer par celui de Josué. Que si vous dites que ces livres eux-mêmes ne sont pas authentiques, je vous opposerai une autorité qui ne peut vous être suspecte, celle d'Eichhorn, qui établit parfaitement cette authenticité avec des raisons linguistiques, et qui dit : « Quiconque scrute « la question de l'authenticité des livres de l'Ancien « Testament avec science et impartialité, affirmera « cette authenticité. Pour la mettre en doute, il faut « être un sceptique ignorant et stupide. » On ne peut excuser Eichhorn de parler ainsi, que parce qu'il ne connaissait pas les objections nouvelles de M. Renan.

« Quant à Josué, il nomme Moïse comme l'auteur de *tout* le livre de la Thorah (*col Thorah moschéh*) (*Jos.* I, 7, 8; VIII, 31, 32; XXIII, 6), et personne, dit Josèphe, n'a jamais été assez hardi pour entreprendre d'en ôter, d'y ajouter, ou d'y changer la moindre chose (FLAV. JOSEPH., *Contra Apion.*, l. II, c. 8). M. Renan dit que le nom de Moïse fut presque inconnu sous les Juges et durant les premiers siècles des rois. Rien de plus faux. On connaissait si bien Moïse et son œuvre au temps des Juges, que Débora commence son chant par un passage du *Deutéronome*, et qu'ensuite elle puise dans la *Genèse*. Et non-seulement les ordres et les commandements de Moïse sont expressément désignés dans le *Livre des Juges* (I, 20; III, 4), mais encore on y voit clair comme le jour que la partie historique du Pentateuque aussi bien que sa partie législative sont exactement connues par Jephté, par exemple, et cette connaissance résulte également du *naziréat* de Samson comme de l'exercice des fonctions sacerdotales par la seule tribu de Lévi. Il y a bien d'autres preuves encore; je les produirai ailleurs, et je passe à l'époque des Rois, où je vois David recommander en mourant à son fils de garder les statuts, les préceptes, les jugements et les témoignages écrits dans la *Thorah* de Moïse (*III Reg.* II, 3), puis Salomon, qui parle de Moïse et de son œuvre devant toute l'assemblée d'Israël (*I Reg.* VIII, 14, 53, 56). Et ce ne sont pas seulement les événements historiques consignés dans le Pentateuque qui sont fréquemment rappelés sous l'autorité du nom de Moïse, dans les livres de *Josué*, des *Juges* et des *Rois*, mais plus d'une fois on y voit même des citations littérales, comme celle-ci, par exemple, prise dans l'*Exode : Voici les dieux, Israël, qui t'ont fait monter du pays d'Egypte.* (*I Reg.* XII, 28, cf. *Exod.* XXXII, 9.)

« Quelque rapide et sommaire que soit cet exposé, n'en résulte-t-il pas déjà clairement que Moïse et le Pentateuque ont été connus aux anciens Hébreux, et qu'ils ont su que Moïse était l'auteur de ce livre? Je ne puis en douter, et ce n'est que par surabondance que je citerai encore le fait raconté au *Livre IVe des Rois*, où l'on voit qu'après un long temps d'idolâtrie, le grand prêtre, rassuré par l'avénement d'un roi juste, présente à Josias le livre de la Thorah, qu'on avait caché, de crainte de destruction ou d'altération, et que ce livre est incontinent reconnu par le roi, les anciens et le peuple entier, pour contenir la Thorah de Moïse, *toute* la Thorah. (*IV Reg.* XXII, XXIII.)

« Si maintenant nous interrogeons le Pentateuque lui-même, nous voyons qu'il désigne positivement son auteur, et que cet auteur est Moïse. Que cette preuve n'ait aucune valeur aux yeux de M. Renan, et qu'il nous dise intrépidement que ce livre qui est signé par Moïse est une œuvre « absolument « impersonnelle, » c'est ce qu'il faut se contenter d'admirer en silence, car les paroles ne suffisent pas pour exprimer le sentiment qu'on éprouve devant ce gigantesque paradoxe. On peut se l'expliquer cependant, en supposant que M. Renan n'est pas l'auteur des livres qu'il signe et qu'il juge de Moïse par analogie. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on lit à la fin du Pentateuque : *Moïse écrivit cette thorah, et la donna aux prêtres... et à tous les anciens d'Israël* (*Deut.* XXXI, 9); et plus loin : *Lorsque Moïse eut fini d'écrire cette thorah sur un livre, jusqu'à la fin, Moïse commanda aux lévites ..: Prenez le livre de cette thorah et placez-le à côté de l'arche d'alliance de Jéhovah votre Dieu; il sera là contre toi pour témoin* (*Deut.* XXXI, 24-26). Est-ce que vous voudriez soutenir votre argument « d'impersonnel, » parce que Moïse parle de lui-même à la troisième personne? Mais vous ne devez pas ignorer que cette manière de parler n'est pas propre à Moïse seulement, qu'on en trouve mille autres exemples, dans les Ecritures comme ailleurs. Dans les Ecritures, cette manière de parler est souvent celle d'Isaïe (*Isa.* VII, 3; XX, 2, 3) et de saint Jean (*Joan.* XIII, 23; XIX, 26, 27; XXI, 20), et ailleurs Barhebræus se désigne constamment lui-même par son titre de Primat : « Le Primat partit « de Bagdad, » comme aussi Thomas Becket dit à Henri II, en parlant de lui-même : l'Archevêque. Mais c'est assez là-dessus, et je passe à la question de l'authenticité du Pentateuque.

« La question de l'authenticité du Pentateuque se réduit à celle de son unité. Or, cette unité s'y montre d'une manière si évidente, le plan du livre est si identique à lui-même, il se déroule avec tant d'ensemble et d'harmonie, depuis le premier verset de la *Genèse* jusqu'à la fin du Deutéronome, il y a

Digitized by Google

une absence si complète de toute trace interne ou externe d'une insertion de fragments contradictoires entre eux ou avec le contenu de l'ouvrage entier, le langage du livre dénote si clairement que c'est toujours le même auteur qui parle, que pour nier l'unité du Pentateuque il faut être inspiré par l'esprit de celui qui a dit : « Mentez, mes amis, « mentez, il en reste toujours quelque chose, » et que M. Renan appelle le *grand homme*.

« Pour renverser l'authenticité du Pentateuque, le jeune critique argumente des noms de Jéhovah et d'Elohim, qui, à l'entendre, indiqueraient clairement que les morceaux où ils se trouvent proviennent respectivement soit d'un rédacteur jéhoviste, soit d'un rédacteur élohiste. Mais l'emploi alternatif ou simultané de ces deux noms de Dieu, loin de justifier l'assertion de M. Renan, en prouve au contraire la parfaite fausseté; l'usage en est une preuve singulièrement décisive de la rédaction du Pentateuque par un seul et même auteur; il prouve avec quelle haute intelligence Moïse a conçu son ouvrage, et, allant plus loin, je ne crains pas de dire que l'emploi de ces deux noms fournit à la critique un signe infaillible pour constater que le Pentateuque est une œuvre d'inspiration divine.

« En effet, pour peu qu'on se rende compte du sujet du Pentateuque, l'histoire de l'alliance de Dieu avec les Hébreux, avec ce but spécial de retracer l'établissement du règne de Jéhovah sur Israël dans la forme déterminée qu'on appelle théocratie, on comprend que l'historien a dû envisager Dieu suivant les rapports divers où il se trouve avec le sujet de son livre, et que de là est résulté pour lui la nécessité de le nommer diversement. L'emploi des noms différents, pour désigner Dieu, va donc de soi; on ne peut rien en conclure contre l'identité de l'auteur. Pour quiconque a le sens de la critique, il est évident, au contraire, que s'il y avait eu un rédacteur élohiste et un rédacteur jéhoviste, ils se seraient trouvés placés, par le fait même de l'emploi exclusif du nom d'Elohim ou du nom de Jéhovah, dans des points de vue si opposés, qu'aucun compilateur, quelque intelligent qu'on veuille le supposer, ne serait parvenu à effacer les traces de ces différences et à relier entre eux des documents si disparates en un ensemble tel que la *Genèse*. Si une telle entreprise serait impossible même aujourd'hui, à nos plumes les plus éclectiques, qui ne parviennent jamais, malgré toute leur habileté, à opérer dans leurs livres l'union intime de l'élément païen et de l'élément chrétien, à plus forte raison un tel amalgame était-il impossible dans un temps où l'art de la composition n'existait pas encore. Pour placer avec tant de discernement que nous le voyons, ici le nom d'Elohim, là le nom de Jéhovah, ailleurs les deux noms réunis, il fallait un auteur unique, ne travaillant que d'après lui-même, tout en consultant, si vous voulez, les documents qui pouvaient être à sa disposition, mais dont aucune critique n'a pu encore démontrer l'existence. A ce sujet, il n'y a que des hypothèses, et jamais on ne parviendra à les convertir en faits. Nous sommes donc toujours en droit d'affirmer que la parfaite entente d'un sujet aussi prodigieux que celui que Moïse traite dans le Pentateuque, et spécialement dans la *Genèse*, ne pouvait lui venir que par inspiration divine, et ceux qui le nient ont toujours été frappés d'une sorte de déchéance intellectuelle. Cette pensée m'est suggérée par Ranke (Ranke, *Untersuchungen ûber den Pentateuch*, 1, 278), et si l'on veut en éprouver la justesse, on n'a qu'à lire les élucubrations de Hartmann, de Bohlen, de Gramberg et de Valke. M. Renan l'accueillera sans doute avec un sourire. Je le veux bien, mais en revanche je le prie de m'expliquer pourquoi Moïse dit : « Au commencement, *Elohim* créa le ciel et la terre? » Pourquoi ne dit-il pas : « Au commencement, *Jéhovah* « créa le ciel et la terre? » Il me répondra : Parce que c'est un rédacteur élohiste qui parle. Alors je lui demanderai pourquoi l'auteur dit au chap. II, 4 : *Telle (fut) l'origine du ciel et de la terre, lorsqu'ils furent créés, lorsque « Jéhovah Elohim » fit la terre et le ciel.* Si vous nous faites une réponse analogue à la première, comme d'après votre système il m'est permis de le supposer, le problème reste intact, le nœud de la question, le motif du procédé de Moïse n'est pas résolu. Or, ce motif que vous ne voulez pas voir, quoiqu'il se revèle d'un bout à l'autre du Pentateuque, est par sa nature si évidemment au-dessus de la portée humaine, que celui qu'il animait n'avait pas besoin de puiser sa science ailleurs qu'en lui-même. Si donc il attribue d'abord à Dieu le nom d'*Elohim*, ce n'est pas parce qu'il travaille sur un document élohiste, dont le choix serait du reste déjà une preuve d'inspiration bien forte, mais parce qu'avant tout il importe qu'il montre aux Hébreux que Dieu est l'auteur de toutes choses, le Créateur de l'univers et de l'humanité, et qu'il sait, de science certaine, que c'est ce nom d'Elohim, et non pas tel autre, qui convient, dans la langue d'Israël, à Dieu considéré comme créateur. Et il le nomme ensuite Jéhovah Elohim, parce qu'il s'agit de bien faire remarquer aux Hébreux que l'institution du septième jour est une loi religieuse d'un caractère obligatoire pour tous, il est vrai, mais d'abord et spécialement pour eux, puisque Dieu l'établit en sa qualité ici prépondérante de *Jéhovah*, le Roi d'Israël, le Monarque du peuple élu.

« C'est ainsi que le plan et le dessein du Pentateuque se déroulent dès l'abord avec un ordre et une méthode auxquels sa chronologie vient ensuite imprimer le cachet de la perfection. Pour voir cela, on n'a qu'à ouvrir les yeux, avec le désir de s'instruire bien entendu, et non avec celui de dénigrer. Il faut encore qu'on sache l'hébreu, non au caprice de sa tête, mais comme nous l'enseignent la tradition et la saine logique. Comment, par exemple, peut-on toujours traduire *elle toldoth* ou *elle schemoth* par *voici* les générations, *voici* les noms (904), quand il est évident par le contexte que l'auteur dit : *voilà* les générations, *voilà* les noms. L'hypothèse de la composition fragmentaire repose beaucoup sur de pareilles inadvertances, et on y est tombé parce qu'on l'a bien voulu, parce que cette manière de lire donnait au Pentateuque je ne sais quel air disloqué qui autorisait à nier son unité, et, par suite, son authenticité.

« Nous voudrions nous étendre davantage sur ce sujet, mais on conviendra que cela n'est guère possible dans un journal. C'est aussi pourquoi nous faisons là-dessus un livre. L'authenticité du Pentateuque est un fait capital de la religion de Dieu, et souffrir qu'on l'attaque quand on peut protester, c'est se rendre coupable d'une grande tiédeur. Il est vrai que cette authenticité étant restée inébranlable sous les étreintes d'un de Wette et d'un Ewald, ne peut rien avoir à redouter des tirailleries de M. Renan. Néanmoins, si ses écrits sont impuissants contre l'œuvre de Dieu, la Religion, ils peuvent immensément nuire aux hommes, et c'est pourquoi nous les signalons comme nuls sous le rapport scientifique. » (C. Schœbel.)

(904) Voir, entre autres, la traduction de M. Cohen, *Genèse*, II, 9; *Nombres*, III. 3.

Digitized by Google

M Paulin Limayrac a apprécié comme il suit les *Etudes d'histoire religieuse* de M. Renan (1 vol. in-8, chez Michel Levy, rue Vivienne, 1857).

« I. La liberté de la science n'a jamais été aussi absolue qu'à l'heure où nous sommes, et l'érudition ne s'est jamais donné carrière, avec moins d'entraves, dans un champ aussi vaste. Est-ce bien alors, le moment de dire dans une préface : « La « liberté dont j'ai besoin n'étant que celle de la « science, ne saurait me manquer ; si le XVIIe siècle « a eu sa Hollande, il est difficile que, de nos jours, « l'amoindrissement des esprits, quelque général « qu'il soit, aille à ce point, qu'il n'y ait pas un « coin du monde où l'on puisse penser à son aise. » Parler ainsi n'est-ce pas se donner bien gratuitement une attitude de martyr? N'est-ce pas ressembler un peu à ces hommes robustes et bien portants qui, à l'époque où les jeunes poitrinaires étaient à la mode, affectaient dans les salons des airs mélancoliques et penchés? Non, M. Ernest Renan n'a pas besoin de chercher un coin du monde pour penser à son aise. Il peut penser et écrire à sa fantaisie sans passer le mur de l'octroi, et publier ses livres rue Vivienne, sans avoir à redouter la moindre persécution. Il faut en prendre son parti : la controverse et l'érudition en matière religieuse ne relèvent aujourd'hui que de la critique. Il n'y a plus de bourreau au pied du grand escalier ; il n'y a que le feuilleton au bas du journal. On ne brûle pas le livre, on se contente de le juger. Essayons donc de juger M. Ernest Renan, qui est de l'Institut, et son livre qui ne vient pas d'Amsterdam.

« M. Ernest Renan est un écrivain de talent, de beaucoup de talent, qui me semble engagé dans une voie fausse. Qu'en matière de religion, le savant soit au-dessus du controversiste, je le veux bien. Le controversiste, entraîné par les passions du moment, ne songe qu'à triompher de ses adversaires, et n'a qu'un médiocre souci de la vérité ; le controversiste par excellence, c'est Voltaire, *si faible comme érudit, si dénué du sentiment de l'antiquité*, au dire de M. Renan lui-même, mais si terrible avec son ironie inimitable et sa légèreté charmante et assassine. Le savant s'attache moins à la défaite de l'ennemi qu'à la victoire de la vérité, et il poursuit un noble idéal, sans se laisser aveugler par la poussière du combat. Je comprends donc que M. Renan se hâte de nous dire qu'il y a en lui un savant et non pas un controversiste. Malheureusement je crois qu'il se fait illusion. Au vrai, M. Renan est un savant qui se connaît, et un controversiste sans le savoir.

« Certes, M. Renan prend toutes sortes de précautions pour ne pas paraître violent et emporté. Il a une modération savante, une diplomatie habile. Il se plaît à reconnaître que la *religion est la forme la plus haute et la plus attachante des manifestations de la nature humaine* (pag. 7) ; *que l'humanité est religieuse, et que la forme obligée de toute religion est le symbolisme* (pag. 70). Mais cela dit, M. Renan n'en conclut pas moins à la fausseté de toutes les religions. Eh quoi ! Dieu a voulu que l'humanité fût religieuse, et il ne lui a pas donné une religion ! Ce serait une affreuse ironie. C'est absolument comme si, après avoir doué l'homme du don admirable de la vue, Dieu n'eût pas créé la lumière.

« Comment M. Renan essaye-t-il de sortir de cette contradiction? Par un subterfuge. De toutes les fausses religions de l'humanité, il dégage..... quoi? La religion. Mais entendue dans le sens général, et en dehors de toutes les formes particulières du culte, la religion est-elle autre chose que le sentiment religieux proprement dit? Non, évidemment, et nous nous trouvons toujours au même point, c'est-à-dire avec cette Providence ironique qui aurait donné à notre âme faim et soif, en ayant soin de lui soustraire les aliments et le breuvage.

« Partant de cette idée que les religions sont des formes particulières de l'esprit des siècles et des peuples, il est naturel que M. Renan fasse résider la vérité, toute la vérité, dans la science historique. L'histoire est Dieu, et les critiques et les philologues sont ses prophètes. Il semble pourtant qu'il serait sage de faire quelques réserves. L'érudition pourrait être moins infaillible qu'on ne le suppose, et, en tous les cas, avant que l'unanimité se soit établie sur un point, il y a bien des doutes et bien des luttes. Est-ce que, dans le champ de la critique historique et philologique, ne règne pas une guerre civile perpétuelle? Est-ce que tous les érudits ne se dévorent pas entre eux? Tantôt on se bat pour un mot, tantôt pour le sens général d'une œuvre. *La symbolique* de Creuzer, considérée en France, comme un livre rationaliste, fut considérée en Allemagne, par Woss, comme un manifeste catholique. La science des érudits est un peu comme celle des augures.

« L'érudition est incontestablement une des gloires de l'intelligence humaine, mais à la condition de respecter des domaines qui ne lui appartiennent pas. C'est là l'écueil de la critique allemande; elle touche à tout, et, pour tout éclaircir, répand bien souvent des nuages; si M. Renan faisait école, nous verrions bientôt les brouillards du Rhin envahir le quai de l'Institut. Il est vrai que nous possédons une connaissance plus approfondie des langues que par le passé; mais mieux comprendre les mots ne fait pas toujours mieux comprendre les choses. « Quand Bossuet et Chateaubriand » dit M. Renan « croient admirer la Bible en admirant « des contresens et des non-sens, la docte Alle- « magne a le droit de sourire. » Je ne suis pas de cet avis. Quelques contresens et quelques non-sens n'ont pas empêché Bossuet et Chateaubriand de comprendre la Bible et de savoir l'admirer, et je n'admets pas qu'un philologue allemand, à moins d'être un beau génie, comprenne mieux les prophètes que l'auteur des *Oraisons funèbres* et celui des *Martyrs*.

« Pour M. Renan la science est une religion d'élus. C'est le temple de la sagesse, mais le temple de la sagesse humaine, étroit et glacé. On cause, on disserte, on ne se dévoue pas ici. Je vois beaucoup de bonnets de docteur, je ne vois pas un seul missionnaire, ni une seule sœur de charité, et je recueille ces paroles au passage. « Le gouverne- « ment des choses d'ici-bas appartient en fait à de « tout autres forces que la science et la raison ; le « penseur ne se croit qu'un bien faible droit à la « direction des affaires de sa planète, et, satisfait « de la portion qui lui est échue, il accepte l'im- « puissance sans regret. » Paroles pleines d'égoïsme, sinon pleines d'exactitude; car, il n'est pas très-exact que la science et la raison ne prennent point de part au gouvernement des choses d'ici-bas. Il serait plus facile de prouver le contraire. Seulement il est bien clair qu'il ne s'agit pas de la science de M. un tel, ni de la raison de mon voisin : il s'agit de la raison générale et de la somme scientifique.

« Je recueille encore cet apophthegme : « Specta- « teur dans l'univers, il sait (le penseur), que ce « monde ne lui appartient que comme sujet d'é- « tude, et, lors même qu'il pourrait le réformer, « peut-être le trouverait-il si curieux tel qu'il est, « qu'il n'en aurait pas le courage. » Ce n'est plus de la simple résignation philosophique, c'est un délicieux raffinement, c'est du haut épicuréisme. On ne sert de tels élixirs que sur la table de certains savants et de certains sages.

« Au tour de l'orgueil maintenant : « La plus rude « des peines par lesquelles l'homme arrivé à la vie « réfléchie, expie sa situation exceptionnelle, c'est « de se voir ainsi isolé de la grande famille reli-

Digitized by Google

« gieuse où sont les meilleures âmes, et de songer « que des personnes avec lesquelles il aimerait le « mieux être en communion morale doivent néces- « sairement le regarder comme pervers. » Voilà de la grandeur triste, de la grandeur à la Prométhée : on a ravi le feu et l'on souffre du glorieux larcin. Peut-être cependant s'exagère-t-on un peu cette souffrance? Peut-être n'est-on pas aussi éloigné des autres hommes qu'il le semble? Après tout, un fauteuil à l'Institut n'est pas le Caucase.

« Il vaut mieux, du reste, écouter M. Renan quand il parle avec une grâce austère de la foi des cœurs simples et de la croyance du peuple. « Quel « charme » dit-il « de voir dans les chaumières et « dans les maisons vulgaires, où tout est écrasé sous « la préoccupation de l'utile, des figures idéales, « des images qui ne représentent rien de réel! « Quelle douceur pour l'homme courbé sous un « travail de six journées, de venir le septième se « reposer à genoux, contempler de hautes colon- « nes, une voûte, des arceaux, un autel, entendre « et savourer des chants, écouter une parole morale « et consolante! » M. Renan est presque toujours bien inspiré en touchant au peuple et à sa foi ; mais par quelle étrange préoccupation ne veut-il admettre que la foi de l'ignorant? La foi des grands esprits n'est pas moins vraie ni moins admirable. Un pauvre paysan, agenouillé devant une image de la Vierge est un touchant spectacle ; mais Bossuet se levant la nuit, après quelques heures de sommeil, pour se remettre à l'ouvrage, et s'agenouillant auparavant au pied de son lit, devant le crucifix d'ivoire, Bossuet n'est pas moins beau.

« L'erreur capitale de M. Renan, erreur inexplicable dans une si belle intelligence, c'est de supposer que la science exclut la foi. Tous les grands hommes du christianisme étaient donc ignorants ou hypocrites? Pour citer un dernier exemple, ce doux et profond Ozanam n'avait-il pas une vaste érudition et une foi brûlante?

« Non, la science n'exclut pas la foi. Bien mieux, les progrès de la science finissent tellement par être d'accord avec les traditions du genre humain, qu'il est permis d'espérer qu'un jour la foi et la science ne feront qu'un. A l'œuvre érudits! A l'œuvre, savants! Qu'importe que vous entrepreniez vos travaux dans un but antichrétien? un jour viendra où toutes vos découvertes dirigées contre le christianisme se tourneront de son côté et parleront pour lui. De toutes les œuvres particulières des savants rationalistes, un plus grand savant tirera une œuvre générale qui sera le monument élevé par le génie de l'homme à sa foi en Dieu.

« Géologues, naturalistes, philologues et philosophes de notre siècle de rénovation, sont des ouvriers en chambre : ils ne savent pas la place qu'occuperont leurs travaux à l'Exposition universelle.

« II. Les religions de l'antiquité ont inspiré à l'auteur des *Etudes d'histoire religieuse* un chapitre savamment ingénieux et nourri de faits ; c'est un jet de lumière électrique sur les obscurités de la mythologie. Prenant pour point de départ cette pensée fort juste, que la religion d'un peuple est l'expression la plus complète de son individualité, M. Renan blâme le XVIIIe siècle de n'avoir vu qu'un amas de superstitions puériles dans les symboles du monde antique, et, sous ces fables, bonnes à amuser les enfants, au dire de Bayle, il retrouve les traditions sérieuses et profondes de la conscience humaine.

« Il n'est pas douteux qu'à la distance où nous sommes des religions de l'antiquité et avec les altérations subies par les vieux mythes, non-seulement dans leur voyage à travers le temps, mais au sein de l'ancien monde lui-même, il manquera toujours quelque chose à l'historien pour bien apprécier le paganisme. M. Renan comprend à merveille que l'historien moderne du paganisme sera toujours incomplet ; mais il appuie son opinion sur ce singulier principe : *que, pour faire l'histoire d'une religion, il ne faut plus y croire, mais il faut y avoir cru.* M. Renan se trompe en ce point : la condition qu'il croit si bonne pour l'impartialité et la pénétration en matière d'histoire religieuse est plutôt grosse de partialité et d'aveuglement. Là, pas plus que dans un autre ordre de sentiment, l'amitié ne succède à l'amour. Le scepticisme qui a eu la foi, ne prend pas si facilement son parti d'avoir été dupe ; et, soit qu'il ait des regrets d'avoir cru, ou des remords de ne plus croire, il est inquiet, agité, et dans des conditions peu favorables pour être clairvoyant et juste. Au compte de M. Renan, le meilleur historien du catholicisme serait un abbé défroqué : je n'en crois rien.

« En suivant et en discutant Creuzer et M. Guigniant, l'auteur des *Etudes* nous promène dans l'Olympe et nous fait faire connaissance avec ses dieux. Il établit parfaitement les distinctions qui existent entre le monothéisme et le polythéisme ; le premier, surtout frappé de l'unité de gouvernement qui éclate dans le monde, le second surtout frappé de la variété de la nature ; le premier rapportant tout, de plus en plus, à la volonté d'un être supérieur, le second divinisant, de plus en plus, toutes les forces naturelles, et, comme a dit le poëte, *marchant et respirant dans un peuple de dieux.* M. Renan déduit avec un rare talent les conséquences si dissemblables des deux grandes conceptions religieuses de l'humanité. Il développe la philosophie de l'Olympe et la philosophie du christianisme en penseur sérieux et pénétrant. Ici on n'aperçoit pas le philosophe rationaliste, et M. Renan rend une ample justice à l'idée chrétienne. On dirait véritablement un Chrétien qui parle. Car le procédé critique de M. Renan, il me semble que je l'ai déjà dit, consiste à entourer le christianisme de déférence, à saluer tous ses mérites et à cacher son hostilité dans un luxe de concessions que le rationalisme n'est pas habitué à faire à l'Evangile. Les belles pensées de l'*Histoire religieuse* sur le christianisme ne sont pas moins bonnes à prendre, et du système de M. Renan il pourrait bien ne rester que les concessions.

« Comme on voit bien, sous la plume de M. Renan, l'effet immense et singulier que dut produire, au milieu des religions exclusives qui n'étaient faites ni pour l'esclave ni pour l'étranger, l'avènement du christianisme! Avec quel profond étonnement, en face des religions aristocratiques et nationales, on entend retentir ces paroles de saint Paul : *Il n'y a plus de Juif ni de Grec ; il n'y a plus d'esclaves ni de maîtres ; il n'y a plus d'homme ni de femme ; car vous n'êtes tous qu'une seule chose en Jésus-Christ.* (*Galat.* III, 28.) Avec quelle joie mystérieuse on voit tomber ces dieux de l'Olympe qui n'avaient jamais ni un chagrin ni une tristesse, et méprisaient la douleur, c'est-à-dire la pauvre humanité, et on voit monter le Dieu du Calvaire qui, le front saignant sous la couronne d'épines, vient sanctifier la douleur!

« Que M. Feuerbach et la nouvelle école hegelienne proclament que c'était là une décadence, et osent préférer à Jésus mourant sur la croix, les dieux s'enivrant dans l'Olympe, ce sont là des fantaisies cyniques et peu originales ; c'est ce que M. Renan démontre à M. Feuerbach avec une incontestable autorité philosophique. « Peu s'en faut » dit-il « que M. Feuerbach ne définisse le christia- « nisme une perversion de la nature humaine, et « l'esthétique chrétienne une perversion des instincts « les plus secrets du cœur. Les perpétuelles la-

Digitized by Google

« mentations des Chrétiens à propos de leur péché « lui paraissent d'intolérables niaiseries ; l'humi- « lité et la pauvreté de la vie monastique ne sont « pour lui que le culte du sale et du laid. » J'avoue que je ne puis pas même trouver cela spirituel ; même dans les boutades de Henri Heine, ce genre d'esprit est de mauvais aloi et exhale une odeur fétide. Qu'on juge de ce que doit être chez M. Feuerbach ce qui est presque odieux et repoussant chez le plus charmant des poëtes !

« M. Renan donne au chef du néo-hegelianisme une excellente leçon : « Plût à Dieu » dit M. Renan « que M. Feuerbach se fût plongé à des sour- « ces plus riches de vie que celles de son germa- « nisme exclusif et hautain ! Ah ! si, assis sur les « ruines du mont Palatin ou du mont Cœlius, il eût « entendu le son des cloches éternelles se prolon- « ger et mourir sur les collines désertes où fut « Rome autrefois ; ou si, de la plage solitaire du « Lido, il eût entendu le carillon de Saint-Marc ex- « pirer sur les lagunes ; s'il eût vu Assise et ses « mystiques merveilles, sa double basilique et la « grande légende du second Christ du moyen âge, « tracée par le pinceau de Cimabué et de Giotto ; « s'il se fût rassasié du regard long et doux des « vierges du Pérugin, ou qu'à San-Domenico de « Sienne, il eût vu sainte Catherine en extase, non, « M. Feuerbach ne jetterait pas ainsi l'opprobre à « une moitié de la poésie humaine, et ne s'excla- « merait pas comme s'il voulait repousser loin de « lui le fantôme d'Iscarioth. » Les vents propices porteront-ils ces paroles au delà du Rhin ? et M. Feuerbach les accueillera-t-il autrement que par une nouvelle insulte à la croix, et par une nouvelle génuflexion devant la ceinture de Vénus ?

« Le docteur Strauss rencontre aussi un adversaire dans M. Renan, mais un adversaire qui est plus complice au fond qu'il ne le croit. En se renfermant dans cette explication déjà bien connue, que le Christ étant la plus belle incarnation de Dieu dans l'homme moral, il est réellement le Fils de Dieu et le Fils de l'homme, M. Renan joue sur les mots. Il a beau parler de la portion divine qui est dans le Christ, *car tout ce qui est sublime participe au divin*, il ajoute que le thaumaturge et le prophète mourront, et qu'il ne restera de Jésus que l'homme et le sage. Est-il possible alors de comprendre que l'auteur des *Etudes* déclare qu'il *faut sans hésiter adorer le Christ !* Adorer un homme et un sage, mais c'est là de la pure superstition, et il n'y a pas de raison pour s'arrêter sur cette pente. Vous adorez le Christ, parce qu'il est le premier des sages, mais il faudra logiquement alors adorer Socrate, qui est le second des mortels pour la sagesse, on l'adorera un peu moins, voilà tout, et ainsi de suite. M. Renan crée de la sorte un genre nouveau de polythéisme, et, si l'on goûtait son raisonnement, il faudrait bâtir des églises à tous les sages. O notre père Socrate, qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié, et que votre règne arrive. Le rationalisme de M. Renan, avouons-le, aboutit ici, sans le vouloir, à une étrange conséquence. Il est vrai que lorsqu'il parle de culte et de religion, l'auteur ne parle pas pour lui, il parle pour l'humanité, qui est religieuse et qui aura toujours besoin d'un symbolisme dont la philosophie peut et doit se passer. L'humanité est donc condamnée à la superstition éternelle, et le philosophe, respectant cette naïveté et cette ignorance, sources de bonheur, ne doit songer à enseigner les vérités toutes nues qu'à quelques adeptes. M. Renan n'admet à l'initiation que quelques élus : il se garderait bien de vouloir convertir à la vérité tout un peuple. Les peuples appartiennent irrévocablement à l'erreur : il ne leur est permis que d'en changer.

« C'est pour cela que M. Renan combat Channing, *le représentant le plus complet de cette tentative américaine de religion sans mystères, de rationalisme sans critique, de culture intellectuelle sans haute peine, qui semble l'idéal auquel aspire la religion des Etats-Unis.* Tout en reconnaissant, chez Channing la plus grande élévation morale, tout en s'inclinant avec respect devant ce Franklin idéalisé qui a eu le noble désir de résoudre les plus difficiles problèmes par la bonté, M. Renan va droit aux conséquences de la philosophie religieuse des Unitaires, et déclare sans embarras « que le moindre « inconvénient du monde de Channing serait qu'on « y mourrait d'ennui ; le génie y serait inutile, le « grand art impossible. » J'accepte l'objection, je la crois juste ; mais je ne la comprends pas dans la bouche de M. Renan ; je ne comprends pas que ce qu'il appelle la vérité soit si triste, et ce qu'il appelle le mensonge, charmant. — Et voilà précisément la contradiction étonnante qui règne dans tout le livre de M. Renan : il croit à la Providence, et il croit, en même temps, que l'humanité est condamnée à d'éternels mensonges ! Véritablement, cette Providence qui se joue ainsi des hommes n'est-elle pas inexplicable ? Où est le Père ? où est le juge dans cette puissance égoïste et goguenarde, qui, du fond de son éternité, s'amuse à regarder les hommes en proie à d'éternelles superstitions et à d'éternelles chimères ? »Paulin Limayrac.

—

NOTE XXV.

Art. Soudan.

Considérations sur la géographie du Soudan et sur la civilisation de cette contrée, d'après les découvertes les plus récentes.

(Notice communiquée à Balbi par M. Jomard.)

« Beaucoup d'autres régions que le *Soudan* sont inconnues des Européens et presque étrangères à la véritable science géographique, réduite à enregistrer dans sa nomenclature leurs noms confus et douteux ; mais il y a je ne sais quel intérêt mystérieux attaché à la découverte des parties centrales de l'Afrique. Pour l'Européen moderne qui a exploré toute l'Asie et toute l'Amérique, c'est en quelque sorte une affaire d'amour-propre ; quoi ! il a pu, en trois siècles et demi, exploiter à son profit ces deux parties du monde, et même en découvrir une cinquième ; et l'Afrique seule, l'Afrique, si voisine, résiste à ses entreprises et semble braver sa curiosité ! En vain il multiplie les expéditions ; en vain les victimes s'accumulent à l'entrée d'une terre inhospitalière : on dirait qu'un génie puissant et redoutable défend cette Afrique intérieure, et, comme un autre dragon des Hespérides, la rend inaccessible aux efforts courageux et répétés, mais non désintéressés, des nations étrangères. « Il est temps, « se dit-on d'un bout à l'autre de l'Europe, d'arra- « cher le voile dont l'Afrique s'enveloppe, de par- « courir le bord de ses fleuves, de s'y embarquer « et de les suivre jusqu'à leur dernière issue ; il est « temps de planter nos étendards sur ces rives se-

Digitized by Google

« mées d'or, d'y porter l'excédant de notre popula-
« tion et de nos productions, d'y ouvrir de grands
« marchés, d'en faire en quelque sorte une nouvelle
« Amérique. » Tel est le besoin commun des lu-
mières, de la civilisation et de l'industrie modernes.
Pour désespérer de l'accomplissement d'un vœu si
général, il faudrait, ce qui est presque impossible,
que l'Europe rétrogradât dans sa marche progres-
sive, ou bien qu'il survînt quelque grande catastro-
phe. Mais déjà, pendant que la France et les autres
nations sont dans l'attente, ou méditent des entre-
prises de découvertes, le voile n'est-il pas soulevé
par l'arrivée des Anglais à Bornou? Dans leur
marche hardie jusqu'à Sackatou même, ils ont ap-
proché du grand fleuve de Tombouctou : et nous
pouvons présumer son cours et celui des autres ri-
vières. La connaissance du grand lac Tchad, ou
Mer intérieure, qui baigne les trois royaumes de
Kanem, de Bornou et de Begharmi, est déjà une
grande acquisition géographique; on en possède
aujourd'hui une carte satisfaisante, ou qui peut du
moins faire attendre avec plus de patience tout ce
qui manque encore. L'existence de cette mer est,
sans doute, le plus grand trait physique de la phy-
sionomie du Soudan : elle a plus de 80 lieues dans
sa longueur, de l'ouest nord-ouest à l'est sud-est, et
plus de 50 lieues du nord au sud; cependant sa su-
perficie n'est guère que de 3,300 lieues carrées;
elle paraît sans issue visible (905). Deux fleuves au
moins s'y jettent : le Yeou à l'ouest, et le Schary
au sud; celui-ci a un mille de large et neuf embou-
chures connues; mais d'où vient-il? c'est ce qu'on
ignore, quoiqu'on l'ait remonté jusqu'à 60 lieues
dans le sud; laisse-t-il couler une de ses branches
à travers le Begharmi, ou bien tout le volume de
ses eaux tombe-t-il dans le Tchad? c'est encore
un problème. Le major Denham, qui le premier
des Européens a eu la gloire d'accomplir presque
le tour entier du lac, n'a recueilli sur ce point que
des informations incertaines. La limite elle-même
du lac est-elle toujours constante, et ne s'étend-il
pas, dans les années d'inondation extraordinaire,
beaucoup plus loin vers l'est? c'est ce que le temps
nous apprendra.

« Si nous portons nos regards à l'ouest et au
sud-ouest, en recherchant quelles sont les notions
positives acquises par les voyageurs anglais, nous
voyons qu'ils ont suivi et abandonné la rivière de
Yeou, côtoyé ou traversé plusieurs autres rivières
peu considérables, rencontré enfin et franchi des
montagnes médiocres au 10e degré et au 8e 30' de
longitude est de Greenwich; enfin, que le capitaine
Clapperton s'est avancé à l'ouest jusqu'au 6e degré :
il était alors à Sackatou, résidence du sultan des
Fellatah, et il rencontrait (non sans surprise) des
produits de l'industrie anglaise. Sur sa route, il a
placé une multitude de lieux habités; il a reconnu
les limites du royaume de Bornou, du territoire de
Beder, et celles du grand royaume de Howssa; vi-
sité la ville de Kano et celle de Kaschna, etc. Voilà
des notions nouvelles, précises, et qui ont surtout le
mérite d'être d'une certitude incontestable; elles
ne disparaîtront donc pas des cartes d'Afrique,
comme toutes ces additions qui se sont succédé
depuis un demi-siècle, et se sont mutuellement ef-
facées. Mais que de lacunes encore! que d'équivo-
ques sur le cours des rivières, sur le lieu de leurs
embouchures! C'est avec ces faibles lumières (car on
ne doit plus faire usage des anciennes descriptions,
si confuses et contradictoires (906)), qu'on est ré-
duit à tracer une esquisse géographique du Soudan.
Si ce tableau est incomplet, nous espérons du
moins qu'on le trouvera exact et conforme à ce
qu'on sait de plus positif.

« Le Soudan n'est pas un bassin unique : c'est
l'ensemble de deux ou trois bassins ou plus encore,
mais tout compris dans une zône presque paral-
lèle à l'équateur; cette zône est limitée entre le
11e degré nord d'un côté, et le 16e degré (le pied de
l'immense plateau du Sahara) de l'autre.

« A l'est, sont les royaumes de Darfour, Borgou
et Wa-da-i, Bégharmi et Kanem, le lac Tchad, le
royaume de Bornou et les territoires voisins arro-
sés par le Yeou et ses affluents (907).

« Au centre, le royaume de Howssa, aujourd'hui
le plus grand des États du Soudan, comprenant
Kaschnah, Ghouber, Zegzeg et Kano, aujourd'hui
sous la domination des Fellatah.

« A l'ouest, est la région du fleuve de Tombouc-
tou, Youri, Kabi, Zanfarah, etc., le Haut Bambara
et tout le bassin du Dhioliba au-dessous de Yamina;
c'est là que sont les grandes villes de Tombouctou,
de Ségou et de Djenné et d'autres moins impor-
tantes.

« Cette délimitation de la région du Soudan n'est
point idéale; on a peut-être abusé de ce nom, mais
ce n'est pas un motif pour le proscrire : ce nom
est nécessaire, puisqu'il supplée les deux mots de
Nigritie centrale (908). Selon le Maure Boubekr, le
mot de *Tak-rour*, dans plusieurs langues nègres,
signifie tout le pays des Noirs, comme *Soudan*
chez les géographes arabes (909).

« Kouka, grande ville du Bornou, non loin du
lac Tchad, paraît élevée de 11 à 1,200 pieds fran-
çais, au plus, au-dessus du niveau moyen de la
mer entre les deux tropiques; elle est inférieure au
niveau du désert de Bilma, qui sépare le Fezzan du
Bornou : ce désert est d'environ 1,400 pieds au-
dessus de la mer.

« Du lac Tchad à la Région du Nil, est un espace
immense, sur lequel on n'a que les récits des in-
digènes, et point les données de l'observation.
Browne, le seul observateur qui ait voyagé de ce
côté, rapporte, sur la foi des habitants, que les ri-
vières se dirigent vers l'ouest.

« Si on demande quelle rivière coule au nord de
Howssa; si elle descend de Tombouctou, et si elle
tombe dans le Yeou et le lac Tchad, il est encore
aujourd'hui impossible de répondre à cette ques-
tion fondamentale : tant que manqueront ces ren-

(905) Les éléphants voyagent auprès du lac par troupes de quatre à cinq cents; ils sont les plus grands que l'on connaisse. On a lieu de s'étonner des dégats qu'ils commettent impunément dans les terres, au milieu d'un pays qu'on dit civilisé; mais bien plus encore de l'existence des pirates qui habitent les îles de cette mer et infestent ses rivages.

(906) Quoique ces notions se soient multipliées jusqu'à former aujourd'hui un vrai chaos, on n'en doit pas moins rendre justice aux efforts et aux recherches de ceux qui les ont rassemblées les premiers, et surtout du major Rennell en Angleterre, sans oublier en France M. Walckenaer, ni en Allemagne M. Ritter, M. Mannert, etc.

(907) Au midi sont : le Mandara, qu'on peut regarder comme extérieur au Soudan, à cause de sa constitution montueuse et de l'idolâtrie qui y règne encore, Adamowa, Yacoba; Noufi ou Nifou est sur la limite.

(908) On ne doit pas comprendre dans le Soudan le pays de Walet (quoique jouant un rôle assez important et ayant pour chef lieu une ville très-considérable), parce qu'il appartient aux frontières du Sahara. Il en est de même des pays de *Kaarta* et de *Ludamar de Mungo Park* (ou plutôt *Eli-Ouad-Ahmar*), qui sont les limites de la Sénégambie

(909) Cette opinion se trouve confirmée par un témoignage inespéré. On a, de la main même de l'empereur des Fellatah, le sultan Bello, qui réside à Sackatou, une description géographique et historique du Takrour : ce document précieux prouve, comme nous l'avons avancé, que le Bornou, Bégharmi, et même le pays de Four, à l'est, appartiennent au Tak-rour, comme le Bambarah; mais il n'y place pas Tombouctou. (Voy. not. 911).

Digitized by Google

seignements, la géographie physique du Soudan restera en grande partie dans l'obscurité.

« Aux environs de Kano, dans le Soudan central, le pays paraît plus élevé qu'ailleurs; mais cette élévation est bien faible, si on en juge d'après les indications de la nouvelle carte (910). M. Clapperton y a vu des rivières coulant en sens opposé : mais on ne peut rien en conclure pour la direction des grands courants, qui n'ont pas encore été aperçus, ni pour leur origine, ni pour leur issue : enfin, rien n'éclaircit encore le mystère d'Oulil, cette île introuvable quoiqu'on la trouve sur tant de cartes, cette clef des rivières *nigritiennes* dans la géographie arabe.

« Au milieu de ces incertitudes que ne peut encore dissiper la relation toute récente du major Dixon Denham (911), nous allons un moment arrêter nos regards sur la civilisation du Soudan. Tout se réunit pour confirmer qu'elle est l'ouvrage des mahométans; car partout, et principalement dans les contrées montueuses, où les hommes sont à peine vêtus, où les mœurs sont grossières, même féroces, l'islamisme est inconnu; et au contraire, partout où celui-ci a pénétré, les hommes sont rassemblés dans de grandes villes, et le commerce est florissant. A la vérité, la teinte indigène y colore toujours les habitudes musulmanes; mais les qualités des naturels, véritablement sociales, quoi qu'en disent les blancs dans une orgueilleuse illusion, y sont visiblement améliorées par des idées religieuses plus épurées (912). Les arts sont encore bien peu avancés sans doute, et l'on a lieu d'en être surpris, puisqu'une nature abondante fournit à leurs besoins; c'est au point que le pain est inconnu dans le Bornou. Comment ces richesses, comment l'échange fréquent, journalier même de tant de productions entre les royaumes du Soudan, n'ont-ils pas amené un plus grand développement dans la civilisation? L'on se demande avec chagrin si l'espèce humaine, en Afrique, serait condamnée à une éternelle enfance. Que voyons-nous dans les relations récentes? des empires nouveaux, élevés sur les ruines d'autres empires qui ont eux-mêmes peu vécu; partout la force, arbitre suprême des destinées des peuples; des populations livrées à la chasse et au commerce des esclaves; point de sûreté sur les frontières des Etats, ni même dans les villes et les marchés publics; surtout l'empressement pour se procurer des armes et des moyens d'attaque, plus puissants que ceux qui sont l'ouvrage de l'industrie native! Les malheureux Africains ne désirent en effet, ne recherchent, n'admirent dans l'état social des Européens, que le génie de la guerre, que les armes terribles à l'aide desquelles on extermine ses ennemis avec la rapidité de l'éclair (913).

« Ces tristes découvertes n'expliquent que trop bien pourquoi l'Afrique intérieure est demeurée si longtemps et reste encore si arriérée dans la route de l'amélioration sociale; pourquoi nos voyageurs, toujours armés pour leur défense personnelle, sont un objet d'inquiétude pour les chefs des petits Etats et pour les sultans eux-mêmes; et par conséquent pourquoi, au lieu de la protection nécessaire à leurs courses, ils éprouvent un sort contraire, trop souvent funeste. Nous trouvons encore dans ces continuels bouleversements politiques l'explication d'une des plus grandes difficultés de la géographie africaine. S'il règne en effet une contradiction désespérante entre les voyageurs modernes, les auteurs arabes et les indigènes, sur l'étendue et la limite des royaumes du Soudan, sur la population et l'importance des villes, et même sur la nomenclature, aujourd'hui nous découvrons que tous ces éléments sont et doivent être continuellement variables; un demi-siècle, trente ans et vingt ans même, suffisent pour déplacer le siége d'un empire, pour effacer une capitale; les princes étrangers succèdent aux princes indigènes, les noms aux noms, les villes aux villes : et de là cette confusion inextricable, qui a si longtemps embarrassé la géographie et la description de l'Afrique.

« Cette confusion n'est pas prête à être dissipée; mais s'il est un moyen d'en sortir, c'est de tout reconstruire et de faire, en quelque façon, table rase; alors on pourra entamer de nouveau l'histoire et le tableau de l'Afrique, mais en partant de l'époque actuelle; pour les temps récents, on aura le secours des témoins oculaires; de là on remontera plus haut par les traditions et par quelques livres qui circulent entre les hommes les plus instruits ou les moins ignorants; on approfondira le langage de chacun des peuples du Soudan, et l'on recherchera s'il existe des monuments écrits dans les divers idiomes; surtout on s'attachera à ce qui ne change point, l'état physique des contrées; le climat, le sol et ses productions, le cours des fleuves; enfin, la direction, l'enchaînement et la hauteur des montagnes. Ici plus que partout ailleurs, il importe d'étudier à fond la géographie naturelle; car le tableau physique de l'Afrique intérieure est la vraie, la première base de la description qui reste encore à faire. Que d'obstacles, à la vérité, pour les explorateurs qui se dévoueront à cette tâche périlleuse! Mais l'expérience nous a appris qu'ils ne manqueront point à la science. Il y a dans ces entreprises quelque chose d'aventureux, d'héroïque même, qui convient aux temps présents; l'amour-propre national stimulé vivement, et l'intérêt fortement excité, font présager des succès prochains et de grandes découvertes.

« Les progrès que les voyageurs anglais viennent de faire dans cette carrière de gloire et de profit, sont immenses, et leur premier pas est un pas de géant. Ils se sont liés avec un prince puissant et redouté, qui commande presque depuis la grande rivière jusqu'au lac central, et plus loin encore au midi; parvenus auprès de lui en 1824, par la route du Nord ou la Méditerranée, ils vont le revoir en 1826, en suivant la route du midi ou de l'océan; ainsi, à moins d'événements peu vraisemblables, des relations de commerce et d'amitié vont s'établir d'une manière régulière : la lettre du sultan de Sackatou au roi d'Angleterre (914) ne permet guère d'en douter. On observera le pays, ses ressources, ses mœurs et ses besoins; peu à peu, des idées d'amélioration morale s'introduiront, en même temps que les arts et l'industrie européenne, et l'humanité reprendra ses droits : déjà le prince des Fellatah promet d'abolir la traite dans tout son empire.

« On parle d'une race blanche, vivant dans l'intérieur du Soudan, qui suit des pratiques religieuses différentes des autres cultes qu'on y professe. On dit que ces hommes sont des Chrétiens; ils pourront servir la cause de la civilisation.

« Nous ferons encore ici quelques remarques sur les usages des peuples visités par les derniers voya-

(910) Ces montagnes ont 600 pieds anglais.

(911) Narrative of travels and discoveries in northern and central Africa in the years 1822, 1823, 1824, by major Denham, captain Clapperton and the late doctor Oudney. London 1826.

(912) La confirmation de cette idée est encore dans la relation du major Denham.

(913) Cependant les mœurs, il faut l'avouer, sont bien plus douces, et le penchant à la civilisation beaucoup plus prononcé que dans les régions maritimes.

(914) Du 18 avril 1824. Un consul anglais sera reçu à Racka (sur la grande rivière), à 75 lieues au nord de Lagos ou du golfe de Bénin.

Digitized by Google

geurs. Ce n'est pas sans surprise qu'on voit un grand nombre d'habitants du Bornou livrés à une pratique qui appartient à des peuples moins civilisés; beaucoup d'entre eux ont le visage bariolé et couvert de dessins bizarres. Déjà nous avons parlé des costumes militaires, de leurs cottes de maille, des casques et des cuirasses en fer. On ne sait pas l'origine de cette coutume, attribuée sans preuve aux Mamelouks : les armures en écaille servent chez eux aux hommes et aux chevaux; c'était un ancien usage en Asie chez les Parthes, en Afrique chez les anciens Libyens, les Numides et les Carthaginois. Il faut ajouter que leurs boucliers portent des dessins tout semblables à des croix de Malte; cette même croix décore aussi les portes et d'autres parties de leurs maisons.

« Celles-ci ressemblent en général à de véritables chaumières. Cependant les résidences des chefs, les palais des sultans, sont construits à plusieurs étages; dans la citadelle du gouverneur de Kano, les tours ont trois à quatre étages, et sont percées de fenêtres dans le style européen; à Sackatou, le palais a des colonnes et des piliers peints. Les mosquées sont un peu mieux construites en général : le luxe de l'architecture ne paraît guère plus avancé qu'à Coumassie chez les Aschanties. Toutes les villes sont enfermées de hautes enceintes, qui prouvent assez qu'on est obligé de se tenir sans cesse en défense contre les invasions, parce qu'on est toujours menacé.

« On compte quatre à cinq villes peuplées de trente à quarante mille individus : mais à Kano, sur ce nombre d'habitants, plus de la moitié est composée d'esclaves. Les cérémonies du mariage sont à peu près ce qu'on les voit chez les mahométans; mais on enterre les morts dans leurs maisons, excepté les esclaves qu'on porte hors des villes pour être la proie des vautours et des bêtes fauves. Le pugilat est un de leurs exercices favoris; ils ont aussi des jongleurs et des psylles; les boxeurs paraissent avoir beaucoup de rapports avec ceux de l'Angleterre. Parmi les marchandises qui abondent sur les marchés du Soudan, on remarque des produits de l'industrie anglaise et de l'industrie française; ils y arrivent par la voie de Tripoli et celle du Bénin.

« Le Bornou compte 13 villes principales. On y parle 10 langues ou dialectes différents.

« Il paraît exister une continuité de sol granitique depuis les montagnes de Mandara (sous le méridien de Mourzouk) jusqu'à Kano; cette ligne oblique est distincte, ou bien est l'étage inférieur d'une autre chaîne qui se prolonge sous le 9e parallèle (identique, selon nous, avec celle de Kong). C'est vers Kano que les courants suivent une direction opposée : ceux du midi se jettent vers l'est, ceux du nord portent à l'ouest et se réunissent à Sackatou; d'où ils tombent, dit-on, dans le Kowara (ou Quarra (915)), grande branche descendant, dit-on aussi, de Tombouctou; celle-ci passe à Youri (ou Yaoury), 40 lieues sud-ouest de Sackatou, non de Bowsa, où l'on croit que Park a été submergé : le sultan d'Youri a même un livre qui a appartenu à ce célèbre voyageur; enfin, cette même rivière se jette dans le golfe de Bénin, non loin de Fundah; mais rien ne prouve encore que c'est celle qui passe à Tombouctou.

« Le pays de Noufi (Nifou, Nyffi) est marqué, sur la carte des voyageurs, entre Sackatou et la Mer. Le major Denham croit que le Yeou prend sa source dans les montagnes d'Adamowa et de Yacoba, ou la chaîne du Mandara; il en est de même du Schary, qui cependant, suivant un certain rapport, communique avec une branche du Kowara. Mais, comme les voyageurs ont abandonné le cours du Yeou, vers la limite du royaume de Howssa, il se pourrait que cette rivière vînt d'un lieu plus avancé vers l'ouest, et que la branche passant à Katagoum ne fût qu'un affluent du Yeou (916).

« Tous les jours la géographie fait des acquisitions en Afrique; peut-être faut-il aussi compter parmi elles les pertes qu'elle fait en même temps. En effet, appauvrie par des noms confus (comme cela arrive à bien d'autres sciences), elle s'enrichit dès qu'on l'en débarrasse; souvent, ou ces noms sont des synonymes, ou ils ne se rapportent à rien; la prononciation varie; enfin, des états entiers disparaissent et leurs noms avec eux. Cependant, nous demanderons s'il n'y a pas une ville du nom même de Howssa (Haoussa (917)) dans le plus puissan royaume de ce nom, et dans ce cas, pourquoi elle ne figure pas sur la carte nouvelle; à moins que Sackatou ou Zirmie ne corresponde à cette ville Nous demanderons aussi comment les derniers voyageurs n'ont pas entendu parler de Wassenah, ville décrite dans les itinéraires des Marabouts (ou Voyageurs Africains) dans leur pèlerinage à la Mecque; ni du nom du Wankara (918), que ses mines d'or, du moins, doivent soustraire à l'oubli des hommes et aux variations que les temps amènent avec eux.

« Paris, 10 avril 1826. »

NOTE XXVI.

Art. ZINGANES.

De quelques mots communs à la langue tsigane et aux langues indo-européennes.

« Cette peuplade, sans patrie, sans asile, sans lois et sans culte, conserve toujours une langue régulière, pourvue de formes grammaticales et dont les principales racines, au nombre de 2 à 300, sont reconnues pour être identiques avec autant de mots sanskrits, multani's, bengali's et hindoustani's. Par exemple : *kam*, soleil; *sohon*, lune; *bhu*, terre; *ag*, feu; *pani*, eau; *sonknai*, or; *rup*, argent; *iakh*, œil; *kan*, oreille; *lolo*, rouge; *kalo*, noir; *kamela*, l'amour; *schiva*, la vie; *rateh*, la nuit; *schero*, la tête, etc. On voit que ce ne sont pas uniquement des racines communes aux langues de l'Inde et à celles de l'Europe, comme *iakh*, *ak*, *aug*,

(915) Nom peut-être identique avec *Quolla*, en s'appliquant à la même rivière.

(916) Le Maure Boubekr, dans son itinéraire, affirme que le royaume de Bornou est traversé dans toute sa largeur par le fleuve Dioliba. Il a parlé très-exactement en disant que la capitale est située *précisément à l'est de Kassina* (*ou Kaschna*), les Noirs ne connaissent pas le son *ch*.

(917) L'itinéraire de Boubekr la place à trente et quelques journées vers l'est de Djenné et à deux journées du Dioliba, et il ajoute que la ville a encore un autre nom.

(918) Le même Boubekr confirme l'existence du Wankara et de ses mines d'or, au sud de Bornou, sous le nom de Wakoro; selon le géographe de Nubie, ce pays confine au royaume de Ghana, à l'est.

Digitized by Google

oculus, ou comme *dewa*, *deus*, ou comme *dives*, *devog*, *dies*; ce sont des ressemblances bien plus intimes, plus directes. Le tsigane n'est pas comme le latin, le grec, le slavon, le gothique, en parenté éloignée avec le sanskrit et les idiomes hindous; le tsigane est lui-même un idiome hindou. La langue des Védas, des Pourana's, des orgueilleux Brahmes et de Bouddah, retentit en Europe sous la tente de nomades que la société repousse! Ce fait, démontré par le savant Buttner, est désormais hors de doute. Mais il ne faut pas s'étonner si la langue des Zigueunes, soit par suite des migrations, soit par origine commune, présente des rapports avec d'autres langues. Ceux qu'elle offre avec le persan se conçoivent facilement (919) : on a démontré qu'elle renferme une quarantaine de mots slavons, la plupart relatifs à des objets physiques (dans le *Mithridates*, II, 247; IV, 85), et il est prouvé d'autre part qu'elle contient presque autant de mots finnois, permiaks, wogouls et hongrois. Par exemple : mer, *sero*, zig., *saris*, perm., *sarz*, wòg. : montagne, *hedjo*, zig., *hegy*, hong. : colline, *dombo*, zig., *domb.*, hong. : cœur, *sie*, zig., *syo*, finnois, *szìv*, hong. : avoine, *dschov*, zig., *zab*, hong. : ville, *forius*, zig., *varos*, hong. : brouillard, *koeddo*, zig., *kœd*, hong. : genou, *tchanga*, zig., *tchantchi*, wog. : vieux, *puro*, zig., *pyras*, perm., ostiake, etc., etc. Ces observations ne deviendront importantes que lorsque nous aurons le moyen de classer exactement les diverses hordes de Tsiganes, et de distinguer les nuances qui certainement doivent les séparer. Le verbe auxiliaire se rattache entièrement aux langues indo-pélasgiques; mais la grammaire tsigane paraît offrir quelques rapports remarquables avec le persan pour les pronoms, et avec le turc pour les déclinaisons des noms substantifs. Par exemple : *sinte*, les zigueunes; ablatif, *sintedeu*, comme *erlerden* en turc. » (MALTE-BRUN, *Précis de géographie.*)

(919) Par exemple : *kir*, fais; *me kirava*, je fais; *me ker dum*, je faisais; rappellent le même verbe en persan et en gothique.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

INTRODUCTION. — Des langues considérées dans leur essence organique et dans leurs rapports avec l'histoire des races humaines.

IDÉOTHÉTIQUE OU ESSAI SUR L'ÉVOLUTION DE L'INTELLIGENCE HUMAINE.

§ I. — Première enfance.
§ II. — Seconde enfance.
§ III. — Nouvelles considérations sur le développement de l'intelligence. — Les idées abstraites, générales, nécessaires, universelles, absolues.
§ IV. — Réponses aux objections. — Controverse.
§ V. — Citations de quelques auteurs qui ont écrit sur le langage.

NOTES ADDITIONNELLES A L'ESSAI SUR L'ÉVOLUTION DE L'INTELLIGENCE HUMAINE.

Note A. — Du sourd-muet.
Note B. — Idées générales et termes généraux.
Note C.—Controverse entre M. l'abbé Maret et la *Revue catholique de Louvain*, sur la nécessité de l'enseignement et la révélation naturelle.
Note D. — M. de Rémusat et les nouveaux adversaires de M. de Bonald.
Note E. — De la parole intérieure.
Note F. — Réponse de M. l'abbé Bertou à la critique de M. de Bonald par M. Victor de Chalambert.
Note G. — L'homme de la nature.
Note H. — Le Verbe.

MAPPEMONDE ETHNOGRAPHIQUE.

DICTIONNAIRE.

A

Ababdée. V. Troglodytique
Abasse. V. Abaze.
Abaze, Abasse ou Absne.
Abenaqui. V. Lennappe.
Abipon. V. Mocoby.
Aboiements de chiens, langage qui y ressemble. V. Carapuchos.
Abstraction, dans l'idée et dans les mots.
Abyssinique (Langue).
Acerræ, ville fondée par les Etrusques. V. Etrusques.
Achantie (Famille).
Achem. V. Sumatriennes.
Acra ou Inkran.
Adaiel V. Dankali.
Adareb. V. Troglodytique.
Affinité de la langue française avec les langues indo-européennes. V. Française (Langue).
Afghan. V. Pouchtou.
Africaines (Langues). Auraient toutes de l'affinité avec les langues sémitiques. V. l'Introduction, § IV.
Afrique.
Afrique Australe (Langues de l').
Agglutination, langues formées par agglutination. V. l'Introduction et Eskimaux.
Aglemonte. V. Esquimaux.
Ainos. V. Kourilienne.
Akuscha. V. Lesghienne.
Alains. V. Ossète.
Alb, Albain, Albanie, Alpes, etc.
Albanaise, Skip ou Schype (Langue).
Albania des anciens. V. Lesghienne.
Alfourous. V. Nouvelle-Guinée.
Aleutien. V. Eskimaux.
Alexandrins (auteurs). Leurs erreurs dans la chronologie des rois assyriens, etc. V. Cunéiformes.
Algérie, ses dialectes. V note IV, à la fin du volume.
Algonquin. V. Lennappe.
Alléghanique et des Lacs (Région).
Allemand. V. Teutonique. — Son extension. V. *Ibid.* — Bas allemand ancien et moderne. V. Saxonne.
Allemani. V. Teutonique.
Allighanis. V. Alligheni.
Allighewi.
Almohades. V. Atlantique.
Alphabet.
Alphabet étrusque. V. Etrusque.
Alphabet des Berbères Touariks, faits très-curieux. V. Atlantique.
Althochdeutsch. V. Teutonique.
Amazig. V. Atlantique et Berbères.
Amazig-Arabisé. V. Atlantique.
Amazones. V. Caucasienne.
Américaines (Langues), comparées avec celles de l'ancien monde. V. note II, 3e question, à la fin du volume.
Amérique.
Amérique du Nord, description. V. Boréale (région), et côte occidentale de l'Amérique du Nord.
Amérique méridionale, description, antiquités, ruines, traditions,

Digitized by Google

mœurs, etc. V. Orénoco-Amazone.
Amérique, rapport sur les langues de ce continent. V. note II à la fin du volume, et l'Introduction, § IV.
Amharique (Langue).
Anahuac. V. Mexique.
Analogie du Congo et du Grec. V. Congo.
Analogie, a-t-elle été l'origine du langage. V. Langage.
Analyse, sa nature chez l'enfant. V. Essai, § I.
Anarienne, origine et nature de cette écriture. V. Cunéiformes.
Andes-Parime. V. Orénoco-Amazone.
Angli. V. Saxonne.
Anglo-Britannique (Branche).
Anglo-Saxon. V. Anglo-Britannique.
Angola. V. Congo.
Annamite. V. Indo-Chinoise.
Anquetil Duperron, fonde la science des langues orientales. V. l'Introduction, § II.
Antilles. V. Caribe.
Antiquités et ruines de la région de Guatémala. V. Chol, Maya-Guiche, Guatémala.
Antiquités allighéviennes. V. Allighévi et note I, à la fin du volume.
Antiquités Celtiques (Prétendues). V. note VI, à la fin du volume.
Antiquités du Mexique. V. note XIX, à la fin du volume.
Antiquités du Pérou. V. note XX, à la fin du volume.
Antiquités de la Haute Asie, a donné lieu à des hypothèses mal fondées. V. Tartares.
Anzico. V. Congo.
Apaches.
Appalaches.
Aquitani. V. Ibérienne.
Arabe (Langue).
Arabie. Races qui l'ont occupée. V. note XVII, à la fin du volume.
Aram. Sens de ce mot. V. Syriaque.
Araméenne. V. Syriaque.
Ararat, son étymologie. V. Arménienne.
Araucans. V. Chilienne; leur civilisation. *Ibid.*
Arawaque. V. Caribe.
Archéologie orientale. Babylone et Ninive, etc. V. note XII, à la fin du volume.
Archipel britannique (Langues de l').
Ardrah.
Argonautes. V. Caucasienne.
Argylla, la plus ancienne cité d'Etrurie. V. Etrusques.
Arianois. V. Ossète.
Ariens. V. Sanskrit.
Arkiko. V. Amharique.
Arménie, sens de ce mot. V. Chaldéen.
Arménienne (l')
Arrapahoes. V. Panis.
Articulation chez l'enfant. V. l'Essai, § II.
Arts, à Babylone, à Ninive, etc. V. note XII, à la fin du volume.—Chez les races, antiques, persane, chaldéenne, arienne, grecque, etc. V. *ibid.* — Dans la Grèce. V. note XVI, à la fin du volume.
Aryanne (langue), ses rapports avec la langue sémitique. V. l'Introduction, § IV
Aryas, leur origine. V. Sanskrit. — Leur portrait, leur rôle. V. l'Introduction, § II. — Leur influence. V. *Ibid.*, § III.
Asie.
Ass. V. Ossète.
Assiniboines. V. Sioux.
Associations de signes.
Assyrie, ses monuments et ses ruines, recherches et découvertes. V. note XII à la fin du volume, et Cunéiformes.
Assyriens, leur histoire antique, leurs grammaires, leur chronologie, etc. V. Cunéiformes.
Atlantique (famille).
Atlas. V. Atlantique.
Attique. V. Grecque.
Ausones. V. Italique.
Australe (Région) de l'Amérique méridionale.
Australiennes (Langues) ou idiomes malais.
Australiennes (Langues), groupe de la division des langues des nègres océaniens.
Austro-Sibérien. V. Turk.
Autrichien. V. Teutonique et Russo-Illyrienne.
Auvergnat. V. Romanes.
Avares. V. Ouralienne.
Awares. V. Lesghienne.
Axumite. L'une des branches de la division des langues sémitiques, l'abyssinique (V. ce mot).
Aztèques. V. Mexicaine.

B

Babel, époque de sa construction fixée par ses monuments. V. Cunéiformes.
Babylone, études des inscriptions cunéiformes. V. Cunéiformes. — Influence des arts babyloniens sur l'art grec, etc. V. note XII, à la fin du volume.
Balabandi, V. Mahratte.
Bali, V. Pali.
Ballanche, cité sur le langage, V. l'Essai, § V.
Balmès, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Barbares.
Barbarie. Où faut-il chercher l'origine des noms de cette contrée. V Berbères.
Barchou de Penhoen, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Bas-Breton. V. Celtiques.
Bosa-Krama. V. Javanaises.
Basians. V. Turke.
Basque. V. Ibérienne (famille), et note II, 3e question à la fin du volume; et l'Introduction, § II.
Batavi. V. Saxonne.
Batta. V. Sumatriennes.
Baltain, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Bavarois. V. Teutonique.
Beauce (Patois de la)
Béchouana. V. Cafre.
Bédouin. V. Arabe.
Belges. V. Saxonne.
Beloutschis.
Bengali ou Gaura.
Benguela. V. Congo.
Benin. V. Ardrah.
Berber. V. Atlantique et Nubienne.
Berbères.
Berceau des peuples indo-européens. V. Sanskrit.
Bérose, son autorité prouvée par les inscriptions cunéiformes. V. Cunéiformes.
Berton (M. l'Abbé), cité sur le langage. V. l'Essai, § V. — Réfute M. de Chalambert. *Ibid.*, § IV.
Bétoi. V. Yarura.
Bible, ses textes confirmés par les découvertes d'inscriptions cunéiformes. V. Cunéiformes.
Bicharienne. V. Troglodytique.
Bikanir. V. Pracrit.
Birman ou Barman. V. Indo-Chinoise et l'Introduction, § IV.
Bisoutoun, inscriptions expliquées. V. Cunéiformes.
Blanc (Mlle Le), fille sauvage trouvée près de Châlons, son histoire. V. la note G à la fin de l'Essai.
Blanc Saint-Bonnet, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Blastoderme, analogie avec la synthèse. V. l'Essai, § I.
Blaud (le Dr) cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Bohêmes. V. Slaves.
Bohémiens. V. Zinganes.
Bohémo-Polonaise.
Bonald (M. de). Tentatives impuissantes de ses adversaires. V. l'Essai, § IV; — vengé contre les attaques de M. de Chalambert par M. l'abbé Berton, *Ibid.* — Réfutation des attaques de M. l'abbé Maret et du R. P. Chastel. *ibid.*
Boréale (Région)
Bornéennes (Langues).
Bornouane.
Borsippa ou tour de Babel, inscription traduite. V. Cunéiformes (Appendice).
Boschjesmanns. V. Hottentote.
Bossuet, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Botanique, application de la linguistique à cette science. V. Linguistique, § III.
Botecudos.
Bouddha, sa patrie. V. Pali.
Bouddhisme. V. Pali et Tibétaine.
Boukhares. V. Persan.
Boullam.
Bourguignons. V. Scandinaves.
Bourlote. V. Mongole.
Brahouie (L.).
Brésilienne (Langue). V. Guarani.
Breton-Bretonnant. V. Celtiques.
Breyzad. V. Celtiques.
Brotonne (M. de), cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Brouj ou Bruj. V. Pracrit.
Bructeri. V. Saxonne.
Brutii. V. Italique.
Buchez, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Bugis ou Bougui. V. Célébiennes.
Bulgares. V. Ouralienne et Russo-Illyrienne.
Bunda. V. Congo.

C

Caboul. V. Pracrit.
Cachemire.
Caddos.
Caffre.
Camacan. V. Machacaris.
Camba. V. Congo.
Camboge. V. Indo-Chinoise.
Canaan sens de ce mot. V. Syriaque.
Canada. V. Mohawh.
Cananéens, leur langue était l'hébreu; difficulté et solution. V. Hébraïque.
Canaries. V. Atlantique.
Cantabri. V. Ibérienne (Famille).
Caraïbes. V. Caribe.
Carapuchos.
Cardaillac, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Caribe Tamanaque.
Carnatara.
Carthaginoise. V. Punique.
Carton (M. l'abbé), beau tableau du développement intellectuel de l'enfant. V. l'Essai, § IV.
Castillane. V. Espagnole.
Caucase, tableau de cette contrée. V. Caucasienne.
Caucasienne (Groupe des langues de la région).
Caucaso-Danubien. V. Turke.
Cavere-Mayrure.

Digitized by Google

Célébiennes (Langues).
Celtes. V. Celtiques et Française. — Leur origine et leurs migrations. V. Note VII, à la fin du volume.
Celtibères V. Française.
Celtibériens. V. Ibérienne (Famille).
Celtiques (L.)
Celtiques (Prétendues antiquités). V. Note VI, à la fin du vol., et l'Introduction, § II. — Eléments indo-européens mêlés aux langues celtiques. V. Note IX, à la fin du volume.
Celto-Romanique. V. Romanes.
Céphènes ou Ethiopiens Orientaux. V. l'Introduction, § III.
Ceretri. V. Argylla.
Chaktaws. V. Mobile.
Chalambert (M. V. de), ses attaques contre M. de Bonald réfutées par M. l'abbé Berton. V. la note F, à la fin de l'Essai.
Chaldée (de l'art en). V. Note XII à la fin du volume.
Chaldéen.
Chaldéen. V. Hébraïque.
Chamite (Race), règne sur l'Assyrie; confirmation des textes bibliques. V. Cunéiformes. — Son rôle. V. l'Introduction, § III.
Chamouria, dialecte albanais. V. Albanaise.
Charma (M. le professeur), réponse à une objection. V. l'Essai, § IV. — Cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Chastel (le R. P.). Réponse à ses attaques contre les doctrines de M. de Bonald et contre le rôle du langage dans l'évolution de l'intelligence. V. l'Essai, § IV passim. — Applaudi par M. de Rémusat. V. la note D à la fin de l'Essai. — Le P. Chastel et la sauvage champenoise. V. la note G à la fin de l'Essai.
Chaymas. V. Caribe.
Chalouh. V. Atlantique.
Cherokees ou Cheerake. V. Mobile.
Cherusci. V. Saxonne.
Chiapaneca.
Chibcha ou Mozcas.
Chichimèques. V. Mexicaine.
Chikkasah. V. Mobile.
Chilidugo. V. Chilienne.
Chilienne (Famille).
Chin-Cheu. V. Chinoise.
Chimanteca. V. Chochona.
Chinois.
Chinois, origine ou point de départ de cette nation. V. l'Introduction, § IV. — Considérations sur leur langue, *Ibid.* — Est-elle monosyllabique. V. Monosyllabique.
Chippeways. V. Lennape.
Chiquitos, langue de la région péruvienne (Amérique méridionale).
Chochona, Mazateca, Mixo, Chinantéca, langues parlées par autant de nations dans l'Oaxaca (Mexique).
Chol.
Chrétiens de Saint-Thomas. V. Syriaque.
Chrétiens de Saint-Jean. V. Syriaque.
Chronologie des Assyriens et des Babyloniens. V. Cunéiformes.
Cimbres. V. Celtiques.
Cimbrique. V. Saxonne.
Cimmerii. V. Thraco-Illyrienne.
Cingalaise.
Cinq-Nations. V. Mohawk.
Circassiens. V. Tcherkesses.
Civilisation.
Civilisation de la Haute-Asie, réfutation. V. Tartares.
Civilisation d'après M. Guizot et G. de Humboldt. — V. Note XI à la fin du volume.
Claquement de langue en parlant. V. Hottentote.
Claude (l'empereur), compose vingt livres sur les antiquités étrangères. V. Etrusques.
Climat de l'Afrique australe. V. Afrique australe. — De la Laponie. V. Finnoise.
Cochimi-Laymona.
Cœre. V. Argylla.
Colombie. V. Missouri-Colombienne.
Colombienne.
Colonies grecques. V. Pélasgo-Hellénique.
Commerce des Juifs et des Phéniciens avec l'Inde. V. Sanskrit; — avec les Grecs, *ibid.*
Compréhension chez l'enfant. V. l'Essai, § I.
Condillac, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Congo (Famille).
Congo. V. Note II, 5e question, à la fin du volume.
Conjugaison lennappe, algonquine, etc. V. Lennappe.
Consonnes.
Copte, est la langue de l'ancienne Egypte. — Ses rapports avec la langue sémitique. V. l'Introduction § III. — Est-elle le prototype des idiomes sémitiques, *ibid.*
Cora, langue du Mexique. V. Mexicaine.
Coréenne ou Sian-Pi (Langue).
Cornique. V. Celtiques.
Cosaques. V. Slaves et Russo-Illyrienne.
Cosmogonie des Océaniens. V. Océanie.
Côte occidentale de l'Amérique du Nord.
Coufique. V. Arabe.
Cournot, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Couschites ou Ethiopiens. V. l'Introduction, § III.
Cousin, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Crecks. V. Mobile.
Croate. V. Russo-Illyrienne.
Cuba. V. Maya.
Cuitlateca.
Cunéiformes (Ecritures).
Cunéiformes (Inscriptions). V. Turke et Zend.
Cymrique. V. Celtiques.
Cyrillien (Alphabet). V. Hoves.

D

Daces ou Gètes. V. Thraco-Illyrienne.
Daco-Valaque. V. Valaque.
Dacota. V. Sioux.
Dagwumba.
Dalecarlien. V. Scandinave.
Dalmates. V. Thraco-Illyrienne et Russo-Illyrienne.
Dankali. V. Shiho.
Danois. V. Scandinave.
Danubien. V. Teutonique.
Darfour.
Dayas. V. Océanie.
Degérando, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Déchiffrement des caractères cunéiformes. V. Cunéiformes.
Delatre, son opinion sur les affinités des langues sémitiques avec le sanskrit. V. Sémitiques. — Les origines sanskrites de la langue française. V. Française.
Delaware. V. Lennappe.
Delphes, les Etrusques y envoient des dons. V. Etrusques.
Dembea. V. Amharique.
Deri. V. Persan.
Destutt de Tracy, cite sur le langage. V. l'Essai, § V.
Deutschon allemand. V. Teutonique.
Dialectes sémitiques, quelle est leur origine. V. Sémitiques.
Dialectes chinois. V. Chinoise.
Dialectes grecs. V. Grecque et Pélasgo-Hellénique.
Dialectes français. V. Française.
Dialectes romans. V. Romanes.
Dialectes italiens. V. Italiens.
Discours, merveilleuses propriétés des parties du discours. V. l'Essai, § III.
Djainas. V. Pali.
Dogoura. V. Pracrit.
Dongolah. V. Nubienne.
Dorien. V. Grecque.
Douze, remarque sur ce nombre appliqué à des villes fondées en diverses contrées. V. Etrusques.
Draviriennes ou Dravidiennes (Langues).
Druse. V. Arabe.
Dugald Stewart, cité sur le langage. V. l'Essai, § V et passim.
Dumont d'Urville, son opinion sur l'origine des peuples de l'Océanie. V. Océanie.
Duponceau. Ses travaux sur les langues lennapes. V. Lennape.
Dynasties sémitique, touranienne et médique à Babylone, etc.; fixation des périodes où elles ont régné. V. Cunéiformes.

E

Eap. V. Polynésiennes occidentales.
Ecoles publiques chez les Etrusques V. Etrusques.
Ecriture, son origine. V. Alphabet. — Ecriture idéographique, a-t-elle conduit à l'invention de l'alphabet. V. Alphabet.
Ecriture chinoise. V. Chinoise.
Edda. V. Scandinave.
Eden, examen critique. V. l'Introduction, § III.
Edrissites. V. Atlantique.
Egypte, l'alphabet y a-t-il été découvert. V. Alphabet. — A-t-elle commencé par une colonie indienne. V. Sanskrit. — Etymologie. V. *ibid.*
Egyptienne (Langue).
Ehkili. V. Arabe et Hébraïque.
Elam, Elamites. V. Sémitiques.
Endamènes. V. Océanie.
Enfant, première enfance, seconde enfance, son développement intellectuel, comment il apprend à parler, comment il unit le signe à l'idée, etc. V. l'Essai, § I, II et IV. — Ses premières sensations, ses premières idées, ses premiers mots. *Ibid.* — Tableau de son développement intellectuel par M. l'abbé Carton. V. l'Essai, § IV.
Eolien. V. Grecque.
Errifi. V. Atlantique.
Erse. V. Celtiques et note VIII à la fin du vol.
Escuara. V. Ibérienne.
Esquimaux (Famille des Idiomes), appartenant à la région de l'Amérique du Nord. V. Boréale (Région).
Eskimaux, leurs qualités physiques et morales. V. la note V et la note XIII à la fin du volume.
Eslène.
Espagnole ou Castillane (L.).
Esthonienne. V. Finnoise.
Estranghelo, alphabet syriaque. V. Syriaque.
Essence organique des langues. V. l'Introduction.
Ethnologie, son importance relativement à l'histoire et à la géographie. V. Linguistique.
Etre (Verbe substantif), tableau de sa conjugaison dans les langues indo-

Digitized by Google

européennes. V. Sanskrit.
Etrurie. V. Etrusques.
Etrusques, Tusques ou Tyrrhènes.
Etymologie de divers mots français. V. française.
Etymologiques (Recherches), leurs limites. V. Linguistique, § V et note XIV à la fin du vol.
Etymologistes de l'ancienne école leurs systèmes exagérés. V. Linguistique, § II et note XIV à la fin du vol.
Euganei. V. Italique.
EULER, cité sur l'idée abstraite et générale. V. l'Essai, § III.
Europe.
Européennes (Langues). V. l'Introduction, § II.
Evolution intellectuelle de l'homme, V. l'Essai, etc.
Eyeos.

F

Falasian. V. Abyssinique.
Familles humaines, leur berceau. V. Note XXIV à la fin du vol.
Fan (Langue). V. Pali.
Farsi V. Parsi.
Fellata. V. Foulah.
Fenni de Tacite. V. Finnoise.
Fescennins (Vers). V. Etrusques.
Fidji. V Polynésiennes orientales.
Filiation des races humaines. V. l'Introduction.
Finlandais. V. Finnoise.
Finnoise ou Finnoise germanisée.
Finnoise (Race), son rôle. V. l'Introduction, § II.
Flamand. V. Saxonne.
Flexion dans les langues. V. l'Introduction, § I, et l'Essai, § III.
Floridiens. V. Mobile et note II, 2e question, à la fin du volume.
Fœroen. V. Scandinave.
Formosanes (Langues), ou malais asiatique.
Foulah.
Foullan. V. Foulah.
Française (L).
Française (Langue), ses éléments primitifs. V. Note XV, à la fin du volume.
Franci ou Francs. V. Teutonique.
Francique. V. Française et Franque.
Franconien. V. Teutonique.
Franque (L.).
Frisons. V. Saxonne.

G

Gaélique. V. Celtiques.
Galibis. V. Caribe.
Galls, Galliques ou Galles. V. Celtiques. — Leur origine et leurs migrations. V. note VIII, à la fin du volume.
Gallas.
Gallois. V. Celtiques,
Garamantes. V. Atlantique.
Garoé, arbre célèbre. V. Atlantique.
Gascon. V. Romanes.
Gaulois, soumettent les Etrusques. V. Etrusques. — Sur la langue qu'ils parlaient. V. Française, et l'Introduction.
Générale (idée), impossible sans le signe. V. l'Essai, § III. — Part-elle de l'idée individuelle? *ibid.*
Généralisation, impossible sans le signe. V. l'Essai, § III.
Géorgienne (L.).
GERDY, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Germaniques (Famille des langues).
Germano-Slave. V. Wendo-Lithuanien.
Getuli. V. Atlantique.
Ghez. V. Axumite.
GIRON, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Gingiro. V. Afrique australe.
Glagolitique (Alphabet). V. Slaves.
GORRESIO (M. Gaspar), savant indianiste. Son édition et sa traduction de la grande épopée indienne, le Râmâyana. V. Râmâyana.
Gothique (L.).
Gothique moderne. V. Scandinave.
Goths. V. Scandinave.
Grammaire sanskrite. V. Sanskrit.
Grammaires, peuvent-elles changer leurs formes. V. Sémitiques.
Grand-Océanien. V. Javanaises.
Grec Moderne. V. Pelasgo-Hellénique.
Grèce Antique, tableau historique. V. Greco-Latines, et note XVI, à la fin du volume.
Greco-Latines (Langues), division établie dans la famille indo-européenne et qui comprend les quatre branches Traco-Illyrienne, Etrusque, Pelasgo-Hellénique et Italique.
Grecque (Langue). V. Pelasgo-Hellénique.
Grecs. V. Pelasgo-Hellénique.
Groenland. visité en 1857. V. note XIII à la fin du volume.
Groenlandais. V. Esquimaux.
Guanche. V. Atlantique.
Guarani.
Guarani-Brésilienne.
Guaraunos. V. Caribe.
Guatemala (région de).
Guèbres. V. Zend et Parsi.
Guegaria, dialecte albanais. V. Albanaise.
GUIZOT, ses idées sur la civilisation. V. note XI, à la fin du volume.
Guzarate. V. Pracrit et Hindoustani.

H

Hadramautiques (Inscriptions). V. note III, à la fin du volume.
Hainan. V. Chinoise.
Haïti. V. Maya.
Hannaque. V. Bohémo-Polonaise.
Hanover. V. Saxonne.
Haoussa.
HARRIS, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Harouti. V. Pracrit.
HAUSER (Gaspar), son histoire. V. la note G à la fin de l'Essai.
Hébraïque (langue) ou hébreu.
Hébreu et chaldéen comparés. V Chaldéen.
Hébreu, affinité de la langue assyrienne et de sa grammaire avec l'hébreu. V. Cunéiformes. — Dérive-t-il du Cophte? V. l'Introduction, § III.
Hellènes. V. Pelasgo-Hellénique et Pélasges.
Herculanum, fondée par les Etrusques. V. Etrusques.
Hermanduri. V. Teutonique.
HÉRODOTE et autres historiens grecs; valeur de leur autorité. V. Cunéiformes.
Hérules. V. Scandinaves.
Hibo.
Hiéroglyphes mexicains. V. Mexicaine (Langue). — Hiéroglyphes Egyptiens. V. Egyptienne (Langue). — Système hiéroglyphique. V. l'Introduction, § III.
Himyarite. V. Arabe et note III, à la fin du volume.
Hindoui.
Hindous. V. Sanskrit.
Hindoustani.
Hioung-Nou. V. Turke.
Histoire chez les Etrusques. V. Etrusques.
Hollandais. V. Saxonne.
Homme, son origine. V. note XXIV, à la fin du volume. — Homme de la nature. V. la note G à la fin de l'Essai. — Homme isolé, *ibid.*
Hottentote.
Hongroise.
Hueasteca (Anahuac ou Mexique).
HUMBOLDT (G.), sa définition de la civilisation réfutée. V. Civilisation, et note XI à la fin du volume. — Cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Hunique. V. Ouralienne.
Huns. V. Ouralienne.
Hurons. V. Mohawk et note II, 2e question.
Hurrur. V. Afrique australe.
Huzwaresch. V. Pehlvi.
Hyksos. V. l'Introduction, § III.
Hyperboréens (Peuples). V. note V à la fin du volume.

I

Ibérienne ou Basque (Famille)
Idée. Ses lois, sa nature, son développement. V. l'Essai tout entier. — Idées abstraites, générales, universelles, absolues; ne peuvent exister dans l'esprit qu'au moyen du signe; démonstration. V. l'Essai, §§ III et IV. — Décomposition ou analyse de l'idée, *ibid.* — De l'idée ou de la pensée chez le sourd-muet, *ibid.* et note A à la fin de l'Essai. — Idées-images. V. l'Essai, § III.
Idées générales. Existent-elles chez l'enfant avant le signe. V. l'Essai, §§ III et IV. — Idées générales et termes généraux. V. note B à la fin de l'Essai. — Idées abstraites et générales n'ont pas de mots dans les langues malaises. V. Malaises.
Idéothétique, branche de l'idéogénie. V. l'Essai.
Ienissei (Famille).
Iesso. V. Kourilienne.
Ietan ou Tetan. V. Panis.
Iezidis, leur langue. V. Syriaque.
Illinois. V. Lennappe.
Illyrienne. V. Russo-Illyrienne.
Illyriens. V. Thraco-Illyrienne.
Imitation. A-t-elle été l'origine du langage. V. Langage.
Impressions sensorielles dans l'enfant. V. l'Essai, §§ I et II.
Inde ou Indoustan.
Inde, ses premiers habitants. V. Sanskrit. — Sa littérature. V. Ramayana.
Indiens. V. Sanskrit.
Indo-Chinois, tableau de cette contrée. V. Transgangétique.
Indo-Chinoise (famille).
Indo-européen mêlé au Celtique. V. note IX, à la fin du volume.
Indo-Européenne (race); importance de l'étude du Celtique pour la solution des grandes questions relatives à l'origine et à l'histoire de cette race. V. note IX a la fin du volume.
Indo-Européennes (langues).
Indo-Européennes (Langues). Rapprochement du français avec ces langues. V. Français. — Les langues sémitiques et les langues indo-européennes sont-elles radicalement distinctes? V. Sémitiques.
Indo-Européens (peuples), leur origine, leur berceau, leur séparation. V. Sanskrit.
Indo-Scythes. V. Tibétaine.
Indostan. V. Inde.
Ingwa. V. Dagwumba.
Inscriptions étrusques trouvées dans une grotte près de Tarquinies. V. Etrusques. — Inscriptions cunéiformes. V. Cunéiformes.
Intelligence. Rapport à quelque degré entre l'évolution de l'intelli-

Digitized by Google

gence humaine et l'évolution de l'intelligence divine. V. l'Essai, § III.
Iolof. V. Wolof.
Ionien. V. Grecque.
Iotes. V. Scandinave.
Iotique moderne. V. Scandinave.
Irlandais. V. Celtiques.
Iron. V. Ossète.
Iroquois. V. Mohawk.
Islandais. V. Scandinave.
Italie antique, tableau. V. Gréco-Latines.
Italienne (L).
Italique.

J

Jamaïque. V. Maya.
Japonaise (Famille).
Japouria, dialecte albanais. V. Albanaise.
Javanaises (Langues).
Jouya-Poura. V. Pracrit.
Judah. V. Ardrah.
Jugement chez l'enfant. V. l'Essai, § I. — Jugements humains, leur nature, leurs conditions. *Ibid.*, § III. — Impossibles sans le signe. *Ibid.*
Jutlandais. V. Scandinave.

K

Kabyles. V. Atlantique.
Kachiquel. V. Maya.
Kalmouk. V. Mongole.
Kamtchadale (famille).
Kasschak. V. Turke.
Karchédonique. V. Punique.
Karnac (Morbihan). Ce qu'il faut penser de ses monuments. V. note VI, à la fin du volume.
Karnack (Egypte). V. Nil.
Kaszi-Kumuk. V. Lesghienne.
Katahba. V. Woccons.
Kawi. V. Javanaises.
Kaylee.
Kensy. V. Nubienne.
Khari-Bali. V. Hindoustani.
Khazares. V. Ouralienne.
Khorsabad (Taureaux de), inscription traduite. V. Cunéiformes (Appendice) et note XII, à la fin du volume.
Kimbrique (Race). V. Celtiques.
Kinaitze.
Kirghis. V. Turke.
Klaproth, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Knistenaux. V. Lennappe.
Kolouche.
Kong. V. Mandingo.
Koreisch. V. Arabe.
Korieke (Famille).
Kouan-Hoa. V. Chinois.
Kourkouna. V. Pracrit.
Koures ou Kourètes. V. Slaves.
Kourga. V. Malabar.
Kourilienne (famille).
Kouwen. V. Chinois.
Kumbre. V. Celtiques.
Kurde (Langue).
Kymri. V. Celtiques et Française. V. aussi note VII, à la fin du volume.

L

Lacs (Région des), dans l'Amérique du Nord. V. Alléghanique (Région).
Lamisme. V. Transgangétique.
Lampourdan. V. Ibérienne.
Langage (son origine).
Langage, il n'est pas d'invention humaine. V. l'Introduction, § I. — Problèmes divers, *ibid.* — Son apprentissage par l'enfant. V. l'Essai, § II. — Sa nécessité pour penser, observer, comparer, généraliser, induire, classifier, se souvenir, raisonner au point de vue intellectuel. V. l'Essai, § II; merveilleuse propriété du langage, *ibid.*, § III; son rôle psychologique dans la formation de la pensée. V. l'Essai, § III; sans le langage, pas d'idées, pas d'opérations de l'esprit, *ibid.*
Langues. — Leur étude est la base de l'histoire des peuples. V. l'Introduction, § IV. — Nombre de mots dans quelques langues, *ibid.* Appendice. — Nombre de combinaisons possibles des lettres de l'alphabet, *ibid.* — Longueur des mots dans quelques langues, *ibid.* appendice — Langues, considérées dans leur essence organique et dans leurs rapports avec l'histoire des races humaines. V. l'Introduction. — Y a-t-il une marche ascendante et régulière dans le développement des trois systèmes d'organisme des langues, *Ibid.* § I. — Décroissance des langues, ses causes, *ibid.* — Leur permanence, leur prononciation. V. Linguistique, § I. — Sont-elles polysyllabiques ou monosyllabiques à leur origine. V. Monosyllabiques. — Langue que parlaient les Romains primitifs. V. Etrusques. — Langue rustique. V. Française (Langue). — Langue franque. V. Italienne (Langue). — Langues, leur orthographe. V. Orthographe. — V. Langage.
Languedocien. V. Romanes (Langues).
Lappone. V. Finnoise (langue).
Latine (L.)
Latini. V. Italique.
Laurentie, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Laymona. V. Cochimi.
Leibnitz, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Léléges. V. Pelasgo Hellénique.
Lennape ou Chippaways-Delaware (Water) ou Algonquino-Mohegane.
Lenni-Lennappe. V. Lennappe.
Lesghienne.
Littie ou Letton. V. Wendo-Lithuanien.
Lettes, tableaux de leur permutation dans les langues indo-européennes. V. Etymologie.
Lettres. V. Alphabet.
Lieou-Kieou. V. Japonaise.
Ligures. V. Française.
Liguriens. V. Ibérienne.
Limayrac, réfute un ouvrage de M. Ern. Renan. V. note XXIV à la fin du volume.
Limousin. V. Romanes.
Lingua Franca. V. Portugais et Romanes.
Linguistique comparée, son importance.
Lithuaniens. V. Slaves.
Littérature sanskrite. V. Sanskrit. — Chinoise. V. Chinois. — Etrusque. V. Etrusques; détruite par les Romains, *ibid.*
Live. V. Finnoise.
Livonie. F. Teutonique.
Loango. V. Congo.
Locke, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Lois de la transformation ou de la dérivation des mots. V. Etymologie.
Lolos. V. Chinois.
Lothophagie. V. Atlas.
Louisiane. V. Mobile.
Loures. V. Kurde.
Lucani. V. Italique.
Lyciens. V. Thraco-Illyrienne.
Lydie Est-elle le berceau des Etrusques. V. Etrusques.
Lydiens. V. Thraco-Illyrienne.

M

Macassar. V. Célébienne.
Macedo, de Lisbonne, son opinion sur la langue des Guanches. V. Atlantique.
Macédoniens. V. Thraco-Illyrienne.
Machacaris-Camacan.
Macoua. V. Monomotapa.
Madagascarienne (Langue) ou malais africain.
Madecasse. V. Madagascarienne. — Comparée avec le malai. V. note XVIII, à la fin du volume.
Madura. V. Javanaises.
Maffei, dérive la langue étrusque du phénicien ou cananéen. V. Etrusques.
Maghreby. V. Arabe.
Magudha. V. Pracrit.
Magyar. V. Hongroise (Langue).
Mahie.
Mahratte, Mahratta ou Maharashtra.
Malabar.
Malai. V. Sumatriennes. — Comparé au madecasse, V. note XVIII, à la fin du volume.
Malais. V. Océanie.
Malaises (langues).
Malayou. V. Sumatriennes.
Maleyalam. V. Malabar.
Malgache. V. Madagascarienne.
Mallet, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Maltais. V. Arabe.
Malwah. V. Pracrit.
Mam. V. Maya.
Manco-Capac. V note XX, à la fin du volume.
Mandchoue. V. Tongouse.
Mandingo (Famille).
Mandongo. V. Congo.
Manx. V. note VIII, à la fin du volume.
Mapoule. V. Arabe.
Mappemonde ethnographique. V. après les notes de l'Essai.
Marabouths. V. Atlantique.
Maraouar. V. Pracrit.
Marcomani. V. Teutonique.
Maret (M. l'abbé), réponse à ses objections contre le rôle du langage dans l'évolution de l'intelligence. V. l'Essai, § IV. — Sa controverse avec la *Revue catholique de Louvain*. V. note C à la fin de l'Essai. — Applaudi par M. de Rémusat dans ses attaques contre M. de Bonald. V. la note D à la fin de l'Essai.
Maronites, leur langue. V. Syriaque et Arabe (Langues).
Marquesas ou marquises. V. Polynésiennes orientales.
Marseille, inscription phénicienne trouvée dans cette ville, sa traduction V. Phénicien.
Massachuchet. V. Lennappe.
Matlazinca, parlée dans la vallée de Toluca, diocèse de Mexico (Amérique centrale.)
Maupied (M. l'abbé), cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Maure. V. Arabe.
Maya-Quiche.
Maypure. V. Cavere.
Mazateca. V. Chochona.
Mazig. V. Berbères.
Mémoire chez l'enfant. V. l'Essai, §§ I et II.
Mendaïtes. — V. Syriaque.
Menieng. V. Machacaris.
Ménomène. V. Lennape.
Mésogothique. V. Scandinave.
Métaphysique du langage. V. l'Essai, etc.
Mexicaine (Langue).
Mexique ou Anahuac (Groupe du).
Miaosse. V. Chinois.
Michigan. V. Lennappe.
Micmak. V. Lennappe.
Mienting. V. Chinois.

Digitized by Google

Millot (l'abbé), cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Mindanao. V. Philippinaises.
Minéralogie, application de la linguistique à cette science. V. Linguistique, § III.
Minnesaenger. V. Scandinave.
Mississipi. V. Mobile.
Missouri-Colombienne (Région), dans l'Amérique du Nord.
Mithili. V. Pracrit.
Mixo. V. Chochona.
Mixtèque (Anahuac ou Mexique.)
Mizdjeghi.
Moan. V. Indo-Chinoise.
Mobba ou Borgou.
Mobile-Natchez ou Floridienne.
Mocoby-Abipon.
Mode et substance, dans la nature et dans la pensée. V. l'Essai, § III.
Mogrebin. V. Arabe.
Mohawk-Hurone ou Iroquoise.
Mohegan. V. Lennappe.
Mohenemougi. V. Afrique australe.
Moïtay. V. Indo-Chinoise.
Molua. V. Congo.
Moluquoises (Langues).
Momies des Guanches. V. Atlantique.
Mongole (famille).
Monjoue. V. Monomotapa.
Monomotapa.
Monosyllabiques (Langues).
Monténégrins. V. Slaves et Russo-Illyrienne.
Moors ou Maure. V. Hindoustani.
Moraves. V. Slaves.
Mordouine. V. Wolgaïque.
Mozarabe ou Maranisch. V. Arabe.
Mot, sa fonction, son essence. V. l'Introduction, § I. — Quelle est l'espèce de mots que l'enfant apprend d'abord? V. l'Essai, § II. — Dans quel sens il est vrai de dire que les mots sont les idées et les idées les mots. *Ibid.*, § III. — Lois de la transformation des mots. V. Etymologie. — Y a-t-il des mots purement métaphysiques dans les langues? V. Etymologie.
Moultani. V. Pracrit.
Mowile. V. Mobile.
Moxos. V. Cavere.
Mozcas. V. Chibcha.
Mur ou Mod. V. Mahratte.
Muskogulges ou Muskoghe. V. Mobile.
Muzimbos. V. Gallas.
Mythique (Système). V. l'Introduction, § III.

N

Nabathéen. V. Syriaque.
Nahuatlaque. V. Mexicaine.
Namaquas. V. Hottentote.
Narea. V. Amharique.
Narraganset. V. Lennappe.
Natchez. V. Mobile.
Nation, ce qu'on entend par ce mot. V. Linguistique.
Nature (État de). V. la note G à la fin de l'Essai.
Nazaréens. V. Syriens.
Nègres Océaniens (Langues des).
Neski. V. Arabe et Persan.
Nestoriens, leur langue. V. Syriaque.
Niger. V. Soudan.
Nigritie maritime (Langues de la).
Nil (langues de la région du).
Nil, tableau des contrées qu'arrose ce fleuve. V. Nil.
Ninive, études des inscriptions cunéiformes. V. Cunéiformes—Des arts à Ninive. V. la note XII, à la fin du volume.
Nogai, V. Turke.
Nola, fondée par les Etrusques, V. Etrusques.
Nom propre.
Noms d'hommes, leur signification chez les différents peuples. V. Nom propre.
Noms de peuples, règles pour leur interprétation, V. Linguistique, § I. — Noms propres d'hommes, V. *ibid.*
Normanique. V. Scandinave.
Normano-Gothique. V. Scandinave.
Norrœna. V. Scandinave.
Norwégien. V. Scandinave.
Nouba. V. Nubienne.
Noutka. V. Wakash.
Nouveau-Zélanois. V. Polynésiennes Orientales.
Nouvelle-Bretagne. V. Archipel britannique.
Nouvelle-Guinée (Langues de la).
Nouvelle-Irlande. V. Archipel britannique.
Novgorodien. V. Russo-Illyrienne.
Nubienne (Famille).
Numides. V. Atlantique.

O

Oasis. V. Atlantique.
Objections contre la théorie qui établit la nécessité du langage pour l'évolution de l'intelligence. V. l'Essai, § IV.
Obotrites. V. Wendo-Lithuanienne.
Océanie (Langues de l').
Océaniens, classifications diverses. V. Océanie.
OEnotres. V. Pelasgo-Hellénique.
Ogre, origine de ce mot. V. Hongroise.
Olet. V. Mongole.
Omagua. V. Guarani.
Omahaw. V. Sioux.
Onomatopée, ce qu'il faut penser de la théorie qui lui attribue l'origine du langage. V. Sémitiques.
Ophir, sa position. V. Sanskrit.
Opiques. V. Italique.
Orateurs, honneurs qui leur étaient rendus chez les Etrusques. V. Etrusques.
Origine du langage. V. Langage.
Origine des anciens peuples d'Italie. V. Etrusques.
Origine des races humaines. V. l'Introduction.
Orenoco-Amazone (Région) ou Andes Parime.
Orthographe.
Osages. V. Sioux, et note II, 2e question à la fin du volume.
Osmanli. V. Turke.
Osques. V. Ibérienne.
Ossète ou Iron.
Ostiaks. V. Iénissei.
Ostrogoths. V. Scandinave.
Othomis (Anahuac ou Mexique).
Ottoes. V. Sioux.
Ottogamis. V. Lennappe.
Ottomaque.
Oudouga-Poura. V. Pracrit.
Ougalyakhmoutzi.
Ouigoures ou Ougoures, Onogoures. V. Ouralienne.
Ouralienne (famille) nommée aussi Finnoise ou Tchoude.
Ouraliens, auraient-ils inventé l'écriture cunéiforme? V. Cunéiformes.
Outtoways. V. Lennappe.

P

Paissach. V. Pracrit.
Palenque (Ruines de). V. Tzendal.
Pali ou Bali.
Palmirien. V. Syriaque.
Panis-Arrapahoes.
Pannoniens. V. Thraco-Illyrienne.
Panos.
Papier Mexicain (Macneyou Pite). V. Mexique.
Papous. V. Océanie et Nouvelle-Guinée.
Paques ou Wacnu. V. Polynésiennes Orientales.
Parole. V. l'Essai, §§ II, III, IV. — Parole intérieure. V. la note E à la fin de l'Essai.
Parses. V. Parsi.
Parsi, Farsi, ou persan ancien.
Pawnees. V. Panis.
Patagone.
Patois en France.
Payagua-Guaycurus.
Pazend. V. Zend.
Pecherais ou Yacanacus.
Pégu. V. Indo-Chinoise.
Pégouane. V. Indo-Chinoise.
Pehlvi.
Peintures mexicaines. V. Mexicaine.
Pélasges.
Pélasgo-Hellénique.
Penjabi. V. Pracrit.
Pensée, sa complexité analysée par le langage. V. l'Essai, § III.
Perception, sa nature V. l'Essai, § III. Analyse de la perception et de l'idée. *Id.*, *ibid.*
Permienne.
Perrhèbes. V. Pélasgo-Hellénique.
Pérou. V. Péruvienne. — Sa civilisation, ses mœurs, ses richesses, son culte, ses monuments, etc. *Ibid* et note XX.
Perruque.
Persan ou Persan moderne.
Persan ancien. V. Parsi.
Persannes (Famille des langues).
Péruvienne (Région).
Péruvienne ou Quichua.
Petcheneg. V. Turk.
Peuples d'Italie antérieurs aux Romains. V. Etrusques.
Phénicienne (Langue).
Philippinaises (Langues).
Philologues modernes, leur méthode. V. Linguistique.
Phinni de Ptolémée. V. Finnoise.
Pholeys. V. Foulah.
Phrygiens. V. Thraco-Illyrienne.
Physiologie de l'homme isolé. V. la note G à la fin de l'Essai.
Piceni. V. Italique.
Pima.
Pimerie. V. Pima.
Pipil, langue du Mexique. V. Mexique.
Piraterie en honneur chez les peuples anciens. V. Etrusques.
Pirinda.
Plateau cental de l'Amérique du Nord.
Plaute, interprétation des vers phéniciens du *Pœnulus*. V. Phénicienne.
Pocomam. V. Maya.
Poésies philosophiques et religieuses chez les Etrusques. V. Etrusques.
Poëtes, chez les Etrusques. V. Etrusques.
Poitevin (Patois), phrase citée. V. Lennappe.
Polonais. V. Slaves.
Polonaise. V. Bohémo-Polonaise.
Polynésiennes occidentales (Langues).
Polynésiennes orientales (Langues).
Polynésiens. V. Océanie.
Polysynthétiques (Langues).
Polysynthétiques; les langues américaines sont-elles polysynthétiques? V. Mexicaines.
Poméranien. V. Wendo-Lithuanienne.
Pompei fondée par les Etrusques. V. Etrusques.
Popolouque.
Port des Français. V. Kolouche.
Portugaise (L.).
Pouk'to. V. Poukhtou.
Poukhtou, Poukto ou Afghan.
Poules. V. Foulah.

Digitized by Google

Pracrit.
Pronoms comparés dans l'hébreu et dans l'Indo-Européen. V. Note XXIII, à la fin du vol.
Provençal. V. Romanes.
Prucze. V. Wendo-Lithuanien.
Pruczi. V. Slaves.
Prusse. V. Bohemo-Polonaise.
Prussien ancien. V. Wendo-Lithuanien.
Psyiles. V. Atlantiques.
Puelche.
Punique, Karchedonique ou Carthaginoise (Langue).
Pyrgos, port d'Argylla. V. Etrusques. — Commerce avec la Phénicie, l'Egypte, etc. V. Etrusques.

Q

Quadi. V. Teutonique.
Qualités, Rapports, Objets, dans la perception. V. l'Essai, § IV.
Quiche. V. Maya.
Quichua. V. Péruvienne.
Quippus ou Quippos. V. Mexicaine et note XX à la fin du volume.

R

Rabbinique. V. Hébraïque.
Race sémitique. Sa supériorité au point de vue du mahométisme et des religions. V. Sémitiques, et l'Introduction, § III.
Races humaines. Leur berceau, leur influence réciproque. V. l'Introduction, § III.
Racines sémitiques. V. Sémitiques.
Ragusains. V. Slaves.
Ramayana.
Rasena, nom des habitants de l'Etrurie dans leur idiome. V. Etrusques.
Reid, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Remi-Valade, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Relation des Etrusques avec les autres peuples de l'antiquité. V. Etrusques.
Relation, son rôle dans l'organisme des langues. V. l'Introduction, § I.
Renan (M. Ernest).
Rhénanien. V. Teutonique.
Romains, emprunts faits aux Etrusques. V. Etrusques et Italique.
Romaïque. V. Pélasgo-Hellénique et Grecque.
Romanche ou Roumans. V. Valaque.
Romanes (Langues).
Romanique. V. Romanes.
Rome, absorbe les peuples d'Italie. V. Etrusques. Etymologie du nom de cette ville. V. Linguistique, § I.
Romeika ou Grec moderne. V. Pélasgo-Hellénique.
Romulus vivait à une époque de grands développements intellectuels. V. Etrusques.
Rotoumah. V. Polynésiennes orientales.
Rougemont, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Rouski. V. Russe.
Rousniaque. V. Russo-Illyrienne.
Rousseau (J.-J.), cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Roux-Lavergne, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Roxolani. V. Slaves.
Rugiens. V. Wendo-Lithuanienne.
Rumsen.
Runes.
Runiques (Alphabet). V. Germaniques.
Rus, sens de cette syllabe dans certains mots de la langue punique. V. l'unique.
Rusniaque. V. Russo-Illyrienne.
Russe. V. Russo-Illyrienne.
Russo-Illyrienne (Branche).
Rutena. V. Russo-Illyrienne.

S

Saabe. V. Hottentote.
Sabéen. V. Syriaque.
Sabians. V. Syriaque.
Sabini. V. Italique.
Sagas. V. Scandinave.
Sahara. V. Atlantique.
Saisset (Emile), Jacques (Amédée) et Simon (Jules), cités sur le langage. V. l'Essai, § V.
Saliva.
Samaritain. V. Hébraïque.
Samnites. V. Italique.
Samoyède (Famille).
Sandwich. V. Polynésiennes orientales.
Sanskrit.
Santa-Barbara.
Sardanaple, sa bibliothèque. V. Cunéiformes.
Saturnins (Vers). V. Etrusques.
Saumon.
Sauvage isolé. V. la note G à la fin de l'Essai.
Sauvage de l'Aveyron, son histoire. V. la note G à la fin de l'Essai.
Sauvages. V. la note XXIV à la fin du vol.
Savoisien. V. Romanes.
Sawanon. V. Lennappe.
Saxonne ou Cimbrique (Branche).
Scandinave ou Normano-Gothique (Branche).
Scanie. V. Scandinave.
Schlegel (F.), cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Schleicher, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Schœbel, réfutation des *Etudes d'histoire religieuse*, de M. Renan. V. Note XXIV à la fin du vol.
Scythes, origine de leur nom, quel pays ils ont habité. V. Cunéiformes.
Scythique, Médo-Scythique; Casdo-Scythique (Langue). V. Cunéiformes.
Scythique (Race), son rôle. V. l'Introduction, § II.
Séchouana. V. Caffre.
Seldjoucides. V. Turke.
Sémien. V. Amharique.
Séminoles. V. Mobile.
Sémiramis, époque de son règne; rois, ses successeurs. V. Cunéiformes.
Sémite (Race), règne en Assyrie. V. Cunéiformes. Son rôle dans l'antiquité. V. l'Introduction, § III.
Sémites, ont seuls le sentiment historique. V. Cunéiformes. — De l'affinité de leur langue avec l'aryanne et la cophte. V. l'Introduction, § III. V. aussi Egyptienne.
Sémitiques (Langues).
Senecas. V. Mohawk.
Sennachérib. V. Cunéiformes.
Sens, sensations, et sensibilité chez l'enfant. V. l'Essai, § I et II.
Serbe ou Sorabe. V. Bohemo-Polonaise et Slaves.
Serpent. V. Colombienne.
Servienne. V. Russo-Illyrienne.
Shiho-Dankali (Famille).
Shulu. V. Atlantique.
Siamoise. V. Indo-Chinoise.
Sibérie, tableau de cette contrée. V. Sibériennes.
Sibériennes (Langues).
Sicules, indigènes d'Italie. V. Etrusques.
Siculi V. Thraco-Illyrienne.
Sidney. V. Australienne.
Signes figuratifs, symboliques, phonétiques chez les Egyptiens. V. Egyptienne.
Signes naturels, signes artificiels. V. l'Avertissement qui précède l'Essai. — Rapport du signe et de l'idée, comment saisi par l'enfant. V. l'Essai, § IV.
Silésien. V. Teutonique.
Sindhi. V. Pracrit.
Sintenis, son histoire. V. la note A à la fin de l'Essai.
Sioux-Osages.
Slane (Baron de) traduit l'histoire arabe des Berbers par Ibn-Khaldoun, et travaille à un tableau des origines barbares. V. Note IV, à la fin du vol.
Slaves (Langues).
Slavonne V. Russo-Illyrienne.
Sloman, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Slovaque. V. Bohémo-Polonais.
Sogdiens. V. Pouchtou.
Somanli. V. Afrique-Australe.
Somogitien. V. Wendo-Lithuanien.
Son, merveilles de ce phénomène, sa nature, ses lois. V. l'Essai, § I. — Emission du son et de la parole chez l'enfant, *ibid.*
Souane. V. Géorgienne.
Soudan ou Nigritie intérieure.
Soudan, géographie et civilisation de cette contrée. V. Note XXV, à la fin du vol.
Sounda. V. Javanaises.
Sourd-muet. V. la note A, à la fin de l'Essai.
Souseu. V. Mandingo.
Sowaiel. V. Monomotapa.
Soyote. V. Samoyède.
Straniaque. V. Bohémo-Polonaise.
Styrien. V. Russo-Illyrienne.
Sud-Sindhi. V. Pracrit.
Suédois. V. Scandinave.
Suevi. V. Teutonique.
Suisse. V. Teutonique.
Sumatriennes (Langues) ou Malaises.
Sumbava-Timoriennes (Langues).
Suo-Menkieli. V. Finnoise.
Suomi. V. Finnoise.
Suzes, inscriptions. V. Cunéiformes.
Syriaque ou Arménienne (Langue).

T

Tableau général des langues européennes, asiatiques, africaines, américaines, océaniennes. V. Europe, Asie, Afrique, Amérique, Océanie.
Tableau de la chronologie assyro-chaldéenne. V. Cunéiformes.
Tacoullies. V. Lennappe.
Tadjicks. V. Persan.
Tagales. V. Philippinaises.
Taïti. V. Malaises, et note XXI, à la fin du vol.
Taïtien. V. Polynésiennes Orientales.
Tamanaque. V. Caribe.
Tamazirck, V. Atlantique.
Tamoule, Tamul, Tamia ou Aravan.
Tarahumara (Anahuac ou Mexique).
Tarasque (Anahuac ou Mexique).
Tarquinies florissait au temps de Babylone et de Tyr. V. Etrusques.
Tartares (Langues).
Tatares. V. Tartares. — Auraient inventé l'écriture cunéiforme. V. Cunéiformes.
Tatars. V. Ouralienne.
Tchakhateen. V. Turke.
Tchekhe. V. Bohémo-Polonais.
Tchérémisse. V. Wolgaïque.
Tcherkesses.
Tchinganes. V. Zinganes.
Tchinkitane. V. Kolouche.
Tchoude. V. Ouralienne.
Tchougatche-Konega. V. Esquimaux.
Tchouktche. V. Esquimaux et Koryèke.
Tchoucktchi. V. note II, 5e question.

Digitized by Google

à la fin du volume.
Tchouwche. V. Turke.
Tehuelhet.
Téléoutes. V. Turke.
Telinga, Telougou, Calanga.
Teocalis V. Allighewi.
Termes généraux et idées générales. V. la note B à la fin de l'Essai.
Terre servant de nourriture. V. Ottomaque.
Têtes-Plates. V. Colombienne.
Teutonique (Branche).
Thehama. V. Arabe.
Thesprotes. V. Pélasgo-Hellénique.
THIEL, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Thou-Khiou. V. Turke.
Thraces. V. Thraco-Illyrienne.
Thraco-Illyrienne (Langue).
Tibet, tableau de cette contrée. V. Transgangétique.
Tibétaine (Famille).
Tibbo. V. Atlantique.
Tigré ou Tugray. V. Axumite.
TISSOT, cité sur le langage. V. l'Essai, § V.
Tlapanèque (Anahuac ou Mexique).
Toltèques. V. Mexicaine.
Tombouctou.
Totonaque (Anahuac ou Mexique).
Touarich. V. Atlantique.
Toulouva V. Malabar.
Toungouse (Famille).
Touraniens, Scythes qui auraient inventé l'écriture cunéiforme. V. Cunéiformes.
Tradition universelle de l'espèce humaine, ne se rencontre que chez les Hébreux. V. l'Introduction, § III.
Tragédies, chez les Etrusques. V. Etrusques.
Transgangétique (Région).
Transformation ou dérivation des mots, lois à cet égard. V. Etymologie.
Transilvanie. V. Teutonique.
Troglodytique (Famille).
Troubadours. V. Romanes.
Tudesque. V. Teutonique.
Tumulus. V. Allighewi, et note I, à la fin du volume.
Tungri. V. Saxonne.
Tupinaba V. Guarani.
Turdetani V. Ibérienne et Espagnole.
Turke ou Turque (Famille).
Turkoman. V. Turke.
Tyrolien. V. Teutonique.
Tyrrhénie, Tyrrhéniens. V. Etrusques.
Tzendal.

U

Uchiti. V. Waicure.
Ulea. V. Polynésiennes occidentales.
Unité de l'espèce humaine. V. la note XXIV, à la fin du volume.
Urdu-Zeban. V. Hindoustani.

V

Vaigiou. V. Nouvelle-Guinée.
Valaisan. V. Romanes.
Valaque, Daco-Valaque, Roumanche ou Roumans.
VALROGER (le R. P. Henri de), étude sur M. Renan, et réfutation. V. note XXIV, à la fin du volume.
Van, inscriptions Cunéiformes sur une demi-lieue de long. V. cunéiformes.
Vandales. V. Scandinaves.
Vascones. V. Ibérienne.
Vaudois. V. Romanes.
Veies, célèbre dès le temps d'Enée. V. Etrusques.
Vénèdes. V. Slaves et Wendo-Lithuanien.
Vénètes. V. Thraco-Illyrienne.
Verbe (Le). V. la note H, à la fin de l'Essai.
Vilela-Lule.
Vindes. V. Slaves.
Visigoths. V. Scandinaves.
Vocabulaires, leur inexactitude, difficulté de leur rédaction.
Voix, merveilles de cet organe chez l'homme. V. l'Essai, § II.
Voluspa. V. Scandinavie.
Voyelles.

W

Wallon. V. Saxonne.
Waicure.
Wakash ou Nootka.
Wende. V. Wendo-Lithuanien.
Wendo-Lithuanienne ou Germano-Slave.
Westphalie. Voy. Saxonne.
Winde. V. Russo-Illyrienne.
WISEMAN (le cardinal), cité sur le langage V. l'Essai, § V.
Woccons-Catahba.
Wodan, tradition sur le déluge. V. Chiapaneca.
Wogoule. V. Hongroise.
Wolgaique.
Wolof ou Jolof.
Woloques. V. Ouralienne.
Wormsæ ou Worsæ, ses recherches et ses travaux sur les prétendues antiquités celtiques. V. note VI, à la fin du volume.
Wotièque ou Wotiaque. V. Permienne.

Y

Yacoute. V. Turke.
Yarura-Betoi.
Yemen, langues et inscriptions antiques. V. note III, à la fin du volume. — V. aussi Arabe.
Yeux et Vue, ont besoin d'éducation. V. l'Essai, § I.
Yezidis, restes des anciens Scythes. V. Cunéiformes.
Youkaghire. V Ienisseï.
Yucatan. V. Maya.

Z

Zapotèque (Anahuac ou Mexique).
Zinganes ou Tchinganes.
Zingari. V. Zinganes.
Zend (L.).
Zoologie, application de la linguistique à cette science. V. Linguistique, § III.

NOTES ADDITIONNELLES.

Note Ire, art. ALLIGHEWI. Monuments attribués aux Alligheweis (Etat de l'Ohio, dans l'Amérique du Nord). Extrait du troisième volume de la relation historique du voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent, par le baron de Humboldt.

Note II, art. AMÉRIQUE et art. POLYSYNTHÉTIQUE. Rapport sur le caractère général et les formes grammaticales des langues américaines, fait au comité d'histoire et de littérature de la société philosophique américaine, par son secrétaire correspondant.

Note III, art. ARABE. De la langue himyarite.

Note IV, art. BERBÈRES. Extrait d'un rapport sur un tableau des dialectes de l'Algérie et des contrées voisines, par M. Geslin.

Note V, art. BORÉALE (région). Notice sur les qualités physiques et morales des peuples eskimaux.

Note VI, art. CELTIQUES. Sur les antiquités prétendues celtiques.

Note VII, art. CELTIQUES De l'origine et des migrations des Celtes ou Galls.

Note VIII, art. CELTIQUES. Sur les noms des idiomes celtiques.

Note IX, art. CELTIQUES. Des éléments étrangers à la famille indo-européenne mêlés aux langues celtiques.

Note X, art. CELTIQUES. Importance de l'étude des langues celtiques pour la solution des grandes questions relatives à l'origine et à l'histoire de la race indo-européenne.

Note XI, art. CIVILISATION. De la civilisation d'après M. Guizot et M. G. de Humboldt.

Note XII, art. CUNÉIFORMES. Archéologie orientale.

Note XIII, art. ESQUIMAU. Extrait du voyage de la *Reine-Hortense* au Groenland (1856).

Note XIV, art. ETYMOLOGIE. Des etymologistes et de leurs systèmes. — Considérations générales sur les règles à suivre dans les études étymologiques.

Note XV, art. FRANÇAISE (langue). Eléments primitifs dont s'est formée la langue française.

Note XVI, art. GRÉCO-LATINES. GRÈCE. — Ses origines; sa marche progressive opposée à l'immobilité des races de l'Orient. Progrès artistique, sculpture, architecture, littérature.

Note XVII, art. HÉBRAÏQUE (langue). Des races qui ont occupé l'Arabie.

Note XVIII, art. MADAGASCAR. Comparaison du madecasse et du malai, etc.

Note XIX, art. MEXIQUE, Antiquités du Mexique.

Note XX, art. PÉRUVIENNES (langues). Antiquités du Pérou.

Note XXI art. POLYNÉSIENNES ORIENTALES (langues). Langue taïtienne.

Note XXII, art. ROMANE. Travaux de M. Raynouard sur la langue romane.

Note XXIII, art. SÉMITIQUES (Langues). Comparaison des pronons hébreux et de ceux de l'indo-européen.

Note XXIV, art. SÉMITIQUES (Langues). Etudes sur M. Renan.

Note XXV, art. SOUDAN. Considérations sur la géographie du Soudan et sur la civilisation de cette contrée, d'après les découvertes les plus récentes. (Notice communiquée à Balbi par M. Jomard)

Note XXVI, art. ZINGANES. De quelques mots communs à la langue tsigane et aux langues indo-européennes.

FIN.



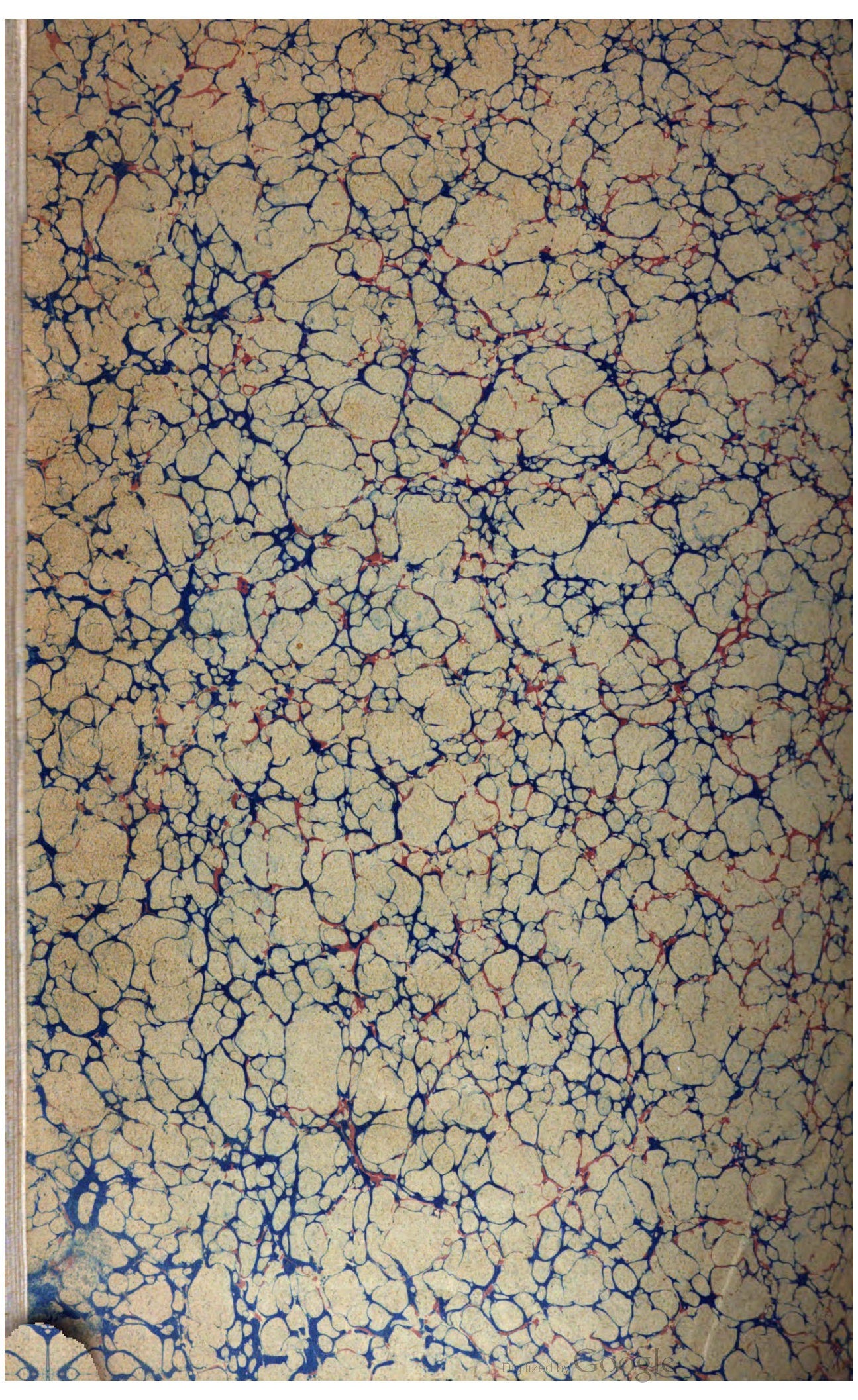
Paris. — Imprimerie J.-P. MIGNE.

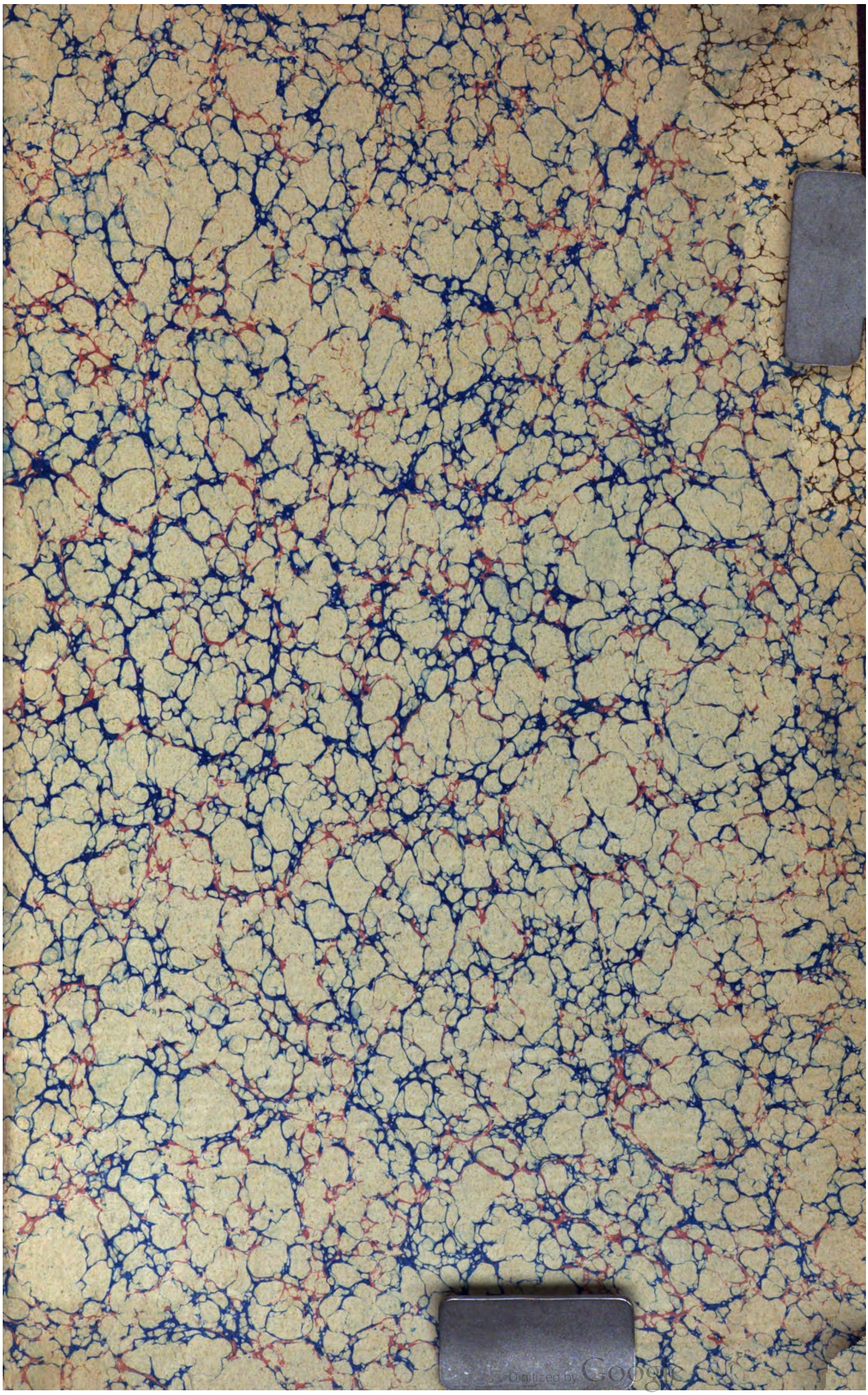
Digitized by Google

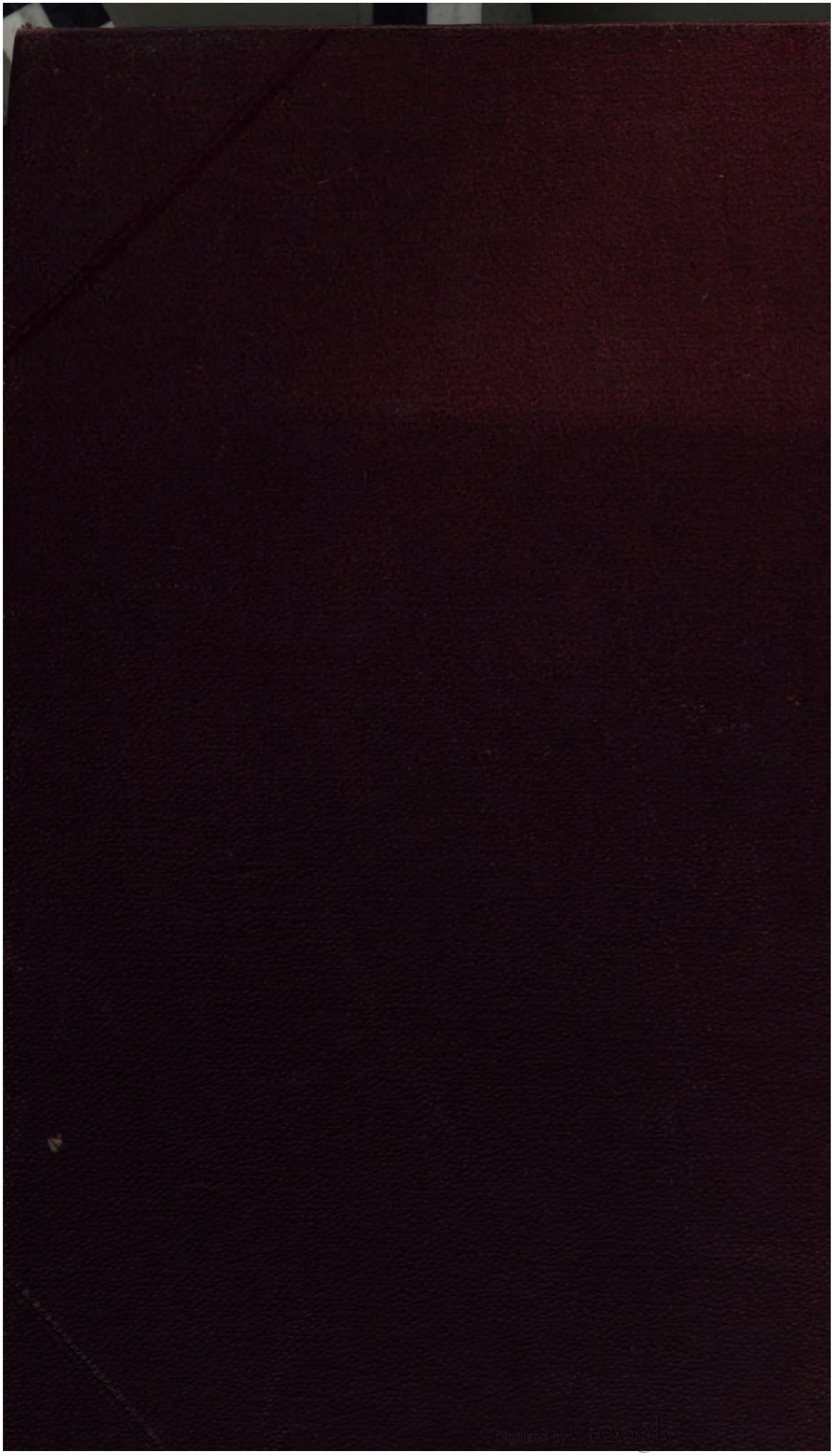
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google


Digitized by Google



Digitized by Google